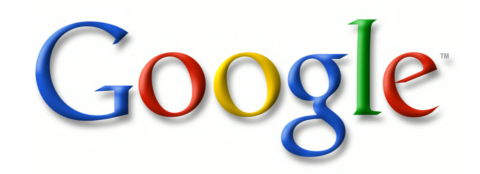
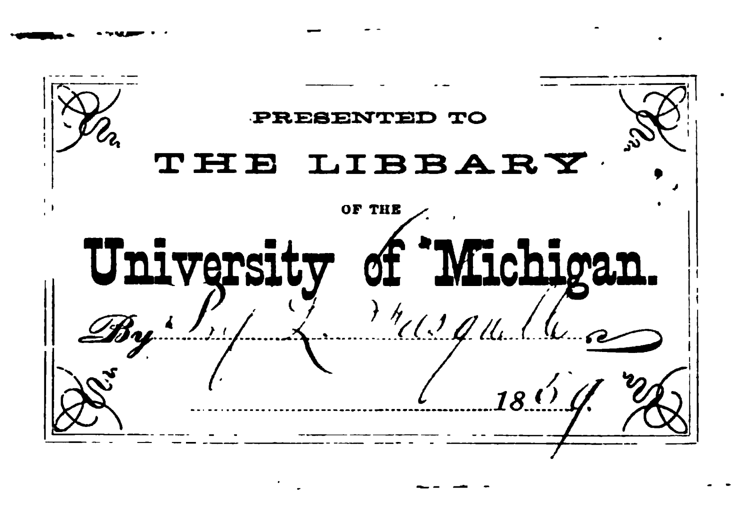



PRESENTED TO
THE LIBRARY
OF THE
University of Michigan.
By
18

Vol 34

L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES.

TURQUIE.



PARIS.
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
rue Jacob, 56.



TURQUIE,

PAR

M. J^H M^{IE} JOUANNIN,

PREMIER SECRÉTAIRE INTERPRÈTE DU ROI POUR LES LANGUES ORIENTALES,

ET PAR

M. JULES VAN GAVER.





PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, EDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XLIII.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COSTUMES, ETC.

TURQUIE,

PAR M. J^N. M^IE. JOUANNIN,

PREMIER SECRÉTAIRE-INTERPRÈTE DU ROI POUR LES LANGUES ORIENTALES,

ET M. JULES VAN GAVER.

AVANT-PROPOS.

En prenant l'engagement de tracer l'histoire de l'empire qui doit sa fondation à Osman, nous avons moins consulté nos forces, que le désir de présenter à nos contemporains un tableau fidèle et naïf des cinq siècles et demi, durant lesquels la race ottomane a joué un grand rôle sur le théâtre du monde, soit dans les phases de ses progrès, soit depuis que cet astre politique, ayant dépassé le point de son apogée, se précipite trop rapidement vers son déclin. Semblable d'ailleurs, dans sa marche progressive et dans son décours, au céleste emblème que la dynastie d'Osman a conservé presque aussi longtemps que la troisième race de nos rois garda ses fers de lance ou ses fleurs de lis, l'empire ottoman a jeté un éclat extraordinaire; et lorsque Jean Sobieski vint lui signifier, sous les remparts de Vienne, le décret d'en-haut : « Tu n'iras pas plus loin ! » il se retira en effet comme une mer courroucée, et présenta encore longtemps une attitude menaçante. L'heure des désastres venue, et le prestige de sa force évanoui, on dut souvent honorer, au milieu des plus cruels revers, cette apparence de grandeur et cette dignité empreintes dans son attitude de résignation à la toute-puissante volonté de Dieu.

Dans cet ouvrage (*l'Univers*), où chaque collaborateur vient tour à tour apporter le tribut de ses veilles et de ses études spéciales, un autre racontera la naissance de l'islamisme, le génie qui le créa, et le progrès des armes musulmanes qui soumirent tant de régions au culte du nouveau législateur. Un second décrira la lutte du moyen âge entre le christianisme et l'islam; il suivra les fidèles et les infidèles, les croyants et les nazaréens sur le plus vaste champ de bataille qu'aient ensanglanté le fanatisme des peuples et l'ambition des hommes. Il aura à dire comment, par une sorte de réaction, les croisades précipitèrent l'Occident sur l'Orient; il peindra les deux religions rivales se saisissant corps à corps partout où elles pouvaient s'atteindre, et les chances de revers et de

triomphes qu'elles ont dû subir alternativement sur tant de points divers. Enfin il mettra en œuvre les matériaux précieux recueillis dans les deux camps ennemis; et cette belle tâche, consciencieusement remplie, grâce aux recherches dont on continue de s'occuper avec tant de zèle, rectifiera sans doute les opinions propagées dans le dix-huitième siècle, au sujet de ces guerres sacrées (*).

Nous ne prétendons point empiéter sur le terrain réservé à d'autres; mais nous nous croyons en droit de rattacher l'histoire de la dynastie d'Osman à celle des sept premiers siècles de l'islamisme, et de faire précéder le récit des événements que notre travail doit embrasser, d'une esquisse rapide de cette époque, où l'on pourra trouver quelques enseignements sur les causes de la grandeur des Osmanlis.

INTRODUCTION.

§ I.

NAISSANCE ET PROGRÈS DE L'ISLAMISME. LES CROISADES.

Lorsque, dans les premières années du septième siècle de J. C., Mahomet conçut ses projets de réforme religieuse, tout porte à croire que sa vue ne s'étendait point au delà des bornes de l'antique Arabie. Il voulait que la terre des patriarches et des prophètes cessât d'être déchirée par les haines religieuses de cent tribus, chrétiennes, juives ou encore païennes; et que sa ville natale fût purgée du culte honteux des idoles dont les statues souillaient le premier temple consacré à l'adoration du vrai Dieu, par Abraham, le père commun des fils d'Ismaël et des Israélites, et le bien-aimé d'Allah.

Tous les peuples ont eu et auront toujours la patriotique faiblesse de se croire plus civilisés, plus éclairés et meilleurs que leurs voisins. Partout l'épithète injurieuse de *barbare* a été l'apanage des *étrangers;* et on la trouve dans toutes les langues avec cette double signification. Les plus opiniâtres et les plus exclusifs de tous les hommes, par cela seul qu'ils se proclamaient *le peuple élu*, les Juifs nous ont laissé des monuments de cet orgueil national, qui a quelque chose de noble et de grand jusque dans son extrême exagération; et si les Grecs et les Romains, comme les hordes les plus obscures, se sont laissé aller à cette bonne opinion d'eux-mêmes, nous ne devons point être surpris de voir que les Arabes, se croyant aussi le peuple de Dieu, aient été et soient toujours pleins du même orgueil et du même dédain pour les étrangers. Ils avaient déja une remarquable similitude de mœurs, d'usages et d'organisation sociale avec les Hébreux; ils n'éprouvèrent donc aucune répugnance à adopter la législation sévère et assujettissante de Mahomet, qui l'avait calquée sur les dispositions de l'ancienne loi; et cette conformité avec les livres saints de Moïse ne fut point inutile au fils d'Abdullah pour imprimer à ses Arabes la plus ferme croyance dans la mission qu'il prétendait avoir reçue de Dieu.

Il y a eu peu de législateurs aussi habiles que Mahomet pour tirer parti

(*) Un grand écrivain du dix-huitième siècle n'a pas toujours été historien fidèle de cette période du moyen âge; entraîné par son système antichrétien et par son mépris pour la religion de Mahomet, il s'est plu à représenter sous un jour faux les événements, les hommes et les choses de cette mémorable époque.

Il a surtout trop écouté ses préventions, lorsqu'il a accusé le christianisme seul d'avoir fomenté dans son sein les guerres de religion, guerres atroces, sans merci, pires encore que les guerres civiles. Si Voltaire eût voulu approfondir cette question, il aurait trouvé dans les Annales des Ommiades et des Abbassides de quoi se convaincre du contraire; il aurait vu leurs mains teintes du sang des enfants de Mahomet même; et l'acharnement des sectes de l'islamisme offrant des excès dont la partialité la plus aveugle n'oserait pas accuser les chrétiens.

de tous les penchants naturels aux hommes pris en masse ou individualisés. Ses pensées s'agrandirent lorsqu'elles planèrent au delà de l'horizon des Arabies; mais si, comme Moïse, il n'eut pas le temps de voir ses plans exécutés, ils furent parfaitement compris par les hommes qui recueillirent son héritage, et qui, dès l'aurore de l'islamisme, leur donnèrent un immense développement. N'ayant bientôt plus rien à subjuguer dans la péninsule, ils s'élancèrent hors de ses limites devenues trop étroites pour leurs ardents et fanatiques co-religionnaires; et l'audace des musulmans ne recula pas devant les deux grands ennemis qu'ils osèrent braver sans hésitation : on les vit en effet attaquer à la fois et le successeur de Constantin et le dernier des Sassanides.

Pendant plusieurs siècles d'hostilités rarement interrompues, l'empire romain et celui des Perses s'étaient vainement disputé la possession de quelques provinces frontières sur l'Euphrate et le Tigre : l'heure approchait où cette vieille inimitié devait s'anéantir dans un abîme commun, et ces provinces allaient reconnaître d'autres dominateurs et subir une autre religion.

Il s'était à peine écoulé une douzaine d'années depuis que Mahomet, forcé d'abandonner la Mecque, s'était réfugié à Médine avec une poignée d'hommes dévoués, pour échapper à la vengeance des Coréichites, et voilà l'islamisme devenu si puissant, qu'il se précipite déjà sur la Chaldée et sur la Syrie. La première s'était abaissée devant Abou-Bekr; en l'an 13 (635), ce khalife reçut les clefs de Damas. Jérusalem traita bientôt avec Omar, an 16 (638); et l'acte qui consacra la soumission de la ville sainte, servit de modèle et sert encore de base à toutes les transactions des puissances musulmanes avec les peuples qui, devenant leurs sujets (raïas), veulent conserver leur religion au moyen d'un tribut : transactions qui leur garantissent certaines immunités et des franchises dont nous aurons occasion de parler. Observons ici que l'enthousiasme et l'héroïsme des premières armées musulmanes expliquent sans doute aussi la rapidité de leurs conquêtes; mais la conduite d'Omar envers le patriarche de Jérusalem, fidèlement suivie par ses successeurs, nous semble être une des causes les plus puissantes de la soumission des populations chrétiennes, parmi lesquelles les schismes et les hérésies avaient donné naissance à tant de discordes et suscité tant de malheurs. Mahomet avait prescrit, il est vrai, de propager l'islamisme par l'épée : le Cor'an le proclame sans cesse; mais les seuls Arabes devaient être contraints de l'embrasser ou de renoncer à la vie; et les tribus, que le nouveau prophète appelait aussi violemment au salut, à l'adoration du Dieu unique, ces tribus, fières de leur sainte origine et de la primogéniture de leur père Ismaël, ne voulurent point souffrir qu'un seul Arabe restât étranger à cette croyance nationale, tant le fils d'Abdullah avait profondément pénétré l'âme de ses sectateurs de la conviction que l'islam était la religion que Dieu lui-même avait prescrite à Adam, lorsqu'il lui remit le sceau de la prophétie et le créa le premier pontife de la *véritable foi* (IMAN).

Les khalifes successeurs d'Omar purent donc imiter sa conduite généreuse et politique à la fois, et accorder des capitulations analogues aux peuples qui les réclamaient. La peur, l'ambition et les autres passions du cœur humain attirèrent indubitablement un grand nombre de prosélytes au sein de l'islamisme. On ne les repoussa pas, comme chez les Hébreux; on les reçut au contraire avec empressement, avec joie; et si l'on a le droit de reprocher aux musulmans victorieux d'avoir contraint les vaincus, par les violences et les menaces, à renoncer au culte de leurs pères, ce n'a été d'ordinaire que dans la première ivresse du triomphe, au sac des cités, ou lorsqu'une trop longue résistance avait exaspéré le vainqueur et exalté son fanatisme. Alors, en quoi diffèrent-ils des peuples de tous les temps? Nous croyons enfin convenable de reconnaître ici que la scrupuleuse

fidélité des khalifes à tenir leurs engagements contrastait vivement avec la politique des Grecs du Bas-Empire; et que celle des musulmans dut exercer une incalculable influence sur les peuples-troupeaux que les empereurs byzantins tenaient encore sous leur joug, et que les barbares avaient d'ailleurs si bien accoutumés à passer avec indifférence d'une domination à une autre.

Ce fut surtout dans les deux premiers siècles de l'hégire que l'œuvre de propagation obtint des succès inouïs; et cette période, si pleine de grands événements, en consolidant l'islamisme comme religion et comme puissance temporelle, présente un ensemble de faits et de résultats, auquel il serait difficile de trouver rien d'égal dans les annales du monde. Le tiers du premier siècle n'était point écoulé, l'empire des Perses n'existait déjà plus : le dernier des vingt-cinq Sassanides, l'infortuné Yezdedjird avait péri (31-651) dans le fleuve, antique limite de l'Iran et du Touran; mais, cette fois, l'Oxus n'arrêta pas les vainqueurs. Ils avaient pénétré jusqu'à Kaboul dès l'an 44 (664), et les sanglantes discussions des Ommiades et de leurs rivaux n'empêchèrent point les progrès des armes musulmanes dans la Transaxane et au delà de l'Indus.

Elles n'avaient pas été moins heureuses dans la Syrie, dans l'Égypte, dans le nord de l'Afrique et du côté même de Byzance. Les historiens arabes font mention de deux expéditions : celles de 32 (652) et de 39 (659), qui furent poussées jusque sous les murs de Constantinople. Cette capitale fut assiégée en 48 (668), en 52 (672) et en 97 (616), et le dernier siége avait été précédé de grands ravages en Thrace et en Macédoine. Dès 59 (679), les rives de l'océan Atlantique, en face des îles Fortunées, avaient reçu l'islamisme, qui y a toujours souverainement régné depuis, et qui y conserve encore aujourd'hui sa physionomie primitive. Mais avant qu'il pénétrât en Espagne, où trente-trois ans plus tard (92-711) un traître appela le célèbre Tharyk, Chypre (39-659), l'île de Crète (33-653), Rhodes (47-667), la Sicile (82 701), la Sardaigne et la Corse (87-706), et les îles Baléares (89-708), avaient été ravagées ou soumises par les lieutenants des khalifes de Damas, qui étaient devenus maîtres tout-puissants de la Méditerranée.

La rapide conquête de l'Espagne, que les Maures ne purent jamais entièrement consommer, ouvrit une carrière nouvelle à l'insatiable avidité et à l'ardent fanatisme des musulmans. Ils pénétrèrent bientôt au delà des Pyrénées; et quand les glorieux efforts de Charles-Martel les eurent arrêtés au cœur même des Gaules, il réussit sans doute à les empêcher d'avancer au delà des rives de la Seine et de la Loire, mais non de ravager longtemps encore le Languedoc et la Provence, trop exposés à leurs fréquentes invasions. On les vit même se maintenir à Narbonne, à Carcassonne, à Perpignan, et dans les pays situés entre les Cévennes et la mer. Ils finirent par en être expulsés malgré leur résistance; et leurs tentatives postérieures n'eurent d'autre succès que le pillage et la dévastation de ces belles provinces (*).

Les khalifes ommiades à Damas et

(*) Cette partie de la France conserve encore des traces du séjour des Maures, dans les noms de *Castel-Sarrazin*, de *Saint-Afrique*, etc., et surtout dans une certaine population qui a gardé les traits et le teint caractéristiques de son origine africaine. J'ajouterai un fait digne de remarque : Maguelone, autrefois port de mer et ancien évêché peu éloigné des bouches du Rhône, fut longtemps ouvert à leurs transactions commerciales dans le Languedoc; et il existe des monnaies des évêques souverains de cette ville, avec leur tête et l'exergue : D. G. EPISCOP. MAGVEL, et le revers portant en caractères cufiques, la profession de foi arabe :

LA ILÂHÈ ILL'ALLAH; WÈ MUHAMMEDEN REÇOULALLAH.

« *Il n'y a d'autre divinité que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu.* »

Que de réflexions s'attachent à ce seul fait!

en Espagne, les Abbassides à Bagdad et au Caire, les fathimites de Mauritanie et d'Afrique, tout en consolidant l'islamisme dans les vastes régions qui obéissaient à leur puissance spirituelle, la virent souvent compromise et affaiblie par des prétentions rivales aux droits et au titre d'Émirul-moumènin (commandeur ou prince des vrais croyants). En outre, après le grand Haroun-Rèchid, et ses deux successeurs, Émin et Mamoun, des généraux, des gouverneurs de provinces se métamorphosèrent en chefs de dynastie, et obtinrent de gré ou de force l'investiture de ces provinces devenues quasi indépendantes de l'autorité des khalifes; et ce fut particulièrement dans le quatrième et le cinquième siècle de l'hégire que leur pouvoir temporel reçut de graves et profondes atteintes. Bientôt surgirent des conquérants de race turque et mongole, dont l'apparition fut accompagnée d'affreuses catastrophes, pendant lesquelles on arracha aux faibles vicaires de Mahomet ce qui ne leur avait point encore été enlevé. Lorsqu'à la fin du onzième siècle de l'ère chrétienne, Rome, souvent menacée dans ses propres murailles par les Sarrasins, conçut le dessein de reporter la guerre chez eux, et appela les croisés à la délivrance du tombeau de J. C., nos chevaliers ne trouvèrent point, à la tête des musulmans qu'ils venaient combattre, des chefs vraiment Arabes; ils eurent affaire à des princes turcs ou curdes, tels que Kilidj-Arslan le Seldjoukide, et plus tard les sultans (soudans) Eïoubites d'Égypte, au milieu desquels brille le fameux Saladin (Silah-uddin); car tout l'Orient s'était également ému comme un seul peuple, en présence du danger que courait l'islamisme; et le signe unique arboré par les croisés sortis de tous les points de la chrétienté, donna lieu aux musulmans d'appliquer leur axiome de droit politique et religieux, qui ne fait qu'une *seule nation* de la masse des infidèles ou des non croyants (Elkufru, milletun wahydetun). Aussi les adversaires de nos chevaliers vinrent-ils à cette guerre sacrée, avec une ardeur et une bravoure qui ne le cédaient pas à celles des paladins occidentaux. Avouons ici un fait devenu irrécusable, et disons hautement qu'on recueillit du moins quelques fruits des violentes collisions de ces grandes masses animées par tout ce qui peut exalter l'esprit humain, et le jeter dans les entreprises les plus hasardeuses. En effet, pour prix de tant de sang, de malheurs privés et de revers publics, nos croisés rapportèrent en Occident les éléments d'une civilisation moins âpre et plus avancée que celle de nos aïeux, et quelque goût des arts et de la littérature que l'on cultivait alors dans le monde musulman, où florissaient de nombreuses célébrités en tout genre. La captivité de saint Louis et de ses illustres compagnons d'infortune procura à la France d'heureux dédommagements des sacrifices qu'elle dut s'imposer pour la délivrance de son roi. Il revint d'Égypte avec des idées nouvelles; ses institutions prouvent qu'il avait bien étudié celles de ses vainqueurs. Indépendamment des productions littéraires de cette période, qui se ressentaient de l'influence des Orientaux, dont les précieuses calligraphies servirent de modèle à nos plus beaux manuscrits du moyen âge, le genre d'architecture, improprement nommé gothique, et adopté dans les monuments des douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, n'est pas autre chose que l'architecture sarrasine, souvent embellie, rendue plus légère, plus gracieuse, et surtout appropriée à nos climats.

Cependant l'anarchie qui suivit le massacre du dernier des Ommiades d'Espagne (430-1038), et le morcellement de l'empire maure en vingt principautés rivales, toujours aux prises entre elles et avec les vieux chrétiens, favorisèrent les entreprises des descendants de Pélage; et quand l'ardeur des croisades en terre sainte se fut calmée parmi les peuples de France, d'Angleterre et de Germanie, épuisés par les expéditions d'outre-mer, les combats entre les deux religions con-

tinuèrent en Espagne avec le même acharnement et la même opiniâtreté.

Cette introduction nous a conduits jusqu'au milieu du treizième siècle de notre ère : elle doit s'y arrêter, car l'étoile de la race d'Osman commençait alors à poindre.

Ainsi, par une sorte de compensation, lorsque les destinées des Maures de l'Andalousie et de Grenade s'accomplissaient, qu'elles les rejettaient au delà du détroit de Gibraltar, et les renvoyaient à la terre d'Afrique, leur première patrie, le fondateur de la dynastie appelée à renverser et à remplacer l'empire romano-grec, préparait de terribles vengeurs à ses coreligionnaires espagnols. L'islamisme, retrempé d'une vigueur nouvelle, va prendre sa revanche, en franchissant, sous le signe victorieux du croissant, le détroit qui sépare l'Asie de l'Europe ; nous le verrons envahir de célèbres et riches contrées, et menacer durant deux siècles et demi le reste de la chrétienté du joug dont Charles-Martel avait cru la délivrer pour toujours.

§ II.

LA RACE D'OSMAN.

Nous nous garderons bien de reproduire dans notre récit toutes les recherches des écrivains orientaux, et d'adopter leurs rêveries sur l'origine du fondateur de l'empire ottoman. Nous ne dirons donc point comment ils sont parvenus à découvrir une série *incontestable* de trente générations, qui remontent jusqu'au déluge, afin de prouver que la race d'Osman le Victorieux, quoique tout à fait étrangère à celle du prophète arabe et de ses premiers vicaires, dont le troisième porte cependant le même nom (Osman), est la plus belle, la plus pure, la plus noble et la plus glorieuse des races humaines ; qu'elle est prédestinée non-seulement à régner, jusqu'à la fin du monde, sur tous les sectateurs du dernier des prophètes, mais encore à commander en suzeraine aux mécréants eux-mêmes. Il sera bon cependant de tenir quelque compte de cette ferme croyance universellement répandue dans *les états bien gardés,* où le Grand Seigneur est toujours le monarque par excellence, le roi des rois, l'*ombre de Dieu*, et le souverain distributeur des couronnes aux princes de la terre. Il y aurait de l'impiété à soumettre à l'examen, au simple doute, cette opinion populaire encore pleine de vie ; et il serait dangereux de le faire, aujourd'hui même que tant de prestiges se sont évanouis. Quant aux Ottomans (je dis les Ottomans et non les Turcs : on comprendra bientôt pourquoi), n'oublions pas non plus que, devenus maîtres de toute la partie orientale de l'empire romain, ils se sont considérés comme les légitimes héritiers de Rome la Grande (*) ; que plusieurs peuples, entre autres les Persans, leur donnent encore le nom de *Roumi ;* qu'ils se sont imbus, par instinct, des maximes et des convictions du peuple-roi, auxquelles il dut des triomphes inouïs ; et que, dans la supériorité religieuse et politique qu'ils s'octroyaient avec tant de complaisance, les nouveaux conquérants se prétendaient aussi nés pour châtier les superbes, et pour épargner les peuples soumis :

Parcere subjectis et debellare superbos !

Quoi qu'il en soit, si nous sommes résolus de rejetter les apologies emphatiques des princes ottomans, et les louanges exagérées dont les écrivains nationaux sont si prodigues, dès qu'il s'agit de flatter l'orgueil de leurs compatriotes, il nous sera permis d'éviter un autre excès tout aussi déraisonnable : nous n'adopterons point sans critique les récits et les préjugés des chrétiens, surtout ceux des Grecs vaincus. Quel cas ferions-nous d'une histoire de l'homme du dix-neuvième siècle, dont l'auteur ne chercherait ses inspirations que dans les bulletins étrangers, ou dans le long factum d'un illustre Écossais, qui aurait dû dédaigner le triste honneur d'attacher son nom à un

(*) Roumiet-ul-kubra, qu'ils nomment aussi Kyzil-elma, la *pomme d'or*.

monument de haine et d'injustice?

Nous serons obligés d'employer fréquemment, dans cette partie de *l'Univers*, une foule de noms propres dont la prononciation varie, en Orient même, d'une province à l'autre, selon le dialecte de celle des trois langues qui y est en usage. Nos historiens et nos voyageurs, ne se piquant pas toujours d'une grande exactitude, nous les transmettent tant bien que mal; et on reproche avec quelque raison aux orientalistes européens de ne pas s'accorder entre eux sur l'orthographe des mêmes mots. Pour éviter, autant que possible, ce fâcheux inconvénient, nous avons adopté, pour règle, la *prononciation de Constantinople*, et nous nous attachons à l'exprimer de manière qu'un Français puisse la rendre naturellement et sans efforts, en lisant ces mots étrangers comme s'ils étaient français (*). Il y a cependant des noms tellement consacrés par l'usage, que nous nous en servirons toujours, malgré leur barbarisme : *Mahomet*, par exemple (mais seulement lorsqu'il s'agit du législateur des Arabes), *hégire*, *mosquée*, *janissaires*, et quelques autres encore. Mais nous appellerons le conquérant de Constantinople Sultan-Muhammed II, au lieu de Mahomet, Sultan-Murad, au lieu d'Amurath, Sultan-Baïezid, au lieu de Bajazet, Djem, au lieu de Zizim, etc., et nous laisserons aux princes ottomans leurs véritables noms sans les défigurer.

LE TURKISTAN.

Les Orientaux se servent de la terminaison persane *istan*, que nos géographes ont adoptée, et qu'on joint au nom d'un peuple, pour désigner plus ou moins vaguement, un ensemble de pays qui sont toutefois indépendants les uns des autres, et dont les habitants ne sauraient être entièrement confondus avec le peuple dont la renommée a absorbé celle de ses voisins. Ainsi l'*Hindoustan* embrasse toutes les contrées à l'est de l'Indus (Sind), au delà et en deçà du Gange, dont toute la population n'est pas indoue; le *Frenguistan*, rendu si fameux en Asie, par nos croisés français ou francs, comprend la chrétienté, c'est-à-dire la partie européenne de l'ancien monde où règne le christianisme, par opposition aux contrées soumises à l'islam. De même le nom de Turkistan (la Scythie des Grecs et le Touran des anciens Perses) s'applique à ces vastes régions de l'Asie, qui ont pour limites la Chine (Khataï), les monts Himalaïa, la chaîne du Taurus d'où sort le Djeïhoun, la mer Caspienne, le Wolga, et, au delà de ce fleuve, les steppes du Kyptchak, qui s'étendent jusqu'au pied du Caucase, à la mer d'Azow, et au Tanaïs.

Ce Turkistan embrasse donc tous les pays occupés par les Tatares, le Khârezm, la Bukharie, le Turkistan proprement dit, la Mongolie, le Thibet, et un nombre infini de subdivisions incertaines et changeantes comme la vie nomade de leurs populations vagabondes. Sans remonter aux Scythes, aux Huns, aux Alains et aux autres barbares qui renversèrent l'empire romain d'Occident, nous voyons, depuis la naissance de l'islamisme, sortir en foule, de cette véritable OFFICINA GENTIUM, les Turcs, les Tatars Moghols ou Mongols, les Turkmens, les Oïghours, les Kirghis, les Kalmouks, et tant d'autres hordes qui fuyaient devant un ennemi plus puissant, ou abandonnaient leurs déserts à la suite d'un Attila et d'un Djenghiz. Semblables à des torrents dévastateurs, ils débordaient de toutes parts, et recherchaient des climats plus doux et plus féconds, pour assouvir leur sauvage avarice et l'ambition de faire tout plier sous leur joug.

Les premières années du treizième siècle de notre ère avaient été témoins d'une de ces invasions, qui, aussi

(*) Néanmoins le lecteur est prié d'observer que les mots terminés par un *n*, tels que *Osmân*, *imau*, *moumen*, *din*, *Émin*, *Djeïhoun*, *Mamoun*, etc., doivent se prononcer comme si cet *n* était suivi d'un *e* muet, très-bref, c'est-à-dire *Osmane*, *imane*, *dine*, *Mamoune*, etc.

terrible que la grande peste noire du siècle suivant, venue également du centre de l'Asie, ravagea cette partie du monde, et pénétra jusqu'au cœur de l'Europe. Il avait fallu six ans à Djenghiz-Khan pour soumettre complétement, ou plutôt pour dévaster sans merci le Khârezm et la Bukharie, le Khoraçan, le Farsistan, le Kerman, l'Azerbaïdjan, la Géorgie, l'Arménie, le Kurdistan, la Mésopotamie, et la portion de l'Asie Mineure qui dépendait des sultans d'Iconium. C'étaient les plus belles provinces de l'islamisme, où florissaient les sciences, les lettres, la poésie, sous la protection éclairée des rois de Khârezm, des Seldjoukides d'Iran et de Roum. Le vainqueur n'épargna rien: cités, monuments, populations, tout tomba devant ce nouveau fléau de Dieu. Et Djenghiz ne reprit le chemin de son empire de Chine, qu'après avoir écrasé tout ce qui avait osé lui résister.

Suleïman-Châh, fils de Kyïa ou de Kaïalp, père d'Erthogroul, et aïeul de Sultan-Osman, fut sans doute un des généraux de ce grand conquérant. Il n'était point étranger, dit-on, à la grande famille tatare oghouzienne, à laquelle appartenait Djenghiz lui-même; et lorsqu'en 621 (1224), il s'achemina vers l'Arménie, à la tête d'un essaim de 50,000 âmes, il possédait les fiefs de Mahan et de Merw-Chahidjan, en Khoraçan, avec le titre de wali, ou vice-roi. Il vint bientôt fixer ses tentes sur les bords de l'Euphrate, dans le riche canton d'Erzinghian et d'Akhlat. Mais, en 629 (1231), le désir de revoir le pays natal s'étant emparé de la horde de Suleïman-Châh, ce chef, voulant passer le fleuve auprès du château de Dja'ber, s'y noya; et un tombeau, qui a conservé le nom de *Turk-Mezari* (la tombe du Turc), consacre le souvenir de cet événement.

La horde se partagea après la perte de son émir; le plus grand nombre suivit les deux aînés qui retournèrent en Khoraçan; et Erthogroul et son troisième frère, réduits à un clan de 400 familles, s'établirent d'abord dans la plaine de Pacin, traversée par l'Euphrate oriental (*Murad-Tchaï*), à l'est d'Erzroum, et dans le canton de Syrmaly-Tchokour, où sont les sources de l'Araxe et de l'Euphrate proprement dit (*Nèhr-Frat*).

Erthogroul ne tarda pas à perdre son frère. Il quitta alors les environs d'Erzroum, et s'avança vers l'intérieur de l'Anatolie. En errant avec sa tribu dans les états d'Ala-eddin, sultan d'Iconium, il eut occasion de contribuer généreusement à la défaite d'une armée tatare, qui était aux prises avec les troupes du prince seldjoukide; et celui-ci, pénétré de reconnaissance, voulut récompenser les braves nomades qui lui avaient rendu un si grand service, et leur assigna, dans l'est du mont Olympe de Bythinie, pour leur résidence d'été, les hautes terres de Karadja-Daghy, de Tumanidj et d'Ermeni, et toute la plaine de Suïud pour leur campement d'hiver.

Un si mince apanage féodal dans un petit canton de Phrygie, qui, en 1260, formait à peine le quart du sandjak actuel de Sultan-Euni, tel fut le berceau de la puissance ottomane; et c'est autour de ce faible noyau que s'agglomérèrent, avec la plus surprenante rapidité, les éléments de puissance et de gloire dont s'enorgueillit cette famille, peut-être plus féconde en grands hommes qu'aucune de celles qui ont régné sur la face du globe.

LA LANGUE TURQUE, LES TURCS ET LES OSMANLIS.

La langue turque, originaire du plateau central de l'Asie, est encore le langage des peuples qui n'ont point quitté ce plateau; c'est celui des Tatars de Casan et de Crimée, des Calmouks, et des autres sujets musulmans de la Russie; on le trouve chez les tribus (*ilât*) d'origine turque établies en Perse, dans la grande moitié de ce royaume, et enfin dans tout l'empire ottoman.

Inculte et grossière en Turkistan, chez les Oïghours, qui l'écrivent avec un caractère tout autre que l'alphabet

arabe, et partout où les gouvernements dédaignaient et dédaignent encore de s'en servir pour les actes de l'autorité, la langue turque est naturellement restée stationnaire sous les tentes des nomades. En Perse, on la parle, mais on ne l'écrit point; dans la majeure partie de l'Asie ottomane, elle a conservé de la rudesse et une prononciation peu agréable; mais au cœur même de l'empire elle a acquis du nombre, de l'harmonie, de la grâce et de la pompe, depuis qu'elle est devenue, il y a cinq cents ans, la langue écrite des Osmanlis, et qu'elle s'est enrichie des formes et des mots de deux langues abondantes et perfectionnées: l'arabe et le persan. On éprouvera sans doute quelque surprise en lisant cet éloge d'un idiome qu'on est disposé à traiter de barbare, quand, et surtout parce qu'on ne le connaît pas; mais que pensera-t-on lorsque nous aurons l'audace, un peu plus tard, de parler de la littérature turque, de l'amour des lettres, et de la protection que leur ont accordée les Sultans? quand nous ajouterons que l'étude de la plus riche philologie, celle des lois et des sciences, dont on a fait tant d'honneur aux Arabes, sont une source de considération, d'avancement et de fortune, chez les Osmanlis? Et comme on voit souvent un homme de rien, un homme illettré arriver aux plus hautes charges de l'État, on conclut, du particulier au général, qu'il en est toujours ainsi et partout: c'est une erreur. Il faut reconnaître cependant que les Osmanlis sont fort en arrière sous beaucoup de rapports, qu'ils ont de fausses idées, de graves préjugés contre notre civilisation toujours agitée, tandis que la leur est essentiellement stationnaire, à raison de l'immutabilité des principes sur lesquels elle repose; et qu'enfin notre histoire, notre littérature, nos arts leur restent inconnus. Mais nous sommes forcés d'ajouter, sans vouloir faire injure à personne, que, de notre côté, nous les ravalons beaucoup trop, et que nous prononçons, à notre tour, d'assez téméraires jugements sur ce qu'ils sont, et sur ce qu'ils ne sont pas.

Parlons maintenant de la nation elle-même, et déduisons les motifs pour lesquels nous ne dirons jamais les *Turcs*, mais seulement et toujours les Ottomans, ou les Osmanlis.

Appeler Turc un Osmanli, c'est lui adresser une grossière injure, car il se pique d'urbanité, de culture et de finesse d'esprit, enfin de savoir-vivre, et le mot *turc* emporte avec soi une idée toute contraire. Autant vaudrait nous traiter de Germains barbares, nous autres qui portons avec fierté notre nom de *Français*, comme marchant à la tête des peuples polis et de la civilisation progressive.

Cependant on objectera sans doute que les Sultans sont d'origine turque: la chose est certaine, et ils n'ont jamais renié cette origine; mais cela ne les oblige pas de prendre le nom de *Turcs*, et ne peut les empêcher de se qualifier du titre d'*empereurs de la race ou du peuple d'Osman*, comme le fait encore Sultan-Mahmoud II, dont la signature autographe figurera dans les planches iconographiques jointes à cette partie de l'*Univers pittoresque*. Pourquoi donc n'adopterait-on pas cette dénomination, à l'exemple des historiens les plus dignes de confiance et les plus instruits dans les annales de ce peuple?

Nous ajouterons que le sang *turc* doit être d'ailleurs devenu fort rare dans le mélange de tant de populations diverses, qui, en embrassant l'islamisme, se sont trouvées aussitôt confondues avec les vainqueurs. On verra de fréquents exemples d'apostasies qui ont aussitôt procuré à l'empire ottoman des guerriers redoutables, des hommes d'État distingués, et même un *mufti*. Enfin, s'il y avait quelque fondement solide au préjugé systématique qui, malgré l'influence toute-puissante d'une religion commune, accorde tout à la race arabe, lorsqu'il s'agit des facultés intellectuelles et de l'aptitude pour les sciences, et qui refuse tout à la race turque, l'anathème lancé contre les Osmanlis devrait être moins sévère, puisqu'ils ont dans les veines moins de sang turc que de sang

grec; et personne, de notre temps, n'osera accuser ce dernier de manquer de capacité et d'intelligence. Mais ce système ne résisterait pas à un examen sérieux; l'histoire est là pour prouver que la civilisation orientale, que la littérature orientale, d'abord si supérieures à celles de notre Occident, ont fleuri non-seulement sous les Abbassides, mais encore dans les temps où les Gaznewides, les Ata-Beks, les Seldjoukides, princes d'origine turque, s'honoraient du titre de protecteurs des sciences, des lettres et des arts. Nous ne craindrons pas de proclamer ici que les Sultans n'ont point foulé aux pieds de si glorieux exemples, et que si les universités de Samarkand et de Balkh allaient de pair avec celles d'Arabie, d'Égypte et d'Espagne, les fondations impériales de Brousse, d'Andrinople et d'Islambol, établies sur les mêmes bases, et tant d'autres répandues sur la surface de l'empire par la munificence des Sultans et de leurs vézirs, ne seraient point indignes non plus d'attirer sur leur organisation et sur les résultats qu'elles ont donnés, l'attention des hommes qui cherchent et aiment la vérité.

HISTOIRE OTTOMANE.

CHAPITRE PREMIER.

Avant d'entreprendre l'histoire des princes de la race ottomane, qui ont régné depuis l'an 1300 (699), jusqu'en 1837 (1253), nous croyons utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs un Tableau chronologique des Sultans, et des souverains contemporains dans les principaux États de l'Europe. Comme nous nous trouverons quelquefois obligés dans le cours de notre récit d'anticiper sur les événements, tantôt pour expliquer un fait ou une mesure politique par leurs conséquences, tantôt pour apprécier d'un coup d'œil les modifications survenues dans quelques parties des mœurs ottomanes, on pourra, par l'inspection de ce tableau, se rendre compte des époques où ont vécu les princes, et où se sont passés les événements dont nous parlerons prématurément et en apparence hors de leur lieu. Pour les Sultans seuls, nous indiquerons d'*une manière extrêmement sommaire*, les faits culminants de leur règne, car ce n'est pas une table synchronique que nous dressons, mais un simple relevé de dates et de noms propres, destiné à jeter plus de clarté sur notre texte.



CHRONOLOGIE COMPARATIVE.

EMPIRE OTTOMAN.	BAS-EMPIRE.	EMPIRE D'ALLEMAGNE.	FRANCE.	ANGLETERRE.	ESPAGNE CASTILLE.
I. Sultan-Osman Ghazi. Hégire. J. C Naissance .... 657 (1259) Avénement... 699 (1300) Mort .... 726 (1326) Règne 26 ans lunaires. Succède aux Seldjoukides et fonde l'empire ottoman. Conquête d'une partie de la Paphlagonie. — *Contemporain de Rodolphe de Habsbourg, souche de la maison impériale d'Autriche.*	Andronic II Paléologue le Vieux, 1283-1328, et son fils Michel IX, Paléologue, 1295-1320.	Albert I, fils de Rodolphe de Habsbourg 1298-1308. Henri VII de Luxembourg 1308-1313. Louis de Bavière, 1314-1346, et Frédéric III d'Autriche, 1314-1330.	Philippe IV le Bel, 1286-1314. Louis X le Hutin, 1314-1316. Philippe V le Long, 1316-1322. Charles IV le Bel, 1322-1328.	Édouard I, 1272-1307. Édouard II, 1307-1327.	Ferdinand IV 1295-1312. Alphonse XI, 1312-1350.
II. Sultan-Orkhan Ghazi. Naissance .... 687 (1288) Avénement... 726 (1326) Mort .... 761 (1360) Règne 35 ans lunaires. Conquête de Brousse, qui devient le siége de l'empire, (726). Formation des Janissaires. Écoles et institutions utiles.	Andronic III, Paléologue le jeune, fils de Michel IX, 1328-1341. Jean V, Paléologue, 1341-1391. Jean VI, Cantacuzène, 1341, associé à l'emp. jusqu'en 1355.	Charles IV, 1346-1378.	Philippe IV de Valois, 1328-1350. Jean le Bon, 1350-1364.	Édouard III, 1327-1377.	Pierre le Cruel. 1350-1366.
III. Ghazi-Sultan Murad-Khan, dit Khoudawendghiar (vulgairement Amurat I), fils de Sultan-Orkhan. Naissance ... 726 (1326) Avénement... 761 (1360) Mort .... 791 (1389) Règne 31 ans lunaires. Conquête d'Andrinople, seconde capitale de l'empire (761). Il donne son nom (Khoudawendghiar) à la province de Brousse, qui conserve un grand nombre de monuments fondés par ce prince, un des plus illustres de sa dynastie. Réunion à l'empire des territoires de Kermian et de Hamid.	Jean V, Paléologue, 1341-1391. Emmanuel II, Paléologue, 1391-1425.	Charles IV, 1346-1378. Venceslas, 1378-1419.	Charles V le sage, 1364-1380. Charles VI, 1380-1422.	Richard II, 1377-1399.	Henri de Transtamare 1366. Henri II le Bâtard, 1366-1379. Jean I, 1379-1390.
IV. Sultan-Baiezid-Khan, dit Ildirim (le Foudre), vulgairement Bajazet I. Naissance .... 761 (1360) Avénement ... 791 (1389) Mort dans les fers........ 805 (1403) Règne 14 ans lunaires.	Emmanuel Paléologue, 1391-1425.	Venceslas, 1378-1419. Robert de Bavière. 1400-1410.	Charles VI, 1380-1422.	Richard II, 1377-1399. Henri IV de Lancastre, 1399-1413.	Henri III, 1390-1406.

EMPIRE OTTOMAN.	BAS-EMPIRE.	EMPIRE D'ALLEMAGNE.	FRANCE.	ANGLETERRE.	ESPAGNE. CASTILLE.
Enlève aux Grecs Philadelphie. Premier blocus de Constantinople pendant sept ans. Est fait prisonnier par Timour-Leng (Tamerlan), en 1402.					
V. Sultan-Muhammed-Khan (vulgairement Mahomet I), fils de Baïezid. Hégire. J. C. Naissance.... 781 (1379) Interrègne de 11 ans, rempli de guerres civiles; durant cet intervalle trois enfants de Baïezid, Suleïman, Iça et Mouça, proclamés Sultans par quelques soldats, se firent la guerre. Avénement... 816 (1413) Mort........ 824 (1421) Règne 8 ans lunaires. La Valachie tributaire.	Emmanuel Paléologue, 1391-1425.	Sigismond, 1410-1437.	Charles VI, 1380-1422.	Henri V, 1413-1422.	Jean II, 1406-1454.
VI. Sultan-Murad-Khan (vulgairement Amurat II), fils de Muhammed I. Naissance.... 806 (1403) Avénement... 824 (1421) Abdication.. 844 (1440) Second avénem. 849 (1445) Mort........ 855 (1451) Premier règne 20 ans lunaires, et 6 autres pour le 2e règne : ensemble 26 ans. Conquête de la Phrygie et de Thessalonique. L'Albanie est le théâtre de la guerre entre le Sultan et le fameux Iskender-Bey, plus connu sous le nom de Scanderbeg, prince d'Albanie.	Jean VII, Paléologue, 1425-1448. Constantin Paléologue, 1449-1453.	Sigismond 1410 1437. Albert d'Autriche, 1437-1439. Frédéric III, 1439-1493.	Charles VII, 1422-1461.	Henri VI, 1422-1461.	Jean II, 1406-1454.
VII. Sultan-Muhammed-Khan, El-Fatyh (le Conquérant), vulgairement Mahomet II, fils de Sultan-Murad. Naissance.... 833 (1429) à Andrinople. Avénement... 844 (1440) Déposé...... 849 (1445) Premier règne 5 ans lunaires. Sultan-Murad reprend la couronne en 849; il meurt, comblé de gloire, à Andrinople en 855 (1451) Sultan-Muhammed pour la deuxième fois. Il remonte sur le trône...... 855 (1451) Il meurt..... 886 (1481) Second règne 31 ans lunair. Conquête de Constantinople en 857 (1453); de Trébizonde, en 864 (1460), de Sinope, Castamouni, Amasra, etc. La Morée, la Bosnie, la Crimée, soumises.	Jean VII Paléologue, 1425-1448. Constantin Paléologue, 1449-1453. — Fin de l'empire grec.	Frédéric III, 1439-1493.	Charles VII, 1422-1461. Louis XI, 1461-1483.	Henri VI, 1422-1461. Édouard IV, 1461-1483.	Jean II, 1406-1454. Henri IV, 1454-1474. Isabelle et Ferdinand le Catholique, 1474-1504.

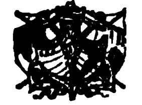
EMPIRE OTTOMAN.	EMPIRE D'ALLEMAGNE.	FRANCE.	ANGLETERRE	ESPAGNE. CASTILLE.
VIII. Sultan-Baiezid-Khan II, fils de Sultan-Muhammed El-Fatyh. Hégire. J. C. Naissance......... 851 (1447) Avénement........ 886 (1481) Mort............. 918 (1512) Règne 32 ans lunaires. Sultan-Djèm, connu sous le nom de prince Zizim, frère de Sultan Baiezid, à qui il disputa le trône, est vaincu, et va mourir à Rome, après avoir été enfermé dans une tour à Bourganeuf. Conquête de la Karamanie. Trève de sept ans avec toutes les puissances chrétiennes.	Frédéric III, 1439-1493. Maximilien I, 1493-1519.	Louis XI, 1461-1483. Charles VIII, 1483-1498. Louis XII, 1498-1515.	Édouard IV, 1461-1483. Édouard V, 1483. Richard III. 1483-1485. Henri VII, 1485-1509. Henri VIII, 1509-1547.	Isabelle et Ferdinand le Catholique. 1474-1504. Jeanne et Philippe I, 1504-1506. Charles I, (Charles-Quint) 1506-1556.
IX. Sultan-Sèlim-Khan I, fils de Sultan-Baiezid II. Naissance......... 872 (1467), à Amasie. Avénement........ 918 (1512) Mort............. 926 (1520) Règne 8 ans et 8 mois lunaires. Conquête de la Syrie, de l'Égypte, de la Mésopotamie, de l'Arménie. Fameuse bataille de Tchaldiran, où Chah-Ismaïl-Sefewi est vaincu. L'empire élevé à un degré de puissance extraordinaire.	Maximilien I, 1493-1519. Charles-Quint, 1519-1556.	Louis XII, 1498-1515. François I, 1515-1547.	Henri VIII, 1509-1547.	Charles I, (Charles-Quint) 1506-1556.
X. Sultan-Suleiman-Khan I, El-Kanouni, le grand Soliman, le législateur, fils de Sultan-Sèlim I. Naissance .... 900 (1495) Avénement........ 926 (1520) Mort............. 974 (1566) Règne 48 ans lunaires. Conquête de Belgrade (1522), de Rhodes, enlevée aux chevaliers de St.-Jean de Jérusalem (1523), du Chirvan, de la Géorgie, etc. Le Sultan jette les fondements d'une marine imposante. Promulgation de nouvelles lois. Il a fait en personne treize campagnes.	Charles-Quint, 1519-1556. Ferdinand I, 1556-1564. Maximilien II, 1564-1576.	François I, 1515-1547. Henri II, 1547-1559. François II, 1559-1560. Charles IX, 1560-1574.	Henri VIII, 1509-1547. Édouard VI, 1547-1553. Marie, 1553-1558. Élisabeth, 1558-1603.	Charles I, (Charles-Quint) 1506-1556. Philippe II, 1556-1598.
XI. Sultan-Sèlim-Khan II, surnommé *Mest* (l'Ivrogne), fils de Sultan-Suleiman. Naissance......... 929 (1524) Avénement........ 974 (1566) Mort............. 982 (1574) Règne 8 ans et quelques mois lunaires. Conquête de Chypre. Bataille navale de Lépante (Ainè-Bakhti), le 7 octobre 1571 (979 de l'hégire.)	Maximilien II, 1564-1576.	Charles IX, 1560-1574.	Élisabeth, 1558-1603.	Philippe II, 1556-1598.

EMPIRE OTTOMAN.	EMPIRE D'ALLEMAGNE.	FRANCE.	ANGLETERRE	ESPAGNE. CASTILLE.
XII. Sultan-Murad-Khan III, fils de Sultan-Sélim-Khan. Hégire J. C. Naissance.......... 953 (1546) Avénement........ 982 (1574) Mort.............1003 (1595) Règne 20 ans et 8 mois lunaires. Guerre avec les Perses.	Maximilien II, 1564-1576. Rodolphe II, 1576-1612.	Henri III, 1574-1589. Henri IV, 1589-1610.	Élisabeth, 1558-1603.	Philippe II, 1556-1598.
XIII. Sultan-Mahammed-Khan III, fils de Sultan-Murad-Khan. Naissance......... 974 (1566) Avénement........1003 (1595) Mort.............1012 (1603) Règne 9 ans et 2 mois lunaires. Il fait étrangler 19 de ses frères.	Rodolphe II, 1576-1612.	Henri IV, 1589-1610.	Élisabeth, 1558-1603.	Philippe II, 1556-1598. Philippe III, 1598-1621.
XIV. Sultan-Ahmed-Khan I, fils de Sultan-Muhammed III. Naissance......... 998 (1589) Avénement........1012 (1603) Mort.............1026 (1617) Règne 14 ans lunaires. Trève de vingt ans avec l'Autriche.	Rodolphe II, 1576-1612. Mathias, 1612-1619.	Henri IV, 1589-1610. Louis XIII, 1610-1643.	Jacques I. 1603-1625.	Philippe III, 1598-1621.
XV. Sultan-Moustapha-Khan I, fils de Sultan-Muhammed III. Naissance.........1000 (1591) Avénement........1026 (1617) Déposition........1027 (1617) Trois mois et 4 jours après son couronnement.	Mathias, 1612-1619.	Louis XIII, 1610-1643.	Jacques I, 1603-1625.	Philippe III, 1598-1621.
XVI. Sultan-Osman-Khan II, fils de Sultan-Ahmed I. Naissance.........1013 (1604) Avénement........1027 (1617) Mort.............1031 (1622) Étranglé pendant une révolte des Janissaires, après un règne de 4 ans et quelques mois lunaires. Paix avec la Perse et la Pologne.	Mathias, 1612-1619. Ferdinand II, 1619-1637.	Louis XIII, 1610-1643.	Jacques I, 1603-1625.	Philippe III, 1598-1621 Philippe IV, 1621-1665.
Sultan-Moustapha-Khan, pour la deuxième fois. Second avénement..1031 (1622) Mort.............1032 (1623) Déposé avec ignominie et puis étranglé. Règne un an et 4 mois lun.	Ferdinand II, 1619-1637.	Louis XIII, 1610-1643.	Jacques I, 1603-1625.	Philippe IV, 1621-1665.
XVII. Sultan-Murad-Khan IV, Ghazi, fils de Sultan-Ahmed I. Naissance.........1020 (1611) Avénement........1032 (1623) Mort.............1049 (1640) Règne 17 ans lunaires. Conquête de Bagdad et d'Érivan sur Châh-Abbas, le plus grand prince de la dynastie persanne de Séfys.	Ferdinand II, 1619-1637. Ferdinand III, 1637-1657.	Louis XIII, 1610-1643.	Jacques I, 1603-1625. Charles I, 1625-1649.	Philippe IV, 1621-1665.

EMPIRE OTTOMAN.	EMPIRE D'ALLEMAGNE.	FRANCE.	ANGLETERRE	RUSSIE.
XVIII. Sultan-Ibrahim-Khan, fils de Sultan-Ahmed I, et frère de Murad IV. Hégire. J. C. Naissance.........1024 (1615) Avénement........1049 (1639) Déposition / Mort..... 1058 { 10 jours av. d'être massacré } (1648) Règne 9 ans et 9 mois lunaires. Commencement de la guerre de 24 ans contre Venise.	Ferdinand III, 1637-1657. ESPAGNE. — Philippe IV, 1621-1665.	Louis XIII, 1610-1643. Louis XIV, 1643-1715.	Charles I, 1625-1649.	Michel III Féodorowitch, de la maison Romanof, 1613-1645. Alexis-Michaïlowitch, 1645-1676.
XIX. Sultan-Muhammed-Khan IV, fils de Sultan-Ibrahim. Naissance.........1051 (1641) Avénement.........1058 (1648) Déposition.........1099 (1687) Mort.............1104 (1693) Règne 41 ans lunaires. Conquête de Candie (dont le siége fut commencé en 1644, et qui ne succomba qu'en 1669), de Kaminiek et de la Podolie.	Ferdinand III, 1637-1657. Léopold I, 1658-1705. — Philippe IV, 1621-1665. Charles II, 1665-1700.	Louis XIV, 1643-1715.	Charles I, 1625-1649. Cromwell, 1649-1658. Richard, fils de Cromwell, 1658-1660. Charles II, 1660-1685. Jacques II, 1685-1689.	Alexis-Michaïlowitch, 1645-1676. Féodor III Alexiewitch, 1676-1682. Iwan V et Pierre I, 1682. Pierre I, le Grand, 1682-1725.
XX. Sultan-Suleiman-Khan II, fils de Sultan-Ibrahim. Naissance.........1052 (1642) Avénement........1099 (1687) Mort.............1102 (1691) Règne 3 ans, 8 mois et 29 jours lunaires. Conquête de Belgrade.	Léopold I, 1658-1705. — Charles II, 1665-1700.	Louis XIV, 1643-1715.	Jacques II, 1685-1689. Guillaume III, 1689-1702.	Pierre I, le Grand, 1682-1725.
XXI. Sultan-Ahmed-Khan II, fils de Sultan-Ibrahim. Naissance..1062 (1643, mars.) Avénement.1102 (1691, juin.) Mort......1106 (1695, janvier.) Règne 3 ans et 8 mois lunaires. Défaite de Salankemen où Moustapha-Kupreili, grand vézir, perdit la vie, le 19 août 1691.	Léopold I, 1658-1705. — Charles II, 1665-1700.	Louis XIV, 1643-1715.	Guillaume III, 1689-1702.	Pierre I, le Grand, 1682-1725.
XXII. Sultan-Moustapha-Khan II, fils de Sultan-Muhammed IV. Naissance..1074 (1664, juillet.) Avénement.1106 (1695) Déposition.1115 (1703, 20 sept.) Mort......1116 (1704) Règne 8 ans, 9 mois, 11 jours lunaires. Conquête de l'île de Chio. Fuite de la flotte vénitienne. Paix de Carlowitz (1699).	Léopold I, 1658-1705. — Charles II, 1665-1700. Philippe V, 1701-1746.	Louis XIV, 1643-1715.	Guillaume III, 1689-1702. Anne (fille cadette de Jacques II), 1702-1714.	Pierre I, le Grand, 1682-1725.
XXIII. Sultan-Ahmed-Khan III, fils de Sultan-Muhammed IV. Naissance..1084 (1673, décemb.) Avénement.1115 (1703, septem.) Déposition.1143 (1730, 16 oct.)	Léopold I, 1658-1705. Joseph I, 1705-1711. Charles VI (jus-	Louis XIV, 1643-1715. Louis XV, 1715-1774.	Anne 1702-1714. Georges I, 1714-1727. Georges II,	Pierre I, le Grand, 1682-1725. Catherine I, 1625-1727.

EMPIRE OTTOMAN.	EMPIRE D'ALLEMAGNE.	FRANCE.	ANGLETERRE	RUSSIE.
Hégire. J. C. Mort......1149 (1736, 23 juin.) Règne 28 années lunaires. Conquête des îles vénitiennes de l'Archipel et de toute la Morée. Paix de Passarowitz en 1130 (21 juillet 1718). Guerre avec la Perse. Paix plâtrée de 1140 (octobre 1727).	qu'alors en Espagne Charles III), 1711-1740.	ESPAGNE. — Philippe V, 1701-1746.	1727-1760.	Pierre II, 1727-1730. Anne Ivanowna 1730-1740.
XXIV. Sultan-Mahmoud-Khan I, fils aîné de Sultan-Moustapha II. Naissance..1108 (1696) Avénement.1143 (1730, 16 oct) Mort......1168 (1754, 13 déc.) Règne 25 ans lunaires. L'imprimerie établie à Constantinople. Paix de Belgrade, et rétrocession de cette place aux Turcs, en 1740.	Charles VI (jusqu'alors en Espagne Charles III), 1711-1740. Marie-Thérèse, 1740-1742. Charles VII, 1742-1745. François I, 1745-1765.	Louis XV, 1715-1774. — Philippe V, 1701-1746. Ferdinand VI, 1746-1759.	Georges II, 1727-1760.	Anne Ivanowna 1730-1740. Iwan, 1740-1741. Élisabeth-Petrowna, 1741-1762.
XXV. Sultan-Osman-Khan III, autre fils de Sultan-Moustapha II. Naissance..1112 (1700) Avénement.1168 (1754, 13 déc.) Mort......1171 (1757, 29 oct.) Règne 3 ans lunaires, pendant lesquels il maintient la paix.	François I, 1745-1765.	Louis XV, 1715-1774. — Ferdinand VI, 1746-1759.	George II, 1727-1760.	Élisabeth-Petrowna, 1741-1762.
XXVI. Sultan-Moustapha-Khan III, fils aîné de Sultan-Ahmed III. Naissance..1129 (?) (1717?) Avénement.1171 (1757) Mort......1187 (1774, 21 janv.) Règne environ 17 ans lunaires. La décadence de l'empire marche à grands pas sous le règne de ce prince. Guerre de 1768 entre l'empire et les Russes.	François I, 1745-1765. Joseph II, 1765-1790.	Louis XV, 1715-1774. — Ferdinand VI, 1746-1759. Charles III, 1759-1788.	Georges II, 1727-1760. Georges III, 1760-1820.	Élisabeth-Petrowna, 1741-1762. Pierre III, 1762. Catherine II Alexiewna, 1762.
XXVII. Sultan-Abdul-Hamid-Khan, frère de Sultan-Moustapha III, et fils de Sultan-Ahmed III. Naissance..1137 (1725, 20 mai.) Avénement.1187 (1774, 21 janv.) Mort......1203 (1789, 7 avril.) Règne environ 16 ans lunaires. Paix de Kutchuk-Kaïnardji (1774). Cession de la Crimée à la Russie (1784).	Joseph II, 1765-1790.	Louis XVI, 1774-1793. — Charles III, 1759-1788. Charles IV, 1788-1808.	Georges III, 1760-1820.	Catherine II Alexiewna, la Grande, 1762-1796.
XXVIII. Sultan-Sélim-Khan III, fils de Sultan-Moustapha III. Naissance..1175 (1761, 18 déc.) Avénement.1203 (1789, 7 avril.) Déposition.1222 (1807, juillet.) Mort......1223 (1808, 28 juill.) Règne environ 19 ans lunaires. Guerre entre les Russes, les Au-	Joseph II, 1765-1790. Léopold II, 1790-1792. François II, 1792-1806. François II abdique, en 1806,	Louis XVI, 1774-1793. Louis XVII, 1795. République française, 1792-1804. Bonaparte, pre-	Georges III, 1760-1820.	Catherine II, la Grande, 1762-1796. Paul I Petrowitch, 1796-1801.

EMPIRE OTTOMAN.	EMPIRE D'ALLEMAGNE.	FRANCE.	ANGLETERRE	RUSSIE.
trichiens et les Turcs. Paix d'Yassy (1791). Invasion de l'Égypte par les Français (1798).	le titre d'empereur d'Allemagne et prend celui d'empereur héréditaire d'Autriche, sous le nom de François I, 1806-1835.	mier consul, 1799-1804. Napoléon Bonaparte empereur des Français, 18 mai, 1804-1814. **ESPAGNE.** Charles IV, 1788-1808.	Georges III, 1760-1820.	Alexandre I, Paulowitch, 1801-1825.
EMPIRE OTTOMAN.	**AUTRICHE.**	**FRANCE.**	**ANGLETERRE**	**RUSSIE.**
XXIX. Sultan-Moustapha-Khan IV, fils de Sultan Abdul-Hamid. Hégire. J. C. Naissance..1193 (1779) Avénement.1222 (1807), juillet. Déposition et mort..1223 (1808). Règne un an lunaire. Trêve avec les Russes.	François I, 1806-1835.	Napoléon, 1804-1814. **ESPAGNE.** Charles IV, 1788-1808.	Georges III, 1760-1820.	Alexandre I, Paulowitch, 1801-1825.
XXX. Sultan-Mahmoud-Khan II, frère de Sultan Moustapha IV, et fils de Sultan Abdul-Hamid. Naissance. 1199 (1785), 20 juill. Avénement. 1223 (1808), 28 juill. Régnant encore en..1253 (1837). Destruction des Janissaires (juin 1826). Bataille de Navarin (octobre 1827). Guerre contre les Russes (1828-1829). Traité d'Andrinople (septembre 1829). Prise d'Alger par les Français (juillet 1830).	François I, 1806-1835. Ferdinand, 1835.	Napoléon, 1804-1814. Louis XVIII, 1814-1824. Charles X, 1824-1830. Louis-Philippe I, 1830. **ESPAGNE.** Ferdinand VII, 1808-1833. Isabelle II, sous la régence de sa mère Christine, 1833.	Georges III, 1760-1820. Georges IV, 1820-1830. Guillaume IV, 1830-1837. Alexandrine-Victoire, 1837.	Alexandre I, Paulowitch, 1801-1825. Nicolas I, Paulowitch, 1825.



CHAPITRE II.

GHAZI-SULTAN-OSMAN.

Après avoir chassé les Tatares des États d'Ala-eddin, Erthogroul avait couronné ses nombreuses victoires par la conquête de Kutahiïè, enlevée aux Grecs l'an 680 (1281). La mort arrêta, au milieu de ses triomphes, ce héros, qui jeta les premiers fondements de la monarchie ottomane. L'aîné de ses trois fils, Osman, succéda à la faveur dont jouissait son père. Né en 657 (1259), le jeune prince était connu à la cour d'Ala-eddin, sous le nom d'Osmandjik, c'est-à-dire, le petit Osman. Le Sultan d'Iconium, en souvenir des services d'Erthogroul, donna à son fils le commandement en chef de l'armée, et lui envoya les insignes de ce commandement. Ces insignes étaient le *tabl* (tambour), et le *alèm* (étendard) (*).

Outre ces honneurs, Ala-eddin accorda à Osman le *sikkè*, ou la permission de battre monnaie, et le *khoutbè*, ou le droit de faire proclamer son nom dans les prières publiques du vendredi. Ainsi le titre de Sultan semblait le seul qui manquât au puissant favori. Il fut assez prudent, ou assez reconnaissant envers le souverain à qui il devait une si haute fortune, pour lui rester toujours fidèle. Au lieu de chercher à ébranler le trône de son bienfaiteur, il fit rentrer dans le devoir les princes révoltés, tourna ses armes victorieuses contre les Grecs, et leur enleva les villes de Culze et de Kara-Hyssar. L'expulsion des Tatares mogols, et une suite de brillantes victoires, lui valurent de nouveaux témoignages de l'affection d'Ala-eddin, qui l'investit du gouvernement d'Eski-Chèhir (Vieille-Ville), et le combla d'honneurs et de présents.

La prospérité et la faveur sans cesse croissantes d'Osman ne tardèrent pas à exciter la jalousie des seigneurs voisins. Elle lui serait devenue fatale, sans la fidélité de Michel, surnommé Kieuçè ou Barbe de bouc. Ce prince grec, ami intime et compagnon d'armes d'Osman, était gouverneur du château de Khyrmendjik, situé sur l'Olympe, non loin d'Édrenos (l'ancienne ville d'Adrien). Invité aux noces de la fille de Kieuçè, Osman déploya aux yeux des convives un luxe et une magnificence qui ne firent qu'accroître la haine secrète que les émirs portaient au favori d'Ala-eddin : sa mort fut résolue. Une circonstance favorable s'offrit bientôt pour l'exécution du complot. Le seigneur de Bilèdjik allait épouser la fille du gouverneur de Yar-Hyssar : il pria Osman d'honorer la fête de sa présence. Prévenu par Michel Kieuçè, que les conjurés avaient eu l'imprudence d'instruire de leur lâche complot, Osman accepte l'invitation, avec l'apparence de la sécurité la plus complète; il prie même le traître de lui permettre de transporter dans le château de Bilèdjik son harem et ses trésors, pour les mettre à l'abri d'une surprise pendant son absence. Cette demande est accueillie avec empressement. Osman déguise quarante jeunes guerriers en femmes, les fait servir de cortége aux chariots qui portaient ses prétendues richesses, s'empare du château, tue de sa main le perfide gouverneur, enlève la belle fiancée Niloufer (*), et la réserve pour la couche de son fils Orkhan, alors à peine âgé de douze ans.

Cette expédition fut suivie de la prise d'Aïnè-Gueul, et de plusieurs autres villes et châteaux qu'Osman soumit à la puissance d'Ala-eddin. Ce monar-

(*) Ces deux mots réunis (*tabl-alèm*) sont spécialement consacrés à désigner l'ensemble des attributs attachés à la dignité des chefs d'armée et autres commandants supérieurs. Ainsi, par exemple, un vézir ou pacha à trois queues était dans l'obligation d'avoir autour de lui neuf tambours (tablzèn), autant de fifres (zurnadar), sept trompettes (borazèn), quatre cymbaliers (zilzèn), trois porteurs de though (queues de cheval tressées), un porteur de sandjak ou étendart vert, et deux baïrakdars, porteurs du baïrak, drapeau plus large que le sandjak.

(*) Nom actuel de la rivière qui traverse la riche plaine de Brousse de l'est à l'ouest, et où le nénuphar croît en abondance.

que était craint et haï de ses sujets. En 699, des hordes de Tatares gazaniens ayant fait irruption dans ses États, les grands du royaume profitèrent de cette occasion pour se soulever une seconde fois. Tremblant pour sa vie, Ala-Eddin se réfugie auprès de l'empereur des Grecs, Michel Paléologue, où il trouve la captivité et la mort, au lieu de l'hospitalité généreuse qu'il implorait.

Osman, à qui sa brillante valeur avait fait donner le surnom de Ghazi (le Victorieux), se voyait ainsi sur les marches du trône, vacant par la chute du dernier prince de la dynastie des Seldjoukides de Roum. Sa réputation éclatante éblouit les uns, ses immenses richesses gagnèrent les autres; et la foule, partout éprise du merveilleux, mais plus encore chez les peuples ignorants et enthousiastes, fut fascinée par les prédictions et les prestiges dont une adroite politique avait entouré le berceau et les premiers triomphes du fils d'Erthogroul.

Nous raconterons quelques-unes de ces croyances superstitieuses; car elles sont au rang des causes extraordinaires qui ont concouru à la formation de l'empire ottoman, et aux diverses phases de sa puissance; de plus, elles peignent l'esprit de la nation crédule et avide de merveilleux qui les a adoptées.

Peu de temps avant la naissance d'Osman, son père vit, durant son sommeil, une source limpide jaillir avec impétuosité de sa maison, grossir bientôt, torrent immense, et couvrir de ses eaux la surface du globe. A son réveil, il consulte avec effroi un vieux cheïkh, interprète des songes : « Rassure-toi, lui dit le vieillard; ta race « est bénie de Dieu; car de toi naîtra « un fils, fondateur d'une monarchie « qui s'étendra bientôt sur tout l'univers. »

Osman eut lui-même les présages les plus heureux de sa grandeur et de celle de sa race. Habitué par son père à ne fréquenter que des hommes vertueux et lettrés, il se plaisait surtout dans la société d'Édèbaly, vieux cheïkh renommé par sa piété et sa science. Ce saint personnage avait une fille, la belle Malhoun-Khatun (*); Osman l'aimait sans espoir, car elle lui avait dit : « La fille d'un pauvre cheïkh, qui n'a « pour lui que la doctrine et la vertu, « ne peut aspirer à la main d'un sei- « gneur de votre rang. » Après une nuit passée dans la méditation et les larmes, Osman se prosterne la face contre terre, et prie avec ferveur. Un profond sommeil s'empare de ses sens : il voit en songe une lueur, douce comme la clarté de la pleine lune, sortir des côtes du cheïkh Édèbaly : elle se pose sur le nombril d'Osman, d'où s'élève tout à coup un arbre immense : sa cime se perdait dans les nues, des fruits délicieux pendaient à ses branches, et son feuillage épais couvrait l'univers. Un des rameaux, d'un vert plus éclatant, recourbé comme un cimeterre, penchait vers l'Occident, du côté de Constantinople. Sous le mystérieux ombrage, des fleuves majestueux, de frais ruisseaux arrosaient des vergers et des prairies; des villes aux dômes étincelants, aux minarets élancés, s'élevaient dans de vastes plaines, où cent peuples divers, accourus de toutes les parties du monde, faisaient éclater leur joie à la vue de cet admirable spectacle. Le cheïkh Edèbaly expliqua ainsi cette vision miraculeuse : l'arbre était le mystérieux *thouba*, l'une des merveilles du paradis; sa beauté, ses fruits exquis, sa végétation vigoureuse, désignaient la prospérité de la maison d'Osman; les villes, les plaines, les vergers, les fleuves, montraient l'étendue de sa monarchie; les peuples nombreux, venus de tous côtés se ranger sous l'ombrage du nouveau *thouba*, figuraient les différentes nations qui se soumettraient à son sceptre; le rameau penché vers Constantinople indiquait la conquête de cette capitale par un prince de sa famille, et la douce clarté qui sortait des côtes du cheïkh était

(*) Les historiens ottomans appellent indifféremment la fille du cheïkh Édèbaly, *Malhoun-khatun* ou *Mal-khatun* (femme-trésor) et *Kameriïè* (lune de beauté).

l'emblème de sa fille Malhoun-Khatun, dont l'alliance avec Osman devait réaliser toutes les promesses de la vision céleste. C'est de ce mariage, célébré en 678 (1274), que naquit Orkhan, successeur d'Osman.

Ce prince, que sa haute position et la voix publique appelaient à recueillir l'héritage des Seldjoukides, fut déclaré Sultan l'an 699 (1300). Il établit le siége de sa puissance dans la ville de Kara-Hyssar, et le premier se décora du titre d'empereur des Ottomans (*padichahi ali Osman*). Dès qu'il se vit sur le trône, il donna à ses enfants le gouvernement d'une portion du territoire qui reconnaissait son autorité, et leur en confia la défense. Il fit ensuite la conquête de Kupri-Hyssar; et, après avoir agrandi, fortifié et embelli la ville de Yeni-Chèhir, il la choisit définitivement pour le lieu de sa résidence, et abandonna le séjour de Kara-Hyssar.

Osman signala son avénement par un de ces actes de cruauté qui trop souvent ont souillé de sang les annales ottomanes. Son oncle Dundar, vénérable nonagénaire, ayant osé lui faire quelques objections sur ses projets de conquêtes, Osman irrité perça le vieillard d'un coup de flèche. Cette terrible leçon contint dans un silencieux respect les soldats du farouche conquérant.

Après s'être emparé des châteaux de Dimsouz, Koïoun-Hyssar et Marmara, Osman bat, auprès de Nicomédie, l'hœtériarque Muzzalo, général des gardes de l'empereur de Byzance. Aï-Doghdy, neveu d'Osman, périt dans la bataille de Koïoun-Hyssar; son tombeau, élevé sur le bord de la route, opère, suivant la tradition populaire, des guérisons miraculeuses *sur les chevaux malades*.

Dans l'intervalle de ses conquêtes, Osman s'occupait à établir l'ordre et la tranquillité, qui ne peuvent naître que de l'observation des lois. Il trouva encore dans une superstition traditionnelle du peuple les moyens de consolider sa puissance; elle était, assurait-on, prédite par le prophète même dans ces paroles du Coran: « Certes, à l'époque de chaque nouveau siècle, Dieu « enverra à ce peuple quelqu'un pour « renouveler sa foi. » Or on touchait alors au huitième de l'hégire, puisque l'avénement d'Osman eut lieu en 699. Le terrible Djenghiz-Khan, sorti de ses déserts l'an 600 de cette ère, dut ses premiers succès à cette croyance universelle. Le nom même d'Osman, qui, selon sa racine arabe, signifie *briseur d'os*, contribua à convaincre les peuples de sa mission souveraine; suivant les écrivains de ce temps, Osman, le briseur d'os, devait écraser les princes infidèles et tous les ennemis de sa maison. Les musulmans ont la plus grande confiance dans la signification bonne ou mauvaise des noms; car *les noms viennent du ciel*, dit le *Kèlam-chèrif*, ou la parole sacrée (*).

Dès qu'Osman eut assis son pouvoir sur une base solide, il se prépara à une nouvelle expédition, dont le but principal était d'empêcher ses soldats de s'amollir au sein de l'oisiveté et de l'abondance. Il marche sur Iznik (Nicée); mais ses armes, jusqu'alors victorieuses, sont arrêtées par l'invincible résistance de la garnison. Il lève le siége, et, pour tenir ses troupes en haleine, il fait bâtir, en regard de la ville, et sur une haute montagne au nord d'Yeni-Chèhir, un château fort, qu'il appelle Targhan, du nom du brave chef à qui il en confia la garde.

En 707, les gouverneurs des provinces grecques, excités par le commandant de Brousse, s'unissent secrètement contre Osman. Ce prince, averti de leurs desseins, tombe à l'improviste sur leurs troupes réunies, et les met en déroute. Le gouverneur du château de Kestel périt sur le champ de bataille; celui de Kutahiïè prend la fuite: Osman le poursuit jusqu'à Ouloubad. Le commandant de cette ville, effrayé du sort de ses compagnons d'armes,

(*) *Kèlam-chèrif* est un des noms que les musulmans donnent au Coran; ils l'appellent encore *kitab*, ou *kitab-ullah*, le livre par excellence, le livre de Dieu; *moshaf*, le code suprême; *furkan*, celui qui marque la distinction du bien et du mal, du vrai et du faux.

n'ose s'opposer à la fureur des Ottomans, et livre le malheureux fuyard, sous la promesse solennelle que le vainqueur ni ses descendants ne passeraient jamais la rivière d'Ouloubad. Ce serment fut tenu par les successeurs d'Osman, à l'aide de ces interprétations élastiques dont une congrégation célèbre est accusée de se servir trop fréquemment, mais dont les nations orientales avaient largement usé bien avant l'apparition de saint Ignace en Occident. Quand les empereurs ottomans voulurent s'avancer au delà d'Ouloubad, au lieu de traverser la rivière, ils en dépassèrent l'embouchure, par mer, en prenant le large : ils mettaient ainsi leur conscience de conquérants en repos par l'exécution de la lettre du traité, et s'embarrassaient fort peu de son esprit.

Maître de presque toutes les villes de la Bithynie, Osman, afin de mieux consolider ses victoires, sut imposer un frein momentané à son ambition; il employa quelques années de paix à réparer dans ses États les maux inévitables que la guerre traîne à sa suite. Mais cette inaction ne pouvait plaire longtemps à des soldats accoutumés au tumulte des armes et à tous les désordres du pillage : ils demandèrent bientôt à être conduits à de nouvelles conquêtes. Osman se rend à leurs désirs; mais, habile à profiter de l'ardeur de ses troupes, il leur rappelle le précepte du Coran, qui ordonne de travailler à la propagation de l'islamisme : « C'est « un devoir, leur dit-il, préférable à « toutes les richesses de ce monde; in- « vitons d'abord avec douceur les prin- « ces chrétiens à embrasser la religion « du prophète; mais s'ils résistent à la « loi divine, que le fer et le feu punis- « sent leur obstination criminelle! » En conséquence, il envoie à tous les princes de l'Asie Mineure des *tchaouch* (*), qui leur signifient de choisir entre le mahométisme, le tribut de soumission (kharadj) ou la guerre. Son ami Michel Kieuçè se soumet le premier au Coran. De grands honneurs le récompensèrent de cet acte de dévouement, et sa postérité a joui longtemps de la plus haute faveur sous les successeurs d'Osman. Quelques seigneurs, entre autres ceux de Lefkè (l'ancienne Leucæ), d'Ak-Hyssar et de Bekedjè, sans adopter la religion du conquérant, devinrent ses tributaires; d'autres s'enfuirent ou furent faits prisonniers.

Tandis qu'Osman était occupé à les soumettre, une horde de Tatares-Tchodars fait irruption dans ses États, et pénètre jusqu'à Karadja-Hyssar. Orkhan, fils du Sultan, les rencontre près du château d'Oïnach, en passe une portion au fil de l'épée, et force les prisonniers à embrasser le mahométisme. Encouragé par ces premiers exploits, il s'empare de plusieurs forts des environs d'Ak-Hyssar. Les braves compagnons d'armes d'Osman, Michel Kieuçè, Konour-Alp, le fameux capitaine Aktchè-Kodja, Abdurrahman, qui partageait avec le Sultan le glorieux surnom de ghazi, contribuèrent puissamment au succès des armes du fils de leur maître. Ce monarque, qui ne croyait pas sa puissance bien affermie tant qu'il ne posséderait pas Brousse, capitale de la Bithynie, envoie Orkhan, à la tête d'une nombreuse armée, pour réduire cette place. Dix ans auparavant, Osman avait tenté

(*) Les tchaouch sont des messagers d'État aux ordres du grand vézir. Leur chef appelé Tchaouch-Bachi était préposé à la garde des prisonniers de qualité, à l'exécution des ordres émanés de la volonté souveraine et des organes de la justice (chèri'at). Les tchaouch avaient pour armes un arc et des flèches, un cimeterre et un bâton court, dont la poignée se nomme *topouz*. Comme huissiers, ils sont chargés également d'appeler et de conduire devant les tribunaux les individus qui y sont cités dans les causes civiles et criminelles. Certains tchaouch ont joué quelquefois un rôle beaucoup plus important; on les a vus ambassadeurs de la Porte chez les puissances européennes. Leur nom et leur emploi sont antérieurs à la fondation de l'empire ottoman. Le grand Tzaouss (Μέγας Τζαους) tenait un des premiers rangs sous les princes du Bas-Empire, ainsi que le tchaouch-baschi à la cour des Sultans seldjoukides.

de s'en emparer; n'ayant pu y parvenir, il avait fait construire deux forts devant la ville : l'un fut commis à la garde de son neveu Aktimour; le brave Balaban eut le commandement de l'autre. Il inquiéta ainsi Brousse par une espèce de blocus, jusqu'à ce qu'il se fût décidé à y diriger toutes ses forces. Le gouverneur aurait pu résister longtemps, car la place était très-forte et défendue par une nombreuse garnison; mais il reçut d'Andronicus Paléologue l'ordre de capituler. Ainsi la fameuse ville de Brousse tomba au pouvoir d'Osman, l'an 726 de l'hégire (1326). Les habitants eurent la permission de sortir sains et saufs, moyennant une rançon de trente mille pièces d'or. Orkhan, encore dans l'ivresse de son triomphe, reçoit un message de son père mourant, qui le rappelle en hâte. Tremblant, il accourt auprès du lit de mort; et, les yeux noyés de larmes, le cœur brisé, il dit avec un profond soupir : « Ah! Osman, « source des empereurs et des sei- « gneurs du monde! toi, qui as soumis « tant de nations, est-ce bien toi que « je vois dans ce triste état! — Ne te « lamente point, ô mon fils, ô joie de « mon âme! répond le Sultan d'une « voix éteinte; nous devons tous nous « résigner aux décrets du ciel. Telle « est la destinée des hommes. Le vent « de la mort souffle également sur « les jeunes et sur les vieux, sur les « rois et sur les sujets. Je meurs avec « joie, puisque je laisse un digne suc- « cesseur de ma puissance. Pour toi, « mon fils, couronné de félicités, règne « par la magnanimité et la justice : que « leurs rayons brillent autour de ton « trône, et éclairent l'horizon entier. « Loin de toi l'injustice et la tyrannie. « Sois le défenseur du Coran, la co- « lonne de la foi, le protecteur des « sciences, le bienfaiteur des oulémas. « Regarde toujours notre sainte reli- « gion comme le levain de la grandeur « et de la majesté; nos lois sacrées « comme la base de l'autorité et de la « puissance suprême. Ne perds jamais « de vue les voies mystérieuses de l'É- « ternel; tu n'es Sultan que pour pro- « téger l'islamisme, chérir tes sujets, « et faire sentir à tout l'univers les « doux effets de la justice, de la géné- « rosité et de la clémence royales, seuls « moyens d'attirer sur toi les bénédic- « tions d'Allah et de son prophète. » A ces mots, Osman, *le refuge des fidèles*, expire. Ses deux imams et ceux d'Orkhan transportent la dépouille mortelle du fondateur de l'empire ottoman dans une ancienne chapelle du château de Brousse, appelée Gumuchli-Goumbed (le dôme argenté). On y voyait encore, au commencement du dix-neuvième siècle, le chapelet d'Osman et le tambour dont Ala-eddin lui fit présent en l'investissant du commandement de Karadja-Hyssar. Ces deux reliques, objets du profond respect des musulmans, ont été, depuis, la proie d'un incendie. Le trésor de l'empire conserve encore, dit-on, le sabre et le drapeau du conquérant. D'après les auteurs nationaux auxquels on voit que le récit de la mort de Sultan Osman est emprunté, il décéda le 10 du mois de ramazan 726 (10 août 1326). Il était âgé de soixante-neuf ans, et il en avait régné vingt-six.

La succession d'Osman le Victorieux fut d'une inconcevable modicité : il ne laissa ni or, ni argent, ni joyaux; ses libéralités, et les récompenses militaires qu'il prodiguait pour s'attirer l'affection des soldats, avaient dissipé ses trésors. Son fils ne trouva dans le palais qu'un kaftan brodé, un turban, quelques ceintures de mousseline rouge, une cuiller et une salière : il est vrai qu'avec cela il héritait d'un vaste empire. Osman légua en outre à son successeur des chevaux de prix et de nombreux troupeaux, qu'on a toujours entretenus avec soin, et dont la race a prospéré jusqu'à ces temps-ci, dans les montagnes de la Phrygie et de la Bithynie, premier apanage d'Erthogroul, et domaine que sa postérité a scrupuleusement conservé : l'on voit encore, aux environs de Brousse, des moutons qui descendent, à ce qu'on prétend, en droite ligne de ceux que possédait le fondateur de la dynastie ottomane.

Osman avait un extérieur imposant. Sa barbe, ses cheveux, ses sourcils noirs lui avaient valu le surnom de *Kara* (le noir), épithète regardée par les Turcs comme le plus grand éloge que l'on puisse faire de la beauté d'un homme. Par une conformation singulière, ses bras descendaient jusqu'au-dessous de ses genoux. Cette bizarrerie est considérée comme d'heureux augure chez les princes de l'Orient, où la tradition a conservé la mémoire du célèbre Ardechir-Dirazdest, ou Artaxerces-Longuemain.

Le costume d'Osman était remarquable par sa simplicité : un ample *kaftan* à longues manches pendantes derrière les bras, que couvrait le vêtement de dessous; un bonnet rouge entouré d'un turban blanc à larges bouffantes, appelé *tadj-khoraçani* (la couronne khorassanienne); voilà toute la parure du puissant successeur des Seldjoukides. La mémoire de ce prince est en vénération chez les Ottomans. On ne peut lui reprocher que le seul trait de cruauté dont nous avons fait mention; mais sa bonté habituelle, ses vertus, ce courage indomptable des premiers guerriers de l'islamisme, et surtout ce génie vaste et entreprenant, nécessaire aux fondateurs des empires, doivent servir de contre-poids, dans la balance de l'histoire, à cet acte barbare qui lui est justement reproché. Il a donné son nom aux provinces de Pont et de Bithynie, qui s'appellent encore aujourd'hui Osmandjik-Vilaïeti : les États du petit Osman.

CHAPITRE III.

GHAZI-SULTAN-ORKHAN.

Ala-eddin, fils aîné d'Osman, auquel son père avait imposé le nom de son bienfaiteur seldjoukide, était l'héritier naturel de la nouvelle couronne. Mais le goût prononcé du jeune prince pour les sciences spéculatives et la solitude, engagea Osman à l'exclure du trône, et à porter ainsi atteinte à la prérogative du droit d'aînesse; car la succession par ordre de primogéniture est une des lois fondamentales de l'empire ottoman, quoiqu'elle n'ait pas été toujours fidèlement respectée. Ainsi Baïezid II, à l'exemple du fondateur de la monarchie, désigna pour son successeur, Ahmed, son second fils, au préjudice de Chèhinchâh, son premier-né. Du reste, la préférence d'Osman pour Orkhan fut bien justifiée par la grandeur d'âme de ce prince. Il se hâta d'offrir généreusement à son frère le partage de l'autorité; mais Ala-eddin, que l'amour de l'étude avait préservé de l'ambition, respecta les dernières volontés de son père; il ne demanda que la permission de se retirer dans un village sur les bords du Niloufer, et refusa même la moitié des troupeaux qu'avait laissés Osman. « Puisque tu ne veux pas, lui dit Or« khan, accepter les chevaux, les bœufs « et les brebis que je t'offre, sois le « pasteur de mes peuples, sois vézir! » Ala-eddin, touché de la confiance que lui marquait son frère, se dévoua à partager avec lui le poids des affaires publiques; il fut donc créé vézir, mot qui signifie en effet *porte-fardeau*; et, tandis qu'Orkhan, héritier du génie belliqueux de son père, et du surnom de Ghazi, que l'histoire lui a aussi décerné, reculait sans cesse les limites de ses États, le sage Ala-eddin, le premier qui porta ce titre de *Pacha* devenu si fameux, songeait à en affermir les bases par des lois utiles et des institutions durables. Avant de suivre le Sultan dans ses rapides triomphes, nous esquisserons un tableau abrégé de l'administration de son frère. Cette étude des premiers essais tentés dans le but de consolider un empire naissant, est plus curieuse et plus instructive encore que celle des brillantes victoires qui lui ont fait une place au milieu des nations; car si le conquérant qui s'ouvre un passage à travers les peuples en les frappant de son sceptre de fer, n'a pas auprès de lui la main ferme et modératrice qui rend le joug moins lourd aux vaincus, et les enchaîne à leur nouveau maître par les liens de l'intérêt et de l'affection, les conquêtes du foudre de guerre ne se-

ront que des éclairs de gloire qui s'éteindront avec sa vie, quelquefois même avant sa mort, et dont il ne restera souvent qu'un vain souvenir. C'est la force qui fonde les empires; c'est la sagesse qui les maintient.

La législation musulmane découle de quatre sources : le Coran (parole de Dieu); la *Sunna* (parole du prophète); les sentences des quatre grands *Imams*, qui sont comme les Pères de l'islamisme; et les lois émanées du souverain: ces dernières, dérivant de la puissance temporelle ou du droit de l'épée, et comprises sous le nom général d'*Ourfi*, c'est-à-dire, *législation accessoire*, ne sont que le complément et l'explication des trois autres parties du droit politique; le *Kanoun-namè* (livre ou droit canonique) est la collection de ces lois.

Les premières dont s'occupa Ala-eddin furent relatives aux monnaies. On a vu, dans le règne d'Osman, que ce prince avait obtenu du dernier Sultan seldjoukide le droit de Sikkè et celui de Khoutbè: signes caractéristiques et universellement reconnus de la souveraineté; mais il paraît qu'Osman n'usa jamais du premier, et attendit, pour exercer le second, la mort de son bienfaiteur. Ce ne fut qu'en 729 (1328), c'est-à-dire, trois ans après l'avénement d'Orkhan, que le vézir Ala-eddin fit frapper des monnaies d'or et d'argent portant le chiffre (thoughra) du prince, et un verset du Coran (*). Jusqu'alors celles qui avaient eu cours étaient marquées au coin des Sultans seldjoukides, ou des khans mogols.

Le costume national fut le second objet de l'attention d'Ala-eddin. Il songea d'abord au turban, ce signe distinctif des peuples orientaux. Mahomet attachait la plus grande importance à l'arrangement du sien. Il était formé, disait-il, sur le modèle de celui des anges, et se distinguait par deux bouts de mousseline, pendant l'un sur son front, et l'autre sur ses épaules. Une partie de la nation arabe conserve encore religieusement cet usage.

De simples bonnets de feutre jaune, rouge ou noir (kulah), étaient la coiffure primitive des Ottomans; nous avons vu, dans la vie d'Osman, qu'il avait adopté le tadj-khoraçani; le turban d'Orkhan ne différait de celui de son père que par des bouffantes en forme de nacelle (*destar-youçoufi* ou *bourma-dulbend*). Des bonnets de feutre blanc (*beurek*), de la configuration d'un chou palmiste, furent réservés aux soldats et aux fonctionnaires attachés à la personne du prince. Les jours de fête, ils entouraient ces bonnets de mousseline plissée avec un art infini. Le blanc, symbole de la félicité, suivant ces paroles du prophète : *La couleur blanche est la plus heureuse de toutes les couleurs*, fut adopté comme le présage de la prospérité future de la monarchie. Ces dispositions réglementaires d'Ala-eddin-Pacha ne furent observées que sous les règnes d'Orkhan et de son successeur Murad. Sous Baïezid-Ildirim, quatrième Sultan, les courtisans seuls conservèrent le bonnet de feutre blanc; les fonctionnaires publics et les officiers reprirent la couleur rouge. Rien n'altéra la simplicité primitive de cette coiffure, jusqu'au règne de Sultan-Muhammed I[er]; on commença alors à la

(*) La monnaie ottomane ne reçoit point, comme la nôtre, l'effigie du prince, mais seulement son nom ou son chiffre, gravé en beaux caractères, avec l'année de son avénement, et un nombre qui indique dans quelle année du règne la pièce a été frappée. Après la prise de Constantinople, Muhammed-el-Fatyh (le Conquérant), vulgairement Mahomet II, y joignit les titres emphatiques de *Sultan des deux terres, souverain des deux mers, et Sultan fils de Sultan*. (Sultanul-berreïn, Khakânul-bahreïn, Sultan ibn-ussultan). Depuis cette époque jusqu'à nos jours, les monnaies des Sultans ont subi, comme dans tous les États du monde, de nombreuses modifications, et récemment enfin des altérations funestes. Nous en parlerons plus tard dans un chapitre spécial, où nos lecteurs trouveront tous les détails relatifs aux poids et mesures, et aux finances de l'empire.

charger de riches broderies. Depuis leur origine, les turbans ont subi mille modifications, imposées par la fantaisie des princes, ou dans le but de consacrer le souvenir de quelque circonstance particulière. Suleïman-Pacha, fils d'Orkhan, au moment de partir pour une expédition contre les Grecs, ayant prié le fondateur de l'ordre des derviches Mewlevis, de lui accorder sa bénédiction, ce saint personnage plaça son propre bonnet sur la tête du prince, récita quelques versets du Coran, et lui promit la victoire. Aussitôt Suleïman fit couvrir ce turban d'une broderie en argent, lui imposa le nom d'*uskiuf*, l'adopta pour lui-même, et en ordonna de pareils pour les officiers de son armée. Muhammed II porta l'*eurf*, qui n'était autre chose que le turban des oulémas, enrichi d'une large broderie en or. Baïezid II inventa le *mudjevvèzè;* Selim Ier, le *selimi*. Mustapha III surmonta son turban d'un long plumet blanc, orné d'une aigrette en diamants; mais il le réservait pour les jours de grande représentation, et portait ordinairement le *pachali-cawouk*. Le *ketchè* était le bonnet des janissaires, distingué par un large morceau de feutre, tombant par derrière.

En 991 (1583), Murad III fit de nouveaux règlements, qui fixèrent définitivement la forme des turbans pour tous les ordres de l'État. Depuis cette époque, cette partie importante du costume des musulmans s'est conservée à peu près sans altération, jusqu'à la réforme que Sultan-Mahmoud s'efforce d'établir de nos jours.

Quant aux autres pièces de l'habillement, telles que les kaftans, les dolimans et les pelisses d'honneur, elles ne furent soumises que plus tard à des lois somptuaires, qui réglèrent d'une manière rigoureuse l'étoffe, la doublure, la garniture et la forme de ces vêtements.

Mais la plus importante des institutions d'Ala-eddin-Pacha fut la formation d'une armée permanente. Erthogroul et Osman n'en avaient jamais eu. Ils étaient obligés, pour chaque nouvelle expédition, de convoquer, quelque temps à l'avance, des cavaliers turcomans, nommés *ekindji* (coureurs), seules troupes alors en usage. Pour obvier au grave inconvénient de la lenteur qui résultait de cette organisation vicieuse, Orkhan créa d'abord un corps de *piadè* (piétons) qui recevaient une solde régulière d'un *aktchè* (aspre, petite monnaie d'argent) par jour, paye très-élevée, proportionnellement à la valeur relative des métaux précieux à cette époque, ainsi qu'au prix des denrées de première nécessité. Ces fantassins, appelés aussi *iaia*, divisés en corps de dix, de cent et de mille hommes, étaient toujours en disponibilité. Mais bientôt les prétentions et l'orgueil intolérables de cette troupe indisciplinée obligèrent Orkhan à la casser. D'après les conseils d'Ala-eddin et de Kara-Khalil-Djendèrèli, beau-frère du cheïkh Édèbaly, que nous avons vu figurer dans l'histoire d'Osman, le Sultan créa une milice nouvelle, toute composée de jeunes chrétiens, enfants de tribut, ou prisonniers de guerre, que l'on instruisait dans la religion du prophète. Ce corps, qui devint par la suite si redoutable à ses maîtres, commença par dépasser les espérances d'Orkhan. Les *iéni-tchèri* (troupe nouvelle), nom que les Européens ont transformé en celui de *janissaires*, apprirent, sous des chefs courageux mais inflexibles, à vaincre et à obéir. D'après le principe de politique généralement adopté par les créateurs d'empires et par leurs premiers successeurs, Orkhan voulut imprimer un sceau religieux à cette institution militaire. Hadji-Bektach, cheïkh vénérable, fondateur de l'ordre des derviches *Bektachis*, bénit la troupe en posant sur la tête des principaux officiers la manche de sa robe : « La milice que tu « viens de créer, dit-il à Orkhan d'un « ton inspiré, s'appellera *iéni-tchèri;* « elle sera victorieuse dans tous les « combats; sa figure sera blanche (*),

(*) Cette locution singulière est employée par les musulmans comme terme de louange et d'encouragement; par contre, *visage*

« son bras redoutable, son sabre tran- « chant, et sa flèche acérée. »

C'est en souvenir de cette bénédiction que le bonnet des janissaires portait le morceau de feutre tombant par derrière, et qui représente la manche du saint derviche. Il fut alloué à la nouvelle troupe une paye élevée, et une nourriture plus abondante que celle des autres corps (*). Les grades des chefs et sous-officiers des janissaires étaient désignés par des noms dérivant des emplois de la cuisine; et cette bizarrerie, qui a souvent prêté au ridicule, a cependant une source respectable : en effet, le Sultan étant considéré comme le père de famille, le nourricier de cette troupe de fidèles serviteurs (*koul*), ceux qu'il préposait à veiller à leurs besoins étaient décorés de ces titres culinaires. Ainsi l'officier le plus élevé en grade fut appelé *tchorbadji-bachi* (premier distributeur de soupe); après lui venaient l'*achtchi-bachi* (premier cuisinier), et le *sakka-bachi* (premier porteur d'eau); et, par une conséquence rationnelle, la marmite (*kazan*), qui servait à la distribution de la nourriture fournie par le souverain, était, pour les janissaires, l'objet d'une vénération plus grande encore que celle qu'on voit nos soldats porter à leurs propres drapeaux. C'est autour du kazan que ces corps s'assemblaient pour tenir conseil. La perte de cette précieuse marmite était la plus forte humiliation qui pût arriver aux corps dont elle était la propriété. Ce point d'honneur leur faisait regarder un tel événement comme un grand malheur et une honte ineffaçable.

Outre la création des janissaires, Ala-eddin s'occupa de la réorganisation des autres corps de l'armée. Les *piadé* furent rétablis : au lieu de paye, on décida de leur distribuer les terres enlevées à l'ennemi, afin de les attacher, par l'amour de la propriété, à la défense du sol, et de les engager à de nouvelles conquêtes. L'infanterie irrégulière, appelée *azab* (légers), troupes de coureurs assez semblables aux *èkindji*; les cavaliers, divisés en *sipahs* (cavaliers proprement dits), *silihdars* (gens d'armes), *ouloufèdji* (cavaliers soldés), *ghoureba* (cavaliers étrangers), et *mossellimân* (exempts d'impôts), composèrent le reste de l'armée organisée par Ala-eddin. Nous reviendrons en détail sur ces divers corps, lorsque nous traiterons de la milice des Ottomans.

Maintenant que nous avons donné une idée des sages institutions d'Ala-eddin, reprenons le fil des événements, que ces explications préliminaires nous ont fait un moment perdre de vue.

Après avoir transporté le siége de son gouvernement à Brousse, dont la situation magnifique le séduisit, Orkhan songea à de nouvelles conquêtes. Ses braves lieutenants Aktchè-Kodja et Konouralp enlèvent aux Grecs les châteaux d'Ermèni-Bazari, d'Aïan-Gueuli, de Kanderi, et quelques autres situés sur les rives de la Sakaria (*Sangarius*). Ces deux chefs réunis se dirigent ensuite sur les forts d'Aïdos et de Semendra; le blocus de cette dernière place menaçait de traîner en longueur, lorsqu'une circonstance imprévue vint en déterminer le succès. Les portes du château s'ouvrent, un convoi funèbre en sort, un vieillard éploré le conduit : c'est le gouverneur qui accompagne le corps de son fils à sa dernière demeure. Les Ottomans fondent sur le cortége, s'emparent du malheureux père, et prennent possession de la forteresse, dont Aktchè-Kodja garde le commandement.

La prise d'Aïdos fut le fruit d'un incident tout à fait romanesque. La fille du commandant avait vu, du haut des créneaux, le beau guerrier Ghazi-Abdurrahman. Depuis ce moment, un amour irrésistible s'était emparé d'elle;

noir est une expression de haine et de mépris. Ainsi un maître, satisfait de son serviteur, lui dira : *Aferin! iuzun ak olsun!* (fort bien! que ta face soit blanche!) Mais s'il en est mécontent, il le blâmera en ces mots : *Iuzun kara olsun!* (ta face puisse-t-elle être noire!)

(*) Chaque janissaire eut par jour trois aspres de paye, avec le *taïin*, composé de deux pains, deux cents drachmes de mouton, cent de riz et trente de beurre.

cédant à sa passion, elle écrit au jeune chef, et lance à ses pieds une pierre à laquelle la lettre est attachée. Abdurrahman y lit avec étonnement l'expression du tendre sentiment qu'il a inspiré, et les moyens de pénétrer dans la place pendant la nuit. Il s'y introduisit en effet, à la tête de quatre-vingts guerriers. Orkhan lui accorda, en récompense, la jeune fille à qui l'on devait la conquête du château. De ce mariage naquit Kara-Abdurrahman, rival de gloire de son père, et dont le nom inspira tant de terreur, que, longtemps après sa mort, les femmes grecques disaient à leurs enfants pour les faire taire : « Voici Abdurrahman le Noir! »

Orkhan poursuit ses conquêtes. Kalo-Yani, gouverneur de Nicomédie, s'enfuit à l'approche de l'armée du Sultan, et se réfugie au château de Koïoun-Hyssar. Bientôt forcé dans sa retraite, sa tête est exposée au bout d'une pique, sous les murs de Nicomédie, dont les habitants épouvantés demandent à capituler.

La chute de Nicée (Iznik), la seconde ville de l'empire grec, détruisit la dernière barrière opposée en Asie à la puissance des Ottomans. Épuisés par les fatigues d'un siége de deux années, et par les horreurs de la famine et de la peste, les habitants de cette place importante se rendirent à merci. Loin d'abuser de sa victoire, le généreux Orkhan non-seulement leur accorde la vie, mais leur permet encore d'emporter leurs richesses. Touché de cette clémence inattendue, le peuple court en foule au-devant du vainqueur, et forme le nombreux cortége de son entrée triomphale. Arrivé à la porte de Iéni-Chèhir, le Sultan est arrêté par un spectacle inattendu : des femmes éplorées se prosternent à ses pieds; ce sont les malheureuses veuves des guerriers grecs morts en défendant leur patrie. Orkhan les relève avec bonté, leur choisit des époux parmi les seigneurs qui l'entourent, et reprend sa marche au bruit des acclamations populaires. Cette douceur et cette humanité, dictées par une sage politique, lui gagnent tous les cœurs; un grand nombre d'habitants des villes voisines, attirés par la générosité d'Orkhan, viennent se ranger sous ses lois, et Nicée devient plus peuplée et plus florissante que jamais.

Aidé des conseils du grand vézir Ala-eddin, Orkhan donna les plus grands soins à toutes les parties de l'administration. L'enceinte où se tinrent les deux célèbres conciles œcuméniques de Nicée fut convertie en mosquée, et les murs en furent couverts de sentences tirées du Coran, gravées en lettres d'or sur un fond d'azur. On y lisait, entre autres, le fameux symbole de l'islamisme : « Il n'y a d'autre divinité « que Dieu (Allah), et Mahomet est « son prophète. » C'est du règne de ce prince que date l'usage de placer des inscriptions sur les édifices publics. Auprès de la mosquée impériale, il établit un *mèdrècè*, espèce d'université destinée à l'étude du droit et de la théologie, et réservée pour les seuls *oulèmas* (docteurs en droit ou lettrés). Les *mèdrècè* sont bâtis en pierre, et renferment depuis douze jusqu'à trente cellules (*hudjret*) occupées par les élèves, désignés sous le nom de *softa* ou *muïd*, et *danichmend* (étudiants). Des *muderris* (professeurs) dirigent ces écoles, et ont sous eux des *khodja* (recteurs, suppléants), sur qui ils se reposent le plus souvent du soin des leçons. Les études y sont divisées en dix branches : la grammaire, *ilm-sarf*; la syntaxe, *ilm-nahw*; la logique, *ilm-mentyk*; la morale, *ilm-èdèb*; la science des allégories, *ilm-mea'ni*; la théologie, *ilm-kèlam* ou *ilm-illahi*; la philosophie, *ilm-hikmet*; la jurisprudence, *ilm-fikh*; le Coran et ses commentaires, *ilm-tefsir*; et enfin les lois orales du prophète ou traditions, *ilm-hadis*.

Outre les mosquées et les écoles, Orkhan fonda à Nicée le premier *imaret* (hospice des pauvres), établissement consacré au soulagement de l'humanité. On y distribuait chaque jour aux malheureux du pain, deux plats de viandes et de légumes chauds, et quelque argent (de trois à dix aspres). L'inauguration de cet imaret fut faite

avec la plus grande pompe. Le Sultan en alluma lui-même les lampes, et fit, de sa propre main, la distribution des mets aux pauvres. Cet exemple édifiant fut imité par ses successeurs, dont on ne saurait trop louer l'humanité et la bienfaisance envers les classes indigentes. La charité est une des vertus distinctives des musulmans; mais les princes de la maison ottomane semblent avoir voulu servir de modèle à leurs sujets dans l'exercice de cette touchante vertu. Osman ne cessa de répandre des bienfaits autour de lui; ses aumônes allaient chercher la veuve et l'orphelin. Il ne rencontrait jamais un pauvre sans le secourir; plus d'une fois même il se dépouilla de son propre manteau pour en revêtir l'indigent. Chaque jour un nombre infini de malheureux venaient s'asseoir à des tables dressées pour eux dans son palais. Le Sultan assistait souvent à leur repas, et se plaisait à poser lui-même les plats devant ces infortunés, émus de tant de bonté. Muhammed Ier nourrissait, chaque vendredi, tous ceux qui se présentaient; Baïezid II envoyait des sommes considérables aux gouverneurs de ses provinces pour les distribuer aux pauvres, et surtout à ceux des familles distinguées que la honte empêche de mendier; enfin les monarques, les grands, les personnes opulentes, outre les sommes prodigieuses qu'ils versent chaque jour au sein de la misère, se font un devoir de consacrer une portion de leurs revenus (le dixième) à des établissements de bienfaisance. Cette charité inépuisable, cette hospitalité généreuse qui distinguent le musulman et le mettent, sous ce rapport, au-dessus de beaucoup d'autres nations, sont basées sur les préceptes suivants du livre sacré : « O croyants! « faites la prière, donnez l'aumône; le « bien que vous ferez, vous le retrou« verez auprès de Dieu, parce qu'il « voit toutes vos actions. Le fidèle qui « aime Dieu doit aussi aimer son pro« chain. Il est obligé de secourir ses « parents, les orphelins, les veuves, « les pauvres, les voyageurs, les étran« gers, les captifs, tous ceux enfin qui « se recommandent à sa charité. Faites « l'aumône le jour, la nuit, en secret, « en public; vous en recevrez le prix « des mains de l'Éternel, etc., etc. » La bienfaisance des musulmans s'étend jusque sur les animaux; il est défendu de les maltraiter; et si le propriétaire d'un chameau ou d'un cheval abuse de leurs forces, les officiers de police s'opposent à sa dureté. Les chiens, qu'un précepte de pureté corporelle exclut des maisons, sont nourris en plein air par les habitants du quartier, dont ils sont les vigilants et souvent fort incommodes gardiens, surtout envers les étrangers. Tuer les animaux, les tenir seulement enfermés dans une cage, sont aux yeux de ce peuple des actes inhumains; aussi a-t-il généralement de la répugnance pour la chasse. On voit souvent acheter des oiseaux captifs pour leur rendre la liberté. Ces sentiments de charité universelle sont le plus bel éloge de la nation qui les met chaque jour en pratique; et si nous nous sommes étendus un peu longuement sur ce sujet, c'est que nous tenons à rectifier les idées fausses que l'on se fait d'un peuple réputé *féroce*, parce qu'il n'est jugé que d'après les excès auxquels il se livre en temps de guerre; mais ces actes de cruauté s'expliquent alors par son fanatisme, qui ne lui fait voir dans ses ennemis que ceux de son culte. Hors de ces circonstances, le musulman est bon par *nature* et par *principe*.

Le fils aîné d'Orkhan, Suleïman-Pacha, qui avait conduit le siége de Nicée, fut investi du commandement de cette place importante. A la mort de son oncle Ala-eddin-Pacha, il lui succéda dans le gouvernement de Brousse et dans la haute dignité de grand vézir. A peine en possession de ses nouveaux titres, il s'empare des bourgs de Tarakli, Koïnik et Moudournou, qui se rendent sans résistance. Le château de Guemlik (Ghios), qui avait résisté aux attaques réitérées d'Osman, cède enfin aux efforts de son fils.

Jusqu'ici nous avons vu Orkhan agrandissant ses domaines aux dépens

des possessions des empereurs de Byzance. Il voulut aussi se faire reconnaître par les princes musulmans de l'Asie Mineure, qui s'étaient partagé les débris de l'empire seldjoukide. Adjlan-Beï, prince de Karaçi, venait de mourir en laissant deux fils; l'aîné lui avait succédé. Le plus jeune, nommé Toursoun, élevé à la cour d'Orkhan, propose à son protecteur de l'aider à s'emparer du pays de Karaçi, lui offrant, pour prix de ce service, les villes de Aidindjik, de Minias, de Tirhala et de Balikeçer. Orkhan accepte avec empressement cette proposition, entre en campagne avec Toursoun, et soumet, chemin faisant, quelques villes et châteaux sur les bords de l'Ouloubad. Le prince de Karaçi, n'osant attendre le Sultan, abandonne Balikeçer, et se réfugie dans le fort de Perghama (Pergame). Orkhan offre sa médiation aux deux frères : ils l'acceptent, mais, à la première entrevue, l'aîné fait assassiner Toursoun. Irrité de ce manque de foi, Orkhan marche contre le meurtrier, que les habitants de Perghama, dans leur indignation, livrent eux-mêmes à la justice du Sultan. Orkhan lui laissa la vie, et se contenta de l'emprisonner à Brousse, où il mourut au bout de deux ans de captivité.

Le Sultan, possesseur des trois principales villes de la Bythinie, Nicomédie, Nicée et Brousse, ainsi que de la capitale de la Mysie (Pergame), s'occupa, pendant les vingt années de paix qui suivirent cette dernière conquête, à raffermir dans ses États l'ordre et la discipline établis par les institutions d'Ala-eddin-Pacha. D'immenses constructions signalèrent cette période pacifique du règne d'Orkhan. Des mosquées, des imarets, des mèdrècè, des caravanserais, rivalisèrent bientôt avec les établissements de Nicée. De nombreuses cellules couvrirent les hauteurs de l'Olympe et les environs de Brousse. Des derviches vénérés, dont les prières et la coopération avaient aidé Orkhan à conquérir cette ville, s'établirent dans ces retraites : le pieux Gueïkli-Baba (père des cerfs), célèbre par ses contemplations mystiques et son goût pour la vie des forêts; Abthal-Murad qui, suivant la tradition, fit des prodiges de valeur avec un sabre de bois; Abthal-Mouça, qui saisissait les charbons ardents avec du coton; Doughli-Baba, qui répandit l'usage du miel et du *toghourt*, ou lait caillé; tels sont les principaux derviches dont les écrivains nationaux ont conservé les noms. A l'imitation du souverain, plusieurs personnes embellirent l'enceinte de Brousse et les environs de l'Olympe de mosquées, de couvents, d'écoles et de mausolées. Les flancs ombreux de cette belle montagne, ses délicieuses vallées, se peuplèrent de santons, de savants et de poëtes turcs, qui venaient y chercher de suaves inspirations ou se livrer à des méditations pieuses. Parmi les plus célèbres, nous citerons Molla-Cheikhy, le premier poëte romantique des Ottomans; Waçi-Ali, le traducteur des fables de Bidpaï; Khyali (le visionnaire), et Deli-Burader (le frère insensé), connus, l'un par ses poésies lyriques, l'autre par des vers pleins de charme et de volupté; le cheikh Albestami et le grand juge Alfenari, auteurs de traités de théologie et de jurisprudence. Tous ces hommes d'élite reposent au pied de la montagne et non loin de Brousse. Cette ville célèbre, dont nous donnons une vue, renferme, outre les mausolées des six premiers Sultans (*), les tombeaux d'une foule incroyable de princes, seigneurs, religieux, savants, poëtes, musiciens et médecins. Seïd Ismaïl, auteur célèbre, fait monter ce nombre à cinq cent vingt-quatre. Brousse, capitale de l'empire ottoman jusqu'à la prise de Constantinople, citée, dans les titres du Sultan, comme la troisième ville de l'empire, renommée par ses eaux thermales, par

(*) Ces mausolées sont de la plus grande simplicité, surtout celui d'Osman. Les corps des six premiers Sultans reposent dans trois *turbè*, ou chapelles sépulcrales : le *turbè* de *Gumuch-Coubbè* renferme Osman et Orkhan; celui de *Tchèkirguè*, Murad Ier, Baïezid Ier et Murad II; enfin Muhammed Ier est seul dans celui de *Yèchil-Imaret*.

ses fruits délicieux et par les autres produits de son sol et de son industrie, tels que la soie, dont elle fournit encore d'immenses quantités aux étrangers, après avoir satisfait aux besoins des manufactures locales : Brousse renferme encore aujourd'hui dans son enceinte et dans ses faubourgs une population mélangée turque, grecque, arménienne et juive, qu'on ne craint pas d'évaluer à soixante-dix mille âmes au moins.

En 758 (1357), après un long repos, interrompu seulement par quelques excursions si peu importantes que les chroniqueurs ottomans n'en ont pas même fait mention, Orkhan voulut profiter de la faiblesse de l'empire byzantin désolé par la guerre civile. Son fils aîné fut chargé de la mission hardie d'unir l'Europe à l'Asie, en soumettant la rive grecque de la Propontide à la puissance ottomane. Pendant la nuit, quatre-vingts guerriers, dévoués à Suleïman, passent avec lui l'Hellespont sur deux radeaux, et s'emparent de la ville de Tzympe par surprise. Les Grecs, séduits par les promesses du fils d'Orkhan, conduisent eux-mêmes en Asie les barques qui se trouvaient sur la côte d'Europe; en peu de jours elles ramènent trois mille Ottomans. Les éléments semblent favoriser leurs projets d'invasion : un effroyable tremblement de terre renverse une portion des remparts de Gallipoli; les musulmans y entrent par la brèche; et de cette place importante, que l'on peut appeler la clef de Constantinople, ils font le point de départ de leurs excursions en Europe (*). Cette même année les Ottomans poursuivant leurs avantages, s'emparent encore de Konour, du fort de Boulaïr, de Malgara, d'Ipsala et de Rodosto. L'empereur Jean Cantacuzène, qui avait accordé sa fille à Orkhan en 746 (1345), se plaignit de cette violation de la paix de la part d'un allié. Le Sultan répondit à son beau-père que ce n'était pas la force des armes qui avait ouvert les portes de l'empire grec à Suleïman-Pacha, mais bien la volonté divine qui avait fait tomber les murailles devant lui. L'empereur ne se contenta pas de cette fort mauvaise raison, et lui répondit qu'il ne s'agissait pas de savoir si le prince était entré par la porte ou par la brèche dans les villes conquises, mais seulement s'il les possédait légitimement : Orkhan, pour se tirer d'embarras, commença par réclamer quarante mille ducats, et l'invita ensuite à une entrevue, où le Sultan eut grand soin de ne point se rendre.

Suleïman-Pacha ne jouit pas longtemps de son triomphe; une chute de cheval causa sa mort en 760 (1359). Son père lui fit élever, sur le bord de l'Hellespont, un tombeau, objet de la vénération des pèlerins musulmans. Orkhan, accablé de douleur de la perte de son fils bien-aimé, ne lui survécut pas plus d'un an. Il mourut en 761 (1360), dans la soixante-quinzième année de son âge et la trente-cinquième de son règne. Prince clément, libéral envers les pauvres, guerrier heureux, législateur habile, Orkhan mérite tous les éloges que les écrivains musulmans se plaisent à lui prodiguer. Son extérieur répondait à la grandeur de sa renommée : sa taille était majestueuse, sa poitrine large, ses bras musculeux. Sa chevelure blonde, ses yeux bleus, son front élevé, sa barbe et sa moustache épaisses et luisantes, son teint blanc et coloré, lui donnaient une physionomie et un aspect de douceur et de force

(*) Gallipoli, ville remarquable par la grandeur de son port et sa nombreuse population, et qui fut le berceau de la marine ottomane, a été longtemps la résidence du grand amiral (Capudan-Pacha). Cet officier supérieur porte le costume de pacha à trois queues; il jouissait d'un revenu considérable, provenant des rétributions qu'étaient obligés de lui payer annuellement les capitaines en activité, et du produit de la ferme des trente-trois petites îles de l'Archipel, formant son apanage; il en retirait un revenu de trois cent mille piastres par an, dont le miri percevait quatre-vingt-cinq mille.

Gallipoli fait encore maintenant un grand commerce.

que l'on trouve rarement réunis. Les poëtes orientaux parlent avec enthousiasme d'un signe qu'il avait sous l'oreille droite, et qu'ils comparent *à une graine de pavot flottant sur du lait*.

CHAPITRE IV.

GHAZI-SULTAN-MURAD-KHAN, DIT KHOUDAWENDGHIAR (VULGAIREMENT AMURAT Ier), FILS DE SULTAN-ORKHAN.

La catastrophe imprévue qui avait arrêté Suleïman-Pacha au milieu de sa brillante carrière venait d'ouvrir le chemin du trône à Murad son jeune frère. Élevé, suivant les mœurs orientales, dans la soumission la plus absolue, ce prince n'avait eu jusqu'alors que la triste perspective d'une dépendance obscure ou d'une mort clandestine et prématurée; tout à coup s'offrirent à ses yeux les splendeurs de la couronne et de la gloire : il n'en fut point ébloui. En pieux musulman, il ne se regarda que comme l'instrument de Dieu, et prit le nom de *Khoudawendghiar, agent du Seigneur*, ou selon d'autres interprètes qui attribuent moins de modestie à Sultan-Murad, *grand et puissant prince*.

Les premières pensées du fils d'Orkhan furent pour l'Europe; Suleïman-Pacha lui en avait montré la route; mais avant d'aller soumettre une terre étrangère, il fallait que le nouveau Sultan s'affermît en Asie, dont le sol tremblait encore sous ses pas. Le plus puissant de ceux qui s'étaient faits les héritiers de la dynastie seldjoukide, le prince de Karamanie, alarmé des progrès des Ottomans, déclara la guerre à Murad, et souleva contre lui les akhi (ou *grands propriétaires terriens*) de la Galatie, devenus, par une révolution, maîtres de la ville d'Angora (l'ancienne Ancyre) (*). Des bords de l'Hellespont, le Sultan accourt rapidement sur les frontières de l'Anatolie, et enlève aux rebelles leur conquête. Assuré de ce point important et ayant apaisé la révolte, il tourne ses regards vers l'Europe. Lala-Chahin, qui commandait les troupes ottomanes, avec le titre de Beïlerbeï (prince des princes), dignité qui s'allie toujours à celle de pacha, reçoit l'ordre de passer le détroit de Gallipoli et d'attaquer Andrinople (*Edernè*, Adrianopolis). Aidé par l'élite de l'armée du Sultan, sous les ordres du brave Hadji-Ilbeki, il bat complétement le commandant de la place, qui était venu avec résolution au-devant des musulmans. La garnison, après la défaite de son gouverneur, se rend au premier assaut, et livre ainsi, presque sans résistance, cette ville, boulevard de l'empire grec. Murad la choisit pour le siége de son empire en Europe, et annonça, par des lettres remplies d'emphase, sa brillante conquête aux souverains de l'Asie.

Andrinople, fondée par l'empereur Adrien, est une des villes les plus considérables de la Romanie. Située au confluent de trois rivières, qui forment l'Hèbre des anciens et la Maritza des modernes, la facilité du transport des marchandises, qui résulte de cette admirable position, a donné une grande activité à son commerce. Le savon, les sucreries, les sorbets, les tapis, l'eau et l'huile de rose, rivales de celles d'Égypte et de Perse, sont les plus recherchés de ses produits. On voit encore sur une élévation, d'où l'œil domine de riches campagnes, l'ancien palais des Sultans. De nombreux édifices embellissent la seconde capitale de l'empire. Ses marchés, ses écoles, ses ponts, ses palais, ses mosquées, dont plusieurs sont couvertes en cuivre, leurs minarets élégants, leurs ga-

(*) Angora, placée au centre des routes de la Syrie, de l'Arménie, de la Cilicie et des côtes de la mer Noire, était, par cette heureuse position, l'entrepôt du commerce de l'Asie Mineure. Cette ville, célèbre depuis les plus anciens temps par ses chèvres au poil long et soyeux, est fameuse de nos jours par l'adresse de ses lutteurs, dont elle fournit l'empire ottoman, pendant que ses belles fabriques de chalis, ses excellents fruits, et l'industrie de sa population arménienne lui donnent des droits à une renommée plus intéressante. On sait qu'Ancyre est une colonie gauloise.

leries à colonnes revêtues d'ornements en bronze, leurs coupoles où étincellent, aux rayons du soleil, les boules d'or qui les couronnent, leurs portes d'un admirable travail, leurs fontaines, tout mérite l'attention du voyageur, et justifie les éloges pompeux et empreints de l'hyperbole orientale, que se sont plu à donner à la beauté d'Andrinople et de son site un grand nombre de poëtes nés dans son sein.

Les lieutenants de Murad étendent leurs conquêtes : Ewrenos prend Komuldjina et Wardar; Lala-Chahin s'empare des deux Sagræ, de Philippopolis (Filibè), et s'avance jusqu'au delà du mont Hémus (le Balkan d'aujourd'hui). Ce brave chef fait construire à Filibè un pont de pierre, long de deux traits de flèche, et assez large pour que deux chariots y passent de front. Les gardiens de ce monument étaient payés sur un fond perpétuel légué par Lala-Chahin. Après la conquête de cette place, la paix conclue avec l'empereur grec permit à Murad de s'occuper de l'administration de son empire.

Les pratiques extérieures du culte n'avaient jamais été exercées en public par les Sultans, qui se dispensaient d'assister avec le peuple au *namaz* (*), prière de tous les jours que les musulmans sont obligés de réciter cinq fois dans les vingt-quatre heures. *Mewla Fenari*, qui occupait alors la place de mufti (**), voulut obliger le souverain à remplir ce devoir, et à donner ainsi à ses sujets l'exemple de la ferveur religieuse. Murad étant venu porter témoignage devant le mufti, celui-ci eut la hardiesse de lui dire qu'on ne pouvait faire foi sur sa parole. Voyant la surprise du prince, Mewla Fenari ajouta : « Que « ma conduite ne vous paraisse pas « étrange, seigneur : votre parole d'empereur est sacrée; qui peut mettre « en doute cette vérité? mais ici elle « est sans force. Un homme qui ne « s'est point encore uni, dans les « prières publiques, au corps des fidèles, ne peut témoigner devant la justice (*chèri'at*). » Cette leçon directe, loin de déplaire au Sultan, le toucha; il reconnut son tort, et l'expia en faisant bâtir à Andrinople, en face du palais impérial, un superbe *djami* (cathédrale), que l'on appelle encore aujourd'hui *Muradiïé*, ou temple de Murad.

La loi qui règle le partage du butin fut ensuite établie sur une base fixe, et elle fut exécutée. Les deux premiers Sultans avaient négligé de prélever ce droit, consacré par ce passage du Coran : « Sachez que si vous faites du « butin, un cinquième appartient à « Dieu et au prophète, et un autre cinquième aux orphelins, aux pauvres « et aux voyageurs. » Murad ordonna de verser dans le trésor public le cinquième du prix de chaque prisonnier, d'après l'évaluation de cent vingt-cinq aspres par homme. Cette taxe sur les esclaves s'appela *pendjik*, mot d'origine persane qui signifie un cinquième.

Le repos dont Murad commençait à jouir par la suspension d'armes avec l'empereur grec, ne fut pas de longue durée. Une croisade, prêchée par le

(*) Le *namaz* est, suivant les musulmans, la prière la plus obligatoire pour l'homme et la plus agréable à Dieu. Ordonnée aux fidèles par différents *aïet* (versets du Coran), elle forme la base principale du culte mahométan, et exige une foule de pratiques minutieuses, que nous détaillerons plus tard dans les chapitres consacrés à la religion.

(**) Le mufti prend encore le titre de cheikh-ul islam, cheïkul ul-iman, etc. (l'ancien de l'islamisme, l'ancien de la vraie foi, etc.) Tout dans l'empire est soumis à son autorité, parce qu'il est lieutenant absolu du Sultan, pour les affaires de la religion et de la justice civile; et le Grand Seigneur ne prononce aucune condamnation capitale sans le consulter. Le respect que le souverain porte à ce personnage sacré va jusqu'à se lever, lorsqu'il le voit venir, et à faire sept pas au-devant de lui. Le mufti a le droit de baiser l'épaule gauche du Sultan, tandis que le grand vézir lui-même n'ose poser ses lèvres que sur le bas de la robe du prince, qui fait trois pas seulement vers son premier ministre. Les dénominations les plus emphatiques sont prodiguées par le protocole au mufti; *c'est le sage des sages, la clef des trésors de la vérité, etc., etc.*

pape Urbain V, avait poussé l'armée chrétienne presque sous les murs d'Andrinople. Incités par l'ex-gouverneur de Philippopolis, réfugié chez les Serviens, les voïvodes de cette province et ceux de la Bosnie s'étaient ligués, avec le roi de Hongrie et le prince de la Valachie, contre les Ottomans. Tandis que le Sultan assiégeait *Bigha* dans l'ancienne Mysie, le beïlerbeï Lala-Chahin envoyait au-devant des ennemis son frère d'armes, le brave Hadji-Ilbeki, héros que les écrivains musulmans appellent *le lion du combat et le soutien de la vraie foi, etc.* Les chrétiens dormaient imprudemment, et leur camp était gardé avec négligence: tout à coup le cri d'*Allah* retentit avec force dans les ténèbres; les tambours et les fifres joignent leurs sons discordants à ce redoutable cri de guerre: une terreur invincible s'empare des chrétiens; ils fuient, et dans leur trouble se précipitent dans les flots de la Maritza. *Sirb-Sindyghy* (déroute des Serviens), tel est le nom que porte encore la plaine qui fut le théâtre de cette surprise nocturne.

Après la prise de Bigha et la victoire de la Maritza, le Sultan fit élever une mosquée à Bilèdjik; et à Yeni-Chèhir, un couvent qui servit de retraite à un célèbre derviche surnommé *Poustin-pouch*, c'est-à-dire, revêtu d'une peau de mouton, dont le tombeau est encore en grande vénération de nos jours. Brousse vit aussi élever dans ses murs plusieurs mosquées remarquables. Le faubourg occidental tout entier, qui est décoré du nom de son fondateur (Muradiïé), porte de riches témoignages de sa munificence et de sa piété. Un faucon en pierre, sculpté sur l'une de ces mosquées, est le sujet d'un conte populaire: cet oiseau, qui, suivant la tradition, appartenait à Murad, s'était envolé sur le toit du temple; le Sultan l'ayant rappelé plusieurs fois inutilement, s'écria dans son impatience. « Restes-y donc éternellement! » L'indocile faucon, miraculeusement pétrifié, perchera ainsi jusqu'à la fin des siècles, comme un exemple du danger de la désobéissance..... pour les oiseaux aux becs crochus; sauf aux serviteurs des princes à tirer eux-mêmes parti de cette leçon.

Outre ces établissements pieux, Murad ordonna la reconstruction et l'achèvement des bains thermaux de Brousse, la construction du sérail d'Andrinople, et quelques autres édifices d'utilité publique.

En 767 (1365), on vit pour la première fois un traité solennel et perpétuel de paix conclu entre les Ottomans et un peuple chrétien: la petite république de Raguse, devinant sans doute les brillantes destinées de la dynastie d'Osman, se mit sous sa protection, paya un tribut annuel, et assura ainsi la liberté de son commerce maritime. Lorsqu'il fallut signer le traité, le Sultan, plus habile à manier le sabre que la plume, trempa la main droite dans l'encre, et l'appliqua en tête de l'acte, en tenant réunis les trois doigts du milieu, et en écartant le petit doigt et le pouce (*). Ce grossier seing privé, imité dans la suite par les calligraphes, et orné de lettres entrelacées et du chiffre du Sultan, fut appelé *toughra*. Le *toughra*, que le *nichandji* (garde des sceaux du Sultan) appose sur les fermans et les diplômes, a, jusqu'à nos jours, conservé à peu près l'empreinte des contours de la main.

De l'esprit religieux de Murad dérivait nécessairement son mépris pour les sciences humaines. Trois savants distingués de son époque furent obligés d'aller chercher loin de sa cour un asile où leur mérite fût mieux apprécié: c'étaient le fameux mathématicien Kari-Zadé, qui, lorsqu'il professait dans la grande mosquée de Samar-

(*) Cette ignorance du souverain ottoman rappelle celle non moins grande des chevaliers et des seigneurs du moyen âge en France. On lit dans les chroniques de cette époque, que lorsqu'un noble châtelain avait à apposer son nom au bas d'un acte, il plongeait ses cinq doigts dans l'encre, et les posant sur le parchemin féodal, y laissait pour signature cette lourde empreinte, sous laquelle le naïf tabellion avait grand soin d'ajouter cette involontaire épigramme: « *Ce est la griffe de monseigneur.* »

hande, attirait à ses leçons tous les étudiants des autres cours, et leurs maîtres mêmes; le molla Djemal-uddin, célèbre philologue qui savait par cœur tout le dictionnaire arabe; enfin le dogmaticien Bourhan-uddin, auteur de commentaires estimés et grand philosophe.

Murad, tout en donnant ses soins à l'administration intérieure de l'empire, ne négligeait aucun moyen de l'agrandir. Par ses ordres, Timourtach et Lala-Chahin poursuivaient leurs conquêtes; Yènidjè-Kizil-Aghatch et Yamboli se rendaient au premier; le second s'emparait d'Ihtiman et Samakow, renommée par ses forges. Le Sultan lui-même, surpassant ses lieutenants en activité et en bravoure, soumettait les villes de Karin-Abad, Aïdin, Sizèboli (Apollonia), Hirèboli (Chariupolis), Wiza (Byzia), Kyrk-Kilisa (Héraclia), et Binar-Hyssari (château des Sources). Ces brillantes expéditions eurent lieu dans l'espace de cinq ans, après lesquels Murad, à qui elles valurent aussi le surnom de *Ghazi*, satisfait du succès de ses armes en Europe, repasse en Asie, où, pendant son absence, le vénérable vieillard Khalil-Djendèrèli, ce fidèle serviteur d'Osman et d'Orkhan, créateur, avec le vézir Ala-eddin, de l'institution des janissaires, avait dirigé les affaires de l'empire avec un rare talent et une équité plus rare encore. Élevé par Murad à la dignité de grand vézir, il la conserva pendant dix-huit ans sous le nom de Khaïr-uddin-Pacha, et mourut à la fin du siècle dont les premières années l'avaient vu naître. La dignité de grand vézir fut héréditaire dans sa famille jusqu'après la conquête de Constantinople.

Gustendil, célèbre par ses bains d'eau sulfureuse, avait été remise à Murad par le prince bulgare Constantin, sous la condition qu'il ne payerait point de tribut. Cette ville, fondée par Trajan sous le nom d'Ulpiana, détruite et rebâtie par Justinien, avait paru au Sultan d'une assez grande importance pour le décider à revenir en Europe, afin d'en recevoir lui-même les clefs. A peine de retour à Brousse, il apprend la révolte de quelques commandants grecs des bords de la mer Noire. Il repasse en hâte l'Hellespont, s'empare sans coup férir d'Indjighir en Romanie, va mettre le siége devant Sizèboli, et perd quinze jours devant cette place peu importante. Il allait se retirer, lorsque tout à coup un pan de muraille s'écroule et ouvre passage à ses troupes. L'imagination des musulmans, toujours avide de merveilleux, fit un miracle de cet heureux incident, et prétendit que Dieu n'avait pu le refuser aux prières ferventes du successeur du prophète. La ville conquise prit en conséquence le nom de Tanri-Yiktighy (détruite par Dieu).

L'infatigable Murad avait à peine conclu la paix avec les Grecs, qu'il attaque les princes slaves ou valaques. Son vézir Khaïr-uddin-Pacha et Ewrenos s'emparent de plusieurs villes situées au pied du Rhodope et sur les côtes de la Thessalie. Deux autres expéditions consécutives du Sultan contre Lazare et Sisman, souverains de la Servie et de la Bulgarie, se terminent à l'avantage de Murad. Les deux princes, pour obtenir la paix, promirent au vainqueur : le premier, mille cavaliers et mille livres d'argent chaque année; et le second, la main de sa fille.

Après tant de succès, l'heureux Murad jouit d'une paix de six années, qu'il passa principalement à Andrinople, sa nouvelle capitale. Durant ce temps, il s'occupa avec activité de l'organisation de l'armée. Il perfectionna l'institution des *sipahis* (cavaliers), et celle des *woïnaks*, espèce de soldats du train. Ces derniers étaient des chrétiens chargés du soin de conduire les équipages et de nettoyer les écuries; pour les dédommager de l'humilité de ces fonctions, on les exempta de tout tribut. Les sipahis furent divisés en *beuluks* (escadrons), sous le commandement du *beuluk-bachi*. Le chef du corps, *sipah-aga*, eut sous lui quatre officiers généraux. Pour ses drapeaux, le prophète avait choisi la couleur du soleil (jaune); les fatimites, la

couleur de la terre (vert); les ommiades, celle du jour (blanc); les abassides, celle de la nuit (noir); les fiers descendants d'Osman adoptèrent la couleur du sang, et ce fut le rouge qui distingua l'étendard des sipahis. Des fiefs militaires furent érigés, dans la plupart des provinces de l'empire, en faveur des sipahis et pour récompenser leurs services. Ces fiefs étaient cultivés par des paysans chrétiens ou mahométans, appelés *raïas*, qui avaient la propriété du sol, mais étaient soumis à la juridiction seigneuriale du sipah, et celui-ci percevait à son profit le produit des impôts sur les terres de son fief. Les fils de raïa héritaient des propriétés de leur père; lorsque le successeur naturel manquait, et qu'un autre membre de la famille héritait, ce ne pouvait être qu'avec l'autorisation du sipah, et après lui avoir payé un droit; enfin, s'il n'y avait point de parents, le fonds passait à un des voisins, sans que le sipah pût en disposer en faveur d'une autre personne. Les sipahis devaient résider dans leurs fiefs en temps de paix, et fournir pendant la guerre un *djèbèli* (cuirassier) par chaque somme de trois mille aspres de revenu. On appelait *timar* tout fief qui rendait moins de vingt mille aspres : le fief militaire, ayant un revenu supérieur à cette somme prenait le nom de *ziamet*. Ces fiefs étaient héréditaires en ligne directe; et, à défaut de descendants mâles et en état de faire le service militaire, reversibles au domaine (miri). Le pacha de la province les donnait alors à un autre sipah, ou à un ancien militaire. Cette institution de Murad fut très-avantageuse à ses successeurs, jusqu'à Suleïman Ier, à qui les ziamet et les timar fournirent encore deux cent mille hommes. Mais après la mort de ce grand prince, les règlements de Murad furent mis en oubli, et les feudataires ne se présentaient plus sous les drapeaux avec leur contingent d'hommes. Après la paix de Kutchuk-Kaïnardjè, en 1776 (1189 de l'hégire), Sultan-Abdul-Hamid rendit un édit sévère pour la réorganisation des djèbèlis; mais les clameurs des propriétaires des fiefs effrayèrent le gouvernement, qui renonça à ses projets de réforme. Il se contenta d'une rétribution de cinquante piastres par homme, appelée *bèdèl-djèbèli*, en remplacement du nombre de cavaliers prescrit par la loi.

Timourtach (pierre de fer), nommé Beïlerbeï, après Lala-Chahin, mort à la fin de la dernière campagne, fut l'auteur des règlements militaires dont nous venons de parler.

Murad, qui unissait le génie de la politique à celui de la guerre, chercha, par le mariage de son fils Baïezid-Ildirim avec la fille du prince de Kermian, à se faire un allié parmi ces petits princes de l'Asie Mineure, dont la jalousie secrète opposait quelquefois des obstacles à l'exécution des entreprises du Sultan. La demande de la main de la princesse fut faite avec le plus grand appareil. Khodja-Effendi, juge de Brousse, Alkansor, porte-étendard du Sultan, et le tchaouch-bachi Timour-Khan, avec une suite de trois mille hommes, furent députés au prince de Kermian. Les noces furent remarquables par leur pompe toute orientale; elles eurent lieu à Brousse, en présence des ambassadeurs des Sultans de Syrie, d'Égypte, et de ceux des princes de Karamanie, de Kastamouni (Paphlagonie), de Mentèchè et d'Aïdin (Ionie). Tous ces grands dignitaires offrirent à Murad des présents magnifiques, à titre de *satchou*, nom qu'on donne à de petites pièces d'or et d'argent qu'il est d'usage de répandre à pleines mains sur la tête de la jeune épouse comme un symbole de prospérité et d'abondance. Un renégat grec donna cent esclaves des deux sexes et d'une beauté parfaite, qui portaient des assiettes d'or remplies de ducats, des plats d'argent pleins de monnaies du même métal, des aiguières aussi en or et en argent, des coupes, des tasses émaillées, des verres, des bocaux enrichis de saphirs, de topazes et d'émeraudes, etc. Un auteur national ajoute : « C'é« tait réellement le paradis dépeint par « le prophète, où *les bienheureux sont « entourés d'enfants d'une jeunesse et « d'une beauté éternelles*, *portant des*

« *bassins, des aiguières et des cou-* « *pes.* » Murad, dans sa munificence, distribua tous ces riches cadeaux aux cheikhs, aux oulémas et aux seigneurs qui l'environnaient. Par cette alliance, le Sultan devint possesseur des villes d'Égrigueuz (sandjak de Kermian), de Taouchanli, située à quelques lieues de Kutahiïè, et renommée par ses excellents fruits et les produits de son industrie, de Simaw, et enfin de Kutahiïè même (l'ancien Cotyæum), qui furent données en dot par Kermian-Oghlou à sa fille.

L'ambition de Murad semblait croître en raison de l'agrandissement de ses États. Dans son invariable désir d'étendre sa domination, il obligea le prince de Hamid à lui vendre six de ses plus belles villes : Beï-Chèhri (le Trogitis des anciens), Sidi-Chèhri, Ak-Chèhir (*ville blanche*, Thymbrium), Isparta, capitale du sandjak de Hamid, Yalavatch, et Kara-Agatch (l'*Orme*), à une journée d'Isparta.

Pendant que le prince de Hamid faisait à Sultan-Murad la cession forcée d'une partie de son territoire, Timourtach pénétrait dans la Macédoine, et s'avançait jusqu'aux frontières de l'Albanie, s'emparant de Monastir, de Pirlipa et d'Istip, tandis que Sofia (l'ancienne Serdica) ouvrait ses portes à Indjè-Balaban, après avoir soutenu un siége de plusieurs années. Cette ville, située au pied du Rhodope et de l'Hémus, dans une plaine fertile, qu'arrose le Samakow (Æscus), est remarquable par sa belle position, ses mosquées et ses eaux minérales.

Murad voyait ainsi tout plier sous ses lois; et l'empereur grec, Jean Paléologue, s'humiliant devant le conquérant, lui envoyait Théodore, son troisième fils, pour apprendre l'art de la guerre : une conspiration domestique faillit arracher le sceptre et la vie à ces deux souverains. Saoudji, fils de Murad, et Andronicus Paléologue, unis par une haine ardente contre les auteurs de leurs jours, et dévorés d'une ambition insatiable, arborent l'étendard de la révolte. Le Sultan et l'empereur s'unissent contre leurs fils. Ces deux jeunes princes avaient établi leur camp sur la rive d'un torrent. Sultan-Murad le franchit à cheval, et somme les rebelles de se rendre. Accoutumés à obéir à cette voix puissante, les soldats de Saoudji l'abandonnent; et le Sultan, irrité contre son fils, après lui avoir fait crever les yeux, ordonne de le mettre à mort. L'empereur grec, sur l'ordre de son terrible allié, fit aveugler Andronicus avec du vinaigre bouillant.

Malgré le funeste résultat de l'entreprise audacieuse de son frère aîné, Emmanuel, second fils de Jean Paléologue et gouverneur de Thessalonique, essaye d'enlever aux Ottomans la ville de Pharaë (Sérès). Murad envoie contre le prince rebelle le grand vézir Khaïr-uddin-Pacha. Emmanuel, pressé par des forces bien supérieures aux siennes, s'enfuit à Constantinople, où son père n'ose le recevoir. Le malheureux fugitif se rend à Lesbos; mais la terreur qu'inspirait le nom de Murad ferme ce port à son ennemi. Dans cette cruelle position, le prince prend une résolution désespérée, il va se jeter aux pieds du Sultan; le généreux Murad lui pardonne et le renvoie à son père.

La mort de Khaïr-uddin-Pacha, arrivée en 788 (1386), délivra les ennemis de Murad du redoutable vézir dont le nom seul les tenait en respect, et les enhardit à faire éclater leur haine. Ala-eddin, prince de Karamanie, qui avait donné l'exemple de la révolte, est battu complétement dans la plaine d'Iconium, par le beïlerbeï Timourtach. C'est dans cette journée que le prince Baïezid, fils et successeur de Murad, commença à montrer cette impétuosité qui lui mérita plus tard le surnom d'*Ildirim* (le Foudre). Dès qu'il vit l'armée de Karamanie s'ébranler au son belliqueux des trompettes et des timbales, dès qu'il entendit le cri de guerre *Allah est grand!* poussé, comme d'une seule voix, par tant de guerriers, un invincible désir de gloire fit tressaillir le cœur du jeune prince; il descendit de cheval, se prosterna devant son père, et le supplia de lui permettre de combattre. Ala-eddin vaincu vient bai-

ser la main du Sultan, qui lui pardonne et le laisse en possession de toutes ses provinces.

Malgré cette défaite du prince de Karamanie, les habitants de Beï-Chèbri bravent le pouvoir de Murad; quelques jours suffisent au Sultan pour les soumettre. Ses courtisans lui conseillaient de profiter de l'occasion pour réunir à l'empire le territoire du petit prince de Tekkè : « Le lion, répond le fier « Sultan, ne s'amuse pas à chasser des « mouches. »

Tant de triomphes, en répandant partout la terreur des armes ottomanes, semblaient devoir assurer à Murad un repos si glorieusement acheté; mais il n'était pas dans la destinée de ce prince de goûter en paix le fruit de ses victoires. A peine était-il rentré triomphant à Brousse, que le feu de la révolte embrase la Servie. Lazar, souverain ou kral de cette contrée, s'unit secrètement au perfide Sisman, beau-père de Murad et kral des Bulgares; les Bosniaques se joignent à eux : vingt mille Ottomans sont presque entièrement détruits par les forces combinées de ces deux peuples. Sultan-Murad, surpris de cet échec inattendu, hésite un instant à l'aspect de cette ligue formidable; mais bientôt son courage et son activité renaissent. Il confie ses possessions d'Asie à la garde de cinq chefs fidèles, hâte ses préparatifs de guerre, et repasse en Europe. Yakhchi-Beï, fils de Timourtach, prend d'assaut Parawadi (l'ancienne Probaton); Tirnova et Choumna (Schoumla) se rendent à Ali-Pacha. Ce général met ensuite le siége devant Nicopolis, et force Sisman, qui s'y était réfugié, à demander grâce au Sultan. L'abandon de Silistrie et le payement du tribut échu furent les conditions imposées au kral de Bulgarie. Ali-Pacha, qui avait fait un grand nombre de prisonniers, offrit à Sisman de les échanger contre la forteresse de Tchètè-Hèzar (*Mille-Tentes*), aujourd'hui Herzagrad ou Rasgrad; mais comme Sisman, loin de tenir les conditions du traité avec Murad, faisait fortifier Silistrie et Nicopolis, Ali-Pacha, une fois en possession de la place, se fit peu de scrupule de manquer à sa parole. Cette double violation de la foi donnée ralluma la guerre. Elle fut encore contraire au kral bulgare, qui se rendit à discrétion. Sultan-Murad, après s'être emparé des États du prince vaincu, épargna sa vie, et eut même la générosité de lui accorder un revenu digne de son rang. Cette heureuse expédition fit passer, en 791 (1389), vingt villes principales sous la domination ottomane.

La défaite de son allié ne put intimider le kral servien : le fort de Chèhir-keuï est pris par son général Démétrius, et repris par Yakhchi-Beï. Lazar cherche un appui dans l'alliance des princes de la Bosnie et de l'Albanie. Après plusieurs jours de marche forcée, Murad atteint les ennemis dans la plaine de Kossova, en Servie. Son armée était inférieure en nombre à celle des confédérés, qui comptaient dans leurs rangs les troupes des princes de Servie, de Bosnie, d'Albanie, de l'Herzogevine, de la Valachie, et même un corps auxiliaire de Hongrois. Le Sultan consulte ses lieutenants pour savoir si la prudence permet de hasarder la bataille. Le fougueux Baïezid repousse tout conseil timide, et sollicite avec ardeur le combat. Le grand vézir est de l'avis du jeune prince; le pieux ministre a cherché dans le *Livre de Dieu* (Kitab-Ullah) la décision que d'autres demandent à la prudence humaine. Le Coran, ouvert au hasard, a répondu par ces deux versets : « O pro- « phète ! combats les infidèles et les hy- « pocrites ! — En effet, souvent une « troupe nombreuse est vaincue par une « plus faible. » Cette révélation dissipe tous les doutes, enflamme tous les cœurs; Murad, profitant de l'enthousiasme excité par la promesse divine, donne l'ordre de l'attaque; elle fut terrible; une lutte acharnée s'engage, une égale fureur anime les deux armées. Baïezid, prompt comme la foudre dont il porte le nom (Ildirim), vole partout où la résistance est la plus opiniâtre : sa lourde massue lui ouvre à travers les rangs une route ensanglantée. Yakoub, son frère et son rival de gloire,

marche avec honneur sur ses traces : « Déjà, dit un historien musulman, « les lames brillantes comme le dia- « mant avaient été changées, par le « sang qu'elles avaient versé, en lames « de la couleur de l'hyacinthe; déjà « l'acier des javelots s'était transformé « en rubis étincelants, et le champ de « bataille, jonché de têtes et de tur- « bans aux mille nuances, en un im- « mense carré de tulipes. » Enfin, les chrétiens plient, le kral de Servie est fait prisonnier, ses soldats fuient ou sont massacrés, et la victoire est aux Ottomans.

Après ce terrible combat, Murad parcourt le champ de bataille; il est étonné de ne voir parmi les morts que des jeunes hommes et pas un vieillard : « La vieillesse est sage, répond le « grand vézir; elle sait que rien ne « peut s'opposer aux armes invincibles « des serviteurs du prophète. » Le Sultan se félicite de cette victoire, à laquelle il s'attendait peu; car, superstitieux comme tous ses sujets, il accordait une grande confiance aux visions et aux songes; et, la nuit précédente, il avait cru, dans un rêve affreux, mourir sous le fer d'un assassin. Tout à coup, un de ces cadavres, qu'il foulait aux pieds, se relève, pâle et sanglant, et lui plonge un poignard dans le cœur. Les janissaires se précipitent sur le meurtrier, qui leur échappe trois fois, et succombe enfin sous le nombre, après avoir vendu chèrement sa vie (*). Murad, blessé à mort, ordonne le supplice de Lazar, et expire sur le théâtre de sa gloire, l'an 791 de l'hégire (1389) (**).

A peine Murad a-t-il rendu le dernier soupir, que les grands s'assemblent autour de Baïezid, et le saluent du nom de Sultan, aux acclamations unanimes des soldats, encore enthousiasmés des exploits du fils de leur maître.

Le corps de Murad, emporté dans la tente royale, est embaumé et conduit à Brousse, où il fut déposé dans le turbè de Tchèkirguè.

Murad Ier est un des princes les plus remarquables de la race d'Osman. Guerrier infatigable, *miroir de justice et d'équité*, doué de grandes facultés intellectuelles, et surtout de cette volonté ferme qui, ainsi que l'a dit un grand écrivain, est une des premières conditions du génie, il était à la fois aimé et craint de son peuple. Ennemi du luxe, il imita la simplicité de Mahomet, et n'employa jamais, pour ses vêtements, qu'une étoffe de laine fine et légère, appelée *sof*, dont se servent spécialement les ministres de la religion, à qui la loi défend de porter de la soie. Son abstinence et sa piété étaient exemplaires; il consacra sa vie à la propagation de l'islamisme; son zèle pour sa religion fut, comme celui de ses prédécesseurs, accompagné d'une grande faiblesse superstitieuse : un songe, une vision, une prophétie, l'emportaient dans son esprit sur tous les calculs humains, et déterminaient souvent les décisions les plus importantes. Ainsi, en 767 (1365), ce prince résolut d'établir le siége de l'empire à Andrinople, parce qu'un esprit céleste, disait-il, le lui avait prescrit, et avait même désigné la place où devait s'élever le palais impérial. Cependant, comme sa soumission aveugle à ces prétendus avis du ciel servit toujours à l'exécution de ses desseins, il est permis de soupçonner que son génie sut exploiter adroitement les préjugés nationaux, au profit de sa puissance.

CHAPITRE V.

SULTAN-BAÏEZID-KHAN, DIT ILDIRIM (LE FOUDRE), VULGAIREMENT BAJAZET Ier.

Baïezid-Ildirim, dont la valeur fougueuse avait si puissamment contribué à fixer la victoire dans le camp

(*) Cet assassin était Miloch Kobilowitch, noble servien. Les historiens varient sur les circonstances du meurtre de Sultan-Murad. Nous avons suivi la version qui nous a paru la plus vraisemblable.

(**) Seadeddin, écrivain ottoman, place la mort de Murad au 4 ramazan (27 août); les traditions et les histoires de la Servie la fixent au 15 juin; et les autres chroniqueurs dans le courant du printemps de 1389.

ottoman au fameux combat de Kossova, avait vu, avec un secret dépit, son frère Yakoub marcher glorieusement sur ses traces. Jaloux de l'affection que l'armée portait au jeune héros, le nouveau Sultan, depuis son avénement sur le champ de bataille, ne regardait plus ce prince que comme un esclave ambitieux. Craignant qu'il ne profitât de l'amour des soldats pour s'emparer de la couronne, en s'appuyant sur l'exemple d'Orkhan, qui avait été préféré à son frère aîné Ala-eddin, Baïezid, quelques heures après être monté sur le trône, s'en assura la possession, en faisant étrangler Yakoub avec *une corde d'arc*. Ce genre de mort est regardé, chez les musulmans, comme le plus honorable; il est réservé, par une distinction particulière, pour les grands de l'empire: c'est là le dernier, et probablement le moins envié de leurs priviléges. Par contre, une idée d'infamie et de flétrissure s'attache à la décollation; mais le comble de l'ignominie est d'être pendu ou empalé; aussi ces derniers supplices sont-ils presque uniquement destinés aux voleurs et aux malfaiteurs (*). Baïezid, pour affaiblir l'horreur de ce fratricide, invoqua avec hypocrisie cette maxime du Coran: *La révolte est pire que les exécutions*. Il ajoutait que le souverain des croyants, l'ombre de Dieu sur la terre, devait, comme le Tout-Puissant, s'asseoir *seul* sur le trône. Cette politique cruelle a été adoptée sans scrupule par les successeurs de Baïezid, et le meurtre, ou du moins la captivité des frères du souverain régnant, sont devenus comme une loi fondamentale de l'État. Lorsque les princes collatéraux, au lieu d'être mis à mort, étaient simplement enfermés au sérail, on avait soin de ne composer leur harem que de jeunes esclaves rendues stériles au moyen de breuvages propres à tarir les sources de la fécondité. Si, malgré cela, elles avaient le malheur de concevoir, leur enfant était condamné à périr dès sa naissance: la sage-femme qui l'aidait à entrer dans la vie, était obligée de la lui ravir à l'instant même; mais comme le respect interdit à une esclave de tremper ses mains dans le sang impérial, elle se bornait à ne pas nouer le cordon ombilical. Les monarques ottomans trouvaient l'excuse de ces mesures odieuses dans la nécessité d'assurer à leur fils aîné la succession à l'empire, d'affranchir l'État de ces troubles et de ces dissensions qui l'ont si souvent ensanglanté sous les premiers règnes, et enfin de lui épargner une surcharge accablante, par l'entretien qu'exigeraient tant de rejetons de la race d'Osman; dépense qui pourrait devenir effrayante dans un gouvernement où la loi est polygame. Un exemple fera mieux sentir la force de cette dernière raison. Le khalife Abdullah III, dit *Mamoun*, ayant ordonné en 201 (816) le dénombrement de la maison des Abassides, cette opération donna pour résultat le nombre de *trente-trois mille* princes ou princesses!.....

Sultan-Baïezid, après avoir informé les princes de l'Asie de son avénement, poursuit la guerre commencée par Murad Ier contre la Servie. Ses lieutenants pénètrent en Bosnie, et

(*) Lorsque les personnes attachées au service du Sultan ont mérité la mort, elles la reçoivent toujours selon leur rang. L'homme du peuple est pendu; les militaires et les oulémas sont étranglés; les officiers civils ou militaires sont décapités, et leurs têtes restent exposées pendant trois jours aux regards du public, avec un écriteau (*iafta*), qui indique leur crime. A Constantinople, la tête d'un vézir ou d'un pacha à trois queues est placée dans un plat d'argent, sur une colonne de marbre, près de l'*orta-capou* (la seconde porte du serail): celle d'un pacha à deux queues seulement, d'un général, d'un ministre, n'a que les honneurs d'un plat de bois, sous la voûte de la première porte, en face de l'appartement du Bach-capou-couli. Quant aux têtes des officiers subalternes, elles sont, sans plus de cérémonie, jetées à terre devant cette porte. Lorsque la décollation a eu lieu en province, les têtes sont empaillées ou conservées dans du sel, et envoyées à la capitale.

s'avancent jusqu'aux environs de Widdin. Lui-même s'empare de la ville de Skopi et des mines d'argent de Karatova. Étienne, despote de Servie et fils de Lazar, se soumet enfin, promet sa sœur en mariage au Sultan, et s'engage à lui fournir un contingent de troupes et à lui payer un tribut annuel.

Les Paléologues ne cessaient de se disputer l'empire grec, réduit à une seule province. Le fils et le petit-fils de l'empereur Jean, jetés en prison après la conspiration de Saoudji, implorent, du fond de leur cachot, le secours de Baïezid contre leur père. Le Sultan saisit avec joie le prétexte offert à son ambition : il marche sur Constantinople, délivre Andronic et son fils, et renferme à leur place, dans la tour d'Anémas, Jean et Emmanuel. Pour reconnaître le service que lui rendait Baïezid, le nouvel empereur s'engagea à lui compter chaque année plusieurs quintaux d'or et d'argent. Mais bientôt les deux captifs parviennent à s'échapper et se rendent auprès de leur vainqueur. Le vieil empereur Jean se reconnaît pour son vassal, et promet de lui fournir, outre l'or et l'argent consenti par son fils, un corps de douze mille hommes. Alors Sultan-Baïezid, toujours guidé par son intérêt, de la même main qui avait renversé Jean et Emmanuel, les replace sur le trône; mais au lieu de replonger Andronic dans les fers, il lui forme une espèce d'apanage composé des villes de Silivri (Selymbria), Erègli (Héraclée), Rodosto (Rhœdestus), Danias, Panidos et Thessalonique.

La paix récemment conclue avec la Servie permit à Sultan-Baïezid de se livrer à son goût pour la construction de monuments religieux ou d'établissements de charité. Ce goût fut poussé si loin, qu'il ne se passa guère d'année de son règne sans qu'il fît élever quelques mosquées, djamis, mèdrèçès ou imarets. Il commença, en 1391, par jeter les fondements de deux magnifiques édifices dans le quartier d'Ildirim-Khan à Andrinople; c'étaient un imaret et une mosquée, dont la coupole n'est soutenue que par quatre arcades. Comme Baïezid réservait les trésors de l'empire à l'exécution des conquêtes qu'il projetait, il trouva plus commode, pour subvenir aux frais de construction de la mosquée d'Andrinople, de s'emparer d'Ala-Chèhir (Philadelphie, l'ancienne Kallatebos d'Hérodote), la seule ville que les Grecs eussent encore en Asie. Le gouverneur de cette place ayant refusé d'en ouvrir les portes *à un barbare*, Baïezid, furieux, ordonna aux empereurs eux-mêmes de la réduire. Jean et Emmanuel Paléologue, redoutant la colère du terrible Sultan, eurent la lâcheté de monter à l'assaut de leur propre ville et de la remettre à leur despotique allié. Baïezid fit bâtir à Ala-Chèhir des mosquées, des bains et une école; et le reste des revenus de la ville fut employé à l'achèvement des constructions commencées à Andrinople. Par suite de la conquête d'Ala-Chèhir, qui touchait au territoire du prince d'Aïdin, ce petit souverain, craignant d'être entièrement dépouillé par Baïezid, lui abandonne Éphèse, sa capitale, se retire à Tirè (l'ancienne Tyra), prête serment de fidélité au conquérant, et renonce aux droits souverains du Sikkè et du Khoutbè. Les seigneurs de Mentèchè et de Saroukhan abandonnèrent aussi leurs principautés, et se réfugièrent chez Keuturum-Baïezid (Baïezid *le Perclus*), prince de Sinope et de Kastamouni.

Les relations amicales qui avaient existé entre les Ottomans et Ala-eddin, prince de Karamanie, depuis qu'il avait fait la paix avec Orkhan, ne purent mettre un frein à l'ambition de Baïezid. Sous un léger prétexte, il attaque le souverain de Karamanie, qui se retire dans les gorges de la Cilicie Pétrée. Baïezid assiége Konia, et voit les villes d'Ak-Chèhir (Thymbrium ou Antiochia Pisidiæ), d'Ak-Seraï (l'ancienne Archelaïs ou peut-être Gersaura), de Nikdè (autrefois Cadyne), lui ouvrir leurs portes. Ala-eddin, craignant que toutes ses possessions ne passassent entre les mains de l'heureux Baïezid, demanda la paix, et ne l'obtint que sous la condition de

prendre la rivière de Tchebarchembè pour limite de son royaume.

Tout pliait en Asie devant le vainqueur : Baïezid repasse le Bosphore; il réclame de l'empereur grec les troupes que ce monarque s'était engagé à fournir. Emmanuel s'empresse, en vassal obéissant, de se rendre avec un corps de cent hommes auprès de son suzerain. L'île de Chio, attaquée par soixante navires ottomans est ravagée, ainsi que l'Eubée et une partie de l'Attique. Le vieil empereur Jean sort de sa longue apathie; il fortifie Constantinople; mais Baïezid lui ordonne de raser les nouveaux remparts, et le menace, s'il ose résister, de faire crever les yeux à son fils Emmanuel. Le malheureux vieillard se soumet, et meurt bientôt, accablé d'années et de chagrins. Emmanuel, instruit de la mort de son père, trouve le moyen de tromper la surveillance des émissaires de Baïezid, et retourne à Constantinople. Cette capitale de l'empire grec est bientôt bloquée par une portion de l'armée du Sultan; le reste de ses troupes envahit la Bulgarie, la Valachie, qui se soumettent au vainqueur, la Bosnie et la Hongrie, mais sans résultat pour ces deux dernières provinces, d'où les troupes ottomanes sont repoussées.

Pendant que Baïezid était occupé en Europe à combattre les nombreux ennemis que son ambition insatiable lui attirait, Ala-eddin, croyant le moment favorable, levait de nouveau l'étendard de la révolte. Déjà il s'était avancé jusqu'aux environs de Brousse et d'Angora, et avait fait prisonnier le beïlerbeï Timourtach, lorsque Baïezid, avec une promptitude incroyable, traverse l'Hellespont et se présente devant son vassal révolté. Effrayé de ce retour inattendu, Ala-eddin envoie une ambassade au Sultan pour lui demander la paix; mais Baïezid est inflexible : « C'est à l'épée seule, répond-« il à l'envoyé, de prononcer entre « nous. » Alors, profitant de la terreur que la rapidité de sa course a inspirée à l'ennemi, il l'attaque dans la plaine d'Ak-Tchaï (rivière Blanche), et le met en déroute après un combat très-court, dans lequel Ala-eddin et ses deux fils, Ali et Muhammed sont faits prisonniers. Les deux jeunes princes, condamnés à une prison perpétuelle, vont subir leur peine à Brousse; le père, remis à la garde de Timourtach, son ennemi personnel, est tué par lui, sans l'autorisation, du moins apparente, de Baïezid. Cet acte arbitraire de son lieutenant trouva sa justification dans cette maxime que prononça le Sultan, en apprenant ce meurtre : « La mort d'un prince est « moins regrettable que la perte d'une « province. » Par suite de cette victoire, les villes d'Ak-Seraï (palais blanc), de Larenda, et de Konia, ainsi que toute la Karamanie, sont désormais réunies à l'empire.

Baïezid ayant ainsi soumis toute la partie méridionale de l'Asie Mineure, s'avance vers la contrée montagneuse où Kazi-Bourhan-uddin régnait sur quelques peuplades tatares, qui, attirées par la beauté de ce pays, étaient venues s'y fixer. Ce prince, trop faible pour résister à Baïezid, se sauve dans les montagnes de Kharpourt. Attaqué dans cette retraite par Kara-Youlouk, fondateur de la dynastie Baïender (du mouton blanc), il y trouva la mort qu'il croyait éviter en fuyant l'armée ottomane. Le Sultan profite de cet événement, et prend possession des villes de Tokat, de Siwas, de Kaïçariïé et de tout le territoire qui appartenait à Bourhan-uddin.

Des dix principautés élevées sur les ruines de l'empire seldjoukide, il ne restait plus qu'une seule qui n'eût pas subi le joug ottoman. Keuturum-Baïezid, prince de Kastamouni, qui avait offert dans le temps un asile aux seigneurs de Mentèchè et d'Aïdin, fuyant devant le Sultan victorieux, ne pouvait espérer d'éviter longtemps le sort de ses voisins. Déjà Samsoun (Amisus), Djanik et Osmandjik, principales villes de son gouvernement, avaient été la proie du vainqueur, qui consentit à laisser Sinope et son territoire au vaincu, s'il s'obligeait à lui livrer les fils des princes de Mentèchè

et d'Aïdin; mais ils s'étaient réfugiés auprès de Timour-Leng, où Keuturum lui-même ne tarda pas à les suivre, abandonnant à Baïezid toute la côte depuis Sinope jusqu'au canal de Constantinople, ce qui forme une des plus riches provinces de l'Asie. Kastamouni (*) en est la capitale : on y remarque plusieurs mosquées d'une architecture dont on admire le caprice et la légèreté. Elle est la patrie de Zeïneb, femme célèbre dans la littérature orientale, et de quelques autres poëtes. Plusieurs villes de cette province sont fameuses sous divers rapports : Samsoun, gouvernée et embellie par Mithridate, roi du Pont; Amassia, dans l'ancien pays des Amazones, assise sur les bords dé l'Iris (Tchebarchembè-Souïi, *eau du mercredi*), et qui renferme des monuments qui l'ont fait appeler la *Bagdad de Roum*, entre autres une superbe mosquée de cent pieds carrés, fondée par Baïezid II, et un beau mausolée élevé par le même Sultan, en mémoire du cheïkh Pir-Elias, saint personnage en grande vénération chez les musulmans, et que Timour-Leng aimait à entretenir; Osmandjik, sur les rives du Kyzil-Irmak (Halys), où l'on voit un pont de dix-neuf arches, autre ouvrage de Baïezid II, et le sépulcre du compagnon de Hadji-Bektach, le pieux Kouïoun-Baba (père mouton), qui s'était imposé un mutisme absolu, et faisait entendre seulement, aux heures de la prière, un grognement sourd, semblable au bêlement du mouton.

Sultan-Baïezid aurait dû se borner, dans l'intérêt de sa gloire, à ces fondations pieuses. Mais l'enivrement du triomphe, l'habitude de voir tout plier devant ses volontés, ne tardèrent pas à le corrompre; il fut surtout poussé dans une voie de désordres par les perfides insinuations de son grand vézir Ali-Pacha; ce misérable, vil flatteur et ambitieux insatiable, cherchant à détourner son maître des affaires par les plaisirs, et à concentrer ainsi en lui-même tout le pouvoir, ne cessait de lui répéter que tout était permis au souverain, que les eaux de la pénitence lavaient les crimes et les voluptés de tout genre; et il appuyait ces principes abominables sur ce verset du Coran : « Certes! Dieu par« donne tous les péchés! » L'usage immodéré du vin, expressément défendu par le prophète (*), de hideuses orgies où il s'abandonnait, avec de jeunes itch-oghlans (pages), à un vice trop commun dans l'antiquité, et dont les vers d'Anacréon et de Virgile ont consacré le honteux souvenir; tels sont les plus grands reproches à faire à la mémoire de Baïezid. Les historiens nationaux eux-mêmes, qui écartent de leur récit, avec tant de soin, tout ce qui peut porter atteinte à la renommée des Sultans, n'ont pu entièrement dissimuler la dépravation de ses mœurs, et l'influence funeste que sa conduite exerça sur la nation entière, sans en excepter le corps des oulémas. Baïezid, rappelé à lui-même

(*) L'ancienne *Germanicopolis*, d'après quelques auteurs; l'ancienne *Sora*, suivant d'autres.

(*) Le vin, ainsi que toutes les liqueurs fermentées qui peuvent produire l'ivresse, comprises sous le nom général de *muskirat* (boissons enivrantes), sont absolument défendues aux musulmans, par plusieurs versets du Coran, dont voici le plus explicite : « O vous, croyants! sachez en vérité que le « vin, le jeu, les idoles, sont des abomina« tions suggérées par les artifices du dé« mon..... En vérité, c'est par le vin et « par le jeu que l'esprit de ténèbres veut « vous armer les uns contre les autres. » *Le vin*, disait Mahomet, *est la mère des abominations. Au moment où l'homme prend en main un verre de cette liqueur, il est frappé d'anathème par tous les anges du ciel et de la terre.* Par suite de cette prohibition absolue, l'horreur du musulman pour le vin doit être telle qu'il ne peut même en avaler une goutte, ni s'en servir comme remède intérieur ou extérieur. Le vase qui aurait contenu cette liqueur doit être lavé dix fois avant d'être mis à l'usage. Seadeddin, historien ottoman, attribue tous les désastres qui ont frappé les dernières années du règne de Baïezid Ier à son amour pour le vin et à ses débauches.

par les remontrances hardies de son gendre, Emir-Seïid (*), et s'apercevant de l'effet dangereux du mauvais exemple, employa la plus grande sévérité à rappeler les gens de loi à leur devoir. Il mit un terme à la vénalité qui avait suivi la corruption des mœurs, d'abord par la terreur, et ensuite par la fixation et l'augmentation de leurs traitements, dont jusqu'alors la faiblesse et surtout l'incertitude les poussaient à recourir à des voies illicites pour se procurer un revenu suffisant. Il chercha aussi à réparer les scandales qu'il avait causés. Guidé par les conseils du cheikh Bokhari, plus connu sous le nom d'Emir-Sultan, il fit élever deux belles mosquées à Brousse, l'une sur les bords du torrent Ak-Tchaghlan (à la blanche écume), et l'autre dans la ville même, qu'il entoura de nouveaux remparts. La forteresse de Guzeldjè-Hyssar (le beau château) sur la rive asiatique du Bosphore; et celle bâtie sur les bords du Gueuk-sou (eau céleste, l'ancien Aretus), furent encore construites vers cette même époque.

Tandis que Sultan-Baïezid donnait l'ordre de hâter les préparatifs du siége de Constantinople (797-1394), ce but constant des efforts des premiers empereurs ottomans, Thessalonique tombait en son pouvoir. Vainqueur généreux, il rend cette place à son possesseur légitime, et tourne ses regards vers le nord de ses États en Europe. Sisman, kral de Bulgarie, et son fils, cédant à la terreur qu'inspiraient les armes de Baïezid, se rendent au camp d'Ali-Pacha; ils portaient autour de leur cou un linceul, en signe d'humilité. Le père, conduit à Philippopolis, est mis à mort, et le fils n'échappe au même supplice qu'en se faisant musulman. Le gouvernement de Samsoun fut le prix de son apostasie.

Sigismond, roi de Hongrie, alarmé des conquêtes de Baïezid, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander de quel droit il s'emparait de la Bulgarie. Le fier Sultan, gardant un silence dédaigneux, se contenta de montrer aux envoyés les trophées d'arcs et de flèches enlevés aux vaincus. Cette réponse tacite fut le signal de la guerre. Sigismond, trop faible pour résister à Baïezid, chercha du secours chez les princes chrétiens. Le voïvode de Valachie fit alliance avec lui : Charles VI, roi de France, lui envoya un corps auxiliaire de plus de six mille hommes, sous les ordres du jeune comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, et devenu plus tard si célèbre sous le nom de *Jean sans peur*. L'armée de Sigismond se grossit encore d'un grand nombre de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et de guerriers bavarois et styriens. Tandis que l'armée confédérée, forte de soixante mille hommes, assiége sans succès Nicopolis, Baïezid, par une marche savante et rapide, surprend le camp des coalisés. Les *Azabs*, qui composaient l'avant-garde ottomane, ne peuvent résister à l'impétuosité du premier choc des Français, ils fuient, et se réfugient vainement auprès des Sipahis qui sont enfoncés à leur tour. Emportés par leur ardeur, nos chevaliers les poursuivent sans prendre haleine, jusqu'au sommet d'une colline où Baïezid, immobile, les attendait avec quarante mille lances. A cet aspect inattendu, une terreur panique s'empare des vainqueurs, ils se replient en désordre sur l'armée hongroise qu'ils

(*) Emir-Seïid, beau-fils du Sultan, homme de loi vertueux et érudit, visitait un jour avec Baïezid la mosquée que ce prince faisait élever à Brousse, en 798 (1396). Interrogé par Baïezid s'il trouvait l'édifice à son goût : « Oui, seigneur, répondit Emir-« Seïid; rien n'égale la beauté de cet édi-« fice, sa grandeur, sa solidité, sa magnifi-« cence; mais il manque une chose à sa « perfection, alors l'ouvrage *aura un tout « autre prix aux yeux de Votre Hautesse*. — « Quoi donc? repartit vivement le Sultan. « Il me paraît, reprit l'Emir, qu'il faudrait « aux quatre coins de la mosquée quatre « beaux cabarets; ils relèveraient l'élégance « du bâtiment, et engageraient Votre Hau-« tesse à y venir souvent avec les amis de « sa table. » Cette leçon hardie frappa Baïezid; il fit vœu de ne plus boire de vin; et s'il ne tint pas toujours son serment, du moins il ne se livra plus à son penchant au point d'en perdre la raison.

entraînent dans leur déroute; le chef des Valaques, allié perfide, se retire sans combattre; et Sigismond, heureux de sauver sa tête, se jette dans une barque, se laisse aller au courant du Danube, et gagne Constantinople.

Cette victoire éclatante coûta cher aux musulmans: soixante mille étaient restés sur le champ de bataille: Baïezid, dans sa douleur, jura par le prophète de venger la mort de tant de vrais croyants. Dix mille prisonniers chrétiens furent décapités ou tués à coups de massue en présence du barbare Sultan. Le comte de Nevers et vingt-quatre chevaliers obtinrent seuls leur grâce. Lorsque ces sanglantes représailles furent terminées, Baïezid voulut donner à ses prisonniers le spectacle d'une chasse au faucon. On ne saurait peindre l'étonnement de nos chevaliers à la vue de la magnificence orientale déployée par le Sultan dans ce divertissement de prince. Des colliers de diamants entouraient le cou des léopards, les lévriers étaient couverts de housses de satin; leurs gardiens (*segbans*), au nombre de six mille, formaient trente-cinq cohortes, parmi lesquelles on distinguait les *samsoundjis* (gardiens des dogues), et les *zagardjis* (gardiens des furets); venaient ensuite les *tournadjis* (gardiens des cigognes), les *chahindjis* (fauconniers), les *tchakirdjis* (chasseurs au vautour), les *doghandjis* (chasseurs au gerfaut), et les *atmadjadjis* (chasseurs à l'épervier). Depuis que les Sultans ont renoncé au plaisir de la chasse, les chefs de ces divers corps n'avaient plus que des titres sans fonctions; mais ils faisaient encore partie de l'état-major général des janissaires, lors de l'anéantissement de cette milice en 1826.

Lorsque Baïezid rendit la liberté au comte de Nevers, il lui dit avec fierté: « Je te remets ton serment de ne plus « porter les armes contre moi, car tu « ne peux m'être plus agréable, qu'en « m'opposant toutes les forces de la « chrétienté, et en me préparant ainsi « de nouveaux triomphes. »

Sultan-Baïezid, après la défaite des chrétiens sous les murs de Nicopolis, fait une irruption en Styrie et en Hongrie, s'empare de quelques places fortes, soumet les Valaques, et oblige l'empereur Jean Paléologue à payer un tribut annuel de dix mille écus d'or, et à laisser bâtir dans la capitale un *djami* et un *mehkèmè* (cour de justice), auxquels seraient attachés un *imam* (prêtre), et un *kadi* (juge).

Satisfait d'avoir établi l'islamisme au milieu des chrétiens d'Orient, le Sultan poursuit le cours de ses conquêtes. Kanghri, ancienne résidence des rois de Paphlagonie; Diwrighi, bâtie par Pompée, sous le nom de Nicopolis; Dèrendè (probablement l'ancienne Taphrace); Behesni, près de Mer'asch (l'ancienne Mariscum); Malatia (jadis Mytilène), patrie du Cid des Arabes, le brave Sid-albattal (le maître champion); enfin la forteresse de Koumakh, non loin de l'Euphrate, se rendent à Timourtach, tandis que Baïezid-Ildirim, tombant comme la foudre sur la Grèce, s'emparait des villes d'Yèni-chèhir (Larisse), Tirhala (l'ancienne Tricca), Domènika ou Deumènèk (autrefois Domacia), Badradjik (Hypata), Pharsale, si fameuse par la bataille entre César et Pompée, Zeïtoun (Lamia), etc. etc.

L'arbre de la fortune du Sultan, comme le dit un écrivain grec, *rompait sous les fruits qui mûrissaient chaque jour au chant varié des oiseaux*. Après tant de triomphes, retiré à Brousse, où il s'était entouré d'esclaves des deux sexes, d'une rare beauté, il s'abandonnait sans crainte à de coupables voluptés, lorsque tout à coup un message du terrible Timour-Leng, arrache Baïezid à son oisiveté; il n'y répond que par des paroles de mépris, repasse en Europe, et va mettre une seconde fois le siége devant Constantinople. Heureusement pour l'empereur grec, le Sultan en abandonne le siége à la réception de la nouvelle de la prise de Siwas par le conquérant tatare. Les récits les plus effrayants de la cruauté de Timour-Leng circulaient dans l'armée ottomane: à Sebzewar, il avait, disait-on, fait élever des tours vivantes avec les corps des

habitants révoltés; deux mille hommes placés les uns sur les autres, en guise de pierres de taille, avaient été cimentés avec de la terre glaise et de la chaux. A Siwas, les cavaliers arméniens avaient été jetés dix à dix, et la tête attachée entre les jambes, dans de larges fosses, que l'on recouvrait d'une planche chargée de terre. Les vieillards, les femmes, les enfants même n'avaient pas été épargnés, et un des fils de Baïezid, Erthogroul, avait eu la tête tranchée, après avoir été traîné ignominieusement, pendant plusieurs jours, à la suite de l'impitoyable vainqueur.

Sultan-Baïezid, fier de ses victoires précédentes, et brûlant de venger la mort de son fils, va au-devant de Timour-Leng, et l'atteint dans la plaine arrosée par la rivière de Tchibouk-Abad, près d'Angora (Angouri, Ancyre). Quatre fils du souverain tatare, et cinq fils du monarque ottoman commandaient dans les armées de leurs pères. Le combat entre les deux plus grands conquérants de l'époque, commença à six heures du matin, et ne finit qu'à la nuit. Baïezid y fit des prodiges de valeur: abandonné par les troupes d'Aïdin, qui reconnurent leur prince dans les rangs de Timour-Leng, et furent suivies par celles de Saroukhan, de Mentèché, de Kermian, et par les auxiliaires tatares, le courageux Sultan, à la tête de ses dix mille janissaires, repoussa pendant toute la journée les attaques de l'ennemi; et ce ne fut que lorsque ces braves guerriers furent presque tous tombés de fatigue ou sous le fer des Tatares, que Baïezid put se résoudre à fuir. Mais une chute de son cheval l'ayant arrêté dans sa course, il fut fait prisonnier par un descendant du fameux Djenghiz-Khan, le 19 zilhidjè 804 (20 juillet 1402). Des cinq fils du Sultan, présents à la bataille, Mouça partagea la captivité de son père, Suléïman, Muhammed et Iça, parvinrent à s'échapper; et Moustapha disparut pendant le combat, sans qu'on pût jamais savoir ce qu'il était devenu. Cette circonstance lui fit donner, par les historiens ottomans, l'épithète de *Nabédid* (perdu, égaré).

Baïezid, amené devant son vainqueur, en fut accueilli avec tous les égards dus au courage malheureux. Timour-Leng le voyant accablé de fatigue et couvert de sang et de poussière, le fit asseoir auprès de lui, l'assura qu'il n'avait rien à craindre pour sa vie, et lui donna pour prison trois tentes magnifiques; mais lorsque des tentatives d'évasion eurent irrité le prince tatare, il usa de rigueur envers son prisonnier, et on le tenait enchaîné pendant la nuit. Toutefois, en dépit de l'assertion de quelques historiens chrétiens, jamais le fils de Murad ne fut enfermé dans une cage de fer: cette fable est complétement détruite par l'examen attentif des anciens chroniqueurs ottomans, des auteurs orientaux qui ont raconté les guerres de Timour, et même des écrivains européens et byzantins de l'époque. Comme la vue des Tatares, ses vainqueurs, irritait la colère du fougueux Baïezid, Timour le fit voyager dans une litière dont les fenêtres étaient grillées, et qu'on appelle *kafèss* (*). Ce mot qui, dans l'Orient, signifie *cage*, a donné lieu, par une fausse interprétation, au conte de la fameuse cage de fer.

La plupart des historiens musulmans rapportent diverses circonstances curieuses de la première entrevue des monarques tatare et ottoman. Nous les raconterons, quoique l'authenticité n'en soit pas bien prouvée; mais ces détails pourront servir à faire connaître le genre d'esprit et de philosophie des princes asiatiques de l'époque. Timour-Leng ayant invité Baïezid à dîner, le premier plat que l'on servit fut du *toghourt*, sorte de lait aigre et caillé, très-estimé en Asie. A cet aspect, le Sultan parut interdit. Interrogé par le monarque tatare sur le sujet de son trouble: « Chose étrange! répondit

(*) C'est dans de semblables litières que voyagent les Sultanes. *Kafèss* désigne encore l'appartement des femmes, dont les fenêtres sont grillées; et même le quartier qu'occupaient les princes ottomans dans le serail.

« Baïezid, ce mets me rappelle une « parole d'Ahmed-Djèlaïr ; un jour ce « prince me dit : Tu verras de fort près « Timour, tu dîneras avec lui, et le pre- « mier plat que l'on servira sera du « *toghourt*. Cet événement, qui justi- « fie sa prédiction, m'agite et me trou- « ble. — Ahmed-Djèlaïr, répondit ironi- « quement Timour, est un prince d'une « haute sagesse, et je lui dois une vive « reconnaissance, car s'il n'était pas « demeuré auprès de toi, tu ne serais « pas ici. » En effet, Ahmed-Djèlaïr, prince de Baghdad et de l'Irak, était la cause principale du désastre qui venait de frapper la maison ottomane. Dépouillé de ses États par Timour, il avait cherché un asile chez Baïezid, qui, malgré les sollicitations du Tatare, n'avait jamais voulu violer les lois de l'hospitalité en lui livrant le fugitif. Ce refus généreux était un des plus grands griefs de Timour-Leng contre le Sultan ottoman, et avait puissamment contribué à allumer la guerre entre eux. « Nous devons l'un et l'autre, « continua Timour, une reconnaissance « toute particulière à Dieu pour les em- « pires qu'il nous a confiés. — Pour- « quoi ? demanda Baïezid. — Pour les « avoir donnés à un boiteux tel que « moi, et à un goutteux comme toi, « répliqua le prince tatare ; et cela « prouve combien la domination du « monde est peu de chose aux yeux « d'Allah ! »

Le malheureux Baïezid, obligé de suivre son vainqueur dans le cours de ses conquêtes, fut attaqué d'une profonde mélancolie, et mourut le 14 chaaban, 805 (9 mars 1403), un an après la bataille d'Angora.

Timour-Leng permit au prince Mouça, fils du souverain ottoman, de transporter le corps de son père à Brousse, où il fut déposé auprès de Murad Ier, dans le turbè de Tchèkirguè.

Sultan-Baïezid-Ildirim, dont la brillante carrière fut tout à coup arrêtée par une grande catastrophe, était doué d'une âme intrépide, et d'une activité prodigieuse. Les historiens ottomans, ne sachant comment louer la promptitude avec laquelle il rassemblait ses troupes, dévorait les distances, et surprenait l'ennemi, faisant le parallèle de la vitesse assez connue des Tatares avec celle de ce prince, les comparent à des *limaçons qui se traînent lentement*, et le peignent d'un seul mot par le surnom d'*Ildirim* (le foudre). Très-secret dans ses desseins, il ne les communiquait à personne, savait saisir le moment favorable, et paraissant tout à coup en Europe, lorsqu'on le croyait le plus occupé en Asie, il tint pendant quatorze ans les deux continents en haleine. Quoique sujet à la colère, il était naturellement juste, et le premier mouvement violent, bientôt calmé, faisait place à la clémence. Son histoire est un des exemples mémorables des caprices de la fortune, qui semble se plaire à élever, de loin en loin, des colosses de gloire à l'apogée des grandeurs humaines, afin que leur chute soit plus inattendue et plus retentissante.

CHAPITRE VI.

INTERRÈGNE DE ONZE ANS.

Privé de la main puissante qui l'avait agrandi et consolidé, l'empire ottoman chancelait de nouveau sur ses bases. Des quatre fils de Sultan-Baïezid, Suleïman seul régnait en Europe, pendant que Muhammed, Mouça et Içа se disputaient les provinces asiatiques. Ces dissensions intestines durèrent à peu près onze ans : les historiens nationaux regardent cette période comme un interrègne, par la raison que, dans cet intervalle, aucun des prétendants ne réunit tous les pouvoirs de l'État, et ne fut en même temps reconnu comme unique souverain en Europe et en Asie. L'autorité absolue et universelle dans l'empire entier, constitue seule, suivant ces écrivains, la souveraineté. Ainsi ce ne fut que depuis l'année 816 (1413) que Muhammed, ayant triomphé de ses frères, prit le titre de Sultan.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que Suleïman, Içа et Muhammed étaient parvenus, après la funeste journée d'Angora, à échapper

aux troupes victorieuses de Timour-Leng. Le premier, fils aîné de Baïezid, fuyait vers Brousse, accompagné du grand vézir Ali-Pacha, de l'aga des janissaires et de quelques autres officiers supérieurs, et poursuivi par trente mille cavaliers tatares, sous les ordres de Mirza-Muhammed-Sultan, petit-fils de Timour. Suleïman fut pressé si vivement qu'il n'eut que le temps de se jeter dans une barque, et de se sauver en Europe. Les soldats de Timour, ayant manqué leur proie, s'en consolèrent en s'emparant du trésor public, de la vaisselle d'or et d'argent, et de tous les objets précieux que renfermait Brousse. Cette ville fut livrée à toutes les horreurs du pillage et de l'incendie; et les mosquées profanées servirent d'écurie aux chevaux des vainqueurs.

Timour-Leng ayant appris la fuite de Suleïman, lui envoya des ambassadeurs pour l'inviter à se rendre à sa cour, ou à payer un tribut. Le fils aîné de Baïezid répondit à ce message qu'il était prêt à comparaître devant la *sublime Porte* du conquérant, pourvu que son illustre prisonnier fût traité en roi. Le cheïkh Ramazan, chargé de cette mission, offrit au prince tatare des chevaux et des oiseaux dressés pour la chasse. « J'ai oublié le « passé, dit Timour à l'envoyé de Suleï« man; que ton maître vienne sans « crainte auprès de moi, afin que je « lui donne des preuves de mon ami« tié. » Après cette réponse bienveillante, il remit au cheïkh une ceinture d'or et un bonnet brodé de même, et le combla de marques d'estime et de considération. Cette conduite, généreuse en apparence, n'était chez Timour que le fruit d'une adroite politique; car en même temps qu'il délivrait au cheïkh Ramazan un diplôme par lequel il investissait Suleïman de la souveraineté des provinces ottomanes situées en Europe, il accueillait avec distinction les messagers d'Iça et de Muhammed, entretenait secrètement leurs espérances rivales, et, d'un autre côté, rétablissait dans leurs États les princes dépossédés par Sultan-Baïezid. Par ces mesures, il affaiblissait l'empire ottoman, en l'environnant de souverains ennemis, et le livrait à toutes les fureurs de l'ambition et de l'anarchie.

Tandis que Suleïman, retiré à Andrinople, était salué empereur par le peu de troupes restées en Europe, Muhammed, arraché à la mêlée par Baïezid-Pacha, se réfugiait dans les montagnes. En se retirant, il remporta plusieurs avantages sur les généraux de Timour, qui voulaient s'opposer à son passage. Également invité par le conquérant tatare à venir visiter son camp, il craignit de se mettre entre les mains du redoutable vainqueur, et se borna à lui envoyer son gouverneur Sofi-Baïezid, qui, au retour de son ambassade, apprit au jeune prince la mort de son père.

Pendant que Timour, satisfait de ses conquêtes, ramenait ses hordes barbares dans le centre de l'Asie, Muhammed s'emparait des environs de Tokat et d'Amassia; Suleïman régnait à Andrinople; et à la première nouvelle de la mort de Sultan-Baïezid, Iça, caché à Brousse, venait d'être proclamé souverain par le beïlerbeï Timourtach. Muhammed s'avance contre ce nouveau compétiteur, le bat dans le défilé d'Ermèni, et lui propose de partager entre eux l'empire d'Asie. Iça ayant rejeté cette offre avec hauteur, Muhammed remporte une seconde victoire sur Timourtach, et oblige son frère à fuir jusqu'à Andrinople, où Suleïman lui fournit quelques troupes, avec lesquelles il repassa en Asie. Battu de nouveau et à plusieurs reprises par l'heureux Muhammed, Iça finit par s'éclipser de la scène politique; les versions contradictoires des historiens laissent en doute s'il périt par ordre de Muhammed, ou s'il disparut, comme son frère Moustapha après la défaite de Baïezid.

A peine délivré d'un rival, Muhammed en trouva un autre plus redoutable dans Suleïman. Ce prince, jusqu'alors spectateur paisible des querelles de ses frères, venait, pour consolider son pouvoir naissant, de conclure un traité d'alliance avec l'empereur grec, dont il avait épousé la nièce, et à qui

il avait fait d'importantes concessions, pour prix des secours qu'Emmanuel II lui promettait. Jusqu'alors plongé dans les délices d'une licencieuse oisiveté, Suleïman est tout à coup arraché aux plaisirs par la nouvelle des succès de Muhammed, et de la trahison du gouverneur de Smyrne, le soubachi Kara-Djounéïd. Suleïman passe l'Hellespont, s'empare de Brousse, marche vers Pergame, de là sur Smyrne, et campe enfin à six lieues d'Éphèse, à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes. Djouneïd, ligué avec les princes de Kermian et de Karamanie, et comptant sur leur secours pour résister à Suleïman, est instruit que ses alliés doivent le livrer. Effrayé de cette résolution, il se décide à en prévenir l'effet, quitte, pendant la nuit, son palais, et vient, une corde au cou, porter son repentir aux pieds de Suleïman, qui lui pardonne. Ce prince entre en vainqueur à Éphèse, pendant que son vézir, Ali-Pacha, s'empare d'Angora. Muhammed, arrivé trop tard pour défendre cette ville, se dirige sur Brousse, où Suleïman oubliait le danger au sein des voluptés. L'approche de l'armée de son frère, près de passer la Sakaria (*Sangarius*), lui inspire d'abord la timide résolution de s'enfuir en Europe; mais, rappelé à lui-même par l'énergie d'Ali-Pacha, il s'avance pour livrer bataille à Muhammed. Une lettre de l'astucieux vézir, cachant sa ruse de guerre sous une apparence de dévouement, instruisait en même temps Muhammed d'une prétendue conspiration ourdie dans sa propre armée. Ce faux avis le détermine à se retirer à Amassia. Suleïman profite de cette retraite pour assiéger le fort de Siwri-Hyssar. En ce moment, le prince Mouça, que Timour, avant son départ, avait confié au seigneur de Kermian, offre à Muhammed de porter la guerre dans les États de Suleïman, obtient des secours des krals de la Valachie et de la Servie, et passe en Europe : trahi par les Serviens, il est obligé de céder à la fortune de Suleïman, qui prend de nouveau possession d'Andrinople. Ce prince, doué de la plupart des qualités qui font les grands hommes, les effaça par les excès honteux auxquels il se livrait sans relâche. C'est ainsi qu'il se plongea, après la fuite de Mouça, dans les plaisirs les plus grossiers, où il achevait de perdre tout reste d'énergie, tandis que son antagoniste, plein de vigilance, recomposait son armée, et paraissait à l'improviste sous les murs d'Andrinople. En vain, les plus fidèles serviteurs de Suleïman l'avertissent du danger qui le menace; il rit de leurs avis, et fait même couper avec un sabre la barbe de l'aga des janissaires. Cet affront, le plus grand que puisse recevoir un musulman, cause la perte du prince. Presque tous ses émirs l'abandonnent, et passent dans les rangs de Mouça. Suleïman s'enfuit : reconnu à la richesse de ses vêtements, il est tué par des archers; son corps est porté à Mouça, qui le fait ensevelir dans le tombeau de leur aïeul Sultan-Murad.

Suleïman, qui régna pendant dix ans sur les provinces européennes de l'empire ottoman, et que cette circonstance a fait compter par les historiens grecs et occidentaux au nombre des Sultans, sous le nom de Suleïman Ier, aurait passé pour un grand prince, s'il avait su mieux résister au poison des voluptés. Brave, clément et généreux, protecteur des arts et des sciences, il entoura son trône d'hommes illustres, de poëtes du premier ordre: on cite entre autres, l'imam Suleïman-Tchèlèbi, auteur de plusieurs poëmes à la gloire du prophète; Niafi, autre poëte, dont les œuvres furent détruites dans l'invasion de Timour-Leng; Ahmed, auteur d'une histoire d'*Alexandre le Grand*, en vingt-quatre livres. Celui-ci avait été admis dans l'intimité du conquérant tatare, qui souffrait de son favori les épigrammes les plus sanglantes. Timour était allé au bain avec Ahmed: « Combien m'estimes-tu? lui demanda-t-il. — Quatre-vingts aspres, répondit le poëte. — C'est le prix de ma chemise, » reprit Timour en riant. — C'est d'elle seule que je parle, répliqua Ahmed;

et non de toi, car tu ne vaux rien du tout. » Loin de se fâcher de cette saillie un peu vive, le monarque tatare en récompensa l'auteur.

La mort de Suleïman laissait Mouça maître absolu de la partie européenne de l'empire. Ce prince, à l'âme froide et cruelle, fait brûler dans leurs chaumières les habitants du village auquel appartenaient les meurtriers de Suleïman, en disant que des esclaves n'avaient pas le droit de donner la mort à un prince de la glorieuse race d'Osman. Il ravage ensuite les États du kral de Servie, dont il n'avait pas oublié la trahison, passe au fil de l'épée les garnisons de trois forteresses, et, sur ce monceau de cadavres, commande qu'on dresse des tables, et donne un festin à ses officiers.

De retour de cette sanglante expédition, Mouca marcha contre Sigismond, roi de Hongrie, qu'il défit dans une bataille rangée. Il s'empara de plusieurs villes sur les bords du Strymon, et envoya vers l'empereur grec, Ibrahim, fils d'Ali-Pacha, pour réclamer le tribut. L'infidèle messager engagea Emmanuel Paléologue à résister aux ordres du tyran, et se réfugia à Brousse, auprès de Muhammed. Irrité de cette trahison, Mouça entra en Thessalie, fit prisonnier le neveu de l'empereur, se dirigea sur Constantinople, et mit le siége devant cette capitale. Alors Emmanuel appela à son secours Muhammed; mais celui-ci, après avoir tenté sans succès deux sorties, retourne en Asie, où la révolte de ses lieutenants Djouneïd et Yakoub exigeait sa présence. Enfin le kral de Servie, l'empereur grec, et le prince de Zoul-Kadriïè, réunissent leurs forces à celles de Muhammed, afin de terminer d'un seul coup les longs différends des deux fils de Baïezid (*).

Mouça, abandonné successivement par tous ses généraux, se réfugie sur une colline, avec sept mille janissaires, dernier corps qui lui restait, et dont il avait acheté la fidélité en leur distribuant de l'or en si grande quantité qu'ils le mesuraient avec leurs *ketchès* (bonnets). Muhammed le suit, et range son armée en bataille. En ce moment l'aga des janissaires, Haçan, l'un des premiers qui avaient trahi Mouça, sort des rangs et engage ses anciens compagnons d'armes à passer dans l'armée de Muhammed. Mouça, furieux, s'élance sur Haçan et le blesse mortellement; comme il allait porter un second coup, l'officier qui avait accompagné l'aga, para avec son sabre et coupa la main du Sultan. A cet aspect, une terreur panique s'empara des soldats de Mouça; ils se débandèrent, et lui-même, se voyant abandonné, s'enfuit, tomba dans un marais, fut fait prisonnier par un des cavaliers envoyés à sa poursuite, et conduit devant Muhammed, qui le fit étrangler sur-le-champ. Sa fin tragique, arrivée en 816 (1413), après un règne de trois ans et quelques mois, termina la guerre civile qui désolait l'empire ottoman, et en assura la possession à Muhammed, dont l'avénement ne date que de cette époque; mais l'agitation produite par ces troubles intérieurs ne put s'apaiser de longtemps, et des insurrections éclatèrent à diverses reprises pendant les huit années du règne du successeur de Baïezid-Ildirim.

Malgré ces secousses, l'empire, réuni enfin sous un sceptre unique, échappa à la destruction imminente ou au démembrement dont la guerre civile le

(*) Les annalistes ottomans n'excusent le prince Muhammed d'avoir introduit dans son armée des troupes étrangères, que par la nécessité urgente dans laquelle il se trouvait; car un préjugé religieux s'oppose à ce mélange de guerriers infidèles avec les enfants du prophète. Muhammed, pour choquer le moins possible l'opinion publique, n'accepta les soldats d'Emmanuel II que sous la condition expresse que les deux corps d'armée agiraient séparément. Ces mêmes écrivains ne manquent pas d'attribuer la défaite de Baïezid par Timour-Leng à la coopération de vingt mille Serviens que le Sultan avait reçus dans son armée. « On ne « peut voir sans un grand scandale, disent-« ils, l'union de la croix et du croissant, « et les drapeaux de Mahomet confondus « avec ceux du Christ. »

menaçait; et la dynastie d'Osman sortit triomphante de cette sanglante épreuve et de ces longues luttes intestines.

Le règne de Mouça fut trop court pour permettre à ce prince d'en laisser des vestiges durables. Il n'eut pas le temps d'achever la superbe mosquée commencée à Andrinople par Suleïman. On cite comme son ouvrage une école établie à Gallipoli. Parmi les savants de son époque, le plus remarquable est Bedreddin, auteur de traités sur la jurisprudence et la théologie. Il avait été honoré par Mouça de la dignité de juge de l'armée (*kazi-asker*). Quelques années plus tard, il fut condamné à être pendu pour avoir ourdi une conspiration de derviches contre Muhammed. Bientôt nous parlerons en détail de cette insurrection, la plus dangereuse qui ait jamais ébranlé l'empire ottoman. Dans l'histoire de l'Orient moderne, c'est la seule qui ait été conçue par des religieux, avec le but d'exploiter le fanatisme au profit d'une idée politique.

CHAPITRE VII.

SULTAN-MUHAMMED-KHAN, VULGAIREMENT MAHOMET Ier, FILS DE BAIEZID-ILDIRIM.

Lorsque la mort du dernier et du plus redoutable des prétendants à la succession de Sultan-Baïezid eut enfin assuré le trône à Sultan-Muhammed, le peuple et l'armée, également fatigues de la guerre civile, saluèrent d'acclamations sincères et unanimes l'avénement de leur nouveau maître. Les ambassadeurs de l'empereur grec, des princes de Servie, de Moldavie, de Valachie, de Yanina, de Lacédémone et de l'Achaïe, vinrent unir en même temps leurs félicitations aux suffrages de ses sujets. Sultan-Muhammed accueillit tous ces envoyés avec une égale bienveillance, les combla de présents, les admit à sa table, et, lorsqu'ils prirent congé de lui, leur laissa pour adieux ces paroles rassurantes : « Répétez bien à vos maîtres que je « donne à tous la paix, et que je l'ac« cepte de tous. Que le dieu de paix « inspire ceux qui seraient tentés de la « violer ! » Il ajouta en s'adressant aux messagers d'Emmanuel Paléologue : « Dites *à mon père* que, grâce à son « secours, je suis rentré dans les pos« sessions de mes ancêtres, et qu'en « souvenir de ce service je lui serai « dévoué comme un fils à son père, et « chercherai toutes les occasions de lui « être agréable. » Joignant les effets aux promesses, Sultan-Muhammed restitua aux Grecs tout ce que les Sultans ses prédécesseurs leur avaient injustement enlevé, et resta toute sa vie, autant par honneur que par politique, leur fidèle allié. Les premiers actes de ce prince équitable firent naître ainsi les plus belles espérances, et la suite de son règne les réalisa. Après avoir conclu un traité avec les républiques de Venise et de Raguse, il marche contre son rebelle vassal Djouneïd, gouverneur d'Okhri, prend d'assaut Kyma, la forteresse de Katchadjik, et Nymphæon, et met enfin le siége devant Smyrne, qui capitule au bout de dix jours. La mère de Djouneïd, renfermée dans cette dernière ville, obtint la grâce de son fils. Le Sultan se contenta de lui ôter le gouvernement qu'il avait si souvent mérité de perdre, et lui laissa ses richesses et la vie. Sultan-Muhammed, en prenant possession de Smyrne, en fit raser les fortifications. Une tour que les chevaliers de Rhodes avaient élevée à l'entrée du port, ayant été comprise dans cette démolition, le grand maître de l'ordre s'en plaignit au Sultan, qui, en dédommagement, lui accorda, dans le territoire de Mentèchè, un emplacement propre à la construction d'un château.

On a vu précédemment que, pendant la guerre de Muhammed et de Mouça, le prince de Karamanie avait tenté de secouer le joug ottoman. Ce seigneur rebelle avait mis le siége devant Brousse, sans pouvoir s'en emparer, grâce à la vigoureuse défense de la garnison. Les assiégeants avaient tenté vainement de miner la citadelle, et de détourner le cours du gros ruisseau de Binar-Bachi qui fournissait l'eau à la

ville. De fréquentes sorties les avaient forcés d'abandonner leur projet. Irrité de cette résistance invincible, Karaman saccagea les environs et les faubourgs de Brousse; dans sa rage impie, il profana le tombeau du vainqueur de son père, de Sultan-Baïezid, dont il livra les restes aux flammes. Par un hasard singulier, au moment de cette violation de la sépulture d'un héros, le convoi funèbre de Mouça, l'un de ses fils, arrivait. A ce lugubre spectacle, les assiégeants furent frappés de terreur : le prince de Karamanie lui-même, saisi d'une frayeur superstitieuse, leva le siége, après avoir mis le feu aux faubourgs : « Si tu fuis de« vant l'Ottoman mort, lui dit un de « ses guerriers, comment résisteras-tu « à celui qui est vivant? » Le prince, offensé de cette observation, n'y répondit qu'en ordonnant le supplice du conseiller audacieux.

Sultan-Muhammed, après avoir apaisé la révolte de Djouneïd, se met en marche pour punir le seigneur de Karamanie. Les villes d'Ak-Chèhir, de Beï-Chèhri, de Sidi-Chèhri, et quelques autres encore, ouvrent leurs portes au monarque ottoman, sans oser faire la moindre résistance. Konia seule essaye de se défendre; mais Karaman, effrayé de la marche rapide du vainqueur, vient se jeter à ses pieds, le front ceint d'un bandeau, en signe de soumission, et il obtient sa grâce (*). A peine Muhammed s'est-il éloigné, que l'incorrigible vassal se révolte de nouveau. Le Sultan revient en hâte sur ses pas, et tombe malade en route. Sinan, plus connu sous le nom de Cheïkhi, fameux médecin et meilleur poëte, est appelé. Convaincu que le chagrin est la seule cause de la maladie du prince, il le traite en conquérant, et lui ordonne pour remède *une victoire*. En effet, dès que Baïezid-Pacha, suivant l'ordonnance du médecin, eut battu le sujet révolté, la guérison du monarque s'opéra comme par miracle. Le fils du vaincu, Moustapha-Beï, fait prisonnier, est amené devant Muhammed, et la main sur la poitrine, prononce ce serment au nom de son père : « Je jure que tant que cette âme res« tera dans ce corps, je respecterai les « possessions du Sultan. » Malgré cette promesse solennelle, à peine est-il sorti du camp du vainqueur, qu'il s'empare des troupeaux errants dans la plaine. Comme on s'étonnait de cette violation si prompte de sa parole : « J'ai promis « de ne point troubler la paix, *tant que « cette âme resterait dans ce corps*, » dit-il en tirant du vêtement qui recouvrait sa poitrine, un pigeon qu'il venait d'étouffer. Indigné de tant de mauvaise foi, Sultan-Muhammed se prépare à punir les perfides. Le prince de Karamanie s'enfuit dans le *Tach-ili* (contrée pierreuse, autrefois *Cilicie pétrée*); et son fils se réfugie à Konia. Assiégée pour la troisième fois, cette ville est bientôt obligée de se rendre. Sultan-Muhammed, dans son inépuisable clémence, pardonne encore aux coupables, et prononce ces belles paroles : « Ce « serait ternir ma gloire que de punir « un infâme comme toi. Si ton âme « perfide t'a poussé à trahir tes ser« ments, la mienne m'inspire des sen« timents plus dignes de la majesté de « mon nom : tu vivras ! »

Une rupture avec les Vénitiens, causée par une méprise involontaire, obligea Sultan-Muhammed à retourner en Europe. Après un combat naval, livré devant Gallipoli le 29 mai 1416, et dans lequel la flotte ottomane fut battue, un nouveau traité se conclut. L'ambassadeur que le Sultan envoya l'année suivante à Venise, y fut entretenu, ainsi que toute sa suite, aux frais de la république (*), et reçut, en

(*) Un verset du Coran dit : « On ne doit « point abattre une tête qui se couvre du « bandeau » (c'est-à-dire, qui demande grâce). Cette sentence ne souffre d'exception que lorsqu'il y aurait du danger à laisser vivre les prisonniers, ou bien impossibilité de les garder. Dans ces cas, leur mort est considérée comme légitime, parce qu'elle diminue le nombre des ennemis du prophète.

(*) Les Vénitiens, les musulmans et les Grecs avaient hérité cet usage des anciens.

partant, de riches étoffes d'or, et quatre arcs merveilleusement travaillés à l'orientale.

Dans la même année (819-1416), Sultan-Muhammed établit des liaisons avec divers petits souverains de l'Asie centrale, soumit au tribut quelques autres princes chrétiens, et fit des excursions en Styrie et en Hongrie, où il fut battu par le vice-palatin Peterfy et par le roi Sigismond. Rappelé au delà du Bosphore par les dissensions survenues entre plusieurs seigneurs voisins des frontières de l'empire ottoman, il eut l'adresse de se faire céder par Isfendiar, prince de Sinope, les villes de Tosia (*Docea*) et de Kanghri (*Gangra*).

C'est vers cette époque, et lorsque Sultan-Muhammed, de retour en Europe, s'y occupait à remonter sa marine détruite à Gallipoli, que le juge de l'armée, le savant Bedreddin, dont nous avons parlé dans le précédent chapitre, préparait, avec une patience et une habileté surprenantes, la fameuse conspiration des derviches, qui mit dans le plus grand danger la souveraineté absolue du Sultan, en répandant les principes de la liberté et de l'égalité. Après la mort de son protecteur Mouça, Bedreddin avait été exilé à Nicée, d'où il parvint à s'échapper. Il se mit alors à prêcher sa nouvelle doctrine religieuse : elle était basée sur la possession en commun de tous les biens, à l'exception des femmes. Beurekludjè-Moustapha, jeune musulman d'un caractère plein d'exaltation et de fanatisme, fut l'instrument choisi par Bedreddin pour frayer la route à son ambition. L'apôtre de la nouvelle doctrine prit le titre de *Dèdè-Sultan* pour exprimer sa supériorité religieuse et civile (*). Un juif apostat se joignit à ces imposteurs, parcourut l'Asie à la tête de nombreux derviches, et fut un de leurs prédicateurs les plus fougueux. Afin d'étendre leur domination en Europe comme en Asie, ces novateurs déclarèrent qu'ils adoraient le même dieu que les chrétiens, et ils accueillirent avec joie ceux d'entre ces derniers qui voulurent se joindre à eux. Ils envoyèrent à Chio des disciples, espèce de missionnaires chargés de faire des prosélytes. Un de ces émissaires, la tête nue et les pieds entourés d'un morceau de drap, se présenta chez un anachorète grec : « Je « suis anachorète comme toi, lui dit il, « j'adore le même dieu que toi, et je « viens te voir pendant la nuit, en « marchant à pied sec sur la mer. »

Enivrés d'un succès obtenu par six mille d'entre eux sur les troupes de Sisman, fils renégat du roi de Servie et gouverneur de la province de Saroukhan, chargé par Sultan-Muhammed de les châtier, et qui périt lui-même dans le combat, ces enthousiastes redoublèrent d'audace. Ils proclamèrent des réformes entièrement opposées aux préceptes du Coran et à l'esprit de l'islamisme, et se rapprochèrent toujours plus des chrétiens. Ces innovations parurent si dangereuses à Sultan-Muhammed, qu'il ordonna à Ali-Beï, nouveau gouverneur d'Aïdin et de Saroukhan, de réunir toutes ses forces contre les rebelles. Mais Ali-Beï ne fut pas plus heureux que Sisman : complétement battu, il eut à peine le temps de se réfugier à Magnésie avec les débris de son armée.

Les deux revers successifs éprouvés

Romains, qui accordaient aux ambassadeurs le logement, la nourriture et les vêtements, *locum, lautia* et *vestimenta* (Tite-Live) ; ce qu'on appelle en turc : *konak, taïin* et *kaftan*. De ces trois dons, les deux premiers ayant été supprimés depuis longtemps chez les musulmans, le *kaftan* est le seul qui soit resté en usage jusqu'en ces derniers temps. Cette coutume est antérieure aux Romains eux-mêmes, et les Orientaux l'ont constamment pratiquée envers les ambassadeurs étrangers, qui n'avaient au surplus que des missions temporaires : la permanence des agents diplomatiques auprès des souverains est une institution moderne, qui ne remonte pas à plus de trois siècles.

(*) On appelle *dèdè* tout supérieur ou directeur d'un ordre ou d'un couvent ; la valeur du mot *sultan* est trop connue, pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans une plus longue explication.

par les armes de Sultan-Muhammed, lui imposaient l'obligation de punir les rebelles de la manière la plus éclatante. Les troupes des provinces européennes et asiatiques se réunirent sous les ordres de son fils Murad, âgé seulement de douze ans, et qui, malgré son extrême jeunesse, était gouverneur d'Amassia. Ce prince, accompagné de son vézir Baïezid-Pacha, anéantit les factieux dans une bataille décisive près de Kara-Bournou, dans les environs de Smyrne et en face de l'île de Chio. Leur chef, Moustapha, fait prisonnier avec quelques-uns de ses adeptes échappés au carnage, fut mis à la torture. Les tourments les plus affreux ne purent le faire rentrer au sein de l'islamisme. Ses bourreaux, renonçant à vaincre son obstination, le clouèrent, les bras et les jambes écartés, sur une longue planche, l'attachèrent ainsi sur un chameau, et le promenèrent à travers la ville d'Éphese. Ceux d'entre ses disciples qui refusèrent d'abjurer leur nouvelle croyance, furent massacrés devant lui. Ces fanatiques, exaltés par l'exemple de leur maître, loin de craindre la mort, se précipitaient sur les poignards : « Dèdè « Sultan, s'écriaient-ils en expirant, « reçois-nous dans ton royaume. » Le juif Torlak-Kèmal, vaincu aux environs de Magnésie, et Bedreddin, premier moteur de l'insurrection, fait prisonnier près de Serès en Macédoine, furent pendus. Le petit nombre de ces sectaires, qui échappèrent à la destruction de leur parti, firent courir le bruit que Beurekludjè-Moustapha existait encore, et s'était retiré à Samos pour se livrer à la vie contemplative.

A peine Sultan-Muhammed achevait-il d'etouffer dans le sang la redoutable secte qui avait ébranlé son trône, qu'un danger plus grand peut-être vint le menacer. Son frère Moustapha-Nabedid (le perdu), qui avait disparu à la fameuse bataille d'Angora, sortant tout à coup de son obscurité, réclamait le trône de Baïezid, dont il se disait l'héritier légitime. Était-ce le véritable Moustapha qui reparaissait, armé de droits incontestables, ou bien un imposteur, profitant de la mystérieuse incertitude qui voilait la destinée du cinquième frère de Baïezid-Ildirim, et cherchant à usurper la souveraine puissance?.... Les historiens ottomans, à l'exception d'un seul (Nechri), dont à la vérité le témoignage est le plus respectable, se prononcent pour la seconde hypothèse, et appellent en conséquence le prétendant *Duzmè-Moustapha* (le faux Moustapha). Quant aux historiens grecs, ils sont unanimes dans l'opinion contraire. Il devient assez difficile, dans ce conflit d'opinions opposées, de démêler la vérité, que la partialité intéressée des écrivains des deux nations tendait encore à obscurcir. Quoi qu'il en soit, soutenu par le prince de Valachie, et par Djouneïd, gouverneur de Nicopolis, à qui le Sultan trop généreux avait déjà pardonné deux révoltes, le prétendant envahit la Thessalie. Battu près de Salonique, il se réfugia dans cette ville. Le commandant grec refusa de l'abandonner à la vengeance de Sultan-Muhammed; l'empereur Emmanuel approuva la conduite de son sujet, et répondit noblement, aux instances de son puissant allié, qu'un souverain ne peut sans honte livrer le fugitif qui vient chercher un asile au pied du trône. Il ajouta cependant qu'il s'engageait à ne jamais rendre la liberté au prétendant, du moins tant que le Sultan vivrait. Sultan-Muhammed, assez grand lui-même pour sentir toute la dignité de cette réponse, se contenta de la promesse d'Emmanuel, et consentit à payer annuellement une pension de trois cent mille aspres à Moustapha, à qui il semblait ainsi reconnaître tacitement la qualité de frère. Par un excès de générosité de la part du Sultan, Djouneïd et trente de ses compagnons furent compris dans ce traité. Le prince de Valachie fut moins heureux : pour le punir de l'appui qu'il avait prêté aux rebelles, le Sultan envahit et ravagea sa province. Devenu le maître absolu de l'empire, dont la répression des derniers troubles assurait enfin le repos, Sultan-Muhammed résolut de se rendre dans

ses provinces asiatiques, en passant par Constantinople. L'empereur grec, repoussant avec indignation les infâmes conseils de ses courtisans, qui l'engageaient à profiter de la circonstance pour s'emparer du Sultan, le reçut au contraire avec la plus grande cordialité, et répondit à la noble confiance que montrait en sa loyauté le monarque ottoman. Trois députés, porteurs de riches présents, et accompagnés d'un grand nombre d'archontes, allèrent au-devant de lui, et le conduisirent jusqu'aux rives du Bosphore. Là, Emmanuel et son fils l'attendaient sur la galère impériale. Pendant la traversée, les deux souverains se donnèrent mutuellement les plus grands témoignages d'estime et d'amitié. Ce fut un beau spectacle que de voir les successeurs d'Osman et de Constantin, oubliant les longues dissensions qui avaient divisé leurs prédécesseurs, rejeter une politique déloyale, et n'agir entre eux que d'après les lois de l'honneur et de la franchise! Cent ans après, François Ier en agissait ainsi avec Charles-Quint, son heureux rival : de tels rapprochements ne sont pas indignes d'être rappelés à la mémoire des hommes.

L'année suivante (824-1421), Sultan-Muhammed retourna à Andrinople; mais à peine y était-il arrivé qu'il fut frappé d'apoplexie. Revenu à lui, et ne se dissimulant pas que l'heure fatale approchait, il recommanda vivement a la fidélité du grand vézir Baïezid-Pacha, l'héritier de la couronne, Murad, alors à Amassia; il lui écrivit de revenir en toute hâte, et traça de sa propre main, au bas de la lettre, un distique persan dont voici la traduction : « Si notre nuit s'écoule, elle sera « suivie d'un jour brillant : si notre « rose se fane, elle sera remplacée par « un rosier délicieux. »

La nouvelle de la maladie du Sultan avait répandu la consternation dans l'armée. Il eut encore la force de se montrer à elle, et en fut salué par de vives acclamations : il expira le lendemain. Ibrahim et Baïezid-Pacha résolurent, dans cette grave circonstance, de cacher sa mort à tous, jusqu'à ce que Murad eût pris possession du trône. Ce prince reçut à Amassia la nouvelle de la fin prématurée de son père, et partit secrètement pour Brousse. En attendant qu'il y fût arrivé, le conseil s'assemblait chaque jour à Andrinople, comme du vivant de Sultan-Muhammed. On publia même, en son nom, l'ouverture d'une campagne en Asie, et l'ordre fut donné à une partie des troupes de se rendre sur-le-champ à Bigha. Les janissaires et les sipahis voulurent, avant de partir, voir encore une fois leur souverain. Cette demande inattendue mit les vézirs dans le plus grand embarras. Il fallait cependant satisfaire ces troupes, dont l'impatience redoublait à chaque instant, ou leur dévoiler un secret qu'il importait de tenir encore caché. On leur représenta vainement que la fatigue de cette cérémonie aggraverait la maladie du Sultan, rien ne put vaincre leur persistance : on fit donc défiler l'armée sous les fenêtres du kiosk du sérail d'Andrinople. Les soldats, en passant devant le palais, poussaient de longs cris de joie à la vue de leur maître, qu'ils apercevaient, à travers les vitres, assis sur son trône et les saluant du geste. L'éloignement ne leur permit pas de distinguer qu'ils ne voyaient plus qu'un cadavre, dont un page, caché derrière le corps, et les mains passées dans les manches de la pelisse impériale, faisait mouvoir les bras. Cette comédie funèbre contenta les troupes, qui partirent sans défiance. La mort de Sultan-Muhammed resta ainsi ignorée quarante et un jours, pendant lesquels Murad eut le temps de se rendre à Brousse et d'y prendre possession de la couronne. Le corps de Muhammed, conduit dans cette ville par l'armée elle-même, y fut enseveli dans le turbè de Yèchil-Imaret, fondé par ce monarque, et où il repose seul. Ce magnifique mausolée est placé au milieu d'un beau jardin. Ses murs octogones sont recouverts, tant extérieurement qu'intérieurement, de porcelaine verte de Perse : sur chacune des faces un verset du Coran est inscrit en lettres d'argent sur un fond d'azur. A côté

de ce tombeau s'élève la superbe mosquée de Yèchil-Imaret, remarquable surtout par l'aspect singulier que présentent ses murs, revêtus de carrés de marbres blancs, noirs, rouges, gris, verts, jaunes et bleus, qui forment la mosaïque la plus bizarre. Bâtie sur une terrasse en marbre blanc, elle n'a point, comme les autres mosquées, de parvis à colonnades; la porte, chargée d'ornements d'une admirable délicatesse et d'un goût exquis, est le chef-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture orientales. Elle s'élève jusqu'au faîte du bâtiment, et est entourée, ainsi que les fenêtres, d'un cadre de marbre rouge, couvert d'inscriptions. Cette seule porte a coûté quarante mille ducats, et il a fallu consacrer trois années à sa construction. En entrant dans la mosquée, l'œil est frappé d'un étrange reflet, produit par la porcelaine bleue et verte dont les parois intérieures sont revêtues. Le mihrab, niche dans laquelle on renferme le Coran, est taillé dans du marbre rouge et orné de riches sculptures. Autrefois les coupoles et les minarets étaient aussi recouverts de porcelaine verte, et lorsque les rayons du soleil frappaient ces dômes légers, on eût cru voir un de ces palais élevés par les mains des génies aux ordres du possesseur de la *lampe merveilleuse*. La couleur qui dominait dans cette mosquée lui avait valu le nom de Yèchil-Imaret (fondation verte).

On doit encore à Sultan-Muhammed Ier l'achèvement d'Oulou-Djami (la grande mosquée), commencée à Andrinople par son frère Suleïman, et continuée par Mouça, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'eut pas le temps de l'achever. Ce bel édifice forme un carré parfait; chaque façade est de cent quatre-vingt-neuf pieds de long; il a neuf coupoles intérieures, cinq extérieures, et deux minarets. Mais aucune des mosquées dont nous venons de parler, ne peut égaler celle dont Murad Ier jeta les fondements à Brousse, que son fils Baïezid-Ildirim laissa imparfaite, et qui coûta aussi à Sultan-Muhammed des sommes énormes pour l'achever.

Le plan de ce bel édifice est dans le système des premiers grands temples de l'islamisme. Il occupe une surface de cent pas carrés, divisée en vingt-cinq compartiments égaux, soutenus chacun par quatre piliers, qui autrefois étaient dorés jusqu'à hauteur d'homme : vingt-quatre de ces compartiments sont surmontés d'une coupole; le vingt-cinquième, placé au centre, a, au lieu de voûte, une fenêtre ronde de vingt pas de diamètre, qui éclaire l'intérieur de l'édifice. Au-dessous, un immense bassin répandait la fraîcheur dans la mosquée. La chaire est ornée de sculptures d'une délicatesse et d'un fini parfaits, représentant de légères bordures en arabesques, des feuillages, des fruits et des fleurs. Sur les murs, on lit des inscriptions qui désignent les attributs de Dieu. Deux grands minarets, séparés de l'édifice, s'élèvent aux deux extrémités de la façade principale. De la galerie supérieure de l'un d'eux, où la voix du *muezzin* vient appeler à la prière, jaillit un jet d'eau que les sources du mont Olympe alimentent sans cesse. On ne peut se faire une idée de l'effet que produit la structure hardie et dégagée de cet admirable monument.

L'amour des arts et le goût dont Sultan-Muhammed fit preuve dans la construction de ces édifices pieux, lui valurent le surnom de *Tchèlèbi*, qui n'a pas d'équivalent bien juste dans notre langue, mais qui correspond assez exactement au *Gentleman* des Anglais. Ce penchant prononcé pour la magnificence et la grandeur dégénéra même quelquefois chez lui en amour de l'ostentation. Les musulmans les plus rigides le blâment d'avoir, le premier, violé les lois somptuaires, établies par Mahomet, en se servant de *vaisselle d'argent*. Ses successeurs, jusqu'à Sultan-Baïezid II, n'osèrent pas imiter cet exemple; et ce monarque même, qui, cédant aux conseils des grands de sa cour fastueuse, fit faire un magnifique service de table en or et en argent, crut devoir, pour ainsi dire, légitimer ce luxe, en l'employant

au soulagement de l'indigence. Il nourrit dans son palais, pendant trois jours, un grand nombre de pauvres que l'on servait dans cette belle vaisselle.

Sultan-Muhammed se distingua par ses largesses envers les chefs de la religion musulmane. Il fut le premier prince ottoman qui envoya au chérif de la Mecque une somme d'or, appelée *surrè*, destinée aux indigents de cette ville et de Médine. Sous son règne, le goût de la littérature prit naissance. Parmi les hommes distingués de cette époque, nous nous bornerons à citer en première ligne Sinan-Cheïkhi de Kermian, médecin du Sultan, fameux par sa traduction du poëme persan de *Khosrew et Chirin*, terminée par son neveu Djèmali, poëte célèbre lui-même, et dont la réputation est fondée principalement sur le premier poëme écrit en langue turque et intitulé : *Khorchid et Ferroukhchad*. Cheïkhi composa encore le *Kharnâmè* (livre des ânes), où il ridiculise ses ennemis ; Arabchah le Syrien, gouverneur des fils de Sultan-Muhammed, après l'avoir été de ceux de Timour, et qui, outre l'histoire de ce conquérant, écrivit d'autres ouvrages sous les titres les plus bizarres, tels que *les Merveilles des pleines lunes* (Adjâïb-ulboudour), *le Raisin du conseil*, etc. ; Sofi-Baïezid, ancien précepteur du Sultan, et qui par ses sages conseils ayant contribué à la restauration de la monarchie, reçut en récompense la dignité de Cazi-Asker ; enfin Mouhiï-uddin-Kafièdji, qui composa un si grand nombre d'ouvrages, qu'il avait oublié le contenu et même le titre de plusieurs.

Outre ces littérateurs et ces savants, des cheïkhs distingués par leur piété et leur mérite, vécurent sous le règne de Sultan-Muhammed. Nous avons eu déjà l'occasion de citer le grand cheïkh Bokhari, connu sous le nom d'Emir-Sultan ; et surtout Bedreddin, aussi fameux par la révolte des derviches que par ses ouvrages. Parmi les plus illustres, nommons encore les cheïhks Abdullatif-Moukaddèçi de Jérusalem, auteur du *Tohfet* (le présent), livre ascétique rempli d'érudition ; et Pir-Élias d'Amassia, mystique fameux, jouissant d'une grande réputation de sainteté, et à qui Sultan-Muhammed fit élever un magnifique mausolée à Sèwadiïè.

Sultan-Muhammed, vainqueur de ses frères, l'emportait sur eux par les qualités physiques et morales. Supérieur dans les exercices gymnastiques, il n'était pas moins remarquable par l'élévation de son esprit et la grandeur de son caractère. Son teint, d'une blancheur éclatante, faisait ressortir l'éclat de ses yeux noirs, et la couleur brune des épais sourcils qui se joignaient sur son front vaste et saillant. Sa poitrine élevée, ses mains longues et musculeuses, donnaient une haute idée de sa force, que les historiens ottomans comparent à celle du lion, ainsi que son regard à celui de l'aigle. Prince équitable, bienfaisant, généreux, constant en amitié, humain envers tous, sans distinction de nation ni de croyance, Sultan-Muhammed a mérité d'être mis au rang des meilleurs souverains de sa race : il consolida le trône d'Osman, ébranlé par les deux fléaux de l'invasion étrangère et de la guerre civile, et fut, pour employer les expressions d'un écrivain musulman, *le Noé qui sauva l'arche de l'empire, menacée par le déluge des Tatares.*

CHAPITRE VIII.

SULTAN-MURAD-KHAN (VULGAIREMENT AMURAT II), FILS DE SULTAN-MUHAMMED Ier.

Sultan-Murad, à peine âgé de dix-huit ans, mais déjà gouverneur d'Amassia depuis six années, fut reçu à Brousse par les janissaires, qui l'escortèrent jusqu'à son palais. Après avoir fait rendre les derniers devoirs à son père, et ordonné un deuil de huit jours, il envoya signifier son avénement au roi de Hongrie, à l'empereur grec, et aux princes de Mentèchè et de Karamanie. Un traité de paix fut conclu avec ce dernier, et une trêve de cinq ans avec Sigismond. Emmanuel seul, oubliant les maux causés à son pays par l'inimitié des monarques

ottomans, osa sommer Sultan-Murad de lui livrer ses deux frères en otage, en exécution d'une clause du testament de Sultan-Muhammed. En cas de refus, l'empereur menaçait Sultan-Murad de remettre en liberté Moustapha, fils de Baïezid-Ildirim, et son héritier légitime, et de le faire reconnaître par les provinces européennes, en attendant la soumission de celles d'Asie. Le vézir Baïezid-Pacha répondit, au nom de son maître, que la loi du Prophète ne permettait pas aux fils des vrais croyants d'être élevés chez les *ghiaours* (infidèles). Dès qu'il connut cette réponse, Emmanuel, suivant sa menace, délivra le prétendant, après lui avoir imposé la condition de rendre à l'empire grec Gallipoli, et un grand nombre d'autres villes. Dix galères, sous les ordres de Démétrius Lascaris, débarquent Moustapha et sa suite devant Gallipoli, dont tous les habitants, et même ceux des environs, se soumettent; mais la garnison de la forteresse refuse de la livrer au prétendant. Ce prince laisse Démétrius devant la ville, et poursuit sa marche vers l'isthme d'Athos, grossissant son armée d'une partie des populations qui se trouvaient sur son passage, et prenant possession de quelques places. Sultan-Murad envoie Baïezid-Pacha à Andrinople : ce vézir rassemble environ trente mille hommes, et établit son camp près de la ville. Moustapha, dont l'armée était devenue bien plus forte par la réunion des grands vassaux de l'empire, s'avance vers les troupes de Sultan-Murad, et leur ordonne audacieusement de mettre bas les armes. Cet ordre produit un effet magique; les soldats obéissent; Baïezid-Pacha et son frère Hamza sont chargés de chaînes; le premier est mis à mort, et le second rendu à la liberté. A ces nouvelles, la forteresse de Gallipoli capitule; Démétrius Lascaris Léontarios se dispose à y mettre garnison; mais Moustapha s'y oppose, en disant qu'il ne fait pas la guerre au profit de l'empereur. Le général grec, voyant s'évanouir ainsi toutes les espérances que son maître avait fondées sur l'élargissement du prétendant, cherche alors à renouer avec Sultan-Murad; mais l'obstination d'Emmanuel à exiger qu'on lui remette les deux frères du Sultan, fait rompre les négociations. Le monarque ottoman conclut alors un traité d'alliance avec les Génois de Phocée, qui lui offrent leurs vaisseaux, et lui envoient la portion échue du tribut qu'ils payaient à son prédécesseur (*).

Lorsque Sultan-Murad avait appris la défection de l'armée de Baïezid-Pacha et la triste fin de ce vézir, il avait prononcé, avec la résignation qui caractérise les musulmans, ces pieuses paroles : « Ne cherchons d'autre cause « à ce malheur que la colère de Dieu; « nos péchés nous ont attiré son indi« gnation; tâchons de le fléchir par « nos ferventes prières et par nos « larmes; car, lorsque le Créateur est « contraire, que peut faire la créa« ture? » Il alla visiter ensuite le grand cheïkh-Bokhari, et lui demanda son intercession. Emir-Sultan se mit en prières pendant trois jours; il tombe enfin en extase, et entend la voix de Mahomet : « Le Dieu de miséricorde « a exaucé les vœux de Murad; dis-lui « que la puissance divine lui donnera « la victoire. » Le cheïkh répète au Sultan cette promesse, et lui ceint l'épée qui doit punir les rebelles. Sultan-Murad, plein de confiance dans les paroles du derviche, se retranche derrière la rivière d'Ouloubad, et attend sans crainte l'ennemi. Tout à coup Moustapha, qui s'avançait pour livrer bataille, est saisi d'un violent saignement de nez qui dura trois jours, et lui causa un tel affaiblissement qu'il fut obligé de suspendre l'attaque. Le

(*) Dès le règne de Michel Paléologue, des Italiens avaient obtenu de cet empereur le privilége d'exploiter des mines d'alun dans le district de Phocée. Des nobles génois commandaient la forteresse construite avec l'aide des Grecs, pour protéger cet établissement. Sous Muhammed Ier, Jean Adorno, fils du doge de Gênes, gouverneur de la Nouvelle-Phocée, s'était engagé à payer au Sultan un tribut, au moyen duquel la colonie génoise achetait la franchise de son pavillon.

fils de Mikhal-Oghlou, prisonnier du Sultan, fut mis en liberté; et, plein de reconnaissance pour la générosité de ce prince, il s'avança pendant la nuit vers le camp de Moustapha, et exhorta ses anciens compagnons d'armes à venir rejoindre leur chef. Aussitôt les èkindjis passèrent, avec leurs officiers, du côté de Murad. Les azabs restèrent fidèles à Moustapha; mais, ayant voulu tenter une surprise, ils furent massacrés par les janissaires. La défection de Djouneïd, qui, bientôt après, abandonna le camp, sema la terreur dans le reste de l'armée du prétendant. Se croyant abandonnés de leurs chefs, les soldats s'enfuirent dans le plus grand désordre. Moustapha, resté seul avec quelques valets, se réfugia dans Gallipoli, et vit, du haut des remparts, s'avancer la flotte génoise qui conduisait Sultan-Murad vers les côtes d'Europe. Le débarquement s'opéra à quelque distance du port de Gallipoli; Moustapha quitta cette ville, et se sauva en Valachie. Trahi dans sa fuite par ses propres serviteurs, il est pris à Kizil-Agatch-Yènidjè, et condamné à périr du supplice des malfaiteurs.

L'empereur grec, ayant appris la défaite et la mort tragique de Moustapha, commença à craindre pour lui-même. Il envoya au Sultan des ambassadeurs chargés de lui porter des protestations d'amitié, et de ne rien négliger pour apaiser sa colère. Pour toute réponse, Sultan-Murad, à la tête de vingt mille hommes, s'avança sous les murs de Constantinople. Il fit construire des machines destinées à faciliter l'assaut, et publia que la ville et tous ses trésors seraient abandonnés aux musulmans. Cette promesse accrut considérablement les forces de l'armée assiégeante, à laquelle s'empressèrent de se joindre une foule de gens sans aveu, attirés par l'espoir d'un riche pillage. Les nombreux derviches, qui se rendirent au camp de Sultan-Murad, réclamaient, comme la part de butin devant naturellement leur échoir, les religieuses que renfermaient les couvents de Constantinople. Le grand cheïkh Emir-Sultan-Bokhari était à leur tête. La victoire d'Ouloubad, attribuée à ses prières, avait ajouté à la considération dont il jouissait déjà. Objet des profonds respects des musulmans, qui se prosternaient devant lui, et s'empressaient de baiser ses mains, ses pieds, et même les rênes de sa mule, ce personnage révéré entra comme en triomphe dans le camp ottoman : se dérobant aux empressements de la foule, il se retira sous une tente de feutre, et chercha, dans ses livres cabalistiques, l'heure où Constantinople devait tomber devant les enfants du Prophète. Pendant ce temps-là, les derviches ses disciples, remplissant l'air de cris sauvages, insultaient les soldats chrétiens accourus sur les remparts : « Hommes aveugles, « s'écriaient ces fanatiques, qu'avez-« vous fait de votre Dieu? Où est votre « Christ?... Pourquoi vos saints ne vien-« nent-ils pas vous défendre?... De-« main vos murs tomberont; demain « vos femmes et vos filles seront em-« menées en esclavage, et vos nonnes « livrées à nos derviches; car notre « Prophète le veut ainsi! » Enfin, après de longues méditations, le cheïkh Bokhari sortit de sa tente. La foule se pressait autour de lui, attendant en silence l'oracle qu'il allait prononcer. Il annonça solennellement que le 24 août 1422, il monterait à cheval à une heure après midi, et que, lorsqu'il aurait agité son cimeterre et poussé trois fois le cri de guerre, Constantinople serait au pouvoir des musulmans. Au jour et à l'heure indiqués, le cheïkh, monté sur un superbe cheval, s'avança vers la ville, escorté par cinq cents derviches. Au moment où il tira le glaive du fourreau, l'armée entière poussa trois fois le cri d'*Allah* et *Mahomet!* Les Grecs y répondirent par celui de *Christos* et *Panaïa!*... (*) et le combat s'engagea. Il fut terrible. Les musulmans étaient exaltés par les promesses qu'ils croyaient venues du ciel, et les Grecs combat-

(*) Ἡ Παναγία : la *toute sainte*, épithète consacrée à la Vierge Marie chez les Grecs.

taient pour leur culte et leurs foyers, *pro aris et focis*. Le soleil allait disparaître à l'horizon sans que la victoire fût fixée, lorsque tout à coup, au milieu des rayons d'or dont il éclairait les bastions extérieurs, une vierge, revêtue d'une robe violette, et jetant autour d'elle un éclat surnaturel, apparaît aux yeux éblouis des assiégeants, et les remplit d'une terreur panique. Ils fuient, et Constantinople est sauvée. Les historiens qui rapportent ce miracle, assurent que le cheïkh Emir-Sultan lui-même attesta la vérité de cette apparition, confirmée par le témoignage de toute l'armée ottomane. Les Grecs, de leur côté, ne manquèrent pas de dire que la sainte Vierge était descendue du ciel pour protéger les religieuses menacées par les derviches. Quoi qu'il en soit, la déroute des musulmans peut s'expliquer aussi par des causes toutes naturelles. L'empereur Emmanuel, voyant tous ses projets déjoués par la mort du prétendant, avait suscité un second rival à Sultan-Murad. Un autre Moustapha, son frère puîné, excité par son gouverneur et par les agents secrets d'Emmanuel, venait de déclarer sa révolte par la prise de Nicée (*Iznik*). Les habitants de Brousse, menacés aussi par le nouveau prétendant, lui avaient offert en présent cent riches tapis, et s'étaient excusés de ne pouvoir lui ouvrir les portes de la ville, à cause du serment de fidélité qui les liait à Sultan-Murad. Ces nouvelles lui parvinrent pendant l'assaut, et le décidèrent à lever de suite le siége, et à retourner en Asie. Voilà la véritable cause de l'abandon de l'entreprise à laquelle Constantinople échappa encore une fois, grâce au stratagème de son empereur.

Pendant que Sultan-Murad s'avançait à la rencontre de Moustapha, celui-ci allait visiter en secret l'empereur grec, qui ne lui fit que de vaines promesses. Le prétendant retournait à son armée, lorsque, trahi par le perfide Elias, celui même qui l'avait poussé à la révolte, et que l'or de Sultan-Murad avait séduit, il est livré à son heureux compétiteur, et exécuté sur-le-champ, en vertu de ces paroles du Prophète : « Lorsqu'il y a deux khalifes auxquels « on rend hommage, il faut faire mou- « rir l'un d'eux. »

Tandis que Sultan-Murad triomphait du dernier de ses frères, Esfendiar, prince de Sinope et de Kastamouni, profitait de la révolte de Moustapha pour essayer de s'affranchir du joug ottoman. Il mit le siége devant les villes de Tarakli et de Boli ; mais, abandonné par son propre fils Kaçim-Beï, qui entraîna dans sa défection la plus grande partie de l'armée, il fut obligé d'acheter son pardon en donnant sa fille en mariage au vainqueur, et en lui cédant les mines des montagnes de Kastamouni.

L'Asie était pacifiée, et les généraux de Sultan-Murad, vainqueurs en Europe, réduisaient Drakul, prince de Valachie, et battaient les chrétiens de l'Albanie et de la Morée. Le monarque ottoman profita de la paix générale pour organiser son conseil. Avant cette réforme, cinq vézirs étaient à la tête des affaires publiques ; mais la marche en était entravée par cette division des pouvoirs. Oumour-Beï et Ali-Beï, fils de Timourtach, furent envoyés, avec le titre de gouverneurs, dans le Kermian et le Saroukhan ; leur frère, Ouroudj, fut nommé beïlerbeï ; Ibrahim-Pacha resta seul au ministère. Quant au cinquième vézir, Aouz-Pacha, il fut victime des soupçons de son maître, à qui on l'avait dénoncé comme aspirant à usurper la couronne. Sultan-Murad s'étant aperçu que ce seigneur portait une cuirasse sous ses vêtements, lui demanda le motif de cette précaution extraordinaire. A cette question imprévue, Aouz-Pacha n'ayant pu dissimuler son trouble, le Sultan lui fit crever les yeux.

Sultan-Murad, en agissant ainsi, assura la tranquillité intérieure de l'empire, que ses armes triomphantes faisaient respecter au dehors. Les noces du Sultan avec la fille du prince de Sinope furent le signal des fêtes les plus brillantes. La nouvelle épouse fit son entrée à Andrinople avec un éclat dont

cette capitale n'avait pas eu d'exemple jusqu'alors. Les mariages des trois sœurs de Sultan-Murad furent célébrés en même temps. Kaçim-Beï, fils d'Esfendiar, Karadja-Tchèlèbi, gouverneur de l'Asie Mineure, et Mahmoud-Tchèlèbi, fils d'Ibrahim-Pacha, furent les trois seigneurs que Sultan-Murad honora de son alliance.

Cependant, au milieu de la paix et des réjouissances publiques, Sultan-Murad n'oubliait pas les intérêts de sa politique. L'empereur Emmanuel venait à peine de mourir, et déjà un traité conclu avec Jean, son successeur, assurait au Sultan la possession d'un grand nombre de villes sur les bords de la mer Noire et de la Strania (Strymon), et de plus un tribut annuel de trente mille ducats. L'ancien traité de paix avec les princes de Servie et de Valachie, était renouvelé, et une trêve de deux ans signée avec Sigismond, roi de Hongrie, récemment élu empereur d'Allemagne. Un échange de riches présents eut lieu entre les deux souverains : Sultan-Murad envoya des tapis d'Orient, des vases dorés, des étoffes d'or et de soie, etc.; et Sigismond des pièces de velours et de drap de Malines, des chevaux de prix, huit pommeaux d'or et mille florins.

Sultan-Murad, en paix avec tous ses voisins, choisit ce moment pour punir Djouneïd, prince d'Aïdin, de son refus de reconnaître la suzeraineté de la Sublime-Porte. Ce partisan audacieux, qui, depuis la mort de Baïezid, avait prêté son appui à toutes les révoltes, succomba enfin sous les armes de Khalil-Yakhchi-Beï, que le Sultan choisit pour punir le rebelle. Djouneïd, se voyant dans l'impossibilité de résister à des forces supérieures aux siennes, se rendit à Khalil, qui lui promit la vie sauve; mais Hamza-Beï, parent de Khalil et frère de Baïezid-Pacha, que Djouneïd avait fait mourir, envoya, pendant la nuit, dans sa tente, quatre bourreaux qui étranglèrent le prisonnier et sa famille, et portèrent leurs têtes à Andrinople.

Délivré d'un sujet aussi dangereux, Sultan-Murad se rendit à Éphèse, et renouvela diverses alliances, entre autres celle qui existait avec les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, possesseurs de l'île de Rhodes.

De nouveaux troubles dans quelques États de l'Asie obligèrent encore Sultan-Murad à y porter ses armes victorieuses. Il dépouilla les princes Ahmed et Oweïs du gouvernement de Mentèchè, dont il donna le commandement à Balaban-Pacha; il triompha de Muhammed-Beï, seigneur de Karamanie, qui fut tué d'un coup de canon; et fit alliance avec ses trois fils Iça, Ali et Ibrahim. Les premiers épousèrent deux sœurs du Sultan, et reçurent en dot de vastes domaines près de Sofia; le troisième fut investi de la principauté de son père, sous la condition de rendre la portion du territoire de Hamid dont s'était emparé Muhammed-Beï.

Pendant que Sultan-Murad pacifiait tout autour de lui par une politique sage et loyale, son ancien gouverneur, Yourkedj-Pacha, investi de la confiance entière du monarque, qui lui avait accordé le commandement de la petite Arménie, avec le droit de *sikkè*, se livrait à des actes de férocité et de perfidie, dont quelques historiens ottomans n'ont pas craint de se faire les apologistes : quatre cents Turcomans furent attirés à Amassia sous prétexte d'une alliance; Yourkedj-Pacha les reçut avec les démonstrations les plus amicales, les traita somptueusement, leur prodigua les vins et les liqueurs, et profita de leur ivresse pour les charger de chaînes et les jeter dans une prison à laquelle il ordonna de mettre le feu, après avoir eu la barbare précaution d'en faire murer la porte. Une autre perfidie le rendit maître du fort de Kodja-Kyïa (vieux rocher). Haïder, seigneur de ce château situé dans une position inexpugnable, fut victime de la trahison de son confident Taïfour, gagné par les promesses d'Yourkedj-Pacha.

Huçeïn-Beï, chef d'une tribu turcomane, intimidé par ces exemples, et craignant de ne pouvoir échapper aux ruses de l'astucieux pacha, se décida à lui livrer la citadelle de Djanik, es-

pérant ainsi conserver la vie et la liberté. Mais, malgré sa soumission, il est emmené prisonnier à Brousse. Heureusement pour lui, il échappe à ses gardiens et se rend auprès du Sultan, qui, moins cruel que son lieutenant, reçoit Huçeïn avec bonté et lui donne un sandjak en Roumélie.

C'est à cette époque que le prince de Kermian, ébloui de la gloire de Murad, et voulant se concilier de plus en plus la faveur de son puissant allié, vint lui rendre visite à Andrinople. Le monarque ottoman déploya dans cette occasion une très-grande magnificence. De brillantes fêtes signalèrent le séjour du noble voyageur à la cour du Sultan. Un *mihmandar*, ou introducteur des étrangers, fut attaché à sa personne et chargé de prévenir ses moindres désirs. Jaloux de témoigner sa reconnaissance d'un accueil si magnifique, le prince de Kermian fut tellement généreux envers son escorte qu'il épuisa ses ressources, et fut obligé d'écrire au Sultan pour l'instruire de son embarras. Sultan-Murad, qui convoitait les domaines du vieux prince, n'eut garde de refuser l'occasion de lui rendre service. Il lui envoya une forte somme d'argent, et recueillit bientôt le fruit de sa générosité intéressée : au bout d'un an le prince mourut, et institua Sultan-Murad son héritier.

George Brankowitch venait de succéder à Étienne Lazarowitch, souverain de Servie. Suivant la teneur du traité conclu par ce dernier avec le roi Sigismond, celui-ci réclamait plusieurs places fortes, entre autres Gueuïerdjinlik ou Columbaz. Mais cette ville avait été, dans le temps, engagée par Étienne à un boyard pour une dette de douze mille ducats; et le créancier, plutôt que de perdre son gage, avait préféré la livrer aux musulmans. Sigismond voulut leur enlever cette ville, sur laquelle il avait des droits; Sultan-Murad accourut pour la défendre. Bientôt fut conclue entre eux une trêve, en vertu de laquelle le roi de Hongrie se retira sur la rive gauche du Danube; mais à peine y fut-il arrivé avec une partie de ses troupes, que les musulmans, rompant l'armistice, se précipitèrent sur l'arrière-garde, et en firent un carnage affreux. Le nouveau prince de Servie, Brankowitch, se soumit alors à payer à la Porte un tribut de cinquante mille ducats, à interrompre toutes relations avec la Hongrie, et à réunir ses troupes à celle du Sultan.

Andronic Paléologue, l'un des sept fils d'Emmanuel, chargé par lui du gouvernement de la Thessalie, venait d'être chassé de Thessalonique par ses propres sujets qui avaient remis la ville aux Vénitiens. Sultan-Murad vit avec dépit cette place importante en d'autres mains que les siennes, et envoya, pour la conquérir, son lieutenant Hamza, à la tête d'une armée formidable. Après un siége courageusement soutenu par les Vénitiens, et pendant lequel un effroyable tremblement de terre renversa une partie des murs, Thessalonique est prise d'assaut et livrée à toutes les horreurs du pillage : sept mille habitants emmenés en esclavage, les églises profanées, les autels renversés, tels furent les désastres qui accompagnèrent la prise de cette malheureuse cité. Quand le désordre eut cessé, Sultan-Murad permit à ses prisonniers de reprendre leurs anciennes demeures, et il remplaça les habitants morts ou conduits hors de la province, par l'excédant de population de la ville la plus voisine, Yènidjè-Wardar. Ainsi Thessalonique, conquise en 788 (1386) par Murad Ier, reprise par Baïezid en 796 (1394), et par Muhammed après l'interrègne, tomba enfin pour la quatrième fois au pouvoir des Ottomans, et fit depuis partie de leur empire, sous le nom de *Sèlanik* ou Salonique. Malgré les dévastations successives qu'elle avait éprouvées, elle ne tarda pas à redevenir florissante, grâce à sa belle position, qui la rend l'entrepôt nécessaire du commerce de la Thrace et de la Thessalie. Parmi les églises grecques qui furent converties en mosquées, on remarque celle qui contenait le cercueil de saint Démétrius, d'où découlait

incessamment, dit la tradition, une huile balsamique, célèbre par les cures merveilleuses qu'elle opérait. Mais depuis que la voix du muezzin retentit au-dessus des voûtes du temple chrétien, la précieuse source est tarie. Aujourd'hui Sèlanik compte environ quatre-vingt mille habitants, dont cinquante mille sont musulmans, et le reste se compose de Juifs, de Grecs et d'Arméniens.

En 835 (1431), la ville de Janina (*Yania*) ouvrit ses portes au Sultan, sous la condition que les habitants conserveraient leurs priviléges. Mais les commissaires envoyés par Sultan-Murad pour prendre possession de la place, violèrent le traité, firent raser l'église Saint-Michel et les fortifications, et enlevèrent, pour en faire leurs épouses, plusieurs jeunes filles qui les avaient repoussés avec mépris.

Un seigneur valaque, appelé Wlad-Drakul (en langue valaque, *le diable*), après avoir tué *Dan*, son souverain, venait de conclure un traité de paix avec Sultan-Murad, qui avait voulu d'abord soutenir les droits du frère du prince légitime; mais l'offre d'un tribut de la part de l'usurpateur, et la promesse de reconnaître la suzeraineté de la Porte, levèrent les scrupules du Sultan. L'année suivante (1433), il renouvela la trêve avec le roi de Hongrie. Sigismond, revêtu des insignes de la royauté, reçut dans la cathédrale de Bâle les ambassadeurs de son allié; ils lui offrirent douze coupes en or, remplies de pièces du même métal, et des vêtements de soie brodés d'or et chargés de pierres précieuses.

Malgré ces apparences de bonne intelligence entre Sultan-Murad et Sigismond, ce dernier entretenait des relations secrètes avec le prince de Servie et celui de Karamanie, Ibrahim-Beï, qu'il excitait à reconquérir les possessions ravies à ses prédécesseurs par les musulmans. Le vol d'un beau cheval arabe qu'Ibrahim avait enlevé par supercherie au chef des Turcomans de Zoul-Kadriïè qui s'en plaignit à Sultan-Murad, fut le léger grief qui fit éclater la guerre. Le vassal révolté, complétement battu par Sarudjè-Pacha et par le Sultan lui-même, fut obligé d'implorer sa grâce, qu'il dut aux prières de son épouse, sœur du monarque ottoman. Mais ce prince, tout en pardonnant la rebellion d'Ibrahim, voulait punir ceux qui l'avaient provoquée. Brankowitch parvint à détourner l'orage, en rappelant au Sultan la promesse de mariage qui existait depuis quelques années entre ce monarque et Mara, fille du prince de Servie. La jeune fiancée fut remise alors entre les mains des envoyés musulmans, et devint le gage de la réconciliation. Sigismond porta seul tout le poids de la colère du Sultan. Pendant quarante-cinq jours l'armée ottomane ravagea le pays, et, en se retirant, emmena soixante-dix mille prisonniers.

Les noces du Sultan avec la princesse servienne firent succéder les plaisirs à la guerre. Mais au bout de quelques mois, de nouveaux soupçons sur la fidélité de son beau-père et du voïvode de Valachie, décidèrent Sultan-Murad à les attaquer tous les deux. Drakul se remit lui-même aux mains du vainqueur, qui, après lui avoir fait subir une courte détention, le rendit à la liberté; quant à Georges Brankowitch, il se refugia en Hongrie auprès d'Albert, successeur de Sigismond. Sèmendra, assiégée par l'armée ottomane, se rendit au bout de trois mois. Les vainqueurs se disposaient à marcher sur Nicopolis, lorsque l'approche d'un corps ennemi les fit changer de dessein. Les Hongrois furent mis en déroute, et laissèrent un si grand nombre de prisonniers entre les mains des soldats musulmans, que l'un d'eux vendit une belle esclave pour une paire de bottes. Albert tenta vainement de reprendre Sèmendra; la terreur que les Ottomans inspiraient à ses troupes était si vive qu'elles s'enfuyaient à leur seul aspect, en s'écriant : *Voici le loup!*

Sultan-Murad, toujours attentif à étendre ses relations politiques, échangeait des lettres amicales avec les princes d'Égypte, de Karamanie, avec Kara-Youlouk de la dynastie du Mou-

ton-Blanc, et Chahrokh, fils de Timour. Il tâchait aussi d'établir des liaisons diplomatiques avec Wladislas, roi de Pologne, dont le frère, Casimir, était poussé par un parti au trône de Bohême, en concurrence avec Albert, déjà possesseur des couronnes d'Allemagne et de Hongrie. Sultan-Murad offrait son alliance à Wladislas, à condition qu'il romprait toutes relations avec Albert, et soutiendrait Casimir comme roi de Bohême. La mort d'Albert vint rompre des négociations qui n'avaient plus de but, et l'empereur ottoman alla mettre le siége devant Belgrade, dont le prince de Servie avait confié la défense aux Hongrois.

Jusqu'ici nous avons vu Sultan-Murad, toujours et partout victorieux, marcher rapidement à son but, en renversant tous les obstacles opposés à son ambition. C'est devant Belgrade que son étoile pâlit pour la première fois. La résistance vigoureuse de cette ville, dont il fut obligé d'abandonner le siége au bout de six mois, fut le prélude des défaites successives que lui fit éprouver le célèbre Jean Hunyade, connu des musulmans sous le nom d'*Yanko*.

Mezid-Beï, grand écuyer de Murad, après avoir remporté la victoire de Szent-Imreh, assiégeait Hermanstadt. Hunyade vient au secours de cette ville, et fait éprouver la défaite la plus complete aux Ottomans, dont vingt mille restèrent sur le champ de bataille. Le général hongrois, qui n'avait perdu que trois mille hommes, passe les montagnes, entre en Valachie et ravage les deux rives du Danube. Reçu en triomphe par ses concitoyens, peu accoutumés à de pareils succès contre les armes ottomanes, Yanko envoie à Georges Brankowitch un char rempli des dépouilles ennemies, et surmonté des têtes de Mezid-Beï et de son fils; un vieillard musulman, placé au milieu de ces sanglants trophées, fut obligé de les offrir au prince de Servie. Sultan-Murad, brûlant de venger cet affront, envoie Chèhab-uddin-Pacha, avec une armée de quatre-vingt mille hommes, contre le vainqueur qui n'en avait que quinze mille. L'orgueilleux Ottoman s'était vanté que la vue seule de son turban mettrait en fuite les soldats d'Hunyade. Un triomphe plus éclatant encore que sa première victoire fut la réponse du brave Hongrois à cette fanfaronnade. Chèhab-uddin fut pris avec cinq mille des siens et deux cents drapeaux; les meilleurs officiers de Murad périrent dans cette terrible journée, entre autres Osman-Beï, petit-fils de Timourtach, Firouz-Beï, Yakoub-Beï, etc., etc. Cette victoire d'Hunyade, remportée en 1442, est connue sous le nom de bataille de Vasag.

L'année suivante fut remarquable par la rapidité des triomphes d'Hunyade. Une campagne de cinq mois lui suffit pour gagner cinq batailles et s'emparer d'autant de villes. Aussi les Hongrois, fiers de ces succès, l'ont-ils nommée la *longue Campagne*. Le 3 novembre 1443, les armées ottomane et hongroise se rencontrèrent aux environs de Nissa : la bravoure des musulmans dut échouer devant les savantes manœuvres d'Hunyade. Ce général obligea Sultan-Murad à se réfugier derrière le mont Hémus (le *Balkan*), après avoir perdu deux mille hommes, et laissé entre les mains de l'ennemi quatre mille prisonniers et neuf drapeaux.

Une nouvelle bataille s'engagea, un mois plus tard, dans les défilés du Balkan, où les Hongrois eurent à lutter non-seulement contre leurs ennemis, mais encore contre les avalanches et les énormes blocs de glace et de rochers qui se détachaient des hauteurs voisines. L'avantage leur resta cependant, ainsi que dans un troisième combat, livré dans les champs de Yalowaz. Le gendre de l'empereur ottoman, Mahmoud-Tchèlèbi, y fut fait prisonnier.

Au milieu de tous ces revers, Sultan-Murad apprend que le plus indocile de ses vassaux, le prince de Karamanie, vient de se révolter pour la troisième fois, et s'est emparé des villes de Beï-Chèhri, Ak-Chèhir et Ak-Hyssar. Le Sultan confie à ses généraux la défense

des frontières européennes, retourne en Asie, saccage plusieurs villes de la Karamanie. mais, pressé de s'opposer aux succès rapides d'Hunyade, il pardonne aux rebelles, et reprend la route d'Andrinople. Voulant mettre un terme à la guerre désastreuse qu'il soutenait, le Sultan rend au voïvode Drakul la Valachie, et à Georges Brankowitch ses deux fils et les forts de Semendra, Chèhir-Keuï et Krussovaz. Il envoie ensuite un ambassadeur à Jean Hunyade, qui en réfère à la diète du royaume. Enfin une trêve de dix ans fut signée à Szegedin le 12 juillet 1444, au prix de grands sacrifices de la part du Sultan. Pour mieux en assurer l'exécution et la solidité, les conditions en furent solennellement jurées sur l'Évangile et le Coran. A peine ce traité, qui devait assurer la tranquillité du Sultan, était-il conclu, qu'une nouvelle accablante le plongea dans le plus profond chagrin : son fils Ala-eddin venait de mourir. Sultan-Murad, qui joignait à de brillantes qualités guerrières, une grande bonté, et surtout une tendre affection pour ses enfants, dont il épargna toujours la vie, éprouva une telle douleur de cette perte, qu'il renonça au pouvoir suprême, et se retira à Magnésie, après avoir environné son fils Muhammed, âgé seulement de quatorze ans, de ministres vieillis dans les affaires et capables de guider son inexpérience. Mais tandis que Murad, à peine arrivé au milieu de sa carrière, cherchait déjà le repos, les ennemis de l'empire ottoman veillaient, attentifs à saisir la première occasion favorable de se venger des affronts que les armes musulmanes leur avaient fait éprouver. L'abdication volontaire de Sultan-Murad semblait leur offrir les moyens d'exécuter leurs projets : le sceptre était tombé aux mains d'un enfant. Aussi, malgré la solennité du serment prêté par le roi de Hongrie, dix jours s'étaient à peine écoulés, que cette paix, qui devait durer dix ans, fut rompue par le prince chrétien. L'armée de Wladislas, commandée par Hunyade, à qui l'on promit la royauté de la Bulgarie, dès qu'il aurait conquis cette province, ne s'élevait guère qu'à dix mille hommes : la réunion des cinq mille Valaques, sous les ordres de Drakul, était loin de rendre les chrétiens assez forts pour s'opposer avec succès aux Ottomans. Cependant ces premiers traversent sans crainte les plaines de la Bulgarie, ravagent, en passant, les églises grecques et bulgares, brûlent vingt-huit navires ottomans, s'emparent de quelques places fortes, et vont camper près de Warna qui ouvre ses portes à l'armée chrétienne. Dans ce pressant danger, les ministres du jeune Muhammed lui conseillèrent de remettre les rênes du gouvernement à la main ferme qui les avait tenues jusqu'alors avec tant de gloire. Le prince envoie des ambassadeurs à son père, qui les écoute à regret : « Vous avez un empereur, leur « répond-il, c'est à lui de vous défen-« dre. Eh quoi ! m'enviez-vous donc « un repos bien mérité après tout ce « que j'ai souffert pour vous ? » Les envoyés insistent, lui parlent du salut de l'empire ; il cède enfin et passe en Europe à la tête de quarante mille hommes. Arrivé près du camp hongrois, il range ses troupes en bataille, et ordonne que le traité violé par les chrétiens soit placé au bout d'une lance plantée en terre, afin de rappeler aux soldats musulmans le parjure de leurs ennemis. Au premier choc, le brave Hunyade enfonce les Ottomans et pénètre même jusqu'à la tente du Sultan, qui, entraîné par le désordre de ses troupes, allait abandonner le champ de bataille, lorsque le beïlerbeï Karadja le retient par la bride de son cheval et lui épargne la honte de la fuite. Tout change alors : les Hongrois sont repoussés : Wladislas, emporté par sa fougue, avait quitté la position avantageuse qu'il occcupait et cherchait son rival dans la mêlée. Les deux souverains se rencontrent enfin. Sultan-Murad, d'un coup de djèrid (*), perce

(*) Le *djèrid* est un javelot court et facile à lancer, que l'on emploie surtout dans les jeux que les pages du sérail exécutent

le cheval du roi de Hongrie, qui est renversé. Un janissaire s'approche, lui tranche la tête, et la plaçant au bout d'une pique, crie avec force aux ennemis : « Voilà la tête de votre roi ! » Cet affreux spectacle porte la terreur dans l'armée hongroise; elle fuit précipitamment, malgré les prodiges de valeur du brave Hunyade, qui est enfin obligé de céder. Sultan-Murad annonça cette brillante victoire au souverain d'Égypte, en lui envoyant vingt-cinq cuirasses de fer des guerriers hongrois. La tête de Wladislas, conservée dans du miel, fut adressée à Djubè-Ali, gouverneur de Brousse; les habitants vinrent en foule au-devant de ce triste trophée, qui, après avoir été lavé dans le Niloufer, fut porté en triomphe par toute la ville.

Sultan-Murad, satisfait d'avoir sauvé l'État, et dégoûté de grandeurs achetées au prix d'un repos qui était l'objet de tous ses vœux, laisse une seconde fois le sceptre aux mains inexpérimentées de son fils, et retourne à ses beaux jardins de Magnésie, où, entouré de femmes et de jeunes favoris, il s'abandonnait aux plaisirs du harem et de la table. Mais à peine goûtait-il les délices de cette vie voluptueuse, que l'État réclame encore son sauveur. Les janissaires venaient de se révolter : cette terrible milice, qu'une main de fer pouvait seule contenir dans les bornes du devoir, méprisait l'autorité d'un enfant. Elle préluda par un violent incendie aux scènes de désordre qui portèrent l'épouvante dans Andrinople. Le chef des eunuques s'était attiré la haine des janissaires; il n'échappa que par miracle à leur vengeance. Irrités de voir leur victime se dérober à leur colère, ils pillent la ville et se retirent ensuite sur la colline de Bautchoul. Le grand vézir Khalil, Ishak-Pacha et le beïler-beï Ouzghour, qui gouvernaient au nom du jeune Sultan, commencèrent par accorder aux révoltés une augmentation de paye, et obtinrent ainsi un calme momentané. Ils en profitèrent pour envoyer, auprès de Murad, Sarydjè-Pacha qui lui exposa le danger pressant où se trouvait l'empire, et le conjura, au nom de son peuple désolé, de prendre une troisième fois les rênes du gouvernement. Ce prince, sacrifiant ses goûts au vœu de ses anciens sujets, cède à leurs prières et revient à Andrinople. Dès qu'il a ressaisi le sceptre, tout rentre dans l'ordre, tant son nom inspirait de crainte et de respect. Muhammed, que le vézir Khalil, dans le but de l'éloigner d'Andrinople, avait invité à une partie de chasse, trouva, à son retour, le palais occupé par son père. Malgré le caractère altier du jeune Sultan et son goût pour le pouvoir, il n'osa se plaindre, et se retira à Magnésie; mais il garda dans le cœur une haine secrète contre le ministre qui l'avait fait descendre deux fois du trône dans l'espace d'une année.

A peine en possession de l'autorité souveraine, Sultan-Murad tourna ses regards vers l'Albanie et le Péloponèse. Constantin régnait sur cette dernière province. Le Sultan se mit à la tête d'une armée de soixante mille hommes, il s'empara de l'isthme d'Hexamilon (langue de terre de six mille pas géométriques, qui lie la Grèce septentrionale à la Morée), de Corinthe et de Patras, et soumit au tribut les princes du Péloponèse.

A cette époque commençait à briller en Albanie un guerrier, célèbre par ses talents militaires et sa haine contre les Ottomans, Iskender-Beï, c'est-à-dire *le prince Alexandre*, nom que les historiens chrétiens ont changé en celui de Scanderberg, sous lequel il est si connu en Europe. Contemporain et émule d'Hunyade, il eut, comme lui, la gloire d'arrêter les armes triomphantes de Sultan-Murad, et prolongea jusque vers la moitié du règne de Muhammed II la lutte sanglante qu'il soutint pendant vingt-cinq années contre les musulmans. Son véritable nom était George Castriota. Son père, Jean

devant le Sultan, lorsqu'il va passer la journée dans un des kiosques disséminés sur les bords du Bosphore et de la Propontide. Le djérid destiné à cet amusement a la pointe émoussée.

Castriota, petit prince grec, tributaire de Sultan-Murad, avait remis ses quatre fils en otage entre les mains de son suzerain. Les trois aînés moururent en bas âge, et George, resté seul, s'attira, par sa rare intelligence et sa belle figure, l'amitié du monarque ottoman, qui le fit élever dans la religion musulmane, en lui imposant le nom et le titre d'Iskender-Beï; sa force et son courage en faisaient à dix-huit ans le guerrier le plus redoutable de l'armée. Sultan-Murad, auprès de qui la faveur de Castriota allait toujours en croissant, lui donna le gouvernement d'un sandjak. Mais à la mort de Jean Castriota, le Sultan, au lieu de rendre à Iskender-Beï la principauté d'Emathia où avait régné son père, y établit un gouverneur, et occupa le jeune prince à la guerre. Blessé de cette injustice, Iskender-Beï n'attendit plus que le moment favorable pour s'en venger. Aussi, lorsque les Ottomans eurent été battus aux environs de Nyssa, par Hunyade, George Castriota quitta l'armée, après avoir arraché, par la violence, au reis-effendi un ordre par lequel il enjoignait au gouverneur d'Ak-Hyssar de remettre le commandement à Iskender-Beï. Il avait alors vingt-neuf ans. Muni du ferman, il tue le ministre qui, en le signant, avait cru échapper à la mort; il parvient à s'évader, se fait livrer les clefs d'Ak-Hyssar (*Croïa*), y introduit, pendant la nuit, six cents guerriers, et égorge la garnison plongée dans le sommeil. Après avoir complétement réussi dans son audacieux stratagème, Iskender-Beï appelle auprès de lui ses parents, possesseurs de plusieurs villes de l'Épire, et concerte avec eux les moyens de secouer le joug ottoman. Les places de Petrella, de Petralba (*Arnaoud-Belgrad*), et de Stelusia ou Stallasi, reconnaissent le nouveau maître de l'Épire, qui se trouve bientôt en possession de presque tout l'héritage de son père. Les princes chrétiens des pays environnants se joignent à Iskender-Beï, qu'ils choisissent pour leur chef, et le mettent à la tête d'une armée de quinze mille hommes, avec lesquels il bat complétement Ali-Pacha qui en avait quarante mille sous ses ordres.

L'abdication de Sultan-Murad, après la campagne de Hongrie, laissa un moment de repos à Iskender-Beï; mais bientôt de nouveaux combats lui offrent de nouvelles occasions de gloire. Il défait tour à tour Firouz-Pacha et Moustapha-Pacha, les chasse de l'Épire et va mettre le siége devant Daïna, forteresse dont les Vénitiens s'étaient emparés. L'approche d'une armée ottomane obligea Iskender-Beï à abandonner Daïna et à faire la paix avec Venise. Moustapha, battu une seconde fois, laisse dix mille morts sur le champ de bataille, et tombe entre les mains d'Iskender. Ces défaites multipliées des Ottomans engagent Sultan-Murad à se mettre lui-même à la tête de l'armée. Plus de cent mille hommes, sous ses ordres, s'avancent pour conquérir Sfetigrad et Dibra. Ces deux villes sont obligées de capituler. Après cette campagne, qui coûta à Sultan-Murad plus de vingt mille soldats, il se retira à Andrinople, et ne revint que l'année suivante mettre le siége devant Ak-Hyssar (*Croïa*): il fut obligé d'abandonner cette entreprise, après avoir inutilement essayé de corrompre le commandant. Plusieurs fois, pendant la durée du siége, Iskender-Beï, sortant, dans la nuit, des gorges des montagnes où il s'était retiré, tombait à l'improviste sur le camp des musulmans, qu'il surprenait au milieu de leur sommeil et dont il faisait un affreux carnage. Souvent les assiégés, conduits par leur gouverneur Uracontes, exécutaient en même temps de vigoureuses sorties, et ajoutaient au désordre de ces entreprises nocturnes. Enfin Sultan-Murad, lassé de ces escarmouches sans gloire, qui affaiblissaient journellement son armée, envoya à Iskender un parlementaire qui lui offrit l'investiture des pays insurgés, pourvu qu'il reconnût la suzeraineté de la Porte et s'obligeât à payer un tribut de cinq à dix mille ducats. Le prince d'Épire refusa de souscrire à ces conditions, et le Sultan contraint de le-

vé le siége d'Ak-Hyssar, reprit la route d'Andrinople, où il n'arriva qu'après avoir perdu une grande partie des siens dans les défilés des montagnes qu'il était obligé de franchir, et où l'attendait Iskender-Beï. Ce jeune chef eut toute la gloire de cette campagne, pendant laquelle il battit constamment de vieilles bandes aguerries, et dix fois supérieures en nombre à l'armée qu'il commandait.

La retraite des Ottomans termina ainsi, en 1450, cette guerre d'Albanie, commencée depuis trois ans environ, et qui fut interrompue, en 1448, par la défaite de Jean Hunyade. Si nous n'avons pas parlé en son lieu de cette expédition, c'était afin de ne pas interrompre la relation de celle d'Albanie par une autre narration épisodique. Nous avons cru devoir préférer la clarté du récit à l'exactitude chronologique. Mais revenons maintenant sur cette courte campagne d'Hunyade. Ce brave guerrier, nommé lieutenant général du royaume, après la mort de Wladislas, sur le champ de bataille de Warna, avait profité du moment où Sultan-Murad était occupé à combattre Iskender-Beï, pour rassembler une armée de plus de vingt-quatre mille hommes, dont huit mille Walaques sous les ordres du voïvode Dan, successeur de Drakul, et deux mille Bohêmes et Allemands. Ces troupes passèrent le Danube et envahirent la Servie, dont le prince était resté fidèle à Murad. Instruit de cette invasion, le Sultan vola au secours de son allié, et rencontra l'armée hongroise dans la plaine de Kossova, où elle s'était retranchée. Trop confiant en sa fortune passée, Hunyade, au lieu d'attendre les secours que lui promettait Iskender-Beï, quitte son camp, marche à l'ennemi et se dispose à l'attaquer. Avant d'accepter le combat, Sultan-Murad fait une dernière tentative de conciliation, qui est repoussée par le fier Hunyade. Enfin, le 17 octobre 1448, commença la mémorable bataille de Kossova; elle dura trois jours : la victoire fut disputée avec le plus grand acharnement; mais les Hongrois, trahis par les Walaques qui passèrent du côté des Ottomans, durent céder. Ils se retirèrent cependant en bon ordre et parvinrent à gagner leurs retranchements. Après cet échec, Hunyade, désespérant du succès, sort furtivement du camp et passe en Hongrie, accompagné de quelques officiers. L'armée, abandonnée de son général, se disperse et est massacrée. Dix-sept mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille, et l'on prétend que les Osmanlis achetèrent cette victoire par une perte de quarante mille hommes.

En 1449, la mort de Jean Paléologue avait éveillé les ambitions rivales de deux prétendants à l'empire grec. Démétrius, frère puîné de Constantin, lui disputait la couronne; mais Sultan-Murad n'eut qu'un mot à dire pour assurer à l'héritier légitime ce sceptre que le fils du monarque ottoman devait bientôt briser entre les mains du dernier empereur Paléologue.

Vers la fin de 1450, le mariage de Sultan-Muhammed avec une des filles de Suleïman-Beï, prince turcoman, fut célébré, pendant l'automne, à Andrinople, par des réjouissances publiques qui durèrent trois mois. A peine le nouvel époux était-il reparti pour son gouvernement de Magnésie, que Sultan-Murad expirait. Frappé au milieu d'un festin d'une attaque d'apoplexie, il mourut en février 1451 (855 de l'hégire), dans une île près d'Andrinople, où il aimait à se délasser des pénibles devoirs du rang suprême.

Un historien musulman raconte avec des circonstances toutes différentes la mort de Sultan-Murad, qu'il attribue à une faiblesse superstitieuse. Ce prince, dit-il, revenant de la chasse aux environs d'Andrinople, rencontra, sur le pont Ada-Kupruçy, un derviche qui, à la vue de son souverain, s'écria d'un air inspiré : « Vous n'avez pas de temps à perdre, auguste « monarque, pour combler la profondeur de l'abîme creusé sous nos « pieds par nos péchés et nos prévarications..... L'ange de la mort est à « votre porte; ouvrez les bras et recevez avec résignation le messager du

« ciel. C'est la destinée commune à « tous les hommes : heureux celui qui « y songe et s'y prépare toute sa vie ! « Hâtez-vous donc, grand prince, d'ef- « facer par des larmes de componction « les taches de vos péchés, pour méri- « ter la béatitude éternelle promise « aux fidèles qui marchent et meurent « dans la voie des saints commande- « ments d'Allah ! » Ces paroles font la plus vive impression sur Sultan-Murad. Ses conseillers, Ishak-Pacha et Sarydjè-Pacha, qui marchaient à ses côtés, cherchent inutilement à le rassurer ; son esprit était frappé. Son trouble augmenta lorsqu'on lui apprit que ce derviche était disciple du célèbre cheïkh Muhammed-Bokhari, qui lui avait prédit, dans le temps, la défaite du prétendant Moustapha. Convaincu alors que c'est un arrêt du ciel, il se prépare à la mort, fait son testament, règle les affaires de l'empire, et succombe en trois jours, victime de sa crédulité.

Sultan-Murad est le seul des souverains ottomans dont le règne offre l'exemple d'une double abdication *volontaire*. Ce prince, d'une haute capacité, d'un caractère juste et ferme, gouverna l'empire avec gloire ; et si, en vrai philosophe, il préférait à l'éclat de la couronne les douceurs de la vie privée, il sut s'y arracher quand la voix de son peuple le rappela. Pieux et charitable, comme presque tous les princes de la dynastie d'Osman, il avait soin, lorsqu'il s'emparait d'une ville, d'y élever un djami (cathédrale), une mosquée, un imaret, un mèdrècè et un khan. La mosquée d'Andrinople, connue sous le nom de *Utch-Chèrafèli* (aux trois galeries), est son ouvrage. Elle est remarquable surtout par une singularité dans la construction de son minaret, dont on ne trouve ni modèle ni imitation dans l'architecture orientale. Trois escaliers en spirale, s'élevant depuis la base jusqu'au faîte de la colonne, conduisent à ces trois galeries, de manière que trois personnes montant en même temps, entendent réciproquement le bruit de leurs pas sur les marches superposées les unes aux autres. Près de cette mosquée, Sultan-Murad fit bâtir un *Darul-Hadis* (école des traditions du prophète), et y attacha des professeurs richement rétribués. — Brousse possède aussi une mosquée due à ce prince : elle est placée au milieu d'un bosquet de cyprès, sous lesquels on voit les tombeaux de ses femmes, de ses fils et de ses frères. Sultan-Murad est le premier des empereurs ottomans qui ait fait construire des ponts d'une grande longueur. On cite celui qui est jeté sur un vaste marais, entre Salonique et Yèni-Chèhir, un autre à Erkènè, qui avait cent soixante et onze arches, et un troisième à Angora. Le produit du péage de ce dernier pont était consacré au soulagement des pauvres de la *Mecque* et de *Médine*, où le Sultan envoyait tous les ans un présent de trois mille cinq cents ducats à l'époque du départ de la caravane des pèlerins.

Sultan-Murad, à qui certains auteurs attribuent à tort la création des janissaires, perfectionna du moins cette institution, et organisa avec le plus grand soin toute son armée, où régnait la discipline la plus sévère. Six à dix mille fantassins veillaient à la garde du Sultan. Ce prince, lorsqu'il était en campagne, avait trois tentes, l'une rouge et les deux autres recouvertes de feutre brodé d'or. Autour de l'enceinte gardée par les janissaires, et où l'on voyait encore quinze tentes destinées à divers usages, se tenaient les vézirs, les tchaouchs, et les autres officiers attachés au service spécial du prince. Tous ces officiers avaient un nombreux domestique. Outre les janissaires, trois cents silihdars (*gens d'armes*) veillaient encore à la garde de la tente du Sultan. Venaient ensuite les ghourèba (*étrangers*), les ouloufdèjis (*troupes soldées*), et les sipahis (*cavaliers*). Le camp était composé d'environ dix mille tentes, d'un admirable arrangement symétrique. L'ordre le plus parfait régnait partout Un corps particulier (les *arabadjis*) était spécialement consacré au transport ; un autre à entretenir les routes, à dresser les tentes, etc. Le

commandement alternait entre les pachas de Roumilie et d'Anatolie, qui avaient sous leurs ordres les sandjakbeïs ou gouverneurs de provinces, amenant avec eux leur contingent féodal de soldats et d'officiers.

Sous le règne de Sultan-Murad, la poésie commença à jeter plus d'éclat que sous ses prédécesseurs. Les biographies des poëtes ottomans en citent un nombre considérable, dont la nomenclature offrirait peu d'intérêt. — La jurisprudence et la théologie eurent aussi des professeurs pleins de mérite, quoique moins distingués et surtout moins nombreux que sous son fils et son successeur, Sultan-Muhammed *El-Fatyh*.

CHAPITRE IX.

SULTAN-MUHAMMED-KHAN, EL FATYH (LE CONQUÉRANT), VULGAIREMENT MAHOMET II.

La conquête de Constantinople par les Osmanlis fut un des événements les plus mémorables du quinzième siècle : la chute de l'antique Byzance, le renversement de l'empire romano-grec, après onze cents ans de durée, étaient des faits trop retentissants pour ne pas laisser, parmi les peuples de la chrétienté, des souvenirs ineffaçables. Aussi le Sultan qui eut la gloire de s'emparer de la cité de Constantin, a-t-il conservé chez nous une sorte de célébrité populaire, que ne partagent pas au même degré les autres grands princes de sa dynastie.

Ce ne fut que trois jours après la mort de Murad II, c'est-à-dire, le 8 février 1451 (855 de l'hég.), que Sultan-Muhammed en reçut la nouvelle à Magnésie. Ce prince qui, du vivant de son père, avait déjà joui du pouvoir suprême, le ressaisit avec empressement ; et à peine eut-il lu les dépêches que lui adressait Khalil-Pacha, qu'il s'élança sur son cheval, en s'écriant : « Qui m'aime me suive ! » Arrivé en deux jours à Gallipoli, avec ses baltadjis et ses peïks, il s'y arrêta deux autres jours pour donner au reste de sa suite le temps de l'atteindre. C'est de là qu'il instruisit de son arrivée les habitants d'Andrinople, dont un grand nombre vint au-devant de leur nouveau maître. Les oulémas, les cheïkhs, les vézirs, les beïler-beïs, qui l'attendaient à une lieue de la capitale, mirent pied à terre dès qu'ils l'aperçurent, et formèrent son cortége. Avant d'entrer dans la ville, ils s'arrêtèrent en poussant des cris lamentables, dernier hommage qu'ils rendaient à la mémoire de Sultan-Murad. Ému par ces témoignages de douleur, Muhammed descendit de cheval, pleura avec les grands dont il était environné, et les admit à la cérémonie du baise-main (*destbouss*). Le jour qui suivit son entrée dans Andrinople, il prit possession du trône avec la plus grande solennité, et en présence des hauts fonctionnaires de l'empire. Khalil-Pacha, dont les conseils avaient engagé deux fois Sultan-Murad à reprendre la couronne, redoutait le courroux de Muhammed, et se tenait éloigné de lui : le Sultan le fit approcher, et le confirma dans la dignité de grand-vézir. Ishak-Pacha, en qualité de gouverneur d'Anatolie, fut chargé de conduire à Brousse le corps de Murad ; il mit un grand zèle à s'acquitter de cette mission ; tout se fit avec une pompe extraordinaire ; et l'or fut répandu à pleines mains.

Si l'on en croit les historiens nationaux, l'avénement de Sultan-Muhammed fut accompagné des pronostics les plus heureux. Les astrologues et les devins prédirent que son règne serait fécond en hauts faits d'armes ; ils appuyaient surtout cette prédiction sur ce verset du Coran : « *Dieu a béni le* « *cinquième et le septième...* » Or Muhammed avait été proclamé un jeudi, *cinquième* jour de la semaine, et il était le *septième* Sultan de sa dynastie. Nul doute que ces pronostics n'aient agi puissamment sur l'esprit de Sultan-Muhammed, aussi bien que sur celui de ses peuples, et qu'ils ne les aient poussés avec ardeur vers la gloire militaire ; car ce monarque, un des plus grands de sa race par son génie, ses talents, et son amour pour les sciences et les lettres, n'était pas plus exempt de faiblesses supersti-

tieuses que les autres princes musulmans ou chrétiens du moyen âge, et même ceux d'une époque beaucoup plus rapprochée de nos temps.

Sultan-Muhammed signala son arrivée au pouvoir par un de ces actes de cruauté trop communs dans l'histoire ottomane. Son père avait eu, de son mariage avec la fille d'Esfendiar-Oghlou, prince de Servie, un fils nommé Ahmed : il était encore au berceau ; mais le Sultan craignit qu'il ne lui disputât plus tard l'empire avec avantage, comme étant né d'une épouse légitime, tandis que Muhammed lui-même n'était issu que d'une esclave. Ahmed, sacrifié à cette politique ombrageuse, fut étouffé dans un bain par Ali Ewrenos-Oghlou. Cet acte de cruauté s'exécutait pendant que la veuve de Murad, bien loin de craindre pour la vie de son enfant, offrait ses félicitations à Muhammed. Le Sultan sentit que cette barbarie pourrait lui aliéner le cœur de ses sujets : Ali fut donc mis à mort ; et le Sultan, délivré du témoin et de l'instrument de son crime, put le désavouer hautement ; il assigna à la malheureuse mère une forte pension, et la renvoya au prince de Servie, après l'avoir comblée d'honneurs et de présents.

A peine la veuve de Murad était-elle partie d'Andrinople, que l'ambassadeur de Constantin et de son frère Démétrius y arriva. Il était chargé de complimenter le Sultan ; Muhammed le reçut avec les plus grandes marques de bienveillance, promit de maintenir la paix accordée par son père à l'empereur, et de payer même une somme de trois cent mille aspres, destinée à l'entretien du petit-fils de Suleïman, le prince Orkhan, retenu prisonnier à Constantinople par la politique des Paléologues.

La république de Raguse députa aussi vers le Sultan, de même que la Walachie, Mytilène, Chio, Galata, Gênes, et les chevaliers de Rhodes. Il renouvela alliance avec tous, et conclut une trêve de trois ans avec Jean Hunyade. Il marcha ensuite contre Ibrahim-Beï, prince de Karamanie, qui venait de se révolter, poussé par l'espoir de reprendre sur un prince jeune et sans expérience les provinces dont Murad s'était emparé. Pour susciter de plus grands embarras au Sultan, Ibrahim avait engagé les héritiers des anciens princes de Mentèchè, d'Aïdîn et de Kermian, dépossédés par le souverain ottoman, à revendiquer les droits de leurs pères. Mais ces tentatives de rébellion furent bientôt réprimées ; et Ibrahim, pour gage de sa soumission, offrit la main de sa fille à Sultan-Muhammed.

La paix étant ainsi établie avec tous les princes voisins, le Sultan songea à exécuter le dessein qu'il méditait en secret : la conquête de Constantinople. Une démarche imprudente de l'empereur grec vint hâter encore le moment de sa ruine. Ses ambassadeurs se plaignirent amèrement au Sultan du retard qu'éprouvait le payement de la pension d'Orkhan : ils ajoutèrent à leurs plaintes la menace de remettre ce prince en liberté, et même de soutenir ses prétentions, si le double de la somme convenue ne leur était compté sur-le-champ. Sultan-Muhammed, malgré l'indignation que lui causa cette audace, crut devoir dissimuler : la mise en liberté d'Orkhan pouvait faire renaître la guerre civile qui avait ensanglanté l'interrègne ; en conséquence, les députés furent renvoyés avec de grandes promesses, que Sultan-Muhammed se proposait bien de ne pas tenir.

C'est sous ce prince que le corps des janissaires, qui devint par la suite si redoutable aux Sultans, commença à donner des marques de son exigence. A peine arrivé à Brousse, le monarque y fut accueilli par les cris tumultueux de cette milice déjà indisciplinée, qui réclamait une gratification de son nouveau maître. Un refus eût été dangereux ; Sultan-Muhammed contint sa colère, et fit distribuer aux séditieux dix bourses d'or : mais peu de jours après, l'aga des janissaires, Kazandji-Toughan, fut mandé devant le Sultan, qui lui reprocha la désobéissance de ses soldats, s'emporta au point de lui

donner des soufflets et des coups de son khamtchi (*fouet*), et le destitua. Moustapha-Beï fut revêtu de son emploi. Pour affaiblir l'esprit d'insubordination des janissaires, sept mille *chahindjis* (fauconniers) et *segbans* (garde-meutes) furent incorporés dans leurs rangs. Sultan-Muhammed étant parvenu ainsi à y étouffer la révolte, se rendit à Gallipoli et fit chasser les Grecs des villages situés sur les rives de la Maritza (*Hèbre*), dont les revenus étaient réservés pour la pension d'Orkhan. Il se disposa alors à marcher contre Constantinople.

Baïezid-Ildirim avait fait élever le fort de Guzel-Hyssar, sur la rive asiatique du Bosphore. Sultan-Muhammed conçut le projet d'en construire un autre vis-à-vis et sur le bord opposé, et de se rendre maître ainsi du passage de la mer Noire. A cette nouvelle, Constantin alarmé se hâta d'envoyer des ambassadeurs au Sultan, lui offrant un tribut, et le suppliant de renoncer à son projet. Le monarque ottoman répondit que personne n'avait le droit de s'opposer aux travaux qu'il lui plaisait de faire sur son territoire; que les deux rivages lui appartenaient; celui d'Asie, parce qu'il était possédé par les musulmans; celui d'Europe, parce que les chrétiens ne savaient pas le défendre: il termina en enjoignant aux envoyés grecs de se retirer, et en menaçant de faire écorcher vifs ceux qui oseraient lui porter à l'avenir de pareils messages. Il s'occupa ensuite de la construction du fort; et, par une pieuse bizarrerie, voulut que sa configuration retraçât l'ensemble des lettres arabes dont se compose le nom de Mahomet le prophète. Il fit élever une tour à l'endroit où chaque M figure un rond; mais, pour satisfaire cette fantaisie, il fallut violer les règles de l'art (*).

Le Sultan dirigea lui-même une partie des travaux, et chargea les vézirs Khalil et Sarydjè de la surveillance du reste. Six mille ouvriers furent employés à la construction de ce château alors si formidable, et dont les murs sont d'une grande épaisseur. Outre les matériaux qui vinrent des côtes d'Asie, on employa encore les ruines de diverses habitations et églises situées sur le Bosphore. L'ardeur des Osmanlis pour l'achèvement de cette forteresse fut si grande, que l'on vit des gens de toute classe, même de hauts dignitaires, se mêler aux ouvriers, et apporter des briques, des pierres et de la chaux. A la vue de ces terribles préparatifs, Constantin, saisi d'effroi, envoya vers le Sultan des députés, qui le supplièrent d'épargner les moissons des Grecs dispersés dans les villages du Bosphore; mais Sultan-Muhammed n'eut aucun égard à ces prières, et ordonna à Esfendiar, son gendre, de mener paître ses chevaux sur les terres de l'ennemi, et de repousser par la force ceux qui voudraient s'y opposer. Les Grecs ayant résisté et tué quelques musulmans, le Sultan, dans sa colère, fit massacrer tous les moissonneurs que l'on put rencontrer, et donna ainsi le signal de la guerre. Constantin, qui, à cette nouvelle, avait fait fermer les portes de la ville, renvoya au Sultan quelques musulmans qu'il ne voulut pas retenir prisonniers, et fit dire à Muhammed que, puisqu'il avait rompu le premier la trêve, les Grecs, se confiant à la justice de leur cause, opposeraient la force à la force, en attendant qu'il fût revenu à des sentiments plus pacifiques. Le Sultan ne tint aucun compte de ce message. Le fort qu'il faisait élever au milieu du Bosphore venait d'être terminé en moins de trois mois: il lui donna le nom de *Boghaz-Kèçèn* (*), et en remit le com-

(*) Le château de Saint-Germain en Laye nous offre un second exemple de cette bizarrerie, non pas religieuse, comme celle du vainqueur de Constantinople, mais *amoureuse*, puisque le D (gothique) qu'il représente avait pour but de rappeler le nom de la célèbre Diane de Poitiers.

(*) *Boghaz-kèçèn* se traduit mot-à-mot par *coupe-gorge*: mais *boghaz* en turc signifie à la fois *gorge* et *détroit*, ou *passage* dans une montagne, comme *port* chez les habitants des Pyrénées.

mandement à Firouz-Aga, qui avait quatre cents janissaires sous ses ordres. Sultan-Muhammed revint ensuite à Andrinople, où il disposa tout pour le siége de la capitale des Grecs, tandis que son lieutenant Tourakhan ravageait le Péloponèse. Il fit construire, par un fondeur hongrois, transfuge de Constantinople, des canons d'une dimension si colossale, que le plus fort d'entre eux lançait, à un mille de distance, des boulets de pierre de douze palmes de circonférence, et du poids de douze quintaux. La détonation était si terrible qu'on l'entendait de plusieurs lieues; pour déplacer cette monstrueuse pièce d'artillerie, il fallait y atteler cinquante couples de bœufs; sept cents hommes étaient nécessaires pour la servir. Lorsque la première épreuve en eut été faite, l'enthousiasme des musulmans fut à son comble, et le Sultan n'eut plus de repos jusqu'à ce que la grande entreprise qu'il méditait, et qui devait illustrer son règne, fût accomplie. Mais, avant d'entrer dans les détails du mémorable siége de Constantinople, donnons quelques notions historiques et topographiques sur cette ville célèbre.

Située dans la plus magnifique position, à l'extrémité de la rive européenne du Bosphore, l'antique Byzance est bâtie, comme Rome, sur sept collines. Lorsque Constantin l'eut choisie pour sa résidence, en l'an 330, elle échangea son premier nom contre celui de Constantinopolis (ville de Constantin). Les Grecs la désignaient dans leur langage ordinaire, par Πολις (la ville), comme les Romains n'appelaient pas *Rome* autrement que URBS : et c'est par une légère altération des mots grecs Ις τὴν πόλιν que les musulmans en ont fait *Istambol*, et même, par un jeu de mots pris dans un sens religieux, *Islambol*, la ville de l'islamisme. Ils lui donnent aussi le surnom de *Oumm-uddunia* (mère du monde). Sa forme est triangulaire : la base du triangle tient au continent d'Europe du côté du couchant; elle est défendue par un double fossé, et une double ligne de fortifications. Les deux autres côtés sont bornés au sud par la Propontide, et au nord-est par un port de six kilomètres de longueur (environ trois milles d'Italie), sur un kilomètre de largeur; on le nommait autrefois à juste titre χρυσόκερας, la *Corne d'or ;* c'est un des plus beaux et des plus sûrs qui existent dans le monde. Une simple muraille défend ce double rivage. A l'époque du siége de Constantinople par Sultan-Muhammed, un fort s'élevait à chaque pointe du triangle; l'Acropolis placé au promontoire appelé aujourd'hui *pointe du sérail* (*), portait le nom de Saint-Démétrius; le second fort, construit à l'extrémité du rempart occidental qui s'étend jusqu'au rivage de la Propontide, se nommait *Cyclobion* ou *Pentapyrgion* (cinq tours); c'est le fort devenu depuis si fameux sous le nom de château des Sept-Tours. Enfin, au fond du port était placé le *Cynegion*, maintenant *Haïwan-sèraï*, enceinte circulaire destinée aux combats des bêtes féroces; et plus loin le palais des *Blachernes*, demeure favorite des derniers empereurs grecs. On avait creusé, entre l'Acropolis et le Pentapyrgion, deux bassins, le port de Théodose et celui de Julien, comblés maintenant par des amas de sable; c'est là qu'existaient les palais de ces deux empereurs. Entre le port de Julien et la pointe de Saint-Démétrius, s'élevait encore le palais *Bucolion* (bœuf et lion). Sur la place même qu'occupe en partie le sérail actuel, était construit le grand palais impérial; et enfin, entre le Cyclobion et le port de Théodose, le palais *Psamatia*, près de la porte de ce nom.

Effrayés des immenses préparatifs de Sultan-Muhammed, et pressentant la chute de leur capitale, les Grecs se rappelaient en ce moment toutes les sinistres prédictions qui couraient depuis longtemps parmi eux. Deux portes de la ville, la *porte dorée*, et celle appelée *Cercoporta*, avaient été anciennement murées, d'après une prophétie annonçant que les vainqueurs entreraient par là dans Constantinople.

(*) *Sèraï-bournou.*

Cette tradition s'est même conservée chez les musulmans; ils sont persuadés à leur tour que les chrétiens s'empareront un jour d'Islambol, en passant par la porte dorée qui donne dans l'enceinte des Sept-Tours. Une autre prédiction attribuée à un saint, nommé Morenus, disait qu'un peuple armé de flèches devait s'emparer du port et anéantir les Grecs; une quatrième, en contradiction avec cette dernière, assurait que les ennemis arriveraient jusqu'à la *porte du taureau*, mais que là les habitants, reprenant courage, les repousseraient hors des murs, et resteraient paisibles possesseurs de leur cité. Plusieurs autres bruits, accrédités par la superstition et la frayeur, circulaient de bouche en bouche, et, en enlevant à la nation tout reste d'énergie, contribuaient à l'accomplissement de ces funestes augures. Tantôt c'était la sibylle d'Érythrée qui avait annoncé la chute de l'empire grec; tantôt Léon le Sage qui avait trouvé dans le cloître de Saint-George des tablettes sur lesquelles était écrite la série des empereurs et des patriarches, terminée par deux places vides. On disait encore qu'un devin, consulté par Michel, le premier des Paléologues, sur la durée de sa dynastie, avait répondu par le mot *mamaïmi*, qui, composé de sept lettres, indiquait qu'il n'y aurait plus que sept empereurs. Enfin, suivant un historien byzantin, un vieillard avait dit à Jean Hunyade, vaincu à Kossova, qu'il fallait, pour mettre un terme aux malheurs des chrétiens, que Constantinople fût au pouvoir des Osmanlis.

Quant aux musulmans, leur confiance était fortifiée par ces paroles que Mahomet, disaient-ils, avait adressées à ses disciples : « Avez-vous entendu parler d'une ville dont un côté « regarde la terre, et les deux autres « la mer? — Oui, envoyé de Dieu! — « L'heure du jugement dernier ne viendra point sans que cette ville ait été « conquise par soixante et dix mille « fils d'Ishak. Ils ne combattront pas « avec leurs armes, ni avec des balistes et des catapultes, mais seulement « avec ces paroles : *Il n'y a d'autre divinité qu'Allah, et Allah est très-grand!* (lâ ilâhè illallâh; allâhou « èkber!) Alors les remparts s'écrouleront, et les vainqueurs y feront « leur entrée. » Le prophète aurait dit encore : « Ils prendront Constantinople; le meilleur prince est celui « qui fera cette conquête, et la meilleure armée sera la sienne. » Ainsi le courage naturel des musulmans était exalté par les paroles de leur prophète, tandis que les Grecs, inférieurs en nombre, étaient entièrement démoralisés par tant d'effrayantes prédictions. Sous ces influences opposées, l'issue du siége ne pouvait être douteuse.

Au commencement d'avril 1453, Sultan-Muhammed parut devant Constantinople avec une armée qu'on prétend s'être élevée à deux cent cinquante mille hommes : il fit dresser, du côté de terre, quatorze batteries; là se trouvait le canon colossal fondu à Andrinople; il avait mis deux mois à parcourir trente-six lieues, précédé par deux cent cinquante pionniers et charrons, traîné par cent bœufs, et soutenu en équilibre par quatre cents hommes. Placé devant une des portes de la ville, il éclata bientôt, en tuant, dans cette explosion, le Hongrois qui l'avait fondu. Cette monstrueuse pièce d'artillerie n'aurait pu d'ailleurs être d'un grand secours aux assiégeants, et leur ignorance seule les avait engagés à employer un canon d'un pareil calibre. Il fallait deux heures pour le charger, et il ne pouvait tirer plus de huit coups dans toute la journée.

Le 15 avril, une flotte ottomane de quatre cent vingt bâtiments de diverses grandeurs, parut vers l'embouchure méridionale du Bosphore : quelques jours après, une petite escadre, composée de cinq vaisseaux, dont un seul de la marine grecque, et quatre génois, se présenta devant le port, et y pénétra heureusement, après avoir battu une division ennemie forte de cent cinquante voiles. Sultan-Muhammed, qui voyait du rivage la honteuse défaite des siens, et qui, dans sa co-

lère, avait poussé son cheval dans la mer, comme pour arracher la victoire aux Grecs, se vengea de cette humiliation sur son amiral Balta-Oghlou; il le fit étendre par terre, et lui appliqua cent coups de *topous* (sorte de massue, signe de commandement, analogue à notre bâton de maréchal). Après ce traitement ignominieux, un azab jeta à la figure du patient une pierre qui lui fit à l'œil et à la joue une grave blessure. Dans sa fureur, le Sultan voulait faire empaler le malheureux amiral, mais les janissaires obtinrent sa grâce.

A la suite de l'échec éprouvé par les musulmans, un divan fut assemblé. Khalil-Pacha, que la rumeur publique accusait de s'entendre avec les Grecs, y opina pour la paix; mais son désir ne put prévaloir contre l'avis unanime du favori et beau-frère du Sultan, le vézir Saganos-Pacha, du mollah Muhammed-Kourani, son ancien gouverneur, et du cheïkh Ak-Chems-uddin, disciple du cheïkh Hadji, et qui, à l'exemple de Bokhari, mais avec plus de bonheur, se hasarda à prédire le jour et l'heure où Constantinople tomberait au pouvoir des musulmans. Ces conseillers n'ayant pu trouver le moyen de faire pénétrer l'escadre ottomane dans le port, dont l'entrée était fermée par une chaîne, le Sultan eut l'idée hardie de faire transporter les vaisseaux par terre. Cette opération pénible, mais non impossible, puisque l'antiquité en offre plusieurs exemples, fut exécutée avec bonheur et habileté. Une étendue de deux lieues de terrain fut recouverte de planches enduites de graisse de bœuf: plus de soixante et dix bâtiments de diverses grandeurs, poussés sur cette route glissante, la parcoururent en une seule nuit, et se trouvèrent, le lendemain matin, à l'ancre au milieu du port de Constantinople, à la grande surprise des assiégés. Les Génois, alliés des Grecs, essayèrent alors de brûler la flotte, mais les Ottomans étaient sur leurs gardes; et, lorsque le vaisseau du brave chef génois Giustiniani s'approcha, vers minuit, de l'escadre ennemie, un énorme boulet le fit couler bas, et la plus grande partie de l'équipage fut noyée. Encouragé par ce succès, Sultan-Muhammed, maître du port, y établit un pont, construit au moyen de tonneaux liés les uns aux autres par des crampons de fer, et surmontés de planches solidement fixées. Les assiégés tentèrent de l'incendier au moyen du feu grégeois; mais la surveillance active des musulmans déjoua ce projet. Enfin, après cinquante jours de siége, pendant lesquels l'artillerie ottomane avait abattu quatre tours, et ouvert une large brèche à la porte Saint-Romain, le Sultan envoya son gendre, Esfendiar-Oghlou, en message vers Constantin. L'ambassadeur ottoman engagea vivement l'empereur à se rendre; mais ce prince répondit noblement qu'il défendrait jusqu'à son dernier souffle l'empire dont Dieu lui avait confié la garde. Dès que le Sultan connut cette réponse, il fit tout préparer pour un assaut général par terre et par mer; il promit à l'armée le butin entier, ne se réservant pour sa part que le sol et les édifices. De grands cris de joie accueillirent cette promesse. Pour exciter davantage encore leur enthousiasme, il publia que des *timars* et même des *sandjaks* seraient donnés en récompense à ceux qui monteraient les premiers sur les remparts; en même temps il menaçait de la hache du bourreau les lâches qui fuiraient le danger. Les derviches parcouraient le camp, en promettant aux soldats la protection du prophète, et en répétant ces paroles: « Il n'y a d'autre divinité que « Dieu, et Mahomet est son prophète: « Dieu est un, et nul n'est semblable « à lui. » Lorsque vint la nuit, une illumination générale fit resplendir les rives du Bosphore et les hauteurs de Galata. Des danses, des chants joyeux célébrèrent d'avance la prise de Constantinople; tandis que les assiégés, frappés de terreur et saisis d'un sombre pressentiment, se prosternaient en pleurant devant l'image de la Vierge, dont la protection miraculeuse les avait délivrés tant de fois des attaques des

musulmans. Dans ce moment de crise, l'empereur lui-même visita tous les postes; il harangua les troupes, et ne négligea aucun moyen de ranimer leur courage. Le brave Giustiniani secondait Constantin de tout l'ascendant qu'il avait sur l'armée auxiliaire : les fortifications furent réparées, des fossés creusés, des remparts de fascines élevés à la hâte; mais malheureusement les sages dispositions de l'illustre étranger étaient souvent contrariées par la basse jalousie des Grecs. Malgré les dégoûts qu'on lui faisait éprouver, Giustiniani, fidèle à la cause des chrétiens, résista aux offres secrètes que lui fit faire le Sultan : « Que ne donnerais-je pas, « avait dit Muhammed, pour m'atta« cher un tel homme? » Plusieurs autres officiers distingués, génois, vénitiens, espagnols, allemands, russes, se partageaient la défense de dix postes confiés aux troupes alliées; les Grecs n'en occupaient que deux; et on va jusqu'à prétendre que les forces de la garnison tout entière ne s'élevaient pas à plus de neuf mille hommes.

Cependant, malgré l'ardeur qui les animait et leur supériorité numérique, les musulmans, à l'instant de donner l'assaut, furent arrêtés par une nouvelle qui répandit l'effroi dans leurs rangs : le bruit courut qu'une armée, composée de Hongrois et d'Italiens, venait secourir Constantinople. Les assiégeants, découragés, restèrent deux jours dans l'inaction; mais enfin un météore ayant paru dans le ciel, ils regardèrent ce phénomène comme un signe de la protection divine. Le Sultan fit prendre aux troupes leurs positions : cent cinquante mille hommes, dit-on, cernèrent la ville du côté de la terre; une flotte formidable la bloqua par mer. Le lendemain, 29 mai, au point du jour, les batteries des assiégeants commencèrent à jouer. Deux heures du combat le plus opiniâtre s'écoulèrent sans que la victoire se décidât : aux efforts inouïs des Ottomans, les Grecs opposaient le courage du désespoir; le terrible feu grégeois embrasait les navires; une grêle de flèches et de pierres tombait sur les assaillants. Dans ce moment décisif, les troupes ottomanes, près de plier, furent soutenues par les exhortations du Sultan et la présence des cheïkhs Ahmed Kourani et Ak-Chems-uddin, qui répétaient à haute voix les versets du Coran relatifs à la prise de Constantinople. Enfin, cinquante d'entre eux ayant pénétré dans la ville par la porte nommée *Cercaporta*, que, par une négligence inconcevable, on avait oublié de fermer, les Grecs épouvantés se précipitent vers le rivage septentrional; les soldats qui le gardaient en ferment les portes et jettent les clefs à la mer. Les fuyards se réfugient alors dans l'église de Sainte-Sophie, attendant en vain l'apparition de l'ange qui, à en croire une prédiction répandue parmi le peuple, devait repousser l'ennemi. Mais les portes du temple se brisèrent sous la hache des vainqueurs, et aucun miracle ne vint sauver les chrétiens.

Constantin, qui combattait sur la brèche, voyant la déroute des siens, se précipita au milieu des Ottomans et y trouva une mort glorieuse. Dès cet instant le pillage, l'incendie, les profanations de tout genre signalèrent le triomphe des musulmans. Quand la ville fut entièrement soumise, Sultan-Muhammed fit son entrée triomphale par la porte Saint-Romain; il s'arrêta devant l'église de Sainte-Sophie, descendit de cheval, la visita en détail, en témoignant la plus vive admiration pour cette superbe basilique, et, montant le premier à l'autel, la consacra lui-même à l'islamisme.

Le cadavre de Constantin, reconnaissable à ses brodequins de pourpre parsemés d'aigles d'or, fut retrouvé parmi les morts : sa tête fut placée d'abord au haut d'une colonne de porphyre qui s'élevait sur la place *Augusteon*, et promenée ensuite dans les villes d'Asie.

Lorsque Sultan-Muhammed arriva au palais impérial, il fut vivement frappé de la morne solitude et du vide de ces appartements naguère si brillants et si animés, et il récita un dis tique persan dont voici la traduction :

« L'araignée a filé sa toile dans le « palais des Césars; la chouette fait re- « tentir la voûte d'Efrasiab de son « chant nocturne. » Cette réflexion philosophique sur l'instabilité des grandeurs humaines n'empêcha pas Sultan-Muhammed de s'abandonner à toute l'ivresse de son triomphe, aux plaisirs, et même à des actes de cruauté. Le grand-duc Notaras, ses fils, hormis le plus jeune, réservé pour les fonctions de page du Sultan, des nobles espagnols et vénitiens, des seigneurs grecs dont on avait d'abord épargné la vie, périrent tous victimes de la férocité des vainqueurs. Enfin, après les trois jours de pillage qu'il avait promis à son armée avant l'assaut, Sultan-Muhammed sentit la nécessité de mettre un terme à ces scènes de dévastation. Il rappela les Grecs dans la ville, fit construire de nouveaux édifices et réparer les monuments mutilés. Il accorda même aux vaincus le libre exercice de leur religion, et leur laissa toutes les églises comprises depuis celle des Arméniens appelée *Souly-Monastir* (*), jusqu'à la porte d'Andrinople.

Tel fut le siége mémorable qui livra Constantinople aux musulmans, le 29 mai 1453 (20 djumadi I, 857 de l'hégire), onze cent vingt-cinq ans après sa reconstruction par Constantin le Grand. Assiégée vingt-neuf fois depuis sa fondation, prise sept fois, sa dernière occupation par Sultan-Muhammed-el-Fatyh incorpora enfin à l'empire ottoman cette capitale célèbre, et détruisit la nationalité d'un peuple qui a souvent tenté de secouer le joug de ses vainqueurs, et qui n'a réussi à se reconstituer qu'au bout de quatre siècles. Mais ce succès récent fut le résultat de la protection et de l'appui de trois grandes puissances européennes dirigées par des vues politiques très-différentes, quoique paraissant animées, dans leur langage philanthropique, des mêmes sentiments de générosité, de désintéressement et de civilisation.

Dès que Sultan-Muhammed se vit maître absolu de Constantinople, il songea, en véritable homme d'État, à s'assurer sa conquête par des institutions politiques en harmonie avec les mœurs et les besoins de ses nouveaux sujets. Pour s'attirer l'affection des chrétiens, il respecta leur culte et leurs usages, et voulut qu'en remplacement du patriarche qui venait de mourir, un nouveau chef spirituel fût élu suivant le cérémonial observé jusqu'alors. Dès que George Scholarius, connu aussi sous le nom de Gennadius, eut été investi de cette dignité, le Sultan lui donna un repas splendide, pendant lequel il s'entretint amicalement avec lui; il lui fit présent ensuite d'un sceptre précieux, emblème de l'autorité religieuse et civile qu'il venait de lui confier, et il lui dit : « Sois patriar- « che, et que le ciel te protége! En « toute circonstance, compte sur mon « amitié, et jouis de tous les priviléges « que possédaient tes prédécesseurs. » Après ces nobles paroles, le Sultan reconduisit lui-même le prélat jusque dans la cour du palais, et ordonna aux vézirs et aux pachas qui l'entouraient d'escorter Gennadius.

Vingt jours après la prise de Constantinople, le Sultan retourna à Andrinople, où il fit trancher la tête au grand vézir Khalil-Pacha, soupçonné de s'être laissé gagner par les présents des Grecs, dont il avait, à plusieurs reprises, plaidé la cause en sollicitant son maître de leur accorder la paix. Le Sultan n'avait pas non plus oublié que Khalil l'avait fait descendre deux fois du trône, du vivant de son père Murad. Cet exemple de l'exécution du premier fonctionnaire de l'empire s'est renouvelé souvent, depuis cette époque, parmi près de deux cents grands vézirs qui ont occupé ce poste éminent, mais périlleux (*).

(*) *Souly-monastir* est ainsi nommé (*le monastère aux eaux*), à cause des sources, qui sortent des fondements de cet édifice.

(*) La liste des grands vézirs qui commence par Alaeddin, sous le règne d'Orkhan, et qui finit par Muhammed Rèouf-Pacha, actuellement premier ministre, in-

Sultan-Muhammed envoya ensuite des lettres au sultan d'Égypte, au châh de Perse et au chérif de la Mecque, pour les instruire de la conquête de Constantinople. Il imposa des tributs aux États chrétiens qui l'avoisinaient. Il envoya Tourakhan dans le Péloponèse, pour protéger Démétrius et Thomas Paléologue, frères du dernier empereur grec, contre leurs auxiliaires albanais, qui voulaient leur enlever le reste d'autorité laissé à ces deux princes, sous la condition d'un impôt annuel de douze mille ducats. Les habitants de Siliwri (l'ancienne Selymbria) et de Bivados (l'Épibatos des Byzantins), ne croyant pas pouvoir résister aux armes victorieuses du Sultan, malgré la solidité des fortifications de leurs villes, s'empressèrent de lui en envoyer les clefs. Dès lors ce prince, tranquille possesseur de la capitale de l'empire grec et maître absolu dans ses États, songea à s'emparer de la Servie. Il prétendait avoir des droits sur cette province; il les appuya d'une armée nombreuse, fit cinquante mille prisonniers, s'empara de Semendria, et envoya Firouz-Beï contre les troupes réunies d'Hunyade et de George, prince de Servie, qui battirent le lieutenant du Sultan. A la suite de cette victoire, George ayant offert de payer un tribut annuel de trente mille ducats, Sultan-Muhammed lui accorda la paix et retourna à Constantinople, où il posa la première pierre de la mosquée d'Eïoub. Suivant la tradition musulmane, Eïoub était le porte-étendard et l'un des plus illustres *Ensarioun*, compagnons du Prophète; il avait péri sous les murs de Constantinople, l'an 48 de l'hégire (668 de J. C.), pendant le siége de cette ville par le prince arabe Yèzid, fils de Muawiiè Ier. Au moment de mourir, il avait prédit qu'un jour un prince mahométan prendrait la capitale des Grecs et honorerait son tombeau. Sultan-Muhammed, instruit de cette prophétie, pria le cheïkh Ak-Chems-uddin, qui était toujours à ses côtés, de demander à Dieu où se trouvait le tombeau du compagnon du prophète. Le cheïkh se mit en prières, et eut une vision dans laquelle Eïoub lui-même lui désigna le lieu de sa sépulture; et à l'appui de sa révélation, l'assura qu'en creusant la terre à l'endroit indiqué on découvrirait une source d'eau vive et un marbre blanc avec une inscription en hébreu. Le lendemain, Ak-Chems-uddin conduisit le sultan dans le faubourg, qui depuis a pris le nom d'Eïoub, fit fouiller devant les murs, du côté de l'ouest, et trouva en effet une source et une grande tombe, sur laquelle on prétend qu'était gravée une inscription. Dès que le monument élevé en l'honneur de ce personnage fut achevé, Sultan-Muhammed s'y rendit en grande pompe, accompagné d'Ak-Chems-uddin et des principaux oulémas, y fit sa prière, et reçut un magnifique cimeterre de la main du cheïkh qui le lui ceignit lui-même. Cette cérémonie, qui a toujours été pratiquée depuis lors par les successeurs de Muhammed II, cinq ou six jours après leur avénement au trône, est appelée *Taklidi-Sèïf*, et tient lieu de sacre et de couronnement.

Le turbè d'Eïoub, à cause de son origine merveilleuse, attire une grande affluence de musulmans qui viennent y boire de l'eau de la source miraculeuse. Cette eau est renfermée dans un puits au fond du turbè; et une si *utile* précaution n'a pu être négligée, puisque les dévots y apportent de nombreuses offrandes en argent, en aloès, ambre gris et cire blanche. Ce monument est constamment ouvert : deux lampes y brûlent nuit et jour, et du côté de la tête de la sépulture est planté en terre un étendard enveloppé d'une draperie verte, emblème de l'emploi d'Eïoub auprès du prophète.

Sultan-Muhammed fit construire aussi au centre de Constantinople, sur les ruines des tombeaux des empereurs grecs et de l'église des Saints-Apôtres, un grand palais, appelé aujourd'hui *Eski-Sèraï* (le vieux sérail). C'était

dique cent quatre-vingt-seize promotions à ce poste suprême, auquel on a vu quelquefois le même personnage rappelé à une ou plusieurs reprises.

un vaste bâtiment formant un carré parfait, entouré de hautes murailles; il servait de résidence aux épouses et aux concubines du prédécesseur du Sultan régnant. Ce vaste terrain avait quatre portes extérieures : deux d'entre elles étaient toujours fermées; les autres gardées jour et nuit par cinq cents *baltadjis*. Des eunuques blancs avaient la garde des portes intérieures; leur chef se nommait *Eski-Sèraï-Agaçi* (le gouverneur du vieux sérail) (*).

Après la mort tragique de Khalil, la place de grand vézir resta vacante pendant huit mois, interruption dont on ne voit que deux exemples dans les annales ottomanes. Mahmoud-Pacha, confident intime du Sultan, fut choisi pour remplir cet emploi. Fils d'un père grec et d'une mère servienne, Mahmoud, dérobé fort jeune par des soldats musulmans, avait été d'abord élevé dans le sérail en qualité de page, et employé ensuite au trésor. Ses talents lui ayant acquis la faveur de Muhammed, ce prince, lors de son avénement, l'investit du pachalik de Roumilie, et finit par l'honorer de la première dignité de l'empire.

En 1455, d'après le rapport que lui fit Içà-Beï, commandant des frontières ottomanes du côté de la Servie, sur la facilité qu'il y aurait à soumettre ce pays, Sultan-Muhammed s'empara de *Novoberda* ou *Novobrodo*, et de quelques autres villes sur la Sinitza; il se rapprocha ensuite de l'Archipel, où croisait la flotte ottomane sous les ordres de Hamza-Pacha. Les chevaliers de Rhodes ayant refusé de payer tribut, le Sultan venait de leur déclarer la guerre. L'amiral ottoman se dirigea d'abord vers Lesbos, où commandait le duc Gatelusio, qui envoya des présents à Hamza et des rafraîchissements pour ses équipages. La flotte fit voile ensuite pour Chio, où, ayant été reçue d'une manière hostile, elle se présenta devant Rhodes, dont les fortifications rendirent toute attaque impossible. Hamza se dirigea alors vers Cos, assiégea pendant 22 jours la forteresse de Racheia, et fut forcé de se retirer avec perte. Ces revers irritèrent le Sultan, et firent disgracier Hamza. Un nouvel amiral, Younis-Pacha, fut nommé. Il s'empara de la nouvelle Phocée, d'où il envoya au Sultan cent jeunes gens des deux sexes. Enfin, Sultan-Muhammed lui-même quitta Constantinople, se rendit par terre devant Énos, dont il fit la conquête, ainsi que des îles de Tachouz (*Thassos*), Sèmendèrek (*Samothrace*), et Imrouz (*Imbros*), situées à l'entrée du golfe d'Énos, et de Stalimènè (*Lemnos*).

Après ces diverses conquêtes, Sultan-Muhammed songea à une entreprise de plus haute importance, et dans laquelle son père Murad avait échoué : Belgrade, boulevard de la Hongrie, était considérée comme imprenable; le Sultan l'assiégea avec une armée de cent cinquante mille hommes et plus de trois cents bouches à feu. Enorgueilli de la prise de Constantinople, il s'était vanté de réduire en quinze jours une forteresse que son père avait été contraint d'abandonner après un siége de six mois; mais le grand capitaine Hunyade la protégeait. Il attaqua, avec une flottille de deux cents brigantins, l'escadre des assiégeants qui fut bientôt dispersée et perdit sept galères et cinq cents hommes. Quelques jours après cet échec, les musulmans surprennent le faubourg, s'en rendent maîtres, et pénètrent dans la ville; mais bientôt, repoussés par le brave Hunyade, ils s'enfuient au cri d'*Allah!* et sont poursuivis jusque dans leur camp par les chrétiens. Sultan-Muhammed combattit avec fureur, et jusqu'au dernier moment. Il se retira en emmenant cent chariots de blessés, blessé lui-même à la cuisse, et laissant sur le champ de bataille vingt-

(*) Depuis la révolution de 1826, marquée par l'anéantissement des janissaires, *Eski-Sèraï* a changé de destination. Les anciens bâtiments ont été détruits ou augmentés; c'est aujourd'hui la résidence du Sèr-Askèr-Pacha (le généralissime de Constantinople), qui y a réuni son état-major, ses bureaux, etc.

quatre mille hommes et trois cents canons. Les astrologues, jaloux de sauver l'honneur du monarque, expliquèrent le mauvais succès de cette entreprise par l'apparition de deux comètes dans les derniers jours du siége; et Sultan-Muhammed put sans honte abandonner Belgrade, dont la conquête (dit-il alors) était réservée, par les décrets éternels, à un autre prince de sa dynastie.

Hunyade ne jouit pas longtemps de son triomphe : il mourut vingt jours après la fuite de Sultan-Muhammed, des suites d'une blessure reçue durant le siége.

Sultan-Muhammed, de retour à Andrinople, chercha à oublier sa défaite en célébrant avec la plus grande solennité la circoncision de ses deux fils Baïezid et Moustapha : de toutes les parties de l'empire, les poëtes, les juges, les beïs, les fakirs, les gens de loi, les émirs, accoururent à ces fêtes, qui durèrent quatre jours.

Sept ans après la prise de Constantinople, c'est-à-dire en 864 (1460), Sultan-Muhammed, à la suite de diverses expéditions, commandées par lui-même ou par ses lieutenants, et d'ailleurs peu fécondes en faits intéressants, se trouva maître de la Servie et de toute la Grèce, sauf quelques ports, tels que Coron, Modon, Pylos, etc. En Albanie, les glorieux efforts du célèbre Iskender-Beï avaient arrêté les armes du Sultan. Le héros épirote n'avait cessé, depuis la mort de Murad II, de combattre, presque toujours avec succès, les troupes ottomanes. Peu après l'avénement de Sultan-Muhammed, le neveu d'Iskender-Beï avait fait prisonnier Hamza-Pacha. Dans une autre bataille, quatre mille Ottomans avaient péri avec leur chef, tué de la main d'Iskender. Ce brave guerrier, encouragé par ces succès, était allé assiéger Beligrad d'Albanie; sur le point de s'en rendre maître, il avait été défait par une puissante armée qui, sous les ordres de *Sèwali*, était accourue au secours de la ville. Après cette victoire, les Ottomans, pour montrer quels redoutables guerriers ils avaient vaincus, écorchèrent quelques cadavres, dont la taille était gigantesque, empaillèrent leurs peaux, et envoyèrent ces trophées à Constantinople. Iskender-Beï prit bientôt une revanche éclatante : quinze mille Ottomans, sous les ordres de Mouça, son ancien compagnon d'armes, et déserteur de sa cause, furent complétement battus par dix mille Albanais. Plus tard, Iça-Beï et Hamza-Pacha, à la tête d'une armée de quarante mille hommes, fournirent un nouveau sujet de triomphe à Iskender-Beï, qui les défit dans la plaine d'Alessio, et entra à Croïa chargé d'un immense butin.

Lorsque Ferdinand, successeur d'Alphonse, roi de Naples, eut appelé Iskender-Beï auprès de lui, pour l'aider dans la guerre contre le roi de France Charles VIII, Sultan-Muhammed profita de l'éloignement du héros albanais pour subjuguer le Péloponèse. Voulant ensuite porter ses armes en Asie, il assura la tranquillité de ses États d'Europe en accordant la paix à Iskender-Beï, et en lui cédant l'Épire et l'Albanie (1461-866). Il s'occupa dès lors avec activité des préparatifs d'une nouvelle expédition dont personne ne connaissait le but. Un des cazi-askers ayant osé le lui demander, le Sultan répondit brusquement : « Si un poil de ma « barbe le savait, je l'arracherais et le « jetterais au feu. » La prise sur les Génois de la ville d'Amasra (*Amastris*, et plus anciennement *Sésamus*), et celle de Sinope sur Ismaïl-Beï, furent les premiers résultats de cette guerre. Sultan-Muhammed, qui méditait l'asservissement de *Therabèzoun* (Trébisonde, *Trapezus*), où régnait David Comnène, voulut auparavant lui enlever l'appui de son beau-frère Ouzoun-Haçan, prince turcoman de la dynastie du Mouton-Blanc. Les historiens ottomans racontent que cette expédition contre Ouzoun-Haçan fut résolue à la suite d'un songe mystérieux de Sultan-Muhammed. Il avait rêvé qu'il voyait Ouzoun-Haçan, vêtu en lutteur, se promener dans une vaste plaine, et défier tous les héros du siècle. A cette vue, Sultan-Muhammed s'était

élancé sur son rival; mais les premiers efforts du prince ottoman n'avaient pas répondu à son courage : Ouzoun-Haçan l'avait forcé à ployer le genou; l'indignation du Sultan ayant doublé ses forces, il s'était relevé à l'instant, plein de rage, avait renversé Haçan, lui avait ouvert le flanc, arraché les entrailles, et le malheureux vaincu s'était enfui en poussant des cris lamentables. Les astrologues de la cour tirèrent le plus heureux augure de cette vision; et ils décidèrent ainsi la guerre avec le prince tatare. Le monarque ottoman commença par envoyer Hamza, beïlerbeï de Roumilie, pour s'emparer du fort de Kouïounli-Hyssar, qui se trouve sur la route d'Erzroum. Hamza signala son passage par des violences de tout genre. Le Sultan s'avança ensuite vers Erzroum; Ouzoun-Haçan, épouvanté, lui députa sa mère Sarah avec le beï kurde Djemizghezek et le cheïkh Huçeïn, porteurs de beaux présents. Sultan-Muhammed les reçut tous les deux avec les plus grands égards; il n'adressait jamais la parole à la princesse sans lui donner le titre de *mère*, et traitait de *père* le cheïkh Huçeïn : expressions caractéristiques du respect le plus profond chez les Orientaux. Cédant à leurs instances, il accorda la paix à Haçan. Il se dirigea ensuite sur Trébisonde. Sarah, qui aurait voulu l'engager à abandonner son projet, lui voyant faire la plus grande partie de la route à pied, lui dit : « Comment « peux-tu, mon fils, t'exposer à tant « de fatigues pour cette ville de Trébi« sonde? — Ma mère, répondit le rusé « monarque, le glaive de l'islamisme « est dans ma main; sans toutes ces « fatigues, je ne mériterais pas le titre « de *Ghazi* (victorieux), et si je mou« rais aujourd'hui ou demain, j'aurais « honte de paraître devant Dieu. »

Le Sultan, arrivé devant Trébisonde, somma l'empereur David Comnène de lui céder la ville, lui promettant, avec la vie, la liberté d'emporter ses trésors, et le menaçant, en cas de refus, de toute sa colère. Séduit par les promesses ou effrayé par les menaces, l'empereur envoya les clefs de Trébisonde, et s'embarqua pour Constantinople. Mais Sultan-Muhammed, qui voulait l'extermination des Comnènes, se servit, pour en venir à ses fins, du prétexte d'une lettre écrite par l'épouse d'Ouzoun-Haçan à David, le fit jeter dans les fers avec tous les siens, et leur prescrivit d'embrasser l'islamisme. Le dernier des huit enfants de David se soumit seul à cette honteuse abjuration : tous les autres membres de cette famille infortunée furent impitoyablement mis à mort. L'impératrice Hélène donna, en cette occasion, une preuve touchante de dévouement à ses devoirs d'épouse et de mère : la sentence prononcée contre les Comnènes portait que leurs corps resteraient sans sépulture. On raconte que la princesse, bravant la colère du Sultan, se rendit sur le lieu de l'exécution, creusa elle-même une fosse, et y ensevelit pendant la nuit les tristes restes de son époux et de ses fils.

Après avoir fait disparaître ainsi de l'Europe et de l'Asie ce qui restait de la race impériale de Byzance, Sultan-Muhammed tourna ses armes contre le voïvode de Walachie, Wlad; sa férocité lui avait valu, parmi ses sujets, les noms de *Drakul* (le diable) et *Tchepelpuch* (le bourreau), et les musulmans l'appelaient *Kazikli-Woda* (le voïvode empaleur). Ce dernier surnom n'était que trop mérité. Nous citerons parmi les cruautés qu'on lui attribue les traits suivants : il aimait à prendre ses repas au milieu d'un cercle de musulmans expirant dans les affreuses tortures du pal. Un prêtre, qui avait prêché sur le respect dû au bien d'autrui, ayant, dans un de ces hideux festins, mangé par distraction un morceau de pain que Wlad s'était coupé, fut empalé à l'instant. Un jour il rencontra un moine monté sur un âne, et trouva plaisant de faire empaler la monture et le cavalier. Six cents négociants de Bohême, cinq cents nobles walaques subirent le même supplice, sous les prétextes les plus légers. Le barbare voïvode ne se bornait pas à ce seul genre de spectacle, il lui

faisait de la variété dans ses sanguinaires plaisirs : il avait inventé une machine pour hacher ses victimes et les faire cuire; il forçait ensuite les enfants à manger de la chair de leurs parents. Des envoyés du Sultan ayant refusé de se découvrir la tête, suivant l'usage, Wlad leur fit clouer le turban sur le crâne, en disant qu'il voulait les dispenser ainsi pour toujours d'un cérémonial qui leur déplaisait. Il serait trop long de dérouler ici le tableau des caprices atroces du tyran de la Walachie, qui sacrifia à sa passion pour le sang plus de vingt mille personnes. Ce ne fut point toutefois par le désir de mettre un terme à tant de cruautés que Sultan-Muhammed motiva sa déclaration de guerre; il l'appuya sur le refus de Wlad d'envoyer le tribut annuel en argent et en jeunes garçons, et de venir lui-même présenter son hommage au Sultan. Un autre grief contre Drakul était son ambassade à Mathias Corvin, fils de Jean Hunyade, et qui plus tard fut élu roi de Hongrie.

Le Sultan ayant pénétré en Walachie, à la suite d'une victoire remportée sur le voïvode, fut saisi d'horreur en voyant aux environs de la capitale un nombre incroyable de musulmans et de Bulgares empalés ou crucifiés. Un historien prétend qu'à ce spectacle il laissa échapper ces étranges paroles : « Il est impossible de chasser de son « pays un prince qui a fait de si gran- « des choses, et qui a si bien employé « ses sujets et sa puissance. »

Drakul s'enfuit en Hongrie, où Mathias Corvin le fit emprisonner. Radul, frère de Wlad et favori du Sultan, fut investi de la principauté de Walachie, où il régna quinze ans. Après sa mort, Wlad, échappé de prison, reprit l'autorité, et périt au bout de deux années sous le poignard d'un de ses esclaves.

Au retour de l'expédition de Walachie, Sultan-Muhammed marcha à la conquête de Midilli (l'ancienne *Lesbos*). Cette île avait été cédée à la famille génoise des Gatelusio, par Jean Paléologue Ier : elle se rendit après un siége de vingt-sept jours. Le duc Nicolas Gatelusio qui y commandait obtint sa grâce et se fit mahométan, avec son neveu Lucio, seigneur d'Énos : leur apostasie ne put cependant les sauver de la vengeance du Sultan, qui ne leur pardonnait point d'avoir accueilli un itch-oghlan (page) évadé du sérail; jetés dans un cachot, ils y furent étranglés peu de temps après. C'est en 867 (1462) que Lesbos passa sous la domination ottomane.

Avant sa campagne contre Drakul, Sultan-Muhammed avait voulu soumettre au tribut le roi de Bosnie. Ce prince avait conduit devant son trésor l'ambassadeur ottoman, et lui avait dit : « Tu vois ici l'argent tout prêt, « mais je ne songe nullement à l'en- « voyer à ton maître; car, s'il me fait « la guerre, j'ai besoin de mon or pour « me défendre; si je suis vaincu et « forcé de m'expatrier, j'en ai besoin « encore pour passer ma vie dans l'a- « bondance. » A cette réponse, le Sultan allait envahir la Bosnie, lorsqu'il en fut détourné par le désir de soumettre Wlad. Ce ne fut donc que l'année suivante (1463) que Muhammed attaqua les Bosniaques. Il commença par s'emparer, après trois jours de siége, de la forteresse de Babicza-Oczak, sur la rive gauche de la Crajova (*Illyrissus*), et envoya Mahmoud-Pacha à la poursuite du roi, qui, après n'avoir fait que passer rapidement dans Yaitcha (Gaitia), sa capitale, s'était réfugié dans la place forte de Kliucs. Pendant que le grand-vézir la recevait à composition, en accordant la vie sauve au roi et aux habitants, Yaitcha et quelques autres villes offraient leurs clefs au Sultan. Mécontent de la capitulation trop douce consentie par Mahmoud-Pacha, Sultan-Muhammed essaya, par tous les moyens, d'éluder la promesse de son vézir. Le monarque ottoman avait pour principe qu'on ne peut régner tranquillement sur un pays conquis si l'on n'extermine pas la famille détrônée. Le roi de Bosnie fut jeté dans les fers, et eut bientôt après la tête tranchée, d'après un *fetwa* du cheïkh Ali-Bestami,

qui annulait le traité juré, comme contraire à la loi du Prophète. Par un excès de fanatisme ou de servilité, le cheïkh remplit lui-même, dit-on, l'office du bourreau : chose à peine croyable, sans exemple, et que nous ne pouvons pas certifier.

Avant la fin de cette année (1463), Yaïtcha était reprise par Mathias Corvin ; et, au commencement de 1464 (869), Sultan-Muhammed assiégea une seconde fois cette ville sans pouvoir y rentrer. Corvin pénétra en Bosnie, prit le fort de Srebernik, et attaqua Zwornik, dont le beï, Ali-Mickhal-Oghlou lui fit lever le siége.

Vers l'époque de l'ouverture de la campagne contre la Bosnie, avait commencé aussi la guerre avec Venise. La fuite d'un esclave du pacha d'Athènes, qui se réfugia à Coron, et le refus des habitants de le rendre à son maître, déterminèrent la rupture de la paix. Iça, gouverneur du Péloponèse, s'empara d'Argos, par la trahison d'un prêtre grec; Omar soumit le territoire vénitien aux environs de Lépante (*Naupactus*), et la contrée de Modon fut ravagée par un troisième corps ottoman. Les Vénitiens équipèrent une flotte de près de quarante navires, qui se rendit dans les eaux de Négrepont; un corps de six mille hommes fut envoyé dans le Péloponèse, et insurgea tout le pays en promettant le secours des croisés. Argos fut prise et saccagée. Trente mille ouvriers élevèrent en quinze jours, d'une extrémité à l'autre de l'isthme d'Hexamilon, un rempart de douze pieds de haut, surmonté de cent trente-six tours et défendu par un double fossé. Les Vénitiens attaquèrent ensuite Corinthe; mais à la nouvelle de l'approche de Mahmoud-Pacha, ils levèrent le siége, abandonnèrent même le mur d'Hexamilon, et se sauvèrent à Napoli de Romanie. Corinthe et Argos tombèrent de nouveau au pouvoir des musulmans. Les environs de Modon furent saccagés par Omar-Pacha ; et le Sultan fit, dit-on, scier en deux cinq cents prisonniers provenant de ces désastreuses expéditions. Mais tous les efforts des lieutenants du Grand Seigneur ne purent parvenir à faire rentrer sous l'obéissance les habitants de Sparte : battus par les troupes d'Omar et d'Haçan, ils se retirèrent dans les monts Pentadactylon (*Taygète*), et échappèrent ainsi à la domination des vainqueurs. Sous le nom de Maïnotes, et près des ruines de l'ancienne Sparte, les descendants de ces hommes intrépides ont lutté pendant plusieurs siècles contre la puissance ottomane et n'ont jamais courbé leur tête sous le joug.

Les Vénitiens firent encore quelques tentatives pour enlever aux musulmans diverses îles et villes grecques, mais ils furent repoussés sur terre et sur mer; et la mort subite de Pie II leur ayant fait perdre l'espérance d'être secourus par les princes que le pontife appelait à une sixième croisade, ils finirent par laisser le champ libre aux musulmans.

Pendant ces guerres avec Venise et la Bosnie, mourut Ibrahim, prince de Karamanie, l'ennemi le plus invétéré de la race d'Osman. Les souverains de cette contrée, qui, ainsi que les sultans, avaient établi leur puissance sur les ruines de l'empire seldjoukide, soutinrent, dans l'espace de cent cinquante années, huit guerres contre les Osmanlis, et leur causèrent souvent de graves embarras, par la précaution habituelle de ne les attaquer que lorsqu'ils leur voyaient d'autres ennemis sur les bras. Assiégé dans Konia par ses six enfants légitimes, Pir-Ahmed, Karaman, Kaçim, Ala-Eddin, Suleïman et Nour-Sofi, auxquels il avait préféré Ishak, fils d'une esclave, le vieil Ibrahim était mort de chagrin. Le Sultan profita de la dissension que cette mort fit naître entre les princes de Karamanie pour s'emparer d'un pays qu'il convoitait depuis longtemps. Moustapha, troisième fils de Sultan-Muhammed, fut nommé gouverneur de la province conquise. La ville de Sèlefkè (*Séleucie*) parvint seule à se soustraire au joug; l'épouse d'Ishak-Beï s'y maintint, tandis que ce prince cherchait un asile à la cour d'Ouzoun-Haçan.

La trêve, signée en 1461 (866), entre le Sultan et le fameux Iskender-Beï, n'avait pas duré plus de trois ans. Ce dernier, cédant aux instances de l'ambassadeur vénitien et du légat du pape, rompit le traité, en s'appuyant sur cette maxime déshonorante : « La « parole donnée à un infidèle peut être « violée sans scrupule. » A la nouvelle de ce parjure (moyen dont, au reste, les musulmans se servaient aussi bien que les chrétiens), Sultan-Muhammed envoya en Albanie quatorze mille hommes, sous les ordres de Chèrèmet-Beï. Iskender, malgré l'infériorité de son armée, qui ne s'élevait qu'à dix mille combattants, défit le lieutenant de Muhammed. Balaban-Pacha, qui commandait une nouvelle armée de dix-huit mille hommes, envoyée contre Iskender, remporta d'abord un léger avantage, mais fut bientôt complétement défait et eut peine à se sauver. Un troisième et un quatrième corps de troupes ottomanes éprouvèrent le même sort, et Iskender-Beï entra en triomphe à Croïa.

Enfin, en 1465 (870), le Sultan résolut de marcher lui-même contre le héros de l'Épire. Sfetigrad et Belgrade tombent au pouvoir du monarque; mais Croïa résiste : il s'en venge en faisant massacrer huit mille habitants du district de Chidna, qui s'étaient rendus sur parole, et laisse Balaban-Pacha devant Croïa avec quatre-vingt mille hommes. Iskender, instruit de l'arrivée d'un renfort conduit par Younis-Pacha, va à sa rencontre et le fait prisonnier. Balaban est tué d'un coup de feu sous les murs de Croïa; son armée découragée se retire : poursuivie par l'ennemi, et cernée de tous côtés, elle ne parvient qu'à grand'peine à s'ouvrir un passage près de Tyranna.

Après ces triomphes successifs, le brave Iskender-Beï meurt à Alessio (l'ancienne *Lyssus*), le 14 janvier 1467, âgé de soixante-trois ans : il en avait passé trente à combattre glorieusement pour sa religion et sa patrie. La mort d'Iskender fut suivie de celle d'Étienne Cossarich, prince de l'Herzegovine; bientôt après, tout le pays tomba au pouvoir du Sultan, et forma un sandjak, qui prit le nom d'*Hersek*.

La guerre avec les Vénitiens venait de recommencer : d'affreux et inutiles ravages signalèrent le commencement des hostilités; enfin le Sultan résolut de faire un coup d'éclat en s'emparant d'Égriboz (*Négrepont*). Mahmoud-Pacha se mit en mer avec une flotte de trois cents navires et galères, montés par soixante-dix mille combattants. Une armée égale en nombre s'avança par terre, sous les ordres de Sultan-Muhammed. Après cinq vigoureux assauts, la ville capitula; mais le monarque ottoman, sacrifiant son honneur à sa vengeance, fit périr la garnison dans d'horribles supplices.

Malgré la conquête de la Karamanie, Sultan-Muhammed n'était pas sans inquiétude sur cette province, où l'occupation de la ville de Sèlefkè par le fils et l'épouse d'Ishak-Beï entretenait des ferments de révolte. Quelques agitations populaires avaient signalé l'existence d'un complot en faveur des anciens princes : le grand vézir Roum-Muhammed-Pacha, à la tête d'une puissante armée, désola ce malheureux pays; mais s'étant engagé dans les défilés de la Cilicie Pétrée, il y perdit la moitié de son armée et tout le butin qu'il avait recueilli. Cette défaite lui valut une disgrâce complète. Ishak-Pacha lui succéda. Le nouveau grand vézir vengea l'honneur des armes ottomanes en battant Kacim-Beï, frère d'Ishak-Beï, et en s'emparant de la ville d'Ak-Seraï (*Gersaura*) et des forts de Warkeuï, Oudj-Hyssar et Orta-Hyssari.

En 1472 (877), Guèdik-Ahmed-Pacha fut chargé par le Sultan de réduire la ville d'Alaïa : le prince Kilidj-Haçan, qui la gouvernait, se rendit à la première sommation du vézir, et fut envoyé, avec ses fils, auprès du Sultan, qui lui assigna pour résidence le bourg de Koumouldjina, et lui en accorda les revenus. Mais ce prince s'enfuit en Égypte, laissant au pouvoir du Sultan sa femme et ses fils, qui succombèrent bientôt à leur chagrin.

Ishak-Beï venait de mourir à la cour d'Ouzoun-Haçan : en apprenant cette nouvelle, la veuve du prince de Karamanie fit offrir au Sultan les clefs de Sèlefkè. Guèdik-Ahmed fut chargé de prendre possession de cette ville ; il marcha de là sur le fort de Mokan, où le frère d'Ishak, Pir-Ahmed, s'était réfugié avec sa nièce, jeune personne d'une beauté remarquable, et qui, lorsque le château se fut rendu, alla orner le sérail de Sultan-Muhammed. Le vézir, continuant sa marche, s'empara du fort de Loulghè, fit précipiter du haut des murs une partie de la garnison et massacrer le reste; mais l'approche d'Ouzoun-Haçan obligea Guèdik-Ahmed à abandonner ses conquêtes et à se replier sur Konia. Haçan se dirigea sur Tokat, qu'il livra aux flammes, et dont il fit périr les habitants par les plus affreux supplices; il ravagea ensuite toute la Karamanie. A ces nouvelles, la fureur du Sultan fut à son comble : il manda auprès de lui tous les beïs et les pachas de l'empire, rendit à Mahmoud l'emploi de grand vézir, et se disposa à marcher contre le prince persan; mais Mahmoud le détourna de ce projet en lui représentant que l'armée n'était pas encore assez pourvue d'armes et de munitions pour entreprendre avec honneur une campagne aussi difficile. En attendant, Daoud-Pacha fut chargé de porter des secours là où ils seraient les plus urgents, et de se réunir au prince Moustapha, fils du Sultan, et nommé par lui généralissime des troupes ottomanes. Une victoire éclatante vint bientôt démentir les pronostics de Mahmoud. Le prince Moustapha défit complétement Yousoufdjè-Mirza, qui, suivi des fils d'Ibrahim, saccageait le pays, et se hâta après cette défaite de regagner les États d'Ouzoun-Haçan. Ce prince, usurpateur de la couronne de son frère Djihanghir, souverain de la dynastie du Mouton-Blanc, avait irrité Sultan-Muhammed par la lettre orgueilleuse qu'il lui adressa au sujet de la défaite et de la mort de Djihanchâh, de la dynastie du Mouton-Noir. Le monarque détrôné avait imploré de Muhammed un secours que le Sultan, occupé alors à combattre Iskender-Beï, n'avait pu accorder. Par une ironie dont l'empereur ottoman fut vivement piqué, Ouzoun-Haçan lui faisait hommage des têtes de trois grands personnages de la cour de Djihanchâh, connus par leur dévouement aux intérêts du Sultan. Une seconde lettre du prince persan, dans laquelle il affectait de l'appeler simplement Muhammed-Beï, ajouta au ressentiment de ce dernier, qui y répondit dans le style le plus méprisant, et lui annonça qu'au mois de *chewwal* il se mettrait à la tête de ses armées victorieuses, et irait *effacer le nom d'Ouzoun-Haçan de la surface de la terre.*

Effectivement, vers la fin du mois de mars, le Sultan partit de Scutari; après six journées de marche il rencontra Haçan, campé sur les hauteurs d'Otlouk-Bèli, le mit en fuite, et resta trois jours entiers occupé sur le champ de bataille à faire massacrer les prisonniers.

Vainqueur d'Ouzoun-Haçan, Sultan-Muhammed laissa à son fils Moustapha, gouverneur de Karamanie, le soin de terminer la guerre dans la Cilicie Pétrée et sur les côtes de l'Asie Mineure. Secondé par Guèdik-Ahmed-Pacha, le jeune prince s'empara d'Ermènak et de Minan. Pir-Ahmed, fils d'Ibrahim-Beï, trouva la mort en se précipitant volontairement du haut des remparts de cette dernière ville. Sèlefkè fut prise ensuite par une trahison des artilleurs qui la défendaient; gagnés par l'or d'Ahmed, ils mirent le feu au magasin à poudre, dont l'explosion ouvrit une brèche par laquelle pénétrèrent les Ottomans. Moustapha assiégea immédiatement la forteresse de Dèwèli-Kara-Hyssar; le gouverneur de cette place ne voulut en rendre les clefs qu'au prince lui-même; mais le fils du Sultan, atteint d'une grave maladie, ne put les recevoir en mains propres, et mourut peu de temps après, à Boz-Bazardjik. Le gouvernement de Karamanie fut donné alors à son frère Djem, connu parmi

nous sous le nom de *Zizim*. Ce prince, âgé seulement de dix-huit ans, réunissait en lui tout ce qui plaisait le plus au peuple belliqueux qu'il était appelé à commander. Doué d'une adresse et d'une force surprenantes, il excellait dans les exercices gymnastiques; il mérita même le titre de premier *pehliwan* (lutteur) de son époque. On conservait à Konia la massue d'Ala-eddin le Grand; elle était si lourde que peu de guerriers pouvaient s'en servir, et cependant Djem, après en avoir fait augmenter le poids, la maniait encore aussi facilement que l'arme la plus légère. Aux avantages physiques, ce prince unissait un esprit cultivé : il était ami des lettres et poëte lui-même; son premier essai fut la traduction du poëme persan *Khorchid et Djemchid;* il composa ensuite des pièces de vers appelées *Ghazel* (Odes). Sous son gouvernement, les habitants de la Karamanie, paraissant avoir oublié leur turbulence habituelle, subirent sans murmurer le joug du vainqueur.

De retour à Constantinople, Sultan-Muhammed ordonna la mort du grand vézir Mahmoud-Pacha. Ce ministre, fondateur d'institutions utiles, protecteur éclairé des sciences, et auquel l'empire devait la conquête de la Bosnie, de la Servie et de Négrepont, vit tous ses services effacés par quelques paroles empreintes d'une franchise indiscrète que son despotique maître ne pardonnait jamais. Mahmoud avait de plus montré une joie imprudente à la mort du prince Moustapha, auquel il portait une haine profonde. Il n'en fallait pas davantage pour motiver la disgrâce et la condamnation du vézir. Mahmoud, arrivé à *la Porte*, comme il le dit lui-même dans son testament, *avec un cheval, un sabre et cinq cents aspres,* était parvenu par son mérite au poste le plus éminent de l'État; son supplice souleva l'indignation publique : le peuple le révéra comme un martyr.

Pendant la campagne de Sultan-Muhammed contre Ouzoun-Haçan, une triple alliance s'était formée entre le pape, Venise et Naples, pour secourir le prince persan. Une armée navale, sous les ordres de Pietro Mocenigo, composée des flottes combinées de ces trois puissances, saccageait Délos et Métélin, incendiait Smyrne et les faubourgs de Satalie, ville si bien fortifiée qu'on n'avait pu la réduire. L'année suivante, Mocenigo se rendit sur la côte de la Karamanie pour soutenir Kaçim-Beï, qui assiégeait à la fois les forts de Selefkè, de Sighin (*Sicæ* ou *Sine*) et de Kourko (l'ancien *Corycus*) : ces trois places se rendirent presque sans résistance, et furent remises par les Vénitiens à Kaçim, qui témoigna sa reconnaissance au capitaine général Mocenigo, en lui offrant un superbe cheval et un léopard apprivoisé. Mais lorsque Ouzoun-Haçan eut perdu la bataille d'Otlouk-Bèli, il renvoya à leurs cours respectives les ambassadeurs de Rome, de Naples et de Venise, en les priant de demander, pour la campagne prochaine, de nouveaux renforts.

Sultan-Muhammed, après avoir conquis la Karamanie et soumis plusieurs places de l'Arménie, envoya dans la Carniole un corps d'armée de vingt mille hommes, qui envahit cette province. Un second corps, égal en nombre au premier, et pourvu de matériaux et d'instruments de construction, marcha secrètement vers la Save, où, malgré les efforts des troupes de Mathias Corvin, les musulmans élevèrent la forteresse de Sabacz (en turc *Bugurdlen*).

De l'année 875 (1470) à 879 (1474), diverses incursions des Ottomans désolèrent la Croatie, la Carniole, la Styrie, la Carinthie, l'Esclavonie et la Hongrie. Au mois de mai 1474 (879), Suleïman-Pacha, beïler-beï de Roumilie, pénétra en Albanie et mit le siége devant Scutari. A la sommation du pacha, Lorédano, gouverneur de la ville, répondit noblement : « Je suis Vénitien, et d'une famille où l'on ne sait « pas ce que c'est que de se rendre; je « conserverai Scutari ou j'y périrai. » L'héroïque énergie du brave chef se communiqua à la garnison : les musulmans

furent obligés de lever le siége. Pour se venger de cet échec, Suleïman-Pacha fit ravager la Carniole et la Dalmatie par quinze mille hommes sous les ordres de Mikhal-Oghlou. Le beïler-beï se rendit ensuite en Moldavie pour forcer Étienne, souverain de ce pays, à payer le tribut offert en 1457 par son prédécesseur Pierre Aaron. Le prince moldave, trop faible pour accepter le combat en rase campagne, se posta dans une position avantageuse près du lac Krakowitz, où il eut le talent d'attirer l'ennemi et de remporter une victoire éclatante. Toutes les forteresses situées sur le Danube se hâtèrent d'offrir leur soumission au vainqueur.

Pendant que ces événements se passaient en Albanie et en Moldavie, Sultan-Muhammed armait à Constantinople une flotte de trois cents voiles. Comme le but de cet armement était tenu entièrement secret, les Vénitiens, craignant qu'il ne fût dirigé contre eux, envoyèrent au Sultan un ambassadeur: on conclut un armistice pour toute la campagne qui allait s'ouvrir. Sultan-Muhammed ordonna alors à Guèdik-Ahmed-Pacha de faire voile pour les possessions des Génois dans la mer d'Azoff et la Crimée. Kaffa (autrefois et aujourd'hui *Théodosie*), la place la plus importante de cette dernière contrée, Azoff (*Tana*), Menkoub, et plusieurs autres villes sur la mer Noire, furent prises d'assaut ou se rendirent sans résistance. Mengheli, prince tatare de la dynastie des Ghèraï, pris devant Kaffa, et gracié au moment où, après avoir fait la prière des condamnés, il allait recevoir le coup fatal, fut nommé khan de Crimée, passant ainsi, par un caprice du Sultan, de l'échafaud au trône.

Dès que la Crimée fut soumise, Sultan-Muhammed envahit la Bessarabie et s'empara d'Ak-Kerman. Étienne, prince de Moldavie, et Cazimir, roi de Pologne, adressèrent des ambassadeurs au monarque ottoman, qui les reçut avec le plus grand mépris, et retint pendant un an les envoyés polonais.

Une nouvelle ambassade rencontra le Sultan près de Varna, et lui demanda la paix: Muhammed imposa des conditions si dures que le prince de Moldavie refusa d'y acquiescer. Les Ottomans passèrent le Danube, et remportèrent sur Étienne une victoire complète, dans une vallée que ses épaisses forêts ont fait nommer en turc Aghadj-Dènizi (mer d'arbres).

Tandis que le Sultan triomphait en Moldavie, ses lieutenants Ali-Beï et Iskender-Mikhal-Oghlou étaient battus en Hongrie par les deux frères Pierre et François Docy. Deux cent cinquante prisonniers et cinq drapeaux furent envoyés au roi Mathias, qui assiégeait en ce moment Semendria. La princesse Béatrix de Naples, fiancée de Corvin, se rendait en Hongrie: elle ne vit sur son passage que des scènes de dévastation et de deuil. Les années 872 et 873 (1475 et 1476) furent signalées par de nouvelles incursions des Ottomans en Allemagne, et par la victoire remportée sur les Styriens, dans la vallée d'Uz, près de la ville de Rann.

La trêve d'un an, accordée à Venise, était expirée: cette république s'efforçait de la convertir en une paix durable; mais la mauvaise foi du Sultan s'y opposait: quelques conditions nouvelles venaient sans cesse entraver la conclusion du traité. Dès que les Vénitiens furent convaincus de l'inutilité de leurs tentatives auprès du Sultan, ils commencèrent les hostilités. Antoine Lorédano, généralissime des troupes de la république, ravagea les côtes de l'Asie Mineure. Lépante (*Aïnè-Bakhti*), assiégée par Khadim-Suleïman, le repousse vigoureusement et l'oblige à lever le siége. Croïa (*Ak-Hyssar*) est bloquée pendant un an; et le Sultan, ne pouvant la soumettre, entama des négociations: une trêve de deux mois en fut le résultat. Ferdinand, roi de Naples, et son gendre Mathias Corvin, roi de Hongrie, firent leur paix particulière avec la Porte. Venise elle-même se trouvait réduite à accepter les dures conditions que lui imposait le Sultan. Elle envoya donc

Thomas Malipieri à la rencontre du Grand Seigneur, qui était déjà en marche pour l'Albanie. L'envoyé vénitien l'atteignit à Sofia; mais Muhammed ajouta à ses prétentions la cession de la ville de Scutari. Cette demande imprévue, que l'ambassadeur n'était pas autorisé à accorder, l'obligea de retourner à Venise pour y prendre de nouvelles instructions. Dans cet intervalle, Croïa, cernée depuis plus d'un an, était réduite, par la famine, à la dernière extrémité : les habitants capitulèrent, sous la condition de la vie sauve. Mais le Sultan, peu scrupuleux sur les moyens de parvenir à ses fins, après s'être réservé quelques prisonniers dont il espérait tirer une forte rançon, fit trancher la tête à tous les autres.

Aussitôt que Croïa eut succombé, Scutari fut investie pour la seconde fois par l'armée ottomane. Onze canons monstrueux furent dressés en batterie contre la ville, et y lancèrent, dans l'espace d'un mois, deux mille cinq cent trente-quatre boulets du poids de trois à onze quintaux : ils firent dans les murs des brèches énormes, et Sultan-Muhammed se décida à tenter un assaut général. Plusieurs fois les assiégeants parvinrent à planter sur les remparts le drapeau de Mahomet; mais les assiégés rétablirent toujours celui de Saint-Marc, et finirent par repousser les musulmans; ceux-ci perdirent douze mille hommes dans cette attaque infructueuse. Quelques jours plus tard, un second assaut eut le même résultat, et Sultan-Muhammed, qui avait perdu le tiers de l'élite de ses troupes, s'écria douloureusement en donnant le signal de la retraite : « Pourquoi faut-il que j'aie « jamais entendu prononcer le nom de « Scutari ! »

Le Sultan, abandonnant l'espoir de prendre de vive force cette place, y laissa une partie de son armée pour bloquer la ville; et, avec le reste de ses troupes, il s'empara des forteresses environnantes, afin d'enlever toute ressource aux assiégés. Enfin, un traité conclu entre la république de Venise et Muhammed le rendit maître de Scutari : les intrépides habitants de cette ville que le Sultan n'avait pu réduire, en sortirent au nombre de quatre cent cinquante hommes et cent cinquante femmes; leur vie fut respectée, grâce à la précaution qu'ils avaient prise de s'assurer de l'exécution du traité, en exigeant plusieurs otages de la part des musulmans.

Après la signature du traité, un ambassadeur ottoman fut envoyé à Venise et reçu avec les plus grands honneurs. Malgré la différence de religion, une étroite alliance se forma entre le Sultan et la république : cette dernière en profita contre ses ennemis; et Muhammed, trop fin politique pour ne pas entretenir de tout son pouvoir les dissensions des chrétiens, soutenait, suivant l'expression méprisante des auteurs musulmans, *les chiens contre les porcs, et les porcs contre les chiens.*

Les Ottomans, en paix avec Venise, tournèrent leurs forces contre la Hongrie. Au commencement d'octobre 1479, une armée de quarante mille hommes, sous les ordres de douze pachas, envahit la Transylvanie; mais la désunion qui se mit bientôt parmi les chefs trop nombreux de cette expédition, sauva ce malheureux pays. Étienne Bathori, voïvode de Transylvanie, et le comte de Temeswar, général de Mathias Corvin, réunirent leurs troupes et battirent les musulmans dans la plaine de Kenger-Mezœ. Les vainqueurs souillèrent leur victoire par des actes de férocité dignes des cannibales : des tables furent dressées sur les cadavres des vaincus; le vin coula à flots et se mêla au sang des morts : après cet horrible festin, les convives dansèrent sur les corps de leurs ennemis; le comte Kinis de Temeswar, enivré des vapeurs de l'orgie, prit un de ces cadavres entre les dents, et exécuta ainsi une danse guerrière. Le lendemain il fit élever, sur le champ de bataille, des pyramides avec ses ennemis morts, et rendit les honneurs funèbres aux restes d'Étienne Bathori, qui périt glorieusement, dans cette

sanglante journée, avec huit mille Hongrois.

Une pareille défaite ne découragea point les Ottomans : l'année suivante ils recommencèrent leurs incursions. La Styrie, la Carinthie, la Carniole, furent ravagées par des hordes d'Ékindjis, tandis que Sultan-Muhammed chassait du trône Boudak, prince de la famille des Zoul-Kadriïè, qui régnait dans une partie de l'ancienne Cappadoce, dont a été formé le sandjak de Mèr'ach; et faisait reconnaître, à la place du souverain déchu, son frère Ala-uddewlet. Voici, en peu de mots, les causes de cette expédition de Muhammed : Kaïtbaï, Sultan des *Mamlouks Tcherkesses*, était en guerre, en 872 (1467), avec Cheh-Souwar, prince de Zoul-Kadriïè, et beau-frère du monarque ottoman. Pour enlever à Cheh-Souwar la protection de son puissant allié, Kaïtbaï offrit la souveraineté des États du prince de Zoul-Kadriïè à Sultan-Muhammed, s'il lui permettait de se venger de son ennemi. Le Sultan, séduit par cette promesse, laissa les deux rivaux vider entre eux leur querelle; mais, lorsque Chèh-Souwar, vaincu, eut été mis à mort par ordre de Kaïtbaï, celui-ci, loin de tenir sa parole, en cédant à Muhammed le territoire de Zoul-Kadriïè, le rendit au prince Châh-Boudak, qui l'avait déjà gouverné en 870 (1465). Le Sultan, trop occupé alors en Europe, dissimula son ressentiment; et ce ne fut qu'en 885 (1480) qu'il se vengea de Kaïtbaï, en détrônant son protégé.

C'est par cette expédition que se terminèrent les guerres de Sultan-Muhammed en Asie. Depuis ce moment, l'Europe attira son attention : Guèdik-Ahmed, revenu en faveur, et nommé pacha de Valona, s'empara des îles de Zante et de Sainte-Maure. Leur possession fit naître à Sultan-Muhammed la pensée audacieuse d'asservir l'Italie. La politique de Venise, alors en guerre avec Ferdinand le Catholique, vint fortifier ce désir du conquérant, en lui persuadant qu'il avait des droits sur les villes de la Calabre et de la Pouille, dépendant autrefois de l'empire d'Orient, dont il était devenu maître. L'ambitieux Sultan, trouvant ces raisons très-plausibles, fit investir Otrante, et il l'emporta d'assaut le 11 août 1480 (885).

Avant même que Guèdik-Ahmed-Pacha eût opéré sa descente sur les côtes de la Pouille, Messih-Pacha conduisait devant Rhodes une flotte de plus de soixante galères. L'idée première de cette entreprise fut suggérée au Sultan par trois renégats qui lui soumirent les plans des fortifications. L'amiral ottoman débarqua quelques corps de Sipahis, qui furent repoussés : il essaya alors de surprendre le fort de l'île de Tilo, appartenant aux chevaliers; il ne fut pas plus heureux, et se retira dans la baie de Fènika (*Physcus*), en attendant l'arrivée de toute l'escadre ottomane.

Depuis la prise de Constantinople, diverses alternatives d'hostilités et de trêves avaient eu lieu entre le Sultan et les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Les guerres successives que Muhammed eut à soutenir, protégèrent longtemps Rhodes contre les projets ambitieux de ce monarque; mais, dès que la paix eût été conclue avec Venise, le grand maître Pierre d'Aubusson prit toutes les mesures nécessaires contre une attaque qu'il prévoyait bien ne pouvoir être éloignée. En conséquence, il appela tous les membres de l'ordre à la défense de Rhodes : les chevaliers s'empressèrent d'accourir de tous les pays où ils étaient dispersés : la paix fut conclue avec le beï de Tunis et le sultan d'Égypte; des approvisionnements de blé furent faits; toutes les dispositions pour soutenir un siége furent réglées; et, lorsque Muhammed envoya son amiral devant Rhodes, rien ne manquait à la défense de cette place importante, que l'on pouvait appeler le boulevard de la chrétienté.

Vers la fin d'avril 1480, la flotte ottomane, forte de cent soixante navires, sortit des Dardanelles; et, le 23 mai suivant, elle était arrivée devant Rhodes. Messih-Pacha opéra le

débarquement de son armée au pied du mont Saint-Étienne, situé à une lieue à l'ouest de la ville. Trois énormes canons furent dirigés contre le fort Saint-Nicolas. Des trois renégats qui avaient donné au Sultan le plan de Rhodes, un seul vivait encore : c'était un Allemand, connu sous le nom de Maître-George : excellent artilleur, il dirigeait les batteries des Osmanlis. Peu de jours après le commencement du siége, le transfuge parut au pied des murs, se fit conduire auprès du grand maître, et, feignant un profond repentir de son apostasie, demanda à rentrer dans les rangs des défenseurs de la chrétienté. On lui donna le commandement d'une batterie sur les remparts, mais en lui adjoignant six soldats pour le surveiller.

Après avoir été repoussé avec perte dans un assaut qu'il tenta contre la tour Saint-Nicolas, Messih-Pacha concentra toutes ses forces sur un seul point : trois mille cinq cents boulets ouvrirent de larges brèches dans le quartier des Juifs et le bastion des Italiens. Les assiégés opposèrent à cette batterie une machine, appelée par dérision *tribut*, et qui renvoyait aux Ottomans les énormes boulets de pierre dont ils chargeaient leurs canons et les fragments de rochers avec lesquels ils essayaient de combler les fossés, que les Rhodiens, cachés sous des galeries couvertes, vidaient tous les jours. George le transfuge, appelé par le grand maître, proposa une nouvelle catapulte qui ruinerait entièrement les travaux des assiégeants ; mais lorsqu'on en vint à l'épreuve, il arriva que cette machine, au lieu d'atteindre les batteries ennemies, portait sur les remparts de la ville. George, déjà soupçonné de trahison, fut mis à la question ; et après avoir avoué son crime, il l'expia par le supplice ignominieux de la potence.

Messih-Pacha, repoussé dans toutes ses attaques, essaya vainement d'obtenir par la voie des négociations la reddition de la place que la force n'avait pu soumettre. Ses propositions furent rejetées : irrité de ce refus, qui lui enlevait l'espoir de garder pour lui-même tout le butin (car, en cas d'assaut, il revenait de droit aux soldats), l'avare pacha se résolut cependant à une dernière attaque générale. Pour mieux en assurer le succès, il promit, quoiqu'à regret, le pillage à ses troupes. Le 28 juillet 1480, au lever du soleil, un coup de mortier donna le signal : les musulmans, animés par l'espérance d'un riche butin, firent des prodiges de valeur ; déjà ils s'étaient emparés d'une partie des remparts et ils allaient pénétrer dans la ville, lorsque Messih-Pacha fit publier que le pillage était défendu, et que les trésors de Rhodes appartenaient au Sultan. A peine ces paroles eurent-elles été prononcées, que toute l'ardeur des assiégeants s'éteignit : les chevaliers reprirent les positions qu'ils avaient perdues, les musulmans s'enfuirent en abandonnant leur étendard, et Rhodes fut sauvée. Les Ottomans attribuèrent leur défaite à l'avarice du pacha, et les Rhodiens à un miracle : ces derniers assuraient qu'une croix d'or, une vierge ceinte d'une auréole éblouissante, et un guerrier céleste étaient apparus au-dessus de la place où flottait le triple étendard de Jésus, de la sainte Vierge et de saint Jean.

Messih-Pacha, qui avait perdu pendant le siége plus de neuf mille hommes et avait eu environ quinze mille blessés, ordonna l'embarquement des troupes ottomanes ; et, après avoir tenté inutilement de réduire le fort de Pétronion à Halicarnasse, il ramena son armée à Constantinople, où il fut rayé de la liste des pachas à trois queues, heureux encore de ne pas payer de sa tête le mauvais succès de l'expédition que le Sultan lui avait confiée. Ce prince voulant effacer la honte de cette défaite, projeta une nouvelle entreprise qu'il devait commander en personne, afin de faire voir, disait-il, que ses troupes étaient invincibles lorsqu'il les conduisait lui-même au combat. Les queues de cheval du Sultan furent arborées sur le rivage asiatique, et l'armée marcha de Scutari

vers Gueïbizè (*Libyssa*), sans connaître le but de cette campagne, qui resta toujours ignoré, Sultan-Muhammed étant mort presque subitement, le 3 mai 1481 (4 rèbi'ul-ewwel 886), à son arrivée à Khounkiar-Tchaïri (la prairie de l'empereur), près de Mâl-Tèpè, en face de la grande île des Princes. Il était âgé de cinquante-deux ans et en avait régné trente, non compris les cinq années pendant lesquelles il occupa le trône du vivant de son père Murad II.

La conquête de l'empire d'Orient, de celui de Trébisonde, de plus de deux cents villes ou bourgs et de sept royaumes, ont donné à Sultan-Muhammed des droits incontestables au surnom de *Fatyh* (le conquérant), que ses contemporains lui ont décerné et que la postérité a confirmé. Comme tous les hommes extraordinaires, le monarque ottoman a trouvé des panégyristes outrés et d'injustes détracteurs. L'histoire contemporaine est empreinte de ces deux passions opposées, et les récits que nous venons de donner n'en sont peut-être pas exempts, surtout lorsqu'ils proviennent des chrétiens que tant de guerres plus ou moins désastreuses avaient si fortement exaspérés contre le conquérant et les vainqueurs. Le génie de Muhammed II brille d'un trop grand éclat pour qu'on puisse le méconnaître. Le prince qui réduisit l'antique Byzance et la ville de Constantin à devenir la capitale d'un empire déjà si vaste, quoique si près de son berceau; qui en recula les limites par tant de conquêtes; qui fonda des écoles, des hôpitaux, des mosquées, protégea les sciences et les arts, cultiva lui-même la poésie et les lettres, et réforma l'administration civile et militaire de ses États, ne peut manquer d'avoir une place brillante dans l'histoire : mais ses titres à notre admiration ne doivent pas faire oublier sa froide cruauté, ses vices, son peu de scrupule à violer sa parole, et surtout le fratricide par lequel il commença son règne.

Avant de terminer ce chapitre, nous donnerons un aperçu succinct des institutions politiques et des monuments qui sont dus à Sultan-Muhammed. Après la conquête de Constantinople, il convertit huit églises en mosquées; plus tard il en bâtit quatre nouvelles; *Aïa-Sofia* est la plus remarquable de ces douze mosquées. Après elle, vient la *Muhammedïiè*, ou *Fetkyïè* (la mosquée de *Muhammed*, ou du *Conquérant*). Elle s'élève sur une terrasse de quatre coudées de hauteur; le parvis est carré; une colonnade règne sur trois côtés : le quatrième forme la façade du temple. Des colonnes de marbre et de granit supportent les coupoles couvertes en plomb. Un sopha de marbre poli, interrompu seulement par la baie des portes, règne le long des murs du parvis; une fontaine, entourée de cyprès, s'élève au centre de ce parvis. Le mur extérieur est revêtu, au-dessus des fenêtres grillées, de tables de marbres de diverses couleurs, sur lesquelles on lit la première *soura* (chapitre) du Coran, appelée *El-fatyha*, c'est-à-dire *celle qui ouvre*. A la porte d'entrée sont gravées dans un champ d'azur, ces paroles de Mahomet le prophète : « Ils prendront Constantinople; et heureux le prince, heureuse l'armée qui en feront la conquête! »

Sultan-Muhammed céda à perpétuité au Grec Christodoulos, architecte de cette mosquée, la propriété d'une rue de la ville; cession qui fut reconnue valable trois siècles plus tard par Sultan-Ahmed III en faveur des descendants de cet habile artiste.

Autour de la mosquée *du Conquérant* se groupent divers édifices d'utilité publique : on y compte huit mèdrècès, ayant chacun un bâtiment supplémentaire (*tètimmè*) contenant de nombreuses cellules pour les étudiants; des *imaret* (cuisines des pauvres); le *daruch-chèfa* (hôpital); le *timar-khanè* (maison des fous); des *caravanserails*, ou *khans*, et des *mekteb* (écoles secondaires). Dans l'intérieur du sanctuaire se trouve la première bibliothèque (*kitab-khanè*) que les musulmans aient fondée à Constantinople. On voit encore aux environs de la

mosquée des bains (*hammam*), un réservoir public (*sèbil-khanè*), un *turbè*, près duquel est le tombeau de la mère de Muhammed II, la sultane Alimè-Khanum; une école, etc., etc.

Les trois autres mosquées fondées par Sultan-Muhammed sont : celle d'Eioub, le porte-étendard du prophète (*); celle du grand cheikh Bokhari, à Andrinople; et celle des janissaires (Orta-Djami). Ce prince, outre l'ancien sérail dont nous avons déjà parlé, bâtit encore le nouveau palais impérial. Ce dernier édifice fut construit, en 872 (1467), sur le promontoire situé en face de Scutari, baigné d'un côté par les eaux du Bosphore, et de l'autre par celles de la Propontide, dans l'emplacement même de l'ancienne Byzance. Ce palais, devenu le séjour habituel des monarques ottomans, dont plusieurs l'ont embelli et agrandi, occupe aujourd'hui un vaste terrain entouré d'une muraille flanquée de tours crénelées. La *Porte Impériale* (Bab-Humaïoun) est décorée d'une inscription dont voici le sens. « Que Dieu éternise la gloire de son « possesseur ! Que Dieu consolide sa « construction ! Que Dieu fortifie ses « fondements ! » Cette entrée principale débouche sur une place dont la mosquée d'*Aïa-Sofia* (Sainte-Sophie) forme un des côtés; au centre est une belle fontaine, où les marbres, les dorures et les sculptures ne sont pas épargnés.

Dès qu'on a franchi le seuil du palais, on se trouve dans une première cour; on voit, à droite, le trésor public, l'hôpital, l'orangerie, la boulangerie; et, à gauche, la demeure du percepteur des contributions arriérées, le pavillon du surintendant général des édifices, celui du secrétaire du *Kyzlar-Agaçi* (chef des eunuques noirs), l'ancienne salle du divan, la monnaie, l'arsenal, l'habitation du premier écuyer, et les grandes écuries. On traverse ensuite une galerie d'environ quinze pieds de long, fermée à chaque extrémité, et nommée *Intervalle entre les deux portes* (Iki-capou-araçi); aux murs sont appendues des armures antiques : ce passage était fatal aux grands qui encouraient la disgrâce de leur maître; appelés au sérail sous divers prétextes, c'est dans cet endroit qu'ils étaient mis à mort. Les huissiers du palais (*capoudjis*) logent au-dessus de cette galerie, qui conduit à la seconde cour. L'aile droite en est occupée par les cuisines et les offices; la gauche, par la nouvelle salle du divan, le dépôt des pavillons et des tentes (*Mehter-Khanè*), le magasin des vêtements d'honneur (*Tachra-Khazinèçi*), les anciennes archives (*Defter-Khanè*), et le logement du chef des eunuques noirs.

On entre ensuite, par la *Porte de Félicité* (Bab-us-Sèadet), dans l'intérieur même du palais : c'est là qu'habitent le Sultan, ses odalis, ses enfants, les femmes attachées au service du harem, deux compagnies d'eunuques blancs et noirs, et enfin tout ce qui tient au service intime de sa Hautesse. On voit encore, dispersés dans cette vaste enceinte, un grand nombre de kiosques, les uns au bord de la mer, les autres au milieu des jardins; le Sultan y passait souvent une partie de la journée. Tous ces édifices, recouverts en plomb (*), s'élèvent en amphithéâtre parmi des touffes d'arbres de diverses espèces. Cet ensemble de constructions de tout genre et de masses de verdure variées présente aux yeux un tableau ravissant, de quelque côté qu'on l'aperçoive.

Sultan-Muhammed fit construire aussi de vastes bazars, et répara les murs de Constantinople : il fortifia et embellit à diverses époques sa nouvelle capitale. Après les deux campagnes de Walachie et de Lesbos, il éleva des arsenaux dans la ville et des forts sur la côte; il agrandit l'ancien port des galères (*Kadirgha-limani*). Les deux châteaux des Dardanelles sont

(*) Voyez ci-dessus, page 77.

(*) La couverture en plomb est spécialement réservée aux édifices impériaux, et à ceux qui sont consacrés à la religion ou au service public.

aussi son ouvrage : celui qui est situé sur la côte d'Europe s'appelle *Seddul-Bahr* (digue de la mer); l'autre, *Kal'at-Sultani* (le château du Sultan), élevé sur la rive asiatique, est plus connu sous la dénomination singulière de *Tchanak-kal'açi* (château des écuelles). Chacune de ces forteresses fut garnie de trente canons de gros calibre, dont les feux se croisent et ferment le passage du détroit aux navires qui tenteraient de le forcer. Le canal des Dardanelles n'a pas plus de 900 toises de large entre les deux forteresses.

Sultan-Muhammed ne s'occupa pas uniquement de la construction et de l'embellissement des édifices publics, il songea aussi à l'organisation administrative de son empire. Il l'établit sur une loi fondamentale (*Kanoun-namè*), dans laquelle son dernier grand vézir Karamanli-Muhammed-Pacha prit pour base le nombre mystérieux *quatre*, en grande vénération parmi les musulmans. En effet, quatre anges, suivant le Coran, soutiennent le trône de Dieu; quatre vents soufflent des quatre points principaux de l'horizon; et Mahomet eut quatre disciples qui furent les premiers khalifes de l'islamisme, etc., etc.; il existe encore d'autres combinaisons mystiques de ce nombre *quatre*, qu'il serait hors de propos de développer ici. Nous réservons ces détails pour les chapitres spéciaux qui traiteront à fond de la constitution et de l'administration ottomanes.

Le soin que Sultan-Muhammed mit à consolider, par des institutions fixes et durables, l'empire agrandi par ses conquêtes; sa sollicitude pour organiser des écoles; la protection éclairée qu'il accordait aux savants et aux hommes de lettres, déposent en faveur de ce puissant monarque, auquel on ne peut refuser la plupart des qualités qui font les grands hommes. Une éducation distinguée lui avait donné le goût de la littérature, et il est compté au nombre des poëtes ottomans : il écrivit des poésies qu'il signa du nom d'Awni (le secourable); il justifiait le pseudonyme poétique, adopté par lui, à l'exemple de tous les versificateurs orientaux (*), par les nombreuses pensions qu'il accorda aux poëtes nationaux et étrangers. Sous son règne, la charge de précepteur du Sultan (khodja ou muallimi-sultani) devint un poste fixe. Douze savants distingués se succédèrent dans cet emploi, depuis la jeunesse de Muhammed jusqu'à sa mort. A l'exemple du souverain, des vézirs et des pachas s'adonnèrent avec ardeur à l'étude, et unirent le mérite du savant à celui du guerrier et de l'homme d'État. Les légistes de talent furent aussi en grand nombre à la cour de Sultan-Muhammed; parmi soixante au moins qui y brillèrent, on distingue au premier rang Molla-Kourani, précepteur du Sultan : ce surnom (Kourani) lui vient sans doute de ce qu'il osa frapper un jour le jeune prince qui se refusait avec obstination à lire le Coran. Lorsque son élève fut monté sur le trône, Kourani, au lieu de se prosterner devant lui, le saluait comme son égal, en lui donnant la main. Molla-Khosrew, son rival en science, réunit à la dignité de mufti la magistrature de Constantinople, de Galata, de Scutari, et l'office de muderris d'Aïa-Sofia. Le peuple avait la plus grande vénération pour lui et se rangeait toujours sur son passage; le Sultan ne l'appelait que l'Abou-Hanifè (**) du siècle; il est auteur d'un célèbre ouvrage de jurisprudence intitulé *les Perles des lois* (Durrer-ul-ahkam).

Plusieurs cheïkhs célèbres accompagnèrent Sultan-Muhammed dans ses

(*) Les poëtes arabes, persans et turcs sont dans l'usage d'adopter un surnom plus ou moins significatif, qu'ils ramènent d'ordinaire dans les deux derniers hémistiches de leurs *ghazel*, *kacidè*, et autres pièces de vers. *Hafyz*, *Saadi*, *Nizami*, *Djami*, *Ferdouçi*, sont des noms poétiques des plus célèbres poëtes persans. Le dernier roi de Perse, Feth-Ali-Châh, mort en 1835, a laissé un *Diwan*, sous le nom de *Khakani*.

(**) Abou-Hanifè est un des quatre grands imams orthodoxes; c'est à lui que ses sectateurs doivent le nom de *Hanèfi*.

expéditions guerrières. Les plus connus sont Ak-Chems-uddin qui découvrit le tombeau d'Eioub, et qui était auteur, musicien et médecin; et Aboul-Wéfa, poëte et musicien à la fois : d'une fierté de caractère peu commune, ce dernier avait défendu au Sultan de venir le troubler dans sa retraite. Le prince ne s'offensa point de cette liberté, et fit construire une mosquée en son honneur.

Sultan-Muhammed, comme tous les empereurs ottomans, estimait particulièrement les oulémas, et les comblait de faveurs. Un jour Molla-Huçein-Tebrizi, entrant chez le Sultan, lui prit la main pour la baiser; mais Muhammed la retourna et lui en présenta l'intérieur, en souriant gracieusement; le docteur s'inclina et garda le silence : « A quoi penses-tu? lui dit « le monarque. — A l'honneur que me « fait ta Hautesse de me créer muder-« ris d'Aïa-Sofia. » Le mot grec *aïa* (sainte) signifie en turc *paume de la main*; et le mot de *sofia* (sagesse) faisait allusion au nom de *sofi*, donné généralement à tous les hommes livrés à l'étude et à la contemplation. Le Sultan fut si charmé de cette répartie d'Huçein-Tebrizi, qu'il lui accorda sur-le-champ la dignité qu'il demandait si adroitement.

Suivant le portrait que les historiens nationaux font de Sultan-Muhammed, ce prince avait le nez fortement aquilin et tellement recourbé sur la lèvre supérieure, qu'il cachait presque la bouche : ils le comparent *au bec du perroquet reposant sur des cerises*; sa figure était pleine, sa barbe épaisse et de couleur dorée; il avait les bras forts et charnus, les cuisses musculeuses, et il était bien fendu pour monter à cheval. Il maniait les armes avec une grande dextérité. Le tir de l'arc était son exercice de prédilection; il le recommandait à ses troupes, surtout aux janissaires. Il racontait souvent, d'après la tradition arabe, que l'ange Gabriel était apparu à Adam, et lui avait dit, en lui présentant un arc et des flèches : « Servez-vous de « cette arme; c'est la force de Dieu. »

CHAPITRE X.

SULTAN-BAIEZID-KHAN II, FILS DE SULTAN-MUHAMMED-EL-FATYH.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que Sultan-Muhammed-el-Fatyh, après la mort de son fils Moustapha devant Boz-Bazardjik, avait confié le gouvernement de Karamanie au prince Djem (*Zizim*). Baïezid, fils aîné du Sultan et gouverneur d'Amassia, était l'héritier présomptif du trône. Mais le grand vézir Muhammed-Karamani favorisait Djem, dont les brillantes qualités avaient gagné son affection. Il essaya donc d'enlever la couronne au successeur direct pour la mettre sur la tête de son frère puîné. Afin de mieux assurer le succès de cette dangereuse entreprise, il cacha la mort de Sultan-Muhammed, et fit conduire à Constantinople le corps du souverain dans un char couvert, accompagné de ses gardes ordinaires, en répandant le bruit que le Sultan allait prendre les bains dans sa capitale, pour rétablir sa santé altérée par les fatigues de la dernière guerre. En même temps, il envoya un agent secret au prince Djem, et prit les mesures nécessaires pour lui préparer les voies du trône. Voulant empêcher toute communication entre l'armée et Constantinople, il fit fermer ce port, ainsi que ceux des côtes d'Asie, et ordonna aux *adjem-oghlans* ou recrues de janissaires de quitter la capitale. Malgré toutes ces précautions, le vézir, craignant que son plan n'échouât, crut se ménager une ressource auprès de Baïezid, en dépêchant à ce prince, alors à Amassia, Keklik-Moustapha, porteur de la nouvelle de la mort du Sultan. Mais l'événement trompa la prudence de Muhammed-Karamani. Le peuple, qui avait déjà soupçonné la vérité en voyant autour de la voiture de Sultan-Muhammed le cortége des vézirs et des kazi-askers, n'en douta plus dès que les *adjem-oghlans* furent arrivés au camp. A l'instant une révolte éclate parmi les janissaires : ils se rendent à Constantinople, pillent les maisons des habitants les plus ri-

ches, et assassinent le grand vézir. Ishak-Pacha, nommé par le conseil pour remplacer Muhammed, rétablit l'ordre par des mesures vigoureuses. Deux jeunes princes, Korkoud, fils de Baïezid, et Oghouz-Khan, fils de Djem, vivaient dans l'enceinte du sérail où les avait retenus la politique de Sultan-Muhammed, à qui ces otages répondaient de la fidélité de ses propres enfants : Korkoud fut proclamé lieutenant général de l'empire, en attendant l'arrivée de son père.

Keklik-Moustapha arriva à Amassia en huit jours, quoique le trajet fût de plus de cent lieues; le lendemain, Baïezid partit, accompagné de quatre mille cavaliers, et il arriva en neuf jours à Scutari. Quand la galère impériale entra dans le canal du Bosphore, elle fut entourée d'une foule d'embarcations portant les grands de l'empire qui venaient saluer le nouveau Sultan. A ces respectueux hommages se mêlèrent pourtant des cris tumultueux : les janissaires, montés sur des barques, demandèrent à Baïezid l'éloignement de Moustapha-Pacha, rival redouté d'Ishak-Beï, et que ce dernier avait su rendre odieux à cette turbulente milice. Le Sultan, effrayé de cette manifestation séditieuse, eut la faiblesse de céder, et accorda aux janissaires non-seulement l'éloignement de son vézir Moustapha, mais encore une augmentation de solde : cette concession devint dès lors un usage auquel les Sultans ne purent se soustraire pendant trois siècles, et qui ne fut aboli que sous Abdul-Hamid.

Le lendemain de l'arrivée de Sultan-Baïezid dans sa capitale, le cheïkh Aboul-Wéfa présida aux funérailles de Muhammed. Le nouveau monarque aida ses émirs et ses vézirs à porter le cercueil de son père, qui fut inhumé au turbè attenant à la mosquée du Conquérant. Après la cérémonie, terminée par d'abondantes aumônes, Sultan-Baïezid quitta le turban et les vêtements noirs, revêtit un costume somptueux, et reçut les hommages de sa cour.

Dès que le prince Djem eut appris l'avénement de Baïezid et la mort tragique du grand vézir Muhammed-Karamani, il manifesta l'intention de disputer la couronne à son frère. Il fondait ses droits au trône sur la raison spécieuse que Baïezid étant né avant que Muhammed fût empereur (*), ne devait être regardé que comme le fils d'un simple particulier. Pour soutenir cette prétention, il réunit à la hâte quelques troupes, et marcha sur la ville de Brousse. Sultan-Baïezid lui opposa un corps de deux mille janissaires, sous les ordres d'Aïas-Pacha. Les deux armées se rencontrèrent près de Brousse, qui refusa l'entrée à l'un comme à l'autre. Un combat, dans lequel Aïas-Pacha fut défait, s'engagea alors devant les remparts, et les portes s'ouvrirent enfin au vainqueur. Djem prit le titre de Sultan, et exerça les droits de *sikkè* et de *khoutbè*; mais, au bout de dix-huit jours, il apprit que Baïezid s'avançait avec une puissante armée. Avant d'en venir aux mains, Djem fit proposer à son frère le partage de l'empire; mais Baïezid ne répondit à cette offre que par le proverbe arabe : « Il n'y a pas de parenté entre les rois. » Bientôt les deux rivaux se rencontrèrent dans la plaine de Yèni-Chèhir : trahi par Yakoub, qui passa à l'ennemi avec un corps de troupes considérable, Djem, après avoir combattu pendant six heures avec la plus grande bravoure, fut contraint d'abandonner la victoire à Baïezid. Arrêté un instant dans sa fuite, et dépouillé par les Turcomans du défilé d'Ermèni, le prétendant fut obligé, dans son dénûment, d'emprunter le *kèpènek* (surtout) de son chancelier Sinan-Beï. Il arriva enfin au Caire, où le Sultan tcherkesse Kaïthaï le reçut très-affectueusement et lui donna un de ses palais pour demeure.

Sultan-Baïezid, après le gain de la bataille, s'était mis à la poursuite du fugitif. Les Turcomans d'Ermèni se firent un mérite auprès du monarque

(*) Cependant la naissance de Sultan-Baïezid avait eu lieu en 851, c'est-à-dire, entre la déposition et le second avénement de son père.

vainqueur d'avoir maltraité et pillé son frère; ils demandèrent en récompense l'affranchissement de tout impôt. Le Sultan eut l'air d'accueillir favorablement leur requête, et les engagea à se présenter à la Porte pour recevoir le prix de leur conduite. Tous ceux qui eurent l'imprudence de s'y rendre furent crucifiés : « Voilà, dit « Sultan-Baïezid, la récompense des « esclaves qui, sans y être appelés, « s'immiscent dans les affaires de « leurs maîtres !... Comment ces mi- « sérables ont-ils osé lever la main « contre une tête auguste? » Après avoir poursuivi inutilement son frère jusqu'à Konia, le Sultan laissa à Guèdik-Ahmed-Pacha le soin d'atteindre ce prince, et regagna Constantinople. En passant près de Brousse, les janissaires lui demandèrent le pillage de cette ville, qui lui avait fermé ses portes avant sa victoire sur Djem. Sultan-Baïezid refusa; mais une révolte qui éclata dans le camp le décida à les dédommager de la perte du butin qu'ils se promettaient, et il fit compter mille aspres à chacun d'eux.

Après un séjour de quatre mois au Caire, Djem, prince très-attaché à ses devoirs religieux, résolut de profiter des loisirs que sa mauvaise fortune lui laissait, pour suivre un des préceptes les plus importants de l'islamisme. Le 28 du mois de chewwal 886 (20 décembre 1481), il partit pour le pèlerinage de la Mecque, d'où il se rendit à Médine. Dans toute la famille impériale de Turquie, on ne compte que le prince Djem et une Sultane, fille de Sultan-Muhammed II, et veuve de Mahmoud-Tchèlèbi, fils du grand vézir Ibrahim-Pacha, qui aient fait ce pèlerinage. Cet acte religieux est obligatoire pour tout musulman, mais les monarques ottomans en sont dispensés par des raisons d'État; pour satisfaire cependant à ce devoir sacré, ils se font représenter à la Mecque, dans l'ordre religieux et sacerdotal, par le molla de cette ville, et dans l'ordre civil et politique, par le *Surrè-Emini*, officier de la cour chargé de conduire le trésor que les Sultans envoient chaque année à la *Kaaba*, ou bien par l'*Emir-ul-Hadj* (prince des pèlerins), dignité qui appartient spécialement au gouverneur de Damas (*Wali-Châm*).

De retour de son pèlerinage, Djem, cédant aux sollicitations de Kaçim-Beï, de Mahmoud, sandjak-beï d'Angora, et de quelques autres princes tributaires de la Porte, se décida à tenter de nouveau le sort des armes. Lorsque Sultan-Baïezid apprit que son frère se préparait à lui disputer encore le trône, il lui adressa une pièce de vers dont voici la traduction : « Puis- « que tu peux aujourd'hui te glorifier « d'avoir rempli le devoir sacré du pè- « lerinage, pourquoi, prince, brûles- « tu de tant d'ardeur pour un royaume « terrestre? Puisque l'empire m'est « échu par un effet des décrets éter- « nels, pourquoi ne te résignes-tu pas « aux volontés adorables de la Provi- « dence? » Djem, aussi bon poëte que le Sultan, lui répondit par ce distique : « Pendant que tu es étendu sur « un lit de repos, et que tu passes ta « vie dans les ris et les plaisirs, pour- « quoi Djem, privé de toute douceur, « devrait-il poser sa tête sur un oreiller « d'épines? »

La seconde tentative du prétendant ne fut pas plus heureuse que la première. Son lieutenant, Mahmoud-Beï, est battu à Angora par Suleïman-Pacha, gouverneur d'Amassia. Djem, arrivé sur le champ de bataille deux jours après la défaite de ses troupes, est abandonné par le reste de son armée, à la seule nouvelle de l'approche du Sultan. Le prince s'enfuit une seconde fois dans la Cilicie Pétrée : un plénipotentiaire se rend auprès de lui, et lui offre la paix. Djem demande la cession de quelques provinces d'Asie; le Sultan répond que *la fiancée de l'empire ne peut être partagée entre deux rivaux; qu'il prie son frère de ne plus souiller les pieds de son cheval et le bord de son manteau du sang innocent des musulmans, et de se borner à jouir de ses revenus à Jérusalem*. D'après le conseil de Kaçim-Beï, Djem songe alors à se réfugier en

Europe : pour préparer les voies, il députe un de ses confidents, nommé Suleïman, vers le grand maître de Rhodes. L'ambassadeur est admis à l'audience solennelle du chapitre des chevaliers : il obtient un sauf-conduit pour Djem, et ce prince s'embarque sur une galère de l'ordre. Arrivé en trois jours à Rhodes, il y est reçu avec les plus grands honneurs. Son entrée fut une brillante fête : un pont, recouvert de riches étoffes, avait été jeté du rivage au navire, afin que le prince pût en sortir à cheval. Un nombreux cortége, composé des serviteurs de Djem et des chevaliers, l'accompagna, au son d'une musique guerrière, jusqu'au palais préparé pour le recevoir. La foule se pressait autour de l'escorte; les fenêtres, les balcons, les terrasses étaient couverts de spectateurs, les rues étaient décorées de tapis et de guirlandes; des tournois, des concerts, des parties de chasse occupèrent les premières journées de l'illustre fugitif, et lui firent illusion pendant quelque temps sur sa position et sur l'avenir qu'on lui préparait. Le grand maître conclut même avec ce prince un traité par lequel, en cas d'avénement, son alliance était assurée à l'ordre. A peine cet acte illusoire était-il signé, que des ambassadeurs de Baïezid arrivèrent à Rhodes : ils offrirent la paix au grand maître, s'il voulait livrer Djem et payer un tribut. Ces propositions furent repoussées, et le traité définitif fut réglé sur d'autres bases. Par une clause secrète, le Sultan s'engagea à payer annuellement aux chevaliers une somme de quarante-cinq mille ducats pour qu'ils retinssent son frère prisonnier. Djem s'embarqua sur une galère de l'ordre, et fit voile pour la France, où les chevaliers possédaient plusieurs commanderies. Après une navigation de six semaines, le navire aborda à Nice. Le prince, qui ignorait les intentions des chevaliers à son égard, demanda à continuer son voyage vers la Roumilie; on lui objecta qu'il fallait obtenir le consentement du roi. En conséquence, Khatib-Zadè-Naçouh-Tchèlèbi se mit en route pour Paris. Quatre mois se passèrent à attendre le retour du messager; il avait été arrêté dès la seconde journée de son voyage, et gardé à vue. Après cette longue attente, Djem fut envoyé dans une des possessions de l'ordre, à Roussillon. Louis XI était mort le 30 août 1483 : les chevaliers profitèrent de cet événement pour séparer Djem de sa suite, sous le prétexte de l'entourer d'une garde de sûreté dans un moment où la tranquillité du royaume était menacée. Le prince réclama vainement; ses fidèles serviteurs furent embarqués pour Rhodes : il demanda alors à voir l'ambassadeur du Sultan, Huçein-Beï, qui venait d'arriver de Rhodes et se rendait à la cour de France; cette consolation lui fut refusée, et le malheureux Djem, traîné pendant sept ans de château en château, fut enfin renfermé dans la tour de Bourganeuf, petite ville de la Marche (aujourd'hui département de la Creuse). De là, il fut livré au pape Innocent VIII. Présenté au souverain pontife le 13 mars 1489, le fier musulman refusa de fléchir les genoux et d'ôter son turban; il l'embrassa sur l'épaule, comme d'égal à égal, lui demanda sa protection, et, dans une audience particulière, lui fit un tableau si touchant des souffrances qu'il avait éprouvées pendant sa longue captivité, loin de sa mère, de son épouse et de ses enfants, que le pape en fut ému jusqu'aux larmes; dans la sollicitude qu'il lui inspirait, Innocent le conjura d'embrasser le christianisme; mais Djem répondit que la possession de l'empire ottoman, et même du monde entier, ne pourrait le décider à abjurer la foi de ses ancêtres.

Djem languit ainsi trois années à Rome, pendant lesquelles Baïezid envoya, dit-on, des assassins chargés de le débarrasser de son frère; mais cet infâme projet fut déjoué. A la mort d'Innocent, Djem fut d'abord étroitement gardé dans le château Saint-Ange; il revint au Vatican après l'élection d'Alexandre Borgia. Ce pape, le seul des princes de l'Église qui ait eu des

relations directes avec les Sultans ottomans, envoya un ambassadeur à Baïezid, pour lui offrir la prolongation de la captivité de son frère, moyennant quarante mille ducats par an, ou bien sa mort, au prix de trois cent mille une fois payés. Durant cette abominable négociation, le roi Charles VIII pénétrait en Italie, et, le 31 décembre 1494, il faisait son entrée à Rome. Alexandre se réfugia au château Saint-Ange avec son malheureux prisonnier. Une convention, en vertu de laquelle le prince musulman devait être remis à Charles, fut conclue entre ce monarque et le pape. Cette clause fut exécutée trois jours après, et Djem suivit à Naples l'armée française. Dans cet intervalle, un ambassadeur du Sultan était arrivé à Ancône, avec le montant de deux ans de pension que l'empereur ottoman faisait passer à Borgia. Mais l'envoyé de Baïezid était tombé entre les mains des partisans du cardinal Julien, ennemi déclaré de Borgia; ce dernier, perdant à la fois son prisonnier et cet argent sur lequel il comptait, voulut se dédommager de cette double perte, et s'engagea à débarrasser enfin Sultan-Baïezid de son frère. Un poison lent conduisit au tombeau l'infortuné Djem, et une forte somme fut le prix de ce crime. Les historiens italiens et musulmans, d'accord en ce point, ne diffèrent que sur les circonstances de l'empoisonnement. Les premiers pretendent qu'il eut lieu au moyen d'une poudre blanche que l'on mêla au sucre dont le prince se servait habituellement; les seconds assurent qu'un renégat grec, appelé Moustapha, barbier de Djem, lui inocula le poison en se servant d'un rasoir préparé avec des substances vénéneuses. Quoi qu'il en soit, lorsque Djem arriva à Naples, il était à la dernière extrémité. Au moment d'expirer, on dit qu'il prononça ces paroles: « O mon Dieu! si les ennemis de la foi « veulent se servir de moi pour exécu- « ter des projets pernicieux à l'is- « lamisme, ne me laisse pas vivre da- « vantage, mais appelle au plus tôt « mon âme vers toi! » Cette mort, arrivée le 24 février 1495 (29 djemazi-ul-akhir 900), assura a Sultan-Baïezid la paisible possession du trône. Il réclama le corps de son frère, et le fit déposer dans le *turbè* de Murad II. Djem était âgé de trente-six ans; il en avait passé treize en captivité; il est connu parmi nous sous le nom de *Zizim*. Un ouvrage, publié à Grenoble en 1673, a consacré le souvenir de ses amours avec la fille du châtelain de Sassenage. L'auteur a revêtu des formes du roman un fait historique confirmé par les historiens orientaux. Djem a laissé des poésies qui jouissent d'une grande réputation dans sa patrie.

Le récit de la révolte et des infortunes de Djem nous a fait négliger jusqu'ici les actions de Sultan-Baïezid, avant et depuis le départ de son frère pour Rhodes. Nous revenons maintenant sur nos pas, et nous allons indiquer rapidement les événements les plus remarquables de cette période.

En 1481 et 1482 (886 et 887), Sultan-Baïezid avait renouvelé les capitulations avec Venise et Raguse, aux conditions les plus avantageuses pour ces républiques. Après la campagne de Karamanie, qui remplit environ neuf mois de cette dernière année, le Sultan retourna à Constantinople. Tous les vézirs, invités à une fête donnée au palais, y reçurent des kaftans brodés d'or; Guèdik-Ahmed seul eut un kaftan de laine noire, funeste indice de sa disgrâce; à la fin du repas, il tomba sous le poignard d'un muet. Ahmed s'était depuis longtemps aliéné le cœur de son maître par un caractère orgueilleux et des réparties pleines d'arrogance. Le Sultan, pendant la guerre soutenue en Karamanie contre son frère, avait paru oublier les torts du vézir, dont les talents lui étaient nécessaires. Mais Ahmed s'étant uni en secret au grand vézir Ishak-Pacha pour renverser Moustapha-Pacha, favori du Sultan, cette tentative audacieuse réveilla dans le cœur du prince tous ses anciens griefs contre le ministre, et sa mort fut résolue. Ishak-Pacha fut destitué peu de temps après, et remplacé par Daoud-Pacha, beïler-beï d'Anatolie.

En 888 (1483), Sultan-Baïezid se rendit à Filibè (*Philippopolis*), et employa son armée à réparer les forts sur la Morawa; il profita de la proximité de la Hongrie pour conclure avec Mathias Corvin une trève quinquennale. L'année suivante, le Sultan entra en Moldavie, s'empara des forteresses de Kilia et d'Ak-Kerman, tandis qu'un corps de sept mille Ékindjis envahissait la Croatie, la Carinthie et la Carniole, et en était repoussé bientôt par Lupo Wulkovich, ban de Croatie, et par Bernard, comte de Frangipan. Sultan-Baïezid revint ensuite à Andrinople, déposa Iskender-Pacha, gouverneur de la Roumilie, et lui donna pour successeur l'eunuque Ali-Pacha. Il reçut, vers la fin de l'hiver de 1486 (892), les trois ambassadeurs de Hongrie, du sultan d'Égypte et du châh des Indes. Ce dernier offrit à Baïezid de l'or, des épices fines, des éléphants et des girafes. Vers cette époque, le prince de Moldavie ayant essayé de reprendre Ak-Kerman, Ali-Pacha ravagea les États du voïvode, qui eut à subir, l'année suivante, une nouvelle incursion des Ottomans, sous la direction du gouverneur de Silistrie.

Ces expéditions militaires de Sultan-Baïezid en Europe furent suivies, en Asie, de la première guerre contre les mamlouks. Déjà sous Muhammed II, ces derniers avaient altéré, par une conduite hostile, les relations amicales qui existaient entre eux et les Osmanlis. De nouveaux sujets de plainte qu'ils donnèrent au Sultan, entre autres l'hospitalité accordée à Djem, décidèrent le monarque ottoman à commencer la lutte sanglante qui devait finir, sous le règne de son fils Sèlim, par la conquête de l'Égypte et la destruction de la dynastie des Sultans mamlouks.

Quelques châteaux aux environs de Tarsous et d'Adana avaient été pris sur le prince de Ramazan, chef turcoman de la tribu d'Utch-Ok (des trois flèches). Sultan-Baïezid donna à Kara-Gueuz-Pacha, gouverneur de la Karamanie, l'ordre de les reprendre (890—1485). Quatre autres forts, situés dans les passages les plus difficiles du Taurus (*Ala-Dagh*), tombèrent aussi en son pouvoir. Mais tandis que Kara-Gueuz-Pacha s'enorgueillissait de sa victoire, l'armée ottomane éprouvait, sur un autre point, trois défaites successives. Ouzbeï, général égyptien, et le gouverneur d'Alep, surprenaient les garnisons d'Adana et de Tarsous. Hersek-Ahmed-Pacha, envoyé par le Sultan pour réparer ce double revers, était lui-même battu et fait prisonnier. Mais Baïezid ne se laissa point décourager. Sur son ordre, le grand vézir, Daoud-Pacha, partit avec quatre mille janissaires et toutes les troupes de sa maison, et ramena à l'obéissance les tribus de la Karamanie et celles de Warsak et de Torghoud, que Muhammed, petit-fils de Kaçim-Beï, avait poussées à la révolte.

A cette époque (892—1487) Sultan-Baïezid reçut à Constantinople l'ambassadeur du dernier roi more de Grenade, Abou-Abdullah, dont les historiens occidentaux ont défiguré le nom, en l'appelant *Boabdil*. Ce prince implorait l'aide du *Sultan des deux terres et des deux mers*, contre Ferdinand, roi d'Aragon et de Castille, dont les armes victorieuses repoussaient les musulmans de l'Andalousie. Sultan-Baïezid envoya, pour ravager l'Espagne, une flotte sous les ordres d'un de ses anciens pages, à qui sa beauté remarquable avait fait donner le surnom de *Kèmal* (beauté parfaite). Dans le même temps, Venise députa vers le Sultan les plénipotentiaires qui, sept ans auparavant, avaient conclu la paix avec Muhammed II. Boccolino, citoyen de la petite ville d'Osimo, dans la Marche d'Ancône, s'en étant fait nommer le seigneur, avait secoué le joug du pape Innocent VIII, et offert à Sultan-Baïezid la suzeraineté d'Osimo. Laurent de Médicis s'interposa entre le souverain pontife et les insurgés, et empêcha ainsi les musulmans de s'établir dans les États romains, d'où il eût été peut-être bien difficile de les chasser. Un envoyé de Baïezid avait demandé,

pour les flottes ottomanes, le droit de stationner dans le port de Famagouste tant que le Sultan serait en guerre avec l'Égypte. Cette demande fut repoussée par le sénat, sous le prétexte de la paix qui existait entre cette dernière puissance et la république. La mort de Boccolino, arrêté près de Milan et pendu sans jugement, enleva à Sultan-Baïezid tout espoir d'intervenir à son profit dans les affaires de l'Italie.

Les relations diplomatiques de ce monarque avec les puissances de l'Europe étaient alors très-actives : l'envoyé moldave lui apportait le tribut de deux années; l'ambassadeur hongrois, Démétrius Yaxich, recevait, à son audience de congé, un kaftan d'honneur, et Mathias Corvin renouvelait pour trois ans, avec l'ambassadeur de Sultan-Baïezid, la trêve expirée.

En 893 (1488), Ali-Pacha, après quelques succès contre les mamlouks, était battu par l'armée égyptienne sous les ordres d'Ouzbeï. Kara-Gueuz-Pacha et plusieurs autres beïs, qui, par jalousie contre Ali-Pacha, avaient pris la fuite dès le commencement de l'action, furent punis, le premier par la mort, les autres par la prison et la destitution. La guerre d'Égypte devint de plus en plus funeste aux armes ottomanes; elle durait depuis cinq ans; elle fut terminée, en 896 (1491), par un traité de paix qui stipulait l'abandon des droits du Sultan sur les trois forteresses dont les Égyptiens avaient fait la conquête dans la plaine de Tchokour-Ova.

En 897 (1492), la mort de Mathias Corvin ayant plongé la Hongrie dans la guerre civile, Sultan-Baïezid, à la faveur de ces troubles, conçut l'espoir de s'emparer de Belgrade. Khadim-Suleïman-Pacha fit sonder les dispositions du despote Uilak; il crut reconnaître dans sa réponse ambiguë qu'il était prêt à acheter les bonnes grâces du Sultan, en lui livrant les villes de Zwornik, d'Aladja-Hyssar et de Belgrade; en conséquence, le blocus de cette dernière place fut ordonné, et une flotte de trois cents voiles alla attendre Sultan-Baïezid sur les côtes d'Albanie. Il partit de Constantinople pour Sofia, afin de pouvoir, suivant que les circonstances l'exigeraient, se rendre en Servie ou en Albanie. Le projet sur Belgrade échoua, et les musulmans furent complétement battus en Hongrie; alors le Sultan entra en Albanie par la route de Monastir. Entre cette ville et Parlèpè, au moment où il passait dans un sentier fort étroit, un assassin, déguisé en *kalender* (sorte de derviches vagabonds), s'approcha et voulut lui porter un coup de poignard. Les gardes qui entouraient le monarque prévinrent cet attentat et massacrèrent le meurtrier. Depuis cet événement, toutes les personnes qui étaient présentées au Sultan devaient quitter leurs armes et être accompagnées de deux chambellans qui leur tenaient les bras en les saisissant sous l'aisselle. Cet usage, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, devint un cérémonial auquel les ambassadeurs étrangers étaient eux-mêmes assujettis. Pendant le séjour du Sultan en Albanie, les janissaires désolèrent le pays, et firent un grand carnage de ses malheureux habitants; les Ékindjis ravagèrent l'Autriche : la Carniole, la Carinthie, la Styrie devinrent le théâtre d'atrocités de tout genre; les historiens du temps les racontent avec horreur : ce ne sont qu'enfants empalés ou écrasés contre les murs, femmes et jeunes filles en proie à la brutalité des vainqueurs, etc. Des haies de lances surmontées de têtes formaient, disent-ils, l'enceinte où ils prenaient leurs repas; les routes que parcouraient ces hordes dévastatrices étaient semées de membres mutilés. Une armée, envoyée par l'empereur Maximilien à la rencontre des Ottomans, leur livra un combat acharné près de Villach en Carinthie, et les défit entièrement : quinze mille prisonniers qu'ils traînaient à leur suite brisèrent leurs chaînes pendant la bataille, et, tombant à l'improviste sur les Osmanlis, contribuèrent puissamment au triomphe des chrétiens.

Ces derniers déshonorèrent leur victoire en imitant et en surpassant même la cruauté de leurs ennemis. On a peine à concevoir cette fécondité d'inventions atroces que déploya le barbare Kinis, général des Hongrois : il fit coudre dans des sacs et jeter à l'eau une partie des prisonniers; les autres furent écorchés, broyés sous des meules, rôtis, ou dévorés vivants par des porcs affamés. Ali-Pacha-Mikhal-Oghlou fut pris et fusillé sur le champ de bataille. Cette même année, un autre Ali-Pacha, gouverneur de Semendria, fut repoussé de la Transylvanie par Étienne de Thelegd, et perdit, au défilé de la Tour-Rouge, quinze mille hommes, son butin et ses esclaves.

Pour venger tant de défaites, Sultan-Baïezid envoya Yakoub-Pacha avec une armée de huit mille hommes : il ravagea les contrées de Cilly et de Pettau, et défia à un combat singulier le commandant de la forteresse de Yaïtcha, qui répondit à cette fanfaronnade par une vigoureuse sortie. Yakoub se retira en désordre, et alla porter ses ravages dans la Croatie et la Styrie inférieure. Les nobles Croates se livraient entre eux à une guerre acharnée; mais lorsqu'ils virent l'ennemi commun obligé de battre en retraite, ils se réunirent tous contre lui, et le cernèrent dans un défilé nommé le Pas-de-Sadbar. Réduit à la dernière extrémité, Yakoub voulut négocier sa retraite à prix d'argent; mais les conditions trop dures qu'on lui imposa le décidèrent à tenter le sort des armes. Une victoire complète couronna cette tentative hasardeuse. Le Sultan lui envoya, en récompense, un magnifique cimeterre, un cheval des écuries impériales, et l'éleva à la dignité de beïler-beï de Roumilie.

Enfin, après bien des revers et des succès respectifs, une trêve de trois ans fut conclue, en 900 (1495), entre la Hongrie et la Porte. Dans les deux années suivantes, les Ottomans s'emparèrent de quelques forts en Bosnie, entrèrent en Dalmatie, et poussèrent leurs courses jusque dans le Frioul. En 902 (1497), Daoud-Pacha fut mis à la retraite, avec une pension annuelle de trois cent mille aspres. C'est le seul, des quatorze grands vézirs qui se sont succédé dans la première dignité de l'empire, qui soit rentré dans la vie privée avec toute la faveur du Sultan. Hersek-Ahmed-Pacha le remplaça, et céda, dans la même année, ce poste éminent à Ibrahim-Djendèrèli, fils de Khalil.

Depuis 1490 (896), la paix entre la Porte et la Pologne n'avait pas été troublée. Jean Albert, roi de ce dernier pays, commit, contre la Moldavie, quelques hostilités qui motivèrent l'expédition de Bali-Beï, gouverneur de Silistrie. Au printemps de 1498 (903), ce chef ottoman passa le Danube, et fit dix mille prisonniers: une seconde invasion, dans l'automne suivant, eut des résultats encore plus importants : il traversa le Dniester, brûla ou dévasta plusieurs villes sur les bords de ce fleuve, et fit un immense butin. Le froid rigoureux qui se fit sentir aux approches de l'hiver, et le manque de vivres, décidèrent enfin les Ottomans à se retirer.

Dès l'an 1492, le czar Iwan III avait fait des tentatives d'alliance avec Sultan-Baïezid, et lui avait même écrit une lettre relative au commerce des marchands d'Azoff et de Kaffa. Trois ans après, Michel Plesttschéïef, ambassadeur russe, se rendit à Constantinople, èt, malgré la grossièreté de ses manières, obtint, pour le commerce de son pays, toutes les concessions que son maître demandait au Sultan. Ce prince, qui, le premier de sa dynastie, donna un grand développement à la politique extérieure, cherchait, par tous les moyens en usage dans la diplomatie, à acquérir de l'influence chez ses voisins : ainsi la petite-fille de Sultan-Baïezid était donnée en mariage à Ahmed-Mirza, héritier présomptif de la couronne de Perse; et la fille de Djem épousait le Sultan Nassir-Muhammed, fils de Kaïtbaï; de nombreuses ambassades en Europe et en Asie témoignèrent encore des pacifiques intentions qui animaient Baïezid dans ses relations politiques. Les Vénitiens envoyèrent, en 1498

(904), Andréa Zanchani à Constantinople. La paix fut renouvelée par un traité en langue latine, ce qui, suivant Sultan-Baïezid, lui permettait d'en violer la teneur, en cas de convenance. Poussé en secret par les agents de Naples, de Florence et de Milan, le Sultan fit investir Lépante par terre et par mer. Les flottes ottomane et vénitienne se livrèrent, près de l'île de Sapienza (au sud-ouest de la Morée), un combat qui se termina à l'avantage de l'escadre musulmane. Le commandant de la ville assiégée, voyant les vaisseaux vénitiens s'éloigner, se rendit au kapoudan-pacha Daoud. Le Sultan, maître de cette place forte, chargea Sinan-Pacha, beïler-beï d'Anatolie, d'élever deux forts sur les promontoires de la Morée et de la Roumilie, afin de fermer le détroit; il fit construire quarante navires sur le modèle de ceux des Vénitiens, et retourna à Constantinople.

Après la prise de Lépante, Iskender-Pacha, gouverneur de Bosnie, envahit le Frioul et la Carinthie, et renouvela les scènes de désolation dont ces malheureuses contrées furent si souvent le théâtre. Deux mille cavaliers ottomans passèrent le Tagliamento (nommé par les musulmans *Aksou*); une division poussa même jusqu'à Vicence. D'autres corps réduisaient en cendres cent trente-deux bourgs et villages, et ravageaient la Carniole et la Dalmatie. Enfin, en 1500 (905), le fléau des populations de ces provinces, le terrible Iskender-Pacha, mourut d'une maladie pédiculaire, peu de temps après avoir été forcé, par Jean Corvin, de lever le siége de Yaïtcha.

Les Vénitiens se vengèrent de la perte de Lépante en s'emparant, la même année (1500), de l'île de Céphalonie, que Sultan-Muhammed-el-Fatyh avait conquise vers la fin de son règne. Modon, Navarin ou Zonchio (autrefois *Pylos*) et Coron, tombèrent au pouvoir des Osmanlis; mais Napoli-de-Malvoisie (*Noembasia*), défendue par le brave Paul Contarini, résista à tous les efforts de Baïezid. Venise, craignant de ne pouvoir à elle seule arrêter les armes du Sultan, implora le secours des puissances chrétiennes. Une ligue offensive et défensive se forma entre la république, le pape et la Hongrie. La France et l'Espagne fournirent une flotte qui se réunit aux forces navales hongroises et vénitiennes. L'amiral Benedetto Pesaro surprit l'escadre ottomane près de Voïssa, captura onze galères et brûla la douzième; et, tandis que Gonzalve de Cordoue, *le grand capitaine*, ravageait les côtes de l'Asie Mineure, les vaisseaux du pape dévastaient les possessions ottomanes de l'Archipel. En même temps, l'amiral français Ravestein effectuait une descente dans l'île de Métélin (*Lesbos*), dont il assiégeait la capitale; mais, à l'approche de Hersek-Ahmed-Pacha, qui accourait au secours de cette ville, Ravestein leva l'ancre; et sa flotte, surprise à la hauteur de Cérigo par un violent coup de vent, périt tout entière.

Le Vénitien Pesaro, par un hardi coup de main, pénétra dans le port de Prévèsa, et y brûla huit galères. En 1502 (908), la flotte vénitienne, vingt vaisseaux du pape et une nouvelle escadre française, attaquèrent Sainte-Maure. Les janissaires, qui la défendaient, capitulèrent. Sultan-Baïezid les punit plus tard de cette lâche soumission, en les faisant pendre ou massacrer. Un grand nombre de vaisseaux ottomans furent capturés par l'amiral vénitien, tandis que son compatriote Nicolaï Capello sauvait l'île de Chypre, menacée par les Osmanlis.

La guerre avec Venise et la Hongrie se prolongeait et devenait dangereuse pour les Ottomans : ils avaient, de plus, à se défendre contre la Perse, qui venait d'attaquer leurs frontières orientales, et à réprimer de nouvelles tentatives de rébellion des tribus Torghoud et Warsak. Toutes ces circonstances déterminèrent Sultan-Baïezid à faire la paix. Un traité fut conclu avec Venise, en vertu duquel la république garda Céphalonie, et céda Sainte-Maure, Modon, Coron et Lépante. Une trêve de sept ans avec la Hongrie fut jurée, en 1503 (909), par Wladislas

et Hersek-Ahmed-Pacha, qui, en considération du succès de ses négociations, fut promu, pour la seconde fois, au grand vézirat, dignité dont il avait été privé au commencement de la guerre contre les Vénitiens.

A cette époque, le Sultan accorda en mariage à Sinan-Pacha, beïler-beï d'Anatolie, la fille du prince Djem, veuve du Sultan d'Égypte. Cet acte de politique délivrait Sultan-Baïezid de toute crainte de rivalité; la postérité du prétendant était à jamais reléguée au fond d'un harem.

En l'an 907 (1501), le jeune prince persan Châh-Ismaïl Sèfi, ayant attaqué et vaincu Elwend-Mirza, dernier rejeton de la famille du Mouton-Blanc, qui régnait en Perse, avait établi sa puissance à Tebriz (*Tauriz*), et jeté les fondements d'une nouvelle dynastie (*). Ismaïl, jaloux de se concilier l'amitié de Sultan-Baïezid, lui envoya, à diverses reprises, des ambassadeurs pour l'assurer de ses intentions pacifiques : en retour, le monarque ottoman adressa au prince Sèfi un envoyé qui se conduisit avec la plus grande fierté, et dont l'orgueilleux Ismaïl supporta cependant les manières hautaines, tant il avait à cœur de se conserver l'amitié du Sultan. C'est ce même Ismaïl qui, plus tard, combattit Sèlim Ier, successeur de Baïezid, et fut vaincu par lui à Tchaldiran.

Le Sultan, après la paix avec Venise et la Hongrie, commença à chercher les douceurs du repos, et, renonçant à la guerre, s'adonna à l'administration intérieure de son empire. Hersek-Ahmed-Pacha perdit une seconde fois la confiance du Sultan, et fut remplacé, dans la dignité de grand vézir, par Ali-Pacha. Le nouveau ministre, animé contre Korkoud, fils aîné de Baïezid, d'une haine qu'il ne cherchait pas à cacher, irrita tellement la fierté de ce prince qu'il résolut de quitter la cour. Sous le prétexte d'aller en pèlerinage à la Mecque, il se rendit en Égypte. Le Sultan des mamlouks le reçut avec les plus grands honneurs, mais repoussa absolument toutes les propositions de Korkoud, qui auraient pu troubler l'harmonie entre l'Égypte et la Porte. Pour réparer l'imprudence de sa démarche, le prince écrivit alors au vézir, en le priant d'intercéder pour lui auprès du Sultan. Au moyen de cet acte de soumission, le jeune prince rentra en grâce, et se hâta de retourner dans son gouvernement. Pendant le trajet, sa petite flotte, battue par les vaisseaux des chevaliers de Rhodes, fut forcée de se sauver sur les côtes de l'Asie Mineure.

Le 14 septembre 1509 (915), une grande catastrophe porta la terreur dans Constantinople. Un tremblement de terre, d'une violence dont l'histoire ottomane n'offre pas un second exemple, renversa mille soixante-dix maisons, cent neuf mosquées, et une grande partie des murs du sérail et des remparts. Les coupoles de plusieurs édifices publics s'écroulèrent, des colonnes vacillèrent et se fendirent, les aqueducs furent ruinés; la mer sortit de son lit, et roula ses vagues furieuses au-dessus des murs et dans les rues de la ville et du faubourg. Pendant quarante-cinq jours, des secousses continuelles portèrent la frayeur dans la capitale de l'empire, et même dans les provinces d'Asie et d'Europe. Gallipoli, Demotika, les deux tiers de Tchoroum, ne présentaient plus qu'un amas de décombres. Le Sultan, tremblant d'être écrasé sous les murs de son palais, occupa pendant dix jours une tente dressée au milieu des jardins du sérail. Il se rendit ensuite à Andrinople; mais cette ville ne fut pas plus heureuse que la grande capitale : au tremblement de terre se joignit une

(*) Cette dynastie, dont les princes sont connus en Europe sous le nom fautif de *Sophis*, et qui doit son véritable nom de Sèfi à Cheïkh-Sèfi, grand-père de Châh-Ismaïl, a occupé le trône depuis 907 (1501) jusqu'en 1134 (1722), car, quoique deux des enfants de Châh-Sultan-Huçein aient été proclamés par le fameux *Thahmas-Kouli-Khan*, c'est lui qui régna sous leur nom; et il se défit du dernier en prenant enfin lui-même le titre de *Nadir-Châh*.

horrible tempête, les eaux de la Toundja vinrent couvrir les ruines amoncelées. Enfin, lorsque les éléments se furent calmés, Sultan-Baïezid convoqua un divan, dans lequel, après avoir attribué le désastre qui affligeait son empire à la conduite tyrannique et cruelle de ses ministres, il proposa des mesures pour reconstruire les murs et les édifices de Constantinople. Un concours immense d'ouvriers, sur le nombre desquels les historiens varient depuis quinze mille jusqu'à soixante-treize mille, répara en deux mois tout le mal. L'année suivante, on célébra l'anniversaire de la reconstruction des murs de la capitale, en distribuant au peuple, pendant trois jours, des vivres dans de la vaisselle plate. Cette mesure, conseillée par les grands de la cour comme un moyen de faire oublier à la population les désastres du tremblement de terre, cachait l'intention secrète de vaincre la sévérité du Sultan, en l'obligeant à tolérer un luxe qu'il était tenté d'interdire par scrupule de religion.

Sultan-Baïezid, après ces travaux matériels, chercha à consolider les bases de son gouvernement. Il crut y parvenir en partageant l'administration des provinces entre ses fils et petits-fils; mais cette mesure ne fut qu'une source de troubles. Les gouvernements de Trébisonde, d'Amassia, de Tekkè et de Karamanie étaient confiés aux princes Sèlim, Ahmed, Korkoud et Chèhinchâh; le jeune Suleïman, fils du premier, fut investi du gouvernement de Boli. Ahmed vit avec chagrin cette nomination, qui semblait placer tout exprès son neveu sur la route d'Amassia à Constantinople, c'est-à-dire sur le chemin qui conduisait au trône, pour lui en interdire à lui-même l'approche. Ses plaintes furent si violentes, que le Sultan crut devoir révoquer sa décision, et donner en échange à Suleïman le gouvernement de Kaffa en Crimée. Malgré cette concession, la jalousie qui existait entre les princes éclata bientôt. Chèhinchâh, l'aîné des fils du Sultan, était mort; le trône revenait de droit à Korkoud; mais il avait contre lui les janissaires : cette milice brutale le considérait, à cause de son amour pour les arts, comme incapable de régner. Leur affection se porta sur Sèlim, dont le caractère bouillant et l'humeur guerrière convenaient mieux à des soldats. Ce dernier, sûr de leurs bonnes dispositions, quitta son gouvernement de Trébisonde et se rendit dans celui de son fils Suleïman où il exerça tous les actes de la souveraineté. Sultan-Baïezid, irrité de cette audace, lui ordonna de retourner dans son sandjak; mais, loin d'obéir, Sèlim demanda un gouvernement en Europe, pour se rapprocher, disait-il, de son père : il sollicita même la faveur d'aller lui baiser la main. Le Sultan refusa par trois fois; mais Sèlim s'obstina, et vint avec son armée camper aux portes d'Andrinople, dans la vallée de Tchokour-Owa. Baïezid, accablé par l'âge et les infirmités, vit de sa tente les troupes de ce fils rebelle; à cet aspect ses yeux se mouillèrent de larmes; il envoya le beïler-beï de Roumilie auprès de Sèlim, lui accorda le sandjak de Semendria, accru des territoires de Widdin et d'Aladja-Hyssar, et lui fit de riches présents.

Tandis qu'une tranquillité momentanée régnait en Europe par les concessions de Sultan-Baïezid à Sèlim, Korkoud allumait le feu de la guerre civile en Asie. Ce prince s'empara du gouvernement de Saroukhan. Une horde de brigands, sous les ordres d'un fanatique dévoué au roi de Perse Châh-Ismaïl, et connu sous le nom de Chèïtan-Kouli (esclave du diable), anéantit l'armée du beïler-beï d'Anatolie. Cette défaite des troupes de Sultan-Baïezid fournit à Sèlim, qui se rendait à Semendria, le prétexte de suspendre sa marche. C'est en vain que le Sultan lui enjoint plusieurs fois de continuer sa route; il ne tient aucun compte de cet ordre. Alors Baïezid, craignant qu'il ne voulût lui enlever Constantinople, y retourna en toute hâte. Après le départ de son père, Sèlim entra à Andrinople, où il agit en souverain; il

en sortit bientôt pour aller à la rencontre de Sultan-Baïezid, qui s'avançait. Battu complétement, Sèlim s'enfuit en Crimée, chez son beau-père le khan des Tatares, qui lui promit de nouvelles troupes.

Le grand-vézir Ali-Pacha, voulant venger la mort du beïler-beï d'Anatolie, s'avança près de Brousse. Le prince Ahmed, que Sultan-Baïezid et son ministre voulaient pousser au trône, tâcha de gagner les janissaires par de nombreux présents; mais leur affection était acquise à Sèlim. Il fallut donc se borner pour le moment à combattre la troupe de Chèïtan-Kouli : ce chef, cerné dans la vallée de Kizil-Kyïa (roche rouge), parvint à en sortir et à exterminer le corps d'armée qui s'opposait à son passage; poursuivi par Ali-Pacha, Chèïtan-Kouli accepta le combat et périt dans la mêlée, ainsi que le grand vézir. La mort des deux généraux mit fin à l'action. Ali-Pacha est le premier grand vézir qui ait succombé sur le champ de bataille. Son esprit supérieur, ses talents militaires, sa générosité, son amour des sciences et des arts, lui assurent un rang distingué parmi les ministres de l'empire ottoman.

La horde de Chèïtan-Kouli, après la mort de son chef, s'enfuit en Perse et se livra, chemin faisant, à mille brigandages. Châh-Ismaïl fit jeter dans des chaudières d'eau bouillante les deux nouveaux chefs de ces fanatiques, et se fit, auprès de Sultan-Baïezid, un mérite de ce châtiment.

Dès qu'Ahmed eut appris la défaite d'Ali-Pacha, il s'avança jusque près de Gueïbizè (*Lybissa*); et le second vézir, Moustapha-Pacha, partit de Scutari pour aller à la rencontre du prince. A cette nouvelle, une révolte éclata parmi les janissaires, qui livrèrent au pillage les maisons des partisans d'Ahmed. Ce dernier, n'osant entrer dans la capitale, alla mettre le siége devant Konia, où commandait son neveu Muhammed; le jeune prince, obligé de capituler, obtint la vie sauve. Sultan-Baïezid ordonna à Ahmed de rendre la place; mais celui-ci, dévoilant enfin ses projets, insulta grièvement son père, dans la personne de son envoyé, à qui il fit couper le nez et les oreilles. Irrité de cet affront, le Sultan rendit à Sèlim le sandjak de Semendria, autorisant ainsi son retour en Europe. De son côté, Korkoud, voyant les menées de ses frères, voulut les déjouer et tenter de leur disputer la couronne. Il se déguisa, se rendit à Constantinople et descendit à la mosquée des janissaires. Malgré cet acte de confiance, il ne put changer les dispositions de ces fiers soldats; ils le reçurent pourtant avec tous les honneurs dûs à son rang, et l'accompagnèrent lorsqu'il fut baiser la main de son père. Après avoir obtenu du monarque qu'il désignât Sèlim pour son successeur, ils ne se contentaient point encore de cette concession, et exigeaient une abdication immédiate. Ils se présentèrent alors devant Sultan-Baïezid, qui leur demanda ce qu'ils voulaient : « Notre « padischâh est vieux et malade, di« rent-ils; nous voulons à sa place « Sultan-Sèlim. — Je lui cède l'em« pire, répondit Baïezid; que Dieu bé« nisse son règne! » A cette réponse, le cri d'*Allah-Kèrim* (Dieu est grand)! fit résonner les voûtes du palais. Sèlim fut amené devant son père, dont il baisa respectueusement la main; il en reçut les insignes impériaux, l'accompagna au Vieux-Sérail, et revint recevoir le serment de fidélité des grands. Vingt jours après, Sultan-Baïezid partait pour Dèmotika. Sèlim, à pied et écoutant les avis que lui donnait son père, l'accompagna jusqu'à la porte de la ville. Trois jours plus tard, Baïezid n'était plus! Sa mort, qui suivit de si près son abdication, fût-elle le fruit d'un crime, ou simplement la suite de ses longues souffrances et de son âge avancé?..... La vie entière de Sèlim peut faire pencher pour la première hypothèse, que tous les auteurs, sauf les historiographes de l'empire, ont admise comme une vérité.

Sultan-Baïezid, âgé de trente-cinq

ans lorsqu'il monta sur le trône, mourut en 918 (1512), après un règne de trente-deux années lunaires. Jusqu'à son avénement il avait passé ses jours dans les tranquilles plaisirs de l'étude. Doux de caractère, simple de mœurs, aimant le repos, la vie contemplative, les sciences et la poésie, il ne fit la guerre que lorsqu'il y fut forcé par les circonstances. Plusieurs écrivains orientaux le désignent par le surnom de *Soufi* (philosophe contemplateur): épithète qu'on donne aussi aux dévots. Il était dans l'usage de passer les dix derniers jours du ramazan en retraite, et de se livrer seul, ou avec le cheïkh Muhiï-uddin-Yawouz, à toutes les pratiques de la religion, dont ce prince était un zélé observateur. Il avait, comme son père, le nez fortement aquilin, une constitution robuste et beaucoup de vivacité dans ses mouvements. Ses cheveux et sa barbe étaient noirs; sa figure pleine portait à la fois l'empreinte de la mélancolie, du mysticisme et de l'opiniâtreté, mais n'avait rien de cruel ni de redoutable: quoiqu'on l'accuse d'avoir fait empoisonner son frère Djem, ce fait, assez probable, malgré l'absence de preuves historiques, ne peut servir de base à une accusation de cruauté habituelle; car le fratricide avait été mis par Muhammed II au nombre des lois de l'État, d'après les idées politiques admises parmi les Orientaux, et qui ont passé dans les mœurs ottomanes, à la faveur d'un axiome équivalent à celui des Romains : *Salus populi, suprema lex esto*. La nécessité de mettre son trône et sa personne à l'abri des tentatives d'un prétendant audacieux, peut, jusqu'à un certain point, pallier ce crime. Quant à l'opinion qu'un auteur italien émet sur la mort d'un des fils de Sultan-Baïezid, le prince Muhammed, qu'il prétend avoir été empoisonné par l'ordre de son père, elle nous paraît entièrement démentie par la tendresse du Sultan pour tous ses enfants, et par la douleur sincère que lui causa la perte de ceux qui moururent avant lui. Malgré son esprit religieux, il a été accusé d'ivrognerie; il renonça cependant au vin sur la fin de ses jours : il ne put corriger de même son penchant pour les femmes, et dut à l'abus des plaisirs une vieillesse prématurée. Ce prince avait un goût très-vif pour les arts mécaniques; il recherchait avec passion les ouvrages faits au tour, les cornalines bien taillées et l'orfévrerie. Adroit à tous les exercices du corps, il avait peu de rivaux dans le tir à l'arc. Ennemi du luxe, il ne portait pas le bonnet brodé d'or des six premiers Sultans (l'*uskiuf*), ni le turban des oulémas (*ourf*), adopté par Murad II; il inventa une coiffure de forme cylindrique et entourée de mousseline, nommée *mudjewwèzè*.

Sultan-Baïezid fonda un grand nombre d'imarets et de mèdrècès et plusieurs mosquées, construisit trois ponts remarquables, sur le Kyzil-Irmak, à Osmandjik; sur la Sakaria et sur le Kodos (*Hermus*). Le reproche d'avarice que lui ont adressé quelques historiens, est dénué de fondement: car il dépensa des sommes immenses en constructions, en aumônes, en présents aux gens de loi, aux cheïks, aux muderriss, aux kazi-askers, aux muftis et aux littérateurs de son règne: à l'époque de chaque courban-beïram, il envoyait à la Mecque une offrande de quatorze mille ducats. La protection qu'il accordait aux sciences et aux lettres eut une influence remarquable sur leurs progrès. On compta soixante jurisconsultes célèbres. L'art épistolaire fut porté à sa perfection par les frères Djâfer et Saadi. Deux célèbres historiens, Neschri et Idris, écrivirent les annales de l'empire; le premier d'un style simple et pur, le second avec toute la pompe et l'exagération de la phraséologie orientale. La poésie jeta aussi un grand éclat : Baïezid était lui-même un poëte distingué, ainsi que son frère Djem, et ses fils Korkoud et Sèlim.

Nous terminerons ce chapitre par un trait qui peint la piété superstitieuse dont était animé Sultan-Baïezid. Il avait fait recueillir avec soin la poussière qui s'attachait à ses vêtements

pendant le cours de ses expéditions guerrières; à l'heure de sa mort, il ordonna qu'on pétrît cette poussière en forme de brique, et qu'on la mît sous sa tête dans son tombeau. Cette singulière prescription était motivée sur ce *hadis* (tradition) de Mahomet: « Celui dont les pieds se couvrent de « la poussière des sentiers du Sei« gneur, sera préservé du feu éternel.»

CHAPITRE XI.

SULTAN-SÈLIM-KHAN Ier, FILS DE SULTAN-BAÏEZID II.

Le jour même où Sultan-Baïezid, cédant au caprice d'une insolente milice, partait pour Dèmotika, abandonnant le sceptre aux mains de Sèlim, celui-ci éprouvait déjà le despotisme de ces prétoriens à qui il devait le trône. Rangés en haie dans les rues qu'il fallait suivre pour se rendre au sérail, les janissaires l'attendaient au passage pour lui arracher, par leurs clameurs, la gratification que la faiblesse de Sultan-Baïezid n'avait pas su leur refuser à son avénement, et qu'ils regardèrent depuis lors comme un droit. La fierté de Sèlim fut révoltée de cette prétention séditieuse: pour ne pas être forcé d'y céder, il changea de route, et rentra au palais par un chemin détourné. Il craignit cependant les suites de la fureur que ce désappointement ne pouvait manquer d'exciter parmi les janissaires, et leur fit distribuer trois mille aspres par tête. Sultan-Baïezid ne leur en avait accordé que deux mille: mais Sèlim, lorsqu'il voulut les gagner à sa cause, leur avait promis une solde plus élevée; il crut prudent de tenir sa promesse. Un sandjak-beï, voulant profiter de l'occasion, eut la hardiesse de réclamer à son tour une augmentation de revenus: cette demande audacieuse fit éclater la colère concentrée qui agitait Sultan-Sèlim; d'un coup de cimeterre il fit voler la tête de l'imprudent gouverneur.

Le Sultan, pour réparer l'épuisement du trésor, commença par imposer à tous ses sujets une contribution extraordinaire, et éleva à cinq le droit de trois pour cent que payaient les marchandises importées dans ses États par les navires ragusais. A peu près à la même époque, il renouvela le traité avec son feudataire le prince de Moldavie.

A peine Sultan-Sèlim était-il assis sur le trône si indignement enlevé à son père, que le dangereux exemple qu'il avait donné porta ses fruits: son neveu Ala-eddin, fils du prince Ahmed, gouverneur d'Amassia, s'empara de Brousse, et préleva sur les habitants une taxe énorme. A cette nouvelle, Sultan-Sèlim confia les rênes du gouvernement à son fils Suleïman, et marcha, à la tête d'une armée de soixante et dix mille hommes, contre son frère. Pendant ce temps, une flotte de cent vingt-cinq galères croisait sur les côtes de l'Asie Mineure, et s'opposait à la fuite en Europe du prince rebelle. Sultan-Sèlim n'avait pas oublié l'histoire de son oncle Sultan-Djem (*).

Tandis que Tour-Ali-beï, commandant l'avant-garde de l'armée du Sultan, chassait de Brousse Ala-eddin, et le poursuivait jusqu'à Dèrendè, Sèlim s'avançait vers Angora. A son approche, Sultan-Ahmed avait abandonné la ville, et deux de ses fils étaient allés réclamer la protection du roi de Perse, Châh-Ismaïl. Le Sultan nomme Moustapha-Beï au gouvernement d'Amassia, et retourne à Brousse. Le prince Ahmed profite de l'absence de Sèlim, revient, à marches forcées, devant Amassia, et s'en empare par surprise. Il offre le vézirat à Mousta-

(*) Nous prévenons les lecteurs de ne pas s'étonner de voir *désormais* les noms des princes de la famille ottomane constamment précédés du titre de *Sultan*. Quand il s'agit des princesses du sang impérial, ce titre suit leur nom; ainsi on dit: *Sultan-Ahmed*, *Sultan-Abdul-Medjid*, etc., et *Salyha-Sultane*, *Khadidjè-Sultane*, *Adilè-Sultane*, etc., etc. Ce titre (Sultan), métamorphosé en *Soudan* par les historiens du moyen âge, correspond au mot *prince*, pris dans toutes les acceptions qui indiquent une existence souveraine, plus ou moins rapprochée du trône, ou une origine impériale ou royale.

pha qui accepte, et ne craint pas de trahir Sultan-Sèlim. Ce dernier avait envoyé secrètement un corps d'*oulou-fèdjis* (cavaliers soldés), chargés d'enlever le harem de son frère : Ahmed en est instruit par Moustapha; il attend au passage les cavaliers du Sultan, et les fait prisonniers. Sèlim, furieux, mais dissimulant sa colère, convoque un divan; ses vézirs s'y rendent, et sont revêtus d'un kaftan d'honneur à mesure qu'ils se présentent : Moustapha seul est introduit avec un vêtement noir; c'était l'arrêt de sa mort : saisi par les muets (*dilsyz*), il est étranglé, et son cadavre sert de pâture aux chiens. Hersek-Ahmed-Pacha le remplaça dans les dangereuses fonctions que déjà il avait remplies à trois reprises.

Sultan-Sèlim, que ses contemporains ont surnommé *Yawouz* (l'inflexible), justifia ce titre par les cruautés qui souillèrent son règne. Le poste de grand-vézir était si périlleux sous ce monarque, qu'il était passé en usage de dire à quelqu'un que l'on haïssait : « Puisses-tu être vézir de Sultan-Sèlim ! » On trouve à peu près la même pensée reproduite dans ce distique d'un poëte ottoman : « *Tu ne saurais te délivrer d'un rival, à moins qu'il ne devienne le vézir de Sèlim.* » Aussi, dans la persuasion que la mort les menaçait sans cesse, les ministres du Sultan portaient toujours leur testament au conseil. Piri-Pacha, l'un d'eux, dans un moment où il vit son maître de bonne humeur, osa plaisanter à ce sujet, et lui demanda de l'avertir quelques heures d'avance, lorsque le jour fatal serait arrivé, afin de pouvoir mettre ordre à ses affaires. Le Sultan rit beaucoup de cette requête, et lui répondit qu'il y aurait fait droit très-volontiers, s'il avait eu quelqu'un qui fût capable de remplir aussi bien les fonctions de grand vézir. Cinq neveux du Sultan furent sacrifiés à sa sûreté. Le plus jeune de ces infortunés n'avait que quatorze ans; il se jeta à genoux, en demandant grâce; un de ses frères, Sultan-Osman, âgé de vingt ans, se défendit en héros, cassa le bras à l'un des assassins, et en blessa mortellement un autre; mais ni les supplications ni la résistance ne purent les arracher à la mort : accablés par le nombre, ils furent étranglés. Leurs corps furent transportés à Brousse, et ensevelis près de Murad II.

Le meurtre de Korkoud, frère du Sultan, suivit de près celui des cinq jeunes princes, ses neveux. Chassé de Magnésie par les troupes de Sèlim, Korkoud, accompagné d'un seul cavalier, resta caché pendant vingt jours dans une caverne; il se sauva ensuite dans la province de *Tekiè*, où il fut découvert et fait prisonnier par le gouverneur de ce sandjak, qui avertit le Sultan de cette importante capture. Aussitôt Sèlim envoya vers son frère le kapoudji-bachi (*), Sinan-Aga, qui réussit à écarter le fidèle compagnon du prince, et profita de cette absence pour lui signifier sa condamnation à mort. Korkoud, avant de mourir, obtint la liberté d'écrire au Sultan, et lui adressa une lettre en vers, qui fit couler les larmes de ce cruel monarque. Il manifesta alors un repentir inutile, ordonna un deuil général, et sacrifia à la mémoire de sa victime les Turcomans qui avaient lâchement trahi son frère. Malgré tous ces signes de douleur et de regret, Sultan-Sèlim ne balança point à marcher contre son autre frère Ahmed, qui était parti d'Amassia avec vingt mille hommes, et s'avançait vers Brousse. L'avantage demeura d'abord à Ahmed, qui battit l'avant-garde de l'armée de Sèlim, et aurait pu s'assurer une victoire complète, s'il eût livré à son rival une seconde bataille. Mais il commit la faute de lui laisser le temps de reprendre courage et de recevoir des renforts. Un nouveau combat eut lieu dans la plaine de Yèni-Chèhir le 24 avril 1518 (16° safer 919); il fut favorable au Sul-

(*) *Kapoudji-bachi*, *chef des huissiers*, titre honorifique accordé par le Sultan à des officiers pris dans la carrière militaire. C'est l'équivalent du poste de *chambellan* en Allemagne et en Angleterre.

tan. Le prince Ahmed s'enfuit, entraîné par la déroute générale de son armée : arrêté dans sa course par la chute de son cheval, il est fait prisonnier, et condamné à mort. Avant son exécution, il fit remettre à Sultan-Sèlim un anneau d'un grand prix, en le priant d'*excuser le peu de valeur de ce souvenir*.

Dès que la mort de tous les compétiteurs de Sèlim lui eut assuré le trône, les puissances étrangères se hâtèrent de lui envoyer des ambassadeurs. La Moldavie, la Walachie, la Hongrie, et Venise, renouvelèrent les anciens traités. Kansou-Ghawri, roi d'Égypte, envoya de riches présents à Sélim ; et l'ambassadeur de Vassili, prince de Russie, fit stipuler la liberté du commerce d'Azoff et de Kaffa. Châh-Ismaïl, partisan déclaré d'Ahmed, fut le seul qui dédaigna de féliciter Sélim. Cette absence d'un ambassadeur persan fut vivement sentie par le Sultan, et réveilla dans son cœur tous les ferments d'animosité qu'y avaient semés d'anciens griefs. Châh-Ismaïl avait reçu à sa cour les princes rivaux de Sultan-Sèlim ; il avait envoyé en Égypte une députation chargée de former une ligue contre le monarque ottoman. A tous ces motifs d'inimitié se joignait la haine religieuse. La querelle des *chi'is* (*) et des *sunnis* (**) divisait depuis des siècles les musulmans et surtout les Persans et les Osmanlis. La doctrine des chi'is, prêchée par Cheïtan-Kouli, favorisée par Châh-Ismaïl, et adoptée par tous ses sujets, avait pénétré même dans les pays soumis aux Ottomans. Sultan-Sèlim, sunni fanatique, résolut de couper court, par une mesure effrayante, aux envahissements de la secte des chi'is. Il ordonna un massacre général de tous ceux qui partageaient cette opinion religieuse : quarante mille sectaires furent égorgés ou jetés dans des cachots (*). A cette nouvelle, Châh-Ismaïl s'avança avec une armée formidable. Il était accompagné du jeune Murad, neveu de Sultan-Sèlim. Ce dernier obtint du cheïkhul-islam de Constantinople un *fetwa* qui portait que non-seulement cette guerre était légitime, mais encore que c'était un devoir indispensable pour un monarque musulman et pour tous les *croyants*, d'éteindre des opinions impies dans le sang de ceux qui s'écartaient de la doctrine du Coran ; et qu'il y avait plus de mérite à tuer un Persan *chi'i* que soixante et dix chrétiens. Le Sultan, fort de l'avis du chef suprême de la religion, envoya à son rival une déclaration de guerre, où l'on voit, outre l'esprit du siècle et l'exagération du style oriental, le génie particulier et l'érudition de Sultan-Sèlim. Une seconde lettre, faisant une allusion injurieuse à l'origine de Châh-Ismaïl, fils de Cheïkh-Séfi, lui annonçait l'envoi dérisoire d'un bâton, d'un curedent, d'un froc et d'un cilice, attributs distinctifs des cheïkhs. Enfin un troisième message résumait les deux autres, et le prévenait de l'arrivée prochaine de Sèlim. Le Châh répondit aux invectives du Sultan par une lettre pleine de modération, dans laquelle il reproche à Sèlim le ton inconvenant de la sienne, *qui est sans doute*, disait-il, *l'ouvrage de quelque secrétaire enivré d'opium*. En conséquence, il lui envoyait une boîte d'or, remplie de cet électuaire. Sultan-Sèlim, qui, ainsi

(*) *Chi'is* ou *chi'as*, sectateurs et partisans d'Ali. Les douze imans dont Ali est le chef et la souche, sont à leurs yeux les seuls successeurs légitimes du prophète.

(**) *Sunnis*, orthodoxes, qui reconnaissent pour légitimes successeurs de Mahomet, les khalifes Abou-Bekr, Omar, Osman et Ali.

(*) Si l'on était tenté d'attribuer cet acte de barbarie uniquement à *la férocité musulmane*, nous serions obligés de faire remarquer à nos lecteurs qu'environ un demi siècle plus tard, des motifs analogues provoquaient en France (c'est-à-dire chez le peuple qui a toujours marché en tête de la civilisation européenne), l'affreux carnage de la Saint-Barthélemy. Le rapprochement historique de ces résultats identiques du fanatisme religieux à des époques et chez des nations si dissemblables, nous semble ouvrir un vaste champ aux réflexions de l'observateur impartial.

que la plupart des grands de sa cour, avait la passion de l'opium, sentit vivement l'épigramme. Dans sa fureur, il fit périr l'envoyé d'Ismaïl, et jura de tirer une vengeance éclatante de cet affront. Le Sultan était déjà arrivé aux environs de Tchèmen, avec cent quarante mille soldats, cinq mille vivandiers et soixante mille chameaux: un autre corps de réserve de quarante mille hommes complétait cette formidable expédition. Mais il fallait, à une armée si nombreuse, une énorme quantité de munitions de bouche et de fourrages; et les Persans, en se retirant, avaient brûlé tout le pays. Par une habile manœuvre, ils fuyaient devant les Ottomans, leur laissant à combattre le plus terrible ennemi d'une armée, la disette. Déjà les murmures des janissaires se faisaient entendre sur le passage du Sultan; le beïler-beï de Karamanie, Hemdem-Pacha, admis dans l'intimité de Sèlim, avec qui il avait été élevé, osa lui représenter les dangers que couraient ses troupes en s'enfonçant dans ces déserts où la main de l'homme avait tout dévasté: la mort fut le prix de sa franchise. Zeïnel-Pacha remplaça dans le conseil l'imprudent Hemdem, et l'armée se remit en marche. Une nouvelle lettre, accompagnée de vêtements de femme, allusion à la lâcheté d'Ismaïl qui reculait sans cesse, fut envoyée par le Sultan au Châh. Mais cette dernière provocation ne produisit pas plus d'effet que les précédentes; l'ennemi restait invisible. Les janissaires, fatigués d'une marche pénible et sans résultats, éclatèrent hautement et demandèrent à retourner sur leurs pas. Le Sultan s'avança fièrement au milieu des mutins, les harangua avec force, ordonna aux lâches de se séparer des braves armés du sabre et du carquois pour le service de leur maître, et termina sa vigoureuse allocution par ce vers persan: « *Je ne me détourne pas* » *du projet qui domine mon esprit.* » L'éloquence guerrière de Sèlim eut un effet prodigieux, l'armée s'avança vers Tebriz (*Tauriz*), et pas un seul homme n'osa quitter son drapeau. Enfin, pendant cette marche, on apprit que Châh-Ismaïl approchait à la tête des siens. Le roi annonçait au Sultan qu'il l'attendait dans la plaine de Tchaldiran. Sultan-Sèlim hâta sa marche et atteignit, le 2 redjeb 920 (23 août 1514), les hauteurs qui dominent cette vallée. Une éclipse de soleil avait eu lieu l'avant-veille: les astrologues du Sultan en tirèrent le plus heureux augure: l'astre symbole de la Perse pâlissait devant le croissant. Sultan-Sèlim assembla pendant la nuit son conseil: tous les vézirs opinèrent pour accorder à l'armée un repos de vingt-quatre heures; le defterdar (ministre des finances) Piri-Pacha fut seul d'un autre avis; il l'appuyait sur le danger qu'il y aurait à donner le temps de la réflexion aux èkindjis, dont un grand nombre professait la doctrine des *chi'is*. Sultan-Sèlim, qui n'aspirait qu'au moment de livrer bataille, s'écria: « Voilà le seul homme de bon « conseil que j'aie trouvé dans mon ar- « mée! Quelle perte pour l'empire qu'il « n'ait pas été depuis longtemps grand « vézir! » Aussitôt il donne le signal du combat: les Ottomans étaient épuisés par la fatigue et la mauvaise nourriture; les chevaux, qui avaient souffert du manque de fourrage, pliaient sous leurs cavaliers. Les Persans, au contraire, étaient pleins de vigueur et de courage, et leurs chevaux frais et bien nourris; mais ils ne pouvaient opposer un seul canon à l'artillerie formidable des Osmanlis. Cet avantage immense décida la victoire en faveur de ces derniers. Cependant, à la première attaque des Persans, dirigée par Châh-Ismaïl lui-même, les azabs plièrent, et l'aile gauche de l'armée fut repoussée jusqu'à l'arrière-garde; mais des décharges d'artillerie bien dirigées balayèrent les masses profondes des bataillons persans, et mirent le désordre dans leurs rangs éclaircis. Un moment d'hésitation et de terreur les arrêta: dans cet instant décisif, leur monarque, blessé au bras et au pied, tomba de cheval: un cavalier ottoman s'élança vers lui; le Châh était perdu, si son confident, Mirza-Ali, ne se fût

dévoué pour lui sauver la vie : il se précipita au-devant du guerrier ottoman, en s'écriant : *Je suis le Châh!* Aussitôt il fut entouré et fait prisonnier. Ismaïl profita de cet intervalle pour s'élancer sur un cheval qu'un palefrenier lui présentait, et s'enfuit à toute bride jusque sous les murs de Tebriz. Ne se croyant pas même en sûreté dans cette ville, il continua sa route et se réfugia dans Derghezin.

Cette victoire importante fit tomber au pouvoir de Sèlim le camp ennemi, le harem et les trésors du Châh. Ses gardes du corps (*kourtchis*) furent massacrés, ainsi que tous les prisonniers : les femmes et les enfants furent seuls épargnés. Le lendemain, le Sultan reçut les félicitations de ses vézirs, accorda cette journée au repos, et partit le jour suivant pour Tebriz, où il arriva après treize jours de marche. Il fut reçu dans cette ville par une foule curieuse de contempler les traits du vainqueur. Le prince Bèdi'uz-zèmân, du sang illustre de Timour-Leng, vint, à la tête des derviches, au-devant du Sultan, qui lui fit don de vêtements royaux, l'invita à s'asseoir sur un trône à côté du sien, et lui assigna un revenu de mille aspres par jour, honorant ainsi dans sa postérité le célèbre conquérant tatare. Sultan-Sèlim trouva à Tebriz les joyaux du Châh, de riches étoffes, des éléphants, des armes magnifiques incrustées d'or et de pierreries, et de nouveaux trésors enlevés par Ismaïl aux souverains de l'Azerbaïdjan. Sèlim se rendit, le vendredi suivant, à la mosquée de Yakoub, où la prière fut faite au nom du vainqueur. Il ordonna la restauration de cet édifice, qui commençait à se dégrader. Pendant les huit jours qu'il demeura dans cette capitale (*), Sèlim reçut d'un certain Khodja Isfahani deux poëmes, qui célébraient, en dialectes persan et tchagataien, le triomphe des armes ottomanes.

Il annonça officiellement sa victoire à son fils Sultan-Suleïman, au doge de Venise, au sultan d'Égypte, au khan de Crimée, et au gouverneur d'Andrinople. Toujours attentif à ce qui pouvait être utile à ses sujets, il envoya à Constantinople les meilleurs ouvriers de Tebriz, et quitta un séjour que la présence des *chî'is* rendait dangereux pour lui. Il comptait prendre ses quartiers d'hiver à Kara-Bagh, et continuer sa marche au printemps; mais une nouvelle révolte des janissaires l'obligea de renoncer à son projet. Sèlim donna, en frémissant de rage, l'ordre de la retraite, et fit tomber sa colère sur le vézir Moustapha-Pacha. D'après l'ordre secret du Sultan, un muet coupa la sangle qui retenait la selle du cheval du vézir; celui-ci tomba, au milieu de la risée des troupes. Sultan-Sèlim profita du ridicule qu'il avait jeté sur son ministre pour le destituer. Il fut remplacé par le defterdar Piri-Pacha, qui était en grande faveur auprès du Sultan, depuis le conseil qu'il lui avait donné de livrer bataille à Châh-Ismaïl. Sèlim se mit ensuite en marche pour la Géorgie : il reçut en route un convoi de vivres, que lui envoyait le prince du Djanik, et les clefs de la ville de Baïbourd, prise d'assaut par ses lieutenants. Les forts de Destberd et de Keïfi ne tardèrent pas à se rendre; et Sultan-Sèlim, continuant sa route, arriva à Amassia vers la mi-novembre. Peu de temps après son entrée dans cette ville, Ali-Chèh-Souwar-Oghlou, investi par le Sultan du gouvernement de Kaïçariïè, s'empara sur Suleïman, prince de Zoul-Kadriïè, de la forteresse de Bozok, et envoya à Sèlim la tête du vaincu.

Pendant le séjour du Sultan à Amassia, quatre ambassadeurs du roi de Perse, porteurs de magnifiques présents, vinrent demander à Sèlim la

(*) Il y a en Perse (*Iran*), quatre villes qui sont décorées du titre de *Darus-Sèlthanet*, capitales du royaume; ce sont *Tebriz*, *Cazwin*, *Isfahan* et *Thehran*. Les autres villes principales de l'Iran ont aussi des épithètes honorables ou caractéristiques : ainsi *Chiraz* est appellée le séjour des sciences (*darul-ilm*); *Yezd*, le séjour de l'adoration (*darul-'ibadet*); *Kerman*, le séjour de la foi (*darul-imân*), etc.

liberté de l'épouse favorite de Châh-Ismaïl, tombée entre les mains du vainqueur après la bataille de Tchaldiran. Le monarque ottoman, violant le caractère sacré de ces envoyés, les fit jeter en prison, et força la Sultane à épouser le secrétaire d'État Tadjik-zadè-Dja'fer-Tchèlebi. Cette conduite a été condamnée même par les historiens ottomans, si portés d'ailleurs à excuser les fautes de leurs princes; mais ils n'ont pas osé approuver la violation manifeste de ces deux principes du droit musulman: « *Aucun « mal ne doit atteindre les ambassa- « deurs. L'ambassadeur ne fait que « remplir la mission qu'il a reçue* « (*El mèemourou ma'zour*). »

Sultan-Sèlim partit d'Amassia au printemps de 921 (1515), et arriva, un mois après, devant les murs de la forteresse de Kounmakh, qu'il emporta d'assaut. Il songea dès lors à se venger du vieux prince de Zoul-Kadriïè, Ala-eddewlet, qui, au passage de l'armée du Sultan à Kaïçariïè, avait refusé de se joindre à lui, et avait même osé inquiéter sa marche. Dix mille janissaires, sous les ordres de Sinan-Pacha et d'Ali-Beï, Chèh-Souwar-Oghlou, s'avancent contre le prince de Zoul-Kadriïè; et, pendant que le premier arrivait sous les murs d'Elbistan, le Sultan lui-même campait aux bords de l'Indjè-Sou. Ala-eddewlet, retranché au pied du Tourna-daghi (montagne des Grues), accepta la bataille que lui offrait Sinan-Pacha, et fut tué au commencement de l'action. Les Turcomans, voyant tomber leur chef, s'enfuirent dans les montagnes. Les quatre fils et le frère d'Ala-eddewlet furent faits prisonniers; les jeunes princes furent mis à mort, et leur oncle fut obligé de présenter au Sultan leurs corps mutilés. La tête d'Ala-eddewlet fut envoyée au Sultan d'Égypte, comme un présage sinistre du sort qui l'attendait. Ali-Beï fut nommé gouverneur du pays conquis et pacha à trois queues.

Après la prise du fort de Bozok, une nouvelle sédition avait éclaté parmi les janissaires; ils avaient pillé les maisons du vézir Piri-Pacha et de Halimi, précepteur du Sultan. Obligé de dissimuler alors son ressentiment, Sèlim, de retour à Constantinople lorsqu'il eut vaincu le prince de Zoul-Kadriïè, s'occupa de punir les janissaires. Il leur demanda quels étaient les auteurs de leur révolte: ils rejetèrent tout sur leur chef Iskender-Pacha, sur le seg-ban-bachi *Bal-iémèz* (*) Osman, et le kazi-asker Dja'fer-Tchèlèbi. Les deux premiers furent décapités; quant au troisième, sa haute dignité de juge de l'armée obligeait à garder au moins envers lui des formes légales. Le Sultan le fit donc appeler, et lui demanda quel supplice mériterait celui qui soufflerait l'esprit de révolte parmi les soldats: « La mort! » répondit sans hésiter Dja'fer. « C'est ta sentence que « tu viens de prononcer, » reprit le Sultan. Le kazi-asker essaya vainement de changer la résolution de Sèlim, en lui peignant les remords qui viendraient l'assaillir lorsque son crime serait irréparable: le monarque fut inflexible; Dja'fer périt. Peu de temps après, un incendie éclata à Constantinople; le Sultan accourut, donna des ordres pour éteindre le feu, et dit au vézir qui l'accompagnait: « C'est le « souffle brûlant de Dja'fer, et je crains « qu'il n'embrase à la fin le sérail, le « trône et moi-même. »

Le Sultan, pour empêcher le renouvellement des révoltes des janissaires, s'occupa ensuite de la réorganisation de leur état-major. Il créa deux chefs, l'Aga et le Koul-kiahiaci (le colonel général des janissaires et le lieutenant-colonel général), entre les mains desquels il plaça le commandement supérieur du corps, et dont il se réserva sagement la nomination. La marine réclama aussi son attention: les vaisseaux ottomans étaient en mauvais

(*) Ce surnom signifie: *qui ne mange pas de miel*: c'est ainsi que l'on appelle encore ces énormes pièces d'artillerie en bronze qui lancent des boulets de marbre, d'un poids considérable, et qui sont immobiles dans les batteries à fleur d'eau où on les a placées: on en voit aux Dardanelles et dans d'autres anciennes fortifications turques.

état, peu nombreux, et incapables de résister aux forces navales des chrétiens. Piri-Pacha, d'après l'ordre du Sultan, fit construire un arsenal et équipa une flotte puissante. Ces préparatifs produisirent le plus grand effet sur les puissances européennes, qui s'empressèrent de renouveler leurs traités avec la Porte. Venise et Naples seules s'y refusèrent.

Avant la fameuse bataille de Tchaldiran, Sultan-Sèlim avait cherché à soulever le Kurdistan contre le Châh de Perse. A l'instigation des messagers secrets du Sultan, les villes de Bitlis, d'Amid et de Husn-Keïfa avaient secoué le joug persan. Les habitants du Diarbèkir (l'ancienne Mésopotamie) avaient offert de reconnaître l'autorité de Sèlim. Vingt-cinq beïs du Kurdistan avaient suivi cet exemple, de sorte que tout le pays, depuis le lac d'Ouroumiïa jusqu'à Malatia (*Melitène*), c'est-à-dire de la frontière orientale à l'occidentale, était au pouvoir des Ottomans. Châh-Ismaïl, après le départ du Sultan, était retourné à Tebriz. Il chargea son lieutenant Kara-Khan de faire rentrer sous son obéissance Diarbèkir; mais Sèlim envoya des troupes pour soutenir cette ville. Pendant que les Persans rassemblaient de nouvelles forces aux environs d'Ardjich, pour appuyer l'armée assiégeante, ils furent battus par les détachements réunis des beïs de Sasnou, de Meks, de Khaïran et de Bitlis, sous les ordres d'Idris, l'historiographe du Sultan. Enfin, après avoir résisté pendant un an aux efforts des troupes persanes, Diarbèkir fut délivrée par les secours que lui amenèrent Chadi-Pacha, beïler-beï d'Amassia, et Biïykli-Muhammed, gouverneur d'Erzindjan. Ce dernier prit possession de la capitale du Diarbèkir, surnommée *Kara-Amid* (Amid la noire), à cause de l'aspect lugubre que présente la ville, toute bâtie de lave de couleur noirâtre.

Après la reddition de Diarbèkir, Merdin (l'ancienne *Marde* ou *Merida*), sur la sommation d'Idris, lui ouvrit ses portes; mais, si la ville, où le beï de Husn-Keïfa avait des intelligences, s'était rendue sans se défendre, il n'en fut pas de même de la forteresse, située dans une position inexpugnable, et qui avait résisté, dans le temps, aux armes de Timour-Leng. Voici la curieuse description qu'en donne un historien du conquérant tatare :

« Ce fort est l'oiseau *anka* (*), dont « le nid est si haut placé que le chasseur ne saurait l'atteindre; c'est un « prince dont nul n'ose demander en « mariage la fille depuis longtemps nubile, et cependant toujours vierge; « car, élevé sur la cime de la montagne, il ne présente aux yeux que « tours sur tours. Il n'y a aucune différence entre sa voûte et la voûte du « ciel, si ce n'est que celle-ci se meut « incessamment, et que la sienne reste, « au contraire, fixe et inébranlable. « Derrière ce fort, est une vallée aussi « étendue que l'âme des justes... Ailleurs sont des rochers à pic, que les « plus entreprenants n'osent escalader, et dont les formes tourmentées « présentent un alphabet de pierre « qu'il est impossible de déchiffrer. « Le chemin s'élève et passe de fort « en fort, de porte en porte. La ville, « qui entoure le château comme une « bordure, en reçoit des vivres et de « l'eau; elle résiste à toute action bonne « ou mauvaise, parce qu'elle tire sa « nourriture du ciel. »

Ce château résista longtemps à tous les efforts des Ottomans : Khosrew-Pacha le tint bloqué inutilement pendant une année entière, et cette citadelle ne tomba au pouvoir de Sultan-Sèlim qu'après la campagne de Syrie en 1515 (921). La garnison fut alors

(*) L'*anka* est un oiseau imaginaire qui, selon la fable orientale, vit solitaire sur les sommets les plus élevés des monts Taurus (l'*Hymalaïa*), d'où il menace sans cesse les habitants des plaines, hommes et animaux. Les récits les plus extraordinaires remplissent les poésies et les contes orientaux sur cet énorme oiseau de proie, symbole de ces brigands fameux qui, comme dans les temps de notre anarchie féodale, pillaient les contrées voisines de leurs repaires.

passée au fil de l'épée, et la tête de son chef, Suleïman-Khan, roula aux pieds du vainqueur. La ville de Husn-Keïfa se rendit peu de temps après la chute de Merdin. Les forts de Sindjar, d'Arghana, de Birèdjik et de Djermik étaient déjà tombés au pouvoir des Ottomans, après une victoire remportée sur Kara-Khan par Biïykli-Muhammed; et, lorsque Merdin se fut enfin rendu, toutes les villes du Diarbèkir se soumirent sans résistance; et les tribus kurdes et arabes qui erraient dans ces contrées reconnurent la souveraineté du Sultan. Les gouvernements de Roha et de Mouçel (*Mossoul*) furent aussi réunis à l'empire ottoman. C'est aux talents militaires de Biïykli-Muhammed, et surtout aux habiles négociations d'Idris, que Sèlim dut ces importantes conquêtes: aussi témoigna-t-il à son historiographe sa haute satisfaction, en lui envoyant, avec une lettre très-flatteuse, huit kaftans d'honneur, un sabre incrusté d'or, et une bourse de deux mille ducats vénitiens. Il lui conféra de plus la nomination des sandjak-beïs, et lui en remit les diplômes signés en blanc. Idris mourut en 923 (1517), peu de temps après la conquête du Caire par Sultan-Sèlim.

L'année précédente (922-1516), ce monarque, décidé à la guerre contre Kansou-Ghawri, sultan d'Égypte, lui avait cependant envoyé des ambassadeurs, conformément à cette sentence du Coran: « *Nous ne punissons* « *pas avant d'avoir envoyé un mes-* « *sage.* » Kansou-Ghawri reçut fort mal les plénipotentiaires ottomans, et les fit jeter en prison: mais, à la nouvelle de l'approche de Sèlim, il les lui renvoya en les chargeant de négocier la paix entre leur maître et Châh-Ismaïl. Ils furent bientôt suivis de l'ambassadeur du sultan d'Égypte, Moghol-Baï, qui se présenta devant Sultan-Sèlim, revêtu d'armes magnifiques, et avec une suite brillante. Sèlim, sans respect pour le caractère sacré d'ambassadeur, ordonna de lui trancher la tête, ainsi qu'à toutes les personnes qui l'accompagnaient. Younis-Pacha, en se jetant aux pieds du Sultan, fit révoquer la sentence de mort: Moghol-Baï, après avoir eu la barbe et les cheveux rasés, fut coiffé d'un bonnet de nuit, et renvoyé à son maître sur un âne boiteux et galeux. Le Sultan mamlouk, Kansou-Ghawri, en apprenant le traitement ignominieux qu'avait subi son ambassadeur, sortit du Caire et vint au-devant des Ottomans. Il les rencontra dans la prairie de Dabik, où les musulmans croient que le roi David a son tombeau. La bataille ne fut pas longue: ainsi qu'à Tchaldiran, l'artillerie des Osmanlis leur assura la victoire; privés de ce formidable moyen d'attaque, et d'une partie de leurs forces, par l'inaction d'un corps de treize mille *djelbans* (esclaves mamlouks), qui, jaloux des *korsans*, ou mamlouks de la troisième classe, ne voulurent point donner au moment décisif, les Égyptiens furent bientôt dispersés. Kansou-Ghawri, âgé de quatre-vingts ans, entraîné par la déroute de son armée, mourut d'une chute de cheval, ou, suivant quelques historiens, d'une attaque d'apoplexie. Un tchaouch lui trancha la tête, et vint la déposer aux pieds de Sultan-Sèlim, qui, s'irritant de cette lâche flatterie, voulut punir de mort le sujet qui avait osé manquer de respect au sang royal; mais, sur les instances de ses vézirs, il se contenta de le destituer. A la suite de la victoire de Sèlim, Alep (*Haleb*) et toute la Syrie tombèrent en son pouvoir. D'immenses trésors, trois mille vêtements de riches étoffes garnies de fourrures de lynx et de zibeline, furent trouvés dans la tente de Ghawri et dans la ville d'Alep. Sultan-Sèlim se rendit à la grande mosquée de cette ville, et entendit, à la prière publique, son nom suivi du titre de *serviteur des deux villes saintes de la Mecque et de Médine* (*Khadim-ul-Harèmeïn-ich-chèrifeïn*), jusqu'alors réservé exclusivement aux sultans mamlouks; l'auteur de cette adroite flatterie reçut, en récompense, le kaftan dont était revêtu Sèlim lui-même, et qui valait plus de mille ducats. Après s'être arrêté quel-

ques jours à Alep, le Sultan se rendit à Hama (*Epiphania*), dont il confia le commandement à Guzeldjè-Kacim-Pacha, plus tard vézir du grand Suleïman. Hems (*Emessa*) fut érigée en sandjak; enfin la célèbre Damas (*Dimichk*), surnommée *le parfum du paradis* (*), vit flotter sur ses murs l'étendard de Sèlim. Les émirs arabes, les commandants des forts de la Syrie, les Druzes du Liban, s'empressèrent de venir rendre hommage au vainqueur : il passa quatre mois, dans cette résidence délicieuse, à visiter les monuments de cette antique capitale des khalifes ommiades. La célèbre mosquée de Damas fixa particulièrement son attention. Ce bel édifice est le plus vaste de tous les temples de l'islamisme. Il a cinq cent cinquante pieds de longueur sur cent cinquante de largeur. Il est soutenu par un grand nombre d'énormes colonnes de porphyre, de granit, et de marbre de diverses couleurs. Six cents lampes étaient suspendues à la voûte par des chaînes d'or et d'argent, et douze mille y brûlaient pendant les nuits du mois de ramazan. Quatre *mihrabs* étaient réservés aux quatre sectes orthodoxes, les *Hanefis*, les *Chafiis*, les *Malikis*, et les *Hanbelis*. Soixante et quinze muezzins appelaient à la prière du haut de trois minarets, et, descendant ensuite dans quatre estrades (*mihfel*), y répétaient une dernière fois leur appel. La porte principale, tournée vers l'ouest, est nommée *Babul-Burid;* on y arrive par un escalier de seize marches; au midi est la porte d'*Anberaniiè*, au nord, celle de Samossat, appelée aussi *des chaînes*, et enfin à l'est, celle de *Djeroun*. Ce superbe édifice a coûté, dit-on, cinq millions de ducats : c'est le chef-d'œuvre de l'architecture arabe.

Sultan-Sèlim, prince très-pieux, avait une grande confiance dans la science théurgique des religieux que la voix publique honorait du titre de *saints*. Un cheïkh célèbre, nommé Muhammed-Bèdakhchy, vivait à Damas, dans un coin de la mosquée Bèni-Oummiiè; le Sultan alla le voir, le salua profondément, et, se tenant devant lui dans la plus humble contenance, ne voulut pas même parler le premier : le cheïkh, par respect, gardait aussi le silence, de sorte qu'ils restèrent longtemps sans prononcer un seul mot. Akhy-Tchèlèbi, l'un de ses officiers, ayant eu l'imprudence de rompre ce silence, Sultan-Sèlim en fut très-irrité; il prit alors la parole, et se recommanda aux prières du solitaire : « Prions ensemble, » dit le cheïkh; et il récita divers chapitres du Coran et d'autres prières : « Grand prince, dit-il ensuite, ne vous « écartez pas de la vertu, de la piété, « et des devoirs du trône; appuyez-« vous en tout sur le secours du ciel, « sur le bras du Tout-Puissant; ayez « une entière confiance en la bonté et « en la protection de l'Être suprême, « le maître de la vie des hommes et « l'arbitre de la destinée des empires : « alors rien ne manquera à la félicité « de votre règne et au bonheur de votre auguste maison. » Ces paroles remplirent Sultan-Sèlim de joie et de confiance, et il marcha sans crainte à la conquête de l'Égypte.

Pendant le séjour de Sultan-Sèlim à Damas, les mamlouks avaient élu un nouveau souverain : Touman-Baï était monté sur le trône d'Égypte. Le monarque ottoman lui envoya deux ambassadeurs qui lui offrirent la paix, à condition qu'il reconnaîtrait la suzeraineté de la Porte. Le prince égyptien les reçut avec les honneurs qui étaient dus à leur caractère; mais au sortir de l'audience de Touman-Baï, ils furent tués par un seigneur de sa cour, nommé Alan-Baï, qui excusa ce meurtre par l'indignation que lui avaient causée, disait-il, les propositions dont ils étaient porteurs. Après une pareille violation du droit des gens, la guerre était inévitable : Djanberdi-Ghazali, général des mamlouks, rencontra près

(*) C'est le surnom qu'elle porte dans l'énoncé des titres du Sultan. Les géographes arabes ne se contentent pas de cette épithète; ils lui en donnent encore d'autres fort bizarres pour des Européens, mais tout à fait dans le goût des Orientaux.

de Ghaza, sur la frontière de Syrie, l'avant-garde des Ottomans, commandée par Sinan-Pacha. Après un combat acharné, la supériorité de leur artillerie leur assura encore une fois la victoire, et ils entrèrent en vainqueurs dans Ghaza. Pendant que le vézir battait ainsi les troupes égyptiennes, Sultan-Sèlim quittait Damas, visitait, à Jérusalem, les tombeaux du Prophète, le rocher où Abraham avait sacrifié à l'Éternel, et le sépulcre où repose ce patriarche à Hébron. En retournant à son camp, il rencontra Sinan-Pacha, lui fit don d'un sabre d'honneur, et distribua de l'argent à ses troupes. Il se disposa ensuite à traverser le désert. Huçeïn-Pacha ayant osé lui représenter le danger de cette entreprise, le Sultan lui fit trancher la tête, et se mit en marche, après avoir reçu le serment de fidélité des cheïkhs de nombreuses tribus arabes, et les clefs de Jérusalem, d'Hébron, de Safed, de Naplouse et de Tibériade. En dix jours, l'armée ottomane eut traversé le désert de Katiïè. Le 29 zilhidjè 922 (22 janvier 1517), elle offrait le combat à Touman-Baï. A peine l'action était-elle engagée, qu'un détachement de cavaliers couverts d'acier s'élance vers l'étendard de Sultan-Sèlim. Touman-Baï lui-même commandait ce corps d'élite, accompagné de ses deux généraux Kourt-Baï et Alan-Baï. Ces trois braves guerriers avaient formé l'audacieux projet de s'emparer de Sèlim; heureusement pour ce prince, ils prirent Sinan-Pacha pour le Sultan, et Touman-Baï perça le vézir d'un coup de lance. Les deux généraux égyptiens s'attaquèrent à Mahmoud-Beï et à Ali le Khaznèdar, qui éprouvèrent le même sort que Sinan (*). Malgré ces exploits chevaleresques, les mamlouks ne purent lutter contre la terrible artillerie ottomane; ils laissèrent vingt-cinq mille morts dans la plaine de Ridania. Après cette victoire, Sultan-Sèlim envoya une garnison au Caire; mais Touman-Baï y étant revenu secrètement pendant la nuit, la fit massacrer tout entière. La ville fut assiégée de nouveau, et reprise par les Ottomans après un combat acharné qui dura trois jours et trois nuits. Sultan-Sèlim, pour hâter la reddition des mamlouks, fit proclamer une amnistie générale; et lorsque huit cents d'entre eux, se fiant à la parole du Sultan, se furent constitués prisonniers, il les fit décapiter sans scrupule, et ajouta à cet acte d'une cruauté qui se renouvelle trop souvent contre les malheureux vaincus, le massacre général des habitants. Un seul chef mamlouk, le brave Kourt-Baï, caché dans une maison du Caire, avait survécu à ses frères d'armes. Le Sultan lui fit remettre, par un de ses amis, en signe de pardon, du drap et le Coran; Kourt-Baï, rassuré par ces présents qui équivalaient à un engagement sacré, se présenta devant Sèlim; ce prince était sur son trône : « Tu es le héros des chevaux, « lui dit-il; où est maintenant ta va« leur? — Elle m'est toujours restée, « répondit le mamlouk. — Sais-tu ce « que tu as fait à mon armée? — Très« bien. » Le Sultan ayant témoigné ensuite son étonnement de l'audacieuse attaque qu'il avait osé tenter, Kourt-Baï exalta la valeur brillante des mamlouks, et parla avec mépris de l'artillerie qui donnait la mort comme un assassin. Il ajouta que, sous le règne d'Eschref-Kansou, un Mauritanien ayant apporté en Égypte des boulets, ce monarque repoussa une telle innovation comme une lâcheté, et qu'alors le Mauritanien s'écria : « Qui vivra « verra cet empire périr par ces mê« mes boulets. » — « Il a dit vrai, ajouta « tristement Kourt-Baï, et Dieu seul « est tout-puissant! » Après une longue conversation entre le Sultan et son prisonnier, Sèlim, irrité de la fierté de Kourt-Baï, appela les bourreaux, et le brave guerrier égyptien reçut la mort sans effroi et en maudissant le transfuge Khaïr-Baï, dont les avis sé-

(*) Sultan-Sèlim dit à l'occasion de la mort de ce célèbre vézir : « Nous avons con« quis l'Égypte, mais nous avons perdu le « Joseph. » (*Sinan*, signifie *Joseph*.)

crets avaient contribué à la victoire de Sèlim.

Touman-Baï, réfugié sur la rive orientale du Nil, réunit le reste des mamlouks échappés au fer des Ottomans, à cinq ou six mille Arabes hawarès; avec cette faible armée, il résista encore quelque temps aux troupes victorieuses de Sèlim, et remporta même un avantage assez grand pour obliger les Ottomans à se retirer au Caire, après avoir perdu six mille hommes. Sultan-Sèlim, lassé de la prolongation de cette lutte, offrit de nouveau la paix à Touman-Baï, sous la condition qu'il se reconnaîtrait vassal de la Porte. Moustapha-Pacha, chargé de cette négociation, fut massacré, avec sa suite, par les mamlouks; et dès lors Sèlim ne garda plus de mesure. De terribles représailles signalèrent sa vengeance : quatre mille mamlouks et soixante beïs reçurent la mort. Touman-Baï, au lieu de se retirer dans la haute Égypte, se sauva dans le Delta. Le monarque ottoman, toujours plus fatigué de cette interminable campagne, fit faire au sultan égyptien de nouvelles propositions de paix, par l'intermédiaire de l'émir Khoch-Kadem, l'un des beïs transfuges de la cour de Touman-Baï. Cet ambassadeur ayant été encore mal reçu et forcé de se retirer, Sèlim se disposa à marcher lui-même sur Djizè avec quarante mille hommes. Une querelle s'étant élevée entre les Arabes et les mamlouks, ils en vinrent aux mains; les premiers furent repoussés, et s'enfuirent, poursuivis par les mamlouks, vers le camp ottoman. Sultan-Sèlim dressa contre eux son artillerie, qui foudroya sans distinction vainqueurs et vaincus. Touman-Baï demanda des secours aux Arabes de la tribu Ghazalè, dont les chefs lui répondirent : « Dieu nous « préserve de résister plus longtemps « à un maître victorieux tel que Sul- « tan-Sèlim! » Un nouvel engagement eut lieu entre les mamlouks et les Ottomans; tout à coup les Arabes de Ghazalè se précipitent sur les mamlouks; Djanberdi-Ghazali, déguisé en Arabe, provoque Touman-Baï en combat singulier; le prince accepte le défi, désarçonne son adversaire, et s'apprête à le percer de sa lance, lorsque Ghazali s'écrie : « Grâce, au nom du Pro- « phète, et par le mystère du cheïkh « Abou-So'oud-ul-Djahiri ! » A ces paroles (espèce d'invocation maçonnique dont personne n'a pu encore dévoiler le sens), Touman-Baï retire sa lance et laisse la vie au vaincu.

Dans l'impossibilité de résister aux forces des Ottomans, Touman-Baï se retira auprès de l'Arabe Haçan-Mèri, qu'il avait délivré, à son avénement au trône, de la prison ou Kansou-Ghawri l'avait jeté avec tous les siens. Obligé de se cacher dans une vaste caverne, dernier asile qu'il devait à la pitié de son hôte, l'infortuné prince mamlouk dit à ses beïs : « Nous « sommes ici plus en sûreté que dans « une forteresse, si Haçan-Mèri ne « nous trahit pas. — Que Dieu tra- « hisse le traître, » répondirent-ils. Quelques jours après, le perfide Arabe avait violé les droits sacrés de l'hospitalité, et Touman-Baï était au pouvoir de Sèlim : « Dieu soit loué! s'écria ce « prince; maintenant l'Égypte est con- « quise. » Conduit devant le Sultan, Touman-Baï le salua avec déférence, Sèlim lui rendit son salut, et l'invita à s'asseoir : un silence de quelques instants régna d'abord entre les deux princes. Sultan-Sèlim prit enfin la parole, et reprocha à Touman-Baï sa violation du droit des gens dans la personne des ambassadeurs ottomans, et son refus de reconnaître la suzeraineté de la Porte; le prince égyptien rejeta le premier grief sur les beïs, et se justifia du second par l'obligation sacrée de défendre les saintes villes de la Mecque et de Médine : « Mais toi, ajouta-t-il, comment pour- « ras-tu justifier devant Dieu ton in- « juste agression ? » Sèlim fut étonné de ce langage plein de dignité; il lui exposa à son tour les raisons qui l'avaient décidé à la guerre avec l'Égypte. « Sultan de Roum, tu n'es pas cou- « pable de la chute de notre empire, « mais bien ces traîtres, » dit alors Touman-Baï, en montrant Khaïr-Baï

et Ghazali. Sèlim, admirant le beau caractère de son prisonnier, le fit traiter avec toutes sortes d'égards: bientôt le brave Chadig-Baï vint partager la captivité de son maître. Le Sultan, touché des malheurs des deux héros, et rendant justice à leur courage, avait l'intention de leur conserver la vie; mais les traîtres Khaïr-Baï et Ghazali, outrés du mépris dont le fier prisonnier les avait accablés, éveillèrent les soupçons de Sèlim, en apostant sur son passage un homme qui cria : « Que Dieu donne la victoire au « Sultan Touman-Baï. » Ces paroles irritèrent à tel point l'esprit ombrageux du monarque ottoman, qu'il ordonna le supplice de l'illustre prisonnier. Ce brave et malheureux prince fut pendu le 21 rebiul-ewwel 923 (13 avril 1517). Sèlim lui fit rendre les derniers honneurs; il assista aux prières des funérailles, fit inhumer son corps dans le mausolée bâti par Kansou-Ghawri, et distribua pendant trois jours des bourses d'or aux pauvres. Il récompensa ensuite la trahison des beïs et des chefs arabes qui lui avaient livré l'Égypte et leur souverain; les uns furent investis de sandjaks, les autres reçurent de l'or et des vêtements d'honneur.

Après la pacification de l'Égypte, Sultan-Sèlim demeura un mois entier au Caire, et visita tous les monuments de cette ville célèbre, entre autres sa plus ancienne mosquée, construite en l'an 263 de l'hégire (876), et celle qui est appelée Ezheriïè (la florissante), fameuse par ses quatre universités des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme, et par sa bibliothèque, précieux reste de la civilisation orientale, conservée depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours. Dans la mosquée de Muhammed-ud-Dahèri, Sultan-Sèlim donna un exemple d'humilité unique dans l'histoire des monarques ottomans : il fit enlever le tapis qui couvrait le pavé du temple, frappa les dalles de son front et les mouilla de ses larmes. Le pieux Sultan voulut voir ensuite une mosquée située sur les bords du Nil, dans laquelle on montre, sur des tablettes de bois et de fer, *les traces des pieds du Prophète*, empreintes précieuses aux yeux des musulmans, et que le fondateur de ce temple avait achetées aux Arabes soixante mille drachmes d'argent.

Le Caire possédait aussi des académies dignes d'attention : la première, fondée par Silahuddin le Grand (le grand Saladin), est célèbre par ses professeurs et ses élèves; elle est placée dans un faubourg appelé Karaffa. La seconde académie fut établie par le neveu de Silahuddin, Kamil, de qui elle retint le nom de Kamiliïè. Les mamlouks du Nil ou Baharites, successeurs des Eïoubites, élevèrent les académies de Dahriïè, de Bibarsiïè, de Mansouriïè et de Nassiriïè. Les mamlouks tcherkess, qui remplacèrent les Baharites, pendant les cent trente années que dura leur domination, ne bâtirent que deux académies, *Dahèriïè*, en 788 (1386), et *Moueïïèdiïè*, en 819 (1416).

Sultan-Sèlim se rendit ensuite dans l'île de Raoudha (île des jardins), où se trouve le Mykias ou Nilomètre. Il y fit construire une maison de plaisance voûtée, où il établit sa cour. Pendant que le Sultan était dans cette résidence, sa vie fut menacée par un beï mamlouk nommé Kansou-Adili. A la faveur de la nuit, ce dernier s'étant approché du Mykias, monta sur le toit de la maison, et chercha à pénétrer dans les appartements de Sèlim; il ne put y parvenir, et, se voyant découvert, il se jeta dans le Nil et se sauva à la nage. plusieurs centaines de nageurs envoyés à sa poursuite ne purent l'atteindre. Un second événement, d'une autre nature, vint encore mettre les jours de Sèlim en danger : voulant s'élancer de sa barque sur la rive, il tomba dans le Nil, d'où il fut retiré avec peine par le patron Abdul-Kadir. Le Sultan promit à son sauveur de lui accorder la grâce qu'il demanderait : le pêcheur se contenta de l'exemption de tout droit de péage dans les ports du Nil et de la mer. Sèlim lui en fit expédier sur-le-champ la lettre de franchise signée de sa main.

Le Mikomètre, qui date de la moitié du neuvième siècle, et la voûte élevée par Sultan-Sèlim, subsistent encore aujourd'hui.

Le 28 mai 1517 (7 djèmaziul-oula 925), Sultan-Sèlim se rendit à Alexandrie, où Piri-Pacha, kaïm-mèkam de Constantinople (*caïmakan*, lieutenant du grand vézir), venait de conduire la flotte ottomane. Après l'avoir visitée en détail, il retourna à Rhaoudha, et y passa une revue générale, dans laquelle il distribua de l'argent aux troupes. Il retira ensuite l'administration de l'Égypte des mains du grand vézir Younis-Pacha, et la donna à Khaïr-Baï, mieux placé dans ce gouvernement à cause de ses relations avec les cheïkhs arabes. A cette époque, l'historien Idris, pour qui le Sultan avait la plus grande estime, osa lui remettre une *kaçidè* (petit poëme) composée de trois cents vers persans, dans laquelle il lui peignait les malheurs des habitants, en proie à l'avidité du defterdar d'Égypte et du kazi 'asker de Roumilie. A cet envoi était jointe une lettre dans laquelle il suppliait le Sultan de lui permettre de quitter l'Égypte, si les concussions qu'il signalait n'étaient pas réprimées. La noble et courageuse franchise de l'historien ne fut pas punie, tant Sèlim estimait les savants. Une seconde anecdote du même genre prouve que ce prince, accusé de cruauté et de despotisme, savait quelquefois entendre la vérité : Kèmal-Pacha-Zadè, kazi 'asker d'Anatolie, à l'instigation des autres chefs, devait tâcher de décider le Sultan à revenir à Constantinople. Sèlim lui en offrit lui-même l'occasion, en lui demandant ce qu'on disait dans l'armée. Kèmal-Pacha répondit qu'il venait d'entendre la chanson d'un soldat qui exprimait le désir de retourner bientôt en Roumilie. Le Sultan prit favorablement cette insinuation indirecte du vœu général. Il ordonna les apprêts du départ ; et, quoiqu'il eût compris que l'histoire de la chanson du soldat était de l'invention de Kèmal-Pacha, loin de s'en fâcher, il lui fit don de cinq cents ducats.

La Mecque, enchaînée au sort de l'Égypte, passa, avec cette vaste contrée, sous la domination de Sèlim. Le chèrif Muhammed-Aboul-Bèrèkiat, trente-quatrième prince de la maison des Bèni-Kitadè, lui fit présenter, par son fils Abou-Naoumi, les clefs de la Kaaba, dans un bassin d'argent. Le Sultan, devenu *le protecteur et le serviteur* de la Mecque et de Médine, envoya aux deux *saintes cités* un *surrè* de vingt-huit mille ducats : c'était le double de la somme que son père Baïezid II consacrait à ce pieux usage. Il employa en outre deux cent mille ducats, du riz et du blé, à une distribution aux chèrifs et aux cheïkhs, aux notables et aux pauvres de ces villes. Il assista ensuite à la cérémonie de l'ouverture du canal du Caire, à l'époque de la crue du Nil ; il retourna enfin en Syrie, rapportant de cette expédition, outre mille chameaux chargés d'or et d'argent, une infinité d'objets de prix, entre autres une cornaline rouge, montée en bague, au milieu de laquelle il fit graver cette inscription : *Châh-Sultan-Sèlim ;* et sur les côtés cette légende : *Tèvèkkul'alel-Khalyk, résignation au Créateur.* Ce cachet devint dès lors le sceau que le khazinè-kihaïaçi (intendant du trésor intérieur) doit apposer sur la porte extérieure du trésor.

En sortant du désert de Katiïè, le Sultan dit à Younis-Pacha : « Voilà « donc l'Égypte derrière nous, et de- « main nous serons à Ghaza ! — Et « quel est le fruit, répliqua l'impru- « dent vézir, de tant de peines et de « fatigues ?..... la moitié de l'armée a « péri par les combats ou dans les sa- « bles, et l'Égypte est maintenant « gouvernée par des traîtres ! » Sèlim punit de mort la remontrance de son ministre. Piri-Pacha, kaïm-mèkam de Constantinople, succéda à Younis dans le vézirat.

Arrivé à Damas, le Sultan s'occupa de l'administration intérieure du pays : il organisa l'impôt public en Syrie, fit dresser le cadastre de cette province importante, et paya la dette contractée au commencement de la campagne

envers les possesseurs des grands fiefs de la cavalerie. Il s'occupa aussi des affaires extérieures, renouvela les traités avec Venise, et prolongea d'une année la trève avec la Hongrie.

Pendant le séjour de l'armée à Damas, le Sultan fit incognito le pèlerinage des saints sépulcres d'Hébron et de Jérusalem; il revint ensuite à Constantinople, s'y reposa dix jours, et se rendit à Andrinople, où son fils Suleïman prit congé de lui et retourna dans son gouvernement de Saroukhan, avec une augmentation de cinq cent mille aspres de revenu. Pour réparer l'épuisement de ses finances, il réclama de Venise le payement de deux années de tribut que cette république devait pour la possession de l'île de Chypre.

En 1518 et 1519 (924 et 925), un novateur, appelé Djèlali, fut défait avec tous ses partisans, près de Kara-Hyssar. A peine cette révolte était-elle comprimée, qu'un bruit courut sur l'apparition d'un nouveau prétendant, fils du prince Ahmed et neveu du Sultan; mais ce bruit, qui inquiéta un instant Sèlim, fut bientôt démenti.

Vers cette époque, la peste éclata à Andrinople. Le Sultan retourna dans sa capitale, où il s'occupa de l'accroissement de sa marine : cent cinquante navires et cent galères furent construits, tandis qu'une armée de soixante mille hommes se rassemblait. On crut alors que la flotte était destinée à l'attaque de l'île de Rhodes, et que les troupes de terre devaient servir à une expédition contre la Perse. Cependant Sultan-Sèlim dit un jour à ses vézirs : « Vous me poussez à la conquête de « Rhodes; mais savez-vous ce qu'il « faut pour cela, et pouvez-vous me « dire quelles sont vos provisions de « poudre? » Les vézirs ne surent que répondre; mais le lendemain ils vinrent lui dire qu'ils avaient des munitions pour quatre mois : « Que faire « avec un pareil approvisionnement? « s'écria Sèlim avec humeur; je ne ferai pas le voyage de Rhodes avec de « tels préparatifs : d'ailleurs je crois « que je n'ai plus d'autre voyage à faire « que celui de l'autre monde. » Ce pressentiment de sa fin prochaine ne fut pas trompeur; Sultan-Sèlim mourut peu de temps après, en se rendant de Constantinople à Andrinople. Ayant voulu monter à cheval, malgré les souffrances que lui occasionnait un bubon survenu à l'aine, il fut saisi de douleurs si vives entre *Tchorlou* et le village d'Ograch-Keuï, le même où il avait livré bataille à son père, qu'il fut forcé de s'arrêter. Il expira le 8 chewwal 926 (22 septembre 1520). Les vézirs s'assemblèrent et résolurent de tenir secrète la mort de Sèlim jusqu'à l'arrivée du prince Suleïman, à qui l'on expédia sur-le-champ des courriers.

Sultan-Sèlim était âgé de cinquante-quatre ans, et en avait régné neuf. D'une taille élevée, il avait le buste très long, mais les jambes courtes; sa figure était pleine et fortement colorée; ses yeux étaient grands et étincelants, ses sourcils très-fournis; des moustaches énormes lui donnaient un air dur et farouche; il est le seul entre tous les sultans qui ait porté la barbe rase : cette innovation, qui violait le précepte du Coran, choqua le peuple, et donna lieu à mille propos satiriques. Le mufti le lui ayant fait entendre, en forme de plaisanterie, il répondit, sur le même ton, qu'il n'en avait agi ainsi que pour ne laisser aucune prise sur lui à ses ministres. Il était, en effet, de la plus grande sévérité avec eux. Il ordonna un jour au grand vézir d'arborer, en signe de guerre, les queues de cheval devant sa porte, et de faire dresser des tentes en un lieu convenable. Le vézir lui ayant demandé dans quel quartier Sa Hautesse voulait qu'elles fussent dressées, il le fit mettre à mort. Le successeur de ce ministre fut traité de même, pour avoir fait une semblable question. Enfin, un troisième, voulant éviter le sort de ses prédécesseurs, éleva des tentes vers les quatre points cardinaux, et prit, avec la plus grande promptitude, toutes les mesures pour une expédition militaire. Le Sultan, satisfait de ces dispositions, dit alors : « La mort de deux

« vézirs a sauvé la vie d'un troisième, « et m'a procuré un ministre tel qu'il « me le faut. »

On cite encore de Sultan-Sèlim plusieurs réponses qui peignent la fierté de son caractère. Nous en empruntons une seule aux nombreux récits traditionnels répandus chez les Ottomans: sous Baïezid II, quelques provinces limitrophes de la Perse payaient à cet empire un léger tribut de quelques tapis (*tchoul*). Lorsque Sèlim parvînt au trône, les gouverneurs lui demandèrent son intention à ce sujet: « Dites « aux têtes rouges (*) (*kizilbach*), « répondit-il, que *le père des ven-* « *deurs de tapis* (*tchouldji-babaci*) « n'est plus, et que *le père des topouz* « (masses d'arme) est à sa place. »

D'un esprit entreprenant, d'une activité dévorante, d'un naturel colère et despotique, Sultan-Sèlim, livré tout entier aux affaires de son empire, avait peu de goût pour les plaisirs du harem et de la table; mais il aimait passionnément la guerre, la chasse et tous les exercices violents. Il dormait peu, et passait la plus grande partie des nuits à lire ou à composer: poëte distingué, il a laissé un recueil d'odes persanes, turques et arabes. Protecteur des savants et des littérateurs, il les appelait aux plus hauts emplois, lorsqu'il les croyait capables de les remplir. Le légiste Ahmed-Kèmal-Pacha-Zadé le suivit en Égypte en qualité d'historiographe; Idris l'historien fut chargé de l'organisation administrative du Kurdistan; le poëte Sati reçut de Sultan-Sèlim deux villages d'un revenu de onze mille cinq cents aspres. C'était payer généreusement une *kaçidè*, dans laquelle ce courtisan avait célébré l'avénement de Sèlim.

Très-jaloux de maintenir l'ordre dans son empire, ce prince avait coutume de se déguiser, et de se promener ainsi au milieu du peuple, pour voir par lui-même s'il ne se passait rien de contraire aux lois. Outre cette surveillance personnelle, il avait de nombreux espions qui lui rendaient compte de tout ce qu'ils voyaient et entendaient. Il punissait les coupables avec d'autant plus de sévérité, que son naturel le poussait à la cruauté et à la tyrannie. Il fit périr ses frères, ses neveux, sept vézirs, un grand nombre de hauts dignitaires; la mort si prompte de son père Baïezid II est mise au nombre de ses crimes. Il était pourtant d'un commerce agréable pour les savants et pour tous ceux à qui il accordait son amitié. Il montra toujours la plus grande déférence pour le célèbre mufti Djèmali, surnommé *Zembilli-Mufti*, à cause de l'habitude qu'il avait prise de suspendre à sa fenêtre un panier (*zembil*) où l'on venait déposer des questions canoniques, auxquelles il répondait par la même voie. Le courage et l'humanité de Djèmali triomphèrent plusieurs fois de la sévérité de Selim. Il fit révoquer la sentence de mort portée contre cent cinquante employés au trésor, dont il obtint non-seulement la grâce, mais encore la réintégration. Quatre cents négociants avaient été condamnés à la peine capitale pour contravention à l'ordonnance qui interdisait le commerce des soies avec la Perse. Le mufti plaida chaudement leur cause; mais Sèlim lui répondit avec impatience: « Ne te mêle pas des affaires du gou- « vernement! » Djèmali, indigné, se retira sans saluer le Sultan, qui, malgré sa colère, finit par faire des réflexions sur la noble résistance du mufti, et pardonna aux coupables. Pour témoigner son estime à Djèmali, il voulut le revêtir des deux plus hautes dignités de la magistrature, et lui écrivit qu'il le nommait juge de Roumilie et d'Anatolie: Djèmali refusa, ayant promis à Dieu, dit-il, de ne ja-

(*) *Têtes rouges* est une locution méprisante dont les Ottomans se servent pour désigner les Persans, et qui tire son origine de la coiffure rouge que Haïder, père du Châh-Ismaïl, avait fait adopter à ses partisans, lors des troubles qui éclatèrent en Perse à la mort d'Ouzoun-Haçan, prince de la dynastie du Mouton Blanc. De nos jours encore, les Persans repoussent, comme une insulte, la dénomination de *têtes rouges*.

mais accepter de fonctions politiques. Le Sultan, appréciant les motifs de son refus, lui fit don de cinq cents ducats. Le vertueux mufti fut aussi bien le protecteur des chrétiens que des musulmans. Après le massacre de la secte des chi'is, Sèlim voulut aussi exterminer les chrétiens. Djèmali parvint à obtenir la révocation de cet ordre barbare, en engageant secrètement le patriarche de Constantinople à comparaître devant le Sultan, et à réclamer la promesse de Muhammed-el-Fatyh, qui, lors de la prise de Constantinople, avait assuré aux chrétiens la vie et le libre exercice de leur culte. Le patriarche rappela à Sultan-Sèlim que le Coran défend les conversions par la force et prescrit la tolérance. Le Sultan se rendit à ces raisons, et se contenta de changer en mosquées les églises, et de faire bâtir d'autres temples en bois pour le culte des chrétiens.

Sultan-Sèlim aimait à se mettre avec luxe et élégance : il portait un kaftan richement brodé. Il substitua au bonnet cylindrique de ses prédécesseurs une nouvelle coiffure qui a conservé le nom de *sèlimi* : c'est un bonnet arrondi, entièrement caché sous le châle qui l'entoure de ses plis nombreux ; ce turban ressemble à la couronne (*tadj*) des châhs de Perse, à laquelle Sèlim le comparait.

Ce prince, non moins superstitieux qu'intrépide, dut en partie la confiance avec laquelle il tenta les entreprises les plus hasardeuses à une prédiction singulière qui, suivant quelques historiens, avait été faite à son père Baïezid II, lorsqu'il n'était encore que gouverneur d'Amassia : un derviche se présenta un jour à la porte du palais, et dit à haute voix que l'empire devait se réjouir de la naissance d'un nouveau rejeton de la race ottomane ; que ce prince relèverait l'éclat et la majesté du trône ; que son nom brillerait comme le soleil sur toute la terre ; que son règne serait immortalisé par sept événements remarquables, indiqués par sept taches que l'on trouverait sur le corps du prince. Sélim naquit ce jour même ; on le visita, on vit ou l'on crut voir les sept signes annoncés par le derviche ; et on expliqua dans la suite sa prédiction par les sept faits les plus importants de sa vie.

On lit, dans les mêmes auteurs, une autre anecdote que nous rapportons, sinon comme une vérité historique, du moins comme un exemple de l'esprit superstitieux qui, à cette époque, animait également le souverain et ses sujets : décidé à attaquer Touman-Baï, mais contrarié dans son projet par son conseil, qui ne parlait que de paix, Sultan-Sèlim alla consulter un solitaire fameux dans l'art de la divination. Cet ermite lui prédit qu'il triompherait de son adversaire, et que l'Égypte lui serait soumise. Sèlim, plein de joie, le combla de caresses et de présents ; mais avant de le quitter, poussé par une curiosité indiscrète, il voulut connaître sa destinée et la durée de sa vie. Le vieillard s'en défendit longtemps ; il céda enfin aux instantes prières du Sultan, et lui annonça que son règne ne s'étendrait pas à neuf années complètes, mais qu'il serait rempli d'événements glorieux, qui lui assureraient un rang distingué dans l'histoire. A ces mots Sèlim tomba dans un morne abattement, et poussa de profonds soupirs. Il voulut pourtant connaître aussi l'horoscope du prince Suleïman, son fils : « Il régnera près d'un demi-« siècle, répondit le cheïkh, et se dis-« tinguera également par des actions « éclatantes et des vertus guerrières. « — Ah ! reprit Sèlim, en versant des « larmes, si Allah m'eût accordé un « aussi long règne, j'aurais égalé le roi « Salomon (*Suleïman*). »

Malgré les reproches fondés que l'histoire fait à Sèlim, on ne pourrait nier sans injustice ses brillantes qualités et les grandes choses qu'il a accomplies pendant un règne de neuf années. Dans ce court espace de temps, il vainquit le châh de Perse, détruisit la dynastie des mamlouks, conquit l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie et l'Arménie. A ces titres il mérite l'éloge

que le célèbre juge Kèmal-Pacha-Zadè, dans une élégie sur la mort de ce monarque, a exprimé par une belle comparaison, familière aux poëtes orientaux : « Il a fait en peu de temps « de grandes choses, et ses lauriers « ont couvert la terre de leur ombre. « Le soleil couchant approche de son « but, l'ombre qu'il projette est im- « mense, mais de courte durée. »

CHAPITRE XII.

SULTAN-SULEIMAN-KHAN Ier, SURNOMMÉ EL-KANOUNI (LE LÉGISLATEUR), FILS DE SULTAN-SÈLIM Ier.

Il existe dans l'histoire quelques époques privilégiées où la nature, ordinairement si avare de grands hommes, semble se plaire à les prodiguer. Sous ce rapport, il n'est point de période comparable au seizième siècle de notre ère, pendant lequel régnèrent en France, François Ier, le roi chevalier, le restaurateur des lettres; en Espagne, son heureux rival, Charles-Quint; en Angleterre, Henri VIII, le réformateur despote; et sur le trône pontifical, le pape Léon X, cet illustre protecteur des arts et des sciences renaissant sous sa pacifique influence, tandis que le czar Vassili-Iwanowitch préparait en Russie les grandeurs futures de ce vaste empire; que Sigismond Ier, dans un long règne de quarante années, consolidait la puissance de la Pologne, et qu'en Orient le fondateur de la dynastie des Sèfis, Châh-Ismaïl, et le plus illustre des Grands Mogols, Châh-Ekber, rivalisaient de gloire avec Sultan-Suleïman, que les historiens chrétiens eux-mêmes ont appelé le *Grand* et le *Magnifique*. Le prince qui éleva l'empire d'Osman au plus haut degré de puissance, qui fit en personne treize campagnes, qui enleva Rhodes aux chevaliers de Jérusalem, conquit Belgrade, soumit le Chirwan, la Géorgie, jeta les fondements d'une marine imposante, et couronna tous ses brillants travaux par la promulgation d'un code qui a si longtemps régi la nation ottomane, et par la construction de monuments d'architecture justement admirés, mérite, à tous ces titres, la renommée qui s'attache à sa mémoire. Sultan-Suleïman, outre son mérite réel, attesté par les grandes choses qu'il effectua pendant un règne de quarante-huit années, avait, aux yeux des superstitieux musulmans, le triple avantage d'être né au commencement d'un siècle (900-1494), ainsi qu'Osman, le chef de sa dynastie; de porter le nom de Suleïman ou Salomon, prince-prophète pour lequel les Orientaux ont la plus grande vénération, et d'être le dixième sultan ottoman. Le nombre *dix* est considéré chez ces peuples comme le plus parfait; ils établissent sa supériorité sur diverses raisons aussi bizarres et puériles les unes que les autres. Aussi l'avénement de Sultan-Suleïman excita-t-il le plus grand enthousiasme parmi ses sujets; ils crurent voir en lui un favori du ciel, et le prestige qui l'environnait à leurs yeux, les prépara aux merveilles qui illustrèrent son règne, et qui lui valurent, de la part de son peuple, outre le surnom de *Législateur* (Kanouni), celui de *Dominateur de son siècle* (Sahyb-Kyran).

Dès que Suleïman eut reçu à Magnésie le message de Piri-Pacha, qui lui annonçait la mort de Sultan-Sèlim, il partit en toute hâte, et arriva le 16 chewwal 926 (30 septembre 1520) au nouveau sérail. Le lendemain eut lieu la cérémonie du baise-main, et celle de l'inhumation du corps du dernier sultan. Suleïman, vêtu de noir, suivit à pied le cercueil, porté par les pachas, jusque sur la colline qui dominait le palais du patriarche grec. Une mosquée, un mèdrècè et une école, élevés par les ordres de Sultan-Suleïman, désignèrent l'emplacement où furent déposés les restes mortels de Sultan-Sèlim. Le troisième jour, les janissaires reçurent le présent d'avénement; diverses promotions eurent lieu parmi les chefs qui avaient suivi Suleïman à Magnésie, et son précepteur Kaçim-Pacha fut nommé vézir.

Les premiers actes de Sultan-Suleï-

[illegible] furent des traits de clémence ou de justice : six cents prisonniers égyptiens reçurent leur liberté; les négociants en soie dont les marchandises avaient été saisies par ordre de Sèlim, furent dédommagés par une distribution d'un million d'aspres; des silihdars coupables de quelques désordres furent mis à mort, un aga fut destitué; et le capoudan Dja'fer-Beï, renommé par sa cruauté, fut mis en accusation et condamné à être pendu. C'est ainsi que le Sultan mit en pratique ces deux versets du Coran : *Dieu commande la justice et la bienfaisance. Prononce avec justice entre deux hommes, et ne suis pas ton bon plaisir.*

Quelques jours après, Sultan-Suleïman annonçait son avénement au khan de Crimée, au chèrif de la Mecque, à Khaïr-Baï, gouverneur de l'Égypte, et aux autres gouverneurs d'Europe et d'Asie. Djanberdi-Ghazali, qui commandait en Syrie, fut le seul qui refusa de prêter hommage au nouveau sultan. L'ancien émir mamlouk, après avoir trahi l'avant-dernier monarque égyptien Kansou-Ghawri, avait reçu de Sultan-Sèlim le gouvernement de la Syrie; la mort de ce prince lui parut une occasion favorable pour secouer le joug ottoman; il chercha en même temps à entraîner dans sa révolte les Druzes, les Arabes et le gouverneur d'Égypte. Khaïr-Baï lui conseilla de s'emparer d'Alep et de toute la Syrie, et envoya au Sultan la lettre de Ghazali. Ce dernier s'avança avec vingt-trois mille hommes, et mit le siége devant Alep. Karadja-Pacha y commandait : sa vigoureuse resistance donna le temps à Ferhad-Pacha de porter des secours à cette place, d'où Ghazali fut forcé de s'éloigner. Il retourne à Damas, invite à un grand festin la garnison, composée de cinq mille janissaires, et, craignant d'en être trahi, la fait massacrer tout entière. Il vient ensuite au-devant des troupes ottomanes commandées par Ferhad-Pacha et Chèhsouwar-Oghlou : le combat s'engage le 17 safer 927 (27 janvier 1521) sur la place Mastabè; le rebelle est vaincu, et paye de sa tête sa révolte.

Après cette victoire, le Sultan nomma au gouvernement d'Alep Ayas-Pacha, beiler-beï d'Anatolie, et envoya Ferhad-Pacha aux environs de Kaïçariiè pour surveiller l'armée de Châh-Ismaïl, qui s'était rapprochée des frontières. Dans la joie que lui causa la victoire de Mastabè, Sultan-Suleïman voulait envoyer la tête de Ghazali au doge de Venise; mais le baile de la république parvint à lui persuader que ce singulier gage d'amitié serait peu agréable à des chrétiens.

A cette même époque, le Sultan reçut la nouvelle que son ambassadeur Behram-Tchaouch, envoyé auprès du roi de Hongrie pour en réclamer un tribut, avait été mis à mort. Aussitôt Suleïman prend toutes les mesures nécessaires, et se dispose à tirer vengeance de cette insulte. Ahmed-Pacha se rend à Ipsala avec quinze mille Azabs; quarante galiottes sont armées, et cent pièces de canon envoyées au camp; le Sultan s'y rendit bientôt lui-même, et ouvrit en personne sa première campagne. A peine Sultan-Suleïman s'était-il mis en route, qu'il fut rejoint par Ferhad-Pacha, qui lui amenait plusieurs milliers de chameaux chargés de munitions de guerre. Dix mille charges d'orge et de farine furent fournies par les raïas des sandjaks de Widdin, de Semendria, de Sofia et d'Aladja-Hyssar. Ahmed-Pacha, beïler-beï de Roumilie, assiégea Sabacz, Piri-Pacha investit Belgrade, et Muhammed-Mikhal-Oghlou ravagea la Transylvanie, tandis qu'Omar-Beï-Oghlou, à la tête d'une division d'Ekindjis, marchait en éclaireur en avant de l'armée. Malgré l'héroïque défense de la petite garnison de Sabacz, commandée par le brave Simon Logodi, cette place succomba le 2 cha'ban (8 juillet). Le Sultan, en arrivant dans la ville conquise, passa au milieu d'une haie de têtes de Hongrois qu'Ahmed-Pacha avait fait placer sur des pieux le long de la route. Suleïman demeura neuf jours dans Sabacz, pendant lesquels il fit augmenter les fortifications et construire un pont sur la Save. Dans cet intervalle, Semlin succomba sous les

efforts du grand vézir, et plusieurs villes se rendirent à Bali-Beï. Le Sultan marcha ensuite sur Belgrade, bloquée depuis un mois. La présence du souverain changea le blocus en siége; et enfin, après plus de vingt assauts, ce boulevard de la Hongrie, qui avait résisté à tous les efforts des sultans prédécesseurs de Suleïman, fut emporté le 25 ramazan 927 (29 août 1521). Le lendemain, ce prince se rendit à la cathédrale, et la convertit en mosquée en y faisant la prière du vendredi. Il distribua ensuite de l'argent aux troupes, régla l'administration de la ville, pourvut à sa défense en y plaçant deux cents canons; et, après avoir annoncé officiellement cette importante conquête à tous les juges et gouverneurs de son empire, et au doge de Venise, il retourna à Constantinople, où il fut reçu en triomphe, aux acclamations de la population tout entière accourue au-devant du vainqueur.

Tandis que la fortune semblait sourire à Sultan-Suleïman, des malheurs privés venaient empoisonner les joies du triomphe : dans l'espace de dix jours, trois de ses enfants moururent, et furent ensevelis auprès du turbè de Sultan-Sèlim Ier.

A la suite des brillants succès du Sultan, la Russie, Venise et Raguse, s'empressèrent de lui envoyer des ambassadeurs pour le féliciter. Le czar de Russie, Vassili, sentant toute l'importance d'une alliance avec la Porte, essaya de conclure un pacte offensif et défensif entre les deux empires: mais son envoyé, Jean Morosof, ne put y parvenir. Venise fut plus heureuse : un traité qui assurait la liberté du commerce et plusieurs autres avantages pour cette république fut signé le 1er muharrem 928 (1er décembre 1521). Venise, en compensation des avantages qui résultaient pour elle de ce traité, s'engagea à payer deux tributs annuels pour la possession des îles de Zante et de Chypre. Enfin les Ragusais obtinrent l'exemption des droits de péage dans les ports et les places marchandes de l'empire, et en outre la permission d'y acheter du blé pour leurs besoins.

Après avoir passé l'hiver à faire fortifier les frontières de la Hongrie et à se créer une marine, Sultan-Suleïman crut les circonstances propices à une entreprise qu'il méditait depuis longtemps, la conquête de Rhodes. Suleïman était flatté de l'idée de triompher là où son aïeul Muhammed-el-Fatyh avait vu pâlir son étoile de conquérant. A ce désir d'illustration se joignait la pensée toute politique de s'assurer la navigation de la Méditerranée, et d'établir une communication entre l'Égypte et Constantinople; enfin ces motifs étaient renforcés par d'autres non moins puissants sur l'esprit d'un musulman : la délivrance des sectateurs de Mahomet gémissant dans les fers des chrétiens, et la sûreté des pèlerins se rendant par mer en Syrie pour gagner ensuite la Mecque. Jamais peut-être la situation de l'Europe n'avait offert des chances aussi favorables à l'accomplissement des projets du Sultan : deux des plus grands princes de l'Occident, François Ier et Charles-Quint, épuisaient leurs forces dans leurs longues querelles; le pape Léon X, ennemi naturel des mahométans, était engagé dans sa lutte avec l'hérésie, personnifiée dans le moine Luther; enfin le sceptre de la Hongrie était aux mains d'un enfant (Louis II). Le Sultan n'hésita donc plus à commencer l'exécution d'un projet qui souriait à son ambition; mais, pour se conformer aux prescriptions du Coran, il envoya au grand maître de Rhodes une sommation dans laquelle il faisait serment par Mahomet, par les cent vingt-quatre mille prophètes, et par les quatre *mashafs* (livres saints) envoyés du ciel (*le Pentateuque, les Psaumes, l'Evangile et le Coran*), de respecter la liberté et les biens des chevaliers, s'ils se rendaient volontairement. Après avoir accompli cette formalité, Sultan-Suleïman se mit en route le 21 redjeb 928 (16 juin 1522), avec une armée de cent mille hommes; et le surlendemain, une flotte de trois cents voiles appareilla de Constantinople; elle avait

à bord dix mille soldats, sous les ordres du sèrasker Moustapha-Pacha : elle arriva devant Rhodes le jour de la Saint-Jean, et mit un mois entier à débarquer les troupes et le matériel, en attendant l'arrivée du Sultan, qui n'eut lieu que le 4 ramazan (28 juillet). Le 1er août la tranchée fut ouverte : tout ce mois se passa en travaux de mines et contre-mines, et en combats partiels, dans lesquels les chrétiens eurent souvent l'avantage. Le 24 septembre, des herauts parcoururent le camp ottoman depuis midi jusqu'à minuit, en répétant à haute voix : « Demain, il y « aura assaut; la pierre et le territoire « sont au padichâh ; le sang et les « biens des habitants sont aux vain- « queurs. » Le lendemain, l'attaque commença au point du jour. Après une lutte terrible, dans laquelle les femmes mêmes de Rhodes déployèrent un courage inouï, les Ottomans furent repoussés avec une perte de quinze mille hommes. Plus de deux mois se passèrent en assauts meurtriers et répétés, qui, tout en préparant le triomphe des Ottomans, leur causèrent des pertes énormes, qu'ils évaluaient eux-mêmes au moins à cent mille hommes, dont plus de soixante-quatre mille périrent en combattant, et le reste fut emporté par les maladies. Le 10 septembre, le Sultan offrit aux chevaliers une capitulation honorable; ils refusèrent, et les travaux du siége recommencèrent avec ardeur; enfin le 2 safer (21 décembre) le grand maître Villiers de l'Ile-Adam, réduit à la dernière extrémité, se décida à se rendre. Un traité fut conclu, par lequel le Sultan s'engageait à faire retirer son armée à un mille de Rhodes, à respecter les églises, et à fournir aux chevaliers des navires pour quitter l'île dans un délai de douze jours. L'indiscipline des janissaires empêcha Suleïman de tenir sa parole : ils forcèrent une des portes de la ville, pillèrent plusieurs maisons et profanèrent les églises. C'est le jour de Noël qu'eut lieu la prise de Rhodes, après un siége de cinq mois de durée, pendant lequel les chrétiens avaient tiré *quatre mille quatre cent seize coups de canon.*

Une entrevue entre le Sultan et le grand maître donna occasion au premier de déployer les sentiments élevés qui le distinguaient. Il prodigua au vénérable Villiers de l'Ile-Adam les consolations et les paroles affectueuses, le fit revêtir d'un kaftan d'honneur, lui promit la liberté; et lorsque, quelques jours plus tard, le grand maître, avant de quitter Rhodes, vint baiser la main du Sultan et lui offrir quatre vases d'or, Suleïman attendri dit à son favori Ibrahim : « Ce n'est pas sans en être « peiné moi-même que je force ce chré- « tien à abandonner dans sa vieillesse « sa maison et ses biens. »

Le Sultan, après avoir fait la prière publique du vendredi dans l'église de Saint-Jean, s'embarqua pour Constantinople, où il arriva un mois plus tard. Des lettres de victoire furent expédiées officiellement aux puissances chrétiennes. Venise y répondit par des protestations amicales, et le châh de Perse complimenta en même temps le Grand Seigneur de son avénement au trône et de la prise de Rhodes.

Cette importante conquête jeta un éclat extraordinaire sur la seconde campagne de Suleïman, et le plaça dès lors au rang des plus grands hommes de guerre de son époque. La résistance héroïque des chevaliers et du grand maître, dont la renommée répéta partout les brillants exploits, ne servit qu'à rehausser encore le triomphe du vainqueur. Toutes les petites îles voisines de Rhodes, telles que Leros, Kos, Symia, etc., entraînées par sa chute, se soumirent au joug ottoman.

A cette époque, le grand vézir Piri-Pacha fut déposé : Ahmed-Pacha, qui aspirait à le remplacer, et dont les calomnies avaient provoqué la disgrâce de son rival, ne jouit pas du fruit de son intrigue. Le Sultan nomma à la première dignité de l'empire son favori Ibrahim, l'un des principaux officiers de son palais, qui fut promu en même temps au grade de beïler-beï de Roumilie. Jamais ministre ne jouit auprès d'un monarque ottoman de la faveur inouïe que le nouveau vézir conserva

sans nuages pendant treize années. Ibrahim, fils d'un matelot de Parga, avait été enlevé, fort jeune encore, par des corsaires ottomans, qui le vendirent à une veuve des environs de Magnésie. Violon habile, d'un extérieur charmant, d'un esprit vif et gai, Ibrahim relevait ces dons naturels par une grande recherche dans ses vêtements et une éducation soignée. Suleïman, avant de succéder à Sultan-Sèlim, avait rencontré le jeune esclave; séduit par ses talents et ses grâces, il l'admit dans son intimité, et ne put, dès cet instant, se passer de son favori. En montant sur le trône, il le nomma chef des pages et des fauconniers, lui donna plus tard la princesse sa sœur en mariage, le créa sèrasker de ses armées, partagea avec lui la toute-puissance, et le traita comme un frère, jusqu'au moment où l'esclave, enivré de sa haute fortune, oublia les bienfaits de son maître et le força à le sacrifier, ainsi que nous le raconterons en détail à mesure que ces divers faits se présenteront dans notre récit.

Le second vézir, Ahmed-Pacha, homme violent et ambitieux, ne put supporter le triomphe d'Ibrahim, et, pour ne pas en être plus longtemps le témoin, sollicita le gouvernement d'Égypte, qui lui fut accordé.

Pendant le siége de Rhodes, le Sultan avait appris la mort de Khaïr-Baï, gouverneur de l'Égypte (le 1er zilhidjè, 22 octobre), qui lui avait dévoilé dans le temps la trahison de Ghazali. Moustapha-Pacha, successeur de Khaïr-Baï, fut remplacé à son tour par Guzeldjè-Kaçim (*le beau Kaçim*), qui céda enfin son gouvernement à Ahmed-Pacha. Ce dernier, irrité de s'être vu enlever le grand vézirat, voulut s'en venger en usurpant la souveraineté de l'Égypte. Possesseur des immenses richesses qu'avait laissées Khaïr-Baï, il parvint à corrompre les mamlouks, mais ne put ébranler la fidélité des janissaires. Il dévoila alors ses projets, assiégea la citadelle du Caire, y pénétra avec ses troupes par un souterrain inconnu aux assiégés, et massacra par surprise la garnison. Ahmed-Pacha, fier de son succès, prit le titre de Sultan, et s'en arrogea les droits. Il s'empara du vaisseau qui amenait Kara-Mouça nommé pour le remplacer, et le tchaouch, porteur du ferman qui annonçait la destitution. L'un et l'autre furent mis à mort. Enfin Ahmed-Pacha, trahi par son propre vézir Muhammed-Beï, s'enfuit chez les Arabes Bèni-Bakar: livré par le cheïkh Kharich, il fut décapité, et sa tête envoyée à Constantinople. Kaçim-Pacha fut investi une seconde fois du gouvernement de l'Égypte, et Muhammed-Beï nommé intendant général.

C'est vers cette époque (redjeb 930, 22 mai 1524) que le Sultan accorda la main de sa sœur à Ibrahim-Pacha, et célébra le mariage de son favori avec une pompe extraordinaire. Les fêtes durèrent sept jours: le defterdar Moustapha-Tchélèbi, remplissant l'office d'échanson, offrit au Sultan du sorbet dans une coupe faite d'une seule turquoise; des danses, des courses, des luttes, des tirs à l'arc, des réjouissances de tout genre, auxquelles assista le Sultan, témoignèrent de la haute faveur dont jouissait Ibrahim auprès de son maître. C'est au milieu des joies de ces fêtes (le 22 redjeb, 28 mai) que naquit Sèlim, successeur de Sultan-Suleïman.

Des différends étaient survenus entre le gouverneur de l'Égypte et son intendant: Ibrahim-Pacha partit, quatre mois après son mariage, pour rétablir l'ordre dans cette province. Par une distinction dont on ne trouve pas un second exemple dans l'histoire ottomane, le Sultan accompagna son grand vézir jusqu'aux îles des Princes, et ne le quitta qu'après lui avoir fait les adieux les plus tendres. Arrivé au Caire, Ibrahim y fit son entrée avec une magnificence digne d'un souverain. Son cortége se composait de cinq mille mamlouks, sipahis et janissaires, vêtus avec le plus grand luxe. Ses pages portaient des bonnets et des habillements d'étoffes d'or; les harnais valaient plus de cent cinquante mille ducats, et sortaient des écuries du Grand Seigneur. Le séjour d'Ibrahim

en Égypte y rétablit l'ordre : pendant trois mois il ne s'occupa que des moyens d'améliorer l'administration du pays et de faire justice à tous. Sur une lettre du Sultan, qui ne pouvait se passer de son favori, Ibrahim quitta l'Égypte après en avoir confié l'administration à Suleïman-Pacha, beïler-beï de Syrie. A sa rentrée à Constantinople, les vézirs et les gardes du corps vinrent au-devant de lui, et lui présentèrent, de la part du Sultan, un superbe cheval arabe, dont les harnais seuls, étincelants de pierreries, valaient deux cent mille ducats : le puissant sujet offrit en retour à son souverain un magnifique bonnet du même prix.

Pendant le séjour d'Ibrahim-Pacha en Égypte, Sultan-Suleïman donna des preuves de son inflexible justice envers les agents de son pouvoir. Ferhad-Pacha, à qui ses cruautés et ses exactions avaient fait retirer le gouvernement de Zoulkadriïè, se livra, dans son nouveau sandjak de Semendria, à des concussions et des injustices si graves, que le Sultan le condamna à mort, sans égard à la parenté que le mariage du ministre avec la sœur même du Sultan établissait entre le monarque et son sujet. A peu près à la même époque, Khourrem-Pacha, gouverneur de Syrie, fut destitué, et remplacé par le kapoudan-pacha Suleïman. Mais après avoir pris ces mesures vigoureuses, le Sultan, que l'actif Ibrahim-Pacha ne stimulait plus, s'adonna avec passion à la chasse, et négligea les affaires de l'empire. Une émeute de janissaires vint tirer Suleïman de son apathie : les palais d'Ibrahim, du defterdar, d'Aïas-Pacha, le quartier des Juifs et la douane furent pillés par les séditieux : le Sultan retourna à Constantinople, où sa présence ne put rétablir le calme ; dans sa colère, il tua de sa main trois janissaires, et fut obligé de se retirer devant l'audace de leurs compagnons, qui déjà dirigeaient leurs flèches contre lui. Une distribution de mille ducats put seule apaiser la rébellion. L'aga des janissaires Moustapha et quelques autres chefs payèrent de leur tête la révolte de leurs subordonnés. C'est à cette époque que le Sultan, ayant rappelé d'Égypte son favori Ibrahim-Pacha, employa l'hiver en préparatifs de guerre : on ne sut d'abord contre quelle puissance ils étaient dirigés : Venise et la France étaient en paix avec la Porte. François Ier avait écrit au Sultan, en le pressant de s'emparer de la Hongrie, afin de porter de ce côté l'attention de Charles-Quint. Ce dernier pays et la Perse, tous deux voisins redoutables de la Turquie, n'avaient pas cessé d'être en hostilités avec cet empire. Châh-Tahmasp, successeur de Châh-Ismaïl, avait dédaigné d'annoncer son avénement à Sultan-Suleïman ; celui-ci, au lieu des félicitations d'usage, écrivit au monarque persan une lettre de menaces et d'injures, où il lui annonçait qu'il dirigeait vers lui *ses rênes victorieuses*, et que, *se cachât-il sous la poussière comme une fourmi, ou s'envolât-il dans les airs comme un oiseau, il le poursuivrait, l'atteindrait, et purgerait le monde de son ignominieuse présence*. Après de telles menaces, confirmées encore par la mise à mort de tous les Persans retenus prisonniers à Gallipoli, la guerre avec la Perse semblait imminente ; cependant ce n'est point vers cet empire que le Sultan dirigea ses forces : le 11 redjeb 932 (23 avril 1526), il partit de Constantinople avec une armée de plus de cent mille hommes et une formidable artillerie, que les historiens orientaux évaluent à trois cents bouches à feu. A ce présage presque infaillible de victoire, l'esprit superstitieux des Ottomans en ajoutait un second, non moins encourageant pour eux : le 11 redjeb était un lundi, jour regardé par les musulmans comme très-heureux, et surtout favorable aux voyages, par la raison que Mahomet le prophète, et d'autres personnages célèbres de l'islamisme, commencèrent le lundi les deux grands voyages de l'homme, la vie et la mort. En outre, le lundi répondait à la fête de *Khyzr*, nom turc de saint George, qui préside à la naissance de la verdure dans les champs, époque où les sultans se rendent dans

leur résidence d'été, et où les chevaux des écuries impériales sont menés solennellement aux pâturages.

Pendant que le principal corps d'armée, sous la conduite du Sultan, se dirigeait sur Belgrade, Ibrahim-Pacha s'emparait, après un siége de quarante-huit heures seulement, de la ville de Peterwardein, et forçait la citadelle au bout de douze jours. A peu près en même temps, les beïs bosniaques soumettaient tous les châteaux forts de Syrmie. L'armée longe ensuite le Danube, assiége Illok, qui se rend le septième jour, et, continuant sa marche, passe la Drave sur un pont volant, pille et brûle Essek, et arrive enfin dans la plaine de Mohacz, près du bourg de ce nom. Là, Sultan-Suleïman arrête, de concert avec Ibrahim-Pacha, le plan de la bataille; mais, avant de la livrer, il lève les mains au ciel, et s'écrie : « O Allah ! en toi sont « la force et la puissance ! en toi l'aide « et la protection ! secours le peuple « de Mahomet ! » Cette prière fait passer dans tous les rangs un religieux enthousiasme : en ce moment les Hongrois s'élancent avec furie et enfoncent la première ligne des Ottomans; mais deux corps d'ékindjis, qui avaient tourné l'ennemi, fondent sur lui en même temps, et, par cette double attaque, lui font perdre l'avantage qu'il avait remporté. Un second corps d'armée hongrois, commandé par le roi Louis en personne, dispute encore chaudement la victoire aux musulmans : trente-cinq chevaliers pénètrent jusqu'au poste qu'occupait le Sultan, et tuent plusieurs de ses gardes; Suleïman lui-même court le plus grand danger d'être pris ou de perdre la vie. Les flèches, les lances s'émoussent sur sa cuirasse. Dans ce péril imminent, l'artillerie, que le Sultan avait gardée pour sa dernière ressource, fut tout à coup démasquée; une décharge presqu'à bout portant causa le plus affreux désordre parmi les chrétiens : ceux qui échappèrent aux boulets s'enfuirent dans toutes les directions. Le roi Louis se noya avec une partie des siens dans les vastes marais qui s'étendent au-dessous du bourg de Mohacz. Cette sanglante bataille n'avait pas duré deux heures : elle décida du sort de la Hongrie. Vingt-cinq mille cadavres restèrent sur le champ de bataille, et deux mille têtes furent élevées en pyramides devant la tente impériale. Après avoir brûlé le bourg de Mohacz et massacré tous les prisonniers, à l'exception des femmes, l'armée partit pour Bude, où elle arriva le 3 zilhidjè 933 (10 septembre 1526). Une députation des habitants était venue jusqu'à Földwar offrir au Sultan les clefs de la ville; Suleïman, satisfait de leur soumission, donna l'ordre de respecter leur vie et leurs biens; il passa deux jours à visiter la capitale de la Hongrie, fit jeter un pont sur le Danube, et partit pour Pesth, où il reçut les hommages des nobles hongrois, à qui il promit pour roi un de leurs compatriotes, Jean Zapolya. Cent mille esclaves, le trésor royal et la belle bibliothèque de Mathias Corvin, tels furent les fruits de cette expédition, outre le butin immense que firent les vainqueurs en parcourant ce malheureux pays, que le pillage et les exactions changèrent en désert. Exaltés par le désespoir, les vaincus défendirent avec la plus grande énergie leur sol et leurs foyers. L'heiduque Michel Nagy sauva la forteresse de Gran. Au château de Moroth un combat opiniâtre eut lieu; les Hongrois, malgré leur héroïque résistance, y furent taillés en pièces, mais non sans avoir fait payer cher aux Ottomans leur victoire. A Bacz, le siége d'une église les arrêta un jour tout entier; et enfin, entre ce dernier bourg et Peterwardein, la prise d'un camp fortifié, où s'étaient retirés plusieurs milliers de chrétiens, coûta plus aux musulmans que la conquête de tous les forts de la Hongrie. Mais si les vainqueurs éprouvèrent des pertes énormes, celles des vaincus furent plus grandes encore : on évalue à deux cent mille environ le nombre de Hongrois qui périrent dans cette campagne.

Le 17 safer 933 (28 novembre 1526),

Sultan-Suleïman rentra à Constantinople, d'où il était parti depuis sept mois. La place de l'Hippodrome fut ornée, au grand scandale des bons mahométans, de trois belles statues, enlevées par Ibrahim-Pacha du château de Bude. Cette violation de la loi du Prophète, qui interdit formellement la représentation de toute figure humaine, souleva contre le vézir le fanatisme religieux. Il courut à cette occasion un distique de Fighani, dans lequel il disait que le premier Ibrahim (Abraham) avait détruit les idoles et que le second les rétablissait. Le poëte paya de sa tête cette mordante épigramme, si bien faite pour irriter les opinions religieuses des musulmans.

Tandis que Sultan-Suleïman triomphait en Europe, une révolte éclatait dans l'Asie Mineure. Quarante-deux jours après la bataille de Mohacz, le Sultan, en repassant le Danube, avait appris l'insurrection des Turcomans de la Cilicie (*Itch-Yil*). Les vexations exercées par le juge Muslyh-uddin et le greffier Muhammed dans l'opération du cadastre avaient exaspéré les habitants. Dans ces circonstances, un vieux Turcoman s'étant plaint de la surtaxe de son champ, fut condamné à avoir la barbe coupée : cet affront, le plus grave que l'on puisse infliger à un homme libre, détermina l'explosion de la haine qui fermentait sourdement dans les cœurs. Moustapha, sandjak-beï d'Itch-Yil, le juge et le greffier, furent les premières victimes de la vengeance populaire. Les rebelles remportèrent deux avantages successifs, d'abord contre le beïler-beï de Karamanie et le fils d'Iskender-Beï, qui perdirent la vie avec la bataille; ensuite sur Huçeïn-Pacha, beïler-beï de Roum, qui eut le même sort que les deux premiers. Enfin Khosrew-Pacha, gouverneur du Diarbékir, parvint à étouffer l'insurrection; mais à peine était-elle apaisée sur un point qu'elle renaissait dans Tarsous et Adana. Piri-Beï, gouverneur de cette dernière ville, rétablit l'ordre par des mesures sages et vigoureuses.

L'année suivante, une nouvelle insurrection plus sérieuse éclata en Karamanie; Kalender-Oghlou, descendant du cheïkh Hadji-Bektach, se mit à la tête d'un grand nombre de derviches, d'abdals, de kalenders, et parvint à soulever une partie du peuple. Plusieurs affaires successives eurent lieu avec des avantages alternatifs; enfin Kalender-Oghlou, ayant complétement battu Behram-Pacha, beïler-beï d'Anatolie, auquel s'étaient réunis les gouverneurs de la Karamanie et d'Alep, le grand vézir résolut de mettre un terme à la rébellion. Ibrahim s'avança jusqu'à Elbistan avec trois mille janissaires et deux mille sipahis, et, après avoir eu l'adresse de détacher de la cause de Kalender-Oghlou les tribus Tchitcheklu, Aktchè-Koïounlu, Masdlu et Bozoklu, il attaqua les insurgés réduits à leurs seules forces, et les anéantit sans peine. La tête de Kalender-Oghlou, et celle de Wéli-Dumdar, autre chef de la révolte, furent apportées au grand vézir. Ibrahim-Pacha voulut d'abord punir le beïler-beï d'Anatolie et les beïs de l'Asie Mineure, qui s'étaient laissé vaincre à Tokat par des derviches et des misérables à demi-nus; mais il se laissa fléchir par les paroles de Muhammed-Beï, gouverneur d'Itch-Yil, qui, en offrant sa tête en expiation de ces revers, les attribua à la folle présomption qui avait fait négliger, avant la bataille, d'implorer l'aide de Dieu et de consulter l'expérience des vieillards.

A tous ces troubles politiques succéda une agitation religieuse causée par les prédications publiques d'un membre du corps des oulèmas, nommé Kabiz, qui soutenait la prééminence de la loi de Jésus-Christ sur celle de Mahomet. Amené devant les kazi-askers de Roumilie et d'Anatolie, le novateur établit avec force son opinion par le parallèle du Coran et de l'Évangile. Ses juges, irrités de ne pouvoir réfuter ses arguments, coupèrent court à la discussion en le condamnant à mort, et accompagnèrent ce jugement de mille injures contre l'hérésiarque. Le grand vézir, indigné de cette procédure inique, prit la pa-

role, et dit d'un ton sévère aux magistrats que la violence n'était pas l'arme dont devaient se servir des oulèmas; que la doctrine et la loi devaient seules confondre le coupable, qui ne pouvait être condamné à mort qu'après avoir été juridiquement convaincu de son crime. En conséquence, Ibrahim-Pacha renvoya l'accusé de la plainte portée contre lui. Le Sultan, qui avait assisté au divan, caché derrière la jalousie mystérieuse placée au-dessus du siége du grand vézir, entra alors dans la salle, et ordonna que l'affaire fût portée devant le mufti Kèmal-Pacha-Zadè Chems-uddin-Ahmed-Effendi, et l'Istambol-Kadicy (juge de Constantinople) Sèad-uddin-Effendi. Ces deux savants magistrats tâchèrent vainement d'ébranler Kabiz; il fut ferme dans ses convictions, et préféra la mort au désaveu de ses principes. Un édit publié à cette occasion défendit, sous peine de la vie, de donner, même dans une simple discussion, la préférence à la doctrine de Jésus-Christ sur celle de Mahomet.

Peu de temps après la condamnation de Kabiz, la maison d'un musulman fut attaquée par des malfaiteurs qui mirent à mort tous ceux qui l'habitaient, et s'emparèrent de l'argent et des effets. Des Albanais furent soupçonnés de ce meurtre; et comme les auteurs n'en étaient pas connus individuellement, le Sultan ordonna d'arrêter et d'exécuter tous ceux de cette nation qui se trouvaient à Constantinople : huit cents de ces malheureux expièrent le crime de quelques-uns de leurs compatriotes. Pendant cette sévère exécution, le rebelle Sidi battait, près d'Azir, le sandjak-beï Ahmed, et, après avoir brûlé Aïas et ravagé le district de Birindi, se réunissait à un autre chef de révoltés appelé Indjir, et assiégeait le fort de Sis. Piri-Beï sauva la citadelle, soumit les insurgés, fit leurs chefs prisonniers et envoya leurs têtes au Sultan. Sidi seul fut épargné, mais ce fut pour subir plus tard le trépas ignominieux réservé aux malfaiteurs : amené vivant à Constantinople, il y fut pendu par ordre de Suleïman.

Pendant le mois de cha'ban 934 (mai 1528), le molla et le kadi d'Alep, victimes d'une émeute populaire, furent massacrés dans la mosquée, au moment de la prière du matin. A la réception de cette nouvelle, le Sultan, révolté d'un tel sacrilége, ordonna, dans un premier mouvement, de passer tous les habitants d'Alep au fil de l'épée. Mais Ibrahim-Pacha usa de son ascendant sur son maître pour lui faire révoquer cet ordre cruel; les chefs seuls de l'émeute furent punis de mort; les autres coupables furent exilés à Rhodes. Le Sultan, dans son impartiale justice, après avoir châtié la révolte, voulut aussi frapper les grands dont la conduite odieuse soulevait les haines populaires. Convaincus de malversations, sept fonctionnaires du sandjak de Scutari, et le gouverneur Bali-Beï lui-même furent condamnés au supplice de la corde, et exécutés par deux tchaouchs envoyés de Constantinople.

Cette même année (934-1528) fut signalée par la conquête de diverses forteresses en Esclavonie, en Bosnie et en Croatie, et par les ambassades de Jean Zapolya, et de Ferdinand, frère de Charles-Quint, qui lui avait cédé la souveraineté de la Hongrie et de l'Autriche. Les deux prétendants au trône se rencontrèrent dans la plaine de Tokaï : Zapolya fut vaincu. Alors ce prince implora le secours de son beau-père Sigismond, roi de Pologne, et envoya, dans le même but, un ambassadeur au Sultan. Jérôme Lasczky, palatin de Siradie, chargé de cette mission difficile, parvint, par son adresse et son activité, à conclure un traité d'alliance entre la Hongrie et la Porte. L'adroit négociateur reçut, à son audience de congé, quatre vêtements d'honneur et dix mille aspres.

Ferdinand, ayant appris le résultat de l'ambassade de son concurrent, adressa à son tour des plénipotentiaires au Sultan; mais le Grand Seigneur, s'irritant des réclamations exagérées de Ferdinand et de l'orgueil de ses envoyés, les retint captifs pendant neuf mois. En leur rendant la liberté, il leur adressa ces paroles ironiques:

« Votre maître n'a pas eu encore avec « nous des rapports d'amitié et de « voisinage, mais il en aura bientôt. « Dites-lui que j'irai le trouver avec « toutes mes forces, et que je lui don- « nerai moi-même ce qu'il demande. « Qu'il se prépare donc à notre visite. »

Trois jours avant de donner aux ambassadeurs autrichiens leur audience de congé, Suleïman avait nommé Ibrahim-Pacha sèrasker de toutes les armées ottomanes, et lui avait assigné trois millions d'aspres de traitement annuel. Il lui fit présent à cette occasion de trois pelisses d'honneur et de neuf chevaux, dont un portait un arc, des flèches, et un sabre enrichi de pierres précieuses. Le grand vézir reçut encore six queues de cheval, deux étendards rouges, deux rayés, et trois blanc, vert et jaune.

Le 10 mai 1529, une armée de deux cent cinquante mille hommes partit de Constantinople sous les ordres du Sultan; elle amenait avec elle trois cents bouches à feu. Un camp est établi dans une vaste plaine près de Filibè (Philippopolis); mais les pluies ayant fait déborder la Marizza, toutes les positions des Ottomans furent inondées; un grand nombre de soldats se noyèrent, d'autres se réfugièrent sur les arbres qui s'élevaient au-dessus des eaux, et y passèrent deux jours et deux nuits. Enfin, après une marche des plus pénibles, l'armée parvint à gagner Mohacz, où Zapolya vint rendre hommage au Sultan. La réception du roi de Hongrie se fit avec la plus grande solennité: Suleïman était assis sur son trône; derrière lui étaient les janissaires; à droite, les troupes de Roumilie et les sipahis; à gauche, les silihdars et l'armée d'Anatolie; plus loin, on voyait les écuyers, les fourriers, les solaks (gardes du corps) et les agas de la cour et de l'armée; enfin la tente était gardée à l'extérieur par une haie de janissaires. Lorsque Zapolya se présenta, le Sultan se leva, fit trois pas, lui présenta la main, que le prince baisa, et le fit asseoir à la droite du trône. Zapolya, en prenant congé de Suleïman, reçut en présent quatre riches kaftans et trois superbes chevaux revêtus de housses d'or.

Bude était tombée de nouveau au pouvoir de Ferdinand. Le Sultan vint mettre le siége devant cette ville, qui se rendit au bout de six jours et sans attendre même l'ouverture de la brèche. La garnison eut la permission de se retirer en toute sûreté avec armes et bagages; mais les janissaires, trompés dans l'espoir du pillage qu'ils attendaient, insultèrent les vaincus et leur reprochèrent leur lâcheté. Un soldat allemand ne put supporter cet affront, et passa son épée au travers du corps d'un janissaire. Furieux à cette vue, ses compagnons d'armes se jettent sur la garnison et la massacrent presque tout entière, sans égard à la capitulation; quelques soldats seulement parvinrent à s'échapper.

Sept jours après la reddition de Bude, Zapolya fut mis en possession du trône de Hongrie par le segbanbachi (l'un des chefs du corps des janissaires), qui, en récompense, reçut du nouveau roi deux mille ducats: mille autres ducats furent distribués aux janissaires de l'escorte. Après cette cérémonie, le Sultan et Zapolya partirent pour Vienne. Avant de se mettre en marche, Suleïman donna audience à l'ambassadeur du prince Boghdan, qui offrait au Sultan la suzeraineté de la haute et basse Moldavie (*). Le Grand Seigneur reçut très-gracieusement l'envoyé de Boghdan, lui accorda des conditions honorables, et signa l'acte de sa main. Le prince moldave vint alors au-devant de Suleïman, à qui il offrit quatre mille écus d'or, vingt-quatre faucons et quarante juments pleines, s'engageant, en signe de soumission féodale, à ce tribut annuel. Le Sultan fit le plus grand accueil à son nouveau vassal, lui donna un *cucca* (**) enrichi de pierreries, un su

(*) Cette contrée a conservé, en turc, le nom du prince qui avait reconnu le premier la suzeraineté ottomane: *Boghdan-Wilaïèti*, la province de Boghdan.

(**) Ornement de tête fait de plumes d'autruche, réservé aux princes de Molda-

perbe cheval, et le *khyt'at-fakhirè* ou robe d'honneur du plus haut prix; il le fit ensuite accompagner par quatre de ses gardes, cérémonial qui s'est conservé en l'honneur des princes de Moldavie lorsqu'ils viennent à la cour des Sultans.

Vers la fin de l'année 936 (1529), les premiers corps d'ekindjis arrivèrent sous les murs de Vienne et firent quelques prisonniers. Le 23 de muharrem 937 (27 septembre), Suleïman campa dans le village de Simmering: la tente impériale, soutenue par des colonnes à chapiteaux dorés, était tapissée intérieurement de drap d'or. Autour veillaient douze mille janissaires: cent vingt mille hommes, quatre cents pièces d'artillerie composaient les forces de l'armée assiégeante; vingt mille chameaux portaient les bagages. Une flottille de huit cents petits navires, sous les ordres du voïvode Kaçim, stationnait sur le Danube. A cette formidable armée, les assiégés n'avaient à opposer que seize mille hommes, soixante et douze bouches à feu, des remparts sans batteries et de six pieds seulement d'épaisseur (*): mais l'ardeur des soldats allemands, doublée par leur haine contre les Osmanlis, le courage et l'habileté des chefs, compensaient l'infériorité des moyens de défense. Pendant que la flotte ottomane remontait le Danube en incendiant les rives, les assiégés, dans de vigoureuses sorties, faisaient éprouver à l'ennemi des pertes de plusieurs centaines d'hommes, et contre-minaient les travaux des assiégeants sous la porte de Carinthie et le couvent de Sainte-Claire. Divers assauts sanglants eurent lieu; plusieurs mines jouèrent et firent d'énormes brèches aux remparts; mais la brave garnison de Vienne, excitée par l'exemple de ses chefs, opposa partout une résistance invincible; en vain Ibrahim-Pacha, le beïler-beï d'Anatolie, et l'aga des janissaires essayaient-ils de ranimer, à coups de sabre et de bâton, le courage chancelant de leurs troupes; rebutés par la défense opiniâtre des assiégés, les soldats musulmans répondaient qu'ils aimaient mieux périr de la main de leurs maîtres que de celle des infidèles. Enfin le Sultan, voyant le découragement de son armée, et redoutant pour elle les pluies orageuses d'automne, se décida à lever le siége le 10 safer 935 (14 octobre 1529). Les janissaires, en se retirant, brûlèrent ou massacrèrent la plupart de leurs prisonniers, n'épargnant que ceux à la fleur de l'âge et de la beauté.

Cet échec est le premier qu'ait essuyé Sultan-Suleïman; aussi s'efforça-t-il de le changer, aux yeux de ses soldats, en une victoire dont sa générosité ne voulait pas abuser. Dans un grand divan, tenu à peu de distance de Vienne, il distribua des présents aux troupes, comme si elles avaient vaincu et qu'il les récompensât de leur triomphe. Les janissaires eurent plus de deux cent quarante-six mille ducats; le grand vézir reçut cinq bourses d'or, de cinq cents piastres l'une, quatre kaftans et un sabre étincelant de pierreries.

Ibrahim-Pacha, n'ayant pu réduire par la force la capitale de l'Autriche, eut recours à la trahison. Trois soldats allemands, qui avaient passé dans les rangs ottomans, se laissèrent gagner par l'or qu'il leur distribua: ils pénétrèrent dans Vienne comme des prisonniers échappés aux musulmans: ces transfuges devaient mettre le feu à la ville, et y introduire ensuite un corps d'armée ennemi. Les dépenses extraordinaires qu'ils faisaient éveil-

vie et de Valachie: chez les Ottomans, le *buluk-agaçi* (colonel) et le *segban-bachi* (lieutenant-colonel) avaient seuls le droit de le porter. Un plus petit *cucca* était la coiffure des *solaks* (gardes du corps).

(*) On ne peut s'empêcher de remarquer que ce nombre d'hommes et ces moyens de défense ne soient bien faibles pour lutter contre des forces aussi considérables que celles qu'on vient d'énumérer du côté des assiégeants; et il est difficile de croire que dans cette circonstance, les historiens allemands n'aient point été infidèles à la stricte vérité, par amour-propre national et pour augmenter la gloire de la résistance.

lèrent les soupçons : la torture leur arracha l'aveu de leur projet criminel. Le grand vézir, perdant tout espoir de s'emparer de Vienne, pressa la marche de l'armée. Le 25 safer (29 octobre), le Sultan reçut, près de Bude, les félicitations de Jean Zapolya, et lui fit présent de trois chevaux avec des chaînes et des mors d'or massif, et de dix kaftans. L'empereur ottoman continua ensuite sa route, et arriva, le 10 novembre, à Belgrade. Pereny, gardien de la couronne royale de Hongrie, avait été fait prisonnier avant le siége de Bude ; ce fut lui qui fut chargé, conjointement avec Louis Gritti et Simon Athinaï, de la remettre à Zapolya. Le Sultan annonça au doge de Venise l'avénement du nouveau roi de Hongrie, et parla de la campagne de Vienne avec une grande exagération, dans l'espérance de faire croire qu'elle avait été tout à son avantage : c'était cependant devant cette capitale que les troupes jusqu'alors invincibles de Suleïman avaient éprouvé le premier échec. Elles cherchèrent à s'en venger par le pillage et les excès les plus horribles : vingt mille chrétiens périrent ou furent faits prisonniers; mais la perte de l'armée ottomane s'éleva à quarante mille hommes. Le Sultan rentra à Constantinople le 16 décembre.

De retour dans sa capitale, Sultan-Suleïman s'occupa de célébrer avec la plus grande pompe la cérémonie de la circoncision de ses trois fils, Moustapha, Muhammed et Sèlim. Des invitations furent envoyées aux grands et aux gouverneurs de l'empire, ainsi qu'au doge de Venise, qui, à cause de son grand âge, se fit représenter par l'ambassadeur Mocenigo.

Le 27 juin 1530, le Sultan, à cheval et entouré de sa cour, se rendit à la place de l'Hippodrome : un trône éblouissant, surmonté d'un baldaquin d'or et soutenu par des colonnes de lapis, y avait été élevé sur de riches tapis, au milieu de tentes d'une rare magnificence. Trois semaines furent consacrées aux réjouissances publiques : des repas somptueux, des assauts simulés, des passe-d'armes et des luttes exécutées par des mamlouks, des feux d'artifice, des danses, des concerts, des jeux de toute espèce signalèrent ces fêtes mémorables. Des pyramides de pièces de viande, élevées sur la place publique, furent abandonnées au peuple. Suivant un auteur musulman, on y voyait des veaux et même des bœufs entiers ; « et, lorsque la populace se précipita sur ces animaux, il « sortit de leurs flancs une nuée de « corbeaux et d'oiseaux de proie, des « chiens, des chats, des lièvres, des « renards, des loups, et jusqu'à des « chacals, qui se ruèrent sur la foule, « aux grandes acclamations des spectateurs. » Des présents d'une magnificence inouïe furent offerts au Sultan par le grand vézir et d'autres hauts personnages : on remarquait, parmi ces cadeaux, des plats de lapis, des coupes de cristal, des assiettes d'argent pleines de pièces d'or, des tasses d'or remplies de pierres précieuses, des porcelaines de Chine, de beaux chevaux turcomans, des esclaves éthiopiens, hongrois, grecs et arabes, et des fourrures de Tatarie. Un historien oriental nous a transmis le récit d'une de ces flatteries adroites au moyen desquelles Ibrahim-Pacha avait su si bien gagner l'amitié de son maître : « Quelles ont été les plus belles fêtes « à ton avis, demanda le Sultan à son « favori ; celles de tes noces avec ma « sœur, ou celles de la circoncision de « mes fils ? — Il n'y a jamais eu et il « n'y aura jamais de fêtes comme celles « de mes noces, répondit Ibrahim. — « Que veux-tu dire ? répliqua Suleïman, « étonné de la liberté de ce langage. — « Ta Hautesse, reprit le fin courtisan, « n'a pas eu, comme moi, pour convive le padichâh de la Mecque et de « Médine, le Salomon (*Suleïman*) de « notre époque. — Sois donc mille fois « loué, dit alors Suleïman charmé, tu « m'as rappelé à moi-même. »

Trois mois après la cérémonie de la circoncision, deux envoyés de Ferdinand, le chevalier Jurischitz et le comte Lamberg de Schneeberg, arrivèrent à Constantinople. Ils furent

d'abord reçus par le grand vézir, qui leur dit que la paix était impossible tant que Ferdinand ne renoncerait pas à la couronne de Hongrie et que Charles-Quint ne quitterait point l'Allemagne pour se retirer dans la Péninsule. Les ambassadeurs cherchèrent à le gagner en lui offrant des sommes considérables : Ibrahim-Pacha fut incorruptible, mais il leur promit d'obtenir pour eux une audience du Sultan. En effet, huit jours plus tard ils furent introduits dans le sérail, et remirent leur demande, écrite en latin, au Grand Seigneur, après lui avoir adressé un discours en langue allemande, qui fut d'abord traduit en latin par l'interprète de l'ambassade, et ensuite en turc par le drogman de la cour. Le surlendemain Ibrahim-Pacha les fit appeler, et leur notifia que jamais son maître ne rendrait la Hongrie, dont il n'avait fait la conquête que sur les instances du roi de France (*), avec qui il avait fait alliance. Les ambassadeurs partirent sans avoir rien pu obtenir.

(*) Il existe deux lettres curieuses de Sultan-Suleïman à François I[er] : la première est relative aux secours que ce prince, prisonnier de Charles-Quint, demandait au Sultan ; la seconde a rapport aux intérêts des chrétiens de Jérusalem. Ces deux pièces respirent la plus noble bienveillance pour le monarque captif et pour ses sujets. Voici ces deux monuments historiques, qui existent aux Archives du royaume et à la Bibliothèque du roi à Paris.

N° 1.

(DIEU !)

Par la grâce du Très-Haut (dont la puissance soit à jamais honorée et glorifiée, et dont la parole divine soit exaltée !) ;

Par les miracles abondants en bénédictions du soleil des cieux de la prophétie, de l'astre de la constellation des patriarches, du pontife de la phalange des prophètes, du coryphée de la légion des saints, Mahomet le très-pur (que la bénédiction de Dieu et le salut soient avec lui !) ;

Et sous la protection des saintes âmes des quatre amis, qui sont Abou-Bekr, Omar, Osman et Ali (que la bénédiction de Dieu soit avec eux tous !) ;

CHAH-SULTAN-SULEIMAN-KHAN,

FILS DE SÈLIM-KHAN, TOUJOURS VICTORIEUX,

Moi qui suis le sultan des sultans, le roi des rois, le distributeur des couronnes aux princes du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, l'empereur et seigneur souverain de la mer Blanche et de la mer Noire, de la Roumilie et de l'Anatolie, de la Caramanie, du pays de Roum (*haute Arménie*), de la province de Zulkadriiè, du Diarbèkir, du Kurdistan, de l'Azerbaïdjân (*Médie*), de l'Adjem (*Perse*), de Cham (*Syrie*), d'Alep, de l'Égypte, de Mekkè (*la Mecque*), de Médine, de Jérusalem (*Kouds, la sainte*), de la totalité des contrées de l'Arabie et l'Yèmen, et en outre de quantité d'autres provinces que, par leur puissance victorieuse, ont conquises mes glorieux prédécesseurs et augustes ancêtres (que Dieu environne de lumière la manifestation de leur foi !), aussi bien que de nombreux pays que ma glorieuse majesté a soumis à mon épée flamboyante et à mon glaive triomphant; moi, fils de Sultan-Sèlim, fils de Sultan-Baïezid, CHAH-SULTAN-SULÉIMAN-KHAN,

À TOI FRANÇOIS,

QUI ES ROI DU ROYAUME DE FRANCE !

La lettre que vous avez adressée à ma cour, asile des rois, par *Frankipan*, homme digne de votre confiance, certaines communications verbales que vous lui avez recommandées, m'ont appris que l'ennemi domine dans votre royaume, que vous êtes maintenant prisonnier, et que vous demandez secours et appui de ce côté-ci pour obtenir votre délivrance : tout ce que vous avez dit a été exposé au pied de mon trône, refuge du monde ; les détails explicatifs en ont été parfaitement compris, et ma science auguste les embrasse dans tout leur ensemble. En ces temps-ci, que des empereurs soient défaits et prisonniers, il n'y a rien qui doive surprendre. Que votre cœur se réconforte ! que votre âme ne se laisse point abattre ! Dans de telles circonstances, nos glorieux prédécesseurs et nos grands ancêtres (que Dieu illumine leur dernière demeure !) ne se sont jamais refusés d'entrer en campagne pour combattre l'ennemi et faire des conquêtes ; et moi-même aussi, marchant sur leurs traces, j'ai soumis, dans toutes les saisons, des provinces et des forteresses puis-

Pendant ces négociations infructueuses, Hobordansky, premier ambassadeur de Ferdinand à la cour ottomane, s'introduisait dans la citadelle de Bude; son projet était d'assassiner Zapolya. Reconnu avant d'avoir pu exécuter son dessein, Hobordansky fut cousu dans un sac et jeté dans le Danube. Guillaume de Rogendorf, général de Ferdinand, après avoir assiégé inutilement Bude, se retira au bout de six semaines; et le Sultan, qui était allé à Brousse, apprit à son retour la délivrance de la capitale de la Hongrie.

L'hiver suivant, le Sultan reçut les ambassadeurs du roi de Pologne Sigismond, de Zapolya, de son concurrent Pereny, et de Wassili, prince de Russie.

Le 19 ramazan 938 (25 avril 1532), Sultan-Suleïman quitta Constantinople pour entrer en campagne à la tête d'une armée de deux cent mille hommes : arrivé à Nissa, il y reçut les envoyés de Ferdinand, les comtes de Lamberg et de Nogarola, et l'ambassadeur français Rincon. Ce dernier fut

santes et de difficile abord; je ne dors ni nuit ni jour, et mon épée ne quitte pas mes flancs. Que la justice divine (dont le nom soit béni!) nous rende l'exécution du bien facile! Que ses vues et sa volonté apparaissent au grand jour, à quoi qu'elles s'attachent!

Au surplus, interrogez votre envoyé sur l'état des affaires et sur les événements quels qu'ils soient; restez convaincu de ce qu'il vous dira, et sachez bien qu'il en est ainsi.

Écrit dans la première décade de la lune de rebi' second, l'an neuf cent trente-deux (de l'hégire) [*vers la mi-février 1526 de J. C.*].

De la résidence impériale de Constantinople la bien gardée et la bien munie.

N° II.

Le protocole de cette seconde lettre étant tout à fait semblable à celui de la première, on ne le répétera pas ici.

CHAH-SULTAN-SULEIMAN-KHAN,

FILS DE SÉLIM-KHAN, TOUJOURS VICTORIEUX,

A TOI FRANÇOIS,

QUI ES PRINCE (*bei*) DU PAYS DE FRANCE!

Vous avez adressé à ma cour, résidence fortunée des sultans, qui est l'Orient de la bonne direction et de la félicité, et le lieu où sont accueillies les communications des souverains...., une lettre par laquelle vous me faites connaître qu'il existe dans la place forte de Jérusalem, faisant partie de mes États bien gardés, une église autrefois entre les mains du peuple de Jésus, et qui avait été postérieurement changée en mosquée : je sais avec détail tout ce que vous avez dit à ce sujet. S'il en était ainsi, en considération de l'amitié et de l'affection qui existent entre notre glorieuse majesté et vous, vos désirs ne pourraient qu'être exaucés et accueillis en notre présence qui dispense la félicité. Mais cette question spéciale n'a rien de semblable à des cas ordinaires de biens meubles ou immeubles : ici il s'agit d'un objet de notre religion; car, en vertu des ordres sacrés du Dieu très-haut, le créateur de l'univers et le bienfaiteur d'Adam, et conformément aux lois de notre Prophète, le soleil des deux mondes (sur qui soient la bénédiction et le salut!), cette église est, depuis un temps infini, convertie en mosquée, et les musulmans y ont fait le *namaz* (*prière canonique des mahométans*). Or, aujourd'hui, *altérer*, par un changement de destination, le lieu qui a porté le titre de mosquée et dans lequel on a fait le namaz, serait contraire à notre religion; en un mot, même si dans notre sainte loi cet acte était toléré, il ne m'eût encore été possible en aucune manière d'accueillir et d'accorder votre instante demande. Mais, à l'exception des lieux consacrés à la prière, dans tous ceux qui sont entre les mains de chrétiens, personne, sous mon règne de justice, ne peut inquiéter ni troubler ceux qui les habitent : jouissant d'un repos parfait, sous l'aile de ma protection souveraine, il leur est permis d'accomplir les cérémonies et les rites de leur religion; et maintenant établis en pleine sécurité dans les édifices de leur culte et dans leurs quartiers, il est de toute impossibilité que qui que ce soit les tourmente et les tyrannise dans la moindre des choses. Que cela soit ainsi!

Écrit dans la première décade de la lune de muharrem-ulharam, année neuf cent trente-cinq (de l'hégire) [*c'est-à-dire, vers la mi-septembre 1528 de J. C.*].

De la résidence impériale de Constantinople la bien munie et la bien gardée.

accueilli bien mieux que les premiers, et emporta l'assurance de l'amitié du Sultan pour François I[er]. Suleïman continua sa route, et prit, chemin faisant, quatorze châteaux forts. La petite place de Güns, défendue par le brave Nicolas Jurischitz, eut la gloire d'arrêter du moins pour quelque temps les armes du Grand Seigneur : elle ne se rendit qu'après douze assauts : dans le dernier, les Ottomans, saisis d'une terreur panique, causée par les cris lamentables que poussaient les femmes, les enfants et les vieillards de la ville assiégée, s'enfuirent au moment de pénétrer dans la place. Pour pallier la honte de cette fuite, ils prétendirent avoir vu sur les remparts un cavalier céleste, armé d'un glaive de feu. Cependant, sur les propositions avantageuses qu'Ibrahim-Pacha fit faire à Jurischitz, ce dernier, blessé et hors d'état de résister à une nouvelle attaque, se rendit à des conditions honorables. Le surlendemain de la reddition de Güns, le Sultan reçut la nouvelle de la soumission d'Altenbourg; il congédia les ambassadeurs de Ferdinand, et leur remit une lettre pour leur maître, écrite en caractères d'azur et d'or, et renfermée dans une bourse écarlate : cette lettre lui offrait le combat, et le menaçait de la dévastation de ses États.

L'armée ottomane, au lieu de se porter sur Vienne comme on s'y attendait, envahit et ravagea la Styrie, sans oser attaquer la capitale de l'Autriche ni la place forte de Neustadt. Kaçim-Beï, en traversant l'Autriche, mit tout à feu et à sang; mais, arrêté à Pottenstein par les Impériaux, il fit massacrer quatre mille prisonniers qui gênaient sa marche, et divisa son armée en deux corps : le premier, sous le commandement de Feriz-Beï, parvint à gagner la Styrie; le second fut défait en sortant de la vallée de Stahremberg, par le palatin Frédéric : Kaçim-Beï, atteint d'un coup de feu, périt dans cette rencontre; Osman, qui le remplaça, éprouva le même sort en cherchant à rallier les débris de ses troupes. Le superbe casque incrusté d'or et orné de plumes de vautour que portait Kaçim-Beï, fut offert, comme un trophée de cette victoire, par le comte palatin Frédéric, à l'empereur Charles-Quint. L'armée de Sultan-Suleïman arriva en septembre devant Gratz : une tradition de ses habitants, à l'appui de laquelle on montre la figure d'un Ottoman, représentée sur l'ancienne porte de la ville, ferait croire que le Sultan essaya de s'en emparer; mais en admettant qu'il en eût l'intention, du moins il ne put l'effectuer, et fut obligé de passer la rivière de la Murr, avec une légère perte de soldats et de bagages. A Ferniz, l'arrière-garde ottomane fut battue par Jean Katzianer; elle assiégea ensuite Marbourg, sur la rive de la Drave, et fut repoussée dans trois assauts; traversant alors cette rivière sur un pont construit en quatre jours, elle effectua avec peine sa retraite. Enfin, après bien des marches fatigantes et des pertes réitérées, le corps d'armée du Sultan arriva devant Belgrade, où il fut rejoint par Ibrahim-Pacha. Une revue générale des troupes fut passée; et le lendemain, dans un divan solennel, des kaftans d'honneur furent distribués aux vézirs, au secrétaire d'État, aux defterdars, et aux beïler-beïs de Roumilie et d'Anatolie. On expédia en même temps des courriers au doge de Venise et aux gouverneurs des provinces ottomanes, pour leur annoncer les succès de la campagne qui venait de se terminer. Ce ne fut que le 19 rebi'ul-akhir (18 novembre), et après une absence de sept mois, que le Sultan rentra à Constantinople. Pendant cinq jours et cinq nuits, des réjouissances publiques, de brillantes illuminations célébrèrent le retour du souverain dans sa capitale.

Durant le cours de l'expédition du Sultan sur les rives de la Drave, le célèbre amiral André Doria assiégeait, avec cent soixante-quatorze bouches à feu, trente-cinq vaisseaux et quarante-huit galères, la ville de Coron (l'ancienne *Coronis*), et l'emportait dans un seul jour. Patras et les deux forts

élevés par Sultan-Baïezid II, à l'entrée des Dardanelles de Lépante, furent soumis aussi promptement. Doria, en se retirant, dévasta les côtes de Sycione et de Corinthe.

Au commencement de 1533, un tchaouch (messager d'État), porteur de propositions d'une trêve, arriva à Vienne et y fut reçu avec la plus grande solennité. Elle fut acceptée par Charles-Quint et par Ferdinand, et ce dernier envoya au Sultan les clefs de la forteresse de Gran.

Peu de temps après la conclusion de cet armistice, Jérôme de Zara, son fils Vespasien et Schepper, ambassadeurs de Ferdinand, arrivèrent à Constantinople pour arrêter les clauses d'une paix définitive. Sept semaines se passèrent en négociations, pendant lesquelles Ibrahim-Pacha reçut sept fois en audience les envoyés autrichiens, et leur parla avec le plus grand orgueil de sa propre puissance, égale à celle du padichâh; enfin un traité fut conclu, grâce aux flatteries des plénipotentiaires envers le fier favori du Sultan, et aux sacrifices de tout genre que dut faire l'Autriche.

Parmi les raisons qui déterminèrent Suleïman à cette paix, il faut mettre au premier rang le projet de l'expédition qu'il méditait contre la Perse; aussi, dès qu'il eut assuré la tranquillité de son empire par sa bonne intelligence avec les puissances européennes, il tourna ses regards vers Bagdad. Zulfekar-Khan, gouverneur, pour Thahmasp-Châh, de cette ville, en avait envoyé les clefs au monarque ottoman; mais avant que les secours de Suleïman pussent arriver, Zulfekar fut assassiné par des agents de Thahmasp, et Bagdad retourna sous l'obéissance du châh de Perse. Chèrif-Beï, khan de Bidlis, avait livré cette ville à Thahmasp, tandis qu'Oulama, gouverneur de l'Azerbaïdjan, réfugié en Perse depuis la révolte de Cheïtan-Kouli, sous Baïezid II, était venu se soumettre de nouveau à l'autorité ottomane : admis au baise-main, il fut nommé beïler-beï de Bidlis, et commença le siége de cette place; mais Chèrif-Beï, à la tête d'une armée persane, le força à la retraite. Ibrahim-Pacha, nommé serasker, partit pour reprendre Bidlis : avant d'y arriver, il reçut de Chems-ud-din, fils d'Oulama, la nouvelle de la défaite de Chèrif-Beï et la tête de ce rebelle. Ibrahim prit ses quartiers d'hiver à Alep, et employa la mauvaise saison à des négociations qui lui valurent au printemps la reddition d'Akhlat, d'Ardjich et d'Adil-Djuwaz, villes sur les bords du lac de Wan, appelé par les Orientaux lac d'Ardjich (l'*Arsissa* de Ptolémée). Le grand vézir marcha ensuite sur Tebriz (*Tauris*), reçut en route les clefs des forteresses d'Ounik et de Wan, de Siawan et de neuf autres châteaux forts, et entra à Tebriz le 1er muharrem 941 (13 juillet 1534). Il prit les mesures les plus sages pour éviter le meurtre, le pillage, et tous les désordres qui accompagnent ordinairement les conquêtes à main armée; et, pour nous servir des expressions d'un historien oriental, *aucun Persan ne perdit seulement la pointe d'un cheveu*. Cette conduite d'Ibrahim-Pacha lui fait d'autant plus d'honneur, que le fetwa rendu à l'occasion de la guerre contre la Perse ordonnait le massacre des hérétiques et le pillage de leurs biens. La prise de Tebriz amena la soumission du châh de Chirvan, et de Mouzaffer-Khan, prince de Ghilan.

Pendant qu'Ibrahim-Pacha marchait de succès en succès, le Sultan, parti de Scutari le 1er zilhidjè 940 (13 juin 1534), se dirigeait sur les frontières de la Perse. Après avoir traversé rapidement Nicée, Kutahiïè, Ak-Chèhir, Konia, Erzroum et Ardjich, il entra le 20 septembre à Tebriz, fit sa jonction le lendemain avec l'armée du grand vézir à Oudjan, et arriva enfin à Bagdad à travers les nombreux obstacles qu'offraient les passages des montagnes et le mauvais état des chemins que les pluies avaient rendus presque impraticables : une partie de l'artillerie et des bagages s'y perdit. Ibrahim-Pacha profita de ces circonstances pour se venger de son ennemi personnel, le defterdar Iskender-Tchèlèbi, quartier-maître général, qu'il fit destituer en

l'accusant d'imprévoyance. A l'approche de Sultan-Suleïman, Muhammed-Beï, commandant de Bagdad, lui avait envoyé une lettre de soumission, et s'était enfui avec toutes ses troupes. Ibrahim-Pacha entra, le 24 djèmazi-ul-akhir (31 décembre), dans cette ville célèbre (*), dont le lendemain il envoya les clefs au Sultan.

L'armée se reposa à Bagdad quatre mois entiers, pendant lesquels le vainqueur s'occupa de règlements administratifs. A l'exemple de son aïeul Muhammed-el-Fatyh, qui avait découvert le tombeau d'Eïoub, Sultan-Suleïman voulut qu'un miracle du même genre lui attirât la confiance des peuples. Le sépulcre du grand Imam Abou-Hanifè, qui, suivant la tradition, avait été en butte aux outrages des chi'is, sans qu'ils eussent pu cependant le détruire, fut retrouvé : l'armée ne douta plus dès lors de la protection du ciel, et le Sultan fit construire un dôme sur le tombeau du grand Imam; ce monument est visité par de nombreux pèlerins *sunnis*.

Ce fut aussi pendant le séjour du Sultan à Bagdad qu'Ibrahim-Pacha, dont la haine contre Iskender-Tchèlèbi n'était pas satisfaite par sa destitution, obtint son arrêt de mort; l'ancien defterdar fut pendu sur la place du marché, ses immenses richesses furent confisquées, et ses six à sept mille esclaves réunis à ceux du sérail.

Le 28 ramazan 941 (2 août 1535), l'armée repartit pour Tebriz, où elle reçut des marques de la satisfaction du Sultan, et fut généreusement récompensée de ses fatigues. Pendant la route, qui dura trois mois, les ambassadeurs du châh de Perse et du roi de France vinrent offrir leurs hommages au monarque ottoman : le premier lui apporta des propositions de paix qui ne furent pas accueillies, et le second le félicita de la conquête de Bagdad. Lorsque, six mois plus tard (en janvier 1536), Sultan-Suleïman fut rentré à Constantinople, il conclut avec l'ambassadeur français un traité de commerce, par lequel furent consacrées la liberté réciproque de navigation, la reddition des esclaves faits antérieurement, l'interdiction, pour l'avenir, du droit de réduire en esclavage les prisonniers de guerre, enfin, la juridiction souveraine des consuls dans les affaires civiles. Ce fut là le dernier acte administratif du puissant et orgueilleux Ibrahim-Pacha. Ce favori du Sultan, parvenu au plus haut point de puissance où pût aspirer un sujet, en fut tellement ébloui qu'il osa, dans un ordre du jour, prendre le titre de *Serasker-Sultan*. Cette audace fit naître dans l'esprit de Suleïman le soupçon que l'ambitieux serviteur qui s'arrogeait le titre réservé au souverain, pourrait bien chercher à s'emparer aussi de son trône. Cette pensée, qui perdit Ibrahim-Pacha, rappela à Sultan-Suleïman le songe dont il avait été tourmenté la nuit qui suivit le supplice d'Iskender-Tchèlèbi. Le defterdar lui était apparu : la tête entourée de rayons lumineux, l'œil enflammé de courroux, la menace à la bouche, il lui avait reproché avec indignation sa faiblesse pour un vézir perfide, dont les accusations calomnieuses l'avaient poussé à condamner à mort sans examen, sans formalités, un officier innocent qui avait voué sa vie au service de la religion et de l'État; après ces mots, le fantôme irrité s'était précipité sur le Sultan, en lui jetant au cou un cordon pour l'étrangler. Suleïman s'éveillant en sursaut à ses propres cris d'effroi, regarda ce songe comme un avis du ciel; mais, malgré la vive impression qu'il

(*) Bagdad, que les musulmans ont surnommée *Darus-sèlam* (maison du salut), *Darul-djihàd* (maison de la sainte lutte), *Darul Khalàfèt* (maison du khalifat), *Bourdjul-ewlia* (boulevard des saints), fut fondée l'an 148 de l'hégire (765), par Mansour, deuxième khalife de la famille d'Abbas; elle est située sur les bords du Tigre (Didjlè); bâtie en hémicycle, elle est entourée d'un fossé profond et de remparts très-épais, flanqués de cent cinquante tours. C'est l'entrepôt du commerce entre la Perse et les Indes, et le lieu de passage des caravanes qui, d'Ispahan et de Basra, vont en Syrie et dans l'Asie Mineure.

fit sur son esprit, il n'en témoigna rien au grand vézir, et continua de vivre avec lui dans la même intimité; ce ne fut que lorsque Ibrahim-Pacha eut l'imprudence de se décorer du titre de sultan qu'il devint suspect à son maître. Le 21 ramazan 942 (5 mars 1536), le grand vézir s'était rendu au sérail, comme de coutume; il fut trouvé étranglé le lendemain. Au milieu du dix-septième siècle, on montrait encore sur les murs du harem les taches du sang du présomptueux favori : leçon terrible pour ses successeurs!.... mais qui n'a empêché aucun d'eux d'accepter l'immense responsabilité attachée au grand vézirat; cette confiance aveugle est une des infirmités morales de la race humaine, et aussi peut-être une de ces grâces d'état, qui font dormir au bord des précipices, construire au pied des volcans et braver les tempêtes de l'Océan, comme celles des cours. La foi dans la prédestination et d'autres croyances générales sur la nature du pouvoir des princes de l'Orient, envisagé par leurs sujets, comme émanant de Dieu même, empêcheront toujours des leçons de ce genre d'être profitables à qui que ce soit. Quant à Ibrahim-Pacha, élevé de la plus basse condition à l'apogée des grandeurs, nul ministre ne jouit auprès d'un souverain d'une influence aussi inouïe. Il était du même âge que le Sultan : courtisan habile, sachant flatter avec la plus grande adresse, amusant son maître par un talent peu commun pour la musique, et surtout par le charme de sa conversation, qu'une immense lecture et la connaissance de quatre langues rendaient instructive et variée, il était parvenu à ce point que le Sultan ne pouvait se passer de lui; leur intimité était devenue telle qu'ils prenaient tous leurs repas ensemble, et, pour ne point se séparer, faisaient dresser leurs lits l'un près de l'autre. Ibrahim aimait beaucoup l'étude de la géographie et de l'histoire; il lisait aussi avec passion les exploits d'Annibal et d'Alexandre le Grand, auquel il aimait à être comparé. S'il dut l'origine de sa puissance à la faveur, il est juste de dire qu'il justifia cette prédilection de Suleïman par la rare habileté qu'il déploya dans le premier poste de l'État. La force de l'habitude, l'énergie de son caractère lui avaient acquis sur le Sultan un ascendant que rien ne semblait pouvoir détruire; et néanmoins pour le perdre il ne fallut qu'un songe et un trait d'imprudente vanité! Aïas-Pacha succéda à Ibrahim.

Pendant la campagne de Perse, le fameux corsaire Khaïr-uddin (*Barberousse*), devenu kapoudan-pacha de toutes les forces navales ottomanes, assiégea la place de Coron, qu'André Doria, grand amiral des flottes de l'empereur Charles-Quint, avait enlevée aux musulmans en 1533. Un étroit blocus fit éprouver aux assiégés les horreurs de la famine, et Charles-Quint fut obligé de restituer cette place au Sultan. En 1534, Khaïr-uddin ravagea une partie des côtes de l'Italie, et se présenta ensuite sous les murs de Tunis : Muleï-Haçan, vingt-deuxième prince de la dynastie des Bèni-Hafs, régnait sur cette ville et sur les pays environnants; ce tyran, après avoir fait périr quarante-quatre de ses frères, ne s'occupait qu'à peupler son harem, au lieu de fortifier ses remparts et de se composer une armée qui pût défendre son trône. Khaïr-uddin-Pacha chassa Muleï-Haçan et s'empara de Tunis; mais il ne garda que quelques mois sa conquête. Charles-Quint, cédant aux prières du monarque détrôné, et mû surtout par le désir de rendre à la liberté trente mille chrétiens retenus en captivité, reprit Tunis sur les Ottomans, réintégra Haçan dans ses États sous des conditions très-favorables aux chrétiens, et laissa une garnison espagnole dans le fort de la Goulette, dont il s'était réservé la possession exclusive.

Malgré la mort d'Ibrahim-Pacha, qui, né sujet de la république de Venise, avait établi entre cette puissance et la Porte des relations politiques et amicales, l'alliance entre ces deux nations semblait devoir être durable, car le nouveau grand vézir, Aïas-Pacha,

suivait la marche imprimée par son prédécesseur aux affaires de l'empire. Cependant ces intentions pacifiques ne purent empêcher la guerre d'éclater bientôt. Diverses infractions des Vénitiens au traité en furent le prétexte; il faut en chercher la vraie cause dans les dispositions belliqueuses de Khaïr-uddin-Barberousse, qui sut les faire partager au Sultan, et dans les efforts d'André Doria pour obliger les Vénitiens à sortir de leur neutralité.

En mai 1537, Sultan-Suleïman, accompagné de ses deux fils Muhammed et Sélim, partit de Constantinople pour Valona, à la tête de son armée, tandis que Khaïr-uddin faisait voile vers l'Adriatique. La flotte ottomane, forte de cent navires, ravagea les côtes de la Pouille, et emmena en esclavage plus de dix mille habitants. Cependant la guerre n'avait pas encore été déclarée à la république : ce ne fut qu'au mois d'août que le kapoudan-pacha, sur l'ordre du Sultan, fit voile pour Corfou (*Corcyre*, l'ancienne *Pheacia*), et y débarqua vingt-cinq mille hommes et trente canons. Quelques jours après, le grand vézir, avec un autre corps d'armée égal en force au précédent, aborda dans l'île : le 1er septembre, les assiégeants commencèrent l'attaque en lançant des boulets de cinquante livres, qui, mal dirigés, produisirent peu d'effet, tandis que l'artillerie vénitienne coula à fond deux galères, et d'un seul coup tua quatre musulmans. Enfin, après huit jours de siége et quatre assauts infructueux donnés au fort Sant'Angelo, le Sultan, rebuté par l'invincible résistance des assiégés, donna l'ordre du départ. Il se vengea de cet échec en s'emparant de Paxo et en incendiant Butrinto. Le 1er novembre, il rentra à Constantinople.

Avant la malheureuse campagne de Corfou, Murad-Beï, voïvode de Verbozen, et Khosrew-Beï, gouverneur de Bosnie, s'étaient emparés de plusieurs châteaux forts en Dalmatie. Ce dernier et Yahia-Oghlou-Muhammed-Pacha, malgré la paix signée entre la Porte et la Hongrie, ravagèrent ensuite cette contrée. Ferdinand leur opposa une armée de vingt-quatre mille hommes sous les ordres de Katzianer. Poursuivi par les Ottomans, ce général finit par déserter lui-même son camp, déjà abandonné par la plupart des chefs : le brave comte tyrolien Louis de Lodron ne put se résoudre à fuir, et après un combat sanglant, dans lequel il reçut deux blessures graves, il se rendit à Murad-Beï de Kilis, et fut tué par ses gardiens dès qu'on eut perdu l'espoir de le guérir.

Le général Katzianer, qui avait abandonné son poste, fut emprisonné à Vienne, et enfermé dans le fort de Kostanizza; il parvint à s'échapper, chercha à se vendre à Muhammed, sandjak-beï de Bosnie, et fut tué par un des siens qu'il voulait entraîner dans sa trahison.

Tandis que ces événements se passaient en Hongrie, le kapoudan-pacha Khaïr-uddin parcourait l'Archipel et s'emparait de dix îles appartenant aux Vénitiens, dont quelques-unes ont une renommée mythologique ou historique: *Skyra* (Scyros); *Youra*, rocher d'exil sous les Romains; *Pathmos*, *Nio*, *Stampalia*, *Égine* (Œnone), la rivale d'Athènes, et dont les habitants se distinguèrent à la bataille de Salamine; *Paros*, célèbre par la beauté de ses marbres; *Anti-Paros*, *Tine* (Tenos), *Naxie* (Naxos), où Ariadne fut abandonnée par Thésée. De son côté, Kaçim-Pacha assiégeait la ville de Napoli de Romanie, dont la position inexpugnable avait rendu inutiles les efforts de Muhammed-el-Fatyh et de son fils Baïezid II. Sultan-Suleïman ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs : le 14 novembre 1538, Kaçim-Pacha renonça à s'emparer de cette place forte, qu'il avait bloquée sans succès pendant cinq mois.

La Moldavie était depuis vingt-deux ans sous la protection de la Porte, moyennant un tribut de quarante juments, vingt poulains et quatre mille ducats : en 945 (1538), Raresch, prince de cette contrée, ayant donné divers sujets de plainte au Sultan, celui-ci résolut de châtier son vassal.

Le 11 safer (9 juillet), le Grand Seigneur partit de Constantinople, et, après avoir reçu en route l'hommage de soumission de l'émir arabe Rechid, prince de Basra, et de Sahib-Ghèraï, khan de Crimée, il arriva à Jassy, et livra cette ville aux flammes : il envoya ensuite des cavaliers tatares à la poursuite de Raresch, qui se sauva en Transylvanie : après la fuite du prince, la place forte de Suczawa se rendit sans résistance : le vainqueur y trouva de grands trésors. Étienne, frère de Raresch, fut investi de la principauté de Moldavie, et reçut du Sultan le cucca, le kaftan de zibeline (*seraser*), le tambour, les timbales, les queues de cheval et l'étendard, insignes de sa dignité : le diplôme d'investiture imposait au voïvode, entre autres obligations, celle d'apporter lui-même tous les deux ans, à Sa Hautesse, le tribut de la province.

Pendant l'été de 1538, Khaïr-uddin-Barberousse avait fait diverses courses dans la Méditerranée : vingt-cinq îles appartenant aux Vénitiens avaient été rançonnées ou ravagées : au mois de septembre, il battit l'escadre chrétienne, composée de cent soixante-sept bâtiments, dont trente-six galères du pape, cinquante espagnoles commandées par l'amiral Capello, et quatre-vingt-une vénitiennes, sous les ordres du célèbre Doria.

Tandis que Khaïr-uddin soumettait les îles de l'Archipel, Khadim-Suleïman-Pacha, gouverneur de l'Égypte, se dirigeait vers les côtes de l'Arabie avec une flotte de soixante et dix voiles, envahissait le territoire d'Aden, prenait d'assaut les deux forts de Koukè et de Kat, et, après un siége de vingt jours, s'emparait de la ville de Diou, enlevée par les Portugais à Bèhadir-Châh, prince de Goudjerat (*Guzerate*), qui était venu réclamer contre eux l'aide de Sultan-Suleïman.

Au mois de novembre 1539, de brillantes fêtes eurent lieu à Constantinople à l'occasion de la circoncision des princes Baïezid et Djihanghir : les vézirs et les ambassadeurs européens furent admis à la cérémonie du baise-main ; le Sultan célébra en même temps le mariage de sa fille Mihr-Mah avec le vézir Rustem-Pacha.

Cependant la guerre qui durait depuis trois ans entre la Porte et Venise avait été mêlée de revers et de succès réciproques : la dernière conquête des Vénitiens avait été celle de Castel-Nuovo, place forte dans la Dalmatie, entre Raguse et Cattaro ; Khaïr-uddin la leur reprit quelques mois plus tard ; et bientôt un traité, glorieux pour les Ottomans, termina cette guerre désastreuse : Venise céda, outre toutes les petites îles de l'Archipel dont Khaïr-uddin avait fait la conquête, les places fortes de Napoli de Romanie, de Malvoisie, les châteaux d'Urana et de Nadin, et paya une indemnité de trois cent mille ducats.

Ferdinand, craignant que la paix avec Venise ne permît au Sultan de tourner ses armes contre la Hongrie, envoya, en qualité d'ambassadeur à Constantinople, le Polonais Jérôme Lasczky, transfuge de la cause de Zapolya. La mort de ce prince, arrivée quinze jours après le départ de Lasczky, engagea Ferdinand à faire partir un second plénipotentiaire avec de nouvelles instructions qui lui enjoignaient de ne rien négliger pour intéresser à sa cause le grand vézir Loufti-Pacha, le vézir Roustem-Pacha, et l'interprète de la Porte, Younis-Beï. Peu de temps avant la mort de Zapolya, son épouse Isabelle lui avait donné un fils : le Sultan fit partir pour Bude un tchaouch chargé de constater la naissance du royal enfant. La reine était venue au-devant de l'envoyé ottoman, et avait allaité devant lui son nourrisson : le tchaouch, après s'être agenouillé et avoir baisé les pieds du nouveau-né, jura, au nom de Suleïman, que le fils de Zapolya régnerait sur la Hongrie dès qu'il aurait atteint l'âge de majorité. Pendant ce temps, Léonard Fels, général de l'armée de Ferdinand, mettait le siége devant Bude, et l'abandonnait presque aussitôt, à cause de la mauvaise saison ; en se retirant, il s'empara des places de Stuhlweissenbourg, Pest, Waizen et

Wissegrad. La reine Isabelle s'empressa d'adresser au Sultan deux ambassadeurs qui déposèrent à ses pieds de riches présents et le tribut de la Hongrie, en implorant son appui. Un diplôme qui confirmait le jeune fils de Zapolya dans la dignité royale, fut remis aux envoyés d'Isabelle; le Sultan fit marcher en toute hâte sur Bude le beïler-beï Khosrew-Pacha et le vézir Muhammed-Pacha, et promit de les suivre bientôt pour aller défendre lui-même les droits de la reine régente. L'ambassadeur de Ferdinand fut consigné chez le grand vézir, et le Grand Seigneur partit, le 28 safer (23 juin), de Constantinople, pour ouvrir en personne la campagne de Hongrie.

Le 29 août 1541, le jeune Sigismond Zapolya, à peine âgé d'un an, fut présenté au Sultan; le 1er septembre, Sa Hautesse envoya signifier à la reine l'ordre de faire ses préparatifs de départ, et le lendemain Bude était devenue une ville ottomane. Pour excuser cependant la violation de ses serments, le Sultan fit remettre à la veuve de Zapolya un diplôme écrit en lettres d'or et d'azur, dans lequel il jurait, par le Prophète, par ses ancêtres et par son sabre, de rendre Bude au jeune roi, dès qu'il serait majeur: en attendant ce moment, le fils d'Isabelle fut nommé sandjak-beï de Transylvanie. La reine se retira à Lippa, emportant avec elle la couronne et les autres insignes de la dignité royale.

Deux ambassadeurs de Ferdinand, Nicolas, comte de Salm, et Sigismond de Herberstein, vinrent demander au Sultan la cession de la Hongrie entière, en s'engageant à lui payer jusqu'à cent mille florins de tribut annuel: ils offrirent à Suleïman, entre autres présents, une horloge qui indiquait les heures, les jours, et le mouvement des astres; mais, après être demeurés onze jours dans le camp ottoman, les ambassadeurs le quittèrent en emportant une lettre du Sultan pour Ferdinand, dans laquelle il était dit que ce dernier n'obtiendrait la paix qu'en restituant Stuhlweissenbourg, Wissegrad, Gran et Tata.

Vers la mi-novembre, Sultan-Suleïman revint à Constantinople: un mois après, le kapoudan-pacha entra dans le port et apporta la nouvelle de la défaite de l'armée navale de Charles-Quint, dispersée, devant Alger, par la tempête.

En 1543, l'ambassadeur du roi de France ayant persuadé à Suleïman qu'il était de son intérêt de continuer la guerre contre Charles-Quint, Khaïr-uddin se mit de nouveau en mer avec une flotte de cent cinquante voiles, parut devant Messine, et s'empara du château, qui se rendit à la première sommation. L'escadre ottomane, longeant ensuite la côte d'Italie, alla mouiller à Marseille, où Barberousse fut reçu avec les plus grands honneurs. De là, il se rendit, de concert avec la flotte française sous les ordres du duc d'Enghien, à Nice, qui fut prise le 20 août. La forteresse seule résista; et Khaïr-uddin ayant appris, par une lettre interceptée, que les assiégés allaient être secourus par des forces supérieures aux siennes, il se retira après avoir mis la ville à feu et à sang.

L'armée de Ferdinand, composée de quatre-vingt mille hommes, vint assiéger Pesth, donna un assaut infructueux, et se retira, au bout de sept jours, vaincue par la résistance héroïque de la garnison, qui ne s'élevait pas à plus de huit mille Ottomans.

Le 18 muharrem 950 (23 avril 1543), Sultan-Suleïman partit de sa capitale pour une nouvelle campagne contre la Hongrie. Jamais ce prince n'avait pris autant de précautions pour assurer les approvisionnements de l'armée, et n'avait déployé une pareille magnificence. Nous empruntons quelques détails à la longue description qu'un historien oriental fait de cette marche triomphale: elle s'ouvrait par les *sakka* (porteurs d'eau), avec leurs outres pleines, suivis des bagages du Sultan et du trésor, portés par plus de deux mille mulets; venaient ensuite neuf

cents chevaux de main, et cinq à six mille chameaux, chargés de munitions : mille *djèbedjis* (armuriers); cinq cents *lagoumdjis* (mineurs); huit cents *topdjis* (canonniers); quatre cents *top-arabadjis* (soldats du train), précédaient les dignitaires du sérail, le *kilardji-bachi* (grand sommelier), le *khaznèdar-bachi* (grand trésorier), et le *kapou-aga* (gouverneur de la cour). A l'aile droite marchaient deux mille *sipahis* (cavaliers); cinq cents *oouloufedjis* (troupes soldées); cinq cents *ghourèbas* (étrangers) : à l'aile gauche, un pareil nombre d'ouloufèdjis et de ghourèbas, et, au lieu des sipahis, deux mille *silihdars* (gendarmes). A la suite de ces troupes, on voyait les membres du divan, le *nichandji-bachi* (secrétaire d'État); les *defterdars* (contrôleurs généraux des finances); les *kazi-askers* (juges de l'armée); les quatre vézirs, précédés de quatre queues de cheval, et entourés de leurs officiers et de leurs esclaves. Après eux s'avançaient les *doghandjis* (gardiens des gerfauts), *chahindjis* (fauconniers); *tchakirdjis* (gardiens des vautours); *atmadjis* (gardiens des éperviers); *zaghardjis* (gardiens des lévriers); *samsoundjis* (gardiens des dogues); les *moutèferrikas* (fourriers); les *tchachnègirs* (écuyers tranchants), et tous les employés des écuries impériales, conduisant des chevaux de divers pays, grecs, arabes, persans, etc., richement enharnachés; trois cents *kapoudji-bachis* (chambellans), à cheval, précédaient douze mille janissaires aux bannières rouges. Cent trompettes, dont les instruments étaient retenus par une chaîne d'or, joignaient leurs fanfares au roulement de cent tambours : sept étendards à raies d'or, sept queues de cheval, annonçaient l'approche du Sultan, qui, monté sur un superbe coursier, était entouré de soixante et dix *peiks* (gardes du corps à pied), richement vêtus, portant des casques de bronze doré, ornés d'un plumet noir, et des hallebardes (*tèbèr*) également dorées; un second cercle était formé autour des peiks, par quatre cents *solaks* (autre sorte de gardes du corps), dont les bonnets de feutre (*uskiuf*) étaient ornés d'un panache de plumes de héron, et les carquois incrustés d'or; leur taille était serrée par une ceinture de soie. En dehors de ce deuxième cercle, cent cinquante *tchaouchs* (huissiers), commandés par le *tchaouch-bachi* (grand maréchal de la cour ottomane), agitaient leurs cannes d'argent, garnies de petites chaînes du même métal, et répétaient à chaque instant ce cri : *Tchok-yacha!* (Qu'il vive longtemps!)

Pendant que le Sultan sortait de Constantinople avec tant de pompe, la campagne était ouverte avec succès par ses lieutenants en Hongrie et en Esclavonie. Les villes de Valpo, de Siklos, de Gran, de Stuhlweissenbourg, tombaient en leur pouvoir. Au printemps de l'année suivante (1544), Wissegrad, Néograd et Wèlika éprouvèrent le même sort : la joie de ces triomphes fut troublée par la mort du prince Muhammed-Khan, second fils de Suleïman; une mosquée fut élevée à Constantinople auprès du tombeau, comme un témoignage durable de la profonde douleur du Sultan. Après la prise de Wèlika, quelques châteaux se soumirent encore aux Ottomans, qui remportèrent une victoire complète sur les Hongrois dans les champs de Lonska; les chrétiens prirent bientôt une revanche éclatante à Salla : l'oda-bachi Huçein y perdit la vie avec cinq cents des siens.

Le 4 juillet 1546, Sultan-Suleïman fit une perte irréparable par la mort du célèbre Barberousse Khaïr-uddin-Pacha, qui avait si glorieusement commandé les forces navales ottomanes. Fils du sipahi roumiliote Yakoub d'Yènidjèwardar, Khaïr-uddin, appelé d'abord Khyzr, avait commencé par faire la course contre les chrétiens; son audace le fit bientôt remarquer de Muhammed, sultan de Tunis, qui le reçut dans sa marine; plus tard, devenu maître d'Alger, il fit hommage à Sultan-Sèlim, alors en Égypte, des droits de *sikkè* et de *khoutbè*, se reconnaissant ainsi le vassal de la Porte : en

récompense, le monarque ottoman lui envoya le titre de beïler-beï et les insignes de cette dignité. Les exploits de Khaïr-uddin étendirent partout sa renommée : en 1533, Sultan-Suleïman le créa kapoudan-pacha ; il fut le soutien de la marine ottomane, et le plus redoutable adversaire de Doria. Le tombeau de Khaïr-uddin-Barberousse est situé sur les bords du Bosphore, près du collége fondé par lui à Bèchiktach.

Le 19 juin 1547, une trève de cinq ans fut conclue entre le Sultan, Charles-Quint et Ferdinand I[er]. Par ce traité, qui termina la guerre de Hongrie, un payement annuel de trente mille ducats, que les historiens ottomans ont considéré comme un tribut, fut imposé à l'Autriche ; en y souscrivant, cette puissance signa en effet l'aveu de sa faiblesse.

Cette même année (954-1547), on vit arriver à Constantinople un envoyé d'Ala-Eddin, sultan indien, qui venait implorer l'assistance du Grand Seigneur contre les Portugais. Le prince persan Elkaçib-Mirza, qui s'était révolté contre son père le châh Thahmasp, venait aussi se mettre sous la puissante protection de la Porte. Le Sultan lui fit une réception extraordinaire, le combla de présents, et déploya un appareil de forces militaires qui était un indice de ses projets hostiles contre la Perse. Khourrem - Sultane, mère de Sèlim, la *Roxelane* de nos romans historiques, regardée à tort comme Française, usa en cette occasion de tout l'ascendant qu'elle avait su prendre sur l'esprit de Suleïman, pour le pousser à la guerre de la Perse. Deux motifs faisaient souhaiter à la princesse que cette expédition eût lieu : d'abord, l'espoir qu'en l'absence du Sultan leur fils Sèlim serait appelé à le représenter ; ensuite le désir de procurer à son gendre Rustem-Pacha le moyen de déployer ses talents militaires. L'épouse bien-aimée de Suleïman avait depuis longtemps acquis sur lui une telle influence, que tout ce qu'elle voulait devenait bientôt la volonté du monarque lui-même. C'est elle qui, dix ans auparavant, avait contribué à la ruine d'Ibrahim-Pacha, en éveillant les soupçons du Sultan contre son favori. Après la chute de ce ministre tout-puissant, Khourrem-Sultane, sûre de son pouvoir, n'avait plus à craindre d'opposition à ses moindres désirs ; aussi la guerre de Perse fut-elle bientôt résolue, et au printemps de 1548 (955), le Grand Seigneur ouvrit en personne la campagne : il s'empara d'abord d'une partie du Kurdistan persan, du territoire placé au sud-ouest de l'Araxe, et ensuite de la ville de Tèbriz, qui se rendit sans se défendre. Le 10 redjeb (16 avril), il assiégea Wan, et la prit au bout de neuf jours. La saison avancée l'ayant obligé de prendre ses quartiers d'hiver, Châh-Thahmasp profita de cette retraite pour ressaisir l'avantage. Osman-Pacha, commandant l'avant-garde ottomane, fit lancer pendant la nuit, dans le camp persan, un grand nombre de chevaux, à la queue desquels on avait attaché des corbeaux et des corneilles : au croassement de ces oiseaux, les Persans, saisis d'une terreur panique, se précipitèrent les uns sur les autres et se massacrèrent mutuellement. La réussite de ce bizarre stratagème valut à Osman-Pacha le gouvernement d'Alep.

Le prince Elkaçib-Mirza, avec quelques troupes légères, poussa jusqu'à Ispahan, et fit un grand butin, dont il envoya au Grand Seigneur les objets les plus précieux ; en même temps, le beïler-beï Aouz-Iskender-Pacha battait le traître Hadji Denboulli, khan de Khoï ; et le vézir Muhammed-Pacha réduisait les rebelles de l'Albanie et leur enlevait sept forteresses.

Le 8 juillet 1549 (956), le Sultan vint camper à Elmali, où il invita Elkaçib-Mirza à se rendre ; mais ce prince, craignant sans doute que Sultan-Suleïman n'eût des intentions perfides à son égard, s'enfuit dans le Kurdistan. Arrivé à Tchinar, il y fut surpris par son frère Zohrab et livré à Châh-Thahmasp, qui l'enferma pour la vie dans une prison d'État.

Cette heureuse campagne se termina

par la conquête de vingt châteaux, dont le second vézir Ahmed-Pacha s'empara dans une excursion en Géorgie; et le 1er zilhidjè 956 (21 décembre 1549), le Sultan rentra à Constantinople, d'où il expédia des lettres de victoire très-emphatiques à Ferdinand Ier, au roi de Pologne et au doge de Venise.

La reine Isabelle, livrée aux intrigues d'un moine ambitieux nommé George Martinuzzi, qui négociait en secret avec Ferdinand, réclama de nouveau, pour l'héritier de Zapolya, la protection du Sultan; malgré les faux rapports par lesquels Martinuzzi cherchait à tromper Suleïman, ce prince envoya Muhammed-Pacha à Salankemen. Le 6 ramazan 958 (7 septembre 1551), le beïler-beï passa le Danube et la Theiss, et s'empara consécutivement de Becse, de Becskerek, de Csanad, d'Illadia, de Lippa, et d'une douzaine de châteaux; il assiégea ensuite Temeswar; mais au bout d'une quinzaine de jours, la mauvaise saison et l'approche des Hongrois l'obligèrent d'abandonner son projet : il se retira à Belgrade. Après la retraite du beïler-beï, Ferdinand bloqua Lippa avec une armée de cent mille hommes. Le Persan Oulama, à qui Muhammed-Beï avait confié le commandement de Lippa, n'ayant pu sauver la ville, s'était réfugié dans la citadelle. Grâce aux intrigues de Martinuzzi, Oulama obtint une trêve de vingt jours, à l'expiration de laquelle il pourrait se retirer en toute sûreté, avec un sauf-conduit. Le moine ambitieux, à qui la protection de Ferdinand avait fait obtenir du pape le chapeau de cardinal, non content de cette dignité, aspirait à devenir prince de Transylvanie : il espérait que sa conduite en cette occasion le réconcilierait avec la Porte et le ferait parvenir à ses fins. Les conditions que demandait Oulama lui furent donc accordées, malgré l'état désespéré dans lequel il se trouvait; et le 5 décembre 1551, il sortit de la forteresse avec la garnison; mais les généraux hongrois, contre l'avis desquels la capitulation avait été signée, tendirent une embuscade aux Ottomans : Oulama fut blessé dans cette affaire, et n'atteignit Belgrade qu'après avoir perdu plus de la moitié de sa troupe.

Martinuzzi, qui trahissait tour à tour Ferdinand, Suleïman et Isabelle, lorsqu'il y trouvait son intérêt, fut assassiné, le 18 décembre, par une bande d'Italiens et d'Espagnols, que les généraux eux-mêmes introduisirent dans la demeure du moine.

L'année suivante (1552-959), les impériaux, sous les ordres du général Castaldo, surprirent Szegedin, et livrèrent la ville au pillage; le sandjakbeï Mikhal-Oghlou-Khyzr-Beï se réfugia dans la citadelle, et, au moyen de pigeons messagers, demanda des secours au gouverneur de Bude; Ali-Pacha accourut à marches forcées, surprit à son tour les vainqueurs, les défit entièrement, et délivra Szegedin. Pour preuve de sa victoire il envoya à Constantinople quarante bannières et cinq mille nez.

D'un autre côté, le pacha de Bude s'emparait de Wessprim, en confiait la garde à Dja'fer-Aga, et emmenait en captivité le commandant Michel Vas.

Le second vézir Ahmed-Pacha parut, le 15 juin, devant Temeswar; cette place forte, qui, l'année précédente, avait résisté à Muhammed-Sokolli, fut obligée de céder aux efforts d'Ahmed. Son brave commandant Losonczy ne put se résoudre à mettre bas les armes qu'après trois assauts meurtriers et lorsque le manque de munitions, de vivres, et l'indiscipline des soldats espagnols et allemands, qui voulaient à toute force se rendre, l'eurent mis dans l'impossibilité de résister plus longtemps. Ce fier Hongrois, qui n'avait capitulé que sous la condition d'une libre retraite pour lui et la garnison, fut tellement indigné de voir les janissaires renverser de cheval son jeune page, qu'il ne put se contenir; il s'élança furieux au milieu des vainqueurs, et succomba enfin après avoir vendu chèrement sa vie : sa tête fut envoyée au Sultan. L'administration

du *banat* de Temeswar, égal par son étendue aux plus vastes sandjaks de l'empire ottoman, fut confiée au beïler-beï Kaçim-Pacha.

Pendant qu'Ahmed-Pacha faisait le siége de Temeswar, Khadim (*l'eunuque*) Ali-Pacha s'emparait du fort de Dregely; Arslan-Pacha prenait les châteaux de Szecseny, d'Hollokie, de Buyak, de Sagh, et de Ghyarmath; et, se joignant à Ali-Pacha, battait, à Fulek, sept mille Autrichiens commandés par Érasme Teufel, baron de Gundersdorf. Ce général et quatre mille captifs ornèrent l'entrée triomphale à Bude de Khadim-Ali-Pacha : ils furent ensuite vendus à l'encan : un soldat allemand ne coûtait qu'un petit baril de beurre ou de miel, ou même une mesure d'avoine ou de farine.

Les généraux ottomans, encouragés par leurs succès, voulurent terminer la campagne par la prise des forteresses de Szolnok et d'Erlau; mais la première seulement capitula, grâce à la lâcheté du commandant Laurent Nyari, qui n'osa pas profiter des nombreux moyens de défense à sa disposition. Quant à Erlau, cette ville partagea avec Vienne et Malte la gloire d'avoir repoussé les armes triomphantes du Sultan : les détails de ce siége présentent des traits d'héroïsme qui méritent d'être reproduits : les femmes le disputèrent en intrépidité aux plus braves soldats : un grand nombre d'entre elles se pressait sur les remparts, d'où elles versaient sur les Osmanlis des seaux d'eau et d'huile bouillantes. Une mère, sa fille et son gendre combattaient sur le même bastion; l'homme fut tué, et la mère pria sa fille de rendre à son mari les derniers devoirs : « Non pas avant de l'avoir « vengé! » répondit la jeune femme; à ces mots, elle prit les armes du mort, tua trois Ottomans, et, saisissant le corps de son époux, l'apporta à l'église, et le fit enterrer. Une autre femme, qui s'occupait de rassembler et de lancer de grosses pierres sur les assaillants, tomba frappée d'une balle; sa fille, qui combattait près d'elle, saisie d'une douleur frénétique, jeta par-dessus les murs sa mère et le bloc qu'elle tenait encore, et en écrasa deux musulmans. Lorsque Arslan-Beï envoya sommer la ville de se rendre, Dobo de Rouszka, qui la commandait, ordonna d'emprisonner le porteur de la sommation, et pour toute réponse fit placer sur les remparts, en vue de l'ennemi, un cercueil entre deux lances, pour exprimer qu'il mourrait avant de se rendre. Un second plénipotentiaire ayant été député, vingt jours plus tard, avec de nouvelles propositions, le gouverneur déchira la lettre du vézir Ahmed-Pacha, força l'envoyé d'en avaler une portion, et brûla le reste. Pendant le siége, le feu ayant pris aux provisions de poudre renfermées dans la cathédrale, cet édifice sauta en l'air avec deux moulins, et les assiégés se trouvèrent sans munitions : loin de se décourager, le commandant fit fabriquer de nouvelle poudre avec le salpêtre et le soufre dont il avait eu la prévoyance de s'approvisionner en grande quantité. Suivant les historiens hongrois, de singuliers moyens de défense furent imaginés par les assiégés : ils remplirent des seaux à incendie de matières combustibles, et, les ayant entourés de pistolets chargés, lancèrent de nuit ces petites machines infernales dans le fossé que l'ennemi avait comblé, et sur lequel il avait élevé une tour en bois; lorsque les Ottomans accoururent pour éteindre le feu, les pistolets éclatèrent dans tous les sens, et firent reculer avec effroi les soldats musulmans. Enfin, tout ce que l'intrépidité et la ruse peuvent employer fut mis en usage par les chrétiens, qui sortirent vainqueurs de cette lutte acharnée. Le 18 octobre 1551, Ahmed-Pacha ordonna la retraite (*).

Pendant que ces événements se pas-

(*) Il y a beaucoup d'autres détails dans les récits que les historiens nationaux ont faits du siége d'ailleurs si mémorable d'Erlau : nous avons cru pouvoir en parler ici avec quelque étendue, d'après ces auteurs, dont cependant nous ne saurions garantir la véracité, mise peut-être en défaut par un sentiment de patriotisme estimable même dans ses aberrations.

saient en Europe, la guerre éclatait aussi en Asie : Châh-Thahmasp s'emparait d'Ardjich, d'Akhlat, et battait complétement Iskender-Pacha, qu'il avait attiré dans une embuscade. En apprenant ces revers, Sultan-Suleïman résolut de pousser avec vigueur la guerre contre la Perse; ce prince, âgé alors d'environ soixante ans, et affaibli par les fatigues de onze campagnes qu'il avait conduites en personne, confia le commandement de cette expédition au grand vézir. Toutefois le repos que se promettait le Sultan ne fut pas de longue durée : instruit par un message de Rustem-Pacha, que le prince Moustapha montrait des dispositions à la révolte, et écoutait avec complaisance les propos séditieux des janissaires, Sultan-Suleïman se rendit à Scutari le 28 août 1553, et se mit à la tête de son armée : le 12 chewwal 960 (21 septembre), elle arriva près d'Érègli; le Châhzadè se rendit au camp, reçut les hommages des vézirs, et fut conduit en grande pompe à l'audience du Sultan : en entrant sous la tente impériale, il fut reçu par sept muets, armés du fatal cordon; Moustapha expira en appelant vainement son père, qui, caché derrière un rideau de soie, assistait à cette horrible scène.

L'armée pleura le malheureux prince, et imputa sa fin tragique aux intrigues du grand vézir; cédant au cri public, le Sultan destitua Rustem-Pacha, et remit le sceau d'or, insigne du grand vézirat, à Ahmed-Pacha. Plusieurs poëtes exprimèrent leur douleur dans des élégies touchantes, entre autres le célèbre Yahïa, dont les vers furent répétés par toutes les bouches. Deux ans plus tard, Rustem-Pacha, revenu au pouvoir, voulut faire ôter la vie au chantre de Moustapha; mais le Sultan s'y refusa, et le grand vézir borna sa vengeance à destituer le poëte de sa place d'administrateur des établissements de bienfaisance. Le prince Djihanghir, lié par une vive affection à son frère Sultan-Moustapha, fut tellement frappé de sa mort, qu'il tomba dans une mélancolie profonde, et ne tarda pas à le suivre au tombeau. Leurs corps furent réunis dans la mosquée dite *Châhzadè* ou *Djihanghir,* située dans le quartier de *Top-khanè* ou de l'artillerie.

Dans les premiers jours d'avril 1554 (961), l'armée se remit en marche : le Sultan envoya au Châh une déclaration de guerre; elle fut suivie de la dévastation des contrées de Nakhtchiwan, Ériwan et Kara-Bagh. Le Châh répondit à la lettre du Grand Seigneur; et, tout en protestant de ses intentions pacifiques, il l'assura qu'il saurait bien se venger du ravage de ses provinces. Cependant les hostilités cessèrent presque entièrement, et la querelle se poursuivit par des échanges de lettres injurieuses entre les vézirs des deux souverains ennemis. Enfin, le 26 septembre 1554, le chef des gardes du corps du roi de Perse, le *Kouroudji* ou *Kourtche Kadjar,* arriva à Erzroum, et demanda au Sultan un armistice qui fut accordé. Le 10 mai 1555, un nouvel ambassadeur, Ferroukhzad-Beï, ichik-aghaçi, ou grand maître des cérémonies, apporta à Suleïman des présents magnifiques et une lettre du Châh, contenant des propositions de paix rédigées dans le style le plus obligeant et le plus amical. L'envoyé, comblé d'honneurs, rapporta à son maître la réponse du Sultan qui accédait aux désirs de Thahmasp; et, le 8 redjeb 962 (29 mai 1555), la paix fut signée entre les deux puissances.

A la même époque, l'évêque de Fünfkirchen, François Zay, capitaine général de la flotte du Danube, et le Belge Busbec, ambassadeurs de Ferdinand, vinrent à Amassia négocier la paix avec la Porte : après bien des démarches et des conférences, ils ne purent obtenir qu'un armistice de six mois, et une lettre du Sultan pour Ferdinand.

Dans le mois de ramazan suivant, un faux Moustapha, se prétendant échappé au supplice qu'avait subi le prince de ce nom, était parvenu à se créer un parti, et à rassembler quelques milliers d'hommes aux environs de Sèlanik (*Salonique*) et de Yèni-Chèhir.

Déjà le prince Baïezid, gouverneur d'Andrinople, avait donné ordre à Muhammed-Khan, sandjak-beï de Nicomédie, de s'emparer du rebelle. Cet aventurier, trahi par un marchand de volailles, qu'il avait choisi pour son grand vézir, fut livré au Sultan, et condamné au supplice ignominieux de la potence.

Le 12 zilhidjè 962 (28 septembre 1555), le grand vézir Ahmed-Pacha fut étranglé en arrivant à l'audience du Grand Seigneur. Khourrem-Sultane, qui dominait entièrement l'esprit de Suleïman, désirait voir rentrer aux affaires son gendre Rustem-Pacha : il n'en fallut pas davantage pour décider la chute du malheureux Ahmed. On chercha cependant des prétextes pour motiver sa mort; on l'accusa d'avoir calomnié Ali-Pacha, gouverneur d'Égypte, afin de lui faire perdre la faveur de son maître; mais cette allégation ne trompa personne sur la vraie cause de la fin tragique du ministre. Rustem-Pacha fut élevé pour la seconde fois au poste dangereux de grand vézir.

Au milieu de l'été suivant (8 chewwal 963-16 août 1556), fut achevée la célèbre mosquée *Suleïmaniïè*, commencée six ans auparavant; l'inauguration de cet admirable monument, et la réintégration de Rustem-Pacha furent considérées comme des événements si importants, que le roi de Perse envoya à Constantinople un ambassadeur, porteur de quatre lettres, l'une au Grand Seigneur, l'autre au vézir, une troisième du prince Muhammed, fils de Thahmasp, à Rustem-Pacha, et la quatrième, de la première épouse du Châh à Khourrem-Sultane : ces lettres sont empreintes au plus haut degré du caractère hyperbolique qui distingue le style de la diplomatie orientale; le monarque persan écrivait à Suleïman : « O toi, qui es favorisé de la grâce divine, qui as été « comblé des dons du Tout-Puissant, « et imprégné de la rosée vivifiante du « Créateur, Sultan des deux parties « du globe, Khakan des deux mers; « toi, qui as le nom du prophète des « deux espèces de créatures, des hommes et des génies; toi, l'égal des « Salomons » (c'est-à-dire des soixante et dix Salomons que les Orientaux croient avoir régné avant Adam), « le « centre des deux horizons, le servi« teur des deux villes saintes (la Mecque « et Médine); toi, qui réunis en ta per« sonne le pouvoir, la gloire, la magni« ficence, la puissance, le khalifat, la « grandeur, la majesté, la justice, les « honneurs, la fortune et l'équité; « Sultan-Suleïman-Khan, que tes dra« peaux flottent à jamais au-dessus des « cieux, et que les titres de ton règne « soient gravés sur des tables éter« nelles! etc. »

La réponse de Suleïman ne le cédait en rien à celle du roi de Perse : « Toi, qui possèdes la majesté souve« raine, lui disait-il, ferme et solide « comme le ciel, brillant comme le « soleil, entouré de la splendeur de « Djemchid, doué d'un aspect impo« sant, de l'intelligence de Dara (Da« rius), de l'habileté de Khosrew, de « la félicité de Muchtèri (Jupiter), de « la couronne de Keïkobad, du sceptre « de Féridoûn, Châh du trône de la « magnificence, lune du ciel de la « puissance! toi, qui portes l'étendard « de la gloire et de la fortune, et dé« ploies le tapis de la modération et « de l'habileté! toi, l'Orient des étoiles « des bonnes qualités, la source et « l'asile des vertus, qui réunis en ta « personne l'excellence des bonnes « mœurs, qui brilles du lustre de « tous les nobles sentiments, qui te fé« licites des regards du protecteur su« prême, qui possèdes les faveurs de « celui qui, dans sa grâce, répand la « félicité, qui es désiré comme Djem! « ô toi, l'asile du bonheur, Thahmasp« Châh, sois toujours enveloppé des « émanations de la grâce divine, et « dirigé par l'influence des lumières « célestes! ».

La Khassèki Khourrem-Sultane ne survécut pas longtemps à la rentrée au pouvoir de son gendre Rustem : elle fut ensevelie dans un mausolée près de la Suleïmaniïè. Cette femme remarquable s'était élevée du rang de simple esclave à celui d'épouse favorite

du Sultan; elle causa la mort du prince Moustapha, des vézirs Ibrahim et Ahmed, et souvent abusa de l'ascendant qu'elle avait acquis dans sa jeunesse par ses séductions et sa beauté, et qu'elle sut conserver dans un âge avancé par la supériorité de son esprit et de son caractère.

Vers l'année 950 (1543), des relations amicales s'étaient établies entre Sultan-Suleïman et Abdul-Aziz, Khan des Uzbeks, prince de Samarkand et de Bokhara, souverain du pays au delà de l'Oxus (*Mawera-unnehr* ou la Transoxane), et ennemi déclaré de Châh-Thahmasp : le Sultan avait même envoyé, en 1554, des secours au Khan contre leur adversaire commun. Abdul-Aziz étant mort, Borrak-Khan s'empara du pouvoir et annonça son avénement au Sultan, qui entretint avec le nouveau souverain des rapports d'amitié.

La trêve conclue à Amassia entre les Ottomans et les Hongrois était souvent violée dans des escarmouches occasionnées par la haine que ces deux nations se portaient : ces hostilités réciproques amenèrent bientôt des infractions plus sérieuses au traité : Khadim-Ali-Pacha fut chargé du siége de Szigeth; il s'empara de cette ville, mais ne put réduire la citadelle. En même temps le palatin Thomas Nadasdy attaquait Babocsa : à cette nouvelle, Ali-Pacha vole au secours de cette place avec quarante mille hommes; il rencontre l'armée hongroise sur les bords de la rivière Rinya, est battu complétement, et retourne devant Szigeth, qu'il est obligé de quitter au bout de quelques jours. Babocsa, abandonnée à elle-même, ne peut résister longtemps; les vainqueurs y mettent le feu et font sauter la forteresse. Korothna et quelques autres villes tombent encore au pouvoir des chrétiens. De leur côté, les Ottomans s'emparent de Kostaïnicza, et dévastent la contrée située entre la Kulpa et l'Unna.

En 1558, la forteresse de Tata, ou Dotis, que son commandant Naghy avait quittée pour se rendre à Komorn, est surprise par Hamzè, sandjak-beï de Stuhlweissenbourg, ainsi que le château de Hegyesd. Wèlidjan, gouverneur de Fülek, s'empare de Szikszo et la livre aux flammes; mais il est défait près du village de Kafa par un corps de Transylvaniens.

Pendant ces fréquentes violations de l'armistice, Busbec, ambassadeur de Ferdinand, tentait vainement d'établir une paix solide. Le Sultan demandait la cession de Szigeth et ne voulait pas rendre lui-même Tata; dans une dernière audience, Busbec se borna à demander la ratification de la paix, laissant la rédaction du traité à la volonté du Sultan; mais il ne put rien obtenir, et fut enfermé dans le khan des ambassadeurs.

Cependant, au milieu de ces longues négociations avec l'Autriche, Sultan-Suleïman était tourmenté par les querelles de ses deux fils Sèlim et Baïezid. Par suite des intrigues de Lala-Moustapha-Pacha, précepteur des princes, la plus vive mésintelligence régnait entre eux. Par une trame odieuse concertée avec Sèlim, il engagea Baïezid-Khan à lever l'étendard de la révolte, en lui persuadant que la nation le préférerait à son frère. D'après l'avis de son perfide conseiller, Baïezid provoqua Sèlim-Khan par une lettre injurieuse et par l'envoi insultant d'une quenouille, d'un bonnet et d'une robe de femme; Sèlim fit parvenir le tout à Sultan-Suleïman, qui, indigné de la conduite de Baïezid, le traita en rebelle : ce prince rassembla alors une armée de vingt mille hommes, en vint aux mains avec celle du vézir Muhammed-Sokolli, fut défait, et se réfugia à Amassia. Sentant le danger de sa position, Baïezid écrivit à son père une lettre dans laquelle il implorait le pardon de sa faute : l'expression de son repentir eût sans doute touché Suleïman; mais cette lettre, interceptée par les agents secrets de Moustapha, ne parvint jamais au Sultan. Baïezid-Khan, ne recevant point de réponse, rassembla encore environ douze mille hommes, et partit pour la Perse le 1er de chewwal (7 juillet). Accueilli par

Châh-Thahmasp avec les plus grands honneurs et toutes les apparences de l'amitié, le prince ottoman, après une correspondance secrète entre Sultan-Suleïman et Châh-Thahmasp, fut livré indignement par ce dernier aux agents de Sèlim, et mis à mort avec ses quatre fils le 15 muharrem 969 (25 septembre 1561). Quatre cent mille pièces d'or envoyées au roi de Perse furent le prix de son crime. Sur l'ordre du Sultan, un cinquième fils de l'infortuné Baïezid fut aussi étranglé à Brousse, quoiqu'il eût à peine trois ans.

Peu de temps avant la fin tragique de Baïezid, le grand vézir Rustem-Pacha était mort d'hydropisie. Son affection pour ce prince infortuné n'avait pu le sauver du supplice. Rustem-Pacha est un des hommes les plus remarquables du règne de Suleïman : il avait un extérieur rude, un caractère sombre, et jamais le sourire ne dérida son front soucieux. Dans le cours d'une administration de quinze années, il enrichit le trésor du Sultan et le sien propre, en vendant les charges de l'État. Ce déplorable système était cependant modifié par le taux très-modique auquel il avait taxé les emplois : l'avidité de ses successeurs fit regretter la vénalité modérée de Rustem-Pacha. Il laissa une fortune colossale : elle consistait, dit-on, en deux millions de ducats, nombre de lingots d'or et d'argent, trente-deux pierres fines estimées à onze millions deux cent mille aspres, cinq mille kaftans richement brodés, huit mille turbans, onze cents bonnets en drap d'or, deux mille neuf cents cottes de mailles, deux mille cuirasses, onze cents selles incrustées de pierreries, d'or ou d'argent, près de deux mille casques d'argent, de vermeil ou d'or massif, cent trente paires d'étriers en or, sept cent soixante sabres ornés de pierres précieuses, mille lances garnies d'argent, huit cents corans, dont cent trente enrichis de diamants, et cinq mille manuscrits : il possédait en outre huit cent quinze fermes dans l'Anatolie et la Roumilie, quatre cent soixante et seize moulins à eau, dix-sept cents esclaves des deux sexes, deux mille neuf cents chevaux, et onze cents chameaux. Il fonda une mosquée, un mèdrècè et un imaret, à Constantinople, à Roustchouk et à Hama.

Ali-Pacha, qui succéda à Rustem, était d'un caractère entièrement opposé, affable, populaire, généreux ; il avait l'esprit vif et fécond en saillies : il traita l'ambassadeur autrichien Busbec avec la plus grande bonté ; sa prévenance et la politesse de ses manières contribuèrent puissamment à la conclusion de la paix, qui fut signée par l'empereur d'Autriche à Prague, le 1er juin 1562, à des conditions très-avantageuses à la Porte.

Cependant les hostilités qui avaient eu lieu entre les commandants des frontières hongrois et ottomans, durant les négociations, continuèrent même après le départ de l'ambassadeur Busbec. Vers le même temps, la Moldavie était en proie à la guerre civile : un aventurier, nommé Jean Basilicas, soutenu en secret par Ferdinand, réussit à chasser le voïvode Alexandre, qui se réfugia à Constantinople ; mais comme il n'eut pas la précaution d'apporter des présents, et que son compétiteur offrit au Sultan quarante mille sequins, Basilicas fut reconnu voïvode de la Moldavie, et prit le nom d'Ivan. Une conspiration de boyards renversa bientôt l'usurpateur : son remplaçant, Tomza, le tua d'un coup de massue. N'ayant pu obtenir d'être reconnu par la Porte, le second usurpateur fut obligé de céder le trône à Alexandre, qui recouvra, avec son sceptre, la protection du Sultan.

En 1563, de nouveaux envoyés de Ferdinand vinrent à Constantinople régler quelques difficultés qu'avait fait naître la différence de rédaction des deux actes turc et latin. Des négociations eurent lieu, la même année, avec le roi d'Espagne, et les républiques de Gênes et de Florence : cette dernière obtint le renouvellement des capitulations conclues précédemment avec Baïezid II et Sèlim Ier. Les ambassades polonaises étaient aussi très-

fréquentes à cette époque; Tunis et Alger envoyaient des députations, et les rapports diplomatiques avec les cours d'Asie avaient la plus grande activité.

Le 20 septembre 1563, tandis que Sultan-Şuleïman était à la chasse dans la vallée de Khalkali-Dèrè, un orage terrible éclata : en vingt-quatre heures de temps, la foudre tomba sur soixante et quatorze édifices. Deux petites rivières (le Melas et l'Athyras), gonflées par les pluies, inondèrent les environs de Constantinople. Le Sultan, qui s'était réfugié dans le palais de l'ancien defterdar Iskender-Tchèlèbi, se trouva cerné par les eaux : elles gagnèrent bientôt les pièces inférieures, et Suleïman aurait péri, sans le dévouement d'un des siens, qui le porta sur son dos dans une soupente élevée. Cette inondation détruisit les aqueducs, entraîna divers ponts, entre autres celui de Tchekmèdjè, déracina les arbres de haute futaie, et balaya les maisons de plaisance, les fermes et les jardins sur son passage. Un demi-million de ducats fut consacré par le Grand Seigneur à réparer ces désastres.

Trois années avant ce cataclysme, c'est-à-dire en 967 (1560), le kapoudan-pacha Pialè, qui était sorti des Dardanelles avec une escadre formidable, dispersa la flotte chrétienne dans les eaux de Djerbè (*Gerbi*, sur la côte d'Afrique), et s'empara de cette île après un siége de trois mois. Le commandant de la place, don Alvaro de Sandi, fut fait prisonnier, et orna le triomphe du vainqueur à son retour à Constantinople: Sultan-Suleïman, voulant honorer de sa présence la rentrée de Pialè-Pacha, se rendit au kiosque du sérail, sur le bord de la mer, et assista à ce spectacle, sans que rien pût dissiper la tristesse et la sévérité empreintes sur son visage; il semblait que les fatigues d'un long règne et les chagrins intérieurs qu'il avait éprouvés eussent fermé son cœur à toute joie.

Le roi d'Espagne, voulant se venger de la prise de Djerbè, s'empara, en 1564, de la ville de Gomère et du fort de Pignon de Velez : le Sultan, irrité de cette double perte, et de la capture d'un vaisseau ottoman chargé de marchandises pour le harem, se détermina à tenter la conquête de Malte. Le 1er avril 1565, le kapoudan-pacha Pialè sortit du port de Constantinople avec une escadre de cent quatre-vingt-une voiles; il avait à bord le cinquième vézir Moustapha-Pacha, qui commandait l'armée de siége en qualité de sèrasker : le 20 mai suivant, vingt mille hommes débarquèrent dans l'île, et ouvrirent la tranchée devant le fort Saint-Elme; quelques jours plus tard, Torghoud, beïler-beï de Tripoli, arriva avec treize galères et dix galiotes, et ordonna un assaut général où il perdit la vie, atteint par les éclats d'un boulet. Sept jours après le fort tomba au pouvoir des musulmans. Le sèrasker Moustapha-Pacha, voyant les pertes énormes que lui avait occasionnées une conquête si peu importante, ne put s'empêcher de dire, en faisant allusion au siége de la place : « Si le fils nous a coûté si cher, par « quels sacrifices faudra-t-il acheter le « père? » Pour se venger de la résistance de la garnison, il fit écarteler les prisonniers, et clouer leurs membres sur des planches qu'il lança par mer au pied des murs de la ville. Le grand maître Lavalette fit alors massacrer les prisonniers ottomans, et chargea les canons de leurs têtes qu'il renvoya ainsi aux assiégeants : Moustapha-Pacha ayant député vers le grand maître un vieil esclave chrétien, pour le sommer de rendre la forteresse, Lavalette mena l'envoyé sur les remparts, et lui dit, en lui montrant la largeur et la profondeur des fossés : « Voici le « seul terrain que je puisse abandonner à ton maître, pour qu'il vienne « le remplir de cadavres de janissaires. » D'après cette réponse, l'attaque recommença avec une nouvelle ardeur; et enfin, le 11 septembre 1565, après dix assauts meurtriers, le sèrasker et le kapoudan-pacha, désespérant de vaincre la résistance héroïque des chevaliers de Saint-Jean, se décidèrent à lever le siége, après avoir perdu plus de vingt mille hommes. Les historiens

chrétiens et ottomans assurent qu'au dernier assaut une apparition céleste décida la victoire en faveur des assiégés.

Pendant le siége infructueux de Malte, des hostilités avaient lieu entre les musulmans et les Hongrois; ces derniers s'emparaient de la ville de Tokay et envahissaient la Transylvanie; de son côté, Moustapha-Sokollovitch fit irruption dans la Croatie, prit Kruppa et la livra aux flammes, ainsi que Novi, et poussa jusqu'à Obreslo, où il fut battu à son tour par Erdzidy. Tout en se préparant à la guerre, Maximilien négociait pour obtenir la paix. Un ambassadeur hongrois, Hossutoti, arriva à Constantinople, mais sans apporter le tribut arriéré : le Grand Seigneur, irrité, le fit emprisonner, et la guerre fut résolue. Sultan-Suleïman se détermina à conduire lui-même cette nouvelle expédition contre la Hongrie, dans l'espoir d'effacer la honte du siége de Malte, en soumettant Erlau et Szigeth, qui lui avaient toujours résisté. Le 9 juin 1566, le pacha gouverneur de Bude, surnommé *Arslan* (le Lion), dans son impatience de combattre, assiégea, sans attendre la venue du Sultan, la ville de Palota; au bout de dix jours, l'arrivée des troupes impériales le força de se retirer. Le comte Eck de Salm, qui les commandait, surprit ensuite Tata et Wesprim, et brûla la superbe basilique fondée dans cette dernière ville par Étienne, roi de Hongrie.

Le 11 chewwal 973 (1er mai 1566), le Sultan se mit en marche, accompagné de tous ses vézirs, excepté Pertew-Pacha, qui était parti deux mois plus tôt, pour faire le siége de Gyula. Tourmenté par la goutte et affaibli par l'âge, le Grand Seigneur ne put faire la route à cheval, et voyagea en voiture. Le 13 zilhidjè (1er juin), l'armée campa dans la plaine de Tatar-Bazari; on y reçut la nouvelle de la naissance d'un arrière-petit-fils de Sultan-Suleïman, petit-fils de Sèlim-Khan et fils de Murad. Vingt jours après on atteignit Belgrade : les pluies avaient tellement grossi le Danube qu'il fut impossible de construire tout de suite un pont; une partie de l'armée passa le fleuve sur des barques; le Sultan attendit que le pont commencé à Sabacz fût terminé, et fit alors son entrée à Semlin, où le jeune Sigismond, fils de Zapolya, se rendit sur l'invitation de Suleïman. Le Grand Seigneur renouvela au prétendant à la couronne de Hongrie l'assurance de sa puissante protection, et lui rendit le territoire situé entre la Theiss et la frontière de Transylvanie. L'armée se disposa ensuite à partir pour Bude; mais ce plan de campagne fut modifié à cause de la nouvelle de la mort de Muhammed, sandjak-beï de Tirhala, dont le camp avait été surpris à Siklos par le comte Nicolas Zrini : Suleïman voulut se venger du général hongrois en lui enlevant Szigeth; en conséquence, l'armée s'achemina vers cette ville. A son passage à Harsany, le Sultan fit décapiter Arslan-Muhammed-Pacha, dont la conduite à Palota l'avait irrité, et auquel il ne pardonnait point de n'avoir pas su défendre Wesprim et Tata. Le gouvernement de Bude fut donné à Moustapha-Sokollovitch, neveu du grand vézir. Le 5 avril, le Sultan arriva devant Szigeth, et le siége commença immédiatement : le commandant de la place, le brave Zrini, décidé à périr plutôt que de se rendre, voulut mettre dans son héroïque défense une pompe solennelle et digne de la magnificence qu'étalait Suleïman : les remparts furent garnis de draperies rouges, ainsi que pour une fête, et la tour fut recouverte extérieurement de plaques d'étain brillantes comme de l'argent. Après trois assauts acharnés, les Ottomans, toujours repoussés, attendirent l'explosion d'une mine qu'ils avaient pratiquée sous le grand bastion : elle éclata le 20 safer 974 (5 septembre), ouvrant une large brèche aux remparts; dans la nuit qui suivit cet événement, Sultan-Suleïman expira. Sa mort, déterminée peut-être par les fatigues d'une campagne au-dessus des forces d'un vieillard, fut attribuée à une attaque d'apoplexie ou aux suites d'une

dyssenterie. Quelques heures avant sa fin, Suleïman, impatient de la résistance de Szigeth, avait écrit au grand vézir : « Cette cheminée n'a donc pas « cessé de brûler, et le gros tambour « de la victoire ne se fait donc pas « encore entendre (*)? »

Muhammed-Sokolli, voulant éviter le découragement qui s'emparerait de l'armée si elle apprenait la mort du Grand Seigneur, cacha avec soin cet événement, et fit même publier de prétendues lettres autographes du souverain, imitées par Dja'fer-Aga, premier silihdar de Sultan-Suleïman; le siége continua donc avec la même ardeur. Le 22 safer (8 septembre), il ne restait plus aux assiégés, pour dernier refuge, que la grosse tour; Zrini, voyant que tout espoir de salut était perdu, se décida à périr en héros : il s'habilla richement, prit sur lui les clefs de la forteresse et cent ducats de Hongrie : « Tant que ce bras pourra « frapper, dit-il, nul ne m'arrachera ces « clefs ni cet or..... » Il s'arma ensuite du plus ancien des quatre sabres d'honneur qu'il avait gagnés dans sa carrière militaire, et ajouta : « C'est avec « cette arme que j'ai acquis mes pre« miers honneurs et ma première « gloire; c'est avec elle que je veux « paraître devant le trône de l'Éternel, « pour y entendre mon jugement. » Il descend alors dans la cour de la forteresse, fait une courte harangue aux six cents braves qui lui restaient, donne ordre de mettre le feu à un mortier chargé de mitraille, et, s'élançant à travers la fumée et le désordre causé par l'explosion, va tomber au milieu des rangs ennemis. Pris vivant par les janissaires, Zrini est couché sur l'affût d'un canon et décapité à l'instant : sa tête, son chapeau et sa chaîne d'or furent envoyés au comte Eck de Salm, général des troupes impériales.

(*) *Odjak*, cheminée, ou plutôt *foyer*, sert à désigner métaphoriquement une *troupe*, une *maison*, une *famille ;* et dire que *le feu y brûle* ou *s'y est éteint* signifie qu'elle se maintient ou est détruite.

A peine les Ottomans se sont-ils précipités dans la tour, que le bruit se répand qu'elle va sauter : les chefs effrayés se hâtent d'ordonner la retraite; mais, avant qu'elle ait pu s'effectuer, l'explosion a lieu avec un horrible fracas, et trois mille hommes sont ensevelis sous les ruines de la citadelle.

Huit jours après la prise de Szigeth, des lettres de victoire furent expédiées au nom du Sultan à tous les souverains amis de la Porte, au chérif de la Mecque et aux gouverneurs des provinces. Les vézirs parvinrent à cacher encore, pendant trois semaines, à l'armée, la mort de Sultan-Suleïman; et grâce à cette mesure de prudence, déjà employée avec succès à la fin des règnes de Muhammed Ier, de Muhammed II et de Sèlim Ier, l'héritier du trône eut le temps d'arriver de Kutahiïé à Constantinople. En attendant, le grand vézir s'empara des rênes du gouvernement.

Le jour même de la mort de Suleïman, on avait appris la conquête de Gyula, que Pertew-Pacha assiégeait depuis le 5 juillet.

Sultan-Suleïman était âgé de soixante et quatorze ans et en avait régné quarante-huit; il avait le teint brun, l'aspect sévère; son front vaste était entièrement caché sous un turban qui lui descendait jusque près des yeux, et qui a été appelé *youçoufi :* c'était un bonnet de forme élevée, orné de deux plumes de héron; ce feutre disparaissait, presque jusqu'à son extrémité, sous les plis de la mousseline qui l'entourait, et qui était arrangée avec beaucoup d'art.

Sultan-Suleïman est un des souverains les plus remarquables de la race d'Osman : outre la gloire militaire que lui ont incontestablement acquise les treize campagnes qu'il dirigea en personne, il mérite celle du *législateur* par les lois et les statuts qui fixèrent l'organisation de son empire ; les beaux monuments d'architecture qu'il éleva, et les hommes célèbres qui vécurent sous lui, rehaussent encore l'éclat de cette brillante période. Nous

parlerons plus tard et en détail, dans les chapitres consacrés à la législation ottomane, du code qu'il promulgua (Kanoun-Namè). Quant aux monuments, nous citerons en première ligne la *Suleïmaniïè*. Ce superbe édifice, qui ne le cède peut-être qu'à Sainte-Sophie, est surtout admirable sous le rapport de la richesse des ornements et du fini parfait des détails. Il est composé de trois carrés contigus : dans le premier, nommé vestibule ou *harem* (enceinte sacrée), et dont la porte est un chef-d'œuvre d'architecture sarrazine, une superbe fontaine rappelle aux musulmans les devoirs de l'ablution; le second, consacré à la prière, est appelé *mesdjid*, mot dont les Espagnols ont fait *mezquita*, et les Français *mosquée;* le troisième carré, destiné à la sépulture, est désigné sous le nom de *jardin*, rewzè (*raouda*), comme la tombe de Mahomet à Médine. La coupole est modelée sur celle de Sainte-Sophie; le dôme principal est soutenu par quatre hautes colonnes de granit rouge à chapiteaux de marbre blanc; le tabernacle (*mihrab*), le siége (*kursi*), la chaire (*minber*), la plate-forme (*mastabè*) et la tribune du Sultan (*maksourè*), sont aussi en marbre blanc orné de belles sculptures. Les vitraux sont décorés de fleurs peintes ou des lettres dont se compose le nom de Dieu. Parmi les inscriptions placées au-dessus des portes, et sur quelques autres parties des murs, on remarque surtout le trente-sixième verset de la vingt-quatrième soura : « Dieu est la « lumière des cieux et de la terre. Sa lu- « mière est comme la fenêtre ouverte « dans le mur, où brille une lampe sous « le verre. Le verre brille comme une « étoile; la lampe est allumée avec de « l'huile d'un arbre béni; cette huile « ne vient ni de l'Orient ni de l'Occi- « dent..... et Dieu dirige vers sa lu- « mière celui qu'il veut. » Autour de la mosquée s'élèvent divers établissements de bienfaisance et de piété : une école primaire (*mekteb*); une cuisine des pauvres (*imaret*); quatre académies (*mèdrècès*); une école où l'on enseigne la tradition (*dar-ul-hadiss*); une école pour la lecture du Coran (*dar-ul-kyraïet*); une école de médecine (*mèdrècèi-thebb*); un hôpital (*dar-uch-chifa*); une auberge gratuite, caravansérail (*kiarwan-sèraï*); un hôpital pour les étrangers (*taw-khanè*); un réservoir pour distribuer les eaux (*sèbil-kkanè*), et une bibliothèque (*kitab-khânè*).

Outre la *Suleïmaniïè*, le prince dont cette mosquée porte le nom, en fonda encore six autres : celles des princes Muhammed et Djihanghir, à Topkhanè; la *Sèlimiïè*, élevée sur le tombeau de Sèlim I[er]; celle de la Khassèki ou de Khourrem-Sultane (*Roxelane*), près du marché des femmes (*Awret-Bazari*), et les deux mosquées de sa fille Mihr-Mah-Sultane, épouse de Rustem-Pacha, situées l'une à Scutari, l'autre à la porte d'Andrinople.

Parmi les monuments d'utilité publique élevés par Sultan-Suleïman, les plus remarquables sont l'aqueduc des quarante arches qui alimentait autant de fontaines, et les deux ponts de Tchekmèdjè (*Ponte grande* et *Ponte piccolo*). Nous passerons sous silence tous les autres édifices fondés par les ordres de ce prince, mosquées, aqueducs, ponts, tombeaux, fortifications, etc., dont la description détaillée nous entraînerait hors des bornes que nous nous sommes prescrites; nous dirons seulement qu'après le fondateur et le conquérant de Constantinople (Constantin et Muhammed-el-Fatyh), Sultan-Suleïman est le souverain à qui cette capitale doit le plus grand nombre d'embellissements.

Près de deux cents poëtes vécurent sous le règne de Suleïman, versificateur lui-même, peu distingué il est vrai, mais sachant du moins reconnaître le mérite des grands écrivains de son siècle et les récompenser en souverain : le plus éminent d'entre eux est Abdul-Baki, que les musulmans appellent aussi le *Sultan*, le *Khan* et le *Khakan* de la poésie lyrique.

Les historiens orientaux nous ont transmis le nom de deux cents légistes qui figurèrent à cette époque, et dont

une cinquantaine se distinguèrent par des ouvrages importants.

Malgré tous les droits incontestables de Suleïman aux titres de *législateur* et de *grand* que lui ont décernés ses contemporains, et que la postérité a confirmés, il est vrai de dire que c'est au sein de la haute prospérité où ce prince éleva l'empire ottoman que sont nés les germes de sa décadence. Un écrivain national en assigne, avec la plus grande justesse, les causes principales : l'habitude toute asiatique contractée par Suleïman sur la fin de ses jours, de ne plus présider lui-même le divan, dans le but d'entourer d'un prestige sacré la personne du souverain, en la dérobant à tous les yeux ; la promotion de ses favoris aux premières dignités de l'État, exemple dangereux qui ouvrait à l'intrigue la carrière que le talent et l'expérience auraient dû seuls parcourir ; l'influence du harem sur les affaires publiques ; la vénalité des charges ; enfin les richesses immenses et le pouvoir sans bornes accordés à ses grands vézirs Ibrahim et Rustem (*).

Ces fautes de Suleïman ne doivent pas cependant faire oublier ses grandes qualités, ses talents militaires, sa tolérance ; cet ordre et cette économie qui ne nuisaient point à la splendeur et à l'éclat qu'il savait déployer si à propos ; les principes de justice et de générosité qui le distinguaient ; enfin son amour des sciences et des lettres, et la protection éclairée qu'il leur accordait. Outre les surnoms de *Kanouni* et de *Sahyb-Kyran* dont nous avons déjà fait mention, les écrivains orientaux l'ont encore appelé *Sahyb-ul-'achirèt-il-kiamilè* (le possesseur des dix qualités parfaites, ou de la décade accomplie) (**).

(*) Sous les premiers Sultans, le traitement des grands vézirs n'était que de dix mille piastres : Suleïman l'éleva jusqu'à vingt-cinq mille en faveur d'Ibrahim-Pacha.

(**) Nous n'avons point approfondi la question des rapports diplomatiques entre la France et l'empire ottoman, établis sous le règne de Sultan Suleïman ; il nous a paru préférable d'en faire l'objet d'un chapitre spécial.

CHAPITRE XIII.

SULTAN-SÈLIM-KHAN II, SURNOMMÉ MEST (L'IVROGNE), FILS DE SULTAN-SULEIMAN.

Le 9 rebi'-ul-ewwel 974 (24 septembre 1566), Sultan-Sèlim arrivait à Kadikeuï (Chalcédoine), et envoyait le tchaouch Ali à Iskender-Pacha, kaïmmèkam de Constantinople. Ce dernier, qui ignorait encore la mort de Sultan-Suleïman, marqua le plus grand étonnement de ce message : aussitôt il donna ordre au bostandji-bachi et à l'aga du sérail de tout préparer pour la réception du nouvel empereur, qui le même jour fit son entrée au palais. Mihr-Mah-Sultane, sœur de Sèlim, fut la première à lui rendre visite : les hauts fonctionnaires furent admis ensuite au baise-main. Deux jours après cette cérémonie, le Sultan partit en toute hâte pour Belgrade, où il arriva le 6 octobre. En passant à Sofia, il envoya des officiers pour annoncer son avénement au roi de France, au châh de Perse et aux républiques de Venise et de Raguse. Cependant l'armée n'apprit le changement de règne que lorsque, quarante-huit jours après la mort de Suleïman, les lecteurs du Coran firent retentir autour de la tente impériale les paroles solennelles de la première soura. Sultan-Sèlim se rendit alors à la tente dressée sur une colline près de Belgrade ; il en sortit bientôt vêtu de deuil, pria auprès du char funèbre qui contenait la dépouille mortelle du grand Suleïman, et se retira en saluant à droite et à gauche. Les janissaires, voyant qu'il n'était pas question du denier d'avénement (*bakhchich* ou *djulouss-aktchèçi*), commencèrent à murmurer : ils disaient, dans leur insolence, *que les princes de la maison ottomane, pour arriver au trône, devaient passer sous le sabre des milices*. Sultan-Sèlim fit distribuer quelque argent aux troupes, mais sans parvenir à contenter les janissaires qui réclamaient trois mille aspres par tête, et en outre une gratification pour la

dernière campagne. Néanmoins, au bout de cinq jours, l'armée s'achemina vers Constantinople, où le corps de Suleïman fut déposé dans le tombeau qu'il s'était préparé. Le Sultan s'établit dans un palais situé à Khalkali, village près de Constantinople. Mais la révolte, qui n'était qu'assoupie, éclata de nouveau avec la plus grande violence. Le kapoudan-pacha voulut haranguer les mutins : il fut renversé de cheval et maltraité, ainsi que les vézirs ; les révoltés vinrent ensuite au-devant de Sèlim, en lui criant avec fureur : « Cède à l'ancien usage ! » Le Sultan, voyant l'impossibilité de refuser, octroya enfin aux janissaires leur demande, et tout rentra dans l'ordre. Outre la gratification accordée aux troupes, Sèlim, voulant honorer particulièrement le corps des oulémas, distribua de l'argent et des kaftans à plusieurs d'entre eux. Des fêtes brillantes célébrèrent en même temps les victoires de la dernière campagne et l'avénement de Sèlim : à cette occasion diverses promotions eurent lieu parmi les hauts fonctionnaires et les officiers du sérail.

Après la mort de Suleïman et la prise de Szigeth, les hostilités avaient continué entre les Impériaux et la Porte, malgré le désir de Maximilien d'obtenir la paix. Enfin, le 17 février 1568, à la suite de longues négociations, une trêve fut signée pour huit ans : entre autres conditions, l'empereur s'engageait à envoyer annuellement au Sultan trente mille ducats de Hongrie; les ambassadeurs de Maximilien en avaient déjà dépensé quarante mille en présents aux agents de la Porte, pour les disposer à écouter favorablement les propositions qui leur étaient faites.

A l'époque du séjour à Andrinople des plénipotentiaires autrichiens, Châh-Kouli-Sultan, gouverneur d'Érivan et ambassadeur du roi de Perse, arriva dans la seconde capitale de l'empire ottoman : il venait féliciter Sultan-Sèlim de son avénement au trône. L'envoyé persan se fit remarquer par la magnificence de son cortége et la richesse de ses présents : parmi ces dons on admirait surtout deux perles énormes du poids de quarante drachmes, et un rubis de la grosseur d'une petite poire. Lorsqu'il se rendit à l'audience du Sultan, l'ambassadeur, vêtu d'écarlate, la tête couverte d'un turban brodé d'or, montait un cheval dont les brillants harnais étaient ornés d'or, d'argent, de grenats et de turquoises. Châh-Kouli obtint du Grand Seigneur le renouvellement de l'ancien traité.

Dès que la nouvelle de la mort de Sultan-Suleïman fut connue en Arabie, Oulian-Oghlou, chef de la tribu nomade de Bèni-Omer, espéra pouvoir secouer le joug ottoman; mais délaissé par les Persans, sur le secours desquels il comptait, il fut défait aisément par les beïler-beïs de Chèhrezour et de Basra.

Le 1er mai 1568, Sohorowsky, ambassadeur du roi de Pologne, arriva à Constantinople, et resserra, par une nouvelle paix, l'alliance entre son souverain et la Porte. Au commencement de l'année suivante, le kapoudan-pacha partit avec quinze galères pour soumettre la garnison de Tripoli qui avait tué son gouverneur : dix autres bâtiments se dirigèrent sur la Morée pour réprimer les tentatives de révolte des Maïnottes et y élever une forteresse qui pût les tenir en respect.

En 977 (1569) Mahmoud-Beï fut envoyé à Paris, dans le but de demander au roi Charles IX la main de sa sœur Marguerite pour le prince Sigismond de Transylvanie, à qui le grand vézir promettait le trône de Pologne. Un autre ambassadeur, Ibrahim-Beï, porta cette même année à la cour de France le nouveau traité de commerce qui venait d'être conclu (*).

Vers cette époque, un de ces incen-

(*) Ce traité, négocié par Claude du Bourg, ambassadeur de Charles IX, concédait à la France la faculté d'établir des consuls dans le Levant, lesquels, ainsi que l'ambassadeur lui-même, avaient le droit de juger leurs nationaux. Les Français pouvaient disposer de leur succession, et s'ils

dies trop fréquents à Constantinople éclata dans cette ville avec une violence inouïe : malgré tous les moyens employés pour l'éteindre, il dura pendant sept jours et réduisit en cendres une grande partie de la capitale. Le grand vézir Muhammed-Sokolli fut sur le point de périr en cherchant à s'opposer au progrès des flammes.

Ce ministre, que Sultan-Suleïman avait légué à son fils Sèlim, sut maintenir sous ce dernier prince, les traditions de grandeur et de magnificence qu'il avait puisées auprès du monarque conquérant et législateur. Muhammed-Sokolli attacha son nom à la construction de la mosquée nommée *Sèlimiïè*, où le célèbre architecte Sinan déploya tout son talent; c'est encore sous son ministère que l'exécution du projet gigantesque de la réunion du Don et du Volga fut confiée au defterdar Kacim-Beï qui en avait eu l'idée première, entreprise qui, du reste, échoua complétement : comme il fallait bloquer Astrakhan pour pouvoir creuser le canal de jonction, les Ottomans, repoussés par une vigoureuse sortie des Russes, furent obligés d'abandonner en même temps le siége et les travaux commencés. En outre, le khan de Crimée Dewlet-Gheraï, qui craignait que la réussite de ce projet ne fût contraire à ses intérêts, exploita adroitement un préjugé des musulmans, qui leur fait regarder les pays du Nord comme interdits aux sectateurs de Mahomet : il leur représenta que dans ces climats, la nuit n'étant que de quatre heures, ils seraient obligés d'interrompre leur sommeil pour faire la prière du soir, deux heures après le coucher du soleil, et celle du matin, dès l'aurore, ou bien de transgresser les prescriptions du Coran (*). Ces insinuations, jointes au découragement qui s'était emparé des troupes ottomanes à la suite de leurs revers, firent sur elles le plus grand effet, et elles abandonnèrent leurs postes, malgré tous les efforts des chefs pour les retenir.

Craignant que ces hostilités ne rompissent entièrement les relations amicales qui existaient entre la Russie et la Porte, le czar Jean le Terrible envoya en ambassade à Constantinople l'officier Novosilzow : Sultan-Sèlim le reçut très-gracieusement, et l'affaire d'Astrakhan n'eut pas de suites.

A cette époque, Mouthahher, prince de la dynastie des Seïdiïès (**) qui régnait depuis longtemps dans l'Arabie heureuse (*Yèmen*), avait acquis dans cette contrée une grande influence et s'était décoré du titre de khalife. Cette circonstance éveilla l'attention de la Porte, et le grand vézir Muhammed-Sokolli chargea Lala-Moustapha, ancien grand maître de la cour de Sèlim, de conquérir l'Yèmen : Ouzdèmir-Oghlou-Osman fut nommé beïler-beï de cette contrée, et l'Albanais Sinan-Pacha, gouverneur de l'Égypte. Par suite de dissensions et de jalousie entre ces trois fonctionnaires, les deux premiers furent destitués, mais rentrèrent en grâce peu après. Sinan-Pacha se porta sur Sanaa, capitale de l'Yèmen,

mouraient intestats, leurs biens, recueillis par les consuls, devaient être transmis à leurs héritiers légitimes. Entre plusieurs autres avantages obtenus pour notre nation, on remarquait encore le droit accordé à nos ambassadeurs et consuls de réclamer les captifs français au pouvoir des musulmans, et l'engagement pris par la Porte, de traiter amicalement tout vaisseau français, de restituer ce qui aurait été enlevé à bord de nos navires, et de punir sévèrement les coupables de ces déprédations. Dans cet acte, Sultan-Selim, à l'exemple de son père, donnait au roi de France le titre de *Padichâh*.

(*) Lors de la conquête de la Sibérie par les Russes, *Tobolsk* comptait cependant une certaine quantité de musulmans parmi ses habitants; et aujourd'hui encore les contrées septentrionales à l'est de l'Obi et du Tobol ne sont point dépourvues de sectateurs de Mahomet.

(**) Les *Seïdiïès* sont surnommés *Mu'tèzèlè* (schismatiques), par les musulmans *sunnis* (orthodoxes). Cette secte, qui tire son nom de Seïd, frère de Muhammed-Bakir, fils du troisième imam Zeïnul'abidin, petit-fils d'Ali, gendre de Mahomet, doit pourtant ses doctrines religieuses à Wassil-Ben-Atta, instituteur de Seïd.

y arriva le 11 safer 977 (26 juillet 1569), s'en empara, ainsi que de plusieurs autres lieux fortifiés, et commença ensuite le siége du château de Kewkeban. Cette importante citadelle résista neuf mois, et ne capitula que le 12 zilhidjè 977 (18 mai 1570). Mouthahher conclut alors la paix avec la Porte, dont il reconnut la suzeraineté.

Sultan-Sèlim, longtemps avant de monter sur le trône, avait conçu le projet de soumettre l'île de Chypre: ce désir lui avait été suggéré principalement par un juif portugais, nommé Joseph Nassy (*), qui, devenu favori du prince, sut flatter tous ses penchants et surtout sa passion pour le vin : la supériorité de celui que l'on récolte en Chypre ne pouvait manquer d'inspirer au monarque qui a mérité le honteux surnom de *mest* (l'ivrogne), une violente tentation de s'emparer du pays qui produit cette précieuse boisson. Les flatteries de Nassy, qui ne cessait d'exagérer au Sultan la facilité avec laquelle on pourrait conquérir cette île, remplirent Sèlim d'un tel enthousiasme, que, dans un moment d'effusion et peut-être d'ivresse, il promit à son favori de le faire roi de Chypre: aussi le juif s'empressa-t-il de pousser le Sultan à cette conquête, dès que la soumission de l'Arabie et la paix avec l'Allemagne permirent de songer à de nouvelles entreprises. A ces suggestions se joignaient l'opinion du vézir Pialè et celle de l'ancien kapoudan-pacha Lala-Moustapha, qui tous deux inclinaient à la guerre, dans l'espérance de regagner par des victoires la faveur que des revers leur avaient fait perdre : enfin le mufti Ebou-So'oud acheva de convaincre Sèlim de l'urgence de la guerre avec Venise, en rendant un fetwa par lequel il émettait la doctrine que l'on n'était pas lié par des traités conclus avec les infidèles, et que la violation de la foi jurée devenait une œuvre pieuse et méritoire, dès qu'il en résultait une conquête. En conséquence l'interprète Mahmoud et le tchaouch Kobad furent envoyés à Venise, et offrirent au doge l'impérieuse alternative de la cession de l'île de Chypre ou de la rupture de la paix. Le sénat, indigné, fut unanime dans son refus, et la guerre fut décidée. Le grand vézir Muhammed-Sokolli, ennemi secret de Nassy, chercha vainement à détourner le Sultan de l'entreprise contre Chypre, en l'engageant à secourir les Maures d'Espagne, qui étaient venus implorer son appui : Sèlim se contenta de faire aux ambassadeurs de Mansour de riches présents, et les congédia en leur promettant son assistance dès que la guerre avec Venise serait terminée. Lala-Moustapha et Pialè furent mis à la tête de l'expédition; le premier, avec le titre de sèrasker, avait sous ses ordres les troupes de débarquement, et le second, comme kapoudan-pacha, commandait l'escadre, composée de trois cent soixante voiles. Pialè-Pacha ouvrit la campagne par une descente dans l'île de Tine, qu'il espérait enlever par surprise; mais la résistance invincible de Jérôme Paruta, gouverneur de la citadelle, obligea les Ottomans à se retirer, après avoir ravagé le pays. Leur flotte se dirigea alors vers le golfe de Fènika (l'ancien Phoinicos), et le 1er août 1570 (978) elle jeta l'ancre dans la rade de Limassol, débarqua sans obstacles, et s'empara sans coup férir du fort de Leftari: pour récompenser les habitants qui s'étaient rendus à la première sommation, le sèrasker épargna leur vie et leurs biens; mais les Vénitiens, ayant surpris la place pendant la nuit, punirent la défection de la garnison en la massacrant tout entière. Vers la mi-août l'artillerie se trouva débarquée, et le siége de Nicosie (l'ancienne *Limosia*) fut résolu : cette ville, appelée par les musulmans *Lefkochè*, est la capitale de l'île de Chypre, au centre de laquelle elle s'élève sur une colline: cette position en aurait fait une place presque inexpugnable si la trop grande étendue de ses murailles n'en eût rendu

(*) Ce juif avait été chargé du gouvernement des îles de l'Archipel dont se composait le duché de Naxie, lorsque, en 1566, la Porte en dépouilla le dernier duc, qui mourut à Constantinople.

la défense très-difficile. La ville entière avait été convertie en forteresse, et sa garnison s'élevait à dix mille hommes. Elle repoussa trois assauts avec la plus grande bravoure; mais l'armée assiégeante ayant été renforcée par vingt mille soldats de marine sous les ordres du kapoudan-pacha, Nicosie fut prise de vive force, le 9 septembre 1570, et livrée pendant huit jours à toutes les horreurs du meurtre et du pillage. Les Ottomans, après avoir massacré les défenseurs de la ville, avaient chargé sur plusieurs navires leur butin, dans lequel étaient compris deux mille jeunes gens des deux sexes : une femme grecque ou vénitienne mit le feu aux vaisseaux prêts à sortir du port, et ravit ainsi aux vainqueurs le fruit le plus précieux de leur conquête. Baffa (*Paphos*), Limassol (*Amathonte*), Larnaca, Cerçyne (autrefois *Karkynia*), tombèrent au pouvoir des Osmanlis, peu après la chute de Nicosie. La tête de Dandolo, provéditeur de cette dernière ville, fut portée au gouverneur de Famagouste (en turc *Magousa*) par le beïler-beï de Mèr'ach, qui, en lui présentant ce sanglant trophée comme un sinistre avertissement du sort qui l'attendait, le somma de se rendre. Trois jours après le sèrasker était devant Famagouste : le siége commença immédiatement, malgré la saison avancée (septembre); mais bientôt la rigueur du froid et l'éloignement de la flotte ottomane, qui était retournée à Constantinople, obligèrent Moustapha de changer le siége en blocus. Le 23 janvier 1571 (978), les assiégés reçurent un renfort de seize cents hommes, et des approvisionnements que Marc-Antoine Quirini, commandant douze galères vénitiennes, parvint à introduire dans la place en coulant bas quelques navires ottomans. Au printemps suivant, le kapoudan-pacha reparut avec son escadre devant Chypre, et les travaux recommencèrent avec la plus grande activité : un fossé de trois milles de longueur et d'une profondeur telle qu'un homme à cheval y passait sans être vu du dehors, fut pratiqué autour de la place; dix forts s'élevèrent derrière le chemin creux, et cinq batteries foudroyèrent les remparts. Les assiégés, déterminés à une résistance désespérée, renvoyèrent huit mille habitants qui ne pouvaient être utiles à la défense de la ville, et que les musulmans eurent la générosité d'épargner. La garnison de Famagouste ne se composait que de sept mille hommes, et ses fortifications étaient délabrées; mais l'intrépide Bragadino, qui la commandait, fit réparer les murailles, établit une fonderie de canons, et, mettant à profit toutes les ressources que lui fournissait son esprit actif et entreprenant, il inspira son ardeur à la garnison, et fit présager aux assiégeants la résistance terrible qu'ils devaient éprouver. Dans les premiers jours de mai, une mine creusée par les Ottomans éclata en renversant une partie des murs : un assaut qui suivit immédiatement cette explosion fut tenté sans succès : cinq autres attaques générales eurent lieu dans l'espace de deux mois et demi, et furent toujours victorieusement repoussées; malheureusement pour les assiégés ils eurent aussi à lutter contre le fléau de la famine : le 1[er] août, la garnison ayant épuisé ses dernières ressources, se résigna à capituler; le sèrasker lui accorda les conditions les plus honorables, et témoigna beaucoup d'admiration pour les braves défenseurs de Famagouste; mais ces démonstrations bienveillantes cachaient d'indignes projets : Moustapha-Pacha ayant exigé, contre la teneur du traité, qu'on lui livrât comme otage le jeune Antoine Quirini, Bragadino ne put cacher son indignation; il éclata en violents reproches : Moustapha, furieux, le fit garrotter et avec lui trois autres chefs supérieurs; ceux-ci furent massacrés à l'instant sous les yeux de Bragadino, à qui on coupa le nez et les oreilles, le réservant à de plus longs tourments, en effet, dix jours après, sous le prétexte de représailles, il fut livré aux bourreaux : on commença à le hisser sur une vergue, d'où on le plongea à plusieurs reprises dans la mer; on le força ensuite à porter des paniers

pleins de terre pour la reconstruction des bastions; et enfin il fut écorché vif. Moustapha et le bourreau lui criaient pendant cet affreux supplice : « Où « donc est ton Christ? pourquoi ne « vient-il pas à ton secours? » Au milieu de ces cruelles tortures, le héros chrétien ne laissa pas échapper une plainte, et rendit le dernier soupir en récitant à haute voix les versets du *miserere*. Après sa mort, son corps fut écartelé et exposé sur les batteries; sa peau, remplie de foin, fut promenée dans le camp et dans la ville, pendue ensuite à une vergue, et envoyée, avec sa tête et celle de trois autres chefs, à Constantinople, où elle fut exposée dans le bagne. Plus tard, les restes de Bragadino furent rendus aux Vénitiens, qui les inhumèrent avec les plus grands honneurs. Le 15 septembre 1571 (979) Moustapha-Pacha quitta l'île de Chypre (*), et quelques semaines plus tard, il rentra à Constantinople.

Pendant le siége de Famagouste, divers événements militaires se passaient en Dalmatie : l'amiral vénitien Veniero surprenait la ville de Sobot (*Sopoto*); le kapoudan-pacha ravageait Candie, Cérigo (l'ancienne *Cythère*), Navarin, Zante, Céphalonie, Butrinto, Lesina, Curzola, et soumettait les places d'Oulgoum (*Dulcigno*), de Bar (*Antivari*) et de Budna. La flotte relâcha ensuite à Avlona (*la Valona*), et de là se rendit à Saseno, où elle attendit de nouveaux ordres.

Cependant le grand vézir Muhammed-Sokolli, malgré la prise de Nicosie, inclinait toujours à la paix; il laissa entendre aux Vénitiens qu'il traiterait volontiers avec un envoyé de la république; en conséquence cette puissance accrédita un ambassadeur auprès de la Porte; mais lorsque les hostilités eurent recommencé en Dalmatie, Venise rompit toute négociation et entra dans la ligue que le pape et le roi d'Espagne venaient de conclure contre les Ottomans. En septembre 1571, le célèbre Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, partit de Messine avec une flotte de soixante-dix-neuf voiles. Douze galères du pape, sous les ordres de Marc-Antoine Colonna, et cent quatorze bâtiments de diverses grandeurs, commandés par l'amiral vénitien Veniero, se joignirent aux forces espagnoles et composèrent une escadre de plus de deux cents navires : le kapoudan-pacha Muezzin-Zadè-Ali-Pacha, ayant sous ses ordres Ouloudj-Ali, beïler-beï d'Alger, Haçan-Pacha, fils de Khair-uddin Barberousse, et seize autres sandjak-beïs, était mouillé dans le golfe de Lépante avec trois cents voiles. Les chrétiens arrivèrent le 7 octobre 1571 à la hauteur de cinq petites îles, sur la côte d'Albanie, nommées aujourd'hui *Curzolari* et autrefois *Echinæ*. Les vaisseaux ennemis ne tardèrent pas à se montrer : les deux armées navales se rangèrent en ordre de bataille et s'examinèrent longtemps en silence : enfin un coup de canon à poudre, tiré par le vaisseau amiral ottoman, auquel Don Juan répondit par un boulet de gros calibre, donna le signal du combat : il dura une heure avec le plus grand acharnement et sans que la victoire parût pencher d'aucun côté; enfin le kapoudan-pacha Muezzin-Zadè tomba, frappé de mort par une balle; les Espagnols sautèrent à l'abordage, coupèrent la tête de l'amiral ottoman, et la portèrent à Don Juan qui repoussa avec dégoût ce gage sanglant de sa victoire. Ce triomphe éclatant coûta aux alliés quinze galères et huit mille hommes, parmi lesquels étaient le provéditeur Barberigo et vingt-neuf autres nobles des premières familles vénitiennes : le célèbre auteur de Don Quichotte, Miguel Cervantes, se trouvait à cette bataille, il eut le bras gauche grièvement blessé, et en resta estropié toute sa vie. Mais les pertes des Ottomans furent incomparablement

(*) Les revenus de l'île de Chypre furent affectés depuis à l'entretien des grands vézirs : ils l'affermaient à un sous-gouverneur pour la somme de trois cent vingt-cinq mille piastres par an, dont le fisc prélevait cent soixante-dix mille. Dans la suite, une grande portion de ces revenus devint l'apanage de *la Sultane Validè* (mère du Sultan régnant).

plus fortes : trente mille d'entre eux périrent, deux cent vingt-quatre vaisseaux brûlèrent ou se brisèrent sur les côtes; près de quatre cents canons, plus de trois mille prisonniers, les pavillons de pourpre, les fanaux dorés, les queues de chevaux du sèrasker tombèrent au pouvoir des vainqueurs, et quinze mille esclaves chrétiens furent délivrés. Ouloudj-Ali, beïler-beï d'Alger, qui commandait l'aile droite, parvint à se sauver avec quarante galères, seul reste de la formidable escadre ottomane.

Cette bataille mémorable causa une sensation profonde chez les chrétiens. Marc-Antoine Colonna monta au Capitole, comme les anciens triomphateurs romains, et déposa sur l'autel de la Vierge une *colonne* d'argent, par allusion à son nom. Une statue lui fut votée par le sénat; l'église où il avait remis son offrande fut embellie de dorures et de peintures qui font l'admiration des connaisseurs, et le pape Pie V lui fit don de soixante mille ducats. L'Europe entière répéta l'ingénieux éloge que ce pontife fit de Don Juan d'Autriche, en lui apliquant si heureusement ces paroles de l'Evangile : « *Fuit homo missus à Deo, cui* « *nomen erat Joannes.* » Venise, en commémoration de la victoire de Lépante, institua une fête religieuse et nationale à la date du 7 octobre, anniversaire du plus grand triomphe qui eût été remporté jusqu'alors sur les ennemis de la chrétienté.

Les historiens ottomans racontent que lorsque Sultan-Sèlim reçut la nouvelle de l'anéantissement de sa flotte, il en fut tellement atterré qu'il resta trois jours sans vouloir prendre de nourriture; prosterné le visage contre terre, s'humiliant sous le bras de Dieu, il le supplia d'avoir pitié de son peuple; le quatrième jour, il prit en main le Coran, y lut avec respect deux *soura* (chapitres), puis, fermant le livre saint et le rouvrant au hasard, il tomba sur cet *aiet* (verset) : « Au nom de Dieu « miséricordieux et plein de compas« sion, je souffre à cause de la victoire « des chrétiens sur les habitants de « la terre; ils n'auront pas lieu à l'ave« nir de s'applaudir de la victoire. » Sèlim regardant ces paroles comme un oracle qui lui annonçait que la colère divine était satisfaite, reprit courage, et ne songea plus qu'à réparer promptement ce désastre. Suivant les mêmes auteurs orientaux, ce revers des armes ottomanes avait été annoncé prophétiquement par la chute du plafond en bois du temple de la Mecque : le Sultan le fit reconstuire en pierre, disant qu'il serait ainsi l'emblème de la solidité de son empire.

Peu de jours après la bataille de Lépante, l'ambassadeur vénitien Barbaro demanda audience au grand vézir, et y vint dans l'appareil le plus pompeux, comme pour humilier les vaincus; devinant son intention, Muhammed-Sokolli lui adressa ces paroles : « Tu nous « crois abattus sans doute par le revers « que nous venons d'éprouver, et tu « viens jouir de notre défaite; mais « apprends que si vous nous avez fait « la barbe de près en battant notre « flotte, nous, en vous arrachant le « beau royaume de Chypre, nous vous « avons privé d'un bras; or un bras « coupé ne peut renaître, tandis que « la barbe rasée repousse plus épaisse « et plus vigoureuse que jamais. » En effet, au mois de juin suivant, les pertes énormes de la marine ottomane étaient déjà réparées, grâce à la persévérance et à l'activité du grand vézir, et surtout aux éléments de force et de prospérité que l'empire avait en lui-même. « Sa richesse et sa puissance « sont telles, dit à cette occasion Mu« hammed-Sokolli, que, s'il le fallait, « on ferait des ancres d'argent, des « cordages de soie et des voiles de « satin. » Ouloudj-Ali, qui avait sauvé une portion de l'escadre, fut promu au grade de kapoudan-pacha, et changea, d'après la volonté du Sultan, le nom d'*Ouloudj* en celui de *Kylidj* (sabre).

La flotte ottomane, forte de deux cent cinquante voiles, se mit en mer, et rencontra l'escadre chrétienne, d'abord près du promontoire de Matapan et ensuite devant l'île de Cérigo,

sans qu'il en résultât autre chose que de légères escarmouches : le kapoudan-pacha se rendit alors à Modon et à Navarin où, deux siècles et demi plus tard, la marine ottomane devait éprouver encore un immense désastre ; et il rentra à Constantinople après avoir perdu seulement quelques galères. Pendant cette campagne la mésintelligence avait éclaté entre les chefs de la flotte chrétienne ; et Venise, voyant qu'elle ne pouvait compter sur la coopération de ses alliés, se décida à faire des ouvertures de paix à la Porte. Le 7 mars 1573, fut signé un traité tout à l'avantage de cette dernière puissance : c'est ainsi que se vérifièrent les paroles du grand vézir à l'ambassadeur de Venise, et que fut perdu tout le fruit que les chrétiens auraient dû retirer de la glorieuse victoire de Lépante!

Tandis que Venise, se détachant de la sainte ligue, faisait sa paix avec le Sultan, l'Espagne méditait de nouvelles conquêtes : la ville de Tunis avait été prise par Ouloudj-Ali pendant le siége de Nicosie; mais le fort de la Goulette (Khalk-ul-Wadi) était resté au pouvoir des Espagnols. Le 7 octobre 1572, premier anniversaire de la bataille de Lépante, Don Juan d'Autriche partit de Sicile avec quatre-vingt-dix voiles et vogua vers l'Afrique. Son nom seul répandit la terreur parmi les musulmans qui s'enfuirent à son approche, le laissant maître de Tunis et de l'artillerie qui couvrait les remparts. Don Juan fit élever une nouvelle forteresse et laissa dans la ville une garnison de huit mille hommes. Dix-huit mois après (août 1574), quarante mille Ottomans, commandés par Sinan-Pacha, reprirent cette place, emportèrent d'assaut le château de la Goulette, en firent sauter les fortifications, et s'emparèrent aussi de la citadelle appelée *Bastion de Tunis*, que Don Juan avait fait construire.

Bogdan, prince de Valachie, entretenait avec la Pologne des relations qui avaient éveillé les inquiétudes de la Porte : profitant du mécontentement du Grand Seigneur, un aventurier ambitieux, nommé Jean Iwonia, sollicita l'investiture de la principauté de Bogdan et un secours de vingt mille hommes : il obtint l'un et l'autre. Sigismond-Auguste, roi de Pologne, s'employa vainement en faveur de son allié Bogdan ; il fallut en venir aux mains; et l'avant-garde ottomane, commandée par Iwonia, fut battue par les Polonais; mais Sigismond étant mort sur ces entrefaites (7 juillet 1572), ils cédèrent la place forte de Khotchim à Iwonia, qui, à ce prix, promettait de cesser les hostilités; mais dès qu'il fut en possession de cette ville, il demanda qu'on lui livrât Bogdan et son frère Pierre : Bogdan venait de périr victime des soupçons d'Iwan le Sévère, czar de Russie; Pierre seul fut donc remis aux Ottomans, et mourut à Constantinople.

Iwonia, maître de la Moldavie, la gouverna en tyran; mais, ayant refusé (1574) de payer à la Porte le tribut qu'elle venait de fixer à cent vingt mille ducats, au lieu de soixante mille, il fut détrôné par une armée ottomane sous les ordres du kapoudji-bachi Djighala-Zadè : celui-ci, dans un entretien qu'il eut avec son prisonnier, s'emporta contre lui, et lui porta deux coups de sabre; les janissaires se précipitèrent alors sur Iwonia, et lui tranchèrent la tête; elle fut envoyée à Yassi, et clouée à la porte de son palais.

Ces divers événements militaires n'empêchaient point la Porte d'entretenir des relations diplomatiques très-suivies avec la Pologne, la Russie, la France et l'Autriche : la trêve avec cette dernière puissance fut renouvelée pour huit ans; la France envoya deux ambassades, l'une relative au traité de la Porte avec Venise, l'autre à l'avénement au trône de Pologne de Henri de Valois (depuis Henri III, roi de France). Le Sultan lui-même écrivit, en 1574, au roi Charles IX.

Zapolya, voïvode de Transylvanie, était mort en 1571; son successeur Bathory mit le plus grand empressement à payer le tribut annuel au Sultan, et lui demanda sa protection :

Sèlim envoya à Bathory par un tchaouch le diplôme d'investiture, la massue et le drapeau. Ce nouveau voïvode était en danger de perdre sa principauté par les intrigues du Valaque Bekes, qui promit au grand vézir Sokolli un anneau du prix de dix mille ducats, et une somme quatre fois plus forte, s'il le faisait nommer voïvode; il s'engageait, en outre, à payer au Sultan le double du tribut convenu : mais Bathory sut, par des présents considérables, détruire tout l'effet des offres de son antagoniste.

En 980 (1572), l'apparition d'une comète était venue jeter l'effroi dans l'âme de Sèlim, prince superstitieux, et surtout fort imbu des idées du fatalisme. Cet événement naturel, mais que l'ignorance des peuples a toujours regardé comme un prodige de mauvais augure, annonçait (suivant les prédictions des astrologues, rapportées par les auteurs orientaux) de grands désastres : quarante jours après, des pluies continuelles causèrent une inondation dans les provinces d'Asie et d'Europe; le fléau dévastateur ravagea Magnésie, Kutahiïè, Andrinople, menaça d'emporter la sainte maison de la Kaaba, à la Mecque, et rendit impraticables pendant longtemps les ponts et les routes; un tremblement de terre renversa une portion de Constantinople; un incendie éclata dans les cuisines du sérail et détruisit les offices et les caves; enfin la mort du célèbre mufti Ebou-So'oud vint couronner toutes ces calamités, et plongea Sèlim, qui avait la plus profonde vénération pour ce grand cheikh de l'islamisme, dans une tristesse insurmontable. Peu de temps après, le Sultan alla visiter une nouvelle salle de bains (Kouçour-Hamam) qu'il faisait construire dans la partie orientale du sérail, entre l'appartement des femmes et celui des hommes : ce bel édifice est bâti en pierre de taille et divisé en quarante chambres, toutes revêtues de marbre. L'humidité des murs, qui venaient à peine d'être terminés, ayant saisi le prince, il but, pour se réchauffer, un flacon de vin de Chypre, dont les fumées lui montèrent bientôt à la tête, il chancela, et tomba sur les dalles glissantes : on s'empressa de le porter dans son lit, mais il était déjà en proie à une fièvre violente : onze jours après (le 27 cha'ban 982, 12 décembre 1574), il avait cessé de vivre.

Le règne de Sultan-Sèlim, qui fut seulement de huit années lunaires et ne présente qu'un petit nombre de ces faits brillants qui s'impriment dans la mémoire des peuples, ne peut soutenir le parallèle avec le règne si long et si glorieux du grand Suleïman. Sèlim lui-même était un prince bien inférieur à son illustre père : dès son bas âge, il montra un penchant décidé pour le vin, la dissipation et les plaisirs. Son sérail était rempli de musiciens, de bouffons, de chanteurs et d'esclaves. N'étant encore que *gouverneur de Kutahiïè*, il demanda un jour, au milieu d'une orgie, à son favori Djèlal-Beï ce que le peuple pensait de l'héritier présomptif du trône : Djèlal-Beï, à qui les vapeurs du vin faisaient oublier son rôle de courtisan, lui répondit librement que les grands, le peuple et l'armée adoraient ses frères autant qu'ils le méprisaient lui-même à cause de sa vie dissolue et indigne d'un prince : « Que « mes frères, répliqua Sèlim en riant « aux éclats, mettent leur confiance « dans les secours des hommes; la « mienne est dans le bras du Tout-« Puissant, et dans ma résignation aux « décrets irréfragables du ciel. Je ne « songe qu'aux plaisirs du jour : l'ave-« nir ne m'inquiète pas. » A peine fut-il monté sur le trône, qu'il révoqua l'édit de Suleïman contre le vin, au grand scandale des mahométans austères : cette conduite, opposée aux prescriptions du Coran, fournit le sujet de mille épigrammes, et valut à Sèlim le surnom de *Mest* (ivrogne); dès lors l'usage des liqueurs fermentées devint presque général sous son règne; les gens de loi, les ministres de la religion, ne se faisaient aucun scrupule d'en boire publiquement, et même d'en vendre; on entendait souvent les gens du peuple dire à haute voix : « Où irons-nous aujourd'hui

chercher notre vin? chez le mufti ou chez le cadi?... »

Sultan-Sèlim construisit deux mosquées, la *Sèlimiiè*, à Constantinople, et une autre à Andrinople; il fit élever un château fort à Navarin; il commença la restauration du temple de la Mecque, *Mesdjid-Chèrif*, au milieu duquel s'élève *la Kaaba;* et fonda deux académies près de Sainte-Sophie; mais ces dernières entreprises ne furent achevées que sous Murad III, son fils et son successeur.

Les événements les plus remarquables du règne de Sèlim, tels que la conquête de Chypre, de l'Yémen, quelques autres expéditions glorieuses, l'achèvement du pont de Tchekmèdjè, etc., sont plutôt l'ouvrage du grand vézir Muhammed-Sokolli, dépositaire des pensées de Suleïman, et continuateur de son système, que le résultat des méditations politiques ou de la bravoure de Sultan-Sèlim, l'un des princes les moins distingués de la race d'Osman, et le premier d'entre eux qui se soit livré à tous les excès de la vie efféminée du sérail. Par suite de ce penchant à la mollesse, il crut pouvoir se dispenser de commander en personne ses armées; cet exemple fut imité par ses successeurs; et l'abandon de cet usage a sans doute contribué à affaiblir l'esprit guerrier d'une nation autrefois si belliqueuse. Sèlim renonça même au plaisir de la chasse, cette image de la guerre; et c'est depuis cette époque que le goût de ce divertissement, pour lequel les premiers sultans avaient une véritable passion, s'est évanoui dans la maison ottomane.

CHAPITRE XIV.

SULTAN-MURAD-KHAN III, FILS DE SULTAN-SÈLIM-KHAN II.

Neuf jours après la mort de Sultan-Sèlim, le 7 ramazan 982 (21 décembre 1574), son fils aîné Murad arrivait à Constantinople. Il avait quitté Magnésie, et était venu s'embarquer à Moudania, sur la rive méridionale de la mer de Marmara. La nuit même de son entrée au sérail il fit étrangler ses cinq frères; le lendemain, il reçut les hommages de tous les officiers de sa maison; lorsque cette cérémonie fut terminée, ceux-ci, rangés silencieusement autour du sultan, attendirent avec anxiété qu'il leur adressât la parole. C'est une superstition très-accréditée chez les musulmans, comme autrefois chez les Grecs et les Romains, et même encore parmi les nations modernes, que les premiers mots prononcés par le nouveau monarque pronostiquent infailliblement le bonheur ou le malheur de son règne. Aussi ce fut avec la plus grande tristesse que les courtisans entendirent sortir de la bouche de Murad ces paroles de mauvais augure: « *J'ai faim; qu'on me* « *donne à manger!* » — Une famine qui affligea cette même année Constantinople et diverses provinces de l'empire, vint confirmer cette opinion populaire; et les guerres et les dissensions intestines qui rendirent si désastreux le règne de Murad III, ne firent que donner plus de force aux préjugés dominants.

Après les prières des funérailles, le corps de Sèlim II fut inhumé à Sainte-Sophie, et huit jours plus tard ses cinq fils furent déposés à ses pieds. Le Sultan, qui les avait fait périr, distribua des aumônes et fit psalmodier le Coran pour le salut de leurs âmes. Les janissaires et les autres troupes reçurent ensuite cent dix bourses d'or. Diverses promotions et quelques destitutions eurent lieu; et quatre cents prisonniers chrétiens furent mis en liberté.

Le premier acte administratif de Sultan-Murad fut une ordonnance qui interdisait aux musulmans l'usage du vin (*): elle fut provoquée par l'inso-

(*) Cette mesure est analogue à ce qui se passe dans d'autres États, où il est d'usage à l'avénement d'un prince, de recommander aux peuples une observation plus sévère des lois et des prescriptions religieuses; on l'a même vu récemment dans la Grande-Bretagne, lorsque la reine Victoire est montée sur le trône (1837). Les plus

lence de quelques janissaires ivres, qui apostrophèrent le Sultan un jour qu'il passait devant la taverne où ils buvaient. Habitués à la licence du règne de Sélim II, les soldats s'irritèrent de cette prohibition, maltraitèrent le *soubachi* (prévôt), et menacèrent le grand vézir et même le Sultan. Cette audace intimida Murad, qui révoqua son édit, à condition que les troupes ne troubleraient pas la tranquillité publique; mais il punit l'aga des janissaires de l'indiscipline de ses soldats; ce chef fut destitué et remplacé par un renégat italien, qui avait transformé son nom de *Cicala* en celui de *Djighala*.

Les relations diplomatiques avec les diverses puissances européennes continuèrent activement sous le nouveau règne : les anciennes capitulations avec Venise furent confirmées; la Pologne, sur la recommandation de Murad, choisit pour roi le voïvode de Transylvanie Bathory ; l'empereur d'Allemagne envoya le présent d'usage; et, trois mois plus tard, son ambassadeur reçut, de la part de Murad, la ratification du traité de paix (juillet 1575). Les impériaux restèrent maîtres de Kallo, et les Ottomans des quatre châteaux de Fonyod, Diveny, Kekkoe et Somosko. La France seule, gouvernée alors par Henri III, qui venait d'abandonner le trône de Pologne, ne conserva pas l'amitié de la Porte, et l'évêque d'Acqs, chargé d'affaires français, quitta Constantinople.

Cependant, malgré le traité conclu avec Maximilien, les hostilités entre l'Autriche et la Porte n'en continuaient pas moins : les beïs de Gran et de Stuhlweissenbourg menacèrent Ujvar et Palota; quelques villages furent brûlés, et les environs de Papa et Dotis saccagés jusqu'à Kopraïnis. Les sandjak-beïs de Pakariz, d'Huina, de Poschega, de Bosna-Sèraï, et l'alaï-beï de Wellaï, réunirent deux mille hommes, battirent le brave capitaine de la Carniole, Herbaert, baron d'Auersperg, qui fut pris et eut la tête tranchée; cette tête et celle d'un autre chef figurèrent dans l'entrée triomphale de Ferhad-Beï à Constantinople; elles furent ensuite achetées au bourreau par le baron d'Ungnad, ambassadeur de l'empereur, qui les envoya dans la Carniole, où elles furent inhumées.

A ces violations du traité de paix qui signalèrent le début du règne de Murad, vinrent se joindre les violations du droit des gens. Sous prétexte d'espionnage, le drogman de Venise fut chassé du divan, et celui de France fut obligé, pour sauver sa tête, d'embrasser l'islamisme; un autre agent étranger, Dominique Mossbach, de Tubingue, conduit au divan la chaîne au cou, y reçut cinquante coups de bâton.

L'empereur Rodolphe ayant succédé, en 1576, à Maximilien, renouvela pour huit années la trêve avec la Porte (1er janvier 1577), ce qui n'empêcha pas les Ottomans de se livrer sur les frontières à de continuelles incursions que l'archiduc Charles, gouverneur de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole et du cercle de Goritz, prit le parti de repousser avec vigueur, sans égard au traité, qui n'existait plus, pour ainsi dire, que de nom. Malgré ces sanglants démêlés, la trêve ne fut pas considérée comme rompue, et l'Autriche envoya le présent annuel d'usage, que la Porte s'obstinait à regarder comme un tribut. Par l'in-

glorieux ancêtres de Sultan-Murad III lui avaient donné un exemple imité par ses successeurs ; et la prohibition des liqueurs fermentées (*muskirat*), prescrite par le Coran, est jugée devoir être le premier acte du khalife, le conservateur naturel de la pureté de la foi, et le modèle des bonnes mœurs publiques, auxquelles l'usage de ces liqueurs porte de si graves atteintes. Nous ne pouvons pas nous dissimuler que chez les chrétiens, l'abus des boissons plus ou moins alcooliques, avantageux sous beaucoup de rapports à l'État et aux particuliers, est trop souvent la source de crimes, de démoralisation et de désordres affreux. Or chez les musulmans *l'usage* devient *abus immédiat ;* et ce fait peut expliquer la rigueur théorique de leur loi.

fluence directe de cette dernière puissance, le voïvode Étienne Bathory avait échangé son duché de Transylvanie contre le trône de Pologne; un traité fut conclu avec le nouveau roi, le 14 décembre 1576. D'après cet acte, la Pologne devait être à l'abri des incursions des Tatares, qui n'en continuèrent pas moins à dévaster le territoire polonais. Aux plaintes des ambassadeurs de Bathory, le Sultan répondit par des récriminations sur les ravages de quelques chefs polonais aux frontières de la Moldavie, et tout resta de part et d'autre dans le même état.

Venise et Florence renouvelèrent leurs capitulations avec la Porte. L'Espagne présenta au divan, le 7 février 1578 (fin de 985), un projet de trêve, qui ne put être signé qu'après cinq ans de négociations. En 1579, la reine Elisabeth d'Angleterre brigua l'amitié de Sultan-Murad, et en obtint un traité de commerce favorable à la Grande-Bretagne. L'année précédente, quelques modifications avaient été apportées aux capitulations conclues avec la France quarante-cinq ans auparavant; enfin la Suisse chercha à établir des rapports avec l'empire ottoman, qui accueillait très-bien les propositions que lui faisaient les diverses puissances chrétiennes, d'abord en vertu du grand principe de la politique ottomane: *la Sublime Porte est ouverte à tous ceux qui viennent y chercher secours*, mais surtout à cause des embarras occasionnés par les préparatifs de la guerre avec la Perse.

En 1578, le chérif de Fez, Muleï-Abdul-Mèlik, soutenu par une flotte et une armée ottomanes, remporta à Wadi-us-Seïl (Vallée du Torrent) une victoire complète sur Muhammed-Al-Moustanser et sur les Portugais ses alliés, commandés par le roi Sébastien, qui périt dans cette journée ainsi qu'Al-Moustanser. A la réception de cette nouvelle, Muleï-Abdul-Mèlik étant mort de joie, suivant l'assertion d'un historien oriental, son fils Muleï-Ahmed lui succéda, et envoya à Sultan-Murad un ambassadeur chargé de riches présents. Cette même année fut signalée par plusieurs événements malheureux, attribués à l'influence d'une comète apparue en 1577; la peste ravagea Constantinople et l'Italie, et la mort enleva le mufti Hamid, le kapoudan-pacha Pialè, la sœur de Murad et sa tante Mir-mah-Sultane; mais le plus grand malheur pour l'État fut la fin tragique du grand vézir Muhammed Sokolli, le plus remarquable de tous les ministres ottomans, le soutien du trône sous les règnes de Suleïman et de son fils Sèlim. Lui seul, malgré le peu de faveur dont il jouit auprès de Murad, sut retarder la décadence de l'empire, qui ne laissa voir sa faiblesse que lorsque cette main puissante ne tint plus les rênes du gouvernement. Sokolli périt sous le fer d'un assassin, qui l'aborda déguisé en derviche, et le frappa au moment où il tenait le conseil du soir; le meurtrier, mis à la torture, ne fit aucun aveu, et fut écartelé. On attribua ce crime à une vengeance personnelle, pour mieux en cacher peut-être la véritable source. Muhammed-Sokolli avait été pendant quatorze ans à la tête des affaires; les littérateurs et les savants trouvaient en lui un puissant protecteur, et lui dédièrent leurs ouvrages les plus remarquables; il a attaché son nom à un grand nombre de fondations d'utilité publique ou de piété.

Le célèbre roi de Perse, Châh-Thahmasp, avait été empoisonné en 984 (1576): sa mort fut l'occasion de troubles intérieurs et de rivalités sanglantes. Le vieux prince avait inutilement voulu léguer sa couronne à son cinquième fils Haïder: ce dernier ne régna que quelques heures et tomba, la nuit même de la mort de son père, sous le poignard des esclaves du prince tcherkesse Chemkhal. Châh-Ismaïl lui succéda, et fut étranglé, après un règne tyrannique de dix-huit mois. Les vézirs Sinan-Pacha et Moustapha-Pacha décidèrent le Sultan à la guerre avec la Perse, en lui donnant l'espoir que les troubles qui agitaient ce pays lui permettraient de s'en emparer plus facilement. Moustapha-Pacha fut nommé

sèrasker, et remporta, le 6 djèmazi-ul-oukhra 986 (23 juillet 1578), devant le petit château de Tchildir, une victoire éclatante sur Tokmak-Khan. A la suite de cette bataille, Moustapha-Pacha marcha sur Tiflis, capitale de la Géorgie : de là, il se rendit sur les bords de la rivière de Kanak, la traversa avec peine, et remporta, le 6 rèdjeb (8 septembre), une seconde victoire sur les Persans. Dans leur effroi, les vaincus s'étant précipités en foule sur le pont de Kanak qui s'écroula sous le poids, un grand nombre d'entre eux se noyèrent. La ville de Chèki se rendit ensuite aux Ottomans : la Géorgie (*Gurdjistan*) fut conquise et partagée en quatre provinces, dont le gouvernement fut confié à autant de bèiler-beïs : Ouzdèmir-Osman-Pacha, le conquérant de l'Yèmen, commanda dans le Chirvan ; Muhammed-Pacha eut Tiflis ; Haïder-Pacha Soukoum, et le fils de Lewend le *Gurdjistan* proprement dit ou *Kakhèti*. Quatre armées persanes se mirent en marche pour reprendre les pays tombés au pouvoir des Ottomans : Ouzdèmir-Osman-Pacha, après un combat de trois jours, remporta une victoire signalée sur l'ancien gouverneur de Chamakhi, Eres-Khan, qui fut fait prisonnier : le sèrasker écrivit lui-même à Osman pour le féliciter de ce triomphe. Un nouveau succès illustra encore les armes d'Ouzdèmir-Osman, qui battit le prince persan Hamzè. Mais bientôt la rigueur de l'hiver obligea les Ottomans à quitter Chirvan et à se retirer à Derbend. Sur l'ordre de Sultan-Murad, Moustapha-Pacha reconstruisit la forteresse de Kars, qui protégeait la frontière de la Géorgie, et prit ses quartiers d'hiver à Erzroum. L'ancien seigneur de Tiflis, Simon Louarsab, soutenu par dix mille hommes que commandait Imam-Kouli-Khân, fils de Chemkhal, profita de l'inaction du sèrasker pour attaquer cette capitale, dont la garnison, décimée par une cruelle famine, fut réduite à sept cents hommes. Haçan-Pacha, fils du grand-vézir Sokolli, parvint à ravitailler Tiflis, et la conserva ainsi aux Ottomans.

Au moment de la mort de Muhammed-Sokolli, Sinan-Pacha et Moustapha-Pacha espéraient l'un et l'autre le remplacer ; mais le Sultan avait trompé leur attente en nommant pour son premier ministre le second vézir Ahmed : au bout de six mois, ce dernier avait déjà perdu la faveur de son maître, et remettait le sceau de l'empire à Sinan. Moustapha-Pacha, désespéré de voir lui échapper une seconde fois l'objet de son ambition, s'empoisonna : suivant quelques auteurs, il mourut de maladie (25 djèmazi-ul-oukhra 988, 7 août 1580). Son heureux rival, Sinan, lui succéda dans le commandement de l'armée d'expédition contre la Perse ; mais en 990 (1582), il fut remplacé lui-même par Siawouch-Pacha et envoyé en exil à Dèmotika. Sa chute fut la suite du reproche qu'il osa faire au Sultan de ne pas se mettre lui-même à la tête des troupes, grief auquel se joignit le soupçon de s'être laissé corrompre par les présents d'Ibrahim-Khan, ambassadeur du châh de Perse. Ferhad-Pacha fut élevé de la dignité de bèiler-beï de Roumilie à celle de vézir, et eut aussi le commandement de l'armée d'invasion ; il partit pour la Perse avec des forces considérables et dix mille ouvriers, dont il se servit pour relever les fortifications à demi ruinées de la ville d'Érivan. L'inaction complète dans laquelle il demeura pendant la campagne suivante, mécontenta les troupes et lui valut une disgrâce méritée.

A la fin d'avril 1583 (rebi'-ul-akhir 991), les Ottomans sous les ordres d'Osman-Pacha, et les Persans commandés par Imam-Kouli-Khan, gouverneur de Ghendjè, se livrèrent, sur les bords du Samour, un combat acharné ; après avoir lutté toute la journée sans avantage marqué de part ni d'autre, les deux armées, dans la fureur qui les animait, continuèrent le combat après le coucher du soleil, avec une telle frénésie, que pour dissiper l'obscurité de la nuit, des torches furent allumées et la mêlée se prolongea jusqu'au lendemain ; cette circonstance lui fit donner le nom de *bataille des*

torches. Les quatre jours suivants se passèrent de chaque côté en manœuvres stratégiques; le cinquième jour les Ottomans, cernés par les Persans, se firent passage au milieu d'eux et les mirent en déroute. Trois mille prisonniers et une pyramide de têtes furent les trophées de la victoire des Osmanlis. Après cette glorieuse campagne, Osman-Pacha fit reconstruire le château de la ville de Chamakhy, nomma Dja'fer-Pacha kaïm-mèkam (sous-gouverneur) du Daghistan, et songea à opérer sa retraite : inquiété dans sa marche par les Russes, il parvint enfin à gagner Kaffa à travers les steppes du Kouban, non sans avoir eu à souffrir de la disette, du froid et des attaques de l'ennemi.

Pendant cette expédition en Perse, Osman-Pacha s'était plaint plusieurs fois du khan de Crimée, Muhammed-Gheraï, surnommé *sèmiz* (le gras), qui, malgré ses protestations d'attachement et de fidélité envers les Ottomans, ne leur avait pas envoyé le moindre secours. Le Sultan, irrité de ce manque de foi, déposa le khan et nomma à sa place son frère Islam-Gheraï, qui jusqu'alors avait vécu à Konia, dans l'ordre des derviches mewlewis; mais Muhammed-Gheraï n'était pas homme à se laisser déposséder sans résistance. Il se mit à la tête de quarante mille cavaliers et bloqua Osman-Pacha trop faible pour hasarder la bataille. Heureusement pour ce dernier, l'arrivée en Crimée du nouveau khan ayant rallié les anciens partisans de Muhammed-Gheraï, celui-ci, abandonné de tous, s'enfuit avec une escorte peu nombreuse, et fut tué par son frère Alp-Gheraï. Osman-Pacha, délivré par cet incident du danger qui le menaçait, retourna à Constantinople, où il fit une entrée triomphale, en juillet 1584 (rèdjeb 992). Sultan-Murad, dérogeant même à l'étiquette de la cour, le reçut en audience particulière dans le pavillon appelé *Yali-Kiochky*, situé sur le Bosphore, et voulut entendre de sa propre bouche le récit de ses exploits. Sa Hautesse l'invita par trois fois à s'asseoir sur l'*ihram* (tapis) dressé devant le *sopha*, et lui demanda la relation de ses campagnes en Perse et en Crimée. Osman obéit : il raconta d'abord les détails de sa victoire sur Eres-Khan; Murad en fut si enthousiasmé qu'il l'interrompit en s'écriant : « Très « bien, mon cher Osman! on ne peut « assez applaudir à ton zèle et à ta « valeur. » A ces mots, prenant la plume de héron, garnie de brillants, qui ornait son turban, il l'attacha de sa propre main à celui du vézir. Au récit de la défaite de Hamzè-Mirza, Murad tirant de sa ceinture son poignard incrusté de diamants, le passa encore lui-même à celle d'Osman. La relation de sa victoire sur Imam-Kouli-Khan lui valut une seconde plume de héron, plus riche que la première; et enfin lorsque Osman eut rendu compte de ses opérations militaires en Crimée et de la mort du rebelle Muhammed-Gheraï-Khan, le Sultan, transporté de joie, leva les mains vers le ciel et donnant mille bénédictions au vainqueur : « Sois à « jamais, lui dit-il, dans la grâce d'Al« lah! Qu'une gloire immortelle soit « ton partage dans ce monde et dans « l'autre! Puisses-tu, en récompense de « tes talents, de tes services et de ton « zèle pour la religion et l'État, at« teindre un jour à la félicité du fils « d'Affan, le khalife Osman dont tu « portes le nom, et jouir avec lui et « les autres disciples de notre saint pro« phète, du même rang, des mêmes « pavillons, des mêmes lits, des mêmes « tables, et des mêmes délices dans les « plus hautes régions du paradis! » A ces mots, sur un signe du Sultan, le *kapou-agaci* (chef des eunuques blancs) conduisit Osman dans un appartement du sérail, le revêtit d'un habillement complet du Grand Seigneur, sans oublier le riche poignard et les deux aigrettes qu'il venait de recevoir de Sa Hautesse, et le ramena, sous ce brillant costume, devant le monarque qu'il remercia de tous ses bienfaits et qui lui donna sa main à baiser. Lorsque Osman se retira, le grand écuyer lui présenta un beau cheval richement enhar-

naché; les étriers étaient d'or massif, et aux deux côtés de la selle on voyait un sabre et un *gaddaré* (cimeterre) orné de pierreries : il rentra ainsi dans son palais, escorté par un détachement de peiks et de solaks (gardes du corps), et environné de plusieurs officiers du sérail, tous à pied : honneurs inouïs et qui frappèrent d'étonnement la capitale. Dix-huit jours après cette audience remarquable, Osman-Pacha reçut le sceau de l'empire; pour plus de solennité, il lui fut remis en plein divan et en présence de tous les vézirs qui lui baisèrent la main. Arrivé ainsi au comble de la faveur, le nouveau ministre joignit à tous ses titres celui de généralissime de l'armée destinée à envahir l'Azerbaïdjan.

Avant d'entreprendre la relation de la campagne d'Osman-Pacha contre les Persans, nous allons raconter quelques événements d'une moindre importance, qui se passèrent entre la guerre de Géorgie et celle de Perse.

Depuis la mort du grand vézir Sokolli, les relations extérieures de la Porte étaient très-actives. Les Hongrois se livraient sur la frontière à de nombreuses hostilités qui furent l'objet de vigoureuses représailles de la part des Ottomans et des réclamations du Sultan auprès de l'empereur Rodolphe. L'ambassadeur Jacques de Germiny renouvela, en 1581, les capitulations de la France avec le Grand Seigneur (*), et, par un présent de quelques milliers de ducats, empêcha la fermeture des églises chrétiennes que Sultan-Murad voulait consacrer à l'islamisme. L'Espagne signa un armistice d'un an, et le Portugal réclama les secours de la Porte contre Philippe II. En 1583, un envoyé d'Élisabeth, reine d'Angleterre, arriva à Constantinople, et obtint pour les négociants anglais les mêmes priviléges dont les Français avaient d'abord joui exclusivement. Venise, grâce à la protection de la Vénitienne Safiiè-Sultane, surnommée *Baffa*, à cause du nom de la famille *Baffo*, à laquelle elle appartenait, maintint ses relations amicales avec l'empereur ottoman. Étienne Bathory, qui devait le trône de Pologne à la puissante intervention du Grand Seigneur, conservait avec lui des rapports pacifiques, qui furent pourtant troublés par la protection que les Polonais accordèrent aux deux frères du khan des Tatares. Le plénipotentiaire russe Philippowsky se rendit auprès du Sultan pour s'expliquer sur les rapports du czar avec les Tatares. En Transylvanie, Pierre Tchertchel avait usurpé le trône sur le voïvode Michnè, grâce à l'engagement que prit l'usurpateur de payer à la Porte quatre-vingt mille ducats, dont il donna le quart comptant; mais se trouvant dans l'impossibilité d'acquitter le reste de la somme, il fut obligé, au bout de deux ans, de rendre la couronne à son ancien possesseur. Enfin des envoyés tatares et géorgiens, des ambassadeurs de l'empereur de Fez et de Maroc, et du prince des Uzbeks, complétaient la série des relations diplomatiques de la Porte en Europe, en Asie et en Afrique. Sultan-Murad envoya notifier aux divers princes de ces trois parties du monde, et aux gouverneurs de son empire (*), l'époque de la circoncision

(*) Ce traité accordait à nos ambassadeurs la préséance sur les autres ministres étrangers, et donnait à nos consuls dans les Échelles le même avantage sur les autres consuls européens; l'article qui stipule cette concession est conçu dans les termes suivants : « En faveur des anciennes liaisons « d'amitié entre les monarques ottomans et « les rois de France, qui ont de tout temps « été sincèrement attachés à la Sublime « Porte, et sont, sous tous les rapports, « les plus illustres souverains de la chré« tienté. »

(*) La lettre circulaire que Sultan-Murad leur adressa à cette occasion est si curieuse par son style et ses métaphores singulières, que nous croyons devoir la mettre en entier sous les yeux de nos lecteurs :

(Après les titres d'usage, qui varient suivant le rang des personnages)

« Nous vous faisons savoir par ce signe « impérial, décoré de notre *toughra* (chif« fre du G. S.) très-noble et très-auguste,

de son fils Muhammed, en les invitant à se rendre aux fêtes mémorables par lesquelles il voulait célébrer cet événement. Depuis une année, d'immenses préparatifs avaient lieu pour donner à cette cérémonie une durée et un éclat sans exemple dans les fastes ottomans. Nous emprunterons aux auteurs orientaux les détails les plus curieux de cet acte religieux, dans l'accomplissement duquel Sultan-Murad déploya une magnificence inouïe.

Pour veiller à l'ordonnance de ces fêtes, diverses charges avaient été conférées à plusieurs grands de l'empire; Ibrahim-Pacha, beïler-beï de Roumilie, fut nommé *dukundji-bachi* (grand maître des noces); le beïler-beï d'Anatolie, Dja'fer Aga, remplit les fonctions de *cherbetdji-bachi* (surintendant des sorbets); le kapoudan-pacha, Ouloudj-Ali, celui de *mi'mar-bachi* (surintendant des bâtiments); l'aga des janissaires, Ferhad-Pacha, fut créé chef des gardes; Kara-Bali-Beï, ancien grand maître de l'hôtel, eut le titre d'émin (intendant), et Hamzè-Beï, ex-nichandji, celui de *nazir* (inspecteur).

La place de l'Hippodrome fut disposée pour cette grande solennité: une cuisine de cent pas carrés y fut établie. Des kiosques et des loges couvertes étaient destinés au Sultan, à ses femmes et au prince Muhammed. Un édifice, dont la base en pierre était surmontée de trois étages en bois, reçut les ambassadeurs étrangers, les agas de la cour extérieure et intérieure, les vézirs, beïs et beïler-beïs. Le ka-

« qu'étant d'un devoir sacré et indispensable « pour le peuple élu, pour le peuple béni, « pour le peuple mahométan, mais particulièrement pour les sultans, les monarques, les souverains, comme pour les « princes du sang de leur auguste maison, « de suivre en tout les lois et les préceptes « de notre saint Prophète, le coryphée de « tous les patriarches et de tous les envoyés « célestes, et d'observer religieusement tout « ce qui est prescrit dans notre saint livre, « où il est dit : *Suis les traces d'Abraham « ton père, de qui tu tiens le grand nom de « musulman;* nous avons conséquemment « résolu d'accomplir le précepte relatif à « l'acte de la circoncision, dans la personne « du prince Muhammed, notre fils bien-« aimé; de ce prince qui, couvert des ailes « de la grâce céleste et de l'assistance divine, « croît en félicité et en bonne odeur dans « les glorieuses voies du trône impérial; de « ce prince en qui tout respire la noblesse, « la grandeur et la magnificence; qui, ho-« noré du même nom que notre saint Pro-« phète, fait l'objet de la plus juste admira-« tion de notre haute et sublime cour; qui « est la plus belle des fleurs du parterre de « l'équité et de la souveraine puissance; le « rejeton le plus précieux du jardin de la « grandeur et de la majesté; la perle la plus « fine de la monarchie et de la félicité su-« prême; enfin l'astre le plus lumineux du « firmament de la sérénité, du calme et du « bonheur public.

« Quant à l'auguste personne de ce prince, « la jeune plante de son existence ayant « déjà eu d'heureux accroissements dans le « verger de la virilité et de la force, et le « tendre arbrisseau de son essence faisant « déjà un superbe ornement dans la vigne « des prospérités et des grandeurs, il est « nécessaire que le vigneron de la circonci-« sion porte sur cette plante nouvelle, sur « ce rosier charmant, sa serpe tranchante « et la dirige vers le bouton (*ghontchè*) « prêt à s'épanouir, qui est le principe des « facultés reproductives, et le germe des « fruits précieux et des rejetons fortunés « dans le grand verger du khalifat et de la « puissance suprême.

« Cette auguste cérémonie aura donc lieu « sous les auspices de la Providence, le « printemps prochain, au retour d'une saison « où la nature rajeunie et embellie offre « aux yeux des humains les beautés du pa-« radis, et nous fait admirer les merveilles de « la toute-puissance d'Allah. C'est à l'exemple « de nos glorieux ancêtres, qui ont été cons-« tamment fidèles à l'usage de publier ces « solennités dans toute l'étendue de l'em-« pire, d'y convier tous les grands de l'État, « et généralement tous les officiers consti-« tués en charges et en dignités, que nous « vous expédions le présent ordre suprême « par NN, pour vous faire les mêmes no-« tifications, et pour vous inviter à venir « participer à l'honneur et à la joie de cette « fête, qui sera célébrée au milieu des plus « grandes réjouissances. Que le Très-Haut « daigne en bénir le commencement et la « fin! etc. »

poudan-pacha et les officiers de marine furent placés dans une longue galerie attenante à cette dernière construction; en face, se trouvait une grande tente destinée à la préparation des rafraîchissements. Au centre de la place s'élevaient deux mâts, l'un peint en rouge, l'autre frotté d'huile; ce dernier soutenait un grand cercle garni de plusieurs milliers de lampes, qu'on faisait descendre la nuit pour éclairer l'hippodrome. L'ordre était maintenu par cinq cents hommes revêtus d'habits de cuir et portant des outres gonflées de vent; le capitaine de cette garde grotesque était monté sur un âne recouvert d'une housse en paille, et il amusait le peuple par des bouffonneries.

Le premier juin 1582 (990), le Sultan se rendit du sérail au palais d'Ibrahim-Pacha. Les tchaouchs et les mouteferrikas, revêtus d'habits de drap d'or, les agas de la cour et de l'armée, ouvraient la marche : venaient ensuite les palmes nuptiales, escortées par des janissaires (*). Le prince Muhammed les suivait : il était vêtu de satin écarlate brodé d'or; sur son turban se balançaient deux plumes noires de héron; une émeraude brillait à sa main droite; à son oreille droite pendait un énorme rubis; un sabre enrichi de pierres précieuses était passé à sa ceinture, et il portait une masse d'armes d'acier, dont la tête en cristal était taillée à facettes et dorée. Arrivé au palais, le prince baisa la main du Sultan, et une musique bruyante fit retentir les airs. Trois jours après, les sultanes se rendirent à l'hippodrome : dans leur cortége, on remarquait des prisonniers hongrois et bosniaques qui donnèrent à la foule le spectacle de jeux sanglants, *romano more*, qui coûtèrent la vie à quelques-uns de ces malheureux. A la suite des sultanes venaient quinze chevaux de charge, couverts de housses de damas rouge brodées d'argent, et portant les confitures et les ouvrages en sucrerie, représentant des éléphants, des lions, des léopards, des girafes et divers autres animaux. De nouvelles palmes nuptiales, beaucoup plus grandes que celles du premier cortége, et garnies de figures d'oiseaux, de fruits, de miroirs et de toute sorte d'objets, avaient nécessité, à cause de leurs dimensions colossales, l'élargissement de certaines rues, et même la démolition de quelques maisons. Deux châteaux, élevés en face de la loge du Sultan, arborèrent, l'un l'étendard de Mahomet, et l'autre celui de la croix, pour représenter les musulmans et les chrétiens : dans un combat simulé, ces derniers, comme de raison, furent vaincus; et lorsque les murs du fort pris d'assaut s'écroulèrent, on en vit sortir quatre porcs, allusion peu flatteuse sans doute pour les puissances chrétiennes dont les ambassadeurs étaient présents. Pendant vingt et un jours, les divers corps de métiers défilèrent devant le Sultan en lui offrant des échantillons de leur art. La corporation des cordonniers présenta un énorme soulier en maroquin brodé d'or, dans lequel était assis un enfant vêtu de drap d'or. Celle des batteurs de coton apporta des figures de monstres marins et de lions, et des masses d'armes en coton. Les marchands de miroirs, couverts de fragments de glaces qui éblouissaient les spectateurs; les tapissiers, vêtus de drap d'or et assis sur des matelas et des coussins de la même étoffe; les papetiers ayant des bannières et même des habillements de papier de diverses couleurs; enfin tous les états exercés dans l'empire furent tour à tour représentés dans cette procession solennelle, et offrirent au Sultan quelques produits de leur industrie.

Pendant cinquante-cinq jours que durèrent ces fêtes, on servit tous les soirs au peuple une vingtaine de bœufs rôtis tout entiers, environ mille plats de *pilau* et autant de pains. Des jeux de toute espèce, des comédies, des

(*) L'acte solennel de la circoncision est assimilé aux noces, *duïun;* ce nom même s'applique à l'ensemble des fêtes qui accompagnent cette cérémonie religieuse; et, selon un antique usage de l'Orient, ne manquent pas d'y figurer les palmes nuptiales, comme à l'occasion du mariage d'une jeune vierge.

danses, des pantomimes, des feux d'artifice absorbaient les esprits de toutes les classes de la population. Des derviches mêlèrent à ces jeux leurs exercices accoutumés : les uns tournaient avec une incroyable rapidité; d'autres avalaient des couteaux, tenaient entre leurs dents des fers rougis au feu, sautaient au-dessus de lames de sabre plantées en terre, ou s'asseyaient sans crainte dans des tonneaux remplis de serpents. Enfin des ours, des renards, des chiens, ayant des torches et des pétards attachés à la queue, furent lâchés dans la foule, dont les cris d'effroi réjouissaient les grands.

Les présents les plus riches ou les plus extraordinaires furent offerts au Sultan par les envoyés des divers souverains invités aux cérémonies de la circoncision, et par les hauts fonctionnaires de l'empire ottoman. De grands festins réunirent tous les personnages les plus distingués de la magistrature, du clergé et de l'instruction publique. Enfin, le 7 juillet, le jeune prince fut circoncis par le vézir *djerrah* (*) Muhammed-Pacha, qui reçut, en récompense, un présent d'environ deux mille ducats. De grandes distributions d'argent furent aussi faites à cette occasion : mais des querelles qui s'élevèrent entre les janissaires et les sipahis, un incendie et la mort d'un prince nouveau-né, jetèrent un voile de deuil sur les derniers jours de ces fêtes si brillantes.

Le 23 zilhidjè 991 (28 décembre 1583), le prince Muhammed, alors âgé de seize ans, partit pour Magnésie, dont il venait d'être nommé gouverneur.

Ibrahim-Pacha, qui partageait auprès du Sultan la faveur dont jouissait Quzdèmir-Osman, avait été promu au commandement de l'Égypte; après dix-huit mois de séjour dans cette contrée, il revint à Constantinople, où son maître le rappelait, et soumit, chemin faisant, Ma'an-Oghlou, beï des Druses. Ibrahim rentra en triomphe dans la capitale, et apporta au Sultan des présents bien au-dessus de tous ceux qu'on lui avait déjà offerts, et entre autres objets du plus grand prix, un trône d'or tout incrusté de pierreries, sur lequel les successeurs de Murad III s'asseyent encore le jour de leur avénement. Le 9 juin 1586, Ibrahim épousa Aïchè-Sultane, fille de Sultan-Murad, et reçut en dot trois cent mille ducats.

Deux ans auparavant (992-1584), les hostilités ayant recommencé entre la Perse et l'empire ottoman, cette circonstance avait contribué au renouvellement pour huit années de la trêve avec l'Autriche; cependant elle fut violée bien avant son expiration, autant par les Ottomans que par les Impériaux.

La Pologne avait, à cette époque, de fréquentes relations avec la Porte: à la mort d'Étienne Bathory, le prince Sigismond de Suède fut élu par les magnats, sur la recommandation du Sultan.

Dans les années 1584 et 1585 (992-993), le czar Fœdor Ivanovitch envoya à Sultan-Murad deux ambassadeurs, qui offrirent à Sa Hautesse des fourrures de grand prix.

En Moldavie, l'expulsion d'Yankoul le Saxon laissa remonter, pour la troisième fois, au pouvoir, Pierre le Perclus. Moyennant deux cent soixante mille ducats, ce prince assura à son fils la protection du Sultan, qui fit remettre au jeune héritier de la couronne le *tabl-'alèm*, ou insignes du pouvoir suprême.

L'ambassadeur français, chevalier de Germiny, avait déjà obtenu, en juillet 1581, le troisième renouvellement des capitulations; mais ce fut en vain qu'il chercha à faire concéder de nouveaux priviléges à sa nation. Durant les quatre années de son ambassade, il avait usé son crédit dans diverses tentatives en faveur du voïvode de Valachie, Pierre Tchertchel, et dans d'autres intrigues de l'époque. Ce fut lui qui établit les jésuites dans l'église de Saint-Benoît de Galata (25 août 1584). Deux

(*) *Djerràh* signifie chirurgien; c'était l'état qu'avait d'abord exercé Muhammed-Pacha, avant d'entrer dans la carrière des honneurs.

années plus tard, la Société de Jésus parvint à s'introduire aussi dans les principautés transdanubiennes, à la pressante recommandation du pape Sixte V.

Jacques Savary de Lancosme, qui succéda à M. de Germiny en 1585, ne rétablit pas la bonne harmonie dans les relations avec la Porte; au lieu de concilier les esprits, il sembla souvent prendre à tâche de les irriter; et son caractère violent le poussa à commettre, dans l'église de Saint-George à Galata, un acte qui eut des suites graves: le dimanche 29 mars 1586, il enleva à main armée la place d'honneur qu'occupait l'ambassadeur impérial. Le maintien du privilége de préséance, reconnu par les capitulations comme appartenant à la France, explique cette action de Lancosme; mais la Porte en fut irritée: l'église fut close, et le grand vézir, qui eut à ce sujet une vive altercation avec notre ambassadeur, persista longtemps à déclarer qu'on ne la rouvrirait que quand M. de Lancosme ne serait plus fou (*diwané*).

Harebone, ambassadeur de l'Angleterre, alors en guerre avec l'Espagne, demanda des secours au Sultan contre cette dernière puissance. Murad se contenta de répondre à ces ouvertures d'une manière amicale mais évasive; et lorsque Harebone fut rappelé à Londres, le Grand Seigneur lui remit des lettres de récréance, dans lesquelles il offrait à la reine Élisabeth de rendre à la liberté tous les Anglais qui tomberaient au pouvoir des Ottomans, à condition qu'elle-même délivrerait les musulmans prisonniers en Angleterre. Plus tard, les hostilités entre l'Angleterre et l'Espagne ayant cessé, Édouard Burton, successeur de Harebone, essaya encore inutilement de décider le Sultan à envoyer une escadre pour inquiéter le commerce des Espagnols dans les Indes, et à soutenir les prétentions de Don Antonio au trône de Portugal. Au lieu d'obtempérer à ces demandes, Sultan-Murad, craignant que les flottes espagnoles qui avaient paru dans la mer Rouge ne fussent destinées à agir hostilement dans ces parages, fit, de son côté, tout son possible pour pousser Élisabeth à déclarer la guerre à Philippe II.

Venise, malgré la protection de la Khassèki Safiïè-Sultane (*la Vénitienne Baffa*, dont nous avons déjà parlé), fut obligée de donner à la Porte une satisfaction éclatante des cruautés et des violences commises par l'amiral de la république contre la veuve du pacha de Tripoli, qui se rendait à Constantinople avec ses trésors et quarante jeunes filles de sa suite: l'équipage vénitien avait eu la barbarie de les jeter à la mer, après les avoir déshonorées et mutilées. Cependant, lorsque ses torts furent réparés, Venise obtint de grands avantages commerciaux. A cette époque, l'Espagne, la Toscane, la Géorgie, les Uzbeks avaient aussi des relations amicales avec les Ottomans.

Après la mort du cheïkh Mouthahher, prince de l'Yèmen et chef des Seïdiïès (*), son fils lui avait succédé; mais bientôt, dégoûté du pouvoir, il l'avait cédé à son cousin Ali-Yahïa, et s'était voué à la vie contemplative. En 995 (1587), Sultan-Murad attira à Constantinople le crédule cénobite, en lui témoignant le désir de le voir à la cour, où sa présence, lui disait-il, appellerait les bénédictions célestes. En même temps, Haçan, gouverneur de l'Yèmen, s'emparait d'Ali-Yahïa, et l'envoyait, enchaîné, au château des Sept-Tours, où était déjà renfermé le fils de Mouthahher. Cet acte de perfidie ne porta pas les fruits que Sultan-Murad en espérait: les Seïdiïès, indignés contre le Grand Seigneur, se révoltèrent et parvinrent à recouvrer leur indépendance.

En Crimée régnait l'anarchie la plus complète: les membres de la famille des Gheraï se renversaient tour à tour: enfin Sultan-Murad enjoignit à Alp-Gheraï, à qui une dernière révolution avait donné le dessus, de se rendre à Constantinople. Ce prince se soumit avec docilité aux ordres de son suzerain, et passa le reste de ses jours à Yamboli, près d'Andrinople.

(*) Voyez ci-dessus, page 157.

Maintenant que nous avons fait connaître succinctement les événements divers qui se passèrent hors du théâtre des hostilités pendant la guerre de Perse, et qui en auraient trop suspendu le récit, nous allons la raconter sans interruption.

On a déjà vu précédemment que Sultan-Murad, à toutes les faveurs dont il avait comblé Osman-Pacha, avait joint encore le titre de général en chef de l'armée destinée à envahir l'Azerbaïdjan. En 1585 (993), ce dernier se dirigea vers Tèbriz, à la tête de cent soixante mille hommes. A Soffian, l'avant-garde ottomane, surprise par Hamzè-Mirza, perdit environ sept mille soldats : un second corps d'armée, sous les ordres de Muhammed-Pacha, éprouva le même échec; néanmoins le prince persan ayant rétrogradé, les Osmanlis s'avancèrent jusque devant les murs de Tèbriz. Cette ville n'était défendue que par une faible garnison; Ali-Kouli-Khan qui la commandait, ne croyant pas pouvoir résister aux forces des assiégeants, leur abandonna la capitale de l'Azerbaïdjan qui fut saccagée pendant trois jours et trois nuits. Dès que le pillage eut cessé, le grand vézir fit entourer la ville d'un rempart, que les troupes élevèrent en moins de cinq semaines.

Le 2 chewwal 993 (27 septembre 1585), le prince persan Hamzè battit, près de Chembi-Ghazan (*), le corps d'armée de Djighala (Cicala). Muhammed-Pacha, gouverneur du Diarbèkir, périt dans cette journée, qui coûta vingt mille hommes aux Ottomans. Un mois après, Hamzè-Mirza attaqua Osman qui opérait sa retraite; le grand vézir, quoique dangereusement malade, accepta la bataille; mais il fut vaincu, et expira au moment de la déroute des siens. Le fils de Djighala vengea l'honneur des armes ottomanes, en remportant sur le prince persan un avantage signalé.

(*) *Chembi-Ghazan* est un édifice élevé par le mogol Sultan-Ghazan, pour lui servir de tombeau, et dont la construction est remarquable par sa coupole aplatie.

Par suite des intrigues de cour, auxquelles la faiblesse de Sultan-Murad ouvrait un vaste champ, Djighala et Ferhad-Pacha furent nommés tous deux sèraskers. L'infatigable Hamzè ne cessait d'inquiéter les Osmanlis : il battit les pachas d'Ériwan et de Selmas qui voulurent l'arrêter, et pilla la dernière de ces villes (*). En même temps, les khans persans Tokmak et Ali assiégeaient Tèbriz, et Simon de Géorgie bloquait Tiflis. Le sèrasker réussit à délivrer ces deux places, grâce aux intelligences qu'il s'était ménagées avec les tribus turques (ilât) qui trahissaient la cause persane. A la fin de cette campagne, le brave prince Hamzè périt sous le poignard d'un assassin soudoyé par Esma-Khan, chef de la tribu des *Chamlis*. Après la mort de Hamzè-Mirza, un armistice de courte durée suivit les ouvertures faites par Châh-Khodabendè; bientôt les hostilités recommencèrent, et Ferhad-Pacha remporta, dans une plaine aux environs de Bagdad, une victoire complète qui lui valut, de la part de Sultan-Murad, une lettre flatteuse, accompagnée de deux kaftans et d'un cimeterre orné de pierreries. Dè son côté, Djighala-Zadè s'emparait de Dizfoul et de diverses autres villes ou forteresses du Khouzistan, et battait les deux gouverneurs du Louristan et de Hamadan qui s'étaient réunis contre lui.

En 996 (1588), Ferhad-Pacha, et Dja'fer-Pacha, gouverneur du Chirwan, envahirent la contrée de Kar-

(*) La ville ou plutôt le canton qui porte le nom de *Selmas* est situé dans la partie occidentale de l'Azerbaïdjan, à six lieues au sud de Khoï, et à l'entrée d'une belle plaine traversée de nombreux ruisseaux qui viennent des montagnes du Kurdistan et se rendent dans le lac *Chahi*. On trouve au bourg de Selmas proprement dit, des ruines de constructions sarrasines fort belles; un évêque chaldéen catholique réside à Khosrew, village dépendant et voisin de ce bourg, où le christianisme florissait autrefois. L'église de Selmas était métropolitaine. Il existe aussi dans ce canton quelques familles juives.

lagh, et prirent Ghendjè sa capitale. Comme à Tèbriz, les troupes entourèrent la ville conquise d'un mur immense qui fut élevé dans quarante jours. Le châh de Perse, occupé à combattre, dans le Khoraçan, le khan des Uzbeks, et pressé d'un autre côté par les Ottomans, se décida à envoyer en ambassade à Constantinople Haïder-Mirza, fils de Hamzè. Sultan-Murad accueillit parfaitement le prince persan, et signa avec lui, le jour de la fête du newrouz(*) 998 (21 mars 1590), un traité de paix qui assurait aux Ottomans le Louristan, Chehrzour, le Gurdjistan (Géorgie), le Chirwan, Tèbriz et une portion de l'Azerbaïdjan.

L'année précédente, une insurrection avait éclaté parmi les janissaires : elle était motivée sur l'altération de la monnaie avec laquelle on voulait payer leur solde. Le zarab-khanè-èmini (intendant de la monnaie), après avoir inutilement essayé de faire accepter au defterdar (trésorier) une monnaie de bas aloi, *aussi légère*, dit un historien ottoman, *qu'une feuille d'amandier, et ne valant guère mieux qu'une goutte de rosée*, s'était adressé au favori de Murad, Muhammed-Pacha, beïler-beï de Roumilie, qui se laissa gagner par un présent de deux cent mille aspres, et ordonna au defterdar d'accepter, pour le payement des troupes, la nouvelle monnaie : cette décision détermina la révolte. Les janissaires assaillirent le sérail, en demandant à grands cris les têtes du defterdar et du beïler-beï; le Sultan fut obligé de les leur abandonner. Cette concession du Grand Seigneur fit connaître aux janissaires toute l'étendue de leur pouvoir; aussi depuis ce jour l'autorité souveraine commença à décliner, et l'État marcha à grands pas vers sa décadence. A la suite de cette émeute, le Sultan, qui l'attribuait à la haine que les ministres portaient à son favori Muhammed-Pacha, destitua le grand vézir Siawouch, et le remplaça par Sinan-Pacha. Depuis 997 (1589) jusqu'en 1000 (1592), des troubles et des désastres de tout genre, symptômes non équivoques de désorganisation, éclatèrent sur tous les points de l'empire : deux nouvelles révoltes des janissaires furent cause de la destitution de Sinan-Pacha et de son successeur Ferhad-Pacha. En Égypte, les troupes s'insurgèrent contre le gouverneur Oweïs-Pacha : à Tèbriz, Dja'fer, voulant punir la rébellion de ses soldats qui refusaient la nouvelle monnaie, en fit massacrer dix-huit cents. A Keïfi, un aventurier, qui se disait fils de Châh-Thahmasp, se créa des partisans, remporta quelques avantages sur le sandjak-beï du pays, et fut enfin vaincu par le gouverneur d'Erzroum. A Constantinople, un imposteur, appelé Yahia-Muhammed-Seïiah, prit le nom de *Mehdi*, et se fit passer pour le douzième imam, qui, suivant les musulmans, doit paraître à la fin du monde (*). Il finit par être pris et empalé.

(*) *Newrouz* ou *Newrouz-Sultani* (le nouveau jour impérial) : c'est le nom que l'on donne en Perse, en Turquie et aux Indes, à l'antique solennité fondée par Djemchid, roi de la première dynastie persane nommée *Pichdadian;* elle se célébrait autrefois à l'équinoxe d'automne d'après le calendrier de Yezdedjird; mais depuis la réforme du calendrier par Djelaluddin-Mèlik-Châh en 472 (1078), cette fête est fixée à l'equinoxe du printemps, et au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier.

(*) Muhammed, surnommé *Mehdi* (directeur), était le douzième et dernier imam de la race d'Ali. Il hérita, à cinq ans, de l'imamet, et se perdit en 260 (873), âgé seulement de douze ans, dans une grotte située à *Sermen-Rey*. Sa disparition donna lieu à plusieurs versions populaires. Les musulmans *chiïs* (hérétiques) croient que Mehdi vit encore dans la grotte où il s'est retiré loin des hommes; ils espèrent sans cesse le voir reparaître pour rétablir les droits de sa maison et imposer son khalifat à toute la terre. Les *sunnis* (orthodoxes) disent que Mehdi viendra vers la fin des temps, assisté de trois cent soixante esprits célestes, convertir tous les peuples à l'islamisme, et qu'il sera le vicaire de Jésus-Christ; les chiïs disent que Jésus commandera les armées du Mehdi, pour soumettre le monde entier et combattre le *Dedjdjal* ou l'*Antechrist*.

Enfin, en 1000 (1592) et 1001 (1593), la peste causa de si affreux ravages dans la capitale, que les boutiques restèrent longtemps fermées, et que le Sultan alla habiter les châteaux du Bosphore.

Sultan-Murad, voulant mettre un terme à l'esprit d'insubordination de l'armée, songea à l'occuper à la guerre. D'après les conseils de Sinan-Pacha, la Hongrie fut choisie pour le théâtre des hostilités : Haçan-Pacha, gouverneur de Bosnie, assiégea Sissek; les Impériaux accoururent au secours de la place; Haçan, resserré dans l'angle formé par le confluent de la Koulpa et de l'Odra, est battu complétement, et se noie avec la plupart des siens. Lorsque cette nouvelle arriva à Constantinople, le peuple exaspéré demanda vengeance; l'ambassadeur autrichien fut emprisonné ainsi que toute sa suite. Le grand vézir Sinan partit pour la Hongrie, s'empara de Wesprim et du petit fort de Palota, et établit ses quartiers d'hiver à Belgrade. D'un autre côté, le pacha de Bude était vaincu près de Stuhlweissenbourg. Szabandna, Divia et neuf autres villes ou châteaux tombèrent au pouvoir des Impériaux. Au printemps suivant, l'archiduc Mathias prit Néograd, et investit Gran, qu'il abandonna après un siége de vingt jours. Chrastovitz, Gora, Petrinia et Sissek se rendirent à l'archiduc Maximilien : les trois premières places furent bientôt reprises par les musulmans, qui s'emparèrent encore des villes de Tata (*Dotis*), Saint-Marton, Papa, et de la forteresse de Raab. La place de Komorn, grâce à la solidité de ses remparts, résista aux efforts du grand vézir. Malgré les succès de l'armée ottomane, à laquelle le khan des Tatares, Ghazi-Gheraï, venait de se réunir avec quarante mille hommes, Sinan se vit abandonné par les princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, qui conclurent une alliance avec l'Autriche; et huit mille musulmans périrent à Bucharest et à Gurgevo, victimes de la trahison des voïvodes valaque et moldave, Michel et Aaron.

En décembre 1593 (rèbi'ul-evvel 1002), une fille du Sultan fut fiancée au renégat Khalil-Pacha : les fêtes données à cette occasion durèrent huit jours et suspendirent toute affaire : un ambassadeur uzbek assista à cette cérémonie.

Vers la fin de novembre 1594 (1003), le Sultan, dans l'espoir de ranimer le courage des troupes, fit envoyer sur le théâtre de la guerre l'étendard sacré, que la tradition assure avoir appartenu au Prophète, et qui était religieusement conservé à Damas; mais la présence du drapeau de Mahomet ne put remédier à la désorganisation de l'armée.

A cette époque, Sa'atdji-Haçan (*Haçan l'horloger*), favori de Murad et élevé par lui au rang de *silihdar-aga* (grand maître de la maison du Sultan), eut un songe si étrange qu'il ne put s'empêcher de le communiquer à son maître. Il rêva que, se promenant dans les jardins du palais avec Murad III, il vit s'approcher d'eux le cheïkh Emir-Echtibi, le plus fameux prédicateur de Constantinople, qui, après avoir salué le monarque, lui présenta une verge, et lui dit : « Seigneur, « c'est la même clef que votre Hautesse « m'a remise; elle ne m'a été utile à « rien et n'a pu ouvrir aucune porte. » A peine ces paroles étaient-elles prononcées que Sultan-Suleïman paraît au fond du jardin : Murad court avec empressement vers son illustre aïeul et veut lui baiser les mains; mais ce prince le repousse avec colère et lui tourne le dos : le cheïkh supplie alors Suleïman de pardonner à Murad les égarements de sa vie; il tire ensuite de son sein un *kyblè-numa* (*) et l'offre à Suleïman, qui le remet lui-même à Sa'atdji-Haçan, en lui disant d'examiner s'il est bien dressé. Mais à peine ce dernier a-t-il touché le *kyblè-numa*,

(*) *Kyblè-numa*, petite boussole portative qui sert à faire connaître la direction que doit prendre le fidèle pour faire sa prière, c'est-à-dire, le point de l'horizon où se trouve la Mekke, et auquel il doit faire face. C'est ce point qu'on nomme *kyblè*.

que cet instrument se transforme en une grande carte géographique, sur laquelle Suleïman indique du doigt diverses forteresses qui n'existaient pas de son vivant. Bientôt la carte s'échappe des mains d'Haçan et reprend sa première forme. Sultan-Murad s'abandonne alors à la tristesse, se plaint de sa santé, et témoigne de l'inquiétude sur la vertu curative d'un remède qu'on lui avait appliqué, et qui consistait en une ceinture composée de plusieurs morceaux de cristal : Suleïman dit à son petit-fils qu'il succombera à sa maladie, à moins qu'il ne se hâte d'immoler cinquante-deux moutons, dont quarante blancs, huit tachetés et quatre noirs. Cette vision bizarre frappe l'esprit superstitieux de Murad, qui, trois jours apres, ayant été attaqué de violents maux d'estomac, ne douta plus que l'heure de sa mort ne fût prochaine. Il ordonne de sacrifier les cinquante-deux moutons indiqués dans le songe; et pour dissiper sa sombre mélancolie, il se rend dans les jardins du sérail, et se repose dans le kiosque de *Sinan-Pacha*, qui domine le Bosphore. Là, il ordonne à ses musiciens de chanter un air lugubre qui commence par ces paroles : « Je suis accablé sous le poids de mes « maux, ô mort ! sois, cette nuit, tou- « jours à mes côtés. » Ces chants funèbres sont interrompus par une décharge d'artillerie qui fait sauter en éclats les vitres du pavillon : Murad tire le plus noir présage d'un incident qui n'avait rien que de très-naturel, et dit à ses officiers, en versant d'abondantes larmes : « Je vois bien que « c'en est fait du kiosque de mon exis- « tence ! » A ces mots. il rentre dans son appartement, se jette accablé sur un sofa, et meurt quatre jours après, le 16 janvier 1595 (djèmad. 1, 1003), dans la cinquante-quatrième année de son âge et la vingtième de son règne.

Sultan-Murad était d'une taille moyenne : une barbe peu fournie et de couleur rousse descendait sur sa poitrine : sa figure pâle, ses yeux éteints, indiquaient l'abus des plaisirs du harem; sa passion pour les femmes était si immodérée, qu'il eut jusqu'à cinq cents esclaves et quarante Sultanes-Khassèkis ou Khass-Odaliks, qui lui donnèrent cent trente enfants. Aussi fut-il dominé toute sa vie par ses favorites, entre autres par sa première épouse *Safiïè* (la pure), issue, comme nous l'avons déjà fait connaître, de la noble famille vénitienne des Baffo. Il était d'un caractère superstitieux, faible, et facile à irriter; on a cependant peu d'actes de cruauté à lui reprocher. Par suite de ce manque d'énergie, il était aisé de s'emparer de sa confiance; et le mufti, le khodja, les imams, les cheïkhs, les vézirs, partagèrent avec les femmes l'honneur de diriger les volontés de leur souverain. Il avait l'esprit cultivé; on a de lui quelques *ghazels*, et un ouvrage ascétique, intitulé : *Le commencement des jeûnes*. Il aimait la danse et la musique, et se plaisait à s'entourer de musiciens, de nains et de bouffons : les astrologues, les devins, les interprètes de songes furent aussi en grande faveur auprès de lui : un obscur Albanais, nommé Chudja', dut une fortune éclatante à ce penchant de Murad pour la superstition : Chudja' était simple jardinier dans les terres de la Kiahïa-Kadine (gouvernante du harem); il eut le talent d'expliquer adroitement un songe de Murad, qui, dès ce moment, le combla de bienfaits et l'admit dans son intimité. Chudja', parvenu au faîte des grandeurs et de l'opulence, se livra a toutes sortes d'excès; mais rien ne put ébranler la bienveillance du Sultan pour son favori. Lorsqu'on lui retraçait la conduite scandaleuse de son protégé : « Tout cela est faux, ré- « pondait-il; c'est l'envie et la calom- « nie qui parlent contre lui : je connais « Chudja', c'est un modèle de sagesse, « de doctrine et de sainteté; je lui ai « donné ma confiance, et il ne la per- « dra qu'avec mes jours. »

Quoique Sultan-Murad ne puisse être compté au rang des princes remarquables, et que ce soit sous son règne que l'État ait commencé à marcher visiblement vers sa décadence, il est vrai de dire pourtant que cette

période ne fut pas sans gloire : grâce aux talents des vézirs Sinan, Osman et Ferhad, la victoire vint encore accroître l'héritage du grand Suleïman, et, à la mort de Murad, l'empire se composait de vingt royaumes.

CHAPITRE XV.

SULTAN-MUHAMMED-KHAN III, FILS DE SULTAN-MURAD-KHAN III.

Après la mort de Murad III, Safiiè-Sultane, mère de Muhammed, envoya secrètement à son fils, alors à Magnésie, le bostandji-bachi, pour l'instruire de la circonstance qui l'appelait au trône. Douze jours plus tard, le 17 djémaziul-oula 1003 (28 janvier 1595), Sultan-Muhammed arrivait à Constantinople. A l'instant de son débarquement près du Kiosque de Baïezid, le canon du sérail et les crieurs publics annoncèrent l'avénement du nouveau souverain. La Sultane Validè avait si bien caché la mort de Murad que les vézirs même l'ignoraient. Dès que la cérémonie du baise-main fut terminée, les obsèques du Sultan défunt eurent lieu, et son corps fut déposé dans le mausolée de Sèlim II.

Des nombreux enfants de Sultan-Murad, il restait encore vingt-sept filles et vingt garçons. Suivant la politique barbare adoptée par ses prédécesseurs, Sultan-Muhammed fit étrangler ses dix-neuf frères, dont les cercueils furent portés en grande pompe auprès de celui de leur père. Au bout de trois jours, les troupes reçurent, pour le présent d'usage, cent trente-six bourses; mais cette somme ne suffit pas à calmer l'insubordination de l'armée, et il fallut se résigner à d'énormes sacrifices pour obtenir un peu de tranquillité. Une semaine après, Sultan-Muhammed se rendit à la mosquée, où il assista à la prière publique, cérémonie entièrement négligée dans les deux dernières années du règne de Murad, que la crainte d'être insulté par les soldats retenait au fond du sérail. Sultan-Muhammed fit ensuite notifier son avénement aux rois de France, d'Angleterre, de Pologne, au châh de Perse Abbas, à Abdullah-Khan, souverain de Samarkand et de Bokhara; aux princes de Géorgie, aux seigneurs de la Colchide et de la Mingrélie, et aux quarante gouverneurs des provinces de l'empire. Le grand vézir Sinan fut éloigné des affaires, et remplacé par Ferhad-Pacha; mais par les intrigues du premier, son rival, en butte aux insultes des troupes, fut destitué peu de temps après sa nomination, enfermé dans le château des Sept-Tours, et enfin mis à mort. Sinan-Pacha, ayant repris le sceau impérial, partit de Constantinople le 11 zilhidjé 1003 (19 août 1595). Il rencontra l'armée de Michel, prince de Valachie, qui refoula les Ottomans dans un fond marécageux (*batak*), où ils éprouvèrent de grandes pertes : Sinan lui-même faillit y périr, et ne dut la vie qu'au dévouement d'un soldat nommé Haçan, qui porta depuis le surnom de Batakdji. Sans se laisser décourager, le grand vézir marcha vers Bucharest, dont il s'empara et qu'il fit entourer d'un rempart de bois (*palanka*), de même que la ville de Tergovischt.

Le 12 safer 1004 (5 octobre 1596), Michel assiégea cette dernière place, qui ne put tenir plus de trois jours : la garnison fut empalée, et Ali-Pacha et Kodji-Beï, qui la commandaient, furent brûlés à petit feu. Sinan-Pacha, retiré à Bucharest, l'abandonna au bout de quatorze jours, et effectua sa retraite avec un désordre qui en fit une véritable déroute. Le passage du Danube fut surtout funeste aux Ottomans : l'artillerie valaque ayant détruit le pont, leur coupa ainsi le chemin; et ils se laissèrent tailler en pièces. L'élite des Ekindjis périt dans cette journée. A la suite de sa victoire, le prince Michel prit Djurdjevo (*Giurgewo*), la livra aux flammes, et massacra la garnison.

La place de Gran était assiégée depuis un mois par le prince Mansfeld, général des Impériaux. Muhammed-Pacha, fils de Sinan, sortit de Bude, et vint attaquer les assiégeants; mais il fut battu, et laissa ses drapeaux, ses

tentes, ses bagages et son artillerie au pouvoir des vainqueurs. Kara-Ali-Beï, gouverneur de la citadelle de Gran, dans une entrevue qu'il avait fait demander aux généraux hongrois Nadasdy et Palfy, tenta de décider ces braves chefs à lever le siége; mais il ne put y parvenir et fut lui-même obligé de capituler : Wissegrad, Babocsa et Klis éprouvèrent bientôt le même sort; de leur côté, les Osmanlis reprirent cette dernière place, se rendirent maîtres de Petrinia et brûlèrent le château de Waitzen. Mais bientôt les revers des armes ottomanes devinrent si multipliés que le Sultan entendit, du fond de son harem, les cris d'une population indignée. Bucharest et douze autres villes avaient été successivement prises par les chrétiens. Dans cette calamité, le Grand Seigneur ordonna des prières publiques pendant trois jours, pour appeler sur le peuple de Mahomet la protection d'Allah. Une semaine plus tard, un tremblement de terre qui renversa plusieurs villages de l'Asie Mineure et se fit sentir à Constantinople, vint ajouter aux malheurs causés par la guerre. Sinan-Pacha, qui s'était laissé battre en Valachie, fut obligé de résigner pour la quatrième fois sa charge, et de retourner à Malgara, où il avait été déjà exilé. Mais son successeur Lala-Muhammed-Pacha étant mort trois jours après avoir reçu le sceau de l'empire, le Sultan regarda ce trépas si prompt comme un avertissement du ciel de rendre à Sinan le grand vézirat; et ce ministre plus qu'octogénaire reprit pour la cinquième fois les rênes du gouvernement. A peine Sinan fut-il réintégré dans ses fonctions qu'il décida le Sultan à se mettre à la tête de l'armée, à l'exemple de Suleïman et des prédécesseurs de ce grand monarque. Pendant l'hiver de 1595 à 1596, toutes les mesures furent prises pour que le Sultan ouvrît lui-même avec éclat la campagne; mais au moment où elle allait commencer, Sinan-Pacha mourut subitement. Ce ministre, d'un caractère dur et avide, laissa d'immenses richesses, qu'il avait amassées pendant ses campagnes en Hongrie, en Valachie, en Géorgie et dans l'Yémen.

Le 24 chewwal 1004 (21 juin 1596), Sultan-Muhammed partit de Constantinople, et le 28 muharrem 1005 (21 septembre) il campa devant Erlau, dont l'attaque avait été résolue dans un conseil de guerre. Après que le Sultan eut, suivant le précepte du Coran, sommé la garnison d'embrasser l'islamisme et de rendre la place, le siége commença ; au bout de sept jours la ville capitula; la citadelle ne tarda pas à imiter cet exemple. Peu de temps après cette importante conquête, Dja'-fer-Pacha rencontra dans la plaine de Keresztes, l'armée chrétienne, commandée par l'archiduc Maximilien et le prince Sigismond de Transylvanie : arrivés trop tard pour sauver Erlau, ils voulurent du moins se venger, par une victoire, de la perte de cette ville. Trois combats rapprochés eurent lieu; et, dans le dernier, les Ottomans, malgré leur résistance opiniâtre, furent repoussés et perdirent un millier d'hommes et quarante canons. Cet échec redoubla le désir que manifestait depuis longtemps Sultan-Muhammed de retourner à Constantinople : dans le conseil tenu à cette occasion, il fut décidé, d'après l'avis du khodja Se'adud-din, que la présence du padichâh était nécessaire pour soutenir le courage des troupes. Le 5 rebi'ul-ewwel (26 octobre), les Allemands et les Hongrois attaquèrent le corps d'armée où se trouvait le Sultan, qui se retira dans la tente d'Younis-Beï, chef des Muteferrikas, placée derrière les bagages. La bataille était déjà perdue pour les Ottomans, leur artillerie était au pouvoir de l'ennemi, les tentes du Sultan étaient au pillage, et les gens de sa maison n'opposaient à l'avidité des vainqueurs qu'une résistance inutile, lorsqu'une charge faite à propos par le vézir Djighala, qui était posté en embuscade, mit le désordre parmi les chrétiens et leur arracha la victoire : cinquante mille hommes périrent sous le sabre des musulmans ou dans les marais. Djighala, à qui l'on devait le succès de cette journée, fut nommé

grand vézir en remplacement d'Ibrahim-Pacha. Mais, lorsque le Grand Seigneur revint à Constantinople, il rendit le sceau de l'empire à Ibrahim, d'après la volonté de la Sultane-Validè, et exila Djighala à Ak-Chèhir. Ce ministre n'avait signalé son passage au pouvoir que par des mesures intempestives ou dangereuses.

La rentrée du Sultan dans sa capitale eut lieu avec la plus grande pompe. Sa mère, accompagnée des autres sultanes, alla l'attendre dans le palais du faubourg de Daoud-Pacha. Les vézirs et les oulèmas, conduits par le kaïm-mèkam et le mufti, vinrent au-devant de lui et le complimentèrent. Les rues que parcourut Sa Hautesse, étaient tendues de riches tapisseries : l'ambassadeur persan, Zoulfèkar, avait même fait couvrir d'étoffes précieuses le chemin que devait suivre le Sultan. Des nuages d'encens fumaient sur son passage, et des cris d'enthousiasme éclataient à sa vue. Le plus grand poëte lyrique des Ottomans, Baki, lui présenta une kaçidè, composée pour la circonstance. Les réjouissances publiques durèrent sept jours. Le roi de Fez et la république de Venise firent offrir au Sultan, par leurs envoyés, des présents et des félicitations. L'ambassadeur de France proposa à Muhammed de s'unir à lui pour secourir les Maures contre l'Espagne; enfin le chèrif de la Mecque envoya en présent à Sa Hautesse les étoffes qui avaient servi à couvrir le tombeau du Prophète et la Kaaba : l'arrivée à Constantinople de ces reliques, si précieuses aux yeux des musulmans, excita parmi le peuple une joie pieuse qui fut portée jusqu'au délire : cette offrande, qui antérieurement se faisait à chaque nouveau khalife et se fit plus tard aux princes seldjoukides, n'avait point été renouvelée depuis l'extinction de leurs dynasties.

Pendant son désastreux ministère, Djighala avait déposé Ghazi-Gheraï, khan de Crimée, et revêtu de cette dignité son frère Feth-Gheraï : cette nomination avait allumé la guerre civile dans cette contrée. Ibrahim-Pacha, voulant y rétablir la tranquillité, envoya le chef des Mutèferrikas avec deux khatti-chèrifs, l'un en faveur de Feth-Gheraï et l'autre pour son frère. Les instructions de l'envoyé d'Ibrahim portaient de délivrer le diplôme d'investiture à celui des deux concurrents que désignerait la voix publique. Les partisans de Ghazi-Gheraï étant les plus nombreux, il reprit la souveraineté, et fit massacrer son frère et toute sa famille, sans épargner même les enfants au berceau.

En 1005 (1597), le commandement de l'armée d'expédition contre la Hongrie fut donné au vézir Satourdji-Muhammed. Ce ministre resta plus de trois mois dans l'inaction, et ce ne fut que lorsque les villes de Papa, de Slatina en Esclavonie et de Dotis eurent été prises par les Impériaux, qu'il se décida à faire usage des forces qu'il commandait : il reprit alors Dotis et attaqua Waitzen; mais il fut obligé d'abandonner cette dernière place après un assaut qui dura trois jours, et dans lequel il perdit trois mille hommes. Il s'empara ensuite de Czanad, d'Arad, de Nagy et de Lak, et entra dans ses quartiers d'hiver. Le peu de succès de cette campagne fut attribué par Satourdji à l'absence du khan des Tatares, qui, malgré les instances du vézir, s'était dispensé de se joindre à l'armée ottomane. Le Sultan destitua le grand vézir Ibrahim, qui avait remis Ghazi-Gheraï sur le trône, et nomma au premier emploi de l'empire Haçan-Pacha : ce choix lui fut dicté par la Sultane-Validè, que ce ministre avait gagnée au moyen de sommes énormes. Mais cinq mois après, une disgrâce complète fut le fruit de la maladresse avec laquelle il mêlait le nom de sa protectrice aux concussions et aux désordres de son administration : il fut conduit au château des Sept-Tours, et ne tarda pas être étranglé (14 avril 1598). Djerrah-Muhammed-Pacha, second vézir, passa alors au premier rang.

En mars 1598, les Hongrois et les Allemands, sous les ordres de Schwarzenberg et de Palfy, s'emparèrent par

ruse de la place de Raab : des hussards, qui parlaient le turc, ayant lié conversation avec les janissaires de garde à la porte de la ville, leur firent croire qu'ils leur amenaient des approvisionnements, et donnèrent ainsi le temps aux soldats qui les suivaient, de faire sauter, au moyen d'un pétard, une portion des murs. Une étrange tradition populaire, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, raconte qu'à l'instant où les troupes impériales entrèrent avec précipitation par la brèche, le coq en fer, placé au sommet de la tour, chanta, et les cloches se mirent d'elles-mêmes en branle. Le pacha de Raab ne voulut pas se rendre, et fut haché en morceaux : trois cents Ottomans, réfugiés dans les casemates d'un bastion, mirent le feu aux poudres, et se firent sauter en l'air avec ceux des vainqueurs qui occupaient le rempart au-dessus de ces casemates. Lorsque Satourdji reçut une si fâcheuse nouvelle a Belgrade, où il était campé, il n'en resta pas moins impassible et inactif, et il attendit près de trois mois avant de songer à tirer vengeance de cet echec. Le 14 zilhidjè 1006 (18 juin 1598), il quitta ses quartiers d'hiver, fit jeter un pont sur le Danube au-dessous du promontoire de Tachlik-bouroun, et alla attendre, pendant un mois et demi à Becskerek, le khan des Tatares, Ghazi-Gheraï, qui arriva enfin le 27 muharrem 1007 (30 août). L'armée se mit de nouveau en marche, s'empara de Czanad sur la Marosch, et assiégea Grosswardein; mais au bout de sept jours, on apprit la chute de Dotis, de Wesprim, de Papa, la défaite de Hafiz-Ahmed-Pacha a Nicopolis, et le péril où se trouvait Bude, attaquée par les Impériaux : le sèrasker donna l'ordre de la retraite, et l'armée s'achemina vers Szolnok, où elle n'arriva qu'à travers mille obstacles et après avoir perdu quelques centaines d'hommes dans les marais. A Szolnok, une revolte des janissaires, causée par la disette, obligea Satourdji à quitter la route de Bude et à continuer sa marche jusqu'à Belgrade. Le 8 décembre 1598 (djemaziul-oula 1007), le grand vézir Djerrah-Muhammed et le sèrasker Satourdji furent destitués, et leurs deux emplois furent donnés à Ibrahim-Pacha. Ce dernier, d'un caractère très-dissimulé, parvint à obtenir en secret une sentence de mort contre Satourdji, auquel il écrivait les lettres les plus flatteuses. L'aga des janissaires, Tirnarkdji-Haçan, chargé de mettre à exécution le khatti-chérif contre l'ex-sèrasker, le fit massacrer au milieu d'un repas, auquel, malgré les avertissements de son ami Ghazi-Gheraï-Khan, l'imprudent Satourdji avait invité le porteur du fatal arrêt. Le grand vézir, fidèle à son système de duplicité, feignit la plus violente colère en apprenant l'exécution qu'il avait sollicitée lui-même, et jura que l'aga des janissaires avait agi sans prendre ses ordres. Ibrahim, voulant faire oublier à Ghazi-Gheraï la mort de son ami, alla rendre visite au khan de Crimée, qui le reçut avec les apparences de la cordialité; mais il se méfiait tellement du rusé ministre, qu'il n'entra jamais sous sa tente, et ne descendait pas de cheval pendant leurs entrevues.

Des négociations sans résultat eurent lieu à cette époque entre les Impériaux et les Ottomans. Ghazi-Gheraï-Khan repartit alors pour la Crimée, et le grand vézir retourna à Belgrade. Cette campagne fut remarquable par la discipline sévère qu'Ibrahim sut maintenir parmi les troupes.

L'année suivante, 1008 (1600), le grand vézir cherchant à s'emparer par ruse de Papa, gagna deux mille Français et Wallons qui faisaient partie de la garnison, et qui, n'étant pas payés de leur solde, prêtèrent l'oreille aux offres des Ottomans et abandonnèrent la forteresse. Poursuivis par les Impériaux, ces transfuges perdirent plus de la moitié des leurs, et n'arrivèrent à Stuhlweissenbourg qu'au nombre de cinq ou six cents : engagés au service de la Porte, ils furent, dit-on, pendant vingt années les plus cruels ennemis des chrétiens. Babocsa et Siklos se rendirent à Muhammed, Kiahïa du grand vézir, et à Murad-Pacha gouverneur du Diarbèkir. Ibrahim arriva en août

devant Kanischa, et après un pénible siége de quarante jours, soumit cette place forte, dont la prise fut célébrée par des réjouissances qui durèrent trois jours et trois nuits.

Pendant la guerre de Hongrie, les relations de la Porte avec les autres puissances étaient très-amicales : de Brèves, ambassadeur de Henri IV, obtint la promesse de l'envoi d'un représentant de la cour ottomane à celle de France, et cet ambassadeur devait présenter à Henri un sabre orné de pierres précieuses, en témoignage de la haute estime du Sultan. Mais comme Djighala, ennemi des Français, empêcha le départ du muteferrika Mouthahher, destiné à cette mission, de Brèves dit que son roi n'avait pas besoin d'une autre épée que la sienne, et qu'à ses yeux la délivrance d'esclaves chrétiens avait eu plus de prix que le plus beau sabre enrichi de pierreries. La Pologne maintint la paix avec le Grand Seigneur, et lui envoya de fréquentes ambassades. Abdullah, souverain de Samarkand et de Bokhara, fit partir un envoyé pour Constantinople. Châh-Abbas Ier, qui mérita le surnom de grand, dépêcha à Sultan-Muhammed son maître des cérémonies Kara-Khan, qui présenta à Sa Hautesse les clefs de vingt-quatre villes ou châteaux, conquis par le souverain persan sur les Uzbeks.

Vers cette époque, diverses révoltes eurent lieu : un vieillard et un chef de brigands se donnèrent l'un et l'autre pour le Mehdi (*). Un troisième aventurier se fit passer pour le prince Suleïman, frère de Sultan-Sèlim : la Karamanie fut ravagée par trois mille étudiants, et les partisans de Mouthahher essayèrent de soulever l'Yémen : à Alep, une insurrection de janissaires fut réprimée par le gouverneur Hadji-Ibrahim, qui fit subir à dix-sept d'entre eux le supplice de la potence : Dja'fer-Pacha détruisit le pouvoir des Lewend-Louarssab, princes de Géorgie, en envoyant les derniers membres de cette famille à Constantinople, où ils furent enfermés pour leur vie dans le château des Sept-Tours. Une émeute de sipahis éclata dans la capitale : une juive, nommée Kira, ancienne pourvoyeuse du sérail (*) sous Murad III, s'était attiré la haine des sipahis, par le trafic qu'elle avait fait des fiefs de cavalerie : les mutins demandèrent sa tête; le kaïm-mèkam Khalil-Pacha ne crut pas pouvoir se refuser à leur désir, et la juive fut massacrée avec ses trois enfants : cette concession de Khalil le fit déposer; il fut remplacé par Khadim-Hafiz-Ahmed-Pacha. Une insurrection plus dangereuse se manifesta en Asie : les troupes soldées qui, à Keresztes, n'avaient pas répondu à l'appel, et que le grand vézir Djighala, par une sévérité outrée et intempestive, avait flétries du nom de *firari* (fuyards), s'étaient réfugiées dans l'Asie Mineure : un buluk-bachi ou officier général des Segbans, nommé Kara-Yazidji-Abdul-Halim, se met à leur tête; il se fait passer pour un prince de l'antique maison des Bènou-Cheddad, et répand le bruit que le Prophète lui est apparu en songe, et lui a prédit que, vu sa noble origine et en récompense de la simplicité de ses mœurs et de la pureté de sa religion, il était prédestiné à régner en souverain sur l'Anatolie. Le bruit de cette vision exalte les esprits crédules et attire sous les drapeaux de l'imposteur une foule d'aventuriers et de brigands : il s'empare alors de la ville de Roha (Edesse), et parvient à gagner à sa cause Huçein-Pacha, que le Sultan avait chargé de prendre des renseignements sur l'importance de cette insurrection. Les révoltés battent le *mute*-

(*) Voyez la note de la page 175

(*) Des femmes juives ou même chrétiennes fréquentent les harems pour y exercer dans toute son étendue le métier de *revendeuses à la toilette*; elles y portent toute espèce de bijoux, d'étoffes, d'objets de mode et de fantaisie. Ce sont de très-habiles et très-adroites intrigantes, qui jouissent même d'une certaine influence; c'est par elles qu'on pénètre les secrets de ces harems, et leurs indiscrétions ont souvent eu des suites funestes, non-seulement pour elles-mêmes, mais pour leurs protecteurs ou pour leurs protégés.

callim (administrateur) de Karamanie, et s'enferment dans Roha : obligé de capituler, faute de vivres, Kara-Yazidji fait ses conditions, s'assure le gouvernement d'Amassia, et livre à ce prix Huçein-Pacha qui est conduit à Constantinople, où il périt dans les tortures. Kara-Yazidji, au lieu de se rendre à Amassia, continua de propager la révolte, se réunit à son frère Déli-Huçein, gouverneur de Bagdad, et battit complétement l'armée ottomane, commandee par les vézirs Haçan et Hadji-Ibrahim. Le chef des insurgés, enorgueilli de sa victoire, s'arrogea, avec le titre de châh, tous les droits de la souveraineté; il se forma une cour, créa des vézirs, des ministres, des officiers; et expédia des bérats et des fermans décorés de son *Toughra*, sur lequel on lisait ces mots: *Halim-Châh, toujours victorieux* (*mouzaffer daïma*). Cette insurrection, une des plus graves qui eussent éclaté depuis la fondation de l'empire, devint, pendant trente ans, une source de divisions intestines, et fut sur le point de soustraire l'Asie à la domination des Osmanlis.

Michel, voïvode de Valachie, espérant réunir sous sa puissance la Moldavie et la Transylvanie, avait enfin réussi à se réconcilier avec les Ottomans. Victime de son ambition, il avait péri, en 1010 (août 1601), sous le poignard d'un émissaire de Basta, général des troupes impériales. Alors Mahmoud-Pacha et Chaaban, beïler-beï de Chypre, envahirent la Valachie; et Sigismond fut investi de la principauté de Transylvanie.

Le 9 muharrem 1010 (10 juillet 1601), le grand vézir Ibrahim-Pacha mourut, et fut remplacé par le kaïmmèkam Haçan-Yèmichdji (*le fruitier*). Le nouveau sèrasker se dirigea sur Bude; pendant sa marche, il apprit que Stuhlweissenbourg venait de succomber: il s'avança alors sous les murs de cette ville et livra bataille aux Impériaux, qui furent vainqueurs. Le lendemain de leur victoire, les Autrichiens se fortifièrent dans la ville de Palota, et Haçan se mit en route pour débloquer le château de Kanischa, que l'archiduc Ferdinand assiégeait avec une armée forte de trente mille hommes. Le commandant de la place, Haçan-Teriaki (*mangeur d'opium*), parvint, à force de ruses et de courage, à tenir jusqu'en novembre, époque à laquelle le froid vif qui se déclara tout à coup, et le bruit qui se répandit de l'arrivée prochaine du grand vézir, déterminèrent Ferdinand à la retraite : elle s'opéra avec une telle précipitation que toute l'artillerie et une grande partie des bagages tombèrent au pouvoir des Ottomans. Haçan-Tèriaki fut récompensé de sa glorieuse défense par le titre de pacha à trois queues: pour honorer aussi la brave garnison de Kanischa, le Sultan lui envoya un khatti-chèrif renfermé dans une plaque d'or suspendue à une chaîne du même métal; par une distinction singulière, l'aga des janissaires, qui ouvrait et fermait chaque jour les portes de Kanischa, portait autour du cou cette chaîne, à laquelle étaient attachées la plaque d'or et la clef de la forteresse. L'heureuse réussite de la campagne valut au grand vézir la main de la Sultane Aïchè, veuve d'Ibrahim-Pacha, avec quarante mille ducats de dot.

Cependant la révolte des *Firaris* se maintenait en Asie : leur chef Kara-Yazidji battit à Kaïçariïè Hadji-Ibrahim-Pacha; il fut à son tour vaincu par Sokolli Haçan-Pacha à Sèpetli, près d'Elbistan, et se réfugia dans les montagnes de Djanik, sur les bords de la mer Noire. Il mourut bientôt, et fut remplacé dans le commandement par son frère Dèli-Huçein : trois autres chefs des rebelles pillèrent la contrée de Tokat et le fameux jardin du vézir Sokolli, que ce personnage avait appelé djennet-baghy (*le paradis*), et qu'il avait décoré de fleurs artificielles d'or et de diamants. Sokolli, qui s'était réfugié dans Tokat, y fut tué, et la ville se rendit aux insurgés. Khosrew, Pacha de Diarbèkir, avait été nommé successeur de Sokolli, même avant sa fin tragique; il voulut agir contre les rebelles avec les troupes de Damas, d'Alep et de Mer'ach; mais aux appro-

ches de l'hiver, il se vit abandonné par ses soldats, et Hafiz-Ahmed-Pacha fut assiégé dans Kutahiïè pendant trois jours par les partisans de Dèli-Huçein.

Gette même année 1010 (1601), Djighala-Zadè désola la côte d'Italie, tandis que quelques galères maltaises, qui faisaient partie d'une flotte chrétienne de soixante-dix voiles, sous les ordres d'André Doria et de don Juan de Cordoue, surprenaient Neocastron (Passeva), et que d'autres navires florentins de la même escadre ravageaient l'île de Stanco (*Cos*).

Vers cette époque, la Porte, sur les plaintes de la France, lui faisait restituer les prises faites par le beïler-beï d'Alger. L'année suivante 1011 (1602), les Maltais s'emparèrent de Muhammediïè sur la côte d'Afrique, et le grand vézir soumit Stuhlweissenbourg; au moment de son entrée en Transylvanie, il apprit que les Impériaux, après avoir conquis la ville de Pest, avaient passé le Danube et pressaient vivement Bude. A cette nouvelle, Haçan-Pacha envoya vers Pest Nouh Beï, beïler-beï d'Anatolie, avec deux mille chevaux, jeta dans Bude un renfort de janissaires, de canonniers, d'armuriers et de volontaires sous les ordres de Muhammed-Pacha, et partit ensuite pour Belgrade. Au bout de quinze jours, l'archiduc Mathias, rebuté par la résistance opiniâtre de la garnison, et redoutant les pluies orageuses de l'hiver, leva le siége (18 novembre). Muhammed-Pacha, pour prix de sa vigoureuse défense, fut élevé au rang de troisième vézir. Haçan-Pacha fut rejoint à Belgrade par le khan des Tatares, Ghazi-Gheraï : il amenait le contingent de troupes qu'il devait à son suzerain.

En 1012 (1603) eut lieu à Constantinople la condamnation à mort d'un muderris appelé Nadazli-Sary-Abdurrahman-Efendi : cet homme de loi, très-instruit, mais sans mœurs, ne croyait à aucune religion; il traitait de fables le paradis, l'enfer, le jugement dernier, le mérite des bonnes œuvres, etc. : il prêchait partout sa doctrine impie et tâchait de se faire des prosélytes. Arrêté enfin et cité au divan, ses principes furent combattus par les kazi-askers, Akhi-Zadè et Es'ad-Efendi, qui, n'ayant pu le ramener à l'islamisme, décernèrent contre lui la peine capitale.

Dans le mois de rèdjeb 1011 (janvier 1603), une révolte de sipahis éclata à Constantinople et mit en danger la vie du grand vézir; grâce aux mesures vigoureuses qu'il prit, et surtout au concours des janissaires, l'insurrection fut étouffée; mais une haine invétérée subsista depuis ce jour entre ce dernier corps et celui des sipahis.

Après avoir ainsi triomphé de la révolte ouverte, Yemichdji-Haçan-Pacha tomba victime des sourdes menées de ses ennemis : il fut destitué le 27 rèbi' ul-akhir 1012 (4 octobre 1603), et étranglé dix jours plus tard. Le sceau de l'empire fut envoyé à Yavouz-Ali. Le nouveau grand vézir se rendit à Constantinople, et, chemin faisant, il justifia son surnom de *Yavouz* (cruel, sévère) par quelques exécutions; entre autres, celle du rebelle Ghourghour, qui eut la tête tranchée au moment où, en signe d'obéissance, il baisait l'étrier d'Ali Pacha (*).

Le chef des rebelles *firaris*, Dèli-Huçeïn, avait fait sa soumission en 1012 (1603), et avait reçu, en récompense, le gouvernement de Bosnie. De concert avec le sèrasker, il marcha contre Pest et eut, avec les Impériaux, deux engagements, dans lesquels il perdit six mille hommes. La rigueur de la saison étant venu interrompre la campagne, Murad, beïler-beï de Roumilie, fut chargé de la défense de Bude, et Dèli-Huçeïn de celle d'Essek.

Cette même année 1012 (1603) fut signalée par la fin tragique du prince Mahmoud, fils du Sultan. Un cheïkh, adonné à la science cabalistique, avait persuadé au prince héréditaire qu'il

(*) Lorsque Ghourghour mettait à rançon une ville (dit un historien oriental), il exigeait, en argent, l'équivalent du poids d'une lourde massue qu'il portait toujours avec lui et qui pesait autant que cent mille piastres (*talari*).

aurait la destinée la plus funeste s'il tardait à occuper le trône de son père: Mahmoud permit alors à l'imposteur d'user de maléfices pour abréger les jours du Sultan. Leur correspondance fut interceptée et mise sous les yeux de Sultan-Muhammed, qui, dans les premiers transports de sa colère, ordonna la mort de son fils, et fit jeter dans le Bosphore la mère de Mahmoud, le cheikh et quelques officiers, complices de cette trame odieuse. Le malheureux prince, victime de sa crédulité, était d'un caractère noble et belliqueux qui semblait annoncer un grand monarque: il avait demandé à son père d'aller en Asie combattre les rebelles: cette ardeur guerrière déplut au Sultan, et lui inspira une défiance et une jalousie qui furent peut-être les véritables causes de l'arrêt porté contre son fils.

Depuis quelques années, des envoyés du roi de Perse, Châh-Abbas, parcouraient les cours de l'Europe, afin de les décider à se liguer contre les Ottomans: quoique ces ambassadeurs n'eussent pu réussir dans leur mission, la guerre entre la Perse et la Turquie s'alluma en 1603. La garnison ottomane de Tebriz ayant ravagé, au milieu de la paix, la province de l'Azerbaïdjan et chassé Ghazi-Beï, gouverneur de Selmas, Châh-Abbas marcha sur Tebriz, et livra aux Ottomans une bataille dans laquelle ces derniers succombèrent accablés par le nombre. Vingt jours après cette victoire, les Persans entrèrent dans Tebriz: le châh se dirigea alors sur Nakhtchivan et Érivan: la première de ces villes, trop mal fortifiée pour soutenir un siége, fut abandonnée par les Osmanlis; la seconde, défendue d'un côté par l'Aras (*Araxes*), fut entourée, sur les autres points, d'un nouveau rempart long de cinq cents coudées. Châh-Abbas écrivit au gouverneur d'Érivan une lettre pleine de bravades, à laquelle Chèrif-Pacha ne répondit pas, et qu'il se contenta d'envoyer au Sultan. Le 11 djemazi'ul-oukhra 1012 (16 novembre 1603), l'armée persane parut devant Érivan, et le châh dressa son camp sur une colline voisine nommée *Mihnet-Tèpèci* (Colline de la fatigue). Une lettre du gouverneur d'Érivan, dans laquelle il demandait du secours au commandant de Van, ayant été interceptée, Châh-Abbas la renvoya à Chèrif-Pacha, après avoir écrit de sa main quelques mots pour engager ce dernier à se rendre. Le molla Yakhchi, qui portait ce message, retourna encore sans réponse; enfin à une nouvelle lettre du roi de Perse, Chèrif-Pacha dit au négociateur: « Tant que vous n'aurez pas acheté la « conquête de chaque pierre des rem- « parts par la mort de chacun de nous, « tant que vous n'aurez pas perdu vous- « mêmes assez de soldats pour qu'on « puisse élever des pyramides avec leurs « têtes, n'espérez pas de posséder la « forteresse. » Comme Yakhchi se retirait, après cette fière réponse, il fut poignardé par quelques soldats ottomans.

Lorsque ces nouvelles arrivèrent à Constantinople, le kaïm-mèkam convoqua un grand conseil, dans lequel on donna à Sa'atdji-Haçan-Pacha le commandement de l'armée d'expédition contre la Perse; peu de temps après, le Sultan expirait victime de sa superstition: cinquante-six jours auparavant, il avait rencontré, en rentrant au sérail, un derviche que son imbécillité faisait passer pour un saint, et qui s'écria en voyant Sultan-Muhammed: « Auguste monarque, ne « t'endors pas! Je t'annonce un triste « événement qui aura lieu dans cin- « quante-six jours. » Ces paroles alarmèrent le Sultan; il tomba malade au bout de quelques semaines, et mourut en effet à la date annoncée.

C'est sous Muhammed III que l'empire ottoman, qui avait déjà commencé à donner des signes de désorganisation pendant le règne de son prédécesseur, marcha par une pente rapide vers sa décadence. Les causes en sont faciles à apprécier: l'esprit d'insubordination qui régnait dans l'armée, et la violation manifeste de la plupart des institutions créées par la sage politique des ancêtres de ce prince, ne pouvaient manquer d'affaiblir l'État dont elles

affaiblissait les fondements. Sous les ministères de Djighala et de Yemichdji-Haçan, les plus graves désordres s'introduisirent dans les branches de l'administration civile et militaire. La vénalité des charges, l'altération des monnaies, l'augmentation toujours croissante des impôts, enfin toutes ces mesures désastreuses qui semblent donner aux empires un moment de prospérité et de vie, mais qui, en effet, portent en elles des germes de dissolution et de mort, se réunirent pour pousser à la ruine de l'État. Cependant on ne peut attribuer à Sultan-Muhammed III tout le mal qui se fit sous son règne; ce prince avait des intentions droites : le surnom d'*Adli* (le juste) (*), dont il signait ses poésies, témoignerait du moins de son amour pour la justice. En prenant le sceptre, il ordonna une enquête sur les dettes contractées par son père envers plusieurs caisses publiques, et il consacra à leur extinction cinquante millions d'aspres. Lorsque, en 1598, il éleva Djerrah-Muhammed-Pacha à la dignité de grand vézir, il lui adressa un khatti-chèrif pour l'exhorter à bien faire son devoir; on y lisait ces paroles sévères : « Sache, au surplus, que j'ai juré par « les mânes de mes aïeux, de ne jamais « faire grâce à un grand vézir, mais « de punir sévèrement la moindre pré« varication dont il se rendrait coupa« ble : il sera mis à mort; son corps « sera coupé en quartiers, et son nom « voué à l'infamie ! » Le Sultan prit des dispositions rigoureuses pour l'exécution des lois de l'islamisme, qu'il pratiquait lui-même scrupuleusement; il n'était adonné ni à l'opium, comme Murad III, ni au vin, comme Sèlim II; et il publia, en 1004 (1596), un édit par lequel il ordonnait, sous les peines les plus terribles, de fermer tous les cabarets. Élevé dans le goût de la littérature par son précepteur Nèvaïi, et par Nèvi, l'un des poëtes ottomans les plus distingués, il protégea les lettres et les sciences. Plusieurs légistes et savants renommés, dont quelques-uns même étaient Tatares, vécurent à Constantinople, et y furent accueillis et récompensés. Le célèbre Sè'aduddin, qui rédigea les annales de la monarchie ottomane depuis sa fondation jusqu'à la mort de Sèlim Ier, et traduisit du persan l'histoire universelle de Lari, parvint, sous Muhammed III, dont il avait été le précepteur (khodja), à la dignité de mufti : il fut le conseiller de ce prince et de son père Murad III. Son style est remarquable par une pompe et une richesse qui n'ont été égalées par aucun écrivain musulman : il mourut le 12 rèbi' ul-ewwel 1008 (2 octobre 1599), jour anniversaire de la naissance de Mahomet le Prophète. Six mois après la mort de Sè'aduddin, eut lieu celle de Baki, le plus grand poëte lyrique des Ottomans; il avait été trois fois grand juge de Roumilie. Ali, distingué entre les historiens orientaux par son esprit de haute critique, sa véracité et son indépendance, mourut aussi cette année : il avait composé dix-huit ouvrages en prose et en vers; et dans la carrière des honneurs, il s'éleva jusqu'à la dignité de pacha de Djidda.

Sultan-Muhammed III avait régné neuf ans et deux mois lunaires. Les événements les plus remarquables de cette courte période sont la prise d'Erlau et celle de Kanischa. Malgré ces conquêtes, les troubles continuels qui agitèrent l'empire sous ce prince, rendirent son règne un des plus désastreux qui aient pesé sur la nation ottomane.

CHAPITRE XVI.

SULTAN-AHMED-KHAN Ier, FILS DE SULTAN-MUHAMMED-KHAN III.

Le 18 rèdjeb 1012 (22 décembre 1603), le divan venait de s'assembler comme de coutume : les vézirs et le kaïm-mèkam Kaçim-Pacha commençaient à peine à s'occuper des affaires de l'État, lorsque parut dans la salle du conseil (*) le mir'-alèm (grand

(*) C'est le même qu'a pris aussi Sultan-Mahmoud II, aujourd'hui régnant (1838).

(*) Divân-khânè, qui existe dans la seconde cour du sérail.

chambellan). Il portait, plié dans un morceau d'étoffe de soie, un khatti-chèrif qu'il présenta au kaïm-mèkam; après avoir inutilement essayé d'en prendre lecture : « Qui t'a donné cet « écrit illisible? dit Kaçim-Pacha; il « n'est pas de la main de Sa Hautesse. « C'est le kyzlar-agaçi (*chef des eunu-* « *ques noirs et gouverneur du harem*) « qui me l'a remis, répondit le grand chambellan. » Le reïs-efendi prit alors le khatti-chèrif et parvint à y déchiffrer ces mots : « Apprends, ô Kaçim-Pa- « cha! que le Sultan mon père étant « mort par la volonté d'Allah, je suis « monté sur le trône : veille bien à la « tranquillité de la capitale, car s'il « arrive le moindre désordre, je te fe- « rai trancher la tête! » Le kaïm-mèkam, ne sachant que penser de ce message, écrivit au kyzlar-agaçi de vouloir bien lui en donner l'explication. Pour toute réponse, Kaçim-Pacha fut introduit dans l'un des appartements du harem, où il vit un jeune homme de quatorze ans, assis sur le trône impérial et environné des officiers de la cour intérieure : c'était Sultan-Ahmed, fils aîné et successeur légitime de Muhammed III.

Après les cérémonies ordinaires des funérailles du dernier Sultan, son corps fut inhumé à Sainte-Sophie, auprès des restes mortels de son père Murad III. C'était la première fois, depuis le règne de Baïezid-Ildirim, que les obsèques du souverain n'étaient pas souillées du sang de ses fils. Ahmed Ier avait un frère puîné, nommé Moustapha, âgé de douze ans : le nouveau Sultan épargna la vie du jeune prince, et se contenta de l'enfermer dans le sérail. Moustapha étant alors le seul héritier de la couronne, on peut considérer sans doute cette dérogation au cruel usage établi par les prédécesseurs d'Ahmed, comme un acte de politique plutôt que d'humanité. Ce qui semblerait venir à l'appui de cette opinion, c'est que quelques années plus tard (1020-1611), il ordonna par deux fois de faire mourir son frère, qui ne dut son salut qu'à la frayeur superstitieuse qu'un orage violent et une indisposition subite causèrent à Ahmed, au moment où les muets partaient pour exécuter la fatale sentence.

Sept jours après l'avénement de Sultan-Ahmed, le grand vézir Yavouz-Ali-Pacha arriva à Constantinople. Ce ministre devait apporter douze cent mille ducats, produit de deux années du tribut de l'Égypte; et le Sultan avait retardé jusqu'alors la distribution aux troupes du présent d'usage. Mais le grand vézir, dans son empressement de venir saluer son nouveau maître, avait laissé ses bagages en route; et dans la crainte de mécontenter l'armée, on lui compta sept cent mille ducats, tirés du trésor impérial.

Le 1er cha'ban 1012 (4 janvier 1604), Sultan-Ahmed se rendit à la mosquée d'Eïoub, et y ceignit le sabre d'Osman sur le tombeau du porte-étendard du prophète. Quelques jours après cette cérémonie, Ahmed relégua dans le vieux sérail son aïeule Safiiè-Sultane (*), qui avait joui d'un si grand pouvoir sous le règne de Murad III et de Muhammed III : ce fut en vain qu'elle demanda avec instance à parler à son petit-fils; le vézir Djerrah-Muhammed-Pacha s'opposa à cette entrevue, dans laquelle cette femme adroite et ambitieuse aurait pu prendre aussi sur le nouveau Sultan, trop jeune pour démêler ses artifices, l'empire qu'elle avait exercé sur ses deux prédécesseurs.

Un mois environ après son avénement, Sultan-Ahmed alla faire la prière du vendredi à la mosquée de Sainte-Sophie; il passa de là au palais du grand vézir où se fit la cérémonie de la circoncision; c'était la première fois depuis la fondation de l'empire, qu'un

(*) Safiiè-Sultane est contemporaine de Catherine de Médicis et Italienne comme elle. Ces deux femmes ont eu encore d'autres similitudes dans leur carrière politique, et leur influence s'est exercée aussi pendant longtemps sur les destinées des États où elles regnaient sous le nom de leurs maris et de leurs enfants.

Sultan était circoncis après être monté sur le trône (*).

Cependant, le kapoudan pacha Djighala venait d'être nommé général en chef de l'armée contre la Perse, et le grand vézir, Yavouz-Ali, sèrasker de celle qui était destinée à envahir la Hongrie. Ce ministre, peu jaloux de la gloire militaire, tâcha de persuader aux membres du divan qu'il devait rester dans la capitale pour tenir les rênes de l'administration; mais un ordre positif d'Ahmed ne lui permit plus de balancer; il partit le 11 muharrem 1013 (30 mai 1604), et s'arrêta au palais de Khalkali, situé à peu de distance de Constantinople, afin d'y attendre l'argent nécessaire pour la guerre: un nouvel ordre du Sultan qui lui enjoignait de partir de suite, sous peine de la vie, l'obligea de se mettre en marche: arrivé à Belgrade, il y mourut le 28 safer 1013 (27 juillet 1604). Sur le refus du kaïm-mèkam Hafiz-Pacha, qui redoutait la responsabilité du commandement en chef, le sceau de l'empire fut remis à Lala-Muhammed-Pacha. Le nouveau sèrasker fortifia les places d'Adony et de Földwar, rétablit à Bude le pont de bateaux détruit par l'ennemi, et assiégea Waitzen; la garnison de cette ville, après l'avoir incendiée, se réfugia à Gran, où Lala-Muhammed-Pacha se présenta le 24 djemazi-ul-oufa (18 octobre); mais la rigueur de la saison le força de lever le siége de cette dernière place et celui de Pest, tandis que l'archiduc Mathias renonçait en même temps à prendre Bude. Le sèrasker, après avoir chargé Tokhatmich-Gheraï, fils de Ghazi-Gheraï, khan des Tatares, d'approvisionner la forteresse, se mit en route pour Belgrade, où il arriva le 3 rèdjeb 1013 (25 décembre 1604).

(*) Un poëte du temps fit sur l'avénement d'Ahmed des vers, dont voici la traduction: « A lui seul entre tous les fils d'Osman, a été accordé le privilége de posséder l'empire avant d'avoir possédé l'étendard. » C'est-à-dire, avant d'avoir atteint l'âge mûr; le sandjak, symbole du pouvoir, n'étant jamais confié à des mains trop jeunes.

Cette même année, la France, l'Angleterre et Venise renouvelèrent les capitulations avec la Porte; à cette occasion, notre ambassadeur, M. de Salignac, successeur de M. de Brèves, demanda réparation d'une insulte faite au consul français à Alger.

Nous avons vu dans le précédent chapitre, qu'au mois de rèdjeb 1012 (décembre 1603), la garnison d'Erivan avait mis à mort le molla Yakhchi, plénipotentiaire de Châh-Abbas: après cette violation du droit des gens, le roi de Perse résolut de pousser Chèrif-Pacha à la dernière extrémité par un blocus rigoureux; l'eau même manquant aux assiégés, le gouverneur fut forcé de capituler au bout de six mois; il obtint les honneurs de la guerre, et fut présenté, avec le juge d'Erivan, à Châh-Abbas. Ce prince, après avoir tenu un discours emphatique à Chèrif-Pacha, reprocha au juge d'avoir laissé échapper l'occasion de gagner des honneurs et des trésors, en livrant la ville; la réponse de ce dernier mérite d'être conservée: « Puisqu'il est du devoir « d'un serviteur fidèle, dit-il, de sacrifier ses biens et sa vie au service de « son maître, devais-je m'attendre à « être blâmé de ma conduite? » Châh-Abbas rendant justice aux nobles sentiments de son prisonnier, lui accorda la liberté; mais il fit mettre à la torture les oulèmas qui, dans un fetwa relatif à la guerre de Perse, avaient émis le principe que le meurtre d'un Persan égale en mérite celui de soixante-dix hérétiques. Emirgoun-Khan fut nommé gouverneur d'Erivan, et s'empara d'Aktchè-Kal'a, dont la population arménienne fut transplantée à Ispahan et établie dans le faubourg de Djulfa. L'alaï-beï Ken'an qui, sous les ordres d'Osman-Pacha, commandant de Kars, parcourait les environs de cette ville pour faire des prisonniers, tomba lui-même au pouvoir d'Emirgoun: celui-ci le fit placer dans un énorme canon et lancer en l'air. En même temps, le châh réduisait la forteresse de Kars, place frontière de la Géorgie et de la Turquie; mais il vint échouer ensuite devant la ville d'A-

khiska, vigoureusement défendue par Karakach-Pacha.

Le 17 muharrem 1013 (15 juin 1604), Djighala-Zadè était parti de Constantinople à la tête de l'armée d'expédition contre la Perse; à son arrivée devant Erzroum, il fut rejoint par Keuçè-Sèfer gouverneur de cette ville, par Ahmed-Pacha, beïler-beï de Van, et par un des compagnons de Dèli-Haçan, Karakach-Ahmed, auquel il pardonna sa révolte et donna le gouvernement de Tchildir. Ce ne fut que le 15 djemazi'ul-oukra (8 novembre) que l'armée ottomane arriva sous les murs de Kars: Djighala, malgré l'ardeur des chefs placés sous ses ordres, ne voulut faire aucun mouvement, sous le prétexte qu'il fallait attendre l'arrivée de Karakach, qui ne parut que dans les premiers jours de l'hiver. Pendant ce temps, le châh ravagea tout le pays et se retira ensuite à Tèbriz. Le sérasker songea alors à se rendre dans le Chirvan où se trouvait son fils; mais l'armée s'y opposa et voulut rester dans le pays de Roum (Asie Mineure). Djighala prit donc ses quartiers d'hiver à Van; mais se trouvant trop exposé dans cette ville aux excursions des Persans, il retourna à Erzroum. Châh-Abbas vint alors assiéger Van sans pouvoir réussir à s'en emparer; et il rentra dans ses États après cet échec.

Pendant la campagne de Hongrie, avait eu lieu à Constantinople l'exécution de Kaçim-Pacha, ancien kaïm-mèkam. Sarykdji-Moustapha fut élevé à cette dignité, après avoir reçu cet avis du Sultan: « Si tu te conduis mal, « ce cimeterre te mettra à la raison, « comme il l'a fait avec ton prédéces- « seur. » Malgré cette terrible menace, le nouveau kaïm-mèkam ne craignit pas de se faire des ennemis en opérant de nombreuses mutations parmi ses administrés, et surtout en essayant de renverser le mufti. Sarykdji-Moustapha, accusé de tyrannie par le khodja, le mufti et quelques cheïkhs, fut exécuté le 20 cha'ban 1013 (11 janvier 1605).

Deux mois auparavant, la naissance d'un fils du jeune Sultan avait donné lieu à des fêtes qui durèrent sept jours. Le 8 mars suivant, Ahmed devint père d'un autre fils; le premier fut nommé Osman, et le second Muhammed.

Cependant, quatre nouveaux chefs de rebelles, Kalender-Oghlou, Khalil, Satchlu, et Saïd, venaient de succéder en Asie à Dèli-Haçan et à son frère Kara-Yacidji. Daoud-Pacha et Naçouh Pacha furent envoyés contre les révoltés. Le grand vèzir partit lui-même pour la Hongrie, avec le projet de soumettre Gran, sans toutefois renoncer intérieurement au désir de conclure avec la Hongrie une paix que rendait urgente l'état fâcheux des affaires de l'empire du côté de l'Orient, à cause de la guerre de Perse et de la rébellion qui ravageait l'Asie Mineure. Des négociations commencées en 1010 (1601), sous Muhammed III, qui avait donné pour la première fois des pleins-pouvoirs réguliers au grand vèzir, n'avaient produit aucun résultat, par la mauvaise volonté des Ottomans, dont les plénipotentiaires, ne voulant que gagner du temps, ne se rendirent pas à l'entrevue qui devait avoir lieu à Gran le 29 juillet. Les années 1011 et 1012 se passèrent en correspondance et en pourparlers entre les commissaires impériaux et les vézirs Ibrahim et Murad: le 10 janvier 1604, un armistice de trois semaines fut conclu; et en février suivant, deux conférences infructueuses eurent lieu à Pest. Ce ne fut que huit mois plus tard (en octobre) que le conseiller aulique baron de Mollard, et le pacha de Bude, reprirent les négociations interrompues, mais sans pouvoir encore parvenir à se mettre d'accord.

Pendant que ces négociations se poursuivaient en Hongrie, d'autres étaient entamées en Transylvanie: dans ces dernières, les Impériaux consentirent à abandonner au Sultan le droit de nommer le voïvode de Valachie, et au khan des Tatares de concourir à cette nomination en donnant la lance et la masse d'armes au candidat

qui aurait déjà obtenu l'étendard des mains du Grand Seigneur. A cette époque, les Hongrois et les Transylvaniens étaient irrités par les vexations que les Allemands leur faisaient subir, et par le mépris qu'ils leur témoignaient : un noble hongrois, appelé Bocskaï, connu par sa haute valeur, fut choisi pour souverain par les mécontents, et chargé d'implorer la protection du Sultan contre leurs oppresseurs. Ahmed s'empressa d'accueillir les ambassadeurs de Bocskaï, confirma son élection, en lui donnant les titres de roi de Hongrie et maître de Transylvanie, et l'engagea à se rendre à Belgrade, pour y recevoir la couronne, l'étendard, la masse d'armes (*topouz*) et le cimeterre, insignes du pouvoir suprême.

Le grand vézir Lala-Muhammed écrivit à Bocskaï pour l'inviter à mettre le siége devant Neuhœusel. Il marcha lui-même sur Gran, et réussit à reprendre cette ville. Les Ottomans montrèrent en cette occasion la plus grande humanité : ils respectèrent les personnes et les propriétés, donnèrent une escorte pour protéger la garnison vaincue, qui se retira avec armes et bagages, et fournirent eux-mêmes les saïques qui transportèrent par le Danube les blessés et les malades. Wissegrad, Depedlen, Wesprim et Palota, tombèrent ensuite au pouvoir des Ottomans, et Neuhœusel se rendit à Bocskaï. A la fin de cette heureuse campagne, ce prince fut solennellement reconnu comme roi de Hongrie ; le grand vézir lui donna sa main à baiser, lui posa sur la tête une couronne d'or et de diamants, le ceignit d'un sabre enrichi de pierreries, et lui annonça que le Grand Seigneur l'exemptait de tout tribut pendant dix ans, réduisant même, après ce terme, toute redevance à un présent annuel de dix mille ducats. En retour, Bocskaï promit de remettre les forteresses de Lippa et d'Yence au pacha de Temeswar.

L'expédition de Djighala en Perse fut loin d'avoir une issue aussi heureuse que celle de Hongrie : les Ottomans livrèrent bataille aux Persans, près du lac Châhi ; la victoire semblait assurée aux premiers, lorsque Châh-Abbas, profitant du désordre qui s'était introduit parmi les vainqueurs, acharnés à la poursuite des fuyards, regagna l'avantage, et fit prisonnier Sèfer-Pacha. Le sèrasker Djighala, dont le caractère était fier et entreprenant, ne put supporter la honte de cette défaite ; il mourut de chagrin le 21 rèdjeb 1014 (2 décembre 1605), en opérant sa retraite sur Diarbèkir.

Dèli-Haçan, ancien chef des rebelles d'Asie, avait obtenu, avec le pardon de sa révolte, le pachalik de Temeswar ; mais le grand vézir, voulant le perdre, fomenta une sédition parmi le peuple ; Dèli-Haçan fut chassé, ainsi que son frère, et se réfugia à Belgrade, où arriva bientôt le ferman qui ordonnait leur exécution : elle était motivée sur l'offre qu'aurait faite Dèli-Haçan de vendre au pape un château fort de Dalmatie pour la somme de cent mille ducats.

Cependant les rebelles d'Asie, sous les ordres de Khalil, remportèrent, à Boulawadin (*Dinias*), la victoire sur les troupes du Sultan, commandées par Naçouh-Pacha et Ali-Pacha. Ce dernier, qui s'était attiré, par son humeur épigrammatique, la haine de Naçouh, fut accusé par lui d'avoir fait perdre la bataille, et mis à mort. Naçouh-Pacha, voulant prévenir le mauvais effet que sa défaite pourrait produire sur l'esprit du Sultan, se hâta de retourner auprès de lui, et parvint non-seulement à se disculper, mais encore à décider Ahmed à entrer lui-même en campagne. Malgré tous les efforts du mufti et du khodja pour dissuader le Grand Seigneur de partir, il ne se rendit pas à leurs raisons, et s'embarqua pour Brousse le lendemain de la mort de la sultane Validè, sa mère, qui avait expiré le 1[er] rèdjeb 1014 (12 novembre 1605). Après avoir visité les tombeaux des six premiers Sultans de la race d'Osman, et les bains de Brousse, Ahmed revint dans sa capitale le 16 rèdjeb (27 novembre) ; elle

était en proie à l'agitation occasionnée par une revolte des janissaires, qui avaient assailli leurs officiers à coups de pierres, et réclamaient la solde arriérée. Sultan-Ahmed, irrité de l'insolence de cette milice, se vêtit de rouge, à l'exemple du khalife Haroun-Rachid, lorsqu'il ordonnait une exécution, parla aux chefs de l'armée avec une fermeté qui leur imposa, demanda le nom des coupables, les fit mettre à mort, remplaça les agas, fit ensuite payer aux troupes le quartier de solde échu, en y ajoutant trois ducats par homme, et reprima ainsi l'insurrection.

A l'instigation de Derwich-Pacha, ancien bostandji-bachi, et favori de Sultan-Ahmed, Sa Hautesse décida que le grand vézir Lala-Muhammed se mettrait lui-même à la tête de l'expédition de Perse. Ce ministre, qui aurait voulu, avant de partir, terminer les négociations entamées avec la Hongrie, ne put obtenir le moindre délai, et fut tellement affecté de la dureté du Sultan à son égard, qu'il fut frappé d'apoplexie et mourut le 15 muharrem 1015 (23 mai 1606). Un historien oriental prétend que Derwich-Pacha fit empoisonner Lala-Muhammed, dans l'espoir de lui succéder; le Sultan lui confia en effet la charge de grand vézir.

Environ sept mois après, Derwich-Pacha, qui s'était attiré la haine publique, fut étranglé dans le sérail : le sceau de l'empire fut donné au vézir Murad-Pacha, qui, deux mois avant sa nomination, avait réussi enfin à conclure, le 10 cha'ban 1015 (11 novembre 1606), à Sitvatorok, une trêve (*mutâréké*) avec l'empereur Rodolphe. Par ce traité, le tribut annuel de trente mille ducats, que l'Autriche payait à la Porte, fut supprimé; seulement l'empereur s'obligeait à compter une seule fois la somme de deux cent mille piastres : une égalité parfaite devait régner entre les deux monarques; ils auraient l'attention de s'adresser des lettres pleines de témoignages d'estime et d'amitié, semblables à celles que s'écrivent un père et un fils, et ils s'enverraient réciproquement des ambassades extraordinaires, avec des présents dignes des deux souverains. Le Sultan devait donner désormais à l'empereur d'Allemagne le titre de *Roma-Tchasari* (César de Rome) au lieu de celui de *Kral*, mot slave qui signifie roi (*rex*); et leurs armées s'abstiendraient de toute hostilité : celle des deux parties contractantes qui violerait le traité, serait tenue de dédommager l'autre; la Hongrie supérieure et la Transylvanie furent cédées à Bocskaï; et l'on se donna une mutuelle garantie de la liberté des cultes en la déclarant inviolable. Cette trêve devait durer vingt ans, et engager non-seulement les princes signataires, mais encore leurs parents et leurs descendants.

La paix conclue avec l'empereur permit au grand vézir Murad-Pacha de s'opposer aux progrès des rebelles d'Asie, dont l'insurrection s'étendait depuis les frontières de Perse et de Syrie jusqu'aux rives du Bosphore. Les anciens chefs de la révolte avaient péri, mais d'autres leur avaient succédé : Kalender-Oghlou, Kara-Saïd, Kinali, Mouçelli-Tchaouch, Djemchid, Djan-Poulad le Kurde, et l'émir Fakhruddin le Druse, opposaient aux Ottomans des forces considérables; Murad-Pacha partit de Scutari le 7 rèbi'ul-ewwel (2 juillet), et se dirigea sur Alep. Chemin faisant, il détacha de la ligue des rebelles Kalender-Oghlou en lui promettant le gouvernement d'Angora. Arrivé à Konia, le grand vézir fit jeter dans des puits un grand nombre de révoltés, avec leur chef Ahmed-Beï; les habitants de Konia avaient demandé sa grâce à Murad-Pacha, en le lui peignant comme le seul homme qui pût contenir les bandes nombreuses qui lui étaient soumises; le grand vézir parut se rendre à cette raison; il fit venir devant lui Ahmed-Beï et lui dit : « Mon intention est de te confier la garde de « Konia, pendant que je marcherai « contre Djan-Poulad (*âme d'acier*); « mais si j'ai besoin de secours, com« bien de soldats pourras-tu me four-

« nir ? — Trente mille hommes, avec « la plus grande facilité, » répondit Ahmed. Murad le remercia et le félicita avec toutes les apparences de la sincérité; mais lorsque ce chef imprudent fut sorti : « Si je laisse sur mes « derrières, dit le vézir, un homme « qui peut rassembler à volonté trente « mille combattants, et que ce rebelle « se fortifie dans Konia, qu'en ré« sultera-t-il ? » Cette objection était sans réplique; elle détermina la perte d'Ahmed-Beï. Pendant ce temps, Kalender-Oghlou était arrivé devant Angora, et avait sommé le juge Molla-Ahmed de lui remettre la ville. Mais ce dernier s'y refusa, parce que le nouveau sandjak-beï était venu en ennemi, pillant la contrée et la mettant à feu et à sang. D'après ce refus, Kalender-Oghlou assiégea Angora : Molla-Ahmed soutint courageusement huit assauts, et fut secouru enfin par Tèkïèli-Pacha, dont l'arrivée décida Kalender-Oghlou à battre en retraite. D'un autre côté, le grand vézir repoussait les chefs Djemchid et Mouçelli-Tchaouch, opérait sa jonction avec Zulfekar-Pacha, gouverneur de Mer'ach, et défaisait complétement, dans les champs d'Ouroudj-Owaçi, le rebelle Djan-Poulad; le nombre des prisonniers que firent les Ottomans fut si grand, que vingt bourreaux n'étaient occupés dans le camp qu'à trancher des têtes, dont on forma des pyramides en face de la tente du grand vézir. Djan-Poulad, qui s'était sauvé à Kilis, d'où il avait gagné Alep, fut chassé de cette dernière ville par les habitants; ils massacrèrent plus de mille de ses partisans qui l'avaient suivi, et présentèrent leurs têtes à Murad-Pacha, lorsqu'il fit plus tard son entrée dans Alep. Fakhruddin-Ma'an-Oghlou, prince du Liban, qui, à cette bataille, commandait les Druses et la tribu de Bèni-Kolèïb, s'enfuit dans le désert.

Après avoir pris ses quartiers d'hiver à Alep, le grand vézir nomma Mahmoud-Pacha, fils de Djighala, au gouvernement de Bagdad, d'où fut chassé le rebelle Moustapha, fils d'Ahmed. Djan-Poulad abandonna secrètement les troupes avec lesquelles il s'était enfui d'Alep, et gagna Constantinople. Il obtint son pardon du Sultan-Ahmed, qui se plut à entendre le récit de la vie aventureuse de ce chef de rebelles, et le nomma beïlerbeï de Temeswar. Mais au bout d'une année, une révolte des habitants de ce gouvernement l'obligea de se réfugier à Belgrade, où il fut étranglé sur l'ordre du grand vézir.

Cependant les inquiétudes qu'inspirait encore Kalender-Oghlou firent prendre au Sultan des mesures extraordinaires : une levée générale fut ordonnée, et les vézirs Khyzir-Pacha et Daoud-Pacha se disposèrent à partir pour Scutari et Nicomédie. Kalender-Oghlou, qui ravageait les environs de Brousse, s'étant tout-à-coup dirigé vers le Sud, les craintes se calmèrent. Au printemps suivant, les insurgés, commandés par ce chef redouté, et par Kara-Saïd, se portèrent d'Elbistan aux montagnes de Gueuk-Souï-Yaïlaghy, et offrirent la bataille à Murad-Pacha, dans un défilé. L'action fut sanglante, et la victoire longtemps douteuse; elle se décida enfin pour les Ottomans, grâce à une charge vigoureuse faite par les janissaires, qui, jusqu'alors, étaient restés cachés dans les ravins. Les vaincus, poursuivis par les Ottomans, essayèrent, près de Baïbourd, de se rallier et de les repousser; mais après une inutile résistance, ils s'enfuirent encore jusqu'à Eriwan, où Emirgoun, gouverneur de la place, ne les accueillit que sous la condition qu'ils reconnaîtraient en même temps la souveraineté du chah et la croyance des chi'is. Le grand vézir ayant appris que Maïmoun, autre chef des rebelles, après avoir dévasté la contrée de Kyr-Chèhri, allait faire sa jonction en Perse avec Kalender-Oghlou, résolut d'empêcher cette réunion : il se mit à la tête des troupes, et poursuivit Maïmoun pendant six jours et sept nuits, sans s'arrêter. Durant cette course forcée, Murad-Pacha, malade et âgé de près de quatre-vingt-dix ans, fut obligé plusieurs

fois de descendre de cheval et de prendre quelques instants de repos. Les fugitifs, atteints par Pialè-Pacha dans le défilé de Kara-Haçan-Guèdighi, se défendirent avec courage et repoussèrent d'abord les Ottomans ; mais le grand vézir étant survenu avec des troupes fraîches, les rebelles éprouvèrent la déroute la plus complète. Après sa victoire, Murad-Pacha se dirigea vers Sadakly : arrivé dans cette ville, il y fut rejoint par le vézir Naçouh-Pacha, qu'il réprimanda de son retard, mais avec une douceur qui n'était pas dans son caractère, et qui fit penser que cette modération lui était imposée par le Sultan. Murad-Pacha usa de la même clémence envers Ekmekdji-Zadè, beïler-beï de Roumilie, et Zulfekar-Pacha, gouverneur de Karamanie ; le ministre dit à cette occasion : *le pardon est l'aumône de la victoire* (El-afwoun zikwètuz-zaferi).

Le 10 de ramazan 1017 (18 décembre 1608), Murad-Pacha fit son entrée triomphale à Constantinople avec quatre cents drapeaux, sur lesquels on lisait les noms des chefs de rebelles qu'il avait vaincus. Il fut accueilli avec la plus grande distinction par le Sultan, qui lui fit présent de deux kaftans et d'un turban orné d'une plume de heron.

Cette même année (1017), arrivèrent à Constantinople les ambassadeurs de l'Autriche, et ceux des Hongrois et Transylvaniens révoltés contre l'empereur Rodolphe. Le kaïm-mèkam Moustapha remit aux premiers un traité rédigé dans un sens si différent de celui qui avait ete convenu deux ans auparavant, que ces plénipotentiaires se crurent obligés de protester contre la nouvelle rédaction de l'acte, et quittèrent immédiatement Constantinople, en rapportant simplement un reçu des deux cent mille écus qu'ils avaient remis au Sultan, conformément aux conditions stipulées en 1606. Les envoyés d'André Gitzy, chef des révoltés de Hongrie, reçurent quarante kaftans pour leur maître, et quatre-vingts plumes de héron pour ses principaux officiers.

En 1609 (1018), la Pologne renouvela le traité conclu en 1598 entre Muhammed III et Sigismond III : deux articles seulement y furent ajoutés : le libre transit des piastres de Turquie ; et l'interdiction dans les États ottomans des monnaies polonaises à l'empreinte *du lion* (*), comme étant de bas aloi.

La Porte continuant d'être en relations amicales avec Venise, demanda au doge le libre passage pour les Maures qui fuyaient l'Espagne, où Philippe II les forçait d'embrasser le catholicisme, et qui, à l'abri du costume chrétien, essayaient d'échapper aux persécutions des Espagnols et de se réfugier dans l'empire ottoman.

En 1606, l'Angleterre avait envoyé un nouvel ambassadeur au Sultan. La France, à son tour, remplaça M. de Brèves par M. de Gontaut-Biron, baron de Salignac. Les princes de Mingrélie et de Géorgie, et Abdul-Baky-Khan, souverain des Uzbeks, accréditèrent aussi des ambassadeurs à la cour ottomane, de 1605 à 1608.

Après avoir passé presque tout l'hiver de 1608 à Constantinople, le grand vézir voulut punir les rebelles Moucelli-Tchaouch en Cilicie, et Youçouf-Pacha, Kiahïa d'Oweïs-Pacha dans les gouvernements de Saroukhan, de Mentèchè et d'Aïdin. Ne pouvant espérer de s'emparer du premier, défendu par les positions inexpugnables de la Cilicie-Pétrée, il lui donna par écrit l'investiture du gouvernement de Karamanie. Il expédia ensuite un message à Youçouf-Pacha, par lequel, en l'engageant à venir au camp de Scutari, il lui prodiguait les flatteries, et lui jurait qu'il n'avait rien à craindre du padichâh. Youçouf eut le malheur de

(*) Ces monnaies étrangères nommées *arslani*, ou vulgairement *aslani*, à cause de l'empreinte d'un *lion* (*arslan*), ont cessé d'avoir cours depuis longtemps ; néanmoins on se sert encore quelquefois de cette appellation pour désigner l'unité monétaire en usage dans les États du Grand Seigneur, que nous nommons *piastre*, et qui se dit en turc *grouch*, altération évidente du mot allemand *groschen*.

croire aux promesses du grand vézir, et se rendit auprès de lui. Le rusé vieillard le combla d'amitiés et d'honneurs, et le retint plus de deux mois au camp. Dans cet intervalle, Zulfekar-Pacha, qui était allé en Cilicie sur l'ordre de Murad, se lia avec Mouçelli-Tchaouch et parvint à le faire étrangler au milieu d'un repas. Sa tête fut secrètement envoyée au grand vézir. Le lendemain, il invita Youçouf à déjeuner, l'accabla de caresses et de témoignages d'estime, et lui fit ôter la vie : les têtes des deux rebelles trop crédules furent exposées dans le camp. Le defterdar Ekmekdji-Zadè, qui avait, aux yeux du sévère vézir, le tort impardonnable d'avoir opéré trop tard sa jonction, lors de l'expédition contre Khalil, n'échappa à la mort que par la protection du Sultan, qui demanda lui-même avec instance à son ministre la grâce du defterdar.

En mai 1610 (1019), deux nouveaux ambassadeurs de l'Autriche, Pierre Buonuomo et Andréa Negroni, arrivèrent à Constantinople, où ils furent très-bien accueillis par Murad-Pacha, qui leur remit un traité dont le texte était conforme à celui convenu en 1606 (1015), et à leur départ les fit suivre par un tchaouch qui avait le titre d'ambassadeur.

En 1609 (1018), cinq jésuites français étaient parvenus à opérer à Constantinople quelques conversions d'enfants juifs et grecs schismatiques ; on se rappelle qu'ils étaient établis dans l'église de Saint-Benoît de Galata depuis le mois d'août 1584. Devenus suspects au Sultan, qui redoutait leur esprit d'intrigue, ils furent assignés à comparaître au divan ; mais M. de Salignac, leur partisan dévoué, réclama avec force, et obtint leur liberté, parce qu'ils étaient sujets français. L'année suivante, cet ambassadeur succomba au chagrin que lui causa la mort de Henri IV.

Vers cette époque, la Pologne, inquiétée par les excursions des Tatares, demanda au Grand Seigneur de leur interdire les frontières de ce royaume. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre obtinrent un khatti-chérif pour la délivrance des chrétiens esclaves dans les États barbaresques.

Le kapoudan-pacha Khalil, gouverneur de Kaïçariïé, successeur de Hafiz-Ahmed, livra, dans les eaux de Chypre, près de Baffa, à dix galères maltaises, un combat dans lequel les chrétiens furent battus. Le vaisseau que montait le commandant Fressinet fut pris et conduit à Constantinople : ce navire, que les chrétiens appelaient le *Gallion rouge*, et les Ottomans l'*Enfer noir* (Kara-djèhennem), donna son nom à cette bataille. Sultan-Ahmed écrivit au kapoudan-pacha pour le féliciter : il lui envoya avec un kaftan, garni de fourrures de zibeline, les trois *thoughs*, insignes du vézirat, et l'admit à la cérémonie du baise-main.

En octobre 1608 (redjeb 1017), une escadre florentine, sous les ordres de l'amiral Inghirami, s'empara de la ville de Biskèri et captura quatre vaisseaux ottomans. Deux ans plus tard, quatre navires florentins, commandés par Beauregard, combattirent pendant six heures, entre Chypre et les côtes de Karamanie, une escadre de quarante galères, commandée par le Grec renégat Moustapha, qui, après avoir vu couler à fond cinq de ses navires, se sauva dans le port de Famagouste. Beauregard s'empara ensuite d'un vaisseau ottoman qui portait de Rhodes à Chypre quarante mille couronnes que les Florentins se partagèrent. Mais, malgré ces avantages, le but principal de l'expédition de Beauregard n'en fut pas moins manqué ; car l'escadre qui, chaque année, partait d'Alexandrie pour conduire à Constantinople le tribut de l'Égypte, et que cet amiral était chargé de capturer, lui échappa et arriva heureusement dans la capitale. Euluz-Muhammed-Pacha, qui commandait cette flotte, fut, en récompense de son habileté, élevé à la dignité de kapoudan-pacha, et fiancé à une fille de Sultan-Ahmed, âgée seulement de trois ans.

Vers cette époque, l'île de Stanco (Cos) fut ravagée par le marquis de Sainte-Croix et le baile Venonge, commandant les galères napolitaines et

mâltaises. Au retour de cette expédition, ces deux chefs voulurent faire une descente en Albanie où ils avaient des intelligences; mais elles furent découvertes et leurs fauteurs massacrés. Un prêtre, qui se trouvait parmi ces derniers, fut écorché vif; et sa peau, remplie de paille, fut envoyée à Constantinople.

Au printemps de l'année 1021 (1612), le grand vézir Murad partit de Scutari à la tête de l'armée qui devait entrer en Perse. Il commença par ravager Tebriz, sans que le châh lui opposât aucune résistance : ce prince, retiré dans les montagnes de Sourkh-Ab, écrivit à Murad pour lui faire des offres de paix, en lui proposant de laisser les choses dans l'état où elles se trouvaient, quant au territoire des deux empires. Le grand vézir demanda au contraire que la Perse rendît toutes les villes où la prière avait été faite au nom du Sultan. Le châh, en dédommagement des pays conquis sur les Osmanlis, offrit de livrer annuellement deux cents charges de soie : Murad-Pacha adressa à S. H. l'ambassadeur du roi de Perse, et se disposa à faire une nouvelle campagne. Au moment où le grand vézir partait pour la Perse, Naçouh-Pacha, gouverneur du Diarbékir, avait offert au Sultan de payer quarante mille ducats, et en outre d'approvisionner à ses frais l'armée d'expédition, si Sa Hautesse voulait lui accorder les dignités de sèrasker et de grand vézir. Appelé par Murad, Naçouh-Pacha fut fort surpris de voir sa lettre entre les mains du vieux ministre si connu par sa sévérité : il ne se déconcerta point cependant, et supporta avec fermeté l'interrogatoire que lui fit subir Murad-Pacha, et dont la conclusion fut que Naçouh fournirait la somme et les provisions qu'il avait proposées au Sultan. On s'étonna de la clémence inusitée du grand vézir envers l'ambitieux qui cherchait à le supplanter, offense qu'il n'était pas dans le caractère de ce ministre de pardonner; et l'on supposa, avec raison sans doute qu'un ordre secret de Sultan-Ahmed protégea la vie de Naçouh-Pacha.

Le 25 djemazi-ul-oula 1020 (5 août 1611), peu de temps après être entré en campagne, le grand vézir mourut : il était âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Le Sultan le fit ensevelir à Constantinople dans le *mèdrècè* (collége) qu'il avait fondé. Murad-Pacha était d'une sévérité qui dégénérait souvent en barbarie; il punissait avec la plus grande rigueur les moindres fautes : l'implacable cruauté qu'il déploya contre les insurgés d'Asie lui valut le surnom de *restaurateur de la royauté* (muhiïus-seltanet) et d'*épée de l'empire* (seïfud-dewlet). Mais il savait cacher sa cruauté sous les dehors de la justice, de la douceur et de la piété : il avait l'habitude de lire le Coran une fois par semaine, jeûnait souvent, et réunissait toujours auprès de lui des cheïkhs de l'ordre des Nakhch-bendis. Avant de combattre les rebelles Kalender-Oghlou et Djan-poulad, il s'était prosterné, la face contre terre, avait mouillé de ses larmes la poussière, et s'en était couvert les cheveux et la barbe, au milieu d'une fervente prière; puis se relevant, il avait tiré son cimeterre béni par les cheïkhs de l'Arabie, l'avait agité trois fois et s'était élancé au combat. Lorsqu'il avait remporté une victoire, il s'asseyait ordinairement devant sa tente, faisait creuser des fosses profondes et les remplissait des cadavres des ennemis. On lit dans un historien ottoman qu'un jour les bourreaux ayant refusé d'exécuter un enfant qui se trouvait par hasard au milieu des rebelles, Murad-Pacha ordonna aux janissaires de mettre à mort ce jeune garçon; ceux-ci n'ayant pas voulu remplir un office que des bourreaux rejetaient, le grand vézir répéta l'ordre à ses pages, qui ne lui obéirent pas mieux. Alors le cruel vieillard saisit lui-même sa victime, l'étrangla et la jeta dans la fosse, en disant que les chefs des rebelles avaient tous commencé par être enfants, et que le mal devait être extirpé dans sa racine (*),

(*) Il est probable que le grand vézir

Malgré le caractère sanguinaire de Murad-Pacha, les talents qu'il déploya dans un poste dangereux, et plus difficile encore sous un prince sans éner-

Murad-Pacha, dans sa conduite envers le jeune rebelle dont il finit par trancher la tête de sa propre main, avait gardé le souvenir d'un *conte moral persan* de Saadi; et l'on cite encore chaque jour, en forme de proverbe, la sentence que ce poëte a mise dans la bouche du roi :

« A la fin le louveteau devient loup lui-même,

« Quoiqu'il grandisse avec des hommes. »

Nos lecteurs trouveront ici en entier cette *novelle*, dont nous venons de faire la traduction sur le texte même du *Gulistan de Saadi*; car il nous a paru bon de leur présenter un ensemble des idées et des préceptes que la sagesse et la politique appliquent en Orient aux conjonctures plus ou moins analogues à celle que raconte le poëte. C'est peut-être aussi le cas de dire que le *Gulistan de Saadi*, qu'un jeune voyageur français aux Indes (Victor Jacquemont, trop tôt enlevé aux sciences, à sa patrie et à sa famille) a traité assez cavalièrement, n'est pas un des ouvrages les moins importants à étudier pour connaître les mœurs et les idées des Orientaux. Il faut avouer cependant que cette œuvre d'un poëte célèbre ne mérite pas d'être vantée en tout point, et qu'il y a certains chapitres dignes du blâme le plus sévère. Mais nous prierons le lecteur de se souvenir que les Grecs et les Romains pèchent trop souvent aussi par les mêmes endroits; et le Décameron de Boccace, qui se ressent des relations des chrétiens et des musulmans, alors nos maîtres en civilisation, n'est point à l'abri de reproches mérités, sous le rapport de la pudeur des mots et des choses.

TRADUCTION.

« Une bande de voleurs arabes s'était établie au sommet d'une montagne; ils interceptaient le passage des caravanes; les habitants des contrées voisines étaient effrayés de leurs expéditions et de leurs embûches; l'armée du Sultan avait été défaite; enfin la cime du mont était devenue pour eux un fort inaccessible, et c'était leur place de sûreté et de refuge.

De toutes parts les autorités du royaume se rassemblerent pour délibérer sur les moyens d'extirper les maux qu'ils causaient; et l'on fut d'avis que si cette bande de brigands se maintenait encore quelque temps ainsi, il serait impossible de leur résister.

VERS.

« L'arbre qui vient de prendre pied, peut être déraciné par la force d'un seul homme;

« Mais si tu le laisses ainsi pendant quelque temps, tu ne pourras pas l'arracher même avec un char (*attelé*).

« On peut se rendre maître de la source (*d'un fleuve*) avec un *mil* (sorte de grosse aiguille).

« Mais lorsqu'il (le fleuve) coule à pleins bords, on ne peut plus le passer avec un éléphant (*fil*). »

Il fut convenu de placer quelqu'un pour les espionner; d'attendre une occasion favorable, jusqu'à ce qu'ils fissent une expédition contre quelque tribu, et laissassent vide leur repaire.

On envoya donc un certain nombre d'hommes éprouvés et aguerris, avec ordre de se cacher dans les défilés de la montagne.

La nuit, lorsque les brigands revinrent, après avoir fait une longue route, chargés de dépouilles, ils se débarrassèrent de leurs armes, et déposèrent leur butin. Le premier ennemi qui se jeta sur eux fut le sommeil, au point qu'ils oublièrent de poser la garde de nuit [..............].

Alors les braves embusqués se précipitèrent hors de leur retraite, et ayant lié à chacun d'eux les mains derrière le dos, ils les présentèrent le jour suivant à la cour du roi. Il ordonna de les faire tous mourir.

Il y avait par hasard au milieu d'eux un adolescent en qui les fleurs de la belle jeunesse venaient à peine de nouer leur fruit; *et la verdure du jardin-de-roses de ses joues était fraîchement poussée.* Un des vézirs baisa le pied du trône du roi; et, s'inclinant jusqu'à terre pour intercéder, il lui dit : « Cet enfant *n'a encore mangé aucun des fruits du verger de l'existence*, et n'a retiré nul avantage des primeurs de la jeunesse. J'ose espérer de la générosité infinie et des royales bontés de Votre Majesté, qu'elle imposera une obligation à son serviteur, en lui abandonnant le sang de cet esclave. »

A ce discours, le roi fronça les sourcils; et trouvant cette prière en désaccord avec ses hautes pensées, il dit :

« Celui dont la nature est mauvaise ne se laisse point pénétrer par les rayons lumineux des gens de bien;

gie qui lui laissait tout le fardeau du pouvoir, lui assurent un rang distingué parmi les ministres de l'empire ottoman.

« Donner de l'éducation à un sujet indigne, c'est vouloir maintenir une noix sur un dôme. »

Il ajouta :

« Il est préférable d'anéantir leur race et leur tribu ; il vaut mieux en arracher jusqu'à la dernière racine ; car, éteindre le feu et conserver la braise, tuer la vipere et garder ses petits, ce n'est point le fait des sages.

« Lors même que les nuées laisseraient pleuvoir l'eau *de la fontaine* de vie,

« Jamais tu ne mangeras des fruits *cueillis* sur les branches du saule.

« Garde-toi de passer tes jours avec une personne d'un caractère bas et vil,

« Car tu ne goûteras point du sucre (extrait) du roseau des marais. »

Lorsque le vézir eut ouï ce discours, il fallut bien avoir l'air d'approuver et d'applaudir à l'excellence de l'opinion du roi. « Ce que vient de prononcer Votre Majesté (puisse son règne être de longue durée!), dit-il, est la vérité pure. S'il eût été élevé au milieu de ces brigands, il aurait sans doute pris leur caractere, et serait devenu *en tout* semblable à eux. Mais votre serviteur espère que dans la société des honnêtes gens, il se formerait au bien et qu'il prendrait les mœurs des sages : il est encore si jeune! Et le caractère de rébellion et de violence de cette bande ne s'est pas affermi dans son naturel. Une tradition du prophète nous enseigne qu'*il* ne naît aucun enfant sans avoir un penchant naturel pour l'islamisme. Après (*sa naissance*) ses parents le font juif, chrétien, ou adorateur du feu.

« L'épouse de Loth fit sa compagnie des méchants,

« Aussi perdit-elle la famille qui jouissait du don de prophétie.

« Pendant quelque temps, le chien (*) des compagnons de la caverne (les Sept dormants, 18e *soura du Coran*, *versets* 23 *et suivants*) suivit les traces des gens de bien et devint homme. »

Il dit, et la plupart de ceux qui entouraient le roi joignirent leur intercession à celle du vézir, jusqu'à ce que le prince eut renoncé à faire verser le sang (du jeune voleur).

« Je fais grâce, dit-il, quoique je ne voie pas à quoi bon.

« Sais-tu ce que dit Zal au brave Roustem (*son fils*)?

« *Il ne faut pas compter comme vil et sans ressource un ennemi impuissant.*

« J'ai vu bien des fois l'eau sortir faible de sa première source ;

« Quand elle eut pris de la force, elle entraina chameaux et bagages. »

Quoi qu'il en soit, le vézir combla de caresses et de bienfaits le jeune homme; son éducation fut confiée à un maître habile; on lui enseigna à bien parler et à bien répondre; et il apprit tout ce qu'exige le service des princes, au point que ceux avec lesquels il vivait en étaient charmés.

Un jour, en présence du roi, le vézir parlait des qualités qui se développaient dans son élève, et disait : « Les soins des gens de bien ont laissé trace en lui; il a fait sortir de son naturel sa première ignorance, et il a pris les manières des sages. » Le roi se mit à sourire et dit :

« A la fin un louveteau devient loup luimême,

« Quoiqu'il grandisse avec des hommes. »

Un an ou deux se passèrent ainsi. Une bande de mauvais sujets du canton s'entendit avec lui, et forma un pacte d'union; à temps opportun, il égorgea le vézir et ses deux enfants, s'empara de ses nombreuses richesses, remplaça son père dans la caverne des voleurs, et devint *ouvertement* rebelle.

A cette nouvelle, le roi se prit à se mordre la main, et dans son dépit, il prononça ces vers :

« Comment quelqu'un peut-il forger une bonne épée avec de mauvais acier?

« Un vaurien! O sage, l'éducation n'en fera jamais une personne estimable.

« Cette pluie bienfaisante, sur la nature de laquelle il n'y a pas de contradiction,

« Fait croître des tulipes dans les jardins, et des chardons dans les marais.

« Une terre marécageuse ne produit point la jacinthe;

« N'y perds donc pas inutilement ta peine et ta semence.

« (*Enfin*) faire du bien aux méchants, c'est faire du mal aux gens de bien. »

Gulistan de Saadi, 1er *livre*, 3e *novelle*.

(*) Ce chien, nommé Kythmir, est l'objet de contes infinis parmi les musulmans et les chrétiens orientaux (Niebuhr, Silvestre de Sacy, d'Herbelot, Chardin, Moréri, etc.).

Le 12 djemazi-ul-oukhra 1020 (22 août 1611), Naçouh-Pacha succéda à Murad dans les charges de grand vézir et de sèrasker. La saison étant avancée, et l'envoyé persan ayant demandé du temps pour réunir les charges de soie convenues, le général en chef jugea à propos de renoncer à toute hostilité pour cette campagne et de congédier ses troupes.

L'année suivante (1021-1612), furent célébrées les noces du kapoudan-pacha Eukuz-Mohammed avec la sœur aînée de Sultan-Ahmed : la plus grande pompe signala ces fêtes, que nous ne détaillerons pas, ayant déjà décrit de pareilles solennités. Nous nous tairons aussi, par la même raison, sur la rentrée du Sultan dans sa capitale, cérémonie où ce prince voulut mettre beaucoup d'appareil, à cause de la présence de l'ambassadeur persan Kadi-Khan, à qui il fallait donner une haute idée de la richesse de l'empire. Dès l'arrivée d'Ahmed à Constantinople, il s'occupa de la réception des reliques apportées de la Mecque par Haçan-Pacha : elles se composaient d'un bâton coupé dans le faîte du temple; d'une perle appelée *kewkebidurer*, incrustée jusqu'alors dans la paroi intérieure de ce même temple, et de l'ancienne couverture de la Kaaba.

Cette année, fut conclue la paix avec la Perse; elle fut peu glorieuse pour la Porte, qui restitua tous les pays conquis, et sembla renoncer au tribut des deux cents balles de soie qu'elle avait exigées auparavant.

Le 8 juillet 1612 (1021) fut signé aussi le premier traité qui ait eu lieu entre la Porte et la Hollande : ces capitulations accordaient aux Provinces-Unies les mêmes avantages qu'avaient obtenus la France et l'Angleterre.

La Pologne, en voulant élire Radul-Cherban comme prince de Transylvanie, s'attira la colère du Sultan : il intima au roi de Pologne l'ordre d'envoyer à la Porte la tête et les trésors du nouveau voïvode; en cas de refus, il menaçait d'une invasion des Tatares. Le divan déposa l'ancien voïvode Constantin Mogila, qui se réfugia en Pologne auprès de son beau-père Potocky, et emmena prisonniers les deux kapoudji-bachis qui avaient été chargés de l'étrangler. Dès que cette nouvelle parvint au Sultan, il fit enfermer l'ambassadeur polonais, Samuel Targowsky, qui ne recouvra la liberté que lorsque les kapoudji-bachis eurent été relâchés. A cette époque, l'ambassadeur Negroni, étant revenu à Constantinople avec la ratification de la trêve, demanda vainement la nomination de Radul à la principauté de Moldavie; le Sultan refusa de reconnaître à l'Autriche le droit de s'immiscer dans les affaires de la Valachie, de la Moldavie et de la Transylvanie. Aussi, lorsque Negroni, reçu en audience par le kaïm-mekam, demanda la cession de cette dernière province, celui-ci sourit, et lui dit en hochant la tête : « Tu es bien hardi de m'adresser une « demande que n'ont pas osé faire les « plénipotentiaires au congrès de Sitva-« torok ! » Enfin, après bien des contestations entre le grand vézir et l'ambassadeur autrichien, ce dernier partit avec des lettres du Sultan, portant en substance que la trêve de Sitvatorok n'était pas valable, puisqu'elle avait été conclue sans l'approbation du mufti, et que Bocskaï n'avait eu aucun droit de disposer de la Transylvanie. Cette principauté fut pendant un siècle une pomme de discorde entre la Porte et l'Autriche.

Divers événements maritimes se passèrent depuis l'année 1020 (1611) jusqu'en 1023 (1614). Les flottes de Malte et de Florence inquiétaient la marine ottomane : cinq galères maltaises pillèrent Corinthe et emmenèrent cinq cents prisonniers; quelques vaisseaux florentins opérèrent une descente à Cos, prirent le château et firent encore douze cents prisonniers. L'amiral florentin Inghirami s'empara du château d'Aga-Limani, de dix navires ottomans, mit en liberté deux cent quarante captifs chrétiens, et réduisit en esclavage trois cent cinquante musulmans. Ottavio d'Aragon, amiral de l'escadre sicilienne, rencontra, près du cap Corvo, la flotte du kapoudan-pa-

cha, et lui prit sept galères : le beï d'Alexandrie et celui de Grigna en Chypre se trouvèrent au nombre des prisonniers. Ce revers de Muhammed-Eukuz-Pacha fut cause de sa destitution; il fut remplacé par l'Arménien renégat Khalil. En 1614, ce dernier dévasta une partie de l'île de Malte, se dirigea ensuite sur Tripoli de Barbarie, s'empara par ruse du deï qui s'était révolté, et le fit pendre aux portes de la ville (16 juin 1614). Au retour de cette expédition, il prit un vaisseau chrétien chargé de blé; et, s'étant réuni à Arslan-Pacha, il repoussa les Maïnotes au fond de leurs montagnes : un kaftan et un sabre d'honneur furent la récompense de ses victoires. Enfin, il enleva, près de Mytilène, un grand chebec chrétien qu'il emmena à Constantinople. Mais tandis qu'il parcourait l'Archipel, les Cosaques surprenaient Sinope, dans l'Asie Mineure, et la dévastaient entièrement. Chakchaky-Ibrahim-Pacha, qui commandait une flottille de soixante caïques, reprit aux Cosaques une portion du butin, et fit quarante prisonniers. Naçouh-Pacha voulut cacher au Sultan l'affaire de Sinope : mais le mufti en instruisit Ahmed, qui fut vivement irrité de la dissimulation du grand vézir; dès ce moment, sa chute fut décidée. Le mufti, le khodja et le kyzlar-aga, ennemis de Naçouh, accélérèrent sa catastrophe, en persuadant au Sultan que le grand vézir aspirait à la couronne. Cette accusation pouvait paraître vraisemblable aux yeux d'Ahmed, qui savait à quel point Naçouh-Pacha s'était attiré l'admiration de la foule par son courage, son éloquence et son extérieur imposant. Fils d'un chrétien albanais, Naçouh entra fort jeune au sérail, en qualité de baltadji (*); il devint ensuite successivement tchaouch, voïvode de *Sile*, grand chambellan, second écuyer, et enfin gouverneur de Fülek. Il épousa alors la fille du Kurde Mir-Chèrèf : cette alliance l'enrichit, et lui permit de proposer au Sultan (ainsi que nous l'avons déjà dit) de lui donner le grand vézirat au prix de quarante mille ducats. La mort de Murad-Pacha l'ayant bientôt fait arriver à la haute dignité où il aspirait, il fut fiancé à la fille de S. H., et ne mit plus de bornes à son ambition et à toute la fougue de son caractère. Un historien ottoman dit, en parlant de Naçouh, qu'*il faisait égorger les hommes aussi aisément que l'on tue des poules ou que l'on brise du verre*. Après l'exécution du nichandji Khyzir-Efendi, il répondit à ceux qui plaignaient le sort de ce personnage : « Je l'ai délivré de tous « les maux de ce monde et lui ai donné « le paradis; de là, il ne demandera « point vengeance contre moi. » Depuis longtemps, divers griefs du Sultan contre Naçouh faisaient présager sa perte; mais ce ministre imprudent la hâta lui-même, en essayant de se défaire du khodja et du mufti, dont il voyait bien que les intrigues avaient miné son pouvoir. Instruit du dessein de Naçouh, le Sultan se livra à la plus vive colère; loin de chercher à calmer son maître, le grand vézir eut la hardiesse de lui dire : « Ou ce que j'ai dé« cidé s'exécutera, et Votre Hautesse « se rendra à mes avis, ou je donnerai « ma démission, un autre de vos es« claves prendra le sceau, et moi je « m'empoisonnerai. — Traître ! s'écria « Ahmed, c'est donc toi qui as empoi« sonné Murad-Pacha, c'est bien ! » Après cette scène, Naçouh-Pacha, n'osant plus reparaître devant son maître, feignit d'être malade; le vendredi suivant, 18 ramazan 1023 (17 octobre 1614), le Sultan fit investir l'hôtel de Naçouh par un peloton de janissaires et cent bostandjis : leur chef, le bostandji-bachi, sous prétexte de s'informer de la santé du grand vézir, s'introduisit auprès de lui et l'étrangla. Les immenses richesses que ce ministre devait à ses rapines, revinrent au tré-

(*) Les *baltadjis* formaient un corps de la garde du Sultan, composé de quatre cents hommes armés d'une hache (*balta*). Ce corps était placé sous les ordres immédiats du kyzlar-agaçi, et affecté plus particulièrement au service direct de Sa Hautesse, à la ville et au camp, et à celui des princes et princesses du sang et des dames du sérail.

sor de l'État, dont elles réparèrent l'épuisement. Naçouh-Pacha dut en grande partie sa chute aux astrologues qui l'entouraient; ils lui avaient persuadé qu'il était né sous une si heureuse étoile, que rien ne pouvait ébranler sa prospérité; ils ajoutaient même, dans leur flatterie imprudente, que son horoscope indiquait en sa personne un éclat égal à celui des têtes couronnées. Muhammed-Pacha, gendre du Sultan, succéda à Naçouh.

Depuis le traité conclu, sous le ministère de Naçouh-Pacha, entre la Porte et la Perse, cette dernière puissance n'avait pas envoyé les deux cents balles de soie que les Osmanlis croyaient avoir droit d'exiger; en outre, Châh-Abbas avait préparé une expédition contre la Géorgie, dont le prince légitime, Simon Louarsab, avait terminé sa vie au château des Sept-Tours. Ces deux griefs déterminèrent Sultan-Ahmed à porter la guerre en Perse. Le 23 rèbi'ul-akhir 1024 (22 mai 1615), le grand vézir Muhammed-Pacha partit de Scutari. Guidant sa marche sur les décisions astrologiques de Derwich-Thalib-Efendi, en qui il avait la foi la plus aveugle, il n'arriva à Alep qu'à la fin d'août, et prit bientôt ses quartiers d'hiver dans la Karamanie sans avoir tenté aucune entreprise. Dans cet intervalle, l'ambassadeur persan arriva à Constantinople, et fut consigné chez lui sans avoir pu obtenir audience. L'année suivante (1025-1616), le grand vézir quitta Alep et alla assiéger Nakhtchivan, qui capitula au bout de quarante jours. D'après les ordres de Muhammed-Pacha, Eriwan fut attaqué par Dilawer-Pacha et Tèkèli-Muhammed-Pacha, gouverneurs du Diarbèkir et de Wan. Malgré la victoire remportée par ce dernier sur quatre khans persans, Eriwan ne fut pas réduit; et Nèhavend résista à toutes les attaques de l'émir kurde Sidi-Khan. Un grand nombre de soldats étaient morts de froid en traversant les montagnes de Soghanlu-Yaïlak. La destitution de Muhammed-Pacha fut la suite du peu de succès de cette campagne. D'après l'ordre hiérarchique, le grand vézirat revenait au kaïmmèkam Ekmekdji-Zadè; mais le Sultan, sur l'avis du mufti, préféra nommer le kapoudan-pacha Khalil.

Le premier acte d'autorité du nouveau ministre fut d'envoyer en Moldavie Iskender-Pacha, dernier gouverneur d'Erlau, qui battit les Moldaves et les Cosaques : cinq cents de ces derniers furent faits prisonniers, ainsi que la veuve du prince de Moldavie, désignée sous le titre de *Domna* (*Domina*), ses deux fils, sa fille et son gendre Korecky. Celui-ci, aidé de Michel Wischniewetzky et des trois fils du prince moldave Jérémie Mogila, avait battu les troupes ottomanes et chassé le voïvode Thomza, nommé par la Porte. La victoire d'Iskender-Pacha rendit le pouvoir à Thomza. Une nouvelle armée, renforcée par des troupes valaques, moldaves et transylvaniennes, marcha contre les Cosaques qui harcelaient les frontières de l'empire. L'ambassadeur de Pologne, qui s'effraya de ce déploiement de forces, reçut l'assurance qu'elles n'étaient pas dirigées contre son pays. Cependant l'année suivante (1026-1617), le généralissime Zolkiewswky vint au devant des Ottomans qui s'étaient avancés jusqu'au Dniester; une bataille paraissait inévitable, lorsque le traité de Boussa, signé le 26 ramazan 1026 (27 septembre 1617), fit déposer les armes aux deux nations.

A cette époque, quelques différends s'élevèrent entre le divan et les ambassadeurs chrétiens, que le juge de Galata avait soumis à la capitation, contre la teneur des traités. Sur leurs vives réclamations, le grand vézir examina cette affaire et annula l'injuste sentence du juge. D'un autre côté, les intrigues des jésuites leur valurent un mois d'emprisonnement, et ce ne fut qu'à prix d'argent que leur protecteur, l'ambassadeur de France, put leur faire rendre la liberté.

Les relations de Venise avec la Porte continuaient à être satisfaisantes, et un traité de commerce fut conclu avec la république. De nouvelles et importantes modifications furent aussi ap-

portées au traité de Sitvatorok, et la trêve fut renouvelée pour vingt ans. En 1616 (1025), l'ambassadeur autrichien, baron Hermann de Czernin, fit son entrée à Constantinople enseignes déployées et musique en tête. Cette innovation répandit l'alarme parmi les Ottomans, à qui elle rappela une antique prophétie, d'après laquelle l'empire toucherait à sa ruine lorsque l'étendard de la croix serait porté en triomphe dans Constantinople : les bruits les plus sinistres circulèrent, et S. H. cédant à la terreur de son peuple, parcourut lui-même la ville pendant la nuit, fit garder à vue l'ambassadeur impérial, et ordonna de visiter toutes les maisons chrétiennes où l'on supposait que des amas d'armes étaient cachés. Quatre jésuites furent emprisonnés, et le vicaire général des capucins fut jeté à la mer. Lorsque la terreur superstitieuse des Ottomans fut apaisée, Czernin fut rendu à la liberté, mais sans pouvoir obtenir la réparation qu'on lui avait promise. Il fut pourtant admis le 4 septembre 1616 à l'audience du Sultan et au baise-main : la question transylvanienne fut encore le sujet de discussions entre la Porte et le représentant autrichien : Czernin, mécontent des difficultés qu'il éprouvait, repartit pour Vienne le 10 juin 1617. A Bude, il fut retenu prisonnier chez le Pacha, sa suite fut maltraitée, et il ne put continuer sa route, que lorsque l'empereur eut écrit à ce sujet au gouverneur de cette place.

Peu de temps après le renouvellement du traité de Sitvatorok, Sultan-Ahmed tomba malade, et le 23 zilhidjè 1026 (22 novembre 1617), il expira : il était âgé de vingt-huit ans et en avait régné quatorze.

Sultan-Ahmed, que les historiens ottomans louent pour son amour de la justice, sa modération et sa magnificence, ne fut cependant qu'un prince très-ordinaire, d'une faiblesse de caractère dangereuse dans un souverain, et qui chez lui n'excluait pas la cruauté. Il fut dominé toute sa vie par ses femmes, son khodja, le mufti et le kyzlar-agaçi. A la vérité, il conçut d'assez vastes projets; mais il n'eut pas la force de les mettre lui-même à exécution, et préféra aux dangers de la guerre les plaisirs du harem (*). Sous son règne, l'empire continua de s'affaiblir : Châh-Abbas recouvra la plus grande partie des possessions que les guerres précédentes avaient enlevées à la Perse; et il n'aurait tenu qu'aux puissances chrétiennes de réparer de même leurs pertes, si elles avaient su profiter des revers des Ottomans dans leur lutte contre les Persans. Aux yeux des sectateurs du prophète, Sultan-Ahmed a le mérite d'avoir embelli à grands frais les villes saintes de la Mecque et Médine (**), et fait célébrer avec la plus

(*) Suivant une tradition du sérail, la Sultane, mère de l'épouse du kapoudan-pacha, dans un accès de jalousie, fit étrangler un jour une esclave noire que le Sultan aimait beaucoup; elle introduisit ensuite successivement, dans le lit de S. H., plusieurs autres esclaves, en les revêtant du costume de sa victime, puis, elle leur faisait subir le même sort. Ahmed ayant enfin découvert les crimes de la Sultane son épouse, fut saisi d'une telle fureur, qu'il la maltraita de coups de bâton, la foula aux pieds, et lui déchira la figure avec un poignard.

(**) On employa 1061 coudées (*zèra'*) d'étoffes de soie pour la couverture intérieure ou le voile (*kiswèi-chèrifè*) du sanctuaire de la Kaaba; 51 pour la ceinture (*couchak*) de la maison de la Mecque; 740 pour la couverture du tombeau de Mahomet, et 50 pour la ceinture; 110 pour la couverture et la ceinture du sépulcre de Fathimè, fille du prophète et épouse d'Ali. Les colonnes de la Kaaba furent entourées aussi d'étoffes brochées d'or. Pour consolider les piliers chancelants du parvis, on forgea des cercles de fer, qui furent recouverts de lames d'or et d'argent. Les gouttières mêmes furent faites en or, en remplacement de celles d'argent envoyées par Sultan-Suleïman. Un atelier avait été établi à Istavros, sur le Bosphore, où le Sultan, accompagné du grand vézir, du mufti, et des principaux oulémas, assista à l'ouverture des travaux. Dès qu'ils furent terminés, on éleva, dans la plaine de Daoud-Pacha, un édifice en bois, dans les proportions de la Kaaba. En face de ce monument figura-

grande pompe la fête de la nativité de Mahomet (Mewloud) : l'exposition dans le sérail des reliques du prophète, l'institution des lecteurs du Coran, les ordonnances fulminées contre l'usage du vin (*) sont encore des œuvres qui attirent à Ahmed tous les éloges des écrivains nationaux. Deux monuments d'un intérêt plus général sont d'abord, le *Kanoum-Namé*, publié deux ans après la mort d'Ahmed, et qui porte son nom; et ensuite la mosquée *Ahmediïè*, appelée encore *Alty-Minarèli-Djami* ou mosquée à six minarets, à cause des six hautes colonnes a trois galeries qui la décorent extérieurement. Ce bel édifice est construit à l'est de l'Hippodrome, et peu éloigné de Sainte-Sophie, à laquelle il est inférieur sous le rapport de l'étendue, mais qu'il surpasse du côté de la magnificence et de la légèreté; les dehors du temple sont très-décorés, mais rien n'approche de la richesse de l'intérieur : on voit appendus aux murs plus de deux cents tableaux ou planches d'or, incrustés de soixante-une pierres précieuses, et portant les noms des prophètes et diverses sentences du Coran. Lorsque cette mosquée fut achevée, on récapitula les sommes énormes qu'elle avait coûté, et l'on calcula que chaque drachme pesant de pierre revenait à trois aspres. On assure que pendant la construction de cet édifice, le Sultan venait toutes les semaines voir travailler les ouvriers, et qu'il leur payait lui-même leurs journées.

Sultan-Ahmed a fait encore construire la grande fontaine de Topkhanè, la plus belle de Constantinople.

C'est sous le règne de ce prince que s'introduisit pour la première fois en Turquie l'usage du tabac. Les Hollandais, qui, depuis peu, partageaient avec les Vénitiens le commerce du Levant, firent connaître, en 1014 (1605), cette nouvelle jouissance aux musulmans : ils s'y livrèrent bientôt avec une telle passion, que le mufti, croyant voir dans les effets de cette plante quelques rapports avec l'ivresse produite par le vin, rendit un fetwa rigoureux contre cette innovation; cet acte souleva tout le monde : on soutint que le tabac ne pouvait souiller le corps où il ne séjournait pas, et que Mahomet ne l'ayant pas défendu, le mufti n'avait pas le droit de se montrer plus sévère que le prophète. Ces murmures furent suivis d'une émeute, dans laquelle le peuple se joignit aux troupes et aux officiers du sérail : le mufti, pour rétablir la tranquillité, fut obligé de révoquer son ordonnance (*).

tif, fut dressée une tente magnifique au milieu de laquelle le Sultan était assis sur un trône d'or; et pendant que les ministres de la religion chantaient des hymnes et brûlaient des parfums, la Kaaba symbolique était décorée de la nouvelle gouttière et des cercles d'or et d'argent. On fit ensuite des sacrifices, et la cérémonie se termina par d'abondantes aumônes. L'année suivante, on déploya la même magnificence à la dédicace de la vraie Kaaba; l'ambre et l'aloès y brûlèrent à profusion, et le parvis, ainsi que les parois intérieures des murs, furent lavés avec de l'eau de rose. Le sepulcre de Mahomet, connu sous le nom de *rewzai-mutakharè* (jardin de pureté), et placé au centre d'un temple superbe, possède un diamant de la valeur de quatre-vingt mille ducats, qui est une offrande de la piété de Sultan-Ahmed.

(*) L'édit que Sultan-Ahmed promulgua en 1022 (1613), ordonnait de démolir tous les cabarets, de défoncer tous les tonneaux de vin et de liqueurs fortes, dans toute l'étendue de l'empire, et réformait même le chèrab-emini, officier chargé de la perception des droits publics sur le commerce des liqueurs fermentées.

(*) Les poëtes orientaux appellent *le tabac, le café, l'opium et le vin, les quatre éléments du monde de la jouissance, les quatre coussins du sopha du plaisir.* D'un autre côté, les oulémas les nomment *les quatre colonnes de la tente de la volupté*, ou *les quatre ministres du diable.* Le tabac est devenu d'un usage si universel chez les Ottomans, qu'il en est plusieurs qui fument six, dix et vingt pipes; il y en a même qui fument sans cesse et tant qu'ils ont les yeux ouverts. On met autant de recherche dans la beauté de ces pipes que dans la bonté du

Vers la même époque, il se passa à Constantinople un événement singulier, qui vient à l'appui de ce que nous avons déjà dit, au commencement de cet ouvrage, relativement à la charité des musulmans envers les animaux : la peste ayant éclaté dans la capitale, les médecins déclarèrent qu'il fallait d'abord détruire les chiens, qui contribuaient à propager ce fléau. Le mufti prit la défense des proscrits et plaida leur cause avec tant de chaleur que l'arrêt fatal fut commué en un simple bannissement. Les protégés du grand cheïkh de l'islamisme furent donc embarqués sur des saïques et déportés dans une petite île voisine.

Sultan-Ahmed, se mêlant peu des affaires de l'État, remit en honneur la chasse, qui était tombée en désuétude depuis le règne de son aïeul Murad III ; mais après Ahmed, cet amusement fut encore abandonné. Ce prince s'occupait aussi, dans ses nombreux loisirs, à travailler des anneaux de corne, qu'il vendait ensuite à ses courtisans.

tabac. Les tiges ou tuyaux (tchibouk) sont ordinairement de cerisier, de jasmin, de rosier, de noisetier, etc. ; garnies en argent ou en or, elles sont terminées par des morceaux d'ambre jaune ou blanc et quelquefois de corail, travaillés avec beaucoup d'art. Celles des femmes de distinction sont enrichies de pierreries. Les noix de ces pipes (*loulè*) sont faites d'une terre fine qui a subi une préparation particulière ; quelques-unes même sont dorées.

Il est de la politesse, chez les musulmans, d'offrir à fumer à toutes les personnes qui viennent les visiter : aussi voit-on dans les antichambres un grand nombre de longs tchibouks rangés horizontalement ou verticalement dans des entailles de tablettes consacrées à cet usage. Assis sur un sopha très-bas, qui garnit le pourtour de l'appartement, les fumeurs ont devant eux un petit plateau de laiton, sur lequel pose la noix de la pipe, pour éviter que les cendres et le tabac enflammé ne tombent sur le tapis ou les nattes dont le parquet est recouvert. Un musulman ne sort guère sans porter avec lui son tabac et sa pipe : celle-ci, brisée en deux ou trois morceaux, qui se remontent avec des vis d'argent, est renfermée dans un étui de drap, attaché à la ceinture sous l'habit.

CHAPITRE XVII.

SULTAN-MOUSTAPHA-KHAN Ier, FILS DE SULTAN-MUHAMMED-KHAN III ; ET SULTAN-OSMAN-KHAN II, FILS DE SULTAN-AHMED-KHAN Ier.

A l'époque de la mort de Sultan-Ahmed, son fils aîné Osman n'était âgé que de treize ans. Cette considération et les dernières volontés du souverain défunt écartèrent du trône l'héritier direct pour y placer un prince de la ligne collatérale. Ahmed, sentant sa fin approcher, avait fait appeler le mufti et le grand vézir, et leur avait déclaré que ses enfants étant trop jeunes encore pour supporter le poids du sceptre, il léguait le pouvoir suprême à son frère Moustapha, qui, ayant échappé deux fois à la sentence de mort prononcée contre lui, était sans doute protégé de Dieu même. C'est depuis lors que l'ordre de succession au trône a été interverti, et que s'est établi l'usage d'enfermer à perpétuité les princes collatéraux, et de mettre à mort les enfants qui leur naissaient pendant ce temps de captivité.

Aussitôt qu'Ahmed eût rendu le dernier soupir, on tira de sa retraite le prince Moustapha, et il vint sur la place de l'Hippodrome recevoir les serments de l'armée et lui payer un denier d'avénement de trois millions de ducats. Mais la raison du nouveau Sultan était affaiblie par une captivité de quatorze années dans l'intérieur du harem, et par la perspective continuelle d'une catastrophe, à laquelle il avait échappé deux fois comme par miracle. Les seuls actes de ce prince furent quelques nominations de hauts fonctionnaires. Privé presque entièrement de ses facultés intellectuelles, et incapable de tenir les rênes du gouvernement, il passait son temps à jeter des pièces d'or aux poissons du Bosphore, ou à poursuivre, le sabre à la main, les jeunes itch-oghlans (pages) du sérail, dont il voyait coulait le sang avec un sourire stupide. Un de ses amusements favoris était de faire amener devant lui des gens du peuple ou des enfants, et de leur conférer les plus hautes di-

gnités de l'empire : les marques de profond étonnement qu'ils donnaient, en se voyant revêtus, d'une manière si inattendue, d'emplois importants, causaient à Moustapha des accès d'une joie insensée. Son extérieur répondait à la faiblesse de son esprit : sa figure était maigre et pâle, sa barbe rare; et ses grands yeux hagards, privés de toute expression, annonçaient clairement son état d'imbécillité. Les cheïkhs, espérant s'emparer de l'autorité sous ce simulacre de souverain, essayèrent de faire passer son idiotisme pour un signe de sainteté et pour la préoccupation d'un esprit abîmé dans la contemplation des choses célestes : mais le kyzlar-agaçi, qui avait joui d'un grand pouvoir sous Ahmed, craignant d'être obligé de le céder à la Sultane-Validè, s'unit au mufti Es'ad-Effendi, et au kaïm-mèkam Sofi-Muhammed-Pacha, dans le but de renverser Moustapha. Trois mois et quatre jours après son couronnement (1er rèbi' ul-ewwel 1027, 26 février 1618), les grands de l'empire le reléguèrent dans le harem où s'était déjà écoulée une partie de sa vie, et mirent sur le trône son neveu Osman, qui, malgré son extrême jeunesse, ceignit le cimeterre aux acclamations de l'armée; car l'avénement d'un nouvel empereur était pour elle l'assurance de nouvelles largesses.

Dans cette première période du règne de Sultan-Moustapha, un tchaouh fut envoyé à Venise pour annoncer à la république son avénement, et se plaindre des incursions des pirates de Segna sur le territoire ottoman : mais les Vénitiens, qui avaient longtemps soutenu ces corsaires leurs voisins contre les autres nations, ne tinrent aucun compte de ces plaintes; et ce ne fut que lorsqu'ils eurent été eux-mêmes victimes de la cruauté de ces écumeurs de mer, qu'ils rassemblèrent des forces nombreuses, s'emparèrent de Segna et transportèrent en Afrique cette race de forbans.

A la même époque, M. de Sancy, ambassadeur de France à Constantinople, éprouva un traitement injurieux, dont sa qualité de représentant d'une puissance amie de la Porte aurait dû le préserver : un officier polonais, nommé Korecki, s'étant échappé du château de la Mer noire, où les Ottomans le retenaient captif, M. de Sancy fut accusé d'avoir favorisé cette fuite. Son drogman et son secrétaire furent mis à la question; et lui-même, arraché de son hôtel et conduit devant le cadi, n'échappa qu'avec la plus grande peine à cette cruelle épreuve.

Dès que Sultan-Osman fut monté sur le trône, le grand vézir Khalil-Pacha se mit à la tête de l'armée que Sultan-Ahmed avait dirigée contre la Perse. Le khan des Tatares s'était laissé attirer, par Kartchèghaï-Khan, commandant de Tebriz, dans une embuscade où périrent trois beïler-beïs, le mufti et le kazi-askèr, et dans laquelle lui-même faillit perdre la vie. Khalil-Pacha, au lieu de se laisser effrayer par cet échec, s'avança sur-le-champ vers Erdebil, où se trouvait en ce moment Châh-Abbas. Ce prince avait envoyé auprès du sèrasker un ambassadeur chargé de négocier la paix : elle fut en effet conclue le 6 chewwal 1027 (26 septembre 1618), à des conditions honorables pour la Porte. En arrivant à Erzroum, le grand vézir reçut une lettre de félicitation du Sultan, ce qui n'empêcha pas qu'à son retour à Constantinople il ne fût destitué du grand vézirat. Eukuz-Muhammed-Pacha lui succéda dans le premier poste de l'empire. Khalil-Pacha se réfugia à Scutari, dans la cellule d'un cheïkh nommé Mahmoud, à qui sa réputation de sainteté avait donné une grande considération auprès du peuple, et par suite une certaine influence dans les affaires de l'État. A la prière de ce personnage vénéré, le Sultan, non-seulement épargna la vie de l'ex-grand vézir, mais encore lui conféra les dignités de second vézir et de kapoudan-pacha.

Au commencement du règne d'Osman, les rapports diplomatiques avec les puissances de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique furent très-actifs : l'ambassadeur autrichien, baron de Mollard, apporta à Sultan-Osman les félicitations de l'empereur et la ratification

du traité de Sitvatorok, révisé à Komorn. Par l'influence du plénipotentiaire impérial, Alexandre Cherban, fils de Radul, qui avait été chassé de la Valachie par Gabriel Mogila, hérita de cette principauté, vacante par la mort de David Cherban, en 1619. Cette même année, Gratiani, duc de Naxos, fut nommé prince de Moldavie; les rebelles de Bohême offrirent au Sultan de le reconnaître pour leur suzerain, s'il voulait leur accorder des secours; et la Hongrie réclama contre l'oppression qu'exerçaient les gouverneurs ottomans sur les villages tributaires. Quatre mois après l'arrivée à Venise du tchaouh qui avait annoncé à la république l'avénement de Sultan-Moustapha, un second envoyé ottoman vint apprendre au sénat l'élévation au trône d'Osman II. Le doge sut gagner par des présents et des lettres flatteuses la bienveillance du mufti Es'ad-Effendy, et l'ambassadeur vénitien, Contarini, obtint la confirmation du dernier traité de commerce.

La France ayant été offensée des outrages auxquels avait été exposé M. de Sancy, sous Moustapha Ier, Huçeïn-Tchaouch apporta à Louis XIII les excuses de la Porte et l'annonce de l'avénement de Sultan-Osman. La Hollande et l'Angleterre reçurent aussi la même notification : cette dernière puissance envoya à Constantinople un ambassadeur nommé Paul Pindar. En 1619 (1029) les plénipotentiaires polonais, Stanislas Zorawinsky et Jacques Sobiesky, parvinrent à rétablir la paix, qui avait été rompue par des infractions au traité, de la part de la Pologne et par la fuite de Korecki.

Le cheïkh Abdul-'Aziz, envoyé du roi de Fez et de Maroc, et Yadgar-Ali, ambassadeur du châh de Perse, arrivèrent à Constantinople avec de riches présents; et la ratification de la paix, conclue précédemment avec la Perse par Khalil-Pacha, fut expédiée au nom du nouveau Sultan, le 19 chewwal 1029 (29 septembre 1619). Par ce traité, la Porte céda Dertenk et Dernè dans le gouvernement de Bagdad, et conserva Akhyska. Il fut convenu, en outre, que les deux puissances se rendraient mutuellement leurs prisonniers, et que les Persans respecteraient la mémoire des trois premiers khalifes et de l'épouse bien-aimée de Mahomet, Aïchè, qui avait persécuté les enfants d'Ali.

Vers cette époque, le grand vézir Eukuz-Muhammed, successeur de Khalil-Pacha, fut destitué lui-même, après avoir rempli ses fonctions pendant dix mois seulement. En quittant les sceaux, il fut obligé de compter trente mille ducats au trésor, et relégué dans le gouvernement d'Alep, où il mourut bientôt. Il fut remplacé par Ali-Pacha, que sa beauté et son élégance firent surnommer *guzeldjè* et *tchèlèbi*. Avant sa nomination, Guzeldjè-Ali, alors kapoudan-pacha, était rentré à Constantinople, traînant à sa suite de riches prises, et avait reçu du Sultan des vêtements magnifiques et une chaîne d'or. Le nouveau grand vézir obtint bientôt la confiance entière du Sultan, et supplanta presque tous les anciens favoris.

Au mois de rèbi'ul-ewwel 1029 (novembre 1620), Constantinople fut effrayée par l'apparition d'une comète qui se montra pendant un mois entier; elle n'était visible qu'après le coucher du soleil, et affectait la forme d'un cimeterre d'une longueur démesurée, qui s'étendait d'Orient en Occident: les astrologues interprétèrent ce phénomène comme un signe de victoire et d'agrandissement de l'empire ottoman. Le pacha de Bude avait déjà annoncé l'année précédente un phénomène singulier : c'était la chute d'énormes aérolithes de couleur noire, dont quelques-uns, suivant l'historien Naïma, pesaient jusqu'à trois quintaux.

Betlen Gabor, voïvode de Transylvanie, ennemi du prince Gratiani, avait obtenu sa destitution du gouvernement de Moldavie, et son remplacement par Alexandre, voïvode de Valachie. Iskender-Pacha, nommé sèrasker, fut chargé de combattre les Polonais qui soutenaient Gratiani : Iskender avait sous ses ordres trois beïler-beïs et le khan des Tatares Djanibek-Gheraï. Le

20 septembre 1620, un combat terrible s'engagea entre les Ottomans et les Polonais, dans lequel ces derniers perdirent dix mille hommes. Le général polonais proposa alors un armistice, garanti de part et d'autre par des otages, et offrit en outre un présent de cent mille ducats au sèrasker et un tribut annuel : ces conditions n'ayant pas été acceptées, les Polonais battirent en retraite; arrivés sur les bords du Dniester, après dix-sept jours d'une marche constamment inquiétée par l'ennemi, ils furent attaqués une dernière fois et éprouvèrent une défaite complète : plusieurs généraux polonais périrent dans cette journée; Gratiani, qui avait pris la fuite, fut tué par un paysan.

En 1028 (1619), les Florentins avaient capturé plusieurs navires ottomans; mais l'année suivante fut plus favorable à ceux-ci : le kapoudan-pacha Khalil, après avoir enlevé deux vaisseaux chargés de blé, surprit Manfredonia, où il fit un riche butin. De leur côté, les Maltais s'emparèrent de Castel-Tornèse, en Morée.

Les insurgés de Hongrie, sous les ordres de Betlen Gabor, qui prenait le titre de roi, se réunirent à Karakach Muhammed-Pacha, gouverneur de Bude, et firent la conquête de Waitzen. Des ambassadeurs de ces derniers rebelles, ainsi que de ceux de la Bohême et de l'Autriche, arrivèrent à la Porte et furent reçus très-gracieusement par le Sultan, malgré la présence de l'ambassadeur de l'empereur Rodolphe; le grand vézir leur promit même de les réconcilier avec l'empereur, soit par la médiation du Grand Seigneur, soit par la force des armes. Cependant ces promesses n'eurent pas de suite, l'attention du Sultan ayant été appelée bientôt sur la Pologne, dont il méditait la conquête : il avait le projet d'ajouter ce royaume à ses États et de s'en faire un rempart contre les invasions de la Russie, dont il devinait et redoutait l'ambition. Mais, avant d'entrer en campagne, Sultan-Osman se souilla d'un crime qu'il crut nécessaire, sans doute, à l'affermissement de son pouvoir, et qui, au contraire, accéléra sa chute. Le 18 safer 1030 (12 janvier 1621), le prince Muhammed, frère du Sultan, fut étranglé. Le mufti Es'ad-Effendi avait refusé le fetwa; un kaziasker plus complaisant y donna la main, sans recueillir toutefois la récompense qu'il en attendait; car il ne succéda point au mufti. Sultan-Muhammed, se voyant livré aux bourreaux, prononça cette malédiction, qui ne tarda pas à s'accomplir : « Osman, je prie Allah de trancher tes « jours et de renverser ton empire : « puisses-tu perdre la vie de la même « manière que tu me l'arraches à moi- « même! » Le corps de Muhammed fut déposé dans la nouvelle mosquée construite par Sultan-Ahmed, près de l'Hippodrome. Les janissaires, dont Osman s'était aliéné l'affection par la rigueur excessive qu'il déployait contre ceux d'entre eux qui étaient adonnés au vin, ne lui pardonnèrent pas le meurtre de son frère; et les murmures menaçants qui l'accueillirent, lorsqu'il parut en public pour la première fois après cette exécution, purent lui faire deviner le sort que lui réservait cette milice redoutable.

Peu de temps après la fin tragique de Muhammed, un froid si rigoureux se fit sentir que le Bosphore, qui sépare Constantinople de Scutari (*Uskudar*), fut entièrement gelé, et que l'on pouvait aller à pied sec d'Europe en Asie. L'histoire ne rapporte qu'un seul exemple de ce phénomène, qui eut lieu dans l'année 739, sous l'empereur Léon l'Isaurien. Par suite de l'interruption de la navigation, la disette vint ajouter au mécontentement des troupes, déjà portées à la révolte. Les sipahis se présentèrent tumultueusement dans le divan, et il fallut, pour les faire rentrer dans l'ordre, leur payer une portion de leur solde arriérée. Guzeldjè-Ali-Pacha mourut le 9 mars de cette année (1030-1621) : il eut pour successeur l'Albanais Huçeïn-Pacha.

La guerre avec la Pologne entrait tellement dans les idées du jeune Sultan, poussé vers la gloire militaire par son esprit belliqueux, qu'il ne pou-

vait supporter aucune contradiction à ce sujet : un aga des janissaires ayant ouvert, dans le divan, un avis pacifique, l'impétueux Osman tira son poignard et fut sur le point d'en frapper le donneur d'avis. Le Sultan repoussa les propositions de paix que l'envoyé de Pologne lui apportait, et ne souffrit pas même qu'il entrât dans la capitale. Sir John Eyre, ambassadeur d'Angleterre, voulut être médiateur entre ces deux puissances, et ne fut pas écouté davantage. L'impatience du Sultan ne lui permit point de faire attention aux avis des astrologues, qui regardèrent le jour du départ de l'armée comme de mauvais augure, parce qu'il était le dernier du mois, et qu'une éclipse de soleil le rendait plus défavorable encore. Après une marche pénible, on arriva à Ishaktchi, où les janissaires reçurent le présent d'usage lors de la première campagne d'un Sultan. Une halte de dix-huit jours fut consacrée à jeter un pont sur le Danube. Dans cet intervalle, le beïler-beï d'Oczakow, Huçeïn-Pacha, s'empara de dix-huit bateaux cosaques qui infestaient les côtes; et le kapoudan-pacha arriva au camp avec deux cents prisonniers qu'il avait faits aux pirates sur la mer Noire : abandonnés aux troupes, ils périrent dans les supplices. Trois cents autres captifs cosaques, que l'armée rencontra huit jours plus tard près d'Yèni-keuï, envoyés par le beïler-beï de Kaffa, éprouvèrent le même sort. Dilawer-Pacha, beïler-beï du Diarbèkir, opéra sa jonction à Tataran en Moldavie. Betlen Gabor fit parvenir au Sultan des têtes et des drapeaux, trophées de quelques petits engagements avec les Autrichiens. Pendant les fêtes du Baïram, le vézir du khan des Tatares vint solliciter de Sultan-Osman la permission d'envahir la Pologne; et les princes de Moldavie; les beïs d'Akhyska et de Silistrie se réunirent à l'armée. Étienne Thomza, ennemi déclaré de Sigismond, fut nommé, pour la seconde fois, voïvode de Valachie. A la fin d'août, les Ottomans et les Polonais se trouvèrent en présence. Ces derniers, très-inférieurs en force, avaient cherché à balancer l'avantage du nombre par celui d'une bonne position : ils s'étaient établis sur les bords du Dniester, près du château de Choczim (*Khotchim*) (*), dans un camp retranché que protégeaient les accidents du terrain. Le palatin de Wilna, grand chancelier de Pologne, guerrier plein de courage et d'expérience, avait le commandement en chef; le prince héréditaire, le jeune Vladislas, âgé seulement de treize ans, avait été envoyé au camp afin d'exciter l'enthousiasme des troupes. Sultan-Osman atteignait alors sa dix-huitième année : ainsi, par une circonstance singulière, la lutte allait s'engager entre deux princes qui sortaient à peine de l'enfance. Impatient de combattre, le Sultan donna le signal de l'attaque du camp retranché; elle eut un plein succès : plus de mille Polonais perdirent la vie, et les Ottomans prirent un bon nombre de drapeaux et de canons. Mais cet heureux début ne fut pas suivi des avantages qu'il semblait promettre : repoussés dans cinq autres assauts successifs, les Ottomans éprouvèrent des pertes considérables, que les historiens chrétiens font monter à quatre-vingt mille hommes et cent mille chevaux : à leur tour, les écrivains ottomans prétendent que cent mille Polonais succombèrent dans cette campagne. Probablement il y a exagération des deux côtés. A la suite de ces revers, le grand vézir fut déposé. Dilawer-Pacha, gouverneur du Diarbèkir, lui succéda. Le Sultan, voyant l'impossibilité de forcer les Polonais dans leur camp, ordonna plusieurs fuites simulées, afin de les attirer en rase campagne; mais cette ruse de guerre ne réussit point, et l'ennemi garda sa position. Le Sultan convoqua alors les chefs de son armée,

(*) On lit dans un historien ottoman, qu'à l'attaque de Choczim, un corps de soldats français se fit remarquer par sa brillante valeur : c'était le reste des six cents hommes qui, vingt-un ans auparavant (1009-1600), avaient fait partie de la garnison de Papa, en Hongrie, et mécontents des généraux autrichiens, avaient passé à la solde de l'empire ottoman.

et tâcha de les engager, par des paroles flatteuses, à ressaisir la victoire; mais ils étaient las d'une guerre malheureuse, et n'aspiraient qu'au repos. Sur ces entrefaites, le généralissime polonais mourut, et Sigismond, dont l'armée commençait à manquer de vivres, fit faire des propositions d'accommodement, par l'entremise de Radul Cherban, voïvode de Valachie; elles furent favorablement accueillies par le Sultan; et après une courte négociation, la paix fut conclue le 20 zilka'dè (6 octobre) : elle devenait d'autant plus indispensable, que l'armée était mécontente du peu de générosité du Sultan envers elle, et que l'on venait de recevoir la nouvelle d'une alliance entre la Russie et la Pologne. Malgré les résultats de cette campagne, le Sultan fit expédier des lettres de victoire à tous les gouverneurs de l'empire, et ordonna au kaïm-mèkam d'illuminer Constantinople.

Le 20 octobre 1621 (4 zilhidjè) naquit le fils aîné de Sultan-Osman. La mère de l'héritier du trône, Russe de naissance, d'une rare beauté, avait été cédée au Sultan par le kyzlar-agaçi Moustapha; et, comme autrefois sa compatriote Roxelane, elle avait obtenu de son souverain le titre d'épouse légitime.

Le 12 rèbi' ul-ewwel 1031 (25 janvier 1622), le Sultan rentra dans sa capitale et opéra immédiatement quelques changements dans les fonctionnaires publics. Vers cette époque parurent à la Porte, un envoyé de Betlen Gabor, et des ambassadeurs de Hollande, de Perse et d'Angleterre : ce dernier, sir Thomas Roe, obtint le renouvellement des capitulations avec des sûretés contre les pirateries des barbaresques.

La nation et l'armée, fatiguées de la guerre, goûtaient à peine les douceurs du repos, lorsque le bruit courut tout à coup que le Sultan faisait lever de nouvelles troupes en Asie, dans l'intention de soumettre l'émir Fakhr-uddin, prince des Druses, qui se maintenait en état de révolte depuis quelques années. Aussitôt l'alarme se répand parmi les janissaires; ils supposent que le but secret de Sultan-Osman est de détruire leur corps, pour lequel son aversion était connue : effrayés de l'agitation générale, les grands de l'empire cherchent à détourner le Sultan de ce dessein. Au lieu de se rendre à ces sages conseils, il ordonne d'équiper une flotte pour mettre à la voile au printemps suivant, et annonce lui-même qu'il va entreprendre le pèlerinage de la Mecque. Vainement le mufti tente de lui faire abandonner son projet de visite aux saints lieux de l'islamisme, en déclarant que ce pèlerinage n'est pas obligatoire pour un souverain, et en l'engageant à remplacer cette œuvre pieuse par la construction d'une mosquée; ces représentations auraient peut-être ébranlé la volonté opiniâtre du jeune Sultan, si un songe n'était venu fixer ses incertitudes : il rêva qu'il était assis sur le trône, et occupé à lire le Coran, lorsque le prophète lui apparut, et d'un air courroucé, lui arracha le livre des mains, le jeta par terre, dépouilla Osman de sa cuirasse, le frappa au visage, et le renversa brusquement sans qu'il lui fût possible de se relever et d'embrasser les genoux de Mahomet. Consulté sur cette vision alarmante, son khodja (précepteur), Omer-Efendi, répondit qu'elle annonçait évidemment la colère du prophète, excitée par les retards qu'Osman apportait à visiter les deux villes sacrées. Cette explication redoublant les perplexités de ce prince, il alla incognito à Scutari demander son avis au cheïkh Mahmoud : ce vieillard, respecté comme un saint et considéré comme très-savant dans l'interprétation des songes, lui dit, d'une manière générale, que sa vision était un avertissement céleste de faire pénitence et de se conformer aux préceptes de la doctrine, et *à toutes les pratiques de la religion*. Ce discours détermina irrévocablement le départ d'Osman. Le 1er redjeb 1031 (12 mai 1622), il visita les tombeaux de ses ancêtres, et fit un sacrifice sur le sépulcre d'Eïoub-Ensari : comme les victimes manquaient, les bostandjis dételèrent les bœufs des charriots

qui étaient aux portes de la ville ou à la douane, et ne donnèrent pas le quart de leur prix à leurs propriétaires; violence qui augmenta l'irritation populaire. Mais plus l'effervescence des esprits croissait, plus le jeune Sultan s'abandonnait à son obstination; enfin, il donna l'ordre de transporter à Scutari la tente impériale et de tout préparer pour le départ. Alors, les janissaires ne doutent plus qu'il n'aille se mettre à la tête des troupes d'Égypte; ils se rassemblent aux nouvelles casernes, et, de concert avec les sipahis, se portent à l'Et-meïdani (*) (*place aux viandes*) : ils obtiennent du mufti un fetwa par lequel est déclarée légitime la mort des conseillers qui poussent le Sultan à des innovations. Le tchaouch-bachi, l'aga des janissaires, et les chefs des régiments veulent haranguer les rebelles et sont chassés à coups de pierres. Cependant la flotte, sortie de Bèchiktach, stationnait devant le château des Sept-Tours. Les soldats qui y étaient embarqués, descendent à terre, et se réunissent aux mutins : on se dirige vers le palais du khodja, on en force l'entrée et on le livre au pillage. En apprenant l'explosion de la révolte, le Sultan consulta les oulèmas, et les chargea de dire aux troupes qu'il renonçait au pèlerinage : ils renvoyèrent au lendemain l'annonce de cette concession, et ne se rendirent auprès des rebelles que lorsque ceux-ci les firent appeler. Les révoltés demandaient les têtes du kyzlar-agaçi, du khodja, du grand vézir et de trois autres dignitaires qu'ils haïssaient. Le Sultan se refusa à satisfaire les demandes des troupes. Alors l'attaque du sérail commence avec fureur : la foule pénètre aisément dans la première et la seconde cour; elle force, après quelques heures d'attente, la première porte, dite de *la Félicité* (*Bab-se'adet*), et se précipite dans la cour intérieure. Une voix s'écrie : « *Nous voulons Sultan-Moustapha!* » Ce cri impérieux est répété à l'instant par une multitude déchaînée : un des oulèmas qui se trouvaient dans la troisième cour, indique le harem aux soldats; cet édifice n'ayant point de porte extérieure, le toit en est démoli, et Sultan-Moustapha est tiré de sa prison : ce prince, croyant qu'on venait l'assassiner, tendit docilement le cou aux soldats; il se plaignit ensuite de la soif et de la faim, car depuis trois jours il était privé de toute nourriture. Les janissaires lui donnèrent de l'eau et le transportèrent dans la salle du trône. Une porte du harem s'ouvrit alors, et livra le grand vézir et le kyzlar-agaçi à la fureur des troupes, qui les mirent tous les deux en pièces. Les révoltés forcèrent ensuite les oulèmas à prêter serment à Sultan-Moustapha, qui, trop faible pour se tenir à cheval, fut conduit dans une voiture (koutchi), et de là transporté dans la mosquée des janissaires, et placé sous leur protection immédiate. Les portes de la prison dite *Baba-Dja'fer* (*le Bagne*) furent brisées; les galériens délivrés, pillèrent les maisons du nouvel aga des janissaires, du deftertar et de l'*Istambol-Efendiçi* (le juge de Constantinople).

Cependant Osman, voyant les progrès de la révolte, voulut se sauver en Asie; mais les bostandjis, qui composaient l'équipage des bateaux du sérail, avaient pris la fuite : le Sultan fit faire alors des propositions avantageuses aux janissaires par l'intermédiaire de leur ancien aga; ceux-ci le renversèrent du haut des degrés, où il était monté pour les haranguer, et le massacrèrent. Le *zaghardji-bachi*, l'un des officiers généraux du corps, se rendit au vieux sérail avec quelques chefs, et prit les ordres de la Sultane-Validè, mère de Moustapha. Elle nomma Daoud-Pacha grand vézir, et fit plusieurs autres promotions.

Sultan-Osman, qui avait échappé aux premières recherches des janissaires, fut enfin découvert dans la maison de l'an-

(*) *Et-meidani*, place dans laquelle se faisait la distribution journalière des rations de viande aux ortas des janissaires, et où se réunissait cette milice dans les troubles qui ont coûté la vie à cinq sultans, et qui, tant de fois, ont fait tomber la tête des personnages les plus élevés de l'empire.

tien aga qu'ils venaient de mettre à mort. On l'arracha avec violence de la retraite où il s'était caché : il n'était vêtu que d'un habillement de dessous blanc, et n'avait pour coiffure qu'un simple petit bonnet (*fess*). En même temps Huçeïn-Pacha, qui cherchait à s'échapper, tomba sous les coups des rebelles victorieux, et eut la tête tranchée. L'infortuné Osman, placé sur un mauvais cheval, et la tête couverte du turban d'un sipahi, fut conduit aux casernes et abreuvé d'outrages pendant ce trajet. Le malheureux prince, en passant auprès du cadavre de Huçeïn-Pacha, ne put retenir ses larmes et s'écria : « Celui-ci est innocent; si j'avais suivi « ses conseils, ce malheur ne serait pas « tombé sur moi; les fatales suggestions du khodja et du kyzlar-agaçi « m'ont égaré. » Sultan-Osman fut confié à la garde du khassèki Sari-Muhammed-Aga et de quelques officiers des janissaires : dans son désespoir, il passait des prières aux larmes et des larmes aux reproches : « Que « voulez-vous faire de votre padichâh? « dit-il aux janissaires; vous causerez « la ruine de l'empire et la vôtre! » Puis, arrachant son turban, il ajouta en sanglotant : « Pardonnez-moi, si je « vous ai offensés sans le savoir. Hier « j'étais padichâh, aujourd'hui je suis « nu. Que je vous serve d'exemple; vous « aussi, vous éprouverez les vicissitudes de ce monde. » Mais ces paroles touchantes ne purent attendrir les bourreaux. Sur un signe de Daoud-Pacha, le djèbèdji-bachi jeta un cordon autour du cou de Sultan-Osman; ce prince le saisit avec force et échappa une première fois à la mort. Une seconde tentative n'eut pas plus de succès. Sur la demande d'Osman, son gardien, touché de pitié, ouvrit la fenêtre, et lui permit ainsi de parler aux troupes rassemblées devant la mosquée : « Mes agas des sipahis, leur « dit-il, et vous, les plus anciens des « janissaires, mes pères, par imprudence de jeune homme, j'ai prêté « l'oreille à de mauvais conseils; pourquoi m'humilier ainsi? ne voulez-vous « donc plus de moi? — Nous ne voulons « ni ta domination ni ton sang, » répondirent les soldats. En ce moment, le djèbèdji essaya une troisième fois d'étrangler Osman, sans pouvoir y parvenir. Pendant que ces scènes cruelles se passaient, Sultan-Moustapha, assis sur le mihrab de la mosquée, tressaillait à chaque explosion de l'orage populaire, et n'était rassuré qu'avec peine par la Sultane-Validè, qui lui disait : « Viens, viens, mon lion (*)! » Dans l'après-midi de cette épouvantable journée, il fut installé au sérail et prit possession du trône. Sultan-Osman fut ensuite conduit au château des Sept-Tours, où le grand vézir, son kiahïa Omer-Pacha, le djèbèdji-bachi et le lieutenant de police *Kalender-Oghri* (**), voulurent être eux-mêmes les bourreaux de leur souverain : une lutte terrible s'engagea alors entre la victime et ses quatre assassins : Sultan-Osman, qui était dans la vigueur de l'âge, et dont le desespoir doublait les forces, résista longtemps; enfin le djèbèdji-bachi réussit à lui passer le cordon autour du cou, et le malheureux prince succomba. Une de ses oreilles fut coupée et envoyée à la Sultane-Validè, en témoignage de cette hideuse victoire.

Ainsi périt Sultan-Osman, que sa jeunesse et son inexpérience entraînèrent sans doute dans des fautes graves, mais qui, plein d'ambition et d'activité, semblait destiné à renouveler les jours de gloire de l'empire ottoman. Il n'était âgé que de dix-huit ans et en avait régné quatre. La cause principale de sa chute fut le projet qu'il avait conçu d'anéantir les janissaires, dont il s'était attiré la redoutable haine. Élevé par l'imam Khodja-Omer-Efendi, il était très-sévère sur les devoirs religieux; il punit plus d'une fois de mort les soldats qui les transgressaient

(*) D'après un ancien usage, la Validè-Sultane n'appelle jamais son fils que *mon lion* (arslanem), ou *mon tigre* (caplanem).

(**) *Oghri*, ravisseur, voleur, assassin; ce mot turc a donné naissance au mot français *ogre*, espèce de monstre dont on faisait peur aux enfants, et qui, dans les contes de fées, passait pour se nourrir de chair humaine.

ouvertement en s'abandonnant à l'ivresse. Cette grande sévérité et son avarice lui aliénèrent entièrement l'affection des troupes, qu'auraient pu lui concilier son esprit belliqueux et son habileté dans l'exercice des armes. Pendant la halte que l'armée fit, en 1030 (1621), sur les bords du Danube, il se plaisait à tirer de l'arc. Il réussit un jour à lancer un trait sur la rive opposée; tour de force dont on consacra le souvenir par l'érection d'une colonne à l'endroit où la flèche était tombée (*). Mais il détruisit lui-même l'admiration que son adresse inspirait aux soldats, en perçant à coups de flèches des prisonniers cosaques et même ses propres pages. Il n'échappa point non plus à la haine des oulèmas, auxquels il avait retranché l'*arpalyk* (**), et qu'il avait offensés par diverses innovations. Ainsi, peu de jours après son avénement, il dépouilla le mufti Es'ad de toutes les prérogatives de sa charge, en ne laissant plus dans ses attributions que le droit de délivrer des fetwas. Il donna ensuite au khodja Omer-Efendi la présidence du corps des oulémas, le droit de préséance sur les kazi-askers et le mufti, et la nomination aux magistratures (*silsilè-tertibi, sorte de feuille des bénéfices*). Des ordonnances sévères contre l'usage du vin et du tabac, indisposèrent le peuple, qu'il traitait avec la plus grande rigueur, et dont il surveillait lui-même la conduite dans des rondes nocturnes que l'on qualifiait d'espionnage.

Sultan-Osman, qui s'était fait un principe d'être cruel, n'était cependant pas d'un naturel sanguinaire : assistant incognito à l'exercice du djèrid, un des assistants le toucha par mégarde; les eunuques le saisirent et voulurent le maltraiter, mais le Sultan le fit relâcher et lui donna même cinquante sequins.

Les historiens ottomans prétendent que la catastrophe de Sultan-Osman avait été annoncée par divers présages funestes; tels que l'incendie du grand Bèzestin à Constantinople, l'année même de l'avénement du Sultan; la trombe qui en 1029 (1619) inonda une partie de la ville; la congélation du Bosphore et la disette qui suivit ce phénomène; la chute d'aérolithes et l'apparition de comètes, enfin l'éclipse de soleil, qui en 1604 coïncida avec la naissance d'Osman, et celle qui, en 1622, signala sa mort.

Sultan-Osman fut enterré, le soir même de sa mort tragique, dans le djami que son père avait fondé. La cour et le prince son successeur ne prirent pas même le deuil, et, depuis cette époque, cette pratique est tombée en désuétude.

A peine Sultan-Moustapha fut-il remonté sur le trône, que les soldats commencèrent à regretter son neveu. Le 11 rèdjeb 1031 (22 mai 1622), c'est-à-dire deux jours après l'avénement du nouveau Sultan, les sipahis vinrent en foule devant le palais de Daoud-Pacha et lui crièrent : « Pourquoi as-« tu tué Sultan-Osman, que nous t'a-« vions confié? — Je l'ai tué, répondit « le grand vézir, sur les ordres du maî-« tre du monde, Sultan-Moustapha. » Cette réponse apaisa pour le moment le tumulte. Vingt jours après, ces mêmes sipahis, réunis aux janissaires, demandèrent le supplice du kaïm-mèkam Ahmed-Pacha, du khodja Omer-Efendi, des agas Naçouh, Kara-Ali et Aïas, et de Huceïn, ancien kiahïa; tous ces fonctionnaires échappèrent par la fuite au trépas qui les attendait. Le

(*) L'usage d'ériger une colonne de marbre dans les lieux où les Sultans se livrent à leur exercice favori du tir de l'arc, a surtout couvert de semblables monuments une place célèbre située au nord de l'arsenal de Constantinople, connue sous le nom d'*Ok-meïdani* (la place des Flèches). Ces colonnes sont ornées d'inscriptions en lettres d'or et en vers à la louange du prince; elles portent un *toughra* et la date du jour où le Sultan a réussi dans ce tour de force.

(**) *Arpalyk* : somme d'argent perçue sur des fonds spéciaux, et destinée à l'*achat de l'orge* pour les chevaux. Le même mot se doit traduire par *apanage*, quand il sert à désigner les îles, terres ou revenus affectés aux Sultanes, aux muftis, et aux autres très-grands personnages de l'empire.

même jour le kapou-aga (chef des eunuques blancs) fut assassiné par les pages du sérail et pendu sur la place de l'Hippodrome. La cause, ou du moins le prétexte de ce meurtre, fut le projet qu'aurait formé le kapou-aga de faire périr les jeunes princes. Daoud-Pacha, accusé par les janissaires et les sipahis d'avoir ordonné cette exécution, fut destitué. Le gouverneur d'Égypte, Merrè-Huçeïn-Pacha, le remplaça.

Le 14 cha'ban 1031 (24 juin 1622), Sultan-Moustapha assista dans la mosquée à la prière du vendredi, et déploya dans cette occasion la plus grande pompe, en opposition avec l'usage de son prédécesseur, dont l'extérieur négligé, dans ces circonstances solennelles, déplaisait au peuple. Cette cérémonie de la prière publique du vendredi (*salâtul-djum'a*), à laquelle le Grand Seigneur, comme chef de la religion, est obligé d'assister, et dont il ne peut se dispenser, à moins d'une grave maladie ou de circonstances extraordinaires, fut négligée par Moustapha pendant le cours de son règne, par un effet des menées des officiers du sérail, qui voulaient dérober à la nation l'état moral du Sultan, au nom duquel ils régnaient.

Bientôt les janissaires, qui haïssaient Merrè-Huçeïn-Pacha, exigèrent sa destitution. Le Sultan leur laissa le choix entre Daoud-Pacha, Gurdji-Muhammed et Lefkèli-Moustapha; mais les soldats n'ayant pu s'entendre, ce dernier fut nommé par la Sultane-Validè, qui, couverte d'un voile, vint parler elle-même aux révoltés. Six semaines plus tard, le nouveau grand vézir fut remplacé à son tour par Gurdji-Muhammed, toujours sur la demande des troupes, qui imposaient ainsi leurs caprices au fantôme d'empereur qu'elles avaient placé sur le trône. La démence de ce prince avait pris, dans cette seconde période de son règne, un caractère plus prononcé encore. Tantôt, parcourant avec inquiétude le sérail et frappant à toutes les portes, il appelait son infortuné neveu, dont il avait oublié la fin tragique, et le demandait à tous ceux qu'il rencontrait; tantôt il passait des journées entières sans faire un seul mouvement et les yeux tournés vers le ciel, ce qui le fit passer, parmi le peuple, pour un *saint*. On le vit un jour entrer à cheval dans une barque, et exiger, à son retour au palais, que cette barque fût traînée après lui. Tous ces actes de folie lui attiraient chaque jour davantage le mépris des soldats, qui se rappelaient et regrettaient l'intelligence et la bravoure d'Osman.

Le 8 zilhidjè 1031 (14 octobre 1622), Khadim Gurdji-Muhammed-Pacha, qui avait été trois fois kaïm-mèkam, arriva au grand vézirat, et, par sa fermeté et son long usage des affaires, fit espérer une administration plus stable et plus respectée. La tranquillité de la capitale était troublée depuis quelque temps par des désordres de tout genre: le grand vézir prit des mesures pour y mettre un terme; il essaya aussi de rendre à l'État son ancienne splendeur, et fit venir à Constantinople la flotte de la mer Noire, sous les ordres de Rèdjeb-Pacha, qui avait pris aux Cosaques dix-huit bâtiments et cinq cents hommes: il fut salué de salves d'artillerie, admis au baise-main du Sultan, et il reçut un kaftan d'honneur. Peu de temps après, l'escadre du kapoudan-pacha Khalil retourna de son expédition dans la mer Blanche; et l'ambassadeur persan Aga-Riza vint féliciter le Sultan de son avénement au trône. Muhammed-Pacha voulut que la plus grande pompe fût déployée dans ces circonstances solennelles.

Cependant, malgré les vues sages et fermes en même temps du nouveau ministre, l'empire était encore désolé par la tyrannie anarchique des troupes. La nation, indignée contre les janissaires et les sipahis, murmura hautement. Les gouverneurs de Tripoli de Syrie et d'Erzroum, Seïf-Oghlou-Youçouf-Pacha et Abaza-Pacha, profitèrent de ces dispositions hostiles du peuple pour augmenter leur pouvoir. Le premier s'était déclaré indépendant dès le meurtre de Sultan-Osman; fort de l'opinion publique, il avait chassé

les janissaires de la province qu'il gouvernait. Le grand vézir Daoud-Pacha avait nommé alors au gouvernement de Tripoli Kètendji-Omer-Pacha; mais lorsque Merrè-Huçeïn obtint le vézirat, Youçouf fut confirmé dans sa dignité. Quant à Abaza, il avait expulsé aussi les janissaires d'Erzroum : ceux-ci, furieux de l'impunité que la protection du kapoudan-pacha Khalil assurait à leur ennemi, se mutinèrent, et il fallut, pour les apaiser, qu'un khatti-chèrif du Grand Seigneur leur assurât que Khalil-Pacha n'avait rien à voir dans la révolte d'Abaza, qui venait d'être déposé par ordre du Sultan lui-même.

En 1032 (1623), nouvelle émeute des sipahis; ne pouvant plus supporter les reproches de la voix publique, qui les accusait d'être les meurtriers de Sultan-Osman, ils se réunirent dans la même mosquée d'où ce prince infortuné avait été traîné à la mort, et dressèrent une pétition par laquelle ils demandaient au Sultan de déclarer si c'était lui qui avait ordonné l'assassinat de son neveu, et de laver l'honneur de leur milice de cette imputation calomnieuse. La réponse de Sultan-Moustapha fut : « Je n'ai point dit que l'on « tuât Sultan-Osman; Daoud-Pacha « en a menti; si les meurtriers existent « toujours, ils doivent expier leur cri- « me. » D'après cette réponse, Daoud-Pacha et Kalender-Oghri, ancien lieutenant de police, furent conduits aux Sept-Tours. Le premier, ayant été condamné à mort par le divan, et envoyé au lieu de l'exécution, allait être frappé, lorsqu'il montra le fetwa des kazi-askers et le khatti-chèrif de Moustapha qui avaient déclaré légitime l'exécution de Sultan-Osman. Cet incident arrêta la main du bourreau; des cris tumultueux s'élevèrent : « Arrêtez ! » criaient les uns; « frappez ! » disaient les autres. Au milieu de cette confusion, les janissaires enlevèrent Daoud-Pacha, le conduisirent à la mosquée du centre, le revêtirent d'un kaftan, couvrirent sa tête d'un *mudjewwèzè*, et le créèrent, de leur propre autorité, grand vézir.

Cependant Gurdji-Muhammed-Pacha assembla le conseil pour savoir ce qu'il y avait à faire dans cette circonstance critique : le bourreau, appelé à déposer sur l'enlèvement de Daoud, en accusa les sipahis, dont les officiers repoussèrent vivement cette injuste assertion. Enfin la plus grande incertitude régnait dans le conseil, qui se sépara sans prendre de détermination. Alors le grand vézir Gurdji-Muhammed s'entendit avec le grand chambellan qui fut chargé de l'exécution de Daoud-Pacha : abandonné par ses partisans, il fut conduit aux Sept-Tours, et étranglé dans la même prison où il avait lui-même exercé l'office de bourreau sur la personne de Sultan-Osman. Kalender-Oghri subit le même sort ainsi que les autres complices du meurtre de leur souverain, Derwich-Pacha, gouverneur de Bude, et Meïdan-beï, gouverneur de Gustendil. Ces diverses exécutions, qui avaient pour prétexte la punition d'un crime de lèse-majesté, n'étaient en effet que le fruit des intrigues de l'ex-grand vézir Merrè-Huçeïn, qui, aspirant à reprendre son ancien poste, occupé alors par l'octogénaire Gurdji-Muhammed-Pacha, tâchait d'organiser la révolte contre l'administration de son antagoniste. Celui-ci se retira devant une nouvelle émeute de janissaires et de sipahis. Le Sultan ayant laissé au choix des troupes la nomination du grand vézir, ils élurent Merrè-Huçeïn, qui acheta leurs suffrages au prix de cent mille sequins. Gurdji-Muhammed-Pacha fut exilé à Brousse, et le kapoudan-pacha Khalil à Malghara.

C'est seulement en février 1623, et pendant la seconde administration de Merrè-Huçeïn, que l'ambassadeur polonais Christophe Zbarawsky put parvenir à conclure la paix entre son souverain et la Porte : jusqu'à cette époque, le grand vézir Gurdji-Muhammed s'était toujours refusé à la renouveler sur les bases des capitulations réglées pendant le règne de Sultan-Suleïman. L'ambassadeur de Russie essaya vainement d'entraver les négociations, et partit bientôt de Constanti-

nople, mécontent de n'avoir pu empêcher la paix.

Betlen Gabor, prince de Transylvanie, avait accrédité un ambassadeur auprès de Sultan-Moustapha, trois mois après son avénement : l'envoyé apporta le tribut annuel, et reçut l'assurance du concours de la Porte en cas de guerre avec l'Allemagne. Le 8 juillet, l'ambassadeur impérial Kurz de Senftenau présenta à Sultan-Moustapha des félicitations sur son avénement, et réclama les villes de Lippa, Waitzen, Solymos et Arad. Vers ce temps, les ambassadeurs Harlay, comte de Césy, Thomas Roë et Giustiniani, représentants de la France, de l'Angleterre et de Venise, eurent à se plaindre de violences exercées par les janissaires sur les consuls de ces trois nations : ils auraient dû demander conjointement réparation de ces outrages; mais le plénipotentiaire français ne put s'entendre avec les envoyés anglais et vénitien : influencé par les jésuites, il provoqua la déposition du patriarche Cyrille, accusé de calvinisme, tandis que les ambassadeurs des deux autres puissances appuyèrent les réclamations que les Grecs élevèrent à ce sujet.

Cependant quelques concessions que fit le grand vézir Merrè-Huçeïn-Pacha aux janissaires de qui il tenait sa place, il ne put parvenir à calmer leur esprit de turbulence et de despotisme. Ils manifestèrent, par des incendies continuels, le mécontentement que leur causait la révolte, en Anatolie, d'Abaza-Pacha, leur ennemi déclaré : il avait rallié les débris de l'ancienne armée des rebelles conduits par les chefs Tawil, Sa'ïd-Djan-Poulad, Kara-Yazidji et Kalender-Oghlou. Abaza marcha sur Angora et Siwas, appelant à lui tous les sandjak-beïs du pays, confisquant les propriétés des janissaires, et faisant périr dans les tortures ceux qui tombaient entre ses mains. Mourtèza-Pacha, sandjak-beï de Kara-Chèhir, Taïar-Muhammed-Pacha, gouverneur de Siwas, se réunirent aux insurgés. Brousse, assiégée par eux, se rendit au bout de trois mois; mais la citadelle résista : et, comme la mauvaise saison s'approchait, Abaza prit ses quartiers d'hiver dans le sandjak de Nikdè (*).

A toutes ces causes d'inquiétude pour le grand vézir Merrè-Huçeïn-Pacha, se joignaient encore d'autres motifs de crainte : le bruit se répandit que la Sultane Keuçem avait formé le projet de mettre sur le trône son fils Murad, et qu'elle était soutenue dans ce complot par Gurdji-Muhammed-Pacha; ce dernier et le kapoudan-pacha Khalil refusaient de se rendre à leur exil, sous le prétexte que l'ordre n'émanait pas du Sultan : en outre, les demandes incessantes des janissaires obligeaient le trésor à de continuels sacrifices. Pour subvenir à ces dépenses extraordinaires, la vaisselle d'or et d'argent du sérail, les étriers et les brides d'argent furent convertis en espèces; Radul, prince de Valachie, fut menacé de destitution, afin de l'obliger à détourner l'orage au moyen d'une forte somme; il fut en effet réduit à donner trente mille écus pour se maintenir. Enfin, trois révoltes de sipahis vinrent rendre la position du grand vézir encore plus critique : ils essayèrent d'engager les janissaires à coopé-

(*) Les annales ottomanes rapportent un singulier exemple de serment militaire entre les troupes qui suivaient Abaza-Pacha : les deux corps de sipahis et de seymens ou segbans s'exerçaient dans la plaine de Tokat à lancer le *djèrid*. Quelques seymens furent atteints par accident, et tentèrent de se venger à main armée des sipahis. Abaza-Pacha étant cependant parvenu à les apaiser, voulut sceller leur réconciliation d'une manière éclatante : il fit placer entre les deux troupes un demi-cercle de bois, auquel on suspendit un sabre, entre un pain et une poignée de sel; les chefs, de part et d'autre, s'avancèrent, jurèrent d'être constamment unis, et prononcèrent contre ceux qui violeraient ce serment, les imprécations suivantes : « Que les parjures deviennent la « proie de ce fer tranchant, et que leur pain « et leur sel se convertissent en poison ! » Ensuite, comme pour donner une espèce de réparation aux seymens, les sipahis passèrent sous le demi-cercle et ratifièrent les serments de leurs officiers.

rer au renversement de Merrè-Huçeïn; mais ceux-ci, qui étaient gagnés par ses largesses, répondirent qu'il ne leur appartenait pas plus qu'aux sipahis de s'ingérer dans les affaires de l'État. Fort de cet appui, Merrè-Huçeïn ne mit plus de bornes à sa tyrannie : il fit expirer un beïler-beï sous le bâton; un juge subit aussi cette peine humiliante : le corps des oulèmas ne put supporter cette atteinte portée à sa dignité, et il se révolta. Réunis dans la mosquée Muhammèdiïè, et présidés par Yahïa-Efendi, grand juge d'Anatolie, destitué par le grand vézir, les oulèmas rendirent un fetwa qui condamnait à mort Merrè-Huçeïn comme hérétique. Ils voulurent obliger le mufti à citer devant lui le grand vézir; mais ce premier répondit qu'il fallait auparavant obtenir sa déposition de la part du Sultan. Merrè-Huçeïn députa aux oulèmas deux chefs des janissaires, pour signifier aux révoltés que la volonté du padichâh et de la Sultane-Validè était qu'ils se dispersassent; mais ces envoyés furent chassés de la mosquée. Cependant les oulèmas, voulant s'assurer l'appui des janissaires, leur firent dire que Sultan-Moustapha étant moralement incapable de régner, il était urgent d'appeler au trône un autre prince : « De quelque côté que se rangent nos seigneurs les oulèmas, répondirent les janissaires, nous les suivrons. » Ces paroles persuadèrent à ces premiers qu'ils étaient soutenus par l'armée, et ils n'en furent que plus hardis dans leur rébellion. Le nakybul-échraf (le chef des émirs ou descendants de Mahomet) s'étant rendu auprès d'eux de la part du grand vézir, avec un khatti-chérif, ils s'écrièrent que le Sultan ne connaissait pas même cet écrit qui n'était pas de sa main; et ils chassèrent le nakyb. Ils prirent ensuite le turban d'Ak-Chems-uddin, le déroulèrent, l'élevèrent au bout d'une pique et s'en firent un étendard, devant lequel ils récitèrent la *soura* de la conquête, et firent agenouiller tous les émirs qu'ils purent rassembler. Enfin, dans la soirée, les janissaires marchèrent contre les oulèmas, qui s'enfuirent sans les attendre : mais quelques-uns d'entre eux étant restés dans la mosquée des Princes, furent tués, et leurs cadavres jetés dans un ancien égout; plusieurs destitutions eurent lieu dans le corps des oulèmas, et la révolte fut réprimée. L'aga des janissaires, qui avait contribué de tout son pouvoir à rétablir l'ordre, fut promu à la dignité de gouverneur d'Égypte. Le grand vézir, voyant que tout lui réussissait, devint plus cruel et plus sanguinaire que jamais. Il résolut de se défaire, par un coup d'état, des sipahis, ses ennemis déclarés; son projet ayant été découvert par l'imprudence d'une parole échappée à un officier de la suite du trésorier du grand vézir, Merrè-Huçeïn se réfugia auprès de l'aga des janissaires; mais n'étant pas soutenu par ceux-ci, qui ne voulurent point se mettre mal avec tout le corps des sipahis, le grand vézir fut obligé de renvoyer les sceaux au Sultan, le 20 août 1623 (23 chewwal 1032). Kèmankech-Ali-Pacha succéda à Merrè-Huçeïn, et dès qu'il eut le pouvoir en main, il s'empressa de convoquer les principaux dignitaires pour concerter avec eux la déposition de Sultan-Moustapha. Sa nullité complète ayant été publiquement constatée, ce prince fut renvoyé au fond du sérail avec la Sultane-Validè; et Murad, fils aîné d'Ahmed, fut proclamé empereur.

Sultan-Moustapha est le seul entre tous les souverains ottomans, auquel les historiens nationaux n'accordent pas les éloges dont ils sont si prodigues envers leurs maîtres. L'idiotisme de ce prince laissant l'exercice du pouvoir aux soldats, les premières charges de l'État passaient de main en main suivant leur caprice, et cette instabilité dans le gouvernement ne contribua pas peu à l'affaiblissement réel de l'empire. Sous ce déplorable règne, les revenus de la couronne diminuèrent de plus de quarante-huit millions; dix-neuf sandjaks tombèrent en la puissance des Persans; les impôts s'élevèrent à un taux qu'ils n'avaient jamais atteint; la corruption des

hauts fonctionnaires fut portée à son comble; les lois étaient ouvertement violées, les exactions sans nombre, et, par suite de ce système oppressif, joint à la plus cruelle anarchie, la population décroissait d'une manière effrayante. Et cependant, au milieu de cette décadence générale des institutions, la littérature et la jurisprudence se soutinrent dans un état de prospérité, dû à l'influence du corps des oulèmas, que l'on a vus jouer un si grand rôle pendant ce règne.

CHAPITRE XVIII.

SULTAN-MURAD-KHAN IV, GHAZI, FILS DE SULTAN-AHMED-KHAN I[er].

Sultan-Murad n'avait que douze ans lorsqu'il succéda, le 15 zilka'dè 1032 (10 septembre 1623), à son oncle Sultan-Moustapha. Le lendemain, il se rendit à la mosquée d'Éïoub, où il ceignit le sabre, suivant l'usage, et fut accueilli avec enthousiasme par l'armée : l'extérieur agréable du nouveau Sultan, et son intelligence précoce formaient un trop grand contraste avec la faiblesse physique et l'imbécillité de son prédécesseur pour ne pas exciter les sympathies de la nation. Lors de la déposition de Sultan-Moustapha, le grand vézir et les kazi-askers qui la résolurent entre eux, avant d'en venir à cette extrémité, avaient exposé aux troupes la pénurie du trésor et l'impossibilité où l'on serait de leur distribuer le présent d'avénement de deux millions de sequins. Les janissaires, dans leur conviction de la nécessité d'un changement de souverain, renoncèrent aux gratifications d'usage; mais à peine Sultan-Murad fut-il sur le trône qu'ils prétendirent ne lui avoir accordé qu'un délai, et réclamèrent impérieusement le tribut pécuniaire par lequel chaque Sultan semblait acheter leur adhésion. On leur offrit vingt-cinq aspres par homme au lieu de vingt-cinq sequins; mais cette proposition ne fit que les irriter davantage, et il fallut recourir au trésor particulier du Sultan pour leur distribuer la somme accoutumée.

Ainsi qu'on l'avait vu pour la première fois à l'occasion de Sultan-Ahmed, ce ne fut que quelques jours après son avénement que Sultan-Murad se fit circoncire. Divers changements dans l'administration de l'empire eurent lieu ensuite. Tchechtèdji, ancien aga des janissaires, fut investi du gouvernement de l'Égypte, et remplacé dans son grade par son kiahïa Beïram-Aga, qui, pour comble de faveur, épousa une des sœurs du Sultan. Par l'influence du grand vézir Kèmankech-Ali-Pacha, le mufti Yahïa-Efendi, qui s'était permis de lui faire des reproches sur son avarice, fut destitué, et eut pour successeur l'ancien cheïkh-ul-islam Es'ad-Efendi. En même temps les deux vézirs Kkalil-Pacha et Gurdji-Muhammed-Pacha, accusés d'avoir fomenté la rébellion d'Abaza, furent emprisonnés; mais les preuves de cette accusation n'ayant pu être fournies, ces deux personnages furent bientôt mis en liberté.

Vers la fin du règne de Sultan-Moustapha, le *soubachi* (lieutenant de police) de Bagdad, nommé Bèkir-Aga, était parvenu, par l'influence que lui donnaient ses grandes richesses et ses alliances, à mettre sa propre autorité au-dessus de celle même du beïler-beï Youçouf-Pacha. Bèkir avait envoyé à Aradja et à Sèmèwat, un de ses officiers, du même nom que lui, pour percevoir les tributs. Instruit que cet infidèle mandataire prélevait l'impôt pour son propre compte, Bèkir partit à la tête de cinq mille hommes. L'aga des azabs, Muhammed, crut pouvoir profiter de cette occasion pour se venger du soubachi, contre lequel il nourrissait une haine cachée. Il résolut de s'emparer du fils de Bèkir, et de fermer ensuite au père les portes de Bagdad. Il eut l'imprudence de confier ce projet à Omer, kiahïa du soubachi, auquel il était dévoué. Omer feignit d'entrer dans le complot de l'aga : mais lorsque celui-ci voulut le mettre à exécution, le kiahïa l'attaqua à l'improviste et le poursuivit jusqu'au château d'Youçouf-Pacha, où ce gouverneur retint captif Muhammed-Aga. Bèkir, vainqueur à

Sèmèwat, retourna à Bagdad; et, de concert avec son fils, il assiégea Youçouf-Pacha qui refusait de leur livrer l'aga des azabs. Le gouverneur se défendit avec le plus grand courage, mais il fut tué d'un coup de fusil, et la forteresse se rendit. Muhammed-Aga, à qui l'on avait promis la vie sauve, fut enchaîné avec ses deux fils sur un bateau plein de bitume et de soufre, et fut lancé sur le Tigre, après que le feu eut été mis aux matières combustibles : le cruel Bèkir suivait du rivage la barque enflammée; et il ne se retira que lorsqu'il se fut assuré de la mort de ses trois victimes. Il s'arrogea ensuite la dignité de beïler-beï de Bagdad, et écrivit au Sultan, en lui en demandant l'investiture. Mais le grand vézir Merrè-Huçeïn avait disposé de ce poste en faveur de l'ex-beïler-beï de Diarbèkir, Suleïman-Pacha. Hafiz-Pacha, qui l'avait remplacé dans ce gouvernement, fut envoyé contre l'ambitieux Bèkir. Hafiz se réunit aux beïs du Kuzdistan; et après avoir détaché en avant les pachas Bostan et Suleïman qui furent battus dans une affaire d'avant-garde, il marcha lui-même sur Bagdad, et fit éprouver aux rebelles une perte de quatre mille hommes. Le lendemain de cette victoire, il allait franchir le Tigre et serrer de près la ville, lorsqu'une révolte dans son armée retarda ce mouvement : une gratification de cinq piastres par homme leva cet obstacle, et Bagdad fut assiégé du côté du *château de l'Oiseau*. Bèkir, pressé au dehors par les Ottomans et au dedans par la famine, ne voulut pas se rendre; il écrivit à Châh-Abbas, en lui offrant de lui livrer Bagdad.

Châh-Abbas, qui depuis longtemps désirait une occasion de faire du mal aux Ottomans, avait déjà expédié Kartchèghaï-Khan à la tête de trente mille hommes contre la ville de Chehrban. Il accepta donc avec joie l'occasion de devenir maître de Bagdad, et il envoya Sèfi-Kouli-Khan pour en recevoir les clefs, et Abbas-Aga pour remettre à Bèkir un turban de kyzil-bach et des lettres royales. En même temps, ce traître écrivait à Hafiz-Pacha, et lui demandait un beïler-beï pour chasser l'ennemi. Pendant cette négociation, l'ambassadeur persan arrivait à Bagdad; un envoyé de Kartchèghaï-Khan venait au camp ottoman signifier à Hafiz-Pacha que Bèkir étant devenu sujet du Châh de Perse, le sèrasker était invité à s'éloigner, s'il ne voulait être cause de la rupture de la paix. « Si la paix « est violée, répondit Hafiz-Pacha, que « sa violation retombe sur votre tête ! » Cependant, instruit de l'entrée de trois cents Persans dans Bagdad, et le bruit s'étant répandu que Sèfi-Kouli-Khan était prêt à attaquer, le sèrasker ne vit d'autre moyen d'enlever Bagdad au roi de Perse, que d'abandonner à Bèkir le gouvernement qu'il avait usurpé. Celui-ci reçut donc la confirmation de sa dignité; mais Hafiz-Pacha n'avait pas renoncé à l'espoir de décider le rebelle à céder le commandement de la ville: il lui adressa donc Sidi-Khan, gouverneur d'Amadia, avec deux fermans, dont l'un nommait Bèkir gouverneur de Rakka, et l'autre donnait à son fils le sandjak de Hilla. Mais Bèkir indigné voulut faire mettre à mort l'envoyé ottoman; il ne dut son salut qu'à la protection du defterdar Omer-Aga, qui offrit de le garder à vue. Alors le siége recommença avec une nouvelle ardeur: c'est pendant que ces choses se passaient sur la frontière de Perse, que Sultan-Murad IV montait sur le trône. La nouvelle de son avénement fut apportée au camp avec la confirmation de Hafiz dans la dignité de sèrasker, celui-ci apprit, en même temps, que Bèkir, nommé gouverneur par le Châh de Perse, battait monnaie au nom de son nouveau maître. Hafiz se décida alors à nommer Bèkir pacha de Bagdad, et à lui confier, au nom du nouveau Sultan, la défense de la *maison du Salut* (*). Bèkir, arrivé enfin au terme de ses vœux, renvoya Sèfi-Kouli-Khan avec de grands honneurs, et sans lui donner de réponse définitive; mais dès que l'ambassa-

(*) *Darus-Sèlam;* c'est un des surnoms de Bagdad. Voyez la note de la page 138.

deur fût parti, le nouveau pacha fit pendre les trois cents Persans qui avaient été admis dans la place à la suite d'Abbas-Aga; et il foula aux pieds le turban d'honneur que celui-ci lui avait remis. Il envoya ensuite un message à Hafiz-Pacha pour le remercier et l'engager à s'éloigner. Le sèrasker étant parti le lendemain, Kartchèghaï-Khan parut sous les murs de Bagdad. et somma Bèkir-Pacha de lui livrer cette ville : mais celui-ci répondit qu'il n'en ferait rien, quand même il serait assiégé par dix Châhs de Perse; il ajouta à cette bravade quelques volées de canon, qui firent éloigner les Persans. Bèkir fit alors connaître sa position à Hafiz-Pacha, qui lui envoya du renfort. Le Châh parut bientôt devant Bagdad. Kior-Huçeïn-Pacha, qui commandait les troupes ottomanes venant au secours de Bèkir, surpris par l'armée de Kartchèghaï-Khan, se retira dans une enceinte nommée le *Caravansérail rouge;* et trompé par la proposition que lui fit le chef persan de se rendre à une conférence où l'on traiterait de la paix, il tomba dans une embuscade et fut décapité avec plusieurs de ses officiers. Leurs têtes furent envoyées au Châh, qui fit mettre en liberté quinze prisonniers que Kartchèghaï-Khan avait épargnés. Enfin, après trois mois de siége, la ville fut surprise le 5 safer 1033 (28 novembre 1623), grâce à la trahison du fils de Bèkir, Muhammed, que le brevet de gouverneur de Bagdad, envoyé par le Châh, decida à trahir son père. Le lendemain, une proclamation du roi de Perse annonça une amnistie générale, et promit de respecter les opinions religieuses des sunnis comme celles des chi'is. Cette mesure maintint la tranquillité : Bèkir-Pacha se vit chargé de chaînes, les habitants furent désarmés, les maisons mises sous le scellé, et leurs propriétaires emprisonnés. Enfin le septième jour, le Châh, violant indignement sa parole, fit torturer les sunnis pour leur faire avouer où étaient cachés leurs trésors. Ces malheureux périrent presque tous dans les supplices. L'implacable vainqueur voulait passer tous les habitants au fil de l'épée, mais il fut détourné de cet horrible projet par les représentations de Seïd-Durradj, gardien du tombeau d'Huçeïn et chef des émirs de Bagdad. Cet homme compatissant obtint la grâce des chi'is, et en présenta au vainqueur une liste, dans laquelle, par une ruse vertueuse, il avait compris un grand nombre de sunnis. Nouri-Efendi, juge de Bagdad, et Omer-Efendi, prédicateur de la grande mosquée, furent pendus à un palmier; Bèkir-Pacha fut torturé pendant sept jours entiers, pour qu'il avouât où étaient ses trésors; il fut enfin abandonné dans une barque enduite de bitume enflammé, et périt ainsi du même supplice qu'il avait fait subir à Muhammed-Aga. Le fils de Bekir, qui avait assisté, le verre à la main, au supplice de son père, fut exilé dans le Khoraçan, par le vainqueur indigné de la conduite dénaturée de ce traître, et il ne tarda pas à recevoir la mort, pour prix de sa perfidie. C'est ainsi que Bagdad tomba au pouvoir des Persans : Sari-Khan en fut nommé gouverneur, et envoya des lettres de menace aux Kurdes et aux Arabes pour obtenir leur soumission. Châh-Abbas fit détruire les tombeaux du grand-imam Ebou-Hanifé et du cheïkh Abdul-Kadir-Ghilani, objets de la vénération des sunnis, et il visita avec respect les sépulcres des imams Ali et Huçeïn.

En apprenant la chute de Bagdad, Hafiz-Pacha s'etait retiré sur Diarbèkir. Pendant ce temps, les Persans s'emparaient des villes de Kerkouk et de Mouçoul (*Mossoul*); cette dernière place fut bientôt reprise par Kutchuk-Ahmed-Aga.

Le 10 zilka'dè 1032 (5 octobre 1623), Murad ordonna la mort de Bèber-Muhammed-Pacha, gouverneur de Damas, qu'une intrigue du grand vézir, son ennemi, avait rendu suspect au Sultan. Quelques mois plus tard, une nouvelle révolte de janissaires arracha au Grand Seigneur la destitution de son beau-frère Beïram, aga des janissaires, qui fut remplacé par Khosrew, écuyer du Sultan. Le mufti harangua

les mutins, et leur arracha la promesse, bientôt oubliée, de ne plus troubler la tranquillité publique. Le beï de Kavala, un des fauteurs de la révolte, eut la tête tranchée. Peu après, le grand vézir Kèmankech-Ali fut renversé par les intrigues du mufti Ès'ad-Efendi et du kyzlar-agaçi Moustapha, qui firent valoir auprès du Sultan le soin avec lequel le grand vézir lui avait caché la nouvelle de la perte de Bagdad. Irrité de cette tromperie, Sultan-Murad fit décapiter Kèmankech-Ali-Pacha, et s'empara de ses trésors. Le tcherkessè Muhammed lui succéda, et reçut en même temps le titre de général en chef de l'expédition destinée à marcher contre le rebelle Abaza. En août 1624, l'ex-grand vézir Merrè-Huceïn-Pacha fut aussi étranglé. On l'accusait d'accumuler des richesses et des bijoux pour se faire nommer kaïm-mèkam : il laissa cinquante mille sequins, et un cimeterre d'un grand prix, tout couvert de pierres précieuses.

A cette époque, une incursion de Cosaques porta la désolation parmi les habitants de la rive européenne du Bosphore, et le Sultan quitta Constantinople. Vers le même temps, les capitulations furent renouvelées avec presque toutes les puissances européennes : mais comme la faiblesse de la Porte l'empêchait de mettre un frein aux pirateries des États barbaresques, dont se plaignaient surtout la France, l'Angleterre et la Hollande, ces trois puissances conclurent des traités particuliers avec ces régences. Déjà en 1619, la France avait signé avec le dey d'Alger une trêve, négociée à Marseille par le duc de Guise, grand amiral de la flotte du Levant. Notre ambassadeur, protecteur des jésuites, eut de grandes contestations avec les plénipotentiaires anglais et hollandais, qui avaient obtenu le rétablissement du patriarche grec Cyrille.

Les chargés d'affaires de Betlen Gabor, quoique mal vus à la Porte, qui n'ignorait pas la politique astucieuse de leur maître, obtinrent cependant une diminution de cinq mille ducats sur leur tribut annuel. L'Autriche sut, par l'entremise de son ambassadeur Kurz de Senftenau, se faire restituer la place de Waitzen ; ce plénipotentiaire chercha aussi à réconcilier la Porte et l'Espagne, qui offrait de rendre à la liberté vingt mille musulmans; mais ces ouvertures furent sans résultats.

Cependant Abazá-Pacha, chef des rebelles d'Asie, poursuivait sur les janissaires la vengeance du meurtre de Sultan-Osman. Trois officiers de cette milice, attachés sur des chameaux, et les épaules percées par des mèches allumées, furent promenés dans les rues de la ville de Siwas, précédés par des crieurs publics qui répétaient à haute voix : « Telle est la récompense réser« vée aux traîtres. » Les segbans (*seïmens*) et les lewends massacrèrent ensuite les janissaires : les sipahis et les autres corps à cheval furent épargnés. Abaza-Pacha, après avoir laissé à Siwas un gouverneur, appelé Seïd-Khan, marcha, de concert avec Koulaoun, beïler-beï de Mer'ach, sur le château de Chahin-Kara-Hyçar, dont la garnison rentra dans les murs après un combat acharné et sans résultat décisif. Abaza-Pacha se dirigea ensuite sur Tokat; mais ayant appris que Taïïar-Muhammed-Pacha s'était emparé de Siwas, le chef des rebelles revint devant cette ville : les portes lui en furent ouvertes; mais Taïïar-Pacha ayant eu l'adresse d'éveiller les soupçons d'Abaza sur Koulaoun-Pacha, qui servait dans les rangs des révoltés, ce dernier fut assassiné par ordre de son chef, à la suite d'un repas où il l'avait comblé d'amitiés. Abaza, ayant appris ensuite que Sari-Muhammed, kiahïa des janissaires, recrutait à Constantinople autant de soldats qu'il pouvait, afin de marcher contre les rebelles, il lui écrivit une lettre ironique, dans laquelle il lui reprochait le meurtre de Sultan-Osman.

Le 10 cha'ban 1033 (26 mai 1624), le grand vézir Hafiz-Pacha se mit en marche, et arriva le 1er zilka'dè (15 août) dans la plaine de Kaïçariïè (Césarée). Là, le bruit se répandit parmi les janissaires que le grand vézir s'en-

tendait avec Abaza pour détruire leur milice; une sédition ne tarda pas à suivre cette rumeur, mais elle fut aussitôt apaisée. Comme la journée était trop avancée lorsque les deux armées se rencontrèrent, Hafiz-Pacha retarda la bataille jusqu'au lendemain, mesure qui fit éclater une autre émeute chez les sipahis; la présence du général parvint encore à la calmer. Enfin le jour suivant, le combat s'engagea au lever de l'aurore. La victoire parut d'abord se déclarer pour les rebelles, lorsque la trahison des Turcomans et des pachas Mortèza et Taïïar, qui passèrent dans les rangs ottomans, vint enlever à Abaza un triomphe qui semblait certain : ce chef des révoltés, voyant la bataille perdue, abandonna son armée, et laissa sa femme et ses enfants au pouvoir des vainqueurs. Tous les segbans furent impitoyablement massacrés par les janissaires. Abaza, réfugié à Erzroum, y fut suivi par le grand vézir; mais la saison trop avancée ne permettant pas de mettre le siége devant cette place, un accord fut conclu, par lequel Abaza, confirmé dans le gouvernement d'Erzroum, consentit à recevoir une garde de janissaires. Après cet arrangement, Hafiz-Pacha prit ses quartiers d'hiver à Tokat.

Cette même année 1033 (1624), le kapoudan-pacha Redjeb fut envoyé contre Muhammed-Gheraï, ancien khan de Crimée déposé par la Porte, et qui réclamait les armes à la main. Sous le règne de Sultan-Ahmed, il avait été enfermé au château des Sept-Tours, et s'était évadé le jour même de l'avénement de Sultan-Moustapha. Lorsque ce prince remonta pour la seconde fois sur le trône, Muhammed-Gheraï avait été rétabli dans la dignité de khan de Crimée, dont Djani-Bek-Gheraï venait d'être destitué. Chahin-Gheraï, frère de Muhammed-Gheraï, vint le rejoindre en Crimée, et fut nommé kalgha ou successeur au trône. Les deux frères, pendant le règne de Sultan-Moustapha, n'avaient pas caché les espérances ambitieuses que leur faisaient concevoir la nullité du monarque ottoman et les prédictions d'un astrologue, qui assurait que l'empire du monde appartiendrait à l'homme qui portait le nom d'un oiseau; ce que Chahin-Gheraï s'appliquait naturellement, car *Chahin* signifie *faucon*. Une entreprise contre Andrinople fut concertée entre les deux frères, qui rassemblèrent une armée tatare. A tous ces griefs de la Porte contre Muhammed et Chahin-Gheraï, vint se joindre le meurtre commis par leur ordre sur deux ambassadeurs russes dont ils avaient confisqué les présents. En conséquence, la guerre fut déclarée; mais elle fut fatale aux Ottomans, qui, ayant contre eux une armée de plus de cent mille hommes, cédèrent au nombre, laissant aux mains des ennemis dix-sept pièces d'artillerie, et un si grand nombre de prisonniers, qu'on achetait un Osmanli pour un verre de *boza* (sorte de boisson d'orge fermentée). A la suite de cette défaite, la Porte fut heureuse d'acheter la paix en envoyant le diplôme de khan de Crimée à Muhammed-Gheraï, qui consentit, en retour, à remettre Kaffa sous la domination directe de la Porte.

Dans le mois de juillet 1624, une nuée de Cosaques parut sur la rive européenne du Bosphore, brûla Stènia, Yèni-Keuï, Buïuk-dèrè et le Phare (*Fèner*), et se retira après avoir porté l'effroi jusque dans la capitale: les barques montées par les Cosaques étaient remarquables par leur légèreté et par leur construction singulière: terminées aux deux extrémités par un gouvernail, elles avaient ainsi la faculté d'avancer et de reculer sans virer de bord et par un simple changement dans la manière de ramer.

Vers la fin de l'année 1624 (1034), le grand vézir Tcherkesse Muhammed-Pacha mourut à Tokat, et fut remplacé par Hafiz-Pacha, gouverneur de Diarbèkir, qui alla camper dans la plaine de Tchèkouk, peu éloignée de cette ville, pendant que quatre mille Osmanlis battaient, près de Kerkouk, un détachement de dix mille Persans, et que Kartchèghaï-Khan était com-

plétement défait par Maghraw-Khan, déserteur de la cause de Châh-Abbas.

Dans le mois de zilhidjè 1034 (septembre 1625), une émeute de sipahis éclata dans Constantinople. Le Sultan fut obligé de sacrifier le defterdar Abdul-Kèrim-Pacha : il s'était attiré, par son avarice, la haine des troupes, qui l'avaient surnommé *Yakhni-kapan* (gardien des viandes). Un autre mouvement séditieux eut lieu, pendant le beïram, parmi les janissaires et les sipahis, embarqués pour aller combattre les Cosaques. Le kapoudan-pacha fit décapiter deux des chefs de la révolte, et mit à la voile pour Kilbouroun. A quelques lieues de Kara-Kirmen, l'escadre ottomane rencontra trois cents barques cosaques, qui attaquèrent à l'abordage les galères du Grand Seigneur : le combat dura un jour entier avec un acharnement sans exemple; enfin, un vent frais dispersa les légères barques qui avaient échappé aux Ottomans : soixante et dix d'entre elles furent détruites pendant la bataille, cent soixante et douze furent capturées, et près de huit cents Cosaques faits prisonniers. Après cette victoire éclatante, le kapoudan-pacha rentra en triomphe à Constantinople (redjeb 1035-avril 1626).

Cependant, au commencement de l'automne Hafiz-Pacha marchait sur Bagdad; en novembre (safer), il campait sous les murs de cette ville, et faisait élever des retranchements et creuser des mines, dont la plupart furent déjouées par les assiégés. Enfin une d'elles réussit; les Ottomans s'élancèrent sur la brèche, mais ils furent repoussés avec perte : le lendemain de l'assaut, le bruit courut dans le camp ottoman que Châh-Abbas lui-même s'avançait à la tête d'une armée formidable, dont l'avant-garde avait déjà passé la Diala (*). Un conseil de guerre fut assemblé : le beïler-beï de Fülek y opina pour la retraite, mais les janissaires s'y opposèrent : le siége fut donc continué. Au bout de six mois, un message du Châh fut adressé au grand vézir, qui en prit lecture sans quitter l'exercice du djèrid, auquel il se livrait en ce moment. Trois affaires suivirent de près l'arrivée de l'envoyé persan : les deux premières de peu de conséquence, mais la dernière beaucoup plus importante : dans celle-ci, le bataillon sacré des Persans fut détruit sans qu'il en restât un seul homme; et l'avantage demeura aux Ottomans, malgré les énormes pertes qu'ils éprouvèrent. Un nouveau message du Châh de Perse arriva au bout de quinze jours, et fut mieux accueilli que le premier. Cependant, lorsque l'envoyé demanda non-seulement Bagdad, mais encore Imam-Ali, Hellè, Fèloudjè, Djèwèzer, et toute la rive gauche de la Diala, Hafiz-Pacha, indigné, rompit la conférence : le jour suivant, le grand vézir, devenu plus accommodant, accorda une portion de ce qu'il refusait la veille, tout en disant : « A quoi bon vous donner « Imam-Ali, si les propriétaires du « terrain ne veulent pas le livrer ! — « Rendez au Châh ce qui lui appartient, « répliqua l'ambassadeur persan, le « reste nous regarde. » Le lendemain de cette conférence, on trouva sous les sophas et les tapis plusieurs morceaux de soie découpés en triangles, et sur lesquels était tracée la lettre arabe *chin* (ش) : ce caractère est regardé par les Orientaux comme une des lettres magiques au moyen desquelles le démon opère ses sortiléges. L'ambassadeur étranger fut accusé d'employer la magie pour triompher des Ottomans; mais le divan ne donna pas de suite à cette accusation, et se contenta de brûler les lettres cabalistiques.

Un nouveau soulèvement des soldats vint encore menacer la vie du grand vézir, qui fut obligé de céder aux volontés des janissaires demandant à grands cris la levée du siége. Vainement Hafiz-Pacha essaya-t-il d'obtenir deux jours seulement pour attendre le retour de l'ambassadeur qu'il avait envoyé au Châh de Perse; les janissaires furent intraitables. Une mine, sur laquelle le grand vézir comptait beau-

(*) Rivière qui se jette dans le Tigre.

coup, ayant éclaté avant le temps par l'imprudence des ouvriers qui furent ensevelis sous les décombres, le désordre fut porté au plus haut point : les provisions devinrent la proie des mutins, les bagages furent brûlés, et les canons traînés au château d'Imam-A'zhèm, où se réfugia Hafiz-Pacha.

Lorsque les cavaliers persans, qui reconduisaient l'ambassadeur ottoman, apprirent cette révolte, ils le ramenèrent devant Châh-Abbas, qui, déchirant les dépêches dont il venait de le charger pour le grand vézir, dit d'un ton de mépris : « Il est au-dessous de « nous de livrer Bagdad à une armée « en retraite. »

L'armée ottomane se replia sur Mouçoul, après avoir brûlé ou détruit tout ce qu'elle ne put emporter : un canon qui lançait des boulets de cent dix livres fut caché dans le sable; mais les Persans le découvrirent et l'envoyèrent à Ispahan. La retraite s'effectua d'abord sans danger et comme d'un commun accord entre les Ottomans et les Persans; ces derniers aidaient même les vaincus à emporter leurs bagages : le grand vézir renvoya généreusement l'ambassadeur et les prisonniers ennemis; mais cette générosité fut en pure perte. Murad-Pacha, qui avait été chargé par Hafiz-Pacha de protéger la retraite, ayant méprisé cet ordre et continué sa route, le grand vézir fut obligé de repousser par la force l'armée ennemie qui les serrait de près. Murad-Pacha fut étranglé le lendemain pour prix de son insubordination.

Enfin, après des souffrances inouïes, l'armée ottomane, décimée par les combats et par la misère, arriva à Diarbèkir, où elle fut licenciée. Khadîm-Ali-Aga, envoyé par le grand vézir auprès du Sultan, à qui il fit le récit des maux qu'avait eu à supporter l'armée devant Bagdad, rapporta à Hafiz-Pacha un kaftan et une lettre de la main de Sa Hautesse, comme un témoignage d'estime pour le courage qu'il avait déployé dans cette malheureuse campagne. Cette faveur, bien rare pour un général vaincu, fut due en grande partie à l'influence de la Sultane-Validè, belle-mère de Hafiz-Pacha.

Par une singularité qui ne peut se trouver que chez les Orientaux, le grand vézir avait adressé au Sultan un rapport militaire sur le siége de Bagdad, écrit en vers, dans la forme des *ghazels* (odes), et faisant allusion au jeu des échecs. Le vézir y demandait au Sultan s'il n'avait plus de *ferzanè*, c'est-à-dire, général en chef (pièce que nous nommons en français la *reine*), pour lui amener des *cavaliers*. Dans sa réponse, écrite aussi en vers, le Grand Seigneur demanda à son tour à Hafiz s'il ne saurait pas faire le Châh de Perse *échec et mat* (*cheikh mata*).

Après la levée du siége de Bagdad, une nouvelle révolte des troupes de la capitale obligea Sultan-Murad à leur abandonner la tête du kaïm-mèkam Gurdji-Muhammed : vainement le Grand Seigneur essaya-t-il de calmer les mutins en destituant le vieux ministre et en ordonnant la vente de ses biens; il fallut céder aux volontés despotiques des soldats, qui menaçaient déjà Sultan-Murad du sort de son frère Osman; et il fut réduit à faire le sacrifice d'un des plus fermes appuis de l'empire. Ainsi périt ce ministre presque nonagénaire, après soixante et dix années de services sous huit Sultans qui lui avaient confié les charges les plus importantes. Sa Hautesse sentit vivement l'outrage fait à son autorité, et jura de châtier un jour les insolents qui lui imposaient leurs sanglants caprices : on verra plus tard qu'il tint parole. Cependant la mort du kaïm-mèkam fut bientôt vengée : le segban bachi Sari-Muhammed, principal auteur de la révolte, et deux de ses complices furent étranglés et jetés à la mer. Cette exécution eut lieu sur la demande d'un corps de janissaires arrivés à Constantinople après le meurtre de Gurdji-Muhammed-Pacha.

La rébellion des troupes ne se bornait pas à porter le désordre au sein de la capitale : le camp du grand vézir

à Alep, fut aussi le théâtre d'une émeute de janissaires; ils massacrèrent le tchaouh rebelle Kara-Mèzak; et leur secrétaire Malkodj-Efendi n'échappa au même sort que par une prompte fuite.

A la suite de ces révoltes, Hafiz-Pacha fut déposé le 12 rèbi'ul-ewwel 1036 (1er décembre 1626), et repassa dans les rangs des simples vézirs : à son retour à Constantinople, il épousa la sœur du Sultan. L'ancien grand vézir Khalil-Pacha reçut de nouveau le sceau de l'empire.

Vers cette époque, Zulfèkar-Aga, envoyé du khan des Tatares, vint demander à Sa Hautesse le rétablissement du château d'Oczakow, construit par Sultan-Suleïman, sur le détroit de *Doghan-guètchiti* (le gué du Faucon), pour servir de barrière contre les incursions des Cosaques. A la suite de la négociation etablie à ce sujet, Sultan-Murad envoya le cimeterre et le kaftan aux deux khans Muhammed et Chahin-Gheraï. Ces princes furent compris dans le traité que la Porte conclut avec la Pologne, et par lequel cette dernière puissance s'obligeait à payer au khan tatare un tribut annuel de quarante mille écus. Cet arrangement mit un terme aux dévastations que les Polonais et les Tatares se reprochaient mutuellement.

Le 15 rèbi'ul-ewwel 1036 (4 décembre 1626), Khalil-Pacha partit pour Scutari. Il s'empressa d'y aller visiter le cheïkh Mahmoud, personnage vénéré, auprès de qui il s'était réfugié à l'époque de sa première destitution. Ce vieillard l'accueillit par ces paroles : « Te voilà donc encore général en chef? » sans vouloir ajouter un mot de plus; réception qui déconcerta le vézir, et fut interprétée comme de mauvais augure.

Le 25 zilka'dè 1036 (7 août 1627), l'armée campa sous les murs de Diarbèkir. Sur l'ordre du grand vézir, le gouverneur de cette ville, l'aga des janissaires, les beïler-beïs de Roumilie, de Mer'ach et d'Alep, se mirent en marche pour secourir Akhyska, que les Persans faisaient mine d'attaquer : Dichleng-Huçeïn-Pacha commandait cette expédition.

D'un autre côté, Bostan-Pacha se rendait auprès d'Abaza-Pacha, afin de l'engager à joindre ses forces à celles du grand vézir. Comme Abaza tergiversait, Khalil-Pacha lui écrivit de se rendre sans délai au camp, s'il voulait mériter la miséricorde de Sa Hautesse. Abaza se soumit en apparence, et ouvrit les portes d'Erzroum aux janissaires; mais ayant appris, par des lettres interceptées, que sa tête était menacée, il tomba sur eux à l'improviste et pendant la nuit, en massacra une grande portion, fit l'autre prisonnière, et retourna vers Erzroum.

Un des janissaires échappé au massacre se rendit au camp de Dichleng-Huçeïn-Pacha, et l'instruisit de la perfidie d'Abaza. Le sèrasker donna aussitôt l'ordre du départ pour Erzroum; mais, surpris dans un défilé par le chef des rebelles, Huçeïn-Pacha perdit la plus grande partie de son armée, et périt lui-même avec son fils et plusieurs pachas. Le vainqueur entra sans obstacles à Erzroum, et ordonna sans pitié de mettre à mort tous les janissaires. Comme, pour échapper au trépas, plusieurs d'entre eux s'étaient déguisés, les bourreaux les dépouillaient de leurs vêtements, et les reconnaissaient à la forme de leurs caleçons, qu'ils portaient échancrés au genou, afin d'avoir plus de facilité à s'agenouiller pour faire le coup de feu. Plusieurs individus, étrangers à ce corps, périrent pour avoir adopté ce costume. Un seul janissaire fut épargné, et alla porter à Constantinople la nouvelle de la défaite de l'armée. Khalil-Pacha conduisit ses troupes devant Erzroum, où il fut rejoint par le prince géorgien Magraw-Khan : le grand vézir assiégea la ville sans succès pendant plus de deux mois, et fut enfin obligé de l'abandonner le 16 rèbi'ul-ewwel 1037 (25 novembre 1627). L'armée gagna ensuite Tokat, après vingt-cinq jours d'une marche désastreuse, pendant laquelle des compagnies entières moururent de froid ou

furent englouties sous des avalanches. Les malheurs de cette campagne amenèrent la déposition de Khalil-Pacha, qui redescendit au rang de quatrième vézir, et mourut peu de temps après.

Dans les derniers mois de son administration, Khalil-Pacha avait traité avec l'ambassadeur du Châh de Perse, qui demandait pour son fils le gouvernement de Bagdad, et le renouvellement de l'alliance conclue autrefois avec Sultan-Suleïman el-Kanouni.

A la même époque parut à Constantinople le prince indien Baïçankor, qui, appelé au trône après la mort violente de Chèhrïar, fils du célèbre Grand Mogol Sèlim-Châh-Djihânghir, venait d'être renversé, au bout d'un règne de huit mois, par Khourrem-Châh, autre fils de Djihânghir. Reçu assez froidement par Sultan-Murad, qui refusa de lui accorder des secours, Baïçankor quitta sur-le-champ la cour du Grand Seigneur, et disparut sans que l'on pût savoir positivement ce qu'il était devenu : quelques auteurs assurent qu'il se fit derviche; d'autres disent qu'il repartit pour l'Inde, et qu'il fut massacré en route.

Les Égyptiens, las de l'oppression de leur gouverneur Beïram-Pacha, avaient proposé sa place à Gurdji-Ahmed-Pacha, beïler-beï de l'Yèmen. Voulant se délivrer de son concurrent, le gouverneur le fit embarquer pour Suez, et donna au cheïkh Idris, chèrif de la Mecque, des instructions secrètes pour le faire périr. Gurdji-Ahmed-Pacha devait se rendre dans l'Yèmen; le capitaine du bâtiment chargé de l'y transporter fut gagné par le chèrif, et fit échouer le navire sur la côte. Le pacha réussit à se sauver, et obtint la destitution d'Idris, qui fut remplacé par Seïd-Ben-Muhçin; mais le nouveau chèrif, influencé par son prédécesseur, empoisonna le pacha dans un festin.

Khosrew-Pacha, gouverneur du Diarbèkir, succéda à Khalil-Pacha : le nouveau grand vézir venait d'être nommé serasker de l'armée d'Erzroum, avant de recevoir le sceau de l'empire : il se hâta de se mettre en campagne, et arriva, par une marche forcée, sous les murs d'Erzroum où se trouvait Abaza. L'arrivée imprévue de l'armée ottomane n'ayant pas laissé le temps au chef des rebelles de se mettre en mesure de soutenir le siége, il capitula au bout de quatorze jours. Accueilli avec bonté par le vainqueur, Abaza en reçut un kaftan, et dressa son camp à côté de celui du grand vézir. Taïiar-Muhammed-Pacha fut nommé commandant d'Erzroum.

Pendant que le chef des rebelles faisait sa soumission, le Persan Chemsi-Khan accourait au secours d'Erzroum; mais, arrivé trop tard pour sauver la ville, il fut fait prisonnier par Keuçè-Safer-Pacha, gouverneur de Kars, qui, en récompense de sa victoire, obtint le sandjak d'Erdèhan et de quelques autres cantons.

Le 12 rèbi'ul-akhir 1038 (9 décembre 1628), le grand vézir fit son entrée à Constantinople, amenant avec lui Chemsi-Khan et Abaza. Ce fameux chef de rebelles fut reçu avec bienveillance par le Sultan, qui le regardait comme un héros : non-seulement il lui pardonna sa révolte, mais encore, par une sage politique, que justifia dans la suite le dévouement d'Abaza, il le nomma beïler-beï de Bosnie. Son vainqueur Khosrew-Pacha reçut de Sultan-Murad deux panaches de héron à aigrettes de diamants, et un sabre enrichi de pierreries.

La Crimée avait vu, quelques mois auparavant, une nouvelle révolution renverser Muhammed-Gheraï, pour mettre sur le trône Djanibek-Gheraï. Le premier se réfugia, avec son frère Chahin-Gheraï, chez les Cosaques, qui lui fournirent une armée de vingt mille hommes pour reconquérir son patrimoine. Une bataille vivement disputée, dans laquelle périrent Muhammed-Gheraï et l'hetman des Cosaques, et qui se termina à l'avantage de Djanibek, lui assura la possession de la Crimée. Chahin-Gheraï s'enfuit en Pologne.

A cette époque, Philippe de Harlay, ambassadeur de France, s'occupait activement de faire rentrer les jésuites

à Constantinople, et de réconcilier les Églises grecque et romaine : mais il échoua dans ses plans, et ses protégés furent encore une fois expulsés.

Cette même année (1628), mourut Betlen Gabor, souverain de Transylvanie : ce prince ambitieux et remuant avait été l'artisan des troubles anarchiques qui désolèrent pendant plusieurs années l'empire d'Allemagne. Avec des talents militaires, une activité prodigieuse, de l'habileté diplomatique, mais une mauvaise foi reconnue et une instabilité intéressée, il avait excité la méfiance de ses amis autant que celle de ses adversaires : peu de temps avant sa mort, il avait demandé à Sultan-Murad le titre de *roi de Dacie*, et la possession de la Valachie et de la Moldavie. Betlen Gabor fut remplacé par son frère Étienne, mais pour peu de temps, comme nous le dirons plus bas. Léon Étienne, prince grec, commandait en Valachie, et son compatriote Elias, en Moldavie, où il avait supplanté le fils de Radul.

En septembre 1627, la trêve de Sitvatorok fut renouvelée pour vingt-cinq ans entre la Porte et l'Autriche : les plénipotentiaires ottomans et impériaux, réunis à Szoen, laissèrent quelques points en litige à la décision d'une commission spéciale, chargée de les examiner et de les discuter.

Sultan-Murad, à cette époque âgé de dix-sept ans environ, commençait à donner des marques de son caractère cruel et intraitable. La Sultane-Validè, sa mère, avait jusqu'alors su conserver le pouvoir qu'elle partageait avec son protégé le kyzlar-agaçi Moustapha. Le jeune Sultan se lassa bientôt de ne régner que de nom : il résolut de saisir lui-même les rênes de l'empire, et ses premiers actes d'indépendance et d'autorité firent trembler les grands et l'armée. Irrité de la protection accordée par sa mère au kapoudan-pacha Haçan, il lui fit enlever son épouse, qui était une des propres sœurs du Sultan. Peu après, il prononça l'arrêt de mort de son autre beau-frère Moustapha, pacha du Caire, qui, par ses concussions en Asie, avait accumulé d'immenses richesses : elles passèrent toutes dans le trésor impérial; et peut-être ce fut là le véritable motif de cette condamnation qui se voilait du prétexte de la justice. La Sultane-Validè, pour se concilier les bonnes grâces de son fils, lui donna une fête magnifique, et lui fit présent de chevaux de grand prix.

Dès les premiers jours du printemps, le grand vézir dressa sa tente à Scutari, et se disposa à partir pour Alep et Chehrzour : Khosrew-Pacha s'était attiré, par son naturel sanguinaire et farouche, la haine de l'armée, qui, sous un chef qu'elle détestait, tournait en funestes augures les événements les plus simples : c'est ainsi qu'elle expliqua comme un pronostic de malheur un orage subit qui renversa quelques tentes dans le camp de Scutari. Mais ces présages décourageants furent contre-balancés par la nouvelle de la mort de Châh-Abbas, le plus grand prince de la dynastie persane des Sèfis, et le plus redoutable ennemi des Ottomans. Il laissa le gouvernement entre les mains de son petit-fils Sam-Mirza, qui prit, en montant sur le trône, le nom de Châh-Sèfi, et dont la jeunesse semblait promettre des succès faciles aux troupes de Khosrew-Pacha.

Le 18 zilka'dè 1038 (9 juillet 1629), le grand vézir partit de Scutari. Sa route fut ensanglantée par de nombreuses exécutions : l'octogénaire Albanais Tourmich-Beï, qui, soixante ans auparavant, avait servi sous Sultan-Suleïman-el-Kanouni ; Maghraw-Beï, le vainqueur de Kartchèghaï, son fils et quarante Géorgiens de sa suite ; le vieux vézir Abou-Bèkir ; telles furent, sous divers prétextes, les principales victimes de l'humeur sanguinaire de Khosrew-Pacha.

Cependant les orages terribles qui avaient éclaté sur le camp de Scutari semblaient poursuivre dans sa marche l'armée ottomane : soixante et dix jours de pluies continuelles, et le débordement de l'Euphrate et du Tigre menaçaient la Mésopotamie d'une inonda-

tion générale. La contrée n'était plus qu'une vaste mer, au-dessus de laquelle apparaissaient comme des îles, quelques villages bâtis sur des hauteurs; et lorsque les eaux se retirèrent, un épais limon couvrait la surface du sol et rendait les communications presque impossibles : un froid rigoureux, dont on n'avait jamais vu d'exemple dans ce climat, vint ajouter aux souffrances de l'armée. Les rues de Mouçoul et de Diarbèkir étaient tellement encombrées de neiges, que la circulation était interrompue. A l'approche de l'armée ottomane, les gouverneurs des forteresses de Kerkouk et de Delouk se replièrent sur Bagdad; et les beïs des tribus kurdes des environs vinrent faire acte de soumission et apportèrent des présents en bétail. Lorsqu'il fallut passer la rivière de Zab, elle se trouva tellement enflée par les pluies qu'on ne put la traverser qu'à l'aide de radeaux. Malgré ce secours, plusieurs milliers d'hommes se noyèrent et l'on perdit une partie des bêtes de somme et des bagages. Il fut ensuite décidé dans un conseil de guerre, que l'inondation ne permettant pas de songer au siége de Bagdad, il fallait se diriger sur Chehrzour. Au passage de l'*Altoun-Souï* (Fleuve d'or), les Ottomans perdirent tous les caissons d'artillerie qui, abandonnés le long du rivage, furent emportés par la crue des eaux : le djèbèdji-bachi Hamzè-Aga, coupable de cette négligence, fut puni de mort. A la perte des munitions de guerre se joignit celle d'un grand nombre de cavaliers et de chevaux qui ne purent résister à l'impétuosité du courant du fleuve. Malgré ces désastres, la marche de l'armée depuis la rivière de Zab jusqu'à la ville de Chehrzour, fut signalée par la soumission des trente-neuf sandjak-beïs, chefs de la tribu d'Ardelan, et d'une vingtaine de khans du Kurdistan. Arrivé à Chehrzour, le grand vézir fit reconstruire un château fort appelé *Gul-Amber*, qui avait été élevé par Sultan-Suleïman sur une colline près de la ville, et qui fut détruit par Châh-Abbas en 1019 (1610). Khosrew-Pacha voulut étendre ces travaux en construisant une ligne de forteresses dans le Kurdistan; mais le manque d'architectes fit échouer cette entreprise, contrariée en outre par les pluies continuelles.

Pendant cette halte de l'armée ottomane, le chef d'une horde d'assassins, Ahmed-Duzd, s'était caché dans le château de Nefsid avec quarante-deux des siens, et les envoyait de nuit, sous divers déguisements, dans le camp des Osmanlis, où, à la faveur de l'obscurité, ils se livraient au meurtre et au pillage. Un de ces assassins ayant été saisi, on lui arracha l'aveu de la retraite de ses compagnons; et le sipahi Roumi-Muhammed les ayant surpris pendant les ténèbres, délivra les Ottomans de cette bande de sectaires fanatiques.

Le beïler-beï de Tripoli de Syrie, Parmakçiz-Moustapha, arrivé à Mouçoul avec son corps d'armée, avait continué sa route vers Bagdad : il rencontra, près du tombeau de l'Imam-Huçeïn, une troupe de six cents Persans qu'il battit complétement, tandis que l'émir arabe Ben-Mohenna remportait quelques avantages sur l'ennemi aux environs de Bagdad. En même temps, Ghendj-Osman, l'un des vaillants compagnons d'Abaza-Pacha, s'emparait des tombeaux d'Ali, de Hellè et de Roumahiïè, et s'enfermait dans Imam-Huçeïn. Encouragé par tous ces avantages partiels, le grand vézir envoya alors Noghaï-Pacha, beïler-beï d'Alep, qui attaqua la forteresse de Mihreban; il n'avait que dix mille hommes sous ses ordres, et battit cependant Zeïnel-Khan qui vint à sa rencontre avec quarante mille Persans. Le vaincu, en rentrant au camp du Châh, paya de sa tête la perte de la bataille, et fut remplacé par Roustem-Khan de Tauriz.

Le 22 ramazan 1039 (5 mai 1630), Khosrew-Pacha arriva à Mihreban. Il se dirigea de là vers le défilé de Sèrâbâd, où il courut un grand danger : le beï de Khazar, Mir-Muhammed, était en mésintelligence avec Tchalidji-Zadè, gouverneur de Diarbèkir. Menacé plusieurs fois du bourreau par le grand vézir, le beï de Khazar s'élança

le cimeterre en main sur le ministre, et l'aurait infailliblement tué, si le kiahia Suleïman n'avait sauvé la vie à Khosrew, en se jettant au-devant de l'assassin, dont le sabre lui coupa trois doigts, et partagea même en deux l'un des mâts de la tente. Les agas de l'intérieur massacrèrent Mir-Muhammed et sept de ses gens qui voulurent le défendre. Le grand vézir craignant le mécontentement des Kurdes, crut devoir leur sacrifier le beïler-beï de Diarbèkir, cause première de la mort d'un de leurs chefs. Khalil-Pacha succéda à Tchalidji-Zadè. L'armée continuant sa marche, s'empara de Haçan-Abâd, où résidait Ahmed, khan de la tribu d'Ardelan, dont le palais fut livré au pillage; tandis que le frère d'Ahmed, partisan des Osmanlis, prenait le château de Pèlengân, et leur envoyait dix captifs persans. Le 28 chewwal 1039 (10 juin 1630), l'armée ottomane campa devant Hamadân (l'ancienne Ecbatane). Les habitants de cette ville ayant pris la fuite, elle fut livrée pendant six jours au pillage, à l'incendie, et détruite de fond en comble. Peu de temps après, la ville de Derguzin subit le même sort. De là, le sèrasker reprit la route de Bagdad, en longeant les monts Elwend (*Orontes*), et passant par Sèrâbâd, Djèdjowa et par la montagne Biçutoun (le *Baghistan* de Diodore de Sicile) (*). Chemin faisant, il envoya cinq beïler-beïs contre Baba-Khan et Huçeïn-Khan-Louri, qui occupaient les plaines de Tchemkhal et de Derteng; ces derniers furent mis en déroute : Baba-Khan, fait prisonnier, ne dut la vie qu'à l'agrément de sa conversation, qui plut au grand vézir. Enfin l'armée ottomane arriva devant Bagdad, dans le mois de safer 1040 (septembre 1630), et la tranchée fut ouverte. Sèfi-Kouli-Khan, gouverneur de la ville, opposa la plus vive résistance aux efforts des Ottomans; au bout d'un mois, l'artillerie des assiégeants ayant fait de larges brèches dans les remparts, le grand vézir résolut de donner un assaut général. Le 3 rebi'ul-akhir 1040 (9 novembre 1630), l'attaque commença avec fureur, au cri accoutumé d'*Allah!* mais les murs, démolis par le canon des assaillants, s'écroulaient sous leurs pieds et les entraînaient : ceux des Ottomans qui avaient passé le Tigre à la nage tombaient sous le feu terrible des assiégés; le jeune Abaza, Ghendj-Osman, Sor-Mortèza-Pacha, les *solaks* (gardes du corps) et les *mach'al-djis* (porte-flambeaux) du grand vézir, périrent dans cette journée. Enfin la nuit vint obliger les Ottomans à battre en retraite; et Khosrew-Pacha, dans la fureur que lui causa le peu de succès de cet assaut, fit décapiter Baba-Khan. Le beï de Scutari d'Albanie, qui, pendant le combat, avait exprimé le désir, s'il périssait, d'être enterré près du tombeau de l'Imam-Mouça, fut aussi condamné à mort, sous le prétexte qu'il était *chi'i*. Cinq jours après ce revers, l'armée passa le Tigre, coupa les ponts derrière elle, et après un mois de marche arriva enfin à Mouçoul. Dans cet intervalle, Ahmed-khan d'Ardelan reprit Chehrzour, et en chassa les six pachas qui défendaient cette ville. Arrivés au camp de Mouçoul, reçus par le grand vézir avec une bienveillance trompeuse, et revêtus de kaftans d'honneur, ces chefs tombèrent, après cette cérémonie, sous les coups de la garde de Khosrew-Pacha. Après avoir perdu successivement Hellè, Fèloudjè et Djouwazer, les Ottomans arrivèrent à Merdin, où ils établirent leurs quartiers d'hiver.

Le sèrasker Khosrew-Pacha ne se pécida à quitter Merdin que dans l'été suivant, zilka'dè 1040 (juillet 1631); il partit enfin pour Kotch-Hyçar, situé à la sortie du désert de Bagdad, où il voulait attendre l'armée auxiliaire des

(*) Sur le mont Biçutoun se trouve la fameuse grotte de *Tak-Bostan*, où sont renfermés les tombeaux de plusieurs rois sassanides; monuments admirables, dus, d'après le poëme de Khosrew et Chirin, au ciseau du célèbre Ferhad, amant de Chirin, femme de Khosrew-Perwiz, et fille de l'empereur Maurice, dont le nom *Irène* s'est aisément métamorphosé chez les Orientaux en celui de *Chirin*, qui signifie *doux* et *agréable*.

Tatares. Les troupes, lasses de ces retards et de ces incertitudes, se révoltèrent, et voulurent renvoyer la campagne à l'année suivante. Khosrew-Pacha, obligé de céder, établit ses quartiers d'hiver à Alep. Pendant ce temps, Hafiz-Pacha, ex-grand vézir, et le defterdar Moustapha-Pacha intriguèrent auprès du Sultan, et obtinrent la déposition de Khosrew. Lorsque le tchaouch, porteur des dépêches du Sultan, arriva, l'armée voulut le massacrer et refusa d'obéir au ferman impérial; mais l'adroit Khosrew harangua les troupes et les exhorta à rentrer dans le devoir. Les soldats se décidèrent alors à adresser leur requête au Grand Seigneur lui-même. Khosrew-Pacha, qui les avait poussés en secret à cette démarche, sortit tranquillement du camp : à Malatia, il remit sans résistance le sceau de l'empire au grand chambellan Ahmed, auquel il donna une fourrure de martre, une bourse d'or et un beau cheval. Les soldats, irrités de la déposition de leur sèrasker, se portèrent aux plus grands excès : Diarbèkir fut pillée; les garnisons de Kara-Hyçar, d'Iskilib, d'Aïdin, d'In-Euni et de Eski-Chèhir étaient en pleine révolte et demandaient impérieusement le rétablissement du grand vézir. Le Sultan, pour apaiser les troupes, leur permit de rentrer dans leurs foyers : les rebelles de l'Asie, sous les ordres de Deli-Ilahi et de Moustapha-Tchèlèbi, se rendirent à Constantinople, et tinrent des assemblées à *Kourchounli-Khan*. Enfin, le 15 redjèb 1041 (6 février 1632), la révolte éclata. Pendant trois jours, les sipahis se réunirent sur l'Hippodrome, en proférant des cris de mort contre le grand vézir Hafiz, successeur de Khosrew-Pacha, contre le mufti Yahia-Efendi, contre les dix-sept favoris du Sultan, parmi lesquels on comptait Mouça-Tchèlèbi, l'aga des janissaires Haçan, et le defterdar Moustapha-Pacha. Enhardis par l'impunité, les rebelles envahirent la première cour du sérail, et renversèrent de cheval le grand vézir, qui ne leur échappa qu'avec peine, et après avoir perdu dans ce désordre son manteau et son turban. Hafiz-Pacha ayant pu pénétrer jusqu'au Sultan, lui remit le sceau, s'embarqua pour Scutari, et reçut de son maître ces paroles d'adieu : « Va-t'en, échappe-toi, et qu'Allah te « protége! »

Cependant les mutins avaient pénétré dans la seconde cour du sérail, et réclamaient à grands cris la présence de l'empereur : les scènes déplorables de la déposition de Sultan-Osman semblaient être sur le point de se renouveler : le Sultan parut, et demanda aux factieux ce qu'ils voulaient : « La « tête des traîtres, » répondirent-ils en s'approchant de Sultan-Murad, et prêts à lever la main sur lui : « Puisque vous « êtes incapables d'entendre mes pa« roles, reprit le Grand Seigneur, « pourquoi m'avez-vous appelé? » A ces mots, il se retira, suivi de près par la foule des rebelles; mais les pages du sérail eurent le temps de fermer les portes. La fureur des soldats fut alors portée à son comble : « Que le padi« châh descende du trône, s'écriaient« ils, s'il ne veut pas nous satisfaire! » Sultan-Murad, sur le conseil de Rèdjeb-Pacha, envoya à la poursuite du grand vézir Hafiz, qui, atteint avant d'être arrivé à Scutari, fut ramené au sérail. Le Sultan monta sur son trône, ordonna d'ouvrir la porte des appartements intérieurs, et, ayant fait approcher deux janissaires et deux sipahis, s'efforça de les faire renoncer à leurs cruels projets; mais ils furent insensibles à la voix de leur souverain. Hafiz-Pacha, qui était placé derrière la porte intérieure, se présenta alors, et, se sacrifiant généreusement pour le salut de son maître, lui demanda de le livrer à ces furieux : le Sultan et tous ceux qui l'entouraient versaient des larmes d'attendrissement; mais le noble vieillard n'en fut point affaibli; et, s'avançant courageusement vers les factieux, il renversa le premier qui l'attaqua, et tomba sous le poignard de ses compagnons. Le Grand Seigneur, témoin de cet horrible spectacle, fut obligé de promettre aux rebelles la suppression de quelques impôts exorbitants et la destruction

de divers abus; il se retira ensuite, oppressé de douleur et de rage, et en s'écriant : « Infâmes assassins, qui ne « craignez ni Allah, ni son prophète, « si le ciel le permet, vous éprouverez « un jour une terrible vengeance! » A cette occasion, le mufti, dont les soldats demandaient la tête, fut simplement déposé, et remplacé par Akhi-Zadè-Huçeïn-Efendi.

Sultan-Murad, persuadé que cette révolte était le fruit des sourdes menées de Khosrew-Pacha, résolut de l'en punir. Il remit à Mortèza-Pacha, en le nommant gouverneur du Diarbèkir, le ferman qui condamnait à mort l'ex-grand vézir. Rèdjeb-Pacha avertit ce dernier du danger qui le menaçait : Khosrew, alors malade à Tokat, feignit d'être entièrement résigné à la volonté du Sultan, et fit dire à Mortèza qu'il pouvait venir mettre l'ordre à exécution : son projet cependant était de le faire massacrer par ses gardes. Mortèza n'ayant pas jugé à propos de se présenter en personne, se contenta d'envoyer son kiahïa Zoulfekar. Khosrew, après avoir lu le ferman, prononça quelques paroles de résignation aux volontés de Dieu et du padichâh, fit ses ablutions, et tendit le cou au fatal lacet. La tête et tous les biens du condamné furent envoyés à la Porte.

Un mois après la fin tragique de Khosrew, une nouvelle révolte, suscitée en secret par Rèdjeb-Pacha, obligea le Grand Seigneur de haranguer encore les troupes qui demandaient les têtes de Mouça, favori du Sultan, de Haçan, aga des janissaires, et du defterdar Moustapha-Pacha. Les factieux exigèrent encore qu'on leur montrât les princes Baïezid, Suleïman, Kaçim et Ibrahim : ceux-ci furent présentés à la foule, et tâchèrent de la calmer par des paroles conciliantes, et en la suppliant de ne pas les exposer, en prononçant leurs noms, à la colère de Sa Hautesse. Mais les rebelles, voulant absolument une caution pour la sûreté des frères du Sultan, le grand vézir et le mufti donnèrent leur parole, et les princes purent se retirer. Le lendemain, les exigences des révoltés recommencèrent : les trois favoris dont nous venons de parler furent victimes de la fureur des troupes. Enivrées de leur sanglant triomphe, elles ne connurent plus de frein, et la déposition de Sultan-Murad fut résolue; heureusement pour ce prince, la grandeur du péril éveilla au plus haut point son énergie. Soutenu par les conseils de Roum-Muhammed, chef des sipahis, et de l'aga des janissaires, Kieuçè-Muhammed, il mit enfin un terme aux désordres, en ordonnant la mort de Rèdjeb-Pacha, instigateur secret des troubles qui, depuis plus de deux mois, tourmentaient la capitale. Le 28 chewwal 1041 (18 mai 1632), Rèdjeb-Pacha fut appelé au sérail, et exécuté sur l'ordre et sous les yeux du Sultan. La vue du cadavre du traître, jeté devant la porte du palais, glaça d'effroi les révoltés, qui se dispersèrent sans oser rien entreprendre.

Ce fut à compter de ce jour que Sultan-Murad commença réellement à régner par lui-même. Le 10 zilka'dè (29 mai), une distribution solennelle d'emplois (*) usurpés par les sipahis eut lieu dans l'Hippodrome. Le Sultan, assis sur son trône, présida un divan à pied dans le kiosque de Sinan-Pacha, situé au bord de la mer, et exigea un serment solennel des janissaires et des chefs des sipahis, qui le prononcèrent sur le Coran, *par Dieu, avec Dieu,* et *au nom de Dieu!* (*Wallahi! billahi! tallahi!*) Les juges des provinces de l'empire se justifièrent des reproches de vénalité que leur adressait le Sultan, et prêtèrent aussi serment. Un écrit fut dressé pour constater cette cérémonie et pour supprimer la survivance des sipahis aux emplois qui revenaient de droit aux *mulazims*. Ahmed-Aga, général des silihdars et des

(*) Ces emplois viagers et inamovibles étaient des charges d'administrateurs, d'inspecteurs, de receveurs et d'écrivains, qui revenaient de droit aux *mulazims* ou candidats, dont les travaux antérieurs les rendaient propres à ces places.

sipahis, ayant refusé de livrer les chefs de la révolte, fut décapité sur-le-champ. Quatre des principaux factieux furent mis à mort, cinq autres parvinrent à s'échapper; mais ces mesures énergiques portèrent leurs fruits, et l'insurrection fut étouffée. Les deux rebelles, Dèli-Ilahi, qui avait su se rendre tout puissant en Karamanie, et Dèrèli-Khalil, son ennemi, périrent tous deux; le premier avait eu l'imprudence de se rendre à Constantinople; et le second fut écartelé à Sidi-Chehri, sur l'ordre d'Ahmed-Pacha, gouverneur de Karamanie, qui s'empara du trésor du coupable et épousa sa veuve.

Elias-Pacha, auquel le Sultan avait donné le gouvernement de Damas, et qui, au lieu de s'y rendre, avait envoyé son muteçellim Youçouf pour en prendre possession en son nom, fut poursuivi et battu par les beïler-beïs d'Anatolie et de Karamanie. Il se réfugia alors dans le château de Pergame, et obtint une capitulation par laquelle les deux pachas lui garantissaient le pardon du Grand Seigneur. Mais Sultan-Murad n'approuva pas la transaction, et fit trancher, devant lui, la tête du coupable, qui était venu au palais d'Istavros solliciter sa grâce.

Depuis que Sultan-Murad avait triomphé de la rébellion, il ne cessait de faire tomber les têtes de ceux qu'il soupçonnait d'y avoir pris part: accompagné d'une troupe fidèle, couvert d'une armure à l'épreuve, il parcourait courageusement la ville, et s'élançait lui-même au milieu des rassemblements tumultueux, qui se dissipaient à sa vue, tant était grande la terreur qu'il avait su inspirer aux mutins!

Dans les provinces, la même sévérité était déployée contre les artisans de troubles: la révolte des Druses du Liban fut comprimée par Kutchuk-Ahmed, gouverneur de Damas. Des rebelles turcomans arrachés par ruse de leur retraite dans les montagnes d'Ardjich, et conduits à Alep, y furent crucifiés.

Roum-Muhammed, qui avait aidé le Sultan à triompher de l'insurrection, s'étant lui-même mis en état de révolte, se fortifia dans Aïntab: forcé dans cet asile par Ali-Beï, le rebelle et toute la garnison périrent du dernier supplice.

Pendant que la sévère justice du Sultan étouffait la révolte dans l'Asie Mineure et à Constantinople, l'Arabie était en proie aux troubles de la guerre civile. Après trois ans de fatigues et de combats, pendant lesquels la victoire passait tour à tour des Ottomans aux Arabes, Kior-Mahmoud, aga de la bannière rouge, profitant de la retraite du chèrif Seïd au désert, s'empara de la Mecque dans le mois de cha'ban 1040 (mai 1631), la livra au pillage, et accomplit ensuite les devoirs de sa religion en faisant sept fois le tour de la Kaaba.

Après cette expédition, Kior-Mahmoud prit la route de Basra: poursuivi par les Arabes, abandonné par une grande partie des siens, dont les uns, sous la conduite de Moustapha-Beï, prirent la route de Constantinople, et les autres, guidés par l'émir-ul-hadj-Ibrahim-Beï, gagnèrent la Syrie, Kior-Mahmoud fut fait prisonnier et conduit à la Mecque, où il périt dans les tortures. A la suite de diverses révolutions, la dignité de chèrif fut définitivement rendue à Seïd, qui régna sans partage dans l'Yèmen.

En 1043 (1633), tandis que Constantinople célébrait la naissance d'un fils de Sultan-Murad, un violent incendie consuma une portion de la ville. Ce désastre ayant excité les murmures du peuple, le Grand Seigneur ordonna la suppression de tous les cafés, et défendit, sous peine de mort, l'usage du tabac: par ces mesures, qui furent rigoureusement exécutées, on détruisit tous les foyers d'insurrection, en empêchant les oisifs et les mécontents de se rassembler.

Vers la fin de cette même année 1633, le supplice de Gumuch-Zadè, juge de Nicomédie, pendu par ordre du Sultan, à cause du mauvais état des routes aux environs de Nicée, vint alarmer les oulèmas. Le mufti écrivit à la Sultane-Validè, et la supplia de représenter au Sultan combien il était impoli-

tique de s'attirer la haine des oulèmas. Le cheikh-ul-Islam paya cher sa hardiesse. Le Sultan, averti par sa mère, fit saisir le mufti et son fils, qui était *Istambol-efendiçi* (juge de Constantinople), et les exila à Chypre; mais le vaisseau qui portait le premier ayant été forcé de relâcher près de San-Stephano, village peu éloigné du château des Sept-Tours, le Sultan y envoya le bostandji-bachi, avec l'ordre de s'emparer du mufti, et de le mettre à mort: cet arrêt, inouï dans l'histoire ottomane, fut exécuté sans opposition. Dans toute autre circonstance, le trépas du plus haut dignitaire de la loi n'eût pas manqué de soulever la nation; mais la terreur qu'inspirait Sultan-Murad était si grande, qu'il se montra le jour même à l'Hippodrome, et s'y livra à l'exercice du djérid, sans que le peuple osât faire entendre le moindre murmure.

Les Druses du Liban étaient gouvernés depuis plus de trente années par le prince Fakhr-uddin-Ben-Ma'an, qui était soupçonné de protéger en secret le christianisme, et qui se plaisait du moins à adopter ouvertement les coutumes européennes. Il avait conclu un traité avec le grand-duc de Toscane, et s'était même rendu à Florence pour resserrer personnellement cette alliance politique: à ces causes de mécontentement pour la Porte, se joignait encore le grief plus explicite des hostilités commises par les troupes de Fakhr-uddin contre les sipahis que Khosrew-Pacha avait établis en Syrie. Le Grand Seigneur résolut, en conséquence, de se venger du prince rebelle. Une armée nombreuse, dont le commandement fut déféré à Kutchuk-Ahmed-Pacha, gouverneur de Damas, se disposa à attaquer les Druses. Un corps d'Ottomans, sous les ordres du kiahia Ibrahim, fut battu d'abord à Mizereb. L'émir-ul-hadj Ferroukh-Oghlou s'avança ensuite, à la tête de l'armée ottomane, contre le fils de Fakhr-uddin, Emir-Ali, qui fut tué dans cette rencontre, et dont la mort entraîna la défaite des troupes qu'il commandait. Kutchuk-Ahmed-Pacha marcha lui-même contre le père du vaincu, et le battit à Safed. Fakhr-uddin fut réduit à chercher un asile au sein des cavernes de Chouf, dans le Liban. Pour s'ouvrir un chemin jusqu'à cette retraite, Ahmed-Pacha fit établir des brasiers pour chauffer les roches calcaires dont se compose cette montagne, et puis on y répandit du vinaigre: on réussit par ce moyen à percer quelques ouvertures à travers lesquelles on fit pénétrer de la fumée dans l'asile de Fakhr-uddin, qui fut obligé de se rendre. Kutchuk-Ahmed-Pacha lui accorda la vie, s'empara de ses trésors et l'envoya à Constantinople: le Sultan lui pardonna, et reçut même les deux fils de Fakhr-uddin, Mas'oud-Beï et Huçeïn-Beï, parmi les pages de Galata-Sèraï (collége des *itch-oglans*, ou pages du Grand Seigneur). Mais, au mois d'avril 1635, on apprit que Melhem, petit-fils de Fakhr-uddin, avait pillé les villes de Tyr, de Beïrout, de Saint-Jean d'Acre et de Seïde, et mis en déroute l'armée d'Ahmed, pacha de Damas. Cette nouvelle détermina le Sultan à ordonner le supplice du prince druse, dont la tête fut exposée à la porte du sérail, avec cette inscription: « Ceci est la tête du rebelle Fakhr-« uddin. » Son fils aîné Mas'oud-Beï fut étranglé; mais Huçeïn, plus heureux, quitta Galata-Sèraï, et fut admis dans la chambre des pages de l'intérieur, au palais impérial (*).

(*) Un historien de l'empire ottoman donne sur la soumission de Fakhr-uddin des détails très-différents de ceux qui se trouvent dans les autres auteurs. Nous mettons cette version sous les yeux de nos lecteurs, quoique nous la croyions moins exacte que celle que nous avons adoptée dans notre texte:

« Après la mort de son fils Ali (dit l'écrivain que nous citons), Fakhr-uddin fut réduit à chercher un asile dans les cavernes du Liban. Le bruit se répandit bientôt qu'il y avait enfoui des trésors immenses: Sultan-Murad, dans l'espoir d'obtenir l'aveu du lieu où ils étaient cachés, fit publier qu'il accordait sa grâce à Fakhr-uddin, et que la tête de ce prince était aussi inviola-

Un autre ancien rebelle, Abaza, récompensé de sa soumission par le gouvernement de Bosnie, y déploya la plus grande sévérité contre les janissaires; car il les détestait toujours, malgré la réconciliation apparente qui avait eu lieu autrefois entre eux; le Sultan se crut obligé de le déposer pour le punir de ces rigueurs. Par cette mesure, le Grand Seigneur satisfaisait en même temps aux vives réclamations du baile vénitien, suscitées par l'attaque inopinée de la ville de Kilis, dont Abaza cherchait à s'emparer; mais sa déposition l'obligea de renoncer à cette entreprise. Il se retira à Belgrade; et, après avoir cherché inutilement à obtenir le pachalik de Bude, il fut nommé gouverneur de Widdin, et se rendit sur les bords du Danube pour aller commander le corps d'armée qui occupait les frontières d'Oczakow et de Silistrie, où, à l'instigation de la Russie, se faisaient de grands préparatifs de guérre contre la Pologne. Un ambassadeur de cette dernière puissance, Alexandre Trzebinski, reçu en audience par le Sultan, lui parla avec une noble fierté qui excita l'admiration du Grand Seigneur, et lui arracha cet éloge: « Voilà les serviteurs qu'il me « faudrait! » Malgré cet hommage éclatant rendu au caractère de l'envoyé de la Pologne, Sultan-Murad n'en poussait pas moins activement les hostilités contre cette puissance. Vers la fin du mois de chewwal 1043 (avril 1634), il arriva à Andrinople: là, il apprit, par l'intermédiaire du grand écuyer Chahin-Aga, ambassadeur auprès du roi de Pologne, que ce monarque était prêt à signer la paix avec la Porte: cette nouvelle arrêta la marche de Sultan-Murad, qui rentra à Constantinople au mois d'août 1634. Au mois d'octobre suivant, un traité fut conclu entre ces deux puissances.

Paul Strassburg, venu à Constantinople en 1632, établit les premières relations politiques entre la Suède et la Porte; mais ses efforts furent contrariés par l'influence autrichienne, qui empêcha surtout l'effet d'une ambassade suédoise auprès du khan des Tatares.

Cette même année, la Hollande renouvela ses capitulations avec l'empire ottoman; et l'Autriche envoya en ambassade à Constantinople le comte Jean Rodolphe de Puchaimb. Ce plénipotentiaire assista, avec les ambassadeurs des autres nations, au départ du Grand Seigneur pour Andrinople. Dans cette circonstance, le représentant de la France, M. de Marcheville, qui avait gardé son chapeau sur la tête devant le Sultan, obligé, sur l'injonction d'un ministre ottoman, de se découvrir et de saluer, lui répondit ironiquement qu'il le remerciait de l'avoir réveillé. Ce même ambassadeur, pour se soustraire à l'ordre positif que lui signifia un tchaouch de céder le pas au comte de Puchaimb, prétexta une maladie, et évita ainsi de se trouver à l'église le jour de Pâques avec son compétiteur. Malgré ces marques de préférence accordées par le Sultan à l'ambassadeur autrichien, celui-ci ne put obtenir satisfaction sur les griefs dont il se plaignait, et il repartit en n'emportant que des promesses illusoires.

Le 29 safer 1044 (24 août 1634) périt, par ordre de Sultan-Murad, le

ble que celle du padichâh lui-même. Cette proclamation produisit l'effet que le Sultan en attendait. Le prince druse rassembla quatre cents cavaliers, chargea de ses richesses un grand nombre de chameaux, et partit pour Constantinople, dans l'espoir d'obtenir son pardon. Sultan-Murad, déguisé en pacha, vint au-devant de Fakhr-uddin, et s'entretint longtemps avec lui; mais le vieil émir avait été averti en secret que le prétendu pacha n'était autre que le Grand Seigneur lui-même: profitant de cet avis, il sut tirer parti de sa position, et flatta avec tant d'adresse le Sultan, qui ne croyait pas être connu de Fakhr-uddin, que Sa Hautesse, loin de le faire périr comme elle en avait le projet, lui pardonna et le combla de faveurs. Mais les grands de l'empire, jaloux du nouveau favori, le perdirent dans l'esprit du Sultan, à qui ils persuadèrent que Fakhr-uddin, partisan de la religion chrétienne, avait renoncé en secret à l'islamisme. Victime de ces perfides accusations, le prince druse fut mis à mort. »

fameux Abaza-Pacha, cet ancien rebelle, qui, depuis sa soumission, avait rendu de si grands services à son maître. La mort de l'ex-gouverneur de Bosnie causa d'autant plus d'étonnement, qu'il avait gagné au plus haut point la bienveillance du Grand Seigneur. Son amitié pour le nouveau favori était si grande qu'il ne pouvait se passer de lui, et se plaisait à imiter ses manières et jusqu'à la coupe et à l'arrangement de ses vêtements, qui servaient de modèle à tous les courtisans, attentifs à suivre l'exemple du monarque. Cette haute faveur ne put néanmoins garantir Abaza des traits de l'envie : le kaïm-mèkam Beïram-Pacha, le mufti Yahïa-Efendi, et Moustapha, l'un des favoris du Sultan, se liguèrent en secret contre Abaza, et parvinrent à éveiller les soupçons de Sultan-Murad. La querelle des Grecs et des Arméniens relativement à l'église du Saint-Sépulcre (*Camama*) à Jérusalem, occupait alors tous les esprits : Abaza, moyennant une somme de vingt mille piastres, avait promis à ces derniers de parler pour eux. Le Sultan fut instruit de cette circonstance, et questionna à ce sujet Abaza, qui se troubla et assura qu'il n'avait reçu que douze mille piastres. Cette dissimulation irrita tellement Sa Hautesse, qu'elle remit elle-même au kapoudji-bachi le ferman de mort. Abaza, en le recevant, ne dit que ce peu de mots : « C'est la volonté de mon « padichâh ! » Et, après avoir fait sa prière, il tendit avec résignation la tête au bourreau. Son corps fut déposé dans le caveau du fameux grand vézir Murad-Pacha, surnommé le *Cureur de puits* (Kouïoudji.)

Le 4 de ramazan 1044 (21 février 1635), la tente du Grand Seigneur fut dressée à Scutari, et, dix-neuf jours après, il sortit de Constantinople avec la plus grande pompe : il était escorté par ses gardes du corps, par les vézirs, les oulémas, les agas de la cour intérieure et de la cour extérieure; et sur ses pas se pressait la population tout entière de la capitale. Il allait se mettre lui-même à la tête de l'armée qui devait envahir la Perse.

La marche de Sultan-Murad jusqu'à Erivan fut marquée par une série non interrompue de supplices; et sa sévérité inouie, qui punissait de mort les moindres fautes, répandit la terreur sur sa route. Le siége d'Erivan dura huit jours, pendant lesquels le Sultan déploya la plus grande activité, et mit en usage, auprès de l'armée, tous les moyens d'encouragement qu'il avait en son pouvoir : non content de parler en particulier à chacun des officiers supérieurs, il s'adressait même aux simples soldats : « Ne vous lassez pas, « *mes loups*, leur disait-il : *mes fau-* « *cons*, l'heure est venue de déployer « vos ailes ! » Il leur prodiguait en outre l'or et l'argent : des groupes de chirurgiens, debout autour de lui, pansaient les blessés, et il faisait distribuer par ses pages des sorbets à ceux qui lui apportaient des têtes. Enfin le khan Emirgoun, gagné par le Sultan, lui fit ouvrir les portes de la ville (le 23 safer 1045 : 8 août 1635) : il reçut en récompense le pachalik d'Alep, le rang de vézir, trois kaftans, l'étendard, les trois *thoughs*, un poignard et un cimeterre enrichis de diamants, et de riches colliers. Après la conquête d'Erivan, Sultan-Murad envoya à Constantinople deux messagers avec l'ordre ostensible de faire illuminer la ville, et avec la mission secrète de mettre à mort ses deux frères, les princes Baïezid et Suleïman (*) Cette cruelle exécution vint troubler les réjouissances publiques ordonnées pour célébrer le triomphe des armes ottomanes. Le Sultan assista, dans la grande mosquée d'Erivan, à la prière du vendredi; et dans la capitale, non-seulement les mahométans, mais encore les juifs et les chrétiens furent obligés d'adresser des vœux au ciel pour la prospérité

(*) Cet événement a fourni à Racine le sujet de sa tragédie de *Bajazet*. Nous remarquerons à cette occasion que tout, dans cet ouvrage, hormis la mort du héros, est de l'invention du poëte; et que, non-seulement les faits, mais encore les usages du sérail et même les noms propres y sont entièrement défigurés.

du vainqueur. L'armée passa ensuite l'Araxe, où Sultan-Murad sauva lui-même la vie à un de ses archers que le fleuve emportait. Le 29 rebi'ul-ewwel 1405 (12 septembre 1635), le Sultan entra dans Tebriz, qu'il livra au pillage et détruisit par l'incendie : la belle mosquée d'Ouzoun-Haçan fut seule épargnée sur la demande du mufti. Des propositions de paix, faites par Rustem-Khan à Mortèza-Pacha, n'amenèrent aucun résultat, et l'approche de l'hiver décida le Sultan à battre en retraite. Après quinze jours de marche rétrograde, l'armée s'arrêta devant Kotour, dont elle entreprit le siége; mais les neiges qui commençaient à tomber l'obligèrent d'y renoncer.

Vers la fin de décembre, le Grand Seigneur fit son entrée triomphale à Constantinople : il était armé de pied en cap, et son casque d'or, entouré d'un petit turban blanc, était surmonté de plumes noires de héron que fixait une agrafe de diamants. Les murs de la capitale avaient été réparés et blanchis pour cette solennité.

En 1632, l'ambassadeur français, M. de Marcheville, avait éprouvé les effets de la tyrannie de Sultan-Murad. Le fils de cet ambassadeur avait été emprisonné, et un navire français mis sous le séquestre. M. de Marcheville réclama vivement, par l'intermédiaire de son interprète, au sujet de cette violation des droits garantis par les traités, et le malheureux drogman fut empalé. Lors de son arrivée à Constantinople, M. de Marcheville avait déjà vu un de ses drogmans condamné au supplice de la potence, pour donner satisfaction au kapoudan-pacha des plaintes que notre ambassadeur élevait contre ce haut dignitaire, qui avait insulté à Chio le pavillon français. Marcheville lui-même, au sortir de l'audience du Grand Seigneur, fut embarqué sur un bâtiment, qui, retenu dans le port par les vents contraires, se fit remorquer par deux galères et gagna la haute mer.

Ce même ambassadeur français eut aussi de vives altercations avec le résident impérial Rodolphe Schmid, au sujet des églises d'Orient, dont Marcheville prétendait que le roi de France était l'unique protecteur. Des religieux franciscains ayant été envoyés en Valachie par la légation autrichienne, Marcheville leur opposa en vain des capucins français : toutes ces mesquines tracasseries portaient le plus grand tort à la considération dont les représentants des puissances chrétiennes auraient dû chercher à s'entourer. Le kaïm-mèkam Rèdjeb, profitant de cette mésintelligence, fit fermer deux églises catholiques pour les consacrer au culte de l'islamisme.

A peine Sultan-Murad était-il rentré dans sa capitale, que l'on apprit l'arrivée de l'armée persane sous les murs d'Erivan. Le gouverneur Mortèza-Pacha ayant été tué pendant le siége, la place ne tarda pas à capituler avant que le grand vézir pût lui porter secours. Le Sultan feignit de recevoir cette nouvelle avec le plus grand calme; il écrivit même au grand vézir pour le consoler, et réserva toute sa colère pour Osman-Efendi, secrétaire des janissaires, qui, afin de remplir ses cadres, avait enrôlé jusqu'à des enfants. Mais, selon son habitude, Sultan-Murad ne pardonna pas à son premier ministre la perte d'Erivan, et au commencement de l'année suivante (1637), il fut remplacé par le kaïm-mèkam Behram-Pacha.

Le 28 muharrem 1046 (2 juillet 1636), Djan-Poulad-Zadè-Moustapha-Pacha paya de sa tête l'offense qu'il avait faite au Sultan en abandonnant le favori Mouça aux coups des factieux : quelques supplices injustes, ordonnés en Karamanie par Djan-Poulad furent le prétexte dont le Grand Seigneur colora cette vengeance personnelle.

Au milieu de rebi'ul-akhir (septembre), une bataille acharnée se livra dans la plaine de Mihreban, entre les Osmanlis et les Persans. Rustem-Khan commandait ces derniers, et les premiers étaient sous les ordres de Kutchuk-Ahmed-Pacha, auquel s'était réuni Ahmed-Khan, beï kurde que les intrigues du roi de Perse Châh-Sèfi avaient mécontenté, et par suite poussé

dans les rangs ennemis. Après un combat qui dura deux jours et deux nuits, les Persans, grâce à leur supériorité numérique, mirent les Ottomans en déroute. Kutchuk-Ahmed-Pacha, affaibli par une maladie, ne put poursuivre sa route; les vainqueurs lui tranchèrent la tête, et bientôt Ahmed-Khan, retourné à Mouçoul, y mourut de chagrin.

Au moment de la mort de Betlen Gabor, roi de Transylvanie et de Hongrie (1628), ces provinces se trouvèrent déchirées par l'ambition de trois prétendants : c'étaient Seckel Moses, appuyé par la Suède; Étienne Betlen, soutenu par la Porte, et Rakoczy, qui avait un parti à la cour de Vienne : ce dernier ayant remporté une victoire complète sur l'armée ottomane, commandée par Naçouh-Zadè, le Sultan se decida à reconnaître Rakoczy comme prince de Transylvanie (1046-1636).

Après avoir passé trois mois en captivité, l'ex-grand vézir Rèdjeb fut nommé gouverneur d'Oczakow. En 1045 (1635), Djanibek-Gheraï, khan de Crimée, ayant refusé de marcher contre les Persans, avait été déposé par le Grand Seigneur et remplacé par Inaïet-Gheraï. Ce nouveau khan employa les premiers moments de son règne à combattre Kantemir, prince des Noghaïs, qui, appelé à Constantinople, ne put défendre ses possessions. Inaïet-Gheraï pilla Kaffa et les environs d'Ak-Kerman, s'empara des trésors et de la famille de son adversaire, et transplanta en Crimée les habitants de la Bessarabie (*Boudjak*). Mais ayant osé, apres sa victoire, demander à la Porte la retraite des troupes ottomanes, la remise d'otages en garantie de la paix, et l'extradition de Kantemir, Inaïet-Gheraï fut destitué à son tour et remplacé par Bèhadir-Gheraï, fils de Sèlamet-Gheraï. Battu par les frères de Kantemir, Orak et Selman-Châh, qui tombèrent à l'improviste sur le camp tatare, Inaïet-Gheraï se rendit à Constantinople, où le Sultan le cita devant lui avec son adversaire Kantemir. Le Grand Seigneur, après avoir reproché au khan son ingratitude, ne voulut pas même entendre sa justification et le fit étrangler sur-le-champ. Kantemir fut nommé sandjak-beï de Kara-Hyçar : mais son troisième fils ayant tué un musulman, Sultan-Murad ordonna la mort du coupable, et envoya son cadavre sanglant au malheureux père, dont il ne tarda pas à prononcer aussi la sentence, craignant sans doute le ressentiment de ce redoutable sujet. Le supplice du brave Kantemir répandit la consternation parmi les Noghaïs; et la tribu des Mansours, dont il était le chef, se soumit au khan de Crimée.

Le 17 rebi'ul-ewwel 1047 (9 août 1637), l'ambassadeur persan Makçoud-Khan, arrivé depuis peu de temps, fut admis à l'audience de Sa Hautesse. Malgré les magnifiques présents qu'il apportait, il ne put faire agréer ses propositions de paix, et fut, contre le droit des nations, emprisonné dans le palais de Daoud-Pacha, dont les fenêtres, les portes, les cheminées, et enfin toutes les ouvertures par où le jour aurait pu pénétrer, furent rigoureusement fermées, de sorte que Makçoud-Khan passa le temps de sa captivité dans de profondes ténèbres. Cet ambassadeur ayant tenté de faire parvenir à son maître des dépêches secrètes, les porteurs furent découverts et pendus, après avoir eu le visage mutilé.

Vers cette époque, le patriarche grec Cyrille, ennemi déclaré des jésuites, accusé d'entretenir des intelligences avec la Russie, fut arraché de son palais, et mis à mort pendant la nuit dans le château des Sept-Tours. Son successeur, Carfila, favorable à la compagnie de Jésus, fut obligé de compter au trésor impérial cinquante mille écus pour obtenir son diplôme.

Cependant Sultan-Murad, qui avait résolu le siége de Bagdad, pressait avec activité les préparatifs de la campagne contre la Perse. Le grand vézir Behram-Pacha partit le premier, et, après avoir inspecté les frontières de Kars et d'Erzroum, il revint, le 1er safer 1047 (25 juin 1637), dans ses quartiers d'hiver à Amassia.

Le Sultan, avant de se mettre en route, fit périr un de ses frères, Sultan-Kaçim, dont les brillantes dispositions avaient éveillé la jalousie de Murad. Pendant sa marche dans l'Anatolie, le Sultan apprit qu'un derviche fanatique faisait déserter un grand nombre de soldats, en se donnant pour le *mehdi*, et en prêchant la nécessité de rallier les enfants d'Ali et ceux d'Omar. Quelques mille hommes, qui s'étaient déclarés les disciples de cet imposteur, battirent le beïler-beï d'Anatolie; mais le kiahïa de ce dernier ayant réuni trois à quatre mille hommes, le derviche fut fait prisonnier, et périt dans les supplices les plus barbares.

Le 6 rèbi'ul-akhir 1048 (17 août 1638), le grand vézir Behram-Pacha mourut à Djoulab de mort naturelle, circonstance remarquable dans un poste si dangereux et sous un maître si cruel. Ce ministre plein de mérite fut pleuré par le Sultan: Taïïar-Muhammed-Pacha, gouverneur de Mouçoul, reçut le sceau de l'empire.

Enfin, le 8 rèdjeb 1048 (15 novembre 1638), cent quatre-vingt-dix-sept jours après son départ de Scutari, l'armée ottomane arriva sous les murs de Bagdad. La tente du Grand Seigneur fut dressée sur une colline voisine: ce prince, revêtu de l'uniforme de janissaire, ranimait par sa présence l'ardeur des soldats qui travaillaient à l'ouverture des tranchées; on dit même qu'il leur donnait l'exemple en mettant la main à l'œuvre : cette conduite fit naître le plus grand enthousiasme dans l'armée, et eut les plus heureux effets. C'est à l'occasion du siége de Bagdad que Sultan-Murad mérita le titre de *Ghazi*, qui lui fut décerné d'une voix unanime. Après que les feux d'une artillerie bien nourrie eurent abattu une portion des murs jusqu'au niveau du sol, un assaut général eut lieu le 17 cha'ban 1048 (24 décembre 1638). Le grand vézir Taïïar-Muhammed-Pacha, s'élançant sur le rempart comme un simple volontaire, eut la tête traversée par une balle; et, suivant les expressions d'un écrivain oriental, *l'oiseau de son esprit s'envola de sa cage terrestre dans les bosquets de roses du paradis*. Le kapoudan-pacha Moustapha remplaça sur-le-champ Taïïar-Pacha; et, sans être effrayé du sort de son prédécesseur, monta à l'assaut avec une intrépidité qui ranima l'ardeur des assiégeants et leur assura la victoire. Le lendemain, après avoir soutenu un siége de quarante jours, ce boulevard de la frontière persane se rendit par capitulation. Bagdad fut alors incorporé à l'empire ottoman, dont il fait encore partie aujourd'hui. Le khan, qui avait traité pour la reddition de la place, fut admis à l'audience solennelle du Sultan, et en reçut de riches présents. Murad lui avait promis de respecter la vie et les biens des vaincus, en lui enjoignant de faire évacuer la ville avant midi. Mais la garnison n'ayant pas tenu compte de l'ordre du khan, les Ottomans pénétrèrent de vive force dans Bagdad, et firent un horrible carnage des vaincus: trente mille Persans furent massacrés le jour même de la capitulation.

Le gouvernement de Bagdad fut confié à Haçan, aga des janissaires; Bektach-Aga eut le commandement de la garnison. Peu de jours après, une inondation vint emporter tous les travaux faits pour le siége, et détermina la retraite des Ottomans. Mais, avant de quitter sa conquête, Sultan-Murad, dans un accès de colère occasionné par l'explosion de la poudrière de Bagdad, fit trancher la tête à mille prisonniers persans (*). Il repartit en-

(*) Parmi ces prisonniers se trouvait un célèbre musicien, nommé Châh-Kouli, qui demanda au Sultan de lui faire grâce, afin, disait-il, que le bel art de la musique ne descendît pas avec lui dans la tombe. Sultan-Murad, curieux de juger si le talent de cet artiste répondait à sa renommée, fit suspendre l'exécution, et lui permit de montrer ce qu'il savait faire : Châh-Kouli prit alors un instrument appelé *chechtar* (sorte de guitare à six cordes), et chanta, en s'accompagnant, la chute de Bagdad et le triomphe du vainqueur. Le choix du sujet et le charme de la voix de Châh-Kouli plurent

suite pour Constantinople, où il arriva le 8 safer 1049 (10 juin 1639). Son entrée se fit avec une pompe digne de l'importance de la conquête : Sa Hautesse à cheval, vêtue à la manière des anciens héros persans, et les épaules couvertes d'une peau de léopard, était précédée par cent timballiers et trompettes persans, qui jouaient des airs nationaux ; et, à ses côtés, vingt-deux khans enchaînés ornaient la marche du triomphateur.

Le 21 djèmazi-ul-ewwel (19 septembre), l'ambassadeur persan Muhammed-Kouli-Khan présenta au Sultan le traité de paix, réglé avec le grand vézir, et par lequel la Perse cédait Bagdad à la Porte, et recevait en échange la province d'Érivan. L'audience solennelle dans laquelle Sultan-Murad donna sa ratification, fut remarquable par l'éclat et la magnificence que le vainqueur voulut déployer. Sa Hautesse, richement vêtue, et le turban entouré d'une chaîne de diamants, était assise sur un coussin cramoisi, brodé de perles, placé sur un superbe trône d'or, à colonnes d'argent massif; la main du célèbre calligraphe Mahmoud-Tchèlèbi y avait gravé une *Kacidè* composée par le poëte Djewri, en l'honneur de Sultan-Murad. On y lisait entre autres ces vers :

« Tu es le pôle vers lequel l'univers « se tourne en frémissant, comme l'ai- « guille de la boussole. Il ne tremble pas « de la crainte d'être anéanti, il trem- « ble du désir de s'offrir en holocauste « devant ton trône puissant. »

Lorsque le grand vézir rentra dans Constantinople, il fut accueilli avec la plus grande faveur par le Sultan, qui le fit revêtir d'une fourrure de martre zibeline, et lui adressa ces paroles bienveillantes : « Lala, sois le bien- « venu ! le pain que je te donne est lé- « gitimement gagné. »

Quelque temps avant l'arrivée du Grand Seigneur à Constantinople, Pialè-Kiahia avait poursuivi et presque entièrement détruit une flottille de Cosaques qui infestaient les rives de la mer Noire.

Pendant l'expédition contre Bagdad, une révolte d'Albanais avait éclaté dans les monts de Saint-Clément (Klèmenta-Daghy), âpres solitudes habitées par des hommes demi-sauvages, armés de lances, de frondes et de larges coutelas; aussi agiles que les chamois des Alpes, à l'aide des crampons dont leurs pieds sont garnis, ils gravissent les cimes les plus escarpées, ou descendent sans crainte au fond des plus affreux précipices : la chevelure de ces montagnards, dont ils entourent leur cou et leurs oreilles, est divisée en quatre tresses enlacées de chaînes d'argent, symboles des quatre chaînes qui partent du mont Clementa et séparent le pays en quatre vallées. L'ex-bostandji Doudjè-Pacha, sandjak-beï de Bosnie, fut appelé au gouvernement d'Essek, et chargé de réduire les rebelles. Il s'enfonça, au cœur de l'hiver, dans ces dangereux défilés; et, malgré la résistance désespérée des Albanais qui faisaient rouler sur ses soldats d'énormes quartiers de rocs, il parvint à les soumettre : il envoya au Sultan quelques têtes de rebelles, ornées de leurs chaînes d'argent et de leurs pendants d'oreilles : « Voyez, » dit à cette occasion Sa Hautesse à quelques seigneurs albanais qui l'entouraient, « voyez comme Doudjè a « paré les têtes de nos sujets d'Albanie. »

Dans cette pénible expédition, l'intrépide pacha d'Essek avait adopté la chaussure des montagnards; malgré sa goutte, il gravissait les rochers les plus inaccessibles, et surprit ainsi un des kniez ou chefs des rebelles. La rigueur du froid et la disette ajoutèrent aux difficultés de l'entreprise ; pendant toute la campagne, Doudjè-Pacha n'eut d'autre nourriture qu'un peu de riz. Le Sultan, par une lettre très-flatteuse, lui témoigna toute sa satisfaction pour sa glorieuse conduite. Après avoir élevé un fort sur le mont Islit, et rebâti celui de Roschaï, mesures qui rétablirent la sûreté des communications, il retourna dans son gouver-

tellement à Sultan-Murad qu'il fit grâce au musicien et l'emmena avec lui à Constantinople.

nement. Malgré le service que Doudjè venait de rendre à l'empire, il n'en fut pas moins destitué peu de temps après, pour avoir traité secrètement de la rançon d'un chef de partisans hongrois, qui ravageaient les frontières de la contrée de Bihacz : le rachat du captif avait été fixé à douze mille écus ; mais le Sultan, trompé par de faux rapports, crut que le prix s'en élevait à quarante mille ; et il réclama impérieusement cette somme et la tête de six chefs des rebelles.

En 1637, une escadre de Barbaresques, sous les ordres d'Ali-Picenino, avait ravagé les côtes de la Pouille et s'était emparée d'un navire vénitien : l'année suivante, l'amiral de la république, Marini Capello, poursuivit les corsaires jusque dans Valona, port appartenant aux Ottomans. Après un mois de blocus, l'escadre barbaresque fut prise par Capello sous le canon de la place. Sultan-Murad, irrité de cette violation de la trêve, ordonna le massacre de tous les Vénitiens qui se trouvaient dans l'empire, sentence barbare qui fut commuée plus tard, sur les représentations du grand vézir et du silihdar, en un arrêt de captivité : mais le Grand Seigneur, pour se venger de Venise, donna l'ordre de rompre toute relation commerciale entre cette république et la Bosnie : le defterdar, ayant combattu vivement cette dernière mesure, qui enlevait au trésor environ cinq millions d'aspres, produit des douanes de Spalatro, fut condamné à mort. Le baile Luigi Contarini fut gardé à vue dans son hôtel par quatre tchaouchs. Pendant sa captivité, il fut instruit le premier de la naissance de Louis XIV, et il se hâta d'en communiquer la nouvelle au comte de Césy, notre ambassadeur, qui fit aussitôt chanter un *Te Deum* et tirer plusieurs salves d'artillerie. On était alors en septembre 1638, et le Sultan se trouvait encore à Bagdad. Les sultanes, alarmées par le bruit du canon, envoyèrent le bostandji-bachi savoir le motif de ces explosions inusitées : le fils de l'ambassadeur ayant répondu que les Français célébraient la venue au monde du premier-né de leur padichâh, le musulman répliqua qu'il n'y avait sur la terre qu'un padichâh, celui des Ottomans, et il emmena le jeune homme prisonnier ; mais il fut relâché sur-le-champ, sur la demande de son père, qui menaça de déclarer la guerre à l'empire ottoman au nom du roi de France. Cependant un tchaouch fut expédié à Venise, et les relations avec la république furent renouées après le retour du Sultan dans sa capitale.

Depuis la dernière campagne de Perse, Sultan-Murad était sujet à des attaques de sciatique ; et quoique, d'après l'avis des médecins, il eût renoncé pendant quelques mois aux excès de la table, il éprouva le 1er chewwal 1049 (25 janvier 1640), un violent accès qui menaça sa vie. Dès qu'il fut hors de danger, il célébra son rétablissement par une orgie nocturne où il s'abandonna plus que jamais à son penchant pour le vin, passion qu'une abstinence forcée semblait avoir encore accrue ; et, comme dit un historien ottoman, « après avoir été séparé pendant « quelque temps de la fille de la vigne, « qu'il aimait avec ardeur, et avoir re« noncé pendant plusieurs mois à se « mirer dans le cristal de la coupe du « matin, qui, depuis tant d'années, « avait brillé sur la couche du plaisir, « au premier jour du beïram le maître « du monde consentit à voir étinceler « de nouveau cette liqueur matinale « dans la coupe séduisante..... et il « recommença à baiser les lèvres de « rubis du cristal où écumait la boisson « rosée. »

Les suites de cette débauche ne tardèrent pas à se faire sentir, et la santé de Sultan-Murad déclina visiblement : tyran jusque sur son lit de mort, il menaça les médecins du dernier supplice s'ils ne le guérissaient pas, et donna l'ordre d'étrangler son frère Sultan-Ibrahim : ce prince avait dû jusqu'alors son salut au mépris que sa faiblesse corporelle et une sorte d'imbécillité affectée avaient inspiré à Murad. La Sultane-Validè prit sur elle d'empêcher l'exécution d'Ibrahim ; mais, pour ne pas réveiller le terrible

courroux du Sultan moribond, elle lui fit dire qu'il était obéi et que son frère n'existait plus. Le soupçonneux monarque voulut voir le cadavre du prince; et comme les médecins s'opposaient à ce désir, sous le prétexte que ce spectacle redoublerait son mal, il s'élança hors du lit; mais, trop faible pour se soutenir, il retomba dans les bras de son favori le silihdar-pacha. Enfin, après quinze jours de maladie, Sultan-Murad expira le 16 chewwal 1049 (9 février 1640) : il était âgé de vingt-neuf ans et en avait régné dix-sept. Suivant quelques historiens, sa santé était altérée depuis plusieurs mois par les craintes superstitieuses où l'avait jeté une éclipse de soleil. Vainement ses astrologues cherchèrent-ils à le rassurer en lui prédisant un règne long et fortuné; Murad, qui cultivait lui-même les sciences occultes, voulut s'instruire de sa destinée par des moyens surnaturels; il ouvrit le Djefr-Kitabi, livre mystérieux écrit en caractères magiques. Apporté d'Égypte par Sélim Ier, ce livre renferme, si l'on en croyait une tradition populaire, le nom de tous les princes qui régneront dans cette contrée jusqu'à la fin du monde; on y trouve aussi la série de tous les sultans ottomans, et même le récit prophétique de leurs destinées. Murad étudia longtemps cet ouvrage, crut y voir la prédiction de sa mort prochaine, et, dans son effroi, cacheta le funeste livre, et prononça mille anathèmes contre ceux qui y toucheraient à l'avenir. Ses craintes redoublèrent encore lorsqu'il apprit qu'un cheikh de la Mecque, renommé par son talent pour la divination, avait assuré au silihdar que la lune de chewwal, pendant laquelle le Sultan était né, indiquait quelque chose de sinistre pour cette année 1049 (1640). Afin de détourner la fâcheuse influence des astres, Murad ordonna des aumônes et des sacrifices, et fit mettre en liberté un grand nombre de prisonniers; mais, frappé d'une terreur insurmontable, il n'en mourut pas moins pendant la lune fatale de chewwal, ainsi qu'on vient de le voir.

Ce prince était d'un extérieur qui répondait parfaitement à l'idée que sa conduite sanguinaire pouvait en donner. Quoiqu'il ne fût que d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, son corps, constitué vigoureusement, annonçait la force athlétique dont il était doué. Sa chevelure était brune, sa barbe épaisse et noire, son teint olivâtre. Son regard, brillant mais sombre, inspirait la terreur; son front vaste était sillonné, entre les sourcils, de quelques rides verticales, qui se creusaient profondément lorsque la colère l'agitait. L'ensemble de sa personne était plein d'une majesté grave et fière qui commandait le respect. Peu de souverains ont été aussi redoutés que lui; et l'effroi qu'il faisait naître était si grand que ses sujets s'enfuyaient à son approche, ou bien, lorsqu'ils ne pouvaient éviter sa présence, demeuraient dans le silence le plus profond : on n'osait prononcer son nom qu'en tremblant, et l'on a vu des personnes qui se sentaient coupables d'infraction à ses ordonnances, s'évanouir de frayeur en entendant annoncer sa venue. Cette épouvante n'était pas sans motifs; et malheur à celui qui, à tort ou à raison, réveillait la terrible colère de ce prince impitoyable. Lorsqu'il sortait pendant le jour, les janissaires écartaient le peuple à coups de bâtons et de pierres : dans la nuit, il se dérobait quelquefois de l'appartement des femmes; et courant dans les rues, le cimeterre en main, il tuait tous ceux qu'il rencontrait. D'autres fois il se plaisait à tirer des flèches sur ceux qui passaient devant les fenêtres du sérail : dans un des accès de délire sanguinaire où le jetait son état d'ivresse presque habituel, il fit noyer des femmes qui dansaient dans une prairie, parce que leur gaieté l'importunait. Nous nous bornerons à citer quelques-uns des innombrables traits de barbarie qui l'avaient rendu un objet d'horreur et d'effroi; ils suffiront pour faire connaître à nos lecteurs le caractère de ce terrible despote.

Pendant un voyage à Andrinople, en 1634, Sultan-Murad traversait à cheval un pont sous lequel trente der-

viches s'étaient cacnés, afin de voir l'empereur de plus près. A son approche, ces malheureux sortirent précipitamment de leur retraite, et, par cette brusque apparition, effrayèrent le cheval, qui se cabra et désarçonna son cavalier : ils furent tous décapités sur-le-champ.

A Bèchik-Tach un paysan qui se trouva sur la route du Sultan, et dont le chariot embarrassait le chemin, fut percé d'un coup de flèche par Murad, qui, en le voyant tomber, ordonna au bostandji-bachi de l'achever; mais le rusé campagnard se hâta de s'écrier : « Longue vie à mon padichâh ! L'ame « de l'insolent s'est envolée de son « corps lorsqu'il a reçu votre flèche! » Cette répartie lui sauva la vie.

Nous avons déjà dit que la marche du Grand Seigneur à travers l'Asie Mineure et l'Arménie, lorsqu'il se rendait au siége d'Érivan, ne fut, pour ainsi dire, qu'une longue suite de supplices : après avoir fait exécuter, à Sidi-Ghazi, un chef de rebelles nommé Kara-Yilan-Oghlou (le fils du serpent noir), il ordonna aussi la mort de tous ses enfants, qui n'avaient point pris part à la révolte de leur père.

A Bardakli, il fit mettre à mort le sandjak-beï de Magnésie, Toutidji-Haçan-Pacha, qui rejoignait l'armée avec deux mille soldats très-bien équipés. Le Sultan, à sa vue, se rappela que dans les derniers troubles qui avaient eu lieu dans son gouvernement, ce pacha avait eu peine à réduire les factieux : « Ah! maudit! s'écria-t-il, toi « qui ne pouvais venir à bout d'une « demi-douzaine de rebelles, voilà « qu'aujourd'hui tu fais des marches « triomphales !... Qu'on lui coupe la « tête! »

Sultan-Murad avait en grande aversion l'opium et le tabac, et il avait fulminé des ordonnances terribles contre ceux qui s'en permettraient l'usage. A Nakarazèn-Tchaïri (prairie du trompette), le tchaouch Djewhèri-Zadè fut décapité; son crime était d'avoir fumé une pipe de tabac. Soixante-quatre fumeurs arrêtés à Alep, à Hadjèghez, à Roha et à Utch-Pounar, périrent dans les supplices, les uns pendus, les autres écartelés, décapités, ou écrasés à coups de marteaux. Dans une autre occasion cependant il se montra plus humain : un fumeur passionné n'ayant pu se résoudre, malgré les défenses du Sultan, à renoncer aux charmes de la pipe, avait creusé une fosse profonde dans laquelle il descendait pour se livrer à son goût favori, et qu'il recouvrait de gazon pour en dérober la vue aux passants; un jour le fumeur souterrain fut surpris en flagrant délit par Murad, qui, tirant son cimeterre, se préparait à venger sur le coupable le mépris de l'ordonnance impériale; mais celui-ci, sans s'émouvoir, se mit à dire gaiement : « Hors « d'ici, fils d'une femme esclave! ton « édit est fait pour là-haut, et ne s'é- « tend pas sous terre. » Le Sultan rit de la répartie et pardonna; il accorda même au délinquant le privilége spécial de fumer tant sur terre que dessous, et en outre il lui donna un emploi à la cour.

En 1634, un marchand vénitien fut pendu pour avoir dirigé de sa maison une lunette d'approche sur le sérail. Les biens de la victime furent confisqués. Plusieurs Anglais et Français furent emprisonnés, et ne purent obtenir leur liberté qu'en payant une avanie de quarante mille écus. Sultan-Murad regardait les Francs comme solidaires les uns des autres, sans aucune distinction. Il alla jusqu'à ordonner des perquisitions chez les négociants, et même chez les ambassadeurs, et fit saisir toutes leurs armes. Le représentant de l'Angleterre, sir Peter Wych, fut dépouillé de l'épée avec laquelle son souverain l'avait armé chevalier.

Émir-Tchèlèbi, premier médecin de Murad, fut la victime de la cruauté de son maître envers ceux qui enfreignaient ses édits. On l'avait accusé de faire un usage continuel du tabac et de l'opium; il répondit aux reproches foudroyants de Sa Hautesse par des protestations d'innocence qui persuadèrent le Sultan ; mais le silihdar-pacha, ennemi secret d'Émir-Tchèlèbi, ayant gagné un de ses gens, apprit que

le premier médecin portait toujours de l'opium sur lui, et qu'il en prenait toutes les fois que, sous prétexte de faire ses ablutions, il sortait de la tente impériale. Le silihdar en instruisit le Sultan, qui, à sa première entrevue avec Émir-Tchèlèbi, le fouilla lui-même, et trouva, cachée dans ses vêtements, une boîte d'or contenant un certaine quantité d'opium : le médecin, glacé d'effroi, répondit en tremblant aux sévères interrogations du Sultan que ce n'était point de l'opium pur, mais un opiat des plus innocents, dans lequel il n'entrait qu'une faible dose de cet électuaire. Sultan-Murad lui ordonna alors d'avaler tout ce qui lui en restait : Émir-Tchèlèbi, après en avoir pris quelques pillules, représenta à Sa Hautesse qu'une plus grande quantité pourrait faire l'effet d'un poison ; mais le Sultan insista, en disant qu'un médecin si habile saurait bien y trouver un antidote ; et lorsqu'Émir-Tchèlèbi eut pris toute la dose, son maître se fit un barbare plaisir de le forcer à jouer trois parties d'échecs, et ne consentit à le laisser aller que lorsqu'il le vit presque mourant. Transporté chez lui, Émir-Tchèlèbi désespéré but un verre d'eau à la glace, et il expira dans la journée (*).

La terreur que Sultan-Murad inspirait à ses sujets était doublée par les preuves qu'il leur donnait de la vigueur surnaturelle dont il était doué, en se faisant souvent lui-même l'exécuteur de ses propres arrêts de mort. Mais, tandis que ces exécutions glaçaient d'effroi les soldats, des traits de force et de courage leur inspiraient pour lui la plus haute admiration.

Dans un moment de colère contre le vézir Moustapha-Pacha, qui était d'une vigueur peu commune et d'une taille gigantesque, le Sultan saisit son ministre par le ceinturon, et le tint suspendu en l'air comme un enfant.

A Dèwèli-Kara-Hyçar, un bouc sauvage effraya les chevaux du Sultan : Murad s'élança au galop, atteignit l'animal, et, d'un seul coup de bâton vigoureusement assené, l'étendit mort à ses pieds : « Le bras de Dieu est « avec notre padichâh ! » s'écrièrent les spectateurs saisis d'admiration.

A Mouçoul, un ambassadeur indien offrit à Sultan-Murad des présents remarquables par leur richesse et leur singularité, et, entre autres, un bouclier d'oreilles d'éléphants, recouvert de peau de rhinocéros, et que l'on assurait être à l'épreuve du sabre et du mousquet. Le Sultan, voulant donner une idée de sa force à l'envoyé indien, saisit une hache d'armes, et du premier coup fendit le bouclier en deux.

Sultan-Murad, malgré son génie et ses lumières, ne fut point à l'abri des terreurs superstitieuses qui dominèrent la plupart des princes de sa race. Le 14 zilka'dè 1039 (25 juin 1630), il était assis, dans son palais de Bèchik-Tach, sous le superbe kiosque élevé par son père Sultan-Ahmed ; il tenait en main les satires de Nèfi'i, ouvrage gai, mais impie, qu'il parcourait avec plaisir, lorsque tout à coup la foudre frappe le kiosque et tombe au milieu de l'appartement. Les officiers de la suite du Sultan se jettent la face contre terre ; et Murad, croyant voir dans cet accident une preuve de la colère du ciel, déchire le livre, en maudit l'auteur, récite des prières, et ordonne des aumônes et des sacrifices.

Dans la même année, une inondation détruisit de fond en comble le temple de la Kaaba : cet événement répandit la consternation parmi tous les peuples musulmans ; et Sultan-Murad, autant par religion que par politique, s'occupa avec ardeur de la reconstruction de ce sanctuaire. L'inspection des travaux fut confiée à Sofdji-Seïd-Muhammed-Efendi, chef des émirs et molla de Médine : le tribut annuel des chrétiens d'Égypte (*coptes*) fut assigné à cette œuvre pieuse. Un fetwa du mufti avait permis de réédifier l'édifice sacré, mais sous la condition de lui conserver sa forme et son étendue primitives, et d'y employer, autant que possible, les anciens matériaux. On changea à cette époque, trois

(*) On prétend que l'eau glacée, prise sur une forte dose d'opium, accélère l'effet du poison.

des colonnes d'ébène du temple, et l'on en fit des chapelets, que les pèlerins achetaient fort cher : ces chapelets portaient les noms de ces trois colonnes, *Hanan*, *Mènan* et *Delan* (*). La Kaaba actuelle est donc l'ouvrage de Sultan-Murad IV : suivant les historiens musulmans, elle avait été déjà réédifiée dix fois (**).

(*) De nos jours encore, on vend à la Mecque des chapelets faits sur le modèle de ces premiers : ils sont composés de quatre-vingt-dix-neuf grains, nombre correspondant aux attributs de Dieu.

(**) D'après la tradition mahométane, la Kaaba fut bâtie par les anges. Adam la reconstruisit ensuite avec des pierres que les esprits célestes apportèrent du Liban, du mont Ararat, du Sinaï, des montagnes de Hara et des Oliviers. Mais la Kaaba ayant été enlevée au ciel avec Adam, son fils Seth en édifia une autre qui, plus tard, fut engloutie par le grand cataclysme du déluge. Abraham la reconstruisit une quatrième fois, et la mit sous la garde de son fils Isma'il. La Kaaba resta isolée au milieu d'un champ jusqu'à *Kouça*, quadrisaïeul de Mahomet, qui acheta, pour une outre de vin, les clefs de cet édifice, auquel était attachée la souveraineté de la Mecque. Il fit bâtir autour de ce sanctuaire le temple appelé *Mesdjid-Chérif*, qui subsiste encore de nos jours. La Kaaba, que les musulmans sont obligés de visiter une fois dans leur vie, ne s'ouvre qu'à six époques de l'année, le quinzième jour des mois de ramazan, de zilka'dè et de zilhidjè pour les hommes, et le seizième des mêmes mois pour les femmes. On y entre depuis l'aurore jusqu'à midi : la porte est élevée de cinq pieds environ au-dessus du sol, et on ne peut y atteindre qu'au moyen d'un escalier portatif. Les murs sont tapissés de versets du Coran écrits en caractères kufiques. Les mahométans croient que l'intérieur du sanctuaire est habité par des esprits célestes, et que le plafond resplendit d'une lumière si éblouissante, que ceux qui oseraient y fixer un regard indiscret seraient frappés d'aveuglement. Ils disent encore qu'aucun oiseau n'ose se percher sur le toit, hormis une seule espèce de colombes, de la race de celles qui déposèrent leurs œufs dans la grotte *Ghâri-Sewr*, le même jour que le prophète vint y chercher un refuge contre les habitants de la Mecque. Il est encore de tradition que tout animal féroce devient doux et apprivoisé en entrant sur le territoire de la ville sainte. Les criminels qui parviennent à se réfugier dans le Kaaba ou dans le Mesdjid-Cherif ne peuvent être arrêtés : cet usage rappelle le *droit d'asile*, dont jouissaient les temples chrétiens au moyen âge, usage presque généralement aboli de nos jours, mais qui s'est encore conservé dans certaines contrées où les églises, les couvents, les temples et les édifices consacrés au culte public sont considérés comme d'inviolables sanctuaires.

Sultan-Murad renouvela en 1043 (1633) les lois qui proscrivaient les boissons fermentées, et il livra aux bourreaux les personnes ivres, et même celles dont l'haleine sentait encore le vin : mais peu de temps après avoir fulminé ce terrible édit, il rencontra, dans une de ses rondes nocturnes, un homme du peuple nommé Bikri-Moustapha, qui, dans son ivresse, loin de s'effrayer de la présence du Sultan, lui ordonna de lui faire place : Sultan-Murad, étonné d'une pareille témérité, lui répondit qu'il était le *padichâh* : « Et moi, reprit hardiment « l'ivrogne, je suis Bikri-Moustapha, « et j'achèterai Constantinople si tu « veux me la vendre. — Où trouveras-« tu assez d'or pour la payer ? répliqua « Murad. — Ne t'embarrasse pas de « cela, dit Moustapha ; je ferai bien « plus, j'achèterai aussi *le fils de l'es-« clave*. » Sultan-Murad accepta le marché, et fit transporter Bikri au palais. Le lendemain, lorsque les fumées du vin furent dissipées, Bikri-Moustapha, appelé devant le Sultan, fut sommé de tenir sa promesse ; tirant alors, de dessous sa robe, un flacon de vin : « O padichâh ! dit Bikri, « voilà le trésor qui fait du mendiant « un conquérant, et du dernier fakir « un Alexandre à deux cornes (*Isken-« der-Zoul-Karnein*). » Étonné de la confiance joyeuse du buveur, Murad se laissa persuader, vida la bouteille, et dès ce moment il prit tant de goût au vin qu'il s'enivrait presque tous les jours : Bikri-Moustapha fut admis au nombre des *muçahibs* ou *conseillers privés*, et devint le compagnon inséparable du Sultan dans ses fréquentes

orgies. Quelques écrivains ont cherché à rejeter sur son état d'ivresse à peu près habituel, cette foule d'actions atroces qui ternissent la renommée de Murad IV; car, malgré son odieuse tyrannie, on ne peut refuser à ce prince la gloire d'avoir rendu à l'empire ottomans, affaibli sous ses prédécesseurs, sa force et son premier éclat : il supprima un grand nombre d'abus, étouffa l'esprit de révolte parmi les janissaires, accrut les revenus de l'État, régénéra l'armée, et, par la crainte de sa sévère justice, retint les grands dans le devoir et les empêcha d'opprimer et de dépouiller le peuple. Mais ses grandes qualités sont effacées par les actes sanguinaires qui souillèrent son règne. Plusieurs historiens font monter le nombre de ses victimes jusqu'à cent mille : on lui attribue l'invention du cruel supplice *du crochet*. Il consistait à précipiter les patients sur d'énormes crochets de fer scellés dans la muraille; ces malheureux y restaient suspendus par le flanc, et respiraient encore assez longtemps dans cette horrible position avant de cesser de souffrir. Au reste, Sultan-Murad a peint lui-même son naturel vindicatif et implacable par ce mot caractéristique, que l'histoire a conservé : « Les vengeances ne vieillissent pas, quoiqu'elles puissent blanchir. »

CHAPITRE XIX.

SULTAN-IBRAHIM-KHAN, FILS DE SULTAN-AHMED-KHAN Ier, ET FRÈRE DE SULTAN-MURAD-KHAN IV.

Sultan-Murad n'ayant point laissé d'enfants, le trône revenait de droit à son frère Ibrahim, dernier rejeton de la famille d'Osman : les grands de l'empire s'empressèrent, dès que le Sultan eut rendu le dernier soupir, de marcher vers le *kafès* (*), pour annoncer au nouveau souverain son avénement. Lorsque ce prince entendit le bruit des pas et le tumulte inaccoutumé qui troublaient le silence de sa retraite, il crut qu'on lui apportait le fatal cordon, et refusa d'ouvrir sa porte. On fut obligé de la briser pour arriver jusqu'à lui : mais, malgré les félicitations des hauts dignitaires de l'empire, Ibrahim craignait toujours que leur démarche ne fût une ruse de Sultan-Murad pour éprouver ses sentiments : il repoussa longtemps le sceptre, en disant qu'il préférait sa tranquille solitude à tous les trônes de la terre, et la société des petits oiseaux qu'il élevait à celle des hommes. Ce ne fut que lorsque Keuçem-Sultane, sa mère, lui eut donné la preuve de la mort de Murad, en faisant apporter son cadavre, qu'Ibrahim reprit sa sérénité; et, changeant tout à coup de langage, s'écria que l'empire était délivré de son bourreau. Après avoir reçu les hommages des ministres, des oulèmas et des agas, il reconduisit le corps de son frère jusqu'à la porte du palais, et ordonna de procéder aux funérailles. Elles eurent lieu avec la plus grande solennité : on remarquait, devant le cercueil, trois des chevaux que Sultan-Murad avait montés dans la campagne de Bagdad, et dont on avait placé les selles à rebours, comme cela se pratiquait aux obsèques des plus anciens rois de la Perse.

Sultan-Ibrahim avait un extérieur peu fait pour plaire au peuple qui venait de perdre un souverain remarquable par ses avantages physiques. Sa taille était grêle, son visage pâle, maigre et défiguré par les ravages de la petite vérole; aussi le grand vézir Kara-Moustapha retarda-t-il de plusieurs jours la présentation du Sultan à l'armée, afin qu'il pût apprendre au moins à monter à cheval : mais les leçons d'équitation que ce ministre donnait lui-même à son souverain ayant été infructueuses, il prit le parti de le faire conduire par eau à la mosquée d'Eioub, où le prince ceignit le cimeterre et fut salué empereur. Toutes les précautions prises pour dissimuler les désavantages physiques du monarque ne purent néanmoins affaiblir l'impression fâcheuse que sa vue produisit sur la multitude;

(*) Appartement des princes ottomans dans le sérail. Voyez la note de la page 45, règne de Sultan-Baiezid-Ildirim.

du reste, elle eut peu d'occasions de revoir son maître, qui, abandonnant la conduite des affaires à la Sultane-Validè et au grand vézir, ne songea plus qu'à se plonger dans les plaisirs du harem.

Sultan-Ibrahim fit annoncer son avénement aux puissances de l'Europe, et renouvela les anciennes capitulations avec l'Autriche, la Pologne et Venise. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre reçurent l'assurance du maintien de la paix; et les envoyés persan, russe, polonais, transylvanien et ragusais furent bien accueillis. Le premier eut la satisfaction de délivrer les Persans prisonniers qui restaient encore enfermés au château des Sept-Tours; et, avant son départ, il vit exécuter le traître Emirgoun-Khan : ce transfuge, compagnon de débauche de Sultan-Murad, vivait retiré dans un superbe palais sur la rive européenne du Bosphore, où s'élève aujourd'hui un village qui conserve encore le nom de ce seigneur persan (*Emirgoun-Oghlou*).

En novembre 1642, un nouvel ambassadeur de Perse vint annoncer l'avénement de Châh-Abbas II, meurtrier de son père Châh-Sèfi. Les magnifiques présents que le nouveau Châh envoyait au Sultan valurent l'accueil le plus gracieux au personnage chargé de les offrir à Sa Hautesse.

Les débauches dans lesquelles Sultan-Ibrahim s'était plongé dès le commencement de son règne altérèrent d'abord sa santé au point de faire craindre l'extinction de la race d'Osman : mais le 30 ramazan 1051 (2 janvier 1642), la naissance d'un héritier de la couronne, Sultan-Muhammed, vint renverser les espérances du khan des Tatares, qui se flattait d'occuper bientôt le trône ottoman. Trois mois plus tard, un nouveau fils du Sultan naquit; il fut appelé Suleïman. Ces deux princes régnèrent l'un et l'autre.

Cinq ans avant la mort de Sultan-Murad, les Cosaques s'étaient emparés de la ville d'*Azak* (Azow). Dès la deuxième année du règne de Sultan-Ibrahim, une expédition fut dirigée contre cette place forte. Siawouch-Pacha eut le commandement de la flotte, et Huçeïn-Pacha, nommé sèrasker de l'armée de terre, devait agir de concert avec le khan Bèhadir-Gheraï. Mais la désunion se glissa bientôt entre les chefs tatares et ottomans, et l'armée assiégeante fut obligée de se retirer, après avoir perdu devant Azow environ huit mille hommes. Pour comble de malheur, une partie de la flotte échoua à l'embouchure du Don, et tomba au pouvoir des Cosaques. Le kapoudan-pacha Siawouch fut disgrâcié à la suite de cette malheureuse expédition : Pialè-Pacha le remplaça. Le khan tatare Bèhadir-Gheraï mourut au retour d'Azow, et eut pour successeur son frère puîné, Muhammed-Gheraï. L'année suivante (1052-1642), le Sultan envoya une nouvelle expédition contre Azow; il donna le commandement de l'armée au pacha de Silistrie, Muhammed-Sultan-Zadè (ainsi surnommé parce qu'il était petit-fils d'une sultane), appelé aussi *Djiwan-Kapoudji-Bachi*; et Pialè fut nommé kapoudan-pacha. Muhammed-Gheraï, à la tête de cent mille Tatares, marcha sur Azow, et fut rejoint, trois jours plus tard, par Muhammed-Pacha. Les Cosaques, effrayés de ce déploiement de forces, abandonnèrent la ville, après l'avoir détruite par l'incendie et l'inondation. Lorsque les Ottomans entrèrent dans la place, vide d'habitants et dégarnie de maisons, ils furent obligés de la reconstruire en entier. Islam-Pacha fut nommé gouverneur de la ville, avec une garnison de vingt-six mille hommes.

Cette même année, le silihdar Moustapha, ancien favori de Sultan-Murad, périt victime de la haine du grand vézir. Les richesses que ce favori avait accumulées sous le règne de son protecteur vinrent grossir le trésor impérial. Kara-Moustapha, qui avait sacrifié à sa haine le silihdar, contre la volonté de la Sultane-Validè, fut lui-même mis à mort le 1er muharrem 1053 (22 mars 1643). Ce ministre succomba devant la coalition de trois personnages tout-puissants à la cour de Sultan-Ibrahim : c'étaient Huçeïn-Djindji, précepteur du Sultan, Youçouf, écuyer

et confident de Sa Hautesse, et Sultan-Zadè-Muhammed-Pacha, *koubbe-vèziri* (*). Ils se prévalurent, pour perdre Kara-Moustapha-Pacha, de quelques-uns de ses actes administratifs qui avaient déplu au Sultan et à la Sultane-Validè : le grand vézir détermina lui-même sa chute, en essayant de ruiner le crédit d'Youçouf, par une intrigue qui fut dévoilée. S'étant présenté au sérail, à l'issue d'un divan, sans y avoir été appelé, il eut à essuyer la colère de Sultan-Ibrahim, qui lui retira le sceau de l'empire. Kara-Moustapha-Pacha, à peine sorti du palais, s'empressa de se déguiser et de s'enfuir par le toit de son harem. Le bostandji-bachi, envoyé à sa poursuite, l'ayant découvert sous une meule de foin, le malheureux grand vézir fut étranglé. On trouva dans son palais un trône sur lequel étaient fixés par des clous d'acier, son propre portrait et celui de quatre autres hauts dignitaires; ce que l'on regarda comme une preuve des opérations magiques auxquelles la voix populaire accusait le ministre de se livrer (**). Un Maure (*Maghrèbi*) qui, disait-on, lui avait enseigné les sciences occultes, fut condamné au bannissement. Quoique Kara-Moustapha fût entièrement illettré, les talents qu'il déploya dans sa carrière administrative, ses institutions et ses fondations utiles, lui assurent une place honorable parmi les hommes d'État de l'empire ottoman.

Avant sa mort, ce ministre était venu à bout de réduire un rebelle redoutable, Naçouh-Pacha-Zadè-Huçeïn, qui, fier de sa naissance, avait parlé avec mépris du grand vézir, Albanais obsur, et avait refusé d'obéir à ses ordres. Poussé, par son orgueil indomptable, à une révolte ouverte, Naçouh-Pacha-Zadè s'était avancé jusqu'au mont *Boulghourlou* (*), après

(*) Koubbè-vèziri, *vézir de la coupole ou du dôme*. On désignait ainsi, jusqu'au règne d'Ahmed III qui supprima cette dignité, certains personnages en faveur, qui étaient admis, avec le titre de pacha, dans le divan présidé par le grand vézir. Ce divan se tenait au sérail, dans la troisième cour, et d'ordinaire sous les yeux mêmes du Sultan, qui demeurait caché derrière une jalousie, d'où il voyait et entendait tout.

(**) Aujourd'hui encore des accusations du même genre se reproduisent contre les personnages que leurs ennemis et leur ambition précipitent dans la disgrâce. Nous en avons vu nous-même de tristes exemples, surtout en 1819, lorsque la famille arménienne catholique des Duz-Oghlou tomba victime d'intrigues de tout genre, qui se réunirent pour accabler une maison jouissant depuis près de deux siècles de la confiance des Sultans. Cet *odjak*, pour nous servir du mot local dont nous avons donné l'explication (page 153), offrait un phénomène unique dans l'empire ottoman. Les Duz-Oghlou, *chrétiens*, et descendants d'un prisonnier hongrois marié à une dame arménienne et que son habileté dans l'art de manier les métaux précieux avait fait nommer joaillier de Sa Hautesse, avaient eu l'adresse et le bonheur de se maintenir dans cette position difficile, sous les règnes de douze Sultans. Le chef actuel de cette respectable famille, M. le chevalier Jacques Duz, a repris, depuis quelques années, la position de ses aïeux; et Sultan-Mahmoud, aujourd'hui régnant, ne cesse de donner de nouveaux témoignages de sa confiance à un homme qui la mérite à tous égards : ainsi, un Arménien catholique, qui a hérité du titre de beï, accordé en 1818 à ses deux frères aînés, se trouve en 1838 directeur des monnaies impériales à Constantinople, joaillier et bijoutier de la cour, trésorier particulier de S. H., et membre de commissions où sa rare probité, ses connaissances variées, et surtout celle de la langue française lui procurent une grande influence.

(*) Montagne qui domine Scutari et le Bosphore, et d'où l'on jouit d'une vue admirable : le sommet est comme le centre d'un panorama magnifique; on a devant soi le vaste triangle qu'occupe la Rome de Constantin, la Corne d'Or, les villes d'Eïoup, au fond du port, de Galata, de Scutari, avec leurs longs faubourgs, Top-Khanè, Dolma-Baghtchè, Bèchik-Tach, et les rives enchantées du Bosphore; à gauche, la mer de Marmara, et le groupe qu'on appelle les îles des Princes; et à l'horizon, les terres qui séparent le golfe de Nicomédie de celui de Moudania, et que domine l'Olympe de Bithynie. La droite du spectateur est occupée par

avoir battu les troupes qu'on lui opposait. S'il eût profité de la terreur inspirée par sa marche, il aurait pu s'emparer de Scutari; mais il se laissa tromper par de faux avis, qui lui assuraient qu'il allait obtenir le sceau de l'empire. Il poussa même l'aveuglement jusqu'à se rendre de l'autre côté du Bosphore pour recevoir le diplôme de gouverneur de Roumilie. S'étant aperçu trop tard du piége où l'avait entraîné sa crédulité, il voulut s'enfuir auprès du khan des Tatares; mais, arrêté au moment d'atteindre la ville de Roustchouk, il fut chargé de chaînes et conduit à Constantinople, où il périt dans les tortures.

Le trône de Crimée était occupé par Muhammed-Gheraï, au détriment de son frère aîné Islam-Gheraï. Ce dernier, qui avait trouvé dans le grand vézir Kara-Moustapha un obstacle invincible à son avénement, fut, après la mort du ministre, investi par Sultan-Ibrahim de la dignité de khan. Islam-Gheraï, dans l'entrevue qu'il eut avec Sa Hautesse, lui promit de ne jamais abandonner sa cause, et reçut un kaftan d'honneur et un cimeterre orné de pierreries. Muhammed-Gheraï fut exilé à Rhodes.

Les rapports diplomatiques avec la Pologne, la Russie et l'Autriche, étaient, depuis le commencement du règne de Sultan-Ibrahim, de nature à faire craindre la rupture de la paix. Le roi Vladislas s'était plaint à Sa Hautesse des prétentions injurieuses du khan des Tatares, qui exigeait de lui le présent stipulé sous Sigismond III. Ibrahim, en lui répondant qu'il avait défendu au khan de pareilles exigences, demanda passage à travers le territoire polonais pour une armée ottomane destinée contre la Russie; mais il ne put l'obtenir. Trois ans plus tard, de nouvelles plaintes sur les courses des Tatares et des menaces de représailles furent adressées à Sultan-Ibrahim.

En 1645, Alexis Michaëlowicz annonça son avénement à la Porte : les ambassadeurs russes, chargés d'offrir des présents au Sultan, furent très-bien accueillis, et rapportèrent au czar une lettre de félicitations de Sa Hautesse.

Un an après le renouvellement de la paix de Szoen, Rakoczy, prince de Transylvanie, avait conclu avec Torstenson, général en chef de l'armée suédoise, une alliance offensive et défensive contre l'Autriche. Ce dernier remporta de grands avantages, et s'avança jusqu'aux portes de Vienne; mais Rakoczy ayant été battu par Puschaimb, tout changea de face : le prince de Transylvanie, que, sur l'ordre d'Ibrahim, les pachas des frontières avaient abandonné, fut obligé de conclure la paix et de se contenter des sept comitats possédés autrefois par Betlen Gabor, au lieu des quatorze qu'il demandait : des biens considérables en Hongrie lui furent en outre accordés, et son tribut envers la Porte fut réduit de cinq mille ducats. Enfin le baron de Czernin, qui, vingt-huit ans auparavant, avait porté à Constantinople le traité de la paix de Vienne, revint dans la capitale de l'empire ottoman, et obtint du Grand Seigneur l'échange des ratifications de la trêve renouvelée à Szoen et diverses conditions favorables, entre autres l'ordre à Rakoczy de rompre avec la Suède. Lorsque, au printemps de 1645, le baron de Czernin retourna à Vienne, il fut accompagné par un ambassadeur ottoman, Ibrahim-Pacha, qui apporta à l'empereur Ferdinand III l'assurance de l'amitié du Sultan.

La Porte enviait depuis longtemps aux Vénitiens l'île de Candie. Les suites d'une simple intrigue du sérail attirèrent les armes ottomanes sur cette possession de la république : le kyzlar-aγaçi Sunbullu avait dans son harem une jeune et belle esclave qu'il

une suite de collines boisées, riches de verdure, et qui s'étendent jusqu'à la mer Noire. En se retournant, on jette les yeux sur cette terre d'Asie, théâtre où l'Orient et l'Occident se sont souvent donné rendez-vous, et qui sera encore témoin d'événements plus ou moins rapprochés, destinés peut-être à changer de nouveau la face du monde.

avait achetée enceinte, et qui accoucha d'un garçon, en même temps qu'une favorite donnait le jour au prince Muhammed. Sunbullu-Aga fit obtenir à son esclave l'emploi de nourrice du jeune prince : elle sut se concilier si bien les bonnes grâces du Sultan, que la vive affection qu'il ressentait pour elle passa jusqu'à son fils, et qu'il le préférait même au sien propre. Cette injuste prédilection, et la faveur dont jouissaient la nourrice et son protecteur le kyzlar-agaçi, excitèrent la jalousie de la Sultane-Khassèki, mère du prince Muhammed. Un jour qu'Ibrahim se promenait dans les jardins du sérail, accompagné de la nourrice du prince, et de l'enfant de cette esclave, auquel il prodiguait ses caresses, la Sultane-Khassèki, qui les observait, s'approcha du Grand Seigneur, et lui montrant le jeune Muhammed qu'elle tenait dans ses bras : « Voilà, dit-elle « avec véhémence, voilà celui qui est « votre fils et qui a droit à votre « amour! » Cette brusque apostrophe irrita tellement le Sultan, qu'il arracha Muhammed du sein de sa mère et le jeta dans une citerne, où le rejeton impérial aurait péri, si on ne lui eût porté de prompts secours. Après une semblable scène, le kyzlar-agaçi redoutant la vengeance de la Sultane-Khassèki, obtint la permission de quitter le sérail avec l'esclave et son fils, sous prétexte de faire le pèlerinage de la Mecque. Sunbullu-Aga partit avec une petite flotte, qui fut attaquée par les chevaliers de Malte, et tomba en leur pouvoir : le kyzlar-agaçi périt en combattant. Les vainqueurs crurent s'être emparés de l'héritier présomptif du trône des Osmanlis, et le petit esclave fut traité avec les plus grands honneurs : lorsque les chevaliers apprirent leur erreur, ils le firent élever dans la religion chrétienne et le destinèrent à l'état monastique; ce personnage fut connu dans la suite sous le nom de *Padre Ottomano*, et passa dans toute l'Europe pour un descendant du Sultan. L'escadre maltaise, après sa victoire, fut obligée de relâcher à Candie, où les Vénitiens l'accueillirent très-bien; et ce fut là le prétexte dont se servit Sultan-Ibrahim pour déclarer la guerre à la république.

Candie (*Kirid*), si célèbre dans l'antiquité sous le nom d'île de Crète, offrait, par sa fertilité et l'étendue de son territoire, une proie trop riche pour ne pas tenter l'ambition de la Porte. Le siége en fut donc résolu. Le 4 rebi'ul-ewwel 1055 (30 avril 1645), la flotte ottomane, composée de plus de quatre cents voiles, et montée par cent mille hommes, partit de Constantinople : après une navigation périlleuse, elle arriva le 24 juin suivant dans la baie de Cogna, et le lendemain l'armée ottomane campa sur les collines en face de la Canée (*Khania*), l'une des principales villes de l'île de Candie. Les habitants furent saisis de terreur à l'aspect du danger imprévu qui les menaçait; car le secret avait été bien gardé sur cette expédition, et Venise douta jusqu'au dernier moment de l'intention de Sultan-Ibrahim, et mit, dans ses mesures de défense, une hésitation funeste. Les vaisseaux ottomans, qui, dans la traversée, avaient été dispersés par la tempête et jetés sur les possessions de la république, y furent accueillis avec des démonstrations amicales. Le provéditeur vénitien de Cerigo (*Cythère*) envoya au kapoudan-pacha le présent ordinaire de sucre et de café; et à Constantinople, le baile lui-même ne se doutait encore de rien, quand on le mit au château des Sept-Tours.

Le 27 juin, toute l'artillerie et les munitions étant débarquées, la tranchée fut ouverte, et, au bout de cinquante jours, la Canée capitula. Le sèrasker Youçouf-Pacha accorda à la garnison les honneurs de la guerre. Une semaine après l'entrée des vainqueurs dans la place, la cathédrale et deux autres églises furent converties en mosquées. Ce ne fut qu'un mois plus tard que les flottes vénitiennes commencèrent à paraître, mais sans pouvoir atteindre l'escadre ottomane.

Constantinople célébra la conquête de la Canée par des réjouissances pu-

bliques; et le Sultan envoya au silihdar un kaftan et un cimeterre d'honneur. L'influence que l'heureuse issue de l'expédition de la Canée avait donnée à Youçouf-Pacha éveilla bientôt la jalousie du grand vézir Sultan-Zadè-Muhammed. Des suggestions perfides ébranlèrent l'amitié du Sultan pour son favori; mais, bientôt détrompé, le monarque fit tomber sa colère sur le premier ministre, qui fut destitué; le sceau impérial fut donné alors au defterdar Salih-Pacha. Cependant le vainqueur de la Canée, après avoir résisté aux accusations de l'envie, succomba bientôt devant un caprice de son maître. Sultan-Ibrahim ayant voulu l'envoyer avec de nouvelles troupes au siége de Candie pendant l'hiver, Youçouf-Pacha lui représenta que la mer n'était pas navigable, et que c'était exposer les vaisseaux à une perte inévitable. Irrité de ce refus d'obéir, le Sultan s'emporta : Youçouf eut l'imprudence de répondre à S. H. qu'elle *n'entendait rien aux affaires de mer;* ces mots exaltèrent au plus haut degré la colère de ce monarque, non moins entêté qu'inhabile, et il ordonna la mort de son ancien favori. Youçouf qui était gendre du Sultan, lui écrivit en vain pour solliciter son pardon: Ibrahim fut inflexible, et la cruelle sentence fut exécutée. Cette injustice causa une rumeur violente parmi les troupes; mais le supplice de quelques-uns des mécontents ramena bientôt la terreur et l'obéissance.

Cependant la flotte vénitienne, qui n'avait pu arriver assez à temps pour empêcher la prise de la Canée, se vengea en abordant à Patras (*Balia-Badra*), à Coron et à Modon, où elle fit cinq mille prisonniers. Sultan-Ibrahim, furieux de cette perte, ordonna un massacre général des chrétiens établis dans son empire. Si cette cruelle sentence avait été exécutée, la capitale seule aurait vu tomber deux cent mille têtes de Grecs et d'Arméniens; mais, sur les représentations du mufti Abou-Sa'id, le Sultan renonça à cette mesure sanguinaire.

A l'époque de l'arrivée à Constantinople de M. de Vantelet, le bruit ayant couru qu'il apportait de fortes sommes d'argent, ses caisses furent enlevées, ainsi que dix mille écus qu'elles renfermaient; et il fallut l'intervention du grand vézir pour en obtenir la restitution.

Cependant Rakoczy continuait, malgré les ordres du Sultan, ses incursions sur le territoire autrichien. Après avoir conclu la paix avec l'empereur, le prince de Transylvanie envoya à la Porte le conseiller Étienne Szalanczi : il portait des présents pour les vézirs et le tribut de la principauté, mais non celui de vingt mille écus, stipulé pour les sept comitats hongrois. Cet ambassadeur fut si mal reçu, qu'il fit une maladie occasionnée par l'effroi où le jeta la colère du Sultan.

Dans le mois de safer 1056 (avril 1646), l'ex-grand vézir Sultan-Zadè-Muhammed, nommé sèrasker de l'expédition contre la Crète, partit avec le kapoudan-pacha Mouça, pour s'opposer aux progrès des Vénitiens qui ravageaient Ténédos et la plaine de Troie. Ces derniers furent en effet obligés de se rembarquer; mais la mésintelligence s'étant mise entre Mouça-Pacha et Sultan-Zadè-Muhammed, il n'y eut point d'engagement sérieux entre les flottes ottomane et vénitienne. Deux mois plus tard, le sèrasker mourut de la fièvre dans l'île de Crète, où l'escadre du Sultan avait abordé le 10 rebi'ul-akhir 1056 (26 mars 1646). Avant cette arrivée, plusieurs avantages avaient été remportés par les troupes ottomanes qui avaient ouvert la campagne de Crète : un couvent fortifié, appelé *le Cloître des citernes*, les villes de Kisamo, de Cladisso et d'Apricorno tombèrent au pouvoir des Osmanlis; et plus tard Huçein-Pacha, nommé général en chef après la mort de Sultan-Zadè-Muhammed, et le gouverneur de la Canée, s'emparèrent de Rétimo (en turc *Resmo*, autrefois *Rhitymna*), l'une des principales places de l'île. Le siége dura quarante jours, et la garnison obtint la libre retraite et les honneurs de la guerre. La cathédrale de la ville conquise fut

consacrée à l'islamisme. La conquête de Rétimo causa la plus grande joie à Constantinople, et y fut célébrée par des fêtes qui durèrent trois jours.

A Erzroum, un faux Abaza chercha à faire révolter la population : il prétendait avoir échappé au bourreau qui, sous Murad IV, avait été chargé de le mettre à mort. Le gouverneur d'Erzroum envoya à Constantinople la tête de l'imposteur.

Une année après la conquête de Rétimo, l'armée ottomane essaya vainement de réduire la ville de Candie (*Kandia*), capitale de l'île : mais l'honneur de la soumettre n'était pas réservé à Sultan-Ibrahim; et ce ne fut que vingt-cinq ans plus tard, et sous le règne suivant, qu'elle céda aux efforts du célèbre Kupruli, vulgairement *Cuproli*, grand vézir de Muhammed IV. Quelques escarmouches sans résultat eurent lieu; et Mouça-Pacha ayant été bloqué dans le port d'*Anapoli* (Naples de Romanie) par les Vénitiens, on le déposa, et sa place fut donnée à Fazli-Pacha, gendre du Sultan. Le nouveau kapoudan-pacha arriva en Candie le 28 cha'ban 1057 (28 septembre 1647), après un long combat avec la flotte chrétienne.

Pendant que ces événements se passaient en Crète, une armée de vingt mille hommes, sous les ordres d'Ali-Beï, gouverneur de Licca, attaquait les Vénitiens dans la Dalmatie : cette campagne en terre ferme n'eut pas un grand succès : les Ottomans perdirent les villes de Macarsca, d'Iacinizza, de Zemonico, de Polissane, d'Islam, de Succovar et quelques autres encore : ils s'emparèrent en revanche de Zara-Vecchia, de Vodizza, de Rasanza, de Torretta et de Novigrad; mais cette dernière place fut bientôt reprise par les Vénitiens.

Tandis que la guerre désolait la Crète et la Dalmatie, Sultan-Ibrahim s'abandonnait de plus en plus aux plaisirs du sérail, et se livrait à tous les caprices de son despotisme. Ayant été retardé plusieurs fois dans ses promenades par des chariots qui obstruaient la voie publique, il avait défendu au grand vézir Salih-Pacha de les laisser entrer dans Constantinople. Un jour que le Sultan se rendait au quartier de Daoud-Pacha, il fut encore une fois arrêté par un chariot, et, dans sa colère, il condamna à mort le malheureux ministre, sans même lui laisser le temps de prononcer un mot pour sa justification.

En mars 1648, la flotte vénitienne fut anéantie à Ipsara, dans l'Archipel, par une violente tempête. Le sèraskcr commença à dresser de nouvelles batteries et à ouvrir les tranchées devant Candie; mais ce fut encore inutilement, et les troupes ottomanes ne firent point de progrès dans l'île pendant toute cette année.

De nouvelles rébellions, occasionnées par la cruauté du Sultan, troublèrent encore l'empire : le fils de Salih-Pacha, Muhammed, gouverneur d'Erzroum, fut chargé par le nouveau grand vézir Ahmed-Pacha de réduire la garnison de Kars, qui s'était révoltée. Craignant que le premier ministre ne voulût l'envoyer à la mort, comme il l'avait déjà fait pour les frères de Salih-Pacha, Muhammed, au lieu de se rendre à Kars, se sauva dans Ak-Sèraï, où il s'entoura des anciens serviteurs de son père et de ses oncles, et de toutes les troupes qu'il put gagner à sa cause : il se réunit à Wardar-Ali-Pacha, gouverneur de Siwas (*Sebaste*), qui s'était aussi attiré la haine du grand vézir pour avoir refusé d'envoyer au harem d'Ibrahim la jeune Pèri-Khanum, fille de Marouk-Khan et fiancée à Ipchir-Pacha. Mais ce dernier, loin d'être reconnaissant envers Wardar-Ali-Pacha, le fit prendre par trahison et étrangler avec ses principaux officiers. Sultan-Ibrahim ordonna, en outre, que l'épouse du rebelle serait attachée à quatre pieux et déshonorée publiquement: mais, sur les représentations de ses ministres, il révoqua cette honteuse sentence.

Sultan-Ibrahim joignait à son goût pour la débauche, celui d'une prodigalité ruineuse et insensée : le grand vézir Ahmed-Pacha, dans l'espoir de devenir gendre de son souverain, avait

répudié sa femme : celle-ci entra dans le harem de S. H., qui donna Bibi-Sultane, sa plus jeune fille, en mariage au premier ministre. Dans les fêtes auxquelles cette double union donna lieu, le luxe le plus inouï fut déployé : on remarquait surtout deux palmes de noce aussi hautes que des minarets, et incrustées d'or et d'argent.

Un des caprices les plus coûteux de Sultan-Ibrahim fut la manie des fourrures qui s'empara de lui. Il voulut faire garnir de pelleteries tout l'intérieur du palais d'Ibrahim-Pacha, séjour de son esclave favorite Telli ; et, pour satisfaire à cette passion extravagante ; on fut obligé d'établir un nouvel impôt, qui s'appela *taxe de fourrure et d'ambre*, et tous les gouverneurs de l'empire furent obligés de fournir de grandes quantités de peaux.

Cédant sans doute à une fantaisie de ses femmes, un jour Sultan-Ibrahim fit tresser dans sa barbe des bagues ornées de pierres précieuses, et parut ainsi en public. Une autre fois, il envoya un cavalier qui parcourut la ville en faisant fermer toutes les boutiques, et même les portes de Constantinople ; mais à peine cette mesure était-elle exécutée, que des crieurs publics les firent rouvrir, sans que l'on pût savoir le motif de ces ordres bizarres.

Épuisant le trésor de l'État en futiles dépenses, le Sultan employa une somme considérable à la construction d'un bateau (*caïk*) enrichi de pierreries, et fit fabriquer des couronnes magnifiques pour deux de ses favorites.

Ce luxe effréné, ces caprices ruineux ou tyranniques, excitèrent un mécontentement général ; mais le Sultan ne tenait aucun compte des plaintes ni des avis : la Sultane-Validé lui ayant fait des représentations à ce sujet, fut exilée dans le jardin d'Iskender-Tchèlèbi. Cette conduite odieuse et imprudente faisait fermenter sourdement des levains de révolte : un nouvel acte de despotisme barbare vint bientôt faire éclater l'irritation populaire longtemps contenue : le 16 rèdjeb 1058 (6 août 1648), Baky-Beï, fils du grand vézir, fut fiancé avec une fille d'Ibrahim, âgée de huit ans ; des fêtes eurent lieu à cette occasion, et les principaux officiers des janissaires y furent invités par Ahmed-Pacha. Avertis à temps que cette invitation était un piége, et qu'ils devaient être assassinés pendant le festin, ils réussirent à se sauver, se réfugièrent dans la mosquée du centre (*orta-djami*), et convoquèrent leurs soldats, ainsi que les sipahis. On envoya le prédicateur de la mosquée vers le mufti, qui rassembla le corps des oulèmas et se rendit avec eux auprès des révoltés. Alors la déposition d'Ahmed-Pacha fut décidée, et sa place donnée au vieux Muhammed-Pacha : le nouveau grand vézir fut député vers le Sultan qui lui donna le sceau, et lui dit qu'il comptait sur son dévouement pour obtenir la délivrance d'Ahmed-Pacha ; mais les rebelles, à qui Muhammed-Pacha rapporta les paroles du Sultan, exigèrent impérieusement que l'ex-ministre leur fût livré. Tandis que Muhammed-Pacha répétait en tremblant à Ibrahim les volontés du peuple, le Sultan, qui lui attribuait ce soulèvement, saisit le vieillard par la barbe et s'oublia jusqu'à le frapper : le vieux ministre, saisi d'effroi, renvoya le sceau de l'empire au mufti, en le priant de faire accepter sa démission ; mais les agas des janissaires le rassurèrent et le reconduisirent à la mosquée. Les révoltés s'emparèrent alors des portes de la ville ; ils décidèrent de mettre à mort Ahmed-Pacha, de déposer Sultan-Ibrahim, et de le remplacer par un de ses fils. Le *khaznèdar* (trésorier) Moustapha, envoyé vers les rebelles pour les sommer, au nom du Sultan, de se disperser, ne put réussir, et fut chargé par eux de demander à Sa Hautesse la suppression de la vénalité des charges, l'éloignement des sultanes favorites, et la mort du grand vézir. Cependant ce dernier, redoutant la vengeance populaire, s'était d'abord retiré dans son harem, et ensuite, ne s'y croyant pas en sûreté, il avait gagné la demeure d'un de ses amis nommé Dèli-Burader. Mais un *muhzur* (huissier) ayant suivi ses pas, avertit le *muhurdar* (garde du sceau) et le

khaznèdar qui vinrent retrouver leur maître; Dèli-Burader nia de l'avoir reçu chez lui : Ahmed craignant d'être découvert se réfugia successivement chez deux personnes en qui il avait confiance; le second, Hadji-Behram, livra le malheureux fugitif à son rival Muhammed-Pacha. Celui-ci le reçut avec tous les dehors de l'amitié, et se leva pour l'embrasser : Ahmed-Pacha demanda la vie à Muhammed, qui tacha de le rassurer, et lui fit espérer que les troupes pourraient être apaisées avec de l'argent. Pendant ce temps, le nouveau vézir avait fait demander au mufti un fetwa qui décidât du sort du prisonnier. Ahmed, resté seul avec ses deux pages, vit bientôt paraître le kiahia de Muhammed-Pacha, Huçein-Aga, qui lui demanda la liste de ses richesses, et reçut sept mille sequins qu'Ahmed le pria d'offrir à son maître. A peine ce messager était-il sorti, qu'on vint chercher Ahmed-Pacha : conduit aux portes de la ville par le bourreau et son aide, l'ex-grand vézir fut étranglé, et son corps transporté sur l'Hippodrome (*), où bientôt les soldats vinrent aussi jeter les restes sanglants de Muslihud-din, grand juge de Roumilie, que sa vénalité et ses débauches avaient rendu l'horreur de l'armée. L'ancien juge de la Mecque, Bèïazi-Haçan-Efendi, fut envoyé auprès du Sultan pour l'engager à se montrer aux troupes, mais il ne put l'y décider. La Sultane-Validè, sur l'invitation des rebelles, se rendit à la mosquée, et chercha vainement à les dissuader du projet de déposer Ibrahim. Voyant enfin que la résolution des troupes était inébranlable, elle alla, à leur demande, chercher son petit-fils Muhammed, âgé seulement de sept ans, qui, reçu aux acclamations générales, fut salué empereur, le 18 rèdjeb 1058 (8 août 1648).

Le silihdar, le tchokadar et le bostandji-bachi, suivis des vézirs et des oulèmas, se rendirent alors auprès d'Ibrahim, et lui signifièrent sa déposition et l'élévation au trône de son fils Sultan-Muhammed. Ibrahim discuta longtemps avec eux, les accabla de reproches et de malédictions; enfin, voyant que la résistance était inutile, il se laissa conduire en prison, en s'écriant : « *Ceci m'était écrit sur le* « *front; c'est l'ordre d'Allah !* »

A peine dix jours s'étaient-ils écoulés depuis l'emprisonnement de Sultan-Ibrahim, que les sipahis murmurèrent d'être gouvernés par un enfant, et demandèrent la réinstallation de son père. Dans ces circonstances critiques, le mufti et les principaux dignitaires qui avaient renversé Ibrahim, craignant son retour au pouvoir, résolurent sa mort. Le 28 rèdjeb 1058 (18 août 1648), ils se rendirent au sérail avec le bourreau Kara-Ali. Tous les serviteurs du palais s'étaient enfuis, effrayés de la scène sanglante qui allait s'y passer. Le bourreau lui-même, tremblant de porter la main sur le padichâh, se jeta aux pieds du grand vézir, et le supplia en pleurant de le mettre à mort plutôt que de l'obliger à remplir son terrible office. Mais Muhammed-Pacha lui donna un coup de bâton sur la tête, en lui disant : « Viens, maudit ! » et il entra dans la prison avec le mufti, suivi de Kara-Ali et de son aide. Ibrahim, en les voyant, se leva avec effroi, et s'écria : « N'y a-t-il parmi ceux « qui ont mangé mon pain, personne « qui prenne pitié de moi et veuille me « protéger ?..... Ces cruels veulent me « tuer ! Grâce ! grâce ! Vois, Abdurra-« him ! ajouta-t-il en s'adressant au « mufti ; Youçouf-Pacha m'avait con-« seillé de te faire mourir comme un « traître..... Je ne t'ai point tué, et tu « veux me tuer maintenant ! Lis l'Écri-

(*) Lorsqu'on enleva de l'Hippodrome le corps d'Ahmed-Pacha, un janissaire eut la singulière idée de vendre la chair de l'ex-grand vézir, à raison de dix aspres le morceau. Suivant ce boucher, médecin d'une nouvelle espèce, ces lambeaux sanglants étaient un excellent remède contre les névralgies. Le peuple, instruit de la vertu curative que l'on attribuait au cadavre d'Ahmed-Pacha, accourut avec des couteaux, et se partagea ses restes. C'est cette circonstance bizarre qui a fait donner à Ahmed-Pacha le surnom de *hèzarparè* (déchiré en mille morceaux.)

« ture sainte, le Coran. la parole de « Dieu, qui condamne les cruels et les « injustes! » Mais toutes ses supplications furent inutiles; et tandis qu'il exhalait son désespoir en blasphèmes et en malédictions contre le peuple ottoman, les bourreaux le saisirent et serrèrent le funeste cordon : son corps fut ensuite lavé, et enseveli dans le turbè de Sultan-Moustapha.

Sultan-Ibrahim avait régné neuf ans et neuf mois lunaires. Ce monarque, d'une nullité déplorable sous le rapport de la capacité et de l'énergie, s'abandonnant à tous les excès de la débauche, passa, pour ainsi dire, sa vie au fond du harem. Pour ranimer la vigueur épuisée de son fils, la Sultane-Validè, accompagnée des vézirs, lui amenait chaque vendredi de jeunes et belles esclaves. Sous le règne de ce Sultan, leur prix s'éleva jusqu'à deux mille piastres, somme énorme pour le temps. L'abus immodéré de ces plaisirs, pour lesquels il paraissait peu fait, altéra sa santé, et le rendit hypocondriaque et sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie. Pour se fortifier les nerfs, il avait pris l'habitude de boire de l'ambre dissous dans du café très-chaud, ou de le respirer en parfum; aussi cette substance odorante se vendit à des prix exorbitants. Une nuit, Ibrahim ayant demandé de l'ambre, dont le harem se trouvait dépourvu dans ce moment, on envoya chercher à Galata un négociant anglais qui en avait un énorme morceau : réveillé brusquement au milieu de son sommeil par l'ordre de Sa Hautesse, le commerçant effraye se crut un instant la victime d'un caprice du despote, et ne se rassura qu'à la vue des treize mille piastres qui lui furent comptées pour sa précieuse marchandise.

Ce prince efféminé eut sept Sultanes-*Khassèkis* ou *intimes*, qui avaient chacune les revenus d'un sandjak, possédaient de plus des voitures et des barques enrichies de pierreries, et s'entouraient d'une cour nombreuse : outre les Sultanes-Khassèkis, il y avait encore les esclaves favorites, qui disposaient à leur gré des charges de l'État et des trésors de leur maître. Tout le temps qu'Ibrahim ne consacrait pas à ses femmes, il le passait au milieu des musiciens (*zurnadar, neïzen* et *tablzèn*), ou des bouffons et des baladins. Dans un accès d'enthousiasme, il conféra à l'un de ces derniers le titre d'aga des janissaires, et à un artificier qui avait représenté un combat naval, la dignité de kapoudan-pacha.

Dans cette cour voluptueuse, les plaisirs et les raffinements du luxe et de la mollesse étaient regardés comme l'affaire la plus importante : le juge de Brousse, Idris-Efendi, mettait tout son zèle à approvisionner le sérail d'une grande quantité de neige pour faire des sorbets, et allait lui-même la chercher sur le mont Olympe (*). S'y étant égaré un jour, on crut qu'il avait été enseveli sous quelque avalanche; et lorsqu'il reparut et rentra à Brousse, il trouva sa place occupée par un protégé de la blanchisseuse du harem.

Sous Ibrahim, l'empire ottoman, ébranlé par de fréquentes commotions intérieures, et appauvri par des prodigalités insensées, marchait avec rapidité vers sa décadence, lorsque la mort de ce prince vint arrêter les progrès du mal. D'ailleurs l'armée obéissait encore à l'impulsion donnée par le sévère Murad IV; et les triomphes qu'elle obtint au dehors servirent de contrepoids aux troubles occasionnés par les sanglants caprices et la honteuse dissolution d'un souverain indigne d'occuper le trône des Osmanlis.

CHAPITRE XX.

SULTAN-MUHAMMED-KHAN IV, FILS DE SULTAN-IBRAHIM-KHAN.

Le 26 rèdjeb 1058 (16 août 1648), le jeune Sultan Muhammed, richement

(*) C'est une des redevances de la province de Brousse (*le Khoudawendghiar*); et des transports journaliers à dos de mulet sont organisés pour faire arriver au sérail la quantité de glace et de neige qui est nécessaire à la consommation du palais impérial et des grands officiers de l'empire.

vêtu, et la tête couverte d'un *sélimi* (turban inventé par Sultan-Sèlim Ier) surmonté de plumes de héron que fixait une agrafe de diamants, se rendit à la mosquée d'Eïoub pour y ceindre le cimeterre. Le nouveau souverain, à peine âgé de sept ans, était monté sur un superbe cheval que le grand écuyer (*mir-akhor-ewwel*) (*) conduisait par la bride : à ses côtés s'avançait le grand vézir Soufi-Muhammed-Pacha; au lieu du riche kaftan et du turban à lames d'or, le ministre avait pris le modeste costume des derviches Mewlèwis. Après cette cérémonie publique, il fallut s'occuper de payer aux troupes le denier d'avénement. La pénurie du trésor, épuisé par les prodigalités de Sultan-Ibrahim, obligea de recourir à des mesures extraordinaires. Djindji-Khodja, qui, sous le règne précédent, avait amassé une immense fortune, fut sommé de contribuer au présent d'usage. Après avoir abandonné à regret ses trésors, Djindji subit une détention d'un mois, et partit ensuite pour le sandjak d'Ibrim en Nubie, dont il avait obtenu le commandement; mais, ayant laissé échapper des paroles imprudentes sur la spoliation dont il était victime, il fut mis à mort à Moukhalidj, où un accès de goutte le força de s'arrêter. Ce personnage, qui joua un grand rôle sous Sultan-Ibrahim, n'était d'abord qu'un simple *softa*, ou étudiant dans un mèdrèçè de Constantinople. Il s'appelait alors Molla-Huçeïn : adonné à la pratique des sciences occultes, il avait su s'attirer la confiance du peuple, et surtout celle des femmes : sa réputation parvint aux oreilles de la Sultane-Validé, mère d'Ibrahim, dans un moment où ce prince, épuisé de débauches, cherchait, par des moyens surnaturels, à retrouver des forces que toute la science des médecins ne pouvait lui rendre. Les heureux effets qu'Ibrahim crut ressentir des pratiques cabalistiques de Molla-Huçeïn firent la fortune de cet imposteur, qui, depuis, fut connu sous le nom de *Djindji-Khodja*, c'est-à-dire, le maître qui conjure les esprits malfaisants. Après avoir passé rapidement par les divers grades du corps des oulèmas, il parvint à la dignité de kazi-asker, et fut longtemps le premier officier du sérail et le favori de Sultan-Ibrahim.

Le commencement du règne de Sultan-Muhammed fut signalé par une révolte des itch-oghlans, ou pages de Galata-Sèraï. Elle fut provoquée par l'oubli volontaire des promotions d'usage à chaque nouveau règne, époque où un certain nombre d'itch-oghlans étaient élevés à diverses places, ou bien passaient dans les rangs des sipahis. Ces derniers, mécontents du grand vézir Soufi-Muhammed-Pacha, se joignirent aux pages révoltés; et l'on ne put parvenir à réprimer la rébellion qu'en armant les janissaires, qui firent un grand massacre des pages et des sipahis.

Tandis que la capitale était agitée par ces troubles, l'Asie Mineure devenait aussi le théâtre de la guerre civile. Ahmed-Pacha, gouverneur de l'Anatolie, après avoir battu le rebelle Haïder-Oghlou et son lieutenant Katirdji-Oghlou, tomba entre les mains du premier, qui le fit dépouiller et le renvoya avec mépris. Mais bientôt poursuivi et atteint par Katirdji-Oghlou moins clément que son chef, Ahmed-Pacha fut massacré. Muhammed-Pacha, qui le remplaça dans son gouvernement, chargea le mutècellim Haçan de venir à bout du rebelle. Attaqué à l'improviste, dans une vallée près de Sparta, Haïder-Oghlou fut blessé dans la mêlée, fait prisonnier et conduit à

(*) *Le grand écuyer* (mir-akhor-ewwel, ou buiuk-imrohor) est un des cinq officiers appelés *agas de l'étrier impérial* (rèkiab-aghalari), et qui portent le costume des oulèmas. *Le mir-akhor-ewwel* est le chef des écuyers et des équipages du Sultan; il a l'intendance des prairies domaniales, qui s'étendent, d'un côté, jusqu'à Andrinople, et de l'autre jusqu'à Brousse. Il fait payer une redevance aux personnes qui veulent y faire paître leurs chevaux. Il a sous ses ordres les écuyers, les palefreniers, les *voïnouks* ou valets de l'armée, les *korou-aghas* (forestiers), les selliers, muletiers et chameliers du palais.

Constantinople, où il fut pendu près de la porte appelée *Parmak-Kapouçi*. Son vainqueur Haçan fut nommé *turkmen-agaçi* (chef des hordes turcomanes de l'Anatolie), et reçut un kaftan d'honneur.

Le grand vézir Soufi-Muhammed, après voir triomphé de l'insurrection des itch-oghlans et des sipahis, devait tomber devant la coalition de la Sultane-Validè, de l'aga des janissaires Murad, et du silihdar Kara-Tchaouch. Une circonstance favorable se présenta bientôt pour mettre à exécution leur projet. Dèli-Huçeïn, qui assiégeait l'île de Crète, avait été forcé de lever le siége, à cause du manque de soldats et de munitions de guerre : une flotte fut envoyée à son secours; le kapoudan-pacha, qui la commandait, livra bataille à l'escadre vénitienne près de l'ancienne Phocée: abandonné par les vaisseaux que montaient les janissaires, dont la révolte éclata dès le commencement de l'action; privé de ses plus forts navires, qui étaient ancrés à Mételin, et en ayant perdu quelques autres, incendiés par l'ennemi, le kapoudan-pacha se retira à Rhodes, d'où il mit à la voile pour Candie. Les adversaires du grand vézir s'en prirent à lui du malheur arrivé à la flotte ottomane, et en profitèrent pour le perdre. Dans un conseil tenu au sérail, et présidé par le jeune Sultan assisté de son aïeule, Soufi-Muhammed-Pacha, réprimandé de la bouche même du souverain, enfant de sept ans qui répétait la leçon que la Sultane-Validè lui avait apprise, se vit destitué, et remplacé, séance tenante, par son ennemi Kara-Murad, aga des janissaires. Soufi-Muhammed-Pacha, relégué à Malghara, fut étranglé peu de temps après son arrivée au lieu de son exil. Ce ministre laissa la réputation d'un homme dur, vindicatif, avide de richesses, et qui cachait ses vices sous les dehors de la piété.

Des ambassadeurs de diverses puissances d'Europe et d'Asie vinrent, dans la seconde année du règne de Sultan-Muhammed, lui porter les félicitations de leurs souverains et renouveler les traités de paix. Le prince des Uzbeks et le Châh de Perse envoyèrent de riches présents. Le fils de Rakoczy fut confirmé dans la souveraineté de la Transylvanie; et la Porte s'engagea à le défendre contre les incursions de ses voisins.

Le 1er juin 1649, la trêve de Sitvatorok fut renouvelée avec l'Autriche pour vingt-deux années : l'interprète impérial s'efforça vainement de faire supprimer le tutoiement dans la lettre de ratification du Sultan, adressée à l'empereur Ferdinand III.

L'avénement de Sultan-Muhammed fut notifié à la Russie, à la Pologne et à l'Espagne; et, malgré les efforts de l'ambassadeur français relativement à cette dernière puissance, le tchaouch Ahmed fut accrédité auprès de la cour de Madrid.

Une nouvelle révolte dans l'Asie Mineure vint encore troubler la tranquillité publique : Gurdji-Nèbi, chef de l'insurrection, se réunit au rebelle Katirdji-Oghlou, et marcha sur Constantinople. Les sipahis et les janissaires furent dirigés conjointement du côté de Nicomédie, où les mutins avaient déjà leurs avant-postes. Ceux-ci accueillirent amicalement les janissaires, burent le café avec eux, et leur dirent qu'ils ne leur en voulaient pas, et ne demandaient autre chose que la destitution du mufti. Le grand vèzir, qui s'était rendu à Scutari avec dix mille hommes, écouta les propositions d'arrangement que lui fit faire Gurdji-Nèbi; et il était sur le point d'entrer en accommodement avec lui, lorsque la désertion du beï de Brousse, qui passa du côté des rebelles avec tous ses soldats, vint forcer Kara-Murad au combat. Il eut lieu le 26 djemazi-ul-oukhra 1059 (7 juillet 1649), et se termina à l'avantage des factieux. Mais la désunion s'étant bientôt glissée entre eux, les chefs se séparèrent; Gurdji-Nèbi fut défait par Ishak, beï de Kyr-Chèhri, qui envoya au Sultan la tête du rebelle, et reçut, en récompense, le gouvernement de Karamanie.

En Crète, la mort du kapoudan-pacha Ahmed, et une révolte des troupes

avaient arrêté les opérations du siége de Candie : les soldats refusaient de se battre tant qu'on ne leur enverrait pas des mineurs et des armuriers. Pour surmonter cette difficulté, les capitaines des navires de guerre offrirent au sèrasker Huçeïn-Pacha leurs pionniers, leurs *lewends* (soldats de marine) et leurs matelots; et le siége recommença le 21 cha'ban 1059 (30 août 1649). Il dura deux mois : au bout de ce temps, un khatti-chèrif, sollicité par les envieux du sèrasker Huçeïn, ayant autorisé quinze cents janissaires à quitter le camp, les autres troupes refusèrent de rester davantage; et le sèrasker fut obligé d'abandonner l'attaque de Candie et de prendre ses quartiers d'hiver.

Vers la fin de 1649, le jeune Sultan et ses trois frères furent circoncis. Par un dérangement de l'appareil, le Sultan ayant éprouvé une perte de sang qui le fit évanouir, le kyzlar-agaçi Ibrahim, que l'on voulut rendre responsable de cet accident, fut exilé en Égypte.

Les rebelles Boïouni-Yarali-Muhammed, ex-gouverneur d'Anatolie, et Katirdji-Oghlou, ancien compagnon d'armes du fameux Haïder, furent graciés tous les deux. En présentant le dernier au Sultan, le grand vézir s'exprima en ces termes : « Ceci est le « sanglier (*khynzir*) (*), nommé Ka- « tirdji-Oghlou, qui vient se traîner à « vos pieds dans la poussière pour de- « mander sa grâce. »

Peu de temps après que le calme eut été rétabli dans Constantinople, le grand vézir Kara-Murad se résigna à remettre volontairement le sceau de l'empire entre les mains du Sultan : cette mesure lui fut dictée par la conviction où il était qu'il ne pourrait résister aux intrigues de son ennemi le koulkiahïa (lieutenant général des janissaires), qui était soutenu par la jeune Sultane-Validè. Kara-Murad fut nommé gouverneur de Bude, et Mèlek-Ahmed-Pacha obtint le grand vézirat.

Cependant la guerre contre Venise continuait en Crète et en Dalmatie. Deux forts furent construits devant Candie. Le général vénitien réussit à s'emparer de San-Todero; et la flotte de la république établit un blocus rigoureux à l'embouchure des Dardanelles, où le kapoudan-pacha, sorti de Constantinople en mai, fut forcé de s'arrêter. Vers la fin d'août 1650 (ramazan 1060), les Ottomans remportèrent un avantage signalé sous les murs du château d'Istina en Dalmatie.

Dans le mois de djemazi'ul-oula 1061 (mai 1651), le mufti Bèhaïi-Efendi, homme d'un caractère très-emporté, fut déposé. Nous ne parlerions pas de cette disgrâce, peu intéressante comme fait isolé, si elle n'avait eu quelque influence sur les affaires politiques. Bèhaïi s'était attiré la haine de tous ceux qui, sous le nom d'orthodoxes (*sunnis*), blâmaient les danses et les chants des derviches, comme contraires à la pureté de l'islamisme. Le mufti, protecteur des ordres des Mewlèwis et des Khalwètis, dont les exercices religieux se faisaient en dansant au son des flûtes, avait en outre déclaré légitime l'usage de la pipe et du café : c'en était assez pour soulever contre lui les rigides disciples du cheikh Oustouwani : ils mirent donc tout en œuvre pour déterminer la chute de leur ennemi; ils dressèrent une liste de toutes les nominations illégales faites par le mufti aux places de muderris et de juges, et la firent présenter à la Sultane-Validè : mais cette princesse refusa de sacrifier Bèhaïi à ses adversaires. La conduite imprudente du mufti envers l'ambassadeur anglais, que Bèhaïi retint prisonnier, après avoir eu une vive altercation avec lui, provoqua de la part des agas des janissaires une nouvelle démarche auprès de la Sultane-

(*) Cette épithète de mépris est trop fréquemment dans la bouche des Osmanlis, qui l'appliquent à leurs ennemis vainqueurs ou vaincus. Il en est de même d'une foule d'autres expressions grossières que les écrivains nationaux ne se font pas scrupule de répéter, et qui nous semblent indignes de la gravité de l'histoire et des personnages élevés qui ont pu s'en servir.

Validè pour obtenir la déposition du mufti. Cette seconde tentative n'ayant pas mieux réussi que la première, les janissaires, qui s'étaient rassemblés dans le palais d'Ibrahim sur l'Hippodrome, déclarèrent qu'ils ne se sépareraient que lorsqu'on aurait fait droit à leur demande. Cette démonstration énergique des troupes put seule décider le conseil du Sultan à céder. Le grand-juge Kara-Tchèlèbi-Zadè-Aziz-Efendi fut revêtu de la dignité de mufti, et Bèhaïi fut exilé à Lamsaki (*Lampsaque*).

Quatre mois plus tard, le grand vézir Mèlek-Ahmed, dont les mesures financières excitaient le plus grand mécontentement, dut se retirer devant une émeute de tous les corps de métiers, qui ne voulurent pas accepter la monnaie altérée que ce ministre avait fait frapper. Siawouch-Pacha lui succéda.

Cependant une révolution plus importante se préparait. Jalouse de l'autorité que la jeune Validè Tarkhan-Sultane, mère de Muhammed, cherchait à s'arroger pendant la minorité de son fils, la vieille Sultane-Validè-Keuçem excita secrètement les janissaires à demander la tête du kapou-agaçi Khadim-Suleïman, et de quelques autres dignitaires, partisans de sa rivale. Divers historiens assurent même que pour ruiner entièrement le pouvoir de Tarkhan-Sultane, elle forma le projet d'empoisonner Sultan-Muhammed, et de donner le trône à Suleïman, son frère cadet, dont la mère, d'un caractère faible, n'était pas capable de disputer la domination à la vieille sultane. Les janissaires révoltés demandèrent le bannissement en Égypte des trois conseillers de la sultane mère. Cent vingt *zuluſli-baltadjis* (*) dévoués à Khadim-Suleiman-Aga, se joignirent aux pages du sérail, et commencèrent par massacrer le *khass-oda-bachi* (*), qui était partisan de la Sultane-Keuçem. Ils envahirent ensuite, conduits par Khadim-Suleïman-Aga, la demeure de cette princesse, qui crut d'abord que c'étaient les janissaires : elle reconnut bientôt son erreur, et s'enfuit dans la pièce la plus reculée de ses appartements, où elle se cacha au fond d'une armoire. Elle en fut bientôt arrachée ; et, après avoir essayé inutilement de se débarrasser de ses persécuteurs en répandant l'or et les bijoux devant eux, elle fut étranglée avec les cordons d'un rideau. Son corps fut déposé dans la mosquée de Sultan-Ahmed.

Keuçem-Sultane était une femme remarquable par son caractère ferme, ses grandes qualités et l'étendue de ses facultés intellectuelles : elle exerça la plus haute influence sur l'État pendant les règnes de quatre empereurs, Sultan-Ahmed, dont elle eut plusieurs enfants, de ses fils Murad IV et Ibrahim, et de son petit-fils Muhammed IV. Tous les historiens sont unanimes dans les éloges qu'ils prodiguent à Keuçem-

(*) Les *zuluſli-baltadjis* étaient des gardes du sérail attachés au service des officiers de la chambre (*khass-odalis*), et subordonnés au silihdar-aga, *porte-glaive*. Ils avaient le même uniforme que les baltadjis : seulement leur bonnet de feutre fauve (*kulah*) était moins pointu, et il s'en échappait deux tresses de laine qui leur pendaient sur les joues ; c'est de ces tresses, appelés *zulf*, (mot arabe qui signifie *boucle de cheveux*) que dérive le nom de *zuluſli-baltadjis*. Ils étaient commandés par dix officiers : le kiahïa, ou chef de la compagnie ; trois *eskiler*, c'est-à-dire, *anciens* ; et six *couchdjis*, dont l'emploi consistait à faire les messages du Sultan et du *silihdar-aga*.

(*) Le *khass-oda-bachi* est, après le *kapou-agaçi*, le principal officier des *ak-agalar* ou eunuques blancs. Il est le dépositaire de l'un des trois cachets impériaux montés en bague, qui servent à sceller les fioles remplies d'eau bénite par l'immersion d'un bout du manteau de Mahomet, que le Sultan fait distribuer, le 15 du mois de ramazan, aux grands de sa cour. Le khass-oda-bachi était encore chargé de revêtir du kaftan les personnes honorées de cette distinction. Lorsque le Sultan se faisait raser la tête, les officiers de service se rangeaient devant lui, les mains croisées sur la ceinture ; et le khass-oda-bachi, la main droite appuyée sur un bâton à lames d'or et d'argent, se plaçait à quelques pas du sopha impérial.

Sultane; ils ne cessent de louer ses bienfaits et le noble usage qu'elle fit de son pouvoir. Elle employait la plus grande partie de ses revenus à secourir l'infortune et à fonder des établissements de piété ou d'utilité publique, tels que le grand-khan, appelé khan de la Sultane-Validè; à Scutari, la mosquée qui porte le nom de cette princesse; à Constantinople, une autre mosquée qu'elle ne put achever; et enfin, en Égypte, l'aqueduc qui conduit l'eau du Nil dans le cloître des dervíches khalwètis. Elle était si charitable qu'elle allait porter elle-même ses dons jusque dans les prisons et les hôpitaux. A la plus grande fermeté dans les affaires publiques, elle unissait, dans son intimité, une douceur de caractère qui la faisait adorer de ses serviteurs: elle donnait la liberté aux femmes, ses esclaves, dont elle était contente, et les mariait ordinairement à des officiers du sérail; elle dotait même de pauvres filles qui n'étaient pas à son service; enfin sa bonté s'étendait jusque sur ses pages, auxquels elle imposait un service moins sévère et moins rigoureux qu'auparavant. D'après tous ces détails, affirmés par les historiens orientaux, et qui peignent l'âme grande et généreuse de cette princesse, on peut à la rigueur admettre que, pour ruiner le crédit de la jeune Sultane-Validè, elle excita secrètement les janissaires à demander la tête des partisans de sa rivale; mais on répugne à croire qu'elle ait poussé l'amour de la domination jusqu'à projeter l'empoisonnement de son petit-fils Sultan-Muhammed.

Après la mort de Keuçem-Sultane, le grand vézir Siawouch se rendit au sérail, et prit toutes les mesures nécessaires pour la défense du palais. Le bostandji-bachi et le kirèdjdji-bachi (*), créatures de la vieille Sultane-Validè, furent mis à mort: l'étendard du prophète fut déployé, et les itch-oghlans, les bostandjis, les baltadjis, entourèrent, l'épée à la main, le trône sur lequel Sultan-Muhammed vint s'asseoir.

Cependant la révolte n'était point encore apaisée. Le mufti et une partie des oulémas s'étaient réunis aux janissaires rebelles qui occupaient Orta-Djami, et demandaient l'expiation du meurtre de la Sultane-Validè; mais le plus grand nombre des légistes étaient accourus au sérail et avaient fait nommer Abou-Saïd à la dignité de mufti, en remplacement de Behaïi. Sur l'ordre du Sultan, les muezzins, du haut des minarets, rallient le peuple autour du drapeau de Mahomet: à leur appel, les janissaires des vieilles casernes abandonnent la cause de leurs frères d'armes, et sont suivis par les djèbèdjis et les sipahis. Enfin un khati-chérif, qui ordonnait au reste des rebelles de se présenter au divan, vint porter le dernier coup aux chefs de la révolte, en les laissant presque seuls dans Orta-Djami, d'où les oulémas et les janissaires s'échappaient pour se rendre au sérail. Le koul-kiahïa et les agas se voyant entièrement abandonnés, offrirent par écrit leur soumission qui fut acceptée. Ce premier, ainsi que deux autres chefs, principaux auteurs de la révolte, furent nommés au gouvernement de Temeswar, de Bosnie et de Brousse; mais, soupçonnant avec raison que leur nomination n'était qu'une proscription déguisée, ils cherchèrent à sauver leur vie, l'un d'eux en se cachant, et les autres en partant sur le champ pour le lieu de leur exil; mais ils ne purent échapper au sort qu'ils avaient prévu, et ils périrent tous les trois peu de temps après. Le mufti dépossédé, Bèhaïi-Efendi, fut relégué à Chio pour le reste de ses jours. Il y eut encore quelques autres destitutions et des bannissements qui achevèrent de réprimer la sédition. Jamais peut-être une révolte aussi grave n'avait fait couler si peu de sang; mais l'impression que ces scènes de désordre, et surtout le meurtre de son aïeule, pro-

(*) Le *kiredjdji-bachi* (l'intendant des chaufourniers) appartenait au corps des *khassèkis*. Cet officier avait la ferme très-lucrative de la chaux (*kiredj*); il était encore soumis naguère à payer une forte redevance au bostandji-bachi.

duisirent sur le jeune Sultan, ne s'effaça jamais de son esprit, et lui inspira, pour toute sa vie, une grande crainte des janissaires.

Après la fin tragique de Keuçem-Sultane, l'eunuque Suleïman-Aga, principal artisan de cette catastrophe, fut nommé kyzlar-agaçi, et exerça dès lors une telle influence sur les affaires du palais, que le grand vézir Siawouch-Pacha ayant voulu secouer le joug de ce honteux esclavage, fut destitué et envoyé en exil à Malghara, après avoir vu confisquer tous ses biens. Sa place fut donnée à l'octogénaire Gurdji-Muhammed-Pacha (*), vieillard incapable, que le kyzlar-agaçi espérait mener à son gré. Le nouveau ministre commença par chasser de la capitale tous ceux dont le mérite lui faisait ombrage, et entre autres le vézir Kupruli-Muhammed, qui avait été désigné à la Sultane-Validé comme le plus apte à remplacer Siawouch-Pacha.

Des relations diplomatiques eurent lieu, pendant le ministère de Gurdji-Muhammed-Pacha, avec l'Autriche, l'Espagne et Venise. Après la délivrance et le départ du baile, l'ambassadeur français, M. de la Haye, continua les négociations que ce premier avait entamées pour rétablir la paix entre la république et la Porte. Plus tard (en 1653), ce même ambassadeur demanda au divan un passe-port pour l'envoyé extraordinaire Capello, que Venise accréditait auprès du Sultan; mais, comme ce plénipotentiaire n'était pas chargé de faire officiellement la cession de Candie, il fut retenu à Andrinople, et traité comme un prisonnier.

Dans l'Asie Mineure, à la suite de sa destitution imméritée, le voïvode des Turcomans d'Anatolie, Abaza-Haçan, le vainqueur de l'ancien rebelle Haïder-Oghlou, avait lui-même levé l'étendard de la révolte. N'ayant pu obtenir justice du divan, Abaza-Haçan prit les armes, pilla des convois de chevaux et de chameaux, et coupa le nez et les oreilles aux janissaires qui tombèrent entre ses mains. On envoya contre lui Dèli-Haçan-Benli, qui vit tous ses soldats passer dans le camp des rebelles. Ipchir-Pacha, nommé pour remplacer Dèli-Haçan, ménagea tellement Abaza, pour qui il conservait de l'amitié, que le grand vézir lui retira le commandement des troupes, et le confia au gouverneur de Karamanie, Katirdji-Oghlou, ancien chef de rebelles. Battu par Abaza, le nouveau sèrasker se retira à Konia. Dans ces circonstances, Ipchir se réunit à son ami Abaza: ces deux chefs soumirent Angora, appelèrent sous leurs drapeaux les habitants d'Eski-Chèhir et des environs, et demandèrent par écrit au Sultan les têtes de huit grands dignitaires qu'ils haïssaient. Enfin le Sultan leur ayant fait faire des propositions avantageuses, Ipchir et Abaza se soumirent: celui-ci fut confirmé dans la charge de voïvode des Turcomans, et le premier fut nommé gouverneur d'Alep.

Le 12 rèdjeb 1062 (19 juin 1652), le vieux et inhabile grand vézir Gurdji-Muhammed-Pacha fut destitué, et remplacé par Tarkhoundji-Ahmed-Pacha, à qui Sultan-Muhammed, en remettant le sceau, adressa cette leçon sévère: « Fais attention que tous les ministres « ne sont pas quittes de leurs fautes « par la destitution; si tu administres « mal, je te ferai couper la tête. » Le nouveau vézir accepta, à condition qu'il gouvernerait sans entraves, ce qui lui fut garanti par le Grand Seigneur. Dès son installation, Ahmed-Pacha mit la plus grande rigueur à rétablir l'ordre dans l'empire et dans les finances, et à secouer le joug des favoris. Aussi le kyzlar-agaçi Suleïman, voyant que le temps de sa puissance était passé, n'aspira plus qu'à se retirer en Égypte (*), où quelques paroles de dépit le firent bientôt exiler.

(*) Gurdji-Muhammed-Pacha avait déjà occupé le grand vézirat en 1031 (1621), sous Sultan-Moustapha Ier.

(*) C'est en Égypte que se retiraient toujours les kyzlar-agaçis déposés, quand ils ne périssaient pas avant d'atteindre cette terre d'exil, victimes de leurs propres fautes ou des intrigues de leurs ennemis.

Au commencement de l'année 1653 (1063), un tremblement de terre, qui dura quarante jours environ, renversa un grand nombre d'édifices dans diverses villes de l'Asie Mineure; et le sol vomit des sources d'une eau entièrement noire, phénomène qui fut attribué par les superstitieux musulmans aux crimes des habitants de cette contrée.

Après neuf mois d'une administration sévère, qui lui attira l'inimitié de tous les courtisans, le grand vézir Tarkhoundji-Ahmed-Pacha succomba sous leur haine : il fut étranglé le 20 rèbi'ul-akhir 1063 (20 mars 1653), et son cadavre fut jeté devant la porte du sérail (Demir-kapouçi). Son successeur, le kapoudan-pacha Derwich-Muhammed, débuta dans la carrière administrative par de sanglantes exécutions et d'odieuses mesures fiscales.

Vers cette époque, un cheïkh nommé Satchli-Mahmoud (*), qui avait osé se livrer dans Constantinople à des déclamations publiques contre l'influence de la Sultane-Validè, fut d'abord enfermé dans l'hôpital de fous de la mosquée Suleïmaniïè, et, plus tard, exilé loin de la capitale.

Cette même année, Sultan-Muhammed fit renfermer son frère Suleïman dans l'appartement *du jardin au buis* (Tchimchir-baghtchèçi), où ce prince fut retenu en captivité, suivant l'usage établi depuis le règne de Sultan-Muhammed III.

Au mois de février 1653, Seïd-Hadji-Muhammed, ambassadeur de Châh-Djihân, empereur des Indes, arriva à Constantinople : en retour des riches présents qu'il apportait, Sultan-Muhammed lui fit remettre, pour son souverain, un superbe cheval dont la selle et les brides valaient des sommes considérables, vingt esclaves d'une rare beauté, un poignard garni d'émeraudes, et une lettre. Onze mois plus tard, on vit paraître l'ambassadeur polonais, Nicolas de Grzymata Bieganowski; et, trois semaines après, des députés cosaques vinrent réclamer la protection du Sultan, en lui offrant de payer annuellement un tribut de quarante mille ducats, lorsqu'il leur aurait cédé la Podolie, et que la paix serait rétablie avec la Pologne.

Le 25 djemazi-ul-oukhra 1064 (13 mai 1654), le kapoudan-pacha Murad remporta sur la flotte vénitienne une victoire qui coûta aux Ottomans cinq cents hommes; mais l'escadre de la république en perdit trois mille, et eut quatre vaisseaux brûlés ou coulés à fond. Après avoir reçu de Constantinople des munitions et de nouvelles troupes, Murad-Pacha ravagea pendant quarante-huit heures l'île de Tine, et fit voile ensuite pour Milo, où s'étaient réfugiés les vaincus. Leur flotte sortit du port dans la nuit, passa le lendemain matin à portée de canon de l'escadre ottomane, et se retira sans obstacles, après avoir échangé quelques boulets avec l'ennemi. Le kapoudan-pacha parcourut tout l'Archipel, rentra ensuite à Constantinople, et offrit cinq cents prisonniers au Sultan, qui lui fit don de trois habits d'honneur, et confirma tous ses officiers dans leurs grades pour l'année suivante.

En juillet 1654, mourut Islam-Gheraï, khan de Crimée : il eut pour successeur son frère Muhammed-Khan, que le Sultan rappela de Rhodes, où il s'était retiré.

Cette même année, les destitutions d'Imam-Zadè, juge de Roumilie, et de Mèmek-Zadè, juge d'Anatolie, furent provoquées par leur ennemi le mewkoufatdji Kara-Abdullah-Efendi; la manière adroite dont il s'y prit mérite d'être rapportée; cette anecdote donnera d'ailleurs une idée du caractère original et caustique des Ottomans.

Un jour de divan, Kara-Abdullah-Efendi demanda la parole, et commença un discours dans lequel il prodiguait à Imam-Zadè les éloges les plus exagérés. Ce langage étonna d'autant plus, que la haine du mewkoufatdji pour le grand juge de Roumilie n'était un mystère pour personne. Aussi le grand vézir l'interrompit-il

(*) *Satchli*, le chevelu.

bientôt en lui demandant le motif de ce panégyrique : « Gracieux seigneur, « répondit Abdullah-Efendi, un de mes « esclaves avait une fièvre intermittente « que ni remèdes ni talismans ne pou- « vaient guérir; enfin j'invoquai contre « la fièvre tous les péchés du grand « juge d'Anatolie, et la fièvre quitta aus- « sitôt le jeune enfant. » A ces mots, un rire bruyant éclata dans l'assemblée : « Mais pourquoi, reprit le mi- « nistre, n'as-tu pas songé pour cette « conjuration au grand juge de Rou- « milie? Gracieux seigneur, reprit « Abdullah, je n'emploie pas celui-là « pour si peu; je le réserve pour un « cas de peste. » Cette réplique redoubla l'hilarité générale; et Derwich-Muhammed destitua les deux grands juges que Kara Abdullah venait de livrer à la risée publique.

En octobre 1654 (zil-ka'dè 1064), le grand vézir fut frappé d'une attaque d'apoplexie, ce qui nécessita son remplacement. Ipchir-Pacha, gouverneur d'Alep, fut placé à la tête des affaires. Lorsque le grand écuyer lui apporta le sceau de l'empire, le nouveau ministre refusa de partir sur-le-champ pour Constantinople, et écrivit au Sultan qu'il ne s'y rendrait que lorsqu'il aurait réprimé les troubles qui désolaient la Syrie, l'Égypte et l'Anatolie. Cette détermination du grand vézir fit repentir le Grand Seigneur de son choix, et excita un mécontentement général. Ipchir-Pacha ne s'en effraya point, et ne rentra dans la capitale que lorsqu'il crut que sa présence n'était plus nécessaire dans les provinces. Sultan-Muhammed, influencé par les ennemis d'Ipchir-Pacha, fut sur le point de lui ôter le sceau pour le punir de sa désobéissance; mais il n'en fit rien, d'après le conseil du kapoudan-pacha Murad. Les premiers actes de l'administration du grand vézir lui firent de nombreux ennemis : le kapoudan-pacha lui-même, qui avait récemment parlé en faveur du ministre, organisa en secret une sédition de janissaires, et, par ce moyen, obtint du Sultan la destitution et la mort d'Ipchir-Pacha, auquel il succéda. Mais, à peine eut-il gardé trois mois le pouvoir, qu'il résigna le poste périlleux où, à son tour, il était en danger de perdre la vie. Suleïman-Pacha, un des vézirs de la Coupole (*koubbè-vèziri*), fut alors nommé premier ministre. Le commencement de son administration fut signalé par des troubles assez graves en Asie et en Afrique. Bientôt de nouveaux embarras, causés par la pénurie du trésor et l'altération des monnaies, déterminèrent Suleïman-Pacha à donner sa démission. La Sultane-Validè envoya le sceau au sèrasker Huçeïn, qui était occupé depuis dix ans dans l'île de Candie à lutter contre les forces des Vénitiens.

Cependant les troupes, qui depuis longtemps murmuraient du retard apporté au payement de leur solde, finirent par se soulever. Les janissaires et les sipahis se rendirent sur l'hippodrome, ce théâtre de toutes leurs émeutes, et réclamèrent à grand bruit un *divan à pied* (*). Le Sultan crut les apaiser en faisant quelques changements parmi leurs officiers : il envoya ensuite successivement vers les rebelles le nichandji, le vézir Taoukdji-Bachi et le grand juge Boulewi, qui ne purent réussir à les calmer. Le troisième jour, le mewkoufatdji Kara-Abdullah-Efendi s'offrit pour négocier avec les mutins, et fut massacré par les sipahis. Sultan-Muhammed se décida alors à convoquer un divan à pied près de l'Alaï-Kiochky. Le prince était placé derrière une fenêtre grillée, d'où il assistait ordinairement aux fêtes publiques; mais la foule ayant demandé que la fenêtre fût ouverte, Sultan-Muhammed condescendit à ce désir et se

(*) Les grands conseils, connus sous le nom d'*Aïak-diwani* (divan à pied), parce que tout le monde se tenait debout, comme autrefois chez les Grecs et les Romains, et plus récemment dans les diètes polonaises, ne se réunissaient que pour des circonstances extraordinaires; c'est dans une assemblée de ce genre, à laquelle Sultan Mahmoud II avait convoqué tout ce qui était fidèle et bon musulman, que de nos jours a été consommé l'anéantissement des janissaires.

montra aux soldats : il avait près de lui le mufti, le kaïm-mèkam, le kyzlar-agaçi et le kapou-agaçi (les chefs des eunuques noirs et blancs). On exigea que ces dignitaires se retirassent : les deux premiers s'éloignèrent, mais les autres restèrent accroupis derrière la fenêtre et près du Sultan, pour lui dicter ses réponses. Une liste de proscription fut envoyée au Grand Seigneur, au moyen d'un cordon qu'il fit descendre du kiosque ; et lorsque le kaïm-mèkam vint dire, au nom du padichâh, que les personnes désignées *seraient* bannies, les révoltés lui crièrent : « Nous ne voulons plus de toi ! » Le jeune Sultan, dans son effroi, ordonna la mort des deux chefs des eunuques : ils furent immédiatement étranglés, et leurs cadavres jetés à la foule, qui les pendit, avec six autres hauts fonctionnaires, au platane de l'hippodrome (*). Cette insurrection coûta aussi la vie à la favorite Mèlèkè, à son époux Cha'ban-Khalifè, au tchaouch-bachi (*grand maréchal de la cour*), et à l'inspecteur des douanes, qui avait altéré la monnaie.

Moustapha-Pacha, auteur des derniers troubles, fut nommé grand vézir, et déposé quatre heures après, sur les représentations des janissaires et des sipahis : le second vézir Siawouch-Pacha le remplaça. Ce qu'il y a d'assez étrange dans ces événements, et ce qu'il faut attribuer sans doute au désordre qui régnait à la cour, c'est que, au moment de la démission de Suleïman-Pacha, le sceau de l'empire avait été envoyé par la Sultane-Validè au sèrasker Huçeïn, comme nous l'avons dit plus haut, et que cette nomination resta sans résultat.

La révolte ne fut apaisée que le 12 djemazi'ul-oula 1066 (8 mars 1656), lorsqu'on eut promis aux rebelles de faire mourir les victimes désignées par eux. L'exécution de cette promesse entraîna un bouleversement général dans l'administration. Un mois après son installation, le nouveau grand vézir Siawouch mourut d'une attaque de goutte, et le jour même où le defterdar Muhammed-Pacha périt par son ordre. Le sceau fut envoyé à Muhammed-Pacha, gouverneur de Syrie, surnommé *Boïni-egri* (*). Comme les factieux réunis sous le nom de *at-meïdâni-aghalari* (seigneurs de l'Hippodrome), voulaient encore imposer leurs caprices au Sultan, le kaïm-mèkam Youçouf-Pacha, aidé du mufti, du defterdar et du reis-efendi, parvint à s'emparer par ruse des quatre principaux chefs de la rébellion. Leur supplice, en effrayant leurs partisans, assura enfin la tranquillité de la capitale. Ceci se passa le 14 redjèb (8 mai).

Dans le courant de ce même mois, l'ambassadeur indien Kaïm-Beg fut reçu en audience par le Sultan, qui, sur sa requête, consentit à envoyer à Ahmed-Abad un architecte, pour construire le dôme de Nour-Mahal. Kaïm-Beg fut moins heureux dans ses autres demandes, et sollicita inutilement l'envoi de troupes ottomanes pour reconquérir Kandahar sur les Persans, et la concession d'un édifice à la Mecque, destiné à recevoir les pèlerins indiens. Cependant, malgré ces refus, Sultan-Muhammed députa au Châh des Indes Ma'anzadè-Huçeïn, fils du célèbre prince druse Fakhruddin (voyez plus haut, page 231). A la même époque, des envoyés cosaques et polonais arrivèrent à Constantinople, et tâchèrent d'engager le Sultan dans une guerre contre la Suède, qui, de son côté, excita Rakoczy à faire des excursions sur le territoire polonais.

(*) Ce platane joue un grand rôle dans l'histoire des révolutions ottomanes. Ses branches, qui, sous Muhammed IV, servirent de gibet aux victimes du despotisme des troupes, ombragèrent, sous Mahmoud II, les têtes des rebelles, lors du coup d'État dont fut frappé le terrible corps des janissaires au mois de juin 1826. La destruction de ces prétoriens avait été souvent tentée par les prédécesseurs du Sultan régnant ; et ces tentatives ont coûté l'empire et la vie à cinq d'entre eux.

(*) *Boïni-egri*, au cou penché ou de travers, surnom donné à ce pacha, à cause des blessures qui lui faisaient porter la tête de côté.

Le 14 ramazan 1066 (6 juillet 1656), l'amiral vénitien Mocenigo remporta, devant le détroit des Dardanelles, une victoire complète sur le kapoudan-pacha Ken'an : celui-ci parvint à se sauver avec quatorze galères, mais il perdit soixante-dix vaisseaux et trois cent soixante hommes. L'escadre victorieuse s'empara ensuite des îles de Ténédos, de Samothrace et de Lemnos. Ces désastres, dont la nouvelle arriva à Constantinople vers l'époque où le nouveau grand vézir Muhammed-Pacha entrait en fonctions, servirent de prétexte aux ennemis du premier ministre pour solliciter sa déposition. Le mufti Maç'oud-Efendi conçut l'audacieux projet de détrôner Sultan-Muhammed. Mais, pour arriver à ce but, il fallait auparavant écarter le grand vézir. Ce dernier, ayant découvert ce complot, le dénonça à la Sultane-Validè, qui fit exiler Maç'oud à Diarbèkir. Accusé de retarder son départ et d'enrôler des segbans, le mufti fut cerné dans sa demeure, et périt après avoir défendu sa vie avec courage. L'ex-kaïmmèkam Haïder-Aga-Zadè, le kiahïa-beï Kara-Tchèlèbi-Zadè-Muhammed, et le kiahïa de la Sultane, mère de Suleïman, complices du mufti, furent étranglés. Le koul-kiahïa (*) Kètchèdji-Oghlou, aussi coupable qu'eux, en fut quitte pour le bannissement dans sa terre de Moukhalid, grâce à l'intervention auprès de la Sultane-Validè, du cheïkh Kara-Haçan-Zadè-Huçeïn. Quelques exécutions signalèrent encore le début de l'administration du grand vézir Muhammed-Pacha. Ces actes de rigueur commencèrent à indisposer le peuple ; et une grande cherté dans les prix de tous les comestibles, conséquence du blocus sévère de l'Hellespont maintenu par les Vénitiens, augmenta le mécontentement général. Peu après, le Sultan ayant témoigné, dans le conseil, le désir d'entrer lui-même en campagne, le grand vézir opposa à ce dessein quelques objections qui déplurent au Grand Seigneur. Les adversaires de Muhammed-Pacha exploitèrent adroitement ces circonstances, et réussirent enfin à lui arracher le sceau, et à faire nommer à sa place le sage et habile Kupruli-Muhammed-Pacha. Le nouveau ministre n'accepta la direction des affaires que sous la condition qu'il gouvernerait sans contrôle et que le Sultan approuverait ses rapports dès leur présentation : la Sultane-Validè le lui promit formellement.

Le premier usage que Kupruli-Muhammed-Pacha fit de son pouvoir fut d'obtenir la révocation de l'arrêt de mort prononcé contre son prédécesseur Boïni-Egri-Muhammed-Pacha : non content de cet acte d'humanité, il lui fit assigner le revenu du gouvernement de Kanischa.

Huit jours après l'élévation de Kupruli au grand vézirat, les *sunnis* ou orthodoxes puritains, ennemis irréconciliables des ordres religieux (*), se rassemblèrent dans la mosquée de Muhammed II, et résolurent de détruire entièrement les derviches mewlèvis, khalwètis, djelwètis et chemsis. Kupruli-Muhammed fit signer par le Sultan la sentence de mort des principaux acteurs de ce mouvement, et la commua en un ordre d'exil. Deux favoris de la Sultane-Validè, l'ex-defterdar Kara-Gueuz-Muhammed-Pacha et Abaza-Ahmed-Pacha furent moins heu-

(*) Le *koul-kiahïa*, ou intendant du corps des janissaires, était l'un de leurs officiers supérieurs ; il avait la surveillance de tout ce qui regardait la police de ce corps, son économie et le maintien de ses règlements. En sa qualité de chef du premier *orta* de la division des *buluks*, dans lequel l'usage voulut que fût inscrit en tête des rôles de la légion le nom du Sultan régnant comme simple nèfer ou soldat, il était censé chargé de la garde des princes du sang enfermés au sérail. Mais ce dernier emploi n'était que de pure forme.

(*) Ces ordres se sont successivement établis dans l'islamisme, malgré de sanglantes oppositions ; ils professent pour la plupart, et plus ou moins secrètement, des doctrines qui se rapprochent beaucoup de celles des partisans d'Ali et des imams, et ils y joignent des principes d'une philosophie mystique qui les font considérer par beaucoup de zélés mahométans comme des infidèles, des renégats et des athées.

reux; leur protectrice ne put les empêcher d'être mis à mort. Le kapoudan-pacha Sidi-Ahmed, que les ennemis du grand vézir lui avaient opposé, fut destitué et remplacé par Topal-Muhammed-Pacha (*le boiteux*). Vers la même époque, l'ambassadeur persan Pir-Ali-Khan présenta au Sultan une lettre amicale du Chàh, et fut accompagné, à son retour en Perse, par Ismaïl-Aga, qui offrit à Abbas II de riches présents. Quelques mois plus tard, Léopold Ier, nouvel empereur d'Allemagne, accrédita auprès de la Porte le résident impérial Simon Reninger.

L'envoyé du roi de Suède fit d'inutiles efforts pour décider le Sultan à se liguer avec Charles-Gustave contre la Russie. Kupruli-Muhammed-Pacha lui répondit que la Porte accepterait cette alliance lorsqu'il aurait fait la paix avec la Pologne. Peu de temps après, une nouvelle ambassade suédoise, à laquelle s'étaient joints les envoyés de Rakoczy, vint exciter les Ottomans contre les Polonais. Les députés transylvaniens furent emprisonnés aux Sept-Tours, à cause de l'alliance que leur maître avait contractée avec la Suède et les Cosaques, sans l'autorisation du Sultan. Rakoczy se ligua alors avec les voïvodes de Valachie et de Moldavie, mais cette ligue n'eut pas de suite. Après plusieurs autres intrigues, trop peu importantes pour que nous les rapportions, Rakoczy fut destitué par la Porte et remplacé par François Rhédèi.

La vigilance et la sévérité du grand vézir prévinrent une sédition qui était sur le point d'éclater : s'étant assuré de l'appui du mufti, de l'aga et du lieutenant général des janissaires, il vint à bout, à force de supplices, de comprimer la révolte. Plus de quatre mille cadavres furent jetés à la mer pendant la nuit. Le patriarche grec, accusé de trahison, fut pendu à la porte de Parmak-Kapouçi (*).

Le 9 djemazi'-ul-oula 1067 (23 février 1657), la flotte ottomane sortit des Dardanelles. Dès qu'il en eut avis, le capitaine général Mocenigo mit en mer, dispersa les barbaresques qui devaient se joindre au kapoudan-pacha, et s'empara ensuite de la forteresse de Soughadjik. Pour venger ces échecs, le grand vézir fit partir pour les Dardanelles une escadre de cent cinquante voiles, sous les ordres de Chemsi-Pacha-Zadè, et s'y rendit lui-même avec les janissaires et d'autres troupes. Il fit dresser des batteries sur les deux rives de l'Hellespont, et donna le commandement de l'escadre ottomane à Tcherkess-Osman-Pacha. Le 5 chewwal (17 juillet), un engagement eut lieu avec la flotte vénitienne. Les ottomans eurent d'abord le désavantage : les janissaires, dès le commencement du combat, s'enfuirent, et débarquèrent dans la baie de Kafir-Boudjaghi. Pendant ce temps, le beï d'Alaiè, Kutchuk-Muhammed, repre-

(*) Nous avons vu la même scène se renouveler le 22 avril 1821 sur la personne du patriarche Grégoire, également accusé de trahison lors du soulèvement des Grecs en Morée, dans l'archipel et dans les principautés de Valachie et de Moldavie. Aux yeux du gouvernement et du peuple ottoman, le patriarche méritait la mort, pour avoir manqué à tous les devoirs que lui imposait sa double qualité de chef politique et de chef religieux de la nation grecque, qu'il aurait dû rappeler à la soumission, et détourner de tout sentiment de révolte. L'Europe entière a poussé un cri de réprobation contre cet acte; et elle a accusé la Porte d'avoir impolitiquement foulé aux pieds la dignité du sacerdoce, que les musulmans ont toujours respectée, même chez les prêtres des cultes étrangers à l'islamisme. La Porte a repoussé cette accusation, en disant que ce n'était point un patriarche qu'elle avait puni du supplice des traîtres, mais un simple *papas*, puisque, par le fait de sa trahison, il s'était dégradé lui-même de la haute dignité dont l'avait investi la confiance du Sultan, et qu'un successeur légalement élu, occupait déjà le siége patriarcal, qui n'était point resté vacant.

Nous avons cru devoir faire connaître, sans improbation ni approbation, les motifs de la conduite du gouvernement ottoman, pour remplir la tâche d'impartialité que nous nous sommes imposée.

nait une *mahone* (sorte de bâtiment de transport) que les Vénitiens avaient enlevée. Les janissaires, sur les instances du grand vézir, revinrent à la charge; mais leurs vaisseaux ne purent soutenir l'attaque des escadres maltaise et florentine, et s'enfuirent encore : une portion des navires vaincus se réfugia à Buïuk-Kipos; et le reste, voulant gagner Kutchuk-Kipos, fut poussé par le vent contraire jusqu'au château de Koum-Bournou, où, protégés par les batteries du rivage, les Ottomans opposèrent à l'ennemi une vive résistance. Un incident heureux pour les vaincus vint changer leur défaite en victoire : le vaisseau amiral vénitien ayant passé devant le château de Koum-Bournou, le canonnier Kara-Muhammed fut assez adroit pour lancer à bord un boulet qui mit le feu à la sainte-barbe. L'explosion fut terrible; le navire sauta avec un fracas épouvantable, lançant au loin des débris et des cadavres. Cette catastrophe coûta la vie, entre autres victimes, au brave amiral Mocenigo et à son frère Francesco.

Kupruli-Pacha punit sévèrement les lâches qui avaient contribué à la perte de la flotte, et récompensa magnifiquement les actes de bravoure qui ennoblirent cette défaite. Kutchuk-Muhammed-Beï reçut une bourse d'or, deux riches aigrettes (*tchèleng*), et le propre kaftan du grand vézir, qui lui baisa les yeux et le front, et lui dit : « Mon faucon royal, que le pain du « padichâh soit ta légitime nourriture; « que Dieu récompense les vaillants et « les zélés tels que toi ! » — L'adroit canonnier, dont le boulet avait fait sauter le vaisseau amiral, eut en récompense cent ducats, un kaftan d'honneur et une place de sipahi, avec un revenu de soixante-dix aspres par jour. Mais tous ceux qui avaient donné l'exemple de la fuite furent étranglés ou pendus, et leurs cadavres jetés à la mer.

Le 21 zil-ka'dè 1067 (31 août 1657), six semaines après la bataille des Dardanelles, Kupruli-Muhammed-Pacha s'empara, au bout de six jours de siége, de l'île de Ténédos (*Bokhtcha-Adaçi*), que les Vénitiens occupaient depuis une année environ. Cette conquête valut au grand vézir une lettre de félicitations du Sultan, accompagnée d'un cimeterre et d'un habit d'honneur. A l'occasion du payement des troupes, pour lequel Kupruli-Pacha emprunta trois cents bourses au trésor privé, le ministre avait déjà reçu un kaftan de zibeline, et un poignard incrusté de pierres précieuses, comme preuve de la satisfaction du Sultan pour la sagesse de ses mesures.

La conquête de l'île de Ténédos fut suivie de celle de Lemnos (*Limni*); mais le siége de cette dernière dura plus de deux mois, à cause de la forte position de la citadelle, bâtie sur des rochers que la sape ne pouvait entamer. L'hiver qui suivit cette conquête fut employé par Kupruli-Muhammed-Pacha à organiser une expédition contre Rakoczy, qui, bien que déposé par la Porte, ainsi que nous l'avons dit précédemment, n'en continuait pas moins ses intrigues. Après sa déposition, le choix de Rhèdeï par les États transylvaniens n'avait point été approuvé par le Sultan, qui conféra cette principauté à Barcsay. En avril 1658, les hostilités recommencèrent. La ville de Jenoë fut prise en vingt-quatre heures; Weissenbourg (*Alba Julia*) fut dévasté par les Tatares et les Cosaques, qui ruinèrent le pays, et massacrèrent ou firent prisonniers cent cinquante mille habitants. Le nouveau voïvode Barcsay n'avait reçu l'investiture de la Transylvanie que sous la condition de payer un tribut de quarante mille ducats, au lieu de quinze mille comme auparavant; en outre, il s'engagea, entre autres conditions, à supporter les frais de la dernière guerre et à repousser Rakoczy.

Cette heureuse campagne du grand vézir lui valut encore un kaftan d'honneur et un cimeterre enrichi de diamants, suivant l'usage des sultans envers leurs généraux vainqueurs.

A peine Kupruli-Muhammed-Pacha était-il de retour de son expédition en Transylvanie, qu'il repartit pour l'Asie

Mineure, où Abaza-Haçan venait d'organiser une sédition formidable dans laquelle trempaient plusieurs pachas et sandjak-beïs. Au mépris des ordres du Sultan, qui leur avait enjoint de se rendre au camp du grand vézir, ils s'avancèrent sur Constantinople, en demandant la destitution du premier ministre; mais le Grand Seigneur, irrité de leur audace, soutint hautement Muhammed-Pacha et mit les rebelles au ban de l'empire. Mourtèza-Pacha, gouverneur du Diarbékir, fut nommé sèrasker, et reçut l'ordre de marcher contre Abaza. Le 15 rebi'ul-ewwel 1069 (11 décembre 1658), le chef des rebelles surprit Mourtèza-Pacha, près d'Ilghoum, et le battit complétement. Cette défaite, qui, dans toute autre occasion, eût fait destituer le sèrasker, ne servit qu'à lui assurer la confiance de Kupruli, qui, jusqu'alors, avait douté de la fidélité du général en chef. Celui-ci ne pouvant venir à bout d'Abaza par la force, eut recours à la ruse. Des proclamations répandues avec adresse dans le camp du rebelle détachèrent de sa cause un grand nombre de ses partisans, et entre autres les chefs des Lewends. Abaza, aussi confiant que brave, fut aisément trompé par l'un de ces derniers, qui lui persuada de se rendre à Alep, où Mourtèza-Pacha le reçut d'abord avec les démonstrations les plus amicales, et le fit massacrer peu après avec toute sa suite, le 25 djemazi'ul-oula 1069 (17 février 1659), à la fin d'un repas qu'Abaza avait accepté du sèrasker. La perfidie de Mourtèza-Pacha fut récompensée par une lettre flatteuse du Sultan, et par l'envoi d'un cimeterre enrichi de pierreries. Mais le peuple ne fut pas si indulgent dans le jugement qu'il porta de l'action du sèrasker, et il regarda comme une preuve du courroux céleste un violent tremblement de terre et un incendie, qui suivirent de près cette conduite odieuse, dont on trouve de si fréquents exemples dans les annales de l'empire ottoman.

Kupruli, fort de la protection du Sultan, s'abandonna à son penchant pour la vengeance : il voulut faire périr le sèrasker Dèli-Huçeïn-Pacha, qui avait si courageusement combattu les Vénitiens pendant douze années; mais son ami le reïs-efendi sut détourner la haine du grand vézir, et lui persuada même d'accorder à Dèli-Huçeïn le grade de kapoudan-pacha. En l'élevant à cette dignité, Kupruli espérait pouvoir trouver son ennemi en défaut, et avoir ainsi un prétexte pour le sacrifier; mais Dèli-Huçein-Pacha, averti du piége, sut ne pas y tomber, et se conduisit avec tant de prudence qu'il ne donna aucune prise à la haine de son puissant ennemi. Kupruli ne renonça point cependant à se venger : voyant que Dèli-Huçeïn ne lui fournissait nul prétexte d'accusation dans la place de kapoudan-pacha, il le nomma gouverneur de Roumilie. Le grand vézir pensait que son ennemi oublierait dans ce nouvel emploi sa prudence ordinaire. En effet, Dèli-Huçeïn se livra à quelques exactions, bien moindres que celles qui avaient été commises par les gouverneurs précédents, mais qui suffirent pour motiver sa disgrâce et son supplice.

Dèli-Huçeïn-Pacha, qui était parvenu au grade élevé de sèrasker de l'expédition de Candie, avait commencé, sous Sultan-Murad IV, par être simple *baltadji*. Un jour qu'il montait du bois chez le kyzlar-agaçi, il trouva dans ses appartements un arc apporté par l'ambassadeur persan, et dont aucun archer de Constantinople n'avait encore pu se servir : Dèli-Huçeïn s'amusait à le tendre, lorsqu'il fut surpris par le kyzlar-agaçi, qui, étonné de cet acte de force extraordinaire, fit présenter au Sultan le vigoureux baltadji : ce fut là le principe de l'élévation de Dèli-Huçeïn. Nommé aussitôt grand écuyer, il fut élevé successivement aux dignités de gouverneur (*wali*) d'Égypte, de Chypre et de Bagdad, et enfin général en chef. Il était très-aimé du peuple, qui aurait voulu le voir arriver au grand vézirat : il est probable que la connaissance du vœu populaire décida Kupruli à perdre son rival. Le mufti qui avait refusé de légitimer, par un

fetwa, l'exécution de Dèli-Huçeïn-Pacha, fut destitué et remplacé par Muhammed-Efendi, kazi-asker de Roumilie.

L'ambassadeur français, M. de la Haye, éprouva aussi les effets de la vengeance de Kupruli. Lors de l'élévation de ce personnage au grand vézirat, M. de la Haye, croyant qu'il en serait de ce ministre comme de la plupart de ses prédécesseurs, qui n'avaient fait, pour ainsi dire, que passer au pouvoir, ne se hâta point de lui offrir les présents d'usage : ce ne fut que lorsqu'il le vit bien affermi dans son poste qu'il songea à réparer cette omission volontaire. Mais Kupruli, qui avait été profondément offensé de cette négligence, ne fut pas adouci par cette tardive réparation, et trouva bientôt l'occasion d'en manifester tout son ressentiment. Le capitaine général des troupes de la république à Candie avait remis des lettres écrites en chiffres, pour M. de la Haye et pour le secrétaire vénitien Ballarino, à un Français nommé Vertamont. Celui-ci instruisit de ce fait le kaïm-mèkam. Le secrétaire de l'ambassadeur français, chargé du déchiffrement des dépêches, tremblant pour sa vie, disparut de Constantinople. M. de Vantelet, fils de M. de la Haye, s'étant rendu à Andrinople, en remplacement de son père qui était malade, fut interrogé par le grand vézir lui-même, condamné ensuite à recevoir la bastonnade, et enfin jeté en prison. M. de la Haye n'ayant pu donner la clef des lettres en chiffres, fut aussi incarcéré (*).

M. de Blondel, maréchal de camp, fut alors envoyé à Constantinople par

(*) Les relations entre la France et la Porte éprouvèrent de fâcheuses altérations, sous le règne de Sultan-Muhammed IV, et pendant les longs ministères de Kupruli-Muhammed-Pacha et de son fils qui lui succéda en 1662. Pour ne point nous écarter du système de rédaction que nous avons adopté dans le texte de cet ouvrage, nous avons dû passer peut-être trop rapidement sur ces détails. Aussi croyons-nous convenable de donner en note un extrait du voyage de Chardin, dont le récit naïf, fait sur les lieux, nous a présenté un caractère de vérité qui ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs, et qui, en outre, a le mérite de retracer fidèlement la conduite que la Porte tenait, aux époques de sa prospérité, envers les puissances chrétiennes et leurs représentants.

« Au commencement du règne de Mahomet IV, qui parvint à l'empire à l'âge de sept ans, l'an 1648, l'État était gouverné par des femmes, et par des eunuques, qui remplissaient les premières charges comme il leur plaisait. Les Turcs demeurent d'accord que la cour ottomane ne fut jamais si corrompue, et dans un si étrange dérèglement de conduite. Presque tous les mois on voyait un nouveau grand vézir, auquel, après quelques jours de ministère, ou ôtait la charge, et souvent la vie. C'est la coutume de Turquie, qu'à l'avénement d'un grand vézir tous les gens de condition le vont voir, et lui font un présent. Les ambassadeurs particulièrement y sont comme obligés. Monsieur de la Haye le père, qui était alors ambassadeur de France à la Porte, voyant les fréquents changements de grand vézir qui arrivaient en ce temps-là, crut que, durant tout le bas âge de Sa Hautesse, les choses n'iraient point autrement, et qu'ainsi la visite et les présents qu'il faisait à chaque nouveau grand vézir étaient visite et présents perdus, puisqu'on en changeait presque tous les mois, et quelquefois plus souvent. De façon qu'il prit la résolution de regarder tranquillement ces changements de premier ministre, sans faire de visite, ni de présent à aucun.

« Il arriva peu après que Cuperly-Mahomet-Pacha eut le sceau de l'empire, c'est-à-dire, qu'il fut fait grand vézir. L'ambassadeur crut que la fortune de celui-ci ne serait pas meilleure que celle de ses prédécesseurs, et qu'elle n'aurait aussi qu'une fort courte durée; mais il se trompa, et la chose réussit tout autrement. Ce grand vézir se maintint dans la charge jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1662.

« Dès qu'il y fut entré, chacun lui fit sa visite et les présents accoutumés, entre autres les ministres étrangers, excepté l'ambassadeur de France. On dit à celui-ci plusieurs fois d'en faire autant, et même on l'en pressa; mais le désir d'épargner un présent à sa nation le retint : néanmoins, voyant enfin que Cuperly s'établissait à la

Louis XIV, pour demander satisfaction au Sultan; Kupruli ayant voulu en vain le forcer à déployer le caractère d'ambassadeur, ne lui permit pas

cour sur la ruine de plusieurs grands, et que, selon toutes les apparences, il serait quelque temps grand vézir, il l'alla voir, et lui fit son présent. Ce fut là véritablement une visite et un présent perdus, car le vézir, indigné de la négligence et du peu de considération qu'il avait témoignés pour lui en cette importante rencontre, avait formé le dessein de s'en venger sur lui, et même sur toute la nation française. C'est là au vrai la source et l'origine de la mauvaise correspondance qu'il y a eu entre la France et la Turquie, durant tout le ministère de ce vézir, qui a été de douze années, et depuis même sous le ministère de son fils qui lui succéda. De manière que la dureté de la Porte envers les trois derniers ambassadeurs de France, *monsieur de la Haye* le père, *monsieur de la Haye* le fils, et *monsieur de Nointel*, et les diverses avanies qui ont été faites aux Français pendant vingt ans, se doivent rapporter originairement à un chagrin personnel, nonobstant les raisons sur quoi on les a fondées dans la suite; dont les principales et les plus justes étaient l'entreprise sur Gigeri, et les secours donnés à l'empereur et aux Vénitiens.

« Le vézir ne fut pas longtemps à chercher l'occasion de faire éclater son ressentiment. Il s'en présenta bientôt une, telle qu'il la pouvait souhaiter pour un si mauvais dessein. C'était le temps de la guerre de Candie; la France avait assisté secrètement les Vénitiens dès le commencement de la guerre, et l'on tient que monsieur de la Haye eut ordre d'avoir un commerce secret avec les Vénitiens, et de leur faire savoir les desseins des Turcs. Il arriva l'an 1659 qu'un Français, qui se faisait appeler Vertamont, et qui avait un emploi assez honorable en Candie dans les troupes vénitiennes, alla demander congé au capitaine général d'aller voir Constantinople. Le capitaine général lui fit expédier un passe-port, et le chargea d'un gros paquet de lettres pour l'ambassadeur de France. Le Français, qui n'avait point d'autre dessein que de se faire Turc, se présenta au caïmacan de Constantinople, lui dit qu'il avait quitté le camp des chrétiens, parce qu'il voulait abjurer leur religion pour embrasser le mahométisme; au reste qu'il avait un paquet de lettres de grande importance à mettre entre les mains du grand vézir. Le caïmacan le fit aussitôt conduire à Andrinople, où était la cour en ce temps-là. Ce perfide déserteur ne se contenta pas de renier la foi, il découvrit au grand vézir le commerce de l'ambassadeur de France avec les Vénitiens, et lui dit que le paquet de lettres qu'il lui remettait, le lui ferait connaître fort clairement.

« Le grand vézir avait eu des soupçons de ce commerce caché, et il en devenait comme assuré par les choses qu'il entendait dire à ce renégat. On peut juger à quel point il s'emporta contre l'ambassadeur de France, irrité comme il était, et de plus naturellement inhumain et sanguinaire. Il se posséda néanmoins, et témoigna dans cette rencontre plus de retenue et de modération qu'il n'y avait lieu d'en espérer.

« Monsieur de la Haye, qui avait su le dessein de Vertamont, et ce qu'il allait faire à la cour, et qui d'ailleurs connaissait le naturel du grand vézir, la disposition de son esprit ennemi, et l'importance de ce qui se passait, ne douta point que le paquet intercepté ne lui fît une grande affaire. Il en communiqua avec ses interprètes et ses secrétaires. Celui des chiffres prit une telle épouvante, qu'il résolut de s'enfuir, sachant que le grand vézir, sur un pareil sujet d'une lettre en chiffres interceptée, avait fait mourir sous le bâton un interprète des Vénitiens. Il dit à monsieur de la Haye : *Monseigneur, je suis craintif de mon naturel, et je déclare à votre excellence, que, dès que je sentirai le bâton, il n'y a point de secret que je ne révèle; faites-moi cacher ou évader.* L'ambassadeur le fit conduire en un lieu secret et bien assuré, et se prépara à ce qui en arriverait. Il était au lit travaillé de la pierre, tellement qu'il ne put aller à Andrinople, lorsqu'il reçut ordre de s'y rendre. Il fit dire au caïmacan, qui lui envoya cet ordre de la part du grand vézir, qu'il était au lit, et qu'il lui était impossible de se mettre en chemin, mais qu'il enverrait son fils en sa place.

« Tout ce que le grand vézir avait trouvé dans le paquet du capitaine général des Vénitiens était écrit en chiffres; on avait en vain appelé les renégats et les interprètes qui étaient à la cour ottomane, aucun n'avait été capable de rien déchiffrer. Cela irritait toujours de plus en plus le grand vézir. Monsieur de la Haye le fils le trouva

même de voir Sa Hautesse. M. de Blondel devait présenter au Grand Seigneur une lettre du roi de France, qui, en réparation de l'outrage fait à

en cette méchante humeur, lorsqu'il arriva à Andrinople, et lui ayant répondu peut-être avec un peu plus de fermeté que la circonstance ne le requérait, Cuperly, que la passion emportait, le fit outrager en sa personne, et le fit emprisonner en une tour qui est attachée aux murailles d'Andrinople, en disant : *Qu'il ne fallait pas endurer dans le député d'un ambassadeur, quoique son fils, ce qu'il faudrait endurer dans l'ambassadeur même.* Le grand vézir ne fit aucun outrage aux marchands, ni aux interprètes, qui étaient venus avec monsieur de la Haye. Il n'en fit point non plus au secrétaire, ni au chancelier. Il se contenta de les faire menacer de grands tourments et de la mort, s'ils ne déchiffraient les lettres du capitaine général; mais ils ne souffrirent rien, et ils en furent quittes pour beaucoup de crainte.

« La cour ottomane était alors à Andrinople, et elle se préparait à la guerre de Transylvanie. Monsieur de la Haye le père, apprenant que le grand vézir était prêt à partir pour y aller, et craignant qu'il ne partît sans élargir son fils, comme il arriva en effet, fit un effort sur son mal, et entreprit d'aller à Andrinople; madame de la Haye, sa bru, l'animant à ce voyage, et lui représentant sans cesse, que, s'il n'agissait lui-même promptement pour la délivrance de son fils, il courait risque de le perdre; que le grand vézir était cruel et irrité, et qu'il fallait l'adoucir.

« Un mois avant son départ, il avait fait un coup hardi, et qui mérite qu'on le raconte. Voici ce que c'est. Peu avant la venue de Vertamont à Constantinople, il arriva un Français nommé Quiclet, avec sa femme, et un autre Français nommé Poulet, qui aimait assez cette femme, pour l'avoir voulu accompagner en toutes ses courses. Ce Quiclet était grand déchiffreur, homme de lettres, mais de peu de jugement. Il avait servi au déchiffrement sous des ministres d'État et des ambassadeurs. Il était gueux autant presque qu'on le peut être. Une je ne sais quelle mauvaise étoile l'avait conduit à Constantinople. On dit qu'ayant appris les récompenses que le grand vézir promettait à qui déchiffrerait les lettres du capitaine général, la femme de ce misérable alla dire à des gens de monsieur de la Haye : *Son Excellence refuse de prêter de l'argent à mon mari; mais, s'il veut, il en peut avoir du grand vézir tant qu'il voudra.* Je ne sais pas assurément si la chose est comme on me l'a racontée; mais, quoi qu'il en soit, monsieur de la Haye qui savait la grande envie qu'avait Cuperly d'apprendre ce que contenaient ces lettres interceptées, qui appréhendait qu'il n'y eût des choses qui le perdissent, et tous les Français du Levant, et qui savait la pauvreté du déchiffreur français, l'envoya quérir, le mena sur une terrasse du palais qui regarde le jardin, et, après lui avoir fait faire quelques tours, l'entretenant de discours qu'on n'a point sus, il fit signe à des gens apostés qui lui firent sauter la terrasse; d'autres gens, postés aussi à l'endroit où il tomba, voyant qu'il n'était pas mort de sa chute, l'achevèrent et l'ensevelirent secrètement.

« L'ambassadeur de France étant allé à l'audience du grand vézir, ce ministre fit apporter d'abord les lettres interceptées, et lui dit de les expliquer. Monsieur de la Haye lui répondit que tout le monde savait que les ambassadeurs et les ministres des princes de la chrétienté ne s'écrivaient l'un à l'autre qu'en chiffres, de quelque matière que ce pût être, et néanmoins qu'ils ne s'entendaient point eux-mêmes aux chiffres; qu'ils avaient des secrétaires qui les composaient et les expliquaient; que depuis six mois il avait envoyé en France celui dont il se servait pour cela; toutefois que si le grand vézir voulait qu'il emportât les lettres à son logis, il travaillerait à les déchiffrer, et que, s'il en pouvait venir à bout, il lui ferait savoir ce qu'elles contenaient. Le grand vézir ayant entendu cette réponse, ne fit que sourire à l'ambassadeur, et aussitôt il se leva sans lui rien dire. Peu de jours après il partit pour la Transylvanie, laissant monsieur de la Haye le fils en prison, mais un peu moins resserré, et monsieur de la Haye le père sans aucune sorte de réponse.

« Le Grand Seigneur n'alla pas à cette guerre de Transylvanie, il demeura à Andrinople. L'ambassadeur s'y tint pendant toute l'absence du grand vézir, pensant obtenir de Sa Hautesse l'élargissement de son fils, mais personne n'osait en parler sans l'ordre du grand vézir. Ce ministre termina promptement la guerre, et revint victorieux à Andrinople. Aussitôt qu'il y fut arrivé, on lui parla de messieurs de la Haye. Il répondit avec une feinte surprise : *Eh quoi! ces messieurs sont-ils encore ici?* Cela voulait dire *qu'ils*

son représentant, demandait la déposition du grand vézir. Cette lettre n'ayant pu être remise, il fallut se contenter de la délivrance de M. de la Haye et de son fils, qui se disposèrent à quitter Constantinople. Mais, avant de pouvoir effectuer leur départ, ils furent de nouveau privés de leur liberté et enfermés aux Sept-Tours, sous le prétexte qu'un bâtiment français était sorti du port avec des marchandises turques; et ils n'obtinrent qu'à prix d'argent la faculté de partir pour la France.

Le 26 août 1661, la flotte ottomane, déjà mise en désordre par un orage, fut attaquée devant Milo, et battue par l'escadre vénitienne. Le kapoudan-pacha Abdul-Kadir, malgré sa défaite, vint attaquer Attalia, dont le gouverneur s'était révolté. Les habitants de cette place, pour échapper au bombardement, persuadèrent à ce beï qu'il lui serait facile d'acheter son pardon du kapoudan-pacha : dans cette conviction, l'imprudent gouverneur se rendit à bord du vaisseau amiral, où il fut étranglé avec ses frères, son kiahïa et son buluk-bachi. Ce succès d'Abdul-Kadir apaisa la colère que le grand vézir avait ressentie de la perte de la bataille de Milo, et sauva la vie au grand amiral, qui en fut quitte pour résigner sa dignité entre les mains de Moustapha-Pacha, gendre de Kupruli.

Dans la haute Egypte, une révolte de Muhammed-beï de Djirdjè, contre le gouverneur Cheh-Souwar-Muhammed-Pacha, avait troublé la tranquillité du pays. Mais elle y fut bientôt rétablie : le rebelle, battu, fait prisonnier et envoyé au Caire, y fut condamné à mort. Sa tête, portée à Constantinople, fut exposée à l'entrée du sérail avec celles des principaux rebelles de l'Asie Mineure.

Le Grec Michnè, voïvode de Valachie, s'était aussi mis en révolte ouverte : il avait fait périr les boyards dévoués à la Porte, s'était emparé de Tergowitz (*Tergowitch*), avait passé au fil de l'épée tous les Ottomans qui s'y trouvaient; et, marchant sur Braïla et Djurdjèwo, il avait pillé et incendié ces deux places. Il battit ensuite, près d'Yassi, Ghika, prince de Moldavie; après sa défaite, ce dernier se retira à Andrinople. Rakoczy, qui s'était ligué avec Michnè, fut battu près de Deva par Sari-Huçeïn-Pacha, en novembre 1659. L'année suivante, il éprouva un second revers entre Szamosfalva et Clausenbourg : blessé grièvement dans cette bataille, il se sauva dans le fort de Gross-Wardeïn, où il mourut au bout de dix-huit jours. Barcsay fut confirmé dans la dignité de prince de Transylvanie.

Le nouveau voïvode envoya à Constantinople son internonce Michel Szara avec quarante mille écus, formant seulement la moitié du tribut écrasant imposé à la Transylvanie. Sultan-Muhammed, mécontent de ne pas recevoir la somme entière, fit emprisonner l'envoyé de Barcsay, et ne lui rendit la liberté que lorsque le reste du tribut fut arrivé.

En 1660, le comte de Souches, général des troupes impériales en Hongrie, avait occupé les châteaux de Szathmar, de Kallo et de Tokay, et les deux palatinats de Szathmar et de Szabolcs. Sidi-Ali, pacha de Bude, s'en plaignit dans une lettre à M. de Souches, qui répondit qu'il n'avait agi de cette façon que pour protéger les frontières contre les incursions des Tatares. Sidi-Ali marcha alors sur la ville de Gross-Wardeïn. A son approche, le commandant de la place, François Giulay, abandonna son poste, en n'y laissant qu'une garnison de neuf cent cinquante hommes, qui se retirèrent dans la citadelle après avoir incendié les faubourgs. Repoussé à un premier assaut, Sidi-Ali réussit à s'emparer, par trahison, de cette forteresse presque inexpugnable, *dont les remparts sont si élevés*, dit hyperboliquement un historien ottoman, *qu'aucun oiseau ne saurait atteindre leur cime, et dont les fossés sont si larges, que l'imagination la plus hardie ne pour-*

pouvaient s'en aller : en effet le fils fut aussitôt élargi, et l'un et l'autre s'en retournèrent à Constantinople, sans avoir vu le vézir. »

rait concevoir l'idée de les franchir.

Tandis que Sidi-Ali-Pacha était occupé devant Gross-Wardeïn, les Tatares et les Cosaques faisaient une incursion en Russie, et anéantissaient l'armée du czar près de Konotop. Le khan Muhammed-Gheraï, après avoir fait massacrer tous les prisonniers, envoya dans l'intérieur de la Moscovie des corps de Tatares qui la ravagèrent pendant quinze jours. Dans cette campagne, cent vingt mille Russes furent tués et cinquante mille conduits en esclavage. Lorsque la nouvelle de cette grande victoire arriva à Constantinople, on venait d'y recevoir trois cents têtes, provenant d'un succès remporté sur les Hongrois par Mèlek-Ahmed-Pacha, gouverneur de Bosnie. Ce double triomphe fut célébré par des réjouissances publiques qui durèrent une semaine entière.

A la suite de cette campagne, un ambassadeur russe se rendit à Constantinople, où il implora inutilement l'intervention de la Porte dans les différends du czar avec le khan de Crimée. Un envoyé des Cosaques vint, de son côté, demander du secours contre les Russes. Le Sultan reçut aussi, vers le même temps, l'ambassadeur polonais Szomowski. Trois mois auparavant, le Grand Seigneur avait donné audience à l'envoyé de Ramadhan, deï d'Alger, successeur de Khalil, qui avait chassé le gouverneur installé par la Porte, et s'était fait proclamer deï. En 1660 (1071), Winchelsea, ambassadeur d'Angleterre, vint notifier l'avénement de Charles II, qui était monté sur le trône le 8 mai de cette année : l'envoyé britannique reçut un présent de bien-venue. Le *taïn*, ou ration journalière que la Porte fit délivrer à l'ambassadeur, se composait de dix moutons, cinquante poulets, cent pains, vingt pains de sucre, dix grosses bougies de cire blanche et autant de cire jaune; il obtint en outre dix-neuf kaftans, au lieu des dix-huit que l'usage faisait accorder aux autres ambassadeurs européens; et, à son départ, il lui fut permis de délivrer trois esclaves anglais.

Nous avons vu déjà plus haut que l'ambassadeur français était loin de jouir de la même faveur à la cour ottomane, à cause de la haine implacable du grand vézir, et des secours que la France envoyait peut-être un peu trop ouvertement aux braves défenseurs de Candie.

Pendant le siége de Gross-Wardeïn, un terrible incendie éclata à Constantinople, et dévasta cette grande capitale pendant trois jours. Les pertes de toute espèce furent immenses (*). Vers la même époque, le feu dévasta aussi Kanischa, Brousse, Yassi, Tokat, Sofia et Silistrie. L'incendie de la première de ces villes ayant fait sauter le magasin des poudres, le général autrichien Zriny vint attaquer cette place, et s'en serait emparé, si des ordres supérieurs ne l'avaient forcé de l'abandonner au moment qu'il allait la réduire. Zriny, avant de se retirer, éleva, à une lieue de Kanischa, et près de la rivière de la Murr, une forteresse qu'il nomma Serinwar.

Cependant Kupruli-Muhammed-Pacha continuait à faire périr sans ménagement tous ceux qui s'étaient attiré sa haine. Le vézir Sidi-Ahmed-Pacha, le gouverneur d'Alep, Khassèki-Muhammed-Pacha, beau-frère du Sultan,

(*) Nous ne pouvons nous empêcher de sourire en lisant les extravagantes exagérations des historiens nationaux : à les en croire, 280,000 maisons, 300 palais, 100 khans ou caravansérails, furent consumés, et même 40,000 personnes périrent au milieu des flammes. Ces évaluations ne soutiennent pas l'examen; et les progrès que la statistique a faits aujourd'hui peuvent servir à démontrer l'absurdité de ces détails. Il suffit, par exemple, de citer le résultat qu'on obtient en multipliant seulement par 5 (nombre présumable et non exagéré des habitants d'une des maisons de Constantinople) le chiffre des 280,000 maisons brûlées; et on aura un produit de 1,400,000 habitants, pour la partie incendiée. Or cette capitale, y compris les trois villes d'Eïoub, de Galata et de Scutari, avec leurs faubourgs et les villages qui bordent les deux rives du Bosphore, n'a jamais eu plus de 900,000 habitants.

Séad-uddin-Zadè-Rouhullah-Efendi, juge de Constantinople, le poëte Vidjidi, secrétaire d'État, le chambellan Kemal-Zadè-Muhammed, Chèh-Souwar, gouverneur d'Égypte, Taoukdji-Muhammed, pacha de Crète, et encore quelques autres personnages éminents, furent sacrifiés à la vengeance du terrible ministre. Malgré son grand âge, et quoique déjà atteint de la maladie à laquelle il succomba, Kupruli-Muhammed-Pacha semblait redoubler chaque jour d'activité et d'énergie. Voulant arracher Sultan-Muhammed à la vie efféminée du sérail, et lui faire embrasser la vie active qui convient à un souverain, il engagea Sa Hautesse à se rendre à Constantinople pour hâter les préparatifs de la guerre de Hongrie. Il s'occupait en même temps de constructions destinées à la sûreté de l'empire ou à son embellissement. Deux châteaux à l'embouchure du Don et du Dnieper, un troisième fort dans les champs de Heïhat, au milieu des steppes de la Tatarie, son tombeau, une école pour l'enseignement des traditions du prophète, et un caravansérail, qui conserve encore son nom, tels furent les monuments qu'il fit élever dans la dernière année de sa vie. Enfin le 31 octobre 1661 (7 rebi'ul-ewwel 1072), Kupruli-Muhammed-Pacha termina sa longue carrière. Il avait été grand-vézir pendant cinq années; il s'était rendu redoutable par une cruauté, qui, à en juger par ses antécédents lorsqu'il n'était que gouverneur de province, paraît avoir été le résultat de son système gouvernemental, plutôt que de son caractère. On assure qu'il fit périr plus de trente mille personnes; il croyait que c'était là le seul moyen d'obtenir une obéissance absolue. Avant d'expirer, il conseilla au Sultan de se méfier de l'influence des femmes; de ne jamais choisir un ministre *trop riche* (*); d'accroître à tout prix les revenus de l'État; de ne point laisser amollir les troupes dans le repos, et de mener lui-même la vie la plus active. Ce monarque lui ayant demandé, comme un dernier service rendu à l'Etat, de lui désigner celui qu'il croyait le plus propre à le remplacer dans le grand vézirat, le ministre moribond répondit qu'il ne connaissait personne qui en fût plus capable que son propre fils Ahmed. Sur ce témoignage, le Sultan confia le sceau de l'empire à Kupruli-Ahmed-Pacha, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-six ans. C'était la première fois, depuis la fondation de l'empire ottoman, qu'un fils succédait à son père dans la dignité de grand vézir; et, ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est qu'il l'a transmise comme un héritage à son fils et à son petit-fils.

Kupruli-Ahmed-Pacha signala le début de son administration par quelques actes de sévère justice, et par la continuation du système politique de son père. Kupruli-Muhammed-Pacha, peu de temps avant sa mort, avait déclaré au résident impérial Reninger que la Porte ne souffrirait pas l'intervention de l'empereur dans la nomination du prince de Transylvanie, et que l'armée ottomane ne quitterait point cette province avant d'y avoir fait reconnaître pour voïvode Apafy, au lieu de Kemeny, protégé par Léopold Ier. En conséquence, Kupruli-Ahmed-Pacha, pour soutenir ce qu'avait avancé son prédécesseur, envoya en Transylvanie le khan des Tatares et Ahmed-Pacha, gouverneur de Silistrie. Kemeny se retira d'abord en Hongrie; mais ayant voulu, l'année suivante (1662), attaquer Megyes, séjour de son concurrent, il fut défait par Kutchuk-Muhammed-Pacha, et périt dans la mêlée.

Dès les premiers temps de son administration, Kupruli-Ahmed-Pacha

(*) Un prince contemporain, Louis XIV, a lui-même mis en pratique le conseil de Kupruli: après la mort du cardinal de Mazarin, il ne voulut appeler dans ses conseils ni princes de l'Église, ni grands seigneurs trop puissants; il choisit ses ministres parmi des hommes d'une rare capacité, mais non de très-haute naissance, tels que Colbert, Louvois, Pomponne, etc.

s'attira, par le renvoi du defterdar Huceïn-Efendi, protégé de la Sultane-Validè et du kyzlar-agaçi, la haine de cette princesse et du chef des eunuques noirs. Mais le grand vézir agit si adroitement envers la Sultane-Validè, qu'il parvint à la désarmer et à faire exiler en Egypte le kyzlar-agaçi Solak-Muhammed.

Les préparatifs de guerre que la Porte poussait avec ardeur contre la Hongrie décidèrent les Vénitiens à entamer des négociations pour la paix; mais elles furent interrompues par la nouvelle qui arriva à Constantinople d'une victoire de la flotte de la République sur une escadre venant d'Égypte. L'ambassadeur anglais Winchelsea, qui obtint le renouvellement des capitulations, éprouva aussi de grandes entraves, à cause d'une querelle sanglante que des marins de sa nation eurent avec des Ottomans. A la même époque, Louis XIV réclama du Sultan la satisfaction due à M. de la Haye. On choisit pour le remplacer M. de Vantelet, fils de ce dernier ambassadeur, et l'on s'attendait à un accueil favorable promis par le nouveau grand vézir. Les espérances du roi furent loin de se réaliser, comme nous le dirons plus tard.

En juillet 1662, le résident impérial Simon Reninger tenta de renouveler le traité de paix; mais la Porte n'ayant voulu accorder aucun des points demandés par l'Autriche, on ne put rien conclure.

Dans le mois de cha'ban 1073 (mars 1663), la guerre contre la Hongrie fut décidée, et le Sultan se rendit avec son ministre à Andrinople. Revêtu de deux kaftans d'honneur, et le front orné d'un double panache de plumes de héron que Sa Hautesse attacha elle-même, le grand vézir reçut encore, de la main de son souverain, un cimeterre enrichi de diamants et l'étendard de Mahomet. Il partit ensuite pour Belgrade, où il fit une entrée triomphale : là, il donna audience aux plénipotentiaires autrichiens, le baron de Goes et le conseiller aulique Beris. Dans cette entrevue, ainsi que dans une seconde qui eut lieu à Essek, quinze jours plus tard, Kupruli-Ahmed-Pacha réclama la démolition du fort de Serinwar, la cession de Szekelhyd, et un tribut annuel de trente mille ducats. Dans une troisième réunion, à Bude, ces prétentions ayant été renouvelées, les plénipotentiaires demandèrent un délai de quatorze jours pour les communiquer à leur maître. Le délai fut accordé, mais l'armée ottomane n'en continua pas moins sa marche. Arrivée à la hauteur de Gran, elle jette un pont de bateaux sur la rivière ; à peine huit mille hommes y ont-ils passé, que le comte de Forgacs, général des Hongrois, trompé par une ruse de guerre, croit que ce pont est brisé. Il forme aussitôt le projet de faire main-basse sur ce corps isolé du gros de l'armée ottomane : il s'avance à la tête de forces supérieures; et, tandis qu'il ne doute plus du succès, la portion de bateaux que l'on avait enlevée à dessein est replacée : vingt mille Ottomans effectuent leur passage, enveloppent les Allemands, et en font un grand massacre. Le comte de Forgacs, échappé à grand'peine avec un petit nombre des siens, regagna Neu-Häusel, qu'il avait quitté pour aller au-devant de l'ennemi. Le 13 muharrem 1074 (17 août 1663), le grand vézir somma Forgacs de se rendre, et, sur son refus, le siége de Neu-Häusel fut entrepris. Le 23 safer (28 septembre), la garnison hongroise évacua la citadelle avec les honneurs de la guerre, et quatre mille soldats ottomans occupèrent cette place. La conquête en fut célébrée à Constantinople par des fêtes qui durèrent sept jours. Cette forteresse avait été regardée jusqu'alors comme imprenable, et la chute de ce boulevard de la Hongrie causa la plus grande consternation parmi les vaincus. Immédiatement après la prise de Neu-Häusel, le grand vézir somma les châteaux environnants de se rendre : celui de Neutra obéit; mais Novigrad et Lewenz résolurent de se défendre, et furent soumis plus tard par le grand vézir. La Moravie, la Hongrie, la Silésie étaient dévastées, à cette époque,

par des hordes tatares, qui emmenèrent en esclavage près de quatre-vingt mille chretiens.

Au milieu du mois de janvier suivant, pendant que les troupes ottomanes étaient dans leurs quartiers d'hiver, le comte Wolf Jules de Hohenlohe, général des troupes impériales, sortit de Pettau (l'ancienne *Pettovium*), et se réunit à Zriny, prince ou ban des Croates : ils marchèrent ensemble sur Presnitz, dont ils s'emparèrent au bout de deux jours, ainsi que de Baboesa et de Barcs. Ils s'avancèrent ensuite jusqu'à Fünf-Kirchen, qu'ils incendièrent, sans pouvoir cependant, faute d'artillerie de siége, s'emparer de la citadelle. Cinq cents villages environ, et le magnifique pont d'Essek, monument élevé par le Grand-Suleïman, furent aussi la proie des flammes. En apprenant ces désastres, le grand vézir envoya Muhammed-Pacha à la rencontre de Zriny, qui s'avançait vers Szigeth; Kupruli-Ahmed-Pacha partit lui-même avec trois mille hommes : mais les Hongrois ayant renoncé à attaquer Szigeth, il retourna à Belgrade, après avoir confié la défense de Szigeth à Muhammed-Pacha, et celle de Fünf-Kirchen à Kaplan-Pacha et à cinq autres beïs.

Cependant, le grand vézir n'abandonnait pas ses projets contre la Hongrie : le 22 cha'ban 1074 (20 mars 1664) il établit son camp dans la plaine de Semlin, et s'occupa de compléter l'armée; des prières publiques furent ordonnées pour appeler les eaux du ciel sur la terre desséchée, et les bénédictions d'Allah sur les armes ottomanes. Le 8 zilka'dè suivant (2 juin), la naissance du prince Moustapha, fils de Rébi'a-Gulnouch-Sultane, qui fut aussi mère de Sultan-Ahmed III, vint combler de satisfaction le Grand Seigneur. Après les sept jours de réjouissances publiques ordonnées dans tout l'empire, Kupruli-Ahmed-Pacha se mit enfin en campagne.

Léopold I[er] avait profité du moment d'inaction que la rigueur de la saison avait imposé aux Ottomans, pour recruter de nouvelles troupes. Le comte de Strozzi fut mis à la tête de soixante mille hommes. Le jour même du départ du grand vézir, il apprit que Neutra s'était rendue au comte de Souches qui avait battu Kutchuk-Muhammed-Pacha, et marchait sur Lewenz. Peu après, Huçeïn, pacha de Kanischa, demanda de prompts secours pour pouvoir résister aux attaques de Strozzi, de Hohenlohe et de Zriny; mais ces chefs, craignant l'arrivée du grand vézir, se replièrent sur Neu-Serinwar. Kupruli-Ahmed-Pacha poursuivit l'ennemi et se décida à franchir la rivière de la Murr; six cents janissaires et seymens passèrent sur des radeaux, mais ils furent presque tous exterminés dans une attaque impétueuse du comte de Strozzi, qui périt lui-même dans cette affaire. Le célèbre Montecuculli le remplaça dans le commandement de l'armée impériale, à laquelle se joignirent six mille auxiliaires français, sous les ordres du comte de Coligny, que Louis XIV envoyait au secours de l'empereur d'Allemagne. Les Ottomans assiégèrent Serinwar avec tant de fureur et de constance, qu'après plusieurs tentatives infructueuses, ils finirent par s'emparer de cette place, malgré la bravoure de ses défenseurs. Onze cents Hongrois périrent dans le dernier assaut, qui eut lieu le 5 zilhidjè 1074 (29 juin 1664). Sept jours plus tard, les fortifications de Serinwar furent démolies, et l'artillerie, abandonnée par la garnison, fut transportée à Kanischa. Le grand vézir marcha ensuite vers la Raab. Chemin faisant, il détruisit le fort du Petit-Komorn, dont il fit massacrer les défenseurs, quoiqu'il leur eût promis la vie sauve; il s'empara des palanques d'Egerwar et de Kemendwar, ainsi que de Kapornak, et les fit aussi raser; enfin, arrivé sur les bords de la Raab, en face de Koermend, le grand vézir essaya de passer la rivière, mais il fut repoussé par Montecuculli et Coligny. Les Français se couvrirent de gloire en cette occasion, et contribuèrent puissamment à la défaite des troupes ottomanes. Kupruli-Ahmed ne pouvant réussir à traverser le fleuve, en suivit

la rive droite, tandis que les Impériaux longeaient la rive gauche. A la hauteur de Czakan, l'avant-garde des Osmanlis fit une nouvelle tentative pour passer la Raab, et fut encore repoussée. Enfin, le 7 muharrem 1075 (31 juillet), le grand vézir se décida à franchir le fleuve à la vue des Autrichiens et quoi qu'il en pût résulter. Son armée se trouvait campée près du village de Saint-Gothard, où s'élève un couvent de ce nom, habité par des moines de l'ordre de Cîteaux. Les chrétiens n'étaient séparés des musulmans que par la Raab, très-resserrée en cet endroit. On représenta à Kupruli le danger qu'il courait en se plaçant entre une armée et une rivière; mais il croyait tellement au succès de son entreprise, qu'il répondit avec résolution : « *Quand on veut vaincre, il ne* « *faut pas regarder derrière soi.* » On assure même que, dans sa confiance présomptueuse, il écrivit au Sultan, peu de moments avant la bataille, pour lui annoncer que *les enfants du prophète* allaient remporter une victoire éclatante sur *les infidèles*. Mais son attente fut trompée; toute la bravoure de ses troupes échoua contre l'habileté de Montecuculli. Le 8 muharrem (1er août 1664), les Ottomans passèrent à gué la rivière, se retranchèrent à Moggersdorf, et enfoncèrent le centre de l'armée chrétienne; mais les Français, commandés par le duc de la Feuillade, relevèrent la bataille. On dit que lorsque Kupruli-Ahmed vit s'avancer nos compatriotes, reconnaissables à leurs perruques poudrées, il demanda quelles étaient ces jeunes filles. Il fut bientôt détrompé : les Français, s'élançant avec l'impétuosité de ce premier choc auquel il est si difficile de résister, repoussèrent les Ottomans et en firent un carnage horrible. Ceux des janissaires qui échappèrent à la mort se rappelèrent longtemps avec terreur les cris de : *Allons! allons! tue! tue!* que poussaient les Français; et le nom de leur intrépide chef, le duc de la Feuillade, fut transformé par les vaincus, grâce à l'analogie des sons, en celui de *Fouladi* (homme d'acier: *chalybeus*, *ferreus*).

Cette victoire, connue sous le nom de bataille de *Saint-Gothard*, était la plus glorieuse que les chrétiens eussent remportée, depuis trois siècles, sur les mahométans. Ces derniers perdirent environ vingt-cinq mille hommes, et leur désastre eût été sans doute plus considérable, si trente mille cavaliers n'étaient restés sur l'autre rive pendant la durée du combat, et n'avaient pris la fuite en voyant la défaite de leurs compagnons d'armes. Lorsque la nouvelle de cette déroute parvint à Andrinople, il fallut interrompre les fêtes publiques que le Sultan avait ordonnées, pour célébrer d'avance la victoire prédite par le grand vézir; et le divan s'empressa de conseiller à Sultan-Muhammed de faire la paix avec l'empereur Léopold. En effet, dix jours après, Kupruli-Ahmed signa à Vasvar les articles du traité: Apafy fut reconnu prince de Transylvanie, sous la condition de payer tribut au Grand Seigneur; entre autres clauses, une trêve de vingt ans fut stipulée. Cette paix, en général plus favorable aux Ottomans qu'aux Hongrois, fit reprendre à Andrinople les réjouissances interrompues.

Vers la fin de décembre 1665, la France châtia les pirates algériens qui ravageaient les côtes de la Provence. Le duc de Beaufort remporta une victoire navale sur ces corsaires, dont les vaisseaux furent en partie détruits ou dispersés. Mais les Algériens se vengèrent bientôt de cette défaite : douze mille Français, établis en colonie à Gigeri, où ils avaient élevé un château, furent surpris par les Barbaresques et massacrés ou conduits en esclavage.

Dans le mois de rebi'ul-akhir 1076 (octobre 1665) fut terminée la mosquée qui avait été commencée à Constantinople par Keuçem-Sultane. Le jour de l'inauguration de cette mosquée, la Sultane-Validè lui donna le nom de *Adliiè* (la Juste), offrit à son fils Sultan-Muhammed des présents magnifiques, et distribua un grand nombre de bourses et de fourrures aux seigneurs de la cour. Quelques jours plus

tard, le Sultan accorda une audience de congé à l'ambassadeur impérial, le comte Walter de Leslie, qui s'était distingué par la richesse et la singularité des cadeaux qu'il offrit à Sa Hautesse. Les résultats de la mission de Leslie furent l'obtention du libre exercice du culte catholique et quelques avantages commerciaux. Un ambassadeur de la Porte avait été reçu en audience solennelle, le 18 juin de la même année, par l'empereur Léopold.

Peu de temps avant le départ du comte Leslie, M. de la Haye-Vantelet arriva à Constantinople, où il fut reçu avec hauteur et mépris par le grand vézir, qui ne daigna pas même se lever, selon l'ancien usage établi envers les ambassadeurs de tous les souverains. Il reprocha en outre, avec beaucoup d'aigreur, à M. de Vantelet les secours que la France avait envoyés en Candie et en Hongrie, et l'expédition de Gigeri. L'ambassadeur ne répondit rien à ces reproches, espérant toujours que le ministre changerait de manières; mais il n'en fut pas ainsi, et la réception se termina aussi froidement qu'elle avait commencé. M. de Vantelet demanda alors une seconde audience, à condition qu'il serait reçu avec le cérémonial d'usage; mais le grand vézir s'étant conduit avec le même dédain, l'ambassadeur lui dit vivement que puisqu'il ne lui accordait pas les honneurs dus au représentant du plus grand monarque de la chrétienté, il avait ordre de rendre les capitulations et de retourner en France. Le grand vézir, irrité de la fierté de ce discours, y répondit par quelques paroles injurieuses. M. de Vantelet ne put les supporter, jeta violemment les capitulations aux pieds du ministre, se leva et sortit aussitôt; mais il fut arrêté à la porte de la salle d'audience, et renfermé dans un appartement du grand vézir. Celui-ci, après avoir consulté sur cet événement le mufti Wani-Efendi et le kapoudan-pacha, en écrivit au Sultan. Sa Hautesse était à la chasse à vingt lieues de Constantinople, de sorte que sa réponse n'arriva qu'au bout de trois jours. Dans cet intervalle, le kapoudan-pacha négocia avec M. de Vantelet; et, après bien des difficultés, il fut convenu qu'une nouvelle audience serait accordée à l'ambassadeur avec le cérémonial accoutumé, et que les deux premières seraient regardées comme non avenues. Cette réception eut lieu en janvier 1666 : le grand vézir, pour n'être pas obligé de se lever, fit introduire M. de Vantelet dans un salon particulier, où il alla le trouver. Il lui tendit la main et lui parla avec civilité; l'ambassadeur répondit convenablement à ses politesses : on lui présenta du café, des sorbets, des parfums; et vingt-quatre kaftans d'honneur furent délivrés à sa suite. Le mois suivant, M. de Vantelet fut aussi présenté à Sa Hautesse, qui le reçut gracieusement, et les altercations qui avaient marqué les deux premières audiences de l'ambasssadeur français parurent oubliées. Mais l'aigreur ne tarda pas à renaître dans les relations de l'ambassade française avec le grand vézir. M. de Vantelet ayant demandé, d'après ses instructions, le renouvellement des traités, et la liberté, pour nos navires, de négocier avec les Indes par la mer Rouge, Kupruli-Ahmed repoussa obstinément ces demandes, et partit, au mois de mars suivant, pour Candie. Alors M. de Vantelet se rendit à Andrinople, où il eut avec le kaïm-mèkam plusieurs conférences qui furent sans résultat, ce dignitaire n'osant rien terminer sans l'autorisation du premier ministre.

Dans le mois de rebi'ul-akhir 1077 (octobre 1666), le Sultan reçut sous une tente, élevée au bord de la Toundja, l'ambassadeur russe, qui remit à Sa Hautesse une lettre du czar Alexis Michaïlowitz : les demandes qu'elle contenait furent accueillies par le Grand Seigneur.

Cependant Venise, craignant que la paix de Vasvar ne permît aux Ottomans de recommencer les hostilités contre la république, chargea Ballarino de traiter avec la Porte. Une seule des conditions imposées par le grand vézir n'ayant pas été acceptée, ce ministre résolut de pousser avec plus de

vigueur que jamais la guerre contre Candie, dont le siége avait été repris et abandonné tant de fois depuis vingt ans. Quinze mille bourses (*) furent mises à la disposition du defterdar, et une flotte nombreuse partit sous les ordres de Kaplan-Pacha. Le grand vézir reçut l'étendard sacré des mains de Sa Hautesse, et se dirigea sur Candie. Mais le Sultan, d'une humeur moins guerrière que ses prédécesseurs, n'accompagna point son ministre, et continua de se livrer avec ardeur à son amour de la chasse, exercice pour lequel il était si passionné, qu'il passait quelquefois cinq ou six jours sans rentrer au sérail. Vers cette époque, la naissance d'un héritier du trône vint accroître l'influence de la Sultane favorite, Rèbia-Gulnouch, femme grecque de Retimo, qui avait pris beaucoup d'ascendant sur le Grand Seigneur. Afin d'assurer la couronne à cet enfant, Sultan-Muhammed voulut faire étrangler ses deux propres frères, Ahmed et Suleïman; mais le mufti refusa de légitimer, par un fetwa, ce double fratricide, et réussit même à en détourner Sa Hautesse, en lui faisant observer que la succession à l'empire n'était pas assez assurée par la naissance d'un seul enfant.

Au moment du départ de l'armée ottomane pour la Crète, des prières publiques furent ordonnées pour le succès de cette expédition. Une espèce de comédie religieuse vint en même temps fixer l'attention publique. Suivant une croyance populaire, l'année 1076 (1666) devait être signalée par un événement extraordinaire : les chrétiens attendaient l'*Antechrist*, les musulmans le *Dèdjal*, et les juifs le *Messie*. Un Israélite de Smyrne, nommé Sabathaï Lévi, profita de cette croyance populaire, et se donna pour le Messie. Cet imposteur, fils d'un courtier de la factorerie anglaise, avait de l'éloquence et un extérieur avantageux; il affectait une grande modestie, parlait en oracle, et disait partout que *les temps étaient accomplis*. Il se rendit à Jérusalem, d'où il écrivit à tous les juifs de l'empire ottoman; il prenait dans ses lettres le titre de *premier-né, de fils unique de Dieu* et *de sauveur d'Israël*. Non-seulement presque tous les juifs de la Turquie, mais encore ceux de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Italie, furent persuadés, et quittèrent tout pour se disposer au voyage de Jérusalem. Les partisans du nouveau Messie répandirent le bruit qu'il faisait des miracles, et sa réputation s'étendit si rapidement, que le gouverneur de Smyrne voulut le faire arrêter; mais Sabathaï partit pour Constantinople avec un grand nombre de ses disciples. Kupruli-Ahmed-Pacha, sans respect pour la prétendue mission de cet imposteur, l'envoya saisir sur le bâtiment qui devait le conduire dans la capitale, et le fit emprisonner. Tous les juifs qui regardaient cette persécution comme une preuve de l'accomplissement des prophéties, sollicitaient vivement la permission de lui baiser les pieds; on la leur accordait aisément pour de l'ar-

(*) Une *bourse* (kicè) est composée de 60,000 *aspres* (aktchè), ou de 500 piastres de 40 paras, ou de 120 aspres l'une. Ces 15,000 bourses ou 7,500,000 piastres représenteraient, *en nombre*, environ 23 millions de francs de notre monnaie; mais leur valeur relative, en remontant au milieu du dix-septième siècle, ne saurait être portée à moins de 40 millions d'aujourd'hui.

Dans l'état actuel d'altération du coin du Grand Seigneur, une *bourse* vaut à peine 115 *francs*, au lieu de 1500 *livres tournois*, lorsqu'un petit écu (de *trois livres*) représentait une piastre turque (*ghrouch*). Ce taux a été régulièrement admis dans les transactions commerciales, pendant les soixante-dix premières années du dix-huitième siècle : mais la monnaie turque subit une première et bien fâcheuse altération après le traité de Kaïnardji (1774), lorsqu'il s'agit de payer aux Russes les frais de la guerre. Néanmoins la piastre du Grand Seigneur valait encore 2 francs en 1800. Depuis, elle a éprouvé de si fréquentes altérations, que de 1 fr. 60 c. (1803), elle a été successivement réduite à 1 fr. (1812), à 0 fr. 85 et 90 c. (1818), 0 fr. 60 c. (1824), 0 fr. 45 c. (1826), 0 fr. 30 c. (1832). Maintenant elle vaut à peine 23 cent. (*nov.* 1838).

gent, de sorte que la prison était toujours remplie de ses sectateurs. Les juifs, exaltés par ses prédications, commencèrent à exciter quelques troubles dans Constantinople. Sabathaï fut alors transféré au château des Dardanelles, et de là conduit au sérail d'Andrinople; car le bruit de ses miracles était si grand, que Sultan-Muhammed voulut interroger lui-même cet homme qui se disait *le roi d'Israël*. Amené devant le Grand Seigneur, il répondit en mauvais turc à Sa Hautesse. « *Tu* « *parles bien mal*, lui dit le Sultan, « *pour un Messie qui devrait avoir le* « *don des langues. Fais-tu des mira-* « *cles? — Quelquefois*, » répondit modestement Sabathaï. Le Grand Seigneur voulut alors le mettre à l'épreuve; il ordonna de le dépouiller de ses vêtements, et de le faire servir de but aux flèches des itch-oghlans, afin de voir s'il était invulnérable. A cet ordre, le pauvre Messie se jeta à genoux, et dit que ce miracle dépassait son pouvoir. On lui proposa alors d'embrasser l'islamisme ou d'être empalé. Il ne balança point et se fit mahométan; il poussa même l'humilité jusqu'à accepter, en échange de la royauté d'Israël, une bourse d'argent et un emploi de gardien du sérail. Il chercha alors à pallier la honte de ce dénoûment ridicule, en prêchant qu'il n'avait été envoyé que pour remplacer la religion juive par celle de Mahomet, suivant les anciennes prophéties. On employa ce moyen pour attirer au culte de l'islam un grand nombre de juifs. Après avoir ainsi, pendant dix ans, servi d'instrument à la politique ottomane, Sabathaï fut exilé en Morée, où il vécut encore dix autres années.

Tandis que ce juif se faisait passer pour le Messie, un jeune Kurde se donnait pour le *Mehdi*, et attirait à lui de nombreux partisans. Fait prisonnier par le beïlerbeï de Mouçoul et amené devant le Sultan, le nouveau Mehdi renonça de bonne grâce à son rôle de précurseur, et, à l'exemple du faux Messie, accepta un emploi de page près de la chambre du trésor (*khazinè-odaçi*).

Cette même année 1668, des troubles éclatèrent à Basra, à la Mecque et en Égypte, et furent apaisés par des mesures vigoureuses. Dans cette dernière contrée, des phénomènes effrayants vinrent en outre consterner les populations: des grêlons d'une grosseur prodigieuse, et dont quelques-uns pesaient jusqu'à deux livres, tuèrent des oiseaux et même du bétail, et plusieurs tremblements de terre renversèrent des villes et firent disparaître des montagnes; la peste se joignit à tous ces désastres et frappa surtout le corps des mollas.

Le 10 cha'ban 1078 (25 janvier 1668), un ambassadeur russe fut admis à l'audience du Sultan, et y éprouva le traitement le plus ignominieux, pour s'être refusé à suivre le cérémonial en usage dans ces présentations. Nonobstant ces outrages, le Sultan répondit amicalement à la lettre du czar Alexis Mikhaïlowitz. Avec l'ambassadeur russe parut à la cour un mirza tatare; et, trois mois après, un envoyé des Cosaques soumis à la Porte, Barabach, fut présenté à Sa Hautesse, et réclama sa protection contre leurs compatriotes révoltés: il eut aussi à éprouver la brutalité des chambellans ottomans, qui lui firent courber la tête jusqu'à terre. La Pologne envoya dans l'espace d'un an plusieurs internonces, dont le dernier, Franz Wysocki, conclut enfin une paix qui n'était guère que la confirmation des traités précédents.

A cette époque, la Porte se plaignait amèrement de l'assistance que la France prêtait aux Vénitiens assiégés dans Candie. Pour se venger de ce procédé peu amical, le gouvernement ottoman faisait éprouver de continuelles avanies aux négociants français. Le marquis de Durazzô, ambassadeur génois, fut très-bien reçu, malgré les protestations de M. de Vantelet, qui y mêla des expressions blessantes pour les membres du divan. Ils répondirent aux plaintes de notre ambassadeur que son maître n'avait pas le droit de s'opposer à la réception de qui que ce fût, et qu'il devait se contenter d'être reconnu, par le Grand Seigneur, comme

padichâh. M. de Vantelet répliqua que le roi de France ne tenait ce titre que de Dieu et de ses armes victorieuses. La fierté de ces paroles choqua d'autant plus le divan, que le titre de *padichâh* est, suivant les Ottomans, exclusivement réservé au Grand Seigneur. M. de Vantelet réclama en vain le renouvellement des capitulations, et la réduction des droits de douane que les Français payaient à raison de cinq pour cent, tandis que les Anglais, les Hollandais et les Génois n'étaient soumis qu'à trois pour cent. Vers la fin de 1668, il reçut l'ordre de revenir en France, puisque sa dignité d'ambassadeur du roi n'était pas respectée par les ministres de Sa Hautesse. Il fit part de cet ordre au gouverneur de Larisse (*Yèni-chèhir*), où il s'était retiré, en lui déclarant qu'il laisserait un secrétaire ou un négociant français pour résident. Le gouverneur lui dit de s'adresser au kaïm-mèkam de Constantinople, qui en référa lui-même au grand vézir, alors occupé au siége de Candie. Sa réponse n'arriva qu'en mars 1669.

Quelques difficultés s'élevèrent aussi entre l'ambassadeur anglais et la Porte, relativement à un droit de deux et demi pour cent, que le directeur des douanes syriennes exigeait illégalement à Alexandrette, indépendamment des trois pour cent perçus à Alep, en vertu des traités; mais la Porte reconnut l'injustice du recouvrement des deux et demi pour cent exigés à Alexandrette, et promit de ne plus les recevoir. La Hollande, qui avait également à se plaindre de la Porte, envoya un nouveau résident, M. Colier, qui obtint le renouvellement des capitulations et la liberté du commerce hollandais à Constantinople, à Smyrne et à Alep.

Cependant le grand vézir, parti pour Candie dans le mois de zilhidjè 1076 (mai 1666), mit quatre mois à traverser l'Asie Mineure, s'embarqua à Isdin (*Istina*), et prit terre le 5 djemazi-ul-oula (3 novembre 1666) devant la ville de la Canée, dans laquelle les Ottomans s'étaient fortifiés, et dont ils avaient fait leur place d'armes. Ahmed-Pacha ranima par sa présence le courage des troupes, retenues depuis vingt-deux ans par cette interminable guerre de Crète. Le 2 ramazan 1077 (26 février 1667), une flotte égyptienne de vingt-huit voiles, qui venait au secours de l'armée assiégeante, fut attaquée et battue par l'escadre vénitienne : le vaisseau amiral, commandé par Ramazan-Beï, fut incendié, et ce chef tomba au pouvoir des chrétiens, qui se rendirent maîtres aussi de cinq navires. Enfin le 2 zilka'dè (26 avril), l'armée navale ottomane, composée de trente bâtiments sous les ordres du kapoudan-pacha Kaplan-Moustapha, mouilla devant la Canée : de là, elle se rendit à Giropetra. Un conseil de guerre fut convoqué et régla le plan de l'attaque. La tranchée fut ouverte le 3 zilhidjè 1077 (28 mai 1667). Jamais peut-être on n'avait vu tant de courage dans le siége d'une place forte, ni tant d'opiniâtreté dans la défense, et jamais l'art des mines n'avait été poussé si loin : souvent des bataillons entiers sautaient au milieu des fortifications qui paraissaient les plus solides; des portions de remparts que les assiégés étaient obligés d'abandonner se trouvaient tout à coup reconstruites à quelque distance en arrière, et on eût dit que la ville ne faisait que resserrer son enceinte devant les assiégeants. Aux approches de l'hiver, le grand vézir ordonna de suspendre les travaux : vingt mille quintaux de poudre avaient été employés dans cette campagne, pendant laquelle huit mille Ottomans avaient péri. Douze vaisseaux, détachés de l'escadre du kapoudan-pacha, croisèrent devant Candie, et le reste fit voile pour Constantinople.

Au retour de l'été, le siége recommença avec une nouvelle ardeur. Le marquis Dupuy-Montbrun de Saint-André, officier français qui commandait une partie des troupes vénitiennes, fut blessé dans cette campagne. En décembre, un plénipotentiaire de la république offrit de l'argent au grand vézir pour l'engager à lever le siége; mais Kupruli-Ahmed répondit : « Nous

« ne sommes pas des marchands; nous « avons assez d'or, et nous n'abandonnerons Candie à aucun prix. »

Le 1er muharrem 1080 (1er juin 1669), une dépêche du Sultan demanda au grand vézir la conquête de Candie pour cette nouvelle année: Kupruli-Ahmed communiqua cette lettre au conseil de guerre, qui décida de redoubler d'efforts pour s'emparer enfin de la forteresse. Le 19 du même mois, la flotte du kapoudan-pacha arriva devant la Canée. Bientôt après parut l'escadre auxiliaire chrétienne, composée de trente-cinq bâtiments, dont quinze français, sept maltais, quatre dalmates, et neuf appartenant au pape. La flotte française était commandée par le duc de Noailles: il avait sous ses ordres six à sept mille hommes, parmi lesquels on remarquait le jeune duc de Beaufort, qui périt cinq jours après son arrivée, le maréchal de la Mothe-Fénelon, le chevalier de Vendôme, à peine âgé de quinze ans, le comte de Saint-Pol-Longueville, le chevalier d'Harcourt, MM. de Dampierre, Colbert, de Castellane, de Beauvau, de Sévigné, et une foule d'autres seigneurs distingués dans la noblesse de France. Ces secours, combinés avec les forces des assiégés, auraient pu relever la cause de ces derniers; mais la mésintelligence éclata bientôt entre le gouverneur Morosini et le duc de Noailles; et les escadres alliées furent rappelées. Après leur retraite, la garnison de Candie se trouva réduite à quatre mille hommes, incapables de défendre plus longtemps des fortifications ruinées par l'explosion continuelle des mines. Les assiégés se décidèrent alors à capituler; pendant six jours les envoyés vénitiens débattirent les conditions du traité avec les plénipotentiaires ottomans: l'un d'eux, le fameux Grec Panaïotti, interprète de la Porte, fort en faveur auprès du grand vézir, contribua puissamment par son adresse à la conclusion de la paix, basée sur la reddition de la ville et de presque toute l'île de Candie. Cette capitulation ne fut cependant pas sans gloire pour les assiégés, à qui elle assura, en Crète, la conservation des trois ports de Spinalonga, de la Sude et de Karabousa, avec les terrains attenants, et, en Dalmatie, la ville de Kilis. Le 27 septembre, à neuf heures du matin, les clefs de la place furent remises à Kupruli-Ahmed-Pacha: ce ministre récompensa magnifiquement le bourgeois qui les lui présenta. Le commandant Morosini fut traité avec tous les égards dus à sa bravoure, et reçut même du grand vézir de riches présents; cette politesse, si peu dans les mœurs des Ottomans à l'égard des chrétiens, servit plus tard de texte à une accusation de trahison contre le brave général de la république, auquel le sénat demanda compte de sa conduite.

Pendant l'hiver qui suivit la prise de Candie, le grand vézir employa ses soldats à relever les fortifications, qui n'étaient plus que des ruines: il convertit en mosquées toutes les églises, hormis deux qui furent achetées par l'interprète Panaïotti, pour les Grecs et les Arméniens.

Jamais on n'avait vu dans l'histoire d'aucun pays un siége aussi mémorable que celui de Candie: il dura vingt-cinq années; l'empire ottoman y déploya toutes ses forces; des préparatifs immenses le précédèrent; trente mille Vénitiens et plus de cent mille Ottomans, y perdirent la vie. Ce ne fut que trois semaines après cette conquête si importante, que Kupruli-Ahmed en donna la nouvelle au Sultan: le grand vézir avait voulu attendre, avant d'expédier la dépêche, que, suivant les clauses du traité, tous les Vénitiens fussent sortis de Candie. Le Sultan fut si ému de cette nouvelle, qu'il ne put lire lui-même la lettre de son ministre. Des réjouissances publiques, pendant trois jours et trois nuits, eurent lieu dans tout l'empire. Le 14 safer 1081 (3 juillet 1670), Kupruli-Ahmed fut reçu à Dèmir-Tach par le Sultan qui lui fit l'accueil le plus gracieux. Pour remercier Allah du triomphe éclatant qu'il venait d'accorder aux armes musulmanes, le Grand Seigneur renouvela la défense de boire du vin, liqueur si expressément probi-

bée par le fondateur de l'islamisme.

En décembre 1670, le kapoudan-pacha fit son entrée triomphale à Constantinople : son navire traînait à la remorque quelques bâtiments maltais, sur lesquels on avait placé des esclaves grotesquement affublés de perruques et de jaquettes, et qui, suivant les Ottomans, représentaient des personnages distingués parmi les chrétiens.

Comme nous l'avons dit précédemment, la réponse que l'ambassadeur français, M. de Vantelet, attendait du grand vézir, n'arriva qu'en mars 1669. Dans cet intervalle, une flottille de quatre vaisseaux, commandée par M. d'Alméras, entra dans le port de Constantinople; et, lorsque M. de Vantelet, d'après la lettre de Kupruli, se fut rendu à la cour, il écrivit à l'amiral français de venir prendre à Volo, port de mer dans le golfe de Salonique, un ambassadeur que le Sultan envoyait en France : c'était le mutèferrika Suleïman-Aga; il arriva à Paris vers la fin de 1669, et en partit au mois d'août suivant. Cependant M. de Vantelet avait reçu, en octobre, l'ordre de s'embarquer sur les vaisseaux de M. d'Alméras; et, si le kaïm-mèkam l'en empêchait, de déposer à l'instant le caractère d'ambassadeur. M. de Vantelet, que cet ordre contrariait, répondit que l'on avait beaucoup de respect et de considération pour lui à la cour ottomane; et que, d'ailleurs, il ne pouvait la quitter, puisque les vaisseaux de M. d'Alméras avaient déjà fait voile pour la France. Malgré cette réponse, M. de Vantelet fut rappelé. Les Provençaux établis à Constantinople, et qui haïssaient cet ambassadeur, avaient écrit à Paris que, tant qu'il conserverait ce poste, les capitulations ne seraient point renouvelées, à cause de la haine personnelle que le grand vézir lui portait. Ainsi il fut résolu qu'on le remplacerait par un autre ambassadeur. M. de Nointel, conseiller au parlement de Paris, fut choisi, partit au mois d'août 1670, et arriva le 22 octobre suivant, avec une escadre de quatre vaisseaux, commandés par M. d'Apremont. Cet officier voulait obtenir du kaïm-mèkam et du kapoudan-pacha que les batteries du sérail lui rendissent le *salut royal;* cette demande fut repoussée : l'escadre française refusa alors de tirer les salves d'usage, et peu s'en fallut qu'un combat naval ne s'engageât. Mais la Sultane-Validè ayant demandé à M. d'Apremont de la saluer lorsqu'elle se rendrait à Scutari, le galant amiral s'empressa de condescendre à ce désir, en faisant jouer toute l'artillerie de sa petite escadre. Le kapoudan-pacha, dans son dépit, accusa les capitaines français d'avoir reçu à bord de leurs vaisseaux un grand nombre d'esclaves échappés des prisons; mais le grand vézir ne voulut pas permettre que des recherches fussent faites sur les navires français, dans la crainte d'exciter quelque nouvelle altercation.

Le 11 novembre 1670, M. de Nointel fit son entrée à Constantinople avec une magnificence qui parut hors de saison aux Ottomans. M. de Vantelet ayant obtenu la permission de se retirer, s'embarqua en décembre sur le vaisseau commandant. Peu après ce départ, M. de Nointel alla à Andrinople, et y fut reçu avec tous les honneurs accoutumés. L'usage constant de la Porte est que les ambassadeurs déclinent d'avance le sujet pour lequel ils demandent audience; M. de Nointel ne voulut pas se conformer à ce cérémonial, à cause de la teneur de ses instructions secrètes, qui lui prescrivaient d'adresser sa plainte au Sultan lui-même; car on était persuadé à la cour de France que Sa Hautesse n'avait aucune connaissance des procédés du grand vézir envers notre ambassadeur. Mais ne pouvant obtenir audience, celui-ci finit par mettre entre les mains de l'interprète Panaiotti un mémoire en trente-deux articles, qui parurent renfermer des prétentions si exorbitantes, que Kupruli-Ahmed-Pacha feignit de croire que l'on cherchait un prétexte pour rompre avec la Porte, ou bien que ces propositions n'émanaient pas du roi de France. Le grand vézir demanda, en conséquence, à M. de Nointel s'il

avait des lettres de son souverain qui continssent les demandes insérées dans le mémoire présenté de sa part; l'ambassadeur ayant répondu que ses lettres de créance devaient suffire, le grand vézir ne voulut lui accorder une audience solennelle que sous la condition que, dans six mois, il ferait venir une lettre du roi, qui contiendrait clairement les étranges réclamations communiquées par M. de Nointel. Notre ambassadeur fut obligé de faire cette promesse, et fut reçu alors en audience, d'abord par le grand vézir, et ensuite par le Sultan. Kupruli-Ahmed répondit avec froideur ou par des épigrammes aux emphatiques et longs discours de M. de Nointel. Ainsi, lorsqu'il s'étendit avec complaisance sur la grandeur et la puissance de Louis XIV, le grand vézir répondit : « Oui, le padichâh de France est un grand monarque, mais son épée est encore « neuve. » Lorsque notre ambassadeur ajouta que les Français étaient les vrais amis des Ottomans, Kupruli répliqua en souriant : « Les Français sont nos « amis, mais nous les trouvons partout avec nos ennemis (*). » Enfin, M. de Nointel ayant dit, en terminant son discours, qu'il avait ordre de recommander fortement au grand vézir l'affaire du commerce de la mer Rouge; que Sa Majesté l'avait extrêmement à cœur, et désirait vivement que la Porte le contentât sur ce point : « Comment « se peut-il, reprit sèchement le ministre, qu'un aussi grand padichâh « s'intéresse si fort à une affaire de « marchands ! »

M. de Nointel ne fut guère plus satisfait de l'audience qu'il obtint du Grand Seigneur : conduit devant Sa Hautesse, il prononça un discours qui dura un quart d'heure, et que Panaiotti traduisit brièvement au vézir, qui le transmit en deux mots au Sultan. M. de Nointel parla ensuite d'affaires à ce prince, qui répondit, en regardant son ministre : « Que l'am- « bassadeur s'adresse à notre *Lala*. » Après l'audience, il fut convié, suivant l'usage, au repas donné dans le divan, et essaya encore de parler politique; mais le grand vézir l'interrompit, en lui disant : « Monsieur l'am- « bassadeur, tenez-vous-en à ce que « vous avez promis; nous saurons dans « six mois si nous sommes amis ou « ennemis. »

Peu de jours après cette audience, M. de Nointel s'efforça inutilement, dans une conférence avec le reïs-efendi, d'obtenir la sanction des trente-deux articles demandés précédemment : le grand vézir lui dit, en le congédiant, que, s'il ne voulait pas renouveler les capitulations aux mêmes conditions qu'auparavant, il pouvait retourner en France. M. de Nointel demanda alors de nouvelles instructions à sa cour; et il lui fut prescrit, en réponse, de revenir immédiatement à Paris, puisqu'il n'était pas traité conformément aux promesses faites par le dernier ambassadeur ottoman, Suleïman-Aga. Cependant M. de Nointel parvint à renouveler les capitulations avec quelques nouveaux avantages; entre autres, la clause que les droits de douane sur les marchandises françaises seraient réduits à trois pour cent. Mais le grand vézir, sous prétexte que la campagne avec la Pologne allait s'ouvrir, ne signa pas le traité, qui ne fut sanctionné que deux ans plus tard.

Le 2 octobre 1673, mourut le célèbre Panaiotti Nikousi, après vingt-cinq ans de drogmanat. Il avait été d'abord attaché à la légation de l'empereur; il fut ensuite admis au service de la Porte. C'était un homme de beaucoup d'esprit, qui parlait et écrivait plusieurs langues. Il laissa la réputation méritée d'habile négociateur, quoique sa politique large fût accompagnée d'une droiture que l'on rencontre rarement chez les diplomates : il contribua puissamment à la paix conclue entre l'empereur d'Allemagne et le Sultan, et surtout à l'arrangement des affaires de Candie. Grec de naissance,

(*) Les Ottomans se sont souvent cru en droit de nous adresser le même reproche; et depuis plus de soixante ans de nombreuses circonstances semblent leur avoir permis de le renouveler.

il défendit avec énergie les droits civils et religieux de ses compatriotes, sans jamais s'écarter cependant de sa fidélité envers la Porte, qui perdit en lui un agent habile et dévoué. La république de Gênes l'avait anobli, en récompense des bons offices qu'il rendit au marquis de Durazzo. Il avait le titre de *premier interprète et secrétaire de l'empire ottoman*; et au moment de la signature de la paix de Candie, le grand vézir, pour preuve de sa haute satisfaction, lui avait accordé le revenu de l'île de Miconi, dans l'Archipel, s'élevant à quatre mille écus par an.

Deux années après la trêve de Saint-Gothard, Bruchoweski, hetman ou chef des Cosaques *Zaporogues* ou *des cataractes*, partisan du czar, et Doroszenko, hetman des Cosaques *Sari-Kamich* (*roseaux jaunes*), dévoué au roi de Pologne, se trouvèrent en présence sur les deux rives du Dniéper (*). Ces deux chefs députèrent au Sultan des envoyés pour lui offrir la suzeraineté de l'Ukraine. Doroszenko fut reconnu par la Porte pour hetman de cette province, avec le titre de sandjak-beï, et reçut en conséquence les queues de cheval (*though*), l'étendard (*alèm*) et la masse d'armes (*topouz*), symboles de sa dignité. A cette nouvelle, le roi de Pologne marcha contre Doroszenko : ce fut en vain que Sultan-Muhammed invita Michel Thomas Visniovicky à ne point inquiéter Doroszenko, qui, était-il dit dans la lettre de Sa Hautesse, *s'est réfugié à l'ombre de nos ailes*; le roi ne tint aucun compte de l'avertissement du Grand Seigneur. Le brave général Sobieski, que les vœux secrets des Polonais désignaient d'avance comme successeur de Michel, enleva rapidement aux Cosaques les places les plus fortes de la frontière. Le 8 safer (5 juin), le Sultan quitta Andrinople avec un nombreux cortége, et le 23 rebi'ul-akhir 1083 (18 août 1672), l'armée ottomane arriva devant Kaminiec. Cette ville, située à trois heures de distance du Dniester, est environnée d'un torrent rapide dont les bords, hérissés de rochers escarpés, ressemblent à des fortifications inaccessibles, élevées pour la protéger. Au centre de la place est bâtie la citadelle, remarquable par la hauteur et l'épaisseur de ses murailles. Le grand vézir commanda lui-même la première attaque : au bout de huit jours, les assaillants plantèrent leur étendard sur un des bastions. Le lendemain, une mine fit sauter le rempart extérieur; et les assiégés épouvantés arborèrent le drapeau blanc. La capitulation accordée par Kupruli-Ahmed-Pacha permettait aux habitants de se retirer ou de rester à leur volonté, leur garantissait la vie sauve, et proclamait le respect des propriétés. Au moment de la sortie de la garnison, une explosion de la poudrière de la ville fit sauter une portion des remparts : on ne put savoir si cette catastrophe avait été l'effet du hasard ou celui d'un dessein prémédité. Ce fut le 6 djemazi'ul-oula (30 août) que le commandant de cette place importante en remit les clefs : le Sultan le fit revêtir d'un kaftan, et lui accorda trois cents chariots pour le transport de ses bagages.

Après cette conquête, le Sultan fit remettre à l'internonce du roi Michel une déclaration dans laquelle Sa Hautesse menaçait de dévaster la Pologne, si la Podolie ne se reconnaissait pas tributaire de la Porte. La prise si rapide de Kaminiec, place réputée inexpugnable, avait consterné les Polonais. Le grand vézir voulant profiter de la terreur des vaincus, envoya Kaplan-Pacha, gouverneur d'Alep, avec le khan de Crimée, six beïlerbeïs et l'hetman Doroszenko, faire le siége de Lemberg (Leopol), qui succomba le 16 djemazi'ul-oula 1083 (9 septembre 1672). Peu de temps après, les palanques de Bucsacs, de Jazlowiec et de Zadlo-

(*) Les Cosaques étaient séparés en trois grandes divisions : les Cosaques du Don ou de Tcherkask, leur capitale; ceux qu'on nomme *Zaporogues*, parce qu'ils faisaient leur séjour près des cataractes; et enfin les derniers, subdivisés encore en trois classes, appelés les uns *Barabach*, du nom de leur chef; les autres *Sari-kamich* à cause des marais situés entre le Dniéper et le Bug; et les troisièmes *Potkal*, du nom d'une île voisine.

tanka, se rendirent aux Ottomans : enfin les Polonais envoyèrent des ambassadeurs au khan de Crimée, en le priant d'intercéder en leur faveur ; et ce fut par son intermédiaire qu'un traité fut conclu entre la Porte et la Pologne ; traité honteux pour cette dernière puissance, qui s'obligeait, entre autres conditions, à payer au Sultan un tribut annuel de 220,000 ducats, à lui remettre la Podolie, à céder l'Ukraine aux Cosaques et à traiter en ami leur hetman Doroszenko. Cependant, après la prise de Lemberg, Sobieski ne tarda pas à chasser les Ottomans de cette ville, ainsi que de Lublin et de Belczice : il avait fait en outre trente mille prisonniers aux troupes tatares qui s'étaient mesurées avec lui à Calusz et avaient été complétement battues, malgré leur immense supériorité numérique.

Sultan-Muhammed et le grand vézir étaient à peine de retour à Andrinople qu'on apprit que les Polonais, excités par le pape et l'empereur d'Allemagne, refusaient de payer le tribut et se préparaient de nouveau à la guerre, secondés par les Valaques, les Moldaves et les Cosaques, qui avaient passé dans leurs rangs. Au printemps suivant, Sobieski concentra ses forces près de Khotchim (*Chocim*), et vint attaquer Huçein-Pacha : celui-ci passant le pont du Dniester, se retira sur Kaminiec, suivi en désordre par son armée, qui périt presque tout entière sous le feu des ennemis ou dans les eaux du fleuve : le grand vézir gagna Cecora, où Kaplan-Pacha alla le rejoindre ; de là, ils se rendirent à Baba-Daghy, où se trouvait le Sultan. Le 3 ramazan 1084 (12 décembre 1673), la naissance d'un second fils, que l'on nomma Ahmed, vint faire trêve au chagrin que le Grand Seigneur éprouvait de la défaite des troupes ottomanes ; et des illuminations eurent lieu pendant trois nuits dans tout l'empire.

Les avantages signalés que venait de remporter Sobieski auraient pu sans doute lui ouvrir le chemin à d'autres conquêtes ; mais la nouvelle de la mort de Michel, roi de Pologne, obligea Sobieski de retourner à Varsovie, où les suffrages unanimes de la noblesse polonaise lui décernèrent la couronne : il en était digne, moins par sa haute naissance que par son mérite personnel et par les victoires signalées qu'il venait de remporter sur les Ottomans.

Dans le mois de mai 1674, Siekierzynski, internonce de la Pologne, arriva à Baba-Daghy : il était chargé d'exprimer les intentions pacifiques du nouveau roi ; mais Kupruli-Ahmed-Pacha répondit que la paix devait être traitée par *ambassadeur*. Peu de jours après, on se prépara à entrer de nouveau en campagne. Au mois de juillet, l'armée passa le Dniester près de Soroka, dans la plaine d'Ispel. Après quelques avantages peu importants, les Ottomans s'emparèrent de Ladyzyn, où huit cents Polonais furent faits prisonniers. Le grand vézir reçut ensuite en audience Jean Karwewski, envoyé de Sobieski : il réclamait la restitution de l'Ukraine et de la Podolie ; mais ses demandes furent mal accueillies. En même temps le roi de Pologne envoyait des députés au khan des Tatares, pour obtenir, par son intervention, le consentement du Sultan aux propositions de paix. Vers le milieu de septembre, les Ottomans commencèrent à se retirer sur Andrinople, tandis que Sobieski et son général Jablonowski chassaient devant eux les Tatares, battaient Adil-Gheraï, s'emparaient de douze villes, et faisaient rentrer l'Ukraine sous la domination polonaise.

L'hiver se passa en négociations : l'évêque de Marseille, ambassadeur de France en Pologne, tenta inutilement de rétablir la paix entre cette dernière puissance et la Porte ; le grand vézir repoussa ses propositions. Le sèrasker Chichman-Ibrahim-Pacha marcha sur Lemberg, nommé *Ilba* par les Ottomans : Sobieski s'empressa d'y accourir. Le héros polonais remporta, sous les murs de cette place, une victoire d'autant plus glorieuse que son armée était très-inférieure à celle de son ennemi. Ibrahim-Pacha se vengea de sa défaite, en s'emparant de Mitelène, de Podhaice et du château de Za-

wale, avant que Sobieski pût les secourir. Le sèrasker attaqua ensuite la forteresse de Trembowla, où le brave commandant Chrazanowki soutint quatre assauts terribles, et donna le temps au roi de venir le délivrer.

En mai 1675, la circoncision du prince Moustapha donna lieu à des fêtes magnifiques. Les Francs furent obligés de payer un petit impôt pour subvenir aux frais des réjouissances publiques; les familles chrétiennes établies à Andrinople s'acquittèrent en poulets, en oies et en canards : quinze jours furent consacrés à ces fêtes. Ainsi que cela avait eu lieu sous le règne de Sultan-Murad III, les corps de métiers offrirent des présents au Sultan : le plus remarquable était celui des orfévres : il figurait un jardin, avec des cyprès d'argent sur lesquels étaient perchés des rossignols en pierreries. Les fourreurs, habillés de pelleteries et des peaux de tous les animaux dont ils font commerce, en portaient un grand nombre empaillés; ils avaient même couvert de zibeline et d'autres fourrures précieuses une petite maison que trente-six membres de leur corporation portaient sur leurs épaules.

Peu de temps après les fêtes de la circoncision, on célébra le mariage de Khadidjè-Sultane, fille de Sultan-Muhammed, avec le vézir Moustapha-Pacha. Quelques jours avant l'ouverture des fêtes de la circoncision, les envoyés de Raguse et de la Transylvanie avaient été reçus en audience, ainsi que lord John Finch, ambassadeur anglais, qui fut assez mal accueilli, et logé dans un local indigne du représentant d'une grande puissance. Il parvint cependant à obtenir le renouvellement des capitulations.

Le 25 janvier 1676, la garde du saint sépulcre, objet constant des vœux et des sollicitations des Latins et des Grecs, fut concédée définitivement à ces derniers, en vertu d'un khatti-chèrif obtenu dans le temps par l'interprète Panaïotti, et dont le patriarche grec se prévalut, lorsque les moines franciscains voulurent se mettre en possession des saints lieux. Un bèrat de Sultan-Muhammed déposséda ces religieux, et accorda les clefs, les tapis et les candélabres de Jérusalem aux Grecs, à condition qu'ils payeraient une rente annuelle de mille piastres pour l'entretien de la mosquée de Sultan-Ahmed (*).

Depuis dix ans environ, Sultan-Muhammed avait quitté le séjour d'Istambol pour celui d'Andrinople : il retourna dans la capitale le 23 muharrem 1087 (7 avril 1676); et, sans descendre au sérail, il se rendit sur la place d'Ok-Mèïdani, d'où il assista au départ de la flotte du kapoudan-pacha Sidi-Muhammed, et d'une seconde escadre sous les ordres d'Huçeïn-Pacha, amiral en second, l'un faisant voile pour la mer Égée, et l'autre vers le Pont-Euxin. L'armée de terre avait marché sur Kaminiec, et opéré sa jonction avec le khan des Tatares.

En août 1676, le sèrasker Chichman-Ibrahim-Pacha étant mort, Cheïtan-Ibrahim lui succéda. Il se dirigea d'abord vers la Galicie, et soumit au joug ottoman les Grecs de la Podolie et de la Pokusie. Pendant ce temps, Kupruli-Ahmed-Pacha était grièvement malade à Constantinople, et le Sultan s'abandonnait avec ardeur à sa passion pour la chasse. Les janissaires, las des fatigues de la guerre, commencèrent à murmurer de ne voir à leur tête ni le Sultan, ni son premier ministre. D'un autre côté, le khan de la Tatarie-Crimée, à qui la guerre était plus désavantageuse que profitable, poussait en secret le sèrasker à la paix, en lui représentant que le roi de Po-

(*) Nous avons vu jusqu'à nos jours se renouveler d'interminables querelles entre les Latins et les Grecs, sur la possession des lieux saints, et sur la suprématie que les uns et les autres s'y attribuent avec le plus déplorable acharnement. Un système de bascule fort productif avait été adopté par la Porte; et il en résultait des avanies, source inépuisable de plaintes et de mutuelles récriminations. On ne peut se faire une idée des mille intrigues politico-religieuses qui en découlaient, et qui entraînaient d'immenses sacrifices pécuniaires, au profit des grandes et des petites sangsues protectrices.

logne était très-disposé, par nécessité, à tout accorder pour se tirer de la position dangereuse où il se trouvait; tandis que, si on le poussait à bout, il était à craindre que le désespoir, en doublant le courage de ses troupes, ne devînt fatal aux Ottomans. Cheïtan-Ibrahim-Pacha, ébranlé par ces raisons, se décida à traiter avec Sobieski. Six plénipotentiaires de chaque nation réglèrent les conditions de la trêve. Les soldats ottomans, heureux de voir approcher la fin de leurs fatigues, et regardant la paix comme déjà faite, mirent de la négligence à garder leur camp. Sobieski profita de cette circonstance, et, fondant sur quelques milliers de Tatares campés à Mohilow, il les mit en fuite. La nouvelle de cet échec parvint à Cheïtan-Ibrahim-Pacha pendant qu'il était à table avec les négociateurs polonais. Il entra dans une grande colère, les accabla de reproches, et ordonna sur-le-champ à sa cavalerie de marcher au secours des Tatares. Elle rencontra les Polonais devant Zurawna, le 19 rèdjeb 1087 (27 septembre 1676); et les attaqua avec fureur; mais la nuit vint séparer les combattants, avant que la victoire se fût décidée pour aucun parti. Sobieski se retrancha dans une position avantageuse: ce système eut de si bons résultats, que les Polonais purent tenir pendant vingt jours contre toute l'armée ottomane; mais les vivres commençant à manquer dans le camp des chrétiens, ils allaient être réduits à risquer les chances d'une bataille, lorsque le sèrasker et le khan de Crimée leur adressèrent des propositions de paix. Par le traité signé, le 19 cha'ban (27 octobre), Kaminiec et la Podolie restèrent à la Porte, ainsi que toute l'Ukraine, hormis Piarzako et Pawolocza. Le grand vézir voulut, malgré sa maladie, suivre le Sultan qui retournait à Andrinople; mais il se trouva si faible en sortant de Bourghaz, qu'il fut obligé de s'arrêter dans la métairie de Karabèber, où il expira le 22 cha'ban (30 octobre). Son corps fut transporté à Constantinople, et déposé dans le tombeau de son père.

Kupruli-Ahmed était âgé de quarante et un ans, et en avait passé quinze dans l'exercice du grand vézirat. Jamais peut-être l'empire ottoman n'avait eu de ministre plus capable. D'un naturel plus doux et moins sanguinaire que son père, il évitait dans sa conduite l'oppression et la tyrannie, autant qu'il recherchait la justice et le désintéressement. Inaccessible à la corruption, il poussait si loin cette qualité, qu'il suffisait de lui faire des présents pour n'obtenir ni grâces ni emplois. Il avait l'esprit étendu et pénétrant, la mémoire heureuse, le jugement sûr et droit, et il arrivait ordinairement par le chemin le plus court à la connaissance de la vérité. Il parlait peu et avec réserve, mais ses discours étaient pleins de lucidité et de justesse. Son père Kupruli-Muhammed-Pacha, qui, bien qu'entièrement illettré, sentait tout le prix de l'instruction, l'avait placé sous le patronage du célèbre historien le mufti Kara-Tchèlèbi-Zadè-Abdul-Aziz-Efendi, qui le garda auprès de lui en qualité de *mulazim* (élève aspirant) jusqu'à l'âge de seize ans. Il fut attaché alors, avec le titre de *muderris*, à la mosquée de Sultan-Muhammed II, et suivit pendant dix ans cette carrière; il l'abandonna au bout de ce temps, pour se livrer à la poursuite des dignités politiques, qui souriaient à son ambition: mais la science qu'il avait acquise dans sa jeunesse lui fut d'un grand secours dans le cours de son administration; aussi la bibliothèque publique, qu'il a fondée à Constantinople, est-elle comme un hommage rendu à l'utilité de l'étude: c'est, du reste, le seul monument que les guerres intestines qui signalèrent son ministère lui aient laissé le temps d'élever. Il confia souvent des fonctions administratives à des savants, à des littérateurs et à des jurisconsultes.

Kupruli-Ahmed-Pacha avait la taille haute et bien prise, les yeux grands et très-ouverts, les traits réguliers, le teint blanc, l'aspect à la fois grave, modeste et affable, quoiqu'il affectât quelquefois de prendre un air sombre

pour imposer aux séditieux; mais l'expression naturelle de son visage était la bienveillance; et on eût trouvé avec difficulté, non-seulement parmi ses compatriotes, mais encore chez les chrétiens, quelqu'un qui poussât plus loin que lui la douceur et la politesse. Sultan-Muhammed donna une grande preuve de l'estime que lui avait inspirée son ministre, en renonçant au droit que la loi de l'État lui accordait sur l'héritage du grand vézir, et en laissant passer à ses enfants sa succession tout entière. Cependant, au lieu de donner le sceau à Moustapha-Beï, frère de Kupruli, le Sultan le remit à son gendre, Kara-Moustapha, beau-frere et compagnon d'enfance du dernier ministre, avec qui le vieux Kupruli-Muhammed l'avait fait élever. Mais Kara-Moustapha n'apporta qu'orgueil, avarice et cruauté dans ce poste où les deux Kupruli avaient déployé tant de talent et de vertu.

En février 1677, le Sultan ayant appris que l'hetman Doroszenko s'était mis sous la protection de la Russie, nomma, à la place du rebelle, George Chmielnicki, fils de l'ancien hetman Bogdan-Chmielnicki, tué sur le champ de bataille: depuis la mort de son père, George languissait dans le château des Sept-Tours, d'où il sortit, par un caprice du Grand Seigneur, pour prendre le commandement des Cosaques. La guerre fut déclarée en même temps à la Russie, et Ibrahim-Pacha, nommé sèrasker, fut chargé d'attaquer Cehryn, de concert avec le khan de Crimée.

Au commencement de mai, M. de Nointel alla rendre sa première visite au nouveau grand vézir: la fierté de l'ambassadeur français, qui refusa de s'asseoir au-dessous du sopha sur lequel était placé le siége du ministre ottoman, occasionna une scène scandaleuse: M. de Nointel remporta ses présents et se retira à sa maison de campagne, où il fit tirer un feu d'artifice en réjouissance des victoires de Louis XIV en Flandre: il reçut bientôt l'ordre de retourner à Péra, avec défense de sortir de son hôtel. Kara-Moustapha-Pacha, en rendant compte au Sultan de la conduite de M. de Nointel, prétendit qu'elle n'avait rien d'étonnant pour des Français, qui, dit-il *ont toujours fait des folies*.

L'ambassadeur vénitien fut reçu le lendemain par le grand vézir; plus tard, parurent le résident hollandais et l'ambassadeur polonais Gninski, palatin de Kulm, qui déploya, dans son entrée publique à Constantinople, une magnificence extraordinaire: sa suite était composée de trois cent soixante personnes splendidement vêtues; pour donner aux Ottomans une haute idée de la richesse de la Pologne, il ordonna de mettre aux pieds de ses chevaux des fers d'argent, à peine retenus par deux clous, afin qu'ils se détachassent en route. En apprenant cette profusion ridicule, le grand vézir s'écria: « Cet infidèle se sert de « fers d'argent, mais il a une tête « d'airain: un homme de sens pousse« rait-il l'extravagance jusqu'à prodi« guer ainsi ses richesses?... » Il ajouta, en faisant allusion à la suite de Gninski: « S'il mène tant de monde avec lui « dans le but de prendre Constanti« nople, sa suite n'est pas assez nom« breuse; mais elle l'est trop s'il n'a « d'autre désir que de baiser le seuil « de la Sublime Porte; et je crains « qu'elle ne soit souillée par le con« tact des lèvres de tant de chrétiens: « du reste, Sa Hautesse est autant en « état de nourrir trois cents Polonais « que trois mille de leurs compatriotes « qui rament à bord de ses galères. » Malgré ces paroles dédaigneuses du grand vézir, l'ambassadeur polonais réussit à conclure un traité, qui ne fut signé que l'année suivante (1678), et par lequel la partie de l'Ukraine que possédaient les Ottomans fut cédée aux Polonais; ceux-ci en revanche évacuèrent les villes de Bar et de Miedziboz.

Cependant le sèrasker Ibrahim-Pacha et le khan des Tatares marchaient sur Cehryn: le 14 août 1677, ils assiégèrent cette forteresse; mais l'infériorité numerique de leurs troupes ne leur permit pas de s'en emparer; ils furent même réduits à lever le siége

et à s'enfuir en toute hâte, poursuivis par la garnison : dans cette déroute, ils perdirent leur artillerie et leurs bagages, et ne s'arrêtèrent qu'à Tehin (*Bender*).

Cette défaite aurait été fatale à Ibrahim-Pacha, si le Sultan, qui l'avait d'abord condamné à mort, et ensuite à être enfermé aux Sept-Tours, ne s'était laissé fléchir par sa nourrice, épouse d'Ibrahim-Pacha. Mais le khan de Crimée, Selim-Gheraï, ne put éviter la destitution : il fut remplacé par le fils de Mubarek-Gheraï.

Sultan-Muhammed, voulant réparer le dernier échec, fit de grands préparatifs pour la prochaine campagne : on frappa de nouvelles contributions, et tous les sujets ottomans qui recevaient une solde furent sommés de se tenir prêts à marcher. De nouveaux canons furent fondus; on dressa sur l'Hippodrome les tentes du Grand Seigneur, qui donna deux millions de son trésor particulier pour subvenir aux frais de la guerre. A la fin de mars, les queues de cheval furent arborées à Daoud-Pacha : le grand vézir reçut dans sa tente un ambassadeur russe, porteur d'une lettre pour le Sultan; mais cet envoyé, ayant répondu au ministre ottoman avec une fermeté qui lui déplut, ne put obtenir audience de Sa Hautesse, et fut renvoyé avec une réponse dans laquelle on réclamait du czar la cession de l'Ukraine.

Le 11 rebi'ul-akhir 1089 (2 juin 1678), le Sultan se sépara de l'armée; avant de quitter le grand vézir, il fixa au turban de ce ministre un panache de héron à aigrette de diamants, lui remit l'étendard sacré, et lui fit ses adieux par cette formule d'usage : « Que mes prières soient avec toi ! » (*Douam séninilè olsoun!*)

Dans les premiers jours de juillet, deux Russes, faits prisonniers, assurèrent que l'armée du czar s'élevait à plus de cent mille hommes : les Ottomans, campés en ce moment sur les bords du Dniester, continuèrent leur marche jusqu'à Cehryn. Avant d'arriver devant cette place, ils furent rejoints par le khan des Tatares, à qui le grand vézir fit don d'un arc, d'un carquois, d'un sabre et d'un poignard ornés de pierreries, et d'une armure enrichie de diamants et recouverte d'une fourrure de zibeline. Le siége de Cehryn commença le 20 juillet, et dix-sept jours se passèrent en légères escarmouches. Ce ne fut que le 12 août qu'un engagement général eut lieu : les Ottomans furent battus, et abandonnèrent leur camp aux vainqueurs; mais neuf jours après cette défaite, et tandis que les Russes et les Cosaques célébraient la fête de saint Mathias, les Ottomans firent jouer deux mines qui ouvrirent une énorme brèche par laquelle ils pénétrèrent dans la ville; la garnison surprise abandonna la forteresse, après avoir encloué les canons; les assaillants s'en étant rendus maîtres, y mirent le feu. Pendant la nuit un magasin de poudre sauta, et deux mille musulmans furent victimes de cette explosion. Le lendemain, au point du jour, l'étendard de Mahomet flottait sur les murs de Cehryn : cette conquête, qui causa aux Ottomans de grandes pertes, fut annoncée à tout l'empire par de pompeuses lettres de triomphe; et le Sultan, pour faire honneur au grand vézir, envoya au-devant de lui les archers de la garde.

En février 1679, un château fort fut construit à l'embouchure du Dniéper, dans le but d'en interdire le passage aux Cosaques qui ravageaient ses bords. Mais Sircow, hetman des Cosaques zaporogues, surprit et tailla en pièces les Tatares employés à ces travaux : George Chmielnicki, que le Sultan avait nommé hetman, périt dans cette affaire.

Le 3 mai suivant, l'envoyé russe Vasili présenta au grand vézir une lettre du czar Fédor Alexiéwich, dans laquelle ce monarque faisait des propositions de paix à la Porte; l'ambassadeur polonais Spandoschi offrit sa médiation entre les deux puissances, mais ce fut inutilement. Vasili, après avoir attendu pendant trois mois une réponse définitive, se décida à partir sans avoir rien conclu.

Le 17 janvier 1680, l'ambassadeur

français, comte Joseph de Guilleragues, arrivé depuis trois mois, obtint enfin du grand vézir une première audience; mais les prétentions que notre envoyé éleva sur le cérémonial à observer à son égard, et auxquelles le ministre ottoman ne voulut pas condescendre, firent borner cette audience à une entrevue particulière.

L'ambassadeur français ne fut pas le seul à éprouver les effets de l'orgueil despotique du grand vézir Kara-Moustapha, qui semblait avoir pris à tâche de mécontenter les représentants de toutes les puissances chrétiennes : ainsi le nouveau baile vénitien Cuirano, ne pouvant supporter les humiliations qu'il éprouvait, se retira, avec son prédécesseur Morosini, à bord des vaisseaux de la république; l'envoyé russe Nicéphore, reçu avec la plus grande hauteur, ne put obtenir la permission de s'asseoir devant le ministre ottoman, qui lui refusa aussi le *taïm* d'usage, et ne voulut pas même lui accorder l'autorisation de présenter au Sultan la lettre du czar; M. de Khuniz, résident impérial, en réponse à ses propositions de paix et aux plaintes qu'il fit entendre relativement aux fortifications élevées par le pacha de Wardein, n'arracha du vézir que des phrases insignifiantes ou des récriminations. Joignant l'avidité à l'orgueil, Kara-Moustapha savait, par toutes sortes de moyens, extorquer aux légations chrétiennes des sommes qu'il faisait entrer dans son trésor particulier. Le résident hollandais, Colier, acheta, par un énorme sacrifice d'argent, l'audience du grand vézir, et paya, en outre, trente mille écus pour le renouvellement des capitulations. L'ambassadeur d'Angleterre fut sommé de rembourser cent dix bourses et la valeur de quelques pierreries qui avaient été enlevées par un corsaire anglais à Berber Ali-Pacha. Pendant la campagne de Cehryn, les voïvodes de Moldavie et de Valachie payèrent chacun sept cents bourses à l'avare ministre; plus tard, Cantacuzène Scherban lui acheta pour treize mille bourses la principauté de Valachie; enfin le chargé d'affaires de Démétrius Cantacuzène, prince de Moldavie, Antoine Roseti, qui, après la fuite en Pologne de son maître, avait été choisi pour lui succéder, fut emprisonné et fustigé pour obtenir l'aveu de ses trésors, et se vit obligé de livrer trois cents bourses.

Le 24 rebi'ul-ewwel 1091 (24 avril 1680) eut lieu, pour la première fois depuis la fondation de l'islamisme, l'application de la peine sévère de la lapidation dont le Coran punit l'adultère : la femme d'un cordonnier, convaincue de ce crime par la déposition de quatre témoins, dont (suivant l'historien ottoman Rachid) l'intégrité était fort douteuse, fut placée dans une fosse creusée devant la mosquée Ahmediïè, et lapidée en présence du Sultan et d'une foule immense accourue pour assister à cet horrible spectacle : son complice, marchand juif, avait demandé la faveur de devenir musulman, dans l'espoir d'échapper au supplice; mais il n'obtint pour toute grâce que d'avoir la tête tranchée.

Environ trois mois après cette exécution, le Sultan revint au funeste projet qu'il nourrissait depuis longtemps, de se débarrasser de ses deux frères; mais il en fut encore une fois détourné par les représentations de tous les membres du divan, et surtout par celles du mufti Ali-Efendi.

Cette même année 1091 (janvier 1681), l'intervention du khan des Tatares aboutit à faire signer entre la Porte et la Russie une trêve de vingt années; et, au mois de septembre suivant, l'internonce russe annonça que l'ambassadeur du czar était parti pour Constantinople; mais il mourut avant d'avoir mis le pied sur le territoire ottoman : son secrétaire André Bokow Woldonowich fut reçu à sa place, et offrit, le jour de l'audience solennelle (7 rebi'ul-ewwel 1092, 27 mars 1681), un présent composé d'oiseaux de proie dressés pour la chasse, de dents de *morses* ou *éléphants de mer*, et de près de douze cents peaux de martes zibelines.

A peu près à cette époque, notre célèbre marin Duquesne poursuivit des

pirates de Tripoli jusque dans le port de Chio ; l'artillerie de huit navires de guerre qu'il commandait causa de grands dommages à quelques mosquées et à plusieurs autres édifices, et tua ou blessa près de neuf cents habitants. A cette nouvelle, le kapoudan-pacha partit pour Chio avec une flotte de quarante-huit galères, dans le but de réconcilier les Français et les Barbaresques. M. de Guilleragues fut menacé, par le kiahïa du grand vézir, de perdre la liberté et peut-être même la vie, ainsi que tous les Français habitant l'empire ottoman, s'il ne versait une forte somme d'argent. L'ambassadeur répondit avec fermeté qu'il se confiait en la justice du Sultan et en la puissance du roi de France. Le grand vézir essaya inutilement d'amener M. de Guilleragues à lui compter sept cent cinquante bourses (trois cent soixante et quinze mille piastres ou écus), en réparation des dommages causés à Chio par l'escadre de Duquesne ; le diplomate français résista aux menaces du ministre, et finit par être enfermé aux Sept-Tours : pendant sa captivité, il rejeta dédaigneusement tout ce que le grand vézir lui offrit, et fit venir de son hôtel ce qui lui était nécessaire. Enfin il ne recouvra sa liberté qu'après s'être engagé à faire au Sultan un présent dans le délai de six mois : cet engagement ne fut point pris au nom de Louis XIV, mais simplement au nom privé de M. de Guilleragues. L'exécution de cette promesse entraîna de nouvelles difficultés : comme la valeur des cadeaux n'avait pas été fixée, il y eut encore de grands débats à ce sujet; enfin M. de Guilleragues fit offrir au Sultan un présent s'élevant environ à cent vingt bourses (soixante mille piastres). Suivant un historien ottoman, l'énergie que M. de Guilleragues déploya dans ces circonstances lui gagna l'estime de Sa Hautesse, au point qu'elle demanda le portrait de cet ambassadeur.

Depuis 1665, les Hongrois gémissaient sous le joug de l'empereur d'Allemagne, qui avait sacrifié à sa politique, ou au fanatisme religieux, un grand nombre de personnages de haute naissance : l'exécution de plusieurs magnats, l'exil ou l'envoi aux galères de la plupart des prédicateurs protestants, la dure oppression que les conseillers de Léopold et ses généraux exerçaient contre la Hongrie, finirent par en exaspérer les malheureux habitants : le fils de l'un des nobles proscrits, le jeune Émeric, comte de Tekeli, s'était échappé de sa prison, et avait réuni autour de lui ses concitoyens, en inscrivant sur ses drapeaux cette noble devise : *Pro Deo et patriâ.* Depuis 1677, Tekeli avait battu plusieurs fois les oppresseurs de son pays : mais, vers la fin de 1681, l'Empereur, à la diète d'Oldenbourg, apaisa, en grande partie, les plaintes des Hongrois; et Tekeli, se voyant abandonné par la plupart des magnats, députa trois envoyés au Sultan : ils furent reçus en audience solennelle le 9 janvier 1682, et offrirent de reconnaître la suzeraineté de la Porte. Apafy, prince de Transylvanie, appuyait les réclamations des Hongrois. Sans tenir compte de la trêve conclue en 1075 (1665) avec l'Autriche par Kupruli-Ahmed-Pacha, Sultan-Muhammed assembla son conseil pour décider si l'on prendrait ouvertement fait et cause pour Tekeli, ou bien si l'on se bornerait à le soutenir secrètement : le premier parti, quoique injuste, puisque Léopold avait observé les conditions du traité, fut adopté, d'après l'avis du Sultan et de son grand vézir, qui pensèrent que l'occasion d'ouvrir aux armes ottomanes le boulevard de la chrétienté, était trop favorable pour la laisser échapper. Tekeli, nommé par la Porte roi des Kruczes (*Kourous-Krali*), fut soutenu dans ses prétentions par le sèrasker Ibrahim-Pacha, gouverneur de Bude, qui avait sous ses ordres Michel Apafy, prince de Transylvanie, six sandjak-beïs, dix-huit ortas de janissaires, commandés par le samsoundji-bachi, et deux compagnies (*buluks*) de sipahis. Tekeli rejoignit le sèrasker dans la plaine de Pest, et assiégea, de concert avec lui, la place forte de Fülek, qui succomba au bout de dix-sept

jours, et fut rasée : c'est dans cette ville que Tekeli reçut l'investiture de sa nouvelle royauté. L'envoyé impérial, comte Albert de Caprara, arriva à Constantinople dans le mois de cha'ban (août); mais toutes ses démarches ne purent empêcher que les queues de cheval ne fussent arborées, dans la plaine de Daoud-Pacha, en signe de guerre contre la Hongrie. Le Sultan se rendit à Andrinople; et, le 6 octobre 1682, il en sortit avec un cortége magnifique : jamais les Ottomans n'avaient déployé une si grande pompe dans un appareil de guerre; les tentes du Sultan valaient plus de cent mille écus; son harem le suivait dans cent brillantes voitures (*koutchi*); celle de la Sultane-Khassèki surpassait toutes les autres en somptuosité; les roues en étaient garnies d'argent, et les chevaux d'attelage portaient des selles et des harnais garnis de velours. Les soldats disaient que l'armée des femmes était peu inférieure en nombre à celle des hommes. Le 18 mars, pendant que le Sultan passait la revue des janissaires, un violent coup de vent fit tomber son turban, accident qui fut regardé comme de mauvais augure. Après que Kara-Moustapha-Pacha eut reçu de Sa Hautesse l'étendard de Mahomet, un sabre, un cheval, une pelisse fourrée de zibeline, et un panache de héron, il se remit en marche, guidé par Tekeli. La ville de Weszprim fut enlevée par Kara-Muhammed-Pacha, gouverneur de Diarbèkir; et une garnison de quatre cents hommes fut laissée dans cette place : le grand vézir assembla un conseil de guerre, auquel il déclara qu'il était décidé à marcher sur Vienne; et, malgré l'avis contraire de Tekeli, du vieux gouverneur de Bude, Ibrahim-Pacha, et de plusieurs membres de l'assemblée, il n'en persista pas moins dans son plan. Sur les bords de la Raab, il y eut une affaire d'avant-garde entre les armées ennemies; l'avantage demeura aux Ottomans. Le grand vézir se porta ensuite en toute hâte sur la capitale de l'Autriche : Léopold et sa cour quittèrent cette ville, que le comte de Wurtemberg fut chargé de défendre avec une garnison de dix mille hommes environ. Le pillage, le meurtre, l'incendie, signalèrent le passage de l'armée ottomane, depuis les rives de la Raab jusque sous les murs de Vienne. Elle arriva devant cette capitale le 19 rèdjeb 1094 (14 juillet 1683), au nombre de deux cent mille hommes : les travaux du siége commencèrent dès la nuit suivante. Le duc de Lorraine, en traversant le Danube avec son corps d'armée, fut poursuivi par les Ottomans, qui entamèrent son arrière-garde. Cependant les assiégés se préparaient à opposer la plus vive résistance; les bourgeois et les étudiants s'organisèrent en cinq corps réguliers, se partagèrent le service de la place, et s'en acquittèrent avec le plus ardent patriotisme. Le camp des assiégeants, formé en un vaste demi-cercle, se déroulait sur un espace de sept lieues. Toutes les portes de la ville, sauf une seule, furent murées : pendant soixante jours, quarante mines et dix contremines firent explosion; les Ottomans livrèrent dix-huit assauts partiels, et la garnison effectua vingt-quatre sorties. La plupart des ouvrages extérieurs avaient été enlevés par les assaillants; des brèches considérables leur auraient offert des chances de victoire, si le grand vézir eût ordonné une attaque générale; mais l'avarice l'empêcha de profiter de l'ardeur de son armée : dans la persuasion que Vienne devait renfermer d'immenses trésors, il ne put se décider à les abandonner au pillage, et refusa obstinément l'ordre de livrer l'assaut. L'armée chrétienne, commandée par Sobieski, arriva enfin au secours des assiégés : cet événement, que l'incapacité présomptueuse de Kara-Moustapha n'avait su ni prévoir ni empêcher, suscita les plus grands murmures dans l'armée ottomane : le camp fut alors transporté en face de la montagne de Calemberg, qui séparait les troupes autrichiennes et polonaises de la plaine où les Osmanlis s'étaient rangés en bataille. Le 12 septembre, aux premières clartés du jour, ils aperçurent les chré-

tiens postés sur les cimes du Calemberg, qu'ils avaient gravi pendant la nuit. Le pieux roi de Pologne fit élever un autel, sur lequel fut célébré le saint sacrifice, que Sobieski et son armée entendirent à genoux et dans le plus profond recueillement; après cette cérémonie, cinq coups de canon annoncèrent le commencement de la bataille : Sobieski se précipita du sommet de la montagne sur les ennemis, et jeta le désordre dans leurs rangs : secondé par le duc de Lorraine, qui commandait l'aile gauche, il enfonça la première ligne ennemie composée des janissaires; le centre de l'armée chrétienne, arrivant alors sur le terrain, acheva la déroute des Ottomans. Le grand vézir, voyant la bataille perdue sans retour, se sauva précipitamment avec l'émir porteur de l'étendard de Mahomet : les vaincus laissèrent sur le théâtre de leur défaite tous leurs autres drapeaux, trois cents pièces de canon, cinq mille tentes, leurs armes, les caisses de l'armée, et dix mille morts. Dans la part de butin qui échut à Sobieski, et dont le détail nous a été conservé par une lettre que ce prince écrivit à la reine son épouse sur le champ de bataille même et immédiatement après la victoire, on remarquait de magnifiques fourrures de zibeline, des montres et des ceintures enrichies de diamants, des carquois ornés de perles, de rubis et de saphirs, et une cassette en or massif, dans laquelle étaient renfermées trois lames du même métal, chargées de caractères *magiques*. Le lendemain, un *Te Deum* fut chanté dans l'église cathédrale de Saint-Étienne; et Sobieski, accompagné du duc de Lorraine et des électeurs de Saxe et de Bavière, visita les fortifications, et traversa à cheval, et aux acclamations du peuple accouru sur le passage de ce héros, la ville qui lui devait sa délivrance.

Kara-Moustapha-Pacha se dirigea sur Raab, où il rallia les débris de son armée. Honteux de ce revers auquel son orgueil s'attendait si peu, il voulut en rejeter la responsabilité sur celui-là même qui s'était opposé avec le plus de chaleur à cette malheureuse entreprise; et Ibrahim-Pacha, beïlerbeï de Bude, fut sacrifié à la colère du ministre vaincu.

Après que les troupes ottomanes eurent pris quelques jours de repos à Raab, elles marchèrent sur Bude. La ville de Lilienfeld, en Styrie, attaquée par le grand vézir, dut son salut à la vigoureuse résistance du prélat Mathias Kalweis : chassés de la haute Styrie, les Osmanlis se rejetèrent sur la basse Styrie, et la mirent à feu et à sang.

En octobre suivant, Sobieski et le prince royal, tombés en embuscade aux environs de Parkany, faillirent être pris; deux mille hommes de leur escorte furent massacrés. Deux jours après cet échec, les Polonais eurent leur revanche : une rencontre eut lieu entre ces derniers et les Osmanlis, près du pont de bateaux construit à Parkany sur le Danube : sept mille musulmans périrent, soit dans les eaux du fleuve, soit sous le fer des vainqueurs, qui firent, en outre, douze cents prisonniers. Enfin, la forteresse de Gran tomba au pouvoir des Polonais au bout de quatre jours de siége. A cette nouvelle, le grand vézir, alors à Belgrade, donna ordre de faire périr les chefs qui avaient rendu cette place. Mais, tandis que Kara-Moustapha-Pacha se vengeait sur ses inférieurs du mauvais succès des armes ottomanes, les ennemis de ce ministre profitaient de ses revers et de la haine qu'il avait inspirée depuis longtemps, pour le perdre dans l'esprit de Sa Hautesse. Les suggestions du grand écuyer, du kyzlar-agaçi, et de la sœur de Sultan-Muhammed, veuve du vieux Ibrahim-Pacha, que Kara-Moustapha avait si injustement fait périr, décidèrent le Grand Seigneur à signer l'arrêt de mort de son ministre : le grand chambellan fut chargé de l'exécution de l'ordre fatal, et s'en acquitta le 6 muharrem 1095 (25 décembre 1683). Ibrahim-Pacha, kaïm-mèkam de Constantinople à cette époque, fut désigné pour le remplacer; mais il n'accepta le sceau impérial qu'avec la plus grande

répugnance, et voulut du moins se mettre à l'abri de la terrible responsabilité qu'entraînaient les désastres militaires; dans ce but, il envoya des sèraskers prendre le commandement des troupes. La Porte avait alors trois luttes à soutenir : il fallait s'opposer à la fois à Sobieski, qui combattait sur le sol même de la Pologne; au duc de Lorraine qui envahissait la Hongrie; et enfin aux Vénitiens qui, aidés du pape, des Florentins et des Maltais, et voulant se dédommager de la perte de Candie, tentèrent la conquête de la Morée. Le duc de Lorraine s'empara, le 18 juin 1684, de Wissegrad; et, neuf jours après, il remporta, près de Waitzen, une victoire qui décida la chute de cette dernière ville. Pest, abandonnée par sa garnison, tomba aussi au pouvoir des Impériaux, qui, continuant leur marche victorieuse, battirent les Osmanlis près de Saint-André ou *Ak-Kilis* (l'église blanche), et poursuivirent les vaincus jusqu'à Bude : mais la résistance désespérée des assiégés, les maladies qui vinrent décimer les Impériaux, et l'approche de la mauvaise saison, décidèrent les généraux de l'Empereur à lever le siége. Les musulmans attribuèrent la retraite des chrétiens à un miracle, et assurèrent avoir vu deux fois le prophète Mahomet planant au-dessus des remparts à l'heure de la prière. En récompense de la belle défense d'Ibrahim-Pacha, qui avait succédé dans le commandement de Bude à Kara-Muhammed, tué par un éclat de bombe, le Sultan écrivit de sa main au premier, et lui fit remettre des panaches de héron, des sabres, un poignard orné de diamants et une pelisse de zibeline.

Pendant la durée du siége de Bude, le duc de Lorraine avait battu, devant Hamzè-Beï, le sèrasker Suleïman-Pacha, tandis que les généraux Trauttmannsdorf et Leslie s'emparaient de Veroviz en Croatie, après avoir vaincu les pachas de Gradiska et de Bosnie; quelques autres châteaux forts tombèrent aussi au pouvoir des Impériaux.

Après la levée du siége de Vienne, l'Autriche avait formé une sainte alliance avec le pape et Venise. Le 15 juillet, cette république fit notifier au kaïm-mèkam la déclaration de guerre par le baile Capello, qui, après avoir rempli cette mission périlleuse, parvint à s'échapper sur un navire de Chio. Les Vénitiens et les Morlaques ravagèrent la Dalmatie, et s'emparèrent ensuite de Sainte-Maure et de Prevesa.

L'ambassadeur français, qui, jusqu'à ce jour, avait eu à se plaindre du ministre ottoman, se vit bien mieux traité depuis la campagne de Vienne, et sans doute en considération de l'état d'hostilités qui continuait d'exister entre la France et l'Empire. En octobre 1684, M. de Guilleragues fit son entrée solennelle dans Andrinople avec huit voitures d'apparat, et une escorte d'honneur composée d'un orta de janissaires et de soixante tchaouchs : vingt maisons furent destinées à son logement et à celui de sa suite; le grand vézir le reçut avec la plus grande affabilité, lui fit don de trente chevaux, et lui permit de se placer sur un siége élevé à la hauteur de l'estrade sur laquelle le ministre était lui-même assis. M. de Guilleragues, profitant des bonnes dispositions du Sultan à l'égard de la France, sollicita l'insertion dans les traités d'une nouvelle clause qui concédât à cette puissance la protection du saint sépulcre, ce qui ne fut accordé que plus tard; il obtint aussi divers fermans avantageux aux Français.

L'ambassadeur d'Angleterre, lord Sandwich, fut moins favorisé que celui de France, et il ne put obtenir même la permission de venir à Andrinople : mais l'envoyé du czar fut bien accueilli, ainsi que le plénipotentiaire hollandais Colier, et le représentant de Tekeli, chargé d'offrir le tribut promis par son maître.

Des préparatifs immenses furent faits pendant l'hiver de 1684 à 1685, et trois armées formidables s'organisèrent, destinées à combattre en même temps l'Autriche, la Pologne et Ve-

nise. En Dalmatie, le provéditeur Pietro Valiero mit le siége devant Sign, et fut obligé de le lever à l'approche du pacha de Bosnie. Les peuplades chrétiennes des montagnes de Dalmatie, d'Albanie et de Morée, s'unirent aux ennemis de la Porte : les Maïnotes battirent Siawouch-Pacha, gouverneur de Morée, et les Chimarriotes (habitants des monts Chimarra) envoyèrent aux Vénitiens les têtes des chefs ottomans, dont ils avaient secoué le joug. D'un autre côté, les redoutables pirates de Dulcigno et de Castelnuovo armèrent en course contre les chrétiens et firent de nombreux prisonniers.

En Hongrie, la forteresse de Waitzen fut reprise par les Osmanlis; mais ils échouèrent dans l'attaque de Raab et de Wissegrad; et Ismaïl-Pacha, beïler-beï de Roumilie, fut obligé de se retirer devant le général Haüsler, qui s'était emparé de Szarvas et de Szolnok.

En juillet 1685, le duc de Lorraine assiégea Neuhäusel; mais ayant appris, dans le mois suivant, que le sèrasker Ibrahim-Pacha pressait Gran, il vint, avec une portion de ses troupes, délivrer cette dernière ville, et retourna devant Neuhäusel, qu'il prit le 19 août, à la suite d'un assaut général. La garnison presque tout entière périt dans cette journée; quatre-vingt-treize canons et un magnifique étendard vert brodé d'or et chargé de versets du Coran et de symboles de l'islamisme, tombèrent aux mains des chrétiens. Cette victoire éclatante fut célébrée par des fêtes dans l'Allemagne, la Pologne et l'Italie.

Tandis que le duc de Lorraine se couvrait de gloire devant Gran et Neuhäusel, le général comte de Herberstein ravageait le territoire de Licca, la Corbavie, la vallée d'Udwina, et rasait Wuniz : de son côté, Leslie marchait sur Essek, mettait le feu à cette ville, et s'enfuyait ensuite, entraîné par ses soldats qu'une terreur panique saisit tout à coup. Un mois plus tard (en septembre), Leslie entra à son tour dans la contrée de Licca qu'il dévasta. Dans la haute Hongrie les gouverneurs ottomans abandonnèrent, après y avoir mis le feu, les forteresses de Waitzen, Novigrad et Wissegrad; et le roi de Transylvanie, Tekeli, avait été forcé par le général Schulz d'abandonner Eperies, Ungwar et Crasnahorka.

Les revers multipliés que venait d'éprouver la Porte furent rejetés par le grand vézir Kara-Ibrahim sur Tekeli; par suite de cette accusation le prince fut arrêté et emprisonné aux Sept-Tours.

Démétrius Cantacuzène, voïvode de Valachie, dut à l'inimitié du ministre ottoman la perte de sa principauté, dans laquelle il fut remplacé par Constantin Cantemir, prince d'une ancienne famille connue chez les Tatares Noghaïs (*).

Sobieski chercha à décider Constantin Cantemir à se joindre à lui, et, ne pouvant l'y résoudre, il l'attaqua à Bojan et fut battu par le prince moldave. Cherban, voïvode de Valachie, qui s'était aussi attiré la haine du grand vézir, conserva cependant son siége ducal, au moyen d'un présent de cent mille piastres.

En 1685, M. de Guilleragues étant mort subitement, M. Fabre, premier député du commerce français, le remplaça par intérim, jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur, M. de Girardin, conseiller au parlement, qui arriva à son poste en janvier 1686. Il eut, comme son prédécesseur, les honneurs du sopha, et obtint la permission de reconstruire trois églises, l'une à Milo, l'autre à Alep, et la troisième à Galata.

La Russie envoya, vers la même époque, un ambassadeur qui renouvela les capitulations, et eut aussi l'autorisation de rebâtir, à Constantinople, l'église grecque de Saint-Jean.

Cependant le grand vézir Kara-Ibra-

(*) Ce Constantin Cantemir est le père du prince Démétrius, auteur de l'*Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman*, écrite en latin; il a publié aussi plusieurs autres ouvrages en russe, en grec et en moldave.

him-Pacha, craignant que les revers des armes ottomanes ne lui fussent attribués, prit le parti de les imputer aux sèraskers commandant les divers corps de l'armée ottomane. Ainsi Cheïtan-Ibrahim fut mis à mort à Belgrade sous le prétexte qu'il avait laissé prendre Neuhäusel, et surtout parce qu'il avait envoyé en secret son confident Ahmed-Tchèlèbi faire des ouvertures pacifiques au duc de Lorraine. Suleïman-Pacha, sèrasker en Pologne, aurait subi le sort de Cheïtan-Ibrahim, s'il n'avait su, par son adresse et avec l'aide du kyzlar-agaçi, ennemi du grand vézir, non-seulement détourner le coup, mais encore le faire tomber sur Kara-Ibrahim lui-même. Le Sultan, au lieu de punir Suleïman-Pacha, lui remit le sceau de l'empire, et destitua Kara-Ibrahim, qui fut condamné à payer trois mille bourses, et exilé à Rhodes, où plus tard on lui envoya le cordon.

Dès que Suleïman fut installé dans sa nouvelle dignité, il s'empressa de rendre la liberté au brave Tekeli, et lui fit restituer l'argent et l'équipement que l'injustice du précédent grand vézir lui avait enlevés. Les premiers actes administratifs de Suleïman-Pacha prouvèrent sa capacité : il avait d'ailleurs toute la confiance des Ottomans; ils étaient en effet persuadés que le chef qui n'avait essuyé aucun revers pendant que ses collègues étaient battus, pouvait seul sauver l'État dans cette terrible crise. Suleïman-Pacha fit de grands préparatifs de guerre, il renforça les divers corps d'armée, changea les officiers dont il doutait, opéra plusieurs autres mutations importantes, fit payer exactement la solde des troupes, et prodigua les paroles affables aux représentants des puissances étrangères. Il partit dans les premiers jours de mai pour la Hongrie, et, voulant mettre sa responsabilité à l'abri dans des circonstances aussi critiques, il obtint du Sultan de pleins pouvoirs illimités, et la promesse par écrit de ne point attenter à sa vie, en cas de revers. Il marcha ensuite au secours de Bude, assiégée par le duc de Lorraine qui était à la tête d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, dans les rangs de laquelle on remarquait des grands seigneurs français, anglais, italiens, espagnols et allemands, et entre autres le fameux prince Eugène de Savoie. L'ouverture des travaux du siége eut lieu le 18 juin 1686 : après deux assauts meurtriers, suivis de deux sommations à Abdi-Pacha, qui refusa obstinément de rendre la place, une troisième attaque générale eut lieu le 2 septembre 1686, et fut enfin couronnée de succès. Le brave gouverneur ottoman périt sur la brèche, avec plus de quatre mille hommes de la garnison, et la ville fut livrée aux flammes et au pillage. Bude, depuis quarante-cinq ans au pouvoir des musulmans, était regardée par eux comme le *rempart de l'islamisme, le pivot de la guerre sainte, et la clef de l'empire ottoman.*

La chute de cette capitale de la Hongrie entraîna la reddition de Siklos, de Simontornia, de Tarda, de Kapuswar, de Fünfkirchen et de Szegedin. Le grand vézir établit ses quartiers d'hiver à Belgrade, et fit faire quelques propositions de trêve, qui n'eurent point de suite. Des contributions forcées furent imposées à tout l'empire, et le Sultan donna cinq cents bourses de son trésor particulier.

A l'ouverture de la campagne suivante, Suleïman-Pacha se trouvait à Essek avec soixante mille hommes et soixante-six pièces de canon : enfin le 25 ramazan 1098 (4 août 1687), il se mit en route pour aller au-devant de l'armée chrétienne, qu'il rencontra près de Mohacz : huit jours après, les Hongrois remportèrent une éclatante victoire sur le même champ de bataille où, cent soixante ans auparavant, leurs aïeux avaient vu périr leur souverain et leur indépendance. Cette défaite coûta aux Ottomans vingt mille hommes, avec tous les bagages et l'artillerie. La nouvelle de ce grand désastre causa une si profonde sensation au sérail, que le Grand Seigneur refusa de manger pendant trois jours, et que la Sultane favorite en tomba malade.

La consternation générale fut encore augmentée par les ravages qu'exercèrent à Constantinople un violent incendie et une famine causée par sept mois de sécheresse. Après la bataille de Mohacz, les Ottomans découragés abandonnèrent Essek, Valpo et quatorze châteaux forts de l'Esclavonie. Dans la Hongrie inférieure, Palota et Czokacu; en Croatie, Poschega, Czernik et plusieurs autres forts, se rendirent ou furent détruits, ainsi que Buschin, Dubiza et Castanoviz; en Transylvanie, Apafy négocia secrètement avec Léopold; enfin, en Moldavie, Constantin Cantemir était soupçonné par la Porte de s'entendre avec le roi de Pologne. Ce dernier battit les hordes de Tatares qui ravageaient les rives du Sireth, et ordonna ensuite la retraite.

Pendant la campagne suivante, les Russes s'allièrent aux Polonais, sans que cette réunion produisît rien de décisif contre les Ottomans; le prince Galitzin dut, au contraire, se porter au secours de la ville de Kiow, menacée par le Noureddin-Sultan; et Jacques Sobieski, fils du roi de Pologne, fut obligé de lever le siége de Kaminiec.

Dans la seconde année de la guerre de Venise avec les Ottomans, Morosini avait investi Coron; le 12 août 1685, il battit complétement Khalil-Pacha et Moustapha-Pacha, qui étaient venus au secours de cette place. Un drapeau musulman et deux queues de cheval tombèrent aux mains des chrétiens; le généralissime envoya au sénat ce trophée, qui fut suspendu dans l'église des Florentins à Venise. Après cette victoire, Morosini pressa le siége de Coron, qui se rendit au bout d'un mois. De concert avec les Maïnotes, il s'empara encore de Zernata, de Calamata, de Passava et de Chielafa; il quitta ensuite le Maïne et fit une descente sur la côte d'Albanie où il prit le château de Gomenizza.

Au commencement de la campagne suivante, le comte de Königsmark joignit ses troupes à celles de Morosini; les armées combinées soumirent successivement Navarin, Modon, Napoli de Romanie (*Nauplie*), Arkadia, Thermis, Sign, Castel-Nuovo, Patras, Lépante, Castel-Tornèse, Corinthe, Misitra et Athènes. Cette brillante campagne couvrit de gloire le général vénitien; le sénat ordonna de placer dans la grande salle du palais des doges, son buste avec cette inscription: « *Le sénat à Morosini le Péloponé-* « *siaque, de son vivant.* » Les lions de marbre qui semblaient garder le port du Pirée furent envoyés à Venise, où ils servirent de décoration à la porte de l'arsenal.

Les nombreux revers qui venaient d'accabler les Ottomans excitèrent au plus haut point le mécontentement de l'armée; les soldats demandaient la destitution du grand vézir, et allaient même jusqu'à souhaiter la déchéance de Sultan-Muhammed. Une expédition sur la rive du Danube, qui fut contrariée par un temps orageux, accrut l'irritation des troupes contre Suleïman-Pacha. Celui-ci crut les apaiser en leur offrant de l'argent ou des vivres; mais ils rejetèrent ses avances, et exigèrent qu'il remît l'étendard et le sceau. Effrayé des clameurs des rebelles, il gagna secrètement Peterwardein où il s'embarqua pour Belgrade, accompagné de cinq hauts dignitaires. Dès que sa fuite fut connue dans le camp, le koul-kiahïa et les agas des janissaires, des lewends, des silihdars et des sipahis s'assemblèrent, et élurent pour grand vézir Siawouch-Pacha : un *arz-mahzar* (requête solennelle) fut rédigé en grand divan; on y détaillait les griefs que l'armée avait contre Suleïman-Pacha; et cette pièce, signée par tous les officiers, fut envoyée au Sultan, tandis que celui contre qui elle était dressée s'embarquait à Belgrade pour Roustchouk, d'où il se rendit par terre à Constantinople : il y trouva la mort. Le Grand Seigneur, effrayé des progrès rapides du soulèvement des troupes, s'empressa de les contenter en envoyant au camp la tête de son ancien ministre, accompagnée d'une lettre dans laquelle Sa Hautesse promettait de satisfaire aux autres

réclamations, et exhortait l'armée à ne point abandonner la frontière menacée par l'ennemi. Mais, malgré toutes ces concessions, Sultan-Muhammed ne put conjurer l'orage : les rebelles se mirent en route et s'avancèrent jusqu'à Solak-Tchechmèçi. Ils y rédigèrent un second arz-mahzar, dans lequel ils enjoignaient au Sultan de descendre du trône. Dès que le kaïmmèkam Kupruli-Moustapha-Pacha eut pris connaissance de cet écrit, il convoqua les oulèmas dans Sainte-Sophie et fit donner lecture de cette pièce. Les oulèmas se taisaient; mais Moustapha-Pacha rompit ce silence : « Puisque le padichâh, dit-il, ne s'occupe que de la chasse, et qu'il a éloigné tous les hommes en état de sauver l'empire, menacé de tous côtés par ses nombreux ennemis, hésiteriez-vous encore à déposer un prince qui néglige ainsi ses devoirs? Pourquoi vous taisez-vous? » L'assemblée, voyant où les choses en étaient venues, se décida à approuver tacitement la déchéance du Sultan. Elle se rendit ensuite au sérail, et signifia au monarque détrôné la volonté de la nation et de l'armée. Sultan-Muhammed tenta d'abord de justifier sa conduite; mais voyant que tous ses discours ne pouvaient changer les résolutions des séditieux, il s'écria : « *Que la volonté d'Allah s'accomplisse!* » On se rendit alors au *Chimchirlik*, où étaient renfermés les princes du sang, et on en tira Sultan-Suleïman, frère puîné de Sultan-Muhammed.

Après sa déposition, qui eut lieu le 2 muharrem 1099 (8 novembre 1687), Sultan-Muhammed, âgé seulement de quarante-huit années, en passa encore cinq emprisonné dans le sérail, et mourut enfin le 8 rebi'ul-akhir 1104 (17 décembre 1693) : cet événement ne fit que très-peu de sensation dans Constantinople, et le monarque oublié fut enseveli dans la mosquée construite par sa mère. Il avait vécu cinquante-deux ans et en avait régné environ quarante. Ce prince fut peu remarquable par ses qualités personnelles : d'un caractère faible plutôt que cruel, il n'a laissé d'autre souvenir que celui d'un infatigable chasseur. Mais son règne, illustré par le ministère des deux Kupruli, est une des époques les plus intéressantes de l'histoire ottomane. On y distingue deux périodes bien tranchées : la première, brillante de gloire, est signalée par les triomphes les plus éclatants : la conquête de Candie, de l'Ukraine, de la Volhynie, de la Podolie; l'humiliation de la Pologne, soumise à un tribut; une paix honorable avec l'Autriche; enfin le Sultan distribuant des couronnes aux princes chrétiens de la Moldavie, de la Valachie, de la Transylvanie et de la haute Hongrie. La seconde période n'offre, au contraire, que malheurs et que honte : une triple guerre affaiblit l'empire, les armées de Léopold s'emparent de Bude, celles de la république de Venise envahissent la Dalmatie, le Péloponèse, l'Attique; des ministres incapables sacrifient leurs meilleurs officiers pour cacher leur propre impéritie, soulèvent, par leur conduite tyrannique, les colères du peuple, et, faute de pouvoir détourner le fléau de la guerre civile, amènent enfin la chute de leur souverain. Tels sont les tableaux opposés que présentent les deux phases qui partagent naturellement le long règne de Sultan-Muhammed IV.

Sous ce monarque, la calligraphie s'éleva au plus haut point de perfection : une belle main était alors un titre de faveur; Kadri-Zadè, qui s'était fait remarquer par la pureté de son écriture, fut nommé *Molla* de Brousse. L'architecture et la musique furent aussi en grand honneur, et l'on compta plusieurs hommes distingués dans ces deux arts. Sultan-Muhammed, imitant en cela quelques-uns de ses prédécesseurs, tels que Baïezid Ier, Sèlim II, Moustapha Ier, etc., ne dînait jamais qu'au son des instruments; aussi, lorsque, dans les premières années du règne de Sultan-Muhammed, le cheikh Oustouwani, chef des orthodoxes qui avaient adopté le rigorisme de certains théologiens, voulut faire interdire aux derviches Khalwètis et Mewlèvis l'u-

sage de danser au son des flûtes ces religieux trouvèrent un protecteur tout-puissant dans le mufti Bèhaïi-Éfendi, petit-fils de Sè'ad-uddin. La peinture partagea la faveur dont les autres arts jouissaient à la cour de Sultan-Muhammed; et malgré la proscription dans laquelle le législateur arabe enveloppe tout ce qui a rapport à la représentation matérielle des êtres animés, surtout celle de l'homme, Sa Hautesse, à l'exemple du grand Suleïman, fit exécuter divers tableaux pour décorer ses appartements particuliers.

Sultan-Muhammed eut sept fils: deux seulement, Moustapha et Ahmed, parvinrent au trône; les cinq autres moururent en bas âge.

CHAPITRE XXI.

SULTAN-SULEIMAN-KHAN II, FILS DE SULTAN-IBRAHIM-KHAN.

Lorsque Sultan-Suleïman, après avoir passé environ quarante-six ans dans la retraite la plus absolue, vit le kaïm-mèkam Kupruli-Moustapha-Pacha se prosterner à ses pieds, en le saluant du nom de padichâh, il éprouva un profond sentiment de crainte à l'aspect de ces grandeurs périlleuses qu'il était loin de désirer. Il essaya même de refuser le trône; mais, pressé par les oulèmas qui, disaient-ils, lui exprimaient les vœux de la nation, il se résigna à sa destinée, et se laissa couvrir, avec une soumission religieuse, des insignes du pouvoir suprême. Son premier acte d'autorité fut de confirmer dans ses fonctions le grand vézir Siawouch-Pacha, qui, arrivé devant Constantinople apres la chute de Sultan-Muhammed, s'était rendu immédiatement à Daoud-Pacha, et avait salué son nouveau maître.

Le règne de Sultan-Suleïman commença au milieu de la révolte des troupes: les janissaires campèrent sur l'Et-Meïdani, et les sipahis sur l'At-Meïdani: ces derniers massacrèrent leur chef Kutchuk-Muhammed-Aga, et obtinrent du Sultan épouvanté la tête de l'ex-kaïm-mèkam Rèdjeb-Pacha. Sa Hautesse, craignant que la révolte ne gagnât les provinces, nomma deux chefs des rebelles aux gouvernements de Roumilie et de Djedda. Il ordonna ensuite de distribuer aux troupes le présent d'avénement; et, profitant du moment de calme qui s'ensuivit, il alla ceindre le cimeterre dans la mosquée d'Eïoub. Les musulmans sont fort attentifs surtout aux premiers incidents qui signalent le début de chaque règne; ils regardèrent comme de mauvais augure la chute du turban de Sa Hautesse, et la pluie d'orage qui tomba pendant toute la cérémonie avec tant d'abondance, que le Grand Seigneur fut obligé d'échanger ses vêtements blancs contre un costume de couleur rouge, que la superstition considère comme un signe de sanglantes calamités.

Bientôt la sédition, qui n'était que suspendue, recommence avec une nouvelle fureur: les janissaires massacrent leur nouvel aga, Ali de Kharpout, qui avait osé poignarder lui-même le tchaouch Fetwadji, l'un des chefs de la révolte; ils dirigent ensuite leurs attaques contre les palais des ministres. Siawouch-Pacha, assiégé par cette milice inconstante qui l'avait élevé elle-même à la dignité de grand vézir, fut tué à la porte de son harem, qu'il défendit jusqu'à son dernier soupir: plus de trois cents assaillants périrent ou furent blessés. On vit alors un spectacle affreux, qui souleva l'indignation générale des musulmans, si jaloux de l'honneur de leurs femmes: les soldats violèrent l'asile sacré du harem, traînèrent dans la rue les victimes de leur licence, et les mutilèrent horriblement. Effrayés ensuite de leurs propres excès, ils se réunirent autour de leurs chefs, et invitèrent le mufti, le chef des émirs, les kazi-askers et le juge de Constantinople, à se rendre auprès d'eux, espérant se mettre ainsi sous la protection de ces hauts dignitaires. Mais le peuple, irrité des horreurs commises par la soldatesque, se rallie autour d'un émir dont les janissaires pillaient la maison; la foule le suit jusqu'au sérail, où l'on avait ar-

boré l'étendard de Mahomet ; elle massacre quelques-uns des chefs de la révolte, et se retire ensuite, d'après l'invitation des oulèmas. Ismaïl-Pacha, vieillard septuagénaire, fut nommé grand vézir : le mufti, les deux kaziaskers et le juge de Constantinople, qui avaient obéi aux injonctions des janissaires, furent destitués ; l'aga de cette milice eut la tête tranchée, et quelques mutins subalternes furent pendus : ces actes de fermeté suffirent à réprimer momentanément la révolte.

Tandis que les troupes ottomanes, agglomérées au cœur de l'empire, y fomentaient le désordre au lieu de défendre les frontières menacées par les chrétiens, le général Caraffa s'emparait successivement d'Erlau, de Lippa et de Munkacs ; dans cette dernière ville, la courageuse épouse de Tekeli s'illustra par une résistance opiniâtre qui ne put néanmoins empêcher cette héroïne de perdre la liberté. En même temps, François Morosini soumettait Thèbes en Béotie ; et Cornaro, autre général vénitien, prenait Knin en Dalmatie. A toutes ces conquêtes, Venise ajouta encore celles de Sign, du Nouveau et du Vieux Obrovaz, et de vingt-quatre châteaux. En Bosnie, la garnison de Gradiska, saisie de terreur, abandonna la forteresse ; cet exemple détermina la reddition des palanques environnantes.

Tant de revers firent craindre au grand vézir qu'on ne voulût l'en rendre responsable : pour se décharger de cette dangereuse responsabilité, il nomma sèrasker Yèghen-Osman-Pacha, de la tribu turcomane des Toridis. Mais Yèghen-Osman s'étant mis en état de révolte ouverte, on envoya contre lui les troupes de l'Anatolie, et l'on emprisonna ou fit périr ceux d'entre ses partisans qu'il avait nommés, de sa pleine autorité, à de hauts emplois. Le nouveau sèrasker, Haçan-Pacha, essaya vainement de faire rentrer dans le devoir le rebelle Yèghen-Osman. Les chefs des janissaires, gagnés par les intrigues de ce dernier, abandonnèrent Haçan-Pacha, qui fut forcé de se retirer à Widdin, après avoir vu planter à côté de ses étendards ceux de son heureux concurrent. Le nouveau grand vézir Moustapha-Pacha de Rodosto, qui avait remplacé le vieux Ismaïl-Pacha, destitué le 1[er] rèdjeb (2 mai), eut la faiblesse de confirmer le rebelle Yèghen-Osman dans la dignité qu'il s'était arrogée lui-même. A cette première faute, Moustapha-Pacha en ajouta une autre non moins grave, en nommant les principaux Toridis à divers gouvernements. Une troisième mesure désastreuse prise par le grand vézir fut l'émission d'une monnaie de cuivre, appelée *okka*, dont on se servit pour payer une partie des troupes. De nouveaux impôts furent établis, et des moyens déplorables, tels que la vente de plus de trente mille emplois, subvinrent momentanément aux besoins du trésor.

Le 27 ramazan (26 juin), l'armée ottomane partit de Constantinople pour Daoud-Pacha ; et, le 2 zilka'dè (1[er] septembre), elle s'achemina vers Andrinople. Pendant ce temps, l'armée impériale investissait Belgrade : Yèghen-Osman, chargé de défendre ce point important, campa près de cette place forte, dans le village de Werltchar-Owaçi ; mais, dès qu'il eut vu les chrétiens traverser le fleuve au moyen de radeaux et d'un pont volant, il profita de l'obscurité de la nuit pour gagner en secret Semendria, où il fut suivi par Tekeli. Aussitôt que les habitants de Belgrade connurent la fuite du sèrasker, ils abandonnèrent la ville, après avoir livré aux flammes le faubourg. Tandis que les Impériaux assiégeaient cette forteresse, Yèghen-Osman mettait le feu à Semendria, qui tomba bientôt au pouvoir des chrétiens, ainsi que Columbacz et Stuhl-Weissenbourg. Après un long siége, Belgrade céda aussi aux forces de l'électeur de Bavière, le 8 septembre 1688 : parmi les mosquées de cette dernière ville qui furent converties en églises, celle qui renfermait le tombeau de Kara-Moustapha avait été cédée aux jésuites : à minuit, lorsque le silence et l'obscurité régnaient sous les voûtes du temple, un bruit sourd et inexplicable se

fait entendre; les religieux accourent, armés de torches : mais quelle est leur épouvante, lorsque, en approchant du sépulcre du chef ottoman, ils reconnaissent que ce bruit sort de sa tombe! Bientôt, cependant, le mystère s'explique : sept pillards croates s'étaient glissés dans le monument, et l'avaient brisé, dans l'espoir d'y trouver des trésors. Les jésuites envoyèrent au cardinal Colloniz, archevêque de Vienne, le crâne de Kara-Moustapha et le linceul dans lequel il était enseveli : ces dépouilles funèbres existent encore de nos jours dans l'arsenal civil de la capitale de l'Autriche.

Tandis que l'électeur de Bavière soumettait Belgrade, le général Veterani réduisait Sickovar et Karansebes, en Esclavonie; mais Muhammed-Beï, gouverneur de Perzerin et de Doukaghin, et Siawouch-Beï de Bouzin, ayant réuni leurs forces, battirent les Impériaux près de Hyçardjik, et ravagèrent Komoran et le district voisin de Perepol. Le margrave Louis de Bade vengea cette défaite en incendiant Butica, Gradiska, Iesniwicz, et en remportant une victoire complète sur le pacha de Bosnie (septembre 1688): un mois plus tard, le vainqueur entra dans Zwornik. Pendant l'hiver de cette année, les Tatares ravagèrent la Volhynie, massacrèrent les habitants de Sandomir et du château du prince Czartoryski, ravitaillèrent Kaminiec, et s'avancèrent jusqu'à Lemberg et Bar. Dans le commencement de la campagne suivante, ils vainquirent les Polonais près du Sireth; et, plus tard, ils dévastèrent les districts de Czerkassy, de Kaniow, et tout le territoire compris entre les rivières d'Asman et de Ros; battus ensuite par le général Gallitzin, ils mirent le feu aux immenses steppes de ces contrées, et se retirèrent à la faveur de ce vaste incendie.

Les Vénitiens, après avoir étendu leurs conquêtes en Dalmatie, furent moins heureux en Grèce. Morosini chercha vainement à s'emparer de Salonique, de Candie et de Négrepont (*Egripos*) : le siége de cette dernière ville fut bien funeste aux chrétiens : la résistance désespérée de la garnison ottomane, et le fléau de la peste, firent périr le tiers de l'armée assiégeante; le brave comte de Königsmark, général d'une éclatante valeur, qui avait été l'instrument de presque toutes les conquêtes des Vénitiens en Morée, succomba à la contagion. Morosini, rebuté, leva le siége, et se rendit par mer devant Napoli de Malvoisie, qu'il se mit en devoir d'attaquer.

La nouvelle de la prise de Belgrade, surnommée par les musulmans *Dar-ul-Djihad* (le boulevard de la guerre sainte), avait fait naître une consternation générale. Le Sultan, malgré son peu d'expérience de l'art militaire, voulut se mettre à la tête de l'armée, moins pour la commander que dans l'espoir de ranimer, par sa présence, le courage des soldats. L'épuisement du trésor ne permettant pas d'armer de nouvelles troupes, chaque famille de Constantinople fut obligée de payer l'équipement de deux cavaliers.

Les rebelles Yèghen-Osman et Kèduk-Muhammed-Pacha menaçaient de troubler encore la tranquillité de l'empire; les gouverneurs d'Asie, convoqués par un fètwa du cheïkh-ul-islam, marchèrent contre les deux chefs révoltés, les surprirent et envoyèrent leurs têtes à Constantinople.

Cependant les guerres intestines et extérieures, qui duraient depuis environ six années, avaient fait du repos une nécessité urgente pour la Porte. Une ambassade solennelle fut députée vers l'empereur Léopold pour traiter de la paix; mais ce but était déguisé sous le prétexte de notifier à l'Autriche l'avénement de Sultan-Suleïman. Zulfekar-Efendi et le Grec Maurocordato, interprète de la Porte, furent accrédités par le cabinet ottoman auprès de la cour de Vienne. Ils firent leur entrée dans cette capitale le 8 février 1689, et ne purent avoir leur première audience qu'au bout de trois mois, la république de Venise et la Pologne ayant retardé l'envoi des instructions nécessaires à leurs représentants, qui devaient traiter conjointe-

ment avec ceux de leurs alliés. Avant l'arrivée à Vienne des envoyés ottomans, le comte Caraffa avait déjà passé quatre mois à négocier avec eux, relativement au cérémonial à observer dans leur présentation à l'empereur Léopold; et, après ces longs débats, il avait enfin été décidé qu'ils se prosterneraient par trois fois, à l'entrée de la salle d'audience, au milieu, et ensuite au pied du trône, où ils devaient porter à leurs lèvres le manteau impérial, placer leurs lettres de créance sur une table disposée auprès du trône, et sortir de la salle sans tourner le dos à l'Empereur, et en s'inclinant encore trois fois. Dix mois se passèrent en négociations qui n'aboutirent à rien : dans une des conférences, les plénipotentiaires impériaux demandèrent l'extradition de Tekeli : Zulfekar, tout en la refusant, répondit cependant qu'il ne considérait Tekeli que comme le *chien* du Sultan, dont la vie ou la mort importait peu à Sa Hautesse. Dans un entretien particulier, l'ambassadeur hollandais Hope ayant rappelé ces paroles à Zulfekar : « Oui, répondit celui-ci, Tekeli est un « chien qui se couche ou se lève, qui « aboie ou se tait, d'après les ordres « du Sultan; mais c'est le chien du « padichâh des Ottomans; et, à son « premier signe, il peut se métamor« phoser en un lion terrible. »

Le Sultan, voyant que les négociations traînaient en longueur, se prépara à la guerre : il confia le commandement de l'armée du Danube à Arab-Rèdjeb-Pacha, gouverneur de Sofia : le sèrasker, après avoir remporté un léger avantage à quelques lieues de Belgrade, fut obligé de reculer devant des forces supérieures, et de se replier sur Aladja-Hyçar. En Bosnie, les Ottomans battirent un corps de Hongrois et de Heïduques, détruisirent les retranchements de Walpova et de Kargocza, saccagèrent quelques villages près de Sabacz et de Kopanik, et dispersèrent les troupes réunies à Barenidja et à Casrebina. Ils furent moins heureux en Croatie, où le comte Draskowiz détruisit, près de Castanoviza, un corps de cinquante mille musulmans. D'un autre côté, Zwornik et Feth-Islam tombèrent au pouvoir des Osmanlis; et les Impériaux, vaincus sur le Danube, levèrent le siége d'Orsova; mais ils se vengèrent de cet échec en battant complétement Rèdjeb-Pacha à Batoudjina, où il perdit son artillerie et tous ses bagages. Les Impériaux reprirent ensuite avec la plus grande facilité Feth-Islam, Widdin et Florentin. Un second revers éprouvé par Rèdjeb-Pacha devant Nissa, et qui détermina la chute de cette ville, décida de la perte du sèrasker qui fut décapité. Cependant l'armée impériale, après sa victoire, ayant voulu pénétrer jusqu'à Dragoman, fut battue par les pachas Omer et Kèmankech-Ahmed, et forcée de rétrograder. Mais si les armes ottomanes éprouvèrent de nombreuses défaites dans leur guerre avec l'Autriche, elles obtinrent en compensation plusieurs avantages sur la Russie, la Pologne et les Vénitiens : le général Galitzin fut battu; les Polonais, à l'approche de Moustapha-Aga, gouverneur de Baba-Daghy, abandonnèrent le siége de Kaminiec; et Morosini, qui pressait Malvoisie, se borna à la mettre en état de blocus.

Dans un divan extraordinaire tenu à Andrinople, à la suite des malheurs de la dernière campagne, le grand vézir Moustapha-Pacha fut destitué, et exilé à Maghalghara : il fut remplacé dans l'exercice de ses hautes fonctions par Kupruli-Zadè-Moustapha, frère du célèbre Kupruli-Ahmed-Pacha, le conquérant de Candie. Le nom de Kupruli semblait favorable aux Ottomans; et les premiers actes du nouveau ministre témoignèrent de sa sagesse : persuadé que le salut d'un État dépend principalement de ses ressources pécuniaires, qui permettent à la fois de faire la guerre avec succès au dehors, et de réprimer, au dedans, les désordres et les révoltes, il remplit les caisses du trésor aux dépens de ceux qui, sous son prédécesseur, avaient pressuré le peuple, et trouva cependant le moyen d'abolir plusieurs im-

pôts odieux : il obtint aussi de Sultan-Suleïman la suppression des présents d'étiquette si dispendieux, que chaque grand vézir était tenu de faire à Sa Hautesse le jour du Beïram, aux deux époques de l'équinoxe, à celles du solstice, et enfin, à la fête de la nativité de Mahomet (*). Divers heureux changements eurent lieu dans les premieres dignités de l'empire : Miçirli-Zadè-Ibrahim-Pacha, gouverneur de Négrepont, fut nommé kapoudan-pacha, au lieu de Kalaïli-Ahmed-Pacha ; et Mezzo-Morto commanda une flottille sur le Danube. Le khan de Crimée, Sèlim-Gheraï, fut chargé de réduire le rebelle Karpos, qui s'était mis à la tête de l'insurrection des Serviens, avait pris le titre de *kral* (roi), et avait fortifié Egri-Dèrè, Comanova et Katchanik. Un corps de l'armée chrétienne s'étant avancé dans les plaines de Kossovo, lorsque le khan était près de réduire Katchanik, il laissa Khalil-Pacha devant la place, marcha à la rencontre de l'ennemi, le défit, et lui enleva toute son artillerie et ses munitions. Sèlim-Gheraï, comblé d'honneurs par le grand vézir, mais profondément affligé de la mort du Noureddin Azmet-Gheraï, abdiqua la dignité de khan, qu'il avait possédée deux fois, et entreprit le pèlerinage de la Mecque. Sè'adet-Gheraï, fils de Krim-Gheraï, lui succéda sur le trône de Crimée dans le mois de djemazi-ul-oukhra 1102 (mars 1691).

Après avoir appris, par les plénipotentiaires ottomans Zulfekar et Maurocordato, les nouvelles prétentions des puissances alliées, Kupruli désapprouva hautement les propositions désavantageuses dont son prédécesseur avait cru devoir faire l'ouverture, et se disposa avec ardeur à entrer en campagne contre les Impériaux. Mais, non content d'imposer aux ennemis par son attitude ferme et ses préparatifs hostiles, il se proposa aussi de leur enlever des partisans, en ramenant par la douceur les Grecs du Péloponèse et de l'Attique sous les lois ottomanes. Les Maïnotes, las du joug pesant des Vénitiens, qui, par une rigidité impolitique, tourmentaient leurs nouveaux alliés et voulaient leur imposer le rite de l'Église latine, trouvèrent dans Kupruli un protecteur tolérant, et rentrèrent d'eux-mêmes sous la domination de la Porte ; leur compatriote Liberius Geratchari, tiré du bagne où il avait passé sept années, fut nommé beï du Maïne. Kupruli, méprisant la routine fanatique de ses prédécesseurs, permit aux chrétiens de bâtir des églises, même dans des villages où il n'y en avait jamais eu : par cette politique habile il engagea des malheureux sans asile à se réunir en petites peuplades, qui s'accrurent considérablement dans peu d'années, et apportèrent de nouveaux tributs au trésor. A cette occasion, le sage ministre prononça ces paroles remarquables, surtout dans la bouche d'un musulman : « Voyez ce que produit la tolé« rance ! j'ai augmenté la puissance du « Padichâh, et j'ai fait bénir son gou« vernement par des gens qui le haïs« saient. » Cherchant à guérir toutes les plaies de l'État, le grand vézir régla le cours des monnaies, envoya à la fonte le superflu de la vaisselle plate du sérail et toute sa propre argenterie, qu'il remplaça par de la simple vais-

(*) Sultan-Ahmed II, successeur de Sultan-Suleïman II, rétablit ces actes d'hommage. Postérieurement, Mahmoud Ier et Moustapha III en diminuèrent le nombre, qui resta fixé à quatre fois par an. Mais cette coutume devenait néanmoins très-onéreuse pour le premier ministre, par l'obligation où il était d'envoyer aussi des cadeaux à tous les princes du sang, à la Validè-Sultane, aux kadines et aux grands dignitaires du sérail. Ces présents se composaient essentiellement de bijoux de tout genre, d'étoffes précieuses, d'essences de rose, d'ambre gris, d'aloès, etc., et quelquefois de sommes en or, renfermées dans des bourses de satin. Outre l'accomplissement de cet usage d'étiquette rigoureuse, le grand vézir devait saisir toutes les autres occasions d'obtenir les bonnes grâces de son maître en lui faisant quelques offrandes de prix, telles qu'un cheval richement enharnaché, une jeune et belle esclave, une montre d'or garnie de diamants, etc.

selle de cuivre, donnant ainsi lui-même l'exemple des réformes économiques qu'il ordonnait.

Kupruli fut encore encouragé dans ses dispositions belliqueuses par la nouvelle que lui donna notre ambassadeur M. de Castagnères, marquis de Châteauneuf, que Louis XIV avait dirigé ses forces sur le Rhin, et qu'il voulait porter la guerre jusque dans le cœur de l'Allemagne: M. de Châteauneuf était chargé d'entretenir la Porte dans ses intentions hostiles contre l'empereur Léopold, de la disposer à la paix avec la Pologne, d'obtenir pour les Latins la garde du saint sépulcre, et surtout de s'opposer à ce que le Sultan reconnût le prince d'Orange comme roi d'Angleterre. Cette dernière prétention de la France fut repoussée par le grand vézir; il répondit que chacun était maître chez soi, et que les Ottomans qui, plus d'une fois, avaient déposé leurs sultans, ne pouvaient guère refuser aux autres nations le droit de changer de souverain. Ce fut vainement que M. de Châteauneuf insista sur ce point; il ne réussit pas plus à décider le Sultan à déclarer la guerre aux Anglais qu'à conclure la paix avec la Pologne.

Cependant le grand vézir avait tout disposé pour commencer les hostilités: de nouvelles recrues vinrent se ranger sous ses drapeaux; les janissaires et les sipahis, dont la solde était exactement payée, avaient repris courage, ainsi que la nation, et offraient l'exemple de la discipline unie à l'ardeur guerrière. Kupruli se mit en marche à la tête de l'armée: au commencement d'août il défit le général Schenkendorf, le chassa de Dragoman, et arbora les queues de cheval devant Chèhir-Keuï ou Pirot. De son côté, Tekeli passait le défilé de Tœrzbourg en Transylvanie, faisait prisonnier le général Haüsler, près de Zernescht, et détruisait son corps d'armée. A la suite de cette victoire, un diplôme impérial nomma Tekeli prince de Transylvanie.

Bientôt Nissa, assiégée par Kupruli, lui ouvrit ses portes, ainsi que Widdin: Semendria se rendit à Khalil-Pacha, beïler-beï d'Alep, et Kubelitsch, sur la Morava, à Kèmankech-Ahmed-Pacha, gouverneur du Diarbèkir. Enfin Belgrade, après douze jours de siége, fut prise d'assaut: ce prompt succès fut dû à l'explosion d'un magasin à poudre, qui fit sauter une partie des remparts, et ouvrit ainsi l'entrée de la place aux Ottomans. Le grand vézir, après cette brillante campagne, se rendit à Constantinople, où il fut reçu avec les plus grands honneurs et la plus vive allégresse; la joie publique fut néanmoins un peu troublée par les nouvelles qui arrivèrent des divers points du théâtre de la guerre : on apprit que Huçeïn-Pacha avait été obligé de lever le siége d'Essek, ville située au confluent de la Drave et du Danube, et que les Impériaux avaient surpris Lessina. Les Vénitiens faisaient aussi de grands progrès: en Dalmatie, Vallona et Canino; en Morée, Napoli de Malvoisie, tombaient en leur pouvoir; mais, plus tard, ils éprouvèrent à leur tour une défaite, dans laquelle ils abandonnèrent aux Ottomans trois mille sept cents prisonniers, qui eurent tous la tête tranchée.

Pendant que ces événements se passaient, l'île de Chypre et la haute Égypte étaient en proie aux troubles et à la révolte: huit mille Maures, sous les ordres d'Ibn-Wani, ravageaient cette dernière contrée. En Chypre, Freng-Muhammed-Pacha avait rétabli l'ordre, et avait fait graver sur une pierre du marché de Nicosie, l'inscription suivante: « Si les troupes se révoltent de nouveau, je jure d'envoyer à Constantinople cinquante « mille ducats provenant de confiscations, et d'y joindre trente têtes de « rebelles. » Après la mort de Freng-Muhammed-Pacha, qui eut lieu cinq ans plus tard, cette inscription fut effacée. Les habitants massacrèrent leur gouverneur Tcholak-Muhammed: Halebli-Ahmed, sandjak-beï d'Aïdin, lui succéda, et voulut soumettre les rebelles; mais ceux-ci lui fermèrent les portes de Nicosie, dont il ne put se rendre maître que par famine. Les chefs de la révolte furent saisis et mis

à mort : obligés de céder à la force, les autres rebelles se vengèrent en calomniant en secret Halebli-Ahmed auprès de la Porte, et en obtenant sa destitution.

Au commencement de mai 1691, le grand vézir fut confirmé dans le titre de sèrasker, et reçut l'étendard sacré des mains de Sa Hautesse : mais à peine Kupruli se disposait-il à se remettre en campagne, qu'il fut arrêté par une maladie grave de Sultan-Suleïman : atteint d'hydropisie, ce prince succomba le 26 ramazan 1102 (23 juin 1691) : il avait régné seulement trois ans, huit mois et vingt-neuf jours lunaires; il fut enseveli dans le tombeau de Suleïman-el-Kanouni.

Sultan-Suleïman, qui, avant son élevation au trône, n'avait eu d'autre occupation que de méditer les préceptes du Coran, poussait la dévotion jusqu'au scrupule; sobre, ennemi des voluptés, rigide observateur de la loi de Mahomet, il passe pour un saint parmi les musulmans, qui lui ont même attribué le don des miracles; son extérieur était peu avantageux, et son esprit médiocre : son règne n'aurait offert rien de remarquable, si le ministère de Kupruli-Moustapha-Pacha n'avait jeté de l'éclat sur cette courte période.

CHAPITRE XXII.

SULTAN-AHMED-KHAN II, FILS DE SULTAN-IBRAHIM-KHAN.

Après la mort de Sultan-Suleïman II, son frère Ahmed monta sur le trône; et le 27 chewwal 1102 (14 juillet 1691), la cérémonie de la remise du sabre eut lieu, non dans la mosquée d'Eïoub à Constantinople, suivant l'usage, mais à Andrinople, dans Eski-Djami. Kupruli, alors à Sophia, fut maintenu dans la dignité de grand vézir, et conserva, sous le nouveau prince, la haute influence qu'il avait obtenue sous le règne de son prédécesseur. Quelques historiens assurent même que Sultan-Ahmed, convaincu de sa propre incapacité et de la supériorité de son ministre, dans un mouvement de modestie assez rare chez un souverain, prononça les paroles suivantes : « J'abandonne « entièrement à Kupruli le soin de « gouverner l'État, de crainte que « mon intervention ne gâte tout le « bien que sa sagesse doit opérer. » D'après la coutume invariablement suivie à chaque changement de règne, quelques destitutions et mutations eurent lieu parmi les grands dignitaires de l'empire : Haïati-Zadè, *hèkim-bachi* (premier médecin) (*) de Sa Hautesse, accusé d'avoir abrégé les jours du Sultan par le régime sévère auquel il l'avait soumis, fut enfermé au château des Sept-Tours.

Vers la fin de juillet 1691, Kupruli-Moustapha-Pacha partit pour Belgrade, et marcha contre le margrave Louis de Bade, campé sous Peterwardein. Le 19 août, le grand vézir, contre l'avis de son conseil de guerre, attaqua, près de Salankemen, les avant-postes ennemis, et les enfonça : ce premier succès amena une affaire générale : les Ottomans se précipitent avec impétuosité sur les lignes chrétiennes : « Courage, leur criait Kèmankech-

(*) Le premier médecin du Sultan (*hèkim-bachi*), appartient au corps des oulémas : il a le grade de *muderris* (professeur). Les médecins, chirurgiens, oculistes et pharmaciens du palais sont sous ses ordres; et il a la surveillance de tous ceux qui, dans l'étendue de l'empire, exercent ces diverses parties de l'art de guérir. Sa place est très-lucrative, car outre les largesses du Sultan, le hèkim-bachi reçoit des présents considérables des seigneurs de la cour auxquels il rend visite, d'après la volonté de Sa Hautesse : témoignage d'intérêt de la part du souverain envers son sujet, mais qui devient toujours très-onéreux à celui qui en est l'objet. Le premier médecin est chargé de la préparation d'opiats confortatifs (*madjoun*), dans la composition desquels entrent divers aromates, tels que l'ambre gris, l'aloès, l'essence d'opium, etc., voire même de l'or et des perles. Quinze jours avant l'équinoxe du printemps, il fait présenter à Sa Hautesse ces électuaires, renfermés dans des vases de porcelaine, offrande qui s'appelle *nèwrouziiè*. Il en envoie aussi aux princes et princesses du sang, aux kadines, et aux grands de l'État, qui, en retour, lui font de riches cadeaux.

« Ahmed-Pacha, courage, enfants du « Prophète, les houris vous attendent. » Mais les Impériaux opposent un front inébranlable aux attaques des Osmanlis; trois fois ceux-ci sont repoussés. Le grand vézir, indigné de cette résistance, se met lui-même à la tête des Silihdars et des Guèdiklis, et s'élance, le cimeterre en main, au milieu des rangs ennemis : à l'instant, une balle l'atteint à la tempe : le brave Kupruli expire, et la victoire échappe à ses troupes. Vingt-huit mille Ottomans succombèrent dans cette journée : les vainqueurs s'emparèrent du camp ottoman et de cent cinquante pièces de canon. Ainsi périt le troisième Kupruli, dont on ne put même retrouver le corps sur le champ de bataille. La perte de cet habile ministre, que les Ottomans ont surnommé *Fazyl* (le vertueux), fut vivement sentie par la nation. Les écrivains orientaux font le plus grand éloge de cet homme d'État, et disent qu'il ne commit jamais un seul crime, ni ne prononça un mot inutile. Ils racontent qu'incapable de mentir à sa conscience, il congédia un jour, sans leur dire une parole, trois juges destitués, qui étaient venus lui rendre visite; son maître des requêtes lui ayant témoigné quelque étonnement de ce silence : « Je ne suis « pas un hypocrite, » répondit Kupruli. Ennemi du luxe, il était vêtu ordinairement d'un kaftan vert, garni de fourrures, et ne mettait pas moins de simplicité dans ses actions que dans ses vêtements : à la guerre, il encourageait les soldats par son exemple, et voyageait à pied comme eux : aussi juste envers les sujets chrétiens que pour les musulmans, il voulut, par son *Nizami-djèdid* (nouveau règlement), délivrer les premiers du joug avilissant qui pesait sur eux; car il n'avait rien, dans sa politique, de la tyrannie et du machiavélisme de son père et de son frère Ahmed; et son administration se distingua toujours par la douceur et la droiture.

Tandis que les Ottomans étaient battus sur terre à Salankemen, leur flotte triomphait de l'escadre chrétienne; mais cette victoire devint inutile par la mort funeste de Kupruli.

Ali-Pacha, kaïm-mèkam de l'étrier impérial (*), fut élevé au grand vézirat. Le nouveau ministre signala son entrée au pouvoir par la destitution du chèrif de la Mecque, du mufti Feïzullah, du khan de Crimée Sè'adet-Gheraï, et de quelques autres hauts dignitaires : la coutume, introduite par le grand vézir, de faire conduire ignominieusement sur un araba (*voiture non suspendue*) traîné par des bœufs, les fonctionnaires qui encouraient sa disgrâce, valut à Ali-Pacha le surnom ironique d'arabadji (*conducteur* ou *constructeur d'araba*); mais cette innovation injurieuse fut la cause de sa perte : le kyzlar-agaçi Ismaïl, destitué par le grand vézir, était près de monter sur le char à bœufs, lorsque son successeur Nèzir-Aga réclama, auprès de la Khassèki-Sultane, au sujet de cet outrage fait à un seigneur de rang si élevé : instruit de cette violation de l'étiquette, le Sultan ôta le sceau à Ali-Pacha, et envoya ce ministre en exil à Rhodes sur l'araba même qu'il avait préparé pour l'ex-kyzlar-agaçi.

Hadji-Ali-Pacha, gouverneur d'Alep, fut promu à la première dignité de l'empire, et paya les dettes de l'État avec la fortune de son prédécesseur, et le produit de sa propre argenterie, qu'à l'exemple de Kupruli-Moustapha, Hadji-Ali-Pacha envoya à la monnaie.

En 1692 et 1693, divers représentants des puissances d'Europe et d'Asie arrivèrent à Constantinople. L'ambassadeur du Châh de Perse offrit au Sultan des présents magnifiques, dont les plus remarquables par leur singularité etaient cinq cents vessies de musc et cinquante bézoars minéraux. Déjà en 1689, sous le règne précédent, le chevalier Williams Hussey, envoyé de

(*) *Rèkiabi humaioun kaïm-mèkami* : c'est le titre que portait le lieutenant du grand vézir, résidant toujours auprès de Sa Hautesse, lorsque ce premier ministre était absent de la cour (*rèkiab*, étrier), soit pour commander l'armée en personne, soit pour exécuter quelque entreprise d'une haute importance.

Guillaume III pour annoncer son avénement au trône d'Angleterre, avait été très-bien reçu de la Porte, malgré les efforts de l'ambassadeur français pour dissuader le cabinet ottoman de reconnaître le prince d'Orange comme souverain de la Grande-Bretagne : l'intervention des plénipotentiaires anglais et hollandais contribua puissamment à faire continuer les négociations entamées avec la cour de Vienne. Harbond, nommé pour remplacer William Hussey, étant mort avant d'arriver à son poste, l'ambassadeur hollandais Hemskeerke, successeur de Colier, présenta au divan les propositions de l'empereur Léopold ; mais le grand vézir les jugea inadmissibles, et, malgré la conquête de Gross-Wardeïn par les Autrichiens, toutes les tentatives de paix restèrent sans résultat.

La campagne de 1692 ne se passa presque qu'en observation entre les Impériaux et les Ottomans, et le grand vézir retourna à Andrinople après avoir réparé les murs de Belgrade et approvisionné cette place forte.

Le 25 muharrem 1104 (6 octobre 1692), la naissance de deux princes jumeaux, Ibrahim et Sèlim, fut célébrée par trois jours de réjouissances publiques. Cinq mois plus tard, le grand vézir Hadji-Ali-Pacha, ayant osé résister au Sultan, qui voulait destituer le defterdar, fut disgracié : le kaïm-mèkam Biyikli-Moustapha-Pacha, nommé pour remplacer Hadji-Ali, voulait refuser le sceau ; mais le Grand Seigneur irrité le menaça de le faire mettre à mort, s'il hésitait plus longtemps, et Biyikli-Moustapha se soumit alors à ce dangereux honneur. Sultan-Ahmed, indulgent envers Hadji-Ali, lui offrit, en dédommagement de sa destitution, le gouvernement qui lui conviendrait le mieux ; mais l'ex-ministre eut la générosité de se contenter d'une modique pension de quinze à seize bourses d'argent, en alléguant, pour motiver son désintéressement, unique dans l'histoire ottomane, les dépenses énormes que la guerre nécessitait.

Dans le mois de ramazan 1104 (mai 1693), un violent incendie éclata à Constantinople et consuma environ le quart de la ville : peu auparavant, la foudre avait tué cinq personnes dans la mosquée de Sèlim II, au moment du *namaz* du soir. Vers cette époque, le grand cheïkh Mysri, accusé par la voix publique de pencher secrètement pour la religion chrétienne, se rendit à la mosquée de Sultan-Sèlim à Andrinople : là, entouré de nombreux derviches, ses disciples, il prononça un discours dans lequel il attribuait les désastres des armes ottomanes à l'impiété des grands de l'empire, qu'il traita de *ghiaours* (infidèles) ; il désigna ensuite à la vengeance du peuple le grand vézir, l'aga des janissaires, le kaïm-mèkam, le defterdar et le reïs-efendi. Le Sultan, instruit de ces détails, fit dire à Mysri de se rendre au palais ; mais, dès que le cheïkh fut sorti de la mosquée, les janissaires s'emparèrent de lui, et l'accompagnèrent jusqu'à Gallipoli, où on l'embarqua pour Brousse, son pays natal.

Le 5 zilka'dè 1104 (5 juillet 1693), le grand vézir partit d'Ak-Poungar (*Biñâr*), et alla dresser ses tentes dans les champs de Roustchouk : là il fut rejoint par le khan des Tatares et par Constantin Brankowan, prince de Valachie. Il marcha ensuite sur Belgrade, pour s'opposer à l'armée impériale qui assiégeait cette ville ; mais, à l'approche des Ottomans, le général autrichien leva le siége. Le grand vézir fit réparer les fortifications endommagées par l'artillerie des Impériaux, et retourna à Andrinople dans le mois de rebi'ul-ewwel (novembre).

Au commencement de muharrem 1105 (septembre 1693), un nouvel incendie dévora une grande partie de la ville. Ce désastre, attribué à la malveillance, causa la destitution du kaïm-mèkam, qui fut remplacé dans ses fonctions par Kalaïli-Ahmed-Pacha. Le premier acte de son administration fut l'ordre intimé aux raïas de s'interdire les vêtements de couleur, les pantoufles jaunes et les kalpaks de zibeline, de se borner à s'habiller d'étoffes noires, et de porter des sonnettes, pour

être distingués de loin des musulmans : à ces mesures, plus ridicules encore que tyranniques, il ajouta la défense expresse de monter à cheval dans la ville. Cette ordonnance décida les Francs à reprendre le costume européen qu'ils avaient généralement abandonné, pour se procurer plus de facilités dans leurs transactions journalières; mais elle rendit si populaire Kalaïli-Ahmed-Pacha, que le grand vézir, croyant voir en lui un rival dangereux, le priva de son emploi. Diverses destitutions eurent lieu encore; mais Biyikli-Moustapha-Pacha ayant voulu aussi éloigner le kyzlar-agaçi Nèzir, le crédit de celui-ci auprès du Sultan détermina la chute du ministre : la magnificence du brillant cortége qui entourait le grand vézir, un jour qu'il se rendait à Dèmir-Tach, ayant excité la jalousie du Grand Seigneur, le chef des eunuques noirs profita de ce moment pour perdre son ennemi. Biyikli-Moustapha, destitué le 16 rèdjeb 1105 (13 mars 1694), fut remplacé par Surmèli-Ali-Pacha, gouverneur de Tripoli de Syrie. Le nouveau vézir, influencé par les insinuations de M. de Châteauneuf, notre ambassadeur, rejeta la médiation des puissances étrangères et marcha contre la Hongrie. Il attaqua pendant vingt-trois jours Peterwardeïn, mais des pluies d'orage détruisirent les tranchées, et forcèrent les Ottomans à abandonner leurs travaux. Le grand vézir transporta son camp dans la vallée de Weretschar, devant Belgrade. Cependant les armes ottomanes éprouvèrent quelques échecs en Pologne et en Dalmatie. Dans cette première contrée le mirza tatare Chehbaz-Gheraï tenta de ravitailler Kaminiec, mais il ne put y réussir et fut battu par les Polonais; en Dalmatie, le fort de Gabella tomba au pouvoir des Vénitiens, et Suleïman-Pacha essaya inutilement de le reprendre. Enfin, le 5 djemazi-ul-oula (22 décembre), le grand vézir retourna à Andrinople, et déposa l'étendard sacré aux pieds de Sa Hautesse.

Depuis quelques mois, les prédications d'un imposteur qui se donnait pour le *Mehdi*, troublaient la tranquillité d'Andrinople. Saisi par ordre du kaïm-mèkam, il se fit passer pour fou, et fut exilé à Lemnos. A la même époque, Yenli-Huçeïn-Pacha, ex-beïlerbeï de Tripoli, et un astrologue arabe, qui prêchaient la révolte, périrent l'un et l'autre, le premier par la main du bourreau, et le second dans les eaux de la Toundja. Outre ces troubles intérieurs, l'empire ottoman éprouvait des désastres plus graves encore. Les Vénitiens avaient débarqué, en septembre, dans l'île de Chio, et avaient forcé le commandant Huçeïn-Pacha à capituler. A cette nouvelle, les mesures les plus promptes furent prises par le grand vézir pour reconquérir cette importante possession : de nombreux enrôlements eurent lieu, des gratifications furent allouées aux troupes, et cent bâtiments de guerre furent construits et armés avec la plus grande activité. La reddition de Chio fut suivie de la disgrâce de Huçeïn-Pacha, qui fut emprisonné dans l'appartement du bourreau, et qui, à la surprise générale, en sortit, peu après, pour aller prendre le commandement d'Azof, tandis que le Kapoudan-Pacha Youçouf, accusé de n'avoir pas secouru Chio, fut destitué.

Pendant que cet échec consternait la Porte, un autre événement inquiétant venait encore ajouter à l'agitation que les nombreux revers accumulés depuis quelque temps causaient dans Constantinople. Il est d'usage que le gouvernement de Sa Hautesse, pour assurer, à travers les déserts d'Arabie, le passage des pèlerins qui se rendent au tombeau de Mahomet, paye une somme considérable au chèrif de la Mecque. Cet émir, nommé Sa'ad, prétextant un refus de payement, se mit en campagne avec les Arabes qui lui étaient soumis, et pilla les caravanes. Isma'il-Pacha, chargé de punir le rebelle, escorta les pèlerins avec un nombreux corps d'armée, déposa Sa'ad, après une escarmouche nocturne contre ses tribus nomades, installa Abdullah comme chèrif de la Mecque, et confia la garde

de la ville sainte à Biyikli-Muhammed-Pacha, de Djedda.

A peine ces troubles étaient-ils apaisés en Arabie, que la mésintelligence éclata entre les puissances barbaresques. Les vaisseaux combinés des Tripolitains et des Algériens vinrent assiéger Tunis. La Porte nomma Omer-Pacha au gouvernement d'Alger, et Djari-Muhammed-Pacha à celui de Tripoli: ces mesures suffirent pour rétablir le calme.

Depuis quelques mois Sultan-Ahmed languissait, attaqué d'hydropisie, maladie de famille qui avait terminé les jours de ses frères Muhammed IV et Suleïman II ; il succomba le 21 djemazi-ul-oula 1106 (6 février 1695 (*). Aussi insignifiant, comme prince, que son frère Suleïman II, Sultan-Ahmed, d'un naturel mélancolique et d'une piété très-étroite, avait des vertus privées qui le firent regretter. Il était si humain, qu'il ne punit de mort aucun des ministres qui encoururent sa disgrâce : son caractère était pourtant irascible, mais faible et facile à dominer; aussi son règne fut-il plutôt celui des grands vézirs, qui se succédèrent rapidement pendant la courte période qu'il passa sur le trône. Il ressemblait sous plusieurs rapports à son frère Sultan-Suleïman; et, par une conformité de destinée assez singulière, il ne régna comme lui que trois ans et huit mois. Il aimait la musique et la poésie, excellait dans l'art de la calligraphie, et était passionné pour la chasse. Son extérieur n'avait rien de remarquable. Sous son règne, la situation de l'empire ottoman éprouva peu de changement; et le besoin de repos se fit sentir avec plus de force que jamais : mais tandis que, d'une part, les négociations diplomatiques, entretenues par les ambassadeurs anglais et hollandais, empêchaient de pousser la guerre avec vigueur, de l'autre, les efforts des représentants de la France, neutralisant cette tendance politique, ranimaient par intervalle les hostilités, et s'opposaient à la conclusion de la paix, qui ne put être obtenue que sous le règne suivant et au prix des plus grands sacrifices.

(*) Quelques historiens ont placé l'époque de la mort de Sultan-Ahmed en janvier; mais c'est parce qu'ils ont calculé la concordance de l'hégire avec l'ère chrétienne, d'après le vieux style, encore suivi par les Grecs et par les Russes qui rejettent la correction grégorienne.

CHAPITRE XXIII.

SULTAN-MOUSTAPHA-KHAN II, FILS DE SULTAN-MUHAMMED-KHAN IV.

Dès que la nouvelle de la mort de Sultan-Ahmed fut parvenue au grand vézir, qui venait de présider le divan, il convoqua le mufti et les principaux dignitaires, et se rendit avec eux au sérail, où eut lieu la cérémonie du baise-main. Le nouveau sultan, fils de Muhammed IV et neveu d'Ahmed II, se conformant à un ancien usage, aida lui-même à placer sur le char funèbre le corps de son prédécesseur.

Sultan-Moustapha annonça, dès le début de son règne, une volonté ferme et le projet de gouverner par lui-même. Dans un khatti-chèrif qu'il rendit le troisième jour après son avénement, il blâma l'indolence des derniers Padichâhs qui, esclaves des voluptés et de la paresse, abandonnaient les rênes de l'empire aux mains des ministres; et il manifesta le désir de commander l'armée et de combattre en personne. Les vézirs ayant représenté au Sultan qu'il ne devait pas exposer aux chances de la guerre sa personne sacrée, il rendit un nouveau khatti-chèrif ne portant que ce peu de mots : « Je persiste à marcher. » Devant cet ordre catégorique, il n'y avait plus qu'à obéir. Les mesures les plus promptes furent prises pour opérer de nouveaux enrôlements; et, attendu la pénurie du trésor, une portion seulement du présent d'avénement fut distribuée aux janissaires. Cette mesure d'économie excita leur mécontentement; ils refusèrent d'abord de marcher, et ne rentrèrent enfin dans le devoir que sur les instances de leurs chefs, que l'on avait gagnés par des cadeaux et des

promesses. Le grand vézir Surmèli-Ali-Pacha, qui devait à l'État une somme de trois cent mille piastres, fut rendu responsable de cette émeute occasionnée par le manque d'argent, et condamné au dernier supplice. Elmas-Muhammed-Pacha, kaïm-mèkam de Constantinople, reçut le sceau impérial (*).

En Arabie, le rebelle Sa'ad-ben-Sa'id ayant battu les troupes qu'on lui avait opposées, fut nommé définitivement chérif de la Mecque, la Porte étant hors d'état en ce moment de le faire rentrer dans le devoir.

La première campagne qui eut lieu, quelques jours après l'avénement de Sultan-Moustapha, s'ouvrit de la manière la plus brillante par une victoire navale : la flotte vénitienne, composée de quarante quatre voiles, fut battue, dans le canal de Chio, par l'escadre ottomane, à peu près égale en force. Après cet échec, les vaisseaux de la république se réfugièrent dans le port de Spalmadori, d'où ils sortirent dix jours après, et éprouvèrent une seconde défaite plus décisive encore que la première. Les vaincus cherchèrent un asile dans le port de Chio, qu'ils abandonnèrent dans la nuit, cédant ainsi sans résistance cette île aux Ottomans. Le succès de cette expédition maritime était dû principalement à Huçeïn-Mezzomorto, qui, après la prise de Chio, fut élevé au grade de kapoudan-pacha, en remplacement d'Amoudja-Zadè-Huçeïn-Pacha, nommé au gouvernement de la nouvelle conquête. Mezzomorto, né en Afrique, de parents maures, s'était adonné fort jeune à la piraterie, sous la régence de Tunis; il devient bientôt un des écumeurs de mer les plus redoutés. Dans un engagement avec les Espagnols, il fut blessé si dangereusement qu'on le crut mort; mais il réchappa de cette blessure, et c'est à cette occasion qu'on lui donna le surnom de *Mezzomorto* (à moitié mort), sous lequel il s'est rendu si fameux. Après dix-sept ans d'esclavage chez les chrétiens, il fut racheté, et recommença son métier de corsaire. N'étant que simple capitaine de galère, il prit la parole dans une assemblée du divan, proposa de reprendre Chio, et assura qu'il répondait sur sa tête du succès de l'entreprise, si on lui donnait seulement quatre vaisseaux de haut bord appelés *Sultanes*, et huit galères. Le kapoudan-pacha Amoudja-Zadè-Huçein, qui penchait pour la guerre défensive, imposa silence à Mezzomorto avec des paroles de mépris; mais le pirate, ayant insisté avec énergie, attira l'attention du Sultan, qui assistait à la délibération, caché derrière le rideau (*perdè*) dont était recouverte la fenêtre mystérieuse pratiquée dans la salle du divan. Frappé du ton de confiance de Mezzomorto, Sa Hautesse lui accorda le commandement des vaisseaux qu'il demandait; et ce fut avec cette flottille que Mezzomorto contribua si puissamment à la reprise de Chio. Lorsque Mezzomorto fut revêtu de la dignité de kapoudan-pacha, il supplia le Sultan de ne point l'obliger à quitter son costume ordinaire de marin : sa demande lui fut accordée. Jusqu'alors les amiraux ottomans avaient eu le même costume que les autres pachas; mais Sultan-Moustapha voulut qu'ils portassent à l'avenir l'habit de matelot, à l'exemple de Mezzomorto : en effet, depuis ce jour, les kapoudans-pachas ont adopté ce vêtement, mais en remplaçant la grossière étoffe dont le pirate était revêtu, par des tissus précieux et de riches fourrures.

Tandis que les Ottomans reprenaient Chio, les Tatares, sous les ordres de Chehbaz-Gheraï, ravageaient la Pologne. Le khan ne s'arrêta qu'à Lemberg, où il éprouva une si vigoureuse résistance qu'il fut obligé de rétrogra-

(*) *Elmas* signifie *diamant, bijou* : ce surnom lui fut donné par Sultan-Muhammed IV, qui, frappé de la beauté du jeune Muhammed, le fit entrer parmi les itchoghlans du sérail : il en sortit après la mort de ce prince, et s'éleva progressivement sous le règne de ses successeurs Sultan-Ahmed II et Sultan-Moustapha II, jusqu'au poste de kaïm-mèkam de Constantinople, d'où il passa enfin à la première dignité de l'État.

der. En Morée, Libérius Geratzari, beï de la Maïna, réuni à Haçan-Pacha, chef des Yuruks ou Turcomans, parcourut la Morée et brûla le bourg de Karindjè. Des convois de munitions furent dirigés dans l'Herzégovine pour approvisionner divers châteaux de cette contrée. Ayant appris en route que le gouverneur vénitien de Gabella venait de prendre le fort de Polindja, le chef ottoman qui commandait les convois, retourna sur ses pas, défit complétement les Vénitiens, et leur reprit tout le butin qu'ils avaient enlevé.

Vers la fin d'août, le Sultan, profitant de l'ardeur qu'avait inspirée à ses soldats la conquête de Chio, traversa le Danube sur un pont construit près du village de Wisnicsa, et se dirigea vers Pancsova et Ak-Biñar (*Carlsbourg*), avec l'aile droite de l'armée. Après s'être emparé d'une palanque élevée sur la Theiss, il marcha sur Lippa, qui fut prise au premier assaut, et dont les fortifications furent rasées. Arrivé à Temeswar, il apprit que Dja'fer-Pacha, gouverneur de Belgrade, s'était rendu maître du fort de Titel, au confluent de la Theiss et du Danube. L'armée continua ensuite sa route vers Lugos que menaçait le général autrichien Veterani : le 22 septembre 1695 les troupes ottomanes et impériales étaient en présence. Le Sultan, à la tête des silihdars, des sipahis, des lanciers et des archers de sa garde, attaqua lui-même le centre de l'armée chrétienne, tandis que le khan des Tatares la surprenait par derrière. Cette manœuvre fut couronnée d'un plein succès; les Allemands, placés entre deux feux, perdirent la moitié de leurs soldats; le brave Veterani, blessé mortellement, fut fait prisonnier et eut la tête tranchée. Cette victoire coûta cher aux Ottomans; ils ne la durent qu'à leur extrême supériorité numérique, car ils étaient environ trente mille hommes, tandis que Veterani n'en avait sous ses ordres que six mille; ils avaient été obligés de revenir trois fois à la charge, et ils laissèrent sur le champ de bataille près de quinze mille morts. Vers le milieu du mois de safer (septembre), le Sultan se mit en route pour Constantinople, où il fit son entrée triomphale le 10 de rebi'ul-akhir (10 novembre). On avait couvert de riches tapis le chemin que parcourut le vainqueur, précédé des drapeaux et des canons enlevés aux chrétiens, et trois cents prisonniers.

Six mois après la défaite de la flotte vénitienne dans le canal de Chio, elle fut encore attaquée deux fois par Mezzomorto. Le premier combat dura cinq jours sans qu'aucun des deux partis pût s'attribuer la victoire; mais à la seconde rencontre, qui eut lieu trois jours plus tard, les Vénitiens furent vaincus; Mezzomorto, dont le vaisseau était très-maltraité, alla réparer ses avaries dans le port de la vieille Phocée, et fit voile ensuite avec l'escadre pour Constantinople, où le Sultan le reçut dans le kiosque du rivage (*Yali-Kiochky*), le combla de louanges, et lui remit un kaftan d'honneur.

Le règne de Sultan-Moustapha semblait avoir ramené la victoire sous les drapeaux ottomans. Le célèbre czar Pierre le Grand céda lui-même aux armes victorieuses des Osmanlis, et, le 13 rebi'ul-ewwel 1107 (13 octobre 1695), il fut contraint de lever le siége d'Azof, qu'il attaquait depuis trois mois; mais quoiqu'il y eût éprouvé une perte de trente mille hommes, il ne renonça point à ses projets sur cette place.

Le succès qui avait couronné jusqu'alors les entreprises de Sultan-Moustapha, imprimait une nouvelle ardeur aux troupes et à la nation tout entière. La nouvelle campagne s'annonçait sous les plus heureux auspices. De riches particuliers levèrent à leurs frais des corps de troupes qu'ils conduisirent eux-mêmes à l'armée; les contributions de toute nature fournirent les fonds nécessaires aux dépenses extraordinaires qu'entraînaient les hostilités; et lorsque toutes les mesures eurent été prises pour assurer le succès de l'expédition, le Sultan partit pour Andrinople. De là, il se rendit à Sofia, où il reçut la suite du beï de Maïna, ce Libérius Geratzari que la

Porte avait tiré du bagne pour le faire prince, et qui venait de déserter les drapeaux ottomans pour passer dans les rangs vénitiens. On apprit bientôt que Frédéric-Auguste, électeur de Saxe (*), était sous les murs de Témeswar : le Sultan, à cette nouvelle, accourut au secours de cette ville; les Impériaux, à son approche, abandonnèrent le siége et vinrent au-devant des Ottomans : une rencontre eut lieu près d'Olasch, et se termina à l'avantage de ces derniers. Après ce succès, le Sultan ordonna de renforcer les garnisons de Témeswar et de Belgrade, et de doubler leurs approvisionnements et leurs munitions de guerre : il retourna ensuite à Andrinople, où il fut rendu à la fin d'octobre.

Pendant cette campagne, diverses excursions avaient eu lieu sur les frontières de la Croatie; et quelques palanques avaient été prises ou détruites par les Impériaux. Pierre Ier avait aussi reparu sous les murs d'Azof avec plus de soixante mille hommes de troupes régulières, parmi lesquelles étaient enrôlés des artilleurs et des ingénieurs allemands; ces forces imposantes étaient soutenues par des nuées de Kalmouks et de Cosaques. Au bout de deux mois, la garnison d'Azof capitula. La perte de cette place forte fut vivement sentie par les Ottomans; Kalaïli-Ahmed-Pacha, qui la commandait, redoutant la colère du Sultan, avait pris la fuite : ses biens furent confisqués; son kiahïa et trois vézirs, chargés de protéger la ville, payèrent sa reddition de leurs têtes.

Dans le mois de zilka'dè 1107 (juin 1696) la mort de Jean Sobieski, roi de Pologne, suivie des cabales et des troubles qui accompagnent ordinairement, dans ce pays, l'élection d'un nouveau souverain, ayant détourné la nation du soin de sa propre défense, les Tatares profitèrent de ces circonstances pour s'emparer de Sbaraz et s'avancer jusqu'à Lemberg et Stanislaw. Les Vénitiens avaient, pendant l'été, mis le siége devant Dulcigno, port de la mer Adriatique, qui servait de refuge aux pirates mahométans; mais ils n'avaient pu s'en emparer, et s'étaient contentés de dévaster les environs d'Athènes et de Thèbes.

Cependant la continuation d'une guerre onéreuse avait épuisé le trésor : de nouvelles mesures fiscales furent prises : le tabac à fumer et les terrains consacrés à sa culture furent frappés d'un impôt très-fort, qui rendit environ treize millions d'aspres. Cinq hôtels des monnaies, outre ceux de Constantinople, furent mis en activité à Andrinople, à Smyrne et à Erzroum, pour convertir les anciens sequins et les écus étrangers en piastres et en ducats frappés au coin du *toughra*. Les eunuques des sérails de Constantinople et d'Andrinople éprouvèrent une réduction d'un quart sur leur traitement; enfin le Sultan donna de son trésor particulier, près de deux mille cinq cents bourses pour payer la solde des marins employés aux flottes de la mer Blanche, de la mer Noire et du Danube, qui furent renforcées d'un grand nombre de galions, de caïques et de galères sortant des chantiers. Une fonderie de boulets fut établie à Piraouchta; et un château fort, construit à l'embouchure du Kuban, protégea les rives de la mer d'Azof.

Lorsque tout fut prêt pour entrer en campagne, le Sultan donna audience à l'ambassadeur du Châh de Perse, Aboul-Ma'çoum, khan du Khoraçan; en retour des présents qu'il offrit au Grand Seigneur, l'envoyé persan reçut un superbe cheval des écuries impériales, au mors d'argent, à la housse resplendissante de rubis et d'émeraudes, aux étriers de vermeil, à la selle chargée de riches broderies, et où étaient suspendus un cimeterre et un *topouz* (masse d'armes) en argent. Le coursier destiné au Châh était encore

(*) Les Ottomans, suivant leur habitude de désigner par des sobriquets non-seulement leurs chefs, mais encore les généraux étrangers, avaient donné à Frédéric-Auguste le surnom de *na'al-kyran* (briseur de fers à cheval) : on sait que ce prince, d'une force prodigieuse, se plaisait à en faire preuve en cassant dans ses mains un fer à cheval.

plus magnifiquement caparaçonné : son mors et ses gourmettes en or, les étriers en vermeil, la bride, la housse, le *topouz* et le sabre, étincelaient de pierres précieuses de toutes les couleurs ; et enfin un panache de héron à agrafes de diamants complétait ce riche cadeau.

Après la réception d'Aboul-Ma'çoum-Khan, le Sultan quitta Andrinople et ouvrit lui-même la campagne. A Sofia il apprit que le général autrichien Auesperg avait été forcé de lever le siége de Bihacz, grâce à la vigoureuse défense de la garnison. A Belgrade, Dja'fer-Pacha, gouverneur de Témeswar, présenta à Sa Hautesse le commandant de la palanque de Karansebes, tombé aux mains des Ottomans en se livrant au plaisir de la chasse. On reçut aussi la nouvelle d'une victoire navale remportée par Mezzomorto sur la flotte vénitienne, commandée par Molino. Deux conseils de guerre furent assemblés par le Sultan, pour décider le plan de la campagne ; et d'après l'avis des vézirs, ligués en secret pour entraver les opérations du grand vézir Elmas-Muhammed-Pacha, ce ministre se dirigea vers la rivière de la Theiss et commença par s'emparer du fort de Titel, qu'il incendia. Il marcha ensuite sur Peterwardeïn : devant cette place campait l'armée autrichienne, commandée par le célèbre prince Eugène, l'un des premiers capitaines de son siècle. Après plusieurs marches et contre-marches savantes, ce général, voyant que les Ottomans longeaient les rives de la Theiss pour aller assiéger Szegedin, précipita sa marche, et atteignit les musulmans lorsqu'ils commençaient à effectuer, près de Zenta, au moyen d'un pont jeté sur la Theiss, le passage de cette rivière ; mais avant que ce mouvement fût entièrement terminé, une portion de l'armée impériale, se plaçant entre le pont et l'aile droite des Ottomans, leur coupa la retraite, tandis que le prince Eugène les attaquait de front ; cette manœuvre décida la victoire en faveur des chrétiens. De la nombreuse armée ottomane, vingt mille hommes périrent sur le champ de bataille, dix mille dans les flots ; Elmas-Muhammed-Pacha, certain du sort qui lui était réservé, préféra mourir en combattant ; il périt dans la mêlée avec un très-grand nombre de pachas (*). Les Impériaux firent un immense butin : outre l'artillerie, les bagages et les caisses de l'armée, ils s'emparèrent encore d'un trésor assez riche appartenant au Sultan, de dix femmes de son harem, de ses voitures, du sceau de l'empire, de sept queues de cheval, et de quatre cents étendards. Le Grand Seigneur, placé sur l'autre rive de la Theiss, s'enfuit dès qu'il vit la bataille perdue, et gagna en toute hâte Témeswar : là, il s'occupa de remplacer les hauts dignitaires qui avaient péri dans la défaite de Zenta. Kupruli-Amoudja-zadè-Huçeïn-Pacha, gouverneur de Belgrade, fut nommé grand vézir : son père, Kupruli-Haçan, était le frère puîné de Kupruli-Muhammed et l'oncle de Kupruli-Ahmed ; circonstance qui, pendant le ministère de ce dernier, avait fait donner à Kupruli-Huçeïn le surnom de *Amoudja-Zadè* (fils de l'oncle) : il prouva, par la sagesse de son administration, qu'il était digne de porter le grand nom de Kupruli. Le prince Eugène, après la bataille de Zenta, avait tourné ses armes vers la Bosnie, s'était emparé de deux châteaux forts et avait incendié Bosna-Seraï : on lui opposa Daltaban-Moustapha-Pacha, qui fut rappelé de Potschil, où il était exilé, et à qui le grand vézir envoya quatre cents bourses d'or et un corps de quatre mille cinq cents hommes. Ce brave chef repoussa les Allemands, les força de repasser la Save et de se retirer en Hongrie, où ils prirent leurs quartiers d'hiver.

Des mutations nombreuses eurent lieu, comme d'usage, au début de l'administration du nouveau grand vézir ; il s'occupa ensuite de lever des contri-

(*) Un poëte oriental a dit au sujet de la mort d'Elmas (*le diamant*) : « Nemtchè kourchounilè sildi elmaçi, » c'est-à-dire, « Le plomb des Allemands a poli le diamant. »

butions de guerre : l'impôt dont était frappé le café fut augmenté; ce droit additionnel s'appela *bid'ati-kahwè;* le versement au trésor de la fortune de l'aga des janissaires mort à Zenta, la confiscation des biens d'Ibrahim-Pacha, gouverneur du Diarbèkir, une retenue sur les émoluments des principaux dignitaires de Constantinople et sur les revenus des fondations pieuses, telles furent les autres mesures qui réparèrent en partie l'épuisement des finances.

Vers cette époque, un ambassadeur de Châh-Huçein, nouveau souverain de la Perse, vint remettre au Sultan les clefs de la ville de Basra, qui était tombée, par suite de la défaite du rebelle Ma'ni, au pouvoir du khan de Huweïzè : de riches présents accompagnaient l'envoi des clefs de Basra; l'envoyé persan fut reçu avec la plus grande bienveillance. L'ex-reïs-éfendi Muhammed-beï partit aussitôt pour la Perse avec des présents magnifiques, qu'il offrit au Châh de la part de Sa Hautesse.

Quoique Sultan-Moustapha et son ministre fissent travailler avec ardeur aux préparatifs d'une nouvelle campagne, ils sentaient vivement le besoin de la paix, que rendaient indispensable pour l'empire ottoman le délabrement de ses finances et la supériorité reconnue du prince Eugène sur les généraux musulmans. L'ambassadeur anglais s'offrit pour médiateur entre la Porte et les puissances coalisées contre elle. Kupruli-Huçeïn-Pacha, persuadé que la continuation des hostilités ne pouvait qu'être désastreuse pour son pays, prêta l'oreille aux ouvertures de paix faites au nom de l'Autriche, et les négociations furent entamées. Carlowitz, ville située sur la rive droite du Danube, fut choisie pour le lieu des conférences; et, à la fin d'octobre 1698, les plénipotentiaires autrichiens, russes, vénitiens, polonais, anglais, hollandais et ottomans s'y trouvèrent réunis en congrès. Quelques jours auparavant, un armistice avait été publié : mais, avant la suspension d'armes, Daltaban-Pacha avait repoussé les Croates qui attaquaient Galamotsch, ravagé le district de Pioka, incendié quinze villages, s'était emparé de Ghorab et de six autres forteresses, et avait rapporté de ses diverses excursions un butin considérable. D'un autre côté, un corps de Tatares s'était jeté dans Témeswar, après avoir fait quelques centaines de prisonniers aux Impériaux, campés près de Becksere. Enfin, une bataille navale avait eu lieu entre les flottes vénitienne et ottomane, qui, après avoir éprouvé des pertes à peu près égales, s'étaient, l'une et l'autre, attribué la victoire.

Avant l'ouverture des conférences, des difficultés s'élevèrent entre les divers plénipotentiaires, sur l'étiquette à observer entre eux : la Porte était représentée par le reïs-éfendi Rami et le drogman Maurocordato, qui reçut à cette occasion les titres de *beï* et de *mahrèmi-esrar* (conseiller intime). Les ambassadeurs de l'Autriche étaient Wolfgang, comte d'OEttingen, et le comte de Schlick; la Russie avait envoyé Procop Boganovitch Wasnitzinow; la Pologne, le comte Stanislas Malachowski, voïvode de Posnanie; le chevalier Ruzzini défendait les intérêts de la république de Venise; enfin les plénipotentiaires médiateurs étaient l'Anglais Paget et le Hollandais Colier. Après de longues contestations sur le cérémonial à observer entre tous ces ambassadeurs, on parvint, au moyen d'une salle de conférences construite d'après l'avis de Maurocordato, à concilier toutes les prétentions élevées au sujet de la préséance. Alors seulement l'échange des pouvoirs put s'effectuer, et le congrès s'ouvrit. Pendant sa durée, qui fut de soixante-douze jours, trente-six conférences eurent lieu : par le traité qui en résulta, et qui fut signé le 26 rèdjeb 1110 (26 janvier 1699), l'Autriche et la Porte convinrent d'une trêve de vingt-cinq ans; le Sultan resta maître du banat de Téméswar, céda à l'empereur Léopold la Transylvanie, tout le pays appelé *Batchkab*, situé entre le Danube et la Theiss, et renonça à toutes les sommes payées annuellement, à

quelque titre que ce fût, par l'Allemagne. La Pologne conclut également une trêve du même nombre d'années, recouvra Kaminiec, la Podolie, l'Ukraine, fut affranchie du tribut honteux qu'elle payait au khan des Tatares, et restitua aux Ottomans Soczava, Nemoz et Soroka en Moldavie. Le czar Pierre ne signa qu'un armistice de deux ans, et conserva la ville d'Azof. Enfin, les Vénitiens restituèrent les conquêtes qu'ils avaient faites au nord du golfe de Corinthe et d'Égine, et retinrent la Morée jusqu'à l'Hexamilon, presque toute la Dalmatie, Sainte-Maure et les îles voisines; la république acquit de plus les villes de Castelnuovo et de Cattaro, et fut libérée de la rente à laquelle elle avait été soumise jusqu'alors pour la possession de Zante : il fut stipulé en outre que les fortifications de Lépante et du château des Dardanelles sur la côte de Roumilie et de Prévesa, seraient détruites par les Vénitiens, et que les Ottomans en resteraient possesseurs, ainsi que des îles de l'Archipel.

Un article du traité avec l'empereur Léopold décida que les Hongrois qui avaient voulu secouer le joug de l'Autriche, et qu'elle qualifiait de *rebelles*, expression que les plénipotentiaires ottomans essayèrent en vain de faire effacer de l'acte, obtiendraient leur grâce, ou la faculté de passer, s'ils le préféraient, sur le territoire de la Sublime Porte. Les Hongrois avaient tellement souffert du despotisme autrichien, que quatorze cents familles, profitant du bénéfice de cette disposition, vinrent s'établir sous la protection du Grand Seigneur : le brave Tékéli, après avoir combattu si longtemps pour la liberté de sa patrie, s'établit à Péra, où il mourut peu de temps après, dans un état voisin de l'indigence, à laquelle il n'échappa entièrement que grâce aux secours que Louis XIV assura à ce prince infortuné.

La paix de Carlowitz est un des événements politiques les plus remarquables de la fin du dix-septième siècle : outre les avantages matériels que les puissances chrétiennes en retirèrent, on peut dire qu'elle les affranchit moralement de la terreur qu'inspirait aux peuples occidentaux le nom seul des redoutables sectateurs du prophète conquérant, en dévoilant, aux yeux de tous, la décadence de l'empire d'Osman, décadence quelque temps retardée par le règne sanglant de Sultan-Murad IV, et par l'administration vigoureuse du premier Kupruli.

Sept mois environ après la signature de la paix de Carlowitz, Sultan-Moustapha se rendit d'Andrinople à Constantinople, afin de recevoir dans la capitale de l'empire les ambassadeurs des diverses puissances avec lesquelles la Porte devait échanger les ratifications du traité. Le départ du Grand Seigneur eut lieu avec la plus grande pompe : la description seule du cortége de Sa Hautesse a fourni à un historien, témoin de cette cérémonie, la matière de *quatre-vingt-cinq* chapitres!.. Nous ferons grâce à nos lecteurs des innombrables détails de sa relation, et nous nous bornerons à dire que le Sultan, vêtu d'un *chib-kèrakè* (kaftan de fourrures), et le carquois sur l'épaule, monta à cheval au point du jour, accompagné du grand vézir et des autres hauts dignitaires de l'empire, les vézirs, émirs, khodjaghians, le mufti, les deux juges d'armée, les oulémas. L'escorte se composait de dix-huit escadrons de *sipahis* (cavaliers), quinze *ortas* (chambrées) de janissaires, douze cents *djèbèdjis* (armuriers) et *toptchis* (canonniers), quatre cents *lagoumdjis* (mineurs) et cinq cents *bostandjis* (gardes du sérail), tous les domestiques du palais impérial, trois cent soixante tchaouchs, deux mille possesseurs de grands et petits fiefs (*ziamets* et *timars*), toute la maison du grand vézir, les gardes du corps du Sultan, les eunuques blancs et noirs, et jusqu'aux muets et aux nains.

Le Sultan, avant son départ d'Andrinople, avait reçu le nonce polonais Stanislas Rzewuski, staroste de Chelm, qui apporta la confirmation de la paix et annonça l'arrivée d'un ambassadeur. Sa Hautesse avait envoyé ensuite, en ambassade extraordinaire à la cour de

Vienne, Ibrahim-Pacha, ancien khaznèdar (*trésorier*) du grand vézir Kara-Ibrahim. Ibrahim-Pacha arriva dans la capitale de l'Autriche le 31 janvier 1700, et déploya dans son entrée solennelle toute la magnificence orientale. Seize jours plus tard, le comte d'OEttingen, plénipotentiaire autrichien, était reçu à Constantinople, en audience publique, par le Grand Seigneur. L'envoyé polonais, Raphaël de Winiawa Leczynski se trouvait, à la même époque à Constantinople, où il fut traité avec moins d'honneurs que le comte d'OEttingen. L'ambassadeur vénitien Lorenzo Soranzo avait eu déjà audience du Sultan en novembre 1699 (djemazi-ul-oula 1111), et le plénipotentiaire russe Oukraintzow au commencement de 1700.

C'est vers cette époque qu'eut lieu une scène assez piquante, à l'audience accordée par le Sultan à l'ambassadeur français M. de Ferriol, marquis d'Argental. Ce seigneur n'ayant pas voulu quitter son épée au moment de paraître devant Sa Hautesse, ainsi que l'exige l'étiquette de la cour ottomane, fut renvoyé à son hôtel sans avoir vu le Grand Seigneur, qui lui fit rendre les présents qu'il avait apportés, et qui étaient déjà exposés dans la salle du trône. Cette fierté déplut tellement au Sultan, qu'il ne reçut pas une seule fois en audience notre ambassadeur pendant les dix années que celui-ci passa à Constantinople. L'historien ottoman qui raconte ce fait ajoute qu'il valut à M. de Ferriol l'épithète de *dèli-iltchi*, ministre fou.

La république de Raguse, tributaire de la Porte, lui devait depuis plusieurs années un arriéré considérable. Au mois de muharrem 1112 (juin 1700), le kapoudji-bachi Muezzin-Moustapha-Aga fut chargé de régler, avec l'envoyé ragusais, le payement du tribut. Vers le même temps, et tandis que des relations bienveillantes avaient lieu avec les souverains de la Perse et du royaume de Maroc, des révoltes éclataient sur la frontière de Perse, en Crimée, en Afrique, en Égypte et en Arabie.

Le canal de Diab, qui traverse les pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, ayant débordé, par suite d'une irruption du premier de ces fleuves, inonda toutes les terres environnantes et obligea les habitants à renoncer à les cultiver et à abandonner leurs villages. Quelques chefs arabes, profitant de cette fuite, s'emparèrent de ces propriétés, et repoussèrent les troupes envoyées pour les leur faire restituer. Daltaban-Pacha, nouveau gouverneur de Bagdad, réunit des forces nombreuses, marcha contre les rebelles, les défit à Zouweita, le 19 cha'ban 1112 (29 janvier 1701), et éleva sur le champ de bataille une pyramide de mille têtes.

Les troubles de la Crimée furent plus difficiles à apaiser. Le vieux khan Sèlim-Gheraï ayant abdiqué, son fils aîné, le kalgha Dewlet-Gheraï, lui succéda, et fut lui-même remplacé dans la dignité qu'il quittait pour le trône, par son frère Chehbaz-Gheraï. Mais le nouveau khan, jaloux du mérite de Chehbaz, le fit empoisonner, et, par cette action infâme, souleva contre lui les Noghaïs d'Anapa, à la tête desquels se mit Ghazi-Gheraï, autre frère de Dewlet. Le prince révolté demanda à la Porte la destitution de Dewlet-Gheraï, ou la réinstallation de leur père Sèlim-Gheraï. Mais les gouverneurs d'Oczakow et de Kaffa s'étant réunis au khan contre Ghazi-Gheraï, et les Noghaïs étant rentrés sous l'obéissance de Dewlet-Gheraï, moyennant une convention qui leur assura quelques avantages particuliers, Ghazi-Gheraï s'enfuit à Andrinople, d'où il fut conduit en exil à Rhodes. A peine le repos était-il rétabli en Crimée, qu'il fut encore troublé par une nouvelle conspiration. Kaplan-Gheraï, frère du khan Dewlet-Gheraï, s'unit, pour le détrôner, au vézir Hadji-Merdan-Ali; poursuivis par le kalgha Sè'adet-Gheraï, les deux rebelles s'enfuirent à Constantinople, protégés par les janissaires, dans les rangs desquels ils avaient eu la précaution de se faire inscrire; mais, dès leur arrivée dans la capitale, ils furent arrêtés l'un et l'autre: Kaplan-Gheraï fut emprisonné dans le château du Bosphore, et Mer-

dan-Ali exilé à Lemnos. Cependant le Sultan rendit la liberté au premier, sur la prière du vieux Sèlim-Gheraï.

Quelques difficultés relatives au pèlerinage de la Mecque et de Médine furent aussi réglées à cette époque; et la rétribution que payait l'Égypte fut augmentée de trois mille trois cents piastres, destinées à la célébration des fêtes en l'honneur de la naissance et de la mission de Mahomet. Le gouverneur de cette dernière province, Huçeïn-Pacha, redevable au trésor de sommes considérables en numéraire, et d'une grande quantité d'erdebs de blé, fut remplacé par Kara-Muhammed-Pacha, et jeté dans la prison appelée *Kasri-Youçouf* (le palais de Joseph) : son kiahïa fut enfermé dans l'*Arak-Khanè* (maison des sueurs ou chambre des tortures), dans laquelle Huçeïn-Pacha avait retenu antérieurement Kara-Muhammed-Pacha. Par une générosité rare, ce dernier, au lieu de profiter de sa position pour se venger de son persécuteur, obtint sa liberté, et paya le blé qu'il devait encore.

Dans le mois de zilhidjè 1113 (mai 1702), Khalil, beï de Tripoli de Barbarie, arriva en Égypte, vaincu par les Algériens, qu'il avait tenté de soumettre, de concert avec le beï de Tunis, et repoussé également par ses sujets et par ceux de son allié. Son éloignement ramena la tranquillité dans les régences barbaresques.

En Asie, le rebelle Bèbè-Suleïman, chef des Kurdes de Chehrezour, défait par Haçan-Pacha, avait été décapité avec dix-sept de ses principaux subordonnés : des fermans, adressés aux gouverneurs et sandjak-beïs de l'Asie Mineure, leur enjoignirent de poursuivre sans relâche les brigands qui infestaient cette contrée.

Toutes ces mesures énergiques rétablirent la tranquillité et permirent au grand vézir Kupruli de se livrer aux projets de réforme qu'il méditait. Diverses ordonnances du sage ministre rétablirent l'ordre dans l'administration, la discipline dans l'armée, l'économie dans les finances; réglèrent la législation maritime, et apportèrent un adoucissement à la position des sujets chrétiens. Mais le grand vézir, malgré la supériorité de son esprit, ne put se défendre des superstitions qui existaient à cette époque, et dont deux de ses ordonnances font foi : la première est relative aux revenants, et la seconde, à la magie. Du reste, Kupruli-Pacha fut puissamment secondé dans ses projets d'amélioration par le kapoudan-pacha Mezzomorto, par le mufti Feïz-ullah, et par son fils Ibrahim-Pacha, précepteur du prince Mahmoud. Le 2 zilhidjè 1112 (10 mai 1701), le jeune fils du Sultan reçut, du mufti lui-même, la première leçon de lecture dans le Coran : cérémonie qui fut célébrée par une fête solennelle.

Malheureusement cette concordance de vues entre le premier ministre et le chef suprême de la religion ne dura pas longtemps : après la mort de Mezzomorto, arrivée en 1113, le mufti s'unit au nouveau kapoudan-pacha et au kiahïa-beï pour renverser le grand vézir. Instruit de ces menées, celui-ci destitua son lieutenant, et le remplaça par Haçan-Aga; mais le Sultan lui-même donna ordre à Kupruli de renvoyer son protégé. Bientôt les destitutions successives du kaïm-mèkam de Constantinople, du tchaouch-bachi Moustapha-Aga, et enfin le supplice de Kyblèli-Zadè-Ali-Beï, neveu du ministre, accusé d'aimer secrètement une des sultanes, présagèrent au grand vézir, leur protecteur, sa chute prochaine. Accablé de chagrin et attaqué d'une maladie incurable, il demanda et obtint sa retraite le 12 rebi'ul-ewwel 1114 (5 septembre 1702). Dix-sept jours après, il expirait dans une de ses terres près de Siliwri.

Kupruli-Amoudja-Zadè-Huçeïn-Pacha était le quatrième Kupruli qui eût occupé le premier poste de l'État : neveu du vieux Kupruli-Muhammed, cousin de Kupruli-Ahmed et de Kupruli-Fazyl (*le vertueux*), et élevé à leur école politique, Kupruli-Huçeïn, après avoir commandé les forteresses de Chehrezour, d'Amassia, les châ-

teaux des Dardanelles, et avoir assisté à la défaite de Zenta, où il reçut du Sultan le sceau de l'empire, avait sauvé l'État en hâtant la conclusion de la paix. Les historiens ottomans lui ont décerné le surnom de *Sage*, qu'il mérita par sa conduite pleine d'humanité, par son caractère doux et généreux, son amour pour les sciences et les lettres, et sa politique prudente et modérée, qui, s'il avait eu le temps d'en développer les conséquences, eût, sans doute, retardé la décadence de l'empire. Pendant les cinq années que dura son administration, il fit élever à ses frais plusieurs mosquées, divers établissements d'utilité publique, des écoles, des fontaines, etc., et employa l'argent du trésor à l'érection ou à la réparation de quelques monuments non moins nécessaires, tels que des casernes, un magasin à poudre, le canal du Nil à Alexandrie, les forteresses de Belgrade, Témeswar et Nissa. Enfin, il ajouta un nouveau lustre au nom, déjà si justement célèbre, des Kupruli, cette famille destinée à donner à l'empire ottoman ses plus grands hommes d'Etat.

Après la retraite de Kupruli-Huçeïn, le Sultan avait envoyé le sceau à Moustapha-Daltaban-Pacha, vieux soldat illettré, mais déjà connu par la victoire remportée près de Basra sur les Arabes révoltés, et, antérieurement, par sa résistance en face du prince Eugène. Dès qu'il eut reçu le khatti-chèrif de sa nomination, Daltaban-Pacha partit pour rejoindre son maître, auprès duquel il fut rendu le 5 djemâzi-ul-oula (27 septembre). La première mesure administrative de l'avide ministre fut d'emprisonner le kiahïa, le khaznèdar, et le gendre de l'ex-vézir Kupruli-Huçeïn-Pacha, afin de s'emparer de leurs richesses. Il s'occupa ensuite de régler les costumes des chrétiens, des juifs et des femmes musulmanes, et renouvela, à l'égard des raïas, les ridicules prescriptions qui, sous le règne de Sultan-Ahmed II, avaient signalé le début de l'administration du grand vézir Kalaïli-Ahmed-Pacha. D'autres ordonnances plus utiles défendaient l'exportation des armes, établissaient le tarif des douanes, régularisaient le payement des troupes, retranchaient du nombre des tchaouchs soldés par le gouvernement, et qui s'élevait alors jusqu'à mille, tous ceux qui n'étaient pas activement employés; et, enfin, amélioraient l'administration des biens religieux, que Sultan-Suleïman-el-Kanouni avait accordés aux mosquées, sous la direction des grands vézirs.

Cependant Daltaban-Pacha, qui avait vu avec indignation les sacrifices par lesquels on avait acheté la paix de Carlowitz, résolut d'annuler le traité, et de punir le reïs-éfendi Rami, qui en avait été l'instrument. Mais le ministre trouva un antagoniste redoutable dans le mufti Feïz-ullah, qui prétendait que, d'après le Coran, on devait garder la foi jurée. Le grand vézir, porté par goût à la guerre, ne put supporter l'opposition du mufti, et résolut de se délivrer par le poison d'un ennemi si puissant. Mais celui-ci, averti par le kiahïa Ibrahim, se ligua avec Rami et Maurocordato contre Daltaban-Pacha, qu'ils peignirent sous les plus noires couleurs au Sultan. Déjà blessé par le despotisme et le caractère grossier et violent de son ministre, le Grand Seigneur signa l'arrêt de mort du vézir, qui, appelé au sérail sous un prétexte, y fut étranglé. Il n'avait gardé le pouvoir que pendant quatre mois. Au moment de mourir, il demanda de l'eau pour l'*abdest* (*), et, après avoir fait tranquillement sa dernière prière, il tendit le cou aux bourreaux, en leur disant : « Tuez, infidèles musulmans, « celui que n'ont pu tuer les infidèles « *Ghiaours!* »

Moustapha, surnommé ***Daltaban***, naquit au village de Petreitchik : il était très-ignorant, ne savait même ni lire ni écrire, et débuta par être simple janissaire. Il devint successivement *tchadir-mehter-bachi*, c'est-à-

(*) L'*abdest* est une purification ordonnée par la loi religieuse, et qui consiste en une ablution des mains, des pieds et de la tête.

dire, *chef des préposés à la garde des tentes et pavillons du Sultan* (*), chambellan (*kapoudji-bachi*), aga des *djèbèdjis* (armuriers), et enfin des janissaires. Élevé, sous le ministère de Biyikli-Moustapha, à la dignité de sèrasker de Baba-Daghy et pacha à deux queues, il combattit les Polonais, et montra beaucoup d'activité et une grande ardeur guerrière. Au bout de quatre ans, les troubles de l'Asie réclamant un homme de tête et d'exécution, Daltaban fut nommé beïlerbeï d'Anatolie: il y rétablit l'ordre par des mesures si terribles, que les habitants s'en plaignirent au grand vézir Elmas-Muhammed-Pacha. Ce ministre ne pouvant le mettre à mort, à cause de la protection que lui accordait le mufti Feïz-ullah, se contenta d'exiler Daltaban à Bihacz en Bosnie: il ne put ainsi assister à la bataillle de Zenta, où tant de chefs ottomans perdirent la vie; et ce bannissement devint la source de sa haute fortune. Après la défaite de l'armée ottomane, les Impériaux ayant porté leurs forces vers la Bosnie, les habitants, qui connaissaient la bravoure de Daltaban, le nommèrent leur sèrasker: il enleva à l'ennemi, dans cette campagne, vingt-quatre châteaux sur les bords de la Save. Plus tard, comme gouverneur de Bagdad, il réprima les Arabes révoltés, et, par la haute renommée militaire qu'il acquit en diverses occasions, se prépara la voie au grand vézirat. Il unissait à une valeur à toute épreuve une cruauté et une brutalité non moins grandes, et il méritait le nom de *Sirbul-Aci* (le Servien réfractaire) que lui donne un historien de Crimée.

(*) Les *mehters* ou *gardes-tentes* forment un corps de huit cents hommes, divisés en quatre compagnies. Leur emploi consiste à dresser des tentes, soit dans les jardins du sérail, soit en tout autre lieu où le Sultan va passer la journée. Quarante d'entre eux, sous les ordres du *veznèdar-bachi*, forment la compagnie des *veznèdars* (peseurs). D'autres font l'office de bourreau, et se tiennent près de l'*orta-kapou* (porte du milieu), pour mettre à mort les grands qui ont encouru la colère de Sa Hautesse.

Rami-Muhammed-Pacha succéda à Daltaban qu'il venait de renverser, et son avénement au ministère changea entièrement la direction de la politique. Ami de la paix, son premier soin fut de la maintenir à l'extérieur et de rétablir la tranquillité dans l'empire. Les Tatares Noghaïs, qui s'étaient révoltés de nouveau, furent réduits par Youçouf, pacha d'Oczakow, et les rebelles de la Mingrélie et du Gouriel par Kieucè-Khalil, pacha d'Erzroum. Rami s'occupa ensuite de la délimitation définitive des frontières, qui n'avait pas été réglée lors de la paix de Carlowitz. Il continua activement l'œuvre de la réforme administrative, commencée par l'avant-dernier grand vézir Kupruli-Huçeïn-Pacha, et fit rentrer au trésor des sommes considérables, qui en étaient détournées par des abus jusqu'alors tolérés. Mais, malgré son désir d'augmenter les revenus de l'État, il ne recourut point à des mesures odieuses ou injustes, et restitua, au contraire, les biens arbitrairement confisqués. Cette conduite, toute louable qu'elle était, lui attira la haine des hauts dignitaires, amis de la corruption et de l'injustice; et la sévérité, inouïe jusqu'alors, qu'il déploya contre les grands et les chefs de l'armée, en infligeant à plusieurs d'entre eux la peine ignominieuse de la bastonnade (*), augmenta le mécontentement général, et prépara sa chute. Ses ennemis rappelèrent alors que Rami-Pacha n'était parvenu au premier poste de l'État qu'en renversant le brave guerrier Daltaban, un des *seigneurs du sabre*, (ehli-kylidj) dans les rangs desquels, jusqu'à ce jour, on avait choisi les grands vézirs, tandis que le nouveau ministre avait été pris parmi les *seigneurs de la plume* (ehli-kalem), dont tout le mérite consistait, dit-on, dans la pureté du style. D'un autre côté, les oulémas eux-mêmes ne le voyaient

(*) On lit dans les Annales ottomanes qu'un trésorier de la marine mourut des suites de ce traitement, et qu'un inspecteur des rôles des janissaires en fut malade pendant plusieurs mois.

pas de bon œil, car il n'avait dû son élévation qu'à sa complaisance pour le mufti Feïz-ullah, qui, au mépris de toutes les règles de l'avancement dans ce corps savant, donnait à ses parents les premiers emplois de l'empire, et se faisait haïr, en outre, par son caractère hautain et ambitieux.

A tous ces griefs de la part des grands de l'empire vinrent se joindre les plaintes du peuple, qui murmurait de l'oisiveté de son souverain. Sultan-Moustapha, dès que la paix de Carlowitz eut été signée, s'était retiré, pour jouir des douceurs du repos, dans un palais que son père, Sultan-Muhammed IV, avait fait bâtir sur la route de Constantinople à Andrinople, dans un lieu appelé *Karichtiran*, et très-propice à la chasse, plaisir favori du Sultan. On alla jusqu'à blâmer les dépenses qu'il fit pour l'ameublement du palais de ses trois filles, mariées à de hauts fonctionnaires, et pour son propre harem. L'esprit de révolte gagnant de jour en jour, quelques corps de djèbèdjis, dont la solde était arriérée, refusèrent de partir pour la Géorgie. Le kaïm-mèkam de Constantinople, ayant adressé un rapport à ce sujet au grand vézir, fut destitué, ainsi que le djèbèdji-bachi, qui avait appuyé la demande de ses soldats : le premier fut remplacé par le jeune Kupruli-Abdullah, neveu du ministre, et le second par son protégé Ibrahim-Aga. Un mois après, une nouvelle révolte des djèbèdjis éclata. Les janissaires se joignirent à eux, se rendirent à l'*Et-Meïdani* (place aux viandes), et plantèrent leurs drapeaux autour du *kazan* (la marmite). Dès lors, la révolte fut déclarée : la populace se réunit aux rebelles, chercha des auxiliaires dans les criminels, auxquels elle ouvrit les prisons, pilla le palais du kaïm-mèkam, et tua le segban-bachi. Le cadi Seïd-Mahmoud, conduit par force à la mosquée des janissaires, fut contraint de convoquer le corps des oulémas. Des crieurs parcoururent la ville, et rallièrent une foule de matelots, de portefaix, de toptchis et de top-arabadjis (*soldats du train*), d'étudiants, de dresseurs de tentes, de palefreniers, etc., etc. Les bostandjis se firent ouvrir les portes du sérail, et plantèrent l'étendard du prophète à côté de celui des rebelles. Une députation partit pour Andrinople : elle était chargée de demander au Sultan son retour dans la capitale et la destitution du mufti et de ses fils. Le 8 rebi'ul-ewwel (22 juillet), jour où les mutins adressaient cette députation au Sultan, le mufti convoquait, dans son palais d'Andrinople, les oulémas, le grand vézir et les chefs de l'état-major des janissaires. Le *koul-kiahïaci* (lieutenant général des janissaires) fut dépêché aux rebelles, et chargé de leur distribuer trente bourses. Les jours suivants, plusieurs autres conseils eurent lieu chez Rami-Pacha. Le bostandji-bachi, envoyé avec cent hommes au-devant des députés, les rencontra à Hafsa, brûla leur pétition, et les conduisit prisonniers à la palanque d'Egri-Dèrè. Le grand vézir, le kaïm-mèkam, le sclikdar, réunirent les *lewends* (soldats de marine) et *itch-oglans* (pages), et des volontaires furent enrôlés par l'aga des Turcomans. Mais la Sultane-Validè, effrayée de l'accroissement terrible de la révolte, obtint de son fils la déposition du mufti et de ses quatre fils. Bachmakdji-Zadè fut désigné pour lui succéder, et les députés des rebelles furent reçus à Andrinople.

Malgré toutes ces concessions du pouvoir, l'insurrection allait toujours croissant : bientôt le nombre des mutins s'éleva jusqu'au chiffre effrayant de cinquante à soixante mille hommes, qui s'établirent dans la prairie Tcherpoudji. Le Sultan leur écrivit de sa main pour confirmer les nominations qu'ils avaient faites, et pour leur assurer qu'il allait se rendre à Constantinople; mais, au lieu de tenir sa promesse, il leur adressa une nouvelle lettre pour excuser son retard. L'irritation des esprits fut alors à son comble : les oulémas furent contraints par la populace furieuse de rendre trois fetwas qui légitimaient tous ces actes de rébellion, et l'armée des insurgés partit, le 26 rebi'ul-ewwel

(9 août), de Daoud-Pacha pour Andrinople. Lorsque cette nouvelle parvint à la cour, le grand vézir se disposa à la résistance : quatre-vingt mille hommes furent rassemblés dans la plaine d'Andrinople, et il est probable que les rebelles n'auraient pu résister à des forces aussi imposantes, si Rami-Pacha, qui ne voulait qu'intimider les mutins, n'eût donné ordre à Haçan-Pacha de se retirer à leur première apparition. En conséquence, lorsque l'armée insurgée fut arrivée à Tchorli, Haçan-Pacha, au lieu de la repousser, se rendit à Andrinople pour consulter le grand vézir ; mais Rami-Pacha avait quitté cette ville et avait gagné Hafsa, où Haçan alla le rejoindre. Ce chef fut blâmé d'avoir battu en retraite, quoiqu'il n'eût fait en cela que suivre les ordres du ministre, et ce dernier écrivit au Sultan que tout était perdu, s'il ne venait lui-même se mettre à la tête de ses fidèles serviteurs. Le Grand Seigneur partit sur-le-champ pour Hafsa ; mais lorsqu'il fallut combattre, les janissaires, qui entretenaient des intelligences avec les mutins, passèrent dans leurs rangs, et rendirent ainsi toute résistance impossible. Sultan-Moustapha, se voyant trahi, retourna précipitamment à Andrinople, se rendit au sérail, et annonça lui-même à son frère Ahmed que les soldats l'avaient désigné pour leur padichâh. Ce fut le 9 rebi'ul-akhir 1115 (22 août 1703) qu'eut lieu la déposition de Sultan-Moustapha. Ce prince, enfermé dans le *kafess* (*) avec ses quatre fils, y mourut le 22 chaban 1115 (31 décembre 1703 (**)). Il fut enseveli dans la mosquée de la Sultane-Validè, où reposait son père, Sultan-Muhammed IV.

Sultan-Moustapha II régna huit ans et quelques mois. Ce prince n'était pas dépourvu de mérite ; il avait le caractère doux, le jugement solide ; il aimait la justice, était avare du sang de son peuple, protégeait les savants et les littérateurs, et avait lui-même l'esprit cultivé. Néanmoins, il ne réalisa pas les espérances qu'avait fait concevoir le commencement de son règne. Brave dans sa première campagne, il fut bientôt découragé par la perte d'une seule bataille. Il montra, dès son début, la volonté de régner en maître, et se laissa pourtant dominer entièrement par ses ministres, et surtout par l'ambitieux mufti Feïz-ullah ; enfin, il se fit d'abord craindre et aimer des janissaires, et cependant il finit par déposer le sceptre devant le caprice de l'armée. La paix de Carlowitz est l'acte le plus important de son règne ; amenée par la tendance des événements, elle ne fut, pour ainsi dire, qu'un dénoûment inévitable et depuis long-temps prévu ; mais elle eut une influence cachée sur le peuple ottoman, en lui apportant, par les relations fréquentes des plénipotentiaires musulmans et chrétiens, le germe fécond de la civilisation européenne.

(*) Voyez la note de la page 45.

(**) Quelques auteurs fixent la date de la déposition du Sultan-Moustapha au 20 septembre 1703, et celle de sa mort en 1704.

CHAPITRE XXIV.

SULTAN-AHMED-KHAN III, FILS DE SULTAN MUHAMMED-KHAN IV.

Après la déposition de Sultan-Moustapha II, son frère Sultan-Ahmed, à peine âgé de trente ans, monta sur le trône. Le 10 rebi'ul-akhir 1115 (23 août 1703), il reçut le serment de fidélité des hauts dignitaires de l'empire ; et, le lendemain, il se rendit à la mosquée, où la foule, pressée sur son passage, lui demanda la mort du mufti et la destitution des autres seigneurs qui s'étaient attirés la haine populaire. Le Sultan promit tout ce qu'on exigea de lui, et confirma dans leurs emplois les fonctionnaires nommés par les factieux. Il paya ensuite aux troupes le présent d'avénement, acquitta les arrérages de la solde des djèbèdjis, et abandonna aux rebelles le malheureux Feïz-ullah, qui fut mis à mort sur un fetwa de son successeur Muhammed-Éfendi, le seul mufti qui ait osé donner cet exemple inouï. Le cadavre de Feïz-ullah, mutilé par le

peuple furieux, fut précipité dans la mer. Feïz-ullah-Éfendi, l'un des hommes les plus ambitieux et les plus influents du règne de Sultan-Moustapha III, était né à Erzroum, d'une famille de *seïds* ou descendants du prophète. Gendre du célèbre cheïkh Wani, il dut à la faveur dont jouissait son beau-père la confiance entière de Sultan-Muhammed IV, qui lui fit élever ses deux fils Ahmed et Moustapha. Après avoir passé par diverses charges législatives, il fut enfin promu, sous Sultan-Ahmed II, à la dignité de mufti, qu'il conserva sous Sultan-Moustapha II. Il dut son élévation plutôt à l'intrigue qu'à son mérite personnel : il n'était cependant pas dépourvu de savoir, et il a laissé quelques ouvrages assez remarquables; mais l'ambition fut la passion de toute sa vie. Il usa de l'ascendant prodigieux qu'il avait obtenu sur l'esprit du souverain pour placer avantageusement sa famille. Son avarice n'était pas moins grande que son ambition; et il n'hésitait pas à rendre, pour de l'argent, le fetwa le plus injuste.

Après la mort de Feïz-ullah, ses quatre fils, son kiahïa, et son référendaire, furent exilés à Famagouste; et son gendre Mahmoud fut relégué à Brousse. Mais le Sultan, dès qu'il se sentit affermi sur le trône, prit des mesures énergiques contre les auteurs de la révolte. Les bostandjis, qui osaient réclamer un présent d'avénement, furent chassés du sérail. Tchalik, aga des janissaires, et plusieurs autres chefs des rebelles, furent mis à mort, ou envoyés en exil. Ahmed-Pacha, qui s'était mis à la tête des insurgés et avait été nommé par eux grand vézir, fut destitué, dépouillé de ses biens et banni.

Damad-Haçan-Pacha reçut le sceau de l'empire, et s'occupa immédiatement du rétablissement de l'ordre. Le nouveau ministre fit preuve d'une générosité rare, non-seulement en laissant la vie à son prédécesseur, mais encore en lui rendant sa fortune, et en le nommant gouverneur de Chypre : il montra aussi un désintéressement digne de louanges en refusant l'argent que lui offraient les dignitaires confirmés dans leurs emplois, ou ceux qu'il avait élevés à de nouvelles fonctions. Le mufti, qui avait pris une part si active à la dernière révolte, fut déposé et relégué à Brousse. Bachmakdji-Zadè-Ali-Éfendi le remplaça dans la première dignité spirituelle de l'État. Des lettres de notification de l'avénement de Sultan-Ahmed III furent ensuite expédiées aux diverses puissances.

Haçan-Pacha signala son administration en agissant vigoureusement contre les rebelles de Géorgie : les habitants révoltés de la Mingrelie, d'Imirette et du Gouriel furent soumis ; et, pour les tenir en respect, on construisit deux forteresses à Bagdaddjik et à Batoum. Un château fut aussi élevé à l'entrée du défilé d'Amanus, sur la frontière de Syrie, afin de protéger les pèlerins et les caravanes. Un kiosque, un magasin de l'arsenal, une caserne pour les marins, une mosquée, des fours, des boutiques, furent encore construits par les ordres de Damad-Haçan-Pacha. Mais, malgré tous ces actes de bonne administration et sa parenté avec le Sultan, dont il avait épousé la sœur, il fut obligé, au bout de onze mois, de céder sa place à Kalaïli-Ahmed-Pacha, que les intrigues du kyzlar-agaçi Suleïman, premier eunuque de la Sultane-Validè, avaient fait rappeler de Candie, dont il était gouverneur, pour lui confier le sceau de l'État. Damad-Haçan-Pacha fut exilé à Nicomédie.

Kalaïli-Ahmed-Pacha ne garda le pouvoir que trois mois : cette courte période lui suffit pour donner des preuves de son incapacité. Il ne s'occupa, pour ainsi dire, que d'inventer des costumes nouveaux, sous lesquels il se plaisait à étaler sa vanité ridicule, et de régler, par des ordonnances puériles, la vente de diverses sortes de gâteaux, le prix des pantoufles, des turbans, etc. Il était fils d'un potier d'étain, et c'est à cette circonstance qu'il dut le nom de *kalaïli* (étameur). Il avait été introduit au sérail comme

simple *baltadji* (fendeur de bois); et, par un hasard assez singulier, il fut renversé et remplacé par Muhammed-Baltadji, dont le surnom indique aussi qu'il avait exercé le même emploi. Par une de ces intrigues si fréquentes à la cour ottomane, Muhammed-Baltadji, uni au kyzlar-agaçi, à l'ex-kiahïa du grand vézir, et au lieutenant général des janissaires, parvint à irriter le Sultan contre Kalaïli, et à se faire remettre le sceau de l'empire.

Le 24 cha'ban 1116 (22 décembre 1704), mourut le vieux khan de Crimée, Sèlim-Gheraï, qui avait été investi quatre fois du pouvoir suprême. Il laissa dix filles et autant de fils: Ghazi-Gheraï, l'un d'eux, lui succéda, et Kaplan-Gheraï fut nommé kalgha.

Dans la première moitié du règne de Sultan-Ahmed III, les grands vézirs se succédèrent avec une telle rapidité que l'histoire n'a, pour ainsi dire, qu'à enregistrer leurs noms, car la plupart d'entre eux ne signalèrent leur passage au pouvoir par aucun acte mémorable. Baltadji-Muhammed, après une administration de seize mois, fut contraint de céder la place au silihdar Tchorluli-Ali-Pacha, que Baltadji-Muhammed avait voulu perdre par une intrigue, mais cette intrigue ayant été connue du Sultan, devint la cause de la destitution du grand vézir lui-même.

Dès son installation, Tchorluli-Ali-Pacha reçut la nouvelle que les Arabes du désert, de la tribu des Montefiks, ravageaient les environs de Basra; et il nomma le gouverneur de Bagdad sèrasker de l'armée qui devait marcher contre les rebelles. A cette époque, et tandis que le Sultan était allé passer quelques jours auprès de la Validè-Sultane, une nouvelle révolte menaçait la capitale. Une partie des janissaires et des sipahis, voulant venger la mort de ceux de leurs compagnons qui avaient pris part à la dernière rébellion, s'unirent ensemble et marchèrent vers la grande mosquée; mais ils furent bientôt dispersés par les janissaires restés fidèles, et par les bostandjis.

En janvier 1706, Mortèza-Kouli-Khan, ambassadeur de Perse, fut reçu en audience solennelle par le Sultan. Quelques mois plus tard, la capitale vit arriver l'envoyé du prince des Uzbeks, et celui de la république de Venise; et enfin, en octobre suivant, l'internonce impérial Quarient de Rall, et l'envoyé de Raguse. Le diplomate autrichien eut à combattre l'opposition de l'ambassadeur français, M. de Ferriol, qui soutenait les rebelles hongrois contre l'empereur Joseph Ier, et tâchait de disposer favorablement Sa Hautesse pour les envoyés de Rakoczy, qui présentèrent à Sultan-Ahmed un mémoire dans lequel ils accusaient le czar de vouloir soumettre la Pologne et la Suède. L'année suivante, une nouvelle ambassade de Rakoczy annonça à la Porte que la diète de Hongrie avait déclaré l'empereur déchu de ses droits sur ce pays, et l'avait proclamé lui-même comme régent, en attendant une constitution définitive; et qu'en outre la Transylvanie l'avait choisi pour son prince.

Cependant, malgré la défiance qui régnait entre les cours russe et ottomane, on parvint à arrêter définitivement la délimitation du territoire; mais la Porte, peu confiante en ce traité, ne cessa pas de faire surveiller par une flotte la construction des forts que le czar élevait sur les bords de la mer Noire.

L'influence des jésuites français avait fait élever au patriarcat, un prêtre arménien schismatique nommé Avédik, qui avait promis d'être favorable aux catholiques; mais, loin de tenir sa parole, il les avait persécutés avec acharnement. M. de Ferriol, excité par la Société de Jésus, aurait, dit-on, fait enlever le patriarche, qui, embarqué sur un vaisseau de guerre, fut conduit en France et enfermé à la Bastille où il mourut (*). Cet enlèvement, au-

(*) M. de Hammer pense que le patriarche Avédik pourrait bien être le prisonnier mystérieux connu sous le nom de l'*homme au masque de fer*. Son opinion, motivée seulement sur l'époque de l'enlève-

quel M. de Ferriol nia toujours d'avoir pris part, fut cause de sa mésintelligence continuelle avec le grand vézir Tchorluli-Ali-Pacha, et fut suivi de mesures rigoureuses contre les jésuites et les arméniens catholiques. Dans cette persécution périt Der Comidas de Carbognano que la cour de Rome a préconisé comme un martyr, et que les Arméniens invoquent comme un saint confesseur de la foi.

Le khan Ghazi-Gheraï, qui avait négligé de s'opposer aux incursions des Tatares Noghaïs, fut destitué et remplacé par son frère Kaplan-Gheraï : celui-ci commença, dès son avénement, par essayer de ramener au devoir la tribu tcherkesse de Kabarta, qui, jusqu'alors tributaire des khans de Crimée, avait voulu se soustraire à leur joug, en s'enfonçant dans les montagnes escarpées de Balkandjan. Mais Kaplan-Gheraï fut complétement défait dans un défilé où il leur livra bataille, et n'échappa qu'avec peine à la mort. Le khan vaincu fut déposé par le Sultan, et remplacé par Dewlet-Gheraï, alors prisonnier à Andrinople, et qui monta pour la troisième fois sur le trône.

Dans le mois de muharrem 1120 (avril 1708), deux princesses, filles de Sultan-Moustapha II, furent mariées, l'une, appelée Eminè, au grand vézir; l'autre, nommée Aïchè, au second fils de Kupruli-Fazyl. Après ces noces, le Sultan fiança sa fille Fathmè, âgée de quatre ans, au silihdar-pacha. Ces trois alliances furent célébrées par des fêtes d'une magnificence extraordinaire. Sultan-Ahmed se plaisait à ces démonstrations fastueuses; c'est sous son règne qu'eut lieu, pour la première fois, la *Fête du printemps*, pendant laquelle les parterres de tulipes situés dans la partie des jardins du sérail nommée *Chimchir-baghtchèci* (le jardin du buis), étaient illuminés en verres de couleur et formaient un coup d'œil admirable.

En 1119 (1707), le kapoudan-pacha El-Hadj-Muhammed fit une descente dans l'île de Négrepont, y détruisit un fort et un couvent, et emmena trois cents prisonniers. Il captura ensuite, dans les eaux de Paros, deux vaisseaux de l'ordre de Malte, et les conduisit en triomphe à Constantinople. Plus tard, la flotte algérienne s'empara d'Oran, dont les clefs furent présentées à Sa Hautesse. A cette occasion, le souverain de Fez et de Maroc, Muleï-Haçan, envoya au Sultan une ambassade extraordinaire, qui lui adressait un prétendu fils de Sultan-Muhammed IV; suivant le prince barbaresque, une épouse de ce dernier sultan avait été poussée par la tempête sur les rives de Fez, où elle avait donné le jour à un prince. Ce descendant apocryphe d'Osman fut décapité à Constantinople, et sa tête roula devant la porte du sérail.

En 1121 (1709), Charles XII, roi de Suède, vaincu à Pultawa par le czar Pierre Ier, alla chercher un asile en Turquie. L'apparition du monarque suédois sur le territoire ottoman avait été préparée par les liaisons que le grand vézir avait cherché à établir avec lui, lorsque les rapports de Youçouf-Pacha sur les triomphes remportés par la *tête de fer* (Dèmir-bach), sur la *moustache blanche* (Ak-biyik) (*), avaient engagé la Porte à adresser un ambassadeur au vainqueur pour le féliciter. Charles avait accueilli les ouvertures de l'envoyé ottoman, et en avait obtenu la promesse d'une armée auxiliaire pour l'aider à chasser les Russes de la Pologne. Mais un traité existait entre la Russie et la Porte, et le Sultan ne voulait pas le violer ouvertement. Le grand vézir fit alors espérer en secret au roi de Suède que le khan de Crimée marcherait à son secours : Charles, ignorant le peu de fondement de

ment du patriarche, ne nous paraît pas assez appuyée de preuves pour être regardée autrement que comme une hypothèse de plus à ajouter à toutes celles qu'a fait naître cette affaire ténébreuse.

(*) Les Ottomans désignaient par le premier de ces surnoms, Charles XII, et par le second, Pierre Ier.

cette promesse, affronta, avec une faible armée de seize mille hommes, tant Suédois que Cosaques, l'armée formidable du czar, et fut battu complétement. C'est alors que Charles se réfugia en Turquie, et s'établit à Bender, où le Sultan lui assigna un *ta'iïn* considérable. Dans sa fuite, Charles XII avait eu à lutter contre les Kalmouks et les Russes : au passage du fleuve du Bog, un engagement terrible eut lieu, et cinq cents Suédois furent faits prisonniers.

Cependant Charles cherchait, par tous les moyens possibles, à engager *la Porte* à conclure avec la Suède une alliance offensive et défensive contre la Russie. Le comte Poniatowski parvint à intéresser à la cause de son maître la Sultane-Validè. Séduite par la bravoure du roi de Suède, qu'elle appelait *arslanèm* (mon lion), elle poussait le Sultan à secourir Charles XII. Ce prince obtint la promesse d'une escorte pour faciliter son retour dans ses États; mais comme il exigeait qu'elle fût composée de cinquante mille hommes, la Porte, trouvant cette prétention exagérée, refusa d'y accéder. D'un autre côté, la Russie demandait, par l'entremise du comte de Tolstoï, que la Porte lui livrât l'hetman des Cosaques Mazeppa, qui avait facilité au roi de Suède l'invasion de l'Ukraine, et qu'elle refusât l'hospitalité a Charles XII. Le divan se plaignait, à son tour, de la violation du territoire ottoman par les Russes, qui avaient poursuivi les Suédois jusque sur les rives du Bog. Enfin, après bien des récriminations mutuelles, la paix fut sanctionnée de nouveau, sans autre condition que le retour de Charles dans ses États. Mais l'obstination de ce prince à ne pas s'éloigner contrariant vivement le Sultan, il s'en prit au grand vézir Tchorluli-Ali-Pacha, qui fut destitué et remplacé par Kupruli-Nou'man-Pacha, gouverneur de Négrepont.

Le nouveau ministre n'ayant pas rempli les espérances qu'avait fait concevoir le nom de Kupruli, céda bientôt à son tour la place à Baltadji-Muhammed, qui prit le sceau pour la seconde fois. Nou'man-Kupruli-Pacha laissa la réputation d'un homme juste, tolérant, consciencieux, actif, mais d'une activité trop minutieuse qui entravait les affaires publiques, au lieu de les faire marcher. D'ailleurs il ne songeait qu'à entretenir la paix avec la Russie, tandis que les janissaires et les partisans de Charles XII voulaient la guerre à tout prix. Nou'man-Kupruli-Pacha, en quittant le premier poste de l'État, reprit le gouvernement de Négrepont.

Dès que Baltadji-Muhammed-Pacha fut arrivé au pouvoir, tout changea de face : le Sultan consentit à la guerre; le khan des Tatares, Dewlet-Gheraï, reçut l'ordre de se tenir prêt à entrer en campagne; le mufti Bachmakdji-Zadè, réintégré dans ses fonctions, rendit un fetwa qui légitimait la guerre; des enrôlements nombreux s'effectuèrent; la flotte du kapoudan-pacha fut renforcée d'un grand nombre de bâtiments légers propres à naviguer sur la mer d'Azof. Les troupes ottomanes se rassemblèrent dans la plaine de Daoud-Pacha, et le grand vézir se mit à leur tête. Le czar, sur la nouvelle de la marche de Baltadji-Muhammed, avait passé le Pruth et s'était retranché entre cette rivière et une plaine marécageuse, dominée par des hauteurs, que les Ottomans occupaient. Dans cette mauvaise position, les Russes, cernés de tous côtés, résistèrent vaillamment aux attaques de l'ennemi; mais ils furent enfin obligés de rentrer dans leurs faibles retranchements, où le khan les tint étroitement bloqués. Pierre I[er] était perdu sans ressource, si son épouse, la célèbre Catherine, n'avait réussi à le sauver par un sang-froid et un dévouement admirables. Tandis que le czar, accablé de douleur, s'était retiré dans sa tente, Catherine, loin de s'abandonner au désespoir, tenait un conseil avec les officiers généraux et le chancelier Schaffiroff. On décida de demander la paix au Sultan; la czarine donna toutes ses pierreries, y joignit tous les objets les plus précieux qu'elle put se procurer, et en composa un présent qu'elle envoya à Osman-Aga, kiahïa du grand vézir, par l'en-

tremise de Schaffiroff, charge aussi de remettre une lettre au premier ministre. Baltadji-Muhammed-Pacha prit en considération les propositions qui lui étaient faites, et, en dépit des protestations de Poniatowski et du khan de Crimée, la paix fut conclue avec la Russie, aux conditions les plus avantageuses pour la Porte. Le czar s'obligéait, entre autres clauses, à restituer Azof, à démolir les forteresses des Palus-Méotides, en laissant aux Ottomans toute l'artillerie qu'elles renfermaient, et à ne plus se mêler des affaires des Cosaques Potkal et Berabach. Un article spécial stipulait, en faveur de Charles XII, la liberté de retourner dans ses États, sans être inquiété dans sa marche. En garantie de l'exécution du traité, Pierre laissa en otage Michel Pétrovitch Scheremetieff et le chancelier Schaffiroff.

Cette paix, tout avantageuse qu'elle était pour la Porte, le fut en réalité plus encore pour le czar, qu'elle tira d'une position désespérée où il devait infailliblement perdre la liberté ou la vie. Aussi, lorsque Charles XII arriva au camp ottoman, au moment où le czar se retirait tambour battant et enseignes déployées, il ne put contenir son indignation, et reprocha amèrement à Baltadji-Muhammed-Pacha de n'avoir pas fait le czar prisonnier. « Et « qui donc aurait gouverné ses États? « reprit sèchement le grand vézir; il « n'est pas bon que tous les rois soient « hors de chez eux. » A ces mots, Charles, outré de colère, se jette sur un sofa, engage l'éperon de ses bottes dans la robe du ministre, la déchire avec rage, se lève précipitamment, monte à cheval et repart pour Bender.

Dès que le traité du Pruth fut signé, le kiahïa Osman-Aga partit, pour en porter lui-même la nouvelle au Sultan; mais ce prince avait été déjà influencé par les ennemis de Baltadji-Muhammed-Pacha. Les rapports du khan Dewlet-Gheraï sur cette campagne, et la relation que le roi de Suède en fit remettre au Grand Seigneur, par l'entremise du comte Poniatowski, achevèrent de perdre le grand vézir dans l'esprit de Sa Hautesse. Le sceau lui fut donc enlevé, et passa aux mains de Youçouf-Pacha. Baltadji-Muhammed-Pacha, exilé à Lesbos, et ensuite à Lemnos, mourut dans cette île dans le mois de chewwal (novembre) de l'année suivante.

A la suite d'un conseil convoqué par le Sultan, le traité du Pruth fut déclaré nul, et la guerre déclarée de nouveau à la Russie. Osman-Aga, principal instigateur de la paix, et le reïs-éfendi Omer, qui avait rédigé le traité, furent mis à mort, ainsi qu'Abdul-Baky, écrivain des tchaouchs, convaincu d'avoir reçu de l'argent de Scheremetieff. Mais le grand vézir Youçouf-Pacha, opposé à la guerre, mit d'abord la plus grande lenteur dans les préparatifs qu'elle nécessitait, et finit, en avril 1712, par renouveler la paix avec la Russie pour 25 années. Cependant les commissaires chargés de régler les limites des deux empires, d'après les traités, annoncèrent que le czar ne se regardait pas comme engagé par des conditions que la nécessité lui avait arrachées. Cette nouvelle amena la destitution immédiate de Youçouf-Pacha; il fut remplacé par Suleïman, proposé par le gendre et favori de Sa Hautesse, Damad-Ali, qui avait déjà fait nommer les deux ministres précédents. La guerre fut de nouveau résolue : les ambassadeurs du czar furent enfermés aux Sept-Tours, et les queues de cheval arborées devant le sérail, le 19 novembre 1712. Le 21 avril de la même année, le Sultan avait écrit au roi de Suède que le grand écuyer et le sérasker de Bender avaient ordre de le reconduire dans son royaume, et de subvenir à tous les frais de la route. Mais Charles, dont l'obstination n'était pas facile à vaincre, crut retarder son départ en demandant mille bourses, destinées, disait-il, à payer ses dettes avant de partir. Le Grand Seigneur lui en accorda douze cents. Le roi, après avoir reçu l'argent, n'en refusa pas moins de quitter Bender, et demanda mille autres bourses. Indigné de cette conduite, le Sultan résolut d'employer la force pour renvoyer Charles dans ses

États. C'est alors que ce monarque prit la résolution la plus étrange dont l'histoire fasse mention. Avec trois cents Suédois, quelques officiers et ses domestiques, il soutint l'attaque de vingt mille Tatares et six mille Ottomans; et lorsqu'il eut vu ses braves Suédois enveloppés par l'ennemi, il se barricada dans sa maison de Varnitza avec soixante personnes en tout, s'y défendit avec acharnement, tua deux cents hommes aux assaillants, et fut pris enfin en exécutant une sortie pour se dérober à l'embrasement de sa maison qu'il avait incendiée lui-même. Conduit au château de *Démir-tach* (pierre de fer), et de là à Demotika, Charles XII obtint de Sa Hautesse la permission d'y résider, et un nouveau *ta'iin*. La générosité de la nation ottomane avait été révoltée par les procédés honteux du grand vézir et du mufti envers l'hôte royal de la Porte : ces deux dignitaires furent destitués, ainsi que le khan des Tatares et le gouverneur de Bender.

Le 10 rebi'ul-ewwel 1125 (6 avril 1713), Khodja-Ibrahim fut élevé au grand vézirat. D'abord simple rameur du sérail, il avait su si bien gagner les bonnes grâces de Sultan-Ahmed III, que ce prince l'avait comblé de faveurs et élevé au grade de kapoudan-pacha, d'où il passa enfin au premier poste de l'empire. Mais il ne put s'y soutenir que trois semaines : ayant conspiré le renversement du gendre du Sultan, ce puissant favori fit destituer et mettre à mort l'imprudent ministre, et saisit enfin lui-même les rênes du gouvernement, qu'il avait jusqu'alors dédaigné de prendre, se contentant d'exercer l'autorité de grand vézir sans en avoir le titre.

Damad-Ali-Pacha était porté pour la paix; son premier soin fut de la rétablir avec la Russie, et elle fut signée à Andrinople pour vingt-cinq ans. Dès ce moment, Charles dut perdre toute espérance. Sur ces entrefaites, la princesse sa sœur lui écrivit que la défense de la Suède exigeait son retour, et qu'elle le suppliait de ne point abandonner son peuple. Cette lettre le décida entièrement, et il demanda lui-même à s'en retourner. La Porte lui donna une escorte de six cents tchaouchs, et lui fit cadeau de huit beaux chevaux de race, d'une tente brodée d'or, et d'un cimeterre enrichi de pierreries. Ce fut le 1er octobre 1714 (*) que Charles XII quitta enfin la Turquie, après deux années de séjour.

A l'époque de la campagne du Pruth, une sédition excitée au Caire par Kaïtas-Beï, chef du parti des Zulfèkarlis, opposés aux Kaçimlis, ensanglanta l'Égypte. Cette révolte, commencée en 1120 (1708), ne fut apaisée qu'en 1126 (1714), sous le vézirat de Damad-Ali-Pacha, gendre du Sultan.

Jamais, peut-être, tant d'intrigues n'avaient été fomentées à la cour ottomane que depuis le règne de Sultan-Ahmed III; jamais on n'avait vu les ministres se succéder avec tant de rapidité, et le divan adopter tantôt le parti de la guerre et tantôt celui de la paix, suivant l'impulsion donnée par les grands vézirs, qui perdaient tour à tour le pouvoir ou la vie, les uns pour avoir voulu combattre Pierre Ier, les autres pour avoir négocié avec lui. Damad-Ali-Pacha projetait depuis longtemps de reprendre aux Vénitiens la Morée et de s'emparer de la Hongrie : c'est à cette pensée que l'on doit attribuer le désir qu'il montra toujours d'être l'allié plutôt que l'ennemi du czar. Dès que la tranquillité de l'empire permit au ministre de songer à exécuter son plan favori, il persuada au Sultan que la conquête de la Morée n'offrirait que peu de difficultés, la population grecque étant très-portée pour la domination ottomane; assertion qui, du reste, était vraie à cette époque. Le Sultan embrassa l'avis de son favori; mais il fallait un prétexte à cette guerre : on le trouva aisément dans une révolte des Monténégrins, excitée par la république de Venise; dans quelques escarmouches entre des

(*) Un historien ottoman fixe le départ de Charles XII au 10 ramazan 1126 (19 septembre 1714.)

vaisseaux des deux puissances, et dans le pillage du navire qui portait les trésors de l'ex-grand vézir Haçan-Pacha.

En muharrem 1127 (janvier 1715), les queues de cheval furent arborées devant le sérail; on pressa l'armement de la flotte, et, quatre mois après, le Sultan et le grand vézir se mirent en marche avec les troupes. Bientôt on apprit que le kapoudan-pacha Djanum-Khodja s'était emparé de l'île de Tine (*Tenos*) dans l'Archipel : cet heureux début excita l'ardeur de l'armée, déjà encouragée par les pronostics de bon augure que le Sultan avait tirés de l'épreuve du *fâl* (*). En juin, le sèrasker entra en Morée, et trois semaines après, le château de Corinthe se rendit aux Ottomans. Égine, Napoli de Romanie, Coron, Navarin, Modon, le château de Morée, Malvasie, Cerigo; dans l'île de Crète, la Sude et Spinalunga tombèrent tour à tour devant les heureux efforts des musulmans. A la fin de novembre 1715, les Vénitiens avaient perdu toutes leurs possessions de l'Archipel et la presqu'île de la Morée.

Après cette glorieuse campagne, Damad-Ali-Pacha se hâta de retourner à Andrinople : il y fut reçu en triomphateur. Mais la joie que le Sultan ressentait du succès de ses armes fut troublée par la mort de sa mère, la Sultane-Validè, qui expira le 10 zilhidjè 1127 (7 décembre 1715). Épouse de Sultan-Muhammed IV, après la déposition de ce prince, elle passa huit ans dans le vieux sérail; mais, sous les règnes de Sultan-Moustapha II et Sultan-Ahmed III, elle jouit, pendant vingt années, des plus grands honneurs, de l'amour de ses fils et de l'affection du peuple, qui chérissait la bienfaisance et la piété dont elle avait fait preuve en fondant un établissement pour nourrir les pauvres, et des mosquées à Galata et à Scutari.

(*) L'épreuve du *fâl* consiste à ouvrir au hasard un livre de religion, comme le Coran, et à faire l'application, à la circonstance présente, du premier passage qui s'offre aux regards.

Cependant le grand vézir, enorgueilli de ses succès en Morée, ne respirait plus que la guerre, et brûlait de se mesurer avec le célèbre prince Eugène. D'un autre côté, l'empereur d'Allemagne, Charles VI, sollicité par les Vénitiens, était disposé à les aider à recouvrer leurs possessions; mais ne voulant pas rompre le premier le traité de Carlowitz, que les Ottomans avaient respecté à l'égard de l'Autriche, il commença par proposer sa médiation aux parties belligérantes. Cependant le divan n'ayant tenu aucun compte de cette offre, l'empereur conclut avec Venise une alliance offensive et défensive, rappela son ambassadeur, et somma le Sultan d'indemniser la république des pertes qu'il lui avait fait éprouver en violant la paix. Dès lors, Damad-Ali-Pacha, profitant de l'occasion qui s'offrait de pousser à la guerre, rassembla les grands officiers de l'État et les chefs militaires, et on agita, dans trois conseils successifs, la question de la guerre ou de la paix. Le corps des oulémas, rigoureux observateur du Coran, qui recommande le respect des traités, s'opposa à la rupture de la trêve de Carlowitz; mais la volonté du grand vézir finit par l'emporter, et l'armée reçut ordre de marcher sur Belgrade.

Arrivé sous les murs de cette place forte, le grand vézir convoqua un nouveau conseil de guerre pour décider si l'on marcherait sur Témeswar ou sur Peterwardeïn. Les avis furent partagés, et Damad-Ali-Pacha ne fit pas connaître son opinion. Kurd-Muhammed-Pacha, chef des éclaireurs, rencontra les troupes légères des ennemis près de Carlowitz, obtint la permission de les combattre, les battit, et envoya au camp les têtes des morts comme un gage de sa victoire. Le lendemain de cette escarmouche, l'armée ottomane continua sa marche sur Peterwardeïn, où le prince Eugène s'était déjà transporté. Le grand vézir fit ouvrir des tranchées, et attendit l'attaque des Impériaux. Mais ceux-ci ne firent aucun mouvement, et ce ne fut que le jour suivant (5 août 1716)

que le prince Eugène offrit la bataille aux musulmans. Ces derniers étaient au nombre de cent cinquante mille hommes, et les chrétiens n'avaient à leur en opposer que quatre-vingt mille. L'action commença à sept heures du matin, et finit à midi par la déroute complète des Ottomans. Le grand vézir, désespéré, se jeta au plus fort de la mêlée et y périt en héros. Les débris de son armée se réfugièrent à Belgrade. Les Ottomans laissèrent sur le champ de bataille cent quatorze canons, cent cinquante drapeaux, cinq queues de cheval et six mille hommes; les vainqueurs n'en perdirent que trois mille.

Damad-Ali-Pacha, à qui la conquête de la Morée avait donné le renom d'un grand guerrier, était loin cependant de pouvoir lutter avec son redoutable rival le prince Eugène : le tort du sèrasker fut de ne pas reconnaître la supériorité incontestable qu'avait sur lui un des premiers capitaines de son siècle; mais, pour nous servir des expressions d'un écrivain oriental, *son orgueil outré avait tendu le voile de la négligence devant l'œil de sa vigilance*. Sa foi dans l'astrologie contribua encore à l'aveugler davantage; et son kiahïa, qui prétendait avoir lu dans les astres l'heureuse issue de cette campagne, l'affermit dans sa confiance présomptueuse, et fut la véritable cause de sa perte. Mais à part ces faiblesses, que sa position et son époque peuvent faire excuser, Damad-Ali-Pacha était un homme d'État distingué et digne du premier poste de l'empire. Ses mesures administratives témoignent de son amour de la justice : il rétablit le collége de Galata-Sèraï, destiné à l'éducation des pages du Sultan; il conserva l'ordre d'avancement, parmi les oulémas, selon l'esprit de la loi; il défendit la vente des emplois de *mulazims* (aspirants à l'emploi de recteur); il restitua à la gestion de l'État les *malikianè* (baux à vie), qui, étant accaparés et sous-affermés par les gens riches, portaient tort au peuple, que les sous-fermiers pressuraient pour retirer le prix de leur fermage et y trouver du bénéfice. Il essaya de corriger les irrégularités du service des postes, fit vérifier les registres de diverses administrations où régnait la confusion la plus grande, et enfin montra son humanité en ne condamnant que pour de très-graves motifs à la peine capitale. Khalil-Pacha, gouverneur de Belgrade, fut choisi par le Sultan pour remplacer Damad-Ali-Pacha.

Vingt jours après la victoire de Peterwardeïn, les Impériaux allèrent mettre le siége devant Témeswar. Kurd-Pacha, envoyé au secours de la place, échoua dans la tentative d'y introduire douze mille hommes et des vivres. Au bout de quarante-quatre jours de travaux et d'attaques, les assiegeants entrèrent dans la ville. Le prince Eugène permit à la garnison de se retirer en emportant ses bagages, et à tous les habitants grecs, arméniens, albanais, de demeurer dans Témeswar.

Pendant que l'armée ottomane était battue devant Peterwardeïn, le kapoudan-pacha Djanum-Khodja et le serdar Kara-Moustapha-Pacha assiégeaient conjointement Corfou. Mais la jalousie qui régnait entre ces deux chefs nuisit à l'ensemble des opérations, que vint paralyser entièrement la nouvelle de la défaite du grand vézir. Cette dépêche, qui aurait dû être tenue secrète, ayant été lue publiquement, il fut impossible d'empêcher les troupes de se rembarquer avec précipitation. La conduite imprudente du kapoudan-pacha causa sa disgrâce et son emprisonnement aux Sept-Tours : cette charge fut donnée à Ibrahim-Pacha.

Le nouveau grand vézir, Khalil-Pacha, après avoir pris toutes les mesures convenables pour réparer les revers de la dernière campagne, partit d'Andrinople avec une armée de cent cinquante mille hommes, et se dirigea vers Belgrade, dans le dessein d'en faire lever le siége au prince Eugène, qui l'attaquait depuis trois semaines. Mais la terreur que le général chrétien inspirait aux musulmans était si grande, qu'ils passèrent quinze jours

sans oser se mesurer avec lui. Enfin, le 16 août 1717, Eugène offrit la bataille au grand vézir, qui l'accepta et fut battu complétement. Le sèrasker abandonna toute son artillerie, ses munitions, la plus grande partie de ses drapeaux, et jusqu'à sa tente, dont s'empara le prince Eugène, ainsi qu'il l'avait fait de celle de Damad-Ali-Pacha, prédécesseur de Khalil-Pacha. Deux jours après cette bataille, la garnison de Belgrade capitula, et se retira avec les honneurs de la guerre.

La nouvelle de ce désastre répandit l'alarme dans l'empire ottoman. Le gendre de Sa Hautesse, à qui ce prince offrit le sceau, le refusa prudemment et le fit donner au nichandji Muhammed-Pacha.

Pendant la malheureuse campagne de Belgrade, la Bosnie, la Dalmatie et la Transylvanie étaient le théâtre de divers événements militaires. Le serdar Rèdjeb-Pacha s'empara, dans cette dernière province, de Mahadia, et se replia ensuite sur Orsova et Widdin. En Bosnie, Kupruli-Pacha s'opposait heureusement aux efforts du général Petrasch, qui cherchait à prendre Zwornik. Les forts ottomans de Novi, de Maïdan et de Kamingrad, situés sur les bords de l'Unna, échappaient aussi aux tentatives des commandants de Costanizza et de Zrin. En Dalmatie, le général Mocenigo secourait Popovo, Ottovo, Zarina, et s'emparait d'Imoschi, frontière de l'Herzégovine; mais il échouait devant Antivari, qui fut délivré par le pacha de Scutari. Sur mer, quelques rencontres peu importantes eurent lieu entre l'amiral Fiangini et le kapoudan-pacha Ibrahim; celui-ci, ayant perdu quelques bâtiments qui échouèrent ou brûlèrent en rentrant à Constantinople, fut remplacé par le précédent kapoudan-pacha. Le mufti Isma'ïl-Efendi, ayant osé s'opposer aux volontés du gendre du Sultan, céda la place à Abdullah-Efendi, et le grand vézir lui-même, Nichandji-Muhammed-Pacha, dut se retirer devant le crédit du tout-puissant favori, qui s'empara enfin du sceau de l'empire, et le garda pendant douze années.

Le nouveau ministre s'occupa, dès son entrée au pouvoir, de la négociation de la paix avec l'Autriche. Des conférences s'établirent à Passarowitz, entre les plénipotentiaires musulmans et chrétiens; et, après soixante-dix jours, la paix avec l'empereur et Venise fut signée le 21 juillet 1718. Le traité de Passarowitz régla la délimitation des frontières entre les trois puissances: le Sultan vit son territoire se resserrer du côté de la Hongrie, mais il rentra en possession de la Morée. L'Autriche acquit Belgrade, Témeswar, la Valachie jusqu'à la rivière de l'Aluta, et une portion de la Servie; et la république vénitienne conserva les places fortes qu'elle avait conquises en Albanie.

Aussitôt que la paix fut rétablie, le grand vézir Ibrahim-Pacha se livra sans relâche à l'expédition des affaires les plus importantes. Diverses ordonnances furent rendues pour faire rentrer de l'argent au trésor, en régularisant le recouvrement des impôts, et en réprimant les abus introduits dans le payement de la solde des janissaires. Des corps de troupes connus par leur turbulence, tels que les lewends et les sipahis, furent licenciés. On régla le cours des monnaies anciennes, et on en frappa de nouvelles. Des palais, des mosquées, furent construits ou réparés; et les forteresses importantes de Nissa et de Widdin, devenues frontières depuis la perte de Témeswar et de Belgrade, furent rétablies à grands frais.

Quatre jours avant la signature du traité de Passarowitz, une partie de Constantinople avait été dévorée par les flammes (17 juillet 1718). Un an plus tard, éclata dans la capitale un nouvel incendie, pendant lequel les janissaires se battirent contre les Grecs, qui voulaient les empêcher de démolir une église. Deux mois auparavant, un tremblement de terre avait renversé les murs de la ville près des Sept-Tours, et avait fendu les dômes de quelques mosquées. Le règne de Sultan-Ahmed fut fécond en catastrophes de ce genre: on y compta jusqu'à

cent quarante incendies, et Constantinople fut, dit-on, rebâtie cinq fois.

Sous l'administration d'Ibrahim-Pacha, la Porte accorda à la France, par l'intermédiaire de son ambassadeur le marquis de Bonnac, la protection du saint sépulcre, et la permission de réparer les édifices du culte chrétien à Jérusalem. Cette faveur fut reconnue par la délivrance de cent cinquante prisonniers ottomans.

Lorsque le moment de l'échange des ratifications de la paix de Passarowitz fut arrivé, le Sultan, voulant donner aux habitants de Vienne une haute idée de la magnificence orientale, déploya un luxe inouï dans le cortége de son plénipotentiaire et dans les présents envoyés à l'empereur. On y remarquait, entre autres objets précieux, une riche tente à dix-huit compartiments, dont les deux côtés étaient brodés, les colonnettes incrustées de nacre, les pieux dorés et le pommeau en argent massif; trois paires de pistolets garnis de soixante et onze diamants, ornés d'émail rouge et vert sur un fond d'or; des harnais, les uns à fond d'or avec quatre cent quatre-vingt-quatorze diamants, et émaillés en rouge, vert, blanc et bleu, les autres à fond vert et blanc et émail bleu, avec deux cent soixante et dix saphirs et trois cent trente-quatre émeraudes; une chaine d'or attachée sur un fond d'azur, avec cent cinquante-cinq diamants et quatorze rubis; des étriers en argent doré, ornés de vingt diamants et de cent soixante rubis, entre lesquels on voyait un filet d'or ouvré, appelé *Mourkebbek;* une selle garnie de quatre-vingt-huit émeraudes et d'autant de rubis; une massue d'or, incrustée de cinquante-deux rubis et saphirs et de quatre-vingt-sept émeraudes, et à poignée ciselée; une grande housse, rouge au milieu, noire sur les bords, richement brodée à la mode indienne, ornée de quarante et un rubis, de cent soixante et douze émeraudes, de coraux, de perles, doublée de satin rouge et garnie de franges d'or, etc., etc. La suite de l'ambassadeur, porteur de ces brillants cadeaux, était composée de sept cent soixante-trois hommes et neuf cent vingt-cinq chevaux, mules et chameaux; et il reçut cent dix mille piastres pour ses frais de voyage.

De son côté, l'empereur envoya à Constantinople le comte de Virmont, qui régla avec le grand vézir divers points de détail, et obtint plusieurs fermans favorables aux sujets autrichiens, aux prisonniers chrétiens, aux prêtres de Jérusalem, etc.

A cette époque, l'ambassadeur russe Daschkoff négocia avec la Porte le renouvellement de la trêve du Pruth; et, le 16 novembre 1720, elle fut convertie en une paix qui, aux termes du traité, devait être perpétuelle. Auguste II, roi de Pologne, envoya aussi à Constantinople l'internonce Wilkomir-Jean Strutinski, qui porta au Sultan des protestations amicales.

Le 4 zilhidjè 1132 (7 octobre 1720), Ibrahim-Pacha adressa au duc d'Orléans, régent de France pendant la minorité de Louis XV, Muhammed-Efendi, en qualité d'ambassadeur. Il était chargé d'étudier secrètement la politique des puissances chrétiennes, et de s'instruire de la vraie situation des affaires d'Europe. On a inséré dans les Annales ottomanes la relation de cette ambassade, qui a été traduite en français.

Dans le mois de zilkadè 1132 (septembre 1720), on célébra, avec une magnificence extraordinaire, les mariages de trois filles du Sultan, de deux de ses nièces, et la circoncision de quatre de ses fils. Nous avons déjà décrit de pareilles fêtes (*), et ne reviendrons pas sur des détails toujours à peu près semblables; seulement, pour donner une idée des proportions colossales dans lesquelles ces solennités étaient conçues, nous ferons remarquer que le *matbakh-emini* (intendant des cuisines et des offices du palais) dut se procurer dix mille assiettes en bois, autant de vases à sorbets, et plus de quinze mille pièces de volaille.

Le grand vézir s'occupa encore de plusieurs mesures d'ordre dans l'Ana-

(*) Voyez page 170 et suivantes.

tolie, l'Égypte et la Tatarie; et surtout se livra sans contrainte à son goût pour les fêtes publiques et la construction de beaux monuments. C'est sous son administration que s'établit l'usage de l'illumination des parterres de tulipes, et que fut créé l'emploi de *chukoufèdji-bachi* (maître des fleurs). Le diplôme de ce nouveau dignitaire était orné de roses dorées et de diverses fleurs, et écrit d'un style en rapport avec les fonctions de sa place; on y lisait : « Nous ordon-
« nons que tous les horticulteurs re-
« connaissent pour leur chef le porteur
« du présent diplôme; qu'ils soient en
« sa présence tout œil comme le nar-
« cisse, tout oreille comme la rose; qu'ils
« n'aient pas dix langues comme le lis;
« qu'ils ne transforment pas la lance
« pointue de la langue en une épine de
« grenadier, en la trempant dans le
« sang de paroles inconvenantes; qu'ils
« soient modestes et qu'ils aient, com-
« me le bouton de rose, la bouche fer-
« mée, et ne parlent pas avant le temps,
« comme l'hyacinthe bleue, qui répand
« ses parfums avant qu'on les souhaite;
« enfin, qu'ils s'inclinent modestement
« comme la violette, et qu'ils ne se
« montrent pas récalcitrants. »

Le 5 rebi'ul-ewwel 1134 (24 décembre 1721), Mortèza-Kouli-Khan, ambassadeur de Châh-Sultan-Huçeïn, roi de Perse, fit son entrée solennelle à Constantinople. Dix mois plus tard (octobre 1722), Châh-Huçeïn, dernier souverain réel de la dynastie des Sèfis, signait son abdication en faveur de Mir-Mahmoud, neveu de Mir-Weïs, gouverneur de l'Afghanistan. Mahmoud, après avoir assassiné son oncle, qui s'était déclaré indépendant, avait marché sur Ispahan, s'en était emparé, et avait forcé le malheureux Châh-Huçeïn à détacher de son propre turban l'aigrette en diamants, insigne du pouvoir suprême, et à la placer de sa main sur la tête du sujet qui le détrônait. Châh-Huçeïn, relégué dans un petit palais, n'y fut mis à mort qu'au bout de sept années. La Porte, profitant de l'état de trouble dans lequel cette révolution avait plongé la Perse, chercha à s'agrandir aux dépens de cet empire. Sur les demandes des habitants de la province persane du Chirwan, qui professaient la doctrine des *sunnis* (orthodoxes) et étaient ennemis naturels des Persans *chiïs* (hérétiques), Sultan-Ahmed nomma Daoud-Khan gouverneur de cette province. De son côté, le czar Pierre Ier, dans le même but de conquête que le monarque ottoman, s'avança vers le Daghistan et envahit quelques provinces voisines de la mer Caspienne. La Porte, effrayée de la marche des Moscovites, s'en plaignit au résident russe Nepluieff, qui demanda à son tour que les Ottomans suspendissent leurs plans d'invasion. Mais, pendant que son plénipotentiaire négociait, le czar s'emparait de Tèrek, de Derbend, de Bakou, et s'avançait sur le Ghilan et le Mazenderan. A peine le Grand Seigneur eut-il connaissance de ces faits, qu'il déclara la guerre à la Perse, et envahit la Géorgie, tandis que les Russes franchissaient les défilés du Caucase. La Porte parut alors vouloir s'opposer à la marche de la Russie; mais, après plusieurs conférences entre Nepluieff et les ministres ottomans, ces deux puissances, qui convoitaient l'une et l'autre l'héritage de Châh-Tahmasp, fils de Châh-Sultan-Huçeïn, s'entendirent ensemble pour démembrer la Perse et se partager la meilleure portion de son territoire; et il fut convenu que l'on en laisserait une partie à Châh-Tahmasp, à condition qu'il souscrirait à ce démembrement de ses États. En cas de refus de la part du souverain légitime, de reconnaître ce honteux traité, les hautes parties contractantes placeraient sur le trône de Perse un prince de leur choix. Ce pacte spoliateur fut conclu le 24 juin 1724, par l'entremise de notre ambassadeur le marquis de Bonnac.

Au commencement de janvier de l'année suivante, le comte Romanzoff, porteur de la ratification de Pierre le Grand à l'acte de partage, arriva à Constantinople le 28 du même mois; le czar expirait; et Catherine envoya son adhésion au traité de paix perpétuelle conclu avec la Porte. La

campagne s'ouvrit bientôt par le siége d'Hamadan (*Ecbatane*), qui tomba au pouvoir des Ottomans après deux mois de tranchée. Cette conquête fut suivie de la soumission du bourg de Samin et de la ville d'Açitanè. Érivan, après avoir supporté quatre assauts terribles, capitula à des conditions honorables. Cet éclatant triomphe fut célébré à Constantinople par une illumination de trois jours; et une lettre autographe du Sultan remercia les vainqueurs qui, dans leur dévouement pour la guerre sainte, *avaient pour lit la pierre, et pour tapis la terre nue*. La chute d'Érivan fut suivie de celle de Nèhawend et d'Oulougherd. Le gouverneur de Wan, Kupruli-Abdullah, se dirigea vers Tèbriz (*Tauriz*): un engagement eut lieu, près de cette dernière ville, entre les Ottomans et les Persans accourus à son secours: les premiers eurent l'avantage; néanmoins le sèrasker, vu l'approche de la mauvaise saison, et le peu de résultat de quelques assauts qu'il avait tentés, leva le siége à la fin de septembre 1724. Son fils Abdurrahman fut laissé en quartiers d'hiver à Tèçoudj; et, en attendant la campagne prochaine, les avant-postes ottomans s'établirent à dix lieues de Tèbriz. Au mois de juillet 1725, le siége fut repris avec ardeur, et le 1er août la ville capitula. Cette conquête coûta vingt mille hommes aux vainqueurs: les Persans en perdirent trente mille.

Tandis que Kupruli-Abdullah s'emparait de Tèbriz, Ahmed-Aarif, gouverneur de Hamadan, soumettait la petite province du Louristan; la ville d'Ardèbil se rendait d'elle-même, ainsi que les khans de Karabagh, de Mèragha, d'Ouroumiïè et du Moughan. Enfin, dans une seule campagne, toute la portion du territoire persan abandonnée par la Russie à la Porte, fut au pouvoir de cette dernière puissance. Ce succès était dû à l'habileté des trois sèraskers qui commandaient les corps d'armée de l'expédition contre la Perse.

Pendant que les deux puissances coalisées démembraient ce malheureux empire, la guerre intestine continuait avec fureur, et achevait de l'affaiblir. L'usurpateur Mir-Mahmoud, après s'être baigné dans le sang des défenseurs du souverain légitime, s'était retiré dans une caverne, où il tâchait d'apaiser le cri de sa conscience par le jeûne et les macérations, pénitence que les Persans nomment *taubè*. Mais, au sortir de cette expiation religieuse, Mahmoud, dont les austérités ou les remords avaient troublé la raison, massacra lui-même plus de cent fils, oncles et frères de Châh-Huçeïn; et finit, dans son délire, par arracher et dévorer des lambeaux de son propre corps. Ce tyran frénétique fut étranglé sur l'ordre de son cousin Echref, qui s'empara du pouvoir. Le nouvel usurpateur envoya en mission à Constantinople Abdul-Aziz-Khan, commandant du faubourg arménien d'Ispahan, appelé *Djulfa*. L'ambassadeur persan réclamait la portion de territoire enlevée au royaume des Afghans, demandait une nouvelle délimitation des frontières, et enfin représentait comme impie une guerre entre musulmans-sunnis. Cette adroite affectation de zèle religieux fit impression sur les soldats ottomans, qui délibéraient déjà s'ils devaient combattre leurs frères. Mais un fetwa du mufti qui déclarait la guerre légitime, trancha la difficulté, et les hostilités contre Echref recommencèrent. Cependant le roi détrôné, Châh-Tahmasp, fit offrir à la Porte la souveraineté des provinces qu'elle avait conquises dans la dernière campagne, si elle voulait le reconnaître en qualité de Châh. Sa proposition fut bien accueillie, et un plénipotentiaire fut chargé de négocier avec Tahmasp. L'armée ottomane, forte de soixante et dix à quatre-vingt mille hommes, s'avança contre celle d'Echref, qui n'était composée que de dix-sept mille combattants, et qui, malgré son infériorité numérique, remporta une victoire éclatante. Loin de profiter de son triomphe, Echref, dont le seul but était de faire la paix avec la Porte, ne poursuivit pas les vaincus et leur renvoya leurs prisonniers. Cette conduite généreuse et politique lui concilia l'affection de la

nation ottomane, et engagea le gouvernement à écouter les propositions pacifiques qu'il fit faire au sèrasker Ahmed-Pacha. Bientôt fut conclu un traité, par lequel Echref assurait aux Ottomans toutes leurs possessions actuelles et la restitution de plusieurs villes tombées au pouvoir des Persans; à ces conditions, il était reconnu pour souverain de l'Iran.

Au Caire, une révolte, fomentée par Muhammed-Tcherkess, beï des mamlouks, fut apaisée par la défaite du rebelle, qui s'enfuit à Tripoli. En Crimée, des troubles excités par les Noghaïs de Bessarabie et du Kouban, furent terminés par la force des armes et par la destitution des principaux chefs des insurgés. D'autres soulèvements éclatèrent encore sur divers points de l'empire, à Érivan, à Azof, à Kaffa, et dans l'Asie Mineure : tous ces germes de discorde furent à peine étouffés que l'insurrection des tribus persanes Chèkaky et Châh-Sèwen obligea les Ottomans à leur livrer plusieurs combats dont ils sortirent vainqueurs.

Tandis que l'usurpateur Echref croyait consolider sa puissance en cédant à la Porte et à la Russie les plus belles provinces de l'empire de Tahmasp, la fortune du souverain légitime était près de se relever, grâce au secours miraculeux que lui prêta un jeune chef nommé Nadir-Kouli-Bek-Efchar, qui, d'abord obscur conducteur de chameaux, se mit à la tête d'une bande de voleurs, où son audace lui acquit une grande réputation, s'engagea ensuite, avec sa petite troupe, au service de son souverain, et finit par obtenir le commandement de l'armée persane. Châh-Tahmasp, retiré dans le Khoraçan, avait gagné à sa cause deux tribus d'Efchars et la tribu turcomane des Kadjars. Nadir, avec leur aide, s'empara de Mechhed et de Hérat; battit, dans trois rencontres, l'usurpateur Echref, et le força de s'enfuir dans les arides déserts du Sistan, où il fut surpris et mis à mort par les tribus nomades du Bèloudjistan, tandis que Châh-Tahmasp rentrait dans Ispahan aux acclamations de ses anciens sujets, et retrouvait dans son palais sa vieille mère, qui, cachée sous des haillons d'esclave, en avait rempli pendant sept ans les humiliantes fonctions.

Dès qu'il fut rentré en possession du trône de ses pères, Châh-Tahmasp envoya à Constantinople un ambassadeur chargé de sommer le Sultan-Ahmed de restituer les places que l'usurpateur Echref avait cédées à la Porte. Sa Hautesse et le grand vézir, peu portés pour les entreprises guerrières, entrèrent en négociations avec l'envoyé du Châh; mais bientôt le bruit se répandit dans la capitale que Nadir avait envahi les frontières ottomanes. A cette nouvelle, un divan fut convoqué, et la guerre y fut décidée.

Le 18 muharrem 1143 (3 août 1730), le grand vézir partit pour Scutari, où devait le suivre Sa Hautesse; mais le Sultan, que cette décision contrariait, tarda de s'y rendre, et ce retard irrita les troupes, qui désiraient vivement la reprise des hostilités. Sultan-Ahmed, cédant à leur vœu, se mit enfin en route à une heure de l'après-midi, circonstance regardée par les superstitieux musulmans comme de mauvais augure. Bientôt des rumeurs sinistres circulèrent parmi la population de la capitale : on disait qu'un convoi de six cents chameaux chargés de vivres avait été enlevé, que Kupruli-Zadè avait été battu, enfin que Tèbriz avait ouvert ses portes aux Persans. Tous ces désastres, attribués par la malveillance aux mesures prises par le grand vézir, augmentèrent l'exaspération des janissaires; et bientôt on vit s'organiser dans Constantinople une des séditions les plus étonnantes dont cette capitale ait jamais été le théâtre.

Le 15 rebi'ul-ewwel 1143 (28 septembre 1730), un faible attroupement de janissaires, conduit par l'un d'eux, nommé Patrona-Khalil, parcourut la ville en invitant le peuple à le suivre. Sa petite troupe, grossie bientôt de nombreux partisans, se réunit à l'Et-Meïdani, et de là se dirige vers la maison de l'aga des janissaires, à qui

Patrona-Khalil demande impérieusement la liberté de tous les criminels emprisonnés. L'aga, effrayé du langage de ce rebelle, se retire à l'instant, change de costume, court au port, et se jette dans une barque qui le conduit à Scutari. Le kiahïa suit cet exemple, et dès ce moment rien ne peut arrêter les progrès de la révolte. Les prisons sont forcées : un ramas de bandits se joint aux insurgés, et bientôt Patrona-Khalil se voit à la tête de quelques mille hommes qui obéissent à ses ordres. Le kapoudan-pacha, instruit de la sédition, se rendit à Scutari, où le grand vézir assembla sur-le-champ un conseil : on y décida que le Sultan retournerait dans sa capitale accompagné de tous les ministres. Arrivé à Constantinople à dix heures du soir, Sultan-Ahmed se transporte au sérail, où une délibération agitée s'établit. L'étendard de Mahomet est arboré à Orta-kapou : un officier des bostandjis, porteur d'un message impérial, est envoyé vers les rebelles, qui refusent de se séparer, et demandent qu'on leur livre, dans le délai de vingt-quatre heures, le grand vézir, le mufti, le kapoudan-pacha et le kiahïa-beï. Le Sultan, qui voulait sauver son favori et le mufti, fit dire aux mutins qu'il allait destituer ces deux dignitaires, et que si le peuple se contentait de cette satisfaction, les deux autres leur seraient abandonnés. Les rebelles repondirent qu'ils voulaient bien épargner le mufti, mais qu'il leur fallait la tête de Damad-Ibrahim-Pacha. Le Sultan, ayant essayé vainement de soustraire son vézir à la fureur populaire, le fit mettre à mort ainsi que le kapoudan-pacha et le kiahïa-beï, et les trois cadavres furent livrés au peuple. Mais cette condescendance, loin d'apaiser les révoltés, ne fit que les rendre plus exigeants; ils feignirent de croire qu'on avait substitué à Ibrahim-Pacha un bostandji qui lui ressemblait, et le cri de *vive Mahmoud!* poussé par quelques voix, annonça que le règne de Sultan-Ahmed était fini.

Bientôt le prince Mahmoud, fils de Sultan-Moustapha II, fut amené dans la salle du divan, où son oncle, Sultan-Ahmed, le reconnut pour padichâh en le baisant au front et à la main. Le nouveau Sultan monta sur le trône et y reçut les hommages des envoyés des rebelles, des agas de l'intérieur, du corps des oulémas et des chefs militaires.

Sultan-Ahmed III, après sa déposition, rentra dans la retraite, d'où une révolution l'avait tiré, et où une révolution le reléguait encore. Il y vécut paisiblement pendant six années, et c'est là une nouvelle preuve de l'adoucissement remarquable qui se manifestait dans les mœurs ottomanes (*). Déjà nos lecteurs ont dû remarquer que, depuis quelque temps, les princes de la famille d'Osman, après avoir passé leur jeunesse dans le sérail, en sortaient pour monter sur le trône de leurs frères, d'où ils redescendaient ensuite pour rentrer dans la vie privée, sans que la perte du pouvoir suprême entraînât celle de leur vie. Le même système d'humanité commençait aussi à prévaloir à l'égard des ministres; une foule de grands vézirs prirent en main le timon de l'État, échouèrent dans leurs entreprises, et résignèrent leur emploi pour aller vivre dans l'exil ou même dans un poste honorable. Le caractère doux et faible de Sultan-Ahmed III contribua sans doute à diminuer le nombre des exécutions, et il est juste de dire que celles qui ensanglantèrent son règne lui furent imposées par les factieux, qui, tour à tour, lui donnèrent et lui arrachèrent le sceptre. Ce prince, ami des arts, possédant une instruction assez étendue, surtout dans l'histoire de son pays, adoré des femmes de son harem, dont

(*) Suivant quelques auteurs, Sultan-Ahmed III fut empoisonné en 1159 (1736), au moment où l'empire ottoman était menacé de la guerre avec la Russie et la Perse. Mais cette opinion, dénuée de preuves, n'est qu'une conjecture, fondée sur la crainte que pouvait éprouver le sultan régnant, d'offrir par la présence de Sultan-Ahmed au sérail, un prétexte à la rébellion, dans des circonstances aussi critiques.

il se plaisait à embellir la retraite par des fêtes brillantes, ne se mêla guère du gouvernement, mais il eut du moins la sagesse de ne jamais confier les rênes de l'administration qu'aux mains du premier ministre, et de se soustraire à l'influence pernicieuse des favoris; aussi son règne fut-il un des plus heureux pour l'empire ottoman, qui, par trois traités de paix, s'agrandit de l'acquisition de la Morée, d'une partie de la Perse et de l'importante forteresse d'Azof. Le grand vézir Ibrahim-Pacha, dont la modération et les talents politiques étaient appréciés par son maître, qui lui conserva le pouvoir pendant les douze dernières années de son règne, mérite une grande partie des éloges que les historiens ottomans accordent à Sultan-Ahmed III : ce sage ministre établit la plus grande harmonie entre les hauts fonctionnaires, dota l'empire d'institutions utiles et d'édifices remarquables, réprima, par des ordonnances somptuaires, le luxe effréné de la parure des femmes, et abolit un grand nombre d'abus; enfin, sous son administration, quatre bibliothèques (*kitab-khanès* (*)) furent fondées à Constantinople, et le bel art de l'imprimerie fut introduit dans l'empire ottoman (*).

CHAPITRE XXV.

SULTAN-MAHMOUD-KHAN Ier, FILS AINÉ DE SULTAN-MOUSTAPHA-KHAN II.

Les principaux auteurs de la révolution qui venait de renverser du trône Sultan-Ahmed III étaient deux simples janissaires, Muslih et Patrona-Khalil : mais celui-ci, par le caractère d'intrépidité qu'il déploya dans la sédition, prit dès le premier moment un ascendant marqué sur son camarade. Il parut devant le prince auquel il avait donné le pouvoir suprême, et lui dit avec hardiesse : « Je sais le sort qui « m'attend, car jamais aucun de ceux « qui ont osé déposer des padichâhs n'a

(*) Vers la fin du dix-huitième siècle, il existait trente-cinq *kitab-khanès* ou bibliothèques publiques dans la seule ville de Constantinople, qui en compte aujourd'hui près de quarante. Les *kitab-khanès* sont généralement placés dans les mosquées impériales et même dans celles qui ont été fondées par des particuliers. Les plus considérables de ces bibliothèques sont celles d'Aïa-Sophia, de Sultan-Baïezid, de Nouri-Osmani, de Sultan Sulim, de Sultan-Sèleïman, de Sultan-Muhammed, d'Eïoub et de Châh-Zadè-Djamiçi. Il existe cependant quelques *kitab-khanès* qui sont séparés des mosquées, tels que ceux d'Abdul-Hamid Ier, des grands vézirs Kupruli-Ahmed-Pacha et Raghib-Pacha, d'Aarif-Efendi et d'Ismaïl-Efendi. Ces édifices sont bâtis avec élégance, et chacun d'eux contient de mille à cinq mille volumes, soigneusement renfermés dans des étuis de maroquin, et rangés dans des armoires garnies de glaces ou de treillages; quelquefois les livres sont placés au milieu de la salle, dans une grande cage en tringles de bronze doré. Ces bibliothèques, ouvertes tous les jours, excepté les mardis et les vendredis, sont confiées aux soins de trois ou quatre *hafyzi-kutub* (bibliothécaires), chargés de fournir aux lecteurs les ouvrages qu'ils demandent. Les règlements permettent de faire des extraits de ces livres et même de les copier en entier, mais sans les emporter hors de la bibliothèque, d'où il est expressément défendu de les laisser sortir.

(*) La direction de la première imprimerie établie à Constantinople fut confiée au renégat hongrois Basmadji-Ibrahim-Efendi, qui en avait présenté le projet, dans un mémoire où il exposait très au long tous les avantages de l'imprimerie. Mais pour faire adopter cette innovation, qui choquait les préjugés nationaux, il fallut condescendre à l'opinion des oulèmas qui jugèrent contraire à la religion musulmane de permettre l'impression du Coran et de tous les traités canoniques : ces livres sacrés, disaient les docteurs de la loi, ayant été transmis en manuscrit, devaient passer à la postérité sous les mêmes caractères. Le khatti-chèrif, sous la date du 15 zilkadè 1139 (5 juillet 1727), par lequel Sultan-Ahmed III autorisa l'établissement de l'imprimerie, est remarquable par le zèle, bien étonnant à cette époque et dans un tel pays, que le souverain ottoman y montre pour la propagation des lumières. Depuis leur création jusqu'en 1830, les presses ottomanes ont mis au jour quatre-vingt-dix-sept ouvrages tant originaux que traduits.

« échappé à la mort; mais je ne me fé- « licite pas moins de te voir assis sur « le trône d'Osman et d'avoir délivré « l'empire de ses oppresseurs. — Je te « jure par mes aïeux, répondit le Sultan « étonné du langage de cet homme, « que je n'attenterai point à ta vie; je « veux, au contraire, te récompenser : « demande-moi une grâce, et tu l'ob- « tiendras! » Patrona se contenta d'exiger l'abolition des *maliklanè* (baux à vie) qui pesaient sur le peuple : ils furent supprimés à l'instant. Mais bientôt, fier de la faveur publique, Patrona abusa de sa position et montra des prétentions exorbitantes : il voulut que la populace qui s'était rangée momentanément sous la bannière des janissaires, participât au *denier d'avénement;* et il tua de sa main le *segban-bachi* (premier lieutenant général des janissaires), qui s'opposait à cette infraction de l'usage. Lorsque le Sultan se rendit à la mosquée d'Eïoub, Patrona et Muslih, tous deux à cheval, les jambes nues, et revêtus de l'uniforme de simples janissaires, précédaient Sa Hautesse et jetaient de l'argent au peuple. Dans ce trajet, les rebelles demandèrent la permission de brûler toutes les maisons élevées par divers ministres et seigneurs sur les rives du *Canal des eaux douces;* et il leur fut accordé, non de les incendier, mais de les démolir. Sur la demande de Patrona, plusieurs fonctionnaires furent révoqués, bannis ou mis à mort. Le voïvode de Moldavie, Grégoire Ghika, fut déposé et remplacé par un boucher nommé Yanaki, créature de Patrona, à qui il avait vendu de la viande à crédit. Comme le grand vézir Muhammed-Pacha, choqué de cette exigence, prétendait qu'il ne pouvait y consentir sans l'ordre du Sultan : « Allez donc « trouver Sa Hautesse, répliqua insolemment Muslih; mais songez avant « tout à accomplir les volontés de Pa- « trona-Khalil! » Enfin la tyrannie de ce chef des rebelles devint si insupportable, que le kyzlar-agaçi Béchir résolut d'en délivrer son maître. Il s'adjoignit secrètement le kapoudan-pacha Djanum-Khodja et Kaplan-Gheraï, que les insurgés avaient nommé khan des Tatares en remplacement de Mengli-Gheraï, mais qui, tout en ayant l'air d'être leur partisan, ne songeait qu'à se défaire de ces dangereux amis. Patrona avait contracté l'habitude de se présenter au divan, où il s'asseyait à côté des ministres, prenait part aux délibérations, et dictait ses volontés. Au sortir d'un conseil qui s'était tenu chez le grand vézir, et où Patrona avait proposé de déclarer la guerre à la Russie, le premier ministre lui offrit le gouvernement de Roumilie; mais Patrona, qui aspirait à devenir aga des janissaires, refusa un emploi qui l'aurait éloigné de la capitale. Il se rendit ensuite au sérail, pour obtenir le consentement du Sultan relativement à la déclaration de guerre au czar. Dès que le Grand Seigneur fut assis, le grand vézir frappa trois fois dans ses mains, et Khalil-Pehliwan, chef du septième régiment des janissaires, accompagné de trente-deux de ses soldats, parut aussitôt dans la salle du conseil. Là, s'adressant à Patrona : « Quel est le misérable assez hardi, « lui dit-il rudement, pour aspirer au « grade d'aga des janissaires? » A cette interpellation inattendue, Patrona ne répondit qu'en tirant de sa ceinture son *palè* (espèce de poignard), et en se jetant sur celui qui osait l'apostropher ainsi. Mais enveloppé à l'instant, il fut massacré, ainsi que Muslih et vingt-six hommes de leur suite, que l'on fit entrer un à un dans la salle, sous prétexte de leur donner une récompense que leur chef avait obtenue pour eux. Dans les trois jours suivants, plus de sept mille rebelles furent mis à mort, et entre autres le boucher prince de Moldavie, qui ne jouit que vingt et un jours de sa dignité.

Délivré du joug des rebelles, le Sultan rendit un khatti-chérif pour remercier de leur fidélité les janissaires, à qui une nouvelle gratification fut accordée ainsi qu'aux *toptchis* et aux *djèbèdjis*. Il récompensa ensuite le grand chambellan Kabakoulak-Ibrahim-Aga, qui avait indiqué le moyen à prendre pour se délivrer des rebel-

les, en l'élevant à la dignité de pacha d'Alep avec le titre de vézir. Muhammed-Pacha, jaloux de la faveur de celui qu'il regardait comme un concurrent dangereux, voulut le perdre, mais il fut lui-même la victime de ses intrigues, et céda le sceau de l'empire à Kabakoulak, devenu ainsi Ibrahim-Pacha, le 13 redjeb 1143 (22 janvier 1731).

Deux mois après son installation, le grand vézir eut encore à combattre la révolte : une nouvelle émeute venait d'éclater parmi les janissaires, qui se rassemblèrent encore sur l'Et-Meïdani. Mais on s'aperçut bientôt que l'âme de leurs complots, Patrona-Khalil, n'existait plus; et ils furent mis en fuite après une faible résistance.

Pour étouffer entièrement tous les germes de révolte, le grand vézir usa de la plus grande rigueur : pendant six mois, quinze mille personnes furent exécutées en secret ou publiquement. Malgré cette excessive sévérité, une dernière tentative d'insurrection eut lieu, mais elle fut réprimée sur-le-champ. Peu après, Ibrahim-Pacha, qui s'était attiré la haine populaire par tant de sang répandu, céda la place à Osman-Pacha, surnommé *topal* (le boiteux); mais Kabakoulak dut sa destitution moins à la haine qu'avaient inspirée ses mesures sanguinaires qu'à un caprice du tout-puissant kyzlar-agaçi qui l'avait élevé au pouvoir et se plaignait de son ingratitude.

Lorsque toutes ces agitations intérieures furent apaisées, le gouvernement s'occupa des affaires du dehors. Dès l'avénement de Sultan-Mahmoud, quatre nouveaux sèraskers avaient été nommés pour continuer la guerre avec la Perse, Ahmed-Pacha, gouverneur de Bagdad, Aarifi-Ahmed-Pacha, ancien beïlerbeï de Karamanie, Ibrahim-Pacha, commandant de Ghendjè, et enfin Rustem-Pacha, qui avait refusé le grand vézirat que lui offraient les rebelles. Bientôt les places de Kermanchahân, d'Ardelan et de Hamadan, furent reprises sur les Persans; et Châh-Tahmasp, qui s'était mis à la tête d'une armée de plus de quarante mille hommes, éprouva dans la plaine de Koridjan une défaite complète. Les vaincus se replièrent sur Koum et sur Kachan, poursuivis par les Ottomans qui ravagèrent toute la contrée. D'un autre côté, Rustem-Pacha s'emparait de la ville d'Ouroumiïè (*), et Ali-Pacha réduisait, sans coup férir, l'importante place de Tèbriz.

Cependant Châh-Tahmasp, retiré à Téhéran, avait envoyé un plénipotentiaire au sèrasker Ahmed-Pacha; et le 10 janvier 1732 la paix était conclue. Par ce traité la Perse conservait Tèbriz, Ardelan, Kermanchahân, Hamadan, Huweizè, et tout le Louristan, et la Porte gardait le Daghistan, Chamakhi, le Karthli, le Kakhèti, Nakhtchivan, Erivan, Tiflis et Ghendjè : ainsi l'Araxe devint du côté de l'Azerbaïdjan, la limite des deux empires.

Le Sultan, mécontent de la cession de Tèbriz, dont Topal-Osman-Pacha et le mufti avaient soutenu l'opportunité dans le conseil, sacrifia son ministre et le chef de la loi; et ces deux destitutions, en satisfaisant le ressentiment du Grand Seigneur, apaisèrent aussi les murmures de la nation, qui se plaignait hautement de la perte d'une des plus belles conquêtes des armes ottomanes. Hèkim-Zadè-Ali-Pacha reçut le sceau de l'État.

Pendant l'administration de Topal-Osman-Pacha, le khazinè-kiahiaçi (grand trésorier), en inspectant les caisses du trésor impérial, y trouva une pierre sur laquelle était marquée l'empreinte de deux pieds. Les oulémas crurent y reconnaître la trace des pieds du Prophète, et cette relique précieuse fut incrustée dans le mur de la mosquée d'Eïoub, *où*, dit un écrivain oriental, *elle brille de reflets pareils à ceux du front des houris*.

Ce ne fut que deux mois et demi après sa nomination que Hèkim-Zadè-

(*) Cette ville, située à peu de distance de la rive méridionale du lac Chahi, a le nom de *Romaine* (*ouroumiiè*), parce que les habitants d'Antioche furent transportés dans cette partie de l'Azerbaïdjân lors de l'invasion de la Syrie par Khosrew-Perwiz.

Ali-Pacha, qui se trouvait alors à Érivan, arriva à Constantinople, et y fut installé comme premier ministre. Il débuta, comme ses prédécesseurs, par opérer des mutations et des destitutions parmi les officiers de la Porte. Il s'occupa ensuite des affaires de la Perse. Nadir-Kouli-Bek-Efchar (*), jeune guerrier dont nous avons déjà parlé, attirait alors tous les yeux sur sa haute fortune : après avoir rétabli Châh-Tahmasp sur le trône de Perse, il reçut de son souverain le titre de sultan et le commandement du Sistan, de l'Azerbaïdjan, du Mazenderan et du Khoraçan. Mais Nadir, craignant sans doute d'éveiller l'envie, se contenta, au lieu du titre que lui conférait Châh-Tahmasp, de celui de Tahmas-Kouli-Khan (*le khan esclave de Tahmasp*). Cependant, malgré cette apparente modestie, il fit battre monnaie à son nom, et travailla en secret à sa propre élévation. La conclusion de la paix avec la Porte lui fournit bientôt une occasion d'exécuter ses projets. Il désapprouva hautement ce traité, dont il se plaignit dans une lettre adressée à tous les gouverneurs de l'empire, marcha sur Ispahan, détrôna Châh-Tahmasp, le relégua dans le Mazenderan, et se déclara régent du royaume pendant la minorité du fils du monarque dépossédé, qui portait le nom d'Abbas III.

Le premier acte d'autorité de l'usurpateur fut d'annuler le traité conclu par son prédécesseur et de sommer les Ottomans de rendre la portion du territoire persan qui leur avait été cédée précédemment, ou bien de se préparer à la guerre. Il s'approcha en même temps de Bagdad avec une nombreuse armée, s'empara d'Erbil, battit les troupes ottomanes près du pont d'Adana, à dix-huit lieues de Bagdad, et après quelques autres légers avantages, fit des propositions de paix : mais elles ne furent point acceptées ; et à l'issue d'un divan tenu à Constantinople, l'ex-grand vézir Topal-Osman-Pacha fut nommé sèrasker d'une armée de quatre-vingt mille hommes.

Cependant Tahmas-Kouli-Khan avait forcé l'ennemi à se replier sur Bagdad, et avait réussi lui-même à passer le fleuve du Tigre. Bientôt la ville fut entièrement cernée, et Nadir, se croyant sûr de s'en emparer, adressa au commandant de la place une voiture chargée de melons d'eau, dans le but d'insulter à la détresse dans laquelle il supposait que se trouvaient les assiégés. Ahmed-Pacha lui envoya, en échange, du pain blanc, fait avec de très-belle farine, afin de lui prouver que la garnison ne manquait de rien. Néanmoins deux parlementaires vinrent demander à Nadir quelques jours de réflexion avant de livrer Bagdad. Sur ces entrefaites, on apprit que Topal-Osman, après avoir rallié à son armée environ vingt mille hommes des tribus du Kurdistan, s'avançait pour secourir Bagdad. Nadir lui écrivit une lettre railleuse, dans laquelle il le priait d'accélérer sa marche, car il désirait de le battre avant d'entrer à Constantinople, et comptait prendre, ajoutait-il, non-seulement son armée, mais Topal-Osman luimême, *comme un enfant au berceau*. A ces fanfaronnades, Osman-Pacha répondit que Nadir ne devait pas s'étonner si un boiteux (*topal*) était plus lent dans ses mouvements qu'un chef de voleurs, habitué aux expéditions promptes et aventureuses ; mais que, cependant, il espérait bien le rencontrer un jour, et lui faire subir le sort de Nemrod (*). Nadir, laissant alors un corps de douze mille hommes sous

(*) La tribu des Efchars, qui acquit une grande illustration par Nadir, est encore la plus nombreuse et la plus puissante des tribus guerrières de la langue turque; elle est établie dans diverses provinces de la Perse, en Khoraçan, en Azerbaïdjan, dans l'Irak, etc.

(*) Suivant les Arabes le mot *nemrod* signifie la même chose que *mared*, c'est-à-dire *un rebelle*, nom qui convient fort bien, disent les écrivains orientaux, à celui qui, par la construction de la tour de Babel, fut l'auteur de la première révolte contre Dieu.

les murs de Bagdad, s'avança avec le reste de ses troupes au-devant de Topal. Le 6 safer 1146 (19 juillet 1733), les deux armées se rencontrèrent à Douldjeïlik, village au bord du Tigre, s'attaquèrent avec fureur et combattirent sans relâche pendant neuf heures. Enfin la victoire se déclara pour les Ottomans. Tahmas-Kouli-Khan, grièvement blessé, fut entraîné par les fuyards, et Bagdad échappa à l'orgueilleux ennemi qui s'en croyait déjà maître.

Ce triomphe de Topal-Osman-Pacha excita la plus vive joie à Constantinople, où il fut célébré par trois jours de réjouissances publiques. Un cimeterre orné de pierreries et un panache de héron furent envoyés au vainqueur. A trois mois de distance de cette victoire, Topal battit encore une fois, près de Leïtam, l'armée persane; mais, à une troisième rencontre avec le général persan, le sèrasker éprouva à son tour une défaite complète, et périt glorieusement sur le champ de bataille.

Topal-Osman-Pacha était né en Morée : attaché d'abord aux jardins du sérail, il fut bientôt nommé *pandoul-bachi* (capitaine des pandours); à vingt-quatre ans il avait déjà le rang de beïlerbeï. Deux années plus tard, il fut chargé d'une mission pour le gouverneur de l'Égypte, s'embarqua pour se rendre à sa destination, et tomba entre les mains d'un corsaire espagnol, qui le conduisit à Malte. Le capitaine de port, dans cette île, était un Marseillais nommé Vincent Arnaud. Topal-Osman s'adressa noblement à lui pour obtenir la liberté, en protestant que s'il faisait cette belle action, il n'aurait pas à s'en repentir. Arnaud, dont l'âme généreuse était capable de répondre à la confiance du musulman, paya sa rançon, le fit guérir de ses blessures, et lui donna de l'argent pour se rendre au lieu de sa mission. Topal-Osman, arrivé en Égypte, envoya à son libérateur une somme considérable et de belles fourrures. Lorsque, plus tard, il fut nommé sèrasker en Morée, il appela auprès de lui Arnaud et son fils, leur fit de riches présents, et leur accorda dans le pays des priviléges, qui leur valurent une belle fortune. Non content de combler de bienfaits son libérateur, Osman porta toujours aux Français une amitié inaltérable, et ne cessa de les protéger. Un an avant la déposition d'Ahmed III, Topal-Osman, gouverneur de Roumilie, reçut encore, dans sa résidence de Nissa, Arnaud et son fils, leur fit l'accueil le plus amical, et les fit asseoir sur le même sopha que lui, faveur qu'un seigneur musulman n'accordait jamais à un chrétien. Enfin, lorsque Topal fut élevé au grand vézirat, il invita, par l'intermédiaire de l'ambassadeur français, Arnaud et son fils à venir à Constantinople. Ceux-ci, en se rendant à son invitation, lui ramenèrent douze musulmans qu'ils avaient tirés du bagne de Malte. Le ministre traita ses libérateurs avec la plus grande distinction, prit par la main Arnaud le père, respectable vieillard alors âgé de soixante et douze ans, et, le présentant aux premiers dignitaires de la cour, leur raconta qu'il devait à la générosité de cet homme la liberté, la vie et le bonheur : « Quel est, ajouta « le grand vézir dans l'enthousiasme de « sa reconnaissance, quel est le mu- « sulman capable d'un si beau trait? » Pendant le séjour d'Arnaud et de son fils à Constantinople, il les reçut à toute heure, bannit pour eux tout cérémonial, s'informa avec sollicitude de leur position et de leur fortune, et enfin les renvoya comblés de riches présents : rare et noble exemple d'une reconnaissance que le temps ni les honneurs n'avaient point affaiblie! Topal-Osman-Pacha, outre la gloire pure qui s'attache au souvenir de l'homme vertueux, mérita encore la renommée de bon administrateur et de guerrier habile; et quoique, sous ce dernier rapport, il fût bien inférieur à son heureux rival, les victoires qu'il remporta sur ce grand capitaine ont suffi à la réputation militaire du sèrasker ottoman.

L'administration du successeur de

Topal-Osman, Hèkim-Zadè-Ali-Pacha, fut remarquable par sa douceur et sa sagesse; mais ayant témoigné le désir de se mettre à la tête de l'armée destinée à envahir la Perse, cette proposition, qui déplut au kyzlar-agaçi, causa la destitution du grand vézir. Il fut remplacé par Ismaïl-Pacha : celui-ci dut cet honneur au refus qu'il fit, dans le temps, d'accepter la place de koul-kiahïaçi (deuxième lieutenant général des janissaires) que voulaient lui donner les rebelles, sous le vézirat de Damad-Ibrahim. En récompense de sa bonne conduite, ce grade lui fut accordé par le Sultan, qui l'éleva successivement à ceux de segban-bachi (premier lieutenant général), d'aga des janissaires (colonel général), de vézir, de gouverneur de Roumilie, de Thèrabèzoun (*Trébisonde*) et de Bagdad, et, enfin, au premier poste de l'État. Pendant les six semaines seulement qu'il resta au pouvoir, Ismaïl-Pacha fit quelques règlements relatifs aux postes, aux monnaies, et aux broderies employées à la parure des femmes, *ces êtres à l'intelligence bornée*, comme les appelait fort peu galamment Mahomet le prophète. Vers la fin de son administration, le grand vézir reçut, de la part de Nadir-Châh (*), des propositions de paix dont sa destitution ne lui permit pas de s'occuper. Ismaïl-Pacha dut sa disgrâce aux plaintes qu'il avait eu l'imprudence de faire à quelques confidents du Sultan, sur la toute-puissance du kyzlar-agaçi. Exilé à Chio, Ismaïl-Pacha ne sauva sa tête qu'au prix de deux millions de piastres. Il ne fut remplacé que seize jours après son renvoi, par le kaïm-mèkam Esseïd-Muhammed-Pacha.

A cette époque, la guerre entre la Russie et la Porte éclata de nouveau. L'explication des causes de cette rupture, amenée par les intrigues de la diplomatie européenne, nous oblige à dérouler les événements qui se passèrent sur la frontière asiatique de l'empire ottoman et de la Russie, après la mort du brave Topal-Osman-Pacha.

Les Persans, profitant de leur victoire, pénétrèrent dans Chehrezour, et reprirent Kerkouk et Dernè : alors le khan des Tatares, Kaplan-Gheraï, reçut l'ordre de marcher contre la Perse, et s'avança vers le Caucase en passant sur le territoire russe le long des fleuves du Kouban et du Tèrek; les Russes voulurent s'opposer à cette violation de leurs frontières, et livrèrent aux Tatares un combat qui dura deux heures, et après lequel ces derniers commencèrent à rétrograder, conformément à l'ordre qu'ils venaient d'en recevoir de la Porte, sur les réclamations du résident de Russie Nepluïeff. De son côté, le cabinet ottoman se plaignait de l'entrée de troupes russes en Pologne, comme contraire au dernier traité. Le résident impérial Talman, dans une conférence avec les ministres du Sultan, leur expliqua que ce mouvement de l'armée moscovite était justifié par la nécessité de déjouer les intrigues de la France, qui tâchait de faire appeler Stanislas Leczynski à la royauté de Pologne; mais le divan n'accepta point ce prétexte, et soutint que le traité de paix s'opposait à toute intervention armée. Poussé par les ambassadeurs français et polonais et par le fameux comte de Bonneval, devenu Ahmed-Pacha, le grand vézir écrivit aux premiers ministres de Russie et d'Autriche, le comte Golowkin et le prince Eugène, pour se plaindre de la violation des traités. Enfin, après des négociations interminables entre la Porte et la Russie, et tandis que les puissances maritimes faisaient tous leurs efforts pour prévenir la guerre, à laquelle poussaient vivement la France et la Pologne, les hostilités commencèrent en mars 1736, par le siége d'Azof. A cette nouvelle, le Sultan déclara solennellement la guerre à la Russie, et le 6 safer 1149 (16 juin 1736), le grand vézir partit du camp de Daoud-Pacha.

Cependant, pour résister avec succès aux armes de la Russie, il fallait pou-

(*) Tahmas Kouli-Khan, en s'emparant du pouvoir souverain, avait pris le titre de *Châh*; il le joignit à son nom primitif *Nadir*, qui signifie *rare, extraordinaire*.

voir leur opposer toutes les forces ottomanes : la paix avec la Perse était donc d'absolue nécessité, d'autant plus que les troupes du Sultan avaient essuyé bien des revers depuis la mort de Tópal-Osman. La défaite la plus décisive qu'éprouvèrent les Osmanlis eut lieu, le 22 muharrem 1148 (14 juin 1735), dans une vaste plaine située entre Baghawerd et Akhikendi. L'armée ottomane y fut anéantie : Sari-Moustapha, gouverneur du Diarbèkir, et le sèrasker Kupruli-Abdullah, fils de Kupruli-Moustapha, tombèrent sur le champ de bataille, et leurs têtes furent déposées aux pieds du vainqueur.

Ahmed-Pacha, gouverneur de Bagdad, nommé sèrasker en remplacement de Kupruli-Abdullah, envoya des plénipotentiaires à Tiflis pour traiter de la paix. Ils assistèrent au couronnement de Nadir-Châh, qui, las du titre de régent de l'empire, s'en fit nommer souverain, cédant, disait-il hypocritement, à un prétendu vœu national. L'usurpateur renvoya alors les ambassadeurs ottomans, et nomma trois plénipotentiaires pour négocier avec la Porte. Enfin la paix fut conclue en djemazi-ul-ewwel 1149 (septembre 1736), après huit conférences, où l'on discuta, outre les questions politiques, les points de controverse religieuse qui divisaient les Ottomans et les Persans. Par ce traité, la Porte reconnaissait Nadir-Châh pour souverain de l'Iran, s'engageait à protéger les pèlerins persans qui iraient visiter les tombeaux des imams Ali et Huçeïn, et à les regarder comme *sunnis* (orthodoxes), à condition qu'ils prononceraient avec respect les noms des quatre premiers khalifes et des compagnons d'armes du Prophète, et ne parleraient qu'avec vénération de la famille de Mahomet. Les limites des deux empires furent fixées conformément au traité conclu avec Sultan-Murad IV, en 1639.

Pendant que la Porte négociait avec Nadir-Châh, l'armée russe, sous le commandement du feld-maréchal Münich, poursuivait sa marche militaire, s'emparait des places d'Orkapou, de Kilbouroun, de Gheuslèwè (*Koslow*), de Baghtchè-Sèraï (*palais du jardin*), d'Ak-Mesdjid (*mosquée blanche*) (*) ; Azof avait succombé antérieurement sous les efforts du général Lascy.

Le khan Kaplan-Gheraï, qui avait si mal défendu ses États, fut remplacé par Feth-Gheraï. Ce dernier, après avoir pris les ordres du grand vézir, retourna en Crimée, où il ramena la victoire et vengea les défaites précédentes.

Cependant le cabinet ottoman penchait toujours pour la paix, et flottait entre la médiation de l'empereur d'Autriche et celle que lui offraient en même temps la France et la Suède. L'ambassadeur impérial Talman reçut du kiahïa-beï l'assurance que la Porte voulait à tout prix l'alliance de l'Autriche. Les représentants des puissances maritimes, sur l'invitation de la Porte, s'entremirent pour assurer la continuation de la paix : un congrès fut proposé à Niemirow, ville située en Pologne à quelque distance des frontières de la Turquie. Mais tandis que ces négociations avaient lieu, l'Autriche et la Russie s'unissaient par un pacte offensif et défensif contre le Grand Seigneur. Malgré ces démonstrations hostiles, les plénipotentiaires ottomans, autrichiens et russes, se réunirent à Niemirow. Après quelques conférences, ils se séparèrent sans avoir rien conclu, les demandes exorbitantes de la Russie ayant obligé les ministres de la Porte à en référer au grand vézir. Deux mois furent fixés pour avoir sa réponse; mais Muhsin-Zadè-Abdullah-Pacha, successeur d'Es-seïd-Muhammed-Pacha, ayant laissé écouler ce terme sans s'expliquer, le congrès fut dissous.

Dans la campagne de 1737, le maréchal Münich s'empara d'Oczakow. La perte de cette place importante valut leur destitution au grand vézir et au khan Feth-Gheraï, qui fut remplacé par Menghli-Gheraï. Cependant le gé-

(*) C'est la ville qu'on appelle aujourd'hui *Simphéropol*, ou *Achmetchet*, altération de *Ak-mesdjid*. Le gouverneur de la Crimée y réside.

néral Lascy envahissait la Crimée, et une flotte, sous les ordres du contre-amiral Bredal, parcourait la mer Noire. De leur côté, les Ottomans essayaient vainement de reprendre Oczakow, et perdaient plus de vingt mille hommes devant cette place.

Pendant que les Russes marchaient de succès en succès, la Servie, la Bosnie et la Valachie, étaient attaquées en même temps par trois armées autrichiennes : la première était sous les ordres du duc de Lorraine et du feld-maréchal Seckendorff; la seconde sous le commandement du prince de Hildburghausen, et la troisième obéissait au général de Wallis. La campagne commença heureusement pour les Impériaux : les Ottomans leur abandonnèrent d'abord huit villes, et plus tard Nissa, avec toutes les munitions de guerre que cette place forte renfermait. Mais bientôt la fortune changea de parti. La mésintelligence se mit entre les généraux autrichiens; et dès lors leurs opérations n'étant plus combinées avec cet accord nécessaire à la réussite d'un plan de campagne, les Ottomans reprirent le dessus. Les Impériaux, complétement défaits devant Banyalouka, se retirèrent en désordre; les troupes autrichiennes qui assiégeaient les châteaux de Czetin et de Busin abandonnèrent l'entreprise, et rejoignirent le prince de Hildburghausen. Un autre corps de troupes allemandes fut rencontré à Vallievo et battu par Beï-Zadè-Muhammed-Aga, qui s'empara de cette ville. De nouveaux désastres accablèrent encore, en Servie, les armes de l'empereur : Nissa fut reprise par les Osmanlis, ainsi que Kraïova; les Impériaux furent chassés de la Valachie, de la Moldavie, d'Orsova, et sept bâtiments de leur flotte furent brûlés par les vainqueurs, en face du fort de Sainte-Élisabeth. Néanmoins, après cette campagne glorieuse pour les musulmans, le grand vézir Muhsin-Zadè-Abdullah-Pacha dut céder le sceau au kaïm-mèkam Yèghen-Muhammed-Pacha.

Le nouveau ministre, animé d'un esprit plus belliqueux que ses prédécesseurs, ne voulait pas accepter d'abord la médiation que l'ambassadeur français, M. de Villeneuve, ne cessait d'offrir à la Porte; pourtant le grand vézir consentit enfin à recevoir ce diplomate, qui le décida à la réunion d'un congrès pour négocier la paix générale. Mais le but secret du ministre ottoman était de conclure un traité séparé avec l'Autriche ou la Russie, et de se passer de la médiation française. Néanmoins, M. de Villeneuve ne se découragea point, et redoubla d'efforts pour renouer les négociations. Sur ces entrefaites, l'armée impériale entra en campagne et vint au-devant des Ottomans. Seckendorff et Hildburghausen, ayant perdu la confiance de l'empereur, n'étaient plus à la tête de ses armées : le prince de Lorraine les commandait en chef, et on lui avait adjoint le feld-maréchal Kœnigsegg.

Les Ottomans, dans cette nouvelle campagne, commencèrent par être battus à Kornia, près de la ville de Mahadia, qui tomba au pouvoir de l'ennemi. Mais ces échecs furent bientôt réparés par la conquête de Sèmendrie, la reprise de Mahadia et d'Orsova, et la destruction d'un corps de hussards, presque sous les murs de Belgrade.

Les armes du Sultan ne furent pas moins heureuses contre les Russes : le général Münich fut battu près du Dniester, et les maladies décimèrent son armée. Dans la mer d'Azof, une flotte moscovite fut rencontrée par le kapoudan-pacha Suleïman; ne pouvant lui résister, l'amiral russe hala ses vaisseaux à terre et y mit le feu; enfin les Tatares forcèrent l'armée russe à repasser le Borysthène.

Cependant la médiation de l'ambassadeur français avait été définitivement acceptée par la Porte, l'Autriche et la Russie; mais, pendant le cours des dernières hostilités, les négociations conduites par M. de Villeneuve finirent par être rompues, parce que le grand vézir réclamait obstinément Azof, et refusait de rendre Orsova. Yèghen-Muhammed-Pacha continua à pousser avec ardeur les préparatifs de la prochaine campagne, malgré la vive

opposition du khan des Tatares, qui rallia à lui tous les partisans de la paix, et réussit à faire exiler le belliqueux ministre. El-Hadj-Muhammed-Pacha, gouverneur de Widdin, lui succéda, et s'occupa activement de l'enrôlement des troupes pour la nouvelle campagne. Il se mit ensuite en marche à la tête de l'armée, atteignit, près d'*Hy-çardjik* (Krozka), les Impériaux, commandés par Wallis, et leur fit éprouver, le 16 rebi'ul-akhir 1152 (23 juillet 1739), une déroute complète, due principalement aux fausses manœuvres du général autrichien. Le combat dura près de quinze heures, et si le grand vézir avait su profiter de sa victoire, c'en était fait de l'armée impériale tout entière, tandis que la cavalerie et une partie de l'infanterie, qui n'avaient pu se mêler à la bataille, furent sauvées.

Trois jours après cette mémorable victoire, le grand vézir ouvrait la tranchée devant Belgrade, et sommait la garnison de se rendre. L'ambassadeur français avait suivi le camp ottoman : un armistice fut convenu entre Wallis et le grand vézir, et les négociations dirigées par M. de Villeneuve se terminèrent par la signature de la paix. La reddition de Belgrade par les Autrichiens en était la première condition, et l'on débattit longtemps pour savoir si ses fortifications seraient détruites ou conservées; enfin on décida que les nouveaux ouvrages seraient seuls démolis et que l'on laisserait subsister les anciens. En outre, l'Autriche rendait la Valachie et la Servie, Orsova et le fort de Sainte-Élisabeth. Le Danube et la Save devinrent la limite des deux empires. La trêve devait durer vingt-sept ans.

La convention avec la czarine portait, entre autres clauses, la démolition de la forteresse d'Azof, l'obligation, pour la Russie, de n'avoir de vaisseaux ni dans la mer d'Azof ni dans la mer Noire, d'y commercer seulement par navires étrangers, et de rendre toutes les conquêtes que les Russes avaient faites dans la guerre qui venait de se terminer; clause à laquelle on n'aurait pas dû s'attendre d'après les avantages que les Moscovites avaient remportés, en dernier lieu, sur les Ottomans, qu'ils avaient battus à Savoutchanè, et auxquels ils avaient enlevé Choczim, Yassi, et toute la Moldavie. En compensation des avantages accordés à la Porte, elle assurait aux Russes tous les avantages commerciaux dont jouissaient d'autres nations; le libre exercice de leur culte dans l'empire ottoman; la résidence à Constantinople d'un ambassadeur moscovite, qui serait traité à l'égal des ministres des plus grandes puissances de l'Europe; enfin le Sultan s'engageait à donner à la czarine le titre d'impératrice, qu'il lui avait refusé jusqu'alors.

Le traité de Belgrade est un des plus glorieux qui aient été conclus par la Porte. Les généraux et plénipotentiaires autrichiens Wallis et Neipperg, dont la conduite politique et militaire avait amené cette paix désastreuse, furent disgraciés par l'empereur Charles VI.

Le marquis de Villeneuve, qui avait conduit les négociations du traité de Belgrade, était en grand crédit auprès de la Porte : il décida le Sultan à conclure, le 20 janvier 1740, une alliance défensive avec la Suède. Cette puissance fut reconnue comme alliée de l'empire ottoman; et, pour acquitter la dette contractée par Charles XII envers Sultan-Ahmed III, elle fit don à la Porte d'un vaisseau de ligne et de trente mille fusils. L'ambassadeur français, en récompense du zèle qu'il avait montré dans ces circonstances, obtint du Grand Seigneur de nouveaux priviléges pour notre commerce.

Après la conclusion de la paix, on ne laissa pas même le temps au grand vézir Élias-Pacha de travailler à la délimitation avec la Russie et l'empire d'Allemagne; les sceaux lui furent retirés par l'influence de la Sultane-Validè et du kyzlar-agaçi, et confiés au kaïm-mèkam Ahmed-Pacha.

La paix de Belgrade venait à peine de donner le repos à l'Europe, qu'un événement imprévu ralluma la guerre : la mort de l'empereur Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740, arma contre

sa fille Marie-Thérèse toutes les puissances chrétiennes, avides de dépouiller l'auguste orpheline. Sultan-Mahmoud fut le seul souverain qui donna, en cette occasion, l'exemple du désintéressement et du respect de la foi jurée. Loin de prendre part à la lutte, qui lui pouvait faire espérer de recouvrer ses anciennes possessions et d'en acquérir de nouvelles, il écrivit aux monarques de l'Europe une lettre, par laquelle il les engageait à la paix, et offrait sa médiation (*) : elle ne fut pas acceptée ; et le Sultan, n'ayant pu faire prévaloir ses conseils généreux, resta spectateur neutre de la longue guerre qui ne fut terminée qu'en 1748, par le traité d'Aix-la-Chapelle.

Sur ces entrefaites, le vieux kyzlar-agaçi, qui partageait avec la Sultane-Validè le privilége de gouverner le faible Mahmoud, mourut âgé de quatre-vingt-dix ans. Il fut remplacé par un jeune Indien, nommé Bèkir, qui ne tarda pas à exciter contre lui la clameur publique. Aidé d'un esclave appelé Suleïman, et de l'Arménien Agop, instruments de ses rapines, il poussa l'audace et le mépris des lois jusqu'à faire assassiner le mollah de Scutari, qu'il avait outragé, et qui avait osé demander hautement justice. Tout le corps des oulémas jura de venger la mort d'un de ses membres ; mais Sultan-Mahmoud, invisible à ses sujets, était enfermé au fond du sérail, et la plainte ne pouvait arriver jusqu'à lui. Un moyen bizarre, qui s'est souvent renouvelé depuis, fut imaginé par le peuple pour se faire comprendre de son maître : des flèches, armées d'étoupe soufrée, appelées *kondaks*, furent lancées dans la nuit sur les toits des maisons de Constantinople, qui sont construites en bois (*) ; pendant vingt nuits consécutives, ces signaux effrayants portèrent au Grand Seigneur le vœu muet de la nation ; il comprit enfin qu'il fallait punir quelque grand coupable, et commença par déposer son premier ministre. Mais les feux continuèrent ; et le Sultan allait peut-être, pour obtenir la solution de cette effrayante énigme, frapper encore quelques têtes innocentes, lorsque le mufti osa lui dévoiler les crimes de Bèkir et de ses deux complices, lui en demanda justice, en ne lui cachant pas qu'un refus compromettrait son trône et sa vie, et obtint la mort des trois coupables. Cette exécution apaisa le peuple, et enrichit le trésor de quarante-cinq millions d'argent monnayé, sans comp-

(*) Voici quelques fragments de cette lettre remarquable, dans laquelle le grand vézir, parlant au nom de son maître, d'un souverain *mahométan*, tâche de ramener des princes *chrétiens* aux sentiments de la justice et de l'humanité, en leur faisant le tableau des maux qu'entraîne la guerre.

« Quelle âme sensible, quel être humain « ne frémit pas de tous les maux qui accom« pagnent la guerre !... des ruisseaux de sang « abreuvent les campagnes ; les vainqueurs « ne sont pas plus épargnés que les vaincus « par l'ange de la mort ; les hideuses mala« dies contagieuses suivent les pas des com« battants, les attaquent, les abattent, les dé« vorent jusque dans les bras de la victoire, « et les jettent enfin dans l'ignoble fosse où « la mort les confond et les égalise avec les « animaux eux-mêmes ; et c'est ainsi qu'elle « punit les hommes dégradés, d'avoir imité « la férocité des bêtes dans leurs fureurs « insensées.

« L'affreux génie du mal, en poussant le « cri de la guerre, tranche de sa flamboyante « épée le lien des nations : plus de com« merce entre les frères ; le droit du plus « fort redevient le code des enfants d'Adam ; « le sang ou les larmes des victimes attestent « sur ses tables d'airain que chaque vertu « a retrouvé son outrage, la faiblesse son « bourreau, l'innocence son oppresseur, et « la pudeur son sacrilége. C'est pour pré« venir le retour de tant de crimes et de « tant de malheurs, c'est pour remplir les « vues de Dieu, que mon sublime empe« reur, qui n'est rien moins que l'ombre « d'*Allah* sur la terre, invite les princes « chrétiens à se réconcilier, et leur offre sa « puissante médiation.

(*) Il n'y a guère à Constantinople que les khans, les mosquées et quelques palais qui sont bâtis en pierre. Cette circonstance explique la fréquence et l'intensité des incendies dans cette capitale.

funeste aux seigneurs disgraciés; et bientôt sous sa tête, exposée dans un plat d'argent à la porte extérieure du sérail, on lut cette inscription menaçante : « Ainsi doivent périr les traî- « tres qui abusent de la faveur de leur « maître. »

Une grande catastrophe signala le commencement de l'année 1755 : le feu se déclara dans une maison près des murs du sérail et des remises de la marine; le vent du nord soufflait avec violence, et bientôt le palais du grand vézir fut atteint par l'incendie. Le gardien posté sur la tour du palais de l'aga des janissaires donna le premier l'éveil, en frappant sur de gros tambours destinés à avertir le peuple. A ce signal, les gardiens des quartiers parcoururent la ville en battant le pavé avec des bâtons ferrés, et en poussant le cri d'alarme ordinaire : *Yanghin var* (il y a incendie)! Mais les secours n'arrivant pas tout de suite, par l'effet d'une mesure de police, prise dans le but d'empêcher le pillage des propriétés, et qui défend de s'approcher du foyer de l'incendie avant que les janissaires, les baltadjis et leurs chefs y soient arrivés, l'embrasement s'accrut avec une effrayante rapidité, et gagna les murs du sérail. Le Sultan et tous les grands officiers de la cour se rendirent au milieu des travailleurs, qu'ils encourageaient par leur présence. On espérait que la mosquée de Sainte-Sophie pourrait, par son énorme masse, opposer une digue aux flammes; mais le plomb de la coupole, liquéfié par la chaleur de l'atmosphère, ruissela en torrents embrasés sur la foule, qui s'enfuit en poussant des cris de douleur et d'effroi. Dès ce moment, il ne fallut plus songer à arrêter les progrès des flammes, et on leur abandonna tous les édifices placés sous la direction du vent du nord, qui soufflait toujours avec force. Mais tout à coup le vent passa rapidement à l'est, et poussa vers le centre de la ville le rideau de feu, qui se déployait sur un espace de plus de douze cents toises. Treize branches enflammées, pareilles à des fleuves de lave, enveloppèrent Constantinople, qui présenta bientôt le plus effrayant spectacle. Un orta de janissaires, occupé à isoler le feu en démolissant quelques maisons, un nombre incalculable d'habitants, de femmes, d'enfants, périrent, victimes de ce terrible incendie qui dévora les deux tiers de la ville.

Un trait de justice, qui se rattache à cette grande catastrophe, fait trop d'honneur à Sultan-Osman pour que nous le passions sous silence. Lorsqu'il fut question de reconstruire le palais du grand vézir, on résolut de l'isoler entièrement, afin de le mettre désormais à l'abri d'un semblable malheur; dans ce but, on acheta, pour les abattre, quelques maisons contiguës : une vieille femme s'obstina seule à ne point vendre sa propriété, et résista aux offres comme aux menaces, en disant qu'elle voulait mourir là où étaient morts ses pères. Les ministres étaient d'avis de lui arracher par la violence la maison qu'elle refusait de vendre, mais le Sultan s'y opposa : « Cela ne peut se faire, dit-il, c'est sa « propriété! » Bel exemple de respect pour les lois et l'équité, donné par le despotisme (*)!

Mais si Sultan-Osman observait envers ses sujets les devoirs de la plus stricte justice, il n'en était pas moins jaloux de son autorité. Huit grands vézirs s'étaient succédé pendant deux ans de règne : le mufti qui avait été témoin de la disgrâce du dernier, le malheureux Silihdar-Aga, possédait toute la confiance de son maître; il

(*) Cette anecdote fait souvenir de celle du *Meunier de Sans-Souci*, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître, en comparant les deux traits, que l'avantage est du côté du souverain ottoman; car Frédéric II, pour ne pas commettre une injustice, eut besoin d'être rappelé à lui-même par la réponse hardie de son sujet, tandis que Sultan-Osman s'opposa, de son propre mouvement, à l'acte arbitraire auquel le poussaient ses ministres.

Au surplus, il n'y a guère de nation qui n'ait à raconter une histoire de ce genre, attribuée à quelque prince renommé par sa justice.

crut pouvoir prendre un ascendant favorable au corps des oulémas, dont le cheikh-ul-islam est le chef; mais Sultan-Osman s'irrita tellement de ces prétentions, qu'il fit préparer à l'instant les instruments du dernier supplice. Cette mesure refroidit singulièrement l'humeur ambitieuse du mufti.

A cette époque, Muhammed-Raghyb-Pacha reçut le sceau de l'empire : ce ministre, diplomate habile et bien fait pour la place de grand vézir, ne l'aurait néanmoins pas gardée plus longtemps que ses prédécesseurs, si un accident imprévu ne lui avait conservé le pouvoir. Sultan-Osman venait de subir l'amputation d'une loupe à la cuisse, et cette opération avait mis sa vie en danger, lorsque, par suite de ce caractère puéril dont nous avons déjà cité des exemples, il se fit transporter dans le kiosque de la pointe du sérail pour voir rentrer la flotte qui revenait de l'Archipel. Cette imprudence aggrava sa situation, et, ramené presqu'aussitôt au palais, il expira le 15 safer 1171 (29 octobre 1757).

Sultan-Osman ne régna que trois années, pendant lesquelles il ne se passa rien d'extraordinaire : au dehors, la paix fut maintenue avec toutes les puissances; au dedans, l'événement le plus remarquable fut l'achèvement de la belle mosquée *Nouri-Osmaniiè*, commencée sous Sultan-Mahmoud, d'après les dessins de ce prince, qui n'eut pas le temps de la terminer, et laissa à son frère la gloire de lui léguer son nom. Près de cet édifice, il établit un *médrèçè* (université) composé de trois colléges, où sont nourris et entretenus plus de cent soixante et dix *danichmends* (étudiants); enfin il fit bâtir, en 1755, un *kitab-khanè* (bibliothèque) qui porte son nom, et où l'on remarque, entre autres manuscrits précieux, deux Corans, l'un de la main d'Ali, le gendre du prophète, l'autre de celle de Sultan-Osman Ier, le fondateur de l'empire.

CHAPITRE XXVII.

SULTAN-MOUSTAPHA-KHAN III, FILS AINÉ DE SULTAN-AHMED-KHAN III.

Par la mort de Sultan-Osman III, Muhammed-Raghyb-Pacha se trouva tranquille possesseur du sceau de l'État, que son maître était sur le point de lui enlever. Le grand vézir s'empressa de faire sortir du vieux sérail le prince Moustapha et de le proclamer padichâh. Mais à peine était-il monté sur le trône, que la nouvelle d'un sacrilége inouï vint attrister le début de son règne et remplir d'effroi les pieux musulmans. La caravane de la Mecque avait été pillée et massacrée par les Bédouins, irrités du refus qu'avait fait l'émir-ul-hadj de leur remettre le tribut que les sultans se soumettaient à payer à ces hordes nomades, afin d'assurer le passage des pèlerins au milieu des déserts de la Syrie et de l'Arabie. Saisi de douleur et d'une crainte superstitieuse, le peuple regardait cet événement comme un présage des malheurs qui devaient marquer le gouvernement du nouveau sultan : heureusement, on sut bientôt que la date de cette catastrophe était antérieure à la mort de Sultan-Osman, et avait, pour ainsi dire, annoncé sa fin. Dès lors, les esprits se calmèrent, la confiance reparut, et une mesure politique de l'autorité acheva de rétablir la tranquillité : le kyzlar-agaçi, qui avait causé le désastre de la caravane, en déposant l'émir-ul-hadj que les Arabes affectionnaient, fut sacrifié à la haine publique.

Le jour où le nouveau Sultan se rendit à la mosquée d'Eïoub pour ceindre le cimeterre d'Osman, il s'arrêta devant la caserne des janissaires, qui, suivant l'usage établi depuis Sultan-Suleïman-el-Kanouni, lui présentèrent, par les mains de leur aga, la coupe de *cherbet* : « Camarades! leur « dit alors Sa Hautesse, j'espère, au « printemps prochain, le boire avec « vous sous les murs de Bender. » Ce langage plut aux soldats, et leur fit présager un règne plus glorieux que celui qui venait de s'écouler.

Aidé des conseils et de l'expérience de Raghyb-Pacha, Sultan-Moustapha rétablit l'ordre dans les finances, réprima les abus, onéreux surtout au peuple, mit un frein au luxe en faisant revivre les lois somptuaires, et chercha à ramener parmi les musulmans ces antiques vertus qui avaient fait la force de l'empire. Il dépouilla le kyzlar-agaçi de l'influence pernicieuse qui entravait la marche du gouvernement, et remit ainsi toute l'autorité entre les mains de Raghyb-Pacha, dont il estimait les talents et le caractère. Ce ministre penchait pour la guerre, car il voyait les circonstances favorables pour attaquer l'Autriche, cette éternelle ennemie de l'empire du croissant, et, en outre, il flattait ainsi le désir que manifestait le Sultan de mériter, à l'exemple de plusieurs de ses ancêtres, le glorieux surnom de *Ghazi* (le Conquérant).

A cette époque, une révolte d'un genre nouveau vint troubler un moment la tranquillité de Constantinople. La disette régnait dans cette ville, par suite du naufrage de soixante et dix bâtiments chargés de grains venant de la mer Noire. Des femmes du peuple, ameutées par le besoin, forcèrent des magasins de riz et de blé, et, malgré la présence de l'aga des janissaires et même du grand vézir, ne se retirèrent qu'après avoir obtenu qu'une distribution eût lieu sur-le-champ.

En 1760, un esclave chrétien, à bord du vaisseau amiral monté par le kapoudan-pacha, forma l'audacieux projet de recouvrer la liberté en s'emparant de la *Kapoudana* (vaisseau amiral). En ce moment, l'escadre était mouillée devant l'île de Stanco (*Cos*); profitant du moment où le kapoudan-pacha et ses officiers étaient à terre, cet esclave, nommé Simon, aidé de soixante et dix de ses compagnons d'infortune qu'il avait initiés au complot, exécuta son entreprise: les câbles furent coupés, quelques musulmans qui restaient à bord furent tués ou jetés à la mer, et le vaisseau amiral fut heureusement conduit à Malte. Mais Louis XV le racheta, et le rendit au Sultan. Le kapoudan-pacha, qui n'avait pu prévoir ni empêcher un pareil trait d'audace, fut néanmoins décapité.

Depuis longtemps, la conduite d'Ahmed-Pacha, gouverneur de Bagdad, avait excité le mécontentement du Sultan. Enorgueilli de sa puissance, de ses richesses, et se confiant dans son éloignement de la capitale, dans le difficile abord de la province où il commandait, et surtout dans la mollesse des sultans, qui ne quittaient guère le sérail, Ahmed-Pacha, tout en répondant dans les termes les plus respectueux aux ordres de la cour, ne les exécutait que lorsqu'ils étaient à sa convenance. Sultan-Moustapha voulut se délivrer d'un sujet indocile, et chargea un kapoudji-bachi d'aller chercher la tête du coupable. Cette mission était périlleuse: l'envoyé du Sultan usa d'adresse et se rendit à Bagdad sous un prétexte quelconque. Mais Ahmed-Pacha avait des espions à la cour: instruit de la mission secrète du kapoudji-bachi, il lui fit trancher la tête, et l'envoya insolemment à la Porte à la place de la sienne.

En 1762, le grand vézir Muhammed-Raghyb-Pacha mourut: l'empire ottoman perdit en lui un homme d'État distingué et un digne émule des illustres Kupruli. Amené encore enfant à Constantinople, il étonna ses maîtres par son ardeur pour l'étude, et en reçut le surnom de *Raghyb* (le Studieux). En 1739, il fut employé à la rédaction du traité de Belgrade, en qualité de *mektoubtchi*, ou premier secrétaire du grand vézir. Successivement plénipotentiaire au congrès de Niemirow, reïs-éfendi, pacha du Caire, d'Aïdin, d'Alep, il arriva enfin, dans les derniers jours du règne de Sultan-Osman III, à la dignité de premier ministre. Il possédait tous les talents qu'exige un poste si dangereux: politique profond, patient, dissimulé, d'une fermeté inébranlable et qui allait quelquefois jusqu'à la cruauté, plein de jugement et d'instruction, il exerça sur Sultan-Moustapha un ascendant d'autant plus grand, que l'adroit mi-

nistre ne le fit jamais sentir à son maître. Zélé pour le bien public, il voulut établir des lazarets contre la peste; ami des sciences, il fonda à Constantinople un *kitab-khanè* (bibliothèque(*)), et donna la preuve de son amour pour les lettres en écrivant lui-même des ouvrages de morale et de philosophie. L'anecdote suivante prouvera combien l'esprit supérieur de ce ministre était dégagé des préjugés superstitieux de sa nation. Un chrétien, qui voulait embrasser l'islamisme, assurait que Mahomet s'était montré à lui pour l'engager à se rendre digne des faveurs qu'il réserve aux vrais croyants: « Voilà un étrange coquin, « dit le grand vézir; quoi! Mahomet « est apparu à un infidèle! tandis que « depuis plus de soixante et dix ans que « je suis exact aux cinq *namaz* (**), il « ne m'a jamais fait cet honneur. Dites-« lui, drogman, qu'on ne me prend « pas si aisément pour dupe, et que « s'il n'avoue pas le vrai motif qui l'a « porté à quitter son pays, je le ferai « pendre. » Nous devons ajouter cependant que l'envie ternit un si beau caractère et lui fit commettre des actions criminelles. C'est ainsi qu'il sacrifia à sa basse jalousie un *defterdar* dont le peuple exaltait le mérite, et qu'il fit exiler le mufti Vèli-Éfendi qui cherchait à se mêler des affaires de l'État.

L'année de la mort de Muhammed-Raghyb-Pacha (1762), la naissance du prince Sèlim, fils de Sultan-Moustapha, fut célébrée par des fêtes qui durèrent dix jours, et pendant lesquelles des troupes de juifs et de Grecs, à la faveur de la licence qui accompagne presque toujours la joie populaire, osèrent parodier les fonctions du grand vézir et des autres hauts dignitaires de l'empire, et poussèrent la hardiesse jusqu'à contrefaire le Sultan lui-même. Ce qu'il y a de plus étonnant peut-être dans ces saturnales, c'est qu'elles pussent se faire impunément.

Tandis que le divan ne songeait qu'à assurer la paix et la sécurité de l'empire, deux événements inattendus, l'avénement au trône de Russie de Catherine II et la mort du roi de Pologne Auguste III, ouvrirent de nouvelles scènes de guerre et de troubles dans l'Europe. Une persécution exercée contre les protestants polonais, connus sous le nom de *dissidents*, fut le prétexte dont l'ambitieuse czarine se servit pour faire entrer des corps de troupes en Pologne: bientôt maîtresse, par la corruption ou la crainte, des délibérations de la diète, elle fit placer, en 1764, sur le trône des Jagellons, le comte Stanislas-Auguste Poniatowski, ancien *favori* de Catherine lorsqu'elle n'était encore que grande-duchesse. Ce prince, soumis à l'impératrice par l'amour et la reconnaissance, ne devait être que son premier sujet. Sultan-Moustapha qui, d'après les conseils de la France et de la Prusse, s'était montré contraire à Poniatowski, fut irrité de ce choix; mais il fut détourné de la guerre par les membres du divan et par l'ambassadeur français, qui ne croyaient pas que l'armée ottomane fût en état d'entrer en campagne. Les janissaires, les sipahis, amollis par l'oisiveté et le luxe,

(*) On lit sur la porte de ce monument cette simple inscription: « Honneur et gloire « à Dieu! Sous le bon plaisir de Dieu et dans « la vue de lui plaire, Muhammed, grand « vézir, surnommé *Raghyb*, a fondé cet éta-« blissement, l'an de l'hégire 1176. »

(**) Mahomet a déterminé lui-même les heures consacrées aux cinq *namaz*, indispensables pour tout musulman. Ces heures sont ainsi réglées: La prière du matin, *salat-subh* ou *salat-fedjr*, et en idiome turc *sabah-namazy*, est depuis l'aurore jusqu'au lever du soleil; celle de midi *salat-zuhur*, en turc *euïlè-namazy*, compte depuis le déclin du soleil jusqu'à l'heure du *namaz* de l'après-midi; celle de l'après-midi, *salat-asr*, en turc *ikindy-namazy*, commence au moment que le cadran solaire présente une ombre d'une double longueur de son aiguille, et finit au coucher du soleil; la prière du soir, *salat-maghrib*, en turc *akcham-namazy*, est depuis le coucher du soleil jusqu'à l'heure où commence la prière de la nuit; celle de la nuit, *salat-icha*, en turc *yatsy-namazy*, compte depuis l'entière obscurité de l'horizon jusqu'à l'aurore, où commence l'heure de la prière du matin.

n'avaient plus cette ardeur belliqueuse qui les avait rendus autrefois si redoutables; l'Égypte était agitée, et les Wehhabis menaçaient la Mecque : dans ces pénibles conjonctures, le Sultan, obligé de céder à l'avis pacifique de ses conseillers, se contenta de l'assurance que lui donna Catherine de retirer ses troupes de la Pologne et de respecter les libertés de ce royaume. Le brave khan des Tatares, Krim-Gheraï, qui, poussé par son bouillant courage, voulait, malgré la décision du divan, commencer les hostilités, fut destitué et exilé. Néanmoins, Sultan-Moustapha, qui avait consenti à regret à la déposition du khan, l'accueillit avec faveur à son passage à Constantinople; et aux nobles paroles de Krim-Gheraï, qui cherchait à lui communiquer son énergie, répondit par des plaintes sur la mollesse et la corruption de tout ce qui l'entourait, et sur le peu de bonne volonté qu'il trouvait dans les grands de l'empire.

Cependant la czarine s'emparait peu à peu de tous les droits constitutionnels de la Pologne, et, contre sa promesse formelle, y entretenait toujours des troupes. La population, indignée, frémissait sous le joug étranger; et enfin, en 1768, la ville de Bar, en Podolie, devint le centre d'une ligue patriotique contre l'ambition de Catherine. Le Sultan, quoiqu'il vît avec peine la conduite des Russes, ne voulait pas déclarer la guerre, tant qu'ils respecteraient les limites de l'empire ottoman; il se borna à prendre des mesures de précaution : un corps de six mille janissaires, djebèdjis, et autres armes, fut envoyé à Choczim, et un pareil nombre à Bender et à Okzakow. Il résista même aux instances des confédérés de Bar, qui suppliaient le Sultan de les aider à repousser les Russes, et lui offraient, en retour de ce service, la possession de la Podolie. Mais bientôt les Russes levèrent eux-mêmes tous ses scrupules : un corps de cavaliers moscovites, en poursuivant quelques confédérés polonais, fut attiré sur le territoire ottoman par une ruse combinée entre ces derniers et Yakoub-Aga, grand douanier de Balta, entra dans cette ville et y massacra, sans distinction, Polonais et musulmans. Cette violation manifeste du traité souleva tous les esprits : le *sandjak-chèrif* fut arboré (*) ; on récita la prière appelée *El-Fatiha* (**), et la guerre fut déclarée. Krim-Gheraï, rappelé de son exil, fut réintégré dans sa dignité, et chargé d'ouvrir la campagne. Il se signala bientôt par une entreprise hardie : en 1182 (janvier 1769), il fit une incursion dans la Nou-

(*) Le *sandjak-chèrif* (étendard de Mahomet) est l'oriflamme des musulmans : il ne sort du sérail que lorsque le Sultan ou le grand vézir marche à la tête de l'armée. Une riche tente, spécialement réservée pour le sandjak-chèrif, est dressée en ces occasions, sur un pieu de bois d'ébène garni d'anneaux d'argent. Au retour de la campagne on enferme le saint drapeau dans une caisse ornée avec luxe, autour de laquelle on fait des prières et l'on brûle pendant plusieurs jours des parfums d'aloès et d'ambre gris. Les porteurs de cet étendard se nomment *sandjakdars* : ils sont tirés du corps des *harem-kapoudjilèri* du sérail.

L'enthousiasme excité par la vue de l'étendard du Prophète fut cause, en cette occasion, d'une catastrophe, fatale aux Européens de Constantinople : poussés par la curiosité, plusieurs d'entre eux avaient loué, pour quelques sequins, des fenêtres dans des maisons musulmanes, d'où, cachés derrière les persiennes, ils regardaient défiler le cortége. Tout à coup, un des émirs qui précédaient le sandjak-chèrif, s'écrie en s'adressant au peuple : « Des *ghiaours* osent « profaner de leurs regards impurs le drapeau sacré du Prophète; que ces chiens « soient punis ! » A ces mots une multitude fanatique s'élance avec furie, enfonce les portes, et massacre sans pitié pour l'âge ni le sexe, tous les chrétiens qu'elle peut découvrir; des femmes enceintes furent traînées par les cheveux et foulées aux pieds : l'épouse et les filles de l'internonce impérial périrent de cette manière. Le grand vézir témoigna l'intention de punir les coupables, mais l'impossibilité de les découvrir leur assura l'impunité.

(**) *El-Fatiha* est le premier chapitre du Coran. Ce mot signifie *ouverture*.

ville-Servie, y incendia tous les établissements russes, et revint à Bender avec trente-cinq mille prisonniers et un immense butin. Il se préparait à attaquer de nouveau l'ennemi, lorsqu'une mort subite vint mettre un terme à ses triomphes. Suivant quelques auteurs, le grand vézir Muhammed-Émin-Pacha, jaloux de la supériorité incontestable du khan de Crimée, et de la faveur dont il jouissait auprès du Sultan, se débarrassa par le poison du prince tatare. Dewlet-Gheraï, que la voix des chefs du pays appelait au pouvoir, remplaça Krim-Gheraï.

Cependant la czarine, qui ne s'attendait pas à un si prompt commencement d'hostilités, n'avait encore que vingt-quatre mille hommes à opposer à la nombreuse armée des musulmans. Le prince Galitzin s'avança néanmoins au-devant des Ottomans; il passa le Dniester et s'approcha de Choczim. La garnison de cette ville, emportée par son ardeur et enhardie par la nouvelle de l'approche de la grande armée musulmane, voulut faire une irruption du côté de Ruzvandja. Ce fut en vain que Huçeïn-Pacha, commandant de la place, s'opposa à ce projet imprudent; les soldats, animés du désir du pillage, se révoltèrent et massacrèrent leur chef. Instruits de cette sédition, les Russes s'avancèrent à marches forcées, et vinrent attaquer la ville. La résistance de la garnison fut si vigoureuse, que le général Galitzin désespéra de la vaincre et rentra en Pologne, poursuivi par un corps de troupes ottomanes, qui arrivait au secours de Choczim. Ce léger triomphe, donné par le grand vézir pour une victoire importante, produisit une vive sensation à Constantinople, et fit décerner, un peu trop prématurément, le surnom de *Ghazi* (victorieux) à Sultan-Moustapha. Enivrés de ce succès, les Osmanlis continuèrent à se porter en avant, et traversèrent la Moldavie, que leur innombrable armée affama bientôt: la disette fit naître dans le camp les murmures et l'indiscipline: on se plaignit hautement de l'avarice et de l'imprévoyance du grand vézir Muhammed-Émin, qui, à son tour, accusait les pachas sous ses ordres. C'est au milieu de ce mécontentement général que les opérations commencèrent. Le khan des Tatares fut désigné pour passer le Dniester; un sèrasker, conduit par Potocki, l'un des chefs de la confédération de Bar, se dirigea vers la Pologne, et le grand vézir prit position devant Bender. Pendant que ces mouvements s'opéraient, les Russes attaquaient à l'improviste l'armée ottomane sur la route de Choczim. Cette affaire se termina au désavantage des musulmans qui se réfugièrent partie à Yassi et partie à Bender. Les Russes investirent aussitôt Choczim, où Potocki s'était jeté avec quelques mille hommes: sa courageuse résistance donna le temps à un corps d'armée ottoman de venir au secours de la place; mais Galitzin avait rangé ses troupes sur la rive opposée du fleuve, et son artillerie balayait tout ce qui osait approcher. Les troupes du sèrasker murmuraient hautement de la position périlleuse où son imprudence les plaçait; et bientôt le malheureux ministre, victime des intrigues de ses ennemis auprès du Sultan, paya de sa tête les revers de cette campagne. Moldovandji-Ali-Pacha reçut, avec le sceau de l'empire, le commandement en chef des armées. Le nouveau sèrasker, homme de cœur et de tête, s'était élevé, par son courage et ses talents, d'un rang infime à la première dignité de l'État: il voulut justifier ce choix honorable par quelque triomphe éclatant. D'après son ordre, un pont est jeté sur le Dniester; des nuées de Tatares et de volontaires passent le fleuve, et se précipitent sur le camp retranché de Galitzin. Malgré le peu d'ensemble que ces hordes indisciplinées mettaient dans leurs attaques, le grand nombre de ces barbares, qui se succédaient sans cesse, rendait la position des Russes extrêmement critique. Tout à coup une crue des eaux du fleuve ébranle le pont; les soldats épouvantés s'y élancent en foule pour regagner la rive: il cède au poids

et se brise, entraînant dans sa chute les malheureux qui cherchaient à se sauver. Un corps de six mille hommes qui, placé à la tête du pont, protégeait le passage, reste isolé sur la rive; il est entièrement détruit par les Russes. La terreur s'empare du reste de l'armée, elle regagne le Danube; la garnison de Choczim, cédant à l'effroi général, évacue honteusement la place; et Galitzin, osant à peine croire à un bonheur si inespéré, se hasarde à passer le fleuve quelques heures après, et prend possession de Choczim dont les portes étaient ouvertes, et où il ne trouva que des vieillards et des femmes. Favorisé par les éléments et par la frayeur de l'ennemi, le général russe poursuit sa marche, entre sans obstacles en Moldavie et en Valachie, et étend ses conquêtes jusqu'au Danube.

Ainsi se termina la campagne de 1769. Moldovandji-Ali-Pacha, dont le courage n'avait pu lutter contre la lâcheté de ses soldats, fut destitué le 13 cha'ban 1183 (1er décembre 1769), et passa au commandement des Dardanelles. En même temps, son heureux antagoniste, le prince Galitzin, général médiocre qui devait ses succès plutôt au hasard qu'à ses combinaisons stratégiques, fut rappelé à Pétersbourg, et remplacé par le comte Romanzoff. Cependant les succès des armes russes avaient fait germer dans l'esprit de l'ambitieuse Catherine les plus vastes desseins : secondée dans ses vues par le maréchal Münich, aussi habile diplomate que bon capitaine, elle résolut de réveiller dans le cœur des Grecs cet amour de la liberté qui avait enfanté tant de prodiges parmi leurs glorieux ancêtres. Un lien commun, la conformité de croyance religieuse, rapprochait des peuples soumis à des maîtres différents : ainsi les Valaques, les Moldaves, les habitants de l'Épire, de l'Attique, de la Thessalie, du Péloponèse, esclaves de la Porte, devaient accueillir avec faveur des chrétiens qui venaient les délivrer du joug des infidèles. Comptant sur ces secrètes sympathies, Catherine songea à organiser le soulèvement de la Grèce. Un aventurier de ce pays, Papas-Oglou, fut chargé de cette mission périlleuse. Il se rendit d'abord en Morée, et s'adressa secrètement à un vieillard nommé Benaki, primat de la ville de Calamata, et qui, par son esprit et ses richesses, avait acquis sur ses compatriotes, et même sur les pachas de la presqu'île, une influence assez grande. Il possédait aussi la confiance entière des Maïnottes, ces montagnards à demi sauvages qui se font gloire de descendre des Spartiates, et qui n'en ont conservé qu'un farouche instinct de liberté. Après bien des négociations, Papas-Oglou réussit à faire souscrire une espèce d'alliance entre les Grecs des montagnes et ceux des plaines; quelques primats, plusieurs évêques, les amis et des parents de Benaki, séduits par l'espoir de recouvrer leur liberté à l'aide de la Russie, signèrent un engagement; et le négociateur, avec d'aussi faibles bases, osa assurer à la czarine qu'à la vue d'une flotte russe, cent mille Grecs se lèveraient comme un seul homme et briseraient leurs chaînes. Trompée par ces promesses insensées, Catherine crut le moment favorable pour tenter la délivrance de la Grèce. En septembre 1769, une escadre de sept vaisseaux de ligne, de quatre frégates et de quelques bâtiments de transport, partit des rives de la Néva pour la mer Égée. A la nouvelle de cet armement naval, dont aucune puissance ne connaissait la destination, et que l'on croyait destiné à tenir en respect les Suédois, le Sultan, dont toute l'attention se portait vers le Danube, se contenta de renforcer les places de guerre qui bordent ce fleuve, et d'envoyer quarante mille hommes pour protéger, en cas d'attaque, Oczakow et Bender.

Pendant que la Porte s'abandonnait à cette dangereuse sécurité, l'amiral russe Spiridow passait le Sund, radoubait ses vaisseaux en Angleterre, entrait dans la Méditerranée, et enfin jetait l'ancre devant le golfe de Coron. L'aspect inattendu du pavillon russe sema l'effroi parmi les Ottomans, qui se réfugièrent dans leurs citadelles.

C'était le moment de profiter de cette terreur et de s'emparer des points importants de la côte; mais les moyens des Russes étaient trop faibles pour arriver au brillant résultat que leur souveraine avait en vue. Huit cents hommes de débarquement composaient toutes les forces dont ils pouvaient disposer en faveur des Grecs. Ceux-ci, qui croyaient n'avoir qu'à se rallier à une armée assez puissante pour les protéger et briser leurs chaînes, s'alarmèrent en comptant le petit nombre de leurs libérateurs : les Russes, à leur tour, persuadés, d'après les rapports de Papas-Oglou, que toute la population accourrait à leur aide, furent étonnés et mécontents du peu d'ardeur qui animait les Hellènes. Cependant, le primat Benaki leva un corps de quatre mille hommes, qui adoptèrent l'uniforme russe et prirent le nom de légion orientale et occidentale de Sparte. Une partie de cette petite troupe parcourut la presqu'île pour rallier des partisans; l'autre assiégea la ville de Coron. Cette place, mal fortifiée, et défendue par une garnison de quatre cents Ottomans, résista pendant deux mois aux efforts infructueux des assiégeants, qui se retirèrent à l'approche de l'hiver : la flotte se réfugia dans le port de Navarin, dont un détachement de troupes russes s'était emparé par surprise.

Au printemps suivant, une flottille, sous les ordres de l'amiral Elphinston, vint renforcer l'escadre de Spiridow. De son côté, le Sultan avait armé vingt vaisseaux de ligne, qui firent voile pour le Péloponèse. Le kapoudan-pacha, après avoir laissé la moitié de sa flotte dans l'Archipel, s'approcha de la Morée : des dix navires qui lui restaient, quatre debarquaient des munitions et des troupes dans le port de Napoli, lorsque Elphinston attaqua les six autres. Un seul osa attendre l'amiral russe, et, malgré la fuite honteuse des cinq bâtiments qui l'accompagnaient, il résista longtemps aux efforts et aux bordées de toute l'escadre ennemie, et finit, après une glorieuse résistance, par se dégager et se réfugier sous la protection des forts de Napoli. Le brave musulman qui commandait ce navire s'appelait Haçan-Beï, et annonçait par ce début brillant qu'il deviendrait un jour l'émule des plus illustres marins ottomans. Elphinston, obligé de renoncer à le poursuivre, se retira vers Cérigo.

Lorsque le reste de la flotte ottomane eut rejoint Haçan-Beï, cet intrépide capitaine voulait poursuivre Elphinston; mais le kapoudan-pacha ne cherchait qu'à éviter l'ennemi, et appuyait sa conduite prudente sur des raisons assez plausibles : les Russes n'avaient en leur pouvoir que Misitra, Calamate et Navarin, et éprouvaient les plus grandes difficultés à se procurer des vivres; tandis que les Ottomans réunissaient de tous côtés leurs forces, et pourraient incessamment attaquer l'ennemi avec une supériorité incontestable. En effet, déjà les milices albanaises, réunies aux troupes ottomanes, marchaient sur le Péloponèse : bientôt Patras est réduit en cendres; Tripolitza, le territoire de Mégalopolis, la Laconie, la Messénie sont ravagées; les vainqueurs poursuivent avec un égal acharnement les Grecs et les Moscovites, et signalent leur barbarie par des excès épouvantables, dont la Morée portait encore des marques trente ans plus tard. Les Russes échappés au massacre remontent sur leurs vaisseaux, où ils recueillent le primat Benaki, Papas-Oglou, et une foule de blessés, de malades et de chefs de cette fatale insurrection.

Cependant le kapoudan-pacha, fidèle à son système de prudence, s'éloignait dès qu'il voyait paraître le pavillon russe; mais enfin, atteint par l'escadre ennemie dans l'étroit canal qui sépare l'île de Chio de la côte d'Asie, il ne put refuser le combat : il rangea sa flotte en forme de croissant le long du rivage, sur lequel étaient établies des batteries qui la protégeaient. Dans cette position il attendit l'attaque des Russes, et lorsque ce moment fut arrivé, il se fit mettre à terre, sous prétexte d'y ordonner quelques mesures nécessaires. La flotte d'Elphinston, composée seu-

lement de neuf vaisseaux, fut partagée en trois divisions. Après quatre heures d'un feu soutenu, le vaisseau amiral russe aborda la *Kapoudana* (*), où le brave Haçan-Beï avait remplacé le timide kapoudan-pacha : les grappins furent jetés, et l'abordage commença. Mais bientôt une épouvantable catastrophe sépara les combattants : le feu prit à la *Kapoudana*, gagna le vaisseau amiral, et les deux navires sautèrent ensemble. Haçan-Beï et quelques officiers échappèrent presque seuls à ce désastre. Épouvanté par cette explosion, et craignant d'être atteint par l'incendie, Dja'fer-Beï, commandant d'une division de la flotte ottomane, gagna la petite baie de *Tchechmè* (l'ancienne Cyssus), et y fut suivi par le reste de l'escadre, qui s'y amoncela après lui, malgré les représentations d'Haçan-Beï, convaincu de tout le danger de cette position. Les Russes ne tardèrent pas à profiter de cette faute : des brûlots, lancés pendant l'obscurité, mirent le feu aux vaisseaux entassés dans le port de Tchechmè ; et dans la nuit du 6 au 7 juillet 1770 (24 rebi'ul-ewwel 1184), la flotte ottomane fut anéantie : les secousses causées par l'explosion des navires qui sautaient, et les boulets que lançaient les canons atteints par les flammes, renversèrent les édifices et les fortifications de Tchechmè : cet épouvantable fracas fut entendu, assure-t-on, jusqu'à Athènes, éloignée de cinquante lieues du théâtre de la catastrophe. Un seul vaisseau ottoman, échappé aux flammes, tomba au pouvoir des Russes.

Elphinston, voulant profiter de cette victoire, proposa de forcer sur-le-champ le détroit des Dardanelles (*), que le baron de Tott, sur l'ordre du Sultan, venait de fortifier à la hâte. Le général en chef de l'expédition, le comte Orloff, refusa son autorisation à cette entreprise. Désespéré de ce refus, l'amiral écossais pénétra dans le canal de l'Hellespont avec ses trois vaisseaux ; mais ne se voyant pas suivi, il en ressortit sans être atteint par les batteries du rivage. Il rejoignit ensuite l'escadre russe, et se rendit avec elle devant l'île de Lemnos, dont le siége fut entrepris.

Cependant l'armée des Ottomans était aussi malheureuse que leur flotte. Le général Romanzoff avait pris ses quartiers d'hiver en Moldavie : Khalil-Pacha, qui venait d'être nommé grand vézir et sèrasker, se tenait sur la rive droite du Danube, tandis que Romanzoff occupait l'autre bord, et que le comte Panin arrivait avec soixante mille Russes et Kalmouks pour assiéger Bender. Un fort détachement de cette armée fut chargé de s'opposer aux invasions des Tatares de Crimée ; mais ceux-ci, au nombre de cinquante mille, repoussèrent les Russes, traversèrent le Dniester, firent leur jonction avec Khalil-Pacha, qui accourait au secours de Bender, et protégèrent son passage sur le Danube. Dès que Romanzoff sut que l'avant-garde musulmane avait traversé le fleuve, il la surprit au point du jour, la chassa, et

(*) La *Kapoudana* est le vaisseau amiral des Ottomans ; la *Patrona* et la *Reala* viennent ensuite : ces trois navires tirent leur nom des officiers supérieurs qui les commandent, et dont le premier correspond pour le rang à un amiral, le second à un vice-amiral, et le troisième à un contre-amiral. Depuis 1764, on donne au vaisseau monté par le kapoudan-pacha ou grand amiral, le nom de *vaisseau du pacha*. Ces quatre navires portent la dénomination de *sandjak-guèmilèri* (à pavillon), et les autres vaisseaux de ligne celle de *alai-guèmilèri*. On appelle *caravèla* les frégates, et *fircata* les brigantins. Outre ces diverses espèces de bâtiments, la marine ottomane entretenait anciennement une quarantaine de galères à seize bancs de rameurs, commandées par des pachas à deux queues : mais l'usage de ces sortes de navires a été abandonné depuis Sultan-Moustapha III et Sultan Abdul-Hamid Ier, et l'on n'a conservé que la galère du kapoudan-pacha, appelée *Bachtarda*, qui est richement décorée, et dont on se sert dans certaines cérémonies publiques.

(*) Ce détroit est surnommé par les Ottomans *Kilidi-Bèhar*, c'est-à-dire *Cadenas de la mer*.

lui enleva une portion de son artillerie; mais pendant qu'il remportait ce léger avantage, cinquante mille Tatares manœuvraient sur les derrières de son armée, et cent trente mille Ottomans avaient passé le Danube. Le général russe, sur le point d'être enveloppé, risqua la bataille; après un engagement de huit heures, il parvint, par la supériorité de sa tactique, à tourner le camp ennemi, et à remporter, près de Cahoul, une éclatante victoire: cinquante mille musulmans périrent dans cette journée. Les débris de l'armée repassèrent en désordre le Danube, et gagnèrent Constantinople au moment où la nouvelle de la catastrophe de Tchechmè et de l'apparition d'Elphinston aux Dardanelles semait la terreur dans la capitale. Dans ces circonstances critiques, le Sultan convoqua un divan; il y rendit compte de sa position et des offres amicales que lui faisaient, en qualité de médiatrices, les cours de Vienne et de Berlin: le conseil tout entier opina pour la paix; mais, pour rendre les négociations plus fructueuses, Sultan-Moustapha continua les préparatifs de guerre. L'armée du Danube fut renforcée, et confiée à Silahdar-Muhammed-Pacha, nouveau grand vézir: on fit des levées en Bosnie et en Albanie; et une quantité considérable de munitions de guerre fut embarquée pour Varna, sous la direction du baron de Tott, chargé de la formation des artilleurs, des bombardiers et des pontonniers. Malheureusement l'indiscipline des soldats ottomans neutralisait les efforts de ce chef et les bonnes intentions du Sultan.

Après la défaite de l'armée ottomane à Cahoul, les Tatares, abandonnés par Khalil-Pacha, s'étaient jetés partie dans la Bessarabie, et partie dans la place forte d'Isma'ïl qu'ils se préparaient à défendre, tandis que le comte Panin assiégeait Bender, et l'enlevait d'assaut, malgré la résistance d'un corps d'Arabes, qui formait la principale force de la garnison. Peu de jours après, Akerman ouvrit ses portes aux Russes. Les musulmans, découragés et épouvantés par les succès des Moscovites, évacuèrent les forteresses de la rive gauche du Danube; et ces derniers entrèrent, sans coup férir, dans la ville d'Isma'ïl, qui leur avait résisté jusqu'alors.

Cependant Catherine poursuivait avec ardeur l'œuvre de la destruction de l'empire ottoman; tous les malheurs frappaient à la fois Sultan-Moustapha: la Géorgie s'insurgeait; Azof se rendait pour la troisième fois aux Russes; une flottille moscovite s'apprêtait à dévaster les côtes de la mer Noire, et à s'emparer des approvisionnements dirigés sur Constantinople par le Pont-Euxin, tandis que l'escadre d'Orloff devait arrêter les bâtiments de transport dans les mers de la Grèce; en Palestine, l'autorité du Grand Seigneur était méconnue; Ali-Beï, chef des Mamlouks, aspirait à la souveraineté de l'Égypte; enfin, Sultan-Moustapha ne voyait autour de lui que revers ou révoltes; et il fallait une âme d'une trempe peu commune pour envisager sans désespoir un pareil tableau.

Depuis trois mois, les Russes, fiers de leur supériorité, bloquaient Lemnos, et attendaient patiemment que la famine leur livrât la forteresse, qui manquait de vivres. L'intrépide Haçan-Beï, *ce crocodile de la mer des batailles*, comme l'appelle un écrivain oriental, résolut de profiter de la négligence que l'ennemi apportait à ce siége: dans une nuit obscure, il part des Dardanelles avec quinze cents hommes, débarque sur la plage de Lemnos, et, afin que ses soldats ne cherchent plus leur salut que dans la victoire, il repousse au large les bateaux qui les ont apportés. Il surprend les assiégeants, qui, saisis d'effroi, ne songent qu'à fuir, gagnent leurs vaisseaux et appareillent en toute hâte. Après ce hardi coup de main, Haçan-Beï ravitaille la place et revient en triomphe aux Dardanelles. La dignité de kapoudan-pacha fut le prix de cette belle action, et imposa silence à ses envieux, qui lui reprochaient d'avoir fui à la malheureuse affaire de Tchechmè.

Les Russes ne furent pas si heureux pendant la campagne de 1771 qu'ils l'avaient été dans la précédente : ils échouèrent dans leurs tentatives sur Trébisonde et la Géorgie : d'un autre côté, la flottille armée dans le port d'Azof ne put sortir des Palus-Méotides, faute de pilote, et les chefs de l'expédition retournèrent à Saint-Pétersbourg. En revanche, le prince Dolgorouki s'empara, en trois semaines, de presque toute la Crimée, conquête qui valut à ce général le surnom de *Krimski*. Sur les bords du Danube, les succès et les revers étaient balancés entre le sèrasker et le général Romanzoff, qui occupèrent tour à tour la rive droite et la rive gauche du fleuve. Enfin le besoin de la paix se faisait également sentir aux deux parties belligérantes : les triomphes des Russes avaient été chèrement achetés; la peste désolait leurs armées, et avait pénétré jusqu'à Moscou même. L'Autriche et la Prusse poussaient à un accommodement, dans leur intérêt commun; car, suivant un accord avec la Russie, ces trois puissances devaient se partager une portion de la Pologne. Un armistice fut conclu devant Giurgewo, et un congrès s'ouvrit à Focziani en Moldavie. De longues discussions s'établirent : mais les demandes de la Russie parurent trop exagérées à la Porte; et, après une dernière entrevue qui eut lieu à Bucharest entre le grand vézir Muhsin-Oglou et le général Romanzoff, les conférences furent rompues, et les hostilités recommencèrent.

Dans la campagne de 1773, les armes ottomanes reprirent l'avantage, quoique sans résultat décisif. Quatorze mille Russes essayèrent de passer le fleuve, et furent repoussés par les musulmans qui firent six cents prisonniers : le prince Repnin se trouva de ce nombre, et fut envoyé à Constantinople, où on l'enferma aux Sept-Tours. Deux tentatives de Romanzoff, le siége de Silistrie et celui de Varna, n'eurent pas plus de succès. Ce général rentra en Valachie, et les Ottomans prirent à leur tour l'offensive. Le kapoudan-pacha Haçan, le vainqueur de Lemnos, qui n'avait plus de flotte à commander, et dont la bouillante valeur ne pouvait souffrir l'inaction, se mit à la tête d'un corps de sipahis, chassa les Russes au delà du Danube, s'empara de leur artillerie et de leurs munitions, et termina la campagne par ce brillant fait d'armes.

C'est au milieu de ces triomphes, qui consolèrent les derniers instants de Sultan-Moustapha, que ce prince mourut le 20 zilka'dè 1187 (21 janvier 1774) (*). Avant d'expirer, il exposa à son frère Sultan-Abdul-Hamid la situation critique de l'État, et l'éclaira de l'expérience qu'il avait acquise pendant un règne de dix-sept années. Sultan-Moustapha III fut justement regretté de ses sujets, qui reconnaissaient la sollicitude dont il était animé pour leur bonheur et pour la gloire de l'empire : arrivé au trône à un âge mûr, il avait pu tirer un enseignement utile de la déposition de son père Sultan-Ahmed III : exposé depuis, par la jalousie de son cousin Sultan-Osman, à une mort presque certaine, il n'échappa au poison que par sa prudence et l'étude qu'il avait faite de la médecine; mais sa figure, d'une pâleur effrayante, semblait garder la trace des criminelles tentatives auxquelles il avait été en butte. Cette position précaire avait donné à son caractère une teinte de mélancolie qu'il conserva toujours : il était porté à la réflexion, aimait le travail, et avait acquis quelques connaissances. Il estimait les savants, et ne cherchait qu'à s'instruire : il fit traduire *le Prince* de Machiavel, l'*Anti-Machiavel* du roi de Prusse, et les *Aphorismes* de Boërhaave. Il fonda à Constantinople une académie qui porte son nom; il fit réparer le

(*) Vassif-Efendi, historien ottoman contemporain de Sultan-Moustapha III, fixe la mort de ce prince au 8 zilka'dè (9 janvier). On peut concilier ces deux dates, car le 21 janvier 1774, *nouveau style*, répond au 9 janvier du calendrier grec non-réformé, qui est suivi par les Turcs aussi bien que par les Arméniens et les autres chrétiens sujets de la Porte.

kitab-khané attenant à la mosquée de Sultan-Muhammed II, et élever celle de *Nouri-Moustapha*, que le peuple désigne sous le nom de *Lalèli-Djamiçi* (mosquée des tulipes). Observateur rigide de la loi religieuse, sage réformateur, esprit juste, il remit en vigueur les lois somptuaires, et s'efforça de rappeler les musulmans aux vertus austères de leurs ancêtres. Dans son zèle infatigable, il voulait tout connaître par lui-même, et travaillait sans cesse pour suppléer à l'incapacité ou à la paresse de ses ministres. Il répondait à ceux qui lui représentaient que ce genre de vie nuirait à sa santé : « Il faut bien que « je fasse la besogne, puisqu'aucun de « vous ne sait la faire. » Avec un pareil dévouement à ses devoirs, il est probable que ce prince eût porté l'empire ottoman à un très-haut degré de prospérité, s'il avait été secondé par ses grands vézirs, et surtout si les circonstances ne lui avaient été presque toujours contraires. Mais, du moins, les malheurs qu'il éprouva firent briller en lui la plus difficile de toutes les vertus, une constance inébranlable dans les revers de la fortune. Malgré la supériorité de son esprit, il paya le tribut aux préjugés de son époque, en montrant un grand penchant pour les sciences occultes : il envoya un exprès au souverain de Fez pour lui demander un habile astrologue ; et, pendant la guerre contre les Russes, il régla souvent ses opérations sur la prétendue influence des astres. Nous devons ajouter, à sa louange, qu'à la fin de son règne, il eut la force morale de reconnaître l'absurdité d'un art dans lequel il avait eu jusqu'alors la plus aveugle confiance.

CHAPITRE XXVIII.

SULTAN-ABDUL-HAMID-KHAN, FRÈRE DE SULTAN-MOUSTAPHA-KHAN III, ET FILS DE SULTAN-AHMED III.

Sultan-Moustapha III avait laissé, en mourant, à son frère Sultan-Abdul-Hamid le soin de terminer la malheureuse guerre contre les Russes : mais le nouveau souverain, par son caractère doux, bienfaisant, ami du repos, et même faible et timide, était au-dessous de la tâche pénible que lui imposait la gravité des circonstances. Le trône d'Osman chancelait, ébranlé à la fois par la guerre étrangère et les divisions intestines : les Russes avaient envahi la Crimée et toutes les provinces septentrionales des bords du Danube ; Catherine avait gagné à sa cause Héraclius, prince de Géorgie et vassal de la Porte ; en Albanie, Mahmoud, gouverneur de Scutari, était en pleine révolte ; Ali, pacha de Yanina, jetait les fondements de cette puissance indépendante et despotique qu'il conserva pendant près d'un demi-siècle ; sur la frontière orientale de l'empire, Ahmed, pacha de Bagdad, ne reconnaissait que de nom la suzeraineté du Sultan ; la Palestine obéissait au vieux cheïkh arabe Daher, qui, soutenu par les tribus nomades du désert, avait pris le titre de cheïkh d'Acre et de Galilée ; enfin, en Égypte, Muhammed-Beï, fils adoptif d'Ali-Beï, chef des Mamlouks, avait chassé ce dernier, et, tout en se disant l'esclave du Sultan, ne conservait que l'apparence de la fidélité. C'est au milieu de tant d'éléments de désordre qu'eut lieu l'avénement d'un prince pacifique, qui, âgé de près de cinquante ans, ne s'était occupé jusqu'alors, dans sa retraite d'*Eski-Sèraï* (le vieux sérail), qu'à transcrire le Coran et à fabriquer des arcs et des flèches.

Le premier usage que fit de son pouvoir Sultan-Abdul-Hamid, fut de donner une entière liberté à son neveu Sèlim, et de déclarer qu'il voulait lui servir de père : cette conduite généreuse, si contraire à celle de ses prédécesseurs, lui attira la vénération des musulmans, qui, suivant l'usage consacré parmi eux, attentifs à la première action de leur nouveau souverain, conçurent les plus belles espérances d'un règne qui débutait par une action vertueuse. Depuis Baïezid II, aucun des sultans n'avait pu se dispenser de distribuer aux janissaires le *djulous-aktchèçi* ou *denier d'avéne-*

ment; et, jusqu'à Sultan-Abdul-Hamid, la seule intention, manifestée par les souverains nouvellement couronnés, de retrancher cette gratification d'usage, avait toujours occasionné des émeutes parmi cette milice indisciplinée; mais la pénurie du trésor épuisé par une guerre malheureuse permit à Sultan-Abdul-Hamid de se refuser à cette largesse, qui eût été très-onéreuse à l'État dans des circonstances si difficiles. Il s'occupa ensuite, malgré son peu de goût pour la guerre, des préparatifs nécessaires pour la prochaine campagne. Une armée de quatre cent mille hommes se rassembla sur la rive droite du Danube, et le Sultan assista en personne aux manœuvres des artilleurs et des soldats exercés à l'européenne par les soins du baron de Tott.

Cependant l'armée de Romanzoff, affaiblie par ses revers et même par ses succès, n'était pas en état d'agir avant d'avoir reçu des renforts; mais, en ce moment, une révolte dangereuse éclatait dans l'intérieur de l'empire russe: le rebelle Pugatschef, qui se faisait passer pour le czar Pierre III, échappé miraculeusement, disait-il, au fer des assassins, marchait sur Moscou, soutenu par une multitude crédule: dans ce péril imminent, Catherine sut arrêter les progrès de l'insurrection, et, en même temps, envoyer des secours à Romanzoff, qui se hâta de reprendre l'offensive. Secondé par les généraux Souwaroff et Kramenski, il effectua le passage du Danube, malgré les efforts des Ottomans; bientôt, par une savante manœuvre, Romanzoff tourna la position du grand vézir et le sépara de la place de Warna, où se trouvaient les magasins. Effrayés de cette situation critique, les musulmans se révoltent contre leurs chefs, et se débandent: douze mille hommes restent seuls auprès du sèrasker Muhsin-Zadè. Dans cette position pénible, il écrivit au Sultan pour se justifier d'un événement aussi imprévu; et ce prince, résigné, en bon musulman, à la volonté d'Allah, répondit, en s'appuyant sur un fetwa du mufti, que le grand vézir ne pouvait vaincre sans soldats; et que, puisque son armée l'avait abandonné, le Prophète ordonnait qu'il fît la paix. D'après cette autorisation, le sèrasker signa, le 24 djèmazi-ul-oula 1188 (21 juillet 1774), à Kutchuk-Kaïnardji, en Bulgarie, un traité par lequel la Porte reconnaissait l'indépendance des Tatares de la Crimée, du Budjak et du Kouban, accordait aux Russes la libre navigation dans toutes les mers de l'empire ottoman, leur cédait les places d'Azof, de Kilbouroun et quelques autres forteresses, et enfin acceptait le partage de la Pologne. Catherine, en compensation, restituait aux Ottomans la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie, et les îles que la Russie occupait dans l'Archipel.

Cette paix, tout humiliante qu'elle était pour la Porte, fut accueillie par la nation avec de grands transports de joie, tant on éprouvait le besoin du repos. Le grand vézir Muhsin-Zadè-Muhammed-Pacha, à qui l'indiscipline de ses troupes avait causé un si vif chagrin qu'il en était dangereusement malade, se mit néanmoins en route pour rapporter à Constantinople le sandjak-chèrif; mais, avant qu'il fût arrivé à Karin-Abad (*Carnabat*), ville située au milieu du défilé du Balkan, *l'oiseau de son âme s'échappa de sa cage et prit son vol vers les cieux.* Izzet-Muhammed-Pacha, kaïm-mèkam de Constantinople, lui succéda, et remit le drapeau sacré entre les mains du Sultan: Sa Hautesse, ajoute l'historien ottoman à qui nous empruntons ces détails, retourna ensuite au palais impérial, *qui est la nacre où se renferme la perle précieuse de son auguste personne, et le centre glorieux d'où le soleil de sa puissance répand ses rayons sur l'univers* (*)

(*) Les écrivains musulmans se servent toujours de termes figurés pour retracer les actions ou la mort des personnages dont ils racontent l'histoire. Le besoin de varier ces expressions métaphoriques les jette dans

La paix de Kutchuk-Kaïnardji, en assurant l'indépendance de la Crimée et en accordant aux vaisseaux russes la libre navigation dans les mers de l'empire ottoman, enlevait au Sultan l'appui de son ancien et utile allié le khan des Tatares, et ouvrait la route de Constantinople aux flottes moscovites; aussi la Porte ne cherchait-elle qu'un prétexte pour rompre ce traité. En attendant que cette occasion se présentât, le Grand Seigneur voulut se venger des rebelles qui, pendant la guerre, avaient tenté de se soustraire à la domination ottomane. Le hospodar de Moldavie, Grégoire Ghika, paya de sa tête sa révolte; et le cheikh Daher, assiégé par mer et par terre dans la ville d'Acre, fut tué d'un coup de fusil en cherchant à se sauver dans les montagnes de Safad. Quelques autres exécutions eurent encore lieu; mais ces châtiments partiels ne suffisaient pas à la colère du divan, qui proposa d'exterminer en masse les Grecs de la Morée : cette cruelle mesure fut un peu adoucie sur les représentations du kapoudan-pacha, et l'on se contenta du supplice des principaux moteurs des troubles. Haçan-Pacha, auteur de cette proposition moins barbare, fut chargé de l'exécuter, et y mit une rigueur qui démentit la modération de son langage dans le conseil : des milliers de têtes tombèrent sous le fer du bourreau, et, amoncelées en sanglantes pyramides, portèrent la terreur parmi les malheureux Grecs. Mais ces terribles exemples, en épouvantant les populations, leur inspiraient encore un plus vif désir d'échapper à leurs tyrans. L'impératrice Catherine, dont tous les efforts tendaient à abaisser l'empire ottoman, avait accordé de grands priviléges aux Moldaves et aux Valaques : les Grecs de la Bulgarie, séduits par les avantages qu'elle leur offrait aussi, passèrent le Danube et se rangèrent sous la puissante protection de la czarine : non contente d'avoir enlevé la Crimée aux Ottomans en la faisant déclarer indépendante, elle voulut encore s'approprier une province qui lui convenait si bien. Une intrigue ourdie avec habileté mit la dissension entre les membres de la famille du khan de Crimée; bientôt une sédition, fomentée par les agents secrets de la Russie, arracha le pouvoir à Dewlet-Gheraï, qui, dévoué au Sultan, se réfugia à Constantinople. Chahin-Gheraï, protégé par Catherine, fut nommé khan, et se mit sous la protection ou plutôt sous la dépendance de l'impératrice. La Porte voulut alors reprendre les armes; mais elle fut détournée de ce projet par l'influence du prince Repnin et du comte de Saint-Priest, ambassadeur de France. Déjà ce dernier avait fait confirmer le traité de Kutchuk-Kaïnardji par la convention d'*Aïnaly-Cavak* (kiosque des miroirs), conclue en 1779. Cependant Catherine n'abandonnait pas ses desseins ambitieux : de nouveaux troubles, excités par cette princesse, obligèrent Chahin-Gheraï à se réfugier à Taganrok, et fournirent à la Russie l'occasion d'envoyer en Crimée une armée de soixante-dix mille hommes commandée par le prince Potemkin : cette invasion fut colorée du prétexte de secourir le khan contre ses sujets; mais la Porte, devinant aisément le motif qui guidait l'impératrice, prit la précaution de faire occuper par un pacha la ville de Taman, sur le détroit de Yèni-Kal'a. Les troupes russes s'avançant alors pour repousser les Osmanlis, traversèrent les États de Chahin-Gheraï, qui, dégoûté d'un pouvoir illusoire, se vit bientôt réduit à céder tous ses droits à l'impératrice, moyennant une pension de huit cent mille roubles : en avril 1783, la Russie entra en possession de la Crimée et du Kouban.

Au commencement de l'année suivante, la Porte fut obligée, malgré sa

un luxe de tropes bizarres qui impriment à leur style ce caractère pompeux et emphatique, si étrange à nos yeux, mais qui plait tant aux Orientaux. Nous avons reproduit, de loin en loin, dans notre récit, quelques-uns de ces traits, afin de donner à nos lecteurs une légère idée de la phraséologie des auteurs nationaux.

répugnance, de ratifier ce marché; mais elle s'en vengea sur le malheureux Chahin-Gheraï : ce prince, peu de temps après la cession de son royaume à Catherine, mécontent de sa position, obtint un asile à Constantinople; mais à peine eut-il le pied sur le territoire ottoman, qu'il fut mis à mort par ordre du Sultan.

Cependant toutes les humiliations qu'avait à subir la Porte, excitaient un vif mécontentement dans la nation, qui s'indignait de la patience de son maître à souffrir tant d'outrages : la guerre était demandée à grands cris; et les moyens de la soutenir avec honneur ne manquaient pas : une nombreuse armée de terre, une escadre très-forte, une école d'artillerie, des fonderies établies par le baron de Tott, la tactique européenne enseignée aux soldats ottomans par des officiers français que Sultan-Abdul-Hamid avait engagés à venir à Constantinople, telles étaient les ressources que possédait la Porte pour s'opposer aux vues ambitieuses de l'impératrice de Russie.

Vers la fin de 1786, cette princesse alla parcourir la Crimée, et visita ensuite Kherson, nouvelle ville qui venait de s'élever, par son ordre, sur les bords du Dnieper, et qui assurait à la Russie l'empire de la mer Noire. Joseph II et Catherine y eurent une entrevue, et conclurent une alliance offensive et défensive contre la Porte. Quoique ce pacte eût été arrêté en secret, il ne fut pas difficile au cabinet ottoman de deviner les projets de conquête des deux souverains; et cette circonstance décida le Grand Seigneur à satisfaire aux vœux de ses sujets, en prenant l'initiative. Suivant l'usage établi à cette époque à la cour ottomane, la déclaration de guerre à la Russie fut précédée de l'emprisonnement aux Sept Tours de l'ambassadeur de cette puissance. Le Sultan, en se décidant à recommencer les hostilités, comptait sur l'appui de la Suède et de la Pologne; l'ambassadeur d'Angleterre lui avait fait espérer qu'elles armeraient en faveur de la Porte, et qu'en outre, le roi de Prusse se chargerait de s'opposer à l'empereur Joseph. En conséquence, se croyant sûr d'être soutenu, le Sultan commença par diriger le pacha d'Oczakow, avec des forces considérables, contre Kherson et Kilbouroun, tandis qu'une seconde armée s'avançait sur les bords du Danube. De son côté, le kapoudan-pacha, après avoir apaisé une révolte en Égypte, alla bloquer, avec une flotte de vingt-quatre voiles, l'embouchure du Dniéper, afin de seconder l'attaque de Kherson et de Kilbouroun. Cette dernière place, défendue par le célèbre général Souwaroff, résista à tous les efforts des Ottomans : trois fois ceux-ci s'emparèrent des retranchements, et trois fois les Russes parvinrent à les en chasser.

Cependant l'empereur d'Allemagne dirigeait ses forces sur Belgrade, dont il espérait s'emparer par surprise. Le pacha qui commandait la place dit avec mépris, en apercevant les Allemands : « *Ce sont des chiens qui aboient.* » Néanmoins il prit l'alarme lorsqu'il se vit attaqué subitement, et il en écrivit au divan, qui se plaignit à l'internonce impérial, et lui accorda néanmoins la permission de quitter l'empire ottoman. La tentative des Autrichiens n'ayant pas réussi, le grand vézir fondit sur eux avant qu'ils eussent pu opérer leur jonction avec l'armée de Romanzoff, les fit reculer jusqu'à Loughosch, s'empara de plusieurs places de la Hongrie, brûla et saccagea le banat de Témeswar, et fut sur le point de faire prisonnier Joseph II lui-même.

Ces triomphes des Ottomans étaient contre-balancés par la perte de quelques places en Moldavie, dont le hospodar avait été audacieusement enlevé au sein de sa capitale. Le prince de Saxe-Cobourg et le général Romanzoff attaquèrent de concert Choczim, qui leur ouvrit ses portes après une faible résistance. Enfin le prince Potemkin mit, en décembre 1788, le siége devant Oczakow, avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Le kapoudan-pacha, dont l'escadre, renforcée de deux vaisseaux de haut bord, de

six frégates et de plusieurs bâtiments inférieurs, s'élevait alors à plus de soixante voiles, se prépara à soutenir par mer Oczakow, qui n'était défendue que par de vieilles fortifications. Tandis que la garnison inquiétait, par de vigoureuses sorties, l'armée de Potemkin, Haçan-Pacha cherchait à engager le combat avec l'escadre russe, inférieure en nombre à la flotte ottomane, mais composée de petits bâtiments légers qui manœuvraient plus facilement. L'amiral russe, en feignant d'éviter le kapoudan-pacha, dépassa l'embouchure du Dniéper, et attira entre ses deux rives les navires ennemis : là, gêné autant par le défaut de largeur que par le peu de profondeur du fleuve, Haçan-Pacha, non-seulement ne put déployer toutes ses forces, mais encore vit trois de ses vaisseaux de ligne échouer sur le sable, d'où il ne parvint à les dégager qu'avec une grande perte d'hommes et de fortes avaries. L'amiral russe, profitant du désordre que cet accident occasionna parmi la flotte ottomane, l'attaqua vigoureusement, prit, coula à fond ou brûla quinze bâtiments, et lui tua onze mille marins. Pendant ce combat, le général Souwaroff, posté sur le rivage devant Kilbouroun, où il avait établi une batterie formidable, foudroyait les vaisseaux ottomans, et achevait leur défaite. Cette victoire navale décida de la perte d'Oczakow : l'armée de terre donna l'assaut, et s'empara de la ville. Les vainqueurs souillèrent leur triomphe par des cruautés inouïes, et vingt-cinq mille victimes tombèrent sous leurs coups.

Les revers multipliés que les armes ottomanes venaient d'éprouver avaient abreuvé de dégoûts les derniers jours de Sultan-Abdul-Hamid, qui succomba à ses chagrins le 7 avril 1789. Il était âgé de soixante-quatre ans et en avait régné quinze. Ce prince pacifique, éclairé et ami de la civilisation, releva l'établissement de l'imprimerie, presque abandonné depuis la mort du renégat Basmadji-Ibrahim. Sa conduite généreuse envers son neveu Sèlim lui concilia l'amour du peuple, et sa bonté naturelle le fit adorer de tous ceux qui l'approchaient. Son indulgence et sa douceur étaient si bien connues dans le sérail, que les jeunes filles du harem ne craignirent pas de le jouer lui-même, pendant les fêtes qu'occasionna, en 1780, la naissance de la princesse Rèbia-Sultane. Par un motif louable, ce prince, voulant mettre des bornes au luxe des vêtements, avait défendu que les femmes portassent des manteaux à longs collets. Dans une de ces tournées incognito dont il avait contracté l'habitude pour surveiller par lui-même l'exécution de ses ordres, il aperçut des dames qui, bravant ses règlements somptuaires, se promenaient en étalant avec complaisance les collets démesurés de leurs manteaux. Cette vue excita sa colère à un tel point, qu'il courut sur les coupables élégantes, et voulut raccourcir de ses propres mains le vêtement en contravention. Cet événement fit sensation dans Constantinople; et il n'était pas encore oublié, lorsqu'il fut parodié par les filles du sérail : l'une d'elles, vêtue comme le Sultan, s'élança, armée d'un poignard, sur un groupe de ses compagnes, dont elle avait l'air de vouloir couper les collets, et qui se sauvaient de tous côtés en poussant de grands cris. Sultan-Abdul-Hamid était placé, avec les Sultanes, dans une tribune grillée; et cette scène improvisée, critique indirecte, mais hardie, des vues un peu étroites de ce prince, loin de le fâcher, l'égaya beaucoup.

Sous le règne de Sultan-Abdul-Hamid, la Russie parvint à s'ouvrir le chemin du Bosphore; elle dut ce triomphe, non-seulement à l'adresse et aux intrigues de Catherine II, mais encore aux grands progrès que fit la nation moscovite dans l'art militaire, tandis que les Ottomans restaient stationnaires au milieu du mouvement général; car, malgré les intentions de Sultan-Abdul-Hamid, et l'aide que lui prêtèrent les officiers français appelés à Constantinople, les soldats musulmans ne purent se former à la tactique et à la discipline européennes. La répugnance des janissaires pour ces inno-

vations était si forte, qu'elle occasionna, dans la dernière guerre, une émeute qui faillit coûter la vie au grand-vézir Youçouf-Pacha. Ce ministre ayant voulu ranger l'infanterie ottomane sur trois lignes et la faire manœuvrer comme nos troupes, l'indocile milice s'y prêta d'assez mauvaise grâce pendant quelques heures, dans l'espoir d'une gratification; mais ces évolutions n'ayant été suivies d'aucune distribution d'argent, un soulèvement eut lieu, et l'imprudent Youçouf-Pacha fut obligé de se dérober à la fureur des soldats, qui ne se calmèrent que lorsque le reïs-efendi leur eut fait compter douze cent mille livres. La frayeur du vézir fut si grande en cette occasion, qu'il se crut obligé de sacrifier *huit* agneaux au prophète, pour le remercier de l'avoir tiré de ce mauvais pas.

C'est à cette obstination du peuple de Mahomet à ne jamais sortir des habitudes et de la routine léguées par ses ancêtres, qu'il faut attribuer les grands et nombreux désastres qui l'ont accablé sous les derniers Sultans, et lui ont fait perdre cette supériorité que lui avaient acquise, sur les nations chrétiennes, son fanatisme religieux et guerrier et le brillant courage de ses premiers maîtres.

CHAPITRE XXIX

SULTAN-SELIM-KHAN III, FILS DE SULTAN-MOUSTAPHA-KHAN III.

Les Ottomans, humiliés par les revers qui, sous des souverains d'un âge avancé et privés d'énergie, avaient signalé les règnes précédents, virent avec joie un jeune prince monter sur le trône d'Osman. Sultan-Sèlim III n'avait que vingt-sept ans environ lorsqu'il succéda à son oncle Sultan-Abdul-Hamid : sa physionomie était agréable et expressive, son esprit actif, son caractère affable; et le peuple, séduit autant par le charme de son extérieur que par ses heureuses qualités, se livra à l'espérance de voir l'empire recouvrer son ancienne splendeur et reprendre sa prépondérance guerrière.

Sultan-Sèlim, dès son avénement, porta toute son attention sur l'amélioration de l'armée et de la marine : des ordres furent donnés pour la nouvelle campagne, et les troupes se rassemblèrent à Sophia, d'où devait avoir lieu le départ du grand vézir. La plus vive ardeur se manifestait parmi les musulmans; une circonstance favorable à leur cause vint encore les encourager : Gustave III, roi de Suède, déclara la guerre à la Russie; la Prusse, qui avait promis d'en faire autant, ne tint pas cet engagement; et cette défection sauva Catherine, qui n'aurait pu suffire à toutes ces attaques. Les escadres russe et suédoise se rencontrèrent près de Hogland, dans la Baltique; et il s'ensuivit une action dans laquelle les Moscovites et les Suédois s'attribuèrent l'avantage. Les vaisseaux de Gustave quittèrent alors ces parages et retournèrent à Stockholm, où une révolte rappelait le roi. Dès lors, les Russes, délivrés de toute inquiétude de ce côté, se disposèrent à repousser les troupes du Sultan, sous les ordres du pacha de Widdin, qui venait d'être nommé grand vézir. Le kapoudan-pacha Haçan, depuis la destruction de sa flotte, commandait l'avant-garde ottomane : il fut battu, le 21 juillet 1789, à Fokschany (*), par les forces combinées de Souwaroff et du prince de Saxe-Cobourg. Cette victoire fut le prélude de celle que ces deux généraux remportèrent, deux mois plus tard, sur le gros de l'armée ottomane, qui éprouva une défaite complète à Martinestje sur le Rimnik. Les vaincus perdirent vingt mille hommes, toute leur artillerie, leurs munitions et cent drapeaux. Après cette défaite, obligé de remettre le sceau à Haçan-Pacha, le grand vézir se retira en Roumilie.

Encouragés par leurs succès, les Russes et les Autrichiens marchent de

(*) Petite ville sur la frontière de la Moldavie et de la Valachie, et faisant partie de ces deux principautés, par portions inégales, dont la plus considérable appartient à la Valachie.

concert à de nouveaux triomphes : ils s'emparent de Belgrade, de Bender, et sont bientôt maîtres de la Valachie, de la Servie, de toutes les villes qui protégeaient les rives du Danube, et menacent l'importante place forte d'Ismaïl, dernier boulevard de la Turquie. Tout à coup un événement inattendu délivra la Porte d'un des puissants ennemis ligués contre elle. Le 20 février 1790, Joseph II mourut : son frère Léopold, grand-duc de Toscane, lui succéda. Prenant en considération les menaces de la Suède et de la Prusse, et, peut-être aussi, prévoyant qu'il aurait besoin de toutes ses forces contre l'orage effrayant de la révolution française, il sépara ses intérêts de ceux de la czarine, et, le 4 août 1791, signa avec la Porte, étonnée elle-même de cette heureuse conclusion, le traité de Szistow, par lequel l'Autriche rendait toutes ses conquêtes, et conservait seulement Choczim jusqu'à ce que la paix fut rétablie entre le Grand Seigneur et la Russie. Cette dernière puissance n'avait pas voulu consentir à un accommodement avec le Sultan, et poursuivait le cours de ses conquêtes. Le terrible Souwaroff cernait Ismaïl. Cette ville, protégée par une garnison de quarante mille hommes et pourvue de tous les moyens de résistance, était disposée à une défense vigoureuse : aux fortifications qui l'entouraient, on avait joint un double rang de palissades; les fossés larges et profonds étaient remplis par les eaux du Danube. Pleins de confiance dans leur courage et la solidité de leurs remparts, les musulmans disaient avec orgueil : « On « verra le Danube s'arrêter dans son « cours ou le ciel s'abaisser sur la « terre, avant que les ghiaours mos- « covites entrent dans Ismaïl. » Malgré tous ces obstacles, Souwaroff n'hésite pas à donner l'assaut : les Russes s'élancent avec ardeur, mais, foudroyés par l'artillerie ennemie, ils reculent en désordre. Leur général les ramène à la charge; bientôt ils envahissent les remparts, et pénètrent dans la ville. Les Ottomans, poursuivis de rue en rue, se défendent pendant douze heures avec le courage du désespoir. Ils cèdent enfin, et le drapeau russe flotte sur les murs d'Ismaïl. C'est le 22 décembre 1790 qu'eut lieu cette importante conquête. Les vainqueurs souillèrent leur triomphe par l'impitoyable massacre des vaincus; il dura trois jours entiers. Un soldat de la garnison, échappé à cette horrible boucherie, alla porter à Constantinople la nouvelle de ce grand désastre. Les Russes trouvèrent dans la place deux cent trente canons, une immense quantité de munitions de guerre, et des richesses incalculables; car les Ottomans avaient rassemblé à Ismaïl tout le butin qu'ils avaient enlevé à Bender, à Ackerman et à Kilia-Nova, lors de la conquête de ces villes.

Quand le peuple de Constantinople apprit cette sanglante catastrophe, sa fureur ne connut plus de bornes. Déjà, dès les premiers revers de la campagne, il avait manifesté son mécontentement par des incendies et des rassemblements séditieux : il lui fallait une victime; il demanda à grands cris la tête du vézir Haçan-Pacha. Sultan-Sèlim n'osa refuser cette satisfaction aux mutins : l'ancien ministre Youçouf-Pacha reprit les sceaux et le commandement des troupes.

Haçan-Pacha, l'un des hommes les plus remarquables de son époque, était né en Perse : dans son enfance il fut enlevé par les Ottomans, et vendu à un habitant de Rodosto, ville sur la Propontide. Trop fier pour supporter l'esclavage, Haçan, dès qu'il eut atteint l'adolescence, s'échappa de chez son maître, et se rendit, par un bateau grec, à Smyrne, où il trouva à s'enrôler au service de la régence d'Alger. Admis bientôt dans la garde du deï, où son courage le fit remarquer, il en sortit pour aller commander une province. Les richesses qu'il amassa le rendirent suspect aux chefs de l'Odjak, et Haçan fut obligé de s'enfuir en Espagne, d'où il passa à Naples. A la recommandation du comte de Ludolf, ambassadeur du roi des Deux-Siciles auprès de la Porte, le grand vézir Raghyb-Pacha appela Haçan à Constanti-

nople, et lui confia le commandement d'un vaisseau. Dès ce jour, il donna tant de preuves d'habileté et de courage, qu'il parvint, de grade en grade, à celui de kapoudan-pacha, et enfin au premier poste de l'empire, où ce vieux soldat, dont la vie n'avait été qu'une suite d'actions glorieuses, expia, par le supplice du cordon, des revers que les musulmans ne devaient qu'à leur indiscipline. On dit qu'Haçan avait toujours auprès de lui un lion apprivoisé; cet animal féroce, mais généreux et fidèle, et dont le seul aspect glaçait d'effroi tous ceux qui abordaient le terrible guerrier, était le vivant emblème de son maître.

Cependant l'armée moscovite, poursuivant sa marche victorieuse, avait passé le Danube, et battu, en juillet 1791, les Osmanlis à Matchin. Le sèrasker, incapable de résister aux efforts des habiles généraux de Catherine, cherchait vainement à s'opposer aux armes russes qui menaçaient d'envahir tout l'empire ottoman, lorsque, heureusement pour la Porte, l'Angleterre et la Prusse intervinrent, et mirent un terme aux hostilités. Les négociations, entamées sous l'influence des puissances médiatrices, amenèrent enfin la paix d'Yassi. Par ce traité, signé le 9 janvier 1792, la Russie eut la Crimée, l'île de Taman, une partie du Kouban et de la Bessarabie, la ville d'Oczakow, et les pays enclavés entre le Bog et le Dniester : ce dernier fleuve devint la limite des deux empires. Près de son embouchure s'élevèrent bientôt Odessa et d'autres villes, qui commencèrent à peupler ces contrées presque désertes.

Après la conclusion de la paix, Youçouf Pacha retourna à Constantinople, où l'attendait sa disgrâce. Il fut remplacé par Melek-Muhammed-Pacha, alors âgé de quatre-vingt-six ans. La place de kapoudan-pacha fut donnée, à la même époque, à Kutchuk-Huçeïn-Pacha, jeune Géorgien, favori du Sultan : quoique élevé dans le repos du sérail, et sans aucune notion de la marine, il ne tarda pas à montrer de grands talents : il débuta par s'emparer des vaisseaux d'un pirate grec, nommé Lambro-Cazzioni, qui désolait les mers de l'Archipel. Vaincu par l'escadre ottomane, ce forban n'eut d'autre ressource que de se jeter dans sa chaloupe, et de gagner les côtes de la basse Albanie (Épire).

Après cet exploit, Kutchuk-Huçeïn-Pacha s'occupa de réparer les places fortes des frontières, que la guerre avait endommagées. Sûr de la faveur du Sultan, dont il partageait les idées de civilisation, plein de hardiesse, d'activité et d'intelligence, d'un caractère ferme, mais en même temps juste et généreux, il résolut d'aider de tout son pouvoir son souverain dans les réformes dangereuses que méditait ce prince. Sur l'avis de Kutchuk-Huçeïn, on fit venir de France et de Suède de nouveaux ingénieurs. Plusieurs vaisseaux furent construits d'après la coupe et les proportions en usage dans les chantiers de Toulon, et les Ottomans adoptèrent les dénominations employées par la marine française : les magasins furent pourvus des munitions qui leur manquaient; l'école de marine, fondée par le baron de Tott, fut réorganisée; des professeurs habiles y instruisirent plus de deux cents élèves, destinés à fournir des officiers de mer et des constructeurs de navires. Les *lewends* (soldats de marine), les *kalioundjis* (simples matelots), les *aïlakdjis* (marins spécialement chargés de la manœuvre), qui, pendant leur séjour à terre lorsque la campagne navale était terminée (*), devenaient, par leur licence et leurs excès, le fléau de la capitale, furent contenus par l'inexorable sévérité du kapoudan-pacha, et envoyés fréquemment en croisière dans les mers de la Syrie et de l'Archipel, où ils s'exerçaient aux manœuvres et étaient récompensés de leurs progrès par les largesses de Kutchuk-Huçeïn. Enfin des coupes régulières furent exécutées dans les belles forêts de la chaîne mé-

(*) Les marins sont engagés au mois de mars pour une campagne qui commence à la Saint-Georges et finit à la Saint-Dimitri (calendrier grec).

ridionale du Taurus; et le cuivre nécessaire au doublage des vaisseaux fut tiré des riches mines de Tokat et de Trébisonde.

De son côté, le Sultan poursuivait avec ardeur, sur l'armée de terre, le cours de ses innovations. Des casernes s'élevèrent d'après de nouveaux plans: la fonderie de Top-Khanè fut mise sous la direction d'officiers français, qui firent renoncer à l'usage de couler des canons d'une dimension colossale, pièces d'artillerie plus embarrassantes qu'utiles, à cause des difficultés que présentait leur service. Des compagnies de canonniers (*toptchis*), de fusiliers, de bombardiers (*khoumbaradjis*), furent exercées à l'européenne : ces derniers, portés à trois mille hommes, obéirent à un renégat anglais appelé Ingliz-Moustapha (*). Toutes ces améliorations choquaient les autres milices, et ce ne fut qu'à grand'peine, en augmentant leur solde et en ne changeant rien à leur ancienne routine, que le Sultan put étouffer momentanément leurs murmures séditieux.

Cependant la Russie, malgré les nombreux avantages que lui avait assurés le traité d'Yassi, élevait de nouvelles prétentions; il fallut encore l'intervention de la diplomatie européenne pour rétablir la tranquillité, et le Sultan ne crut pas l'acheter trop cher par le sacrifice de deux cent trente mille piastres. La paix avec la Russie était d'autant plus urgente en ce moment, que l'intérieur de la Turquie était troublé par des séditions et des brigandages: Andrinople venait d'être surprise par une nuée de vagabonds armés, qui avaient levé une forte contribution sur la seconde capitale de l'empire; d'un autre côté, Passwan-Oglou, pacha de Widdin, s'était déclaré indépendant, avait réduit plusieurs villes, et poursuivait sa marche victorieuse sur les rives du Danube. La Porte lui opposa de nombreuses troupes, et après une suite de succès et de revers, finit par lui laisser, pendant le reste de sa vie, la souveraineté absolue de Widdin.

Tandis que l'armée ottomane commandée par le sèrasker combattait le pacha de Widdin, le kapoudan-pacha, sur l'ordre du Sultan, était revenu à Constantinople, où il pressait les armements maritimes. A cette époque (mai 1798), la France organisait à Toulon une flotte de treize vaisseaux de ligne et trois cent cinquante bâtiments de transport, avec trente-cinq mille hommes de débarquement. La destination inconnue de cette escadre attirait l'attention inquiète de l'Europe. Le Sultan crut que cette expédition avait pour but de soulever contre la Porte les Grecs de l'Épire et de la Morée, et cette crainte avait motivé les préparatifs du kapoudan-pacha. Le général Bonaparte, déjà célèbre par ses brillantes campagnes d'Italie, était a la tête de l'armement, et son nom seul présageait quelque projet extraordinaire. Il n'entre point dans notre plan de suivre pas à pas dans cette entreprise aventureuse l'homme de génie qui la conduisit; les détails de cette mémorable expédition sont du domaine de l'historien de l'Égypte moderne : nous nous bornerons donc à indiquer rapidement les événements en contact avec la nation ottomane et nécessaires au développement de ses annales.

Bonaparte, sorti de la rade de Toulon, le 19 mai 1798, s'était emparé, dans le mois de juillet suivant, d'Alexandrie, de Rosette, et avait dirigé une partie de son armée vers la célèbre ville du Caire. Dès que le bruit de ses premiers succès parvint à Constantinople, le Grand Seigneur fit enfermer aux Sept Tours le chargé d'affaires français, et se hâta de conclure une alliance avec l'Angleterre et la Russie. Ces deux puissances réunirent leurs flottes à l'escadre ottomane, et se préparèrent à s'opposer à la marche des Français. Le Sultan donna le sceau

(*) Le renégat connu des musulmans sous le nom d'Ingliz-Moustapha, était un officier anglais très-intelligent, appelé Campbell, qui avait eu un grade élevé dans les armées britanniques. Il mourut à Constantinople dans la plus profonde misère.

de l'empire à Zia-Youçouf, appela à son aide les pachas d'Anadolie et de Syrie, et réunit promptement deux armées qui devaient concerter leurs opérations. Dans cet intervalle, Bonaparte remporte sur les Mamlouks les célèbres victoires des Pyramides et d'Embabè, arrive au Caire, y apprend la destruction de la flotte française à Aboukir, continue, sans se décourager de ce revers, à se porter en avant; et après plusieurs glorieux faits d'armes, vient échouer devant Saint-Jean d'Acre, d'où il opère sa retraite sur le Caire.

Peu de temps après (juillet 1799), le sèrasker de Roumilie Moustapha-Pacha, parti de l'île de Rhodes, débarque sur la plage d'Aboukir avec une armée de dix-huit mille hommes. Instruit de l'arrivée des musulmans, Bonaparte accourt, les attaque avant qu'ils aient eu le temps de se retrancher, et les taille en pièces. Moustapha-Pacha engagea, pendant l'action, un combat singulier avec Murat, fut blessé, et se rendit au brave général français.

Cette victoire fut la dernière remportée en Égypte par Bonaparte. Le grand capitaine méditait déjà, sans doute, le plan de sa haute fortune; il remit le commandement en chef à Kléber, et partit, le 22 août 1799, pour la France.

A peu près vers l'époque où Moustapha-Pacha avait quitté Rhodes pour se rendre à Aboukir, la Russie et la Porte entreprirent une expédition dans le but d'enlever à la France les îles Ioniennes qu'elle possédait depuis le traité de Campo-Formio. Trop faibles pour résister aux forces réunies de leurs ennemis, les Français perdirent Cérigo, Sainte-Maure, Corfou et plusieurs autres petites îles, et de plus Prévésa, Voïnitza, Butrinto et Parga sur la côte de l'Épire. Dans cette malheureuse campagne, les Français donnèrent des preuves du plus brillant courage. Le général La Salcette, retranché avec quatre cents hommes près des ruines de l'ancienne Nicopolis, fut enveloppé par un corps nombreux de cavaliers albanais que commandait Moukhtar, l'un des fils du fameux Ali, pacha de Yanina: nos soldats se firent presque tous tuer les armes à la main, et ceux qu'épargna le cimeterre musulman furent contraints de porter jusqu'à Constantinople les têtes de leurs braves compagnons. Butrinto et Voïnitza furent occupés par Ali-Pacha, et Parga se rendit à l'amiral Okzakoff. Enfin un traité, conclu le 21 mars 1800, entre la Russie et la Porte, céda à cette dernière puissance Prévésa, Parga et quelques autres points de la côte, constitua en république les sept îles Ioniennes et leurs dépendances, et les plaça sous la protection du Sultan, à qui elles payèrent un tribut.

Après que Bonaparte eut quitté l'Égypte, l'assassinat de Kléber par un jeune Syrien fanatique, et les fautes que commit le général Menou, déterminèrent la retraite définitive des Français, qui évacuèrent ce pays en septembre 1801.

Un mois plus tard, Esseïd-Ali-Efendi, ambassadeur de la Porte, signa à Paris un traité relatif à l'échange des prisonniers et au renouvellement des relations politiques et commerciales de la France avec la Turquie.

Cependant, malgré ces heureuses circonstances, l'empire ottoman ne prospérait pas et était toujours livré à de nouvelles agitations. Sultan-Sèlim voyait avec inquiétude le séjour prolongé des Anglais à Alexandrie et dans quelques autres places. En outre, il avait à combattre, en ce moment, le rebelle Passwan-Oglou, dont nous avons raconté plus haut la soumission, en anticipant sur les événements, afin de présenter à la fois au lecteur tout ce qui se rattache à la destinée de ce pacha, qui ne rentra dans le devoir qu'en 1803. A Belgrade, les janissaires, dont le mécontentement était excité par les innovations du Sultan, avaient massacré le pacha et s'étaient emparés de la ville et de la citadelle. Des brigands, connus sous le nom de *Kirzalis* et de *Haïdouts*, ravageaient la Bulgarie et la Thrace; l'Égypte n'était pas moins agitée que les provinces de la Turquie européenne; les beïs-mamlouks étaient parvenus à ac-

quérir, dans les contrées que baigne le Nil, une puissance sans bornes, et avaient réduit le pacha ottoman à n'y avoir plus qu'une autorité nominale : enfin les Wehhabis, ces sectaires dont nous avons fait connaître l'origine, et qui, depuis quarante ans, s'étendaient au sein de l'Arabie, menaçaient les possessions ottomanes.

Au milieu de tous ces éléments de troubles, la population de Constantinople fut détournée un moment de ses tristes pensées par un spectacle si nouveau pour elle et si étranger aux contrées orientales, que la sensation qu'il y produisit fut ineffaçable. Le 7 octobre 1802, plus de trente mille habitants se réunirent dans la plaine de *Dolma-Baghtchè ;* les femmes, toutes voilées, se placèrent d'un côté, et les hommes de l'autre ; parmi ceux-ci les costumes si variés des Ottomans, des Grecs, des Arméniens, des Juifs, des Arabes, des Barbaresques, offraient un coup d'œil admirable. Bientôt parut le kapoudan-pacha, escorté par une troupe de cavaliers mamlouks ; enfin le Sultan, entouré d'une garde nombreuse et de cent esclaves aux vêtements éclatants de blancheur, vint se placer sous un kiosque magnifique. Un instant après l'arrivée de Sa Hautesse, un superbe aérostat, orné de croissants et d'étoiles, s'éleva majestueusement du milieu de l'enceinte où il avait été retenu jusqu'alors : on ne saurait peindre l'étonnement et l'enthousiasme de la foule, à la vue de cette ascension merveilleuse : après un moment d'admiration muette, de longs cris d'*Allah* interrompirent ce silence ; le ballon, poussé par un léger coup de vent, s'étant incliné du côté où se trouvait le Grand Seigneur, le peuple crut que c'était pour saluer Sa Hautesse, et redoubla ses cris de joie. Enfin les spectateurs émerveillés ne purent se décider à se retirer que lorsqu'ils eurent entièrement perdu de vue l'aérostat, qui prit sa direction au-dessus du canal et alla tomber en Asie. Deux physiciens anglais étaient les auteurs de ce prodige, inexplicable pour les habitants de Constantinople, qui l'attribuèrent à la magie.

En mars 1803, les Anglais évacuèrent l'Égypte, et remirent la place d'Alexandrie à Kourchid-Pacha. Au commencement de la même année, le maréchal Brune était arrivé à Constantinople en qualité d'ambassadeur du gouvernement français, et avait été très-bien accueilli par Sa Hautesse.

Cependant les Russes, malgré leur alliance avec l'empire ottoman, se livraient à des hostilités sur les frontières, et soutenaient les Serviens, qui, sous les ordres de George Petrowitz, surnommé *Czerni* (le noir), venaient de se proclamer indépendants. D'un autre côté, Ali, pacha de Yanina, parvenait enfin, au bout de quinze ans, à triompher des Souliotes, peuplade belliqueuse qui habitait quelques âpres montagnes de l'Albanie ; et le tyran de l'Épire, fier de ses succès, bravait la puissance du Sultan. Sur ces entrefaites, la guerre, à laquelle le traité d'Amiens avait mis un terme en Europe depuis 1802, se ralluma entre l'Angleterre et la France. Le Sultan déclara qu'il garderait une neutralité absolue ; et, pour la faire respecter, il poussa activement l'armement de sa flotte et l'organisation de ses armées de terre. Il avait d'ailleurs à combattre, au dedans, des révoltes sans cesse renaissantes. A Saint-Jean d'Acre, Ismaïl-Pacha s'empara de l'autorité, et refusa de reconnaître le gouverneur envoyé par la Porte. D'un autre côté, les *Wehhabis* faisaient des progrès dans le midi de l'Arabie, et s'emparaient successivement de la Mecque et de Médine, qu'ils profanaient par le meurtre et le pillage. La caravane des pèlerins fut attaquée par ces sectaires et massacrée en grande partie ; événement qui mit, pendant plusieurs années, les musulmans dans l'impossibilité d'accomplir un des préceptes les plus sacrés de leur religion.

Au mois de juillet 1804, le maréchal Brune notifia au divan l'avénement au trône de France de l'empereur Napoléon ; mais la Porte répondit d'une manière évasive à cette notification, et, après avoir tergiversé pendant quelques

mois, elle laissa partir le général français sans lui donner de réponse satisfaisante. Mais lorsque la brillante campagne de 1805 eut ajouté un nouvel éclat à la gloire militaire de Napoléon, lorsque ses armées eurent occupé la capitale de l'Autriche et battu les Russes à Austerlitz, le Sultan, ébloui par ces glorieux faits d'armes, s'empressa de reconnaître l'empereur et lui donna le titre de *padichâh de France*. Halet-Efendi se rendit ensuite à Paris, en qualité d'ambassadeur, pour complimenter le monarque français, à qui il porta de riches présents.

Cependant la paix imposée par Napoléon aux puissances qu'il avait vaincues ne pouvait être de longue durée : une nouvelle coalition, fomentée par l'or et les intrigues de l'Angleterre, s'était formée contre la France. Sultan-Sèlim, instruit de ces symptômes de discorde, sentit le besoin, pour faire respecter sa neutralité, de renforcer ses moyens de défense. Il ordonna de diriger sous les murs d'Andrinople une armée destinée en même temps à agir contre les Serviens révoltés et à défendre les frontières, en cas d'attaque par quelque puissance étrangère; il décida que cette armée serait composée en partie de troupes exercées et habillées à l'européenne, appelées *nizam-djèdid* (nouvelle ordonnance). Un khatti-chèrif ordonna à Kadi-Pacha (*), gouverneur de la Karamanie, d'incorporer dans les régiments *nizam-djèdid* les jeunes gens au-dessous de vingt-cinq ans, et de les conduire à Constantinople, pour se rendre de là dans la seconde capitale de l'empire. Bientôt Kadi-Pacha envoya dans Andrinople des commissaires pour préparer les logements nécessaires aux seize mille hommes qu'il avait rassemblés; mais ces envoyés furent chassés par les habitants, qui, excités par les janissaires, ennemis déclarés de la nouvelle milice, prirent les armes et se disposèrent à défendre l'entrée de leur ville aux *nizam-djèdid*. A cette nouvelle, le divan envoya aux insurgés un kapoudji-bachi chargé de concilier les esprits; mais il fut massacré dès son arrivée. Les révoltés marchèrent ensuite contre l'armée de Kadi-Pacha, et se retranchèrent dans la petite ville de *Baba-Eski*. Kadi-Pacha ayant voulu les déloger de ce poste, vit ses braves soldats écrasés par le feu des maisons, et fut obligé de se retirer. Il se dirigea alors sur Selivria, dans le but de se rapprocher de Constantinople; devancé par les janissaires, qui occupaient Tchorlou, il voulut emporter cette ville d'assaut, échoua encore, et alla attendre, pendant quinze jours, à Selivria, les renforts que la Porte lui promettait.

Tandis que ces événements se passaient, les janissaires de Constantinople offraient tous les symptômes de la rébellion : des réunions séditieuses avaient lieu, on n'entendait que menaces contre les ministres et injures contre le Sultan. Pour calmer cette effervescence dangereuse, on employa les voies de la persuasion; le mufti s'offrit comme intermédiaire entre le peuple et le Grand Seigneur, et grâce à la nomination de l'aga des janissaires au poste de grand vézir, à l'exil des ministres et au sien propre, l'adroit mufti, par ces mesures qu'il avait conseillées lui-même, parvint à ramener momentanément le calme. Les *nizam-djèdid* retournèrent en Asie, et l'on renonça à faire entrer les janissaires dans le nouveau corps. Mais le khatti-chèrif qui en avait donné l'ordre ne fut pas révoqué, et cette circonstance entretint la fermentation dans les esprits.

Pendant ces troubles, le général Sébastiani, nouvel ambassadeur français, arriva à Constantinople, en août

(*) Kadi-Pacha s'appelait Abdurrahman, et avait commencé par suivre la carrière de la magistrature, où il avait eu le rang de *kadi* ou juge : poussé par son goût pour les armes, il renonça à son premier état, et gagna par ses talents militaires la dignité de pacha; suivant l'usage, adopté chez les Orientaux, de désigner les hauts personnages par un surnom, il reçut celui de Kadi-Pacha sous lequel il est plus connu que sous son nom véritable.

1806, et y fut accueilli avec la plus grande distinction : il était chargé secrètement de tâcher d'entraîner la Porte à une guerre contre la Russie; et il parvint à son but, en faisant destituer les princes Ipsilanti et Morousi, hospodars de Moldavie et de Valachie, protégés par les Russes. Dès que l'empereur Alexandre apprit cette déposition contraire aux traités, il envahit, sans déclaration préalable, ces deux provinces. Les pachas des frontières essayèrent inutilement d'arrêter les troupes russes sous les ordres du général Michelson. La Porte déclara alors la guerre à la Russie; mais, sur les représentations de tous les ambassadeurs et même du général Sébastiani, le ministre de cette puissance, M. d'Italinski, ne fut point emprisonné, et eut même la liberté de se retirer. Sultan-Sèlim donna, en cette occasion, une preuve de son humanité et du désir qu'il avait de mettre son gouvernement au niveau de la civilisation européenne.

Cependant, tandis que la Russie attaquait par terre l'empire ottoman, l'Angleterre fit une tentative hardie pour décider le Sultan à se réunir aux puissances liguées contre la France. Une escadre anglaise, sous les ordres du vice-amiral Dukworth, menaça les Dardanelles. A l'apparition de cette flotte, le kapoudan-pacha fit sortir ses vaisseaux du port, et l'on entreprit des travaux, à la vérité assez lents, pour mettre les batteries du détroit en état de défense. M. Arbuthnot, ambassadeur britannique, après avoir eu une audience du reïs-éfendi, qui répondit avec énergie à ses prétentions (*), se retira à Ténédos, d'où il continua ses négociations avec la Porte; il eut l'adresse, en entretenant les ministres ottomans des intentions pacifiques de l'Angleterre, de leur faire négliger la réparation des Dardanelles. Malgré les représentations du général Sébastiani, qui avertit le Sultan que les forts et les batteries du détroit n'étaient point en état d'arrêter l'ennemi au passage, les travaux ne marchaient qu'avec lenteur; car les ministres ottomans ne partageaient pas, à cet égard, la conviction de l'ambassadeur français. Profitant de cette dangereuse incurie, l'amiral anglais arriva, le 20 février, dans la matinée, devant les deux premiers châteaux, dont le feu peu actif ne put l'arrêter : parvenu à la hauteur des forts de *Kilid-ul-Bahr* (clef de la mer) et de *Sultanïè*, le vaisseau amiral fit jouer toute son artillerie, et le reste de sa flotte suivit cet exemple; celle des Ottomans y répondit, et la canonnade devint très-active, mais sans pouvoir empêcher la marche des navires. Le kapoudan-pacha, qui s'était placé dans une des principales batteries, se retira bientôt, effrayé de l'effet des boulets de l'ennemi. Son départ fut le signal de la fuite des canonniers musulmans, qui laissèrent seuls quelques officiers français (*), désignés pour les commander. L'escadre ottomane, stationnée en avant de Gallipoli, fut brusquement attaquée : elle ne se composait que d'un vaisseau de ligne, de cinq frégates et d'un brick; une partie des équipages se trouvait à terre pour célébrer la fête du *Courban-Beïram*. Aussi, sauf une seule frégate qui fit une vigoureuse résistance, cette flottille fut détruite sans difficulté.

Lorsque la nouvelle du passage des Dardanelles par la flotte anglaise parvint au sérail, elle y excita une terreur et une confusion inexprimables. Le divan, rassemblé à la hâte, opina tout entier pour une prompte adhésion aux volontés de l'Angleterre : l'effroi de ses pusillanimes conseillers gagna le

(*) Voici quelles étaient les demandes de l'ambassadeur anglais : l'alliance de la Porte avec l'Angleterre et la Russie; la remise immédiate des forts et batteries des Dardanelles, ainsi que de la flotte ottomane, à la première de ces puissances, et la cession de la Moldavie et de la Valachie à la seconde; enfin la déclaration de guerre à la France et l'expulsion du général Sébastiani.

(*) On comptait parmi eux des officiers devenus célèbres depuis, tels que les généraux Foy, Haxo, M. de Tracy, etc.

Sultan lui-même : il envoya sur-le-champ Ismaïl-Beï, l'un de ses favoris, pour annoncer à l'ambassadeur français la décision du divan, et pour l'engager à partir. Mais le général Sébastiani s'y refusa avec dignité, en disant que l'arrivée de la flotte anglaise ne l'effrayait pas ; qu'accrédité auprès de la Porte, il se trouvait sous sa sauvegarde, et qu'il ne quitterait Constantinople que sur l'ordre formel de Sa Hautesse.

Cependant les habitants de la capitale, loin de partager la terreur du divan, montraient un élan extraordinaire : les toptchis couraient aux batteries; les janissaires s'armaient de fusils et de yatagans; les vieillards, les enfants aidaient aux travaux, et portaient de la terre ou des fascines. Sultan-Sèlim profita de l'enthousiasme de la population : il ordonna sur-le-champ d'achever les batteries commencées, et mit les travaux sous la surveillance immédiate des ministres. Le général Sébastiani, charmé de cette résolution énergique, offrit à Sa Hautesse les services de deux cents Français; ils furent acceptés avec reconnaissance; l'ambassadeur lui-même se rendit aux batteries, prodigua l'or aux travailleurs et aux canonniers, et y laissa des officiers de sa suite pour diriger les efforts des Ottomans.

Pendant que la Porte prenait avec ardeur ces mesures défensives, la flotte anglaise se déployait à deux lieues au large, en face de Constantinople; le vent du sud lui ayant manqué, elle fut obligée de jeter l'ancre à la hauteur de *Proti*, la plus occidentale des Iles des Princes. Le lendemain, l'ambassadeur anglais envoya au divan des officiers parlementaires, pour engager la Porte à accéder aux propositions de l'Angleterre : effrayés par l'accueil que leur firent les officiers et les marins musulmans, ces envoyés, appelés au sérail, crurent que leur dernière heure était venue, et, au lieu de se rendre au palais, retournèrent, à force de rames, à bord de leurs vaisseaux. Ces retards, et le soin que mit le divan à traîner les négociations en longueur, furent très-favorables à la cause des Osmanlis, en leur laissant le temps de pousser les travaux militaires avec une rapidité sans exemple. Les fortifications s'élevaient à vue d'œil sous l'inspection de Sultan-Sèlim, qui parcourait lui-même les nouvelles batteries, distribuant des éloges et des largesses à ses sujets de tout rang et de toute religion. Au bout de cinq jours, plus de neuf cents pièces d'artillerie hérissèrent le rivage, dix vaisseaux de guerre ottomans se placèrent en ordre de bataille, et Constantinople se trouva dans un état de défense formidable.

Cependant les négociations continuaient, mais l'occasion d'imposer des lois à la Porte était perdue, et l'ambassadeur anglais se relâcha de ses prétentions exorbitantes. Malgré cet adoucissement, le Grand Seigneur ne voulut jamais entendre à aucun accommodement avant que l'escadre anglaise fût sortie du détroit des Dardanelles ; et l'amiral Dukworth, renonçant à des sommations inutiles et craignant que les vents contraires ne missent sa flotte en danger, leva l'ancre, et se retira sans rien tenter, aux cris de joie de toute la population de Constantinople accourue sur le rivage. En repassant le canal de l'Hellespont, les Anglais furent très-maltraités par le feu des batteries et des châteaux : deux corvettes coulèrent bas, et plusieurs vaisseaux de haut bord éprouvèrent de grandes avaries.

Sorti avec honneur de cette crise, le Sultan s'occupa de récompenser les braves qui avaient contribué à cet heureux succès, mais il punit sévèrement les lâches : Fèïzi-Éfendi, chargé de la défense des Dardanelles, lors de l'entrée des Anglais, et qui s'en était acquitté avec tant de négligence, fut décapité; le kapoudan-pacha, qui avait déserté son poste, fut exilé, et sa place donnée à un officier algérien nommé Seïd-Ali, célèbre par ses faits d'armes dans la dernière guerre contre les Russes.

Le gouvernement anglais, pour se venger du peu de succès de sa tentative sur Constantinople, voulut arra-

cher au Sultan la riche province de l'Égypte. En conséquence, lorsque le vice-amiral Dukworth eut radoubé ses vaisseaux à Malte, il reçut l'ordre de se préparer à soutenir la flotte de l'amiral Lewis, qui fit voile pour Alexandrie : mais cette expédition n'eut pas un résultat plus heureux que celle qui avait été tentée aux Dardanelles. Les Anglais, après s'être rendus maîtres d'Alexandrie, grâce à la trahison d'Elfi-Beï, se laissèrent battre par Muhammed-Ali-Pacha, gouverneur du Caire; et n'étant pas soutenus par les beïs-mamlouks, sur l'appui desquels ils avaient compté, ils furent obligés d'évacuer l'Égypte, le 22 août 1807.

Ces deux entreprises de l'Angleterre contre Constantinople et l'Égypte, en témoignant de la mauvaise volonté du cabinet britannique contre la Porte, déterminèrent le Sultan à déclarer officiellement la guerre à la Grande-Bretagne, et à contracter alliance avec la France. Mais l'Angleterre, dans la vue d'adoucir le Grand Seigneur, ne répondit pas à cette déclaration, éloigna ses vaisseaux des côtes de Syrie et de l'Archipel, et employa toutes les mesures propres à faire cesser les hostilités. Se trouvant aussi en guerre avec la Russie, dont une flotte de vingt-deux voiles, sous les ordres de l'amiral Siniavin, surveillait les Dardanelles, tandis que son armée de terre occupait la Moldavie et la Valachie, la Porte prit toutes les dispositions nécessaires pour résister à cette double attaque. Le kapoudan-pacha Seïd-Ali attaqua, avec dix-huit vaisseaux, l'escadre moscovite : le combat fut vif et opiniâtre, mais enfin les Ottomans furent vaincus. Seïd-Ali, obligé de rentrer dans le canal des Dardanelles, accusa de cette défaite le *patrona* (vice-amiral) Chèrèmet-Beï, et le fit décapiter. Malgré sa victoire, l'amiral russe, dont la flotte avait souffert dans l'action, retourna aux îles Ioniennes et ne reparut plus dans l'Archipel, circonstance qui fit regarder Seïd-Ali-Pacha comme un libérateur, quoiqu'il eût eu le désavantage en bataille rangée.

D'un autre côté, et pour chasser les Russes des deux provinces qu'ils venaient d'envahir, le Sultan ordonna une levée extraordinaire. Le pacha de Bosnie eut ordre de soumettre les Serviens qui prétendaient former une principauté indépendante, sous la seule condition de payer un tribut annuel à la Porte; les autres troupes envoyées par les pachas d'Asie devaient se diriger sur Chumla, où allait se rendre le grand vézir Ibrahim-Pacha, accompagné, suivant l'ancien usage, des ministres du divan et de leur entourage. Lorsque ces dignitaires eurent quitté Constantinople, ils furent remplacés dans cette capitale par le kaïmmèkam Moustapha et par des *vèkils* ou substituts, qui remplirent les fonctions des ministres absents. Moustapha-Pacha, ennemi secret des nouvelles institutions, se ligua avec le kazi-asker de Roumilie, qui venait de remplacer le mufti dont les sages conseils et le dévouement avaient aidé Sultan-Sèlim à triompher d'une première révolte. Le nouveau chef de la loi partageait l'aversion du kaïm-mèkam pour les réformes; mais il avait caché jusqu'alors ce sentiment, et était parvenu ainsi à en imposer à son maître, qui le croyait dévoué à la cause de la civilisation.

Cependant, la crainte d'occasionner une émeute parmi les janissaires empêcha le Sultan d'envoyer les troupes du *nizam-djèdid* sur les bords du Danube; on en plaça une partie dans les forts et les batteries du Bosphore; le reste demeura en Asie. On avait adjoint à ces premiers environ deux mille soldats, appelés *yamak-tabialis* (servants de batteries), qui reçurent la même solde et occupèrent les mêmes casernes que les nizam-djèdid. On espérait ainsi leur inspirer le goût des exercices de ces troupes nouvelles et les incorporer avec elles. Mais la mauvaise volonté du kaïm-mèkam empêcha cet heureux résultat : ses intrigues semèrent bientôt la désunion entre les deux corps. Moustapha-Pacha ordonna alors à l'ancien reïs-éfendi, Ingliz-Mahmoud, d'aller payer la solde des yamaks et de leur porter l'uniforme

des nizam-djèdid, pour décider les premiers à s'en revêtir. Cette mesure perfide porta les fruits que le kaïm-mèkam en attendait : Mahmoud-Efendi ayant ordonné aux yamaks d'adopter le nouvel uniforme, ils se précipitèrent sur lui, et l'auraient assassiné, si les nizam-djèdid ne l'avaient défendu. Pendant cette lutte, Mahmoud parvint à s'échapper et à gagner le village de Buïuk-Dèrè; mais il y fut atteint par quelques tabialis et massacré sur-le-champ. Ce meurtre fut le signal d'un conflit général entre les deux corps rivaux : les yamak-tabialis, plus nombreux que les nizam-djèdid, parvinrent à les chasser de tous les forts, tuèrent le commandant des batteries de la côte d'Asie, et jetèrent son cadavre à la mer. Loin de réprimer ces désordres, le kaïm-mèkam trompa le Sultan par de faux rapports, et parvint, par ses manœuvres ténébreuses, à persuader aux janissaires et aux yamaks que le moment était venu de détruire la nouvelle milice et de punir de mort les ministres qui avaient établi ce système d'organisation militaire. Bientôt les yamaks se réunirent dans la grande vallée de Buïuk-Dèrè, élurent pour chef Kabaktchi-Oglou, et après une inaction de trois jours, marchèrent sur Constantinople au nombre de six cents; là ils massacrèrent le defterdar, le zarabkhanè-émini, et quelques autres hauts personnages que le kaïm-mèkam voulait faire périr, et qu'il avait invités à se rendre auprès de lui. Les nizam-djèdid avaient été consignés dans leurs casernes; et Kabaktchi-Oglou, ne rencontrant point de résistance, renforça sa troupe de sept à huit cents janissaires, de deux cents *galioundjis*, et du corps des *toptchis*. Se voyant à la tête de forces imposantes, Kabaktchi s'établit sur la place de l'Et-meïdani, fit apporter les kazans des ortas; et dans une allocution aux rebelles, et au peuple qui s'était joint à eux, il les poussa à détruire le corps des nizam-djèdid, à défendre les règlements institués par le vénérable cheïkh Hadji-Bektach, et à punir les ministres qui les avaient violés. Il leur lut aussitôt la liste des proscrits, que le kaïm-mèkam lui avait envoyée; et la populace, instruite du nom des victimes qu'elle devait frapper, se mit à leur recherche, et massacra la plus grande partie de ces infortunés. Mais le bostandji-bachi, retiré au sérail, était à l'abri de la fureur populaire; les portes de l'enceinte du palais étaient fermées, les itch-oghlans et les bostandjis avaient pris les armes. Les rebelles, rassemblés devant la porte impériale (*Bab-Humaïoun*), demandaient à grands cris la tête du bostandji-bachi. Sultan-Sèlim, quoique effrayé de la fureur du peuple, résistait noblement aux instances de ses ministres tremblants qui le suppliaient de livrer cette victime pour rétablir le calme. Le bostandji-bachi lui-même, se prosternant aux pieds de son maître, le conjura de sauver sa personne sacrée en livrant son esclave aux yamaks. Attendri de ce dévouement généreux, Sultan-Sèlim couvre de ses deux mains ses yeux mouillés de larmes, et cède à la cruelle nécessité : « Puisque « tu consens à ce douloureux sacrifice, meurs, ô mon fils! dit-il en sanglotant, et que la bénédiction d'Al- « lah t'accompagne! » A peine a-t-il prononcé ces mots, que la tête du bostandji-bachi tombe sous le sabre de l'exécuteur, et, jetée par les créneaux, roule devant les yamaks, qui la portent en triomphe jusqu'à l'Et-meïdani, où elle prit place parmi les dix-sept têtes des principaux dignitaires, rangées sur une ligne parallèle à celle des kazans.

Les massacres duraient depuis deux jours, tous les ministres partisans du nouveau système avaient péri; dans cette conjoncture critique, Sultan-Sèlim supprima le corps des nizam-djèdid, prétexte de tant de troubles. Le triomphe des janissaires était complet, et cependant les rebelles ne se séparaient point. Enhardis par ce succès, les chefs cachés de la conspiration résolurent de déposer un souverain dont les lumières et le penchant pour la civilisation ne pouvaient convenir aux barbares ennemis de toute innovation utile. Kabaktchi-Oglou se chargea de

décider les soldats à ce nouveau crime; dans une harangue artificieuse, il peignit Sultan-Sèlim comme l'ennemi implacable des janissaires, leur fit craindre sa vengeance, et les détermina à proposer au mufti cette question insidieuse : « Tout padichâh qui, par sa « conduite et ses règlements, combat « les principes religieux consacrés par « le Coran, mérite-t-il de rester sur le « trône? » Le mufti, prévenu de cette démarche, joua son rôle avec la plus grande hypocrisie; il feignit la douleur et l'abattement, plaignit le malheureux monarque, égaré, dit-il, par des conseils perfides, et que le prophète abandonnait parce qu'au lieu de mettre sa confiance en Dieu, il voulait assimiler les Osmanlis aux infidèles. Après ce discours, dont l'application n'était pas difficile, il écrivit son fetwa avec la formule négative : « *Olmaz* (cela ne se peut pas), » en y ajoutant les mots sacramentels : « *wè allahou A'lem* (mais Allah sait ce qui vaut le mieux). » Cette décision, suffisamment expliquée par les paroles dont le mufti l'avait fait précéder, fut regardée comme la condamnation du souverain; et Kabaktchi-Oglou déclara que, d'après le fetwa du mufti et le vœu des Osmanlis, Sultan-Sèlim avait cessé de régner, et que Sultan-Moustapha, fils de Sultan-Abdul-Hamid, devenait, dès ce moment, padichâh et souverain légitime de l'empire ottoman.

Il fallait cependant signifier sa déposition à Sultan-Sèlim, qui était encore maître du sérail, défendu par les itch-oghlans et les bostandjis, et qui avait en son pouvoir Sultan-Moustapha. Cette mission était périlleuse; le mufti s'en chargea : rassuré par son caractère sacré et par la douceur de son souverain, il se rendit dans la grande salle du palais, où Sultan-Sèlim, assis dans l'angle d'un sopha, était entouré de ses officiers et de ses domestiques consternés. Le cheïkh-ul-islam se prosterna aux pieds de son maître, et lui déclara avec l'accent de la plus profonde tristesse et avec tous les ménagements possibles, que le peuple avait prononcé sa déchéance, et que toute résistance ne servirait qu'à faire répandre inutilement le sang de ses fidèles serviteurs. Le Sultan entendit avec calme le discours hypocrite du mufti, se leva, promena ses regards attendris sur les témoins de cette scène, et alla se renfermer de lui-même dans le *Kafèss*. Lorsqu'il y entra, Sultan-Moustapha se préparait à en sortir : Sèlim l'embrassa affectueusement, lui adressa quelques paroles touchantes, et lui recommanda surtout de travailler au bonheur du peuple. Sultan-Moustapha, empressé de jouir des douceurs de la toute-puissance, et d'ailleurs peu fait pour goûter le discours de Sultan-Sèlim, y prêta à peine l'oreille; mais ce monarque infortuné trouva une grande consolation dans les témoignages d'amitié que lui donna Sultan-Mahmoud, qui, doué d'un cœur élevé et des plus heureuses dispositions, avait su apprécier, mieux que son frère Sultan-Moustapha, les vertus et les bienfaits de leur cousin. Sultan-Sèlim s'attacha vivement au compagnon de sa captivité, et se voua entièrement à son éducation politique.

La suppression des nizam-djèdid suivit immédiatement la déposition de leur fondateur; ils se dispersèrent, et leurs casernes furent pillées par les troupes de Kabaktchi-Oglou.

Sultan-Sèlim, déposé en mai 1807, avait régné dix-huit ans, pendant lesquels il s'était principalement occupé de faire entrer les Ottomans dans la voie de la civilisation. Cette généreuse pensée fut cause de la perte de ce monarque vertueux, humain, juste et éclairé, mais qui, malgré ses lumières, ne comprit point que la nation musulmane, par l'essence même de ses institutions stationnaires et de sa religion exclusive, est mal disposée à se fondre avec les peuples chrétiens, et à s'associer à leur marche progressive. Cependant l'époque semblait favorable à l'accomplissement des projets de Sultan-Sèlim : les mœurs des Osmanlis s'adoucissaient depuis plusieurs règnes; de grands événements militaires avaient mis les

soldats de la Porte en contact avec ceux des puissances européennes; on pouvait croire qu'ils apprendraient d'elles l'art de la guerre, et qu'ils perdraient cette horreur et ce mépris que les mahométans ont toujours montré pour nos institutions, et qui ne proviennent que du fanatisme et de l'ignorance auxquels Sultan-Sèlim tenta de les soustraire: mais il fut trompé dans son attente; et cette épreuve dangereuse lui coûta d'abord le trône, et plus tard la vie. Nous raconterons, dans le chapitre suivant, les détails de cette sanglante catastrophe.

CHAPITRE XXX.

SULTAN-MOUSTAPHA-KHAN IV, FILS DE SULTAN-ABDUL-HAMID-KHAN.

La révolution qui venait de s'opérer tenait les habitants de Constantinople dans la plus grande inquiétude: les *Francs* (*) et les juifs craignaient surtout que la soldatesque ne passât du pillage des casernes à celui des habitations particulières: toutes les boutiques étaient fermées, et la consternation régnait dans la ville. Bientôt des salves d'artillerie et les proclamations des crieurs publics annoncèrent l'avénement de Sultan-Moustapha. Les ministres mis à mort étaient déjà remplacés; et ceux qui avaient survécu à cette crise étaient confirmés dans leurs emplois. Les yamaks, à qui une gratification avait été accordée, retournèrent aux châteaux du Bosphore, dont Kabaktchi-Oglou obtint le commandement, et les janissaires rentrèrent dans leurs casernes. Les représentants des puissances étrangères reçurent l'assurance qu'ils n'avaient rien à craindre; les affaires publiques et les relations des habitants reprirent leur cours habituel, et toutes les craintes se dissipèrent.

La chute de Sultan-Sèlim devait entraîner nécessairement la ruine des institutions qui avaient soulevé contre lui un peuple ignorant et fanatique; mais, quoique le kaïm-mèkam et le mufti se fussent empressés d'annoncer à la foule, réunie sur la place de l'Et-meïdani, que le nouveau padichâh allait rétablir les anciens usages et effacer jusqu'à la trace des innovations de son prédécesseur, les taxes établies pour l'entretien des nizam-djèdid n'en furent pas moins maintenues; et, comme il arrive souvent, le peuple, qui avait fait la révolution, n'y gagna que quelques impôts de plus.

La nouvelle du changement de règne produisit à l'armée du Danube des sensations diverses: les janissaires en témoignèrent une grande joie; mais leur aga, qui devait sa place à Sultan-Sèlim, blâma hautement la conduite des yamaks, et déclama avec si peu de ménagement contre les rebelles qui s'étaient arrogé le droit de déposer leur souverain, que les soldats indignés se révoltèrent et lui arrachèrent la vie. Le grand vézir, qui partageait les sentiments de l'aga des janissaires, fut destitué et remplacé par Tchèlèbi-Moustapha-Pacha. Ces changements paralysèrent les opérations de l'armée, et furent favorables aux Russes, qui, trop faibles pour résister aux Ottomans si les pachas avaient envoyé les contingents qu'ils devaient fournir, auraient été forcés de se replier derrière le Dniester. Mais le général Michelson, voyant l'inaction de l'ennemi, rentra dans la Valachie, qu'il avait déjà abandonnée; et l'occasion fut perdue pour les Osmanlis de se venger des Russes, auxquels les progrès rapides de Napoléon ne permettaient pas d'employer toutes leurs forces contre la Porte. Bientôt la paix de Tilsitt, conclue entre la France, la Russie et la Prusse, mit aussi un terme momentané aux hostilités sur les bords du Danube.

Moustapha-Pacha et le mufti, prin-

(*) On comprend indistinctement sous la dénomination de *Frenk* ou *Efrendj* (Francs), tous les chrétiens non sujets de la Porte, de quelque nation qu'ils soient, Français, Anglais, Italiens, etc.; mais dans les actes publics ils sont désignés par la qualification de *mustèemen*, c'est-à-dire ceux qui ont demandé merci, ou qui sont en paix avec les musulmans, en opposition à la qualité de *harbi*, ennemi en état de guerre constant.

cipaux acteurs de la conspiration, devinrent les maîtres absolus du gouvernement, sous un prince faible et frivole; mais ces deux hommes, faux et ambitieux, ne purent être longtemps d'accord : le kaïm-mèkam voulait régner sans partage, et le mufti croyait avoir le droit de contrôler les actes de ce ministre. Bientôt la mésintelligence éclata entre eux, et leur désunion fit la force de Kabaktchi-Oglou. Ce chef, aimé de ses soldats et admiré par le peuple, vivait tranquillement au château de Fanaraki, et paraissait ne plus s'occuper des affaires politiques; mais l'affection que lui portaient les yamaks en pouvait faire un auxiliaire utile : il se rangea du côté du mufti, et coopéra activement à la chute du kaïm-mèkam, qui fut exilé. Taïar-Pacha lui succéda, et s'appliqua d'abord à plaire au mufti et au redoutable chef des yamaks.

Cependant Sultan-Moustapha cherchait à ramener, par la voie de la douceur, les Serviens à l'obéissance; il leur envoya en députation un évêque grec, qui leur offrit l'oubli du passé, s'ils voulaient reconnaître la souveraineté du Sultan, et envoyer des députés auprès de lui pour conclure un arrangement définitif; mais les Serviens, forts de l'appui de la Russie, rejetèrent les prétentions du Sultan, et se préparèrent à se défendre.

L'Angleterre, qui désirait rétablir ses relations amicales avec la Porte, chargea sir Arthur Paget d'entrer secrètement en négociation avec les ministres ottomans. Ce plénipotentiaire était sur le point de réussir, lorsque le général Sébastiani, instruit de ces démarches par le drogman de la Porte, Alexandre Suzzo, éclata en menaces, et parvint à effrayer le divan, qui rompit avec le négociateur anglais. Alexandre Suzzo, convaincu d'avoir trahi les secrets de l'État, eut la tête tranchée. Bientôt après Taïar-Pacha, qui avait provoqué cette exécution, fut destitué par l'influence de Kabaktchi-Oglou et du mufti, et se retira à Roustchouk, auprès du fameux Moustapha-Baïrakdar, partisan de Sultan-Sèlim et ennemi secret de ceux qui avaient provoqué la déchéance de ce prince auquel il devait la dignité de pacha à trois queues. Ce brave chef, qui méditait déjà le rétablissement de son bienfaiteur, se concerta avec l'ex-kaïm-mèkam pour renverser le Sultan régnant et ses ministres. Voulant gagner le grand vézir, Moustapha-Baïrakdar envoya auprès de lui, à Andrinople, le mat-bakh-émini Beïji-Éfendi, élève de l'école du génie militaire, et qui haïssait les oulémas et les janissaires autant qu'il vénérait Sultan-Sèlim. Cet émissaire s'insinua adroitement dans la confiance du grand vézir et des autres ministres, et les disposa, par des promesses et des présents, à soutenir Moustapha-Baïrakdar dans ses projets, dont il ne leur dévoila qu'une partie : il se borna à leur faire connaître le dessein qu'avait formé le pacha de Roustchouk de renverser le mufti et Kabaktchi-Oglou, ces deux chefs d'une insolente faction, qui s'étaient emparés des rênes du gouvernement, et ne laissaient aux vrais ministres qu'une ombre d'autorité; mais il leur cacha soigneusement les intentions de Baïrakdar relatives au rétablissement de Sultan-Sèlim. Lorsque Beïji-Éfendi fut certain de l'assentiment du grand vézir, qui avait embrassé avec avidité l'espoir de se délivrer de rivaux qu'il détestait, il se rendit à Constantinople, où il eut l'adresse, sans éveiller les soupçons de Kabaktchi-Oglou et du mufti, de préparer les ressorts de la conjuration contre la faction des yamaks. Il fut convenu que Baïrakdar irait à Andrinople avec quatre mille hommes, afin d'imposer au petit nombre de janissaires qui s'y trouvaient; mais le pacha de Roustchouk, qui avait d'autres vues, se mit en marche avec quatre mille soldats d'élite, et se fit suivre par douze mille autres, formant le reste de son armée. L'approche de ces forces effraya les ministres : Baïrakdar les rassura en ayant l'air de venir se mettre entre leurs mains, et en disséminant son monde dans des villages à plusieurs lieues d'Andrinople. Il leur conseilla

ensuite de quitter cette ville, où, depuis l'armistice avec la Russie, leur présence n'était plus nécessaire, et de faire rentrer à Constantinople le sandjak-chèrif. Il leur promit de les suivre de près pour les soutenir, et de se retirer dès que les yamaks et leurs chefs seraient détruits. Pour plus de sûreté, on décida, en outre, d'envoyer en secret un détachement de cavalerie à Fanaraki, sur le Bosphore, afin de surprendre Kabaktchi-Oglou, qui s'y maintenait toujours. Hadji-Ali, homme audacieux, fut choisi pour cette expédition, et partit à la tête de cent cavaliers, et muni d'un ferman du grand vézir, qui l'autorisait à mettre à mort le chef des yamaks, et à le remplacer dans le commandement des châteaux du Bosphore. Hadji-Ali arriva dans la nuit à Fanaraki, cerna la maison de Kabaktchi-Oglou, et, accompagné de quatre hommes armés, s'en fit ouvrir la porte, sous prétexte d'une dépêche très-pressée de la part du kaïm-mèkam. Dès qu'il est introduit, Hadji-Ali fait garrotter les domestiques de Kabaktchi, qui était couché dans son harem, pénètre dans cette enceinte respectée, et saisit sa victime au milieu de ses femmes tremblantes : « Que voulez-« vous de moi ? s'écriait Kabaktchi ; « qu'ai-je fait ? et par quel ordre venez-« vous m'arracher à ma demeure et à « ma famille ?... Laissez-moi, au « moins, un moment pour faire ma « dernière prière !... » — « Il n'est plus « temps de prier, meurs, scélérat ! » répond Hadji-Ali en le frappant d'un poignard. Le malheureux Kabaktchi tombe, et sa tête est portée sur-le-champ à Baïrakdar et au premier ministre.

Au point du jour, Hadji-Ali, le ferman du grand vézir à la main, se présenta aux yamaks, qui ignoraient l'événement de la nuit, leur apprit la mort de leur chef, la marche des ministres et de Baïrakdar sur Constantinople, et les somma de le reconnaître pour leur commandant. Les yamaks, surpris et consternés, allaient obéir, lorsque des cris lamentables frappent leurs oreilles : les femmes et les enfants de Kabaktchi se jettent, en pleurant, aux pieds des soldats, et demandent vengeance : « Prenez garde à ce que « vous faites, braves janissaires ! s'é-« crie un de ses parents ; ne vous lais-« sez pas tromper par d'infâmes assas-« sins ! Sultan-Moustapha aimait votre « chef, il n'a point voulu sa mort ; elle « est l'œuvre de ce perfide grand vézir, « de ce traître Baïrakdar, les protec-« teurs de nos ennemis les nizam-« djèdid.... Vengeons notre père, pu-« nissons ses meurtriers, violateurs de « nos antiques lois et des saints pré-« ceptes du Coran, et prévenons notre « perte et celle de notre glorieux padi-« châh ! » Ce discours enflamme les yamaks, déjà émus par les pleurs de la famille de Kabaktchi ; ils courent aux armes : les soldats d'Hadji-Ali n'ont que le temps de se barricader dans quelques maisons voisines, où ils se défendent vigoureusement. Mais les yamaks, exaspérés, mettent le feu au bourg ; l'incendie se propage ; pressés par les flammes, Hadji-Ali et les siens font une sortie, et parviennent à gagner la tour du Fanal d'Europe. Le feu ne pouvant rien contre cet édifice isolé et solidement construit, les yamaks le canonnèrent pendant trois jours, mais sans pouvoir l'entamer. Cependant le fracas de l'artillerie était entendu jusqu'à Constantinople, et y répandait l'alarme. Des bruits sinistres et contradictoires circulaient dans cette capitale : les uns disaient qu'une bande de voleurs, après avoir assassiné Kabaktchi-Oglou, avait mis le feu au village de Fanaraki, et s'était sauvée dans la tour du Fanal, où les yamaks l'assiégeaient ; d'autres assuraient que les brigands de la Roumilie s'avançaient sur Constantinople, conduits par Hadji-Ali qui leur en promettait le pillage. Mais bientôt les yamaks, voyant le peu d'effet de leur canonnade et ne recevant ni secours ni ordres du divan, abandonnèrent l'attaque de la tour : Hadji-Ali et ses soldats se rallièrent alors à Moustapha-Baïrakdar, et marchèrent avec lui sur Constantinople, dont ils n'étaient plus qu'à une journée.

Sultan-Moustapha et les ministres suppléants, instruits de la mort de Kabaktchi et du mouvement du grand vézir et du pacha de Roustchouk, ne se faisaient point d'illusion sur le motif qui ramenait ces derniers dans la capitale sans l'ordre de leur souverain; mais ne pouvant leur opposer ni les janissaires de Constantinople, ni les toptchis, qui n'auraient jamais voulu combattre leurs compagnons d'armes, ni les yamaks, entièrement dispersés et sans chefs, on ne prit aucune mesure décisive et on attendit l'arrivée des rebelles.

Bientôt le reïs-éfendi vint de la part du grand vézir supplier Sultan-Moustapha de déposer le mufti, d'abolir le corps des yamaks, qui depuis quinze mois se livraient aux plus grands excès, et de mettre ainsi un terme aux maux qui pesaient sur les habitants de la capitale. Cet envoyé protestait d'ailleurs de la fidélité du premier ministre, de Moustapha-Baïrakdar et de leurs troupes, et demandait pardon, en leur nom, du mouvement qu'ils venaient de faire sans l'ordre de Sa Hautesse, pour qui ils étaient prêts à verser tout leur sang. Sultan-Moustapha, qui s'attendait à perdre le trône et peut-être la vie, se crut trop heureux d'en être quitte au prix de quelques concessions : il se hâta donc de licencier les yamaks, de destituer le mufti, et de confisquer les biens des vékils (ministres suppléants) qui avaient déplu au grand vézir et à Moustapha-Baïrakdar; le lendemain il se rendit lui-même au camp, où il fut reçu avec toutes les marques d'un profond respect par le rusé pacha de Roustchouk, à qui le Sultan, de son côté, prodigua les cajoleries et les promesses.

Tout semblait terminé, puisque le but de l'insurrection était atteint, et Baïrakdar annonçait hautement qu'il quitterait Constantinople dès que ses soldats seraient remis de leurs fatigues. Le Sultan, complétement rassuré, recommença à se livrer à son goût pour les fêtes et les promenades; mais, tandis qu'il s'abandonnait aux plaisirs, Baïrakdar travaillait dans l'ombre à l'accomplissement du grand projet du rétablissement de Sultan-Sélim, et se concertait, par l'intermédiaire de ses agents, avec tous les partisans du prince détrôné.

Le 28 juillet, Sultan-Moustapha sortit de bonne heure du sérail pour aller *faire binich* (*) et passer la journée au kiosque de *Gueuk-Soul*. Baïrakdar, profitant de l'absence de Sa Hautesse, s'empressa de convoquer les conjurés : il invita ensuite le grand vézir à se rendre au camp, pour une communication importante, et l'instruisit du changement qui se préparait. Celui-ci s'étant troublé à cette nouvelle, Moustapha-Baïrakdar le fait arrêter et lui enlève le sceau. A l'instant, il ordonne aux troupes de prendre les armes pour conduire le *sandjak-chèrif* au sérail, et entre dans la capitale aux acclamations des habitants, persuadés que la paix venait d'être conclue avec la Russie. A la vue de l'étendard sacré, les janissaires postés à *Bab-Humaïoun* laissèrent pénétrer, dans la première cour, la nombreuse colonne qui l'accompagnait; mais quand elle atteignit la porte intérieure nom-

(*) Le Sultan va souvent passer la journée dans un des nombreux kiosques qui embellissent les jardins du sérail, ou qui s'élèvent sur les rives du Bosphore et de la Propontide. *Binich*, c'est-à-dire *cavalcade*, est le mot consacré pour désigner ces parties de plaisir, même quand elles ont lieu par eau. Le Sultan reste ordinairement jusqu'au coucher du soleil dans le lieu de plaisance où il s'est rendu vers les dix heures du matin : là, il se divertit à voir les *djindis* montés sur des chevaux fougueux, fondre avec impétuosité les uns sur les autres en se lançant le *djèrid*, sorte de javelot à pointe émoussée (voyez la note des pages 64 et 65). Tantôt de jeunes itch-oghlans, la main armée d'un long cordon de cuir, terminé par un *tomak* (balle en laine), se livrent un combat simulé; ou bien des *pehliwans* (lutteurs), nus jusqu'à la ceinture et le corps frotté d'huile, comme les anciens athlètes, font assaut de force et d'adresse. Des courses à pied, à cheval, des sauts sur la corde, des danses voluptueuses, exécutées par des baladins grecs, complètent les amusements de la journée.

mée *Orta-Kapou*, le bostandji-bachi s'empressa de faire fermer la seconde cour. Aux coups redoublés dont les soldats de Baïrakdar firent retentir la seconde porte, le kapou-aga (chef des eunuques-blancs) parut à un des créneaux de la muraille, et d'une voix grêle et tremblante demanda aux conjurés ce qu'ils voulaient : « Ouvre à « l'instant, répond d'une voix tonnante « le terrible Baïrakdar; nous rap« portons le sandjak-chèrif ! » Mais le bostandji-bachi, repoussant le timide kapou-aga, prend la parole : « La porte « ne s'ouvrira, dit-il, que sur l'ordre « de Sultan-Moustapha. — Vil esclave! « s'écrie avec fureur Baïrakdar, il ne « s'agit plus de Sultan-Moustapha; « c'est à Sultan-Sèlim à commander « ici; lui seul est notre padichâh, nous « venons l'arracher à ses ennemis et « le remettre sur le trône d'Osman! » Les paroles menaçantes du pacha de Roustchouk, sa redoutable colère, les cris furieux de ses soldats, avaient glacé d'effroi les officiers du sérail, et ils allaient céder aux injonctions des rebelles, lorsque Sultan-Moustapha parut.

Averti par la Sultane-Validè de la marche de Baïrakdar vers le sérail, et devinant les intentions du pacha de Roustchouk, le Sultan s'était hâté de revenir incognito au palais, favorisé dans son retour par l'imprudence des conjurés, qui avaient négligé de couper les communications du sérail avec le dehors. Dès qu'il est arrivé, il fait dire à Baïrakdar, par le kyzlar-agaçi, d'attendre un moment, qu'on allait chercher Sultan-Sèlim, et qu'il ne tarderait pas à paraître. Ces paroles adoucissent la fureur des soldats, le calme se rétablit pendant quelques instants. Sultan-Moustapha profite de ce répit, et envoie auprès de Sultan-Sèlim le kyzlar-agaçi, accompagné de plusieurs eunuques noirs. C'était l'heure du *salat-asr* ou *ikindi-namazy* (prière de l'après-midi) : Sultan-Sèlim, agenouillé et tourné vers la Mecque, commençait à réciter le *namaz*, lorsque les émissaires de Sultan-Moustapha entrèrent. Le prince ne s'alarmant point de leur présence, qu'il croyait motivée par quelque message de son cousin, continue sa prière; mais au moment où il se prosternait de nouveau, le kyzlar-agaçi se jette sur sa victime et lui passe un cordon autour du cou : trois de ses satellites viennent à son aide; les autres contiennent les serviteurs de Sèlim en leur posant le poignard sur la poitrine. Une lutte affreuse s'engage entre le prince et ses bourreaux : doué d'une force athlétique, Sultan-Sèlim se relève, les renverse ou les écarte par des coups vigoureux, et appelle à son secours ses fidèles domestiques. A la voix de leur maître, ceux-ci cherchent à arracher le fer des mains des eunuques; mais le kyzlar-agaçi, que Sultan-Sèlim avait terrassé et fait rouler à ses pieds, s'attache à lui, le serre avec rage, et ne lâche prise que lorsque ce prince tombe enfin frappé au cœur. Son corps est porté aussitôt à Sultan-Moustapha : il le contemple un instant en silence, et se retire dans son harem, en disant : « Remettez Sultan-Sèlim au pacha de « Roustchouk, puisqu'il le demande! »

A cet ordre, la porte s'ouvre; Moustapha-Baïrakdar s'approche avec joie pour saluer son maître..... On lui jette son cadavre défiguré !.... « Malheureux « prince! qu'ai-je fait?.... s'écrie Baï« rakdar; c'est donc le plus fidèle de « tes serviteurs qui a causé ta mort!... « Était-ce là le sort réservé à tes ver« tus?.... » Mais ses sanglots lui coupent la parole; il se précipite sur ce corps inanimé, lui baise les pieds et les mains, verse d'abondantes larmes, et s'abandonne à un affreux désespoir, tandis qu'autour de lui ses soldats consternés pleurent en silence.

Cependant, le kapoudan-pacha Seïd-Ali craignant que cette inaction n'ait des suites funestes, relève Baïrakdar : « Pacha, lui dit-il, c'est assez pleurer « comme une femme! vengeons Sul« tan-Sèlim, punissons ses assassins, « et surtout sauvons son cousin Sultan« Mahmoud, qu'un nouveau crime peut « nous ravir!.... » Ces mots rappellent Baïrakdar à lui-même; il s'élance, suivi de ses soldats : Sultan-Moustapha est

arrêté et conduit à l'instant dans l'appartement où Sèlim venait d'expirer. On cherche longtemps Sultan-Mahmoud sans pouvoir le trouver; enfin on le découvre blotti sous des tapis et des nattes, où quelques fidèles serviteurs l'avaient fait cacher pour le dérober à la fureur de son frère.

Dès que Sultan-Mahmoud parut, Moustapha-Baïrakdar le salua du nom de padichâh, se prosterna devant lui, baisa la terre, et, le front dans la poussière, attendit les ordres de son maître. Sultan-Mahmoud s'empressa de le relever, le proclama son libérateur, et lui conféra sur-le-champ la dignité de grand vézir.

Ainsi se termina, le 28 juillet 1808, la révolution qui coûta la vie à Sultan-Sèlim et le trône à Sultan-Moustapha. Ce dernier prince n'avait régné qu'une année : il ne fut point regretté, car son caractère frivole et cruel en même temps n'avait inspiré à son peuple ni affection ni estime.

CHAPITRE XXXI.

SULTAN-MAHMOUD-KHAN II, FRÈRE DE SULTAN-MOUSTAPHA-KHAN IV, ET FILS DE SULTAN-ABDUL-HAMID-KHAN.

Le nouveau règne commença par de nombreuses exécutions. Baïrakdar-Moustapha-Pacha, devenu le maître du pouvoir et l'idole du jour, vengea la mort de Sultan-Sèlim par le supplice de ses meurtriers, de leurs complices, et des favoris de Sultan-Moustapha. Le jour même de l'installation du premier ministre, on exposa, à la porte du sérail, trente-trois têtes, parmi lesquelles on remarquait celles du *buluk-imrokhor* (grand écuyer), du bostandji-bachi, qui avait refusé d'ouvrir la porte de la seconde cour, et enfin du kyzlar-agaçi, principal acteur dans l'assassinat de Sultan-Sèlim. A cause de l'importance hiérarchique du chef des eunuques noirs, sa tête fut placée sur un plat d'argent (*). Tous les officiers des yamaks que l'on put atteindre furent étranglés; et l'on poussa la cruauté jusqu'à coudre dans des sacs et jeter à la mer quelques malheureuses femmes du sérail, qui s'étaient réjouies de la fin tragique de Sultan-Sèlim.

(*) Voyez la note de la page 39.

Après ces actes de rigueur, on s'occupa des funérailles : la plus grande pompe y fut déployée; et le peuple, qui, pendant la vie de ce prince, l'avait dénigré avec acharnement, donna, à sa mort, des marques de la plus vive douleur. Sur les places de la ville, dans les cafés, des conteurs publics, toujours entourés d'une foule nombreuse, répétaient tous les détails de la sanglante catastrophe qui avait terminé les jours de Sultan-Sèlim, et partout leurs récits excitaient la pitié et les larmes.

Le 11 août 1808, Sultan-Mahmoud se rendit à la mosquée d'Eïoub pour y ceindre le sabre d'Osman. Cette cérémonie fut remarquable par une circonstance qui attira au nouveau grand vézir le blâme général : les musulmans évitent avec soin de montrer des armes dans les fêtes publiques, pendant lesquelles les janissaires même et les autres milices ne portent que de simples bâtons blancs; bravant cet antique usage, Moustapha-Pacha parut au cortége avec une escorte de trois cents Albanais, armés de fusils, de pistolets, de sabres et de yatagans. Les ennemis du grand vézir ne manquèrent pas de dire que sa conduite, en cette occasion, était celle d'un parvenu enivré de sa haute fortune, et qui se croit au-dessus des usages et des lois.

Dès que Baïrakdar-Moustapha-Pacha eut le pouvoir en main, il songea à écarter tous ceux qu'il regardait comme des rivaux dangereux. Ainsi l'ex-kaïm-mèkam Taïar-Pacha, qui aspirait au grand vézirat, fut décapité, et le kapoudan-pacha Seïd-Ali envoyé en exil dans une île de l'Archipel. Ramis-Pacha remplaça ce dernier : Béiji-Éfendi, l'un des agents du pacha de Roustchouk, entra aussi au ministère, qui bientôt ne se trouva composé que de créatures du nouveau grand vézir. Ce ministre, partisan des améliora-

tions que Sultan-Sèlim avait tenté d'introduire dans l'armée, et poussé dans cette voie par ses principaux confidents, Ramis-Pacha et Beïji-Éfendi, tous les deux élèves de l'école du génie, recommença l'œuvre téméraire de l'extirpation des abus enracinés dans le corps des janissaires. Mais, afin de surmonter tous les obstacles que présentait cette réforme, odieuse aux soldats et à la plupart des chefs, le grand vézir voulut s'appuyer sur une force assez puissante pour vaincre les préjugés nationaux. Il invita, dans ce but, tous les pachas et les principaux *aïans* à se rendre en personne à Constantinople, vers le milieu de rèbi'ul-akhir (commencement d'octobre), ou à s'y faire représenter par un agent muni de leurs pleins pouvoirs. Dans ce divan solennel, on devait leur soumettre les projets relatifs à la formation d'une armée régulière, et à la création de quelques *ortas-modèles*, sous le nom de *seymens réguliers*. A l'époque indiquée, les deux tiers environ des dignitaires convoqués s'étant rendus à Constantinople, Baïrakdar-Moustapha-Pacha les réunit dans son palais, leur exposa la nécessité de réformer, sans le détruire, le corps des janissaires, tombé dans l'indiscipline et l'ignorance de l'art de la guerre; pour y parvenir, il proposa diverses mesures propres à régénérer cette milice, et à la mettre au niveau des troupes européennes; il réclama l'appui des hauts fonctionnaires qui l'écoutaient, leur demanda leur adhésion par écrit, et la promesse de verser tout leur sang, s'il le fallait, pour soutenir l'exécution du khatti-chèrif que Sa Hautesse se proposait de rendre, relativement à la destruction des abus et aux réformes à opérer dans les corps militaires. Tous les pachas présents à cette assemblée approuvèrent les vues du ministre, et signèrent l'obligation qu'il exigeait d'eux. Le mufti accorda, sans difficulté, un fetwa qui autorisait les projets du grand vézir; mais les pachas et les *aïans* qui ne s'étaient pas rendus au divan, et parmi lesquels se trouvait le fameux Ali, pacha de Yanina, se bornèrent à une approbation vague et sans engagement formel. Kadi-Pacha, ancien chef des nizam-djèdid, qui avait amené trois mille hommes à Constantinople, offrit d'y rester tant que l'on aurait besoin de son secours; enfin tout semblait marcher au gré de Moustapha-Pacha. La facilité qu'il éprouvait à réussir lui inspira une si grande confiance en lui-même, qu'il se crut appelé par son étoile à changer la face de l'empire: dès lors, oubliant sa prudence et sa modération antérieures, il mécontenta ses meilleurs amis, et, par son insolence et son orgueil, s'attira la haine générale. Il brusqua sans ménagement des réformes qu'il aurait fallu tenter d'introduire peu à peu et avec douceur; il força les hauts fonctionnaires à lui céder les deux tiers des *timars* (*), qu'ils s'étaient appropriés. Au lieu d'accorder de grands avantages aux individus qui voudraient faire partie des nouveaux corps de *seymens réguliers*, il ne leur concéda aucun privilége, leur donna pour chefs les anciens officiers des nizam-djèdid, et les logea dans les casernes de Scutari et de Lewend-Tchiftlik, qu'avaient occupées ces derniers; ce qui fit considérer les seymens comme de véritables nizam-djèdid sous une autre dénomination. Outre la haine de l'armée, il s'attira encore celle des oulémas, par son mépris pour ce corps puissant, et par son avidité insatiable, qui leur faisait craindre qu'il ne s'emparât des biens des mosquées. Les officiers du sérail étaient choqués aussi de le voir disposer, sans leur participation, de tous les emplois et des honneurs; le peuple, influencé par les nombreux ennemis de Baïrakdar, prit bientôt en exécration ce ministre naguère son idole. Enfin le Sultan lui-même ne voyait pas avec faveur un sujet dont l'ambition et le caractère audacieux ne lui laissaient qu'une ombre d'autorité.

Le fier Baïrakdar, tranquille au mi-

(*) Voyez à la page 35, l'explication relative aux *timars*.

lieu des ennemis dont il était entouré, se plaisait à les braver : il n'avait pour unique soutien que le corps de seize mille hommes qu'il avait amené de Roustchouk, et trois mille autres soldats campés près de Scutari, sous les ordres de Kadi-Pacha, qui lui était entièrement dévoué. Les adversaires cachés du grand vézir engagèrent secrètement Molla-Aga, aïan de Philippopoli, à entrer à main armée dans le pachalik de Roustchouk. Dès que Baïrakdar eut avis de cette agression, il se hâta d'envoyer des troupes contre le rebelle, et, ainsi qu'on l'avait espéré, commit l'imprudence de ne garder auprès de lui qu'environ six mille hommes, qu'il laissa dispersés dans différents quartiers de la capitale. Lorsqu'on eut réussi à l'affaiblir, on travailla avec plus d'ardeur que jamais à le rendre odieux à la nation tout entière. Les plaintes de ceux qui avaient souffert des réformes du ministre, les bruits calomnieux qu'ils semaient contre lui dans les cafés et les autres lieux publics, finirent par exaspérer à tel point la populace, qu'elle disait hautement qu'il fallait en finir avec ce chien de *ghiaour*. Des placards, affichés jusque sur les murs de son palais, annonçaient même, pour les fêtes du Beïram, qui étaient très-prochaines, la mort du grand vézir et de ses créatures. Loin de s'effrayer de tous ces symptômes de révolte, Baïrakdar, à qui ses amis conseillaient de se rendre à Andrinople avec Sultan-Mahmoud, persista dans son aveugle sécurité, et continua de défier la haine populaire. Le 14 novembre, troisième jour avant la fin du Ramazan, le grand vézir, suivant l'usage établi à la cour ottomane, alla rendre visite au mufti. Le ministre n'avait autour de lui qu'une garde de deux cents hommes; sa marche étant ralentie par la foule qui se pressait sur son passage, il ordonna à ses *tchaouchs* de frapper de leurs *topouz* tous ceux qui ne s'écarteraient pas assez promptement. La populace se réfugia dans les cafés voisins; mais plusieurs personnes avaient été atteintes des coups largement distribués par l'ordre de Baïrakdar. La dureté qu'il venait de montrer exalta au plus haut degré l'indignation publique : d'un mouvement unanime, une foule immense se porta chez l'aga des janissaires, où se rendirent aussi quelques oulémas : là, il fut décidé que l'on attaquerait les soldats de Baïrakdar dispersés dans la ville. Cette résolution s'exécuta sur-le-champ : ces derniers, pris à l'improviste, se sauvèrent dans la campagne après une résistance fort courte; d'un autre côté, quelques janissaires mirent le feu à des maisons voisines du palais du grand vézir, et ce bâtiment fut bientôt atteint par les flammes. Les gardes de Baïrakdar voulurent éteindre l'incendie, mais un corps de six mille janissaires, qui venait investir sa demeure, les dispersa, et forma un cordon autour de l'édifice embrasé, afin d'empêcher l'arrivée des pompes à feu. Ce fut dans ce moment terrible que les domestiques de Baïrakdar se décidèrent à le prévenir des dangers qui le menaçaient : il s'était couché, en rentrant au palais, et avait expressément défendu d'interrompre son sommeil, à moins qu'un violent incendie n'exigeât sa présence. Réveillé en sursaut, voyant son palais dévoré par les flammes et cerné par ses implacables ennemis les janissaires, n'entendant que le fracas des murs qui s'écroulaient, ou les cris plaintifs de ses esclaves, qui, en cherchant à se sauver, étaient impitoyablement massacrés, cet homme, jusqu'alors si intrépide, fut saisi d'une terreur invincible; il ramassa à la hâte de l'or et des bijoux, et courut se renfermer, avec une de ses favorites et un eunuque noir, dans une tour en pierre, où il espérait être à l'abri de l'incendie. Pendant que le grand vézir prenait cette résolution pusillanime, le kapoudan-pacha Ramis ordonnait à deux vaisseaux de ligne de s'embosser vis-à-vis du quartier où se trouvaient le palais de l'aga et le corps de réserve des janissaires, et de faire feu; il accourait lui-même avec ses marins, se réunissait aux soldats du toptchi-bachi, et marchait au secours du grand vézir,

tandis que Kadi-Pacha se dirigeait, avec deux mille hommes, vers le sérail, pour protéger le Sultan, et que le reste de ses troupes contenait les janissaires de Scutari. Ces sages mesures, en opposant une résistance opiniâtre aux mutins, refroidirent leur ardeur. Exposés à la fois au feu des seymens réguliers qui tiraient du haut des murs du sérail, et à la canonnade des vaisseaux, les janissaires, après s'être battus pendant tout un jour, commencèrent à désespérer de leur cause. Bientôt un bruit sinistre, qui circula dans leurs rangs, acheva de les décourager : on assurait que Baïrakdar s'était sauvé, déguisé en femme, et allait reparaître à la tête de forces imposantes. Instruit de la terreur des insurgés, le kapoudan-pacha voulut leur proposer une amnistie; mais Kadi-Pacha, ennemi implacable des janissaires, qui avaient défait en 1806 le corps des nizam-djèdid sous ses ordres, tenait à se venger, et fut d'avis de faire une sortie générale. Sultan-Mahmoud penchait pour la clémence; mais il fut forcé, par les cris des soldats de Kadi-Pacha, de céder à l'avis de leur chef, en lui recommandant expressément de ne pas incendier les maisons dont les habitants opposeraient de la résistance.

Quatre mille hommes, précédés de quatre pièces de canon, et commandés par Kadi-Pacha, sortirent du sérail, repoussèrent les janissaires qui attaquaient ce palais, s'emparèrent d'une de leurs casernes près de Sainte-Sophie, et dissipèrent le détachement qui cernait la demeure du grand vézir. Ignorant le sort de Baïrakdar, et ne pouvant pénétrer dans son habitation que dévoraient les flammes, Kadi-Pacha laissa une partie de ses troupes sur l'At-Meïdani, divisa le reste en trois colonnes, ordonna à deux d'entre elles de se diriger vers le quartier des Sept-Tours et sur la mosquée Suleïmaniïè, en massacrant tous ceux qui s'opposeraient à leur passage, et leur donna rendez-vous au palais de l'aga des janissaires, où il se rendit lui-même à la tête de la troisième colonne. Les excès que commirent les soldats exaspérèrent le peuple : il se réunit aux janissaires, qui avaient inutilement tenté de chasser les seymens des casernes qu'ils occupaient, et qui finirent par y mettre le feu. Dès ce moment, tout changea de face : les seymens périrent écrasés sous les décombres ou consumés par les flammes; Kadi-Pacha se vit forcé de rentrer au sérail après avoir éprouvé de grandes pertes; l'incendie n'étant arrêté par personne, fit des progrès effrayants, et les cris lamentables des malheureuses victimes, qui demandaient en vain du secours et disparaissaient bientôt sous des ruines brûlantes, étaient à peine écoutés par les combattants acharnés au carnage. Sultan-Mahmoud voyait, du haut d'une tour du sérail, cet horrible spectacle; son cœur en fut ému : il ordonna de cesser sur-le-champ le massacre et de travailler à éteindre l'incendie : la fusillade s'arrêta; l'aga des janissaires, n'osant désobéir au Sultan, envoya chercher les pompiers, et fit abattre quelques maisons afin d'isoler le feu; mais il était trop actif pour être aisément éteint, et il ne put être arrêté que par les places publiques et les coupoles en pierre des mosquées.

Cependant la foule, enhardie par la cessation des hostilités, se précipita vers *Bab-Humaïoun*, et fit entendre des menaces contre les seymens et leurs chefs, et même contre le souverain qui venait d'épargner les mutins. Quelques-uns osèrent dire qu'il fallait déposer Sultan-Mahmoud et rétablir Sultan-Moustapha. Ces cris du peuple furent l'arrêt de mort du prince auquel il voulait rendre le trône. Sultan-Mahmoud, depuis la veille, résistait noblement aux instances de ses ministres, qui lui conseillaient de faire périr son frère; il céda enfin à regret à la nécessité de pourvoir à sa propre sûreté; l'ordre fatal lui fut arraché, et Sultan-Moustapha livré aux bourreaux. Sa mort n'excita aucun regret, et parut juste, même aux yeux de ses partisans.

Lorsque la flamme eut consumé le palais du grand vézir, quelques hom-

mes se glissèrent parmi les décombres dans l'espoir d'y trouver de l'or : en écartant ces débris fumants et ces cendres encore brûlantes, ils découvrirent, au pied d'une haute tour, une porte en fer, l'enfoncèrent, et arrivèrent par un étroit passage à une seconde porte, qui, cédant aussi à leurs efforts, leur ouvrit l'entrée d'une chambre basse : trois cadavres étaient étendus auprès de sacs remplis d'or et de magnifiques écrins de pierreries. Avertis de cette découverte, les janissaires se hâtèrent d'accourir, et reconnurent avec joie leur plus cruel ennemi, le terrible Baïrakdar, dont ils craignaient encore le retour, et qui avait été asphyxié avec sa favorite et son premier eunuque. Le corps du grand vézir fut empalé et exposé pendant trois jours sur la place de l'Et-Meïdani (*).

Moustapha-Pacha, surnommé *baïrakdar* (porte-étendard), était fils d'un pauvre laboureur, et suivit d'abord la profession de son père; il se fit ensuite marchand de chevaux; mais son génie belliqueux ne put supporter longtemps cette vie obscure et pacifique : il s'enrôla dans les troupes du pacha de Roustchouk, s'éleva rapidement, par son seul mérite, aux premiers grades militaires, et finit, après avoir gouverné avec distinction le pachalik où il commença à servir comme simple soldat, par arriver à la plus haute dignité de l'empire. Il montra d'abord, dans ce poste élevé, de l'adresse, de la modération, un esprit supérieur aux préjugés de ses compatriotes, et un grand amour pour la justice. L'anecdote suivante donnera une idée du noble usage qu'il faisait du pouvoir, avant de s'être laissé aveugler par un orgueil démesuré :

Un jeune Grec, remarquable par une figure charmante et une élégance de formes qui rappelait les chefs-d'œuvre de la statuaire antique de sa patrie, exerçait à Constantinople l'humble état d'épicier. Au-dessus de son magasin demeurait une belle musulmane, veuve à vingt ans d'un vieil Osmanli, qui lui avait laissé une grande fortune. Dans les loisirs de ses longues heures de solitude, la jeune femme s'amusait a examiner, à travers les jalousies de sa fenêtre, le beau jeune homme son voisin. Cette dangereuse occupation ne tarda pas à faire naître dans le cœur de la tendre veuve un amour d'autant plus violent qu'elle ne pouvait le témoigner à celui qui l'inspirait; car, en Turquie, un homme, et surtout un *ghiaour*, n'entre jamais chez une musulmane. Mais sa passion, irritée par les obstacles, lui suggéra un stratagème pour arriver à son but. Elle envoya prendre chez le beau marchand quelques articles dont elle fit demander le compte. Le mémoire fut remis; mais on le trouva obscur, on n'y pouvait absolument rien comprendre. Étonné du peu d'intelligence de sa voisine, le jeune Grec donna *par écrit* d'amples explications, qui ne satisfirent pas davantage la rusée musulmane. Il fallait cependant régler ce compte si embrouillé, et pour y par-

(*) Il existe sur la fin tragique de Baïrakdar-Moustapha-Pacha, une version toute différente de celle que nous avons adoptée dans notre texte, d'après des autorités dignes de foi. Nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs cette seconde relation, plus conforme que la nôtre au caractère d'intrépidité bien connue du pacha de Roustchouk.

D'après les historiens à qui nous empruntons les détails suivants, lorsque les janissaires marchèrent sur le sérail pour délivrer Sultan-Moustapha et le remettre sur le trône, Baïrakdar vint à leur rencontre à la tête des seymens réguliers, et livra aux rebelles un combat opiniâtre; mais accablé par la supériorité numérique des insurgés, il fut contraint de reculer, gagna une tour fortifiée du sérail, et s'y retrancha. Poursuivi par les vociférations des janissaires, qui le sommaient de leur livrer Sultan-Moustapha, Baïrakdar leur jeta le corps sanglant de ce prince : à cette vue, leur fureur redoubla; ils s'armerent de torches, et l'incendie leur ouvrit un passage pour atteindre le ministre qui les bravait. L'intrépide pacha combattait encore, mais enfin, se voyant près de tomber entre les mains de ses implacables ennemis, il mit le feu à un magasin à poudre, et s'ensevelit avec eux sous les débris de la tour.

venir, elle fit prier l'épicier de monter chez elle, où il trouverait à qui parler. Le jeune homme se décida à cette démarche : il fut reçu par une esclave, qui lui dit qu'elle allait l'introduire auprès de sa maîtresse. Le pauvre marchand, effrayé de cette irrégularité, se laissa conduire en tremblant. Resté en tête-à-tête avec la belle veuve, il voulut lui parler de son mémoire, elle répondit par une déclaration d'amour. Épouvanté des terribles conséquences d'une intrigue avec une musulmane, le prudent épicier cherchait à fuir, mais elle le menaça de le dénoncer au kadi, comme ayant tenté de lui faire violence. Quel parti prendre?... De tous côtés, le péril était égal, la dame était jeune et belle, le Grec se décida pour le danger le moins imminent.

Cette intrigue dura quelque temps sans mésaventure, et le jeune homme commençait à ne plus trembler de son bonheur, lorsqu'un jour qu'il était auprès de la belle veuve, deux janissaires entrèrent dans le magasin et demandèrent des objets que les garçons ne trouvèrent point. Il fallut faire descendre leur maître : à la vue des janissaires, il montra une si grande émotion, que ceux-ci, curieux de connaître la cause de ce trouble extraordinaire, parvinrent, en lui promettant le secret, à lui faire avouer sa faute. Indignés d'apprendre qu'un *ghiaour* possédait les faveurs d'une musulmane, les janissaires s'empressèrent de tout déclarer au kadi, qui condamna à mort le chrétien. Le grand vézir, instruit de l'affaire, cassa le jugement, fit grâce au jeune Grec, et voulait, dans son impartiale justice, punir la musulmane qui l'avait séduit, et, pour ainsi dire, forcé à commettre le crime; mais les oulémas obtinrent le pardon de la coupable. Baïrakdar fit ensuite appeler le marchand : « Raïa, lui « dit-il, j'ai pu te sauver du supplice, « mais je ne puis te préserver des poi« gnards qui menacent ta vie; mets « ordre à tes affaires, quitte dans trois « jours Constantinople, retourne dans « ton pays, et garde-toi de parler de « ton aventure. »

Sultan-Mahmoud, resté seul de la famille d'Osman, n'avait plus rien à craindre des janissaires : il s'empressa de mettre un terme aux malheurs qui désolaient la capitale. Il profita habilement de la terreur inspirée aux seymens et aux soldats de Kadi-Pacha, par la vue du cadavre de Baïrakdar, pour les réconcilier avec les janissaires. Trop humain pour livrer à la fureur populaire les auteurs des derniers désordres, il permit à Ramis-Pacha, à Kadi-Pacha, à Beïji-Efendi, et à tous les amis de Baïrakdar, de s'embarquer sur une chaloupe qui se trouvait à la pointe du sérail : ils gagnèrent Silivria et ensuite Roustchouk, où ils furent accueillis par les partisans de Moustapha-Pacha.

Les janissaires, voulant détruire toute trace des nizam-djèdid, brûlèrent les belles casernes de Lèwend-Tchiftlik et de Scutari; ils envoyèrent ensuite des députés au Sultan pour protester de leur soumission, et obtenir le pardon de leur dernière révolte. Le mufti et les oulémas félicitèrent Sa Hautesse du triomphe de la religion et des anciennes lois; et le calme fut entièrement rétabli.

Les exilés de Constantinople qui avaient trouvé un asile dans le pachalik de Routschouk furent bientôt contraints de fuir devant les menaces de la Porte. Ramis-Pacha, né en Crimée, se réfugia à Pétersbourg et se mit sous la protection du nouveau souverain de son pays. Kadi-Pacha se déguisa en derwiche, fut reconnu à Kutahiïè et mis à mort, ainsi que Beïji-Efendi, qui avait eu l'imprudence de se montrer.

Sultan-Mahmoud, qui, aux brillantes qualités de Sultan-Sèlim joignait une fermeté de caractère dont ce dernier était dépourvu, ne renonça pas à ses desseins, comme la suite l'a bien prouvé; mais, forcé de dissimuler, il parut abandonner tout projet de réforme, affecta de suivre l'ancien système, de ne parler que du passé, de ne point s'inquiéter de l'avenir, et de s'endormir, en vrai musulman, dans le dogme du fatalisme.

Après la violente secousse qui venait d'ébranler l'empire, le Grand Seigneur s'occupa de ses rapports avec les puissances étrangères. Engagé dans une guerre malheureuse contre la Russie, le gouvernement ottoman consentit à envoyer des plénipotentiaires à Yassi; mais des intrigues politiques retardèrent l'ouverture du congrès. L'Angleterre n'avait pas renoncé à l'espoir d'un rapprochement avec la Porte : des négociations secrètes furent entamées. M. Adair, envoyé anglais, et M. de Stürmer, internonce d'Autriche, parvinrent, au bout de trois mois de sollicitations, à décider Sultan-Mahmoud; et le 5 janvier 1809, la paix fut signée avec la Grande-Bretagne. Par ce traité, cette dernière puissance s'engageait à remettre tous les forts et places appartenant à la Porte, qui, de son côté, devait lever le séquestre mis sur les marchandises et les vaisseaux anglais, reconnaître les anciennes capitulations et tous les priviléges établis par les actes subséquents, mais à condition que l'Angleterre accueillerait dans ses ports les navires ottomans, et ne tenterait plus d'entrer à main armée dans le canal de Constantinople. Ce fut inutilement que M. de Latour-Maubourg, chargé d'affaires de France, voulut empêcher ce traité, et que la Russie, alors en opposition d'intérêts avec la Grande-Bretagne, fit faire à la Porte des représentations à ce sujet; le Sultan n'en persista pas moins dans sa politique, et reçut avec les plus grands honneurs le ministre de son nouvel allié.

Cette circonstance devait nécessairement apporter des obstacles à la conclusion de la paix entre la Russie et la Porte. Aussi la réunion à Yassi des plénipotentiaires de ces deux puissances n'eut-elle d'autre résultat qu'une déclaration de guerre. Les pachas et les *aïans* des bords du Danube reçurent l'ordre de rassembler leurs troupes et de se préparer à résister aux Russes. On s'occupa aussi de réprimer les Serviens, qui, en apprenant l'issue du congrès, avaient repris les armes contre la Porte. Le sceau fut donné à Zia-Youçouf-Pacha, vieillard de soixante et douze ans, qui avait déjà, en qualité de grand vézir, commandé l'armée ottomane, lors de l'invasion des Français en Égypte, et qui fut si maltraité par Kléber à la bataille d'Héliopolis.

Le général russe ouvrit la campagne par la prise de la forteresse de Slobodsa, et par la défaite, devant Ibraïl, d'un corps d'armée ottoman. D'un autre côté, les pachas de Bosnie et de Nissa battaient les troupes serviennes et bloquaient Dèligrad et quelques autres places. Pendant que ces événements militaires avaient lieu, l'ambassadeur anglais essayait de soulever contre les Français les habitants des îles Ioniennes, concédées à Napoléon par l'empereur de Russie, lors du traité de Tilsitt. Mais les efforts de M. Adair échouèrent : le sénat ionien publia un décret de bannissement contre un Corfiote, nommé Dendrino, que l'ambassadeur britannique avait nommé, de sa propre autorité, chancelier de la république des Sept-Iles à Constantinople; les émissaires anglais furent chassés d'Ithaque et de tout le territoire; et la Porte déclara solennellement à notre chargé d'affaires que le Sultan s'opposerait aux manœuvres qui auraient pour but de soustraire les îles Ioniennes à l'autorité française.

Cependant les Russes continuaient avec vigueur la guerre sur le Danube. Diverses places des deux rives de ce fleuve tombèrent en leurs mains; le général en chef Bagration passa le Danube, battit les Osmanlis près de Silistrie, et s'empara de Rassewat; peu de jours après, l'importante forteresse d'Ismaïl se rendait à un autre corps d'armée russe; et les villes de Mangalia et de Kavarna, sur la mer Noire, succombaient sous les efforts des généraux Markoff et Platoff. Ces nombreux revers ne découragèrent point le grand vézir : campé devant les murs de Silistrie, il attendit, sans s'effrayer, l'attaque du prince Bagration, et lui opposa une si vive résistance, que ce général, après avoir perdu près de dix

mille hommes, se retira sur Hirsowa, et fit repasser le Danube à la plus grande partie de ses troupes, en laissant seulement des garnisons dans les forteresses qu'il avait prises sur la rive droite du fleuve. Cette défaite des Russes fut compensée par la conquête que le général Essen fit, à cette même époque, de la forteresse d'Ibraïl.

Sur ces entrefaites, on apprit que Napoléon venait de conclure la paix avec l'Autriche, après avoir gagné, sous les murs de Vienne, la fameuse bataille de Wagram. Profitant de l'influence que les triomphes de la France devaient exercer sur l'esprit des ministres ottomans, M. de Latour-Maubourg insista vivement pour engager le divan à accéder au système continental, et à renvoyer M. Adair. Après une longue hésitation, la Porte, voulant terminer ses différends avec la Russie, accepta la médiation de la France. Néanmoins, le Sultan fit les plus grands préparatifs pour la prochaine campagne, car son intention était non-seulement d'opposer une vigoureuse résistance aux troupes russes en cas d'hostilités, mais encore de reprendre sur les Wehhabis les villes saintes (la Mecque et Médine), dont les musulmans ne pouvaient plus approcher.

Malgré toutes les mesures prises par le Grand Seigneur, la campagne de 1810 ne fut pas heureuse pour les Osmanlis. Le grand vézir avait établi son quartier général à Chumla, ville de Bulgarie à vingt-cinq lieues du Danube. Les Russes, sous les ordres de Kamensky, se rendirent d'abord maîtres des côtes maritimes, prirent d'assaut Bazardjik, et successivement un certain nombre d'autres villes.

Sultan-Mahmoud, loin de se laisser décourager par ces revers, annonça qu'il allait se mettre lui-même à la tête de l'armée. Dans un ferman adressé aux troupes du grand vézir, il leur rappela les exploits des anciens Osmanlis, et essaya de réveiller en eux ce fanatisme guerrier qui avait jadis opéré tant de prodiges. Cependant le désir que témoignait le Sultan de se rendre au camp, déplaisait aux oulémas et aux chefs des janissaires: ces deux corps puissants craignaient que le souverain ne profitât, pour s'affranchir de leur tutelle, du moment où il serait entouré de ses soldats. En conséquence, le départ de Sa Hautesse était entravé par mille intrigues. Les pachas Tchapan-Oglou et Kara-Osman-Oglou, connus pour être de zélés partisans de la réforme tentée par Baïrakdar, devaient se rendre, avec leur contingent s'élevant à vingt mille hommes, au camp du grand vézir, en passant par Constantinople. Les janissaires crurent que l'on avait rassemblé ces forces dans la capitale pour favoriser le rétablissement du nizam-djèdid; et, sur leurs clameurs, le Sultan fut obligé de faire changer de route aux troupes de ces deux chefs.

D'un autre côté, les Russes avaient remporté, du côté de la Géorgie, une victoire complète sur les Persans réunis au prince d'Imirette; et, à la suite de cette affaire, la paix entre les cours de Tèhèran et de Pétersbourg semblait près de se conclure. Cette circonstance fâcheuse pour les Ottomans, et les revers qu'ils avaient éprouvés dans la dernière campagne, leur faisaient vivement désirer la cessation de la guerre: mais les prétentions inadmissibles du général Kamensky firent suspendre les négociations que le grand vézir avait entamées; et les Russes prirent leurs quartiers d'hiver dans la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie, en laissant des garnisons à Nicopolis, à Silistrie et à Roustchouk. De son côté, le grand vézir profita de la morte-saison pour augmenter, sous la direction d'ingénieurs européens, les fortifications de son camp.

A cette époque, Suleïman-Pacha, gouverneur de Bagdad, ayant refusé de fournir de l'argent et des troupes, fut déclaré rebelle, et poignardé par ordre de l'ex-reïs-éfendi Thal'at, que le Grand Seigneur avait envoyé auprès du pacha révolté. Suleïman était, en outre, accusé d'entretenir des intelligences avec les Wehhabis. Le Sultan fit preuve, en cette occasion,

d'une grande énergie, en refusant la grâce du coupable à l'ambassadeur d'Angleterre, qui avait donné à sa réclamation un ton de menace dont Sa Hautesse ne tint aucun compte.

Au commencement de 1811, des événements graves se passèrent en Égypte : ces faits appartenant à l'histoire de cette contrée, nous nous bornerons à les indiquer à grands traits.

Muhammed-Ali, gouverneur de cette province, avait reçu du Sultan l'ordre de marcher contre les Wehhabis; mais, avant d'entreprendre cette expédition, le pacha voulut soumettre les beïs-mamlouks, auxquels il avait laissé une partie de la haute Égypte, lors de la tentative des Anglais sur Alexandrie. La jalousie ayant divisé les chefs des mamlouks, plusieurs d'entre eux vinrent se mettre sous la protection de Muhammed-Ali-Pacha. Ce gouverneur, en flattant les beïs de l'espoir d'un traité favorable, parvint à en attirer un grand nombre au Caire, où, par une horrible perfidie, il les fit massacrer. Des ordres furent donnés aux commandants des provinces pour mettre à mort les mamlouks qui ne s'étaient pas rendus au Caire : ces malheureux périrent presque tous, et la ruine de cette brave milice fut consommée. La conduite du gouverneur de l'Égypte fut approuvée par la Porte, qui se trouva ainsi délivrée d'un corps qu'elle redoutait.

Cependant, après la campagne de 1810, les négociations entre les Russes et les Ottomans avaient recommencé, mais sans résultat satisfaisant. Le général en chef Kamensky, atteint d'une maladie grave qui le rendait incapable de commander, avait été remplacé, en mars 1811, par Kutusoff. A cette même époque, le grand vézir Zia-Youçouf-Pacha, qui, à cause de son âge avancé, ne pouvait plus remplir les fonctions pénibles de sèrasker, fut remplacé par Ahmed-Pacha, ex-nazir d'Ibraïl. Le sultan écrivit de sa main au ministre octogénaire, pour adoucir le chagrin de sa déposition, et lui assura qu'il ne lui retirait point sa bienveillance.

Le nouveau grand vézir réunit une armée de soixante mille hommes avec soixante-dix-huit pièces d'artillerie, arme dont le service s'était bien perfectionné chez les Ottomans; et au mois de juin, il se dirigea vers Roustchouk, ce qui détermina Kutusoff à envoyer un corps d'armée à Giurgewo, et à y établir son camp. Ce général, à cause du rappel de quatre divisions de son armée, destinées à former un corps d'observation en Pologne, ne pouvait guère que se tenir sur la défensive; en conséquence, il fit raser les fortifications des villes placées entre Silistrie et Roustchouk. Cette place forte avait été nouvellement mise en bon état de défense; trente mille Russes occupèrent les hauteurs qui la dominent. Les Ottomans attaquèrent avec vigueur; mais ils ne purent jamais entamer l'armée ennemie, et furent obligés, après une affaire très-chaude, de regagner leur camp, établi à Kadi-Keuï, à deux lieues et demie de Roustchouk. Malgré cet avantage, Kutusoff craignant pour cette dernière place, où il aurait fallu laisser une garnison de dix mille hommes au moins, se décida à l'abandonner. Le 5 juillet 1811, il passa le Danube, fit évacuer Roustchouk par plus de six cents familles bulgares qui l'occupaient, détruisit une partie des fortifications, et incendia la ville. L'armée russe campa ensuite sur la rive gauche du fleuve, près de Giurgewo. Ismaïl-beï et Kara-Osman-Pacha passèrent eux-mêmes le Danube et se retranchèrent sur ses bords. L'intention du grand vézir était de porter la plus grande partie de ses troupes sur la rive gauche, et d'attaquer l'armée russe; mais une savante manœuvre du général Kutusoff déjoua ce projet. Le camp ottoman fut envahi : le grand vézir, qui se trouvait de l'autre côté du fleuve, demanda un armistice, et n'ayant pu l'obtenir, se jeta dans une nacelle et gagna Roustchouk à la faveur de la nuit. En même temps, un corps d'armée russe reprenait Silistrie; Véli-Pacha, qui avait établi un camp à Turtukaï, abandonnait cette position;

et Ismaïl-Pacha, beï de Sérès, qui avait envahi la petite Valachie, fuyait devant le général Sass et se hâtait de repasser le Danube.

Tant de désastres obligèrent le sèrasker à solliciter de nouveau une suspension d'armes : elle lui fut accordée pour tout le temps de la durée des négociations pour la paix. Mais lorsque la nouvelle de ces revers et de l'armistice conclu à leur suite arriva à Constantinople, le divan désapprouva hautement le grand vézir, et prit sur-le-champ les mesures les plus énergiques. On enrôla tous les hommes en état de porter les armes, et on les dirigea sur Chumla; la garnison de Varna fut renforcée, et les troupes asiatiques reçurent ordre de ne pas quitter leurs drapeaux.

C'est au milieu de ces préparatifs pour une guerre désastreuse que naquit, le 24 novembre 1811, le premier fils de Sultan-Mahmoud, qui n'avait eu jusqu'alors que quatre filles. Le jeune prince reçut le nom de Sultan-Murad : sa naissance causa une grande joie au peuple, qui craignait l'extinction de la race d'Osman(*). Néanmoins, à cause des circonstances pénibles où se trouvait l'empire, les grandes fêtes, appelées *Donanma*, qui durent pendant sept jours, n'eurent pas lieu, et l'on se borna à célébrer cet heureux événement dans l'intérieur du sérail. A cette occasion, les ambassadeurs étrangers offrirent au Sultan des plateaux couverts de sucreries, de rafraîchissements et de fleurs, selon l'ancien usage.

Cependant les négociations, qui avaient commencé à Giurgewo et se continuaient à Bucharest, furent rompues par les Russes, et l'on se prépara à reprendre les hostilités. Néanmoins les plénipotentiaires ne quittèrent pas le lieu du congrès; mais, dans un divan général, le mufti déclara qu'il ne donnerait point son fetwa en faveur de la paix, et tous les membres du conseil votèrent à l'unanimité pour la guerre.

De son côté, l'empereur Alexandre avait l'intention de renforcer l'armée de Kutusoff; deux divisions étaient déjà arrivées à Yassi, lorsqu'elles reçurent l'ordre de rétrograder et de repasser le Dniester. Cette disposition nouvelle était nécessitée par la prévision d'une rupture avec la France; en outre, la Russie avait à soutenir la guerre contre les Persans, qui venaient de remporter un avantage aux environs de Koubbè : mais ces succès ne continuèrent pas, les Russes reprirent le dessus, et finirent par envahir presque toute la Géorgie. Enfin, au moment où les hostilités allaient recommencer entre la Porte et la Russie, la déclaration de guerre de Napoléon à cette dernière puissance changea subitement la face des affaires. M. d'Italinsky, plénipotentiaire russe, modifia singulièrement ses prétentions, et les ministres ottomans acceptèrent les nouvelles conditions qu'il proposa. La paix fut signée à Bucharest le 28 mai 1812, et ratifiée à Wilna le 23 juin suivant. Le Pruth devint la frontière des deux empires. Ce traité, qui assurait à la Russie les bouches du Danube avec une partie de la Moldavie et de la Bessarabie, fut approuvé à regret par Sultan-Mahmoud, qui le trouvait trop peu avantageux dans un moment où l'empereur Alexandre avait besoin de toutes ses forces pour s'opposer à l'invasion des Français.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis que la Porte avait conclu la paix avec les Russes, et déjà ceux-ci, vaincus dans plusieurs batailles, reculaient devant la *grande armée* française, qui s'avançait vers Moscou. La consternation régnait non-seulement parmi les troupes moscovites campées près du Danube, mais encore chez les Valaques, les Moldaves et les Serviens, qui, voyant chanceler la puissance de leurs protecteurs, craignaient de retomber sous le joug ottoman.

(*) Ce prince mourut l'année suivante au mois de juillet. Sultan-Mahmoud a eu en tout vingt-six enfants, dont cinq seulement ont survécu à leur père, mort le lundi 1er juillet 1839. Sultan-Abdul-Medjid, qui vient de s'asseoir sur le trône, a un frère nommé Abdul-Aziz, né le 9 février 1830 (15 cha'ban 1245.)

Dans ces circonstances critiques, le général en chef Kutusoff, appelé au commandement de l'armée qu'Alexandre opposa aux Français, fut remplacé à Bucharest par l'amiral Tchitchakoff. Mais bientôt le danger augmentant de jour en jour, ce dernier reçut l'ordre de quitter les provinces qu'il occupait encore, et de conduire à marches forcées ses troupes sur le Pruth, et de là en Podolie.

Pendant que les Russes abandonnaient ainsi le territoire ottoman, pour se porter là où le péril était le plus grand, le général Andreossy arrivait à Constantinople. Le but de sa mission était d'engager le Sultan à ne point se séparer de Napoléon, et à se soustraire à l'influence de l'Angleterre. Cette ambassade, qui dura pendant les deux années de la plus grande crise pour la France (de 1812 à 1814), fut difficile et orageuse, et ne put remplir les intentions de Napoléon, dont Sultan-Mahmoud n'avait point oublié les menaces outrageantes dans ses discours au sénat, et le déplorable abandon à l'époque du traité de Tilsitt.

Peu de temps après l'arrivée de l'ambassadeur français, le Sultan, mécontent des conditions de la paix de Bucharest, déposa le grand vézir et les autres plénipotentiaires qui l'avaient négociée. Démétrius Morouzi, drogman du camp, et son frère Panaïoti, ex-premier interprète de la Porte, accusés d'avoir dévoilé aux ennemis les secrets de l'État, furent mis à mort. Khorchid-Ahmed-Pacha, ancien gouverneur de l'Égypte, reçut le sceau (août 1812).

Le Sultan, dont le caractère énergique se déployait de plus en plus, prit des mesures propres à contenir les janissaires dans le devoir, en introduisant parmi eux une nouvelle discipline: il domptait en même temps la rébellion de quelques *aïans* (*) et pachas, et entre autres celle du gouverneur de Widdin, Molla-Pacha, successeur du fameux Passwan-Oglou. Ramis-Pacha, qui, ainsi que nous l'avons dit précédemment, s'était réfugié à Pétersbourg, crut, après la conclusion de la paix, pouvoir rentrer sur le territoire ottoman; mais, arrivé aux environs de Bucharest, il fut attaqué par une petite troupe, sous les ordres du *bin-bachi* (colonel) du grand vézir, et mis à mort après une lutte terrible.

De son côté, le chef des Serviens insurgés, le célèbre Czerni-George, si connu par son courage et sa sévérité inflexible, se disposait à défendre ses compatriotes contre les prétentions de la Porte, qui ne voulait les amnistier qu'en rentrant en possession de leurs forteresses.

A Alexandrie, Muhammed-Ali-Pacha, délivré de la crainte des mamlouks, dont les faibles restes s'étaient réfugiés dans la haute Égypte, faisait d'immenses préparatifs, et épuisait ses ressources pour les frais de la grande expédition contre les Wehhabis. Leur prince, l'émir Sè'oud, marcha, avec quarante mille hommes, au secours de la Mecque et de Médine, menacées par Toçoun-Pacha, fils de Muhammed-Ali-Pacha, qui lui avait confié le commandement de ses troupes. Après avoir éprouvé une défaite dans les défilés de Djedidè, occupés par les Wehhabis, Toçoun prit bientôt une revanche éclatante, s'empara des villes de Bahr, Djèdidè, Safra, et entra enfin en vainqueur dans Médine. Les clefs de cette ville *sainte*, envoyées à Constantinople, y arrivèrent le 30 janvier 1813. Ce fut un jour de fête pour les pieux musulmans : des salves d'artillerie annoncèrent l'entrée dans la capitale des commissaires de Muhammed-Ali-Pacha; vers midi, le Sultan, accompagné d'un brillant cortége, se rendit à la mosquée d'Eïoub, où il récita solennellement le *salat-zuhur* ou *eulè-namazy* (prière de midi), reçut les clefs de Médine, et les fit porter, en grande pompe, au sérail : elles furent déposées parmi les reliques du prophète. L'envoyé du gouverneur

(*) Les *aïans* (notables) ou *ich-erlèris* (agents) sont des espèces d'officiers municipaux, élus par les principaux habitants d'une province et confirmés par la Porte. Ils assistent le pacha dans les affaires administratives.

d'Égypte fut revêtu d'un kaftan de zibeline, et on accorda des pensions à vie aux Tatares qui avaient porté la première nouvelle du triomphe de Toçoun-Pacha.

Bientôt Abdallah, fils de l'émir Sè'oud, évacua la Mecque, où les Ottomans entrèrent aussitôt (mars 1813). La réception des clefs de cette ville et de la Kaaba occasionna, à Constantinople, de nouvelles fêtes, qui furent marquées par le supplice du cheïkh arabe Ibn-Haçan-el-Kalaï, l'un des plus fanatiques Wehhabis. La guerre avec ces sectaires se prolongea pendant plusieurs années; mais l'émir Sè'oud étant mort à Derr'iïè, sa capitale, son fils Abdallah conclut, en 1815, un traité honteux avec Toçoun-Pacha. Muhammed-Ali ayant voulu obliger Abdallah à se rendre à Constantinople pour y solliciter le pardon de Sa Hautesse, ce chef se décida de nouveau à la guerre. Enfin, après une alternative de succès et de revers contre Ibrahim, second fils de Muhammed-Ali-Pacha, Abdallah, assiégé pendant sept mois dans Derr'iïè, fut forcé, par la clameur publique, à se rendre. Il se mit entre les mains d'Ibrahim, qui l'envoya à son père. Le vice-roi d'Égypte fit partir le malheureux prince pour Constantinople, où il fut décapité sur la place d'*Aïa-Sofia*. Cet événement, qui eut lieu en 1818, abattit pour longtemps la secte des Wehhabis.

Depuis la fin de 1813, la Porte, en paix avec la Russie, songeait à soumettre entièrement la Servie. Des forces considérables se dirigèrent contre cette province. Rèdjeb, pacha de Widdin, emporta d'assaut le camp des Serviens. Bientôt, presque toutes les villes qu'ils occupaient, et Belgrade même, leur capitale, tombèrent au pouvoir des Ottomans. Les débris de l'armée des vaincus se réfugièrent dans les forêts les plus épaisses et sur les monts escarpés de cette contrée. Czerni-George, voyant sa cause perdue, passa en Russie, où l'empereur Alexandre lui accorda le grade de général et la décoration de l'ordre de Sainte-Anne. Quelques années après, ennuyé de l'inaction dans laquelle il vivait, ce chef traversa la Gallicie et la Hongrie pour rentrer dans son pays : son but était probablement d'y organiser un nouveau soulèvement contre la Porte; mais, reconnu à Semendria, il y fut arrêté et mis à mort, sur l'ordre du chef servien Milosch-Obrenowitch, qui, sans doute, obéit en cette occasion aux prescriptions du Grand Seigneur.

Czerni-George, né dans un rang obscur, s'était élevé, par le seul ascendant de son caractère, au rang de hospodar de Servie. Confirmé dans cette dignité par le Sultan, que les circonstances forcèrent à cette concession, ce chef ne cessa d'exciter des troubles dans l'empire ottoman. Son naturel énergique et féroce, n'ayant pas été tempéré par l'éducation, lui fit commettre les actes les plus cruels, mais cependant toujours empreints d'une sorte d'héroïsme qui rappelait les rudes vertus des premiers Romains et leur justice impitoyable. Comme Romulus, il fit périr son frère, qui avait méprisé ses ordres; son père même fut la victime du fanatisme patriotique de George : ce vieillard, fatigué des calamités sanglantes que son fils attirait sur la Servie, le menaça de découvrir sa retraite aux Ottomans, s'il ne renonçait à ses idées d'indépendance et ne cessait d'attiser la révolte. Czerni-George, désespéré, se jeta aux genoux de son père, en le suppliant d'abandonner ce dessein; mais celui-ci fut inflexible. Voyant qu'il ne pouvait vaincre son obstination, George se relève, s'arme d'un pistolet : « Malheureux vieillard! s'écrie-t-il, tu ne trahiras ni ton fils, ni ta patrie! » A ces mots, il fait feu, et son père tombe mort à ses pieds.

Un dernier trait achèvera de peindre ce terrible *justicier*. Un paysan des environs de Topola ayant perdu son père, voulut célébrer ses obsèques avec les cérémonies d'usage en ce pays, et s'adressa, dans ce but, au curé du canton. Ce prêtre grec, avide comme le sont presque tous ses compatriotes, exigea cinquante piastres pour les frais de funérailles; mais le pauvre orphelin

n'en possédait que trente, et l'avare ecclésiastique refusait de rendre, à ce prix, les derniers devoirs au défunt. Le jeune homme, au désespoir, alla trouver Czerni-George et lui peignit son embarras. Ce chef donna aussitôt au bon fils les vingt piastres qui lui manquaient, lui ordonna de faire creuser deux fosses, et fixa l'heure de l'enterrement, auquel, dit-il, il voulait assister. En effet, au moment de la cérémonie funèbre, George, accompagné de quelques soldats portant un cercueil, arriva au cimetière. Lorsque le mort fut enseveli, Czerni demanda au pasteur combien il avait d'enfants. Le curé répondit que le ciel lui en avait accordé cinq. « Eh bien, reprit George « d'une voix terrible, comme, si tu ne « laisses point de fortune, ils peuvent « se trouver un jour dans la même « peine que ce pauvre jeune homme, « je veux pourvoir moi-même à ton « enterrement. » Quoique effrayé de l'air menaçant de George, le prêtre ne comprit pas d'abord le sens de ces paroles; mais, sur un geste de Czerni, ses gardes renversent le malheureux ecclésiastique, le lient fortement, l'étendent dans le cercueil qu'ils avaient apporté, clouent le couvercle sur lui, et, malgré ses cris et ses larmes, l'enterrent dans la fosse creusée à côté de celle du paysan, dont il venait de célébrer lui-même les funérailles.

Napoléon, vaincu par les puissances alliées, venait d'abdiquer: Louis XVIII était monté sur le trône de France (avril 1814), et la paix générale avait signalé son avénement. Sultan-Mahmoud, qui, depuis le désastre de Moscou, attendait avec anxiété l'issue de ces grands événements, applaudit au retour de la tranquillité et de l'ordre, et montra les dispositions les plus amicales pour la France rendue aux héritiers de ses anciens rois. Ce fut à cette époque de calme que Sultan-Mahmoud revint aux projets de réforme qu'il nourrissait en secret, et que n'avait pu lui faire abandonner l'exemple de la terrible catastrophe de Sultan-Sèlim. En juillet 1814 parut un ferman relatif à la formation d'une troupe d'élite choisie parmi chaque orta de janissaires. Cette disposition ayant été accueillie avec faveur, le Sultan espéra que l'on pourrait soumettre peu à peu l'armée à une nouvelle discipline, et donner une meilleure direction au système militaire.

Dans le mois de novembre suivant, le général Andreossy, rappelé à Paris, quitta Constantinople. M. Ruffin resta chargé des affaires de la France jusqu'à l'arrivée de M. le marquis de Rivière, nommé ambassadeur du roi, depuis le 12 septembre 1814, mais qui, à cause des événements des cent jours, ne put être rendu à Constantinople que le 4 juin 1816. Le 16 juillet suivant, M. de Rivière fut reçu en audience solennelle, et le Sultan dicta lui-même au grand vézir Rèouf-Muhammed-Pacha (*) la réponse amicale que ce ministre devait faire au nom de Sa Hautesse.

Le mois d'août suivant fut signalé par un événement qui causa quelque inquiétude à la Porte. L'Angleterre ayant à se plaindre de violences exercées par des pirates algériens contre des pêcheurs anglais, envoya l'amiral Exmouth pour tirer vengeance de cette insulte. Informé de cet armement, le deï sollicita les secours de son suzerain; mais Sultan-Mahmoud, désirant rester en paix avec le gouvernement britannique, refusa de soutenir son vassal, et resta spectateur de la lutte; elle se termina, après huit heures de bombardement, par la destruction de presque toute la marine algérienne, et par la soumission du deï, heureux de sauver son trône en souscrivant à toutes les conditions que lui imposèrent les vainqueurs. Le Sultan, qui n'avait pas osé empêcher la ruine de la régence, lui accorda en dédommagement plusieurs frégates et corvettes complétement armées.

En janvier 1818 (safer 1233), des changements importants eurent lieu dans le ministère. Le reïs-éfendi, le kiahïa-beï, le mufti et le grand vézir

(*) Il avait remplacé, en mars 1815, Khorchid-Ahmed-Pacha.

furent déposés. Derwich-Muhammed-Pacha, sandjak-beï de Brousse, reçut le sceau impérial. Ces destitutions avaient principalement pour but de satisfaire le peuple, qui, exaspéré par la cherté des vivres, s'en prenait aux ministres, et témoignait son mécontentement en mettant le feu à divers quartiers de la capitale. Dans un incendie qui avait eu lieu le 23 septembre 1816, à Bèchik-Tach, près de la résidence d'été du Sultan, le feu gagna le harem; mais l'imminence du danger ne put décider les gardiens du sérail à en violer les rigoureuses lois. Des eunuques, le sabre en main, repoussèrent tous ceux qui se présentaient pour porter des secours; et on ne les laissa agir que lorsque les femmes eurent été soustraites aux regards indiscrets. Une jeune fille du Sultan périt dans les flammes avec sa nourrice.

En 1819, la Porte reconnut l'indépendance des îles Ioniennes, sous la protection anglaise, et obtint en échange Parga, qui fut livrée au pacha de Yanina par l'amiral Maitland. Mais les Parganiotes, redoutant la domination du terrible Ali, brûlèrent les ossements de leurs ancêtres, et abandonnèrent, en pleurant, leur ville natale. Cette malheureuse peuplade se réfugia presque toute à Corfou et dans l'île de Paxo.

Cependant il existait à Constantinople une sorte d'inquiétude et de sourde fermentation : de nouvelles ordonnances de police occasionnèrent des scènes de désordre; des rixes sanglantes éclatèrent entre divers corps de la milice. Des placards, affichés aux murs du sérail, demandaient le renvoi des ministres. Le Sultan, cédant encore une fois au vœu public, renouvela tout son ministère, et donna le sceau à Ali-Pacha, en décembre 1819. Grâce à la bonté de son maître, l'ex-grand vézir Derwich-Muhammed-Pacha conserva toute sa fortune, et se retira à Gallipoli.

Au milieu de ces changements et de cette agitation intérieure, le fameux pacha de Yanina fut déclaré *Fermanli* (c'est-à-dire, fut mis au ban de l'empire), et sommé de venir en personne à Constantinople pour rendre compte de sa conduite. Loin d'obéir, l'audacieux vassal, qui, jusqu'alors, avait caché ses vues sous des apparences de soumission, jeta le masque et se déclara indépendant. Sa puissance, ses richesses, dont il se servait pour fomenter mille intrigues, ses talents militaires, tout contribuait à faire d'Ali-Pacha un adversaire redoutable. Aussi le Sultan ne négligea-t-il rien pour le réduire. De nombreux armements furent préparés, et toutes les forces de l'empire se disposèrent à marcher contre Yanina. Dans ce danger, Ali-Pacha songea à se créer des auxiliaires. Les Grecs ne supportaient plus qu'avec impatience le joug ottoman : Ali les appela aux armes; ses agents parcoururent la Morée, la Livadie, la Béotie; et, en faisant entendre le mot de *liberté* aux malheureux esclaves qui peuplaient ces contrées, ils les décidèrent à se lever en faveur du despote. Les émissaires d'Ali cherchèrent encore des soldats en Moldavie, en Servie, en Valachie, partout enfin où l'esprit de révolte contre la Porte s'était montré.

Les montagnards connus sous le nom de *Klephtes* (mot qui signifie voleurs de grands chemins, brigands), séduits par l'appât d'une forte paye et du pillage, se rangèrent sous les drapeaux du pacha de Yanina (1820). Ses trois fils, Moukhtar, Vèli et Salyh, commandaient, l'aîné à Bèrat, le second à Prevesa, et le dernier à Lépante (Aïnè-Bakhti). Ali-Pacha leur envoya des secours et des instructions; il fortifia ensuite la citadelle de Yanina, qu'il pourvut de vivres et de munitions de guerre achetés aux Anglais. Mais bientôt il apprit la défaite ou la défection de ses fils; et, réduit à ses propres forces, il alla s'enfermer dans son château, après avoir été battu, le 31 août 1820, à quelques lieues de Yanina, par Pehliwan-Pacha, aidé d'Ismaïl-Pacha, que la Porte venait de nommer au pachalik de Yanina, en remplacement de Tèpèdèlenli-Ali, déclaré re-

belle. Bloqué par les troupes du Sultan, Ali-Pacha fait murer les portes de sa forteresse et se prépare, avec sept à huit cents hommes et deux cents pièces de canon, à une vigoureuse résistance. En effet, plusieurs mois se passent sans que l'on puisse le réduire : le Grand Seigneur, irrité de la lenteur du siége, remplace Pehliwan-Pacha par Khorchid-Pacha, qui n'est pas plus heureux que son prédécesseur. Voyant son armée affaiblie par la désertion, il se retire à Arta dans les premiers jours de décembre, pour y attendre du secours. Ali, profitant de cette heureuse circonstance, rallie à sa cause un corps de six mille Souliotes, et se dispose à reprendre l'avantage sur l'armée ottomane, menacée de toutes parts d'une révolte qui devait avoir des résultats d'une si haute importance.

La Grèce, en effet, commençait à s'agiter. En Moldavie, Alexandre Ipsilanti, fils d'un ancien hospodar, publia, en mars 1821, d'accord avec le prince Michel Suzzo, plusieurs proclamations, dans lesquelles il appelait les Hellènes a la liberté, et les flattait de l'appui du czar. En Valachie, Théodore Wladimiresko, chef de Pandours, levait aussi l'étendard de la révolte. A la fin de mars, l'insurrection éclate aussi tout à coup sur plusieurs points de la Morée : la Laconie, la Messénie, l'Arcadie, la Béotie se soulèvent. Les îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara équipent une flotte de cent quatre-vingts voiles ; une riche Grecque, nommée *Bobelina*, dont le mari avait été tué par les Ottomans, arme trois bricks, et les commande elle-même. Dans ces circonstances critiques, le Sultan jugea qu'il fallait à la tête des affaires un ministre plus ferme que le grand vézir Ali-Pacha, et nomma à sa place, le 26 djèmazi'ul oukhra 1236 (31 mars 1821), Benderli-Ali-Pacha, alors en Asie, et qui n'arriva à Constantinople que le 21 avril.

Le lendemain, jour de Pâques, le nouveau ministre fait pendre le patriarche Grégoire, accusé d'avoir *vraisemblablement* pris part à la révolte de ses compatriotes, quoiqu'il eût, un mois auparavant, lancé une excommunication contre les rebelles (*). Ce supplice fut suivi de celui de l'évêque d'Éphèse, de plusieurs autres prélats, et d'un certain nombre de Grecs des familles les plus considérées. A Andrinople, le métropolitain Cyrille subit le même sort ; les massacres, la démolition des églises, les profanations de tout genre s'étendirent en Thrace, en Macédoine, dans l'Asie Mineure. Tout à coup, et au moment où l'on s'y attendait le moins, le nouveau grand vézir est destitué, et remplacé, le 26 redjeb (30 avril) par Pekeï-Salyh-Pacha, ex-kaïm-mèkam. La disgrâce si prompte de Benderli-Ali-Pacha, qui ne garda le sceau que dix jours, fut provoquée par les deux favoris du Sultan, Halet-Éfendi et le Berber-bachi, dont le premier ministre avait voulu détruire l'influence. Exilé d'abord en Chypre, il y fut mis à mort au bout de deux mois, et sa tête fut exposée au sérail avec le *yafta* (écriteau) des traîtres.

Cependant l'ambassadeur russe Stro-

(*) La Porte a cherché à expliquer sa conduite envers le patriarche par de tardives déclarations. En effet l'Europe, émue des cris de la Russie et des Hellènes, et enthousiaste de la cause des Grecs, ne prêta pas l'oreille à ces accusations, peut-être trop bien fondées, de trahison et de connivence avec les insurgés ou rebelles de la Morée et des provinces transdanubiennes. Mais indépendamment de ces explications, dont on ne fit aucun cas en chrétienté, il est positif que la déposition et le supplice instantane du chef de la nation grecque furent la suite d'atrocités horribles à décrire, exercées par les *insurgés* contre le *molla* de la Mecque, qui revenait en pleine sécurité à Constantinople, avec tout son *harem* (famille), sur un bâtiment d'Alexandrie. Ces affreuses cruautés, exercees contre des femmes enceintes, et sur un vieillard vénéré par son haut rang dans la magistrature ottomane, qui est à la fois religieuse et civile, excitèrent au dernier degré l'indignation des musulmans ; et Grégoire fut pendu par représailles. Telle est la triste vérité sur un fait mal connu en Europe.

gonoff, tout en désavouant les rebelles, réclamait le droit d'intervenir en faveur des principautés de Valachie et de Moldavie, et des raïas grecs, et demandait que ceux-ci ne fussent punis que d'après une enquête formelle, et non d'une manière arbitraire. Ces réclamations choquèrent le divan, qui répondit que le Sultan avait le droit de châtier les coupables comme il l'entendait; les ministres ottomans se plaignirent de la protection que la Russie n'accordait que trop ouvertement aux insurgés; des récriminations mutuelles aigrirent les relations des deux cabinets, et une rupture paraissait imminente. M. de Strogonoff, irrité, suspendit toute relation avec la Porte, abandonna avec éclat le palais de la légation russe à Péra, où, quelque temps auparavant, il avait été invité par la Porte à se rendre, et il retourna à son palais de Buïuk-Dèrè (*). Il s'y renferma avec toute sa suite, décidé à pousser les choses aux dernières extrémités.

En mai, les Ottomans entrèrent dans la Moldavie et la Valachie. La première de ces provinces était en proie aux plus grands désordres; la division régnait entre les boyards et les chefs des Hellènes. Sur ces entrefaites, le prince Cantacuzène est battu à Galatz par le sèrasker Youçouf-Pacha; la flottille grecque du Danube est détruite, et les *Hétéristes* (**) évacuent Yassi. Alexandre Ipsilanti éprouve, à Dragatchèmy, une défaite complète, et se réfugie sur le territoire autrichien, où il est arrêté et emprisonné dans la citadelle de Munkatsch (juin 1821). Ismaïl-Pacha fait alors son entrée à Yassi, et devient maître de la Moldavie. Les débris des Hétéristes se réunirent à quelques Arnautes (Albanais), et commencèrent sur les montagnes, dans les forêts, dans les couvents fortifiés, une guerre de partisans qui fut très-meurtrière, et qui occupa, pendant toute l'année, près de trente mille Ottomans.

Cependant Démétrius Ipsilanti, frère cadet d'Alexandre, était parvenu à se faire reconnaître, à Hydra, comme *Archistratége*, et avait pris la direction des opérations militaires. En août, le jeune Cantacuzène s'empara de Napoli de Malvoisie et de Navarin: dans le mois suivant, les Ottomans furent battus à Cassandra, et, en octobre, ils éprouvèrent une autre défaite aux Thermopyles: Tripolitza fut prise d'assaut sur Nazir-Beï, kiahïa de Khorchid-Pacha, par les généraux grecs Colocotroni et Piétro Mavro-Michali: cette ville devint le siége d'un gouvernement provisoire, et le centre des opérations.

La flotte ottomane, sous les ordres de Kara-Ali-Pacha, s'était dirigée sur Samos, sans oser rien entreprendre contre cette île; le kapoudan-pacha se réunit ensuite aux escadres de Tunis, d'Alger et d'Égypte; et, quoique poursuivi et harcelé par la flottille d'Ipsara et d'Hydra, il parvint néanmoins à ravitailler les places de la Morée encore occupées par les musulmans, à incendier la ville de Galaxidi, et à s'emparer d'une trentaine de petits navires grecs.

Les îles de l'Archipel et la côte d'Asie, hormis Chio et Metelin, étaient en proie à la révolte ou à la vengeance

(*) Buïuk-Dèrè était en effet le foyer de toutes les intrigues; et son isolement, si favorable à ces menées, inquiétait les ministres ottomans, qui avaient couvert leur invitation de venir à Péra, séjour du corps diplomatique, du prétexte que la légation moscovite était exposée, dans ce palais isolé, à de trop grands dangers de la part d'une soldatesque fanatique dont il était devenu impossible d'arrêter ou de prévenir les excès.

(**) A la chute de Napoléon, il s'était formé dans la capitale de l'Autriche une association qui prit le nom d'*Hétérie* ou *Société d'amis*. Tous les Grecs riches de Constantinople et des provinces entrèrent dans cette association, qui compta même parmi ses membres, des ministres, des seigneurs, et des savants de toutes les nations. Instituée dans le but apparent de répandre l'instruction et les lumières dans la Grèce, l'*Hétérie* finit par montrer sa tendance politique, qui n'était autre que l'émancipation des Grecs.

des Ottomans; des massacres ont lieu à Chypre, à Smyrne, à Salonique. Au milieu de tous ces désordres, l'empire ottoman est menacé d'une invasion des Persans; et, le 15 novembre 1821, la guerre éclate entre ces deux puissances musulmanes. Les hostilités n'eurent, pendant cette année, d'autres résultats que la prise de quelques places, telles que Kars et Toprak-Kal'è. La mort du prince Muhammed-Ali-Mirza, frappé par le choléra-morbus, arrêta bientôt les opérations de son armée contre Bagdad, qu'il voulait soumettre aux armes persanes, jaloux de la gloire de réunir à l'empire d'Iran une ville aussi célèbre, qui, depuis deux siècles, en avait été violemment séparée.

Vers la fin de la campagne, Khorchid-Pacha bloqua étroitement le pacha de Yanina, et lui enleva le fort de Litharitza, tandis que les Grecs serraient de près Prevesa et Arta, et s'emparaient de cette dernière place, où ils trouvèrent de grandes richesses. En novembre, Ali-Pacha en était réduit à se renfermer dans son château du Lac. Ismaïl-Pacha et Haçan-Pacha, qui avaient été forcés d'abandonner Arta aux Grecs, furent décapités, et Omer-Brioni-Beï fut nommé gouverneur de Yanina, en remplacement du premier.

En décembre 1821, un congrès, convoqué par Ipsilanti et Maurocordato, se réunit à Épidaure, et s'occupa de rédiger une constitution provisoire, qui fut promulguée en janvier 1822. Dès que le gouvernement fut régularisé, il se transporta à Corinthe, qui venait de tomber entre les mains d'Ipsilanti, et le conseil exécutif travailla à organiser la levée des impôts et le plan de défense. Heureusement pour les Grecs, l'hiver paralysait les opérations militaires des musulmans, et Khorchid-Pacha était, depuis trois mois, sous les murs du château du Lac, où il bloquait Ali-Pacha. Les Souliotes voulaient secourir ce dernier; mais, jaloux des succès des Grecs, Ali refusa leur aide. A la fin de 1821, le sérasker poussait le siége avec vigueur, secondé par un Italien nommé Caretto, ingénieur d'Ali, et qui venait de déserter la cause du proscrit. En même temps que l'on attaquait la place de vive force, Khorchid-Pacha gagnait par l'intrigue les Arnautes à la solde d'Ali. Après un assaut dans lequel ils livrèrent aux Ottomans le château du Lac, Ali se trouva réduit à se réfugier, avec une centaine de serviteurs dévoués, dans une tour à trois étages, dont le plus bas était rempli de barils de poudre, auxquels ce redoutable pacha menaçait de mettre le feu, plutôt que de se rendre. Nonobstant cette menace, Khorchid-Pacha fait redoubler la canonnade : des brèches considérables vont offrir un passage aux assiégeants. Dans cette extrémité, les soldats d'Ali le pressent de se rendre, et c'est alors seulement qu'il consent à prêter l'oreille aux propositions de Khorchid-Pacha. Le sérasker lui fit les offres les plus séduisantes, et lui promit solennellement un sauf-conduit. Oubliant sa défiance habituelle, Ali-Pacha livre la tour, et se retire dans une île regardée comme neutre, et située au milieu du Lac, à peu de distance du château, pour y attendre le pardon de Sa Hautesse. Au bout de trois jours, arrive un ferman du Grand Seigneur, qui condamnait à mort le pacha de Yanina. L'intrépide vieillard, se voyant trahi, saisit ses pistolets : « Lâches, qui violez vos serments, s'écrie-t-il, croyez-vous prendre Ali comme une femme? » A ces mots, il fait feu, tue un des officiers qui venaient le saisir, en blesse un autre, et tombe enfin percé de plusieurs balles (5 février 1822). Sa tête, séparée du tronc, et exposée aux regards des soldats ottomans, leur inspirait encore une terreur mêlée d'admiration; car cet homme extraordinaire, assemblage d'avarice, de cruauté, de dissimulation, d'énergie, et devenu presque l'égal du Sultan, était, pour les musulmans, le type de l'intrépidité et du plus redoutable despotisme.

Délivré enfin de ce dangereux vassal, le Sultan ne songea plus qu'à soumettre les Grecs. En avril, les Ottomans réussirent à s'emparer de Chio,

qui s'était enfin soulevée deux mois auparavant, à l'instigation des insurgés de Samos et d'Ipsara, jaloux des richesses et de la prospérité toujours croissante des Chiotes.

Il serait trop long de détailler ici les circonstances de cette expédition qui a eu tant de retentissement en Europe, où elles sont encore mal connues. Bornons-nous à dire que la plus grande partie des habitants furent dispersés; l'esclavage, la fuite, les massacres, réduisirent à vingt et quelques mille âmes une population qui naguère comptait près de cent mille habitants.

Après le succès de cette expédition, la flotte ottomane se disposait à opérer un débarquement à Samos, à Ipsara ou à Tine. Mais, par un hardi coup de main, Canaris attacha un brûlot au vaisseau amiral et le fit sauter. Le brave Ali-Pacha avait été écrasé par la chute d'un mât.

D'un autre côté, Khorchid-Pacha dirigea contre les Souliotes une armée de vingt mille soldats, commandée par Omer-Vrioni; trente mille hommes, sous les ordres de Drama-Ali-Pacha, marchèrent sur la Morée; enfin la flotte ottomane, ayant réparé ses avaries, fit voile pour cette dernière contrée avec de nombreuses troupes de débarquement. Dans le but de s'opposer à ces dispositions et de secourir les Souliotes, Maurocordato passa en Épire; mais il échoua, et cette province fut sur le point de retomber au pouvoir des Ottomans. Pendant que Maurocordato se retirait à Missolonghi, les troupes musulmanes entrèrent dans le Péloponèse, soumirent Corinthe (20 juillet 1822), et s'avancèrent sur Argos; mais elles furent battues par Colokotroni, au commencement d'août. A la fin du mois, il ne restait plus que de faibles débris de l'armée ottomane du Péloponèse.

Sur mer, le kapoudan-pacha (l'ancien toptchi-bachi Kara-Muhammed), cherchant à ravitailler Napoli de Romanie, fut battu à la hauteur de Spezzia. Enfin Odyssée repoussa aux Thermopyles Khorchid-Pacha, qui se retira à Larisse. Bientôt un kapoudji-bachi lui apporta la nouvelle de son remplacement; et le sèrasker, succombant aux fatigues de la campagne et au chagrin, mourut en novembre 1822. Il eut pour successeur l'octogénaire Djèlal-Pacha, qui ne survécut pas de deux mois à son prédécesseur.

En Crète, les chances de la guerre étaient partagées entre les Grecs et les musulmans, quoique ces derniers eussent des troupes plus nombreuses et fussent en possession des forteresses, et que le vice-roi d'Égypte leur eût envoyé des secours.

Un brillant succès naval des Grecs termina la campagne: Canaris et Miaulis attaquent la flotte ottomane commandée par Kara-Muhammed-Pacha, et parviennent à incendier la *Kapoudana* et à disperser les autres vaisseaux.

Cependant les revers des Ottomans occasionnaient une grande effervescence à Constantinople. Les janissaires surtout étaient dans un état d'exaspération qui faisait craindre une des révoltes si fréquentes parmi cette milice. Ils demandèrent la déposition de Halet-Efendi, qu'ils regardaient comme un réformateur, et à qui ils attribuaient tous les malheurs dont l'empire était accablé. Le Sultan exila son favori à Konia; mais, malgré l'espoir que Halet-Efendi conservait de recouvrer son ancienne faveur, il ne tarda pas à être étranglé dans le couvent même des mewlewis d'*Iconium*, et au milieu de ses confrères, car il était lui-même membre de cet ordre religieux. Divers changements eurent lieu à cette occasion: le grand vézir Salyh-Pacha et le mufti, créatures d'Halet-Efendi, furent déposés, ainsi que le Berber-bachi (novembre 1822). Dèli-Abdullah-Pacha (ancien bostandji-bachi, et depuis kapoudan-pacha) reçut le sceau de l'empire.

Cependant la mauvaise saison ne put décider les Grecs à quitter les armes. Missolonghi était assiégée par Omer-Vrioni et Rèchid-Pacha, et ne pouvait leur opposer que quatre cents hommes de garnison; mais bientôt Mavro-Michali amena un renfort de quinze cents Hellènes, et la place fut

débloquée, après un assaut qui dura environ quatre heures et causa de grandes pertes aux assaillants. A la suite de la retraite des Ottomans, les Grecs reconquirent l'Étolie et l'Acarnanie. Ils s'occupèrent ensuite de nommer les chefs qui devaient commander dans les diverses provinces. Odyssée fut désigné pour l'Attique, Marco-Bozzaris pour l'Étolie, Colokotroni pour le Péloponèse, et Mniaulis-Vôcos (vulgairement Miaulis) fut nommé *archinavarque* (amiral en chef).

De leur côté, les Ottomans, quoique la campagne de 1822 eût été bien malheureuse pour eux, n'en déployaient pas moins une grande activité dans les armements de terre et de mer. Le Sultan avait donné l'ordre de faire une levée de tous les musulmans entre quinze et cinquante ans, et une nombreuse flotte de bâtiments légers s'était réunie sous les ordres de Khosrew-Pacha. Sorti des Dardanelles en mai, le kapoudan-pacha débloqua Carystos en Eubée, fit voile ensuite pour la Morée, ravitailla Coron, Modon, et débarqua des troupes à Patras. Pour s'opposer aux immenses préparatifs de l'ennemi, le gouvernement grec appelle aux armes les Hellènes; une armée de huit mille hommes est rassemblée : c'était bien peu pour combattre trente mille musulmans; néanmoins, le 14 juillet, Colokotroni, ayant sous ses ordres Odyssée et Nikitas, remporte une victoire éclatante près du couvent de Saint-Luc; les débris de l'armée ottomane se retirent à Tricala. Plusieurs avantages suivirent ce triomphe des Grecs; mais les dissensions si fréquentes dans le camp des Hellènes vinrent les empêcher de retirer le fruit de leurs succès. Colokotroni s'empara de l'autorité, en se faisant nommer vice-président du conseil exécutif, et Maurocordato se retira à Hydra, où il pressa les armements maritimes. Marco-Bozzaris marcha, avec environ cinq mille hommes, au-devant de Djèlal-uddin-Beï, commandant l'avant-garde de l'armée de Moustapha-Pacha, qui venait d'envahir l'Étolie et menaçait Missolonghi. Le général grec tenta un coup de main audacieux; il pénétra de nuit dans le camp ottoman, établi près de Karpénitza, surprit les musulmans endormis, en massacra une grande partie, mit le reste en fuite, et périt, au milieu de sa victoire, atteint de deux coups de feu. La mort de ce brave chef, doué d'un grand caractère et de rares qualités guerrières, fut une perte irréparable pour la cause des Hellènes. Son frère Constantin lui succéda dans le commandement des troupes, et se renferma à Missolonghi.

De tous côtés la position des Grecs s'améliorait : Corinthe retombait en leur pouvoir (octobre); leurs flottilles, montées par d'habiles marins, conservaient toujours l'avantage; Miaulis incendiait deux frégates de la flotte de Khosrew-Pacha, et l'obligeait à regagner les Dardanelles.

Au commencement de novembre, Moustapha-Pacha commença le siége d'Anatolicon; mais il se retira sans avoir pu réduire cette ville.

Missolonghi était de nouveau menacée par les Ottomans : Maurocordato vint au secours de cette place avec une foule de volontaires embarqués sur une flottille équipée à Hydra. Il organisa le gouvernement de la Grèce occidentale; des bataillons d'étrangers se formaient et venaient offrir leur concours aux Hellènes; le célèbre poëte anglais lord Byron leur apportait des armes, des munitions, et des presses, avec lesquelles fut imprimé un journal grec intitulé *Chroniques helléniennes*, dont le premier numéro parut en janvier 1824; il établissait un service des postes, négociait pour les Grecs un emprunt en Angleterre, et enfin se dévouait avec chaleur au succès d'une guerre que son imagination de poëte lui faisait regarder comme la plus belle et la plus sainte des causes. Mais les passions individuelles des chefs, leurs jalousies, leurs prétentions rivales, leurs querelles sans cesse renaissantes, en détruisant l'harmonie nécessaire au succès des grandes entreprises, les empêchaient de profiter des avantages que leur offrait le sort des armes. Nous

n'entrerons pas dans le détail de ces dissensions intestines : nous ne devons dessiner qu'à grands traits les événements les plus importants de cette lutte mémorable entre les anciens maîtres et les sujets si impatients du joug qui avait longtemps pesé sur eux.

Cependant la Porte, qui regardait comme des actes d'hostilité de la part de la Grande-Bretagne les secours que des particuliers anglais portaient aux Grecs, et l'emprunt public qui se négociait à Londres, vit comme une nouvelle preuve du mauvais vouloir du cabinet britannique l'apparition devant Alger d'une escadre sous les ordres de sir Henri Neale : cet amiral avait pour mission d'obtenir une réparation du deï, au sujet de l'injure faite au consul anglais. Ce dernier avait été emprisonné à la suite d'une réclamation de la régence, relative à quelques Maures qui étaient au service de cet agent. Dans son irritation, le divan refusait même l'évacuation de la Moldavie et de la Valachie, que sollicitaient de concert lord Strangford et M. de Minziacki, chargé d'affaires russe. Mais bientôt la bonne intelligence se rétablit entre la Porte et l'Angleterre : cette dernière puissance désavoua formellement les démarches faites par ses sujets en faveur des Grecs, et le Sultan satisfait promit d'évacuer les deux principautés.

Le commencement de l'année 1824 fut encore rempli par les troubles qu'excitait l'ambition personnelle des généraux grecs. Des changements importants furent opérés dans l'administration : la faction militaire, qui reconnaissait pour chef Colokotroni, était abattue; Maurocordato, homme sage et modéré, était président. Colokotroni qui s'était révolté contre le gouvernement, avait été déclaré rebelle à la patrie, et avait fini par se soumettre.

Dans la Grèce occidentale, les Hellènes furent obligés, dès le début de la campagne, de lever le siége de Lépante. Vers la même époque, Missolonghi fut sur le point d'être livrée aux musulmans par des Souliotes qui faisaient partie de la garnison, et voulaient remettre la place à Youçouf-Pacha. Ce complot échoua; mais il contribua néanmoins à entraver les opérations militaires. Lord Byron en éprouva un vif chagrin : peu de jours après, il fut attaqué de la maladie inflammatoire à laquelle il succomba le 19 avril 1824. Cet événement produisit une impression profonde sur les Grecs; ils rendirent à la famille de l'illustre poëte ses dépouilles mortelles, mais ils obtinrent la permission de conserver son cœur, en souvenir du dévouement que cet homme célèbre avait montré pour leur cause. La mort de lord Byron eut une influence désastreuse sur les affaires de la Grèce : les fonds de l'emprunt anglais n'arrivèrent pas, le découragement s'empara des étrangers accourus au secours des Hellènes, et les troubles intérieurs empêchèrent la levée des contributions; de sorte que le gouvernement grec se trouva dans la plus grande pénurie au commencement de la campagne de 1824.

Derwich, pacha de Widdin, fut nommé sérasker et wali (vice-roi) de Morée. Le kapoudan-pacha Khosrew, sortit, en avril, des Dardanelles; il se dirigea sur Ipsara, et offrit, à plusieurs reprises, aux habitants de cette île, le pardon du Sultan, s'ils se soumettaient sans résistance. Mais les Ipsariotes rejetèrent avec mépris cette proposition : alors Khosrew-Pacha ordonna le débarquement. Après un engagement terrible, dans lequel les assiégés défendirent le terrain pied à pied avec le plus grand courage, ils furent forcés de céder au nombre. Malgré les ordres exprès de Khosrew-Pacha, qui voulait épargner les vaincus, d'horribles massacres eurent lieu; les débris de la population échappés au carnage se sauvèrent par mer ou se cachèrent dans des cavernes. Cinq cents têtes et douze cents oreilles furent envoyées à Constantinople, où ces tristes trophées causèrent la plus grande joie. Elle ne fût pas de longue durée : une flotte grecque, sous les ordres de Miaulis et de Canaris, arriva devant Ipsara, peu de temps après le triomphe des musulmans, les attaqua à

l'improviste, et reprit cette île; mais l'état de ruine dans lequel elle se trouvait, ne permettait pas d'en faire un point de défense, et les Grecs l'abandonnèrent, après en avoir enlevé l'artillerie et les munitions de guerre laissées par les Ottomans. La flottille grecque se partagea ensuite en deux divisions : l'une alla au-devant de l'escadre égyptienne qui devait partir d'Alexandrie; l'autre s'attacha à observer les vaisseaux de Khosrew-Pacha, et empêcha les Ottomans d'opérer leur débarquement à Samos. Le kapoudan-pacha, quittant alors ces parages, se rendit dans les eaux de Stanco (Cos), pour y attendre la flotte d'Ibrahim-Pacha, fils du vice-roi d'Égypte, Muhammed-Ali.

Les troupes de terre des musulmans n'obtinrent pas plus de succès cette année que leurs forces maritimes. En juillet, le sèrasker Derwich-Pacha, battu complétement à Amplani, est forcé de se replier sur Larisse. Omer-Vrioni-Beï, arrivant après la défaite de Derwich-Pacha, avec qui il devait opérer sa jonction à Lépante, éprouva à son tour quelques échecs, et se retira à Carvassara, où il se maintint jusqu'en novembre. Les généraux grecs Goura, Odyssée, Colokotroni, Nikitas, remportèrent encore de nouveaux avantages sur les Ottomans, tandis que le kapoudan-pacha, qui avait réuni sa flotte à celle d'Ibrahim-Pacha, retournait à Constantinople, après avoir été battu, en septembre, par les vaisseaux grecs, et laissait à son allié le commandement d'une flotte encore très-nombreuse. Malgré la supériorité de ses forces navales, Ibrahim-Pacha, atteint, le 25 novembre, à la hauteur de Candie, par l'amiral Miaulis, essuya des pertes, et se retira du côté de la Morée, pour y attendre des renforts. Cette victoire de la marine des Hellènes, qui en exagérèrent beaucoup l'importance, termina la campagne, et fut célébrée par de grandes fêtes dans toute la Grèce.

Au milieu de ces circonstances critiques, le grand vézir Muhammed-Sèlim-Pacha, qui avait succédé, le 14 septembre, à Seïd-Muhammed-Ghalib-Pacha, dut recourir, pour réparer l'épuisement du trésor, à des mesures extraordinaires dans la Moldavie et la Valachie, qui n'avaient pas encore été évacuées, malgré les promesses du divan.

Après les défaites éprouvées par le kapoudan-pacha, qui venait de rentrer aux Dardanelles avec un petit nombre de vaisseaux en fort mauvais état, on s'attendait à sa disgrâce : mais la surprise fut grande lorsqu'on apprit qu'il avait été bien accueilli par le grand vézir, et même revêtu d'un kaftan de zibeline. Cette manière d'agir avait pour but de faire croire au peuple que la campagne avait été heureuse; mais personne ne s'y trompa.

A la fin de 1824, de nouveaux troubles agitèrent la Grèce : Colokotroni se révolta une seconde fois; mais bientôt battu par les généraux envoyés contre lui, sur l'ordre de Conduriotis, président du conseil, le rebelle fut forcé de se soumettre : il avait perdu son fils dans un engagement contre les troupes du gouvernement; on le crut assez puni par ce malheur, et l'on accorda grâce entière à ce chef turbulent, mais qui avait rendu de grands services à sa patrie.

Une révolte des janissaires, arrêtée à sa naissance par les mesures rigoureuses que prit le Sultan, signala le commencement de l'année 1825. Une cinquantaine de rebelles furent mis à la torture et ensuite étranglés; d'autres furent noyés, et l'aga du corps reçut sa destitution.

A la même époque, une insurrection éclata en Servie : elle fut bientôt réprimée par la terrible sévérité que déploya le prince Milosch dans la punition des coupables. En récompense de sa fidélité, le Sultan lui envoya les insignes de la dignité d'hospodar.

Nonobstant ces embarras intérieurs, le Grand Seigneur pressait activement les préparatifs de la guerre, et versait des fonds de son trésor particulier pour subvenir à une portion des frais énormes qu'elle nécessitait.

Malgré les échecs qu'avait éprouvés Ibrahim-Pacha dans ses premières tentatives, il était loin de s'en laisser décourager, et poursuivait avec ardeur ses dispositions pour une nouvelle agression. Le 24 février, il débarqua devant Modon, et y établit son camp, sans être inquiété. A cette nouvelle, le gouvernement grec prit de promptes mesures pour s'opposer à l'invasion de la Morée; mais ces efforts ne purent empêcher Ibrahim-Pacha de s'emparer de Navarin, qui capitula le 18 mai 1825. La garnison obtint la permission de se retirer, en emportant ses bagages particuliers, mais en abandonnant les munitions de guerre; elle s'embarqua sur des bâtiments anglais et autrichiens, et fut transportée à Calamata. Ibrahim-Pacha montra, dans cette circonstance, la plus grande modération à l'égard des vaincus : non-seulement il veilla à ce qu'ils fussent à l'abri de toute insulte, mais il leur offrit même du service dans son armée, et un gouvernement presque libre, sous des hospodars choisis parmi les généraux grecs les plus distingués. Mais les propositions du vainqueur ne purent séduire la population de Navarin; elle s'enfuit dans les montagnes, et aucun Hellène ne passa dans les rangs égyptiens.

Dans la Grèce occidentale, Rèchid-Pacha faisait de très-grands progrès : à la fin d'avril il se trouvait devant Missolonghi, sans avoir éprouvé aucun obstacle dans sa marche : dès les premiers jours de son arrivée, il fit ouvrir la tranchée et commença le siége. Cependant, l'approche du danger réunissait les Grecs contre l'ennemi commun : les chefs des Hellènes oublièrent leurs prétentions rivales; Pierre Mavro-Michali, Colokotroni, et plusieurs autres factieux, rentrèrent en grâce auprès de leur gouvernement, et un décret d'amnistie générale termina la réconciliation.

Ibrahim-Pacha, après la prise de Navarin, avait divisé son armée en trois colonnes : l'une d'elles s'empara d'Arcadia, l'autre de Calamata, et la troisième de Tripolitza. Il battait ensuite Colokotroni à Tricorpha et Ipsilanti à Rizes et à Ardova. Effrayés et découragés par ces revers successifs, les Grecs invoquèrent alors la protection de l'Angleterre; mais cette démarche, fondée sur la nécessité, et qui s'appuyait sur le souvenir des services que la Grande-Bretagne avait rendus à la Grèce, n'eut point le résultat qu'on en attendait. Le cabinet de Londres ne répondit pas directement à la demande des Hellènes, et se borna à recommander aux officiers anglais l'observation de la neutralité la plus sévère. Néanmoins, on annonçait l'arrivée de lord Cochrane, qui abandonnait le Brésil pour venir à l'aide des Grecs; et l'on construisait en Angleterre des bateaux à vapeur qui leur étaient destinés.

Cependant les travaux du siége de Missolonghi duraient depuis environ trois mois. Cette place, serrée de près par Rèchid-Pacha, était dans la situation la plus critique. Le 2 août, le sèrasker somma la garnison de se rendre : elle s'y refusa. Le lendemain, au point du jour, les musulmans tentèrent l'assaut et furent repoussés. La flotte ottomane, qui manœuvrait près de Missolonghi, se retira devant une division de vingt-trois voiles, commandée par Miaulis, et fit route vers Alexandrie, pour y prendre des renforts. L'escadre égyptienne, qui se trouvait dans ce dernier port, avait couru, peu de temps auparavant, le plus grave danger : l'intrépide Canaris osa pénétrer en plein jour au milieu des vaisseaux ennemis, avec trois brûlots sous pavillons étrangers. Il fut bientôt reconnu, mais il parvint à s'échapper, sans avoir pu toutefois réaliser l'audacieux projet d'incendier la flotte d'Ibrahim-Pacha.

Enfin, après diverses tentatives pour s'emparer de Missolonghi, Rèchid-Pacha, dont les travaux étaient interrompus par les pluies de l'automne, prit le parti d'abandonner son camp, et alla établir son quartier général à Vrachori, d'où il dirigeait les opérations militaires et envoyait des détachements pour inquiéter la garnison,

en attendant de reprendre le siége, dès que les renforts que devait lui amener le kapoudan-pacha seraient arrivés.

En Morée, les opérations militaires n'eurent rien d'important, et se bornèrent à de nombreuses escarmouches, et à quelques tentatives infructueuses des Grecs pour reprendre Tripolitza, où s'était établi Ibrahim-Pacha. Ce dernier se rendit, en novembre, à Navarin pour y recevoir la flotte d'Alexandrie, composée de cent trente-trois voiles : ayant renforcé son armée d'une partie des troupes de débarquement, il recommença à prendre l'offensive; et, après avoir battu les Grecs en plusieurs rencontres, il revint établir son quartier général aux Dardanelles de Lépante.

Cependant Sultan-Mahmoud, plein de confiance dans la bravoure d'Ibrahim-Pacha, le chargea de reprendre le siége de Missolonghi, et donna ordre à Rèchid-Pacha et au kapoudan-pacha d'aider le général égyptien dans ses opérations militaires. Ces trois chefs se concertèrent pour donner, le 27 décembre, un assaut qui n'eut pas le succès qu'ils en attendaient. Après cet échec, la flotte ottomane se retira à Patras, et les troupes musulmanes abandonnèrent leurs travaux et gagnèrent les hauteurs du mont Aracynthe, où elles se fortifièrent.

A cette époque se répandit la nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre, décédé à Taganrok le 1er décembre. Cet événement fut regardé par les Grecs comme une calamité, car le bruit courait parmi eux que le czar avait témoigné hautement le regret de ne les avoir pas soutenus. De son côté, le Sultan se flattait que l'avénement du successeur d'Alexandre amènerait en Russie des troubles qui empêcheraient le nouveau czar de s'occuper des affaires de la Grece, et de l'évacuation, toujours éludée par la Porte, des principautés de Servie, de Valachie et de Moldavie. Aussi les négociations de l'ambassadeur anglais, M. Stratford-Canning, chargé d'intervenir en faveur des Grecs, ne réussirent-elles pas auprès du Grand Seigneur, qui aurait pu consentir à pardonner à ceux qu'il regardait comme des esclaves, mais qui ne voulait pas traiter avec eux. Néanmoins il fut trompé dans son attente, relativement à la Russie; et il fut obligé de faire droit à toutes les réclamations que l'empereur Nicolas adressa au divan par l'intermédiaire de M. Minziacky.

Cependant le siége de Missolonghi continuait : une flottille grecque parvint, en janvier 1826, à ravitailler cette place forte; mais Ibrahim-Pacha, qui venait de recevoir de l'artillerie, et qui disposait de nombreux moyens d'attaque, serra de près la citadelle, et, à la suite d'un grand nombre d'assauts, dans lesquels assaillants et assiégés combattirent avec un acharnement sans exemple, les Grecs furent obligés de céder au nombre : le 22 avril, Missolonghi tomba au pouvoir des Egyptiens. Nous ne donnerons pas la relation de ce siége mémorable, qui produisit une sensation profonde parmi les nations chrétiennes; ces détails appartiennent plus spécialement à l'histoire de la Grèce : nous nous bornerons à dire que la défense fut aussi opiniâtre que l'attaque; les assiégés ne songèrent à évacuer la ville que lorsque la famine les eut réduits aux plus affreuses extrémités : ils prirent alors l'héroïque résolution de s'ouvrir un passage à main armée au milieu des ennemis. Une faible partie de la garnison, des vieillards, des blessés, des enfants, des femmes, restèrent dans Missolonghi; un grand nombre de ces dernières, habillées en hommes, ne voulurent pas abandonner leurs maris, et partagèrent les dangers de la sortie. Dix-huit cents Souliotes parvinrent seuls à gagner Salone, au milieu de périls et de fatigues incroyables, tandis que leurs braves frères d'armes, retranchés dans le bastion Botzaris, qu'ils avaient miné, le faisaient sauter, et s'engloutissaient sous ses décombres avec plus de deux mille musulmans.

La nouvelle du triomphe d'Ibrahim, et l'arrivée à Constantinople des têtes

et des oreilles des vaincus, exalta au plus haut point la population de la capitale; mais Sultan-Mahmoud ne se faisait point illusion sur un succès si chèrement acheté: il s'effrayait de la terrible résistance des Grecs, et ne pouvait se dissimuler la supériorité de leur valeur disciplinée sur le courage brut des soldats musulmans. Pour remédier à ce mal invétéré, source de tous les revers des armes ottomanes, il résolut de mettre enfin à exécution le plan qu'il nourrissait depuis plus de quinze années, et qu'il avait conçu pendant sa reclusion avec l'infortuné Sultan-Sèlim III. Il s'agissait de changer tout le système militaire, et de soumettre l'armée, et principalement les janissaires, à la tactique européenne, seul moyen de résister à des voisins aguerris et dont les forces étaient doublées par l'emploi des habiles manœuvres de la stratégie moderne. Sultan-Mahmoud était persuadé en outre que l'ordre et la tranquillité ne pourraient régner dans l'empire tant que le corps indiscipliné des janissaires opprimerait la population; *il crut enfin le moment venu*, dit l'historien ottoman qui a raconté ces graves événements, *de s'ouvrir par le glaive un chemin au bonheur public, en coupant ces buissons d'épines qui s'opposaient à sa marche et déchiraient son manteau impérial*. Après avoir consulté les premiers fonctionnaires de l'État et s'être assuré du concours des principaux officiers des janissaires, il convoqua une assemblée générale chez le mufti. Le grand vézir Muhammed-Sèlim-Pacha y prononça un discours dans lequel il déplora l'état d'insubordination, de lâcheté et d'ignorance où était tombé le corps des janissaires, et réclama les conseils des membres de cette réunion, pour remédier à des maux qui menaçaient d'entraîner la ruine de l'empire d'Osman. L'avis unanime fut qu'une réforme était d'absolue nécessité, et les chefs des janissaires, présents au conseil, s'empressèrent de reconnaître l'urgence de cette mesure. Le *mektoubdji* (premier secrétaire du grand vézir) lut alors le projet d'ordonnance (*) pour la formation d'un corps régulier d'*ekindjis*

(*) Nous donnons en entier l'*exposé des motifs* de cette ordonnance. Nos lecteurs pourront prendre, dans ce curieux document, une idée du style de la chancellerie ottomane.

« Depuis la naissance de la monarchie « ottomane, à l'ombre bienfaisante de la« quelle nous avons le bonheur de vivre, « les sultans, successeurs d'Osman (puisse « le ciel étendre la chaine de leur dynastie « jusqu'à la fin des siècles!), se sont mon« trés zélés observateurs du précepte divin « qui commande de combattre les infidèles. « Grâce au soin constant qu'ils ont eu d'ex« citer l'ardeur guerrière des musulmans, « et de les conduire à la guerre sacrée, la « réputation des armées ottomanes a rempli « le monde. Longtemps les ennemis qui se « présentaient devant les rangs pressés de « nos bataillons, ont été la proie du glaive; « et les héros musulmans, chargés des dé« pouilles des nations, ont eu le droit de se « pavaner dans l'arène de la gloire. Long« temps les janissaires, ce corps institué « dans un esprit de conquêtes pour la foi, « ont été des guerriers favorisés du ciel, que « l'histoire nous fait voir triomphants en « toute rencontre.

« Mais, depuis près d'un siècle, des in« trigants ont limé sourdement le collier de « leur discipline et rompu enfin la chaine de « leur subordination envers les chefs. Au« trefois les janissaires étaient tous soldats « actifs, *ekindjis*, touchant la paye portée en « leur nom sur les rôles. En campagne ils « étaient tous sous les drapeaux, prêts à « exécuter les ordres de leurs officiers. C'est « là ce que voulaient les règlements. En « l'année 1152, lors de la guerre de Morée « et de la conquète de la forteresse de Na« poli, des ekindjis, par l'entremise de per« sonnages imprévoyants, obtinrent, quoique « encore valides, des traitements de retraite, « en récompense de leurs services, et com« mencèrent à introduire, parmi les mili« taires retraités, le funeste usage de vendre « les billets de paye à des individus étran« gers à l'armée. Cet abus s'est insensible« ment accru, au point que l'*odjak* n'a pres« que plus compté de véritables hommes de « guerre; il n'a plus été qu'un grand corps « désorganisé, dans lequel, à la faveur du « désordre, des espions se sont glissés et « ont suscité des mouvements séditieux. Nos « ennemis cependant en ont profité pour « nous nuire; enhardis par notre faiblesse,

(soldats actifs), tiré de cinquante et une *ortas* des janissaires, et pour leur organisation et leur instruction militaire. Après cette lecture, tous les assistants signèrent l'engagement formel de concourir de tout leur pouvoir à l'accomplissement des vues de Sa Hautesse; cet acte fut ensuite lu aux officiers et sous-officiers des janissaires, qui l'approuvèrent aussi et y apposèrent leurs cachets.

« ils ont osé étendre leurs mains impures « vers l'œuf éclatant de blancheur de l'hon- « neur musulman.

« Vengeance, peuple de Mahomet! et « vous, serviteurs zélés de cette monarchie « ottomane qui doit durer autant que le « monde, officiers de tous grades, vous tous « fidèles croyants, défenseurs de la foi, « amis de la religion et de la gloire, venez « à nous; unissons nos efforts pour réparer « nos brèches, et élever devant notre pays « le rempart d'une armée aussi instruite « que brave, dont les coups, dirigés par la « science, iront au loin atteindre le but et « détruire l'arsenal des inventions guerrières « de l'Europe chrétienne.

« Les éléments de force ne peuvent se « puiser aujourd'hui que dans l'étude et la « pratique des arts militaires, dont la con- « naissance est indispensable pour combat- « tre avec avantage un ennemi discipliné. « C'est une vérité incontestable. Le Coran « lui-même nous trace notre devoir à cet « égard. Il a dit : *Employez, pour vaincre* « *les infidèles, tous les moyens qui sont en* « *votre pouvoir*. Ce texte sacré, le sens que « lui donnent les plus doctes interprètes de « la loi, plusieurs paroles du Prophète re- « cueillies par la tradition, nous démon- « trent jusqu'à l'évidence la nécessité d'ac- « quérir la science militaire. C'est donc « avec la conscience d'accomplir une obli- « gation religieuse, que le gouvernement « s'est décidé, sous l'inspiration de l'esprit « du Prophète, dans la vue d'affermir la « puissance ottomane et de rendre au nom « musulman tout son éclat, à former un « nouveau corps d'ekindjis tirés de l'odjak « des janissaires, et à prendre les disposi- « tions suivantes pour fixer le mode de leur « organisation et de la nomination des offi- « ciers, l'armement et le costume des sol- « dats. » (Suivent les dispositions générales et disciplinaires divisées en quarante-six articles.)

En conséquence, on procéda à la formation du nouveau corps; et le 6 zilka'dè 1241 (12 juin 1826), les premières leçons d'exercice furent données sur l'Et-Meïdani, aux officiers seulement, par d'habiles instructeurs venus d'Égypte. Mais bientôt cette innovation servit de texte aux déclamations des ennemis de tout progrès, classe si commune chez les Ottomans. *Pour couper avec les ciseaux de la menace la langue de ces bavards dangereux*, le grand vézir publia une proclamation qui démontrait la nécessité et la légalité politique et religieuse des nouvelles mesures, et menaçait de punir ceux qui les blâmeraient. Mais plusieurs chefs des janissaires, ceux même qui avaient pris des premiers l'engagement de soutenir le projet du gouvernement, y étaient opposés en secret, et se concertèrent pour le faire échouer. Dans la nuit du 9 zilka'dè (15 juin), les conjurés se rendirent en foule à l'Et-Meïdani : un détachement alla attaquer l'aga des janissaires; mais ne l'ayant pas trouvé chez lui, cette horde furieuse brisa les portes et les fenêtres de l'hôtel, à coups de fusil, et y mit le feu, qui, heureusement, s'éteignit de lui-même. Des émissaires furent envoyés au koul-kiahïaçi Haçan-Aga, pour l'attirer au parti des rebelles; mais il se débarrassa d'eux par une réponse adroite, et resta chez lui, *dévoré d'angoisses, et le dos appuyé contre le mur de la stupéfaction.*

Au point du jour, les kazans étaient rassemblés sur l'Et-Meïdani. Des *kara-koulioukdjis* (sous-officiers) parcoururent les quartiers du château des Sept-Tours, d'*Asma-Alti*, d'*Oun-Kapani*, repaire de tous les vauriens de la capitale, pour y chercher des complices. Ils firent de nombreuses recrues, et bientôt les rebelles présentèrent une masse imposante. Le palais du grand vézir fut pillé : heureusement pour le premier ministre, il était à sa maison de campagne de Beïlerbeï (*); ses femmes se réfugièrent dans un

(*) Village à une lieue de Constantinople, sur la rive asiatique du Bosphore.

souterrain creusé au milieu du jardin, et échappèrent ainsi aux violences de la soldatesque.

Cependant les janissaires se répandirent dans la ville en vociférant des cris de mort contre les oulèmas et les ministres. Le grand vézir, averti de ce désordre, se jeta dans sa barque, gagna le kiosque appelé *Yali-Kiochky*, envoya prévenir le Sultan, réunit les *ridjals* (grands fonctionnaires), et donna l'ordre aux officiers de sa maison et aux chefs des janissaires d'amener leurs troupes au sérail. L'aga Djèlal-uddin s'était caché, et avait été remplacé par le koul-kiahïaçi, qui députa aux rebelles Rachid-Efendi, chef des écrivains du corps, pour leur demander leurs intentions. Ils répondirent qu'ils voulaient la tête de ceux qui avaient conseillé la nouvelle ordonnance. Instruit de cette prétention, le grand vézir fait dire aux révoltés qu'il ne souffrira point que le nouveau système soit renversé, et qu'il va employer la force pour les réduire. Il se rend alors à l'*Arslan-Khanè* (ménagerie), bâtiment situé dans l'intérieur du sérail, où était indiqué le rendez-vous général. Bientôt accourent en foule les oulèmas, les *danichmends* (docteurs), les *khodjas* (professeurs), les *softas* (étudiants), les *lewends* (soldats de marine), les *laghoumdjis* (mineurs), les chefs de l'artillerie, amenant des canons : ils se rallient tous autour du grand vézir et attendent avec impatience l'arrivée du Sultan. Ce prince, alors à Bèchik-Tach, se hâte, dès qu'il reçoit l'avis du premier ministre, de monter sur le bateau destiné à ses promenades incognito, débarque au sérail, adresse à ses fidèles défenseurs une allocution qui excite au plus haut point leur enthousiasme : ils jurent de vaincre ou de mourir pour leur padichâh, le prient de faire sortir l'étendard du Prophète, et demandent à marcher à l'instant contre les rebelles. Le Sultan veut se mettre à leur tête, mais il cède aux supplications de ses officiers qui le conjurent de ne pas exposer sa personne sacrée. Des crieurs et des huissiers des tribunaux parcourent les rues de Constantinople en appelant les bons musulmans à la défense de leur souverain et du *sandjak-chèrif*. A leur voix, la population se lève presque tout entière, et accourt sur la place du sérail. Le Sultan fait distribuer des armes, remet au mufti le *cyprès majestueux du jardin de la victoire*, le *drapeau vert du prince des prophètes*, et va se placer dans le kiosque situé au-dessus de la porte impériale, d'où il voyait la place du palais et la foule qui courait se rallier à l'étendard de Mahomet.

Cependant le grand vézir, accompagné du mufti, des ridjals, des oulèmas, avait établi son quartier général dans la mosquée de Sultan-Ahmed, près de l'hippodrome. De là, il envoya au-devant des rebelles, Huçeïn-Pacha et Muhammed-Pacha, à la tête de plusieurs ortas régulières et de nombreuses troupes d'étudiants et de citoyens de toute classe. Après leur départ, le mufti invita l'assemblée à se mettre en prières, et récita le premier chapitre du Coran, que tous les assistants écoutèrent la face contre terre. Le *kiahïa-ièri* (vice-intendant des janissaires) et quelques autres officiers de cette milice, s'approchant alors du grand vézir, baisèrent humblement le bas de sa robe, et essayèrent d'excuser leurs camarades; mais le ministre ne se laissa point fléchir, et invita les musulmans qui se trouvaient dans la cour de la mosquée, à marcher sous les ordres de Nedjib-Efendi, inspecteur des poudrières, et de quatre kapoudjibachis; la foule les suivit en poussant le cri de guerre *Allah ekber!* (Dieu est au-dessus *de tout!*)

Les rebelles, inquiets de l'apparition du sandjak-chèrif, voulurent empêcher le peuple de se réunir autour de ce signe révéré, et placèrent des détachements aux environs de la mosquée de Sultan-Baïezid, et dans toutes les rues conduisant à l'Ahmediïè : mais ces postes furent promptement abandonnés; les rebelles se réunirent tous sur l'Et-Meïdani, fermèrent les issues de cette place et les barricadèrent avec de grosses pierres.

Bientôt les troupes du Sultan cernèrent ce quartier, siége constant des rébellions prétoriennes. Avant d'en commencer l'attaque, Ibrahim-Aga tenta à diverses reprises de décider les janissaires à rentrer dans le devoir, en leur promettant le pardon de Sa Hautesse; *mais vouloir persuader des têtes opiniâtres, c'est essayer de faire tenir une boule sur un dôme;* les insurgés ne répondirent que par des huées. Les pachas ordonnèrent alors de faire feu : un boulet brisa un battant de la porte, et les assaillants pénétrèrent dans la place; les janissaires ne songèrent plus qu'à se sauver, et se réfugièrent dans leur caserne. Un *toptchi* saisit une de ces mèches appelées *clair de lune,* et mit le feu aux *toumrouks* (étaux de bouchers) attenant aux *kichlao* (casernes) dont l'Et-Meïdani était environné. Bientôt ces édifices et tous les rebelles qu'ils renfermaient devinrent la proie des flammes, et des volées de mitraille achevèrent l'œuvre de destruction commencée par l'incendie.

Un messager à cheval partit sur-le-champ pour l'*Ahmediié*, et y annonça l'anéantissement des mutins. Cette nouvelle fut reçue avec des transports de joie, et le grand vézir s'empressa de la transmettre à Sa Hautesse. Les rebelles qui avaient échappé à la mort furent enchaînés et emprisonnés; le soir même, sept d'entre eux furent étranglés et jetés au pied du fameux platane qui s'élève au milieu de l'hippodrome, et où, dans la journée, furent amoncelés plus de deux cents cadavres. A la vue du hideux spectacle qu'offrait l'Et-Meïdani, le poète Muhammed-Izzet-Molla-Efendi improvisa des vers, dont voici la traduction :

« Jadis des hommes impies ont « pendu, devant la mosquée d'Ahmed-« Khan, d'innocents serviteurs de « Dieu (*). Aujourd'hui, à la même « place, des criminels sont étendus « sans vie. Arbre dont les rameaux « étaient naguère chargés de corps hu-« mains, et dont le pied est maintenant « entouré de cadavres épars, tu es « bien l'arbre de *ouacouac* (*); tes « fruits étaient mûrs, ils sont tom-« bés. »

La capitale avait vu non-seulement sans murmure, mais même avec satisfaction, le châtiment des janissaires. Le moment était propice pour détruire ce corps turbulent, dont tous les membres s'étaient dispersés frappés de terreur. Sultan-Mahmoud ne laissa point échapper une occasion si favorable. Le vendredi 10 zilka'dè (16 juin), un khatti-chérif prononça l'abolition de la milice des janissaires, et sa régénération sous un autre nom et une autre forme. Des ordres furent donnés aux gouverneurs des provinces pour l'exécution de l'ordonnance impériale. On s'occupa ensuite de récompenser les officiers et les fonctionnaires qui avaient servi la cause du Sultan : de nombreuses nominations eurent lieu; on punit encore quelques coupables qui s'étaient soustraits au supplice, et la tranquillité fut rétablie dans la capitale.

Ainsi fut accomplie, en quelques jours, l'œuvre de la destruction des janissaires, insolents prétoriens qui, depuis plusieurs siècles, faisaient trembler leurs maîtres, et s'étaient même arrogé le droit de les déposer. On s'est livré à de grandes exagérations sur le nombre d'individus de cette milice qui périrent en cette occasion. On peut le porter, sans crainte de trop s'écarter de la vérité, à cinq ou six mille hommes tués dans l'action, brûlés dans les casernes, ou exécutés les jours suivants. En outre, quinze mille janissaires environ furent exilés en Asie. L'écrivain musulman qui nous a servi de

(*) Allusion à la révolte qui eut lieu en 1066 sous Sultan-Muhammed IV, et qui coûta la vie à six hauts fonctionnaires que le peuple pendit au platane de l'hippodrome. Voyez page 264.

(*) Cet arbre extraordinaire se trouve, suivant une tradition superstitieuse des musulmans, dans une île des mers de la Chine, aux confins de la terre : ses fruits sont des êtres humains qui se balancent, suspendus à ses branches, et qui poussent de temps en temps ce cri bizarre : *ouac! ouac!*

guide dans le récit naïf de cet événement mémorable, dont nous avons été témoin, a voulu prouver, par des exemples, que les janissaires, au lieu d'être les défenseurs de la nation, n'étaient plus que ses oppresseurs. Dans le tableau détaillé qu'il présente des excès auxquels ils se livraient impunément, nous choisissons les traits les plus propres à donner aux lecteurs une idée du degré d'intolérable tyrannie qu'exerçaient les janissaires établis dans la capitale. Ils n'étaient, dans les derniers temps, composés que d'un amas d'individus pris dans les classes les plus basses de la société: bateliers, portefaix, etc., qui ne s'enrôlaient que pour pouvoir se livrer, sans crainte de punition, à tous leurs mauvais penchants, et disposer à leur gré de la propriété d'autrui. Les uns, s'emparant des boutiques placées au bord de la mer, à l'endroit où les jardiniers des environs apportaient leurs produits, obligeaient ces malheureux paysans à leur céder les fruits de leur culture, les vendaient à haut prix, dont ils ne donnaient aux propriétaires qu'une partie, ou même rien du tout, et poussaient quelquefois l'effronterie jusqu'à leur demander de l'argent pour la commission, le déchet, le loyer du magasin, les frais de pesée, etc. D'autres, sous prétexte de défendre, contre leurs camarades, les navires qui portaient à Constantinople des chargements de bois à brûler, de charbon, de planches, et autres objets de consommation, *les prenaient sous leur protection*, en attachant à la proue les marques distinctives de leur orta; et, dès ce moment, ils se prétendaient associés aux bénéfices, et en exigeaient la plus forte part. Ce *droit de protection*, fort envié, excitait souvent, entre les ortas, des rixes sanglantes qui troublaient la tranquillité publique. Tantôt un janissaire-crocheteur réclamait, pour le transport d'un fardeau, un prix égal à sa valeur, et se faisait payer d'avance; tantôt, des peintres, des menuisiers, des tailleurs de pierre, des manœuvres s'emparaient sans façon d'une bâtisse commencée, en chassaient les ouvriers, et la terminaient à leur fantaisie. Enfin, pour comble de méchanceté, au lieu de veiller, pendant la nuit, à la sécurité des habitants, les janissaires mettaient eux-mêmes le feu aux maisons, et profitaient de l'incendie qu'ils avaient allumé pour se livrer au pillage et à des excès plus révoltants encore. Il est aisé de comprendre qu'une milice capable d'actions pareilles à celles que nous venons de décrire, ne pouvait qu'être en horreur aux citoyens paisibles et amis de l'ordre, qui forment partout la plus grande partie des populations : aussi applaudit-on généralement au vigoureux coup d'État qui venait de consommer l'anéantissement des ennemis de tout repos et de toute amélioration. Le Sultan reçut dans la salle du divan, appelée coupole impériale (*koubbèi humâïoun*), les félicitations des grands officiers de la couronne, et prononça un discours dans lequel, après avoir remercié Dieu de lui avoir accordé une victoire refusée à ses ancêtres, il déclara que, délivré des obstacles qu'opposaient les janissaires à toute amélioration, il voulait désormais ne plus s'occuper que du bonheur de son peuple, et qu'en conséquence, il commençait par abolir la confiscation, au profit du fisc, de certaines successions, abus qui s'était introduit depuis Sultan-Mahmoud Ier. Il demanda ensuite aux membres de l'assemblée de rechercher avec soin quelles seraient les réformes à faire dans l'administration de l'État, et promit de suivre leurs avis.

Dans son enthousiasme pour le prince qui venait de faire preuve d'une si grande énergie et d'un véritable désir du bien public, Assad-Éfendi, historiographe de l'empire, se livre aux hyperboles les plus bizarres pour célébrer son héros. Ce curieux panégyrique mérite d'être cité :

« Mahmoud est un *Iskender* (Alexan-
« dre) terrible. Le moindre signe me-
« naçant de son visage arrêterait,
« comme une muraille, les efforts de
« cent mille *Yadjoudj* (*); un seul de

(*) *Yadjoudj* et *Madjoudj*, ou *Gog* et

« ses gestes puissants écraserait les « émules impies de *Cheddad* (*), qui « oseraient se mettre en hostilité contre « lui.

« Telle est la force, telle est la recti- « tude de son esprit, qu'il réduit au « silence les métaphysiciens et les lo- « giciens les plus subtils, les frappe « d'étonnement, et les oblige à cour- « ber humblement la tête devant sa « supériorité. Il est incomparable entre « les plus sages monarques, comme « l'exprime ce vers :

« *Il plaît également aux guerriers,* « *aux lettrés, aux hommes bien-* « *faisants, par ses exploits, ses dis-* « *cours, et sa libéralité.* »

« Il possède à un degré éminent « toutes les qualités, tous les talents. « Pour ne citer que quelques-uns de « ses mérites, son écriture, d'une « beauté extraordinaire, dont les points « sont autant d'étoiles fixes, est une « merveille digne d'être suspendue à « la voûte des cieux, près de la cein- « ture des gémeaux. Le style si vanté « de *Mir-Fèridoun* est plat en compa- « raison du sien. Sa générosité est « telle, que les eaux de la mer ne se- « raient qu'une cuillerée de ses bien- « faits; les mines de la terre, qu'une « poignée de ses dons. Son adresse au « tir de l'arc et du fusil est attestée « par les innombrables colonnes blan- « ches qui s'élèvent autour des lieux « de ses promenades, et marquent la « place du but qu'il a frappé (**). Son « courage et sa bravoure sont au-des- « sus de tout ce qu'on peut dire..... « Commenter dignement l'in-folio de « ses mérites, serait une tâche trop « forte, non-seulement pour ma ché- « tive plume, à moi qui suis un para- « site au festin de la littérature, un « petit enfant de l'école de la compo- « sition, mais aussi pour les plus ha- « biles maîtres de la science, qui « avouent leur impuissance à cet égard. « Je n'aurai point la présomption de « l'entreprendre. Ce mot d'un poëte : « *l'esclave ne peut offrir que ses priè-* « *res,* sera mon excuse et ma règle. « Je me bornerai donc à exprimer ici « mes vœux pour Sa Hautesse. Puisse « Allah conserver ce monarque, l'amour « des peuples, l'ornement du trône de « l'équité; étendre son ombre bienfai- « sante sur l'Orient et l'Occident, et « ne donner à la multiplication de « ses succès et de ses années, comme « à celle des quantités numériques, « d'autres limites que l'infini! Amin! « (*Amen!*) »

Sultan-Mahmoud, voulant assurer pour l'avenir la tranquillité de Constantinople, ordonna de diriger sur les provinces tous les gens sans aveu : par suite de cette mesure, plus de vingt mille vagabonds furent renvoyés de la capitale. Le corps des yamaks, principal auteur de la mort de Sultan-Sèlim, fut ensuite licencié, quoiqu'il n'eût point pris part à la dernière insurrection; mais on craignit que ce calme ne fût qu'apparent, et ne se démentît à la première occasion. Quelques-uns d'entre eux s'enrôlèrent dans les nouvelles troupes; les autres furent renvoyés dans leur pays.

Cependant l'organisation du nouveau corps appelé *Açakir-Muhammediiè* (soldats de Mahomet), se poursuivait avec activité. Au bout de quelques jours, le Sultan alla visiter le premier régiment complet, et fut étonné et charmé de l'aplomb avec lequel les nouveaux soldats exécutèrent l'exercice à feu, et diverses autres manœuvres à l'européenne. En témoignage de sa satisfaction, Sa Hautesse fit de riches cadeaux au sèrasker, au kapoudan-pacha, et à l'inspecteur Saïb-Éfendi.

La suppression des derwiches *Bektachis* suivit de près celle des janissaires. Cette secte, liée étroitement avec la milice proscrite, était accusée d'entretenir avec elle des intelligences cri-

Magog, sont les noms donnés par les Orientaux aux peuples les plus septentrionaux de l'Asie, appelés *Hyperboréens* par les Grecs.

(*) Suivant les musulmans, *Cheddad* était un puissant monarque de l'Arabie, qui, ayant méprisé les avis du patriarche *Houd* ou *Héber*, fut exterminé avec tous ses sujets.

(**) Voyez la première note de la p. 211.

minelles, d'avoir pris part à toutes ses révoltes, de professer des maximes contraires au Coran, et de se livrer dans les *tèkiès* (couvents) à des orgies de tout genre. En conséquence, d'après l'avis du mufti et des principaux oulèmas, les trois chefs de la congrégation des bektachis furent exécutés publiquement le 4 zilhidjè (10 juillet), l'ordre entier fut aboli, les *tèkiès* furent rasés, la plupart des derwiches exilés, et ceux qui obtinrent par grâce de rester à Constantinople quittèrent leur costume distinctif.

Sultan-Mahmoud ne s'arrêta point dans la route des améliorations qu'il jugeait nécessaires au bien de l'État. Les corps de cavalerie connus sous les noms de sipahis, silihdars, ouloufèdjis, n'étaient pas moins démoralisés que les janissaires dont ils avaient souvent partagé les révoltes : ils furent aussi abolis. Quant aux autres milices, comme les djèbèdjis, les bostandjis, les mehters, les solaks, etc., elles ne furent pas détruites, mais simplement réorganisées, conformément aux nouvelles ordonnances, et soumises à l'instruction à l'européenne.

C'est une question grave que de savoir si la destruction des janissaires fut un bien ou un mal pour l'empire ottoman. Frappée seulement des abus qui s'étaient introduits dans cette milice et de la tyrannie qu'elle exerçait impunément, éblouie en outre par l'énergie et le sang-froid que déploya Sultan-Mahmoud dans cette circonstance critique, la multitude accorda son admiration à ce hardi coup d'État : quelques esprits élevés, partageant l'enthousiasme irréfléchi de la foule, regardèrent même cette mesure décisive comme un de ces traits de génie qui sauvent les empires. Il semblait, en effet, que délivré d'une soldatesque despotique, ennemie de toute innovation et toujours disposée à braver ses ordres, Sultan-Mahmoud allait marcher d'un pas ferme dans la voie de civilisation qu'il venait de s'ouvrir par une sanglante catastrophe ; mais ce prince, irrité des obstacles que les janissaires opposaient à ses volontés, ne réfléchit pas sans doute que là où il y a résistance il y a force, et qu'en brisant cette force il affaiblissait nécessairement les ressorts de l'État, dont les janissaires, malgré leur insubordination et leurs caprices, étaient les plus braves défenseurs. En anéantissant cette troupe, intimement liée à l'empire ottoman par son ancienneté et l'espèce de consécration religieuse qu'elle avait reçue du vénérable cheïkh *Hadji-Bektach*, le Sultan détruisit aussi l'esprit de fanatisme, soutien tout-puissant de l'œuvre imparfaite du fondateur de l'islamisme, dont la législation repose tout entière sur le principe du prosélytisme à main armée. C'est à ce vice fondamental et à l'affaiblissement inévitable du mobile de l'enthousiasme religieux qu'il faut attribuer la décadence de la monarchie ottomane : et cependant, parmi les peuples nombreux qui professent le culte de Mahomet, la nation soumise aux successeurs d'Osman, grâce à des circonstances particulières, et surtout au mérite individuel de la plupart de ses souverains, fut la personnification la plus brillante de l'islamisme, et pendant quelques siècles étonna le monde par le rapide accroissement de sa puissance. Mais dès que cette société essentiellement conquérante fut obligée de renoncer à la guerre, principe vital de son existence, elle dut marcher à grands pas vers sa chute; et l'anéantissement des janissaires, sorte de milice nationale répandue dans tout l'empire, en éteignant la dernière étincelle de l'ardeur belliqueuse des anciens Osmanlis, n'a pu qu'accélérer ce dénoûment inévitable et depuis longtemps prévu, mais que retarderont peut-être les intérêts des puissances européennes et leur désir de maintenir l'équilibre de la balance politique.

A la fin d'août, et au moment où l'on allait reporter le sandjak-chèrif à la grande mosquée, un incendie se déclara aux environs de *Baghtchè-Kapouçi* (la Porte du Jardin), et, poussé par un violent vent du nord, dévora, en trente-six heures, environ la huitième partie de la ville. Le *Bèzestein*

(marché couvert) et un grand nombre d'hôtels magnifiques et de riches magasins furent la proie des flammes. Depuis 1780 on n'avait pas eu à déplorer une si terrible catastrophe : la perte générale fut évaluée approximativement à la somme énorme de trois cents millions de piastres (cent quarante millions de francs). Le peuple attribua cet incendie à la vengeance des partisans des anciennes institutions. Dans cette pénible circonstance, le Sultan montra une énergie et en même temps une humanité dignes de tous les éloges : il ouvrit les portes du sérail et de divers palais aux malheureux sans asile, leur fit distribuer des secours de tout genre, et ordonna de reconstruire à ses frais une portion des magasins et des marchés. Mais, d'un autre côté, ne voulant pas laisser aux mécontents la possibilité de profiter des troubles qu'occasionna un pareil désastre, il mit sur pied toutes les troupes régulières, et répandit dans la ville des agents déguisés qui, pénétrant dans les cafés et autres lieux publics, dénonçaient les personnes qui s'entretenaient des affaires politiques. Ces imprudents, de quelque rang qu'ils fussent, étaient décapités sans le moindre sursis : on n'épargnait pas même les femmes; mais, au lieu de leur trancher la tête, on les jetait à la mer après les avoir cousues dans des sacs. Ces mesures rigoureuses produisirent une profonde impression sur la capitale, et firent taire tous les murmures.

Néanmoins, vers le milieu d'octobre, une tentative d'insurrection eut lieu à Constantinople : un ex-derwiche bektachi, nommé Loulèdji-Ahmed, était à la tête du complot : il fut dévoilé à l'autorité par quelques toptchis, membres de la conjuration, mais qui reculèrent au moment décisif. Loulèdji-Ahmed, mis à la torture, supporta son supplice avec la plus grande fermeté. Un nombre considérable d'anciens janissaires subirent aussi la peine capitale ou furent déportés. Ce nouveau triomphe de Sultan-Mahmoud sur l'esprit d'insurrection et de routine assura le succès de ses réformes civiles et militaires; tous les officiers et soldats, stimulés par l'exemple du souverain, qui, revêtu d'un uniforme égyptien et une cravache à la main, assistait régulièrement aux manœuvres, rivalisaient de zèle dans l'étude des exercices à l'européenne, exécutés d'après le *Manuel du Soldat*, traduit du français en turc.

En Grèce, les opérations militaires d'Ibrahim et de Rèchid-Pacha continuaient. Le premier fut repoussé, au commencement de juillet, par les Maïnotes, et, après un combat acharné qui dura dix heures, se retira à Jaunitzamika, où il se retrancha. En août, Rèchid-Pacha attaqua deux fois les Grecs sous les murs d'Athènes; ces affaires n'eurent pas de résultats décisifs, mais elles donnèrent lieu à des démarches honorables pour nos compatriotes, et que nous nous plaisons à consigner ici : le contre-amiral de Rigny, dont la frégate était ancrée dans le détroit de Salamine, descendit à terre avec le comte d'Harcourt, député du comité philhellénique de Paris, et envoya des chaloupes à Éleusine pour prendre les blessés, qui furent traités par les chirurgiens de notre marine. M. de Rigny se rendit ensuite auprès du sèrasker, et en obtint la liberté des Philhellènes français tombés entre les mains des musulmans. Peu de jours après, Rèchid-Pacha rendit sa visite à M. de Rigny, et, par un hasard singulier, se rencontra, à bord du vaisseau amiral, avec le colonel Fabvier et le général grec Karaïskaki. Cette rencontre imprévue étonna d'abord les chefs ennemis; mais ils ne se déconcertèrent point, et se tirèrent de cette position embarrassante en gens bien élevés, tout en soutenant ce qu'ils appelaient leurs droits.

Le reste de la campagne n'offrit rien de remarquable, et tout se borna, sur terre, à quelques affaires devant Athènes, dans l'une desquelles périt le célèbre chef grec Gouras. Dans le mois de décembre, le colonel Fabvier parvint à se jeter dans la place avec un bataillon de *réguliers*. De son côté,

Rèchid-Pacha reçut des renforts : mais l'hiver ralentit les travaux du siége. Sur mer, le kapoudan-pacha Khosrew fit deux tentatives sur Samos, et fut toujours repoussé avec perte par l'amiral Sachtouri ; Khosrew-Pacha rentra ensuite aux Dardanelles ; et, malgré les échecs qu'il avait éprouvés, fut très-bien accueilli par Sultan-Mahmoud, dont il secondait les vues de réforme avec le zèle le plus ardent.

Tandis que le Grand Seigneur poursuivait, sans se lasser, son système de régénération militaire et ses préparatifs pour soumettre les Grecs, les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie, négociaient auprès du Sultan en faveur des Hellènes, et s'efforçaient de le faire consentir à la pacification de la Grèce ; mais toutes leurs instances échouèrent contre la volonté inflexible de Sa Hautesse. Alors les trois puissances conclurent à Londres, le 6 juillet 1827, un traité par lequel elles offraient à la Porte leur médiation pour mettre fin à la guerre, et pour régler les relations qui devraient exister à l'avenir entre les Grecs et les Ottomans. D'après un article additionnel, il fut convenu que, sur le refus de ces derniers de cesser les hostilités, les trois puissances les y contraindraient par la force, et enverraient des consuls en Grèce. Mais rien ne pouvait vaincre l'obstination du Grand Seigneur, fondée qu'elle était sur l'intime conviction que l'alliance momentanée des trois puissances ne serait pas de longue durée ; car le Sultan n'ignorait point combien la France et l'Angleterre redoutaient l'agrandissement de la Russie ; et il en concluait assez logiquement que ces deux premières ne consentiraient jamais à l'anéantissement de la Porte. Sultan-Mahmoud espérait, en outre, pouvoir soumettre entièrement les Grecs avant que l'intervention étrangère, entravée par les lenteurs ordinaires des formes diplomatiques, eût pu agir ; et cette opinion était encore renforcée par l'heureux début de la campagne de 1827, dont nous devons dire un mot.

L'arrivée, si longtemps annoncée, de lord Cochrane, et celle de sir Richard Church, semblaient devoir relever la cause des Grecs. Le premier fut nommé *Navarque-Autocrator*, ou grand amiral, et le second généralissime des troupes de terre. En même temps, l'assemblée nationale des Hellènes, convaincue de l'absolue nécessité d'élire un chef étranger à tous les partis qui déchiraient la Grèce, mit à la tête du gouvernement le comte Jean Capo d'Istria, homme d'État distingué, et très en faveur à la cour de Russie. Dès le mois d'avril, toutes les dispositions étaient prises pour attaquer par terre et par mer les musulmans qui bloquaient la ville d'Athènes, au secours de laquelle Karaïskaki était déjà accouru. Lord Cochrane et le général Church débarquèrent au Pirée ; le 6 mai, ils tentèrent une attaque, mais, repoussés par Rèchid-Pacha, ils furent obligés de se retirer. Lord Cochrane regagna sa flotte ; sir Richard Church se maintint encore dans ses retranchements à Phalère jusqu'au 27 mai, époque à laquelle il battit en retraite, et se replia sur Salamine. La garnison d'Athènes, perdant alors tout espoir de secours, se décida à capituler, et obtint du sèrasker les conditions les plus honorables : le 5 juin, l'acropolis fut occupée par les musulmans.

Cependant Ibrahim-Pacha continuait à ravager la Morée ; et les Grecs, comme si ce n'était pas assez des maux dont l'ennemi les accablait, se livraient entre eux à toutes les fureurs de la guerre civile. Napoli de Romanie, siége du gouvernement grec, devint, en juillet, le théâtre d'une sanglante collision entre les divers partis. Le désordre fut porté à son comble, et la Grèce ne présentait alors que le tableau de la plus hideuse anarchie. Sur ces entrefaites, et lorsque la cause des Hellènes semblait perdue, les puissances médiatrices leur firent la notification officielle du traité d'intervention conclu le 6 juillet, et insistèrent sur la cessation des hostilités. Le gouvernement grec se hâta d'accepter la protection qui lui était offerte, et

souscrivit à l'armistice proposé. Cet heureux incident calma pour quelque temps les dissensions intestines, étouffées par la joie générale et par l'espoir d'une prochaine délivrance. Mais cette joie fut de courte durée : la Porte refusa de traiter avec des sujets rebelles, et continua les hostilités. Ce fut alors que les trois puissances, d'après l'accord fait entre elles, résolurent d'employer la force pour amener le Sultan à consentir à leur intervention.

Cependant l'escadre égyptienne, sortie d'Alexandrie, entra le 9 septembre à *Navarin*. Le vice-amiral anglais, sir *Ed. Codrington*, se mit en croisière devant ce port, en attendant l'arrivée des vaisseaux français et russes : bientôt l'escadre du contre-amiral de Rigny rejoignit la division anglaise. Ces deux chefs communiquèrent à Ibrahim-Pacha les ordres qu'ils avaient reçus de leurs gouvernements, à la suite du traité du 6 juillet. Une convention provisoire fut conclue, par laquelle Ibrahim s'engageait sur l'honneur à ne pas laisser sortir sa flotte de Navarin, jusqu'à ce qu'il eût reçu les ordres ultérieurs de son père et du Sultan, auxquels il allait expédier des courriers. D'après cette assurance formelle, les escadres française et anglaise quittèrent leur croisière pour aller s'approvisionner, la première à Milo, et la seconde à Zante : mais à peine M. de Rigny et sir Codrington avaient abandonné ces parages, que deux divisions de la flotte égyptienne sortirent du port de Navarin. Avertis, par deux frégates en observation, de cette violation de la promesse d'Ibrahim-Pacha, les deux amiraux revinrent à toutes voiles, et furent rejoints par la flottille russe, commandée par le vice-amiral de Heyden. Il fut décidé alors que les trois flottes combinées prendraient position dans le port même de Navarin, pour renouveler à Ibrahim-Pacha les propositions qui lui avaient déjà été faites. Le commandement de cette expédition ayant été déféré à sir Codrington, le plus ancien des trois amiraux, le 20 octobre l'escadre anglaise pénétra la première dans le port ; elle était suivie par la flotte française ; les vaisseaux russes formaient l'arrière-garde. Les forces alliées consistaient en vingt et quelques bâtiments de diverses grandeurs : l'armée navale des musulmans, composée de plus de soixante voiles, s'était rangée sur le contour de la baie, en une triple ligne formant le croissant. Le feu s'engagea, on ne sait comment, dit-on ; mais le combat fut terrible : pendant trois heures et demie les vaisseaux musulmans opposèrent la plus stoïque intrépidité à l'habileté et au courage des marins des flottes chrétiennes. Les incendies et les explosions se succédaient dans l'étroite enceinte qui renfermait les combattants : à sept heures du soir, il ne restait plus à flot, de la nombreuse escadre égyptienne, qu'une vingtaine de bricks et de corvettes abandonnés par leurs équipages. La conduite des marins des escadres alliées fut admirable ; et les trois amiraux se plurent à le reconnaître dans leurs rapports respectifs et dans les lettres qu'ils s'adressèrent mutuellement.

Ibrahim-Pacha était absent lorsqu'eut lieu la destruction de sa flotte. De retour à Navarin quatre jours plus tard, il parut douloureusement affecté de ce désastre, mais il ne donna aucune marque de colère ; et loin de se livrer, comme on devait le craindre, à de cruelles représailles sur les chrétiens qui se trouvaient à Navarin, ou dans les places en son pouvoir, il déclara qu'il punirait de mort quiconque oserait porter la main sur un Franc, et s'occupa uniquement de rallier les tristes débris de sa flotte.

La Porte n'eut connaissance de la catastrophe de Navarin que le 1er novembre : la sensation que cette nouvelle produisit sur le divan fut profonde ; et les détails du combat, donnés plus tard par Tahir-Pacha, qui commandait la division ottomane, ne firent que rendre plus douloureuse cette première impression. Les ambassadeurs des trois puissances alliées s'efforcèrent en vain de décider le Sultan à reconnaître l'indépendance de la Grèce ;

Sa Hautesse s'y refusa, demanda des dédommagements pour la destruction de sa marine, et, par un khatti-chèrif de la fin de rèbi' 1er 1243 (18 décembre 1827), appela tous les musulmans à une guerre nationale et religieuse, particulièrement contre les Russes : « Le but des infidèles, » est-il dit dans ce curieux document, « est d'anéantir « l'islamisme et de fouler aux pieds la « nation musulmane..... Que tous les « fidèles, riches ou pauvres, grands « ou petits, sachent que le combat est « un devoir pour nous; qu'ils se gar- « dent donc bien de songer à une « solde mensuelle ou à une paye quel- « conque. Loin de là, nous devons sa- « crifier nos biens et nos personnes, « remplir avec zèle les devoirs que « nous impose l'honneur de l'islamisme, « unir nos efforts, travailler de corps « et d'âme pour le maintien de la reli- « gion jusqu'au jour du jugement. Les « musulmans n'ont pas d'autre moyen « d'obtenir leur salut dans ce monde « et dans l'autre. »

Tandis que Sultan-Mahmoud mettait en usage tous les moyens les plus capables d'exciter le courage de ses sujets, le colonel Fabvier débarquait, avec deux mille hommes, à Chio, où commandait Youçouf-Pacha, l'obligeait à lui céder la possession de l'île, et le cernait dans la forteresse. Mais bientôt Youçouf-Pacha reçut des secours de Tchechmè, et repoussa à son tour les Hellènes, qui finirent par lever le siége.

D'un autre côté, le général Church, à la tête d'une division de trois mille hommes, se dirigeait sur Missolonghi : dès qu'il en reçut la nouvelle, Rèchid-Pacha accourut pour défendre cette place; mais la mauvaise saison vint bientôt arrêter toute opération militaire.

Le commencement de 1828 fut signalé par la proscription la plus sévère des Arméniens catholiques, originaires d'Angora : ces chrétiens étaient séparés de l'Église d'Orient et de celle de Rome depuis le sixième siècle; dans le courant du dix-huitième, un grand nombre d'entre eux se réunirent à l'Église catholique, et reconnurent l'autorité spirituelle du pape. La Porte, qui ne s'était jamais inquiétée de leur réunion avec Rome, prit tout à coup l'alarme en apprenant qu'une quantité considérable d'Arméniens-unis passaient dans l'Arménie-Persane, pour se mettre sous la protection de la Russie, qui avait conquis cette province dans la dernière campagne contre le prince royal Abbas-Mirza. Irrité de cette démonstration d'attachement pour le czar, de la part des Arméniens-Angoréotiques, le Sultan prononça l'expulsion de Constantinople de tous ceux qui s'y étaient établis, au nombre d'environ vingt-sept mille; et il leur fut enjoint formellement de retourner en Asie, ordre qui fut exécuté avec la plus grande rigueur : on ne leur accordait, pour se mettre en route, qu'un délai de dix jours. Des milliers de familles quittèrent les quartiers de Pera et de Galata, et s'embarquèrent à la hâte : plusieurs de ces malheureux exilés périrent sur mer; d'autres ne purent résister aux fatigues d'une route pénible au milieu de montagnes escarpées et couvertes de neige; et peu d'entre eux arrivèrent à leur destination.

Cependant, malgré son obstination à ne regarder les Grecs que comme des esclaves révoltés, le Sultan leur faisait offrir une amnistie générale : en février, quatre archevêques grecs et un agent civil (*Proto-Synkellos*) se rendirent à Poros, où ils furent reçus par le président, comte Capo d'Istria, arrivé en Grèce depuis le 18 janvier 1828. Ils étaient porteurs d'un rescrit du patriarche Agathangelos, qui engageait les Hellènes à accepter le pardon que leur offrait Sa Hautesse; on leur promettait, pour prix de leur soumission, l'exemption de tous les impôts arriérés, et la conservation de leurs propriétés; on leur faisait espérer, en outre, de nouveaux priviléges, et surtout un gouvernement tout paternel. L'acceptation de l'amnistie eût détruit l'indépendance de la Grèce, et l'eût fait redescendre du rang des nations où venait de la placer la protection des

puissances alliées ; dans une note du 9 juin, en réponse aux propositions de la Porte, le président les refusa formellement. Peu de jours après, on apprit la déclaration de guerre de la Russie aux Ottomans, et cette nouvelle importante causa la plus vive sensation parmi les Grecs ; en effet, cette heureuse diversion favorisait leur cause, en obligeant le Sultan à employer toutes ses forces contre son redoutable adversaire.

Rien, en effet, de plus funeste au succès des réformes déjà tentées par ce prince. Néanmoins le Grand Seigneur, poursuivant avec activité ses travaux d'organisation militaire et ses préparatifs pour la campagne qui allait s'ouvrir, ne donnait pas le moindre signe d'inquiétude et de trouble. Des armes à feu étaient fabriquées dans les ateliers de Semendria et de Grabora ; les vaisseaux échappés au désastre de Navarin étaient radoubés ; d'autres étaient mis sur les chantiers ; on fortifiait les châteaux des Dardanelles et les places de guerre des bords du Danube. Des ordres furent expédiés aux pachas des provinces d'Europe et d'Asie, pour qu'ils dirigeassent leurs contingents de troupes sur les rives de ce fleuve et sur les autres points menacés par l'ennemi. Au milieu de tous ces symptômes d'hostilités prochaines, le Ramazan se passa dans le calme le plus profond, et le Beïram fut célébré avec les solennités d'usage. Au sortir de ces fêtes, et lorsque le Sultan venait de partir avec son harem pour son palais d'été à Bèchik-Tach, on reçut à Constantinople le manifeste de la Russie, et la nouvelle que le feld-maréchal comte de Wittgenstein avait passé le Pruth. Le divan fut convoqué sur-le-champ, et il y fut décidé, à l'unanimité, que l'on repousserait la force par la force, et que l'on défendrait jusqu'à la dernière extrémité l'empire et l'islamisme menacés par les infidèles moscovites. Des proclamations sur les places publiques et dans les mosquées annoncèrent la guerre, et firent un nouvel appel aux fidèles musulmans. Les ambassadeurs étrangers s'efforcèrent vainement de ramener le Sultan à des intentions pacifiques ; rien ne put détourner Sa Hautesse de ses projets de résistance à main armée. Le sèrasker Huçeïn-Pacha fut nommé au commandement du corps destiné à protéger Choumla ; Youçouf, pacha de Sères, et le kapoudan-pacha Izzet-Muhammed, furent chargés de défendre Varna ; Khosrew-Pacha, favori intime du Sultan, reçut la direction des travaux et le commandement de la capitale.

En mai, le grand-duc Michel investit la ville d'Ibraïl, qui succomba le 18 juin, après une vigoureuse résistance, qui coûta beaucoup de monde aux assiégeants. Dans le courant du même mois, le lieutenant général Roudzewitch franchit le Danube vers Ishaktchè, qui fut bientôt réduite à capituler. Presqu'en même temps, les places du Dobruscha turc (*), Toultcha, Matchin, Hirsowa, Kustendji, ouvrirent leurs portes aux Russes. L'amiral Greigh et le prince Mentzikoff battirent les Ottomans près d'Anapa, place forte de la Grande-Abazie ; et, le 11 juin, la ville tomba en leur pouvoir. Enfin, le 6 juillet, les Cosaques entrèrent, sans coup férir, dans Bazardjik, abandonnée par sa garnison.

Tant de revers des armes ottomanes, dès le début de la campagne, causèrent quelque rumeur à Constantinople ; mais Sultan-Mahmoud n'en fut point ébranlé : un grand divan fut tenu, le 18 juillet, en présence de Sa Hautesse ; on y discuta chaudement la question de savoir s'il fallait traiter avec la Russie ou tenter encore le sort des armes ; les avis étaient partagés, lorsque le Sultan s'écria : « Qu'on ôte la « bride au cheval, il arrivera bientôt « au but. » Dès ce moment il ne fut plus question de paix ; et le grand vézir Muhammed-Sèlim-Pacha se disposa à partir pour le camp de Daoud-Pacha : le Grand Seigneur lui-même

(*) Langue de terre d'environ huit à neuf lieues de longueur, entre le Danube et la mer.

annonça l'intention de se rendre à l'armée avec le sandjak-chèrif, et de ne rentrer à Constantinople que lorsque la guerre serait finie. Un camp de réserve fut dressé à Ramich-Tchiflik, où Sultan-Mahmoud arriva le 15 septembre au milieu d'une pompe militaire dont voici les principaux détails : l'avant-garde, composée de trois mille hommes de cavalerie asiatique et de troupes régulières, suivis des chevaux et chameaux qui portaient les trésors du Sultan et tous les objets à son usage, marchait au son d'une musique guerrière : venaient ensuite les officiers civils et militaires, les oulèmas, de nouveaux corps de troupes, le sèrasker Khosrew-Pacha, le kaïm-mèkam et les autres ministres, portant le turban blanc et la pelisse écarlate. On voyait après eux le mufti, entouré d'oulémas de première classe, de kazi-askers et d'émirs; il précédait la superbe voiture dorée qui sert à transporter l'étendard de Mahomet, le sandjak-chèrif, recouvert d'un fourreau de soie verte, et porté par le chef des émirs, environné de douze chantres du sérail, qui psalmodiaient des hymnes en l'honneur du Prophète. Derrière le sandjak-chèrif, Sultan-Mahmoud, vêtu avec la plus grande simplicité, et monté sur un beau cheval, s'avançait seul, sans escorte et sans gardes. A une distance respectueuse se tenaient ses premiers officiers, suivis par deux mille cinq cents hommes de troupes régulières, cavalerie et infanterie. Des corps de bostandjis, plusieurs voitures à six chevaux, et un grand nombre de pièces de canon terminaient le cortége.

Cependant les Russes marchaient de succès en succès. Le 20 juillet, ils s'étaient avancés jusqu'à Choumla : six jours auparavant, l'adjudant général Benkendorff s'était emparé de Pravadi; sur le Danube, la forteresse de Silistrie était cernée; le prince Mentzikoff et l'amiral Greigh, revenus de l'expédition d'Anapa, assiégeaient Varna; Roustchouk et Giurgewo étaient observées par le corps d'armée du général Karniloff, et la petite Valachie était occupée par le baron de Geismar. Tout semblait favoriser la cause des Russes : mais bientôt le manque de vivres et de fourrages, et le redoutable fléau de la peste, affaiblirent l'armée victorieuse et arrêtèrent sa marche. D'un autre côté, diverses affaires à l'avantage des musulmans eurent lieu dans la petite Valachie, sur les lignes de Choumla et devant Varna. Dans une sortie de la garnison de cette dernière place, le prince Mentzikoff fut si grièvement blessé par un boulet qu'il dut quitter le commandement de son armée. Le général comte de Woronzoff le remplaça, et poussa le siége avec vigueur : plusieurs brèches furent ouvertes, et l'on se disposait à un assaut général, lorsque, le 10 octobre, Youçouf-Pacha, qui, conjointement avec le kapoudan-pacha, commandait la place, se rendit au camp russe, et déclara que, dans son opinion, Varna ne pouvant résister plus longtemps, il était d'avis de capituler; mais comme le kapoudan-pacha ne voulait pas absolument y consentir, Youçouf-Pacha prit l'étrange résolution de rester au camp moscovite, et de se mettre sous la protection du czar. Alors le kapoudan-pacha, se trouvant réduit, par la défection de la plus grande partie de la garnison, qui suivit l'exemple d'Youçouf, à un corps de trois cents hommes, s'enferma dans la citadelle et menaça de la faire sauter. Le czar accorda à ce brave musulman la permission de se retirer avec sa petite troupe.

La nouvelle de la reddition de Varna produisit la plus profonde sensation à Constantinople. Le premier mouvement de la population, et du Sultan lui-même, fut d'accuser de trahison Youçouf-Pacha. Sa Hautesse ordonna le séquestre de tous les biens du transfuge, et le mufti, partageant l'indignation générale, le voua à l'anathème. Le grand vézir Muhammed-Sèlim-Pacha fut aussi accusé de n'avoir point déployé, dans cette occurrence critique, les talents qu'on attendait de lui; il fut destitué et exilé à Gallipoli : le sceau fut envoyé au brave kapoudan-pacha Izzet-Muhammed, qui seul avait

voulu se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Malgré le chagrin qu'avait ressenti Sultan-Mahmoud de la chute de Varna, il ne se découragea point, ordonna de nouvelles levées, dirigea vingt mille hommes sur le Balkan, et envoya quelques beïs de l'Anatolie, entre autres le fameux Tchapan-Oglou, sur le Danube avec un corps nombreux de cavalerie asiatique. Bientôt la mauvaise saison obligea les Russes à battre en retraite; les siéges de Choumla et de Silistrie furent levés, et l'armée moscovite repassa le Danube, en abandonnant un immense matériel de guerre. Mais là se bornèrent les avantages que les Ottomans retirèrent des rigueurs d'un hiver prématuré, et qui les força eux-mêmes à abandonner la campagne.

A cette époque, une autre nouvelle alarmante vint aggraver les embarras du gouvernement ottoman : on apprit qu'une escadre russe bloquait les Dardanelles. Mais ce blocus, dont on se préoccupa vivement, n'eut pas de résultats décisifs; souvent contrarié par les courants et les tempêtes, il ne put empêcher l'approvisionnement de la capitale, et ne fut en effet qu'une démonstration inutile.

En Morée, des événements importants s'étaient passés dans le courant de cette campagne : au commencement de juillet, Ibrahim-Pacha, à la suite de diverses conferences avec les amiraux des puissances alliées, déclara qu'il était prêt à évacuer ce pays; mais il élevait des difficultés pour retarder son départ, et prétendait n'avoir pas l'autorisation de son père pour quelques articles qui restaient à régler. D'après cette réponse, et pour enlever à Ibrahim-Pacha tout prétexte de temporisation, l'amiral anglais, sir Ed. Codrington, alla traiter directement avec le vice-roi Muhammed-Ali-Pacha, et en obtint un traité, en vertu duquel Ibrahim-Pacha et l'armée sous ses ordres devaient être rappelés. Pendant cette négociation de l'amiral anglais, la France préparait, à Toulon, une expédition destinée à occuper la Morée, si Ibrahim-Pacha se refusait à l'évacuer de bonne volonté. Le général Maison, pair de France, avait le commandement de l'armée qui allait soutenir l'existence politique de la Grèce. A la fin d'août, la flotte française arriva en vue de Navarin. Sans entrer dans les détails de cette expédition, qui n'offrit à nos troupes qu'une seule occasion de se distinguer, à l'attaque du château de Morée, nous nous bornerons à constater que le but de l'expédition, c'est-à-dire l'expulsion des musulmans qui occupaient le Péloponèse, fut atteint, presque sans effusion de sang. Ibrahim-Pacha, avant de partir, voulut assister à une revue du corps d'armée français; il se rendit auprès du général Maison, suivit avec intérêt les manœuvres, complimenta avec la plus grande politesse nos officiers sur la belle tenue de leurs troupes, et fit plusieurs observations judicieuses ou légèrement caustiques : c'est ainsi qu'il demanda pourquoi les Français qui, il y avait cinq ans, étaient allés en Espagne pour faire *des esclaves*, venaient maintenant en Grèce pour faire *des hommes libres*. Ce mot d'Ibrahim suffira pour donner une idée de la finesse de son esprit. L'extérieur de celui qu'on nommait le dévastateur de la Morée n'offre rien de bien remarquable; mais son regard est spirituel et perçant, et il y a quelque chose d'agréable dans sa physionomie expressive.

Le 29 décembre 1828, un tiers des troupes de l'expédition de Morée, si heureusement terminée, partit pour la France. Peu de temps après, le général Maison reçut le bâton de maréchal, en récompense de la conduite à la fois ferme et modérée qu'il avait tenue dans une entreprise difficile, où, sans rompre ouvertement avec la Porte, on croyait devoir protéger contre ses armes un peuple à peine échappé à la domination de ses maîtres.

En Asie, les armes russes n'étaient pas moins heureuses qu'en Europe. Le général Paskevitch s'empara successivement de Kars, de Poti, d'Akhaltzikhè, de Baïezid, de Diadin, de Toprak-Kal'è; et, à cause de la rigueur prématurée de la température,

prit ses quartiers d'hiver avant la fin d'octobre.

Lorsque la mauvaise saison eut suspendu les opérations militaires, la diplomatie européenne se livra de nouveau aux plus actives négociations. Les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie, ouvrirent à Poros des conférences où ils invitèrent le Sultan à se faire représenter, pour discuter la question de l'indépendance des Hellènes et des limites à assigner à la Grèce. Fidèle à son système de ne point traiter avec des rebelles, Sa Hautesse ne voulut pas envoyer d'agent à la réunion de Poros.

En janvier 1829, un négociateur français (M. Amédée Jaubert) arriva à Constantinople. L'objet de sa mission était de notifier au Sultan le protocole signé à Londres le 16 novembre 1828, entre les plénipotentiaires de France, d'Angleterre et de Russie, d'après lequel ces trois puissances déclaraient prendre sous leur protection la Morée et les Cyclades. Il devait, en outre, engager Sa Hautesse à reconnaître l'indépendance de la Grèce, et à souscrire à un armistice, pendant lequel les ambassadeurs qui avaient quitté Constantinople y reviendraient pour traiter des conditions de la liberté des Hellènes et des limites de leur territoire. Le divan, sans s'opposer au retour des ambassadeurs, répondit à ces ouvertures d'une manière évasive, suivant son usage, et fit de grands préparatifs pour la prochaine campagne. Quelques escarmouches aux environs de Bazardjik, de Pravadi et de Varna, dans lesquelles les Ottomans eurent l'avantage, furent annoncées aux musulmans comme des victoires, et ranimèrent leur ardeur. En février, le grand vézir Izzet-Muhammed-Pacha, qui n'avait pas rempli les espérances que le Sultan avait fondées sur lui, fut exilé à Rodosto, et remplacé par Muhammed-Rèchid-Pacha, connu par l'habileté militaire dont il avait fait preuve en s'emparant de Missolonghi et d'Athènes.

De son côté, l'empereur de Russie ne négligeait rien pour conserver l'avantage que ses troupes avaient eu pendant la dernière campagne : l'armée et la flotte furent renforcées. Dans les derniers jours de février 1829, le contre-amiral Koumany, sorti de Sebastopol avec quelques bâtiments de guerre, s'empara du port de Sizèboli, point militaire important, et que Huçeïn-Pacha essaya vainement de reprendre en avril suivant.

La perte de Sizèboli irrita le Sultan, et lui fit presser de plus en plus la levée et l'instruction de ses soldats. Par un khatti-chèrif du 8 mars, il fut enjoint à tous les musulmans en état de porter les armes d'abandonner l'ancien costume ottoman, c'est-à-dire, les vêtements larges, le turban, le châle, la pelisse, pour le *fess* (sorte de bonnet rouge) et le pantalon à la Cosaque. C'était l'uniforme des troupes régulières, et celui que portait Sultan-Mahmoud lui-même. Le Grand Seigneur activait en même temps la réparation des navires échappés au désastre de Navarin. Dès qu'ils furent en état de tenir la mer, le kapoudan-pacha mit à la voile pour aller nettoyer les côtes de la mer Noire et s'opposer à l'escadre de l'amiral Greigh. Après avoir navigué assez longtemps sans voir l'ennemi, les vaisseaux ottomans rencontrèrent les bâtiments moscovites près du cap Baba, les attaquèrent, et s'emparèrent de la frégate *le Raphaël*, qui fut remorquée en triomphe jusqu'à Constantinople, où la vue de cette prise causa une vive joie, car les succès maritimes étaient, depuis longtemps, fort rares chez les Ottomans ; mais ce triomphe n'eut pas de suites : peu de jours après, le kapoudan-pacha, voulant sortir de nouveau du Bosphore, en fut empêché par l'amiral Greigh, qui établit sa croisière sur ces parages, fit de nombreuses prises, inquiéta les côtes, de concert avec le contre-amiral Heyden, s'empara de plusieurs places maritimes, et réduisit la faible marine ottomane à un rôle absolument passif.

Sur terre, les chances de la guerre étaient encore en faveur des Russes. En mai, le général Dièbitch, succes-

seur du comte de Wittgenstein dans le commandement en chef, se dirigea sur Silistrie : à une journée de cette ville, son avant-garde fut attaquée par un détachement sorti de la place, mais qui fut forcé d'y rentrer, après avoir perdu près de cinq cents hommes. Le même jour, une rencontre plus importante avait lieu près de Pravadi, entre le général Roth et le grand vézir : au bout de cinq heures d'un combat acharné, les troupes de Rèchid-Pacha furent repoussées et se replièrent sur la vallée de Neweza.

Sans être découragé par ces échecs, dans lesquels, du reste, les nouvelles milices regulières des musulmans montrèrent une résolution et un ensemble de mouvements qui prouvèrent qu'elles pouvaient déjà tenir contre les troupes européennes, le sèrasker partit de Choulma, et se porta sur Pravadi. A cette nouvelle, le général Diebitch quitta, avec une partie de ses troupes, le siége de Silistrie, rencontra le grand vézir dans les défilés de Kulewtcha, et le battit complétement le 11 juin : Rèchid-Pacha se replia sur Choulma avec les débris de son armée.

Après cette victoire, le général russe envoya vers le sèrasker le conseiller d'État Fonton, porteur de propositions de paix : elles n'eurent pas de suites : Rèchid-Pacha éluda de donner une réponse définitive, sous le prétexte qu'il devait attendre la décision du Sultan : faute immense par les suites qu'elle entraîna.

Le général Diebitch ayant ainsi délivré Pravadi, retourna au siége de Silistrie, et le poussa avec vigueur : le 30 juin, l'explosion d'une mine ouvrit une brèche dans la forteresse ; cet événement détermina la garnison à capituler ; et, le 1er juillet, le pavillon russe flotta sur les remparts de la ville.

L'ouverture de la campagne d'Asie avait été retardée, de la part des Russes, par suite de la crainte d'une rupture avec la Perse, à l'occasion d'un attentat commis par la population de Tèhèran sur la légation moscovite. Mais cette déplorable affaire ayant été étouffée par les satisfactions qu'offrirent le châh et le prince héréditaire Abbas-Mirza, le comte Paskewitch reprit l'offensive contre les Ottomans, qui avaient profité du moment d'hésitation qu'il montra. Ce général s'empara d'Erzroum, de Baïbourd, et battit le pacha de Trébizonde sur le Ghiaour-Daghy.

La prise de Silistrie ayant laissé libres les troupes qui en avaient fait le siége, le général Diebitch conçut le hardi projet de franchir les défilés si redoutés du Balkan. Le grand vézir était renfermé, avec l'élite de l'armée musulmane, dans Choumla, où il s'attendait à être attaqué. Diebitch entretint cette erreur en faisant partir, de nuit seulement, les corps destinés à l'expédition qu'il projetait. Cette ruse lui réussit à merveille : la chaîne du Balkan fut franchie sans aucun obstacle sur trois points différents, par les généraux Rudiger, de Pahlen et Roth. Ce dernier s'empara ensuite de Missivria, d'Anchiola, de Bourghas, tandis que le premier emportait d'assaut Aïdos et Karnabat. Le général Diebitch publia alors une proclamation dans laquelle il engageait les habitants des provinces conquises par les armes russes à ne point quitter leurs foyers ; il leur garantissait le respect des propriétés et des personnes, et le libre exercice de leur religion, sous la seule condition de remettre leurs armes. Cette proclamation rassura les musulmans, et la guerre perdit, dès ce moment, le caractère d'acharnement et de fanatisme qui, jusqu'alors, l'avait rendue si désastreuse.

Le général russe, poursuivant ses avantages, prit d'assaut, le 11 août, la ville de Slivno (ou Selimno), et, continuant sa marche, arriva, huit jours après, sous les murs d'Andrinople. A l'approche subite de l'ennemi, gagnés par l'épouvante qui s'empara des habitants et des troupes même, Ibrahim-Pacha et Khalil-Pacha, qui commandaient la place, demandèrent à se rendre ; mais avant que les conditions de la capitulation fussent réglées, la population tout entière, chrétiens et

musulmans, vint, avec de grandes démonstrations d'amitié, au-devant des Russes, qui entrèrent à l'instant dans la ville, non comme des vainqueurs, mais comme des alliés. De cette position importante, le général Diebitch dirigea des corps avancés sur Keurk-Kiliça, sur Loulè-Bourghas et sur Enos, dans le but de se mettre en communication avec le vice-amiral Heyden, qui commandait l'escadre russe chargée du blocus des Dardanelles, tandis que l'amiral Greigh suivait la côte, prenait possession de Midia, et s'avançait jusqu'à Kara-Bournou.

Lorsqu'on apprit à Constantinople la marche rapide des Russes, et que l'on y connut l'impossibilité de soulever les masses contre eux, l'épouvante se répandit dans cette capitale. Le découragement s'empara du Sultan lui-même, qui, vivement pressé par ses conseillers intimes et par les ministres étrangers, consentit enfin à envoyer au camp du vainqueur, en qualité de plénipotentiaires, le defterdar Muhammed-Sa'ïd-Efendi, et Abdul-Kadir-Beï, kazi-asker d'Anatolie.

A peine étaient-ils partis, que le sèrasker Khosrew-Pacha, gouverneur de Constantinople, découvrit un nouveau complot de janissaires. Le but des conjurés était d'assassiner le Sultan, son fils, les grands de l'empire, les membres du divan, les Francs, et enfin tous les partisans des idées nouvelles, et d'appeler ensuite tous les bons musulmans à la défense de l'islamisme en péril. Haçan-Aga, gouverneur des châteaux du Bosphore, chef présumé de la conspiration, un grand nombre d'officiers et près de six cents coupables, furent mis à mort, et l'on démolit les cafés où ils se rassemblaient.

Cependant les négociations continuaient entre les plénipotentiaires russes et ottomans; mais elles traînaient en longueur, car ces derniers ne pouvaient se décider à subir les conditions que leur imposaient les vainqueurs. Enfin, le 14 septembre 1829, la paix fut signée : d'après ce traité, la Russie rendit toutes ses conquêtes en Europe, et le Pruth redevint la limite des deux empires. Mais la suzeraineté du Sultan sur la Moldavie, la Valachie et la Servie, réduite à de vaines formalités d'investiture de leurs hospodars et à de légers tributs, n'était plus, pour ainsi dire, que nominale: ces provinces furent placées sous le protectorat du czar. L'ouverture des Dardanelles et du Bosphore fut stipulée pour toutes les nations, mais la Russie devait nécessairement en retirer le plus grand avantage. En Asie, l'empereur Nicolas rendit la majeure partie du territoire qu'elle avait conquis, mais il se réservait les places d'Anapa, de Poti, d'Akhaltzikè, d'Atzkour et d'Akhalkalaki, comme compensation des frais de la guerre, et en à-compte des indemnités que la Porte s'engageait à lui payer, et qui furent portées à la somme énorme de dix millions de ducats de Hollande; il fut stipulé, en outre, une indemnité d'un million cinq cent mille ducats pour les pertes éprouvées par les sujets russes depuis 1806. Quant à la Grèce, la Porte donnait son adhésion entière au traité de Londres du 6 juillet 1827, et au protocole du 22 mars 1829; mais rien n'avait été décidé encore sur la fixation des limites du nouvel État et sur la question de la suzeraineté du Sultan.

A la suite de ce traité, les prisonniers russes et ottomans furent échangés, et l'ordre fut envoyé au grand vézir, ainsi qu'au pacha de Scutari, qui s'avançait sur Sophia avec quarante mille Albanais, de cesser les hostilités.

En Asie, la nouvelle de la paix ne put être connue assez promptement du général Paskewitch, par la faute des chefs musulmans de Trébizonde, qui refusèrent de laisser débarquer l'aide de camp porteur du message du général Diebitch. Ce retard donna lieu à une derniere affaire près de Baïbourd, dans laquelle les Ottomans furent mis en fuite, après avoir perdu beaucoup de monde. Le surlendemain, 29 septembre, arriva dans les deux camps la nouvelle du traité d'Andrinople, et le général russe entra en pourparler avec le sèrasker pour faire cesser im-

médiatement une inutile effusion de sang (*).

Dès que la paix fut signée, Sultan-Mahmoud envoya à Pétersbourg Khalil-Pacha, porteur de riches présents pour l'empereur Nicolas, et chargé de lui donner l'assurance que l'intention sincère de Sa Hautesse était de maintenir la paix à perpétuité. De son côté, le czar adressa au Sultan, par l'entremise du comte Orloff, une lettre autographe, dans laquelle le monarque russe lui témoignait le même désir.

En Grèce, la campagne de 1829 avait été marquée par divers faits d'armes glorieux pour les Hellènes. Vers la fin de janvier, le général Church s'était emparé de Vonitza, occupée par une garnison Albanaise. En mars, Augustin Capo d'Istria, frère du président, entrait dans Lépante, qui avait capitulé après un blocus de quarante jours. Missolonghi et Anatolico retombaient, en mai, au pouvoir des Grecs. En septembre, et tandis que la paix se traitait à Andrinople entre les Russes et les Ottomans, paix qui assurait l'existence politique de la Grèce, un corps d'Albanais, sous les ordres d'Arslan-Beï, pénétrait dans la Livadie, et après avoir été défaits devant Pietra (ou Castello di Petra) par Démétrius Ipsilanti, ces Albanais obtinrent de lui la permission de se retirer par les défilés du mont OEta; en outre, il fut convenu que les musulmans évacueraient les garnisons de Turkochori, de Livadia et de Fontana, et se replieraient sur Boudonitza. C'est le 25 septembre qu'eut lieu cette action, qui fut la dernière de la campagne : bientôt après, la nouvelle du traité conclu entre la Porte et la Russie fut connue en Grèce.

Sultan-Mahmoud, délivré des inquiétudes d'une guerre qui avait mis en péril son empire, et forcé de renoncer à sa lutte avec les Grecs, parut sentir le besoin du repos, et se renferma pendant quelque temps dans le sérail : mais avant la fin de l'année, il avait repris son activité, et poursuivait avec plus d'ardeur que jamais ses projets de réforme. Malgré le démenti que les événements de la guerre semblaient donner à son système d'innovation, il s'occupa de la reorganisation des troupes régulières, et, comme pour mieux braver les préjugés de son peuple, il introduisit dans la vie civile et dans l'administration les usages des peuples chrétiens. Il donnait des fêtes, des concerts, des bals à l'européenne; il obligeait les voyageurs à se munir de passe-ports, et, ce qui choqua plus encore les vieux croyants, imbus du dogme du fatalisme, il établissait des lazarets contre la peste. Bientôt une nouvelle insurrection vint protester contre les mesures antipopulaires du Sultan. Moustapha-Pacha, de retour en Albanie, était à la tête des révoltes. Rèchid-Pacha fut envoyé contre le rebelle avec environ vingt mille hommes, et, pendant tout le courant de 1830, employa tour à tour la voie des armes et celle des négociations, sans pouvoir parvenir à le réduire.

Mais d'autres sujets d'inquiétude plus graves agitaient le Sultan. Pour réparer le déficit du trésor, epuisé par le payement d'une portion des sommes dues à la Russie, le Grand Seigneur pressait le pacha d'Égypte d'acquitter ses contributions, arrierées de dix-huit mois, et lui demandait compte de son administration. Mais Muhammed-Ali, qui préludait déja à ses projets d'indépendance, n'eut point d'egard à cet ordre, et pretendit que les sacrifices qu'il venait de faire dans la guerre contre la Russie equivalaient au tribut que réclamait Sa Hautesse. Cette réponse, dont il fallut bien se contenter, confirma les craintes du Sultan sur les intentions ambitieuses de son puissant vassal.

En mai, la Porte proclama la cession qu'elle faisait de l'Attique et de Négrepont en faveur de la Grèce, et déclara qu'elle s'en rapportait, pour les limites du nouvel État, et pour le

(*) Cette version est celle du bulletin russe : mais les Osmanlis repoussent ce reproche et rejettent la faute sur leurs ennemis : au reste, cette conduite n'a rien de nouveau dans les annales militaires.

choix de son souverain, aux décisions de la conférence de Londres.

Le 5 juillet 1830, la Porte perdit Alger par suite de l'expédition des Français contre cette régence. Nous ne nous étendrons pas sur cet événement mémorable, dont le récit sortirait du cadre qui nous est tracé. Nous dirons seulement que Sultan-Mahmoud fit tout ce qu'il put pour amener une conciliation avec Huceïn-Pacha : il lui adressa le kapoudan-pacha Tahir, dans le but de le décider à donner des satisfactions à la France. Mais lorsque l'envoyé ottoman arriva devant Alger, notre station navale ne lui permit pas d'y débarquer; il se détermina alors à se rendre en France, escorté par un bâtiment de guerre. Il rencontra en route la flotte française, communiqua avec les chefs de l'expédition, l'amiral Duperré et le général Bourmont, et les entretint du but de sa mission; il se dirigea ensuite sur Toulon. Arrivé dans ce port, il y fut retenu quelques jours en quarantaine, et remit à la voile pour Constantinople, fort mécontent des difficultés qu'on lui avait fait éprouver, et sans avoir obtenu aucun résultat de son voyage. Sultan-Mahmoud fut blessé du peu d'égards qu'on avait eu pour son ambassadeur; cependant il ne s'en plaignit point, et même lorsqu'il apprit, peu de temps après, la chute de Charles X, il n'en témoigna aucune satisfaction; mais le peuple ottoman crut y voir une prompte et juste punition du ciel pour le renversement du deï et les outrages faits par des infidèles à la religion de Mahomet.

Au commencement de 1831, et lorsque l'insurrection de la Pologne occupait les forces moscovites, l'ambassadeur français, M. le comte Guilleminot, dans la persuasion d'une rupture entre les souverains de l'Europe, engagea le Sultan à faire, dans ce cas, cause commune avec la France. Une note à ce sujet fut remise au divan : cette pièce diplomatique, qui aurait dû rester secrète, parvint à la connaissance des puissances étrangères, et le ministère français crut devoir rappeler M. le comte Guilleminot. La Porte parut alors se rapprocher de l'ambassadeur russe, M. de Boutenieff.

Cependant Sultan-Mahmoud poursuivait avec opiniâtreté le cours de ses réformes civiles et militaires, malgré l'opposition qu'elles rencontraient chez les musulmans. Outre la révolte de Moustapha-Pacha, qui occupait le grand vézir, plusieurs autres insurrections s'étaient déclarées en Macédoine, en Bosnie, à Bagdad, à Scutari; enfin le peuple de la capitale, poussé à bout, tenta, à diverses reprises, d'incendier Constantinople. En août 1831, le feu attaqua le faubourg de Pera, séjour des Francs et de leurs ambassadeurs. Dix mille maisons devinrent la proie des flammes, et un nombre considérable de familles chrétiennes furent entièrement ruinées. Aux lamentations des victimes de ce désastre, les musulmans répondaient par ces paroles, empreintes de leur fanatisme religieux et de leur haine contre les *ghiaours* : « Dieu est grand! il vous punit de « votre crime de Navarin. Voilà ce qu'a « fait le prophète pour apprendre au « renégat (le Sultan) à obéir à ses pré- « ceptes, et à ne point souiller le siége « de son empire en se liant avec les « infidèles! »

Cette effrayante protestation de la population de Constantinople ne put faire fléchir la volonté inébranlable du Sultan : peu de temps après la catastrophe de Pera, il donna une grande fête, pendant laquelle il distribua aux partisans de ses réformes les insignes de l'ordre civil et militaire de *Nichani-Iftikhar* (signe d'honneur). Enfin il mit le comble au mécontentement de son peuple, en faisant publier *le Moniteur ottoman*, journal écrit en français et en turc. Toutes ces innovations, jusqu'alors sans exemple, irritèrent au plus haut point la nation : de nouveaux incendies éclatèrent. Pour surcroît de malheur, la peste et le choléra ravagèrent plusieurs provinces. Le fanatisme musulman ne manqua pas de regarder ces fléaux comme des signes de la colère d'Allah.

Vers la fin de 1831, la rébellion du pacha de Scutari et de celui de Bagdad

fut étouffée. Mais un adversaire bien plus redoutable, le vice-roi d'Égypte, faisait des préparatifs contre la Porte. Muhammed-Ali-Pacha, en différend avec Abdallah, pacha d'Acre, avait sollicité du Sultan la permission de se venger de son ennemi. Le Grand Seigneur, craignant que Muhammed-Ali n'abusât de la victoire, ne lui accorda l'autorisation de marcher contre Abdallah que sous les ordres du kapoudan-pacha, dont l'escadre devait se joindre à la flotte égyptienne. Mais ce dernier, arrivé à Rhodes, s'y arrêta en apprenant les affreux ravages que le choléra exerçait en Égypte : effrayé de l'intensité de l'épidémie, qui, dans l'espace d'un mois, avait enlevé soixante mille personnes dans la seule ville du Caire, le kapoudan-pacha retourna aux Dardanelles. Alors le vice-roi, jugeant l'occasion propice, jeta tout à fait le masque. Son fils Ibrahim-Pacha, partit, le 20 octobre, à la tête d'une armée de trente mille hommes : avant la fin du mois suivant, Gaza, Jaffa, Kaïffa, étaient en son pouvoir, et il arrivait sous les murs de Saint-Jean d'Acre.

A la nouvelle de la marche victorieuse d'Ibrahim-Pacha, le Sultan irrité lança contre le vice-roi d'Égypte un ferman sévère, par lequel il lui ordonnait de suspendre sur-le-champ les hostilités et de rappeler son armée. Sa Hautesse imposait en outre aux deux pachas ennemis l'obligation de lui soumettre leurs griefs, dont il s'établissait le juge suprême, leur promettant bonne et prompte justice. Mais Muhammed-Ali ne tint aucun compte des ordres ni des menaces de son souverain, et laissa son fils continuer le siége de Saint-Jean d'Acre. Cette place forte, célèbre par l'échec qu'elle avait fait éprouver au premier capitaine du siècle, opposait à Ibrahim-Pacha une vigoureuse résistance. Ce général, dont les troupes souffraient du climat pluvieux et froid de la Syrie, et dont la flotte avait éprouvé des avaries, autant par les bombes de l'ennemi que par la tempête, fut obligé de demander des secours à son père. Cette circonstance fit espérer sans doute au Sultan que les Égyptiens seraient arrêtés dans leurs conquêtes, et que Muhammed-Ali-Pacha n'oserait pas s'attaquer à son souverain. Mais il fut bientôt désabusé : le pacha d'Égypte, loin d'évacuer la Syrie, ne voulait faire acte de soumission que si le Sultan lui donnait l'investiture de cette province. Alors Sa Hautesse indignée déclara *fermanlis* (*) Muhammed-Ali-Pacha et son fils Ibrahim, et, en mars 1832, un corps d'armée ottoman se mit en route pour la Syrie. Il était commandé par Huçeïn-Pacha, décoré du titre, inusité chez les Orientaux, de feld-maréchal ; le pachalik de l'Égypte lui était promis s'il pouvait triompher du rebelle. Cependant Ibrahim-Pacha, secondé par des officiers français et anglais, poussait avec vigueur le siége de Saint-Jean d'Acre. Le 27 mai, il donna un dernier assaut, et se rendit maître de la forteresse, après un combat acharné qui dura presque tout le jour, et dans lequel les Égyptiens perdirent beaucoup de monde. La résistance des assiégés fut si opiniâtre, qu'Ibrahim-Pacha fut obligé, pour arrêter ses Arabes, qui avaient pris la fuite, de faire diriger contre eux sa propre artillerie : dans sa colère, il trancha lui-même la tête d'un de ses officiers, et parvint enfin à ramener à l'assaut les fuyards.

Une fois maître de la ville, qui lui avait résisté six mois, Ibrahim-Pacha montra la plus grande modération : il maintint dans leurs biens et leurs dignités le mufti et les cheïkhs, accorda la vie au brave Abdallah-Pacha, et l'envoya à Alexandrie, où Muhammed-Ali-Pacha, en politique habile, le reçut avec distinction.

Douze jours après la prise de Saint-Jean d'Acre, le vainqueur se dirigea sur Damas : le 15 juin, il entra dans cette grande ville ; la veille, il avait battu l'armée ottomane, campée à une lieue en avant de Damas. Ibrahim, marchant de succès en succès, défit encore, à Homs sur l'Oronte, vingt-cinq mille hommes composant l'avant-garde de

(*) Voyez page 392.

l'armée de Huçeïn-Pacha. Il entra ensuite, sans opposition, dans Alep, et y trouva un nombreux matériel d'artillerie et de munitions. Enfin, le 29 juillet, il rencontra le *feld-maréchal* ottoman au defilé de Beïlan, entre Alexandrette et Antioche, dispersa entièrement les trente-six mille hommes sous les ordres de Huçeïn-Pacha, et, le 1[er] août, termina la conquête de la Syrie en s'emparant de cette dernière ville. Ibrahim-Pacha s'avança ensuite jusqu'à Adana, où il établit son quartier général.

L'armée ottomane était anéantie, le peuple mécontent et découragé, le divan devenu désuni; mais Sultan-Mahmoud ne voulut point écouter les propositions d'accommodement que lui fit faire le pacha d'Égypte. Sa Hautesse s'occupa immédiatement de la formation d'une nouvelle armée, au commandement de laquelle Rèchid-Pacha fut nommé, en remplacement de Huçeïn-Pacha.

Le nouveau sèrasker, malgré ses talents reconnus et sa bravoure personnelle, ne fut pas plus heureux que son prédécesseur : depuis le milieu de novembre, Ibrahim-Pacha occupait la forte position de Konia, où il était entré sans résistance; en décembre, Rèchid-Pacha vint l'attaquer sous les murs de cette ville : le combat fut long et sanglant, et se termina enfin à l'avantage des Égyptiens. Le brave sèrasker ottoman, désespéré d'avoir vu fuir ses troupes, se précipita, le sabre au poing, au milieu des ennemis, et fut fait prisonnier. Trente mille hommes furent mis hors de combat, dans cette rencontre décisive, qui détruisit la dernière barrière que le Sultan pouvait opposer à l'heureux Ibrahim.

Pendant cette campagne, si malheureuse pour les Osmanlis, le gouvernement français essayait d'opérer un rapprochement entre ces deux parties belligérantes. Mais le Sultan n'avait été ébranlé ni par les instances de notre chargé d'affaires, M. de Varennes, ni par les progrès d'Ibrahim-Pacha, déjà maître, à cette époque, de toute la Syrie. Cependant une suspension d'armes tacite avait eu lieu après l'arrivée du vainqueur à Adana; et Muhammed-Ali-Pacha avait renouvelé alors sa demande de l'investiture de la Syrie, sans y recevoir encore de réponse péremptoire. En ce moment le gouvernement français crut devoir reproduire ses conseils de pacification. Le consul général de France à Alexandrie obtint de Muhammed-Ali-Pacha la promesse de cesser les hostilités, dès que le Sultan lui aurait envoyé un négociateur pour traiter sur les propositions suivantes : la cession au vice-roi d'Égypte des quatre pachaliks de la Syrie et du district d'Adana; Muhammed-Ali-Pacha faisait entendre encore, mais vaguement, qu'il désirait avoir, dans ses rapports avec la Porte, une position à peu près pareille à celle des anciens deïs d'Alger.

Les négociations sur ces bases allaient commencer, lorsque l'arrivée à Constantinople du général russe Mouravieff vint changer l'etat des affaires : cet envoyé offrit à Sa Hautesse les armées de la Russie, et lui apprit qu'il était chargé de se rendre à Alexandrie pour engager le pacha d'Égypte à se soumettre. Cette offre modifia entièrement les dispositions du Sultan; il se refusa à toute négociation; et effrayé de la marche rapide d'Ibrahim-Pacha, dont on venait d'apprendre la victoire de Konia, il accepta avec empressement les offres de l'empereur Nicolas, et déclara qu'il donnait son approbation à la mission du général Mouravieff auprès du vice-roi. Mais bientôt les représentations de notre chargé d'affaires influencèrent les intentions du Sultan, qui consentit de nouveau à traiter avec Muhammed-Ali-Pacha, et envoya en Égypte l'ex-kapoudan-pacha Khalil. Mais malgré les efforts du Sultan pour detourner le général Mouravieff de se rendre dans cette contrée, celui-ci, obligé d'obéir aux ordres de sa cour, partit en janvier 1833 pour Alexandrie. M. de Varennes, d'accord avec le divan, écrivit alors à Muhammed-Ali-Pacha et à son fils, pour les inviter à suspendre les hostilités; mais Ibrahim-

Pacha répondit à notre chargé d'affaires qu'il ne pouvait y consentir sans l'ordre exprès de son père, et s'avança jusqu'à Kutahiïè, où son armée trouva des approvisionnements, dont elle commençait à sentir le besoin. En apprenant la réponse d'Ibrahim et ses rapides progrès, le Sultan recourut encore à la Russie, donc la flotte venait de partir de Séwastopol.

Pendant que ces événements se passaient, le général Mouravieff, après plusieurs conférences avec le pacha d'Égypte, l'avait décidé à traiter avec le Sultan. En conséquence, Muhammed-Ali-Pacha accueillit avec bienveillance Khalil-Pacha, plénipotentiaire de la Porte, écouta ses propositions d'accommodement, mais ne trouva pas que les conditions qu'on lui offrait fussent en rapport avec la position que lui avaient faite les chances de la guerre. Il demanda la cession d'Adana et de toute la Syrie : Khalil-Pacha s'empressa de transmettre cette réclamation au divan; et, pour la seconde fois, le Sultan, qui passait tour à tour de la crainte à la confiance, pria la Russie de suspendre la marche de son escadre.

Sur ces entrefaites, le baron Roussin, ambassadeur de France, arriva à Constantinople. La gravité des circonstances, et l'importance que prenaient les affaires d'Orient, avaient décidé notre gouvernement à faire occuper le poste vacant depuis la retraite de M. le comte Guilleminot. Le nouvel ambassadeur, dès le lendemain de son arrivée (18 février 1833), obtint du reïs-éfendi une audience, dans laquelle il s'offrit pour intermédiaire entre le Sultan et le pacha d'Égypte, et engagea vivement la Porte à refuser de recevoir l'escadre russe. Mais cette flotte, déjà partie de Sébastopol, entra dans le Bosphore le 20 février. Alors le Grand Seigneur, à l'instigation de l'ambassadeur français, demanda le renvoi immediat des vaisseaux russes mouillés dans le canal. Le baron Roussin, de son côté, envoya deux aides de camp, l'un à Ibrahim-Pacha, l'autre à Muhammed-Ali-Pacha, pour les engager à accepter les conditions de paix que le Sultan leur faisait offrir. Mais le vice-roi refusa positivement ces conditions, tandis qu'Ibrahim-Pacha s'emparait de Magnésie, de Bali-Kèçer et d'Aïdin, et envoyait à Smyrne un de ses officiers, qui soumettait cette ville par la seule menace de l'approche du vainqueur, et y nommait un autre gouverneur, dévoué à la cause égyptienne.

Dans cet état de choses si alarmant pour la Porte, elle se retourna encore du côté de la Russie. La flotte moscovite ne quitta pas le Bosphore; et une expédition préparée à Odessa en partit le 29 mars.

Cependant le renversement de l'autorité ottomane à Smyrne ne fut que passager. Sur les réclamations du baron Roussin et des autres ambassadeurs, appuyées par l'arrivée dans ce port de quelques vaisseaux français sous les ordres du contre-amiral Hugon, Ibrahim-Pacha déclara que cet événement avait eu lieu sans son ordre, et Smyrne rentra sous l'obéissance de son ancien gouverneur.

Le 30 mars, le premier secrétaire de l'ambassade de France, accompagné de Moustapha-Rèchid-Beï-Efendi, dont nous aurons occasion de parler plus tard, et que nous avons vu représenter la Porte à Paris et à Londres, fut expédié à Ibrahim-Pacha; et, au bout de quatre jours de négociations, ces deux personnages obtinrent de lui qu'il évacuât l'Asie Mineure, moyennant l'investiture des pachaliks de Saint-Jean-d'Acre, d'Alep, de Tripoli et de Damas, avec leurs dépendances. En conséquence, Muhammed-Ali-Pacha fut déclaré, en avril, gouverneur de la Syrie tout entière, et fut revêtu de la dignité d'*émir-ul-hadj* (*). Quant à la question d'Adana, elle fut discutée dans le divan et avec les ministres étrangers. Le Sultan, rassuré par la présence des troupes russes, que la division navale partie d'Odessa venait de débarquer sur la côte d'Asie, vis-à-vis de Thérapia et de Buïuk-Dèrè,

(*) Voyez page 95.

se refusa longtemps à la cession d'Adana ; mais il céda enfin, et accorda ce district à Ibrahim-Pacha, à titre de *muhaçyllik* (c'est-à-dire comme *fermier général*).

Le lendemain de ce triomphe de notre ambassadeur sur l'influence russe, arriva le comte Orloff, envoyé extraordinaire du czar, et chef des troupes auxiliaires de terre et de mer; et la Russie reprit tout son ascendant sur la cour ottomane. Le ministre russe déclara qu'en dépit des réclamations du baron Roussin et de lord Ponsonby, ambassadeur anglais qui venait d'arriver aussi à Constantinople, l'armée moscovite resterait en Turquie, jusqu'à ce qu'Ibrahim-Pacha eût repassé le Taurus. Cette retraite eut lieu en effet; et, à la fin de juin, l'Asie Mineure fut entièrement évacuée par les troupes égyptiennes.

Pendant la marche rétrograde d'Ibrahim-Pacha, le comte Orloff négociait en secret avec le divan, et, le 8 juin, un traité de paix et d'alliance offensive et défensive pour huit années fut conclu entre la Russie et la Porte : cette dernière puissance s'engageait, par un article additionnel, à fermer le détroit des Dardanelles à toute nation en guerre avec le czar. Après cette négociation, qui resta quelque temps ignorée des autres cours, l'armée et la flotte russes retournèrent à Séwastopol.

Dès que le traité entre l'empereur Nicolas et le Sultan fut connu de la France et de l'Angleterre, ce qui n'eut lieu qu'à la fin de septembre, ces deux puissances firent tous leurs efforts pour en neutraliser l'effet : elles y voyaient la destruction de l'indépendance politique de la Porte, par la faculté qu'aurait la Russie d'intervenir dans les affaires du Sultan, dès les premiers troubles intérieurs. En conséquence, la France déclara que ce traité, établissant entre la Porte et la Russie des relations d'un caractère tout nouveau, donnait aux autres souverains le droit de réclamer contre sa teneur. Le ministre répondit que le traité du 8 juillet était purement defensif, ne portait aucun préjudice aux intérêts des autres États, et n'opérait d'autres changements entre les relations des deux empires que de faire succéder l'intimité et la confiance à une trop longue inimitié. La cour ottomane répliqua dans le même sens aux notes des ambassadeurs français et anglais, et ajouta que, néanmoins, si ce traité excitait la défiance des cabinets étrangers, le divan offrait de leur en communiquer une copie textuelle.

Malgré ces explications, on crut pendant quelque temps à une rupture entre les puissances : de grands préparatifs eurent lieu dans leurs ports; mais tout se réduisit à des craintes sans résultat.

Si le Grand Seigneur était délivré, pour le moment, de son ambitieux vassal et de la présence de son redoutable allié, il ne manquait pas de sujets d'inquiétude. De fréquents incendies prouvaient encore le mécontentement de la nation. En mai, les Serviens avaient chassé les autorités musulmanes des districts qui auraient dû, suivant les traités, être incorporés à la principauté. La Bosnie, où les partisans des janissaires se trouvaient en grand nombre, s'était aussi révoltée; et l'Albanie, déjà disposée à la rébellion, avait suivi cet exemple. Enfin l'amour et le respect du peuple ottoman pour son padichâh allaient s'affaiblissant de jour en jour, et le lien de l'obéissance semblait près de se briser entièrement. Le Sultan, ne pouvant réduire par la force les insurgés, prit le parti de leur faire toutes les concessions qu'ils exigeaient. C'est ainsi qu'il apaisa la révolte de la Servie, en l'exemptant de tout impôt, moyennant un tribut annuel de cinquante-deux mille ducats, et en reconnaissant le prince Milosch comme indépendant, pour le terme de cinq années.

Au commencement de 1834, la France et l'Angleterre firent de nouvelles réclamations relativement au traité du 8 juillet 1833. Pendant que des notes s'échangeaient à ce sujet à Constantinople, la Porte concluait avec la Russie un nouveau traité, par lequel

l'empereur Nicolas faisait remise au Sultan d'une partie des contributions de guerre que ce dernier devait payer, et promettait l'évacuation de la Moldavie et de la Valachie.

Malgré la tranquillité qui régnait dans l'empire ottoman, plusieurs symptômes prouvaient qu'elle n'était qu'apparente. Le divan, travaillé par la diplomatie étrangère, était partagé en partisans et en détracteurs de l'alliance russe; les esprits étaient toujours en fermentation, et les armements ne cessaient ni en Turquie ni en Égypte: tout enfin présageait une reprise prochaine des hostilités entre le Grand Seigneur et Muhammed-Ali. Une circonstance défavorable à ce dernier vint probablement inspirer au Sultan l'idée de venger ses précédentes défaites: en décembre 1833, on avait découvert à Alep une conspiration, dont le but était de massacrer les Égyptiens et tous les partisans du vice-roi, et de livrer la ville aux Arabes. Cette conjuration fut étouffée à temps; mais au mois de mai suivant, la Palestine et la Galilée tout entière s'insurgèrent contre le despotisme accablant de leur nouveau maître. Dans l'Yèmen, le cheikh de la ville d'Açir prit aussi les armes et se proclama indépendant. Ces deux soulèvements finirent par être réprimés, mais ils occasionnèrent de grands embarras au pacha d'Égypte. Le Sultan, croyant le moment opportun, fit de grands préparatifs et envoya en Asie une armée de soixante à quatre-vingt mille hommes de troupes régulières. En même temps, il fit publier dans le *Moniteur ottoman* que Sa Hautesse ne pouvait voir avec indifférence verser le sang musulman au sein d'une province dont il se regardait toujours comme le souverain, et qu'elle avait ordonné les mesures réclamées par les circonstances. C'était indiquer clairement le désir de recommencer la querelle assoupie: la diplomatie européenne s'émut de ces paroles, et parvint encore, par la franchise et l'unanimité de ses représentations, à détourner le Sultan de ses projets d'agression; mais ils avaient été connus à Alexandrie, et y avaient rallumé l'ardeur belliqueuse du vice-roi, qui ne parlait de rien moins que de se proclamer souverain indépendant de l'Égypte, de la Syrie et de la presqu'île d'Arabie. L'accord des puissances étrangères et leur volonté bien prononcée d'empêcher une rupture firent naître un arrangement momentané. Le Sultan fit remise au vice-roi d'Égypte du tribut arriéré, et Muhammed-Ali-Pacha évacua le district d'Orfa en Asie, qu'il avait gardé jusqu'alors, au mépris de ses engagements.

En août 1834, le Sultan, toujours fidèle à son système de régénération et de civilisation, créa une nouvelle milice permanente et régulière, sous le nom de *Açakiri-rèdifèï-mençourè*. Cette mesure devait contribuer efficacement à la consolidation de l'empire, en lui donnant une armée imposante, et toujours disponible, au lieu de ces levées en masse, qui ne produisaient que des bandes sans discipline et sans instruction: afin de ne jamais retomber dans cet inconvénient, on ouvrit des écoles spéciales, dans lesquelles les officiers, les sous-officiers et les soldats étaient obligés d'aller prendre les notions nécessaires à leur état. C'est à la même époque que la Porte renonça au système d'isolement qui, trop longtemps, avait été le fruit de son orgueil. Elle accrédita en France un ministre permanent, et fit choix, pour cette tentative politique, d'un homme destiné à remplir les plus hautes charges de l'État, dans la personne de Moustapha-Rèchid-Beï-Éfendi, alors amedji (*référendaire*) du divan impérial (*).

En 1835, la Porte, grâce à l'intérêt politique des diverses puissances européennes, jouissant d'un repos à peu près complet, semblait y puiser une

(*) Nous aurons occasion de parler de ce personnage devenu Rèchid-Pacha, et que les principales cours de l'Europe ont eu l'occasion de voir et d'apprécier. Il est retourné depuis peu à Constantinople pour reprendre le poste de *ministre des affaires étrangères*, que lui a conservé le nouveau Sultan (novembre 1839).

nouvelle vie et retrouver une partie de son ancienne vigueur. La régence de Tripoli fut la première sur qui le Sultan essaya son autorité renaissante. Depuis longtemps ce petit État s'était comme affranchi du joug du Grand Seigneur, et ne lui rendait plus qu'un hommage illusoire. Le Sultan, que ses propres embarras avaient empêché jusqu'alors de songer à ramener son vassal au devoir, profita du répit que lui laissait la politique, et d'un événement favorable à son projet. Tripoli était, en ce moment, en proie à la guerre civile : le fils et le frère du dernier pacha défunt se disputaient le pouvoir ; le premier commandait dans les campagnes, et le second était maître de la ville. Ils avaient l'un et l'autre des partisans, même parmi les étrangers. Le 25 mai, une flotte ottomane parut tout à coup devant Tripoli. Moustapha-Nèdjib-Pacha, qui était chef de l'expédition, fit annoncer à Sidi-Ali-Pacha, possesseur de la ville, qu'il lui amenait des troupes et des vaisseaux pour l'aider à soumettre son neveu. Il débarqua en même temps une nombreuse artillerie, et près de cinq mille hommes qui occupèrent les fortifications de la place. Il invita ensuite le pacha à venir à bord pour s'entendre sur les mesures à prendre. Sidi-Ali se rendit auprès de Nèdjib-Pacha, eut avec lui une longue conférence, et, lorsqu'il voulut retourner à terre, fut retenu prisonnier. Nèdjib-Pacha prit possession de la ville au nom de Sa Hautesse, et envoya à Constantinople le beï dépossédé, auquel Sultan-Mahmoud laissa la vie, mais qui dut abandonner toute sa fortune, s'élevant à quinze millions de piastres. Sidi-Ali-Pacha fut le dernier beï de la dynastie des Karamanli, qui régnaient depuis deux siècles sur la régence de Tripoli.

Cette expédition, dont le motif apparent et assez plausible était le désir qu'éprouvait Sultan-Mahmoud de punir un vassal insoumis, cachait peut-être un but de plus haute portée, et que les hommes politiques soupçonnèrent avoir été indiqué à la Porte par quelque grande puissance jalouse de la France. En effet, en s'emparant de Tripoli, et plus tard, sans doute, de Tunis, le Sultan plaçait une barrière entre l'Égypte et les Français établis à Alger. En outre, il établissait comme un poste avancé sur les frontières de Muhammed-Ali-Pacha, mais surtout sur celles de l'Algérie où elles auraient fomenté de plus actives inimitiés contre les Français. Il est, au reste, digne d'attention que la mort de l'ex-deï d'Alger, Huçeïn-Pacha, arriva inopinément à Alexandrie dans le courant d'octobre. Depuis près de deux ans, il avait quitté Livourne, et s'était retiré en Égypte. Nouvellement revenu du pèlerinage de la Mecque, où sa dévotion, plus fervente depuis sa chute, l'avait appelé, il vivait tranquillement à Alexandrie. Une après-midi, en sortant de la mosquée, où il était entré bien portant, il fut saisi d'un mal subit qui mit fin à une existence déconsidérée, mais supportée avec résignation, et qu'on aurait cru pouvoir encore se prolonger.

On a lieu de penser que la première mission de Rèchid-Beï-Éfendi avait aussi pour but de faire valoir, auprès du gouvernement français, les droits de suzeraineté de la Porte sur l'Algérie. Mais ses tentatives furent repoussées ; et on ne laissa à la Porte aucun doute sur la manière dont la France était décidée à envisager la conquête qu'elle avait faite à si grands frais, sur un ennemi qui avait bravé ses armes.

Pendant que la Porte ramenait sous sa domination la régence de Tripoli, l'Albanie levait de nouveau l'étendard de la révolte. Les habitants de Scutari, fatigués de l'autorité du gouverneur, prirent les armes, se rendirent maîtres de la ville, et forcèrent le pacha à se renfermer dans la citadelle avec ses troupes. Quatre mois se passèrent ainsi ; mais enfin le vézir de Roumilie dirigea des forces imposantes contre Scutari, qui lui ouvrit ses portes le 18 septembre, et rentra sous l'autorité du Grand Seigneur.

En 1835, les affaires du dehors

n'offrirent aucun fait qui mérite d'être recueilli. On remarqua seulement la visite que lord Durham, nommé ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, fit au Sultan. Le représentant de la Grande-Bretagne fut accueilli de la manière la plus honorable. En répondant au discours de lord Durham, Sa Hautesse exprima le désir que ce diplomate servît toujours de médiateur entre la Porte et la Russie, et ajouta qu'il regrettait que le court séjour de l'ambassadeur à Constantinople ne permît pas de lui montrer tout ce que cette capitale renferme de curieux. Lord Durham répliqua que les importantes innovations introduites par Sa Hautesse dans son empire l'avaient trop vivement occupé pour pouvoir se rappeler qu'il y avait, à Constantinople, d'autres objets dignes d'admiration. Cette adroite flatterie plut beaucoup à Sultan-Mahmoud.

La diplomatie européenne conclut aisément, de toutes les avances que l'Angleterre faisait au Sultan, qu'elle avait quelque motif particulier pour en agir ainsi. En effet, outre l'intérêt permanent que la Grande-Bretagne éprouvait de ne pas laisser tomber le Bosphore au pouvoir des Russes, elle désirait obtenir du Sultan un ferman qui ordonnât au pacha d'Égypte d'abolir, en Syrie, le monopole de la soie, dont souffrait le commerce anglais. Ce ferman fut accordé, et l'Angleterre se promit bien de le mettre à exécution, en supposant que le vice-roi refusât d'y obtempérer.

Le mois de mai 1836 fut marqué, à Constantinople, par un événement qui aurait pu rompre toutes les relations amicales de l'Angleterre et de la Porte, si cette dernière puissance ne s'était empressée d'étouffer ce germe de discorde. Un négociant anglais, qui habitait momentanément le village de Cadi-Keuï (*Chalcédoine*), et qui était un des plus chauds partisans et défenseurs de la cause ottomane, étant sorti de la ville pour aller à la chasse; il eut le malheur de blesser, d'un coup de fusil, un enfant mahométan. Aussitôt l'étranger fut entouré de musulmans qui l'accablèrent de coups et de malédictions. La garde accourut au bruit, et, au lieu de protéger le négociant, elle lui donna la bastonnade, et le força ensuite à se traîner jusque devant le commandant de Scutari. Celui-ci, loin de faire rendre justice au malheureux Franc, ne voulut pas même l'écouter, s'élança sur lui, et lui dit mille injures. Conduit de là au *mekkèmé* (tribunal du kadi), exténué de fatigue, en butte aux plus indignes traitements, l'Anglais fut enfin ramené à Constantinople. Il passa la nuit dans un cachot infect, et, le lendemain, fut jeté au bagne et chargé de chaînes. Un tel outrage au nom anglais ne pouvait être toléré. Lord Ponsonby adressa des représentations énergiques au reïs-éfendi, qui n'en tint pas compte. L'ambassadeur britannique déclara alors qu'il ne reconnaissait plus le ministre ottoman dans ses fonctions officielles, et qu'il n'aurait plus aucune relation avec lui. Cette démarche effraya le divan: le négociant anglais fut rendu à la liberté; le kadi et tous les fonctionnaires qui avaient pris part à cette affaire déplorable furent destitués ou punis; enfin, lord Ponsonby persistant toujours à ne recevoir aucune communication du reïs-éfendi, le Sultan se décida à renvoyer ce ministre. En outre, des avantages commerciaux furent accordés au négociant victime de la brutalité musulmane.

Depuis quelques mois un armement maritime se préparait à Constantinople, sans que l'on sût quelle était sa destination. Supposant que cette expédition pouvait avoir pour but de s'emparer de Tunis, comme, l'année précédente, la Porte l'avait fait de Tripoli, ou peut-être de donner au beï de cette première ville l'investiture du beïlik de Constantine, le gouvernement français envoya une escadre, commandée par le contre-amiral Hugon, pour surveiller les opérations de la flotte ottomane. Le kapoudan-pacha Tahir se dirigea, en juillet, sur Tripoli, débarqua deux

mille cinq cents hommes, remit à la voile, et aborda sur la côte à l'est de Tripoli, devant Mezurata. Un Arabe, appelé Sidi-Osman, avait fomenté dans cette ville une révolte dont il était le chef. Tahir-Pacha assiégea le rebelle et s'empara, au mois d'août, de Mezurata. De là, le kapoudan-pacha retourna à Tripoli, où il essaya de réduire les peuplades indociles de la *Mèchîiè* (campagne de Tripoli); mais il fut obligé de se retirer, après de nombreuses rencontres sans résultat définitif. Dans tous ses mouvements, Tahir-Pacha avait été surveillé par l'escadre française.

En Asie, une tribu kurde, connue sous le nom de *Ravendouz*, et gouvernée par un beï qui s'était révolté et avait usurpé le titre de pacha, fut réduite, au mois de septembre, par Rèchid-Muhammed-Pacha; il envahit le territoire des insurgés, fit prisonnier leur chef, et l'envoya à Constantinople, avec cinquante otages des familles les plus considérables du pays.

Le 11 septembre, la place forte de Silistrie, l'une des clefs de l'empire ottoman sur la rive droite du Danube, et qui était restée aux mains des Russes, en garantie de l'indemnité de guerre due par la Porte, fut évacuée par les troupes moscovites. Cette évacuation eut lieu en vertu d'un arrangement conclu, le 8 avril 1836, entre M. de Boutenieff et le reïs-éfendi: par cet acte la Porte s'engageait à payer, dans les cinq mois suivants, quatre-vingts millions de piastres. Ce payement ayant été fait avec la plus grande exactitude, malgré l'état de pénurie des finances ottomanes, on pensa que l'or de l'Angleterre avait aidé le Sultan à se débarrasser de la garnison russe.

Dans le courant de ce même mois de septembre, trois nouvelles insurrections furent heureusement réprimées. En Bosnie, Ali-Widaïtch-Pacha, gouverneur de Bélina, chef d'un complot dans lequel trempaient les principaux habitants de Sèraïevo et plusieurs capitaines de la Bosnie, fut fait prisonnier par Vedjihi-Pacha, gouverneur général de cette dernière province, et fut envoyé à Constantinople. En Albanie, le rebelle Mahmoud-Pacha fut battu près de Monastir, et vit sa troupe dispersée. Enfin, en Bulgarie, une tentative de soulèvement fut réprimée à sa naissance par la fermeté du prince Milosch.

Chaque année qui s'écoulait semblait ajouter au désir de réformes et d'innovations hardies dont Sultan-Mahmoud était animé. En juillet 1836, il osa enfreindre une des lois les plus formelles du prophète, en faisant placer son portrait dans les casernes et en exigeant, pour ce simulacre, les mêmes respects que pour la personne même du padichâh. Le fanatisme religieux des oulémas ne put souffrir cette violation patente du Coran; et bientôt, à la vue des cadavres flottant sur le Bosphore, le peuple de la capitale comprit qu'une nouvelle conspiration venait d'être étouffée. Les mesures de police les plus sévères furent prises à cette occasion; et, pour empêcher les commentaires séditieux, on défendit à tout individu qui entrait dans un café d'y rester un moment de plus que le temps strictement nécessaire pour vider une tasse ou fumer une pipe.

Le 20 octobre, les Sultanes assistèrent à l'inauguration d'un nouveau pont allant de Constantinople à Galata: vêtues avec la plus grande magnificence, leurs beaux cheveux ornés de tresses d'or, elles parcoururent le pont sur des chariots grillés et dorés que traînaient des bœufs richement caparaçonnés. Quelques jours après, le Grand Seigneur partit pour Nicomédie, où il inspecta les nouvelles casernes, le chantier, et une mosquée récemment construite, et revint dans sa capitale sur un bateau à vapeur autrichien: autre innovation non moins blâmable aux yeux des zélés musulmans; car on n'avait jamais vu un padichâh emprunter aux *ghiaours* un navire pour transporter sa personne sacrée, *ombre d'Allah sur la terre.*

La peste qui vint, vers la fin de l'année, décimer la population ottomane, fut à ses yeux un signe mani-

feste de la colère du prophète. Le terrible fléau dépeupla des villages entiers, et réduisit considérablement le nombre des habitants des grandes villes. Au milieu des ravages de l'épidémie, les musulmans, victimes de leurs idées de fatalisme, parcouraient sans précaution les rues et les bazars de la capitale; mais Sultan-Mahmoud, supérieur aux préjugés de ses sujets, ne se plongea pas comme eux dans une apathie funeste; il convoqua les oulémas et les ministres à un divan extraordinaire. Après que le mufti eut récité les prières d'usage en ces occasions solennelles, le Sultan prit la parole : il peignit brièvement les maux effroyables que causait la peste parmi les Ottomans, et demanda pourquoi les vrais croyants étaient désolés par ce fléau, tandis que les infidèles n'en étaient point atteints. Les oulémas répondirent que les chrétiens devaient ce bonheur aux lois sanitaires en usage dans l'Europe, tandis qu'elles sont défendues par le Coran. Mais le mufti promit de publier un fetwa qui interpréterait les passages du livre sacré suivant la volonté de Sa Hautesse, afin qu'elle pût ordonner dans tout l'empire l'établissement de quarantaines et de lazarets.

Tous ces détails, quoique plusieurs d'entre eux puissent paraître d'une importance secondaire, méritent cependant d'être recueillis par l'histoire; car ils servent à faire connaître le caractère novateur et persévérant de Sultan-Mahmoud, et l'opposition non moins opiniâtre d'une portion de ce peuple sur lequel il tentait la dangereuse épreuve d'une civilisation improvisée et repoussée par les vieilles mœurs.

Un événement tragique signala le commencement de 1837. Le *zarab-khané èmini* (directeur de la Monnaie) fut assassiné dans la mosquée d'*Aia-Sofia*. Ce crime était l'ouvrage du parti antiréformateur : on a répandu en Europe le bruit non fondé qu'aux yeux des fanatiques, le directeur de la monnaie méritait la mort pour avoir frappé des pièces d'or portant l'effigie du Sultan, ce qui était contraire à l'ancien usage et aux prescriptions du Coran (*). On a même ajouté que le Grand Seigneur, en apprenant cette catastrophe, ordonna de suspendre la distribution des nouvelles monnaies, et fit même retirer son portrait des casernes et des autres lieux publics.

Peu de temps après, une scène d'un autre genre produisit une vive sensation à Constantinople. Au moment où le Sultan, entouré de ses gardes, traversait le pont de Galata, un derviche, connu sous le nom de Cheïkh-Satchli (le Chevelu), et que le peuple vénérait comme un saint, s'élança au-devant du cheval de Sa Hautesse, en s'écriant avec colère : « *Ghiaour-padichâh* (souverain infidèle), n'es-tu pas rassasié « d'abominations? Tu répondras devant Allah de ton impiété. Tu détruis « les institutions de tes frères, tu ruines l'islamisme, et tu attires la vengeance du prophète sur toi et sur « nous! » Comme Sultan-Mahmoud restait interdit à cette violente apostrophe, les officiers qui l'escortaient lui dirent que cet homme était fou. « Fou! reprit avec indignation le derviche; non, non, je ne suis point « fou!... c'est *ghiaour-padichâh* et ses « indignes conseillers qui ont perdu la « raison. L'esprit de Dieu qui m'anime, « et auquel il faut que j'obéisse, m'a « ordonné de dire la vérité et m'a promis la couronne du martyre. Puissent « mes paroles leur servir d'avertissement! » A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il fut arrêté et mis à mort. Ses confrères réclamèrent son corps, qui leur fut rendu. Le lendemain, le bruit courait dans la ville qu'une clarté brillante avait, pendant toute la nuit, entouré de l'auréole des saints le cadavre du martyr.

Le Sultan, pour affaiblir le scandale causé par cet incident inattendu, voulut prouver à ses sujets qu'il était au moins aussi bon musulman qu'eux : en conséquence, il rendit un khatti-chérif sévère, dans lequel il se plaignit de la négligence des vrais croyants à remplir les obligations religieuses que leur

(*) Voyez la note de la page 24.

imposait la loi du prophète; en outre, il fit insérer dans *le Moniteur ottoman* l'article suivant :

« Il est généralement connu que cha« que croyant est obligé d'observer « strictement les prescriptions et les « commandements de la religion, et « de s'abstenir soigneusement de tout « ce qui lui est contraire. On sait éga« lement que les cinq *namaz* (*) sont « un des principes fondamentaux de « notre religion, la seule vraie, afin « que ceux qui accomplissent les com« mandements soient sauvés dans ce « monde et dans le monde futur, tan« dis que ceux qui contreviendront « seront condamnes au malheur dans « l'un et dans l'autre. Il est donc évi« dent que la conduite de quelques « écervelés, qui négligent l'observa« tion de ces commandements, parce « que leur penchant les entraîne à ce « qui est défendu, est la cause morale « de la peste et des incendies qui affli« gent cette capitale et d'autres villes « de l'empire. Comme notre glorieux « padichâh est le restaurateur des ob« servances religieuses et des principes « politiques, il désapprouve et con« damne la moindre transgression des « saintes observances, et il donne le « premier l'exemple de la véritable « piété. Toujours animé de cette piété « qui s'est déjà manifestée par la réédi« fication de tant de mosquées, Sa « Hautesse ordonne que toute per« sonne qui n'aurait pas d'*imam* s'en « procure un à demeure, pour s'exer« cer dans la piété. Mais ceux à « qui leur fortune ne le permettrait « pas, seront tenus de cesser leurs tra« vaux pendant les heures de prière, « et de se rendre dans la mosquée voi« sine pour y faire leurs devotions. « L'autorité aura à veiller à ce que « tous les musulmans soient propres « dans leurs vêtements et dans leur « personne; chaque musulman qui né« gligerait ces devoirs, sera deféré à « l'autorité pour en recevoir le châti« ment dû à sa négligence. Le présent « article est publié afin que personne « ne puisse prétexter cause d'ignorance « des ordonnances. »

(*) Voyez la note deuxième de la p. 349.

Bientôt après avoir fait cette concession au parti religieux, Sultan-Mahmoud en revint à ses habitudes européennes. A l'imitation des souverains de la chrétienté, il voulut visiter son empire. Une proclamation annonça d'avance le projet du Sultan, afin de préparer les esprits à cet événement, fort rare dans l'histoire de la dynastie ottomane. Ce voyage était motivé sur le desir qu'éprouvait Sa Hautesse de se rendre dans les forteresses de Varna, Choumla, Silistrie, Roustchouk, pour les examiner en personne et *pour mettre sous la protection de son ombre éternelle les peuples et les raïas de ce pays, en faisant paraître à leurs yeux la lumière d'équité et de miséricorde*. Cependant, avant de partir, Sultan-Mahmoud crut devoir faire acte de soumission aux anciens usages : le 29 avril, il consulta le *munèdjim-bachi* (premier astrologue de la cour (*); et celui-ci ayant déclaré que ce jour était favorable pour se mettre en route, le Sultan s'embarqua sur une frégate, avec toute sa suite, et en présence d'un immense concours de peuple, accouru pour assister au départ de Sa Hautesse.

La tournée de Sultan-Mahmoud dura plus d'un mois : dans toutes les villes qu'il parcourut, il inspecta les casernes, les magasins militaires, les fortifications, les mosquées et les hô-

(*) Le *munèdjim-bachi* est le premier astrologue et astronome de la cour ; car chez les mahométans, l'astronomie et l'astrologie sont désignées par le même nom et ne sont pour eux qu'une même science. Malgré la défense du Coran, qui proscrit l'art divinatoire, les musulmans croient à l'astrologie, et jusqu'à ces derniers temps, la Porte n'aurait rien osé entreprendre sans faire consulter les astres. Les travaux astronomiques du *munèdjim-bachi* se bornent à la rédaction du *Takwîm* (Almanach), dans lequel on trouve, comme dans notre fameux *Mathieu Laensberg*, les jours heureux et malheureux, ceux qui sont favorables pour se mettre en voyage, prendre femme, porter un habit neuf, acheter des esclaves, etc., etc.

pitaux. Partout il ordonna des constructions nouvelles ou des améliorations; il fit manœuvrer devant lui les milices régulières, et distribua de riches présents à leurs chefs; accessible à tous ses sujets sans distinction, il s'informait de leurs besoins, et écoutait avec bonté leurs plaintes. Enfin, il fit donner lecture, aux autorités spirituelles et temporelles des provinces qu'il visita, d'un ferman portant en substance que son unique désir était de voir la tranquillité rétablie dans son empire, et la plus parfaite harmonie régner entre toutes les classes de ses sujets, *sans distinction d'origine ni de culte;* que c'était là le but essentiel de son voyage, et qu'il appelait tous les notables et les hommes influents du pays à concourir avec lui au maintien de l'ordre public, premier fondement du bonheur des nations.

Sultan-Mahmoud était à peine de retour à Constantinople que l'on découvrit une conspiration dont le but était, disait-on, d'assassiner Sa Hautesse, et d'incendier les faubourgs de Péra et de Galata. Suivant une autre version, les conspirateurs étaient des bateliers du Bosphore, réduits à la misère par l'innovation, introduite depuis peu, de bateaux à vapeur faisant le service de Top-Khané à Buïuk-Dèrè; on assurait aussi que d'anciens janissaires trempaient dans le complot. Quoi qu'il en fût, de nombreuses arrestations eurent lieu : parmi les prévenus, dont plusieurs tenaient un haut rang dans les fonctions publiques, les uns furent exécutés, les autres destitués et déportés. On comptait, entre ces derniers, Vassaf-Éfendi, secrétaire du Sultan, dont la faveur l'avait trop ébloui, et gendre de Pertew-Pacha, ministre de l'intérieur et chef du divan, à qui la disgrâce de son parent devait présager la sienne. En effet, au mois de septembre, Pertew-Pacha fut exilé à Andrinople. Ce ministre, qui possédait, depuis plusieurs années, la confiance de son maître, dut sa perte, suivant le journal officiel, au peu de capacité qu'il déploya dans les hautes fonctions qui lui étaient échues, et à son indulgence coupable pour les intrigues criminelles et les prévarications de son gendre et de son frère Émin-Éfendi, directeur du matériel de la guerre, qui fut entraîné par la chute de son protecteur. L'organe du gouvernement faisait un reproche plus grave encore à l'ex-ministre : il l'accusait d'avoir abusé de sa position pour entraver, par toutes sortes de manœuvres secrètes, l'effet salutaire des mesures prises par le Sultan pour la régénération et le bonheur de son peuple, et, dans ce but coupable, d'avoir souvent dérobé à Sa Hautesse la connaissance de la vérité : « C'est ainsi, ajoutait le *Moniteur ottoman*, que son administration, objet de tant d'espérances, n'en avait réalisé aucune, et n'avait été, au contraire, pour l'empire, qu'un fardeau onéreux. »

Quoi qu'il en soit de ces accusations certainement exagérées, on pense que Pertew-Pacha était partisan des anciennes idées, et devait voir avec peine les changements que le Sultan s'efforçait d'introduire dans l'empire : cette seule opposition de vues avec son maître eût rendu plausible le renvoi de ce ministre, quand même les autres griefs dont on le chargeait eussent été faux. Ses ennemis disaient qu'il avait des liaisons clandestines avec les amis des janissaires, et même qu'il s'était laissé gagner à prix d'argent par le pacha d'Égypte. Cette accusation assez étrange, puisque Muhammed-Ali-Pacha était un réformateur non moins hardi, mais plus heureux que Sultan-Mahmoud, ne manquait pas néanmoins de probabilité; car, les musulmans attachés au système stationnaire plaçaient toute leur confiance dans le vice-roi, qui avait soin de fomenter ces opinions surtout dans l'Anatolie.

Peu de temps après son arrivée au lieu de son exil, Pertew-Pacha fut invité à dîner par le gouverneur d'Andrinople : vers la fin du repas, Émin-Pacha montra à son convive un ferman impérial qui le condamnait à mort. Pertew-Pacha le lut sans mon-

trer le moindre trouble, demanda ensuite le poison, le but tranquillement, et déposa le vase sur la table, sans prononcer d'autre mot que celui d'*Allah!* Le poison tardant à produire son effet, quatre domestiques, porteurs du fatal lacet, se présentèrent; il ne fit aucune résistance et mourut avec la résignation d'un vieux musulman. Le lendemain ses obsèques eurent lieu; on y déploya la plus grande magnificence, et l'on répandit le bruit qu'il avait été frappé d'apoplexie.

Pertew-Pacha fut remplacé dans son ministère par l'ex-reïs-efendi Hadji-Akif-Pacha, que le Sultan avait cru devoir destituer, en mai 1836, à l'occasion de l'outrage fait à un sujet anglais, et dont nous avons parlé avec détail. Hadji-Akif-Efendi partageait les vues de réforme de son maître, et le Sultan l'avait sacrifié avec peine à la nécessité de donner satisfaction à l'ambassadeur britannique. Aussi Sa Hautesse profita-t-elle avec empressement de l'occasion de placer son protégé dans un poste encore plus élevé que celui qu'il avait perdu. On pouvait craindre que lord Ponsonby ne vît pas avec plaisir cette nomination; cependant ce diplomate, après avoir paru hésiter quelques jours, rendit la visite d'usage et présenta ses félicitations au nouveau ministre. A la vérité celui-ci avait publié, pour sa justification, un écrit dans lequel il se disait innocent des violences exercées sur le négociant anglais, et en rejetait la faute sur des employés subalternes.

Vers la fin de juillet 1837, une escadre, dont la destination avait été enveloppée du plus profond secret, partit de Constantinople; elle se composait de quatorze voiles. Cependant, malgré le mystère que la Porte avait mis à cette expédition, le gouvernement français crut deviner qu'elle devait aller à Tunis, pour mettre à exécution le plan qui avait échoué l'année précédente, et s'emparer de cette régence, dont le beï se voyait en butte, depuis longtemps, aux intrigues des émissaires de la Porte. La France se disposait, à cette époque, à envoyer une expédition contre Constantine, et il était urgent d'empêcher l'invasion d'un territoire voisin. C'est dans ce but que le contre-amiral Gallois partit de Toulon, avec ordre de se diriger sur Tunis, où il arriva le 26 août. Il mouilla près de la citadelle qui commande la rade (*), et fut rejoint par le contre-amiral Lalande, dont l'arrivée porta les forces de notre flotte à sept navires de haut-bord. Le kapoudan-pacha arriva sur ces entrefaites, et voyant cette escadre, contre laquelle il n'osa se mesurer, il alla débarquer à Tripoli des munitions et des troupes, pour remplacer les vides opérés dans la garnison par les ravages qu'y exerçait la peste. Il annonça ensuite qu'il retournait à Constantinople. Il fut suivi par le contre-amiral Gallois, qui l'accompagna jusqu'au détroit des Dardanelles, et ne le quitta que lorsqu'il sut les vaisseaux ottomans à l'ancre devant la capitale.

A cette époque, le pacha d'Égypte, obligé de tenir sur pied des armées considérables, pour soutenir une guerre permanente en Arabie, et pour contenir, par une attitude menaçante, les velléités hostiles de son suzerain, sentit le besoin de diminuer ses dépenses militaires. En conséquence, il fit l'offre au Sultan d'un tribut plus fort que celui qui était dû, mais sous la condition que l'Égypte et la Syrie seraient héréditaires dans sa famille. A ce prix, il promettait de désarmer sa flotte et de réduire son armée. Sultan-Mahmoud, tout en déclarant que cette concession était contraire aux droits du khalifat, y consentit pour l'Égypte seulement; quant à la Syrie, il demanda qu'elle lui fût restituée, comme compensation de la grâce qu'il faisait à son vassal. Cette dernière clause fit rompre les négocations, et un *statu quo* ruineux pour les deux pays fut maintenu, en attendant qu'une nouvelle occasion de rupture se présentât.

C'est un spectacle digne de fixer l'attention des hommes politiques et de tous les esprits graves, que cette lutte

(*) La Goulette, bâtie par Charles-Quint.

incessante d'un souverain réformateur contre les préjugés enracinés et les mœurs antiques de son peuple. Quoi que l'on puisse penser du mérite ou de l'opportunité des innovations poursuivies par Sultan-Mahmoud avec une constance si inébranlable, on ne peut s'empêcher de reconnaître, dans le prince capable de marcher à travers tant d'obstacles, à l'accomplissement d'une idée généreuse, un caractère de grandeur et d'énergie qui commande l'admiration. De tous les hommes qui ont tenté d'éclairer leur pays ou de le faire entrer dans des voies nouvelles, Sultan-Mahmoud est celui, peut-être, qui avait le plus d'écueils à éviter et de répugnances à vaincre. Détruire des institutions, consacrées par cinq siècles d'existence; obliger une nation ignorante et pleine de dédain pour les autres peuples, de renoncer à ses usages, basés, pour la plupart, sur une religion exclusive, et d'adopter les coutumes, les idées, le costume même de ceux qu'elle regarde comme de méprisables infidèles; renverser à la fois tous les objets de sa vénération, choquer ses croyances, humilier sa vanité en lui démontrant son infériorité politique et guerrière; tenter tout cela avant d'avoir dissipé les nuages du fanatisme et de l'ignorance, avant d'avoir préparé les esprits, par une éducation convenable, à recevoir les germes d'une civilisation bienfaisante, mais antipathique aux mœurs musulmanes, telle est la tâche laborieuse que s'était imposée Sultan-Mahmoud.

Vers la fin de décembre 1837, les habitants de Constantinople jouirent d'un spectacle tout nouveau pour eux, et qui témoignait du désir toujours plus vif de Sultan-Mahmoud de marcher à grands pas dans les voies de la civilisation européenne. Un bateau à vapeur de la force de cent chevaux, construit par M. Rhodes, ingénieur américain, fut lancé à l'arsenal de la marine. Sa Hautesse et les grands dignitaires de l'empire assistèrent à cette opération intéressante, qui réussit complétement. L'ingénieur reçut les félicitations et les éloges du Sultan, qui lui recommanda la prompte construction d'un second bateau à vapeur, destiné, comme le premier, à réparer les pertes qu'avait éprouvées tout récemment la marine ottomane.

Une autre importation non moins remarquable de nos usages, fut l'établissement de journaux chez les musulmans. Nous avons déjà parlé de la création du *Moniteur ottoman*, organe officiel du gouvernement de Sa Hautesse. De plus, au mois de mars 1838, la Porte adopta une mesure qui devait donner une impulsion immense à l'œuvre de régénération entreprise par Sultan-Mahmoud. Le principe de la législation sanitaire européenne fut reconnu par la Porte, et considéré comme base d'une nouvelle institution ; un grand divan, composé de tous les hauts dignitaires et de plusieurs oulèmas, fut convoqué, et décida, à l'unanimité, qu'un système de quarantaine devait être organisé sans délai, afin de préserver à l'avenir le pays des ravages de la peste. On fut malheureusement bientôt dans le cas d'en faire l'application : en août suivant, la peste se déclara parmi les troupes stationnées à Haïder-Pacha, situé près de Scutari et vis-à-vis de la pointe du sérail ; aussitôt un cordon sanitaire fut établi autour du camp; et, grâce aux mesures rigoureuses qui furent ordonnées, le fléau épargna Constantinople.

Attentif à remédier à tous les abus qui s'étaient introduits dans l'empire, le Sultan rendit, en janvier 1838, un ferman portant défense aux consuls et aux autorités étrangères de délivrer des saufs-conduits aux raïas ou aux sujets chrétiens de la Porte. Le but de cette mesure était d'empêcher ceux d'entre ces derniers qui commettaient quelque crime d'échapper à la juridiction ottomane, en se plaçant sous la protection des puissances étrangères, ce qui n'arrivait que trop souvent.

Quelques mois plus tard, le Grand Seigneur, sans cesse occupé de réformer l'administration, nomma une commission permanente et siégeant au palais même de Sa Hautesse; cette commission devait chercher les moyens

les plus propres à favoriser le commerce, l'industrie et l'agriculture. En outre, le Sultan ayant reconnu l'insuffisance du Coran, unique guide jusqu'alors de la jurisprudence ottomane, ordonna de travailler à un code plus complet et en harmonie avec les mœurs nouvelles.

Le 30 mars, Akif-Pacha, ministre de l'intérieur, fut destitué, et remplacé par Rèouf-Pacha, qui cessa alors de porter le titre de grand vézir. Nous n'aurions point parlé de cette mutation, peu intéressante pour l'histoire, si elle ne se rattachait à une mesure gouvernementale digne de remarque; nous voulons dire la suppression de cette dignité, jusqu'alors la première et la plus importante charge de l'État. Rèouf-Pacha reçut simplement le titre de *Bach-Vèkil* (premier ministre). Par le fait de ce changement dans la hiérarchie administrative, la première cour de justice, nommée *Arz-Odaçi*, sous la présidence du grand vézir, fut abolie, et les affaires contentieuses, qui se portaient à son tribunal, tombèrent dans la juridiction du mufti (*).

Le 15 juin, un bateau à vapeur égyptien apporta à Constantinople la nouvelle que Muhammed-Ali-Pacha, dans une note adressée aux consuls de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse, au Caire, avait déclaré qu'à l'avenir il ne payerait plus aucun tribut à la Porte Ottomane, et qu'il se regardait comme souverain indépendant de l'Égypte, de l'Arabie et de la Syrie. Le Sultan, en apprenant cette déclaration de son vassal, fut tellement irrité, qu'il voulait sur-le-champ recommencer les hostilités. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre parvinrent avec peine à le calmer, en lui représentant qu'une rupture de sa part avec Muhammed-Ali indisposerait sûrement les puissances alliées; et ils obtinrent de Sa Hautesse la promesse d'attendre, pour agir, qu'ils eussent reçu de nouvelles instructions de leur cours. Mais on apprit bientôt que le vice-roi, sur les représentations des consuls européens, avait aussi modifié ses prétentions et contremandé le départ de toute sa flotte, au moment où elle appareillait. En conséquence, les bruits de guerre ayant cessé, le Sultan, qui, peu auparavant, avait visité son escadre et se préparait à l'opposer à celle du vice-roi, en changea la destination, et commanda au kapoudan-pacha d'aller visiter Metelin, Chio et Rhodes, et de se diriger de là sur Tripoli, pour y installer le nouveau gouverneur, et peut-être aussi, disait-on, pour apporter des renforts aux troupes ottomanes campées dans la *Mèchiiè*, dont les habitants étaient en révolte permanente contre l'autorité du Grand Seigneur, et ne payaient plus d'impôts. Mais ce n'était là qu'une supposition : à la fin d'août, une corvette ottomane débarqua en effet, à Tripoli, Asker-Ali, qui en avait été nommé pacha; il amenait deux beis, l'un pour le gouvernement de Mezarata, l'autre pour celui de Bengazi. L'ancien gouverneur Haçan-Pacha fut obligé, avant son départ pour Constantinople, de compter cinquante mille sequins, montant de la solde des troupes, et qu'il avait jugé à propos de s'approprier.

Bientôt l'annonce de l'envoi fait au Sultan, par Muhammed-Ali, d'un million de talaris, arrérages qu'il devait à la Porte, vint rassurer tous les esprits et confirmer de plus en plus l'espoir que la paix ne serait pas troublée (*). Néanmoins, en août, l'armée ottomane, concentrée en Asie, fit un mouvement vers Adana; le sérasker Hafiz-Pacha semblait n'attendre que le moment d'attaquer Ibrahim : mais celui-ci, contenu par les ordres sévères de son père, ne se livra à aucune démonstration hostile. La Porte faisait, en outre, de nombreux préparatifs militaires, et le Sultan semblait

(*) Le nouveau sultan, Abdul-Medjid, a rétabli dernièrement la dignité de grand vézir en la personne de Khosrew-Pacha.

(*) Le payement n'eut lieu que plus tard, en septembre, et fut réduit, au lieu d'un million, à sept cent cinquante mille talaris.

décidé à quelque résolution énergique.

Le 16 août, Sultan-Mahmoud conclut avec la Grande-Bretagne un traité de commerce, par lequel Sa Hautesse abrogeait formellement, dans toutes les parties de l'empire ottoman en Europe et en Asie, ainsi que dans les gouvernements d'Afrique et d'Égypte, le monopole qui pesait sur les produits de l'agriculture. La France adhéra bientôt à ce traité, qui fut notifié au vice-roi d'Égypte par un ferman lui imposant l'obligation de s'y conformer. On comptait que Muhammed-Ali s'y soumettrait. Par cette mesure, l'Angleterre assurait une nouvelle branche à son commerce, et remportait un triomphe éclatant sur l'influence russe. Mais, avant la fin de l'année, M. de Boutenieff avait réussi à reprendre une partie de son ascendant, et avait de fréquentes conférences avec le reïs-éfendi. En janvier 1839, un traité relatif à l'organisation définitive de la Servie fut conclu entre la Russie et la Porte. Le Sultan adressa immédiatement un khatti-chérif au prince Miloch pour qu'il organisât une représentation nationale, suivant la teneur du traité.

Les mœurs européennes prenaient de jour en jour en Turquie une extension rapide. Un Italien, nommé Gaëtano Mele, obtint du Grand Seigneur l'autorisation de construire, à Péra, un théâtre consacré spécialement à l'opéra ultramontain, mais où l'on jouerait aussi des pièces françaises de tout genre. Ce qu'il y a de plus remarquable, peut-être, dans cet événement, c'est que la souscription ouverte pour réunir les fonds nécessaires fut remplie, en grande partie, par des musulmans. En novembre 1838, un cabinet de lecture fut établi à Péra : on y trouvait les journaux et ouvrages périodiques des principaux pays de l'Europe.

Au commencement de 1839, de nombreux incendies firent présager quelque mécontentement dans la population de Constantinople, qui, disait-on, était excitée par des agents secrets que la rumeur publique accusait d'être soudoyés par le vice-roi d'Égypte, ou, suivant d'autres bruits, par les cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin. En février, on remarqua que des préparatifs de guerre se faisaient avec la plus grande activité : des recrues nombreuses de marins et de soldats du *Rèdif* (la milice) se faisaient dans tout l'empire. Convaincu de la nécessité de réorganiser la marine sur de nouvelles bases, le Sultan prenait pour modèle celle de la Grande-Bretagne, en imitait les détails, et faisait venir des officiers anglais, pour servir à la fois de chefs et d'instructeurs. On hâta la construction des navires qui se trouvaient sur les chantiers, et l'ordre fut donné au kapoudan-pacha de se disposer à mettre en mer au printemps prochain. On croyait que cette époque serait féconde en événements graves, soit sous le rapport de la question égyptienne, soit relativement à la Perse. Le Sultan montrait une grande animosité contre son vassal; et ces dispositions étaient entretenues par tout ce qui entourait Sa Hautesse. On fortifiait les villes de Konia et d'Angora; des officiers de marine anglais étaient enrôlés par Rèchid-Pacha, qui venait d'être rappelé de son ambassade à Londres. Tous ces symptômes de guerre inspiraient de vives appréhensions aux amis de la tranquillité; mais le gouvernement du Grand Seigneur donnait à tous ces bruits un démenti formel, et assurait que les armements n'avaient pour but que de compléter l'armée, comme il est d'usage de le faire toutes les années. On espérait, en outre, que les puissances européennes insisteraient sur le maintien du *statu quo*.

Dans son désir de pousser ses sujets dans la voie de la civilisation, Sultan-Mahmoud ne négligeait aucun moyen pour parvenir à ce but. Depuis quelques années, un certain nombre de jeunes Ottomans avaient été envoyés à Londres et à Paris, pour y étudier toutes les branches des connaissances européennes. Le Sultan ayant appris, par un rapport d'Ahmed-Pacha, son ambassadeur auprès du roi des Fran-

çais, que quelques-uns de ces jeunes gens n'avaient pas les moyens pécuniaires de continuer leurs travaux, leur alloua des fonds destinés à les aider dans leur carrière studieuse. Cette mesure fait autant d'honneur au souverain ottoman qu'au ministre qui lui en suggéra l'idée. Peu confiant dans la routine ignorante des médecins musulmans, Sultan-Mahmoud avait pris à son service quatre docteurs allemands, et montrait une grande prédilection pour l'école de médecine qu'il avait fondée l'année précédente, et dont il ordonna que les professeurs seraient nommés au concours, d'après la méthode européenne.

Cependant, en mars, la guerre paraissait inévitable : le Sultan semblait résolu à se venger de son vassal, et à marcher lui-même à la tête de l'armée. Sa Hautesse avait adressé précédemment à Muhammed-Ali-Pacha le *Riala-Beï* (contre-amiral) Osman, chargé de solliciter le payement du tribut : mais cet envoyé n'ayant pu voir le vice-roi, qui était alors en tournée sur la frontière d'Abyssinie, et qui refusa de le recevoir au Caire avant le mois de septembre, le Sultan indigné ordonna de prendre toutes les mesures pour le cas probable de prochaines hostilités. Les batteries des Dardanelles furent renforcées; les arsenaux se remplirent d'ouvriers; un grand nombre de matelots grecs et arméniens furent engagés pour le service de la flotte; des renforts furent envoyés à Hafiz-Pacha, sèrasker de l'armée d'Asie, dont le quartier général était établi à Orfa, sur la frontière de Syrie, et qui reçut l'ordre de repousser vigoureusement toute attaque d'Ibrahim-Pacha. Excité en secret par la Russie et par l'Angleterre, le Sultan n'était retenu que par les vives représentations de l'ambassadeur français, le baron Roussin, qui mit sous les yeux de Sa Hautesse les malheurs qu'attirerait sur l'empire ottoman une conflagration imprudente, et lui fit sentir que ce n'était point par des guerres intestines qu'il parviendrait à la régénération de son peuple ; œuvre difficile, qui demande à n'être exécutée qu'au milieu du plus profond repos. Sultan-Mahmoud parut ébranlé de ces raisons : en réponse à une note que lui adressèrent les ambassadeurs français, anglais et russe, au sujet des préparatifs de guerre, le Sultan donna l'assurance de ses intentions pacifiques. Néanmoins les armements continuèrent, et la flotte ottomane, forte de vingt-sept voiles, devait, disait-on, mettre en mer dans quelques jours.

Le gouvernement français offrit sa médiation pour amener un arrangement entre le Sultan et le vice-roi d'Égypte; mais Sa Hautesse n'accepta point cette offre, et parut, au contraire, plus disposée que jamais à traiter Muhammed-Ali en sujet révolté. De son côté, le vice-roi répondit aux représentations qui lui étaient faites par les consuls généraux de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Russie, qu'il avait conquis par le glaive l'Égypte, l'Arabie, le Sennar et la Syrie, et qu'il les conserverait par le glaive; que si le Sultan mettait sa flotte en mer, lui, le vieux pacha à la barbe blanche, prendrait le commandement de l'escadre égyptienne, et tenterait les chances de la guerre, avec l'espoir de sortir victorieux du combat. D'après cette fière réponse, et les intentions non équivoques du Sultan, la rupture paraissant imminente, les ambassadeurs français et anglais à Constantinople conclurent un arrangement par suite duquel une escadre anglo-française, composée de vingt voiles, devrait surveiller l'escadre ottomane, dès qu'elle sortirait des Dardanelles; en outre, sir R. Stopford enverrait cinq vaisseaux de ligne à Alexandrie, et l'amiral Lalande en placerait trois en station à Tunis. On espérait, par ces mesures, empêcher une collision entre les flottes ottomane et égyptienne. En attendant, le vice-roi ordonna une nouvelle levée de cinquante mille hommes : il avait déjà, sous les ordres de son fils Ibrahim-Pacha, une armée de quatre-vingt mille hommes, dont trente mille à Alep et une forte réserve à Damas. Le 19 mars, Mu-

hammed-Ali-Pacha n'ayant pas encore reconnu le traité de commerce entre la Porte et la Grande-Bretagne, le consul anglais à Alexandrie remit au vice-roi un ultimatum, dans lequel il le menaçait de la guerre avec l'Angleterre, si le ferman du Sultan n'était pas mis à exécution sur-le-champ. Dès que Muhammed-Ali eut pris connaissance de cette déclaration, il convoqua un conseil extraordinaire et ordonna de procéder à un armement général. Ainsi tout faisait croire à une crise prochaine.

Cependant en avril les craintes de guerre semblèrent complétement dissipées. Muhammed-Ali-Pacha paraissait convaincu, sur les représentations des consuls de France et d'Angleterre, que le sort des armes, fût-il tout à son avantage, n'établirait rien en sa faveur; il avait même promis, non-seulement de ne point attaquer le Sultan, mais encore, en cas d'agression de la part des Ottomans, de se tenir, autant que possible, sur la défensive. Quant au traité de commerce du 16 août, le vice-roi opposait à son exécution le doute dans lequel il était sur sa position de vassal ou de souverain indépendant: comme vassal, il ne devait agir qu'après avoir reçu l'ordre de son suzerain, ordre qui ne lui était point encore parvenu; comme indépendant, il offrait de faire un traité de commerce avec l'Europe pour l'abolition des monopoles. De son côté, le Sultan avait écouté avec la plus grande attention les raisonnements du baron Roussin, et Sa Hautesse avait exprimé le désir de rester en paix avec le vice-roi, pourvu que ce fût à des conditions honorables. En conséquence de ces nouvelles dispositions, le départ de la grande flotte fut ajourné, et la mission dont Émin-Pacha, gouverneur d'Andrinople, était chargé auprès de Hafiz-Pacha, fut contremandée. Cette tendance à la paix parut confirmée par l'accueil que le Sultan fit au capitaine anglais Walker, présenté à Sa Hautesse par le duc de Devonshire. Quoique reçu avec la plus grande affabilité par le Grand Seigneur, cet officier, qui n'était venu en Turquie que d'après le désir du Sultan, ne fut désigné pour aucune destination spéciale. Les autres marins anglais quittèrent Constantinople le 30 mars. On crut reconnaître dans la conduite de Sultan-Mahmoud l'influence de la Russie.

Cependant Ibrahim-Pacha et le sèrasker Hafiz-Pacha étaient toujours en présence, et semblaient sur le point de s'attaquer. Chaque semaine, quelque messager portait des instructions à Hafiz-Pacha, et les officiers dont les corps faisaient partie de l'armée du Kurdistan recevaient l'ordre de rejoindre dans le plus bref délai. Toutes ces mesures prouvaient que l'attention du Sultan était toujours concentrée sur l'armée du sèrasker, et que la moindre circonstance pourrait bien changer les intentions pacifiques attribuées à Sa Hautesse.

Vers le milieu d'avril, Rèchid-Pacha reçut l'ordre de revenir de Londres à Constantinople, pour se mettre à la tête du ministère comme ministre des affaires étrangères. Mais diverses circonstances retinrent ce personnage en France jusqu'au mois d'août; et il ne revit Constantinople que plus de deux mois après la mort de Sultan-Mahmoud. Au commencement du mois suivant, il était question de négociations importantes entre la Porte et la Russie, relativement à un traité d'alliance d'après lequel cette dernière puissance seconderait le Sultan dans sa lutte contre le vice-roi.

Hafiz-Pacha ayant pris, en avril, une position plus rapprochée de la frontière de Syrie, afin de mieux approvisionner son armée et de se garantir contre la possibilité d'une attaque, cette manœuvre donna quelque inquiétude aux partisans de la paix. Le Sultan, à cette occasion, dit à lord Ponsonby : « Je ne cherche qu'à me « défendre; ayez donc soin que je ne « sois pas attaqué, et la paix ne sera « point troublée! »

Le 21 avril, la première colonne de l'armée ottomane, sous les ordres d'Ismaïl-Pacha, franchit l'Euphrate près de Bir, pendant que quelques régi-

ments d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, prenaient position sur la rive gauche. Le principal corps d'armée, commandé par Hafiz-Pacha, et fort de quarante à quarante-cinq mille hommes, avec quatorze batteries, était arrivé en même temps à Semisat, sur la droite du fleuve. Le 3 mai, Ismaïl-Pacha s'avança jusqu'à Nèzib, à trois lieues de Bir, sur la route d'Alep, dans le pachalik de Mar'ach; il occupa militairement Nèzib. Ibrahim-Pacha, qui avait toujours l'ordre d'éviter autant que possible un engagement, laissa quelques troupes en position à la frontière septentrionale du Taurus, et concentra le reste de son armée à Alep; cette ville n'était défendue que par une vieille enceinte crénelée, flanquée de tours, et lézardée de toutes parts depuis le tremblement de terre de 1832. Au centre de la place, sur une éminence formée de terres rapportées, s'élève une très-vaste citadelle encombrée de bâtiments, et dont les remparts sont en très-mauvais état. Ibrahim fit réparer les murs, creuser des fossés, déblayer la citadelle, et construire des ouvrages de fortification à la moderne sur les abords de la vieille enceinte. Il faisait raser, en même temps, les arbres et les murs des jardins qui obstruaient les environs de la place. Tous ces travaux étaient dirigés par le pacha français Soliman-Selves. La plupart des grands édifices, les caravansérails, les cafés même furent convertis en casernes.

La ville d'Alep, prise par Ibrahim pour centre de résistance et d'opérations, était un point choisi avec beaucoup d'habileté : sa gauche était assurée par les défilés de Païas (l'ancienne *Issus*), ceux de Beïlan, des portes syriennes et ammaniennes, lieux célèbres dans l'antiquité. D'un autre côté, la manœuvre de Hafiz-Pacha sur l'Euphrate pour prendre la Syrie à revers était savante et bien combinée : ne voulant ou n'osant point forcer Ibrahim dans Alep, le sèrasker pouvait porter la guerre sur Damas, au centre de la Syrie, où il espérait soulever des populations mécontentes, telles que les Druses de l'émir Khalil dans le Liban, les Mutu'alis dans l'Anti-Liban, les montagnards de Naplouse dans la Samarie, les Hènazès, puissante tribu arabe qui s'étend depuis l'Euphrate jusqu'au pays de Hauran, et enfin le peuple même de Damas avec tout le *sahel* ou banlieue de la ville. Ibrahim-Pacha avait pour fidèles auxiliaires les Maronites et les Druses de l'émir Béchir. On craignait que la marche des troupes de Hafiz-Pacha ne fût regardée par Ibrahim comme une agression et n'entraînât l'ouverture des hostilités. Les forces ottomanes étaient inférieures à celles des Égyptiens; outre la supériorité numérique, ces derniers avaient encore sur les Ottomans l'avantage de l'instruction, de la discipline, de l'organisation, et surtout d'une force morale qu'ils devaient à leur confiance en leur chef et à leurs précédentes victoires sur les Osmanlis. La position hostile des armées égyptienne et ottomane éveilla les inquiétudes de la diplomatie européenne. Au commencement de juin, les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie, eurent avec les ministres de la Porte des conférences fréquentes dans lesquelles les plénipotentiaires firent entendre un langage conciliateur; mais le divan répondit que le mouvement des troupes de Hafiz-Pacha n'avait été motivé que par des raisons hygiéniques, et qu'il ne devait pas être considéré comme une provocation, quoique, dans la décision qui l'avait motivé, il entrât aussi le désir de s'assurer une position avantageuse, en cas d'attaque de la part d'Ibrahim-Pacha. Le Sultan assurait, du reste, que ses troupes se retireraient dès que l'armée égyptienne serait rentrée dans l'intérieur de la Syrie. Mais comme, malgré ces explications, le gouvernement ottoman fit embarquer de nouveau dix mille hommes pour la Syrie, l'amiral Roussin et lord Ponsonby déclarèrent au Sultan que les escadres de France et d'Angleterre s'opposeraient à une collision entre les flottes ottomane et égyptienne.

Le 14 juin, on reçut à Constantinople la nouvelle d'un léger engagement, à la suite duquel les Ottomans s'étaient emparés de plusieurs villages du beilik d'Aïntab. Cet avantage donna gain de cause au parti de la guerre, et dans le conseil il avait été décidé que Hafiz-Pacha recevrait des ordres pour aller en avant. Les sollicitations des ambassadeurs d'Autriche et de Russie en faveur du maintien de la paix devenant toujours plus pressantes, le Sultan leur répondit par la déclaration suivante:

« Le Sultan préfère à l'état de choses « actuel une solution quelconque, favorable ou défavorable. Il ne saurait « tolérer plus longtemps l'insolence « d'un vassal rebelle qui foule aux « pieds les principes sacrés de l'islamisme et ébranle les fondements de « l'État, qui refuse de reconnaître dans « le Sultan le chef de l'islamisme, et « veut le supplanter. Ce vassal ne fait « pas mystère de ses projets contre le « trône et l'autel. Il a eu l'audace de « chasser les gardiens du tombeau du « prophète, nommés par le Sultan dans « l'exercice de son pouvoir khalifal, et de les remplacer par des « hommes de son choix. D'autres mesures ordonnées par lui dans les « quatre villes saintes ne sont que le « développement de ses projets criminels. Depuis plusieurs années, cet « homme, que le Sultan a tiré de la « poussière pour l'élever à sa puissance « actuelle, le menace de ne plus acquitter le tribut qu'il lui doit, comme « s'il voulait se faire, devant le monde « entier, un mérite du mépris qu'il « affecte pour son maître.

« Dans son aveuglement, il s'est « permis de décider des questions intéressant la souveraineté territoriale « de la Porte Ottomane (*), et sans « attendre les ordres de son souverain « légitime, il a eu l'audace de refuser « le passage aux troupes d'une puissance qui entretient les relations « d'amitié les plus intimes avec la Porte « Ottomane. Comme ennemi des amis « de la Porte, Muhammed-Ali a intrigué dans l'Yèmen et le Tèhama, « pour empêcher l'Angleterre de s'emparer d'Aden et de s'y établir. Il a « parcouru d'occident en orient l'Arabie, où il a porté la guerre, et il a « signalé sa marche par le meurtre et « la dévastation. Après s'être emparé « des îles Bahreïn, dans le golfe Persique, pour en faire la base de ses « opérations, il s'est approché de Bassora et de Bagdad autant qu'il a pu, « et a fomenté, parmi les habitants « fidèles de ces provinces, des mouvements séditieux qui ne laissent pas que « d'alarmer la Porte. Partout il a agi « en traître, et comme s'il était le chef « suprême de l'islamisme. Cet état de « choses ne saurait se prolonger : la « Porte ne se soumettra jamais aux « prétentions exagérées du Pacha, et « ne prendra en considération aucune « proposition de sa part; son devoir « est d'obéir, sinon la guerre décidera.

« La Porte a envoyé un négociateur à Alexandrie; il sommera le « pacha d'exécuter les ordres du Sultan, et, en cas de refus, le sèrasker « Hafiz attaquera au premier signal. « La Porte Ottomane trouvera les « moyens d'introduire dans le Hauran « des forces suffisantes pour seconder « les efforts des Druses fidèles contre « leur tyran. L'Angleterre soutiendra « la Porte de tout son pouvoir; le Sultan a sa parole, sinon dans un traité « formel, du moins d'une manière « équivalente.

« La Porte Ottomane exige du vice-roi l'acceptation, sans condition, « des propositions suivantes : 1° réintégration des gardiens du tombeau « du prophète choisis par le Sultan, et « suppression de divers abus qui se « sont introduits dans les villes saintes « à la suite des ordonnances du pacha; « 2° acquittement régulier des tributs, « cessation de toute menace ultérieure « de refus sous un prétexte quelconque; 3° renonciation à l'exercice de « tout droit de majesté et de souveraineté, si ce n'est en vertu d'une

(*) Ce passage fait allusion à la marche d'un corps d'armée anglais à travers l'Égypte, pour aller à Suez.

« délégation formelle, et par conséquent obligation de reconnaître complétement la souveraineté du Sultan. »

D'après ce manifeste, il paraissait que le Sultan était irrévocablement décidé à faire la guerre dès qu'il croirait le moment favorable. Sa Hautesse ne gardait plus aucun ménagement envers son sujet rebelle : le 8 juin, parut un khatti-chèrif par lequel le vice-roi et son fils étaient privés de toutes les fonctions et dignités dont ils avaient été revêtus jusqu'alors; en outre, Hafiz-Pacha était nommé pour remplacer Muhammed-Ali dans le gouvernement de l'Égypte, et recevait la grande décoration du *Nichani-Iftikhar*. Le 9 juin, le sèrasker écrivit la lettre suivante, en réponse à celle qu'Ibrahim-Pacha lui avait adressée peu auparavant:

« J'ai reçu le trésor de la lettre que « tu m'as envoyée par le colonel d'artillerie Muhammed-Azik-Beï, et j'ai « pris connaissance de son précieux « contenu. En exprimant, dans cette « lettre, ton entière soumission à notre « bienfaiteur, au bienfaiteur du monde, « à notre souverain, très-puissant et « très-honoré maître, et voulant attirer « sur toi les bonnes grâces de Sa Hautesse, tu me demandes mon sentiment. Puisse le Dieu bienfaisant « conserver notre maître pendant toute « la durée des siècles, et faire que son « ombre se répande sur ses serviteurs, « et que son trône sublime protége « tous ceux qui lui sont dévoués! La « soumission n'est pas seulement dans « les paroles, elle doit se manifester « aussi par les actions. Lorsque l'armée du Sultan vint à Bir et y déploya ses étendards victorieux, *Madjoun-Agaçi*, commandant la cavalerie arabe, s'avança avec ses troupes « jusqu'à une demi-lieue de Bir pour « faire des reconnaissances, et probablement aussi pour piller les villages. « Et, en effet, cette cavalerie, à son « retour, a pillé les villages de la province d'Orfa et en a emmené tout le « bétail. Deux jours auparavant, ces « *Hènazès* ont pillé et maltraité un « meunier. Ces deux faits doivent être « portés à la connaissance de Ton « Excellence. De mon côté, forcé par « la nécessité, et animé du désir de « secourir ces pauvres gens, j'ai envoyé, en forme d'avant-garde, un « corps de sipahis; comme quelques-uns de ces sipahis avaient perdu leurs « chevaux, et que, pour les chercher, « ils s'étaient avancés jusqu'à l'endroit « qui sépare Aïntab de Bir, et où se « trouvaient trois cents Hènazès, une « trentaine de ces derniers se séparèrent de la troupe, se précipitèrent « sur ce petit nombre de sipahis, et, « non contents d'en désarmer un, ils « le tuèrent et lui tranchèrent la tête. « Ce procédé, connu de Ton Excellence, ne s'accordant point avec les « sentiments de soumission que tu « professes pour notre maître, j'ai cru « devoir user de représailles. Quoi « qu'il en soit, si les actions de Ton « Excellence sont d'accord avec tes « prétentions, tous tes confrères, qui « restent sous l'ombre protectrice de « notre puissant maître, te porteront « envie.

« J'ai pris la liberté d'écrire cette « lettre amicale, comme une marque « de bienveillance, et je la remets au « colonel Azik-Beï, qui s'en retourne « vers Ton Excellence, accompagné « d'Ahmed-Beï, un des officiers de « l'armée victorieuse. Quand elle sera « arrivée dans tes mains, par la grâce « de Dieu, il dépendra de toi d'exécuter ce qu'elle contient. »

Vers cette époque, Muhammed-Ali reçut des lettres de son fils Ibrahim-Pacha, annonçant que les Ottomans s'étaient emparés de quatre villages, dont ils avaient armé les habitants, et, en outre, qu'ils avaient fait feu sur un corps de cavalerie égyptienne. Le vice-roi convoqua aussitôt les consuls des quatre grandes puissances, et leur déclara formellement que désormais il serait obligé de repousser la force par la force, et qu'il allait en donner l'ordre à son fils, mais en lui prescrivant néanmoins d'attendre que le sèrasker entrât sur le territoire égyptien, afin de prouver que les Ot-

tomans étaient les agresseurs. Toutefois, Muhammed-Ali donna aux consuls l'assurance qu'il se bornerait à s'emparer du pachalik d'Orfa et de Diarbèkir. Cette promesse même donnait la mesure de la confiance qu'il avait dans la supériorité de son armée. Cependant, voulant user de tous les moyens de succès en son pouvoir, le vice-roi, dans ces circonstances décisives, appela à lui le désert. Les cheikhs des Bédouins lui envoyèrent plus de vingt mille hommes, et le chèrif de la Mecque offrit toute la population du Hidjaz en état de porter les armes.

Le 12 juin, la flotte ottomane, composée de vingt-cinq bâtiments de diverses grandeurs et de deux bateaux à vapeur, et ayant à bord douze mille hommes, mit à la voile; elle devait débarquer sur la côte de Syrie pour aider Hafiz-Pacha dans son agression, et lui donner, pour ainsi dire, le signal des opérations militaires. La déclaration de guerre contre Muhammed-Ali-Pacha était rédigée, et on l'aurait publiée, si, à cette époque, le Sultan souffrant déjà depuis plusieurs semaines d'un mal qu'il a constamment caché à ses médecins aussi bien qu'à ses plus intimes courtisans, n'eût senti redoubler les atteintes de la maladie contre laquelle il luttait avec un grand courage.

« Le 20 juin (*), les deux grands corps d'armée ottoman et égyptien se trouvaient assez près l'un de l'autre, dans le district d'Aïntab. La ville de ce nom était occupée par des troupes ottomanes, sous le commandement de Suleïman, pacha de Mar'ach. Des agents de Hafiz-Pacha poussaient à la révolte les populations, et des détachements de son armée se livraient à chaque instant à des actes flagrants d'hostilité. Ibrahim-Pacha, d'après les instructions qu'il avait reçues de son père, se prépara à sortir du rôle passif qu'il s'était imposé jusqu'alors et qui avait dû coûter beaucoup à son caractère, peu accoutumé à supporter la provocation d'un ennemi qu'il avait appris à ne pas craindre. Le 22, il quitta, avec une partie de sa cavalerie, quelques batteries volantes et quatre bataillons d'infanterie, son quartier général, pour attaquer un corps d'armée ottoman campé près de l'Euphrate. Ibrahim chargea avec impétuosité les Osmanlis, les mit en fuite, fit huit cents prisonniers, et s'empara de quatorze pièces d'artillerie et d'une caisse contenant cinquante mille piastres. Il rencontra ensuite un autre corps d'Osmanlis, qu'il força de se replier sur le quartier général, près de Nézib. Dans la soirée du 23, Ibrahim-Pacha disposa son armée pour attaquer le lendemain. Il plaça ses troupes sur le prolongement de la gauche du camp ottoman, qui faisait face au sud, sur trois lignes, les deux premières d'infanterie, la troisième de cavalerie, et dont les ailes étaient protégées par une formidable artillerie de cent quarante-six pièces de canon. Après avoir pris ses dispositions, Ibrahim réunit les officiers de son état-major, et les harangua, en les engageant à combattre vaillamment. Tous les officiers jurèrent de mourir les armes à la main plutôt que d'abandonner leur poste. Il rassembla ensuite plusieurs autres chefs, et leur adressa aussi un discours remarquable par la grandeur des expressions, et qui excita un enthousiasme indéfinissable. Vers minuit de ce même jour, pendant que l'armée égyptienne reposait, quelques régiments ottomans surprirent des postes avancés, et se dirigèrent sur le camp d'Ibrahim avec quatre batteries d'artillerie, dont le feu jeta le trouble parmi les Égyptiens. Dans ce désordre, deux bataillons de la garde, composés de Syriens d'Alep,

(*) L'absence de documents contradictoires nous a réduit à retracer les événements qui se sont passés en Syrie, d'après les récits des Égyptiens. Ces bulletins nous paraissent une imitation un peu trop servile de ceux qui, sous la dictée de Napoléon, se sont acquis une *double* renommée; et sans doute les rédacteurs n'ont pas voulu négliger l'occasion de flatter dans leur héros sa naïve conviction d'être l'égal du grand homme.

d'Antioche, de Damas et de Druses, cherchèrent à passer à l'ennemi; mais Ibrahim et Suleïman-Pacha se hâtèrent de monter à cheval, se portèrent, avec une batterie, au-devant des deux bataillons insurgés et les forcèrent à rentrer dans le camp. Dans sa colère, Ibrahim-Pacha tua de sa main cinq de ces déserteurs; cent cinquante hommes à peine parvinrent à gagner le camp de Hafiz-Pacha. Après cette vive alerte, le calme se rétablit, et les deux armées attendirent impatiemment l'arrivée du jour. Dès que l'aube parut, Ibrahim se dirigea en bon ordre vers les derrières du camp ottoman; il avait divisé ses forces en six colonnes, dont la première était composée de cent soixante bouches à feu. Un combat d'artillerie très-vif s'engagea bientôt. Dans cet intervalle, Ibrahim-Pacha s'étant aperçu que Hafiz-Pacha avait négligé d'occuper une colline qui dominait son camp, fit marcher sur ce point quatre régiments d'infanterie et une batterie à cheval, qui parvinrent, après une affaire très-chaude, à s'emparer de cette position importante. Au bout d'une heure du combat le plus opiniâtre, l'artillerie égyptienne réussit à démonter le plus grand nombre des canons des Ottomans et à mettre leur artillerie hors de service. Dans ce moment décisif, Ibrahim fit donner sa cavalerie, qui pénétra de tous les côtés dans le camp de Hafiz-Pacha, et mit ses soldats en pleine déroute. Ce fut en vain que le sérasker et ses officiers d'ordonnance sabraient les fuyards pour les faire rentrer en ligne; toute la bravoure et l'activité de Hafiz-Pacha, et les efforts de cinq officiers européens à son service, ne purent triompher de la terreur qui s'était emparée des Osmanlis. Ils laissèrent leurs fusils sur le champ de bataille et s'enfuirent dans toutes les directions, entraînant la cavalerie ottomane qui n'avait pas donné, et qui se retira en assez bon ordre. Les vaincus abandonnèrent plus de cent pièces de canon, leurs bagages, leurs munitions; ils eurent environ quatre mille cinq cents hommes tués et deux mille blessés. Parmi les morts, on trouva cinq officiers français, et près de quinze médecins et chirurgiens européens. Après sa défaite, le sérasker se retira sur Mar'ach; il avait pu sauver sa caisse contenant quarante-cinq mille bourses (5,600,000 francs). La perte des Égyptiens s'éleva à trois mille hommes environ.

« Ibrahim-Pacha envoya immédiatement à son père la dépêche suivante:

« Je vous écris dans la tente de Ha-
« fiz-Pacha, que j'ai trouvée toute
« meublée, telle qu'il l'occupait. Les
« bagages, l'artillerie, un immense
« butin, et bon nombre de prisonniers
« sont en notre pouvoir. Je veux pour-
« suivre les ennemis, mais je n'en
« trouve plus. C'est après un combat
« de deux heures que l'armée ottomane
« s'est débandée et a pris la fuite avec
« une précipitation telle, que nous
« n'avons pu la rejoindre. Nous avons
« attaqué l'ennemi sur tous les points
« à la fois... Notre artillerie a fait un
« beau feu. Cette victoire sitôt obtenue
« m'a rendu la gaieté et la force de
« vingt ans. »

« Lorsque le vice-roi reçut la lettre de son fils, les consuls généraux d'Angleterre, de Russie, et d'autres puissances, se trouvaient auprès de lui; et une foule de personnes qui étaient dans le palais entrèrent dans la salle d'audience. Muhammed-Ali-Pacha, après avoir pris connaissance de la dépêche, la fit lire à haute voix, et son premier interprète la traduisit immédiatement aux consuls. Quelques courtisans s'étant avancés pour le complimenter sur cette victoire éclatante, et pour témoigner publiquement leur joie de cet événement, le vice-roi, par une délicatesse honorable, s'opposa à ces démonstrations en présence des représentants des puissances, et conserva ce sang-froid et cette gravité impassible qui distinguent en général les musulmans. Il ordonna cependant de tirer le canon en réjouissance de sa victoire; et, pendant trois jours, des salves d'artillerie de la flotte et des forts célébrèrent le triomphe des armes égyptiennes. »

La bataille de Nézib ne fut connue

à Constantinople que le 8 juillet. Avant d'apprendre cette défaite, les habitants de la capitale avaient eu à s'occuper d'un autre événement non moins grave. Le 1er juillet, à une heure après midi, des crieurs publics parcoururent la ville en annonçant au peuple la mort de Sultan-Mahmoud. Il habitait depuis quelque temps un kiosque situé près de *Tchamli-Dja*, sur le mont Boulghourlou, à l'est de Scutari; quand on pénétra le matin dans l'appartement où il avait voulu rester seul, on fut très-surpris de le trouver mort; et il fut reconnu qu'il avait dû cesser de vivre au milieu de la nuit. Suivant l'usage établi dans ces occasions solennelles, les navires ancrés dans le port tirèrent aussitôt des coups de canon; toutes les batteries de terre répondirent à ces saluts. Les deux gendres du Sultan défunt, Khalil et Saïd-Pacha, accompagnés du président du conseil, Khosrew-Pacha, s'étaient rendus sur-le-champ auprès de l'héritier du trône, Sultan-Abdul-Medjid, fils aîné de Sultan-Mahmoud. A la réception de cette triste nouvelle, le jeune prince donna des marques de la plus vive douleur; mais enfin, cédant aux instances de Khosrew-Pacha, il se rendit au sérail avec sa suite, en traversant la plaine de Haïder-Pacha. Au même moment, le cortége funèbre prenait la route qui passe devant la caserne de Scutari, et s'acheminait aussi vers le sérail, où le corps fut déposé dans la salle nommée *Sunnet-Odaçi*. Le nouveau Sultan y vint pleurer et prier; et, après avoir rempli ce pieux devoir, il passa dans la salle du trône pour y recevoir les hommages des grands dignitaires de l'empire. Il ordonna ensuite que les honneurs funèbres fussent rendus à la dépouille mortelle de son père. A quatre heures de l'après-midi, la cérémonie des funérailles eut lieu. Une foule immense était accourue des faubourgs et des environs de la capitale pour voir défiler le cortége. La police avait pris toutes les mesures de précaution nécessaires en pareille circonstance : les postes avaient été doublés, et de nombreuses patrouilles sillonnaient la ville en tout sens. Mais ce déploiement de forces devint superflu : la population était calme, et une tristesse profonde était le seul sentiment qui se manifestât parmi toutes les classes des habitants de Constantinople, quelles que fussent leurs croyances religieuses. Le palais de la Porte, la Monnaie, et les autres établissements publics étaient fermés en signe de deuil. L'ordre le plus parfait régna pendant toute la cérémonie : le cortége funèbre passa au milieu d'une haie formée, d'un côté, par les hommes, et, de l'autre, par les femmes; tous manifestaient la plus vive douleur; mais celle des hommes était muette et recueillie, tandis que celle des femmes éclatait en sanglots et en gémissements. La marche était ouverte par les officiers de la maison du Sultan et les divers dignitaires de l'empire, entre autres les deux gendres du Grand Seigneur. Khosrew-Pacha s'avançait ensuite, entouré de plusieurs hauts fonctionnaires : immédiatement après eux, on voyait le cercueil : il était de la plus grande simplicité, mais entièrement recouvert de châles d'une rare magnificence. En tête, on avait placé le *fess* du Sultan, les plumes dont cette coiffure était ornée, et une agrafe en diamants. On se disputait l'honneur de porter la bière qui contenait les restes de Sultan-Mahmoud, et la foule se pressait à l'entour pour toucher avec respect le cercueil. Des officiers à cheval parcouraient les rangs pressés des spectateurs, et distribuaient de l'argent au peuple. Le corps de Sultan-Mahmoud fut déposé dans le quartier de *Fazli-Pacha*, près de la *Colonne brûlée*, et un *Turbé* fut aussitôt commencé sur cet emplacement.

Sultan-Mahmoud-Khan, second du nom, trentième souverain de la dynastie d'Osman, était né le 14 ramazan 1199 (20 juillet 1785), et allait entrer dans sa cinquante-cinquième année, lorsque la mort le surprit au milieu de la crise terrible qui menaçait son empire. Arrivé au trône le 28 juillet 1808, après la révolution sanglante qui coûta la vie

au vertueux Sèlim, le compagnon de captivité de Sultan-Mahmoud, et son maître dans l'art de régner, ce prince eut besoin de toute la force, de toute la persévérante énergie dont la nature l'avait doué, pour envisager sans effroi les circonstances critiques au milieu desquelles il prenait en main le pouvoir. En effet, ce pouvoir était presque anéanti : la plupart des provinces obéissaient à des pachas qui étaient en rébellion plus ou moins ouverte. Le vieil Ali-Pacha de Yanina était maître absolu de l'Épire, et Muhammed-Ali-Pacha commençait à élever, en Égypte, les fondements de cette puissance devenue plus tard l'objet de l'attention de l'Europe, et de la juste inquiétude de Sultan-Mahmoud. Dans sa capitale même, ce prince laissait gouverner le terrible Moustapha-Pacha, à qui il devait le trône, et qui succomba bientôt sous la vengeance des janissaires. Élevé par Sèlim dans la haine de cette milice redoutable, Sultan-Mahmoud, après cette nouvelle catastrophe, fut obligé de cacher ses sentiments et ses projets; mais il médita dans le silence, et pendant longues années, l'audacieux coup d'État qui détruisit cette institution militaire dégénérée, il est vrai, mais inhérente cependant aux bases même du trône d'Osman. L'insurrection de la Grèce précéda de plusieurs années l'anéantissement *légal* des janissaires; elle porta les coups les plus funestes à l'empire; et Sultan-Mahmoud, non-seulement ne put continuer avec succès des réformes qui demandaient, pour s'accomplir, la tranquillité la plus profonde, mais il se trouva en hostilité avec des puissances naturellement ses amies, et portées à seconder ses plans de civilisation. Après avoir perdu, par suite de cette mésintelligence, sa marine militaire à Navarin, il eut à soutenir la malheureuse guerre de 1828 contre la Russie, et fut réduit enfin à ratifier la paix d'Andrinople. Il eut à subir un affront encore plus sensible peut-être pour son orgueil impérial : un vassal rebelle le força, en 1832 et 1833, à se jeter dans les bras de son ennemi naturel, et à conclure avec la Russie le fameux traité de Khounkiar-Iskèlèçi. Enfin exaspéré contre le vice-roi d'Égypte, Sultan-Mahmoud, repoussant toutes les voies de conciliation que lui offrait la diplomatie, venait de jeter le gant à son puissant vassal, lorsque la mort l'arrêta au commencement de la lutte qui s'engageait, et lui épargna, du moins, la douleur qu'il eût ressentie de la défaite de Nèzib. Telles sont, en résumé, les nombreuses vicissitudes qui ont marqué le règne si agité de Sultan-Mahmoud, et qui l'auraient empêché de mener à bien ses plans de réforme, eussent-ils eu tous les éléments de réussite qui leur manquaient. On ne peut se dissimuler que, malgré la haute intelligence de Sultan-Mahmoud, et sa volonté énergique de faire le bien, ses lumières n'ont pas été au niveau de son ardent amour des réformes. Celles qu'il a tentées ont été, presque toutes, incomplètes ou inopportunes; on peut dire qu'il s'attaqua plutôt aux choses extérieures qu'aux institutions fondamentales elles-mêmes et aux lois, bases des mœurs réelles et de toute civilisation. A ce vice radical des réformes tentées par Sultan-Mahmoud, on peut ajouter un vice d'exécution qui eût suffi pour les faire échouer : nous voulons dire cette précipitation avec laquelle elles étaient imposées à une nation amie de la routine et des anciens usages. Ce n'est point ainsi que Sultan-Mahmoud pouvait réussir à régénérer son peuple : la civilisation est fille du temps; elle a besoin non d'être imposée, mais inculquée, de s'infiltrer, pour ainsi dire, dans les mœurs nationales, au lieu de les braver. Cette tâche est difficile : elle exige dans le souverain réformateur une de ces hautes capacités qui devinent ce qu'elles n'ont pu apprendre, et qui devancent et dominent leur siècle. Si Sultan-Mahmoud était né au sein de cette civilisation qu'il a tant aimée, il est probable que sa vive intelligence en eût recueilli les fruits; mais, élevé, comme tous les princes ottomans, au fond du sérail, il y a puisé les habitudes d'une autocratie que blesse toute

espèce de résistance, même la plus légitime. et qui, dans le bien comme dans le mal, veut avant tout être obéie (*). Néanmoins, quelle que soit la sévérité de ce jugement sur Sultan-Mahmoud considéré comme réformateur, nous devons lui rendre la justice la plus éclatante sous tous les autres rapports. Ses vertus privées, son humanité, ses idées nobles et généreuses, et enfin la constance stoïque, la fermeté d'âme qu'il déploya dans les périls de toute espèce, et les revers accablants qui signalèrent son long règne, placent nécessairement Sultan-Mahmoud au rang des meilleurs princes de la dynastie d'Osman, la plus féconde de toutes les races royales en souverains remarquables.

Sultan-Mahmoud était d'une taille moyenne; son port, à cheval surtout, à cause de la longueur de son buste, était plein de noblesse et de dignité, sous l'ancien costume national, et même encore avec celui qu'il a fait adopter. Il avait de très-beaux yeux, une figure distinguée et une physionomie spirituelle, mais naturellement grave, comme l'exigent les mœurs orientales chez les hommes appelés à commander.

A la mort de Sultan-Mahmoud devrait se terminer notre tâche : les actes de son successeur Sultan-Abdul-Medjid n'appartiennent pas encore à l'histoire. Néanmoins le début de ce règne a été marqué par deux événements trop importants pour que nous les passions sous silence.

(*) Sultan-Mahmoud a été moins heureux que le réformateur russe Pierre le Grand, dont il a voulu suivre l'exemple; mais sans entrer dans l'examen de toutes les circonstances qui ont concouru aux succès de l'un et aux revers de l'autre, il faut constater un fait capital : l'*Europe* ne contraria jamais les pensées réformatrices de Pierre Ier, et n'intervint point dans les affaires intérieures de l'empire. On ne peut en dire autant de Sultan-Mahmoud, qui fut si souvent tiraillé par les intérêts les plus opposés, et obligé de céder à des influences qui paralysaient la liberté de ses mouvements et favorisaient en même temps l'action destructrice de ses adversaires.

Un des premiers soins du nouveau Sultan fut de donner l'ordre à l'armée de terre de l'Asie Mineure et à la flotte de suspendre les hostilités contre Muhammed-Ali-Pacha. Mais le kapoudan-pacha répondit qu'il n'avait point de commandement à recevoir de Khosrew-Pacha, traître qui avait voulu livrer son maître à l'ennemi, et qui avait peut-être hâté sa mort. Il ajouta que plutôt que d'obéir au nouveau gouvernement, il préférait se rendre auprès du vice-roi d'Égypte, dont le cœur avait conservé les sentiments d'un vrai musulman. Cette étrange détermination du kapoudan-pacha produisit une sensation profonde à Constantinople : le divan s'assembla sur-le-champ, et il fut décidé que l'on enverrait au chef de la marine ottomane un agent pour lui donner les détails les plus précis sur les derniers moments du Sultan, avec l'assurance qu'il était mort naturellement, et pour le sommer de rentrer dans le devoir. Mais rien ne put changer la détermination du kapoudan-pacha; et le 14 juillet il entra dans le port d'Alexandrie et vint mettre sa flotte à la disposition de Muhammed-Ali-Pacha. Le vice-roi dit à cette occasion, qu'il ne rendrait à la Porte son escadre que lorsqu'on lui aurait accordé l'hérédité du pays qu'il gouverne, et que Khosrew-Pacha serait éloigné des affaires publiques.

Cette nouvelle d'une nature si extraordinaire excita le plus grand étonnement parmi les cabinets européens.

Le second événement que nous avons à raconter a éveillé aussi au plus haut point l'attention publique, mais de la manière la plus honorable pour le jeune successeur de Sultan-Mahmoud.

Le 3 novembre 1839, de nombreuses tentes dressées dans les jardins du palais impérial de Top-Kapou, connus sous le nom de *Gul-Khanè*, étaient garnies d'une foule empressée, accourue, dès huit heures du matin, pour assister à une solennité qui excitait vivement la curiosité publique. Les ambassadeurs et ministres des puissances européennes arrivèrent bientôt

dans de magnifiques voitures que le gouvernement avait mises à leur disposition. Un des fils du roi des Français, M. le prince de Joinville, se trouvait, à cette époque, à Constantinople; il avait été invité par le Sultan à cette cérémonie, et prit place dans le pavillon où étaient réunis les membres du corps diplomatique.

Des détachements de troupes de différentes armes étaient échelonnés dans toute l'étendue de la place. Bientôt des cris partis des rangs des soldats annoncèrent l'arrivée de Sa Hautesse; elle portait son grand uniforme, et sur sa tête brillait une aigrette en diamants. Peu de temps après que le Grand Seigneur fut assis dans le pavillon impérial, on introduisit dans l'enceinte réservée tous les invités, qui furent placés par les soins du *techrifatdji* (*) ou grand maître des cérémonies, dans l'ordre établi par l'étiquette de la cour ottomane. On remarquait, parmi ces invités, les patriarches des trois religions, grecque, arménienne-catholique et arménienne-schismatique, le grand rabbin, une députation des *sarrafs*, banquiers chrétiens ou juifs, et une autre des diverses corporations ou *esnafs*, les directeurs des administrations, et tous les chefs des différents bureaux avec leurs employés.

Au milieu étaient rangés les principaux membres du corps des oulèmas, les kazi-askers, kadis et mollas; à côté d'eux, mais sur une autre ligne, se trouvaient le mufti et les sept généraux de premier ordre de l'empire.

Lorsque tout le monde fut placé, Riza-Pacha remit au ministre des affaires étrangères, Rèchid-Pacha, un khatti-chèrif de Sa Hautesse : son excellence monta sur une tribune élevée et lut à haute voix cette pièce importante, dont nous donnons la traduction en entier, d'après la version française imprimée à Constantinople et officiellement remise au corps diplomatique:

« Tout le monde sait que, dans les « premiers temps de la monarchie ot« tomane, les préceptes glorieux du « Coran et les lois de l'empire étaient « une règle toujours honorée. En con« séquence, l'empire croissait en force « et en grandeur, et tous les sujets, « sans exception, avaient acquis au « plus haut degré l'aisance et la pros« périté. Depuis cent cinquante ans, « une succession d'accidents et de cau« ses diverses ont fait qu'on a cessé de « se conformer au code sacré des lois « et aux règlements qui en découlent, « et la force et la prospérité antérieures « se sont échangées en faiblesse et en « appauvrissement : c'est qu'en effet « un empire perd toute stabilité quand « il cesse d'observer ses lois.

« Ces considérations sont sans cesse « présentes à notre esprit, et, depuis « le jour de notre avénement au trône, « la pensée du bien public, de l'amé« lioration des provinces, et du sou« lagement des peuples, n'a cessé de « l'occuper uniquement. Or, si l'on « considère la position géographique « des provinces ottomanes, la fertilité « du sol, l'aptitude et l'intelligence des « habitants, on demeurera convaincu « qu'en s'appliquant à trouver les « moyens efficaces, le résultat, qu'avec « le secours de Dieu nous espérons « atteindre, peut être obtenu dans l'es« pace de quelques années. Ainsi donc, « plein de confiance dans le secours « du Très-Haut, appuyé sur l'inter« cession de notre prophète, nous ju« geons convenable de chercher, par « des institutions nouvelles, à procu« rer aux provinces qui composent l'em« pire ottoman le bienfait d'une bonne « administration.

« Ces institutions doivent principa« lement porter sur trois points, qui « sont : 1° les garanties qui assurent « à nos sujets une parfaite sécurité « quant à leur vie, à leur honneur et

(*) Le *techrifatdji* est un des six secrétaires d'État désignés sous le nom collectif de *kapou-ridjallèri* ou *seigneurs de la Porte*. Sa charge est annuelle et à la nomination du Sultan. Il conserve les registres du cérémonial de la cour et des prérogatives dont jouissent les divers ordres de fonctionnaires publics.

« leur fortune; 2° un mode régulier « d'asseoir et de prélever les impôts; « 3° un mode également régulier pour « la levée des soldats et la durée de « leur service.

« Et, en effet, la vie et l'honneur « ne sont-ils pas les biens les plus pré- « cieux qui existent? quel homme, « quel que soit l'éloignement que son « caractère lui inspire pour la violence, « pourra s'empêcher d'y avoir recours « et de nuire par là au gouvernement « et au pays, si sa vie et son honneur « sont mis en danger? Si, au contraire, « il jouit à cet égard d'une sécurité « parfaite, il ne s'écartera pas des « voies de la loyauté, et tous ses actes « concourront au bien du gouverne- « ment et de ses frères.

« S'il y a absence de sécurité à l'égard « de la fortune, tout le monde reste « froid à la voix du prince et de la pa- « trie; personne ne s'occupe du pro- « grès de la fortune publique, absorbé « que l'on est par ses propres inquié- « tudes. Si, au contraire, le citoyen « possède avec confiance ses propriétés « de toute nature, alors, plein d'ar- « deur pour ses affaires, dont il cher- « che à élargir le cercle afin d'étendre « celui de ses jouissances, il sent chaque « jour redoubler en son cœur l'amour « du prince et de la patrie, le dévoue- « ment à son pays. Ces sentiments de- « viennent en lui la source des actions « les plus louables.

« Quant à l'assiette régulière et fixe « des impôts, il est très-important de « régler cette matière; car l'État qui, « pour la défense de son territoire, « est forcé à des dépenses diverses, ne « peut se procurer l'argent nécessaire « pour ses armées et autres services, « que par les contributions levées sur « ses sujets. Quoique, grâce à Dieu, « ceux de notre empire soient depuis « quelque temps délivrés du fléau des « monopoles, regardés mal à propos « autrefois comme une source de re- « venu, un usage funeste existe en- « core, quoiqu'il ne puisse avoir que « des conséquences désastreuses : c'est « celui des concessions vénales connues « sous le nom d'*iltizam*. Dans ce sys- « tème, l'administration civile et finan- « cière d'une localité est livrée à l'ar- « bitraire d'un seul homme, c'est-à-dire, « quelquefois à la main de fer des « passions les plus violentes et les plus « cupides; car si ce fermier n'est pas « bon, il n'aura d'autre soin que son « propre avantage.

« Il est donc nécessaire que désor- « mais chaque membre de la société « ottomane soit taxé pour une quotité « d'impôt déterminée, en raison de sa « fortune et de ses facultés, et que rien « au delà ne puisse être exigé de lui. « Il faut aussi que des lois spéciales « fixent et limitent les dépenses de nos « armées de terre et de mer.

« Bien que, comme nous l'avons dit, « la défense du pays soit une chose « importante, et que ce soit un devoir « pour tous les habitants de fournir « des soldats à cette fin, il est devenu « nécessaire d'établir des lois pour ré- « gler les contingents que devra fournir « chaque localité, selon les nécessités « du moment, et pour réduire à quatre « ou cinq ans le temps du service mi- « litaire; car c'est à la fois faire une « chose injuste et porter un coup mortel « à l'agriculture et à l'industrie que « de prendre, sans égard à la popula- « tion respective des lieux, dans l'un « plus, dans l'autre moins d'hommes « qu'ils n'en peuvent fournir; de même « que c'est réduire les soldats au déses- « poir, et contribuer à la dépopulation « du pays, que de les retenir toute « leur vie au service.

« En résumé, sans les diverses lois « dont on vient de voir la nécessité, « il n'y a pour l'empire ni force, ni « richesse, ni bonheur, ni tranquillité; « il doit au contraire les attendre de « l'existence de ces lois nouvelles.

« C'est pourquoi désormais la cause « de tout prévenu sera jugée publique- « ment, conformément à notre loi di- « vine, après enquête et examen, et, « tant qu'un jugement régulier ne sera « point intervenu, personne ne pourra, « secrètement ou publiquement, faire « périr une autre personne par le poi- « son ou par tout autre supplice.

« Il ne sera permis à personne de

« porter atteinte à l'honneur de qui « que ce soit.

« Chacun possédera ses propriétés « de toute nature, et en disposera avec « entière liberté, sans que personne « puisse y porter obstacle; ainsi, par « exemple, les héritiers innocents d'un « criminel ne seront point privés de « leurs droits légaux, et les biens du « criminel ne seront pas confisqués.

« Ces concessions impériales s'étendant à tous nos sujets, de quelque « religion ou secte qu'ils puissent être, « ils en jouiront sans exception. Une « sécurité parfaite est donc accordée « par nous aux habitants de l'empire, « dans leur vie, leur honneur et leur « fortune, ainsi que l'exige le texte « sacré de notre loi.

« Quant aux autres points, comme « ils doivent être réglés par le concours « d'opinions éclairées, notre conseil « de justice (augmenté de nouveaux « membres, autant qu'il sera nécessaire), auquel se réuniront, à certains « jours que nous déterminerons, nos « ministres et les notables de l'empire, « s'assemblera à l'effet d'établir des « lois réglementaires sur ces points de « la sécurité de la vie et de la fortune, « et sur celui de l'assiette des impôts. « Chacun, dans ces assemblées, exposera librement ses idées et donnera « son avis.

« Les lois concernant la régularisation du service militaire seront débattues au conseil militaire, tenant « séance au palais du sèrasker.

« Dès qu'une loi sera finie, pour « être à jamais valable et exécutoire, « elle nous sera présentée; nous l'ornerons de notre sanction, que nous « écrirons en tête, de notre main impériale.

« Comme ces présentes institutions « n'ont pour but que de faire refleurir « la religion, le gouvernement, la nation et l'empire, nous nous engageons à ne rien faire qui y soit contraire. En gage de notre promesse, « nous voulons, après les avoir déposées dans la salle qui renferme le « manteau glorieux du prophète, en « présence de tous les oulèmas et des « grands de l'empire, faire serment « par le nom d'Allah, et faire jurer « ensuite les oulèmas et les grands de « l'empire.

« Après cela, celui d'entre les oulèmas ou les grands de l'empire, ou « toute autre personne que ce soit, « qui violerait ces institutions, subira, « sans qu'on ait égard au rang, à la « considération et au crédit de personne, la peine correspondante à sa « faute, bien constatée. Un code pénal « sera rédigé à cet effet.

« Comme tous les fonctionnaires de « l'empire reçoivent aujourd'hui un « traitement convenable, et qu'on régularisera les appointements de ceux « dont les fonctions ne seraient pas « encore suffisamment rétribuées, une « loi rigoureuse sera portée contre le « trafic de la faveur et des charges « (*richwet*), que la loi divine réprouve, « et qui est une des principales causes « de la décadence de l'empire.

« Les dispositions ci-dessus arrêtées « étant une altération et une rénovation complète des anciens usages, « ce rescrit impérial sera publié à « Constantinople et dans tous les lieux « de notre empire, et devra être communiqué officiellement à tous les « ambassadeurs des puissances amies « résidant à Constantinople, pour qu'ils « soient témoins de l'octroi de ces institutions, qui, s'il plaît à Dieu, dureront à jamais.

« Sur ce, que Dieu très-haut nous « ait tous en sa sainte et digne garde!

« Que ceux qui feront un acte contraire aux présentes institutions « soient l'objet de la malédiction divine, et privés pour toujours de « toute espèce de bonheur! »

Après la lecture du khatti-chérif, Rèchid-Pacha le remit au grand vézir, qui y appliqua les lèvres avec un respect religieux. Le cheïkh-ul-islam prononça ensuite une prière, à laquelle l'assemblée répondit *Amin* (Amen)! et de nombreuses salves d'artillerie, tirées par toutes les batteries de Constantinople, annoncèrent la fin de la cérémonie. La foule s'écoula lentement, et le Sultan retourna à son pa-

lais; il y reçut immédiatement les pachas du premier rang, et leur recommanda formellement l'observation la plus stricte des lois organiques auxquelles son gouvernement allait travailler. Ces hauts fonctionnaires se rendirent ensuite, ainsi que les kaziaskers, dans la salle où est déposé le manteau du prophète, et là ils prêtèrent tous le serment de fidélité entre les mains du mufti.

Une traduction du khatti-chèrif fut envoyée officiellement aux ambassadeurs résidant à Constantinople, en les invitant à transmettre cette pièce aux souverains dont ils étaient les représentants.

Nous devons nous arrêter ici et nous abstenir de préjuger les destinées de ce grand acte du nouveau règne. Puisse l'avenir justifier les espérances conçues par des esprits généreux et éclairés! C'est par ce vœu que nous terminerons notre ouvrage.

SITES ET MONUMENTS.

Pour compléter, autant qu'il est en notre pouvoir, le tableau pittoresque de l'empire ottoman, nous consacrerons quelques pages à la description abrégée des sites et des monuments les plus remarquables de sa belle capitale. Les mosquées sont les plus curieux de ces monuments, ceux où le génie oriental a le mieux déployé son caractère de hardiesse originale : c'est sur ces temples de l'islamisme que nous appellerons d'abord l'attention de nos lecteurs.

SAINTE-SOPHIE.

Le plus célèbre de tous les édifices consacrés aujourd'hui au culte de l'islam est, sans contredit, la superbe basilique de Sainte-Sophie. Elle fut construite, sous Constantin, en huit ans et cinq mois, par le fameux architecte Anthemius de Tralles. Sa forme primitive était celle d'une croix grecque surmontée d'une coupole sphérique; mais, en 558, sous l'empereur Justinien, un tremblement de terre renversa le dôme. L'architecte chargé de le reconstruire fit la voûte surbaissée et elliptique, de sphérique qu'elle était, et pour lui donner plus de solidité, il plaça entre les grands piliers des colonnes de granit réunies par des arches enchâssées dans les murailles. Outre la principale coupole, éclairée par vingt-quatre fenêtres, il y a deux grands demi-dômes et six plus petits. Un long et large portique, couvert et fermé, précède le temple. Ce péristyle a neuf portes de bronze ornées de bas-reliefs. L'intérieur de la mosquée est décoré de très-belles colonnes de porphyre, de granit égyptien, et d'autres marbres précieux; mais ces colonnes sont surmontées de chapiteaux mal assortis, et le mélange des ordres et des proportions semble indiquer que ce sont des débris d'autres temples placés là sans goût, et contre toutes les règles de l'architecture. Sur les parois intérieures, on voit de grandes tables où sont écrits, en caractères arabes, les noms de Dieu, de Mahomet, et des quatre premiers khalifes, Abou-Bekr, Omer, Osman et Ali. Un grand nombre de lampes en verres de diverses couleurs, et mêlées de globes de cristal, d'œufs d'autruche, et d'ornements d'or et d'argent attachés à des cercles, sont suspendues au dôme. A la hauteur de la naissance de la voûte règnent, dans l'intérieur de la basilique, des galeries circulaires adossées à de vastes tribunes, auxquelles on arrive par un chemin voûté et qui s'élève en spirale. De là, on jouit de la vue entière de ce grand monument, dont l'immensité et les proportions colossales frappent d'admiration. Le pavé, primitivement en mosaïque de vert antique et de porphyre, est aujourd'hui couvert de riches tapis; on n'y voit de siéges d'aucune espèce. Au haut d'une longue suite de marches étroites, est placée la

chaire du mufti. Une jalousie dorée ferme la tribune réservée au Sultan.

L'édifice, vu de l'extérieur, présente un aspect peu agréable, par le mélange confus de constructions hétérogènes : cependant l'effet du dôme est imposant; mais les quatre minarets, que les musulmans ont élevés dès les premiers moments de la conquête, n'ont pas la même élégance qu'on remarque dans ceux des mosquées impériales dont nous allons parler, et qui offrent un coup d'œil vraiment pittoresque par la légèreté de leur gracieuse structure.

MOSQUÉE DE SULTAN-AHMED OU AHMÉDIIÈ.

Nous avons déjà donné, à la page 202, la description de ce bel édifice, appelé aussi *Ally-Minarèli-Djami* (mosquée à six minarets). Nous ajouterons seulement que c'est dans cette mosquée que le Sultan va célébrer l'ouverture de la fête du Beïram. L'*Ahmèdiïè* présente en ce jour solennel un spectacle plein de pompe et de grandeur : Sa Hautesse est entourée de ses officiers et des principaux dignitaires de l'empire; sur leurs riches vêtements brillent l'or et des pierres précieuses. Des derwiches de tous les ordres, des imams, des cheïkhs, des muezzins, se pressent dans l'enceinte. Devant le *mihrab* (autel), un imam récite des prières que répètent les fidèles; ensuite un *khatyb* (prédicateur) monte en chaire et prononce un discours, écouté dans un profond recueillement par la foule. On ne saurait se faire une idée de l'aspect imposant de cette cérémonie religieuse.

MOSQUÉES DE SULTAN-MUHAMMED II OU MUHAMMEDIIÈ, ET DE SULTAN-SULEIMAN OU SULEIMANIIÈ.

Nous n'avons rien à ajouter à la description détaillée que nous avons faite, aux pages 90 et 154, de la mosquée de Sultan-Muhammed-el-Fatyh et de celle de Sultan-Suleïman-el-Kanouni; nous ne pouvons qu'y renvoyer nos lecteurs.

LE GRAND CIMETIÈRE DE SCUTARI ET CELUI DE PÉRA.

Pour les musulmans comme pour les chrétiens, le cyprès est l'arbre des funérailles : chez eux, ainsi que chez nous, sa verdure mélancolique est destinée à la décoration des cimetières; mais ces arbres sont bien moins nombreux dans nos champs de repos que dans ceux des mahométans. L'usage établi parmi ces derniers de placer un cyprès sur chaque tombe, et de ne jamais déposer les corps dans des fosses anciennes, fait de leurs cimetières d'immenses et lugubres forêts, qui donnent aux paysages de l'Orient un caractère d'immobilité et de gravité en rapport avec l'extérieur du peuple qui habite cette contrée célèbre.

On remarque de tous côtés, et surtout au bord de la mer, ces bocages de cyprès, qui acquièrent, dans cette terre sans cesse fécondée, une force et une hauteur prodigieuses. Mais de tous ces cimetières, le plus vaste et le plus curieux est celui qui est situé à Scutari, l'un des faubourgs de Constantinople, sur la côte d'Asie. C'est une forêt magnifique, placée sur un plan incliné, percée de larges allées, et qui couvre une surface de plus d'une lieue. Les pierres tumulaires sont toutes en marbre, que l'on tire de l'île de Marmara; c'est un cippe terminé par un turban dont la forme très-variée indique le rang du défunt; celui des femmes est différent et facile à reconnaître. Une inscription, en caractères arabes sculptés en un relief saillant et dorés avec soin, indique le nom et les qualités du mort sur lequel on appelle la miséricorde divine. Ces épitaphes sont quelquefois en vers qui retracent le fragilité de l'existence, et l'éloge de l'être qu'on regrette. Une cavité creusée sur la tombe est destinée à recevoir les fleurs et les plantes que les parents du défunt viennent y déposer.

Les funérailles des musulmans sont empreintes d'un caractère de gravité et de simplicité qui éveille l'émotion. Lorsque le corps a été bien lavé,

on l'essuie avec soin, et l'on jette du camphre sur le front, les genoux, les mains et les pieds. On l'enveloppe ensuite d'une étoffe blanche, chargée de versets du Coran, et on l'expose à la porte de la maison, dans une bière soutenue par des tréteaux. Cette exposition dure quelques heures : l'imam arrive ensuite, jette de l'eau sur le corps, et se met en devoir de le conduire à sa dernière demeure, où il est porté tantôt par des amis, tantôt par des mercenaires, et quelquefois par des personnes qui regardent ce pieux devoir comme un acte de dévotion méritoire. Le cortége n'est composé que d'hommes : on voit cependant assez souvent venir, quelque temps après, autour de la tombe, des femmes payées pour pleurer le défunt. Les musulmans ont sans doute hérité cet usage des Grecs et des Romains. Lorsque le convoi funèbre est arrivé au cimetière, l'imam place avec précaution le mort sur le côté, la figure tournée vers la Mecque, s'avance au bord de la fosse, et prononce d'une voix grave cette profession de foi :

« Je crois en un seul Dieu tout-puissant, et je n'adore que lui : je crois « que Mahomet est l'envoyé d'Allah « sur la terre, et le prophète des prophètes. Je crois aussi qu'Ali est le « vrai chef des fidèles ; que cette terre « est à lui, et que les vrais croyants « lui doivent obéissance, etc., etc. »

L'imam s'adressant ensuite au mort : « Sache bien, lui dit-il, que le Dieu « que nous adorons est grand et glorieux ; que lui seul est le plus élevé « et le plus puissant Dieu qui existe, « et que rien n'est au-dessus de lui. « Sache bien aussi que Mahomet est le « plus grand de tous les prophètes, et « le plus chéri des envoyés de Dieu ; « qu'Ali et ses successeurs sont les « seuls et véritables guides des bons « croyants, et que tout ce qui vient « d'eux, ainsi que des prophètes, est « vrai ; que la mort est vraie ; que la « visite que vont te faire Mounkir « et Nékir, les deux anges des ténèbres et les messagers d'Allah, est « vraie ; .... que le ciel et la « terre existent ; que l'enfer ainsi que « le jour du jugement sont vrais ; aie « la plus grande confiance dans toutes « ces choses, car elles sont véritables. « Maintenant, que Dieu ton maître, « que le Dieu grand et glorieux qui « viendra un jour relever tous les « morts de leur tombe, soit bon et « miséricordieux pour toi ; qu'il accueille tes réponses, et te conduise « dans la voie du salut ; qu'il t'accorde « la faveur d'approcher de sa divinité « et de ses prophètes, et que sa grâce « soit avec toi pour toujours ! *Amin !* »

Alors l'imam s'éloigne d'une quarantaine de pas, et s'écrie d'une voix forte : « Approchez, Mounkir et Nékir ; approchez ! voici un vrai croyant ; venez, « il vous attend ! » Il revient ensuite au bord de la tombe : « Dieu grand et « glorieux, dit-il, nous te prions humblement de rendre la terre légère à « ton serviteur ; et puisse-t-il trouver « grâce et miséricorde auprès de toi ! « *Amin !* »

Le cimetière de Scutari, dont nous venons de donner la description, et celui qui domine les quartiers de Péra et de Top-Khanè offrent un contraste remarquable avec le *Champ des morts*, destiné à la sépulture des Grecs, des Arméniens et des Francs. Dans les premiers, où les musulmans seuls sont enterrés, règnent un silence solennel et une paix profonde ; tandis que le second offre l'aspect le plus animé. C'est le rendez-vous de la société fashionable du faubourg de Péra, qui vient jouir du plus admirable spectacle qu'il soit possible d'imaginer, et dont on ne se lasse jamais : ce cadre immense embrasse les rives de Scutari, de Calcédoine, les Iles des Princes, et à l'horizon l'Olympe de Bithynie ; puis l'ouverture du Bosphore dans la mer de Marmara, la pointe du sérail et la seconde ville aux sept collines avec ses tours, ses nombreux monuments consacrés à la religion, le grand port, Eïoub, Galata ; en un mot, cet incroyable ensemble de beautés pittoresques, que rend harmonieuses dans leurs contrastes même le ciel qui les éclaire de ses magiques couleurs.

DÉBARCADÈRE DE TOP-KHANÈ. ENTRÉE DE PÉRA.

L'aspect du port près de Top-Khanè est semblable à celui que présenterait l'embouchure d'un grand fleuve, coulant entre deux rives élevées et couronnées de maisons. Une quantité innombrable de bâtiments de tout genre, depuis la barque du pêcheur jusqu'à nos majestueux vaisseaux à trois ponts, se pressent dans ses eaux; les uns immobiles sur leurs ancres, les autres cinglant vers la mer Noire, ou la mer de Marmara. Au milieu de cette multitude de navires manœuvrant sans se heurter, se glissent, comme des serpents, des milliers de caïques, dirigés avec une adresse sans égale par un ou deux rameurs. Ces bateliers sont remarquables par la beauté de leurs formes et de leur costume : une ceinture de soie cramoisie retient sur leurs reins un caleçon blanc aussi long qu'un jupon, et à grands plis; une chemise de soie écrue, à grandes manches, laisse nus leurs épaules et leurs bras nerveux; et un petit bonnet (*fess*), en laine rouge, terminé par un gland de soie tombant derrière la tête, complète ce gracieux ensemble. Les caïques qu'ils dirigent sont en bois de noyer verni; ils ont à peine trois pieds de large, et leur longueur va souvent jusqu'à trente et quarante pieds; leur proue se termine en pointe très-aiguë. Ces proportions, combinées pour leur donner la plus grande vitesse dans la marche, rendent de telles embarcations très-dangereuses pour ceux qui n'ont pas l'habitude de s'en servir, car elles chavireraient bientôt si on leur imprimait un trop grand balancement; il faut y rester presque immobile et prendre soin de maintenir l'équilibre sans lequel les rameurs ne sauraient manœuvrer. Malgré cette construction incommode, surtout pour des Européens aux mouvements brusques et impatients, les caïques sont employés très-fréquemment par tous les habitants de Constantinople : comme on est obligé, lorsqu'on a quelque affaire dans cette capitale, de traverser plusieurs fois la mer, ces embarcations, qui sont au service du public, remplacent, pour ainsi dire, les voitures de louage de nos grandes villes. En outre, toute personne un peu aisée a un caïque pour son usage, comme on a équipage en Europe.

Parmi les navires de toute nation qui remplissent le port de Constantinople, ceux de la marine ottomane nouvellement construits se distinguent par l'élégance de leurs formes et la beauté de leurs proportions. En première ligne, on peut mettre le *Mahmoudiïè*, superbe vaisseau de deux cent trente-quatre pieds de long sur soixante-trois pieds de large, portant cent vingt canons et plusieurs caronades. Le dernier Sultan, qui lui avait imposé son nom, avait entrepris de réformer ses troupes navales ainsi que celles de terre. Autrefois la marine ottomane se recrutait et se recrute encore parmi les Grecs des îles de l'archipel, à Spezzia et à Hydra : les musulmans ne se mêlaient point de la manœuvre, et se bornaient au service de l'artillerie. Mais depuis l'affranchissement des Hellènes, les Ottomans ont tenté de réparer cette perte; et dans le but d'avoir de bons marins, le Sultan avait formé un nouveau corps, organisé sur le pied européen, et avait établi un collége naval près de l'arsenal de la marine. L'arsenal militaire ou *Top-Khanè* (*) renferme une grande quantité de pièces d'artillerie et une manufacture d'armes qui peut fabriquer cent vingt fusils par jour. La caserne de *Top-Khanè* possède aussi une fonderie à deux fourneaux, qui coule des canons et des bombes. Il existe encore deux autres fonderies, l'une à l'arsenal de la marine, l'autre à *Khass-Keuï*, dépendant de la caserne des *khoumbaradjis* (bombardiers) : elles sont desservies par des ouvriers arméniens ou musulmans. Le cuivre dont on y fait usage provient de l'Asie Mineure; quant aux autres métaux, tels que le fer, l'acier, le plomb, ils sont tirés de divers pays de l'Europe.

(*) *Maison de l'artillerie.*

A peu de distance de l'arsenal militaire, la belle mosquée de Top-khanè élève au milieu d'un massif de verdure, ses coupoles couvertes en plomb.

Au sortir de la place de Top-khanè, on trouve une rue très-populeuse, qui conduit à un bazar encombré d'échoppes et garni de boutiques de toute espèce, où l'on distingue surtout celles des barbiers, des marchands de tabac, des pâtissiers, etc.; on passe, de là, dans une rue étroite, bordée de maisons aux fenêtres grillées; on gravit ensuite une côte assez rude, et l'on arrive au sommet d'une colline, qui est le point le plus élevé de Péra.

LE BAZAR DES ESCLAVES.

(AWRET-BAZARI.)

Le bazar, ou marché des esclaves, à Constantinople, ne ressemble pas mal à une ménagerie ou à une volière. Autour d'une cour vaste et sans régularité, on a construit des espèces de loges en bois, dont les portes et les fenêtres sont grillées. Au centre s'élèvent de beaux arbres sous lesquels se promènent gravement les vendeurs d'esclaves, fumant leur pipe et parlant entre eux de leur marchandise humaine. A quelques pas de ces impassibles trafiquants, sont assis les malheureux esclaves, formés en petits groupes : la plupart sont nus; leur figure porte l'empreinte de la résignation et de la tristesse. Dans cette enceinte sont réunis tous les types divers de la grande famille d'Adam : ici, les plus beaux visages, le teint le plus blanc, les formes les plus élégantes, les filles de la Circassie, de la Géorgie, de la Mingrélie, aux traits réguliers et charmants, à la longue chevelure, à la taille souple et gracieuse; là, les faces les plus hideuses, le nègre africain au nez épaté, aux lèvres charnues, au front bombé, aux cheveux crépus; le nègre abyssinien, au visage luisant comme l'ébène polie. Dans cette enceinte circulent lentement les acheteurs : les uns marchandent des jeunes garçons, d'autres s'arrêtent devant des filles maures, dont toute la parure consiste en quelques pièces de monnaie. Les esclaves ont reçu généralement une éducation soignée, car leur valeur dépend non-seulement de leur beauté physique, mais encore des talents qu'ils possèdent. Les jeunes filles ont appris à danser, à chanter, à jouer d'un instrument, à broder. Les jeunes garçons sont élevés avec encore plus de soin et les sujets distingués se payent fort cher. Quelques-uns d'entre eux, achetés pour le sérail, y acquièrent la faveur du padichâh, et peuvent devenir de grands personnages; car, le préjugé qui, chez les Grecs et les Romains, imposait à l'esclave une tache indélébile, est entièrement inconnu des mahométans; les femmes musulmanes traitent leurs esclaves comme des sœurs et des filles; et les monarques de l'Orient confient souvent à ces jeunes captifs, qu'ils ont quelquefois élevés jusqu'à l'honneur de leur alliance, les plus hautes dignités de l'empire. De nos jours, le vieux *Khosrew* et *Khalil-Pacha,* gendre de Sultan-Mahmoud, sont des exemples de cette fortune si peu en harmonie avec nos idées d'Europe, et surtout avec celles qui dominent dans le nouveau monde.

Parmi les esclaves dont la destinée a été la plus singulière, l'histoire a conservé le souvenir de la comtesse Potocka. Cette jeune et belle esclave, exposée au bazar de Constantinople, fut achetée, vers la fin du dix-huitième siècle, par un gentilhomme français, appelé le marquis de V...., qui, peu de temps après, quitta le Levant pour repasser en France avec son précieux trésor. Arrivé à Kaminiek, M. de V.... y fut accueilli avec les plus grands égards par le comte de Witt, Hollandais au service de Russie, et gouverneur de la place. Le comte avait à peine trente ans; il était lieutenant général, jouissait de toute la faveur de Catherine II, et réunissait à ces avantages le don d'un extérieur séduisant. Il fut si frappé de la beauté de la jeune esclave, qu'il en devint éperdument amoureux, et lui proposa de l'épouser. Elle accepta, et abandonna

son premier maître. Deux ans après son mariage, le comte de Witt obtint un congé, et visita toutes les cours d'Europe. Partout la beauté de sa femme excita l'admiration la plus vive. A Hambourg, le comte Félix Potocki, généralissime et grand maître de l'artillerie de la république de Pologne, ne put résister aux charmes de la belle Orientale, et, pour satisfaire sa passion, força le général à divorcer. Ainsi la jeune esclave vendue au bazar de Constantinople, devint tour à tour la maîtresse d'un gentilhomme français, l'épouse d'un général, et enfin la compagne d'un des hommes les plus illustres de la Pologne.

LE CHATEAU DES SEPT-TOURS.

Cette fameuse prison d'État, appelée en turc *Yèdi-Koulè* (les sept tours), est située à un des angles de Constantinople, sur la mer de Marmara : c'était, avant le règne de Sultan-Mahmoud II, une bastille politique, où les ambassadeurs européens étaient renfermés dès que la guerre éclatait entre le Grand Seigneur et le souverain dont ils étaient les représentants. Cet usage barbare avait commencé à se modifier sous Sultan-Sèlim III, et a été entièrement aboli par Sultan-Mahmoud, qui a continué si hardiment l'œuvre de civilisation commencée par le premier.

Le château des Sept-Tours n'en compte plus que quatre depuis le tremblement de terre de 1768, qui renversa trois d'entre elles. Ces tours sont soutenues par des terrasses de cinquante à soixante pieds de hauteur, et de quinze à vingt pieds de large. Les murailles sont entourées de larges fossés, et sur une couche de terre végétale et de débris, on cultive des plantes potagères très-renommées, entre autres une excellente espèce de salade romaine, qui porte le nom même du lieu où elle croît.

Cet édifice fut commencé par Zénon, en l'an 1000, et achevé par Emmanuel Comnène en 1182 : il prit le nom de *Pentapyrgion* (cinq tours), à cause du nombre de tours que ce dernier prince y fit élever. En 1458, Muhammed-el-Fatyh le rebâtit en grande partie, et y ajouta trois tours. Ces tours sont de grands octogones, à toit conique.

GRAND BAZAR DE CONSTANTINOPLE.

Le grand bazar de Constantinople ressemble à une ville dont les rues seraient couvertes. Il est si vaste qu'on pourrait s'y égarer aisément; le toit en est fort élevé, et permet à peine qu'un jour sombre éclaire les boutiques des marchands. Ces magasins n'ont guère que six pieds de large et quatre de profondeur ; ils ne sont séparés les uns des autres que par de faibles cloisons ; un large banc à deux pieds de terre règne, sur toute la longueur de la rue, au-devant des boutiques : ce banc est le comptoir sur lequel le vendeur est assis, les jambes croisées, et où l'acheteur s'assied aussi pour se mettre à l'abri de la foule qui se presse sur les trottoirs. Le vendeur étale gravement ses articles sur ses genoux ; et bien différent de nos marchands qui cherchent par leur babil à nous convaincre de la bonté de leur marchandise, il n'ouvre la bouche que pour en décliner le prix. Quelquefois, pendant que vous examinez un objet, le pieux musulman se glisse, dans son arrière-boutique, petite loge fort étroite; là, il fait ses ablutions, et revient ensuite réciter sa prière, agenouillé sur un tapis, la face tournée du côté de la Mecque, et sans s'inquiéter le moins du monde des passants et même des chalands.

Au centre du bazar est situé le Bezesteïn (*Bezzâzistan*) : on peut y arriver de quatre côtés, en passant sous des portes massives, qui ne sont ouvertes que depuis sept heures du matin jusqu'à midi. C'est le lieu consacré à la vente des armes et des objets de grand prix : des sabres de Damas, aux poignées incrustées de pierres précieuses, et renfermés dans de riches fourreaux; des *khandjars* étincelant de pierreries; des fusils garnis d'or et d'argent; des cas-

solettes de parfums ; des châles, des perles, des bracelets, de l'ambre pour les pipes, etc. Les marchands du Bézestein sont les plus riches de Constantinople, et jouissent d'un grand crédit. Ce sont, en général, de vieux musulmans attachés aux anciens usages et ennemis des réformes tentées par Sultan-Mahmoud. On les reconnaît au soin religieux avec lequel ils ont conservé l'antique et noble costume oriental. Le toit du Bézestein est encore plus élevé, et le jour plus faible que dans les autres bazars.

Un Européen qui se présente au bazar pour acheter quelque chose, excite au plus haut point la curiosité des passants. Ils s'arrêtent alors pour regarder les objets qu'il marchande : les femmes musulmanes poussent même la familiarité jusqu'à s'emparer de ses gants, de sa bourse, de sa montre, pour les examiner, et passent quelquefois leurs belles mains blanches sur la manche de son habit, pour juger de la finesse du drap.

BAINS ORIENTAUX.

Les établissements destinés aux bains sont ordinairement construits, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sur de très-grandes proportions. Celui qui porte le nom de Moustapha-Pacha est au rang des plus beaux : l'édifice, bâti en pierres de taille, a la forme d'un parallélogramme ; il est surmonté de deux dômes élevés. De larges bancs règnent autour de chaque pièce; ils sont destinés au repos des baigneurs. Le pavé est en marbre de diverses couleurs; au centre est un grand réservoir rempli d'eau; des colonnes élégantes soutiennent l'édifice. On fait d'abord entrer le baigneur dans une espèce de vestiaire, où il se déshabille sur une estrade où l'on a préparé ce qui lui est nécessaire. Un *tellak* (garçon de bain) enveloppe la tête du baigneur, ses reins et son corps de linges d'une grande blancheur, lui met aux pieds des sandales de bois fort hautes. Il passe ensuite dans une seconde pièce, dont la température est plus élevée; et enfin, dans une salle pavée en pierre, et chauffée à trente et quelques degrés : c'est la salle du bain ou l'étuve. Lorsqu'on veut augmenter la chaleur de l'atmosphère, on répand de l'eau sur les dalles chaudes, et l'on obtient bientôt une transpiration abondante. Le tellak s'approche alors du baigneur, le frotte avec un sac de crin (*kicé*), et fait craquer adroitement et sans douleur les différentes articulations : c'est ce qu'on appelle l'opération du *massage*. Après quoi, on savonne le patient, on l'inonde d'eau chaude, ou bien, s'il ne peut en supporter la température, on lui jette de l'eau attiédie sur le corps. On l'enveloppe ensuite d'un *tcherchef* (drap en toile de coton); on lui met une serviette sur la tête, et il rentre dans le vestiaire, où il passe souvent une partie de la journée à se reposer en causant, en fumant le *tchibouk* ou le *narghilè*, et en savourant le parfum du mokha.

Les dames musulmanes fréquentent aussi avec assiduité les bains : le vendredi est le jour fixé pour satisfaire à ce devoir religieux et aux distractions qui l'accompagnent ; et pour elles plus encore que pour les hommes, aller au bain est un plaisir et un délassement. Elles y restent presque toute la journée, et le plus souvent y prennent leur repas. L'entrée des bains des femmes est sévèrement interdite aux hommes, et tout s'y passe avec la plus grande décence.

Le prix modéré qu'on exige permet aux pauvres d'en jouir comme les riches; on voit même des *hammandjis*, propriétaires de ces établissements, ne rien demander à ceux dont l'extérieur témoigne le dénûment; et c'est une sorte d'aumône qui, à leurs yeux, équivaut au verre d'eau de l'Évangile. Mais les seigneurs et les personnes qui ont de la fortune, ne se rendent au bain qu'avec une sorte de pompe, agissent généreusement; et cette générosité peut même quelquefois paraître exagérée.

L'AT-MEIDANI OU L'HIPPODROME.

L'At-Meïdani (*) est la plus grande place qu'il y ait dans l'enceinte de Constantinople : c'était l'Hippodrome des anciens Grecs, qui s'y exerçaient aux jeux du cirque et aux courses des chars. Après l'invasion de cette capitale par les musulmans, l'exercice du djèrid avait succédé aux combats des athlètes; mais depuis la destruction des janissaires par Sultan-Mahmoud II, et l'adoption des usages des peuples occidentaux, on ne voit plus sur l'At-Meïdani que des soldats réguliers de la nouvelle milice qui s'exercent aux manœuvres européennes.

L'At-Meïdani a environ deux cent cinquante pas de long et cent cinquante de large. Sur le côté oriental est la mosquée *Ahmèdīiè*, construite par Sultan-Ahmed Ier; de l'autre côté s'élève un grand édifice, que l'on croit avoir été autrefois le palais du questeur, et qui est aujourd'hui devenu un *Timar-khanè* ou hôpital des fous, dans le genre de ceux qui étaient attachés autrefois à certaines fondations pieuses en chrétienté. L'Hippodrome qui, dans l'antiquité, renfermait tant de chefs-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture, n'en a conservé que trois : l'un est l'obélisque de Théodose, monolithe quadrangulaire de granit, qui marquait le milieu du stade : il a soixante pieds de haut; des hiéroglyphes égyptiens sont gravés sur ses quatres faces; le piédestal est sculpté en bas-reliefs d'un mauvais style, qui montre la décadence des arts à cette époque; il est chargé aussi d'inscriptions fastueuses en grec et en latin. Un globe d'airain surmontait autrefois l'obélisque. Apporté de Thèbes en Égypte, il fut élevé en trente-deux jours, à l'aide d'un mécanisme curieux, qui est représenté sur la frise du piédestal, sous la direction de Proculus, préteur de la ville, et pendant le règne de Théodose l'ancien.

(*) *At-Meïdanî* est la traduction littérale de l'expression grecque *hippodrome* (*place aux chevaux.*)

Le second monument est la colonne Serpentine : elle fut tirée du temple de Delphes, où elle soutenait le trépied d'or consacré à Apollon après la bataille de Platée; le fût de la colonne est formé par trois serpents entrelacés; sur les têtes des reptiles reposait le trépied; ces trois têtes ne subsistent plus : Sultan-Muhammed-el-Fatyh, à ce que dit une tradition populaire, en abattit une d'un coup de sa hache d'armes; les deux autres, ajoute-t-on, furent enlevées en 1700, sans que les Ottomans aient fait la moindre recherche pour les retrouver.

Le troisième monument est une colonne de bronze, réparée et dorée par Constantin Porphyrogénète, ainsi que l'indique une inscription grecque gravée sur sa base. Elle a quatre-vingt-quatorze pieds de haut; elle servait à marquer une des extrémités de la lice dans la course des chars. On l'a si fort endommagée en enlevant les plaques de cuivre, qu'elle ne présente plus aujourd'hui qu'une masse dégradée et qui semble menacer d'écraser les passants.

A l'extrémité de l'At-Meïdani, on voit une citerne soutenue par des arches, dont quelques-unes sont assez bien conservées.

Nous ne terminerons pas cet article sans relever une grave erreur dans laquelle sont tombés la plupart des écrivains qui ont parlé de Constantinople, et qu'a partagée M. de Lamartine dans son *Voyage en Orient*. L'illustre auteur, en racontant la destruction des janissaires par Sultan-Mahmoud, place cette scène sanglante sur l'Hippodrome ou *At-Meïdani*, tandis qu'elle se passa sur l'*Et-Meïdani*, qui est la place où l'on faisait la distribution de la viande aux janissaires, et où ils avaient leurs casernes. La légère différence de son qui existe entre le nom de ces deux places explique aisément cette confusion de mots, surtout chez les personnes qui connaissent peu la capitale de l'empire ottoman. Nous avons, du reste, donné, aux pages 402 et suivantes, une relation circonstanciée de ce tragique évé-

nement, dans laquelle nous nous sommes attachés à reproduire avec la plus grande exactitude les noms des lieux et des hommes, et tous les détails de cette grande catastrophe. Nous y renvoyons nos lecteurs.

LE BARBYZÈS OU LES EAUX DOUCES DE CONSTANTINOPLE.

Au fond du port de Constantinople, débouchent deux rivières qui portent le nom d'*eaux douces :* connues dans l'antiquité sous les dénominations euphoniques de *Cydaris* et de *Barbyzès*, elles sont appelées en turc *Kiaghyd-Khané-Souïou* et *Ali-Beï-Keuïu-Souïou*, c'est-à-dire, rivières de la papeterie, et d'*Ali-Beï,* noms de deux villages situés sur leurs bords (*). Les deux vallées où coulent ces deux petites rivières sont très-encaissées : dans celle qui, parmi les Européens, porte le nom d'*Eaux douces d'Europe*, on remarque une prairie d'une demi-lieue de long, baignée par le Barbyzès, qu'on a emprisonné dans un long canal en ligne droite, dont les bords sont revêtus de pierres de taille. Les deux rives sont couvertes de bouquets de sycomores aux cimes larges et touffues, de cyprès, de frênes, d'ormes et de peupliers. Là est une retraite délicieuse, un beau palais entouré de verdure, fondé, en 1724, par Sultan-Ahmed III, sur un plan communiqué par l'ambassadeur français, M. de Bonnac. Le canal est traversé par une digue de marbre blanc, et ses eaux tombent en cascade dans trois rangs de coquilles. Un second bassin, orné d'un beau vase antique et de trois serpents de bronze entrelacés, baigne les murs du harem du Sultan. Sur la digue, s'élèvent trois kiosques de marbre blanc, couverts en cuivre doré. A mesure qu'on avance, le canal se rétrécit, et n'est plus enfin qu'un ruisseau tranquille où glissent de légers caïques dont les rames touchent les deux bords. Cette rivière reçoit le Cydaris à une demi-lieue au-dessous du palais ; et leurs ondes réunies, formant une belle nappe d'eau, vont se jeter au fond de la Corne-d'or, et sont sillonnées dans leurs cours par des nombreux caïques, chargés de promeneurs des deux sexes et de toutes les nations, attirés par la beauté de cette charmante vallée, la verdure de ses prairies et la paix de ces ombrages si frais et si doux. Chaque peuple y conserve dans ses jeux et dans ses plaisirs la physionomie particulière qui le caractérise : les Musulmans, leur gravité, les Grecs, leur gaieté et leur agitation, l'Arménien, sa réserve, le Juif, ses habitudes de brocanteur, et les Européens, cet esprit de liberté qui ne doit cependant pas aller au delà de certaines bornes.

C'est dans cette belle prairie que l'on met au vert les chevaux de Sa Hautesse, circonstance accompagnée d'une certaine pompe et qui rassemble beaucoup de monde, pour jouir de ce spectacle pittoresque.

Lorsque le Grand Seigneur vient passer quelques jours dans sa maison de plaisance des Eaux douces, l'accès de la prairie est interdit au public. Sa Hautesse n'y reste guère que quinze à vingt jours du mois de mai, en quittant son palais d'hiver, et avant de se rendre à celui d'été. Pendant son séjour, il permet quelquefois à ses *kadines* de se promener dans la prairie de *Kiaghyd-Khanè,* vulgairement appelée *Kiaat-Hanè;* mais alors des bostandjis veillent aux environs et font éloigner tous les curieux.

Les *Eaux douces d'Asie* ou *Gueuk-Sou* ne sont pas moins fréquentées que celles d'Europe, et présentent le même spectacle animé. Ce lieu de promenade est moins étendu, mais certainement encore plus agréable que Kiaghyd-Khanè. Il est situé près du château d'Asie (*Anadolou-Hyçari*), sur la rive du Bosphore, et dans l'endroit où Xerxès fit jeter un pont de bateaux pour faire passer son armée en Thrace.

(*) *Kiaghyd-Khanè*, signifie papeterie ; il y avait en effet un moulin à papier établi dans cet endroit ; mais il n'en existe plus de traces depuis longtemps.

EMBOUCHURE DU BOSPHORE DANS LA MER NOIRE, MONTAGNE DU GÉANT, VILLAGE DE BÈBEK, ETC.

On a si souvent décrit le Bosphore, que nous n'osons point nous livrer à cette tâche, ni emprunter à d'autres les couleurs dont ils se sont servis pour essayer de peindre ce tableau vraiment magique. On aurait beau réunir tous les prestiges du style descriptif, ces phrases seraient encore insuffisantes, et le lecteur en a sans doute déjà assez de celles dont il a fallu faire usage dans ce chapitre supplémentaire. Nous parlerons cependant de quelques points de ce magnifique fleuve d'eau salée.

Sur la rive d'Asie, en face du palais d'été de Bèchik-Tach, entièrement bâti dans le style oriental, on remarque celui qui a été récemment construit par Sultan-Mahmoud, dans un style imité des anciens Grecs; sans cesse préoccupé de copier l'Europe, ce prince n'a pas plus respecté le genre d'architecture adopté par les musulmans que les vêtements dont ils se couvraient; et tous les monuments élevés par ses ordres, ses fonderies, ses manufactures, sont imités des établissements de Paris, de Londres et de Vienne. Le nouveau palais est composé d'un corps de logis principal et de deux ailes : un grand escalier en marbre conduit à une colonnade d'ordre dorique, qui forme la façade. La lumière pénètre dans l'intérieur par des fenêtres régulières, ornées de moulures et d'architraves, et surmontées de corniches et de balustrades. Six colonnes corinthiennes, soutenant un magnifique fronton, servent d'entrée au corps de logis du centre, réservé au Sultan : l'aile gauche est destinée au harem, et l'aile droite aux officiers. Bâti sur un quai de granit, entouré d'anciens palais, avec lesquels il fait un véritable contraste, et au milieu de sites variés, qui font ressortir sa régulière beauté, cet édifice présente un coup d'œil tout nouveau, plein de noblesse et d'élégance. Sultan-Mahmoud en jeta les fondements à l'époque où la révolution grecque touchait à son terme.

En s'approchant de la mer Noire, les maisons sont moins nombreuses, et l'aspect du paysage change : les collines sont plus hautes, et descendent plus brusquement jusqu'à la mer. Après le village de Buïuk-Dèrè, habité par des Francs, l'eau du Bosphore prend une teinte plus obscure, et son lit devient plus profond. En face de ce village et sur la côte d'Asie, on découvre une colline très-élevée, appelée par les musulmans *Youcha-Daghi*, c'est-à-dire, *la montagne du géant*. De son sommet, qui est à cent quatre-vingt-six mètres au-dessus du niveau de la mer, on jouit d'un coup d'œil admirable : la vue embrasse à la fois Constantinople avec ses délicieux paysages; la mer Noire, avec son vaste horizon et les innombrables voiles qui la sillonnent en tout sens. Les mahométans croient que c'est le tombeau d'un géant d'une stature démesurée, et disent que lorsqu'il s'asseyait sur le flanc de la colline, ses pieds plongeaient dans la mer. Au sommet de la montagne du Géant, appelée par les anciens *le dos d'Hercule*, s'élève, du milieu d'un bouquet d'arbres, une espèce d'ermitage, habité par deux derwiches et leurs femmes : ils sont les cicérone de ces lieux agrestes, et montrent aux voyageurs le prétendu tombeau du Géant. Les musulmans superstitieux croient que ce tombeau opère des guérisons miraculeuses : les malades y accourent en foule; ils sont persuadés qu'en nouant un lambeau du linge qu'ils ont porté, aux arbustes qui croissent dans cette enceinte, la fièvre qui les tourmente les quittera pour se fixer aux branches de ces arbrisseaux. A l'une des extrémités du tombeau, une cassolette à parfums est posée sur un débris de colonne : à la porte d'entrée, un tronc, placé par les derwiches, appelle les offrandes des visiteurs.

Au fond de l'une des jolies anses qui échancrent les rives du Bosphore, et près du château de *Roumili-Hyçari*, sur la rive d'Europe, on découvre un groupe pittoresque de maisons : c'est le joli village de Bèbek. A son extré-

mité, s'élève un kiosque isolé, qui a donné à ce hameau une importance politique. C'est là en effet que se sont traitées des affaires d'une haute importance entre les ministres ottomans et les ambassadeurs européens. Mais malgré le secret dont on voulait envelopper ces conférences, souvent on connaissait d'avance l'objet de la discussion, ou bientôt l'intelligence des agents diplomatiques de Péra en pénétrait le mystère.

CITERNE DE BIN-BIR-DIREK OU DES MILLE ET UNE COLONNES.

La citerne de *Bin-Bir-Direk*, ou des mille et une colonnes, fut construite sous les empereurs grecs. Elle est située derrière l'*At-Meidani*, ou hippodrome : c'est un immense souterrain, formant un carré dont les côtés sont inégaux ; l'un d'eux a cent quatre-vingt-dix pieds de longueur ; l'autre, cent soixante et dix. Les murs qui l'entourent ont neuf pieds d'épaisseur. Trois étages de colonnes de marbre blanc qui se correspondent soutiennent une voûte en briques : chaque étage a deux cent vingt-quatre colonnes ; celles de l'étage supérieur sont les seules qui se montrent en entier ; il ne paraît que la moitié d'une partie des colonnes de l'étage au-dessous ; le reste et tout l'étage inférieur sont ensevelis dans des terres de sédiments. La surface de cette citerne est de vingt mille pieds carrés ; elle pourrait contenir un million deux cent trente-sept mille neuf cent trente-neuf pieds cubes d'eau. Tous les chapiteaux des colonnes sont lisses, et ont la même grosseur et la même forme, ainsi que les fûts : on y voit, gravés profondément, des monogrammes du Bas-Empire ; l'une de ces inscriptions présente, en caractères grecs, les initiales des mots : *Euge*, *Philoxena* (*salut! ami des étrangers*). En effet, sous l'empire grec, cette citerne était réservée à l'usage des étrangers, et s'appelait *Philoxénè*, en antithèse de la *Cisterna Basilikè* (citerne impériale), exclusivement réservée au service de l'empereur.

La citerne de Bin-Bir-Direk n'est plus employée comme réservoir. Elle est occupée maintenant par des filatures de soie, dirigées par des ouvriers arméniens.

Il existe encore une autre citerne, appelée *Yérè-Batan-Serai* (palais souterrain) : celle-ci est pleine d'eau ; on y arrive par un passage voûté et soutenu par trois cent trente-six colonnes de marbre, de divers ordres d'architecture. Ce monument ne fut connu des musulmans que trois siècles après la conquête de Constantinople par Sultan-Muhammed-el-Fatyh. Aujourd'hui une portion des murs s'est écroulée, et laisse pénétrer le jour dans l'intérieur, que l'on peut visiter sur un bateau amarré à une colonne. Les musulmans, toujours amis du merveilleux, racontent mille histoires tragiques sur les imprudents qui ont osé tenté ce voyage souterrain.

LISTE

DES AMBASSADEURS, MINISTRES, AGENTS OU RÉSIDENTS FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE, DEPUIS 1524 JUSQU'EN 1840.

Frangipani (Jean), envoyé.................. 1524
Rinçon (Antoine), envoyé.................. 1531
LAFOREST (Jean de), 1er ambassadeur.... 1534
Ier TRAITÉ CONCLU EN..................... 1535
Montluc (Jean de), protonotaire........... 1536
Marillac, cousin de J. de la Forest, chargé d'affaires.............................. 1537
Capitaine Rinçon, envoyé.................. 1538
Cantelmo (César), Napolitain.............. 1539
Polin, baron de la Garde (Antoine), dit le capitaine Polin, envoyé à Constantinople à la nouvelle de l'assassinat du capitaine Rinçon dans le Milanez 1541
D'ARAMON (Gabriel), 2e ambassadeur.... 1547
De Cambray (chanoine de Bourges), chargé d'affaires.............................. 1550
Chesneau, chargé d'affaires.............. 1551
Retour de M. d'Aramon.................... 1552
Chesneau, chargé d'affaires.............. 1553
CODIGNAC, valet de chambre du roi, 3e ambassadeur............................ 1554
Villemonté, envoyé........................ 1555



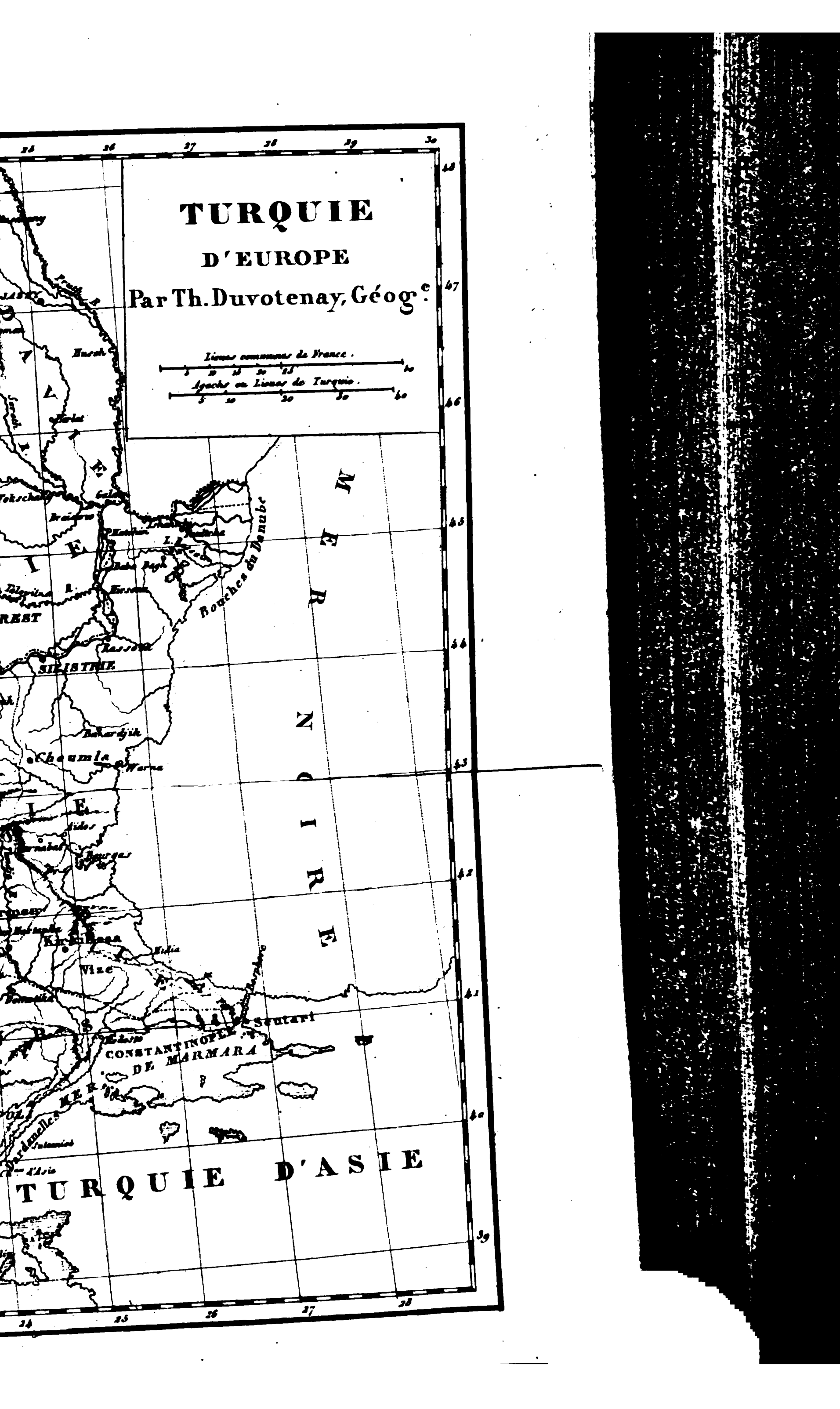
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DE LA TURQUIE.

AVIS

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES DE LA TURQUIE.

ERRATA DE LA TURQUIE.

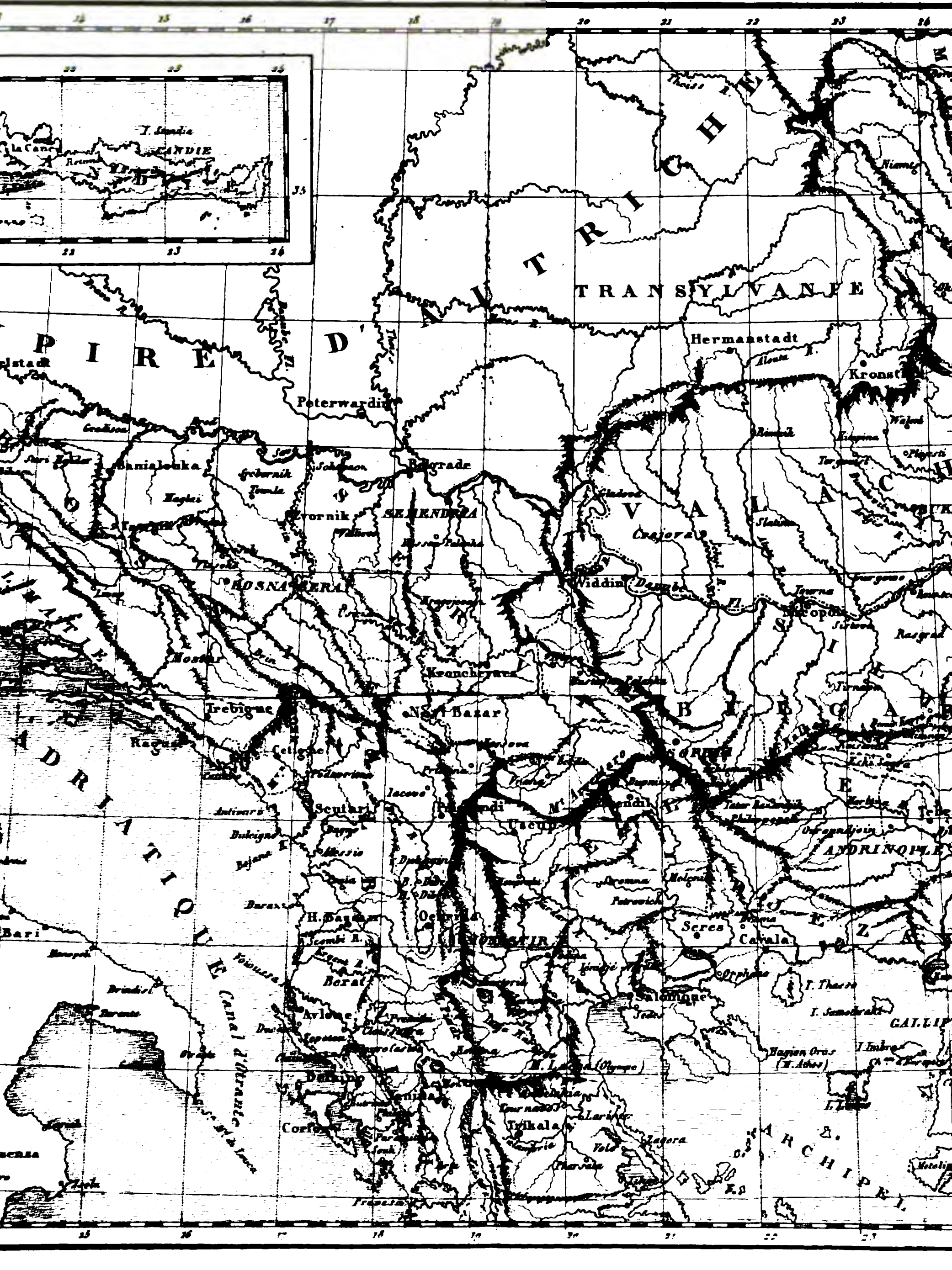
Page 4, première colonne, ligne 33, Transaxane, *lisez :* Transoxane.
» 37, deuxième » ligne 26, Herzogevine, *lisez :* Herzegovine
» 108, » » ligne 6, Cheïkhul-Islam, *lisez :* Cheïkh-ul-
» 111, première » ligne 30, d'Ali-Beï, Chèh-Souwar-Oghlou,
Beï-Chèh-Souwar-Oghlou.
» 118, » » ligne 39, Kazi'Asker, *lisez :* Kazi-Asker.
» 123, » » ligne 51, Chehsouwar-Oghlou, *lisez :* Chèh-
» 154, deuxième » ligne 9, (Sèbil-Kkanè), *lisez :* (Sèbil-Khanè
» 176, première » ligne 52, Gurgewo, *lisez :* Giurgewo ou Dj
» 180, deuxième » ligne 48, ne tarda pas être étranglé, *lisez*
d'être étranglé.
» 203, » » ligne 49, voyait coulait, *lisez :* voyait coul
» 217, première » ligne 26, Kuzdistan, *lisez :* Kurdistan.
» 251, » » ligne 30, Muslihud-din, *lisez :* Muslih-ud
» 254, » » ligne 8, après voir, *lisez :* après avoir.
» 262, » » ligne 8 de la note, voulut, *lisez :* voulait.
» 330, deuxième » lignes 51 et 52, arriva à Constantinople le
mois; le czar expirait; *ponctuez comme*
Constantinople : le 28 du même mois le
» 334, première » ligne 11 de la note, Sultan-Sulim, de Su
lisez : Sultan-Sèlim, de Sultan-Suleïman
» 405, » » ligne 21, Kichlao, *lisez :* Kychla.
» 417, » » lignes 22 et 28, Choulma, *lisez :* Choum
» 418, deuxième » ligne 14, qu'elle, *lisez :* qu'il.
» 426, » » ligne 9, où elles auraient, *lisez :* où l'on au


TURQUIE
D'EUROPE
Par Th. Duvotenay, Géogᵉ.
Lieues communes de France.
Agachs ou Lieues de Turquie.
MER NOIRE
Bouches du Danube
SILISTRIE
Choumla
Warna
Bourgas
Vize
Scutari
CONSTANTINOPLE
MER DE MARMARA
Dardanelles
TURQUIE D'ASIE

ERRATA DE LA TURQUIE.

Page 4, première colonne, ligne 33, Transaxane, *lisez :* Transoxane.
» 37, deuxième » ligne 26, Herzogevine, *lisez :* Herzegovine.
» 108, » » ligne 6, Cheïkhul-Islam, *lisez :* Cheïkh-ul-Islam.
» 111, première » ligne 30, d'Ali-Beï, Chèh-Souwar-Oghlou, *lisez :* Beï-Chèh-Souwar-Oghlou.
» 118, » » ligne 39, Kazi'Asker, *lisez :* Kazi-Asker.
» 123, » » ligne 51, Chehsouwar-Oghlou, *lisez :* Chèh-Souwar-O
» 154, deuxième » ligne 9, (Sèbil-Kkanè), *lisez :* (Sèbil-Khanè).
» 176, première » ligne 52, Gurgewo, *lisez :* Giurgewo ou Djurdjevo.
» 180, deuxième » ligne 48, ne tarda pas être étranglé, *lisez :* ne tard d'être étranglé.
» 203, » » ligne 49, voyait coulait, *lisez :* voyait couler.
» 217, première » ligne 26, Kuzdistan, *lisez :* Kurdistan.
» 251, » » ligne 30, Muslihud-din, *lisez :* Muslih-uddin.
» 254, » » ligne 8, après voir, *lisez :* après avoir.
» 262, » » ligne 8 de la note, voulut, *lisez :* voulait.
» 330, deuxième » lignes 51 et 52, arriva à Constantinople le 28 du mois; le czar expirait; *ponctuez comme suit :* ar Constantinople : le 28 du même mois le czar expir
» 334, première » ligne 11 de la note, Sultan-Sulim, de Sultan-Sélei *lisez :* Sultan-Selim, de Sultan-Suleïman.
» 405, » » ligne 21, Kichlao, *lisez :* Kychla.
» 417, » » lignes 22 et 28, Choulma, *lisez :* Choumla.
» 418, deuxième » ligne 14, qu'elle, *lisez :* qu'il.
» 426, » » ligne 9, où elles auraient, *lisez :* où l'on aurait.

Longitude du Méridien de Paris.





Lemaître direxit

Ghazi Sultan-Osman



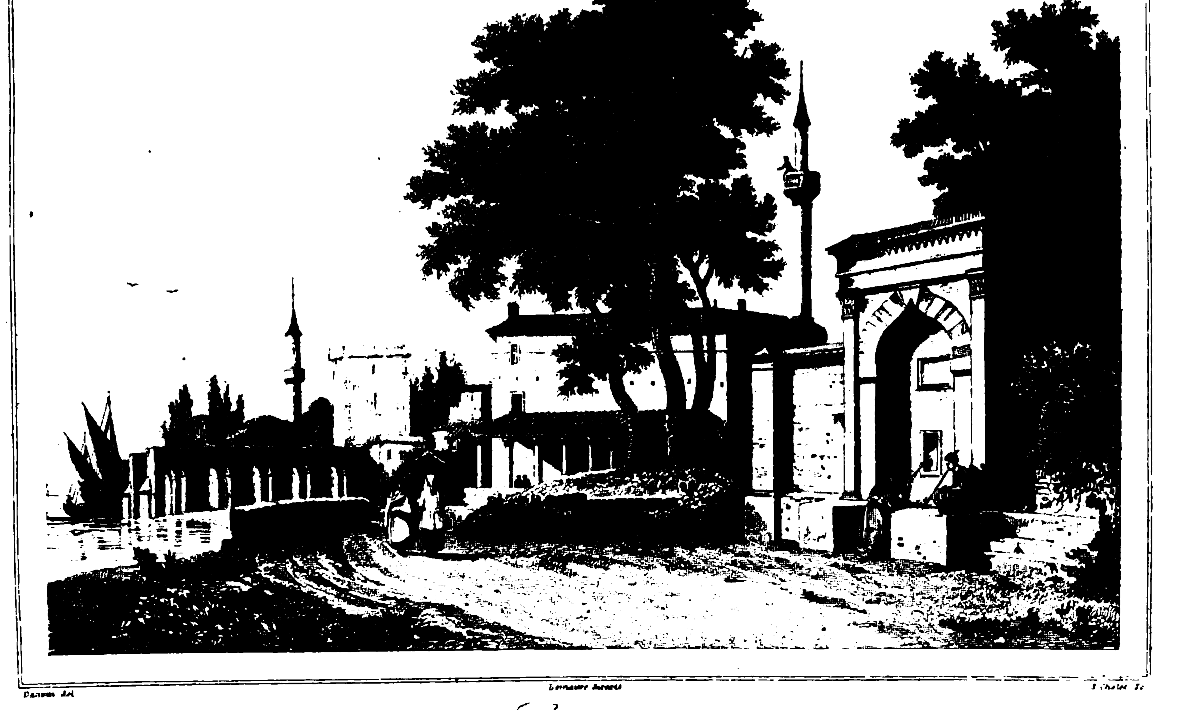
Château de Brousse



Andrinople.



Porte triomphale de l'ancienne Citadelle à Andrinople



Gallipoli



SULTAN MUHAMMED KHAN-EL-FATYH.

(le Conquérant, vulgairement Mahomet II.)

6

1

MAGNVS·PRINCEPS·ET·MAGNVS·AMIRAS·SVLTANVS·DNS·MEHOMET

2

MAGNI SVLTANI MOHAMETI·II·IMPERATORIS

...nier del. Lemaitre direxit Lebas sc.

1. Médaille par Jean Tricandes. 2. Médaille par Gentil Bellini.





Constantinople (Pointe du Sérail)



Sainte Sophie



Sainte Sophie



Chapelle sepulchrale de Sultan Muhammed II.

Lemaitre direxit

Tour de Léandre (Kyz-Koulesi.)



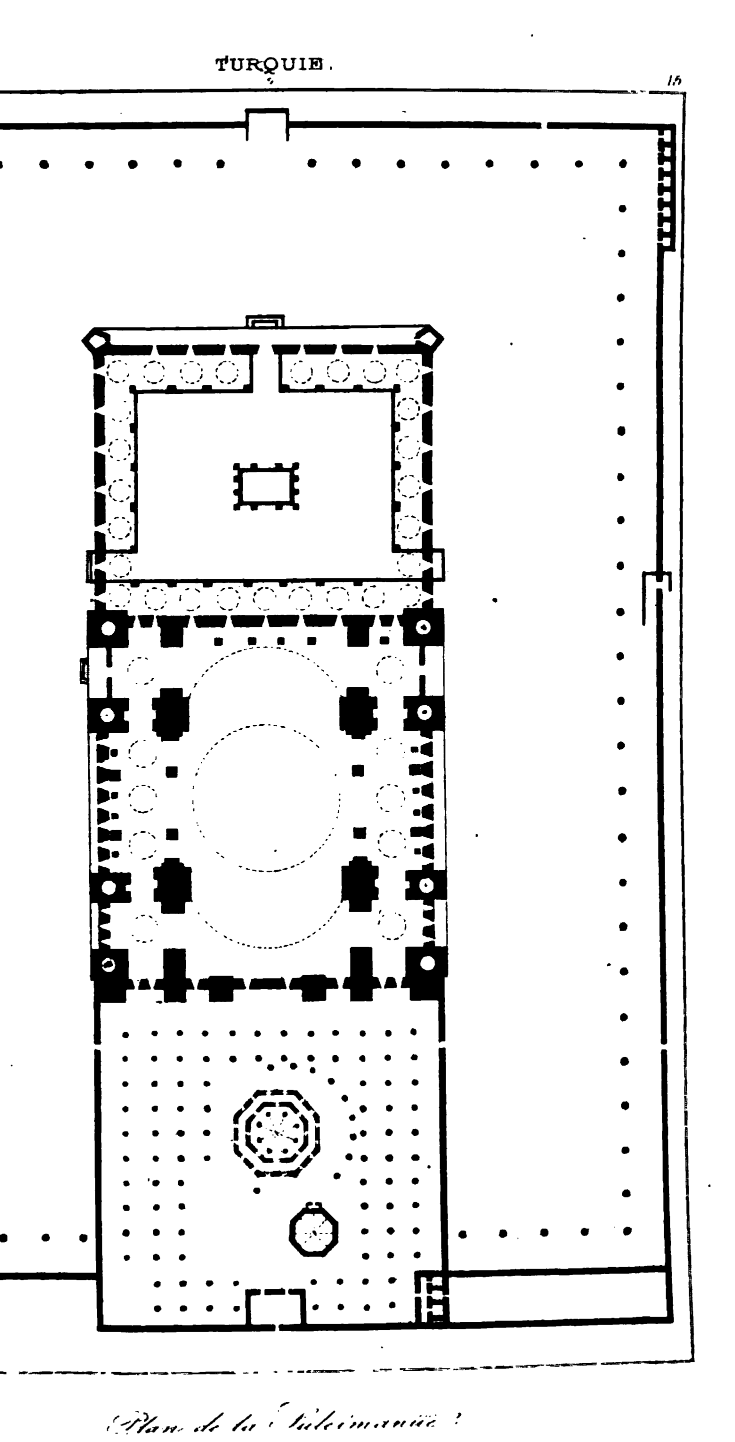
L'hippodrôme (at-Meïdani.)



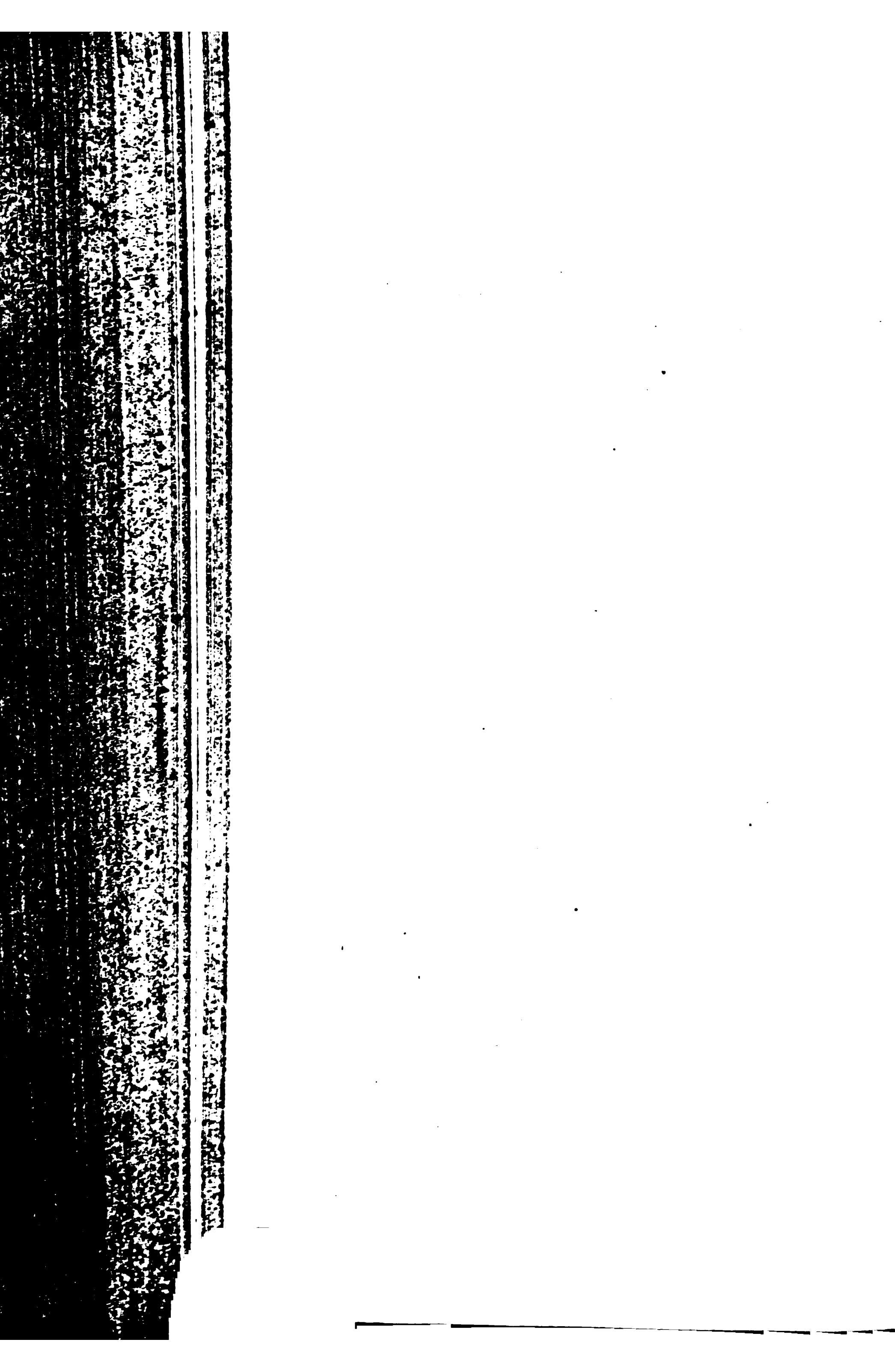
Sultan Suleïman le Législateur.



La Suleimanié



Plan de la Suleïmanië ?







Sultan - Selim II.

Lemaitre direxit. Monnin Sc

Yeni-tchéri-Agaci. (Aga des Janissaires) (1540 à 1580) Cazi-Asker ou (Cadi-Lechker)

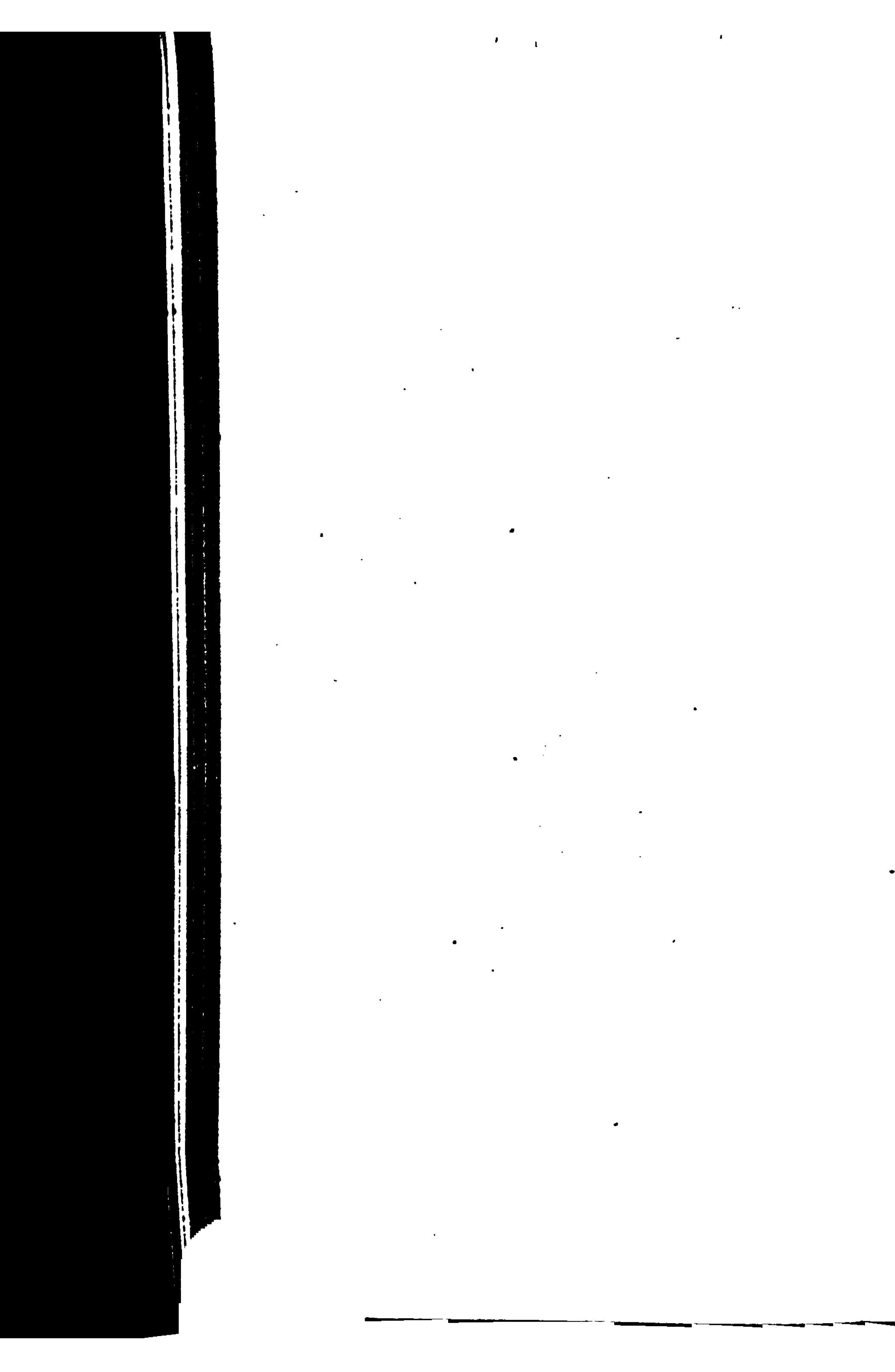




Rhodes (Rhodes)



Porte dorée, à Constantinople.





Lalaisse del. Lemaitre direxit Lafon Sc.

Murad Khan. (Amurat III.)

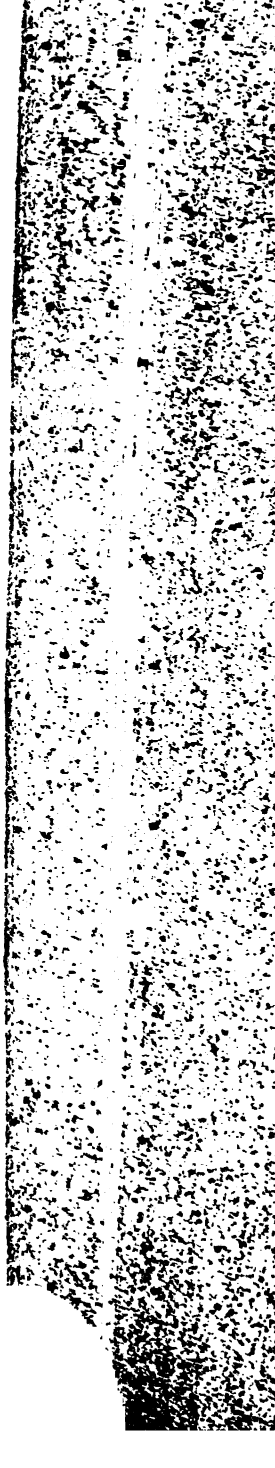


Mosquée de Sultan Ahmed





...e de Sultan Ahmed. Célébration de la fête du Mewloud.



Lalaisse del. Lemaitre direxit. Chaillot Sc.

Sultan Ibrahim-Khan





Mosquée de la Sultane-Validé à Constantinople



Chapelle sépulchrale de la Sultane Validé mère de Mahomet IV.



Tour de Galata



Lemaitre direxit Monnin Sc

Sultan-Abdul-Hamid



Tombeau de Raghib Pacha





Lemaitre direxit

Bibliothèque de Raghib Pacha.



Livres Turcs.



Sultan Selim III



Chapelle du Serail, Reliques du Prophète



J. Arnout del. — Lemaitre direxit

Citerne antique à Constantinople.
Bin-bir direk
(Les Mille et une Colonnes.)



Prairie de Buiuk-Diré les 40 arbres ou le Platane de Godefroy de Bouillon



H. Lalaisse del. Lemaitre direxit Chaillot sc.

Le grand Seigneur allant à la Mosquée (vers 1788)



Bain du Sultan.



Vue de Constantinople prise d'une des Terrasses du Palais de France voisine du Palais de Venise



Porte d'Andrinople à Constantinople



Exercice, du Tomak?



Exercice du Djérid.





Château des sept Tours. (Iédi-Koulé)



Lemaitre direxit.

Top Kapousi



Fleury del. — Lemaître direxit — E. Ollivier sc.

Kiosque du grand Seigneur à Bébek sur le Bosphore



1 Grand Vezir 2 Kaim-Mekam 3 Reis-Efendi 4 Khadjeghian, membre du Divan.





Place et Fontaine de Top-Khané Mosquée de Piale Pacha



Kiosque des Armuriers. (Djébédjiler-Kiochky.)



Tribunal du Grand-Vezir. (Arz-odassi)





Iftar ou souper du Grand Vizir avec les autres Ministres de la Porte la troisième nuit du Ramazan.





Caserne du champ des morts à Pera.



Caserne de Top-Khané



H. Lalaisse del. — Lemaître direxit — Branche Sc.

Cérémonie religieuse dans l'Arz-Odassy ou appartement du Trône, la veille des deux Fêtes de Beyram.



Bureau public. (Kalêm ou)



J. Arnout del. — Lemaître direxit

Indjouli-Kiochk. (le Pavillon des Perles)



Mosquée de Tersana



H. Lalaisse del — Lemaître direxit — Montaut Sc.

Cortège d'un Pacha Gouverneur de Roumie.





Château du Bosphore



Maison de plaisance Turque



Eglise à Nicée.



Troupes Turques.

1. Pacha. 2. Chater. 3. Miliciens. 4. Harbadji. 5. Soldat Egyptien.



Remparts de S.t Jean d'Acre



Bazar à St Jean d'Acre.

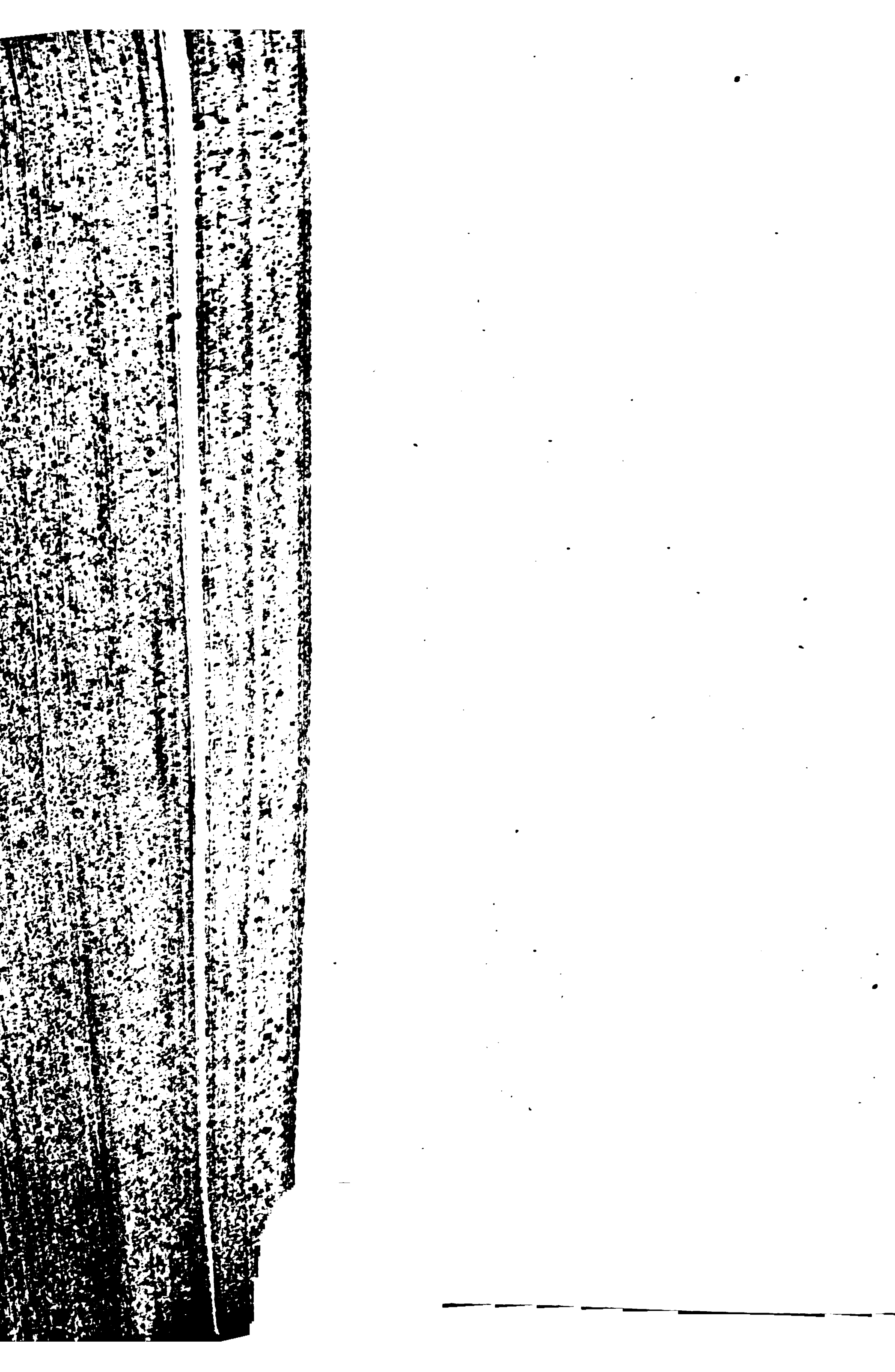


Trébizonde



1. Vice-Amiral. 2. Capitaine de haut bord. 3. Officier de Marine. 4. Marin.

Kapitana-Bei — Kapoudan (vers 1788) — Mulazim — Lowend





Eski Istambol.



Caravanserail à Kutchuk-Tchekmedje. Petite Pisole, près C.P.





Rourghas



Lemaître direxit. Branche Sc.

Ambassadeur Européen avec le grand Vizir dans la Salle du Divan
(vers 1755.)



Lemaitre direxit.

Keurk - Kleçe (Les quarante Eglises)



Vernier del. Lemaire direxit. Lepetit Sc.

Ponte Piccolo. (Kutchuk-Tchekmédjé)



Ponte Grande (Buiuk-Tchekmedjé)



Audience d'un Ambassadeur Européen vers 1788.



Vermeer del. Lemaître direxit Chaîn Sc.

Caravanserail à Bourghas.



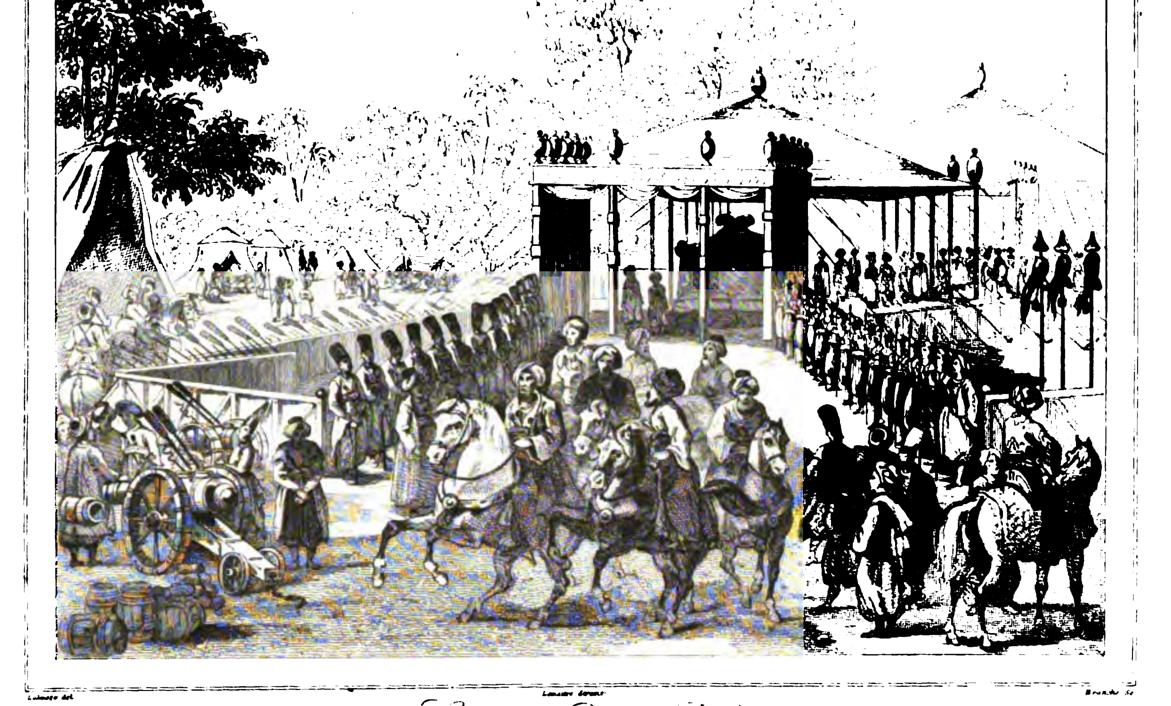
Le petit Bend ou reservoir, dans la Forêt de Belgrade



Lemaitre direxit

Rasgrad





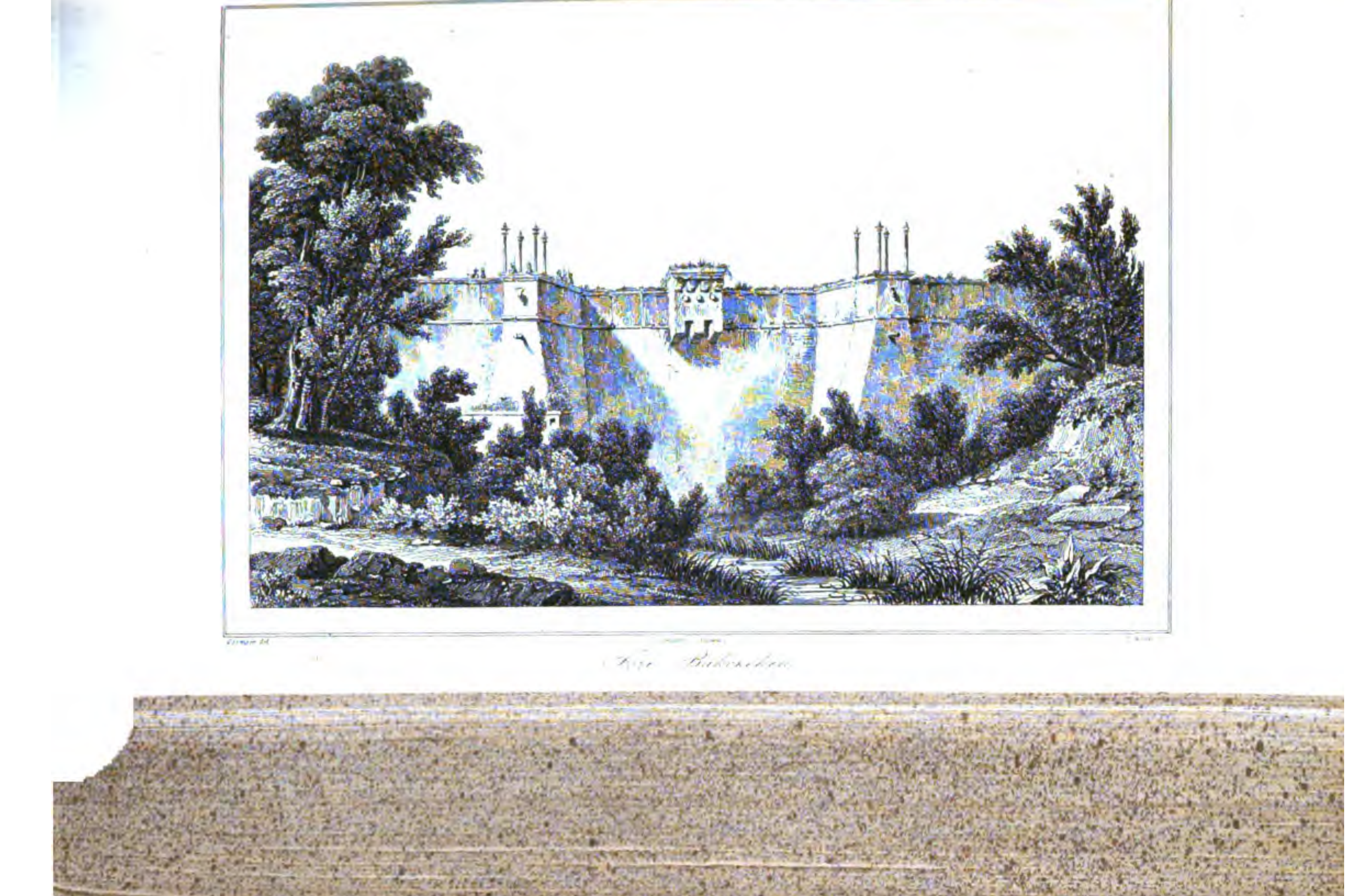
Camp de Daud Pacha.



Aqueduc de Belgrade.



Aqueduc de Belgrade.



Kize Bakrekhan



Bain.





Bain de femmes Turques





Eski-Serai



Palais du Sultan à Eski-Seraï.



Danse des Derwichs Mewlewis.



Sultan Mahmoud.



H. Lalaisse del. Lemaitre direxit Chaillot Sc.

Janissaires. (Yeni-tcheri)





Les Balkans.



Champ des Morts



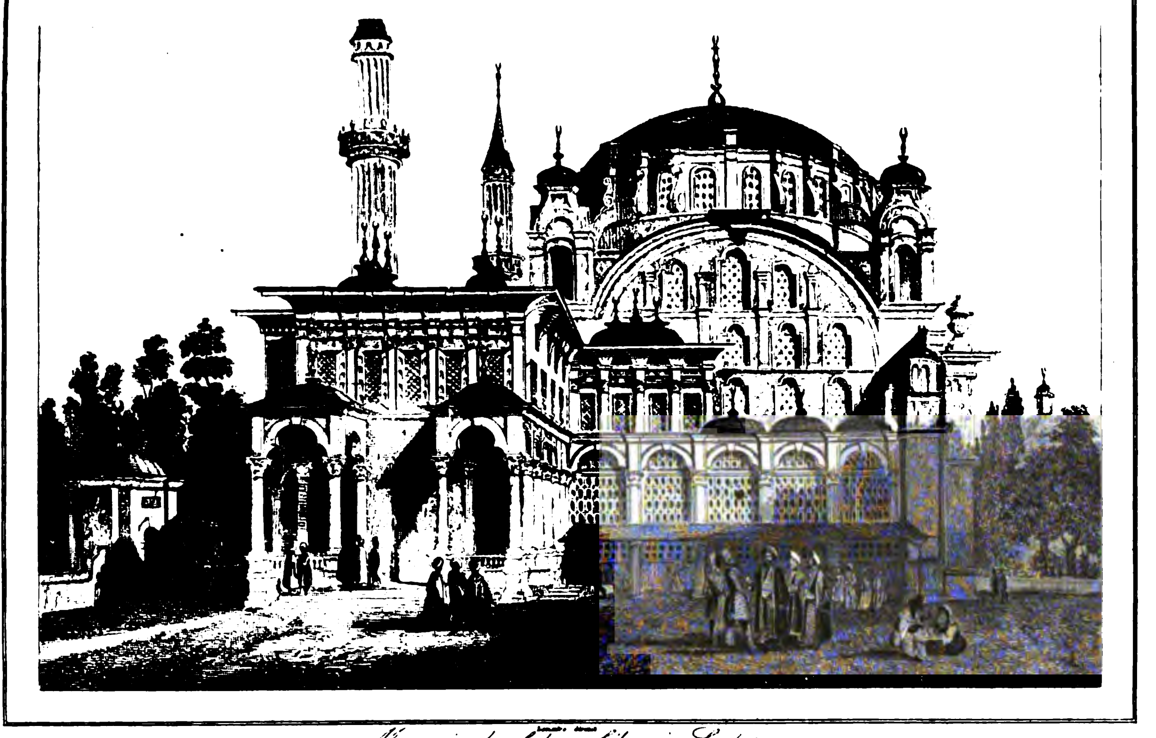
Réception d'un Ambassadeur de Venise à C

(d'après Giovanni Bellini né en 1426 mort en 1516)


Les Eaux douces
Ok-Meidani
Dimitri
EYOUB
Kacim-Pacha
Casernes d'Artillerie
PERA
Amirauté
(Tersane)
LA CORNE D'OR ou le PORT
Les Bassins
Topkhané
GALATA
(Liman)
Edirné Kapou
Yeni Baghtché
Baghtché-Kapouci
Séraï-Bourn
Solimanié
St. Sophie
Sultan Bayazid
Ak Seraï
At-meïdan
Ahmedié
Kutchuk-Baloukli
Porte de Silivri
Baloukli
Psamathia Kapouci
MER DE MA
Yedi-Koulté
(Les sept Tours)
Boucherie
Constantinople



Porte du Sérail à Constantinople. Puerta del Serrallo en Constantinopla.



Mosquée de Sultan Sélim à Scutari

Mezquita del Sultan Selim en Escutari



Mosquée de Shah-za-deh Djamesi.

Mezquita de Shah-za-deh Djamesi.

Mosquée de Mamoud II à Tophana

Mezquita de Mamoud II en Tofana.



Maison du Prêtre Grec près Yeni Kuey

Casa del Sacerdote griego junto à Yeni-Kuey.



Bazar

Bazar

Corru 10

L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.

POLOGNE.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

POLOGNE,



PAR

M. CHARLES FORSTER,

[ANCI]EN SECRÉTAIRE AU CABINET DU LIEUTENANT DU ROYAUME DE POLOGNE,
CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES,
MEMBRE DE L'INSTITUT HISTORIQUE, DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE,
ET DE L'ATHÉNÉE DES ARTS DE PARIS.



PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, Nº 56.

M DCCC XL.



L'UNIVERS,

OU

ISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COSTUMES, ETC.

L'ANCIENNE POLOGNE.

(800—1796),

PAR M. CHARLES FORSTER,

SECRÉTAIRE AU CABINET DU LIEUTENANT DU ROYAUME DE POLOGNE, CHEVALIER
LUSIEURS ORDRES, MEMBRE DE L'INSTITUT HISTORIQUE, DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECH-
E ET DE L'ATHÉNÉE DES ARTS DE PARIS.

concours de circonstances fata- l'exploitèrent avidement la vio- et l'hypocrisie des puissances es, quand elles ne les firent pas elles-mêmes, ainsi que les s fautes des Polonais, amenè- a ruine de ce royaume, jadis mbre des plus vastes et des uissants. L'histoire de l'Europe ne n'offre pas un second exemple pareil attentat commis sur une grande et ancienne. Cette vio- des maximes fondamentales du éternel demeure toujours pré- à la mémoire des hommes. Nos sont féconds en catastrophes ques: bien des peuples ont tra- de cruelles épreuves; des États isparu; d'autres ont été formés, is, détruits encore; mais ni leur tissement, ni les vicissitudes reuses de leur existence, n'ont it une impression aussi vive, ne t gravés aussi profondément dans venir et dans le cœur des na- que la lente agonie, la renais- et la mort répétée de la Pologne. que la Pologne possédait un long et vieux passé, une existence qui s'appuyait sur une base consacrée par dix siècles, des institutions défectueuses, mais grandes et fortes, et une vie nationale active, variée, féconde en nobles actions comme en fautes graves; car la Pologne n'était point régie par une seule volonté, mais par la partie la plus élevée de la nation, qui influait sur les événements, faisait mouvoir les rouages de l'État, et décida maintes fois des destinées du nord de l'Europe.

Depuis que la France marche à la tête des nations civilisées, chacune de ses grandes idées, puisées dans les enseignements de l'histoire, chacune de ses commotions graves, ont retenti dans la Pologne. La Providence semble avoir uni par de secrets liens ces deux nations, que sépare une si vaste distance, et toutes les fois que l'horizon de l'Europe s'assombrit, que l'orage éclate sur les rives du Rhin, la Wistule répond par un écho redoutable et puissant.

Pourquoi donc ne pourrait-on pas espérer, dans ce siècle où la France et l'Angleterre consolident leur ré-

forme sociale, réforme qui doit nécessairement réagir sur toutes les autres nations européennes, de voir renaître du sein des ruines actuelles, dans les pays habités par les races slaves, les peuples opprimés, dont chacun reprendrait le rang indiqué par le cachet de cette nationalité qu'une main de fer étouffe momentanément en ces contrées! « *Les races slaves*, « a dit un savant publiciste, *ne meu-* « *rent point: elles s'éclipsent, et per-* « *sonne ne peut dire si, dans cette* « *éclipse, leur astre s'est éteint à ja-* « *mais ou s'il a disparu seulement* « *pour quelques jours* (*). »

Si l'Allemagne revint à la vie après une effroyable anarchie de trente ans, si elle fut sauvée d'une perte presque certaine par Sobieski, pourquoi le pays qui donna le jour à ce noble libérateur devrait-il désespérer? La vie de l'antique Pologne ne coule-t-elle pas, semblable au fleuve qui, forcé de se frayer un passage à travers les roches, disparaît pour un moment sous leurs voûtes obscures, mais ne tarde pas à reprendre avec majesté son cours à la face du soleil, et dégagé de tous les éléments malveillants qui avaient troublé ses eaux limpides?

Au milieu du flux et reflux des races humaines, il surgit un peuple que le sort tint enchaîné aux lieux où la première migration, celle qui se perd dans la nuit des âges, conduisit ses chariots errants. Les races slaves qui couvraient les plaines immenses de la Sarmatie apparaissent, pour la première fois, dans les pages de l'histoire à l'époque où l'empire de Charlemagne tombait écrasé sous son propre poids. Les Polonais et les Russes sont des divisions de ce peuple nombreux, dont le langage se parle depuis les montagnes de la Macédoine et les bords du golfe Adriatique jusqu'aux îles de la mer Glaciale.

Néanmoins, on ne peut résoudre avec certitude l'origine du nom de la Pologne. Provient-il du champ (*polé*) ou de la plaine (*plaszczyzna*), comme on l'a prétendu? ou bien encore des *Polanie*, peuple slave habitant les bords de la Warta et du Dniéper? ou bien enfin de l'héritage de *Lech*, *Leszek*, d'où dériveraient *Polechia*, *Polska*? A notre avis, cette dernière hypothèse est la plus probable. Le nom de Pologne se rencontre constamment dans l'histoire européenne dès le onzième siècle, quand Boleslas le Grand (*Chrobry*), après avoir chassé les Bohêmes de la Chrobatie, fut reconnu par l'empereur Othon III à Gnèzne, l'an 1000, roi des Slaves au delà de l'Oder et sur l'Elbe. Depuis cette époque, les deux provinces principales, la Lechie et la Chrobatie blanche, prirent la dénomination de grande et de petite Pologne. C'est le point de départ de la Pologne chrétienne.

La Pologne ne fut jamais comprise dans les limites de l'empire romain, et de nos jours encore les Polonais montrent avec orgueil les restes d'un fossé qui marquait jadis les limites des provinces appartenant à la maîtresse du monde, à cette Rome superbe, nommant dédaigneusement les pays qui n'étaient point encore à elle, de ces deux mots: *Pro vincendum*, à vaincre!

Bien que toute espèce de civilisation paraisse nouvelle dans ces contrées, on n'y trouve cependant aucun vestige de l'égalité primitive, de ce que l'on appelle la vie des premiers âges. Tout semble annoncer au contraire qu'on y reconnaissait deux classes bien distinctes, celles du maître et de l'esclave; l'un toujours armé pour la défense du pays, et l'autre forcément attaché à la culture des terres.

Plus tard, loin de suivre les modifications sociales que subissaient les autres nations de l'Occident, la Pologne sembla longtemps prendre à tâche d'adopter une marche tout à fait différente. Partout ailleurs la loi, se conformant aux besoins nouveaux, s'attachait à protéger le cultivateur contre le seigneur suzerain. En Pologne, le paysan de Kasimir le Grand, devenu par lui homme libre en comparaison des *leibeigen* d'Allemagne et

(*) M. Saint-Marc Girardin, préface à la 3e édit. de *la vieille Pologne* de Ch. Forster.

serfs ou *vilains* de France, re-
oait à l'état de serf (*glebæ ad-
tus*), et, moyennant soixante-dix
s d'argent, on pouvait racheter
ète. Tandis que Richelieu, ache-
l'œuvre commencée par Louis XI,
ait le dernier coup aux grandes
lles du royaume, la noblesse po-
ise se montrait de plus en plus
hissante; elle accaparait tout : les
léges de la couronne, et les fran-
s du peuple. L'introduction des
tes et la naissance des persécu-
exercées contre les sectaires du
rec et les juifs eurent lieu en Po-
presqu'au moment de la publi-
n de l'édit de Nantes, cet acte
stice et de tolérance. Protégés par
ert, l'industrie et le commerce
nent en France un développement
ense, mais en Pologne leur ruine,
nencée par l'ennemi, s'achève
létement par les exactions des
stes (*). Enfin d'abus en abus, la
sse, dans les rangs de laquelle
ait primitivement une parfaite éga-
ut sur le point de devenir victime
s propres excès. Tandis qu'en Eu-
la féodalité croulait, et disparais-
ous les ruines et dans le sang, ce
'instant où quelques symptômes
système se manifestèrent en Po-
; mais bientôt la noblesse, peu
ieuse de se soumettre à son orga-
ion graduée et aux principes d'or-
u'elle renfermait, redevint anar-
ue en masse.

a royauté, parvenue à son apogée,
dait dans les autres contrées les
eaux de sa puissance, et les nobles,
ié par force, moitié par séduction, abandonnaient la vie retirée et farouche des manoirs pour l'existence plus riante des cours : le sombre guerrier se transformait peu à peu en politique habile ou en flatteur adroit; mais le noble Polonais, tout à l'inverse, se montrait fier de voir chez lui cette même puissance royale limitée. Jadis héréditaire, le trône était devenu électif, et chaque vacance du pouvoir amenait le débordement de toutes les passions. C'est ainsi qu'on détruisait la véritable liberté; en voulant donner trop de garanties à la nation on affaiblissait l'État, et, par un fatal enchaînement, les limites apportées aux prérogatives de la couronne eurent pour résultat inévitable de restreindre également les droits de la bourgeoisie et des paysans. Peu à peu ces droits furent presque complétement abolis, et la voix de la religion, de l'humanité et de l'intérêt demeura impuissante pour ressusciter les antiques franchises de la tombe où elles dormaient depuis long-temps.

« L'amour effréné des Polonais pour la liberté a introduit peu à peu les plus singuliers désordres dans leur gouvernement. L'opposition d'un seul suffisait autrefois pour balancer dans chaque délibération l'autorité de toute la république et rompre les assemblées générales de la nation. Un si étrange abus de l'égalité a produit parmi eux la plus funeste anarchie. Les Russes, au contraire, gouvernés par une seule volonté souveraine, ont formé un vaste empire. Une discipline formidable leur a donné une puissance au-dessus de leurs forces réelles, et ils ont connu une ambition encore plus vaste que leur empire et que leur puissance. Les désordres de la Pologne leur ont donné facilement entrée dans toutes ses affaires, et les efforts de ces deux peuples, l'un pour imposer le joug, l'autre pour s'y dérober, sont le plus singulier spectacle que le monde ait offert depuis longtemps. D'un côté, le despotisme employant tous ses avantages, l'intrigue, le secret, la discipline, la réunion de toutes les forces, le concert de toutes les opérations,

(*) Le *staroste* fut d'abord une espèce de
ionnaire noble, institué par le roi pour
r à l'ordre et à la défense de la ville,
t une juridiction criminelle distincte et
ant de certains revenus prélevés sur
illes mêmes. Les *starosties*, c'est-à-dire
illes et les biens nationaux que la no-
se se faisait distribuer comme *panis benè*
ntium, devinrent pour elle de vastes
nps à exploiter à son profit, et les mal-
reux habitants de ces domaines une vraie
t *taillable et corvéable* à gré et merci.
logne pittoresque, M. Chonski.)

mais se nuisant à lui-même par les vices qu'il traîne nécessairement après lui ; de l'autre côté, l'indiscipline des armées, ou plutôt l'impossibilité de former une armée, le désordre et le vide des finances, les haines de famille, les intérêts personnels dans tous leurs excès, une fatale désunion qui fait échouer les entreprises les mieux concertées, le manque absolu de tous les moyens, mais des ressources presque inépuisables dans les vertus naturelles aux hommes et que l'anarchie même exerce, l'horreur de la servitude, la force des armes, tel est le fond du tableau que présente dans ces contrées la fin du XVIII[e] siècle (*). »

« Les Polonais furent le seul des peuples belliqueux connus dans le monde, à qui la guerre ou même la victoire ne donna jamais ni des conquêtes ni la paix. La Pologne vit une à une passer ses provinces vassales sous d'autres lois, sans songer à fonder, dans un gouvernement à la fois bienfaisant et fort pour tous, un rempart qui protégeât contre la marche progressive de l'étranger les restes de sa grandeur. Elle devait subir jusqu'au bout tous *les malheurs d'une aristocratie impitoyable et d'une folle égalité* (**). »

Au jugement que l'histoire inflexible porte sur les fautes des Polonais, et dont, malgré quelques exagérations, on ne peut s'empêcher de reconnaître la vérité, nous opposerons une contrepartie honorable. L'anarchie a sans doute produit de grands désastres en Pologne; les enfants du sol, en donnant pleine carrière à leur antipathie pour toute espèce de joug, contractèrent en même temps l'habitude du désœuvrement et tombèrent trop souvent dans une mollesse funeste ; mais jamais ces défauts, ces vices, si l'on veut, n'éteignirent chez eux un dévouement complet à la chose publique, quand les circonstances l'exigeaient; alors se manifestait la volonté inébranlable d'être une NATION. Les grands même qui, dans les temps ordinaires, se mettaient avec tant de légèreté au-dessus de la moindre obligation et repoussaient le devoir le plus modeste, armèrent des milliers de bras pour la défense du pays toutes les fois qu'il se trouva véritablement en danger. Loin d'être alors des fantômes sans vigueur, sans énergie, abandonnés à de honteuses jouissances, on les voyait s'élancer au combat, guidés par l'amour de la patrie, et produire des miracles. Les annales polonaises fourmillent d'exemples semblables, et souvent les nobles se résignèrent à des sacrifices bien plus sensibles pour eux. En 1562, lors de la diète de Piotrkow, Sigismond-Auguste ayant déclaré à la face de toute la nation qu'il se trouvait hors d'état, par suite des prodigalités de ses pères, d'opposer des forces suffisantes aux Tatars et aux Moskovites, le sénat et les députés s'approchèrent tour à tour du trône en déchirant leurs priviléges et en restituant au pouvoir royal ses anciens domaines.

A travers la ressemblance qui existe entre les Polonais et les Russes, on ne peut toutefois méconnaître les traces primitives d'un élément différent, et la force des évenements a tellement influé sur la ligne qui les sépare, que l'on pourrait tout au plus retrouver aujourd'hui un souvenir de la communauté originelle dans le langage. La religion même du Christ, qui jadis unissait les peuples par des liens d'amour et de paix, n'exerce sur les deux principales branches de la grande famille slave qu'une action funeste. Elle développe chez les Polonais, restés fidèles à l'unité de l'Église romaine, les éléments de la liberté, et chez les Moskovites, voués au schisme d'Orient, ceux de la servitude publique. Chose étrange ! « il devait arriver encore que la liberté serait mortelle aux premiers, que le pouvoir absolu ferait des seconds un des peuples les plus formidables de la terre (*). »

(*) Rulhière, Histoire de l'anarchie en Pologne.

(**) M. de Salvandy, Histoire de Jean Sobieski.

(*) M. de Salvandy, Histoire de Jean Sobieski.

s si l'anarchie de la Pologne a né sa chute, les puissances étran- qui garantissaient, par des trai- posés, l'absurde *liberum veto* e loi fondamentale du pays, elles aucun reproche à se faire? nentant sans cesse la discorde logne, en prenant tantôt pour te la tolérance, tantôt la défense viléges de la noblesse contre les dues agressions du pouvoir royal, les bien pures des désastres sur- ?... Lorsque la nation eut re- aux moyens conformes à la na- rganique du pays, moyens qui ent seuls la tirer de sa crise et l'antique république, n'est-ce core Catherine qui employa la influence de l'or et du fer pour r tous les efforts tentés, et par- e pays avant qu'il eût pu se re- le son marasme?... Et même, morcelée qu'elle était, la Pologne, vant son existence morale, s'est uée à développer l'esprit natio- a constitution du 3 mai 1791, immortelle d'une nation qui ne it déjà plus de son entière fran- en est une preuve éclatante. rs le laboureur et le gentilhomme ièrent jamais qu'ils ont une com- patrie, et ils sacrifièrent tout lui rendre sa vieille indépen-

ESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE.

ncien royaume de Pologne, uni au grand-duché de Lithuanie, par l'incorporation de la Prusse, Russie rouge, de la Livonie et Kourlande, avait pour limites, au a Baltique, à l'orient le Dniéper Dzwina, au midi le Dniéper en- t les monts Karpathes, et à l'oc- la Silésie.

uis la fusion de la Pologne et nd-duché de Lithuanie en 1386, au traité d'Oliwa en 1660, c'est- , pendant 274 années, le royaume a trois provinces principales : la Pologne, située à l'est et au la grande Pologne, partie occi- le, et le grand-duché de Lithuanie. Les pays vassaux ou feudataires étaient la Prusse royale (Dantzig, Elbing et Culm), qui formait un État régi par des lois particulières, et faisait partie de la grande Pologne; la Prusse ducale et la Kourlande, fiefs de la couronne de Pologne, enclavés dans son orbite et gouvernés par des ducs relevant de la république polonaise; la Livonie, qui ne lui appartint que temporairement; et enfin la Valachie et la Moldavie, qui juraient fidélité et obéissance au roi de Pologne quand elles avaient un ennemi sur les bras, ou bien lorsque les hospodars se disputaient le pouvoir, qu'ils briguaient tour à tour à Constantinople et à Krakovie.

Les trois provinces principales étaient subdivisées en wojewodies (palatinats) ou départements.

La petite Pologne contenait les wojewodies de : 1° Krakovie, avec les principautés d'Oswiecim, Zator, Siéwierz, et la starostie de Spiz (Zips); 2° Sandomir; 3° Lublin; 4° Podlachie; 5° Russie, avec la terre de Chelm; 6° Belz; 7° Wolhynie; 8° Podolie; 9° Kiiow; 10° Braclaw; 11° Czerniéchow, avec le district de Siéwierz-Novogrod.

La grande Pologne se composait des wojewodies de : 1° Posen, avec la terre de Wschow; 2° Kalisz; 3° Gnèzne; 4° Siéradz, avec la terre de Wielun; 5° Lenczyça; 6° Brzesc-Kuiawski; 7° Inowroclaw; 8° terre de Dobrzyn; 9° Plock; 10° Rawa; 11° Mazovie; 12° Poméranie; 13° Malborg: 14° Culm. Ces trois dernières wojewodies formaient, comme nous l'avons dit, la province dite Prusse royale.

Le grand-duché de Lithuanie se partageait en onze wojewodies : 1° de Wilna; 2° de Troki; 3° duché de Samogitie; 4° de Novogrod; 5° de Brzesc-Litewski; 6° de Minsk; 7° de Polock; 8° de Witepsk; 9° de Mscislaw; 10° de Smolensk; 11° de Livonie.

Cette vaste étendue de territoire, qui pour un temps comprit jusqu'à près de 30,000 milles carrés, fut encore évaluée sous Jean Kasimir, quand

le sol national eut déjà été entamé, à 21,000 milles carrés.

En 1772, elle était de 14,505 milles carrés.

Les limites si variables de la Pologne ont suivi la fortune de ses armes. Dans les temps prospères de la république, s'étendant des bords de l'Oder aux sources de la Dzwina, et de la mer Baltique à la mer Noire; puis, dans les jours moins heureux, resserré entre la Wistule et le Niémen, le sol polonais s'est trouvé morcelé pièce à pièce, et réduit, en 1815, à ce petit État que le congrès de Vienne reconnut pour royaume de Pologne, et dont la superficie, de 2,270 milles (15 au degré géographique), fut enfin, après la révolution de 1830, incorporée définitivement à la Russie et surnommée province russe.

SURFACE ET PRODUCTIONS NATURELLES.

Suivant les géographes allemands, la Pologne appartient au système nord-est de l'Europe, et se lie par ses ramifications avec l'Allemagne septentrionale (*). Le pays est généralement plat, et ce n'est qu'au sud qu'on rencontre des montagnes d'une hauteur assez remarquable; mais, à part la grande chaîne des Karpathes, il n'y a que des élévations clair-semées. Le point le plus élevé de la Pologne se trouve entre la Piliça et la Wistule, dans les contrées montagneuses qui font partie du système karpathique. Ce mont, nommé *Lysa-Gora*, a quatre lieues de longueur, et ses extrémités forment deux pointes. La pointe de l'ouest, *Lysiça* (chauverie), répond à l'élévation de 1813 pieds de Paris, en la prenant au-dessus du niveau de la mer Baltique, près de Dantzig; boisée dans presque toutes ses parties, elle présente la trace d'éruptions volcaniques, des parcelles ferrugineuses et une puissante végétation en pins, mélèzes, érables, sapins, chênes, platanes, sorbiers, qui y poussent dans la plus belle proportion. Par une brillante journée, on découvre de la pointe du nord, Lysa-Gora (mont chauve), à l'élévation de 1908 pieds, un horizon de soixante-dix lieues. C'est sur ce mont que les Slaves primitifs élevèrent leurs autels et rendirent hommage à leurs faux dieux; ce fut encore là que le premier roi chrétien, Mieczyslas I[er], fit placer dans l'année 965 le signe sacré de la rédemption.

Les Karpathes, dont la périphérie forme les frontières de l'ancienne Pologne, appartiennent à cette grande famille de montagnes qui traverse l'Europe depuis Lisbonne jusqu'à Archangel, et renferment en grande abondance une sorte de grès caractérisé par ses terrains marno-quartzeux, ses argiles schisteuses à ficoïdes, et ses lits calcaires. Ce grès contient, mais à de rares intervalles, des couches chloritées, des amas de rochers porphyritiques et amphiboliques, et, en outre, beaucoup de sel, de soufre, de plomb, de zinc, de cuivre et de mercure. La chaîne entière occupe une étendue de 2,300 milles carrés. Le pic de *Lomniça*, la plus haute des Karpathes, a 9,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer Baltique. Au pied de ce mont, autrement dit *Krapak*, se trouve le *Zabié-Jezioro* (lac de grenouilles), contrée sombre, aride, hérissée de rochers et couverte de neiges éternelles, le soleil n'y pénétrant presque jamais; quelques habitants persévèrent cependant à y demeurer, et supportent une misère affreuse, dans l'espoir de découvrir un jour sous la voûte des rochers des trésors enfouis, et qui, selon d'antiques traditions populaires, y sont gardés par des génies malfaisants.

Un savant (*) dénombre ainsi les Karpathes polonaises : 1° *les Bieslaves*, depuis Jablouka en Silésie jusqu'à la rivière de Raba; 2° le Tatry, point le plus élevé et le plus rocail-

(*) M. Slowaczynski, Statistique de la Pologne, ouvrage composé sur les données les plus récentes, et couronné en 1837 par la Société de statistique universelle.

(*) M. Pusch, Description géognostique de la Pologne.

, entre le confluent de l'Arwa et Vag et la pente de la Bela, dans arostie de Zips; 3° les Beskides, proviennent les sources de la et du San; 4° les Bietschades, vées entre la Pokucie et le co- t de Marmos; 5° les Bukovines et iptowes, avoisinant la Bukowine, ransylvanie et la Moldavie.

la *Babia-Gora*, dans les Kar- es occidentales, on aperçoit en s favorable les tours de Krako- et de Sandomir. Le torrent de arawa, qui s'échappe de ses s, se précipite en cataracte de ieds de hauteur. Sur les Tatry, les cimes sont couvertes de nei- urcies par les années, on trouve, hauteur de 4,200 à 4,500 pieds, lacs, parmi lesquels on cite sur- ceux de *Morskie Oko* (l'œil de et *Czarny-Staw* (l'étang noir). plus grands fleuves de Pologne, que la Wistule et le Dniester, nent également leur source dans Karpathes. Toutes ces montagnes parsemées de riants villages et urgades populeuses, aux robustes tants, fiers, joyeux, et nommés ralement *Gorale* (montagnards). r physionomie est empreinte d'un d fonds d'originalité.

a nature du sol polonais est as- variée. Le fer, la galène, le zinc, uivre et l'argent composent en de partie la richesse minérale du aume. Du treizième au dix-septième e, c'est dans le district d'Olkusz la Pologne possédait ses princi- s mines de plomb et d'argent, et Opalinski dit qu'elles rapportaient uellement six mille marcs d'argent ré et cinquante mille quintaux de nb. L'invasion des Suédois, en 5, amena leur ruine complète; ils plirent les excavations de sable, pèrent les digues et emmenèrent ouvriers au siége du fort de Czens- owa, où ils périrent par la fatigue travaux et le feu de la place. A e époque, les rois retiraient encore ces mines un revenu annuel de x millions de florins de Pologne. région entre Opoczno, Opatow et Kielcé, est la plus riche en minerais de fer et de zinc. Les mines de Kielcé, connues dès le quatorzième siècle, furent abandonnées dans les temps de désastres, puis exploitées de nouveau avec succès sous le règne de Stanislas-Auguste. On a extrait jusqu'à quarante mille quintaux de zinc des usines de Konstantynow.

C'est sur le territoire de Krakovie que l'on trouve les plus abondantes mines de houille, et la meilleure tourbe se rencontre près du lac de Goplo, en Kuiavie, et dans l'arrondissement de Kalisz.

Les mines de sel gemme à *Wiéliczka* et à *Bochnia* n'ont pas de rivales en Europe. Situées à deux lieues sud-est de Krakovie, celles de Wiéliczka fournissent le sel cristallisé, le sel gemme, le sel spisa et le sel vert. La tradition populaire attribue leur découverte au roi Boleslas le Chaste et à sa femme Cunégonde, qui en organisèrent complétement l'exploitation dans l'année 1260, et depuis on en retira jusqu'à un million de quintaux par an. Les travaux souterrains comportent une étendue de sept mille deux cents pieds de longueur et trois mille six cents de largeur; la profondeur est de neuf cent quarante cinq pieds. A mesure que l'on descend, le minerai devient meilleur. On y voit une chapelle taillée tout en sel, et ornée d'une colossale statue d'Auguste II de la même matière. L'autel et les figures de saint Pierre et de saint Paul sont vraiment dignes de remarque. En 1510, l'incendie éclata dans ces souterrains, mais on put s'en rendre maître promptement. Celui qui s'y manifesta en 1644 dura une année entière et exerça des ravages terribles. Les Suédois s'efforcèrent aussi, comme nous l'apprend Cellarius, de détruire par le feu les travaux (1655). Maître en 1772 de Wiéliczka, le gouvernement autrichien accorda des primes aux ouvriers, et obtint, à l'aide de cet encouragement, un million sept cent mille quintaux de sel par an. La mine de Bochnia, à neuf lieues est de Wieliczka, se com-

pose d'un long boyau de dix mille pieds de long sur sept cent cinquante de largeur; sa profondeur va jusqu'à douze cents pieds. Elle donne un produit annuel de deux cent cinquante mille quintaux (*).

On cite spécialement, en fait de sources minérales, les eaux sulfureuses de Krzeszowicé, de Busk et de Swoszowicé, ainsi que les eaux ferrugineuses de Gozdzikow et de Nalenczow.

Une immense portion de la Pologne est boisée.. Le pin sauvage ou pin d'Écosse domine partout; on rencontre également dans les forêts et en abondance le sapin noir, le bouleau, l'aune, le mélèze, le tremble, le chêne, le hêtre, le frêne, l'érable, le tilleul, l'orme, le peuplier blanc et noir, le sorbier, le saule, le noisetier, le genévrier, le cormier, l'aubépine, etc. etc. Les bois de la Pologne, célébrés jadis, brillent encore au premier rang parmi les forêts d'Europe. Le chêne de Pologne est préféré à celui d'Amérique pour la construction navale. Autrefois les rois aimaient beaucoup la chasse, les Jagellons entre autres, et l'histoire rapporte que Kasimir IV passa sept années de sa vie dans les bois de la Podlachie, de 1485 à 1492, entièrement livré à ce plaisir; les intérêts de l'État, les matières les plus importantes, tout se débattait et se traitait dans l'humble maison du garde forestier.

En traversant les hauteurs qui entourent la modeste ville d'Orla, dans les environs de Granne sur le Boug, du fond de l'horizon se détache, aux regards étonnés du voyageur, une ligne immense et noire. C'est la forêt de Bialowiez, un des plus beaux, des plus pittoresques endroits de Pologne: son admirable végétation rivalise avec celle des forêts vierges du continent américain, et l'on y rencontre à chaque pas, en quantité prodigieuse, des animaux dont on chercherait vainement partout ailleurs en Europe les espèces variées. C'est là que bondissent par troupeaux l'élan (*los*) et le bison (*zubr*); les longues racines des arbres abattus y servent de refuge aux ours, aux lynx, et, sur le bord des rivières voisines, le castor construit son ingénieuse habitation. Des insectes aux mille nuances y couvrent la terre, et au-dessus d'eux plane le vol majestueux de l'aigle, qui se plaît beaucoup en ce lieu. La forêt de Bialowiez, qui embrasse une étendue de trente milles carrés de Pologne (cinquante-deux lieues et demie de France), fut, après l'anéantissement du royaume, en 1795, distribuée en partie par Catherine II à ses favoris; mais le pays conserva encore les trois quarts de cet immense domaine, une des gloires du sol.

La méchanceté et l'insouciance coupable des paysans causent de grands désastres, et il n'est pas rare de voir, surtout en Lithuanie, l'incendie de forêts entières..

Dans plusieurs parties de la Russie rouge les abeilles fourmillent tellement, que non-seulement le tronc des vieux arbres en est rempli, mais le sol même est couvert de leurs ruches. Elles se rassemblent ordinairement sur le pin (*pinus silvestris*). Les environs de Kowno, entouré de bois de tilleuls, produisent un excellent miel connu dans le pays sous le nom de *lipiec*. Ce miel, dont on fait l'hydromel, est conservé dans des cuves immenses et laissé en héritage. Lorsqu'il est vieux, on le nomme *miod troyniak* (*).

La Pologne, dans ses grandes ramifications fluviales, communique avec trois mers d'Europe : 1° avec la Baltique, par Dantzig, sans aucun secours de l'art, puis par le canal de Bromberg, la Notetz, la Warta et l'Oder, enfin par la route du Niémen, c'est-à-dire par la Narew, la Biébrza, la Netta, le canal d'Augustow, le Niémen, la Dubissa, le canal de Windawa et la Windawa elle-même, qui débouche dans la mer près de la ville de ce

(*) Swiencki, Description de l'ancienne Pologne.

(*) Swiencki, Description de l'ancienne Pologne.

; 2° avec la mer du Nord, par la
e de la Warta, de la Notetz et de
r, la Spree, le canal de Havel, le
l, et enfin l'Elbe, qui verse ses
à Hambourg; 3° avec la mer
e, par la Wistule, en remontant
ug, qui lui apporte ses eaux par
arew, près de la forteresse de
in, le Muchawiec, débouchant
le Boug à Brzesc-Litewski, par
nal de Muchawiec, la Jasiolda,
ypetz et le Dniéper.

s principaux fleuves de l'ancienne
gne sont :

Wistule, navigable dès son en-
dans la petite Pologne, et qui re-
plus de cent vingt rivières dans
ours. Sa source est en haute Si-
, dans le duché de Cieszyn (Tes-
). A Krakovie elle s'élève à six
onze pieds de Paris; à Warsovie,
s cent cinquante-deux, et à Dant-
près de son embouchure, à qua-
-trois pieds au-dessus de la mer
que. Superbes et imposants, les
de la Wistule traversent cinq de-
géographiques, et arrosent dans
courbes et déviations cent cin-
te milles (trois cents lieues). Leur
n s'étend, d'après Hoffmann (*),
rois mille six cent soixante-quatre
carrés, et leur largeur moyen-
compter de l'espace compris en-
andomir et Thorn, est de mille
cents pieds. A Warsovie, et selon
son, la Wistule a de neuf à vingt
de profondeur. Sur ses bords,
s en sites pittoresques, se trou-
Warsovie, Sandomir, Kazimierz,
wy, Plock, et autres villes re-
uables.

Dniéper (Borysthène), le plus
d fleuve de l'ancienne Pologne, et
omporte dans sa limite orientale
ord au sud une étendue de trois
soixante-dix-huit milles, dont
cent cinquante sont navigables.
cataractes, appelées dans le lan-
vulgaire *porohi* ou *porogi* (seuils),
ombre de treize, rendent par mo-
t sa navigation impraticable, prin-
lement dans la saison des basses
eaux. Vers l'embouchure, au-dessous des *porohi*, on rencontre soixante-dix îles habitées autrefois par les Kosaks Zaporogues. C'est de là que ces aventuriers audacieux, se confiant à leurs frêles barques, *tschaïka*, entreprenaient des excursions jusqu'à Constantinople par la mer Noire ; plus d'une fois ils ravagèrent les villes de l'Asie Mineure, pillèrent les faubourgs de Stamboul, et firent trembler le sultan dans son sérail. Entre le confluent du Dniéper et du Boh (Hypanis) florissait, dans l'antiquité, la ville d'Olbia, colonie grecque et entrepôt du commerce de l'Orient : elle fut ruinée par les Gètes. Le Dniéper débouche dans la mer Noire par le Liman de son nom; ce Liman est long de quinze lieues et large de deux et demie; ses eaux n'ont que huit pieds de profondeur.

Le Niémen (Chronus-Memel), fleuve national de la Lithuanie, et chanté par les weïdalotes (*), les Prussiens et les Lithuaniens (**). Il prend nais-

(*) Hoffmann, la Terre et ses habitants.

(*) Les *weidalotes* étaient des espèces de lévites à l'époque prospère de la mythologie du Nord dans les terres prussiennes, en Lithuanie et en Samogitie, où cette religion avait été introduite par les Danois et les Scandinaves.

(**) Plusieurs poëtes polonais ont aussi composé des poëmes sur les fleuves, et nous citerons l'extrait suivant des œuvres de notre plus célèbre poëte contemporain, Adam Mickiewicz, traduit par M. Burgaud des Marets.

« La Wilia, mère de nos torrents, a un « lit d'or et une surface d'azur. Une belle « Lithuanienne y puise de l'eau; elle a un « cœur plus pur, une figure plus ravissante.

« La Wilia coule dans les vallées riantes « de Kowno, entre les tulipes et les narcis- « ses; aux pieds de la Lithuanienne est la « fleur de nos jeunes gens, plus ravissante « que les roses et les tulipes.

« La Wilia dédaigne les fleurs de la vallée, « car elle cherche le Niémen, son fiancé; « la Lithuanienne est triste au milieu des « Lithuaniens, car elle adore un jeune « étranger.

« Le Niémen saisit impétueusement son « amante dans ses bras, l'entraîne à travers « les écueils et les sauvages déserts, la presse

sance dans le gouvernement de Minsk, et se trouve flottable presqu'à sa source; depuis Grodno, il est navigable pour les gros bateaux. D'une longueur de plus de cent vingt-deux lieues, le Niémen se jette dans la mer Baltique par le Kurisch-Haff, à dix lieues au sud de l'ancienne ville lithuanienne Klaypeda, que les Prussiens nomment Memel.

Le Dniester (Tyras), dont le bassin touche de sa tête Przemysl, de son flanc droit les Karpathes et les bassins du Pruth et du Sereth, tributaires tous deux du Danube, et de son flanc gauche les monticules du Miodobor en Podolie et le bassin du Boh. Le centre du bassin du Dniester est la ville de Mohylew, la plus commerçante sur ce fleuve, auquel nombre de petites rivières apportent le tribut de leurs eaux; elles accourent des Karpathes et des monticules dont Léopol est le principal. Le Dniester débouche dans la mer Noire, près d'Akerman.

On doit encore mentionner le Prypètz (*Trypiat*, en idiome russien), qui arrose quatre-vingt sept milles de pays. Cette rivière, jointe au Niémen par le canal d'Oginski, et au Boug par celui de Muchawieç, sert de point central à la navigation entre la Baltique et la mer Noire.

Parmi les lacs, ceux de Duswiaty, au nord de la Lithuanie, de Hryczyn, au midi de la même province, de Sukum, près de Dantzig, et de Smolno, dans la région de Posen, sont d'une profondeur que l'on n'a jamais pu mesurer. Mais le plus grand lac de la Pologne ancienne et moderne, nommé Goplo, se trouve sur la limite occidentale du royaume, dans la Kuiavie; il a huit lieues de longueur et une de largeur. Le terrain fort marécageux et fort boisé du palatinat d'Augustow renferme la plupart des lacs: plus de cent y servent de réservoirs à d'innombrables ramifications de ruisseaux, et tous payent une dette au Niémen, qui se confond lui-même avec la Baltique.

Les marais de la Biebrza, dans la Podlachie, offrent une étendue de dix-huit lieues. On découvre au delà de la rive gauche du Boug les immenses marécages de Pinsk, espèces de marais Pontins.

C'est au gouvernement de l'ancienne Pologne que sont dues toutes les voies de canalisation. La plus petite, mais la plus importante, est celle de Muchawieç, nommée autrefois canal de la République. Établissant une communication entre Dantzig et Odessa, la ligne de navigation obtenue grâce à son aide s'elevait à deux cent quatre-vingt-dix milles; mais le partage du pays en paralysa l'usage.

Le canal d'Oginski, fait aux frais de ce généreux citoyen, joint le Dnieper au Niémen, et ouvre à la navigation une communication de deux cent soixante-dix milles.

Les canaux d'Augustow, de Windawa et de Bromberg sont, sous le rapport de l'importance, au second rang.

Tous ces fleuves, rivières, lacs, étangs, approvisionnent le pays de poisson de bonne qualité. Beaucoup même vient de la mer, en remontant le cours des fleuves. L'huître, due à l'importation, est considérée comme mets de luxe et se vend au poids de l'argent, quelquefois un florin la pière.

Le sol polonais conserve encore nombre de traces de l'action violente causée par le retrait des eaux maritimes. D'après une croyance populaire généralement répandue, il y aurait eu autrefois une petite Méditerranée dans les contrées marécageuses, entre Novogrodek, Minsk et Polock. Les savants Skrzetuski et Staszic sont aussi d'avis qu'il existait jadis une mer en Polésie.

« sur son sein glacé, et ils se perdent ensem-
« ble dans les abîmes des mers.

« Et toi aussi, un étranger t'aura ravie « aux vallées de la patrie, ô infortunée « Lithuanienne! et toi aussi, tu te seras « plongée dans les flots de l'oubli, mais plus « attristée, mais seule!

« En vain on avertirait le cœur et le tor« rent: la jeune fille aime, la Wilia coule... « La Wilia a disparu dans les bras du « Niémen qu'elle adore... La jeune fille « verse des larmes dans une tour soli« taire!... »

ncontre fréquemment des débris siles et de plantes appartenant à es climats, et dont même les es- sont inconnues aujourd'hui ; et l'on creusa le canal qui joint le lac yczyn au Prypètz, on découvrit ncre de vaisseau. Suspendus aux et aux portes des vieux manoirs, estes énormes de baleine, tirés l dans la grande Pologne et en anie, alimentent ces traditions le peuple. Près de Nieswiz on vé des mâchoires de bison d'une eur effrayante et des dents d'élé- ; aux environs de Warsovie et es salines de Wieliczka, des dé- e rhinocéros ; enfin, sur les bords Wistule, près de la capitale, à à Czersk, à Siéwierz et à Os- n, des os et d'immenses fossiles mmouth (animal de l'Ohio, Cu-).

a constaté également au fond de re l'existence d'anciennes forêts s, et l'action des eaux a dû s'o- dans la direction du sud-est, les troncs étant inclinés vers le uest. — « Ce qui prouve enfin un déplacement des eaux, c'est que oit en Pologne les *madrepora aria, verrucosa, labyrinthifor- fungites, ananas, astroites, mil- a, cellulosa, lichenoides*, LIN.; ne rencontre dans aucune mer ord, mais qui fourmillent près er et dans les plaines du Mexi- *). »

CLIMAT.

climat de la Pologne est plus rude celui d'autres pays européens si- sous le même degré de latitude, u côté du sud, elle est fermée par arpathes, et, du côté sud-est, par ontagnes de la Silésie et de la Bo- . La contrée se trouve donc ou- aux vents septentrionaux, et les fortes gelées y proviennent du d'est, qui souffle des plateaux de oskovie et des monts Ourals. En ant pour base l'expérience de toute une année, la température présente une moyenne à Warsovie, + 6° Réaumur, à Krakovie, $7\,^{1}/_{5}$, et à Wilna, + $4\,^{1}/_{5}$; ces chiffres subissent néanmoins des modifications sensibles, et, selon Sniadecki, le thermomètre parcourt 53° de Réaumur, depuis 24° de froid jusqu'à 29° de chaleur. La température moyenne de la saison d'été est de 11° $^{1}/_{2}$ au-dessus de zéro ; dans la saison d'hiver, elle est de 3° au-dessous. Les froids les plus rigoureux que l'on cite sont ceux de 1799, dans les mois de février et de décembre, 26° $^{1}/_{2}$, et de 1820, 25°. La plus grande chaleur est, à l'ombre, de 28°, au soleil, 40°, et dans la terre échauffée par lui, 48°.

Pendant une bonne moitié de l'année on jouit communément d'un temps favorable, les jours de ciel couvert n'étant que de quatre dixièmes et les jours pluvieux d'un dixième. Les neiges durent du 5 novembre au 5 avril, et la fonte de celles des Karpathes produit au printemps un accroissement notable dans les eaux de la Wistule, qui se renouvellent également par de fortes pluies lors des moissons. Les contrées situées au pied des Karpathes sont très-souvent ravagées par la grêle, et sur ces montagnes l'hiver est, pour ainsi dire, perpétuel, ou du moins excessivement long, par suite de l'élévation du sol.

Les globes de feu, les parélies, les étoiles tombantes, l'aurore boréale et d'autres phénomènes phosphoriques ou électriques, sont assez fréquents en Pologne.

Comme preuve des variations de son climat, nous citerons les exemples suivants. L'historien Dlugosz rapporte que dans l'année 974 toutes les rivières furent couvertes de glaces, depuis la fin d'octobre jusqu'à l'équinoxe du printemps. Selon Rzonczynski, la Baltique gela une fois de telle sorte, que l'on put aller de Dantzig à Lubeck sur la glace. Koialowicz, dans les détails curieux donnés sur les hivers de 1414 et de 1492, dit qu'au mois de janvier, sous le 55° de latitude, on vit les champs se couvrir de fleurs, les choux pousser en tête, les blés lever

Malte-Brun et Chodzko, Tableau de la ne.

et former les épis, et des oiseaux reconstruire leurs nids; mais le mois de février ayant amené des froids intenses, anéantit, dans une seule nuit, toutes les richesses de cet été précoce. A Dantzig, vers la fin d'octobre 1568, les rosiers donnèrent une seconde floraison; ce phénomène s'y reproduisit en décembre 1588. L'hiver de 1659 fut également si doux que les abeilles sortirent par essaims nombreux.

VILLES.

Les villes de la Pologne sont, plus que partout ailleurs, l'expression vivante d'un principe, d'une destinée spéciale ou d'une époque historique; et les trois capitales qu'elle a possédées successivement sont, pour ainsi dire, chacune l'image des trois grandes phases de ce pays. La Pologne naissante eut son siége à Gnèzne, d'où l'aigle blanc prit son vol audacieux et superbe; l'antique métropole, Krakovie, la ville sainte, représente la plus belle époque du pays: les jours heureux de Kasimir le Grand, les temps chevaleresques des Jagellons, et le point véritablement culminant, sous les deux Sigismond, de l'astre de la Pologne florissante; enfin, Warsovie, dont les Polonais modernes, surnommés Français du Nord, ont cherché à faire un petit Paris, offre, dans son histoire, un tableau fidèle, tantôt brillant et grandiose, tantôt sombre et mélancolique, des tentatives de renaissance de la Pologne malheureuse.

C'est ainsi que Malborg (Marienbourg), situé dans l'ancien palatinat de Malborg, est le souvenir encore animé de l'antique chevalerie; que le catholicisme a fixé son séjour de prédilection à Czenstochowa, résidence de miracles de la sainte Vierge, à laquelle s'adressent tous les vœux des fidèles dans leurs nombreux pèlerinages à cette ville; que Wilna et Léopol sont devenus des succursales du foyer de la civilisation moderne établi à Warsovie; c'est ainsi enfin que, dans les derniers temps (1815-1830), la ville de Kalisz représentait l'opposition la plus forte qui ait pu se manifester aux diètes sous le gouvernement russe, et que le château de Pulawy dut à la puissante maison des Czartoryski le titre de nouveau Panthéon historique polonais.

Le berceau de la Pologne, Gnèzne, situé à sept milles de Posen, et célèbre par le couronnement du premier roi, Boleslas le Grand, a, à mesure que les conquêtes des Polonais s'étendaient, disparu de la scène politique. De nos jours, c'est une petite ville insignifiante, contenant à peine quatre mille habitants.

Krakovie, jadis centre du royaume, située aux bords de la Wistule, dans une riante vallée, fut longtemps le siége des rois et l'endroit de leur couronnement, ainsi que de leurs funérailles. Les chroniqueurs rapportent qu'elle fut fondée sur les ruines de *Carrodunum* (dont fait mention Claude Ptolémée), vers l'an 700, par le duc de Chrobatie-Blanche, Krakus. En 1320 Wladislas Lokiétek y fut, par l'archevêque de Gnèzne, le premier monarque couronné, et depuis on transporta dans cette ville tous les joyaux de la royauté (*).

Le vieux château royal qui brava tant de siècles a été converti en caserne par les Autrichiens, et une main ennemie a fait disparaître toute trace historique dans cette vaste salle où brillaient les colonnes du trône des Jagellons, devant lequel prêtaient foi et hommage, à genoux, les ducs de Prusse, de Poméranie, de Kourlande, et les palatins de Valachie; là, les plus grands États de l'Europe venaient chercher des alliances et implorer des secours; là, siégait le sénat des patriciens; là, retentissait la voix sage d'Étienne Batory. Devant la porte de cette antique demeure royale avilie, dévastée (**), on voit encore les ruines du

(*) Swiencki, Description de l'ancienne Pologne.

(**) Le Laboureur, qui visita Krakovie en 1646, a laissé, dans son *Traité sur la Pologne*, ce témoignage de la splendeur du château royal : « Le chasteau est une pièce

qu'occupaient jadis les puissants tes de Krakovie.

eu de distance du château s'élève hédrale, dont les chapelles rennt presque toute une histoire de nne république polonaise. En époque de l'introduction du casme en Pologne, il existait déjà odeste temple à cette place; il randi sous le règne de Wladisrman, et par Boleslas III en 1307; c'est surtout en 1359 que Kasi-Grand l'embellit et l'enrichit une munificence toute royale. cathédrale est le Panthéon poloet compte dix-huit chapelles et six autels. La plus ancienne des es royales qu'on y voit encore est de Wladislas Lokiétek, mort en On remarque avec un vif intémonument funèbre élevé à la oire de Kasimir le Grand par la naissance nationale, et celui de islas Jagellon, qui atteste le prodes arts en Pologne; ces deux der-

chitecture aussi accomplie que l'on se voir, et très-digne de la majesté monarque puissant. Il a beaucoup rapport au dessin du chasteau Saintde Rome; et me semble plus esgayé, il a moins d'estendue. C'est un grand de logis, de pierre de taille, avec aisles, autour d'une cour quarrée, déde trois galeries où se desgagent les appartements. Ces galeries sont, me les chambres, parquetées de carux de marbre blanc et noir en rapport; sont décorées de peintures et de busde Césars, et rien ne se peut esgaler à la té des lambris des chambres du second ge, qui est le logement des roys et des nes. C'est véritablement la plus belle ose que j'ai veuë pour la délicatesse de sculpture et pour les ornements d'or oulu et de couleurs très-fines. Dans la ambre principale sont les trophées du y Sigismond avec mille patergnes et lle enjolivements au ciseau qui sont adirables, d'où pendent en l'air plusieurs gles d'argent, qui sont les armes de la ologne, que la moindre haleine de vent fait oltiger doucement, leur donnant une esèce de vie et de mouvement si naturel, ue l'imagination en est aussitost persuadée ue les yeux. »

niers tombeaux sont en marbre rouge. La chapelle dite des Sigismond est la plus belle et la plus riche de toutes. Au milieu du chœur de l'église un magnifique mausolée recèle les restes mortels de l'évêque Stanislas, assassiné par Boleslas le Hardi. Depuis Wladislas Lokiétek jusqu'à Auguste II, presque tous les rois polonais ont été couronnés et ensevelis dans cette vieille basilique.

Le nombre des églises de Krakovie s'élevait jadis à cinquante. Parmi celles qui ont résisté aux âges et aux événements, on distingue l'église de Notre-Dame, bâtie en 1222, dans le genre gothique : elle contient trente autels de marbre et de nombreuses tombes; l'église des Dominicains, où se trouve le superbe tombeau de Leszek le Noir; l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, pour les jésuites, par Sigismond III, et qui conserve encore la tribune d'où retentissait la voix éloquente du célèbre Skarga; l'église de Sainte-Anne, remarquable par sa coupe et ses ornements.

Dans le nombre des autres édifices nous citerons : l'antique hôtel de ville; l'enceinte gothique *Sukiennicé*, longue de plus de cent toises, qui fut élevée par Kasimir le Grand, et qui reste comme un monument du commerce de cette époque; l'université, fondée en 1347; la bibliothèque, qui renferme trente mille livres, quatre mille manuscrits, et des cabinets d'histoire naturelle, de physique, de mécanique et d'anatomie.

L'école du tir se tenait autrefois à la porte Saint-Nicolas et y possédait un vaste emplacement. Chaque année cette école élisait un roi que l'on promenait en procession par toute la ville, un coq coulé en argent sur les bras, et qui, outre une prime de trois mille florins, avait le privilège d'introduire dans Krakovie, libres de tout impôt, quatre-vingt-dix-neuf tonneaux de vin.

Le pont qui joint le faubourg de Stradom à celui de Kazimierz est aussi une des curiosités locales.

Krakovie, qui se compose de la vieille

cité, des trois petites villes adjacentes, Podgorze, Kazimierz, habitée presque entièrement par des juifs, et Kleparz, et de plusieurs faubourgs, était jadis entourée de remparts, de fossés et de quarante bastions, dont plusieurs servaient de portes d'entrée. Une seule, la porte de Saint-Florian, a survécu aux dégâts commis par les Autrichiens.

La population de cette ancienne métropole polonaise a suivi les phases de sa fortune politique. Vers l'année 1500, elle se montait à quatre-vingt mille âmes; en 1787, elle n'en comptait plus que dix mille; de nos jours le chiffre s'est amélioré : il est de trente-sept mille, dont un tiers de juifs.

Les environs de Krakovie offrent les plus beaux sites de la Pologne, parmi lesquels on remarque surtout la contrée si pittoresque de la chartreuse Bielany, assise sur un mont escarpé, au centre d'une antique forêt. De l'autre côté de la Wistule, on aperçoit le respectable monastère de Tyniec (*), dont la fondation par Boleslas le Grand remonte à l'an 1009; suivant Starowolski, ses abbés portaient le titre de maîtres de cent villages et de cinq villes : *quinque civitatum et centum villarum dominus*. Plus loin, sur des montagnes qui avoisinent les Karpathes, apparaît le château de Landskrona, aux souvenirs historiques, puis le miraculeux mont Calvaire; puis, sur la montagne Bronislawa, s'élevant à cinquante-neuf toises au-dessus du niveau de la Wistule, le tertre monumental érigé à la mémoire de Kosciuszko, dans le voisinage de ceux de Wanda et de Krakus; il a dix-huit toises de hauteur. De cet imposant belvédère le regard plonge dans la ville sainte, qui porte sur son front calme et superbe l'empreinte des siècles écoulés, et indique, par son attitude muette et mélancolique, la grandeur qui animait jadis une population douée d'une vie puissante. De là l'œil du spectateur découvre des paysages ravissants : les montagnes de la Silésie s'unissent à la grande chaîne des Karpathes; les eaux de la Wistule fendent majestueusement un sol fertile, cultivé; de vieux arbres, derniers gardiens de nombreuses ruines de bourgs et de manoirs, lèvent avec orgueil leurs verts panaches, et, par un jour pur, ce tableau imposant a pour limites les pics des glaciers que l'on aperçoit à trente lieues alentour. « Ce monument est un ouvrage de *géants*; c'est « l'élan patriotique d'une nation qui, « effacée dans le présent, se cherchait « dans l'avenir !.... Et voici *une éloquence* toute nouvelle : un peuple qui « ne peut s'exprimer par la parole ou « par les livres, et qui *parle* par des « montagnes (*). »

A un mille de Krakovie on rencontre encore les restes du château de Lobzow, qui fut bâti par Kasimir le Grand. Théâtre d'événements mémorables et d'aventures romanesques, le bon Kasimir en faisait son séjour favori, et s'y délassait, comme Henri IV auprès de la belle Gabrielle, des ennuis du trône ; il cessait quelques instants d'être roi pour devenir l'amant de la séduisante Esther. La tradition assure que les cendres de cette juive célèbre reposent dans le jardin. Sigismond III aussi, suivant les chroniqueurs, se plaisait beaucoup à ce même château, et y savourait les délices de Capoue, au sein des bals et des mascarades qu'il donnait aux femmes galantes.

Il ne reste plus également que quelques débris et une tour octogone du château d'Oycow, qui se trouvait à quatre lieues de la ville. D'épaisses forêts l'entouraient, et, quand on par-

(*) Durant la guerre de l'indépendance nationale, soutenue pendant cinq ans par la confédération de Bar, cinq cents confédérés, sous le commandement du chef de brigade de Choisy et d'autres officiers français, s'y défendirent avec courage. C'est de ce poste qu'ils exécutèrent, en février 1772, à la suite des ordres du général de Vioménil, la difficile et bardie attaque du château de Krakovie, qui était alors au pouvoir des Moskovites. (Pologne pittoresque, M. Chodzko.)

(*) M. Villenave père, Discours prononcé à l'hôtel de ville de Paris, en 1828

rs sinuosités, on arrive à la oire, longue de deux cent ngts pieds, large de quatre- haute de soixante; elle a dû, ent les historiens, servir de ux femmes, aux enfants et lards, à l'époque sanglante res avec les Turcs et les Ta- peu de distance se trouve une tte surnommée Royale, depuis 300 Wladislas Lokiétek s'y bri des atteintes de l'usurpa- Venceslas de Bohême; on ne parcourir qu'aux lumières. De ses légendes et traditions sont s par le peuple sur les singu- aturelles dont Oycow abonde. difficile de se représenter un s ravissant et plus pittoresque ui du château de Pieskowa à deux lieues plus loin; il do- e vallée qui rivalise de charme Alpes; les eaux pures du Prond- happent par torrents d'un ro- gantesque, et arrosent cette e contrée. Le rocher, qui fait château, a la forme de la mas- ercule; frêle à sa base et énor- t développé à son sommet, il ans son ensemble une des plus es et des plus inexplicables fan- de la nature. En suivant le du Prondnik on rencontre un rocher qui, entouré de chênes, nbres sapins et de précipices, ccessible que d'un seul côté, par on arrive au romantique ermi- e Sainte-Salomée, nommé Grod- il semble planer dans les airs. mme on le voit, les environs de ovie sont de toutes parts doués nature riche, féconde et variée lini.

rsovie, située sur une élévation ble aux rives de la Wistule, était fois la capitale du duché de Ma- et la résidence des ducs. Vers la u douzième siècle, si nous en ons les chroniqueurs, Kasimir le e, étant à la chasse, entra dans une mière où une pauvre femme ve- de donner le jour à deux jumeaux; i leur servit de parrain, et nomma War, l'autre Sawa, ce qui formerait l'origine du nom de cette ville. Au treizième siècle, les successeurs du duc Conrad Ier, abandonnant leur fort de Czersk, y transportèrent leur demeure, et Warsovie prit dès lors un accroissement considérable. Après que la ligne des ducs de Mazovie fut éteinte, en 1526, la reine Bona, épouse de Sigismond Ier, affectionna également cet endroit; et, à la diète de Lublin, en 1569, Sigismond Auguste décréta que, vu sa position centrale, Warsovie servirait désormais de lieu de réunion aux grandes diètes. Depuis cette époque, son importance augmenta de jour en jour; l'élection des souverains se consomma dans les champs de Wola, à l'entrée de la ville, et enfin, Sigismond III la choisit pour nouvelle capitale du royaume. Les rois suivants l'habitèrent donc, et même le dernier, Stanislas-Auguste, y célébra en 1764 son couronnement, cérémonie qui avait eu lieu jusque-là à Krakovie.

Warsovie se développe sur trois mille six cents toises de longueur et dix-huit cents de largeur; sa circonférence, y compris le faubourg de Praga, situé sur la rive droite du fleuve, est de six lieues. La ville est divisée en sept arrondissements; Praga forme le huitième. Les rues, au nombre de deux cent quatorze, sont toutes pavées et entretenues avec soin. Plus de soixante-dix édifices publics les embellissent. On compte en outre vingt-six églises du culte catholique, qui possède également quatorze couvents d'hommes et quatre de femmes, une église luthérienne, une évangélique, une grecque-unie et une greco-russe.

Parmi les principaux monuments on remarque le château royal, avec un superbe jardin qui domine la Wistule : une voûte de deux cents toises de longueur y soutient le terrain supérieur, où l'on parvient par un large et solide escalier; le palais des lieutenants du roi; le palais non moins majestueux de Krasinski, que la grandeur et la richesse de ses ornements placent au premier rang des chefs-d'œuvre d'architecture; l'université; la belle maison des Amis des sciences et des let-

tres, remplaçant l'ancienne église des Dominicains, construite, par Sigismond III, en souvenir de la prise de Moskou, et où reposaient les restes des tzars Szuysky faits prisonniers; la banque et l'hôtel des finances; l'hospice des enfants trouvés; les palais de Zamoyski et de Mniszek; l'hôtel de ville, auquel fait face, sur une vaste place, le nouveau théâtre, qui peut contenir deux mille cinq cents spectateurs et huit mille personnes lors des bals : son fronton est orné de dix colonnes d'un style élégant, etc.

Nous citerons parmi les églises celle des Bernardins, dans la rue principale, dite faubourg de Krakovie; l'antiqne cathédrale de Saint-Jean, située dans la cité : les chroniqueurs en font déjà mention en 1339, et elle renferme l'étendard sacré pris aux Turcs, à la bataille de Vienne, par Jean Sobieski; l'église des Missionnaires, dite de Sainte-Croix; l'église des Piaristes, congrégation la plus savante et la plus patriotique de tout le clergé polonais, que l'on persécute et auquel on a retiré ce temple en 1835, pour le transformer en cathédrale gréco-russe. Un des plus beaux édifices de la capitale est aussi sans contredit la grande église luthérienne, bâtie en rotonde sous le règne de Stanislas-Auguste.

Nous passons sous silence la citadelle, construite après la dernière rentrée des Russes à Warsovie, en 1831. Nous ne l'avons pas vue; mais une voix auguste a donné l'assurance qu'elle pouvait en quelques heures réduire toute la ville en un monceau de cendres!

En avant du château royal s'élève une colonne de marbre blanc d'un seul bloc, tiré des carrières de Chenciny; elle est haute de vingt-neuf pieds; le piédestal en a quinze, et au sommet apparaît la statue de Sigismond III, coulée en bronze et dorée; elle a elle-même onze pieds d'élévation. La statue de Kopernik, production de Thorwaldsen, se trouve à côté de l'église des Bernardins. Une troisième et colossale statue, celle du prince Joseph Poniatowski, mort maréchal de l'empire français, à la bataille de Leipzig, devait embellir la vaste cour ouverte du palais des lieutenants du roi, et la souscription nationale, ouverte à cet effet, avait déjà réuni tous les fonds nécessaires, quand le gouvernement russe, guidé par un patriotisme mal entendu (*), fit briser en morceaux ce chef-d'œuvre de Thorwaldsen, et l'envoya à la forteresse de Modlin pour y être converti en canons.

Douze places publiques et un champ de Mars, où cent mille hommes peuvent bivouaquer aisément, donnent à Warsovie de l'air et de la lumière.

Le soir, la ville et ses faubourgs sont éclairés au moyen de lampes astrales.

Comme la population de Krakovie, celle de Warsovie a subi l'influence des événements. En 1780, le nombre des habitants montait à soixante-dix mille; en 1792 à cent vingt mille; en 1805 il descendit à soixante-huit mille quatre cent onze; puis, en 18[illegible] il remonta à cent mille trois cent trente-huit: en 1830 on comptait cent vingt-six mille quatre cent vingt-cinq âmes, dont trente-trois mille appartenaient au peuple juif. En y ajoutant la garnison militaire, la population de Warsovie présentait un chiffre d'environ cent cinquante mille individus.

Jusqu'en 1832 Warsovie posséda de nombreux instituts scientifiques et littéraires, mais depuis lors tout est bien déchu. On a aboli la société des sciences et des lettres, fondée en 1801, et sa bibliothèque, si riche en manuscrits, bien qu'elle fût propriété particulière, a été transportée à Petersbourg, où se trouvait déjà l'ancienne et vaste collection de l'évêque Joseph Zaluski. Cette collection, don d'un généreux citoyen envers l'État, fut enlevée par Catherine II, à l'époque du partage de la Pologne. La nouvelle bibliothèque publique, fondée de 1815 à 1830, et spoliée également, renfermait cent cinquante mille volumes,

(*) Comme cela est bien dit dans la partie de cet ouvrage consacrée à la Russie, vol. I, page 66.

cabinets de minéralogie, de
natique, d'histoire naturelle,
eux mille plantes exotiques,
ies dans le jardin botanique.
rsité, l'école des arts et mé-
l'école polytechnique, l'école
e, le lycée, le conservatoire de
tion et de musique, l'école des
s, huit écoles militaires, trois
alatinales, tout a été détruit,
ar la nouvelle administration.
lle possède dix-huit imprime-
ix librairies et cinq journaux
bre de ces derniers était dou-
t 1832). Six mille ateliers d'in-
s différentes emploient environ
e-cinq mille bras. Six cents
ka, espèce de calèche à quatre
et pour quatre personnes, et
raîneaux conduisent, les unes
toute l'année, les autres l'hiver
ent, les habitants par toute la

ompte de nombreux bains pu-
l y a aussi dans le jardin Kra-
un établissement d'eaux miné-
ès-fréquenté.
les sept salles de spectacle qui
Varsovie, il n'y en a plus main-
que deux en activité. Deux
s d'été existent dans le bois de
ki, dont un à ciel découvert et
é d'eau, ce qui produit un effet
nt. Deux clubs, nommés Res-
s des négociants, font également
des établissements consacrés
isir.
sovie renferme beaucoup de pro-
es, de lieux de réunion publics.
rdin de Saxe, entouré d'une
en fer, est plus vaste et plus
ue celui des Tuileries à Paris. On
ssi l'avenue du Belvédère, dans le
de l'avenue de tilleuls (*Unter den*
) de Berlin; trois rangs de marron-
bordent dans toute sa longueur
t cent soixante-dix toises, et for-
d'épaisses arcades de verdure au-
de la tête des promeneurs. Elle
ita Lazienki, charmante résidence
de l'Italie; tout s'y trouve réuni,
s constructions s'élevant du
es eaux, lacs transparents, parcs
détours enchanteurs, puis des
chefs-d'œuvre de l'art, la représentation équestre de Jean Sobieski, des divinités païennes, les douze statues des sages de la Grèce, des ruines, en guise d'amphithéâtre, etc., etc. On y voit aussi les casernes qui enfantèrent la révolution de 1830.

Le jardin botanique, situé sur une élévation accidentée, est à peu de distance de là ; il renferme des serres chaudes et un observatoire pour les études astronomiques. En poursuivant, on parvient au palais plus moderne du Belvédère; des kiosques, des minarets et des pièces d'eau embellissent son jardin anglais. Nous citerons encore en fait de châteaux de plaisance aux environs de Warsovie, Mokotow, Krolikarnia, qui domine les plaines de Lazienki et de Willanow, et enfin, la retraite chérie de Sobieski, Willanow (villa nuova). Cette dernière résidence, distante de deux lieues, fut construite par les soldats turcs qu'il avait faits prisonniers au siége de Vienne.

Dans une autre direction se trouve la villa Mariemont, qui mène au bois touffu de Biélany. Cet endroit retiré offre une seule fois par an, le second jour de la Pentecôte, un tableau vivant, animé, et l'excursion qu'on y fait ressemble beaucoup à la promenade de Longchamp à Paris, avec toutefois une forte teinte populaire de plus. Les deux origines présentent également une grande analogie entre elles : les belles voix des cordelières de l'abbaye attirèrent jadis les Parisiens ; l'absolution que l'on obtenait naguère encore au couvent des Camaldules de la forêt produisit le même effet sur les habitants de Warsovie. La foule est compacte à Biélany : ardente, tumultueuse dans l'intérieur du bois et faisant honneur aux apprêts culinaires, elle est plus choisie et moins bruyante dans l'allée principale, qui longe les bords de la Wistule. C'est en ce dernier endroit que la mode rend sans appel ses décrets pour toute la saison.

Un grand citoyen repose non loin de là. Sur un tertre placé à l'entrée de l'église et recouvert d'une simple pierre, on lit ce nom : *Stanislas Staszic!*

Il sera toujours cher aux cœurs polonais, car celui qu'il rappelle fut un des bienfaiteurs de l'humanité; Stanislas Staszic partagea toutes ses terres et sa fortune entre les paysans et les gens lettrés.

En traversant la Wistule on parvient, par le moyen d'un pont volant long de deux cent soixante-trois toises, au faubourg de Praga, lieu condamné au malheur et mémorable à jamais dans les fastes de la Pologne. C'est dans ses plaines qu'on délibéra en 1573 sur le choix du premier roi électif, Henri de Valois; et qu'en 1656 et 1702 les Polonais combattirent, pour la défense de la capitale, contre Charles Gustave et Charles XII. C'est là encore qu'en 1794 Souvaroff livra au carnage de ses soldats douze mille habitants, femmes, enfants, vieillards, et les braves qui défendaient pied à pied ce seuil de Warsovie. Les tristes événements de 1809 et de 1831 ont mis le comble à l'horrible fatalité qui pèse sur ce bourg de misère et de sang!

Malborg (Marienbourg), dont la fondation remonte à l'an 1302, fut autrefois le chef-lieu du palatinat de ce nom. Elle est à huit lieues sud-est de Dantzig, sur la rive droite du Nogat. Intimement liée à toutes les phases historiques de la Pologne, elle a compté, jusqu'en 1772, au nombre de ses possessions, et fait depuis lors partie de la régence de Marienwerder (Kwidzyn), formée elle-même de la Prusse ducale, ancien fief polonais.

Les chevaliers teutoniques, en s'emparant du territoire, construisirent (1288) le célèbre château fort qui commande Malborg. Conçu dans le style gothique, il se composait de quatre étages; le grand maître de l'ordre habitait le plus élevé. La seule partie qui ait résisté aux ravages de la guerre et du temps est celle du milieu, et, ce qui frappe le plus dans ce vieil édifice, c'est le système en voûtes des appartements : toutes les pièces présentent une longue suite d'arcades qui s'étayent sur des piliers de granit. Carrés aux étages inférieurs, ces piliers sont octogones dans le haut du château, plus sveltes et travaillés avec soin à l'endroit des chapiteaux. La grande salle où les chevaliers s'assemblaient pour le chapitre n'a qu'un seul pilier, auquel viennent aboutir toutes les arcades. On y voit une pierre énorme entrée dans la muraille; les Polonais la lancèrent en 1410 lorsque Jagellon fit le siége du château; ils cherchaient à abattre le pilier, unique soutien de toute l'architecture, et la pierre pourfendit bien la fenêtre, mais, manquant son but, elle alla se nicher dans le coin où elle se trouve encore. Ce fut en 1460 seulement que Kasimir IV obtint la reddition de la place et put y mettre garnison.

Ce château, modèle de construction des temps passés, était un des plus solides qui fût en Europe; on disait communément : *Ex luto Marienburg, Offen ex saxo, ex marmore Mediolanum*. Les trésors de l'Ordre reposaient dans les caves, séparées par une double voûte du rez-de-chaussée. Un puits en pierre qui existe au milieu du château fournissait de l'eau à tous les étages, et, dans chaque salle de réunion, les services étaient préparés de telle sorte que les mets et les boissons y parvenaient sans qu'aucun valet parût. Il est certain, et cette dernière recherche en est une preuve convaincante, que la bonne chère, le vin et les femmes occupèrent beaucoup plus les moines guerriers, anciens hôtes de ce lieu, que les bulles du saint-siége et le salut de la chrétienté.

A côté du château, que l'on s'occupe de restaurer avec les largesses du roi de Prusse régnant, on voit l'église de Sainte-Marie, fondée en 1260.

La population actuelle de Malborg s'élève tout au plus à cinq mille habitants.

La capitale de la Lithuanie, Wilno, située aux bords des fleuves Wilia et Wileyka et entourée de montagnes, est à trois cent cinq pieds au-dessus du niveau de la Baltique. Elle fut fondée en 1322, par Giédymin, prince lithuanien païen, à l'occasion de la construction d'un château et d'un tem-

i devait servir à conserver le feu
, les ruines de ces édifices se
encore de nos jours. La ceinture
railles remonte à l'année 1506,
ux fois incendiée et deux fois
tout nouvellement, Wilna, de
le princière, est devenue la rési-
d'un gouverneur russe. Les juifs
'affectionnent beaucoup; maîtres
mmerce entre ce pays et Riga
enigsberg, ils forment à eux
près de la moitié de la popula-
ctuelle.
ville renferme trente églises ca-
ues, et, parmi les monuments,
stingue l'hôtel de ville, l'église
int-Jean, jadis collége des jé-
, l'église cathédrale, l'arsenal,
palais, l'hôpital de Saint-Jac-
celui des sœurs de la charité, et
al juif. La civilisation possédait
peu d'années à Wilna un foyer
quable qui datait de 1578, époque
roi Étienne Batory fonda une
nie dont il confia la direction
suites. Cet institut exista jus-
1833, et, durant sa plus brillante
e, de 1815 à 1830, il compta
es rangs de ses professeurs des
es à la réputation européenne,
ue Sniadecki, Lelewel, Golu-
ki, etc. Mille élèves suivaient
llement les cours de cette école
eure, qui contenait un observa-
un jardin botanique, des cabinets
néralogie, de physique, et une
thèque riche de cinquante et un
huit cent trente-sept volumes.
s ordres de l'empereur actuel,
rène aussi noble dut cesser d'exis-
me simple faculté de médecine la
ace; les collections scientifiques
nblées à grands frais, les livres
, les manuscrits précieux, tout
confisqué au profit des instituts
s de Kiiow et de Charkow.
ns le seizième siècle la population
ilna s'élevait à cent mille âmes;
lieu du dix-septième elle se mon-
ncore à soixante mille, mais de
ours elle en compte à peine trente-
nille. La décadence de cette ville
les rapports scientifique, com-
ial et statistique, est une consé-
séquence naturelle du système suivi par le gouvernement présent.

Les environs de Wilna sont très-beaux; mais à la place de l'ancien et riant palais des rois de Pologne, se dresse aujourd'hui le front menaçant d'une forteresse russe (*).

Tout en suivant les rives de la Wilia, fleuve célébré avec amour par les poëtes nationaux, on parvient à une brillante fondation des jésuites, au couvent de Zakret. C'est un véritable édifice, aux proportions nobles et étendues. Plus loin s'étend une chaîne de montagnes, donnant naissance à la vallée de Wilna et qu'animent le superbe palais des évêques, Werki, et les asiles religieux de Trynopol et de Kalwarya. Le Calvaire renferme dans son enceinte plus de trente chapelles qu'un labyrinthe de sentiers unit entre elles. Ces divers paysages et les hauteurs qui existent au centre même de la cité, toutes couronnées de ruines, composent un panorama des plus imposants et des plus variés.

Léopol (Lwow, Lemberg) est la capitale de la Pologne autrichienne, et on rapporte sa fondation à l'année 1270. Cette ville, toute entourée de hauteurs, a passé par les chances les plus variées de la fortune : incendiée à diverses reprises, dévastée et ravagée nombre de fois par l'ennemi, sa position si avantageuse amena toujours sa résurrection. C'est à Léopol que résident les autorités du royaume de Galicie et l'archevêque. Tous les deux

(*) La tradition rapporte que trois seigneurs, Sapiéha, Sluszka et Massalski, prirent l'engagement de fonder trois palais, et chacun s'efforça de surpasser les deux autres en luxe et en magnificence. Cette lutte valut à la Lithuanie trois beaux monuments: malheureusement le palais de Massalski disparut dans une des dernières crises du pays. Bâti par un architecte d'Italie, le palais de Sluszka (qui remporta le prix) se trouve sur les bords de la Wilia, et celui de Sapiéha, situé près du faubourg d'Antokol et des antiques sépultures des ducs de Lithuanie, a l'air de se cacher au sein d'une épaisse forêt; il offre aussi dans son ensemble le type italien.

ans les états y sont aussi convoqués, au nom de l'empereur d'Autriche, pour connaître ses volontés; il ne leur reste plus que le modeste droit de pétition. Léopol possède une université, fondée en 1784, et réorganisée en 1816, dont la bibliothèque se compose d'environ cinquante mille volumes, deux gymnases, deux séminaires, une école d'arts et métiers, et de nombreuses institutions secondaires. L'importance de l'université s'est puissamment accrue depuis que tous les établissements littéraires et scientifiques de Warsovie ont été abolis. On trouve encore à Léopol la célèbre bibliothèque d'Ossolinski, fondée primitivement à Vienne, par ce magnat polonais, sous le nom de Bibliothèque slave; elle renferme vingt-cinq mille trois cents ouvrages divers, treize mille médailles, huit mille quatre cents moules en plâtre, et une immense collection de manuscrits. Le gouvernement autrichien l'a fait fermer en 1834.

Point intermédiaire entre l'orient et l'ouest de l'Europe, Léopol jouit d'une haute valeur sous le rapport commercial; de tout temps il a servi d'entrepôt aux productions de la Podolie, de la Wolhynie, de la Moldavie, de la Bohême, de la Silésie et de l'Allemagne. Chaque année, en juin, époque des grandes opérations commerciales, la population s'accroît d'un quart. Dans les autres moments le chiffre des habitants s'élève à soixante mille, dont un tiers de juifs. Nous ne comptons pas les étudiants et la garnison, deux classes essentiellement variables.

On doit accorder, parmi les monuments, une attention spéciale aux cathédrales des trois cultes qui se célèbrent à Léopol, à l'église Saint-George, point le plus élevé de la ville, à l'église des Dominicains, d'une fort belle architecture, et au palais de l'évêque arménien.

Déjà, du temps des Romains, le poisson des environs de Léopol était cité pour sa chair exquise; les brochets surtout rivalisaient ceux du Tibre, pêchés entre deux ponts, et que les maîtres du monde, gastronomes non moins célèbres qu'illustres guerriers, payaient au poids de l'or.

Chef-lieu du palatinat de ce nom, la ville de Kalisz se trouve divisée en trois parties par la Prosna, qui, la pressant dans ses bras, lui donne l'aspect d'un groupe d'îles. Sa date remonte au seizième siècle. Plus tard, Kasimir le Grand l'entoura d'une épaisse ceinture de murailles et d'un château fortifié; mais dans les derniers temps ces défenses ont été négligées et ont fait place à des promenades publiques. L'église, sous l'invocation de saint Nicolas, est le plus ancien édifice religieux. On conserve avec soin dans la belle cathédrale de Saint-Joseph un tableau représentant ce saint, auquel le pape octroya la couronne royale, comme récompense des miracles opérés. L'ex-collége des jésuites, bâti dans les premières années du dix-septième siècle, passait alors pour un des plus remarquables monuments en Europe. Sa grande salle a deux cents pieds de long snr soixante-douze de largeur, et deux cents élèves y manœuvraient très-facilement à l'époque où cet édifice servait d'école militaire. Cette école, fondée en 1810, et qui a fourni tant d'officiers distingués à l'armée polonaise, fut transférée à Saint-Pétersbourg après les événements de 1831. Le local qui servit d'abord de bureaux à un fonctionnaire public, a été en dernier lieu métamorphosé en une chapelle du culte gréco-russe.

La population de ce chef-lieu s'élève à onze mille habitants, et les efforts patriotiques des citoyens du palatinat entier méritent d'occuper une place importante dans les annales de la Pologne renaissante.

Non loin des frontières de Silésie, dans les environs rocailleux d'Olsztyn, se trouve sur les bords de la Warta la petite ville de Czenstochowa, qui joue un si grand rôle dans les fastes religieux de la Pologne; car, à ses portes, s'élèvent les célèbres monastère et église de *Jasna-Gora* (Clair-Mont), desservis par les moines de Saint-Paul. On y conserve une image

lleuse de la Vierge, vers la-
de toutes parts accourent sans
les fidèles, pour implorer l'ap-
la Mère des douleurs : à chaque
se renouvelle la cérémonie de
ronnement; et à celui de 1817,
ent mille pèlerins seulement,
s et femmes, suivirent les di-
processions. La légende du lieu
qu'en 1382, lorsque par ordre
d'Opeln Wladislas, on trans-
cette image de la Galicie en
les chevaux s'arrêtèrent tout
devant Jasna-Gora, sans qu'il
sible de les faire aller plus loin.
de cet événement, le duc, qui
aux miracles, fit élever une
l'endroit même où il arriva.
las Jagellon construisit la cha-
i renferme aujourd'hui l'objet
Le couvent de Jasna-Gora fut
rtifié par ordre de Wladislas IV,
etite garnison, sous les ordres
r augustin Kordecki, repoussa
sement, en 1655, les attaques
breuses troupes suédoises. Ses
étaient considérables autrefois,
malheurs des guerres étrangères
t porté une atteinte sensible; il
pas oublier non plus le dévoue-
es religieux, qui, toutes les fois
Pologne se trouva en danger,
essèrent de lui faire le sacrifice
s richesses.
oit à jamais célèbre, le château de
a mérité, comme nous l'avons
lébut de cette division de notre
le surnom de nouveau Panthéon
que polonais; après Krakovie,
lieu qui renferme le plus de
irs chers au pays. Primitivement
té du grand général de la cou-
Adam Sieniawski, et brûlé par
upes de Charles XII de Suède,
devint, en 1730, un des nom-
domaines des princes Czarto-
qui se plurent à le relever de
nes. Il doit surtout beaucoup à
ncesse Isabelle Fleming; par
ureuse alliance, elle s'attacha à
mbler les objets les plus pré-
appartenant à l'histoire et les
tions non moins nobles en-
par les arts. Les jardins, d'un

dessin admirable, contiennent une multitude de statues, de grottes mystérieuses, de labyrinthes; à chaque pas, de gracieuses inscriptions viennent charmer les regards, et, sous les ombrages les plus touffus, les plus élevés, le doux murmure des eaux de la Wistule parvient jusqu'à vous. De merveille en merveille on arrive, par une superbe allée, au temple de la Sibylle, imitation de celui de Tivoli, et construit sur une hauteur; là vous attendent de nouveaux enchantements, de nouvelles richesses. Véritable musée ouvert à toutes les gloires, à toutes les illustrations de la patrie, la Pologne y retrouve avec orgueil et respect une représentation animée des diverses pages de ses annales. C'est là seulement qu'on voit les dépouilles mortelles de Boleslas le Grand, le sabre de Wladislas Lokiétek, la table sur laquelle Kasimir le Grand rendit tant de décisions importantes, un drapeau brodé par les blanches mains de la reine Hedwige, deux épées d'une forme remarquable, hommage des chevaliers teutons à Wladislas Jagellon, les cendres de l'immortel Kopernik, créateur du nouveau système du monde, l'armure des Sigismond, les flèches de Tarnowski, le crâne de Jean Kochanowski, le prince des poëtes polonais, le glaive donné par Grégoire III à Étienne Batory, pour combattre les infidèles, les trophées et les restes de Jean Zamoyski, la tête de l'illustre Zolkiewski, rachetée par sa femme moyennant deux millions quatre cent mille francs aux Turcs, qui, ivres de joie, portèrent cette sanglante dépouille en triomphe à Constantinople (1620), le bras droit du vaillant Czarniecki, la bague et l'écusson de Chodkiewicz, etc., etc. On ne finirait pas de décrire toutes les reliques précieuses qui se trouvent réunies en cet endroit. Au sortir du temple de la Sibylle, la vue éblouie se repose avec plaisir sur la charmante maison gothique, dont les murs extérieurs offrent une brillante incrustation de pierres rares provenant de toutes les parties du globe; le coup d'œil en est très-

curieux. Un célèbre poëte français, qui visita Pulawy, a célébré dans ses écrits ce lieu vraiment enchanteur : « *J'ai cru que je trouverais dans ce* « *pays, des Sarmates habillés en peau* « *d'ours, le bâton à la main, et menant* « *la vie errante des nomades ; j'ai* « *trouvé Athènes sur les bords de la* « *Wistule* (*) ! »

POPULATION.

Sous Jean Kasimir et avant la guerre désastreuse avec la Suède en 1655, la population du royaume s'élevait à quinze millions d'âmes. Selon Bandtkie (**), les luttes funestes soutenues à cette époque contre les Suédois, les Moskovites, les Brandebourgeois, les Kosaks, les Transylvaniens, les Tatars et les Valachiens, enlevèrent à la nation trois millions d'habitants. Zeiler affirme que les Tatars et les Kosaks emmenèrent dans le cours de leurs fréquentes invasions plus de douze cent mille prisonniers.

La population de la Pologne, dans l'étendue de ses limites de 1772 (***), se monte à 20,220,000 habitants, composés comme il suit :

6,770,000 Polonais ;
7,520,000 Russiens (ne pas confondre avec Moskovites) ;
2,110,000 Juifs ;
1,900,000 Lithuaniens ;
1,640,000 Allemands ;
180,000 Moskovites (Russes) ;
100,000 Valachiens.

La division en cultes religieux est de :

8,560,000 catholiques romains ;
3,740,000 catholiques grecs ou grecs-unis ;
3,430,000 grecs russes ;
2,150,000 protestants ;
2,110,000 juifs ;
180,000 vieux croyants moskovites ;
50,000 mahométans.

(*) Delille.

(**) Bandtkie, Histoire de la Pologne.

(***) Stanislas Plater, Géographie de la partie orientale de l'Europe.

« Ces deux tableaux font voir qu[e] race slave est la plus nombreuse d[e] la famille russienne, qui se divise [en] trois branches : 1° celle de la Rus[sie] blanche et de la Russie noire ; 2° c[elle] d'Ukraine, de Podolie et de Wol[hy]nie ; 3° celle de Russie rouge ou ga[li]cienne. La première et la dernière [se] rapprochent le plus des Polonais, t[ant] sous le rapport de l'idiome que so[us] celui de la religion, car elles appartie[n]nent à l'Église unie, et les sermo[ns] sont dits en langue polonaise. La f[a]mille slave qui habite la Wolhynie, [la] Podolie et l'Ukraine, se distingue [par] l'idiome et l'église : son chef religie[ux] habite Moskou ; mais, malgré cela, [son] idiome et ses sentiments sont enco[re] plus rapprochés de la Pologne que [de] la Moskovie. — Ici est le point cent[ral] où la nationalité et la civilisation [po]lonaises luttent depuis l'introducti[on] du christianisme contre les attaqu[es] dirigées envers la Slavonie et cont[re] les principes et les nationalités no[r]mande et tatare, sources primitives d[e] la nationalité moskovite. — En consi[dé]rant la population polonaise, on voi[t] le meilleur partage en cultes religieux. Les catholiques et les grecs-unis ap[partiennent] partiennent à une même église et [à] une même patrie. Les Grecs podolien[s] ont une église différente de la nôtre, mais ils ont aussi une patrie différente de la nôtre et de celle moskovite ; c'est une nation intermédiaire. En admettant cette base, nous aurons 12,340,000 Slaves catholiques et 3,610,000 Slaves du rit grec, ou quatre Polonais en proportion d'un Russien (distinguez toujours Russien de Russe). — A la nationalité polonaise il faut encore ajouter 50,000 Mahométans-Tatars, qui sont de cœur et d'âme Polonais. La population juive, et surtout celle allemande, si différentes de caractère entre elles, entrent encore dans notre nationalité et jamais dans celle russe. Les Lithuaniens, comme catholiques, sont Polonais. — C'est ainsi que la nationalité polonaise est l'élément supérieur sur notre sol, et, même en la comparant sous le rapport de l'influence morale, elle est entièrement

aise et dominante par la reli- les sciences, l'industrie et l'a-lture (*). »

le premier partage, effectué en on enleva à la Pologne 4,916,000 ants. La Prusse s'appropria pour tion 630 milles carrés de terrain ,000 habitants, l'Autriche 1,280 carrés et 2,700,000 habitants, Russie 1,975 milles carrés et ,000 habitants.

second partage, en 1793, ravit e à la Pologne plus de 4,100,000 nts. La Prusse s'empara de 1,000 carrés avec 1,100,000 habitants, Russie de 4,000 milles carrés , avec plus de 3,000,000 d'habi-

luite par ces deux spoliations à milles carrés et 3,400,000 habi- , la Pologne fut rayée par le eme partage (1795) du rang des indépendants.

traité de Tilsitt (7 juillet 1807) onstitua en partie, sous le nom and-duché de Warsovie; il se osait de 1,800 milles carrés ren-nt 2,000,000 d'habitants. Selon pports officiels, ce dernier chiffre monté jusqu'à 4,059,617 dans le ume de Pologne, devenu province en 1835.

savant Czacki, comparant dans tudes l'étendue du territoire polo- avec son produit, dit: que si la gne (telle qu'elle était en 1772), et mpris la Lithuanie, avait seule- la moitié de son territoire culti- , elle pourrait nourrir 58,353,500 tants.

ous le règne de Boleslas le Grand, l'année 1020, la population polo- e se divisait en plusieurs caté-ies.

1° Les esclaves (*servi*) et les serfs *erati*), qui dépendaient des sei- urs. Cette classe s'augmentait consi- ablement des prisonniers de guerre, liminuait bien peu par l'affranchis- ent.

2° Les agriculteurs (*rustici*), classe la plus nombreuse, riche, et résidant dans les domaines de la noblesse, du clergé et de la couronne. Ils gardaient les villes et les châteaux. Ceux d'entre eux qui faisaient un service militaire (*milites gregarii*), armés du bouclier (*clypeati*) ou de la cuirasse (*loricati*), étaient presque assimilés à la noblesse, et jouissaient d'une portion de ses privilèges.

3° Les nobles (*nobiles*), faisant seulement à cheval la guerre. C'était la classe la plus active pour le service public, et dans le nombre figuraient des seigneurs plus distingués (*familiares, magnati, cunei*) qui avaient un droit plus spécial aux faveurs du souverain.

L'historien Kromer dit dans son ouvrage publié en 1574 (*) : « Les nobles (*szlachta*) ou habitants terriens étaient nommés ainsi, parce que, originairement, ils acquéraient en propriété les terres des domaines des princes qui leur revenaient par suite de leur service militaire. De temps immémorial, leurs habitations sont dispersées tant dans les bois que dans les champs. Dans leurs châteaux, ils s'occupent principalement de la chasse. Les plus puissants sont entourés d'une petite noblesse (*drobna szlachta*), habillée de drap de même couleur. Cette assistance n'est pas une nécessité, mais elle sert à acquérir protection devant les tribunaux, dont les places sont occupées par les grands, ainsi que pour s'attirer la bienveillance des sénateurs séculiers et ecclésiastiques, ou des grands citoyens qui ont bien mérité de la patrie. La noblesse la plus puissante passait et terminait ainsi sa vie à la cour des magnats. »

Malgré toutes les inégalités extérieures ou personnelles, les nobles jouissaient d'une égalité absolue devant la loi de l'État, et de là provint, en même temps que l'indépendance monstrueuse d'une classe de privilégiés, l'oppression tyrannique du restant de la nation. En admettant tous les repro-

(*) A. Slowaczynski, Dictionnaire géo-phique.

(*) Kromer, de Situ Poloniæ et gente polona.

ches adressés aux magnats polonais, qui, occupés d'eux seuls et de leurs jouissances, trouvaient dans les excès de lâches consolations aux malheurs du pays, et pardonnaient à ses oppresseurs afin d'en obtenir en échange une facile tolérance, il n'en est pas moins vrai que la noblesse polonaise représentait à elle seule la vie politique de la république; et, tant que la bravoure et le désintéressement, vertus de leurs aïeux, résistèrent à l'enivrement du pouvoir, on vit sortir du sein de cette même noblesse, qui pouvait dire comme Louis XIV : « l'*État, c'est moi!* » de grands citoyens, d'illustres guerriers et des rois qui sauvèrent plus d'une fois la chrétienté.

La classe ouvrière dans les villes se composait principalement d'Allemands. Il n'y avait pas de bourgeois proprement dits en Pologne; le véritable bourgeois, l'industriel, c'était le juif.

Le paysan commença à jouir d'une position tolérable sous le règne de Kasimir le Grand, à qui la postérité a conservé le surnom de *roi des paysans*, et qui s'occupa avec une sollicitude vraiment paternelle du sort de cette nombreuse classe, à la fois la plus intéressante et la plus malheureuse. De 1370 à 1572, les seigneurs fonciers, dans les transactions qu'ils imposaient aux rois, firent dégrever le peuple de la campagne des charges et impôts publics, pour s'en approprier petit à petit les avantages. Aux quatorzième et quinzième siècles, l'état du paysan en Pologne était, sinon préférable, du moins égal à celui dont il jouissait dans l'Europe occidentale. A la fin du seizième siècle, le paysan polonais était encore libre, et si la faculté de se déplacer était soumise pour lui à de certaines restrictions, ces restrictions ne devaient être attribuées qu'à une mesure d'ordre. La loi le protégeait efficacement contre les vexations des seigneurs; mais, à mesure que la condition de ses semblables s'améliorait dans l'Occident, la noblesse polonaise, de plus en plus oppressive et envahissante, le réduisit par degrés à l'état de bête de somme. La misère remplaça alors chez lui une honnête aisance, et l'ivrognerie succéda aux joies innocentes d'un être moral cultivé.

Ce n'est que depuis une cinquantaine d'années seulement que le *servage* a été aboli en Pologne, et encore en certaines localités; car, dans les provinces incorporées à la Russie, à la fin du dix-huitième siècle, ainsi qu'en Lithuanie, en Wolhynie, en Podolie et en Ukraine, les paysans sont toujours esclaves.

« Le peuple polonais, dit Kromer, a le teint clair, les cheveux blonds; il est d'une belle stature et d'une taille moyenne; la bonté et la loyauté se peignent sur la figure des deux sexes. »

« Une chose bien remarquable, et qu'on ne trouve que dans l'histoire de la Pologne (observe très-judicieusement M. Spazier, dans son introduction à l'Histoire de la révolution polonaise de 1830), c'est que le paysan polonais, soit à l'époque où il était encore attaché à la glèbe, soit depuis son affranchissement, a constamment donné à son maître des preuves d'une affection partout ailleurs sans exemple; tandis que, chez d'autres peuples voisins, et dont l'organisation sociale était la même, comme, par exemple, chez les Kourlandais, encore à présent le serf a voué à son maître une haine implacable. Lors même que d'autres contrées, dont les habitants ne jetaient qu'un regard de mépris sur l'existence du serf polonais, étaient en proie à des insurrections aussi violentes que cruelles des paysans contre leurs seigneurs, l'histoire de la Pologne ne fait mention d'aucun sujet de différend entre le serf et son seigneur; au contraire elle nous apprend que, dans tous les temps et au moindre signal, le paysan accourait auprès de son maître, pour le servir dans les entreprises les plus hasardeuses. »

Le paysan polonais aime avec passion le sol natal; aussi porte-t-il une haine innée aux oppresseurs de sa patrie. Le curé du village, voilà son prophète; la religion catholique et la Pologne, les deux mots qui résument toutes ses affections. Il est honnête,

nant, docile, et enclin à boire mesure : l'eau-de-vie est pour souverain remède aux misères as.

vingt-deux millions d'habitants Pologne entière, on comptait millions cinq cent mille juifs; et observe qu'ils habitaient fort ent les campagnes, mais bien les, on verra qu'ils formaient itié environ de la population ur- Leur arrivée dans le pays re- au temps des grandes persécu- exercées contre eux en France et llemagne, où on leur arrachait ents pour les forcer à donner or. Wenceslas Grabowski rap- , dans son ouvrage sur les juifs ais, que de l'année 1096 date apparition. La première charte ur fut accordée (1264) provient oleslas, duc de grande Pologne; btint la sanction royale et reçut 'extension sous Kasimir le Grand, el l'histoire reproche trop de fai- pour la jeune juive Esther. Bien- fallut changer de conduite. Le ean Albert, voyant avec effroi roître d'une manière rapide une lation qui, par l'usure et d'illicites ulations, avait amassé déjà des ri- es énormes, ordonna que les juifs eraient désormais un faubourg iculier dans chaque ville, et y se- t assujettis à la surveillance active bourgmestres. Malgré ces entra- ils ourdirent, sous Sigismond Ier, trames tendant à faciliter aux s l'entrée de la Pologne, et à leur urer les moyens de subjuguer le . De nouvelles menées semblables nt découvertes, sous le règne Michel Wisniowiecki, et il fallut oubler de rigueur. La loi qui leur endait de tenir des auberges dans les ages dût également être remise en ueur sous Auguste II.

ous les juifs de l'ancienne Pologne ient soumis à un chef, qui dépendait celui résidant en Asie, lequel porte titre de *Prince de l'Esclavage*, et t errer sans cesse de lieu en lieu. ur costume ordinaire se compose au- rd'hui d'une robe noire, agrafée depuis le cou jusqu'à la ceinture, et d'un large manteau semblable à un froc; par-dessus la calotte, qui ne les quitte jamais, ils portent un chapeau à grands bords, ou un bonnet de poil, même en été; des pantoufles leur servent de chaussure : ils laissent croître leur barbe, ainsi que leurs cheveux, en longues touffes de côté.

Les juifs polonais passent pour être les plus adroits filoux d'Europe, et il est bien rare que l'un d'eux ne figure pas, soit comme acteur principal, soit comme complice, dans les procès pour vol ou escroquerie : tout moyen de gagner de l'argent sans travailler leur paraissant bon. La presque totalité des misérables qui se livrent à l'espionnage provient aussi d'eux.

Tous les efforts tentés jusqu'ici pour les réformer et rendre utiles au pays ont été vains; les juifs resteront longtemps encore pour la Pologne une plaie difficile, sinon impossible à guérir. De tout temps, des mœurs crapuleuses, des habitudes de saleté, l'avidité du gain, un penchant prononcé à la friponnerie, firent détester du peuple et mépriser des classes supérieures ces sectaires, qui forment un État dans l'État.

Les juifs et les Allemands alternent entre les nobles et les paysans; mais autant les juifs sont fourbes, dépravés, autant les Allemands sont intègres et travailleurs.

REPRÉSENTATION NATIONALE.

Le premier acte qui ressemble à une intervention nationale dans les affaires du pays en Pologne, où jusque-là la volonté du monarque faisait seule loi, ce fut l'assemblée des états à Lenczyça en 1180; mais tout s'y borna à la promulgation d'une loi qui protégeait les classes inférieures contre les abus et les vexations des nobles. L'assemblée générale de Chenciny en 1331, et la diète de Wisliça en 1347 furent plus caractéristiques : elles exigeaient le concours des principaux citoyens laïques ou séculiers dans la discussion de certaines lois. Mais les libertés na-

tionales doivent être véritablement datées de l'avénement de Louis de Hongrie. A compter de cette époque, des réunions du sénat eurent lieu à chaque élection de roi, et la Pologne, alors le plus vaste État du Nord, ressemblait à un grand *forum*, tant les assemblées nationales étaient nombreuses et fréquentes.

Il y avait des diétines ou assemblées de districts; des diètes provinciales, composées des députés d'une ou de plusieurs provinces, et des diètes générales, composées des députés de tout le royaume, pour faire les lois et régler les affaires du pays. Le quinzième siècle ajouta encore à ces diverses assemblées des diètes de convocation, d'élection, de couronnement et de confédération.

La diète de Radom, en 1505, rendit une loi qui exigeait l'*unanimité*, sous peine de nullité des votes législatifs ; un seul *veto* suffisait pour rejeter un décret. Les diètes commencèrent à devenir sous Sigismond III des espèces de champs clos, ouverts à de violentes récriminations qui dégénéraient souvent en disputes. Le nonce d'Upita, Pierre Sicinski, dont le nom est voué à l'exécration des Polonais, osa le premier user du privilége : il rompit par son vote la diète de 1655. Ce funeste exemple se répéta plusieurs fois dans le cours du règne d'Auguste III, jusqu'à ce que la diète de 1768 eût limité l'usage du *liberum veto* au seul vote des lois cardinales. Celle de 1788, poursuivant l'œuvre, annula pour jamais ce droit insensé.

Les diètes convoquées par les premiers rois de Pologne se tenaient presque toujours en plein air, comme cela se pratiquait chez les peuplades du Nord, en Islande, en Norwége, en Suède, en Danemark et en Germanie. Plus tard, la ville de Piotrkow fut l'endroit assigné à la représentation nationale. La diète de l'union de la Lithuanie à la couronne, en 1569, fut tenue à Lublin, où siégèrent les délégués des deux nations. Sous Jean Sobieski, trois diètes eurent lieu, une à Grodno et deux à Warsovie, qui fut désignée comme siége des diètes à l'avenir.

Nous trouvons dans les annales polonaises un fait assez curieux. Sous le règne de Wladislas IV, le dernier jour du terme fixé pour la tenue de la diète s'étant écoulé sans qu'on eût encore arrêté aucune décision, le roi ne voulut pourtant pas clore l'assemblée : mais, comme une ancienne loi limitait la durée de chaque séance et défendait de rien traiter aux lumières, on resta dans les ténèbres, chacun prenant son repas assis à son rang ; puis il arriva ce que l'on n'avait jamais vu, un sénat et une diète demeurant assemblés, endormis sur leurs siéges, et présidés par un roi endormi lui-même sur son trône.

CONFÉDÉRATIONS.

En suivant attentivement la marche des sociétés humaines, on pourrait dire que dans l'ancienne Pologne le désordre même avait ses règles, et la guerre civile son code. Loin d'adopter comme juste la maxime des monarchies : « La guerre civile est le plus grand des maux, » les Polonais donnèrent au contraire à leurs soulèvements, nommés ligues ou confédérations, une forme légale. « D'âge en âge, rapporte Rulhière, tout Polonais répétait à ses enfants : Brûlez vos maisons et errez dans votre pays, les armes à la main, plutôt que de vous soumettre au pouvoir arbitraire. »

Le droit exorbitant, possédé par chaque membre de la noblesse, d'entretenir à ses frais des troupes appelées *troupes de famille*, et d'élever des forteresses, servait souvent, comme on le verra plus tard, à satisfaire les vues personnelles des seigneurs, en leur donnant les moyens de fomenter les discordes intestines et d'attirer sur le pays tous les malheurs d'une vaine et sanglante lutte.

Grâce au fatal *liberum veto*, le premier factieux pouvait organiser l'anarchie, et il ne restait plus d'autres ressources que de convoquer une nouvelle diète ou de former une *confédération*.

e devenait légitime que par la
on de toutes les autres confédé-
s formées dans les partis opposés;
la plupart du temps cela n'ame-
ue la guerre civile. Le plus grand
ge de ces ligues, en petit l'image
épublique, consistait en ce qu'elles
onnaissaient pas le *liberum veto;*
y traitait à la pluralité des suf-

conseil général de confédération
eait l'autorité avec le grand
hal, qui possédait la dictature
it droit de vie et de mort pen-
toute la durée de la crise dans
le se trouvait l'État (*).

INSURRECTION DITE ROKOSZ.

rokosz polonais (**) était une
ection formelle contre le roi. Les
ffreux désordres en étaient la
névitable; mais le rokosz faisait
r à tous, même aux têtes les
rdentes, hors le cas toutefois où
narque violait ouvertement les
conventa de son couronnement.

LÉGISLATION.

dispositions devant régir les
polonais furent, à de fréquentes
es, l'objet d'une attention sérieu-
, se conformant à la marche gra-
des lumières, la Pologne parvint
éder un corps de législation na-
e, que les changements introduits,
les partages, par les diverses
russiennes et autrichiennes et par
kases russes, ont bien défloré.
plus d'un rapport, la Pologne de-
même dans ses lois les nations
comme étant aujourd'hui à la
e la civilisation, ainsi qu'on le
par le résumé que nous emprun-
à un savant jurisconsulte, na-

Pologne pittoresque, M. X. Godebski.
Nom emprunté aux Hongrois, qui ap-
nt ainsi leurs propres confédérations.
l le royaume se trouvait en danger,
aient tenus de se réunir, sous peine
rt, dans la plaine de *Rokosz*, près de
. (Pologne pittoresque, le même.)

guère encore l'un des mandataires les plus éclairés du pays (*). Nous ne pourrions nous appuyer sur une meilleure autorité.

«.... Dès les temps les plus reculés, le pouvoir législatif en Pologne était une attribution de l'assemblée des états, appelée diète, qui plus tard, et nommément en 1504, prit une forme régulière, et se composa du roi et des deux chambres, c'est-à-dire, du sénat et de la chambre des nonces, ou représentants élus de l'ordre équestre. Les villes avaient aussi une certaine représentation; car bien qu'elles n'eussent pas été admises aux délibérations de la diète, les rois s'abstenaient néanmoins de statuer rien de décisif à leur égard sans l'assentiment de leurs délégués ou plénipotentiaires.

« Ce qui avant tout mérite d'être signalé, c'est qu'à part la grande et principale division du pays en *royaume de Pologne* et *grand-duché de Lithuanie* (ce dernier ne fut définitivement réuni à la Pologne qu'en 1569, en conservant toutefois intacte sa législation distincte), et, à quelques rares exceptions près, la Pologne fut de bonne heure dotée d'une législation uniforme. Le roi Wladislas Lokiétek fit déclarer en 1331, par la diète de Chenciny, que « là où il n'y avait qu'un royaume, la « loi devait aussi être une, et com- « mune à tous. » Mais c'est à son fils Kasimir le Grand que revient la gloire d'avoir été le premier législateur de son pays. Il a laissé un monument impérissable dans son statut de 1347, connu sous le nom de statut de Wisliça (**). Il présidait lui-même aux délibérations et les dirigeait avec une rare sagesse, *adjiciens et resecans* (comme disent les historiens), *corrigens et temperans, leges condidit polonicas.* On est frappé d'étonnement lorsqu'on songe que ce premier code polonais, remarquable par la sagesse et la man-

(*) M. François Wolowski, député polonais : Coup d'œil sur la législation polonaise.

(**) C'est à Wisliça qu'avait été tenue la diète qui adopta ce statut.

suétude de ses dispositions, précède de neuf ans la célèbre bulle d'or de Charles IV, empereur d'Allemagne, qui, sous le rapport de la législation pénale, respire encore à un haut degré la barbarie du moyen âge. Nous nous hâtons d'ajouter que l'on chercherait en vain dans le statut de Wisliça l'ordre et la classification des matières que nous rencontrerons deux siècles plus tard dans le recueil des lois lithuaniennes ; mais la manière dont les principaux rapports de la vie civile y sont réglés témoigne du haut degré de civilisation que la Pologne avait atteint à cette époque reculée.

« Le statut de Wisliça consacre d'abord le principe tutélaire de la non rétroactivité des lois, qu'il formule de la manière suivante : « *Cum omnes* « *constitutiones, et statuta legem im-* « *ponant rebus et negotiis præsentibus* « *et futuris, et non præteritis, volu-* « *mus ut omnes nostræ constitutiones* « *æditæ in Wislicia non respiciant* « *præterita, sed tantummodo præ-* « *sentia et futura.*

« ... Nous ne pouvons également passer sous silence les dispositions protectrices de la classe la plus utile de la société, des paysans attachés à la glèbe, dispositions qui ont valu à Kasimir le surnom de *Roi des paysans*, titre sans contredit bien plus glorieux que celui de Grand que la postérité lui a si justement décerné (*). Selon un ancien usage (qui était encore longtemps après cette époque suivi en France et dans d'autres pays), le seigneur héritait des biens du paysan mort sans enfants. Le statut de Wisliça abolit cette coutume en la qualifiant d'*absurde*, et accorde aux collatéraux le droit de recueillir la succession. Il affranchit aussi le paysan de toute poursuite, à raison des procès intentés aux propriétaires du village. Enfin, il autorise tous les habitants d'un village à l'abandonner, si le seigneur attente à l'honneur de la femme ou de la fille de l'un d'entre eux.

« Kasimir le Grand mit le sceau à son œuvre en convoquant neuf ans plus tard, c'est-à-dire en 1356, une assemblée nationale encore plus nombreuse que celle de Wisliça, et où furent aussi admis les plénipotentiaires des villes, bourgs et villages. Dans cette assemblée, l'indépendance des tribunaux fut consolidée par la défense de porter dorénavant appel aux juridictions étrangères, et nommément à celle de la ville de Magdebourg (cet appel se pratiquait aussi dans d'autres pays, principalement en Silésie, où il ne fut aboli qu'en 1547); et un tribunal jugeant en dernier ressort fut établi à Krakovie pour connaître des appels qui seraient interjetés dans les affaires des provinces, villes, bourgs et villages polonais régis par le droit teutonique (*).

« Le statut de 1347, cette première loi écrite nationale, subit dans la suite des changements notables; un grand nombre de ses dispositions furent modifiées ou abrogées par les décisions des diètes subséquentes. Rédigées d'abord en langue latine, ces lois avaient porté le nom de *Statuts*. Plus tard, et à commencer du règne de Sigismond Auguste, vers le milieu du seizième siècle, elles furent rendues en langue polonaise et prirent le nom de *Constitutions*.

« ... Les débats judiciaires ont toujours été publics en Pologne. Le statut de 1523, qui contient un règlement complet sur l'organisation judiciaire, prescrit aussi la forme des citations et la procédure des tribunaux, enfin,

(*) Williams, écrivain anglais, dit dans son *Histoire de Pologne*, publiée en 1777 : « A la vue de tant de lois sages en faveur « de la partie opprimée de la nation, l'in- « solente et stupide aristocratie donna à Ka- « simir le titre de *Roi des paysans*, surnom « préférable à tous ceux que la flatterie ac- « corde aux princes. Si tous les successeurs « de Kasimir avaient imité son exemple, la « Pologne serait encore une nation puis- « sante. »

(*) Le droit teutonique, nommément le droit provincial saxon, et celui de Magdebourg, furent introduits en Pologne par les nombreuses colonies allemandes qui s'y étaient établies.

ormes précises dans lesquelles nt être rédigés tous les actes de la ction volontaire. Il y avait dans ie district un tribunal civil et un nal criminel. Les juges étaient nés par le roi, sur une liste qua- e de candidats élus dans les dié- ou assemblées électorales du dis- (constitution de 1550). Ces dié- présentaient aussi des candidats les fonctions importantes de gref- u tribunal civil, appelé *notarius tris*. Il était non-seulement chargé rédaction des jugements, mais evait aussi les actes authentiques, *ctus voluntariæ jurisdictionis*, loi l'obligeait d'enregistrer ces rs sur des livres séparés, et d'ob- r la forme prescrite par le statut 523 (constitutions de 1550 et de). L'extrême importance attachée possession de la propriété terri- e fit établir des tribunaux de dé- tion, dont les jugements défini- ne pouvaient être réformés que ppel par un arrêt du tribunal su- e. Jadis le roi lui-même, aidé e grand conseil des notables (*in quio generali*), décidait seul en er ressort les causes qui lui étaient ues par voie d'appel. Un des plus ls rois que la Pologne ait eus, ne Batory, fut le premier qui, la proposition du célèbre Jean oyski et à la satisfaction générale, ssaisit de ce droit en 1578, et en nvestir un tribunal suprême dit *nal de la couronne*, composé de t et un membres, élus directement les ans par les diétines provincia- u de palatinat, et de neuf mem- ecclésiastiques choisis par neuf itres. Ces derniers ne jugeaient les affaires dites *fori mixti*, dans section composée de six membres siastiques et de six membres sé- rs (constitution de 1578). Les ar- du tribunal suprême ne pouvaient attaqués; mais il était défendu npiéter en rien sur le pouvoir lé- atif (constitutions de 1607 et de 7). Des lois subséquentes, et par- lièrement la constitution de 1726, tiennent des dispositions nombreuses sur l'organisation intérieure de ce tribunal. Il siégait alternativement six mois à Pétrikau et six mois à Lublin. Pendant la durée de leurs fonctions, les juges ne pouvaient faire aucune acquisition, et il était interdit de porter devant cette juridiction aucune cause dans laquelle eux, leurs femmes, leurs enfants ou leurs pupilles se trouvassent intéressés.

«... Sigismond Ier voulut doter simultanément la Pologne et la Lithuanie de codes complets et classés par ordre de matières, mais il n'a réussi que pour la Lithuanie. Quant à la Pologne, un code élaboré par une commission nommée spécialement pour cet objet fut rejeté par la diète de 1532, à cause surtout des différends graves que suscita la réforme religieuse de Luther. De semblables essais, tentés sous les règnes de Sigismond-Auguste et de Sigismond III, furent également infructueux. La diète de 1768 nomma une commission législative, dont l'œuvre, entravée par le premier partage de 1772, fut reprise en 1776, sur les instances du roi Stanislas-Auguste lui-même, et André Zamoyski fut chargé de la rédaction d'un code de lois; mais la diète de 1780 refusa sa sanction au travail important que lui apporta cet illustre citoyen.

« Il semblait être réservé à la *grande diète constituante* commencée en 1788, et connue sous le nom de *diète de quatre ans*, de donner à la Pologne le premier code de lois, comme elle l'a dotée de la constitution politique de 1791. Elle entreprit cette œuvre, et protégea entre autres réformes salutaires celle, par exemple, de substituer la vente des immeubles à la collocation des créanciers en nature; mais les malheurs de la Pologne, et les partages consécutifs de 1793 et de 1795, qui mirent fin à son existence politique, durent nécessairement arrêter toute idée d'amélioration.

« La Lithuanie fut plus heureuse sous ce rapport; car elle obtint de bonne heure un code général de lois civiles et pénales, classées par ordre de matières. Ce code, appelé *Statut*

du grand duché de Lithuanie, fut adopté en 1529 (*), sous le règne de Sigismond I[er], roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, par les états de ce dernier pays, encore politiquement séparé du royaume de Pologne. Le second statut, considérablement amélioré, reçut la sanction des états en 1564, sous le règne de Sigismond-Auguste; mais c'est Léon Sapieha, grand chancelier de Lithuanie, qui y mit la dernière main, et c'est grâce à son dévouement éclairé que les lois contenues dans les deux premiers statuts, plus systématiquement coordonnées, amendées et augmentées de dispositions portant le cachet d'une civilisation plus avancée, formèrent le troisième et dernier statut de Lithuanie. Ce statut, rédigé en langue polonaise, fut définitivement sanctionné en 1588, par la diète réunie de Pologne et de Lithuanie, et sauf quelques légères modifications apportées par des lois postérieures, demeura obligatoire jusqu'aux derniers temps. Divisé en quatorze chapitres, les chapitres en articles, et ceux-ci en paragraphes, il forme un code complet civil et pénal, aussi bien que de procédure civile et d'instruction criminelle, et offre une œuvre remarquable, même pour la fin du seizième siècle, et qui peut sans désavantage soutenir la comparaison avec les lois contemporaines des autres nations.

« Ce statut pose dans son premier article le principe fondamental, que la *loi est générale, et qu'elle oblige toutes les parties du pays et tous les habitants, même les étrangers* (**); donc point de lois provinciales ou coutumières, et la Lithuanie se trouve avoir joui depuis près de trois siècles des bienfaits d'une législation uniforme, dont la France ne doit la conquête qu'à sa grande révolution de 1789.

«... Une chose non moins remarquable, c'est que la coutume [illegible] de punir de mort certains délits de chasse fut abolie par le statut de [illegible] et remplacée par six mois d'emprisonnement. La Lithuanie a donc [illegible] sous ce rapport, devancé en sagesse et en humanité beaucoup d'autres nations.

«... L'appel devait être interjeté [illegible]sitôt après la publication du jugement; le statut en prescrit la forme. « [illegible] disait l'appelant, *votre décision ne [illegible] paraît pas conforme à la loi, j'en appelle.* » Les appels, en fait d'obliga[illegible] non contestées, étaient déclarés [illegible] recevables. Il était défendu de pro[illegible] en appel d'autres preuves que [illegible] alléguées en première instance.

« Un tribunal suprême, dit tri[illegible] du grand-duché de Lithuanie, fut installé en 1581, à l'instar de celui de Pologne, pour juger en seconde instance et en dernier ressort toutes les causes civiles et criminelles, excepté les crimes de lèse-majesté et de trahison, qui ressortissaient à la cour de la diète.

« L'esprit conciliateur de la nation faisait que les compromis étaient fort en usage. Le statut de 1588 admet les compromis qui stipulent une décision en dernier ressort, comme ceux qui ne défèrent aux arbitres que le pouvoir de prononcer en première instance; mais la constitution de 1726, rendue pour la Lithuanie, comme celle de 1776, rendue pour la Pologne, ordonne que les compromis soient passés authentiquement et avec renonciation à tout appel.

« Plusieurs constitutions postérieures, rendues pour la Pologne et pour la Lithuanie, conjointement ou pour chacun de ces pays séparément, introduisirent aussi des changements dans le statut de Lithuanie. Nous venons de le faire observer pour les compromis. Ainsi encore la prohibition de disposer des biens immeubles, par tes-

(*) Cette date de 1529 prouve que le code lithuanien a précédé de trois ans le code pénal d'Allemagne, connu sous le nom de *Règlement pénal de l'empire*, et qui est de 1532.

(**) Il faut seulement faire une réserve à l'égard du *droit de Magdebourg*, accordé à plusieurs villes et communes par voie de priviléges.

t, portée par la constitution de fut, l'année d'après, c'est-à-dire 7, étendue à la Lithuanie. A la nce de ces dispositions distinctes, stitution de 1669, qui confirme i antérieure de 1538, et déclare s majorats établis sans l'auto- n de la diète, fut rendue pour les ays. Il en fut de même des deux utions de 1775, dont l'une éta- registre séparé pour l'inscrip- s prêts d'argent, et l'autre abolit ure en Pologne et en Lithuanie, ans avant que cette réforme ieu en France, où la torture ne éfinitivement supprimée qu'en le la déclaration royale de 1788. ne dernière observation reste en- faire : c'est qu'en Pologne comme huanie, les non nobles étaient s à une juridiction distincte. Les possédaient des tribunaux de pre- instance séparés, et une cour le; celle du grand chancelier fut nier lieu instituée pour juger en r ressort les appels qui étaient tés. Ceci, quant à la forme ; au fond, les villes étaient aussi par des lois spéciales : les unes, e celles de Mazovie et de Podla- et de la province dite Prusse e, par le droit de *Culm* (une illes situées dans cette dernière nce), et toutes les autres, tant en ne qu'en Lithuanie, par le droit *lagdebourg*. Un esprit tout dif- t avait présidé à la confection de eux droits spéciaux : nous nous nterons d'en citer certaines par- rités. En matière de succes- il n'était fait aucune distinc- entre les parents de la ligne nelle et ceux de la ligne mater- , ni entre les enfants des deux . La majorité était fixée à vingt ans. Les droits de Magdebourg et ulm reconnaissaient tous deux la munauté des biens entre époux ; le second attribuait à chacun x une portion égale, et le premier t tiers au mari, et un tiers seule- t à la femme. Le droit de Magde- rg, en particulier, adoptant un cipe diamétralement opposé à la législation polonaise, donnait la préférence dans les successions aux ascendants sur les frères et sœurs. Les crimes étaient punis sévèrement ; la loi sévissait principalement contre les voleurs ; tout vol commis de nuit, ou avec effraction, était puni de mort.

« En ce qui concerne les paysans, ils ne connaissaient d'autre justice que la justice seigneuriale, jusqu'en 1768, où il fut déclaré par une loi, qu'en matière criminelle ils seraient désormais soumis à la justice des tribunaux ordinaires ; la justice civile resta aux seigneurs. Ceci pourtant se pratiquait seulement dans les terres des particuliers, mais non dans celles qui faisaient partie du domaine public, ou de celui de la couronne, et qui formaient une portion considérable de la propriété territoriale. Les terrains possédés dans ces dernières par les paysans étaient jusqu'à un certain point considérés comme leur propriété ; l'arbitraire ne s'étendait pas sur eux, et même en matière civile, ils relevaient d'une cour, dite de *référendaire*, qui jugeait en dernier ressort les différends qui avaient lieu entre eux et les possesseurs, à titre d'emphytéose ou d'usufruit.

« La constitution politique du 3 mai 1794 assura aussi aux paysans des terres particulières la protection spéciale de la loi ; et un arrêté, en date du 7 mai 1794, de l'illustre Kosciuszko, généralissime investi du pouvoir dictatorial, proclama la liberté des paysans, l'inviolabilité des terrains possédés par eux, et substitua à la justice seigneuriale celle des juridictions locales, chargées de juger leurs différends avec les propriétaires ; ces heureuses réformes s'évanouirent au moment du démembrement de la Pologne.

« Tel est le précis de la législation polonaise jusqu'en 1795, époque du dernier partage de ce pays. »

ÉLECTION DES ROIS.

Jusqu'à l'année 1572, la couronne avait toujours été élective de fait ; elle le fut de droit après la mort de Sigismond-Auguste, qui, n'ayant pas d'en-

fants, facilita de tout son pouvoir cette importante modification. En même temps prit naissance la charte nommée *Pacta conventa*, que depuis, à leur avénement au trône, tous les rois polonais jurèrent de maintenir.

Le premier roi électif de droit, après l'octroi de cette charte par Sigismond-Auguste, fut Henri de Valois, qui, jouissant d'une réputation de bravoure, d'esprit et de courtoisie, et puissamment aidé en outre par les intrigues de sa mère Catherine de Médicis et de son frère Charles IX, sut faire tomber sur lui le choix de la diète. Ce fut à Paris, dans l'église Notre-Dame, qu'il prêta pour la première fois serment comme roi de Pologne; il le renouvela à son arrivée dans le pays. En voici la teneur:

« Henri, par la grâce de Dieu, élu « roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, de Russie, de Prusse, de Mazovie, de Samogitie, de Kiiow, de « Wolhynie, de Podlachie, de Livonie, etc., librement et unanimement « choisi par tous les ordres de Pologne, de Lithuanie et de toutes les « provinces, je promets, je jure au « Dieu tout-puissant, sur les saints « Évangiles:

« Que tous les droits, libertés, immunités, priviléges publics et particuliers, ecclésiastiques et séculiers, « qui ont été donnés aux églises, barons, nobles, habitants des villes et « des campagnes, et à toute personne « de quelque état que ce soit, par les « rois mes prédécesseurs, par tous les « princes de Pologne et du grand-duché de Lithuanie, et surtout « par Kasimir Ier, Wladislas Ier, « Jagellon, etc., ou qui ont été établis « ou sanctionnés dans les temps des « interrègnes, par les diètes, et qui « m'ont été présentés; je les maintiendrai, les observerai et les défendrai dans toutes leurs conditions, « dans tous leurs articles, et sur tous « les chefs; que j'entretiendrai la concorde entre ceux qui sont de religion « différente, et ne souffrirai en aucune « manière que, ni par ma juridiction, « ni par celle de mes officiers, ni par « certaines classes de citoyens, qui qu « ce soit se trouve opprimé ou pour- « suivi pour cause de religion.

« Que je recouvrerai, dans toutes l « parties du royaume, du grand-duc « de Lithuanie, ou des autres provi « ces, les pays illégitimement alié « ou perdus dans les guerres, ou « toute autre manière; que je ne dim « nuerai en rien les limites du roya « me et du grand-duché, mais que j « les défendrai et les étendrai; qu « j'administrerai une bonne justice « tous les habitants du royaume, san « distinction.

« Et s'il arrive (ce qu'à Dieu n « plaise) que je viole en quelq « sorte mon serment, les habitan « du royaume et de toutes les pr « vinces ne me devront plus rie « mais, par ce seul fait, je les reco « nais déliés de toute foi, de tou « obéissance. Je ne demanderai jam « à personne d'être relevé du serme « que je prête; et si on me l'offrai « je le refuserais; et qu'ainsi Dieu m « soit en aide. »

Durant l'interrègne, l'archevêque de Gnèzne, primat du royaume, en avait l'administration. Il envoyait ses *universaux* dans les provinces, pour convoquer l'assemblée générale, en déterminant l'époque de l'élection, la durée des délibérations et l'endroit de réunion. Il est facile de se représenter l'effet électrique que produisaient sur un peuple enthousiaste de la liberté, doué d'un esprit ardent, ouvert aux nobles pensées, aux resplendissantes images, les cérémonies imposantes des diètes, où l'on élevait sur le pavois le nouveau chef de l'État, et qui rappelaient les comices des premiers Romains, les champs de mai.

Le lieu d'élection était situé dans les environs de Warsovie, près du village de Wola, en pleine campagne. Des fossés et un rempart lui servaient de limites, et, aux approches d'une élection, on construisait un édifice en bois, nommé *szopa*, où siégeait le sénat. Les nonces en corps se tenaient en dehors de cet édifice, et la place occupée par leur assemblée s'appelait

(cercle). La nation noble était
e dans les autres parties du
, suivant ses palatinats respec-
Aussitôt que l'élection avait été
iée au prince choisi, il arrivait
rsovie, et là, prêtait serment à
x, dans l'église de Saint-Jean,
specter les conditions stipulées
ses ambassadeurs. Le couronne-
avait lieu ensuite à Krakovie.
'appareil tout guerrier de la so-
é de l'élection; ces foules de
shommes, couverts d'armures
ntes ou d'habits chamarrés, mon-
ir les plus beaux coursiers; les
ards des palatinats levés dans les
des ambassadeurs des plus puis-
s nations européennes se présen-
au milieu de cette grande foule
recommander leurs candidats;
nces, les sénateurs, tous à cheval,
solliciter les suffrages, les éclai-
es rallier; tandis que l'archevê-
assisté du clergé, dans toute la
e catholique, implorait Dieu pour
a sagesse et la justice présidas-
à l'élection, pour que la républi-
affermît ses antiques libertés et
ères; tout ce tableau devait émou-
séduire cette nation si accessible
grandes émotions publiques, et re-
partout la dignité personnelle.
intervalle on eût pu dire que le
des anciennes républiques et ce-
e la chevalerie reparaissaient sur
eux sol de la Pologne (*). »

GOUVERNEMENT.

Pologne, dit le savant Lelewel,
une véritable et pure république,
tue seulement des formes de la
archie constitutionnelle. Le carac-
dominant dans la constitution du
vernement polonais était une sé-
tion bien tranchée entre le pou-
exécutif, confié à la royauté, et le
voir législatif, supérieur au pre-
r et exercé par la nation. Le pou-
exécutif, c'est-à-dire le roi, con-
uait les diètes, mais il ne pouvait
es proroger, ni les dissoudre; à la nation seule appartenait ce droit. Il possédait encore la faculté d'entamer des relations diplomatiques avec les puissances étrangères et de prendre les mesures provisoires indispensables au salut de l'État; mais la nation prononçait définitivement sur la paix et la guerre. La personne royale était sacrée et inviolable; la responsabilité de ses actes retombait entièrement à la charge des ministres, qui, dans le principe, ne devaient rester eux-mêmes que deux années en exercice. L'administration de la justice faisait également jadis partie des prérogatives royales; aussi Henri de Valois s'écria-t-il un jour: « *Par ma foi, ces Polonais n'ont fait* « *de moi qu'un juge!* » Le roi avait le droit de grâce, mais ce droit ne s'étendait pas aux crimes de lèse-nation (*crimina status*). Il nommait les officiers de l'armée, ainsi que tous les fonctionnaires et magistrats qui n'étaient point éligibles. A cette dernière prérogative était joint le beau pouvoir de conférer à volonté ce grand nombre de riches domaines, qui devaient être, suivant l'expression polonaise, *le pain des bien méritants*.

Malgré toutes ces restrictions, le génie du souverain dominait dans l'État; et, sans autorité directe dans les affaires, ses vertus ou ses vices influèrent toujours puissamment sur les destinées de la république. A l'époque où parmi les autres nations de l'Europe, le despotisme royal s'affermit sur les débris du système féodal, la Pologne offrit seule un spectacle tout à fait contraire, et ce qui était tombé ailleurs dans le domaine de la royauté devint chez elle l'apanage de la noblesse, qui s'empara du *veto* absolu usurpé en France par le monarque: mais l'un perdit le pouvoir royal en voulant trop le fortifier, tandis que l'autre le conserva en le maintenant dans une salutaire impuissance. Les deux crises de la fin du dix-huitième siècle, la misère du peuple et la banqueroute de l'État en France, la dissolution des forces du gouvernement et l'usurpation étrangère en Pologne, ouvrirent les yeux aux deux nations:

(*) Fayot, Histoire de Pologne.

la France se souleva contre le despotisme, et la Pologne contre l'anarchie. Elles marchèrent de concert vers la régénération de leur forme gouvernementale, la première par *l'assemblée constituante,* la seconde par la *grande diète.*

A l'exception de la constitution de l'Amérique du Nord, celle adoptée par la grande diète, le 3 mai 1791, est la plus ancienne des lois fondamentales analogues établies depuis un demi-siècle. En voici les principales dispositions :

La religion catholique est celle de l'État, et il est défendu de l'abandonner pour en embrasser une autre. Protection et libre exercice du culte sont accordés à tous les chrétiens, qui deviennent admissibles à tous les emplois, même à remplir les fonctions de députés. Les droits, priviléges et prérogatives des nobles sont confirmés. Le pouvoir des starostes sur les villes est aboli. Les bourgeois sont investis du droit de régler les affaires commerciales et d'élire leurs autorités ; ils peuvent acquérir des propriétés territoriales, parvenir à tous les grades dans les carrières civile et militaire, et envoyer des représentants à la diète. Après avoir acquis le droit de bourgeois, les nobles peuvent aussi se livrer à des professions industrielles. D'un autre côté, peuvent s'élever à la noblesse : 1° tous les représentants des villes aux diètes, après deux années de mandat ; 2° tout bourgeois qui acquiert une ville ou un village payant pour dîmes un impôt de deux cents florins polonais ; 3° quiconque parvient au grade de capitaine ou de régent civique ; 4° trente bourgeois présentés par les villes à chaque diète. Tous les contrats passés jusqu'à ce jour avec les paysans lient les deux parties, et aucune ne peut rien ajouter désormais à la charge de l'autre. On garantit aux colons étrangers une entière liberté. Le gouvernement se divise en pouvoir législatif, exercé par les chambres réunies, pouvoir exécutif, exercé par le roi et le conseil d'État, et pouvoir judiciaire. La diète consiste en une chambre des députés et une chambre des sénateurs sous la présidence du roi. La première se compose de députés qui seront élus aux diétines, comme représentants de la nation. Chaque propriétaire a le droit, sans égard à l'étendue de ses propriétés, de voter dans les diétines. Les trois grandes divisions de l'État (la grande Pologne, la petite Pologne et la Lithuanie) enverront chacune soixante-huit représentants. La chambre des sénateurs se compose des évêques, des wojewodes (palatins), des castellans et des ministres, sous la présidence du roi, qui a voix prépondérante en cas de partage. Les lois doivent d'abord passer par les délibérations de la chambre des députés ; de là, elles arrivent au sénat, qui prononce l'admission ou le rejet. Si cependant les députés s'accordent à adopter dans la prochaine diète le même projet de loi, le sénat ne peut plus, après cette seconde adoption, réitérer son refus. Les projets *qui ne* concernent pas la législation générale sont admis ou rejetés à la majorité des votes dans les deux chambres. La *diète* se réunit tous les deux ans ; des diètes extraordinaires sont convoquées pour les objets qui sortent de *la ligne* ordinaire. Une diète pour la révision de la constitution ne peut être convoquée que tous les vingt-cinq ans. Toutes les décisions sont prises à la majorité des voix. Le *liberum veto* et les confédérations sont abolis. Sans le concours de la diète, le roi ne peut promulguer de lois, établir des impôts, contracter des emprunts, déclarer *définitivement* la guerre ou conclure la paix ; il est toutefois chargé *des négo*ciations ou mesures préparatoires. Il exerce le pouvoir exécutif par le moyen du conseil d'État ; tous les employés sont soumis à ses ordres. Il est inviolable, placé au-dessus de toute responsabilité. Un revenu fixe lui est alloué pour son entretien et celui de sa cour. Il peut gracier tous les condamnés, excepté les criminels d'État. Il a le commandement suprême de l'armée, et il nomme les officiers, les employés et les sénateurs ; ces der-

sont choisis parmi deux candi-
Après la mort de Stanislas, le
revient à l'électeur de Saxe et
rera *héréditaire* dans sa ligne
line. Le conseil d'État se com-
lu primat et de cinq ministres,
: ceux de la police, de la justice,
nances, de la guerre et des af-
étrangères. Les ministres sont
sables et sont nommés par le
e roi doit révoquer un ministre,
chambres, après une délibéra-
crète, le demandent à la majo-
s deux tiers des voix. Le roi
seul sur toutes les affaires qui
nt présentées; mais si aucun
re ne consent à apposer son
seing sur l'ordonnance, le roi
igé de retirer sa décision ou de
l'affaire à la diète. Tous les
is sont soumis au service mi-
Il y a des tribunaux de pre-
et de seconde instance dans les
et dans les départements, et
ir suprême pour tout le royaume.
r de l'adoption de la constitution
lébré tous les ans, et une église
evée pour perpétuer le souvenir
grand événement.

tte constitution, les Polonais se
nèrent sans répandre une goutte
g, sans dévastation, en un mot,
moindre atteinte à la proprié-
ménageant avec le respect le
rupuleux tous les droits person-
'on pouvait conserver, ils ar-
nt à l'extirpation complète des
s abus; et ils atteignirent ce but
seules voies de la sagesse, de
dération et de la persévérance.
euvre aussi belle et aussi rare
it une longue durée, et présen-
la Pologne les chances les plus
bles de prospérité. Une double
sabilité pèse donc sur les infâ-
ui souillèrent un acte aussi pur,
s calomniateurs qui le décriè-
et sur les impies qui le détruisi-
*). »

FORCE ARMÉE.

s les premiers siècles de son existence, la Pologne n'eut pas d'autres défenseurs que les membres de l'ordre équestre. Chaque noble, tenant ses domaines du souverain, devait se présenter au premier signal. Le roi envoyait les *vici* (ordres) à la noblesse de monter à cheval et de se rendre à telle destination. Boleslas le Grand fut le premier qui organisa d'une manière plus solide la force nationale, et il composa une armée de cavaliers, qui, au dire des historiens, se montait de cent cinquante à deux cent mille hommes. Sous Kasimir le Grand, il fut publié une loi qui obligeait chaque noble à marcher contre l'ennemi, avec un certain nombre d'hommes d'armes proportionné à l'étendue de ses domaines. Wladislas Jagellon, qui ne possédait pas encore la Prusse, la Poméranie, la Kourlande et la Livonie, mit en mouvement cent cinquante mille nobles contre les chevaliers teutoniques : Kasimir IV anéantit la puissance de cet Ordre avec soixante mille nobles; et Jean Albert fut suivi de quatre-vingt mille dans sa malheureuse expédition en Bukowine, où l'avait attiré l'hospodar de la Valachie.

Faute d'être soumis à un règlement militaire, chacun dans ces temps s'armait et s'équipait comme il pouvait. Les Jagellons cependant sentirent la nécessité d'une armée permanente, et les deux Sigismond obtinrent même de la diète que la quatrième partie du revenu des domaines royaux ou des starosties serait consacrée à l'entretien d'une force régulière, qui prendrait le nom d'armée du quart (*woysko kwarciane*). Un simple paysan, Ostafi Daszkiéwicz, homme d'esprit vif et pénétrant, organisa sous Sigismond I[er] les Kosaks zaporogues, qui, plus tard, furent divisés en corps de troupes réglées par le roi Batory. Les violences des magnats polonais firent tourner contre la Pologne les armes de ce peuple belliqueux, accoutumé pendant longtemps à la défendre.

Deux parties composaient la force armée polono-lithuanienne. Dans la première, dite *nationale*, et recrutée seulement parmi l'ordre équestre ; fi-

(*) I.F. de Raumer, Chute de la Pologne.

guraient des brigades de hussards, de cuirassiers et de cavaliers lithuaniens, nommés *petyhorcé*. La seconde partie, composée de fantassins, de dragons et de cavalerie légère, comprenait toutes les troupes étrangères et soldées. Le nombre de soldats étrangers que les rois eurent à leur solde ne dépassa jamais quatre mille hommes, et se composait principalement d'Allemands et de Bohêmes. Dans les temps les plus prospères de la république, la garde royale elle-même ne montait qu'à seize cents cavaliers.

Les hussards (*hussarz*) formaient l'élite de l'armée. « C'était, dit Dalerac (*), la plus belle cavalerie de « l'Europe, tant par le luxe de son « costume et de ses armes, que par la « beauté de ses chevaux. » Ces cavaliers nobles s'appelaient entre eux camarades (*towarzysz*), et, sur le bruit de leur renommée, Louis XIV voulut les connaître; le marquis de Béthune présenta à ce monarque un hussard polonais complétement équipé. Chaque hussard se faisait suivre de plusieurs écuyers et de trois varlets: ces derniers portaient la lance et le casque, mais pas d'armure; puis, sur l'épaule, des peaux d'ours blancs et une tête d'aigle; ce qui leur donnait un aspect terrible. On voit, dans les anciens tableaux, beaucoup de guerriers avec deux ailes, qui n'étaient pas, comme on pourrait le supposer, un vain ornement; car leur frémissement servait à animer les chevaux. Parmi le cortége qui vint chercher en grande pompe à Paris Henri de Valois, se trouvaient plusieurs cavaliers équipés ainsi. Ces nobles hussards étaient honorés par le roi, les grands généraux et les chefs de l'armée, du nom de camarades d'armes, et ils avaient le droit de prendre place à la table royale.

Les cuirassiers avaient également des écuyers; mais leur solde était moins forte que celle des hussards. Néanmoins le roi, les princes, les sénateurs, les dignitaires et même les évêques, avaient leurs drapeaux dans tous les corps de la cavalerie nationale.

La cavalerie légère se composait de Kosaks, de Valachiens, de dragons, de raytars (cavaliers), et de Tatars. Les raytars étaient recrutés parmi les Allemands, et armés de mousquets et de sabres. Les fantassins furent régis par le règlement étranger jusqu'au règne de Stanislas-Auguste.

Étienne Batory voulut le premier introduire l'uniformité du costume dans l'armée; mais cette mesure ne fut bien en vigueur qu'en 1735, lorsque Joseph Potocki commanda l'armée.

A la fameuse bataille sous les murs de Vienne, le duc Charles de Lorraine faisait remarquer à Sobieski un régiment polonais, remarquable par la pauvreté de son équipement. — *Ce régiment*, répondit le roi en souriant, *a l'habitude de s'habiller aux frais de l'ennemi.* » Effectivement, il se distingua dans le combat, et reparut brillant de dépouilles musulmanes.

Les Polonais déployaient autant de luxe que les Turcs dans la construction de leurs tentes; on aurait pu prendre chacune d'elles pour une petite ville.

Le premier de tous les rois, Wladislas Jagellon, eut trois canons à la bataille de Grunwald, où il battit les chevaliers teutoniques. L'usage des boulets rouges remonte au siége de Polock, sous Étienne Batory; et les pontons, au moyen desquels ses troupes passèrent la Dzwina, furent construits d'après les dessins de ce monarque.

Les anciens Polonais fortifiaient parfois leurs camps, en liant des voitures avec des chaînes de fer; ils formaient ainsi une espèce de carré retranché, aux angles duquel ils plaçaient des canons. Zolkiewski fit, en huit jours de marche, sa belle retraite de Valachie, sous la protection d'une semblable batterie mouvante. Les Polonais et les Kosaks zaporogues employèrent aussi à Chocim cette manière de fortifier les camps.

C'est sous le règne de Michel Wis-

(*) Dalerac, Mémoires secrets sur le règne de Jean III.

ecki que la convocation du ban en désuétude. L'art militaire, à la dignité de science, ne pou- 'accommoder de ces levées irré- es, incapables d'aucune opéra- stratégique, et qui, par leurs dres, nuisaient bien plus au pays s ne le soutenaient de leur sté- npétuosité.

nd on reconnut en Pologne la ité d'adopter les modifications ad- ratives et militaires depuis nom- nnées en usage chez les autres na- il était déjà trop tard. Pourtant le ffrit longtemps encore de précieu- sources; et Pierre I[er], ce réforma- e son peuple, le sentait bien lui- , lorsqu'il envoyait trente mille ovites au roi Auguste, pour les liner. Déjà, à cette époque, la que étrangère cherchait à para- les efforts de la noblesse polo- , pour créer une armée nationale; sque par la suite les constitutions urent enfin à l'entretien d'une régulière, les machinations de la e tendaient à ce qu'il n'y eût jamais ille soldats sous les drapeaux.

istoire des légions polonaises en et de leurs glorieuses journées à ngo, dans les Apennins, à Saint- ingue, sur les Pyrénées et sur les s, aux bords du Danube, de la Wis- de la Moskova et de la Bérésina, spagne, en Allemagne, en Russie, esde, à Leipzig, à Champ-Aubert ur les buttes Saint-Chaumont, i que celle des luttes gigantesques de , n'appartiennent pas à notre re : elles feront partie de la *Polo- renaissante* (1795-1831).

MINATION DES POLONAIS SUR LA MER BALTIQUE.

Lorsqu'après les longues guerres de 0 à 1466, contre les chevaliers teu- iques, la Pologne rentra enfin en ssession de la Poméranie, le pays evint florissant par le négoce, et les es situées au bord des fleuves na- gables semblèrent renaître à la vie mmerciale. L'extension des limites royaume jusqu'au littoral de la Baltique lui acquit une influence telle, que Sigismond I[er] fut choisi comme médiateur entre les rois de Danemark et de Suède, et qu'on lui offrit même plus tard le trône danois. Les villes hanséatiques réclamèrent, en 1557, la protection de Sigismond-Auguste, car jusque-là les rapports maritimes des Polonais s'étaient bornés au commerce; mais Sigismond-Auguste, tant pour repousser les invasions en Livonie et en Estonie du roi de Suède que pour s'opposer aux tentatives du tzar Ivan Vasiliévitsch, qui s'était déjà emparé du port de Narwa, ordonna aux ducs de Prusse et de Poméranie, ses vassaux, de lancer des corsaires pour capturer tout bâtiment suédois naviguant sur la Baltique, et il arma lui-même par la suite une flottille corsaire à Puck et à Dantzig. Elle avait non-seulement pour but de s'emparer des navires suédois et moskovites, mais aussi de tous ceux qui approvisionnaient ces pays de recrues, de poudre, d'armes et de productions agricoles (*).

Dans les *pacta conventa* qui furent présentés au serment de Henri de Valois, la nation inséra la condition expresse de la formation et du maintien d'une flotte sur la Baltique. On voulait tout à la fois par là assurer la sécurité des ports polonais, maintenir la domination sur cette mer, et interdire la navigation de Narwa aux Moskovites.

Quand le roi de Suède Gustave-Adolphe, ligué avec l'électeur de Brandebourg, s'empara du port de Pilawa et transporta le théâtre de la guerre en Prusse, Sigismond III, satisfaisant aux *pacta conventa*, arma neuf vaisseaux de guerre sur la Baltique, et livra bataille aux Suédois, qui y avaient envoyé onze vaisseaux, sous le commandement de l'amiral Hernschild. Les Polonais furent complétement vainqueurs : Hernschild sauta en l'air avec le vaisseau amiral; deux autres bâtiments suédois furent capturés, et le

(*) Swiencki, Description de l'ancienne Pologne.

le restant se dispersa tout en désordre.

Wladislas IV renforça le port de Puck, et, pour rendre plus sûre la défense de la côte, fit élever sur l'île de Héla les forts de Wladyslawow et de Kazimiérzow. Par la suite on débaptisa ces forts pour leur donner des noms allemands, afin de faire périmer les droits originaires. Ce roi rétablit aussi l'amirauté instituée à Dantzig, par son père Sigismond III, et lui donna, en 1635, pour chef George Denhoff. C'est par de semblables mesures que Wladislas força les Suédois à conclure une paix honorable de vingt-six ans, en vertu de laquelle ils évacuèrent entièrement la Prusse. Deux ans plus tard seulement le roi de Danemark, jaloux de la domination polonaise sur la Baltique, arriva avec des forces considérables, et s'empara, par une nuit obscure, des bâtiments qui stationnaient près de Dantzig. Wladislas IV vengea cet échec; mais c'était une dernière lueur, et avec sa mort se termina, pour ainsi dire, la puissance des Polonais sur terre et sur mer. On suivra dans l'histoire les progrès de cette décadence, qui date de Jean Kasimir. C'est depuis ce règne que disparut petit à petit de la Baltique le pavillon polonais; son souvenir seulement est resté dans les ports étrangers : ils en conservent de nombreuses empreintes sur la pierre.

COMMERCE ET INDUSTRIE.

Jusqu'au dix-septième siècle, la Pologne fut considérée comme le *grenier de l'Europe*. Située entre la Baltique et la mer Noire, et possédant des fleuves navigables qui unissent ces deux grandes voies de communication, elle offrait d'immenses débouchés commerciaux. Déjà dans les temps les plus reculés la Pologne approvisionnait le Nord et le Midi; en échange de ses céréales, Byzance, Chypre, Venise, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, la Suède, lui apportaient leur or ou leurs produits manufacturés. Sur ses fertiles plateaux ondoyaient de riches moissons de blé, d'orge, de seigle; ses forêts regorgeaient de gibier et d'oiseaux de toute espèce, et abondaient en animaux aux fourrures précieuses, tels que martres, panthères, ours, renards: elles donnaient encore des cuirs de castor, d'élan, etc.; ses fleuves, ses lacs, ses étangs étaient aussi très-poissonneux; et les montagnes, comme on l'a vu précédemment, recélaient dans leurs flancs de grandes richesses en argent, plomb, zinc, cuivre, fer, azur, marbre et houille. D'autres objets d'échange commercial, le chanvre, le lin, la cire, le suif, l'hydromel, se chargeaient dans les ports de la Baltique pour les destinations les plus diverses. Il existe des documents qui prouvent que rien que le droit d'exportation de l'insecte kermès (*czerwiec*), connu seulement en Pologne, et qui produit une couleur semblable à celle de la cochenille, se montait annuellement à six mille ducats de Hollande. Les salines de Wiéliczka et de Bochnia fournissaient également leurs produits à toute l'Europe centrale.

Dans un ouvrage publié en 1786, Busching assure que « le terroir polonais abonde tellement en blé, que « l'on en exporte annuellement près de « quatre mille vaisseaux et radeaux, « qui vont à Dantzig par la Wistule. » L'ancienne Pologne jouissant de la libre navigation sur le Dniester, envoyait par ce fleuve, ainsi que par le Dniéper, ses céréales à la mer Noire, où elles étaient embarquées à Bialygrod (Akerman) et Katschibey. Le froment de Pologne était transporté par cette même mer à l'île de Chypre; et, sous Sigismond Ier, les Vénitiens envoyèrent une ambassade au roi pour demander le rétablissement des ports de la mer Noire tels qu'ils existaient du temps de Kasimir Jagellon, afin que Chypre pût, comme par le passé, tirer ses approvisionnements en blé de l'Ukraine et de la Podolie. Les exportations de blé, en 1619, montèrent à cent mille lasts (plus de 3,840,000 hectolitres). Cellarius, retraçant la Pologne en 1660, dit que dans une seule année l'exportation du blé atteignit le chiffre de 10,950,000 korzec ou 14,016,000 hec-

es (*); et Luc Opalinski, écri-
lu dix-septième siècle, assure que
mille bateaux et barques arri-
annuellement du fond du pays
ntzig, apportant six millions de
de différents blés, ce qui faisait
r à la Pologne un capital de trois
ns de rixthalers par an, c'est-à-dire
e quinze millions de francs (**).
Tatars payaient un tribut aux
rques polonais, pour le pâturage
stes champs qui s'étendent de-
a mer Noire près d'Oczakow,
sultan Soliman II signa même,
igismond Ier, une convention à
ard.
n Opalinski, la Pologne expor-
ncore vers le milieu du dix-
me siècle, après des guerres dé-
uses, soixante mille bœufs par
la Podolie et de l'Ukraine.
r donner une idée de l'impor-
des mines, il suffira de rappeler
1511 les commerçants hollan-
hargèrent soixante-dix navires
ivre provenant de l'exploitation
ielcé.
grand commerce de laines n'at-
it son entier développement qu'au
euvième siècle.
ne sage législation venait en aide
richesses du sol. Les greniers im-
ses que Kasimir le Grand fit bâtir
zimierz, sur les bords de la Wis-
, et les vastes magasins de Kowno,
les Anglais établissaient leurs
ptoirs, attestent encore de nos
s l'état prospère du commerce des
ns en Pologne. L'importance com-
ciale de Kiiow devait être déjà
de dans les huitième et neuvième
les, puisqu'on attribue à Charle-
gne le projet d'opérer une jonction
Rhin au Danube, et d'ouvrir la
igation sur ce dernier fleuve, le
afin de détourner de Kiiow le
nmerce du Levant. L'historien
omer, qui vivait sous le règne de
ismond Ier, maintient que si les
nufactures polonaises cédaient le
aux manufactures des Pays-Bas,

(*) Andr. Cellarii, Descriptio Poloniæ.

(**) Lucæ Opalinski, Polonia defensa.

reconnues à cette époque comme les premières de toutes, elles n'étaient inférieures à aucune autre en Europe. Du temps de Sigismond-Auguste, les fabriques de drap de Wiélun et de Kosciany jouissaient particulièrement d'une grande réputation.

Ce n'est qu'au dix-septième siècle que l'industrie et le commerce commencèrent à décroître en Pologne. Cette décadence, dont le bien-être national reçut un coup sensible, fut amenée tant par suite de l'oppression des classes moyennes et du peuple, par la noblesse, que par l'intolérance religieuse qui marqua le règne de Sigismond III : cette dernière exerça une influence funeste sur tous les règlements de l'administration publique. Il faut encore ajouter à ces diverses causes de ruine, les guerres continuelles que la Pologne eut à soutenir contre ses voisins, lesquels, après le partage d'une grande partie de son territoire, lui fermèrent hermétiquement toutes les frontières, et lui appliquèrent le système prohibitif dans toute sa rigueur.

RELIGION

On trouve dans les annales du moyen âge de nombreux détails sur la religion primitive des Slaves, et Dlugosz, un des premiers chroniqueurs nationaux, rapporte que les Polonais adoraient plusieurs dieux, comme faisaient jadis les Romains. Jessa était révéré chez eux à l'égal de Jupiter; Mars s'appelait Liada; Dziedzilia remplaçait Vénus; Nia, leur Pluton, avait un temple à Gnèzne, où les divers habitants du pays accomplissaient de fréquents pèlerinages. Les déesses Dziewanna (Diane), Zywié (déesse de la vie), Marzanna (Cérès), possédaient chacune leur temple, entouré de bois sacrés où se réunissait le peuple pour offrir ses dons. L'historien Bielski dit que de son temps (1550) existait encore dans les campagnes l'usage de noyer, le premier dimanche de carême, un mannequin de paille vêtu de longs habits et appelé Marzanna; on accompagnait cette cérémonie de chants mé-

lancoliques. Lelum et Polelum étaient honorés comme Castor et Pollux chez les anciens; leur temple se trouvait situé sur le mont Chauve (*Lysa-Gora*), et fit place plus tard à l'église de Sainte-Croix. Lada, leur mère, recevait aussi des hommages en Pologne ainsi qu'en Russie; et bien longtemps après que son culte avait cessé, la veille de la Saint-Jean, à la cérémonie appelée *sobotka*, le peuple s'amusait encore à sauter par-dessus des bûchers allumés, en criant : *Lado! Lado!*

Les Lithuaniens, les Samogitiens et les Prussiens possédaient également leur mythologie, introduite dans ces contrées par deux chefs scandinaves, Bruteno et Waydewutys (*). Bruteno s'institua lui-même le premier *krywe-kryweyto*, c'est-à-dire, grand prêtre et maître de la hache et de la hachette qui servaient aux sacrifices. C'est à Romnowe (**), auprès d'un chêne qui avait six toises de circonférence, qu'eut lieu la première assemblée religieuse de ces peuples. Trois divinités furent introduites solennellement dans les cavités du chêne : Warpintas, dieu des moissons; Perkunas, dieu du feu et de la foudre; et Piktalis, dieu de la colère et de la mort. Devant Warpintas on plaça un vase rempli de lait, recouvert d'une gerbe, et on y déposa un serpent qui devait être précieusement conservé; Perkunas eut une bûche pour offrande perpétuelle, et le soin d'entretenir le feu sacré regardait les prêtres; quant à Piktalis, on lui offrit trois têtes renfermées dans un vase, une d'homme, une de cheval et une de vache : elles représentaient toutes les trois le sacrifice de la vie. Ces divinités étaient cachées avec le plus grand soin aux regards du vulgaire, par le moyen de voiles étendus autour de l'arbre sacré; le krywe-kryweyto et ses lévites, nommés *weidalotes*, avaient seuls le droit de franchir cette enceinte.

Le krywe-kryweyto enseignait en outre au peuple la croyance à l'existence d'un dieu supérieur à tous, qui régnait sur la terre et dans les cieux, et auquel aucune prière ni aucune offrande ne pouvaient être adressées. Ce dieu, nommé Allfader, et inflexible dans sa volonté, régissait le monde entier, tandis que les autres dieux ne veillaient qu'au bonheur du pays qui les adorait.

Les autres divinités honorées des Prussiens et des Samogitiens étaient : 1° Szwayksztis, dieu de la lumière; 2° Puszkaytis, dieu des arbres sacrés; 3° Atrimpas, dieu des mers; 4° Gardaylis, dieu des pilotes; 5° Pilwitis, dieu des granges et des richesses; 6° Pergrudis, dieu des prairies, des feuilles et des grains, auquel on rendait hommage à l'approche du printemps; 7° Anuszantis, dieu de la santé; et une foule de demi-dieux, gnomes et sylphes, dont on célébrait ordinairement les fêtes par de copieuses libations.

La mythologie lithuanienne, qui avait consacré des chants, *dainos*, à ses divinités, comprenait entre autres : Lado ou Latone; Wellonna ou Welli-Deewe, déesse de l'éternité, que l'on célébrait lors des fêtes des morts; Liethua, déesse de la liberté, et qui avait un chat pour symbole; Milda, déesse de l'amour : son temple était situé à Kowno, la Cythère lithuanienne; Pilwité, déesse de la *fortune*, nommée Dola chez les Prussiens; Pergrubie ou Melitelé, déesse des fleurs, et dont le culte a duré chez les Lithuaniens jusqu'en 1530; Wakariné ou Hesper, l'étoile du soir, fille du soleil; Laïma, déesse du bonheur. On comptait encore Kaunis, fils de Milda et dieu de l'amour; Goniglis, dieu des pasteurs; Elnis, fétiche qui éloignait les maladies, etc.

Tous ces peuples brûlaient leurs morts, et cette coutume se pratiqua

(*) Parmi les écrivains anciens ou modernes qui ont décrit ces pays et ces usages, Théodore Narbutt, auteur lithuanien, tient le premier rang.

(**) Ce temple était situé au confluent de Beislen, dans le Frisching, et près de son emplacement s'est conservé jusqu'à nos jours le village de Romitten. (Pologne pittoresque, M. Slowaczynski.

mps encore après l'apparition
holicisme.

uis le dixième siècle, époque où
stianisme fut introduit en Po-
la religion catholique fut celle
at; néanmoins tous les autres
étaient non-seulement tolérés,
ême protégés, comme le prouve
de la diète de convocation de
La Pologne, devenue chrétien-
ercha dès le principe à mettre
es bornes au pouvoir hiérarchi-
l'Église romaine; et le saint-
ne put jamais vaincre ou sur-
r l'esprit d'indépendance des
s slaves, ni subjuguer l'Église
ogne, comme il parvint à le
n France, en Angleterre et en
gne. L'indépendance toute na-
du clergé polonais se manifesta
0, lorsqu'il refusa au pape la
ion du serment d'obéissance,
egardant pas comme une néces-
dispensable; et l'influence de
pernicieuse à l'unité et aux
du pays, disparut ainsi de la Po-
ans aucune de ces violentes se-
s qui ébranlèrent l'occident de
pe.

'est qu'en 1176 que se manifes-
es premiers germes de schisme.
sciples de Pierre Valdo, chassés
ccident, vinrent propager en
e et en Pologne leur doctrine,
dait au rétablissement de l'É-
primitif et dégagé de toute
interprétation, ainsi qu'à la
ction des abus de l'Église ro-

remière apparition des *flagel-*
n Pologne eut lieu dans l'année
et celle des *frères mendiants*
8.

our de Rome, jalouse de l'esprit
endance qui guidait la Pologne,
ne bulle en 1327 et y institua
e inquisition; mais aucun auto-
'eut lieu. L'Église du pays, plus
lique que romaine, demeura
e sang, et le pouvoir de l'inqui-
bien que relevant du saint-sié-
presque nul; ce tribunal n'osa
me poursuivre ouvertement les
nes de Wicklef et de Huss, doctrines très-répandues alors dans le royaume. Introduite en 1318, tentée de nouveau en 1424 et 1438, et abolie par la diète de 1552, l'inquisition disparut à jamais de la Pologne au seizième siècle, à l'époque même où l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Espagne acceptaient cette terrible et révoltante domination.

Sous le règne de Sigismond Ier, la réforme s'introduisit en Pologne et y fit des progrès sensibles, surtout dans la Prusse polonaise. Ils furent tels, que la diète de Thorn rendit en 1520, à la demande de Sigismond, un décret défendant, sous peine d'exil et de confiscation, la propagation, et même la simple lecture des doctrines de Luther.

Le premier de tous, Jacques Knade, religieux transfuge, enseigna publiquement ces doctrines dans le royaume; et bravant la sévérité des décrets, Dantzig, à sa voix, adopta avec transport la croyance nouvelle. Depuis l'année 1525, la Pologne compta dans chacune de ses parties des prédicateurs protestants. La Lithuanie suivit cet exemple en 1539, et le duc Nicolas Radziwill facilita de toute son influence le succès de l'œuvre tentée. La puissance de la réforme s'accrut encore sous Sigismond-Auguste par l'introduction successive des calvinistes, des frères bohémiens et des unitaires.

Mais dans le grand ébranlement religieux qui s'accomplissait en Europe, en laissant partout sur son passage une longue trace de sang et de ruine, la Pologne fut la seule dont l'humanité n'eut pas à gémir du contact avec les doctrines nouvelles. Les maximes de Luther et de Calvin gagnèrent si rapidement les hautes classes, que bientôt on ne compta plus parmi les membres laïques du sénat que cinq qui fussent demeurés catholiques. Cela alla même au point de songer à éloigner les évêques du conseil; mais grâce à la sage politique de Sigismond-Auguste, la Pologne sut se maintenir dans un état de paix et de tolérance, qui dura jusqu'à l'introduction des jésuites.

L'accueil fait par les plus grandes familles du royaume à la réforme (*) et la protection accordée par Sigismond-Auguste, qui accepta la dédicace d'une traduction de la Bible de Luther, inquiétèrent vivement la cour de Rome, et Pie IV s'empressa d'envoyer à Warsovie l'évêque de Vérone Louis Lippomani, en qualité de légat; mais ce prélat, violent, emporté, manqua complétement sa mission. Plus tard, quand le concile général de Trente, tenu de 1545 à 1563, sous les papes Paul III, Jules III et Pie IV, fut terminé, il arriva en Pologne un nouveau légat, Jean-François Commendoni, qui, avec l'appui de l'évêque Hosius, parvint à obtenir du roi et de la diète l'adoption sans examen des statuts du concile (1564).

Ces statuts n'étaient toutefois pas faciles alors à mettre à exécution, et il fallut toute la prudence de Sigismond-Auguste pour prévenir tout conflit fâcheux. Déjà, à la diète de Wilna (1563), il avait fait déclarer que tout Polonais *chrétien* était apte à remplir les places de sénateur, nonce, ou tout autre emploi dans l'État. Les évêques de Wilna, de Kiiow, de Brzesc-Litewski et de Luçk comptèrent parmi ceux qui apposèrent leurs signatures au bas de ce décret.

Un premier rapprochement eut lieu entre les différentes sectes de la réforme, lors du synode de Kozminek (1555); et à celui de Sandomir (1570), toutes les divisions cessèrent par l'adoption d'un acte conciliateur, que l'on nomma *Consensus Sandomiriensis*.

Enfin, la mémorable diète de Lublin, en 1569, déclara de nouveau les protestants et les grecs aptes à parvenir à toutes les dignités du royaume; et Sigismond-Auguste, fidèle aux principes qui l'avaient toujours guidé, donna, peu de temps avant sa mort, l'autorisation de bâtir une église du culte réformé à Krakovie même.

Ainsi, tandis qu'ailleurs la Saint-Barthélemy ouvrait au fanatisme une voie sanglante et furieuse, la Pologne, digne et calme, offrait à l'Europe l'exemple d'une habile tolérance.

L'élément naturel, inséparable de la Pologne, c'était la liberté, et Rome lançait en vain des lois qui punissaient d'exil ou de mort toute croyance nouvelle : les mosquées purent s'y élever en toute sécurité à côté des églises et des synagogues. Si dans le dix-huitième siècle quelques rigueurs frappèrent les réformés, la politique entra pour beaucoup dans de pareilles mesures; c'était la Russie qui, voulant alimenter les divisions, encourageait les dissidents, et savait donner à de simples discussions théologiques le caractère de guerre civile. Mais s'ils étaient exempts de tout fanatisme, les Polonais ne montrèrent jamais non plus une indifférence blâmable, et conservèrent toujours au contraire un esprit profondément religieux. — « La terre classique du malheur a eu de longues, de douloureuses années d'épreuve; elle a vu souvent son soleil s'obscurcir, son horizon se charger d'orages, et la foudre éclater en ravageant ses entrailles. Du milieu de ces tourmentes, de ces mugissements de la tempête qui annonçaient l'ange destructeur, un chant doux et mélancolique, un hymne d'amour, de foi et de regret, s'est élevé sans cesse vers le ciel. Triste et sainte, cette voix était la voix des pères et des guerriers qui bénissaient leurs enfants et leur adressaient l'a-

(*) Le clergé suivit lui-même l'entraînement général, et au nombre des prélats polonais qui changèrent à cette époque de religion, on cite principalement : 1° Jean Korab Laski, prévôt du chapitre de Gnèzne; il refusa le chapeau d'évêque en Pologne, et fut nommé, par le roi d'Angleterre Edouard, surintendant de l'église fondée à Londres par les réformés étrangers. Laski revint en Pologne après vingt ans d'absence, et conserva des relations suivies avec Erasme de Rotterdam; 2° Stanislas Oksza Orzechowski, chanoine de Przemysl, surnommé le *Démosthène de la Pologne*, et dont les nombreux ouvrages peuvent être placés sans hésitation à côté des Catilinaires, des Verrines et des Philippiques. Son panégyrique de Sigismond Ier l'a surtout élevé au premier rang des orateurs anciens et modernes.

olennel au moment de remonter ieu, d'aller se reposer dans son près les fatigues d'une lutte lon- pénible, mais glorieuse, après nourri le sol de leur sang, après blanchi de leurs os sacrés. champ de mort, immense sé- , la Pologne a consacré son in- e par un sentiment religieux et d : plus le danger devenait im- , plus le désastre était affreux, s ce sentiment acquérait d'in- et de force : sa piété et sa foi ient avec ses infortunes; la foi iété étaient le refuge du peuple grands opprimés, persécutés; ouraient à Dieu, ils retrem- leurs âmes aux sources éternel- foyer de la souffrance et de la ; prière sublime que celle qui du milieu des pleurs, souffrance que celle qui est offerte à Dieu un holocauste (*)! » caractère distinctif de la nation a de tout temps réagi sur le clergé polonais. Jadis un des plus riches de l'Europe, il a suivi la fortune du pays; mais son influence n'a pas cessé un seul instant d'être utile à la cause nationale, aux sciences et aux arts. Toujours porté à l'indulgence, le prêtre polonais prêche dans les jours de calme la morale et la résignation, puis, à l'heure du péril, il donne le premier l'exemple du dévouement. En un mot, le culte des autels et celui de la patrie n'ont jamais été séparés en Pologne. Rien n'est plus explicite à cet égard que les paroles du pape Paul V, Quand, en 1621, les Polonais lui remirent les drapeaux qu'ils avaient pris sur les païens et lui demandèrent le don de quelques reliques, Paul V leur répondit : « *Pourquoi me demandez-vous « des reliques? Ramassez un peu de « votre terre; il n'y en a pas une « parcelle qui ne soit la relique d'un « martyr!* »

HISTOIRE.

stoire de l'ancienne Pologne peut iser en quatre périodes ou épo-

La Pologne conquérante. Cette e embrasse une étendue de plus ux siècles et demi, c'est-à-dire, e compris entre 860 et 1139. Les nt conquérants pour la plupart, tat, devenu puissant, grâce à victoires, fait sentir son influence ays qui doivent être, par des diverses, réunis plus tard à la ne. Les siècles suivants n'offrent e semblables conquêtes. Dans la que intérieure du royaume, les rques acquièrent un pouvoir ab- que les coutumes tempèrent à ; mais avec le temps ce pouvoir blit et celui des grands s'accroît.

2° *La Pologne en partage.* Elle renferme près de deux siècles, depuis 1139 jusqu'à 1333, et vit le partage de la Pologne entre les membres de la famille des Piast. Le démembrement du pays en petites principautés indépendantes, la dissémination des grands dans leurs châteaux forts, le désordre et les calamités qui l'accompagnent, tout semble menacer le pays d'une ruine complète. Il se relève cependant et commence à former de nouveau un ensemble puissant. Mettant à profit les circonstances, le pouvoir des grands se fortifie toujours aux dépens de celui des souverains.

3° *La Pologne florissante*, comprenant deux siècles et demi, de 1333 à 1588. Les nations voisines, rendant hommage à la splendeur de la Pologne, briguent l'honneur de son alliance, et la Lithuanie s'unit à elle

Le Polonais, Revue des intérêts de la e.

par des liens indissolubles. L'influence de la nationalité polonaise agit si vivement sur les pays tributaires, qu'ils deviennent volontairement des enclaves de la Pologne. Pendant ce temps, à l'intérieur, se forme et s'élève rapidement l'ordre équestre; il balance bientôt le pouvoir des grands. Un système de démocratie nobiliaire prend naissance, limite encore davantage la puissance souveraine, opprime les classes bourgeoises, et impose la servitude et l'esclavage aux agriculteurs et aux paysans.

4° *La Pologne en décadence*, période d'une durée de deux siècles (1588-1795). Comme par le passé, on y voit croître et dominer la licence nobiliaire. Si, durant les soixante premières années, l'éclat guerrier justifie et voile en partie ces empiétements, déjà dans les soixante-dix suivantes commence une longue série de calamités jusqu'à ce que se développe, dans les quatre-vingts dernières années, cette ère de faiblesse et de malheurs que des efforts aussi héroïques que désespérés ne peuvent parvenir à comprimer.

Le dix-neuvième siècle ajouta une cinquième époque aux quatre que nous venons de poser, celle de la *Pologne renaissante* ou *moderne*. Elle fera partie d'un cadre spécial.

PREMIÈRE PÉRIODE.

LA POLOGNE CONQUÉRANTE. 860-1139.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE.

Dans la seconde moitié du neuvième siècle on voit se former graduellement dans la Slavonie différents États qui n'avaient pas existé jusque-là.

Le royaume de Moravie se fait d'abord jour par sa puissance progressive, et sa phase la plus brillante a lieu sous Swientopelk, de 870 à 894. Ce chef redoutable régnait sur les nations qui habitaient depuis l'embouchure de la Sâla jusqu'à la Bulgarie, et il combattit surtout les Allemands, qui appelèrent à leur aide les Magiars ou Hongrois. Sa mort fut le signal de la décadence de la Moravie (*); l'union slave une fois dissoute, de ses éléments divers se formèrent les royaumes slavo-turc de Hongrie, slave de Bohême, de Chrobatie ou de la petite Pologne krakovienne, et la marche d'Autriche.

Les Hongrois nommés Magiars, peuple entièrement sauvage, se colonisèrent dans les contrées du Danube, subjuguant les peuplades slaves voisines, et formèrent par ce moyen une nouvelle nation au sein de la Slavonie.

Les Russiens, descendants des Varègues, nommés à l'occident Normands, habitaient la Scandinavie et guerroyaient contre les Slaves de Novogrod la Grande. Les Novogrodiens, connaissant leur bravoure, choisirent parmi eux des kniaz (princes), et c'est ainsi que Ruryk et ses frères commencèrent à étendre leur domination en Slavonie. Leurs descendants, longeant le cours du Dniéper vers le sud, occupèrent Smolensk, Kiiow, et imposèrent des tributs aux peuples soumis; voisins de l'empire grec, ils allaient également y exercer des rapines et s'aventuraient par la mer Noire jusqu'à sa capitale, Byzance; quelquefois aussi ils se mettaient à la recherche de contrées plus sûres et encore plus riches aux environs du Danube, afin de s'y fixer.

Dans leurs excursions, les kniaz russiens se transportèrent successivement de Novogrod à Kiiow et de Kiiow à Péréaslawieç, sur le Danube, mais Kiiow demeura la capitale de leurs possessions. Le kniaz Vladimir le Grand y ajouta de nouvelles provinces conquises, et chercha à prolonger les limites russiennes jusqu'à la Chrobatie rouge, où il se rencontra avec les États des rois de Hongrie, de Bohême et de

(*) L'Autriche actuelle avec tous ses États et Krakovie, n'est autre chose que l'ancienne grande Moravie, dont le fondateur fut Swientopelk. La première origine de l'Autriche ne date que de Henri l'Oiseleur

e. Maîtres de pays slaves aussi
les Varègues russiens les ap-
t du nom de Russie et adop-
eux-mêmes l'idiome slave.
yaume de Bohême chercha aussi
dre du côté de la Silésie et de
batie; mais, malgré leurs ten-
, ses princes ne furent pas as-
ts pour secouer la suprématie
emagne, très-puissante alors,
les souverains exigeaient un
des différentes nations slaves.
otrites, ainsi que les Chrobates
iens, régis par des palatins,
t tribut à l'empereur Othon.
i l'Oiseleur et Othon le Grand
rent, à dater de 931, sur les
res slaves, des comtés et des
viats; ils fondèrent aussi des
s militaires au cœur même du
et s'assurèrent par là de la dé-
ce des populations locales (*).
se formèrent en Slavonie les
viats ou marches, savoir : la
e du Midi (*marchia Australis*),
suite duché, archiduché, et en-
pire d'Autriche; et la marche
rd (*marchia Borealis*); puis la
e de Brandebourg, électorat, et
nent royaume de Prusse. La Bo-
seule évita ces colonies militai-
et même, en reconnaissant la
ineté des souverains allemands,
opres princes eurent la facilité
dre les limites du pays jusqu'aux
ées de Breslau et de Krakovie,
s terres de la Silésie et de la
atie, où ils atteignirent (993)
ontières hongroises, russiennes
lonaises.

nation des Léchites, qui donna
ard à son pays le nom de Pologne
utôt de grande Pologne, pour le
guer de la Chrobatie krakovienne
etite Pologne, tenait à cette épo-
n rang distingué parmi les peu-
s slaves. Ses possessions se pro-
aient aux deux rives de l'Oder et
nt pour ville capitale Gnèzne. On
que chaque province se trouvait
ernée par un chef spécial, et que
, le dernier roitelet dont parle la chronique fabuleuse, était un de ces chefs.

La nation polonaise eut également des rois conquérants qui continuèrent non-seulement les frontières du royaume jusqu'en Léchie, mais qui encore étendirent leurs conquêtes sur toutes les autres parties des terres slaves (*).

) Voyez *Allemagne*, vol. I, p. 236.

FONDATION DE LA MONARCHIE POLONAISE.

ZIÉMOWIT, 860. — MIECZYSLAS Ier, 960.

Ziémowit, fils de Piast (**), devenu

(*) Le cadre qui nous a été tracé étant très-restreint, il serait impossible de décrire d'après la méthode chronologique la marche des événements, si heurtés entre eux et si dissemblables; nous serons donc obligé d'avoir recours le plus souvent au procédé synchronique et de passer outre sur les choses moins importantes.

(**) Les temps primitifs de la Pologne n'offrent qu'une série de traditions vagues et fabuleuses. Lech, dit la chronique, fut le premier prince ou chef de la nation polonaise, et on lui attribue la fondation de Gnèzne. Après lui, le pouvoir fut confié à un des douze palatins, Krakus; il régna glorieusement, et choisit pour résidence Krakovie qu'il fit bâtir. Vint ensuite Wanda, fille de Krakus, qui repoussa tous les prétendants à sa main. L'un d'eux, un prince allemand, nommé Rytigier, résolut d'obtenir par les armes ce qu'on refusait aux prières : il lui déclara donc la guerre; mais Wanda, se mettant à la tête des siens, battit complétement Rytigier, qui périt dans la lutte : alors Wanda, soit pour qu'un pareil débat ne se reproduisît pas, soit par un regret tardif bien naturel au cœur humain, se précipita dans la Wistule. Enfin après le règne de Leszek II, que des courses de chevaux avaient élevé au pouvoir souverain, et celui de Popiel, dont la tradition populaire rapporte qu'il fut dévoré par les rats dans son palais, bâti au milieu du lac de Goplo, et en expiation du meurtre de ses oncles, après ces deux règnes le choix du peuple se fixa sur un simple cultivateur nommé Piast, auquel les anges avaient prédit son avénement au trône. Selon Lengnick, Piast dut vivre vers l'an 840. Sa dynastie régna en Pologne jusqu'en 1370, dans le duché de Moravie jusqu'en 1526, et en Silésie jusqu'en 1575. Ce choix d'un cultivateur pour

souverain, fut le bienfaiteur du peuple et le fondateur du royaume de Pologne. Ses États étaient situés dans les contrées de Gnèzne et de Kruswiça, et il les augmenta en soumettant par ses armes les peuplades slavones qui avoisinaient la Léchie. Ce prince, renouvelant l'ordre politique, institua en Pologne, à l'instar de ce qui existait chez les nations germaniques, une monarchie absolue et guerrière, et favorisa par ses réformes l'unité de l'État.

Après les règnes insignifiants de Leszek et de Ziémomysl, Miéczyslas I[er], fils de ce dernier, monta sur le trône. Ses États étaient déjà bien plus vastes que ceux occupés par Ziémowit; il comptait au nombre de ses possessions la grande et la petite Pologne, la Silésie et la Mazovie avec la Kuiavie : les frontières s'étendaient au delà de l'Oder et embrassaient Krosna (Crossen) et Glogowa (Glogau). Mais s'étant approché trop près de l'Allemagne, qui tenait à conserver sa suprématie sur la Slavonie, et ne pouvant faire face à des forces supérieures, Miéczyslas fut obligé de se déclarer tributaire des empereurs Othon, quant aux pays conquis par delà de la Warta. Ce point fixé, Miéczyslas fut reconnu par les Allemands comme margrave ou duc, et put sous leur protection affermir la position de son royaume contre les Bohêmes.

INTRODUCTION DU CHRISTIANISME.

965. Le christianisme était déjà connu et professé en partie, au neuvième siècle, dans les États slaves dont la source commune remontait à celui de la grande Moravie. Il est cependant certain que la religion chrétienne ne fut bien répandue en Pologne que sous le règne de Miéczyslas I[er], et qu'avant lui les habitants, mi-païens, mi-chrétiens, mêlaient à leur idolâtrie primitive les rites des Grecs, des Romains et des Saxons. Mais l'influence de l'Allemagne, si importante à cette époque sous le rapport politique, fut tout à fait nulle sous le rapport religieux; car la Bohême, qui embrassa avant la Pologne le christianisme, et qui le lui donna en 965, était au dixième siècle entièrement slave. Miéczyslas I[er], en épousant la princesse de Bohême Dombrowka, renversa les idoles, et remplaça les fêtes des dieux du paganisme par celles de la religion du Christ; le baptême fut prescrit, et toute résistance punie de mort : le roi donna lui-même l'exemple en recevant le baptême de la main de Bohowid, qui avait déjà béni son mariage à Gnèzne en 965. Afin de propager plus rapidement la foi de l'Évangile, Miéczyslas fit bâtir neuf églises et les dota de domaines considérables; des théologiens habiles furent aussi appelés de l'Italie et de la France, et la dîme établie pour les dotations des évêchés. Cependant, malgré tout cela, les progrès de la nouvelle religion étaient lents, et ce ne fut même qu'à la fin du dixième siècle que Boleslas le Grand put terminer l'œuvre de la conversion des Polonais. A la suite de la révolution qui eut lieu à l'époque de 1034-1040, une grande partie du peuple retourna encore momentanément à l'idolâtrie; mais à compter de Kasimir I[er], qui rétablit partout l'ordre et les saintes croyances, le christianisme prévalut à jamais en Pologne.

CONGRÈS DE QUEDLIMBOURG.

973. L'ambition des seigneurs saxons entraîna Miéczyslas dans de longues guerres; et forcé de combattre, en 972, contre le margrave de Misnie et le comte de Walbeck, ses adversaires acharnés, il les défit complétement près de Stetin. Il s'apprêtait à profiter de cette victoire, quand l'empereur Othon I[er], ce puissant monarque qui dirigeait, pour ainsi dire, les destinées du nord-est de l'Europe, vint jeter son arrêt dans la balance de la for-

chef indique que déjà, à cette époque, la véritable puissance du pays reposait dans l'agriculture.

Il est facile d'apercevoir dans toutes ces fables la main des prêtres, auteurs des premières chroniques polonaises.

e l'Italie, où il se trouvait alors, ya des messagers aux parties s, leur promettant de juger le d lorsqu'il serait de retour en gne. Quoique vainqueur, Mié- se rendit à l'appel, une sage e lui commandant de respecter rs du chef de l'Empire.

t en 973 que la Pologne entra première fois en rapports di- ec l'Europe. Le congrès convo- Othon eut lieu à Quedlinbourg, cercle de Saxe. On y vit le duc las, les membres du corps ger- e et les envoyés du Danemark, èce, de la Hongrie et de plu- utres nations slaves. Les déli- s eurent pour objet principal rêts de la Pologne. Pendant ur durée, Othon combla Mié- de présents et de témoignages ive estime; et ce dernier, pé- e reconnaissance, rendit tri- s de l'empereur toutes les con- qu'il avait faites sur la rive de la Warta.

oubles qui arrivèrent en Allema- ès la mort de l'empereur, et occa- par le duc de Bavière Henri, qui ait couronner roi de Germanie iment des droits du fils d'Othon, cause que Miéczyslas intervint ans le débat. Circonvenu par emis de l'unité de l'Empire, il d'abord les prétentions de mais, plus tard, offrit son ap- Othon II, dont il fut en même l'allié et l'ami.

zyslas mourut après un règne ite années.

LASLAS LE GRAND (CHROBRY).

992-1025.

ègne de Boleslas forme une des s principales de l'histoire : c'est lui qu'elle se déroule large- basée sur le génie de ce mo- e qui fut pour la Pologne ce que emagne avait été pour la France, -dire, tout à la fois guerrier, teur et administrateur habile; peut-il être considéré comme le véritable fondateur de la puissance nationale.

Il parvint au pouvoir à l'époque où Grégoire V occupait le saint-siége; où, en France, Hugues Capet asseyait solidement sa race sur le trône, et où l'Occident et l'Orient reconnaissaient les lois d'Othon III et de Basile III. Boleslas commença par un coup de tête : suivant la volonté paternelle, il eût dû partager les provinces avec ses frères; mais, faisant taire dans son cœur la voix de la nature pour n'envisager que le bien réel du pays, il saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement, et expulsa de Pologne des concurrents dont les prétentions, quoique justes, pouvaient affaiblir la puissance de l'État. Les princes exilés se rendirent en Bohême, chez les Teutons et chez les Russiens, afin d'y conspirer : leur ambition l'emportait sur leur amour de la patrie; mais Boleslas ne se laissa pas abattre par la tempête qui grondait; et, homme supérieur à son siècle, il sut, grâce à ses conquêtes en Silésie, en Chrobatie, en Moravie, terrifier ses ennemis et annuler tous leurs mauvais desseins.

GUERRES ET CONQUÊTES.

Henri de Bavière, moins généreux envers Boleslas que l'avait été son prédécesseur Othon III, et jaloux de l'intimité du souverain polonais avec le margrave d'Autriche Henri, invita les deux princes à venir le visiter à Mersebourg, et voulut les y faire assassiner. Boleslas, échappé comme par miracle à ce guet-apens, jura d'en tirer vengeance; et, dans la guerre qui s'ensuivit, conquit tour à tour la Bohême, la Moravie, la Luzace, la Misnie, et dévasta les terres entre Lubusz et Magdebourg; mais, ne pouvant occuper tous ces pays, il ne garda que la Moravie et la Luzace avec la contrée de Lubusz.

A peine cette guerre était-elle terminée que l'ingratitude du duc de Bohême éclata. Ce prince, chassé à cause de crimes graves par le peuple, et replacé sur le trône par Boleslas,

récompensa celui-ci en lui suscitant de nouvelles difficultés. Après avoir épuisé toutes les ressources de la modération, Boleslas, poussé à bout, appela le duc à Krakovie, et ordonna qu'on lui brûlât les yeux avec un fer rouge. Il fit ensuite son entrée à Prague, et conserva la Bohême.

L'empereur Henri ne put voir d'un œil indifférent les conquêtes de Boleslas, et chercha de nouveau à mettre la désunion entre ce prince et ses alliés; prêchant même d'exemple, il obtint d'abord quelques avantages par les armes, mais Boleslas prit bientôt sa revanche. En 1005, il remporta une victoire éclatante sur les Allemands, puis les battit à de nombreuses reprises durant une guerre de sept années, et il ne conclut une trêve à Mersebourg (1013) que pour aller attaquer les Poméraniens, les Prussiens et les Kassubiens. Tous les pays situés entre la Wistule, et le Niémen tombèrent en sa possession (1014), et Boleslas se rendit maître de leurs trois plus fortes villes d'alors, Radzyn, Balga et Romnowe. Il imposa aux Prussiens sa suzeraineté et leur fit embrasser la foi catholique. Comme signe de domination dans ces contrées, il fit aussi ériger dans le fleuve Ossa, aux environs des villes actuelles de Radzyn et de Leszno, des colonnes en fer avec cette inscription : *Hic est Polonia! Ici est la Pologne!* Elles furent renversées plus tard par les chevaliers teutoniques; mais leur souvenir survécut jusqu'au temps où la Prusse, fatiguée de l'oppression monacale, invoqua la protection de la Pologne.

De nouvelles guerres étant survenues avec l'Allemagne, Boleslas victorieux marqua encore ses frontières par des colonnes triomphales, confiées cette fois aux eaux de l'Elbe et de la Sâla, qui baignent les murs d'Iéna. A dix siècles de là, les aigles françaises devaient venir planer d'un vol glorieux sur ces lieux jadis témoins de l'immense puissance polonaise.

Un congrès, demandé par l'empereur Henri lui-même, eut lieu à Bautzen en 1018; Boleslas y imposa ses conditions à l'Allemagne, et y conclut son mariage avec Oda, fille du margrave de Misnie. Ce congrès mit fin aux luttes avec l'empereur.

Tranquille de ce côté, Boleslas tourna ses armes contre le duc de Novogrod, Iaroslaf, qui venait de chasser de Kiiow le gendre du monarque polonais, Swientopelk. Avant l'ouverture de la campagne, Boleslas nomma le palatin de Krakovie Siéciech au grade de hetman ou grand général, puis, comme toujours, marcha à la tête de ses guerriers. La première rencontre fut sanglante, mais la victoire demeura fidèle à son favori, qui, maître de tout le pays, se prépara à faire sans retard le siége de Kiiow. Cette ville fortifiée renfermait dans son enceinte quatre cents temples, huit cents marchés, une population immense, et rivalisait de richesse et de prééminence avec Constantinople. Des attaques réitérées et la famine la forcèrent de se rendre. Boleslas y fit son entrée triomphale en 1018, et, en passant sous la voûte nommée *Porte d'Or*, il la frappa de son sabre qui en fut ébréché. Cette arme, présent de l'empereur Othon III, se conservait précieusement à Krakovie parmi les joyaux de la couronne, et les rois élus la portaient au côté le jour de leur couronnement : elle disparut lors du partage de 1795. Les assassinats commis sur des soldats polonais à Kiiow, et une sourde conspiration, fomentée par l'ingrat Swientopelk, amenèrent une funeste catastrophe : Kiiow fut incendiée, pillée, et jamais depuis cette cité superbe ne put recouvrer son ancienne prospérité.

ORGANISATION INTÉRIEURE.

Tant de gloire et de succès devait produire un résultat bien flatteur pour l'orgueil de Boleslas, l'union de tous les peuples léchites. Ralliés à son sceptre par la double influence de la bravoure et de la droiture connues du monarque, les Polonais, les Krakoviens, les Mazoviens et les Silésiens ne formèrent plus désormais qu'une seule nation. Boleslas, chef militaire absolu et juge suprême d'États immen-

songea à les rendre encore plus
dables par la civilisation et de
institutions appropriées à la na-
lu pays. Il divisa donc le royaume
stricts, et chacun d'eux renfer-
un château fort, qui, aux jours
ril, servait d'asile et de résistance
e les attaques de l'ennemi. Dans
ne juridiction, les habitants étaient
de suivre à la guerre le castellan
ef de district; en temps de paix,
nctions du castellan se bornaient
ninistrer. Tout sujet possédant
eval et un équipement de bataille
let devenait noble. Comme on ran-
nit sans pitié les pays conquis, le
r royal se trouvait toujours abon-
nent pourvu; et l'armée coûtait
ant moins, que le souverain pou-
listribuer, suivant sa guise, des
s en fiefs à la noblesse, à la seule
tion de guerroyer quand besoin
ait. Le système de l'impôt fon-
'appliquait alors à toutes les par-
e la Pologne; plus tard, on le
gea, mais ce fut seulement quand
is durent solliciter le vote électif
obles : afin de se rendre ceux-ci
ables, ils les tinrent quittes de
ines taxes et transformèrent des
ions personnelles en dotations
tuelles. Les richesses passèrent
des mains du trône dans celles
noblesse, et le pouvoir suivit
ôt les richesses. Les prisonniers
nt seuls esclaves sous Boleslas, et
e durant la guerre; la paix faite,
eur confiait ordinairement la cul-
des terres, et, une fois paysans,
ecouvraient leur liberté.
leslas ne borna pas là sa tâche.
ses soins, les étrangers reçurent
on accueil en Pologne; des écoles
nt fondées, et il appela d'Italie et
rance des savants profondément
s dans la connaissance des ma-
s théologiques. Dans ses instants
ranquillité, il aimait à parcourir
yaume, écoutant chacun et ren-
justice à tous. Un conseil, com-
de douze personnes citées pour
s vertus et leurs lumières, l'ac-
pagnait d'habitude dans ces excur-
s si louables.

COURONNEMENT DU PREMIER ROI.

1024. Dans un temps où les empereurs envoyaient des couronnes aux rois nouvellement convertis à la foi chrétienne, l'empereur Othon III accorda cette faveur à Boleslas, lors de son pèlerinage à Gnèzne en 1000; pèlerinage entrepris sous prétexte de visiter le corps de l'évêque Adalbert, tué par les Prussiens idolâtres et canonisé par le pape, mais dans le but réel de voir de près la puissance presque fabuleuse du héros polonais. Émerveillé d'une splendide réception, Othon lui conféra, au milieu d'un festin, la dignité royale, ainsi que les titres de membre et d'allié de l'empire d'Allemagne, ce qui le dégageait de toute obéissance servile envers les empereurs. Othon céda en outre à Boleslas son droit de suzeraineté sur les Slaves transodériens, et lui octroya le droit d'investiture et de nomination des évêques; dans un moment d'enthousiasme, il alla même jusqu'à ôter son diadème pour le poser sur le front de Boleslas.

Mais, à cette époque de ferveur, tout monarque chrétien tenait à être sacré par le pape, et Boleslas lui-même ne se considérait pas comme réunissant tous les caractères de la dignité monarchique, tant que cette faveur lui manquait; aussi la sollicita-t-il avec ardeur auprès du saint-siége par de nombreux envoyés. La gloire acquise ne lui suffisait pas, et Boleslas pensait sans doute que, pour affermir tout à fait son trône, l'assentiment de Rome était indispensable. Il lui fallut pourtant y renoncer; et, fatigué des refus de Silvestre II, il réunit les évêques polonais, et posa de sa propre autorité, en 1024, la couronne royale sur sa tête, bravant par là toutes les foudres spirituelles et temporelles. Si l'on se reporte au siècle où cet acte eut lieu, on comprendra facilement son importance.

Boleslas mourut en 1025, après un règne des plus glorieux, et qui dura vingt-cinq ans. A sa mort, la nation entière prit le deuil et le porta pendant toute une année.

MIÉCZYSLAS II.

1025-1034.

Boleslas le Grand, dont la profonde pensée politique tendait à faire de la Pologne le centre de la nationalité slave, légua bien ses États à son fils Miéczyslas, mais non sa force et son génie. Indolent à l'excès, et mené par sa femme Rixa, fille du comte palatin du Rhin et nièce de l'empereur Othon III, ce prince livra bientôt le pays à toutes les calamités de la guerre étrangère et des troubles intérieurs, que sa mort, arrivée en 1034, vint encore aggraver.

RÉVOLUTION ET ANARCHIE.

1034-1040.

Enhardis par l'indolence de Miéczyslas, les gouverneurs des châteaux forts s'étaient déjà, de son vivant, déclarés indépendants, et avaient formé de leurs juridictions autant de petites principautés. Les vexations et les querelles de ces nouveaux maîtres jetaient le désordre en Pologne; ce fut pis encore après la mort du roi. La régente Rixa, qui haïssait les Polonais, et qui en était en échange détestée, fut contrainte de s'enfuir secrètement à l'étranger; mais elle emporta d'immenses richesses et emmena avec elle le jeune prince Kasimir, prétendant au trône. N'ayant plus de drapeau auquel elle pût se rallier, la Pologne se vit livrée à la plus affreuse anarchie; le pillage et l'incendie la ravagèrent de toutes parts. Les peuples voisins relevèrent la tête. Les Bohêmes envahirent la Silésie et dévastèrent Krakovie, Posen et Gnèzne; le duc de Novogrod Iaroslaf occupa la Russie, et Bretyslaw, duc de Bohême, la Moravie et la Luzace. Les idolâtres se ruèrent sur la foi chrétienne, et le paganisme reparut avec son prestigieux cortége de divinités et de liberté primitive. Poussés à bout par l'introduction d'usages féodaux tyranniques, les paysans se révoltèrent et prirent une terrible revanche. On ne respecta aucun lien, on ne garda aucune mesure; et pouvait-il en être autrement quand le clergé était le premier à donner l'exemple de la démoralisation? Enfin, en ces temps de deuil et de désolation, tout ce que la Pologne renfermait de plus riche, de plus précieux, fut détruit ou avili.

Une seule province cependant se préserva des calamités qui conduisaient le royaume à sa perte certaine, la Mazovie, dont Maslaw s'était déclaré duc indépendant.

KASIMIR Ier.

1040-1058.

Les évêques et les magnats échappés à la frénésie des anarchistes, qui aidèrent puissamment, durant ces six années de troubles, les ennemis de la Pologne à renverser le glorieux édifice élevé par le génie de Boleslas le Grand, rappelèrent le prince royal Kasimir de Liége, où, s'occupant d'études, il menait une vie très-retirée. Kasimir répondit aux vœux de son peuple et revint en Pologne, favorisé par l'empereur Henri III, dit le Noir; il se fit couronner à Gnèzne, en 1041.

Kasimir Ier, surnommé le Restaurateur, rétablit partout l'ordre; le régime des lois et de la justice succéda à l'anarchie; une prudente sévérité envers les mutins et une sage amnistie pour les repentants achevèrent d'assurer la tranquillité intérieure. C'est alors que Kasimir, fort de l'appui de l'empereur Henri III, reprit la Silésie et fit rentrer dans l'obéissance les Prussiens et les Poméraniens; mais les pays conquis par Boleslas le Grand, tels que la Moravie et la Chrobatie transkarpatienne, furent à jamais perdus pour la Pologne. L'usurpateur Maslaw, battu près de Plock, en 1047, et fait prisonnier, fut pendu à une immense potence où on lisait ces mots: « Tu as voulu t'élever trop haut, et bien haut tu es pendu. »

Le christianisme, prêché par les ecclésiastiques français et italiens que le roi avait amenés avec lui, brilla de nouveau pour régner ensuite sans interruption en Pologne. Mais là ne s'ar-

it pas les bienfaits dus à Kasi-; ses réformes eurent aussi pour t d'étouffer à sa naissance dans le féodalisme, implanté d'Al-ie, et qui, à cette époque même, de tout son poids sur la France.

BOLESLAS II LE HARDI.

1058-1080.

chroniques de ces temps reculés, par les prêtres, dont Montes-si bien dit : *Les moines n'écri-pas pour le sujet de l'histoire traitent, mais pour la gloire ordre*, se sont efforcées de flé-mémoire de ce monarque, qui plus ardent défenseur de l'antique alité polonaise. Mais telle est ence du pouvoir terrible et oc-que le fanatisme exerce sur l'igno-des peuples, qu'il parvint à dre Boleslas II sur son trône et précipiter, malgré toute l'éner-son caractère. Il s'attira ce dé-ement de mauvaises passions, en nt le premier que désormais au-tranger ne pourrait devenir évêque ologne : dès ce moment la haine ome lui était pour toujours ac-.

oi qu'il en soit, Boleslas II eut d'une occasion de montrer au jour ses nobles sentiments. nd trois princes, chassés par leurs s, Iaromir de Bohême, Bela de rie et Isiaslaf de Russie, vin-demander protection à la Polo-Boleslas, cédant à une pensée gé-use, épousa leur cause et entra édiatement en campagne. Les grois attirèrent d'abord son at-ion; il les battit complétement 0), ainsi que leurs auxiliaires les mands, dont les chefs, l'évêque on et le margrave Guillaume de ringue, perdirent la liberté. Bela, duit à Belgrade par son protecteur, t couronné en 1061, aux acclama-s d'une population immense, qui nirait et bénissait le souverain po-ais. Boleslas n'avait alors que dix-f ans.

l songea ensuite à châtier le duc de Bohême Wratislaw, qui s'était ligué avec les Allemands en Hongrie et usurpait le trône de son frère Iaromir. L'occasion sembla se présenter belle en 1062 sur les bords de l'Oder, où l'armée polonaise cerna l'ennemi dans un bois ; mais Wratislaw parvint, à la faveur de la nuit, à s'échapper par des sentiers presque impraticables. Ce ne fut que plus tard, s'étant trouvé de nouveau face à face avec Boleslas, que Wratislaw demanda la paix, offrant à son frère l'évêché de Prague, et s'engageant à supporter tous les frais de la guerre. Boleslas consentit à ces conditions, et, en signe d'alliance, donna sa sœur Swientochna en mariage à Wratislaw.

Occupant des pays boisés et marécageux, que traversaient la Passarge et l'Ossa, les Prussiens, forts de ces défenses naturelles, s'étaient révoltés et commettaient au loin de nombreux brigandages. Boleslas résolut de les punir, et, comme chez lui l'action suivait immédiatement la pensée, il arriva sur les bords de la Passarge avant que l'ennemi pût seulement s'en douter (1063). Mais les neiges de l'hiver et les grandes pluies du printemps avaient rendu cette rivière très-dangereuse à franchir; tout autre eût patienté; Boleslas, informé par ses émissaires que les Prussiens devaient tenter le lendemain le passage, résolut de ne pas attendre leur attaque et s'élança à la nage : chacun se fit alors un devoir de le suivre. Cette témérité pensa coûter cher, et l'armée entière aurait péri, si l'exemple des premiers soldats que les flots engloutirent n'eût décidé les autres guerriers à se débarrasser de leurs pesantes armures. Les Prussiens, battus sur toute la ligne, se soumirent de nouveau à la Pologne, et recommencèrent à lui payer un tribut. De cette guerre date aussi la création des troupes légères et des lanciers polonais.

CONQUÊTE DE LA RUSSIE.

1067-1077. Une fois les frontières de l'ouest, du nord et du midi assurées,

Boleslas s'apprêta à reconquérir les provinces polonaises dans les terres russiennes et à protéger les droits du fugitif prince Isiaslaf, qui se trouvait à sa cour. Dans ce but il se dirigea, à la tête de son armée, sur Kiiow; mais le duc de Polock Wscheslaw, qui commandait les Kiiowiens, les Polowtzes et les Petschénègues, ne se sentit pas la force de lui tenir tête et se replia sur tous les points; Boleslas réinstalla donc sans aucune résistance Isiaslaf sur le trône de ses ancêtres.

Tout agréable que fût le séjour des contrées majestueuses fertilisées par le Dniéper, et que la reconnaissance d'Isiaslaf s'attachait à rendre encore plus attrayant, Boleslas, toujours mû par l'amour de la gloire, entreprit en 1069 de reprendre la terre de Przemysl, ravie à l'insouciant Miéczyslas II; ce qu'il exécuta avec un plein succès, après avoir emporté la forteresse de Przemysl. En 1071, il se déclara le défenseur de Geyza, fils et successeur du roi de Hongrie Bela, auquel l'empereur Henri IV voulait enlever le trône, pour le donner à son propre gendre Salomon. L'intervention toute puissante de Boleslas mit fin au différend. Mais, pendant ce temps, Isiaslaf fut pour la seconde fois chassé par les kniaz russes, et il implora de nouveau l'appui de la Pologne. Boleslas, oublieux de précédentes démarches faites en vain auprès du pape et de l'empereur par le dépossédé, se mit en marche contre l'usurpateur Vschevolod (1076). La défense des Russiens fut opiniâtre cette fois, et Vschevolod ne céda le terrain qu'après l'avoir vaillamment disputé. Vint bientôt le siége de Kiiow, et, malgré la résistance désespérée des habitants, Boleslas s'empara de cette ville (1077). Il y devint l'arbitre des destinées de tous les pays qu'arrosent le Dniéper et la Dzwina, et donna, en s'en réservant bien entendu la suzeraineté, le duché de Kiiow à Isiaslaf, à Swiatopelk le duché de Novogrod et de Polock, à Wladimir le duché de Smolensk, et à Iaropolk celui de Wyszogrod.

C'est à Kiiow qu'Isiaslaf s'écria devant le peuple assemblé, en embrassant le conquérant polonais : « Voilà une tête terrible, vous devez la craindre et la respecter! » Malheureusement ce second séjour de Kiiow la Superbe, une des villes les plus voluptueuses d'Europe, fut fatal à la gloire et à l'avenir de Boleslas. Vif, passionné, ce prince ne sut pas, en cédant aux délices de la Capoue du Nord, se préserver des excès : des banquets, des spectacles, des danses, la joie folle, le désordre, l'orgie remplissaient tous ses instants, et l'exemple donné par le souverain agit sur les troupes, qui s'abandonnèrent également aux débauches de toute espèce.

L'absence de Boleslas et le séjour funeste de Kiiow, où il demeura sept années, produisirent les plus fâcheuses conséquences dans ses États. On verra plus loin, au chapitre MOEURS, quelle crise s'ensuivit. De retour, Boleslas punit cruellement tous ceux qui avaient déserté son camp à Kiiow pour revenir auprès de leurs *familles*, et ne montra plus qu'une âme *dure* et irascible.

GRÉGOIRE VII, L'EMPEREUR HENRI IV ET BOLESLAS LE HARDI.

1076. Ailleurs aussi il se passait pendant ce temps de graves événements. La lutte au sujet des investitures entre le pape et l'empereur d'Allemagne prenait chaque jour un caractère plus animé, et Henri IV en vint au point de faire déposer le souverain pontife lors du concile de Worms. Un autre concile, celui de Rome en 1076, se chargea des représailles. La conduite de Grégoire VII fut en cette circonstance pleine de mesure et de réflexion; chez lui d'abord nul sentiment violent, nulle expression de colère : l'Église vivait depuis trop longtemps en paix, et il fallait s'apprêter à courber de nouveau le front sous le vent de la persécution. A ces discours dictés par la ruse plus que par la résignation, les esprits s'animèrent; et quand Grégoire les vit arrivés où il voulait, il montra un œuf trouvé près de l'église de Saint-Pier-

l'évêque célébrait la messe, avec ordre de l'expédier; mais, à son aspect, ces émissaires n'eurent pas la force de remplir leurs instructions. Alors, de plus en plus irrité, le roi se rendit lui-même au temple, et tua de sa propre main l'ambitieux qui, sous un habit saint, cachait une âme dévouée à l'intrigue et à la rébellion (*).

Aussitôt Grégoire VII, ce conquérant sacré, devant lequel s'étaient humiliés Robert Guiscard, Salomon de Hongrie et le malheureux empereur Henri IV, s'élance avec ses foudres au secours de la liberté religieuse en péril. Il fulmine l'anathème contre Boleslas, frappe le royaume entier d'interdit, ordonne la fermeture de toutes les églises, délie les peuples de leur serment d'obéissance et de fidélité, et, déposant le roi, le réduit à errer sans pain et sans asile dans l'Europe, remplie alors du ferment des croisades.

Grégoire VII, aussi haineux que violent, ne s'arrêta pas là. Il défendit aux évêques polonais de sacrer désormais aucun prince sans la permission de Rome, et poursuivit de son châtiment les partisans de Boleslas, en leur interdisant, jusqu'à la quatrième géné-

(*) Les historiens, induits en erreur par les moines chroniqueurs, se sont déchaînés contre Boleslas, en représentant le meurtre de Stanislas comme un acte de vengeance privée. Seul, Gallus, le plus ancien chroniqueur, et qui écrivait de 1110 à 1135, donne la preuve que l'évêque Stanislas, canonisé par le pape et patron de la Pologne, non-seulement ne fut pas martyr de son patriotisme, mais que sa mort fut une suite de la trahison qu'il méditait, de rendre le pays tributaire de la Bohême.

Les copistes des treizième, quatorzième et quinzième siècles, ont rejeté tout ce que Gallus rapportait sur la forfaiture de Stanislas et falsifié toutes ses éditions, en substituant à son témoignage les paroles de la bulle papale. Mais Czacki découvrit un manuscrit original de cet historien, et le savant Bandkie le publia à Warsovie en 1824. Le crime de haute trahison d'État, dit positivement Gallus, fut puni de mort par Boleslas. (Podczaszynski, Fragments sur la littérature polonaise).

ration, la moindre charge dans l'État.

Force fut à Boleslas de se réfugier en Hongrie (1080) avec son fils Miéczyslas, et il y termina misérablement ses jours dans l'exil.

C'est ainsi qu'un roi qui a fait la gloire de la Pologne se vit réduit à reculer devant les vengeances sacerdotales. « *Dans cette lutte*, dit un sa-« vant historien, *où le sujet perdit la* « *vie et le roi la couronne, le bon* « *droit était du côté de l'autorité* « *royale* (*). »

LA MOSKOVIE ET LA RUSSIE.

L'empire russien s'écroula pour toujours à la mort du puissant duc Iaroslaf, qui eut lieu en 1054, environ un siècle et demi après l'apparition de Ruryk dans le Nord; et c'est bien à tort que les historiens russes modernes soutiennent que la monarchie des Wladimir et des Iaroslaf devait être l'héritage légitime des tzars de la maison des Romanoff et de la ligne de Gotorp.

Tout ce qui porte aujourd'hui le nom de Russe, nom qui fut adopté bien plus tard à la place de Russien, présentait-il alors une unité quelconque? Et peut-on attacher l'idée d'État à une étendue de territoire, résultat de l'envahissement et de l'oppression? S'il en était ainsi, la Pologne aurait les mêmes droits à ces provinces, car les Boleslas ont été également suzerains et autocrates a Kiiow.

La monarchie russienne, sans cesse en proie à des guerres intestines, disparut vers le milieu du douzième siècle. Kiiow perdit sa suprématie, et Wladimir, sur la Klazma, devint la capitale du grand-duché. Le peuple slave commençait aussi à secouer le joug. Novogrod, Pskow et les autres villes du Nord entrèrent dans l'alliance des villes hanséatiques. Toutes les provinces méridionales situées sur la rive droite du Dniéper se détachèrent aussi, et, subissant l'influence de la civilisation occidentale de l'Europe, se rapprochèrent de la Pologne. Il ne resta donc sous la domination despotique des ducs sur la Klazma qu'une très-faible portion de la Russie slavonienne, agrandie par les colonies établies successivement dans le Nord, au milieu des races étrangères.

C'est là le berceau du tzarat de Moskou; c'est là aussi que les descendants de Ruryk et leurs malheureux sujets commencèrent à subir la longue et redoutable domination des Tatars, qui dura deux siècles et demi. Moskou devint alors la capitale du grand-duché, dont ces derniers étaient maîtres. La Lithuanie accrut subitement sa puissance au quatorzième siècle; elle contint les Tatars, arrêta le pillage des villes, et étendit ses frontières de Smolensk jusqu'aux portes de Moskou, et non loin des bords de la mer Noire. C'est dans la Russie méridionale que se rencontrèrent les armes polonaises et celles de la Lithuanie.

Les droits de la Pologne à la possession de cette contrée, non moins fondés que les droits de la Lithuanie, s'appuyaient sur les liens de famille qui unissaient les princes régnants, et sur ceux des peuples mêmes; aussi, quand Jagellon devint roi de Pologne, personne n'osa désormais revendiquer ces provinces. La partie des États slaves qui resta pendant trois siècles sous la domination des Variègues et subit le joug des Tatars, s'affranchit alors. On pourrait donc demander à juste titre quelles traces y a laissées la domination étrangère, et quelle analogie il peut exister entre le grand-duché tataro-moskovite et cette prétendue monarchie russe d'Iaroslaf?

L'empire qui porte aujourd'hui le nom de Russie a véritablement été fondé au seizième siècle par Ivan III, créateur de l'institution militaire des strélitz, par son fils Wasil et son petit-fils Ivan le Cruel. Asservissant tous trois les provinces qui obéissaient aux princes leurs parents, ils détruisirent les priviléges des villes du Nord, s'emparèrent de Pskow et de Novogrod, combattirent les Tatars, et, par la conquête, augmentèrent leurs posses-

(*) M. de Salvandy, Histoire de Jean Sobieski.

de la Livonie et de quelques par-
le la Finlande. Ils adoptèrent pour
s de l'empire l'aigle à deux têtes,
tait également celles des monar-
byzantins, et commencèrent dès
prendre le titre de *Tzar*. Cepen-
on ne les connut encore long-
après que sous le nom de grands-
de Moskovie (*).
s reprenons notre récit.

INTERRÈGNE.

WLADISLAS HERMAN.

1081-1102.

nathème lancé par Grégoire VII
Pologne y ébranla tous les liens
société; le régicide fut ouverte-
prêché par un clergé fanatique,
narchie releva sa tête menaçante.
nt la circonstance à profit, les
russiens se révoltèrent, et celles
rs terres qui relevaient plus di-
nent de la mère patrie s'en déta-
nt.
rès les règnes glorieux des deux
las, vint au trône, appelé par la
n, le frère du roi excommunié,
islas Herman, prince faible et in-
dolent qui gaspilla toute la prépondérance acquise au pays par ses devanciers. Le clergé étranger reprit ses allures envahissantes et dirigea à son gré la cour et le monarque. Wladislas, tremblant devant le saint-siége, se contenta du titre de duc, négligea son couronnement, et consentit à payer un tribut au roi de Bohême, que l'empereur d'Allemagne, Henri IV, avait gratifié, en 1086, du titre de roi de Pologne.

La vaillance du palatin de Krakovie, Siéciech, sut toutefois conserver à Herman ses provinces héréditaires; mais, par les services rendus, ce magnat prit une telle influence dans l'État, qu'elle donna lieu à des divisions. Les nobles, qui voyaient avec dépit le pouvoir souverain placé dans une simple position sociale, ce qui ne l'empêchait pas de se montrer capricieux et despotique, entreprirent de le renverser. Zbigniew, bâtard du roi, servit de drapeau aux mécontents, que Siéciech battit près de Kruswiça en 1096; leur chef y fut fait prisonnier, mais Herman, en bon père, le comprit dans une amnistie.

Après s'être défait par le poison de son neveu Miéczyslas, rentré lors de la mort de Boleslas II en Pologne où il était très-aimé, et avoir exilé le favori Siéciech, Wladislas Herman partagea de son vivant les États entre son fils Boleslas, qui eut les terres de Krakovie, de Sandomir et de Silésie, et Zbigniew, auquel échut la Mazovie, avec une partie de la terre de Siéradz. Il jeta ainsi le germe des calamités qui vinrent fondre sur la Pologne durant les deux siècles suivants.

BOLESLAS III.

1102-1139.

La première moitié du règne de ce prince, surnommé Bouche de Travers à cause de la difformité de ses lèvres, fut consacrée à des guerres presque continuelles que lui suscita le bâtard Zbigniew, homme vil et perfide, auquel Wladislas Herman avait eu bien tort de donner une part dans l'héri-

Ce fut Pierre le Grand qui le premier
clama empereur et chef de l'Église, et
à l'œuvre de sa création le nom d'em-
le toutes les Russies.
e des plus importantes concessions
ées à la Pologne a été la reconnais-
par elle de ce même nom usurpé.
e d'erreur et de confusion, il a égaré
ion étrangère, qui, sur la foi du gou-
ment de Saint-Pétersbourg, a cru que
rnier, en s'emparant des provinces po-
es, ne faisait que rentrer dans la pos-
n de ce qui lui avait appartenu autre-
n toute propriété. On s'imagine encore,
rs d'après ce nom, que la Pologne ne
e qu'un très-petit pays; et par consé-
t, les efforts désespérés qu'elle a tentés
tesfois pour renaître à l'existence politi-
semblent plutôt dignes de pitié que d'in-
. Mais, bien loin de là, c'est une grande
n que la nation polonaise, n'importe
quel aspect on envisage cette qualifica-
, car le principe organique de sa natio-
é est gravé dans le souvenir et le cœur
ingt millions d'hommes.

tage royal. L'affection de bon parent que lui portait Boleslas encourageait encore son insolence et sa trahison. C'est ainsi qu'il attira sur le pays des guerres avec les Bohêmes et les Poméraniens; il ne se rapprocha momentanément en apparence de Boleslas (1106) qu'avec l'infâme projet du régicide.

En 1107, la Poméranie rentra sous la puissance de Boleslas, son souverain légitime, et Zbigniew pris allait être jugé, quand son frère, non content de lui pardonner, lui accorda, par une faiblesse blâmable, le duché de Mazovie. A peine libre, l'ingrat excita de nouveau les Poméraniens à la révolte; il fallut assiéger Wollin; et, dans le nombre des prisonniers qu'on y fit, il s'en trouva un qui ne voulut pas lever la visière de son casque. On l'y contraignit, c'était Zbigniew! Condamné à mort par un conseil de guerre, il implora bassement sa grâce; Boleslas, toujours bon et généreux, changea encore cette fois l'arrêt de mort: il fut commué en arrêt d'exil. Partout la victoire suivait les pas de Boleslas; mais elle était souvent sanglante, et rien qu'à la prise de Naklo, plus de trente mille habitants périrent.

CHAMP DES CHIENS (HUNDSFELD).

1109. Une invasion terrible eut lieu à cette époque; l'Allemagne inonda toutes les provinces polonaises entre l'Elbe et l'Oder. Zbigniew, que l'on était certain de rencontrer sans cesse à la tête des ennemis de la patrie, s'avançait avec les Saxons, les Bavarois, les Suèves, les Thuringues, les Franconiens, les Bohêmes et l'empereur, suivi lui-même des Misniens. Fier de sa puissance, Henri V somma Boleslas de s'avouer tributaire de l'Empire, et de rendre à Zbigniew la possession de ses États. *Jamais,* lui répondit Boleslas, *je ne m'abaisserai à devenir ton vassal; j'aime mieux perdre, s'il le faut, mon pays par la guerre, que de le gouverner avec ignominie en temps de paix.*

L'empereur ne fut pas heureux dans son entreprise; après avoir perdu beaucoup de monde au siége de Glogow (Gross-Glogau), il dut y renoncer et se replier sur Breslau. Boleslas le suivit de près; et, dans une vaste plaine aux environs d'OEls, les deux adversaires se livrèrent un combat acharné (1109). Henri V y perdit quarante mille hommes et chercha son salut dans la fuite. Le champ de bataille, disent les chroniqueurs, fut tellement couvert de chiens affamés et attirés par l'odeur du carnage, que le peuple lui donna le nom de *Hundsfeld* (Champ des Chiens); il l'a conservé jusqu'à nos jours.

Henri V, réduit à demander la paix, reçut avec la plus grande distinction Boleslas à Bamberg, où un traité d'alliance fut conclu entre les deux monarques (1110). L'union de Boleslas avec la fille de Henri l'aîné, comte de Bergen, cimenta leur amitié; et on fiança en outre la nièce de l'empereur, Agnès, à Wladislas, prince royal polonais.

PARTAGE IMPOLITIQUE DU PAYS EN DUCHÉS.

Le traître Zbigniew, n'ayant plus espoir de soulever les nations étrangères, sut encore, par ses viles supplications, réveiller un écho dans le cœur magnanime de Boleslas. Il rentra donc en Pologne (1116); mais son caractère incorrigible le conduisit à sa perte, et, à force d'orgueil et de menées turbulentes, il devint tellement insupportable, que le roi s'écria un jour, dans un accès de colère: Quand donc serai-je délivré de ce traître! Ces mots furent le signal de la mort de Zbigniew; les gardes du palais le massacrèrent.

Cette catastrophe, que Boleslas se reprocha aussitôt avec amertume, jointe à d'autres chagrins, suite du changement de fortune, altéra profondément la santé du roi. Il oublia à son heure dernière qu'il avait seulement trouvé dans la réunion des provinces disjointes de la Pologne les forces nécessaires pour soutenir la lutte et triompher; et, repoussant les avis d'une sage politique pour écouter la voix du cœur, qui trop souvent guide mal les souverains, il régla ainsi le démembrement du royaume:

islas II, l'aîné des fils, eut en les terres de Krakovie, de de Siéradz, de Lenczyça et de nie, avec un droit d'autorité frères, et qui tenait à la pos- des terres de Krakovie;

las III, surnommé *le Frisé*, a Mazovie, la Kuiavie et les e Dobrzyn et de Culm;

yslas III, surnommé *le Vieux*, r sa part la grande Pologne, nt les terres de Gnèzne, de t de Kalisz;

enri vit la sienne se composer es de Lublin et de Sandomir. t à Kasimir, le cinquième fils il fut le seul qui n'obtint rien; e, à son heure suprême, le re- nda simplement à la tendresse s.

las III mourut à l'âge de cin- -quatre ans, après avoir été ur dans quarante-sept batailles, ût dû lui valoir un tout autre que le sien.

DEUXIÈME PÉRIODE.

OLOGNE PARTAGÉE EN DUCHÉS.

1139-1333.

venons de parcourir l'époque importante de l'histoire polo- celle de la fondation de la mo- . Basée sur les principes du nisme, introduit sous Miéczys- , et organisée par Boleslas le en État fort et régulier, la Po- prit dès lors un rang éminent sif dans la politique du nord de pe.

onsidérant bien cette époque et loppement qu'elle donna par la ux destinées de la Pologne, on aîtra que son histoire se lie in- ent au caractère religieux du et qu'elle a puisé constamment ncipes organiques dans le chris- ne. Aussi, une fois assise sur base solide et protégée par l'es- triotique et chevaleresque de ses rains, la Pologne pouvait s'éle- plus en plus et prendre dans la ne cette position centrale que

lui avait destinée le génie de Boleslas le Grand; mais le malencontreux partage opéré par Boleslas III entre ses fils fit disparaître toute l'ancienne grandeur nationale. Les monarques qui siégeaient à Krakovie ne portant plus le nom de roi, il y eut donc un royaume sans souverain et un État sans nom; car la Pologne, divisée en duchés régis par des princes de la famille des Piast et devenue principauté partielle dans cette ligne de petits États, ne représentait plus la monarchie forte et compacte des Boleslas, mais bien une partie spéciale de la Léchie.

WLADISLAS II. BOLESLAS IV LE FRISÉ. MIÉCZYSLAS LE VIEUX. KASIMIR II LE JUSTE.

1139-1148. Wladislas, fils aîné de Boleslas III, poussé par son épouse Agnès, petite-fille de l'empereur d'Allemagne Henri IV, et aidé des princes russiens, voulut dépouiller ses frères de la part qui leur était échue dans l'héritage paternel, et les assiégea en conséquence au château de Posen, où ils s'étaient réfugiés. Mais le succès se déclara contre lui; Wladislas II, battu et expulsé du pays, se vit réduit à chercher un asile près de l'empereur Conrad III, son beau-frère.

1149-1173. — Boleslas IV, surnommé le Frisé, s'empara alors par droit d'âge du duché de Krakovie et de la suzeraineté, et bien en vain le pape Eugène III lança, à la suite des démarches de Conrad, l'anathème sur la Pologne : le clergé local refusa pour cette fois soumission aux décrets de Rome. L'intervention de Frédéric Barberousse réussit malheureusement mieux; elle priva la Pologne de la Silésie, qui, cédée aux trois fils de Wladislas II, renonçant à toute prétention à la couronne, fut à jamais perdue pour elle.

Après avoir terminé de cette manière les différends avec l'Allemagne, Boleslas tourna ses armes contre les Prussiens qui s'étaient révoltés, et les rendit ses tributaires. Dans une de ces expéditions périt son frère le duc Henri, auquel succéda dans le duché de Sandomir le cinquième fils de Bo-

leslas III, Kasimir, oublié lors de la répartition du patrimoine royal.

La perte des pays slaves situés sur l'Oder et occupés par les Allemands figure encore au nombre des calamités qui pesèrent alors sur la Pologne démembrée et chancelante. C'était l'époque où la frénésie des croisades soulevait de toutes parts les haines religieuses, et où, à la voix de l'éloquent abbé de Clairvaux, la chrétienté entière s'abandonnait pour la seconde fois à l'idée fixe d'arracher aux infidèles la terre sainte. La croix, mise en avant, fut suivie de milliers de combattants de toutes nations, que décimèrent un climat insalubre et le glaive musulman. Pendant ce temps, les Allemands entreprirent une conquête plus facile, celle des contrées habitées par les païens le long du littoral de la Baltique. Ils y parvinrent, et ces pays, privés de leur indépendance, se virent peuplés de colons allemands, qui, avec le temps, envahirent toute la partie occidentale de la Léchie et occupèrent presqu'en totalité les ports de mer : perte irréparable pour la Pologne.

L'Allemagne devint donc ainsi, du côté de l'occident, voisine sur tous les points de la Léchie; mais, pendant longtemps, ce rapprochement ne présenta aucun danger; car l'Empire et Rome étaient alors absorbés par les luttes sanglantes entre les Guelfes et les Gibelins, luttes dans lesquelles le pouvoir impérial, affaibli déjà par les guerres pour les investitures, fut, en dernière analyse, ruiné par la politique italienne et l'intérêt des seigneurs allemands.

Les pertes que la Pologne fit à cette époque rendirent Boleslas odieux à la nation; et un parti puissant, formé à Krakovie, offrit la couronne suzeraine au dernier des cinq fils du feu roi, devenu, comme on l'a vu précédemment, duc de Sandomir; mais Kasimir la refusa.

Boleslas IV mourut en 1173.

1173-1177. Le duc de la grande Pologne, Miéczyslas III, dit le Vieux, et troisième fils de Boleslas III, prit les rênes de l'État après la mort de son frère. Jaloux de réunir en un seul faisceau les parties éparses de la monarchie, il poursuivit ce projet avec trop de dureté, et accabla le peuple de tant d'impôts, que les magnats, ayant à leur tête l'évêque de Krakovie Gédéon, le déposèrent du trône, qu'ils conférèrent à son frère puîné le duc de Sandomir.

Miéczyslas se montra tout à fait indigne de gouverner la nation, car, peu de temps après, le jugeant corrigé, elle le rappela au pouvoir; mais elle dut encore sévir contre lui. Le même cas se présenta à diverses reprises durant les règnes éphémères de Miéczyslas; et, dans un espace de vingt-neuf ans, il fut quatre fois exilé par les Polonais, et quatre fois il parvint à ressaisir, à force d'intrigues, un sceptre qui lui échappait bientôt, grâce à ses débordements et à ses crimes.

1177-1189. Il était temps que Kasimir II vînt cicatriser les plaies de la patrie. Digne de sa mission de réparation, il entreprit avec un zèle et une persévérance infatigables la guérison des désastres nés des abus et de l'anarchie; la classe des paysans attira surtout son attention, et il sut mettre un terme aux exactions des grands, qui avaient réduit à la misère cette classe si intéressante du pays. Les réformes salutaires que ce souverain introduisit dans toutes les parties du royaume lui valurent, comme une digne récompense, le surnom de Juste.

FORMATION DU SÉNAT POLONAIS.

1180. C'est de cette époque que l'on peut dater la première origine du sénat polonais. Par les soins de Kasimir II, une espèce de synode fut convoqué à Lenczyça, et le clergé le présida en sa qualité de seul corps lettré. Entre autres points, on y discuta les moyens d'assurer l'état des cmetons (paysans) contre l'oppression des nobles, et de mettre à l'abri de toute atteinte les biens posthumes du clergé. Les mesures adoptées devinrent lois du royaume, et reçurent la sanction du pape Alexandre III.

te première assemblée ayant porté
d'autres lui succédèrent par la
et les décisions qui émanaient
synodes obligeaient toute la Lé-
Mais la classe nobiliaire y étant
aiblement représentée, compara-
ent aux votes des prélats, il se
bientôt à leur place un conseil
nat, composé des évêques, des
ts et des grands fonctionnaires
ys, et dont l'avis tint lieu de
-poids à la puissance souve-

e sénat rendit d'abord des ser-
il ne tarda pas à miner le pou-
u'il était chargé d'éclairer et de
ir. Son consentement devint in-
sable pour déclarer la guerre,
te loi n'était réputée telle qu'a-
voir reçu sa sanction. D'empié-
t en empiétement, il en vint à
ler de la suprême judicature,
alors attribution exclusive de la
nne; et, par la suite, les grands
tagèrent de vastes domaines dont
opriétaires primitifs, les emetons
ans), passèrent ainsi sous une
autorité que celle du souverain.
oit de juridiction dans ces mêmes
fut concédé aux grands par les
es intéressés à obtenir leurs suf-
s; et ces derniers leur permirent
ever des châteaux forts, les te-
quittes de toutes redevances pu-
es, qui retombèrent nécessaire-
à la charge des classes inférieures.
emblables mesures devaient ame-
es résultats bien funestes et faciles
voir.

simir II, que la Providence au-
dû conserver plus longtemps pour
nheur de la Pologne, mourut su-
nent en 1194, après avoir vaincu
Prussiens et les Iadzvingues, et
lu (1193) un traité avec la Hongrie,
ixait aux Karpathes la limite des
royaumes. Il fut regretté de ses
s, qu'il avait gouvernés avec jus-
et bonté.

LESZEK LE BLANC.

1194-1227.

es grands du royaume, considé-
le trône comme héréditaire, élu-
rent le fils de Kasimir, Leszek le Blanc, prince en bas âge, et auquel ils donnèrent pour conseil de régence la reine mère, les évêques et les palatins. Le sénat se trouvait donc dès lors au pouvoir, mais les droits du jeune prince furent contestés par un compétiteur remuant; Miéczyslas le Vieux, son oncle, appela aux armes les nobles de la grande Pologne, et se fit soutenir dans ses prétentions par le staroste de Poméranie, Mestwin, et les ducs de Silésie. Le palatin de Krakovie, Nicolas, et celui de Sandomir, Goworek, commandaient les armées de Leszek, qui avait pour auxiliaire le duc de Russie Roman. Une rencontre sanglante eut lieu à sept lieues de Krakovie (1196); la victoire y couronna les drapeaux du palatin Nicolas; et Miéczyslas, grièvement blessé, vit périr sous ses yeux son propre fils; mais les Silésiens ayant battu Goworek, les chances se trouvèrent balancées et amenèrent des négociations.

Le rusé Miéczyslas offrit d'accepter une simple couronne viagère, qui reviendrait après sa mort à Leszek, et réussit, par ce moyen, à se rallier les esprits et à s'emparer du pouvoir souverain (1200); mais, n'ayant pas rempli les conditions stipulées, il fut expulsé pour la troisième fois de Krakovie. Leszek lui succéda, et, après un court règne, dut encore céder la place à Miéczyslas, qui était parvenu à détacher du parti de la régente le palatin Nicolas, dont il se fit un appui pour remonter la quatrième fois sur le trône. Il l'occupa quelques mois seulement et jusqu'à sa mort, survenue en 1201.

Le palatin Nicolas, plus puissant que jamais, et jaloux de l'influence qu'exerçait sur Leszek le vieux palatin Goworek, mit pour condition expresse du nouvel avénement du prince au trône, l'exil de celui qui lui portait ombrage; mais Leszek aima mieux renoncer à la couronne, et la voir poser sur le front de Wladislas, second fils de Miéczyslas le Vieux, que de se séparer de l'ami et du guide de sa jeunesse.

Wladislas, dit Jambes Déliées (*Laskonogi*), voulut, durant un règne de trois années, procéder à la réforme des abus du clergé; mais cette intention lui coûta cher. Le pouvoir clérical lui déclara une guerre ouverte, et le grand faiseur de rois, le palatin Nicolas, offrit encore une fois le sceptre à Leszek, qui, venant de remporter la glorieuse victoire de Zawichost (1205) sur le duc de Halicz, Roman, s'était attiré l'affection des Polonais. Wladislas, doué d'un désintéressement peu commun, abdiqua sans difficulté (1206), et se retira à Posen, où il finit ses jours.

Leszek le Blanc, trop doux et trop conciliant de caractère, marcha de faute en faute. Il céda, en 1207, à son frère Conrad le duché de Mazovie, avec la Kuiavie; confia la Poméranie à Swientopelk, et imprima une fausse direction aux affaires de Halicz (Russie rouge), principauté qui relevait de la double influence de la Pologne et de la Hongrie. A la suite d'arrangements, la principauté de Wladimir fut donnée à Daniel, fils du duc Roman, tué à la bataille de Zawichost, et celle de Halicz cédée au fils du roi de Hongrie, Coloman, qui épousa la fille de Leszek, Salomée. Il est vrai que les persécutions qu'exerça Coloman dans le pays décidèrent bientôt Leszek à s'unir avec Mstislaf, duc russien sur la Klazma, pour le chasser de Halicz, et rendre cette couronne au prince Daniel, devenu majeur; mais le règne transitoire de Coloman, fait historique peu significatif par lui-même, a eu depuis une grande portée (*).

INTRODUCTION DES CHEVALIERS TEUTONIQUES.

1225. Le duc de Mazovie, Conrad, frère de Leszek le Blanc, ne pouvant se défendre efficacement contre les Prussiens idolâtres, qui le pressaient vivement et le rançonnaient, résolut d'organiser une milice religieuse. Il appela d'abord à lui un certain nombre d'Allemands parmi ceux qui avaient accompagné, en Livonie, l'abbé Berthold, fondateur de Riga (1200), pour y propager le christianisme; mais cette milice, à laquelle le duc donna la terre de Dobrzyn, succomba bientôt sous les coups des païens. Alors Conrad, loin d'être rebuté par un si triste résultat, eut recours aux chevaliers teutoniques.

La fondation des divers ordres religieux qui se rendirent célèbres en ces temps reculés, eut lieu à la suite de la croisade entreprise par Baudouin, roi de Jérusalem. On comptait au premier rang *les Templiers*, créés par Hugo de Pagance et Godefroy de Saint-Adhémar, en 1128, et *les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, plus tard *Chevaliers de Malte*, dont le chef fut Gerard Tung.

A leur exemple, les Allemands, qui avaient suivi la croisade sous le commandement de l'empereur Barberousse, se réunirent en communauté, mi-religieuse, mi-guerrière, en 1190, et eurent pour premier grand maître Henri Walpot de Passenheim, lequel fonda, à Saint-Jean d'Acre, un temple et un hôpital. Les membres de cet ordre suivaient la règle de saint Augustin et portaient l'habillement blanc, orné d'une croix noire. Le pape Célestin III et l'empereur Henri VI leur donnèrent à desservir l'hospice de Jérusalem, d'où ils prirent le nom de *Frères de l'hospice de la Sainte Vierge Marie de Sion*. Quand la terre sainte eut été enlevée aux croisés, le quatrième grand maître teutonique, Hermann Saltza, se réfugia à Venise, puis à Marbourg, où la munificence des princes allemands lui procura une vie douce et opulente (*).

(*) Lorsqu'en 1772 l'Autriche voulut donner un simulacre de droit à son usurpation du territoire polonais, elle s'appuya sur ce règne éphémère de Coloman qui semblait prêter à la Hongrie et à ses souverains un titre sur la Halicie (Galicie).

(*) Sigfried Feuchtwangen, douzième grand maître teutonique, transféra sa résidence de Marbourg à Malborg ou Marienbourg. Les hostilités entre la Pologne et cet

t vers cette époque que le duc
zovie invoqua l'appui de cet
qui, trouvant un intérêt réel
propositions faites, répondit
it à l'appel (1225). Conrad lui
abord le château de Dobrzyn,
de temps après, les terres de
de Michalow. En échange, les
rs teutoniques s'engagèrent à
re les païens et à restituer les
ncessions, une fois la guerre
e: en cas de succès, la moitié
s conquis devait leur apparte-
l'autre au duc de Mazovie; ils
ient à toute prétention ou de-
en cas de non réussite. Ce
eut l'approbation du pape Ho-
III, charmé de ratifier un tel
e du pouvoir religieux, et fut
é également par l'empereur
agne Frédéric II, qui croyait
evoir un moyen sûr d'étendre
uence en Pologne.
ôt les Allemands accoururent
e et se propagèrent dans la
entière, où ils fondèrent cette
ce teutonique, qui, tout en
tant les païens, sut s'étendre
ens des voisins, et devint, plus
ennemie acharnée de ses bien-
.

MORT DE LESZEK LE BLANC.

Tandis que l'imprévoyant Con-
oduisait dans ses États une com-
té dangereuse, un autre ennemi
sait aussi contre la Pologne
lieux et sinistres projets. Swien-
que Leszek avait nommé gou-
r de la Poméranie, résolut d'ex-
la faiblesse et la douceur de ce
il demanda donc pour lui et
cendants le titre de duc, et cessa
yer les impôts lorsque sa re-
fut repoussée. Leszek convoqua
ne assemblée à Gonsawa, et il
y terminer en même temps les
nds survenus entre les ducs de
de Pologne. Swientopelk ne s'y
pas, mais, pénétrant secrète-

mbitieux durèrent pendant plus d'un
t demi, et ne finirent qu'à la paix de
en 1466.

ment dans la ville, il profita d'un moment où Leszek était au bain et l'assassina de sa propre main.

Ainsi périt misérablement ce prince, dont l'historien Naruszewicz a si bien dit qu'il eût été l'homme le plus digne du trône s'il n'eût jamais régné (*).

L'assassin se revêtit de la mitre et devint duc de Poméranie dans la marche de Dantzig, fondant ainsi dans la Léchie une principauté nouvelle.

BOLESLAS V LE CHASTE.

1227-1279.

La minorité du fils de Leszek, Boleslas V, fournit de nouveau une occasion aux passions d'éclater. L'oncle du jeune prince, le duc de Mazovie, et son cousin germain, Henri le Barbu, duc de Silésie, convoitaient chacun de leur côté la tutelle, à laquelle se rattachait la régence. Ils en vinrent à une lutte ouverte, et, quoique vainqueur dans deux combats, Henri se laissa surprendre et fut fait prisonnier par le rusé Conrad, qui s'empara ensuite de la régence. Mais son esprit tout d'intrigue ne pouvait guère parvenir à éteindre les discordes une fois allumées, et les grands, à qui son caractère vindicatif était insupportable, et qui voulaient gouverner eux-mêmes sous le nom du jeune prince, proposèrent d'émanciper Boleslas, à peine âgé de douze ans. Voyant cela, Conrad voulut le faire périr (1233), et Boleslas dut s'enfuir en Silésie auprès du duc Henri; ce dernier le ramena à la tête de ses armées dans le royaume. Le traité conclu à Plock en 1237 rendit le sceptre à Boleslas et donna la régence au duc de Silésie.

Deux ans après (1239), Boleslas, à sa majorité, épousa la fille du roi de Hongrie, Cunégonde, princesse pudique et pieuse jusqu'à l'excès. Soit comme épreuve ou bien comme œuvre agréable au ciel, elle exigea de son époux l'engagement assez singulier qu'aucun rapprochement n'aurait lieu entre eux avant une année de mariage

(*) Naruszewicz, Histoire de Pologne.

accomplie ; Boleslas, assez froid lui-même, y consentit, et ce pacte, renouvelé d'année en année, dura autant que leur union à tous deux. Le surnom de Chaste en resta à Boleslas, qui, sous d'autres rapports, n'était nullement le souverain qui convenait à la Pologne. L'époque critique où il parvint au pouvoir rendait nécessaire à la nation un monarque énergique et capable, dont l'esprit sût entreprendre et la main vaincre ; mais loin de là, l'apathie et la nullité de Boleslas rendirent encore plus précaire la situation du royaume.

Pendant que les terres russiennes se trouvaient inondées par les hordes tatares et en proie à leurs ravages, la Pologne se voyait également menacée dans sa puissance. Les chevaliers teutoniques et les chevaliers du glaive réunis (*) s'arrogèrent des droits sur les pays voisins, et instituèrent dans leurs possessions une suprématie fanatique et sanguinaire. Les Prussiens qui résistaient à la loi de l'Ordre étaient brûlés vifs, et ce despotisme révoltant ne fut tenu en échec que par le duc de Poméranie Swientopelk et son fils Mestwin ; seuls ils luttèrent pendant douze années contre ces moines envahisseurs.

INFLUENCE DU GERMANISME EN POLOGNE. — LOIS DE MAGDEBOURG.

Avec l'admission des chevaliers teutoniques, déjà si dangereuse pour le pays, l'influence de l'Allemagne devint de plus en plus grande, et prit son appui dans les fréquentes relations entre les deux peuples. Les guerres ayant ruiné les princes léchites, ils se virent forcés d'emprunter de fortes sommes aux Allemands, et de leur abandonner en échange, comme garanties, certaines terres et villes. Par suite, le nombre des Allemands s'accrut rapidement en Silésie et dans la Léchie ; il dépassa même dans plus d'une cité celui des nationaux ; et la Luzace presque entière, Krosno, Lubusz, Santok, firent bientôt partie des domaines engagés.

Ces colons étrangers contribuèrent, par leur industrie et leurs mœurs honnêtes, à la prospérité des villes confiées à leurs soins ; aussi, forts d'un tel résultat et de leur accroissement prodigieux, ils sollicitèrent la faveur d'être régis par les lois allemandes et teutoniques en vigueur en Saxe ou à Magdebourg, ce qu'ils obtinrent (1250). Les villes pour lesquelles cette faveur fut accordée et qui se formèrent en espèces de républiques, élisaient leurs administrateurs et disposaient elles-mêmes de leurs revenus. Magdebourg donna son nom aux lois qui gouvernaient la grande Pologne et la petite Pologne, tandis que celles de Lubeck

(*) Dans le douzième siècle, Meinhardus se rendit avec des marchands de Brême en Livonie, afin d'y prêcher la foi chrétienne. En récompense de ses efforts, le pape Alexandre III le nomma (1170) évêque des pays nouvellement convertis par lui. Son successeur, Albert de Buxhoff, obtint (1204) du pape Innocent III la permission d'instituer en Livonie, sous le nom de *Chevaliers du glaive*, une milice religieuse dont la mission serait de combattre les païens opposés à la parole de l'Évangile. Elle portait une longue robe blanche, avec deux glaives rouges brodés sur la poitrine ; et les empereurs d'Allemagne la dotèrent de tous les priviléges et prérogatives accordés à l'ordre teutonique. Son premier grand maître fut Winno de Rhorbach.

Dans l'origine, l'ordre des chevaliers du glaive relevait du pouvoir épiscopal de Riga, auquel il devait sa création ; mais trop faible pour repousser ses ennemis, le grand maître Wolkin Schenken de Winterstadt le réunit en 1234, avec l'approbation de Grégoire XI, à l'ordre teutonique de Prusse, dont il se reconnut tributaire. Cette union dura jusqu'en 1513, où l'indépendance des chevaliers du glaive fut rachetée par le quarante-unième maître livonien Walter de Plestenberg. Le dernier grand maître de cet ordre fut Gothard Kettler, qui soumit entièrement et céda la Livonie à la Pologne par les Pacta subjectionis dressés (1561) entre les mains de Sigismond Auguste ; il devint en 1561 duc de Kourlande et gouverneur polonais de la Livonie. (J. Lelewel, Histoire des rois polonais.)

redz régirent la Poméranie; ions en dernier appel partaient ebourg ou de Halle.

evaliers de l'ordre teutonique, édaient aussi des domaines en s'empressèrent d'adopter ces ois; et toute acquisition faite devait recevoir la sanction de ur d'Allemagne, dont l'in- olitique s'étendait ainsi d'une inquiétante pour la Pologne.

ASIONS DES TATARS MOGOLS.

Les Tatars mogols, sortis de l'Asie vers le commence- treizième siècle, après avoir tous les pays qui se trouvaient passage, pénétrèrent en Eu- nduits par le terrible Genghis- et se ruèrent sur les terres es. Le vaillant duc Mstislaf, ue-là n'avait jamais été vaincu, osa une résistance vigoureuse (1224), non loin d'Azof; mais ion existant entre les princes amena la défaite de Mstislaf: nné de ses alliés, il regagna ine Halicz. Cette déroute ouvrit tars l'accès de la Russie; et, urs expéditions suivies, ils as- nt le grand-duché de Wladimir que toute la Russie jusqu'au r, y compris le grand-duché de Elle dut plier sous le joug mo- is les ducs, qui, se fiant aux onclus avec les barbares, avaient ent trahi la cause nationale, dé- par le seul Mstislaf, reçurent te récompense de leur vile con- trois d'entre eux furent étouf- re des planches, qui, tout en oyant les membres, servaient es durant les banquets et orgies squels les Tatars célébraient iomphe de cannibales.

l'état de dépendance d'une na- s-à-vis d'une autre attaque jus- fondements de son existence, devaient pas souffrir les Rus- courbés pendant trois siècles e joug des hordes mogoles! Et après qu'Ivan Vasiliévitch eut e joug par un effort glorieux (1462), on voit le sentiment de la liberté civile et politique éteint encore chez eux durant des siècles entiers. Il n'était resté que celui de l'obéissance passive, et c'est sur cette base puissante que les tzars les plus habiles se sont appuyés constamment (*). »

Ayant ainsi établi leur domination dans la Russie, les Tatars fondirent, en 1240, sur la Pologne et la Hongrie. Leurs masses formidables comptaient jusqu'à cinq cent mille hommes; à la vérité, il n'y avait dans ce nombre que cent cinquante mille Tatars: le reste se composait de gens sans aveu, d'aventuriers, de bandits, enfin du rebut de toutes les nations, alléché par le pillage promis par le chef des hordes. La portion qui envahit la Hongrie était soumise aux ordres du khan Baty, et le khan Baydar inonda, à la tête des siens, la Pologne. Il s'avança sans obstacle jusqu'à Lublin et Zawichost, semant partout le carnage et l'incendie, et ravissant les habitants à leurs foyers. En vain les braves palatins de Krakovie et de Sandomir voulurent lui résister à Tursk et à Polaniec, les barbares étaient en trop grande supériorité numérique pour ne pas l'emporter. Les Polonais essuyèrent donc des défaites, et celle de Szydlow décida Boleslas V, demeuré pendant tout ce temps inactif et tremblant à Krakovie, à s'enfuir en Bohême, près de son beau-père; mais ce fantôme de roi, qui abandonnait ainsi ses États et son peuple à la merci de Dieu, trouva son égal dans celui chez qui il venait chercher asile: il le rencontra dans les Karpathes, et tous deux, saisis d'une lâche terreur, prirent en toute hâte le chemin de l'Allemagne. Les Tatars réduisirent Krakovie en cendres, et ne s'arrêtèrent qu'en Silésie.

Le salut commun rassembla les Moraviens, les Silésiens et les chevaliers teutoniques; et le duc de Silésie, Henri le Pieux, issu de la race des Piast, prit le commandement de cette armée, composée de trente mille combattants. Mais les Tatars en avaient

(*) F. de Raumer, Chute de la Pologne,

cent mille, et cette fois encore le nombre l'emporta; le duc périt à la bataille sanglante de Liegnitz, en chargeant lui-même à la tête de ses phalanges; et cette défaite fut des plus fatales pour les destinées de la Pologne.

Las de rapines et de meurtres, le khan Baydar quitta la Silésie et opéra sa jonction avec Baty, qui s'était montré son digne émule en Hongrie. Boleslas revint alors en Pologne, et ressaisit (1242) le sceptre, dont son oncle Conrad avait pris possession en son absence (*).

INTERVENTION DU PAPE INNOCENT III. — DANIEL, UNIQUE ROI RUSSIEN.

1246. Le pape, dont le pouvoir égalait, à l'occident, celui de Genghis-Khan à l'orient, entreprit, d'après le triste état où se trouvaient les peuples russiens soumis au rit grec, de mettre les circonstances à profit pour étendre encore son influence. Engagée avec ardeur dans la lutte entre les Guelfes et les Gibelins, la cour de Rome prouvait alors combien elle était puissante, et de quels moyens divers elle disposait pour obtenir la docilité et commander au besoin l'obéissance. Du Vatican, Innocent III paraissait vraiment régner à lui seul sur toute l'Europe catholique; et, tandis qu'elle s'effrayait des invasions tatares, lui ne cessait de prêcher les croisades, disposant, suivant son gré, des pays et des nations qui ne courbaient pas leur front sous la suprématie du successeur de saint Pierre. Deux pouvoirs aussi redoutables l'un que l'autre dominaient le monde entier, les anathèmes du saint-siége et le glaive mogol.

Les peuples que les Tatars opprimaient tournèrent leurs regards vers Rome, espérant trouver dans son intervention un moyen de salut; et l'occasion tant désirée par le souverain pontife d'opérer une conversion dans les terres russiennes se présenta enfin.

Le duc Daniel Romanowicz, après tous les orages qui avaient assiégé sa jeunesse, était parvenu à posséder Halicz et à contenir, à force de modération, la turbulence des boyards. Par suite d'alliances avec plusieurs kniaz russiens, Kiiow fit partie de ses possessions, et il gagna également Lublin sur la Pologne. Mais tant de succès ne servaient qu'à lui rendre plus amère l'obligation de s'incliner devant le joug mogol; et pour échapper à une telle avanie, il proposa l'union avec l'Église romaine, favorisant ainsi de lui-même les désirs du saint-siége, qui voyait d'un œil chagrin l'élévation d'un prince du rit grec. Innocent IV, poursuivant les projets de son prédécesseur, n'eut garde de refuser, et s'empressa d'envoyer un légat, qui couronna Daniel en qualité de roi russien (1246). Le but de celui-ci ne fut pas atteint, car il espérait des secours réels contre l'ennemi, et non un vain titre; comme ces secours ne paraissaient pas, il ne tarda point à rompre toutes relations avec le Vatican, pour en former de plus efficaces avec la Pologne, la Hongrie et les membres de l'ordre Teutonique.

A Daniel succéda, non sans quelques difficultés, son fils Lew Danielowicz; il gouverna les vastes pays qui s'étendent de l'embouchure du Dniéper au San : malheureusement il n'eut point les talents de son père,

(*) Un long espace de temps après, en 1260, les Mogols qui s'étaient fixés en Russie, inondèrent de nouveau la Pologne; Krakovie se vit pour la seconde fois livrée par eux aux flammes, et le pusillanime Boleslas prit encore la fuite. Depuis cette époque, ce fléau ne cessa de ravager le pays dans les contrées de Kiiow, de la Wolhynie, de la Podolie et de la Russie rouge; mais les invasions qui suivirent les premières ne furent pas aussi terribles, les hordes s'étant divisées. La horde de Kaptschak, qui s'établit entre le Don et le Volga, près de la mer Caspienne, causa de toutes le plus de ravages en Slavonie.

Du règne de Boleslas V à celui de Stanislas Poniatowski, on compte jusqu'à quatre-vingt-onze invasions de Tatars. La base de l'existence du pays devait être bien forte, puisqu'elle survivait à des catastrophes capables de renverser l'État le mieux organisé.

ést due la fondation de la ville
ol (Lwow). Dans la suite, les
Mazovie s'étant alliés par le
aux ducs russiens, la Russie
assa sous la domination de la
, et demeura toujours depuis,
t d'hérédité, une des posses-
la Pologne.

t l'anéantissement de ce royau-
ien, qui ne pouvait guère exer-
forte action sur les destinées
ples; et à sa place apparut un
yaume, à l'existence également
e, celui de Lithuanie.

E, UNIQUE ROI CATHOLIQUE DE
LITHUANIE.

La nation lithuanienne des-
omme le soutiennent Koialo-
Naruszewicz, des Hérules,
nt envahi l'Italie au cinquième
urent rétrograder ensuite jus-
les bords de la mer Baltique,
territoire occupé aujourd'hui
russe, la Lithuanie, la Samo-
a Kourlande. La ressemblance
me ancien des Prussiens avec
Lithuaniens, et des Lettons
Samogitiens, sert d'appui à
sertion.

tions vécurent longtemps igno-
s leurs déserts, et la chroni-
Quedlinbourg est la première
e mention, vers le onzième
le la Lithuanie, à propos du
du pieux Bruno. Au commen-
du treizième siècle, après la
les princes russiens par les Ta-
Lithuaniens voyant péricliter
rchie des princes de Kiiow,
rent une expédition pour sub-
une partie de la Russie, et oc-
t Novogrodek, Grodno, Brzesc
hiczyn. Ils poussèrent leurs
es jusque de l'autre côté de la
et prirent possession de Po-
ont le duc venait d'être tué par
ars.

old, un de leurs princes, et
dait à Kiernow, étendit aussi
pire dans les états Russiens.
ccesseur Mendog ou Mindowe,
'une âme forte et courageuse,
de devenir seul souverain de
la Lithuanie et de la Samogitie; mais une telle élévation lui valut bientôt l'inimitié des autres princes, et Daniel de Halicz, d'accord avec l'ordre Teutonique, souleva contre lui les princes russo-lithuaniens, ses neveux, ainsi que les Iadzvingues, les Samogitiens et les Kurons. Pressé de toutes parts, Mindowe recourut à la cour de Rome, dont l'appui ne manqua pas au païen qui promettait la conversion. Innocent IV lui accorda donc la couronne et le fit sacrer roi catholique à Novogrodek, une de ses conquêtes. Mais les rapports de Mindowe avec l'Église romaine amenèrent aussi l'intervention dans ses affaires, pour les exploiter à leur profit, des rusés chevaliers teutoniques; ils firent tant par leurs intrigues et leur mauvaise foi, que, peu de temps après, Mindowe revint au paganisme. Cette décision releva sa puissance, que les traités avec le catholicisme avaient affaiblie; la Lithuanie et la Samogitie se levèrent pour lui, et furent imitées par les Prussiens, les Kurons, les Lettons et les Iadzvingues. Mindowe pilla alors la Livonie, la Mazovie, Smolensk, Czerniéchow, Novogrod la Grande, et fonda pour lui et ses successeurs la monarchie lithuanienne.

Quand arriva sa mort, la Lithuanie retomba dans une espèce de chaos; mais ce même caractère païen qui avait fait la force de Mindowe soutint encore pendant longtemps sa création. Les Tchoukhons, les Finlandais et les Lapons furent les premiers à succomber et à subir le joug des Teutoniques; les Prussiens et les Iadzvingues partagèrent plus tard le même sort. La Lithuanie seule demeura le refuge de l'indépendance païenne, et, à la hauteur de sa position difficile, sut trouver en elle des forces redoutables pour défendre le culte et la liberté des temps anciens. Néanmoins, ses relations continuelles avec les princes et les États russiens auraient amorti bien plus promptement l'action du paganisme, si, dans ces contrées, les fidèles latins n'eussent pas ressenti la même haine pour les grecs que pour les païens.

EXTERMINATION DES IADZVINGUES.

1264. Le malheureux peuple iadzvingue, ballotté longtemps entre les menées des Teutoniques, l'indifférence des Polonais, les invasions des Russiens et la jalousie des Lithuaniens, excitait l'inimitié ou le dédain de tous ses voisins.

Du temps d'Hérodote, ce peuple, qui s'étendit par la suite jusqu'en Valachie, se tenait avec d'autres tribus aux approches du Dniéper. Ovide, exilé par l'empereur Auguste et vivant au milieu d'eux, sur les bords du Dniester, mentionne leur adresse à tirer de l'arc. Dans le quatrième siècle, les Huns ayant envahi la Valachie et la Pannonie (Hongrie), les Iadzvingues abandonnèrent leurs colonies sur la Fischa et le Danube, et, traversant les Karpathes, vinrent s'établir dans la Podlachie.

L'historien Dlugosz dit qu'ils ressemblaient beaucoup, par la religion et les mœurs, aux Lithuaniens, Samogitiens et Prussiens, dont ils différaient par l'idiome. Habitant les forêts ou des pays marécageux, ce peuple avait l'habitude de guerroyer avec ses voisins, et fut, après des chances diverses, conquis et incorporé à la Pologne, au dixième siècle, par Boleslas le Grand. Durant l'anarchie qui mina le royaume dans l'année 1038, le duc de Novogrod Iaroslaf, longeant le cours du Boug, envahit le pays iadzvingue jusqu'en Mazovie, et, à la place des habitants qu'il emmena en grand nombre, mit des colons russiens. Selon Naruszewicz, les Iadzvingues payaient alors tribut à la Pologne, et les princes russiens qui les gouvernèrent ensuite devinrent également ses tributaires.

En 1241, quand la nation lithuanienne, profitant de l'oppression des princes russiens par les Tatars mogols, s'empara des châteaux forts de Brzesc, Mielnik, Suraz, Drohiczyn, Bransk et Bielsk en Podlachie, les Iadzvingues passèrent sous sa domination. La Pologne, affaiblie par les divisions qui régnaient entre ses princes, ne put défendre ses droits; mais plus tard Boleslas V résolut de mettre un terme aux attaques que les Iadzvingues dirigeaient contre la Mazovie, à l'instigation des Lithuaniens. Après avoir convoqué l'arrière-ban, il passa la Wistule près de Zawichost, et leur livra bataille, le 22 juin 1264. La lutte fut acharnée, car les Iadzvingues, qui, à l'exemple de leurs ancêtres les Goths, croyaient à la migration des âmes, combattirent jusqu'à la mort : ils furent tous passés au fil de l'épée; à peine quelques paysans s'enfuirent dans les bois, où ils ne tardèrent pas à périr aussi de misère. Les Polonais colonisèrent la terre de Lukow, dédaignant de disputer alors aux Lithuaniens les déserts de la Podlachie.

Ainsi disparut cette nation des Iadzvingues, dont la trace même se perdit dans l'histoire et dans les traditions populaires. Les tombes seules et les défenses élevées sous l'ombrage des forêts, aux bords des fleuves, rappellent ses luttes sanglantes (*).

MORT DE BOLESLAS V.

1279. A part cette expédition, Boleslas V fut un souverain complétement nul et qui ne sut ni faire du bien au pays, ni relever sa gloire, ni défendre ses droits. Il mourut après cinquante-deux ans d'un règne que l'histoire a enregistré aux époques de calamités et de désastres pour la Pologne.

LESZEK LE NOIR.

1279-1289.

Le pacte de chasteté de la reine Cunégonde, si fidèlement observé par son époux, laissa le trône sans héritier direct, et le neveu de Boleslas, Leszek

(*) Après l'extermination des Iadzvingues, la Podlachie subit successivement la domination des Lithuaniens, des Mazoviens, des Polonais et des Teutoniques. Mais les Lithuaniens la gardèrent en dernier lieu, jusqu'à l'union de la Lithuanie avec la Pologne, effectuée sous Wladislas Jagellon. (Swiencki, Description de l'ancienne Pologne.)

'oir, duc de Siéradz, lui suc-
iais son règne de dix années
uère plus heureux que le pré-
Paul de Przemankow, évêque
ovie, et qui déjà, par ses intri-
ait troublé la fin du règne de
V, attira sur le pays l'inva-
Lithuaniens. Le traître évita
ient qui l'attendait, grâce à la
in de l'autorité cléricale, qui,
sévères pour tout écart tem-
réchait l'indulgence quand il
t de tolérer le crime commis
les siens. La condescendance
de Leszek en cette circons-
i valut les bonnes grâces du
ge, qui l'autorisa à former
isade contre les Lithuaniens
mais au lieu d'utiliser cet avan-
szek préféra céder à l'impul-
petites passions et guerroyer
le duc de Mazovie, Conrad,
ravagea les États.
grande calamité éclata vers la
on règne : les Tatars fondirent
eau sur la Pologne, et, pour la
ie fois en quarante-sept ans
semèrent partout la ruine et le
. Devant ce fléau, Leszek ne
l'autre inspiration qu'une fuite
se en Hongrie; et la vigoureuse
de Krakovie arrêta seule les
barbares, qui, dans leur retraite
s Karpathes, emmenèrent avec
en outre d'un butin immense,
t un mille jeunes filles polonai-

ek put revenir alors et pour-
sa querelle avec Conrad; mais
par ce dernier, il mourut de cha-
1289.

ELLES ET LUTTES ENTRE DIVERS CANDIDATS.

9-1295. Le sceptre vacant reve-
le droit à Wladislas Lokiétek
ef), duc de Siéradz et frère de
k; mais le turbulent évêque Paul
oclamer à l'assemblée de Sando-
duc de Plock, Boleslas, au mo-
même où les habitants de Kra-
, et notamment les bouchers,
aient au trône le duc de Breslau,
Henri IV, dit le Probe. L'évêque ne se tint pas pour battu, et, changeant de système, se rallia à la cause de l'héritier légitime, Wladislas, qui, avec son aide, parvint à s'emparer de Krakovie. Mais les Silésiens ne l'y laissèrent pas longtemps, il fut forcé de prendre la fuite. Pour surcroît de complications, Henri vint à mourir et laissa le duché de Krakovie à Przemyslas, duc de Posen; celui-ci se mit en possession du château royal.

Un incident assez bizarre surgit tout à coup, quand la lutte pour le pouvoir souverain allait se continuer avec un nouveau degré d'acharnement, et ce fut la veuve de Leszek, Griffine, qui le fit naître. Aucun des compétiteurs en présence ne lui souriait, et, afin de conserver plus sûrement les avantages de son douaire, elle entreprit de faire passer la couronne sur la tête de son neveu, le roi de Bohême, Wenceslas. Elle produisit donc un testament simulé de Leszek le Noir qui l'instituait, elle Griffine, légataire universelle des biens personnels du feu roi, ainsi que des duchés, puis disposa du tout en faveur de Wenceslas et s'en fut mourir en Bohême.

Bientôt parut dans le pays une armée formidable, sous le commandement de l'évêque de Prague, Tobie; les places fortes s'ouvrirent presque sans difficultés devant lui; car, pendant ce temps, Wladislas Lokiétek s'emparait du duché de Sandomir, et Przemyslas, plus inquiet des droits de l'héritier légitime que des droits très-douteux de Wenceslas, n'opposait qu'une bien faible résistance.

Le règne de Wenceslas, si toutefois on peut appeler règne les excursions continuelles de ce prince, de Bohême en Pologne et de Pologne en Bohême, ne fut, durant quatre années (1291-1295), d'aucune importance réelle pour le pays. Wladislas le chassa même deux fois de Krakovie, malgré l'appui que prêtait à Wenceslas un ennemi juré de la Pologne, le margrave de Brandebourg, Othon le Long; mais la fatalité qui pesait sur la destinée du brave Wladislas l'éloignait sans cesse

d'un trône qu'il voulait rendre grand et glorieux, et de nouvelles invasions des Tatars et des Lithuaniens vinrent arrêter ses succès.

La Pologne changea à cette époque de face : au duc de Lenczyca Kasimir, tué à une bataille contre les Lithuaniens, succéda son frère Wladislas Lokiétek; le duc de Poméranie et de Dantzig Mestwin laissa en mourant son duché à Przemyslas; et Boleslas VI, duc de Plock, devint l'héritier du duché de Mazovie, vacant par le décès de son frère Conrad Par suite de ces diverses mutations, la Pologne se trouva, à l'exception de la Silésie et de quatre petites principautés kuiaves, entre les mains de trois princes influents, Boleslas VI, Wladislas Lokiétek et Przemyslas.

MEURTRE DE PRZEMYSLAS.

1296. Przemyslas, le plus puissant des princes auxquels les événements avaient confié les destinées de la Pologne, et qui réunissait sous son sceptre les principaux duchés, résolut de faire valoir enfin d'une manière décisive ses droits à la couronne. Saisissant un moment où les vœux de la nation étaient propices à ses projets, il se fit sacrer avec son épouse Rixa, fille du roi de Suède Waldemar, par l'archevêque de Gnèzne, le 26 juin 1295, en présence des évêques de Krakovie, de Kuiavie, de Posen, de Breslau, et des hauts dignitaires ou barons de la grande Pologne. Au moyen de cette solennité, les souverains polonais furent revêtus de nouveau par le pape Boniface VIII du titre de roi, qu'ils avaient perdu deux cent vingt-cinq années auparavant, lors de l'excommunication de Boleslas II. Du sacre de Przemyslas à la chute de la Pologne (1795), il s'écoula une longue période de cinq cents ans!

Mais ce règne, qui semblait devoir terminer les malheurs du pays et lui ouvrir une ère nouvelle, réveilla l'inimitié des chevaliers teutoniques, qui s'emparèrent de la Poméranie, et surtout celle des antagonistes nés de la Pologne, c'est-à-dire des margraves de Brandebourg. De tout temps ils n'entrevirent d'élévation possible que sur ses ruines, et leur façon de penser à cet égard ne se transmit que trop fidèlement chez eux de souverain en souverain, jusqu'à ce qu'elle amenât l'affreuse spoliation dont se rendirent complices deux autres États voisins, *le partage de la Pologne*. S'apercevant que le royaume renaissait sous Przemyslas, ils résolurent de frapper le monarque afin d'atteindre ensuite la nation, et, flattant avec un art infernal les vanités blessées de quelques seigneurs polonais, ils parvinrent à nouer une conjuration régicide. Les fêtes du couronnement duraient encore, et aux tournois célébrés à Rogozno, où Przemyslas se trouvait alors, flottait dans les airs le drapeau national, avec cette devise consacrée au roi : *Reddidit ipse solus victricia signa Polonis*. Après une journée toute de plaisirs, Przemyslas reposait d'un profond sommeil, quand les assassins pénétrèrent dans sa chambre et le frappèrent; éveillé en sursaut, le roi se défendit d'abord vaillamment, mais, perdant tout son sang, il tomba bientôt percé de coups et sans vie. Les meurtriers étaient le margrave d'Anhalt Jean de Brandebourg, l'électeur Othon le Long, et Jean, fils du duc de Conrad, tous les trois neveux de la victime.

Cette catastrophe arriva le mercredi des Cendres, 6 février 1296 (*).

(*) Le peuple, toujours disposé à croire au merveilleux, attribua cette mort violente à la vengeance du ciel. Przemyslas, encore duc de la grande Pologne, avait épousé en premières noces (1273) Luidgarde, nièce du duc de Stettin Barnim; mais désirant ardemment un héritier, que Luidgarde ne pouvait lui donner, et séduit par les charmes de la princesse de Suède Rixa, il prit tellement son épouse en horreur, qu'il la fit étouffer par ses femmes au château de Posen, en 1283. L'histoire de la pauvre Luidgarde, victime des principes barbares du siècle, demeura dans la mémoire du peuple, et ni le repentir, ni toutes les fondations pieuses du roi ne parvinrent à effacer son crime.

WENCESLAS DE BOHÊME.

1300-1305.

ès l'assassinat de Przemyslas, avait laissé qu'une fille âgée de ns, la grande Pologne proclama slas Lokiétek souverain de toute ogne, depuis l'embouchure de la le jusqu'aux Karpathes. Mais ce , après un succès brillant en Si- t un revers non moins grand à aille de Regenswalde contre les aniens, se vit bientôt dépouillé couronne par les magnats, sous te de torts qu'on lui reprochait. vrai que les Allemands accapa- la Luzace, que les invasions des aves brandebourgeois inquié- les contrées situées aux bords Drawa et de l'Ina, et qu'un vassal Pologne, le duc de Stettin, s'é- mparé d'une partie de la Pomé- ; mais tous ces désastres étaient te des fautes commises sous les s précédents, et ne pouvaient se er que par le bon accord entre le la nation, non par l'anarchie. squ'on considère l'esprit qui do- t alors en Pologne, on voit fa- ent que les griefs reprochés à Wla- n'étaient qu'un vain prétexte, e l'énergie de son âme froissait t la noblesse, car elle trouvait nent aux époques de troubles et hangements occasion de donner carrière à sa morgue et à ses ts ambitieux. Un prince fort et é lui faisait peur, et cette fois e les factions antinationales se rent sous la protection des fou- de l'Église. Les Silésiens et les mes poussèrent l'évêque de Posen, ré, à excommunier le roi; le prêtre d'abord à leurs instances, puis se ncilia avec son souverain. Mais ueil des nobles tint bon, et Wla- s fut décidément dépossédé en , et dut partir pour l'exil, après un e de quatre ans.

roi de Bohême Wenceslas, que l'on a déjà vu figurer dans l'histoire, de 1291 à 1295, fut de nouveau proclamé roi de Pologne. Il n'était pourtant pas destiné à y vivre; car après avoir contemplé d'un œil indifférent les invasions du duc de Rugen, ainsi que celles du duc russien Léon et des Lithuaniens, la peste qui éclata le força à quitter le pays et à confier les rênes du gouvernement à un lieutenant du royaume, nommé Irycz, et Silésien d'origine. Wenceslas se rendit à Prague avec son épouse Rixa, la fille du feu roi. Au milieu des calamités qui assiégèrent la Pologne en ces temps, on parvint cependant à recouvrer Lublin sur les Russiens et à améliorer l'état financier.

vénement a fourni au célèbre écrivain inski une des plus belles tragédies dont rifie la littérature polonaise.

L'EXILÉ WLADISLAS AU JUBILÉ DE ROME.

1300. Le malheur avait mûri Wladislas Lokiétek, et il comprit parfaitement que le meilleur appui était le pouvoir qui élevait ou renversait à son gré les rois et les empereurs. L'occasion se présentait favorable pour sonder ses dispositions; et le pape Boniface VIII ayant décidé de célébrer le début du siècle par un jubilé, Wladislas se rendit secrètement à Rome. Il y remplit avec la plus grande ferveur les pénitences imposées par l'Église; mais le prince fier et digne ne tarda pas a remplacer l'humble pèlerin, et le pontife ne parut pas voir avec répugnance les négociations essayées près de lui par Wladislas. D'anciennes dissidences existaient déjà entre le saint-siége et Wenceslas, au sujet de la Hongrie; en outre, le pape était froissé de la réunion de trois couronnes sur la tête de ce prince, roi à la fois de Hongrie, de Bohême, en vertu des droits provenant de sa mère Cunégonde, et de Pologne. Boniface parla donc à Wenceslas de générosité, de modestie, et voulut lui faire abandonner quelques-unes de ses possessions; mais les instances, à cet égard, du légat cardinal d'Ostie furent fort mal reçues du triple souverain. De part et d'autre les esprits s'aigrirent, et bientôt Boniface rompit ouvertement; après avoir excité

contre Wenceslas le courroux de l'empereur d'Allemagne, il se déclara formellement en faveur de Wladislas, faisant défense à son compétiteur de prendre le titre de roi de Pologne, titre dont il s'était frauduleusement emparé jusque-là. Et au cas où il posséderait quelques droits à la couronne polonaise, disait le pape dans sa lettre, il devait, avant tout, les faire valoir à la cour de Rome.

Wladislas avait complétement atteint le but de son pèlerinage.

WLADISLAS LOKIÉTEK, ROI DE POLOGNE.

1305-1333.

Joyeux d'une telle réussite, il quitta Rome, et, appuyé de son ami le palatin hongrois Amédée, s'avança vers la Pologne, où l'appelaient des vœux nombreux. La prise de Wisliça et de Lelow eut pour effet de grossir encore les rangs de ses défenseurs; et cette fois, le sort, las apparemment de le persécuter, sembla venir à son aide. Wenceslas mourut empoisonné (1305), du moins on le suppose, par les partisans de la maison impériale, qui voulait s'emparer de la Bohême (*). Wladislas Lokiétek rentra donc enfin en possession de son patrimoine royal, et put utiliser l'expérience et la maturité qu'il avait puisées à l'école de l'infortune. La Pologne célébra avec effusion son retour, véritable fête de famille.

Les affaires étaient malheureusement encore bien embrouillées, tous les ennemis du pays paraissant s'être concertés pour hâter l'heure de sa ruine.

(*) Cette supposition était d'autant plus vraisemblable que la suite la justifia. Le fils du roi, Wenceslas V, fut également assassiné à Olmütz un an plus tard, en 1306, et l'opinion accusa encore de ce meurtre l'empereur d'Allemagne Albert, en voyant quel empressement il mit à donner pour roi à la Bohême Rodolphe, fils d'Albert d'Autriche. Wenceslas était le dernier des princes d'origine slave qui gouvernèrent pendant six années, comme ducs ou comme rois, les provinces bohèmes.

La puissante famille des Szwença leva l'étendard de la révolte en Poméranie, déjà livrée par elle aux désordres des Allemands, et s'assura du concours des margraves de Brandebourg, qui convoitaient Dantzig; mais les chevaliers teutoniques, appelés par Wladislas comme auxiliaires, s'en emparèrent à leur propre profit, et toute la race, conjurée contre la Pologne, tomba sur la Poméranie, que le duc de Stettin partagea avec eux. Ils surent encore extorquer aux petits princes kuiaves la terre de Michalow. Le rusé ordre teutonique fit approuver ensuite l'acquisition de la Poméranie par le roi de Bohême, qui se plaisait toujours à prendre le titre fictif de roi de Pologne, et obtint aussi, à force d'argent, la sanction des margraves de Brandebourg, et même celle de l'empereur. En vain le pape Jean XXII leur ordonna de restituer cette province; résistant aux anathèmes de la foi, ils persévérèrent dans leur empiétement, car « ces moines « guerriers, ainsi que l'écrivait Lokiétek, dépourvus de honte et de vertu, « ne s'inquiétaient ni de l'estime des « hommes ni de la crainte de Dieu. »

Il ne restait donc plus à la Pologne que la voie des armes; mais pouvait-elle, amoindrie comme elle l'était, recourir à cette suprême ressource et lutter contre les forces allemandes, devenues si puissantes? Les Teutoniques tenaient tous les pays à partir de la Drawa jusqu'à Slupiec, la Poméranie jusqu'à la Wistule et la Prusse, et les chevaliers du Glaive se montraient non moins redoutables. Ils commandaient à la Kourlande et à la majeure partie de la Livonie; sur mer, leur domination s'étendait aux îles, et leur donnait, par le commerce, la richesse et les moyens de faire des levées de recrues, tandis que leurs expéditions en Samogitie, contre les païens, les mettaient à même d'appeler sous leurs bannières de nombreux Allemands; enfin ils avaient pour alliés les margraves de Brandebourg et le roi de Bohême.

A tous ces ennemis du dehors se joignait encore l'état peu rassurant de

ntérieur, où la lutte des partis n'a-it pas cessé. Les magnats de la grande ologne, peu portés pour Lokiétek, scitaient sans relâche de nouveaux oubles; et l'évêque de Krakovie, uskata, était à la tête des mécon-nts de cette ville.

Lokiétek devait donc faire face à tant difficultés réunies; mais son caractère and, loyal, ne se découragea pas, et t digne des circonstances. Réhabili-nt l'ancienne puissance nationale, il fit couronner roi à Krakovie, en 319, par l'archevêque de Gnèzne, sous nom de Wladislas Ier (*); mais cette lennité, qui aurait dû prêter une ouvelle force au gouvernement, lui evint fatale par l'ambition de certains térêts privés. Au moment même où le réveillait dans la nation les senti-ents d'unité, de fidélité et de vi-ueur, les petits princes que le désas-eux testament de Boleslas III avait éés, et qui s'étaient propagés et dis-éminés à l'infini, virent avec jalousie élévation du monarque polonais, leur uzerain et parent. Afin de satisfaire viles passions, les ducs de Silésie se econnurent vassaux de la Bohême, étachant ainsi pour toujours cette rovince de la Pologne; et les ducs e Mazovie, devenus les alliés des Teu-oniques, combattirent leurs frères olonais.

LLIANCE DE LA POLOGNE AVEC LA LITHUANIE.

1325. Le quatorzième siècle fut le siècle de gloire et de puissance des Li-thuaniens. Leur prince Giédymin, guerrier habile, étendit, à l'aide de soldats déjà exercés dans les luttes contre les Teutoniques, ses conquêtes à l'orient et au sud, tailla en pièces les princes russiens (1320), et s'em-para de la Wolhynie, de Kiiow, Ka-niow, Siéwierz et Czerniéchow. Ce prince suivit une marche tout à fait différente de celle de ses prédéces-seurs; et, quoique païen, permit au clergé de prêcher dans ses possessions la foi chrétienne, lui faisant même bâtir des églises à Wilna et à Novogrod. Il adapta aux lois et aux statuts russiens le système féodal, que les Allemands avaient introduit en Kourlande et en Livonie; mais il le basa sur l'obligation personnelle des kniaz (princes) et de l'ordre équestre lithuanien, en par-tie russien. C'est ainsi que Giédymin fonda l'État lithuanien par la double influence des armes et des institutions, et devint maître des terres russiennes.

Les ennemis communs, le but ré-ciproque et les sympathies personnelles rapprochèrent Lokiétek de Giédymin. Lors de la conclusion d'un traité d'al-liance défensive et offensive, les deux monarques nouèrent des relations en-core plus intimes par le mariage de leurs enfants. Le prince royal Kasi-mir épousa, en 1325, la princesse li-thuanienne Anne Aldona, qui fit une entrée splendide en Pologne, où elle fut suivie de vingt-quatre mille captifs, enlevés à la patrie par les Li-thuaniens dans les différentes guerres précédentes, et rendus à la liberté. C'était la plus belle partie de sa riche dot (*).

Grâce à cette alliance, Wladislas put tenir tête à ses ennemis et soute-nir plus avantageusement la lutte, dans laquelle on vit dès lors, d'un côté, les chevaliers teutoniques, les Mazoviens, les Brandebourgeois et les Bohêmes, et, de l'autre, la Pologne et la Li-thuanie.

DIÈTE DE CHENCINY.

1331. Rien ne pouvant contenir les trahisons de l'ordre Teutonique, une guerre sérieuse devenait inévitable. Mais avant de confier le sort du pays à la pointe de son épée, le prudent Wladislas résolut d'assurer sa force à

(*) Depuis ce couronnement, l'aigle blanc sur un bouclier rouge devint l'écusson royal, et les insignes royaux furent transportés de Gnèzne à Krakovie, résidence royale, où se fit désormais la cérémonie du sacre. (J. Lelewel, Histoire des rois de Pologne.)

(*) A l'occasion de ce mariage, le roi Lo-kiétek institua l'ordre de l'Aigle blanc, qui, négligé pendant plusieurs siècles, fut remis en vigueur (1705) à Tykocin par Auguste II.

l'intérieur par une union entre le pouvoir royal et la nation; et, dans ce but, convoqua une diète à Chenciny, afin de s'entendre avec les évêques et les barons sur les divers besoins du royaume, et y pourvoir avec leur assistance.

Premier congrès vraiment national et modèle des diètes futures, si la diète de Chenciny rappelait sous quelques rapports l'assemblée de Lenczyça, en 1180, elle dut à Wladislas de renfermer beaucoup plus d'éléments patriotiques. Par la sagesse de ses dispositions, il sut créer chez la noblesse un intérêt plus vif pour la cause générale; et, président de la diète, il donna aux mesures qui y furent prises une direction digne de tous éloges. Son grand art, ce fut, en étendant à tous les membres de la noblesse les priviléges réservés jusque-là aux hauts dignitaires, de les rendre moins dangereux. On arrêta pour toujours à Chenciny les bases fondamentales de la république polonaise et de la démocratie nobiliaire; Wladislas eut ainsi la gloire de rétablir l'unité de la Léchie, et, à partir de cette époque, la noblesse entière forma le corps de la nation. Il eût été imprudent, impossible même, d'appeler les autres classes à l'exercice des droits politiques; car la classe des bourgeois, quoique recommandable par ses richesses, comptait dans son sein trop d'étrangers que les lois teutoniques régissaient, et la classe des paysans (cmetons) ne jouissait que d'une liberté soumise jusqu'à un certain degré à la volonté des nobles, propriétaires des terres cultivées par elle. D'un autre côté, le peu de défenses naturelles du pays et l'absence d'armées régulières rendaient indispensable la création de priviléges, qu'on ne pouvait obtenir que par des actions d'éclat et des services réels.

VICTOIRE DE PLOWCE.

1331. Le roi ayant jugé nécessaire de retirer au staroste Vincent Szamotulski le gouvernement de la grande Pologne, pour le confier au prince royal Kasimir, ce staroste appela les chevaliers teutoniques dans le cœur du pays, promettant de leur livrer le souverain. Wladislas, après avoir statué, comme nous l'avons vu, sur les affaires de l'État avec ses représentants, monta à cheval et courut au devant de l'ennemi. La présence du monarque, vieillard septuagénaire et dont les malheurs avaient encore plus que les années blanchi la tête vénérable, mais qui commandait avec tout le feu, toute l'énergie de la jeunesse, semblait inspirer les troupes polonaises de ce courage qui double le nombre. Les deux armées se rencontrèrent à Plowce, près de Brzesc-Kuiawski, le 27 septembre 1331; la victoire y couronna pleinement les drapeaux polonais, et les chevaliers teutoniques, défaits sur tous les points, laissèrent vingt mille des leurs sur le champ de carnage. Szamotulski, repentant de sa coupable conduite, avait contribué au gain de la bataille; mais le pardon même du roi ne put le sauver : la noblesse de la grande Pologne, indignée, hacha en morceaux ce premier instigateur de la guerre.

FIN DE WLADISLAS LOKIÉTEK.

1333. Le brillant succès remporté à Plowce ne termina cependant point la lutte; et les chevaliers teutoniques ayant repris l'offensive par l'occupation de toute la Kuiavie, le roi se disposait à aller les combattre de nouveau, quand la mort vint terminer une existence si précieuse pour la Pologne. Le dernier mot prononcé par Wladislas Lokiétek fut l'ordre à son fils Kasimir de poursuivre à outrance les chevaliers teutoniques.

« Si tu mets, lui dit-il avant d'expirer, quelque intérêt à ton honneur « et à ta réputation, prends garde de « rien céder aux chevaliers teutoniques « et aux margraves de Brandebourg. « Forme la résolution de t'ensevelir « sous les ruines de ton trône, plutôt « que de leur abandonner la portion de ton héritage qu'ils possèdent « et dont tu es responsable envers ton « peuple et envers tes enfants. Ne laisse « pas à tes successeurs un tel exemple

lcheté, qui suffirait pour ternir es les vertus et la splendeur du beau règne. Punis les perfides, plus heureux que ton père, se-les d'un royaume où la pitié ouvrit un asile, car ils se sont lés de l'ingratitude la plus noi- Ces paroles prophétiques peu- ervir de réponse aux manifestes s par la Prusse lors des par-

dislas Lokiétek rencontra, pen- on long règne, d'innombrables ltés, et semblait vraiment né 'adversité, à laquelle il opposa la vigoureuse trempe de son ca- e. Trahi sans relâche par les s ses parents et par les seigneurs ntouraient, il ne put parvenir à autour de lui la masse de la , surtout les habitants des villes, our mieux dire, les colons alle- s; mais son génie, se retrempant es revers, s'attacha avec persé- ce à sauver ce qui restait de la e Pologne, afin d'y ajouter de lles forces, de nouveaux déve- ments. Il voyait bien que la guerre permettrait de restaurer le me de Boleslas le Grand; aussi irait-il ardemment. La perte que s fit sous son règne de plusieurs provinces était une conséquence table des fautes commises par prédécesseurs; mais, si la Polo- se trouvait réduite quand il la à Kasimir, elle était bien mieux e que lorsqu'il l'avait reçue, et si administrée, qu'à son avénement ône Kasimir se vit un des souve- s les plus puissants et les plus s en Europe. L'histoire n'a pas re rendu à Wladislas Lokiétek e la justice qu'il mérite. Il ne fut non plus compris de son temps, car esprit éclairé avait devancé l'igno- e du siècle, et préparé les voies à de splendeur et de civilisation devait la suivre.

TROISIÈME PÉRIODE.

LA POLOGNE FLORISSANTE.

1333-1587.

L'espace de deux siècles écoulé depuis le partage de la monarchie en duchés par Boleslas III jusqu'au régénérateur de la Pologne, Wladislas Lokiétek, ne présente qu'un bien triste tableau. Au lieu d'affermir ses bases et son pouvoir par le progrès de la civilisation, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, enfin de tout ce qui compose la prospérité des nations, la Pologne retomba, par ce funeste morcellement, dans son impuissance primitive. Les dissensions, nées de l'amour-propre et des intérêts personnels, amenaient sans cesse des collisions, au sein desquelles s'affaiblissaient peu à peu les forces du pays et s'augmentait l'influence étrangère. Le manque de caractère des princes encourageait l'audace des grands, qui, fiers de l'appui que la couronne cherchait près d'eux, empiétaient continuellement sur ses droits, et jouaient avec le sceptre au gré de leur caprice. Lokiétek arrêta, il est vrai, momentanément ce torrent dans sa course; mais le germe du mal une fois inoculé devait, après de certains temps d'arrêt, produire des résultats bien déplorables : il donna naissance plus tard aux confédérations, qui, converties en loi, contribuèrent à saper les fondements de l'antique édifice national.

La pernicieuse œuvre de Boleslas III fit relever la tête à tous les ennemis de la Pologne. Le Brandebourg forma un nouvel État, et les Danois et les Allemands s'emparèrent des pays slaves en Poméranie. La Pologne unie aurait pu faire face aux Tatars, repousser les attaques de la Lithuanie, et maintenir la Russie sous le joug de l'obéissance, sans recourir à l'appui des chevaliers teutoniques, appui devenu si fatal pour elle; mais les ducs, jaloux les uns des autres, ne savaient pas même s'entendre à l'approche du danger commun, et ils finirent par être victimes de leurs préventions aveugles. Comme partout ailleurs en Europe, c'était un tribut que l'imprévoyance et le manque de lumières payaient à l'expérience.

Quand Kasimir parvint à la puissance royale, les principes sur lesquels

reposait le système gouvernemental, dans diverses contrées de l'orient et du nord de l'Europe, se liaient intimement à l'action des États représentatifs, et surtout de l'ordre équestre en Pologne ou noblesse ailleurs. Les trônes étaient, pour la plupart, devenus électifs par l'extinction des vieilles races régnantes; et cet état de choses enfantait de nouvelles combinaisons et de nouvelles branches princières. Déjà la maison d'Anjou, alliée par des liens de parenté à la famille de Wladislas Lokiétek, commençait à jeter un regard de convoitise sur le sceptre de Pologne; et elle ajoutait à ses droits en France et à ses couronnes des Deux-Siciles, celle de Hongrie. Peu satisfaite de ses comtés des bords du Rhin, la maison de Luxembourg attendait de son côté, avec impatience, que la couronne impériale lui échût de nouveau; et, héritière du trône de Bohême, s'emparait hardiment du titre de roi de Pologne, dont une des plus belles provinces lui appartenait, la Silésie. A son avénement, Kasimir (*) se trouvait donc placé entre la bienveillance peu sincère de Jean de Luxembourg et l'intérêt non moins suspect de la cour d'Anjou.

KASIMIR LE GRAND.

1333-1370.

Les débuts de ce monarque ne furent pas heureux; car, dédaignant le vœu de la nation, ainsi que les derniers conseils de son père, Kasimir, afin d'arriver à la conclusion d'une paix repoussée par la politique du moment, fit de grandes concessions; et, pour obtenir que le roi de Bohême, Jean, renonçât au vain titre de roi de Pologne, il lui céda la Silésie et toutes les terres polonaises que Jean retenait illégalement. Il usa de la même condescendance envers les Teutoniques; et, en échange de la restitution des terres de Kuiavie et de Dobrzyn, leur abandonna la Poméranie. Le traité de Wyszogrod ou Wissegrad sur le Danube (1335) lui assura la cession du roi Jean, et celui de Kalisz (1343) relata les conventions faites avec les Teutoniques. Le clergé, l'ordre équestre et les bourgeois, tous pénétrés des vues politiques du feu roi, protestèrent vivement contre de telles décisions; mais, malgré ces remontrances et le refus formel du clergé, les traités tinrent bon.

Mais, avec la réflexion, Kasimir sentit la nécessité de faire oublier au pays sa faiblesse, soit par de nouvelles conquêtes, soit par l'amélioration des lois existantes ou la création de monuments utiles, et il s'appliqua fermement à atteindre ce but. Dès la même année, la Pologne rentra en possession de la Mazovie et de la terre de Wschow, auxquelles la Bohême renonça; il étendit, en outre, les frontières du côté de la Russie, occupa Halicz, et tenta d'organiser la Russie rouge à l'instar des provinces polonaises.

Le royaume que Kasimir avait à gouverner désormais se composait de pays divers; la grande Pologne, la petite Pologne, les duchés de Siéradz, de Lenczyça, de Kuiavie, de Mazovie, la Halicie, possédaient chacun leurs lois et leurs réglements spéciaux. Les maintenir et opérer leur fusion dans l'action générale du royaume, telle fut la pensée constante de Lokiétek; et Kasimir, s'il ne suivit pas la politique de son père quant aux affaires extérieures, continua du moins, à l'intérieur, le système déjà en usage. Versé dans les matières de finance, il sut donner la richesse au pays et en jouir lui-même. Il fit bâtir nombre de forts, et les villes les mieux construites, les églises les plus remarquables, les châteaux les plus curieux, ont presque tous été édifiés sous son règne bienfaisant. Il créa également l'université de Krakovie (1364), et obtint pour elle la protection spéciale du pape Urbain V. Soixante et dix villes et bourgs se virent entourés par ses soins de remparts et de murailles; aussi l'historien Dlugosz a-t-il dit avec beau-

(*) Bien qu'il fût le troisième de ce nom, Kasimir voulut s'appeler Kasimir Ier.

justesse que : « *Kasimir trouva* *logne en bois, et la laissa en* *.* »

DU TRÔNE ÉLECTIF ET DES PACTA CONVENTA.

Se dévouant tout entier au la Pologne, et n'osant, par une existence assez irrégulière, ir l'espérance d'avoir de suc- direct, Kasimir résolut de neu- les événements et la funeste e des rois de Bohême et de , en assurant les destinées fu- la Pologne. A cet effet, il con- une réunion à Krakovie, où il l'impérieuse nécessité de fixer du trône, et proposa, en con- e, le prince royal de Hongrie, lequel fut agréé, à défaut d'en- âle lors du décès de Kasimir, héritier du sceptre de Pologne, u'il eut promis toutefois d'ob- es conditions suivantes : 1° faire à ses frais tous les pays ravis logne, notamment la Poméra- ne conférer les dignités et les ies à nul étranger, mais seule- aux régnicoles d'origine polo- 3° ne point établir de nouveaux sur l'ordre équestre, auquel il conserver en entier ses droits, ivileges et ses franchises, et ceux de ces mêmes droits in- ent enlevés. Par cet accord, les s étaient exclues de la couronne, retour de sa stricte exécution ouis, les nobles s'engagèrent urer fidélité et obéissance.

e est l'origine des *pacta con-* , qui formèrent, dans la suite, trat d'union entre le souverain la nation. A partir de cette épo- le trône ne fut plus qu'électif; islas le Blanc et les autres ducs zovie possédaient des droits lé- es à exercer le pouvoir suprême, on les méconnut.

RE ET TRAITÉ AVEC LA LITHUANIE.

40-1366. La Lithuanie, cette fi- alliée de Lokiétek, ainsi qu'on l'a vu à la fin de la deuxième période, était parvenue à son apogée. Le vaillant prince Olgierd, successeur de son père Giédymin, avait encore reculé les frontières du royaume, qui comprenait maintenant tous les pays situés depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire. Le partage opéré entre les nombreux fils de Giédymin prouve toute l'étendue et toute la puissance de cet État : Mondwid eut Kiernow et Honim ; Narymond reçut Pinsk, Mozyr et une partie de la Wolhynie ; Olgierd obtint Krew, jadis capitale de la Lithuanie, avec les pays jusqu'à la Bérézina ; Kieystut fut investi de la Samogitie, de Troki et de la Podlachie ; Koryat obtint Novogrodek et Wilkowysk ; Lubart eut Wladimir avec le restant de la Wolhynie, et enfin Jawnut Wilna, avec Oszmiana, Wilkomierz, Braclaw. Jawnut fut un moment grand duc suzerain, lors de la mort de Giédymin, mais cette dignité ne tarda pas à revenir à Olgierd.

Celui-ci et Kieystut eurent à faire face, en 1343, aux forces coalisées d'une partie de l'Europe, car les chevaliers teutoniques, avides de conquérir la Lithuanie, proclamèrent alors une croisade contre le paganisme lithuanien, et réclamèrent l'assistance de Louis de Hongrie et du roi de Bohême Jean. Le margrave de Brandebourg et la plupart des princes allemands envoyèrent aussi leurs contingents. Olgierd et Kieystut se retirèrent d'abord dans l'épaisseur des forêts, brûlant tout à l'approche de l'ennemi, puis fondirent rapidement, l'un sur la Livonie et l'autre sur la Prusse, qui se trouvait privée de défenseurs. Cette prodigieuse armée des puissances réunies, décimée par la faim et le froid, dut bientôt opérer sa retraite, après avoir essuyé des pertes sensibles.

La Russie formait à cette époque un vaste domaine, dont les Tatars, les Lithuaniens et les Polonais se disputaient la possession. Mais les premiers étaient bien affaiblis par suite des divisions arrivées entre eux en 1341, et par la défection d'une portion de la horde colonisée dans la Crimée, aux environs de Perekop, et dans les steppes aux

bords de la mer Noire. Ils furent donc battus et chassés de la Russie rouge, devenue récemment l'héritage de Kasimir, en sa qualité de Piast, après la mort de Boleslas, duc de Halicz. La Wolhynie et la Podolie se virent aussi arrachées de leurs mains et incorporées à la Pologne. Il fallut toutefois batailler avec Olgierd, le plus puissant des potentats du Nord, pour conserver la Wolhynie; et si Kasimir enleva, au début de la lutte (1349), les villes de Chelm, Wladimir et Luçk, Olgierd les reprit l'année suivante. Les hostilités durèrent jusqu'en 1366, où le courage et la sagacité de Kasimir surent amener la conclusion d'un traité convenable pour les deux parties adverses. Kasimir céda la Podlachie à la Lithuanie, et, moyennant cette concession, devint possesseur paisible de la Russie et de la Wolhynie jusqu'à la rivière Turza; Luçk et Wladimir furent, comme possessions polonaises, confiées en fiefs à Lubart, frère d'Olgierd. Le traité signé, ce dernier alla à la rencontre du grand-duc de Moskovie, Dymitry Donsky, qui guerroyait contre son parent le duc de Twer, et Olgierd se rendit trois fois maître de Moskou (1368-1370-1373), la capitale du grand-duché; il l'abandonna au pillage de ses troupes. Le traité de Borowsk mit fin à la lutte; mais plus tard la Lithuanie contribua encore pour beaucoup aux victoires remportées sur le Tatar Mamaï, et qui donnèrent à la Moskovie l'espoir de pouvoir enfin secouer un jour le joug mogol.

MARIAGE DE L'EMPEREUR CHARLES IV AVEC LA PRINCESSE ÉLISABETH.

1363. Kasimir déploya la plus splendide magnificence lors du mariage de sa petite-fille Élisabeth, fille de Boguslas, duc de Stettin, avec l'empereur d'Allemagne Charles IV. *Ce fut un spectacle unique jusqu'alors,* comme l'observe un historien français (*); et, à cette occasion, Krakovie réunit dans son enceinte quantité de hauts personnages. On y vit rassemblés à la fois les rois de Danemark Waldemar, de Hongrie Louis, et de Chypre Pierre, les ducs de Bavière, de Mazovie, de Schweidnitz et d'Oppeln, sans compter un nombre prodigieux de princes, d'évêques et de magnats. Riche de ses beaux édifices, de ses palais superbes, Krakovie était digne, à tous égards, de leur offrir une somptueuse hospitalité; et la Pologne soutint honorablement, en cette circonstance, sa vieille renommée de grandeur et de courtoisie, par tous les soins, toutes les merveilles dont elle entoura ses illustres hôtes.

Ce fut l'archevêque de Gnèzne, Iaroslas, qui donna dans la cathédrale la bénédiction nuptiale aux deux époux, en présence du légat du pape Urbain V. L'impératrice nouvelle reçut de son aïeul la dot, immense pour l'époque, de 100,000 florins en or monnayé (*); et les vingt jours qui suivirent celui du mariage furent consacrés à des divertissements de toute espèce, dirigés par l'intendant de la couronne, Wierzynek. On n'oublia pas le peuple dans les fêtes : garnies de longues rangées de tonnes de vin, de miel, de bière, d'eau-de-vie, avec des gradins succombant sous le poids des comestibles divers, les places publiques retentirent des transports de l'allégresse générale; et Kasimir, toujours soucieux d'assurer le bonheur des classes laborieuses, ajouta à ces largesses éphémères le don plus solide d'innombrables sacs de farine.

Grand et capable comme souverain, Kasimir ne sut pas comme homme se mettre à l'abri de certaines influences secrètes et fâcheuses; son tempérament fougueux lui fit oublier maintes fois les convenances, qu'il eût dû respecter plus que tout autre dans la haute position où il se trouvait placé, pour suivre la seule impulsion de ses

(*) Solignac, Histoire de Pologne.

(*) Cette monnaie, marquée d'une fleur de lis, *los*, s'appelait *florenus*. Une somme de cent mille florins en numéraire semble chose incroyable, quand on se reporte à un temps où l'or était si rare et l'argent si peu répandu.

s. Volage dans ses tendres affec-
l'amour violent qu'il ressentit
belle juive Esther entraîna avec
funestes conséquences pour le
, depuis, l'ancien peuple de Dieu
t en foule et se multiplia.
l'une part, l'histoire, dans sa
use justice, relate les défauts
aiblesses de Kasimir, elle aime
eler, d'un autre côté, les
e bienfaisance qui ont fait bé-
némoire. Sa tendance constante
r au peuple et à réprimer l'am-
t les empiétements des nobles
t la haine des grands, qui lui
ent le surnom de *roi des pay-*
mais leur but fut manqué, car
re d'un peuple avant tout agri-
considéré cette épithète ironi-
mme le plus beau titre de Ka-
la gloire. Les torts privés du
ain disparaissent presque entiè-
devant la noblesse et la libéra-
ployées dans toutes les grandes
ons.

LOUIS DE HONGRIE.

1370-1382.

ès un règne de cinq siècles, la
des Piast s'éteignit en Pologne
a mort de Kasimir le Grand, qui,
e on l'a vu précédemment, avait
in de faire assurer, lorsqu'il vi-
ncore, la couronne sur la tête de
eveu Louis, roi de Hongrie (*).
était néanmoins des héritiers plus
ts de la race des Piast, notam-
le petit-fils de Kasimir Ier, Ka-
duc de Stettin, le duc de Ma-
, Ziémowit, et celui de Kuiavie,
lislas le Blanc; mais le sénat, pour
r tout conflit entre ces divers com-
teurs, se décida en faveur de Louis.
dislas le Blanc, qui avait revêtu
roc, quitta l'habit monacal et
a bien à deux reprises de ravir le

(*) Charles Robert, roi de Naples, acquit,
moyen de son union avec Marie, fille
ienne V, roi de Hongrie, le droit de
der à ce dernier. Louis était fils de
rles et d'Élisabeth, princesse polonaise,
de Wladislas Lokiétek et sœur par con-
uent de Kasimir Ier.

sceptre à Louis; mais, battu les deux fois, il se retira définitivement en France, à Dijon, où il mourut. On y voit encore de nos jours son tombeau.

Louis, surnommé le Grand par les Hongrois, en souvenir de ses campagnes d'Italie, fut un souverain remarquable pour eux; mais la Pologne ne lui doit nulle œuvre utile ou de prospérité. Loin de là; et ayant, par suite de dispositions soupçonneuses, placé dans chaque ville des terres russiennes une garnison hongroise, il amena l'incorporation illégale de la Russie rouge à la Hongrie : fait passager, sur lequel le gouvernement autrichien fonda, en 1772, ses prétentions à posséder la Galicie.

Durant ce règne, l'état nobiliaire grandit encore en puissance et acquit d'immenses concessions et priviléges, que Louis lui accorda, afin d'obtenir en échange des grands la descendance à la couronne polonaise pour les femmes de sa famille. A cet effet, les biens royaux furent prodigués, et les starostes purent exercer en toute sécurité les vexations les plus exorbitantes dans la perception des impôts, à tel point que les nobles eux-mêmes durent se révolter contre ces oppresseurs privilégiés.

Louis mourut (1382) après un règne de quarante années en Hongrie et de douze en Pologne.

LA REINE HÉDVIGE.

1384-1386.

La mort de Louis donna l'éveil à tous les prétendants au trône, et on vit se mettre alors sur les rangs Sigismond de Brandebourg; le fils de l'empereur d'Allemagne Charles IV, époux de Marie, la fille aînée de Louis; le duc de Mazovie Ziémowit, et une foule d'autres. Cet état de choses devenant dangereux pour le pays, les Polonais formèrent une confédération ou réunion des États, laquelle prit le nom de *kaptur* (capuchon), en signe de tristesse et de deuil; et ce fut là l'origine des tribunaux de *kaptur*, qui siégèrent depuis cette époque dans les

interrègnes. Tout bien considéré, la confédération acquiesça aux désirs de la reine Élisabeth, veuve de Louis de Hongrie, et finit par donner la couronne polonaise à la princesse Hédvige, sa fille cadette. Mais deux années s'écoulèrent auparavant l'arrivée de la reine en Pologne, car Elisabeth, tant par des calculs personnels que pour ne pas se séparer aussitôt d'Hédvige, retardait sans cesse son départ. Enfin les vœux de la nation furent exaucés, et la nouvelle souveraine parut à Krakovie, où elle fut couronnée par l'archevêque de Gnèzne, Bodzanta. .

L'éclat du trône la toucha peu d'abord, car il la ravissait à l'objet de ses affections, Guillaume, duc d'Autriche, auquel son père Louis l'avait fiancée de son vivant. De nombreux concurrents ne tardèrent pas à briguer la main de la jeune et belle reine; Guillaume accourut alors secrètement à Krakovie, et compliqua encore les embarras de la situation, en influant sur les décisions de la princesse. De son côté, le parti national secondait les prétentions de Ziémowit, prince de la race des Piast, et épris d'Hédvige. Mais bientôt apparut un rival redoutable, qui enleva tous les suffrages, moins celui d'Hédvige. Jagellon, grand-duc de Lithuanie, de Kiiow et des pays situés sur le Dniéper, offrit avec sa main la réunion de ses domaines à la Pologne, et s'engageait à embrasser, lui et tous ses sujets, la foi chrétienne. Cette conversion promise, désirée si ardemment par la cour de Rome et pour laquelle elle avait déjà répandu tant de sang, fit que le clergé polonais appuya de son influence entière une telle alliance. Tout fut mis en avant, les vœux de la noblesse et les acclamations du peuple; mais Hédvige était femme et reine, et elle refusa longtemps d'approuver un hymen qui l'enchaînait à un prince étranger, aux mœurs rudes et sauvages. On employa alors pour la contraindre les moyens les plus violents : une garde entoura le château et eut ordre d'empêcher les entrevues de la princesse avec son amant Guillaume, qui savait déjouer toutes les tentatives des autorités à l'effet de découvrir sa retraite. Exaspérée par de semblables mesures et voulant revoir une dernière fois au moins celui qu'elle aimait, la reine arracha la hache d'un des gardes et s'ouvrit un passage; mais si l'arme du guerrier n'avait pu tenir lieu de barrière salutaire, la croix du Seigneur produisit ce résultat : cédant aux instances des prêtres et des nobles accourus près d'elle, Hédvige se résigna enfin au sacrifice qu'on lui demandait.

En ajoutant par son mariage une nouvelle possession à la Pologne, celle de la Lithuanie, la reine Hédvige mérita la reconnaissance durable de ses sujets. Le lien qui unit alors les deux États se resserra de plus en plus pendant les règnes suivants, et aujourd'hui encore leur espoir le plus vif de renaissance repose sur cette imposante confraternité.

UNION DE LA LITHUANIE A LA POLOGNE.

WLADISLAS JAGELLON.

1386-1434.

Accompagné de ses frères Witold et Borys, Jagellon se rendit à Krakovie, et là il reçut le baptême sous le nom de Wladislas. Il fut sacré en outre, comme roi de Pologne, par l'archevêque Bodzanta, et signa les *pacta conventa*, qui prononcèrent l'*union indissoluble* des deux nations polonaise et lithuanienne; ils garantissaient aussi tous les priviléges de la noblesse.

Cette union forme une époque bien distincte dans l'histoire de la Pologne. Basée sur la religion et conseillée par la politique ainsi que par les sympathies réciproques, elle résista aux intrigues des factions étrangères durant plusieurs siècles; le partage même de la Pologne, en détachant d'elle par la force des armes le grand-duché de Lithuanie, n'a pu étouffer dans l'esprit des provinces spoliées le besoin d'une jonction qui assurait à la Pologne ce vaste cercle dont les extrémités

...nt, d'une part, aux sources ...wina, du Dniéper, de la Wis- ...le l'Oder, et, de l'autre, au ...de la Baltique et de la mer

...nement un tel accord eût as- ...puissance du nouvel Etat et ...ence sur le reste de l'Europe, ...on avait eu le génie nécessaire ...iger ses destinées, en sachant ...aux influences ennemies la ...l'un esprit vigoureux. Mais dès ...il prouva qu'il n'était point à ...ur de sa position importante, ...nfia impolitiquement les rênes ...thuanie à son frère Skirgiel- ...sté des Lithuaniens pour ses ...et son esprit pervers; puis ...retira bientôt et les remit à ...in Witold, qui était allé cher- ...secours près des chevaliers ...ues. De pareilles concessions ...oir, faites pour contenter les ...bitieuses de sa famille, pro- ...t durant tout le règne de Ja- ...es troubles et des guerres, qui ...èrent le développement com- ...la puissance nationale.

...HRISTIANISME EN LITHUANIE.

...Conformément aux *pacta con-* ...rés à son avénement au trône, ...as Jagellon convoqua une as- ...à Wilna, où il se rendit avec ...use Hédvige, afin d'y pronon- ...bolition de l'idolâtrie. Mais ...in de recourir aux mesures ...bares de l'Ordre Teutonique ...la conversion des Prussiens ...s, que ces moines guerriers ...vraiment baptisés l'épée à la ...Wladislas n'employa que les ...s de la persuasion. Des prêtres ...s enseignèrent l'Évangile dans ...a pureté, tandis que Jagellon ...vige prêchaient eux-mêmes les ...ces saintes, remettant à tous ...ui demandaient le baptême des ...ments d'étoffe blanche. On vit ...e souveraine parcourir le pays ..., et distribuer à un peuple sau- ...couvert de peaux d'animaux, du ...t des vêtements. Elle lui offrait ainsi l'exemple de la douceur et de la bienfaisance, emblèmes touchants de la foi qu'on lui apportait pour son salut.

On éteignit le feu sacré, *znicz*, entretenu jusque-là avec soin dans les temples païens, et les autels des faux dieux furent remplacés par de nombreuses églises chrétiennes, qui relevèrent des évêchés de Wilna et de Samogitie.

MORT D'HÉDVIGE.

1399. Pendant que Jagellon dirigeait l'expédition de Lithuanie contre Witold, qui harcelait cette province avec l'aide des secours teutoniques fournis par le grand maître Conrad Wallenrod, les Hongrois envahirent les terres russiennes. Sans perdre un instant, Hédvige, qui comptait alors à peine dix-huit ans, réunit des troupes et prend leur commandement, puis livre bataille près de Przemysl (1390), bat les Hongrois, enlève plusieurs places d'assaut, négocie avec les autres, et fait rentrer sous la domination polonaise les villes de Léopol, Halicz, Trembowla, etc.; bref, grâce à son courage, la Russie rouge entière est reconquise.

Dans les temps bien rares de paix et de sécurité, Hédvige s'occupait de favoriser le développement des sciences et des lettres. Entre autres fondations, elles lui durent la création à Prague, en Bohême, d'un collége pour les Polonais et les Lithuaniens; l'université de Krakovie reçut aussi de la reine des dons considérables.

Le moment si vivement désiré par toute épouse fidèle approchait enfin pour Hédvige; et quand Jagellon lui proposa de faire faire pour le nouveau-né espéré un berceau en or, tout orné de riches pierreries, elle répondit modestement : « J'ai renoncé depuis long-« temps aux vanités de ce monde; Dieu « a bien voulu m'accorder le bonheur « d'être mère, je lui en rends grâce; « mais mon humilité lui sera plus « agréable que tous ces signes de luxe « et d'orgueil humain (*). »

(*) Dlugosz, *Historia polonica*.

Ses espérances ne furent malheureusement pas exaucées : elle accoucha d'une fille qui ne vécut que trois jours, et, une semaine plus tard, Hédvige expirait elle-même à l'âge de vingt-huit ans.

La noble et belle figure de cette princesse apparaît comme un divin rayon de soleil à travers la sévère teinte de cette époque, si féconde en faits politiques et en retentissements guerriers. A toutes les vertus qui peuvent faire l'ornement d'une femme bonne, aimante, Hédvige joignait le courage et la résolution d'une héroïne. Jagellon eut après elle d'autres épouses, mais il la regretta sans cesse; son souvenir ne le quittait jamais, et, au lit de mort, il prononçait encore le nom d'Hédvige.

VICTOIRES SUR LES CHEVALIERS TEUTONIQUES.

Dès le premier moment de son admission sur le sol polonais, cet ordre monacal saisit toutes les circonstances, afin d'accroître son influence et son pouvoir. L'union avec la Lithuanie le mit en émoi, et il profita bientôt du caractère turbulent de Witold, cousin germain de Jagellon, pour abriter sous cette égide ses calculs perfides. Par suite de l'envie qu'il portait à Skirgiello, auquel le roi avait confié le grand-duché de Lithuanie, on voit successivement Witold s'unir aux Teutoniques et ravager avec eux la Lithuanie et la Samogitie, se rapprocher de Jagellon dont il obtient un généreux pardon, feindre de revenir à l'Ordre, et, en le quittant pour la deuxième fois, faire main basse sur plusieurs de ses places fortes; puis, ne trouvant pas Jagellon disposé à lui donner la vice-royauté de Lithuanie, comme récompense de cette dernière déloyauté, tenter d'enlever Wilna par surprise, projet que le monarque, assisté des ducs de Kiiow et de Siéwierz, empêche de réussir. A peine Wladislas est-il de retour à Krakovie, que Witold amène une nouvelle croisade ennemie en Lithuanie, où il prend Kowno, réduit en cendres Troki et assiége Wilna. Jagellon le chasse encore cette fois du pays, après avoir fait éprouver aux ennemis des pertes considérables; mais l'année suivante, ayant réparé ses forces, Witold attaque de nouveau, avec les Teutoniques, Wilna. Toujours repoussé, il lève le siége et brûle dans sa rage Nowogrodek, Wilkomierz et Kowno. Tant d'audace méritait une punition sévère; mais Jagellon, aussi faible pour Witold que l'avait jadis été Boleslas III pour Zbigniew, entre en négociations avec lui, le ramène à Wilna où il le fait couronner duc, et le nomme lieutenant du grand-duché, qu'il retire à Skirgiello.

Celui-ci, trouvant que le duché de Kiiow et quelques places fortes sont une compensation trop insuffisante, suit l'exemple donné par Witold, et, aidé des Teutoniques, guerroie dans les pays soustraits à sa régence. Harcelé à son tour, Witold réclame l'intervention du roi de Bohême, Sigismond, intervention qu'assure le traité de Sandecz; mais Sigismond qui convoite l'empire d'Allemagne, et qui redoute avec raison l'union de la Lithuanie et de la Pologne, ne se presse pas de répondre à l'appel. Au contraire, par d'habiles insinuations, il cherche à indisposer Witold contre son souverain, lui promettant d'intervenir s'il veut se séparer de Jagellon et se proclamer roi indépendant de Lithuanie. Cette pensée germait bien depuis longtemps chez l'orgueilleux Witold; cependant, soit qu'il ne juge pas le moment opportun, ou qu'il s'aperçoive de la politique perfide de Sigismond, il le quitte brusquement, et revient dire le triste résultat de sa démarche à Jagellon.

Reconnaissant alors tous deux qu'il ne fallait compter que sur les propres forces du pays, ils procédèrent un peu tard à leur urgente organisation, et parvinrent encore à réunir sous leurs bannières quatre-vingt mille combattants. De son côté, le grand maître Ulrich de Jungingen commandait à cent quarante mille hommes. Les deux armées se rencontrèrent près de Grun-

d, le 10 juillet 1410 ; et là les Polo-
, après une lutte acharnée, rem-
èrent un des plus beaux triomphes
rriers qui ornent leurs annales. On
pta, du côté des Teutoniques, qua-
e mille hommes tués ou mis hors
ombat; un nombre à peu près égal
fait prisonnier; et, en outre, cin-
nte et un drapeaux et deux canons,
premiers que l'on vit en Pologne,
bèrent au pouvoir des vainqueurs.
rand maître Ulrich succomba dans
ion; Jagellon lui-même eût péri
s le dévouement de Zbigniew Oles-
ki : ce guerrier se jeta au-devant
coup qu'un chevalier allait porter
roi, et parvint à le détourner avec
tronçon de lance, seule et glorieuse
e qui lui restât.
Dans le premier moment de cette
toire, rien n'était plus aisé que la
e de Malborg; mais les lenteurs
Wladislas sauvèrent ce boulevard
l'Ordre, et donnèrent le temps au
ntor Henri de Plauen d'y jeter un
fort de cinq mille hommes. Autre-
nt, toute l'étendue de pays appar-
nant à la Pologne depuis Boleslas le
and rentrait sous sa domination.
Ne pouvant plus pour l'instant lut-
par les armes, les rusés chevaliers
rent recours à l'intrigue, et réussi-
t à convaincre Witold qu'il avait
i jusque-là contre ses intérêts : ja-
ais il ne deviendrait prince indépen-
nt tant qu'il conserverait de bons
pports avec Jagellon, au lieu que,
il le quittait, la Samogitie lui était
omise. La trame produisit ses fruits.
ambition se réveillant impétueuse-
ent dans l'âme de Witold, il trahit
ncore une fois son souverain. Sous
rétexte de maladie, il quitta le camp
t emmena les troupes lithuano-rus-
ennes qu'il commandait. Les ducs de
lazovie l'imitèrent; et, par suite de
es diverses défections, le roi dut lever
e siège de Malborg. Alors, Henri de
lauen, devenu grand maître et ap-
uyé de l'argent de Bohême, reprit
'offensive; Jagellon fut poursuivi par
ui dans sa retraite jusqu'aux environs
le Bromberg. Là, à Koronowo, une
bataille s'engagea, où Wladislas, mal-
gré la disproportion du nombre de ses soldats, vainquit de nouveau l'ennemi; dix mille Teutoniques demeurèrent parmi les morts. Réduit ainsi à la dernière extrémité, l'Ordre se rendit enfin à discrétion; et la paix de Thorn, conclue en 1411, mit un terme à la lutte. D'après les clauses de ce traité, les chevaliers s'engagèrent à payer une contribution de six cent mille florins, à restituer la terre de Dobrzyn, et à rendre la Samogitie à Witold.

Ces faits d'armes si brillants auraient dû produire des résultats beaucoup plus importants; mais la cauteleuse intervention de l'empereur Sigismond, qui s'offrit comme médiateur entre les chevaliers teutoniques et Jagellon, et les intrigues incessantes de Witold, vinrent, en tout gâtant, annuler les bons effets que l'on eût pu retirer des avantages obtenus.

DEUXIÈME UNION.

1413. Le règne de Wladislas Jagellon, nonobstant les fautes commises par ce souverain, fut brillant et utile au pays. La puissance nationale, affaiblie durant la deuxième période, reprit pendant celle-ci une nouvelle vigueur: le duc de Stettin et les hospodars de la Valachie et de la Moldavie devinrent tributaires de la Pologne; la Lithuanie conserva ses conquêtes et nomma les tzars de Pérekop; les kniaz russiens, sur le Dniéper, obéissaient aussi à ses ordres; enfin Novogrod la Grande et Pskow s'abritaient sous sa protection. Venise, la Turquie, la Grèce, Chypre et la Scandinavie recherchaient également l'appui et la protection de la Pologne.

Le féodalisme, qui couvrait alors de ses rameaux la France, l'Autriche, l'Espagne, l'Italie et l'Écosse, était resté étranger à l'organisation intérieure de la Pologne. Chez elle, comme en Danemark, en Suède, en Norwége, en Bohême et en Hongrie, les terres étaient allodiales. L'Allemagne participait des deux systèmes : ici libre, là vassale, circonstance qui amena plus tard le morcellement de cette vaste

contrée en petites principautés. En Italie, la fondation des grandes villes et la renaissance du commerce luttaient avec avantage contre les germes des vieilles coutumes féodales romaines ou les usurpations papales, de plus fraîche date. La Moskovie seule n'avait point encore d'état politique : elle ne comptait pas en Europe.

Mais malgré tous les éléments de prospérité que renfermait la fusion des deux nations unies en 1386, elle n'avait point encore eu bien lieu jusque-là, par suite des menées de Witold, des excès de Skirgiello, et de la condescendance de Wladislas envers ses frères, auxquels il donnait en dotation des provinces entières. Sentant ce côté faible de la position des choses, Jagellon voulut consacrer d'une façon plus solennelle l'union avec la Lithuanie, et rapprocher la noblesse des deux États, en liant à jamais leurs intérêts communs. Une diète eut donc lieu à Horodlo (1413), et elle régla définitivement les clauses de l'acte d'union entre la Pologne et la Lithuanie (*).

(*) Voici le premier article de cet acte si important, qui fut signé par le roi et contre-signé par le grand-duc Witold, ainsi que par les principales familles des deux nations :
« Depuis que, par la grâce du Saint-Esprit, « nous avons reconnu des vérités éternelles, « nous avons accepté la couronne de Polo- « gne, et, afin de propager la foi chrétienne « et pour le plus grand bien de nos terres « lithuaniennes, nous les avons incorpo- « rées, unies, réunies, ajoutées, alliées aux « États de la Pologne, du consentement de « nos frères et cousins, de tous les seigneurs, « nobles et boyards, habitants de la Lithua- « nie ; mais comme nous voulons garantir « les susdites terres lithuaniennes de toute « invasion étrangère, contre la trahison des « chevaliers teutoniques, et contre tout « ennemi quelconque qui voudrait ravager « les terres lithuaniennes et le royaume de « Pologne, nous voulons que lesdites terres, « en vertu des droits que nous avons reçus « de nos ancêtres, selon la primogéniture, « comme véritable maître et héritier, et « avec le consentement des seigneurs, no- « bles et boyards, soient réunies de nou- « veau à la Pologne, et que les deux nations « n'en forment plus qu'une ; nous voulons « que les duchés, terres, lieutenances, dis- « tricts et propriétés soient indissolublement « unis à la couronne de Pologne, pour que « les deux nations soient à jamais un même « tout et ne puissent combattre l'une contre « l'autre. »

CONGRÈS DE LUÇK.

1429. Jagellon venait à peine de rentrer en Pologne, après la deuxième union des deux nations sanctionnée à Horodlo, que les tergiversations de Witold recommencèrent. Sa position secondaire lui pesait toujours ; et, du caractère le plus orgueilleux, il prêtait une oreille avide aux perfides suggestions des ennemis du pays. Dans le but d'assurer la réussite de ses desseins secrets, et afin de conserver son influence sur Jagellon, il réussit à lui faire épouser sa nièce *Sophie*, princesse de Kiiow, espérant qu'à l'âge de soixante et dix-neuf ans où le roi était arrivé, il n'aurait pas d'héritier, et qu'après sa mort la couronne lui reviendrait. Mais Wladislas trompa cette attente, car il eut de ce mariage deux rejetons ; et Witold, vivement irrité d'une telle déception, osa accuser la reine d'adultère. L'innocence de la princesse fut pleinement reconnue ; mais aucun châtiment n'atteignit le vil calomniateur : le manteau ducal était là pour lui servir d'égide.

La diplomatie étrangère accourut aussi à son aide, et l'empereur Sigismond, qui voulait absolument détacher la Lithuanie de la Pologne, convoqua un congrès à Luçk en Wolhynie, sous le prétexte apparent d'organiser une alliance chrétienne contre les invasions tatares, mais dans le but réel d'exploiter l'ambition de Witold, en lui promettant pour la seconde fois de l'aider à accomplir le rêve de sa vie entière, c'est-à-dire, à devenir roi de Lithuanie, à la condition expresse qu'il romprait ouvertement avec Jagellon.

Le congrès eut lieu en 1429, et forma l'une des plus nombreuses réunions de potentats que cite l'histoire. On y vit l'empereur Sigismond avec

ratrice, le roi Wladislas Jagel-
e roi de Danemark Éric XIII,
nces de Suède, les ducs de Ma-
les grands-ducs Bazile de Mos-
Borys de Twer, Olga de Re-
es grands maîtres des chevaliers
iques et des porte-glaives, les
des Tatars, les ambassadeurs de
reur de Byzance Paléologue, les
ts de Pologne et de Lithuanie
eurs pompeux cortéges. Durant
e de sept semaines, Witold dé-
envers ces hôtes un faste et une
ité inouïs; mais son espérance
core déçue : les remontrances
tiques de Zbigniew Olesnicki et
n Tarnowski, appuyées par un
nombre de sénateurs, triomphè-
le toutes les intrigues occultes,
congrès se sépara sans que Wi-
edt obtenu rien d'autre que de
lles promesses de l'empereur.
se décourageant cependant pas,
ta, quelque temps après, Jagel-
venir visiter Wilna; et là il renou-
avec tant d'ardeur ses sollicita-
que le trop débile Wladislas, las
utes ces menées odieuses, y ré-
t par un acte de faiblesse : il of-
e céder à la fois les deux couronnes
ologne et de Lithuanie; mais,
assez bizarre, Witold bataillla
ne prendre que la dernière. Ce
t donna le temps aux deux con-
rs déjà cités d'intervenir, et ils
erent de nouveau l'unité polonaise.
vieillard ambitieux qui, sur le
de la tombe, rêvait encore des
tés terrestres, mourut de chagrin
nce qui suivit cette issue défavo-
pour lui, à l'âge de quatre-vingts
(*).

MORT DE WLADISLAS JAGELLON.

1434. Quatre ans plus tard, ce fut le tour de Wladislas, dont les dernières années avaient encore été empoisonnées par la révolte de son frère Swidrygiello, qui combattit en Lithuanie contre les forces royales. Doué de nombreuses qualités comme homme privé, Jagellon posséda peu celles qui doivent distinguer un souverain. Son caractère trop bon et trop crédule le rendit constamment le jouet de l'empereur Sigismond, qui, tout à l'inverse, ne suivait dans sa politique que l'inspiration de la ruse et du mensonge. Jagellon commit surtout une grande faute lorsqu'il repoussa la couronne de Bohême, que les boyards, peu portés en faveur de l'empereur, vinrent lui offrir après la mort de Wenceslas, et qu'à son refus ils présentèrent à Witold. Certes, l'occasion était belle, et tout autre l'eût vivement saisie à la place de Wladislas, soit pour se débarrasser d'un conspirateur dangereux en lui donnant un trône qui deviendrait l'allié du pays, soit en l'acceptant personnellement, ce qui eût rendu la Pologne le plus bel empire de tout le continent; mais Wladislas n'était point à la hauteur du rôle que les circonstances lui traçaient, et, loin de profiter d'une chance aussi heureuse, il s'offrit comme médiateur entre la Bohême et Sigismond, et contribua puissamment à mettre l'empereur sur ce trône.

Durant le règne de Jagellon, la puissance souveraine se vit de plus en plus entamée par l'accroissement des abus

(*) La plupart des historiens ont regardé
old comme un héros, pour lequel ils
t eu que des éloges. Nous différons com-
ement d'avis à cet égard. Portant sans
le fer et la flamme au sein de sa pa-
désertant après la glorieuse bataille de
nwald le drapeau national, calomnia-
de la reine sa nièce, n'acceptant à Ho-
o la sanction de l'acte d'union que pour
ux trahir son bienfaiteur Jagellon, vil
onstant instrument de l'empereur, cet
ennemi de la puissance polonaise, Witold n'offre à nos yeux qu'un homme violent, l'esclave de ses passions, et toujours prêt à tout sacrifier à son orgueil et à son intérêt particulier. Si sa conduite mérita quelquefois des éloges comme soldat, elle fut complétement indigne d'un prince qui aspirait à jouer un grand rôle politique, indigne même du chef de l'ambitieux et égoïste parti aristocratique lithuanien, dont il était l'organe, et qui, par des calculs personnels et mesquins, voulait à tout prix le rappel de l'*Union.*

nobiliaires. C'est en 1404 que se tinrent les premières diétines des terres et des districts, afin de s'y entendre sur les matières qu'on devait traiter plus tard devant la diète. Jusqu'alors le haut clergé et les principaux seigneurs avaient seuls paru aux réunions; mais à l'assemblée de Korczyn, la noblesse en masse commença à exercer sa part d'action dans le gouvernement; et bien qu'on ne la consultât d'abord que sur les impôts à prélever, une fois admise aux discussions elle marcha rapidement vers les empiétements les plus désastreux.

A la diète de Jedlno (1430), Jagellon gratifia encore la noblesse de priviléges nouveaux, et ce fut alors qu'on rendit cette loi célèbre spécifiant que nul ne serait emprisonné sans avoir été au préalable déclaré coupable par une cour de justice : « *Neminem captivabimus nisi jure victum aut in crimine deprehensum.* »

COURONNE DE HONGRIE JOINTE A CELLE DE POLOGNE.

WLADISLAS III.

1434-1444.

Wladislas III, connu dans l'histoire sous le nom de Varnénien, succéda à son père à l'âge de dix ans. On lui donna un conseil de régence, et ce conseil dut le défendre contre les attaques de Swidrygiello, qui convoitait le trône, et les entreprises des chevaliers teutoniques, forcés de conclure un nouveau traité de paix à Brzesc-Kuiawski, en 1435.

A cette époque, les trônes de Bohême et de Hongrie devinrent vacants par la mort de l'empereur Albert d'Autriche; et les boyards de ces deux pays tournèrent leurs vœux vers la Pologne, malgré le couronnement de l'enfant mis au monde par Élisabeth, la veuve d'Albert. Tandis qu'au milieu de ces complications les esprits flottaient indécis, un homme, qui passait pour le fils naturel de l'empereur Sigismond, fit son début sur la grande scène politique : c'était Jean Korwin, plus connu sous le nom de Huniade. Possédant de nombreuses qualités et doué d'un esprit supérieur, tout l'appelait à diriger les destinées de sa patrie; aussi, dès le premier moment, comprenant le véritable état des choses, il n'entrevit de salut pour la Hongrie que dans la protection du monarque polonais. C'est dans cette pensée qu'il tenta de nouer un mariage entre la veuve d'Albert et Wladislas III; mais ce projet échoua par suite de l'entêtement d'Elisabeth, qui s'enfuit avec son fils en Autriche. Secondé par Huniade, Wladislas arriva alors en Hongrie et y fut couronné.

Le cardinal Césarini, diplomate habile et dépêché sur ces entrefaites auprès du roi, sut se ménager ses bonnes grâces en amenant un arrangement, par lequel Wladislas s'engageait à épouser la fille aînée d'Elisabeth et à faire rendre au jeune prince couronné l'archiduché d'Autriche, dont s'était emparé l'empereur Frédéric lors de la mort d'Albert.

INTRIGUES DE ROME. — DÉFAITE DE WARNA.

L'omnipotence ecclésiastique commençait déjà, vers ce temps, à s'effacer devant l'influence des nobles et des autres séculiers. Le monopole des lumières, si longtemps l'un des apanages du clergé, cessait; et la cour de Rome, tant par ses fautes renouvelées que par ses exigences, voyait décroître peu à peu sa suprématie sur les provinces lointaines. Nombre d'incidents semblèrent agir presque simultanément pour produire un tel résultat. Ce furent d'abord la translation du siége apostolique à Avignon, les schismes des années suivantes, puis la lutte des deux papes Eugène IV et Félix V avec l'empereur Louis de Bavière, les dissensions des franciscains, les querelles théologiques agitées au sein des conciles, et enfin l'issue violente de quelques-unes de ces assemblées religieuses, entre autres celle du concile de Constance, en 1415, où Jean Huss et Jérôme de Prague furent brûlés vifs.

Le légat Césarini ayant réussi, comme nous l'avons vu, à gagner la con-

ce de Wladislas III, aborda la
e secrète de sa mission, qui re-
it les affaires de la Turquie.
uite des conquêtes musulmanes,
ire grec se trouvait réduit à ne
osséder que sa capitale Byzance
ontrées environnantes; aussi dans
étresse les Paléologues implorè-
l'appui du saint-siége, qui exi-
r adhésion à l'Eglise latine (*).
t convenu, le pape songea lui-
à remplir ses promesses; mais
narques européens demeurèrent,
plupart, sourds aux appels des-
de la chaire romaine. Le seul
islas, poussé par le cardinal Cé-
, résolut d'attaquer les musul-
, et il eut pour auxiliaire dans
périlleuse entreprise le brave pa-
de Transylvanie Huniade. Après
es combats aux chances variées,
aix de dix années fut arrêtée, le
illet 1444, à Szgedin. Mais cela
mplissait pas le but du pape; et,
soucieux des avantages que cette
offrait aux Hongrois et aux Po-
is, pressés de retourner dans leur
menacé par les Tatars, le sou-
in pontife réussit, toujours grâce
ntremise de Césarini, à faire pro-
re quelques jours plus tard à
dislas que le traité serait déchiré.
auxiliaires bourguignons et véni-
furent promis, et Huniade se
également séduire par l'espoir
sséder la Bulgarie avec le titre de
On rompit donc la paix jurée so-
ellement sur l'Évangile.
tte fois les armées se rencontrè-
près de Warna (1444), et, au dire de
les historiens, une lutte des plus
rnées eut lieu en cet endroit. Mal-
la supériorité numérique des trou-
musulmanes, qui comptaient qua-
te mille hommes, tandis qu'on en voyait dix mille seulement de l'autre côté, la vaillance de Wladislas et les sages dispositions de Huniade l'eussent emporté, si le roi, entraîné par son courage et combattant comme un simple soldat, n'eût eu son cheval tué sous lui. Il fut haché aussitôt en morceaux par les janissaires, et sa mort devint le signal d'une déroute générale. L'armée polonaise fut taillée en pièces; le cardinal Césarini, les évêques d'Erlau et de Groswaradin périrent sous les yatagans turcs, et Huniade parvint à peine à se sauver de cet affreux carnage. La tête de Wladislas fut portée en triomphe par les musulmans, enivrés de leur victoire.

(*) Cette union des deux rits grec et ro-
ain fut proclamée, en 1439, au concile de
rence, malgré l'opposition d'une foule
prélats grecs. Le métropolite de Kiiow,
dor, adhéra à cette décision et entraîna
r son exemple toutes les Russies polonai-
s; mais la Moskovie protesta et conserva
rit grec. (J. Lelewel, Histoire des rois et
inces polonais.)

Telle fut l'issue d'une guerre entreprise contre le gré du pays, et dans laquelle le saint-siége ne tint aucune de ses promesses. En outre des guerriers tués, la Pologne perdit à Warna les archives de la couronne, qui se trouvaient dans les bagages du roi.

Cette défaite amena la chute de l'empire grec et l'établissement des Turcs sur le Bosphore. Des vassaux de la Lithuanie, les Tatars de Pérekop, passèrent sous leur domination, dont devint également tributaire le commerce de la mer Noire. De leur côté, la Moldavie et la Valachie se virent menacées d'une invasion imminente.

Durant sa puissance de dix années, Wladislas le Varnénien avait régné sur quatre États slaves : la Pologne, la Lithuanie, les terres russiennes et la Hongrie.

KASIMIR IV.

1447-1492.

Pendant longtemps les Polonais ne voulurent pas ajouter foi à la mort de Wladislas III, dont ils chérissaient le caractère chevaleresque. Attendant toujours son retour, ce ne fut que lorsqu'ils eurent vu la Hongrie procéder à une nouvelle élection et choisir Wladislas, fils posthume de l'empereur Albert, qu'ils se décidèrent à offrir la couronne au second fils de Jagellon, Kasimir. Celui-ci, attaché à la Lithuanie où il avait été élevé, hésita longtemps, et n'accepta le sceptre (1447)

qu'après un interrègne de trois années. Sans doute il eût moins balancé, s'il s'était mis sur les rangs quelque candidat redoutable, et la Pologne n'eût pas été à la merci de chances politiques qui devaient enfanter plus tard des résultats déplorables; mais il était dans la destinée de ce royaume de ne jamais rencontrer, aux époques difficiles et importantes, des princes dignes de lui. Tout contribuait à grandir son influence et à consolider son pouvoir, excepté le génie de ses souverains.

De toutes parts les frontières du pays s'étendaient. L'évêque de Krakovie avait acheté, en 1443, le duché de Siéwierz; Zator et Oswiecim, acquis aussi, mais un peu plus tard, reconnurent Kasimir pour souverain, tandis que l'extinction des ducs de Plock lui valut l'héritage de cette principauté; une partie de la Silésie rentra sous l'ancienne domination polonaise; enfin la Prusse, comme nous allons le dire, devint une des provinces de la Pologne. Mais de ce rare concours de circonstances propices, le roi ne sut tirer, dans son incapacité, que des résultats peu satisfaisants, sinon désastreux par la suite. Ses querelles mesquines avec le clergé et la noblesse, ainsi que sa partialité envers la Lithuanie, dont il toléra les dissensions avec la Pologne, semèrent le règne de ce prince d'embarras, et encouragèrent les prétentions de l'oligarchie, devenue de plus en plus oppressive pour le peuple, qui se vit enlever, pièce à pièce, toutes les franchises et garanties que lui avait accordées Kasimir le Grand.

LA PRUSSE SOUMISE ET INCORPORÉE A LA POLOGNE.

TRAITÉ DE THORN.

1454-1466. Dans le même temps que les Ottomans établissaient leur puissance au midi, et que l'infortuné empereur Constantin Paléologue, digne d'un meilleur sort, succombait glorieusement à la prise de Byzance, la Prusse se préparait à subir une commotion, qui devait amener avec elle l'anéantissement de la puissance teutonique, déjà bien ébranlée par la bataille de Grunwald. Cette défaite avait détruit une partie du prestige attaché jusque-là aux armes de l'Ordre, que l'introduction du christianisme en Lithuanie et en Samogitie rendait désormais tout à fait inutile. Poussée à bout par les mauvais procédés de l'empereur Frédéric, et indignée de tous les crimes honteux dont les chevaliers se rendaient coupables journellement, la noblesse prussienne invoqua la protection de la Pologne. Kasimir exauça ses vœux, et décréta que les terres prussiennes feraient, à l'avenir, partie intégrante de la république polonaise, les droits de celle-ci lui devenant communs. La Prusse se vit divisée en quatre palatinats, savoir ceux de Dantzig, d'Elbing, de Kœnigsberg et de Thorn. Ce fut dans cette dernière ville que Kasimir reçut en grande pompe, le 27 mai 1454, les serments de fidélité de ses sujets les Prussiens, et il recouvra ainsi la jouissance d'une province qui appartenait légitimement à la Pologne depuis le règne de Boleslas le Grand.

Les chevaliers teutoniques, encore possesseurs de plusieurs places fortes, luttèrent d'abord avec succès; et ce ne fut qu'à la chute de Malborg (1457) que Kasimir parvint à prendre complétement le dessus. Ce succès important entraîna la soumission de toutes les autres villes; et si on avait apporté autant d'habileté que de courage dans cette guerre, c'en était fait de la puissance teutonique; mais le manque de persévérance et d'énergie devint cause du prolongement de la lutte. Elle dura treize années, et partout le pillage et l'incendie marquèrent le passage des combattants. A la demande des chevaliers, des fondés de pouvoir se réunirent à Thorn, en 1464; mais cette première assemblée diplomatique n'amena aucun résultat, car les chevaliers voyant que les discussions prenaient un caractère tout à fait à leur désavantage, comme n'ayant nul droit légitime sur les terres contestées, rompirent brusquement la con-

férence, et pendant deux années encore s'en rapportèrent à la chance des armes. Il fallut que le pape, qui se mêlait un peu de tout, intervînt en leur faveur; et, grâce à ses soins, Kasimir consentit à accorder une paix moins onéreuse pour l'Ordre.

En vertu du traité de Thorn (1466), la Prusse occidentale (polonaise), composée des palatinats de Malborg, de Poméranie, de Culm, et de l'évêché de Warmie, fut *à jamais* réunie à la Pologne. Le reste demeura au pouvoir des chevaliers teutoniques, désormais les vassaux de la Pologne; chaque grand maître devait recevoir, à l'avenir, l'investiture du roi, et s'engager à le servir contre tout ennemi : sa place dans le sénat était à la gauche du souverain.

Cette transaction neutralisa la puissance d'un ordre que la faiblesse de Conrad avait introduit dans le sein du pays; mais tout avantageuse qu'elle paraisse au premier abord, elle devint encore pour la Pologne, comme la suite le démontrera, une source de maux et de désastres.

INSTITUTION DE LA CHAMBRE DES NONCES.

1468. Jusqu'ici on a vu des assemblées des terres, des districts, des palatinats, des provinces et du royaume entier, mais sans forme régulière. Il était réservé à l'année 1468 d'offrir le spectacle d'une diète complète, ainsi que celui de mandataires nationaux en conférence avec le monarque et le sénat. Depuis lors le roi présida la diète, composée de deux chambres : celle du sénat, où siégeaient les évêques, les palatins, les castellans et les fonctionnaires de l'État ayant rang de sénateurs; et celle des nonces, composée des députés des districts, terres et villes.

Cette institution, en donnant une voix à la chambre des nonces dans les décisions les plus importantes, détruisit sans retour le pouvoir absolu du monarque et diminua celui du sénat. Ainsi organisée, la représentation nationale était sans doute un progrès immense. Malheureusement elle favorisa encore les empiétements nobiliaires, et tout subit leur influence : les paysans, privés de leurs vieilles franchises, durent courber le front sous la servitude des seigneurs; la bourgeoisie se vit restreinte dans ses droits politiques; enfin le clergé et le roi lui-même ressentirent les atteintes d'un pouvoir envahisseur.

L'admission de toute la noblesse, sans exception, aux droits civiques, rendit tous les nobles égaux devant la loi. Il résultait de là le droit commun d'interpeller les nonces territoriaux dans les diètes *post-comitiales* ou celles de relation, sur le mandat impératif; et comme ce mandat même appartenait à la masse noble, elle avait évidemment l'omnipotence. Mais si la nouvelle position des choses flattait l'orgueil des petits nobles russiens et lithuaniens, elle froissa non moins vivement celui de la haute noblesse des deux provinces. A elle seule appartenaient les titres de kniaz ou princes, et, pendant longtemps, le droit de siéger au sénat et dans les diètes fut sa prérogative exclusive. L'union avec la Pologne, détruisant une partie de ces priviléges, enfanta des luttes et des déchirements.

Aucun des deux pays n'eut à se louer de pareilles dissensions. La Lithuanie surtout eut à supporter une invasion turque, qui lui enleva les Tatars de Pérekop (1475), et des empiétements renouvelés du grand-duc de Moskovie, Ivan Vassiliévitch (1477-1479). Les princes de Siéwierz finirent même par reconnaître ce dernier pour leur suzerain, tandis que les Turcs, enhardis par les divisions du pays, envahirent la Moldavie et la Valachie, et coupèrent à la Pologne toute communication avec la mer Noire, par la prise des ports de Kilia et de Bialygrod (Akerman).

FONDATION DE LA PUISSANCE MOSKOVITE.

Le caractère indolent de Kasimir avait laissé échapper l'occasion d'anéantir, en Prusse, un ennemi des plus

redoutables, et qui devait dans la suite contribuer d'une façon active au renversement de la Pologne; mais un danger non moins grave prenait naissance aux portes du pays et menaçait déjà son avenir, par l'accroissement d'un État obscur jusque-là, et que l'ambition de ses chefs promettait de rendre formidable.

Délivré du joug des Tatars Mogols, le grand-duc de Moskovie, Ivan III Vassiliévitch, jetait les bases de la puissance moskovite, et, grâce aux moyens de corruption employés auprès de la noblesse novogrodienne, s'emparait, malgré la résistance courageuse du peuple, de Novogrod la Grande, avant que les armées polonaises eussent pu accourir au secours de cette ville. Le nonchalant Kasimir ne chercha pas même à venger cet affront; et Ivan, que le succès encourageait, tourna alors ses regards vers l'empire grec.

La petite-fille de Constantin Paléologue, Sophie, vivait à Rome des secours du pape Paul II; et afin d'obtenir, avec la main de la princesse, des droits à la succession de l'empire envahi, Ivan entama des négociations auprès du saint-siége, où chacune des parties fit assaut de ruse et de mauvaise foi. Adoptant les armes de l'Empire, l'aigle noir à deux têtes, Ivan leurra le pape d'une promesse d'adhésion au décret d'union des rits grec et latin rendu au concile de Florence. De son côté, Paul II espérait amener, par l'intervention de la princesse Sophie, une croisade des Moskovites et des Tatars convertis contre les musulmans. Quant à la petite-fille de Constantin, tout aussi dissimulée et voulant conserver l'appui spirituel et les subsides du Vatican, elle affectait une grande ferveur romaine, pendant que, pour devenir tzarine, elle se donnait comme Grecque de cœur au Grec Ivan, qui lui-même se donnait comme zélé catholique. Sixte IV acheva l'œuvre commencée sous les auspices de Paul II, et un légat conduisit pompeusement la princesse Sophie en Moskovie; mais à peine la tint-il dans ses possessions qu'Ivan jeta le masque, et se moquant du légat qui lui rappelait sa promesse d'union, déclara qu'il n'en serait jamais question désormais. La duplicité moskovite l'emportait sur toute la diplomatie italienne, pourtant bien habile.

A sa conquête de Novogrod la Grande, Ivan ne tarda pas à ajouter celle de la république de Pskow, et enleva à la Lithuanie une partie de la Sévérie et de la Russie blanche. Ces envahissements menaçaient en vain les destinées du pays, Kasimir ne devait s'émouvoir de rien.

JEAN ALBERT.

1492-1501.

DIÈTE DE PIOTRKOW.

1496. Kasimir mourut en 1492; et le règne de son fils Jean Albert fut signalé au commencement par divers désastres, que l'ambition de ce prince, jaloux de débuter avec éclat, avait attirés sur le pays. Tandis qu'en combattant contre l'hospodar de Valachie il tombait dans une embuscade, où il fut complétement défait, son frère Alexandre, grand-duc de Lithuanie, se laissait battre par le tzar Ivan Vassiliévitch, dont les triomphes ne s'arrêtèrent que devant la vigoureuse résistance de Smolensk. Des traités mirent fin à ces divers conflits; mais les Turcs avaient eu le temps d'envahir deux fois la Pologne, et d'emmener en esclavage près de cent mille jeunes garçons et filles. Les Tatars pillèrent aussi, à deux reprises, plusieurs parties du pays; et le grand maître teutonique, Frédéric de Saxe, profitant des circonstances pour relever la tête, déclina la suzeraineté polonaise imposée par le dernier traité avec l'Ordre. La mort de Jean Albert empêcha l'exécution des projets de guerre qu'il méditait contre les chevaliers.

Si, d'un côté, le roi avait si mal fait face aux événements politiques extérieurs, sa faiblesse encouragea à l'intérieur la noblesse dans ses tentatives pour sortir de la limite de ses priviléges au préjudice d'autres classes, comme le prouvent les édits de la

ite de Piotrkow (Petricau), em-
nts d'une extrême exigence. L'a-
ement de la bourgeoisie et du
le date de cette époque. Les ha-
nts non nobles se virent exclus de
opriété territoriale, et on alla jus-
obliger ceux qui possédaient déjà
immeubles à les vendre. La no-
e s'empara également des immeu-
ecclésiastiques.

e duché de Zator et la terre de
k furent, sous ce règne, réunis à
ouronne; le premier moyennant la
me de vingt mille ducats en or, don-
par Jean Albert (1494), et le se-
d par droit de succession, après la
rt de Jean, duc de Mazovie.

Jean Albert suivait en tout l'impul-
n de son ancien instituteur Buo-
corsi, Italien de naissance, et plus
nu sous le nom de Callimaque.
é d'un esprit vif, intrépide, ce roi
ait pu fournir une carrière glo-
se, si le goût des plaisirs et de la
auche n'eût prévalu sur ses quali-
s naturelles, et ne lui eût fait négli-
r les affaires de l'État.

ALEXANDRE.

1501-1506.

Le premier soin de ce souverain, frère de Jean Albert et sacré à Krakovie par son autre frère, le cardinal Frédéric, archevêque de Gnèzne, fut d'assurer la paix à la Lithuanie, que le tzar de Moskovie menaçait. Libre de ce souci, il s'occupa activement d'une révision des lois pour toutes ses possessions, et mérita par là d'occuper une place honorable dans l'histoire. Complément du statut de Kasimir IV autorisant les États à déclarer la guerre et à faire des lois, la loi fondamentale qui porte le nom d'Alexandre constatait que le monarque ne pouvait rien conclure de valide, sans l'assentiment et la participation des sénateurs et des nonces. Par cette déclaration, les chambres se trouvèrent investies du droit de vote et d'assiette des impôts, du droit de guerre, du droit d'intervenir dans la surveillance des domaines royaux, du droit de battre monnaie, ainsi que de la promulgation des lois et de la haute main sur les pouvoirs judiciaires.

VICTOIRE DE KLEÇK.

1506. Le paisible règne d'Alexandre fut troublé à l'intérieur par les haines qui divisaient les grandes familles lithuaniennes, dont le kniaz Michel Glinski, homme d'une illustre naissance et doué d'une âme puissante, excitait la jalousie. Alexandre, qui reconnaissait en lui de hautes qualités, se plaisait à le combler de ses faveurs, au point que la Lithuanie entière tremblait devant le kniaz. Glinski eut le tort d'abuser de sa position éminente et de céder à ses passions, en obtenant du roi que le palatinat fût retiré au magnat lithuanien Jean Zabrzezinski, palatin de Troki et un de ses ennemis acharnés. Cette vengeance lui coûta cher par la suite.

Mais les troubles intérieurs durent cesser un moment à l'approche des Tatars, qui envahirent la Lithuanie avec des forces immenses; les esprits médiocres et envieux se turent à la vue d'un danger imminent, et le roi, retenu par une grave maladie, confia à l'épée de son favori le sort du pays. Glinski atteignit les hordes sauvages près de Kleçk, petite ville située dans le palatinat de Novogrodek. La victoire fut décisive pour les Polonais; vingt mille Tatars mordirent la poussière, et tout le butin fait par eux, prisonniers ou trésors, leur fut repris (*).

La nouvelle de cet éclatant triomphe fut apportée à Wilna, à l'instant même où Alexandre était en proie à l'agonie. Il ne pouvait plus articuler un mot; mais il leva les mains au ciel, et quelques larmes de bonheur vinrent mouiller les yeux du mourant, comme dernière marque de joie de la glorieuse journée accordée à son favori. On enterra le roi à Wilna; car on craignit, si on le transportait à Krakovie, que

(*) M. J. U. Niemcewicz, Chants historiques.

Glinski ne profitât de l'éloignement des magnats lithuaniens pour consommer l'usurpation du grand-duché, usurpation dont on lui supposait la pensée.

SIGISMOND Ier.

1506-1548.

La dernière époque du règne de Kasimir IV, et les règnes éphémères de Jean Albert et d'Alexandre avaient amené des changements notables dans la politique intérieure. Les Turcs, non contents de s'être emparés de divers ports et forteresses sur le Danube et la mer Noire, étendirent leur influence en Moldavie et en Valachie; la guerre impolitique de Jean Albert contre les hospodars de ces deux provinces avait altéré leur fidélité de vassaux, et fut cause qu'ils s'armèrent souvent depuis contre la Pologne. D'un autre côté, les Tatars de Pérekop, encouragés par la faiblesse des rois de la race jagellonne, réitéraient plus fréquemment leurs invasions et ravageaient chaque fois le pays.

Sur ces entrefaites, Sigismond Ier, frère des deux rois précédents, et le dernier fils de Kasimir IV, parvint au trône. Il avait fort à faire, car si, comme nous venons de le constater, les rapports extérieurs étaient dans un état peu satisfaisant, les choses à l'intérieur ne se présentaient guère sous un jour plus favorable. La Lithuanie avait beaucoup perdu de ses anciennes conquêtes; les grands maîtres teutoniques refusaient de nouveau l'hommage, et élevaient certaines prétentions; enfin l'empereur d'Allemagne, Maximilien, froissé de voir les sceptres de Bohême et de Hongrie sous l'influence des souverains polonais, favorisait en arrière les desseins des Teutoniques et de la Moskovie.

C'est au milieu de ces complications diverses que les Moskovites, conduits par Michel Glinski, envahirent la Lithuanie.

LE PRINCE MICHEL GLINSKI.

Quelque rapide que soit la marche qui doit présider à notre travail, il nous est impossible de ne pas nous arrêter, pour un moment, au nom d'un homme qui a si puissamment influé sur les événements de son époque. Cet homme, malgré tout le génie que la nature s'était plu à lui accorder et les services éminents qu'il avait déjà rendus au pays, fut, par une fatalité trop commune, entraîné vers une fausse direction, et condamné à porter à jamais dans les annales de l'histoire le surnom de traître.

Nous l'avons déjà vu à la cour d'Alexandre en butte à des attaques qu'il eût dû mépriser. Le triomphe de Kleck, loin d'exciter l'admiration de ses ennemis, ne fit que redoubler leur haine; et Jean Zabrzezinski, dépossédé précédemment par lui, profita de l'avénement au trône de Sigismond Ier pour dénoncer Michel Glinski comme conspirateur. Le prince demanda à se justifier et tenta, dans ce but, plusieurs démarches auprès du roi, mais elles furent toutes inutiles. On ferma les portes du château à l'ami fidèle du monarque défunt, à celui auquel on devait la dernière victoire qu'eût remportée la Pologne. Le caractère hautain de Glinski fut vivement blessé de cette marque d'indifférence et de mépris; toutefois il se contint encore, et chercha à amener un arrangement, par l'entremise du roi de Hongrie et de Bohême, Wladislas. Mais Sigismond, influencé par les grands, qui ne craignaient rien tant que de voir Glinski de nouveau dans les bonnes grâces du souverain, demeura inflexible; alors la colère du prince se tourna tout à fait contre ses ennemis acharnés, et il résolut d'en tirer une vengeance éclatante. A la tête d'hommes dévoués, il pénétra la nuit dans la maison de Zabrzezinski et le tua. Puis, ayant perdu par ce crime tout espoir d'obtenir la faveur du roi, il souleva une partie du peuple et voulut ressusciter l'ancien grand-duché de Russie, que les Russiens eux-mêmes considéraient depuis longtemps comme éteint. A cette nouvelle, Sigismond envoya Nicolas Firley apaiser la révolte, et il

rcha bientôt en personne au secours nsk, assiégée par Glinski, qui se vers le Dniéper. Là, il fut re- par un corps de soixante mille vites; mais toute cette armée, sée par les Polonais, dut cher- n salut dans la fuite, et les trou- lonaises, arrivées jusqu'aux murs kou, ravagèrent le pays envi- t. Le tzar, tremblant pour sa e, demanda alors la paix et l'ob- en remettant à Sigismond tous teaux forts pris en Lithuanie. i fut déclaré traître à la patrie, llé de ses biens et proscrit.

accord dura peu. La Mosko- poussée par Glinski, se porta de au contre la Lithuanie, et par- à s'emparer de Smolensk (1514), sta toujours depuis en son pou- Ce fut de cette ville que Glinski, enté par ses remords, ou bien ntent de ses nouveaux amis, cher- à obtenir le pardon de Sigismond. i était sur le point de l'amnis- quand les seigneurs lithuaniens, es négociations compromettaient, cèrent tout au tzar, qui fit jeter ski dans un cachot. On ajoute ême qu'il lui fit crever les yeux avec fer brûlant (*).

« Il n'y a point, dit le Nestor de historiens vivants, d'injustice as- grave qui puisse justifier le plus d des crimes, celui de combattre re son pays. Mais si quelque chose diminuer ce crime et éveiller la sur le sort de Glinski, c'est l'a- nement vil de ses ennemis, qui, ôtant tout moyen de justification, oussa vers l'abîme par le désespoir. que repentant, il tenta de réparer faute, ils le persécutèrent encore, et, au moyen de dénonciations, le per- dirent, plutôt que de rendre au pays un guerrier redoutable. Tels sont les terribles effets de la jalousie et des dissensions entre les grands : en se persécutant entre eux, ils perdent la patrie (*)! »

Quant à nous, sans vouloir discul- per Glinski d'une faute que nous avons déjà flétrie dans Witold, guerroyant contre son pays, lors du règne de Wladislas Jagellon, nous accusons for- tement l'aveuglement de Sigismond; et nous voyons, en tout ceci, un nouvel exemple de ce fatalisme qui, trop sou- vent, brise l'âme la plus vigoureuse dans les étreintes de l'envie et des pas- sions méprisables de la médiocrité.

VICTOIRE D'ORSZA.

1514. Après que le tzar se fut ven- gé de Michel Glinski, il envoya Ivan Tscheladine, à la tête de quatre-vingt mille hommes, combattre la Pologne. Sigismond était alors à Boryssow avec quatre mille hommes; et le corps qui alla au-devant de l'ennemi n'en comp- tait que vingt-neuf mille, sous les ordres du prince Constantin Ostrogs- ki. La rencontre des deux armées eut lieu près d'Orsza, sur les bords du Dniéper, et toute la gloire de cette journée (8 septembre 1514), mémo- rable dans les fastes polonais, revint à Ostrogski. Les commandants mos- kovites en chef Tscheladine et Boul- ghakoff, six wojewodes, trente-sept kniaz et quinze cents officiers supé- rieurs furent faits prisonniers; artille- rie et drapeaux, tout tomba au pouvoir des Polonais, et trente mille cada- vres moskovites couvraient les vastes plaines où, peu d'instants auparavant, l'orgueilleux Tscheladine s'était écrié : « J'apprendrai aux Polonais à respec- « ter le nom et la puissance de mon « maître! »

Mais, comme le remarque judicieu- sement le savant Niemcewicz, si on sut vaincre, on ne sut pas utiliser la

(*) M. Lelewel ne parle toutefois pas de te dernière circonstance : « Glinski, soupçonné par le tzar d'entretenir des relations avec le roi de Pologne, Sigismond, « fut arrêté et demeura quelque temps en « prison. Il eut plus tard beaucoup de crédit « à Moskou. Après la mort de Wassil, en « 1534, il fut un des tuteurs d'Ivan le Terri- « ble. » Histoire des rois et princes polonais de Wapa.

(*) M. J. U. Niemcewicz, Chants histo- riques.

victoire. Au lieu de profiter de l'élan qui animait l'armée, pour tomber sans retard sur Smolensk et reprendre au tzar les possessions polonaises dont il s'était emparé, Sigismond se contenta de laisser des garnisons dans les places fortes de la frontière, et revint tranquillement à Krakovie.

CONGRÈS DE VIENNE.

1515. L'empereur Maximilien, dont la défaite du tzar avait dérangé les combinaisons astucieuses, chercha à leurrer le roi de son amitié perfide. Il convoqua un congrès à Vienne, auquel il invita à prendre part Sigismond et le roi de Hongrie, Wladislas; et là, par d'habiles détours, il sut acquérir à sa maison des droits sur les royaumes de Hongrie et de Bohême, comme il l'avait déjà fait pour l'Espagne et pour la Bourgogne. Le fils de Wladislas fut destiné en mariage à la petite-fille de l'empereur, Marie, et le petit-fils de Maximilien, Ferdinand, fut également fiancé à la fille du roi de Hongrie. En échange de ce pacte avantageux, l'empereur promit sa médiation auprès du tzar Vassili, et s'engagea à faire rentrer les chevaliers teutoniques sous la suzeraineté de la Pologne. Aucune de ces promesses ne fut remplie, et tant que Maximilien vécut, les rapports que Sigismond eut avec lui furent constamment préjudiciables pour ce dernier.

A son retour en Pologne, Sigismond ne trouva que des sujets de deuil, qui compliquèrent encore sa position. La reine Barbe, sa femme, était morte. Le tzar ravageait la Lithuanie, pendant que, d'un autre côté, les Tatars envahissaient la Russie et la Podolie. Le frère de Sigismond, Wladislas, roi de Bohême et de Hongrie, venant aussi à mourir (1516), lui laissa l'embarrassante tutelle de son fils mineur Louis. Enfin le grand maître teutonique Albert refusa ouvertement l'hommage dû, et parlait de s'emparer de la Prusse royale. Il fallut humilier son orgueil, mais on n'y parvint qu'après une lutte sanglante.

Alors Maximilien, qui avait aidé l'Ordre dans sa révolte en envoyant à son secours un corps de troupes commandé par le célèbre Schomberg, brisant ainsi tous les engagements pris lors du congrès de Vienne, changea encore une fois de marche. Il proposa au roi, avec des consolations hypocrites sur les lèvres, la main de Bone Sforza, la fille de Jean Galeazzi, duc de Modène, et d'Isabelle d'Aragon. Sigismond accepta ce fatal présent, et ne tarda pas à s'en repentir, car à peine arrivée en Pologne, cette princesse, adroite et belle, y exerça le pouvoir le plus absolu et le plus desastreux. Connaissant son empire sur le monarque et sacrifiant tout à ses passions, elle éloigna de la cour les gens les plus purs et les plus vertueux. Loin d'exercer l'influence salutaire qui convient si bien à une reine, à une femme, elle se plut, au contraire, à exciter des dissensions parmi la noblesse, et mit complétement en pratique la fameuse maxime : *Diviser pour régner*. Aussi les contemporains ont-ils laissé un souvenir de leur opinion à son égard dans le distique suivant :

Ut parcæ par sunt, ut luci lumine lucent,
Ut bellum bellum, sic bona Bona fuit.

Ce fut heureusement le dernier don du machiavélique Maximilien, qui mourut peu de temps après (1520).

L'Allemagne se trouva alors sans chef, et François I[er], roi de France, fit demander par son ambassadeur, Jean de Langeac, à Sigismond de vouloir bien s'employer en sa faveur; mais Sigismond, doué d'un cœur vraiment noble, oublia tous les torts de l'empereur défunt, pour ne favoriser que les droits de son petit-fils, Charles d'Autriche, déjà roi d'Espagne. Celui-ci apparut dès lors sur la grande scène politique, et, reconnaissant de ce que le souverain polonais avait fait pour lui, lui témoigna toujours une vive amitié.

LES KOSAKS.

C'est aussi vers cette époque que les historiens font, pour la première fois, mention des Kosaks. Bien qu'exposés

x invasions des Tatars, les pays si-tués sur les bords du Dniéper attiraient r leur fertilité de nombreux colons, trouvaient dans les vastes plaines l'Ukraine, et principalement dans îles inabordables du fleuve, un asile d et sûr. Ces colons, habiles et épides, se recrutaient parmi les erteurs des garnisons de la fron-e; et leurs excursions audacieuses endaient jusqu'à Constantinople, ils mirent plus d'une fois à contri-tion, grâce à leurs *tschaïkas*, bar-s au vol rapide comme celui d'un eau. Auxiliaires dévoués de la Po-e, les Kosaks ne se révoltèrent lorsque les magnats voulurent leur ir leurs biens, et, ce qui leur était ore plus cher, leur indépendance.

Le duc Ostrogski ayant distingué mi ses serfs un paysan (cméton) mé Ostafi Daszkiéwicz, le pré-ta à Sigismond ; et cet homme, é d'un esprit vif et hardi, entre-it le premier d'organiser les Kosaks régiments. Il les connaissait déjà ur avoir guerroyé avec eux heureu-ement contre les Moskovites, les Turcs t les Tatars, et il put, à l'aide de ces orieux souvenirs, les soumettre à e discipline uniforme. En récom-nse de sa conduite, le roi, qui savait précier partout le mérite, accorda à tafi, malgré les prétentions élevées r nombre de magnats, la starostie Czerkassy, ainsi que plusieurs châ-aux situés sur les bords du Dniéper. s faveurs ne firent qu'exciter le e d'Ostafi, et il donna à Sigismond conseils les plus précieux, assurant, près sa parfaite connaissance des calités, qu'un corps de deux mille mmes, réparti dans les bourgs qui oisinent le fleuve, suffirait pour en terdire le passage aux Tatars (*). ais les avis si prudents d'Ostafi ne rent pas exécutés, car l'influence per-nicieuse de la reine Bona dominait déjà dans l'État, et la souveraine re-poussait tout cè qui pouvait former obstacle à ses projets personnels.

(*) M. J. U. Niemcewicz, Chants histori-ques.

CRÉATION DU DUCHÉ DE LA PRUSSE ORIEN-TALE.

1525. De tous les schismes qui se dé-clarèrent alors au sein de l'Église ro-maine, le plus formidable sans contre-dit fut celui de Luther, qui envahit également la Pologne, ainsi que nous l'avons constaté dans l'Introduction. Toutes les mesures prises par Sigis-mond ne purent arrêter le torrent de la réforme, et bientôt Dantzig et pres-que toute la Prusse se détachèrent de la foi catholique. Le grand maître teutonique lui-même, Albert de Bran-debourg, se déclara ouvertement avec l'Ordre un des prosélytes de la doc-trine luthérienne et contracta des liens de mariage. Ce changement de reli-gion aurait dû rendre à la Pologne, conformément aux traités, les terres possédées par l'ordre Teutonique; mais Sigismond, afin d'éviter toute effu-sion de sang, conclut, en 1525, un nouveau traité d'après lequel Albert de Brandebourg, neveu du roi, se dé-sistait des titre et rang de grand maî-tre, pour devenir duc de la Prusse orien-tale, dont le siége serait Kœnigsberg. Albert prêta hommage à Krakovie, se réservant le fief pour lui et ses descen-dants en ligne masculine. La Poméranie de Dantzig prit dès lors le surnom de Prusse royale, par opposition à la Prusse ducale (duché de la Prusse orientale), qui composait le fief des ducs de Kœnigsberg.

Grâce à cet acte, l'existence de l'or-dre Teutonique, de tout temps si fatale pour le pays, se trouva terminée; mais malheureusement les germes funestes déposés par cet ordre ennemi devaient porter leurs fruits dans l'avenir, deux cent cinquante ans plus tard.

Sigismond commit une grande faute politique en signant le traité de 1525, car il aurait dû prévoir que l'influence de la maison de Brandebourg, s'aug-mentant continuellement par le cumul de diverses successions en Allemagne, deviendrait un jour dangereuse pour la Pologne. Il faut rappeler toutefois qu'il vivait dans un siècle où l'on ne discernait pas encore les intérêts

des familles souveraines de ceux de l'État. Ajoutons que Sigismond, en accordant ce fief à Albert, comptait sur sa réunion à la Pologne, lorsque la ligne des descendants mâles de sa sœur Sophie, mère du duc, serait éteinte; il ne pouvait guère deviner que les rois venant après lui oseraient accaparer l'héritage du duché de Prusse par la ligne électorale de Brandebourg, et que ce précédent serait invoqué plus tard contre la Pologne, par l'inexécution de ses clauses et l'abus de son texte.

GUERRE AUX POULES.

1537. L'hospodar de Valachie et de Moldavie, après avoir réparé les pertes que lui avait fait éprouver à Obertyn, en 1531, le grand général de la couronne Jean Tarnowski, envahit la Podolie, au moment même où les intrigues de la reine Bona aliénaient tous les esprits, et occasionnaient un désaccord complet entre le roi et la noblesse. Ces dissensions furent cause que Sigismond ne put obtenir de la diète les impôts nécessaires pour solder l'armée. Il dut donc convoquer l'arrière-ban (*pospolité ruszenié*), et cent cinquante mille hommes se réunirent aux environs de Léopol. L'historien Orzechowski, témoin oculaire, dit qu'on n'avait pas encore vu en Pologne une armée aussi nombreuse et aussi bien montée en chevaux et en armes.

Sigismond projetait d'attaquer avec ces forces la Valachie et la Moldavie, et d'incorporer à jamais ces deux provinces à la Pologne. Mais les griefs de la noblesse contre le roi, ou plutôt à l'égard de sa faiblesse pour l'artificieuse Bona, les dissensions des nobles entre eux, l'envie que les nécessiteux portaient aux riches, tout vint mettre obstacle à l'accomplissement de ce dessein grandiose. L'armée, convoquée pour combattre, se changea en un club délibérant. En vain le vénérable Tarnowski prit la défense de l'autorité royale méconnue, la licence leva hardiment la tête, et qualifia cette réunion du nom de rokosz (*), insurrection.

Ce fut le premier exemple, la première origine de ces associations fatales qui, composées de masses armées, se métamorphosaient en autorité législative, à l'insu des diètes et des représentants élus par la nation : associations qui ne reconnaissaient d'autres guides que l'insolence et le désordre !

On présenta donc au roi une série de trente-cinq articles, par lesquels, après s'être plaint des impôts, on demandait que les bourgeois et les étrangers fussent exclus de la possession territoriale; que la noblesse fût exempte de subir le même châtiment que les bourgeois pour les délits commis dans les villes, etc. Malgré que Sigismond, toujours trop bon, eût déjà accédé à maintes demandes et remis les autres à l'examen de la diète prochaine, les esprits exaspérés allaient recourir ouvertement aux armes, quand un orage terrible et de durée vint dissiper tous ces mutins. Ils avaient clabaudé et vociféré pendant quarante jours.

La grande pensée de Sigismond se trouva ainsi paralysée, dans l'exécution, par une multitude aveugle; et l'unique vengeance que l'opinion publique tira de ce rokosz, ce fut de l'appeler la *Guerre aux Poules* (Woyna kokosza); car le massacre complet de la volaille, aux environs de Léopol, fut le seul fait d'armes qui honora ce malencontreux arrière-ban.

Le mal ne s'arrêta néanmoins pas là. Non-seulement les nobles opulents cherchèrent à se distinguer par des titres de princes, de comtes, de barons, encore inconnus en Pologne et qu'ils obtenaient de l'empereur d'Allemagne, mais cette insurrection ouvrit le champ aux majorats, dont la sagesse du roi était parvenue à empêcher jusque-là l'institution. Les exigences de la noblesse furent aussi cause que Sigismond dut réinstaller, aux diètes de 1539 et de 1549, les nonces de la bourgeoisie, expulsés par elle des délibérations. La classe des paysans

(*) Voyez Introduction, page 27.

eut encore bien davantage à souffrir, car ils devinrent serfs, assimilés à ceux de Lithuanie; les nobles s'arrogèrent sur eux le droit seigneurial et le droit de vie et de mort. Quoique aucune loi ne contînt de pareilles monstruosités, l'usage consacra l'abus.

MORT DE SIGISMOND Ier.

1548. Contemporain des empereurs Maximilien et Charles-Quint, de François Ier, et des papes Léon X et Clément VII, Sigismond mérita d'être placé à juste titre au premier rang des grands hommes de ce siècle, si fécond pourtant en célébrités de toute espèce. Paul Jovius a dit avec une profonde conviction : « *Si Charles-Quint, François* Ier *et Sigismond* Ier *n'eussent pas régné dans le même temps, chacun d'eux eût été digne de régner sur les États des deux autres et d'avoir à lui seul l'empire du monde entier.* »

Sigismond correspondait avec François Ier; mais ce prince, de la race des Valois, lui paraissait d'un esprit inférieur, tandis que l'empereur d'Allemagne, par l'étendue et la profondeur de ses vues, l'avait frappé bien davantage : de là vint la condescendance que Sigismond montra pour Maximilien en toute occasion.

Dans sa prévision, et afin d'éviter les troubles qui accompagnaient d'habitude les interrègnes, Sigismond était parvenu à faire proclamer, à la diète de Piotrkow (1529), son fils Sigismond-Auguste roi de Pologne, mais sous condition qu'il ne se mêlerait pas du gouvernement tant que Sigismond existerait, et que cette nomination anticipée ne porterait aucune atteinte à la libre élection des rois dans l'avenir.

Ce soin rempli, Sigismond croyait pouvoir jouir de quelque repos; mais les dissensions excitées par le caractère perfide de la reine Bona vinrent empoisonner ses dernières années. Il mourut à Krakovie, âgé de quatre-vingt-deux ans, après en avoir régné quarante-deux. Monarque juste et éclairé, il eut sans cesse en vue le bonheur du peuple, et s'il posséda la plupart des qualités qui font l'homme d'État, il réunit également les vertus qui devraient toujours être l'apanage d'un souverain puissant. Son physique était imposant et gracieux à la fois, et sa force corporelle était telle, qu'entre ses doigts il brisait un fer à cheval.

D'un caractère peu ambitieux, il refusa à diverses reprises des couronnes étrangères, afin de pouvoir donner entièrement ses soins à la prospérité de la Pologne. Dès l'année 1519, la couronne impériale d'Allemagne lui avait été promise par des bulles du pape Léon X, et les Hongrois lui offrirent le trône après la mort de Louis II. Il repoussa toutes ces avances, ainsi que celles qui lui furent faites pour la couronne de Suède en 1522 et 1526. Mais, en échange, il consolida la puissance du pays par la réunion définitive à la Pologne du duché de Mazovie, dont le dernier duc, Janus, issu des Piast, mourut en 1525. Cette province revint ainsi à la couronne polonaise, après avoir formé, depuis le duc Conrad Ier, un de ses fiefs pendant trois cent dix-huit ans. La Lithuanie dut également à Sigismond le don d'un code civil, connu sous le nom de *Statut russien*.

Durant cette époque, l'agriculture et l'industrie prospérèrent, car le libre commerce de la mer Noire appartenait à la Pologne. Ce fut aussi le siècle de Kopernik; et la cour, foyer des lumières, comptait parmi ses élus les chanceliers Maciéjowski et Tomicki, célèbres par leur éloquence, et Constantin d'Ostrog, Jean Tarnowski, Kamiéniecki, Nicolas, Georges et Jean Radziwill, Firley, Ostafi Daszkiewicz, guerriers qui avaient tous rempli le monde du bruit de leurs victoires. Comme une faible compensation de tout le mal fait, la reine Bona appela auprès d'elle de nombreux artistes italiens, qui amenèrent avec eux dans le pays les notions et le goût du beau. Des édifices s'élevèrent de toutes parts, et des galeries précieuses vinrent les orner. En un mot, on peut dire que,

malgré l'influence pernicieuse des empereurs d'Allemagne et de la reine Bona, jamais le royaume ne fut plus respecté à l'étranger et plus heureux à l'intérieur. Les règnes de Sigismond Ier et de son fils Sigismond-Auguste sont dans l'histoire le point culminant, l'apogée de la Pologne.

SIGISMOND AUGUSTE.

1548-1572.

Lorsque la nouvelle de la mort de Sigismond Ier parvint à Wilna, son fils Sigismond-Auguste fit proclamer, [illegible] donner connaissance aux [illegible] le mariage qu'il avait contracté [illegible] et en secondes noces avec [illegible] Radziwill, veuve du palatin de [illegible]. Il connut bientôt, à la diète de Piotrkow (1549), grâce à [illegible] de la noblesse, quels [illegible] et les soucis at[illegible] couronne. Ces nobles, qui [illegible] égaux du souverain, [illegible] pas d'une princesse qui [illegible] d'un sang royal; et la [illegible] Bona, jalouse des charmes [illegible] de Barbe, mit tout en [illegible] les esprits. L'arche[illegible] Dzierzgowski, et le puis[illegible] de Krakovie Kmita étaient [illegible] du sénat et des [illegible] le divorce du [illegible] envoyée à Si[illegible], loin de se [illegible] ces clameurs, le [illegible] dignité à [illegible] le suppliait, à [illegible] d'annuler [illegible] est fait ne peut [illegible] donc que [illegible] ma foi envers [illegible] la faire [illegible]... » [illegible] turbu[illegible] contre un [illegible] per[illegible] sa [illegible] reine. [illegible] et [illegible] peut *violer la justice, c'est particulièrement quand il s'agit de régner*. Toutefois la diète fut dissoute, sans avoir produit d'autre résultat qu'une discordance complète entre le roi et la noblesse (*).

D'après l'avis des soutiens de Sigismond, Jean Tarnowski, grand général de la couronne, et l'évêque de Krakovie, Maciéiowski, une seconde diète s'ouvrit à Piotrkow en 1550, afin d'arriver à neutraliser toutes les oppositions au couronnement de Barbe. Cette fois Sigismond y mit plus de savoir-faire et d'habileté : il annonça qu'on allait procéder avant toute chose à la vérification des titres des seigneurs et de leurs droits à la propriété des domaines qu'ils possédaient. Cette menace obtint un plein succès, *car les récalcitrants redoutaient trop l'exécution* d'une pareille mesure, pour ne pas s'empresser de donner leur assentiment au couronnement repoussé jusqu'alors. Il eut donc lieu à Krakovie, et Sigismond entoura *cette cérémonie* de tout l'éclat et de toute la magnificence imaginables. Barbe eut le triomphe de voir ramper devant elle les mêmes et vils esprits qui, peu de jours auparavant, se montraient les *plus* acharnés contre elle. Bona ne fut pas la dernière à la féliciter, et sut, en ex-

(*) Durant une séance des plus orageuses, Sigismond, attaqué avec amertume pour des sentiments qui lui étaient *chers*, se laissa aller à l'emportement et s'écria : « C'en est assez, j'exige soumission et obéissance! » A ces paroles, que la noblesse polonaise n'était pas habituée d'entendre, un jeune nonce, Raphaël Leszczynski, se leva vivement et, de son banc, répliqua : « Avez-vous « donc oublié, Sire, à quels hommes vous « commandez? Nous sommes Polonais, et « nous nous faisons autant de gloire d'abaisser la morgue des souverains qui méprisent « les lois, que d'honorer ceux qui les respectent. Prenez garde qu'en trahissant vos « serments, vous ne nous rendiez les nôtres! « Le roi votre père écoutait nos avis, et c'est « à nous à faire en sorte que désormais vous « vous prêtiez à ceux d'une république dont « (ce que vous paraissez ignorer) vous n'êtes « que le premier citoyen! »

mant ses regrets d'avoir autant
é à reconnaître le bonheur de son
cacher sous un sourire de bien-
nce un dessein infernal. Six mois
le couronnement, Barbe expi-
par le poison qu'avait apprêté la
ative Italienne. Désespéré d'une
catastrophe, Sigismond-Auguste
pagna jusqu'à Wilna le convoi
re, et garda, tant qu'il vécut, le
ir d'un bonheur si brusquement
né. Jamais aussi, au dire de tous
toriens, femme ne fut plus di-
e Barbe Radziwill d'occuper un
D'une beauté éblouissante, et
nant aux dons de la nature tous
de l'esprit et du cœur, elle for-
tans y penser, un contraste com-
avec toutes les autres personnes
cour, Bona particulièrement :
celle-ci ne lui pardonna-t-elle ja-

nt toutefois aux devoirs que
posait sa position de souverain
vœux du sénat, Sigismond-Au-
contracta de nouveaux liens. Il
la sœur de sa première femme,
duchesse d'Autriche Catherine,
du duc de Mantoue. Mais bien-
peu de santé de la reine enlevant
spoir à Sigismond d'avoir d'hé-
, il sollicita son divorce auprès
cour de Rome; et le nonce du
, le cardinal Commendoni, dé-
à la maison d'Autriche, s'oppo-
opiniâtrément à la dissolution
uds contractés, le roi s'aban-
à une vie dépravée, afin de s'é-
r sur les chagrins qu'il éprou-
ns son intérieur.
reine mère Bona, cet objet de
e et du mépris de la nation en-
quitta enfin la Pologne, mais en
rtant avec elle des trésors im-
s. Vingt-quatre chariots à six
ux chacun, chargés d'or, d'ar-
et de choses précieuses, le tout
é au pays par les moyens les
révoltants, précédaient la marche
génie du mal (*).

(*) Bona, douée d'un visage remarquable, vu sa jeunesse s'écouler dans les intri- galantes; plus tard, parvenue à l'âge mûr et profitant de sa position dans l'État, elle fit un vil trafic des dignités publiques. Cela lui attira un jour une rude apostrophe de l'évêque de Krakovie Zebrzydowski, qui, interpellé par elle en ces termes : *Prêtre, toi qui as acheté l'évêché...* lui répliqua sur-le-champ : *Je l'ai acheté parce qu'il était à vendre!....* Ce ne furent pas les murmures du peuple qui éloignèrent Bona de la Pologne, mais les instances de son favori, le Napolitain Jean Papagoda, qui voulait faire main basse sur les trésors qu'elle avait amassés, et qui sut amener ce départ, malgré l'opposition de Sigismond-Auguste et de la diète. Bona alla s'établir dans la Pouille, à Barri, d'où elle prêta à Philippe II, roi d'Espagne, quatre cent trente-trois mille ducats de Hollande, somme énorme pour le temps. Ce capital devait retourner à Sigismond-Auguste, à la mort de Bona.

L'Italien Papagoda se délivra, en 1557, de sa maîtresse, après lui avoir fait signer un testament fabriqué par lui. Les conventions arrêtées précédemment furent violées, et non-seulement on ne tint aucun compte à la Pologne du prêt fait au roi d'Espagne, mais le restant de l'héritage fut aussi perdu pour Sigismond. De là les *sommes napolitaines*, si souvent et toujours vainement réclamées par la Pologne.

LA KOURLANDE ET LA LIVONIE UNIES A LA POLOGNE.

1557-1561. Le règne de Sigismond-Auguste, jusque-là paisible, fut troublé par les différends qui s'élevèrent au sujet de la Livonie, province attenant à la Lithuanie et à la Prusse; ces différends entraînèrent la Pologne dans des guerres contre la Moskovie, ainsi qu'on va le voir.

Le grand-maître des chevaliers du Glaive ayant été relevé de l'hommage de vassalité par le grand-maître teutonique Albert, et reconnu prince de l'Empire par Charles-Quint, devint possesseur absolu de toute la Livonie. Mais l'archevêque de Riga, Guillaume de Brandebourg, frère du duc Albert de Prusse et cousin germain de Sigismond-Auguste, voulut, après avoir embrassé la doctrine de Luther, braver le pouvoir des chevaliers du Glaive, et nomma, en conséquence, de son chef coadjuteur de l'archevêché de Riga le

malgré l'influence pernicieuse des empereurs d'Allemagne et de la reine Bona, jamais le royaume ne fut plus respecté à l'étranger et plus heureux à l'intérieur. Les règnes de Sigismond Ier et de son fils Sigismond-Auguste sont dans l'histoire le point culminant, l'apogée de la Pologne.

SIGISMOND AUGUSTE.

1548-1572.

Lorsque la nouvelle de la mort de Sigismond Ier parvint à Wilna, son fils Sigismond-Auguste fit proclamer, avant d'en donner connaissance aux états, le mariage qu'il avait contracté secrètement et en secondes noces avec Barbe Radziwill, veuve du palatin de Troki Gastold. Il connut bientôt, à la diète de Piotrkow (1549), grâce à l'esprit turbulent de la noblesse, quels étaient les difficultés et les soucis attachés à la couronne. Ces nobles, qui se croyaient les égaux du souverain, ne voulaient pas d'une princesse qui n'était pas issue d'un sang royal; et la reine mère Bona, jalouse des charmes et des qualités de Barbe, mit tout en œuvre pour agiter les esprits. L'archevêque primat, Dzierzgowski, et le puissant palatin de Krakovie Kmita étaient à la tête de la partie du sénat et des nonces qui demandait le divorce du roi. Une députation fut envoyée à Sigismond-Auguste; mais, loin de se laisser imposer par ces clameurs, le monarque répondit avec dignité à Pierre Boratynski, qui le suppliait, à genoux et au nom du sénat, d'annuler son mariage : « Ce qui est fait ne peut « être défait. Croyez-vous donc que « je tiendrais ensuite ma foi envers « vous, quand vous voulez me la faire « rompre envers ma femme!... » Voyant la fermeté du roi, le turbulent primat se récria alors contre un prétendu despotisme, et il voulut persuader à la diète de l'étouffer dès sa naissance, avant qu'il eût pris racine. L'évêque de Przemysl, non moins fanatique, abonda dans ce sens, et insistant sur le divorce, posa pour principe le passage d'Euripide : *S'il faut violer la justice, c'est particulièrement quand il s'agit de régner.* Toutefois la diète fut dissoute, sans avoir produit d'autre résultat qu'une discordance complète entre le roi et la noblesse (*).

D'après l'avis des soutiens de Sigismond, Jean Tarnowski, grand général de la couronne, et l'évêque de Krakovie, Maciéjowski, une seconde diète s'ouvrit à Piotrkow en 1550, afin d'arriver à neutraliser toutes les oppositions au couronnement de Barbe. Cet fois Sigismond y mit plus de savoir-faire et d'habileté : il annonça qu'on allait procéder avant toute chose à la vérification des titres des seigneurs et de leurs droits à la propriété des domaines qu'ils possédaient. Cette menace obtint un plein succès, car les récalcitrants redoutaient trop l'exécution d'une pareille mesure, pour ne pas s'empresser de donner leur assentiment au couronnement repoussé jusqu'alors. Il eut donc lieu à Krakovie, et Sigismond entoura cette cérémonie de tout l'éclat et de toute la magnificence imaginables. Barbe eut le triomphe de voir ramper devant elle les mêmes et vils esprits qui, peu de jours auparavant, se montraient les plus acharnés contre elle. Bona ne fut pas la dernière à la féliciter, et sut, en ex-

(*) Durant une séance des plus orageuses, Sigismond, attaqué avec amertume pour des sentiments qui lui étaient chers, se laissa aller à l'emportement et s'écria : « C'en est assez, j'exige soumission et obéissance! » A ces paroles, que la noblesse polonaise n'était pas habituée d'entendre, un jeune nonce, Raphaël Leszczynski, se leva vivement et, de son banc, répliqua : « Avez-vous « donc oublié, Sire, à quels hommes vous « commandez? Nous sommes Polonais, et « nous nous faisons autant de gloire d'abaisser la morgue des souverains qui méprisent « les lois, que d'honorer ceux qui les respectent. Prenez garde qu'en trahissant vos « serments, vous ne nous rendiez les nôtres! « Le roi votre père écoutait nos avis, et c'est « à nous à faire en sorte que désormais vous « vous prêtiez à ceux d'une république dont « (ce que vous paraissez ignorer) vous n'êtes « que le premier citoyen! »

primant ses regrets d'avoir autant tardé à reconnaître le bonheur de son fils, cacher sous un sourire de bienveillance un dessein infernal. Six mois après le couronnement, Barbe expirait par le poison qu'avait apprêté la vindicative Italienne. Désespéré d'une telle catastrophe, Sigismond-Auguste accompagna jusqu'à Wilna le convoi funèbre, et garda, tant qu'il vécut, le souvenir d'un bonheur si brusquement terminé. Jamais aussi, au dire de tous les historiens, femme ne fut plus digne que Barbe Radziwill d'occuper un trône. D'une beauté éblouissante, et réunissant aux dons de la nature tous ceux de l'esprit et du cœur, elle formait, sans y penser, un contraste complet avec toutes les autres personnes de la cour, Bona particulièrement : aussi celle-ci ne lui pardonna-t-elle jamais !

Cédant toutefois aux devoirs que lui imposait sa position de souverain et aux vœux du sénat, Sigismond-Auguste contracta de nouveaux liens. Il épousa la sœur de sa première femme, l'archiduchesse d'Autriche Catherine, veuve du duc de Mantoue. Mais bientôt le peu de santé de la reine enlevant tout espoir à Sigismond d'avoir d'héritier, il sollicita son divorce auprès de la cour de Rome; et le nonce du pape, le cardinal Commendoni, dévoué à la maison d'Autriche, s'opposant opiniâtrément à la dissolution des nœuds contractés, le roi s'abandonna à une vie dépravée, afin de s'étourdir sur les chagrins qu'il éprouvait dans son intérieur.

La reine mère Bona, cet objet de la haine et du mépris de la nation entière, quitta enfin la Pologne, mais en emportant avec elle des trésors immenses. Vingt-quatre chariots à six chevaux chacun, chargés d'or, d'argent et de choses précieuses, le tout arraché au pays par les moyens les plus révoltants, précédaient la marche de ce génie du mal (*).

LA KOURLANDE ET LA LIVONIE UNIES A LA POLOGNE.

1557-1561. Le règne de Sigismond-Auguste, jusque-là paisible, fut troublé par les différends qui s'élevèrent au sujet de la Livonie, province attenant à la Lithuanie et à la Prusse; ces différends entraînèrent la Pologne dans des guerres contre la Moskovie, ainsi qu'on va le voir.

Le grand-maître des chevaliers du Glaive ayant été relevé de l'hommage de vassalité par le grand-maître teutonique Albert, et reconnu prince de l'Empire par Charles-Quint, devint possesseur absolu de toute la Livonie. Mais l'archevêque de Riga, Guillaume de Brandebourg, frère du duc Albert de Prusse et cousin germain de Sigismond-Auguste, voulut, après avoir embrassé la doctrine de Luther, braver le pouvoir des chevaliers du Glaive, et nomma, en conséquence, de son chef coadjuteur de l'archevêché de Riga le

(*) Bona, douée d'un visage remarquable, avait vu sa jeunesse s'écouler dans les intrigues galantes; plus tard, parvenue à l'âge mûr et profitant de sa position dans l'État, elle fit un vil trafic des dignités publiques. Cela lui attira un jour une rude apostrophe de l'évêque de Krakovie Zebrzydowski, qui, interpellé par elle en ces termes : *Prêtre, toi qui as acheté l'évêché...* lui répliqua sur-le-champ : *Je l'ai acheté parce qu'il était à vendre !....* Ce ne furent pas les murmures du peuple qui éloignèrent Bona de la Pologne, mais les instances de son favori, le Napolitain Jean Papagoda, qui voulait faire main basse sur les trésors qu'elle avait amassés, et qui sut amener ce départ, malgré l'opposition de Sigismond-Auguste et de la diète. Bona alla s'établir dans la Pouille, à Barri, d'où elle prêta à Philippe II, roi d'Espagne, quatre cent trente-trois mille ducats de Hollande, somme énorme pour le temps. Ce capital devait retourner à Sigismond-Auguste, à la mort de Bona.

L'Italien Papàgoda se délivra, en 1557, de sa maîtresse, après lui avoir fait signer un testament fabriqué par lui. Les conventions arrêtées précédemment furent violées, et non-seulement on ne tint aucun compte à la Pologne du prêt fait au roi d'Espagne, mais le restant de l'héritage fut aussi perdu pour Sigismond. De là les *sommes napolitaines*, si souvent et toujours vainement réclamées par la Pologne.

prince de Mecklembourg Christophe. Blessé dans ses prérogatives, le grand maître Furstenberg ne tarda pas à assiéger l'archevêque à Kokenhauzen et le fit prisonnier. Alors Sigismond, prenant la défense de son cousin, envoya Gaspard Loncki demander la délivrance de l'archevêque; mais l'ambassadeur polonais ayant été tué dans une émeute, le roi dut se mettre lui-même à la tête de ses troupes soldées. L'arrière-ban, *pospolité ruszenié*, convoqué, n'avait pas répondu à l'appel. Le grand-maître Furstenberg fut effrayé d'une telle démonstration, et s'empressa de recourir à l'entremise de l'empereur Ferdinand Ier et des autres princes allemands, afin d'obtenir la paix. Puis il se rendit au camp de Sigismond, accompagné de l'archevêque de Riga, qu'il avait mis en liberté, et là, se jetant aux pieds du roi, implora l'oubli du passé. En vertu de l'arrangement qui survint, l'archevêque rentra dans la possession de tous ses biens, et le grand-maître s'engagea à payer 60,000 thalers pour les frais de la guerre. Un traité d'alliance offensive et défensive contre la Moskovie fut signé à cette occasion entre la Lithuanie et la Livonie.

Ivan IV le Terrible n'attendait, de son côté, qu'un prétexte pour commencer les hostilités; car il voyait avec dépit l'agrandissement de l'influence de la Pologne, par la soumission d'une province aussi belle et aussi fertile que la Livonie. Déjà fier de la conquête de Kazan et d'Astrakan, ce prince, bien qu'il ne possédât qu'une partie des terres russiennes, se faisait appeler souverain de toutes les Russies. Sa haine contre la Pologne puisa, dans un affront fait à son amour-propre, un nouveau degré de force. Voici à quelle occasion. En combinant par quels moyens il pourrait parvenir au trône de Pologne après la mort de Sigismond-Auguste, qui n'avait pas d'enfants (*), Ivan résolut de demander la main de la sœur du roi, Catherine; mais cette princesse s'empressa d'épouser Jean de Suède, duc de Finlande, pour ne pas devenir la proie d'une bête féroce dont chaque jour était marqué par un crime.

Ulcéré par ces divers motifs, le tzar ne tarda pas à envahir la Livonie, où il s'empara de plusieurs villes, et fit prisonnier le vaillant Furstenberg, qui défendait avec courage le terrain pied à pied. Ce grand-maître périt misérablement dans les cachots de Moskou. Son successeur Gothard Kettler, après avoir conclu des *pacta* avec la Lithuanie, qui lui prêta six cent mille florins pour pouvoir continuer la guerre, opposa la même résistance opiniâtre au tzar; mais bientôt attaqué avec succès d'un autre côté par le roi de Suède Éric, il ne vit d'autre moyen de salut que de se mettre, d'accord avec l'Ordre, sous la domination de Sigismond-Auguste.

Par suite du traité conclu à cet effet à Wilna, le 28 novembre 1561, la Livonie se soumit complétement au roi. Le grand-maître obtint le rang de duc, vassal de la Pologne, et reçut à titre de fief, pour lui et ses descendants, la Kourlande, située sur la rive gauche de la Dzwina. Le reste de la Livonie, situé sur la rive droite, fut incorporé à la Lithuanie. Les terres de l'Ordre, tels que l'évêché de Dorpat et l'Estonie, retenues encore par l'ennemi, devaient après leur reprise appartenir à Sigismond-Auguste (*).

Cet arrangement amena une rup-

(*) « L'ambitieux Ivan tendait déjà, dans « la pensée, sa main sanglante vers la glo- « rieuse couronne des Jagellons. » (Karamzine Histoire de Russie).

(*) Plus tard, et partagée entre la Pologne, la Suède, le Danemark et la Moskovie, la Livonie fut encore le sujet de longues et sanglantes guerres. Les paix d'Oliva en 1660 et de Kardis en 1661 vinrent y mettre fin : la première termina les contestations entre la Pologne et la Suède, et la seconde celles existant entre la Suède et la Moskovie; toutes deux firent la part belle à la Suède, et, d'après les clauses des traités, toutes les provinces situées sur le golfe de Finlande, depuis l'embouchure de la Dzwina dans la Baltique, la plus grande partie de la Livonie, l'Estonie, l'Ingrie et la Karelie demeurèrent acquises à cette puissance.

te ouverte avec la Moskovie. Le ar envahit la Lithuanie et s'empara la ville de Polock. Les Polonais remportèrent bien plusieurs avantages et battirent les Moskovites à Czasniki, à ... et à Ozieryszcze, mais ne purent reprendre Polock. La trêve de 1565 termina cette guerre.

UNION DÉFINITIVE DE LA LITHUANIE A LA POLOGNE.

1569. Tandis que des traités garantissaient l'acquisition de la Kourlande et la Livonie, les états représentatifs insistaient vivement sur la consolidation des affaires intérieures du pays. On exigeait une fusion plus complète de la Pologne et de la Lithuanie, car l'union existait entre les deux provinces depuis cent quatre-vingts ans, les difficultés élevées par l'intérêt personnel empêchaient une homogénéité parfaite. La Lithuanie avait bien adopté l'idiome polonais à la place du russien, de nombreux colons y avaient transporté les mœurs et les coutumes polonaises, mais les magnats lithuaniens opposaient une vive opposition à de tels progrès; ils sentaient qu'une fois l'union entièrement achevée, leur place au sénat, qu'ils devaient jusque-là à la naissance, leur serait enlevée, attendu que la Pologne ne reconnaissait pas l'hérédité dans cette assemblée. La Pologne voulait, en outre, avoir des droits égaux sur la Livonie, que la Lithuanie prétendait conserver pour elle seule, malgré que ses forces personnelles ne fussent pas suffisantes pour défendre, sans la Pologne, cette province. Aussi les conditions d'une union complète furent-elles longtemps débattues, et les choses n'aboutirent à une solution qu'après la mort des deux plus violents opposants, le prince Nicolas Radziwill et le palatin de Malborg Achace Czema (de Zehmen).

Enfin la diète de Lublin, en 1569, termina cette œuvre remarquable. Le roi, le sénat, les princes lithuaniens, les nonces des terres et des villes, les hauts fonctionnaires et les envoyés de plusieurs cours étrangères assistèrent à cette assemblée solennelle. Là encore une opposition intéressée voulut élever la voix, mais les soins des palatins de Kiiow, Ostrorog, et de Wolhynie, Alexandre Czartoryski, amenèrent les Lithuaniens à la conclusion d'un accord.

Voici les principales clauses de cet acte important : 1° La Pologne et la Lithuanie sont définitivement unies et gouvernées par un même souverain, élu en commun par les deux nations et couronné à Krakovie, sans aucun signe distinctif pour le grand-duché; 2° les diètes, composées de représentants des deux provinces dans les deux chambres des sénateurs et des nonces, se réuniront à Warsovie; 3° la Wolhynie et le duché de Kiiow sont réunis à la couronne, à laquelle revient également la Podlachie; 4° la Livonie appartiendra autant à la Pologne qu'à la Lithuanie; 5° les deux pays n'auront plus que les mêmes intérêts, les mêmes prérogatives et les mêmes monnaies; 6° tout sera commun entre eux, sans porter toutefois atteinte aux formes judiciaires et aux formes de droit local; 7° les palatinats de Prusse auront aussi leurs représentants à la diète.

Cette diète, si mémorable dans les annales de la Pologne, fut encore témoin d'un acte qui rappelait la puissance nationale. Le prince Frédéric-Albert, duc de Prusse, y reçut des mains du roi Sigismond-Auguste (comme nous en parlerons plus loin) l'investiture, et les ambassadeurs de l'électeur de Brandebourg et du margrave d'Anspach y obtinrent aussi des drapeaux, comme un gage d'hérédité primitive.

LE DERNIER DES JAGELLONS.

1572. Tout semblait donc présager au pays un avenir brillant et assuré, quand son souverain mourut à peine âgé de cinquante-deux ans. Les plaisirs et les excès de volupté auxquels il se livrait, afin d'oublier ses soucis intérieurs, avaient usé et tué Sigismond-Auguste avant le temps.

Sa mort, arrivée en 1572 à Knyszyn, forme une époque des plus re-

marquables dans la politique de la Pologne. Dernier prince de la race des Jagellons, race qui avait jeté tant d'éclat sur la troisième période de l'histoire polonaise, Sigismond laissa le trône sans héritier, et dès lors la forme du gouvernement fut de plein droit élective. Cette heure solennelle, qui ouvrait de nouveau une arène à toutes les ambitions et aux intérêts personnels, était impatiemment attendue de la noblesse, dont les membres aveuglés ne s'apercevaient pas qu'en minant sans cesse le pouvoir royal, en asservissant les paysans et en limitant l'industrie et les franchises des bourgeois, ils renversaient les bases fondamentales sur lesquelles reposaient leur propre existence et le salut du pays.

Malgré la reconnaissance que la Pologne a toujours conservée pour la race des Jagellons, si brillante par son esprit chevaleresque, son amour de la justice, sa loyauté, sa tolérance et sa générosité, l'histoire impartiale ne peut s'empêcher de remarquer en elle un manque absolu d'énergie et un excès de funeste confiance. Il est à déplorer que du sein de ces princes il ne se soit pas élevé un chef qui, saisissant d'une main vigoureuse les rênes de l'État, ait abaissé l'orgueil des mutins, consolidé l'hérédité, et fondé un royaume dans lequel un monarque puissant et une nation libre eussent pu marcher de concert vers la gloire et le bonheur.

Le droit d'élection préluda donc, en ces temps d'absolutisme compacte, à une décadence que devait précipiter le droit encore plus fatal du *liberum veto*. C'est depuis cette époque que les puissances étrangères, auxquelles la Pologne s'en allait demander des souverains, s'immiscèrent dans les affaires du pays, et semèrent les germes de destruction qui devaient faire crouler par la suite le plus vieil édifice du Nord.

LA PREMIÈRE ÉLECTION.

1573. Une diète préliminaire eut lieu avant l'élection, sous le nom de *diète de convocation*, à Warsovie, le 6 janvier 1573. Le jeune Jean Zamoyski, si célèbre plus tard et alors simple nonce de Belz, y proposa d'admettre sans exception toute la noblesse à l'exercice du droit électif, basant sa motion sur ce que tout citoyen qui servait la patrie devait concourir au choix de son souverain.

La diète d'élection eut lieu le 5 avril de la même année, et fut assistée du tribunal du froc (*kaptur*), établi pour maintenir l'ordre et la sécurité durant le temps de l'élection.

Les candidats qui se présentèrent furent :

Jacques Uchanski, archevêque de Gnèzne.

Jean Firley, grand maréchal de la couronne.

Nicolas Jazlowiecki, palatin de la Russie rouge.

Jean Tomicki, castellan de Gnèzne.

Jean Szafranieç, castellan de Biecz.

Albert-Frédéric, duc de Prusse.

Ernest, margrave d'Anspach.

Maurice, électeur de Saxe.

Jean III, roi de Suède et époux de la sœur de Sigismond-Auguste.

Sigismond Wasa, fils de Jean III.

Ivan IV le Terrible, tzar de Moskovie.

Maximilien II, empereur d'Allemagne.

Ernest, archiduc d'Autriche, duc de Racuse (Roetz) et fils de Maximilien II.

Enfin Henri de Valois, duc d'Anjou et frère de Charles IX de France.

Mais, de toutes ces candidatures, les unes furent écartées, d'autres tombèrent d'elles-mêmes, vu leur peu d'importance, et il ne resta de compétiteurs sérieux que l'archiduc Ernest d'Autriche, Henri de Valois, le tzar Ivan IV et le roi de Suède Jean III.

A l'ouverture des débats, le légat du pape Grégoire XIII, le cardinal Commendoni, prit la parole, et, dans un long discours, développa le vœu du saint-siége de voir un catholique sur le trône polonais. Les ambassadeurs de l'archiduc, Guillaume de Rosenberg et Wladislas Perstein, parlèrent ensuite: ils promirent, de la part de leur maître, la sanction des anciennes lois et

ivilèges nationaux, la reprise des s détachés du royaume, l'aplanissent des vieilles difficultés entre la ogne et l'Empire relativement à la nie et à la Prusse, la fondation uite d'une école en Allemagne pour jeunes Polonais, et finalement la exportation des vins de Hongrie Pologne; Rosenberg conclut en deant la priorité de la parole en ur de l'ambassadeur d'Espagne, Pedro Fassardo, qui venait apyer la candidature de l'archiduc, ce eût été au préjudice de l'évêque de ence, Jean de Montluc, chargé de résenter la France; mais celui-ci vint à faire prévaloir ses droits. ardo, mortifié, quitta aussitôt le amp d'élection sans avoir dit un ot.

Les chances du prince de Valois mencaient donc déjà à devenir les s fortes. Un seigneur polonais, mmé Jean Krassowski, avait, par droites manœuvres, répandu dans pays le nom du duc d'Anjou, à son tour de Paris, où il avait su inspirer roi de France et à la reine mère le projet de mettre la couronne polonaise sur le front de leur frère et fils Henri. Krassowski voyait là une occasion de faire une brillante fortune, et tout sembla favoriser ses vœux. Charles IX n'était pas fâché de se séparer d'un parent qui lui portait ombrage par ses victoires précédentes; Catherine de Médicis partageait complétement ces vues, car elle espérait conserver plus d'empire sur Charles que sur Henri; Coligny, consulté, conseilla vivement d'utiliser les offres des nobles polonais, le départ du duc d'Anjou délivrant les réformés d'un ennemi redoutable; enfin les Guise n'eurent garde de s'opposer à l'éloignement d'un supérieur, dont la bravoure et la vigilance contrariaient leurs plans ambitieux. Krassowski redoubla d'activité, d'instances, et des ambassadeurs français, ayant pour mission de soutenir la cause de Henri de Valois, arrivèrent en Pologne.

L'un d'eux, l'évêque Montluc, s'insinua si bien dans les esprits, qu'il eût emporté tous les suffrages de la diète, si, par malheur, la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy ne fût venue, au moment décisif, fournir contre ses efforts une arme puissante. Cet événement était une preuve irrécusable que le duc d'Anjou n'avait aucun des beaux sentiments qu'on lui prêtait, et les autres candidatures, déjà aux trois quarts vaincues, reprirent de nouvelles forces; l'Autriche surtout souleva le parti protestant, composé de la noblesse, en majorité luthérienne. Dans cette circonstance difficile, Montluc mit en œuvre toute sa diplomatie; il nia les faits, en atténua le caractère odieux, et fit si bien qu'il rallia à Henri les voix qui s'étaient reportées sur Jean III de Suède ou sur son fils Sigismond Wasa.

Quant au tzar Ivan IV, qui n'envoya pas même d'ambassadeur, loin de rien promettre, il demandait au contraire la Livonie et Kiiow en retour de l'honneur qu'il ferait aux Polonais par l'acceptation de leur couronne, et il exigeait également qu'on lui donnât l'assurance que le sceptre ne sortirait jamais des mains de ses descendants.

En présence de pareilles prétentions, les choix se limitèrent bientôt à Ernest d'Autriche et Henri de Valois; mais, avant d'en venir à un vote définitif, on s'occupa du règlement des *pacta conventa*, ces lois qui obligeaient réciproquement le roi et la république. Voici leurs principales dispositions: — Le roi ne doit de son vivant ni nommer ni choisir le successeur à la couronne, afin que les états soient toujours libres d'élire un nouveau roi lors de la mort du dernier. — Le titre de maître et d'héritier employé par les souverains jusqu'à Sigismond-Auguste, est aboli. — Le roi ne peut se marier sans le consentement du sénat. — Il doit maintenir la tolérance religieuse et politique. — Il ne peut déclarer la guerre ou faire la paix sans le vote des états. — Un conseil, composé de sénateurs et de nonces, doit résider constamment auprès du roi, qui est tenu de convoquer tous les deux ans une diète. — En cas d'inobservance de ces articles,

les sujets sont déliés du serment d'obéissance et de fidélité.

Le parti autrichien, formé de protestants, et qui avait pour chef le maréchal de la couronne Firley, s'était retiré à Grochow, près de Warsovie; mais les droits des dissidents (*dissidentes in religione*) ayant été stipulés dans les *pacta conventa*, il revint à la diète, et vota enfin en faveur du prince de Valois.

Les *pacta conventa* que les ambassadeurs français signèrent au nom de ce dernier furent accompagnés d'une convention, en vertu de laquelle *une alliance éternelle était conclue entre la France et la Pologne*. La France s'engageait à mettre à la disposition du pays, contre la Moskovie ou tout autre ennemi, quatre mille hommes armés, et à équiper une flotte pour étendre la domination polonaise sur la mer Baltique et reprendre le port de Narwa. Henri devait verser en outre tous les ans quatre cent cinquante mille florins de ses revenus dans le trésor national, acquitter les dettes contractées du vivant et après la mort de Sigismond-Auguste, et faire admettre gratuitement cent jeunes Polonais aux écoles de Paris.

Toutes les formalités se trouvant ainsi remplies, Henri de Valois fut proclamé roi de Pologne.

HENRI DE VALOIS.

1574-1575.

L'ambassade, choisie dans le sein du sénat et de l'ordre équestre, et présidée par l'évêque de Posen, Konarski, vint apporter en France la couronne au nouveau souverain. Henri était alors en train d'assiéger les huguenots dans la Rochelle; mais il arriva promptement à Paris, où il prêta le serment voulu en l'église Notre-Dame, le 10 septembre 1573. Néanmoins, nourrissant toujours certains projets sur la couronne de France, qu'encourageait la santé chancelante de son frère, il retardait sans cesse son départ, et fut forcé pour ainsi dire par les convenances de se mettre en route. Charles IX l'accompagna jusqu'à Vitri, et Catherine de Médicis ne se sépara de lui qu'à Blamont.

L'entrée solennelle de Henri à Krakovie eut lieu le 18 février 1574, et son couronnement fut suivi de fêtes brillantes. Un événement sanglant vint malheureusement troubler les moments consacrés aux réjouissances nationales : Samuel Zborowski, homme ambitieux et influent, allié aux plus grandes familles de Pologne, provoqua en duel le castellan Jean Tenczynski, et le castellan Wapowski, ami de ce dernier, fut blessé à mort en voulant amener un arrangement. Ce meurtre, commis presque sous les yeux du roi, exigeait une punition exemplaire; mais Henri, qui devait en grande partie son élection au crédit de Zborowski, se borna à le bannir du pays, sans prononcer contre lui, ainsi que le voulaient les lois, la confiscation de ses biens et honneurs. Une telle indulgence déplut aux sénateurs; et leur mécontentement s'accrut encore, lorsqu'on vit donner la castellanie vacante à un des parents du meurtrier, et la dignité de palatin de Krakovie à son propre frère Pierre.

Ces mesures amenèrent une mésintelligence complète entre le roi et le sénat, qui dura jusqu'au moment où un message de Catherine de Médicis vint annoncer à Henri la mort de Charles IX, en l'engageant à accourir sans retard à Paris s'il prétendait encore au trône de France. Usant de ruse, Henri fit semblant d'obtempérer à la demande du sénat, qui voulait qu'une diète fût convoquée pour statuer sur le cas présent; mais, dans la crainte qu'un plus long délai ne nuisît à ses prétentions en France, il prit secrètement la fuite le 18 juin 1574, et gagna bientôt la frontière autrichienne. L'alarme fut vive à la nouvelle de la disparition du souverain; on s'élança à sa poursuite, mais il avait déjà atteint Vienne, et il demeura sourd à toutes les instances du sénat (*).

(*) Les dépêches du sénat à Henri lui furent portées par le kosak Jawoyszowski,

...nri de Valois n'étant point revenu ...rme fixé par la diète, c'est-à-dire, ...2 mai 1575, on annula le serment ... par la nation; et la diète du 2 ...e suivant ayant déclaré la va- ... du trône, le primat convoqua ...iète d'élection pour le 4 no- ...e.

ÉTIENNE BATORY.

1575-1586.

...mi les nombreux candidats qui, ...e la réunion de cette diète, bri- ...nt ses suffrages, on distinguait ...duc Ernest et le prince Ferdi- ..., le premier fils et le second frère ...empereur d'Allemagne Maximi- ...II, puis le roi de Suède Jean et ...ils Sigismond Wasa, Alphonse, ...e Ferrare et de Modène, et enfin ...e de Transylvanie Étienne Batory. ... dernier avait été porté à désirer ...ronne polonaise par Samuel Zbo- ...ki, qui, après son exil, était venu ...cher un refuge en Transylvanie. ... le primat Uchanski, fort de ...i du sénat, se déclara en faveur ...empereur Maximilien, bien que ...i-ci ne se fût pas porté candi- ...; le parti autrichien alla même jus- ...à quitter le lieu de l'élection, et, se ...dant à un autre mieux pourvu en ...es, fit proclamer par le primat ...imilien roi de Pologne. Deux jours ...s, le parti national, à la tête du- ... était Jean Zamoyski, décerna la ...ronne à la princesse Anne, sœur du ... Sigismond-Auguste, et lui choisit ...r époux le prince de Transylvanie. Ainsi donc, tandis que le palatin de ...lin, Tarlo, portait à Étienne Batory ...diplôme d'élection, le parti opposé ...oyait de son côté les *pacta con-* *...ta* à la ratification de l'Empereur. ...indécision seule de Maximilien em- ...cha l'effusion du sang prêt à couler, ... donna le temps à Batory d'arriver ...Krakovie. Il y fut couronné le 1er ...i 1576, et uni à la princesse Anne, ...ée alors de cinquante-deux ans.

...qui fit le trajet de Krakovie à Vienne (110 ...lieues), toujours sur le même cheval, en 24 heures.

Toutefois le parti autrichien ne se tint pas pour battu et eut encore deux réunions, l'une à Lowicz et l'autre à Warsovie. Le remuant primat ne se soumit au roi que lorsque le staroste de Samogitie, Jean Chodkiewicz, apporta à Batory l'hommage de la Lithuanie. La Prusse suivit cet exemple. Il n'y eut que Dantzig, qui, soulevée par un homme populaire, Constantin Gerber, résista plus longtemps, et ne céda qu'à la force des armes.

GUERRE AVEC LA MOSKOVIE.

1579-1582. Profitant de la circonstance que le roi était occupé à pacifier Dantzig, le tzar Ivan IV le Terrible rompit les traités existants et envahit la Livonie; mais une portion de son armée fut défaite par André Sapieha, et bientôt Étienne Batory accourut rejoindre ses défenseurs. Le palatin de Podolie, Miélecki, commandait les Polonais, le palatin de Wilna, Radziwill, les Lithuaniens, et Bekiesz un corps de cinq mille fantassins hongrois. Le roi dirigeait lui-même toutes les opérations et mit le siége devant Polock, qui fut forcée de se rendre après une vigoureuse résistance. Les châteaux forts de Sokol, Turowla, Susza, furent enlevés également par les troupes polonaises, dont les progrès ne s'arrêtèrent qu'à cause des rigueurs de la saison. Étienne ayant accordé l'investiture du duché de Kourlande à Gothard Kettler et reçu l'hommage de celui-ci, fit prendre aux soldats leurs quartiers d'hiver et revint à Warsovie. Ce fut la fin de la première campagne.

Après avoir conféré avec la diète sur les moyens de continuer la lutte, et obtenu d'elle une prolongation pour deux ans de l'impôt dit du *quart* (voyez INTRODUCTION, FORCE ARMÉE), le roi nomma grand-général Jean Zamoyski, auquel il avait confié peu de temps auparavant le grand sceau de la couronne, puis il recommença les hostilités. En vain le tzar demanda la paix ou au moins une trêve de quelques semaines, Étienne Batory ne lui

laissa pas de repos. Il assiégea et prit coup sur coup Wielkie-Luki, Newel, Zawislocze, Jézierzyszcze, Porchow, Opoka, Starodubow. Ces conquêtes royales furent accompagnées des prises de Wiéliz par Zamoyski et d'Uswiata par Radziwill. Cette seconde campagne terminée, le roi vint assister à la diète de Warsovie en 1581.

Le siége de Pskow signala le début de la troisième campagne. Malgré la bravoure des assaillants, il traîna en longueur; et quand la ville allait enfin succomber, la diplomatie étrangère, de tout temps si fatale à la Pologne, arriva au secours de la puissance moskovite. Le farouche tzar, de plus en plus effrayé, implora l'intervention du Vatican afin d'obtenir la paix; et Grégoire XIII, ce vicaire du Christ qui, à la nouvelle des massacres de la Saint-Barthélemy, n'avait pas rougi de faire illuminer Rome, s'empressa de saisir l'occasion, dans l'espérance de pouvoir enfin réunir la Moskovie à son vaste troupeau. Par les soins de son envoyé, le jésuite Antoine Possevin, un traité de paix fut signé le 15 janvier 1582 à Khiverova-Gorka. Le tzar renonça à toute prétention sur la Livonie, et la Lithuanie conserva Polock, Witepsk, Wiéliz; mais Batory dut restituer toutes les villes conquises dans la province de Pskow.

Si le roi eût poursuivi la guerre, c'en était fait à jamais de la puissance moskovite; mais les menées astucieuses du jésuite surent fasciner l'esprit loyal du guerrier.

INTRODUCTION DES JÉSUITES.

1579. Étienne Batory, qui contribua tant à la gloire et à la prospérité du pays, commit cependant une grande faute, et cette faute, que la bonne intention excuse, eut des suites bien fâcheuses. Guidé par cet amour des sciences qui le préoccupait même au sein des combats, le roi fonda l'université de Wilna et en confia la direction aux jésuites. Déjà, sous le règne de Sigismond-Auguste, les membres de cet ordre avaient pénétré individuellement en Pologne, dans le temps que la guerre de trente ans embrasait une grande partie de l'Europe. Humbles comme toujours à leur début, les jésuites ne tardèrent pas, grâce aux largesses du roi, à posséder d'immenses richesses, qui leur servirent à étendre leur influence. Le contre-coup en fut funeste pour l'État, où éclatèrent bientôt des querelles religieuses; des catégories eurent lieu parmi les nationaux, et il se commit des actes d'intolérance, toutes choses dont la sagesse des souverains avait préservé jusque-là le royaume. C'était une préparation aux événements du règne par trop orthodoxe de Sigismond III Wasa.

Les sciences et les arts eurent seuls à s'applaudir de la venue de l'ordre fondé par Ignace de Loyola. Une des premières corporations religieuses par la délicatese de son jugement et ses lumières, il amena avec lui le goût des styles divers qui florissaient vers ces temps au midi de l'Europe. Tout ce que Wilna renferme de monuments remarquables provient du sentiment religieux; petit à petit, le type ancien s'effaça presque complétement de la Lithuanie.

TROUBLES INTÉRIEURS.

La Pologne, tranquille dans ses rapports au dehors, devint à l'intérieur le théâtre de violentes dissensions suscitées par les quatre frères Zborowski, si puissants. L'ambition de ces magnats, qui avaient fortement contribué, tant à l'élection de Henri de Valois qu'à celle d'Étienne Batory, leur faisait espérer les premières places à la cour; mais cette attente n'ayant pas été remplie, ils conspirèrent contre l'État et même contre la vie du roi. Samuel Zborowski, revenu de l'exil, méconnaissant la bienveillance royale qui lui servait d'égide contre le décret de proscription toujours existant, s'unit à ses frères. Après avoir excité les Kosaks à attaquer les Turcs, en paix alors avec le pays, il brava le pouvoir de Zamoyski, et apparut en armes dans le palatinat de Krakovie. Alors

Zamoyski, autorisé par un décret du roi, le fit saisir et décapiter. En mourant, Samuel, qui ne pouvait échapper à son sort, nomma comme complices ses deux frères André et Christophe.

Cette catastrophe mit en émoi tous les partisans de la maison des Zborowski, et fut cause qu'une diète, convoquée par le roi dans un but d'utilité générale, ne porta aucun fruit. Ivan IV le Terrible venait de mourir, et une lutte acharnée déchirait ses États; Fiédor, le fils du tzar, comptait pour compétiteur à la couronne son propre tuteur. Le génie d'Étienne Batory lui fit entrevoir tout le parti que la Pologne pouvait tirer de ces divisions; de nouveau une occasion s'offrait de conquérir la Moskovie et de l'incorporer au royaume, ce qui eût assuré pour toujours la prépondérance de celui-ci dans le Nord. Une diète eut donc lieu à Warsovie, en 1585, pour faciliter l'exécution d'une aussi grande pensée politique; mais l'intérêt tout-puissant de l'État dut s'effacer devant les passions soulevées par l'intérêt privé. Il fallut s'occuper de la cause des Zborowski; et Christophe, convaincu de haute trahison, d'intelligences coupables avec le tzar et du crime de lèse-majesté, par discours et par écrit, fut condamné par le sénat, que présidait le roi, à la perte de l'honneur et de la vie. La cause d'André fut renvoyée à la prochaine diète.

Mais les parents des deux coupables, appuyés du palatin de Posen, Gorka, le magnat le plus riche et le plus puissant du royaume, parvinrent à soulever les nonces, qui, outrés de n'avoir pas été admis à juger, protestèrent contre la sentence rendue, comme contraire aux priviléges de la noblesse. Par leur fait, la diète se trouva rompue, et Christophe put gagner l'étranger avant l'exécution du décret.

Ainsi fut écarté un projet politique de la plus haute importance, et à l'exécution duquel Étienne Batory était encouragé par le pape Sixte-Quint, successeur de Grégoire XIII. Furieux de ce que la cour de Rome avait été la dupe du tzar, lors du traité de Khiverowa-Gorka, le souverain pontife offrit même des secours en argent pour entreprendre la conquête de la Moskovie.

MORT D'ÉTIENNE BATORY.

1586. Toujours préoccupé de sa vaste pensée, le roi, pour mieux en assurer l'exécution, projetait de limiter les priviléges nobiliaires et de rétablir l'hérédité du trône, quand une mort subite vint le frapper à Grodno, dans sa cinquante-quatrième année. On attribua vulgairement cette mort au vif chagrin que causa à Étienne Batory la révolte du peuple de Riga contre les jésuites, ses protégés; mais plusieurs médecins de l'époque exprimèrent l'opinion qu'il avait été empoisonné.

Le royaume ne fut jamais plus redoutable aux puissances voisines que sous le règne de ce monarque. D'un extérieur noble et imposant, Batory s'exprimait avec grâce et éloquence. Captif pendant quelque temps de l'empereur Maximilien Ier, il consacra les loisirs de sa prison à l'étude. Redevenu libre, il chercha à perfectionner ses connaissances en voyageant; et faisant un long séjour à la cour des Médicis, il apprit là à aimer les arts et à encourager ceux qui les cultivent. Aussi habile politique que vaillant capitaine, ce roi, qui composait sa lecture habituelle des ouvrages de Jules César, sut faire briller de nouveau aux yeux du pays ébloui les splendides journées des Jagellons. Avec Étienne Batory s'éteignit l'astre éclatant de la Pologne, en laissant après lui une longue et glorieuse trace.

QUATRIÈME PÉRIODE.

LA POLOGNE EN DÉCADENCE.

1587-1795.

COUP D'ŒIL SUR LA POSITION DE L'EUROPE.

Quiconque veut écrire, dit Robertson, l'histoire d'un grand État pendant les trois derniers siècles, est forcé

d'écrire l'histoire de l'Europe entière; car c'est depuis cette époque que les divers royaumes ont formé un vaste système, si compacte et si réactif, que les événements de l'un se faisaient sentir aux autres et exigeaient une surveillance réciproque. La Pologne seule demeura à cet égard dans son indifférence précédente : ses rois ne prirent aucune part aux luttes sanglantes qui désolaient les autres parties de l'Europe, et nées de l'orgueil ou de l'avidité. Cette apathie provenait tant du caractère modeste des souverains polonais que de l'amour de la noblesse pour ses priviléges et de la jalousie qu'elle portait au pouvoir : elle l'aurait vu avec peine en relations intimes et secrètes avec d'autres monarques. La Pologne n'eut donc d'ambassadeurs à l'étranger que dans des cas extraordinaires; et son insouciance diplomatique fut telle, que Wladislas IV, invité à concourir aux délibérations du congrès qui eut lieu à la paix de Westphalie (1648) et où se réglèrent les affaires de presque toute l'Europe, non-seulement ne s'y rendit pas, mais n'envoya même pas de représentants à cette importante réunion. L'avenir se chargea de prouver combien une pareille indifférence devait être fatale au pays.

De l'avis de Robertson, nous le suivrons en partie, et nous jetterons ici un coup d'œil rapide sur la situation de l'Europe lors de l'avénement de Sigismond III Wasa.

Appauvrie par la lutte interminable entre Charles-Quint et François Ier, et affaiblie par la politique astucieuse de Catherine de Médicis et la mollesse des trois fils de cette dernière, la France se vit en proie, pendant de longues années, aux plus affreuses calamités. L'ambition politique des Guise, qu'ils avaient l'art de masquer sous une couleur religieuse, amena huit guerres meurtrières; et c'est au milieu de ces conflits que Charles IX entacha son règne d'une page horrible, la Saint-Barthélemy, et que Henri III tomba sous le poignard d'un moine fanatique. Sa mort même ne mit point fin aux discordes fomentées par le farouche Philippe II d'Espagne; elles ne cessèrent que lorsque la vaillance et l'esprit fertile de Henri IV, après avoir humilié l'orgueil du monarque espagnol, surent donner à la France une paix glorieuse et lui rendre son ancienne prospérité.

Philippe II, le plus formidable potentat de son siècle, souverain des Espagnes, du Portugal, de Naples, de la Sicile, de l'Italie presque entière, devenu roi d'Angleterre par son mariage avec Marie Tudor, possesseur en outre du Mexique et du Pérou, les plus riches contrées du nouveau monde, et tenant dans ses mains l'héritage commercial des ducs de Bourgogne, pouvait jouer un noble rôle. Mais loin de faire servir tant de possessions et de trésors au maintien de la paix entre les souverains et au bonheur des millions d'hommes qui vivaient sous son sceptre, Philippe se plaisait à tout rougir de sang et à semer de toutes parts l'incendie; le crime et une fausse rage de conversion, tels étaient les deux grands mobiles dont il faisait usage pour arriver à l'accomplissement de ses desseins. Il ne connaissait d'autre art de régner que par la crainte et l'abaissement de tous ceux à qui la naissance, les richesses ou bien la force d'âme, assignaient un rang élevé et indépendant. Aussi terrible pour ses enfants que pour ses sujets, Philippe II ne respirait que la défiance et le soupçon; et, mû par ces principes, il donna à l'Espagne le pouvoir de l'inquisition, voulant qu'il n'y eût plus qu'un maître et qu'une foi. Tout fut sacrifié à cette chimère, et l'Espagne, décimée par le sanguinaire tribunal, perdit rapidement les nombreux avantages que lui assuraient un sol abondant, l'exemple civilisé des Maures, le bienfait des sciences et le noble esprit de la chevalerie.

Tant qu'il régna, Charles-Quint avait su apprécier les bonnes qualités et l'activité industrieuse des Flamands; mais la Flandre, un des plus beaux joyaux de la couronne d'Espagne, devint odieuse à Philippe II. Il la fit gou-

par des lieutenants trop fidèles système, et la força ainsi à lever ...ard de l'indépendance. Bientôt ...t sur la scène politique des Pays- ...cruel duc d'Albe; et il est vrai- remarquable que dans le même où les Polonais, livrés à la li- ...sans bornes d'un interrègne, ...ient au milieu de l'enthou-..., et sans répandre une seule ...de sang, leurs turbulentes dis-..., plus de dix-huit mille Fla- ...périssaient, à la suite des ordres ...ppe II, sous la hache du bour-... Mais, en dépit de ces persécu-..., la liberté triompha; et Philippe II ...douleur de voir, en mourant, ...issement de ses efforts san-..., la Hollande libérée, la France ...ngleterre grandies en puissance ...propres fautes, et sa vaste mo-... vaciller sur ses fondements.

...ngleterre obéissait à Élisabeth, ...le sceptre de qui elle devint sur ...vers l'Espagne, ce que Henri IV ...rice d'Orange étaient, à l'égard ...-ci, sur le continent. Douée ...esprit politique et prévoyant, Éli-... sut donner l'essor aux forces et ...mmerce de son pays. La destruc-... de la formidable *Armada* fut le ...de la puissance maritime espa-...; et les galions du Mexique et du ..., tout chargés d'or, se virent ...rés par les Anglais. Mais, au mi-... de tout cet éclat, une tête royale ...ait l'infâme souillure du bour-..., et formait une tache de sang sur ...règne si brillant : la séduisante ...Stuart, que la nature s'était plu ...rmer, fut immolée à l'envie, au ...ent même où Sigismond III rece-... la couronne des mains d'un peuple ...

Les souverains ottomans, renfer-..., après la défaite de Lépante, dans ...murs du sérail, s'adonnaient au ... et à la volupté. Leurs armes n'é-...ient plus redoutables qu'aux États ...l'Allemagne méridionale, et leurs ...ités avec la Pologne ne furent ...mpus qu'à la fin du règne de Sigis-...nd III.

Naples, Milan, la Sicile, apparte-naient à l'Espagne. Sixte-Quint, relevant la puissance et la dignité du saint-siége, rendait à Rome son ancienne grandeur; et, après lui, Clément VIII ravissait à la maison d'Este le duché de Ferrare. La Toscane florissait toujours, mais ce n'était déjà plus le temps des Côme et des Laurent. Pareil à César-Auguste, le grand-duc Côme, après avoir vu périr par le poison ou le poignard ses filles, ses frères et son fils François, tomba lui-même sous un fer assassin, et bientôt Florence ne rappela plus la gloire d'Athènes et les beaux jours de Périclès : les sciences et les arts n'avaient plus les Médicis pour protecteurs. Entre les républiques, Gênes était presque espagnole; Venise suspecte à tous.

Les cantons suisses catholiques tenaient pour l'Espagne contre les cantons protestants.

Le Danemark, surveillant la Suède, était en paix avec les autres États et favorisait les vues de la Pologne.

L'Allemagne, régie par l'empereur Rodolphe II, goûtait les douceurs d'une paix suivie. Le refus de la couronne polonaise fait à l'archiduc Maximilien, la défaite de ce dernier et sa captivité à Byczyna, ne rompirent même point, du moins en apparence, l'harmonie entre l'Empire et la Pologne. Ce ne fut qu'à la fin du règne de Sigismond III que la guerre de trente ans embrasa l'Allemagne entière. Les deux alliances conclues par Sigismond avec la maison d'Autriche furent avantageuses pour celle-ci, mais funestes à la Pologne. Toutefois, la politique de la cour de Vienne était bien fausse en cette circonstance : l'Autriche ne voyait pas qu'en minant une barrière puissante elle se mettait à découvert, et serait réduite un jour à suivre la direction émanée du cabinet des tzars.

C'est au moment où, comme nous venons de le rappeler succinctement, les diverses positions politiques tendaient à donner une nouvelle tournure aux affaires de l'Europe, que Sigismond III Wasa monta sur le trône. En procédant à son élection, les Polonais ne se doutaient guère que ce mo-

narque, qui devait servir de lien intime entre deux nations, les nations polonaise et suédoise, amènerait de longues guerres entre elles et serait cause de la perte des plus belles provinces (*).

SIGISMOND III WASA.

1587-1632.

L'heure de la décadence avait sonné; les temps lumineux de Batory n'étaient plus. Toute absorbée au dedans par des luttes intestines, la Pologne ne faisait plus rayonner que rarement au dehors les éclairs de sa puissance. *Bellum civile instar coloris febrilis est, et bellum externum instar coloris ex motu, qui valetudini imprimis conducit*, a dit Bâcon, comme s'il eût justement en vue la Pologne.

Issu des Jagellons et petit-fils par sa mère de Sigismond I[er] le Vieux, Sigismond, prince royal de Suède, fut élu roi de Pologne, et durant son règne, de près d'un demi-siècle, fit passer le pays par les phases les plus diverses de gloire et de revers. Ce règne, tout guerrier, se passa en luttes continuelles, soit partielles, soit collectives, contre la Suède, la Moskovie et la Turquie.

GUERRE AVEC LA SUÈDE.

1600. Dès le début, Sigismond III dut tenir tête à son compétiteur l'archiduc d'Autriche Maximilien, qui fut fait prisonnier par le grand-général Zamoyski (1588); puis, après quelques années assez paisibles, Sigismond se vit tout à coup roi à double titre : la couronne héréditaire de Suède venait de lui échoir. En son absence, le soin de la régence fut confié à son oncle, le duc Charles de Sudermanie, homme ambitieux et rusé, qui eut bientôt organisé un parti et fait décider, dans une assemblée factieuse, que ses droits à la régence seraient imprescriptibles et au-dessus de toute atteinte. Sigismond ne pouvait tolérer un tel empiétement; à la tête d'une poignée de braves, il débarque donc à Calmar, entre ensuite à Stockholm, poursuit l'usurpateur, le presse, le harcèle; mais, au moment où il tient la victoire, il croit devoir se montrer accommodant, et le duc de Sudermanie, profitant du délai pour réparer un premier échec, remporte à Linköping un avantage signalé sur les troupes royales. Rien n'était pourtant encore désespéré, et les négociations entamées promettaient le triomphe de l'autorité légitime, quand, cédant à des conseils perfides, Sigismond quitta brusquement le royaume. Alarmés de cette retraite, les états de Suède demandèrent le retour du roi, ou tout au moins la présence d'un de ses fils, afin de le faire élever dans la religion du pays. Sigismond ne répondit pas à ces ouvertures, et le résultat de son silence fut sa déchéance et l'avénement au trône du duc de Sudermanie. Cette querelle, réduite à une simple question dynastique, ne fut embrassée par les états polonais que lorsque les Suédois eurent violé les frontières de la Livonie. La guerre devint alors une interminable collision nationale, et se poursuivit pendant dix années avec des alternatives glorieuses ou fatales, un jour livrant des provinces entières à la Pologne, le lendemain les lui enlevant. Les connétables de Pologne et de Lithuanie, Zamoyski, Radziwill, Chodkiéwicz, s'illustrèrent dans la lutte.

VICTOIRE DE KIRCHHOLM.

1605. Parmi les faits d'armes qui méritent d'être signalés, la bataille de Kirchholm tient le premier rang. Elle eut lieu le 27 septembre 1605. Aux dix-sept mille hommes d'excellentes troupes commandées par Charles IX de Suède, le grand-général Chodkiéwicz n'avait à opposer que trois mille quatre cents hommes; mais avant la bataille un fidèle vassal, le duc de Kourlande Kettler, bravant les flots grossis et menaçants de la Dzwina, vint rejoindre, avec trois cents nobles chevaliers, le corps polonais. L'arrivée de ce modeste renfort

(*) M. J. U. Niemcewicz, Histoire de Sigismond III.

duisit un effet électrique dans tous
rangs, et l'action ne tarda pas à
ger. Les Suédois combattirent
rance, et leurs lignes ne furent
ées qu'à la mort d'un de leurs
, Linderson, qui, quoique griè-
t blessé, se défendait encore à
x et frappa plusieurs guerriers
d'expirer. On trouva également
champ de bataille le duc de Lu-
rg-Brunswick, beau-fils de Char-
ui lui avait promis, en cas de
, le duché de Kourlande. Dans
lutte acharnée, où Chodkiéwicz
a lui-même d'être tué, Char-
dut son salut au cheval que lui
Henri Wrède, haché ensuite
pièces par les soldats polonais.
utre chef suédois, Brandt, fut
prisonnier, après une résistance
pérée, et conduit à Krakovie,
le décapita comme partisan re-
de l'usurpateur. Neuf mille en-
perdirent la vie, et onze ca-
ainsi que soixante drapeaux
rèrent au pouvoir des Polonais.
brillante victoire eut du reten-
ent par toute l'Europe; et, à
occasion, le pape Paul V, l'em-
ur Rodolphe, le roi d'Angleterre
ues Ier, le sultan et le shah de
e Abbas, envoyèrent des félicita-
à Sigismond III (*).

TRÊVE AVEC LA SUÈDE.

1629. Malheureusement l'indolence
ce dernier, le désordre des finances,
l'absence d'une armée permanente,
tralisèrent les avantages obtenus;
bientôt, au mépris d'une première
e, Gustave-Adolphe recommença
hostilités. Par un mouvement
di, il envahit la Livonie, s'empare
la Kourlande, pénètre en Lithua-
, bat le grand général Sapieha, se
jour jusqu'au cœur de la Prusse,
vient camper jusque sous les murs
Thorn. Accouru au secours de
te place, Sigismond répare en partie
fautes précédentes, et il est di-
gnement secondé par l'illustre général
Koniecpolski, qui, pendant cinq an-
nées, dispute le terrain pied à pied.
Cependant la Pologne, que la Mos-
kovie menace, a besoin de la paix;
trois fois on discute ses conditions, et
trois fois elle échoue devant les me-
nées de l'Autriche. Enfin une flotte
polonaise, sous les ordres de l'amiral
Oppelmann, attaque les Suédois, les
bat et prend ou coule leurs vaisseaux.
Ce succès naval, aidé de quelques
avantages sur terre, détermine la con-
clusion d'une trêve de six ans, qui
laisse la Suède maîtresse de la Livo-
nie jusqu'à la Dzwina, et lui aban-
donne en outre plusieurs places en
Prusse.

(*) M. J. U. Niemcewicz, Histoire de Sigismond III.

GUERRE AVEC LA MOSKOVIE.

1609. Le trône des tzars venait d'être
ensanglanté par une de ces révolutions
de palais si fréquentes dans les États
absolus : Borys Godunoff avait fait
assassiner le jeune Dimitri, dernier
rejeton de la famille des Ruryk. Ex-
ploitant cette circonstance, un moine
obscur apparut un jour à la cour du
magnat polonais Mniskek, et là,
se donnant pour Dimitri, sauvé comme
par miracle, parvint à gagner la con-
fiance du palatin et à se faire aimer
de sa fille, la jeune et belle Maryna.
Puis, déployant un courage et une
hardiesse vraiment admirables, cet
homme marcha sur Moskou, à la tête
de quelques centaines de partisans, y
pénétra, se fit couronner, et appela
la fille du magnat à venir partager son
pouvoir (1605). Mais une révolte dé-
truisit bientôt ce rêve si beau; le sou-
verain improvisé tomba percé de
coups, et sa femme fut jetée dans un
cachot. Le nouveau tzar, Vassili
Szuysky, voulant empêcher l'appari-
tion d'autres concurrents, exposa à
tous les yeux, sur la place publique,
le cadavre de sa victime. Mais dès le
lendemain, et malgré cet avertisse-
ment assez significatif, un second Di-
mitri était en campagne, si ressem-
blant au premier, que la veuve de
celui-ci s'y trompa elle-même.

Ce fut au plus fort de cette guerre civile que Sigismond résolut d'intervenir; il se dirigea vers la Moskovie avec trente mille hommes, mais ses débuts ne furent pas heureux. Smolensk tint bon, et un ordre impolitique qui rappelait les Polonais combattant sous le faux Dimitri, augmenta encore les chances en faveur du tzar Vassili Szuysky.

VICTOIRE DE KLUZYN.

1610. Il était temps que de nouveaux arrivants vinssent rétablir la balance. Cette tâche était réservée au grand-général Zolkiewski; il accourut bientôt à la tête de sept mille vieux soldats, et engagea, le 4 juillet 1610, près de Kluzyn, une action des plus mémorables. L'armée moskovite comptait quarante-huit mille combattants, dont huit mille Suédois, Allemands, Anglais et Français; mais, au plus fort de la mêlée, ces deux dernières nations passèrent du côté des Polonais. Dès lors le gain de la bataille, que la sagesse des ordres de Zolkiewski et la vaillance de ses troupes avaient déjà bien préparé, ne fut plus douteux. La déroute des Moskovites fut complète; treize mille des leurs succombèrent, et le restant dut chercher son salut dans la fuite. Un des chefs, Ivan Boratynsky, périt durant l'action, et deux autres, Vassil Baturlin et Jacques Demidoff, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs, qui s'emparèrent en outre de tout le camp ennemi armes et bagages (*).

PRISE DE MOSKOU.

1610. Cet avantage signalé, dû tout entier au génie de Zolkiewski, devait amener un second triomphe bien glorieux. Sans perte de temps, le connétable se mit en marche sur Moskou, assiégée par le faux Dimitri, et, après divers faits d'armes, s'empara de la capitale des tzars. Ceux-ci terrassés, Zolkiewski s'occupa du soin d'annuler les prétentions de leur compétiteur; il ne tarda pas à y parvenir, et, grâce à ses efforts heureux, le trône moskovite devint disponible pour le fils du roi de Pologne, le prince Wladislas.

La nouvelle de tant de succès arriva à Sigismond devant Smolensk, qu'il assiégeait toujours et qu'il ne réduisit qu'au bout de dix-huit mois. D'un instinct ombrageux et mal conseillé, Sigismond jalousa la gloire de son connétable. Il refusa donc de ratifier les traités passés par lui, et, au lieu d'assurer à la Pologne la possession des belles provinces conquises, s'en retourna tranquillement à Warsovie. Zolkiewski, voyant ses services ainsi récompensés, quitta lui-même Moskou, après s'être démis du commandement entre les mains de Chodkiéwiez. Mais la reconnaissance publique devait consoler le connétable de l'ingratitude royale; il obtint à Warsovie les honneurs d'une entrée triomphale, et les tzars captifs suivaient, tête baissée, le char du vainqueur de Kluzyn (1611).

PAIX AVEC LA MOSKOVIE.

1619. Les chefs ennemis étaient bien prisonniers, mais le pays conquis n'était pas soumis; et, séparée de son général favori, l'armée polonaise se dégoûta bientôt d'une occupation aussi lointaine. Mal soldée en outre, elle revint en grande partie et envahit les domaines royaux, afin de se payer par ses mains de l'arriéré. Une faible garnison resta seule à Moskou, dans le Kremlin, et, quoique privée de vivres, résista vigoureusement; mais elle fut, à la longue, obligée de capituler. Un nouveau tzar, Michel Fiédorovitsch, fut proclamé, et la femme du faux Dimitri, Maryna, assassinée avec son enfant.

La Moskovie prit alors à son tour l'initiative; et, s'emparant du rôle que Sigismond avait joué l'année précédente, le tzar se dirigea sur Smolensk. Il ne tarda pas à rencontrer Chodkiéwicz, dont les débuts furent éclatants: Drohobuz, Wiazma, Borysow, Mo-

(*) M. J. U. Niemcewicz, Histoire de Sigismond III.

...k, tombèrent successivement en pouvoir. Moskou entendit de nou... résonner sous ses murs le clai... polonais ; mais cette fois encore ... sut pas achever le triomphe. Le ...lissime, paralysé dans l'exécu... ...e ses plans, se vit arrêté devant ...capitale. Des échecs partiels, un ...des plus rigoureux, le manque ...sistances, tout contribuait à dé...ger les troupes, quand l'arrivée ...tman des Kosaks, Konaséwicz, ...remonter leur moral. Un assaut ...l eut lieu, et, sans la trahison ...x transfuges allemands, la Mos... tout entière devenait polonaise, ...is Moskou prise de nouveau. Il ... remettre la partie au printemps ...t ; mais dans l'intervalle l'en... proposa une paix avantageuse, ...quelle toutes les conquêtes des ...is furent maintenues. Les ter...e Siéwierz, Czerniéchow et de ...nsk leur demeurèrent acquises. ... trêve de quatorze années et l'é...ge de tous les prisonniers, telles ... les autres clauses de ce traité, ... glorieux sans doute pour le pays ; ...is les avantages qu'il sanctionnait ...étaient rien auprès de ceux que l'on ...it gaspillés ou perdus.

GUERRE AVEC LA TURQUIE.

...620. Quoique tenant la Pologne sur ...qui vive perpétuel, les invasions ta...s n'étaient pas la seule occasion ...guerre qui menaçât la frontière oc...tale du royaume. Là, se trouvait ...re la Moldavie avec sa question ...zeraineté toujours pendante ; et ...au commencement du siècle, la mé...tion d'Élisabeth avait empêché une ...re ouverte, les excursions des ...aks jusque sous les murs de Cons...tinople devaient amener des repré...les sanglantes.

...Leur début remonte à l'époque où, ...racié et mécontent, Zolkiewski re... de Moskou. De sa propre auto..., et presque sans coup férir, il céda ...Moldavie ; puis, quand il voulut ré...er cette faute et tenter, à la tête ... quelques milliers d'hommes seulement, de reconquérir ce boulevard avancé du pays, l'intrépidité du connétable, mal servie par le sort, ne fit qu'amener la catastrophe de Cecora, où il demeura sur le champ de bataille avec la plupart des siens. Alors l'imminence du danger vainquit l'apathie de la diète. Des subsides furent votés, et une armée de trente mille hommes, appuyée d'une levée de Kosaks, s'avança vers Chocim, où quatre cent mille Turcs et Tatars, sous les ordres de l'orgueilleux Osman, vinrent les attaquer. La peste décimait le camp polonais, mais chacun fut digne de la circonstance. Atteint du cruel fléau et quoique agonisant, Chodkiéwicz dirigea de son lit de mort toutes les opérations, et, en expirant, il eut la satisfaction d'entendre retentir à son oreille des cris de victoire.

Une paix, sinon avantageuse, du moins tolérable, mit fin à des combats qui duraient depuis quarante années (1621).

LUTTES INTESTINES.

Au milieu des guerres continuelles dont le début remontait à celui du nouveau règne, la monarchie marchait emportée de plus en plus par la réaction oligarchique qui devait la perdre. La main puissante d'un souverain tel qu'Étienne Batory n'était plus là pour contenir les empiétements de l'ordre équestre. Sigismond, d'un caractère violent mais irrésolu, avec des semblants d'énergie et des retours de faiblesse, ne sut ni empêcher, ni limiter ce mouvement. La création d'une diète inquisitoriale, tentative morte en naissant, fut combattue par des comices illégaux contre les arrêtés de la diète. Ainsi, roi et noblesse, chacun de son côté sapait l'esprit et la lettre de la constitution. Après la mort de Zamoyski, dont la voix austère dominait les prétentions médiocres et les mesquins débats, une espèce de confédération se forma, à la tête de laquelle était Zebrzydowski, palatin de Krakovie ; et elle formula son acte constitutif, qui fut couvert en peu de temps de soixante mille signatures. Cet acte ar-

ticulait contre le roi une quarantaine de griefs, outrés ou imaginaires. Aussi, fort de son innocence, Sigismond somma les mécontents de préciser leurs accusations, qu'il était prêt à combattre à la barre des comices; à quoi les factieux répondirent en déclarant le trône vacant. Il ne restait donc plus à employer que la voie des armes, et une rencontre décisive eut lieu près de Radom, où, taillés en pièces, les rebelles se soumirent. Il s'ensuivit une amnistie générale (1608), dont nul ne fut excepté, pas même le promoteur de la guerre civile; et, au moyen d'un oubli aussi généreux, les esprits se trouvèrent calmés.

QUERELLES RELIGIEUSES.

Jusqu'au règne de Sigismond III la Pologne s'était préservée de tout excès religieux, de toute persécution orthodoxe; elle fut tolérante à une époque où, aux yeux des zélés, c'était un crime et un danger de l'être. La diète de convocation qui eut lieu en 1573, après la mort de Sigismond-Auguste, donna un bel exemple au restant de l'Europe, que décimaient le glaive et les bûchers, en assurant une protection égale à tous les cultes.

La route ainsi tracée, Sigismond Wasa n'avait plus qu'à la suivre; mais, élevé par les jésuites, ce prince avait contracté chez eux la manie du prosélytisme, et, convertisseur ardent, il eût voulu que, dès le lendemain de son avénement, toute la population fût catholique. De là des querelles religieuses, des catégories parmi les nationaux, et des persécutions populaires dirigées contre les protestants par les jésuites, devenus tout-puissants.

Tandis qu'au nord de ses États Sigismond souffrait qu'on tourmentât ainsi la foi protestante, il poursuivait à l'orient d'autres hérésiarques et créait à la Pologne de nouveaux ennemis. Les provinces russiennes, unies depuis deux siècles au pays, avaient stipulé pour première condition, en se plaçant sous la loi des souverains polonais, que leurs croyances seraient respectées. Ces provinces étaient peuplées de chrétiens professant le rit grec uni, dont beaucoup de sectaires habitaient également l'intérieur du royaume; mais Rome les tenait tous pour schismatiques, et Sigismond, dans son aveuglement, servit d'instrument aux projets ambitieux de cette dernière. Après nombre de persécutions infructueuses, l'archevêque métropolitain de Kiiow, secondé par plusieurs hauts dignitaires de l'Église romaine, entreprit l'œuvre plus calme d'une fusion des deux rits; mais cette tentative, qui eut un commencement d'exécution, n'eut, en définitive, d'autres résultats que de semer de nouveaux ferments de discorde. Il s'établit une rupture ouverte entre les grecs convertis et ceux qui demeurèrent fidèles à leur foi, et, plus tard, cette scission religieuse devint une scission politique.

MORT DE SIGISMOND III.

1632. Sigismond mourut en 1632, et son règne compte au rang des plus désastreux. Suzerain de nombreux fiefs et ayant pu ceindre trois couronnes, celles de Pologne, de Suède et de Moskovie, il se laissa enlever une portion de la Livonie, ainsi que la Valachie et la Moldavie tout entières : tel fut le triste produit des longues guerres qu'il eut à soutenir contre toutes les puissances voisines.

Aucune époque de l'histoire polonaise ne fut pourtant plus féconde que la sienne en illustres guerriers, en orateurs remarquables et en hommes versés dans les sciences et dans les lettres. On vit fleurir sous son règne, entre une foule de personnages célèbres, Opalinski, Gornicki, Bielski, hommes d'État ou historiens; Skarga, prédicateur renommé; Sarbiewski, poëte lyrique latin couronné au Capitole; Simonides, Klonowicz, poëtes nationaux; Dresner, Fox, Szowski, jurisconsultes. Ce qui perdit Sigismond ce fut non-seulement son éducation première, mais encore sa fatale préférence pour la maison d'Autriche, préférence insultante pour l'orgueil national, et

que caractérisèrent deux alliances de famille antipathiques à l'immense majorité des Polonais.

PARALLÈLE ENTRE SIGISMOND III ET PHILIPPE II.

De nombreuses analogies se font remarquer entre les règnes de ces deux monarques, et la domination du premier fut pour la Pologne ce que celle du second fut pour l'Espagne. D'une durée égale, mêlée, pendant tout un demi-siècle, de succès éclatants et de revers non moins sensibles, ces règnes eurent, l'un, ses victoires de Kluzyn et de Kirchholm, l'autre, ses triomphes de Saint-Quentin et de Lépante; l'un, le désastre de Ceçora, l'autre, l'anéantissement de l'*armada* invincible. Tous les deux furent, pour leurs royaumes respectifs, une première ère de décadence et de ruines. Sigismond et Philippe laissèrent échapper chacun leurs États héréditaires, la Suède et les Pays-Bas; et ils perdirent également les provinces que la conquête leur avait values comme une espèce de dédommagement, la Moskovie et Tunis. Enfin, tous deux ils allumèrent le feu de la persécution religieuse, l'un contre les sectaires du rit grec, l'autre contre les Maures. Mais, plus heureuse, l'Espagne gagna du moins le Portugal sous le sombre Philippe II, tandis que, sous l'irrésolu Sigismond III, la Pologne ne gagna rien que les germes du mal dont elle devait périr à un siècle et demi de là.

WLADISLAS IV, WASA.

1632-1648.

Bien différent de son père Sigismond par les nobles qualités du cœur et de l'esprit, Wladislas réunit l'immense majorité des suffrages des électeurs; et si, à la fin du règne précédent, le parti des dissidents, guidé par Christophe Radziwill, sembla offrir quelques espérances sur la couronne polonaise à Charles-Gustave de Suède, la conduite sage et tolérante de l'héritier légitime éloigna bientôt toute crainte et toute pensée hostile. Wladislas IV fut donc couronné sans obstacle à Krakovie en 1633. L'électeur de Brandebourg et le duc de Poméranie, tous deux vassaux de la Pologne, prêtèrent hommage au nouveau souverain; et Thomas Zamoyski, fils de l'illustre grand-général, vint lui offrir, à la tête d'un nombreux cortége de guerriers, le drapeau pris par son père à Byczyna et sur lequel on voyait le chiffre de l'archiduc Maximilien, ainsi que les armes de la maison d'Autriche.

Wladislas épousa, en 1637, la fille de l'empereur d'Allemagne Ferdinand II, Cécile, qui sut, par ses bonnes qualités, mériter l'amour de ses sujets; mais sa mort prématurée ayant, à peu d'années de là, laissé le roi veuf, il dut songer à un second mariage. Deux partis s'offrirent alors à lui : Christine de Suède, et Marie-Louise, fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue et de Nevers. La France, qui cherchait à étendre son influence en Pologne, appuyait vivement cette dernière alliance; d'un autre côté, l'union avec Christine présentait plus d'avantages sous le rapport politique; mais soit que l'âge de la princesse suédoise effrayât le roi ou que les diplomates français fussent plus adroits que leurs rivaux, la fille du duc de Nevers l'emporta. La maréchale de Guébriant l'accompagna à la cour, et portait le titre assez singulier d'ambassadrice extraordinaire. Marie de Gonzague fut couronnée en 1646; mais, reine malgré elle, cette princesse, qui avait un autre amour dans le cœur, ne montra qu'un caractère hautain, peu bienveillant, et donna mainte preuve du déplaisir qu'elle éprouvait en Pologne, surtout pendant le règne suivant. Ce mariage demeura stérile.

TRAITÉ DE POLANOW.

1634. Le tzar ayant rompu les traités et mis le siége devant Smolensk, la guerre contre la Moskovie fut décidée à la diète de couronnement. L'avant-garde, sous les ordres du brave Chris-

tophe Radziwill, ne tarda pas à battre l'ennemi à Pokrowa, et rouvrit ainsi au souverain les portes de Smolensk, où Wladislas donna au chef vainqueur le bâton de connétable. Le chef Sehin, bien qu'il commandât à seize mille Moskovites et seize mille hommes de troupes allemandes et autres salariées, tandis que Wladislas ne comptait que vingt mille soldats, espérait plus en la disette et les rigueurs de la saison qu'en ses propres forces : aussi, dans ce but, évitait-il toute rencontre avec l'armée polonaise, et, à l'abri de retranchements formidables, il attendait que les neiges et les glaces vinssent le délivrer de ses rudes adversaires. Mais le courage de Wladislas se montra digne de la circonstance; durant cinq mois consécutifs il habita une misérable cabane, de laquelle, par les temps les plus rigoureux, les nuits les plus âpres, il allait visiter lui-même les avant-postes et relever les sentinelles perdues. Tant de persévérance méritait d'avoir le succès pour récompense, et Sehin, pris le premier par la famine, se vit réduit à implorer grâce. Sans perte de temps, Wladislas se dirigea alors sur Moskou; Drohobuz, Wiazma tombèrent bientôt en son pouvoir; et le tzar, tout tremblant dans sa capitale, s'empressa, à la nouvelle de triomphes aussi rapides, de venir demander la paix au monarque victorieux.

Elle fut conclue à Polanow. D'après les clauses du traité, Wladislas renonça aux droits et au titre de tzar, que les boyards moskovites lui avaient offert en 1610, lors de la prise de Moskou par Zolkiewski, et il reconnut pour tzar Michel Fiédorovitch. De son côté, ce dernier renonça à jamais à tous droits et prétentions sur la Livonie, l'Esthonie, la Kourlande, Smolensk, Siéwierz et Czerniéchow. Il s'obligea, en outre, à supporter tous les frais de la guerre.

Ce traité de paix était sans doute fort beau; mais le génie actif de Wladislas ne se serait toutefois pas contenté des avantages qu'il renfermait, si, avant sa conclusion, les Moskovites n'eussent pas réussi à soulever la Porte contre la Pologne, et si les Tatars n'eussent pas envahi de nouveau le pays. Bientôt la victoire de Konieçpolski, remportée sur les Tatars près de Sasowyrog, en Moldavie, et la défaite des Turcs, par le même général, près de Kamiénieç, décidèrent le sultan à faire étrangler Ali-Pacha, l'instigateur des hostilités, et à renouveler la paix avec la Pologne.

TRAITÉ AVEC LA SUÈDE.

1635. Cette année avait vu expirer la trêve de six ans conclue sous le règne précédent avec la Suède, et la médiation de la France et de l'Angleterre réunies n'amenant aucun résultat, Wladislas résolut d'en finir par la voie des armes. Cette détermination ferme produisit quelque effet sur l'esprit de la reine Christine et de son chancelier Oxenstierna; des négociations moins hostiles s'ouvrirent, et il en sortit bientôt la conclusion d'une nouvelle trêve de vingt-six années. Elle fut signée à Sztumdorf, dans le palatinat de Malborg. Entre autres avantages pour la Pologne, la Suède s'engagea à restituer la portion de la Prusse qu'elle avait conquise, et il fut arrêté que Wladislas porterait jusqu'à convention contraire le titre de roi de Suède.

ABAISSEMENT DES KOSAKS.

1638. Ainsi relevée par l'habileté de son monarque et la vaillance de ses capitaines, la Pologne aurait pu goûter les fruits d'une longue ère de paix et de prospérité, si, à mesure que des obstacles étaient détruits, d'autres ne fussent venus s'établir à leur place. Cette fois encore, les nouveaux germes de destruction partirent du sein même du pays.

Les Polonais, si jaloux de leur propre liberté, ne savaient pas toujours respecter celle des autres; et les grands à qui les souverains avaient donné des domaines en Ukraine voulurent réduire les Kosaks à l'état de vasselage. Dans ce but, ils leur firent éprouver toute espèce de persécutions, tandis

que, d'un autre côté, les jésuites employaient envers eux d'odieuses menées pour les convertir au rit romain. Attaqués à la fois dans leurs droits d'hommes libres et dans leurs croyances religieuses, les Kosaks se révoltèrent et détruisirent le fort Kudak; mais, battus ensuite par Nicolas Potocki, leur chef Pauluk et quatre d'entre eux furent envoyés à Warsovie, afin de s'y expliquer. Toute garantie de grâce leur avait été préalablement donnée; mais l'acharnement des magnats d'Ukraine était tel, qu'il l'emporta : au mépris de la foi jurée et à la honte du gouvernement, les pauvres ambassadeurs kosaks furent décapités en 1638.

Cet acte de faiblesse et de déloyauté fut suivi, la même année, du funeste décret de la diète. Les priviléges, juridictions, revenus, titres et décorations accordés précédemment aux Kosaks leur furent enlevés. Un grand nombre d'entre eux se vit incorporé de force dans les autres corps de l'armée, et le restant réduit en esclavage. En vain ils élevèrent la voix, le pouvoir des grands et les intrigues des jésuites surent étouffer leurs réclamations et braver à leur égard toute justice. C'était tristement récompenser les services de ces fidèles auxiliaires de la couronne; aussi, guidé par un trop juste sentiment de vengeance, le peuple kosak, qui naguère encore versait à Chocim son sang pour la défense de la Pologne, ne devait pas tarder à devenir un de ses plus cruels ennemis.

Wladislas IV mourut en 1648, âgé seulement de cinquante-deux ans. D'un caractère généreux et magnifique, il obtint l'estime de tous les monarques contemporains; et on peut attribuer à son influence personnelle tout ce qui fut fait sous son règne de grand et de sage. C'est à une aristocratie turbulente qu'il faut reporter les manques de foi et les décrets tyranniques; dans son aveuglement, elle ne s'apercevait pas que, d'empiétement en empiétement, elle conduisait l'État vers une perte certaine et rapide.

JEAN-KASIMIR.

1648-1668.

La guerre de trente ans venait enfin d'être terminée en Allemagne, grâce au traité de Westphalie; mais l'Autriche, encore tout échauffée du feu de la lutte, songeait à rallumer son flambeau en Pologne. Tantôt, par ses intrigues diplomatiques, elle excitait les Kosaks à rompre les traités existant avec les Turcs, tantôt elle menaçait de faire revivre d'anciennes prétentions sur la Livonie. Ce fut à ce moment que la mort du chevaleresque Wladislas IV, en laissant inachevés ses plans politiques, vint encore compliquer la position du pays.

Trois candidats briguaient les suffrages des électeurs, les deux frères du roi défunt d'abord, Charles-Ferdinand, évêque de Breslau et de Plock, et Jean-Kasimir, puis le duc de Transylvanie, Rakocy. Jean-Kasimir finit par l'emporter et fut couronné en 1649 (*).

INSURRECTION DES KOSAKS.

1648. En outre de la conduite tortueuse de l'Autriche, d'autres embarras vinrent assaillir à la même époque le royaume. La manière odieuse avec laquelle on traitait les Kosaks devait produire des fruits amers; et l'un de leurs principaux chefs, Bogdan Chmielnicki, ayant été insulté dans ses af-

(*) Pendant la durée de ses voyages, Jean-Kasimir fut arrêté dans la rade de Marseille (1638), par l'ordre de Richelieu et sous prétexte qu'il était venu d'Espagne sans passe-ports; mais le motif réel de cette violente mesure était une complicité prétendue avec le cabinet espagnol, alors en guerre avec la France. Jean-Kasimir resta deux ans enfermé au fort de Sisteron; transféré ensuite à Vincennes, on ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il ne combattrait jamais contre la France. Il se retira à Rome, où il embrassa la règle des jésuites et fut nommé cardinal. Peu de temps avant la mort de Wladislas IV, il retourna en Pologne, dans l'espoir de parvenir à la royauté; ce en quoi il réussit.

fections de famille, sans pouvoir obtenir justice auprès de l'autorité, leva l'étendard de la révolte. Il n'eut qu'à parler des franchises ravies et de la foi menacée, pour voir les mécontents accourir en foule autour de lui. Bientôt les Tatars se joignirent à lui; deux peuples, ennemis jurés jusque-là, fraternisèrent; et une fois cette barrière rompue, la Pologne fut inondée par une masse de cent cinquante mille combattants, qui obéissaient aux ordres de l'audacieux Chmielnicki. Trois victoires, dans lesquelles périt le vaillant Étienne Potocki et où deux hetmans polonais furent faits prisonniers, couronnèrent la marche rapide de Bogdan, qui rançonna Léopol, assiégea Zamosç, et porta l'épouvante jusque sous les murs de Warsovie.

Le nouveau roi, qui venait à peine d'être élu, convoqua aussitôt l'arrière-ban; mais des transactions eurent lieu. Chmielnicki obtint, par le traité de Zborow, le titre d'attaman des Kosaks et le droit d'entretenir un corps régulier de quarante mille hommes; des siéges au sénat furent concédés aux dignitaires de l'Église grecque, et il fut stipulé qu'à l'avenir nulle fonction publique ne serait exercée dans le pays kosak que par des coreligionnaires. Mais ces accommodements, où personne n'était de bonne foi, durèrent peu. Les jésuites surent, par leurs intrigues, amener le clergé polonais à ne pas vouloir siéger avec l'archevêque grec de Kiiow; et, de son côté, Chmielnicki, qui convoitait pour son fils Timophée la Valachie, négocia secrètement auprès de la Porte.

Jean-Kasimir ordonna alors une levée générale et livra bataille, près de Beresteczko, le 28 juin 1651. Le combat dura dix jours, et, à la fin, le roi l'emporta. Trente mille Kosaks et Tatars perdirent la vie en cette circonstance; de plus, treize canons et tout le camp rebelle tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Mais, comme cela s'était déjà vu maintes fois, on ne mit point à profit le succès. L'armée triomphante se débanda, et Chmielnicki, non poursuivi dans sa [illegible] obtint la paix presque aux mêmes [illegible] ditions qu'avant la lutte, excepté [illegible] tefois que l'on réduisit de moitié [illegible] corps d'armée. Échappé à un [illegible] grand danger, le chef kosak se [illegible] bientôt de nouveau, et surprit, [illegible] de Batow, un camp polonais [illegible] neuf mille hommes, qui furent [illegible] passés au fil de l'épée. Le roi dut [illegible] se remettre en campagne; mais [illegible] fois, cerné lui-même par Chmiel[illegible] il lui fallut traiter à des conf[illegible] humiliantes.

Cela ne suffit pas à l'habile [illegible] sentant, dans sa prévision, [illegible] pays touchait à l'heure de sa ruine, [illegible] lui fit tout à fait défection, et passa [illegible] les siens, en 1654, à la Moskovie. [illegible] lors, le bouclier dévoué qui défe[illegible] la Pologne, du côté de l'occident, [illegible] à jamais perdu pour elle.

PREMIER LIBERUM VETO.

1652. Les progrès de Chmiel[illegible] et les dangers qui menaçaient [illegible] royaume vers la Moskovie et la Su[illegible] amenèrent Jean-Kasimir à convo[illegible] une diète. C'était le cas d'agir a[illegible] ensemble et énergie, mais la fatal[illegible] qui semblait peser sur les destin[illegible] nationales en décida autrement. Pi[illegible] Sicinski, nonce d'Upita, dont to[illegible] Polonais a le nom en horreur, osa [illegible] prononcer, pour la première fois, [illegible] *liberum veto*, et fut cause de la dis[illegible] lution de la diète. L'ennemi avait [illegible] être là, menaçant, toute discussi[illegible] dut cesser sur l'heure, et on se sépar[illegible] sans prendre les mesures que récla maient les circonstances. Ce droit absurde, révoltant, du *liberum veto*, devant lequel tous avaient reculé jusque-là, fut admis, à compter de cette époque, comme loi de l'État, et vint ajouter un nouveau germe de mort à tous ceux que renfermait déjà la constitution du pays.

GUERRE AVEC LA SUÈDE. — TRAITÉ D'OLIVA.

1655-1660. Tandis que le tzar Alexis menaçait la Lithuanie, le feld-maréchal

...is Wittemberg envahissait la ...e-Pologne, à la tête de dix-sept ... hommes, et le roi de Suède lui-..., Charles-Gustave, y pénétrait, ...é de la Prusse, avec un second ...'armée. Ils opérèrent tous deux ...nction dans la région de Ka-...

...rigine de cette agression n'a ja-...été bien expliquée; les historiens ...entent de la rejeter sur le res-...ment du vice-chancelier Radzié-...i, qui, banni de Pologne pour ...es secrètes avec les Kosaks, au-...poussé la cour de Stockholm à ...une pareille démarche.

...i qu'il en soit, Jean-Kasimir, ... l'improviste, chercha à gagner ...mps en entamant des négocia-...; mais l'orgueilleux monarque ...is répondit à ses envoyés d'aller ...endre à Warsovie. Redoutant l'is-... d'une action générale, Kasimir ...tira sur Opoczno; et Charles-Gus-... fit une entrée triomphale dans la ...ale, ainsi qu'il l'avait annoncé. ... il se mit en mesure d'atteindre ...mir; une rencontre devenait iné-...le, quand un effroyable orage, qui ... tout à coup, vint l'empêcher. Ce ...rd permit à Kasimir de quitter le ...ume et de se réfugier en Silésie. ...bandonnait par là la partie; et de ...es les villes, Krakovie seule se ...ndait encore. Bientôt la défection ... troupes salariées força ce dernier ...levard à capituler, au moment ...e où le félon Frédéric-Guillaume, ...cteur de Brandebourg, se déclarait ...vassal du conquérant, et où le duc ... Transylvanie, Rakocy, attiré par ...poir du pillage, inondait avec cin-...nte mille aventuriers la Pologne ...ridionale et y commettait des hor-...rs sans nombre.

Tout conspirait donc à la fois contre ... pays; et ni l'empereur d'Autriche, ... aucun des souverains qui avaient ...igué la couronne polonaise lors-...u'elle était vacante, n'en voulaient ...aintenant que, dans son impuissance ...et son désespoir, Kasimir la leur of-...rait. Déjà Charles-Gustave méditait le démembrement du territoire, répondant aux seigneurs qui lui conseillaient de faire consacrer ses droits par l'élection, et en frappant la garde de son épée : « *Votre élection, la voilà!* » Un miracle pouvait seul sauver le royaume, Dieu le fit. Usant d'une pieuse ruse, le prieur du couvent de Czenstochowa, Augustin Kordecki, parvint à faire croire aux ennemis que la sainte Vierge combattait pour les Polonais, et les força à lever le siége de cette riche abbaye, quoique dix-sept mille hommes de troupes l'entourassent. Ce succès inespéré ranima l'ardeur des défenseurs de la cause nationale; et, dans le nouvel élan imprimé, Czarniecki, Stanislas Lanckoronski et les membres de la famille Potocki proclamèrent, en 1655, la célèbre confédération de Tyszowcé. Jean-Kasimir rentra bientôt en Pologne, et, après avoir signé l'acte de la confédération, mit le royaume sous la protection de la Vierge. Dès lors les choses changèrent complétement de face : les palatinats se levèrent, la résistance s'organisa de toutes parts, et les Suédois furent chassés des places fortes qu'ils occupaient. Bogdan Chmielnicki lui-même, outragé par le tzar, embrassa de nouveau momentanément la cause de la Pologne.

Charles-Gustave, voyant sa proie lui échapper, se réveilla, marcha contre les troupes nationales, et remporta d'abord un avantage sur Czarniecki; mais, battu à son tour par ce vaillant général, il perdit Warsovie, où le feld-maréchal Wittemberg fut fait prisonnier. Tous les projets du monarque suédois étaient renversés, si l'électeur de Brandebourg ne fût accouru à son aide. Fort de cet appui, il reparut devant la capitale et s'en rendit une seconde fois maître, après une lutte acharnée de trois jours. Comme compensation, Stanislas Potocki battait pendant ce temps le duc Rakocy et le contraignait à signer une paix humiliante pour lui.

Grâce aux secours de l'Autriche, Jean-Kasimir put soutenir désormais la guerre; mais ces secours furent vendus bien cher au pays, car il lui

en coûta l'abandon des riches salines de Wiéliczka. D'un autre côté, Dantzig, soutenue par la Hollande, tenait ferme, et Christiern de Danemark, allié de la Pologne, opérait une heureuse diversion en Suède. Les plus mauvais jours étaient passés; et ce dernier événement forçant Charles-Gustave à retourner dans ses États, Czarniecki purgea rapidement le royaume des ennemis, privés de leur chef. Les places fortes furent reprises une à une, et Czarniecki poussa ses triomphes jusque dans la Poméranie suédoise.

Les hostilités cessèrent à la mort de Charles-Gustave, arrivée peu de temps après; et la France s'étant portée comme garante des clauses du traité, la paix ne tarda pas à être signée à Oliwa (1660). Cette paix, qui forma depuis une des bases du droit international, fut onéreuse, car non-seulement elle ravit à la branche des Wasa qui régnait en Pologne toute prétention à la couronne de Suède, mais il fallut encore céder à celle-ci la Livonie, l'Esthonie et l'île d'OEsel.

SOUVERAINETÉ DE LA PRUSSE DUCALE RECONNUE.

TRAITÉS DE WEHLAU ET DE BROMBERG.

1657. Une fois en paix avec la Suède, Kasimir aurait dû sans doute châtier d'une manière exemplaire le feudataire déloyal qui, en des temps critiques, avait fait cause commune avec l'ennemi. Mais le rusé électeur de Brandebourg n'avait pas attendu ce moment pour se ménager une voie de salut, et, à peine les chances commencèrent-elles à tourner, que déjà il était revenu prendre sa place dans les rangs polonais. Cette circonstance et plus encore l'état précaire du pays, après une pareille crise, commandèrent la modération à Jean-Kasimir. Mais les nouveaux rapports devant être constatés, les traités de Wehlau et de Bromberg réglèrent la position de la Prusse ducale vis-à-vis de la Pologne. L'électeur, affranchi de l'ancien vasselage, devint souverain, promettant, en échange de son investiture, une foi bien douteuse et certains secours d'hommes et d'argent. Ce fut la première origine du royaume de Prusse actuel.

GUERRE AVEC LA MOSKOVIE. — TRAITÉS DE HADZIACZ ET D'ANDRUSZOW.

1654-1658-1667. Deux armées avaient été lancées à la fois sur le pays par le tzar Alexis, dans le même temps où la Suède commençait ses attaques et où Bogdan Chmielnicki passait à la Moskovie. L'une envahit l'Ukraine et l'autre la Lithuanie; Chmielnicki se joignit à la première. Le début fut heureux pour les troupes polonaises appelées à repousser l'ennemi, car elles remportèrent la victoire lors de la bataille rangée qui eut lieu près d'Human, et Chmielnicki dut se replier. Mais la suite ne répondit pas au commencement; le roi revint inopinément à Warsovie, et, pendant ce temps, les forces moskovites firent de grands progrès en Lithuanie. Après avoir battu le prince Radziwill, elles prirent successivement Mohilow, Polock, Newel, Witepsk, et s'emparèrent par trahison de Smolensk. Le peu d'accord qui régnait entre les deux chefs chargés de défendre le grand-duché, devint la cause que Minsk et Wilna tombèrent également au pouvoir du tzar. Enfin, une trêve fut conclue sous la médiation de l'Autriche.

Bogdan Chmielnicki étant venu à mourir (1657), les Kosaks se divisèrent en deux fractions, l'une polonaise, l'autre moskovite; et leur nouvel ataman, Wyhowski, mécontent du tzar, songea avec son parti au retour à la Pologne. Une alliance eut lieu à Hadziacz (1658); mais, vivement irrité de cet abandon, Alexis reprit avec vigueur la guerre. Heureusement cette fois la Pologne, débarrassée par la paix d'Oliwa des agressions de la Suède, n'avait plus qu'un ennemi à combattre : aussi l'attaque fut dignement soutenue. Deux armées, commandées par l'immortel Czarniecki et l'hetman Georges Lubomirski, eurent chacune leur journée triomphale : la

[illegible]remière à Polonka, où quinze mille hommes des troupes du tzar restèrent sur le champ de bataille; la seconde à Czud[illegible]w, qui vit mordre la poussière à trente-sept mille Moskovites et Kosaks.

La guerre dura encore six années, mais sans autres péripéties remarquables. La paix d'Andruszow (1667) vint la clore. Au moyen de ce traité, l'ancienne trêve se trouva prorogée de treize ans. Smolensk, Siéwierz, Czerniéchow et toute l'Ukraine en deçà du Borysthène échurent à la Moskovie. Kiiow ne lui fut cédée que pour deux ans. En échange de ces concessions, la Moskovie restitua à la Pologne les palatinats de Polock, de Witepsk et la Livonie polonaise. On convint en outre de s'aider mutuellement contre les Turcs et les Tatars.

GUERRE CIVILE.

1664-1666. Quelque désavantageux que fussent pour le pays les traités d'Oliwa et d'Andruszow, il s'en serait relevé, si des troubles intérieurs n'étaient venus encore une fois mettre obstacle au bien et énerver de plus en plus les forces vitales du royaume.

Jean-Kasimir, ayant été relevé de ses vœux et ayant obtenu des dispenses du pape, avait épousé la veuve de son frère, Marie de Gonzague. Cette princesse, toute dévouée aux intérêts de la France, tenta d'assurer la survivance de la couronne polonaise au duc d'Enghien, fils du grand Condé; et Kasimir en fit lui-même la proposition dans une assemblée du sénat. Le *liberum veto* fut de nouveau invoqué en cette circonstance; et, quoique seul d'opposant, Maximilien Fedro, castellan de Léopol, fit avorter le projet par son refus.

Marie de Gonzague ne se tint pas pour battue, et supposa, dans sa colère, que Fedro n'avait été que l'agent du grand maréchal George Lubomirski, illustré par les services rendus lors de la dernière guerre. La reine obtint que des poursuites fussent dirigées contre le maréchal; on l'accusa d'intrigues secrètes, de conspiration, et il se trouva de faux témoins pour attester qu'il visait à jouer dans l'État le rôle du Protecteur en Angleterre, de Cromwell. Le sénat, que Marie avait préparé, le condamna donc à la mort et à la confiscation de tous ses biens; mais Lubomirski, averti à temps, réussit à gagner la Silésie.

On s'attaquait à un trop grand citoyen pour que sa cause demeurât sans défenseurs. Les services éminents du général méconnus, les droits et les priviléges du noble foulés aux pieds, tout concourut à amener un soulèvement. Les palatinats de la grande Pologne formèrent une confédération, et la guerre civile ne tarda pas à éclater. Dans une première rencontre les troupes royales furent défaites, et Jean-Kasimir dut songer à venger en personne un tel échec. Du côté de la confédération on comptait douze mille hommes, commandés par le grand maréchal et bien déterminés; sous l'étendard du roi, vingt-six mille soldats étaient rangés. Mais, au moment d'en venir aux prises, les évêques de Krakovie et de Chelm se jetèrent entre les combattants et s'efforcèrent d'opérer une réconciliation; leurs efforts furent vains: les choses ayant été poussées trop loin, la voie des armes pouvait seule les dénouer. Kasimir, quoique fort supérieur en nombre, fut battu; et alors Lubomirski traita de puissance à puissance. Pour la forme cependant, il demanda pardon au roi et se soumit, mais à la condition expresse que, tant que Jean-Kasimir vivrait, il ne serait pas question de pourvoir à la succession au trône.

Ce traité, conclu à Lengoniça, reçut l'approbation des états.

PRÉDICTION REMARQUABLE DE JEAN-KASIMIR.

1661. Ce souverain ne se trompait pas sur l'avenir qui était réservé à la Pologne; il sentait bien que les exigences de la noblesse et l'abus du *veto* rendaient la royauté impossible; et c'est devant les représentants de la

nation, assemblés en 1661, qu'il prononça ce discours si mémorable: « Dieu veuille que je me trompe, s'é« cria-t-il, mais si vous ne vous hâtez « pas de remédier aux malheurs que « vos prétendues élections libres atti« rent sur le pays, si vous ne renoncez « pas à vos privilèges personnels, ce « noble royaume deviendra la proie « des autres nations. Le Moskovite « nous arrachera la Russie et la Li« thuanie; le Brandebourgeois s'empa« rera de la Prusse et de Posen; et « l'Autriche, *plus loyale que ces deux* « *puissances*, sera obligée de faire « comme elles: elle prendra Krakovie « et la petite Pologne. » Paroles vraiment prophétiques, que les événements postérieurs ont justifiées!

ABDICATION DE JEAN-KASIMIR.

1668. Les dernières années du règne de Kasimir virent encore de nouvelles incursions des Kosaks, devenus les alliés des Tatars et de la Porte; les victoires même de Sobieski ne purent mettre un terme à de pareilles attaques, qui se renouvelaient sans relâche. Déjà brisée par tous les événements qui l'avaient assaillie, l'âme du roi reçut un dernier coup lors de la mort de Marie de Gonzague; et la France, jalouse de l'influence que l'Autriche exerçait en Pologne, redoubla d'instances pour amener Kasimir à abdiquer, dans l'espoir de voir par suite un prince de la maison de Condé sur le trône polonais. Jean-Kasimir se démit donc du pouvoir souverain et dit adieu à la nation, dont la douleur fut extrême, dans un discours, entrecoupé de larmes, qu'il prononça devant la diète, en 1668, et que l'histoire a religieusement conservé (*).

(*) Après son abdication, Jean-Kasimir se retira en France, où Louis XIV ajouta à ses revenus ceux des abbayes de Saint-Germain des Prés, à Paris, et de Saint-Martin, en Nivernais. Il mourut à Nevers, en 1672; et son cœur fut déposé à l'église de Saint-Germain des Prés, où il se trouve encore.

TRISTES RÉSULTATS DU RÈGNE DES WASA.

L'avénement de la dynastie des Wasa au trône polonais marque l'époque de la décadence du pays. L'Europe n'a jamais su reconnaître le dévouement de la Pologne, qui devint, au dix-septième siècle, l'avant-garde de la chrétienté contre les invasions ottomanes, et ce fut une grande erreur de la part des puissances. Placée entre deux États qui grandissaient chaque jour et menaçaient ses frontières, la Moskovie et l'empire d'Autriche, la Pologne rencontrait un allié tout naturel dans la Turquie; car le but que la Porte se proposait d'atteindre par ses attaques incessantes, ce n'était pas la conquête au nord de forêts sauvages et de steppes désertes, mais bien de se frayer en Allemagne un chemin vers le midi, dont les richesses excitaient sa convoitise. L'Autriche avait donc seule à craindre, et elle fit un véritable coup de maître en associant à sa cause la Pologne catholique.

Les dissensions religieuses allumées sous Sigismond III, et attisées avec zèle par les jésuites, vinrent à l'appui des plans politiques du cabinet autrichien. Sigismond prépara également la route de la puissance au tzar et au margrave de Brandebourg en forçant, par ses persécutions, ses sujets du rit grec ou réformés à se jeter dans les bras de ces deux princes. Mais il ne vit pas les calamités que de pareilles fautes devaient enfanter; il était réservé à Jean-Kasimir de porter le dernier coup à la Pologne et d'être témoin de sa décadence. Encore plus intolérant que son père Sigismond, qui s'était contenté d'abattre les temples des protestants, Jean-Kasimir chassa ces derniers du pays.

Le royaume sembla toucher alors à l'heure de sa dissolution : les Kosaks passaient à la Russie, et les entreprises de Bogdan Chmielnicki apprenaient par des ruines ce que coûte un stupide fanatisme; les protestants invoquaient l'appui du Brandebourg et de la Suède; l'élite de la nation suc-

ait dans les rencontres meurtriè-
e la guerre civile ou sous le sabre
urcs; enfin l'Empire, pour mieux
er les résultats de son œuvre,
it parmi la noblesse polonaise,
bien trop vaine et possédée de la
des honneurs, des titres et des
mes de comtes et de princes. Aus-
ès cette époque, la vieille Polo-
que tant de causes réunies ten-
t à miner, marcha à grands pas
a chute; et si quelques beaux
brillèrent encore pour elle par
ents, ce ne furent plus que des
s impuissantes.

MICHEL WISNIOWIECKI.

1669-1673.

candidats ne manquèrent pas
ue l'abdication de Jean-Kasimir
sita une nouvelle élection royale,
comptait même parmi eux le
Condé et la fameuse Christine
ède, qui, regrettant sa retraite
itée du pouvoir, cherchait à cein-
ne autre couronne. Mais il n'y
de compétiteurs sérieux que le
n du Rhin, appuyé par le sénat,
luc Charles de Lorraine, soutenu
a noblesse. Au milieu de cette
et pour y mettre fin, un arrière-
de l'illustre Zamoyski, Michel
iowiecki, fut élu. Pauvre et hum-
ns ses vœux, quoique descendant
famille princière, il se vit forcé
epter presque malgré lui cet hon-
Il sentait bien que son caractère
ent le rendait peu propre à rem-
aussi hautes fonctions; et il ne
mpait pas, car bientôt les esprits
lents de l'intérieur et les enne-
au dehors vinrent entraver la
he de son règne.
homet IV fut le premier qui sut
ter l'apathie du nouveau roi; il
it l'Ukraine et prit Kamiéniec,
s forte place de Pologne. Michel
a de conclure avec lui un traité
dzacz (1672), par lequel toute
aine fut abandonnée à la Porte
Kosaks placés sous sa suzerai-
; Kamiéniec resta également entre
les mains des Turcs, à qui la Pologne s'engageait à payer un tribut honteux de vingt-deux mille ducats.

Une paix aussi humiliante devait réveiller l'énergie nationale, et bientôt la noblesse, réunie à Golembiow, se forma en confédération, à la double fin de fortifier le pouvoir royal et de briser la suzeraineté oligarchique de quelques magnats. La noblesse polonaise ne faisait que suivre en cela le mouvement analogue du Danemark, arrivé une douzaine d'années auparavant, et qui y avait produit la célèbre révolution de 1660. La confédération prononça la destitution du primat Prazmowski, qui avait voulu humilier précédemment la couronne, confisqua ses biens, et déclara traîtres à la patrie les nonces dont le *veto* avait paralysé l'action des diètes. Le primat, réfugié à Lowicz, s'y livra, d'accord avec le grand hetman Sobieski, à de coupables menées; mais ce dernier ne tarda pas à effacer ses torts par de nouveaux triomphes sur les Turcs.

Toujours faible et insouciant, Michel Wisniowiecki négligea d'utiliser les ressources qu'offrait le parti national et fit grâce au primat, qui, rentré dans la possession de ses biens et honneurs, intrigua de nouveau contre le souverain. La guerre civile allait encore une fois éclater, quand les décès, à peu de distance l'un de l'autre, de Prazmowski, espèce de cardinal de Retz, et du roi, vinrent terminer la querelle. Michel mourut à Léopol, en 1673, au moment où il rejoignait l'armée, qui, le lendemain même de sa mort, remportait près de Chocim, grâce aux savantes dispositions de Sobieski, un succès éclatant sur soixante mille Turcs.

On a comparé Michel Wisniowiecki à Galba. En effet, on peut dire de tous les deux : *Medium ingenium magis extra vitia quam cum virtutibus ;* mais il est assez difficile d'appliquer au souverain polonais ce que Tacite ajoute de l'empereur romain : *Major privato visus dum privatus fuit et omnium consensu capax imperii nisi imperasset.*

INTERRÈGNE.

1674. Cette même couronne que Jean-Kasimir avait vainement offerte, dans un moment de désespoir, à tous les monarques, se vit, après la mort de Michel, l'objet de leurs vives sollicitudes. Treize princes, dont sept souverains, se mirent sur les rangs. On distinguait parmi les compétiteurs :

Jacques Stuart, depuis Jacques II, roi d'Angleterre.

Guillaume de Nassau, plus tard Guillaume III, roi de la Grande-Bretagne.

Émile, fils de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg.

Georges, prince royal de Danemark.

Maximilien, duc de Bavière.

François II, duc de Modène.

Thomas, duc de Savoie.

Louis, duc de Vendôme.

Le grand Condé.

Louis de Soissons.

Charles V, duc de Lorraine.

Jean-Guillaume, duc de Neubourg.

Don Juan d'Autriche.

Michel, duc de Transylvanie.

Alexis Michaëlovitch, tzar de Moskovie.

Fiédor Alexiévitch, tzarévitch.

Et Jean Sobieski, grand maréchal et grand hetman des armées polonaises.

Dans cette lutte acharnée entre tant de rivaux, le parti national triompha. Sobieski, illustré déjà par plusieurs victoires, fut proclamé roi de Pologne.

JEAN III SOBIESKI.

1674-1696.

Avant de se faire couronner à Krakovie (1676) avec son épouse Marie-Kasimire d'Arquien, Sobieski voulut célébrer son avénement par une action glorieuse. Les embarras inséparables d'un interrègne avaient permis aux Turcs de reprendre Chocim, témoin naguère de leur défaite, et d'envahir l'Ukraine. L'apparition de Sobieski, qui excitait une profonde terreur dans leurs rangs, purgea bientôt ces contrées de la présence des hordes musulmanes; et l'hetman des Kosaks, Doroszenko, fut puni de sa félonie par la confiscation de tous ses biens. Malheureusement les menées de Michel Paç, jaloux de la célébrité de Sobieski, paralysèrent les opérations, jusqu'à ce que l'hiver vînt tout à fait en suspendre le cours.

TRAITÉ DE ZURAWNO.

1676. La campagne qui suivit manqua d'être fatale au pays. Emporté par sa bouillante ardeur, le roi se vit coupé du gros de l'armée par l'habile Ibrahim, surnommé *le Démon;* puis, enfermé dans Zurawno, il se trouva sans vivres et sans espoir de recevoir de secours contre les attaques impétueuses de l'ennemi. Le hasard sauva Sobieski, et, grâce à un mortier découvert dans une des caves du château fort, il put lancer quelques bombes qui firent croire aux assiégeants que les Polonais avaient reçu de l'aide. Alors le chef musulman, déjà fort occupé à vaincre la désunion des pachas et l'esprit mutin des janissaires, proposa de lui-même des conditions tolérables à Sobieski, qui, il faut le dire à sa gloire, s'était toujours refusé, malgré sa position désespérée, à ratifier le honteux traité de Budzacz.

La paix de Zurawno restitua à la Pologne les deux tiers de l'Ukraine; l'autre tiers fut donné aux Kosaks. En outre, quinze mille prisonniers recouvrèrent leur liberté.

INTRIGUES DE MARIE-KASIMIRE.

On a déjà vu, lors du règne de Jean-Kasimir, quel mal avait fait au pays le caractère remuant de Marie de Gonzague, femme du roi. Sobieski ne fut pas plus heureux, dans le choix d'une épouse, que son prédécesseur. D'origine française et aussi ambitieuse qu'avare, Marie-Kasimire se trouva froissée du refus fait par Louis XIV, à l'instigation du ministre Louvois, d'accorder la pairie à son père, le marquis d'Arquien. Ce monarque la blessa encore bien plus vivement, lors-

qu'il refusa de la recevoir en France avec la même magnificence qu'il avait déployée lors de la visite de la reine d'Angleterre, « *sachant*, dit-il, *établir une différence entre une reine héréditaire et une reine élective.* »

Marie-Kasimire jura de se venger de ces deux affronts, et y parvint en amenant, malgré la résistance du roi, la conclusion d'une alliance avec l'Autriche contre la Turquie. Le légat du pape Innocent XI, Pallavicini, aida fortement la reine en cette circonstance, faisant briller aux yeux de Sobieski l'espoir d'opérer par là l'union du prince royal Jacques avec l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette. Louis XIV voulut réparer sa faute, mais il était trop tard : l'altière Marie-Kasimire repoussa toutes les propositions que lui transmit, de la part de son souverain, le marquis de Vitry, ambassadeur français à Warsovie. L'influence française dut céder devant l'influence autrichienne, de tout temps funeste à la Pologne.

ALLIANCE AVEC L'AUTRICHE.

1683. L'Empire, déjà en lutte contre les Hongrois, que la France poussait à la révolte et qui s'étaient liés avec les Turcs, voyait sa capitale, Vienne, menacée d'un danger imminent par l'islamisme. Dans cette pénible conjoncture, l'empereur Léopold eut recours à la Pologne; mais, quoique travaillé de longue main par la reine et la cour de Rome, Sobieski hésitait encore, quand un coup de théâtre vint précipiter le dénoûment. L'ambassadeur d'Autriche et le légat du pape se jetèrent aux pieds du roi ; « *Sire, sauvez l'Empire !* » s'écria le comte Wilczek. « *Sire, sauvez la chrétienté!* » ajouta le prélat romain. La voix de l'humanité l'emporta sur les avis d'une sage politique dans le cœur généreux de Sobieski, et le traité d'alliance offensive et défensive avec l'Autriche fut enfin signé.

D'après les clauses de cet acte, l'Empereur s'obligeait à fournir un contingent de soixante mille hommes et la Pologne un autre de quarante mille. Suivant les articles secrets, l'Autriche renonça à tous subsides dus lors des guerres avec la Suède, et restitua l'acte par lequel les états s'étaient engagés, à la même et désastreuse époque, à élire un prince de la maison autrichienne. Elle abandonna également toutes prétentions sur les salines de Wiéliczka et de Bochnia.

DÉLIVRANCE DE VIENNE.

1683. Il fallait que le danger fût bien pressant pour que les diplomates autrichiens accédassent à de pareilles concessions. Fidèle à son plan de campagne, le grand visir, Kara-Mustapha, s'avançait, rapide comme la foudre, sur Vienne, méprisant les forteresses qu'il rencontrait le-long de sa route. Le rendez-vous général des troupes qu'il commandait avait eu lieu au pont d'Eszek, entre Bude et Belgrade. Là s'étaient trouvés, avec leurs contingents divers, le khan des Tatars, Sélim Giéray, le prince Ducay de Moldavie, l'hospodar de Valachie, Sirvan Cantacuzène, le duc de Transylvanie, Michel Apaffi, et Tékély, le chef des insurgés hongrois. Cette masse de combattants réunis s'élevait à trois cent mille hommes, soutenus par trois cents bouches à feu ; et, ce qui contribuait encore à exalter l'ardeur des musulmans, l'étendard du Prophète flottait au milieu de leurs rangs.

Une première rencontre eut lieu, le 7 juillet 1683, près de Paternell, et fut suivie d'un échec notable. Dix mille Hongrois, à la solde du gouvernement autrichien, rejoignirent également Tékély, sur les drapeaux duquel on lisait ces mots magiques : *Dieu, la Patrie et la Liberté !* A ces nouvelles sinistres, le pusillanime empereur Léopold, saisi de terreur, s'enfuit avec la cour jusqu'à Passau ; l'épouvante était telle, que l'exemple du souverain fut imité par soixante mille habitants. Le 14 juillet, l'armée ottomane parut sous les murs de Vienne ; dès le lendemain ses batteries ouvrirent un feu foudroyant, et la ville se trouva inves-

tie de toutes parts. Bientôt la famine vint joindre ses ravages à ceux de l'artillerie; tout semblait donc conspirer contre le salut de la capitale, et déjà le grand visir supputait les trésors qui devaient lui échoir.

C'est alors que Sobieski, après avoir tout préparé, songea à remplir ses engagements. Il partit de Krakovie le 15 août, jour de l'Assomption, à la tête de vingt-cinq mille Polonais et de trente bouches à feu. Mais il ne tarda pas à prendre les devants, accompagné seulement de quelques milliers de cavaliers, « *ayant hâte*, écrivait-il à la reine sa femme, *d'entendre le canon de Vienne et de boire de l'eau du Danube.* »

De toutes les parties de l'Empire, des secours, bien faibles vu le nombre des assaillants, se dirigeaient sur le point menacé. Ils firent leur jonction, et, dans la matinée du 9 septembre, Sobieski prit le commandement suprême des forces coalisées. Parmi les chefs qui se plaçaient ainsi sous les ordres du monarque polonais, on distinguait le duc de Lorraine, Charles, un de ses compétiteurs à la couronne, et les électeurs de Bavière et de Saxe. En un mot, dans cette circonstance décisive, tout l'Empire était là; « *il n'y manquait*, dit judicieusement Voltaire, *que l'Empereur!* »

Les jours suivants furent donnés aux dernières dispositions, et le 12 septembre 1683, à l'aurore naissante, l'action s'engagea (*). Mais la délivrance de Vienne par Sobieski est un fait trop mémorable, pour que nous ne nous

(*) ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE CHRÉTIENNE.

JEAN SOBIESKI.

ROI DE POLOGNE, COMMANDANT EN CHEF.

Aile gauche.

LE DUC DE LORRAINE.

1er corps d'infanterie, Impériaux et Saxons, le comte Caprara; ses lieutenants, le prince Louis de Bade et le prince de Salm.	4,500
2e corps d'infanterie, Impériaux et Saxons, le prince Herman de Bade; ses lieutenants, le duc de Croy et Louis de Neubourg......	4,500
Infanterie saxonne, Georges III, électeur de Saxe; ses lieutenants, Fleming, Trautmansdorf, Reuss...	6,400
Cavalerie polonaise, Lubomirski.	3,500
Cavalerie saxonne, id.	2,600
Total....	21,500
Bouches à feu................	8

Centre.

LE PRINCE DE WALDECK.

Infanterie de Frankonie et des cercles de l'Empire, le prince de Waldeck; ses lieutenants, le feld-maréchal Golz et le major-général Reuss..................	6,000
Infanterie de Bavière (*), le général Degenfeld; ses lieutenants, Sternau, Pressing, Mercy, Rompre.	9,000
Cavalerie des Impériaux et des Bavarois, comte Caraffa, baron de Bayreuth, baron Munster, comte Gondola......................	5,000
Marquis de Beauveau, sergent de bataille.	
Total.....	20,000
Bouches à feu...............	8

Aile droite.

LE GRAND-GÉNÉRAL IABLONOWSKI.

Infanterie polonaise, Konski; ses lieutenants, Doenhof, Wiélopolski, Morsztyn, Sessevin, Lazinski, de Maligny...	7,700
1er corps de cavalerie, Siéniawski; ses lieutenants, Tarlo, Félix Potocki, Galecki, Lydzinski, Felkierzamb........................	6,000
2e corps de cavalerie, Iablonowski; ses lieutenants, Wisniowski, Mionczynski, Zbrozek, Zamoyski, Szczuka, Dobczyc, Malachowski..	8,000
Rayters ou gardes du corps du roi, aux ordres du capitaine lieutenant Polanowski...............	300
Cavalerie et infanterie impériales, prince de Saxe-Lauenbourg.......	4,600
Maréchal des logis des armées, Charczewski.	
Total....	26,600
Bouches à feu..............	12

L'armée chrétienne s'élevait à 68,800 hommes,

Savoir :

Infanterie.................	41,000
Cavalerie..................	27,100

(*) L'électeur de Bavière, faisant ses premières armes, combattait en simple volontaire.

écartions pas un peu du langage laconique que nous prescrit notre rapide narration. A l'occasion d'un événement qui eut une si haute influence sur les destinées de l'Europe, nous déposerons même la plume et laisserons parler l'éloquent historien du héros polonais.

« Le camp ennemi, qui, par sa magnificence, enflammait l'ardeur guerrière des soldats, était couvert par un ravin profond, en avant duquel se présentait en bon ordre l'armée musulmane; elle était rangée autour de l'étendard du grand visir, qui commandait en personne le corps de bataille. L'une de ses ailes qui faisait face aux Impériaux et s'appuyait au Danube avait à sa tête le vaillant et habile Kara-Méhémet-Pacha; l'autre était conduite par le vieil Ibrahim : elle couvrait l'armée du côté des montagnes de Styrie. Les Transylvains, les Valaques, les Arabes, les Tatars, une portion des janissaires étaient en ligne sur des mamelons fortifiés. Une artillerie formidable hérissait leur front, et comme les Polonais menaçaient vers le centre les abords les plus ouverts de cette vaste citadelle, c'était de leur côté que se laissaient voir les masses les plus épaisses. C'est aussi là que le roi se porta de sa personne. Iablonowski couvrit, avec quelques milliers de chevaux, l'aile droite, un moment menacée par Sélim-Giéray, et poussait dans la plaine des nuées de Tatars qu'il refoulait jusqu'aux montagnes de Styrie.

« Il était près de cinq heures du soir. Jean III se proposait de coucher sur le champ de bataille, et de remettre au lendemain à consommer la victoire. Mais les troupes étaient exaltées par les avantages qu'elles avaient obtenus : elles marchèrent aux Ottomans; elles les poussèrent avec plus d'ardeur : bientôt on n'aperçut que chameaux qui se pressaient sur les routes de Hongrie; on ne discerna que nuages de poussière qui indiquaient la direction des fuyards. Le grand visir, opposant à l'effroi commun son indomptable assurance, augmentait le désordre de ses troupes par cette confiance même qui exaspérait les esprits. Il était venu ordonner le combat comme on court assister à un triomphe. Il s'attendait à voir l'armée chrétienne se briser en quelque sorte, sans coup férir, au pied de ses retranchements. Son cheval de bataille tout caparaçonné d'or à côté de lui, il aspirait tranquillement le frais du soir, et, abrité par une tente cramoisie contre les feux du soleil couchant, il prenait paisiblement le café avec ses deux fils.... Déjà l'œil ardent du roi de Pologne mesurait la profondeur de ces lignes; il cherchait à en démêler le côté faible. Tout à coup il aperçoit cette tente où médite le visir. Il s'enflamme à la vue de son ennemi; il fait approcher les deux seules pièces qu'on eût portées à cette hauteur; il les pointe, il les dirige sur le somptueux état-major, et promet cinquante écus par volée. Malheureusement les caissons n'avaient pu suivre; quelques munitions portées à bras furent bientôt épuisées. Un peu de poudre restait encore, mais on était sans papier, sans moyen de la bourrer. Un officier français y suppléa : il jeta dans la pièce ses gants, sa perruque et un paquet de gazettes de France, et le coup partit. Enfin les gens de pied parurent; le roi leur commanda de se saisir d'une hauteur qui dominait les quartiers de Ka-

Artillerie, 28 pièces de canon, appartenant au corps polonais..	700
Total.....	68,800

Explication de la gravure : Plan de la bataille de Vienne.

1. Position de l'armée chrétienne dans la nuit du 11 au 12.

2. Couvent des Camaduls. *Armée chrétienne* : 3. Lauenbourg. — 4. Iablonowski. — 5. Kontski. — 6. Siéniawski. — 7. Waldeck. — 8. Degenfeld. — 9. Lorraine. — 10. Georges III. — 11. Lubomirski.

12. Ligne retranchée de l'armée turque.

13. Pacha de Bude. — 14. Pacha de Diarbakir.

15. Batteries. — 16. Tranchées. — 17. Faubourgs à demi brûlés. — 18. Bastion de Lebl. — 19. Bastion de la couronne.

ra-Mustapha. Le comte de Maligny, leur chef, exécuta l'ordre avec sa valeur française, et, culbutant les avant-postes, arriva le premier sur la redoute. A cette attaque inopinée, de l'incertitude se manifeste dans les rangs ennemis. Kara-Mustapha porte tout ce qu'il avait d'infanterie à son aile droite, découvre ses flancs : à la vue de ce mouvement, le trouble, le désordre courent d'une extrémité de la ligne à l'autre. Sobieski ne doute plus du succès. « *Ils sont perdus,* » dit-il, et il ordonne au duc de Lorraine d'attaquer brusquement au centre, tandis que lui-même va renverser ces masses ébranlées. Aussitôt il pousse en avant et marche droit à cette tente rouge que chacun convoite, que chacun veut enlever. Son aigrette blanche, son arc et son carquois d'or, sa lance royale, son bouclier homérique que le fidèle Matczynski porte devant lui, plus que tout, l'enthousiasme qu'excite au loin sa personne, ne permettent pas aux Turcs de s'y méprendre. Ils reconnaissent, ils voient ce redoutable Sobieski et reculent d'effroi. Le nom du roi de Pologne vole de bouche en bouche, et glace tous les courages : « Par Allah! s'écrie avec douleur Sélim-Giéray, il est avec eux! »

« En ce moment, les hussards du prince Alexandre Sobieski, conduits par Sigismond Zwierzchowski qui tenait la tête des colonnes, s'élancèrent au cri national de : « Dieu bénisse la Pologne! » Le régiment de Mionczynski survint ensuite, puis le reste des escadrons que guident Charles Tarlo, Czarnecki, André Potocki, Stadnicki, Zamoyski, Leszczynski, Dobczyç et autres sénateurs et officiers de la république. Ils franchissent, bride abattue, un ravin où l'infanterie aurait hésité; ils le remontent au galop, donnent tête baissée dans les rangs ennemis, coupent en deux le corps de bataille, en justifiant le mot fameux de cette fière noblesse à un de ses rois, qu'avec elle il n'y avait point de revers possible; que si le ciel venait à choir, les hussards le soutiendraient sur la pointe de leurs lances!

« Le choc fut rude et sanglant. Le pacha d'Alep, celui de Silistrie, périrent dans la mêlée. A l'extrême droite, quatre autres pachas tombèrent sous les coups d'Iablonowski. Le grand interprète, Mauro-Cordato, prit la fuite dans la tente même de Kara-Mustapha. Abattu, consterné de tant d'échecs, le grand visir ne put retenir ses larmes. « Peux-tu, dit-il au khan de Crimée qui arrivait entraîné par les fuyards, peux-tu me secourir? — Je connais le roi de Pologne, répondit Sélim-Giéray, je vous le disais, il n'y a rien à faire avec lui; il ne nous reste qu'à nous en aller. Regardez le firmament, ajouta-t-il, voyez si Dieu n'est pas contre nous? » Kara-Mustapha cependant essaya de ranimer, de rallier ses troupes dans le camp. Mais tout fuyait, tout était en proie à une terreur profonde. Il fut obligé de s'éloigner, de fuir lui-même.

« A six heures du soir, Jean Sobieski franchit le ravin sous le feu de quelques janissaires qui combattaient encore, et prit possession du camp turc. Il arriva le premier au quartier du visir. A l'entrée de cette vaste enceinte, un esclave accourut, lui présentant le cheval et l'étrier d'or de Kara-Mustapha. Il prit l'étrier et donna à un des siens l'ordre de partir sur-le-champ, d'aller vers la reine, de lui dire que *celui à qui appartenait cet étrier était vaincu;* puis, plantant ses enseignes dans ce caravansérail armé de toutes les nations de l'Orient, il défendit, sous peine de mort, le désordre et le pillage, de peur de quelque surprise, et, pour ainsi dire, d'un remords des Turcs qui auraient pu revenir à la charge durant une nuit orageuse et sombre. Le roi, après être demeuré quatorze heures à cheval, s'endormit au pied d'un arbre (*). »

Vienne était délivrée, après soixante jours de tranchée ouverte. Dans cette bataille, où l'existence de l'Empire était mise en question, les Ottomans perdirent vingt mille hommes. Les trou-

(*) M. de Salvandy, Histoire de Jean III Sobieski.

.. alliées eurent quatre mille morts, .. quinze cents Polonais; il se trou- .. parmi ces derniers cent vingt-deux .. (*).

(*) Voici la lettre que Sobieski écrivit .. matin, dès le point du jour, à la .. Marie-Kasimire. Elle renferme des .. curieux :

« .. joie de mon âme, charmante et .. aimée Mariette, Dieu soit béni à ja.. Il a donné la victoire à notre nation; .. a donné un triomphe tel, que les .. passés n'en virent jamais de sembla.. Toute l'artillerie, tout le camp des mu.. ..ns, des richesses infinies nous sont .. dans les mains. Ils ont laissé en .. et munitions pour la valeur d'un .. de florins. Les approches de la ville, .. champs qui l'entourent, sont couverts .. morts de l'armée infidèle, et le reste fuit .. la consternation. Avançant avec la .. ligne et poussant le visir devant .., j'ai rencontré un de ses domestiques .. m'a conduit dans les tentes de sa cour ..; ces tentes occupent à elles seules .. espace grand comme la ville de Warso.. .. de Léopol. Je me suis emparé de .. les décorations et drapeaux qu'on a .. de porter devant le grand visir. .. au grand étendard de Mahomet, que .. souverain lui a confié pour cette guerre, j'ai envoyé au saint-père par Talenti. De .., nous avons de riches tentes, de su.. ..bes équipages et mille autres hochets .. beaux et fort riches. Quatre ou cinq .. turquois, montés de rubis et de saphirs, va.. seuls quelques milliers de ducats. Vous .. me direz donc pas, mon cœur, comme .. femmes tatares à leurs maris, lorsqu'ils .. reviennent sans butin : *Tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as rien apporté; car il n'y a que l'homme qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.* J'ai aussi .. cheval du visir avec tout son harnais. Lui-même a été poursuivi de fort près; mais il a échappé. Son kihog ou premier lieutenant a été tué, ainsi qu'une foule de ses principaux officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a mis fin à la poursuite, et d'ailleurs, tout en fuyant, les Turcs se défendent avec acharnement. A cet égard ils ont fait la plus belle *retirade* du monde. Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turcs, que, tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre donnait l'assaut à la ville. Il est vrai qu'ils avaient de quoi fournir à tout cela. Je les estime, sans les Tatars, à trois cent mille combattants. Notre fanfan (le prince Jacques) est brave au dernier point. »

Il eût été facile au grand visir de triompher presque sans combattre : il n'aurait eu qu'à barrer les défilés étroits de Calemberg, où les Polonais durent s'engager avant d'arriver devant la capitale impériale, ou bien à précipiter l'assaut; Vienne, réduite à la dernière extrémité, serait tombée en son pouvoir. Mais la valeur des Soliman et l'habileté des Couprougli ne présidaient plus aux destinées de la Turquie. Le triomphe de Sobieski fut donc complet, et la bataille de Vienne figure dignement à côté de celles de Tours et de Lépante. Le christianisme lui dut son salut; le croissant, jusque-là victorieux, sa décadence.

ENTREVUE DE SOBIESKI AVEC L'EMPEREUR LÉOPOLD.

1683. L'entrée de Sobieski dans Vienne fut solennelle; partout la foule accourait sur son passage, baisant ses habits et le bénissant comme un dieu libérateur. Le commandant, Stahremberg, fit seul les honneurs de la cité au héros polonais; car l'empereur, d'un caractère aussi envieux que pusillanime, ne voulut pas être témoin de son ovation. Il chercha même à éviter sa présence, sous prétexte d'étiquette; et la manière dont un roi électif devait être reçu par un empereur devint l'objet de longs débats. Enfin, on arrêta que l'entrevue des deux souverains aurait lieu en pleine campagne.

Elle fut froide et hautaine. L'attitude glaciale de Léopold donnait un démenti au peu de paroles de gratitude soufflées par le noble duc de Lorraine et que l'empereur eut peine à articuler. « *Mon frère*, répondit Sobieski, *je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service;* puis, présentant le prince royal Jacques, il ajouta : *Voilà mon fils, je l'élève pour le service de la chrétienté.* » Mais Léopold demeu-

rant toujours immobile et muet, Sobieski, indigné, tourna bride, en s'écriant : *Je pars pour l'armée; mes généraux ont ordre de vous montrer mes régiments, si cela vous plaît.* » Et il se mit à la poursuite des Turcs. Mais cette fois la fortune se déclara momentanément contre lui; Sobieski fut battu près de Parkany, en Hongrie, et sa vie se trouvait même en danger, quand Charles de Lorraine, toujours généreux envers son ancien rival, accourut à son aide. Bientôt après, Sobieski répara cet échec partiel par la brillante victoire de Gran, remportée sur les musulmans.

L'empereur d'Autriche continua de se montrer ingrat envers celui qui avait sauvé son trône, en laissant manquer de tout l'armée polonaise, qui fut plus décimée par les mauvais cantonnements et la disette que par le fer des ennemis. Aussi, abreuvé de dégoûts, Sobieski rentra dans ses États; mais la pensée qui le préoccupait constamment de rendre la couronne héréditaire dans sa famille, lui fit fermer les yeux sur la conduite odieuse de l'Autriche et continuer de suivre une ligne politique opposée aux véritables intérêts de la nation.

TRAITÉ AVEC LA MOSKOVIE.

1686. Ces mêmes calculs de famille entraînèrent Sobieski à conclure un acte des plus onéreux pour l'État. Si l'infortuné Jean-Kasimir, qui avait à lutter contre une coalition puissante, fut forcé, après avoir éprouvé toutes les chances des armes, de signer l'humiliant mais transitoire pacte d'Andruszow, Sobieski n'eût point dû, dans le plus beau moment de sa gloire et de sa puissance, se courber devant la Moskovie, en convertissant cette trêve en traité perpétuel.

Par ce traité, signé à Moskou le 6 mai 1686, Sobieski céda à perpétuité à la Moskovie Smolensk, Czerniéchow, Siéwierz, Kiiow, et renonça à s'intituler souverain de ces provinces. Il fit également passer sous la domination des tzars les Kosaks zaporogues de la rive gauche de Dniéper, et obtint, en échange de cette concession, un honteux salaire de 200.000 roubles, qui ne fut jamais acquitté, et la reconnaissance de l'alliance austro-polonaise contre la Turquie.

Les états refusèrent de sanctionner un acte aussi ignominieux, et le négociateur, Grzymultowski, manqua même d'être massacré par les Polonais exaspérés. Ce traité n'obtint l'assentiment des états que plus tard, à la diète de 1764, mais, comme on le verra, celle-ci n'agissait déjà plus que sous l'influence étrangère.

SUITES DE L'INFLUENCE AUTRICHIENNE.

1686-1695. L'Autriche, qui ne cessait d'engager Sobieski dans de nouvelles guerres avec les Turcs, en lui promettant d'assurer aux siens la possession de la Moldavie, n'envoyant ni subsides ni renforts, le roi, parvenu au cœur de la Bukowine, se vit cerné de tous côtés par de nombreux ennemis. Il ne put opérer qu'avec beaucoup de peine cette retraite si remarquable qui fut, à juste titre, comparée à l'immortelle retraite des dix mille et célébrée dans un poëme épique national. La campagne qui suivit fut encore plus malheureuse; et Sobieski, après avoir perdu tout son matériel, ne ramena en Pologne qu'une armée affaiblie et découragée.

Ces fautes répétées aliénèrent au roi l'affection de la nation; et le mécontentement général éclata aux diètes, qui devenaient de plus en plus orageuses. La reine, toujours soumise à la dévotion de l'Autriche, aigrissait encore les esprits par ses menées ambitieuses. La diète de 1689 surtout prouva combien le pays désapprouvait une telle ligne de conduite. Par suite des intrigues du cabinet de Vienne, l'héritière des Radziwill, qui, selon les projets de Sobieski, devait, après la mort de son premier mari, le margrave de Brandebourg, devenir la femme du prince royal, épousa secrètement le duc de Neubourg, et, par cette union, donna lieu à des préten-

tions sur les immenses propriétés de la famille Radziwill. La diète fut appelée à prononcer; et, dans son sein, les plus graves reproches furent adressés au roi. On accusa le cabinet de la reine d'être la tombe des lois et le marché où se vendaient les faveurs; Sapiéha osa dire que *le vainqueur des Turcs était l'esclave de sa femme;* et l'évêque de Culm s'écria en plein sénat, Sobieski étant présent: *Ou cesse de régner, ou règne selon les lois!* Cette diète fut rompue.

Sobieski devait encore recueillir de nouveaux déboires de ses rapports intimes avec une puissance déloyale. Une archiduchesse promise au prince Jacques, à défaut de la margrave de Brandebourg, épousa le duc de Bavière. Il semblerait que tant de manques de foi successifs eussent dû dessiller les yeux au monarque polonais; il n'en fut cependant rien, et l'Autriche, grâce au soutien fidèle qu'elle rencontrait dans la vanité blessée de Marie-Kasimire, parvint à amener une troisième expédition du roi en Moldavie, cette terre promise des Sobieski. Vainement l'ambassadeur français, le marquis de Béthune, s'efforça de faire repousser ce projet, en rappelant l'expérience du passé; la lutte diplomatique dégénéra en personnalités, et alla même jusqu'à une provocation en duel entre les deux ambassadeurs. Louis XIV rappela alors son ministre, et le champ demeura libre à l'Autriche.

Cette nouvelle campagne (1691), où l'empereur s'abstint, comme toujours, d'envoyer les secours convenus, fut des plus désastreuses. L'armée périt presque sans combattre; et cette calamité permit aux Tatars d'inonder les terres russiennes, et de marquer à trois reprises, par le fer et le feu, leur présence jusqu'au centre du pays, dégarni de défenseurs. La Pologne n'en fut délivrée qu'en 1695, et quatre années de suite les malheureux habitants eurent à gémir des erreurs de leur roi. *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.*

MORT DE SOBIESKI.

1696. Il fallut bien que Sobieski renonçât enfin à de chimériques espérances, mais quand le royaume était couvert de ruines et quand son âge, joint à une obésité prononcée, le rendait désormais incapable de poursuivre une guerre si impolitiquement entamée. Le chagrin commença à s'emparer alors de l'âme du roi, et une erreur de son médecin, le juif Jonas, précipita encore le terme de son existence. Il mourut, à l'âge de soixante-douze ans, au séjour de prédilection qu'il s'était fait construire à Willanow, près de Warsovie. On remarqua que, par une coïncidence assez bizarre, le jour de sa mort, celui de la Fête-Dieu, avait été également le jour de sa naissance et de son élection.

L'extérieur de Sobieski était majestueux, et inspirait tout à la fois, du premier abord, la crainte et l'attachement. Comme Vespasien, son mérite militaire lui fraya le chemin du trône, et, comme Vespasien encore, il eut peut-être plus d'avidité qu'il ne convenait à un homme placé si haut d'en montrer. Quoi qu'il en soit, intrépide dans les combats, digne au conseil, simple dans son intérieur, Sobieski, s'il eût suivi ses propres inspirations, eût parcouru avec honneur et succès toute la durée de sa puissance; malheureusement sa condescendance pour une épouse orgueilleuse et vindicative entacha de fautes graves certaines parties de ce règne. Aimant les lettres et les sciences, capable de comprendre toutes les grandes choses, Sobieski fit beaucoup pour la gloire du nom polonais, mais, par suite de sa déplorable faiblesse, rien pour l'avantage réel du pays. Il fournit ainsi une nouvelle preuve, après tant d'autres, qu'il était plus facile en Pologne d'être grand capitaine que grand monarque. Le nom de Sobieski, inscrit aux plus belles pages des fastes de l'histoire, rappellera à jamais l'héroïsme de la Pologne et l'ingratitude de l'Autriche.

AUGUSTE II.

1697-1733.

Le jugement que la nation porta

sur Sobieski, après sa mort, prouva à quel point la fausse politique suivie avait détruit l'ancienne affection des sujets. Au mécontentement de ceux-ci vinrent se joindre les dissensions de la famille royale; et, dans sa rage, Marie-Kasimire, outrée contre sa bru aînée, fut la première à conjurer publiquement les Polonais de ne choisir aucun des fils du souverain défunt, surtout le prince Jacques. L'arrêt que les États rendirent, et qui excluait toute candidature nationale, fit voir combien on jugeait les indigènes peu propres à la couronne.

Il ne resta plus alors en première ligne que deux compétiteurs, le prince de Conti, appuyé par le primat, cardinal Radziéjowski, et le plus fort, et l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste. Mais ce dernier, profitant de l'avantage des distances, parut à Krakovie avant seulement que l'escadre française, sous les ordres du célèbre Jean Bart, et qui amenait son rival, eût jeté l'ancre dans la rade de Dantzig. Accompagné, en outre, de huit mille hommes de troupes saxonnes, Frédéric-Auguste ayant juré les chartes et abjuré le protestantisme, obtint d'être sacré. Le prince de Conti n'avait donc plus qu'à remettre à la voile, et c'est ce qu'il fit.

TRAITÉ DE CARLOWITZ.

1699. L'avénement du nouveau souverain fut signalé par un fait heureux, car ayant résolu de reconquérir Kamiénieç, Frédéric-Auguste obtint d'une simple expédition contre les Turcs des avantages tels, que la victoire la plus brillante ne les eût peut-être pas donnés. La Turquie s'obligea, par le traité de Carlowitz, à restituer à la Pologne non-seulement Kamiénieç, mais encore toutes ses conquêtes précédentes en Podolie et en Ukraine. Elle abandonna également toute domination sur les Kosaks, promit d'apporter un terme aux invasions tatares, et renonça au tribut que la Pologne acquittait envers le Sultan.

GUERRE AVEC LA SUÈDE.

1701. Ce début si remarquable fut malheureusement suivi d'une mesure inhabile et dont le pays se ressentit cruellement. C'était l'époque de la grande coalition du Nord contre le héros suédois, Charles XII; et dans un voyage qu'Auguste fit à Léopol, lors du traité de Carlowitz, il rencontra le tzar Pierre le Grand, qui revenait précipitamment apaiser l'esprit mutin des strélitz, et se lia avec lui d'une amitié qui devait être funeste. Sans consulter les États et sous prétexte de regagner les provinces que la Pologne avait perdues à l'époque des Wasa, Frédéric-Auguste accéda complétement à la ligue formée.

Il battit d'abord en Livonie le général suédois Welling et remporta divers autres avantages; mais la présence de Charles XII changea bientôt la face des choses. Le jeune monarque, après avoir défait les Moskovites à Narwa, passa la Dzwina, vainquit Auguste et envahit la Kourlande et la Livonie. Il répondit aux États polonais qui, lui présentant cette guerre comme étant tout à fait personnelle à Auguste en sa qualité d'électeur et non de roi, le suppliaient d'évacuer la Pologne, qu'il ne déposerait le glaive qu'après avoir renversé ce dernier. Il ne restait donc plus au roi qu'à opposer une résistance désespérée aux prétentions du triomphateur, et c'est ce qu'il fit en rassemblant à la hâte une nouvelle armée aux environs de Krakovie. Une fois maître de Warsovie, Charles XII atteignit son adversaire à Kliszow; et là, la fortune le favorisa encore. Auguste, quoique supérieur en forces, fut battu à la suite d'un combat sanglant. Krakovie ouvrit ses portes au vainqueur, qui, poursuivant vigoureusement le vaincu, défit à Pultusk un corps saxon, prit Thorn, rançonna Dantzig, et poussa vivement à la déchéance de Frédéric-Auguste.

ÉLECTION DE STANISLAS LESZCZYNSKI

1704. Jugeant les circonstances favorables, le parti qui avait été contraire à l'élection d'Auguste releva la tête; et le remuant primat Radziéjowski, qui espérait placer son pro-

[illegible] Lubomirski sur le trône, saisit [illegible]casion de la défaite des Saxons pour [illegible]rer la couronne vacante. Mais ses [illegible]ils furent déjoués, car, à la place [illegible] Frédéric-Auguste, le monarque [illegible]ois fit élire Stanislas Leszczyn-[illegible] (*). Et comme le primat cherchait [illegible] inspirer une autre résolution, [illegible]rles XII répondit à ce dignitaire : *[illegible]'avez-vous donc à alléguer contre [illegible]czynski? — Sire, il est trop jeune,* [illegible]hasarda à dire le primat. — *Mais il [illegible] à peu près de mon âge!* et Char-[illegible] XII tourna le dos à l'opposant (**). [illegible]ais à peine le conquérant s'était-il [illegible]du dans les terres russiennes, qu'Au-[illegible]te rentrait en Pologne et contrai-[illegible]it Stanislas à chercher un refuge [illegible]rès de son protecteur. Prompt [illegible]me l'éclair, Charles XII accourut [illegible]sen et força à la retraite le fameux [illegible]ral saxon Schulembourg, qui, dé-[illegible]ant en cette circonstance tous ses [illegible]ts militaires, sauva son armée et [illegible]dire publiquement au jeune héros [illegible]ois : « *Schulembourg nous a vain-[illegible] aujourd'hui!* »

[illegible]entré à Warsovie, Stanislas Lesz-[illegible]ski y fut couronné.

ULTIMATUM D'ALT-RANSTADT.

1706. La tournure des affaires ame-[illegible] Charles XII au cœur de la Saxe; et [illegible]guste, voyant ses États héréditaires [illegible] danger, recourut de nouveau aux [illegible]es, mais toujours en vain. Le géné-[illegible] suédois Reinshild battit Schulem-[illegible]urg, qui dut principalement sa décon-[illegible]re à ses troupes auxiliaires : sept [illegible]e Moskovites lâchèrent pied dans [illegible]ction et entraînèrent les Saxons; en [illegible]tre, un régiment français, compo-[illegible]t l'artillerie, passa du côté des [illegible]inqueurs.

Trahi sans cesse par le sort, force fut à Auguste de demander la paix; et malgré la dureté des conditions imposées, comme il ne restait pas d'autre moyen de salut, il fallut les accepter. Par suite du traité qui intervint, Frédéric-Auguste, renonçant au trône de Pologne, remit à Charles XII le diplôme de son élection, rompit l'alliance avec la Moskovie, écrivit à son successeur Leszczynski une lettre de félicitations officielles, et, à sa honte, livra l'infortuné Patkul (*).

BATAILLE DE POLTAVA.

1709. Jusque-là l'étoile victorieuse du héros suédois avait constamment brillé de l'éclat le plus vif, mais le moment approchait où elle devait pâlir. Enivré par ses succès, Charles XII résolut de détrôner Pierre le Grand; et, dans ce but, il pénétra en Moskovie à la tête de trente-cinq mille hommes seulement. Ses premiers pas furent encore marqués par un triomphe : il battit le tzar à Hollozyn; mais au lieu de se diriger vivement sur Moskou consternée, il se laissa prendre aux promesses séduisantes de l'ataman kosak Mazeppa, et entra en Ukraine afin d'y attendre les renforts que lui amenait le général Lövenhaupt.

Dès lors la chance tourna complétement : Lövenhaupt fut défait par le tzar; Menzykoff s'empara de villes qu'avait occupées Mazeppa, et les rigueurs de l'hiver décimèrent l'armée suédoise. Mais rien ne pouvait abattre l'âme de fer de Charles XII, qui puisait, dans l'excès même des revers, une énergie nouvelle. Charles se jeta donc sur Poltava, qu'il assiégea; et le tzar s'empressa de voler au secours de cette place avec soixante-dix mille hommes de troupes. Malgré l'inégalité du nombre, Charles, qui n'avait en-

(*) Plus tard beau-père de Louis XV et [illegible]uc de Lorraine. Cette province garde encore de nos jours le souvenir de *Stanislas le Bienfaisant.*

(**) Voltaire, Histoire de Charles XII.

(*) Patkul, noble livonien, avait déjà, avant l'avénement de Charles XII, indisposé contre lui la cour de Suède par la violence de son opposition. Condamné plus tard à mort, il se réfugia chez le tzar, gagna sa confiance et devint son ambassadeur auprès d'Auguste. Tombé, à la suite du traité d'Alt-Ranstadt, en la puissance de Charles XII, il fut écartelé vif à Kazimierz, en Pologne.

viron que le tiers des forces ennemies, accepta le combat, au début duquel il fut grièvement blessé. Il fallut le porter sur un brancard. L'issue et les conséquences de cette journée sont connues : elles renversèrent à jamais la puissance suédoise et consolidèrent celle de la Moskovie. Charles XII manqua lui-même de tomber entre les mains de l'ennemi, et ne dut son salut qu'à la présence d'esprit de Poniatowski. « Cet officier, colonel de la garde de Stanislas Leszczynski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée suédoise, devenu en cette occasion général, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi, qu'il fit de force mettre à cheval. Cette troupe, rassemblée et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers dix régiments moskovites et conduisit Charles, au milieu des ennemis, l'espace d'une lieue, jusqu'aux bagages de l'armée suédoise (*). »

Cette journée néfaste arriva le 8 juillet 1709, et les Russes la célèbrent encore comme une fête nationale.

RETOUR D'AUGUSTE II.

1709. La bataille de Poltava changea également la position des choses en Pologne. Auguste protesta contre le traité d'Alt-Ranstadt, et se mit en mesure de ressaisir un sceptre que la chance des combats lui avait arraché. Leszczynski n'étant pas assez fort pour lui tenir tête, se retira en Poméranie, puis rejoignit Charles XII, dont il partagea la captivité chez les Turcs.

Une entrevue eut lieu entre Auguste II et le tzar, où l'on renouvela la coalition contre la Suède; coalition dans laquelle ces deux souverains firent entrer, outre le Danemark, l'electeur de Brandebourg, qui était déjà devenu roi de Prusse. Mais Charles XII ayant recouvré plus tard sa liberté, résolut, une fois de retour dans ses États, d'entreprendre une nouvelle expédition afin de renverser Auguste, quand la mort mystérieuse du monarque suédois vint annuler tous les projets formés par lui.

La sœur de Charles XII, Ulrique Éléonore, reconnut, en 1720, Auguste comme roi légitime, et renonça à toutes les prétentions antérieures. Ce traité, converti par la suite (1732) en paix générale, mit fin aux discussions avec la Suède.

SUITES DE L'INFLUENCE PERNICIEUSE DE LA MOSKOVIE.

Si, d'une part, les événements qui précèdent affranchirent la Pologne de l'influence suédoise, de l'autre, une domination plus fatale encore, celle de la Russie, vint peser sur le pays. Usant de ruse à son origine, elle se borna d'abord au rôle de médiatrice, et s'interposa adroitement dans les querelles sanglantes survenues entre les troupes polonaises et les troupes saxonnes, dont le roi épousait la cause contre ses sujets polonais. Le tzar réussit, en effet, à apaiser ces dissensions; mais il sut faire naître en même temps une loi stipulant que l'effectif de l'armée régulière ne dépasserait jamais vingt-quatre mille hommes.

La diète qui vota une mesure aussi impolitique mérita le surnom de *diète muette*, attendu qu'elle ne dura que sept heures, et sans que, dans son sein, aucune opposition s'élevât. Les nonces, imbus de ces principes aristocratiques qui tendaient uniquement à l'affaiblissement de la puissance suprême, afin de pouvoir empiéter sur les droits de la couronne, ne songeaient pas, dans leur aveuglement, aux dangers bien plus funestes qui proviendraient un jour de l'extérieur. Les insensés, qui, n'ayant jamais visé à l'agrandissement par la conquête, se croyaient pour toujours eux-mêmes à l'abri de cette dernière!

L'alliance moskovite commençant à porter ses fruits, bientôt le tzar convoita la succession de la Kourlande, et le cabinet de Saint-Pétersbourg s'immisça ostensiblement dans toutes les affaires de la Pologne.

(*) Voltaire, Histoire de Charles XII.

MORT D'AUGUSTE II.

1733. La mort vint frapper ce mo-
narque au moment même où il se ren-
dait à la diète de Warsovie. Auguste II
a sa place marquée parmi les souve-
rains les plus distingués, et il avait
déjà fait ses preuves de grand capi-
taine avant son élévation à la couronne
de Pologne. Si ses lumières et sa cour-
toisie lui méritèrent l'adoration de ses
sujets saxons, elles lui valurent égale-
ment l'estime des Polonais, qui se
plaisaient encore à reconnaître en lui
un courage au-dessus des revers et
une grandeur d'âme admirée même
des ennemis. Charles XII partageait
surtout cette opinion, et le prouva
bien, quand, après l'humiliant ultima-
tum d'Alt-Ranstadt, il renouvela près
d'Auguste la fameuse visite de Louis XI
à Péronne. Il ne manqua pas de cour-
tisans pour exciter à la vengeance le
souverain détrôné, et qui lui conseillè-
rent de profiter d'une démarche aussi
imprudente; mais Auguste, non moins
généreux que François I[er] envers Char-
les-Quint, repoussa toute insinuation
perfide.

STANISLAS LESZCZYNSKI.

1733.

La diète d'élection qui fut convo-
quée revint sur la loi décrétée lors de
la mort de Sobieski, et qui excluait
tous les indigènes de la candidature
au trône. Mais l'élection n'en fut que
plus orageuse, et la Russie saisit avec
empressement l'occasion d'étendre le
réseau de son influence. Le général
Lascy s'approcha des frontières, à la
tête d'un corps moskovite, et en pro-
clamant qu'il venait assurer le main-
tien des franchises polonaises. Ce fut
désormais le prétexte qu'adoptèrent les
spoliateurs, toutes les fois que leurs
troupes envahirent le territoire na-
tional.

Stanislas Leszczynski, parvenu sous
un déguisement à Warsovie, y fut élu
roi. Mais la nomination du beau-père
de Louis XV ne pouvait convenir aux
cabinets de Saint-Pétersbourg et de
Vienne. Dans la quinzaine qui suivit cette élection, l'armée russe, répondant à l'appel des opposants, occupa Praga, faubourg de la capitale. En vain l'armée polonaise, composée à peine de huit mille combattants, défendit vaillamment ce point : elle fut obligée de se retirer devant le nombre. Appuyée de vingt mille baïonnettes étrangères, la faction russe, qui comptait une quinzaine de sénateurs, fit prévaloir alors sa volonté sur celle de la nation presque entière.

Auguste III, fils du feu roi, fut proclamé souverain.

SECOURS ENVOYÉS PAR LA FRANCE.

De son côté, la France fit promettre des secours à Leszczynski, réfugié à Dantzig; et c'est ainsi que les puissances étrangères réglaient, chacune à leur guise, les destinées d'une nation qui s'était plu jusque-là à se dire la plus libre en Europe.

Mais à peine une chétive escadre, portant environ deux mille hommes de troupes, fut elle envoyée par le cabinet de Versailles à Dantzig. Lascy, renforcé par le célèbre feld-maréchal Munich, assiégea cette ville et y jeta sans relâche des bombes. Les Français qui, pour la première fois, se trouvaient aux prises avec les Moskovites, combattirent courageusement et y perdirent leur chef, le comte de Plélo. Une flotte russe, forte de vingt et une voiles, vint précipiter le dénoûment et contraindre Dantzig à se rendre, après un siége de plusieurs mois. La ville fut d'autant plus impitoyablement rançonnée, que l'orgueilleux Munich, qui se flattait de l'espoir de capturer Stanislas, se vit déçu dans son attente. Ce dernier était parvenu, à travers mille périls, à se mettre en lieu de sûreté; mais le comte de Monti, ministre français auprès de la cour de Pologne, et tous ses compatriotes, furent traînés dans les prisons de Cronstadt.

La France, nous regrettons de le dire, dévora cet outrage en silence.

AUGUSTE III.

733-1763.

Aux discordes intestines, aux calamités de la guerre, succéda enfin un long repos. Dantzig, conquise, prêta hommage au nouveau souverain; et la lutte armée venant à cesser entre la France et l'Autriche, une paix générale s'ensuivit, d'après laquelle Stanislas, nommé duc de Bar et de Lorraine, renonça au trône polonais.

Mais un calme si nécessaire était celui de l'inertie, qui, en énervant l'esprit public, devait finir par déconsidérer le pays aux yeux de l'étranger. Épuisée par tant de déchirements et ne pouvant plus, quand besoin en était, imposer silence à l'animosité des partis, pour résister à l'ennemi commun, la Pologne paraissait désormais une proie presque assurée. Cette idée fatale prit lentement racine, mais d'une manière irrévocable, dans la pensée des nations limitrophes, et devint l'aiguille aimantée des calculs politiques de leurs cabinets. Le long et déplorable règne d'Auguste III donna encore naissance à cet axiome que *la Pologne subsistait par l'anarchie*, axiome mis trop fidèlement à l'avenir en pratique, car, à l'exception d'une seule, aucune des diètes suivantes n'arriva à terme.

ACCAPAREMENT DE LA KOURLANDE PAR LA RUSSIE.

La succession de la principauté de Kourlande tira momentanément les esprits de leur engourdissement. Selon le pacte confirmé par Sigismond-Auguste (1561), la Kourlande devait rentrer sous la domination polonaise au cas où le duc Kettler mourrait sans laisser de descendant mâle. Ce cas s'étant présenté, la tzarine Anne recommanda aux électeurs son favori, le grand-chambellan Biron, et fit marcher des troupes à l'appui de cette candidature. La noblesse kourlandaise eut la faiblesse de souscrire à de pareilles injonctions; et tout ce que put faire la Pologne, après avoir vainement protesté, ce fut de sauver les apparences en acceptant l'hommage fictif de Biron. Déjà ce beau fief échappait à la puissance polonaise, vacillante sur ses bases.

Biron, réclamé bientôt par de plus hautes destinées encore, gouverna despotiquement la Moskovie, en qualité de régent du tzar Ivan III. Mais soit que sa protectrice, Anne de Mecklembourg, eût d'anciens griefs à lui reprocher, soit qu'elle fût jalouse de cette autorité nouvelle, elle réussit, comme mère du tzar et grâce à l'une de ces commotions si fréquentes en Russie, à ravir la régence à Biron, qui se vit envoyé en Sibérie. Une seconde élection devenant nécessaire, il fut intimé aux États de Kourlande de choisir, ainsi que la première fois, le candidat russe, c'est-à-dire, Louis de Brunswick, frère de la régente.

Une nouvelle révolution de palais éclata à Saint-Pétersbourg, et, par suite, Élisabeth monta sur le trône. La régente Anne, son mari, et le feld-maréchal Munich, rival de l'ancien favori, le remplacèrent en Sibérie. Mais les États kourlandais, soutenus fortement par Auguste III, obtinrent cette fois que le siége ducal devint l'apanage du fils d'Auguste, le prince Charles. Malheureusement, la puissance de ce dernier prit fin à la mort d'Élisabeth; car Pierre III, rappelant les droits presque oubliés de Biron, prononça le séquestre des domaines. Charles opposa bien quelque résistance; son père négocia, gagna du temps; mais l'avénement de Catherine n'ayant produit aucun changement à cet égard dans la politique moskovite, il fallut céder. La Russie occupa bientôt militairement toute la Kourlande.

EMPIÉTEMENTS DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES.

Quoique la Pologne ne prît aucune part directe aux trois guerres qui s'allumèrent successivement autour d'elle, elle eut à en subir les conséquences. Dans la première, celle entre la Russie et la Porte, le territoire fut violé par le feld-maréchal Munich, qui traversa

kraine. Malgré un simulacre de réparation qu'offrit le cabinet russe, à la suite de longues plaintes, ce scandale se renouvela lors de la guerre de succession, durant laquelle un corps de trente-cinq mille hommes traversa encore le royaume, pour aller au secours de Marie-Thérèse, et reprit, après la paix d'Aix-la-Chapelle, la même route. Le prestige attaché aux frontières du pays était detruit, et, dès ce moment, le sòl polonais fut comme un vaste champ exposé de toutes parts aux attaques et aux outrages.

La guerre de sept ans embrasant, à peu d'exceptions près, l'Europe entière, la sépara en deux camps : dans l'un se trouvaient l'Autriche, la France, la Saxe, la Suède, puis la Russie et l'Espagne; dans l'autre, Frédéric II, roi de Prusse, soutenu seulement par l'Angleterre. De nouvelles humiliations vinrent se joindre pour la Pologne aux violations incessantes du territoire. Frédéric, vainqueur d'Auguste, qui prit part à la lutte comme électeur de Saxe, et maître de Dresde, porta son armée en Pologne et pressa dans Warsovie même. Il pilla aussi les provinces frontières, les inonda de fausse monnaie et en exporta le numéraire national, afin d'en tirer, par la refonte, le centuple de sa valeur intrinsèque : les malheureux habitants se virent ruinés par cette honteuse opération.

L'avénement du tzar Pierre III mit fin momentanément aux passages de troupes, le concert occulte qui prit naissance alors entre les cabinets russe et prussien, et que cimenta plus tard Catherine II, fut encore plus fatal au pays que des empiétements matériels. Ceux-ci étaient du moins temporaires, tandis que les menées secrètes devaient durer jusqu'à ce qu'elles eussent produit leurs funestes fruits.

Humilié et souffrant, Auguste alla passer quelque temps en Saxe, après la paix de Hubertsbourg. En Pologne, la décadence marchait à grands pas : la dissolution fréquente des diètes entravait de plus en plus le jeu des rouages de l'État, et on vit même une chose inouïe jusque-là, la rupture des grandes assises de Piotrkow. L'acharnement des partis était porté au comble; et alors, sous le prétexte hypocrite d'assurer le cours de la justice, Catherine introduisit une armée dans le pays, et, tout en se donnant comme la protectrice des libertés nationales, eut l'impudence de sommer le roi de rendre compte de ses actes. La Lithuanie fut occupée militairement par les troupes de l'impératrice; et la Prusse, suivant cet exemple arbitraire et soi-disant afin de réclamer les déserteurs de la guerre de sept ans, envahit la Grande-Pologne, dont les habitants subirent toute espèce d'exactions.

Puisant dans ces calamités un nouveau degré d'animosité, les factions allaient en venir aux prises, lorsque le décès subit du souverain donna une autre direction aux esprits agités.

PORTRAIT D'AUGUSTE III.

1763. Auguste III mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante, à Dresde, le 5 octobre 1763. Il était doux par indolence, prodigue par vanité, magnifique par habitude; soumis à son confesseur, quoique sans religion, et à sa femme, sans amour pour elle; actif seulement à la chasse; très-beau de corps, mais dépourvu de toute expression dans les traits (*).

OPINIONS MONARCHIQUES INTRODUITES EN POLOGNE.

Beaucoup de Polonais avaient accompagné Stanislas Leszczynski en France; d'autres allèrent le visiter en Lorraine, où, par ses soins, plusieurs compatriotes recevaient une éducation distinguée. Tous, en revenant de leur excursion, rapportaient dans le pays des idées et des opinions différentes de celles y existant. En France comme en Pologne, ils avaient vu un roi; mais en Pologne la souveraineté était viagère et agissant dans un cercle fort limité, tandis qu'en France elle était

(*) M. de Raumer, Chute de la Pologne.

héréditaire et absolue. Il n'y avait pas là de diètes malveillantes, et toutes les dignités partaient de la cour. Le monarque français était entouré de ministres, de pairs, de maréchaux, tous disposés à se dévouer pour son service, dans l'espoir d'être récompensés de leur zèle par des titres, des décorations et autres dignités. Il s'en fallait bien qu'il en fût ainsi en Pologne, quoique Auguste II, inquiété par Charles XII, eût réinstitué l'ordre de l'Aigle-Blanc, qui se maintint depuis sans opposition. Les opinions françaises se propagèrent donc peu à peu et librement parmi les nationaux, car la noblesse, paralysée en partie par l'influence de la civilisation, n'y apporta aucun obstacle : elle semblait ne plus connaître la république ni ses véritables besoins (*).

PARTAGES DE LA POLOGNE.

1773-1793-1795.

Nous arrivons à l'époque la plus importante de l'histoire polonaise, au règne de Stanislas-Auguste Poniatowski, sous lequel s'accomplit le triple désastre du pays. Plus libre dans ses allures que nous, un de nos corédacteurs, dont le travail a précédé le nôtre dans cette publication, a déjà présenté fort au long, à l'article RUSSIE, le tableau d'une catastrophe à laquelle cette puissance prit la plus grande part. Ainsi donc, et afin d'éviter toute répétition, tout en n'omettant aucun des faits précieux, puisés par nous à des sources qu'un étranger ne saurait aussi bien choisir et apprécier qu'un Polonais, nous suivrons dans notre cadre restreint les indications d'un ouvrage que l'on peut considérer comme un véritable chef-d'œuvre, sous le rapport de l'impartialité et de la concision (**).

(*) M. J. Lelewel, Annales de la Pologne.

(**) La Chute de la Pologne (*Polens Untergang*), par M. de Raumer, professeur d'histoire à la faculté de Berlin. Leipzig, 1832.

CHEFS DES PARTIS.

Au moment où le sort de la Polog allait encore une fois se décider, p l'élection d'un nouveau roi, la fata qui pesait sur les destinées du p voulut que les Polonais se divisass dans cette crise en deux grands p tis.

Le premier, qui s'intitulait de pré dilection *parti républicain*, compt parmi ses notabilités plusieurs P tocki, le vieil hetman Branicki, et l prince Charles Stanislas Radziwill, p latin de Wilna. Ce dernier chef, posse seur d'une fortune immense et d de courage et d'ardeur, était totale ment dépourvu d'éducation élevée, rappelait sans cesse, par les bizarreri sauvages de sa vie, le temps où la fo corporelle l'emportait sur tout. L parti républicain exigeait le *statu q* dans les institutions de l'État et re poussait toute intervention étrangère

Le deuxième était dirigé par les Czartoryski et Poniatowski. Le maréchal Auguste Czartoryski, devenu immensément riche par son mariage, conservait en tout de la dignité et de la modération ; peu avare de conseils, il ne tenait pas à ce qu'ils fussent exécutés, et semblait avoir oublié, en apparence du moins, tout projet ambitieux. Toutefois le véritable chef de ce deuxième parti était le frère d'Auguste, Michel Czartoryski, grand-chancelier de Lithuanie. Aussi adroit qu'actif, il connaissait les noms et les relations de la plupart des membres de la noblesse et possédait ce coup d'œil précieux qui sait employer chacun dans sa sphère ; mais, comme l'observe judicieusement Rulhière, cette même expérience des hommes avait rendu le prince Michel blessant pour les personnes, par ses sarcasmes, et il faisait ainsi du tort aux plans les mieux combinés (*). Ce parti, tout à l'inverse du parti républicain, entendait se servir de l'influence étrangère

(*) Rulhière, Histoire de l'anarchie en Pologne.

r introduire les changements et lorations jugés nécessaires.

Tels étaient les deux grandes factions prêtes à s'entre-choquer en présence des ennemis, qui attendaient avec impatience le signal de la lutte pour en profiter. Toutes les deux avaient tort : la première, en présentant comme base indispensable de la constitution le maintien de choses erronées; la seconde, en espérant des effets salutaires de l'intervention de l'étranger. Le but de l'une était aussi blâmable que les moyens d'exécution de l'autre.

Plus que jamais se fit sentir à cette époque (pendant le règne d'Auguste III, et lors de l'avénement de Poniatowski) la défectuosité de l'édifice social polonais et la fausseté de sa base. Si, au lieu de quelques milliers d'individus influant exclusivement sur les destinées du pays, plusieurs millions d'hommes, toute la nation, en un mot, eussent joui de droits égaux, si le peuple eût été libre et eût su conséquemment agir et penser, n'aurait-il pas, en cas de violence ou de perversité d'une partie des citoyens, donné signe de vie et sauvé la cause nationale au bord du précipice? Mais, plongé dans les ténèbres de l'ignorance, il n'avait ni liberté, ni faculté de réfléchir. Jamais, jamais réforme sociale n'avait été plus nécessaire qu'en ce moment; mais il n'y a point de sauts subits dans l'existence des sociétés. Tout dans les commotions des nations a, comme dans la nature entière, ses lointains et puissants motifs. Ainsi que les autres, la société polonaise se formait par degrés, en adoptant la physionomie des siècles. Notre république nobiliaire comptait de brillants jours de puissance, et pendant longtemps son existence fut forte, solennelle et retentissante. Il n'est donc pas étonnant qu'arrivée même au dernier période de décadence, un seul instant n'ait pu suffire à raser d'une manière complète des bases enracinées profondément; surtout lorsqu'un des éléments du corps de la nation (les non-nobles), limité et paralysé, n'était pas encore en état d'agir par lui-même et de contribuer à l'enfantement d'un nouvel édifice social (*).

INVASION DES RUSSES.

1764. Tandis qu'à l'aide d'un langage mielleux et perfide, la diplomatie étrangère cherchait à leurrer le pays, en lui promettant d'assurer la liberté de l'élection, un traité secret conclu entre la Russie et la Prusse (mars 1764) stipulait que Poniatowski serait roi (**). Et quand le baron de Breteuil proposa à Catherine II de s'entendre avec la France à l'égard de la prochaine élection polonaise, la tzarine répondit nettement : « *L'avenir vous apprendra s'il appartient à quelque autre que moi de donner un roi aux Polonais* (***). »

Catherine ne s'en tint point aux paroles, et quarante mille Russes ne tardèrent pas à entrer en Pologne. Ce fut bien en vain qu'on cria et qu'on gémit sur l'atteinte portée à l'indépendance et aux libertés nationales. L'ambassadeur de Russie, le comte de Repnin, se contenta de faire valoir dans sa réponse que les soldats étrangers, vivant avec leur argent, ne tomberaient pas à la charge des habitants; puis, quelques jours après, il joignit l'ironie à l'injustice et dit : « *Comment une nation aussi grande et libre peut-elle croire qu'une poignée de Russes puisse léser en quelque point ses droits* (****)? »

DIÈTE ÉLECTIVE.

1764. C'est sous de pareils auspices et au milieu de la lutte des partis, lutte que signalaient des actes de violence et de férocité, que les diétines élurent les représentants à la grande diète. Bientôt Warsovie vit abonder

(*) François Grzymala, *Sybilla*, journal polonais. Paris, 1834.

(**) Frédéric II, Œuvres posthumes.

(***) Rulhière, Histoire de l'anarchie en Pologne.

(****) Notes officielles de Repnin, des 16 avril et 4 mai 1764.

dans son sein, en groupes armés, les Polonais, les Russes, les Prussiens, les Hongrois, les Turcs et les Tatars. Cette réunion de membres de nations si diverses, tous calmes en apparence, indiquait bien le danger auquel la république se trouvait exposée.

La Russie prenait de plus en plus position; et une fois que Repnin eut été adjoint au comte Kayserling, on ne garda plus aucune retenue. D'un caractère ambitieux et sans frein, Repnin, élevé dans les idées de son oncle Panin, ministre de Catherine, avait été perverti par les tergiversations diplomatiques. Il ne voyait en tout que le pouvoir de la Russie ; et quand on lui demanda pourquoi la tzarine s'intéressait tant aux affaires polonaises, il répondit avec hauteur : « *Vous auriez dû le demander plutôt, maintenant il est trop tard* (*). »

La diète s'ouvrit le 7 mai. Des troupes russes étaient postées, mèches allumées, chez Kayserling, Repnin et Poniatowski, et de nombreuses patrouilles de Kosaks parcouraient les rues et gardaient les places. L'insolence de Repnin alla jusqu'à introduire des soldats de sa nation dans le sein de la salle des délibérations et de les y faire asseoir à côté des députés. Le maréchal de la diète, Malachowski, refusa d'ouvrir la séance, tant que ces étrangers n'auraient pas été éloignés. Les sabres furent alors tirés, et la minorité généreuse qui tenait à sauver l'honneur du pays, allait être accablée, quand le nonce Mokronowski s'écria au milieu du tumulte : « *Comment, vous êtes les représentants de la patrie et vous portez la livrée d'une famille* (**) ! Puis il remit son sabre dans le fourreau, et, se plaçant les bras croisés devant ses adversaires, il ajouta avec calme : *S'il vous faut une victime, me voici; moi, du moins, je veux mourir libre, comme j'ai vécu.*

(*) Rulhière, Histoire de l'anarchie en Pologne.

(**) Rulhière, Histoire de l'anarchie en Pologne; Joubert, Histoire des révolutions en Pologne.

Ces paroles imposèrent aux plus acharnés, et les partisans de la Russie, redoutant les suites d'une telle scène, laissèrent les membres de l'opposition sortir tranquillement de la salle. Les Czartoryski craignirent aussi d'avoir été trop loin et s'empressèrent de déclarer qu'ils n'étaient pour rien dans cet acte de violence.

Mokronowski se rendit à Berlin, et là, proposa à Frédéric II de porter au trône polonais le prince Henri; mais les traités qui existaient entre la Prusse et la Russie s'opposèrent à l'exécution de ce projet. « Comme la France était alliée à l'Autriche, ennemie naturelle de la Prusse, et que l'Angleterre avait manqué précédemment de foi, Frédéric II pensa qu'il était de son intérêt de maintenir la convention avec la Russie et qu'il valait mieux que Catherine donnât un roi à la Pologne que de la lui voir conquérir (*). »

Les Czartoryski, demeurés à la tête de la portion victorieuse, qui se composait de quatre-vingts députés sur trois cents réunis d'abord, n'eurent rien de plus pressé que de réformer la constitution; et on les laissa y introduire quelques changements de peu d'importance, quitte à les arrêter quand ils en viendraient aux bases fondamentales.

« L'absence du vieux Branicki, qui comptait en vain sur l'appui de la France, la mort du nouvel électeur de Saxe, Frédéric Chrétien, survenue le 17 décembre 1763, et l'inaction de toutes les autres puissances de l'Europe, laissèrent le champ libre à la Russie. Ce fut pourtant au milieu d'un concours de circonstances si favorables que Catherine faillit détruire son propre ouvrage : elle hésita un moment entre Poniatowski, le prince Adam Czartoryski, et le comte Oginski, gendre de ce dernier (**). » Mais elle revint bientôt à son premier projet, et Stanislas Auguste fut élu roi de Pologne, par les députés présents, le 7 septembre 1764.

(*) M. de Raumer, Chute de la Pologne.

(**) Même auteur.

STANISLAS-AUGUSTE PONIATOWSKI.

1764-1795.

Envoyé d'abord à la cour de Saint-Pétersbourg en qualité d'ambassadeur de la république, Stanislas Poniatowski avait été chargé en outre de suivre auprès du cabinet russe les affaires de la maison Czartoryski. Le jeune émissaire, doué d'une belle figure et de nombreuses qualités physiques et morales, ne tarda pas à attirer sur lui les regards de la luxurieuse tzarine. La chronique secrète rapporte qu'il fut pendant assez long-temps maître du cœur et de la personne de Catherine : ce qui favorisa l'accomplissement de l'horoscope tiré par le médecin Fornica, qui, se mêlant aussi d'astrologie, avait prédit, raconte-t-on, à Poniatowski dans son enfance qu'il serait un jour roi.

Les faveurs de l'impératrice, venant après un grand nombre d'autres conquêtes, augmentèrent encore l'amour-propre de Poniatowski, qui oublia promptement les intérêts de ses oncles pour ne songer qu'aux siens. Il ne seconda que trop bien par là les plans de Catherine ; et lorsque celle-ci fut fatiguée de cette nouvelle liaison, elle résolut de faire de l'amant congédié un roi de Pologne, mais roi faible et entièrement soumis à ses volontés.

UNION DES DISSIDENTS.

1766. Peu de temps après l'élection de Poniatowski, Catherine envoya à Varsovie l'Allemand Saldern, homme perdu de réputation et aussi rampant devant ses supérieurs qu'impertinent et hautain envers ses inférieurs. Il était chargé d'opérer la réconciliation des deux partis dissidents, d'examiner la conduite de Repnin, et d'arriver à la conclusion d'un traité du Nord ; mais son rapport, rempli de ménagements pour Repnin et rédigé dans un esprit hostile aux Polonais, ne calma rien : les discordes prirent seulement une nouvelle direction

Les notes des ambassadeurs de Russie et de Prusse en faveur des libertés religieuses, en fournirent la source. Les demandes précédentes à cet égard, non écoutées, furent renouvelées par les deux puissances en novembre 1766, collectivement avec la Suède, le Danemark et l'Angleterre. Ce fut vainement, car les catholiques zélés, qui avaient à leur tête l'évêque de Krakovie, Cajetan Soltyk, appuyé du légat Visconti, rejetèrent de nouveau toute mesure conciliatrice, en dépit non-seulement des principes de la tolérance chrétienne, mais encore contre toutes les règles de la prévoyance politique.

La Russie profita habilement d'une faute aussi énorme et sut, sous prétexte d'un généreux appui accordé par elle à la liberté de conscience, détacher beaucoup de Polonais de la cause nationale. La tzarine promit donc sa protection aux dissidents, et Repnin fit dévaster ou confisquer les biens de Soltyk et des évêques qui persistèrent dans leur refus.

Grâce à ces mesures, l'union des dissidents prit chaque jour une force nouvelle. Les villes de Dantzig et d'Elbing, ainsi que toute la Kourlande, y donnèrent leur adhésion. Beaucoup de catholiques se joignirent également à elle, poussés soit par l'influence moskovite, soit par la conviction du besoin d'une juste tolérance.

TERGIVERSATIONS DE CATHERINE II.

Malgré la gravité des circonstances, et de concert avec le roi et les évêques, les Czartoryski demandèrent l'abolition du *liberum veto*, l'éloignement des troupes étrangères, et la dissolution de la confédération qui s'était formée contre les dissidents. Catherine opéra alors un changement brusque et complet dans sa politique ; faisant occuper les domaines de la couronne par ses soldats, elle ordonna une révision des nouvelles lois, défendit toute augmentation des impôts et de l'armée, et protégea ouvertement le parti républicain, qu'elle avait persécuté jusque-là. Les Czartoryski virent, mais trop tard, le tort qu'ils avaient eu de compter sur l'appui de l'étran-

ger pour régénérer leur patrie : les baïonnettes russes les forcèrent de détruire à la diète, et de leurs propres mains, les faibles réformes introduites déjà, au prix d'efforts soutenus et de ruses ingénieuses. En outre, le *liberum veto* reçut plus d'extension que jamais (*).

Les républicains, que l'on endormait par une assistance perfide, devaient également s'apercevoir bientôt de leur erreur. Se servant d'eux comme d'instruments, Repnin avait l'art de les faire concourir à la réalisation de projets conçus depuis longtemps par lui; il dictait même leurs votes, et, montrant une liste signée de soixante mille confédérés, il osa dire à Poniatowski : « *Vous voyez que je suis le maître, et que votre couronne ne dépend que d'une docilité sans bornes !* » L'automate élu supporta avec humilité cet insolent langage et courba son front devant l'autocratie russe, qui enjoignit alors aux confédérés d'obéir au souverain, résultat sur lequel ils ne devaient guère compter d'après tout ce qui s'était passé jusque-là.

DÉPORTATIONS EN SIBÉRIE.

1767. Repnin embrouillait de plus en plus les affaires du pays, et la Pologne fut témoin cette année d'un spectacle encore inouï chez elle. L'envoyé russe avait placé à la tête de la diète un ennemi particulier du roi, Radziwill, dont le premier soin fut de proposer la nomination d'une commission de législateurs, qui serait chargée de confectionner une nouvelle constitution, avec plein pouvoir de décider sur toute chose et sans être tenue de rendre aucun compte de sa conduite, ni être soumise à aucune responsabilité.

L'opposition, qui voyait parfaitement où tendait cette proposition, éleva avec force la voix pour repousser une mesure qui menait tout droit à la tyrannie décemvirale et plaçait le royaume sous la complète dépendance de la Russie. Plusieurs opposants, notamment l'évêque de Kamiéniec, Krasinski, conseillèrent de temporiser et d'attendre un mouvement favorable de la Turquie; mais Soltyk, persistant fermement dans sa volonté, s'écria : *Si je succombe, votre devoir sera de marcher sur les traces que vous m'indiquez.*

Alors Repnin fit arrêter, sans doute à la suite d'ordres supérieurs, dans la nuit du 13 au 14 octobre, les évêques de Krakovie et de Kiiow, ainsi que les comtes Rzewuski, père et fils. D'autres prélats, sénateurs et députés, tous ceux, en un mot, qui refusèrent de déclarer leur soumission par écrit, se virent également saisis dans leurs personnes et transportés en Sibérie (*).

L'épouvante que ces actes de violence jetèrent parmi les Polonais fut grande, mais l'Europe demeura spectatrice muette d'une pareille atteinte portée au droit des nations. Nul ne prit en main la défense des malheureux opprimés ; et le faible roi, dans un discours empreint d'un style fleuri assez peu de saison, invita la nation à l'union et à la patience. De son côté, et pour toute explication, Repnin se borna à répondre qu'il n'avait de compte à rendre qu'à son impératrice.

CONFÉDÉRATION DE BAR.

1768. Une nouvelle constitution, connue sous le nom de *Lois cardinales et Matières d'État*, fut enfantée à l'aide des baïonnettes russes. Elle donnait force de loi à tous les abus et perpétuait l'anarchie; aussi poussa-t-elle à bout la patience des patriotes. Déjà et afin d'intéresser les autres États en faveur de la cause polonaise, l'évêque de Kamiéniec, Adam Krasinski, parcourait depuis quelque temps diverses cours d'Europe; mais fatiguées des longues guerres qu'elles avaient soutenues, les puissances étrangères ne prêtèrent qu'une oreille dis-

(*) Lind, Letters.

(*) Jekel, *Staatsveränderungen in Polen* (Réformes politiques en Pologne.)

ite aux accents du prélat. La France …e, en alliance intime avec l'Autri… par suite des derniers traités, se …ma dans un rôle presque passif; … à peine si elle accorda quelques …rs insignifiants apportés par Du…riez, et encore n'eurent-ils aucun …t officiel..

…ant à la Turquie, guerroyant con… la Russie avec des résultats mal…eux, elle ne pouvait guère offrir …ir aux Polonais. D'ailleurs l'é… Krasinski avait écrit à Potocki : *…rer les Turcs pour chasser les …s, c'est mettre le feu à la mai… pour se débarrasser des vers* (*). »

… en effet, le grand-vizir Méhémet … eu le projet de dévaster et appau… la Pologne, pour la plus grande … de l'empire ottoman.

…s Polonais durent donc ne comp…e sur eux-mêmes, et, le 29 fé… 1768, fut proclamée la célèbre …dération de Bar (petite ville de …lie), à la tête de laquelle apparu… Joseph Pulawski et ses fils, Fran… Krasinski, Paç, et autres notabi…. Le but de cette association était …couer le joug de l'étranger; mais, … de ce but si noble et sacré, la …ste influence qui présidait aux des… du pays fit que les confédérés pri…, en outre, la persécution des pro…tants pour bannière religieuse et le *…rum veto* pour étendard politique, … fautes capitales.

A cette levée de boucliers, Repnin …dit en s'emparant de toutes les …tions de guerre, considérant les …édérés comme rebelles, et força …nat de supplier Catherine de ne … retirer ses troupes du royaume.

…n choc sanglant devenait dès lors …itable, mais aucune guerre mo… n'offrit le tableau d'atrocités …illes à celles qui signalèrent la … que nous constatons. Nous nous …ent-rons d'en rapporter quelques …ples.

Les hordes sauvages des Haidama… et des Kosaks zaporogues, arrachées par la Russie à leurs steppes stériles ou à leurs marais fangeux, portèrent dans toutes les parties de la Pologne le meurtre et l'incendie. Un noble, un moine, un juif et un chien étaient pendus ensemble avec cette sentence ironique : *Tout est égal* (*). Nombre de gens furent enterrés vifs jusqu'au cou, puis on leur fracassait la tête. On ouvrait le ventre aux femmes enceintes, et on substituait au fruit ravi à leurs entrailles des chats furieux. Les propres généraux russes se plaisaient à donner le knout aux officiers polonais captifs, à les fusiller eux-mêmes (**). Le colonel Drewitz ne renvoyait ses prisonniers qu'après leur avoir fait écorcher la peau des épaules, en guise d'habillement polonais dit *kontusz*. Des mutilations plus horribles encore s'exercèrent.

Les chances de la lutte furent longtemps balancées. Malgré la perte de son père et de ses frères, Kasimir Pulawski continuait de faire la plus vigoureuse résistance, mais il se vit forcé, à la longue, de s'enfermer dans le couvent fortifié de Czenstochowa. Ce qui affaiblit surtout le parti des confédérés, ce fut la non-réussite du projet d'enlèvement du roi.

ENLÈVEMENT DU ROI.

1771. Cette tentative eut lieu le 3 novembre 1771, à Warsovie. Pulawski donna son assentiment au projet des confédérés de Bar, mais sous la clause expresse *qu'il ne serait porté aucune atteinte à l'existence du prisonnier;* et Strawinski, homme d'une imagination ardente et d'un caractère impétueux, se chargea de l'exécution, après avoir prêté serment d'amener le roi vivant à Czenstochowa. Il saisit, en conséquence, le moment où Poniatowski se rendait le soir chez son oncle, le grand-chancelier Michel Czartoryski, pour attaquer le faible cortége

(*) Rulhière, Histoire de l'anarchie en Pologne.

(*) Rulhière, Histoire de l'anarchie en Pologne.

(**) Meisner, *Leben Brenkenhofs* (Vie de Brenkenhof).

qui l'accompagnait. Deux hayduks sont tués, mais dans la bagarre les conjurés prennent l'aide de camp du roi pour ce dernier, qui parvient à gagner la porte du palais de son oncle; malheureusement ses coups précipités le trahissent : on accourt, il est saisi et entraîné. Au sortir de Warsovie les conjurés, que les ténèbres servent mal, s'égarent et se dispersent. Des patrouilles de Kosaks parcouraient la forêt de Biélany, lieu du rendez-vous général; Strawinski et Lukaski sont obligés de leur tenir tête, et, pendant ce temps, Kuzma Kosinski, demeuré seul auprès du roi, tombe à ses genoux en implorant son pardon. Ils atteignent tous deux le moulin de Mariemont, où, après quelques heures de cruelle incertitude, les gardes de Poniatowski, avertis par son ordre, viennent le délivrer d'un danger toujours imminent.

Quand l'alarme se répandit dans la ville, le grand-chancelier, loin de voler au secours de son neveu, se mit tranquillement à souper, et Saldern, au récit de l'événement, répondit sèchement qu'une autre affaire l'occupait. Une fois le roi délivré, on déclara que cette tentative d'enlèvement cachait des projets de régicide; et Poniatowski lui-même entretint les esprits dans cette idée, quoiqu'il eût la parfaite conviction du contraire.

POLITIQUE ÉTRANGÈRE.

Chaque jour voyait s'accroître l'influence des Russes en Pologne et s'étendre leurs progrès en Turquie; et un tel état de choses eût nécessairement dû éveiller les alarmes des autres puissances, si chacune d'elles n'eût eu à s'occuper de sa propre situation. L'Angleterre, toujours dévouée avant tout à ses intérêts particuliers, tentait de faire rentrer dans le devoir le nord de l'Amérique; la France n'avait plus pour présider à ses conseils la main habile du duc de Choiseul, et une faiblesse de plus en plus prononcée dictait ses décisions; l'Autriche et la Prusse pouvaient donc seules apporter un terme aux envahissements de la Russie, mais les passions rivales qui les animaient depuis longtemps l'une contre l'autre, les trompèrent encore cette fois sur leurs véritables intérêts. Aussi, bien loin d'amener la résurrection de la malheureuse Pologne, cette politique indécise ou envieuse ne devait pas tarder à enfanter un tissu d'injustices et de crimes.

Catherine, qui croyait être bien modérée en demandant seulement, comme indemnité des frais de la guerre avec la Turquie, la cession des deux Kabarda et d'Azow, l'occupation d'une île de la Grèce, la libre navigation de la mer Noire, l'indépendance des Tatars, et, enfin, la création d'un duché indépendant de la Moldavie et de Valachie, rencontrant toutefois quelque opposition de la part de Frédéric et de l'empereur d'Autriche, reporta pour couper court à toute résistance sérieuse, les vues des cabinets sur Pologne.

La première idée de partage prit naissance à Saint-Pétersbourg, lors du séjour que fit dans cette capitale prince Henri de Prusse. Afin de sonder les intentions de la tzarine, prince lui toucha quelques mots relativement au projet de détacher de Pologne, et au profit de la Prusse, les provinces dites Prusse-Royale; trouva Catherine tout à fait disposée en faveur d'une pareille violation droit et de l'honneur, *en tant que cela ne troublerait pas la balance de l'Europe*. Mais par un traité avec la Porte signé le 6 juillet 1771, la cour Vienne s'était portée garante de l'indépendance et de l'intégrité du territoire polonais. D'un autre côté, Frédéric II, effrayé des conséquences que pouvait entraîner la mesure projetée, hésitait à donner son adhésion, et pour ranimer son ardeur chancelante, il fallut que Catherine déclarât *prendre sur elle tous les reproches qu'on pourrait faire* (*).

En attendant une occasion favo-

(*) Ferrand, Histoire des démembrements de la Pologne.

ble, tout se trama donc dans le plus grand mystère. Il transpira cependant quelque chose des desseins spoliateurs, et alors on mentit d'une façon impudente à la France, à l'Angleterre et à la Pologne, en disant positivement *que personne ne pensait à cela!*

Le premier ministre Kaunitz, qui louvoyait à Vienne entre Marie-Thérèse, désireuse de maintenir la paix et le respect de la foi jurée, et Joseph II, animé par le désir des conquêtes et de la gloire, jugea prudent, malgré le traité de 1771, de mettre en avant des prétentions exagérées, soit afin de faire échouer, par cette conduite, le plan de partage ou bien d'obtenir un large lot dans la proie commune. Ainsi, tout en gardant le secret envers l'ambassadeur de la France, alors l'alliée de sa cour, Kaunitz s'entendait parfaitement à cet égard avec l'ambassadeur de Russie.

Comme moyen préparatoire, il parut dans le courant de l'année 1771 un manifeste de Catherine II, lequel énonçait : qu'en Pologne le gouvernement était sans action et la loi sans force; que tout y était sacrifié à l'ambition et à la cupidité; que l'anarchie y levait la tête de l'abîme des calamités publiques et y marquait son règne par le meurtre et le pillage. Toutes choses malheureusement trop vraies, mais qui étaient l'œuvre de la tzarine. Puis, on vit paraître, le 18 septembre 1772, une déclaration des cabinets de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Berlin réunis. Elle annonçait que ces trois puissances étaient décidées à prendre les mesures les plus justes et les plus efficaces, pour rétablir en Pologne l'ordre et la tranquillité, et asseoir sur des bases plus solides la constitution et les libertés de la nation. On y engageait les Polonais à renoncer à de vaines illusions et à coopérer à cette œuvre de prospérité, c'est-à-dire, en dernière analyse, à céder trois mille milles carrés de terrain aux États conjurés pour le partage de leur patrie! Et sans attendre ni réponse ni acte de cession, les souverains alliés prirent possession des provinces polonaises.

GRAVES ABUS DE LA RUSSIE.

1773. Cédant à l'ordre des résidents étrangers, Poniatowski convoqua une nouvelle diète, qui s'ouvrit à Warsovie le 19 avril. Il s'agissait d'y arracher à la nation, grâce à la trahison des membres achetés par l'or des trois puissances, la sanction désirée pour consommer la ruine du pays. Mais comme on ne put réunir l'unanimité des suffrages, on résolut de former la diète en confédération; et tous les efforts des membres restés fidèles à leurs devoirs, furent employés à l'empêchement d'une pareille mesure. Adam Poninski, vendu à la Russie et porté seulement par quelques voix isolées à la présidence de la diète, rencontra donc une forte opposition, dirigée par les nonces Reyten, Korsak et plusieurs autres. En vain les ambassadeurs étrangers répandirent de nouvelles largesses, en vain un décret déclara Reyten *infâme*, on ne put rien conclure; alors, et au mépris de toutes les règles, Poninski fit dresser dans son hôtel l'acte de confédération.

Le 21 avril, au moment où les nonces s'assemblaient comme de coutume, Reyten, ne se décourageant pas, proposa pour la seconde fois d'élire un nouveau président; et, quoique absent du lieu de réunion, Poninski tenta, par ses affidés, de faire lever la séance. Mais les spectateurs crièrent aux nonces : *Ne sortez pas, au nom du ciel, ne sortez pas! Ne perdez pas la gloire nationale! ne nous livrez pas aux tyrans!* Et Reyten, se jetant au-devant des membres qui s'en allaient, fit de son corps une barrière et s'écria d'une voix altérée par le désespoir : *Allez, confirmez votre ruine à jamais; mais vous ne passerez qu'en foulant de vos pieds ce cœur qui ne bat que pour l'honneur et la liberté!* Malgré ces représentations, six nonces, sur les quinze qui restaient encore, persistant dans leur résolution de se retirer, Korsak, debout derrière Reyten, cria au public, que les factionnaires russes et prussiens retenaient à la porte d'entrée : *Écoutez : je proteste devant Dieu et*

en face du monde entier qu'une violence sans exemple a été commise sur une nation libre. Je proteste contre les actes d'une chambre entourée de soldats étrangers ; je proteste contre la levée illégale des séances. Poninski ne pouvait de son chef se nommer président, et nous sommes venus pour former une diète libre et non une confédération. Nous ne quitterons pas la Chambre, et, dussions-nous mourir de faim, nous périrons en gardant notre conscience pure envers Dieu et envers notre patrie. Restez donc avec nous, citoyens, et soyez témoins qu'il est encore des Polonais que la menace ne saurait faire plier.

Les neuf autres nonces demeurèrent donc à leurs places, et, ayant été invités par l'ambassadeur Stackelberg à se rendre chez lui, ce fut le soir seulement que quatre d'entre eux s'y rendirent. Mais promesses, offres, menaces de confiscation et de prison, rien ne put ébranler le courage de ces derniers défenseurs de l'honneur national; et quand le Moskovite, irrité de tant de persévérance, redoubla de fureur dans ses paroles, Korsak se leva et, lui remettant un état exact de tous ses biens, terres, capitaux et mobilier, répondit avec calme : *Je n'ai que cela à sacrifier à l'avidité des ennemis de la Pologne ; ils peuvent m'ôter la vie, mais il n'y a point au monde de despote assez riche pour me corrompre ou assez puissant pour m'intimider.* Ces quatre patriotes retournèrent ensuite au lieu de la diète, mais les portes en étaient fermées : Reyten défendait le sanctuaire au dedans, eux passèrent la nuit en dehors.

Le lendemain, les trois ambassadeurs étrangers se rendirent chez le roi, qui balançait encore pour donner son assentiment à la confédération, et Stackelberg lui déclara, au nom des puissances coalisées, que s'il hésitait plus longtemps, 50,000 hommes avaient ordre de marcher sur Warsovie, de réduire la capitale en cendres, et de passer toute âme vivante au fil de l'épée. Sous le coup de pareilles menaces et afin d'éviter de plus grands [illegible]heurs, Poniatowski dut céder : il s[illegible] son adhésion en pleurant. Les C[illegible]bres se réunirent alors, à côté [illegible] salle où Reyten se trouvait en[illegible] épuisé de fatigue et de besoin, [illegible] était étendu sans connaissance [illegible] trente-six heures, et il ne reto[illegible] chez lui que lorsque la confédérat[illegible] fut complétement installée, après a[illegible] ainsi défendu jusqu'au bout les libert[illegible] et l'honneur de la nation (*).

PREMIER PARTAGE.

1773. Le traité de partage s'acc[illegible]plit sous la protection des baïonne[illegible] étrangères. Un *Conseil Perman*[illegible] recevant ses instructions de l'amb[illegible]sadeur russe, fut institué comme c[illegible]tre-poids du pouvoir royal ; et le t[illegible]tre Poninski reçut le titre de prin[illegible] en échange de ses honteux services.

Par ce premier partage, Frédéric [illegible] s'appropria la Prusse-Royale, moin[illegible] Dantzig et Thorn, et une portion [illegible] la Grande-Pologne jusqu'au Notetz, en tout six cent trente milles carrés et 416,000 habitants ; l'empereur d'Autriche prit le comté de Spiz (Zips) et une partie des palatinats de Krakovie, Sandomir, Belz, ainsi que de la Ru[illegible]sie-Rouge et de la Podolie, dou[illegible] cent quatre-vingts milles carrés et 2,700,000 habitants ; enfin la tzarin[illegible] s'empara de Polock, Witepsk et Msci[illegible]law, jusqu'à la Dzwina et le Dnieper, environ dix-neuf cent soixante-quin[illegible] milles carrés avec 1,800,000 habitants (**). Par ce même acte, les puis-

(*) Plus tard, lorsque le partage fut consommé, ce grand citoyen perdit la raison de désespoir, et ayant, dans un accès d'égarement, brisé un verre entre ses lèvres, il expira le 8 août 1780.

(**) Peu de temps après l'ambassadeur prussien à Warsovie disait : « Les eaux appartiennent à mon roi lorsque le Notetz « déborde, et, par conséquent, les terres « inondées lorsqu'il rentre dans son lit. » Et, au moyen de ce raisonnement captieux, on établit que le fleuve pouvait déborder à une distance de douze milles, par-dessus même les montagnes. (*Jekel*, Réformes

nces copartageantes renonçaient formellement, pour l'avenir, à toutes prétentions passées ou présentes sur la Pologne (*).

En examinant ce partage, aussi inique que monstrueux, on cherche vainement cet équilibre dont parlaient les signataires dans leur déclaration, et on s'aperçoit, au contraire, que ce fut, consommé à main armée, donnant plus au plus puissant et moins au plus faible.

« L'Europe, dit éloquemment M. de Raumer, était plongée dans une apathie si grande, dans un égoïsme si profond, qu'elle assista à la ruine de la Pologne sans nullement s'en émouvoir. Personne n'eut même cet esprit de prévoyance qui nous apprend que, lorsque les souverains foulent ainsi aux pieds les bases fondamentales du droit éternel, ils précipitent le corps social dans un abîme de dépravation, et que, bientôt après, les masses se ruent avec une rage révolutionnaire sur l'autorité avilie (**). »

TRAITÉ D'ALLIANCE AVEC LA PRUSSE.

1791. La crise à laquelle donna lieu le premier partage fut donc violente, et le royaume, ainsi mutilé brutalement, fut longtemps à se remettre de la secousse terrible qui l'avait ébranlé jusque dans ses bases nationales. Mais à peine le pays, qui croyait pouvoir compter à bon droit sur son indépendance future, d'après la garantie des trois puissances, commençait-il à reprendre un peu de calme et de sécurité, que la même influence qui avait causé naguère sa perte s'agita de nouveau.

Infatigable dans ses efforts, Catherine II se chargea du soin d'entretenir à jamais en Pologne le trouble et l'asservissement. Dans ce but, elle fit adopter, sans demander l'assentiment de la diète ni celui de la Prusse et de l'Autriche, un simulacre de constitution maintenant la royauté élective, le *liberum veto*, l'impuissance militaire, le désordre des finances, le servage des paysans, et le peu d'importance politique des villes. Tout le pouvoir se trouvait concentré dans les mains du conseil dit *Permanent*, et composé de trente-six membres (*). Quand l'intérêt de la Russie était mis en jeu, ce conseil savait parfaitement trancher la question; mais lorsqu'il s'agissait de quelque réforme salutaire pour le pays, on exigeait l'unanimité des votes du sénat et de la noblesse, unanimité que le *liberum veto* rendait impossible.

Les dissidences qui s'élevaient alors au sein des assemblées étaient tellement graves, que le favori de Catherine, Potemkin, aurait procédé sans désemparer à un partage complet du royaume, si l'opposition peu prévue de Frédéric-Guillaume ne fût venue mettre obstacle à l'exécution d'un projet aussi violent. Toutefois, ce tendre intérêt du nouveau souverain prussien pour la Pologne n'était que la suite de calculs politiques. En 1788, la tzarine s'étant alliée à Joseph II contre la Turquie, Frédéric conclut, de son côté, un traité avec l'Angleterre, puis fit aux Polonais quelques ouvertures d'un pacte d'alliance. Ce fut au tour de Catherine à montrer une chaleureuse sollicitude pour les intérêts de la Pologne; mais, à toutes ses protestations, Frédéric se borna à faire répondre, par l'entremise de son ambassadeur à Varsovie, Luchessini, « qu'il avait en vue de « rendre à la république son ancienne « splendeur, sa puissance et ses liber« tés, afin de défendre l'Europe contre « les barbares du Nord; que, par suite « de l'alliance avec la Prusse, que lui, « Frédéric, proposait, il s'engageait à « garantir l'inviolabilité du territoire « polonais (**). »

...tiques). En outre de ce nouvel avantage, le roi de Prusse réunit insensiblement à son royaume encore 46,000 âmes, puis, l'année suivante, 18,000 habitants avec plusieurs villes et villages. (Meisner, Vie de Brenkenhof.)

(*) Herzberg, Recueil; Frédéric II, Œuvres posthumes.

(**) Chute de la Pologne.

(*) Mémoires trouvés à Berlin.

(**) Oginski, Mémoires; Herzberg, Recueil.

Pour leur part, les vrais amis du pays, éclairés par les sages conseils de Kollontay et Ignace Potocki, répondirent aux avances de celle des trois puissances qui leur semblait la moins dangereuse, et bientôt la diète prit un engagement analogue. Alors Catherine II, outrée de l'éclat donné à des négociations secrètes jusque-la, déclara qu'elle regarderait tout changement apporté aux dispositions de 1775 comme une violation des traités. Mais la Prusse tint bon, et, par sa note du 19 novembre 1788, elle engagea les Polonais à ne pas se laisser effrayer par des menaces, le roi Frédéric étant toujours décidé à remplir ses propres engagements et à assurer à la république son indépendance, sans s'immiscer en quoi que ce soit dans les affaires intérieures du pays. Enfin, la proposition formelle de Frédéric-Guillaume, du 8 décembre 1789, se terminait par ces mots que l'histoire doit enregistrer : « *Si la Pologne porte son armée jusqu'à soixante mille hommes, et si elle se donne une nouvelle constitution, je signerai une alliance durable avec elle. Mais quand même une alliance ne serait pas contractée, la république peut compter que je ne l'abandonnerai pas. Elle peut se fier à mon caractère, à ma manière de penser, et enfin à la conscience que j'ai de mes véritables intérêts* (*). »

Encouragés par de telles paroles, les Polonais sentirent leur espoir et leur courage se ranimer. Le moment était en outre favorable, car la Russie, engagée dans des hostilités avec la Turquie et la Suède, laissait le champ libre aux mesures de la diète, qui profita de ces collisions pour abolir un grand nombre d'institutions introduites dans l'État par les Russes et à leur profit. Poniatowski se déclara lui-même en faveur du parti réformateur ; mais ce ne fut toutefois que lorsque Luchessini eut dit confidentiellement que Catherine avait offert à son maître la Grande Pologne, s'il voulait demeurer neutre durant la guerre av[ec] la Turquie, que les délibérations [se] poursuivirent avec énergie, et que [les] défenseurs de l'alliance prussienne [p]rent tout à fait le dessus.

(*) Schöll, Histoire des traités.

Par ce traité d'alliance, conclu [le] 29 mars 1791, les deux parties contr[ac]tantes se garantissaient l'intégrité [de] leur territoire (la Prusse ayant [la] possession de Dantzig et de Tho[rn] en échange des avantages offerts), [et] se promettaient un appui récipro[que] en termes exprès, par les négociation[s] ou par les armes, dans le cas où u[ne] puissance quelconque, dans un temp[s] quelconque, et d'une manière quel[conque], voudrait se mêler des affaires de l'une d'elles (*).

CONSTITUTION DU 3 MAI.

1791. La conclusion de cette allian[ce] sembla annoncer la venue d'une nouvelle ère de gloire et de bonheur ; tous les bons citoyens se mirent avec zèle à l'œuvre de la résurrection, et l'union de la nation, vraiment admirable en ce moment, concourut à faciliter l'accomplissement d'un but aussi sacré. Les articles de la nouvelle constitution projetée furent longuement et scrupuleusement discutés, et, après que l'ensemble en eut été lu, le soir du 2 mai 1791, au palais de Radziwill, aux cris d'approbation d'un grand nombre de députés et de citoyens, la constitution fut soumise, le lendemain 3 mai, à l'assentiment de la diète, le roi étant présent. Des acclamations accueillirent l'entrée de Poniatowski ; mais quand on en arriva à la grave question politique de la réforme, un traître vendu à la Russie, le nonce de Kalisz Suchorzewski, se déchaîna avec fureur contre ce changement salutaire, menaçant, dans le cas où l'on rejetterait son avis, de massacrer aux yeux de l'assemblée son propre fils, âgé de six ans, que le forcené avait amené avec lui et dont les gémissements étaient bien faits pour attendrir.

(*) Zajonczek, Histoire de la révolution de Pologne de 1794.

Néanmoins, on passa outre, et le ojet, lu à la demande du roi, reçut la ction des mandataires du pays, dont nombre était double de celui de nnée 1790. L'opposition ne compta tout qu'une douzaine de voix. Le uverain et la diète prêtèrent donc rment à la charte nouvelle, et l'on rendit ensuite à la cathédrale, afin remercier la Providence de l'heu- ux résultat obtenu, qui promettait royaume le retour d'une prospérité ardemment désirée.

De toutes les constitutions établies puis un demi-siècle, celle-ci est la us ancienne, à l'exception toutefois celle de l'Amérique du Nord (*). hacune de ses clauses est un bienfait el et un progrès incontestable : la lérance religieuse, l'affranchissement s villes, le règlement des charges ui pesaient sur la classe des labou- urs, une meilleure organisation de diète, l'accroissement de l'auto- té du sénat, la réforme électorale, bolition si nécessaire des confédé- tions et du *liberum veto*, la fonda- on d'une royauté héréditaire, après mort de Poniatowski, dans la per- nne de Frédéric-Auguste, électeur Saxe et fils du precédent roi de ologne, etc., etc., que de germes d'a- éliorations qui auraient porté leurs uits dans l'avenir, si une haine im- acable ne fût pas venue bientôt tout ntraver, tout détruire !

Votée le 3 mai par acclamations, cette onstitution fut soumise de nouveau 5 aux suffrages de la diète ; et, neuf ois après, chaque diétine ou collége ectoral l'accepta séparément et jura e la défendre. En agissant ainsi, on oulut couper court à toute récrimi- ation de la part de l'opposition, et iter tout reproche de surprise ou de récipitation. Aussi l'Europe entière, appée de la sagesse contenue dans hacun des articles de la charte nou- elle et de l'impartialité qui avait pré- idé aux débats, donna-t-elle sa pleine pprobation à l'œuvre de la diète (**).

Ce fut à Pilnitz que la Prusse et l'Autriche reconnurent formellement pour leur part l'existence de la constitution du 3 mai, ainsi que l'indépendance et l'indivisibilité de la Pologne. Catherine elle-même, forcée par les circonstances, fit déclarer au congrès de Yassy qu'elle n'appuierait en rien les adversaires du nouvel ordre de choses, pour le maintien duquel le roi Poniatowski jura de répandre tout son sang. Brillantes promesses, dont les événements ne devaient pas tarder à montrer l'hypocrisie ou le néant !

COMPLOT DE TARGOWIÇA.

1792. Déjà le pays commençait à respirer et à recueillir d'heureux résultats des mesures adoptées, quand la paix conclue à Yassy, en janvier 1792, entre la Russie et la Porte, vint permettre à la tzarine de reprendre en toute liberté, vis-à-vis de la Pologne, son ancienne attitude de malveillance sourde et de corruption. Catherine II connaissait bien le côté faible du caractère polonais, l'ambition et la vanité, et l'exploita cette fois avec encore plus d'adresse que par le passé, afin d'amener ses plans vers leur réalisation complète.

Comme toujours, le mot d'ordre partit de Saint-Pétersbourg, et ceux qui se chargèrent d'aller l'y recevoir furent Branicki, allié à la famille Potemkin et qui avait servi précédemment l'intrigue de la tzarine avec Poniatowski, Séverin Rzewuski, gagné, après une captivité de cinq années en Sibérie, à la cause de ses persécuteurs, et Félix Potocki, se flattant, dans son fol espoir, de parvenir un jour à la couronne. A leur retour de Russie, ces agents de discorde s'engagèrent, à Targowiça en Ukraine, par un acte de confédération, à renverser la constitu-

(*) Voyez Introduction, p. 34.

(**) Pitt et Burke, les antagonistes les plus déclarés de tout mouvement révolutionnaire, approuvèrent hautement les réformes opérées en Pologne. Burke dit même à ce sujet : *C'est une transition de l'anarchie à l'ordre et non de l'ordre à l'anarchie.* (Burke, Œuvres.)

tion du 3 mai; mais, malgré les secours promis, cet acte ne fut d'abord revêtu que de neuf signatures, tant l'infamie du but auquel il tendait effrayait même les traîtres et les ambitieux.

Bientôt Catherine appuya le manifeste de la confédération par une déclaration de guerre, dans laquelle elle disait que les Polonais avaient calomnié ses desseins; que la protection accordée par elle aux anciennes institutions de la république garantissait les vieilles libertés, menacées de destruction par les novateurs du 3 mai; que, malgré tous ses griefs, sa magnanimité et sa prudence la décidaient à protéger les droits et les priviléges de la nation : en conséquence, ses soldats s'avançaient à titre d'amis; qu'elle espérait que tout Polonais joindrait ses efforts aux siens, pour renverser une œuvre de destruction ravissant à la république ses libertés, sa sécurité et son indépendance; qu'enfin, si la charité chrétienne lui commandait d'oublier l'offense qui lui avait été faite personnellement par cette même réforme, l'amour du prochain lui ordonnait impérieusement de protéger ceux d'entre les Polonais qui lui avaient confié le soin de leurs destinées (*).

MANIFESTE DE LA DIÈTE.

1792. A ce monument écrit de l'hypocrisie la plus raffinée et la plus révoltante, la diète publia en réponse, le 29 mai, un manifeste aux Polonais où l'on remarque les passages suivants :

« La Russie nous annonce une diète illégale et nouvelle que ses troupes doivent appuyer; elle appelle les peuples à la rébellion contre l'autorité légitime; elle les appelle à la guerre civile; elle sème des mensonges audacieux pour grossir des griefs sans fondement; se faisant un jeu de l'honneur et de la bonne foi, elle menace tout homme libre de la mort et de la persécution, et déjà elle procède à l'exécution de ses menaces.

« Vous savez ce que vous coûte déjà la protection de Catherine : vos sénateurs, vos ministres enlevés et conduits en Sibérie, votre noblesse indignement traitée, vos concitoyens traînés sur le sol étranger, la Pologne morcelée ! Et maintenant encore nos ennemis soufflent le feu de nouvelles dissensions, afin d'arriver à un second partage et à l'anéantissement du nom polonais, dernier terme de leurs barbares complots. Comme tous les nobles défenseurs d'une cause sainte, votre roi brûle du désir de verser son sang pour la patrie, et ne craint pas d'exposer son front blanchi par les années aux dangers de la guerre. Suivez ses drapeaux, ils sont ceux de l'honneur ! »

GUERRE CONTRE LA RUSSIE.

1792. Au moment où une lutte sanglante et décisive allait encore une fois s'engager entre la Pologne et sa vieille ennemie, la Moskovie, on songea à invoquer l'appui des puissances alliées, sur lequel on croyait devoir compter à bon droit, car Joseph II avait déclaré qu'il ne souffrirait pas que l'on ôtât un seul arbre de ce qui restait de la Pologne, et Frédéric-Guillaume, lié par le traité de 1791, ne pouvait pas reculer à cette heure solennelle. Dans cette confiance, Ignace Potocki fut donc envoyé à Berlin, afin de réclamer du souverain prussien l'exécution du *casus fœderis*, et l'envoi des troupes promises par les traités. Mais honteux et embarrassé, Frédéric ne sut que répondre; et il fallut que le ministre Schulemberg vînt en aide à la déloyauté de son maître, en disant : « Sa Majesté a pris d'autres engagements vis-à-vis de l'impératrice de Russie, *posteriora ligant !* En vain l'ambassadeur polonais rappela la fidélité due au traité signé et motivé de la main du roi de Prusse : à toutes ses instances chaleureuses Schulemberg se contenta d'opposer le même argument (*).

(*) Zajonczek, Histoire de la révolution de Pologne de 1794; Oginski, Histoire de la constitution.

(*) Frédéric-Guillaume, qui avait poussé les

Le prince Czartoryski, dépêché à ienne, y fut accueilli avec plus de veur; mais Joseph II, tout en plaignant les Polonais, objecta qu'étant engagé dans une guerre avec la France t contraint de lutter contre l'envahissement des doctrines subversives ont ses États, comme l'Europe entière, étaient menacés, il ne pouvait, son grand regret, voler au secours e la Pologne (*).

Abandonnés ainsi à eux-mêmes, les olonais ne perdirent pas courage. Au ontraire, l'enthousiasme redoubla au oment de la crise, et de toutes parts rivaient des citoyens qui offraient le crifice de leurs fortunes et de leurs ersonnes pour la défense de la patie. Le roi Stanislas-Auguste, emporté ar le mouvement général, promit de e mettre à la tête des troupes, et fit rment, sur la constitution, de tout mployer pour assurer le salut du pays. lors la diète constituante, sentant mportance du moment, se sépara, près avoir remis entre les mains du ouverain des pouvoirs illimités; mais commit la faute impardonnable de isser résider à Warsovie l'ambassaeur russe, qui fut libre dès lors de onner pleine carrière à ses intrigues.

Deux grandes batailles furent livrées ux Moskovites : l'une à Ziélincé, sous s ordres du prince Joseph Poniaowski, neveu du roi; et l'autre à ubienka, sous ceux du général Kosiuszko. Dans les deux, les Russes urent beaucoup à souffrir.

LACHETÉ DE STANISLAS-AUGUSTE.

1792. Pendant ce temps, l'amassadeur russe ne demeurait pas oisif à Warsovie. Connaissant la flexibilité du roi et sa faiblesse envers ses anciennes maîtresses, il sut rappeler adroitement les précédentes relations de la tzarine avec Poniatowski; et ce dernier, indigne de la noble mission de libérateur de son pays, que la Providence l'avait appelé à remplir, osa solliciter par écrit la clémence de Catherine. Elle la lui promit, mais sous la condition qu'il accéderait entièrement à la confédération de Targowiça; et voici le projet de déclaration qui fut soumis au roi, le 25 août : « Des « novateurs insensés, attachés aux « principes destructeurs de la sécurité « des États, ont osé renverser les lois « fondamentales de la république, con- « sacrées par tant de siècles, et lui « donner une constitution monarchi- « co-démocratique. J'accède à la confé- « dération de Targowiça; je m'attache « sincèrement à elle, et je promets, « d'accord avec elle, d'agir d'autant « plus volontiers pour le bien de l'É- « tat, que je reconnais pour bonnes et « utiles les choses qu'on veut obtenir, « et que l'appui magnanime et désinté- « ressé de S. M. l'impératrice de toutes « les Russies nous promet une glorieuse « issue et garantit une complète sécu- « rité à la république. »

La trahison triomphait. Foulant aux pieds les serments prêtés et la gloire nouvellement acquise, méprisant le jugement de ses contemporains et celui de la postérité, Stanislas-Auguste signa l'écrit dicté par la tzarine. Il voulait à tout prix sauver son trône; mais ce trône, acquis précédemment par lui d'une façon honteuse, devait bientôt, malgré tous ses sacrifices, lui être enlevé non moins honteusement.

Le brave prince Joseph Poniatowski reçut l'ordre de cesser les hostilités et de se replier sur Warsovie, ce qui réduisit l'armée au désespoir. Puis, en exécution des mesures arrêtées, les munitions de guerre furent livrées aux Russes, et les soldats renvoyés sans aucune espèce de solde, comme des mendiants. Tout ce qui marquait dans l'armée, dans la diète ou dans le gouvernement, se vit forcé de fuir à l'é-

olonais aux réformes et qui s'était lié à eux ar un traité précis, répondit un peu plus rd, par l'entremise de son ambassadeur Warsovie, Luchessini, que n'ayant pris ucune part à la constitution du 3 mai, il e se croyait pas obligé de venir à son aide. n présence du *casus fœderis* prévu par le aité, rien ne peut excuser cet acte de déyauté.

(*) M. J. U. Niemcewicz, Notice sur le énéral Kosciuszko.

tranger devant la vengeance moskovite. La Russie dominait de nouveau et pleinement en Pologne.

INVASION DES PRUSSIENS.

1793. Ce spectacle était bien fait pour tenter la cupidité de la Prusse; aussi, joignant une déloyauté à toutes les précédentes, cette puissance lança, le 16 janvier 1793, une nouvelle déclaration, dont voici la substance : « L'espoir que « le roi conservait de voir les choses « prendre en Pologne une tournure fa- « vorable n'a pas été réalisé. Au lieu de « comprendre les vues salutaires de la « Russie, le parti qui se nomme pa- « triote a eu la *témérité* d'agir hostile- « ment envers le pouvoir de la tzarine; « et, bien que sa faiblesse l'ait bientôt « forcé de renoncer à son fol projet de « guerroyer ouvertement, il ne cesse « de continuer clandestinement ses in- « trigues, qui ont pour but de miner « l'ordre et la tranquillité publique. « Une sage politique ne saurait per- « mettre à cette faction, qui professe « les principes pernicieux du jacobi- « nisme français, de s'étendre et de « devenir dangereuse. Ainsi donc, pour « soumettre les turbulents, consolider « l'ordre et la sécurité publique, et « faire jouir les bons citoyens d'une « protection efficace, le roi de Prusse « se voit obligé de faire-occuper par « ses troupes les provinces polonaises « limitrophes de la Prusse (*). »

RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Les progrès de plus en plus prononcés de la civilisation, et qui avaient, pendant de longues années, travaillé sourdement la société, se firent spontanément jour par la révolution française, saluée de tous les peuples de l'Europe comme l'aurore d'une réforme universelle, indispensable et glorieuse. Mais cette commotion, qui renversait violemment toutes les bases vermoulues de l'antique édifice social, s'attaquant aux fausses idées consacrées et annulant les priviléges des classes déjà les plus favorisées par leurs richesses, devait nécessairement avoir un enfantement difficile. Dans ce débordement de tous les ressentiments, de toutes les passions, il n'est pas surprenant qu'une partie assez notable des novateurs, guidée par l'intérêt personnel ou un orgueil mal placé, ait considéré la destruction comme un moyen d'amélioration. La violence de la lutte fut attisée par la résistance, non moins extrême, des opposants à toute mesure nouvelle; et le résultat fut d'effrayer le restant de la société européenne, et de lui faire rejeter en masse tous mouvements progressifs.

Quand la Russie et la Prusse résolurent d'opérer un second partage de la Pologne, la démagogie française était loin d'avoir atteint ce degré de frénésie auquel elle arriva par la suite; mais, dans tous les cas, les principes sur lesquels elle s'appuyait différaient d'une manière sensible de ceux qui servirent de guides aux fondateurs de la constitution du 3 mai 1791. En effet, si, en France, les changements se produisaient à la voix du peuple, en Pologne ils provenaient de la noblesse; le mouvement régénérateur français suivait une pente des plus démocratiques, tandis qu'une teinte aristocratique dominait l'élan polonais; enfin, d'un côté on abolit les priviléges des classes élevées et la royauté, de l'autre, on consacra de nouveau les démarcations sociales, et on entoura le pouvoir souverain de plus de latitude et de vigueur qu'il n'en avait jamais eu.

« On se battait contre la France, parce que la puissance royale y avait été ravalée, et contre la Pologne, parce qu'elle y avait été relevée, fortifiée. Mais comment oser soutenir de bonne foi que les jacobins, ennemis jurés des rois, étaient auteurs de cette dernière réforme? Tandis qu'à l'Occident la licence, sous le manteau de l'humanité et d'une fausse philosophie, poussait d'ambitieux novateurs au renversement de tous les gouvernements, ici

(*) Zajonczek, Histoire de la révolution de Pologne de 1794.

s rois, aveuglés sur leurs intérêts plus chers, semblaient se liguer c leurs adversaires et s'efforcer de surpasser encore dans la pratique, n de détruire chez les peuples tout pect pour les droits, l'État, le sernt et les devoirs des sujets (*). »

Nous devons toutefois avouer, malé ce qu'il nous en coûte, que les lonais, par leur apathie et leurs disrdes, furent *en partie* la cause du emier partage; mais, depuis cette neste époque de 1772, tout avait rché progressivement chez eux vers e réforme bienfaisante, et l'organition politique de la république était beaucoup supérieure à celle des issances voisines, qui prétendaient moins savoir mieux qu'elle ce qui portait à son bonheur. En 1772, et mot de liberté sur les lèvres, Caerine alimenta en Pologne le feu de narchie; en 1791 elle se fit gloire d'y oir arrêté, grâce au complot de Targoica, des innovations *ultra-monarhiques;* puis, quelques mois plus rd, le croirait-on? ces mêmes innoations étaient devenues pour elle du cobinisme.

« Le sort des Polonais, dit M. de aumer, a été cent fois plus malheueux que celui des peuples vaincus sur champ de bataille. On recherchait ur alliance pour les calomnier; on faisait un plaisir de rompre des traiés solennellement conclus; on les pousait à des actes que l'on condamnait lus tard; on leur prêtait des sentients qu'ils n'avaient jamais eus. Il y a qu'une prévention aveugle, une gnorance affectée ou une infernale calomnie qui puisse encore accuser les ondateurs de la constitution du 3 mai 1791 d'avoir été des révolutionnaires forcenés. »

NOUVELLES DÉCLARATIONS DE LA PRUSSE ET DE LA RUSSIE.

1793. Le 9 avril, les ambassadeurs de ces deux puissances publièrent des notes diplomatiques, conçues à peu près dans les mêmes termes. L'une d'elles déclarait: qu'une nation, naguère encore si florissante, avait été déshonorée par un parti criminel et conduite au bord de l'abîme; que les projets de la Russie avaient été calomniés à l'intérieur et à l'étranger, et que la générosité de cette puissance devait être payée par un massacre de ses soldats, à l'instar des Vêpres Siciliennes. Puis toutes deux tiraient pour conclusion du tableau de la situation: que, pour prévenir les horreurs du jacobinisme qui se propageait en Pologne, ainsi que pour donner une nouvelle et salutaire direction aux esprits, on ne pouvait rien faire de mieux que de renfermer la république dans un cercle plus étroit, et de lui assigner le rang et la position d'un État de second ordre. De cette manière, il serait possible de lui donner, sans porter atteinte aux anciennes libertés, une constitution sage et complète, pouvant seule prévenir efficacement les désordres qui troublaient si souvent la tranquillité de la Pologne et de ses voisins (*).

VIOLENCES EXERCÉES SUR LA DIÈTE ET LE ROI.

1793. Toutes disposées qu'elles fussent à employer la violence pour exécuter leurs projets, la Russie et la Prusse, afin de conserver aussi longtemps que possible la couleur hypocrite imprimée au rôle odieux qu'elles jouaient, voulurent que la Pologne elle-même mît le sceau à son nouveau désastre par l'organe de ses représentants et de son roi. En conséquence, elles firent ordonner qu'une diète serait convoquée sans retard, pour s'entendre *à l'amiable* sur les cessions qui devaient former l'objet du second partage. Il fut également spécifié que le droit de faire partie de cette diète serait interdit: 1° aux députés des contrées déjà occupées par les troupes étrangères; 2° à tous ceux qui avaient pris part à la constitution du 3 mai, ou qui s'étaient

(*) M. de Raumer, Chute de la Pologne.

(*) Zajonczek, Histoire de la révolution de Pologne de 1794.

déclarés en sa faveur, ou qui n'avaient pas approuvé les ordonnances des Targowiciens. En revanche, l'accès de la diète fut ouvert à tous ceux même contre lesquels les tribunaux avaient rendu des arrêts flétrissants, et cela dans le but *de faciliter le choix d'hommes vertueux et capables.*

En dépit de toutes ces mesures honteuses prises à l'instigation de l'ambassadeur russe Sièvers, malgré les menaces et tout l'or prodigué, il se trouvait encore chez les représentants de la nation assez d'énergie pour faire craindre une opposition forte et éclatante, quand Sièvers mit, le 16 juillet, le séquestre sur les biens des bons citoyens, ainsi que sur ceux du roi; il s'empara, en outre, des caisses publiques et arrêta tous payements.

Couvert du mépris de la nation et tourmenté par ses remords, Stanislas-Auguste voulut un moment abdiquer la couronne et s'adressa dans ce but à la tzarine; mais Catherine, qui avait besoin de cet automate pour achever son œuvre, lui fit répondre par Sièvers qu'il n'était pas encore temps pour cela et qu'il devait attendre ses ordres, sans quoi elle ne lui accorderait pas de *retraite sûre !*

La diète ordonnée fut donc convoquée à Grodno et devint le théâtre de scènes encore inouïes dans l'histoire parlementaire. Les ministres de Russie et de Prusse y présentèrent des notes annonçant que la première de ces puissances occuperait, comme lui appartenant, toutes les provinces méridionales de la Pologne, et que la Prusse se mettrait en possession de la Grande Pologne et des villes de Dantzig et de Thorn. De pareilles déclarations excitèrent au plus haut point l'indignation de la diète, et d'énergiques protestations se firent entendre de toutes parts. Mais était-elle bien libre l'assemblée que l'on appelait à délibérer sur la question la plus importante qui eût jamais été soumise à l'examen des mandataires d'un pays? Le lieu où se tenait la diète était entouré de troupes russes, et les canons de ces dernières étaient braqués sur la salle des séances!

Après que la note de l'ambassadeur russe eut été lue, tous les membres gardèrent le plus profond silence. Vint ensuite le projet du nouveau démembrement, et, par trois fois différentes, le président demanda à la diète si elle y donnait son assentiment. Nulle réponse; un calme de mort semblait régner dans les rangs de l'assemblée. Hors de lui, le général russe Rautenfeld, se levant du siége qu'il occupait près du trône, somma le roi de mettre fin à cet incident sans exemple; mais Stanislas-Auguste ayant répondu qu'il ne pouvait forcer les députés à parler, Rautenfeld courut chez l'ambassadeur russe, d'où il revint bientôt en annonçant que les membres de la diète resteraient à leur poste jusqu'à ce qu'ils eussent donné leur consentement explicite, ajoutant que, si cela ne suffisait pas, *il était autorisé à prendre toutes les mesures de violence qu'il jugerait convenables* (*). Plusieurs députés se levèrent alors et protestèrent vivement contre le projet de loi, mais ils furent aussitôt enlevés de la salle par des soldats russes et déportés en Sibérie.

Deux jours s'écoulèrent ainsi, les Russes ayant résolu de triompher par la famine de la résistance qu'on leur opposait; dans ce but, nul ne put sortir de la salle des séances, et on défendit d'y apporter aucune nourriture. Le troisième jour, Stanislas-Auguste et plusieurs sénateurs et députés tombèrent en défaillance (**). *Alors Rautenfeld, assis toujours à côté du trône, prit la main du vieux monarque, y mit un crayon, et signa l'acte de partage.* On ouvrit ensuite les portes de la salle et on fit sortir tous les membres de la diète. Le noble silence

(*) Au même instant Sièvers écrivait au grand-maréchal de Lithuanie : « Le roi lui-« même doit demeurer fixé sur son trône « jusqu'à ce qu'il ait cédé. Je ferai coucher « les sénateurs sur de la paille, dans la salle « des conférences, tant que ma volonté ne « sera pas exécutée. » (Oginski, Mémoires.)

(**) M. J. U. Niemcewicz, Notice sur le général Kosciuszko.

des mandataires du pays fut interprété comme un assentiment (*).

DEUXIÈME PARTAGE.

1793.—Par ce second morcellement, la Prusse s'empara d'environ mille milles avec onze cent mille habitants, et la Russie de plus de quatre mille milles avec trois millions d'habitants. Le restant du pays, quatre mille quatre cents milles avec trois millions quatre cent mille habitants, fut encore appelé la république de Pologne; mais, en lui garantissant, comme précédemment, son existence et son indépendance, Catherine sembla lui annoncer un troisième partage.

« Ce traité, dit M. de Raumer, qui plaçait la Pologne sous un joug avilissant et l'excluait du rang des États indépendants, fut conclu dans un jour que la justice divine marqua d'un doigt sanglant sur le livre des crimes des grands de la terre, jour qui plus tard aura son châtiment, le 14 octobre 1793. »

INSURRECTION NATIONALE.

1794. La Pologne ainsi morcelée une seconde fois, il s'agissait de contenir les parties du pays non encore ravies, et la Russie et la Prusse convinrent des mesures à employer à cet effet. En conséquence, Igelstrom, ministre de Catherine, fut nommé commandant général des troupes moskovites réparties en Pologne, lesquelles se composaient de vingt bataillons d'infanterie et de treize régiments de cavalerie, avec cinquante canons. On entoura Warsovie de trois lignes de surveillance armées; une grande partie de l'ancienne armée nationale se vit incorporée dans les rangs russes, et on décida que le restant de trente mille hommes serait réduit à dix-huit mille.

Tant d'outrages nouveaux joints au souvenir amer du passé excitaient de plus en plus la fermentation dans les esprits, et tout faisait présager une explosion pour le 15 mars 1794, jour indiqué pour le désarmement complet des Polonais, déjà effectué en partie. Ce fut le commandant d'une brigade de cavalerie, Madalinski, qui donna le premier le signal de l'insurrection, le 12 mars, à Ostrolenka, devançant même l'époque fixée. On lui avait transmis l'ordre de désarmer son corps, ordre accompagné de promesses flatteuses; mais Madalinski, rejetant tout avec mépris, se mit à la tête de ses sept cents cavaliers, et, longeant la nouvelle frontière prussienne, culbuta plusieurs petits corps ennemis à Szrensk, à Wyszogrod, à Inowlodz, et arriva bientôt aux portes de Krakovie.

L'impulsion était donnée, il ne s'agissait plus que de la suivre; mais, dans des circonstances aussi solennelles, il fallait à l'insurrection armée un chef qui, du premier abord, réunît à lui tous les suffrages. Heureusement que depuis longtemps l'attention du pays s'était portée sur l'un de ses plus nobles enfants, sur Kosciuszko. Retiré à Dresde, il fut appelé d'une commune voix au commandement suprême, et, partant aussitôt, dès le 23 mars il était à Krakovie. Le lendemain, 24, la confédération le nommait généralissime de l'insurrection nationale.

Un tel nom portait avec lui la garantie du succès; aussi chaque jour voyait s'accroître les forces insurgées, mais en même temps le moment du danger approchait. Les généraux russes Denisoff, Rathmanoff et Tormansoff s'avançaient avec des troupes nombreuses sur Krakovie, et ils tentaient en chemin de séduire, par des offres

(*) Dans les explications rédigées par la diète, il est, au contraire, dit expressément : « Nous sommes entourés par des soldats « russes et menacés par ceux de la Prusse, « dépourvus de tout secours extérieur, sans « troupes ni argent, et sans moyens quelconques de faire face aux maux qui nous « accablent. On jette en prison nos familles; « on nous enferme jour et nuit, jusqu'à ce « que nous et notre vieux roi ayons épuisé « nos forces. Dans une position aussi cruelle, nous prenons Dieu à témoin de la pureté de nos intentions et nous formons le « vœu *que nos descendants, plus heureux* « *que nous*, puissent trouver les moyens dont « nous manquons pour sauver la patrie. »

brillantes, les chefs des corps polonais disséminés. Leur but en agissant ainsi était, tout en neutralisant des forces qu'ils redoutaient, de donner à cette guerre, aux yeux de l'Europe, le caractère d'une simple émeute (*). Leurs calculs odieux furent déjoués. Déjà Madalinski et le brigadier Manget s'étaient réunis à Kosciuszko, qui ne tarda pas à se porter à la rencontre de Tormansoff. Le premier combat eut lieu à Raclawicé, le 4 avril, et tourna à la confusion des Russes, qui perdirent six cents hommes tués et douze canons. Zajonczek, Manget et Madalinski firent des prodiges de valeur dans cette journée dont l'effet moral fut immense, car ce premier triomphe sanctionna en quelque sorte la légitimité de l'insurrection et assura son développement. Le général Denisoff, réuni à Tormansoff, ne songea plus pour le moment à combattre le vainqueur de Raclawicé, mais bien à conserver Warsovie jusqu'à l'arrivée des renforts russes et prussiens.

Malgré des précautions inouïes, la nouvelle du succès obtenu parvint dans la capitale le 12 avril, et y fut suivie aussitôt de symptômes d'agitation. Alors Igelstrom, redoublant de violence, força Stanislas-Auguste de se déclarer contre les insurgés et somma le conseil permanent de lui livrer vingt-six personnes suspectes; il eut, en outre, la pensée de désarmer la garnison, de s'emparer de toutes les munitions de guerre, d'enlever le roi, et même, si l'on en doit croire divers documents, d'incendier plusieurs quartiers de la ville, afin de diviser l'attention des habitants et rendre ainsi leur énergie impuissante (**).

Warsovie ne pouvait ployer plus longtemps sous le joug des oppresseurs étrangers, et le 17 avril, à la pointe du jour, le régiment des dragons de Mir commença le mouvement insurrectionnel par l'attaque d'une patrouille russe. Trois heures après, la ville entière était soulevée. Le peuple, conduit par le cordonnier Kilinski et le boucher Siérakowski, attaquait avec fureur le palais d'Igelstrom; et le vaillant régiment Dzialynski, commandé par le colonel Haumann, luttait, près de l'église de Sainte-Croix, contre les brigades russes réunies de Milaszewitch et de Gagaryn. La lutte la plus acharnée dura dans les rues pendant trente-six heures et puisa dans les ténèbres même un nouveau degré de furie.

« Cette nuit, dit Seume, dans ses Lettres, laissera longtemps, toujours peut-être, une trace dans mon âme. Elle était grande et terrible. Le bruit tour à tour proche et lointain des coups de fusil, qui sillonnaient d'un écho pénétrant les rues, le cliquetis aigu de l'arme blanche, la sourde et monotone voix des tambours, le son lugubre des cloches, le sifflement des balles, les hurlements des animaux, les cris des insurgés, les gémissements des blessés et le râle des *mourants*, tout formait un spectacle à fendre le cœur.

« Les troupes d'Igelstrom luttaient avec une tenacité et un désespoir égalés seulement par le danger qui les entourait. Habituées aux combats et étrangères à la fuite, elles s'opposaient pas à pas aux Polonais qui les attaquaient et qui étaient décidés à vaincre ou à mourir. Ne pouvant toutefois leur tenir tête plus longtemps dans les rues, les Russes envahissent les maisons, et, dans leur rage, mettent à mort toutes les personnes qui s'y trouvent. Bientôt battus sur tous les points et vivement refoulés, ils se dirigent vers le palais d'Igelstrom et là se barricadent comme dans un fort. C'était le vendredi saint. En ce jour, les Polonais visitent d'habitude pieusement dans les églises le sépulcre du Seigneur, et un morne silence règne dans la ville entière. Mais cette fois c'est la voix du pays qui appelle les habitants au dehors, et de même que la foi catholique remplissait jusque-là tous les instants d'une journée aussi solennelle,

(*) M. Théodore Morawski, Insurrection de Kosciuszko.

(**) Zajonczek, Histoire de la révolution de Pologne de 1794.

lus sacré peut-être est encore pour ux le devoir de défendre contre l'ennemi les femmes, les enfants, le foyer omestique et la patrie. En ce jour, ur religion est la LIBERTÉ (*)! »

Il fallut enfin que les Russes sonassent à la retraite, mais ce ne fut u'avec peine qu'ils parvinrent à quitr la ville et à gagner la frontière russienne. Les généraux Apraxin, ouboff et Pistor accompagnaient elstrom. Gagaryn avait été tué et ilaszewitch pris. Dans cette lutte rrible, les Russes perdirent deux ille deux cents hommes tués, quatre ille cinq cents prisonniers et quarante-deux pièces de canon. Ce triomhe fut obtenu par douze cents soldats olonais et à peu près autant de gens u peuple (**).

Varsovie, délivrée de ses oppresurs, nomma immédiatement président de la ville et commandant deux toyens connus par leur patriotisme, nace Zakrzewski et Mokronowski; is, le 19 avril, elle accéda à la conédération de Krakovie, à laquelle arvèrent bientôt en foule de pareilles lhésions de la Lithuanie. Le roi tanislas-Auguste changea lui-même de ngage; il assura qu'il ne désirait que bien de la patrie et jura de vivre ou mourir avec le peuple. La nouvelle la prise de Wilna, où le général Jasnski désarma les Russes et fit prinnier leur général Arsenieff, conibua encore à exciter l'allégresse ublique. Malheureusement ce dernier iomphe national fut accompagné de uelques excès; les habitants de Wilna ant fait justice d'un traître, l'hetman ossakowski, que l'on pendit en uniforme russe, cet exemple réagit d'une manière fâcheuse sur le peuple de Varsovie. Il fallut, à sa demande, ordonner le supplice de plusieurs personnes accusées de trahison; parmi elles périrent l'hetman Ozarowski, septuagénaire, le vice-hetman Zabiello, l'évêque de Livonie Joseph Kossakowski et l'évêque prince Massalski. Mais Kosciuszko fut loin d'approuver de telles mesures de vengeance populaire, et lorsqu'il rentra à Warsovie, après la bataille de Szczekociny, il fit punir de mort cinq des principaux moteurs de cette exécution, en disant *qu'une pareille journée de sang faisait plus de tort à la cause de la patrie que deux batailles perdues*.

L'orage grondait au loin et ne devait pas tarder à fondre de nouveau sur le pays, qui déjà rêvait le retour de son indépendance. Surprises un moment par la rapidité de l'insurrection, la Russie et la Prusse commençaient à se remettre et se disposaient à agir à leur tour avec vigueur. Frédéric-Guillaume résolut de diriger lui-même les opérations de la guerre, et le corps prussien, commandé par le général Fawrat, ayant joint le corps russe de Denisoff, une bataille eut lieu à Szczekociny. Les forces respectives étaient à peu près égales; mais l'armée de Kosciuszko fraîchement recrutée et composée en grande partie de gens armés de faux, offrait par là une disproportion fâcheuse. Aussi, après une mêlée sanglante, où les généraux Wodzicki et Grodzicki périrent aux côtés du généralissime, Kosciuszko fut obligé de céder et de se retirer sur Warsovie.

D'autres échecs suivirent celui-ci. Le général Zajonczek, défait au combat de Chelm par les généraux ennemis Derfelden et Zagrayski, dut battre en retraite; et bientôt Krakovie se vit livrée aux Prussiens, sans coup férir, par Winiawski. Ce dernier événement arriva le 15 juin.

Déjà on pouvait présumer un troisième partage; et l'Autriche, inactive jusque-là, commença à se mouvoir, afin de profiter des éventualités de la lutte. Quinze mille Autrichiens se pré-

(*) M. Charles Falkenstein, Kosciuszko ans sa vie politique et intime.

(**) « Malgré l'emportement d'une haine si gitime, *peu de cruautés furent commises ans cette lutte du droit contre l'oppreson*, et le désintéressement fut tellement outenu par l'enthousiasme, que l'argent ouvé dans le palais d'Igelstrom, livré aux ammes, fut rapporté aux autorités polonaises. » (M. de Raumer, Chute de la Pologne.)

sentèrent sur la frontière comme corps d'observation, mais ils ne prirent toutefois aucune part directe aux hostilités.

Enhardis par leurs succès précédents, les ennemis s'approchaient de plus en plus de la capitale. Le roi de Prusse campa le 9 juillet à Nadarzyn, à quatre milles seulement de Warsovie, dont le siége commença le 14. Les forces aux ordres de Kosciuszko se montaient à dix-sept mille fantassins et cinq mille cavaliers, mais il n'y avait dans ce nombre que neuf mille hommes de troupes régulières, avec environ deux cents pièces d'artillerie. De plus, le général Cichowski observait avec trois mille hommes les Prussiens, le long de la Narew, et le général Siérakowski les Russes, sur le Boug, avec quatre mille hommes.

L'ennemi comptait, selon Treskow, cinquante bataillons d'infanterie et quatre-vingt-cinq escadrons de cavalerie, tous composés de vieux soldats, et trois régiments de Kosaks. Le roi de Prusse avait son quartier général au village de Wlochy, et le général russe Fersen à Sluzewiec.

Quatre camps retranchés qui communiquaient défendaient les approches de la ville; celui de Mokotow était commandé par Kosciuszko, ceux de Wola par Zajonczek et Dombrowski, et celui de Mariemont par Mokronowski. Néanmoins, malgré l'habileté des mesures prises, Warsovie, attaquée par des forces aussi supérieures, devait succomber promptement, si le manque d'accord entre les Russes et les Prussiens, ainsi que les hésitations de Frédéric-Guillaume, qui désirait s'emparer de Warsovie par capitulation et garder sauve pour lui cette belle capitale, ne fussent venus, en bornant pendant longtemps les opérations à de simples escarmouches sans importance réelle, retarder le moment de la crise et donner le temps au génie de la liberté de tenter encore un effort en faveur de la malheureuse nation que l'on s'apprêtait à décimer.

Pressé par son allié, le roi de Prusse avait enfin fixé pour le 1er septembre le jour de l'assaut. Mais, le 25 août, les habitants de la Grande-Pologne proclamèrent à leur tour l'acte de confédération à Kosciany, et opérèrent par là une puissante diversion. Bientôt Niémojowski parut à Gnèzne à la tête de treize cents cavaliers, et le castellan Mniewski, avec trente nobles seulement, désarma la garnison prussienne de Wroclawek, et porta rapidement son corps à neuf cents faucheurs et quatre cents cavaliers (*).

Cette nouvelle insurrection du côté de la Prusse et les mouvements des confédérés lithuaniens forcèrent Frédéric de lever le siége de Warsovie le 6 septembre. Il retourna à Berlin, et Fersen se retira le long de la Wistule, afin de joindre les armées russes en Lithuanie. Poninski suivit la retraite de ce dernier chef avec un corps d'observation de quatre mille hommes.

Deux autres mille hommes furent envoyés par Kosciuszko pour soutenir le mouvement de la Grande-Pologne, et ils avaient à leur tête Dombrowski, qui, de concert avec Madalinski, prit le 30 septembre Bromberg, où périt le cruel Sekuli, commandant des troupes prussiennes. Mais la nouvelle du danger que courait Warsovie, menacée de nouveau par les Russes, rappela chacun au secours de la capitale.

Cette fois, c'était le farouche Souvaroff, qui, après avoir battu en Lithuanie le général Siérakowski, s'avan-

(*) Dans ses manifestes, Frédéric-Guillaume traita cette insurrection de *guerre civile* et les confédérés de *rebelles*; mais les habitants de cette province, ravie à la Pologne lors du premier partage, étaient-ils donc Prussiens? « La Prusse méridionale (Grande-Pologne) réduite subitement à l'état de petite province, abandonnée au caprice de fonctionnaires sans mérite et poursuivis du mépris public, placée sans transition au milieu d'un peuple qui avait d'autres mœurs, d'autres coutumes, d'autres lois, obligée de renoncer à son idiome national, assujettie au service militaire pour des intérêts étrangers, devait nécessairement détester les Prussiens et un roi dont le parjure avait produit tant de malheurs.» (M. de Raumer, Chute de la Pologne.)

çait à marches forcées. Kosciuszko se porta à sa rencontre; malheureusement on ne comptait, de ce côté, sous les drapeaux polonais que sept mille hommes et vingt-deux pièces d'artillerie. Un mouvement de Fersen, le passage de la Wistule, afin d'opérer une jonction avec le corps de Souvaroff, qui était aux environs de Brzesc-Litewski, vint encore diviser les forces dont Kosciuszko pouvait disposer. Laissant donc trois mille hommes et dix canons à Poninski avec mission d'observer Souvaroff, il vola lui-même au-devant de Fersen, qui commandait à dix-sept mille hommes et quatre-vingt-dix pièces d'artillerie. Kosciuszko reconnut le péril de sa position et expédia à Poninski l'ordre de venir le rejoindre, mais il était trop tard.

Le 10 octobre, à Maciéiowicé, Fersen commença l'attaque au jour naissant. Les Polonais occupaient une hauteur et de là dominaient le camp russe. Siérakowski commandait le centre, Kaminski l'aile droite et Kniaziéwicz l'aile gauche; quant à Kosciuszko, il était partout, répandant parmi les siens le désir de vaincre et le mépris de la mort. Deux fois les Russes s'élancèrent à la prise de la redoute, au cri terrible des hourras, et, deux fois repoussés, ils laissèrent dans leur retraite des monceaux de cadavres sur leurs pas. Il fallut que Fersen les ramenât lui-même à l'attaque en colonnes serrées. Le combat s'engage alors à la baïonnette; on lutte corps à corps, chaque pouce de terrain est pris et repris; mais, malgré les masses qui les écrasent, les Polonais ne désespèrent pas de la victoire tant que le regard de Kosciuszko planera au-dessus d'eux. Un coup de lance fait jaillir son sang; déjà un cri de détresse s'élève des rangs des siens, lorsque le chef des braves s'élance avec impétuosité vers la cavalerie qui fléchissait et rallie les escadrons déroutés. La fureur des combattants redouble de chaque côté; les Russes massacrent tout ce qui est soldat et parviennent enfin à l'emporter. Mais ce triomphe sanglant ne fut obtenu toutefois qu'à la prise du généralissime, dont le cheval se cabra et le jeta à terre : atteint d'un coup de sabre à la tête et entouré de Kosaks, Kosciuszko, privé de connaissance. tomba entre les mains de l'ennemi

THADÉE KOSCIUSZKO.

Par l'influence qu'il exerca sur les destinées de la Pologne, dont il résuma, pour ainsi dire, dans sa personne la gloire et les malheurs, Kosciuszko a droit de notre part à une mention particulière.

Issu d'une ancienne famille de Lithuanie, mais peu fortunée, Kosciuszko naquit à Mereczowszczyzna, le 16 février 1746, dans le palatinat de Nowogrodek, où l'on conserve avec respect la demeure qui lui donna le jour. Après des études commencées à Warsovie, au corps noble des cadets, et terminées à Paris, il entra au service comme officier du génie; mais bientôt des peines de cœur le forcèrent de quitter une seconde fois sa patrie et de retourner en France, vers l'époque où éclatait la guerre de l'indépendance. Plein d'enthousiasme, Kosciuszko s'embarqua pour Philadelphie, et, à peine arrivé, il prit part à la lutte en qualité de volontaire : il se fit remarquer notamment aux batailles de Saratoga et de Jellowspring. Washington le nomma brigadier, puis gouverneur de la forteresse de Westpoint, sur la rivière Hudson.

En 1783, la paix entre les États-Unis et la Grande-Bretagne étant conclue, Kosciuszko revit la Pologne, qui n'avait pas cessé un seul instant d'occuper sa pensée. Il y mena d'abord une vie assez retirée, jusqu'au moment où la conclusion d'une alliance avec la Prusse fit croire au pays qu'il allait enfin recouvrer son ancienne indépendance. Kosciuszko fut nommé alors général de brigade, et, quand les traîtres de Targowiça eurent facilité de nouveau aux Russes l'envahissement du royaume, il se couvrit de gloire à Ziélencé et à Dubienka. La pusillanimité de Stanislas-Auguste vint arrêter

un élan national qui promettait le plus brillant avenir, et tout ce qui avait marqué dans la lutte dut s'exiler afin d'échapper à la vengeance moskovite. Kosciuszko quitta donc la Pologne au mois d'août 1792, et plus de cinq cents officiers, l'élite de l'armée, suivirent son exemple.

Le respect et l'estime publique entourèrent partout à l'étranger le héros polonais; et, lorsqu'il parut sur le sol hospitalier de la France, l'*Assemblée nationale* lui accorda, dans sa séance du 26 août 1792, la qualité de *citoyen français*.

Leipzig et Dresde furent choisis tour à tour par lui comme lieu de résidence, puis il parcourut en 1793 l'Allemagne ainsi que l'Italie. Le premier appel de la patrie le trouva fidèle à ses convictions en mars 1794.

Tombé au pouvoir des Russes à la suite du désastre de Maciéiowicé, Kosciuszko languit captif pendant deux années dans les cachots de Saint-Pétersbourg, et ne dut sa liberté qu'à l'avénement de Paul Ier. Le nouveau souverain vint lui annoncer lui-même sa délivrance et le renvoi de dix-neuf mille prisonniers en Pologne. Il offrit, en outre, au héros une forte pension et une des premières dignités militaires de l'empire; mais Kosciuszko, quoique ému jusqu'au fond de l'âme de tant d'égards, refusa tout.

Après environ dix-huit mois de séjour aux États-Unis, Kosciuszko visita encore une fois la France, guidé par l'espérance de voir le Directoire contribuer à la restauration de la malheureuse Pologne. Mais si les chefs du gouvernement d'alors demeurèrent sourds à toutes ses tentatives patriotiques, la nation se plut, en revanche, à le combler de prévenances et d'hommages. Les hommes les plus éminents par leur savoir et leurs vertus recherchèrent son amitié; le conseil des Cinq-Cents salua publiquement, dans une de ses séances, le défenseur de l'independance sarmate; et enfin, dans un banquet auquel assistaient cinq cents personnes, Bonneville, le président de l'assemblée, s'écria, en lui portant un toast: *La liberté est sauvée, — Kosciuszko est en Europe!*

Napoléon vint, et Kosciuszko renouvela avec tout aussi peu de succès ses efforts précédents. Alors, dégoûté des hommes et des choses, il se retira près de Fontainebleau, chez un de ses amis, M. Zeltner, ancien ministre plénipotentiaire de Suisse, et là, au sein d'une solitude profonde, passa plusieurs années de sa vie. 1814 l'arracha de sa retraite, et le revit, toujours aussi ardent et aussi chaleureux, plaider auprès de l'empereur Alexandre la cause de la nationalité polonaise. Alexandre, qui sur le trône savait conserver des sentiments humains et qui voulait tirer la Pologne de sa tombe, le reçut avec une bienveillance toute particulière; mais quand Kosciuszko lui eut indiqué, comme les véritables limites du pays, la Dzwina et le Borysthène, les courtisans, qui avaient vu froncer le sourcil du maître, traitèrent le patriote polonais de vieillard tombé en enfance.

Plus que jamais désespéré, le grand citoyen quitta la France et se rendit en Suisse, à Soleure, chez le frère de celui qui lui avait offert en France pendant longtemps une si généreuse hospitalité; c'est là qu'une maladie subite vint terminer ses peines et ses souffrances. Cet événement arriva le 15 octobre 1817.

Les dépouilles mortelles de Kosciuszko, transportées à Krakovie, y reposent à côté des tombes royales.

Kosciuszko était d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une constitution sèche, et pâle de visage. Possédant une profonde intelligence et des connaissances étendues, rien n'égalait la modestie et la douceur de son caractère; mais si, dans le commerce ordinaire de la vie, on rencontrait en lui un homme d'une simplicité aimable, quand venait l'heure du péril, on reconnaissait à son coup d'œil rapide et sûr, à la sagesse de ses combinaisons et à son courage impassible, le chef fait pour commander aux masses. Ces qualités, il les puisait dans l'amour de la liberté, qui était chez lui une véri-

table passion. Enfin, pour tout dire, Franklin lui donna quelques-unes de ses précieuses leçons, Washington devint son modèle, et la Fayette fut son ami. Le nom de Kosciuszko est immortel, car il appartient à l'humanité entière.

MASSACRES DE PRAGA.

1794. La nouvelle de la captivité du généralissime plongea Warsovie dans la stupeur, et bientôt on apprit que les divers corps ennemis, après avoir opéré leur jonction, s'avançaient au nombre de quarante mille hommes sur la capitale. Souvaroff la cerna du côté du Boug, le général prussien Fawrat du côté de la Narew, et Szweryn du côté de la Bzoura; ce qui obligea de disséminer les forces polonaises sur plusieurs points.

Ces forces, commandées par Zajonczek, en remplacement provisoire de Thomas Wawrzecki, nommé généralissime, se montaient à trente-trois mille hommes, mais elles étaient composées en partie de faucheurs et de cavalerie, deux corps de peu d'utilité pour la guerre de siége.

Le 2 novembre au soir, Souvaroff fit un premier mouvement vers Praga, que l'on avait fortifié à la hâte, et où Zajonczek se trouvait avec huit mille hommes. Ce ne fut néanmoins que le 4, à l'aube du jour, que l'attaque régulière commença. La troupe polonaise, sentant de quelle importance était ce boulevard de la cité, opposa la plus vigoureuse résistance; mais plusieurs retranchements ayant été pris successivement par l'ennemi, Zajonczek, blessé lui-même, ordonna la retraite à Warsovie, et fit incendier en se retirant le pont sur la Wistule. A peine quelques bataillons polonais avaient pu traverser le fleuve, et le reste des troupes, réuni aux habitants, combattit avec désespoir. Là succombèrent les braves généraux Jasinski, Grabowski et Korsak.

« L'aurore suivante éclaira le spectacle d'un horrible martyre. Les malheureux habitants de Praga, courant tout éperdus dans les rues et implorant miséricorde, étaient massacrés sans pitié par les baïonnettes russes. Souvaroff, loin d'arrêter le carnage, criait aux siens : *Pohulaytie rabiata* (amusez-vous, mes enfants)! et se faisait tranquillement préparer un bain froid. Des montagnes de cadavres s'amoncelèrent; et quand la grosse artillerie fut dirigée vers le pont, afin de menacer de là Warsovie, les os des victimes égorgées craquèrent de toutes parts sur son passage.

« Les femmes, pour échapper à l'ennemi, se jetaient dans la Wistule, en élevant au-dessus de leurs têtes leurs pauvres enfants; mais bientôt la lance des Kosaks vint rougir de leur sang les eaux du fleuve et les engloutir au fond des vagues. Un grand nombre de vieillards et de faibles créatures s'était réfugié dans l'église des Bernardins, comme dans un asile sacré, et les prêtres se mirent sur le seuil du temple, la croix sainte à la main et en entonnant le chant de la miséricorde; mais à peine leur chef avait-il pu crier aux Russes qui s'apprêtaient à violer le sanctuaire : *Arrêtez, chrétiens, devant le signe du Sauveur!* que déjà le fer des barbares l'avait renversé mort... Les autels furent inondés de sang innocent... les femmes et les jeunes filles durent souffrir, avant de mourir, l'infamie... enfin le massacre ne cessa que lorsque tous les habitants de Praga eurent péri. — Vingt mille personnes tombèrent victimes du terrible Souvaroff (*)! »

Warsovie capitula, et l'ennemi y fit son entrée le 9 novembre. Les débris de l'armée polonaise, conduits par Wawrzecki dans le palatinat de Sandomir, furent désarmés le 18; et les citoyens qui s'étaient distingués par leur patriotisme ne tardèrent pas à aller peupler la Sibérie, ainsi que les prisons de la Prusse et de l'Autriche.

(*) M. Slowaczynski, Praga, esquisse historique.

TROISIÈME PARTAGE.

ABDICATION DE STANISLAS-AUGUSTE.

795. La Pologne avait bien succombé, mais, lorsqu'il s'est agi d'opérer le partage du butin, la désunion se mit parmi les spoliateurs. La lutte diplomatique dura une année entière, et ce fut seulement le 20 octobre 1795 que l'on parvint à une solution des difficultés survenues. Ce nouvel acte de violence inique avait été précédé, le 3 janvier, de la déclaration suivante des trois puissances : « Convaincus par « l'expérience de l'incapacité absolue « des Polonais à se donner une constitution régulière et à vivre paisibles « et indépendants sous l'autorité des « lois, les souverains ont résolu dans « leur sagesse, par amour pour la paix « et pour le bien de leurs sujets, de « partager entièrement la républi« que (*). »

D'après ce troisième et dernier morcellement de la Pologne, la Prusse obtint les pays situés sur la rive gauche de la Wistule et une partie des palatinats de Mazovie, de Podlachie et de Krakovie; l'Autriche eut les pays entre le Boug et la Wistule, et une portion des palatinats de Krakovie et de Sandomir; le restant échut à la Russie.

Le roi Stanislas-Auguste Poniatowski fut invité à se rendre à Grodno, et là le prince Repnin lui présenta un acte d'abdication, qu'il dut signer le 25 novembre 1795, jour anniversaire de son couronnement, et que le prince choisit exprès par un raffinement d'ironie. L'œuvre de destruction se trouvait donc consommée, et la Pologne rayée de la liste des États européens. Poniatowski, qui devait s'attribuer une bonne partie des maux du pays, alla jouir à Saint-Pétersbourg de la pension avec laquelle la tzarine paya ses honteux services. Il y mourut le 12 février 1798.

(*) Schöll, Histoire des traités.

La catastrophe que nous venons de retracer rapidement a un caractère tout particulier et qui domine encore l'époque actuelle. Tant de nations ont péri, que la chute d'un grand État est dans les probabilités de son avenir. Mais pourquoi la chute de la Pologne, que suivirent les secousses terribles données à sa pierre funéraire en 1794, 1806, 1814 et 1830, a-t-elle toujours du retentissement? C'est que le troisième démembrement (1795) arriva au moment même où la nation, réveillée enfin par une première spoliation de son assoupissement funeste, sentit qu'il fallait guérir le mal dans ses racines, c'est-à-dire, dans l'élection, le *liberum veto*, la mauvaise gestion des finances et l'absence d'une armée permanente. Cette régénération, politique autant que morale, s'accomplit dans l'intervalle qui sépara le premier partage (1773) du second (1793), et reçut par là un nouveau degré de force. Certes, si le coup fatal avait été porté sous Auguste III, il en serait advenu de la Pologne ce qui, peu d'années après, advint de Venise. Une parole de Napoléon alla frapper cet antique édifice qui comptait huit siècles d'existence, et tout aussitôt le cadavre tomba en poussière, parce que tout y était corruption depuis longtemps. Mais le germe de la vie avait refleuri en Pologne; et si cette renaissance, toute spontanée, rendit d'un côté l'agonie du pays plus longue et plus cruelle, elle aida de l'autre au maintien du principe vital que la Providence conserva miraculeusement pour l'accomplissement de ses vues futures.

MOEURS ET COUTUMES.

Rien de positif ne se révèle dans l'histoire avant le cinquième siècle sur les mœurs et les habitudes des Slaves. Les écrivains du moyen âge sont les premiers à en parler, et ils nous les dépeignent comme vivant dans l'état de nature, se couvrant des peaux des bêtes sauvages qu'ils avaient tuées, et se faisant remarquer déjà par leur bon sens et leurs goûts hospitaliers. Ils subsistaient du produit de la chasse et de la pêche ou des productions du sol, qu'ils mettaient en commun.

Procope, contemporain de l'empereur Justinien, trace, vers l'an 562, le tableau qui suit des mœurs primitives des Slaves : « Les Slaves et les Antoves (Enetæ, Venedæ, Venetæ) n'ont point de maître et vivent dans la démocratie. Ils mènent une vie nomade et adorent le dieu de la foudre, auquel ils sacrifient des bœufs et autres animaux; ils honorent également les fleuves et les nymphes. En allant au combat, ils ne sont armes que d'une pique et d'un bouclier; ils n'ont ni chemises, ni manteaux, mais ils portent des vêtements inférieurs. Ils parlent une langue barbare; leur structure est grande et forte, leur teint brun, leurs cheveux châtains. Ils ne sont ni méchants ni perfides, et, dans beaucoup de choses, ils rappellent les mœurs des Huns dans toute leur simplicité. »

Le caractère des anciens Slaves était doux et gai, et ce que les trois joueurs de chalumeau dirent d'eux et de leurs compatriotes à l'empereur de Byzance se trouve confirmé par tous les témoignages historiques. « Inhabiles à manier des armes, disaient-ils, nous ne savons que jouer du luth. Le fer est inconnu dans notre pays; ignorants de l'art de la guerre et passionnés pour la musique, nous menons une vie joyeuse et tranquille (*). »

Selon le chroniqueur national Dlugosz, qui vécut sous Wladislas Jagellon et Kasimir IV, les Lechites n'avaient aucune relation avec les nations étrangères ni par terre ni par mer. Leurs vêtements consistaient dans un habillement très-simple, confectionné par chacun d'eux; leur nourriture se composait de viande, de poisson et de laitage. Pauvres et peu désireux d'acquérir des richesses, ils se trouvaient à l'abri de la jalousie de leurs voisins. Ils donnaient en tribut à leurs souverains des pelisses faites avec la peau des animaux sauvages, dont les forêts abondaient alors, du blé, du bétail et du poisson. Les ordres du chef étaient suivis comme une loi. Leurs habitations étaient couvertes de chaume. Paisibles et n'enviant point le bien d'autrui, ils n'avaient ni guerre ni traités avec leurs voisins. « *C'était,* ajoute Dlugosz, *l'âge d'or de la nation.* »

L'incorporation de la Chrobatie Blanche à la Pologne, opérée par Ziémowit, commença à donner aux habitudes du pays une couleur plus européenne et qui se ressentait déjà de l'influence du christianisme. La foi chrétienne, en renversant les idoles et le culte sanglant qu'on leur rendait, vint achever d'éclairer les esprits et d'adoucir l'âpreté des mœurs polonaises. Boleslas le Grand doit être regardé comme le véritable introducteur de ce culte et le propagateur des premières idées de justice et de civilisation au sein de la nation. Il fut puissamment secondé dans cette tâche par les bénédictins qu'il appela de l'étranger, et qui se mirent à la tête du mouvement régénérateur.

Pour prouver qu'ils étaient prêts à défendre la nouvelle religion qu'ils venaient d'embrasser, les Polonais tiraient à demi leur sabre pendant la messe, au moment où le prêtre lit l'évangile, et ne le remettaient dans le fourreau qu'après la lecture terminée. Cet usage, qui prit naissance sous le règne de Mieczylas I[er], se conserva jusqu'en 1795, et ne disparut qu'avec la chute complète de l'ancienne Pologne.

L'expédition de Kiiow, entreprise

(*) Karamzine, Histoire de Russie.

avec succès, en 1076, par Boleslas II le Hardi, eut un funeste retentissement en Pologne. Cette ville, de tout temps une des plus voluptueuses de l'Europe, fut pour les phalanges polonaises ce que Capoue avait jadis été pour les cohortes romaines. Le monarque s'abandonna le premier à tous les genres d'excès, et les troupes ne suivirent que trop fidèlement son exemple. Leur absence de la Pologne se prolongea pendant près de huit années; et la plupart des femmes, se croyant oubliées, contractèrent d'autres unions. Quand cette nouvelle parvint au camp, officiers et soldats, tous, transportés de rage, sollicitèrent du roi l'autorisation de retourner dans leurs foyers, afin d'y punir les coupables. Vainement Boleslas tenta de calmer la fureur de ses guerriers : ses ordres furent méprisés, ses châtiments bravés; chacun partit de son chef, et, en peu de temps, l'armée devint à rien. Bientôt le roi dut songer à quitter lui-même les terres russiennes, trop tard, hélas! pour sa gloire.

Une mêlée sanglante suivit le retour des guerriers en Pologne, où chacun d'eux eut à entreprendre le siége de sa propre demeure, que défendaient à main armée ceux qui les avaient déjà dépossédés des affections de leurs compagnes. D'effroyables massacres eurent lieu, auxquels succédèrent des pardons partiels. Mais le souverain se montra moins généreux que les époux. Furieux d'avoir vu méconnaître sa volonté, Boleslas punit d'une mort infamante les principaux chefs, confisqua les biens des plus riches, et plongea les autres révoltés dans d'affreux cachots, où ils périrent tous de misère.

Les femmes, unique cause de la rébellion, ne furent pas épargnées non plus. D'après l'ordre de Boleslas, on leur arracha leurs enfants de la mamelle, puis on les condamna à allaiter des chiens. Elles ne pouvaient paraître nulle part sans avoir un de ces animaux pendu à leur sein, Boleslas voulant leur prouver par là qu'il les méprisait autant qu'eux.

Ces mesures, odieuses ou sanguinaires, replongèrent pour quelque temps la Pologne dans cet état arriéré dont elle sortait à peine.

Une noble fierté et un parfait désintéressement ont de tout temps caractérisé la nation polonaise. Quand les armées de l'Allemagne, sous le commandement de l'empereur Henri V, inondèrent toute la partie de la Pologne située entre l'Elbe et l'Oder, Boleslas III, malgré les avantages déjà remportés sur les agresseurs, transmit des propositions de paix à leur chef. L'empereur, croyant que la vue de ses immenses trésors serait capable d'imposer aux envoyés, les fit apporter devant eux, et s'écria : « Voilà les armes qui « me donneront les moyens et la force « nécessaires pour vous combattre! » Mais Skarbek, chef de l'ambassade polonaise, retirant un anneau précieux de son doigt et le jetant sur ce monceau de richesses, se contenta de dire avec calme : « *Que l'or aille se réunir* « *à l'or !* » Henri, aussi confus que stupéfait, ne trouva que ces paroles pour répondre : « *Hab' dank*, je te « remercie. »

Dlugosz fait la peinture suivante des mœurs à son époque : « La noblesse polonaise, avide de gloire, méprise les dangers et la mort. Elle est prodigue, même au-dessus de ses revenus. Fidèle au souverain, elle aime à s'occuper de la culture des champs et des troupeaux. Humaine pour les étrangers, elle surpasse toutes les autres nations en hospitalité, prévenance et bienfaisance (*); mais elle est dure pour ses paysans.

(*) Ce penchant prononcé à la bienfaisance ne s'est pas du tout affaibli chez les Polonais d'aujourd'hui, et nous citerons un fait à l'appui. Il est d'autant plus précieux, qu'il concerne un de ces hommes dont on aime toujours à entendre parler, Kosciuszko. On sait que lors de son séjour en Suisse, il habita pendant quelque temps Soleure; et là, comme partout ailleurs, la noblesse de son caractère lui valut de rapides et nombreuses amitiés. Il voulut un jour faire présent à un ecclésiastique des environs de quelques bouteilles d'un excellent vin; mais comme il désirait éviter les remercîments

« Le peuple des campagnes est porté à l'usage immodéré des boissons et aux querelles; mais il est zélé au travail le plus pénible, et patient à supporter la faim, le froid, ou toute autre incommodité. Crédule pour les récits fabuleux, il aime les contes. Il est hardi jusqu'à l'audace, et possède un esprit naturel. Ses habitations sont mal tenues, etc. »

Ce mélange de bonnes et de mauvaises qualités s'est assez fidèlement perpétué jusqu'à nos jours, comme on le verra par la suite.

La haine pour le mensonge était aussi un des traits du caractère national, et des châtiments sévères atteignaient les calomniateurs. Quelquefois ils n'étaient que plaisants, comme dans le cas que nous allons citer et que rapporte Dlugosz. Jaloux et passionné à l'excès, Wladislas-Jagellon, l'époux de la belle Hédvige, outragea parfois la reine de ses soupçons et de ses reproches. Un courtisan nommé Gniéwosz avait tellement fasciné le prince par ses calomnies, qu'un jour, lasse d'imputations odieuses, Hédvige demanda à se justifier devant un tribunal public. L'affaire fut, en effet, soumise aux juges de Wisliça. D'une part, était l'accusateur Gniéwosz; de l'autre, Iasko de Tenczyn, champion de la reine. Ce dernier ouvrit l'audience en se portant fort pour l'honneur d'Hédvige; et, après lui, douze chevaliers parurent dans la salle, armés de pied en cap, déclarant qu'ils soutiendraient également de leurs épées la vertu de la princesse. Quand ils eurent jeté leurs gants, les juges se tournèrent vers l'accusateur et lui dirent de répondre; mais, interdit, confus, Gniéwosz garda le silence; sommé de s'expliquer enfin, il demanda non pas justice, mais pardon. Le tribunal le condamna à révoquer publiquement ses calomnies; et, pour avilir plus encore ce lâche imposteur, la sentence porta qu'à l'instant même il se coucherait sous un banc, et aboierait par trois fois comme un chien (*sub scamno judicialiter latrare ut canis*). L'arrêt fut exécuté, et dès lors rien ne troubla plus l'harmonie entre Hédvige et son époux.

La fondation de l'université de Krakovie, en 1347, exerça une influence extraordinaire sur la civilisation. Mais le luxe qui s'introduisit dans le pays, en 1466, avec l'accroissement de la prospérité commerciale, contre-balança cet heureux effet et porta une atteinte grave à la pureté de mœurs des Polonais. Sous Jean Albert et Alexandre, le faste de la table et des vêtements fut poussé à l'excès; mais ce symptôme de corruption se trouvait compensé et au delà par la diffusion des lumières.

Les mœurs s'adoucissaient donc de jour en jour, et la Pologne, tolérante pour tous les cultes, se trouvait heureuse.

Les Polonais furent le seul peuple tolérant qu'il y eût au moyen âge; ils ouvrirent leur pays à tous les cultes: le protestantisme y fit sans opposition les plus grandes conquêtes; les jésuites même y furent admis: ils tentèrent pendant quelque temps d'y détruire à la fois la tolérance, le patriotisme, les sciences et l'union; mais on respectait en eux le droit et la liberté de chaque citoyen et de sa souveraineté républicaine.

Hans von Schweinichen, écuyer du duc de Leignitz Henri, nous a conservé dans son ouvrage un trait qui vient à l'appui de la vieille probité polonaise. Le duc de Leignitz étant pré-

d'usage, il chargea de la commission le fils de son hôte et ami, M. Zeltner, auquel il confia pour cela le cheval qu'il montait d'habitude. Au retour de l'excursion, le messager se rendit chez Kosciuszko.

— « Une autre fois, lui dit-il, ne me donnez pas votre cheval, si vous ne voulez pas également me prêter votre bourse.

— « Pourquoi donc? demanda Kosciuszko.

— « Chaque fois, reprit le jeune homme, que sur la route un pauvre tire son chapeau et demande l'aumône, l'animal s'arrête court. Impossible de le faire avancer, jusqu'à ce que le malheureux ait reçu quelque chose. Or, moi qui n'avais pas un sou vaillant, je n'ai trouvé d'autre moyen que celui de faire le geste d'un homme qui donne l'aumône; alors seulement votre cheval consentait à reprendre le pas. »

tendant au trône de Pologne, s'y rendit en 1576, accompagné de son fidèle écuyer. Une fois parvenu à Krakovie, il fut invité par le palatin Zborowski à un festin, où, selon l'expression du narrateur, les libations polonaises éclipsèrent complétement la magnifique ivrognerie allemande. Tous les convives brisèrent sur leur occiput, en l'honneur du futur roi, leurs grandes coupes de cristal, remplies de vin de Tokai. Le duc ivre, comme on le pense bien, après un tel repas, essaya néanmoins de figurer dans un quadrille; mais sa bourse qui contenait mille florins et sa chaîne d'or, d'une valeur de dix-sept cents rixthalers, le gênant dans ses mouvements, il confia ces deux objets au premier valet qu'il rencontra. Ils passèrent bientôt de main en main parmi les assistants, et le duc, qu'on fut obligé d'emporter chez lui dans un état peu décent, eut garde de redemander ce qui lui appartenait. Le lendemain, à son réveil, il avait totalement oublié le nom et les traits du dépositaire; mais dans toute cette foule si bruyante, si nombreuse, nul n'avait songé à s'approprier les objets précieux, et, vers le milieu de la matinée, deux Polonais se présentèrent, afin de remettre entre les mains de l'écuyer la bourse et la chaîne d'or du prince (*).

A la mort de la reine Anne, épouse d'Étienne Batory, disparurent, selon l'historien Piasecki, les mœurs graves et somptueuses de la cour; et le germanisme, commençant à prendre racine sur le sol polonais, fit de grands progrès dans toutes les classes sous le règne de Sigismond III Wasa.

Les nobles étendirent aussi de plus en plus leur domination durant ce règne, et, pour juger de leur audace, il suffit de rappeler le trait suivant. Le palatin de Krakovie, Zebrzydowski, s'érigeant en défenseur de la cause publique à la place du célèbre Jean Zamoyski, décédé, apostropha violemment Sigismond III, dont la conduite politique, il faut le reconnaître, n'était pas toujours exempte de reproches. Le souverain, blessé, ordonna à Zebrzydowski de quitter l'hôtel qu'il occupait en sa qualité de palatin, et il fallut obéir à l'ordre émané du trône; toutefois l'orgueilleux dignitaire ne le fit qu'en s'écriant : « *Je sortirai de l'hôtel, mais le roi sortira du royaume!* » En effet, Zebrzydowski s'occupa immédiatement de conspirer, et ce ne fut qu'après les journées d'Ianowiec (octobre 1606) et de Guzow (juillet 1607) qu'il s'humilia devant le monarque.

Avec Jean Kasimir et Louise-Marie de Gonzague, les mœurs françaises essayèrent de s'acclimater en Pologne, où elles reparurent encore sous Jean Sobieski. Tout ce qui était étranger devint alors pour la noblesse, vive et mobile, un objet de mode et d'engouement. Vainement le castellan de Léopol, Maximilien Fredro, faisait entendre une voix éloquente en faveur des vieux usages polonais, s'écriant : « Que « la Pologne ne pouvait se maintenir « que par ses lois nationales; que les « lois nouvelles, étrangères, étant peu « appropriées au pays, au climat et « aux hommes, renversaient les bases « de l'édifice politique (*). » On négligeait des avis dictés par la prudence et le patriotisme.

« La noblesse polonaise, ajoutait Fredro, ne demeure pas dans les villes comme celle de l'étranger, mais elle est disséminée dans le pays entier. Chacun a choisi son domicile dans la position qui lui semblait la plus agréable. Cet isolement concourt au maintien de la pureté des mœurs. Éloignés de la perversité dont les villes populeuses offrent à chaque instant le spectacle, les nobles mènent une vie indépendante et paisible, à l'abri de l'envie et de la jalousie, une vie appelée à juste titre patriarcale. C'est là une des plus puissantes causes du maintien héréditaire chez cette nation des anciennes vertus polonaises. La jeu-

(*) Amours, plaisirs et vie des Germains au seizième siècle.

(*) M. Fredro, Fragmenta, seu belli et togæ notationes.

esse croît en âge, témoin des vertus e ses parents; elle écoute de bonne eure le récit des faits célèbres ou ceui des malheurs du pays, et ces narations allument dans son cœur le ésir de la gloire, ou bien y laissent le la haine et du mépris pour les aueurs des calamités nationales. Les mpressions fortes, prises dans cette ie tranquille, ne s'éteignent pas aussi facilement que celles qui effleurent l'âme au milieu du tourbillon des villes. Ce n'est que là qu'a pu et peut encore se perpétuer le véritable esprit national, l'esprit de nos ancêtres, que seul nous devons conserver. »

Bernard O'Connor, Anglais et médecin de Jean Sobieski, a tracé rapidement le tableau des mœurs et des usages de son temps : « Les Polonais sont doués de beaucoup d'esprit et d'une forte constitution. Ennemis de la mollesse, ils bravent toute espèce de fatigues. Ils s'exercent à la chasse, se rasent la tête et portent des moustaches; leur maintien est noble. La canne en main et le sabre au côté, ils portent avec cette arme un petit sac brodé en argent, où ils renferment un couteau et une pierre à feu. Ils sont sincères, honnêtes et très-hospitaliers envers les étrangers. La noblesse s'instruit dès la plus tendre enfance. Ils comptent parmi eux des savants du premier ordre en mathématiques, en histoire, en éloquence, en philosophie, en poésie, et particulièrement dans le barreau. Les Polonais sont tellement endurcis à toutes les intempéries de l'air, qu'ils supportèrent, malgré une neige constante, toute la campagne de 1663 contre les Moskovites. Ils font construire des châteaux aussi magnifiques que ceux d'Italie, et dont l'ameublement est en riches étoffes brodées d'or. On trouve des bains dans presque tous les villages. Les dames ne sortent ordinairement qu'accompagnées de femmes âgées, espèces de surveillantes qui ne sont là que pour la forme, car les Polonaises sont très-fideles à leurs époux (*). »

(*) B. O'Connor, Description de la Pologne. Londres, 1696.

« La liberté et l'indépendance de chacun en particulier de ces milliers de petits rois (les nobles) les remplissaient d'audace et de fierté; la surveillance jalouse de l'égalité de tous protégeait chaque individu de toute atteinte, et donnait à chacun ce sentiment de sécurité d'où naissent le courage, la franchise et l'absence de la ruse, de la méchanceté et de l'intrigue, seules armes dont se sert le faible contre le fort. L'impossibilité d'accroître ses possessions aux dépens d'autrui éteignait la cupidité, et faisait que ceux qui tendaient à s'élever, dirigeaient leurs efforts vers les moyens qui seuls peuvent élever des égaux les uns au-dessus des autres, vers la supériorité de l'esprit et des lumières; elle inspirait l'énergie nécessaire pour acquérir de l'honneur et de la gloire; pour rechercher la prééminence dans les diètes, par la puissance de la parole, à la guerre, par des actions héroïques. Personne ne prenait la peine d'augmenter ses richesses, puisque chacun était assez riche pour pouvoir s'abandonner en toute liberté à ses rêves d'honneur et de gloire.

« C'est ainsi que le Polonais devint libre et oisif, et par suite fantasque, chevaleresque et aventureux, plein de noblesse et de franchise, étranger à la crainte et facile à tromper; mais avec ces qualités il devint emporté, colère, ambitieux, jaloux de ses voisins; mais il y avait tant d'élévation dans ces sentiments, il était si soigneux de sa dignité, en respectant celle des autres, qu'il en est résulté un fait unique dans l'histoire, savoir, qu'aucune véritable guerre civile, aucun massacre, aucun assassinat dans un but politique ou religieux, n'ont souillé l'histoire de la Pologne, jusqu'à l'époque où la conduite de la Russie porta le désespoir dans l'âme des patriotes, en leur faisant craindre de trouver dans leurs propres foyers la trahison dont ils étaient victimes par les intrigues de l'ennemi extérieur; et pourtant il n'y a eu, dans les quarante dernières années, que trois journées pendant lesquelles des Polonais aient combattu des Polonais, et chacun de ces trois jours compte à

peine trente victimes, pendant que chez les peuples les plus civilisés, dans de telles circonstances, on les compte par milliers (*) ! »

M. Falkenstein a tracé le tableau suivant du caractère polonais : « Un courage inné, une âme douée de facultés élevées et énergiques, une vie continuellement agitée par les orages politiques provoqués par l'antique constitution, ont donné au Polonais ce caractère particulier qui le distingue de tout autre peuple, et qu'il a conservé pur et intact à travers les orages du temps. Souvent réduit à des moyens simples et bornés, luttant contre les mauvaises saisons et les privations, isolé presque du monde entier et entouré d'une nature monotone, ses idées tournent dans le cercle étroit de sa famille et de ses voisins; de là vient cette disposition aventureuse, ce profond attachement au sol natal, cet esprit formé pour l'indépendance, cette rapidité de résolution, cette excessive facilité à s'accommoder à toutes les positions et à en tirer parti. On a donc raison de le nommer *le Français du Nord*. Opiniâtre par esprit et vif par tempérament, le Polonais est enthousiaste dans tout ce qu'il entreprend, et poursuit avec un courage infatigable sa lutte pour les libertés de la patrie (**). »

« Les Polonais, dit M. Léon Thiessé, ont conservé les mœurs pures plus longtemps qu'aucune nation de l'Europe. Il ne fallut pas moins que deux siècles d'anarchie et le long séjour de troupes étrangères dans leurs provinces, pour altérer cette simplicité d'habitudes si favorable aux vertus qu'impose la liberté (***). »

Après avoir donné ainsi une esquisse générale de l'état des mœurs à diverses époques en Pologne, appuyée des avis de plusieurs écrivains judicieux, nous allons entrer dans de plus longs détails sur chaque spécialité des usages polonais. Nous décrirons également quelques-unes des grandes solennités nationales, qui jouaient un rôle si important dans l'existence du pays et qui influaient si puissamment sur les mœurs.

(*) Spazier, Histoire politique et militaire de la révolution polonaise de 1830.

(**) M. Falkenstein, Kosciuszko dans sa vie politique et intime.

(***) M. Léon Thiessé, Résumé de l'histoire de Pologne.

ÉLECTION DES ROIS (*).

Au premier rang de ces solennités brillait l'élection du souverain, acte imposant et qui n'avait rien d'analogue chez les autres nations européennes. En cette circonstance, toutes les passions, bonnes ou mauvaises, de la noblesse se réveillaient, et chacun des membres de ce grand corps politique puisait dans la lutte électorale un nouveau degré d'énergie et d'influence.

Jusques et y compris la nomination de Henri de Valois, le lieu d'élection était au delà de la Wistule, tout le long de la plaine de Praga. Les nobles s'y trouvaient répartis *suivant leurs* palatinats respectifs, et trois lieues de terrain suffisaient à peine pour les contenir. Par la suite, le choix du monarque se fit à Wola, sur l'autre rive du fleuve, aux portes de Warsovie.

Quand venait le jour de l'ouverture de la diète d'élection, le sénat et les nonces assistaient à une messe solennelle dans l'église de Saint-Jean à Warsovie, pour invoquer l'assistance du Saint-Esprit, et se rendaient ensuite au *Kolo* (*tente* d'élection), où, après l'élection du maréchal des nonces, on formait une confédération par laquelle les *membres* de la diète promettaient par serment de ne point se séparer sans élire un roi, de n'en reconnaître aucun s'il n'était élu d'un consentement unanime, et de ne lui obéir que lorsqu'il aurait juré l'observation des *pacta conventa* et des autres lois du royaume. Cette union formée, on agitait les *exorbitances*. Quoique l'autorité du roi fût

(*) Dans l'Introduction, p. 31, nous avons donné déjà quelques détails sur ce sujet; mais son importance nous engage à revenir dessus et à entrer dans de plus longs développements.

istreinte dans les bornes les plus roites, et que la nation, jalouse de n indépendance, examinât avec scrule la conduite de son prince, cependant il se trouvait toujours à la fin de haque règne quelques sujets de plainte t de réforme. L'interrègne était un emps favorable où l'on corrigeait ces bus. On remettait les lois dans leur igueur; on en faisait de nouvelles; n abrogeait les usages contraires aux mmunités de la noblesse; et l'on prescrivait au roi futur des devoirs qu'il était obligé de remplir.

L'admission des ambassadeurs étrangers se pratiquait suivant l'ordre de leur arrivée. Introduits par un maître de cérémonies, ils haranguaient en latin. Le président répondait pour le sénat; le maréchal des nonces, pour la noblesse. Les confédérés juraient ordinairement de ne s'attacher à aucune faction, et il était défendu aux ambassadeurs de demeurer à Warsovie, afin qu'ils ne pussent rien tenter contre la liberté des délibérations; mais ces règles étaient mal observées, surtout aux dernières élections. Les ambassadeurs cabalaient publiquement; les ministres des candidats répandaient l'or, donnaient des repas somptueux, dont la magnificence dégénérait souvent en débauche. Des hommes avides et ambitieux faisaient tourner la liberté nationale à leur avantage personnel; ils vendaient impunément leurs suffrages, recevaient les dons des étrangers, et mettaient à prix le trône, après avoir enfreint la première loi de la confédération. Ces hommes mercenaires montraient d'ordinaire peu de bonne foi à l'égard de celui auquel ils s'étaient engagés : s'ils n'avaient plus rien à recevoir, ils oubliaient bientôt ce qu'ils avaient reçu, et passaient volontiers dans le parti d'un autre candidat plus opulent, sacrifiant ainsi leurs droits aux avantages que le nouveau candidat leur offrait.

« Chaque noble avait droit de suffrage, aussi bien que les villes de Dantzig, de Krakovie et de Wilna. Les voix étant recueillies, l'archevêque de Gnezne prononçait un discours, et s'écriait à la fin : « Je nomme roi de « Pologne et grand-duc de Lithuanie « N......, et prie le roi céleste qu'il « veuille aider, dans une si pesante « charge, ce roi qu'il nous a de tout « temps donné par sa providence, et « qu'il lui plaise que son élection soit « heureuse à la république, mais salu- « taire principalement pour la religion « catholique. » Ensuite il commandait aux maréchaux de publier la nomination; ce qui étant fait, il entonnait une hymne de grâces au bruit du canon, des trompettes et des tambours (*).

Ces règles générales posées, on lira avec intérêt la peinture d'une des élections les plus orageuses que la Pologne ait vues, celle qui eut lieu après la mort de Sobieski. La gravité des circonstances, le nombre des concurrents, les mille intrigues occultes ou déclarées qui se croisèrent en cette occasion, tout forme un tableau vraiment original et curieux.

« Parmi ceux qui attendaient leur avenir de cet immense tribunal de la souveraineté nationale, convoqué pour le 15 mai 1697, les plus impatients étaient tous ces princes étrangers qu'à chaque interrègne les lois bizarres de la république rangeaient par nuées sur les gradins de son trône désert.

« Tous ces prétendants, intimidés d'abord par les droits apparents du prince Jacques, fils du roi défunt, s'étaient réveillés à mesure que l'antipathie de la reine mère pour ce prince, l'audacieuse influence de l'ambassadeur de France, l'abbé de Polignac, et l'indécision des Polonais eux-mêmes, s'étaient déclarées, puis nettement traduites dans le trouble des confédérations. Le mieux représenté de tous les candidats était le neveu du Grand Condé, François-Louis de Bourbon, prince de Conti, âgé alors de trente-trois ans. Ses partisans vantaient sa bravoure, sa prudence et sa modestie; ils citaient à l'appui de leur opinion la guerre de Hongrie et le siége de Philipsbourg, où ce prince s'était distingué par de grands talents

(*) Le Laboureur, Traité du royaume de Pologne.

militaires, éclos d'ailleurs sous les ailes de son oncle. L'abbé de Polignac, que son esprit observateur portait à remarquer combien ce genre de mérite était alors commun en Europe, chercha d'autres titres à son candidat. Il les trouva dans la recommandation expresse de Louis XIV; dans les liens d'intérêt, de sympathie et d'avenir qui unissaient la France à la Pologne; dans la nécessité de former une alliance importante contre l'ambition de l'Autriche; enfin dans les richesses personnelles du prince, auquel l'étendue et l'indépendance de sa fortune permettaient de satisfaire à toutes les exigences des *pacta conventa*, sans qu'il en coûtât rien à la république.

« Ces habiles considérations, appuyées des libéralités, de l'éloquence, de l'activité, de la réputation du prélat, auquel quatre années de séjour à Warsovie avaient révélé les faibles de la république, l'emportèrent sur les droits contestés par les uns, jalousés par les autres, d'un prince qui, quoique courageux et bon citoyen, ne se recommandait ni par l'éclat qui séduit, ni par l'ambition qui effraye, ni par la persévérance qui acquiert. Lorsque la reine mère, que deux ans de déception avait humanisée, voulut se réconcilier avec son fils et se rattacher à sa fortune, il n'en était plus temps: Conti absent avait déjà trois fois plus de partisans que le prince Jacques présent. Marie-Kasimire pleura son aveuglement, dépensa le reste de ses trésors; mais larmes ni or n'y purent rien. Les prétentions de son fils avaient déjà fait place à celles de seize autres prétendants.

« C'étaient le prince de Lorraine, issu d'une princesse polonaise; le prince de Bade, le héros de Salenkemen, l'un des plus grands capitaines du siècle; le prince de Neubourg, beau-père du prince Jacques; l'électeur de Bavière, gendre de Sobieski, célèbre par ses triomphes en Hongrie et dans les Pays-Bas; le grand général de la couronne; le grand général de Lithuanie; le staroste Opalinski; le prince Alexandre Sobieski; le prince Lubomirski; le prince don Livio Odescalchi, neveu du pape; enfin le moins bruyant, mais le plus habile et le plus voisin des princes étrangers, Frédéric-Auguste, électeur de Saxe.

« La jalouse méfiance de la noblesse décourageant d'avance les prétentions des candidats nationaux, les princes étrangers pouvaient seuls nourrir de sérieuses espérances.

« Dans les premiers feux de leur ambition, aucun de ces princes ne manquait de se dévouer corps et biens aux volontés des Polonais. Trésors, alliances, armées, apostasies, serments, sacrifices de toute espèce, rien ne leur coûtait : c'était un déluge d'hommages, de flatteries, de promesses, à éblouir toutes les couronnes de la terre. Celui-ci entretenait les troupes, reconquérait les provinces perdues, couvrait la Baltique de flottes, chassait Turcs, Tatars et Moskovites en Asie, le tout à ses risques et périls, sans qu'il en coûtât aux Polonais autre chose qu'un peu de gratitude; celui-là reniait la religion de ses ancêtres, ses liaisons de famille, l'intérêt de ses États, pour adopter ceux de la république. Le prince de Conti allait plus loin encore : il ne voulait mettre le pied en Pologne qu'après y avoir dépensé sa fortune au profit de son futur royaume: ne recevoir la couronne qu'après avoir reconquis Kamiénieç sur les Turcs, et il s'engageait à perdre l'un et l'autre dans le cas où Dieu ne bénirait point ses armes.

« Il n'y avait point jusqu'à maëstro Odescalchi, l'un des seigneurs les plus riches et les plus ridicules de l'Italie, qui n'engageât à la sérénissime république ses forteresses, ses maîtresses et ses tableaux, en échange d'une simple candidature à la couronne des Batory et des Sobieski.

« Mais pendant que ces enchères publiques agitaient toute l'Europe, un gentilhomme de la Prusse polonaise portait le sceptre à un candidat dont le nom avait été à peine prononcé dans les diétines préparatoires.

« Jean Przebendowski, castellan de Culm, d'abord attaché au parti du

rince Jacques, ensuite à celui de Conti, renonça tout à coup à tous les deux en faveur de l'électeur de Saxe, et partit dans le mois de février 1697 pour Dresde, avec les instructions de l'électeur de Brandebourg et la recommandation du colonel des gardes saxonnes Fleming, dont ce gentilhomme avait épousé la cousine germaine.

« Przebendowski, homme rusé et actif, représenta à Frédéric-Auguste qu'il lui serait facile d'évincer tous ses rivaux par une simple apparition à la tête de son armée.

« L'électeur était déjà préparé à cette ouverture par les insinuations de l'électeur de Brandebourg. Entreprenant, ambitieux, porté par esprit et par tempérament aux choses extraordinaires, ce prince accueillit avec empressement la proposition de Przebendowski. Il se mit aussitôt à la tête de son armée, une des plus brillantes et des mieux disciplinées de l'Europe, et marcha sur Torgau sous prétexte d'entrer, au nom de l'empereur d'Allemagne, dans les affaires alors compliquées de Mecklembourg.

« Tout en plongeant de ce poste dans les dissensions de la république, il amassa des sommes énormes en vendant ses droits sur les duchés de Saxe-Lawembourg et la Misnie, en se faisant payer trois années de subsides par l'empereur, et en se faisant avancer par les juifs plusieurs millions sur les revenus de ses États.

« Après avoir pris ces mesures, il envoya à Rome le baron de Rose, avec la mission de faire part au pape de sa récente conversion à la religion catholique, de sa soumission spirituelle au saint-siége, et de sa candidature à la couronne de Pologne.

« Le pape, d'autant plus charmé de cette conversion que la Saxe avait été le foyer primitif du luthéranisme, envoya à l'électeur les témoignages de sa plus vive satisfaction, et donna à son légat à Warsovie l'ordre d'appuyer de toute son influence les prétentions de ce prince à la royauté. Armé ainsi de la quadruple puissance de l'épée, de l'argent, de la foi et du voisinage, Frédéric-Auguste délégua à Warsovie Fleming et Przebendowski pour traiter avec l'ambassadeur de France, seul homme qui pût sérieusement traverser encore ses projets.

« Mais l'abbé de Polignac refusa toute transaction, et tint ferme en faveur de Conti. Le jour du 15 mai arriva sans que les esprits se fussent décidés entre les deux compétiteurs.

« La grande diète perdit un mois entier en vagues délibérations et en disputes sur le choix de son maréchal. Le bâton fut enfin décerné à Bielinski, grand chambellan de la couronne. Dix jours se passèrent encore en discussions étrangères à la question électorale. On batailla avec les envoyés de Rome, de France et d'Autriche.

« Enfin l'aurore du 25 juin éclaira les pointes de cent mille fers dressés autour de trois cents étendards, dans la plaine de Wola. Tout ce qui, dans la république, possédait un cheval de bataille, un sabre et un cœur de citoyen, était là, plus fier qu'un congrès de rois. Quelques milliers de gentilshommes campagnards, à pied et armés de faux, étaient venus s'aligner sur les revers de ce camp souverain, pour protester de l'égalité de pouvoir que l'antique constitution de la Pologne accordait à tous ses enfants nobles sans distinction de fortune.

« Les évêques à cheval, le crucifix à la main, parcoururent les escadrons en bénissant les étendards et en exhortant les palatinats à la concorde.

« Ceux de Plock, de Siéradz, de Rawa et de Prusse, influencés par le primat, le palatin de Culm, les Sapiéha et les Radziwill, répondirent à la harangue de l'évêque de Plock par un cri unanime de *Vive Conti!* Il s'en fallut de peu que leur enthousiasme ne gagnât aussitôt le camp tout entier, et que la couronne ne fût décernée par acclamation au candidat de France. Mais Przebendowski, charmé de cette précipitation, s'écria, au milieu des escadrons de Prusse, que les lois étaient violées, car les palatinats ne pouvaient opiner qu'après que les candidats avaient été proposés par le pri-

mat. Il vola vers les étendards de Mazovie, et leur persuada que la constitution était menacée par l'emportement irréfléchi des *contistes*. Il parvint ainsi à gagner du temps, et rien ne se résolut ce jour-là.

« Le 26, le primat, siégeant au milieu du sénat et des ambassadeurs, dans la tente élective appelée *Szopa* ou *Kolo*, nomma tous les candidats et fit l'éloge de tous, excepté celui de l'électeur de Saxe, qu'il cita le dernier comme luthérien, et par conséquent non éligible. Beaucoup en effet doutaient de sa conversion, ou au moins de la sincérité de cet acte. Après avoir rempli cette formalité, le cardinal mit un genou en terre, bénit les quatre régions du camp, et resta sous la tente avec le maréchal, pendant que les évêques, les palatins et les castellans montaient à cheval pour se rendre à la tête de leurs palatinats.

« Trois escadrons de Krakovie et un de Posnanie crièrent : *Vive le prince Jacques!* Trois autres de Krakovie, cinq de Posnanie, tous ceux de Wilna, et cinq autres palatinats, répondirent avec fureur : *Vive Conti!*

« Deux escadrons de Samogitie, ceux de Mazovie et quelques-uns de Prusse, se prononcèrent en faveur de *Saxe;* d'abord faiblement, puis avec des clameurs forcenées. Le camp, ébranlé dans son immense profondeur par ces trois acclamations différentes, se mêla, s'étreignit, se replia sur lui-même comme les tourbillons d'un incendie. Les pointes des sabres, levées d'abord vers le ciel, s'inclinèrent pour livrer passage aux cris des cavaliers. La poussière soulevée par le galop de ces sauvages escadrons, s'abattit sur la tente sacrée, comme un linceul de mort sur l'autel des lois. L'écume des cavales vint souiller la pourpre du primat, et un citoyen, nommé Papieski, tomba mort dans l'enceinte du *Kolo*, frappé par un contiste, pour avoir crié : *Vivat Jacobus!*

« Au milieu de cet épouvantable chaos apparut Przebendowski, escorté d'une nombreuse cavalcade, et portant à la main un bref signé par le nonce du pape, Davia, et par lequel le saint-père, reconnaissant la conversion de l'électeur, engageait les Polonais à appeler ce prince sur leur trône; mais l'impossibilité de vérifier la légalité de cet acte dans un pareil tumulte permit aux *contistes* de le faire passer pour une imposture, et Przebendowski faillit être massacré.

« Le primat et le maréchal étant enfin parvenus à calmer l'orage, il fut convenu que les partis se sépareraient par drapeau, et se rangeraient en deux masses à droite et à gauche du *Kolo*. Les *contistes*, représentés par deux cent vingt étendards, s'alignèrent aussitôt à droite, pendant que les *Saxons*, parmi lesquels se trouvaient même quelques *Neubourg*, *Bade* et *Lorraine*, se rangeaient en face, au nombre de trente à quarante escadrons seulement.

« Cette épreuve décisive atterra les ennemis de Conti. Przebendowski seul ne perdit point courage, et mit tout en œuvre pour gagner encore une nuit, pendant laquelle il espérait effrayer, corrompre ou jouer l'ambassadeur de France. Quatorze escadrons de Mazovie et de Sandomir, dans lesquels consistait toute la force de Saxe, consternés de leur impuissance, envoyèrent des députés au primat, en lui promettant de passer, à la faveur de la nuit, dans les rangs opposés. C'en était fait en apparence du parti allemand, et le prince Jacques, entièrement oublié dans la dernière répartition des suffrages, n'avait plus un seul étendard vers la fin de la journée. Conti triomphait avec un éclat presque sans exemple dans l'histoire des élections. L'ambassadeur, enivré de ce succès, expédia le jour même des courriers à sa cour et aux amis de France. Le nonce du pape, persuadé de sa défaite, se résigna et envoya féliciter les vainqueurs. Le primat monta à cheval et bénit leurs escadrons. Tout semblait décidé.

« Mais les magnats, que plusieurs expériences avaient initiés aux étranges versatilités de la multitude, désiraient que l'on profitât aussitôt des

antages que cette journée avait dons à leur parti. Ils convinrent avec bbé de Polignac de supplier le carnal de ne pas différer sa sanction, de décerner le soir même la couronne à leur candidat, sans permettre parti opposé de se reconnaître.

« Radziéiowski, qui, jusque-là, avait aru soutenir le parti de Conti avec n zèle déclaré, commença à hésiter. devint évident que son but unique, n favorisant un prétendant que la distance rendait moins dangereux, avait été de retarder une élection qui devait e priver de cette splendide autorité, dont l'anarchie des interrègnes revêtait les chefs de l'Église polonaise. Mais, comme c'était un homme plein de pénétration d'esprit et d'adresse, il sut couvrir son dépit du prétexte de l'observance des lois, et sut faire accroire à tous les partis qu'en ajournant une élection qu'il avait jusqu'alors aidée de tout son pouvoir, il voulait laisser aux opposants le loisir d'avouer leur impuissance et le mérite d'honorer la royauté future d'un suffrage universel. Il ordonna que les deux partis passeraient la nuit à cheval, chacun à son poste, et la passa lui-même endormi dans son carrosse.

« Przebendowski court, à la tombée des ténèbres, à Warsovie, chez l'évêque de Passau, ambassadeur d'Autriche, où s'étaient déjà réunis les envoyés de Rome, de Saxe, de Bavière, de Brandebourg, de Neubourg, de Lorraine et de Venise. Il les décide tous à abandonner leurs prétentions en faveur de l'électeur de Saxe. Il revient ensuite au camp, accompagné de nombreux émissaires et de l'évêque de Kuiavie, connu par son opposition au primat, sa vaste ambition et une énergie tracassière, qui lui avaient valu la crainte et l'estime de toutes les factions. Le prince Sapiéha, tourmenté par son orgueil et par sa haine contre toute autorité triomphante, accueillit avec empressement cette occasion de faire briller son influence. Il entraîna les escadrons de Lithuanie, de Wolhynie et de Wiélun, et vint se placer avec eux entre les deux troupes. La plupart des palatinats, ébranlés par ce mouvement, s'élancèrent sur ses traces, puis dépassèrent sa colonne neutre pour aller se mêler au parti allemand. Les historiens *contistes* expliquent cette tumultueuse désertion, en l'attribuant aux moyens corrupteurs de Przebendowski, qui, disent-ils, fit voiturer à travers le camp des chariots d'argent, fournis par tous les envoyés allemands conjurés en faveur de *Saxe*. Ceux qui ont sérieusement étudié les mœurs singulières de cette époque, n'ont point besoin de recourir à ce honteux commentaire, pour comprendre une révolution suffisamment autorisée par les habitudes du temps et par une légèreté excusable chez une multitude à la fois impressionnable, irrésolue et ombrageuse, dont aucun argument plausible n'avait jusque-là fixé les sympathies.

« Rien ne saurait peindre l'étonnement, la surprise, l'effroi, la consternation de l'ambassadeur de France et des magnats attachés à son parti, lorsque le soleil du 27 vint jeter sa pourpre divine sur cette immense apostasie.

« Les deux camps, devenus d'une force à peu près égale, se contemplèrent longtemps avec une haine sinistre. Ils se menacèrent, s'injurièrent, apprêtèrent leurs armes pour un combat fratricide, et l'arène des lois fût devenue une arène de carnage, si les chefs les plus influents dans les deux partis n'eussent été les premiers effrayés de leur rôle, et n'eussent senti l'énorme responsabilité qu'en cette conjoncture fatale leur léguait la Providence. Les *contistes,* espérant en imposer par leur audace, s'attroupèrent autour du primat en le suppliant d'en finir. Radziéiowski, pressé par tous ses amis, se trouva enfin obligé de *hasarder*, ce jour, ce qu'il aurait pu *légaliser* la veille. Vers les six heures du soir, il proclama François-Louis de Bourbon roi de Pologne, puis il se rendit à l'église de Saint-Jean, s'en fit ouvrir les portes par la violence, et y entonna le *Te Deum* dans l'obscurité et sans aucune des cérémonies usitées dans les élections royales.

« Quelques heures plus tard le parti de Saxe, ayant en tête l'évêque de Kuiavie, se rendit à son tour à l'église cathédrale, où le prélat opposant proclama Auguste II roi de Pologne, et chanta l'hymne de louange, à laquelle répondirent les acclamations de la foule et soixante et dix coups de canon.

« La Pologne avait deux rois (*) ! »

Tant que le principe électif exista, non-seulement comme un droit, mais comme un fait, comme un débat souvent renouvelé, les haines de famille à famille, de parti à parti, y trouvèrent un aliment perpétuel; et le champ de Wola, où se nommaient les rois, fut, comme on a pu en juger, plutôt une arène qu'un congrès national. Les dissidences, exprimées d'abord par des discours virulents, se terminèrent plus d'une fois avec l'argument du sabre. Si le patriotisme, qui est une vertu polonaise innée, ne souffrait pas de ces épreuves, la patrie en devait périr peu à peu : elle ne pouvait que s'énerver au milieu de ces querelles orageuses, de ces intermittences continuelles, de ces secousses politiques qui laissaient le pays sans force d'unité.

Le droit d'élection, dans ces temps d'absolutisme compacte, et le droit fatal du *liberum veto* conduisaient insensiblement la Pologne vers le démembrement. Mais quelle que fût son organisation intérieure, on l'aurait respectée si on l'eût vue puissante et unie; faible et divisée, on l'attaqua. Le conflit électoral était d'ailleurs une occasion et un prétexte des plus favorables pour s'immiscer dans ses affaires. Chaque prince du dehors, prétendant à la couronne polonaise quand une vacance survenait, avait son parti, parti national défendant un étranger, et sacrifiant souvent l'intérêt général à des sympathies particulières. Ce fut là un germe de mort pour la Pologne, il faut savoir l'avouer aujourd'hui.

Mais, si le manque d'une combinaison politique forte et durable faisait renaître fréquemment dans l'ancienne Pologne ces périodes d'anarchie que l'on ne cesse de lui reprocher avec amertume, quelle gloire n'est-ce donc pas pour les Polonais d'avoir su, dans la crise même la plus désespérée, se donner cette mémorable constitution du 3 mai, dans laquelle les véritables principes de la raison et de la science politique semblent réalisés, et devancer sous ce rapport les nations les plus civilisées de l'Europe occidentale?

La constitution du 3 mai 1791, qui assura la tolérance religieuse, l'affranchissement des villes, le règlement des charges qui pesaient sur les paysans, la nouvelle organisation de la diète, l'accroissement de l'autorité du sénat, la réforme des élections, l'abolition des confédérations et du *liberum veto*, la fondation *d'une royauté héréditaire*, est une réponse suffisante à tous reproches, qui auraient dû s'éteindre le jour même où cette charte fut connue de l'Europe. Il n'y a qu'une infernale calomnie qui, après cet acte de sagesse incontestable et de progrès, ait pu encore soutenir « que les Polonais étaient « *incapables* de se donner une consti- « tution ferme et régulière, et de vivre « paisibles et indépendants sous l'auto- « rité des lois. (*). »

SACRE ET COURONNEMENT.

Le prince élu arrivait à Warsovie, où, après avoir fait serment dans la cathédrale, à genoux, d'observer les conditions que les ambassadeurs avaient accordées en son nom, le primat lui remettait entre les mains le décret de son élection. Les généraux publiaient alors à la porte de l'église que le roi légitimement élu avait accepté son élection, et l'archevêque entonnait le *Te Deum*. Le sénat délibérait ensuite avec le primat sur le jour du couronnement, que l'on envoyait signifier aux particuliers de chaque province; et le roi leur écrivait, parce qu'il ne pouvait dépêcher encore ni députés, ni ambassa-

(*) Pologne pittoresque, M. Louis Miéroslawski.

(*) Déclaration des trois puissances copartageantes, du 3 janvier 1795.

deurs. Il y avait encore d'autres différences entre un roi élu et un roi couronné : les maréchaux ne tenaient pas devant le roi élu leurs bâtons de cérémonie levés, mais baissés; il ne pouvait remplir aucune fonction royale avant d'avoir obtenu les insignes, qui étaient la couronne et le sceptre; les chanceliers ne scellaient rien que le roi défunt ne fût inhumé, qu'ils n'eussent rompu leurs sceaux sur sa tombe, et qu'ils n'en eussent obtenu de nouveaux.

En arrivant à Krakovie pour son couronnement, le roi élu y faisait une entrée royale. Il descendait au château, et se rendait ensuite à l'église de Saint-Stanislas, où le chapitre le recevait avec les honneurs royaux. On chantait le *Te Deum*, et quelques jours après on faisait la cérémonie du sacre. Auparavant, il allait dans un char à un lieu de dévotion nommé Skalka, où saint Stanislas, évêque de Krakovie, fut martyrisé par les soldats du roi Boleslas en 1079; la couronne royale, dont la Pologne avait été longtemps privée pour ce meurtre, ne lui ayant été rendue qu'à cette condition. De là le roi allait à pied à l'église cathédrale, et le lendemain il devait y retourner encore pour communier devant le tombeau de ce saint martyr. Le jour suivant était celui du couronnement. L'archevêque de Gnèzne, dans léglise duquel la cérémonie se faisait autrefois, l'accomplissait, comme primat du royaume, dans la cathédrale de Krakovie. Il disait la messe solennellement, assisté des principaux évêques; donnait la communion au roi, lui mettait sur la tête une couronne d'or, lui plaçait le sceptre en la main droite, et en la gauche une pomme d'or, avec une croix pareille à celle de l'empereur. Le roi montait ensuite sur un trône élevé, et le *Te Deum* était chanté.

Le jour suivant, le nouveau roi faisait une cavalcade par la ville, la couronne sur la tête, et suivi des évêques et des sénateurs qui venaient de lui prêter serment de fidélité. Arrivé sur la place Bracka, il montait sur un trône dressé sur un échafaud très-haut. Le sénat occupait des siéges plus bas; et on présentait de nouveau au roi le sceptre, la pomme d'or et l'épée. Il se levait, tournait cette épée vers les quatre parties du monde; après quoi il en donnait l'accolade à ceux des nobles qui se présentaient à genoux devant lui pour la recevoir, et qui ensuite pouvaient se qualifier *chevaliers dorés*, c'est-à-dire de l'*Éperon d'or*. Les magistrats de la ville prêtaient serment à leur tour; et le roi retournait au château, où, pendant plusieurs jours, il tenait table ouverte.

La reine était aussi couronnée à Krakovie. Elle recevait des présents de la noblesse et des communautés; mais on ne lui devait ni hommage ni serment de fidélité. Son douaire était assigné par les états sur le revenu de plusieurs castellanies. Le roi avait l'usage d'accorder les charges à sa prière, et ceux qui en étaient pourvus lui faisaient présent d'une ou deux années de revenu (*).

Cette dernière coutume, qui semblait avoir pour but, en apparence, de ne point augmenter les charges du pays, n'avait pour résultat réel que de ravaler la dignité de la souveraine en la faisant entrer dans de vils calculs avec ses sujets. Elle encourageait, en outre, l'avidité et la corruption, qui ne furent jamais poussées aussi loin que sous la reine Bona, femme de Sigismond Ier. On a vu précédemment, dans le courant de l'histoire, la réponse virulente et méritée qu'elle s'attira un jour à cet égard de la part de l'évêque Zebrzydowski.

Voici le tableau du couronnement de Henri de Valois, qui eut lieu à Krakovie en 1574, et que nous avons puisé dans les œuvres du célèbre président de Thou (**).

Le 19 février 1574, le sénat et toute la noblesse sortirent de Krakovie pour se rendre au-devant du roi qui avait passé la nuit à Balice, aux environs de la métropole. L'archevêque

(*) Le Laboureur, Traité du royaume de Pologne.

(**) J.-A. de Thou, Histoire universelle.

de Gnèzne, devant qui l'on portait la croix, ouvrait le cortége; les évêques de Posnanie et de Plock étaient dans le carrosse du prélat; ils avaient avec eux deux cents piqueurs, vêtus à la hongroise, d'habits de velours broché d'or. L'archevêque de Léopol marchait ensuite avec les évêques de Krakovie et de Kamiénieç, et suivi de deux cents chevaux équipés à l'italienne. Puis venaient les évêques de Kuiavie, de Culm et le palatin de Lenczyça, avec une suite nombreuse. Le castellan de Krakovie avec deux cents cavaliers, à casaques brochées d'or et d'argent. Suivaient tous les palatins avec des équipages superbes : celui de Krakovie, accompagné du staroste de Sandomir son frère, menait trois cents cavaliers, vêtus les uns à la hongroise, les autres à la manière des Tatars. Le palatin de Sandomir, avec le grand écuyer, son frère, en avait deux cent cinquante, équipés de même. Le palatin de Kalisz avait une troupe toute brillante de bijoux et de perles, et vêtue à la manière des Huns. Mais celui qui parut le plus, fut Albert Laski, palatin de Siéradz, avec cent cavaliers magnifiquement vêtus à la manière des Hongrois et des Tatars. Il était suivi du palatin de Podolie, qui menait cent cinquante cavaliers; ensuite marchaient quelques magistrats de Lithuanie, et, immédiatement après eux, Nicolas-Christophe Radziwill, vêtu à l'italienne, et, après lui, les officiers de la cour, puis le duc et palatin de Kiiow, avec ses deux fils et trois cents cavaliers; ensuite le palatin de Braslaw, avec deux cents hommes de la province de Wolhynie, en habits de Tatars. Puis les palatins de Culm, de Marienbourg et de Poméranie, avec leur suite habillée à l'allemande. Ils étaient accompagnés de Dulski de Prusse, qui menait trente-six cuirassiers, et du palatin de Lublin, qui en avait deux cents habillés à la hongroise, mais en différentes manières. Ils étaient suivis du comte de Tenczyn et des castellans de Woynicé et de Belz, qui avaient deux cent cinquante cavaliers avec eux. Ceux qui marchaient ensuite étaient Herberton, avec une troupe de deux cents hommes, les castellans de Kamiénieç et de Zawichost avec cent cinquante, André Wapowski avec cent, les castellans de Bieçk et de Radom avec quatre-vingts, puis Stanislas, comte de Tarnow, avec deux cents hommes. Venaient ensuite le chancelier du royaume; puis enfin André Opalinski, maréchal de la cour, avec soixante et quinze cavaliers vêtus à l'italienne. Cette marche était fermée par les commandants des villes et par les chefs des officiers du roi, chacun avec leur troupe. Le reste des seigneurs marchait sans ordre, et après eux, la bourgeoisie et le petit peuple armé à l'allemande, au nombre de six cent vingt cavaliers et de quatre cents hommes de pied.

Le roi vint au milieu d'eux, entouré de sa garde composée de Gascons et de Suisses et d'une foule de seigneurs français. L'évêque de Plock harangua le nouveau monarque, au nom duquel répondit le sieur Gui du Faur de Pibrac. Sur le soir, tout le cortége se mit lentement en marche vers la ville qui était toute illuminée. Le roi, monté sur un cheval très-richement enharnaché, entra par la porte de Saint-Florian, sous un dais porté par les consuls de la ville, au bruit des trompettes et du canon, qui tirait sans discontinuer. Les ducs de Nevers et de Mayenne suivaient immédiatement le roi, ensuite le marquis d'Elbœuf et les autres seigneurs français, chacun entre deux palatins qui les accompagnaient par honneur; puis enfin les ambassadeurs étrangers. Le roi marcha ainsi jusqu'au château, par des arcs de triomphe élevés d'espace en espace, et au milieu d'une foule innombrable de peuple qui, non-seulement remplissait toutes les rues, mais qui couvrait tous les toits pour voir ce spectacle. A chaque arc, il rencontrait l'aigle blanc, fait si artificiellement qu'il venait voler et battre des ailes autour du roi. On alla droit à la cathédrale, dédiée à saint Stanislas, pour y entendre le *Te Deum*. Ainsi finit la journée de l'entrée.

Le lendemain soir, après plusieurs

rémonies de cour, le roi alla à la otte de Kasimir, qui est une église diée à saint Stanislas, le patron de Pologne; après avoir baisé les reliques, suivant une coutume très-ancienne, il fit sa prière. C'est une cérémonie que les rois de Pologne ne manquaient jamais de faire avant leur couronnement.

Enfin arriva le jour du sacre. Le sénat et les grands étant réunis, le palatin de Krakovie chercha à se venger d'avoir échoué à la diète d'élection. Il avait toujours été déclaré contre la France, et ce fut par son conseil qu'on amena Montluc, avant l'élection, à accepter les conditions en faveur des protestants polonais et français, que l'ambassadeur français signa le 4 mai 1573, d'accord avec Gilles de Noailles et Saint-Gelais. Sachant que l'exécution de celles qui regardaient les protestants polonais avait été différée jusqu'à l'arrivée du roi, le palatin saisit cette occasion pour s'en plaindre hautement devant son parti; il observa qu'il fallait serrer avec des liens plus forts *ce matois*. (C'est ainsi, dit de Thou, qu'il appelait le roi). Il joignit des menaces aux plaintes.

La messe dite, lorsque le roi monta sur un échafaud élevé au milieu de l'église, et au moment où l'archevêque de Gnèzne allait commencer les prières du sacre, le palatin de Krakovie se leva tout d'un coup avec un visage féroce, et jetant les yeux sur ceux de sa faction : « C'est en vain, s'écria-« t-il, que vous et moi nous sommes « libres, si, par un silence infâme, nous « nous condamnons nous-mêmes à un « esclavage éternel. A quoi servent « tant de vœux si justes formés par « la noblesse, et les demandes si équi-« tables qu'elle a faites, si le roi s'en « moque et ne les exécute pas? Le voilà « venu, on lui a donné presque toutes « les marques de la dignité royale et « tout ce qui peut l'y affermir, et l'on « ne parle point d'exécuter ce qu'on a « promis de sa part. Je ne souffrirai « pas un plus long délai. Il faut ac-« cepter les conditions qu'il a accor-« dées et en jurer l'observation, ou « je déclare que je m'oppose à son « sacre! »

Cette sortie véhémente et inattendue donna lieu à un murmure général dans toute l'église. La hardiesse des factieux augmentait, et déjà on entendait des paroles menaçantes et qui sentaient la sédition, quand le sieur de Pibrac, sans perdre contenance, ayant dit un mot à l'oreille du roi, qui voyait bien que sa patience, au lieu d'apaiser l'émeute, ne ferait que l'aigrir, se tourna vers l'archevêque et lui commanda, de la part du roi, de faire la cérémonie pour laquelle on était assemblé, en disant que le prince réglerait le reste, de l'avis du sénat. L'archevêque obéit de suite, et continua les prières du sacre, qui fut achevé avec de grands applaudissements, à la vue de ceux mêmes qui s'y étaient opposés, et qui même parurent consternés d'avoir contribué à cette scène irréfléchie. Dès que le roi fut sacré, on lui mit la couronne sur la tête.

Le palatin de Krakovie mourut quelque temps après : on ne sait si ce fut naturellement ou du déplaisir qu'il éprouva de voir l'autorité du roi si bien affermie.

HOMMAGES DE VASSALAGE.

Parmi les vassaux et tributaires de la couronne polonaise figuraient les ducs de Prusse, les grands maîtres teutoniques, les ducs de Kourlande, et les hospodars de Valachie et de Moldavie. De tels feudataires attestaient hautement de la puissance nationale, et la solennité avec laquelle se prêtait le serment d'hommage ajoutait encore à l'éclat qui entourait le nom polonais. Nous en rapporterons deux exemples remarquables.

Le premier eut lieu, en 1569, à la diète de Lublin, où le roi Sigismond-Auguste reçut en grande pompe l'hommage du prince Albert-Frédéric de Prusse.

Après s'être approché lentement du trône, le prince embrassa les pieds de son suzerain, qui lui mit dans la main un drapeau blanc orné d'un aigle

noir portant sur sa poitrine les initiales S. A., chiffre de Sigismond, et lui dit ces paroles : « Nous, Sigismond-Auguste, roi, inclinant aux prières de « vous et de vos sujets, donnons en fief « à ta personne Illustre (il se servit des « mots illustritati tuae), comme nous « avions fait à ton père Illustrissime, « les terres, villes, bourgades et forteresses de la Prusse : d'icelles nous « investissons ton Illustre personne, « par la remise de cette enseigne, et « nous t'instituons, par notre grâce et « bénignité, dont nous chérissons ton « Illustre personne, comme notre « très-cher neveu, espérant que ta « personne Illustre se souviendra de ce « bienfait et nous sera agréable et « fidèle. » A la suite de ce discours, le prince, tenant la queue du drapeau, jura ainsi sur les Évangiles : « *Je, Albert-Frédéric, margrave de* « *Brandebourg, duc en Prusse et de* « *Stetin, Poméranie, Slavie, Cassubie, prince de Rugie, burgrave de* « *Nuremberg, promets et jure que je* « *seray fidel et obéyssant au sérénissime prince et seigneur, monseigneur Sigismond-Auguste, roy de* « *Pologne très-invaincu, grand-duc* « *de Lithuanie, seigneur et héritier* « *de Russie et de toutes les terres de* « *Prusse, comme à mon naturel et* « *héréditaire seigneur, et aux héritiers de sa sacrée Majesté, à ses* « *successeurs roys, au royaume de* « *Pologne. Je procureray le bien de* « *Sa Majesté, de ses héritiers, et de* « *tout le royaume ; je les garderay de* « *dommage et feray tout ce qui appartient à un fidel vassal et féodal.* « *Ainsi Dieu m'ayde et ce sainct* « *Évangile* (*). » Ce serment reçu, le roi saisit le glaive à deux tranchants que lui présenta le porte-glaive de la couronne, André Zborowski, en frappa trois coups sur les épaules du prince Frédéric, et, relevant celui-ci, lui passa au cou une chaîne d'or, action qui termina la cérémonie.

Toujours généreux et mû par des affections de famille, Sigismond-Auguste confirma en cette occasion les priviléges accordés précédemment à la Prusse; il fit même plus, car il accorda à cette vassale de la couronne de nouveaux avantages. A la solennité que nous venons de retracer, les ambassadeurs de l'électeur de Brandebourg et du margrave d'Anspach portèrent la main au drapeau remis par le roi au prince, en signe des droits de *leurs* souverains à l'héritage du fief en cas opportun.

Le second exemple eut lieu en 1641, à Warsovie, le 7 octobre. Revêtu de l'habit du couronnement, et entouré de ses ministres et de toute la cour, Wladislas IV prit place sur un trône élevé devant la grande porte du château royal. Quatre commissaires de l'électeur de Brandebourg s'approchèrent du trône avec respect, et, mettant le genou en terre, supplièrent le roi d'admettre leur maître à prêter le serment de foi et hommage pour le duché de Prusse. A laquelle requête le chancelier fit droit, en transmettant aux commissaires la réponse affirmative de Wladislas. Alors le jeune électeur s'avança à cheval vers le château, et suivi d'un nombreux cortége de chevaliers prussiens et polonais. Deux grands maréchaux de la couronne se portèrent à sa rencontre. Descendu de cheval et amené devant le roi, qu'il salua à deux reprises différentes, l'électeur exposa lui-même, à genoux, sa prière en langue latine. Le chancelier y fit une courte réponse au nom de Wladislas, puis lut la teneur du serment, que l'électeur répéta après lui, la main posée sur les saints Évangiles. Le prince reçut ensuite du roi le diplôme du fief de la Prusse, offrant ses vifs remercîments à son suzerain du bienfait accordé. Wladislas ne tarda pas à le relever et à lui faire prendre place à ses côtés.

En cette occasion comme à la précédente, deux ambassadeurs des princes de la maison de Brandebourg furent admis à toucher au drapeau feudataire; plusieurs seigneurs se virent aussi armés chevaliers par le roi.

(*) Le Laboureur, Traité du royaume de Pologne.

In splendide festin termina cette rnée mémorable, et, le lendemain, ecteur traita à son tour avec magnince le roi, la reine et toute la cour. De nombreux présents étaient égaent offerts par le feudataire à son erain dans ces sortes de solennités. mi ceux dont les chevaliers teutoues firent hommage à Kasimir le and, se trouvaient dix-huit faucons ingt-quatre chiens de chasse appelés thy.

PRÉSENTS DU SAINT-SIÉGE.

Les papes avaient autrefois l'habile d'envoyer aux rois, aux princes et x chefs d'armées qui se distinguaient r des victoires sur les hérétiques ou r leur piété, des présents. Ils se comsaient ordinairement d'un glaive et n bonnet bénits, ou d'une épée et n chapeau, ou enfin d'une rose d'or. s armes avaient la garde en or; le nnet était de velours cramoisi, doué d'hermine, entouré d'un cordon or, et orné au milieu d'un pigeon égament d'or, représentant le Saintsprit.

Le premier exemple de ces libéralis remonte à l'année 1385; et c'était x grandes fêtes, principalement à oël, que le pape bénissait les objets stinés à être envoyés en présent.

La rose s'offrait aux princesses, quoiue anciennement on l'eût aussi donée aux rois : c'est ainsi qu'en 1448, légat du pape apporta une rose d'or Kasimir IV.

Sigismond-Auguste fut gratifié d'un laive et d'un bonnet bénits; Henri de alois, au contraire, n'eut qu'une ose. Étienne Batory obtint de Rome, n 1580, un glaive et un bonnet.

Rubinkowski nous a laissé quelques étails sur les cérémonies qui accompagnèrent la remise des dons envoyés ar le pape Innocent XI à Jean Sobieski, après la délivrance de Vienne.

Le 20 juillet 1684, le roi arriva avec a femme et son fils à Warsovie, où il rouva le nonce du pape et l'ambassadeur de Venise Angélo Morosini. Le cortége se mit bientôt en marche pour l'église. Le nonce, entouré d'une nombreuse cavalcade, se tenait dans un magnifique carrosse. On portait devant lui, sur des coussins de velours, un riche casque, un glaive et une rose d'or. Le roi et la reine, suivis de toute la cour en grand costume, venaient ensuite. Après la messe, le nonce, assisté de quatre évêques, remit à Sobieski ses lettres de créance, tint un discours à l'éloge du souverain, et, donnant la bénédiction au roi, lui souhaita tout le bonheur désirable. Sobieski se leva alors du trône et s'avança vers l'autel, où le nonce lui mit sur la tête un casque de velours écarlate, à barres d'or incrustées de riches pierreries; il lui ceignit ensuite le glaive à garde et fourreau d'or, la garde ornée de diamants et le fourreau long de deux aunes et demie (une aune un quart de France). Après quoi, le nonce offrit à la reine, de la part du saintpère, une rose d'or, garnie de pierres précieuses, estimée une valeur de quinze cents ducats. Cette partie de la cérémonie terminée, le roi se remit sur son trône, donna l'accolade avec le glaive à l'ambassadeur de Venise, qui se tenait à genoux devant lui, et le nomma chevalier.

On s'en fut ensuite visiter les tentes prises au grand vizir devant Vienne, lesquelles, par leur étendue, pouvaient bien représenter une ville entière.

Un banquet splendide termina cette journée solennelle.

OFFRANDES DE PAIN.

Un usage qui remontait aux temps les plus reculés de la Pologne, et qui se maintint jusqu'à la fin du règne de Stanislas-Auguste, était celui d'offrir au souverain le premier pain provenant de la moisson nouvelle. Cette coutume peignait bien la simplicité patriarcale et la reconnaissance du peuple. Quel hommage plus modeste et plus flatteur à la fois! Comme il rendait fidèlement les sentiments et les vœux de ceux qui l'offraient!

Chaque année, vers la Saint-Jean, aussitôt que le blé du terrain le plus

exposé aux rayons du soleil paraissait mûr et propre à être converti en farine, on le coupait et on en faisait un beau pain. Puis, le maire de Krakovie, à la tête des conseillers et de la commune entière, le portait à la cour, sur un plat d'argent.

Plus tard même, quand la résidence royale eut été transférée de Krakovie à Warsovie, le maire de l'antique métropole se rendit à la demeure nouvelle, afin de porter l'hommage du peuple au roi, qui le recevait toujours avec bienveillance, et lui exprimait toute son affection pour la vieille cité nationale.

ALLIANCES ROYALES.

C'est peut-être dans les alliances des souverains polonais que le cachet national s'affaiblit le plus rapidement. Les unions qu'ils contractaient avec des princesses étrangères contribuèrent sans doute beaucoup à faire adopter les usages reçus dans d'autres pays, afin de ne pas effrayer la fiancée par des cérémonies qui lui étaient tout à fait inconnues. Mais ce qui demeura comme des particularités caractéristiques de ces sortes de solennités, ce fut la magnificence des ambassades envoyées à la future du monarque, le luxe qui accompagnait son entrée dans le pays, la prodigalité des présents faits à cette occasion, une hospitalité généreuse envers les convives invités, un esprit chevaleresque dans les fêtes et plaisirs, l'invitation à ces fêtes de nombreux souverains étrangers, et enfin la franche expansion de sentiments qui se manifestait en cette circonstance entre le trône et la nation.

Selon Naruszewicz, la semaine qui précéda le mariage de Boleslas III, et celle qui le suivit, furent employées à faire des présents, en cadeaux et en donations. Et l'historien Martin Gallus s'exprime ainsi au sujet de ce monarque : « *Boleslaus munera dare non quievit, aliis scilicet renones et pelles paliis coopertas, aurifrisiis delibutas principibus palliæ, vasa aurea et argentea, aliis civitates et castella, aliis villas et prædia.* »

Lorsque la princesse de Mantoue, dit l'historien Gornicki, eut été accordée à Sigismond-Auguste, l'ambassadeur de ce monarque, le palatin de Wilna, se rendit à la cour du roi de Hongrie et de Bohême, pour l'exécution de la cérémonie des fiançailles. Après que le prêtre eut uni les mains de l'ambassadeur, qui représentait son maître, à celles de la princesse, on fit honneur au souper, puis au bal. L'heure voulue par le cérémonial sonnée, le père, c'est-à-dire le roi Ferdinand, enjoignit à l'ambassadeur de se coucher : l'usage existant dans sa maison souveraine devant être accompli. Le palatin s'étendit donc dans le lit, tout habillé comme il était; mais quand le roi ordonna à sa fille d'en faire autant, celle-ci rougit, hésita, et finit par refuser d'obéir à la volonté paternelle. Alors le père la prit par la tête, sans plus de façons, et dit à son fils : *Maximilien, aide-moi!* Le prince Maximilien prit sa sœur par les pieds, et, de cette manière, ils parvinrent à la coucher à côté du palatin, qui ne savait trop que penser durant cette singulière scène. Bientôt les deux fiancés se levèrent, heureux chacun d'en être quitte.

Quatre mille nobles à cheval, étincelants sur leurs habits d'or et de pierreries, se portèrent à la rencontre de la princesse Anne, fiancée de Sigismond III.

La princesse Louise-Marie de Nevers, fiancée à Wladislas IV, fit une entrée des plus solennelles dans Dantzig, après y être débarquée. Nous trouvons à ce sujet les détails suivants dans plusieurs ouvrages sur cette époque.

Il y avait quarante-huit phalanges, chacune de cent vingt hommes, aux couleurs diverses; deux cent trente carabiniers, en costume français écarlate: soixante varlets à cheval; quatre cents cavaliers de Dantzig, en costume allemand de drap noir, gilet noir de velours, chapeau de castor relevé d'un côté et surmonté de plumes noires et blanches, porteurs de chaînes d'or, auxquelles pendaient des clefs et des pistolets; trois cents dragons de Wejher

des chevaux richement caparaçonnés, dont cent armés de lances, le reste de fusils; trois cents hommes de l'évêque de Warmie, cent cavaliers, cent dragons et cent hayduks hongrois; cinquante hayduks et dragons du vice-chancelier et évêque Kamieniecki. La garde du prince Charles comptait trois cents Kosaks et trois cents hayduks, aux couleurs d'azur. Puis venaient deux cents hayduks et dragons en costume rouge du prince Albert Radziwill. Deux cents nobles suivaient en grand costume de velours et de satin richement brodé d'or et d'argent, garni de riches fourrures; les agrafes de diamants qui ornaient leurs bonnets de zibeline et soutenaient les panaches valaient dix, vingt, et jusqu'à trente mille thalers; leurs chevaux portaient de longues capes de velours, brodées d'or et d'argent et de pierres précieuses, et des panaches noirs évalués à mille thalers.

Le carrosse de la princesse était précédé de six trompettes du roi, et des hallebardiers de la garde l'entouraient. Les voitures de la cour le suivaient, puis le reste de la garde, trois cents hayduks, deux cents Hongrois, trois cents Kosaks; et les fantassins allemands.

Deux arcs de triomphe avaient été élevés. Sur l'un, entre autres statues, il y en avait deux qui représentaient les nations française et polonaise, *en signe d'alliance éternelle*. A l'entrée du palais destiné à servir de pied-à-terre à la princesse, elle trouva encore un arc de triomphe, soutenu par Apollon et Diane, et surmonté d'un aigle blanc.

La réception de la princesse à Warsovie se fit encore avec plus de pompe. A la tête du cortége paraissaient d'abord cinquante Kosaks à cheval, du prince Janus Radziwill, vêtus en satin vert, cuirassés et armés de haches; cent Kosaks aux couleurs écarlates, vêtus de même; cent vingt nobles en habits de satin, aux couleurs de ce prince. Puis cent Kosaks de Lanckoronski, aux couleurs ponceau et bleu céleste, armés de fusils; cent Kosaks d'Albert Radziwill, chancelier de Lithuanie, au drapeau rouge, orné de son blason; cent Kosaks du maréchal Opalinski, en casques et cuirasses, portant de larges manteaux; trois cents gardes royaux, en uniforme rouge, doublé de jaune. Le reste de la cavalerie entourait de loin les fantassins, qui se composaient de huit cents gardes royaux allemands, mousquetaires et hallebardiers, aux uniformes blancs, et de huit cent trente hayduks, aux couleurs de leurs maîtres. Venait ensuite une compagnie de hussards, aux cuirasses luisantes, les épaules couvertes de peaux de léopards et de tigres, armés de lances. Le chef de chaque phalange marchait en tête, ayant derrière les épaules deux grandes ailes d'autruche que le vent faisait mouvoir.

On comptait cinquante drapeaux du roi, et soixante-trois du *podkomorzy* (grand chambellan) de Lithuanie Radziwill.

A un quart de mille de Warsovie on éleva trois tentes, drapées avec les plus riches tapis de Perse. La princesse entra dans la tente la plus spacieuse, où l'évêque de Luçk Gembicki la complimenta au nom des états; l'évêque d'Orange répondit pour la princesse. Soixante coups de canon annoncèrent la remise en marche du cortége; et la nouvelle souveraine monta dans un carrosse tout couvert à l'extérieur de drap d'azur, et en dedans d'une étoffe argentée: six chevaux blancs le traînaient.

Quand le cortége entra dans Warsovie, cinquante deux jeunes filles, choisies par la ville et vêtues en satin bleu aux lisérés d'or, vinrent au-devant de lui. Pendant ce temps, le roi se faisait conduire à l'église cathédrale de Saint-Jean. Il portait un costume français d'une étoffe d'argent, et un chapeau de castor, entouré d'un gros cordon en diamants et d'une riche agrafe soutenant des plumes.

En entrant dans l'église, la princesse se jeta aux pieds du roi; puis elle entendit debout le discours du chancelier et la réplique de l'évêque d'Oran-

ge. Le roi, tourmenté par la goutte, fut porté à l'autel; et la reine le suivit, accompagnée de madame de Guébriant. Le légat du pape donna la bénédiction à cette alliance; après quoi fut chanté le *Te Deum*, et l'on déchargea les mousquets et les canons.

A la salle de réception, ce fut madame de Guébriant qui, en sa qualité d'ambassadrice extraordinaire, présenta la nouvelle reine, et fit le compliment d'usage de la part des souverains de France.

Le souper, qui eut lieu dans les appartements de la reine, fut servi par des dames.

Pendant les trois jours qui suivirent, la nouvelle souveraine fut occupée à recevoir les présents que chacun venait lui offrir à l'occasion de son mariage. Le roi lui donna une bague d'une immense valeur; l'ambassadeur de France, de la part de son monarque, six boucles d'oreilles en diamants; le prince Charles un diamant d'une valeur de dix mille thalers. Puis vinrent les offrandes des sénateurs et des nonces, en vaisselle, coupes, plateaux d'or et d'argent, incrustés de riches pierreries, tapis de Perse brodés d'or, chaînes d'or et médailles frappées à l'occasion de cette fête. La valeur des dons offerts à la reine en cette circonstance s'éleva à quatre cent mille thalers.

FUNÉRAILLES ROYALES.

Païenne jusqu'au règne de Miéczyslas Ier (965), la Pologne observa longtemps, dans les funérailles de ses princes, les coutumes des Germains. A l'exemple de ces belliqueux voisins, les Slaves jetaient sur le bûcher du chef défunt son glaive, son armure, et le serviteur le plus fidèle, comme expression de leur croyance à une seconde vie. Puis, le corps consumé, on en rassemblait les cendres dans une urne que l'on ensevelissait sous un mausolée gigantesque élevé par l'attachement des sujets. C'est ainsi que, de nos jours encore, on rencontre dans les environs de Krakovie deux tertres tumulaires, aux immenses proportions, contre lesquels se sont brisés les efforts du temps. S'il faut s'en rapporter à la tradition populaire, ils contiendraient les dépouilles mortelles de Wanda et de Krakus, deux des premiers chefs de la nation.

Quand, avec Miéczyslas Ier, le christianisme prit naissance en Pologne, un grand changement s'opéra dans les mœurs; et les cérémonies empruntées du paganisme firent place aux usages de la religion chrétienne. Les funérailles offrirent dès lors un tout autre aspect.

Les souverains, par leur conduite édifiante à leur lit de mort, contribuèrent beaucoup à ramener le peuple de ses anciens errements, et à graver dans son esprit la saine morale de l'Évangile. A l'heure suprême, ils recevaient avec humilité, en présence de tous, les saints sacrements, adressaient de sages conseils à leur successeur, et faisaient à leurs sujets les adieux les plus déchirants.

Les premières tombes royales furent placées à Posen; mais comme d'autres lieux ne tardèrent pas à en renfermer, Boleslas IV (1173) conçut l'idée de rassembler à Krakovie les mausolées épars; et, à compter de ce moment, presque tous les souverains polonais y eurent leur sépulture sous les voûtes imposantes de la basilique de Saint-Stanislas, dans l'enceinte du château royal. Le tombeau de Miéczyslas Ier demeura pourtant à Posen, dans la cathédrale, qui contient également ceux des successeurs de ce roi jusqu'à Wladislas-Hermann. Ce dernier et son fils Boleslas III se firent ensevelir à Plock, où l'on retrouva, en 1824, des débris de leurs tombes. Un nouveau mausolée leur fut élevé alors par les soins de la société des amis des sciences de Warsovie. Les cendres de Boleslas II, forcé de fuir sa patrie, reposent à l'étranger; et celles de Miéczyslas III, occupé durant toute sa vie à s'affermir sur le trône, se trouvaient à Kalisz, dans une église fondée par lui et qui n'existe plus.

Objets, en général, de l'affection de

urs sujets, les rois de Pologne eurent ur la plupart des funérailles magnies où éclatait la douleur publique. a mort de Boleslas le Grand (1025), deuil de la nation dura une année tière.

L'historien Naruszewicz nous a laissé description des obsèques de Kasimir Grand.

Quatre chars funèbres, attelés cha de quatre chevaux caparaçonnés drap noir, ouvraient le cortége, et ent suivis de quarante chevaliers, més de pied en cap et vêtus de longs nteaux de pourpre. Onze de ces chevaliers portaient les drapeaux des onze ncipautés; un douzième, celui de Pologne. Paraissait ensuite, sur un ursier magnifique, un cavalier au tume royal et qui représentait la sonne du monarque défunt. Six ts hommes le suivaient avec des ges allumés. On voyait venir après des brancards supportant des corilles remplies d'étoffes et d'objets écieux, destinés en présents aux ses. Le nouveau souverain en deuil, rchevêque, les princes et les grands minaient le convoi.

Il fit trois stations aux églises de nt-François, de la Trinité et de inte-Marie. A chacune d'elles furent tribuées des pièces d'écarlate et des ssins tissus d'or, ainsi que des ces de drap de Bruxelles, aux riches uleurs. Pendant la messe, outre d'andantes aumônes, deux hommes, rteurs d'immenses vases en argent, vancèrent vers l'autel et y déposèent le contenu de ces vases, lequel nsistait en gros de Prague (monnaie l'époque). On mit également sur le aître-autel, comme témoignage de munificence du défunt, et pour l'entretien de l'église, deux pièces d'étoffe soie rouge, brochées d'or, et deux èces de drap fin. Vint ensuite le tour s grands officiers de la couronne. e maître des cérémonies et le trésoier offrirent deux vases d'argent, avec ne nappe et une serviette; le maître l'hôtel, quatre grands plats d'argent; échanson et le sous-échanson, des mes et des gobelets de même métal; le maréchal, le meilleur cheval de trait; et, enfin, le grand écuyer fit don du cheval favori du monarque décédé.

Lorsque, selon l'antique usage, on brisa les drapeaux, il s'éleva parmi les assistants de tels pleurs et gémissements, que l'on eût dit qu'avec Kasimir le Grand descendaient au tombeau la patrie et le nom polonais!

Jusqu'à Sigismond-Auguste, les funérailles royales subirent des variantes, suivant les particularités qui accompagnaient le décès de chaque souverain. Le premier de tous, Sigismond-Auguste régla le cérémonial à observer en pareille circonstance; et ses instructions furent fidèlement suivies par la suite, à quelques légers changements près, jusqu'au moment où l'influence d'avides et perfides voisins vint jeter le trouble parmi l'État.

Ce monarque mourut à Knyszyn, en Lithuanie; et voici, d'après Orzelski, quelles furent les formalités qui précédèrent la translation de ses restes à Krakovie.

Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, le corps fut lavé et embaumé avec les parfums les plus précieux. On lui passa la chemise mortuaire, puis on lui mit des bottes éperonnées, une dalmatique blanche, un collier, des gants de soie, et, par-dessus, des gantelets d'acier, un anneau au doigt, et au cou une croix d'or suspendue par une chaîne de même métal. La couronne fut placée sur sa tête, le sceptre dans sa main droite, et la sphère d'or, représentant le monde, dans sa main gauche; à ses côtés reposait son glaive. Dans ce costume, Sigismond fut exposé aux regards du public, ensuite placé dans un riche cercueil où les dames de la cour déposèrent deux médailles à son effigie. Jusqu'au moment du départ, les officiers de la cour gardèrent le corps nuit et jour, et des prêtres célébraient alternativement des messes. Le lit, tout recouvert de velours noir, était celui où Sigismond avait rendu le dernier soupir; des lampes et des flambeaux éclairaient ce lugubre tableau.

Vint le moment de se mettre en

marche pour Krakovie. Les députés des provinces, au nombre de trente, précédaient le char funèbre avec leurs bannières; après eux venaient les grands officiers. La sphère, le glaive, le sceptre et la couronne étaient portés par des sénateurs, à qui ce droit appartenait. Le char funèbre, attelé de huit chevaux, était suivi de trente-deux brancards aux armes du roi, contenant les présents destinés aux églises, et de trente chevaux richement caparaçonnés. La princesse Anne, sœur du monarque défunt, paraissait ensuite, ayant le légat du pape à sa droite et l'ambassadeur de Venise à sa gauche. Derrière elle se trouvaient le sénat et la noblesse; enfin, une longue file de gens du peuple, au nombre d'environ quatre mille, tous en habits de deuil et portant des cierges allumés, terminait le convoi.

On alla dans cet ordre au château, et on dit la messe dans l'église cathédrale, illuminée extraordinairement (*).

Le troisième jour des funérailles, les enseignes à cheval se rangèrent devant l'église, et trente chevaux, couverts de draps mortuaires, avec des boucliers de deuil, furent conduits dans le temple. Le sarcophage, élevé devant le maître-autel, était recouvert de velours noir et surmonté de la couronne et des autres insignes royaux. Après le sermon, le palatin de Kalisz prit le casque, le castellan de Lenczyça le glaive, et le chancelier le bouclier; puis ils s'avancèrent tous trois vers l'autel, et remirent ces objets aux ambassadeurs étrangers, savoir : le casque à l'ambassadeur d'Autriche, le bouclier à celui de France, et le glaive à celui de Hongrie. Les ambassadeurs les déposèrent, à leur tour, au pied du maître-autel. Alors, Mniszek, armé de pied en cap, et monté sur un cheval noir, caparaçonné de deuil, entra dans l'église au galop, et se laissa tomber avec fracas devant le sarcophage. Le palatin de Krakovie, en sa qualité de maréchal, brisa, après un court discours, son bâton, et le chancelier rompit les sceaux, marquant par là que leurs dignités cessaient avec l'existence du monarque. Le corps de Sigismond fut descendu ensuite dans le caveau royal, et les cérémonies étaient finies.

(*) De Thou, Histoire universelle.

Les funérailles des reines n'étaient pas moins imposantes. Les mémoires de Gaëtani donnent la relation de celles d'Anna Jagellonne, épouse d'Étienne Batory (1596). On y voit que le corps de la souveraine fut accompagné par les officiers de la couronne, les évêques des religions grecque et latine, et par les dames de la cour, conduites chacune par un cavalier. Étienne Batory suivit le convoi jusqu'à Krakovie.

CHEVALERIE.

L'ancienne chevalerie, qui joua un rôle si important dans les cours européennes et chez les Maures d'Espagne, eut aussi son temps de vogue en Pologne.

L'historien Dytmar raconte que l'empereur d'Allemagne Henri, voulant, en 1013, se lier de relations amicales avec Boleslas I[er], invita son fils Miéczyslas à venir à Magdebourg, où il le reçut avec la plus grande distinction, et lui donna l'accolade de chevalier.

Boleslas III fut nommé chevalier par son père Hermann, selon les historiens polonais, et par le roi de Bohême Brétyslaf, s'il faut adopter la version des auteurs bohêmes.

Les exercices chevaleresques trouvèrent dans la jeunesse polonaise d'enthousiastes et habiles partisans. Nulle part les tournois ne furent plus courus et plus somptueux que dans ces contrées. Gornicki parle de ceux qui eurent lieu à Krakovie en 1553, à l'occasion du mariage de Sigismond-Auguste avec Catherine d'Autriche, veuve du duc de Mantoue.

« Dans ces tournois, dit-il, le porte-glaive Wolski combattit Kiezgal, noble lithuanien. La rencontre se fit à l'arme blanche, et les deux champions s'en tirèrent avec honneur. Kosmowski croisa le fer avec l'écuyer d'honneur du duc de Prusse. Dans un tournoi à

cheval, les combattants se trouvèrent vingt-quatre contre vingt-quatre, avec des boucliers et des lances. Après ces joutes du château, d'autres eurent lieu à la ville, sur le marché public, en armure clouée; luttes dans lesquelles chacun pouvait, en se conformant aux règles affichées sur la porte du château, se mesurer avec quiconque se présentait sur la place; de sorte qu'il se trouvait obligé d'affronter deux ou trois champions avant de toucher la barrière. Et comme ils combattaient visière basse, chacun d'eux avait une marque sur son casque. Le roi et la reine, entourés de toute la cour, étaient placés sur une estrade construite à cet effet, et où se trouvaient déposés de riches prix pour les vainqueurs. Parmi les combattants, celui qui se distingua le plus, ce fut l'écuyer du duc de Prusse, déjà cité plus haut, et qui portait sur son casque une chaussure de femme. Le second prix fut adjugé au gentilhomme Kosmowski, brave champion, vainqueur de l'écuyer, à l'arme blanche, dans les courses du château. D'autres chevaliers polonais, allemands et prussiens, eurent aussi des prix, consistant en couronnes et bagues, que distribuait le roi, principal juge de la lutte. »

De semblables tournois marquèrent l'entrée de Henri de Valois, le mariage de Jean Zamoyski avec Griselda, nièce d'Étienne Batory, et l'union de Sigismond III avec Constance d'Autriche.

Parmi les héros de ces joutes, nul ne jouit de plus de renom que Zawisza, dit *le Noir*, à cause de la couleur de ses armes. Un besoin impérieux de périls et de combats, une soif de gloire et de célébrité, l'avaient conduit adolescent à la cour de l'empereur Sigismond. Sous le règne de ce souverain, rien ne se fit d'important sans les conseils du Polonais; au point qu'un dicton: *Fiez-vous à lui comme à Zawisza*, prit naissance de là (*). Gracieux et spirituel, toujours le plus riche en chevaux et en armures, Zawisza était, par-dessus tout cela, un guerrier intrépide. Il périt d'une manière glorieuse à la bataille de Golub; loin de fuir comme les autres, Zawisza, suivi de deux cavaliers seulement, se jeta au milieu des escadrons ottomans, et, quand il fut las de frapper, succomba sous les yatagans turcs.

(*) Orzechowski, Vie de Jean Tarnowski.

CONRAD WALLENROD.

L'ordre Teutonique occupe une trop grande place dans les annales polonaises, pour que nous n'entrions pas dans quelques détails à son égard. A chaque pas de l'histoire nationale, on aperçoit des traces de l'influence funeste qu'exercèrent sur les événements les grands maîtres de cette institution redoutable.

Un de ceux dont l'existence abonda le plus en péripéties dramatiques, ce fut Conrad Wallenrod. Sa naissance même n'a jamais été bien définie. Quoiqu'il passât pour un des membres de la célèbre famille allemande Wallenrod, il n'en était pas issu en ligne directe; la Chronique de Kœnigsberg le dit fils d'un prêtre, et, par conséquent, enfant naturel. D'autres écrivains supposent qu'il était Lithuanien, et qu'il n'entra dans l'Ordre que pour venger plus sûrement son pays des persécutions essuyées.

La même contradiction existe au sujet du caractère de Conrad. D'un côté, on le représente comme un homme orgueilleux, cruel, adonné à l'ivrognerie, plein de dureté pour ses subordonnés, montrant peu de zèle pour la foi, et même de la haine envers les ecclésiastiques. De l'autre, des auteurs contemporains lui donnent en partage la grandeur d'âme, la valeur, la noblesse et la force de caractère. Nous sommes assez de l'avis de ces derniers; car il est évident que, sans de grandes et nobles qualités, Conrad n'aurait pas pu conserver aussi longtemps le pouvoir, au milieu de l'aversion générale, provoquée par les calamités qu'il avait préparées à l'Ordre, naguère encore des plus florissants.

Lorsque Conrad Wallenrod fut élu grand maître, après la mort de Conrad

Zollner (1390), il se présentait pour lui une belle occasion de débuter avec éclat, c'était de déclarer la guerre à la Lithuanie. Witold, dont on a vu dans l'histoire le caractère turbulent, promettait de conduire lui-même les chevaliers à Wilna, et de bien payer leur alliance. Conrad différa pourtant les hostilités, et alla jusqu'à offenser sensiblement Witold, en qui il mit ensuite une confiance si imprudente, qu'elle valut de grands désastres à l'ordre. Witold, réconcilié secrètement avec Jagellon, abandonna non-seulement Conrad, mais, profitant de ses précédentes relations avec lui, entra comme ami dans les châteaux appartenant aux chevaliers, et en massacra les garnisons.

Ces événements excitèrent de toutes parts de violents murmures; et Conrad sentit que, pour les apaiser, il fallait prendre une forte détermination. Il annonça donc une croisade en Lithuanie; mais, en cette circonstance comme précédemment, sa conduite offrit des contradictions frappantes. Il dissipa en longs préparatifs les trésors de l'Ordre, cinq millions de marcs, ou environ un million de florins de Hongrie, somme énorme pour l'époque; s'amusa en route à donner des fêtes et à attendre des secours qui ne parurent pas. A leur place, la mauvaise saison, l'automne, arriva; et Conrad, abandonnant le camp teutonique sans vivres, se retira précipitamment en Prusse, portant ainsi un dernier coup à la puissance de l'Ordre. Nul chroniqueur ou historien n'a pu expliquer d'une façon plausible les motifs de cette espèce de fuite; et l'on doit en revenir à la première supposition, c'est-à-dire, que Conrad Wallenrod était Lithuanien, et s'était étudié de longue main à venger, sur les ennemis acharnés de son pays natal, les malheurs dont il avait été témoin presqu'en naissant.

Conrad mourut subitement en 1394, en démence, sans recevoir les sacrements; et, s'il faut en croire les chroniqueurs d'alors, son trépas fut accompagné de circonstances extraordinaires. Peu de temps avant sa mort, il y eut des orages et des débordements de fleuves; la Wistule et le Nogat rompirent leurs digues, et se creusèrent un nouveau lit à l'endroit où se trouve aujourd'hui Pilawa.

L'inséparable compagnon de Conrad, Halban, autrement dit le docteur Leander von Albanus, passait, quoique moine et affectant les dehors de la piété, pour païen et sorcier. On ignore où et comment il mourut. Les vieux chroniqueurs ne s'accordent pas à cet égard; les uns disent qu'il se noya, les autres que le diable l'emporta (*).

Un des poëtes polonais modernes les plus distingués, Adam Mickiewicz, a retracé les principales circonstances de la vie de Conrad Wallenrod, dont il a ennobli la fin. Nous extrayons de cette œuvre, remarquable par la richesse des images et l'éclat du coloris, les passages suivants, qui ont trait à quelques-unes des cérémonies de l'ordre Teutonique, et rentrent, par conséquent, parfaitement dans notre cadre.

L'Élection.

Au château de Malborg les cloches tintent, le canon tonne, le tambour bat; un jour solennel dans l'ordre Teutonique! De toutes parts les komtours (**) arrivent dans la capitale, où, rassemblés en chapitre, ils vont invoquer le Saint-Esprit, et délibérer sur quel sein ils vont placer la grand'-croix, dans quelles mains ils remettront le glaive. Un jour, puis un autre s'écoulent en délibérations; beaucoup de chevaliers sont sur les rangs, tous d'une haute naissance, tous ayant bien mérité de l'Ordre; cependant jusqu'ici les frères réunissent leurs suffrages sur un seul, supérieur à tous, Wallenrod.

. . . .

Au château de Malborg les cloches tintent; de la salle du conseil marchent à la chapelle le premier komtour, les grands dignitaires, les prêtres, les frères et une troupe de guerriers. Le chapitre écoute les vêpres et chante une hymne au Saint-Esprit.

(*) Kotzebue, Histoire de Prusse.

(**) Nom des dignitaires de l'Ordre.

. . . .

Ayant prié, ils sortirent. — L'archikomtur ordonna qu'après quelques instants de repos on rentrât au chœur, et que de nouveau on priât Dieu d'éclairer les frères, les prêtres et les électeurs.

. . . .

C'est dit, s'écrièrent-ils, c'est dit. — Et ils partirent en poussant des cris. Longtemps, dans la vallée, l'écho du triomphe et de la joie répéta : — Vive Conrad ! vive l'Ordre ! vive notre grand maître ! — mort au paganisme !

. . . .

Quand le grand maître eut baisé le livre des lois sacrées, qu'il eut fini la prière et reçu du komtour le glaive et la grand'-croix, insignes du pouvoir, il releva fièrement la tête; cependant un nuage de soucis passait sur son front. Il lança sur l'assemblée un regard où se peignait en traits de flammes un mélange de joie et de colère.

Ce feu du grand maître, cet air de menace remplissent les cœurs de courage et d'espoir; ils prévoient des batailles et des conquêtes, et voient en idée des flots de sang païen ! Qui résisterait à un tel guerrier? qui ne redouterait son glaive, son regard? Tremblez, Lithuaniens, voici le moment où la croix va briller aux murailles de Wilna.

Vaines espérances ! — Des jours, des semaines s'écoulent, une longue année se passe tout entière dans la paix.

. . . .

Le Banquet.

C'est la fête du patron, jour solennel ! — Les komtours et les frères arrivent à la capitale; des drapeaux blancs se balancent dans les airs : Conrad va faire à ses guerriers les honneurs d'un repas.

Cent manteaux blancs flottent autour de la table; sur chaque manteau s'étend une croix noire, ce sont les frères, et derrière eux sont debout en cercle, les novices prêts à les servir.

Conrad est à la place d'honneur; à sa gauche est Witold avec les chefs de l'armée; jadis ennemi, maintenant hôte de l'Ordre, il s'est lié par traité contre la Lithuanie.

Le grand maître se lève et donne le signal du festin : « Réjouissons-nous en Dieu ! » et soudain les coupes brillent : « Réjouissons-nous en Dieu ! » répètent mille voix; l'argent résonne, le vin coule à flots, et les propos joyeux commencent.

. . . .

« C'étaient d'autres mœurs de mon temps, s'écrie Wallenrod, quand sur un champ de bataille jonché de morts, au milieu des montagnes de Castille ou des forêts de Finlande, nous buvions autour des feux du camp.

« On chantait là : — et vous, n'avez-vous donc ni barde ni ménestrel ? Le vin réjouit le cœur de l'homme, mais le chant est le vin de la pensée. »

Aussitôt plusieurs chanteurs de se lever. D'abord un gros Italien, à la voix de rossignol, loue le courage et la piété de Conrad; puis un troubadour des bords de la Garonne chante les amours des bergers, des dames enchantées et des chevaliers errants.

Wallenrod l'interrompt.

« Ici les roses se fanent. Il me faut un autre barde; un frère guerrier veut une autre chanson, qui soit sauvage et rude comme le son des cors et le bruit des armes, sombre comme les murs d'un cloître, furieuse comme un solitaire enivré.

« Telle est notre vie, tel doit être notre chant : qui le chantera, qui ?

— Moi ! » répond un vieillard vénérable, assis près de la porte entre les varlets et les pages. — Prussien ou Lithuanien ? — Son costume l'indique : sa barbe épaisse est blanchie par l'âge, sa tête est couverte d'un reste de cheveux gris, son front et ses yeux sont voilés, son visage porte l'empreinte d'une longue vie de souffrance; sa main droite tient un vieux luth, il étend la gauche vers la table pour demander audience. Tout le monde s'est tu.

« Je chante, s'écrie-t-il; jadis j'ai chanté aux Prussiens et aux Lithuaniens; maintenant les uns sont morts pour la patrie, les autres ne veulent pas survivre à sa perte, et préfèrent mourir auprès de son cadavre, comme ces serviteurs fidèles qui, heur ou malheur, périssent sur le bûcher de leur maître. D'autres se cachent honteusement dans les forêts, d'autres enfin, comme Witold, vivent au milieu de vous.

« O enfants ! quelle honte pour la Lithuanie ! Aucun de vous n'a pris ma défense, quand, vieux waïdelote, j'ai été traîné de l'autel dans les fers des Allemands. Solitaire, j'ai vieilli sur une terre étrangère; chanteur, hélas ! je n'ai plus à qui chanter : j'ai regardé la Lithuanie, et j'ai perdu les yeux à force de pleurer.

« Allemands, arrachez-moi mes souvenirs !

« Inspiré par un dernier désir, je veux encore prendre mon luth. Que le dernier waïdelote lithuanien vous chante donc une dernière chanson lithuanienne! »

Il dit et attend la réponse du grand maître. Tout le monde demeure dans un profond silence; Conrad épie d'un œil railleur et perçant le visage et les gestes de Witold.

Tous ont remarqué que, quand le waïdelote a parlé de traîtres, Witold a changé de couleur. Il s'est ému de courroux et de honte.

. . . .

Les Allemands se disaient tout bas : « Pourquoi admettre ce vieux mendiant à nos banquets? qui écoute sa chanson? qui la comprend? » Et les pages sifflaient dans des noyaux, en criant : « Voilà l'air de la chanson lithuanienne. »

Conrad se lève : « Braves guerriers, aujourd'hui, d'après une ancienne coutume, l'Ordre reçoit les présents des villes et des princes. C'est comme tribut d'un pays conquis, que ce mendiant offre sa chanson. Ne rejetons pas le tribut du vieillard; agréons sa chanson, ce sera le denier de la veuve. »

. . . .

Mais à peine le vieillard avait-il fini son chant mystérieux, qu'une grande rumeur de mécontentement s'éleva dans la salle. Le grand maître seul, au milieu de cette foule d'hommes ivres, demeure en silence, la tête penchée; dans une vive agitation, il se verse à chaque instant des rasades et les vide d'un trait. — Sa physionomie a changé; mille sentiments, comme de rapides éclairs, se croisent sur ses lèvres enflammées. Son front devient de plus en plus menaçant; ses yeux égarés circulent comme des hirondelles au moment de la tempête. — Enfin, il ôte son manteau et s'élance au milieu de l'assemblée : « Quelle est la fin de la chanson? Chante la fin sur-le-champ, ou donne le luth; pourquoi trembles-tu? Donne le luth, verse du vin, et je chanterai la fin, si tu as peur.

« Je vous connais. Toute chanson de waïdelote présage le malheur; elle verse dans le cœur de terribles poisons, et souvent apparaît au sein des banquets, pour mêler du sang aux coupes de la joie. — C'en est fait. — Je te connais, vieil ennemi, tu l'emportes! la guerre.... Victoire au poëte; donne du vin, tes projets seront accomplis... Viens donc, vieillard; car, par tous les dieux allemands et prussiens... »

Mais qu'était devenu le waïdelote? — personne ne le sait; — il s'est perdu dans la foule.

. . . .

Le lendemain la guerre était déclarée.

La Guerre.

La guerre!

. . . .

La bulle part; par terre et par mer arrivent de tous côtés de nombreuses troupes de guerriers; de puissants princes, entourés de vassaux, décorent leur armure de la croix rouge, et chacun jure sur sa vie de convertir les païens ou de les exterminer.

Ils se sont dirigés vers la Lithuanie; qu'y ont-ils fait?

. . . .

Tout a péri, Conrad a tout perdu, lui qui s'était acquis tant de gloire par les armes, lui qui s'enorgueillissait de sa prudence. — Dans cette dernière campagne, timide, insouciant, il n'a point reconnu les traces de Witold; trompé, aveuglé par le désir de la vengeance, il a conduit l'armée dans les steppes de Lithuanie, et traîné devant Wilna un siége long et sans énergie.

. . . .

Le grand maître a quitté le premier le champ de bataille; au lieu de lauriers et de trophées, il a rapporté la nouvelle des victoires de la Lithuanie.

Un éclair de fureur et de joie donnait à ses regards un éclat infernal.

Le peuple frémit et murmure; mais Conrad n'en prend nul souci.

Le Tribunal secret (*).

Arrête, orgueilleux potentat! il est des juges pour toi; je connais à Malborg un cachot souterrain; là, quand la ville est ensevelie dans les ténèbres, s'assemble un *secret tribunal*. — Là, une seule lampe brûle. — Douze fauteuils entourent le trône.

(*) Au moyen âge, lorsque l'autorité des tribunaux ordinaires ne suffisait pas pour contenir les excès auxquels les grands se livraient impunément, prit naissance une société dont les membres, inconnus entre eux, s'engagèrent par un serment terrible et solennel à punir tous coupables, sans épargner leurs propres parents ou amis. Dès que ces juges avaient rendu un arrêt de mort, on le signifiait au condamné en criant par trois fois sous ses fenêtres et en sa présence : *Malheur!* Quiconque entendait ce cri lugubre n'avait plus qu'à se préparer à la mort, qui dès lors planait sur lui et devait, au premier moment, l'atteindre d'une manière imprévue. On ne saurait dire positivement l'époque de la formation de cette juridiction mystérieuse et sans appel.

– Sur le trône est le livre des lois secrètes. – Douze juges, chacun sous une armure noire, et le visage couvert d'un masque. — Le souterrain les cache à la foule, et leurs masques les cachent les uns aux autres. — Tous ont juré volontairement et unanimement de punir les délits de leurs puissants chefs, leurs délits scandaleux ou secrets pour le monde. Quand leur arrêt est prononcé, ils ne pardonnent pas même à leur propre frère. Chacun doit, par la force ou la ruse, exécuter la sentence sur le coupable. Ils ont le poignard à la main et le glaive au côté.

Un des hommes masqués s'est approché du trône, et debout, le glaive nu devant le livre de l'Ordre, a dit : « Juges inexorables, notre soupçon est confirmé par des preuves; l'homme qui s'appelle Conrad Wallenrod ne l'est pas! Ce qu'il est, on l'ignore; il y a douze ans, il est venu, on ne sait d'où, au pays qui borde le Rhin. Quand le comte Wallenrod partit pour la Palestine, il le suivit comme écuyer. Bientôt le chevalier Wallenrod pérjt, on ne sait où ni comment; l'écuyer, soupçonné de l'avoir assassiné, quitta secrètement la Palestine et vint en Espagne, où, dans la guerre contre les Maures, il donna mille preuves de bravoure, mérita les prix des tournois, et se rendit célèbre sous le nom de Wallenrod. Enfin, il devint membre de l'Ordre et fut élu grand maître pour notre perte. — Ses actes sont connus. Cet hiver, quand nous avions à combattre et le froid, et la faim, et la Lithuanie, Conrad visitait seul les forêts, les prairies... il y avait des entrevues avec Witold !...

« *J'accuse notre grand maître d'hérésie, d'assassinat et de trahison.* »

L'accusateur s'agenouilla devant le livre de l'Ordre, et, la main levée sur le crucifix, il jura la vérité des faits sur Dieu et sur la passion de notre Sauveur. — Il s'est tu.

Les juges examinent la cause; personne ne parle; un profond silence règne dans l'assemblée. A peine un coup d'œil et un signe de tête manifestent quelques pensées profondes et menaçantes; chacun, à son tour, s'approcha du trône, feuilleta le livre des lois avec son poignard, et lut à voix basse. Chaque juge sonda l'opinion de sa conscience, mit la main sur son cœur, et tous s'écrièrent : « *Malheur!* »

Trois fois les murs répétèrent : « *Malheur!* »

Dans ce mot, ce seul mot, tout l'arrêt est compris. — Les juges s'entendirent, élevèrent leurs douze glaives, tous dirigés contre le cœur de Conrad, puis se séparèrent en silence.

Et les voûtes répétèrent encore une fois : « *Malheur!* »

. . . .

« Qui est là? » demande trois fois le garde. « *Malheur!* » répondent des voix farouches. Les gardes n'ont pu résister, la porte de la tourelle n'a point soutenu le choc violent des coups. Déjà le cortége parcourt les corridors d'en bas; déjà, dans l'escalier de fer qui conduit à la demeure de Wallenrod, le bruit des pieds armés résonne; déjà les verrous crient sous l'acier; on entre, on appelle Conrad par son nom.

« Traître, ta tête va tomber sous le glaive; fais pénitence, prépare-toi à la mort. » Il les attendait l'épée à la main; mais soudain il pâlit, faiblit, chancelle sous les étreintes du poison, arrache son manteau, jette à terre les insignes de grand maître, et les foule aux pieds avec un sourire de mépris.

« Voilà les péchés de ma vie, je suis prêt à mourir : que voulez-vous de plus? Compte de mes actions?.. Regardez tant de milliers d'hommes perdus, vos villes en cendres, vos terres en feu; entendez-vous les vents? ils poussent des nuages de neige; là meurent de froid les débris de vos armées; entendez-vous les hurlements des chiens affamés? ils dévorent et se disputent les restes de ce repas.

« C'est moi qui l'ai fait! Oh! que je suis grand et fier! Tant de têtes de l'hydre coupées à la fois! comme Samson, qui, d'un seul ébranlement de colonne, fit écrouler tout l'édifice, et périt sous ses ruines!... »

Il dit, jette un regard à travers les barreaux, et tombe inanimé (*)!

L'époque la plus brillante de l'ordre Teutonique eut lieu vers l'année 1407, à l'avénement du grand maître Ulric de Jungingen, qui périt plus tard à la bataille de Grunwald (10 juillet 1410), où Wladislas Jagellon remporta une victoire signalée.

L'Ordre était alors composé d'un grand maître, un komtour général ou grand maréchal, quatre évêques, vingt-huit komtours supérieurs régissant les terres, quarante six komtours inférieurs, chefs des châteaux, quatre-vingt-un commandeurs de l'Ordre, trente-neuf chefs de la pêche, qua-

(*) Adam Mickiewicz, Conrad Wallenrod.

tre-vingt-treize chefs des moulins, trente-sept receveurs, trois mille cent soixante-deux frères inscrits, et six mille deux cents soldats à solde régulière, formant la garnison du château de Malborg.

Les chevaliers possédaient cinquante-cinq villes bien fortifiées, quarante-huit châteaux, dix-huit mille trois cent soixante-huit villages, six cent quarante paroisses et deux mille domaines. Leurs revenus annuels ordinaires se montaient à huit cent mille ducats, qui, pour l'époque, formaient une somme énorme.

En temps de guerre, les forces des chevaliers s'élevaient rapidement à un chiffre considérable, par suite des levées qu'ils faisaient de tous côtés. C'est ainsi qu'à la bataille de Grunwald, citée ci-dessus, ils comptaient sous leurs bannières cent cinquante mille combattants.

Malgré les défaites sanglantes de Grunwald et de Koronowo, l'ordre Teutonique se maintint dans un état prospère jusqu'au traité de Thorn (1466), qui, d'après ce que l'on a vu dans l'histoire (page 87), renferma sa puissance et ses richesses dans des limites plus étroites.

ENTRÉES TRIOMPHALES.

Ainsi que l'antique métropole du monde, Rome, recevait en grande pompe et magnificence ses phalanges victorieuses, la république de Pologne réservait à ses généraux, après d'éclatantes journées, une réception brillante.

Telles furent les entrées triomphales du duc Constantin d'Ostrog à Wilna et à Krakovie, après la victoire remportée par ce héros sur les Moskovites près d'Orsza (1514), et de Jean Tarnowski à Krakovie, après la glorieuse journée d'Obertyn (1531).

Mais de toutes les entrées triomphales, la plus importante et la plus solennelle fut sans contredit celle que le connétable Zolkiewski fit à Warsovie, le 29 octobre 1611. Le vainqueur de Kluzyn, après avoir pris et brûlé Moskou, amenait à sa suite les tzars Szuysky prisonniers. Le temps que le cortége mit à défiler dura quatre heures. Les colonels et capitaines des troupes victorieuses ouvraient la marche, tous en grande tenue et couverts d'or; les nobles polonais et lithuaniens les suivaient, avec une députation du sénat, remplissant environ soixante carrosses. Venait ensuite la voiture ouverte et fort élevée du connétable, entourée d'une escorte de l'ordre équestre et traînée par six chevaux blancs turcs. Elle précédait le carrosse du roi, dans lequel étaient assis, au fond, le tzar captif Wassili Szuysky, et ses deux frères Dymitry et Ivan sur le devant; un capitaine des gardes royales se tenait comme gardien sur une place au milieu et moins élevée. Le tzar portait un costume blanc, brodé d'or, et un bonnet de fourrure précieuse.

La foule se pressait en tous lieux pour admirer ce spectacle majestueux et imposant. Le tzar saluait d'un air triste, mais affable, le peuple. Quand on fut arrivé dans la cour du château royal par la rue principale, dite Faubourg de Krakovie, Sigismond III ayant pris place sur le trône, au milieu du sénat, le connétable donna la main au tzar et entra avec lui, suivi de ses deux frères, dans la salle du sénat. A cette vue, un cri de joie et de bonheur retentit dans tout le château. Lorsque ce premier élan d'orgueil national fut passé, le connétable s'approcha du trône, présenta le tzar et ses frères au roi, auquel il adressa un discours dans lequel, en attribuant un succès si brillant à la Providence divine et faisant remarquer quelle gloire en rejaillirait sur le règne de Sigismond, il demandait à ce dernier d'être modéré dans le triomphe et d'avoir de la pitié et des égards pour les captifs. Zolkiewski omettait complétement de parler de lui. Ce discours terminé, le tzar, inclinant humblement la tête devant le roi, toucha la terre de sa main droite et la baisa; son frère Dymitry Szuysky, grand général moskowite, frappa une fois la terre de son front; et le cadet, Ivan Szuysky, la frappa également trois fois et pleura. Puis, le con-

nérable répéta sa prière, et les captifs renouvelèrent leurs saluts.

Sigismond III, mû par la générosité, écarta en ce moment de son souvenir tous les anciens griefs et crimes à la charge du tzar, et résolut d'agir avec indulgence vis-à-vis d'un ennemi vaincu; en conséquence, il lui fit grâce de la vie.

Reconduits avec égard hors de l'enceinte du château royal, les trois princes furent enfermés un peu plus tard au château de Gostyn, où ils moururent quelques années après. Les corps du tzar et de Dymitry furent amenés alors à Warsovie et ensevelis dans une chapelle du cloître des Dominicains, bâti à côté de l'église de Sainte-Croix (*). Wladislas IV les renvoya à Moskou, au tzar Michel Fiédorovitch, à la suite d'un traité.

AMBASSADES.

Les rapports du gouvernement de l'ancienne Pologne avec les autres cours n'étaient pas suivis. Loin donc de ressembler à ces relations extérieures qui entrent dans l'organisation des cabinets modernes, les ambassades polonaises n'avaient lieu que dans des circonstances extraordinaires et se rapportaient à une démarche tout à fait spéciale.

Pendant longtemps, les rapports les plus fréquents furent avec Rome, et chaque fois qu'ils se renouvelaient, les Polonais déployaient ce penchant au faste et à la magnificence qui formait une des bases principales de leur caractère. L'entrée brillante que fit, en 1633, dans la métropole du monde chrétien l'ambassadeur de la république, Ossolinski, est surtout citée comme une des plus splendides et des plus célèbres que les fastes des cours aient jamais enregistrées.

Les ambassades de Zbarazki à Constantinople, en 1622, et de Zawadzki en Angleterre, en 1636, produisirent également beaucoup d'effet sous le rapport de la pompe et du luxe.

La France fut aussi, à plusieurs reprises, témoin de pareilles solennités. Celles qui marquèrent le plus furent d'abord l'ambassade qui vint offrir la couronne polonaise à Henri de Valois, et ensuite l'entrée des envoyés chargés par Wladislas IV d'épouser en son nom la princesse Louise-Marie de Gonzague et de l'emmener en Pologne.

Nous entrerons dans quelques détails à l'égard de ces deux dernières missions diplomatiques, comme étant celles qui peuvent intéresser davantage nos lecteurs.

Ce fut le 19 août 1573 que les ambassadeurs polonais chargés d'offrir un trône au frere de Charles IX atteignirent Paris. Ils étaient au nombre de douze, et on comptait dans leur suite plus de deux cent cinquante jeunes gentilshommes des premières familles. Les magistrats de la cité allèrent au-devant d'eux jusque hors des portes pour les complimenter; et parmi les princes et seigneurs que le roi envoya, de son côté, à leur rencontre, on remarquait François de Bourbon, fils aîné du duc de Montpensier, les ducs de Guise, de Mayenne et d'Aumale, et les marquis du Maine et d'Elbeuf. Paul de Foix, membre du conseil privé, porta la parole en leur nom et complimenta les ambassadeurs.

Leur entrée se fit par la porte Saint-Martin, et ils remplissaient avec leur suite cinquante carrosses, les uns à quatre chevaux, les autres à six. Grande était l'affluence sur leur passage; le pavé, les fenêtres, les toits même, regorgeaient de spectateurs, qui regardaient avec admiration ces hommes d'une taille avantageuse, à la contenance noble et fière. Leurs longues barbes reluisantes, leurs bonnets garnis de fourrures précieuses, leurs cimeterres ornés de pierreries, leurs bottes garnies de fer, leurs arcs, leurs

(*) Cette église, qui rappelait à la Russie son humiliation, fut démolie sous le régime russe (1815-1830), et à sa place s'éleva la belle maison de la société philomatique de Warsovie. Fermée après 1831, comme tous les autres instituts scientifiques *nationaux*, elle est occupée aujourd'hui par la direction de la loterie. Ce terrain, comme on le voit, a passé par d'étranges destinées.

carquois, la somptuosité des équipages, les riches harnais des chevaux, tout concourait à former un coup d'œil étrange et éblouissant.

Dès les premiers entretiens avec les ambassadeurs, on fut frappé de leur facilité à s'énoncer, pour la plupart, en latin, en français, en allemand et en italien; quelques-uns même parlaient avec tant de facilité la langue française, qu'on les eût plutôt pris pour des habitants des bords de la Seine ou de la Loire, que pour des hommes nés dans les contrées qu'arrosent la Wistule et le Dniéper. La noblesse de Charles IX eut à rougir de son ignorance, car il ne se trouva à la cour que deux de ses membres, le baron de Millau et le marquis de Castellanau-Mauvissière, qui fussent capables de leur répondre en latin, et encore y avaient-ils été mandés exprès pour soutenir l'honneur du corps. Les autres nobles, quand les nouveaux venus les interrogeaient, ne leur répondaient que par signes ou en balbutiant.

Deux jours après leur entrée, le vendredi, les ambassadeurs eurent audience de Charles IX. Après le baisemain, l'évêque de Posnanie prononça au nom de tous un discours, auquel le roi répondit qu'il se souviendrait toute sa vie du présent magnifique que les Polonais avaient fait, à sa recommandation, à un frère qu'il aimait tendrement, ajoutant qu'il ne perdrait aucune occasion de leur en témoigner sa reconnaissance, afin de faire connaître non-seulement à la Pologne, mais à tout l'univers et à tous les siècles, que *jamais prince n'a eu plus d'amitié pour aucune nation qu'il en aura toujours pour les Polonais.*

Au sortir de cette audience, les ambassadeurs rendirent également visite à la reine mère, Catherine de Médicis, et à la reine Élisabeth. Ils remirent au lendemain à aller chez leur nouveau souverain, voulant le voir un jour à part pour lui faire plus d'honneur, comme ils le devaient. Le samedi 22, dans l'après-dîner, ils montèrent donc tous à cheval, et vêtus de longues robes tissues d'or. Ce costume, joint à la gravité convenable à des ambassadeurs, rappelait la majesté des membres de l'ancien sénat romain. Le cortége de chaque envoyé marchait devant lui, et se composait de jeunes gentilshommes, tous en robes de soie, et précédés d'officiers porteurs de masses de fer de deux coudées de haut.

Les seigneurs de la cour de France les conduisirent en cet équipage vers Henri de Valois, qui les reçut dans la grande salle du Louvre. Après la lecture des lettres de créance, l'évêque de Posnanie, Konarski, harangua Henri, et finit en ces termes : « Que le roi ne « devait qu'à son mérite la couronne « qu'ils venaient lui offrir; et qu'ils ne « doutaient pas qu'il n'ajoutât à ses « premières vertus toutes celles que « l'honneur et le devoir allaient bientôt lui rendre nécessaires. Quant au « décret d'élection, ils ne pouvaient « s'en dessaisir, que le roi son frère et « lui n'eussent confirmé, par leurs serments, tous les articles dont les ambassadeurs de France étaient convenus avec le sénat et la république. » Henri répondit en latin, avec force remercîments du choix fait en sa personne, et donna sa main à baiser aux ambassadeurs, qui prirent ensuite congé de lui.

De longs débats s'élevèrent bientôt sur les promesses faites et signées avant l'élection par les diplomates français; débats qui commencèrent à dégoûter Henri de sa couronne étrangère, en voyant avec *quelle énergie* les ambassadeurs défendaient les conventions arrêtées, à tel point que l'un d'eux, Zborowski, interpellé par Henri relativement à l'article qui assurait la liberté de conscience, s'écria : « Je « dis, sire, que si votre ambassadeur « ne s'était engagé à vous faire agréer « cet article, vous n'auriez *pas été élu* « roi de Pologne; je dis même plus : si « vous ne l'acceptez pas comme tous « les autres, vous ne le *serez jamais!* » Déjà des murmures éclataient parmi les courtisans français; mais, d'un geste, Henri s'empressa de les apaiser,

il sut cacher, sous un gracieux sourire, le dépit qui agitait son âme.

Les divers points débattus et arrêtés, un grand banquet fut donné par eux; et on fixa pour le lendemain, 10 septembre, le jour de la prestation du serment. Cette cérémonie se fit en grande pompe à Notre-Dame. La messe dite, les deux rois de France et de Pologne s'approchèrent du maître-autel, se mirent à genoux, et, la main sur l'Évangile, prêtèrent serment: Henri de Valois, comme souverain de Pologne, et Charles IX, comme garant des promesses faites en son nom par ses envoyés Montluc, de Noailles et Saint-Gelais.

Trois jours après eut lieu, dans la grande salle du Palais de Justice, la lecture publique du décret d'élection. Toute la cour et les grands corps de l'État y assistèrent; on évalue à dix mille le nombre des spectateurs présents. Les ambassadeurs n'arrivèrent qu'une demi-heure après Charles IX, et ils tirèrent avec beaucoup de gravité le décret d'élection du coffre en argent doré où il était renfermé; une gaine de velours vert contenait elle-même le coffre, et un drap d'or frisé recouvrait le tout. Le castellan lut lentement chacun des articles, tandis que les castellans Tomicki et Gorka tenaient les deux bouts du décret, scellé de vingt-six sceaux. Konarski et Radziwill parlèrent ensuite; et, les réponses des chanceliers prononcées, on chanta un *Te Deum* en musique; puis les cloches furent mises en mouvement, et l'artillerie retentit de toutes parts.

Le lendemain, par les ordres de Charles IX, le nouveau souverain fit une entrée solennelle dans Paris. Armé de toutes pièces et précédé du duc de Guise, qui portait le sceptre, Henri de Valois, à cheval, marcha sous un dais depuis la porte Saint-Antoine, où on lui présenta les clefs de la ville, jusqu'au palais. Le roi de Navarre et le duc d'Alençon se tenaient à ses côtés; et on remarquait dans le cortége les autres princes du sang, les ambassadeurs de la république avec toute leur suite, le parlement en robes rouges, les premiers officiers de la couronne, et les ministres étrangers. Tout le long de sa route, ce brillant cortége fut accueilli par les acclamations d'un peuple immense, qui criait: *Vive le roi de Pologne!* De distance en distance, les magistrats de la ville avaient fait élever des arcs de triomphe, ornés de statues, de tableaux et d'inscriptions, les unes à la gloire du nom polonais, les autres relatives à l'union des deux frères et à l'amour de leurs sujets.

Le soir de cette journée remarquable, la reine de France donna un grand souper aux ambassadeurs polonais, dans son palais des Tuileries, sur le rempart auprès du Louvre. Quand les tables furent desservies et enlevées, il surgit tout à coup un rocher fort élevé, qui tourna de lui-même autour de la salle. Sur son sommet, on voyait seize filles de la maison de la reine, déguisées en nymphes, et représentant les seize provinces de France. Après qu'elles eurent fait admirer la fraîcheur et le charme de leur voix, elles récitèrent des vers composés par Ronsard et Dorat, en l'honneur de la France et du roi de Pologne; puis elles descendirent du rocher afin d'offrir des présents à ce prince. Des danses dessinées pour la circonstance, et exécutées par elles, leur fournirent encore, avant de se retirer, l'occasion de déployer leurs grâces et leur légèreté.

Le jour suivant, Jean Zborowski partit, pour rendre compte au sénat de ce qui avait été fait, et lui annoncer la prochaine arrivée dans le pays du souverain.

Dans un discours adressé à Zamoyski, et publié, le célèbre jurisconsulte français Baudouin parle de cette ambassade comme de la plus éclatante qui ait jamais été faite par aucune nation.

Elle fut pourtant encore surpassée en pompe et en magnificence par celle envoyée à Marie-Louise de Gonzague, et qui vint en France en 1645. Tous les écrivains du temps sont unanimes

à cet égard; et quelques-uns même, tels que Théophraste Renaudot, ne trouvent pas d'expressions suffisantes pour pouvoir rendre compte de leurs sensations à l'aspect d'un spectacle aussi pompeux.

Wladislas IV, veuf en premières noces de Cécile d'Autriche, tomba éperdument amoureux de Marie-Louise de Gonzague, princesse de Mantoue, à la vue d'un simple portrait d'elle; et, presque aussitôt, il dépêcha des envoyés à Paris pour demander sa main. Cette ouverture ayant été accueillie, une seconde ambassade, beaucoup plus nombreuse que la première, se forma, à la tête de laquelle étaient l'évêque de Warmie, Wenceslas Leszczynski, et le palatin de Posnanie, Christophe Opalinski.

La cour, qui habitait depuis quelque temps Fontainebleau, s'empressa de revenir, dès qu'elle apprit que les ambassadeurs étaient arrivés aux portes de la capitale. En attendant le jour de leur entrée solennelle, qui fut fixé au dimanche 29 octobre 1645, ils se tinrent à Reuilly, dans une maison de plaisance appartenant à M. de Rambouillet.

Au jour dit, M. de Berlize, introducteur des ambassadeurs, s'en fut prendre à leur hôtel le duc d'Elbeuf et son fils, le comte d'Harcourt, choisis par le roi et la reine régente pour accompagner les envoyés polonais. Quantité de noblesse se joignit à eux; mais des différends touchant l'étiquette, et qu'il fallut régler, vinrent nuire à l'effet de la fête, car ils furent cause que le jour était sur son déclin quand les ambassadeurs firent leur apparition par la porte Saint-Antoine.

Quoi qu'il en soit, dès l'abord, ils excitèrent une flatteuse surprise; et les Parisiens, qui, suivant madame de Motteville, étaient accourus à leur rencontre avec le dessein de se moquer d'eux, durent bientôt changer de rôle et admirer au lieu de critiquer.

En tête du cortége marchait Girault, adjoint de l'introducteur, chargé de veiller au maintien du bon ordre et à l'exécution des mesures arrêtées par son supérieur. Derrière lui s'avançait Chlapowski, capitaine des hayduks ou gardes du palatin de Posnanie, vêtu d'un *dolman* ou justaucorps de satin jaune, et d'un long manteau écarlate, doublé de zibeline. Son bonnet était en drap d'or, fourré de même, et sur le sommet flottaient des plumes de grue, blanches et toutes droites, attachées au moyen d'une agrafe en pierreries. Il avait à la main une espèce de massue appelée *busdigan*, offrant par le haut six angles d'argent doré. A sa gauche pendaient un cimeterre avec son fourreau d'argent, tout couvert de turquoises; et à sa droite une longue épée à semblable enveloppe. Le superbe coursier qu'il montait était sellé et houssé de broderie d'or à fleurs; les deux étriers fort larges et d'argent massif; la bride, le poitrail et la croupière en chaînons d'argent du plus beau travail.

Trente hommes à pied, composant sa compagnie, le suivaient, tous vêtus d'un *zupan* ou sorte de jupon de drap rouge, avec un manteau par-dessus, de même étoffe et couleur, relevé sur l'épaule et retenu de chaque côté par huit grosses boucles d'argent. Leur bonnet était orné d'une lame d'argent en forme de plume. Une carabine reposait sur leur épaule droite et une hache d'armes sur leur épaule gauche. Ils avaient tous la tête rasée à la polonaise, c'est-à-dire, à la réserve d'un bouquet de cheveux au sommet et de deux longues moustaches sur la lèvre. Quatre gardes habillés de même les précédaient, portant chacun une enseigne mi-partie rouge et jaune: six autres étaient en queue de la compagnie et jouaient du fifre.

Le capitaine des gardes de l'évêque de Warmie, Pieczowski, paraissait ensuite. Son costume ne différait de celui de Chlapowski que par la couleur, qui était rouge cramoisi.

La même remarque s'appliquait à sa compagnie, composée de vingt-cinq hommes, armés et vêtus comme les précédents, à l'exception que leur habillement était vert et qu'il y avait seize boucles en forme de fleurs de lis

que manteau au lieu de huit. joueurs de fifre les accompa- également.

Campo se montrait immédiate- avec les gentilshommes de son ie, qui, pour faire honneur aux adeurs, s'étaient joints à leur

ski, écuyer du palatin et capi- e ses carabiniers, les suivait. lman était en satin écarlate et nteau en velours vert, brodé une aigrette, surmontant son et garnie de six plumes de richie de pierreries, ajoutait à l'éclat de son costume et au de ses armes.

elque pas de lui venait sa com- au nombre de vingt-six hommes al parfaitement montés. Outre pées et cimeterres, ils portaient rabine.

voyait ensuite l'académie du sieur x, dont les chevaux étaient or- e infinité de *galands* (rubans). se présentait Trzeciécki, premier omme de la chambre du pala- tu d'un dolman de satin violet *kontusz*, long manteau sans , en tabis ondé, de même cou- doublé de zibeline. Il tenait à n un grand marteau d'acier, au e d'argent doré. Des pierres es scintillaient sur son épée et cimeterre; la selle de son était en broderie d'or et d'ar- ainsi que la housse, qui tombait à terre; tout le reste de l'harna- nt était en chaînettes d'argent.

gt-quatre gentilshommes de la re du même ambassadeur le sui- t à cheval. Leur costume était de jaune et de velours cramoisi, des boutons en or. Ce qui les fai- particulièrement remarquer, c'é- les grands arcs et les carquois velours rouge, garnis de flèches es, dont ils étaient porteurs.

Une nouvelle académie, celle du sieur Arnolfini, venait à leur suite et édait Gowarzewski, écuyer de vêque de Warmie, et premier gen- homme de sa chambre. La mise de ce dernier se composait d'un zupan de satin blanc et d'un manteau de velours rouge cramoisi, doublé de toile d'argent. La massue d'or qu'il tenait à la main offrait des ciselures de très-bon goût, et on admirait également l'élégance et la richesse de sa monture.

Son entourage comprenait seize gentilshommes de la chambre de l'évêque, aux dolmans de satin gris de lin, et aux manteaux de velours vert. Des plumes blanches d'autruche, enrichies de joyaux, couronnaient leur coiffure. Leurs armes et leurs chevaux étincelaient aussi d'or et de pierres précieuses. A mesure que le cortége poursuivait sa marche, de nouvelles merveilles venaient frapper les yeux des spectateurs éblouis.

Six trompettes à cheval, savoir: trois appartenant au palatin, et trois à l'évêque, attiraient ensuite l'attention. Les premiers avaient des zupans de satin jaune, avec des kontusz et des bonnets en drap rouge; les seconds, des zupans de satin blanc, avec des kontusz et des bonnets en drap vert. Ils sonnaient tous les six de leurs instruments, ornés sur les banderoles des armes de leurs maîtres, en broderie d'or et d'argent.

Après eux, Bilinski, un des écuyers du palatin, faisait admirer son costume de toute beauté, mais d'un choix plus sévère que celui des précédents. Son zupan, en satin rouge pourpre, était bordé en martre brune, à reflets argentés; son manteau, fourré de même, était de velours gris de fer, et retenu sur ses épaules par des torsades en or, aux extrémités desquelles pendaient des glands non moins précieux. De l'or mat avait servi pour la confection de son bonnet.

Bilinski faisait conduire devant lui, à pas lents, un magnifique cheval turc, par deux valets à pied qui le tenaient par les rênes d'une main et par le caveçon de l'autre. La selle de ce cheval était toute resplendissante de lames d'or, parsemées elles-mêmes d'une grande quantité de turquoises, rubis et diamants; sa housse, en broderie d'or, sa bride, son poitrail et sa croupière, ces trois derniers objets compo-

sés de chaînettes d'or, étaient ornés de lames du même métal, si habilement travaillé, que, malgré sa dureté, grâce à la multiplicité des entrecoupures, il n'était pas moins flexible en tout sens que le cuir des harnais ordinaires. Ce cheval, ferré d'argent, portait sur sa tête un gros bouquet de plumes de héron, et sur son front une énorme rose en rubis. A la selle pendait une épée, dont le fourreau, d'argent massif et doré, était semé en abondance d'émeraudes et de turquoises.

Trois joueurs de surmacs, ou musiciens de guerre, à cheval, précédaient plusieurs gentilshommes polonais, résidant à Paris et vêtus à la française, qui avaient cru convenable de se joindre en cette circonstance aux représentants de leur pays.

Les comtes de Noailles et de Barrault, envoyés par Marie de Gonzague au-devant des ambassadeurs, parurent alors avec les gentilshommes du cardinal Mazarin. Beaucoup d'autres nobles et l'académie du sieur de Poix les accompagnaient.

Puis le colonel Szodrowski, capitaine des gentilshommes d'honneur du palatin, se présenta, monté sur un superbe cheval turc, blanc, mais ayant la moitié de sa robe peinte couleur isabelle, sellé et houssé de broderie d'or et d'argent, avec de petits croissants d'argent doré. Szodrowski, tout vêtu de toile d'argent, portait sur le dos une aile blanche, si grande qu'elle passait par-dessus sa tête, que couvrait un bonnet en toile d'argent, doublé de zibeline, et garni d'une très-belle plume de héron, ornée de pierreries en forme d'étoile.

Deux hommes à pied, et vêtus à la turque, se tenaient à ses côtés. Ils portaient sur leur tête des casques dorés, et dans leurs mains de longues haches, au manche précieux.

Une partie des seigneurs français, cités plus haut comme ayant accompagné les princes délégués par la cour, se montra à ce moment. Au milieu d'eux se trouvaient les Polonais que leur qualité rapprochait le plus des ambassadeurs, tels que Opalinski, cousin du palatin, Alexandre Sielski, maître d'hôtel de l'évêque, et Stanislas Kostka, comte de Steimberg; tous trois couverts de splendides vêtements de toile d'or à fleurs, avec des boutons enrichis de diamants et autres joyaux; de grandes aigrettes noires en plumes de héron paraient leurs bonnets. Pour monture ils avaient des coursiers turcs, harnachés en lames d'or incrustées de diamants; au cou de chaque cheval pendaient trois chaînes d'or.

Beaucoup d'autres seigneurs de l'ambassade suivaient, vêtus non moins richement. On remarquait surtout parmi eux Jean Traginski, et le brillant équipage de son cheval, dont la beauté toutefois ne plut pas tant que l'intelligence : en passant devant le Palais-Royal, il agita son panache de plumes et de diamants, courba les genoux, inclina la tête jusqu'à terre, et eut l'air de saluer avec respect le roi et la reine régente, placés à un balcon pour voir passer le cortége.

Enfin, après une longue et éblouissante défilade de seigneurs polonais, parurent les deux ambassadeurs, précédés de M. de Berlize, et se tenant entre le duc d'Elbeuf et le comte d'Harcourt.

L'évêque de Warmie, la main appuyée sur son collègue, était à droite. Une robe de soie violette tombait jusqu'à ses pieds; un bonnet gris lui couvrait la tête, et on voyait sur ses épaules une large pèlerine en fourrure d'hermine, doublée de satin blanc. A son cou brillaient un collier de diamants, et, sur sa poitrine, une croix en or, d'un travail magnifique.

Le palatin de Posnanie portait une casaque de brocard d'or, tout étincelante de pierreries et de diamants, ainsi que son épée et son cimeterre; jusqu'aux étriers qui étaient ornés de saphirs du plus beau bleu. Son cheval, sellé et houssé de toile d'or, avait également des fers en or, l'un desquels se détacha à dessein durant le trajet.

Parmi la totalité des chevaux, on en comptait quarante de race turque, dont vingt-trois ferrés en argent. Pr

étaient peints ainsi en rouge; [cette] mode, quoique bizarre, ne fut trouvée disgracieuse.

[Les g]ardes à cheval et les carrosses, [de] la cour que des ambassadeurs, [ouvr]aient la marche. Les derniers [attir]ent particulièrement les regards [de la mu]ltitude par leur magnificence: [l'argent] massif avait pris partout la [place du] fer; et les attelages, malgré [la longu]eur du voyage, ne semblaient [nulleme]nt fatigués.

[Les v]oitures étaient remplies par les [...]eurs, secrétaires, médecins, [et o]fficiers attachés à la personne [des am]bassadeurs. Il y avait en outre [un gr]and nombre de chariots char[gés de m]eubles, que la nuit surprit le [cortège] dans les rues. L'itinéraire suivi [fut celu]i-ci: la rue Saint-Antoine, la [place] Royale, les rues des Francs-[Bourge]ois, de Paradis, de Braque, [Sainte]-Avoie, Neuve Saint-Merri, [Saint]-Martin, des Lombards, de la [Ferro]nnerie et Saint-Honoré, où, [après] avoir passé devant le Palais-[Royal], les ambassadeurs furent des[cendus] à l'hôtel de Vendôme, vacant [par l'e]xil de ceux qui en étaient les [maître]s.

[Le] 31 du même mois, deux jours [après] leur entrée, les ambassadeurs po[lonais] eurent audience du roi Louis XIV [et de l]a reine régente, au Palais-Royal, [dans l]a grande galerie. En sortant de [là, ils] furent saluer, à l'hôtel de Ne[vers, l]eur future souveraine. L'évêque [de Var]mie la harangua en latin, au [nom d]es deux ambassadeurs, qui lui [prés]entèrent ensuite ensemble, avec la [lettre] du roi de Pologne, une croix [formée] de six diamants, pareils en [grosseu]r et en beauté, estimée plus de [cent m]ille écus. L'évêque d'Orange ré[pondi]t pour la princesse à la haran[gue] par un discours également en [langu]e latine. L'audience finit par de [nouv]eaux compliments, et les ambas[sadeu]rs se retirèrent.

[Le] mariage fut célébré le 5 novem[bre] suivant. Ce jour-là, l'évêque ar[riva] sans bruit au Palais-Royal, sur [les n]euf heures du matin, afin de [veille]r aux préparatifs de la cérémonie. A midi, le palatin partit de l'hôtel de Vendôme, accompagné des gens de sa suite à cheval, tous vêtus d'habillements encore plus riches et plus éclatants que ceux du jour de l'entrée.

L'évêque célébra l'office nuptial dans la chapelle du Palais-Royal, et unit Marie-Louise de Gonzague au palatin, ce dernier tenant lieu et place du roi de Pologne, qui, par les mains de son représentant, donna un anneau estimé valoir plus de cinquante mille livres. Après la bénédiction, on mit sur la tête de la princesse une couronne fermée, faite à l'instar de celle de Pologne, et enrichie des perles et diamants royaux.

Le moment du départ ne devant pas tarder à arriver, la reine régente réfléchit à la position difficile où se trouverait, durant son voyage, la nouvelle souveraine entourée de gens qui, peu de jours auparavant, lui étaient encore entièrement inconnus, ainsi qu'à son apparition dans un pays dont les usages différaient tant de ceux de la France. C'est alors qu'Anne d'Autriche songea à madame de Guébriant. Cette dame, d'un grand mérite et veuve du maréchal de ce nom, vivait, depuis la mort de son mari, dans une profonde retraite. Malgré son peu de penchant pour les dignités, elle ne put résister au désir qu'on lui témoignait. En conséquence, elle fut envoyée en Pologne, en qualité d'ambassadrice extraordinaire et de surintendante de la conduite de Marie de Gonzague (*).

(*) Voici la lettre que, d'après l'inspiration de sa mère, Louis XIV écrivit à cette occasion à Wladislas IV. Rapprochée des paroles de Charles IX, elle nous a paru précieuse, comme une preuve que, de tout temps, il a existé des liens de sympathie et d'attachement entre la France et la Pologne.

« Très-haut, très-excellent et très-puis-
« sant prince, notre très-cher et très-aimé
« bon frère et cousin,

« Ayant plu à Dieu de donner sa béné-
« diction à votre mariage nouvellement
« contracté avec notre bonne sœur et cou-
« sine la reine de Pologne et de Suède,
« nous avons pris soin très-particulier de
« lui faire rendre par les princes et grands

« de notre royaume, et par tous nos officiers et sujets, tous les honneurs convenables à sa dignité. Et maintenant qu'elle « est prête à se mettre en chemin pour aller « en vos États, y prendre la part que vous « lui avez donnée, c'est le dernier office « d'amitié que nous pouvons lui rendre, « que de la remettre entre les mains d'une « dame de grande naissance et de haute « vertu, pour l'accompagner dans son voyage « et la consigner à qui elle appartient. Nous « avons pour cet effet choisi notre très-« chère et bien-aimée cousine la maréchale « de Guébriant, veuve de notre très-cher et « bien-aimé cousin le maréchal de Guébriant, « qui a commandé nos armées en Allemagne avec tant de réputation de valeur, et « de conduite, que son nom est à jamais « illustré; et comme elle a d'ailleurs des « qualités relevées qui l'ont rendue digne « de notre affection et de notre confiance, « nous l'avons chargée volontairement d'un « si célèbre emploi, duquel elle s'aquittera « sans doute à votre satisfaction. Vous recevrez par sa main celle-ci, que nous vous « écrivons par l'avis de la reine régente, « notre très-honorée dame et mère, pour « vous dire qu'après avoir tant contribué à « l'accomplissement de vos désirs, nous au-« rons toujours une entière disposition à « vous donner aux occasions d'autres mar-« ques de notre bonne volonté. A quoi nous « nous sentons d'autant plus excité, que « cette nouvelle alliance se rencontre jointe « à notre parenté, pour confirmer davan-« tage les anciennes confédérations qui sont « entre nos États et sujets. Mais parce que « notre dite cousine est bien informée de « nos bons sentiments, elle pourra s'étendre « davantage sur ce sujet, s'il vous plaît de « lui donner créance entière aux choses « qu'elle aura à vous dire de notre part.

« A quoi nous remettant, nous prions « Dieu, très-haut, très-excellent et très-« puissant prince, notre très-cher et très-« aimé bon frère et cousin, qu'il vous ait en « sa sainte et digne garde.

« Écrit à Paris, le vingt-quatrième jour « de novembre mil six cent quarante-cinq.

« Votre bon frère et cousin,

« Louis. »

Le 27 novembre 1645, après de nombreux banquets et fêtes offerts par les ministres du roi et par les principaux seigneurs de la cour, les ambassadeurs partirent avec leur souveraine pour la Pologne.

Ainsi finit une mission diplomatique qui avait fait tant de bruit, et produit une si vive impression sur l'esprit des habitants de Paris. Ils s'en entretinrent par la suite encore longtemps, pour citer l'entrée des ambassadeurs polonais comme la première chose remarquable du siècle (*). Les classes élevées se laissèrent également aller à l'enthousiasme; mais, tout en louant le faste et la splendeur déployés en cette circonstance, elles ajoutaient qu'il y avait encore, au milieu de tout cela, quelques vestiges de l'ancienne rudesse des Scythes : tel est, du moins, le témoignage d'une femme de la cour d'Anne d'Autriche (**). Un autre écrivain, que nous avons consulté longuement, n'admet pas de bornes aux éloges, et, dans son admiration, va jusqu'à comparer les Polonais venus en France en 1645 aux Romains d'autrefois (***).

COURS ET CHATEAUX.

La cour, dans les temps anciens, signifiait le lieu où arrivait le roi et où il célébrait les solennités, réunissait les citoyens, jugeait les causes, donnait des tournois ou des banquets.

Ce ne furent donc que les souverains qui eurent d'abord des cours; mais bientôt on se pressa à la cour des chanceliers, pour s'y instruire dans les affaires publiques, et à celle des hetmans (grands généraux), pour s'y exercer dans l'art militaire. Par conséquent, les châteaux des magnats ne tardèrent pas à devenir le séjour de nombreux courtisans, car l'orgueil des grands leur commandait de tenir un somptueux train de maison; et, en outre, la vieille hospitalité polonaise leur faisait accorder facilement aux solliciteurs l'autori-

(*) J. Le Laboureur, *Relation du voyage de la reine de Pologne.*

(**) Madame de Motteville, *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche.*

(***) Théophraste Renaudot, *Recueil de gazettes et nouvelles.*

lion de placer leurs fils auprès d'eux. arriva de là que les demeures des neurs puissants comptèrent un nombinfini de commensaux.

siecki dit que le majordome de ur du magnat prince Ostrogski, eur lui-même, avait soixante-dix florins d'appointements annuels. mille jeunes gens étaient attaà cette cour et entretenus aux du prince.

vice-chancelier de Lithuanie, Léon Sapiéha, envoyé par Wla- IV pour recevoir la nouvelle raine sur les confins du royaume, suivi de quatre mille gentilses à cheval, faisant tous partie n entourage ordinaire.

lon Le Laboureur, secrétaire de me de Guébriant durant son amde, la cour du maréchal Stanisubomirski comptait six mille serrs et soldats; et, en temps de re, le nombre des gens armés vait à neuf mille.

Le chancelier Tomicki divisait en is catégories la jeunesse attachée à personne : les plus indigents étaient és à l'école, à son château de Kraie; les riches résidaient à sa cour, la direction des professeurs les distingués de l'université; et il oyait étudier à l'étranger, à ses , ceux qui tenaient aux grandes illes (*).

palatin Stanislas Jablonowski etenait trois mille soldats et quamille courtisans, valets, esta-, piqueurs, meutiers, fauconchasseurs, pêcheurs, musiciens, rs, etc.

ous Stanislas-Auguste, les cours Czartoryski, Potocki, Radziwill, e l'évêque de Krakovie Soltyk, brilt encore par leur éclat et par leur gnificence.

« Les châteaux ou cours, dit Gombiowski, étaient jadis l'école suême de la jeunesse. Après avoir terné ses études, un jeune homme était cé par son père dans la cour de quelque magnat, pour y recevoir le dernier vernis et s'y exercer dans le service public ou militaire. Là, il apprenait à respecter la religion, en voyant comment les hommes les plus éminents du pays remplissaient ses saintes pratiques et avec quel zèle ils suivaient ses principes pieux. Il y devenait moral, car il n'avait pas d'autres exemples devant lui que ceux des antiques vertus polonaises, de la dignité, de la justice, de la stricte exécution des devoirs. Il y formait son caractère de bon citoyen, en écoutant les graves entretiens des conseillers du gouvernement, en se pénétrant des sentiments qui les animaient, c'est-à-dire du respect envers le trône et de l'amour de la patrie, à laquelle les Polonais sacrifiaient leurs vies et leurs fortunes. Là un jeune homme s'initiait aux chroniques nationales et étrangères, presque tous les châteaux ayant une bibliothèque nombreuse, ou bien copiait les précieux manuscrits des ouvrages non imprimés et dont les auteurs étaient connus par leur vaste érudition. La famille du maître de la maison lui représentait un exemple de simplicité patriarcale réunie à une dignité véritable. Les vieux Polonais étaient, comme les sénateurs de l'ancienne Rome, toujours imbus de cette idée, qu'ils devaient offrir le modèle des vertus civiques et de famille à la jeunesse sur laquelle reposait tout l'espoir futur du pays (*). »

Tels furent les courtisans des magnats polonais jusqu'à l'époque de la mort d'Étienne Batory. Mais l'introduction de la monarchie élective changea la face de la vie des cours et des châteaux. La prérogative qui élevait chaque noble à l'égal du roi fit perdre de vue le bien public pour s'occuper des intérêts privés, comme cela se remarque dans l'histoire depuis Sigismond III jusqu'à la fin du règne de Jean Sobieski. Les cours prirent dès lors un nouvel aspect, et gagnèrent en nombre, en apparence, en luxe, qui le

(*) Starowolski, Vitæ antistitum Krakoviensis.

(*) L. Golembiowski, *Domy i Dwory*. (Maisons et Châteaux.)

disputait à celui de l'Orient; mais les vertus antiques, l'amour du bien public disparurent peu à peu; des partis se formèrent; chacun oublia le roi, la patrie, et ne vit plus qu'un Zebrzydowski, un Radziwill ou tel autre seigneur dont il admirait la grandeur et devenait l'instrument, secondant les querelles des magnats, et alimentant souvent leurs écarts et leurs fautes. La bravoure seule y était encore, car celle-ci ne quittait jamais les Polonais.

« Pendant les diètes, les courtisans des magnats et leur suite forment deux armées polonaises et lithuaniennes. Toutes deux ont leurs maréchaux et généraux. Elles entrent en arène au son des trompettes, se battent, se poursuivent, s'assiégent dans les maisons et reviennent en triomphe (*). »

Formés par de tels exercices, les Polonais faisaient de bons soldats quand il fallait se mesurer avec l'ennemi; mais les vertus nationales étaient négligées de plus en plus, et cela ressortit surtout au temps des deux Auguste, où la morale et la décence trouvèrent peu d'accès. Le goût du luxe et de la sensualité, répandu par Auguste II particulièrement (1696-1733), devait devenir doublement funeste à un peuple déjà trop porté naturellement vers ces penchants. L'ouvrage intitulé *la Saxe galante* caractérise parfaitement le souverain, la cour et l'époque. Les mœurs furent foulées sans pudeur aux pieds, et le sort de chaque victime d'un caprice passager du monarque était une leçon perdue pour celles qui la suivaient : les plus déplorables conséquences ne produisaient ni réflexions ni regrets. En voyant cette perversité générale, on aurait dit que toute la nation était entraînée par un vertige de débauche, contre lequel la voix de la raison, de l'expérience et de la religion, ne pouvait plus rien.

Il existe en polonais un écrit où la spécialité des mœurs qui nous occupe est représentée sous des couleurs moins graves et moins sévères. Dans ces feuillets, tracés par une femme, on retrouve toute la grâce et tout l'abandon de son sexe. Nous en extrairons quelques passages curieux et complétant notre travail.

« Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de maisons en Pologne qui surpassent la nôtre en magnificence. Notre cour se compose de courtisans, *dworzanin*, et des gens de la suite, *platny*, c'est-à-dire, des employés ayant fonction dans le château; les premiers sont plus considérés, parce qu'ils servent par honneur, et que les autres sont gagés; mais comme ils sont tous gentilshommes, ils portent tous le sabre au côté. Quelques-uns pourtant sont d'une très-basse extraction; mais mon père dit *qu'un noble sur son territoire* (et notez bien que ce territoire n'a souvent que quelques pieds de longueur) *est l'égal d'un palatin*. Alors on doit passer outre; cela augmente toujours la suite des seigneurs, et ce sont des voix pour les diétines : c'est bien chose à considérer.

« Les devoirs des courtisans consistent à venir dans les appartements du seigneur, à attendre son arrivée, à se présenter devant lui dans un costume convenable, ayant toujours l'air d'être prêts à le servir et à exécuter les ordres qu'il lui plairait de donner; mais si le seigneur n'a rien à leur commander, ils sont obligés d'entretenir la conversation avec esprit, s'ils peuvent, ou de jouer aux cartes; ils doivent aussi l'accompagner dans ses promenades ou visites, le défendre dans toutes les occasions difficiles, et lui donner toujours leurs voix aux *diétines*; enfin l'amuser au besoin, lui et tout ce qui l'entoure.

« Outre les courtisans, nous avons six demoiselles de familles nobles; elles demeurent dans le château et sont sous la surveillance de *Madame* (nom de la gouvernante française).

« Les courtisans non gagés sont presque tous de familles riches ou aisées; ils acquièrent à notre cour les belles manières, et cela leur sert d'acheminement vers les emplois civils ou militaires. On leur paie la nourriture

(*) L'abbé Coyer, Vie de Sobieski.

leurs chevaux, et deux florins par ...ine pour leurs palefreniers. Ils ont ...re un domestique qui fait leur service particulier; ce domestique est habillé à la hongroise ou à la kosake. ... ne m'amuse comme de voir leur ... quand ils sont debout derrière ... maîtres; pendant le dîner, leurs ... sont fixés sur les assiettes, et ... chose naturelle, ils n'ont pour ... nourriture que les restes de leurs ...es.

Les courtisans gagés sont en plus ... nombre que ceux-ci et n'ont ... les honneurs de notre table, ...té le chapelain, le médecin et le ...aire. Le maître d'hôtel, *marszałek*, le gardien de la cave, *piwniczy*, ... toujours sur pied pendant le dîner; ils se promènent et regardent si ...rvice se fait en ordre; ils servent ... au maître du château et aux visiteurs; mais les courtisans n'en ont ... le dimanche et les jours de fête. ...commissaire, le trésorier, l'écuyer ... l'*offreur* de bras, *renkodajny*, c'est-à-dire, celui qui a la charge d'offrir son bras au maître ou à la maîtresse ... la maison toutes les fois qu'ils veulent sortir, ceux-là dînent à la table du maître d'hôtel. Les courtisans qui dînent à la nôtre ont certainement beaucoup d'honneur, mais guère de profit; ... puisent bien dans les mêmes plats ... nous, mais ils ne mangent pas la ...me chose. Le cuisinier arrange pyramidalement le rôti; au sommet, il ...ce la volaille et le gibier; dessous, ...t le bœuf et le porc, triste pâture ...r les courtisans, à qui on ne porte ... plats que quand nous sommes servis; aussi on appelle le bout de la table ...ù ils se placent le bout gris (*szary koniec*). Quand on sert les plats, ils ...t si énormes, qu'on pense que chacun pourra avoir une bonne part; ...is ils disparaissent si rapidement, qu'il y a de pauvres courtisans qui ont ... peine de quoi émietter leur pain; il en a quelques-uns qui mangent d'une manière incroyable et qui dévorent tout avant que les autres se soient servis.

« Les courtisans gagés ont une très-forte paye; on leur donne de trois cents à mille florins par an, mais aussi mon père exige qu'ils soient bien habillés, surtout quand il y a réception au château. Mon père les récompense grandement quand il est content de leur service. Si l'un d'entre eux se fait remarquer par son zèle et son exactitude, il lui donne une gratification le jour de sa fête, ou en argent, ou en effets tirés de sa garde-robe. Les courtisans gagés sont soumis à la juridiction du maître d'hôtel, qui a le droit de les réprimander et de les punir.

« Les chambreurs, *pokoiowiec*, dépendent aussi du maître d'hôtel; ils sont gentilshommes, et font leur service pendant trois ans; on les prend de l'âge de quinze à vingt ans. Leurs devoirs consistent à être toujours habillés dans un costume convenable; ils peuvent entrer dans les appartements; ils nous accompagnent à pied ou à cheval quand nous sortons en voiture; ils sont toujours prêts à porter nos lettres d'invitation ou nos cadeaux, quand nous avons à en faire à quelqu'un.

« Lorsqu'ils se sont rendus coupables de quelque faute, le maître d'hôtel leur donne des coups de martinet. On commence par faire étendre par terre un tapis, car le parquet découvert n'est bon que pour les domestiques qui ne sont pas nobles; ensuite on châtie le coupable. Le maître d'hôtel est très-sévère, et dit qu'on ne peut maintenir la jeunesse que par de tels moyens, sans cela qu'elle s'écarterait de la dépendance convenable. Mon père nous raconte souvent qu'il n'y a pas une chambre dans tout le château de Maleszow où il n'ait reçu des corrections: c'est sans doute pour cela qu'il est si bon!...

« Dernièrement, un gentilhomme du voisinage est venu présenter sa jeune femme à mes parents. Il avait fait partie autrefois de notre cour. « Mon « cœur, dit-il à sa femme devant nous, « si je suis un bon mari, si je suis un « bon père, rends-en grâce d'abord à « monsieur le staroste et ensuite au « maître d'hôtel : le premier ne m'é-

« pargnait pas les réprimandes, et le « second ne m'épargnait pas les coups « de martinet. » Cette naïveté me plut beaucoup, et mes parents firent de très-beaux cadeaux au gentilhomme.

« Nous avons une douzaine de chambreurs; l'un d'eux, Michel Chronowski, aura fini son noviciat le jour des Rois, et on fera une cérémonie à cette occasion.

« Quant aux autres serviteurs du château, j'aurais peine à les énumérer; j'ignore même le nombre des musiciens, des cuisiniers, des heiduks, des Kosaks, des garçons et filles de service. Je sais seulement qu'on sert tous les jours cinq tables, et que deux distributeurs, *szafarz*, sont occupés du matin au soir à donner tout ce qui est nécessaire pour la cuisine. Ma mère est souvent présente à la distribution des comestibles; elle garde près d'elle les clefs des armoires où se trouvent les épiceries, les liqueurs et les confitures, *apteczka*.

. . . .

« La cérémonie qui a eu lieu pour l'émancipation de Michel Chronowski m'a beaucoup divertie. Quand toute la société fut réunie dans la grande salle, mon père prit place sur le siége le plus élevé; cela fait, on ouvrit les deux battants de la porte, et le maître d'hôtel, accompagné de quelques courtisans, introduisit le jeune émancipé, habillé à neuf et fort richement. Il se mit à genoux devant mon père, qui le toucha légèrement à la joue en signe de ses bontés; ensuite il lui attacha le sabre au côté, vida une coupe de vin, et lui fit présent d'un beau cheval, avec son palefreuier bien monté aussi et bien équipé. Les deux chevaux étaient dans la cour du château. Mon père demanda à Chronowski s'il aimait mieux courir le monde que rester près de lui. D'une voix timide, il répondit qu'il se trouvait très-bien dans le château, mais qu'il désirait voir du pays, et qu'il osait solliciter une recommandation auprès du prince Lubomirski, palatin de Lublin, beau-frère de mon père. Sa demande fut accordée, et mon père lui glissa dans la main un petit rouleau de vingt ducats en or, en l'invitant à passer le reste du carnaval avec nous. Chronowski parut très-charmé de la proposition, et, après avoir déposé ses hommages aux pieds de mon père et de ma mère, il baisa la main à toutes les dames. Dès ce moment, il fut admis dans notre société (*). »

FOUS.

Les fous ou baladins que les seigneurs entretenaient autrefois dans leurs châteaux, pour leur distraction, n'avaient égard, dans leurs discours, ni à Dieu ni aux hommes; ils se moquaient de tout, et plus ils montraient d'insolence, plus ils acquéraient de valeur.

Nombre de rois en possédèrent également à leur cour.

Leur costume était galonné et se composait de morceaux d'étoffes de diverses couleurs; ils portaient en outre une ceinture garnie de breloques et de clous pendants, un bonnet avec des oreilles semblables à celles du chevreuil et ornées de sonnettes, et une canne vernie bariolée, avec une pomme entourée de queues de renard.

Les fous étaient envoyés parfois en mission, par le motif sans doute que tout en riant et plaisantant ils parvenaient à savoir la vérité. Les archives royales polonaises renferment à cet égard un document curieux : c'est une lettre qu'Henne, le fou du grand maître teutonique Rusdorff, dépêché auprès du grand-duc de Lithuanie Witold, écrivit à son maître pour lui rendre compte de la tournée faite par Witold dans ses États. Il signe : *Henne, avant dîner chevalier, et après dîner fou de votre illustrissime cour*.

Jean Kochanowski, Gornicki et Bielski nous ont conservé quelques traits assez plaisants du fou de Sigismond Ier. Ce fou, nommé Stanczyk, avait déjà vécu à la cour de ses prédécesseurs, Jean Albert et Alexandre. En voyant poser des sangsues à Sigismond, il s'écria : *Voilà les plus vrais courti-*

(*) Journal de Françoise Krasinska, année 1759.

ns et amis du roi ! Un jour que le monarque assistait à un combat de chiens contre un ours, et qu'il faisait remarque que les chiens avaient probablement trop mangé, vu leur peu d'ardeur, Stanczyk riposta : *Magnanime majesté, faites seulement lâcher vos employés : ils s'attaqueront à tout ; à jeun ou repus à satiété, ils savent toujours bien prendre.* Il fut une fois ralisé dans la rue par des mauvais ets, et quand le roi fit semblant de plaindre, le fou prit sa revanche et : *On vous dépouille bien plus en e, Sire, et vous vous taisez !* Le nouveau roi Sigismond-Auguste ne lui t pas donné, suivant la coutume, costume neuf au jour de l'an, Stanczyk répétait à voix basse aux courtisans, mais de manière que le monarque entendît : *Pour moi l'année n'est pas nouvelle, car l'habit est vieux.* Stanczyk eut son costume.

Voici ce que Françoise Krasinska rapporte dans son Journal, du fou qui était au château de son père : « Le petit Mathias s'acquitte à merveille de cette dernière fonction (celle d'amuser) ; c'est en vérité un homme singulier. On dit qu'autrefois toutes les cours avaient un être de cette espèce et qu'elles ne pouvaient s'en passer. Mathias est soi-disant stupide et dépourvu de raison ; cependant il juge de tout avec une rectitude et une sûreté parfaites ; ses bons mots sont impayables. Aucun des courtisans n'a autant de priviléges que lui ; lui seul a le droit de dire la vérité sans la farder. Toute notre cour l'appelle *le fou*, mais nous, nous l'appelons notre petit Mathias : il ne mérite pas le sobriquet qu'on lui a donné. »

L'usage des seigneurs d'avoir des fous à leurs cours se perdit peu à peu dans les temps modernes.

NAINS.

Une autre habitude des souverains et des seigneurs polonais était celle d'avoir des nains parmi leur entourage.

Ces nains portaient ordinairement des habits à brandebourgs et un bonnet en fourrure de renard blanc. Ils suivaient leurs maîtres dans leurs voyages ou leurs plaisirs ; et c'est ainsi qu'on vit aux tournois de Vienne, en 1560, un nain porter le bâton d'un chevalier polonais.

Celui de tous qui devint le plus célèbre fut Krasowski, qui, à raison de sa gentillesse, avait été amené en France et donné à la reine mère. Cette dernière le prit en affection ; et toute la cour, à l'exemple de la souveraine, l'accabla de soins et de caresses. Il méritait d'ailleurs un tel accueil, ainsi qu'en fait foi plus d'un témoignage.

Ses traits étaient délicats, et ses bras, ses mains, toute sa figure dans une proportion exacte. On ne pouvait le voir sans intérêt, lors même qu'on ne cherchait à le voir que par amusement, comme un jeu des plus singuliers de la nature.

Accueilli par la reine Catherine de Médicis, il sut gagner ses bonnes grâces ; et, ce qui était peut-être plus difficile, il sut les conserver. Une sage vivacité compensait en lui ce que les années lui avaient refusé d'expérience. Souple et adroit, il n'eut d'abord en vue que sa fortune, et il la fit d'autant plus vite et plus sûrement qu'on lui soupçonnait à peine assez d'esprit pour sentir qu'il avait les moyens de la faire.

Sigismond-Auguste vivait encore quand Krasowski retourna dans son pays pour jouir des biens acquis, et ne se doutait pas que cet homme, à peine connu dans le royaume, venait y décider du choix du prince qui devait régner après lui, et forcer en quelque sorte la république à l'acquitter des grâces qu'il avait reçues à la cour de Charles IX.

Il n'était rien, selon Krasowski, qui pût être comparé à l'éclat et à la magnificence de cette cour. Il louait la religion, la droiture, la valeur de Charles IX, son amour pour les lettres ; il parlait du courage et de l'adresse de Catherine de Médicis, et s'étendait sur les vertus du frère du roi, Henri, duc

d'Anjou, et racontait ses exploits à Jarnac et à Montcontour. Bientôt les Polonais prirent de la France l'idée que leur en avait donnée Krasowski, qui n'attendit pas la mort de Sigismond-Auguste pour faire savoir à Catherine de Médicis l'opinion où l'on était en Pologne en faveur du prince Henri (*).

Bientôt André Zborowski conçut le premier le projet de renvoyer Krasowski en France avec des lettres pour Henri, dans lesquelles il lui promettait son appui et l'invitait à dépêcher des ambassadeurs en Pologne à l'occasion de l'interrègne. Le nain redoubla d'adresse en cette circonstance; et bien reçu, comme on le pense, de la cour de France, il ne tarda pas à revoir son pays natal, muni de pleins pouvoirs et d'engagements formels. Il fut donc le principal agent des négociations qui amenèrent un prince français sur le trône de Pologne (**).

Sigismond III avait huit nains et naines attachés à sa cour; et on voit sur le bas-relief ornant le tombeau de la reine Cécile, épouse de Wladislas IV, cette princesse qui s'avance vers le roi, suivie d'une naine.

Dans une visite que Le Laboureur fit avant son départ au maréchal Kazanowski, cette particularité des mœurs polonaises le frappa beaucoup.

« Ce qui me surprit, dit-il, plus que toutes ces merveilles (l'ameublement somptueux du palais) en entrant dans une des chambres, ce fut de voir deux naines extraordinairement petites, qui étaient debout comme en sentinelle, pour garder deux petits chiens qui n'étaient pas moins nains en leur espèce, car ils étaient de la taille des souris, et tous deux reposaient dans un panier blanc un peu plus grand que la main, sur un oreiller de satin parfumé, d'où ils sortirent pour aboyer au bruit de notre entrée, puis retournèrent au moindre signe d'une de ces naines. Celle-là était mariée, et on me fit voir son mari, qui n'est de guère plus grand; mais il est moins accompli de taille pour être un peu plus gros (*). »

Ce goût suivit Stanislas Leszczynski sur la terre d'exil; et l'histoire du nain français Bébé, qui brilla à la cour de Lunéville, est assez connue.

Un autre nain que l'on vit également à cette cour, mais dont l'intelligence était de beaucoup supérieure à celle de Bébé, ce fut le gentilhomme polonais Boryslawski. A l'âge de vingt-deux ans, il n'avait que vingt-deux pouces de hauteur; mais, d'une santé parfaite, il résistait à la fatigue et levait avec facilité des poids qui paraissaient considérables pour sa structure. Il possédait, en outre, toutes les grâces de l'esprit, une mémoire excellente et un jugement très-sain. Parlant avec facilité plusieurs langues, ingénieux dans ses entreprises, vif dans ses reparties, Boryslawski pouvait être regardé, suivant l'expression du comte de Tressan, comme un homme fait, quoique petit, et Bébé comme un homme manqué. Aussi Boryslawski écrivit lui-même son histoire, et sa réputation s'étendit dans toute l'Europe. Dans sa vieillesse, il présenta le phénomène d'un accroissement de taille.

Au château de Maleszow, demeure de Françoise Krasinska, il y avait deux nains: l'un âgé de quarante ans et haut comme un enfant de quatre, habillé à la turque; l'autre âgé de dix-huit ans, d'une charmante figure, et portant le costume kosak. On permettait souvent à ce dernier de monter sur la table durant le dîner; et alors il se promenait entre les plats et les bouteilles comme dans un jardin.

Le comte Branicki, beau-frère du roi Stanislas-Auguste, possédait aussi à sa cour un nain remarquable par sa petitesse. A l'âge de trente ans, il n'avait qu'une demi-aune de hauteur, et la tête à proportion. Pour l'amusement des convives, on le posait sur la

(*) Solignac, Histoire générale de Pologne.

(**) Mémoires du cardinal Commendoni.

(*) J. Le Laboureur, Relation du voyage de la reine de Pologne.

dans une tourte en sucre ou ne corbeille en argent, parmi des il jouait du violon et distri- ensuite les fleurs aux dames. dernier nain polonais connu, at- à la maison du prince Czarto- mourut dans l'exil, après la tion polonaise de 1831, et à où il avait suivi son maître.

TRAÎNAGE.

parties de traîneaux devaient rement jouer un grand rôle pays où la neige couvre quel- durant des mois entiers la Cette sorte de divertissement se tait bien dans la capitale, mais ait surtout en vogue dans les gnes.

d venait la saison favorable, lement un district, un pala- mais tout le pays était en mou- . On se réunissait d'habitude chef choisi à l'effet de diriger ie de plaisir, appelée *kulig*, et ique accompagnait toujours les ons entreprises. Il était encore d'arriver à l'endroit indiqué le la lumière des torches; le hen- ent et le bruit des pas des che- , le tintement des clochettes dont harnais était garni, le craque- de la neige gelée, les sons de la ue, le retentissement des fouets, is de la troupe joyeuse, se fai- entendre de loin, et à l'approche rtége les paysans sortaient en de leurs chaumières pour le voir .

kulig parvenu au lieu de sa des- on, on descendait des traîneaux entrait au château, dont le tre recevait avec effusion la société visitait. Les musiciens se for- bientôt en orchestre, et les nationales commençaient; puis verres s'entre-choquaient, à la suite nombreux et chaleureux toasts, au moment du souper. L'aurore renait parfois les convives encore e, et alors les chants et les danses naient avec une nouvelle ardeur. à cette succession non inter-rompue de plaisirs, deux ou trois jours s'écoulaient bien rapidement, et on s'en allait en emmenant avec soi les hôtes hospitaliers qui avaient si bien accueilli le kulig. De cette façon, s'augmentait sans cesse le cortége de jolies femmes, de cavaliers joyeux et de brillants traîneaux; et, achevant ainsi le tour du kulig, on ne revenait souvent au logis qu'au bout d'un mois et même plus.

Ce divertissement était très-répandu en Pologne, et chaque fête de saint ou anniversaire de naissance réunissait toute la contrée d'alentour chez le personnage du jour. Ici, on tombait par surprise; là, on prévenait les châtelains de l'arrivée du kulig, et partout où il se présentait, souvent en masques, le propriétaire du lieu recevait à bras ouverts ses commensaux et mettait toute sa maison à leur disposition. Chacun prenait part à ces fêtes, le prêtre et le guerrier, l'opulent sénateur et le modeste père de famille. Combien de dissensions, d'anciens griefs s'éteignaient ou disparaissaient alors! Ceux que l'inimitié tenait séparés l'un de l'autre se tendaient la main avec affection en ces rencontres fortuites, qui offraient une occasion de déployer la bonté et la générosité inhérentes au caractère national. Le kulig réunissait les familles, permettait aux jeunes gens de faire leur cour à celles qu'ils aimaient, amenait la conclusion d'alliances, et entretenait l'harmonie entre les voisins, si essentielle dans la vie de campagne.

Le secrétaire de la reine Marie Kasimire, épouse de Jean Sobieski, a laissé une description du brillant kulig qui partit de Warsovie le 20 janvier 1695.

Les personnes invitées se réunirent au palais Danilowicz, et, à trois heures de l'après-midi, les trompettes donnèrent le signal du départ. Venaient d'abord vingt-quatre Tatars à cheval, attachés au service du prince royal Jacques; puis dix traîneaux à quatre chevaux, attelés en long; sur chacun de ces traîneaux se tenaient les musiciens : juifs jouant des timbales,

Ukrainiens du théorbe, des trompettes, des fifres, des janissaires appartenant à divers magnats. Suivaient cent sept traîneaux, tous rivalisant de luxe et d'éclat, et couverts de tapis de Perse, de peaux de léopards, de zibelines, et autres fourrures précieuses. Les chevaux, également au nombre de quatre et attelés deux par deux, portaient des franges, des cocardes et des panaches. Des personnes de la cour garnissaient ces traîneaux, qu'escortaient de chaque côté des jeunes gens à cheval. Le cent huitième et dernier traîneau, en forme de Pégase, était monté par huit gentilshommes, qui jetaient aux spectateurs des vers faits en l'honneur de la circonstance par Ustrzyski et Chroscinski. Un détachement de hallebardiers fermait la marche.

Le kulig se dirigea d'abord vers le château de plaisance des princes Sapiéha, puis chez la princesse Radziwill, sœur du roi, chez le palatin Potocki, chez le prince Lubomirski, etc. Partout où il paraissait, le châtelain lui présentait les clefs de la cave et la châtelaine celles de l'office; partout la musique jouait : on dansait un moment, on prenait quelques rafraîchissements, et le cortége poursuivait sa course. La dernière station eut lieu à Willanow, où le roi et la reine reçurent de tout cœur les arrivants. Tout le monde y fut traité par eux d'une manière splendide, et cela dura jusque fort avant dans la nuit. La fête finie, le cortége fit sa rentrée dans la capitale, à la lueur de huit cents torches.

Les idées des temps modernes, et surtout les jours de trouble et de guerre survenus, ont presque aboli cet ancien usage. Le kulig d'aujourd'hui, qui apparaît de temps en temps dans quelques contrées du pays, n'offre qu'un bien faible souvenir de ces fêtes où brillait dans tout son éclat le caractère libéral et expansif des Polonais.

CHASSES.

Dans plusieurs contrées du nord de l'Europe, et notamment en Pologne, la chasse étant jadis d'une [illegible] absolue pour défendre les propriétés [illegible] souvent même l'existence, offrait [illegible] bre de traits distinctifs qui la [illegible] mettre au rang des amusements [illegible] bles et chevaleresques. Monarques [illegible] grands, tous s'y livraient avec [illegible] les premiers, pour faire trêve [illegible] soucis du pouvoir, tel que Kasimir [illegible] gellon, qui passa sept années de [illegible] vie, de 1485 à 1492, dans les forêts [illegible] la Podlachie, absorbé par cet exerc[illegible] et donnant à peine quelques inst[illegible] aux intérêts de l'État; les secon[illegible] afin d'y retrouver une image [illegible] guerre, cette autre nécessité pour [illegible] guerre en miniature, il est vrai, [illegible] accompagnée de dangers réels et [illegible] motions positives.

« Aujourd'hui encore, quand l'[illegible] tomne est venu et que les bœufs [illegible] été mis à l'engrais, il faut nécess[illegible] ment que les seigneurs slaves cha[illegible] pour s'occuper. Mais la plus puiss[illegible] cause de leur passion pour la cha[illegible] c'est leur goût effréné pour le lu[illegible] Tel seigneur qui ne possède que c[illegible] à six villages, peut être comparé po[illegible] le train de maison à un petit souverai[illegible] d'Allemagne. Depuis qu'il ne leur est plus permis d'entretenir des soldats, ce qu'il leur faut, ce sont des équipages de chasse, des piqueurs, des chevaux de selle, des chiens. Comme un prince suivi de sa cour, le seigneur slave part avec un nombreux cortége de chasseurs, et va faire la guerre, à un lièvre peut-être, mais qu'importe l'ennemi? toute sa suite obéit à un signe, et le voilà heureux, car l'étalage qui l'entoure frappe tous les yeux, éblouit, entraîne, et satisfait par conséquent sa vanité.

« Qu'on traverse les pays slaves un jour de Saint-Michel, une veille de Noël, on n'entend que sons de cors, aboiements, détonations d'armes à feu; l'on ne voit que bêtes fauves en fuite, chiens et chevaux qui, dans leur course impétueuse, caressent de leur ventre l'herbe des champs. On dirait qu'un accès de folie a saisi bêtes et gens. Dans les villages, les femmes,

...nts, les vieillards courent en ...t le passage des chasseurs, ... bruit, un mouvement qui ne ... se peindre. Mais pourquoi? ...e le jour de Saint-Michel est le ...verture de la chasse, l'appel ... des chasseurs aux armes, et ... Slave est fidèle aux usages de ... Pour la fête de Noël, on est ...é que si ce jour-là on aperçoit ... à la chasse, la fortune sera ... toute l'année, et que si on ... toutes les entreprises réussi... Dans le cas contraire, on n'a ...fermer chez soi, et se garder ...entreprendre, car tout tourne... mal. L'oracle est sûr; et les ... étant toujours avides d'horos..., on court à la chasse la veille de ...

...rmi les nobles de la grande fa...ve, les seigneurs polonais sont ...i aiment le plus l'ostentation. ...inent par vanité, mais, il faut ... aussi, pour satisfaire leur ex...œur, qui ne connaît de vrai ...que celui qu'ils partagent avec ..., des connaissances même, et ...vives qu'ils voient seulement le ... la chasse (*). »

... cite à cet égard, comme un ... de rare et délicate flatterie, le ... du prince Jérôme Radziwill, ...seigne de Lithuanie. Ce sei... voulant célébrer l'anniversaire ...ronnement d'Auguste III, mon... jour au monarque une plaine ... découverte, en lui demandant ...ait y chasser. Auguste répondit ...riant qu'il n'y voyait point de ... « N'importe, dit le prince, j'in... Votre Majesté à venir demain y ...r l'élan, le sanglier et le cerf. » ...ivement, le lendemain, quand le ...riva en traîneau, avec une suite ...euse où l'on remarquait les plus ... femmes de Warsovie, il trouva ... plaine un bois qui s'était élevé ... par enchantement. Un pavillon ... avait été construit au milieu du ... pavillon à jour de tous côtés, ... de pointes de fer en guise de défenses contre les bêtes sauvages, et meublé avec luxe et élégance. C'est là que le roi et le prince royal prirent place, et, sur un amphithéâtre élevé au dehors, la cour s'apprêta à jouir du tableau de la chasse; une foule de curieux garnissait les monticules voisins. Bientôt parurent, aux yeux étonnés des spectateurs, cerfs, élans, ours, loups, sangliers, en telle abondance, que l'on se serait cru dans une forêt vierge. Les chiens dressés à cet effet, et guidés par quatre-vingts gardes appartenant au prince Radziwill, tous vêtus d'un riche costume, ramenaient les animaux vers le pavillon du milieu, où les chasseurs postés n'avaient pas grand mal à les abattre. Auguste tua de sa main trois sangliers, et le prince royal une vingtaine de pièces; ce dernier voulut, en outre, lutter à la massue contre un ours, et le triomphe qu'il remporta fournit une preuve nouvelle de son adresse et de sa force extraordinaire. Cette chasse merveilleuse se prolongea depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, et fut couronnée d'un festin.

Voici maintenant l'explication du prodige. Le prince, voulant donner au roi et aux seigneurs de la cour une haute idée de sa puissance, avait pris ses précautions à l'avance. Depuis plusieurs jours, des milliers de paysans étaient occupés à déraciner des arbres et à les placer sur des chariots, tandis que d'autres préparaient les trous dans la plaine. En une seule nuit, le bois fut planté, et des bêtes fauves, prises dans des filets ou amenées du fond de la Lithuanie, le peuplèrent.

Ce tour de force coûta énormément d'argent à son auteur, mais la tradition a conservé le souvenir de la chasse à la Radziwill.

Les forêts de Pologne abondant, comme nous l'avons dit (page 8), en gibier de toute espèce, offrent, pour le divertissement qui nous occupe, des ressources pour ainsi dire inépuisables. Une des contrées les plus remarquables sous ce rapport est la Lithuanie, couverte d'immenses et magnifiques parties boisées, où la nature se déploie

(*) Revue du Nord, 1837.

grande, majestueuse, pleine de séve et de vie. C'est même là que l'on retrouve quelques races d'animaux disparues du restant de l'Europe : de ce nombre est le bison, *zubr* en polonais, sorte de bœuf sauvage. Cet animal, par la finesse de son odorat et sa vigueur prodigieuse, est très-difficile à surprendre ou dangereux à attaquer. Le roi Alexandre Jagellon avait ordonné une grande chasse au bison dans la forêt de Bialowiez, et, pour que la reine sa femme pût prendre part à la fête, on construisit une longue galerie dans une des clairières du bois. Le bison poursuivi ne fit qu'y toucher en fuyant, et la galerie fut entièrement renversée.

Il y a deux manières de l'attaquer, et dans toutes deux on remarque quelques-unes des pratiques en usage dans les combats de taureaux en Espagne. La première, qui remonte aux temps anciens, est assez originale. Des hommes à cheval, choisis parmi les plus adroits et armés de flèches ou de dards, cherchent d'abord à blesser l'animal avec leurs piques, tandis que les chiens le tracassent de leur côté. Le premier cavalier sur qui le bison s'élance lui tire sa flèche et s'enfuit; la bête le poursuit; un autre cavalier attaque à son tour celle-ci, qui, abandonnant le précédent agresseur, se jette sur le nouveau, que secourt un troisième arrivant; ainsi de suite, jusqu'à ce que l'animal, harcelé de toutes parts et ne sachant auquel s'en prendre entre tant d'ennemis, tombe épuisé de fatigue et criblé de coups. La seconde manière consiste à choisir des arbres de moyenne grosseur, derrière lesquels, après avoir lancé les chiens, se met le chasseur muni d'un pieu. Bientôt le bison accourt sur lui, mais il manœuvre si habilement tout autour de son bouclier, qu'il évite les atteintes de son antagoniste, qui, dans sa rage, s'acharne alors contre l'arbre, frappé par lui de violents coups de cornes comme s'il voulait le déraciner. Pendant tout ce temps, le pieu ne demeure pas inactif dans les mains du chasseur, et le bison, que les blessures rendent de plus en plus furieux, agite avec violence sa queue, dont la force est telle, que si elle touchait l'attaquant, elle le renverserait infailliblement. Quand ce dernier se sent trop fatigué, il lui suffit, pour éloigner l'animal de l'arbre, de lancer à quelque distance le bonnet rouge qu'il porte sur sa tête: le bison se rue sur ce tissu de couleur éclatante avec une impétuosité incroyable, et, après un court instant de repos, le chasseur reprend la lutte jusqu'à ce que son adversaire succombe sous un coup mortel.

Les rois de Pologne envoyaient jadis aux autres monarques d'Europe la viande fumée du bison, comme un mets fort précieux et fort recherché.

Vient ensuite la chasse à l'ours. Elle se fait ordinairement en grand par plusieurs propriétaires voisins réunis, dont chacun fournit un certain nombre de chiens et une certaine quantité de munitions. Les chiens courants ne sont bons que pour lancer l'animal; et il faut, pour en venir à bout, des chiens de l'espèce des grands dogues. Les seules armes dont on ait besoin sont un fusil à deux coups bien chargé et un coutelas; mais ce qui est plus indispensable que tout cela, et sans quoi on ne doit pas s'embarquer dans l'entreprise, c'est d'abord beaucoup d'adresse, et ensuite, le cas de danger se présentant, un sang-froid inébranlable. Le craquement des broussailles, signal tant désiré, annonce que l'ours a été débusqué de son gîte. Au commencement de la poursuite, il tente toujours de se sauver par la fuite; mais, lorsqu'il s'aperçoit qu'elle est impossible, et que déjà deux ou trois balles, plus maladroitement risquées que solidement logées, l'ont irrité, il prend la résolution de faire face au péril, et sa fureur s'accroît avec la rapidité des attaques. Les chiens sont les plus ardents et les premiers engagés dans la lutte; entre eux et l'animal c'est un combat à outrance, qui ne se termine jamais sans de nombreuses pertes de la part des assaillants. Poussé à bout, l'ours saisit quelquefois une

...ue mesure et la manie avec une ...e dextérité : il déchire en deux ...saire le plus acharné, en étouffe ...cond dans ses embrassements, ... voler en l'air un troisième, ...nce à la hauteur de plusieurs ... Malheur au chasseur inhabile ...urs, sorti victorieux d'une pre... rencontre, le trouve sur sa ... Se dressant sur ses deux pattes ...rière, il cherche à l'étreindre ; pour peu que le chasseur ne se ...rte pas, une balle bien dirigée ... coup de coutelas bien appliqué ... à terre la bête, déjà harassée par ...te.

...re la chasse avec les chiens, les ...niens tendent encore à l'ours ... piéges, dans lesquels il tombe ...t, malgré la prudence et la cir...ction de son caractère. D'habi...est sa gourmandise qui le perd, ... si le miel sert d'appât. La ...etite espèce, celle à la robe brun ..., a même reçu des paysans le ... de garde-d'abeilles, *bartnik*, ... de son goût tout particulier ... miel, et de son adresse à le ...rir.

...ci une manière de prendre cet ...l qui nous a paru assez ingé... Il se forme fréquemment dans ...cs des pins, si élancés, de la ...nie des excavations naturelles ...nent lieu de ruches aux abeilles. ...uspend horizontalement, sur la ...he d'un de ces pins, une roue par ...rde bien solide ; puis on la dés... jusqu'auprès de la ruche, où on ... au moyen d'un ressort. Alléché ...deur de son mets de prédilection, ... grimpe sur l'arbre, et, voulant ...ecter à l'aise, s'assied sur la ... ; aussitôt le ressort se détend, et ...rmand se voit suspendu dans ... à une hauteur de quatre-vingts à ... pieds. Ne possédant pas assez de ...tion pour sauter à terre, ce qui ...udrait, du reste, pour lui à une ... certaine, ni assez d'agilité pour ..., sur une mince corde, les ...ches supérieures du pin, il ne lui ... d'autre parti que d'attendre, ... cette position tant soit peu gênante, la venue du propriétaire des abeilles.

Mais, de toutes les manières de prendre les ours, la moins dangereuse est, sans contredit, celle qui consiste à les enivrer avec du miel arrosé d'eau-de-vie. Dans cet état, l'animal est incapable d'opposer aucune résistance ; et, sans courir le moindre risque, on devient entièrement maître de son sort.

Ce sont ordinairement les ours pris de cette façon que l'on parvient à apprivoiser, souvent assez facilement. La Pologne possède même deux *académies d'ours*, l'une à Smorgonie, en Lithuanie, et l'autre à Klewanié, en Wolhynie. Là, ces animaux reçoivent les leçons des meilleurs professeurs dans la partie, et achèvent en peu de temps de s'instruire, c'est-à-dire, leur apprentissage dans l'art de la danse. Leur éducation s'opère en ces deux endroits à l'aide de fours arrangés d'une certaine manière, sur lesquels on pose le nouvel élève, fraîchement arrivé de ses forêts ; on a eu la précaution de bien lui entortiller auparavant les pattes de derrière ; et la chaleur du four, qui augmente peu à peu, lui fait lever les pattes de devant, ce qui constitue une des principales figures de l'art chorégraphique à son usage. Quelquefois, et suivant l'intelligence de l'animal, on réussit à lui faire joindre les talents d'utilité à ceux d'agrément. C'est ainsi qu'on vit chez le prince Radziwill, si connu par ses bizarreries, et qui vint à Paris dans le siècle dernier, des ours remplir à table les fonctions de valets ; mais, chose assez étrange, cette nouvelle espèce de livrée n'aiguisait pas toujours l'appétit des convives, qui tremblèrent plus d'une fois en tendant leur verre au laquais placé derrière eux.

La chasse de l'élan est également en faveur, et offre d'assez grandes difficultés. Cet animal, de la famille des cerfs, a l'ouïe et la vue parfaites ; et il montre dans l'instinct de sa conservation une intelligence presque humaine. Grâce à sa vigueur, à sa haute taille, et à la rapidité fabuleuse de sa course (il peut faire, quand la nécessité l'exige, jusqu'à cinquante milles

de Pologne par jour ou quatre-vingt-huit lieues de France), il franchit tous les obstacles, déroute les chiens, et leur dérobe les traces de sa piste.

Lorsque les chasseurs sont peu nombreux et dépourvus de meutes, ils font cerner par les paysans, plusieurs heures à l'avance, le point qu'ils présument servir de refuge à l'animal. Ces traqueurs, munis de petites trompettes qu'ils fabriquent eux-mêmes avec l'écorce du bouleau, et sur lesquelles ils doivent imiter à peu près ces sons : *yhyff, yhyff, frou, frou,* cherchent à attirer l'élan dans un très-petit cercle formé par les chasseurs cachés, qui, armés de fusils de fort calibre à un seul coup, tirent tous à la fois sur lui. Cette méthode est peu usitée, car elle réussit rarement, l'animal trouvant presque toujours une issue pour s'échapper.

Quand les chasseurs sont en grand nombre et qu'ils ont également avec eux suffisamment de chiens dressés à cette espèce de chasse, elle offre plus de chances de succès, et, par conséquent, d'intérêt. Les élans se tenant de préférence dans les parties les plus humides et les plus sombres du bois, c'est autour d'elles que sont distribués les paysans avec leurs petites trompettes de bouleau. Les chiens sont lancés à la poursuite de la bête, aussitôt que ses traces ont été reconnues ; et des chasseurs, munis de gros fusils, dont ils ne font usage qu'à trente ou quarante pas au plus, interceptent tous les chemins de traverse, tandis que d'autres, à cheval et armés de fortes carabines ou de pistolets, se postent à la lisière de la forêt, afin de poursuivre l'élan, dans le cas où, après avoir échappé aux premiers, il tenterait de gagner la plaine. Si, malgré toutes les précautions prises, l'animal réussit à atteindre son but, un de ces immenses ravins dont les plaines de Pologne sont parsemées lui sert d'abri, et il devient alors très-difficile, pour ne pas dire impossible, de l'en débusquer.

Il n'est pas rare, surtout si l'on poursuit plus d'un élan à la fois, de voir s'écouler plusieurs jours soit avant de parvenir à se rendre maître des bêtes traquées, soit avant d'avoir perdu entièrement leur trace. Il arrive de là que cette sorte de chasse ne peut être entreprise que par d'opulents seigneurs, car, outre les amateurs, elle exige souvent le concours de toute une armée de gardes et de paysans.

Autrefois elle avait lieu à toutes les époques de l'année ; mais comme on s'aperçut que l'espèce diminuait d'une manière sensible, cette chasse n'est maintenant plus permise que depuis le 15 octobre jusqu'au 15 décembre.

Les points de la Pologne où l'on rencontre les plus nombreux troupeaux d'élans sont les marais et les forêts situés aux environs de Pinsk.

Mais la chasse qui intéresse le plus la sûreté du pays, c'est la chasse aux loups, de tout temps en grande quantité. A partir du mois de novembre jusqu'à celui de février, on les voit marcher par bandes de trente, quarante, et parfois même davantage. Ils parcourent non-seulement les villages, où ils sèment la terreur en pénétrant dans les étables, mais lorsque la terre est couverte de neige, ils s'attaquent aux voyageurs. De malheureux soldats isolés ont souvent été dévorés par eux, ainsi que leurs chevaux, et l'on ne retrouvait, sur le lieu de l'événement, que les armes des victimes et quelques faibles lambeaux de leurs vêtements.

Aussi se livre-t-on avec ardeur à la destruction de ce cruel animal, l'effroi des contrées ; et dès le mois d'août, la récolte terminée, les gardes forestiers s'étudient à reconnaître d'une manière positive son gîte. Ils doivent attendre pour cela le départ du chef de la bande, qui ne se met en campagne que vers les dix heures du soir. Lorsqu'il est à une distance suffisante pour ne rien entendre, les gardes, placés sur un arbre ou dans un buisson bien épais, se mettent à hurler comme un vieux loup qui serait dans le lointain ; et aussitôt les louveteaux de répondre, d'abord l'un après l'autre, et ensuite tumultueusement : on apprécie ainsi leur nombre. Cette musique a quelque

de terrible dans le silence de la …, et les cheveux se dressent involontairement sur la tête de l'homme … courageux. Il faut être chasseur … né ou façonné à une obéissance … pour remplir cette tâche.

… fois le lieu de retraite bien …, le seigneur envoie à ses voisins … campagne des invitations pour se … tel jour avec leurs meutes ; et, …-là, on nourrit les loups avec … charognes de bétail mort, afin de … retenir. Au jour dit, de bon matin, … invités à la fête arrivent ; et un … et solide déjeuner se prépare … honneur. Dans de vastes chau…, la choucroûte bout en compa… de saucisses, lard, et autres vian… Ce mets est de fondation : on … le hachis des vauriens, *bigos …yski*. A huit heures précises, … tables sont dressées ; et le … l'hydromel, la bière, l'eau-de-… coulent en abondance.

… cette circonstance, le puissant … oublie pour quelques instants … noblesse date du temps des Piast … premier Jagellon, et converse … affabilité avec tel gentilhomme … seulement sous le règne des rois … Toute l'assistance profite de … bonnes dispositions, jusqu'aux …, qui vident un verre d'hydro… et reçoivent une assiette garnie … viande.

Après que l'estomac est soigneuse… lesté et arrosé de nombreuses …, le départ a lieu. Parmi les …eurs, les uns font le trajet sur de … chariots appelés *bryczka*, les … vont à pied. Rassemblés dès le …, les jeunes garçons des environs … et gambadent, de gros bâtons … main, tandis que les piqueurs pré… et suivent les meutes de chiens, …uplés d'habitude deux à deux. Les …seurs causent entre eux avec cha…, les enfants crient, les chiens …ent, les piqueurs font claquer leurs …ets. C'est un véritable charivari.

A peu de distance de l'endroit indi…, on fait halte pour introduire un … d'ordre dans cette multitude con…; et le chef des gardes, véritable directeur de la chasse, distribue à chacun son poste et sa besogne. Devant les filets tendus par ses ordres aux passages principaux, il place deux hommes, armés de gros bâtons et que les arbres masquent ; puis il répartit les chasseurs de trente pas en trente pas, dans l'intervalle des filets, en ayant bien soin de ne pas les mettre sous le vent. Les jeunes gars qui doivent faire la battue se tiennent, aussi rapprochés que possible, à l'endroit d'où on doit lancer les chiens.

A peine ces derniers sont-ils découplés, que, rapides comme l'ouragan, ils disparaissent dans les taillis. Les piqueurs sonnent du cor : c'est le signal que la chasse est commencée. Chaque chasseur, l'œil fixe, l'oreille au vent, le doigt sur la détente du fusil, se tient immobile. Le silence le plus complet règne de toutes parts. Mais tout à coup un chien donne de la voix, puis un second, et bientôt la meute entière s'en mêle. Les échos de la forêt propagent cet effroyable vacarme, qu'augmentent encore les cris des piqueurs et le claquement des fouets. De leur côté, aux premiers aboiements, les jeunes gars ont entamé la battue, en criant de toutes leurs forces et en frappant les arbres de leurs bâtons. Surpris, effarés, les loups se dispersent et cherchent leur salut dans la fuite, quand une fusillade bien nourrie sème de tous points la mort parmi eux ; ceux que le plomb épargne sont pris dans les filets. Et les cors de sonner sans relâche le glorieux hallali : *Mort aux loups et victoire aux chasseurs !*

Le massacre terminé, chacun raconte ses prouesses, dont plus d'une, bien entendu, est sujette à caution. Puis vient le banquet, conclusion rigoureuse de toute chasse polonaise. La terre sert de table ; les gobelets circulent de main en main ; les pipes s'allument ; l'égalité règne entre tous : en ce moment, il n'y a plus ni maîtres ni paysans, il n'y a que des frères.

Les trains de chasse qu'entretiennent les seigneurs polonais sont souvent ruineux en comparaison de leurs

fortunes. Le grand hetman Branicki traînait à sa suite et nourrissait, pendant quatre mois de l'automne, plus d'un millier d'hommes et deux fois autant de chiens et de chevaux. Le comte Stecki, mort en 1831, avait toujours chez lui au moins trois cents hommes, dont l'unique occupation consistait à l'accompagner dans ses parties de chasse, qui duraient plus de six semaines, et auxquelles pouvaient prendre part ses amis, ses voisins, et même tous ceux de ses compatriotes qui le voulaient bien.

Le prince Antoine Radziwill, gouverneur pour le roi de Prusse du grand-duché de Posen, a fait élever, de 1821 à 1826, dans ses propriétés de Przygodzice (ancien palatinat de Kalisz), un pavillon de chasse qui a droit à une mention particulière. Construit sur les dessins de l'architecte Schinkel, il n'est rien de plus beau et de plus élégant dans son genre. Le bâtiment est en bois, mais d'une solidité parfaite : il présente un octogone, auquel viennent aboutir quatre pavillons. La salle du milieu, qui reçoit le jour par de nombreuses croisées, embrasse une hauteur de trois étages; tout autour sont de triples galeries. La toiture est soutenue par une énorme colonne, décorée d'attributs de chasse, et dont l'intérieur contient une cheminée. Les pavillons adhérant au bâtiment principal servent de chambres à coucher. Ils renferment aussi une bibliothèque et un musée. Des meubles de bon goût, des porcelaines, des cristaux, des glaces, des tableaux précieux, ornent ce charmant séjour. Les plafonds et les parquets sont d'un travail remarquable. Au sommet de l'édifice se trouve une coupole octogone, d'où flotte dans les airs une flamme de plusieurs couleurs.

Ce pavillon, d'un si beau style d'architecture et si somptueux à l'intérieur, est situé, en outre, dans un lieu des plus pittoresques; des pins l'ombragent de toutes parts. Il a coûté trente mille écus de Prusse (cent dix-sept mille francs).

Malheureusement les grandes réunions que nous venons de décrire se terminent rarement sans accidents. Les Polonais ne prennent point, en général, de précautions suffisantes. A la chasse, comme à la guerre, ils se montrent tels qu'ils sont réellement, avec leur penchant pour l'indépendance et l'égalité, et avec l'abnégation de soi-même.

BANQUETS ET FESTINS.

L'hospitalité la plus généreuse composait la base des festins polonais. La forme du gouvernement, la vie citoyenne, l'égalité des nobles entre eux et la part qu'ils avaient, non-seulement dans le choix des principaux fonctionnaires de l'État, mais encore dans celui du monarque même, tout contribuait, d'après le besoin de captiver leurs suffrages, à maintenir un échange de bons procédés. Chez les pauvres aussi bien que chez les riches, la table était toujours mise : on y voyait constamment exposés un flacon rempli, un gobelet, du pain et du sel, pour fêter l'hôte arrivant. Quiconque entrait, le sabre au côté, et saluait le maître de l'habitation, pouvait prendre place à table; chaque personne invitée pouvait même amener, en toute liberté, plusieurs de ses amis avec elle.

Quand l'heure du banquet approchait, les trompettes donnaient le signal, qu'accompagnait le son des tambours ou le bruit d'une cloche. Alors se présentait, la canne à la main, le chef du service, suivi de nombreux valets; et il invitait les convives à passer dans la salle du festin.

Les anciens Polonais ne se mettaient pas à table avec les gens peu soigneux de leur honneur. Gornicki rapporte qu'on coupait la nappe devant les menteurs, tant on tenait aux règles de la probité.

Boleslas le Grand aimait beaucoup les banquets, et traitait souvent publiquement les colons qu'il attirait dans les villes. Lorsque l'empereur Othon III vint le visiter à Gnèzne (1000), il le traita avec la dernière magnificence, les tables étaient couvertes de vases

d'or et d'argent, que chaque jour, à l'issue du repas, Boleslas faisait porter chez son hôte. Cette conduite ravit l'empereur d'admiration; et les chroniques disent qu'Othon, aussitôt de retour à Aix-la-Chapelle, envoya à Boleslas, comme un témoignage de sa reconnaissance, un fauteuil d'or massif, tiré du tombeau de Charlemagne, et sur lequel ce prince fut trouvé assis.

Le repas offert en 1363 par le conseiller de Krakovie Wiérzynek aux souverains réunis en cette ville, à l'occasion du mariage de l'empereur Charles IV avec la nièce de Kasimir le Grand, est cité comme l'un des plus remarquables de l'ancienne Pologne.

Quand l'assemblée des augustes convives eut été réunie à l'hôtel de ville, le souverain polonais voulut céder la première place à l'empereur romain; mais Wiérzynek pria que l'on s'en rapportât à lui à cet égard; ce qui lui ayant été accordé, il dit, en conduisant Kasimir à la place d'honneur, que cette place ne pouvait être occupée dans sa maison que par son maître et seigneur, auquel il devait tout. Vers la fin du banquet, on vit entrer un long cortége de valets avec des flambeaux; ils étaient suivis d'un majordome, portant sur un coussin de pourpre une riche boîte ciselée, ainsi que de quatre autres domestiques portant avec effort un grand plat en argent recouvert. Ce fût le moment où l'on introduisit du dehors les curieux, qui se précipitèrent en foule autour des balustrades élevées à une distance convenable du service. Le plat d'argent déposé sur la table, le couvercle fut enlevé à un signal de Wiérzynek, et les regards des spectateurs furent émerveillés à la vue des tas de pièces d'or amoncelées. Wiérzynek prononça alors un discours, où, après avoir célébré la richesse du pays et ses produits, il invita les augustes convives à se servir, à leur volonté, de ce mets de nouvelle façon, que l'on présenta à chacun d'eux selon son rang. Nul ne s'en fit faute; la chronique cite surtout l'empereur Charles et le roi de Chypre au nombre des plus friands. Le roi de Danemark ne s'oublia pas non plus, et s'adjugea pour sa part, avec la plus grande attention, cent ducats d'or. Le surplus disparut dans les larges manches des cardinaux, si bien que les valets n'eurent pas la peine de faire circuler le plat aux autres tables.

Touché de la générosité de son hôte, Kasimir lui demanda pourquoi, seul, il n'avait pas été compris dans le régal. — « O mon seigneur, répondit Wiérzynek en faisant un salut respectueux, Votre Majesté n'est pas simple convive ici, mais bien maîtresse absolue; tout ce qui s'y trouve, y compris ma personne, lui appartient. Mais je n'ai pas oublié un hommage plus digne d'elle. » Et, en achevant de dire ceci, Wiérzynek prit la boîte que le majordome tenait toujours, et la présenta, à genoux, à son souverain. Tous les convives s'attendaient à en voir retirer quelque objet d'une valeur extraordinaire; mais leur curiosité avide fut bien déçue, lorsque Kasimir en sortit un chapelet en grains de blé et une modeste croix de bois. L'allusion si touchante des grains de blé fut néanmoins comprise de tous les spectateurs; et la croix, faite avec des parcelles de la vraie croix, excita bientôt leur vénération. Kasimir porta avec respect cette relique à ses lèvres, et tendit la main en silence au conseiller. Wiérzynek avait sa récompense.

Witold, qui rêvait la couronne de Lithuanie, traita pendant sept semaines de suite le congrès de Luçk (1429). On y consommait journellement sept cents bœufs, quatorze cents moutons, cent bisons, élans, sangliers, et sept cents tonnes d'hydromel, sans compter les autres boissons.

« Un dîner, dit Beauplan, capitaine d'artillerie au service de Sigismond III, un dîner donné par un sénateur, ou tout autre dignitaire polonais, coûte soixante à soixante et dix mille livres. Six magnats invités amèneront à leur suite soixante convives, quelquefois plus, qui tous prennent place avec eux à la même table, longue de cent pieds et couverte d'un riche service. Tout est dressé sur des plats d'argent. Dans

un coin, près de l'entrée de la salle, est l'orchestre, qui joue durant le repas. Deux jeunes serviteurs présentent à chaque arrivant de l'eau dans une cuvette d'argent, pour se laver les mains, et deux autres des serviettes fines, pour se les essuyer : après quoi, l'hôte invite chacun de ses convives à prendre place selon son rang. Le vin le plus ordinaire que l'on boit coûterait, en France, quatre livres la bouteille (*). »

Le même écrivain rapporte que les banquets donnés pendant les diètes coûtaient souvent de cinquante à soixante mille florins.

Le Laboureur fait le récit suivant du premier repas que les Français, attachés à la suite de Marie de Gonzague, firent en Pologne, et dont les mets, fortement relevés, n'étaient pas du goût des étrangers.

« L'apprêt des viandes, dit-il, était fort beau et si bien arrangé, que les officiers ne se vantaient pas sans sujet d'avoir bien travaillé ; car l'ordre et la matière plaisaient extrêmement aux yeux, et donnaient véritablement appétit. Mais ceux qui goûtèrent les premiers aux sauces n'y retournèrent pas ; et, en peu de temps, on vit une tempérance merveilleuse, répandue généralement sur tous les Français. Il n'y eut que les Polonais qui s'en donnèrent à cœur joie, louant tout hautement le bon nombre d'épices, de safran et de sel que les cuisiniers avaient si libéralement prodigués. Ils eurent beau moyen de porter des santés aux nôtres, qui ne leur répondirent pas avec tant de franchise et de bonne chère. J'eus la curiosité d'y venir à diverses fois ; et je puis dire que jamais tableau des noces de Cana ne me parut mieux représenté, car les plats et les mets étaient toujours en même état. Sur les pâtés, dont la plupart étaient dorés, il y avait les figures au naturel, avec plumes ou poil, de la bête dont ils étaient, et sur les plats mêmes ; et cela fort proprement fait et planté, ou piqué dedans avec un fil d'archal. Ces objets entretenaient la vue, tandis que la musique, qui était à l'autre bout de la salle, divertissait l'esprit et l'oreille. Le dessert fut de plusieurs candis, de sucreries et de confitures, comme aussi de certaine gelée, dont on mangea également peu. C'est pourquoi ce qui se put sauver de là accourut à notre ordinaire, où nous mangions à la française toutes les viandes que les Polonais avaient fournies à nos pourvoyeurs (*). »

Le banquet que la ville de Dantzig offrit à la nouvelle souveraine, Marie de Gonzague, en février 1646, présenta, outre la magnificence déployée, quelques particularités dignes de remarque.

La table de la reine, encore plus splendidement servie que les autres, était ornée de trois pyramides en sucre peint et doré ; toutes les trois se trouvaient décorées de figures historiques, avec divers mélanges d'aigles blancs et noirs, à cause des armes de Pologne et de Mantoue, ainsi que de nombreuses devises. La reine assise, l'écuyer tranchant, George Radziéiowski, lui présenta son assiette et sa serviette, enveloppées chacune dans une pièce de satin cramoisi. Il avait devant lui une grande pile d'assiettes en vermeil doré, pour changer à tous les plats, sur lesquels il passait, avant de les poser, un morceau de pain qu'il portait à sa bouche, et qu'il jetait ensuite dans une corbeille d'argent. L'héroïne de la fête n'en mangea pas de meilleur appétit, car tout était accommodé à la polonaise, c'est-à-dire, abondant en épices et presque consommé à force d'avoir bouilli. Dans tout le service, il n'y eut que deux perdrix, cuites à la française, qui se trouvèrent à sa guise.

Les mets étaient apportés par cinquante gentilshommes des premières familles du royaume, et fort riches, s'estimant très-heureux de la tâche qui leur était échue en cette occasion. Le grand échanson, François Ossolinski, fils unique du grand chancelier, servait la reine et touchait également des

(*) G. de Beauplan, Descriptio Ukrainæ.

(*) J. Le Laboureur, Relation du voyage de la reine de Pologne.

lèvres son verre avant de le lui offrir. Tout autour de la table se tenait une multitude de gentilshommes, tous fils de sénateurs et de palatins, qui portèrent la santé de la souveraine; et, comme elle était présente, ils fléchirent le genou avant de boire, en signe de respect. La reine, après avoir porté la santé du roi son époux, but à celle des prélats et des sénateurs ses convives, qui l'avaient saluée de même en cérémonie, tous debout, à la mode de Pologne.

Le service de viandes enlevé, l'on ôta la nappe, sous laquelle il y en avait une autre de satin cramoisi, puis une de fleurs et réseaux à jour, d'or, d'argent et de soie, et, enfin, une troisième de toile blanche, que l'on couvrit de nouvelles pyramides, semblables aux premières, mais moins élevées. Le dessert se composait de cent coupes de vermeil, remplies de confitures et de sucre candi de toutes sortes, dont l'écuyer tranchant fit l'essai comme précédemment. Lesquelles, enlevées avec la nappe, laissèrent voir un autre tissu de satin cramoisi, qui servit à envelopper ie tout. La table était recouverte d'un magnifique tapis de Turquie, mêlé d'or, d'argent et de soie.

La reine demeura encore quelque temps à table, jusqu'à ce que la foule, des plus nombreuses, se fût écoulée. Elle rentra alors dans ses appartements, charmée sans doute, mais harassée de fatigue. Il y avait quatre heures que la cérémonie durait.

D'après le témoignage de l'Anglais O'Connor, Jean Sobieski mangeait seul, et les seigneurs de la cour se tenaient respectueusement à ses côtés, lui présentant les objets dont il avait besoin. Ces mêmes magnats, qui, à table, ne lui parlaient que la tête découverte, l'admonestaient fort rudement à la diète.

Beaujeu dit, dans son Voyage en Pologne. qu'au banquet donné à ce monarque par Zamoyski à Szczebrzeszyn, les tables étaient ornées de pyramides de ducats en or, dont l'on pouvait prendre comme des autres plats composant le dessert.

Une solennité gastronomique dont les annales polonaises ont gardé le souvenir, est celle qui vint couronner, en 1732, les exercices du camp formé, sous Auguste II, entre Warsovie et le château de Willanow.

Après quinze jours de marches, contre-marches, d'attaques et de défenses simulées, le roi invita à un grand banquet les chefs des divers corps, et donna des ordres pour que les soldats fussent compris dans la fête. En conséquence, on leur fit un gâteau que l'on peut bien appeler *gâteau-monstre,* vu ses proportions énormes. Rien qu'en farine, soixante et quinze *korzec* de Pologne, ou approchant cinq tonnes de France, furent employés à sa confection; qu'on ajoute à cela quatre mille huit cents œufs, un tonneau de lait, un tonneau de beurre et un tonneau de levain, et on aura un gâteau de trente pieds de long sur quinze de large et deux d'épaisseur. Un four dut être construit tout exprès pour sa cuisson.

Une fois cuit et parsemé d'une innombrable quantité de fleurs, on posa ce monument en pâte sur un char traîné par huit chevaux; leurs harnais étaient garnis de *craquelins* (sorte de croquet). Des grenadiers précédaient le char triomphal, dont la marche à travers le camp s'opéra aux sons de la musique royale. L'auteur du gâteau, le maître pâtissier, marchait le premier de tous en tête du cortége, portant avec orgueil un couteau de sept pieds de longueur. Seize aides-pâtissiers complétaient l'ensemble de cette scène comique, et agitaient dans l'air des banderoles aux couleurs éclatantes et bariolées.

On voyait venir ensuite des voitures remplies de pièces de viande et de boissons de toutes espèces, ayant pour conducteur principal un homme couronné de pampre et représentant Bacchus: le dieu de la vendange tenait à la main une immense coupe dorée; huit négrillons l'entouraient et lui formaient une garde d'honneur.

La procession terminée, le cortége burlesque s'arrêta devant le monar-

que, et, à un signal d'Auguste, le maître pâtissier et ses adjoints grimpèrent, à l'aide d'une échelle, au sommet du gâteau et commencèrent à le découper. La première part fut offerte, comme de juste, au roi; les suivantes aux personnes de la cour. La cuisson en était à point et le goût délicieux, parfait. Barranus présenta ensuite à Auguste une cruche remplie de vin; après quoi, l'armée livra un assaut général au gâteau-monstre, qui disparut bientôt sous les vives attaques dont il était l'objet. Sa défaite fut célébrée par de nombreuses et interminables rasades.

Dans les temps reculés, la boisson la plus goûtée dans le Nord était l'hydromel. On l'appelait le breuvage des dieux; et sa poésie fut, à cause de sa douceur, surnommée l'*hydromel d'Odin*. Cette boisson avait été importée de la Norwège et de l'Islande. Les vieux chants lithuaniens célébrèrent fréquemment ses louanges.

L'eau-de-vie, inventée en Allemagne au quatorzième siècle, diminua un peu la consommation de la bière, le plus ancien breuvage des Polonais, et dont la chronique reporte même l'usage à l'époque fabuleuse des Piast. Déjà, en 1067, les brasseries de la Grande-Pologne et de la Silésie étaient citées pour la qualité de leurs produits. Mais, en dépit de la concurrence survenue, la bière demeura jusqu'à nos jours la boisson ordinaire des habitants.

Le vin ne fut d'abord admis qu'à l'église; plus tard, il prit place avec honneur aux festins. Mais, pendant longtemps importé exclusivement de la Hongrie, surnommée par Ossolinski la *cave de la Pologne*, ce ne fut guère qu'à partir de la fin du siècle dernier, que les vins de France et d'Espagne se virent introduits en quantité importante.

En Lithuanie, on consomme aussi beaucoup de cidre et de suc de bouleau.

Les anciens Polonais buvaient dans des cors; puis on reconduisait le convive jusque dans la rue, où l'on buvait encore à sa santé. Quelquefois même, on le suivait jusqu'à son logement: et là, on le sommait de vider le vase. Ils n'aimaient pas qu'on refusât de leur tenir tête, et le refus de boire fit plus d'une fois tirer les sabres hors du fourreau.

A l'occasion de l'arrivée de Henri de Valois dans le pays, l'opulent magnat Gorka tint ses caves ouvertes jour et nuit; et tous ceux qui voulurent s'y régaler purent le faire en pleine liberté.

« On reproche aux nobles polonais, dit Le Laboureur, d'être grands buveurs, mais c'est moins un vice d'ivrognerie qu'un excès de générosité: c'est que le vin est très-cher dans leur pays, qui n'en produit point. Ils en font venir d'Allemagne, de France, d'Espagne et de Grèce même; mais le meilleur et le plus ordinaire est celui de Hongrie, dont la voiture est beaucoup plus chère, quoique le pays soit plus proche, parce qu'elle ne peut se faire que par charrois, et avec beaucoup de difficulté et de danger, pour les montagnes et pour les partis de soldats ou de voleurs que l'on rencontre. Telle pièce leur coûtera cent et deux cents écus, et souvent cinquante, soixante et cent personnes en videront jusqu'à deux; et si les valets se mettent de la partie, comme quelquefois il plaît à celui qui traite, ils épuiseront un cellier. Ces régalades sont *ordinaires*: plus on boit, plus on les oblige; et c'est pourquoi ils contraignent à boire avec quelque sorte de *violence* ceux qu'ils traitent, afin de faire voir que leur affection est au delà de l'intérêt et de la dépense. »

Pris de boisson, le Polonais est expansif, généreux, prodigue même; il se dépouillerait de tout ce qu'il possède; et cette disposition est surtout exploitée par les juifs, qui en profitent pour pressurer les paysans.

L'habitude de boire démesurément ne gagna toutefois les hautes classes qu'au temps des deux Auguste; le souverain donna alors lui-même l'exemple; aussi l'on connaît le dicton qui prit naissance de là, et si souvent rappelé: *Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre*. A cette époque, celui qui

buvait pas ou qui ne traitait pas, livrant tout ce qui était chez lui, t appelé *italien, modérant*, etc. magnats entretenaient dans leurs teaux des buveurs célèbres et expéentés; et, durant les festins, on tait successivement, à verres pleins, santé des dames, du clergé, de la gistrature, de l'armée, des citoyens, amis, *prosperitas publica, salus blica! Vivat!* Mais c'était surtout dernier toast: *Kochaymy sie* (aims-nous!) que personne n'aurait refuser.

L'écuyer tranchant de la couronne, Nalencz Malachowski, possét une coupe de la contenance de s d'un litre, sur laquelle il y avait is cœurs gravés, avec cette inscripn: *Corda fidelium*. On se servait utres verres au début du repas; la neuse coupe n'arrivait qu'au dessert, il fallait alors que chaque convive vidât d'un seul trait ou recommen une seconde fois. Ce seigneur fut use de la mort de plusieurs pernnes; pourtant un frère quêteur de rdre des Bernardins but un jour six upes pareilles, en feignant de ne s pouvoir parvenir à les vider d'un ait. Après cet exploit, qui excita dmiration de l'assistance, ce buveur odèle eut encore la force de monter voiture sans secours.

Sous le règne du sobre Stanislas-Auguste Poniatowski, une meilleure éducation et le développement de sentiments plus élevés amenèrent la cessation des rasades immodérées. Une élégance de bon goût vint également présider au service de la table et tempérer le luxe ruineux qui s'était introduit, à cet égard, dès la fin du règne de Sigismond III. Les excès disparurent pour faire place à des plaisirs plus choisis et plus honorables.

L'usage qui s'introduisit, peu à peu, de prendre du café le matin, et surtout après dîner, contribua aussi beaucoup à produire un tel résultat. Le premier café fondé à Warsovie le fut par un employé de la cour d'Auguste II, en 1724; fréquenté d'abord par des Saxons seulement, il était situé derrière le jardin de Saxe. En 1763 s'ouvrit le second café de la capitale, dans la vieille cité, et tenu par sept sœurs. Mais ce genre d'établissement ne fut bien suivi généralement que vers l'année 1790.

Stanislas-Auguste Poniatowski, qui contribua si puissamment, par son insouciance et son inertie, à la chute du pays, fut du moins un protecteur zélé des lettres et des arts. Ses dîners littéraires du jeudi devinrent célèbres, et eurent lieu, chaque semaine, durant une grande partie de son règne. Il en avait puisé le goût lors de son séjour à Paris, où il fréquenta les maisons en renom, notamment le salon de madame Geoffrin. La différence de ces réunions avec celles de France consistait en ce que les unes se trouvaient sous la direction de la maîtresse du lieu, tandis que les autres relevaient uniquement du roi. Les sciences et les arts formaient l'objet principal de la conversation; la politique n'était abordée que de loin. En général, l'esprit de Konarski, c'est-à-dire, celui des idées françaises adaptées aux choses nationales, présidait à ces assemblées, où Poniatowski semblait seulement se retrouver dans son élément; aussi se montrait-il très-difficile dans le choix des convives. Les étrangers de distinction et les artistes célèbres visitant la Pologne obtenaient accès aux dîners du jeudi, ainsi que les jurisconsultes, savants, poëtes, peintres nationaux, qui une fois admis l'étaient pour toutes. En présence des étrangers, on parlait français, et en leur absence polonais. La chère était exquise, mais sans trop de luxe; les rasades ne se succédaient que peu à peu, *ad hilaritatem*.

Ces banquets, où le roi se mêlait à la classe éclairée de la nation, n'importe l'origine de sa naissance, déplurent à la noblesse; mais Poniatowski ne tint pas compte, avec raison, de ses critiques, et persévéra dans la voie de plaisirs de bon goût et de gaieté franche qu'il avait inaugurée.

C'est à une de ces réunions du jeudi que le roi, après avoir porté le toast:

A la prospérité de la nation! ajouta : *Quel que soit le dire de la postérité sur Stanislas-Auguste, il lui restera toujours le mérite d'avoir chassé de la Pologne l'ivrognerie saxonne!*

JEUX DE CARTES.

Les cartes, qui apparurent en France à la fin du quatorzième siècle, pour la distraction du roi Charles VI, devenu fou en 1392, furent introduites en Pologne, par les Allemands, vers l'époque où l'on y connut également l'imprimerie; mais les Polonais, nationaux en toute chose, voulurent bientôt avoir leurs cartes à eux.

Thomas Ujazdowski trouva, transformées en carton, en décollant la couverture d'un livre imprimé en 1582, des cartes dont les personnages étaient revêtus de costumes polonais et guerriers. Selon tous les indices, elles avaient dû être fabriquées vers l'année 1500.

Le Volume de Lois fait aussi mention, en 1643, des cartes flamandes.

Il paraît qu'il n'y eut d'abord dans les jeux polonais que quatre cartes de chaque couleur, comme les *matadors* des cartes françaises. Plus tard, le nombre total s'accrut jusqu'à trente-six, et c'est encore celui d'aujourd'hui. La plus haute carte est l'as, la plus petite le six.

Déjà, du temps de Sigismond III, le clergé tonnait en chaire contre les joueurs; et pourtant, jusqu'au règne d'Auguste III, il eût été difficile de trouver des cartes dans les villes de province. Pendant longtemps, le jeu fut peu en faveur, et ce n'est, suivant l'abbé Kitowicz, qu'à compter de 1740 qu'il se répandit dans toutes les parties du pays. De ce moment, les jeux d'échecs et de dames furent mis de côté et remplacés par les jeux de cartes, que l'on fabriquait à Warsovie.

Parmi les jeux de société, nous citerons ceux nommés *kasztelan*, *druzbart* (en vogue chez le peuple), *kalabrak*; la comète, l'écarté, l'impériale, le whist. Parmi les jeux de hasard, on compte les suivants : *chapanka*, *tryszak* (*), *maryasz*, *pikiet*, *ćwik* (espèce de bouillotte, mais bien plus ruineux que la bouillotte française), *kwindecz*, *makao*, *stos*.

Mais de tous les jeux, le plus fatal était celui du *pharaon*, qui fit fureur en Pologne à la fin du siècle dernier. Joué avec des cartes françaises, il avait accès partout, dans les réunions de famille, dans les bals de la haute société, et même au château royal. Souvent l'enjeu d'une carte se montait à cent mille florins; aussi une seule nuit engloutissait des palais, des terres, des fortunes entières. Toutes ces dettes étaient payées avec exactitude; car, lorsque le sentiment de loyauté ne suffisait pas, ce qui était fort rare, les tribunaux permettaient de faire des saisies pour les obligations contractées au jeu.

Malgré l'engouement des Polonais, les maisons publiques de jeu ne furent jamais tolérées en Pologne. C'est un fait à constater à la louange de l'autorité.

MARIAGES DES NOBLES.

Nulle part peut-être les mariages n'étaient célébrés d'une manière plus imposante qu'en Pologne. En cette occasion les magnats, déjà si prodigues dans les autres, se surpassaient en luxe et en magnificence. Quelquefois même le monarque honorait ces solennités de sa présence; dans le cas contraire, il s'y faisait presque toujours représenter par un envoyé, qui apportait, de sa part, des présents aux mariés. C'est ainsi que certaines circonstances, réunissant le trône, les grands et la noblesse, formaient, pour ainsi dire, des liens de famille entre ces trois nuances de la société.

Les mariages de la petite noblesse se distinguaient également par beau-

(*) A l'occasion de ce jeu, nommé aussi jadis *fluss*, Jean Kochanowski rapporte le fait suivant : « Sigismond Ier jouant au fluss « avec deux sénateurs, compta trois rois, « bien qu'il n'en eût que deux dans son jeu; « mais c'est qu'il se comptait lui-même, et, « par ce moyen, il gagna la partie. »

coup d'éclat et une hospitalité sans bornes, traitant avec profusion tous ceux qui se présentaient. Jamais noces ne se passaient chez elle sans festins splendides, sans musique, et sans de nombreuses réjouissances, auxquelles prenait part tout le voisinage.

D'autres usages étaient encore observés. Jamais on ne donnait en mariage la fille cadette avant l'aînée. La fiancée, prête à partir pour l'église, s'asseyait sur un tapis, puis on lui posait sur la tête une couronne de romarin, tressée autour d'une branche bénite, et on plaçait entre les feuilles un ducat d'or ou un morceau de sucre. Celle qui désirait acquérir de l'empire sur son époux, tâchait de mettre, sans qu'on le remarquât, le pied la première sur le tapis en avant de l'autel, ou bien s'efforçait d'avoir la main au-dessus de la sienne, quand le prêtre les unissait. Pendant le repas, le jeune marié, voulant faire preuve d'adresse, découpait une volaille en l'air : c'était un moyen de plus de plaire à sa bien-aimée. Au dessert, les jeunes gens rivalisaient à qui le premier se glisserait, inaperçu, sous la table et enlèverait le soulier ou la jarretière de la mariée. On remplissait ensuite la chaussure ravie de vin, et cette coupe improvisée faisait le tour parmi les hommes. Plus tard, cet usage, qui blessait la délicatesse de quelques-uns, fut modifié : on plaça un verre dans le soulier, et dès lors nul n'éprouva plus de répugnance à porter la santé de l'héroïne de la fête.

Le mariage de Jean Zamoyski avec la marquise d'Arquien, en 1657, offrit quelques particularités dignes de mention.

Arrivé à Warsovie, Zamoyski offrit le premier jour à sa fiancée, en présence du roi et de la reine, une bague en diamants, et, le lendemain, une couronne composée des mêmes pierres précieuses. Le troisième jour eut lieu la cérémonie du bain de la fiancée, qui invita ses amies à venir lui tenir compagnie. Dans un salon disposé à cet effet, était une vaste baignoire en marbre, placée sur une estrade où l'on parvenait au moyen de six marches; des tuyaux en argent versaient dans la baignoire des eaux parfumées. La fiancée, ayant achevé de prendre son bain, trouva dans une pièce voisine une magnifique toilette, ornée de riches dorures et de perles, puis une robe de toute beauté, dont elle se para. Douze pages la conduisirent ensuite, à la lueur des torches allumées, aux appartements de son fiancé, où l'attendaient un somptueux déjeuner et un concert.

Le jour fixé pour le mariage, en se rendant de son palais à la cour, où se trouvait encore sa fiancée, Zamoyski déploya une pompe vraiment orientale. Cent hayduks ouvraient la marche du cortége; puis venaient cent valets à la livrée du grand général; quarante courtisans montés sur des coursiers magnifiquement harnachés; vingt-quatre écuyers conduisant les plus beaux chevaux de ses écuries; six trompettes; dix-huit pages en satin à ses couleurs; deux cents de ses amis et courtisans, rangés deux à deux. Enfin paraissait à cheval Zamoyski, vêtu d'un *zupan* d'étoffe perse, bordé de zibeline; son bonnet et la garde de son épée étincelaient de perles et de riches pierreries; son cheval avait un harnais d'une valeur immense. Vingt magnats, non moins splendidement habillés, l'entouraient et lui servaient d'escorte.

L'archevêque Leszczynski donna la bénédiction aux nouveaux époux. Le roi les traita ensuite avec magnificence, et, accompagné de la reine, les reconduisit, dans ses propres carrosses, à leur demeure.

Lorsque la fille du célèbre grand maréchal George Lubomirski épousa à Lançuta, en 1661, Stanislas Potocki, douze canons tirèrent pendant plusieurs jours de suite des salves d'artillerie. Douze cents soldats se tenaient jour et nuit sur les parapets du château, ainsi que six cents Hongrois. Le service de la table était fait par six cents fantassins. Plus de quinze cents personnes de distinction, qui avaient apporté de riches présents à la mariée, furent traitées durant trois jours par le maréchal. Le château ne suffisant pas pour

les loger, elles et leurs suites, on dut construire quarante salles en bois.

Le journal de Françoise Krasinska contient, au sujet des mariages de la noblesse, des détails intimes remplis de charme. Ils offrent un tableau complet de tout ce qui avait trait aux fiançailles et aux cérémonies nuptiales.

. . . .

« Ma sœur Barbe va se marier à la fin du carnaval; elle épouse M. le staroste Michel Swidzinski, fils du palatin de Braçlaw. Hier, il a demandé la main de Barbe à ma mère, et demain les fiançailles!

. . . .

« Les fiançailles ont été célébrées hier. Le dîner a été servi à l'heure ordinaire. Quand Barbe est descendue au salon, ma mère lui a donné une pelote de soie à défaire; elle était rouge comme une flamme; ses yeux étaient fixés à terre; tous les regards se dirigeaient sur elle; M. le staroste ne la quittait pas; le petit Mathias (le fou) riait avec son air malin, et faisait mille plaisanteries qui divertissaient toute la société; on riait aux éclats; moi, je ne comprenais pas la finesse de ces plaisanteries, mais je riais plus que les autres.

« Quand, après le dîner, les gens de service se furent retirés, le palatin, aidé de son neveu l'abbé Vincent, amena M. le staroste devant mes parents, qui étaient assis sur un sopha. Le palatin adressa à mon père un discours, en lui demandant la main de Barbe pour son fils. Après quoi, il plaça sur un plateau, soutenu par l'abbé Vincent, une bague enrichie de diamants, qui lui venait de ses ancêtres. L'abbé prononça aussi son discours, mais il y mêla tant de latin qu'il m'a été impossible de le comprendre.

« Mon père répondit d'une manière favorable aux deux discours; et ma mère, en y joignant quelques paroles, plaça sur le plateau une bague garnie de superbes diamants, avec la miniature d'Auguste II, que son père avait reçue de ce monarque.

« Barbe, viens auprès de moi, » dit alors mon père; mais la pauvre enfant était si confuse, si tremblante, qu'elle pouvait à peine marcher; je ne comprends pas comment elle a pu faire ces trois ou quatre pas; enfin, elle s'est mise près de mon père, et l'abbé Vincent a donné la bénédiction nuptiale en latin. Un des anneaux a été remis à M. le staroste, et l'autre à ma sœur; c'est son fiancé qui l'a placé au petit doigt de sa main gauche, appelé cordial, *serdeczny;* ensuite le fiancé a baisé la main de Barbe, et celle-ci lui a, à son tour, offert sa bague; mais elle était si émue, qu'elle ne put la faire entrer au bout de son doigt. M. le staroste lui a baisé la main encore une fois, après quoi il s'est jeté aux pieds de mon père et de ma mère, en jurant de se consacrer au bonheur de leur fille chérie. Mon père a rempli une grande coupe de vieux vin de Hongrie; il a porté le toast des nouveaux époux, et tous les assistants ont bu à la ronde dans la même coupe.

. . . .

« Mon père a fait écrire les lettres de communication du mariage, et les expédie par les chambreurs sur plusieurs points de la Pologne. Le plus grand de nos chambreurs et un écuyer richement équipé partent dans deux jours, pour aller porter des lettres au roi et aux princes, ses fils, au primat et aux principaux sénateurs.

« Hier, il y a eu un grand souper d'apparat; la musique n'a pas cessé de jouer; on a porté des toasts à l'heureux couple, et les dragons ont tiré force coups de carabine.

« Ce matin, toute notre cour est allée à la chasse, pour ne pas manquer au vieil usage qui dit que cela *porte* bonheur aux mariés; et, avant la chasse, la fiancée était obligée autrefois de montrer le bas de sa *jambe* aux chasseurs. Dieu merci! cette dernière coutume n'existe plus.

. . . .

« Ma mère est tout occupée du trousseau; elle ouvre ses armoires, ses coffres; elle en tire de la toile, des draps, des fourrures, des rideaux, des tapis.

« Dans le garde-meuble il y a quatre

grands coffres d'argenterie, qui nous sont également destinés. Mon père a fait apporter celui de Barbe, puis l'a ouvert et examiné attentivement; il sera envoyé à Warsovie pour faire nettoyer les pièces qui le composent. « Le trousseau sera magnifique.

« J'ai parlé d'une pelote de soie que ma mère avait remise à Barbe le jour de ses fiançailles; eh bien, c'était pour faire une bourse à M. le staroste. Barbe travaille à cette bourse du matin au soir: c'est comme une preuve de son soin et de sa patience, car il lui a fallu d'abord débrouiller la soie sans qu'elle perde rien de sa fraîcheur et sans la casser. Tout cela s'est fait admirablement. Barbe peut se marier en toute sûreté, le petit Mathias revient de sa vocation.

....

« Presque toutes les personnes qui ont été invitées pour le jour du mariage ont répondu qu'elles acceptaient; mais le roi et les princes ses fils enverront leurs représentants, à mon grand regret.

....

« Les invités commencent à arriver; on vient des endroits éloignés. Malgré la grandeur des appartements, tout le monde ne pourra pas être logé au château; on fait des préparatifs à la ferme, chez le curé, et même dans les meilleures chaumières des paysans, pour recevoir quelques-uns de nos hôtes.

« Les cuisiniers et les pâtissiers sont en rumeur; la blanchisserie est dans une activité perpétuelle; le trousseau est à peu près terminé, et aujourd'hui on a expédié à Sulgostow (demeure du fiancé) les lits, deux caisses remplies de matelas, des oreillers, des tapis, un coffre d'argenterie, et mille autres choses. Les lits sont en fer et d'un très-beau travail; les rideaux sont en damas bleu et retenus aux quatre coins par des bouquets de plumes d'autruche, panachés bleus et blancs. Mon père a inscrit dans un grand livre la note exacte du trousseau.

....

« C'est donc demain le mariage de Barbe! Il y a foule au chateau. Le ministre Borch, le représentant du roi, est arrivé; celui du duc de Kourlande aussi: c'est Kochanowski, fils du castellan. Les invitations étaient faites pour hier au soir, et tout le monde a été exact au rendez-vous.

« L'entrée des nouveaux venus était magnifique; tout avait été préparé pour leur réception; des exprès les avaient devancés, et nos dragons, rangés en bataille, présentaient les armes à chaque seigneur qui arrivait. On tirait des coups de canon, et la mousqueterie faisait un feu roulant. La musique se faisait entendre par intervalles; enfin, je n'ai jamais rien vu de si beau, de si animé et de si imposant que cette réception. On pense bien qu'on avait réservé des honneurs tout particuliers à M. le représentant du roi; mon père, la tête découverte, l'attendait sur le pont-levis, et, pour arriver au château, il traversa une haie composée de notre cour, de nos hôtes et de tous les gens de la suite; il recevait de droite et de gauche de profondes salutations, et les *vivat* n'ont pas cessé de se faire entendre.

« Aujourd'hui, au milieu d'un grand concours de monde et en présence des témoins désignés, on a dressé l'acte de mariage. Les cadeaux faits à la mariée sont superbes et du meilleur goût. M. le staroste lui a offert trois rangs de perles d'Orient et des boucles d'oreilles en diamants, avec leurs girandoles; le palatin, son père, une grande croix en diamants, une aigrette et un diadème; son frère le colonel, toujours aimable et plein de galanterie, a donné à Barbe une montre et une charmante chaîne venant de Paris. M. l'abbé Vincent lui a fait un présent bien digne de lui, il lui a offert plusieurs reliques; enfin on la comble.

....

« Notre petit Mathias dit: « Que « cent chevaux lancés après Barbe ne « sauraient plus l'atteindre. » Elle est madame la starostine!

« Hier, dès le matin, nous sommes allés à l'église de Lissow; les deux

époux se sont confessés et ont communié à la grand'messe; ils étaient à genoux devant le maître-autel, et, après la messe, le curé leur a donné sa bénédiction.

« En rentrant au château, on déjeuna, et le repas fut servi avec un luxe extrême.

« Après le déjeuner, Barbe monta dans son appartement, et ma mère, suivie de douze dames, présida à sa toilette. Elle mit une robe de satin blanc avec des raies moirées, garnie d'une blonde de Brabant brodée en argent. Sa robe avait une longue queue. Elle portait à son côté un bouquet de romarin, et sur sa tête un petit bouquet des mêmes fleurs, retenu par une agrafe en or, sur laquelle étaient écrites en vers la date du jour de son mariage et les félicitations qu'elle reçut à cette occasion. Barbe était fort belle avec cet ajustement, mais ma mère ne voulut pas qu'elle mît ses bijoux. Elle croit que cela porte malheur. « Celle « qui porte des bijoux le jour de ses « noces, dit-elle, pleurera des larmes « amères tout le reste de sa vie. »

« Dans le bouquet que ma mère avait placé au côté de Barbe, il y avait un ducat d'or frappé le jour de sa naissance, un morceau de pain et un peu de sel. On a chez nous cet usage, et on dit que, lorsqu'on l'observe, on ne manquera jamais de ces trois choses de première nécessité. On a encore une autre précaution symbolique: on ajoute un petit morceau de sucre, pour adoucir les peines du mariage.

« Nous avions précédé Barbe dans le salon; nous étions douze jeunes filles, toutes habillées de blanc, avec des fleurs dans les cheveux. La plus âgée de nous venait d'atteindre sa dix-huitième année. Le colonel et l'abbé Vincent nous attendaient près de la porte d'entrée; puis vint au-devant de nous M. le staroste, avec douze chevaliers; on portait derrière eux un grand plateau couvert de fleurs. Chaque bouquet était composé de romarin, de myrte, de branches de citronnier et de fleurs d'oranger, et était attaché par des rubans. Nous avions chacune des épingles en or et en argent pour les fixer au côté.

« Ceux qui n'avaient aucun droit aux bouquets nous en ont demandé, et nous les donnions de bonne grâce. En un instant, la pyramide de fleurs a disparu. Tout le monde était enchanté, et le salon, tout rempli de fleurs, paraissait un jardin.

« Toute la société avait les yeux fixés sur la porte d'entrée. Bientôt les deux battants s'ouvrirent, et Barbe, tout en pleurs, entra soutenue par deux dames. M. le staroste la regardait d'un air touchant, et, s'approchant d'elle, il lui prit la main pour la conduire devant nos parents; ils se mirent tous deux à genoux pour recevoir la bénédiction paternelle. Tout cela se passait au milieu d'un attendrissement général. Après avoir reçu la bénédiction, les mariés ont fait le tour du salon, et chacun leur a adressé des souhaits; ensuite, on s'est rendu à la chapelle du château. L'abbé Vincent se tenait debout devant l'autel. Le ministre Borch, représentant du roi, et Kochanowski, représentant du duc de Kourlande, offrirent la main à Barbe, et M. le staroste offrit la sienne à mademoiselle Malachowska, fille du palatin, et à moi. Mes parents, le reste de la famille et nos hôtes marchaient deux à deux. Le silence était si profond, qu'on entendait le frôlement des robes de soie. Des cierges en grande quantité brûlaient autour de l'autel, et un riche tapis, brodé d'or et d'argent, en recouvrait les marches; deux prie-Dieu en velours rouge, l'un brodé aux armes des Kradsinski, l'autre aux armes des Swidzinski, étaient destinés aux époux.

« Ils se mirent à genoux; les demoiselles étaient à droite et les cavaliers à gauche de l'autel; moi, je soutenais un plateau d'or sur lequel étaient les deux anneaux nuptiaux; mon père et ma mère se tenaient debout derrière Barbe, et M. le palatin derrière son fils.

« Après l'échange des anneaux, les mariés se sont jetés aux pieds de mon père et de ma mère, pour leur de-

mander de nouveau leur bénédiction; et, à un signal du maître des cérémonies, les musiciens et des chanteurs italiens, amenés exprès, se mirent à jouer et à chanter, tandis qu'au dehors les dragons tiraient des coups de carabine et de canon.

« Quand ce bruit cessa et qu'il fut possible de s'entendre, mon père adressa aux mariés un discours fort attendrissant, qu'il termina en bénissant ses enfants; puis vinrent de toutes parts des félicitations, et l'on rentra dans le salon, où l'on ne tarda pas à venir annoncer que le dîner était servi.

« La table était très-grande et formait la lettre B; le service était magnifique : au milieu, il y avait une pyramide en sucre, haute de quatre pieds, à laquelle un confiseur français avait travaillé pendant deux semaines; elle représentait le temple de l'Hymen, orné de figures allégoriques; mais, par-dessus tout, on remarquait les armes des Krasinski et des Swidzinski entourées d'inscriptions françaises. Outre cela, il y avait une quantité d'autres belles choses, des figures en porcelaine, des corbeilles d'or et d'argent; enfin notre table était tellement encombrée, que notre nain Pierre n'aurait pas pu y circuler. Il m'a été impossible de compter les plats, et l'échanson aurait grand' peine à dire le nombre de bouteilles qui ont été bues : c'est à l'infini; mais, pour en donner l'idée, je dirai qu'un tonneau de vin de Hongrie a été vidé pendant le repas : on l'appelait le *vin de mademoiselle Barbe*. Mon père l'acheta le jour de la naissance de Barbe pour qu'il fût servi à son mariage, suivant l'ancien usage des Polonais. Chacune de nous a son tonneau de vin, et notre échanson m'a dit que si le mien reste en cave encore deux ans, il sera parfait.

« Il y a eu des toasts innombrables : on a bu aux nouveaux mariés, à la république, au roi, au duc de Kourlande, au prince primat, au clergé, au maître et à la maîtresse de la maison, aux dames; et, après chaque toast, on brisait les bouteilles, on sonnait la trompette et on tirait des coups de canon.

« A la fin du dessert, un calme profond succéda à tout ce bruit; nous pensions que mon père allait donner le signal pour qu'on se levât de table, mais nous nous trompions fort : il appela le maître d'hôtel, lui dit quelques mots, et celui-ci revint portant une boîte en maroquin noir que je n'avais pas encore vue. Mon père l'ouvrit; il en tira une coupe en or, enrichie de pierreries : elle avait la forme d'un corbeau; il la montra à toute la société, et dit qu'elle lui venait par succession des anciens Romains de la famille des Corvins, et qu'il ne l'avait jamais touchée depuis le jour de ses noces; ensuite, il prit des mains de l'échanson une grande bouteille toute couverte de sable, attestant une respectable antiquité. Il nous dit avec un certain orgueil que ce vin était centenaire; il le vida tout dans la coupe sans en laisser une goutte; mais, comme elle n'était pas suffisamment pleine, il la remplit avec le même vin d'une autre bouteille; ensuite, il but le tout d'un trait *à la prospérité des nouveaux mariés*. Le toast fut reçu avec enthousiasme, et la musique recommença à jouer de plus belle et le canon à gronder de son mieux. La coupe fit le tour de la table, et sa vertu était telle, qu'elle parvint à faire boire encore une centaine de bouteilles de vieux vin; après le coup de grâce, chacun quitta la table comme il put.

« Il faisait déjà tout à fait nuit. Les dames montèrent dans leurs appartements pour changer de toilette; mais la mariée et nous autres demoiselles nous restâmes comme nous étions. Vers sept heures, quand les vapeurs du repas commencèrent un peu à se dissiper, on parla de danse, et le représentant du roi ouvrit le bal avec Barbe. On dansa d'abord des polonaises, des menuets et des quadrilles; mais, comme on s'animait de plus en plus, on en vint aux mazureks et aux krakoviaks. Selon l'usage, celui qui est en première ligne chante des couplets que les autres répètent. Au moment où il dansait avec Barbe, le

représentant du duc de Kourlande en improvisa un dont voici à peu près le sens : « Aujourd'hui, je ne voudrais « être ni roi, ni palatin; je n'ambi- « tionne que le bonheur du staroste : « il a su mériter la plus accomplie des « femmes. »

« On suspendit le bal et les toasts, qui se succédaient comme si de rien n'était, pour placer une chaise au milieu du salon. La mariée y prit place, et les douze demoiselles se mirent à défaire sa coiffure en chantant d'un ton lamentable : « Ah! Barbe, c'en est « donc fait, nous te perdons. » Ma mère lui ôta sa guirlande, et madame la palatine Malachowska lui mit à la place un bonnet de dentelle.

« La cérémonie du bonnet achevée, on se remit à danser, et, par respect pour l'usage introduit par la nouvelle cour, on fit danser le *drabant* à la mariée avec le représentant du roi, puis la musique joua une grave polonaise : le palatin Swidzinski offrit la main à la mariée, et tour à tour elle dansa avec tous les hommes de la société, ce qui termina le bal.

« Les vieilles dames s'emparèrent de Barbe et la conduisirent dans la chambre qui était préparée pour elle et pour son mari. On m'a dit que ce fut encore l'occasion de nouveaux discours très-touchants, de recommandations, de félicitations, de pleurs...

. . . .

« Barbe est allée habiter la demeure de son époux; je l'ai accompagnée.

« Un peu avant d'arriver à Sulgostow, nous rencontrâmes le palatin et l'abbé Vincent, qui nous avaient devancés pour recevoir les jeunes époux.

« Les paysans, ayant l'homme d'affaires du staroste à leur tête, nous attendaient à la frontière du domaine de Sulgostow; ils arrêtèrent notre carrosse et nous offrirent le pain et le sel. Le doyen d'âge des paysans prononça un discours, après lequel ils crièrent tous : *Vivent cent ans les nouveaux époux!*

« A notre entrée dans la cour du château, une compagnie de hussards tira des coups de fusil, et leur capitaine nous présenta les armes. Le palatin, avec toute sa cour, nous reçut à la première porte; les acclamations partaient de tous les côtés.

« M. le staroste offrit ensuite à madame la starostine un énorme trousseau de clefs, et dès le lendemain elle avait pris les rênes de son gouvernement. »

Ceci se passait en 1759. La marche des événements abolit depuis maint usage et modifia les autres. En consultant les archives de sa famille, un habitant du palatinat de Krakovie put établir, en 1828, l'échelle décroissante que voici : les noces de son trisaïeul durèrent huit jours, et on y vida dix tonneaux de vin; celles de son bisaïeul cinq jours, on vida sept tonneaux; celles de son grand-père trois jours, on vida un tonneau; celles de son père vingt-quatre heures, on but cent bouteilles; les siennes une *soirée*, on but du vin de Champagne seulement, en petite quantité, au souper; et enfin, à celles de son fils, *faites sans bruit*, on se contenta de douze tasses de thé.

OBSÈQUES DES NOBLES.

Les obsèques des magnats polonais ne le cédaient guère en pompe et en magnificence aux funérailles des rois. Comme à celles-ci, trois cavaliers portaient le glaive, la lance et une flèche appartenant au défunt; ils entraient au galop dans l'église, vers la fin de la cérémonie, et brisaient ces armes contre le sarcophage élevé.

La présence des envoyés que les souverains députaient souvent, et qui étaient chargés de tenir *leur place*, ajoutait encore à l'éclat de ces solennités. Les annales du pays fourmillent d'exemples semblables; nous nous contenterons de rapporter celui qui concerne les obsèques du grand général de la couronne Joseph *Potocki*, mort en 1751.

On les recula du mois de mai, époque du décès, au mois de septembre, et tout ce temps fut employé aux préparatifs de la cérémonie funèbre, qui se fit à Stanislawow et dura

atre jours entiers. On y comptait, nois, dix évêques, soixante chanoi-s, douze cent soixante quinze prê-es du rit latin et quatre cent trente rit grec. Pour l'aide qu'ils prêtèrent rant les obsèques, les chanoines re-rent chacun vingt ducats de Hollande nze francs le ducat), et les autres clésiastiques douze ducats. Les lar-sses ne s'arrêtèrent pas là envers eux, , pendant les trois jours suivants, n distribua un ducat à chaque mem-re attaché à l'église, lequel se vit, en utre, traité d'une manière splendide ans des habitations disposées à cet fet : l'hydromel, la bière, le vin, eau-de-vie coulèrent en abondance, quant aux autres parties du service, ien ne fut négligé pour donner une aute idée de la libéralité du défunt. Il y avait également au château douze tables constamment couvertes de mets, et à chaque dîner on buvait vingt ton-neaux de vin de Hongrie et onze de vin de Bourgogne, de Champagne et du Rhin.

Cent vingt canons, appartenant de-puis des siècles et par droit de con-quête à la famille du grand général, ne cessèrent pendant six jours de suite de lancer des salves d'artillerie.

SEMAINE SAINTE.

Chez un peuple aussi pieux que le peuple polonais, les cérémonies de l'Église devaient nécessairement avoir un grand retentissement; celles qui se rapportaient à l'époque la plus vé-nérée des fidèles, la semaine sainte, étaient surtout scrupuleusement sui-vies. Durant ce laps de temps, les Po-lonais mettaient de côté tout plaisir, toute affaire, et se livraient exclusive-ment aux pratiques religieuses; se préparant par la confession et la prière à la grande solennité de Pâques. Les souverains donnaient les premiers l'exemple de la piété; et l'archiduchesse Constance d'Autriche, épouse de Si-gismond III, avait coutume de visiter, pendant les jours saints, les pauvres et les malades, auxquels elle portait des secours; elle passait même toute la nuit du vendredi saint à l'église, où elle restait jusqu'au moment de l'al-léluia.

Chaque jour de cette grande se-maine offrait quelques particularités nationales, que nous allons relater.

Le jeudi saint, en souvenir du Sau-veur qui prêcha l'amour du prochain et en donna un exemple touchant en-vers ses disciples, un haut dignitaire ecclésiastique lavait les pieds à douze pauvres vieillards, qui prenaient en-suite place à la table royale. Le mo-narque, aidé des grands de sa cour, les servait lui-même; et chaque con-vive recevait, en cette occasion, un habillement complet, un couvert d'ar-gent et une serviette, dans laquelle était noué un ducat en or. Il arriva, sous le règne de Stanislas-Auguste, que, sur les douze vieillards aux-quels l'archevêque Naruszewicz lava les pieds, onze avaient dépassé la cen-taine; le douzième comptait cent vingt-trois ans d'existence : à eux tous, ils formaient un total de treize cents années.

Durant ce même jour, les cloches or-dinaires des églises se voyaient rem-placées par des cloches en bois et des grelots. A peine le grand grelot de la cathédrale se faisait-il entendre, que les jeunes gens couraient dans les rues, en agitant de petits grelots, et rem-plissaient de ce bruit la cité entière.

Le vendredi saint était consacré à visiter, en habits de deuil, à peu d'ex-ceptions près, les tombeaux élevés dans les diverses églises, en l'honneur du martyre de Jésus-Christ. Il était aussi d'usage, dans nombre de villes et même de villages, de représenter ce martyre en action. On chargeait de chaînes ce-lui qui devait remplir le personnage du Sauveur; on lui attachait une cou-ronne d'épines sur la tête et une croix sur le dos; puis, escorté de soldats et assisté d'une autre personne qui jouait le rôle de Cyrène, il était conduit par la ville; et, lorsqu'il succombait sous le fardeau, on le battait de verges, en criant : *Marche, Jésus!*

Les jeunes gens de Warsovie habil-laient également un mannequin en Ju-

das, dans la poche duquel on mettait une bourse remplie de trente morceaux de verre, rappelant les trente pièces de monnaie données à l'apôtre qui trahit son maître. Ce mannequin, après avoir été traîné par les rues, où on lui faisait mille outrages, et précipité du haut des tours de l'église Notre-Dame, était noyé dans les flots de la Wistule.

Jadis les flagellants, vêtus de capes grises, faisaient ce jour-là des processions, et se fustigeaient publiquement dans les églises, au moment du *Miserere*, en mémoire des souffrances endurées par Jésus-Christ. Cet usage révoltant, quoique affaibli par la disparition de la secte, fut continué encore pendant longtemps par nombre de personnes, et ne céda entièrement que devant les progrès de la civilisation (*).

(*) La première apparition authentique des flagellants en Pologne date de l'année 1260, et cette secte fanatique, jusque-là secrète, compta bientôt un grand nombre d'adeptes. Leur costume était orné d'une croix, et une espèce de capuchon cachait presque entièrement les traits de leur visage. Ils se découvraient jusqu'à la ceinture, dans les moments de ferveur, et montraient leur corps tout meurtri par les coups. C'est dans cet état, qu'après s'être fustigés à l'église, ils se rendaient au cimetière, où ils s'agenouillaient, le front courbé dans la poussière. Bientôt paraissait leur chef, qui s'écriait, en touchant chacun d'eux : *Relève-toi, Dieu fait grâce à tes péchés!* Ils entonnaient alors un pieux cantique et se prosternaient de nouveau, toutes les fois qu'ils arrivaient à la passion du Sauveur.

Ces dehors d'austérité exercèrent une grande influence sur l'esprit du peuple; aussi les flagellants, se recrutant de jour en jour et d'une manière formidable parmi les deux sexes, inspirèrent des inquiétudes. Le clergé prit l'initiative de la répression, vers 1351, par l'entremise de l'archevêque de Gnèzne Jaroslaw; quelques années après, en 1372, un synode, convoqué à Kalisz, supprima complétement cette secte. On pense toutefois qu'il en restait encore quelque débris dans le pays, lorsque le duc d'Anjou, plus tard Henri III, y vint, et que c'est d'eux qu'il prit le goût des momeries religieuses importées par lui en France.

Golembiowski rapporte que le samedi saint, dernier jour de carême et d'abstinence, les gens attachés aux cours des seigneurs avaient pour coutume de pendre, au moyen d'une longue corde, un hareng à un arbre, comme punition des tourments que ses pareils avaient fait subir à leurs estomacs pendant six semaines.

Dans la soirée de ce même jour commençait pour les fidèles un retour de joie, sous le nom de *Résurrection*. On tirait autrefois, à cette occasion, le canon et les mortiers: on brûlait du goudron devant les églises; et la cour entière assistait à l'office, durant lequel le roi et les hauts dignitaires suivaient la procession, qui se faisait dans l'intérieur de la cathédrale. Les mêmes cérémonies avaient lieu, à la même heure, dans toutes les autres églises.

Avec Pâques arrivent les nombreuses réunions et les grandes réjouissances; peu de nations célèbrent cette solennité avec autant d'entraînement et d'apparat. Après avoir entendu la messe, chaque famille se réunit, avec ses amis, pour prendre part au *banquet du béni (swienconé)*, usage que Golembiowski dit être particulier à la Pologne. Chez les riches, les tables ploient ce jour-là sous le poids des mets, qui, sans exception, sont tous froids. Les plus pauvres ont sur la leur un gâteau, du porc, des œufs durs; et, en offrant à leurs convives le quart d'un œuf, ils leur souhaitent beaucoup de bonheur. Un agneau en beurre, souvent de grandeur naturelle, est le *plat fondamental* de toute table bien garnie, à part la représentation culinaire de nombre de choses analogues *à la circonstance*. Ainsi au béni donné par le conseiller Nicolas Chroberski, et dont le courtisan Pszonka a laissé une description, on voyait un gâteau énorme, de quatre aunes de circonférence, sur lequel se trouvaient placés, *à distance* les uns des autres, les douze apôtres en pâtisserie; on admirait surtout Judas avec sa plaisante figure de safran et ses cheveux roux. Au milieu du gâteau était Jésus-Christ, et au-dessus de lui un ange, suspendu par un fil

imperceptible, planait dans les airs et portait cette devise : *Resurrexit, sicut dixit, Alleluia!* Plus loin, à un autre endroit de la table, Ponce-Pilate ravissait une saucisse de la poche de Mahomet; et chacun riait de cette double épigramme lancée contre les Juifs et les Turcs, qui, d'après les préceptes de leurs religions, ne doivent point manger de viande de porc. Une œuvre plus remarquable, était une pièce de pâtisserie renfermant dans son sein un lac d'hydromel blanc, où nageaient des poissons en or et des nymphes, sur lesquelles Cupidon décochait des flèches. La nappe recouvrant la table était cousue en forme de croix. Vers la fin du repas, de jeunes garçons entrèrent, qui, en échange de leurs oraisons, *oracya*, se virent comblés de viandes, d'œufs et de gâteaux.

Le béni donné à Dereczyn par le palatin Sapiéha, sous le règne de Wladislas IV, et auquel assistèrent beaucoup de dignitaires de la couronne, mérite également d'être cité. L'*Agnus Dei*, avec son drapeau, y tenait la place de rigueur; les seules personnes qui en goûtèrent furent les dames, les membres du clergé et les hauts fonctionnaires. On y voyait quatre énormes sangliers rôtis, représentant les quatre saisons, et renfermant dans leur sein, en grande quantité, des saucisses et des jambons; puis douze cerfs, aussi rôtis en entier et farcis de gibier de toute sorte, tel que lièvres, alouettes, perdreaux, faisans, etc. Ces cerfs figuraient les douze mois de l'année. Autour d'eux étaient de superbes gâteaux, en nombre égal à celui des semaines, et trois cent soixante-cinq babas, représentant les jours. Toutes ces pâtisseries étaient ornées de devises et inscriptions amusantes. Quant à la *bibenda*, il y avait quatre bocaux (les saisons) remplis de vieux vin qui datait du temps de Batory; douze cruches en argent (les mois) pleines de vin du temps de Sigismond; cinquante-deux barils en argent (les semaines) de vin de Chypre, d'Espagne et d'Italie; trois cent soixante-cinq grandes carafes (les jours) de vin de Hongrie; enfin, pour les personnes attachées à la cour du palatin et les gens de service, huit mille sept cent soixante litres d'hydromel (les heures) fait à Bereza, lieu renommé pour cette boisson.

Les Polonais qui se trouvaient en Espagne, lors du règne de Napoléon, continuèrent d'y célébrer, selon leur coutume, le banquet du béni, auquel ils invitaient les prêtres du pays. Dans cette circonstance, le caractère national ne se démentait pas, et tous les Espagnols admiraient la piété et la généreuse cordialité des Polonais.

PAYSANS.

La classe des paysans est la seule qui offre encore, en Pologne, le véritable cachet des anciennes mœurs; et tandis qu'une nombreuse partie de la noblesse n'a conservé dans ses vêtements, ses mœurs et ses usages, que très-peu de vestiges de l'antique forme, on la retrouve encore sans altération chez les habitants des campagnes.

La nation polonaise ne connaissait dans l'origine aucune distinction de rang, de classe ou de caste. Les termes de *noble*, de *bourgeois*, de *paysan*, lui ont été apportés par les étrangers, qui, accueillis avec grande faveur, firent tort, par les avantages qu'on leur accorda, à la portion la plus intéressante du pays, celle qui le nourrissait.

Plus d'une fois les paysans cherchèrent à secouer le joug; mais bientôt, abusant de leur bonne foi et de leur loyauté, leurs oppresseurs savaient les dominer de nouveau et couvrir leurs iniquités du voile de la justice. L'abus fut porté à un tel point, qu'il fallut y porter remède; et l'assemblée de Wisliça se chargea de ce soin (1347). Les lois que cette diète rendit assurèrent la propriété aux paysans comme aux nobles, et les assujettirent aux mêmes tribunaux et aux mêmes arrêts.

C'est à Kasimir le Grand que furent dues toutes ces améliorations. Dlugosz rapporte que ce prince, le cœur navré des plaintes touchantes des paysans,

leur répondit un jour : « *Vous venez vous plaindre des cruautés et des exactions des seigneurs, mais n'avez-vous pas des pierres et des bâtons dans vos champs pour en frapper les injustes et les oppresseurs?* »

Malheureusement, une fois Kasimir mort, les adoucissements apportés au sort des paysans disparurent peu à peu par suite de l'influence des grands. Toutefois, au commencement du règne de Jean-Albert, ils jouissaient encore de certaines libertés, quand la diète de Piotrkow (1496) vint les leur ravir, en leur interdisant de devenir propriétaires de terres. Une autre loi fut rendue, qui, sous prétexte d'arrêter la diminution du nombre de bras nécessaire à l'agriculture, ordonna qu'un paysan ne pourrait mettre qu'un de ses fils à l'école ou en apprentissage; on leur défendit, en outre, de porter des habits trop riches et d'afficher du luxe.

Ces dernières atteintes portées au statut de Wisliça réduisirent de nouveau les paysans à l'état de servage et d'esclavage; et ce système d'oppression légale, poursuivi sans entraves sous les rois électifs, produisit bientôt ses fruits. En détruisant le principal attrait du travail, la propriété, il réagit d'une manière bien funeste sur l'aspect général du pays, et nuisit à ses moyens de défense, lorsque sonna l'heure du danger.

Avec le progrès des lumières et l'imminence du péril, on sentit combien cet état de choses était inhumain et préjudiciable, mais il était trop tard.

Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, l'esclavage proprement dit fut aboli en Pologne; et aujourd'hui il n'existe plus dans l'ex-royaume créé par le traité de Vienne, ni dans la Galicie et le duché de Posen, dépendances actuelles de l'Autriche et de la Prusse. Le sort des paysans de ces provinces, sans être considérablement amélioré, a néanmoins subi quelques modifications favorables. Ils sont libres et peuvent devenir propriétaires dans le duché de Posen, mais se trouvent soumis à toutes les conséquences de la corvée; en Galicie, sans être esclaves, ils subissent toujours la loi du seigneur.

Le seul gouvernement russe a conservé le servage dans les provinces qui lui sont échues en partage, c'est-à-dire dans la Lithuanie, la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine polonaise. Le paysan qui habite ces contrées y est traité comme une marchandise, on peut même dire à l'égal de la bête. On le désigne sous le nom d'*âme*; non pas âme, cette précieuse parcelle de nous-mêmes, don du ciel qui vivifie notre corps et ennoblit nos destinées, mais âme signifiant, en langage officiel de Russie, *serf, vilain*. Et la femme d'un paysan n'est même pas là *une âme*, mais bien *une demi-âme*; et si, comme cela arrive fréquemment, un seigneur engage ses *âmes* à la banque de l'empire, elle lui prête sur chaque serf la valeur de deux cents roubles (francs), tandis que la femme ne représente à ses yeux que la moitié de cette somme, c'est-à-dire cent roubles.

Malgré la barbarie trop fréquente de ses maîtres, et après quelques tentatives infructueuses d'affranchissement, le paysan polonais se résigna à son sort; tout mal vêtu, mal nourri, mal logé qu'il était, il ne jeta pas un regard d'envie sur la fortune de son seigneur, et travailla même à l'entretien de son luxe. Un danger le menaçait-il, le paysan s'empressait de voler à son secours, pour peu qu'il se montrât juste et humain envers lui. Cet attachement et cette fidélité, une fois voués au seigneur bienfaisant, étaient à toute épreuve.

Si l'injustice des hommes influa d'une façon si funeste sur la condition du paysan polonais, la nature se plut, en échange, à le douer du caractère le plus gai et le plus insouciant. Élevé au sein des travaux agricoles, il n'a jamais eu et n'aura jamais de penchant pour les opérations commerciales. Fervent catholique et des plus scrupuleux en fait de conscience, il a conservé ce préjugé du moyen âge : que l'argent gagné par le trafic n'est pas un gain honorable, et que Dieu ne le bénit pas. De là vient que, depuis les temps les plus reculés,

tout le commerce de la Pologne se trouve concentré dans les mains des Juifs et des Allemands. Le bien-être du pays en a sans doute souffert beaucoup; mais, d'un autre côté, le caractère national a conservé dans toute sa pureté sa franchise et sa loyauté : qualités précieuses que l'appât du bénéfice altère trop souvent en d'autres contrées. Il engendre aussi l'égoïsme; et ce sentiment est tellement inconnu en Pologne, que la langue indigène, quoique très-riche, ne possède pas un mot pour le rendre.

Bien que son sort soit des plus médiocres, puisque, à très-peu d'exceptions près, il n'est pas encore possesseur aujourd'hui du terrain qu'il cultive, le paysan polonais partage de bon cœur son dernier morceau de pain bis et sa dernière jàtte de lait avec l'étranger qui frappe à la porte de sa demeure. Dans nombre d'endroits, notamment en Ukraine, les chaumières, délaissées tout le jour pour les travaux des champs, restent ouvertes au voyageur fatigué, qui, y entrant, trouve toujours préparés à son intention, sur la table, que recouvre une nappe bien grossière, mais bien propre et bien blanche, du pain, du miel, du fromage, des fruits, de l'eau-de-vie. On a souvent comparé, et avec raison, l'hospitalité du paysan polonais à celle que l'on rencontre sous la tente de l'Arabe du désert; chez tous deux, elle est innée et sans bornes.

Quoique très-disposé à croire aux apparitions et aux choses surnaturelles, comme on le verra plus loin dans un article spécial, le paysan polonais n'ajoute pas foi à des choses moins idéales, entre autres, à la médecine. Quand il se sent indisposé, il jette quelques charbons éteints et un peu de poudre de chasse dans un verre rempli d'eau, au-dessus duquel il dispose deux pailles en forme de croix pour *rompre le charme*, et boit la potion. Un autre remède plus usité, et qui sert pour toutes les maladies, est celui-ci : on met dans un vase de l'eau-de-vie, du miel et de la graisse; le tout bout pendant environ une heure, après quoi on le fait avaler au malade, qui la plupart du temps aurait plutôt besoin de boissons rafraîchissantes. Mais un fait à constater, c'est que, soit par suite du pouvoir de l'imagination ou bien de la bonne constitution naturelle, le remède opère très-souvent dans un sens favorable et remet le patient sur pied.

Le dimanche et les jours de fête, le paysan polonais oublie complétement la misère et les privations qui l'assiégent pendant toute la semaine. Sa toilette achevée, sa première pensée est pour Dieu; et si, comme cela n'est pas rare, le village ne possède pas d'église, toute la famille monte dans une charrette et s'en va entendre la messe au prochain village; là, chacun agenouillé adresse de ferventes prières au ciel, non en latin, mais dans un langage compris de tous, en polonais.

Après le recueillement vient la dissipation, et, une fois ses devoirs de chrétien remplis, le paysan polonais commence à songer à lui-même. Un poëte national qui connaissait bien son pays, Krasicki, a dit : *Quand Dieu bâtit une église, le diable jette vis-à-vis les fondements d'un cabaret.* En effet, dans les villages, le bâtiment le plus proche du temple est toujours une auberge tenue par des juifs. C'est là, dans cette autre *église, où,* suivant l'expression polonaise, *on cloche avec des verres,* que le paysan entasse rasade sur rasade, au bruit de la musique et des chants. Les uns boivent, les autres dansent, et le divertissement se prolonge fréquemment jusqu'au soleil levant. Il faut alors quitter, hélas! les beaux habits de fête et se remettre, pieds nus, au travail.

Le nom français est le plus populaire de tous en Pologne, et, pour les paysans, tous les étrangers sont ou Français ou Allemands. Ils détestent cordialement ces derniers, et cela se conçoit, car ils n'ont connu d'Allemands que les Prussiens et les Autrichiens, qui concoururent, à deux reprises différentes, au partage du pays, et se firent plus tard les auxiliaires de son ennemi le plus acharné, la Russie. Aussi, par une vengeance bien innocente, lorsque les paysans veulent

injurier quelqu'un, ils lui jettent à la tête ce reproche : *Tu es un Allemand!* D'autres fois, en racontant un événement, il leur arrive de dire : *Il y avait deux hommes et un Allemand.* Il existe même à ce propos un conte assez plaisant et très-répandu, que voici : Le fils d'un paysan revenant de la ville, son père lui demanda ce qu'il y avait de nouveau. *Rien*, répondit tranquillement le fils. — *Vraiment! rien?* — *Si ce n'est qu'on a pendu quelqu'un.* — *Et pourquoi?* — *Parce qu'on s'est aperçu qu'il était Allemand.* L'incrédulité des paysans à l'égard de la médecine n'a pas d'autre base; suivant eux, cet art a été inventé par les Allemands, et ne peut point, par conséquent, être utile à des *chrétiens.* Enfin, un dernier trait au tableau, le diable du paysan polonais s'habille à l'allemande et s'exprime en langage germanique.

Comme on le voit, c'est là une haine bien prononcée. Plus tard, bientôt, espérons-le, les paysans polonais apprendront à établir une distinction équitable entre les spoliateurs de leur pays et les populations de l'ouest et du midi de l'Allemagne, si chaleureuses dans leurs vœux pour la cause de la Pologne, durant la dernière lutte, et si hospitalières, après la défaite, envers ses enfants malheureux.

Les quelques teintes moins favorables qui obscurcissent les bonnes qualités du paysan polonais ne proviennent pas de son fait, mais bien de celui des seigneurs, si longtemps ses maîtres absolus.

« Le noble polonais lui-même ayant un éloignement prononcé pour tout métier, pour tout art mécanique, n'exigeait de ses serfs que le travail strictement nécessaire; aussi les paysans esclaves, à l'instar de ceux de la Moskovie, imitant l'exemple de leurs seigneurs, devinrent indolents, ennemis de tout métier, de toute industrie, et ne cultivèrent un sol fertile, qui récompensait amplement la fatigue la plus légère, qu'autant qu'il fallait pour ne point mourir de faim. Sachant que, lorsqu'ils n'avaient plus rien, leurs seigneurs étaient obligés de les nourrir, ce qui arrivait pendant plusieurs mois de l'année, ils se laissaient aller doucement à tous les rêves de la vie oisive. Si toutes les conséquences de la paresse et de l'oisiveté, la malpropreté la plus révoltante et la plus crasse ignorance, les exposaient à la risée de leurs voisins occidentaux, ils n'en conservaient pas moins tous les avantages dont sont privés les esclaves exténués par le travail. Semblables aux lazzaronis, ils nourrissaient dans le loisir dont ils jouissaient toute l'énergie de leur âme, et conservaient le sentiment de tout ce qui est grand et noble, sans affaiblir, comme ces modèles de la mollesse napolitaine, leurs forces physiques par une oisiveté complete (*). »

Ainsi donc, d'après tout ce que nous venons de rapporter, l'ensemble du caractère du paysan polonais le rend digne d'intérêt et d'estime. Plein de franchise, d'humanité, chérissant son semblable, la vengeance est un sentiment qui lui est presque *inconnu.* A ces qualités, il joint la prudence, et se montre toujours prêt à tout sacrifier pour la religion, la patrie et la liberté; bien qu'il appartienne à la classe la plus maltraitée, il n'a jamais terni son nom en trahissant le pays. Il tient beaucoup à la pureté des mœurs; et, accoutumé dès son enfance aux privations et à la fatigue, il ignore les raffinements de la sensualité. Il respecte scrupuleusement les édifices publics et les églises, où des sommes considérables et des objets précieux se trouvent réunis, et la plus grande sûreté règne dans les campagnes : c'est à peine si, malgré les querelles qu'engendre nécessairement l'abus de la boisson, il se commet dix meurtres par an. Les défauts qu'on lui reproche, tels que la malpropreté, l'ivresse et la superstition, sont une conséquence inévitable de sa malheureuse position et de l'ignorance qui en résulte. Que l'autorité et les propriétaires s'entendent pour soulager sa misère, que, par un système

(*) Spazier, Histoire politique et militaire de la révolution polonaise de 1830.

l'instruction bien entendu, on réveille en lui le sentiment de la dignité humaine, qui n'est qu'engourdi, et l'on fera disparaître les tristes penchants du paysan polonais. Il est impossible qu'avec son esprit si droit et son intelligence naturelle, il ne se mette pas bientôt au niveau des populations agricoles de la France et de l'Allemagne.

Ce que nous avons dit jusqu'ici s'applique au paysan polonais en général; mais ces traits, communs à toute la nation, varient plus ou moins, selon les provinces; car en Pologne, comme dans presque tous les pays peu centralisés, chaque division du territoire a ses mœurs et ses coutumes à elle. Il est donc bon de décrire les particularités qui caractérisent quelques-unes des provinces les plus dignes d'attention, soit par le rôle qu'elles jouèrent dans l'histoire, soit par leur cachet d'originalité.

Nous commencerons par le peuple qui habite les environs de l'ancienne métropole, Krakovie. A proprement parler, c'est là seulement que l'agriculteur est homme et citoyen dans toute l'acception du mot. Il est maître de sa terre et de ses fruits, dispose de son temps et de ses bras comme bon lui semble, et n'est responsable de ses actions que devant Dieu et la justice du pays. Il porte durant la paix le nom de *Krakovien,* et s'appelle en temps de guerre *Krakus.* D'une grandeur moyenne, il joint à la beauté de la physionomie toutes les apparences de la vigueur. Ses cheveux châtains descendent en longues boucles ondoyantes sur ses épaules, et ses yeux bleus le distinguent, ainsi que la blancheur de son teint, des habitants des autres parties de la Pologne. Son parler est un peu traînant, mais il rachète ce léger défaut par l'énergie de ses expressions. Porté à la joie, il est passionné pour le chant et la danse : à la charrue comme au combat, il faut qu'un refrain l'accompagne. Nombre de Krakoviens savent lire et écrire, et chez tous on remarque des qualités morales prononcées et le penchant à la sociabilité. Plus sobre que beaucoup de leurs compatriotes en fait de boisson, ils se montrent également fort réservés dans leurs autres besoins.

Le Krakovien déploie au milieu des revers une fermeté de caractère et une persévérance à toute épreuve : le malheur ne saurait l'abattre, parce qu'il est prompt à se créer des ressources, en songeant aux trois choses qu'il chérit par-dessus tout, sa famille, son foyer et son troupeau.

Malgré les mécomptes tant de fois essuyés, la patrie a toujours trouvé en lui un défenseur intrépide. Il affectionne le métier de la guerre, surtout quand il sert dans la cavalerie. Sa lance et sa faux sont célèbres, et l'ennemi en a bien souvent éprouvé les terribles effets.

Chez lui, pas de culte dissident. Tous les Krakoviens professent, sans exception, la religion catholique et romaine. Chaque village a son patron.

On rencontre chez les Krakoviens plus d'aisance que chez les autres paysans polonais; quelques-uns sont même devenus depuis peu d'années propriétaires de biens-fonds. Leurs habitations sont propres et entretenues avec soin; un verger les entoure ordinairement; et quand une jeune fille se trouve au logis, un petit jardin, composé de roses, de narcisses, de pieds-d'alouette de primevères, devient un ornement de toute nécessité devant sa fenêtre. Leur nourriture est également meilleure; leur pain de seigle, principalement celui que l'on prépare au village de Prondnik (qui lui donne son nom), est d'un goût excellent et peut se conserver, sans moisir, pendant plusieurs semaines. Il est connu jusqu'à Warsovie et Dantzig, où les paysans le portent en miches énormes, de deux pieds de diamètre et un pied d'épaisseur.

En outre des produits qu'il obtient de l'agriculture, le Krakovien élève beaucoup de volaille et de petit bétail. Les chevaux ont aussi à ses yeux une grande valeur; le plus pauvre en possède au moins quatre, qui, après l'avoir aidé durant la semaine dans ses travaux ou ses voyages, lui servent le

dimanche d'attelage pour se rendre à l'église et chez ses amis un peu éloignés.

Des environs de l'ancienne capitale, nous passerons à ceux de la nouvelle. Ses habitants, les *Mazures*, réunissent, comme les Krakoviens, à la gaieté du caractère le goût du travail et la bravoure. Un vieux proverbe national dit : *Un paysan de Mazovie, un cheval turc, un sabre hongrois et un bonnet carré, sont les quatre meilleures choses du monde.* Il est vrai qu'un autre dicton, *aveugle comme un Mazure*, vient le combattre; mais les Mazures pardonnent au second en faveur du premier.

Ils s'expriment dans une espèce de dialecte, qui n'est pas la véritable langue polonaise, et avalent beaucoup de lettres, souvent des syllabes entières; de là vient encore la locution : *Il parle à la mazovienne.*

Leur bonheur autrefois était de porter des armes à feu, quand ils se rendaient à l'église ou aux foires; mais cette coutume a disparu, par suite de défenses sévères, depuis que le pays s'est vu envahi par l'étranger. La perte de cette habitude nationale coûta beaucoup aux Mazures, et ils soupirent encore en se la rappelant.

Ils affectionnent le séjour des forêts, qu'ils appellent leurs *bienfaitrices*, et ce nom, donné par la reconnaissance, est justement mérité. En temps de guerre, quand l'ennemi dévaste les habitations et traîne leurs défenseurs en esclavage, les femmes et les vieillards cherchent un asile presque impénétrable dans le sein des forêts, en emportant avec eux leurs enfants et les objets les plus précieux. Plus tard, en temps de paix, lorsque la faim ou le froid les oppresse, c'est encore la forêt voisine qui vient à leur secours; ils en enlèvent à petit bruit quelques pièces de bois à brûler et de construction; ces pièces leur servent ensuite, les unes à se garantir de la froidure, les autres, qu'ils vendent aux juifs, à se procurer du pain et du sel. Quoique très-pieux, leur conscience ne leur reproche aucunement ce larcin : la misère est là pour les absoudre.

On rencontre dans les environs de Lublin un usage touchant, sous le nom de *moissons de nuit*. Si, par un été pluvieux, le seigneur a un besoin absolu de ses paysans, afin de mettre à profit le peu de belles journées qu'offre la saison, ils se voient obligés de faire la récolte de leurs propres champs la nuit, à la pâle clarté de la lune. Dans ce cas, les paysans se réunissent en foule, et, lorsqu'ils ont terminé la moisson de l'un d'eux, ils s'en vont entreprendre le champ d'un autre. Au moyen de cette assistance fraternelle, ils utilisent le temps favorable et récoltent le grain, souvent en quantité bien minime, qui doit les mettre à l'abri de la faim durant le reste de l'année. Fatigués d'un tel labeur, ils se livrent, quand vient le lever du soleil, pendant quelques instants au sommeil, en plein air, puis reprennent avec résignation le travail du seigneur.

Le paysan de la Podlachie est encore plus surchargé de besogne; aussi ses habitations, son costume, sa nourriture, tout démontre l'indigence du pays, à laquelle contribuent encore la stérilité du sol et l'absence totale de commerce.

Une chaumière fort basse, *chalupa*, composée de deux pièces, telle est presque partout l'habitation du Podlachien.

Rien de plus misérable que l'ameublement : une table longue et étroite, placée près de la fenêtre, deux bancs à côté du foyer, un lit, *ou, pour mieux dire*, quelques planches unies ensemble et supportées par quatre piliers de bois, voilà tout ce que contient la première pièce; la seconde renferme une huche pour le pain, une caisse où l'on serre les hardes de toute la famille; puis, posés sur des rayons, quelques pots et assiettes de terre, quelques écuelles en bois.

On trouve rarement dans cette pauvre demeure une cheminée qui conduise la fumée au dehors; d'habitude, elle se répand librement dans la chambre, dont elle noircit les parois, et s'échappe lentement par les fentes des

fenêtres et des portes, ou bien par une ouverture pratiquée à cet effet au plafond. Les fenêtres, très-petites, sont formées par des fragments de vitres, et même, très-souvent, une planche que l'on pousse de l'intérieur remplace ces derniers; ce qui fait qu'une obscurité presque continuelle ajoute encore à la tristesse du tableau.

A peu de distance de sa chaumière, le paysan podlachien construit une petite grange et des étables, qui lui servent à abriter sa fortune, si médiocre. Elle se compose de quelques mesures de froment et de pommes de terre, auxquelles il faut ajouter une paire de bœufs, une vache, deux ou trois brebis, autant de porcs, et un peu de volaille. Mais ce n'est pas pour lui qu'il élève ces animaux; l'usage de la viande de boucherie lui est presque inconnu, et c'est à peine s'il consomme chaque année une couple de volailles. Tout est absorbé par les impôts publics, la redevance au seigneur, et des dons, offerts de meilleur gré, au curé de l'endroit.

Le caractère du paysan podlachien se ressent des privations qui l'assiégent. Si, comme les autres membres de la nation, il est franc et courageux, on remarque chez lui une disposition sombre, morne, et un rien suffit pour l'irriter. Le mari s'arroge un pouvoir absolu sur sa femme, qu'il punit avec rigueur à la moindre négligence dans son intérieur, et ce châtiment est supporté, d'habitude, avec assez de patience. Le divorce est une chose inconnue légalement parmi eux; mais, quand la discorde est par trop violente, l'un des deux époux, mari ou femme, abandonne le toit conjugal, quitte le village, et bientôt on perd sa trace de vue.

Les paysans de la Lithuanie observent, dans la construction de leurs chaumières, certaines formalités. Elles doivent être bâties en bois rond, et il faut que le nombre des morceaux soit toujours impair. Les arbres abattus par les ouragans sont repoussés avec soin de la bâtisse, les paysans croyant que leur chute est l'œuvre du mauvais esprit et que, par conséquent, ils porteraient malheur à l'habitation. L'architecte, qui est ordinairement un maître charpentier, met dans les fondations de la chaumière, du côté qui regarde le levant, un gros (deux centimes), un morceau de pain, du miel et du sel.

Une population bien digne d'attention est celle qui habite la partie orientale des monts Karpathes, connue sous le nom de *Tatres*.

Semblable au sol, la constitution physique de ces montagnards (*Gorals*) offre l'empreinte de la force et de la beauté. Leurs traits sont nobles, et leur taille, qui atteint communément la hauteur de six pieds, est svelte et dégagée; le daim n'est pas plus agile qu'eux, lorsqu'ils s'élancent au sommet des pics les plus élevés ou descendent les pentes les plus dangereuses par leur rapidité.

On admire également chez les femmes tous les charmes et toute la grâce de leur sexe. Désireuses de plaire, la franchise, la naïveté, la prévenance forment chez elles de précieuses qualités, ainsi que chez les hommes, en général bons et dévoués, mais qui n'oublient pas facilement une injure. Exaltés par la conscience de leur force et le mépris de la vie, ils font souvent sentir à ceux qui les ont outragés tout le poids de leur vengeance.

Les villages dont les montagnes sont parsemées sont importants et animés par une population nombreuse; les demeures spacieuses; dans plusieurs endroits on rencontre de fort jolies maisons en pierre. Dans toutes les habitations règnent l'ordre et la propreté, et le voyageur y trouve toujours une chambre à lui consacrée. Elles contiennent, en outre, un atelier pour les besoins journaliers, et une écurie renfermant plusieurs chevaux de trait, avec lesquels les montagnards entreprennent de longs voyages en Prusse, en Hongrie et jusqu'en Turquie.

Les Gorals possèdent un esprit industrieux, laborieux et apte aux occupations de tout genre. Ce n'est qu'à force de travail et de persévérance qu'ils réussissent à vaincre la stérilité du sol,

qui, hérissé de montagnes se refusant à la culture, ne livre qu'avec regret quelques poignées d'avoine ou quelques sacs de pommes de terre. N'importe, avec leur soupe farineuse et leur pain d'avoine, aussi dur que le terrain qui le produit, ils vivent heureux. La principale cause de leur contentement, c'est un attachement profond au sol paternel et à tout ce qui en provient. « La terre peut être plus fertile ailleurs, « disent-ils, mais nulle part le pain n'est « aussi bon et l'air aussi pur que dans « nos montagnes. »

Ils sont extrêmement habiles dans la fabrication des ouvrages en menuiserie; et il existe d'eux à Krakovie des dépôts considérables de meubles.

Lorsqu'arrive la belle saison, des milliers de Gorals se répandent dans les diverses parties de la Pologne : les uns, la faux à la main, afin d'aider à la récolte des foins et des céréales; d'autres pour se livrer à la charpenterie, réparer avec du fil d'archal les vases endommagés, ou bien faire le commerce de toile, fabriquée par eux durant l'hiver, de fruits secs et de poissons fumés. Tous, à l'approche du mauvais temps, s'empressent de regagner leurs foyers, bien munis d'argent et de sacs de grain pour nourrir leurs familles.

Les autres Gorals mènent, pendant le cours de l'été, une vie pastorale qui rappelle celle des anciens patriarches. L'hiver est assez long sur les Tatres et les pâturages y sont rares; mais, à partir de la fin de mai jusqu'au commencement de septembre, les montagnes voisines ressemblent à un paradis. Aussi voit-on les habitants des hauteurs dépouillées de verdure abandonner, dans les derniers jours de mai, leurs demeures et se diriger avec leurs bêtes vers les contrées où la végétation brille dans tout son éclat. Entourés de troupeaux de vaches, de brebis et de chevaux, suivis de chariots chargés de meubles et d'ustensiles de ménage, ils se répandent dans les vallées, les prairies et les forêts. De tous côtés on entend retentir le bruit des clochettes, les sons joyeux de la cornemuse, du violon et de la trompette, ainsi que le chant et les cris confus des bergers.

Cette émigration, que chaque printemps ramène, est pour eux une époque toujours fêtée avec transport. L'existence des deux sexes prend une nouvelle face et reçoit un grand charme de cette vie commune, en plein air, pendant les plus beaux mois de l'année. Tout change alors en eux, à commencer par leur costume.

Les bergers portent le nom de *juhas*, les propriétaires de troupeaux celui de *batza*, et leurs demeures s'appellent *batzowka*. Elles renferment une ou deux pièces avec une porte d'entrée, mais sont sans fenêtres, faute de bois de construction assez solide. Au milieu de la première pièce est une grosse pierre, qui sert de foyer; près de la muraille se trouvent des lits de mousse. Tous les meubles et les vases qui contiennent le lait et le fromage, sont suspendus à la muraille ou disposés sur des planches.

La nourriture des bergers se compose, en cette saison, de lait, de fromage et d'une sorte de petit-lait (*rzentyca*), auquel la bonne nature des pâturages donne beaucoup de parfum.

Joyeux autrefois d'accourir sous les drapeaux aux couleurs nationales, les jeunes Gorals se réfugient maintenant dans les bois, quand approche le moment de la conscription autrichienne. Là, nul ne saurait les atteindre; et, pleins de reconnaissance envers la forêt qui les dérobe à toutes les recherches, ils l'appellent *oncle*, dans leur langage familier. « Dès que la *barbe* (les feuil-« les), disent-ils, a poussé à l'*oncle*, « on n'a plus à craindre les recruteurs « allemands. »

Dans aucune autre contrée du pays, la religion catholique ne compte de fidèles plus fervents. La Vierge, patronne de la Pologne, est surtout implorée par les Gorals en faveur de la prospérité et de l'indépendance du royaume.

Malheureusement, à côté de toutes ces bonnes qualités, il existe chez eux une coutume qui annoncerait une profonde dépravation, si elle n'était pas

l'indice d'un dévouement poussé jusqu'à l'excès. Cette coutume, nommée *fryjerka*, permet à un jeune Goral de faire, avant de se marier, un essai du bonheur conjugal avec la femme d'un de ses amis. Malgré tous les efforts du clergé, elle est encore en usage; mais elle commence toutefois à n'être plus aussi générale.

Enfin, pour clore le tableau général des mœurs des paysans polonais, et avant d'entrer dans quelques-unes de leurs spécialités, nous donnerons quelques dictons relatifs à certaines localités. Ainsi l'on dit en Pologne : *Docile comme un paysan de Lublin, — ferme comme un Kurpien, —* et, *comptez sur lui comme sur un Sandomirien.*

FÊTE DES MOISSONS.

Cette fête est connue dans toute la Pologne, mais les Sandomiriens l'observent surtout avec fidélité et éclat. Elle a lieu après que la récolte du seigneur est terminée, et se célèbre d'habitude le jour de l'Assomption.

La veille de ce grand jour, les jeunes gens du village s'en vont choisir, par suite d'un ancien préjugé et comme étant meilleurs, des épis de blé dans les champs des paysans leurs voisins; puis les apportent aux jeunes filles, qui en forment une couronne, dans laquelle elles entrelacent des fleurs, des baies d'arbustes sauvages, des noix dorées et des rubans de nuances diverses. Ce travail s'opère ordinairement chez celle d'entre elles qui, réunissant la sagesse à la beauté, doit avoir les honneurs de la fête.

Les préparatifs terminés, on se couche en rêvant aux plaisirs promis par la journée du lendemain; et à peine l'aurore luit-elle, que déjà chacun est sur pied. On commence la fête par couronner la jeune fille, et celle-ci, suivie de tout le village, se rend, au son de la musique, à l'église; là, elle s'avance vers les marches de l'autel et dépose sur une table sa couronne, que le prêtre bénit pendant la messe; après quoi la jeune fille la remet sur sa tête et se dirige, toujours au bruit des instruments et des chants, vers la demeure du maire de l'endroit. Ce magistrat attache un coq au haut de la couronne. Si le coq chante, tout le monde se réjouit, car c'est signe d'un bon accueil de la part du seigneur et d'une excellente récolte pour l'année suivante; mais s'il ne chante pas, chacun redoute une froide réception, et s'il ne se met pas à becqueter les épis, la tristesse redouble : à coup sûr la moisson sera mauvaise.

Mais quels que soient les résultats à craindre ou à espérer, le cortége, poursuivant sa marche, arrive aux portes de la résidence seigneuriale, devant laquelle il entame le chant qui suit :

« Ouvrez-vous, portes du château, puisque nous avons achevé la moisson dans les champs du propriétaire, et que nous lui avons dressé autant de belles gerbes qu'il y a d'étoiles au ciel.

« Nous avons préparé mille gerbes pour le propriétaire, mille pour sa femme, dix mille pour ses fils et ses filles, cent mille pour ses hôtes, et un million pour l'argent des Anglais établis à Dantzig.

« Sortez, seigneur, des blanches murailles de votre château, et acceptez la couronne de la jeune fille, car c'est la couronne des couronnes : elle est d'or pur et non de blé.

« Nous avons bien mérité que vous nous receviez dans votre palais, car nos têtes sont brûlées par le soleil, nos mains sont coupées par la faucille, nos genoux se sont brisés en se ployant vers la terre, nos pieds sont blessés par le chaume, et notre dos s'est roidi à force de se courber sur vos champs.

« Ordonnez, seigneur, que le sang coule en ruisseaux sur le vert gazon de votre cour, et que des feux soient allumés aux quatre vents de la terre, car un grand remède est nécessaire pour délasser les moissonneurs de leurs fatigues.

« Et n'oubliez pas, seigneur, qu'un bœuf rôti est bon pour calmer les douleurs de l'épine dorsale, une brebis pour les genoux, un veau pour les pieds, une oie, un coq, un canard pour les mains, de la bière et de l'eau-de-vie pour la tête brûlée par le soleil.

« O seigneur! ne vous cachez pas plus longtemps, car nous entendons souffler de Krakovie un vent violent, qui, écartant les rideaux des fenêtres de votre château, nous permet de voir votre figure, semblable au

soleil qui brille au ciel ; celle de votre femme, comme une lune dans tout son éclat ; et celle de vos jeunes fils et de vos demoiselles, comme des étoiles étincelantes. »

Aussitôt que le seigneur entend la voix des chanteurs, il se présente, accompagné de sa famille et de ses serviteurs ; et le chant terminé, l'orateur de la troupe lui adresse un discours, prose ou vers, suivant ses moyens intellectuels. La musique se fait entendre immédiatement après la harangue, et les maîtres du château distribuent des récompenses aux travailleurs qui se sont le plus distingués durant le cours de la moisson. L'héroïne du jour reçoit le présent le plus considérable, ainsi qu'une somme en argent ; et la femme du seigneur détachant sa couronne de sa tête, la dépose sur un meuble placé dans le vestibule.

Les domestiques garnissent ensuite de grandes tables, préparées à cet effet, d'énormes rôtis de toute sorte et de mets de campagne en quantité prodigieuse. Des tonnes de bière et d'eau-de-vie sont également disposées. Le repas commence, et les amphitryons ont le plus grand soin de leurs convives, veillant à ce qu'il ne manque rien au service. Après le festin vient le bal. Il a lieu sur la pelouse, et le seigneur l'ouvre avec la jeune paysanne couronnée ; la dame du château danse avec l'orateur villageois, et ses enfants imitent son exemple avec d'autres membres de l'assemblée. Les rafraîchissements circulent sans interruption, tandis que, dans d'autres parties de la vaste cour seigneuriale, le restant des convives se livre à des jeux de toute espèce. Là, de jeunes garçons, plongés jusqu'au cou dans des sacs, cherchent à atteindre les premiers, en marchant à la façon des grenouilles, certain but où se trouve exposée une pièce d'argent ; ici, ils tâchent de saisir, dans de profondes écuelles remplies d'eau et de farine, et avec le seul secours des lèvres, d'attrayants florins ; plus loin, ceux-ci font de prodigieux efforts pour parvenir à l'extrémité d'un mât de cocagne, graissé avec soin et au sommet duquel flottent des vêtements tout neufs ; d'autres, les yeux bandés, un fléau à la main, s'avancent bravement contre un vase d'argile, caché à distance dans le gazon, et gagnent, s'ils le brisent du premier coup, le coq rôti qu'il renferme ; enfin des cavaliers, rapides comme l'éclair, s'évertuent à percer du fer de leur lance une oie rôtie suspendue entre deux arbres. Les jeunes filles prennent part également aux divertissements ; et celles qui, portant sur la tête des baquets remplis d'eau, n'en laissent échapper aucune goutte, reçoivent, pour prix de leur adresse, divers cadeaux, tels que rubans, fleurs artificielles ou colliers.

Les plaisirs se prolongent fort avant dans la nuit, et ne cessent même, parfois, qu'au jour levant.

Chérie des paysans, qui, au milieu de leurs pénibles travaux, lui sont redevables de quelques heures d'oubli et de bonheur, la fête des moissons subit, selon les localités, de légères modifications ou augmentations. C'est ainsi qu'en Podlachie, lorsque le cortége s'approche du château, plusieurs gars se cachent derrière la porte et s'efforcent d'arroser, avec l'eau de leurs cruches, la jeune paysanne couronnée. Si, par la vitesse de sa fuite, celle-ci échappe au baptême qui la menace, chacun la couvre d'applaudissements et forme des vœux pour sa félicité.

ROI ET REINE DE LA PENTECÔTE.

La Kuiavie, contrée qui s'étend sur les bords de la Wistule, abonde en pâturages excellents ; aussi la vie pastorale y est en grande vigueur ; et ce fut, sans doute, pour rehausser encore son mérite, que prit naissance la coutume dont nous allons faire mention.

Chaque village de cette partie de la Pologne possède, à très-peu d'exceptions près, son roi et sa reine. Ces monarques temporaires, élus le jour de la Pentecôte, exercent leur autorité durant toute une année, jusqu'au retour de cette fête. Ils apaisent les différends, assistent aux fêtes de famille, ont leur place indiquée à toutes

les réunions, et reçoivent en tout lieu des marques d'attachement et d'estime. Mais, malgré les touchantes démonstrations dont on les entoure, comme le nombre des aspirants à la puissance suprême est grand, il tarde à chacun que leur pouvoir tire à sa fin.

Le jour qui précède cette expiration, les bergers et les bergères arrêtent de concert le choix du terrain sur lequel ils conduiront le lendemain leurs troupeaux. Le premier berger et la première bergère qui arrivent au rendez-vous, avant tous les autres, sont salués de droit roi et reine de la Pentecôte. Si plusieurs prétendants et prétendantes arrivent en même temps, l'agilité à la course tranche la difficulté, et la couronne appartient à celui et à celle qui atteignent les premiers le but indiqué.

On peut facilement se faire une idée de l'empressement des Kuiaviens en cette circonstance; ils veillent toute la nuit, afin de déjouer les projets de leurs concurrents. Leur ardeur est d'autant plus excitée, que nul ne peut se soustraire à cette coutume; et que le dernier arrivant se voit non-seulement en butte, sous l'épithète humiliante de *bonnet de nuit*, aux mauvais tours et plaisanteries de ses camarades, mais encore contraint, durant les trois jours de la Pentecôte, de conduire aux pâturages et de garder le bétail de toute la commune, tandis que les autres habitants se divertissent.

C'est au bruit d'applaudissements réitérés et aux sons d'une musique bruyante, entremêlée de vigoureux coups de fouet, que le roi et la reine sont proclamés. Chacun s'empresse de leur offrir des présents : au premier, on donne des fleurs et des plumes pour orner son bonnet, des mouchoirs, des boutons de chemise; à la seconde, un collier, des anneaux, des rubans. Leurs couronnes en fleurs à tous deux se tressent, et les jeunes filles font en même temps des bouquets pour les assistants. Cette distribution achevée, le nouveau souverain nomme des commissaires pour présider aux apprêts du banquet qui doit avoir lieu. Il choisit, entre autres, un grand cuisinier, un grand sommelier, un maître de chapelle, une première chanteuse, et un grand maréchal. Il désigne également ceux qui auront pour mission de pourvoir aux divers autres besoins de la réunion.

Les provisions apportées consistent d'habitude en volaille, lard, saucissons, fromage, lait, beurre, œufs, farine, pain, etc.

En attendant l'heure du repas, les bergers chantent, jouent de leurs instruments et dansent.

A midi précis, à un signal du grand maréchal, les commissaires étendent des nappes sur la prairie, et servent les mets. Le son des trompettes annonce ensuite aux assistants que le festin les attend. On prend place : celle d'honneur appartient, comme de droit, au couple royal; les plus rapprochées à leurs dignitaires. Chaque convive puise, avec sa cuiller, dans une écuelle placée devant lui; et les seules boissons permises en cette circonstance sont l'eau et le lait.

Le repas terminé, les chants et les danses recommencent et entretiennent la joie parmi l'assemblée. Quand vient le soir, les jeunes filles reprennent les couronnes et les bouquets flétris, et les remplacent par de nouveaux. De leur côté, les bergers font choix d'un superbe bœuf dans leurs troupeaux, l'enveloppent d'une toile de lin, et entourent ses cornes de guirlandes de fleurs. Lorsque tout est prêt, commence une marche triomphale, à la tête de laquelle paraît le grand maréchal, portant sur l'épaule une écharpe blanche, à la ceinture un pistolet, et un fouet dans les mains. Douze bergers viennent après lui, tous porteurs de fouets semblables; ils sont suivis de la première chanteuse et de douze bergères, avec des corbeilles de fleurs. Le roi et la reine s'avancent ensuite : l'un conduit par deux bergers, l'autre par deux bergères. En semant des fleurs sur le passage du couple royal, les bergères chantent des airs en rapport avec la fête. La musique, composée de violons, petites basses, grands et

petits flageolets, trompettes, précède le bœuf, que l'on guide à l'aide de nombreux rubans; derrière l'animal se tiennent douze jeunes bergers, dont les coups de fouet retentissent dans l'air, puis le restant du cortége.

A l'entrée du village, le grand maréchal décharge son pistolet; le bruit des coups de fouet redouble alors et ne cesse qu'au second coup. Tous les habitants de l'endroit s'empressent d'aller à la rencontre du cortége, les cloches sonnent à toute volée, et l'on entend de toutes parts les cris de : *Vive le roi! Vive la reine!*

En passant devant la demeure du maire (*soltys*) on fait halte; et ce fonctionnaire, ainsi que tous les autres habitants, doit offrir des présents aux nouveaux monarques. Chacun cherche à deviner à qui peut appartenir le bœuf; mais celui-ci est si bien déguisé, que nul n'y parvient. On se remet bientôt en marche; et, cette fois, c'est pour reconduire l'animal chez son maître. Ce dernier, qui est d'habitude fort riche, et qui est obligé de racheter sa propriété, invite tout le monde à l'accompagner à l'auberge, où il déploie la plus grande générosité.

Les divertissements se prolongent pendant les deux jours suivants, avec le même enjouement et la même cordialité.

Cette coutume, dont on ne saurait préciser la date, est à coup sûr un souvenir des temps qui précédèrent le christianisme. Seulement les noms de *roi* et de *reine* proviennent des siècles postérieurs, car les anciens Slaves les ignoraient complétement.

NOCES.

Tout ce qui se rapporte à la grande affaire de la vie, au mariage, a conservé chez le peuple polonais un cachet plein de simplicité originale. Chaque province possède bien, à cet égard, ses coutumes et ses cérémonies propres, mais, en résumé, elles ont toutes un même fond de ressemblance; aussi, en décrivant ce qui a lieu en pareille circonstance dans le palatinat de Krakovie, nous croyons donner une idée satisfaisante de l'ensemble du tableau, quitte, pour le compléter, à faire mention des usages spéciaux à quelques parties du pays.

Lorsqu'un jeune Krakovien a résolu de se marier, il se confie à l'un de ses parents ou bien à l'un de ses amis d'un âge respectable. Ce dernier, qui reçoit de là le nom momentané de *staroste*, c'est-à-dire le vieux, choisit ordinairement le jour du jeudi pour conduire l'amoureux chez sa bien-aimée et faire la présentation aux parents. Il a bien soin de ne pas oublier d'emporter avec lui une bouteille d'eau-de-vie. Aussitôt que la jeune fille aperçoit cette bouteille, elle s'enfuit dans une autre chambre ou chez les voisins. Après avoir salué avec humilité les personnes du logis, en prononçant les mots : *Que Jésus-Christ soit béni!* et obtenu d'elles la réponse : *Dans tous les siècles, amen!* le staroste demande un verre. Si le père ordonne de le donner et que la mère s'empresse de l'offrir, les solliciteurs ont bon espoir; mais si la mère, occupée en apparence à chercher l'objet désiré, ne peut pas parvenir à le trouver, ils comprennent que leur démarche est vaine, et il ne leur reste plus qu'à se retirer.

Dans le cas d'une réception favorable, le négociateur remplit le verre et boit son contenu à la santé des parents, qui répondent, à leur tour, à son appel. Le staroste demande ensuite, comme par hasard, des nouvelles de la jeune fille; et celle-ci, amenée bientôt par sa mère, entend l'éloge de ses attraits et de ses qualités, à la fin duquel le verre lui est présenté; elle refuse d'abord, implore grâce, puis, cédant enfin aux instances, se décide à avaler quelques gouttes d'eau-de-vie. Le négociateur s'explique alors ouvertement, en sollicitant la main de la jeune fille pour son protégé; et, après un peu d'hésitation, quelques réponses évasives, les parents donnent leur consentement à l'union proposée. La jeune fille imite leur exemple.

Le mariage est donc arrêté; et, comme présent de noces, le futur offre à sa

prétendue un mouchoir de cou, où se trouvent enveloppées plusieurs pièces de monnaie, et avec lequel le staroste leur lie à tous deux les mains. Un discours est ensuite prononcé par lui et termine la cérémonie des fiançailles. On ignore dans ce pays les formalités qui se pratiquent ailleurs sous le nom de contrat ; mais les deux familles ont soin d'assurer d'avance, autant qu'il est en leur pouvoir, le sort des nouveaux époux.

Un fanal ou un petit drapeau rouge et blanc indique la maison où doit bientôt se célébrer une noce. Le futur s'occupe de faire faire les publications voulues, et s'adresse, à cet effet, au curé, seul chargé, en Pologne, de tout ce qui a trait à l'acte nuptial. Il annonce pendant trois dimanches de suite, aux offices, qu'un tel va épouser une telle; et si personne ne forme d'opposition à l'union projetée, il fixe le jour du mariage.

A ses approches, les garçons et les filles d'honneur, accompagnés de musiciens, s'en vont de chaumière en chaumière faire les invitations au nom des fiancés. A chaque invitation, la musique joue, tout le monde danse, visiteurs et visités, puis les premiers se rendent ailleurs.

Le grand jour arrivé, les filles d'honneur s'occupent de la toilette de la mariée, qui, assise sur une huche, voit orner ses cheveux de rubans et de fleurs. Durant ces apprêts, les hommes qui y assistent chantent, le verre à la main, des airs relatifs à la circonstance : tantôt c'est le marié qui échange sa liberté contre le joug doré du mariage, tantôt la fiancée qui ne veut plus de la couronne de jeune fille, ou bien les parents qui s'attendrissent sur la destinée de leur enfant chéri. La bière, l'eau-de-vie, le houblon sont également célébrés par des chansons, dont les expressions à double sens font rougir la jeune épousée et divertissent les assistants. Quelques-uns des morceaux chantés à ce moment, ou accompagnant plus tard d'autres parties des divertissements, sont d'une profonde obscurité; on chercherait en vain à deviner leur analogie, et leur sens demeure inintelligible.

A l'appui de cette assertion, et pour sa singularité, voici la traduction littérale du chant du houblon (*chmiel*), si connu en Pologne.

« Houblon, n'as-tu pas eu de mère, que tu as poussé aussi gentil? — Houblon, n'as-tu pas eu de père, que tu as poussé comme un pin? — Houblon, n'as-tu pas eu de sœur, que tu as poussé aussi aigu?—Houblon, n'as-tu pas eu de frère, que tu as poussé en trois ans? — O houblon, houblon pas cuit, assez! O bouche de vieille femme non échaudée! »

Il serait assez difficile, comme on le voit, de dire quels rapports peuvent exister entre le houblon, ainsi questionné, et le mariage.

La toilette terminée et avant de partir pour l'église, la jeune fille se jette aux pieds de ses parents et les couvre de baisers et de pleurs. C'est en pleurant eux-mêmes que le père et la mère donnent leur bénédiction à leur enfant, et tout le monde partage leur émotion.

Mais bientôt, à un signal du staroste, chacun sèche ses larmes et se dispose à gagner l'église. La fiancée prend place sur un char attelé de quatre chevaux, au milieu de ses filles d'honneur et des musiciens. Tout autour du char se tiennent à cheval le marié, le staroste et les garçons d'honneur, tous tenant d'une main un fouet fort court en cuir et de l'autre un petit drapeau, usage qui remonte au temps des Slaves où chacun se rendait en armes à la cérémonie du mariage. Les coursiers sont parés avec soin; et, le long du chemin, les cavaliers sont parfois obligés de traverser des tas de paille et de broussailles, que les enfants allument exprès sur le passage du cortége.

Après que la bénédiction nuptiale a été donnée par le prêtre, les parents s'empressent de rentrer dans leur demeure, afin d'être les premiers à saluer le jeune couple, à son retour, et de lui offrir, sur le seuil de la chaumière, le pain et le sel. Le père répand également des grains d'orge sur la tête des nouveaux époux et de ceux qui les

accompagnent: on les recueille précieusement, pour les semer : s'ils viennent bien, les mariés jouiront d'une heureuse existence.

Le staroste prononce un discours, dans lequel il retrace les droits de chaque époux et leurs devoirs réciproques, et il termine par cette acclamation, répétée plusieurs fois par tous les assistants : *Vive le jeune couple!* Puis vient le repas, où chaque convive garde son bonnet sur la tête, et après le repas arrive la danse. Elle est ouverte d'habitude par les personnes les plus âgées de l'assemblée, lesquelles dansent la grave *polonaise;* bientôt les jeunes gens, impatients, font succéder à cette dernière la petillante *krakovienne* et la gracieuse *mazurek*.

C'est au milieu de ces divertissements que commence la cérémonie du chaperon, *oczepiny*. Une vieille femme, après avoir coupé la tresse en cheveux de la mariée, lui pose sur la tête un bonnet en forme de chaperon, et les jeunes filles font entendre le chant suivant, non moins bizarre que celui du houblon.

« Qu'est-ce qui se tord autour de l'arbre? — C'est le serpent.— Ma mère, mon mari me bat! Viens, viens! plains-moi, et fais-moi cadeau de quelque chose de bon.

« La mère est arrivée et a examiné l'ordre. — « Bats, mon gendre, bats, instruis, c'est pour ton propre bien.

« Qu'est-ce qui se tord autour de l'arbre. — C'est le serpent. — Mon père, mon mari me bat! Viens, etc.

« Le père est arrivé, etc.

« Qu'est-ce qui se tord autour de l'arbre? —C'est le serpent.—Mon frère, mon mari me bat! Viens, etc.

« Le frère est arrivé, il a examiné l'ordre. Le beau-frère voudrait bien fuir, mais il ne sait de quel côté, si c'est par la porte ou par la fenêtre; partout on se tient avec des sabres. — « Ah! mon beau-frère, ne bats pas ma sœur, car, autrement, je te battrai avec un bâton aigu! »

A deux heures du matin, les jeunes mariés se retirent; mais ils ont à subir auparavant un nouveau discours du staroste, discours dont les plaisanteries équivoques redoublent la gaieté des invités. Quand il est terminé, on danse avec gravité une polonaise avec la mariée, et, la conduisant ensuite dans la chambre qui lui est destinée, on la remet entre les mains de son époux. De nouvelles santés se succèdent là en l'honneur de la prospérité du jeune ménage; puis le staroste, entraînant vivement tout le monde hors de la chambre, en ferme la porte, la défend contre toute tentative maligne, et amuse l'assistance par une profusion de mots burlesques et de saillies au gros sel.

Les danses reprennent bientôt avec la même fougue et se prolongent toute la nuit. Lorsque la fatigue accable les invités, ceux-ci se jettent par terre, dans l'un des coins de la pièce, et, après un court sommeil, recommencent comme si de rien n'était. C'est ainsi que les noces krakoviennes durent huit à dix jours. Avant de se séparer des convives, le jeune couple les traite une dernière fois dans sa demeure, et leur demande leur amitié pour l'avenir.

Les jeunes Mazoviens vont traiter directement, avec le père de la jeune fille, de l'objet qui les intéresse.

Au jour du mariage, le futur, accompagné de ses amis, arrive chez sa fiancée, devant laquelle il exécute de son mieux sur le violon une *mazurek;* puis le bel esprit de la compagnie adresse aux deux époux un discours en vers, qu'il termine en ornant leurs têtes de couronnes de fleurs.

Ce double cérémonial achevé, la jeune fille va s'asseoir sur une huche; et ses compagnes arrangent pour la dernière fois, en chantant, les tresses de ses cheveux, qu'elles parent ensuite d'une nouvelle couronne de fleurs.

Lorsque s'opère le retour de l'église et que le cortége est environ à moitié chemin, le premier garçon d'honneur pique des deux son cheval, vole à son logis, y prend une miche de pain, et s'empresse de rejoindre la noce. Là, le pain à la main, il s'approche tour à tour de chaque char, et invite tout le monde à se rendre chez les parents de la mariée.

Chez les paysans qui habitent les

bords de la Piliça, dans le palatinat de Sandomir, on connaît qu'une chaumière renferme une fille à marier par la vue de points marqués en blanc sur la porte. C'est un stimulant pour les amoureux.

La fiancée se rend pour faire sa toilette de mariée à la demeure seigneuriale. Là, elle est conduite à un appartement disposé à son intention, et la demoiselle du château, ou bien une dame de la famille du seigneur, lui sert de femme de chambre. Ses beaux cheveux blonds sont séparés par derrière en deux longues tresses et frisés avec soin par-devant; une couronne de fleurs artificielles est posée sur son front, et un galon d'or, brochant sur le tout, se joue à travers les cheveux et les fleurs. Puis on lui met un jupon blanc et un corsage amarante, couleurs nationales, toujours préférées dans les grandes circonstances. Un collier en corail achève de compléter la parure de la mariée.

D'habitude, le seigneur accorde la permission de danser dans ses salons, au retour de l'église, et ouvre le bal avec la mariée.

Le repas de noces a lieu ensuite à la demeure de la nouvelle mariée, où chaque convive apporte un plat de sa façon, en guise de pique-nique, lorsque le seigneur ne pousse pas la générosité jusqu'à en faire les frais, car le jeune couple est rarement assez fortuné pour festoyer une si nombreuse compagnie.

Le lendemain, les points blancs que l'on remarquait sur la porte de la chaumière ont disparu.

Les invitations se font de la manière la plus solennelle chez les habitants de la Grande-Pologne, par l'entremise du garçon d'honneur, *druzba*. Le jeudi précédant le mariage, qui se célèbre toujours le dimanche, il met ses habits de fête, se couronne de fleurs, monte à cheval, et, accompagné d'un autre jeune homme, se rend à chaque maison désignée. Il s'arrête devant la porte, et prononce les paroles suivantes :

« Bénie soit la maison dont nous franchissons le seuil! Aujourd'hui jeudi, au soir, le père, la mère et les jeunes fiancés vous envoient leurs compliments les plus affectueux, et nous chargent de vous informer de l'acte solennel qu'ils se préparent à célébrer. »

Le maître de la maison répond :

« Quel est cet acte saint que l'on a célébré aujourd'hui avec la volonté de Dieu et l'intercession de la Vierge? »

Le garçon reprend :

« Ce n'est pas précisément dans notre intérêt que nous nous présentons devant vous, mais ce sont les jeunes fiancés qui nous envoient au nom de Dieu. Car Dieu, sachant que l'homme avait besoin d'une femme, prit une de ses côtes et créa la femme. Notre jeune garçon a longtemps cherché sa côte, et il l'a enfin trouvée dans sa fiancée. Ils vous prient maintenant, du fond de leurs cœurs, de les conduire dans la maison de Dieu et dans celle de leurs parents, où nous jouirons des bienfaits de la Providence. Nous vous invitons en même temps à venir partager avec nous, si vous voulez bien nous faire ce plaisir, un tonneau d'eau-de-vie, des tonneaux de bière, du pain et des gâteaux. Vous trouverez aussi des canards, des poules, des oies, et le bœuf ne manquera pas. Déjà le couteau en menace un second, qu'on tient en réserve. Vous entendrez aussi des violons, des basses et des flageolets. De jeunes filles, de joyeux garçons, des hommes et des femmes âgés se trouveront dans la foule. Vous recevrez l'accueil le plus dévoué : tous les cœurs vous sont ouverts, et l'amitié vous tend les bras. Ne déshonorez pas le jeune couple en vous refusant à son invitation; car c'est Dieu lui-même qui, grâce à l'intercession de la vierge Marie, lui a donné sa bénédiction. »

Il existe encore un autre usage particulier à la Grande-Pologne. Vers le soir, lorsque le bal est en pleine activité, les femmes mariées conduisent, à l'insu de la compagnie, la nouvelle épouse dans une pièce voisine, où se pratique envers elle la cérémonie du chaperon, puis la ramènent, toute en larmes, vers le lieu de l'assemblée. Alors le marié s'approche de sa femme et l'invite à danser avec lui; mais celle-ci s'y refuse, sous prétexte qu'elle est boiteuse. Cette défaite du marié l'expose aux sarcasmes de son garçon d'honneur, lequel, prétendant d'un

air moqueur qu'il n'entend rien à solliciter, invite la mariée et voit sa demande accueillie par elle. Ils prennent aussitôt leur élan et se mettent à danser. En vain l'époux renouvelle sa requête, elle est encore repoussée; la jeune femme boite plus fort que jamais, et les railleries du garçon d'honneur ne tarissent pas. La plaisanterie se répète plusieurs fois, jusqu'à ce que le marié, n'y tenant plus, dise sérieusement : « Femme, apprends à connaître ton époux ! » A ces paroles, la mariée lui tend vivement la main, et ils exécutent tous deux ce qu'on nomme *la petite danse*. Pendant le temps que dure cette danse, l'assemblée chante d'un ton sérieux des stances analogues.

On remarque également chez les paysans de Lublin plusieurs particularités curieuses.

D'abord, ce n'est pas là comme ailleurs un homme qui entame et dirige les négociations, mais bien une matrone estimée de chacun et d'un âge des plus respectables.

Deux amis du marié sont chargés de fonctions importantes : l'un, nommé *maréchal de la noce*, et porteur d'un drapeau, a pour mission de veiller à ce que chaque partie de la solennité nuptiale s'accomplisse suivant les us et coutumes; l'autre, possesseur d'une branche de sapin ornée de couronnes, de bougies et de petites sonnettes, doit jouer, pendant toute la durée de la fête, le rôle de bouffon, et entretenir en conséquence, par ses propos et ses contorsions, la bonne humeur des invités.

A l'instant où la noce, rassemblée chez la future, se dispose à partir pour l'église, le maréchal confie à la première demoiselle d'honneur l'anneau nuptial, remise qui s'opère au murmure des accents suivants :

« Au milieu du village se trouve une forge, dont les ouvriers, munis de soufflets, allument le feu au point du jour. »

Et toute la compagnie reprend à grands cris : *Lado! Lado* (*)!

« Ils frappent avec le marteau sur l'enclume et forgent des anneaux d'or pour Jean et Marie. Dieu veuille conduire les jeunes fiancés au bonheur! »

Et l'on répond comme précédemment : *Lado! Lado!*

En Lithuanie, trois ou cinq femmes, jamais un nombre pair, confectionnent pour le repas de noces un gâteau spécial, *koroway*; et, tandis qu'elles le portent au lieu de réunion, tous les voyageurs rencontrés sur la route doivent leur céder le pas.

Lorsque la fête tire à sa fin, les jeunes filles de la noce mènent la mariée dans une chambre à part et l'habillent de neuf des pieds à la tête; puis son frère ou un ami de la famille prend un oreiller, le dispose au milieu de l'assemblée et invite la mariée à s'asseoir dessus. Ses compagnes défont alors ses nattes de cheveux et en brûlent l'extrémité à la lueur d'une bougie allumée, action qui signifie bien des choses, entre autres, que la nouvelle épouse doit renoncer aux habitudes des jeunes vierges. Cette espèce d'adieu à l'innocence est suivi de souhaits de bonheur, et les mêmes jeunes filles mettent dans la coiffure de la mariée un peu de beurre ou de miel, un petit morceau de pain et un gros (2 centimes), emblèmes que le fichu de nuit ne tarde pas à recouvrir.

Les amis de l'époux viennent l'aider, le lendemain du mariage, à conduire sa femme chez lui. En franchissant le seuil de la porte, ils brûlent une botte de paille : c'est l'adieu de la mariée au foyer paternel.

A l'entrée de sa nouvelle demeure, elle trouve sa belle-mère qui lui présente la couverture de la huche garnie d'une peau de mouton retournée, ainsi que le pain et le sel. En signe de prise de possession, la mariée fait trois fois le tour de la table; ensuite on danse, on chante, on mange, jusqu'à ce que le jeune couple se retire.

(*) *Lado* ou *Lada* était chez les anciens Slaves la déesse des fiançailles. Il se trouve dans le district de Lublin, une rivière qui porte ce nom, et à laquelle le peuple adresse encore des chants de nos jours.

Le jour suivant, le mari s'empare de la chemise de sa femme, met du seigle dans une manche, un demi-florin dans l'autre, attache le tout avec une ganse rouge, et renvoie la chemise à la famille de la mariée.

Dans les temps reculés, chez les habitants des terres prussiennes, la fille désirée en mariage était vendue par ses parents, moyennant quelques pièces de bétail. Elle-même recevait un jupon, à titre d'arrhes.

Une partie de ces coutumes se retrouvait en Samogitie et en Kourlande. Il y était aussi d'usage que deux amis du fiancé enlevassent sa future du logis paternel. Une fois parvenue à sa nouvelle demeure, on lui en faisait faire trois fois le tour; ensuite on lui lavait les pieds, et, avec cette eau, on arrosait les meubles, le lit nuptial et les assistants. Enfin lui ayant bandé les yeux et mis du miel sur la bouche, afin de lui enseigner la douceur et la bonté envers son mari, on promenait de nouveau la mariée. A chaque porte qu'elle frappait du pied droit et qui s'ouvrait à cet appel, on jetait sur elle des grains de blé, d'orge, des pois, des fèves et des graines de pavot. Celui qui s'acquittait de cette tâche prononçait en même temps ces paroles : « *Si* « *tu es fidèle à ton mari et bonne mé-* « *nagère, tu ne connaîtras jamais le* « *besoin.* » A la fin des danses qui suivaient le repas, les jeunes filles de la noce cherchaient à couper la tresse en cheveux de la mariée, et, y ayant réussi, se fâchaient que celle-ci eût cessé d'appartenir à leur classe; elles la pinçaient, la battaient, et, à force de mauvais traitements, la contraignaient de se réfugier dans la chambre de son époux, asile sacré et impénétrable.

DANSES ET CHANTS POPULAIRES.

Les danses nationales et les chants populaires sont l'image la plus fidèle de l'esprit d'un peuple; les chants surtout, que l'on a surnommés avec justesse la voix intime du sol. Ceux du peuple polonais ne font pas exception à la règle, car ils peignent avec exactitude ses penchants et ses mœurs.

« Partout où se trouve une femme slave, on est sûr d'entendre chanter: montagnes et vallées, fermes et pâturages, jardins et vignobles, tout retentit des accents de sa voix; elle chante ses peines, elle chante ses plaisirs, et la naissance de son enfant, et la souffrance de son cœur. Souvent la fille du peuple, après une pénible journée, allége par des chansons le poids de ses fatigues; elle revient lentement à sa demeure sous les lueurs du crépuscule, et elle chante pendant la route. Ce ne sont pas des traditions confuses ou des légendes mythologiques qu'elle répète, mais de véritables poëmes, qui ne ressemblent en rien aux poëmes des autres nations de l'Europe. La délicatesse, la tendresse, la pureté, le pathétique sont les caractères spéciaux de cette muse (*). »

Nous décrirons d'abord les danses du pays, danses de tout temps vraiment nationales, car elles étaient autrefois en usage depuis le palais somptueux du souverain jusqu'au plus humble cabaret de village. Aujourd'hui, dans les bals citadins, les chansons les accompagnent rarement; mais, parmi la classe des paysans, cette condition est toujours de rigueur.

La danse caractéristique du pays est la *polonaise*, dans laquelle se trouvent réunis, tout à la fois, le faste oriental, la gravité, la fierté, l'esprit chevaleresque, la liberté et l'indépendance d'une république d'Occident. L'ancien costume ajoutait beaucoup à la beauté de cette danse, que l'on dansait, il y a peu d'années encore, tout armé, mais sans que les mouvements perdissent rien de leur grâce. Elle est toujours ouverte par le couple le plus élevé de l'assemblée, et ne consiste, à vrai dire, qu'en une espèce de promenade. Là tout le monde danse : les jeunes gens, les enfants, les vieillards, les hauts dignitaires, les magistrats prennent part au divertissement, et

(*) Schafaryk, Chants populaires des Slaves.

c'est à la grave polonaise qu'ils doivent de pouvoir le faire. Après plusieurs tours de promenade, chaque cavalier offre, à son gré, sa main à une autre dame, et le danseur primitif doit la lui céder, jusqu'à ce qu'il puisse la reprendre de nouveau. Cette figure de la polonaise rappelait originairement les droits égaux des nobles dans l'État.

Dansée presque exclusivement aujourd'hui par la noblesse et la bourgeoisie, la polonaise commence et termine la fête. Dans plusieurs cours européennes, l'usage d'ouvrir le bal par elle s'est également conservé jusqu'à nos jours.

Vient ensuite la *mazurek*, danse favorite des Polonais. Elle est en vogue partout, dans les salons comme dans les chaumières. Possédant toute la grâce que chérit la bonne compagnie, elle peut rivaliser avec les danses européennes les plus élégantes; plus d'une fois même la mode a essayé de la naturaliser dans les premières sociétés de Paris, de Londres et de Florence, mais le nombre de ceux qui savent bien la danser et saisir son cachet national est trop restreint pour qu'elle s'y acclimate parfaitement.

La mazurek offre cependant quelque ressemblance avec les quadrilles français, mais elle offre bien plus d'originalité et d'entraînement.

Un écrivain distingué, Kasimir Brodzinski, a tracé dans le Mémorial de Warsovie de 1826 ce piquant parallèle : « En voyant danser la mazurek et la contredanse, on serait tenté de dire qu'une Française cherche à plaire par sa danse, et qu'une Polonaise plaît en s'abandonnant à sa gaieté de jeune fille; sa grâce est toute naturelle, l'art n'y a rien ajouté. La taille de la danseuse française nous rappelle les créations idéales de la sculpture grecque, mais la Polonaise rappelle (du moins aux yeux de ses compatriotes) une bergère créée par l'imagination ardente des poëtes : autant la première nous charme, autant la seconde nous attache. En outre, si la contredanse est de nos jours le triomphe des femmes, la mazurek a réservé quelques compensations aux hommes; un jeune cavalier possédant de la souplesse et de l'élégance dans les formes peut devenir l'âme et le héros de cette danse. »

Pour compléter ces remarques, nous ajouterons que si l'esprit de l'ancienne noblesse se reflète si bien dans la polonaise, la mazurek, pleine de vie et d'expression, est l'emblème de l'esprit du peuple. Dans cette danse, le Polonais déploie toute sa force et les sentiments qui l'animent.

La *krakoviak*, originaire de Krakovie, ainsi que son nom l'indique, se danse, non en tournoyant, comme dans la valse, mais en rond, par plusieurs couples qui se suivent en chantant. Parfois, les paroles improvisées sont satiriques et forment deux couplets, dont le premier est un tableau expliqué par le second. Par exemple :

« Là bas, le long des hautes murailles de
« Krakovie, coule la Wistule,
« Et les Polonais se portent tous en foule
« de ce côté. »

On fait un tour de danse, puis un second chanteur, continuant la pensée, reprend :

« Tous y vont avec leurs faux et ne re-
« viennent pas,
« Et les forêts, les plaines et les femmes
« sont en deuil. »

D'autres fois, au village, le couple chantant s'arrête devant l'orchestre, et là le jeune danseur improvise des couplets qui ont trait à la fête ou faisant l'éloge de celle qu'il aime. La danse continue ensuite. Tous partent successivement, les uns après les autres : leurs bottes ferrées battent la mesure, les anneaux de cuivre et d'argent ornant leurs ceintures s'entrechoquent, et l'air retentit de cris de joie.

La krakoviak a peu accès maintenant dans les salons de la haute société; cependant, à l'époque de Stanislas-Auguste, elle était très en vogue.

Chez les montagnards, les Gorals, la danse favorite est une sauteuse, espèce de krakoviak qui s'exécute une petite hache à la main. Placé au milieu du cercle, le danseur fait avec les pieds et tout le corps une multitude de mou-

vements, assez difficiles à décrire, et lance, à une grande hauteur, la hache qu'il tient; plus il montre d'adresse à la recevoir, plus l'assemblée lui prodigue d'applaudissements.

Les danses nationales, si nobles ou si folles, prirent une teinte plus sombre lors des partages. Il s'en forma même une tout à fait en rapport avec la situation malheureuse du pays, et connue sous le nom de *kolomejka*, qu'elle tirait de la ville de Kolomeja, située au pied des monts Karpathes. Depuis les rives du San, en suivant la chaîne karpathienne et les bords du Dniester, jusqu'à la mer Noire, elle est en usage. Cette danse n'offre rien, dans ses diverses figures, qui rappelle la majestueuse polonaise, la joyeuse mazurek, ou la bruyante krakoviak. En l'exécutant, les bouches sont muettes et les visages mélancoliques. C'est en silence que le cavalier conduit sa partenaire, à l'aide d'un ruban ou d'un rameau entrelacé. A un moment indiqué, les danseuses lâchent le lien et s'enfuient avec des gestes gracieux; les danseurs les suivent d'un air suppliant; et quand elles se voient dans la nécessité de s'enchaîner de nouveau, elles baissent les yeux et se couvrent la figure de leur tablier. Lorsque le divertissement est près de sa fin, le ruban ou le rameau tombe des deux côtés; la danseuse s'élance alors dans les bras de son cavalier, et ils tournent ensemble d'une façon plus animée, tandis que les suffrages des spectateurs se mêlent au bruit des instruments. Il était impossible de peindre avec plus de fidélité la douleur de la perte du pays, le désir de le reconquérir, et le bonheur éprouvé, une fois cette tâche patriotique accomplie.

Telles sont les principales danses polonaises. Chacune d'elles a donné son nom aux chants qui l'accompagnent.

Parmi les polonaises, on en distingue surtout trois: 1° la polonaise du 3 *mai*, adaptée aux paroles relatives à la promulgation de la constitution de 1791; 2° la polonaise de *Kosciuszko*: elle fut adressée à ce grand citoyen lorsque le pays prit les armes, en 1794; 3° la polonaise d'*Oginski*, nommée le *Chant du cygne*, composée en 1793, lors du second partage: admirable par sa double expression de douleur et d'espérance, elle se répandit rapidement dans toute l'Europe.

D'une allure plus vive et plus animée, les mazureks possèdent les qualités qui manquent aux polonaises. Sous le rapport des effets moraux, elles remuent l'âme profondément; leur mélodie éveille l'amour de la patrie, et leur rhythme guerrier stimule au plus haut degré les sentiments ardents de la jeunesse. Rien qu'en entendant la mazurek de Dombrowski, commençant par ces mots: *Non, non, tu ne périras pas, ô Pologne chérie!* le pays entier se leva.

Malgré les nombreuses invasions étrangères, les vieux airs des krakoviaks sont demeurés purs et sans mélange. L'un d'eux, plus moderne, porte pour titre: *le Faucheur*, et servit, durant la dernière guerre, de marche aux cavaliers nationaux.

Longtemps empreints d'une teinte religieuse, les chants polonais n'adoptèrent que lentement une couleur plus franche et plus joviale. Les chants de Noël, appelés *Kolenda*, participent encore de nos jours de cette double influence. Le peuple les exécute sous les fenêtres des demeures seigneuriales, fort avant dans la nuit, la veille de la fête. Rien n'égale l'attrait et la beauté de ces sérénades. Bravant la neige et souvent une froidure de vingt degrés, de nombreuses bandes explorent les campagnes, sous un ciel étincelant d'étoiles, aux lueurs pourpres de l'aurore boréale, et chantent les kolenda avec un enthousiasme devant lequel disparaissent les glaces du Nord.

Les airs de Saint-Grégoire réunissent toutes les conditions des mélodies populaires. Ils étaient à l'usage des femmes de Krakovie, lorsqu'elles célébraient leur fête annuelle, *Czomber babski*, qui présentait un spectacle assez bizarre. Ce jour-là, les Krakoviennes se réunissaient devant l'Aigle blanc, sur la place du Marché, où elles arrivaient en foule de tous côtés,

et divisées en compagnies. Un chef, nommé par elles, se mettait à leur tête. Bientôt, à un signal donné, les danses commençaient, et le chant les accompagnait toujours. Les *grégoriennes* faisaient souvent, dans leurs légers refrains, la satire de l'évêque et des hauts dignitaires du lieu.

Par suite de l'influence du climat et surtout des événements politiques, une partie de la Pologne possède des chants gais et l'autre des chants pleins de mélancolie. Les premiers ont cours dans les provinces fertiles et soumises à un régime moins oppressif, comme les contrées de Krakovie, de Posen, de Gnèzne, jusqu'à Warsovie, et de là, par le palatinat de Sandomir, jusqu'à Krakovie; les seconds sont répandus depuis Lublin jusqu'à Léopol, dans la Wolhynie, la Podolie, l'Ukraine, et jusqu'au delà du Dniéper.

Dans la grande et la petite Pologne, ainsi qu'en Mazovie, jamais on n'entend sortir de la bouche des paysans ni ballades lugubres, ni romances langoureuses; tout est gai et volage, simple et naïf. Pas une chanson circulant aujourd'hui ne remonte à plus d'une vingtaine d'années. On les change sans cesse, et un joyeux improvisateur de cabaret, le verre d'hydromel en main, opère souvent une révolution complète sous ce rapport. On répète les couplets exactement d'abord, puis on les corrige, on les défigure, on les corrompt, jusqu'à ce qu'un nouveau chant les remplace entièrement.

Les paysans courbés tout à fait sous le joug russe ne connaissent pas cette gaieté et cette insouciance : la mélancolie, la douleur, l'amour malheureux ou le sentiment guerrier respirent dans leurs chants; la musique et les paroles en existent depuis des siècles (*).

C'est dans les *dumki* (rêveries) de l'Ukraine surtout que l'on remarque ces divers caractères. « Voici un peuple dont les mélodies tristes et plaintives s'élèvent comme une hymne de douleur vers le ciel. Toute cette musique n'est qu'un long gémissement, un chant d'amour, dont le langage mystérieux se révèle par des larmes de résignation. Quelle est donc la cause de cette tristesse profonde? quel pressentiment sinistre enveloppe comme d'un nuage les touchantes idylles de la population russienne de l'Ukraine? Pourquoi ces riches plaines, ces riantes vallées ne lui inspirent-elles que de sombres images? C'est parce que le peuple d'Ukraine a toujours été opprimé. Il a vainement lutté contre l'esclavage, contre la misère, contre l'oppression de l'aristocratie polonaise ou du cabinet moskovite. Vaincu et persécuté, il pleura en larmes de sang la perte de sa liberté; et ses rêveries mélodieuses et poétiques sont comme les derniers rayons de son bonheur passé, que la tyrannie n'a pu briser (**). »

Parmi les dumki, il en est une, le *Tchaïka,* encore plus remarquable que les autres par sa douceur et la tristesse dont elle est profondément empreinte. Elle doit remonter à l'époque où l'Ukraine, convoitée et déchirée par de puissants voisins, finit par tomber sous le joug de la Russie. Le peuple vaincu, et qui avait vu périr l'élite de sa jeunesse, s'y compare au *tchaïka*, espèce de vanneau dont le cri plaintif vient souvent assombrir les pensées du voyageur au sein des steppes immenses de la Russie méridionale. Le taureau de la prairie, c'est sans doute le Moskovite vainqueur. Voici ce chant, dans sa traduction littérale et avec l'obscurité de certains passages :

« O malheureux tchaïkas! tchaïkas infor-
« tunés! vous avez fait votre couvée près
« du chemin.

— « Kiihii! kiihii! prenant mon vol vers
« le ciel, je n'ai plus qu'à me précipiter dans
« l'abîme des mers.

— « Et tous ceux qui passent vous tour-
« mentent. Garde à toi, tchaïka! cesse de
« pousser des cris plaintifs.

— « Kiihii! kiihii! etc.

(*) Michel Podczaszynski, Fragments sur la littérature de l'ancienne Pologne.

(**) A. Sowinski, Coup d'œil historique sur la musique religieuse et populaire en Pologne.

— « Déjà le blé est devenu jaune, il est « mûr; et les moissonneurs qui arrivent vont « prendre tes petits.

— « Kiihii! kiihii! etc.

— « Mais la bécasse entraîne par son ai« grette le tchaïka, qui appelle ses petits... « kiiguiitch!

— « Kiihii! kiihii! etc.

— « Alors le taureau de la prairie, cour« bant en arc une branche flexible : Cesse « de crier, tchaïka, sinon je te pendrai dans « cette prairie.

— « Kiihii! kiihii! etc.

« Eh quoi! je ne puis ni me plaindre ni « verser des larmes, moi, la mère de ces pau« vres petits!

« Kiihii! kiihii! prenant mon vol vers le « ciel, je n'ai plus qu'à me précipiter dans « l'abîme des mers. »

Les chants de la Lithuanie, les *daïnos*, sont également célèbres par leur douceur et leur ingénieuse simplicité; ces fleurs charmantes rappellent en tous points la riante vallée de Kowno qui fut leur berceau. Consacrées jadis au culte de la mythologie lithuanienne, si gracieuse, elles servent aujourd'hui d'interprètes aux émotions de l'âme, soit qu'elle scintille de joie ou laisse échapper un cri de douleur.

Le langage lithuanien se prête particulièrement aux expressions caressantes, et il est impossible de rendre avec fidélité, dans une langue étrangère, tout le charme de ces poésies intimes.

Les Lithuaniens aiment assez les poésies énigmatiques dans la forme d'interrogation. Voici l'une de ces chansons, appelées *misla* ou énigmes :

« Une fois ma mère m'a grondée et m'a « dit : Va au bois, ma fille, et trouve-moi « une fleur d'hiver et de la neige d'été.

« J'allai errer tristement sur les collines « près du lac et au bois. — Mon pasteur, « dites-moi, je vous prie, où je trouverai « ces deux choses.

— « Si tu veux être bonne et fidèle, si « tu me donnes ta bague pour gage, je te dirai « l'énigme; écoute, écoute, ma fille.

— « Je serai bonne et fidèle, je donnerai « cette bague pour gage; mais, dites-moi, « où trouverai-je la fleur d'hiver et la neige « d'été?

— « Va au bois de sapins, casse une pe« tite branche, porte-la à ta mère, et dis « hardiment : Le sapin est la fleur d'hiver.

« Va aux bords de la mer d'ambre, prends « l'écume des flots azurés avec ta jolie main : « l'écume de mer est la neige d'été. »

Malgré la domination étrangère, des citoyens dévoués s'attachèrent à conserver dans la mémoire du peuple des chants nationaux remplis de mélancolie. Les femmes aussi, nouvelles vestales, se chargèrent d'entretenir le feu sacré du patriotisme; ni les soldats moskovites, ni les fonctionnaires allemands ne purent empêcher une mère de répéter, au berceau de son fils, les chants qui devaient lui communiquer, avec le lait de son sein, l'amour de la patrie et la haine de ceux qui l'opprimaient.

Une autre classe agit également d'une façon favorable, celle des chanteurs ambulants, qui, s'en allant par troupes de village en village propager leurs refrains, inspiraient un certain degré de respect au peuple par leur âge et par leur profession. C'était à qui leur ferait des cadeaux, et un proverbe disait d'eux : *Ce sont des gens qui ont connu des temps meilleurs et de vieilles chansons*. Fréquentant les foires, suivant les solennités religieuses et conviés à toutes les fêtes de famille, leur influence était grande.

C'est grâce à eux que se répandit dans tout le pays, à l'époque des partages, le chant patriotique du *Bouleau*, qui puisait dans les circonstances présentes une nouvelle expression de douleur et de malédiction. Nous terminerons par lui cet article.

« Bouleau, charmant bouleau, pourquoi « donc es-tu si triste? Les noirs frimas ont« ils glacé ta séve, ou le souffle d'un mauvais « vent t'a-t-il desséché? C'est peut-être le « ruisseau qui a mis à nu tes jeunes racines?

— « Sœur Olga, ce ne sont point les noirs « frimas qui ont glacé ma séve; je n'ai « point été desséché par le souffle d'un mau« vais vent, et le ruisseau n'a point mis à « nu mes racines.

« Mais d'un lointain, lointain pays, vin« rent les Tatars, qui brisèrent mes branches, « allumèrent de grands feux, et foulèrent « autour de moi la belle herbe verte.

« Et partout où ils allument du feu, l'herbe « ne peut plus pousser. Et les champs en- « semencés qu'ils traversent à cheval, sont « arides comme au milieu de l'automne. « Aucun animal ne veut plus boire dans le « ruisseau que leurs chevaux ont souillé. Et « la blessure de leur flèche ne guérit que « dans le tombeau.

« Ah! c'est de là-bas, de là-bas, que « vient la malédiction de Dieu!

« Les mauvais vents, et les sauterelles qui « apportent la famine, et la peste qui en- « lève les humains, viennent aussi de ce « côté.

« Quel dommage que ce soit aussi de là « que nous vient la lumière du soleil. »

SUPERSTITIONS.

Comme tous les peuples primitifs, la grande famille slave fut animée par le désir, si naturel à l'homme, de déchirer le voile qui cache les mystères de l'avenir. On comptait chez elle un nombre immense de devins et de prétendus sorciers. Les femmes surtout, auxquelles on attribuait le don de l'inspiration divine, jouèrent, sous ce rapport, un rôle marquant parmi les populations slaves. Elles participaient aux cérémonies publiques, soignaient les malades, rapprochaient les jeunes gens par les liens du cœur et pronostiquaient à chacun sa destinée future.

Les anciens Prusses les consultaient également, afin de découvrir où se trouvaient les objets dérobés. Avant de rendre ses oracles, la sibylle répandait de la bière et fondait de la cire, ou bien entaillait, d'une façon bizarre, un morceau de bois.

Cette même peuplade était imbue de superstitions non moins singulières. Par exemple, il fallait bien faire attention à sa marche en entrant dans un village; car le pied droit posé le premier signifiait du bonheur, tandis que le pied gauche menaçait, au contraire, de quelque fâcheux accident.

Si un lièvre traversait la route, chacun redoutait quelque catastrophe; si c'était un loup, on se réjouissait.

Le marié qui se réveillait le premier la nuit des noces devait s'attendre à mourir pareillement le premier.

Toute maladie était considérée comme un indice de la colère céleste, et la mort regardée comme un juste châtiment; aussi il arrivait souvent que le *wurszkaytis*, sacrificateur, voyant les souffrances du patient, l'étouffait avec un oreiller, après avoir demandé pardon aux dieux, les yeux baignés de larmes, de mettre fin à leur vengeance toute-puissante.

Ces croyances eurent cours longtemps encore, dans toute leur étendue, après l'introduction du christianisme. Melecius dit dans ses Lettres à Sabin, écrites en 1553 : « Les Slaves ont parmi « eux des devins, nommés en langue « russienne *burtes*, qui versent de la « cire fondue sur des fils de laiton, et « répondent ensuite, suivant les figures « tracées, aux questions adressées. J'ai « connu en Prusse, ajoute-t-il, une « femme qui, inquiète d'une longue « absence de son fils, alla consulter un « devin, et apprit de lui qu'il avait péri « en mer, attendu que la cire versée « sur un plateau représentait un vais- « seau naufragé et un homme étendu, « tout à côté, sur le dos. »

Le savant Czacki parle également, dans son ouvrage sur les lois lithuaniennes et polonaises, de ces superstitions, en usage dans toutes les classes de la société. La reine Bona, épouse de Sigismond Ier et digne Italienne, ajoutait foi elle-même aux expériences tentées. « Elle sondait l'avenir, dit « Czacki, d'après la masse formée par « le suc tiré d'herbes odoriférantes, « ainsi que d'après les dessins qui pro- « venaient de la cire fondue. »

Un sorcier jouit surtout en Pologne d'un renom populaire et équivaut pour elle au Faust allemand, c'est Twardowski (*), personnage qui vécut sous le règne de Sigismond-Auguste.

On trouve fort peu de détails chez les biographes nationaux sur Twardowski; ils se contentent de rapporter qu'il reçut le jour dans une noble fa-

(*) Plusieurs écrivains soutiennent que le fameux Faust est le même personnage que Twardowski, qui, persécuté à cause de son savoir réputé surnaturel, se serait réfugié en Allemagne et y aurait pris le nom de Faust ou Fust.

mille, qu'il fit ses études à l'université de Krakovie, et qu'il s'adonna spécialement à la chimie et à la physique.

Très-zélé pour les progrès de la science, Twardowski réunissait l'application au précepte, et il choisit tour à tour, pour ses expériences, les montagnes de Krzemionki et le tertre de Krakus. Il arriva de là que la multitude, qui explique avec son imagination ce qu'elle ne comprend pas avec son intelligence, le regarda bientôt comme un être surnaturel.

Ainsi donc, d'après les traditions populaires, Twardowski signa avec son sang, sur une peau de bœuf, un pacte avec le diable, qui, muni de cette garantie, s'élança un jour sur sa proie, et l'entraînait déjà, lorsque Twardowski, terrifié, se mit à chanter les *saintes heures*, ce qui le tint suspendu entre le ciel et la terre, où il se trouve encore au moment présent.

Avant cette catastrophe, Twardowski était le bien-venu chez le roi Sigismond-Auguste, où il arrivait la nuit par une issue secrète; et dans ces mystérieux entretiens, on délibérait, suivant la croyance populaire, de choses graves et importantes (*).

Une jeune fille, sauvée par Twardowski de la fureur de la multitude et cachée par lui dans les souterrains de Krzemionki, s'adonna, sous sa direction, à l'étude de la magie, et fut bientôt aussi savante que son maître. Cette jeune fille, nommée Barbe Gizanka, produisit une vive impression sur le cœur du vieux roi, et l'histoire secrète du règne de Sigismond-Auguste l'a fait connaître sous le titre de favorite d'Auguste. Le monarque l'appelait dans ses moments de souffrances, se croyant soulagé par le suc de ses herbes et ses enchantements. Elle était encore auprès de lui, à son lit de mort, comme un mauvais génie.

Si les souverains eux-mêmes ajoutaient foi, par moments, à des influences surnaturelles, il n'était pas étonnant que le vulgaire s'y livrât entièrement. De tous côtés, ce n'étaient que récits fantastiques et traditions merveilleuses. Tantôt une jeune fille parcourait les champs et les villages avec un voile ensanglanté, tantôt un spectre livide touchait ses victimes d'une main ardente ou glacée; puis on croyait entendre dans l'air des cris déchirants, le bruit des cloches, ou bien la voix des anges, se mariant par des accents d'une harmonie délicieuse. Ajoutons qu'en Pologne, comme ailleurs, l'heure de minuit était toujours l'heure de rigueur pour toute apparition étrange.

Ces croyances se sont perpétuées à travers les siècles, en dépit des progrès de la civilisation; et, tout comme par le passé, les sorcières, les revenants et le diable jouent aujourd'hui chez le peuple polonais un grand rôle, le diable surtout. Un paysan polonais ne manque jamais, avant d'avaler une boisson quelconque, de faire le signe de la croix au-dessus de son verre, afin d'en chasser le diable.

C'est aux veillées que cette disposition au merveilleux s'exerce en pleine liberté. En Pologne, ainsi qu'en France, il est d'usage que les jeunes gens des deux sexes se réunissent chez un habitant du village, pour y passer les longues soirées d'automne et d'hiver. Les femmes filent le chanvre et le lin, tandis que les jeunes garçons entretiennent le feu d'une large cheminée, exécutent de petits ouvrages, et excitent, par leurs récits, l'attention de l'assemblée. C'est à qui l'emportera sur le dernier discoureur; aussi on n'entend là qu'histoires de vampires, auxquels on dut couper la tête pour les empêcher de sortir de leur tombe et de sucer le sang des jeunes filles, ou bien de reines et de princesses changées en oiseaux ou en arbres (*). Il y a générale

(*) On montre encore de nos jours aux curieux deux objets provenant de Twardowski, un manuscrit et un miroir enchanté. Le premier se trouve à Krakovie, dans la bibliothèque de l'université; le second à Pulawy. (Golembiowski, Le Peuple polonais).

(*) Il existe encore de nos jours, parmi le peuple de Warsovie, la croyance que dans les souterrains d'un château désert des princes Sulkowski, de la capitale dominant

ment beaucoup de talent dans ces narrations enfantées par l'imagination du Nord et brillantes d'un coloris qui rappelle souvent celui des contes orientaux. La veillée dure d'habitude jusqu'au premier chant du coq, moment où chaque veilleur reconduit sa bien-aimée au domicile paternel.

Les devins et tireuses de cartes, qui, de nos jours, remplacent les anciens synogotes et burtes, ont, dans le but d'exploiter plus facilement les dupes, désigné certaines époques de l'année comme propices à leurs expériences. Ainsi, le jour de la Vierge, ils allument plusieurs cierges; sur chacun d'eux est tracé le nom d'un des membres de la famille qui consulte, et celui dont la chandelle s'éteint la première, mourra le premier.

La veille de la Saint-Mathias, de semblables épreuves ont lieu au moyen de feuilles d'arbres. On les marque, puis on les porte au cimetière, où l'on retourne le lendemain savoir ce qu'elles sont devenues. La feuille trouée annonce la mort de la personne dont le nom s'y trouvait tracé; la feuille fanée pronostique seulement une maladie, et la feuille encore verte est l'indice d'une continuation de bonne santé.

A la fin des jours gras, on sert ordinairement à souper du lait. L'un des convives en jette une cuillerée derrière lui, et fait, d'après les dessins formés par le liquide en tombant, différentes prédictions sur l'avenir des personnes de la maison.

Mais la grande affaire du mariage préoccupe surtout, et par-dessus tout, les esprits des deux sexes, principalement de l'un d'eux, et celui-là on le divine aisément, c'est le sexe féminin.

Au contraire de ce qui a lieu en d'autres contrées, sainte Catherine est la patronne des jeunes garçons, et, par une autre bizarrerie, les jeunes filles ont généralement adopté saint André pour leur protecteur tutélaire. La veille de la fête de ce saint, elles ne prennent rien de chaud; puis le soir, en se couchant, elles écrivent sur des cartes le nom de tous les jeunes gens de leur connaissance, noms qu'elles placent avec une pierre sous leur oreiller. Le matin suivant, à son réveil, la jeune fille retire les cartes de dessous l'oreiller, et celle qui vient la première porte le nom de son futur.

D'autres fois, on met sous trois vases un bonnet, une couronne et un rosaire; la jeune fille en choisit un, et, selon ce qui se trouve dessous, elle sera mariée, restera demoiselle ou deviendra religieuse.

L'annuaire Dunczewski rapporte l'exemple suivant, laissé par mademoiselle Cunégonde Jasielska *dans son* Journal: « La veille de la Saint-André, « mon espoir a été exaucé. Dieu veuille « que ce que j'ai rêvé se *réalise*, sa- « voir que mon père chéri me donne « pour époux M. Étienne. C'est un ga- « lant parfait; sa moustache est si « bien peignée et sa chevelure si « bien relevée, qu'il semble que *Cu-* « *pidon* même lui sert de valet de « chambre ». Voilà un véritable type de la châtelaine polonaise des *temps* anciens.

On lit dans le même annuaire que si une demoiselle fait la *connaissance* d'un jeune homme le jour où il y a éclipse de soleil et se sent attirée vers lui, elle l'épousera immanquablement, et leur mariage sera heureux et de longue durée.

Dans le palatinat de Podlachie et dans les colonies russiennes, les jeunes filles disent, avant de se coucher, toujours la veille de la Saint-André, et afin de voir en songe l'époux promis, neuf *Pater* debout, *neuf* à genoux et neuf assises. Cette prière achevée, elles sèment dans un pot des graines de lin, et se mettent à chanter:

Swiaty Andrziu!
Ja na tebé lon siéiu,
Daj mené znaty
Zkim budy zberaty.

la Wistule, habite une princesse enchantée et changée en canard. Le peuple assure que le curieux qui y descend avec une lumière et arrive près du puits situé au milieu des souterrains, voit sa lumière s'éteindre et se trouve entraîné au fond de l'eau par la princesse enchantée.

« *Saint André, le jour de ta fête* « *je sème ce lin; fais-moi savoir avec* « *qui je le cueillerai.* »

Les jeunes filles récitent la même prière en Samogitie; après quoi, en se couchant, elles déposent leur ceinture sous leur oreiller.

Un autre moyen usité par les paysannes de ces contrées consiste à planter sur des pierres des choux sans racines. S'ils prospèrent, la jeune fille se mariera au carnaval prochain; dans l'autre cas, elle demeurera fille.

Dans les palatinats de Mazovie, de Lublin, de Plock, de Sandomir et de Krakovie, chaque jeune fille fait cuire un gâteau porteur d'une marque qui le distingue des autres; puis, après qu'ils ont tous été rangés sur une chaise, on en livre l'accès à un chien affamé, et celle dont le gâteau est le premier saisi par l'animal se mariera la première. Des boulettes de pain et des os de pieds de veau remplacent quelquefois les gâteaux.

Dans les environs de Chelm, les jeunes garçons se rendent à l'église le premier jour de Noël; et celui d'entre eux qui parvient à mettre le premier les cloches en branle, a l'espoir de se marier au carnaval suivant.

En Lithuanie, le temps à partir de Noël jusqu'au jour des Rois est l'époque favorable pour les épreuves matrimoniales. Les jeunes villageoises font avec du chanvre deux petites poupées, l'une représentant un garçon et l'autre une fille; ensuite elles y mettent le feu ensemble: si les deux flammes inclinent l'une vers l'autre, la jeune fille sera unie à celui dont la poupée offre l'image; sinon, elle ne l'obtiendra jamais. D'autres remarquent de quel côté souffle le vent, car c'est de là qu'on viendra les demander en mariage.

Dans certains endroits, les paysannes courent à une haie, et, la longeant, s'écrient au premier pas : *To wdoweç,* c'est un veuf! au second : *to molodeç,* c'est un garçon! Ainsi de suite, jusqu'à ce que, parvenues au bout de la haie, elles sachent lequel des deux leur tombera en partage.

Dans toute la Russie Rouge, aux bords du Styr, du Lomniça, du Pruth et du Dniester, les paysannes ont pour coutume de se baigner le jour de la Saint-André. Le bain pris, elles s'approchent du toit d'une chaumière et en retirent chacune un brin de paille; celle qui, par hasard, attrape un épi encore garni de ses grains, est sûre d'obtenir, dans le courant de l'année, un riche époux; l'épi vide annonce un pauvre mari, et la paille sans épi est une menace de célibat pour tout le cours de la même année.

La veille de la Saint-Thomas est le jour propice dans les Karpathes. Ce jour-là, les jeunes filles ont soin de jeûner, en portant une pomme sous leur bras. Le soir, au moment où le son des cloches appelle les fidèles à la prière, elles coupent en deux la pomme, posée sur leur genou, et la mangent. Les pepins sont mis ensuite précieusement sous l'oreiller, et elles sont bien sûres que leur futur les visitera en songe. La Saint-Thomas venue, elles se lèvent de très-bonne heure et courent dans la rue, où elles demandent à la première personne rencontrée son nom, puis rentrent à la maison avec la conviction que leur mari s'appellera ainsi.

A Warsovie, les filles du peuple qui veulent savoir si elles se marieront au carnaval prochain, choisissent la veille de Noël pour leurs expériences, lesquelles consistent à prendre sur les bras, au hasard, un paquet de bois haché, et à le décharger ensuite partiellement, en comptant le nombre des morceaux : s'il est pair, le désir sera réalisé; mais, s'il est impair, il faut se résigner à une longue attente.

Les Warsoviennes font aussi, la veille du jour de l'an, des boules de chanvre, et y mettent le feu avant de les jeter dans la cheminée; la jeune fille dont la boule est emportée la première par l'air, dans le conduit, sera également la première mariée de toutes.

L'impatience était autrefois si vive à ce sujet et la crédulité si grande dans certaines contrées du pays, qu'on

y allait jusqu'à croire à la possibilité de faire apparaître, dans ces épreuves, des fantômes et des êtres surnaturels. Il suffisait, pour cela, de préparer soi-même du feu et d'apprêter, de sa main, un repas composé de trois plats, tous trois en légumes; de ne mettre sur la table que deux couverts, et de se placer au milieu de la pièce, en s'écriant : « Toi, qui m'es destiné ou « destinée, je t'invite à souper! » Alors la figure de la personne, telle éloignée que pût être celle-ci, apparaissait à table et s'évanouissait ensuite, après en avoir fait trois fois le tour.

Un moyen également employé consistait à se poser devant une glace, quand il était minuit, et à y regarder fixement. La personne dont les traits se reflétaient dans la glace devait être indubitablement unie en mariage avec celle qui consultait le destin.

CÉRÉMONIES FUNÈBRES.

La coutume des anciens Slaves était de brûler les morts et de conserver leurs cendres dans des urnes de terre. Cela se pratiquait surtout dans les contrées de la Silésie et de la Grande-Pologne. Les tribus des environs de Kiiow et de la Wolhynie ensevelissaient les leurs dans des lieux élevés et découverts, en ayant soin de les placer de manière que leur tête fût tournée vers l'Orient.

Après avoir habillé convenablement le mort, on le pourvoyait d'une arme, d'un couteau, d'une hachette, d'une pierre à feu et de plusieurs pièces de monnaie. Dans la tombe d'une femme, on déposait une aiguille, du fil et des ciseaux.

Les chroniqueurs nous ont laissé nombre de détails sur les cérémonies funèbres des anciens Prussiens. A peine un homme était-il décédé chez eux, qu'on plaçait son corps dans un bain, où on le lavait; on apportait ensuite une tonne de bière, dont on vidait une moitié debout, puis l'autre assis autour du mort, en chantant cette lamentation :

« Hélas! pourquoi es-tu mort?
« N'avais-tu pas assez à boire et à manger?
« Hélas! etc.
« N'avais-tu pas une belle femme?
« N'avais-tu pas une fille jolie?
« Et un gros garçon qui tirait déjà de l'arc?
« Pourquoi donc es-tu mort?
« Hélas! etc.
« N'avais-tu pas quatre cruches de bière,
« Et un flacon de vieux medow,
« Que tu n'as pas même bu avant de partir?
« Hélas! etc.
« N'avais-tu pas un bon petit cheval,
« Deux cochons et plus de dix oies?
« Ayant tout cela, pourquoi es-tu mort?

La lamentation continuait jusqu'à ce que, chacun y ajoutant de nouvelles strophes, elle contînt l'inventaire de toutes les richesses du défunt. Le chant terminé, on prenait congé de lui, en le priant (rapporte Stryikowski) de saluer les parents et les amis déjà passés dans l'autre monde, et en lui recommandant de vivre en bonne intelligence avec eux. On l'asseyait ensuite sur une chaise, on lui mettait son plus bel habillement, on lui attachait ses armes, on lui nouait au cou une serviette enveloppant des pièces d'argent, et on plaçait sur sa tête un pot de bière. Tandis que l'on disposait le corps sur un chariot, les jeunes gens montaient à cheval et s'élançaient vers un poteau éloigné, sur lequel se trouvait une pièce de monnaie, dont le premier arrivé devenait possesseur. Tout le long du chemin on criait : *Eyte, pareyte, pakielte!* allez, arrivez, ramassez! Le but de cette lutte était de poursuivre et de disperser les mauvais esprits qui auraient pu barrer le passage au défunt. La route préparée, on traînait le chariot au lieu de la sépulture; là on brûlait ou on enterrait le cadavre, suivant qu'il appartenait à une personne riche ou pauvre.

La même lamentation se récitait en Lithuanie et en Samogitie. On y jetait en outre, dans le feu du bûcher, des griffes d'ours et de panthères, dans la pensée que les morts avaient besoin de leur aide pour gravir une haute montagne, avant de paraître devant le juge suprême.

Avant l'ère chrétienne, il y avait dans cette dernière contrée, ainsi qu'en

Prusse, des prêtres spéciaux pour les cérémonies funèbres, appelés *lingussones* et *tilussones*. Le cor accompagnait les chants de deuil, et les prêtres prononçaient des discours en l'honneur du mort.

Les plaines de l'Ukraine abondent en tertres tumulaires, *mogila*, qui donnent au pays l'aspect d'un vaste cimetière. La tradition rapporte même qu'un Kosak demanda, avant d'expirer, qu'on lui en élevât un d'une hauteur extraordinaire et qu'on y plantât du *kalina*, espèce d'arbuste poétique, afin que les oiseaux qui viendraient en manger les fruits lui apportassent des nouvelles de sa bien-aimée.

Dans certaines contrées slaves, on célébrait sur les tombes des jeux où les guerriers mesuraient leurs forces; en d'autres, il y avait des courses funéraires, *tryzna*. Partout le banquet funèbre, *strawa*, était de rigueur.

Selon les idées des anciens temps, les âmes des morts non ensevelis erraient dans les forêts, en compagnie des oiseaux de nuit, tels que les chouettes et les hibous.

Le christianisme vint réformer ces croyances et ces pratiques enfantées par la mythologie du Nord; mais il ne put pas tellement en purger le pays, que l'on n'en retrouvât aucune trace. Ainsi actuellement encore, en Lithuanie et en Samogitie, on a pour habitude de déposer sur les tombes, le jour des Morts et au bruit des chants, du blé, de la farine, du sel et de l'ambre. On trouvera plus loin, à l'article *Fête des morts*, des détails circonstanciés à cet égard.

Ce même jour, le peuple croit également toujours que les morts célèbrent eux-mêmes l'office.

Les Russiens qui habitent la Podlachie n'auraient garde non plus d'oublier de mettre dans la main du défunt un morceau de toile avec plusieurs pièces de monnaie, et de déposer dans le cercueil de l'absinthe et un flacon d'eau-de-vie. En portant le corps au cimetière, ils frappent à chaque demeure en signe d'adieu. Quatre fois dans l'année ils célèbrent le banquet des morts : la veille de la Pentecôte, au carnaval, la veille du premier jour de carême, à la Toussaint et le Samedi saint.

A ces vestiges d'antiques habitudes près, tout ce qui a trait aux cérémonies funèbres se célèbre aujourd'hui en Pologne comme chez les autres peuples chrétiens. La seule chose qui les distingue dans les villages, c'est le repas qui suit immédiatement la sépulture, lequel offre certaines particularités dignes de remarque, car les parents et les amis du défunt réunis y délibèrent sur le sort de ceux laissés par lui sur terre, et cherchent, par des sacrifices mutuels, à les préserver des atteintes de la misère, si elle les menace. Avant ce soin touchant et à défaut du curé, un des membres les plus âgés et les plus respectables du cortége prononce sur la tombe un discours, dont les expressions simples et partant du cœur émeuvent les assistants jusqu'aux larmes.

Dans les environs de Lublin, c'est une femme qui remplit cette tâche. Son discours se termine ordinairement par ces mots : « *Maintenant, rentrez à la maison, et prenez bien garde de ne pas regarder derrière vous !* » La superstition commune aux paysans les porte à croire que le défunt reviendrait, la nuit, tourmenter celui d'entre eux qui aurait le malheur de se retourner en chemin.

Les paysans polonais ignorent l'usage des vêtements de deuil.

Longtemps l'habitude exista en Pologne, comme ailleurs, d'enterrer les morts autour des églises, ainsi que dans leur intérieur; et c'est seulement depuis une époque assez rapprochée que les cimetières ont été établis en dehors des villes et des villages.

FÊTE DES MORTS.

La fête du *Chaturay* ou des *Dziady*, qui remplaça chez les Polonais nouvellement convertis les fêtes païennes du bouc, *Swiénto Kozla*, et qui se célébrait à l'époque du jour des Morts, commençait par un banquet,

auquel étaient conviées les âmes du purgatoire. Ces âmes arrivaient après des évocations, et mangeaient des mets offerts; pendant tout ce temps, l'assemblée gardait le plus profond silence. Une fois les âmes rassasiées, on les congédiait en leur disant : « *Partez, bonnes âmes, et donnez la bénédiction et la paix à cette maison.* » Puis, le repas continuait pour les vivants, et finissait par dégénérer en orgie; on s'enivrait au cri bizarre : *Gaydis pas gaydis; wie nus pan andros*, le coq après le coq, l'un après l'autre.

Les autres cérémonies fantastiques des Dziady avaient lieu la nuit, en secret, et dans les endroits solitaires. On visitait ensuite les tombeaux, près desquels on déposait des provisions et des armes, en chantant : *Passez, homme malheureux, passez de cet état de misère à une meilleure vie, où les Niemcy* (Allemands) *ne pourront plus vous tourmenter; c'est vous, au contraire, qui leur commanderez !*

Cette fête des Dziady, reste mitigé du paganisme, a bien été proscrite par l'église chrétienne; mais, de nos jours encore, les paysans, fidèles aux traditions, vont la célébrer au fond des bois, dans les souterrains et dans les chapelles en ruine (*).

En Samogitie et dans les pays riverains, il y avait aussi anciennement des fêtes funèbres, appelées *Skierstuwes*, en l'honneur d'*Ezagulis*, dieu de la mort.

COSTUMES.

On a déjà vu, en différents endroits de cet ouvrage, la description des anciens costumes de la noblesse polonaise. Aujourd'hui ces vêtements, si somptueux, si brillants, ont fait place chez elle à des habillements plus simples, et en usage dans les autres cours d'Europe. Les classes intermédiaires, notamment la bourgeoisie, qui n'est encore qu'à l'état d'enfance en Pologne, règlent également leur mise sur les modes de Paris et de Londres. C'est seulement dans la classe des paysans que les costumes nationaux ont conservé, à peu de modifications près, le cachet d'originalité qui les distingue depuis des siècles. Nous passerons en revue les plus saillants d'entre eux.

Au premier rang brille, par son élégance, l'habillement des paysans krakoviens qui habitent la rive gauche de la Wistule. La partie supérieure du corps est couverte d'une chemise, dont les manchettes et le col sont attachés par des rubans de couleur, et qui descend jusqu'à mi-jambe, par-dessus la culotte, laquelle est le plus souvent de toile blanche ou à raies rouges; on en voit aussi de cuir jaune. Le vêtement supérieur est un surtout en drap, *sukmana*, large dans le haut, étroit dans le milieu, plus large en bas, et retenu par devant. La couleur de ce surtout varie selon les localités. Les paysans les plus rapprochés de Krakovie le portent bleu, avec des broderies en soie cramoisie; le collet, qui descend très-avant sur le dos, est orné de petites plaques de cuivre. Le surtout des habitants de Szkalmierz est brun, avec des ornements blancs, et celui des paysans de Proszow blanc, avec des ornements noirs. Les bonnets, en fourrure noire, sont carrés, bordés d'un drap écarlate et parés d'une plume de paon. Les bottes, qui montent jusqu'aux genoux, sont en cuir de Russie, et garnies de talons en fer fort épais. A la ceinture, que relèvent des clous en cuivre excessivement luisants, pend, au bout d'une petite courroie, un couteau, *kozik*. Dans une des poches se trouve un briquet, et, à l'embouchure des bottes, une pipe s'aperçoit. Tel est le costume krakovien d'hiver. L'été, il se compose d'un habit de toile blanche, de culottes de toile écrue, et d'un large chapeau, peu élevé et orné de plumes et de rubans.

L'habillement des femmes est éga-

(*) Le célèbre poëte polonais contemporain, Adam Mickiéwicz, a composé un poëme remarquable sur ce sujet et qui porte pour titre : *Dziady*. Il a été traduit en français par M. Burgaud des Marets.

lement fort coquet. Chez les jeunes filles, la jupe, très-longue et de nuances variées, est souvent bordée d'un ruban d'or ou d'argent. Le corsage est en mérinos, en satin ou de toute autre étoffe de soie. Les manches et les épaulettes des chemises sont ornées de broderies écarlates. Le surtout de drap bleu, garni en hiver d'une fourrure de mouton, ressemble à celui des hommes et va jusqu'au genou. En été, les jeunes paysannes portent un châle de lin ou de mousseline, *rantuch*, pour se garantir de la poussière, et un élégant tablier, qu'elles attachent sur l'épaule quand elles travaillent aux champs. Pour chaussure, elles font usage de souliers, et beaucoup plus fréquemment de bottes à hauts talons. Leurs cheveux pendent en longues tresses, et, les jours de fête, elles ajoutent à leur coiffure, autour de la tête et en forme de diadème, un tissu d'or ou de velours, dont le haut est garni de fleurs et de rubans. En outre, leur cou est orné d'un brillant collier de corail.

On ne remarque pas de différences notables dans le costume des paysans de la rive droite de la Wistule.

Le costume du paysan mazovien diffère également peu de celui que nous venons de décrire : il comprend de plus, le dimanche, une veste de drap vert, garnie par devant de velours noir ou blanc. La ceinture, qui forme plusieurs tours, est en passementerie, à bandes rouges et jaunes. Les jours de la semaine, le paysan mazovien va nu-pieds.

En Lithuanie, les surtouts des deux sexes sont en gros drap ; la couleur varie, et la coupe est longue ou courte, selon la saison. Chez les hommes, la ceinture est en peau de buffle et le bonnet en peau de mouton, avec une doublure en drap. En été, un chapeau de paille tressé par lui-même tient lieu de coiffure au paysan lithuanien, qui, en toute saison, porte au côté un sac en cuir, dans lequel il renferme son argent, un couteau et de l'amadou. L'écorce de saule ou de tilleul lui sert à confectionner sa chaussure, car les bottes sont une parure réservée aux plus riches, et encore n'en font-ils usage que les grands jours.

Les femmes mettent sur la tête un fichu de couleur ou de toile blanche, qui livre passage aux tresses de leurs cheveux. On voit briller à leur cou plusieurs colliers en verroterie, et sur leur poitrine de larges amulettes.

Le costume des Gorals, montagnards, est assez simple. Une chemise descendant seulement jusqu'à la ceinture, sans col, et fermée par une boucle de cuivre à laquelle pendent des chaînettes, voilà pour la partie supérieure. Les pantalons en drap blanc, fort étroits, sont garnis sur le côté d'un cordonnet et par devant de broderies hongroises. Une ceinture de cuir, ornée de petites plaques de cuivre, entoure la chemise et le pantalon. Un habit de couleur brune, très-ouvert, est ordinairement suspendu aux épaules. Le chapeau noir, à larges bords, recouvre de longs cheveux, souvent entrelacés et qui retombent. La chaussure, en forme de sandales, est maintenue au moyen de cordons.

La parure des femmes se distingue, en revanche, par une recherche, indice de l'aisance. Sur leur chemise de toile ou de percale, que retiennent des rubans de couleur éclatante et dont les manches à larges plis sont garnies à leur extrémité de dentelles, se trouve posé un corset bien juste en étoffe de soie verte, attaché par devant et orné de tresses. Un tablier de mousseline ajoute encore à l'élégance de leur jupe de soie ou de percale à fleurs, tandis qu'une autre pièce de mousseline ondoie, en guise de châle, depuis les épaules jusqu'aux pieds, qui sont emprisonnés dans des bottines de cuir jaune. Des rubans de diverses nuances unissent gracieusement leurs cheveux.

Mais simple ou recherché, riche ou modeste, ce qui donne en tous lieux du relief au costume du paysan polonais, c'est l'air franc et ouvert de celui-ci, la bonne humeur empreinte sur son visage, et l'ensemble, plein de résolution, de sa démarche.

JUIFS.

Il est une classe en Pologne qui, par la couleur tranchée de ses mœurs, cause plus que toute autre l'étonnement du voyageur et excite les réflexions du philosophe. Cette classe est celle des juifs, dont l'influence, tortueuse et perfide, agit de tout temps d'une manière funeste sur les événements publics ou privés du pays. Nous avons déjà donné sur elle quelques notions statistiques (Introduction, p. 25); et, afin de compléter le tableau, nous emprunterons quelques passages à l'œuvre d'une plume ardente et colorée, qui, après avoir observé avec profondeur, a su rendre avec fidélité.

Les juifs polonais, dit M. Miéroslawski (*), sont un de ces grands phénomènes historiques qui devraient n'être traités que par des annalistes aussi philosophes que savants. C'est toute une mine à exploiter. Depuis Kasimir le Grand, qui, pour payer les charmes de la céleste Esther, les corrompit par des cajoleries, des priviléges et des promesses insensées, jusqu'aux *haydamaks* de Radziwill qui se servaient de leurs barbes goudronnées en guise de torches, hommes et événements conspirèrent leur perte.

Rien de plus frappant que le contraste de leurs robes de soie noire, traînantes et usées, de leurs chapeaux défoncés, de leurs bas troués, de leurs souliers à la française, de leur barbe sale et puante, de leur chevelure en tire-bouchon et de la pâleur de leur teint, avec le *korzuch*, les bottines, le bonnet carré, les cheveux flottants et les joues vermeilles du paysan.

Leur idiome est un mélange de patois polonais et allemand; l'hébreu est la langue de leurs rabbins et de leurs doctes. Ils parlent tous avec un accent nasillard, guttural et criard.

La moitié de leur vie est employée à inventer de nouveaux expédients de fourberie, ou à mettre en pratique ceux que leur ont laissés en héritage les générations qui les ont précédés; l'autre, à suivre à la lettre toutes les superstitions, toutes les formalités absurdes ou insignifiantes que leur impose leur prétendue loi de Moïse. Le *goy*, l'étranger, est un ennemi avec lequel c'est un crime de transiger ou de négocier. Lui nuire par tous les moyens possibles est un titre aux faveurs du Dieu d'Israël.

Il est assez naturel qu'avec de pareilles maximes les juifs soient haïs des indigènes; aussi sont-ils en état d'hostilité permanente avec eux.

La Russie est-elle en guerre avec la Pologne rebelle, l'espionnage, l'agiotage, le gaspillage des blés et des munitions, les relations des traîtres avec l'étranger, la propagation de fâcheuses nouvelles, les faux rapports, le discrédit des assignats, l'encoffrement de l'argent sonnant, sont des opérations dont les juifs se réservent le honteux monopole.

Les plus opulents même d'entre eux ne déploient leur luxe barbare que dans les profondeurs de leurs réduits.

Là, accroupies sur des tapis de Perse troués, trois générations marmottent d'inintelligibles prières, à la lueur d'une espèce de lampe enfumée que soutient un lustre de rubis. De vieux meubles dégradés, surchargés de mille colonnettes, d'ornements bizarres, de médailles, de pierreries, d'ivoire, épars çà et là sur des parquets d'ébène moisis; d'énormes chandeliers d'or à sept branches, des tabernacles d'acajou de la plus étrange construction; des parfums d'Arabie consumés dans des fonds de bouteilles; les restes de douze dîners répandus sur les sophas, craquant de vétusté sous le poids d'une trentaine de marmots; des volumes de la Loi pêle-mêle avec la vaisselle, la garde-robe et la basse-cour; tout cela emprisonné dans un dédale d'alcôves étroites, étagées, privées d'air et de lumière: tel est l'intérieur d'un millionnaire israélite en Pologne.

Les femmes, ce nœud séducteur par lequel les peuples commencent, consomment et rompent leurs alliances;

(*) M. L. Miéroslawski, Histoire de la révolution de Pologne de 1830.

les femmes qui, par leur irrésistible puissance, savent briser tous les scrupules des préjugés, de l'esprit de corps et du faux point d'honneur, ne sont chez les juifs de Pologne qu'un instrument de reproduction. Elles sont, en général, d'une laideur et d'une malpropreté repoussantes. Leur tête rasée, la barbare originalité de leur costume, les font paraître encore plus contrefaites qu'elles ne le sont réellement; et, à part la profusion de plaques d'or, de perles fines, de médailles précieuses parsemées avec désordre sur leurs coiffures, leurs petits corsets et leurs jupes râpées, tout en elles respire la plus abjecte misère.

Les mœurs des juifs offrent des contrastes singuliers. Avec tous leurs vices héréditaires, ils sont d'une inconcevable sobriété. Les plus riches ne vivent que de pain et d'oignons crus; quelquefois ils mangent du poisson et du gruau; mais ils ne s'accordent cette licence que les jours de fête, qui, au reste, sont très-nombreux chez eux. Ils cuisent, sous la cendre, de fades galettes sans levain et sans sel, dont ils se régalent plusieurs fois l'année. Ils ne boivent jamais de vin, que très-rarement de l'eau-de-vie; ils se gorgent quelquefois de mauvaise bière ou d'hydromel aigre. Un juif ivre en Pologne est un phénomène.

Ils ne mendient jamais, jouent rarement, sont d'une continence parfaite quand ils ne sont pas mariés. Jamais on ne vit un juif prodigue, ivrogne ou débauché.

La foule stupide et barbare préfère les bourgs dégradés des provinces, les repaires de Pociéiow, les abominables fumiers où elle grouille, naît, végète et pourrit comme de vils insectes, par dizaines, par centaines, par milliers.

Elle les préfère à toutes les jouissances de la vie sociale et de la civilisation, parce que là, au moins, elle est à l'abri du *goy*. Là, soixante êtres vivants, de tout sexe et de tout âge, peuvent s'encadrer dans un trapèze solide de dix pieds, se sentir, se presser s'étouffer, manger, prier, dormir dans le même lit; exposer, aux rayons dardants du soleil, leurs membres de lazzaronis sur le toit étayé de leur vieille baraque. Là, quarante familles entassées, au jour du sabbat, dans une petite synagogue, peuvent, sans craindre les railleries sataniques du profane, bourdonner, crier, vociférer, faire la révérence, passer des journées, des nuits à sangloter sur le deuil de Sion. Là, cinq mille têtes peuvent fourmiller, se démener sur une place boueuse, sans qu'un carrosse, précédé d'une armée de laquais, vienne les écraser sous ses roues; un escadron, revenant de la parade, les abattre sous les fers de ses chevaux, ou une colonne d'écoliers, échappés des classes, les décoiffer à coups de pierre.

A cet éloignement pour les coutumes du pays où ils vivent, les juifs joignent une invincible répugnance pour le métier des armes. Tout avares qu'ils sont, ils trouvent toujours de quoi se racheter. Ils sont peut-être le seul peuple du globe qui n'ait pas la prétention de la bravoure.

Plusieurs écrivains, que leur amour de l'humanité aveuglait sur le bien du pays, ont pensé que l'œuvre de civilisation des juifs polonais pouvait s'accomplir. Pour notre compte personnel et à regret, nous la regardons, au contraire, comme non réalisable d'ici à longtemps, et même comme impossible, vu la prolongation du mal. Nos propres observations nous portent à tenir ce langage. Les juifs sont, entre les mains du gouvernement russe, un agent trop utile de démoralisation pour qu'il veuille jamais se prêter à des réformes à leur égard. Déjà, grâce à leur funeste influence, il a réussi à enlever aux provinces ravies voilà un demi-siècle, une portion de leur cachet national. Cette même tâche, tentée aujourd'hui sur l'ex-royaume créé par le traité de Vienne, doit avoir et aura pour auxiliaires dévoués les juifs polonais, véritable plaie locale.

RÉPUBLIQUE DE BABIN.

Il se forma en Pologne, au seizième

siècle et sous le règne de Sigismond-Auguste, une institution remplie d'originalité et dont l'idée trouva plus tard des imitateurs en France.

Cette institution prit le nom de *République de Babin*, village situé entre Lublin et Belzyce, et appartenant à son fondateur, Stanislas Pszonka, juge au tribunal de Lublin. Sorte d'académie satirique, elle se donna pour mission de corriger les mœurs nationales et de redresser les abus introduits dans le gouvernement.

A l'instar de la grande république, la république de Babin comptait parmi ses dignitaires des palatins, des castellans, des archevêques, des évêques, des starostes, des grands-généraux, des chanceliers, des maréchaux, des trésoriers, enfin toutes les charges ou distinctions en usage dans le corps social.

Dans l'origine de la fondation, Pszonka et ses amis se partagèrent ces diverses dignités, afin de donner de la consistance à l'œuvre créée par eux. Bientôt la république s'accrut d'un nombre immense de membres, qui le devenaient sans s'en douter, et même malgré leur volonté, mais toujours comme châtiment d'une action ou d'un discours insensé.

Par exemple, si, dans les assemblées nationales, une personne s'occupait de choses au-dessus de sa portée ou qui ne la regardaient pas, vite un diplôme, revêtu des signatures et des sceaux du joyeux gouvernement, le nommait chancelier de la république de Babin. Quelqu'un faisait-il parade, en temps inopportun, d'un courage fort douteux, on lui expédiait le brevet de grand-général. Lançait-on contre la religion des paroles peu séantes, le coupable ne tardait pas à recevoir sa nomination au poste de prédicateur ou de saint inquisiteur.

En un mot, nul ne pouvait se soustraire à la juridiction de cette folle institution. Mais, quelque piquante que fût la critique adressée et profond le ridicule, on n'osait point s'en fâcher, dans la crainte d'un plus grand éclat encore. D'ailleurs, il faut le dire à l'éloge de la république, l'impartialité la plus scrupuleuse présida toujours à ses arrêts; et jamais on n'eut à lui reprocher d'avoir employé l'arme de la calomnie. Pszonka s'était montré trop difficile dans le choix de ses collègues pour que cela arrivât. Aussi les personnages les plus distingués du pays briguèrent-ils l'honneur d'en faire partie, et le monarque lui-même aimait à s'en entretenir.

Un jour que Sigismond-Auguste était entouré de plusieurs membres de la république de Babin, il leur demanda s'ils avaient un roi parmi eux : « *Non, Sire,* » lui répondit aussitôt Pszonka, « *et de votre vivant nous* « *ne songerons pas à en choisir un.* « *Régnez dans la république de Babin* « *comme vous régnez dans celle de* « *Pologne.* » Sigismond rit, et n'eut pas trop l'air de repousser la nouvelle royauté qui lui était offerte avec tant d'abandon. Qui eût osé se fâcher après cela ?

Tout en plaisantant, cette institution, dont la devise était : *Ridendo castigat mores,* exerça une grande influence sur l'esprit national et les mœurs du siècle.

Les guerres avec l'étranger et la décadence du pays, après avoir affaibli d'abord l'influence morale de la république de Babin, finirent par réduire au néant une institution qui, comme toutes les choses de ce monde, devait briller et s'éteindre.

Il est aisé de reconnaître dans la république de Babin l'origine du *Régiment de la Calotte*, fondé, vers la fin du règne de Louis XIV, par une société de joyeux officiers. L'arme du ridicule lui servait également à punir toute sottise éclatante; et son premier généralissime, Aymon, fit un jour au roi une réponse analogue à celle de Pszonka. Louis XIV lui demandant s'il ne ferait jamais défiler son régiment devant lui : *Sire*, repartit le hardi plaisant, *il n'y aurait personne pour le voir passer.*

CIVILISATION.

SCIENCES ET LETTRES.

965-1333. La civilisation de la Pologne ne commence réellement qu'avec l'introduction du christianisme. Boleslas le Grand, déjà fondateur de la puissance nationale, fut aussi le premier qui tenta de réformer l'éducation de son peuple, et il appela à son aide, dans cette noble tâche, le clergé étranger. L'ordre des bénédictins, introduit, en 1008, à Siéciéchow et à Lysa-Gora, rendit bientôt des services signalés.

La science se bornait, à cette époque, à savoir lire et écrire le latin, à chanter avec connaissance de cause à l'église, et à la lecture de l'Évangile et de l'Écriture sainte. Le clergé était seul initié aux chroniques.

Kasimir Ier amena avec lui, à son retour de Liége, un grand nombre d'ecclésiastiques français lettrés; et, de leur côté, les évêques apportèrent un zèle admirable dans tout ce qui concernait l'organisation et la tenue des écoles.

« Les rapports intellectuels avec les peuples de la race latine, dit Podczaszynski, mettaient les Polonais à même de posséder tout ce qu'on connaissait alors de la vieille littérature romaine. Gallus certifie que les livres étaient déjà connus en Pologne au onzième siècle, et il y a des preuves irrécusables qu'au commencement du douzième nombre de manuscrits existaient dans le pays. Mathieu Cholewa, évêque de Krakovie en 1166, cite sans cesse les digestes romains, découverts seulement trente ans auparavant à Amalphi. »

M. Lelewel assure que les écoles et les bibliothèques polonaises étaient dans un état florissant au début du douzième siècle, et qu'elles suivaient l'état de progression de celles des peuples de la race latine.

Après le funeste partage du royaume opéré par Boleslas III entre ses fils, l'influence malfaisante de l'Allemagne paralysa cette direction salutaire. Des miracles et une fausse érudition, qui s'était emparée des imaginations germaniques, trouvèrent plein cours en Pologne. Dans cette crise où la civilisation rétrogradait, les évêques polonais s'efforcèrent de préserver la nationalité en péril, en veillant soigneusement à ce que les annales du pays fussent enseignées aux élèves des écoles. A la vérité, on les écrivait en latin; mais les évêques exigèrent des professeurs qu'ils les traduisissent en polonais à leurs auditeurs. C'est donc à ces prélats qu'appartient le mérite immense d'avoir sauvé l'idiome national.

Au commencement du quatorzième siècle, les Polonais fréquentaient les universités de Padoue, Bologne et Paris, dont faisaient partie comme professeurs et même comme recteurs plusieurs de leurs compatriotes, tels que Nicolas de Krakovie, Jean Grot de Slupcé, Przeclaw. On vit apparaître également, en qualité de chroniqueurs, Martin Gallus (*), Mathieu Cholewa, Vincent Kadlubek et Martin Polonus. Vitelio devint célèbre comme physicien et mathématicien.

1333-1506. Cette époque se fait remarquer par des progrès sensibles; et une partie du recueil de lois nationales, connu sous le nom de *Statut de Wisliça* et rédigé en polonais, offre déjà tous les caractères d'une langue formée. Jaroslas Skotnicki, archevêque de Gnèzne, s'occupa du soin de réorganiser les diverses écoles; car la Pologne, que la connaissance de la langue latine mettait à même de profiter de

(*) Originaire de France, Gallus est le premier qui se soit occupé de la Pologne. Il écrivit son histoire entre les années 1110 et 1135, et elle embrasse la période écoulée depuis 825 jusqu'à 1118. Gallus, qui possédait de vastes connaissances, rejeta tout ce qui lui parut apocryphe : aussi le mérite de son travail fut méconnu dans un temps où les récits fabuleux étaient substitués à la réalité de l'histoire; mais les siècles suivants, plus éclairés, ont rendu pleine justice à la sagacité de son jugement.

tous les trésors qu'elle renferme, avait moins besoin alors d'écrivains que d'une instruction nationale.

Ce but devint l'objet de la sollicitude constante du clergé, et la fondation de l'université de Krakovie par Kasimir le Grand aida à son accomplissement. Créée en 1347, selon Podczaszynski, et en 1364, selon Lelewel, cette université est la plus ancienne de toutes sur le continent du nord; car l'université de Vienne ne fut fondée qu'en 1365, celle de Prague en 1386, et celle de Leipzig en 1404. Le pape Urbain V l'éleva, en 1364, au rang des autres institutions analogues de l'Europe. Organisée sur le modèle de celle de Paris, l'université de Krakovie propagea en Pologne toutes les connaissances cultivées alors en France, savoir, la grammaire, la logique, la métaphysique, les sciences physiques et mathématiques, la jurisprudence, la politique, la morale, l'astrologie et la musique.

Pendant le règne de Louis de Hongrie, l'idiome de la Bohême fut, de tous les dialectes slaves, celui auquel on s'adonna le plus en Pologne et en Allemagne. Mais on vit surgir à cette époque un monument imposant de la langue nationale, c'est-à-dire, une traduction en polonais de la Bible destinée à la reine Hedwige. Cette souveraine protégea l'université de Krakovie, la dota et obtint, en 1397, du pape Boniface X, un nouveau privilége pour une faculté de théologie, qui devint bientôt si célèbre, qu'au concile de Bâle les docteurs polonais obtinrent la première place après ceux de Bologne (Act. syn : Basil. a. 1431).

Vers le milieu du quinzième siècle, Grégoire de Sanok se distingua comme philosophe et comme naturaliste. Mathieu de Krakovie parvint successivement au rectorat des universités de Prague et de Paris. Son ouvrage *Ars moriendi*, imprimé à Harlem en 1440, fait partie du petit nombre de livres sortis en premier lieu de l'imprimerie, dont la découverte était encore toute récente.

On compte également plusieurs Polonais parmi les premiers typographes: Adam de Pologne était imprimeur à Naples en 1478; Jean Haller à Krakovie en 1485; et Skrzetuski dirigea un peu plus tard une imprimerie à Vienne. Podczaszynski assure même que la première imprimerie polonaise fut fondée à Krakovie en 1474; mais le premier livre imprimé en langue nationale, le code de lois, connu sous le nom de *Statut de Laski*, ne parut qu'en 1506, par ordre du roi Alexandre.

Kasimir IV prépara tout pour réaliser une époque lettrée et savante, en confiant l'éducation de ses deux fils au célèbre Dlugosz (*). On eut seulement tort d'associer à ce dernier l'Italien Buonacorsi, surnommé Callimaque. En outre, à la suite des conquêtes, le luxe était venu, et, avec lui, les besoins scientifiques, qui sont le luxe de l'intelligence.

Sous Jean Albert et Alexandre, le zèle que la noblesse et le peuple mirent à s'instruire fut si grand, que l'on rencontrait rarement un noble qui ne parlât pas trois ou quatre langues. Érasme de Rotterdam, dans sa lettre à Severin Bonar, nomme la Pologne *la patrie des savants*.

La Pologne préludait ainsi au règne brillant des deux Sigismond, qui devait être pour elle ce que le siècle des Médicis fut pour l'Italie et le siècle de Louis XIV pour la France.

1506-1622. Cette période, appelée l'*âge d'or de la littérature polonaise*, mérite à juste titre ce nom, non-seulement à cause des chefs-d'œuvre en tout genre qu'elle produisit, mais encore d'après le témoignage unanime, consigné dans leurs écrits, de tous les savants du seizième siècle, sur l'état des lumières et des arts en Pologne à cette époque.

Le règne des deux Sigismond fut vraiment fécond en hommes illustres.

(*) Jean Dlugosz, né en 1415, ouvrit une ère nouvelle à la littérature historique de son pays. Son histoire complète, en treize livres, *Historiæ polonicæ libri* 13, ne parut imprimée qu'en 1711 et 1712. Dlugosz est auteur de plusieurs autres ouvrages historiques et biographiques.

Nicolas Kopernik, né à Thorn en 1473, fraya une nouvelle route à l'astronomie par la découverte du beau système de la rotation de la terre autour du soleil. Il se voua pendant quelque temps, à Bologne, aux travaux astronomiques. En 1500, il obtint une chaire de mathématiques à Rome; mais l'amour de la patrie le rappela en Pologne: et, muni du diplôme de docteur en médecine, délivré par la faculté de Padoue, il revit son pays et fut inscrit au nombre des académiciens de Krakovie, titre d'un haut prix alors. L'Allemagne disputa longtemps cet homme illustre à la Pologne; mais enfin, en 1829, M. de Humboldt adressa, en sa qualité de président d'une Société savante de Berlin, une lettre à la Société royale des Amis des sciences de Warsovie, dans laquelle il renonçait, au nom de tous les Allemands, à l'honneur d'être le compatriote de Kopernik (*).

L'instruction avait pénétré jusque dans les dernières classes du peuple; et, malgré les grands priviléges dont jouissait la noblesse, on ne dut alors son élévation qu'à ses propres talents. Clément Janicki, Dantiscus, Kromer, Hosius, étaient tous d'origine obscure.

Les annales nationales furent retracées par la plume savante des historiens :

Martin Kromer. Né en 1512 et fils d'un paysan, il parvint par ses talents aux premières dignités du royaume et mourut, en 1589, évêque de Warmie. Grâce à lui, l'inquisition, qui cherchait à se glisser en Pologne, s'en vit bannie par un article du code de l'Église polonaise. Les principaux ouvrages de Kromer sont : I. *De origine et rebus gestis Polonorum, libri* 30, 1555. II. *Polonia, sive de situ, populis, moribus, magistratibus et republica regni poloni, libri duo.* III. *Oratio in funebre Sigismundi I.* Il publia, en outre, une dizaine d'ouvrages sur l'éloquence, la théologie et la musique. Solignac porte ce jugement sur Kromer, surnommé avec justice le Tite-Live de sa nation : « Son style est pur et noble, concis et « varié, égal et soutenu; rien de sec et « de contraint dans sa diction; point « d'épisode qui ne vienne à son sujet; « mais trop sérieux, trop froid pour « l'ordinaire, il manque de vivacité « dans ses narrations; il cache ou il « amoindrit avec soin tout ce qui est « contraire à la gloire de la Pologne. »

Mathias Stryikowski, né en 1549, et dont le principal ouvrage est: *la Chronique polonaise, lithuanienne, de toutes les Russies*, etc.

Martin Bielski. Il est célèbre par sa *Chronique universelle*, 1550.

Joachim Bielski, fils du précédent historien, et connu surtout par la *Chronique polonaise*, 1597.

Stanislas Sarnicki. On a de lui *Annales sive de origine et rebus gestis Polonorum et Lithuanorum, libri* 8, 1587, et *Descriptio veteris et novæ Poloniæ*, 1585.

Stanislas Orzechowski, né en 1513. Le nombre de ses ouvrages s'élève à plus de cinquante, mais vingt-sept seulement sont bien connus. « Orze- « chowski, dit Ossolinski, après s'être « montré le rival de Démosthènes dans « ses Turciques, s'il ne surpasse son « maître dans le panégyrique de Sigis- « mond Ier, atteignit le même but en « suivant une autre route. *Sublimi feriam sidera vertice.* »

Frycz-André Modrzewski, né en 1520 et secrétaire de Sigismond-Auguste. Il fut un des plus savants Polonais de son temps et composa treize ouvrages. Le plus important est *De republica emendanda, libri quinque*, 1551. Jean Justinien de Padoue dit qu'il y avait plus de mille ans qu'il n'avait paru un ouvrage de ce genre.

Luc Gornicki, né en 1520. C'est peut-être jusqu'à présent le premier des prosateurs polonais. On doit à sa plume : I. *Histoire de Pologne*, 1538-1572; II. *Le chemin d'une liberté parfaite*; III. *Dialogues entre un Polonais et un Italien sur les lois et les mœurs*

(*) Le monument de Kopernik, ciselé par Thorwaldsen, orne une des places de Warsovie et fut érigé aux frais d'une souscription nationale.

polonaises; IV. *Le démon de Socrate*; V. *Essai sur l'orthographe polonaise*; VI. *Le Polonais homme de cour*, etc. On peut appliquer à cet écrivain ce que Quintilien dit de Cicéron : « Que celui « qui se plaît à lire ses ouvrages a déjà « fait beaucoup de progrès. »

Stanislas Hosius. D'une origine vulgaire, il s'éleva au rang de cardinal, et fut l'un des présidents du concile de Trente. Les ouvrages qu'il publia obtinrent une grande célébrité.

Parmi les auteurs qui écrivirent en prose latine et firent des vers latins, nous citerons principalement :

Clément Janicki, né en 1516, d'un pauvre paysan. Il avait à peine vingt ans, que le pape Clément VII couronnait déjà son front du laurier poétique. Divers écrivains étrangers ont comparé ses productions à celles de Tibulle et de Catulle. Les œuvres que l'on est parvenu à conserver de lui portent pour titre : *Cl. Janicii Poloni poetæ laureati poemata in unum libellum collecta*.

André Krzycki, né en 1483. Simple gentilhomme, il devint, par ses talents, prince-archevêque de Gnèzne et primat du royaume. Une de ses productions les plus remarquables est l'écrit publié afin de guider la diète et le clergé, et intitulé *Rationes Sigismondi regis Poloniæ in facto abolitionis et extinctionis in Prussia ordinis Teutonici, et collationis feudis partis Prussia Marchioni Brandeburgico*. Imprimé à Krakovie en 1525, il peut seul éclairer les esprits sur les causes de la grandeur actuelle de la Prusse et de la décadence de la Pologne, par rapport à cette puissance. Le savant abbé Juszynski dit également de Krzycki : « Qu'il surpasse dans ses « satires Juvénal, approche de Virgile « et d'Ovide dans la poésie épique et « élégiaque, et égale Catulle dans le « genre romanesque. » Pour corroborer ce jugement d'un compatriote qui pourrait être suspecté de prévention, voici celui d'Érasme, dont le nom est la plus grande garantie d'impartialité : « *Cicéron*, dit-il, *est le seul auteur latin* « *qui, comme Krzycki, ait excellé* « *dans la prose et dans la poésie.* »

Dantiscus. Il naquit à Dantzig en 1485 et eut un brasseur de cette ville pour père. Présenté à la cour de Sigismond I[er] par le vice-chancelier Pierre Tomicki, Dantiscus fut nommé secrétaire de ce monarque et remplit, par la suite, plusieurs missions diplomatiques. L'empereur d'Allemagne Maximilien prisait tellement ses talents, qu'il l'honora du titre de *docteur-pontife*, posa sur sa tête une couronne poétique, et le fit noble.

Les écrivains qui, se servant de la langue nationale, se signalèrent aux premiers rangs d'une foule nombreuse, soit comme prosateurs, soit comme poëtes, furent :

Rey de Naglowicé, né en 1515. Il publia quatorze ouvrages en prose et en vers. Le *Miroir de tous les états* est un trésor historique d'un prix inestimable, car il reproduit non-seulement la vie privée des anciens Polonais, mais encore leur manière de parler.

Simon Szymonowicz (Simonides), né en 1558. Étienne Batory le couronna de la palme des poëtes, et le pape Clément VIII l'honora de son amitié. Tous les critiques nationaux sont d'accord sur le talent de Szymonowicz, qui écrivit également en latin et en polonais. Ses idylles polonaises, où il a marché sur les traces de Théocrite, de Bion et de Virgile, sont parfaites, et n'ont pas encore été égalées. Il créa en Pologne ce genre de poésie.

Simon Zimorowicz. Outre une traduction des idylles de Moschus, on a de lui deux recueils : *Idylles russiennes* et *Roxolanes* ou *les Filles de la Russie*.

Nous avons réservé pour la fin des poëtes de cette époque celui qui à lui seul en fut l'ornement, c'est nommer le *prince des poëtes polonais*, Jean Kochanowski.

Jean Kochanowski vit le jour en 1532. Après avoir fait ses études en Pologne, il se rendit à Paris, où il demeura sept années ; puis à Rome et à Padoue. Sigismond-Auguste l'admit ensuite au nombre de ses secrétaires, et voulut faire de lui un prince de

l'Église et un sénateur; mais Kochanowski, refusant toutes les dignités offertes, se retira dans son village natal de Czarnylas : là, au sein d'une famille chérie, il consacra tous ses instants au culte des lettres.

Le premier des écrivains dont s'honore la Pologne, il sut faire briller toute l'élégance et toute la richesse de la langue nationale. Nul autre auteur polonais n'a approché de lui jusqu'ici, et nombre de ses poésies méritent d'être comparées aux plus belles productions de l'antiquité. Ses principaux ouvrages sont : I. *Élégies sur la mort de ma fille Ursule;* II. *Épigrammes;* III. Son recueil de *Poésies* dans le genre de Pindare; IV. *Satires;* V. *Le Congé des ambassadeurs grecs,* tragédie; VI. *Un dard* ou *l'hommage de la Prusse;* VII. *La Dryade;* VIII. *Histoire de Suzanne;* IX. *Épithalame sur les noces de Radziwill;* X. *La Barbe,* poëme satirique. Mais c'est notamment dans la traduction des *Psaumes de David* que le génie de Kochanowski se déploie avec tout son éclat. Il traduisit aussi le troisième livre de *l'Iliade,* ainsi que *les Phénomènes,* poëme grec d'Arat, et *les Échecs,* poëme italien de Marc Vida. En outre de ses poésies polonaises, il publia plusieurs poëmes latins, dans lesquels il se montre le digne émule des Ovide et des Properce.

On visite encore de nos jours, à Czarnylas, sa modeste demeure, entretenue soigneusement; et son crâne fait partie du musée national des princes Czartoryski, à Pulawy. L'urne qui renferme ces restes précieux porte pour devise un vers de Kochanowski : « *Le* « *fils de la belle Latone ne permettra* « *pas que mes cendres soient un jour* « *outragées par la postérité.* »

Jean Kochanowski eut trois frères, André, Nicolas et Pierre, qui furent poëtes tous trois. Pierre se distingua surtout par une traduction de la *Jérusalem délivrée,* publiée à Krakovie en 1618, et restée comme modèle. Il traduisit également *Roland furieux.* André reproduisit en polonais l'*Énéide.*

Ajoutons encore aux noms qui précèdent, tous du plus grand mérite, ceux de Jean Flachsbinder, Jean Turzo, poëtes et prosateurs versés dans la langue latine; Stanislas Zaborowski, grammairien et légiste; Bernard Wapowski, historien et mathématicien; Groïcki, Herburt, Warszewicki Grzebski, Spiczynski Siennik, Sendziwoy, célèbres à divers titres scientifiques.

Dans ce siècle, la langue polonaise devint classique. La Lithuanie et la Russie l'adoptèrent, surtout lorsque Sigismond l'eut prescrite à toutes les juridictions qui s'étaient servies jusque là des langues latine et rousniaque.

La Bible fut traduite de nouveau et pour tous en dialecte polonais.

Plusieurs ouvrages traitèrent alors de la tactique militaire et de la défense des places fortes. Celui que Siémionowicz fit paraître sur l'artillerie jouit d'une telle réputation, qu'il a été traduit en français et en allemand. Arciszewski porta ses connaissances militaires sur la terre de Christophe Colomb, où il éleva les forteresses de Rio-Janeiro, Fernambouc et Bahia.

Les œuvres de Bernard de Lublin et Jean de Pilzno, relatives à la jurisprudence, offrent une coïncidence d'idées frappante avec le travail de Beccaria et de Filiangieri, qui, bien certainement, ont ignoré les ouvrages et peut-être même les noms des deux jurisconsultes polonais du seizième siècle.

On comptait en Pologne, à cette époque, quarante-sept villes possédant des imprimeries.

Le goût des arts suivant de près celui des sciences, les Polonais ne tardèrent pas à faire venir d'Italie nombre d'artistes distingués. Bientôt les palais du souverain, les châteaux des grands, les édifices religieux se virent restaurés, embellis par des élèves de Michel-Ange et de Raphaël, tels que Carralius, Bartholo et tant d'autres qui ont laissé dans les églises de Warsovie, de Krakovie, de Wilna et de Posen, des chefs-d'œuvre dignes de ceux de l'école italienne. Quoique le temps et les guerres aient détruit une partie de ces précieux

souvenirs, les monuments élevés depuis à leur imitation témoignent du penchant que les Polonais ont toujours eu pour les arts.

Sigismond I[er] fit faire en Flandre, dans le même temps que François I[er] et Léon X, de superbes tapisseries conçues d'après les dessins de Raphaël.

1622-1760. Il est prouvé qu'à peu d'exceptions près, la décadence des sciences et des lettres en Pologne doit être imputée aux jésuites. Sans prévoir les suites funestes d'une pareille mesure, Etienne Batory leur confia l'académie de Wilna, fondée en 1578, et ils surent s'emparer peu à peu de la direction de toutes les écoles nationales. Sous de tels chefs, l'université de Wilna fut loin de répondre à ce qu'on attendait d'elle.

Celle de Krakovie lutta vainement contre la fausse route imposée par les jésuites, promoteurs des persécutions en matière de religion et qui voulaient aussi s'emparer d'elle. Dans ce combat acharné, l'université de Krakovie succomba complétement, fort heureuse de pouvoir conserver son indépendance.

Le règne demi-séculaire de Sigismond III, quoique formant dans l'histoire le point de départ de la décadence du pays, marcha longtemps sur les traces des deux règnes précédents, quant aux progrès libéraux. Dans son dictionnaire des célébrités qui brillèrent sous ce monarque, Siarczynski compte onze cent quarante-neuf hommes remarquables, sept cent onze écrivains bons ou mauvais, cent dix guerriers distingués, etc.

Les persécutions contre les dissidents diminuèrent toutefois le nombre des colléges et des imprimeries. Elles furent cause également de la sortie du royaume de beaucoup de citoyens éclairés et utiles, et elles favorisèrent les succès des armes étrangères.

Malgré le mouvement guerrier qui l'emportait sur les sciences et les lettres, on vit apparaître encore sous le règne de Wladislas IV des hommes d'un grand mérite. La voix éloquente du célèbre prédicateur Skarga obtenait en tous lieux le plus profond retentissement, et Sarbiéwski mérita le beau nom d'*Horace moderne* (*).

Quelques lueurs passagères de sagesse et de génie brillèrent bien sous les règnes suivants; mais le mouvement décroissant prenait de plus en plus d'empire, et des guerres malheureuses l'accéléraient. Le corps trop privilégié de la noblesse fomentait l'anarchie; les villes et les bourgs s'appauvrissaient; un mauvais latin formait seul l'éducation enseignée; on se livrait avec transport aux discussions théologiques; des thèses scolastiques et de ridicules panégyriques composaient toute la littérature de l'époque. En un mot, chaque chose dépérissait.

Les deux Auguste, ces princes de Saxe, endormirent pour leur part le pays au sein des actes de dévotion et des orgies. La langue nationale elle-même, altérée par un bizarre mélange de latin, se corrompit bientôt.

Enfin Stanislas Konarski, digne de la médaille que lui décerna plus tard le roi Poniatowski, avec la belle inscription : *Sapere auso*, commença à améliorer l'éducation publique et à combattre les vices de l'époque.

La congrégation des piaristes, dont

(*) Mathias Kasimir Sarbiéwski naquit en 1595 au village de Sarbiéwo. En 1613 il se fit jésuite à Wilna, où il termina ses cours académiques. Envoyé à Rome, il s'y occupa spécialement de littérature et y acquit beaucoup de réputation, ainsi qu'en France et dans les Pays-Bas, comme en font foi les ouvrages de Rallet, Rénat Rapin, Olaus Borichius, Morhot, Bolland, Puteau et autres. Le pape Urbain VIII appréciait tellement le talent de Sarbiéwski, qu'il l'engea à corriger son bréviaire; au départ du poëte, il le couronna et lui passa au cou une chaîne d'or. De retour en Pologne, Sarbiéwski fut nommé par Wladislas IV prédicateur et théologien de la cour. Les Allemands l'ont plus d'une fois reconnu comme supérieur à Horace dans ses poésies. Les Français, tout en ne lui ôtant pas l'honneur d'avoir égalé par son génie les plus grands poëtes de l'antiquité, lui reprochent d'être parfois obscur dans ses idées. Hugo Grotius a dit de lui : *Non solum æquavit sed etiam superavit Horatium.* Ses œuvres, écrites en latin, ont eu vingt-quatre éditions.

faisait partie Konarski, seconda vivement cette impulsion. Complétement opposés de principes aux jésuites, les piaristes triomphèrent enfin de ceux-ci et fondèrent de nouvelles écoles.

L'aurore de jours meilleurs se levait déjà sur l'horizon.

1760-1795. Il est malheureux que l'essor que s'apprêtaient à prendre de nouveau en ce moment les branches libérales ait été entravé par la tournure fâcheuse des événements politiques, qui conduisaient insensiblement la Pologne vers sa perte. Les rapports avec la France, dans tout leur éclat alors, auraient aidé puissamment au mouvement de la civilisation polonaise. Les mariages de Wladislas IV avec la princesse Marie de Nevers et de Sobieski avec Marie Kasimire d'Arquien avaient préparé les voies, et le séjour de Stanislas Leszczynski en France les élargit encore. Les nombreuses visites que ce roi déchu et philosophe recevait à Lunéville de ses compatriotes, resserraient les liens de sympathie existant entre les deux nations.

Les deux évêques Zaluski, réfugiés à la cour de Stanislas, entreprirent de relever la littérature nationale, et parcoururent, dans ce but, la France, l'Italie, l'Allemagne et la Pologne. Faisant le sacrifice de leur fortune, ils achetèrent en tous lieux les livres et les manuscrits polonais dispersés. Grâce à leur dévouement, ils parvinrent à rassembler une bibliothèque de deux cent mille volumes.

Bientôt, par les soins de Konarski et aux frais de la congrégation des piaristes, il parut un immense recueil des lois nationales, en huit volumes in-folio. Konarski publia, en outre, plusieurs ouvrages sur la réforme du gouvernement et sur la nécessité de rétablir la langue polonaise dans toute sa pureté et sa grandeur, enfin telle qu'on la parlait au seizième siècle, avant que le latin et l'emphase allemande l'eussent corrompue. Il écrivit à l'appui une nouvelle grammaire pour détruire l'autorité jésuitique d'Alvarès. Un théâtre fut élevé par lui dans le collége des piaristes, et il traduisit plusieurs pièces françaises. Comme dernière marque de patriotisme, sa bibliothèque, offerte en don à la nation, devint publique à Warsovie.

Dans un pays où toutes les nobles idées trouvent un écho, l'exemple des deux Zaluski et de Konarski devait rencontrer des imitateurs. Une foule de citoyens vouèrent leurs instants et leurs fortunes à l'œuvre de la régénération littéraire. Des instituts furent fondés, des collections de livres formées, et l'on exhuma des vieilles chroniques tous les souvenirs glorieux du passé. L'abbé Kollontay réorganisa l'antique université de Krakovie, et la maison des princes Czartoryski contribua puissamment à la diffusion des lumières.

En 1773, la Pologne donna la *première*, à l'Europe, l'exemple de la création d'une magistrature suprême pour diriger l'instruction publique; et la bulle du pape Clément XIV ayant supprimé l'ordre des jésuites, les fonds disponibles, par suite de son expulsion de la Pologne, furent affectés à cette institution. Des écoles séculières remplacèrent celles des jésuites, et de cette époque date entièrement une nouvelle renaissance, que le souverain seconda de toute son influence et de tout son pouvoir.

Stanislas-Auguste Poniatowski, si faible et si blâmable dans sa conduite politique, déploya, du moins, le plus noble caractère dans tout ce qui concerne les lettres et les arts. Il n'épargna ni dons ni honneurs à ceux qui se distinguèrent; et l'on n'aurait pu trouver, à cet égard, un meilleur juge que lui, car, ayant fait de fortes études et écrivant avec facilité, il possédait à fond les langues savantes et parlait, même avec éloquence, nombre de langues modernes.

Son règne, qui vit l'agonie politique de la Pologne, fut des plus féconds en illustrations scientifiques et littéraires. Alors brillèrent Naruszewicz, le plus grand des prosateurs polonais (*); Pi-

(*) On lui doit l'*Histoire nationale*, qui va jusqu'à l'année 1386, date de l'union

ramowicz, Wisniewski, Ostrowski, Nagurczewski, dont les écrits étincellent de patriotisme, de verve et de génie créateur. Le philologue Kopczynski travailla à l'épurement de la langue nationale. Jodlowski et Skrzetuski se consacrèrent à l'étude de l'histoire. Wyrwicz, Staszic et Kollontay examinèrent les hautes questions politiques. Le prédicateur de la cour, Lachowski, et les évêques Karpowicz et Woronicz égalèrent, dans la chaire, Bourdaloue et Massillon. Les sciences eurent pour organes Poplawski, Hube, Kluk, Zaborowski, Poczobut. La poésie ne demeura pas en arrière et devint une puissance sous la plume de l'illustre prince archevêque de Gnèzne Krasicki, surnommé le *Voltaire de la Pologne;* dans les chants de ce barde national, le type polonais se reflète avec ses mille nuances; grand de pensées, Krasicki est toujours riche d'expression, suave de rhythme, spirituel, harmonieux (*). D'autres rivaux se signalèrent à ses côtés dans la lice poétique et devinrent presque ses pairs, tels que Naruszewicz, Trembecki, Kniaznin, Karpinski, Piramowicz, Skrzetuski, mais surtout Julien Ursin Niemcewicz, citoyen ardent autant qu'écrivain chaleureux, compagnon de gloire et d'infortune de Kosciuszko, et l'un des orateurs les plus brillants de la célèbre diète constituante.

La peinture compta des artistes aussi distingués, tels que Simon Czechowicz, François Smuglewicz, Bacciarelli; la sculpture, Jean Lebrun; et l'architecture, Albert Gucewicz.

La création de plusieurs journaux contribua également à répandre, parmi la nation, des lumières périodiques.

1795-1839. Les trois démembrements successifs de la Pologne ayant enveloppé le pays d'un vaste réseau d'arbitraire et d'oppression, ses progrès intellectuels éprouvèrent le même sort que sa nationalité. Tout fut remis en question. Par un oukaze que rien ne justifiait, Catherine II ravit à Warsovie la bibliothèque nationale des Zaluski et la fit transporter à Saint-Pétersbourg, où elle se pare encore aujourd'hui du nom de *Grande bibliothèque impériale.*

Le découragement était profond de tous côtés; mais, en présence de tant d'actes barbares ou iniques, il ne tarda pas à disparaître pour faire place à un redoublement d'ardeur et de patriotisme. Tout fut employé pour sauver le langage et les mœurs nationales en péril, et exciter, parmi les citoyens de toutes classes, la haine la plus vive contre les oppresseurs de la patrie.

Albert Boguslawski fit vibrer sur la scène la langue que les cours spoliatrices bannissaient des actes officiels.

Dmochowski, Czacki, Stanislas Soltyk, le prince Adam Czartoryski fils, le comte Ossolinski dotèrent Warsovie, Léopol, Wilna et Krzemieniec de trésors littéraires qui, de là, fertilisèrent toutes les parties du pays.

On chercha à former de nouvelles bibliothèques à Krakovie, à Wilna, à Pulawy; mais cette tâche exigeait beaucoup de temps et de grandes dépenses.

En 1801, la Société des Amis des sciences fut fondée à Warsovie, et devint le lieu de réunion de tous les citoyens instruits et dévoués à l'œuvre commune. Avec son appui, Thadée Mostowski publia un recueil des œuvres des meilleurs écrivains polonais.

On s'attacha surtout à conserver dans la mémoire du peuple les chants nationaux, si puissants sur l'imagination.

Cependant, toutes ces tentatives courageuses auraient échoué sous une main de fer, si la marche des événements en France n'était venue seconder les efforts des Polonais.

entre la Pologne et la Lithuanie. Cet ouvrage est le meilleur qu'on puisse exiger dans un siècle où la critique historique est le fondement de tout.

(*) Krasicki publia dix volumes, tant prose que vers. Possédant la verve de Boileau et la légèreté de la Fontaine, il ouvrit de nouvelles routes à la langue nationale. En 1827, on a publié en français une traduction de ses Fables, mais l'original perd beaucoup dans cette imitation.

Grâce aux aigles impériales et après une agonie de douze années, la Pologne commença à renaître à l'espérance, sous le titre de duché de Warsovie. Dotée d'institutions libérales et de lois modelées sur celles de la France, elle fut témoin des plus nobles sacrifices de la part de ses enfants; et l'instruction publique, dirigée par Stanislas Potocki, fit de rapides progrès.

Cet état d'amélioration continua sous la domination d'Alexandre, devenu, à la suite du congrès de Vienne (1815), roi de Pologne. Les sciences et les lettres, favorisées d'abord par lui, prirent un nouvel essor.

Parmi une foule de noms célèbres qui contribuèrent, à cette époque, au progrès intellectuel, on distingue particulièrement Sniadecki et Lelewel à Wilna; Felinski à Krzemiénieç; Niemcewicz et Kasimir Brodzinski à Warsovie.

L'instruction publique était confiée aux mains habiles du ministre Stasziç, homme aussi éminent par son savoir que populaire par ses pensées philanthropiques. Infatigable dans ses travaux scientifiques, il leur consacrait ses nuits, ses jours étant voués à la plus active surveillance de l'éducation publique, cette branche sur laquelle repose le bonheur de chaque pays. C'est principalement par ses soins que fut dotée la Société royale des Amis des sciences, que furent établies ou réorganisées les écoles palatinales inférieures et élémentaires, que l'université de Warsovie, à peine fondée, arriva à un point si élevé de prospérité, et que furent enfin institués l'école polytechnique, le corps des mines, avec une école spéciale, le conservatoire de musique, l'institut agronomique et celui des sourds-muets. Il leur fit don, ainsi qu'aux établissements de bienfaisance, d'une fortune considérable, amassée à force de travail et d'économie, se restreignant même sur ses propres besoins (*).

Malheureusement un système réactionnaire vint encore affliger une fois les bons citoyens et entraver la marche des lumières. Après la retraite de Stasziç, qui ne voulut pas s'associer aux mesures désastreuses que l'on projetait, tout ce que la Pologne renfermait d'esprits éclairés et généreux se vit en butte à de graves persécutions.

C'est peu de temps avant ce mouvement de réaction qu'apparut sur l'horizon littéraire Adam Mickiéwicz, l'écrivain le plus original de tous les auteurs polonais vivants. Avec lui l'école romantique prit place dans la littéra-

(*) Tous les bienfaits que Stasziç médita dans la solitude de Biélany, où il voulut que fût sa tombe (voyez page 17), portent le cachet de cette reconnaissance qu'il offrait à la Providence pour ce qu'elle lui avait largement accordé. Mais son chef-d'œuvre est le partage de ses biens de Hrubiészow entre ses paysans. Il ne se contenta pas de leur donner des terres en propriété, mais il obtint un privilége de l'empereur Alexandre et organisa sa commune, forte de 4,000 habitants, en forme de république; il y institua des emplois dotés en terrains, fit des lois, fonda une école et établit un fonds pour que la commune eût à ses frais son curé, son chirurgien, son avocat, etc. En outre il dota la commune d'une caisse d'emprunt, avec un capital convenable, afin de secourir les habitants frappés de désastres et faciliter successivement la construction de maisons en pierre à la place de celles en bois. Quand la commune arrivera au degré d'aisance prévu, la caisse cessera ses prêts. Le capital continuant alors à s'accroître par le produit des intérêts, la commune devra acquérir le domaine le plus proche, l'incorporer à son territoire, répartir parmi les frères nouveaux les terrains acquis, leur ouvrir la caisse d'emprunt et leur accorder les mêmes bienfaits qu'elle en reçut. Quand cette première fille parviendra au même point que sa mère, de nouveaux domaines seront acquis peu à peu, pour réaliser et étendre indéfiniment la même œuvre de bienfaisance.

Quel plus bel et plus digne emploi de l'intelligence et de la richesse! L'homme ne semble-t-il pas se rapprocher de la Divinité, lorsqu'il apparaît comme une providence qui veille avec sollicitude sur l'avenir de l'humanité et prépare le bonheur des générations futures?

ture polonaise, et l'influence allemande fut opposée à la prépondérance qu'exerçaient encore les œuvres de quelques encyclopédistes français du siècle passé.

Le nom de Mickiéwicz jouit, en Pologne, d'une popularité égale à celle que possèdent, en France, Lamartine et Victor Hugo. Le pays voit en lui le chef sublime d'une nouvelle école, contemporaine de ses derniers malheurs.

Les tentatives rétrogrades continuèrent à l'avénement de Nicolas; et un moment interrompues par la révolution de 1830, elles reprirent bientôt avec un surcroît d'activité après la triste issue de ce mouvement.

On ferma les universités de Varsovie et de Wilna. On enleva non-seulement les deux bibliothèques considérables attachées à ces institutions, afin d'en gratifier la Russie, mais on ravit encore à la Société des Amis des sciences sa bibliothèque, quoique propriété particulière, sous le prétexte que quelques membres de ce corps littéraire avaient pris part, comme hommes d'État, aux actes de la révolution.

Mais, tandis que l'oppression s'efforce d'étouffer en Pologne tout indice de civilisation nationale, les Polonais réfugiés sur la terre d'exil redoublant d'énergie, marchent d'un pas assuré vers ce progrès intellectuel que nul pouvoir humain ne saurait arrêter.

C'est à Paris que Mickiéwicz a publié, en 1833, son beau *Livre des pèlerins polonais*, écrit dans le style biblique. M. de Montalembert, qui l'a traduit et enrichi d'une chaleureuse préface, l'a fait connaître à la France. Voici le jugement qu'un autre écrivain français a porté sur cette œuvre remarquable :

« Deux poëmes nous sont venus cette année, le premier de Pologne, cette Palestine du Nord, le second d'Italie, cette Grèce d'occident; l'un sublime de simplicité, gros d'une sainte colère, palpitant d'une haine céleste, tel qu'un psaume de David; l'autre sublime de douceur, divin de résignation, plein de prière et d'amour, tel qu'une épître de saint Jean; deux chefs-d'œuvre, jumeaux comme l'Ancien et le Nouveau Testaments; appelés, celui-ci : *Livre des pèlerins polonais*, par Adam Mickiéwicz, celui-là : *Mes prisons*, par Silvio Pellico. »

C'est à Paris également que renouvelant l'exemple des Zaluski, le prince Adam Czartoryski vient de fonder une bibliothèque polonaise (1839), tant dans le but d'aider à l'instruction de ses compatriotes proscrits comme lui, que pour en doter plus tard la Pologne et lui rendre une partie des richesses littéraires dont la Russie l'a complétement dépouillée.

Ainsi donc, malgré toutes les persécutions et les privations qui assiégent ses enfants, jamais la Pologne n'a compté plus d'écrivains capables, plus d'hommes distingués en tout genre. L'exil qui pèse sur les uns et l'oppression qui étouffe la voix des autres cesseront un jour, et nous espérons fermement que la Pologne verra luire alors pour elle un second *âge d'or* des sciences et des lettres, ainsi qu'une glorieuse renaissance politique.

MUSIQUE.

La mélodie slave la plus ancienne qui soit parvenue jusqu'à notre époque est l'hymne *Boga-Rodzica*, Mère de Dieu, composée par l'archevêque de Gnèzne Adalbert, et qui servit pendant longtemps de chant de combat aux Polonais. Les historiens ne sont pas d'accord sur son origine; il paraît cependant à peu près certain qu'elle fut composée vers le milieu du dixième siècle, car on la retrouve dans les traditions populaires de cette époque et dans les cérémonies religieuses de Gnèzne et de Dombrowa.

L'influence de l'ancienne musique religieuse a été décisive sur le caractère de la nation en Pologne; elle fit surgir ces mélodies populaires qui sont l'expression simple et naïve des mœurs locales. En se prosternant devant l'Éternel, le peuple chantait la gloire de ses ancêtres, son bonheur, ses souffrances; il se créa ainsi, pour rendre avec vérité les sentiments qui remplissaient son cœur, une musique candide et tendre, guerrière et mélancolique,

souvent ardente, passionnée, toujours pleine de charme. La musique polonaise est une éloquente histoire de la nation : images gracieuses, graves enseignements, tout se trouve dans ces mélodies, enfantées par un peuple dont la destinée n'est pas encore accomplie.

Les époques remarquables de l'histoire de Pologne, dit M. Albert Sowinski dans ses savantes recherches, ont été consacrées par des chants religieux nationaux, gais ou mélancoliques, tels que *le Retour du roi Kasimir Ier*, chant d'allégresse (1041), et *la Mort de la reine Luidgarde*, mélodie triste et touchante (1283). Avec les progrès de l'art vinrent les poëtes sacrés et lyriques, qui vouèrent leur muse aux grands événements nationaux.

Le seizième siècle fut pour la Pologne l'âge d'or des sciences, des lettres et des arts. C'est alors que vécut Jean Kochanowski, dont le génie se plia particulièrement à la poésie lyrique. Les *Élégies* (Treny) *sur la mort de ma fille* sont écrites avec un sentiment de douleur pénétrante; chaque mot est une larme qui part du cœur et qui va au cœur. Ses nombreux chants religieux, cantates, psaumes, ont été adoptés par l'église et sont devenus populaires (*).

Vers la fin de ce même siècle, le goût de la musique instrumentale fit des progrès; et les grands seigneurs, qui étaient appréciateurs des arts, entretenaient à leurs frais des orchestres nombreux. La reine Bona, Italienne et femme de Sigismond Ier, attira à la cour des artistes et des chanteurs italiens, qui mirent en vogue l'école de leur patrie. Sous les règnes suivants, et surtout sous celui de Sigismond III, l'affluence des artistes étrangers fut telle, que la musique perdit sa couleur nationale. Elle était devenue, dès 1533, l'auxiliaire de l'art dramatique dans les pièces à spectacle jouées à Krakovie chez les dominicains et les jésuites.

La polonaise occupera toujours par son ancienneté, son rhythme et son caractère primitif, le premier rang parmi les airs nationaux. Viennent ensuite les mazureks, les krakoviaks, les dumki, les airs kosaks, vifs et dansants, avec accompagnement de théorbe. Tous les compositeurs célèbres ont intercalé des polonaises dans leurs opéras, en leur conservant plus ou moins leur forme primitive. Gluck, Paisiello, Cimarosa, Weber, Chérubini, Rossini ont eu recours à cette coupe musicale et l'ont, d'accord avec Hummel et Moschelès, popularisée dans toute l'Europe.

Comme le fait observer avec justesse M. Sowinski, un compositeur dramatique trouverait un puissant aliment pour son imagination dans les différents caractères des mélodies polonaises; mais qu'il se garde bien de borner ses explorations à la Pologne de 1815. Il faut qu'il passe le Styr; qu'il parcoure les terres fertiles de la Wolhynie et de la Podolie; qu'il aille vers l'Ukraine, où l'antique Dniéper roule ses eaux mugissantes; qu'il écoute les chants tristes d'un peuple résigné, les *dumki*, fleurs charmantes des prés de l'Ukraine; qu'il étudie le murmure du Boh et de la Ros, le frémissement des chênes de Murowieç près Kiiow, le chant sinistre du vanneau, les sons plaintifs du pâtre, jouant du *duda* au milieu d'une morne solitude. Et quand il aura savouré le parfum de cette contrée poétique, il faudra qu'il se replie sur le Zbrucz, en Galicie, où le peuple aime à chanter les exploits de ses ancêtres; qu'il aille entendre à l'église de Zborow le vieux chant de la Vierge : *Panno w zborowskim laskawa Obrazie*, reste précieux de l'ancienne musique religieuse; puis, en passant par les rochers grisâtres des Karpathes, il chantera avec les montagnards et descendra ensuite dans les plaines de Posen, où l'amour des arts a survécu aux malheurs de la patrie.

(*) Nicolas Gomolka, célèbre musicien polonais, mit les psaumes de Jean Kochanowski en musique et les publia en 1580. Un autre musicien non moins célèbre, Christophe Klaban, maître de chapelle du roi Batory, mit en musique l'*Épinicion*, que Kochanowski écrivit pour célébrer la victoire des Polonais sur les Moskovites, alors gouvernés par Ivan le Terrible.

Il priera à Dombrowa, près du tombeau de saint Adalbert; visitera de là Thorn, patrie de Kopernik; Marienbourg, capitale déchue des chevaliers teutoniques; et s'arrêtera à Kowno, où l'antique Lithuanie lui apparaîtra avec ses Waïdelotes, ses fêtes des Swiento-Kozla, ses cérémonies des Dziady et tous les mystères de la mythologie du Nord. Il étudiera les *daïnos*, explorera les contrées arrosées par la Dzwina et la Bérézina, dépendances de la vaste république de Pologne; et, riche d'une pareille moisson, le compositeur pourra reculer les confins de ce monde merveilleux où les sons révèlent à l'âme les idées infinies.

THÉATRE.

La Pologne, qui possède une littérature si savante et si belle, a peu produit dans le genre dramatique; mais cette singularité serait à tort attribuée à un manque de dispositions naturelles ou à l'absence d'imagination; elle provient principalement de l'amour de la vie champêtre qui retenait jadis les nobles dans leurs châteaux et de la gravité des travaux qui occupaient les anciens habitants des villes. Les perturbations politiques, auxquelles le pays fut presque continuellement en proie, contribuèrent aussi beaucoup à entraver les progrès de la littérature dramatique.

C'est au commencement du quinzième siècle que nous rencontrons la première mention du théâtre en Pologne ou plutôt de scènes dialoguées. En 1500 les dominicains de Krakovie représentèrent les *Comédies du carnaval*, au nombre desquelles figurait l'œuvre du bourgeois Antoine Wiéniwski intitulée: *les Noces miraculeuses ou l'hyménée enchanteur*, pièce qui ne comptait pas moins de vingt-sept personnages. On commença aussi à jouer à la cour des œuvres tirées de l'histoire grecque et écrites en langue latine, familière même aux dames de la haute société d'alors. Dans ses recherches sur la littérature nationale, Juszynski parle d'un drame dont le titre seul, *Ulyssis prudentia in adversis*, annonce la gravité du sujet et le mérite du choix. Vers l'année 1515 parut un dialogue en langue polonaise et intitulé *la Décapitation de saint Jean*. En 1522, une tragédie, sous le titre du *Jugement de Pâris*, fut publiée à Krakovie. Toujours actifs sous ce rapport, les dominicains représentèrent, en 1530, un *dialogue* qui dura quatre jours et dont les préparatifs prirent presque une année entière.

On ne s'étonnera pas de cet état arriéré de la scène polonaise, si l'on considère que l'art dramatique était encore partout ailleurs dans l'enfance, et que les mystères et sotties continuaient de faire, en 1540, les délices du peuple de Paris et de la cour galante de François Ier.

Le document le plus précieux de l'ancienne littérature dramatique polonaise est, sans contredit, le drame de Jean Kochanowski, *Le congé des ambassadeurs grecs*, composé en 1554 et représenté, en 1578, au palais d'Ujazdow, près Warsovie, à l'occasion du mariage du connétable Jean Zamoyski avec la nièce du roi Étienne Batory. L'énergie de la diction et la pureté du style font un monument précieux de cette œuvre, où l'on trouve, en outre, une connaissance approfondie de l'histoire grecque et une forme scénique qui, bien que s'écartant des règles de l'école, est remarquable pour le temps. Il devait s'écouler encore près d'un siècle avant que Corneille entreprît en France de faire parler les Romains.

Les guerres et les dissensions religieuses qui survinrent après la mort d'Étienne Batory (1586) firent retomber le goût dans la dépravation; l'amour de l'art disparut, et les nobles fruits du génie de Kochanowski se virent remplacés par d'absurdes créations, telles que: *le Grincement de Judas dans l'enfer*, *la Diète de l'enfer*, *le Theatrum diabolorum* (en latin), et nombre de productions semblables, qui dominaient au début du dix-septième siècle sur la scène polonaise.

Wladislas IV, vainqueur de la Mos-

kovie, sut, en ranimant l'esprit national, donner un nouvel essor aux sciences et aux lettres sous son règne (1632-1648). Toutefois, et malgré de fréquentes représentations dramatiques à la cour, cette branche de littérature ne fit pas de grands progrès. On trouve dans les chroniques la relation du divertissement offert par la ville de Dantzig à la nouvelle reine Marie-Louise de Gonzague. Trois mille personnes y prirent part, et il coûta cent mille rixthalers. Il consistait en un opéra italien, *Psyché et Cupidon*, et en un ballet, l'*Aigle blanc*, dans lequel cet oiseau exécuta, avec quatre aigles noirs, des danses au son de la musique. Un amour était assis sur chaque aigle.

A l'arrivée de la reine à Warsovie (1646), on donna de nombreuses représentations de comédies italiennes; chaque acte était suivi d'un ballet ou d'un concert. Iarzemski a laissé une description de ces spectacles. En voici un extrait, donnant une idée favorable des talents des ingénieurs italiens attachés au service du roi :

« Le théatrum est en perspective « bâti en colonnes; là, les coulisses « s'élèvent et descendent, d'autres se « tournent à l'aide de vis de différents « côtés; tantôt elles représentent les « ténèbres et les nuages, tantôt une « agréable lumière, et au-dessus un « ciel azuré, avec le soleil, la lune et « les étoiles. Là, vous voyez un ter- « rible enfer et une mer agitée, sur « laquelle voguent des bateaux et des « sirènes, dont les voix enchantent; « ici, des personnages descendent du « ciel, d'autres sortent de la terre. « D'un coup s'ouvre un arbre, et une « personne chargée de bijoux, les che- « veux en tresses, en sort et chante « comme un ange. Après cela viennent « d'autres scènes : ce sont des interlo- « cuteurs; et on trépigne des pieds et « on saute à la manière italienne. »

Comme on le voit, on connaissait déjà à cette époque, en Pologne, les représentations *à grand spectacle*, auxquelles concouraient les décorations, le chant et la danse.

Du temps de Jean Kasimir, les courtisans s'amusèrent à représenter en langue polonaise *le Cid* et *Andromaque*. Ce fut le palatin de Mazovie, André Morsztyn, qui les traduisit, en 1661, en vers polonais. La représentation de pareilles œuvres annonçait une grande amélioration dans le goût et l'intelligence des auditeurs.

L'époque de Michel Korybut et de Jean Sobieski (1668-1696) fut la plus triste de toutes pour les branches libérales, par les invasions qu'il fallut repousser et les guerres continuelles que le pays eut à soutenir.

Sous les règnes d'Auguste II et Auguste III (1699-1763), on représenta à la cour plusieurs opéras italiens et français. Les représentations en langue polonaise n'avaient lieu que pour le peuple de Warsovie, et seulement de temps en temps, à l'occasion des fêtes ou des foires. Il n'y avait pas de troupe régulière d'acteurs; chacun jouait comme il pouvait et comme bon lui semblait, et paraissait sur la scène sans y être préparé. Tandis que l'on amusait ainsi les habitants des faubourgs avec la Lutte de David avec Goliath ou le Meurtre d'Holopherne par Judith, les jésuites régalaient la noblesse de *dialogues*, qui égayaient toujours les spectateurs, parce qu'ils ne marchaient jamais bien; mais plus l'embarras des exécutants était grand, plus l'auditoire éprouvait de plaisir. L'une de ces productions est restée comme modèle du genre, c'est *la Croix du martyre de Jésus-Christ*, dialogue écrit en 1701.

Vers 1746, le goût des auteurs polonais commença à s'épurer, et l'on vit paraître successivement les tragédies de *Jonathan*, par Stanislas Jaworski; *Titus le Japonien*, par Bielski; *Micandra*, par Ignace Soltyk; *Sédécias*, en vers latins et polonais, par Michel Kielpsz. On joua aussi au couvent des piaristes, à Warsovie, des pièces traduites du français. Le membre de cet ordre religieux Konarski, qui accompagna Stanislas Leszczynski dans son exil en France, contribua, à son retour en

Pologne, aux progrès du bon goût, et fit sentir le premier aux esprits le besoin d'un théâtre national. Sa tragédie d'*Épaminondas* appartient aux belles productions de la littérature. Le jésuite François Bohomolec imita l'exemple de Konarski, et perfectionna les divertissements dramatiques de la société de son couvent.

Jusqu'à la moitié du dix-huitième siècle, tout ce qui se rapportait aux distractions scéniques se vit soumis, à peu d'exceptions près, à la direction ou à l'influence du clergé; mais, à partir de l'ouverture du Théâtre national de Warsovie (19 février 1765), une nouvelle ère se leva pour la scène polonaise. Avant d'en tracer le tableau, nous ferons mention de plusieurs théâtres fondés dans les domaines seigneuriaux, et qui formèrent des auteurs et des acteurs pour le véritable public.

L'un de ces théâtres existait à Niéswiez, en Lithuanie. Créé par la princesse Ursule Radziwill, il lui servit à faire jouer ses propres ouvrages. Cette dame écrivit seize pièces remplies de bizarreries et d'absurdités.

Il y avait également des théâtres particuliers à Siédlcé, chez madame Oginska; à Gayczyn, chez la femme du général d'artillerie Brühl; à Dukla, chez Georges Wandalin Mniszek; à Bialystok, chez Branicki, etc.; mais tous ces lieux d'essais dramatiques furent surpassés en éclat et en mérite réel par le théâtre des princes Czartoryski, à Pulawy. Toujours ouverte aux talents, cette noble maison prodigua ses richesses afin de seconder les progrès des sciences et des arts. C'est sous son égide que s'élevèrent presque tous les écrivains remarquables qui honorent la littérature polonaise du siècle dernier.

En 1780, Tyzenhauz, grand trésorier de Lithuanie, établit à Grodno, sous la direction du professeur Ledoux, qu'il appela de Paris, une école de danse. Le roi Stanislas-Auguste fit venir les jeunes élèves à Warsovie, et les y entretint à ses frais jusqu'en 1794. Ce corps de ballet s'accrut considérablement par le présent que fit au souverain le prince Radziwill de cent vingt danseurs et danseuses, serfs de ce magnat, aussi bizarre que fastueux.

Ami des sciences et des plaisirs, Stanislas-Auguste consacra la majeure partie de ses revenus aux savants et aux artistes; et si les œuvres dramatiques qui parurent sous son règne ne portent pas le caractère du génie, elles n'en sont pas moins des productions d'un grand mérite. Il manqua au pays une paix de quelque durée; car l'esprit des écrivains, affranchi à cette époque du joug des jésuites et éclairé par les œuvres des Corneille, des Shakspeare, des Calderon, aurait pu, en fouillant dans les annales nationales, y trouver une source féconde d'actions dramatiques dignes d'être reproduites, et s'élever à la perfection. En considérant cependant le développement de cette deuxième époque dramatique et les efforts qu'elle fit pour s'approprier des productions étrangères, on se convaincra que, malgré les guerres presque continuelles de 1792 à 1815, la littérature polonaise se maintint à un niveau satisfaisant.

L'ouverture du théâtre public de Warsovie fournit à plusieurs auteurs l'occasion de se faire connaître. C'étaient des magnats, des évêques, des prêtres : Rzewuski, Czartoryski, Zablocki, Krasicki, Wybicki, Bohomolec.

On y donna, en 1778, le premier opéra avec une musique nationale, sous le titre assez bizarre de la *Misère béatifiée*. Il était dû à Kaminski, qui fit nombre d'autres opéras, restant comme souvenir de la musique dramatique en Pologne. Nous citerons encore, comme compositeurs nationaux de talent qui brillèrent alors, Lessel et Jean Stefani. Malheureusement, la préférence accordée par la cour à l'école italienne et aux artistes de cette nation nuisit pendant longtemps aux progrès de la musique polonaise.

Le staroste Rix fut chargé de la conduite du théâtre, et il avait sous sa direction les chanteurs italiens et les danseurs entretenus pour l'amusement du monarque. Cimarosa et Paisiello devinrent chefs de l'orchestre royal,

dont faisait partie, comme *second violon*, le célèbre Viotti, surnommé le père des violonistes. Parmi les traductions qui furent représentées, figurent au premier rang la *Mort de César* et *Mérope* de Voltaire; dans cette dernière pièce, l'actrice Truskolawska remplissait le principal rôle avec tant de perfection, que des étrangers firent exprès le voyage de Warsovie pour la voir jouer. On remarqua encore les traductions de *Béverley*, drame parfaitement rendu par l'acteur Owsinski, du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*. Le Nestor des écrivains polonais contemporains, Niemcewicz, enrichit aussi le théâtre d'une tragédie, *Wladislas III à Varna*.

Au milieu de ces progrès de la scène polonaise, il surgit un homme qui, par ses rares talents et son patriotisme élevé, immortalisa son nom dans la littérature nationale : c'est Albert Boguslawski, que Stanislas-Auguste retira de l'institut des élèves militaires, en l'engageant à se consacrer à l'art dramatique. Le théâtre polonais lui doit plus de cinquante pièces originales ou traduites, et il tenta le premier d'adapter des paroles polonaises à la musique italienne. Nous citerons de lui le *Miracle supposé* ou *les Krakoviens et les Montagnards*, pièce patriotique d'un effet infaillible en tout temps, *Henri VI à la chasse*, les *Spasmes à la mode*, *Iscahar, roi de Xuara*, ainsi que les traductions du *Saül* d'Alfieri, de l'*École de la médisance* de Shéridan et du *Tarare* de Beaumarchais.

Avec la chute de l'indépendance nationale, tomba aussi le théâtre. C'est alors que Boguslawski se mit à parcourir les provinces, avec une troupe formée des débris de celle de Warsovie. Il alla à Wilna, à Krakovie, à Léopol, à Posen. Partout il rencontra l'accueil le plus favorable; car ses représentations offraient le tableau d'un passé tout récent, et l'idiome national, disparu des actes du gouvernement, résonnait dans toute sa pureté sur la scène. Louis Osinski reproduisit aussi à cette époque en vers polonais *Alzire* de Voltaire et *le Cid* et *les Horaces* de Corneille.

Dans l'intervalle qui s'écoula de 1795 à 1807, on composa beaucoup d'œuvres indigènes et l'on traduisit force pièces étrangères. De 1809 jusqu'à 1820 cette ardeur se soutint. Wezyk, Felinski, Kropinski, Chodkiéwicz, madame Lubienska, perfectionnèrent la tragédie nationale par leurs productions souvent remarquables. Ils furent dignement secondés dans cette tâche par la célèbre madame Ledochowska. Diction, poses, gestes, bon goût et vérité du costume, tout pouvait servir de modèle chez cette actrice (*).

De leur côté, Niemcewicz, Zolkowski, Dmuszewski, Brodzinski, Kaminski, J. Krasinski, Kruszynski, contribuèrent aux progrès de la comédie et de l'opéra, soit par leurs œuvres originales, soit par leurs traductions.

En 1810, Frédéric-Auguste fonda à Warsovie une école de chant et de déclamation et alloua au théâtre, en lui accordant le titre de *National*, une subvention annuelle de trente-six mille florins. En 1814, Louis Osinski, précédé d'une grande réputation littéraire, prit la direction de la scène polonaise; le gouvernement éleva la subvention théâtrale à cinquante mille florins et affecta les trente-six mille florins payés précédemment à la fondation d'un conservatoire de musique et de déclamation, établi en 1820 sous la direction de M. Elsner et pourvu de professeurs que l'on fit venir de l'étranger. A cette même époque Osinski introduisit de nouveau le ballet sur la scène, d'où il avait disparu lors de la chute de la Pologne.

L'opéra national prit, à partir de ce moment, un essor remarquable. Joseph Elsner, à qui on doit entre autres deux grandes œuvres, *le Roi Lokiétek* et *Jagellon à Tenczyn*, lui donna le premier élan, et Charles Kurpinski acheva de l'asseoir sur de solides bases. Compositeur aussi distingué que fécond, il

(*) Madame Ledochowska s'est retirée de la scène en 1832.

dirige encore actuellement l'opéra à Warsovie. Parmi ses belles compositions on distingue surtout : *le Palais de Lucifer, Hedvige, reine de Pologne, Zbigniew, Calmora, le Charlatan, les Nouveaux Krakoviens et Montagnards*, etc.

Les œuvres des compositeurs étrangers, Mozart, Cimarosa, Dalayrac, Nicolo, Weber, Boyeldieu, Cherubini, Spontini, Rossini, Auber, et autres, furent aussi alors pleinement acclimatées en Pologne.

Il nous reste à parler de l'intervalle qui s'écoula de 1820 à 1830. Pendant cette période de dix années, le progrès dramatique continua de faire des pas sensibles. Les anciens auteurs, tels que Boguslawski, Niemcewicz, Osinski, Zolkowski, Dmuszewski, enfantèrent de nouvelles productions, tandis que de jeunes émules s'efforçaient de marcher sur leurs traces. Parmi ces derniers, Xavier Godebski, Dmochowski, les frères Frédro et plusieurs autres méritent une mention particulière. Alexandre Frédro se fit surtout remarquer en première ligne, tant par la conception que par le développement des caractères appartenant au type national. Frédro connaît aussi bien que Molière son siècle, son public et le cœur humain. Le langage et les traits, le sujet et l'action, tout dans ses œuvres est énergique, clair et incisif, sans emphase, sans affectation, sans soumission servile aux règles de l'école. On compte jusqu'à présent dix-huit pièces sorties de sa plume, dont les principales sont : *Monsieur Geldhab* (le Riche parvenu), *la Manie de l'étranger* et *la Vengeance*.

Warsovie possédait, en 1830, trois théâtres, savoir : le *Théâtre-National*, qui nous a occupé jusqu'ici et sur lequel on représentait indistinctement tragédies, comédies, drames, opéras, vaudevilles, etc.; le théâtre des *Variétés*, consacré spécialement aux comédies-vaudevilles et vaudevilles grivois, et dans le répertoire duquel figuraient nombre d'imitations ou de traductions étrangères; enfin le *Théâtre-Français*, dans le genre de celui qui existe à Berlin et où l'on jouait la comédie et le vaudeville. Le gouvernement accordait à ce dernier spectacle, qui durait sept mois seulement de l'année, une subvention de soixante-dix mille florins.

Aujourd'hui les deux premiers de ces endroits de plaisir sont seulement ouverts encore au public. Le Théâtre-National a été transféré dans la nouvelle et magnifique salle bâtie, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, d'après les plans de Corazzi. C'est après la rentrée des Russes à Warsovie, en 1832, qu'elle fut inaugurée; mais, par suite du système imposé alors, la tragédie et le drame héroïque furent bannis de la scène, comme pouvant réveiller des souvenirs nationaux jugés dangereux.

Le meilleur théâtre après ceux de Warsovie est celui de Léopol (Galicie), confié aux mains de M. Kaminski, tout à la fois directeur, auteur et acteur. En imprimant à son répertoire une teinte philosophique, M. Kaminski a voulu habituer son public à l'école allemande; mais son langage paraît souvent bizarre, comique même à l'oreille des Polonais, accoutumés à l'élégance française.

A l'exception de Léopol, de Krakovie et de Wilna, les villes des provinces ne possèdent point de troupes sédentaires. Des acteurs ambulants parcourent le pays à l'époque des foires, des réunions locales ou des diétines, et donnent alors des représentations à Posen, Kalisz, Plock, Zytomierz, Kiiow, etc.

Aux diverses causes signalées par nous, comme ayant entravé l'essor dramatique en Pologne, ajoutons que les auteurs qui travaillent pour la scène n'y jouissent d'aucune espèce de droit pécuniaire. Mais, en dépit des obstacles apportés, le théâtre polonais n'a pas cessé de marcher vers un but ascendant; et aujourd'hui même que l'esprit national est étouffé dans tous ses ressorts, les beaux-arts, soumis à de sévères limites, consolent encore le pays de ses malheurs.

LA POLOGNE RENAISSANTE.*

XIXe SIÈCLE.

INTRODUCTION.

Lorsqu'on reporte les regards sur les annales de l'ancienne Pologne, la pensée se trouve frappée d'une circonstance toute particulière à ce pays. D'ordinaire, plus une nation s'élève et plus elle touche à l'heure de la décadence; mais la Pologne, à partir de son véritable fondateur, Boleslas le Grand, brilla et s'effaça tour à tour, non pour périr complétement, mais bien pour renaître un jour d'une manière éclatante.

En effet, après chaque commotion intérieure, chaque coup que l'ennemi lui portait en déchirant son sein, ses membres épars se réunissaient et formaient de nouveau un ensemble plein de vigueur et d'énergie. Circonscrite même dans d'étroites limites, la Pologne gagnait en civilisation et en force morale ce qu'elle perdait en étendue.

Après la révolution qui éclata à la mort de Miéczyslas l'Indolent, et qui plongea le pays dans l'anarchie la plus profonde (1034-1040), vint Kasimir Ier, le Restaurateur. Plus tard, le partage impolitique du royaume, opéré par Boleslas III entre ses fils, frappa la Pologne d'un vice de constitution (1139); sa ruine se préparait déjà, quand le vaillant Wladislas Lokiétek saisit, au milieu des orages, le sceptre d'une main ferme, et légua à son fils Kasimir le Grand un État fort et prospère, qui atteignit au faîte de la gloire et du bonheur sous les deux Sigismond. Impuissant à contenir les passions, l'infortuné Jean Kasimir allait devenir le témoin de la chute de sa patrie (1655-1660), lorsque la Providence sauva le pays par le bras d'Étienne Czarniecki, et confia ses destinées au libérateur de Vienne, Jean Sobieski. Longtemps après, du propre sein de son agonie, sous le règne de Stanislas-Auguste Poniatowski, la Pologne fit pressentir sa renaissance en enfantant, au milieu des convulsions politiques les plus terribles, l'œuvre immortelle de la constitution du 3 mai 1791. L'opinion des esprits éclairés fut fixée dès lors sur la nécessité de son existence; et en vain les désastres de 1795 et 1831 enveloppèrent momentanément la victime d'un linceul funéraire, la Pologne vivra de nouveau, car elle est indispensable au repos du monde civilisé; seule, elle

* Plusieurs fois, dans le courant de cet ouvrage, nous avons renvoyé nos lecteurs à un cadre historique spécial qui, originairement, devait être traité par une autre personne que nous. Des raisons particulières, aisées à comprendre, nous avaient déterminé à ne point nous charger de la période moderne de l'histoire, drame auquel nous avons pris nous-même une part active; mais notre travail sur l'ancienne Pologne terminé, les Éditeurs firent un nouvel appel à notre courage moral, et nous crûmes devoir céder à une demande aussi flatteuse qu'honorable. Afin d'y répondre, nous nous efforcerons de conserver jusqu'au bout la modération, premier devoir de tout historien, et de surmonter l'indignation qui viendra s'emparer plus d'une fois de nous. Nous répéterons pourtant avec l'auteur latin : *Incedo per ignes suppositos cineri doloso.*

En outre de nos propres souvenirs, les principales sources auxquelles nous avons puisé nos documents pour faire de cet ouvrage le tableau le plus complet de la Pologne publié jusqu'ici, sont : 1° *Mémoires d'Oginski;* 2° *La Pologne renaissante*, par J. Lelewel; 3° *Vie de Thomas Ostrowski*, président du sénat, par son fils le palatin Antoine Ostrowski; 4° *Victoires et conquêtes des Français;* 5° *Biographie des contemporains*, publiée par Boisjoslin, 1829; 6° *Histoire de la révolution polonaise de 1830-1831*, par Maurice Mochnacki; 7° *Histoire de la même révolution*, par le général Soltyk, etc., etc.

peut maintenir l'équilibre européen et contre-balancer le poids que le Nord voudrait faire pencher en sa faveur, au préjudice de l'Occident. Tout annonce même que le jour de la résurrection de la Pologne n'est pas si éloigné que ses ennemis affectent de le proclamer.

HISTOIRE.

LÉGIONS POLONAISES A L'ÉTRANGER.

1797-1801.

L'insurrection de 1794 ayant été suivie d'une catastrophe qui ouvrit aux armées coalisées les portes de la capitale, et qui, au mépris de tous les droits des nations, amena la spoliation complète de la Pologne, les patriotes dont l'ennemi put s'emparer allèrent peupler les prisons des trois puissances. Kosciuszko, Wawrzecki, Ignace Potocki, Niemcewicz, Zakrzewski, et quantité d'autres citoyens courageux furent transportés en Russie : on évalue à plus de quatorze mille le nombre des Polonais qui se virent confinés dans les forteresses moskovites ou exilés dans les déserts de la Sibérie. Pour son compte, la Prusse emprisonna à Breslau, Magdebourg et Glogau les généraux Madalinski, Grabowski, Giélgud, ainsi que les insurgés de la Grande-Pologne. Enfin l'Autriche referma les portes des cachots d'Olmutz sur Zaionczek, Kollontay, Stanislas Potocki, etc.

Warsovie, qui échut en partage au gouvernement prussien, fut occupée par ses troupes, et gardée avec la dernière sévérité.

Plus heureux que beaucoup de leurs compatriotes, d'autres citoyens parvinrent à gagner la France et l'Italie; mais les espérances qu'ils y conçurent, d'après les promesses qu'on leur fit d'abord, furent bientôt déçues par le traité de paix conclu à Bâle, le 5 avril 1795, entre la France et la Prusse, et dans lequel il n'était fait aucune mention de la Pologne. On donna pour excuse à l'agent polonais Barss, qui sollicitait l'admission, dans ce traité, d'une clause relative à la reconstitution de l'indépendance de sa patrie : « que la France avait besoin de repos « après tant d'anarchie et d'efforts, et « que le silence même gardé à cet égard « dans le traité annonçait que l'on « n'approuvait pas le partage de la « Pologne. » C'est ainsi qu'une diplomatie molle et pusillanime abandonnait une cause que la France devait appuyer le plus fortement possible, et cela dans son intérêt réel (*).

Mais si les diplomates français se montrèrent peu soucieux de mettre un terme à l'abus inouï dont toute l'Europe venait d'être témoin, les militaires, toujours prêts à fraterniser avec les Polonais, relevèrent le courage de ceux-ci. Bientôt deux points centraux d'action furent établis par eux : l'un à Venise, l'autre à Paris. C'est en ce dernier endroit surtout que les réfugiés, qui se réunissaient à l'hôtel Diesbach, parvinrent à intéres-

(*) Voici ce que Kosciuszko répondit un peu plus tard aux Polonais réfugiés à Paris et qui le pressaient de revenir d'Amérique, afin de plaider auprès du Directoire la cause de la restauration de la Pologne : « Je ne « sais pourquoi, malgré la sympathie qui « règne entre les Français et les Polonais, « *les Français nous abandonnent toujours* « *dans les crises les plus décisives.* Louis « d'Anjou et Henri III nous furent funes« tes, le premier en relâchant les ressorts « du gouvernement, le second par sa fuite « précipitée. Les élections des princes de « Conti et de Longueville ne furent pas sou« tenues sous le voluptueux Louis XV. Le « duc d'Aiguillon ne sut pas même que le « premier démembrement avait été concerté « entre les trois cours, et le laissa s'accom« plir. En 1794, lorsque, par notre insur« rection, nous forçâmes le roi de Prusse « de se détacher de la coalition contre la « France, la république ne voulut rien faire « pour nous, malgré nos pressantes sollici« tations. Comment donc nous fier aujour« d'hui à de vagues espérances? »

ser au succès de leur cause toutes les âmes nobles et généreuses.

Le général Dombrowski, sourd aux cajoleries de la Russie et de la Prusse, refusa de prendre du service dans leurs armées, et se rendit également en France. Ses talents militaires et son caractère entreprenant étaient assez connus; c'est lui qui conçut, après le désastre de Maciéiowicé, le projet de traverser toute l'Allemagne avec les vingt mille hommes de troupes restants, le roi et la diète en tête, afin de joindre les Français qui combattaient sur le Rhin. Ce projet, aussi grand qu'audacieux, échoua devant les tergiversations et le manque de patriotisme de Stanislas Poniatowski.

Dombrowski consulta, durant son voyage, les généraux Jourdan, Bernadotte et Championnet, sur la formation de légions polonaises, et en reçut des encouragements. Il arriva le 30 octobre 1796 à Paris, où la confédération de Krakovie avait déjà fait proposer au Directoire de former, avec les débris de l'ancienne armée nationale, un corps pour combattre la Russie. Le gouvernement français accepta cette offre; mais comme une loi lui défendait de prendre à son service des troupes étrangères, il engagea Bonaparte, qui venait d'organiser la république cisalpine, à tirer parti des propositions faites, et Dombrowski se rendit sur-le-champ auprès de lui.

Le vainqueur de Montenotte recommanda au congrès de Milan le général polonais, et Dombrowski conclut bientôt, le 9 janvier 1797, un traité avec le gouvernement de Lombardie. En voici les principales clauses : « 1° Les corps polonais qui se formeront auront le titre de *Légions polonaises auxiliaires de la Lombardie;* 2° ils auront l'organisation, l'uniforme et les insignes polonais; 3° ils porteront des épaulettes avec l'inscription : *Gli uomini liberi sono fratelli* (les hommes libres sont frères); et tous les officiers et soldats porteront la cocarde française, comme étant celle d'une nation protectrice des hommes libres; 4° leur solde et leur nourriture seront celles de l'armée française; 5° la nomination aux grades d'officier et d'employé dans ces légions appartiendra au gouvernement lombard, et la confirmation en aura lieu par un général délégué *ad hoc* par le général en chef de l'armée d'Italie; 6° la nation lombarde considérera les Polonais comme des frères et non comme des soldats étrangers. L'administration générale leur accorde le droit de citoyen, avec liberté de retourner dans leur patrie une fois la guerre terminée. » Ces diverses clauses furent ratifiées par Bonaparte.

Telle fut l'origine des célèbres légions polonaises.

Se mettant sans retard à l'œuvre, Dombrowski adressa la proclamation suivante à ses anciens compagnons d'armes :

« Compatriotes!

« Dévoué à la patrie jusqu'à son dernier « jour, j'ai combattu sous l'immortel Ko« ciuszko pour sa liberté. La Pologne dut « succomber, et il ne nous resta rien que le « souvenir consolateur d'avoir versé notre « sang pour le sol de nos pères et d'avoir « vu nos étendards couverts de gloire à Du« bienka, Raçlawicé, Warsovie et Wilna.

« Polonais! l'espérance nous réunit de « nouveau, la France triomphe : elle combat « pour l'indépendance des nations. Elle nous « offre un asile. Attendons donc sous son « égide de meilleures destinées pour notre « pays! Plaçons-nous sous ses drapeaux : ce « sont ceux de l'honneur et de la victoire!

« Des légions polonaises se forment en « Italie, dans ce pays classique qui fut jadis « le sanctuaire de la liberté. Déjà les rangs « se garnissent. Venez! rejetez loin de vous « les armes qu'une force supérieure vous a « contraints de prendre, et suivez la voix « intérieure de l'honneur.

« Venez combattre sous Bonaparte, le « vainqueur de l'Italie, pour nous et pour « la liberté de tous les peuples. Les trophées « français sont notre unique espoir. C'est « par eux, par nos alliés, que nous rever« rons nos foyers sur la Wistule, que nous « avons abandonnés avec tant de douleur!

« Au quartier général de Milan, le 1[er] « pluviôse de l'an v de la république française « (20 janvier 1797.)

« Jean Dombrowski. »

Amilkar Kosinski et Élie Trémo fu-

rent chargés du soin de rassembler des combattants, le premier en Piémont et le second en France. Vingt jours après, douze cents Polonais étaient déjà sous les armes et formèrent deux bataillons. La première affaire à laquelle ils prirent part fut celle de Rimini.

Les légions s'accrurent rapidement, et, peu de mois après l'appel d'un chef qui possédait leur confiance, elles comptaient cinq mille hommes présents. C'est alors que Dombrowski conçut le projet de faire insurger, par ses émissaires, et avec l'appui d'anciens militaires qui avaient fui en Valachie et en Moldavie devant les persécutions des ennemis de leur pays, la Hongrie, la Dalmatie et la Galicie. La Porte Ottomane, travaillée par Oginski, Wladislas Jablonowski et Rymkiéwicz, devait prêter son appui. Tout semblait donc hâter l'heure de la résurrection de la Pologne, et le plan formé par Dombrowski allait être approuvé de Bonaparte et du Directoire, quand les préliminaires de paix signés à Léoben, le 18 avril 1797, vinrent renverser de nouveau cet espoir.

Pour comble de douleur, les Polonais, qui venaient de verser leur sang pour la cause de la liberté, sollicitèrent en vain l'admission d'un représentant de leur nation au congrès devant suivre la paix de Campo-Formio (27 octobre 1797). Bonaparte écarta leur demande à ce sujet, en répondant froidement : « Qu'il n'appartenait qu'au temps et « aux destinées de rétablir la Po« logne. »

Malgré une déception aussi cruelle, comme toutes les espérances de la Pologne reposaient sur sa représentation militaire à l'étranger, les légions s'augmentèrent sans relâche, et, à la fin de 1797, leur effectif s'élevait à sept mille cent quarante-six hommes, divisés en deux corps, commandés par les généraux Kniaziéwicz et Joseph Wielhorski.

La paix de Campo-Formio ne fut pas de longue durée, et les mouvements qui eurent lieu en Italie, où on fonda les républiques éphémères de Rome et de Naples, fournirent aux légions une nouvelle occasion de se distinguer. Mais les premiers succès furent suivis malheureusement de revers. L'Angleterre parvint à allumer la guerre de Naples et à attirer l'Autriche dans ses projets. En conséquence, le général autrichien Mack prit le commandement de soixante mille Napolitains et se disposa à combattre l'armée cisalpine, forte seulement de seize mille hommes, sous les ordres des généraux Macdonald et Championnet. De son côté, la Russie envoyait Souvaroff au secours de l'Autriche, et l'amiral Nelson débarquait sept mille Napolitains à Livourne, afin de faire insurger la Toscane. Tous les États romains étaient également en plein mouvement contre les Français.

C'est alors qu'eurent lieu, sous le commandement de Macdonald, les rencontres de Civita, Castellana et Nepi, où six mille hommes de troupes cisalpines luttèrent contre quarante mille ennemis, et où le général Kniaziéwicz, qui, peu de temps auparavant, avait enlevé d'assaut les villes de Fabricca et de Fallari, fit trois mille prisonniers et prit seize canons.

Après avoir désarmé Rome, Championnet marcha sur Capoue à la fin de décembre 1798. De nouvelles rencontres sanglantes eurent lieu à Traette, où périt le brave Élie Trémo, l'un des fondateurs des légions, à Sezza, à Castano, à Terracine, et partout les Polonais se couvrirent de gloire. Aussi Championnet, voulant rendre un hommage public à leur intrépidité et à leur dévouement, envoya le général Kniaziéwicz porter à Paris les étendards pris sur l'ennemi, honneur vivement recherché. Le chef polonais les présenta au Directoire en audience solennelle, le 8 mars 1799, et cette journée remarquable fut terminée par la plantation d'un arbre de la liberté, auquel Barras attacha lui-même les couleurs tricolores.

Bientôt les choses changèrent encore une fois de face, et le despotisme du Nord tenta de nouveaux efforts contre la liberté. La France, en possession de

la Hollande et de l'Italie, n'avait pour garder cette vaste étendue de terrain que cent soixante mille hommes de troupes, tandis que la coalition mit sur pied jusqu'à trois cent mille soldats, sans compter les contingents de la Russie et de l'Angleterre. Bonaparte triomphait alors en Égypte; Zaionczek, Sulkowski et nombre d'autres étaient avec lui : en tous lieux, le sang polonais coulait pour la gloire des bannières françaises.

Dans cette situation compliquée, le Directoire prit les mesures que nécessitaient les circonstances. L'ordre fut donné de marcher en avant, et le 5 germinal an VII (25 mars 1799), l'armée franco-polonaise occupa la ligne de l'Adige et attaqua, le lendemain, l'ennemi sur tous les points. Les Polonais firent des prodiges de valeur, mais ils éprouvèrent des pertes sensibles. Le Directoire, par une dépêche adressée à Dombrowski, en date du 28 avril, rendit pleine justice à la bravoure des légions. Elles cueillirent de nouveaux lauriers à la bataille de Magnano, où périrent le général Rymkiéwicz et trois cents de ses compatriotes.

Toutefois le découragement se manifestait parmi l'armée d'Italie, dont le chef actuel, Schérer, différait par trop du vainqueur de Montenotte. Sur ces entrefaites, Souvaroff arriva à Vérone le 14 avril 1799, et prit le commandement des forces austro-russes, quatre fois plus nombreuses que les forces françaises. Moreau remplaça alors Schérer, Dombrowski fut rappelé à Florence, et l'armée napolitaine de Macdonald battit en retraite.

Les combats que Dombrowski eut à soutenir dans les Apennins diminuèrent encore les légions de plus de mille hommes. Le chef de légion Forestier et le major Chlopicki se distinguèrent principalement lors de ces rencontres.

Mais malgré tous ses efforts, toute sa bravoure, l'armée franco-polonaise ne put soutenir le choc de forces si supérieures. Les affaires de Grassano, de Trebbia, de Tidone, de Rivalta, lui enlevèrent plus de sept mille hommes et trente officiers de marque précieux par leurs talents. La seule journée de Novi coûta quinze cents hommes aux Polonais, qui combattirent avec fureur les troupes russes, et devint le tombeau de la première légion, pour la réorganisation de laquelle on fit bientôt des préparatifs.

La deuxième légion ne fut pas plus heureuse. Le siége de Mantoue, entrepris par l'armée austro-russe, forte de quarante mille hommes et six cents pièces d'artillerie, occasionna des pertes considérables aux Polonais, toujours les premiers au feu. Mantoue, réduite à l'état le plus déplorable et ne comptant plus que le quart de sa garnison primitive, capitula le 28 juillet 1799. Les soldats furent faits prisonniers de guerre. Wielhorski, commandant de la trente et unième brigade française, et Amilkar Kosinski, chef de la légion polonaise, réduite de quatre mille hommes à huit cents, furent conduits en captivité avec leurs compatriotes à Léoben, par les vindicatifs Autrichiens.

Ainsi finit la deuxième légion.

Mais au moment même où la fortune semblait abandonner les drapeaux français, Bonaparte revint d'Égypte, et les affaires prirent bientôt une tournure plus favorable. Le 18 brumaire (9 novembre 1799) vit la chute du Directoire et son remplacement par le consulat. Bonaparte devint premier consul; et la loi qui défendait d'accepter les services de troupes étrangères ayant été rapportée, Dombrowski eut ordre de former sept bataillons à la solde de la France, avec assurance d'une retraite aux Invalides pour les soldats mis hors de service.

Marseille fut indiquée comme point central de réunion et d'équipement du nouveau corps. Dombrowski présida lui-même à son organisation; et, en outre, une seconde légion, dite du Danube, fut formée des débris que ramena le général Kniaziéwicz. Toutes deux ne tardèrent pas à se mettre en campagne.

Bonaparte, ayant franchi le Saint-Bernard, occupa successivement Aosta, Châtillon, Bard, Varallo; il entra

à Padoue, Milan; prit Crémone, Placence; gagna la bataille de Montébello, et acquit à la France, par la célèbre journée de Marengo, toute l'Italie jusqu'au Mincio.

Les résultats de cette campagne étaient brillants, mais ils avaient coûté cher. Les marches et rencontres continuelles avaient réduit de nouveau les légions à un effectif de huit cents hommes. Sans se décourager, Dombrowski présente au premier consul le plan de la formation d'un corps polonais, fort de trente mille hommes, qui opérerait une diversion du côté de la Galicie. Masséna appuie ce plan; et, grâce aux recrues faites par Garbinski et Wielhorski, échappés des mains autrichiennes, et à l'argent cisalpin, les légions réparent rapidement leurs pertes. Le 20 novembre 1800, Dombrowski en passe la revue et compte déjà dans leurs rangs cinq mille hommes, destinés à former la deuxième division de réserve, en attendant l'instant de se porter sur la Galicie.

Brune ayant succédé à Masséna, Dombrowski trouva à Castel-Novo et à Calvacello de nouvelles occasions de déployer sa bravoure et ses talents militaires. Chlopicki se signala également au siége de Peschiera.

La paix de Lunéville, signée le 9 février 1801, remit les Français en possession de Mantoue; et Dombrowski, laissant une partie de ses légions dans cette place, se rendit avec le restant à Milan, où la légion du Danube parvenait après de glorieux combats.

Formée par Kniaziéwicz, cette légion comptait, en 1800, trois mille six cents hommes, et se vit adjointe au corps du Bas-Rhin, sous les ordres du général de Sainte-Suzanne. Les journées de Francfort, d'Offenburg, et surtout de Hohenlinden, la couvrirent de gloire. Le commandant en chef, Moreau, lui témoigna publiquement sa satisfaction, en constatant dans son rapport « que l'armée devait, « entre autres généraux français, le « succès de cette glorieuse journée à « l'*inébranlable constance du géné-* « *ral Kniaziéwicz*, dont les soldats « avaient, pour la première fois, com- « battu sous ses yeux. »

La trêve de Styrie (25 décembre 1800) mit fin à cette brillante campagne.

Les diverses légions, ainsi réunies, se montaient à quinze mille hommes. De nouveaux événements ne tardèrent pas à les disperser et à leur réserver un sort qu'elles ne méritaient pas.

Une partie fut embarquée et envoyée à Saint-Domingue, où elle périt presque en totalité, sans savoir même au juste pour quelle cause on la forçait de combattre.

Une autre partie fut incorporée dans la garde du nouveau roi de Naples après la paix d'Amiens, conclue le 27 mars 1802.

Un article secret de ce traité ayant stipulé l'abolition des légions polonaises, Dombrowski entra au service d'Italie, et plus tard à celui de Naples (*).

(*) Tel resserré que soit notre cadre, le fondateur des légions polonaises a droit à une mention particulière. Jean-Henri Dombrowski naquit d'une famille ancienne, et qui se distingua de tout temps dans la carrière des armes. Il fit son début militaire dans l'armée de l'électeur de Saxe, où il servit de 1788 à 1791. Rentré ensuite en Pologne, il prit une part notable à la guerre nationale de 1794. Kosciuszko lui ayant confié le commandement de l'aile droite du camp retranché de Warsovie, il y déploya tant de valeur et de dévouement, que le généralissime lui décerna une bague avec cette inscription : *La patrie à son défenseur.* La prise d'assaut de Bromberg, où s'était retranché le cruel Székuly, lui valut également un sabre d'honneur. On connaît déjà le projet gigantesque qu'il conçut, après le désastre de Maciéiowice, de traverser les armes à la main l'Allemagne, avec les débris de l'armée polonaise, et de faire renaître la Pologne sous l'égide d'une république naissante. Ce projet fut rejeté par le conseil de guerre, et Dombrowski continua de se signaler dans la lutte jusqu'à sa fin déplorable, qui le décida à se rendre à l'étranger. Le roi de Prusse le reçut avec grande distinction à son passage à Berlin, et Dombrowski, mû par la

Le traité de Lunéville avait encore observé un silence absolu sur la Pologne !

« C'est ainsi, dit le savant Lelewel, que chaque guerre qui ouvrait de nouvelles espérances aux Polonais se terminait par une paix où la déception était leur partage. Ces légions, qui avaient versé tant de sang au service de la France et pour sa cause, lui étaient maintenant à charge. Aussi le mécontentement les gagna-t-il généralement. Le brave Kniaziéwicz donna sa démission, et les rangs de ces vaillantes phalanges se dégarnissaient, quand le premier consul, malgré les protestations les plus vives, les envoya lutter contre les nègres de Saint-Domingue. Là, périrent presque tous les Polonais sous les coups des sauvages ou les atteintes d'un climat malfaisant. Un très-petit nombre revint seulement en Europe. »

Ainsi donc, après avoir jeté un vif éclat, les légions polonaises, méconnues de ceux pour qui elles avaient tout sacrifié, finirent misérablement, loin de leur patrie, et sans que leurs cris de détresse pussent parvenir jusqu'à elle ! Seules, de 1797 à 1801, ces légions représentèrent, aux yeux de l'Europe, la Pologne militante.

POSITION DE LA POLOGNE MORCELÉE.

1795 - 1806.

Tandis que ces intrépides phalanges remplissaient à l'étranger une mission sacrée, le pays gémissait sous le joug étranger. Les maîtres qui l'opprimaient se mettaient en mesure, en lui imposant leurs lois et leur système d'administration, d'y étouffer toute nationalité. Néanmoins la conduite des trois puissances spoliatrices offrit quelques nuances dignes de remarque.

La Prusse, qui tenait entre ses mains Warsovie, fit publier en langue

pensée de tirer son pays des serres moskovites, engagea ce souverain à placer un de ses fils sur le trône de Pologne et à rétablir le gouvernement constitutionnel. De nouveau repoussé, il refusa le grade de lieutenant général que Frédéric-Guillaume lui offrait dans l'armée prussienne, et se rendit sur le Rhin. On a vu précédemment par quels efforts il parvint à la création des légions polonaises et les actions au succès desquelles il contribua. Au combat de la Trebbia (20 juin 1799), Dombrowski fut atteint d'une balle à la poitrine et ne dut son salut qu'à un volume de l'*Histoire de la guerre de trente ans* de Schiller qu'il portait sur lui. Lors de la paix d'Amiens, il passa au service de la république italienne en qualité de général de division, le même grade qu'il occupait dans l'armée française. En 1806, après quinze années d'absence, l'espoir de voir rétablir sa patrie le fit reparaître dans les palatinats de la Grande-Pologne, si bien électrisés par lui en 1794. Adjoint avec ses deux divisions, d'abord au maréchal Mortier, puis aux troupes chargées du siége de Dantzig, il s'y montra digne de ses antécédents et aida puissamment à la reddition de cette place. Durant la campagne de Russie, Dombrowski commanda une des divisions du cinquième corps (Polonais), et fut grièvement blessé en protégeant le passage de la Bérézina. 1813 le compta au nombre des combattants de la campagne d'Allemagne, où les affaires de Teltoff et d'Interbourg, mais surtout la défense intrépide du faubourg de Halle, à la bataille de Leipzig, le firent remarquer de tous. Séduit par les promesses d'Alexandre, il fit partie en 1814 du comité de généraux à qui le tzar confia la mission de réorganiser l'armée polonaise. En 1815, à l'époque de l'établissement du royaume de Pologne, Dombrowski fut nommé général de cavalerie (général de corps) et sénateur palatin à la diète; mais, couvert de blessures et accablé d'infirmités, l'heure du repos avait sonné pour lui. Il quitta donc le service, déplorant amèrement, durant les dernières années de sa vie et à l'aspect des malheurs de sa patrie, de s'être laissé leurrer par des espérances trompeuses. Comme consolation, il jeta un regard sur le passé et écrivit l'*Histoire des légions polonaises en Italie*, qu'il dédia à la Société des Amis des sciences de Warsovie. Dombrowski termina ses jours le 16 juillet 1818, et emporta dans la tombe l'estime et les regrets non-seulement de ses compatriotes, mais encore de tous les Français qui avaient combattu autrefois avec lui sous des bannières communes.

allemande tous les actes du gouvernement institué par elle; en outre, cette langue fut introduite comme fondamentale dans les diverses écoles et instituts. Tous les fonctionnaires étaient également Allemands.

Un autre moyen d'influence vint encore en aide aux projets de cette puissance. Comme depuis la dernière insurrection les propriétés étaient généralement dans un grand état de délabrement, l'autorité prussienne proposa, avec des paroles cauteleuses, d'aider les propriétaires à sortir de leur position embarrassée, et cela au moyen de prêts usuraires, que la noblesse, toujours portée au faste et à la dépense, accepta sans trop réfléchir. On ne tarda pas à l'exproprier, quand arriva le moment d'un remboursement qu'elle était hors d'état d'opérer, et la Prusse devint maîtresse à bon compte des plus beaux domaines polonais. Grâce à une offre insidieuse, nombre des premières familles furent ruinées complétement.

Aussi rusée, mais plus adroite dans l'exécution de ses plans, la Russie suivit une autre voie. Déjà, à la mort de Catherine (1796), elle avait modifié son système de conduite envers la Pologne. Paul Ier rendit avec éclat la liberté à Kosciuszko et à ses compagnons de captivité. Loin d'imiter sa mère, qui ne régnait sur les provinces ravies que par le despotisme et la terreur, Paul, en dépit des bizarreries de son caractère, fit preuve, à leur égard, de dispositions bienveillantes. Le projet qu'il conçut de rétablir le royaume de Pologne, projet qui germa plus fortement chez lui après la paix de Lunéville, devint peut-être une des causes de sa mort. Quoi qu'il en soit, ce souverain conserva aux provinces lui appartenant la jouissance du Statut civil et criminel de Lithuanie, réserva aux nationaux une certaine part dans l'administration, les admit même aux plus hautes dignités; enfin la langue nationale ne cessa pas d'être employée dans la majeure partie des affaires du pays.

Ce système de modération fut poursuivi sous Alexandre, et ce fut surtout à son avénement au trône que les institutions relatives à l'instruction publique prirent un grand développement. Le zèle infatigable du prince Adam Czartoryski, alors l'ami d'Alexandre et ministre des affaires étrangères en Russie, et les soins éclairés du célèbre Czacki, plus tard fondateur de l'institut de Krzemieniec, rendirent d'immenses services. L'université de Wilna, créée en 1578 et relevée sur de plus larges bases en 1803, est un monument de cette époque.

Mais si, d'un côté, ces concessions apparentes et d'une sage politique semblaient rendre plus tolérable le joug étranger, de l'autre, des ordonnances et des oukases dictés par le caprice détruisaient souvent le bien produit par le respect des lois nationales.

Quant à l'Autriche, qui avait été presque forcée de participer au partage du pays, sa domination fut la plus pesante de toutes aux Polonais. Exploitant de toutes façons la Galicie, il n'est point d'exactions qu'elle ne lui fit subir. Cette province devint son grenier durant les guerres continuelles contre la France; les régiments décimés sur le Rhin, le Danube et en Italie, y complétaient leurs rangs; et, pour satisfaire aux besoins du trésor, le papier-monnaie enlevait aux nouveaux sujets de l'Autriche leurs dernières épargnes. La ruine de cette contrée, une des plus riches de l'ancienne Pologne, fut bientôt complète.

Poursuivant avec ardeur cette marche abusive, l'Autriche renversa l'université de Krakovie, qui comptait quatre siècles d'existence, et fonda à Léopol, pour la remplacer, une école supérieure, dirigée tout à fait selon ses vues. Les vieux monuments nationaux, si chers à tout cœur polonais, ne furent pas respectés davantage par elle. L'antique résidence des Piasts et des Jagellons, le château royal de Krakovie, se vit dégradée, métamorphosée en caserne.

La liberté des citoyens reçut également de graves atteintes; et tandis

que la Prusse et la Russie se montraient plus clémentes dans leur conduite, l'une depuis le traité de Bâle, l'autre depuis l'avénement de Paul Ier, l'Autriche seule semblait prendre à tâche de remplir constamment de victimes les cachots du Spielberg, d'Olmutz et de Monkacz.

Malgré les prêts ruineux mentionnés précédemment, ce fut la partie polonaise échue en partage à la Prusse qui jouit d'une plus grande somme de bien-être matériel. L'industrie y renaissait peu à peu dans les villes; et quoique la liberté accordée aux habitants des campagnes par la constitution du 3 mai 1791 leur eût été ravie, leur tutelle confiée, d'après le régime prussien, aux tribunaux, faisait jouir les paysans d'une espèce de liberté civile.

C'est également dans cette portion du pays, qu'en dépit des efforts tentés pour y acclimater une langue étrangère, l'esprit patriotique fermentait le plus. Warsovie était un foyer d'où partaient les éclairs de ce feu divin; et le théâtre, dirigé par Albert Boguslawski, devint dans ses mains habiles un instrument qui contraria puissamment les tentatives de l'autorité prussienne pour dénationaliser les Polonais.

Nombre de savants contribuèrent aussi beaucoup, par leurs travaux, au maintien de l'œuvre commune; et c'est en 1801 que fut fondée, à Warsovie, la célèbre *Société des Amis des sciences*. Conserver la langue polonaise et la transmettre dans toute sa pureté à la postérité, telle fut la mission de cette institution vraiment nationale.

Nous venons de tracer rapidement la situation des États polonais scindés. Les événements qui se passaient à l'Occident allaient bientôt lui imprimer une tout autre face.

DUCHÉ DE WARSOVIE.

1806 - 1812.

L'espoir qui vint ranimer en ce moment les âmes polonaises, se présenta à la fois de deux côtés différents. Napoléon, salué empereur des Français, devait nécessairement, afin de consolider sa jeune puissance, rouvrir la lutte entamée précédemment contre les anciennes monarchies, et faire un appel aux débris des légions, n'attendant qu'un signal pour se réunir de nouveau. D'une autre part, la marche, de plus en plus bienveillante, du tzar semblait offrir aux citoyens polonais quelque chance de parvenir à ressusciter leur patrie avec l'appui de ce monarque, qui avait même obtenu de l'Autriche la mise en liberté de Kollontay. En conduisant ses armées à la rencontre de Napoléon, Alexandre visita Pulawy, résidence des princes Czartoryski; là, plusieurs citoyens distingués lui parlèrent du rétablissement de la Pologne, et Alexandre, sans rien promettre, parut approuver tacitement ce projet.

Napoléon ne tarda pas à entamer la campagne et, pour début, passa le Rhin le 1er octobre 1805. Peu de jours lui suffirent pour entrer à Munich, forcer le général Mack à rendre Ulm, et s'emparer de Vienne. Le 2 décembre suivant, il gagnait sur les Russes et les Autrichiens la célèbre bataille d'Austerlitz. Les vaincus s'empressèrent de conclure le 26 du même mois la paix de Presbourg, d'après laquelle l'Autriche reconnut Napoléon comme roi d'Italie, et lui céda Venise et la Dalmatie, ainsi qu'une partie de l'Albanie.

Ce traité de paix avait donc pleinement affermi la domination du nouveau souverain. Les frontières de la France s'étendaient au delà du Rhin et des Alpes: Joseph Bonaparte s'asseyait sur le trône de Naples, et Louis Bonaparte occupait celui de Hollande. En un mot, l'Europe presque entière recevait des ordres de l'empereur des Français, protecteur de la confédération germanique. Mais des intrigues de château, à la tête desquelles se mit la belle reine de Prusse, et les guinées anglaises, réussirent à faire déclarer le monarque prussien contre le héros d'Austerlitz.

A cette époque, Fouché vit, par ordre de Napoléon, Kosciuszko, qui s'était retiré en France, près de Fontainebleau, et chercha, en le flattant du bel espoir de la résurrection de la Pologne, à le gagner aux plans secrets de l'empereur. Mais le guerrier polonais, qui avait appris, par les traités de Campo-Formio et de Lunéville, combien peu il fallait se fier aux promesses des potentats, repoussa avec modération et énergie toute proposition, à moins que l'empereur ne déclarât formellement, par un manifeste, qu'il allait rétablir le royaume de Pologne et son indépendance. Napoléon refusa, sans prévoir que la non-réédification de ce boulevard du Nord amènerait un jour sa propre chute (*).

La victoire d'Iéna (14 octobre 1806) décida du sort de la Prusse. Napoléon fit une entrée triomphale dans la capitale des anciens princes de Brandebourg, et, tournant de Berlin ses vues vers la Russie, s'occupa sérieusement de la Pologne. La nouvelle des triomphes des Français y excitait de toutes parts le plus vif enthousiasme, et il se manifestait même sous les yeux de la régence prussienne, qui semblait frappée de paralysie.

En conséquence, et pour faciliter l'exécution de ses plans, Napoléon ordonna à deux Polonais des plus distingués et jouissant d'une grande popularité dans leur patrie, Dombrowski et Wybicki, d'y répandre la proclamation suivante :

Polonais !

« Napoléon le Grand, l'Invincible, entre « dans la Pologne avec une armée de trois « cent mille hommes. Sans vouloir appro- « fondir les mystères de ses vues, tâchons « de mériter sa magnanimité.

« —Je verrai, nous a-t-il dit, je verrai si « vous méritez d'être une nation. Je m'en « vais à Posen; c'est là que mes premières « idées se formeront sur votre compte.»

« Polonais ! il dépend donc de vous « d'exister et d'avoir une patrie; votre ven- « geur, votre créateur est là.

« Accourez de tous côtés au-devant de « lui, comme accourent les enfants éplorés « à l'apparition de leur père. Apportez-lui « vos cœurs, vos bras. Agissez, et prouvez- « lui que vous êtes prêts à verser votre sang « pour recouvrer votre patrie. Il sait que « vous êtes désarmés; il vous fournira des « armes.

« Et vous, Polonais, forcés par nos op- « presseurs de combattre pour eux et contre « votre propre intérêt, venez! ralliez-vous « sous les drapeaux de votre patrie.

« Bientôt Kosciuszko, appelé par Napo- « léon le Grand, vous parlera par ses or- « dres. En attendant, recevez ce gage de sa « haute protection. Souvenez-vous que la « proclamation par laquelle on vous appela « pour former des légions en Italie, ne vous « a pas trahis. Ce sont ces légions qui, mé- « ritant les suffrages de l'invincible héros « de l'Europe, lui ont donné le premier in- « dice de l'esprit et du caractère polonais.

« Fait au quartier général de Berlin, ce « 3 novembre 1806.

« Dombrowski, Wybicki. »

Le 7 novembre, l'armée française entra à Posen, et il serait impossible de décrire les transports de joie qui éclatèrent chez ses habitants à la vue des aigles impériales. Après dix années d'attente et d'esclavage, un jour de liberté brillait enfin pour les Polonais, et leur permettait de chasser du sol de la patrie l'ennemi qui l'avait trop longtemps souillé de sa présence.

Sans aucun retard, le vieux palatin Radziminski convoqua l'arrière-ban, et cinq jours après, Dombrowski se trouvait déjà à la tête de quatre régiments parfaitement organisés.

(*) « *Je ne me mêlerai jamais de vos en-* « *treprises en Pologne*, dit Kosciuszko à « Fouché, *à moins qu'on n'assure à ma pa-* « *trie un gouvernement national, une cons-* « *titution libérale et ses anciennes limites.* « — Et si l'on vous y conduit de vive force ? « s'écria le duc d'Otrante. — *Alors je dirai* « *à la Pologne entière que je ne suis pas* « *libre et que je ne prends part à rien.* — Eh « bien, nous nous passerons de vous, » répondit Fouché avec colère, et il s'éloigna. La menace fut exécutée. Tandis que Kosciuszko était surveillé strictement par la police impériale, Napoléon fit adresser, en son nom, à la nation polonaise une proclamation dans laquelle il exhortait ses compatriotes à se joindre aux drapeaux français.

Napoléon fit lui-même, le 27, son entrée triomphale à Posen, entouré de la garde nationale et aux acclamations d'un peuple immense.

A l'aspect des événements qui se succédaient avec rapidité, les Prussiens, maîtres de Warsovie, craignant d'éprouver le sort des Russes en 1794, confièrent au prince Joseph Poniatowski la capitale, et l'évacuèrent dans la nuit du 28 novembre. Dès le jour suivant, Murat l'occupa, et le général Gouvion Saint-Cyr en fut nommé gouverneur. Toutes les forces militaires polonaises eurent ordre de se réunir le 25 décembre près de Lowicz, afin d'entrer le 1er janvier 1807 en campagne.

Le 18 décembre, Warsovie reçut Napoléon dans ses murs; mais les premières paroles adressées par lui à la chambre suprême administrative, lorsqu'elle se présenta au château, ne furent pas d'un bon augure pour l'avenir. L'empereur se plaignit du pays et du climat, et demanda des approvisionnements extraordinaires pour les troupes. Un membre lui ayant fait quelques observations sur la difficulté de fournir de suite une aussi grande quantité de denrées, surtout en vins, dans une contrée qui n'en produit pas, Napoléon s'écria : *Messieurs, point d'excuses, sinon je vous abandonne; je vous laisse au bâton russe; je mets le feu et je m'en vais.*

A partir de ce moment, les charges imposées à la Pologne furent immenses; on la traita en pays conquis, et comme si tout devait y être prélevé par contribution. Les moindres fournitures, même celles faites pour le service de la cour impériale, étaient payées en bons. Mais tel dur que fût ce système, l'amour de la patrie et l'espérance de la voir renaître, grâce à l'appui de l'empereur, firent tout supporter.

Une commission administrative, composée de six membres et présidée par l'ancien maréchal de la diète, Malachowski, fut d'abord installée, et un commissaire, Alexandre Batowski, accrédité auprès de la personne de l'empereur. On organisa aussi six départements, savoir, ceux de Warsovie, de Posen, de Kalisz, de Plock, de Bromberg et de Bialystok (*). Mais, comme complément de ces mesures préparatoires, nul acte ne proclamait encore l'existence et l'indépendance de la Pologne.

Les Polonais commencèrent alors à s'apercevoir que, toujours trop confiants et guidés par un vain espoir, ils s'étaient jetés à tort dans les bras qu'on avait feint de leur tendre. « C'est, dit judicieusement le comte Antoine Ostrowski, une faute nationale et qui se reproduit à chaque occasion; une aveugle confiance, une foi à de belles paroles, sans condition, sans garantie de réciprocité, nous gâte toujours les meilleures affaires. C'était ainsi avec Napoléon; on le regardait comme un dieu, et ce dieu n'était réellement qu'un homme de guerre, qui, au lieu d'instituer une représentation nationale polonaise, préférait avoir à ses ordres une commission administrative ou plutôt réquisitoriale. »

Les Russes, qui s'étaient d'abord retirés devant des forces victorieuses et semblaient vouloir attirer les Français dans l'intérieur de leur pays, changèrent tout à coup de système et commencèrent une guerre agressive, en se jetant du côté du Boug et de la Narew. La lutte reprit dès lors avec une nouvelle fureur.

Davoust passa le Boug le 11 décembre 1806. Bessières, Augereau, Ney et le prince de Ponte-Corvo, attaquèrent vivement les Prusso-Moskovites sur tous les points, remportant en tous lieux des avantages signalés, bien qu'accompagnés de pertes sensibles, car le soldat russe cédait plus difficilement le terrain que le soldat prussien. Le maréchal Lannes tomba à Pultusk sur le corps de Beningsen, et remporta en cet endroit, après une lutte opiniâtre, une brillante victoire. Cette action fut une des plus meurtrières de

(*) Le cercle de Bialystok ayant été cédé, après la paix de Tilsitt à la Russie, ce département prit le nom de Lomza.

la campagne. Au même instant, Buxhoewden fut attaqué et défait par Murat, Davoust et Augereau, près de Golymin; mais l'intempérie de la saison et les chemins gâtés par les pluies empêchèrent sa destruction complète. Malgré ses efforts, Soult ne put pas arriver assez à temps pour couper le chemin aux Russes, qui battirent de toutes parts en retraite. Le roi de Prusse se retira également, avec les débris de ses troupes et son trésor, de Kœnigsberg à Memel.

Le pays déblayé, Napoléon fit prendre à ses soldats fatigués les quartiers d'hiver, et revint lui-même à Warsovie, où il passa quelques semaines dans les fêtes que les habitants, toujours remplis d'enthousiasme, s'empressèrent de lui offrir.

Pendant ce temps, le prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre, envoyait sans relâche sur la ligne d'opération de nouveaux régiments, composés de l'élite de la jeunesse. Les places de Praga, Wyszogrod, Ploçk, Dobrzyn, Bobrowniki, situées sur les rives de la Wistule, furent aussi fortifiées.

Après le court repos d'un mois, Napoléon ordonna à toutes ses troupes de marcher en avant le 1[er] février 1807. De son côté, l'armée moskovite, forte de cent soixante mille hommes, reprit de nouveau l'offensive. Diverses rencontres eurent lieu, jusqu'à ce que survint la grande affaire d'Eylau (7 et 8 février). Les Russes avaient projeté de surprendre les derrières de l'armée française, et de transporter le théâtre de la guerre loin des frontières russes. La bataille d'Eylau, une des plus sanglantes dont les annales militaires modernes fassent mention, offrit longtemps des chances égales; mais, à la fin, la victoire se déclara en faveur des Français.

Ce succès fut suivi d'une nouvelle trêve, et les troupes rentrèrent dans leurs quartiers d'hiver, qu'elles venaient de quitter à peine. Ce repos ne devait pas être de longue durée.

Commandant deux divisions polonaises, réunies aux troupes saxonnes et badoises, Dombrowski s'était porté sur Dantzig, dont le siége fut confié au maréchal Lefèvre, pendant que Zaionczek attaquait le fort Graudenz. Après une vigoureuse défense, soutenue par le feld-maréchal Kalkreuth, Dantzig fut enfin forcée de capituler le 14 mai. Le général Rapp en fut nommé gouverneur, et le maréchal Lefèvre obtint, à la suite du triomphe, le titre de duc de Dantzig. Par cet événement, la coalition perdait un des points les plus importants de défense et de communication avec l'Angleterre.

Dès le 24 février, les Moskovites avaient repris les hostilités, mais ils n'éprouvèrent que des revers dans toutes leurs opérations. Heureusement pour eux, la rigueur de la saison empêcha les vainqueurs de poursuivre leurs avantages.

Utilisant alors ce temps de repos forcé ou de rencontres sans conséquence, la Russie adressa, par l'entremise de l'Autriche, de nouvelles propositions de paix à Napoléon; mais l'Angleterre, cette ennemie acharnée et dont l'existence dépendait de l'abaissement de la France, fit échouer le congrès qui devait avoir lieu à Copenhague, promettant de tomber, avec quarante mille des siens et vingt mille Suédois, par-derrière sur Napoléon, tandis que les Prussiens et les Russes l'attaqueraient par-devant. Les mesures pleines de sagesse prises par l'empereur déjouèrent tous ces projets, enfantés par la haine et le désespoir.

Ce fut donc bien en vain que les Russes attaquèrent de nouveau, le 4 juin 1807, les Français sur toute la ligne. Battus à chaque rencontre, notamment à la sanglante journée d'Heilsberg, ils eurent encore la douleur de voir le triomphe de Friedland. Partout les Polonais avaient fait preuve d'un courage admirable.

Napoléon occupa Tilsitt le 19 juin; et bientôt il fut conclu une trêve, durant laquelle eut lieu, entre les deux empereurs, la célèbre entrevue du Niémen. On signa la paix le 7 juillet, et il fut enfin question de la Pologne dans ce traité; mais Napoléon ne sut

pas apprécier dignement le dévouement des Polonais. Vainqueur à Iéna, à Eylau, à Friedland, il n'avait qu'à parler pour enfanter une Pologne forte et indépendante : il ne fit qu'un mince État, sans aucune importance ni représentation réelle.

Voici l'article 5 du traité de Tilsitt, et qui avait trait à ce sujet :

« Les provinces qui, le 1er janvier 1772, formaient une partie de l'ancien royaume de Pologne, et qui plus tard, à diverses époques, passèrent sous la domination prussienne, appartiendront dans l'avenir (excepté celles d'entre elles qui sont mentionnées dans l'article précédent et dans l'article 9) comme propriété au roi de Saxe, sous le titre de Duché de Warsovie, et seront régies par une constitution garantissant la liberté et les priviléges nationaux de ce duché, d'accord avec la tranquillité des États limitrophes. »

Dantzig, avec un cercle de deux lieues, fut déclarée ville libre.

Les Polonais virent complétement alors qu'ils avaient compté en vain sur les discours de l'empereur, puisque la Prusse conservait une partie des provinces ravies à l'époque des partages, et que la Russie, quoique vaincue, prenait possession du cercle de Bialystok.

Cette dernière répartition, opérée par Napoléon, peut être considérée comme un quatrième partage de la Pologne.

La nouvelle constitution donnée ou plutôt imposée au duché de Warsovie fut signée par l'empereur, le 22 juillet, à Dresde.

A part ses imperfections, ce pacte, qui fixait le chiffre de l'armée à trente mille hommes, en outre de la garde nationale, occupera toujours une place honorable dans la législation et les annales polonaises, car, *abolissant tout servage*, il prononça le premier l'égalité réelle entre tous les habitants du sol polonais.

La commission administrative qui avait dirigé jusqu'ici, sous l'influence de Napoléon, la Pologne, fut dissoute (5 octobre 1807); et le conseil d'État, présidé par Stanislas Malachowski, la remplaça. Charles de Serra fut accrédité par l'empereur, en qualité de résident français, auprès du nouveau gouvernement.

Le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, le même que la constitution du 3 mai 1791 appelait au trône, et maintenant duc de Warsovie, rendit plusieurs décrets complémentaires. Il nomma des palatins et des castellans, et rétablit l'ordre militaire : *Virtuti militari*, fondé en 1792 et aboli par la confédération de Targowiça.

Bientôt l'armée fut complétement organisée. Douze régiments d'infanterie et six de cavalerie étaient à la solde du trésor polonais; la légion de la Wistule demeurait à celle de la France. En outre, une école du génie fut établie à Warsovie.

En 1808, lorsque Napoléon imposa un roi à l'Espagne, dans la personne de son frère Joseph, les forces polonaises furent appelées par lui à venir soutenir ses prétentions. Trois régiments d'infanterie, la légion de la Wistule, composée de quatre régiments, deux régiments de lanciers et un de la garde impériale polonaise à cheval durent prendre part à une guerre de famille où la Pologne n'avait aucun intérêt.

Durant cette lutte sanglante, où les moines fanatiques portaient la croix du Seigneur au milieu du carnage, les Polonais se signalèrent comme partout. Comme partout encore, leur sang coula à flots. Les deux prises de Saragosse donnèrent à Chlopicki cette célébrité qui devait le conduire un jour à la suprême dictature (1830). Commandé par Koziétulski, le régiment de lanciers de la garde impériale se distingua aussi particulièrement au passage de Somo-Sierra, les Thermopyles espagnoles. Ce ravin, situé entre deux montagnes hérissées de canons et d'innombrables guérillas, ne pouvait être franchi que par une colonne à quatre hommes de front; la mort paraissait inévitable pour tous, et du premier escadron de lanciers, qui formait la tête de la colonne d'attaque,

neuf hommes seulement purent échapper à la boucherie. Grâce au dévouement de ce corps, le passage fut forcé et Madrid ouvrit de nouveau ses portes au roi Joseph. Une fois ce prince réinstallé sur le trône, Napoléon revint à Paris avec les lanciers; les autres régiments polonais restèrent en Espagne.

Tandis que ceci se passait au loin, la Pologne poursuivait son organisation intérieure selon le mode français; mais une des principales promesses de la constitution, la représentation nationale, n'était pas encore remplie. Frédéric-Auguste, qui désirait franchement le bonheur du duché de Varsovie, se rendit aux vœux des Polonais, et arriva avec sa famille à Varsovie à la fin de 1808, époque fixée pour la convocation des diétines.

La première diète fut ouverte, le 10 mars 1809, par un discours que le roi de Saxe prononça en langue polonaise. Thomas Ostrowski fut nommé président; et comme l'horizon politique commençait à s'assombrir du côté de l'Autriche, on s'empressa d'utiliser les quinze jours accordés à la durée de la diète.

Les mesures les plus importantes furent le vote d'un impôt de 48,000,000 de florins de Pologne, et l'adoption du Code Napoléon, par cent cinq voix contre deux.

Une opposition assez vive se manifesta à l'égard de l'influence du conseil d'État sur les décisions de la diète, et Frédéric-Auguste allait même clore les séances et retourner en Saxe, quand la sagesse de Thomas Ostrowski prévint une rupture et amena le roi à faire quelques concessions demandées. Ostrowski se vit soutenu en cette occasion par le résident français, suivant l'opinion duquel la *Chambre était dans son bon droit et devait tenir ferme*.

La diète se séparait à peine, que l'Autriche, prenant décidément une attitude hostile envers la France, fit entrer en Pologne l'archiduc Ferdinand d'Este à la tête de quarante-cinq mille hommes.

Le sentiment de vengeance qui l'animait, quoique moins déclaré, était commun à toute l'Allemagne, qui, depuis l'Oder jusqu'au Rhin et depuis le Danube jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, sentait son humiliation par Napoléon, et n'attendait que l'instant de prendre sa revanche. Des sociétés patriotiques, *Tugendbund* (alliance de vertu), s'étaient formées de tous côtés; leur désir primitif de rétablir l'ancien empire romain et de rendre la suprématie à l'Autriche, puisait dans les circonstances du moment un nouveau degré de force et d'énergie. Le protectorat français pesait à tous les cœurs allemands.

L'Autriche, lorsqu'elle prit, en 1809, l'initiative d'une lutte nationale, se trouvait à la tête de quatre cent cinquante mille hommes et sept cents pièces d'artillerie, en comptant les *landwehr* et le contingent que l'Angleterre s'engagea à fournir.

Répondant promptement à cette démonstration, Napoléon ne se fit pas attendre. Dès le 17 avril, il était au quartier général de Donauwerth, avec quatre-vingt mille hommes contre cent cinquante mille. Cette campagne, connue de tous, et qui se termina par la prise de Vienne, ajouta un nouveau lustre aux étendards français.

De leur côté, les Polonais, abandonnés à leurs propres forces, soutenaient une lutte non moins vive contre l'archiduc Ferdinand. Ce prince débuta par faire les plus belles promesses relativement à l'avenir de la Pologne; mais le conseil d'État, sans considérer la position délabrée du pays, rejeta tout accommodement et adressa un appel au patriotisme de la nation, appel qui fut pleinement entendu.

La garde nationale occupa tous les postes de Varsovie, et le prince Joseph Poniatowski prit position à quatre lieues en avant, à Raszyn, afin d'observer les mouvements des Autrichiens. Ces derniers l'y attaquèrent le 19 avril, et, après toute une journée de combat, la crainte d'être coupé décida Poniatowski à rentrer dans la capitale. Mais, comme celle-ci ne pou-

vait soutenir un choc violent, on résolut de l'évacuer et de passer sur la rive droite de la Wistule.

A la suite d'une convention garantissant la sécurité des habitants, les Autrichiens occupèrent Warsovie le 23 avril. Le conseil d'État se rendit, avec les archives, à Tykocin; et l'armée polonaise campa au faubourg de Praga, après avoir détruit le pont sur la Wistule.

Dans le conseil de guerre qui fut tenu ensuite à Serock, l'avis du général Dombrowski prévalut. Il fut décidé de marcher sur la Galicie, et de faire insurger cette province, tout en combattant le corps de l'archiduc Ferdinand.

D'importants succès furent bientôt obtenus par les Polonais à Grochow, Radzymin et Gora. Dix jours après, Poniatowski, maître de la rive droite de la Wistule, occupa Lublin. Les 18 et 20 mai, le général Sokolnicki emporta d'assaut Sandomir, et le général Pelletier la forteresse de Zamosç. Marchant dignement sur leurs traces, Rozniecki entra, le 28 mai, à Léopol, qui supportait, depuis 1773, le joug pesant de l'Autriche. La réception que lui firent les habitants de cette capitale de la Galicie fut des plus touchantes; on alla à quatre lieues au-devant des phalanges nationales.

Stanislas Zamoyski fut nommé président du gouvernement provisoire établi à Zamosç; et la Galicie leva de nombreux régiments, pourvus avec les armes laissées par les Autrichiens dans les magasins publics. En outre, partout, dans les villes, s'organisèrent les gardes nationales. Zaionczek observait, pour sa part, les mouvements de l'ennemi du côté de Warsovie, tandis que Dombrowski mettait en mouvement la Grande-Pologne.

L'archiduc Ferdinand dut alors songer à son salut; et, après avoir tiré, au mépris de la convention, une contribution de quatre cent mille florins, il quitta secrètement Warsovie. La nuit du 1er au 2 juin protégea la retraite de ses troupes.

Le jour suivant, Zaionczek rentra dans la capitale, et le bonheur des habitants éclata en mille transports de joie. Le triomphe obtenu était d'autant plus cher aux Polonais, que, sans nul secours étranger, ils étaient parvenus à mettre en fuite un adversaire justement exécré.

Le 8 juin, le conseil d'État revint également dans Warsovie. Zaionczek s'élança à la poursuite de l'ennemi.

Bien qu'en vertu de l'alliance conclue entre les empereurs Napoléon et Alexandre, la Russie eût dû faire une démonstration lors de l'entrée des troupes autrichiennes en Pologne, démonstration que les Polonais réclamèrent même, elle n'aurait point bougé si les progrès de Napoléon, après la bataille de Ratisbonne, ne l'eussent enfin décidée à envoyer dans la Galicie un corps de quarante-huit mille hommes, sous le commandement du prince Galitzin. Mais, loin d'être utiles, ces auxiliaires n'agirent qu'un moment, plutôt comme entrave que comme secours, lorsque Poniatowski s'empara de Krakovie.

L'archiduc eut encore une velléité de courage et reprit Sandomir, que le brave Sokolnicki dut rendre par capitulation le 18 juin, après avoir épuisé son dernier boulet. La garnison se retira avec tous les honneurs de la guerre. Bientôt l'approche des corps Poniatowski, Zaionczek et Dombrowski obligea l'archiduc d'abandonner une seconde fois ce poste; et les succès des Polonais devenaient de jour en jour plus importants, quand la nouvelle d'un armistice arriva le 16 juillet et suspendit les hostilités.

En vain Ignace Potocki, Matuszewic et Nicolas Bronikowski se rendirent à Vienne, afin de plaider auprès de Napoléon la cause polonaise, à l'occasion de la paix que l'on était sur le point de conclure; l'empereur oublia de nouveau tous les services rendus.

La paix de Vienne (14 octobre 1809), d'après laquelle, entre autres clauses, la partie neuve de la Galicie et la moitié des salines de Wiéliczka étaient jointes au duché de Warsovie, donnait l'autre moitié de ces riches salines à

l'Autriche, ainsi que la vieille Galicie. La Russie, spectatrice impassible ou malveillante d'une lutte soutenue dans le seul intérêt de Napoléon, fut dotée par celui-ci du cercle de Tarnopol, contenant quatre cent mille habitants. Cette prodigalité, peu de saison, du monarque français doit être considérée comme le *cinquième* partage de la Pologne.

Toute plainte eût été inutile; il fallait mieux s'occuper de cicatriser les plaies du passé. L'année 1810 fut donc entièrement consacrée à la réorganisation de l'armée et à faire disparaître les ruines.

Le 17 mai, Frédéric-Auguste visita Warsovie; et sa présence, qui était toujours signalée par de nombreux bienfaits, contribua puissamment à donner une tournure favorable aux affaires. Un décret royal exempta, pendant six années, de tous impôts et charges les artisans ou cultivateurs étrangers qui viendraient s'établir dans le pays, les tenant quittes en outre, eux et leurs enfants, de la conscription.

Mais ce qui se ressentit surtout des mesures éclairées du gouvernement, ce fut l'instruction publique. Elle fit de grands progrès sous les auspices de Stanislas Potocki et de Staszic. On restaura l'université de Krakovie, et l'école principale de Warsovie se vit donner une succursale dans l'école de droit organisée à l'instar de celle de Paris. Le nombre des institutions de tout rang augmentait chaque jour, et ce mouvement intellectuel eut bientôt de l'écho en Lithuanie. Le prince Adam Czartoryski et le savant Thadée Czacki, infatigables dans leurs efforts, mirent à profit les dispositions bienveillantes de l'empereur Alexandre; et, grâce à eux, le célèbre gymnase de Krzemiénieç, en Wolhynie, fut fondé.

Le roi de Saxe quitta Warsovie à la fin de décembre, après la clôture de la diète, présidée par Stanislas Soltyk.

Vers cette époque, certains mouvements politiques semblèrent présager de nouveau un changement dans les rapports des souverains entre eux. Les Polonais voyaient arriver avec joie le moment d'une rupture avec la Russie, croyant toucher enfin au terme de leurs vœux. Leur foi à cet égard était telle, que le prince Adam Czartoryski, ministre des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg, se sépara de son ami impérial Alexandre et se mit à voyager; tandis que son père, feld-maréchal d'Autriche et ancien général des terres podoliennes, cherchait à se rapprocher de la cour de Saxe, dont il s'était tenu éloigné jusque-là: il obtint même les bonnes grâces de Napoléon, avec l'appui duquel il devait reparaître sur l'horizon politique de son pays.

Le moment tant désiré arriva. Le système continental établi contre l'Angleterre, par l'empereur, amena la guerre contre la Russie; et cet événement devint le signal d'un appel à l'indépendance chez les provinces polonaises courbées sous le joug moskovite. Les phalanges nationales, qui avaient combattu si vaillamment en Espagne, revirent alors leur patrie; et les armées de tous les peuples qui obéissaient à Napoléon se dirigèrent vers les frontières russes.

Le traité du 14 mars 1812, signé entre la France et l'Autriche, pronostiquait un heureux avenir aux Polonais. D'après un de ses articles secrets, Napoléon garantissait à l'Autriche la possession de l'Illyrie en échange de la Galicie, que cet État devait restituer à la Pologne. Par ce retour d'une aussi belle province à la mère patrie, le duché de Warsovie avait la perspective de devenir un puissant royaume de dix-sept millions d'habitants.

INDÉPENDANCE DE LA POLOGNE PROCLAMÉE.

1812.

Tandis que, d'un côté, l'avenir de la Pologne s'éclaircissait par suite des événements relatés, beaucoup de bons citoyens espéraient encore réaliser le vœu le plus ardent de leur âme avec l'assistance de la Russie; car, pendant

toute la durée du duché de Warsovie, les trois cours copartageantes, changeant leur manière d'agir, cherchèrent à captiver, autant que possible, l'affection des habitants des provinces dont elles s'étaient emparées. Alexandre y avait le mieux réussi; et, lorsque le traité du 14 mars 1812 rompit l'alliance franco-russe, le tzar, pour conjurer le danger, remit sur le tapis les projets de résurrection de la Pologne, et en fit propager le bruit dans les provinces incorporées à l'empire. Le prince Xavier Lubecki et d'autres Polonais de distinction lui servirent d'auxiliaires en ceci, mais il s'y prenait trop tard.

Déjà, le 2 juin, Napoléon était à Posen; le 24, son armée passait le Niémen à Kowno; et, le 28, il faisait lui-même son entrée à Wilna.

L'abbé de Pradt fut nommé ambassadeur extraordinaire de France à Warsovie, et le baron Bignon chargé d'affaires, résidant à Wilna.

Le 28 juin marqua une époque mémorable dans les annales polonaises. Tandis que Wilna, l'antique capitale des grands-ducs de Lithuanie, recevait avec le plus vif enthousiasme Napoléon, qui apparaissait toujours aux yeux des Polonais comme un dieu libérateur, un acte solennel s'accomplissait le même jour à Warsovie. Le vieux prince Adam Czartoryski, général des terres podoliennes, ouvrit, le 26, la grande diète; et, autorisé par Frédéric-Auguste, le conseil des ministres proposa aux législateurs d'appeler la nation à se confédérer pour l'indépendance de la patrie. Le 28, on proclama donc, à la séance de la diète, l'existence et l'affranchissement de la Pologne, réunissant ainsi de nouveau, dans un seul et même État, les deux peuples polonais et lithuanien.

La joie que cet acte excita tint du délire; on pleurait de bonheur, et, dans toutes les rues, retentissaient les cris et les chants populaires. Chaque habitant s'empressa d'arborer la cocarde bleue et amarante, et les édifices publics furent pavoisés sur-le-champ des anciennes bannières polono-lithuaniennes.

La diète se changea en confédération générale du royaume de Pologne; et les adhésions aux mesures arrêtées ne se firent pas attendre. La Lithuanie, la Samogitie, la Wolhynie, l'Ukraine, la Podolie, répondirent avec transport à l'appel de la mère patrie (*). La proclamation de la confédération appelait tous les citoyens aux armes, et le peuple entier voulut prendre part à une lutte sacrée. Mais cet élan admirable fut bientôt paralysé, lorsqu'on entendit les ambassadeurs impériaux déclarer que Napoléon, possédant une armée sur laquelle il pouvait compter, n'avait pas besoin d'une guerre nationale.

Les frontières de la Moskovie avaient été entamées; et partout, à l'approche des Français et de leurs auxiliaires, les Russes se retiraient, comme s'ils eussent voulu attirer jusqu'au cœur de l'empire un ennemi aussi formidable. Malgré les entraves des diplomates, les levées polonaises opérées, en réponse à l'appel du conseil de confédération, se montèrent à quatre-vingt mille hommes, qui furent répartis entre diverses divisions de l'armée française. La plus grande partie forma le cinquième corps, commandé par le prince Joseph Poniatowski. Les bulletins de la grande armée, si connus, nous dispensent de redire de quelle nouvelle gloire se couvrirent, à chaque rencontre, les soldats polonais, dont les rangs se virent cruellement décimés. Dombrowski assiégea Bobruysk avec sa division; d'autres régiments furent employés, sous Macdonald, au siége de Riga; et le général Kosinski fut adjoint avec les siens, à l'aile droite, au corps du feld-maréchal Schwarzenberg, envoyé par l'empereur d'Autriche comme contingent à son gendre Napoléon, qui, abandonné de sa bonne

(*) Nombre d'étrangers même prirent part à ces démonstrations. Le premier ministre de Suède, Engestroem, s'y associa comme propriétaire d'un bien-fonds; et le landgrave de Hesse, le prince Georges-Charles, salua la Pologne, dans son adhésion, du nom de patrie chérie.

étoile durant cette campagne, confia au feld-maréchal un des postes les plus importants, quoiqu'il eût dû se méfier de la duplicité autrichienne. La grande armée en pleine marche sur Moskou et abandonnant toute la Lithuanie, Schwarzenberg devait se porter sur Kiiow et vers la Petite-Russie; par ce moyen, il eût découvert la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine, et laissé à l'armement du peuple polonais un entier développement. Mais loin d'agir ainsi, le feld-maréchal se posta sur les bords du Styr, près de Luçk, et ne bougea point de là.

Sur ces entrefaites survint un hiver terrible, et avec lui pâlit la fortune de l'empereur. Tout succombait victime du froid. Pour comble de désastres, lorsque Napoléon commençait à se retirer, le corps russe de Tsitchakoff, occupé jusque-là à observer les Turcs du côté de la Moldavie, s'avança sur Schwarzenberg, qui, au lieu de tenir ferme, battit en retraite et lui laissa prendre à dos la grande armée, lors du passage de la Bérézina.

Ces événements, auxquels des dispositions antérieures de Napoléon en faveur de la Pologne auraient pu parer, amenèrent les plus déplorables résultats. La Lithuanie se vit envahie par les Russes, et le pays entier mis à découvert. De la levée de quatre-vingt mille soldats, si belle naguère, il ne restait plus qu'environ huit mille hommes. Une partie de ces débris fut chargée de la défense de Dantzig, Thorn, Modlin, Zamosç; une autre partie suivit, sous les ordres de Dombrowski, l'armée française en Allemagne; le reste enfin se maintint quelque temps près de Czenstochowa. Ce dernier corps, commandé par Poniatowski, et qui s'accrut jusqu'à treize mille hommes, quitta Krakovie le 2 mai 1813 et s'en fut rejoindre les Français en Saxe, après avoir traversé, avec l'autorisation de l'Autriche, la Silésie et la Bohême. Dès lors et jusqu'à la prise de Paris, il partagea de nouveau tous les périls de l'armée française.

La Pologne se trouvait complétement envahie par les Moskovites; et, pour que rien ne manquât aux malheurs qui l'accablaient, la Prusse, d'abord l'alliée de Napoléon, se rallia à la Russie. L'Autriche, qui, par son système de temporisation, avait fait déjà tant de mal, se renferma pour le moment dans une neutralité suspecte, puis finit par déclarer la guerre à la France et à ses alliés.

Napoléon prit une éclatante revanche de ceux qui l'avaient délaissé, en gagnant, en Saxe, la célèbre bataille de Lutzen; mais il ne pouvait faire face longtemps à des forces aussi supérieures. La fatale journée de Leipzig porta un coup mortel à sa puissance. Le respectable roi de Saxe, fidèle jusqu'au dernier moment à la foi jurée, fut fait prisonnier; et le prince Joseph Poniatowski, auquel la campagne de 1813 avait valu le bâton de maréchal de l'empire, périt dans les flots de l'Elster.

Depuis cette catastrophe, les ressources de l'empereur diminuèrent de jour en jour, tandis que celles de ses ennemis firent l'effet contraire. Il remporta bien encore divers avantages sur les armées coalisées, entre le Rhin et Paris, mais il n'en résulta aucun changement marquant. Napoléon reçut enfin le coup de grâce des mains de la trahison.

Avant de déposer le sceptre, l'empereur délia les Polonais qui l'entouraient de leur serment de fidélité, et les recommanda à Alexandre. Plusieurs d'entre eux le suivirent à l'île d'Elbe, et lui donnèrent, plus tard, une dernière preuve de dévouement en mourant sous ses yeux à Waterloo.

Ce fut au mois de février 1813 que les Russes firent leur entrée à Warsovie; elle avait été précédée d'un acte généreux de l'empereur Alexandre. Le décret que ce monarque signa à Wilna, le 24 décembre 1812, amnistia tous les Polonais des provinces possédées par la Russie qui avaient suivi les drapeaux de la France. Amant passionné, à cette époque de son règne, de la civilisation, et comprenant également les besoins de liberté du pays soumis, Alexandre en confia l'administration

provisoire au prince Lubecki et autres nationaux ralliés, toutefois sous la surveillance des Russes Lankoï et Novosilzoff. Il permit à l'armée polonaise de revenir dans sa patrie; et le général Vincent Krasinski en ramena les débris glorieux, qui furent mis sous le commandement du grand-duc Constantin.

On vit aussi reparaître l'ancien ministre et ami du tzar, le prince Adam Czartoryski fils. Déjà d'accord avec Mostowski et Matuszewic, il avait cherché dans sa correspondance avec Alexandre, lors des désastres de la campagne de Russie, à arrêter le ressentiment des armées triomphantes. Il y était parvenu, et les bons sentiments inspirés à Alexandre envers la Pologne se firent jour dans plusieurs écrits, surtout dans la lettre adressée en 1814, après l'entrée des alliés à Paris, à Kosciuszko. La voici :

« J'éprouve une grande satisfaction, « général, à répondre à votre lettre. « Vos vœux les plus chers seront ac« complis. Avec l'aide du Tout-Puis« sant, j'espère réaliser la régénération « de la brave et respectable nation à « laquelle vous appartenez. J'en ai pris « l'engagement solennel, et de tout « temps son bien-être a occupé mes « pensées. Les circonstances politiques « seules ont mis des entraves à l'exé« cution de mes desseins. Ces obstacles « n'existent plus. Deux années d'une « lutte terrible, mais glorieuse, les « ont aplanis.

« Un peu de temps encore, avec « une marche sage, et les Polonais re« couvreront leur patrie, leur nom; « et j'aurai la jouissance de les con« vaincre qu'oubliant le passé, celui « qu'ils croyaient leur ennemi sera ce« lui qui réalisera leurs vœux.

« Combien il me sera satisfaisant, « général, de vous voir mon aide dans « ces travaux salutaires! Votre nom, « votre caractère, vos talents, seront « mes meilleurs appuis.

« Paris, le 3 mai 1814.

« ALEXANDRE. »

Le congrès de Vienne s'assembla, et les discussions duraient encore sur la part de butin que chacun des vainqueurs se croyait en droit de réclamer, quand la nouvelle du débarquement de Napoléon vint frapper comme d'un coup de foudre cette réunion de monarques et de potentats. On se hâta de conclure, et le traité du 3 mai 1815 régla les affaires de la Pologne. Le nom de Pologne, repris au début de la campagne de Russie, fut maintenu; et l'on arrêta la valeur de chaque portion qui devait être détachée de la masse au profit des cours délibérantes. Ce fut le *sixième* partage.

Le nouveau royaume de Pologne, auquel l'empereur Alexandre s'engagea de donner une constitution, une représentation et une armée nationale, fut proclamé à Warsovie le 20 juin 1815.

JOSEPH PONIATOWSKI.

Avant d'entamer une nouvelle section historique, qu'il nous soit permis de nous arrêter sur un homme dont le souvenir est encore si vif, si populaire en France et en Pologne, sur le prince Joseph Poniatowski. Quelques détails le concernant compléteront l'ensemble du tableau.

Joseph Poniatowski naquit le 7 mai 1766 à Vienne et entra, dès l'âge de seize ans, au service de l'Autriche, près de laquelle son père, général du génie, jouissait de la plus haute considération. Le jeune prince avança rapidement et se signala en 1787 sous les ordres du général Laudon, lors de la guerre contre la Turquie. Il fut blessé dangereusement à la prise de Sabatch, sous les propres yeux de Joseph II, dont il était alors aide de camp. Ce monarque avait un tel attachement pour lui, qu'il lui laissait pleine liberté dans ses opinions et lui permettait même de critiquer les plans militaires qu'il traçait.

Mais, malgré tout les avantages dont il jouissait, Poniatowski s'empressa de quitter le service de l'Autriche et d'accourir vers sa patrie, aussitôt qu'il crut sa présence utile. La diète constituante de 1788 s'occupait sans relâche du soin de régénérer la

Pologne, et venait de décréter une nouvelle organisation des forces nationales. Poniatowski déploya la plus grande activité en cette circonstance et mérita d'obtenir le commandement en chef de l'armée.

On a vu précédemment, dans le courant de l'histoire, quelle part remarquable il prit à la campagne de 1792. Malheureusement il eut le tort, après avoir donné de nombreuses preuves d'intelligence militaire et de dévouement civique, de se laisser plutôt décourager par les ordres contradictoires de la cour que par les succès de l'ennemi. L'influence de son oncle, Stanislas-Auguste, lui fut funeste et réussit même quelquefois à le rendre suspect aux divers partis, par l'espèce d'indécision qu'elle jetait dans son esprit. Néanmoins cette influence céda toujours devant la voix de l'honneur; et lorsque le roi eut adhéré lâchement à la confédération des traîtres de Targowiça, Poniatowski résigna son commandement et partit pour l'exil. Kosciuszko, Zaionczek, Mokronowski, Wielhorski, et une foule d'officiers distingués imitèrent son exemple.

Mais lorsque eut lieu le réveil de 1794, tous ces braves s'empressèrent de rentrer en Pologne, et Poniatowski ne fut pas le dernier à répondre à l'appel de la patrie souffrante. Le 27 mai 1794, il était déjà au camp de Kosciuszko; et là, quoique le commandement en chef lui appartînt de droit, il combattit comme simple volontaire et n'hésita pas un seul instant à obéir à son ancien subordonné.

Les deux défenses de Warsovie lui fournirent une nouvelle occasion de déployer ses talents et d'illustrer son nom. Mais la valeur et le patriotisme devaient succomber sous le nombre. Le troisième partage eut lieu, et Poniatowski revit la terre étrangère. Vivant à Vienne dans une profonde retraite, il repoussa toutes les offres brillantes de Catherine II et de Paul I[er] pour le décider à entrer au service de la Russie. Ce dernier souverain, blessé du refus de Poniatowski, l'en punit par la confiscation de tous ses biens.

La Prusse lui ayant rendu, en 1798, celles de ses propriétés qui étaient situées dans la partie échue à cette puissance, Poniatowski alla habiter son domaine de Jablonna, et ne quitta ce paisible asile qu'en 1806, à l'approche des Français. Il accompagna le grand-duc de Berg, Murat, lors de son entrée dans Warsovie. Pourtant le prince, voyant combien les légions polonaises étaient mal récompensées de leur dévouement, hésitait encore à se prononcer ouvertement, quand l'arrivée de Napoléon mit fin à ses combats. A partir de ce moment, Poniatowski déploya plus d'activité que jamais. Nommé directeur de la guerre, il s'opposa à ce que les troupes polonaises prissent la cocarde tricolore et obtint qu'elles formeraient un corps d'armée particulier, qui continuerait de porter les couleurs nationales.

A travers les dégoûts que lui attirait son nom, qui rappelait au pays le dernier souverain et le souvenir d'un règne désastreux, Poniatowski poursuivit sa noble tâche et sut faire taire tout soupçon outrageant, en rendant chaque jour des services signalés.

Après la paix de Tilsitt, il dirigea le ministère de la guerre. Plus tard, en 1809, quand l'Autriche déclara la guerre, Poniatowski soutint dignement ses antécédents. Après leur entrée à Warsovie et au mépris de la convention arrêtée, les Autrichiens voulurent s'emparer du faubourg de Praga, faiblement fortifié et où s'était retiré Poniatowski, mais celui-ci leur déclara que s'ils donnaient suite à leur projet, il n'hésiterait pas un seul instant à incendier lui-même Warsovie, en commençant par sa propre résidence, le palais de Blacha, qui touchait au château royal. Cette menace intimida les Autrichiens, car, peu sûrs des dispositions des habitants, ils craignirent que son exécution ne devînt le signal d'un soulèvement populaire.

A la suite de cette campagne de 1809, si glorieuse pour les drapeaux polonais et où, malgré la supériorité de ses forces, l'ennemi fut chassé du sol national,

Napoléon adressa au prince une lettre autographe des plus flatteuses, à laquelle il joignit le grand cordon de la Légion d'honneur, un magnifique sabre d'honneur et un shako de lancier brodé par la reine de Naples Caroline. Quelque temps après, le roi de Saxe lui donna, comme grand-duc de Warsovie, une terre de la valeur de quinze cent mille florins.

Ce même souverain le choisit, en 1811, pour son représentant à Paris à la cérémonie solennelle du baptême du roi de Rome. La dignité du port noble et majestueux de Poniatowski, la grâce de ses manières, sa libéralité, tout séduisit les Parisiens et lui valut leur affection.

La campagne de Russie le retrouva, toujours dévoué, dans les rangs de l'armée française; et le corps commandé par lui acquit une réputation si honorable, que les habitants des pays qu'il eut à traverser ne quittèrent point leurs demeures à son approche. Smolensk et Moskou furent témoins d'actions remarquables, où se couvrirent de gloire le chef polonais et ses compagnons d'armes.

Mais ce fut surtout lors de la campagne de 1813 que Poniatowski se surpassa. Constamment en première ligne, il paya en tous lieux de sa personne, à Gabel, à Friedland, à Richeberg. A la journée du 16 octobre, il fit devant Leipzig des efforts surhumains; aussi le soir Napoléon mit à l'ordre du jour de l'armée: « Que voulant donner au « prince Poniatowski une dernière mar- « que de sa haute estime, et, en même « temps, l'attacher plus étroitement « aux destinées de la France, il l'éle- « vait à la dignité de *maréchal de l'em- « pire.* » Chargé le 19, après des combats continuels, de couvrir la retraite des débris de l'armée française, Poniatowski rassembla ses compatriotes et les trouva tous bien déterminés à contenir l'ennemi, qui s'avançait en colonnes menaçantes. Déjà ces masses avaient envahi les faubourgs de Leipzig. Poniatowski ne comptait autour de lui que sept cents fantassins et soixante lanciers; mais sans considérer le nombre, il agita son sabre en l'air et s'écria : *Compagnons, mourons comme il convient aux enfants de la patrie, mais vendons chèrement notre vie!* Puis, se jetant sur une colonne prussienne, il mit le premier rang en désordre; mais déjà blessé, il reçut à cette charge un coup de feu à l'épaule gauche; ses soldats le supplièrent alors de se conserver à la Pologne pour des temps meilleurs: *Non,* répondit-il, *Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à lui seul que je veux le remettre.* Il continua donc de combattre, jusqu'à ce qu'une troisième blessure le contraignit de songer à la retraite. Il passa d'abord la Pleisse à la nage, tous les ponts étant coupés, et parvenu sur les bords de l'Elster, se vit serré de près par l'ennemi. Déjà on le sommait de se rendre, quand Poniatowski, bravant la hauteur et l'escarpement des rives, s'élança dans les flots rapides du fleuve. Une mort glorieuse l'y attendait. Affaibli par une lutte de plusieurs jours, par la perte de son sang, pouvant à peine soulever son sabre, le prince fut entraîné au fond de l'abîme, malgré tous les efforts de son fidèle aide de camp Bléchamp, qui périt avec lui.

On ne retrouva son corps que le 24 octobre, et on lui rendit alors tous les honneurs dus au rang et au mérite du défunt. Plus tard, lorsqu'il fut embaumé et transporté en Pologne, le deuil national se manifesta d'une manière éclatante : depuis la frontière jusqu'à Warsovie, les populations entières se pressèrent sur la marche du convoi funèbre, en versant des larmes de désespoir. L'empereur Alexandre s'associa à ces marques de regret et permit, en 1816, d'inhumer les dépouilles mortelles de Poniatowski dans la cathédrale de Krakovie, où elles reposent entre Sobieski et Kosciuszko. En outre, l'empereur encouragea la souscription ouverte par les Polonais pour l'érection d'une statue équestre, confiée au ciseau du célèbre Thorwaldsen, et qui devait orner une des places de Warsovie. Ce chef-d'œuvre fut brisé en morceaux par ordre du tzar Nicolas

et converti en canons, après les événements de 1831.

Un modeste monument consacre à Leipzig, dans le jardin de Reichenbach, le lieu d'où l'infortuné prince se précipita dans les eaux du fleuve. Il fut élevé par l'armée polonaise, à son retour de la funeste campagne de 1813.

La mémoire de Joseph Poniatowski, surnommé par les Français le *Bayard polonais,* sera honorée tant qu'il existera des hommes dignes de comprendre la fidélité jointe au courage et au patriotisme.

ROYAUME DE POLOGNE.

1815-1830.

Le laps de temps qui s'écoula de 1815 à 1830 forme une époque historique des plus remarquables. Pour la première fois, depuis la chute du pays, une portion de la nation polonaise se retrouva en présence de ses ennemis, avec des moyens d'action plus étendus que par le passé; car, déclarée *indépendante,* elle possédait la liberté d'agir conformément aux droits qu'on lui reconnaissait.

Non-seulement le duché de Warsovie, confié par le congrès à la Russie, recouvra le nom de Pologne, mais il obtint une constitution jurée et la promesse d'une restauration nationale.

Malheureusement le dessein formé par Alexandre de donner au peuple vaincu une constitution libre, tandis qu'il n'offrait pas le même bienfait à ses sujets vainqueurs, était une tâche impossible à réaliser. Cette concession donnant aux Polonais le droit d'établir une opposition verbale et par-écrit, devenait, par conséquent, un sujet permanent de discorde entre les souverains de la Russie et le peuple polonais, et devait amener, tôt ou tard, une explosion funeste.

Nous rapporterons les principales clauses relatives au nouveau royaume, et qui furent signées, par le congrès de Vienne, le 9 juin 1815.

L'article 1er de la convention disait textuellement: « Le duché de Warsovie, à l'exception des provinces et districts dont il a été disposé autrement dans les articles suivants, est réuni à l'empire de Russie.

« Sa Majesté Impériale se réserve de donner à cet État, *jouissant d'une administration distincte,* l'extension intérieure qu'elle jugera convenable. Elle prendra avec ses autres titres celui de *roi de Pologne.*

« Les Polonais, sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, obtiendront une *représentation* et des *institutions nationales,* d'après le mode d'existence politique que chacun des gouvernements auxquels ils appartiennent jugera utile et convenable de leur accorder. »

L'article 2 fixait les limites de la partie du duché de Warsovie que le roi de Prusse posséderait en toute souveraineté et propriété, pour lui et ses successeurs, sous le titre de *grand-duché de Posen.*

Les articles 3, 4 et 5 donnaient en toute propriété et souveraineté les salines de Wiéliczka, ainsi que le territoire y appartenant, à l'empereur d'Autriche, déjà possesseur, d'après les partages précédents, de la Galicie, à laquelle on ajouta les districts de Tarnopol et Czortkow, afin de rétablir les frontières de cette province telles qu'elles existaient avant 1809.

L'article 6 déclarait à perpétuité cité libre, indépendante et strictement neutre sous la protection de la Russie, l'Autriche et la Prusse, la ville de Krakovie, avec son territoire. « *Aucune force armée,* disait formellement le traité, *ne pourra jamais y être introduite, sous quelque prétexte que ce soit.* »

L'article 11 accordait amnistie pleine et entière en faveur de tous les individus, n'importe le rang, le sexe ou la condition, qui avaient figuré dans les événements antérieurs.

Le nouveau royaume de Pologne, créé par cet acte solennel, comptait 2,270 milles de superficie (15 au degré géographique), et fut divisé en huit palatinats, savoir: ceux de Krakovie, Kalisz, Mazovie, Lublin, Augustow, Sandomir, Podlachie et Plock, qui se subdivisaient eux-mêmes en 39 arrondissements et 77 districts.

La population se montait à 3,608,436 âmes en 1815, et à 4,137,634 en 1830 (*).

A son retour de Vienne en novembre 1815, l'empereur Alexandre s'arrêta à Warsovie; et les Polonais, pleins de confiance en lui, et qui voyaient déjà luire une brillante époque pour leur patrie d'après l'acte du congrès, dû à sa sollicitude, le reçurent avec tous les transports d'une joie sincère et reconnaissante.

Le choix du grand-duc Constantin, pour général en chef de l'armée polonaise, et de Novosilzoff, pour commissaire plénipotentiaire impérial auprès de l'autorité, froissait bien certaines susceptibilités nationales; mais le tzar s'empressa d'atténuer toute fâcheuse impression, en nommant aux hautes fonctions de lieutenant du royaume le général Zaionczek, vétéran polonais, qui s'était illustré lors de la lutte de 1794 et dans toutes les campagnes suivantes.

La nouvelle constitution donnée à la Pologne par Alexandre fut mise en vigueur le 24 décembre 1815.

Le pouvoir législatif se composait de deux branches bien distinctes : le sénat, dont les membres furent nommés à vie, et la chambre des nonces ou des députés, composée de membres élus par les arrondissements et les communes.

Pour faire partie du corps électoral, il suffisait d'être propriétaire; et, pour être éligible, de jouir des droits civiques, avoir l'âge de trente ans révolus, et payer cent florins d'impositions.

La responsabilité ministérielle et l'indépendance de la magistrature furent garanties, ainsi que la liberté de la presse, la liberté individuelle et le respect des propriétés.

Mais, d'un autre côté, le vote du budget eut lieu pour quatre ans; il ne fut pas question de l'institution du jury, et le droit de pétition se vit ex-

(*) Comme depuis 1830 la Pologne, malgré les changements survenus dans son organisation politique et morale, s'est maintenue dans ses limites et proportions de 1815, nous croyons devoir reproduire le tableau suivant, tracé d'après les renseignements les plus récents et qui donne l'ensemble de la population polonaise :

ÉPOQUES des bases.	PAYS.	ÉTENDUE.	POPULATION.
1836	Royaume de Pologne	2,272 milles.	4,188,222
1837	Ville libre de Krakovie	20	131,462
1836	Provinces polonaises jointes à l'empire de Russie et accaparées lors des partages	8,401	9,023,827
1834	Galicie, avec le cercle de Spiz (Zips)	1,614	4,380,506
1836	Duché de Posen	536	1,152,298
1836	Prusse occidentale	472	828,413
		13,315	20,304,730
	ANCIENNES POSSESSIONS POLONAISES.		
1836	Prusse orientale	706	1,290,239
1836	Provinces ravies par la Russie à diverses époques	7,185	7,504,515
		21,206	29,099,484

cessivement restreint. Les chambres n'eurent pas non plus le droit d'initiative directe ou indirecte, et le droit d'amendement ne fut admis que dans une seule chambre, celle qui votait la première le projet de loi présenté. Enfin les diètes étaient biennales, et la durée des sessions limitée à quatre semaines.

Tels étaient les qualités et les défauts du nouveau pacte social, qui, si on l'envisage comme *octroyé*, offrait un progrès réel.

Organisée sur le pied de paix, l'armée polonaise comptait un effectif de trente-cinq mille hommes. Elle formait trois divisions d'infanterie, deux divisions de cavalerie, deux brigades d'artillerie à pied et une brigade d'artillerie à cheval, lesquelles desservaient quatre-vingt-seize bouches à feu. Il y avait aussi des sapeurs, mineurs, soldats du train, vétérans et gendarmes.

La première diète qui suivit la promulgation de la constitution se réunit à Warsovie en 1818. L'empereur Alexandre l'ouvrit lui-même, par un discours où il fit entendre aux Polonais que son intention était d'étendre les bienfaits de la constitution aux diverses contrées rangées sous son sceptre, et que les provinces jadis ravies à la Pologne seraient rattachées à la mère patrie.

Mais les événements qui survinrent dans les autres parties de l'Europe influèrent encore d'une manière désastreuse sur le sort de la Pologne. Le congrès de Carlsbad imprima, en 1819, une tout autre direction à la politique intérieure du continent.

Déjà le cabinet moskovite avait fait des réflexions et reconnu que la Pologne, mise en quelque sorte à sa discrétion en 1813 par suite des chances de la guerre, avait beaucoup gagné aux décisions du congrès de Vienne, plus même que l'intérêt de la Russie ne le comportait. Une fois ce point constaté, une attaque sourde commença, avant que les Polonais eussent bien examiné leur nouvelle position et compris les avantages qu'ils pourraient en tirer dans l'avenir. Néanmoins la tendance rétrograde, dissimulée avec soin durant les premières années qui suivirent 1815, ne se déclara ouvertement qu'en 1819, époque à laquelle parut l'ordonnance qui supprimait la liberté de la presse, garantie par la constitution, et instituait la censure.

Cette mesure, qui remettait tout en question, fut bientôt suivie d'autres actes arbitraires, tels que l'établissement de tribunaux exceptionnels, le prélèvement d'impôts par simple ordonnance, la création d'un système d'espionnage et de nombreuses arrestations illégales.

La diète de 1820 eut lieu sur ces entrefaites, et dessina encore plus nettement la position des choses. Le tzar, pour toute explication d'une marche aussi contraire à la constitution, réclama une confiance illimitée et impossible. Il se forma au sein de la diète une forte opposition, ayant pour chefs les deux frères Niemojowski, nonces du palatinat de Kalisz, et Godlewski, nonce de Mariampol. Elle comptait cent voix contre trois dans la chambre des députés, et le sénat suivit la même impulsion.

Plusieurs projets de loi, présentés par le gouvernement, furent rejetés après d'orageuses discussions.

Loin de se rendre aux avis donnés par les représentants du pays, qui ne demandaient que l'exécution franche du pacte social, Alexandre préféra écouter la voix altière de son frère Constantin et les insinuations malveillantes du commissaire impérial Novosilzoff.

Le budget ne put plus faire face aux charges du royaume. Chaque jour le grand-duc devenait plus exigeant et plus capricieux, augmentant sans motifs les dépenses militaires, qui déjà absorbaient les trois quarts du budget.

De son côté, la police secrète, recrutant sans relâche de nouveaux agents, était une lèpre qui dévorait les revenus de l'État.

C'est au moment où la nation, par l'organe de ses mandataires, venait de

réclamer avec le plus d'énergie une marche meilleure et des économies, que le tzar fit déclarer, le 21 mai 1821, que l'existence de la Pologne était menacée, et qu'elle allait subir l'établissement d'un ordre de choses plus conforme à ses forces, « à moins qu'elle « ne prouvât par ses propres ressources « qu'elle pouvait se maintenir dans le « mode dont elle avait été gratifiée. » Et, tout en la bornant à ses seules ressources, on lui défendait formellement de toucher aux fonds assignés à l'armée.

On vit reparaître à cette époque, sur la scène politique polonaise, le prince Xavier Lubecki, nommé ministre des finances du royaume. Aussi fin qu'ambitieux, il n'écouta pour le moment que cette dernière passion, et fit un appel au patriotisme des Polonais, en les invitant à faire par anticipation le versement des impôts. Un mois après, le déficit financier était comblé, et les palatinats dont les députés avaient le plus figuré dans l'opposition furent ceux qui firent les plus grands sacrifices.

Peut-être, loin de les servir, Lubecki trompa-t-il en cette circonstance les calculs des ennemis de la Pologne, qui déjà voyaient avec joie une crise capable de renverser l'édifice de 1815? Quoi qu'il en soit du motif qui l'inspira, il sauva le vaisseau de l'État prêt à sombrer et tira l'empereur Alexandre d'un pas difficile, car autrement ce souverain, après avoir lancé une imprudente menace, aurait été forcé de la faire suivre de mesures violentes.

La résistance manifestée à la diète se répandit également dans toutes les parties de la Pologne et devint l'origine de menées secrètes, qui eurent par la suite un immense retentissement. C'est en 1820 que le major Lukasinski conçut le projet de réunir en une seule et grande association les diverses loges de francs-maçons, qui, sous les noms de Kosciuszko, Kollontay, Reytan et Poniatowski, tendaient toutes au même but patriotique, celui de préparer le pays à une insurrection armée. Ce martyr de la liberté sut adapter adroitement les symboles du culte maçonnique à la nationalité polonaise et limiter son action aux frontières du royaume.

La franc-maçonnerie a pour symbole principal la réédification du temple de Salomon, ou la réforme de la nature morale corrompue. Il fut appliqué heureusement, ainsi que les autres dogmes, par Lukasinski à la Pologne, qui, de même que l'humanité dans la pensée du Christ, avait besoin de reconstruction. La mort du probe et innocent Hirame représenta les partages; ses trois assassins figurèrent les cours spoliatrices, et le devoir des enfants d'Hirame était de les chercher partout et de combattre les ennemis qui s'étaient emparés de son trône; enfin, la foi en la résurrection d'Hirame, au milieu des plus grandes impossibilités, offrit le symbole de la résurrection de la Pologne.

Cette loge renfermait quatre grades; dans le premier, il n'était question que du secours à porter aux militaires indigents, victimes des dernières guerres; dans les deux suivants, la philanthropie ordonnait l'instruction des compatriotes profanes et la propagande de la nationalité; dans le quatrième seulement, on parlait de l'indépendance du pays, de ce fruit espéré par tous les associés patriotes.

Elle était composée en grande partie de militaires. Une association semblable fut fondée dans le duché de Posen, par Sczaniecki, aide de camp de Dombrowski; bientôt, sous le nom de *kossyniéry* (faucheurs), elle se changea en conspiration, dirigée par le général Mielzynski.

Par suite d'ordres supérieurs, les loges de franc-maçonnerie durent fermer en Pologne; mais Lukasinski, infatigable dans l'œuvre entreprise par lui, ne tarda pas à organiser l'association des *carbonari*.

La fusion de la société secrète de Posen avec celle de Warsovie s'opéra en mai 1821, au bois de Biélany, par l'entremise du général Uminski, délégué à cet effet. Dans le seul espace

d'un mois, des sociétés provinciales se formèrent dans toutes les parties de la Pologne.

La société patriotique, en étendant ses ramifications dans les anciennes provinces de la Pologne incorporées à la Russie, se rencontra inopinément avec d'autres sociétés secrètes isolées qui s'y étaient formées d'elles-mêmes. Le rapport officiel fait mention de la société des *Templiers*, fondée par le capitaine Maiewski, et qui ne fut rencontrée par la société patriotique qu'en Wolhynie, quoiqu'elle eût pris naissance à Warsovie. Il y en avait encore plusieurs autres.

Mais la police ne demeura pas inactive. Le grand-duc Constantin fut informé, en 1822, de l'existence de sociétés secrètes. On arrêta Lukasinski, Dobrzycki, Machnicki, Srzeder, et plusieurs autres membres, qui, sans avoir rien avoué, furent renfermés dans les casemates de la forteresse de Zamosç. Les mesures violentes devinrent plus que jamais à l'ordre du jour. Novosiloff remplaça le prince Adam Czartoryski dans la curatelle de l'université de Wilna, dont les élèves, dirigés par l'étudiant Thomas Zan, avaient formé également plusieurs associations patriotiques. Vingt d'entre eux furent déportés dans l'intérieur de la Russie, et cinq cents autres incorporés dans les colonies militaires ou dans les régiments moskovites, comme simples soldats. Quatre professeurs furent destitués, parmi lesquels se trouvait Lelewel, tout-puissant sur l'esprit de la jeunesse lithuanienne.

Warsovie fut affligée en même temps d'une prison d'État, le couvent des carmes. La police, de plus en plus active, multiplia les dénonciations pour gagner son vil salaire. Des citoyens disparaissaient subitement du sein de leurs familles, sans que le père pût savoir ce qu'était devenu son fils et la femme rejoindre son époux. On n'exigeait plus de preuves : la moindre accusation suffisait, qu'elle fût dictée par une pensée de vengeance ou un sentiment de cupidité. Sans lumière et couchés sur la paille, les prisonniers se trouvaient en butte à d'offenses et tortures. On s'efforçait de leur arracher des aveux par violence en les battant, en les privant de nourriture, ou bien en les tenant renfermés pendant des années entières. Tout rappelait les affreux temps de l'inquisition.

Les espions se comptèrent bientôt par milliers, et un général polonais se dégrada au point de diriger cette branche de service. Enfin, le mal alla si loin, que, dans leur méfiance mutuelle, l'empereur se fit rendre compte de toutes les actions de son frère Constantin, et celui-ci paya des agents afin de connaître chaque pas du tzar (*).

(*) « Un cabinet noir, qui brisait et réparait les cachets, dit M. Miéroslawski, livrait au grand-duc Constantin tous les secrets de famille et toutes les correspondances des associations. Les relations avec l'étranger étaient au pouvoir de la douane, et toutes les administrations étaient infestées d'espions patentés ou aspirants.

« Warsovie et Wilna étaient les centres de l'activité de la police secrète. Un code implacable, des séances mystérieuses, des systèmes d'interrogatoires raffinés, les tortures et un voile impénétrable, donnaient à toutes ces horreurs un prestige d'omnipotence qui fermait la bouche aux plus intrépides.

« A Warsovie, Lubowidzki, préfet de la haute police du royaume, agissait sous la direction immédiate du général Rozniécki et commandait une légion d'agents, à la tête de laquelle étaient le juif Birnbaum, entremetteur, agioteur et empoisonneur du tribunal suprême, les voleurs Makrot, Szley, et tant d'autres misérables.

« Des masses d'espions, déguisés de mille manières, pullulaient dans les lieux publics; ils parvenaient à s'introduire jusqu'au sein des familles, et l'imprudent qui, dans l'épanchement d'une âme déchirée, croyait confier ses peines et ses espérances au sanctuaire de l'amitié, ignorait qu'il parlait à son accusateur, à son juge et à son bourreau.

« Un cri d'enthousiasme, un refrain échappé dans l'ivresse de la gaieté, un propos imprudent, la coupe d'un habit, souvent un nom historique ou un volume de Jean-Jacques, tels étaient les titres que produisaient les accusateurs d'une conspiration qu'avait imaginée, dans son galetas, un délateur marchand d'absurdes calomnies.

Mais quelque adroite qu'était la combinaison de l'empereur Alexandre, en réunissant dans la même sphère d'activité le grand-duc Constantin, Nowosilzoff et Lubecki, et en les opposant l'un à l'autre, il lui fut impossible d'empêcher qu'ils ne se brouillassent. Chacun de ces fonctionnaires voulait diriger les affaires selon ses vues, afin d'avoir à lui seul tout le mérite du succès auprès de l'autocrate.

« Par une nuit noire et pluvieuse les gendarmes frappaient à la porte du suspect, l'arrachaient de sa demeure; et le lendemain, éperdues et noyées dans les larmes, venaient en vain des familles entières faire retentir de leurs sanglots les antichambres du préfet de police. — L'infortuné disparaissait; les triples portes de fer gémissaient sur leurs gonds rouillés, et on oubliait bientôt qu'il avait vécu.

« On cherchait surtout à arracher au malheureux quelque aveu précipité, quelque marque de trouble et d'hésitation. S'il répondait avec assurance et dignité, on le condamnait comme arrogant et rebelle; s'il balbutiait en tremblant, on le condamnait comme suspect; s'il se taisait, on le condamnait comme convaincu.

« Dans les cavités des vieux couvents, à trente pieds du niveau de la terre, où, dévoré par les reptiles et la faim, le martyr bondissait de douleur sur sa couche glacée, le sombre geôlier apportait pour toute nourriture un hareng pourri; et quand, consumé par le brasier d'un délire mortel, la langue du damné articulait convulsivement quelque nom chéri, c'était une irrévocable sentence. La porte s'ouvrait; le sbire, immobile jusque-là dans sa cachette, entrait et disait froidement : « Vous vous seriez épargné ce « désagrément, si vous aviez dénoncé plus tôt « vos complices. » Le chirurgien saignait l'agonisant, un verre d'eau le rappelait à la vie, les portes se refermaient pour *toujours*, et l'inquisiteur allait tranquillement, avec les prétendus aveux du détenu, arrondir ses calculs et remplir les colonnes de ses tablettes de proscription, qu'il se hâtait de soumettre au grand-duc Constantin.

« A la suite de cette calamité, une noire méfiance s'empara de tous les esprits; une sinistre terreur planait sur toutes les têtes. Le fils et le père se traitaient en étrangers; tout se tut, et les soupçons domestiques, les vagues chagrins d'un avenir menaçant, vinrent bientôt rompre tous les liens de la société, semer l'alarme dans les réunions privées, isoler les cœurs et empoisonner les plus douces émotions de la nature. » (Histoire de la révolution polonaise de 1830.)

L'année 1824 amena de nouveaux actes arbitraires. Alexandre déclara, dans l'oukase relatif à la Lithuanie, que la nationalité polonaise était un *non sens*. Le conseil civique de Kalisz fut dissous illégalement, et Vincent Niemojowski, chef de l'opposition à la diète, arrêté contre toutes les lois. On ne le relâcha qu'après lui avoir fait signer l'engagement de ne jamais paraître devant l'empereur.

Plus de quatre années s'étaient écoulées depuis la deuxième diète, quand Alexandre annonça la troisième, pour le 13 mai 1825; mais, avant sa réunion, un décret annula la publicité des séances, portant ainsi une nouvelle et grave atteinte à la constitution. En outre, Vincent Niemojowski se rendant, comme nonce, au poste où l'avait appelé la confiance de ses concitoyens, se vit arrêté aux portes de Warsovie et reconduit de vive force dans son palatinat.

Dans le même temps que l'opposition puisait dans les persécutions un redoublement d'énergie, les sociétés secrètes, dispersées un moment par la détention de Lukasinski, se réorganisèrent avec vigueur. Un nouveau chef dirigea leurs opérations, le lieutenant-colonel des gardes Krzyzanowski, qui jouissait parmi les militaires de la même influence que Lelewel parmi la jeunesse studieuse. Pour mieux assurer le succès, le sénateur comte Stanislas Soltyk se chargea de la direction des sociétés pour tout ce qui concernait les personnes appartenant à l'ordre civil.

Bientôt chaque régiment compta son association; et Krzyzanowski, informé en 1823 qu'il existait également une affiliation secrète parmi les corps russes stationnés en Wolhynie et en Ukraine, conçut les plans les plus hardis. Pestel, Bestuzeff et Muravieff allèrent au-devant de ses désirs, en cherchant, de leur côté, à se mettre

en rapport avec les sociétés polonaises. Dans une entrevue qu'ils eurent à Mlynow avec Krzyzanowski, ils émirent le projet de fonder une république fédérative slavonne, à l'imitation des États-Unis. On arrêta en outre que l'impulsion partirait de la Russie, et que les Polonais attendraient ce signal pour agir.

La diète de 1825 eut lieu; elle dota la Pologne d'une loi remarquable, instituant l'*association territoriale de crédit*, qui devint un bienfait immense pour les possesseurs de biens grevés. Le clergé, jaloux d'augmenter ses prérogatives, demanda le rappel des articles du Code Napoléon relatifs au mariage et au divorce. De nouvelles dispositions les remplacèrent et offrirent, par la suite, de graves inconvénients pour toutes les parties.

L'année 1825 fut encore marquée par la mort d'Alexandre, arrivée le 1er décembre. Huit mois après, le lieutenant du royaume, le prince Zaionczek, suivait l'empereur dans la tombe.

Le premier événement remit sur le tapis la grave question de la succession au trône des tzars. Le césarevitch Constantin avait renoncé, il est vrai, à tous ses droits à cet égard par son acte de mariage avec Jeanne Grudzinska; mais le grand-duc Nicolas, pour ceindre avec plus de sûreté le bandeau impérial, voulut avoir une confirmation de la précédente renonciation. Constantin s'empressa de la lui faire parvenir, car la mort affreuse de son père Paul et le décès si subit de son frère Alexandre le portaient peu à désirer la possession d'une couronne entourée de tant de dangers.

Libre de tous compétiteurs, Nicolas se revêtit de la pourpre souveraine et prêta serment sur la constitution, le 25 décembre 1825, comme roi de Pologne. Il déclara vouloir suivre les traces de son prédécesseur; mais, plus franc que lui, il déclara aussi que les Polonais ne devaient rien espérer au delà de ce qu'ils possédaient, et que les provinces ravies lors des trois partages resteraient incorporées à l'empire russe. Voici quelques-unes des paroles qu'il prononça en cette circonstance : « *Polonais*, dit-il, *les institutions que* « *vous a garanties l'empereur Alexan-* « *dre seront maintenues. Je jure de-* « *vant Dieu et promets de maintenir* « *la charte constitutionnelle, et de* « *n'épargner aucun effort pour la* « *faire observer.* »

Le lendemain de ce serment solennel, un événement important eut lieu. La grande conspiration russe éclata à la fois, le 26 décembre, à Saint-Pétersbourg et en Ukraine; mais, étouffée sur ces deux points, elle donna seulement naissance à de nombreuses enquêtes et persécutions. Les cachots regorgèrent de prisonniers, et des milliers de victimes allèrent peupler les déserts de la Sibérie, où ils se virent condamnés aux travaux forcés des mines. Puis, pour achever l'œuvre, Pestel, Ryleieff, Muravieff, Bestuzeff et Kachowski subirent un supplice ignominieux.

Les recherches qui suivirent l'explosion de la conspiration russe s'étendirent jusqu'en Pologne. Plus de deux cents personnes y furent arrêtées, ainsi qu'en Lithuanie. Un comité d'enquête extraordinaire, composé de cinq Russes et de cinq Polonais, continua, pendant toute une année, ses opérations. S'il ne mit la main sur aucune trace de complot, il découvrit la société patriotique secrète qui existait à l'insu de la police. A force d'habilité, Krzyzanowski parvint néanmoins à mettre l'armée à couvert de tout soupçon; et le grand-duc Constantin, comme commandant en chef, s'opposa à toute enquête ultérieure dans les régiments. Dans tous les cas, le gouvernement russe aurait mûrement réfléchi avant d'exaspérer, par de plus longues investigations, une masse de trente-cinq mille hommes bien déterminés.

Grâce à la condescendance de l'empereur Nicolas envers son frère Constantin et aux efforts du ministre Lubecki, ou plutôt à la tournure des affaires de la Russie en Turquie, l'œuvre du comité d'enquête fut annulée,

et huit inculpés principaux se virent seulement renvoyés devant le tribunal de la diète, composé du sénat et présidé par le palatin Pierre Biélinski.

De nouvelles recherches furent ordonnées; et enfin, après trois années de détention, un décret du sénat acquitta à l'unanimité moins une voix, celle du général Vincent Krasinski, les accusés Stanislas Soltyk, Severin Krzyzanowski, François Majewski, Stanislas Zablocki, André Plichta, Albert Grzymala, Roman Zaluski et Dembek.

La publication de ce décret ne fut permise cependant que six mois après par l'empereur Nicolas, qui hésita longtemps avant de le ratifier. Il attira aux sénateurs, à l'exception du seul membre qui s'y était opposé, le blâme le plus acerbe de sa part, et qui leur fut transmis par l'organe du président du conseil des ministres, Valentin Sobolewski, remplacant le lieutenant du roi, dont la charge était demeurée vacante.

Ceux des accusés appartenant à l'ordre civil recouvrèrent alors leur liberté; mais ceux qui faisaient partie de l'armée furent envoyés, quoique absous également, aux casemates de Zamosç, en vertu d'un commandement spécial.

Le tzar eût montré encore plus de sévérité si, à cette époque, les relations précaires avec la Turquie, et surtout l'attitude menaçante prise par l'Autriche, ne l'eussent forcé à conserver des ménagements.

Le vertueux sénateur Pierre Biélinski, un des plus zélés défenseurs de cette cause célèbre, succomba dans le même temps sous le poids de son actif dévouement, et mourut accablé de gloire et d'années. Alors parut dans toute son intensité l'intérêt qu'on lui portait, ainsi qu'à ses protégés. Son convoi funèbre faillit occasionner un soulèvement populaire; les forces du parti opprimé se relevèrent menaçantes et terribles. On ne parlait plus que de résistance armée, et tout fit présager une prochaine levée de boucliers.

Il est bon de constater quelle était, en ce moment, la position des diverses nuances qui représentaient l'opposition en Pologne.

Le prince Adam Czartoryski, retiré des affaires et disgracié, voyant empirer de jour en jour l'état du pays, s'était mis à voyager au dehors. Ses anciennes relations avec l'empereur Alexandre l'avaient décidé à cet exil volontaire et momentané. « Il était impossible, dit judicieusement M. Spazier, qu'un cœur aussi noble et aussi délicat fût compris de la majorité du peuple, qui regardait comme un crime toute liaison d'amitié avec la Russie, et dont la défiance était devenue une seconde nature. » Aussi le prince Adam était devenu lui-même en quelque sorte étranger à la nation, qui semblait avoir oublié les services éminents rendus en nombre d'occasions. Mais cet oubli devait être passager; et quand le prince revint subitement de son voyage pour prendre part à l'acquittement des patriotes accusés, l'opinion publique changea en sa faveur. Son vote au sénat en cette circonstance et la réserve qu'il montra envers le grand-duc Constantin, qui voulait le gagner à ses vues, dissipèrent toutes les préventions, et les citoyens les plus éclairés virent en lui le chef autour duquel il fallait se rallier à l'heure du danger.

Malheureusement le système d'espionnage qui entourait, comme d'un réseau, non-seulement chaque mouvement de corporation, mais encore chaque action individuelle, ne permit guère la réunion en un seul faisceau de toutes les forces de l'opposition nationale.

Formée au sein de la diète, l'opposition parlementaire était à la tête du mouvement. Aux frères Niemojowski, qui, prosélytes des doctrines politiques de Benjamin Constant, dirigeaient ce parti, s'étaient joints les deux nonces Théophile et Théodore Morawski; Wladislas Ostrowski; Barzykowski, nonce d'Ostrolenka; Ledochowski de Krakovie; Valentin Zwierkowski, François Wolowski et Dominique Krysinski de Mazovie, et plusieurs autres.

Se berçant d'illusions, ces députés croyaient pouvoir annuler à la longue la puissance de la Russie, par la seule influence de la charte octroyée. Dans leur zèle à imiter la marche suivie à la même époque en France, et lorsqu'ils comptaient appeler le pays à la défense de ses droits menacés, ils oubliaient que la Pologne manque d'une classe moyenne, réunissant aux lumières des classes supérieures le dévouement des classes populaires. Ils ne songeaient pas non plus que la portion de royaume sur laquelle ils agissaient, ne formait qu'une bien faible partie des anciennes possessions polonaises. L'immense majorité de la population en Galicie, en Lithuanie, dans la Wolhynie, la Podolie et l'Ukraine, ne se serait soulevée qu'autant qu'on lui eût fait entrevoir en perspective le rétablissement intégral de la patrie commune.

Quant au parti patriotique dans l'armée, fondé, comme on l'a vu, par Lukasinski, il se trouvait de nouveau sans chef depuis l'éloignement de Krzyzanowski Dans cette position critique, ses regards se portèrent sur le général Chlopicki, qui, las de subir la volonté capricieuse de Constantin, s'était retiré du service. Ses anciens exploits sous Napoléon, sa rupture avec le gouvernement russe, son caractère fier et sévère, tout semblait le désigner comme l'homme digne de commander à l'armée à l'instant décisif. Mais on comptait sur lui sans son adhésion aux projets formés, car il se tenait à l'écart, évitant soigneusement de prendre part à aucune trame.

Nul n'égalait cependant sa renommée parmi les généraux retirés volontairement du service, dans un moment d'indignation; et parmi les chefs en activité, deux seulement jouissaient de la réputation de patriotes, Krukowiécki et Szembek. Mais le premier, quoique très-capable, comptait de nombreux ennemis, par suite de son esprit altier et querelleur; et le second, d'un caractère droit et affable, possédait peu de talents spéciaux et indispensables.

Sans chef positif, le parti militaire ne resta pourtant pas inactif. Les jeunes officiers de l'armée, et surtout l'école des porte-enseignes d'infanterie, préparaient avec énergie le mouvement qui devait bientôt éclater. Parmi ceux qui agissaient le plus sur l'école, on comptait Pierre Wysocki, Szlegel, Zaliwski, Nyko, Urbanski et Nowosielski. Wysocki, principal moteur de cette association, fut aussi chargé de gagner les officiers de la garnison de Warsovie, mais il eut d'abord peu de succès auprès d'eux, bien que la sympathie fut générale.

Aux divers chefs que nous venons de signaler, il convient d'en adjoindre un qui prit une position isolée, et qui, néanmoins, influa d'une manière sensible à l'égard de la propagande morale; c'est Joachim Lelewel, homme d'une grande capacité et d'une vaste érudition, comme savant et philosophe. Il travailla, pour sa part, la classe des étudiants des universités et celle des écrivains; et tant qu'il se borna au rôle que sa longue carrière de professeur lui indiquait, celui de réformer en éclairant, il rendit de profonds services à la cause nationale.

Tels étaient les ressorts visibles ou secrets qui soutenaient de leurs forces le vaisseau de l'État environné d'écueils, mais qui, pressés par une main de fer et surveillés jour et nuit, ne pouvaient guère se centraliser. On s'épuisait donc en projets infructueux, quand la guerre de la Russie contre la Porte qui se poursuivait lentement, renouvela les espérances des Polonais.

Le 15 décembre 1828, Wysocki réunit chez lui plusieurs jeunes patriotes, et ils arrêtèrent entre eux les bases définitives d'une association pour l'indépendance nationale. Puis Wysocki s'aboucha de nouveau avec les officiers de la garnison de Warsovie, particulièrement avec ceux des grenadiers de la garde royale, et fut plus heureux que dans ses tentatives précédentes. Dès janvier 1829, il avait associé à ses plans des complices aussi courageux que dévoués, et dont quelques-uns disposaient des magasins à poudre.

Fort de l'appui de ces hommes d'action, Wysocki chercha à obtenir la coopération des hommes d'influence morale. Il fut bientôt mis en rapport avec plusieurs députés jouissant d'une grande popularité, tels que Valentin Zwierkowski, François Trzcinski et Gustave Malachowski. Dès lors l'association fut pleinement organisée et tint de fréquentes séances, attendant avec impatience une occasion propice pour éclater.

Elle ne tarda pas à s'offrir. L'empereur Nicolas vint, en 1829, à Varsovie, afin de s'y faire couronner comme roi de Pologne. Les conjurés convinrent qu'une députation de la chambre des nonces lui présenterait une requête, pour demander la révocation de l'article additionnel annulant la publicité des débats de la diète; en cas de refus, on devait refuser au tzar le serment de fidélité et donner au soulèvement une forme légale.

Mais une démarche préalable, tentée auprès du grand-duc Constantin, ayant fait connaître que la députation ne serait pas même reçue par Nicolas, l'exaspération des Polonais, privés des moyens légaux, fut portée à son comble. Au lieu du premier plan arrêté, on fit l'ouverture d'un nouveau projet beaucoup plus hardi. Il consistait à se défaire d'abord de l'empereur et de toute sa famille, pour aboutir ensuite à une révolution radicale. On l'accueillit avec enthousiasme, et l'instant de son exécution fut fixé; mais, à mesure qu'il approcha, les moteurs du projet reculèrent devant leur propre ouvrage. Enfin la veille du jour décisif, le 19 mai, on sonda une dernière fois Malachowski, que l'on regardait comme l'interprète des sentiments de la diète; mais cette entrevue offrit tant de désappointements, que les jeunes conjurés renoncèrent à tenter le coup audacieux du lendemain, qui rencontra, en outre, plusieurs difficultés imprévues et enfantées par le hasard.

Le couronnement eut donc lieu sans opposition, avec son cortége de fêtes et de parades. Le grand-duc Constantin tint les rênes de la police, et ne se douta pas du danger imminent qui avait plané sur la tête de son auguste frère. L'indécision des conjurés fit que l'empereur Nicolas put regagner en toute assurance Saint-Pétersbourg.

Cette occasion perdue, la conspiration devait prendre une autre allure. Il ne s'agissait plus d'un coup de main, mais bien d'une insurrection générale, et il fallait systématiser son action dans les masses militaires, afin de l'appuyer sur une force réelle.

La diète se vit convoquée l'année suivante, le 28 mai 1830, après une interruption illégale de cinq années. La constitution était ainsi foulée aux pieds sans pudeur.

La loi relative au mariage et au divorce, votée précédemment par l'influence du gouvernement et qui avait eu des suites fâcheuses, fut remise en question. Le parti de Rome, soutenu par l'empereur, se montra aussi exigeant que d'habitude, et le sénat eut le tort de céder à ses prétentions; mais la chambre des nonces, qui voulait revenir au Code Napoléon à l'égard de cette matière, et éclairée par un discours de la plus haute portée du savant légiste François Wolowski, rejeta le projet présenté par l'autorité.

C'est à la fin de cette même diète que le nonce Gustave Malachowski présenta à l'approbation de la chambre un acte d'accusation contre le ministre de la justice Woznicki, pour avoir signé le décret contre le tribunal des sénateurs; contre le ministre des finances Lubecki, pour avoir vendu des biens nationaux sans l'autorisation de la diète, et pour avoir contre-signé l'ordonnance relative à l'introduction de l'acte additionnel; contre le ministre de l'instruction publique, Stanislas Grabowski, pour avoir contre-signé l'ordonnance relative à l'établissement de la censure; et enfin, contre le ministre qui avait signé l'ordre d'arrestation du nonce Vincent Niémojowski. Le nombre des votes pour et contre l'acte d'accusation étant égal, les partisans du gouvernement, qui craignaient de succomber dans le cas d'une nouvelle épreuve, retardèrent sous

divers prétextes l'ouverture de la séance jusqu'à minuit. C'était le dernier jour de la diète, et à minuit sonnant, elle fut close.

Cette fois encore, l'empereur échappa à un grand danger. Les plus déterminés des conjurés résolurent de s'emparer de sa personne, lors d'un bal; mais les mêmes causes qui avaient fait échouer les projets précédents, c'est-à-dire, les tergiversations de plusieurs affiliés et un hasard fortuit, annulèrent de nouveau celui-ci.

A peine la diète était-elle séparée et Nicolas reparti en Russie, que la révolution de juillet éclata en France. Charles X fut renversé du trône. La Belgique suivit cet exemple à l'égard de Guillaume de Nassau, et l'Allemagne entière se vit en proie à un bouleversement complet. Le tzar, tremblant pour sa propre sûreté, résolut de comprimer cette grande commotion populaire. Déjà ses troupes s'apprêtaient à marcher sur le Rhin, et l'armée polonaise était destinée à leur servir d'avant-garde, quand les conjurés polonais, se rappelant à regret les occasions perdues, sentirent la nécessité de ne plus tarder davantage (*).

Au mois d'octobre 1830, Pierre Wysocki réunit tour à tour les officiers des divers corps composant la garnison de Warsovie, et leur dévoila le plan de l'association. Des délégués furent élus par chaque corps, au nombre total de soixante et dix, afin de se concerter sur la marche à suivre.

En outre, de nombreux émissaires parcoururent sans relâche les diverses parties du pays, disposant les esprits au grand mouvement qui devait le régénérer.

Mais tandis que tout marchait ainsi d'un pas rapide vers l'accomplissement d'un but commun, il se formait une scission des plus fâcheuses au sein même du foyer révolutionnaire. A peine reçu dans l'association, Zaliwski s'efforça de détruire le crédit dont jouissait Wysocki, et de s'emparer d'une autorité à laquelle le portait sa seule vanité. Wysocki, estimé de tous pour son dévouement et ses antécédents patriotiques, triompha bientôt des prétentions d'un rival si au-dessous de lui; mais les mesquines intrigues suscitées par Zaliwski, arrivant au dernier moment, manquèrent faire découvrir la conjuration et nuisirent à l'entière action des forces disponibles.

Le général Chlopicki fut destiné, d'une commune voix, à prendre en mains les rênes de l'insurrection nationale; mais les conjurés eurent, comme nous l'avons déjà fait observer, le grand tort de compter sur sa coopération active, sans s'être assurés préalablement de son assentiment.

Les autres généraux informés du complot y avaient bien donné leur adhésion, mais aucun d'eux ne voulait se charger d'un rôle aussi délicat que périlleux. La parole d'un chef était donc de toute nécessité avant de passer à l'exécution.

A force de ruses et de recherches, la police était parvenue à saisir quelques indices des trames dont la réalisation se poursuivait; aussi, pendant les quatre mois qui s'écoulèrent entre la révolution de juillet et celle de Warsovie, on n'entendit parler que d'arrestations et d'exécutions secrètes. Il fallut tout le courage et toute la résignation montrés par les conjurés pour déjouer les soupçons; mais, par mesure de précaution et malgré l'air de sécurité qu'il affectait, le grand-duc Constantin s'entoura, à sa résidence du Belvédère, de plusieurs régiments russes continuellement sous les armes.

On arrêta enfin le plan définitif du soulèvement de l'armée, du peuple et des représentants. Le 29 novembre fut fixé pour l'explosion. Au premier signal les compagnies polonaises de la garnison de Warsovie devaient se rendre aux divers points indiqués. Il n'y avait plus à reculer.

(*) Les papiers trouvés, lors de la révolution, dans les chancelleries de plusieurs généraux vendus à la Russie, ne laissent aucun doute sur les intentions hostiles de la Russie à l'égard de la France.

RÉVOLUTION NATIONALE.

1830 — 1831.

La journée du 29 novembre, à jamais mémorable dans les annales polonaises, garda l'apparence de ce calme mystérieux, si souvent précurseur d'une violente tempête. Les conjurés, résolus à tout braver, attendaient avec impatience le moment d'agir. A six heures du soir, deux colonnes de feu, l'une au sud, et provenant de l'embrasement d'une vieille brasserie située au quai de Solec, près du Belvédère, l'autre à l'ouest, et s'élevant d'une masure en bois bâtie non loin de l'arsenal, devaient donner l'impulsion du mouvement et devenir le signal de l'attaque des Russes sur tous les points de la ville occupés par eux (*).

Malheureusement l'incendie convenu manqua en partie. Aperçu seulement d'une partie des conjurés, toujours attendu par l'autre, il résulta de son avortement un défaut d'ensemble qui multiplia les obstacles et faillit faire échouer l'entreprise.

Quoi qu'il en soit, vers les sept heures du soir, Wysocki se présenta avec résolution à la caserne des porte-enseignes, en s'écriant : *Polonais, l'heure de la vengeance a sonné. C'est aujourd'hui qu'il faut vaincre ou mourir. Aux armes!* Cet appel fut accueilli avec enthousiasme; des cartouches furent distribuées par Szlegel, et l'école se rangea en ordre de bataille.

Sans perdre un instant, Wysocki se mit à la tête de cette colonne, qui comptait cent soixante élèves, tous aptes à commander une division, et marcha contre les casernes de la cavalerie russe, situées à peu de distance de là, aux portes de Warsovie. Ces casernes, traversées par des canaux et par plusieurs petits ponts, étaient inabordables, si les cavaliers, attaqués à l'improviste et la nuit, n'eussent cru avoir affaire à plusieurs milliers d'assaillants. Les ténèbres doublaient le nombre et répandaient la terreur. Une lutte sanglante s'engagea en cet endroit.

Des événements plus graves encore se passaient pendant ce temps au château du Belvédère. Dix-huit conjurés, la plupart étudiants de l'université de Warsovie, avaient résolu de s'emparer de la personne du grand-duc Constantin. Afin de parvenir à son but, cette petite troupe se partagea en deux; une moitié pénétra par les jardins, afin de couper la retraite au cesarevitsch, et l'autre s'avança rapidement vers l'entrée principale, au cri de : *Mort au tyran!* Le seuil du palais, tant redouté des Polonais, fut bientôt franchi, tandis qu'au loin retentissait la fusillade engagée entre l'école des porte-enseignes et la cavalerie russe.

Constantin sommeillait à l'heure où l'insurrection éclatait sur plusieurs

(*) Voici quelles étaient, à Warsovie, les forces respectives :

POLONAIS.		RUSSES.	
Infanterie.............	7,300 hommes.	Infanterie..........	3,600 hommes.
Cavalerie..............	600	Cavalerie..........	1,800
Artillerie (14 pièces)....	220	Artillerie (2 pièces)....	25
Total....	8,120	Total...	5,425

Mais, par suite de l'ignorance où étaient plusieurs corps de troupes des événements préparés, notamment la cavalerie, qui se rangea en entier sous les ordres du grand-duc, les forces polonaises disciplinées se trouvèrent réduites, au moment de l'action, à 5000 hommes. En outre, les Russes comptèrent le lendemain 28 pièces d'artillerie de plus, dont 24 expédiées du parc de Gora et 4 prises aux insurgés.

points à la fois. Un de ses valets de chambre le réveilla brusquement, et, l'arrachant de sa couche, le poussa vers un escalier dérobé conduisant au pavillon habité par la princesse de Lowicz, sa femme. Il était temps, car, au même instant, les conjurés se précipitaient dans l'intérieur du principal corps de logis. Tous les coins de la résidence furent visités, au bruit des acclamations de rage et de vengeance; le seul pavillon de la grande-duchesse fut respecté, et, grâce à la retenue des conjurés, le cesarevitsch échappa à un danger imminent. Muet, tremblant d'effroi au milieu des femmes de la princesse, agenouillées et priant avec ferveur, il expiait cruellement les angoisses qu'il avait fait éprouver précédemment au peuple confié à sa garde.

Voyant l'inutilité de leurs recherches, les conjurés se retirèrent; mais, avant d'abandonner les appartements, ils y mirent à mort le préfet de police Lubowidzki, qui arrivait avec des rapports tout récents sur les progrès de la conspiration. Ils percèrent également de leurs baïonnettes, dans la cour du palais, le général russe Gendre, favori du grand-duc, quoique ce dernier eût lui-même pour habitude de l'appeler *le plus misérable des misérables;* puis ils opérèrent leur retraite par le petit bois de Lazienki, fort à propos, car sur leurs pas un régiment russe entrait à la résidence.

Ils allèrent rejoindre Wysocki, dont la position devenait très-critique. La cavalerie moskovite s'apercevant du petit nombre de combattants qui l'avait délogée de ses casernes, reprenait courage et s'apprêtait à le cerner, quand l'arrivée des conjurés du Belvédère changea la face des choses. Les deux troupes réunies chargèrent, la baïonnette en avant, et parvinrent à se frayer un passage vers Warsovie. Elles gagnèrent rapidement la place de l'église d'Alexandre, où elles s'attendaient à rencontrer six compagnies d'élite. Mais le général Stanislas Potocki, instruit du plan de la conspiration, s'était transporté sur ce point, et au fur et à mesure qu'une compagnie arrivait, il l'envoyait au cesarevitsch. Telle fut la cause de l'abandon où se trouvèrent si longtemps les porte-enseignes lors de l'attaque des casernes. Furieux de la conduite de Potocki, sur lequel ils avaient cru pouvoir compter, ils lui firent payer de ses jours sa trahison.

Dans les autres parties de la capitale, les opérations, quoique plus lentes n'étaient cependant pas inactives. Le quatrième régiment de ligne, une batterie d'artillerie forte de douze canons, une portion notable des grenadiers de la garde, un bataillon de sapeurs, et des compagnies de grenadiers de chaque régiment polonais en garnison à Warsovie, étaient sortis de leurs casernes. Tandis que quelques-uns de ces corps se dirigeaient vers l'arsenal, les autres surveillaient les mouvements de l'infanterie russe. On renforça aussi les postes de la banque, et on prit des mesures pour maintenir, autant que possible, la sécurité publique au milieu de cette grande commotion.

Chemin faisant, Zaionczkowski et Dobrowolski, qui conduisaient les masses à l'arsenal, pénétrèrent dans la salle du théâtre des *Variétés*, en poussant le cri : *Aux armes! les Russes égorgent les nôtres!* Les spectateurs sortirent aussitôt et grossirent la foule des insurgés. Après une résistance assez longue, l'arsenal fut pris, et les armes qu'il renfermait furent distribuées au peuple.

Dès les premiers coups de fusil, nombre d'officiers supérieurs polonais, connus par leur obéissance aveugle aux volontés du grand-duc, s'empressèrent de monter à cheval et s'efforcèrent d'apaiser le mouvement par leurs prières ou leurs menaces. Ce manque de patriotisme ne demeura pas impuni. Le général Hauke et le colonel Méciszewski rencontrèrent tous deux la mort à l'entrée du palais des lieutenants du royaume; le général Trembicki, qui, refusant de servir la cause nationale, traitait les citoyens soulevés d'assassins, lava de son sang cette injure; le général Siémiontkowski, porteur des

ordres de Constantin, est saisi, et rendit le dernier soupir près de la place de Saxe; le général Blumer, l'un des membres des odieuses cours prévôtales, fut percé de dix-huit balles au moment où il rejoignait les troupes moskovites : son cadavre fut attaché ensuite à une potence; le chef de la police secrète, le colonel Sass, n'échappa pas non plus à la vengeance populaire. De cruelles méprises eurent malheureusement lieu, et, dans le tumulte, le brave général Nowicki périt à la place du général russe commandant de Warsovie, Lewicki, que les conjurés crurent immoler en lui.

Maîtres de l'arsenal et des principaux points de la capitale, les Polonais pouvaient regarder leur triomphe comme assuré. La lutte continua bien encore le jour suivant, mais partout les Russes furent repoussés. Toutefois, le défaut d'ensemble remarqué au début de l'action avait annulé en grande partie les fruits d'un plan conçu avec tant d'habileté. Chaque détachement de l'armée ayant agi, pour ainsi dire, d'après sa propre inspiration, le cesarevitsch, un moment inquiet pour sa sûreté, put se sauver, et les troupes russes non désarmées, comme on l'avait projeté, se rallièrent aux portes de Warsovie, dans une attitude menaçante.

Le ministre des finances Lubecki convoqua dans la nuit de l'insurrection le conseil administratif du royaume; et, afin de donner à ce corps une apparence de libéralisme, on y fit entrer des hommes connus pour leur dévouement à la chose publique, tels que les princes Adam Czartoryski et Michel Radziwill, le général Paç, Kochanowski et Niemcewicz. Malgré cette adjonction de citoyens recommandables, sa première proclamation fut fort mal reçue, attendu qu'elle ne respirait pas suffisamment l'esprit de la révolution.

On nomma président de la ville de Warsovie le respectable Wengrzecki et le commandement provisoire de l'armée fut confié au général Paç, en l'absence du général Chlopicki, qui s'était enfui du théâtre des *Variétés* au cri poussé par les patriotes et qui, depuis ce moment, se tenait soigneusement caché. Son nom était cependant prononcé par chacun comme celui du chef de la conspiration; mais ce fut seulement dans la soirée du 30 qu'il se montra de nouveau, alors que tout danger était passé. Déjà, malheureusement, les menées secrètes du grand-duc avaient pu opérer et préparer de fâcheuses divisions.

La position de Chlopicki fut des plus extraordinaires dans cette circonstance; car, tandis que les insurgés le cherchaient pour le mettre à leur tête, Lubecki désirait également sa présence, comme étant le seul homme capable d'arrêter la révolution. Précédemment, lorsque les conspirateurs lui proposèrent la direction suprême, il leur répondit à diverses reprises : « Je n'accepterai jamais aucune autorité de la part des rebelles! » Il accepta cependant le commandement de l'armée par ordre du conseil administratif, qui agissait toujours, il est vrai, au nom de Nicolas.

C'était un véritable chaos d'idées politiques. Lubecki, qui tenait le fil de toutes les intrigues, disait « *qu'il fallait arranger les affaires de manière à ce que Nicolas, roi constitutionnel de Pologne, fît la guerre à Nicolas, autocrate de la Russie.* »

Le 1er décembre, le conseil administratif organisa un comité exécutif, lequel comptait parmi ses membres le castellan Dembowski, les nonces Lelewel, Ladislas Ostrowski et Gustave Malachowski.

Le même jour vit la formation en légion d'honneur des étudiants de l'université, au nombre de mille, et la naissance du club patriotique, qui, placé sous les auspices de Lelewel, prit à tâche de diriger l'opinion publique (*).

(*) A partir de ce moment, M. Lelewel suivit une ligne de conduite peu compatible avec sa position, et elle devint, à son insu, la source de bien des maux. A la fois membre du gouvernement et chef d'un club sorti du peuple pour contrôler les actes de ce

Le 2, Constantin, qui occupait, avec des forces considérables, les portes de Warsovie, demanda qu'une députation du conseil administratif vînt lui exposer les vœux de la nation. En conséquence, le prince Adam Czartoryski, Lubecki, Wladislas Ostrowski et Lelewel furent chargés de lui faire connaître que la Pologne entendait voir exécuter sa constitution telle qu'elle l'avait reçue, et qu'elle attendait l'accomplissement des promesses d'Alexandre, concernant la restitution des provinces nationales incorporées à la Russie à la fin du siècle dernier. Ces membres devaient s'informer, en outre, si le corps d'armée lithuanien avait ordre de pénétrer en Pologne.

Les réponses évasives du grand-duc ayant détruit tout espoir d'accommodement, le gouvernement redoubla d'activité dans les armements, et le général Chlopicki adressa une proclamation énergique à l'armée.

L'horizon politique s'éclaircit pourtant un peu le 3 décembre, par suite du retour des troupes nationales parties avec Constantin, qui, voyant l'attitude vigoureuse de l'insurrection, écrivit la lettre suivante au conseil administratif :

« Je permets aux soldats polonais « qui me sont demeurés fidèles jusqu'au « dernier moment de rejoindre leurs « compatriotes.

« Je m'éloigne de Warsovie avec les « troupes impériales, et j'espère de la « loyauté polonaise qu'elles ne seront « pas inquiétées dans leur marche pour « regagner l'empire.

« Je recommande également à la « protection de la nation polonaise « tous les établissements, propriétés « et individus russes, et les mets sous « la sauvegarde de la foi la plus sacrée.

« Le 3 décembre 1830.

« CONSTANTIN. »

Le conseil administratif ordonna qu'il serait fait droit à toutes les demandes du cesarevitsch.

Afin de satisfaire au désir de l'opinion publique, ce même conseil se modifia bientôt. Les membres du gouvernement provisoire institué à sa place furent le prince Adam Czartoryski, Kochanowski, Paç, Dembowski, Niemcewicz, Lelewel et Wladislas Ostrowski. Leur premier soin fut de convoquer la diète pour le 18 décembre.

On rétablit l'ordre à l'intérieur; on apporta des améliorations dans le régime de l'administration; enfin le pays prit de plus en plus un maintien ferme et imposant.

Le 5, le général Chlopicki se proclama dictateur jusqu'à la réunion des chambres et lança le manifeste suivant :

« Notre position critique réclamant « la plus grande énergie, et tout ce « qui entraverait la marche des affaires « pouvant devenir fatal à la cause pu- « blique, non par ambition ni par « amour du pouvoir (j'en suis bien éloi- « gné), mais eu égard aux circons- « tances, et prenant pour exemple les « Romains, qui, lors d'un danger pla- « nant sur la patrie, confiaient à un « seul la puissance suprême, je vous « déclare aujourd'hui, Polonais, que « je m'empare pour peu de jours, « c'est-à-dire, jusqu'à la réunion des « chambres, de la charge de DICTA- « TEUR.

« Je remettrai mon pouvoir aux « mains des mandataires de la nation.

« Croyez, compatriotes, que j'userai « de ce pouvoir pour votre bien seule- « ment. Vive la patrie!

« Warsovie, 5 décembre 1830.

« Le dictateur CHLOPICKI. »

Dès lors, la révolution était arrêtée dans son essor, et la contre-révolution apparut à sa place.

Nous ne rapporterons pas tous les actes du nouveau chef. Il nous suffira

même gouvernement, il se chargeait ainsi de deux rôles trop opposés l'un à l'autre pour les remplir d'une manière satisfaisante. Pour être diplomate, Lelewel avait trop de droiture et de simplicité dans le cœur; et pour être tribun, il ne possédait pas assez d'énergie morale, tandis que sa santé chancelante ne lui permettait guère de se poser en athlète devant payer de sa personne. La vocation de Lelewel, la seule utile au pays, était celle de l'enseignement public.

de dire que, élevé dans les camps et esclave du serment prêté jadis à l'autocrate, Chlopicki, porté par sa volonté à un poste plus diplomatique que militaire, ne comprit point ou ne voulut pas comprendre l'élan admirable de la nation. Avant de partir pour Saint-Pétersbourg avec le nonce Jezierski, sous prétexte de négociations à entamer près de Nicolas, mais dans le but réel de gagner du temps, Lubecki plaça auprès du dictateur de nombreux agents qui en firent leur jouet. Sans cesse mécontent, furieux, inabordable, Chlopicki perdit un temps précieux en mesures insignifiantes ou funestes. Il inonda le pays de brevets d'officier; puis, imitateur maladroit, il s'entoura d'une garde consulaire, formée d'étudiants de l'université et à laquelle il prodigua les fonds du trésor, tantôt pour l'équipement et l'uniforme, tantôt pour l'envoi d'émissaires; service assez peu convenablement dirigé par le professeur Szyrma. En un mot, on pouvait croire que la dictature avait troublé la raison du général, si une pareille conduite n'avait eu pour résultat de neutraliser la révolution et ses effets, système politique adopté de nos jours dans toutes les affaires européennes.

La diète se réunit à l'époque fixée, sous la présidence du maréchal Wladislas Ostrowski; et les représentants de la nation donnèrent un plein assentiment à l'insurrection de la Pologne entière.

Cette sanction contraria vivement Chlopicki, qui déposa immédiatement son autorité; mais les gens intéressés à ce qu'il demeurât au pouvoir, afin de l'exploiter sous son nom, commencèrent à gémir, criant partout qu'on privait l'armée de son chef au moment même où l'ennemi s'apprêtait à envahir la Pologne. Ils agitèrent tellement les esprits que la diète, cédant aux clameurs excitées, rendit par une loi la dictature à celui qui l'avait abdiquée. Le seul nonce Théophile Morawski émit en cette circonstance un vote négatif.

Avant de s'ajourner, les chambres nommèrent deux commissions: l'une, pour la rédaction d'un manifeste, l'autre, pour l'approbation de ce manifeste et sa publication au nom de la diète; de plus, elle était chargée de surveiller le dictateur et de le révoquer en cas de besoin.

La tâche de la première commission était fort difficile; car si les chambres avaient approuvé l'insurrection des deux nations polonaise et lithuanienne, Chlopicki respectait toujours l'autorité de l'empereur Nicolas et ne reconnaissait d'autre Pologne que celle du congrès de Vienne. Elle sut s'acquitter pourtant de sa mission.

Cet acte important, qui exposait les griefs des Polonais, se terminait ainsi:

« La dernière consolation qui, sous le « règne d'Alexandre, faisait supporter « aux Polonais leurs infortunes, l'espé-« rance de se voir réunis à leurs frères, « leur fut enlevée par l'empereur Nico-« las. Dès ce moment, tous les liens « furent rompus; le feu sacré qu'il était « défendu depuis longtemps d'allumer « sur les autels de la patrie, couvait « secrètement dans les cœurs des gens « de bien. Une seule pensée leur était « commune : qu'il ne leur convenait « pas de supporter plus longtemps un « tel asservissement. Mais c'est l'auto-« rité elle-même qui avança le mo-« ment de l'explosion. A la suite de « bruits qui se confirmaient de plus « en plus au sujet d'une guerre contre « la liberté des peuples, des ordres « furent donnés pour mettre sur le pied « de guerre l'armée polonaise, desti-« née à une marche prochaine, et, à sa « place, les armées russes devaient « inonder le pays; les sommes consi-« dérables provenant de l'emprunt et « de l'aliénation des domaines natio-« naux, mises en dépôt à la banque, « devaient couvrir les frais de cette « guerre meurtrière pour la liberté. Les « arrestations recommencèrent. Tous « les moments étaient précieux : il y al-« lait de notre armée, de notre tré-« sor, de nos ressources, de notre « honneur national, qui se refusait « à porter aux autres peuples des fers

« dont il a lui-même horreur, et à « combattre contre la liberté et ses « anciens compagnons d'armes. Chacun partageait ce sentiment; mais « le cœur de la nation, le foyer de « l'enthousiasme, cette intrépide jeunesse de l'école militaire et de l'université, ainsi qu'une grande partie de « la brave garnison de Warsovie et « beaucoup de citoyens, résolurent de « donner le signal du soulèvement. « Une étincelle électrique embrasa « dans un moment l'armée, la capitale, tout le pays. La nuit du 29 « novembre fut éclairée par les feux « de la liberté; en un seul jour « la capitale délivrée; en quelques « jours toutes les divisions de l'armée unies par la même pensée, les « forteresses occupées, la nation armée, le frère de l'empereur se reposant avec les troupes russes sur la « générosité des Polonais et ne devant son salut qu'à cette seule mesure : voilà les actes héroïques de « cette révolution, noble et pure comme « l'enthousiasme de la jeunesse qui l'a « enfantée.

« La nation polonaise s'est relevée « de son abaissement et de sa dégradation, avec la ferme résolution de « ne plus se courber sous le joug « de fer qu'elle vient de briser et de « ne déposer les armes de ses ancêtres « qu'après avoir reconquis son indépendance et sa puissance, seules garanties de ses libertés; qu'après s'être « assuré la jouissance de ces mêmes « libertés, qu'elle réclame par un double droit, comme un besoin pressant « du siècle; enfin qu'après s'être réunie à ses frères soumis au joug du « cabinet de Saint-Pétersbourg, les « avoir délivrés et les avoir fait participer à ses libertés et à son indépendance.

« Nous n'avons été influencés par aucune haine nationale contre les Russes, qui, comme nous, sont d'origine slave; au contraire, dans les « premiers moments, nous nous plaisions à nous consoler de la perte de « notre indépendance, en pensant que, « bien que notre réunion sous un « même sceptre fût nuisible à nos intérêts, elle pourrait néanmoins faire « participer une population de quarante « millions d'âmes à la jouissance des « libertés constitutionnelles, qui, dans « tout le monde civilisé, étaient également devenues un besoin pour les « gouvernants comme pour les gouvernés.

« Convaincus que notre liberté et « notre indépendance, loin d'avoir jamais été hostiles vis-à-vis des États « limitrophes, ont au contraire servi, « dans tous les temps, d'équilibre et « de bouclier à l'Europe, et peuvent « lui être aujourd'hui plus utiles que « jamais, nous comparaissons en présence des souverains et des nations, « avec la certitude que la voix de la « politique et de l'humanité se fera « entendre en notre faveur.

« Si même, dans cette lutte, dont « nous ne nous dissimulons pas les « dangers, nous devions combattre « seuls pour l'intérêt de tous, pleins « de confiance en la sainteté de notre « cause et de notre propre valeur, et « en l'assistance de l'Éternel, nous « combattrions jusqu'au dernier soupir « pour la liberté! Et si la Providence « a destiné cette terre à un asservissement perpétuel, si, dans cette dernière lutte, la liberté de la Pologne « doit succomber sous les ruines de « ses villes et les cadavres de ses défenseurs, notre ennemi ne régnera « que sur des déserts, et tout bon « Polonais emportera en mourant cette « consolation, que, si le ciel ne lui a pas « permis de sauver sa propre patrie, « il a du moins, par ce combat à mort, « mis à couvert pour un moment les « libertés de l'Europe menacée. »

Ce manifeste fut signé et publié le 5 janvier 1831, en dépit de la résistance du dictateur.

Mais cette désunion entravait la marche des affaires; aussi, malgré le généreux dévouement de la noblesse, l'ardeur de l'armée et l'enthousiasme du peuple, les cadres se remplissaient lentement et le trésor s'appauvrissait sans fruit. Le mécontentement gagnait toutes les classes.

En dissidence d'une part avec les commissions, de l'autre avec le ministère, Chlopicki, au lieu d'armer en masse la nation et d'envahir rapidement la Lithuanie pour la soulever, s'épuisait en mesquines persécutions contre les clubs et les journalistes.

Le voyage de Lubecki à Saint-Pétersbourg n'amena aucun résultat satisfaisant, ainsi qu'il était facile de le prévoir. Il donna seulement tout le temps voulu au tzar pour rassembler ses troupes et les diriger vers la Pologne, qu'il menaçait d'une guerre d'extermination.

Le dictateur, que ses accès de démence furieuse rendaient de jour en jour plus insupportable, dut déposer alors une seconde fois le pouvoir. Voulant toutefois que ses talents militaires profitassent à la cause nationale, le prince Adam Czartoryski le conjura de ne pas abandonner le commandement de l'armée; mais Chlopicki, irrité de n'avoir pu faire prévaloir ses idées, repoussa toutes les offres et toutes les prières.

Dans cet état de crise, la diète s'assembla de nouveau, afin de remédier aux suites d'une fatale temporisation.

Les candidats qui réunissaient le plus de suffrages pour le bâton de commandant en chef étaient Radziwill, Krukowiécki, Paç, Skrzynecki, Woyczynski et Weysenhoff. Le premier, le prince Michel Radziwill, fut proclamé généralissime le 21 janvier; et Chlopicki, s'étant un peu radouci, promit de l'aider de ses conseils.

Sur ces entrefaites, Iezierski, le compagnon de voyage de Lubecki, revint de Saint-Pétersbourg et parut devant la diète, à laquelle le nonce Roman Soltyk avait déjà soumis une motion tendant à proclamer la déchéance de la famille Romanoff et l'annulation de ses prétentions au trône de Pologne. A peine Iezierski eut-il rendu compte de son étrange mission et de l'accueil peu favorable de Nicolas, que l'exaspération fut portée au comble dans le sein de l'assemblée. Le maréchal Wladislas Ostrowski, son frère Antoine, les nonces François Wolowski et Ledochowski se succédèrent à la tribune, en rappelant les serments des tzars tant de fois violés et les plaies encore saignantes de la patrie. Bientôt retentit un cri unanime : « *Nicolas n'est plus! A bas les tyrans!* » cri qui, se prolongeant sous les voûtes du palais, se répandit en quelques instants par toute la ville (*).

(*) A l'appui de cette décision spontanée et rendue sous l'influence d'une profonde indignation, nous rassemblerons ici, en un seul faisceau, les diverses infractions au pacte social commises par le gouvernement de Saint-Pétersbourg.

L'article 10 de la constitution disait que, dans le cas où les troupes russes pénétreraient en Pologne, l'approvisionnement et les dépenses attachées à leur marche seraient à la charge de leur gouvernement. Elles stationnèrent cependant durant quinze années à Warsovie et dans ses environs aux frais du pays, à part seulement la solde; si bien que l'impôt des logements militaires enleva, pendant tout ce temps, aux habitants le quart de leurs revenus.

L'article 16 garantissait la liberté de la presse. Ce moyen de civilisation gênait l'autorité; et plutôt que de réprimer par les voies légales quelques écarts inévitables, elle préféra renverser l'institution tout entière, introduire la censure, empêcher les relations scientifiques avec les pays étrangers, et confier une mission de lumières et d'équité à des magistrats aussi avides qu'ignorants. Pendant les douze dernières années, la liberté de la presse ne fut pour les Polonais qu'un vain mot.

Les articles 18, 19, 20, 21 et 22 maintenaient les dispositions de l'ancienne loi cardinale (*neminem captivari permittemus nisi jure victum*), établissant que nul ne pouvait être arrêté sans les formes et hors des cas prévus par la loi. Les motifs de l'arrestation devaient être dénoncés sur-le-champ par écrit au prisonnier, qui devait lui-même paraître dans les trois jours suivants devant le tribunal; en cas de disculpation, la liberté lui était rendue immédiatement; enfin celui qui fournissait caution demeurait libre pendant un certain temps. Pas une de ces garanties, sources de la sécurité et du bonheur individuel, ne fut observée. Nous renverrons, à cet égard, le lecteur à la peinture si vraie et si énergique tracée aux pages 298 et 299.

A la nuit tombante, Warsovie fut illuminée; des cortéges joyeux parcoururent les rues au bruit des fanfares, et les hymnes de liberté, chantés par

L'article 23 statuait que nul ne pouvait être puni que sur l'autorité de la loi existante, et d'après un décret du tribunal respectif. En dépit de cette disposition formelle, nombre de citoyens paisibles furent jugés par les autorités militaires, soit qu'on redoutât la publicité d'un arrêt rendu par un tribunal civil, soit qu'on se servît du prétexte que les accusés avaient été au service, soit enfin que les conseils de guerre rendissent leurs décisions d'après des instructions secrètes qui leur étaient transmises. Dans certains procès, l'injustice de l'accusation était si évidente que les magistrats, ne trouvant pas de coupables, n'osaient pas infliger aux inculpés la moindre peine; alors on annulait l'arrêt pour organiser un second tribunal; et si celui-ci jugeait comme le premier, on en créait un troisième, en ajoutant que s'il fallait en créer mille l'un après l'autre, le gouvernement le ferait, jusqu'à ce que la sentence fût conforme à ses désirs. D'habitude le général Blumer, toujours prêt à jouer le rôle de bourreau, était chargé du soin de terminer l'affaire.

L'article 21 autorisait chaque Polonais à se rendre en pleine liberté à l'étranger et à y jouir de sa fortune. Ici encore le caprice du chef et de ses nombreux satellites sut apporter de révoltantes entraves. On en vint à ne plus délivrer de passeports pour les pays constitutionnels; et chaque voyageur arrivant à Warsovie, sans même excepter les femmes, subissait, avant toute chose, un interrogatoire sévère, et devait soumettre ses effets et ses papiers à l'examen d'insolents espions. Les voyages en France et en Angleterre éveillaient surtout les soupçons et amenaient de promptes arrestations; de là naquit le proverbe : *Pour être fait prisonnier, il ne faut qu'aller à Warsovie.*

L'article 26 garantissait les droits de la propriété, désignant comme violateurs de la sécurité publique ceux qui seraient tentés de les enfreindre. Combien cependant de citoyens estimables par leur rang et leurs vertus, de pères de famille, de propriétaires, de manufacturiers, se virent attelés à de viles charrettes pour avoir dévoilé les résultats désastreux d'un procès civil! Pour surcroît de châtiment, on leur envoyait des escadrons de cavalerie, avec ordre de les loger et de les nourrir.

Les articles 39, 91 et 93 laissaient au roi la disposition des revenus de l'État, conformément au budget, qui devait être voté par la diète tous les quatre ans. Et pourtant, pendant les quinze années du royaume de Pologne, il n'y eut pas un seul budget constitutionnel. Il n'était pas même permis à la nation de connaître ses ressources et ses dépenses. Le souverain disposait arbitrairement des recettes, selon les rapports du ministre des finances, dont les vues étaient louables sans doute; mais agissant sans la participation des chambres, il ne pouvait pas empêcher qu'une notable portion des revenus publics ne devînt la proie des flatteurs et des traîtres.

Les articles 47 et 82 établissaient la responsabilité des ministres et des employés supérieurs, au cas où ils souscriraient à des ordonnances contraires à la constitution et aux lois. Ils ne furent jamais exécutés; et, méprisant une responsabilité chimérique, les agents du pouvoir ne se firent pas scrupule d'apposer leur signature au bas des actes les plus tyranniques et les plus déshonorants. Instruments du despotisme, ils se mettaient sous son abri pour éviter un châtiment justement mérité.

L'article 87 ordonnait que tous le deux ans la diète serait convoquée. De 1820 à 1825, la Pologne attendit toutefois vainement la réunion de ses représentants. Las des barrières constitutionnelles et poussé par le grand-duc Constantin, l'empereur Alexandre tendait de plus en plus au despotisme. Le pacte social l'autorisait bien à proroger ou à dissoudre la diète en cas de dissentiment, mais il trouvait beaucoup plus commode de ne pas la convoquer du tout.

L'article 89 concernait la liberté des membres de la diète. Aucun d'eux ne pouvait être arrêté ou jugé criminellement avant qu'elle fût close, à moins du propre consentement des chambres. Cet article fut violé comme tant d'autres; et, en 1825, Constantin arrêta en personne, aux portes de Warsovie, le nonce Vincent Niemoiowski; puis, le livrant aux gendarmes, le fit transporter loin de ses domaines et surveiller comme un malfaiteur. L'avénement d'un nouveau monarque n'améliora même pas le sort de ce digne mandataire, que l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens sem-

un peuple enthousiasmé, ne cessèrent de retentir qu'à l'apparition de l'aurore.

Le 30 janvier, les chambres nommèrent un gouvernement national, lequel se composa de cinq membres non responsables et jouissant de presque toutes les prérogatives attribuées à la royauté. Ces membres étaient le prince Adam Czartoryski et Barzykowski, représentant les opinions monarchiques; Vincent Niémoiowski et Théophile Morawski, représentant les idées constitutionnelles; et Lelewel, représentant la démocratie.

Le prince Czartoryski, élu président

blaient rendre plus coupable qu'un autre aux yeux de l'autorité.

L'article 95 assurait la publicité des débats des chambres. Mais Alexandre, après avoir accepté la constitution pour lui et ses successeurs, y ajouta, au bout de dix années, un article additionnel qui abolissait cette publicité. Il détruisit ainsi la meilleure sauvegarde de l'ordre constitutionnel; et, pour motiver un tel acte d'arbitraire, il se servit du prétexte que le gouvernement voulait éviter par là d'exercer aucune influence sur les élections. Le mensonge était par trop grossier, car, peu de temps après, on destituait des commissaires d'arrondissement (sous-préfets), pour avoir autorisé l'élection de citoyens libéraux. On fit plus; on fouilla dans les vieux registres, afin d'arriver à compromettre les hommes les plus distingués du pays. Quelquefois même on leur envoyait de vils agents, qui, provoquant des insultes, s'empressaient ensuite de les traduire devant la police. Si les moyens différaient, le but était le même: il s'agissait d'éloigner des élections des candidats redoutables et vénérés.

Les articles 110 et 111 déclaraient seulement aptes à être nommés sénateurs par le roi, et sur la présentation du sénat, les Polonais payant deux mille florins d'impôt direct (environ douze cents francs). C'était une garantie d'indépendance, et c'est la seule page de la constitution qui demeura pure de toute atteinte jusqu'en 1829; mais on ne la respecta guère alors. Le nom de sénateur fut reconnu vain, et la dignité sénatoriale dégénéra en dignité analogue à celle de chambellan honoraire. Non-seulement on n'attendit plus la présentation du sénat pour nommer les titulaires, mais on conféra la qualité de sénateur à des employés qui n'avaient d'autre fortune que leurs appointements mensuels. Sans la révolution de 1830, cette assemblée eût un jour été entièrement composée de serviteurs salariés.

Les articles 135 et 137 prescrivaient l'établissement d'un conseil dans chaque palatinat, pour l'élection des employés, la formation de la liste des candidats, et la protection des propriétés. Ce conseil composait une sorte de magistrature constitutionnelle et tutélaire, indispensable dans la hiérarchie administrative. Elle ne fut pas épargnée, et le palatinat de Kalisz se vit privé de son conseil. On lui enleva également, par la suite, sa représentation à la diète, parce que ses nonces y formaient l'opposition; et la conduite patriotique de quelques citoyens devint ainsi la cause qu'une province perdît ses plus chères libertés.

Les articles 138, 141 et 142 garantissaient l'indépendance des tribunaux et l'inamovibilité des juges, la destitution de ces derniers ne pouvant avoir lieu qu'après l'arrêt spécial d'un tribunal. Combien de magistrats, cependant, furent persécutés pour avoir rendu des décisions contraires aux désirs du gouvernement; et combien d'autres furent destitués sans autre motif que la volonté d'un chef altier!

L'article 140 et les suivants spécifiaient que les juges seraient en partie électifs, et qu'il y aurait des tribunaux civils et des cours d'assises; mais, malgré les plus vives sollicitations, ces juridictions distinctes ne furent jamais établies.

L'article 153 disait que les forces militaires de l'État seraient composées d'une force armée active et de milices (gardes nationales), prêtes à la seconder en cas de besoin. Le gouvernement, joignant le sarcasme à l'illégalité, se contenta de donner le nom de *milice* à la police de l'hôtel de ville, et qui était chargée du service municipal de Warsovie.

Tels sont, en abrégé, les principaux abus dont la nation polonaise eut à souffrir durant quinze années consécutives. Chaque jour enfantait de nouveaux malheurs, et le nombre des victimes égalait presque celui des individus. Un système de douceur et de justice eût rallié tous les esprits au pouvoir; on n'eut recours qu'à la force et à la violence.

du gouvernement national, fit une déclaration de foi, qu'il terminait par ces mots :

« Dans ces jours de deuil où le nom polonais était rayé de la liste des nations, il « n'y avait plus rien à espérer pour nous, « que du monarque auquel était échu en « partage notre pays presque tout entier. « Alexandre, jeune, noble, animé envers la « Pologne de généreuses et bienveillantes « intentions, avait su captiver mon admira« tion par les vertus de son âme et les qua« lités de son caractère.

« Je croyais alors que la Pologne, par « son intime union avec un peuple de la « même origine, pouvait rentrer, plus len« tement, il est vrai, dans son indépendance, « à l'aide de ses constants et infatigables ef« forts. Trop d'événements ont changé ma con« viction. La violation flagrante et continuelle « de la constitution et des lois, ainsi que les « nombreuses persécutions dont s'armait un « pouvoir soupçonneux, ne permettent plus « à personne de réaliser les idées dont j'ai « cru l'application possible. Désormais tous « les liens sont brisés; la nation a haute« ment proclamé son désir de rester libre et « indépendante. Quoi que la nécessité puisse « commander, le devoir de tout le monde « est de s'y soumettre. La volonté nationale, « franche et unanime, ne doit rencontrer « aucun obstacle. Abandonner maintenant la « cause du peuple, ne pas s'associer entiè« rement à sa fortune, à ses dangers, à ses « sacrifices, ce serait trahir le cri de ma « conscience. Aussi je supporterai l'honorable « fardeau qui vient de m'être imposé, per« suadé que je suis, que nul ne doit se « soustraire à l'accomplissement de devoirs « qui sont communs à tous...

« Ce qu'il nous faut, c'est de l'harmonie « dans les efforts... Nous devons chercher « aujourd'hui notre salut dans les armes et « dans les combats; l'Europe, qui va con« templer la lutte, ne se prononcera qu'après « la victoire. Que nos relations amicales avec « les États voisins leur apprennent nos dis« positions conciliantes et pacifiques; que les « amis de notre cause nous trouvent tou« jours prêts à suivre leurs conseils; enfin, « que l'Europe entière sache que la révolu« tion polonaise n'a pas voulu le renverse« ment des principes sociaux, bases éternelles « de la politique et de la morale.

« Le temps ne serait pas bien choisi pour « penser à des améliorations sociales; le « bruit des armes nous appelle à l'action, « et troublerait le repos qu'exigent les pro« fondes méditations... Nul doute, la pre« mière victoire, s'il plaît au Tout-Puissant « de nous l'accorder, stimulera encore « notre énergie; mais nous devons nous te« nir prêts pour les revers comme pour les « triomphes. Aussi mon devoir m'oblige à « déclarer, dès à présent, que le sort du « pays et l'intérêt de la nation ne peuvent « être, à mes yeux, enchaînés à aucuns liens « particuliers; l'armée et le gouvernement « doivent combattre jusqu'à la fin, et dis« puter opiniâtrément chaque pied de terrain « resté libre du territoire national. »

Peu de jours après, la nouvelle de l'irruption des Russes, sous les ordres de Diebitsch, fut connue. Le gage des combats était jeté, et personne ne songeait à reculer.

D'après le plan de défense adopté par Chlopicki, les troupes polonaises se concentrèrent vers le faubourg de Praga; et l'ennemi, en voulant tomber sur leur aile droite, fut battu à Stoczek, le 14 février, par le général Dwernicki, qui lui prit onze canons. A la même date, le colonel Skrzynecki soutint courageusement, pendant toute une journée, le choc d'un corps russe six fois plus nombreux que le sien.

Diebitsch occupa bientôt le bois de Grochow avec quatre-vingt mille hommes et deux cents pièces d'artillerie. La ligne de bataille des forces polonaises ne comptait qu'environ trente mille soldats et cinquante canons; mais, malgré l'inégalité du nombre, les journées des 19 et 20 février couvrirent de gloire les drapeaux polonais.

Le corps des grenadiers russes, fort de vingt mille hommes, ayant rejoint l'ennemi, Diebitsch ne tarda pas à recommencer la lutte. Les divisions Zymirski et Skrzynecki, postées dans un taillis d'arbres, lui opposèrent longtemps la plus vigoureuse résistance; mais, redoublant d'efforts, Diebitsch parvint enfin à percer le centre des troupes polonaises. Déjà il se croyait vainqueur et avait lancé, par cette trouée, sa cavalerie d'élite, quand les Polonais se rallièrent avec intrépidité et lui firent essuyer des pertes sensibles. Le superbe régi-

ment des cuirassiers du prince Albert, surnommés les *invincibles*, périt presqu'en entier sous les coups des lanciers blancs. De tout ce corps de géants, un seul homme survécut, le colonel, qui entra prisonnier à Warsovie.

Cette catastrophe arrêta la marche de Diebitsch et assura la retraite de l'armée polonaise dans les retranchements de Praga et à Warsovie.

Chlopicki, qui assistait le généralissime, fut blessé dès le commencement de l'action. Il se rendit peu de temps après à Krakovie.

Le prince Michel Radziwill déposa son pouvoir le 26 février; et la diète nomma au commandement suprême celui qui s'était distingué dans les combats récents, le général Skrzynecki. Le quartier-maître général Prondzynski lui fut adjoint comme conseil.

Les armements se poursuivirent de toutes parts avec un nouveau degré d'énergie, mais l'ennemi semblait avoir déjà besoin de repos. Diebitsch abandonna les plaines de Grochow, et, après s'être entouré de retranchements aux environs de Wawer, il prit ses positions d'hiver dans le palatinat de Lublin.

Ce calme momentané n'était que le prélude de graves événements, et le printemps ramena le renouvellement des hostilités.

Les divisions polonaises ayant défilé, pendant toute la nuit du 30 au 31 mars, par le pont de Praga, se portèrent de grand matin, la gauche en tête, sur Wawer, où s'était retranché l'avant-garde du 6e corps, aux ordres du général Geismar. La division Rybinski enveloppa l'ennemi à la faveur d'un épais brouillard, le culbuta et le poursuivit, la baïonnette dans les reins, jusqu'à Milosna. A trois heures de l'après-midi, les divisions Malachowski et Skarzynski ayant pris la tête de la colonne, débouchèrent dans la clairière de Dembé-Wiélkié, où le général Rosen était parvenu à rallier vingt-cinq mille hommes, y compris les débris de la division Geismar. Toute l'armée polonaise occupa bientôt le village de Brzeziny, Malachowski en tête; mais Skrzynecki ne sachant comment employer une pareille masse sur un terrain trempé et coupé, la laissa assister l'arme au bras à l'attaque héroïque des 8e et 4e de ligne. Ce ne fut que fort tard dans la soirée que la cavalerie de Skarzynski s'élança par la chaussée, chargea au milieu et en arrière de la ligne ennemie, renversa plusieurs carrés, enfonça les réserves russes, et fit un massacre épouvantable de tout ce qui ne s'enfuit pas dans les bois voisins. Le lendemain, la division Lubienski, prenant à son tour la tête de colonne, se précipita à la poursuite des Russes, enleva des bataillons entiers avec armes et drapeaux, et, dans son rapide trajet de Dembé à Kaluszyn, ramassa six mille traînards et cinquante caissons d'artillerie.

Après la destruction du corps de Rosen, Prondzynski voulait que le généralissime se rabattît de tout le poids de sa masse victorieuse sur le gros de Diebitsch, qui, engagé dans les fondrières de la Podlachie avec deux cents pièces de canon et trois cents chariots, aurait été obligé de tout abandonner à l'approche des Polonais, heureux encore de pouvoir gagner sa ligne de retraite par la Wolhynie. La Pologne était sauvée, si Skrzynecki, qui ne comprenait pas toute la supériorité que lui donnait l'éclatante victoire de Dembé, n'eût pas refusé d'attaquer Diebitsch en flanc et ne lui eût permis de rejoindre sa première ligne d'opérations par Sieldcé. La veille de l'arrivée de l'armée russe sur ce point, le généralissime se laissa pourtant décider à une tentative ayant pour but d'envelopper le corps de Pahlen II, placé en observation sur le Kostrzyn, près d'Iganié. Mais là encore, Skrzynecki manqua à sa fortune et n'arriva sur le champ de bataille, avec le gros de l'armée, que lorsque tout était fini. Prondzynski avait déjà tourné la gauche ennemie avec huit mille hommes et obtenu un succès complet. Trois mille prisonniers russes, deux mille morts et plusieurs pièces de canon, tel fut le résultat de l'audace de Prondzynski.

Quoique l'arrivée de Diebitsch à Siédlcé avec cinquante mille hommes eût amorti les conséquences de cette nouvelle victoire, Prondzynski insista vivement pour que Skrzynecki attaquât le feld-maréchal, comme il avait successivement attaqué Geismar, Rosen et Pahlen II. Le généralissime refusa; et les deux armées restèrent douze jours en face l'une de l'autre sans oser rien entreprendre, semblant attendre chacune on ne sait quelle assistance invisible.

Il était cependant grand temps d'agir vigoureusement, car les marches continuelles faites jusque-là, sans but décisif, épuisaient le soldat et le rendaient plus accessible au choléra, que, pour comble de fléaux, les Russes avaient introduit avec eux en Pologne.

Jadis, aux beaux jours de la puissance nationale, la Lithuanie tout entière se levait à l'appel de la mère patrie; mais cette fois la politique indécise de Chlopicki, qui ne voulait en rien attaquer la Russie et se bornait à jouer un rôle défensif, nuisit à la vigueur de ses mouvements. Pourtant, et quoique Skrzynecki eût adopté en grande partie le système de Chlopicki, la Lithuanie, abandonnée à ses propres forces, ne désespéra pas du triomphe et tenta, au contraire, d'organiser son insurrection, en dépit des troupes moskovites qui opprimaient cette province.

Afin de seconder cette impulsion, Dwernicki sortit de Zamosç, et, longeant la frontière de la Galicie, passa le 9 avril le Boug, à la tête de deux mille six cents hommes. Son début fut des plus heureux, et, les 18 et 20 du même mois, sa petite troupe remporta d'éclatants avantages sur l'ennemi, fort de neuf mille hommes. Dwernicki se dirigea ensuite résolument vers Kamiéniec-Podolski; mais les Russes, que le corps du général Siérawski, défait aux malheureuses journées de Wronow et Kazimierz (17-21 avril), ne pouvait plus contenir, réunirent tous leurs efforts contre lui. Entouré par des forces bien supérieures aux siennes, Dwernicki n'eut d'autre ressource que de se réfugier en Galicie, où il pénétra le 27. Là, les autorités autrichiennes, que ses instructions lui enjoignaient de respecter, le contraignirent à déposer les armes. Les soldats revinrent bien peu à peu en Pologne; mais le pays fut privé des services de ce brave général, que l'Autriche retint chez elle.

Le mouvement de la Lithuanie s'était étendu à plusieurs contrées de la Wolhynie, de l'Ukraine et de la Podolie, qui, dirigées par Vincent Tyszkiéwicz et Kolysko, se soulevèrent. Le succès ne les seconda malheureusement pas. Le 14 mai, Kolysko fut battu près de Daszow et forcé aussi de chercher asile avec les siens en Galicie. Plus heureux, Charles Rozycki, accompagné de trois cents hommes, parvint à traverser les lignes ennemies et à gagner Zamosç (12 juin).

Tant de généreux efforts auraient dû décider le généralissime à adopter le système offensif; mais Skrzynecki, entouré de jeunes nobles plus portés à la diplomatie qu'à la guerre, cherchait toujours à gagner du temps et à nouer des rapports avec les puissances étrangères. Toutefois, et pressé par l'habile général du génie Chrzanowski, il envoya ce dernier appuyer le mouvement wolhynien; mais il était trop tard, et quand le général atteignit Zamosç, les insurgés venaient d'être dispersés.

Une occasion se présentait de réparer les fautes commises: il ne s'agissait que de suivre le plan de Prondzynski, et la garde russe, échelonnée sur les bords de la Narew, était anéantie. Mettant fin à une inactivité de six semaines, Skrzynecki occupa Lomza et Ostrolenka; déjà la garde battait en retraite et pouvait prévoir, d'après le résultat des affaires des 18 et 19 mai, l'instant d'une déroute complète. L'élite de la jeunesse moskovite, refoulée sur le point de Sniadow, allait tomber au pouvoir des Polonais, lorsque, par suite du fatal système de ménagement qui paralysait l'élan national, Skrzynecki, malgré les plus vives représentations de Prondzynski, permit aux régiments russes d'échapper à un danger imminent.

Pour apaiser les clameurs qu'une telle conduite excitait à bon droit, le généralissime envoya Chlapowski en Lithuanie; mais la mauvaise volonté et l'imprévoyance présidèrent encore à cette décision : le secours dépêché était trop faible, et le moment inopportun; car à peine Skrzynecki était-il revenu à Ostrolenka, que le feld-maréchal Diebitsch, culbutant à Nur le corps du général Lubienski, le serra de près.

La rencontre fut sanglante, et Diebitsch ne parvint qu'au prix des plus grands sacrifices d'hommes à s'emparer d'Ostrolenka (26 mai), et à pouvoir braquer de là ses canons sur les Polonais, maîtres des bords de la Narew. Chaque pouce de terrain fut disputé avec acharnement; et, dans aucune bataille moderne, peut-être, la valeur personnelle ne joua un rôle plus brillant. Les officiers, las de se servir de leurs armes, luttèrent corps à corps, et presque tous furent blessés. Le généralissime conduisit lui-même les combattants à la charge, bataillon par bataillon, comme s'il eût voulu faire oublier, par un courage extraordinaire, les fautes précédentes. Un moment, les Russes parvinrent à dépasser le pont; mais bientôt, criblés par l'artillerie polonaise, ils se virent rejetés sur l'autre rive, à travers un monceau de cadavres.

En définitive, le champ de bataille demeura aux Polonais, qui avaient acheté cruellement cet avantage. Trois cents de leurs officiers, parmi lesquels se trouvaient les excellents généraux Kicki et Henri Kaminski, gisaient, percés de coups, sur le terrain; sept mille soldats perdirent également la vie. Les Russes eurent environ quinze mille hommes mis hors de combat.

« Cette bataille, dit M. Brzozowski, qui n'aurait jamais dû avoir lieu, fut livrée en conséquence de fautes commises par les deux généraux adversaires. Engagée sur la rive gauche de la rivière, parce que le général Skrzynecki avait laissé un corps entier de l'autre côté sans aucun but, elle avait été transportée sur le côté droit par hasard et sans aucun dessein prononcé, et les Russes auraient dû payer chèrement cette audace, s'ils avaient eu affaire à un autre adversaire que Skrzynecki, qui, ayant perdu la tête, ne voyait que le danger, sans apprécier les heureuses chances qui se présentaient à lui. Si, après un carnage de quelques heures, Skrzynecki eût fondu sur les bataillons russes éclaircis avec vingt bataillons à la fois, la baïonnette en avant, laissant encore dix bataillons en réserve, il est certain que les Russes auraient été culbutés dans la Narew ou contraints à mettre bas les armes. Mais les Russes eux-mêmes conviennent, dans leurs rapports, qu'ils n'ont jamais eu affaire dans ce combat à plus de deux bataillons polonais à la fois. Et comment des dispositions aussi fautives pouvaient-elles manquer d'amener les plus fâcheux résultats? »

Lorsque les ténèbres apportèrent un terme à cette scène de carnage, le conseil de guerre se réunit; et Prondzynski, craignant que les Russes ne recommençassent la lutte le lendemain, proposa de leur imposer, en ralliant dans la nuit l'infanterie dispersée et en conservant la même position, ce qui permettrait au corps du général Giélgud, fort de douze mille hommes et coupé du gros de l'armée, de venir le rejoindre. Le généralissime n'écouta pas cet avis hardi; et, après avoir envoyé Dembinski avec peu de monde sur les traces de Giélgud en Lithuanie, il ordonna la retraite sur Warsovie.

« Le feld-maréchal Diebitsch, dit judicieusement M. Miéroslawski, ensevelit dans les marais d'Ostrolenka son armée et sa réputation. Cette terrible bataille fut également funeste aux deux partis; mais, dès l'instant où Diebitsch ne lança pas toute sa réserve sur la chaussée de Warsovie, à la poursuite des colonnes polonaises débandées, l'équilibre fut rétabli; et comme les Polonais avaient l'avantage de se trouver au foyer de leurs ressources, ils pouvaient rallier en moins

de quinze jours leurs débris et reprendre l'offensive. »

Loin d'inquiéter les Polonais dans leur retraite, Diebitsch fit brûler les ponts et demeura tranquillement à Ostrolenka. Skrzynecki atteignit bientôt le faubourg de Praga.

Dès que ses dépêches parvinrent à Warsovie, le prince Czartoryski convoqua le conseil, afin d'aviser aux mesures nécessitées par la gravité des circonstances. Chacun y manifesta son mécontentement de la conduite du généralissime, qui, peu abattu et entouré d'un brillant état-major, ne doutait pas du maintien de son crédit.

Le gouvernement n'eut pas assez d'énergie pour prendre une décision digne de lui; et la diète, cédant aux menées de quelques intrigants, s'abaissa jusqu'à envoyer au généralissime une députation, choisie dans son sein et chargée de le féliciter sur ce qu'il n'avait pas désespéré de la cause nationale. Varron obtint le même honneur lors du désastre de Cannes, mais Varron fut du moins modeste après avoir été battu.

Skrzynecki, de plus en plus audacieux, demanda le renversement de la forme de gouvernement en vigueur et l'établissement d'un pouvoir unique. Cette requête ayant été repoussée par la diète, il exerça sa vengeance sur le gouverneur de Warsovie, Krukowiécki, qui, confirmant les renseignements fournis par Prondzynski, avait exposé le premier la nullité du généralissime et le besoin de le remplacer par un chef plus dévoué et plus actif. Krukowiécki fut donc sacrifié à un ressentiment personnel.

Au lieu de céder à de mesquines passions et de rechercher des ovations peu méritées, le généralissime eût mieux fait de soutenir les efforts tentés par les généraux Giélgud, Chlapowski et Dembinski. Livrés à leurs seules ressources, les corps commandés par ces officiers, et qui comptaient à peine douze mille hommes avec douze canons, sillonnaient la Lithuanie et la Samogitie, y alimentant de toutes parts le feu sacré de l'insurrection. On accourait en foule sous leurs drapeaux, et la moindre diversion partie du quartier général aurait pu faciliter un succès durable.

Malgré cet abandon, les insurgés lithuaniens résolurent d'attaquer les Russes jusque dans Wilna; mais les opérations, mal dirigées par Giélgud, échouèrent; et, après plusieurs rencontres meurtrières, l'ennemi reprit le dessus sur tous les points. Le combat du 2 juillet, à Szawlé, occasionna une nouvelle déroute, qui eut pour résultat de forcer Giélgud et Chlapowski à entrer en Prusse (12 juillet).

L'exaspération des soldats fut portée au comble lorsqu'ils virent où leurs chefs les avaient conduits, et qu'à la voix des autorités prussiennes, il leur fallut déposer les armes. Giélgud, atteint d'une balle par un officier, paya cruellement la résolution qu'il avait prise.

Ainsi se termina cette expédition, et avec elle périrent aussi les insurrections de Samogitie et de Lithuanie. Le seul Dembinski, détaché du corps de Giélgud, échappa à la retraite en Prusse et disparut au milieu des détachements ennemis. On ne sut pendant longtemps ce qu'il était devenu.

Skrzynecki, n'ayant pu réussir à renverser le gouvernement national pour concentrer dans ses mains tout le pouvoir politique, résolut de rétablir sa renommée militaire par un coup décisif. Dans ce but, il forma le projet de détruire le corps russe de Rüdiger, lequel occupait le palatinat de Lublin.

Le général Chrzanowski sortit donc de Zamosç; Jankowski s'avança vers le Wiéprz; et le généralissime se porta, avec le gros de l'armée, au-devant de l'ennemi. Tout réussissait jusque-là, lorsqu'une fausse alerte, donnée par Ambroise Skarzynski, décida Skrzynecki à changer de tactique. Il repassa la Wistule et revint couvrir Warsovie. Cependant Jankowski fondit sur Rüdiger, mais ne sut pas profiter des chances offertes; et Chrzanowski, laissé seul en face de forces infiniment supérieures, dut se retirer.

Un brillant fait d'armes fut ainsi

manqué. La destruction du corps de Rüdiger, qui était infaillible, eût relevé l'esprit des troupes et réconcilié Skrzynecki avec l'opinion publique.

De grands changements s'apprêtaient dans le camp russe. L'empereur Nicolas voyant que, malgré de nombreux et brillants rapports, la guerre traînait en longueur, chargea Orloff d'une mission auprès de son armée en Pologne.

La présence de cet envoyé au camp général de Pultusk produisit une impression extraordinaire; et, le 10 juin, le feld-maréchal Diebitsch mourut à la suite d'un banquet. On répandit le bruit qu'il était mort d'une attaque de choléra, mais personne n'en crut rien.

Le général Toll prit momentanément la place du chef décédé, et Orloff se rendit près du grand-duc Constantin. Depuis le jour où ce dernier avait abandonné Warsovie, son rôle politique était terminé. Il n'était plus qu'un embarras; aussi mourut-il fort à propos (29 juin), au moment où il s'apprêtait à partir pour Saint-Pétersbourg. La duchesse Jeanne de Lowicz, qu'une fatale destinée avait unie au sort de ce prince, le suivit de près dans la tombe.

Ces trois morts, successives et précipitées, furent entourées d'un voile épais.

Le 24 juin, le feld-maréchal Paszkiéwitsch prit le commandement en chef de l'armée russe en Pologne.

A peu près à la même époque, un écrit secret, tracé par la main d'une femme, parvint à Skrzynecki et lui dénonça certaines menées, encouragées par les ennemis du pays. Il fallait être bien peu instruit de la position des individus accusés ou avoir grand besoin d'un drame sanglant, afin de faire oublier à la Pologne une inaction coupable, pour métamorphoser cet avis en affaire d'État.

Bientôt le peuple de Warsovie, excité par le club démocratique, s'ameuta en criant : *Trahison! Vengeance!* Et c'est au milieu de ce commencement d'agitation que la nouvelle des revers de Jankowski fut répandue dans la capitale, par les troupes qui y rentraient humiliées. Les clameurs redoublèrent, et Skrzynecki dut promettre de faire passer en jugement les chefs malheureux ; mais comme Jankowski prétendait n'avoir agi que d'après ses ordres, le général chercha à détourner l'attention publique de l'enquête militaire annoncée, en donnant encore plus d'importance à la dénonciation anonyme.

En conséquence, il fit arrêter les généraux Hurtig et Salacki, le colonel Slupecki, le chambellan russe Fanshawe et la dame Bazanoff, ainsi que le confiseur Lessel.

Le lendemain de ces arrestations (29 juin), le peuple se rassembla dans la rue du faubourg de Krakovie, non loin du château royal, où étaient les prévenus, en poussant les cris de : *Mort aux traîtres! A la potence! Point de grâce!* La voiture du prince Czartoryski fut entourée, et les assistants lui crièrent : *Prince, justice! que les traîtres soient punis!* Le président du gouvernement leur promit que le jugement aurait lieu dans les vingt-quatre heures; et le nonce Roman Soltyk, devenu très-populaire depuis sa motion concernant la déchéance de la famille Romanoff, engagea les attroupements à se dissiper. Une voix, sortie du sein de la foule, proposa alors d'aller rendre visite au sénateur Soltyk, vétéran éprouvé de la liberté; et la multitude se précipita vers la demeure du noble vieillard, afin d'honorer ses vertus civiques.

Faible et souffrant, Soltyk, appelé par des milliers de voix, se fit porter à une fenêtre, et de là, étendant ses mains tremblantes sur toutes ces têtes respectueusement inclinées, il murmura : *Béni sois-tu, peuple héroïque!* Il y avait quelque chose de beau et de sublime à voir succéder cet hommage reconnaissant à des cris de vengeance et de sang!

Sa mission terminée près de l'armée russe, Orloff partit pour Berlin, dans le but d'assurer au tzar l'appui du cabinet prussien, ce en quoi il ne réussit

que trop bien. Il fut stipulé entre Orloff et les ministres de Frédéric-Guillaume : « 1° que les villes de Kœnigsberg et Dantzig demeureraient ouvertes tant aux approvisionnements qu'aux troupes que la Russie, privée d'autres communications par suite de l'insurrection lithuanienne, serait obligée d'expédier par la Baltique; en outre, la Prusse s'engageait à fournir les bâtiments et escortes nécessaires pour faire remonter à ces envois le Niémen et la Wistule; 2° que la Prusse construirait un pont sur la Wistule, à la limite la plus orientale de son territoire, afin de faciliter le passage du fleuve dans le cas où ceux que le feld-maréchal ferait jeter seraient insuffisants ou détruits. Les pontonniers, équipages et embarcations nécessaires à ces sortes de travaux devaient être également fournis; 3° que Thorn servirait provisoirement d'entrepôt et de magasin à l'armée alliée. Des munitions de bouche et de guerre devaient y être amassées sous un bref délai; 4° qu'en cas d'une défaite ou d'opérations plus étendues, le territoire prussien serait ouvert aux troupes du tzar. Il devait leur servir de base militaire jusqu'à ce que la campagne fût terminée. »

Et le ministre des affaires étrangères en France, le général Sébastiani, après avoir écrit d'abord une lettre particulière à Skrzynecki, où il l'engageait à ménager l'effusion du sang, l'assurant qu'avant deux mois l'indépendance du royaume constitutionnel serait assurée par les bons offices des cabinets intéressés à ce qu'elle eût lieu, se borna, au moment où l'on violait d'une manière si formelle la foi des traités européens, à hasarder une simple réclamation, qui fut remise au roi de Prusse par le général Flahaut.

Pour toute réponse à cette réclamation, la Prusse déclara hautement ses sympathies et son intervention en faveur de la Russie, son alliée. Les cabinets des Tuileries et de Saint-James, dissimulant l'outrage reçu, se contentèrent de donner cours à de nouvelles et stériles manifestations par écrit.

Se fiant vainement à l'avis du général Sébastiani, Skrzynecki négligeait de plus en plus les opérations militaires pour faire de la diplomatie. Il laissa ainsi au feld-maréchal Paszkiéwitsch la facilité d'envahir le pays et de s'étendre à l'aise. Chaque jour, le mécontentement public croissait; les clubs et les journaux critiquaient avec violence la marche des choses; enfin plusieurs membres du gouvernement et des chambres, éclairés par les observations raisonnées de Krukowiécki et Prondzynski, engagèrent le nonce de Kalisz, Bonaventure Niémoiowski, à faire une motion opportune à la diète.

Le 24 juillet, la diète décréta, à l'unanimité, que le généralissime devrait comparaître devant un conseil composé des membres du gouvernement national, d'un député par chaque palatinat et d'officiers de l'armée active, choisis conjointement par le gouvernement et le généralissime.

Ce conseil, espèce de haut tribunal auquel la mission suprême d'apprécier les ressources nationales et d'activer la guerre était dévolue, se réunit trois jours après (27); mais Skrzynecki, qui se trouvait traduit, pour ainsi dire, à la barre d'un tribunal, n'était point d'humeur à jouer le rôle d'accusé; aussi, lorsque le général Siérawski demanda la parole, il s'écria avec humeur que considérant tous les officiers comme étant ses inférieurs, il ne souffrirait pas qu'ils parlassent sans sa permission. Le vieillard à cheveux blancs se rassit au milieu d'un silence d'indignation, que le nonce Chelmicki interrompit par cette vive allocution adressée à Skrzynecki : « Monsieur le général, vous oubliez que « vous êtes ici devant vos juges; vous « oubliez que votre pouvoir est sus« pendu jusqu'à ce que vous vous soyez « justifié vis-à-vis de la nation des torts « que l'on vous impute; vous oubliez « enfin que tous les membres de ce tri« bunal suprême, sans en excepter les « généraux, sont vos supérieurs! »

Une courte discussion s'ensuivit; puis Prondzynski tira de son portefeuille l'écrit accusateur qu'il avait déjà

soumis au gouvernement national après la bataille d'Ostrolenka. La lecture de cette pièce, émanée d'un homme connu par de grands talents stratégiques, aurait produit une profonde impression, lorsque le politique Gustave Malachowski fit observer que le conseil n'avait pas pour mission d'examiner le passé, mais bien le présent. Lelewel, sur lequel reposaient en ce moment les dernières espérances de l'opposition, se renferma malheureusement dans un silence absolu.

Dès lors, le conseil changea tout à fait de face. Heureux de pouvoir éloigner le souvenir des fautes précédentes, les partisans du généralissime s'étendirent longuement sur les avantages de la situation présente. On avait, disaient-ils, quarante mille hommes sur le point principal, et autant de combattants pour les opérations partielles. Ils remportèrent un triomphe complet, laissant au conseil, pour consolation, la liberté d'émettre un vote sur la nécessité de prendre l'offensive, et d'enjoindre au généralissime de livrer bataille sous peu.

Il n'en fut rien cependant. Skrzynecki eut bien l'air de faire exécuter à l'armée des marches et contre-marches, mais le tout aboutit encore à gagner du temps. La volonté de la diète et les vœux de la nation entière n'étaient à ses yeux d'aucune valeur; et plus que jamais des espérances diplomatiques, véritables leurres, prévalurent dans son esprit.

On vit reparaître à cette époque un brave militaire que l'on croyait perdu sans retour; c'était Dembinski, qui, séparé de Giélgud et de Chlapowski après la bataille de Szawlé, parvint, du fond de la Lithuanie, à traverser avec Rozycki toutes les lignes russes. Son entrée à Warsovie (3 août) eut lieu avec beaucoup d'éclat et fit trêve, pour quelques heures, à l'inquiétude générale. Le peuple le saluait avec enthousiasme et attendrissement, voyant en lui un envoyé de la Providence.

Le 5 août, le comité des terres russiennes siégeant à Warsovie adressa aux habitants de la Wolhynie, de la Podolie et de l'Ukraine, une proclamation où se trouvait le passage suivant :

« Quoique votre glorieuse révolution « n'ait pas entièrement réussi pour le moment, elle a cependant atteint le but principal, celui de montrer à l'Europe que « quarante années de servitude ne sont pas « parvenues à effacer de vos cœurs le type « de la nationalité. Le souvenir de vos droits « est si puissant, que les promesses d'Alexandre, ces promesses qui lui servirent de « titres au congrès de Vienne, vous venez de « les réaliser. Les cabinets étrangers, trompés par des sophismes, ont cru facilement « que vous étiez *moskovitisés;* et il a fallu « que vous saisissiez vos armes pour les tirer « de l'erreur profonde où ils étaient tombés. « Mais c'est en se jetant tout entiers dans « l'esprit de la révolution du 29 novembre « que vous pourrez agir efficacement; et si « vos succès sont arrêtés dans leur marche, « il n'en faut rechercher qu'avec plus d'ardeur tous les moyens possibles d'arriver à « l'accomplissement d'une régénération complète.

« Michel Radziwill, etc., etc. »

Développant ses travaux, le comité convoqua les citoyens des terres russiennes présents à Warsovie, afin d'élire des nonces qui représenteraient dans les chambres les provinces opprimées par les troupes russes. Ces élections eurent lieu du 8 au 12 août, et les nouveaux mandataires furent admis avec les plus grandes acclamations au sein de la diète.

C'était un renfort pour l'opposition parlementaire, qui, depuis les premiers jours du mois, se réunissait chez le nonce Olizar. Se basant sur le mécontentement qui se manifestait de plus en plus parmi la nation, relativement à la conduite du généralissime, elle rédigea contre lui un acte d'accusation, qui fut soumis à la diète à titre de motion. Le 9 août, les chambres nommèrent une commission, prise dans leur sein et chargée de se rendre immédiatement au camp, avec plein pouvoir d'ordonner les mesures qu'elle croirait nécessaires au salut du pays, fût-ce même de remplacer le commandant en chef.

Le prince Adam Czartoryski et Vincent Niémoiowski, tous deux membres

du gouvernement national, faisaient partie de la commission, qui résolut de surprendre Skrzynecki dans son camp de Bolimow. Mais la faction diplomatique donna avis à ce dernier de la décision prise; et quand les commissaires se présentèrent devant lui, ils le trouvèrent préparé à leur arrivée. Il avait même déjà eu le temps de haranguer les officiers mécontents des lenteurs sans cesse renouvelées, leur promettant de nombreux triomphes et assurant que *nul moskovite n'échapperait à la tombe.*

Les commissaires ayant sommé, par la voix de Niémoiowski, le généralissime de s'expliquer, il eut encore recours à des détours, et émit l'opinion que puisque l'on voulait prolonger à tout prix la lutte, quoique la dernière dépêche du prince de Metternich la qualifiât d'inutile et de désespérée, il fallait parcourir la Lithuanie, la Galicie et la Valachie.

Après ce discours l'opinion des commissaires se trouva fixée, et il ne restait plus qu'à procéder à la nomination d'un nouveau chef militaire. Cette mesure, commandée depuis longtemps par les circonstances et le cri public, était de toute urgence; le gouvernement ou plutôt la diète eut donc grand tort d'en faire un acte délibératif. Rien ne fut plus pernicieux, en effet, que les discussions du camp de Bolimow. Les fautes du généralissime étant bien constatées, on aurait dû le destituer sans balancer et pourvoir sur-le-champ à son remplacement; mais tenir des conciliabules, prêter l'oreille aux avis divers des généraux, alimenter les intrigues des officiers de tout grade, et tolérer même les observations des simples sous-officiers et soldats, c'était porter un coup terrible à la discipline militaire et rendre incurable une plaie déjà si profonde.

Dans leur trop grand désir d'impartialité, les commissaires, au lieu de décider souverainement, ouvrirent le scrutin, et Skrzynecki obtint encore vingt-deux suffrages sur soixante-huit votants. Le restant des voix fut réparti entre Dembinski, Uminski, Prondzynski et Malachowski. Loin de mettre fin aux embarras de la situation, cette épreuve ne fit donc que les accroître. Et tout cela se passait en face de l'ennemi!

Toutefois, le remplacement du généralissime fut décidé, et l'on investit pour peu de jours Dembinski du commandement en chef; c'est-à-dire, jusqu'à ce que les commissaires ayant fait leur rapport à la diète, celle-ci eût pu prendre une résolution décisive.

Skrzynecki présenta lui-même son successeur à l'armée, où il comptait encore tant de partisans; et Dembinski, par un aveuglement inconcevable, déclara, dans son allocution aux troupes, qu'il suivrait les traces de son prédécesseur. Le changement opéré n'en était donc pas un en réalité.

Le camp devint cependant un peu plus calme à la suite de ce coup de théâtre; mais la population de Varsovie, à laquelle le pacte entre Dembinski et Skrzynecki ne plaisait guère, était loin de se montrer satisfaite. Divers bruits, répandus dans les lieux publics, contribuaient à augmenter son mécontentement. On disait que Dembinski s'apprêtait à faire son entrée dans Varsovie, à la tête d'une division, afin de dissoudre la diète, cerner les clubs, et faire fusiller les partisans de Lelewel et de Krukowiecki.

Le 14 août, l'armée polonaise, serrée de près par l'ennemi, se replia sur les retranchements de Varsovie, et ce mouvement rétrograde porta au comble l'effervescence populaire. La vindicte contre les agents de la police secrète de l'ancienne autorité russe, vindicte comprimée durant de longues années, avait pris depuis le commencement de la guerre un caractère ouvert, qui se développait plus ou moins, selon la fermeté déployée par les divers pouvoirs émanés successivement de la révolution.

« Comment celle-ci, dit l'historien Mochnacki, aurait-elle pu se passer sans le châtiment des traîtres? La littérature des rues s'inspirait sans cesse de cette idée; Rozniecki, Makrot, Szley, ces noms abhorrés, formaient

le sujet des poésies que l'on vendait dans les carrefours et que les chanteurs répétaient moyennant le plus léger salaire. Parmi les corporations ouvrières vivait encore le souvenir de Kapustas et de Kilinski; aussi depuis le début de la lutte, les masses se préparaient-elles à une scène violente. Les systèmes ne faisaient que se succéder; les gouvernements tombaient comme de simples coteries; et le peuple, laissé en dehors de tous ces revirements, ne songeait qu'aux moyens de pouvoir pendre les espions. L'exécution tant sollicitée de quelques misérables eût été un véritable acte d'État, si l'autorité l'eût ordonnée; il fallait absolument faire par décret ce que la nécessité devait amener, tôt ou tard, sans jugement. L'ennemi n'était plus qu'à trois milles de distance, et le peuple de Warsovie avait hâte de prouver de nouveau au tzar toute son antipathie; il jeta donc au-devant des pas de l'armée moskovite les têtes de ses partisans, comme jadis la Convention avait jeté celle de Marie-Antoinette sous les pieds des colonnes de la coalition. En ce moment la Pologne était à Warsovie, et Warsovie se déclara! »

L'autorité était trop faible pour résister à l'orage qui grondait avec violence. La clameur populaire demandait à la fois le jugement de Jankowski, toujours retardé par Skrzynecki, et qu'on livrât bataille, ce que le généralissime semblait également prendre à tâche de différer. Le club démocratique puisa dans cet état de choses un nouveau degré d'influence, car plus que jamais les reproches qu'il exprimait s'appuyaient sur l'opinion publique.

Le 15 août, le gouvernement national envoya le bâton de généralissime à Prondzynski; mais celui-ci le refusa.

Vers le soir, une députation du club démocratique se présenta au palais du gouvernement, afin de rappeler au conseil l'imminence du danger et la nécessité d'y porter un prompt remède. Vincent Niémoiowski répondit à l'abbé Pulawski, le plus ardent clubiste, que toutes les mesures réclamées par les circonstances seraient prises.

Cette assurance arrivait malheureusement trop tard. Les masses, perdant patience et guidées par des officiers sans emploi, qui pullulaient en ce moment à Warsovie, s'étaient déjà portées vers le château royal, où se trouvaient renfermés Jankowski et d'autres généraux accusés comme lui d'avoir fait échouer l'opération contre le corps de Rüdiger, ainsi que les prévenus de haute trahison, les généraux Hurtich, Salacki, etc. — *Vive la liberté! mort aux traîtres!* criait avec frénésie la multitude. — Bientôt Jankowski succomba percé de coups; on le pendit ensuite à un réverbère. Les dernières paroles que ce militaire prononça en expirant furent pour protester de son innocence et pour maudire Skrzynecki. Son gendre, le général Bukowski, fut massacré comme il s'enfuyait par les jardins. Hurtig, Salacki, Fanshawe et la femme du général Bazanoff périrent aussi sous les coups de baïonnettes, soit dans leur prison, soit devant la façade du château.

Après ce premier et sanglant excès de la justice populaire, une partie de la foule courut vers une des barrières de Warsovie; et là, s'emparant des espions Birnbaum, Makrot, Szley et autres, qui y étaient détenus, elle les accrocha à la place des lanternes de la ville. L'autre se précipita vers la demeure du confiseur Lessel, arrêté à la suite de la dénonciation anonyme et rendu plus tard à la liberté, faute de charges suffisantes. Quatre sapeurs, entrés les premiers dans la maison, étaient occupés à traquer Lessel, lorsque tout à coup apparut devant eux le général Krukowiecki. D'une voix tonnante, il ordonna aux coupables de tirer au sort à qui payerait pour tous. On lui obéit, et celui qui choisit le nœud fatal fut fusillé sur-le-champ. Frappée de la contenance résolue du général, la multitude s'écoula en silence.

Pendant le cours de ces événements, le gouvernement national achevait d'exis-

ter. Le prince Czartoryski s'élançait à toute bride vers le camp, où il allait se mettre sous la protection de Dembinski; à la barrière de Wola, une balle siffla à ses oreilles et rasa le collet de son habit. Les autres membres disparurent également dans diverses directions. Le seul Vincent Niémoiowski, immobile sur son siége, attendit avec fermeté le dénoûment du drame effroyable qui avait lieu à quelques pas de lui. Le nombre des victimes s'éleva à trente.

L'aurore du 16 août trouva Krukowiécki à cheval, au milieu des flots mouvants du peuple et de la garde nationale. Le pouvoir était délaissé, gisant à terre; Krukowiécki le ramassa et se nomma tout d'abord, de son propre chef, gouverneur de Varsovie.

Déjà, lorsque Chlopicki déposa la dictature, Krukowiécki, l'un des plus anciens généraux de division et remarquable par son énergique activité, avait des chances de parvenir au poste de généralissime. Son compétiteur, Skrzynecki, l'emporta, et il dut se retirer alors de la l gne d'opérations. Nommé une première fois gouverneur de la capitale, il y rendit des services signalés; les soins qu'il donnait aux fortifications, le châtiment immédiat des espions saisis, ses fréquentes visites aux hôpitaux, sa rigueur envers les fournisseurs, les mesures salutaires qu'il prit à l'époque du choléra, tout contribua à le rendre populaire et à lui faciliter l'accès d'un pouvoir supérieur.

Seul, il semblait pouvoir sauver le pays de la crise à laquelle il était en proie, ou, du moins, lui procurer une fin glorieuse. « Tout n'était pas perdu après la campagne de Skrzynecki, dit M. Mochnacki; il restait encore de grandes choses à faire, de grandes œuvres à tenter, dignes du désespoir d'un peuple expirant : Paszkiéwitsch pouvait rencontrer sa tombe sous les murs de Warsovie. Parmi tous les hommes du moment, Krukowiécki était le seul capable de réaliser, malgré son âge avancé, de gigantesques projets. Jusque-là révolutionnaire exalté dans ses paroles et dans ses actions, sa turbulence, ses sarcasmes, son aplomb s'harmoniaient parfaitement avec l'état de désorganisation existant et la nécessité d'un dernier effort. Tandis que dès leur début les autres dépositaires du pouvoir s'empressaient d'assurer qu'ils ne dévieraient en rien de la marche suivie, lui, déclarait à tous qu'aussitôt son avénement à la puissance, il renverserait de fond en comble l'édifice élevé par Skrzynecki, punirait les coupables et ferait taire toutes les cabales et intrigues. Et lorsqu'on lui observait que les chambres ne lui permettraient guère de procéder ainsi, il répliquait qu'il les briserait de même, si elles s'opposaient aux réformes indispensables au salut de la patrie.

« Quand Skrzynecki revint à Warsovie après la bataille d'Ostrolenka, il fit destituer Krukowiécki de son poste de gouverneur et voulut même le faire mettre en accusation comme conspirateur, ce en quoi il échoua. La conduite de Krukowiécki, avant la nuit du 15 août, n'avait rien de condamnable ni de caché, et son allure était loin d'être celle d'un homme qui conspire. Annonçant hautement ses projets et la manière dont il gouvernerait, il profitait seulement des torts de ses adversaires et des malheurs causés par eux pour accroître sa propre importance. »

Le prince Czartoryski s'étant réfugié au camp, ainsi qu'on l'a vu précédemment, on y délibéra, le 16 août, sur les mesures à prendre pour réprimer les excès populaires, et on résolut de fusiller sans délai les individus signalés comme les moteurs du mouvement. En conséquence plusieurs rues furent occupées militairement et le remplaçant du généralissime, Dembinski, publia une proclamation où il reprochait au peuple d'avoir massacré des innocents. Loin de calmer l'effervescence, ce document ne fit que l'irriter davantage.

De son côté, le prince Czartoryski revint à Warsovie, et déposa, avec les autres membres du gouvernement na-

tional, le pouvoir entre les mains de la diète.

Le colonel Zaliwski, l'abbé Pulawski et plusieurs autres démocrates connus furent arrêtés. Un conseil de guerre devait les juger et faire exécuter immédiatement l'arrêt, tandis que Dembinski s'apprêtait à entrer dans la ville à la tête des troupes et à s'emparer de la dictature. Mais depuis ses rapports avec Skrzynecki et sa dernière proclamation, ce général avait perdu la brillante auréole qui le parait à son retour de Lithuanie. L'opinion publique ne voyait plus en lui qu'un simple soldat, exploité par une faction odieuse au peuple. Ses projets ne pouvaient donc réussir; et si, en ce moment, Dembinski eût osé se présenter devant les chambres, il ne serait pas sorti vivant de l'enceinte législative.

Dans l'espace de quelques heures, les choses changèrent complétement de face. La diète formula à la hâte une nouvelle loi sur le gouvernement : il ne devait plus y avoir désormais qu'un seul président, entouré de ministres responsables, et nommant à son gré le commandant en chef.

Krukowiécki, élu président du gouvernement par les chambres, choisit sans retard pour généralissime le vétéran de l'armée, Kasimir Malachowski.

Un des premiers soins du nouveau chef fut également de jeter un blâme solennel sur les excès commis; et c'est dans ce but que Krukowiécki adressa, le 18 août, la proclamation suivante à la nation :

« Dans la capitale du peuple polonais, où « toutes les autorités sont concentrées, où les « représentants de la nation délibèrent jour « et nuit sur les intérêts de la patrie, où le « gouvernement national exerce le pouvoir, « où existent enfin tant de corps judiciaires, « des crimes atroces ont été consommés; et, « pour porter le dernier coup à notre ave- « nir, le meurtre a été commis au nom du « peuple polonais, au nom de la patrie !

« Le peuple polonais repousse avec hor- « reur ces abus sanglants. Ce n'est point « sur des crimes avilissants, mais bien « sur des vertus nationales qu'il a fon- « dé sa puissance. Il veut avoir le ciel et « non l'enfer pour allié de sa cause. Nous « avons juré de vaincre ou de mourir : si « nous devons mourir, nous périrons avec « toute la dignité d'un peuple civilisé; mais « nous ne souffrirons pas que la tombe na- « tionale porte l'empreinte du crime.

« L'autorité suprême de la nation, les « chambres réunies, a senti la nécessité de « changer la forme du gouvernement. Basé « sur la puissance des lois, le nouveau pou- « voir saura agir avec la vigueur qu'exige la « position où se trouve présentement la pa- « trie. La loi atteindra les coupables. C'est à « eux que nous devons attribuer le rappel dans « la capitale d'une partie de nos troupes, pour « la mettre à l'abri des perturbateurs et des « meurtriers, rappel qui nous a causé hier des « pertes que nous n'aurions pas essuyées, si « nous avions pu envoyer ces mêmes trou- « pes au secours de celles engagées avec l'en- « nemi. Que ces pertes, que le sang des « braves qui ont péri retombent sur leurs « têtes avec la malédiction du peuple polo- « nais !

« Quand la Pologne a-t-elle eu un gou- « vernement pareil à celui qui vient d'être « changé ? N'était-il pas émané de la volonté « nationale? N'était-il point dirigé par la « sagesse, le patriotisme et la modération ? « La liberté a-t-elle jamais été plus floris- « sante ? N'y avait-il pas à la tête du gou- « vernement un homme de bien, pur, ver- « tueux, qui a tout sacrifié à la patrie ? A quoi « ont servi pourtant toutes ces vertus contre « les violateurs de la tranquillité publique ? « Ils ont abusé de la modération du gou- « vernement le plus libéral, pour entacher « notre histoire, en sévissant contre des « individus mis en jugement, coupables « peut-être, mais sans armes. Voilà pour- « quoi le sang des Polonais coule ! Était-ce « donc pour cela que nous avons fait tant « de sacrifices et donné des preuves d'un « dévouement sans exemple ?

« Notre avant-dernière insurrection a été « souillée de meurtres semblables; mais « Kosciuszko effaça cette tache en punissant « sévèrement les coupables, et l'histoire de « sa vie et de la révolution est passée, avec « la gloire la plus brillante, à la postérité.

« Je ne tromperai pas la gloire nationale : « je saurai, à l'aide des lois, anéantir le crime « et les perturbateurs, qui sont les meil- « leurs alliés de nos ennemis.

« Comte Jean Krukowiécki. »

Le nouveau président débutait dignement; mais, par une de ces influences fatales qui viennent paralyser l'âme la

plus vigoureuse au moment même où elle doit prendre un essor décisif, Krukowiécki, qui s'était appuyé jusque-là sur le peuple, auquel il était redevable de son élévation, tenta de ménager toutes les opinions. Ce fut une faute grave, car il n'en contenta aucune. Le parti aristocratique, attaché depuis le commencement de la lutte au système de Chlopicki, et surtout à celui de Skrzynecki, qui n'apercevait de salut pour la Pologne que dans l'intervention étrangère, n'était nullement disposé à seconder les efforts d'un homme sorti d'une commotion populaire; tandis que l'opposition parlementaire, bien convaincue qu'une démarche hardie et désespérée pouvait seule sauver le pays, devait nécessairement, à la moindre hésitation, perdre confiance dans le chef en qui elle venait de placer toutes ses espérances.

Le choix fait du général Chrzanowski, partisan de Skrzynecki, comme commandant militaire de Warsovie, déplut visiblement au parti libéral; et l'exécution, à la suite d'un jugement, de quatre acteurs des scènes sanglantes du 15 août, ne satisfit pas davantage l'aristocratie. Elle aurait voulu leur adjoindre les chefs du club démocratique, désignés par elle comme les principaux instigateurs des massacres. Plus que jamais, en face d'un danger pressant, les haines s'envenimaient et affaiblissaient les ressources de la cause commune.

Le 19 août, un conseil de guerre se réunit pour délibérer sur les mesures de défense à prendre. Trois avis différents y furent exposés, et celui du général Uminski prévalut. Il consistait à détacher une moitié de l'armée, dans le but de détruire le corps russe commandé par Rosen, et à approvisionner Warsovie avant d'être attaqué au revers des lignes fortifiées, desquelles on pouvait, en cas d'échec, opérer sa retraite dans Warsovie même, où l'on se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, avec l'aide du peuple et des barricades élevées.

En conséquence, le général français Ramorino fut chargé, à la tête de dix-huit mille hommes d'élite, de nettoyer la rive droite de la Wistule et d'assurer l'approvisionnement de Warsovie. Le général Lubienski fut dirigé, dans le même but, vers la forteresse de Modlin, et, de là, vers le palatinat de Plock, avec quatre mille hommes.

Le 29, Ramorino remporta des avantages à Miendzyrzeç et à Rogozniça; Konarski dispersa également l'ennemi, auquel il fit dix-huit cents prisonniers; et Prondzynski, qui avait accompagné Ramorino, mit en déroute le corps de Golowin. Le 30, le premier de ces trois chefs se trouvait déjà près de Biala, les Russes prenant à tâche de l'éloigner autant que possible de Warsovie. Il avait pourtant reçu, le 28, une dépêche de Krukowiécki, où celui-ci le blâmait de s'aventurer aussi avant, et le prévenait que l'ennemi allait lui couper la retraite sur Praga.

Il ne restait en ce moment, à Warsovie, que vingt mille hommes de troupes régulières pour soutenir l'attaque du gros de l'armée russe, commandé par le feld-maréchal Paszkiéwitsch et qui se montait à cent dix-huit mille combattants, avec quatre cents pièces d'artillerie.

Le 4 septembre, Paszkiéwitsch fit offrir de la part de l'empereur aux Polonais, par l'organe du général Danenberg, l'oubli du passé et des assurances pour l'avenir. Mais le conseil des ministres, d'accord avec la diète, rejeta, le 5, ces propositions, en déclarant que l'on ne traiterait que sur les bases du manifeste.

Les armes pouvaient donc seules résoudre la difficulté; et, le 6 septembre, à cinq heures du matin, les corps russes se mirent en mouvement et ouvrirent un feu terrible sur toute la ligne, afin de diviser les forces polonaises; toutefois, l'attaque principale fut dirigée par le feld-maréchal contre le fort de Wola, établi aux portes de Warsovie. Il était défendu par le général Sowinski, lequel avait sous ses ordres Pierre Wysocki, le premier auteur de la révolution. Déjà depuis deux heures ce point retranché, défendu

seulement par seize cent soixante hommes et dix canons, résistait avec désespoir aux ravages de soixante pièces d'artillerie moskovites, lorsque de nouvelles troupes vinrent prendre part à l'assaut. Cent quinze canons de gros calibre battirent alors en brèche Wola, qui, criblé, écrasé par le nombre, succomba à midi, après un horrible carnage. Le brave Sowinski périt d'une mort héroïque, et Wysocki, couvert de blessures, fut fait prisonnier.

A deux heures, les Russes, protégés par leur formidable artillerie, s'avancèrent vers les hauteurs de Czysté; mais repoussés, ils se retirèrent bientôt à Wola, que les Polonais s'efforcèrent vainement de reprendre.

Le combat cessa de part et d'autre à trois heures de l'après-midi, et l'attaque de la ville fut remise au lendemain par le feld-maréchal.

Durant tout le restant de la journée et la nuit, on chercha des deux côtés à nouer des négociations; et, à la suite de nombreux pourparlers, le président Krukowiécki se rendit, le matin du 7 septembre, au camp de Wola. Il était accompagné dans cette démarche de Prondzynski, revenu de Miendzyrzeç avant l'attaque, et des aides de camp Breanski, Forster, Montebello et Sobolewski.

Le feld-maréchal, entouré de son état-major et de sa garde circassienne, reçut Krukowiécki en présence du grand-duc Michel. Mais comme le langage fier et hardi du président ne répondit pas aux espérances de Paszkiéwitsch, cette entrevue se termina sans autre effet que la demande faite par le premier de s'en référer à la diète, afin d'obtenir d'elle le plein pouvoir de négocier sur les bases exposées par le feld-maréchal, qui promit de suspendre pendant trois heures les hostilités.

Au retour de Krukowiécki de cette conférence, les ministres, influencés par le vice-président B. Niémoiowski, donnèrent leur démission.

La trêve convenue étant expirée, le canon recommença à gronder avec une nouvelle force; et les décharges d'artillerie, vomies par trois cent cinquante bouches à feu, faisaient trembler la terre à trois milles à la ronde. Elles se succédèrent sans interruption depuis une heure de l'après-midi jusqu'à la nuit.

Les négociations entre la diète et le président, d'une part, et le chef de l'armée russe, de l'autre, continuaient néanmoins toujours, mais sans produire aucun résultat. Ayant obtenu, par la voix d'une députation, l'autorisation des chambres de traiter, Krukowiécki envoya au feld-maréchal Paszkiéwitsch le général Prondzynski, porteur des dernières stipulations et de la lettre qui suit, adressée à l'empereur Nicolas :

« SIRE,

« Chargé dans ce moment même du « pouvoir de parler à Votre Majesté « Impériale et Royale au nom de la na« tion polonaise, je m'adresse, par « l'entremise de Son Excellence mon« seigneur le comte Paszkiéwitsch d'É« rivan, à votre cœur paternel.

« En se soumettant sans aucune con« dition à Votre Majesté, notre roi, la « nation polonaise sait qu'Elle seule « est à même d'effacer le passé et de « guérir les plaies profondes qui ont « déchiré ma patrie.

« Le comte KRUKOWIÉCKI, général d'infanterie, président du gouvernement. »

Mais, tandis que le parlementaire polonais portait cette lettre à Paszkiéwitsch, le maréchal de la chambre des nonces se présentait au palais du gouvernement, où il déclarait nul, au nom de la diète, tout ce qui avait été fait jusque-là. Il somma également le président de donner sa démission.

Pendant tout ce temps, l'artillerie moskovite ébranlait, de plus en plus, les murs de Warsovie. Les Russes avaient même déjà pénétré dans la ville par la barrière de Jérusalem; et l'incendie du faubourg de Czysté jetait, à travers les ombres de la nuit, un sinistre éclat. Alors Krukowiécki, pour préserver la capitale et sauver les habitants d'un massacre imminent, seconda, en sa qualité de général

d'infanterie, le passage des troupes polonaises à travers la Wistule, et les accompagna à Praga.

Mais les négociateurs russes ne voulant pas traiter avec le nouveau gouvernement, à la tête duquel s'étaient mis B. Niémoiowski, comme président, et le colonel Ziélinski, comme vice-président, on envoya chercher Krukowiécki. Il refusa de revenir, alléguant qu'il ne possédait plus le pouvoir; et il fallut que le général Lewinski certifiât qu'on le lui rendait, afin d'assurer le salut de la ville, pour qu'il reparût à Warsovie. Il n'y signa cependant rien (*).

(*) Extrait du rapport du quartier-maître général Prondzynski, adressé, en date du 13 septembre 1831, au général Malachowski, commandant en chef.

« Lorsque le général Krukowiécki reparut au palais du gouvernement, il s'éleva une vive discussion entre lui et M. B. Niémoiowski. Mais un débat bien plus violent encore eut lieu entre le général et M. Wladislas Ostrowski : chacun d'eux rejetait la faute sur l'autre; et, comme on voulait à toute force que le général Krukowiécki reprît le pouvoir, il s'y refusa positivement. A la fin, ces messieurs s'en allèrent sans rien décider, après une scène des plus fâcheuses, dont les envoyés russes et plusieurs de nos généraux furent témoins.

« En attendant, le jour commençait à paraître; l'attaque pouvait reprendre à chaque minute; un danger croissant menaçait la ville et celles de nos troupes qui y étaient demeurées. Ce fut donc pour le détourner que le général Malachowski, d'après l'avis des généraux présents Krasinski, Dembinski, Andrychewicz et plusieurs autres (qui se portèrent garants du traité devant être conclu avec le général Krukowiécki), arrêta avec le général Berg une convention militaire pour l'évacuation de Warsovie et de Praga.

. . . .

« Je suivis le général Berg au camp russe, lorsqu'il s'y rendit avec la convention arrêtée par le général Malachowski; et je dis au grand-duc Michel, qui nous attendait avec le traité formel du général Krukowiécki que nous devions lui apporter : « Deux fois dans cette journée j'ai donné à V. A. R. une parole d'honneur qui s'est trouvée fausse, en garantissant personnellement que le traité serait conclu avec le général Krukowiécki, traité que nous n'apportons pas (le grand-duc resta saisi d'étonnement). Par des promesses solennelles, j'ai contribué à sauver la ville, et cependant aucune d'elles n'a été réalisée. Je ne veux accuser personne ni me justifier. Mais je dois une réparation à V. A. R.; je me la dois à moi-même : c'est pourquoi je livre ma personne à votre discrétion absolue. »

« Le grand-duc accepta cette déclaration, et m'enjoignit d'attendre ses ordres. Aussitôt que je serai libre, j'irai rejoindre l'armée et partager son sort, etc. »

Son intention était même de rejoindre l'armée, pour partager, comme simple général, le sort des troupes; mais sur l'avis que le général Uminski l'attendait à Praga pour le faire fusiller, Krukowiécki demeura à Warsovie.

La tournure funeste des événements avait ajouté un nouveau degré d'énergie aux haines précédentes, et semé dans les esprits d'outrageants soupçons. Accusé de trahison, Krukowiécki répondit à des clameurs furieuses par le document suivant, que l'histoire doit enregistrer à un double titre; car non-seulement il sert à la justification d'un brave officier, mais il offre encore le tableau animé des mémorables événements de la journée du 7 septembre.

« Le 17 août, le général Krukowiécki fut nommé président du gouvernement national du royaume, qui ne s'étendait pas alors au delà de quelques milles carrés. Il se chargea de ce fardeau avec toute la résignation d'un homme prêt à subir tous les dangers et tous les coups du sort, afin de sauver, s'il était possible, le vaisseau de l'État, qui était déjà à moitié brisé.

« Le 18, il se fit rendre compte de l'armée, des munitions de guerre, des provisions et des fonds, et demanda des renseignements sur l'esprit dont l'armée était animée. S'étant convaincu, par ces rapports, que les magasins ne renfermaient des vivres que pour onze jours et des fourrages pour sept, il

convoqua, le 19 août, un conseil de guerre composé, sous sa présidence, du vice-président du gouvernement, B. Niémoiowski, du général Malachowski, remplaçant le généralissime, des généraux Dembinski, Uminski, Ramorino, Prondzynski, Chrzanowski, Siérawski, Rybinski, Kolaczkowski, Lubienski, Lewinski, Skarzynski et Bem (alors colonel), pour décider lequel des trois plans qui lui avaient été soumis pour les opérations militaires ultérieures présentait le plus d'avantages. Les votes de tous les membres de ce conseil, écrits de leur propre main, sont en la possession du président. Trois membres voulaient qu'on livrât une bataille aux Russes, savoir : les généraux Krukowiécki, Chrzanowski et Rybinski; deux voulaient que l'on abandonnât Warsovie, savoir : Dembinski et Siérawski. Le reste opina pour la défense de Warsovie et l'envoi de deux corps détachés sur la rive droite de la Wistule.

« Par suite de cette délibération, le général Ramorino fut envoyé dans la Podlachie pour détruire le corps d'armée du général Golowin, qui, avec celui du général Rosen, ne comptait qu'un effectif de onze mille hommes et pouvait être facilement anéanti par nos troupes supérieures en nombre.

« Le général Lubienski reçut l'ordre de se rendre dans le palatinat de Plock, pour en chasser l'ennemi, détruire les redoutes et les ponts à Niészawa, et intercepter toutes communications des troupes russes avec la Prusse.

« Indépendamment de la destruction du corps d'armée du général Golowin, le principal but de l'expédition du général Ramorino était de pourvoir de vivres la capitale et les troupes qui restèrent pour la défendre.

« Quoique la manœuvre du général Ramorino n'ait pas été aussi prompte qu'on aurait pu s'y attendre, quoiqu'il n'ait atteint que près de Miendzyrzeç les corps de Golowin et de Rosen, et ait passé inutilement quelques jours dans la contrée de Brzesc, dont il ne put s'emparer, il délivra cependant le palatinat de Podlachie de la présence de l'ennemi et procura aux autorités civiles la possibilité de fournir des vivres à la capitale.

« L'ennemi ayant fait à Gora des préparatifs pour passer la Wistule, des courriers portèrent chaque jour au général Ramorino l'ordre de se rapprocher de la capitale, non pour la défendre, car il s'y trouvait des forces suffisantes, mais uniquement pour ne pas avoir ses communications coupées, dans le cas où l'ennemi passerait la Wistule en masse.

« La jonction du général russe Kreutz avec le corps d'armée principal que nous ne pouvions plus empêcher, malgré diverses démonstrations dans le palatinat de Plock, et le blocus de Warsovie qui devenait toujours plus étroit, faisaient pressentir d'un moment à l'autre une attaque sérieuse. Le président du gouvernement se fit alors soumettre un plan de défense, avec une analyse sur tous les détails, et ayant reconnu que tous les points étaient bien garnis et pouvaient être, en cas de besoin, appuyés par des réserves; ayant d'ailleurs reçu l'assurance du général Malachowski et des autres généraux commandants, que le service se faisait avec le plus grand zèle, et appris notamment du général Bem que la première ligne de fortifications qu'il commandait en personne pouvait tenir vingt-quatre heures, surtout avec le grand nombre de pièces de réserve qui étaient à sa disposition, il se borna à recommander la plus grande vigilance en tous lieux, défendit aux troupes de s'éloigner le soir des redoutes, compta dès lors sur la sécurité de la capitale, et s'adonna avec confiance aux affaires.

« En attendant, les manœuvres des généraux Ramorino et Lubienski, qui avaient délivré de l'ennemi deux palatinats, assuraient l'approvisionnement de la capitale; et comme ces manœuvres avaient convaincu le feld-maréchal que le gouvernement polonais agissait avec une nouvelle énergie, il fit le premier pas pour éviter l'effusion du sang. Le général Prondzynski, que le président du conseil avait chargé d'une mission importante, rapporta des con-

ditions qui nous étaient avantageuses. « Il les soumit en conseil, en présence du président du sénat et du maréchal de la chambre des nonces. Le président du gouvernement, le président du sénat, les ministres de l'intérieur et des finances votèrent pour l'adoption des conditions. Le vice-président, le général Malachowski, le maréchal de la chambre des nonces, les ministres des cultes, de la guerre, de la justice et des affaires étrangères votèrent pour le rejet, insistant avec violence pour que la Pologne fût reconquise dans ses anciennes limites. La majorité l'emporta, et alors s'engagea une nouvelle discussion sur le mode de rédaction de la réponse; discussion dans laquelle l'opinion du parti modéré fut encore obligée de céder.

« Le 4 septembre, lorsque la réponse eut été rédigée conformément au vote de la majorité, le président du gouvernement, augurant que le feld-maréchal terminerait la lutte par la force, donna dans l'après-midi non-seulement l'ordre de se tenir prêt au combat, mais il alla tout examiner en personne pour s'assurer que le service était bien fait.

« Le 5 septembre, le général Malachowski fit renouveler les préparatifs de défense, examina jusqu'à quel point il pouvait compter sur le succès; et, après avoir reçu de la tour de l'Observatoire l'avis que toute l'armée russe était en mouvement, il alla partout pour voir si tout était prêt pour l'attaque du lendemain.

« Le 6 septembre, le président du gouvernement établit son quartier général dans la redoute n° 78, parce que de là il pouvait voir toutes les attaques; et parce que, suivant les règles de la stratégie, il prévoyait que l'assaut le plus fort aurait lieu du côté du point le plus faible, c'est-à-dire, aux environs de Mokotow.

« Le 6 au soir, lorsque les retranchements 54 et 57 et les principaux ouvrages de l'église de Wola eurent été enlevés, on résolut, dans le conseil des ministres, d'écrire au feld-maréchal pour lui demander la communication des conditions sur la base desquelles il était autorisé, par son souverain, à négocier avec les Polonais. Le général Prondzynski fut chargé de porter cette lettre. Il apporta pour réponse le désir du feld-maréchal que le président du gouvernement se trouvât, le 7, à huit heures du matin, aux avant-postes pour conférer avec lui.

« Le général Krukowiécki ayant eu, à l'heure indiquée, un entretien avec le feld-maréchal Paszkiéwitsch à Wola, mais n'étant point autorisé à conclure un traité (pouvoir que s'était réservé la diète par l'article 4 du décret du 17 août, relatif au changement de gouvernement), il rapporta, à Warsovie, les conditions offertes par le feld-maréchal; et, dans une séance du conseil des ministres, les communiqua officiellement au président du sénat et au maréchal de la chambre des nonces, à l'effet de provoquer à ce sujet une délibération de la diète (*).

(*) *Extrait du rapport adressé à S. M. l'empereur par le feld-maréchal Paszkiéwitsch, le 9 septembre 1831.*

« Le 5 septembre, M. Krukowiécki m'adressa une lettre, dans laquelle, tout en protestant de son désir de voir cesser l'effusion du sang, il déclarait : « *que les Polonais avaient pris les armes pour l'indépendance nationale dans les limites qui les séparaient anciennement de la Russie.* »

« Une déclaration semblable m'enleva tout espoir de voir les sujets polonais de V. M. I. rentrer de bon gré dans le devoir. J'ordonnai, pour toute réplique, l'assaut pour le lendemain pour la pointe du jour. Il eut lieu....

Le 7 septembre, dès trois heures du matin, M. Prondzynski se présenta à nos avant-postes et me demanda une entrevue.... Il annonça connaître l'intention du général Krukowiécki de rentrer sous l'obéissance de V. M., et qu'il avait les pouvoirs nécessaires pour traiter sur cette base.

« Je consentis à ce que le comte Krukowiécki se rendît de suite auprès de moi. J'engageai S. A. I. monseigneur le grand-duc Michel à vouloir bien me faire l'honneur d'assister à cette conférence, qui semblait devoir amener la pacification du royaume; le chef d'état-major comte de

« La suspension des hostilités n'avait été accordée que jusqu'à une heure de l'après-midi.

« Les chambres réunies, ayant reçu cette communication, résolurent de se proroger et d'investir le général Krukowiécki de pleins pouvoirs, à l'effet de prendre les mesures qu'il jugerait convenables dans les circonstances critiques où on se trouvait.

« Comme la canonnade recommençait, et que le général Krukowiécki n'avait reçu par écrit aucune décision et n'avait été informé que verbalement, par le général Prondzynski, de ce dont était chargé le maréchal de la diète, les négociations que lui confiaient les membres de la diète n'auraient pu être légales sans qu'un décret formel eût été rendu. Ne voulant point attirer sur sa tête la grave responsabilité des malheurs qui menaçaient la ville et le pays, il envoya à la diète sa démission par l'entremise du conseiller d'État Szymanowski. Celui-ci la remit au secrétaire de la chambre des nonces, parce que déjà les membres de la diète, sans arrêter aucune résolution, s'étaient séparés, et ne devaient se rassembler de nouveau qu'à quatre heures. Une perte de temps semblable, dans un moment si critique, jointe au désir d'arrêter une effusion de sang inutile, décidèrent le général Krukowiécki à envoyer le général Prondzynski au feld-maréchal, avec prière de suspendre le combat, attendu que les formalités nécessaires pour donner une réponse aussi importante ne pouvaient point être observées dans un si court délai; mais qu'on devait s'attendre à ce qu'avant six heures du soir, la diète enverrait au président des pleins pouvoirs en forme pour conclure le traité.

« Le général Prondzynski ne vit point le feld-maréchal, qui déjà était blessé; il revint avec le général Berg, qui apporta la réponse du grand-duc Michel, autorisé à négocier : que le combat ne pouvait être suspendu avant qu'un traité eût été signé; mais qu'on pouvait toujours, au milieu du feu, parlementer; qu'à cet effet, il envoyait le général Berg, qui, en arrivant à cinq heures au palais du gouvernement, ne fut pas peu surpris de trouver le président encore non investi des pleins pouvoirs en question.

« Le conseiller d'État Szymanowski revint peu d'instants après de la diète, porteur de la déclaration que les chambres n'acceptaient point la démission du président du gouvernement, mais qu'elles le priaient, au contraire, de continuer à se dévouer au bien général dans ces circonstances critiques.

« Le général Krukowiécki, qui se voyait ainsi forcé de rester président du gouvernement, envoya de nouveau le général Prondzynski auprès de la diète pour lui communiquer la réponse du grand-duc et l'informer de l'arrivée du général Berg, chargé de con-

« Toll y fut également présent, et j'y appelai ensuite le général Berg.
« M. Krukowiécki me tint un langage si différent de celui auquel je devais m'attendre, que je lui rappelai qu'une déclaration de son délégué avait déjà posé la question sur les seules bases que je pusse admettre, et qu'elles étaient ainsi le seul point de départ pour une négociation. Le comte Krukowiécki désavoua la déclaration du général Prondzynski, en sa présence même, et prétendit de plus qu'il n'avait point reçu de la diète les pouvoirs nécessaires pour traiter définitivement de la paix et moins encore aux conditions que j'y mettais. La discussion qui s'engagea alors fut naturellement assez vive. Son Altesse Impériale prit plusieurs fois la parole et exposa avec force tous les malheurs qu'une coupable opiniâtreté appelait sur la Pologne. Deux fois je fus sur le point d'ordonner la reprise immédiate des hostilités. Mais cédant à de nouvelles instances et désirant éviter l'effusion du sang, je chargeai le général Berg de lire les conditions principales d'un arrangement, et je consentis à attendre jusqu'à une heure, c'est-à-dire pendant trois heures, la réponse définitive du comte Krukowiécki.....
« A une heure ne voyant revenir personne, je fis annoncer la reprise des hostilités. On me demanda encore une demi-heure. Lorsqu'elle fut écoulée sans avoir amené de résultat, je fis commencer l'attaque, etc. »

clure le traité. Pendant ce temps-là, on recevait de la ligne de bataille des rapports portant que plusieurs de nos batteries avaient été enlevées et que l'ennemi s'approchait du rempart principal. Le général Prondzynski ne tarda pas à revenir accompagné par une députation de la diète, composée des députés Malachowski et Libiszewski, qui déclarèrent par écrit que les chambres, presqu'à l'unanimité, autorisaient le président du gouvernement à traiter avec l'ennemi. Les chambres réunies ayant ensuite envoyé, une heure plus tard, au général Krukowiécki un décret qui lui conférait le droit de conclure un traité ayant pour objet de faire cesser le combat, le général Krukowiécki refit les conditions qui lui avaient été envoyées par l'ennemi et les remit au général Berg, en ajoutant qu'il lui était impossible de s'en écarter d'une syllabe. En même temps, il ajouta une lettre pour l'empereur, dont il demanda l'envoi aussitôt après l'acceptation des articles.

« Le général Berg ayant refusé de se charger de ces articles, qui différaient si complétement de ceux qu'il avait apportés, le président le fit accompagner par le général Prondzynski, pour déclarer que, s'ils n'étaient point accordés, l'armée polonaise se défendrait dans Warsovie jusqu'au dernier homme.

« Quand ces deux généraux furent partis, on continua à recevoir les plus tristes rapports de la ligne de bataille; et, lorsque le président apprit que l'ennemi s'était déjà emparé du rempart principal, derrière la barrière de Jérusalem, et faisait filer ses colonnes sur ce point, le colonel Breanski revint de parlementer et annonça que l'attaque cesserait aussitôt après le retour du général Berg.

« Ceci ayant eu lieu, et le bruit s'étant répandu dans la ville que l'ennemi avait été repoussé et avait suspendu l'attaque, le maréchal de la chambre des nonces, Wladislas Ostrowski, vint trouver le président du gouvernement, qui attendait encore le général Prondzynski, et lui apprit que les députés qui s'étaient rassemblés au palais du gouvernement lui demandaient communication du traité qui allait être signé. Le président ne possédant point de copie de ces articles, que, faute de temps, on n'avait pu transcrire, et ne pouvant non plus paraître en personne dans la chambre, s'y refusa. Un quart d'heure après, le maréchal revint lui déclarer que les chambres ne voulaient pas consentir à traiter, et que le président entrerait dans leurs vues en donnant sa démission.

« Le président du gouvernement ne pouvant pas s'opposer à la volonté des représentants de la nation, remit aussitôt au maréchal sa démission, qu'il avait déjà envoyée dans le courant de la journée, et dès qu'il eut entre les mains un acte écrit qui le déliait des devoirs de la présidence, et qui n'était toutefois signé que par le maréchal (et qu'il apprit le lendemain ne pas être provenu d'une majorité légale), il monta à cheval avec tout son état-major et se rendit à Praga; il facilita le passage de la Wistule à l'armée et arriva lui-même, sur l'autre rive, à deux heures après minuit à la colonie de Golendzinow. A peine eut-il goûté un peu de repos, qu'arriva le chef d'état-major Lewinski, qui l'invita, au nom du nouveau gouvernement et au nom du généralissime Malachowski, à se considérer encore comme président du gouvernement national, et à retourner à Warsovie pour terminer les négociations avec les parlementaires russes, qui déclaraient n'avoir de pouvoirs pour négocier qu'avec lui.

« Le général Krukowiécki refusa d'abord de rentrer dans la ville pour négocier; cependant il finit par céder, quand le général Lewinski lui représenta les graves conséquences qu'aurait son refus, telles que la destruction de la ville et le massacre de plusieurs milliers d'habitants.

« En arrivant au palais du gouvernement, le général Krukowiécki y trouva les parlementaires et le général Prondzynski, ainsi que le généralissime, plusieurs généraux, le vice-président du gouvernement et le maréchal

de la chambre des nonces; mais comme il avait donné sa démission, il dut se considérer comme une personne privée et sans aucun caractère politique; il crut donc ne pouvoir signer aucun acte, sans usurper une qualité qui ne lui appartenait plus. Il se borna à prier le général Berg d'obtenir du grand-duc Michel qu'il voulût bien prendre sous sa protection Warsovie et ses habitants. Le généralissime Malachowski et le nouveau vice-président du gouvernement, colonel Ziélinski, discutèrent ensuite avec le général Berg une convention militaire, qui contenait, entre autres conditions, celle de la reddition de Praga et du pont; mais quand le général Krukowiécki voulut se rendre à Praga pour rejoindre l'armée, un détachement de troupes, posté par le général Uminski, s'y opposa, et ce dernier déclara même qu'il ferait fusiller Krukowiécki sitôt qu'il se montrerait sur l'autre rive.

« Cette déclaration décida le général Krukowiécki à rentrer dans la ville, etc. »

L'occupation de Warsovie par les Russes mit fin, le 8 septembre, à un drame auquel l'Europe n'eut pas honte d'assister comme témoin passif.

Dans la lutte désespérée qui avait eu lieu aux portes de Warsovie, les Polonais essuyèrent une perte de cinq à six mille hommes. Les Russes eurent environ vingt mille des leurs tués ou blessés grièvement.

Afin de gagner du temps, on convint d'un armistice de quarante-huit heures.

« Si l'insurrection et la guerre, dit M. Lelewel, eussent été convenablement dirigées, la perte de la capitale, bien que grave, n'aurait pas amené la chute de la cause nationale. Sous le règne de Jean-Kasimir, Warsovie fut occupée par l'ennemi à diverses reprises, et Étienne Czarniecki battu; cependant ce même Czarniecki ne put être dompté, et la capitale fut reconquise. »

Après la prise de cette dernière, l'armée polonaise, répartie dans tout le pays, pouvait encore réunir soixante mille combattants; tandis que les Russes, contraints de diviser leurs forces et de garder Warsovie, n'avaient que cent mille hommes à lui opposer. Malheureusement, par suite d'une mauvaise direction imprimée aux esprits, les Polonais avaient plus foi en la possession de la capitale qu'en leurs chefs.

Néanmoins l'ordre fut envoyé aux divers corps éparpillés de rejoindre le quartier général de Modlin, où l'armée nationale s'était retirée. Un pont avait été construit à cet effet sur le Boug, près de Kamienczyk. Mais Ramorino, au lieu d'écouter la volonté du commandant en chef, assembla dans sa propre division un conseil de guerre, à la suite duquel il entra en Galicie, sur le territoire autrichien (16 septembre). Le seul Samuel Rozycki tint bon avec son petit corps; il fut bientôt rejoint par le prince Czartoryski et Gustave Malachowski, qui, venant de quitter Ramorino, lui donnèrent avis de la résolution de ce général; Skrzynecki arriva également, sous un déguisement, auprès de Rozycki. Ce digne chef, après avoir résisté jusqu'au dernier moment, et voyant toutes les routes coupées par l'ennemi, fut forcé de chercher à son tour un refuge en Galicie (27 septembre).

Dans sa retraite vers la forteresse de Modlin, le corps polonais principal, encore fort de plus de vingt mille hommes, avec quatre-vingt-dix pièces d'artillerie, avait été accompagné de soixante et dix membres de la diète, et d'un grand nombre d'habitants de Warsovie, qui redoutaient la vengeance de l'ennemi. A Modlin, le nouveau président, Bonaventure Niémoiowski, convoqua un conseil de guerre, où le général Rybinski fut élu commandant en chef. Le gouvernement national siégea de l'autre côté de la forteresse, dans la petite ville de Zakroczym.

Divers projets d'action furent émis. Quelques-uns voulaient surprendre Warsovie et la délivrer; d'autres porter le théâtre de la guerre en Lithuanie; d'autres, enfin, se jeter dans les contrées montagneuses de Krakovie,

où Rozycki se défendait encore. Aucun de ces plans ne fut adopté cependant; et les pourparlers qui eurent lieu entre les deux camps opposés, du 9 au 29 septembre, n'ayant produit aucun résultat, l'armée polonaise se retira sur Plock. Là, le commandement en chef fut offert par la diète au général Uminski; mais l'infanterie repoussant le choix de ce nouveau chef, qui avait toujours servi dans la cavalerie, et les représentants de la nation ne possédant plus aucune influence sur des troupes démoralisées, Rybinski entra, avec les débris de l'armée, sur le territoire prussien, entre Brodniça et Swiedziebno (5 octobre).

Au moment de passer la frontière, Rybinski adressa, en sa qualité de commandant en chef, la protestation suivante à l'Europe :

« Le monde connaît déjà les motifs « qui ont porté la nation polonaise à « se soulever et à revendiquer, les ar« mes à la main, les droits impres« criptibles que le temps ni la force « n'ont pu lui ravir. Le manifeste émis « par les chambres réunies de Pologne « a dévoilé à l'Europe civilisée les « abus dont les Polonais avaient été « victimes, les griefs dont ils avaient « demandé le redressement, et l'ac« cueil que leurs justes représentations « reçurent de l'empereur de Russie. « Sourd à la voix du peuple polonais, « c'est par la guerre qu'il répondit à « nos réclamations, et des combats « meurtriers s'engagèrent aussitôt en« tre le puissant empire du Nord et « une poignée de braves animés du « désir de défendre la plus belle des « causes. Souvent conduits à la vic« toire, les Polonais prouvèrent sur les « champs de bataille qu'ils savaient « soutenir leurs droits; et tous les ci« toyens témoignèrent assez, par leur « conduite publique et privée, qu'il n'é« tait pas de sacrifice qu'ils ne fussent « prêts à déposer avec joie sur l'autel de « la patrie. La justice de l'histoire, celle « des souverains et des peuples, à la« quelle les Polonais, victimes d'une « cruelle destinée, ne cessent d'en ap« peler, saura apprécier la noblesse de « leur entreprise, la grandeur de leurs « efforts, leur persévérance dans le « malheur, et la difficulté, l'impossi« bilité de reconquérir leur indépen« dance et l'intégrité de leurs fron« tières sans une assistance étrangère « à laquelle ils croyaient avoir quel« ques droits.

« La lutte dura pendant près d'un « an, avec des chances égales la plu« part du temps. Mais la supério« rité matérielle de l'ennemi, l'épui« sement du trésor public, des mu« nitions de guerre et des autres res« sources du pays, la perte de tout « espoir d'une intervention étrangère « quelconque, le manque d'éléments « indispensables pour soutenir d'aussi « grands efforts, amenèrent des résul« tats qui rendirent plus difficile que « jamais la continuation de la lutte. « Elle devint impossible après l'évacua« tion de Warsovie, ce foyer de pa« triotisme, contre lequel l'ennemi « avait employé l'élite de son armée et « réuni la presque totalité de ses forces. « Après la perte d'un point militaire « aussi important, et pour empêcher « qu'une seule goutte du sang des « braves fût versée sans utilité pour « la cause, le commandant en chef de « l'armée polonaise, sans préjuger en « rien les décisions de la représenta« tion nationale et n'agissant qu'au « nom de l'armée, entra avec le maré« chal Paszkiéwitsch en pourparler, « dont le but était de conclure un ar« mistice pour arrêter l'effusion du « sang et fixer les bases d'une pacifica« tion prochaine. L'armée déclarait « même qu'elle était prête à se sou« mettre à son ancien souverain, pourvu « que l'empereur de toutes les Russies, « comme roi constitutionnel de Polo« gne, basât son règne sur des insti« tutions nationales, qu'il garantît « l'oubli du passé à tous les habitants « qui avaient pris une part quelcon« que dans la révolution, et qu'il « ne fût rien proposé à l'armée po« lonaise d'incompatible avec son hon« neur et sa dignité. Cette négocia« tion, qui dura plus de vingt jours, « fut d'abord conduite avec des ap-

« parences de modération qui sem« blaient promettre le succès; mais bientôt elle prit un caractère d'exigence, « qui se changea à la fin en un ordre « positif, de la part du maréchal Paszkiéwitsch, de se soumettre sans con« dition et d'attendre la clémence de « l'empereur. Pendant ce temps, les « armées russes avaient pris, contrai« rement à la bonne foi, des positions « militaires qui menaçaient la nôtre « d'une destruction complète. C'est « dans cet état de choses que le com« mandant de l'armée polonaise crut « devoir se rapprocher des frontières « de la Prusse et y chercher un asile « pour son armée, que le noble carac« tère du souverain lui garantissait.

« Mais avant de quitter la terre na« tale, cette terre chérie arrosée du « sang le plus pur et de nos larmes, « l'armée de Pologne déclare, devant « Dieu et devant l'univers, que chaque « Polonais reste aujourd'hui et restera « toujours aussi pénétré de la sainteté « et de la justice de notre cause qu'il « le fut jamais; elle considère, en outre, « comme un devoir sacré d'en appeler « solennellement par cet acte à toutes « les nations, à tous les cabinets du « monde civilisé, et principalement à « ceux qui, au congrès de Vienne, ont « témoigné le plus d'intérêt à la cause « polonaise, et de leur confier le sort « futur et l'existence politique de cette « nation toujours malheureuse et ja« mais vaincue, qui se trouve appelée « à exercer une si grande influence « sur la civilisation, l'équilibre et la « paix de l'Europe. Les Grecs, les Bel« ges et d'autres peuples ont été l'objet « de la sollicitude des grandes puis« sances; les Polonais seraient-ils donc « les seuls auxquels elles refuseraient « leur protection? Non, la dignité, la « conscience des souverains nous ga« rantissent le contraire.

« C'est donc à vous, puissants de la « terre, c'est aux sympathies de vos « peuples que l'armée nationale de Po« logne s'adresse dans son affliction : « elle vous conjure au nom du Tout« Puissant, au nom de l'humanité, au « nom du droit commun à tous les « hommes, de prendre sous votre garde « nos libertés et de faire présider la « justice et l'équité aux arrangements « qui seront pris à notre égard, et qui, « pour assurer la paix de l'Europe, « doivent être conformes au bien gé« néral et à celui de la Pologne.

« Swiedziebno, sur la frontière prus« sienne, ce 4 octobre 1831.

« Le commandant en chef de l'armée « polonaise,

« RYBINSKI. »

Rybinski arrêta, en outre, diverses dispositions, afin de faire parvenir intacte, à la banque de Pologne, une somme d'environ six millions, prise pour les besoins de l'armée au moment de l'évacuation de Warsovie. Les fonds appartenant au ministère de la guerre furent également rendus dans toute leur intégrité.

Ces soins assurés, Rybinski termina la série des actes officiels par la lettre qui suit, destinée au roi de Prusse :

« SIRE,

« La lutte de dix mois que notre malheu« reuse patrie soutient, avec le courage du « désespoir, contre toutes les forces de la « Russie, est parvenue au point où une « plus longue résistance deviendrait une « effusion de sang inutile.

« C'est pour éviter au pays de nouveaux « malheurs, qui en seraient le résultat, que « nous avions pris la résolution de nous sou« mettre à notre souverain constitutionnel, « sans cependant dévier de la route que « nous traçait l'honneur. Mais les condi« tions humiliantes que le maréchal comte « Paszkiéwitsch veut nous imposer nous ra« viraient ce dernier bien; nous sommes « donc décidés à n'y souscrire jamais.

« Les événements ultérieurs de la guerre « nous ayant rapprochés des frontières des « États de Votre Majesté, l'armée, qui cède « à des forces supérieures, se trouve au« jourd'hui dans le cas d'avoir à invoquer « votre hospitalité, au nom du droit des na« tions et de l'humanité. Pressée par la né« cessité, elle doit chercher asile dans les « États soumis au sceptre de Votre Majesté, « convaincue que l'équité connue et les ver« tus privées qui la caractérisent garantiront « sa haute protection au malheur!

« Je suis avec le plus profond respect, etc.,

« MATHIEU RYBINSKI,

« commandant en chef de l'armée polonaise. »

Trente mille Polonais environ passèrent en Prusse avec le général Rybinski; un nombre à peu près égal avait déjà cherché asile précédemment en Galicie, sous les ordres des généraux Ramorino et Rozycki. Tous durent déposer leurs armes à l'entrée de la frontière.

A cette partie militante du pays se joignit une foule de citoyens distingués de toutes les classes de la nation, réduits à fuir devant la vengeance des vainqueurs. Un désir bien naturel ne tarda pas à s'emparer de l'immense majorité des exilés, celui de voir la France, cette vieille amie de la Pologne; mais ce projet contrariait les vœux de la Russie, et on mit tout en œuvre pour en empêcher la réalisation. Les officiers étant proscrits en masse par l'oukase du tzar (octobre 1831), ce fut aux sous-officiers et aux soldats que l'on s'attaqua, afin de les décider à rentrer dans le royaume. Leur répugnance à cet égard était grande, mais toutes les voies furent jugées bonnes, même la violence, pour les contraindre à accepter un pardon auquel ils ne croyaient pas. A peine de retour en Pologne, ils se virent transportés au fond de la Russie et incorporés de force dans les régiments moskovites.

Une très-faible partie des soldats échappa à ces rigueurs. Plus heureux qu'eux, les officiers purent gagner la France, et leur passage à travers l'Allemagne fit époque. On ne vit jamais de manifestation plus vive et plus générale. La plupart des réfugiés étaient privés de toutes ressources; mais, grâce au dévouement des habitants, ils traversèrent le vaste sol germanique sans ressentir le moindre besoin. Chaque ville devenait le centre d'une association bienfaisante, qui prodiguait avec effusion les secours et les consolations. La Saxe se distingua surtout par l'accueil qu'elle fit au malheur; et son vieux roi résista, aussi longtemps que le lui permit sa position politique, aux exigences des oppresseurs de la Pologne.

Une fois en France, où la réception ne fut pas moins touchante et moins fraternelle, les exilés purent respirer en liberté et rêver des jours meilleurs pour leur patrie.

Après une lutte de près d'une année, la révolution polonaise était abattue. La sympathie des nations lui était acquise dès le début; et peut-être les gouvernements européens auraient-ils fini par lui prêter assistance, si la Russie, qui redoutait avec raison une telle démonstration, n'eût pris à tâche d'intriguer et de calomnier le caractère d'un soulèvement aussi légitime. Ainsi, elle ne cessa de répéter, par la voix de tous les organes dont elle disposait, que, loin d'être un mouvement national, l'insurrection polonaise n'était qu'une émeute qui n'avait aucune importance politique pour l'Europe.

Rien ne répond mieux à cette allégation que les paroles d'un personnage haut placé, et que l'on n'accusera pas de professer des opinions anarchiques, S. A. R. le duc de Sussex. Elles font partie de sa réplique à l'adresse que lui présenta, au mois de juin 1839, le comité de l'émigration polonaise à Londres.

« Votre insurrection, Messieurs, dit S. « A. R., n'a pas été une révolution, mais « bien une lutte pour reconquérir vos pri- « viléges et vos droits comme nation indé- « pendante, régie par des lois spéciales et « vous appartenant, lois qui vous ont été « garanties par le congrès de Vienne, au- « quel l'Angleterre particips.

« Par degrés et insensiblement, par tous « les moyens, enfin, vous avez été dépouil- « lés de vos droits, sans que cela attirât l'at- « tention de l'Europe ou provoquât ses pro- « testations, bien que ce résultat l'atteignait « matériellement et lui faisait un tort grave.

« L'issue de votre insurrection n'a pas ré- « pondu à votre courage, et je dois le dé- « plorer avec tous les honnêtes gens; mais « j'ai l'espérance ferme et sincère, et cha- « que jour j'adresse à cet égard mes prières « les plus ardentes à Dieu, le puissant maître « de toutes les actions humaines, que le « temps viendra où il vous sera permis de « retourner dans votre patrie et de la voir « occuper de nouveau le rang qu'elle tenait « autrefois avec tant d'éclat parmi les na- « tions européennes. »

LA POLOGNE, PROVINCE RUSSE.

1831-1840.

La fortune des armes l'emporta donc encore une fois sur les lois de la justice; mais, depuis l'établissement du christianisme, on vit rarement le vainqueur abuser du triomphe comme le fit l'empereur Nicolas. Quelle que soit la manière dont on veuille envisager le droit de résistance à la tyrannie, on ne peut nier, d'après les paroles du duc de Sussex qui précèdent, que les Polonais se soient levés en masse pour réclamer leurs droits. Les hommes les plus honorables avaient figuré dans la révolution, et y avaient déployé un courage héroïque, joint à une abnégation sublime. Enfin, la nation polonaise, en courant aux armes, cédait aux souvenirs impérieux d'une existence libre de toutes chaînes étrangères durant dix siècles; existence attestée par l'histoire, et que quarante années de malheurs et d'oppression n'avaient pu effacer de sa mémoire.

Ces considérations, qui eussent été toutes-puissantes aux yeux d'un vainqueur généreux, ne furent d'aucun poids auprès du tzar. Maître du pays, libre de tout empêchement du côté des autres puissances, pouvant montrer à son gré une magnanimité d'accord avec une saine politique, il préféra, pour le triste plaisir de la vengeance, considérer les chefs de la nation comme de vils malfaiteurs et traiter la Pologne entière comme un faubourg révolté. Cette résolution une fois prise, il ne lui restait plus que la voie des rigueurs, et il s'y précipita.

Le surlendemain de l'entrée des Russes à Warsovie, un acte d'amnistie fut proclamé (10 septembre), en vertu duquel on promettait l'oubli du passé à tous ceux qui se soumettraient au pouvoir de l'empereur. Trois jours après, un nonce de la diète, Xavier Sabatyn, qui avait fait sa soumission, était arrêté et déporté pour sa coopération aux événements antérieurs.

Ce premier abus de la victoire n'était que le prélude d'une longue série d'actes arbitraires et révoltants.

Le château des rois de Pologne fut dépouillé de tous ses objets d'art et de tous ses souvenirs historiques, tandis que les deux salles où s'assemblait la diète étaient converties en casernes.

Le maréchal Sacken eut plein pouvoir de créer, dans les provinces lithuaniennes, des commissions militaires pour juger les insurgés. Il fut autorisé également à rendre des décrets de bannissement, de confiscation, de condamnation aux travaux des mines, et même de mort. Et, loin que l'empereur s'empressât d'adoucir ceux de ces décrets qui étaient soumis à sa ratification, il les aggravait, comme il le fit à l'égard du prince Roman Sanguszko, qui, déchu de toutes ses grandeurs, se vit condamné, par un ordre impérial, à faire *à pied* la route de Sibérie.

Le nombre des citoyens notables enlevés ainsi à leurs foyers, après les avoir dégradés, fut immense. Souvent on joignait l'ironie à la cruauté; témoin la décision rendue contre le vénérable abbé Siérocinski : « Considérant « que le coupable est d'un âge très-avancé, il est condamné à la perte de ses « titres de noblesse, de sa fortune, et à un « bannissement perpétuel en Sibérie. »

La cocarde moskovite fut substituée à la cocarde polonaise, et l'ordre national du *Mérite militaire* transformé en ordre russe. La décoration qui avait paré la poitrine des Kosciuszko et des Poniatowski servit désormais d'encouragement aux oppresseurs du pays.

On publia, à la fin de novembre 1831, un nouvel acte d'amnistie, remarquable seulement par les exclusions qu'il renferme. En étaient exceptés : 1° *les auteurs de la révolution du 29 novembre*, qui ne furent que les interprètes du vœu général; 2° *les membres du gouvernement*, expression vague

qui comprenait, selon le sens qu'on voulait bien lui donner, sept individus ou deux cents; 3° *les députés ayant contribué à l'acte de déchéance*, terme manquant également à dessein de précision, car cet acte avait été voté et signé à l'unanimité par les membres des deux chambres présents à Warsovie; 4° enfin, *les assassins de la nuit du 15 août*, rapprochement odieux dont la tendance n'échappa à personne.

L'influence de l'amnistie fut telle que toutes les maisons d'arrêt de Warsovie se trouvèrent bientôt encombrées de prisonniers. Pour pouvoir abriter ceux qu'on expédiait des provinces, il fallut métamorphoser de nouveau en cachots les couvents des carmes et des dominicains, qui avaient déjà servi à cet usage sous l'administration du grand-duc Constantin.

Le mois de février 1832 devait montrer, à l'Europe indignée, un abus de puissance d'une audace extrême : d'un seul trait de plume, le tzar brisa tous les actes de son prédécesseur et viola son propre serment. Immédiatement après la prise de Warsovie, l'acte original de la charte de 1815, charte signée par Alexandre et jurée par Nicolas, avait été expédié à Saint-Pétersbourg. Le 26 février, parut un oukase qui, sous le nom de *Statuts organiques*, imposa à la Pologne, en place du pacte précédent, un règlement arbitraire détruisant toutes les stipulations du congrès de Vienne et renversant toutes les garanties nationales.

Cet acte déclarait « la Pologne partie intégrante de l'empire, ses habitants ne devant former à l'avenir, avec les Russes, qu'*une seule et même nation*. » D'après ses dispositions, la cérémonie du couronnement royal est abolie; l'armée polonaise cesse d'exister; les soldats levés en Pologne doivent servir dans les régiments moskovites; les Russes sont aptes à remplir des fonctions en Pologne; les juges sont déclarés amovibles; la peine de la confiscation est remise en vigueur; des impôts peuvent être prélevés au profit de la Russie; les lois d'intérêt général et de finance sont discutées et arrêtées par le conseil d'empire siégeant à Saint-Pétersbourg; enfin le ministère d'instruction publique est supprimé.

Les formes de l'administration étaient complétement bouleversées; et comme si l'empereur craignait encore d'avoir trop fait, en accordant quelques faibles garanties, il s'empressa d'ajouter que les dispositions des Statuts organiques pourraient être modifiées et changées à volonté.

Leur publication fut suivie de l'installation d'un soi-disant conseil d'administration, chargé de pourvoir à l'exécution du nouvel ordre de choses. Des Russes et deux transfuges polonais le composèrent, et la présidence en fut dévolue au prince de Warsovie, titre accordé au feld-maréchal Paszkiéwitsch, afin de démontrer aux plus incrédules que Warsovie cessait d'être la capitale d'un royaume distinct, et ne serait plus désormais que le chef-lieu d'une province de l'empire russe.

Marchant ainsi sans pudeur dans les voies de la tyrannie, on voulut cependant obtenir un simulacre d'adhésion; et il fallut, pour comble d'outrages, qu'une députation de Polonais allât remercier à Saint-Pétersbourg le tzar des bienfaits qu'il daignait répandre sur leur pays (13 mai).

On exigea également d'autres manifestations de joie, telles que des fêtes et des illuminations. Ces dernières sont exécutées par ordre, sous peine d'une amende de cinquante florins par chaque croisée non éclairée.

Simultanément aux Statuts organiques, il parut, par ordre de l'empereur, un décret du feld-maréchal Paszkiéwitsch concernant l'enrôlement des militaires *amnistiés*, d'après lequel tous les sous-officiers et soldats ayant appartenu à l'armée polonaise devaient être incorporés dans les régiments russes.

De février à mai 1832, les spoliations les plus douloureuses s'opérèrent à Warsovie. L'université et toutes les autres institutions libérales furent fermées; et des commissaires, envoyés de Saint-Pétersbourg, eurent ordre d'enlever les bibliothèques publiques, les cabinets, les musées : en un mot, toutes les collections relatives aux arts

et aux sciences. Ces instructions ne furent que trop fidèlement exécutées, et, en quelques mois, Warsovie se vit dépouillée des richesses littéraires et artistiques que la nation avait amassées avec tant de persévérance depuis des siècles.

Des mesures encore plus cruelles se préparaient. Nous voulons parler de l'enlèvement des enfants mâles, que l'on transporta, au nombre de plusieurs milliers, en Russie, afin de les y faire élever dans la langue et dans la religion moskovites. On dira sans doute que l'oukase n'entendait parler que des enfants vagabonds ou orphelins, mais on sentira facilement à quelle extension d'arbitraire prêtait une pareille décision. Il fut tel qu'il donna lieu aux scènes les plus déchirantes, notamment à l'infanticide commis par une mère sur son propre fils (*).

Un acte qui surpassa tous les autres, fut l'ordre impérial de transporter *cinq mille* familles de gentilshommes polonais, propriétaires en Podolie, sur la ligne du Caucase, pour les incorporer par la suite dans les régiments russes. Cette mesure a été tant de fois mise en doute par les organes à la solde de la Russie, que nous ne saurions l'entourer de trop de preuves.

« Ordre du ministre des finances au gouverneur de la Podolie, en date du 21 novembre 1831.

« S. M. l'empereur a daigné émettre l'ordre suprême de faire les règlements nécessaires pour transplanter, pour la première fois, cinq mille familles de gentilshommes polonais du gouvernement de Podolie sur les steppes du trésor, et, par préférence, sur la ligne ou dans le district du Caucase, pour qu'ensuite les transplantés puissent être enrôlés au service militaire.

« Pour effectuer ladite transplantation, il faut choisir : 1° les personnes qui, ayant pris part à la dernière révolution, sont revenues, au terme fixé, témoigner leur repentir; celles aussi qui ont été comprises dans la troisième classe de coupables et qui, par conséquent, ont obtenu la grâce et le pardon de S. M.; 2° les personnes dont la manière de vivre, d'après l'opinion des autorités locales, excite la méfiance du gouvernement.

« D'après cela, Votre Excellence se servira de tous les moyens nécessaires (sans publier ni faire connaître la teneur de cet ordre) pour enregistrer les familles qui doivent être transplantées, afin que vous puissiez commencer incessamment l'exécution de cet ordre selon les règles qui vous seront communiquées ultérieurement. »

Le ministre de l'intérieur écrivit de Saint-Pétersbourg, le 18 avril 1832, au même gouverneur pour lui rappeler les ordres précédents.

« Sa Majesté, dit-il, en confirmant les règlements arrêtés, a daigné ajouter de sa propre main : « Ces règle- « ments doivent servir non-seulement « pour le gouvernement de Podolie, « mais encore pour tous les gouverne- « ments occidentaux : Wilna, Grodno, « Witebsk, Mohilew, Bialystok, Minsk, « Wolhynie et Kiiow; ce qui fait « en tout *quarante-cinq mille famil-* « *les.* »

« Les ci-devant gentilshommes non-propriétaires qui n'ont pas de revenus ni d'occupations fixes, qui changent de résidence ou demeurent sans occupation, seront transplantés à la ligne du Caucase parmi les Kosaks et seront inscrits parmi eux; et comme désormais ils feront partie des troupes kosakes, leur colonie ne doit être en aucune relation avec les colonies des ci-devant gentilshommes polonais.

« BLUDOW. »

Enfin dans une dépêche ultérieure, en date du 26 août, de ce même ministre au gouverneur, se trouvent ces lignes :

« Si les gentilshommes polonais n'ont pas envie de se faire transplanter, vous êtes autorisé *à les y contraindre par la force.* »

En conséquence, le gouverneur de la Podolie transmit l'ordre aux autorités locales d'opérer une première levée de douze cents familles. Elle eut lieu, mais l'indignation qu'inspira cet

(*) Documents relatifs à cette mesure ; Ordre de l'état-major impérial du 19 février 1832 ; ordre du feld-maréchal Paskiewitsch, du 24 mars; arrêté du conseil d'administration du 10 avril.

essai, contraire à toutes les lois de l'humanité et de la civilisation, fut si vive, que, pour la première fois, le gouvernement dut reculer. Il n'osa pas l'étendre aux autres provinces polonaises, ainsi qu'il l'avait décidé.

Mais une voie où il marcha d'un pas ferme, ce fut celle des confiscations. Les feuilles officielles suffirent à peine à l'enregistrement des documents authentiques, attestant le nombre des victimes et la masse des biens ravis. Une estimation modérée fait monter les profits du trésor russe, provenant des confiscations opérées dans la seule province de Wolhynie, à vingt-quatre millions de francs. Si l'on ajoute à cette somme les spoliations exercées dans les gouvernements de Podolie, de Kiiow et de Wilna, on trouvera que le total dépasse le chiffre de quatre-vingts millions. Dans ce calcul, qui ne va que jusqu'en 1833, ne figurent pas les confiscations du royaume de Pologne créé en 1815 et le principal foyer de la révolution.

Des scènes sanglantes eurent lieu, en 1832, sur divers points : à Cronstadt, où douze soldats furent fustigés à mort pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au tzar; à Ianow, où d'autres militaires furent immolés à coups de verges pour le même fait, au pied du monument élevé à la mémoire de Kosciuszko; à Berdyczew, où quatre Polonais, destinés à être déportés en Sibérie, expirèrent sous le knout, après une tentative d'évasion infructueuse.

Le commerce polonais jouissait de garanties précieuses, grâce à l'administration distincte établie par le congrès de Vienne. Bientôt l'empereur priva le pays de ses franchises commerciales, en élevant le tarif des droits de douane (23 décembre 1832). Un coup mortel fut porté par là aux manufactures nationales, qui durent cesser leurs travaux; et les artisans étrangers, dont les essais heureux fertilisaient le royaume, en y créant de nouvelles branches de richesses, se virent contraints à l'abandonner.

En revanche, les juifs, cette lèpre du pays, furent ouvertement protégés et récompensés, pour prix des services rendus à l'ennemi durant la dernière guerre. On leur restitua le privilége de débiter les liqueurs fortes, dont ils ne faisaient usage précédemment que pour appauvrir et démoraliser les paysans. Il leur fut accordé, en outre, un secours de deux cent mille florins.

Le 15 juillet 1833, une cour prévôtale, présidée par le général russe Sulima, prononça la peine capitale et le séquestre des biens contre deux cent quatre-vingt-six émigrés, parmi lesquels figuraient le prince Adam Czartoryski, les membres du gouvernement national, le maréchal de la diète, des sénateurs, des nonces, des officiers de l'armée, des écrivains, ainsi que les élèves de l'école des porte-enseignes et les étudiants de l'université qui avaient donné l'impulsion dans la nuit du 29 novembre 1830.

Mais de toutes les blessures faites au cœur des Polonais, la plus sensible fut la persécution exercée contre la religion catholique romaine, religion professée par la presque totalité des habitants, et base fondamentale de la nationalité. Le système adopté à cet égard, et qui avait pour but le triomphe du culte gréco-russe, a été suivi avec une persévérance rare. Près de deux cents établissements religieux furent abolis en Lithuanie, en Wolhynie et en Podolie, et leurs biens confisqués; un grand nombre d'ecclésiastiques, dont plusieurs prélats éminents, eurent à supporter les traitements les plus rigoureux; on pilla le trésor de Czenstochowa, lieu tellement révéré, que des populations entières y accouraient à certaines époques de l'année; enfin, entre autres oukases spéciaux, celui du 19 juillet 1832 assigna, à partir de cette époque, la moitié des églises catholiques au culte grec, et ordonna qu'à l'avenir, toutes les fois qu'une église grecque tomberait en ruine, on s'emparerait d'une église catholique.

Tant d'atteintes portées aux affections les plus chères de la nation semèrent de toutes parts une douleur profonde. Au milieu de l'abattement général, quelques esprits seulement ne

désespérèrent pas de pouvoir affranchir le pays du joug de fer sous lequel il gémissait; mais ces tentatives, enfantées par un zèle irréfléchi, n'eurent pour résultat que de compromettre inutilement une foule de personnes et d'augmenter le nombre des victimes.

En avril et mai 1833, des corps de partisans, organisés dans les forêts, apparurent dans les palatinats de Kalisz, Krakovie, Lublin, Sandomir et Plock, ainsi que dans plusieurs districts de la Lithuanie. Mais les forces russes, si supérieures, les eurent bientôt écrasés. Plus tard, de nouveaux essais d'affranchissement n'obtinrent pas plus de succès (*).

Le dernier débris polonais, Krakovie même, ce mausolée consacrant l'antique splendeur du royaume, n'a pas été respectée. Fondée par le congrès de Vienne, cette république, quoique bien modeste, occupait les pensées de la Russie, qui, ne s'associant que les deux États voisins, résolut d'en changer l'organisation. Des commissaires s'assemblèrent; et, le 23 mars 1833, un acte signé par les seuls envoyés d'Autriche, de Prusse et de Russie, détruisit complétement les garanties d'indépendance renfermées dans sa constitution.

Depuis, rien n'annonce un adoucissement prochain aux maux de la Pologne; la colère préside toujours aux conseils du souverain, ainsi que l'attestent les décrets rendus chaque jour.

En 1835, l'empereur fit le voyage de Warsovie, où il se borna à visiter la citadelle que l'on venait d'élever aux frais du trésor polonais. Après un délai de quatre années, on espérait que le courroux de ce monarque serait affaibli, et la présence impériale semblait à tous un grand pas fait vers la conciliation. Dans le but d'accélérer ce résultat, il fut ordonné qu'une députation de la municipalité de Warsovie porterait à l'empereur les hommages de la nation, cette démarche respectueuse devant amener des paroles de paix et d'oubli.

Le feld-maréchal Paszkiéwitsch présenta donc la députation au tzar, au château de Lazienki; mais Nicolas, sans attendre son discours, lui adressa ces mots :

« Je sais, Messieurs, que vous avez « voulu me parler; je connais même le « contenu de votre discours, et c'est « pour vous épargner un mensonge « que je ne désire pas qu'il me soit « prononcé. Oui, Messieurs, c'est pour « vous épargner un mensonge; car je « sais que vos sentiments ne sont pas « tels que vous voulez me le faire ac« croire.

« Et comment pourrais je y ajouter « foi, quand vous m'avez tenu ce « même langage la veille de la révolu« tion? N'est-ce pas vous-mêmes qui « me parliez il y a cinq ans, il y a huit « ans, de fidélité, de dévouement, et « qui me faisiez les plus belles pro« testations? Quelques jours après, « vous avez violé vos serments, vous « avez commis des actions horribles.

« L'empereur Alexandre, qui avait « fait pour vous plus qu'un empereur « de Russie n'aurait dû faire, qui vous « a comblés de bienfaits, qui vous a « favorisés plus que ses propres sujets, « et vous a rendus la nation la plus « florissante et la plus heureuse, l'em« pereur Alexandre a été payé de la « plus noire ingratitude.

« Vous n'avez jamais pu vous con« tenter de la position la plus avanta« geuse, et vous avez fini par briser « vous-mêmes votre bonheur. Je vous « dis ici la vérité pour éclaircir notre « position mutuelle, et pour que vous « sachiez bien à quoi vous en tenir, « car je vous vois et vous parle pour « la première fois depuis les troubles.

« Messieurs, il faut des actions et « non pas des paroles; il faut que le re« pentir vienne du cœur. Je vous parle « sans m'échauffer, vous voyez que je « suis calme; je n'ai pas de rancune, « et je vous ferai du bien malgré vous.

(*) Au nombre de ceux qui se sacrifièrent ainsi en vain et qui périrent dans les supplices, figurent Dziewicki, Antoine Olkowski, Joseph Kurziamski, Blaise Przeorski, Antoine Karczewski, Alexandre Plenkiewicz, Joseph Dawidowicz, Michel Jakubowski, Michel Wolowicz, Félix Bugayski, Sylvestre Raczynski, Palmar, Gielcold, Szpek, Arthur Zawisza et Kouarski.

« La maréchal, que voici, remplit mes « intentions, me seconde dans mes « vues, et peine aussi à votre bien-« être. »

Ici, les membres de la députation saluèrent le maréchal.

« Eh bien! Messieurs, reprit le tzar, « que signifient ces saluts? Avant tout, « il faut remplir ses devoirs, il faut se « conduire en honnêtes gens. Vous « avez, Messieurs, à choisir entre deux « partis, ou persister dans vos illusions « d'une Pologne indépendante, ou vivre « tranquillement et en sujets fidèles « sous mon gouvernement.

« Si vous vous entêtez à conserver « vos rêves de nationalité distincte, de « Pologne indépendante, et de toutes « ces chimères, vous ne pouvez qu'atti-« rer sur vous de grands malheurs. J'ai « fait élever ici la citadelle, et je vous « déclare qu'à la moindre émeute *je fe-« rai foudroyer la ville, je détruirai « Warsovie, et, certes, ce ne sera « pas moi qui la rebâtirai.*

« Il m'est bien pénible de vous par-« ler ainsi; il est bien pénible à un « souverain de traiter ainsi ses sujets; « mais je vous le dis pour votre propre « bien. C'est à vous, Messieurs, de « mériter l'oubli du passé; ce n'est que « par votre conduite et votre dévoue-« ment à mon gouvernement que vous « pouvez y parvenir.

« Je sais qu'il y a des correspondan-« ces avec l'étranger; qu'on envoie ici « de mauvais écrits, et que l'on tâche « de pervertir les esprits. Mais la meil-« leure police du monde, avec une « frontière comme la vôtre, ne peut « empêcher les relations clandestines. « C'est à vous-mêmes à faire la police, « à écarter le mal.

« C'est en élevant bien vos enfants, « en leur inculquant des principes de « religion et de fidélité à leur souve-« rain, que vous pouvez rester dans « le bon chemin.

« Et au milieu de tous ces troubles « qui agitent l'Europe, et de toutes « ces doctrines qui ébranlent l'édifice « social, il n'y a que la Russie qui « reste forte et intacte.

« Croyez-moi, Messieurs, c'est un « vrai bonheur d'appartenir à ce pays « et de jouir de sa protection. Si vous « vous conduisez bien, si vous rem-« plissez tous vos devoirs, ma sollici-« tude paternelle s'étendra sur vous « tous, et malgré tout ce qui s'est « passé, mon gouvernement pensera « toujours à votre bien-être.

« Rappelez-vous bien ce que je vous « ai dit. »

Ce discours est jugé depuis long-temps dans l'esprit de l'Europe, et nous citerons à cet égard les paroles d'un publiciste distingué.

« Le traité solennel de Vienne, dit M. Saint-Marc Girardin, la proclamation d'Alexandre, son propre manifeste en montant sur le trône, l'empereur Nicolas a tout oublié dans son discours aux Polonais. Étrange effet de la colère ou d'une politique ambitieuse! Il déclare à la face de l'Europe qu'il n'y a plus de Pologne distincte; il invite les Polonais à adjurer cette chimère! Les traités, à l'entendre, ne sont plus qu'un rêve. Cette patrie polonaise, cette patrie nécessaire à l'Europe, selon Alexandre, ce n'est plus, selon Nicolas, qu'une illusion à laquelle il faut que Warsovie renonce... L'empereur Nicolas lui apprendra comment on oublie, lui qui a si vite oublié les bienfaits de son frère et le testament qui l'a fait empereur.

« Alexandre savait résister aux haines brutales de la Russie contre la Pologne; Alexandre savait modérer et contenir le peuple qu'il conduisait. Il croyait que c'était l'art du gouvernement de diriger et non de suivre, de donner le mouvement et non de le recevoir. Russe, il savait s'élever au-dessus des rancunes de sa nation, et il favorisait la Pologne. Était-ce une grandeur d'âme imprudente? Non! C'était une politique habile et sage, la politique d'un homme qui concevait d'une manière à la fois juste et élevée la destinée mutuelle de la Pologne et de la Russie. Placée en avant de la Russie du côté de l'Europe, la Pologne devait mettre l'empire russe dans une communication nouvelle avec la civilisation européenne; c'était un accès ouvert aux sciences et aux lumières de l'Occident. C'était un degré inter-

médiaire de civilisation entre la Russie et l'Occident. Voilà ce que pouvait et ce que devait être la Pologne unie à la Russie; mais pour cela, il fallait que la Pologne fût gouvernée doucement, et qu'elle vît dans la Russie une sœur et non une maîtresse oppressive et cruelle. Pour cela, il fallait gagner la Pologne et non l'irriter. Voilà ce que n'a pas compris l'empereur Nicolas. Russe, il n'a su que partager les rancunes de sa nation à l'égard de son ancienne rivale, et s'écartant de la bienveillance politique qu'Alexandre témoignait à la Pologne, il l'a persécutée et opprimée. De là, l'insurrection de 1830. Aujourd'hui il ne comprend pas davantage les nobles desseins et les hautes pensées de son frère; la reconnaissance même, qui devrait les lui expliquer, ou tout au moins les lui faire respecter, la reconnaissance est muette, et il s'écrie avec colère qu'Alexandre a fait pour la Pologne plus qu'un Russe n'aurait dû faire. Oui, plus qu'un Russe, mais non plus qu'un empereur qui comprend sa mission, qui dépasse son peuple non-seulement de toute la hauteur de son pouvoir, mais de toute la hauteur aussi de son intelligence et de son caractère, qui modère, qui dirige, et qui fait son métier de roi. »

Comme corollaire de ce langage, dicté au publiciste français par l'équité et un sentiment profond des droits des nations, ajoutons les paroles d'un écrivain allemand qui nous a souvent guidé.

« Pendant que la diplomatie, dit M. de Raumer, entreprend, par une contradiction grossière, de prouver la justice et l'indispensable nécessité d'une dissolution de la Pologne, et que les Russes soutiennent, avec raison, qu'une mauvaise cause est à jamais perdue, les Polonais s'écrient : *Tout est perdu, hors l'honneur!* Mais si les deux parties écoutaient l'avis du spectateur désintéressé, ils apprendraient que les peuples et les rois expient également leurs fautes, ainsi que celles de leurs ancêtres, et que le triomphe le plus glorieux peut être suivi de douleurs amères, de même que dans le désastre le plus cruel, il est encore de nobles consolations. Ce n'est que lorsque ce double sentiment se développera chez les deux nations rivales, que l'on pourra espérer une réconciliation réelle et la résurrection de la Pologne. Autrement, les Russes ne récolteront sur les ruines de la destruction que des fleurs funéraires pour tresser leurs couronnes triomphales, et l'air empesté que la haine souffle des tombeaux infectera pendant des siècles entiers cette malheureuse contrée. »

En attendant des temps meilleurs, les réfugiés polonais, qui représentent aujourd'hui leur patrie à l'étranger, ainsi que le faisaient, au commencement de ce siècle, les légions polonaises, célèbrent chaque année avec un pieux recueillement le jour anniversaire de la révolution du 29 novembre 1830. A Londres, S. A. R. le duc de Sussex, oncle de la reine d'Angleterre, a présidé le dernier meeting polonais. A Paris, ces fonctions furent d'abord remplies par le général la Fayette, que remplaça, après sa mort, M. le comte de Lasteyrie; et, au moment même où nous achevons ce travail, les réfugiés sont encore sous l'impression des paroles éloquentes que M. Arago, président de la réunion générale de cette année, conjointement avec le palatin Antoine Ostrowski, et le prince Adam Czartoryski, présidant la Société littéraire polonaise de Paris, ont fait retentir dans tous les cœurs polonais.

Tous les ans, à l'ouverture de la session, les chambres françaises renouvellent leurs protestations contre la destruction de l'antique nationalité polonaise, et engagent le gouvernement à réclamer l'exécution des traités qui l'ont garantie.

Parmi les défenseurs les plus persévérants de cette cause sacrée, on compte MM. Villemain, de Tascher, d'Harcourt, de Montalembert, Bignon, de Tracy, Odilon-Barrot, qui, soit par leurs discours, soit par leurs écrits, expriment à chaque occasion leurs vœux généreux.

« La Pologne, a dit M. de Montalembert, occupe depuis longtemps le

premier rang parmi les peuples victimes. Elle a toujours souffert, et toujours elle a persisté à souffrir. Toujours envahie, dévastée, trahie, elle n'en a pas moins toujours jeté le gant aux oppresseurs, et marché la poitrine à jour contre eux. La résignation à cette haute mais dure mission est empreinte dans son histoire, dans ses traditions, dans ses mœurs, dans toute son existence nationale, depuis le touchant sacrifice de la reine Hédvige jusqu'aux dévouements héroïques de Sobieski pour l'ingrate Autriche et des légions pour la France. Le sacrifice a été sa vie, son métier, et pour ainsi dire son industrie; c'est de ce pain-là qu'elle s'est nourrie, et rien n'annonce qu'elle en soit rassasiée. Ses anciens preux ne bâtissaient pas de châteaux indestructibles comme les nôtres; ils n'habitaient que des maisons de bois, afin de les abandonner et de les laisser brûler sans regret quand le service de la patrie les en éloignait. Ses ambassadeurs se ruinaient de fond en comble à l'étranger, ne voulant ni appauvrir le trésor public, ni laisser éclipser par personne l'éclat du nom polonais. Ses budgets étaient votés par enthousiasme, et ses impôts se nommaient *secours d'amour* (*subsidium charitativum*).

« Toutes ses antiques richesses, toute sa force primitive, elle les possède encore; ses enfants exilés comme ses enfants esclaves ont hérité d'un double trésor : l'esprit de sacrifice et l'esprit de foi. Avec un pareil héritage, que ne peut-on espérer? que ne peut-on reconquérir?

« N'est-ce pas la foi qui donne et redonne la vie? n'est-ce pas le sacrifice qui l'entretient? Par cette foi inébranlable en leur cause, ils déjoueront toutes les intrigues de leurs adversaires secrets, comme ils ont bravé tous les forfaits de leur tyran avoué. Par cette héroïque manie de tout sacrifier pour elle, ils lui assurent une durée éternelle, une inépuisable fécondité. Le double caractère que nous leur reconnaissons n'est point une illusion. Doutez-vous de leur dévouement? Mais cherchez donc parmi ces réfugiés qui ont tout perdu pour la patrie, biens, foyers, dignités, santé, femmes, enfants, tout ce que l'homme a le droit et le besoin de défendre et d'aimer; cherchez-en un seul qui ne soit prêt à recommencer demain, et cela sans hésitation, sans peine, sans surprise même. Ces hommes-là ne s'étonnent que d'une chose, c'est que nous soyons, nous, étonnés de leur dévouement.

« Doutez-vous de leur foi? Mais voici quarante années qu'ils viennent parmi nous nous montrer leurs blessures et les tronçons de leur chaîne. Vous ont-ils jamais montré la moindre apparence de découragement? ont-ils jamais cessé de croire à l'affranchissement de leur pays, au châtiment de leurs oppresseurs, à la tardive mais sûre justice d'en haut? Lorsque, laissant loin derrière eux la patrie et unis à nos armées républicaines, ils les aidaient à conquérir l'Italie, leur poitrine gonflée laissait échapper ce chant célèbre : *Non, la Pologne n'a point péri puisque nous vivons encore*. Ceux qui le chantèrent les premiers sont morts, morts pour nous, au pied des Pyramides ou sur les plages de Saint-Domingue : mais le chant, et l'âme qui le dicta, et la foi qui l'inspira, ont survécu, et leurs enfants le répètent chaque jour; et un jour viendra, s'il plaît au ciel, où ils le répéteront encore une fois sur les bords de la Vistule affranchis.

« Le triomphe de la Pologne sera le triomphe de la liberté et de la justice : or, la justice et la liberté sont les filles aînées de Dieu. »

Le jour de la réparation, peu d'entre nous le verront peut-être, car bien des obstacles s'élèvent contre la résurrection de la Pologne pour de longues années encore; mais il n'est pas un de ceux qui souffrent en ce moment dans l'exil, qui n'ait la conviction intime que la Pologne revivra, brillante et radieuse, et cette fois pour toujours!

Paris, le 1er janvier 1840.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA POLOGNE.

L'ANCIENNE POLOGNE.

800 — 1796.

HISTOIRE DE L'ANCIENNE POLOGNE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

La Pologne conquérante.

860 - 1139.

DEUXIÈME PÉRIODE.

La Pologne partagée en duchés.

1139 - 1333.

PARTAGES DE LA POLOGNE.

1773-1793-1795.

MŒURS ET COUTUMES.

CIVILISATION.

LA POLOGNE RENAISSANTE.

XIXe SIÈCLE.

RÉVOLUTION NATIONALE.

LA POLOGNE, PROVINCE RUSSE.

FIN DE LA TABLE DE LA POLOGNE.

AVIS

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES DE LA POLOGNE.

14
16
18
30
ME
Lovat R.
56
56
BALTI
Orsza
Suraz
Witebsk
NCHE
Smolensk
POMERANIE
Oliva
Dantzig
Marienwe
N E
Mstislaf
54
54
Mohilewo
Bromberg
Bychof
Thor
Netz R.
KUIAVIE
Warta
GRANDE P
Posen
Gnezne
OIRE
Konin
Rzeczyca
52
52
Wschowa
Kalisz
Czerniechow
RUSSIE
Breslau
Oder
Czenstoch
SILESIE
Kiiow
50
KRAINE
50
Kaniow
KIOVIE
Human
Braclaw
Zofiowka
Bog R.
48
48
Danube
Anciennes Divisions.
Limites du Partage.
14
16
18
30

LA POLOGNE RENAISSANTE.

XIXe SIÈCLE.

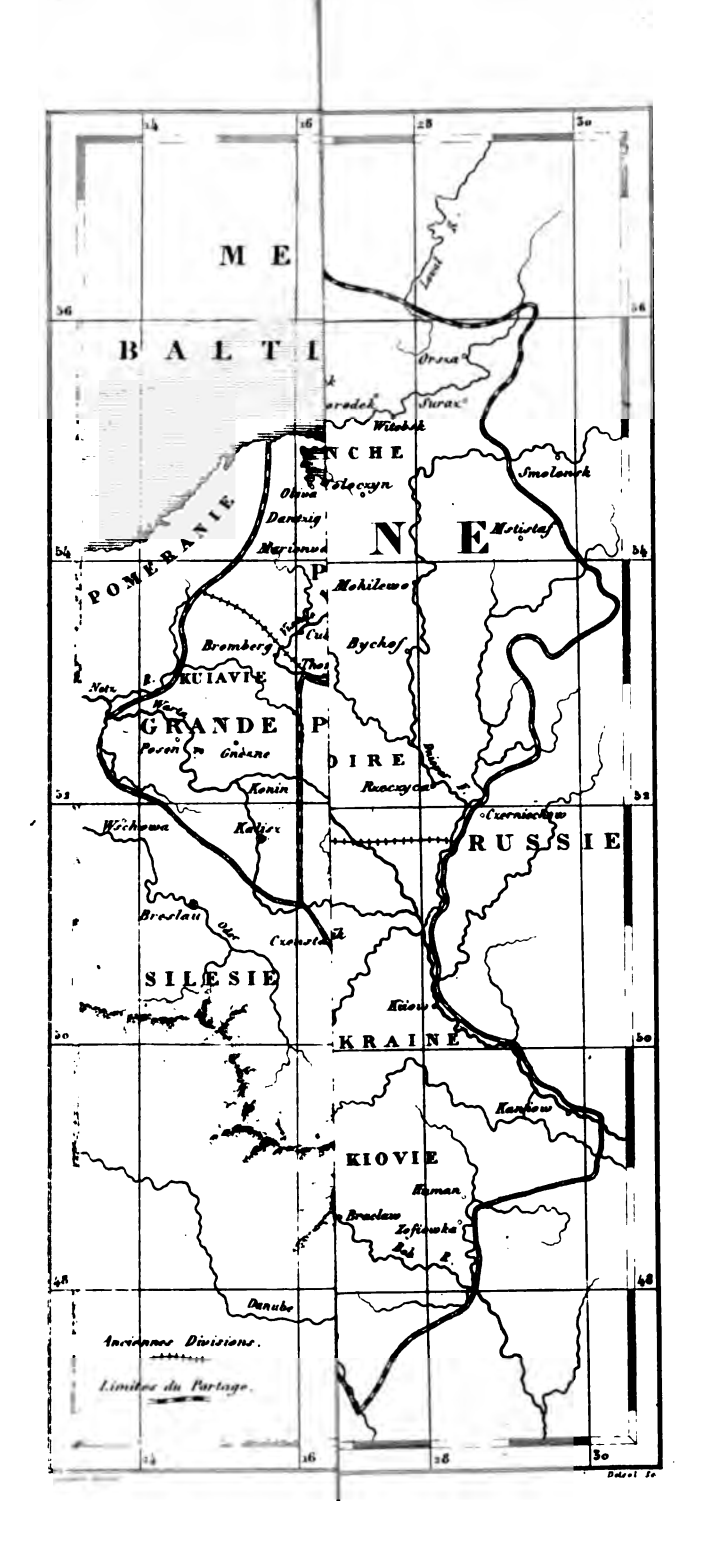
RÉVOLUTION NATIONALE.

LA POLOGNE, PROVINCE RUSSE.

FIN DE LA TABLE DE LA POLOGNE.

AVIS

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES DE LA POLOGNE.


M E
B A L T I
POMERANIE
Oliva
Dantzig
Marienwd
Bromberg
Thorn
KUIAVIE
Netz
Warta
GRANDE P
Posen
Gnesne
Konin
Kalisz
Wschowa
Breslau
Oder
Czenstok
SILESIE
Witebsk
Orsza
Surax
Smolensk
Mstislaf
N E
Mohilewo
Bychof
Rzeczyca
Czerniechow
R U S S I E
Kiiow
KRAINE
Kaniow
KIOVIE
Human
Braclaw
Zofiowka
Danube
Anciennes Divisions.
Limites du Partage.
Delsol Sc



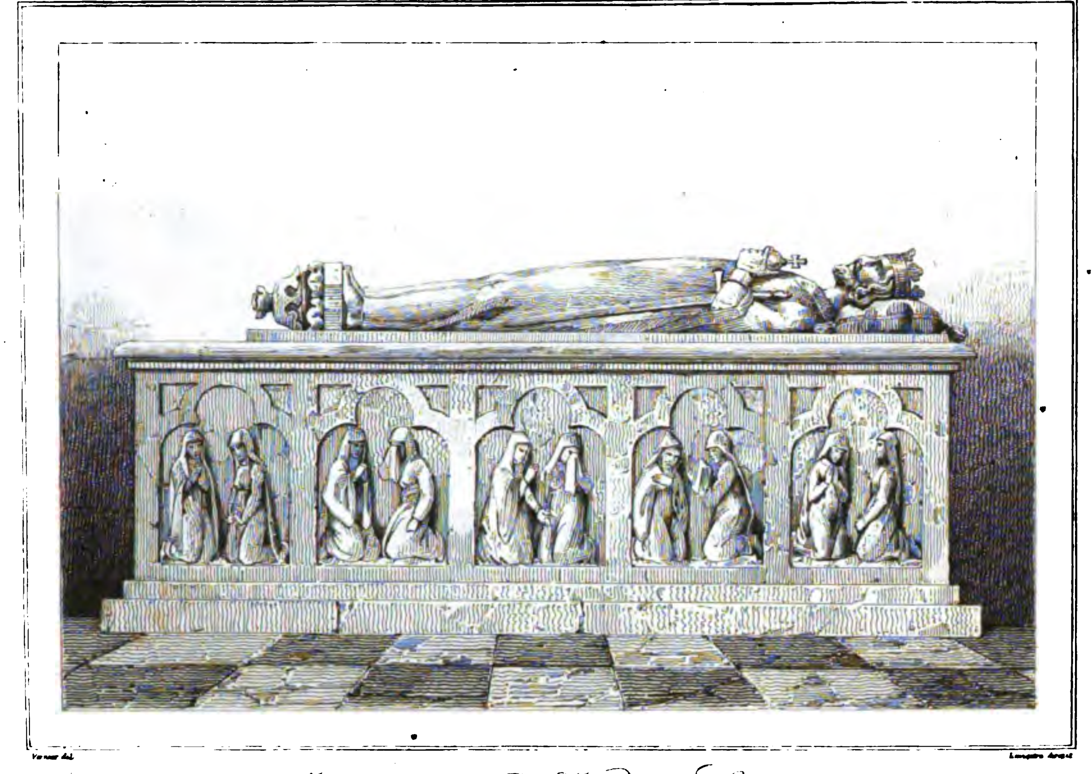
Salines de Wieliczka.

SALINES DE WIÉLICZKA.

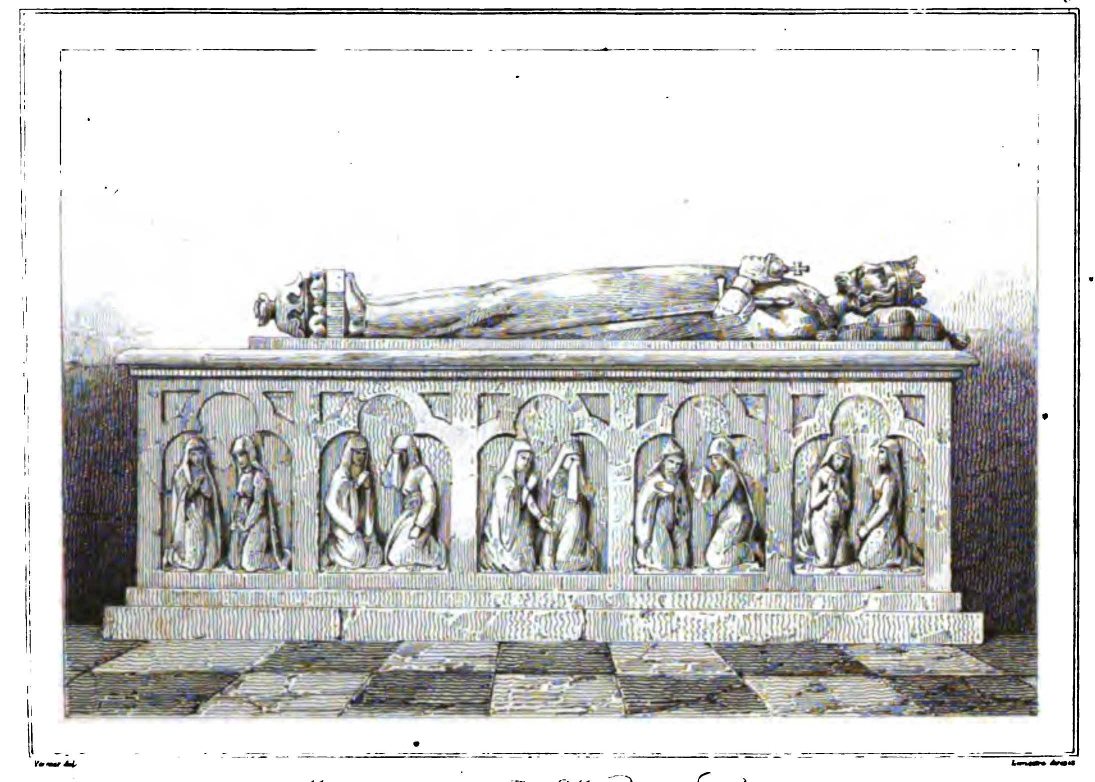


Chapelle creusée dans le Sel, à 300 pieds sous terre.





Monument du Roi Wladislas Lokietek.



Vernier del. Lemaitre direxit

Monument du Roi Wladislas Lokietek.



Château Royal de Krakovie.
(Intérieur.)



J. Arnout del. — Lemaitre direxit

Porte S.t Florian à Krakovie.



Challamel del. Lemaitre direxit

Hôtel de Ville à Krakovie.



Dumouza del. — Lemaitre direxit

Cathédrale de Krakovie



Cathédrale de Krakovie.

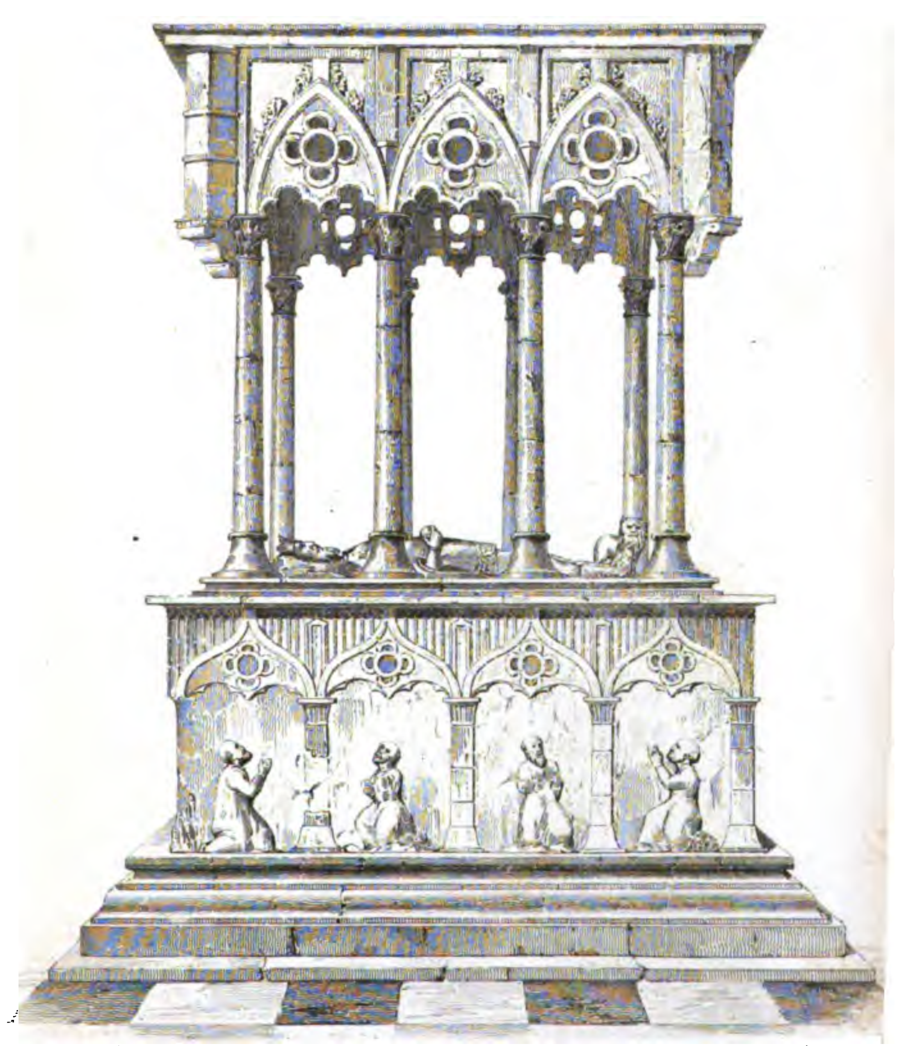


Lemaitre direxit. Chollet Sc.

Amphithéâtre sur l'Île à Łazienki.



Kazimir le Grand, d'après sa Statue.



Vernier del. Lemaître direxit

Tombeau de Kasimir le Grand, dans l'Eglise de Krakovie.

Tombeau de Wladislas le blanc, à St. Bénigne de Dijon. 12



Krakovie.





Dumouza del. Lemaître direxit Ch. Lalaisse Sc.

Château de Zator.

15



Monument de Wladislas Jagellon



Malborg.



Vernier . del .   Lemaître . direxit .   Ledoux . Sc .

Sigismond 1er



J. Thomas del. — Lemaitre direxit — Chollet Sc.

Château d'Ostrog.



Vernier, del. Lemaitre, direxit. Ledroz, Sc.

Henri de Valois.



Vernier del. Lemaitre direxit Mouman Sc.

Étienne Batory.

21



Vernier del. Lemaitre direxit Massard Sc.

Sigismond III Wasa



Colonne de Sigismond III à Varsovie.





Revers de la Medaille de Sigismond III.
frappée à l'occasion de la prise de Smolensk.



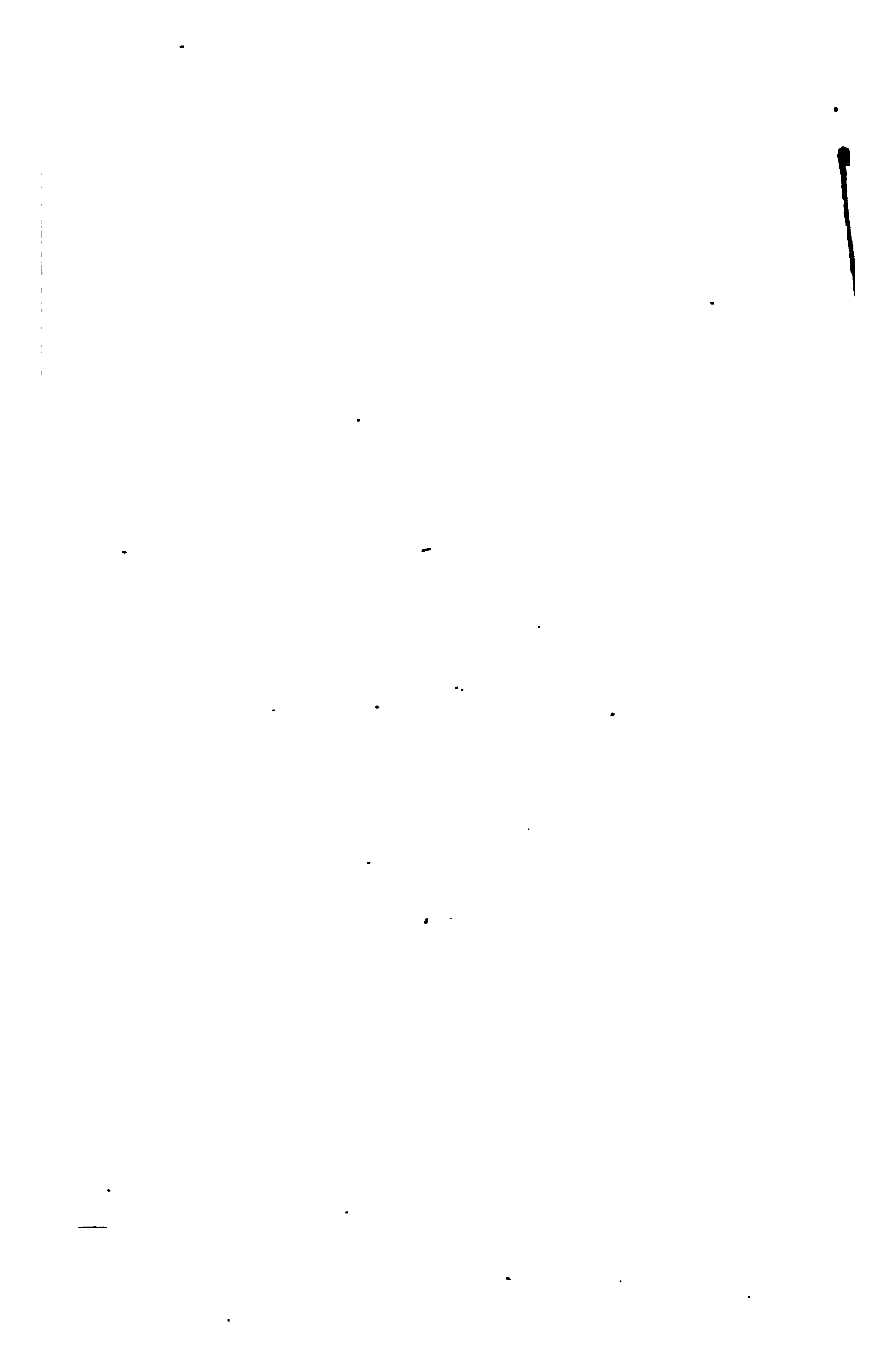
Vernier del. — Lemaître direxit — [illegible] Sc.

Jean Zamoyski.



Vernier del. Lemaître direxit. Massard Sc.

Chodkiewicz, Grand-Général.



26



Vernier del. Lemaitre direxit Massard Sc.

Wladislas IV



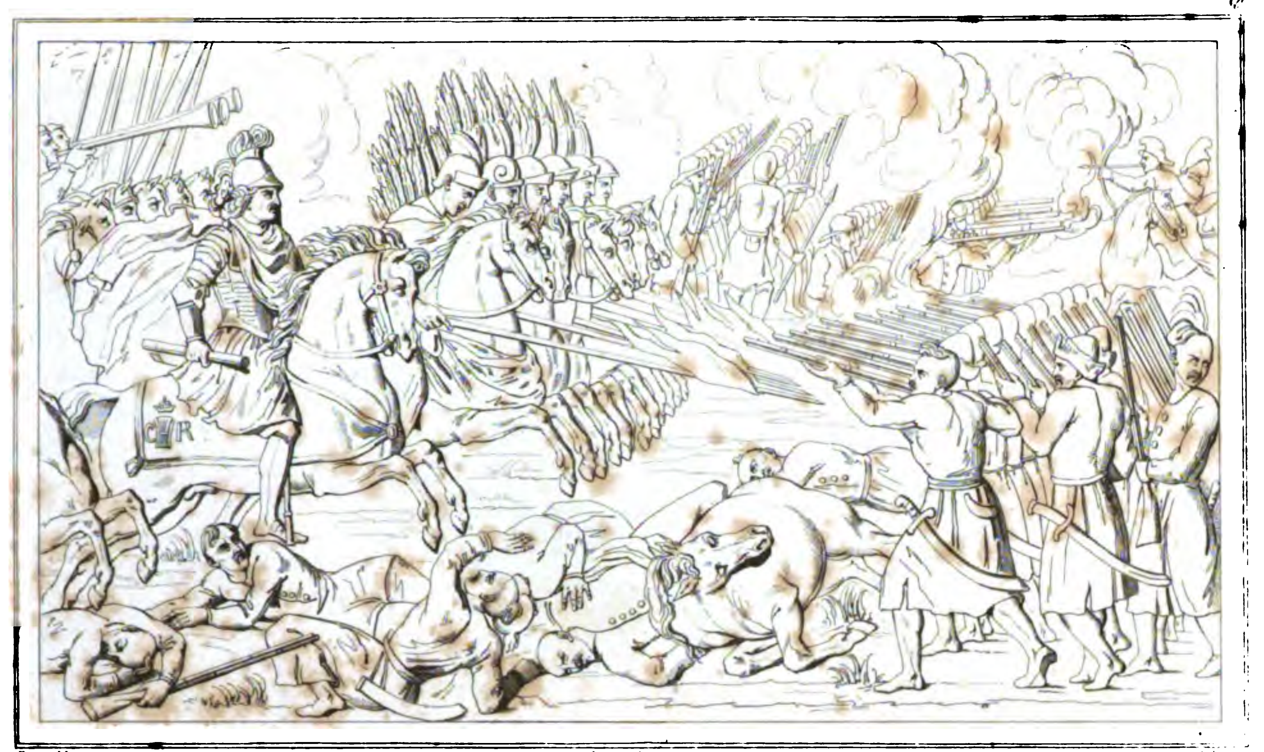
Cécile Reine de Pologne.



Lemaitre direxit. Lalaisse Sc.

Eglise et Couvent de Czenstochowa.

Bas-relief du Tombeau de Jean-Kasimir dans l'Église de S.t Germain des Prés à Paris.

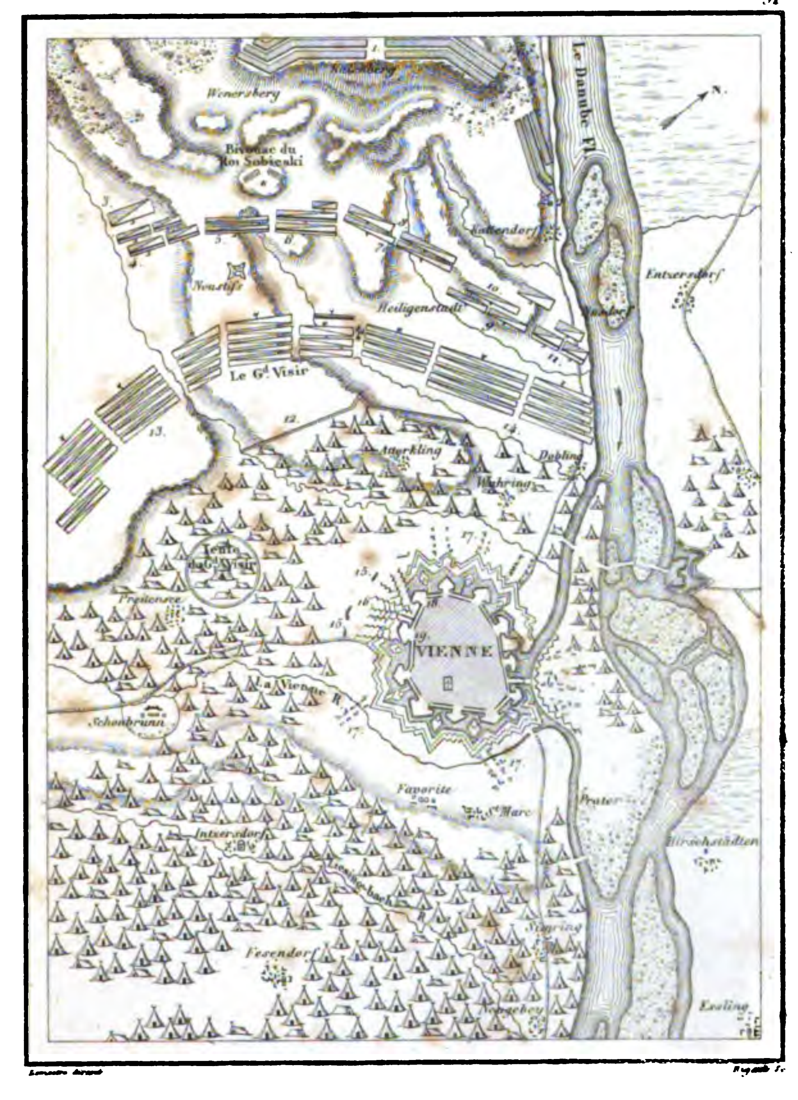


Bas relief du Tombeau de Jean Kasimir dans l'Eglise de S.t Germain des Prés à Paris

31



Jean III Sobiesky.



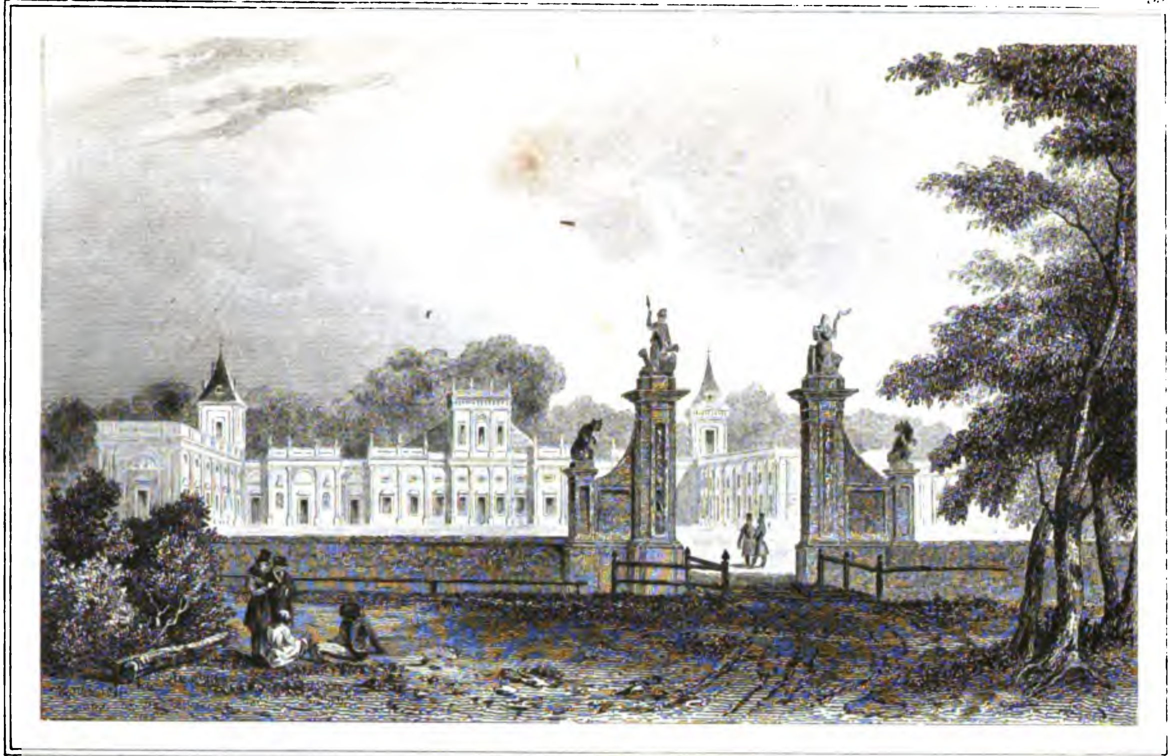
Plan de la Bataille de Vienne livrée le 12 Septembre 1683



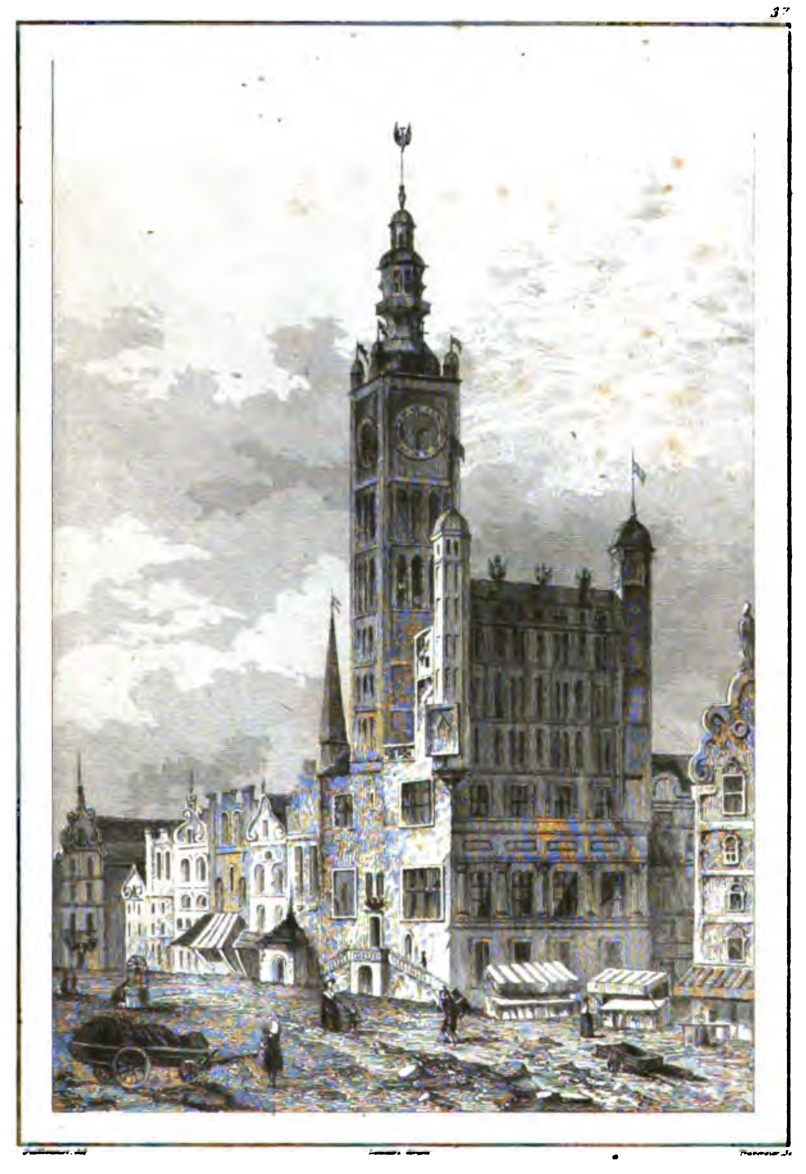
Statue de Jean Sobieski à Lazienki.



Sépulture de Jean Sobieski 2



Château de Willanow.



Hôtel de Ville à Dantzig.



Vernier del. Lemaitre direxit Millot Sc.

Stanislas-Auguste Poniatowski



Arnout del. — Lemaître direxit — Dezaulx Sc.

Château de Lazienki.





Monument des Rois Mieczyslas I et Boleslas le grand dans la Cathédrale de Posen.



Vernier del — Lemaitre direxit — Masson Sc

Kosciuszko



Tertre de Kosciuszko. Montagne de Bronislawa.



Le partage de la Pologne d'après Moreau.



Vernier del. Lemaitre direxit Monnin Sc.

Le Faucheur Polonais.



Temple de la Sibylle à Pulawy.



Vernier del.

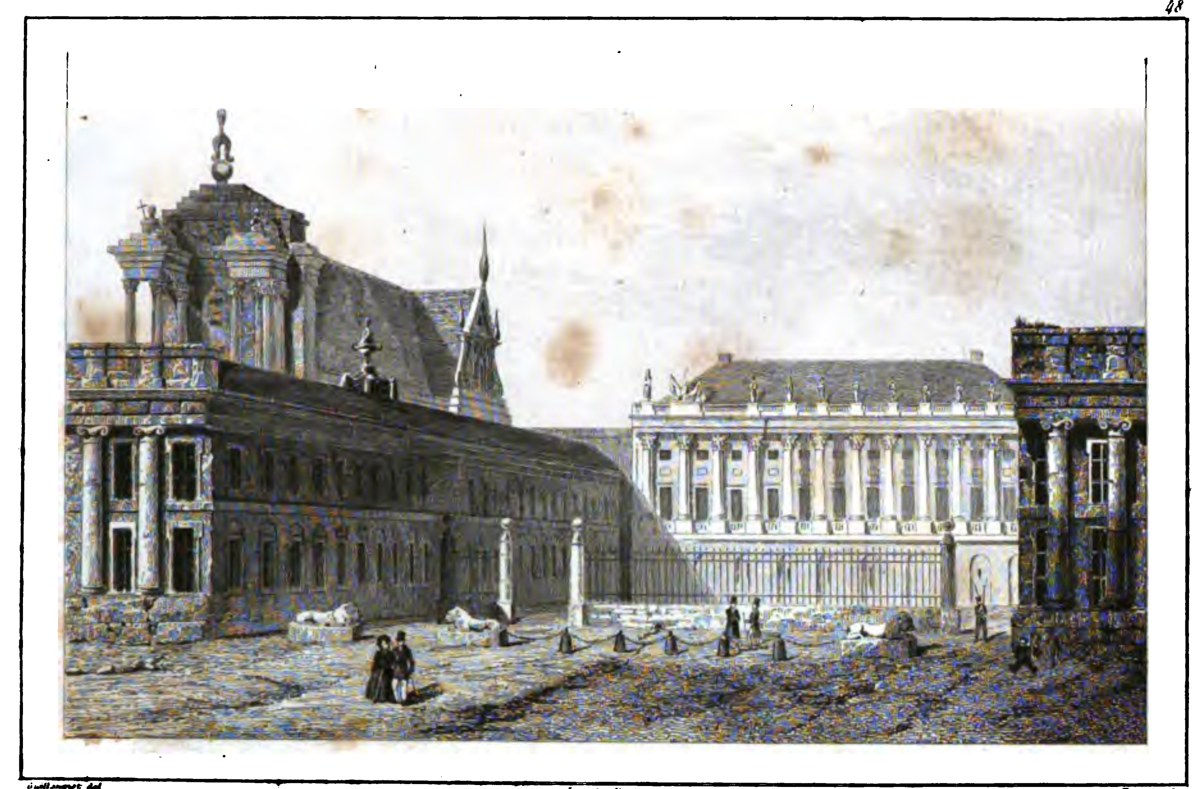
Statue de Kopernik à Varsovie.



Vernet del. Lemaitre direxit [illegible] Sc.

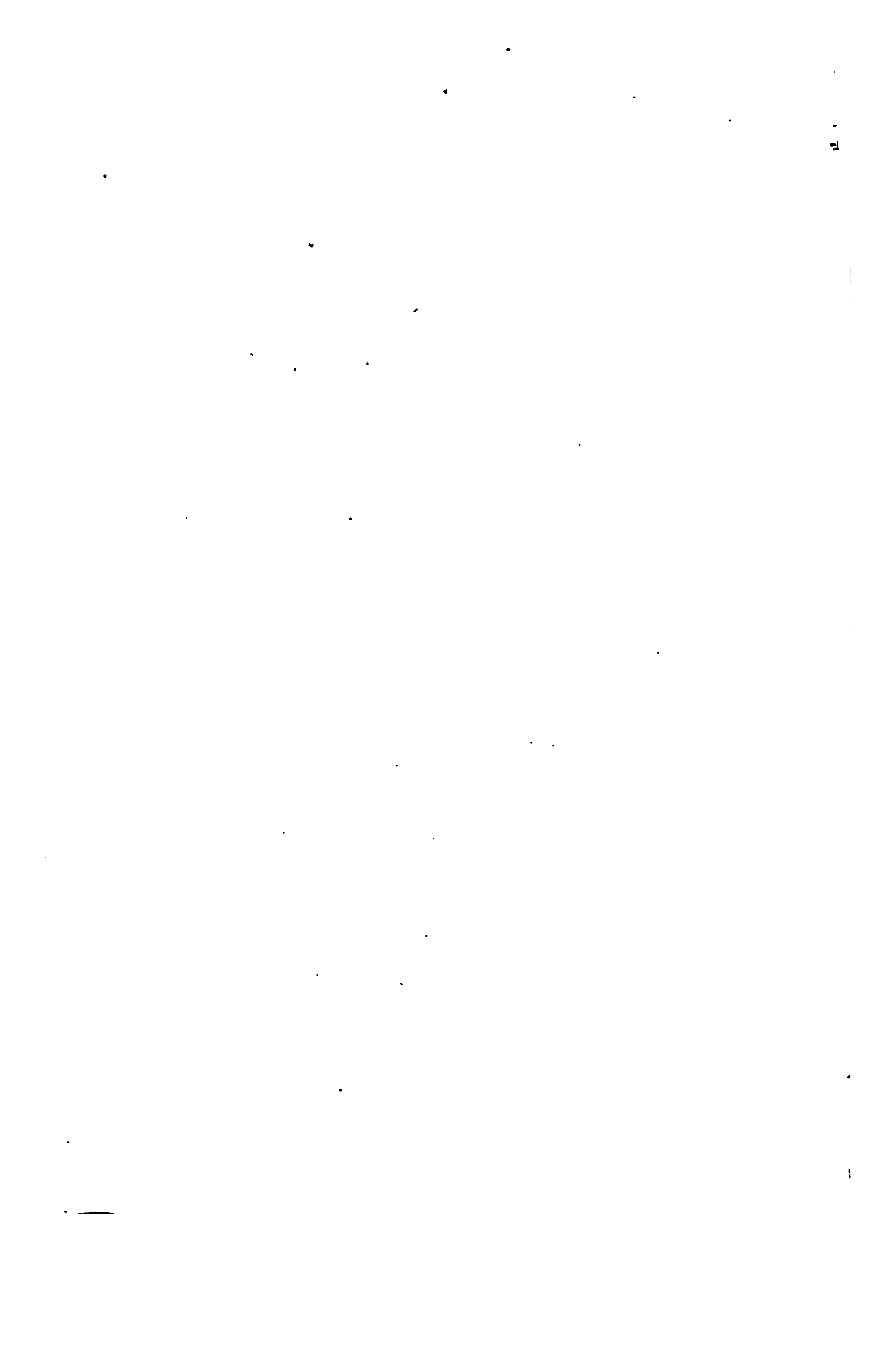
Prince Joseph Poniatowski

(Marechal de l'Empire.)



Guillaumot del. | Lemaitre direx. | Trouvé s.

Palais des Lieutenants du Roi à Warsovie.



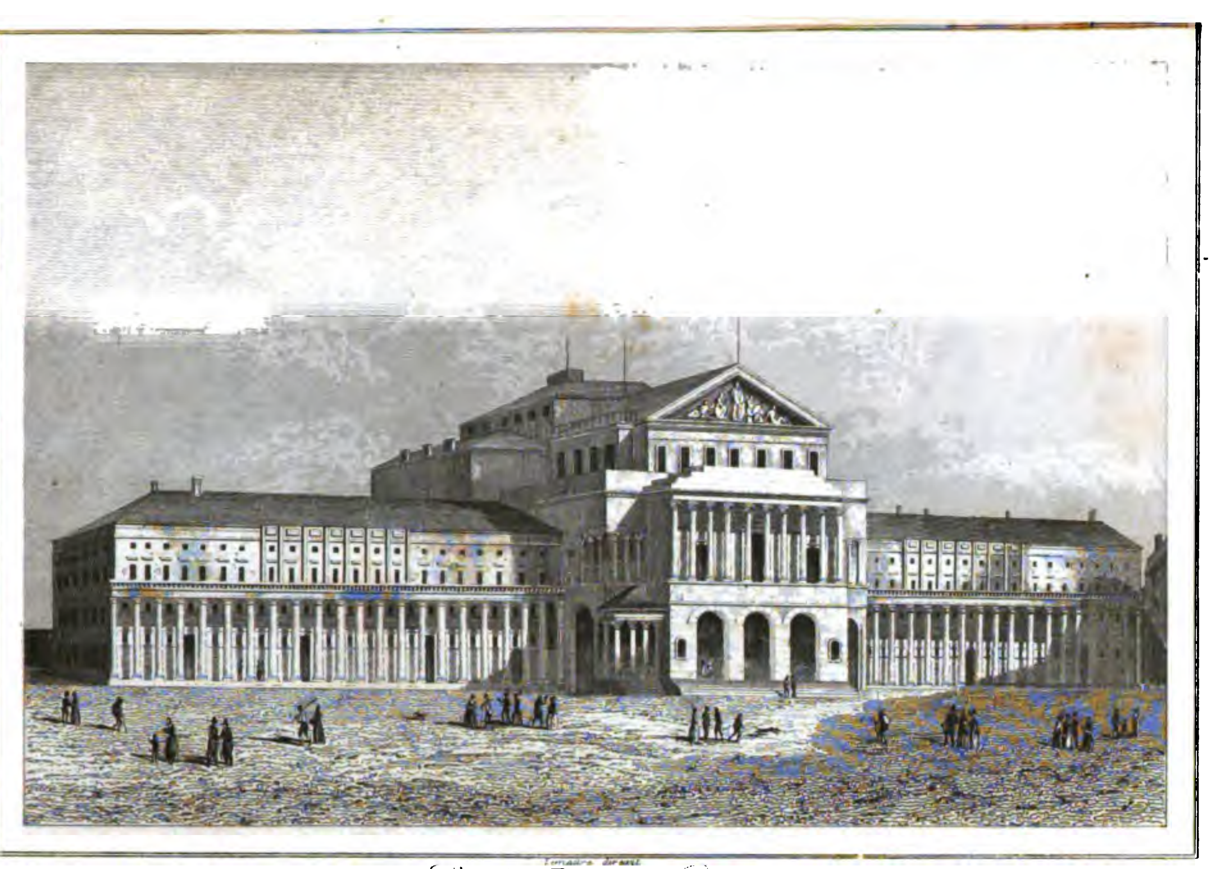


Banque de Pologne à Varsovie



Lemaitre direxit — J. Chalot Sc.

Place à Kalisz.



Lemaître direxit

Grand Théâtre de Varsovie.



Lemaitre direxit

Fête des Moissonneurs.



1 2 3 4

1. Mazoviens. 2. Montagnards. 3. Lithuaniens. 4. Krakoviens.